HH-110

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU NOUVELLE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT, EN FRANÇAIS ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DES LIVRES APOCRYPHES, — DES DÉCRETS DES CONGRÉGATIONS ROMAINES, — DE PATROLOGIE, — DE BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE ET ANTI-CHRÉTIENNE, — DES CONFRÉRIES, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE — DES CROISADES, — DES MISSIONS, — D'ANECDOTES CHRÉTIENNES, — D'ASCÉTISME ET DES INVOCATIONS A LA VIERGE, — DES INDULGENCES, — DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES, — DE STATISTIQUE CHRÉTIENNE, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — D'ÉDUCATION, — DES PERSÉCUTIONS, — DES ERREURS SOCIALES, — DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — DES CONVERSIONS AU CATHOLICISME, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES APOLOGISTES INVOLONTAIRES, — D'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE, — DE LITTÉRATURE, *id.*, — D'ARCHÉOLOGIE, *id.*, — D'ARCHITECTURE, DE PEINTURE ET DE SCULPTURE *id.*, — DE NUMISMATIQUE *id.*, — D'HÉRALDIQUE *id.*, — DE MUSIQUE *id.*, — D'ANTHROPOLOGIE *id.*, — DE PALÉONTOLOGIE *id.*, — D'ÉPIGRAPHIE *id.*, — DE BOTANIQUE *id.*, — DE ZOOLOGIE *id.*, — DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES. — DE MÉDECINE-PRATIQUE, — D'AGRI-SILVI-VITI-ET HORTICULTURE, ETC.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME SEIZIÈME.

ALMA COLLEGE 203 LIBRARY M588 Alma, California

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE CHRÉTIENNE.

3 VOL. PRIX : 24 FR.

TOME TROISIÈME.

MAMMIFÈRES ET OISEAUX.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1853

Imprimerie MIGNE, au Petit Montrouge.

DICTIONNAIRE
DE ZOOLOGIE
OU
HISTOIRE NATURELLE
DES QUATRE GRANDS EMBRANCHEMENTS DU RÈGNE ANIMAL, ZOOPHYTES, MOLLUSQUES, ARTICULÉS ET VERTÉBRÉS.

TROISIÈME PARTIE,

HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES ET DES OISEAUX;

Caractères distinctifs des espèces et des genres, etc.; classification; mœurs et instinct; migrations et voyages; nidification; géographie zoologique; domestication; usage dans l'économie agricole et industrielle, etc.

DISCUSSION DES DIVERS SYSTÈMES SUR L'ORIGINE DES ÊTRES ORGANISÉS; THÉORIE DE L'UNITÉ DE COMPOSITION; RÉFUTATION DES DOCTRINES PANTHÉISTES, ETC., ETC.

Orné de figures dessinées avec soin.

PAR L.-F. JÉHAN (de Saint-Clavien),

Membre de la Société Géologique de France, de l'Académie royale des Sciences de Turin, etc.; auteur de l'ouvrage intitulé : *Du langage et de son rôle dans la constitution de la raison, des Dictionnaires* de Physique, de Chimie, de Botanique, etc., etc.

Dominus dat Jumentis escam ipsorum, et pullis Corvorum invocantibus eum.

PSAL. CXLVI, 9.

Tout, dans la nature, est entendement, art, sagesse, prévision et fin : à chaque pas, la perfection de l'ouvrage nous révèle l'industrie de l'ouvrier.

FLOURENS.

L'histoire naturelle est un monde de merveilles où l'on voit partout le doigt de Dieu, et qui nous fait comprendre le respect et le recueillement habituels de plusieurs grands naturalistes, qui ne pouvaient entendre prononcer le nom du Créateur sans se découvrir.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME TROISIEME.

3 VOL. PRIX : 24 FRANCS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1853.

38559

INTRODUCTION.

RÉFUTATION

DU SYSTÈME PANTHÉISTE QUI SOUTIENT L'UNITÉ DE COMPOSITION DANS LE RÈGNE ANIMAL

OU

DÉMONSTRATION DE L'ORDRE ORGANIQUE DE LA CRÉATION.

Et fecit Deus bestias terræ juxta species suas, et jumenta, et omne reptile terræ in genere suo. (Gen. c. I, v. 25.)

Dans l'*Introduction* du deuxième volume de notre Dictionnaire de Zoologie, nous avons démontré l'immutabilité des espèces du règne organique, et conclu avec un éminent physiologiste qu'elles ont toutes une même origine, une même date, et que c'est la même main, la main du Maître du monde, qui les a toutes formées (1).

Nous avons annoncé que cette grande question avait été présentée sous une autre face et avait donné lieu à des difficultés d'un autre ordre. C'est cet autre point de vue que nous nous proposons d'examiner aujourd'hui.

I.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur l'histoire des faux systèmes qui ont été de tous temps imaginés en philosophie zoologique.

L'origine des êtres organisés a donné lieu dès la plus haute antiquité à de graves erreurs. Les historiens de l'ancienne Egypte nous disent sérieusement que les premiers animaux naquirent du limon du Nil échauffé par les rayons du soleil ; ils vont même jusqu'à prétendre qu'on en voyait encore naître ainsi de leur temps dans le nome Thébain. Sans doute le grand nombre d'œufs d'Insectes, de Poissons, et de Reptiles, que la chaleur du soleil fait éclore sur les bords du Nil, aura donné naissance à cette fable absurde.

L'Inde, cet antique foyer d'erreurs, a son matérialiste, Kapila, dont la doctrine présente une analogie frappante avec la thèse des écoles française et allemande. Comme dans la doctrine de Fichte, de Schelling, etc., Kapila fait tout sortir de l'Idée, ou de Prakriti, qui n'est qu'une émanation de la conscience du moi. Prakriti produit Ankara, qui est quelque chose de réel et d'existant ; d'Ankara dérivent les sens et les sensations qui produisent les éléments subtils d'où sort la matière grossière. Ainsi tout émane du Moi humain. C'est la même idée que Schelling a reproduite sous une forme plus élevée, faisant tout émaner de Dieu, qui devient l'univers et se reproduit dans l'homme, qui en est la forme réfléchie. Dans le philosophe allemand comme dans le panthéiste indien, le Moi humain est le type de tout ce qui existe.

La doctrine de Kapila présente également une analogie remarquable avec le système de Lamarck, qui veut que les penchants et les désirs aient produit les organes et par suite les êtres divers. Selon le philosophe de l'Inde, d'Ankara sort Adima, qui renferme en lui les germes de tout le genre humain. « Adima, dit-il, se trouvant seul, ne ressentait aucune joie : il souhaita l'existence d'un autre que lui, et tout à coup il se trouva comme un homme et une femme unis l'un à l'autre ; son propre corps se divisa en deux et il devint homme et femme. Ce corps ainsi partagé n'était plus que comme une moitié imparfaite de lui-même ; il se rapprocha d'elle, et par cette union furent engendrés les hommes... puis elle se métamorphosa en Génisse et lui en Taureau... » Ils devinrent ainsi successivement tous les êtres de la nature, et toutes les espèces naturelles furent engendrées, depuis l'é-

(1) M. Flourens, *Hist. des Travaux de Buffon*, p. 106.

léphant jusqu'à la fourmi. Ainsi l'homme, fils du chaos originairement, est père de toute vie, et tout ce qui n'existe pas pour lui et par lui est fantastique.

Le panthéisme moderne est moins étrange en apparence. Le progrès des sciences physiques et chimiques lui a permis de perfectionner le système. Ainsi, au lieu de faire tout sortir de l'homme, il fait tout naître de la première monade formée en vertu du mouvement développé dans un globule de liquide. En ajoutant successivement à ce premier rudiment organique, la monade s'est transformée, métamorphosée, et est enfin parvenue au développement qui constitue l'homme, le plus parfait des êtres organisés.

Si nous passons en Grèce, nous y trouvons sur la création et l'organisation des êtres autant de systèmes particuliers que de philosophes. Parménide fait tout naître de l'air; Protagoras veut que l'homme soit le terme, la mesure de toutes choses; ce qui ne tombe pas sous les sens n'existe pas même dans les idées. Thalès, comme Lamarck, fait tout sortir de l'eau; Anaximandre admet un principe antérieur, le mouvement éternel, par qui tout naît et par qui tout se détruit. Lamarck aussi veut un mouvement originel. Démocrite n'admet que le plein et le vide; c'est dans le vide que le plein fait tout et qu'il opère dans la matière toutes les modifications, tous les changements de formes ou de nature dont elle est susceptible. Pour Héraclite, c'est le feu qui est la première cause en vertu des lois de raréfaction et de condensation, dont l'une réunit, l'autre divise. Epicure, résumant tous ces divers systèmes, attribue la formation de l'univers aux combinaisons d'un nombre infini de corpuscules ou d'atomes, qui sont éternels et de formes infiniment variées.

La doctrine d'Epicure fut reproduite à Rome par Lucrèce dans son poëme *De rerum natura*. Lucrèce établit pour principe que l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer. Tous les corps sont donc formés de corpuscules primitifs, éternels, indivisibles, dans lesquels ces mêmes corps peuvent se résoudre. Mais ces atomes ne pourraient agir, se mouvoir, ni même exister, sans vide. L'univers est donc le résultat de ces deux choses, la matière et le vide. Tout ce qui n'est ni l'un ni l'autre est propriété ou accident, et non pas une troisième classe d'êtres à part. Lucrèce décrit la formation de tous les grands corps de l'univers par la combinaison de ces corpuscules, puis il arrive aux diverses productions de notre planète. La terre fit croître d'abord les plantes; elle enfanta ensuite les animaux et les hommes eux-mêmes, à l'aide des particules de feu et d'humidité qu'elle conservait encore de son ancien mélange avec les autres éléments. Il y eut dans ces premiers temps des animaux monstrueux qui périrent, ne pouvant subsister ni se propager à cause du vice de leur conformation; il y eut des races entières qui s'éteignirent, manquant des qualités nécessaires pour vivre indépendantes. Enfin, après avoir enfanté les premières générations de chaque espèce, et avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation, la terre, épuisée, se reposa et abandonna aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes. Que d'incohérences!

Pline, éloquent compilateur, nie toute intelligence créatrice, et regarde la terre comme la source unique de tous les êtres qui vivent à sa surface. Toujours les créations spontanées, toujours le panthéisme matérialiste.

Telles furent, pour le dire en quelques mots, les aberrations de l'esprit humain, dans l'antiquité, sur l'origine des êtres, systèmes fantastiques et purement imaginaires. Les naturalistes modernes, reprenant la thèse en sous-œuvre et d'une manière plus positive, ont prétendu baser sur la science ces mêmes théories. Lamarck, empruntant à Robinet l'idée sur l'origine des animaux, que ce dernier avait exposée toute brute dans son traité *De la Nature*, la revêtit d'une apparence de démonstration sérieuse. Posant en principe, ainsi que nous l'avons vu ailleurs (2), que les organes sont le résultat des penchants, des besoins et des désirs, il fait sortir de la monade primitive, produite par le mouvement dans un liquide, le type primitif de chaque grand groupe d'animaux; de sorte qu'il y a un type pour les Zoophytes, un type pour les Mollusques, un type pour les Articulés et un

(2) Dans l'*Introduction* du 2e vol. du *Dictionnaire de Zoologie*.

type pour les Vertébrés. Ce type primitif a des penchants et des besoins à satisfaire. Pour cela des organes sont nécessaires; et dès lors l'usage des rudiments d'organe qu'il possède développe à la longue des organes parfaits. Les penchants et les besoins croissant nécessitent le développement de nouveaux organes; et ainsi le dernier des Mollusques acéphales devient par un accroissement successif un Poulpe; le dernier des vers articulés un Coléoptère, et le dernier des poissons le Mammifère le plus élevé, et enfin l'homme. Dans cette thèse, Dieu n'est admis que comme créateur de la matière; après cet acte de sa toute-puissance il rentre dans son éternel repos. Il n'y a plus par conséquent de finalité dans l'organisme, bien que son évidence et sa nécessité pressante forcent de la transformer en résultat du besoin et de l'usage. L'animal ne peut plus être un ensemble d'organes définis, limités, sous une forme définie, pour agir dans des circonstances définies, d'une manière également définie. Partant plus d'espèces possibles, il n'y a que des individus, ou plutôt un seul individu développant successivement en lui tous les organes contenus en germe dans le type primitif ; thèse qui se traduit dans la science par l'unité de plan et de composition, au moins pour chaque type.

Dans l'école panthéistique allemande, il n'y a qu'un être, qui renferme tout en lui-même. Ainsi, en prenant le premier des Mammifères par exemple, on devra y retrouver tout ce qu'il y a dans les Mammifères inférieurs, et dans chaque individu animal chacune des parties devra représenter le tout : c'est ce qu'on a formulé ainsi : *Tout est dans tout.* Lamarck a adopté cette thèse sans la discuter.

Pour saisir le développement progressif de cette thèse il faut se rappeler que l'idéalisme est tout pour Fichte; le moi, suivant cette doctrine, est essentiellement l'être absolu et indépendant; il est à la fois le sujet et l'objet; il trouve tout en lui-même, et par conséquent l'idée seule existe, la réalité n'est rien, et l'esprit ne travaille que sur des images. Schelling admet aussi l'idée, mais il y joint l'existence d'objets réels et cherche à réunir l'idée et la réalité. Il met en parallèle la philosophie de la nature et la philosophie de l'homme. Partant de la nature, il en déduit le moi humain, voit qu'il est un, simple, et arrive à dire que les lois de la nature entière doivent se retrouver en nous, le réel dans l'idéal. L'homme est la forme réfléchie de l'univers.

Pour introduire cette thèse dans les sciences naturelles et préparer la doctrine d'Oken, Gœthe emprunta à Buffon cette idée qu'il existe un type primitif dont on peut suivre le développement successif; il chercha dans les végétaux ce type qui devait être l'image parfaite de toutes les parties et de toutes les différences des diverses plantes ; il le chercha également pour les animaux. Mais autant cela était facile pour les végétaux, où tout est similaire, autant cela devenait impossible pour les animaux, où la distinction la plus complète existe entre les tissus et les organes divers. Cependant Gœthe l'essaya dans l'ostéologie, où il y avait plus d'apparence de succès. Ce type idéal de l'animalité rentrait dans l'idéalisme de Fichte et de Schelling.

Oken, partant de la thèse de Gœthe, en déduit que la nature doit être regardée comme un seul être vivant, dont toutes les parties sont les organes; qu'un animal supérieur doit renfermer tout ce qui se trouve dans les animaux inférieurs; que le règne animal n'a pu se former complet qu'en ajoutant un organe à ceux que possédait l'animal type à son point de départ : thèse de Lamarck. Mais, pour les Allemands, ce développement s'opère par les seuls milieux ambiants, tandis que Lamarck y joignait comme cause les penchants et les besoins. Ainsi, dans la théorie d'Oken, la finalité est encore bien plus rejetée et le but de la science entièrement négligé.

Comme on le voit, toutes les formes du panthéisme sont les mêmes au fond et toutes viennent se résumer dans une thèse unique que l'on peut formuler en ces termes : « Il y a unité de composition dans le règne animal; dans chaque animal chacune des parties représente le tout; tout animal est la représentation de tout le règne animal, puisque dans chaque animal on peut retrouver toutes les mêmes parties qui sont dans les autres; par conséquent il n'existe point d'espèces, mais seulement des individus, tous sortis d'un seul

type primitif, plan unique de tous les animaux et de toute la série animale. De là ressort que tous les animaux n'étant qu'un seul et même être par leur composition et leur plan, ils doivent être considérés comme des parties ou organes de l'être unique, l'univers. »

Telle est la thèse dons nous avons à examiner zoologiquement la solidité. Mais avant d'en entreprendre la réfutation nous croyons faire plaisir au lecteur en l'entretenant avec quelque étendue de l'histoire de cette thèse fameuse et des débats soulevés à son sujet au sein de l'Académie des Sciences entre deux hommes de génie, MM. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.

II.

Depuis Aristote jusqu'à ces derniers temps, la Zoologie était restée à peu près sur les mêmes fondements, qu'on n'avait fait qu'élargir pour donner place aux faits nouveaux acquis à la science. On ne remarqua d'abord que les différences organiques; puis on observa dans les organes des analogies de formes et de fonctions. C'est sur ces analogies qu'on avait établi les différents embranchements de la série animale, pour lesquels on reconnaissait des types divers d'organisation. Tel était l'état de la philosophie anatomique, lorsqu'il se répandit une nouvelle doctrine, une généralisation plus étendue, dont la France et l'Allemagne se disputent la priorité et à laquelle M. Geoffroy Saint-Hilaire a consacré chez nous toute sa science et tout son talent. Cette doctrine, c'est la *théorie des analogues*, c'est l'idée que tous les animaux sont construits sur le même plan. Une telle doctrine ne pouvait se produire qu'à une époque où la science de l'anatomie comparée était poussée fort loin; car au premier coup d'œil les différences entre les animaux sont beaucoup plus grandes que les ressemblances; et une longue et patiente étude a pu seule mettre en relief les analogies d'organisation.

Il ne faut pas pour saisir ces ressemblances considérer les degrés extrêmes de l'échelle animale. Quelle ressemblance en effet existe-t-il entre l'homme et le Zoophyte? Mais c'est la série zoologique qu'il faut suivre, et alors on découvre des décroissances graduelles, des transitions, des transformations, qui expliquent les dissemblances et rapprochent ce qui paraissait le plus éloigné. On pourra se rendre compte de cette vue si générale en considérant l'embryon humain. Au premier jour de l'existence intra-utérine, lorsqu'il n'est encore qu'une vésicule presque amorphe, il est bien loin de ce qu'il sera un jour. Cependant quoi de plus analogue que l'embryon et l'homme adulte? Peu à peu, de métamorphose en métamorphose, d'addition en addition, cet être d'abord si simple ira en se compliquant, et finira par offrir l'évolution complète de tous les organes qui appartiennent à son espèce. Dans la *théorie des analogues*, la série animale n'est pas autre chose; à chaque point d'évolution, depuis l'être le plus simple jusqu'au plus compliqué, correspond une existence animale; le plan est commun, et de degré en degré, d'analogie en analogie, on suit les développements variés et divergents de cette composition identique.

Pour la détermination des analogies entre les organes l'école d'Aristote s'appuyait sur la considération des formes et des fonctions; l'école nouvelle suit un procédé rigoureusement anatomique. C'est à l'aide des éléments anatomiques que les analogies sont déterminées; et ces éléments eux-mêmes, on a pour les reconnaître le fil des *connexions*. Ainsi, quoi de plus dissemblable que le bras de l'homme et la nageoire de la Baleine si l'on considère la forme et la jonction? Cependant rien n'est plus ressemblant quant aux éléments anatomiques.

Ainsi, le philosophe de Stagyre ne saisit que les analogies les plus frappantes, et il reconnaît des types divers d'organisation; la théorie des analogues étend ses ressemblances à tout le règne animal, et ne reconnaît qu'un seul type. Aristote emploie pour la détermination de ses analogues anatomiques la forme et la fonction; la théorie des analogues ne considère que les éléments anatomiques. Tel est le champ de bataille des deux doctrines. On voit qu'il existe entre elles des dissidences profondes.

Dans la théorie de l'*unité de composition*, on a cru trouver l'explication d'un fait qui paraît échapper à l'idée aristotélique. Nous voulons parler de ces particularités d'organisation qui n'ont aucune utilité pour l'animal, et qui semblent n'être là que pour rendre témoignage d'un plan général de composition. Ainsi, dans la Tortue, la colonne vertébrale

enfermée sous la carapace ne peut se prêter à aucun mouvement, elle est complétement immobile ; aussi n'est-elle pas composée de vertèbres séparées; mais en la considérant il est impossible de ne pas reconnaître qu'elle est formée de vertèbres soudées ensemble. Ne doit-on pas penser que si la Tortue avait été le seul animal existant sur la terre, sa colonne vertébrale n'eût pas été ainsi conformée, et qu'elle se fût présentée, par exemple, sous la forme d'un os simple, sans trace de vertèbres, qui ne se trouvent mobiles que sur d'autres animaux ? En un mot, les considérations anatomiques portent à croire que les animaux ne sont pas bâtis pour eux seuls, et que leur organisation est dominée par une cause plus générale.

Cependant, il faut bien le reconnaître, pour soutenir ces généralités hardies, assez de travaux de détail ne sont pas encore accomplis. Aussi des esprits sévères ont-ils repoussé parmi les hypothèses l'*unité de composition*, restreignant les analogies à ce qu'elles ont d'irrécusable, ne reconnaissant pour lois d'organisation que le but et les conditions d'existence, et rejetant une cause générale comme régulatrice des existences particulières.

De ce nombre fut M. Cuvier, qui, à propos d'un rapport où M. Geoffroy attaquait ses idées favorites, examina les fondements de cette théorie, et lut un travail plein d'intérêt pour la forme et le fond sur les *Mollusques en général et les Céphalopodes en particulier*.

Les auteurs du mémoire que M. Cuvier se proposa de réfuter (MM. Laurence et Mayranx) avaient cru pouvoir rapprocher les Céphalopodes des Mammifères, en supposant qu'ils étaient pliés en deux sur eux-mêmes et en arrière, et qu'il suffisait de les redresser par la pensée pour mettre leurs organes dans la même position que chez les Mammifères. Cet arrangement flattait les idées de M. Geoffroy, que M. Cuvier accusa d'avoir dépassé les idées des auteurs, en ramenant leur hypothèse à un grand principe *d'unité de composition et d'unité de plan*. C'est sur la signification de ces termes, *unité de plan*, *unité de composition*, que porta la première partie du mémoire de M. Cuvier, et c'est, en effet, celle qui intéresse le plus directement.

M. Cuvier déclara que, pour apporter dans ce débat une entière bonne foi, il ne prendrait pas ces mots d'*unité*, etc., dans le sens qu'ils ont en français et dans toutes les langues, ce qui signifierait que *tous les animaux se composent des mêmes organes, arrangés de la même manière;* que dans une pareille interprétation il eût bientôt pulvérisé le prétendu principe; mais il ne crut pas que les naturalistes, même les plus vulgaires, eussent pu employer ces mots, *unité de composition*, *unité de plan*, dans le sens d'*identité*. Aucun d'eux, selon lui, n'oserait soutenir que le Polype et l'homme aient, dans ce sens, *une composition une*, *un plan un* ; on donne donc au mot *unité* un sens détourné, pour signifier *ressemblance*, *analogie*. Ainsi, quand on dit qu'il y a entre l'homme et la Baleine *unité de composition*, on ne veut pas dire que la Baleine ait toutes les parties de l'homme, car les cuisses, les jambes, les pieds lui manquent, mais seulement qu'elle en a le plus grand nombre. C'est une expression du genre de celles que les grammairiens appellent emphatiques. *Unité de composition* ne signifie ici que *très-grande ressemblance de composition*. De même, quand on dit qu'il y a unité de composition entre l'Homme et la Couleuvre (la Couleuvre, qui n'a point d'extrémités antérieures et dont les postérieures se réduisent à de légers vestiges), on veut dire seulement qu'il y a entre eux une certaine ressemblance de composition, mais déjà moindre qu'entre l'homme et la Baleine. Il est évident qu'il y aurait contradiction formelle dans les termes à appeler *une* ou *identique* une composition qui, de l'aveu même de ceux qui emploient ces mots, change d'un genre à l'autre.

Ce que M. Cuvier disait de la composition s'appliquait aussi au plan; il eût cru faire injure aux naturalistes s'il eût prétendu que par les mots *unité de plan* ils entendaient autre chose que ressemblance plus ou moins grande de plan. Sans cela il suffirait d'ouvrir devant eux un oiseau et un poisson pour les réfuter à l'instant. Or, ces termes extraordinaires une fois définis ainsi, une fois dépouillés de ce nuage mystérieux dont les enveloppe le vague de leurs acceptions ou le sens détourné dans lequel on en use, on arrive, suivant M. Cuvier, à un résultat bien inattendu, sans doute, car il est directement contraire à ce qui a été mis

en avant; c'est que, loin de fournir des bases nouvelles, inconnues jusqu'ici à la Zoologie, ils forment au contraire une des bases essentielles sur lesquelles la Zoologie repose depuis son origine, une des principales sur lesquelles Aristote, son créateur, l'a placée.

Ainsi, chaque jour on peut découvrir dans un animal une partie qu'on n'y connaissait pas, et qui fait saisir quelque analogie de plus entre cet animal et ceux de genres et de classes différents. Ainsi, lorsque, par exemple, M. Geoffroy a reconnu qu'en comparant la tête d'un fœtus de Mammifère à celle d'un Reptile ou d'un Ovipare on remarquait des rapports dans le nombre et l'arrangement des pièces qui ne s'apercevaient pas dans les têtes adultes; lorsqu'il a prouvé que l'os appelé *carré* dans les oiseaux est l'analogue de l'os de la cuisse dans le fœtus des Mammifères, il a fait des découvertes très-réelles et très-importantes; mais il n'a fait qu'ajouter aux bases anciennes et connues de la Zoologie, il ne les a nullement changées; il n'a nullement prouvé ni l'*unité* ni l'*identité de cette composition*, ni rien enfin qui puisse fournir un nouveau principe. Entre quelque analogie de plus dans certains animaux et la généralisation de l'assertion que la *composition* de tous les animaux est *une*, la distance est aussi grande, et c'est tout dire, qu'entre l'homme et la monade.

« En un mot, disait M. Cuvier en se résumant sur ce point, si par *unité de composition* on entend identité, on dit une chose contraire au plus simple témoignage des sens; si par là on entend ressemblance, analogie, on dit une chose vraie dans certaines limites, mais aussi vieille dans son principe que la Zoologie elle-même, et à laquelle les découvertes les plus récentes n'ont fait qu'ajouter dans certains cas des traits plus ou moins importants, sans en altérer en rien la nature. Mais ce principe, qui n'a rien de nouveau, ne doit pas être regardé comme unique; il est au contraire subordonné à un autre bien plus élevé et bien plus fécond, à celui des conditions d'existence, de la convenance des parties, de leur coordination pour le rôle que l'animal doit jouer dans la nature. Voilà le principe philosophique d'où découlent les possibilités de certaines ressemblances, l'impossibilité de certaines autres; voilà le principe rationnel d'où celui des analogies de plan et de composition se déduit, et dans lequel en même temps il trouve ces limites que l'on voudrait méconnaître. »

Après cet exposé de principes, M. Cuvier développa, pour les appuyer, un parallèle entre un Céphalopode et un Mammifère; et, faisant ressortir les rapports et les différences qui existent entre ces deux êtres, il aida l'intelligence des auditeurs au moyen de deux dessins coloriés qui éclairaient la démonstration.

A cette première critique de sa théorie, M. Geoffroy-Saint-Hilaire répondit par deux lectures, l'une sur les *caractères de l'unité de composition*, l'autre sur l'application de la *théorie des analogies* à l'organisation des Poissons.

« A mon début dans le professorat, en 1793, il n'y avait eu à Paris aucun enseignement de Zoologie. Tenu de tout créer, j'ai acquis les premiers éléments de l'histoire naturelle des animaux en rangeant et classant les collections confiées à mes soins. Cependant, pour demeurer définitivement fixé sur le meilleur système de classification que j'aurais à suivre, j'ai eu d'abord à me rendre compte de la valeur des caractères, c'est-à-dire à rechercher par des essais longs et paisibles ce que ces caractères devaient m'offrir de constant en différences propres à servir à la distinction des êtres.

« Or, de chaque séance que je faisais journellement dans les cabinets du Jardin des Plantes je recevais une impression qui, se reproduisant toujours la même, me porta à cette réflexion : c'est que tant d'animaux que je tenais pour différents, et que je traitais comme distincts en leur imposant un nom spécifique, ne différaient cependant que par quelques légers attributs modifiant plus ou moins une structure généralement et évidemment la même. Ce n'était effectivement qu'une modification légère dès que j'apercevais nettement que le point différencié ne portait pas sur ce qui aurait pu être nommé la condition essentielles des parties, et n'affectait que leur dimension respective.

« Ainsi, à l'égard des animaux voisins, chacun des matériaux organiques reparaissait en

totalité. Ainsi pour qu'il y eût diversité d'espèces il suffisait de la plus petite variation dans le volume proportionnel des matériaux associés constituants, de la plus faible altération dans les dimensions, qui ne changeaient en rien les rapports essentiels.

« Cette même expérience, tentée à l'égard des Mammifères, exigeait, pour qu'ils fussent également embrassés dans les mêmes considérations, que je me tinsse à une distance plus grande; et de même, par une progression toute naturelle, c'était nécessité de s'éloigner bien davantage des sujets à observer. Si je me proposais de comprendre sous le même aspect et dans le même but de recherche les animaux caractérisés par des différences plus multipliées et plus considérables, telles, par exemple, que pourrait l'offrir l'observation simultanée d'un Mammifère, d'un Oiseau, d'un Lézard, d'une Tortue, ou d'une Grenouille; car, dans ce cas même, la quantité de leurs différences, bien que donnant lieu à un sentiment de plus larges intervalles ou *hiatus* entre ces mêmes animaux, n'en restait pas moins une quantité en différence de beaucoup inférieure à la somme des rapports au moyen desquels ces animaux s'appartiennent, sont rangés dans la même classe et font partie du même groupe, dit *embranchement des vertèbres*.

« Voilà quelles furent mes premières impressions comme zoologiste. Des dissections entreprises sous l'influence de ces impressions y répondirent; tous les organes intérieurs étaient dans un rapport parfait avec ceux de la périphérie de l'être. C'est un même arrangement de systèmes analogues, en sorte que le zootomiste arrive au même point d'impression et de croyance que le zoologiste, et que c'est en définitive un fait bien acquis de philosophie naturelle que les animaux sont décidément le produit d'un même système de composition, l'assemblage des parties organiques qui se répètent uniformément.

« Combien de fois je me suis rendu compte de la valeur de ces idées en étudiant ainsi d'ensemble la collection du Jardin des Plantes !... Qu'il m'arrivât d'être placé à une certaine distance, je saisissais un effet général où disparaissaient toutes les différences de peu d'importance. En face des armoires d'ornithologie, je n'apercevais sur les rayons que la répétition un grand nombre de fois multipliée du type Oiseau; c'est-à-dire que je ne distinguais que les traits généraux, savoir la tête, le cou, le tronc, la queue, les ailes, les pieds : chez tous les individus c'étaient les plumes pour téguments; chez tous un bec de corne entourant les mâchoires; toutes choses exactement répétées et qui de plus existaient en des places respectivement les mêmes. »

Après ces considérations générales, M. Geoffroy aborda la réfutation des objections de son collègue.

Voici l'analyse de son premier mémoire : M. Cuvier a en vue de prouver, 1° que le système de l'*unité de composition*, vicieusement dénommé, appartient à Aristote, et que les travaux de M. Geoffroy n'ont fait qu'élargir la base sur laquelle ce système est assis depuis deux mille deux cents ans; 2° que l'application de ce système aux Céphalopodes est impossible. M. Geoffroy choisit pour texte de son argumentation la première partie seulement du mémoire de Cuvier, se proposant plus tard d'en compléter la réfutation.

Passant à l'examen historique des doctrines qu'il professait, il montra quels ont été les pressentiments de tous les esprits supérieurs qui, depuis Aristote, se sont exercés sur cette matière; il cita les paroles de Bacon, qui disait que ce serait mieux pénétrer dans la profondeur des choses en demandant la raison de leur composition aux faits d'analogie et de similitude qu'en s'occupant de leur diversité. Newton lui-même s'écriait, en méditant sur les rapports et l'uniformité des masses planétaires : « Oui, sans le moindre doute, l'organisation animale est soumise au même mode d'uniformité. »

Puis, abordant la discussion, il fit remarquer, sans nier l'idée première d'Aristote, qu'il a lui-même proclamée dans ses ouvrages, que rien n'était sorti de ce qu'on est convenu d'appeler, de ce que M. Geoffroy avait appelé lui-même pendant longtemps la doctrine aristotélique. Certes, il a bien fallu que l'idée du philosophe grec, comme elle a été comprise durant tant de siècles qui se sont écoulés, manquât de lucidité, si ce n'était

cela, on s'y fût tenu sans aucun dissentiment dès l'origine. Les erreurs qu'on a commises proviennent de ce que les *fonctions* et la *forme* étaient mises en première ligne.

La marche suivie par M. Geoffroy est, selon lui, diamétralement opposée : il a proposé, dans la détermination des analogies, de rejeter les considérations tirées des formes et des fonctions. Les formes sont fugitives d'un animal à l'autre; cela est plus vrai encore des fonctions, qui suivent le développement des volumes.

Faisant l'application de son principe à la dernière portion du membre antérieur des Mammifères, M. Geoffroy montra ce qu'a de vicieux la fonction considérée comme terme d'analogie, et, au contraire, ce qu'a de lumineux le principe d'*unité* de système dans la composition des parties examinées. En effet, la structure du dernier quart du membre antérieur est la même dans les Mammifères : semblables emplois des phalanges, mêmes ajustements et dispositions pour en faire des doigts; même appareil musculaire pour les étendre ou les fléchir. On voit cependant que la fonction diffère ; car ce dernier tronçon de membre antérieur est chez plusieurs Mammifères employé diversement, devenant la patte du Chien, la griffe du Chat, la main du Singe, une aile chez la Chauve-Souris, une rame chez le Phoque, et enfin une partie de jambe chez les Ruminants.

Dans la seconde partie de son Mémoire, M. Geoffroy démontre que la théorie des analogues n'est point une répétition déguisée de la doctrine aristotélique, qu'elle n'en est pas une simple amplification ; qu'elle reconnaît des principes propres, qu'elle a un but précis, qu'elle devient un instrument de découvertes, et qu'en s'en tenant au fait anatomique elle introduit dans l'étude des systèmes organiques le seul élément scientifique propre à faire saisir toutes les conformités physiques.

1° Ce n'est point une répétition déguisée des anciennes idées sur les analogies de l'organisation, car la théorie des analogues interdit les considérations de la forme et des fonctions.

2° Elle n'augmente pas non plus les ressources pour élargir les bases de la Zoologie; elle emploie moins que la doctrine grecque, elle s'en tient à un seul élément de considération.

3° Elle reconnaît d'autres principes; car pour elle ce ne sont pas les organes qui, en leur totalité, sont analogues (ce qui a lieu toutefois dans les animaux presque semblables), mais les matériaux dont les organes sont composés. Ce point est *fondamental*. Qui dit organe dit une partie du corps servant aux opérations et aux sensations de l'animal. Un même organe diffère d'un animal à l'autre, ou par un changement de volume respectif, ou par l'addition de nouvelles parties. Les considérations de volume n'intéressent en rien les déterminations des choses. La doctrine de l'*unité de composition* ne s'attache qu'à l'addition des parties. L'hyoïde de l'homme, par exemple, est composé de cinq osselets, celui du chat de neuf; à l'un comme à l'autre on a donné le même nom, et c'est à bon droit, en tant que l'un et l'autre remplissent un même usage. Sont-ils analogues? La doctrine aristotélique, d'après cette première concordance, d'après le motif de leurs fonctions, répond affirmativement, mais la théorie des analogues se refuse à cette conséquence. Il y a plus de parties dans un des hyoïdes, moins dans l'autre; elle n'aura satisfait à son essence d'investigation et ne prononcera avec sûreté que lorsqu'elle aura retrouvé les quatre osselets absents dans l'hyoïde humain. Ainsi, pour les sectateurs de la philosophie aristotélique, c'est assez que la fonction soit reconnue, et tout l'appareil, soit avec cinq, soit avec neuf osselets, est pris pour un organe analogue. La théorie nouvelle, au contraire, cherchera dans les neuf pièces quels sont les analogues des os de l'hyoïde réduits à cinq; car elle fait porter les analogues sur les matériaux seulement.

4° Son but précis est autre, car elle exige une rigueur mathématique dans la détermination de chaque sorte de matériaux pris à part.

5° Elle devient un instrument de découvertes. En effet, elle s'enquerra des quatre

osselets qui, absents dans l'hyoïde de l'homme, prive cet appareil d'être à son grand complet. Elle les cherchera tout près, mais en dehors de l'organe réduit ; et, si elle veut les retrouver sans recherches difficiles, elle aura recours à un autre principe qui lui est propre, son associé, son guide, le principe des connexions, sorte de fil d'Ariane qui retient dans la vraie route et mène nécessairement à fin heureuse. M. Geoffroy explique comment les parties absentes de l'hyoïde humain se retrouvent dans des appendices placés suivant la direction tracée par l'analogie, appendices nommés par lui *cératohyaux* et *stylhyaux*, qu'une disposition organique propre à l'homme a déplacés du siége qu'ils occupent chez d'autres animaux. L'anatomie humaine avait déjà aperçu et décrit ces matériaux sous le nom d'apophyses styloïdes, mais ne les avait notés que pour leur forme, sans en désigner aucunement les rapports zoologiques.

6° Enfin, la théorie des analogues n'entend et ne peut s'occuper que d'un seul ordre de faits; elle est exclusive dans la poursuite de son sujet, elle s'en tient à être anatomique. Elle s'attache dans chaque cas à un élément, dont elle s'efforce de déterminer la valeur ; le suit dans ses métamorphoses, et l'amène, après comparaison dans tous les êtres, à l'unité philosophique, c'est-à-dire à tout ce qu'il est possible de savoir concernant son essence, sans mélange d'aucune considération accessoire. Ainsi, est-ce d'un ongle qu'il s'agit, son volume n'intéresse pas quand il n'est pas question du fait particulier. Que ce soit une coiffe épidermique mince et petite chez les animaux *onguiculés*, ce qu'on nomme dans ce cas *ongle*, ou bien une masse épaisse de corne, comme chez les animaux *ongulés*, masse qui a reçu le nom de *sabot*, la théorie des analogues n'en fait aucune différence.

Le second mémoire de M. Geoffroy est intitulé : *De l'application de la théorie des analogues à l'organisation des Poissons.* Il s'attache à combattre la seconde objection de M. Cuvier, que pour arriver à un principe d'unité la théorie des analogues sort du champ des faits réellement comparatifs, et qu'elle donne à ce principe une étendue qu'il faudrait au contraire restreindre, pour le renfermer dans des limites convenables.

Avant d'entrer dans la discussion, M. Geoffroy prévoit l'objection qu'on pourrait lui faire : c'est des Mollusques et non des Poissons qu'il s'est agi au commencement de ces détails. Refuser d'arriver sur le terrain de la question c'est s'avouer vaincu, c'est reconnaître que les Céphalopodes font un tout, ne sont le passage de rien, n'étant point résultés du développement d'autres animaux, et leur propre développement n'ayant rien produit de supérieur à eux. M. Geoffroy fait remarquer que la théorie des analogues n'a pu être employée encore à la détermination des organes des Céphalopodes. Ceux-ci qui occupent le premier rang parmi les animaux inférieurs n'ont encore été étudiés que sous le point de vue différentiel avec les groupes dont ils se rapprochent le plus. La science seule est en défaut, et rien n'établit encore que dans la question qui a été agitée l'avenir de la théorie des analogues soit en rien compromis. Il s'agit d'animaux descendus de plusieurs degrés dans l'échelle zoologique, et par conséquent cela équivaut à considérer des êtres qui appartiennent à l'un des âges des développements possibles de l'organisation. On pourrait ainsi regarder les Mollusques comme réalisant à toujours l'un de ces degrés inférieurs de l'ordre progressif des développements organiques, arrêtés à un point, et pour cet effet n'ayant point fourni encore ici tel organe, et là n'ayant pu produire tel autre organe au grand complet

Que cet espoir soit bien ou mal fondé, il ne convient pas de comparer entre eux des degrés extrêmes de l'échelle, sans avoir donné aux intermédiaires toute l'attention possible. Cet ordre serait peu logique. « De même, si j'avais à démontrer, dit M. Geoffroy, que le bourgeon qui apparaît d'abord appartient, mais dans un degré inférieur d'organisation, au même système de composition que la branche qui en doit provenir, et, par exemple, que le cep d'une Vigne ornée de grappes pendantes, il ne serait non plus ni raisonnable ni logique d'entreprendre d'y réussir en omettant l'examen de tous les âges intermédiaires du rameau et des degrés successifs de son développement. Il en est de même de chaque famille retenue dans les degrés du milieu de l'échelle ; elle correspond à l'un

de ces âges à parcourir par le bourgeon pour qu'il donne sa branche et ses fruits au grand complet.

« Or les Poissons sont rangés après les Reptiles et en avant des Mollusques. Tel est donc l'anneau intermédiaire que l'ordre logique des idées nous appelle à examiner. Il s'agit de démontrer l'analogie de leur appareil respiratoire avec celui des classes supérieures. La respiration n'est possible que dans deux milieux différents, l'air et l'eau. La différence de milieu entraîne-t-elle la nécessité d'un type organique à part, ou bien exige-t-elle seulement des modifications dans le type primitif, modifications adaptées à la différence des fluides?

« Lacépède croyait à la première de ces hypothèses, puisqu'il a voulu faire adopter une nouvelle théorie de la respiration chez les Poissons, en supposant que c'est l'eau en nature, et non l'air disséminé et suspendu entre les molécules de l'eau, que ces animaux respirent. Mais la seconde supposition paraît être, aux yeux des naturalistes, l'expression de la vérité. Aussi n'y a-t-il qu'un seul système de composition organique, qu'un dessein primitif pour régler l'arrangement des choses, qu'un plan unique à l'égard de ce qui forme l'essence et l'enchaînement des parties constituantes; mais ce système est altérable de la part des milieux ambiants; ce serait même un fait inexplicable, un effet manquant à sa cause, que les parties de l'organe respiratoire ne répondissent pas, par une variation de forme proportionnelle, à la diversité de densité des deux milieux. »

Il fallait évidemment pour le milieu atmosphérique accroître les surfaces de l'appareil, l'augmenter en longueur, l'établir dans le centre de l'animal; car l'air, élastique, peut s'insinuer dans les retraites les plus profondes, s'il lui est à cet effet ménagé un passage. Pour le milieu aquatique, il fallait rapprocher les parties de l'appareil, les concentrer, et les amener au dehors de l'animal, pour qu'elles fussent continuellement submergées dans le milieu ambiant, qui est un liquide sans ressort, et dans lequel chaque molécule du sang n'a pour vaincre plusieurs résistances que la ressource de la cohésion de l'air avec l'eau, et de la cohésion des deux éléments de l'air lui-même.

Voilà pour l'anatomie de l'appareil. Quant à la fonction considérée sous le point de vue de l'analogie, elle se trouve entière dans ce cas. Quels doivent être, en définitive, l'emploi et l'usage de cet ensemble de parties? De produire l'oxygénation du sang veineux. Mais c'est à quoi s'appliquent également les deux sortes d'organes respiratoires. En effet, dans le cas de respiration aérienne l'air se précipite au fond d'une bourse sanguine qui constitue l'appareil pulmonaire; et dans l'autre cas cet appareil, appelé branchial, cesse d'être un sac à une seule ouverture, et réagit sur l'air engagé et retenu entre les molécules de l'eau; il va au devant de l'élément de la respiration, comme repoussé en saillie, dit M. Geoffroy, à la manière d'un doigt de gant retourné. Ainsi voilà l'analogie bien prouvée pour ce qui concerne les Poissons : pourquoi ne parviendrait-on pas à la démontrer à l'égard des classes placées plus bas dans l'échelle animale?

M. Cuvier répondit à cette argumentation par un mémoire sur l'*os hyoïde*. Il annonça que, n'ayant point trouvé dans la première réponse de M. Geoffroy des propositions assez claires pour donner une idée complète de la doctrine, il se croyait obligé de saisir cette théorie dans les exemples qu'elle présente. Or, M. Geoffroy avait cité l'os hyoïde comparativement dans plusieurs animaux, chez lesquels, tout en conservant les caractères de l'unité de composition, cet os présente des différences que l'on avait regardées comme contraires aux lois de l'analogie.

M. Cuvier examina l'os hyoïde des divers animaux, dans la vue de prouver 1° que cet os change de nombre de parties d'un genre à un autre genre voisin; 2° qu'il change de connexions; 3° que, de quelque manière que l'on entende les termes employés jusqu'à présent d'*analogie*, d'*unité de composition*, d'*unité de plan*, on ne peut pas les lui appliquer d'une manière générale; 4° qu'il y a une foule d'animaux qui n'ont pas la moindre apparence d'os hyoïde; que, par conséquent, il n'y a pas même d'analogie dans son existence.

Aux principes qu'il combattait, M. Cuvier se proposa de substituer d'autres principes; ceux sur lesquels la Zoologie a reposé jusqu'à présent. Il montra 1° que dans la même classe l'os hyoïde, bien que variable pour le nombre de ses éléments, est cependant disposé de même par rapport aux parties environnantes; 2° que d'une classe à l'autre il varie, non plus seulement en composition, mais en dispositions relatives; 3° que de ces deux ordres de variations de formes combinées résultent les variations de ses fonctions; 4° qu'en passant de l'embranchement des vertèbres aux autres embranchements, il disparaît de manière à ne pas même laisser de trace.

M. Cuvier, dans ce premier travail, ne s'occupa que de l'os hyoïde des animaux qui respirent l'air en nature.

Chacun sait que chez eux l'hyoïde est un appareil suspendu sous la gorge, qui donne en avant des attaches à la langue qui porte le larynx en arrière, et qui a le pharynx au-dessus de lui. Chez les Singes, les cornes antérieures de l'hyoïde sont généralement plus longues que chez l'homme; le ligament qui le suspend aux rochers ne s'ossifie jamais dans aucune de ses parties, en sorte que les plus vieux Singes n'ont jamais ni l'apophyse styloïde, ni l'os séparé qui passe pour la remplacer dans d'autres quadrupèdes.

Voilà déjà une première différence, à la vérité encore peu importante; en voici une plus grande. Dans l'Alouate, dont le corps de l'os hyoïde est renflé en forme de cucurbite, il y a ni vestige de cornes antérieures, ni ligament styloïdien, ni rien qui rappelle l'apophyse styloïde; l'os hyoïde est fixé par d'autres moyens.

Comment l'*unité de composition* et l'*analogie* se démontrent-elles si vite? dit M. Cuvier. Notre réponse à nous, naturalistes ordinaires, serait bien simple : c'est que l'hyoïde, prenant dans l'Alouate une destination spéciale, y devenant un instrument puissant de la voix, avait besoin d'autres attaches; la théorie des analogues ne s'en tirerait probablement pas si aisément.

Après avoir donné des détails sur d'autres animaux avec une merveilleuse clarté, « on voit donc, dit M. Cuvier, que, même dans une seule classe, le nombre des éléments d'un seul organe, de l'hyoïde, n'a rien de constant; il y a ce que j'appelle des variations de classes, c'est-à-dire des différences de nombre, et des différences bien plus grandes de forme, mais une ressemblance encore presque absolue de connexions.

« Que si nous passons à la classe des Oiseaux, c'est tout autre chose; grand et sensible hiatus! plus de suspension au temporal, plus de cornes postérieures; un corps dirigé en long, se terminant en arrière en une production allongée; une espèce de queue sur laquelle repose le larynx, et qui souvent forme un os à part; deux cornes seulement, composées chacune de deux pièces, s'articulant en dessous, aux côtés du corps, à l'endroit où il s'articule lui-même, avec sa queue, se contournant autour de l'occiput, allant même dans le pivert, jusque dans la base du bec; et ce corps porte en avant un os articulé ou deux os attachés à côté l'un de l'autre à l'extrémité antérieure de ce corps, et qui forment le squelette de la langue, car la langue des Oiseaux a un squelette osseux dont il n'y a nulle trace dans les Mammifères.

« Voilà donc un très-grand changement de composition, un changement assez considérable de connexion. On voit que l'on est passé d'une classe à une autre. Qu'a fait notre savant confrère, en désespoir de cause? Il a supposé que l'os hyoïde des oiseaux, tiré d'une part par les muscles de la langue, et de l'autre par le larynx, a éprouvé une rotation sur les cornes antérieures, et que ses cornes postérieures se sont trouvées par là dirigées en avant, et sont devenues les os de la langue.

« C'est sans doute une culbute possible à concevoir dans un squelette dont les os ne tiennent que par un fil d'archal, et où il n'y a que des os. Mais, je le demande à quiconque a la plus légère idée d'anatomie, cela est-il admissible lorsque l'on songe à tous les muscles, à tous les os, à tous les nerfs, à tous les vaisseaux qui entourent l'os hyoïde?

« Je m'arrête; la seule idée effraierait l'imagination. Pour conserver une identité apparente dans le nombre des pièces osseuses, on aurait tout changé dans les connexions et les parties molles. Que serait alors devenu le principe de *l'unité de plan*?... Mais enfin ne

préjugeons rien ; admettons pour un moment une hypothèse aussi étrange, voyons si elle nous mènera bien loin. »

M. Cuvier passa à une troisième classe, aux Reptiles, et, prenant la Tortue pour exemple, il repoussa toute idée d'analogie entre l'hyoïde de cet animal et celui des Mammifères et des Oiseaux.

Puis il ajouta : « Les personnes qui admettent une dégradation, une simplification insensible des êtres, principe, pour le dire en passant, absolument contraire à celui de l'identité de composition, et qui cependant s'allie dans certains esprits, tant il y a de bizarrerie dans quelques têtes, vont supposer que les animaux de la même classe ont l'os hyoïde autant ou plus simple que le Crocodile. Il n'en est rien. Dans les Lézards à langue protractile, l'os hyoïde est plus compliqué dans ses formes, plus singulièrement replové dans ses diverses parties, que dans aucun des animaux précédents.

« Tous ces faits sont incontestables ; chacun peut s'en assurer à tout moment. Par quel effort de raisonnement nous fera-t-on croire qu'il y ait identité d'éléments, répétition uniforme, identité de connexion, enfin toutes les autres expressions que l'on emploie à tour de rôle, entre les hyoïdes, dont les uns n'ont que deux pièces, les autres que quatre, tandis qu'il y en a qui en ont sept, d'autres neuf et même davantage ? Par quel art parviendrait-on à nous convaincre qu'il y a identité de connexion entre les os hyoïdes, dont les uns se suspendent à une partie de l'os temporal, quand d'autres contournent le crâne et pénètrent jusque dans le bec, et quand d'autres encore restent absolument couchés sous la gorge et comme noyés dans les muscles ? Qu'y verra-t-on autre chose que ce que nous y voyons tous depuis des siècles? Une certaine ressemblance de structure de l'organe, ressemblance dont le degré est proportionné aux rapports des animaux entre eux, et des différences déterminées par l'emploi que la nature fait de cet organe; ou, si l'on veut éviter toute ombre de recours à des causes finales, des différences qui déterminent cet emploi. Pour nous ces rapports, ces fonctions, ces différences s'expliquent très-bien, parce qu'elles constituent l'animal ce qu'il est, parce qu'elles s'appellent ou s'excluent les unes les autres. »

M. Cuvier termina en disant que ce n'était pas sans un vif regret qu'il s'était vu contraint de rompre le silence, auquel il était bien résolu si l'on n'était venu le forcer dans ses derniers retranchements ; mais enfin, disait-il, les naturalistes auraient le droit de m'accuser si j'abandonnais une cause aussi évidente.

M. Geoffroy ne laissa pas sans réponse ce mémoire, où sa doctrine était si vivement attaquée.

Il commença par reconnaître la vérité de tous les faits anatomiques énoncés par M. Cuvier au sujet de l'os hyoïde ; mais il les interpréta tout différemment. La doctrine aristotélique, disait-il, est trop vague, trop arbitraire dans ses appréciations ; la théorie des analogues cherche, quand un appareil est composé de plusieurs matériaux, à les connaître dans son essence ; elle s'informe si quelques-uns disparaissent ou par soudure, parce qu'il y a fusion d'une pièce à l'autre, ou par atrophie, car elle ne préjuge pas la conservation invariable des matériaux ; mais elle intervient pour en faire l'appel et en régler le compte.... Pour qu'on pût juger de la valeur des objections faites à M. Geoffroy par Cuvier, M. Geoffroy rappela deux propositions qu'il avait établies sur ce même os en 1818 : 1° l'appareil hyoïdien est au fond le même dans tous les animaux vertébrés ; 2° l'os hyoïde, généralement parlant, est composé de neuf pièces dans les Poissons, de huit dans les Oiseaux, et de sept dans les Mammifères, non compris les os styloïdes.

M. Geoffroy passa ensuite à l'examen particulier des objections contenues dans le dernier mémoire de Cuvier.

1° L'os hyoïde change en nombre d'un genre à un autre ; « j'avais prouvé cette vérité avant le jour de notre polémique, » dit M. Geoffroy.

2° L'os hyoïde change de connexion. M. Geoffroy attend la démonstration de cette assertion : l'argumentation n'a produit que des allégations générales sur ce point, et non une spécification de faits positifs.

3° De quelque manière que l'on entende les termes vagues, employés jusqu'à présent, *d'analogie*, *d'unité de plan*, on ne peut pas les appliquer d'une manière générale à l'hyoïde.

Cette objection renferme un non-sens. On se refuse à l'idée de l'existence d'un appareil hyoïdien analogue chez tous les animaux vertébrés, précisément dans une dissertation où l'on nomme cette chose elle-même dans tous les cas où on ne veut pas la reconnaître.

4° Enfin il y a des animaux qui n'ont pas la moindre apparence d'os hyoïde; par conséquent, il n'y a pas même d'analogie dans son existence.

« Je ne puis croire que ce soit pour moi, dit M. Geoffroy, pour les savants versés dans les études zootomiques que cette objection est écrite. L'existence d'un organe correspond toujours à un degré de développement de l'animabilité, qui peut être ou ne pas être effectué dans des cas différentiels : il faut une heure, un âge convenable pour que, dans un embryon quelconque d'homme, de Mammifère, d'Oiseau, etc., l'hyoïde apparaisse; de même, chez les animaux qui appartiennent à un certain degré des évolutions organiques, il ne peut y avoir d'hyoïde. »

Quant aux principes que Cuvier veut substituer à ceux qu'il combat, M. Geoffroy les représenta comme identiques à ceux qui sont consacrés par la doctrine d'Aristote, qui ne s'occupe que des formes et des fonctions.

M. Geoffroy remarqua que l'os hyoïde persiste encore chez les Crustacés.

En définitive, la divergence d'opinion à cet égard provient, disait-il, de ce que M. Cuvier prend l'hyoïde comme un être abstrait avant l'étude de ses rapports pour en développer en suite toutes les faces différentielles, quand au contraire M. Geoffroy ne s'attache aux cas différentiels qu'après avoir ramené tous les éléments de l'appareil hyoïde à leurs véritables analogues.

M. Geoffroy convenait que tous ses travaux ne présentent pas dans leurs résultats le degré d'exactitude dont ils sont susceptibles. Mais, selon lui, quelques erreurs étaient inévitables dans une entreprise continuée durant tant d'années; or ces fautes sont réparables et presque toutes effacées d'après les lumières du principe des connexions lui-même. D'ailleurs, ses nouvelles études sur les monstruosités, avec la connaisance des variations de la série des êtres auxquels chacune d'elles répond, lui donnaient d'autres moyens de détermination qui serviront à rectifier ses anciennes déterminations de l'os hyoïde.

M. Cuvier répondit par un mémoire intitulé : *Considérations sur le sternum.*

« Dans mon dernier mémoire, disait Cuvier, je crois avoir montré que les nombreuses variations de compositions et de connexions des os hyoïdes dans les animaux qui respirent l'air ne peuvent se concilier avec aucune des définitions que l'on nous a données de la théorie des *analogies*, ni même avec aucune définition possible qui attribuerait à cette théorie quelque chose qui lui soit propre. Mon savant collègue, dans sa réponse, s'en est tenu à présenter des applications de sa doctrine à l'organisation des Poissons. La principale de ses applications roulant sur l'hyoïde, il convient, pour y répondre, d'examiner l'hyoïde dans les animaux qui respirent par l'intermède des eaux, dans les Poissons en particulier.

« Notre savant confrère a conçu sur ce sujet une des hypothèses les plus singulières qui aient jamais été proposées en anatomie. Il regarde l'hyoïde des Poissons comme formé du mélange, de l'amalgame des pièces qui ne servent que dans le sternum des Oiseaux. Je me vois donc obligé, pour montrer tout ce qu'une pareille supposition a d'extraordinaire et même d'impossible, d'examiner préalablement le sternum dans les animaux de différentes classes. »

M. Cuvier, conduit ainsi à s'occuper du sternum, faisait d'abord remarquer que, relativement à la détermination de cette partie, M. Geoffroy avait complétement renoncé à la marche qu'il prétend être exclusivement celle de la théorie des analogues. Il a donné, disait-il, comme un des caractères distinctifs de cette théorie, qu'elle n'a pas

d'égard aux fonctions, qu'elle ne s'attache qu'aux éléments des organes; cependant M. Geoffroy, dans le chapitre de sa *Philosophie anatomique* où il s'occupe du sternum, fait entrer la considération des fonctions dans la définition du mot *sternum*.

« Chacun sait que le sternum des Quadrupèdes est composé de la réunion d'os placés à la file les uns des autres, et dont le nombre est assez généralement déterminé par celui des côtes qu'on appelle vraies. Cette disposition sur une seule ligne est propre aux Quadrupèdes.

« On ne voit plus rien de semblable chez les Ovipares, si ce n'est tout au plus chez les Grenouilles. Dans les autres, le sternum, assez généralement élargi par des parties latérales en forme de disque, varie étonnamment de composition, et cela d'une manière tout à fait indépendante du nombre des vraies côtes.

« M. Geoffroy a montré que dans toutes les Tortues le nombre des pièces est de neuf, et il conclut de cette observation que tout sternum que rien n'entrave dans son développement est composé de neuf parties élémentaires : conclusion assez difficile à combattre par des faits constants, car, partout où il y en a moins, on pourrait toujours dire qu'il y a eu quelque entrave. Il faut que les entraves aient été bien multipliées, car ce nombre de neuf ne se trouve chez aucun autre Ovipare, et il n'a lieu que dans un petit nombre des Mammifères. D'ailleurs, quand il y en a plus de neuf, ce n'est plus une entrave qu'il faut chercher, mais quelque cause d'exaltation. M. Geoffroy s'est attaché à retrouver dans le sternum des Oiseaux, qu'on regarde communément comme formé de cinq pièces, les neuf pièces qui composent le sternum complet, celui des Tortues. Il aurait pu se dispenser de ce soin, puisqu'il avait renoncé au nombre des pièces pour ne s'attacher qu'aux fonctions. » M. Cuvier cita l'Autruche et le Casoar comme présentant un fait absolument contraire à l'*unité de composition*. Dans ces deux Oiseaux, le sternum ne se compose ni de neuf pièces ni de cinq, mais seulement de deux : simplicité d'organisation que n'explique point la théorie des analogues, mais qui est tout à fait en rapport avec l'allure de ces Oiseaux, qui ne volent pas.

M. Cuvier poursuivit ainsi :

« Je ne laisserai pas passer cette série de faits, qui m'est en grande partie fournie par notre confrère, sans faire remarquer que, tout aussi clairement que ceux qui concernent l'hyoïde, ils renversent de fond en comble toutes les définitions qu'il nous a données de sa théorie des analogues. D'*unité* de nombre, il n'y en a pas d'apparence; car voilà un organe, le sternum, composé de tous les nombres depuis un jusqu'à neuf ; cet organe est même réduit à zéro, non-seulement dans les invertébrés, ce qui va sans dire, mais jusque dans beaucoup de vertébrés, comme les Serpents. D'*unité* de connexions, pas davantage : tantôt il y a des côtes et un sternum, c'est le plus grand nombre; tantôt des côtes sans sternum (dans les Serpents) ; tantôt un sternum sans côtes (dans les Grenouilles) ; mêmes variations dans ses rapports avec les clavicules, avec le coracoïdien. En un mot, l'*analogie* des sternums, ainsi que notre confrère l'a très-bien dit, ne repose que sur les fonctions. Mais alors que devient ce qu'il dit aussi et encore plus explicitement, que la théorie des analogues ne fait point de cas de ces fonctions ?

« Combien, au contraire, ces faits ne sont-ils pas favorables à la véritable philosophie de l'histoire naturelle ? La nature, pas plus ici que dans le reste de ses productions, ne s'est point réglée d'après des vues étroites, des préceptes scolastiques.

« Dans les Quadrupèdes, où le sternum n'avait qu'un effort médiocre à soutenir, où la poitrine devait être, pour la facilité de la marche, étroite et flexible, elle l'a composé de plusieurs petits os placés à la file.

« Dans les Oiseaux, où il aurait à donner attache aux énormes muscles qu'exige le vol, et à supporter la violence des mouvements nécessaires à ce genre de progression, elle l'a élargi, lui a donné une crête saillante, et a employé à cet effet cinq larges parties placées en quinconce, appuyées les unes sur les autres par de grandes sutures, et qui bientôt se fondent en un seul disque aussi robuste qu'étendu.

« Dans les Tortues, où il devait servir d'arc-boutant à la voûte épaisse qui recouvre ces animaux, elle a employé neuf pièces, un peu autrement arrangées ; mais elle était si peu tenue de suivre les lois de la théorie des analogues, le sternum, quoi qu'on en ait dit, est si peu un organe nécessaire à la respiration, que dans les Serpents, qui respirent tout aussi bien que les autres animaux à poumons, elle n'en n'a point placé du tout. La raison de cette absence n'est pas moins sensible que celle des modifications dont nous venons de parler. Le corps allongé des serpents ne pouvait se mouvoir que par des ondulations faciles et répétées : un sternum qui eût réuni leurs côtes y eût été un obstacle à la liberté de ces ondulations. Il était incompatible avec les autres caractères de ces animaux ; il a donc dû disparaître.

« Pourquoi, en effet, la Nature en eût-elle agi autrement ? Quelle nécessité aurait pu la contraindre à n'employer que les mêmes pièces, et à les employer toujours ? Pourquoi cette règle arbitraire lui aurait-elle été imposée ? Je sais bien que pour certains esprits il y a derrière cette théorie des analogues une autre théorie, celle de la production de toutes les espèces par le développement progressif d'un seul germe. Mais cette autre théorie, que je crois tout aussi fausse, prend ses prétendues preuves dans celles de la théorie des analogues, et ne saurait elle-même lui servir de preuve : ce serait un cercle vicieux, dont, au reste, l'Académie n'a pas manqué de reconnaître beaucoup de traces dans les longues déductions de notre confrère.

« En un mot, répondre constamment dans la formation des êtres aux conditions d'existence ; les varier suivant la nécessité de chaque genre ; produire des êtres de tous les degrés de ressemblance, depuis ceux qui sont presque identiques jusqu'à ceux qui ne se ressemblent presque en rien, et dont l'aspect peut classer l'ensemble d'après ces degrés mêmes de ressemblance, voilà la seule loi de la nature, celle d'après laquelle les naturalistes l'envisagent depuis des siècles, et l'envisageront, j'espère, encore bien longtemps.

« Adopter des théories arbitraires en opposition à tous les faits serait, non pas gêner la Nature, qui se rit de pareilles prétentions, mais retenir l'esprit de ceux qui l'étudient dans un esclavage qui arrêterait tous leurs progrès. »

Pour compléter le jugement de M. Cuvier sur la théorie de l'*unité de composition organique*, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire un passage également remarquable par la sagesse et l'élévation des doctrines, et où il n'a pas combattu avec moins de logique et de lucidité qu'ailleurs les systèmes hypothétiques enfantés dans des régions trop élevées de l'abstraction.

« Le mot *Nature*, disait M. Cuvier dans ce fragment remarquable, comme tous les termes abstraits qui passent dans le langage commun, a pris des sens nombreux et divers. Primitivement, et d'après son étymologie, il signifie ce qu'un être tient de *naissance*, par opposition à ce qu'il peut devoir à l'art. Ainsi la nature de l'Oiseau, la nature du lion, la nature du chêne embrassent tout ce qui appartient à ces espèces tant que l'homme n'a point agi sur elles, les éléments qui les composent, la structure et la disposition de leurs parties, et les effets qui en résultent, soit dans leur existence et ses diverses phases, soit dans leurs rapports avec les autres espèces. Dans ce sens, le mot s'entend au moral aussi bien qu'au physique.

« Il est dans la nature du chêne de croître trois siècles, d'avoir le bois dur, d'atteindre à une grande hauteur, etc... Il est dans celle de l'Oiseau de s'élever dans les airs, de distinguer de loin les objets, etc... L'homme est par sa nature susceptible d'éducation ; sa nature est faible et inconstante, etc... Chaque individu peut avoir, soit au physique, soit au moral, sa nature particulière : il peut être faible ou vigoureux, doux ou colérique, etc...

« Ce mot s'applique aussi par extension aux choses qui ne sont point nées, telles que les minéraux et les corps inorganiques en général, pour désigner leurs qualités propres et intrinsèques, celles qu'ils ont toujours. La nature de l'or est d'être pesant, jaune, inattaquable à l'air et à l'humidité, etc....

« Prise ainsi dans l'acception la plus générique, la *nature* d'une chose est ce qui la fait ce qu'elle est, ce qui la distingue, ce qui la constitue, en un mot, son essence ; et c'est

ainsi qu'il se dit même de l'être des êtres, de Celui en qui et par qui sont toutes choses, et que l'expression *Nature* appliquée à Dieu et à ses qualités n'a rien aujourd'hui de plus impropre qu'appliquée aux corps les plus vils et les plus périssables.

« Mais, pour rester dans la sphère des êtres contingents, de même qu'il y a la *Nature* de chaque individu, il y a aussi celle de chaque espèce, de chaque genre, et ainsi de suite en remontant d'abstraction en abstraction, on arrive enfin à l'idée d'une *Nature générale de toutes choses*. Celle-là embrasse les qualités communes à tous les êtres et les lois de leurs rapports mutuels ; c'est la nature des choses prise dans le sens le plus abstrait.

« Enfin, par une figure bien commune dans toutes les langues, on a employé ce nom, qui ne désignait d'abord que des qualités, que des attributs, on l'a employé, disons-nous, pour les choses mêmes, pour les substances auxquelles ces qualités se rapportent : la *Nature* est alors l'ensemble des êtres, ou l'univers, ou le monde ; et, quand on la considère comme contingente et par opposition à l'être nécessaire, à Dieu, on la nomme *création*. La *Nature*, le *monde*, la *création*, *l'ensemble des êtres créés*, sont alors autant de synonymes.

« Mais, par une autre de ces figures, auxquelles toutes les langues sont enclines, la *Nature* a été personnifiée ; les êtres existants ont été appelés les *œuvres de la Nature*, les rapports généraux de ces êtres entre eux sont devenus *les lois de la Nature*. Le résultat définitif de ces rapports, qui est une certaine constance dans les mouvements et une certaine fixité dans la proportion des espèces, en un mot, la conservation jusqu'à un certain point de l'ordre une fois établi, a été intitulé la *sagesse de la Nature;* enfin, les jouissances ménagées aux êtres sensibles ont pris le nom de *bonté de la Nature*. Ici l'on se représente évidemment sous le nom de *Nature* le Créateur lui-même. C'est de ses œuvres, de ses soins, de sa sagesse et de sa bonté, qu'il s'agit.

« Cependant, c'est en considérant ainsi la Nature comme un être doué d'intelligence et de volonté, mais secondaire et borné quant à la puissance, qu'on a pu dire d'elle qu'elle veille sans cesse au maintien de ses œuvres, qu'elle ne fait rien en vain ; qu'elle agit toujours par les voies les plus simples, qu'elle tend à guérir les maladies, mais qu'elle succombe quelquefois sous la force du mal ; et autres adages, dont la plupart ne sont vrais que dans un sens fort restreint et fort différent de celui qu'ils semblent offrir au premier coup d'œil.

« Le mot *Nature* n'est donc qu'une manière abrégée et assez amphibologique d'exprimer les êtres et leurs phénomènes, en considérant ces phénomènes tantôt dans leurs causes prochaines, tantôt dans leur cause primitive et universelle ; et si l'on songe qu'au moins dans tout ce que ces phénomènes ont de sensible, ils dépendent des lois du mouvement, combinées avec les formes que les corps ont reçues dans l'origine, on voit que l'idée de *naissance*, de *commencement*, qui a fourni la racine du mot, se conserve plus ou moins dans toutes les acceptions qu'il a prises ; mais on voit aussi combien sont puériles les philosophes qui ont donné à la Nature une espèce d'existence individuelle, distincte du Créateur, des lois qu'il a imposées au mouvement, et des propriétés ou des formes données par lui aux créatures, et qui l'ont fait agir sur les corps comme avec une puissance et une raison particulières.

« A mesure que les connaissances se sont étendues en astronomie, en physique et en chimie, ces sciences ont renoncé aux paralogismes qui résultaient de l'application de ce langage figuré aux phénomènes réels. Quelques physiologistes en ont seuls conservé l'usage, parce que, dans l'obscurité où la physiologie est encore enveloppée, ce n'était qu'en attribuant quelque réalité aux fantômes de l'abstraction qu'ils pouvaient faire illusion à eux-mêmes et aux autres sur la profonde ignorance où ils sont touchant les mouvements vitaux.

« Cependant cette ancienne idée d'un principe actif, mais subordonné, distinct des forces ordinaires et des lois du mouvement, qui présiderait à l'organisation et qui l'entretiendrait, domine encore, non-seulement dans le langage, mais dans les systèmes d'un

grand nombre d'écrivains, qui, tout en avouant la justesse des distinctions que nous venons de faire, ne s'en laissent pas moins entraîner à leur insu vers des doctrines qui n'ont pas d'autre fondement.

« Telles sont celles de l'échelle de la nature, de l'*unité de composition* des êtres organisés, et autres semblables, qui ont toutes été imaginées par suite de la croyance à une nature distincte du Créateur et moins puissante que lui, et qui n'ont évidemment d'appui que dans ces limites imaginaires que l'on pose à son pouvoir.

« Que chaque effet tienne à une cause, qui elle-même remonte à une cause antérieure ; qu'ainsi tous les événements, tous les phénomènes successifs soient liés ; qu'il n'y ait point d'interruption dans la marche de la nature, et qu'on puisse la comparer dans ce sens à une chaîne dont tous les anneaux se tiennent et se suivent : c'est ce qui est évident à la moindre réflexion.

« Que les êtres qui existent dans le monde soient coordonnés de manière à maintenir un ordre permanent ; qu'il y en ait, par conséquent, pour tous les besoins ; que leur action et leur réaction soient dans tous les lieux et dans tous les moments, comme il est nécessaire pour cette permanence ; qu'il en soit de même des parties de chaque être et de leur jeu : c'est ce que le maintien même de cet ordre nous apprend.

« Enfin, que dans cette multitude innombrable d'êtres divers, chacun pris à part en ait quelques-uns qui lui ressemblent plus que d'autres par les formes intérieures et extérieures ; qu'il en soit de même de ces autres par rapport à des troisièmes ; que par conséquent on puisse grouper auprès de chaque être un certain nombre d'autres êtres qui s'en rapprochent dans des degrés différents : c'est encore ce qu'il est impossible qui ne soit pas.

« Mais que l'on doive appliquer aux ressemblances de ces êtres simultanés ce qui est vrai de la relation des phénomènes et des événements successifs ; que les formes de ces êtres constituent nécessairement une série, une chaîne, telle que l'œil passe de l'une à l'autre par degrés, sans qu'il puisse y avoir de saut, d'hiatus ; qu'il existe, en un mot, une échelle continue et régulière dans les formes des êtres depuis la pierre jusqu'à l'homme : voilà ce que nos trois concessions ne prouvent nullement ; voilà ce qui n'est pas vrai en fait, quelque éloquence qu'on ait pu mettre à tracer ce tableau imaginaire.

« Les philosophes qui ont soutenu l'existence de cette échelle des êtres, à chaque interruption qu'on leur montre, prétendent que si quelque échelon nous paraît y manquer, c'est qu'il est caché dans quelque coin du globe, et qu'un heureux voyageur parviendra à le découvrir.

« Cependant toutes les régions, toutes les mers ont été parcourues. Le nombre des espèces recueillies s'accroît chaque jour ; il est peut-être centuple de ce qu'il était quand on a commencé à établir ces opinions paradoxales, et aucun des vides ne s'est rempli : toutes les interruptions subsistent ; il n'y a pas d'intermédiaire entre les Oiseaux et les autres classes ; il n'y en a point entre les Vertébrés et les non vertébrés. Les distinctions des vrais naturalistes gardent toute leur force, les lois de coexistence des organes, celles de leur exclusion réciproque, n'éprouvent aucune atteinte. Chaque être organisé a en concordance tout ce qu'il lui faut pour subsister ; chaque grand changement dans quelque organe en produit dans les autres : un Oiseau est Oiseau en tout et dans toutes ses parties. Il en est de même d'un Poisson, d'un Insecte. On ne peut même concevoir un être qui, avec certaines exigences, ne posséderait pas ce qui peut les satisfaire, un être qui aurait une partie d'organisation alliée avec une autre partie convenable pour un être différent ; un être intermédiaire, enfin ce qu'on nomme un passage.

« Chaque être est fait pour soi, a en soi tout ce qui le complète ; il peut ressembler à d'autres êtres, également composés chacun de ce qui lui convient et dans le degré qui lui convient, mais aucun ne peut être composé en vue de l'autre, ni pour le joindre à un troisième par le rapport des formes ; et ce qui est vrai de la moindre plante, du moindre animal, ce qui est vrai du plus parfait des animaux, de l'homme, du petit

monde, comme l'appelaient les anciens philosophes, n'est pas moins nécessairement vrai du grand monde, du globe, et de tout ce qui l'habite : les êtres qui le composent et qui le peuplent y concourent à maintenir son état ; ils sont nécessaires les uns aux autres et à l'ensemble ; ils l'ont été depuis que cet état a subsisté, ils le seront tant qu'il subsistera.

« Le monde est comme un individu : toutes ses parties agissent les unes sur les autres. On peut concevoir d'autres mondes plus ou moins riches, plus ou moins peuplés, dont la conservation repose sur d'autres rapports ; mais on ne peut concevoir le monde actuel privé d'une ou de plusieurs des classes d'êtres qui l'habitent, pas plus que le corps de l'homme privé d'un ou de plusieurs de ses systèmes d'organes.

« Il y a donc dans le monde, comme dans le corps de l'homme, ce qu'il faut et rien de plus. Quelle loi aurait pu contraindre le Créateur à produire sans nécessité des formes inutiles, uniquement pour remplir des lacunes dans une échelle, qui n'est qu'une spéculation de l'esprit, et qui n'a d'autre fondement que la beauté que quelques philosophes ont cru y découvrir. Mais en toute chose la beauté tient à la convenance relative : la beauté du monde consiste dans l'heureux concours des êtres qui le composent, à leur conservation mutuelle et à celle de l'ensemble, et non pas dans la facilité qu'aurait un naturaliste de les aligner en une seule série.

« Cependant à l'hypothèse de l'échelle continue des formes des êtres d'autres philosophes ont ajouté celle que tous les êtres sont des modifications d'un seul, ou qu'ils ont été produits successivement et par le développement d'un premier germe, et c'est sur celle-là que s'est entée celle d'une *identité de composition* dans tous.

« Robinet a présenté la première dans toute sa crudité en donnant pour titre à son livre *Essais de la Nature qui apprend à faire l'homme*, et en composant ce livre d'une manière digne du titre. Cette hypothèse a pris sans doute dans quelques naturalistes modernes une forme moins grossière que dans Robinet ou dans De Maillet ; mais sous ce nouvel habit elle n'a point changé de caractère : saisissant quelques ressemblances partielles, n'ayant aucun égard aux différences, elle voit dans le Ver l'embryon de l'animal vertébré ; dans le Vertébré à sang froid l'embryon de l'animal à sang chaud ; elle fait naître ainsi chaque classe l'une de l'autre ; ce ne sont que des âges différents d'une seule, et l'animalité tout entière a dans sa vie les mêmes phases que l'individu de la plus parfaite de ses espèces. De là découle naturellement la conséquence, qu'en prenant les classes supérieures à l'état d'embryon, on doit y retrouver les parties des inférieures, et que la composition doit être la même dans toutes, sauf le plus ou moins de développement de certaines parties.

« Mais ces rapports, qui offrent quelque chose de plausible quand on ne les énonce qu'en termes très-généraux, s'évanouissent aussitôt qu'on veut entrer dans le détail et faire la comparaison de point en point. Il n'y a pas moins d'hiatus dans les rapports des parties que dans l'échelle des êtres ; en vain, pour échapper à la conviction, se jette-t-on dans des suppositions arbitraires, dans des renversements d'organes, incompatibles avec les liens qui les attachent au reste du corps ; en vain, pour dernière ressource, se réfugie-t-on dans ce langage figuré où la logique ne pénètre pas : on est obligé d'avouer que certaines parties, et souvent en grand nombre, manquent dans certains êtres, sans que l'on puisse motiver leur absence autrement que parce qu'elles ne convenaient point à l'ensemble de l'être, et si l'on veut chercher à ces prétendues théories une base rationnelle et générale, que trouve-t-on, sinon toujours cette supposition d'une Nature limitée dans son mode d'action ?

« En effet, si l'on remonte à l'Auteur de toutes choses, quelle autre loi pouvait le gêner que la nécessité d'accorder à chaque être qui devait durer les moyens d'assurer son existence, et pourquoi n'aurait-il pu varier ses matériaux et ses instruments ? Certaines lois de coexistence dans les organes étaient donc nécessaires ; mais c'était tout : pour en établir d'autres, il faudrait prouver ce défaut de liberté dans l'action du principe organisateur, que nous avons vu n'être qu'une chimère.

« En vain aurait-on recours à cet autre axiome de l'obligation de tout faire par les voies

les plus simples : bien loin qu'il soit plus simple d'employer les mêmes matériaux pour des buts différents, il est facile de concevoir des cas où cette méthode aurait été la plus compliquée de toutes; et même rien n'est moins prouvé que cette simplicité constante des voies. La beauté, la richesse, l'abondance, ont été dans les vues du Créateur non moins que la simplicité.

« Toutefois, ceux qui ont cherché dans ces derniers temps à donner une nouvelle forme au système métaphysique du panthéisme, et qui l'ont intitulé : *Philosophie de la Nature*, ont adopté les deux hypothèses dont nous venons de parler, et y en ont ajouté une troisième, entièrement du même genre. Non-seulement chaque être, selon eux, représente tous les autres; il a une représentation de lui-même dans chacune de ses parties. La tête est un corps tout entier : le crâne composé de vertèbres, est l'épine; le nez est le thorax; la bouche, l'abdomen; la mâchoire supérieure, les bras; l'inférieure, les jambes : les dents sont les doigts ou les ongles; et dans ce thorax, dans ces quatre membres on retrouve le larynx, les côtes, les omoplates et les bassins; en un mot tous les os.

« On comprend en effet que ceux qui n'admettent qu'une seule substance, dont toutes les existences individuelles ne seraient que des manifestations, doivent adopter avec quelque plaisir l'idée que ces manifestations se succèdent dans un ordre régulier et progressif, qu'elles portent toutes l'empreinte et deviennent en quelque sorte des images d'un type commun ou de la substance essentielle, et que chaque partie de partie représente non-seulement le tout spécial qui la contient, mais encore le grand tout qui contient tous les autres. Cependant on voit aussi que ces conclusions ne découlent pas rigoureusement du panthéisme, et que, en fussent-elles des conséquences, elles ne le seraient qu'en tant que réduites à des termes généraux, et qu'il s'en faudrait de beaucoup que l'on pût en déduire précisément la continuité des formes successives et l'échelle graduée des formes coexistantes.

« Nous concevons donc la Nature simplement comme une production de la Toute-Puissance, réglée par une sagesse dont nous ne découvrons les lois que par l'observation; mais nous pensons que ces lois ne se rapportent qu'à la conversation et à l'harmonie de l'ensemble, que par conséquent tout doit bien être constitué de manière à concourir à cette conservation et à cette harmonie; mais nous n'apercevons aucune nécessité d'une échelle des êtres, ni d'une *unité de composition*, et nous ne croyons pas même à la possibilité d'une apparition successive des formes diverses : car il nous paraît que dès le principe la diversité a été nécessaire à cette harmonie et à cette conservation, seuls buts que notre raison puisse apercevoir à l'arrangement du monde. »

III.

Qu'il y ait de l'ordre dans la création, c'est ce que tout le monde admet, et même les panthéistes, bien qu'ils entendent cet ordre à leur manière. Dans l'hypothèse où ils se placent, ils ne sauraient donner la démonstration de cet ordre, ce qui ne leur permet d'arriver à aucune conclusion rigoureuse. En effet, tout ordre est nécessairement soumis à des lois certaines, permanentes, sans quoi il n'existerait pas; mais toute loi, pour être saisissable, intelligible, doit pouvoir être démontrée; or, nulle démonstration sans un principe servant de *criterium* à la raison humaine, qui est essentiellement logique, parce qu'elle est faite à l'image de la Raison suprême, qui est la logique par excellence, renfermant en elle-même les lois et la raison de tout, coordonnées par un principe qui tient à son essence : l'ordre éternel.

Le panthéisme, en rejetant tout principe, s'est donc enlevé toute possibilité de solution.

Quel est donc le principe à l'aide duquel on peut saisir l'ordre de la création dans le grand groupe d'êtres qui doit nous occuper, et avec lequel nous pourrons juger les faits? Ce principe ne peut sortir que de deux sources : ou des considérations extrinsèques à l'être qu'il s'agit de connaître, ou des considérations intrinsèques, fondées sur la nature même de l'être. Or, il s'agit ici de connaître et de juger un organisme, c'

les fonctions et les actes qu'il exécute sur le milieu dans lequel il vit. Il est donc évident que le principe devra sortir pour nous de la nature même de l'organisme animal et de celle de ses actes; car ce qui caractérise un être est le fond même de sa nature. Ce qui caractérise le règne organique, c'est une structure propre et spéciale, combinée pour agir sur le monde extérieur et sur elle-même, pour se maintenir dans l'échelle universelle des êtres individuellement pendant un temps déterminé, et s'y reproduire en espèces perpétuellement, ou du moins pendant une durée indéterminée, et dont la limite, inassignable scientifiquement, n'est connue que du seul Ordonnateur suprême. Mais le règne organique lui-même embrasse deux grandes catégories d'êtres bien distinctes et bien tranchées : le règne végétal et le règne animal. Le végétal est un être organisé et vivant qui se reproduit dans le temps et dans l'espace. L'animal est un être organisé, vivant, se reproduisant et sentant. L'organisation, la vie, et la reproduction, sont donc des propriétés essentielles au végétal comme à l'animal ; mais l'animal seul est sensible, et c'est là ce qui le constitue animal; donc la sensibilité est le seul caractère de l'animalité; elle est le principe qui sort de la nature même de l'organisme animal et de ses actes.

La sensibilité, tel est donc le principe coordonateur de la science qui nous permettra de lire les lois de l'ordre créé, d'où vont ressortir les conséquences les plus rigoureuses. La sensibilité a besoin d'organes qui lui servent de *substrata*. Cette faculté se divise en deux ordres : la sensibilité animale, qui permet à l'être de sentir le monde extérieur, et la sensibilité réfléchie, qui s'élèvera jusqu'à l'intelligence et la pensée. De là encore deux nouvelles distinctions d'êtres fondées sur le principe caractéristique de leur nature : les animaux, qui n'ont que la sensibilité animale et réfléchie simple, ou instinct, et l'homme qui de plus possède l'intelligence et la pensée. Les *substrata* sensibles seront donc aussi de deux sortes : système nerveux de la sensibilité animale, système nerveux de la sensibilité réfléchie. Plus le système nerveux, en général, sera développé, plus la sensibilité sera parfaite, et plus l'animal sera *animal;* plus le *substratum* de la sensibilité réfléchie sera développé, plus cette faculté le sera aussi, et plus l'animal sera rapproché de l'homme. D'autre part, la nature et la structure du *substratum* de sensibilité nécessitent leur position et leur disposition dans l'animal sous un autre système protecteur et central, afin qu'ils puissent agir sur tous les autres organes. Mais la sensibilité appelée à s'exercer sur le monde extérieur et ses circonstances favorables ou nuisibles doit nécessairement avoir prise sur le monde extérieur et être en rapport avec lui ; de là les organes des sens, et le sens général même, conséquences rigoureuses de la sensibilité, siégeront nécessairement à la périphérie, sur l'enveloppe cutanée de l'animal. Or, cette enveloppe, ou la peau, limite l'animal dans l'espace et détermine sa forme, en relation directe avec la disposition du système nerveux. La forme donc sera la traduction rigoureuse du caractère fondamental de l'animalité, ce qui démontre cet axiome d'Aristote : « La forme est supérieure à la matière, » puisqu'elle la domine.

De la sensibilité animale ressort une autre conséquence tout aussi importante. Tout être sensible jouit nécessairement de la faculté de se mouvoir, sans quoi la sensibilité serait une anomalie sans nom, une faculté sans exercice. Par cela même qu'un être peut sentir les circonstances, les objets favorables ou nuisibles à son existence, il doit pouvoir s'en rapprocher ou les fuir, sans quoi la sensibilité n'est pour lui qu'un tourment inutile. La locomotilité est donc une conséquence rigoureuse de la sensibilité, et par suite, comme conséquence de la volonté et ayant pour *substratum* une autre partie du système nerveux, est un caractère fondamental de l'animalité. Mais, comme nous avons trouvé dans la sensibilité deux degrés distincts, la sensibilité sensoriale ou animale et la sensibilité intellectuelle, bien supérieure à la première, il en sera à peu près de même de la locomotilité, qui se distinguera suivant qu'elle sera, l'une volontaire, appliquée à des fonctions sensoriales ou locomotrices de translation, l'autre involontaire, appliquée à des fonctions de la vie végétative ou organique, comme la nutrition et la génération.

La sensibilité et la locomotilité sont donc les facultés qui constituent l'animal, et par

suite le véritable zoomètre qui nous permettra d'apprécier le degré d'élévation de chaque animal et de juger son organisme.

Comme dernière conséquence du principe, tous les autres organes du système animal fourniront des caractères de plus ou moins grande valeur, suivant qu'ils emprunteront plus ou moins à la sensibilité et à la locomotilité pour leurs fonctions.

Il s'agit à présent de trouver une mesure à laquelle on puisse comparer les animaux divers et arriver à juger leur valeur. Toute mesure doit être connue préalablement et suffire aux applications qu'on veut en faire. L'animal le plus simple est évidemment insuffisant ; l'homme seul dépasse, par le caractère fondamental de sa nature, la sensibilité réfléchie intellectuelle, tous les animaux ; seul aussi il nous est mieux connu que tous les autres dans les fonctions et les actes de son organisme, et par suite dans cet organisme même. Or, la logique veut que l'on marche du plus connu au moins connu. L'homme est donc la mesure, le terme de comparaison.

Tous les animaux sont intermédiaires à l'homme et au végétal ; la comparaison de ces deux termes doit donc fournir la raison de l'ordre dans lequel doivent être rangés les animaux. Dès lors, plus l'animal sera rapproché de la forme humaine, plus il prendra un rang élevé dans cet ordre ; plus il se rapprochera de la forme végétale, plus son rang sera infime.

Or, dans l'homme, la forme est la plus binaire, la plus paire, la plus bijuguée possible ; le corps nettement partagé en trois segments, la tête, le thorax, et l'abdomen. La tête, siége du *substratum* des facultés intellectuelles et des organes des sens spéciaux, qui en sont des instruments, emportera avec elle les caractères les plus élevés ; sa forme extérieure traduit la forme générale et le développement du système nerveux de sensibilité réfléchie, et dans la tête le front surtout traduit la partie la plus importante du système de la sensibilité réfléchie ; les lobes antérieurs. De là la mesure du développement du front fournira le moyen de juger de l'élévation d'un animal dans l'échelle zoologique.

La locomotion fournira des caractères aussi rigoureux. Dans l'homme, qui nous sert de mesure, il y a le moins d'organes possibles employés à la translation et le plus à la locomotion intellectuelle, je veux dire au service de la sensibilité réfléchie.

Ainsi les organes de la respiration s'élèveront ici jusqu'à la phonation, jusqu'au langage articulé ; la langue et les lèvres prendront part à cette haute fonction de locomotilité intellectuelle. Les mains, ne servant jamais à la locomotion, seront employées à la préhension, au toucher actif, à la préhension digitale, deux fonctions qui en font une locomotilité véritablement intellectuelle, etc., etc. Ainsi donc, moins le tronc servira à la translation, moins l'animal aura d'appendices de locomotion ; plus il en aura pour la préhension digitale, plus les appendices seront complexes et plus l'animal sera élevé. Dans les cas contraires il sera dégradé.

Tels sont les principes qu'il convenait de rappeler succinctement et qui vont nous servir à démontrer notre thèse. Entrons dans l'examen des faits.

IV.

Qu'entend-on par unité de composition dans le règne animal ? Par composition dans un être organique on entend l'ensemble des éléments chimiques, simples ou combinés, affectant une structure intime, une disposition et une forme déterminées pour un but spécial, dans les parties que ces éléments constituent.

Nous aurons donc la composition animale 1° dans le nombre de ses éléments simples et de leurs combinaisons, qui prennent ici le nom de principes immédiats ; 2° dans la structure intime que ces éléments affectent pour former des tissus, des organes, et des appareils ; 3° dans le nombre et la disposition de ces organes et de ces appareils par rapport au tout, et les uns par rapport aux autres ; 4° dans la forme générale du tout et la forme particulière à chaque organe.

Si par cet examen nous arrivons à constater que le nombre des éléments simples et de leurs combinaisons est le même dans tous les animaux ; que la structure intime des tis-

sus, des organes et des appareils, est illusoire; que le nombre et la disposition de ces organes sont les mêmes; qu'il en est ainsi pour la forme générale du tout et la forme particulière à chaque organe; nous devons en conclure rigoureusement que l'unité de composition existe dans le règne animal. Mais aussi, si le contraire a lieu dans tous les points, il sera logiquement démontré que l'unité de composition n'existe pas.

« S'il fallait reconnaître unité de composition dans tous les êtres où l'on rencontre la présence des mêmes corps élémentaires, il s'ensuivrait que l'animal, le végétal et le minéral, auraient la même composition; or, c'est une erreur que personne n'oserait même émettre. Ce n'est donc pas la présence de tels ou tels éléments qui constitue l'importance de la composition chimique, mais réellement la combinaison diverse de ces mêmes éléments, par laquelle sont formés de nouveaux corps, qui jouissent de propriétés et de formes particulières. D'autre part, les corps simples ou élémentaires se combinent entre eux dans des proportions constantes et toujours les mêmes. Il en résulte, pour les combinaisons diverses et les principes immédiats qui en sont des résultats, un caractère de fixité qui, joint aux propriétés et aux formes particulières, fait véritablement des combinaisons la chose importante dans la composition chimique.

« De ce que tous les animaux contiennent de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone et de l'azote, il serait donc inutilement d'en conclure l'unité de composition. En effet, les mêmes corps élémentaires qui entrent dans la composition des végétaux ne diffèrent réellement de ceux qui forment les animaux que dans la proportion relative : ainsi le carbone est généralement beaucoup plus abondant dans le règne végétal que dans le règne animal; l'azote est, dans le cas contraire, extrêmement abondant chez les animaux et fort rare dans les végétaux. Il en est de même du phosphore, qui semble presque caractéristique des premiers. On ne sait pas encore au juste à quel règne appartient l'iode; on le trouve dans les végétaux et dans les animaux inférieurs, comme les Éponges. En outre, il y a des corps élémentaires qui sont communs à certains végétaux et à certains animaux, et qui manquent dans d'autres végétaux comme dans d'autres animaux. De la communauté des mêmes principes élémentaires il faudrait donc conclure l'unité de composition pour les végétaux et les animaux; et ensuite, de la communauté de certains éléments pour certains végétaux et certains animaux, il faudrait conclure l'unité de composition pour ces végétaux et ces animaux, tandis qu'elle n'existerait pas pour les autres végétaux et les autres animaux qui manquent de ces principes élémentaires. L'unité de composition n'est donc pas saisissable pour ces corps élémentaires.

« La considération des principes immédiats, qui sont pourtant la chose importante, infirme bien plus fortement la thèse. Plusieurs principes immédiats sont communs en effet aux végétaux et aux animaux, ce qui semblerait encore à conclure l'unité de composition entre les deux règnes. Mais, d'un autre côté, un grand nombre de principes immédiats sont uniquement propres aux végétaux, et d'autres aux animaux : bien plus, il y a beaucoup de ces principes qui ne sont propres qu'à certains animaux, et qui varient même quelquefois d'une espèce voisine à l'autre. Le virus des Reptiles venimeux ne se retrouve heureusement pas dans tout ce groupe, sans parler de tous les Vertébrés. Les produits chimiques des glandes que les Chiens et certains autres animaux portent autour de l'anus, le musc et la civette, qui sont des substances analogues, mais diversement combinées, puisqu'elles jouissent de propriétés physiques différentes, bien que toutes prononcées à la reproduction de l'espèce, ne se trouvent que dans un certain nombre d'animaux du même groupe. L'huile particulière que sécrètent les glandes du croupion des Oiseaux n'appartient qu'à cette classe d'animaux; le mucus qui protége la peau des Amphibiens n'est pas un produit analogue aux sudorifères des Reptiles, qui remplissent la même fin. Le lait avec lequel les Mammifères nourrissent leurs petits n'appartient qu'à cette classe d'animaux, dont il marque la supériorité : son développement contribuera au développement de l'économie. Mais pourquoi tant de produits, de principes immédiats divers, dont les germes n'existent même pas dans les animaux inférieurs, se trouvent-ils dans les supérieurs?

Admît-on la transformation successive des espèces, encore faudrait-il rendre raison de la formation et de la présence de ces principes sans éléments préalables, et c'est ce que l'unité de composition ne fera jamais; tandis qu'en admettant un ordre et un but dans la création, la finalité de chaque espèce, et dans chaque espèce la finalité de ses organes et de leur structure, nous rend raison de ces produits.

« La structure anatomique sera-t-elle plus puissante à appuyer la thèse? La structure est la manière dont les molécules élémentaires se disposent pour former des tissus, des organes, ou parties distinctes du tout; or, il n'est aucune des parties distinctes qui n'ait une structure, et même une composition toute différente, et cela même à l'état de mort. Le tissu cellulaire est, dans les animaux, le tissu générateur de tous les autres. Cependant la disposition celluleuse paraît remplacée dans les Hydres par la disposition globuleuse; en outre, plusieurs tissus sont absents dans plusieurs animaux : le tissu nerveux, et même le système musculaire, ne peuvent être démontrés dans les Hydres, ni surtout dans les Eponges. Le tissu osseux n'existe que dans les Vertébrés. Dans les animaux inférieurs, tous les tissus sont confondus, et il n'y a à proprement parler qu'un seul tissu.

« Le système musculaire seul dans les animaux qui le possèdent suffit pour infirmer la thèse. Dans tous les animaux qui n'ont point de squelette intérieur, il est unique; dans ceux qui ont un système osseux, le système musculaire se divise le plus souvent en deux parties, dont l'une va au système osseux, et l'autre va à la peau. Eh bien! cette dernière couche musculaire, qui a reçu le nom de peaussier, est complétement absente dans les Poissons, commence à paraître chez certains Reptiles, comme les Crocodiles, se développe davantage chez les Oiseaux, où elle va jusqu'aux plumes, est complète dans certains Mammifères aquatiques, et diminue à mesure qu'on se rapproche davantage de l'homme. La loi d'unité de composition est donc ici démentie un assez grand nombre de fois pour ne pouvoir plus être soutenue.

« Mais un fait plus profond vient l'ébranler encore : les divers tissus organiques forment, suivant leur structure, des productions variées. La science est en voie de tirer à sa fin la démonstration que cette variété de produits est due à la variété des tissus. Des produits différents prouvent donc des tissus d'une structure intime différente. Or, tout le monde sait que chaque tissu spécial produit des principes immédiats particuliers, et que les produits des mêmes tissus ne sont pas les mêmes pour toutes les espèces, puisqu'ils jouissent de propriétés différentes. Cette variété si grande de produits prouve donc aussi la dissemblance la plus complète dans les tissus qui les produisent, et même l'absence de plusieurs de ces tissus. Ce fait, si profond, qui a lieu pour tous les tissus, anéantit donc encore la thèse de l'unité de composition.

« Les éléments organiques et la structure nous amènent aux organes. Trouvera-t-on dans les animaux les mêmes organes différents seulement sous le rapport du degré de développement, pouvant s'étendre au maximum dans les uns, et descendre au minimum chez les autres? Les fonctions de ces organes croissent-elles ou décroissent-elles dans le même ordre? Sont-elles même semblables pour les organes analogues? toutes conditions nécessaires dans la thèse de l'unité de composition.

« La réunion des éléments primitifs et secondaires, et des tissus qu'ils contribuent à former par des modifications plus ou moins profondes, dans des proportions extrêmement variables, donne lieu à un assez grand nombre de combinaisons qui, affectant des formes et des usages déterminés, prennent alors le nom d'organes. Les organes sont donc des espèces d'instruments pour une action déterminée.

« Les organes, en se réunissant, composent pour ainsi dire leurs actions particulières pour une action plus générale qu'on appelle fonction. Cet ensemble d'organes concourant à une même fonction, de quelque degré qu'elle soit, prend le nom d'*appareil*. Cela posé, trouverons-nous dans chaque appareil le même nombre d'organes, et dans ces organes toutes les mêmes parties et les mêmes tissus?

« Et d'abord, dans l'appareil sensorial, la série animale nous fournit pour cet appareil

les cinq sens; celui du toucher général, qui se divise en passif et en actif; celui du goût, de l'odorat, de la vue, et de l'ouïe. Les trois derniers entraînent toujours et nécessairement la présence d'une tête; vainement donc nous les chercherions dans les animaux acéphales. L'appareil ne possède donc ici qu'un très-petit nombre d'organes; il y a donc différence non-seulement sous le rapport du degré de développements; mais bien mieux, il y a absence complète de plusieurs organes. Dans les articulés ces sens apparaissent, quoique leur démonstration soit plus facile par les fonctions que par l'organisme, et ceux qui peuvent y être démontrés y sont composés d'après un plan typique qui ne reparaît plus au delà; leur tête n'est point mobile en divers sens; alors leurs yeux sont multiples et composés pour leur permettre une vue suffisamment étendue pour leurs besoins. Si, dans ces animaux on arrive à démontrer anatomiquement les différents nerfs des sens, il est impossible d'y démontrer tous les autres tissus qui complètent ces organes dans les animaux plus élevés.

« Dans ces derniers eux-mêmes il y a des variations assez remarquables. L'œil des Oiseaux est beaucoup plus complexe que celui des Mammifères; il y a des parties de perfectionnement, comme le peigne et la paupière clignotante, qui manquent à ceux-ci, quoique plus élevés sous une foule de rapports plus importants : la composition ne va donc pas en s'accroissant à mesure qu'on s'élève.

« En considérant tous les sens les uns après les autres, nous y retrouverions les mêmes résultats; nous verrions que toutes les parties des organes des sens ne sont point en même nombre. Les Poissons n'ont absolument que l'oreille interne, les Reptiles et les Oiseaux n'ont que des rudiments de conque auditive externe; les Cétacés n'ont point de conque; le cadre du tympan n'existe même pas chez les Dauphins. Ainsi, dans le même groupe d'animaux, les Mammifères, il y a absence de plusieurs parties. Si la thèse de l'unité de décomposition ou d'accroissement successif d'un type était vraie, les sens de l'homme devraient être les plus parfaits de tous. Cependant, organiquement parlant, l'homme est sous ce rapport inférieur à beaucoup d'animaux. La supériorité intellectuelle de ses sens, en ce qui constitue le *disciplina*, n'appartenant point à l'organisme, n'infirme en rien la thèse que nous venons d'établir.

« L'appareil locomoteur, surtout sa partie passive ou l'ostéologie, devra fixer un peu plus notre attention, parce qu'elle a été choisie pour argument principal de la thèse que nous combattons. Gœthe a formulé cette thèse en disant que le total d'un animal est un budget fixé que la nature ne peut dépasser; or, un simple coup d'œil général, sans entrer dans des détails qui seraient fastidieux, suffit pour montrer que le nombre des pièces du squelette varie dans les espèces même quelquefois les plus voisines et souvent dans la même espèce, et par conséquent que le total d'un animal n'est pas un budget fixé que la nature ne peut dépasser, et qu'il n'y a pas par là même unité de composition.

« Dans tout squelette nous avons à considérer le tronc et les appendices terminaux ou membres. En considérant le tronc par rapport à un axe central pris dans l'animal, le canal intestinal, ce tronc se compose : 1° d'une ligne médiane supérieure au canal intestinal, la colonne vertébrale; 2° d'une ligne médiane correspondante, inférieure au canal intestinal, les pièces du sternum ou les sternèbres; 3° d'appendices disposés par paires sur le long de ces lignes médianes, appendices maxillaires pour les vertèbres céphaliques, des côtes pour les vertèbres dorsales, et des cornes cartilagineuses pour le sternum.

« Les membres se composent, dans leur état complet : 1° d'une racine composée de trois os, omoplate, clavicule, et ischion, pour le membre thoracique; os des îles, pubis, ischion, pour le membre pelvien; 2° d'un pédoncule composé d'un seul os, humérus, pour le membre antérieur; fémur, pour le postérieur; 3° d'un manche composé de deux os, radius et cubitus, pour le bras; tibia et péroné, pour la jambe; 4° d'un instrument composé de trois parties, le carpe, qui a huit os, pour la main; le tarse, où l'on n'en compte que sept, deux étant réunis en un seul, pour le pied; le métacarpe pour la main, et le métatarse pour le pied, tous deux composés d'une série de cinq os; enfin les doigts, au

nombre de cinq dans les deux membres, ayant trois phalanges, excepté le pouce, qui n'en a que deux.

« Parcourons chacune de ces parties et voyons s'il y a unité de composition. 1° La colonne vertébrale se compose d'un certain nombre de vertèbres. Or, une vertèbre complète se compose elle-même d'un corps de deux arcs osseux, l'un supérieur au corps pour protéger le système nerveux, et l'autre inférieur pour protéger le système vasculaire, et d'apophyses diverses. Or, jamais ces vertèbres ne sont complètes que dans la queue de certains animaux; elles existent ainsi complètes dans les Poissons et les Reptiles, jamais dans les Oiseaux; elles reparaissent dans la queue des mammifères Cétacés et se continuent dans un grand nombre d'animaux de cette classe, jusque dans les Singes; mais les Singes élevés, pas plus que l'homme, n'ont jamais d'os en V, et par conséquent jamais de vertèbres complètes, ce qu'il faudrait pourtant dans la thèse de l'unité de composition.

« Non-seulement les parties des vertèbres, mais le nombre des vertèbres mêmes, variable dans le même groupe, quelquefois dans la même espèce, ne permet pas d'admettre unité de composition. En effet, l'espèce humaine, notre mesure, a 4 vertèbres céphaliques, 7 cervicales, 12 dorsales, 5 lombaires, 5 sacrées, et de 3 à 5 coccygiennes rudimentaires; en tout donc 33, sans compter les coccygiennes, qui sont variables; et en les comptant dans leur nombre le plus élevé le total serait 38, ce qui est bien rare. Or, dans la seule espèce humaine, le budget est quelquefois dépassé dans la partie fixe et invariable; on rencontre en effet des squelettes humains qui ont 18 vertèbres troncales au lieu de 17, qui est l'état normal; nous en avons vu des exemples au cabinet d'anatomie comparée du Muséum, et la vertèbre en plus portait sur les lombaires, qui étaient au nombre de 6. Mais en passant aux animaux, quel mécompte dans ce budget! Nous retrouvons dans tous les Ostéozoaires 4 vertèbres céphaliques; dans les Mammifères, 7 cervicales, excepté dans les paresseux, où ce nombre varie de 7 à 9. Mais les dorsales, les lombaires, les sacrées, et les coccygiennes, varient en nombre d'une manière extrêmement considérable, tellement qu'on ne peut presque même pas tenir compte des vertèbres coccygiennes d'un individu à l'autre. Les vertèbres cervicales étant fixes, les coccygiennes trop variables pour ne pas appuyer évidemment notre thèse; comparons seulement les vertèbres dorsales et lombaires dans quelques groupes. Dans l'homme, le total est de 17; dans un grand nombre de Singes élevés, comme les Guenons et les Semnopithèques, le total est déjà de 19; dans l'Ours, il y en a 20, 14 dorsales et 6 lombaires, et dans un Ours Jongleur mort à la ménagerie de Paris, il y en avait 21, 15 dorsales. Dans les Félis, le nombre est le plus souvent de 20, mais ce sont les lombaires qui sont en plus; il y en a 7, tandis que dans les Hyènes, où le total 20 existe, ce sont les dorsales qui sont au nombre de 15 ou de 16; dans un Éléphant d'Afrique, le nombre est de 23, 20 dorsales et 3 lombaires; dans le Rhinocéros, le total est le plus souvent de 22, 19 dorsales et 3 lombaires; dans le Tapir, 23 ou 24, 18 dorsales et 5 ou 6 lombaires; dans un Hippopotame, nous n'en avons plus trouvé que 19, 15 dorsales et 4 lombaires, et pourtant cet animal est du même groupe.

« Le nombre des vertèbres les plus fixes est donc variable non-seulement d'un groupe à l'autre, mais dans le même groupe; et, si nous avions fait entrer la considération de la queue, nous aurions vu ce nombre varier de 40 à 60, 30 quelques à 50 quelques. Ainsi il y a des Singes sans queue, et d'autres qui ont des queues énormes; dans les Cheiroptères mêmes les premières espèces n'ont point de queue, et les dernières en ont de plus ou moins développées; c'est même un bon caractère pour la distinction des petits groupes. Dans les Amphibiens, les Batraciens sont sans queue, et les Salamandres en ont une très-longue, et ces deux groupes sont voisins.

« Nous avons vu que la plus grande mobilité a lieu dans les vertèbres des Mammifères en allant vers la queue; c'est le contraire dans les Oiseaux: c'est le cou en effet qui offre le plus grand développement et le plus de variété dans le nombre des vertèbres, puisque les cervicales varient de 12 à 23.

« Dans les Reptiles et les Poissons, il y a un bien plus grand nombre de vertèbres caudales

surtout que dans tous les autres Vertébrés, et dans les Poissons mêmes il n'y a plus le plus souvent qu'une seule cervicale, tandis que le total dépasse énormément celui des Mammifères. Ainsi, outre la diversité du nombre, les parties variables changent pour chaque classe, puisque c'est la queue dans les Mammifères, le cou dans les Oiseaux, l'un et l'autre dans les Poissons.

« L'unité de composition n'existe donc pas dans la colonne vertébrale; la trouverons-nous mieux dans la série des sternèbres? Dans l'espèce humaine, le sternum est composé de 6 os principaux; dans les Ours, le nombre des sternèbres est déjà de 9; dans les Tigres et les Lions, il est de 10; dans les Chiens de 9; dans les Éléphants et dans les Rhinocéros, ce nombre est de 5 ou 6; dans les Tapirs de 9; dans les Hippopotames de 8, etc.

« Dans les Oiseaux le sternum est soudé en une seule pièce; il disparaît dans la plupart des Reptiles, et il n'y en a plus trace dans les Poissons.

« Nous n'avons pas besoin de parler des appendices maxillaires ni des dents qui s'y trouvent implantées; il y aurait là trop à dire. Nous ne parlerons pas plus des côtes ni des cornes cartilagineuses du sternum, les premières étant en rapport avec les vertèbres dorsales, et les autres avec les sternèbres et les côtes. Mais les membres ou appendices terminaux nous fourniront toujours aussi les mêmes faits. En effet, l'épaule ou la racine antérieure, qui offre deux os, la clavicule et l'omoplate dans les Singes, les Cheiroptères, les Insectivores, n'a plus de clavicule dans les Ours, les Chiens, etc.; la clavicule reparaît dans les premiers Rongeurs pour disparaître dans les derniers et dans tous les Ongulogrades, tandis que dans les Ornithodelphes il y a non-seulement une omoplate et une clavicule, mais un troisième os analogue à l'ischion antérieur des Oiseaux. Les Oiseaux eux-mêmes ont ces trois os, ainsi que la plupart des Reptiles et des Poissons. L'humérus disparaît dans les Reptiles Apodes; son absence est sans doute douteuse pour beaucoup de Poissons, puisqu'on n'est pas encore d'accord sur la signification de ces pièces dans cette classe d'animaux. — Le cubitus est réduit à l'olécrane dans la plupart des Mammifères herbivores, et le péroné n'y laisse plus qu'une trace; le métacarpe et le métatarse y sont réduits en un seul os du canon. Dans les Didelphes et les Ornithodelphes le cubitus et le péroné reparaissent, et dans les derniers le péroné même est articulé avec le fémur comme dans les Oiseaux, ce qui n'a jamais lieu pour les Mammifères. Le cubitus et le radius disparaissent dans les Reptiles Apodes aussi bien que le tibia et le péroné, ce qui a également lieu pour les Poissons, au moins pour les membres postérieurs. Les doigts diminuent dans la classe des Mammifères, et même dans chaque groupe, jusqu'à n'en présenter plus que deux dans les Ruminants, et un seul apparent et complet dans les Solipèdes, tandis que dans les Cétacés ces mêmes doigts, au nombre de cinq, ont quelquefois jusqu'à cinq phalanges au lieu que les autres Mammifères n'en ont jamais que trois. Dans les Didelphes, les doigts reparaissent aussi au nombre de cinq, et le pouce postérieur redevient séparé des autres doigts, et préhensile; en outre ces animaux, comme les Ornithodelphes, ont deux os particuliers, nommés marsupiaux, qui leur sont uniquement propres. Les Oiseaux ont également de quatre à deux doigts; les Reptiles en ont jusqu'à cinq; et dans les Poissons, où ils sont profondément modifiés pour la nage, ces doigts et leurs phalanges sont en nombre presque indéfini. Outre l'absence d'un grand nombre de pièces chez les Poissons, nous retrouvons dans leur appareil branchial beaucoup de pièces dont la signification n'a pas encore été rigoureusement déterminée, et qui paraissent uniquement propres aux Poissons.

« Le nombre des pièces du système osseux, celui des parties de ces pièces ne sont donc pas les mêmes, non-seulement pour tous les squelettes, mais encore pour leurs parties.

« Le système musculaire, se déduisant du système osseux, nous prouve comme lui que l'unité de composition n'existe pas.

« Les appareils digestif, respiratoire, circulatoire et générateur, nous fourniraient absolument les mêmes résultats, aussi bien que le système excitateur nerveux. Qu'il nous suffise, pour abréger, de ne considérer dans ce dernier système que la partie encéphalique. Dans l'homme, le corps calleux, ou commissure des hémisphères, est arrivé à son plus

grand développement ; les hémisphères et leurs circonvolutions sont aussi parfaits qu'ils peuvent l'être ; ces hémisphères recouvrent tout le reste de l'encéphale. Le cervelet est aussi très-développé. En arrivant aux Mammifères Monodelphes, nous trouvons déjà une diminution de toutes les parties, et dans les Rongeurs, les Lièvres surtout, l'absence complète de circonvolutions. Dans les Didelphes, le corps calleux est réduit à sa plus simple expression, et les autres parties également diminuées en proportion. Dans les Oiseaux, le corps calleux a entièrement disparu ; les diverses parties du cerveau sont réduites à une série de petits ganglions dont la signification n'a pas pu être suffisamment fixée pour pouvoir être acceptée généralement. Il en est de même jusqu'aux Poissons, et enfin les Articulés n'ont plus qu'un simple petit ganglion susœsophagien. Il n'y a donc pas là encore unité de composition.

« Nous venons de voir qu'il est impossible de trouver dans chaque appareil le même nombre d'organes, et dans les organes eux-mêmes toutes les mêmes parties et les mêmes tissus ; mais bien plus, beaucoup d'appareils mêmes disparaissent dans les animaux inférieurs. Il résulte de là qu'il n'y a unité de composition ni pour les organes ni pour les appareils. Il en résulte que la thèse n'est pas plus soutenable pour les fonctions, puisqu'elles se déduisent de l'organisme.

« Pour résumer, le nombre des éléments simples et de leurs combinaisons ou des principes immédiats varie aussi bien que leurs propriétés, non-seulement dans chaque groupe d'animaux, mais souvent dans les espèces du même groupe. La structure anatomique des tissus n'est pas la même chez tous les animaux ; le nombre des tissus, leurs propriétés, et par conséquent leur composition intime, varie non-seulement pour les grands groupes, non-seulement pour des appareils, mais encore pour le même organe pris à divers degrés de la série.

« Les mêmes appareils ne diffèrent pas seulement par la proportion des organes qui les composent, mais manquent souvent de plusieurs organes. Ces organes eux-mêmes ne diffèrent pas seulement sous le rapport du degré de développement ; car, outre leur absence complète, il manque souvent aux mêmes organes plusieurs tissus et des parties qui se trouvent dans les autres animaux, et qui leur permettent des fonctions dont les animaux qui n'ont pas l'organe complet sont privés. Ces faits sont vrais de tous les appareils comme de tous les organes (3). »

Nous sommes donc fondé à conclure que l'unité de composition n'existe pas dans le règne animal, et même qu'il y a des spécialités de composition pour chaque espèce ; l'existence de l'espèce se trouve donc par là démontrée. De nouvelles considérations vont fortifier cette dernière conséquence.

V.

Il est démontré, nous venons de le voir, que l'unité de composition n'existe pas Recherchons à présent s'il y a unité de forme et unité de plan dans le règne animal. Étudions d'abord la forme.

Nous ne saisissons les êtres et nous ne parvenons à les distinguer, et par suite à les connaître, que par leurs formes. Or, la forme est la limite effective de chaque essence, limite déterminée par ce qui distingue spécifiquement chaque essence de toute autre, la réalise sous les conditions de l'étendue, et la rend ainsi accessible aux sens, en sorte que l'on peut dire en un sens véritable : la nature, c'est la forme ; la forme, c'est la nature.

S'il est une chose évidente, c'est que les éléments divers, les tissus, les organes, les appareils, qui se combinent pour constituer l'organisme animal, se présentent à nous sous des formes déterminées, constantes et toujours les mêmes, non-seulement pour un même groupe, mais encore pour chaque espèce animale, sans quoi toute science serait impossible. Or, retrouverons-nous là une génération successive de formes qui puissent conduire de l'une à l'autre ? Le règne animal nous présente trois grands types de forme générale : l'amorphe, la rayonnée et la forme paire. La forme géométriquement indéter-

(3) *Thèse pour le doctorat ès sciences naturelles* (1841), soutenue par M. l'abbé Maupied. Nous ferons de nombreux emprunts à cet excellent travail de notre savant ami ; c'est puiser aux meilleures sources de la science et de la vraie philosophie.

minée, que pour cela on appelle amorphe, et qui est celle des Éponges, est sphérique à l'origine dans les oscules de ces animaux ; l'agrégation la déforme. Sans doute la géométrie peut faire découler la forme rayonnée de cette forme sphérique ; mais au delà elle n'a pas de principes pour faire naître la forme d'un Ver de terre, par exemple, de celle d'une Étoile de mer ou d'une Hydre, bien que la distance ne soit pas encore très-grande entre ces animaux considérés dans les fonctions et les actes. Que sera-ce donc si on arrive à un Reptile, à un Oiseau, à un Mammifère ? Quelle analogie de forme, à moins de tout confondre, pourra-t-on y démontrer ? Nulle sans doute. Mais sous le même type de forme générale, dans les Zigomorphes, par exemple, comment la forme d'une Huître, qui a assez d'analogie pour être rapprochée des Rayonnés et pas assez pour leur appartenir, engendre-t-elle un Mollusque univalve, où la tête est distincte, armée de tentacules, etc., tandis que l'Huître n'a plus de tête et possède une coquille à deux valves ? Comment ces deux valves se sont-elles modifiées pour n'en former plus qu'une ? On a prétendu, il est vrai, et c'est bien à tort, que l'opercule pouvait être considéré comme une valve ; mais, dans ceux qui n'ont point d'opercule, où est l'autre valve ? Les plus élevés des Mollusques, comme les Sèches, les Poulpes, appartiennent à la forme générale paire et au même type d'organisation que les Huîtres. Cependant, qu'on cherche à déduire leur forme détaillée de celle de l'Huître, et l'on verra quelle difficulté on aura à ramener un animal à tête et à tronc distinct, à tentacules servant à la locomotion, à organes des sens spéciaux et sans autres instruments de locomotion qu'un tissu contractile et un seul muscle transverse qui se borne à fermer les valves. L'eau est pourtant le séjour commun de ces animaux ; comment, si les milieux déterminent les formes ou la nature des organes, ce qui est la même chose, peut-il y avoir une différence totale entre des animaux qui habitent le même milieu ? Mais que serait-ce s'il fallait déduire de la forme d'une Huître celle bien plus complexe d'un Articulé et d'un Ostéozoaire ?

Ce n'est pas seulement dans les types et dans les groupes que la forme est si distincte et si différente : elle l'est même dans les genres et les espèces ; le vulgaire ne s'y trompe jamais. Personne ne confondra le genre Tapir avec le genre Eléphant, ou celui-ci avec le genre Cheval. Un enfant qui a vu les espèces du genre Cheval ne confondra jamais un Ane avec un Cheval : les allures du dernier, qui tiennent à sa forme ; les oreilles du premier, qui sont dans le même cas ; la queue, différente dans l'un et dans l'autre par le nombre, le port, et la disposition des crins ; et, mieux encore que tout cela, le simple aspect, sans remarque d'aucun caractère spécial, ne lui permettra jamais d'erreur dans son jugement. Cette forme est si inhérente à chaque espèce, que le Mulet du Cheval et de l'Ane tient de la forme des deux. C'est qu'il y a une vérité profonde que l'on peut regarder comme la base de toute la science : la nature c'est la forme, la forme c'est la nature ; la forme embrasse tout. En effet, les éléments chimiques qui composent les corps organisés, à l'état gazeux, liquide, ou solide, ne peuvent pas sans doute être considérés comme ayant une forme. puisqu'il n'y a pas arrangement de parties diverses ; mais, sitôt qu'il y aura combinaison, la forme pourra apparaître, et dès lors les tissus auront toujours leurs formes spéciales, qui les distinguent les uns des autres. Il en est de même des organes et des appareils. Les formes seules sont saisissables, et jamais la substance intime. Les formes élémentaires se combinent pour former les tissus ; les tissus ou les formes textulaires se combinent à leur tour pour former les organes ; les formes des organes se combinent de nouveau pour former les appareils, et les formes des appareils s'agencent dans le plan de l'animal pour lui donner sa forme et nous rendre le tout, aussi bien que les détails, sensible. La nature est donc la forme, et la forme est la nature. De là résulte que toute modification dans la forme, soit générale soit particulière, entraîne nécessairement une autre modification conséquente et proportionnelle dans la nature intime de tout organisme. Ce qui nous ramène à conclure que, puisqu'il n'y a pas unité de forme, il n'y a pas non plus unité de composition, non-seulement générale, mais encore spécifique ; en second lieu, qu'il n'y a pas plus unité de plan général, et que, dans un plan fondamentalement un, il y a autant de variétés dans son unité que dans les formes, puisque la forme n'est en définitive que le résultat de l'arrangement des diverses parties du plan : elle en traduit l'harmonie et n'en est que l'ensemble.

VI.

L'unité de plan existe-t-elle? Nous venons de démontrer que l'unité de forme n'existe pas plus que l'unité de composition; or, la forme traduit le plan; nous serions donc fondé à nier tout de suite l'unité de plan; mais, comme on a insisté sur cette unité de plan, nous allons l'examiner en elle-même.

Que faut-il entendre par plan et par unité de plan (4)?

Le plan peut s'entendre des choses matérielles comme des choses intellectuelles. Le plan entendu des choses matérielles est la disposition des matériaux divers entre eux et de leurs agrégations entre elles pour former un tout déterminé pour un but et une fin arrêtés.

Entendu des choses intellectuelles, le plan est la disposition ou mieux l'harmonisation logique des idées et des pensées pour arriver à la manifestation ou à la démonstration de tout ce qui est vrai, beau et bon : d'où il résulte que tout plan est un argument, un syllogisme véritable, et que tout plan même matériel est nécessairement intellectuel à son origine et conçu avant d'être exécuté. Ainsi, dans les choses matérielles, le plan d'un édifice, par exemple, est la disposition des matériaux premiers pour former les diverses parties de l'édifice, et en second lieu la disposition rationnelle de ces parties entre elles pour rendre l'édifice propre et convenable à la fin qu'on se propose. Mais il est évident que le plan général doit être conçu dans l'intelligence de l'architecte avant qu'il puisse songer au choix et à l'emploi des matériaux, c'est-à-dire que son esprit ait conçu le syllogisme de l'édifice.

Que sera ici l'unité de plan? Comme le plan n'est que la disposition des matériaux, toutes les fois que pour deux édifices la disposition générale sera la même, le plan sera un, quelque réduites que soient les parties. Il pourra bien y avoir des modifications particulières pour des buts spéciaux; mais tant que la disposition générale demeure intacte, bien que les plans ne soient pas complétement identiques à cause de la différence dans la subdivision des parties par exemple, l'unité fondamentale existe toujours. Sitôt au contraire que la disposition générale vient à changer, le plan n'est plus le même, et il est impossible non-seulement d'y démontrer, mais même d'y concevoir unité. L'unité de plan doit s'entendre de la même manière dans l'ordre intellectuel : il y aura unité fondamentale de plan toutes les fois que les pensées et les faits s'harmoniseront et s'enchaîneront dans le même ordre logique. Ainsi Homère, voulant montrer aux Grecs les funestes suites de la colère d'un homme puissant et les tristes effets de la discorde entre les chefs des peuples, va puiser dans leur histoire même tous les éléments de sa poétique démonstration. L'injure faite à Achille provoque son courroux; son courroux motive son repos; les suites de son repos sont les nombreuses défaites des Grecs et la mort d'un grand nombre : le ciel même s'intéresse à la discorde, et les plus grands maux règnent à la suite dans le ciel comme sur la terre. Cependant le repos d'Achille détermine Patrocle à combattre; la mort de Patrocle fait reprendre les armes à son ami, et le trépas d'Hector assouvit la fureur d'Achille. Il y a là une série d'événements qui s'enchaînent avec ordre et naissent les uns des autres, en permettant au poëte de chanter les dieux, la gloire de sa nation, et de donner des leçons aux hommes.

Si nous comparons à ce plan celui de l'*Enéide*, nous verrons qu'il est fondamentalement le même. Le but du poëte latin est de chanter toutes les vertus que l'on peut désirer dans l'homme et dans le prince accompli, et par là de relever la grandeur des Romains, qui descendent de son héros. La ruine de Troie force Enée à quitter son pays. La discorde règne entre les dieux à son sujet; le courroux des uns le poursuit à travers tous les dangers, et

(4) Si nous analysons l'idée de plan, nous trouverons qu'au fond un plan n'est que la disposition rationnelle de matériaux divers pour un but déterminé. C'est pour cela même que le mot plan a pu passer dans le langage en des acceptions diverses, quoique au fond les mêmes, soit qu'il s'agisse d'opérations matérielles ou d'opérations intellectuelles; car toute opération d'une intelligence active a nécessairement un but, et les moyens de l'atteindre peuvent toujours se résoudre en un plan ou une disposition des éléments divers employés. C'est encore pour cela qu'on dit, dans le langage familier : Il a bien fait, bien combiné, bien arrêté son plan. Ce qui veut dire : il a parfaitement choisi les meilleurs moyens pour arriver à son but.

la protection des autres arrache sa vertu à tous ces dangers. Il arrive enfin à la terre hospitalière que les Destins lui ont marquée ; mais ici se renouvellent le plan et les scènes de l'*Iliade*, tandis que la première partie renouvelait l'*Odyssée*. Le plan est donc le même au fond, mais il n'est pas identique; la disposition générale des événements est la même ; les circonstances seules varient avec les beautés de détails. Nous pourrions en dire autant de la *Jérusalem délivrée*.

Si au contraire l'enchaînement logique des faits et des événements était différent, les plans le seraient aussi, et l'on ne s'accorderait pas à dire qu'au poëte grec appartient le mérite de l'invention, et à ses deux successeurs celui du perfectionnement dans les détails en transportant l'édifice dans des temps, des lieux, et des circonstances différentes.

Après ces considérations, que sera le plan dans le règne animal? Évidemment, la disposition des tissus, des organes, et des appareils, pour former un tout, pour un but arrêté et des circonstances déterminées.

Ainsi, tant que la disposition générale sera la même, quelque réduites que soient les parties du plan, il sera le même au fond, bien que variant dans ses modifications pour des fins particulières et spéciales; mais la disposition générale venant à changer, le plan n'est plus le même, et il est impossible d'y démontrer unité.

Cela posé, le règne animal nous offre à considérer autant de plans généraux que de formes générales, et dans ces plans généraux autant de modifications que de formes. Cette vérité ressort de ce que nous avons démontré pour la forme. Il y a trois formes générales distinctes, donc aussi trois grands plans : le premier, dans lequel le corps et ses parties sont partagés en deux côtés égaux, et par paires similaires le long d'un plan longitudinal ; le second, où ces parties se disposent radiairement autour d'un centre, pris dans le corps lui-même, devenu circulaire; et enfin le troisième, dans lequel le plan pas plus que la forme ne peut être défini, à défaut de régularité. Or, il est géométriquement impossible de démontrer qu'un plan longitudinal plusieurs fois rétréci et dilaté dans sa longueur, et portant des appendices divers et des formes variables, dérive d'un cercle, pas plus que le cercle d'un même plan longitudinal.

L'unité de plan n'existe donc pas plus que l'unité de forme, pas plus que l'unité de composition; et comme nous l'avons fait pour la composition et la forme, nous pourrions suivre tout aussi bien la démonstration jusque dans les espèces.

Mais de l'existence même de plans divers, de plans spécieux et pour un but général, ressort une conséquence de la plus haute importance. En effet, puisqu'il existe des plans divers, saisissables et géométriquement démontrables, dans le règne animal, et qu'il est dans la nature de tout plan, même matériel, et surtout matériel, d'être nécessairement primitivement intellectuel et conçu avant d'être exécuté, il est rigoureux d'en conclure qu'il existe une intelligence qui a conçu ces plans divers avant de les exécuter pour un but général.

VII.

Nous venons de voir, qu'il n'y a pas unité de plan dans le règne animal; l'Anatomie comparée et la Zoologie nous démontrent en effet qu'il y a cinq plans généraux différents, comme il y a cinq grands types d'organisation. Mais dans chaque plan, qui est un pour tout un type, il y a encore modifications et variétés harmoniques pour des fins diverses, suivant les groupes et les espèces. Une fois donc prouvé qu'il n'y a pas unité de plan, ces variétés harmoniques viendront prouver encore que, dans le plan typique, bien qu'il y ait unité fondamentale, il n'y a pas pourtant identité, mais variété, à cause de la différence dans le nombre et la subdivision des parties pour un but et des usages divers, et par conséquent, loin d'être un argument favorable à l'unité de plan, ce ne sera que la confirmation de notre thèse.

Si les principes que nous avons posés sont logiques et rigoureux, si l'on se rappelle ce que le simple vulgaire juge de la forme, la forme seule suffirait encore à l'établissement

de notre thèse, car la forme domine la matière, et la domine tellement, qu'en toute chose nous ne saisissons et ne pouvons jamais saisir que la forme, sans qu'il nous soit donné de pénétrer dans l'intimité des substances. Cependant, comme nous devons tendre à rendre notre argument palpable à tous, nous choisirons deux exemples pour démontrer la diversité de plans dans chaque groupe non-seulement d'un même type, mais d'une même classe : ainsi les Carnassiers et les Ruminants.

Dans ces deux groupes, les mœurs et le genre de vie sont bien tranchés et totalement différents. Or, si l'organisme est l'instrument des mœurs et de la vie, et s'il y a harmonie entre elles et lui, il s'ensuit qu'ici les deux organismes doivent être divers. Et, en effet, les Ruminants se nourrissent d'herbes abondantes, ils sont timides, et n'ont point ou presque point de défenses; la fuite et la retraite sont leur salut. Il fallait pour leur conservation que leur organisme répondît à toutes les exigences de leur position. Or, ils ont un système digestif qui leur est uniquement propre, qui leur permet de prendre à la hâte une grande quantité de nourriture, pour aller ensuite la digérer à l'aise dans la retraite; leur système dentaire est en rapport; il est propre à broyer l'herbe et à la moudre, pour ainsi dire. Tous les organes sécréteurs digestifs sont développés en proportion du travail exigé pour transformer la substance végétale en substance animale. Le sens de l'ouïe est fait pour servir leur timidité; et les membres, par la modification des pièces, un humérus et un fémur très-courts, des avant-bras et des jambes plus longs et d'une seule pièce, la réduction des os nombreux du métacarpe et du métatarse en un seul levier plus long, les phalanges des doigts plus fortes et ces doigts moins nombreux, n'appuyant sur le sol que par l'extrémité, et donnant ainsi de l'élongation au membre, qui n'est qu'une suite de ressorts tendus et de leviers vigoureux, les muscles devenus moins nombreux et d'autant plus gros, plus forts et plus infatigables, viennent merveilleusement favoriser leur fuite, en obéissant aux avis de l'oreille, et s'harmoniser ainsi avec les propriétés de leur estomac.

Dans les Carnassiers, au contraire, destinés à se nourrir de chair, l'estomac a beaucoup perdu de sa complication; ce n'est évidemment plus le même plan identique; il n'y a plus que la partie digestive essentielle; le canal intestinal est beaucoup plus court et moins compliqué. Mais le système dentaire a dû se modifier en conséquence; il a dû acquérir en nombre, en force, et en acuité, ce que l'estomac a perdu en complication; les organes sécréteurs, ayant moins de travail, ont diminué en proportion; l'oreille, n'ayant plus à recueillir les cris de l'ennemi, n'est plus ni si mobile, ni si développée dans sa conque; l'odorat, qui devait montrer la trace de la proie, s'est au contraire perfectionné. Les membres, et surtout leurs extrémités, ont dû venir aussi au secours du système digestif pour aider à saisir et à préparer la proie; leurs mouvements en divers sens sont plus nombreux, les doigts et les muscles plus séparés; ils peuvent saisir et déchirer. Lâches et cruels, la ruse plus que la course devait les rendre victorieux; tout leur corps est modifié pour se tapir, s'allonger au besoin, s'arquer sur lui-même, et se détendre pour sauter sur la proie; leurs membres ne sont point faits pour la course; ce n'est que par sauts et par bonds qu'ils poursuivent une proie, qu'ils n'atteignent presque jamais à la course. Aussi leurs proportions, le nombre et la forme des parties sont-elles aussi différentes de celles des Ruminants que le reste.

Ce n'est pas seulement pour chaque groupe qu'il y a diversité de plans, c'est encore pour chaque espèce. Si cette diversité de plans est moins palpable et moins frappante pour les espèces voisines, elle l'est pourtant assez pour fournir des caractères propres à les distinguer, et ne permettre jamais de les confondre, non-seulement aux hommes mais même aux animaux. Un Cheval, par exemple, ne confondra jamais un Chien avec un Loup. Mais qui pourrait confondre une Marte avec une Loutre, qui n'est qu'une Marte aquatique? Qui confondrait la Musaraigne du Cap, modifiée pour sauter comme les Sauterelles, dont elle se nourrit, avec la Musaraigne aquatique, dont la queue est une rame et les pieds sont palmés; et ces deux espèces avec notre petite Musaraigne, si différente dans ses pro-

portions. Toutefois, si toutes les parties de l'organisme ne démontrent pas toujours cette variété harmonique de plan, ce qui fait le caractère fondamental de l'espèce, selon nous, la génération la démontre assez. Les organes de la génération sont faits dans le mâle et la femelle les uns pour les autres, et ils entraînent avec eux des modifications propres à chaque espèce, soit dans les proportions, soit dans des organes de plus, comme les glandes des Chiens, celles des Muscs, des Civettes, etc. En outre, d'après cette loi que les tissus divers forment des produits divers, nous sommes amenés encore à conclure pour chaque espèce des tissus générateurs diversement modifiés; et il faut bien qu'il y ait un plan constant pour chaque espèce, puisque la forme et la ressemblance sont constantes, et se transmettent d'une manière constante. Il y a d'ailleurs d'autres faits de détails pour des appareils de la première importance; ainsi le squelette offre tellement des caractères spéciaux, que ce n'est qu'à son aide qu'on parvient à déterminer et à reconnaître les espèces fossiles. Or, le système musculaire suit rigoureusement le système osseux dans son développement comme dans sa dégradation et ses proportions. Voilà donc le premier appareil animal, pour ainsi dire, démontrant un plan spécial pour l'espèce.

Cependant, il faut bien en convenir, le phénomène de la transmission de la vie est encore pour nous un mystère tout aussi et peut-être plus impénétrable que les autres fonctions. Malgré cela, la science et l'observation nous en montrent assez pour qu'il soit impossible de méconnaître encore ici la sagesse et la puissance de Celui qui a si bien coordonné toutes les lois de la nature, qu'elles tendent toutes à la conservation intacte de son œuvre. La science nous montre ici toujours le même plan général, toujours la même harmonie conservée par les modifications mêmes du plan. Ainsi, tous les animaux commencent par un œuf, par un germe; le concours de deux individus est le plus souvent nécessaire pour la transmission de la vie. Et ici l'hermaphroditisme n'est pas une objection, puisque, quand il est insuffisant, le concours de deux individus est nécessaire; et dans le cas de l'animal unisexué, ce n'est qu'un hermaphroditisme suffisant et plus profond. La production par gemme ou scissipare, n'étant qu'une continuation de l'être qui possède en lui les deux puissances génératives, doit sans doute être ramenée à la même loi. Quoi qu'il en soit, pour nous en tenir aux faits nettement démontrés, cette grave fonction, une des plus importantes de l'organisme, puisque sans elle toute vie aurait bientôt cessé, n'a point été confiée à un pur hasard de rencontre moléculaire, mais, au contraire, les précautions les plus grandes ont été prises par le Créateur pour assurer la perpétuité de son œuvre et l'accomplissement de son divin commandement : « *Soyez féconds et multipliez-vous.* » Par là toutes les espèces, entrant en participation de la puissance créatrice, dont elles nous révèlent l'image, sont chargées de se perpétuer, chacune indépendamment des autres. Elles forment comme une association à part, parfaitement tranchée, dont tous les individus se ressemblent et savent se reconnaître entre eux. Le mélange des espèces aurait détruit l'harmonie de l'échelle de la création; mais son Auteur y a pourvu, d'abord par les divers modes de reproduction, par la conformation même des organes reproducteurs, et, enfin, en frappant d'infécondité les individus nés de l'accouplement illégitime d'espèces voisines, entre lesquelles seules ces sortes de violations peuvent avoir lieu. Cela seul prouve la réalité des espèces, qui ne peuvent être et ne sont point une abstraction comme serait, par exemple, l'animal. L'animal, en effet, n'existe pas ; il n'y a que des animaux, que nous renfermons tous sous l'idée abstraite d'animal; mais l'espèce est aussi réelle que l'individu; car on conviendra bien au moins qu'un individu, dans l'*état actuel*, ne peut exister seul et par lui-même (5) : il lui faut un père et une mère créés évidemment l'un et l'autre pour donner naissance à un individu qui leur ressemble. Voilà donc trois individus qui ont ensemble des rapports si intimes, si réels, si indispensables, que l'un des

(5) Les individus unisexuels ne sont pas une objection, puisqu'ils ne sont réellement, comme le végétal, qu'une agrégation d'individus. Ainsi l'Hydre verte peut devenir une agrégation d'individus, et quand cette agrégation ne serait pas évidente, elle n'en existe pas moins, puisque toutes ses parties peuvent former des individus séparés.

trois venant à manquer aux deux autres, ceux-ci finiront bientôt par disparaître, et laisseront un vide dans la série des êtres. Eh bien, c'est cette triade, cette réunion d'individus semblables, sur l'existence et les rapports indispensales desquels est fondée la perpétuité de la création et l'existence même de l'individu, qui constitue la réalité qu'on appelle espèce. Sans doute, sans individus point d'espèce, mais aussi sans espèce point d'individus (6); l'espèce est la source des individus, et ceux-ci sont en quelque sorte les gouttes d'eau qui viennent alimenter la source. L'individu se maintient par la nutrition, l'espèce par la génération, que l'on peut définir la nutrition de l'espèce. Aussi le Créateur qui fit bien des réalités sans doute, n'a fait au commencement que des espèces, qu'il créa *mâle et femelle*, et qu'il chargea de se conserver et de se multiplier par la reproduction des individus. Le texte sacré même le dit, non-seulement des animaux, mais encore des plantes (7).

S'il n'y a que des individus, tous ces rapports indispensables dont nous venons de parler sont une fiction; les accouplements des mêmes espèces entre elles ne sont point une loi de la création, puisque la réalité des espèces, sur laquelle peut seule être fondée cette loi, n'existe pas; car on nous accordera bien au moins qu'une loi ne peut pas régir une abstraction. De là suit que des individus quelconques peuvent produire ensemble; que la Génisse et le Cheval, par exemple, peuvent reproduire ensemble. Et pourquoi, en tirant les conséquences rigoureuses, l'Éléphant et la Fourmi, qui sont deux individus, ne pourraient-ils pas donner naissance à une Fourmi-Éléphant? cela reviendrait à la doctrine de Kapila.

Pourquoi, s'il n'y a que des individus, ceux-là même qui le prétendent considèrent-ils les produits de deux espèces différentes comme des anomalies, des monstruosités, qui ne ressemblent complétement ni à leur père ni à leur mère et qu'on qualifie du nom d'Hybrides, comme pour marquer l'injure faite à la nature dans leur production. Ne serait-ce pas parce qu'en niant les espèces ils se trouvent forcés de les admettre, surtout en voyant que non-seulement les faits communs qui se passent tous les jours sous nos yeux, trop généraux sans doute pour suffire à nos esprits, insouciants des choses ordinaires, mais encore les faits rares et extraordinaires, prouvent la réalité, l'existence de l'espèce? Car c'est un fait que l'individu produit par deux espèces est le plus souvent impuissant à perpétuer sa nature; c'est encore un fait que ces produits, bien que féconds pour un temps très-court, ne tardent pas à remonter à l'un des types originels, et on n'a jamais pu démontrer que de ces accouplements illégitimes naissaient de nouvelles espèces. Les faits bien rares qu'on apporte pour prouver le contraire ne prouvent, à notre avis, rien autre chose sinon que l'on avait regardé comme appartenant à deux espèces distinctes des individus qui appartiennent réellement à la même espèce, puisqu'ils peuvent la perpétuer.

Ce n'était pas assez pour le Créateur de pourvoir à l'intégrité des espèces: il fallait encore procurer leur vigueur et empêcher leur dépérissement. C'est pour cela que, tandis que toutes les autres fonctions de la vie ont lieu presque dès le premier instant où l'animal existe, les fonctions mystérieuses de la transmission de la vie ne s'exécutent que pendant un certain temps et à certaines époques. C'est alors que, l'animal étant devenu complet, parfait, que son plan et sa forme étant arrêtés, une surabondance de vie se manifeste en lui et donne naissance à cette production qui peut seule servir au renouvellement de l'espèce; et même dans la plupart des espèces cette production n'est sécrétée qu'à certaines époques fixes. Il y a donc là encore une loi admirable d'ordre universel, qui prouve que, si la chasteté est un devoir pour l'être moral, c'est qu'elle est aussi une loi de conservation pour tous les êtres vivants.

(6) Bien entendu qu'il faut distinguer ici l'individu sérial de l'individu visuel, comme on distingue l'homme animal de l'homme raisonnable, et celui-ci de l'homme social.

(7) Le mot hébreu employé en parlant de la création des animaux et de celle des plantes, signifie son ressemblant, son semblable; le semblable d'un animal est sa femelle; la Vulgate l'a traduit *selon leur espèce*.

Ainsi donc nous pouvons conclure que non-seulement la variété harmonique de plan existe pour les groupes, mais encore pour les espèces, qui sont une réalité, et il nous reste à le montrer pour les organes.

Le plan organique de l'espèce entraînant avec lui le plan des individus, bien qu'avec certaines modifications plutôt saisissables qu'exprimables, mais qui n'empêchent pourtant pas de distinguer les individus, nous devons retrouver dans le plan de l'individu animal un type qui régit tous les organes particuliers. De là, pour plusieurs organes des plans harmoniques à peu près identiques. Les membres antérieurs du Cheval, par exemple, des Ruminants, ont une telle ressemblance de conformation dans plusieurs de leurs parties, qu'il est bien difficile à quelqu'un qui n'en a pas approfondi la structure d'en apprécier la différence. De là encore la ressemblance des pièces du sternum des Carnassiers avec certaines vertèbres coccygiennes, la modification des vertèbres céphaliques et de leurs appendices se déduisant rigoureusement des vertèbres du tronc. Mais dans les animaux élevés, même pour ces organes la ressemblance n'existe plus, l'analogie seule existe ; et dans les deux cas les fonctions sont en rapport rigoureux avec le plan de structure. Ainsi, la main de l'homme étant devenue un instrument d'intelligence, son plan est devenu l'inverse du plan du pied, instrument de locomotion ; les doigts, la partie libre et agissante de la main, étant aussi les plus développés, tandis que c'est le métatarse et le tarse, la partie fixe et basilaire, qui sont les plus développés dans le pied. Cette loi est la même pour les animaux, puisque la modification de ces organes suit leur destination. Le système musculaire, étant régi par le système osseux, nous fournira les mêmes analogies.

Mais en pénétrant dans les autres appareils nous n'y retrouvons plus le même plan que dans ceux-ci ; ainsi, le système circulatoire, le système digestif, bien que modifiés par le plan général de chaque animal, ont pourtant un plan à eux propre, qui ne peut être démontré le même que ceux des organes de locomotion. Il en est ainsi pour l'appareil générateur et pour l'appareil excitateur nerveux, celui pourtant qui de tous est plus en rapport immédiat avec le système locomoteur. On y distingue bien, il est vrai, un plan général qui modifie celui du système osseux, mais il y a des spécialités qui lui sont propres, soit dans la structure, soit dans la distribution de ses ramifications, soit dans la destruction des fonctions diverses qu'il remplit dans l'organisme. Pour nous renfermer dans un seul fait, les nerfs qui naissent postérieurement du système central, étant en rapport avec la faculté sensoriale, et les nerfs qui naissent antérieurement avec la faculté locomotive, sont eux-mêmes modifiés diversement. Les nerfs des sens spéciaux sont d'un tissu plus mou, et les locomoteurs d'un tissu plus serré. Ce fait était déjà connu de Vésale. Mais en outre les nerfs des sens spéciaux eux-mêmes sont, comme l'a dit Gall, d'une structure différente, suivant les modifications des corps qu'ils ont à percevoir, mais toujours cependant en conservant le plan fondamental de tout le système. Ainsi, d'après les anatomistes physiologistes modernes, c'est la substance grise qui est percevante et sensoriale, tandis que la substance blanche est conductrice ; or, M. de Blainville a démontré dans ses leçons que la substance grise est réellement extérieure.

Non-seulement le système nerveux est modifié dans son plan général, suivant qu'il se rapporte à la sensibilité ou à la locomotilité, mais encore suivant qu'il doit servir à la nutrition, ou bien qu'il entre dans ce système intermédiaire appelé grand sympathique.

Il y a donc un plan particulier pour chaque appareil d'organes, et ce plan se modifie dans chaque groupe de la série animale.

Ces plans partiels d'organes sont pourtant, comme nous l'avons dit, modifiés, taillés les uns pour les autres, de manière à s'harmoniser ensemble pour former le plan général d'un animal ; et il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisqu'un organe isolé n'a plus de fonctions possibles, bien qu'il n'ait rien perdu de son plan particulier.

Chaque plan animal particulier à son tour est de la même manière modifié pour un plan plus général qui appartient aux groupes. Les détails où nous sommes entrés suffisent pour

le faire voir. Le plan des Carnassiers n'est pas le même que celui des Herbivores, mais il y a relation harmonique entre eux, l'existence de l'un étant fondée sur l'existence de l'autre, et même, réciproquement, l'un étant fait pour attaquer et maintenir l'équilibre en détruisant le trop plein, et l'autre pour fuir et maintenir l'équilibre en conservant le juste milieu.

Le plan des Oiseaux n'est pas le même non plus que celui des Mammifères, celui des Reptiles et des Poissons est tout aussi distinct; mais ces plans divers sont encore à leur tour modifiés pour faire partie d'un plan plus général, qui est celui du type, plan qui se maintient par les rapports harmoniques nécessaires qui existent entre les plans divers, entre les Mammifères et les Oiseaux; les Oiseaux, les Reptiles et les Poissons, qui, servant à la subsistance les uns des autres, n'existent pour ainsi dire que les uns par les autres. En outre, les principes mêmes que nous déduisons de la forme, du système locomoteur, etc., nous ont prouvé que le plan des Ostéozoaires différait de celui des Entomozoaires, celui-ci de celui des Malacozoaires, bien que tous appartiennent au même groupe général. Le plan des Malacozoaires diffère de celui des Actinozoaires, et enfin le plan des Actinozoaires diffère encore de celui des Amorphozoaires, bien qu'il s'en rapproche géométriquement davantage. Une seule considération importante suffit pour démontrer la vérité que nous venons d'établir : les groupes ou types non-seulement ne font pas suite les uns aux autres en série linéaire arithmétique ou géométrique, mais les espèces les plus élevées d'un type immédiatement inférieur sont quelquefois, pour certaines de leurs fonctions et le développement total de leurs organes, au-dessus des dernières espèces du type précédent. Ainsi les premiers Poissons, qui ont les nageoires très-développées qui nagent avec la plus grande agilité, ont certainement des fonctions et des organes dans leur totalité beaucoup plus développés que les derniers Amphibiens, où les membres tendent à disparaître et disparaissent dans plusieurs. Mais si l'on vient à considérer le fond, on verra que l'Amphibien inférieur possède encore la plupart des pièces du membre, bien que dans un état rudimentaire; tandis que le Poisson, beaucoup plus développé dans les parties qu'il possède, manque du bras et de l'avant-bras, au moins aux membres postérieurs, et par conséquent demeure, par ce caractère de première valeur, inférieur à l'autre. En outre, comme par tout le reste de son organisation l'Amphibien inférieur appartient à son type et le Poisson supérieur au sien, et que le type des Amphibiens dans sa totalité est au-dessus du type des Poissons pris aussi en totalité, il s'en suit que le Poisson doit demeurer dans le rang inférieur. Les mêmes considérations s'appliquent d'une manière tout aussi évidente, et peut-être plus encore, au type des Entomozoaires et des Malacozoaires, ainsi qu'à tous les autres.

VIII.

Les différences qui caractérisent les espèces ne sauraient avoir leur cause dans les milieux où les animaux se développent, puisqu'elles affectent des animaux développés dans les mêmes milieux, et qu'elles persistent immuablement chez ces mêmes animaux transportés en d'autres milieux. L'influence de ceux-ci, impuissante à changer leurs organisation spécifique, n'y apporte que de légères et superficielles modifications. Conséquemment, cette organisation spécifique, inaltérable pour le fond, dépend d'une cause interne inaltérable elle-même, préexistante au développement et le déterminant. D'où il suit que, chez les animaux comme chez les végétaux, il existe de vraies espèces, non pas un type, mais des types indéfiniment nombreux, lesquels s'impliquent et s'enchaînent à mesure que les êtres, croissant en perfection, deviennent plus complexes; de sorte que chaque être, résumant les êtres inférieurs, la création entière se dilate dans une unité toujours plus vaste, toujours plus intime.

L'idée d'ailleurs, d'un type unique constituant par de simples modifications tout le règne animal, paraît au moins très-difficile à concevoir nettement. Que serait ce type? Le supposera-t-on quelque chose de réel? Comment alors contiendrait-il simultanément en soi ce qui, dans les êtres qui n'en sont que l'évolution progressive, est incompatible?

S'il n est rien de réel, qu'est-il donc? et en quoi cette assemblage idéal d'abstractions qui s'excluent mutuellement dans l'ordre des réalités pourrait-il servir à fonder théoriquement une science dont le but est de relier les faits d'observation à des causes effectives où l'esprit découvre la raison de leur origine? On conçoit la forme infinie autant que l'infini peut lui-même être conçu; on conçoit qu'elle renferme toutes les formes possibles, lesquelles à l'état d'idées pures subsistent distinctes dans l'entendement divin. Mais cette distinction même, d'où résulte la diversité des essences, identique à la diversité des types, exclut évidemment l'hypothèse radicalement contradictoire d'un type unique, sans exclure les rapports qui, sous les conditions physiques de leur réalisation dans l'univers, lient entre eux les types divers, comme dans l'entendement divin ils lient les essences, les idées diverses.

Préoccupé de l'unité, et comme absorbé dans cette grande et magnifique vue des choses, M. G. Saint-Hilaire paraît quelquefois avoir trop oublié que la variété n'est pas moins réelle, qu'elle est enveloppée dans l'unité même, qui sans cela n'étant que l'identité absolue, éternelle, exclurait, hors d'un premier fait nécessaire, immuable, correspondant à la notion indéterminée de l'être rigoureusement simple, toute cause, tout effet, toute pensée, et tout phénomène.

Dans ses conceptions, dont Lamarck et d'autres avaient préparé les bases, « la terre devient un vaste laboratoire où se développe continuellement une succession de nouveaux êtres suivant une marche progressive et ascendante, s'enchaînant depuis les Infusoires, point de départ de la Nature, jusqu'aux Mammifères et à l'homme, dernier terme de ses efforts : pensée dont la paléontologie confirme tous les jours la sagesse et la profondeur.

« La science met à découvert cette marche progressive et continue de la vie jalonnée de loin en loin par des temps d'arrêt, qui semblent être pour la Nature des temps de repos. De sorte que le règne animal tout entier n'apparaît plus que comme un seul être qui, en voie de formation, s'arrête dans son développement, ici plus tôt, là plus tard, et détermine ainsi, en chaque temps de ses interruptions, les caractères distinctifs des classes, des familles, des genres, et des espèces (8). »

Si, reconnaissant l'existence de types essentiels distincts, on se bornait à établir que ces types, plus complexes à mesure qu'ils s'élèvent, deviennent, dans le progrès continu de la création, de simples éléments des formes supérieures qui les impliquent, on pourrait, à ce point de vue, que justifie l'observation, considérer le règne animal tout entier comme un seul être, non pas effectif, mais abstrait, image idéale de l'unité du règne conçue isolément en soi, mais, si dans cette image on veut voir l'expression réelle et complète des faits qu'embrasse la science zoologique, on rencontre bientôt des difficultés tellement graves, qu'elles doivent au moins tenir en suspens les esprits mêmes les plus hardis.

En effet, l'hypothèse d'un seul être typique constituant le règne animal devait conduire et a conduit de fait à une hypothèse plus générale, selon laquelle l'univers entier ne serait non plus qu'un seul être, dont la série des êtres divers, inorganiques et organiques, marquerait les degrés successifs de développement : ce qui pose à l'origine des choses, antérieurement à tout développement et conséquemment à toute variété, un premier principe absolument simple, sans quoi on retomberait dans l'idée même qu'on rejette, dans l'idée de types primitifs essentiellement divers. Mais cette idée étant exclue, nul autre moyen d'expliquer la variété dans le monde physique et d'y concevoir une production quelconque que par l'*action des agents extérieurs* (9), c'est-à-dire, que par un paralogisme fondamental. Car ces agents, quelle en est l'origine, la cause? N'est-ce pas évidemment alléguer la variété même pour rendre raison de la variété? Joignez à cela ce que nous avons précédem-

(8) Discours prononcé aux obsèques de M. Geoffroy Saint-Hilaire, par M. Serres.
(9) Discours prononcé aux obsèques de M. Geoffroy Saint-Hilaire par M. Serres. *Voy.* l'article UNITÉ dans ce *Dictionnaire*.

ment fait remarquer touchant la diversité des productions dans les mêmes milieux ou sous l'influence des mêmes agents extérieurs, et, sans qu'il soit besoin de recourir à d'autres considérations qui se présenteraient en foule, on sera convaincu, nous le croyons, de l'impossibilité d'admettre l'hypothèse qu'on vient de discuter.

Il ne suit pas de là toutefois qu'il faille abandonner en Zoologie le principe d'unité de composition, lequel, au contraire, n'est pas moins à maintenir, mais en l'expliquant, que l'idée même d'unité dans l'ensemble des choses. Trop absolu, il cesse d'être vrai. On doit, pour lui conserver sa valeur, le restreindre dans les bornes que tracent les faits mêmes ; c'est-à-dire qu'écartant l'idée d'identité typique, on doit n'y voir que l'expression des rapports de ressemblance qu'on observe entre les êtres dont se compose le règne animal, reconnaissant d'ailleurs les différences non moins réelles qui subsistent entre ces êtres, différences explicables seulement par des causes intrinsèques, immuables, essentielles, nul autre ordre de causes ne pouvant fournir la raison d'une première différence. Que par des termes intermédiaires on remonte des Polypes aux Vertébrés, cela se conçoit, puisque tout se lie, tout s'enchaîne dans la création ; mais que les Polypes et les Vertébrés offrent le même plan de composition, c'est ce qu'on ne saurait soutenir sans faire violence au langage même : jamais on ne concevra que leur évolution s'opère suivant une même loi, ni conséquemment qu'ils soient le produit d'une même cause spécifique.

Les arrêts de développement par lesquels on cherche à établir de proche en proche l'identité radicale des espèces, en prouvent au contraire la séparation ; ils prouvent la différence essentielle, primitive, des causes internes qui en chacune d'elles président au développement de l'organisation, puisque dans les mêmes milieux ces arrêts se reproduisant constamment les mêmes dans la même espèce et constamment divers dans les espèces diverses. La plus ou moins grande quantité des matériaux que l'être s'assimile n'apporte aucun changement aux caractères propres et distinctifs, de sa nature, seulement, si les matériaux abondent, les organes augmentent de volume. Que si quelquefois ils présentent des anomalies accidentelles, elles rentrent dans les classes des déviations reconnues compatibles avec la persistance inaltérable du type (10).

Le progrès en vertu duquel on passe d'un type à l'autre ne s'effectue point en une même direction, il n'est point représenté par de simples degrés, par une suite de termes conjoints. Les classes se distinguent à leur origine par quelque chose de fondamentalement divers. Aucun effort d'esprit ne ramènera jamais au même plan typique les Vers et les Insectes, les Mammifères et les Crustacés. L'unité n'est pas là ; elle est d'une part dans l'enchaînement des formes qui se combinent en s'élevant, et d'une autre part dans le rapport des trois appareils universellement nécessaires avec les conditions générales des milieux, quant à la nutrition et à la vie de relation

Les faits au reste confirment pleinement les idées que nous venons d'exposer. L'Ichtyologie seule en fournit des preuves aussi nombreuses qu'irrécusables, comme on peut le voir particulièrement dans l'important ouvrage de M. Agassiz sur cette branche si curieuse de la Zoologie. On nous saura gré de citer les propres paroles de ce savant paléontologue. « Plus de quinze cents espèces de Poissons fossiles que j'ai appris à connaître me disent que les espèces ne passent pas insensiblement des unes aux autres, mais qu'elles apparaissent et disparaissent inopinément sans rapports directs avec leurs précurseurs ; car je ne pense pas que l'on puisse prétendre sérieusement que les nombreux types des Cycloïdes et des Cténoïdes, qui sont presque tous contemporains les uns des autres, descendent des Placoïdes et des Ganoïdes. Autant vaudrait en effet affirmer que les Mammifères et avec eux l'homme descendent directement des Poissons. Toutes ces espèces ont une époque fixe d'apparition et de disparition ; leur existence est même limitée à un temps déterminé, et cependant elles présentent dans leur ensemble des affinités nombreuses plus ou moins étroites, une coordination déterminée dans un système d'organisation donné, et qui a des rapports intimes avec le mode d'existence de chaque type et même de chaque espèce. Il y

(10) Il est clair par exemple qu'un sixième doigt au pied ou à la main, à quelque cause qu'on puisse attribuer ce fait exceptionnel, n'altère aucunement le type radical, le type essentiel de l'homme.

a plus, un fil invisible se déroule dans tous les temps à travers cette immense diversité; il nous présente comme résultat définitif un progrès continuel dans ce développement, dont l'homme est le terme, dont les quatre classes d'animaux vertébrés sont les intermédiaires, et la totalité des animaux sans vertèbres l'accompagnement accessoire constant (11). »

IX.

L'examen auquel nous nous sommes livré dans l'introduction de ce volume et dans celle du volume précédent sur la grande question de l'origine des êtres organisés, nous a fait voir que la molécule organique n'est qu'une chimère, et que toutes les théories imaginées par le panthéisme pour se passer de Dieu dans la formation originelle des animaux et pour l'évolution du règne important qu'ils constituent, sont de tous points insoutenables et vaines. S'il est une chose incontestable en philosophie zoologique, c'est que le *germe tient à un parent*. Mais là s'arrêtent les sciences naturelles et commence l'investigation métaphysique. Le parent est donné, il existe; il est donné sous la raison d'un commencement et d'une fin; il est donc contingent; il a donc pour cause l'Être qui n'a point de cause, l'Être nécessaire qui a fait passer tous les contingents de la non-existence à l'existence. La question d'origine n'admet point une autre solution.

Mais les partisans de l'unité de composition, en Allemagne et en France, se fondant sur quelques analogies extérieures, ont prétendu que les œufs des animaux, l'œuf humain, et les vésicules végétales ne se distinguent que par des différences accidentelles, et qu'au fond toutes les formes se résolvent en l'unité et l'identité de germe. Interrogeons là-dessus la science qui s'occupe des germes et de leur évolution.

L'embryogénie est une science toute moderne. Elle est née sous les yeux de Cuvier, par ses conseils et par ses encouragements. Elle doit ses découvertes et ses progrès principalement à l'un des élèves de cet illustre savant, M. Coste, qui, jeune encore, s'est mis par ses travaux au premier rang des naturalistes contemporains.

C'est surtout contre l'école de l'unité de composition que M. Coste a dirige ses travaux. Cette école, qui voit partout des analogies, a prétendu, en étudiant la vie fœtale, y trouver des arguments en faveur de sa thèse.

L'anatomie comparée d'abord, l'embryogénie ensuite, ont conduit l'école de Cuvier à résoudre ainsi le problème de l'échelle ou série animale : Il y a unité de plan dans la série, c'est-à-dire que les termes y sont rangés dans un ordre progressif dont la loi veut que tout être prédestiné par la valeur de son germe à atteindre le second, le troisième, ou même le plus haut degré de l'échelle, s'y élève en partant du premier et en parcourant tous les degrés intermédiaires.

Le développement embryonnaire de l'animal supérieur, considéré dans son ensemble, présente donc des analogies successives avec les principaux types de la série. Il y a un moment, dit M. Coste, où son organisation se réduit à la simplicité de la cellule. « L'œuf, ajoute-t-il, nous offre l'image transitoire de cette simplicité, car il a tous les caractères de la cellule

(11) Les cinq grands types que nous trouvons dans ce règne animal, tracés sur un plan propre et particulier à chacun d'eux, viennent par leur but unique s'harmoniser dans un ensemble dont font partie les plans divers sous lesquels la matière et ses formes nous apparaissent dans l'univers, qui n'est que la conception générale du Créateur : conception admirable, dont tout a été calculé, défini à l'avance, non-seulement en général, mais jusque dans les détails, pour assurer sa perpétuité, et faire que les cieux racontent toujours la gloire de Dieu, et que le firmament annonce les œuvres de ses mains. Le règne minéral est le fondement du règne végétal, celui-ci du règne animal, et les deux sont donnés à l'homme; mais, plus encore, il y a entre les parties du règne minéral et les végétaux divers des rapports nécessoires d'existence, telle plante, croissant sur tel terrain et sous telle température, qui ne croîtrait pas ou se développerait moins dans d'autres milieux; l'existence de tel insecte étant attachée à celle de tel végétal, et la perpétuité même de certains végétaux facilitée par certains animaux et celle de certains animaux fondée sur celle de certains autres. Il y a donc une loi de rapports harmoniques entre toutes les parties de la création, tellement que, la loi suivant laquelle tout a été calculé et défini venant à être violée en un point, il en résulte une destruction correspondante à l'étendue de la violation. C'est ce que viennent nous prouver les animaux paléontologiques, qui, d'une part, en s'encadrant dans les lacunes des types auxquels ils appartiennent, montrent qu'ils en sont véritablement des parties, et confirment notre thèse, et de l'autre nous démontrent cette loi, qui, ayant été violée dans la variation des circonstances définies et déterminées, a entraîné la disparition de ces êtres. C'est ce que nous prouveraient encore des considérations plus générales d'un autre ordre, soit prises dans la pathologie humaine, soit dans les rapports de notre espèce avec les êtres qui l'entourent, soit dans les rapports de ces êtres entre eux.

et se développe comme elle; il est constitué, de même que cette dernière, par une membrane enveloppante et par un contenu cellulaire ; mais ce contenu, au lieu de subir le sort qui lui est réservé dans les cellules communes, tend à marcher incessamment vers le but de sa haute destination. L'analogie est donc ici dans la *forme seulement ou dans l'apparence*, et la différence dans la *nature de la force* qui anime cette forme et en coordonne les matériaux. » (*Hist. génér. et partic. du développement des corps organisés*, t. Ier, p. 17.)

« Le premier progrès appréciable dans l'évolution de l'œuf humain consiste à former ce que l'on appelle le blastoderme, c'est-à-dire l'enveloppe générale, la peau du nouvel être. Ce rudiment lui donne une certaine analogie avec les animaux inférieurs, tels que les Méduisaires et les Hydres, chez lesquels l'enveloppe générale remplit toutes les fonctions et constitue l'organisme adulte tout entier. Mais, dit M. Coste, « dans un point de la paroi blastodermique il se manifeste de bonne heure une ligne primitive ou vertébrale dont les animaux inférieurs ne présentent jamais aucune trace ; et c'est là précisément ce qui fait que ces ressemblances ne peuvent jamais avoir le caractère de l'identité, et que, tout en exprimant l'idée évidente d'un plan général commun à tous les êtres, elle exclut la possibilité d'une transfiguration sous l'influence des agents extérieurs » (*Ibid.*, p. 18.)

Suivant ainsi pas à pas toutes les nuances du développement embryonnaire, M. Coste y montre successivement des analogies avec le Polype, le Ver, le Mollusque, le Poisson, le Reptile, l'Oiseau, le Mammifère, analogies restreintes et limitées par des différences caractéristiques et dominantes. Cette discussion anatomique, si lumineuse et si concluante, suffisait assurément à détruire les inductions à l'aide desquelles Lamarck, Geoffroy-Saint-Hilaire, Goethe, Oken et Carus, tirent de quelques ressemblances imparfaites et transitoires, l'identité des germes et l'unité de composition. M. Coste a fait plus : il a tranché la question par un exemple décisif qui renverse et ruine à jamais cette hypothèse.

« Je vais montrer maintenant, dit M. Coste, que même dans le cas où la concordance des formes matérielles est assez rigoureuse pour revêtir les formes de l'identité, il existe encore alors sous ces apparences une différence fondamentale qui exclut la possibilité d'une transfiguration. Nous en trouverons une preuve éclatante dans la manière dont l'organisation caractéristique de chaque sexe se dégage d'une forme primitive commune, et nous verrons que sous le voile de l'identité la plus absolue, chacun des sexes conserve cependant le type qui lui est propre, et que les circonstances qui peuvent modifier le développement de l'un n'ont pas la plus légère influence sur l'autre; ce qui prouve d'une manière manifeste qu'il n'y a dans leur identité apparente, qu'une simple forme phénoménale, et non point une réalité essentielle. » (*Ibid.*, pag. 24.)

Nous ne suivrons pas dans cette dissertation le si habile et si judicieux anatomiste. Nous nous bornerons à en présenter les généralités. A l'origine, les sexes paraissent parfaitement semblables; telle est l'opinion commune dans la science. On a donc été conduit à penser que primitivement il n'y avait qu'un sexe, et même, à cause d'une circonstance mal appréciée, que ce sexe était femelle, et que par conséquent le sexe mâle n'était qu'un développement prolongé de la femelle. M. Coste prouve que de tous les faits observés il résulte qu'originairement les deux sexes sont matériellement tout à fait semblables, et qu'il serait tout aussi inexact de leur assigner une constitution femelle que de leur attribuer une constitution mâle. L'état primitif est un état neutre; à ce moment il n'y a pas encore de sexe visiblement déterminé, et cet état neutre est le point de départ commun d'où le mâle et la femelle marchent en divergeant, par une modification tout aussi profonde pour l'un que pour l'autre, vers leur état définitif.

Après avoir établi la vérité de ces conclusions sur les bases de l'analyse anatomique, M. Coste expose une observation des plus curieuses, et qui a tous les caractères d'une démonstration expérimentale. Rien ne s'oppose à ce que nous transcrivions textuellement ce passage. Nous terminerons par là tout ce que nous avons à dire, au point de vue des sciences naturelles, contre l'hypothèse de l'unité de composition.

« Les circonstances extérieures, dit M. Coste, peuvent bien amoindrir l'action des causes qui président au développement, mais elles n'ont jamais le pouvoir de les détourner de leur direction primordiale. On peut bien, suivant que l'on soumet des *œufs femelles* de certaines espèces, des Abeilles par exemple, a des influences plus ou moins favorables, en faire sortir des femelles stériles ou fécondes, mais on ne réussit jamais à faire passer un sexe dans un autre, et sous ce rapport les Hyménoptères fournissent des observations tellement concluantes, qu'il suffira de les présenter sous leur véritable jour pour donner au problème dont nous cherchons la solution tous les caractères d'une démonstration expérimentale.

« Depuis la belle découverte de Schirach, confirmée par Huber, l'on sait que les Abeilles ouvrières sont des femelles infécondes dont les ovaires, à défaut des circonstances extérieures suffisantes, n'ont pas subi tout leur développement, et qui, privées de la faculté de produire des œufs, consacrent toute leur activité à soigner ceux de la reine-mère, à élever les larves qui en sortent, et travaillent ainsi au profit de la communauté. Mais ces Abeilles ouvrières, qui dans quelques cas exceptionnels peuvent devenir fertiles, n'auraient eu besoin, comme l'expérience le démontre, pour être préservées de la stérilité, que d'être nées dans les cellules royales et d'y avoir été nourries avec la gelée qu'elles prodiguent aux larves privilégiées qui se développent dans ces mêmes cellules, et qu'elles préparent au trône en leur fournissant toutes les circonstances propres à les convertir en femelles fécondes. Aussi les reines-mères sont-elles douées d'un instinct qui leur permet de pressentir de quelle sorte sont les œufs qu'elles vont pondre et de les déposer dans les cellules qui leur conviennent.

« Il est certain, d'après les faits observés par Huber et Réaumur, que dans l'état normal la reine ne se trompe jamais sur le choix des cellules, et qu'elle pond toujours les œufs des ouvrières dans les petites, et les œufs des mâles dans les grandes. Les ouvrières elles-mêmes paraissent avoir la prévision de ce qui doit arriver, car, lorsque les œufs sont déposés, on les voit fermer les cellules d'une manière différente, suivant que les larves qu'elles sont destinées à protéger doivent se transformer en Abeilles communes ou en Faux Bourdons, et expriment ainsi au dehors, au moyen d'une architecture particulière, ce qui se passe dans l'intérieur des alvéoles.

« Quoi qu'il en soit d'une prévision qui indique manifestement que les œufs sont marqués d'avance d'un caractère sexuel qui précède leur développement extérieur, et par conséquent l'influence des circonstances postérieures à la conception, toujours est-il bien avéré que ceux qui dans une cellule d'ouvrières produisent nécessairement une Abeille commune, stérile, ou neutre, n'auraient eu besoin, pour se convertir en reines-mères, que d'être éclos dans une cellule royale et au milieu de circonstances plus favorables. Or, si, comme on l'admet dans la théorie la plus accréditée, les individus mâles, avant d'acquérir leur caractère masculin définitif, avaient d'abord subi une constitution féminine originelle, il devrait suffire, pour les empêcher d'atteindre leur constitution masculine et les contraindre à persévérer dans leur nature première, de prendre les œufs dont ils proviennent au moment où le germe qu'ils renferment n'a point encore subi la transformation sexuelle, et de les forcer à se développer dans les mêmes circonstances qui convertissent les œufs d'ouvrières en reines-mères. Si, malgré ces circonstances, leur destination n'était point changée, il resterait démontré par voie expérimentale que les œufs mâles ont eu quelque chose dont les œufs femelles sont privés, et qui les rend inaccessibles aux influences que ces derniers ne peuvent subir sans en être modifiés. De là il résulterait que les deux sexes n'existeraient pas originellement confondus dans l'identité absolue d'un type féminin, dont on suppose à tort que le sexe mâle sortirait par la seule puissance des agents extérieurs; mais que le germe au contraire cacherait son originalité sexuelle, qu'on me permette cette expression, sous une apparence d'identité, ou plutôt sous une forme neutre. Les Abeilles vont nous fournir ici l'occasion de soumettre la question à cette épreuve décisive.

« Nous venons de dire que dans l'état normal les Abeilles semblaient avoir la prévision du sexe des individus qui devaient sortir des œufs qui allaient être pondus ou dont la ponte venait d'être effectuée. Mais il est des circonstances dans lesquelles cette prévision semble les abandonner, et ces circonstances coïncident avec le temps où la reine-mère n'a plus la faculté de produire des œufs femelles, et n'est plus susceptible de pondre que des œufs de Faux Bourdons. Il est même une époque, et c'est la première période de son existence, où elle pond indistinctement des œufs d'ouvrières et de mâles, mais vers le onzième mois environ elle ne peut plus produire que des œufs de Faux Bourdons, et en si grand nombre, que dans l'espace de deux mois on a pu en compter jusqu'à trois ou quatre mille. On peut même, à l'aide d'un artifice bien simple, empêcher une reine de pondre jamais des œufs de femelles, et la condamner à produire toute sa vie des mâles. Il suffit pour cela, lorsqu'elle vient de naître, de l'empêcher de sortir de la ruche jusqu'au vingt-cinquième jour après son éclosion ; car alors la fécondation, qui ne peut s'opérer qu'à une assez grande hauteur dans les airs, se trouve retardée, et par le fait même de ce retard la reine est réduite pendant toute sa vie à ne procréer que des mâles. Elle dépose alors indistinctement ses œufs dans toutes les alvéoles, et l'on voit les ouvrières donner aux larves qui naissent dans les cellules royales la même éducation qu'à celles que, dans l'état normal, elles destinent au trône. Mais leurs espérances sont trompées et leurs soins inutiles; car, malgré tous leurs efforts, elles ne peuvent réussir à changer le type sexuel des œufs, et ce sont toujours des Faux Bourdons, que l'éducation royale n'a pu détourner de leur nature originellement masculine.

« Or, s'il était vrai que la rigoureuse similitude des formes extérieures des deux sexes fût un témoignage réel de l'identité de leur essence primordiale, n'est-il pas évident que des influences essentiellement identiques devraient toujours produire sur l'un comme sur l'autre des effets identiques ? et que tout ce qui aurait le pouvoir de modifier l'un devrait nécessairement modifier l'autre ? Cependant, ces influences, dont nous pouvons disposer à notre gré, ou que la nature met en jeu sans y être provoquée, ces expériences qu'elle exécute devant nous, sont trop positives pour qu'il soit possible de résister à l'évidence de l'enseignement qu'elles renferment. Elles démontrent que les agents extérieurs peuvent bien, comme je l'ai déjà dit, ralentir ou arrêter le progrès du développement d'un organe ou d'un individu, mais qu'ils n'ont pas la puissance d'en détourner la direction, d'en changer le but, ni de lui faire dépasser les limites que la Nature assigne à chaque espèce. » (*Ibid.*, p. 34-36.)

A.

De toutes les considérations auxquelles nous nous sommes livré dans le développement de cette grande thèse, il nous semble que nous pouvons conclure qu'il n'y a ni unité de composition, ni unité de forme, ni unité de plan dans le règne animal ; que par conséquent tout animal n'est pas la représentation de tout le règne animal, puisqu'il n'est même pas la représentation absolue et rigoureuse de son type; que dans chaque être individuel on ne peut retrouver toutes les mêmes parties qui sont dans les autres êtres, même inférieurs; que par conséquent tous les individus ne sont pas sortis d'un seul ou de plusieurs types primitifs, plan unique de tous les animaux et de toute la série animale; qu'il existe au contraire un plan pour chaque appareil d'organes, que l'espèce est une réalité définie, que le plan général de chaque type se modifie pour chaque espèce, pour chaque groupe ; qu'il y a des plans plus généraux et totalement différents pour chaque grand type; que ces plans concourent à un ensemble pour un but général, mais ne forment pas un seul plan; que par conséquent les êtres individuels ne sont pas des parties d'un être unique, dont ils ne seraient que les organes, mais qu'ils sont distincts et indépendants les uns des autres, définis et limités pour des circonstances aussi définies et limitées, bien que soumis à des lois harmoniques de rapports et de conservation qui, les liant et les enchaînant les uns aux autres, nous expliquent ce qu'il faut entendre par variété dans l'unité ou univers, et nous démontrent en même temps que cet univers est la conception et

l'œuvre d'une intelligence souveraine et infinie, indépendante et distincte de tous ces êtres, soumis à ses volontés, qui ne peuvent être qu'ordre et harmonie, et qui constituent les lois de leur nature.

Mais nous ne nous arrêterons pas là ; une intelligence infinie ne fait rien sans but ; or, pour parler avec Linné : « La vraie fin de la création de la terre et de tout l'univers est la gloire de Dieu, que l'homme seul peut déduire des œuvres de la nature. » Il faut donc que Dieu atteigne cette fin, et, si nous approfondissons notre propre nature en la comparant à celle des êtres qui nous entourent, nous serons conduits à reconnaître que nous sommes, dans les desseins du Créateur, le *lien du monde et de Dieu*, le pivot sur lequel roule l'exécution de son dessein ; que nous avons par conséquent une mission à remplir en ce monde qui a été fait pour nous, puisque de fait nous en sommes les maîtres et les modificateurs, quoique dans un degré bien minime, puisqu'il ne peut jamais dépasser les lois établies. A nous donc de rendre à Dieu cette gloire qu'il a cherchée dans son œuvre. Et en approfondissant encore, nous serons forcés de reconnaître que notre double nature, douée de la liberté de ses actes, comparée à la nature des autres êtres, démontre la nécessité des lois morales, tout aussi importantes à la perpétuité du monde et à la conservation de l'œuvre de Dieu que les lois physiques, puisque la violation des unes comme des autres entraîne la destruction. Marchant ainsi de déductions en déductions, nous pourrions arriver, en partant de la science et par ses seules considérations, à conclure la confirmation des vérités catholiques, aussi bien dogmatiques que morales, et c'est là le dernier terme, le *nec plus ultra*, de la science ou de la philosophie, puisque c'est dans sa plus grande extension le mieux-être physique, moral et religieux de l'espèce humaine, et par conséquent la preuve la plus positive que la Zoologie philosophique est une partie essentielle de la philosophie générale de la connaissance humaine.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA CLASSIFICATION DES MAMMIFÈRES ET DES OISEAUX.

MAMMIFÈRES. — 8 ordres.

Vivipares, pourvus de mamelles pour allaiter leurs petits ; poumons ; respiration simple ; sang chaud ; circulation double et complète ; cœur à quatre cavités.

QUADRUPÈDES ONGUICULÉS.

Dents de trois sortes.	QUADRUMANES. Mains aux quatre membres. (3 *familles.*)		Singes. Ouistitis. Makis.
	CARNASSIERS. Système dentaire complet. (3 *familles.*)		Cheiroptères. Insectivores. Carnivores.
	MARSUPIAUX. Des poches mammaires servant à loger les petits pendant l'allaitement. (6 *genres.*)		Sarigues. Phalangers. Potorous. Kanguroos. Koalos. Phoscolomes.
Point de canines.	RONGEURS. Système dentaire incomplet, manquant de canines seulement. (12 *genres.*)		Écureuils. Rats. Hélamys. Oryctères. Géomys. Diplostomes. Castors. Porcs-Epics. Lièvres, etc.
Point d'incisives.	EDENTÉS. Système dentaire incomplet, manq. d'incisives au moins, quelquefois nul. (3 *tribus.*)		Tardigrades. Edentés ordinaires. Monotrèmes.

QUADRUPÈDES ONGULÉS.

Non ruminants.	PACHYDERMES. Ongulés, estomac ordinaire. (3 *fam.*)		Proboscidiens. Pachydermes ordinaires. Solipèdes.
Ruminants.	RUMINANTS. Estomac divisé en quatre poches, et conformé pour la rumination. (2 *sections.*)		Sans cornes. Avec des cornes.

BIPEDES A NAGEOIRES.

Marins.	CÉTACÉS. Une paire de membres conformés pour la natation ; forme de Poisson. (2 *familles.* — Voy. le II^e^ vol. du *Dict. de Zool.*)		Herbivores. Ordinaires.

OISEAUX. — 6 ordres.

RAPACES ou OISEAUX de PROIE.	Bec et serres acérés, recourbés, très-forts et propres à déchirer la chair des animaux dont ils se nourrissent.	Vautour. Condor. Faucon. Aigle. Buse. Duc. Hibou. Scops.
PASSEREAUX.	Bec faible ou droit; pattes conformées de la manière ordinaire, ni palmées ni armées d'ongles crochus et puissants.	Merles. Loriot. Becs-fins. Fauvettes. Bergeronnette. Hirondelle. Alouette. Moineau. Serin. Corbeau. Oiseau-de-Paradis. Huppe.
GRIMPEURS.	Caractérisés par la direction de leur doigt externe tourné en arrière comme le pouce, disposition qui leur permet de grimper avec plus de facilité.	Perroquets. Ara. Coucou. Pie. Torcol.
GALLINACÉS.	Bec médiocre, renflé en dessus et propre seulement au régime granivore; ailes courtes, corps lourd et doigts de devant réunis en gén. à leur base par de courtes membranes.	Pigeon. Colombe. Dindon. Paon. Faisan. Coq. Perdrix. Caille.
ECHASSIERS.	Torses élevés; jambes dénuées de plumes vers le bas; taille élancée; petites palmures aux doigts.	Cigogne. Autruche. Outarde. Grue. Héron. Ibis, Bécasse. Chevalier. Kamichi.
PALMIPÈDES.	Pattes de longueur médiocre, terminée par une large nageoire, formée des doigts antérieurs réunis par une membrane commune.	Poule d'eau. Flamant. Plongeon. Manchot. Pétrels. Albatros. Mouette. Pélican. Canard. Oies. Eider. Macreuse. Sarcelle.

DICTIONNAIRE

DE

L'HISTOIRE NATURELLE

DES

MAMMIFÈRES ET DES OISEAUX.

A

ACHEUS. *Voyez.* Aï.

ADIVE. *Voy.* CORSAC.

AFFECTION CHEZ LES ANIMAUX. — Plus l'animal vit solitaire, plus son Affection est vive pour sa compagne et pour ses petits. Semblable encore à l'homme en cela, la société et l'éducation lui donnent le goût du changement et de la distraction, c'est-à-dire lui font perdre l'habitude de se vouer uniquement aux soins que réclame sa famille.

L'amour des couples chez la Tourterelle et la Colombe est passé en proverbe; leur union dure plusieurs années et quelquefois autant que la vie des conjoints; souvent aussi la mort de l'un cause celle de l'autre. Il en est de même, ou à peu près, chez les Hirondelles, les Corbeaux, les Grues, et les Perruches. On a vu dans la ville de Newcastle un ménage de Corbeaux revenir au même nid, sur la girouette de la place de la Bourse, pendant six années de suite. Un habitant de la campagne qui avait fixé de petits colliers au cou d'un couple d'Hirondelles qui nichait à sa croisée, put s'assurer de cette manière que leur fidélité avait duré au moins sept années, c'est-à-dire tout le temps qu'ils occupèrent le même nid.

On dit que chez le Cygne sauvage l'attachement du couple est tel, que, lorsque l'un d'eux périt, le survivant se condamne au célibat pour le reste de sa vie.

Le Kamichi, gros Oiseau qui habite les plaines marécageuses de l'Amérique, se tient toujours auprès de sa femelle : — « Fidèle jusqu'à la mort, dit Buffon, l'amour qui les unit semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié ; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime. »

Le Chevreuil et sa femelle ont un amour aussi vif l'un pour l'autre que les Tourtereaux. Il en est de même du Chamois et de la Taupe, et la mort dans ces espèces est souvent causée par le veuvage ou la mélancolie que cause l'absence.

L'amour du père et de la mère pour leurs petits est surtout le sentiment qui se manifeste avec le plus de vivacité chez les animaux, et les preuves qu'ils en donnent sont quelquefois un véritable héroïsme. Nous savons néanmoins que, sans leur contester cet amour, on leur reproche de trop en limiter la durée, et de ne plus s'occuper de leur progéniture dès que celle-ci peut se passer de leurs soins. Nous ferons d'abord remarquer que, non-seulement cette conduite paraît être le vœu de la Nature ou du Créateur, mais encore qu'elle est aussi celle de l'homme. En effet, lorsque celui-ci continue à ses enfants des soins, une protection dont ils pourraient à la rigueur se passer, c'est bien moins parce qu'il cède en cela à une Affection plus grande, que parce qu'il se soumet à des règles imposées par la société et à des calculs dictés par l'égoïsme. La preuve de cette assertion se trouve dans l'impitoyable dureté qu'ont souvent les gens du peuple pour leurs enfants, lorsque quelque infirmité les rend impropres au travail et qu'ils n'en attendent rien pour l'avenir ; on la trouve encore dans les mœurs de l'homme sauvage au sein de sa famille. Les animaux n'abandonnent leurs petits que lorsque l'éducation qu'ils doivent recevoir est complète et qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

Les Lions, les Ours, les Loutres, et bien d'autres espèces, apprennent à nager à leurs petits. Les Carnassiers donnent des leçons de rapine aux leurs.

Une Chienne qu'un savant livrait aux tortures de la dissection caressait ses nouveau-nés au lieu de s'occuper de ses souffrances.

Phipps rapporte qu'une Ourse qui avait été blessée mortellement des mêmes balles qui avaient atteint ses oursons mourut en léchant leurs blessures et en étalant devant eux la nourriture qu'elle était allée leur chercher.

Deux Chattes, la mère et la fille, furent en gésine à la fois. La plus jeune, qui était à sa première portée, eut un accouchement très-laborieux et perdit connaissance. La mère vint alors près d'elle, la lécha, et lui prodigua de véritables soins. Voyant toutefois qu'elle ne pouvait la rappeler à elle, elle s'occupa des petits, les transporta sur la couche où elle avait les siens, les nettoya, et leur donna à téter. Quand la malade reprit ses sens, elle alla trouver sa mère, et toutes deux à partir de cet instant donnèrent à téter en commun, dans le même panier à sept nourrissons.

Spix rapporte qu'une femelle de Singe Hurleur qui venait d'être frappée à mort au moment où elle fuyait d'arbre en arbre, emportant un petit sur son dos, rassembla alors ses dernières forces pour lancer ce petit sur une branche, où elle espérait qu'il se trouverait en sûreté. Après ce dernier effort elle tomba sans vie aux pieds des chasseurs qui la poursuivaient.

La Guenon en donnant la mamelle à ses petits les embrasse avec une vive tendresse, puis les prend quelquefois dans ses bras et les regarde avec une douce extase.

La femelle de l'Oiseau oublie même le soin de se nourrir, pour se consacrer aux devoirs de la maternité. La Perruche et la Cane ne s'éloignent de leurs œufs qu'après s'être arraché des plumes du ventre pour les couvrir. La femelle du Condor continue sa surveillance à ses petits pendant une année entière.

Tout le monde connaît la vive sollicitude de la Poule pour ses poussins. Le sentiment maternel est poussé chez elle à une telle abnégation, qu'on la voit oublier le boire et le manger et compromettre sa santé plutôt que d'abandonner ses œufs, qu'elle se plaît à changer de place et à retourner pour que l'incubation s'accomplisse heureusement.

Le Pélican est devenu célèbre par l'amour qu'il porte à sa famille, quoiqu'il ne se trouve jamais dans la nécessité, comme on le lui attribue, de se percer le sein pour offrir son sang à ses petits.

Tous les Oiseaux donnent des leçons de propreté à leurs petits. La grande Cane sauvage, qui niche sur les arbres, prend les siens dans son bec et les pose sur son dos pour aller les faire s'exercer à la natation. L'Hirondelle et le Moineau exercent aussi les leurs au vol, et les reportent dans le nid si la fatigue vient à les faire tomber.

Tous les Quadrupèdes se montrent courageux et dévoués pour la défense de leurs petits. Le Kanguroo cache les siens à l'approche du danger dans une espèce de poche dont la nature l'a pourvu.

Une Chienne de chasse ayant mis bas plusieurs petits, on profita pour les noyer de l'absence momentanée de la mère. Lorsque celle-ci revint, elle se mit en quête de sa famille. Sa recherche l'ayant conduite à l'endroit où les petits étaient noyés, elle les prit l'un après l'autre et vint les déposer aux pieds de son maître ; mais dès que le dernier eut été apporté par elle, elle le regarda en poussant un long gémissement et tomba morte sur-le-champ (12).

Une Chatte qui était souvent mère se voyait chaque fois enlever ses petits, que l'on noyait. Seulement on ne lui en ôtait qu'un, l'un après l'autre, afin qu'elle ne devînt pas malade de l'abondance de son lait. La dernière fois qu'on la priva ainsi de sa famille, et lorsqu'il ne lui resta plus qu'un seul petit, elle alla le porter sur les genoux de son maître, comme pour lui demander grâce en faveur de cet unique rejeton. Cette grâce fut accordée. Mais la Chatte, encore

(12) *Journal économique*, Mai 1765.

craintive, continua d'apporter son Chat tous les matins, pendant plusieurs jours, et ce ne fut qu'après les caresses réitérées de son maître qu'elle recouvra sa confiance.

Une autre Chatte n'avait aussi qu'un seul petit, qu'elle avait élevé et dont les gentillesses faisaient sa joie. Des jeunes gens tuèrent ce Chat et le promenèrent en procession avant de l'enterrer. Pendant cette cruelle parade, la pauvre Chatte suivait les assassins de son petit en poussant les cris les plus douloureux, et lorsque le Chat fut enfoui dans sa fosse, elle alla se rouler sur la place de cette fosse en continuant ses plaintes touchantes. Dès lors elle ne quitta plus cette tombe, elle refusa de manger, et mourut de chagrin au bout de quelques jours.

Il arrive fréquemment au Brésil qu'une grosse Araignée vient étendre un réseau sur le nid de l'Oiseau-Mouche et mange les petits. Mais si la mère survient en ce moment, elle livre un combat furieux à l'Araignée.

On cite une Hirondelle qui se précipita dans les flammes pour sauver sa couvée.

Dans un incendie de la ville de Delft en Allemagne, une Cigogne ayant épuisé tous ses efforts pour sauver ses petits, se laissa brûler avec eux plutôt que de les abandonner.

Le docteur Fritler rapporte qu'une jeune Oie qui venait de voir égorger sa mère s'obstina à demeurer près de la servante qui plumait la défunte, et lorsqu'on mit celle-ci à la broche pour la rôtir, la jeune Oie se précipita dans le feu, où elle périt.

Pendant la tempête, le Souffleur place ses petits dans sa gueule, et même jusque dans son ventre.

Une Baleine et son petit ayant été poussés par les flots dans une sorte d'anse, se trouvèrent pris comme dans un piége et ne tardèrent point à être attaqués par de nombreux pêcheurs. Cependant les efforts de la Baleine furent tels, qu'elle put se dégager et s'élancer hors du bassin. Mais s'apercevant bientôt qu'elle n'était pas suivie de son petit, elle revint sur-le-champ se jeter au milieu des pêcheurs pour le défendre, et combattit, ajoute Goldsmith, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à pousser le Baleinon en avant et à le faire gagner avec elle la haute mer, ce qu'elle n'accomplit du reste qu'après avoir été criblée de coups de harpons.

Lorsque les femelles des Reptiles aperçoivent le danger et que leurs petits sont très-jeunes, elles les font souvent entrer dans leur gosier, pour ne les rendre à la lumière qu'après la disparition de l'ennemi.

Lorsque la Grenouille de Surinam voyage, ses petits s'agglomèrent sur son dos, sur son ventre, sur sa tête, et sur ses jambes.

Certaines espèces d'Araignées portent leurs œufs sur le dos, dans une petite poche, qu'elles ne laissent tomber que dans les dangers les plus pressants, et dont elles se hâtent de se charger de nouveau dès que le péril est passé.

La Punaise de bois montre à ses petits, selon M. Geer, un amour semblable à celui de la Poule pour ses poussins : elle en a 30 ou 40 qu'elle promène et qui viennent se réfugier sous elle à la moindre alerte. On en dit autant du Perce-Oreille commun.

Lorsqu'on détruit une fourmillière, on voit toujours les Fourmis se précipiter sur leurs œufs et employer tous leurs efforts pour les préserver du danger. On sait aussi quels soins elles donnent à leurs larves, de même que les Abeilles.

Le Coq ne perd jamais de vue ses Poules non plus ; il les conduit, les défend, va chercher celles qui s'écartent et les ramène. S'il a découvert de la nourriture, il les appelle, et semble plus occupé de la satisfaction qu'elles éprouvent alors, que de partager la bonne aubaine qu'il leur a procurée.

On raconte que deux Coqs qui avaient vécu ensemble et qu'on avait amenés pour figurer dans un combat, se conduisirent courageusement contre tous leurs adversaires ; mais rien ne put les déterminer à se mesurer l'un contre l'autre.

Buffon rapporte que deux Ours ayant été séparés quelques heures pour les transporter l'un après l'autre dans un nouveau fossé, se dressèrent debout lorsqu'ils se retrouvèrent ensemble, pour s'embrasser avec transport.

Au dire de plusieurs voyageurs, lorsque les jeunes Ours marins se battent sur le rivage, il arrive toujours que celui qui est vainqueur est caressé par le père, tandis que le vaincu est protégé par la mère.

Les animaux d'espèces différentes s'entr'aident quelquefois pour leurs besoins et pour leur défense.

De l'habitation et de la vie commune entre espèces différentes résultent des accouplements qui produisent des mélanges de races, des métis, qui offrent souvent des singularités remarquables. L'homme lui-même facilite le croisement des races dans les Chevaux, les bêtes bovines, les Chiens, les Oiseaux de basse-cour, et ceux d'agrément.

Les variétés que donne le croisement entre animaux du même genre ne présentent ordinairement aucun phénomène dans l'organisation, mais il n'en est pas de même des accouplements entre individus de genres différents : les petits qu'ils produisent sont presque toujours de véritables monstres, et la Tératologie a enregistré des faits nombreux. L'histoire elle-même en a consigné quelques-uns dans ses annales.

Le Cheval d'Alexandre fut nommé Bucéphale, parce qu'il avait une tête de Bœuf. Le cardinal de Comitibus emmena de France et donna au cardinal Scipion Borghèse un animal qu'ils nommèrent Hippotaure, lequel avait la tête d'un Taureau et le reste du corps d'un Cheval. Frédéric III, roi de Danemark, avait, dit-on, un cheval qui portait des cornes contournées comme celles d'un Bélier. Philippe II, roi d'Espagne, avait aussi un Cheval portant des cornes.

Les Chiennes et les Chattes nourrissent

souvent des petits de Lapins et de Hases.

M. de Villiers fit connaître en 1835, dans l'*Echo du Monde savant*, qu'un jeune Chat ayant été privé instantanément de sa mère, avait été mis en société avec une petite Chienne. Celle-ci accueillit d'abord assez mal son nouveau compagnon ; mais peu à peu elle s'attacha à lui à un tel point, qu'elle lui laissait prendre ses mamelles ; et quoiqu'elle ne fût point nourrice et qu'elle ne l'eût même jamais été, la succion persévérante amena bientôt du lait dont le Chat fut nourri, circonstance qui augmenta encore l'Affection de la chienne pour lui.

On voyait sur les quais de Paris, il y a peu d'années, une Chatte qui allaitait cinq ou six Rats.

Une autre Chatte s'était prise d'une vive passion pour un Serin, avec lequel elle vivait pour ainsi dire en compagnie, attendu qu'on le laissait souvent courir hors de sa cage. Aussi la maîtresse de ces deux animaux fut-elle autant surprise qu'effrayée un jour qu'elle vit tout à coup la Chatte se jeter sur le Serin, l'emporter dans sa gueule, sauter sur une table, se hérisser, et gronder avec fureur. Elle eut bientôt le mot de l'énigme en apercevant un autre Chat qui était en arrêt près de la porte de la chambre. Elle chassa celui-ci, et la Chatte rendit immédiatement la liberté au Serin, qui n'avait aucun mal. Il est bien évident que c'était par Affection et pour le soustraire au danger que cette Chatte avait saisi le pauvre Oiseau.

Un Coq-d'Inde avait l'habitude d'aller se placer, dans une écurie, sur la croupe d'un Mulet, qui semblait lui-même y trouver du plaisir. Ce Mulet ayant été vendu, le Coq d'Inde cessa de prendre de la nourriture et mourut au bout de quelques jours.

On cite aussi un Coq qui se réfugiait sous le ventre d'un Chien, qui prenait alors sa défense ; et un Porc qu'un Cheval protégeait constamment contre ceux qui l'attaquaient.

« Si l'on donne à couver à une Poule des œufs de Canards et de Dindons, fait remarquer Honnet, les petits qui en proviendront vivront ensemble dans une liaison aussi étroite que des poussins, et cette liaison subsistera plusieurs mois. Quand les canards s'écarteront, on entendra les dindons les rappeler par des cris plaintifs, qui annonceront leurs peines et leurs désirs. Ils se chercheront mutuellement avec empressement, et cet attachement réciproque subsistera encore dans un âge assez avancé. »

Le major Roderfort, de New-York, avait apprivoisé un Castor qui s'était préparé dans un coin une couche moelleuse et chaude. Une Chatte qui allait mettre bas trouva commode de s'installer dans un nid si bien disposé, et bientôt elle y fit ses petits. Le Castor ne témoigna aucun ressentiment de cette usurpation : il conserva simplement une place auprès de la Chatte ; et toutes les fois que celle-ci s'éloignait, il prenait les petits entre ses pattes, les caressait, et les pressait contre lui comme pour les réchauffer.

On a vu à Béziers un Chat et un Moineau vivre dans une union si intime, qu'ils ne pouvaient jamais s'éloigner l'un de l'autre. Ils jouaient ensemble tout le jour, et l'Oiseau perchait sur son ami pendant la nuit. Le Chat s'étant tué par accident, le Moineau mourut peu après.

M. de Secondac avait chez lui, à Belleville, un Chien et une Poule qui s'éloignaient peu l'un de l'autre dans la journée, et passaient la nuit sur la même couche, dans la niche du Chien. Lorsque la Poule devint la victime du cuisinier, le Chien fut triste et malade pendant plusieurs semaines. Ce fait est rapporté par M. Guer.

Un Canard et un Dindon avaient vécu dans une si tendre intimité au milieu de la basse-cour d'une ferme de Bagonère en Poitou, que, lorsqu'on vint prendre le Dindon pour le mettre à la broche, le Canard le défendit en désespéré, et qu'après cette douloureuse séparation il refusa de prendre de la nourriture et mourut de chagrin.

M. Fréville parle d'un Chien de basse-cour dans la niche duquel venait toujours se reposer un Canard. Celui-ci s'étendait familièrement sur le corps du Chien et vivait avec lui dans l'union la plus intime. Si quelque bruit, si quelque circonstance faisait sortir le premier brusquement de sa niche, le Canard se retenait du bec après la peau du Chien, et se laissait emporter comme à cheval sur le dos de son compagnon.

Une femme a longtemps offert à la curiosité des habitants de Paris un Chien, un Chat, un Rat, et un Moineau, qui vivaient ensemble de la manière la plus édifiante et se donnaient sans cesse des témoignages d'affection.

Il faut établir toutefois une différence entre *l'habitude* et *l'affection*. — « Une Lionne, dit Frédéric Cuvier, avait perdu le Chien avec lequel elle avait été élevée, et, pour offrir toujours le même spectacle au public, on lui en donna un autre, qu'aussitôt elle adopta. Elle n'avait pas paru souffrir de la perte de son compagnon ; l'affection qu'elle avait pour lui était faible ; elle le supportait, elle supporta de même le second. Cette Lionne mourut à son tour ; mais alors le Chien refusa de quitter la loge qu'il avait habitée avec elle ; sa tristesse s'accrut de plus en plus ; le troisième jour il ne voulut plus manger, et il mourut le septième. »

Les animaux qui s'attachent à l'homme le font avec une vivacité, une passion bien supérieure à celle que les individus éprouvent les uns pour les autres chez l'espèce humaine ; car l'animal est constant dans son amour, il lui consacre une abnégation complète, et souvent il ne survit point à la perte de l'objet aimé. Le Chien offre surtout les exemples les plus nombreux de ce dévouement.

Pline raconte l'attachement d'un Oison pour un enfant d'Argos, et celui d'un Bélier pour une joueuse de lyre nommée Glaucée.

Athénée cite un Paon qui aimait une fille ; un Dauphin, une Oie, et un Coq, qui étaient passionnés pour des jeunes gens. Il rapporte aussi qu'un Eléphant fut épris d'une Affec-

tion si vive pour un enfant, qu'il ne prenait jamais de nourriture en son absence, et qu'il était continuellement occupé à chasser les Mouches autour de lui et à éloigner tout ce qui pouvait troubler son repos ou lui causer de la frayeur.

Elien mentionne à son tour les amours d'un autre Bélier pour une fille qui était aussi musicienne; d'un Aigle, d'un Geai, et de plusieurs Dauphins, pour de jeunes garçons; d'un Veau Marin pour un pêcheur d'Eponges, et d'un Aspic pour un Egyptien.

Le Chien d'Eupolis, poëte comique, se laissa mourir de faim et de douleur sur son tombeau.

Sous le consulat d'Appius Junius et de P. Silius, on ne put jamais séparer un Chien de son maître condamné à mort. Il l'avait suivi en prison, il l'accompagna au supplice, poussant des hurlements affreux. Lorsqu'on lui eut donné à manger, il portait les morceaux à la bouche de son maître mort, et le cadavre de celui-ci ayant été jeté dans le Tibre, le Chien s'efforçait de le soutenir en nageant.

A la mort d'un habitant de Valenciennes, son Chien suivit le convoi et s'obstina à ne point quitter la tombe de son maître. Quelques personnes ayant eu l'idée de construire sur cette tombe une cabane au fidèle animal, celui-ci y passa neuf années sans s'écarter jamais de plus de douze à quinze pas de la demeure dernière de son unique ami.

Un chasseur du 3e régiment, en garnison à Saint-Germain, avait été tué en duel par un de ses camarades, et enterré dans la forêt. Ce chasseur avait un Chien. Dès que celui-ci vit son maître en terre, il ne s'éloigna plus du lieu de la sépulture, où nuit et jour il poussait des hurlements plaintifs. Longtemps il refusa de la nourriture, et il menaçait tous ceux qui s'approchaient de la tombe dont il s'était constitué le gardien.

Durant plusieurs jours après la mort de l'infortuné duc d'Enghien, un petit Chien qui l'avait suivi demeura, dit-on, sur sa tombe, dans le fossé du donjon de Vincennes, faisant éclater sans relâche de douloureux gémissements.

L'enfant d'un pauvre bûcheron des Pyrénées avait pour compagnon de ses jeux et de son travail un Chien Basset qui le payait vivement de son affection. Ce Chien ayant été jeté méchamment à l'eau par d'autres enfants, le petit bûcheron se précipita dans la rivière pour sauver son ami, et il parvint à le ramener sur la rive; mais une fluxion de poitrine fut la suite de son dévouement, et il en mourut. Tant qu'avait duré sa maladie, le Chien n'avait pas quitté ses côtés; il le léchait, il poussait des cris plaintifs, comme s'il avait compris qu'il était la cause de l'état de son maître. Lorsqu'on vint enlever le corps, le Basset chercha à s'y opposer. Enfin, quand le cercueil fut enfoui sous la terre, il ne voulut plus s'éloigner du lieu de la sépulture et ne survécut que peu de jours à celui qu'il avait aimé.

Bonaparte parcourait avec ses officiers le champ de bataille de Bassano, lorsqu'il fut attiré vers un point par des gémissements qui augmentaient à mesure qu'il approchait. Arrivé sur le lieu d'où ils partaient, il trouva un Chien qui léchait la figure d'un soldat mort, un Chien qui n'avait point voulu abandonner le cadavre de son maître... — « Rappelé par cet animal à des sentiments naturels, ajoutait Bonaparte en racontant ce fait, je ne vis plus que des hommes là où un moment avant je ne voyais que des choses. Retirons-nous, dis-je alors à ceux qui m'accompagnaient : ce Chien nous donne une leçon d'humanité. »

L'affection du Cheval pour l'homme est quelquefois aussi grande que celle du Chien. L'Athénien Socles ayant vendu son Cheval, celui-ci, désespéré d'avoir changé de maître, se laissa mourir de faim. Le roi Nicomède ayant perdu la vie, son Cheval se laissa également mourir de faim.

Lors de la bataille de Fornoue, Charles VIII dut la vie à son Cheval, qui, le voyant entouré d'un grand nombre d'ennemis, se mit à ruer si rudement, qu'il tira son maître de la mêlée.

Les Orang-Outangs enlèvent souvent des femmes, pour lesquelles ils ont des soins que l'on pourrait qualifier de galanterie. Ils leur construisent des cabanes, pourvoient avec recherche à leur nourriture, et deviennent les serviteurs les plus attentifs.

La *Revue de Paris* a publié la traduction d'une lettre adressée au poëte écossais Hogg, par un sieur Paul Sidney : elle est datée du 31 octobre 1832, et rapporte un fait curieux. Celui qui l'a écrite raconte que dans un engagement avec des Orang-Outangs il tua un jeune individu dont le père en s'éloignant, menaça les Anglais. Peu de temps après, Sidney eut son fils enlevé par les Orang-Outangs, et enfin sa femme subit le même sort. A la suite de longues recherches et au bout de deux années, il les retrouva l'un et l'autre au milieu d'une tribu de ces animaux. Le petit garçon était fort joyeux dans la société de ses nouveaux compagnons, et madame Sidney n'était nullement mécontente non plus, à ce qu'il paraît, des procédés du Singe ravisseur; car elle ne s'en sépara, au dire du candide Sidney, qu'avec des formes affectueuses et polies.

Les Chèvres et les Louves nourrissent des enfants par suite d'une sympathie bien prononcée.

Grand-Champ cite une jeune Chatte qui était fort aimée d'une cuisinière. Celle-ci ayant été renvoyée par son maître, la Chatte refusa depuis cet instant toute nourriture, alla se coucher sur le lit qu'avait occupé la servante, et s'y laissa mourir de faim et de douleur.

La maréchale de Luxembourg avait un Chat qui la suivait à la promenade comme l'eût fait un Chien, et le mauvais temps ne rebutait même pas cet animal lorqu'il voyait sa maîtresse s'éloigner.

Une dame, rapporte M. de Candolle, avait

un Loup apprivoisé qui aimait sa maîtresse autant qu'aurait pu le faire un Épagneul. Cette dame ayant eu à s'absenter de chez elle pendant quelques semaines, le Loup se montra fort affligé de son départ et refusa de prendre aucune nourriture. Sa tristesse fut extrême tant qu'elle ne revint pas. A son retour, dès qu'il entendit le bruit de ses pas, il se mit à bondir dans la chambre, et il s'élança vers elle dès qu'elle parut. Alors il posa ses pattes sur les deux épaules de cette dame, la regarda pendant quelques secondes avec passion, puis il tomba à la renverse, et mourut au moment même, tant sa joie avait été vive.

Anne de Montmorency avait aussi un Loup dont l'attachement était si grand, que le connétable étant tombé malade, l'animal ne voulut jamais s'éloigner de sa chambre, et témoigna la plus profonde tristesse tant que dura la maladie.

Madame Helvétius avait un Chat sauvage qui, constamment à ses côtés et toujours prêt à la défendre, ne recevait d'aucun autre que d'elle des caresses, et n'aurait pas touché non plus à la nourriture qui ne lui aurait pas été présentée de sa main. Lorsque cette dame mourut, il exprima la plus vive douleur, refusa les aliments qui lui furent offerts, et enfin au bout de quelques jours il prit la fuite et l'on ne sut pas ce qu'il était devenu.

L'attachement des Eléphants pour leurs cornacs est très-profond, et on en a vu mourir de douleur après avoir perdu les leurs.

Un jour, à Liverpool, une Lionne de la ménagerie de Martin s'échappa de sa cage et s'élança dans le cirque, où elle mit tout le monde en fuite. Un nommé Huguet, cornac de l'Eléphant miss Djeck, n'eut que le temps de se précipiter sous le ventre de cet animal. La Lionne voulut l'y atteindre ; mais alors commença une lutte épouvantable entre elle et miss Djeck, qui n'hésita pas à prendre la défense de son cornac. La Lionne, après de vains efforts pour saisir Huguet se jeta sur une jambe de l'Eléphant et la déchira de ses dents avec fureur ; miss Djeck, sans perdre rien de sa présence d'esprit et de son calme, enveloppa de sa trompe son terrible adversaire, l'étreignit avec force, et bientôt la Lionne, lancée en l'air, alla tomber sans mouvement loin de ceux qu'elle avait attaqués.

Un soldat de Pondichéry avait l'habitude, chaque fois qu'il touchait son prêt, de donner à un Eléphant une certaine mesure d'arack. Un jour que ce militaire s'était enivré et qu'il avait fait du tapage, d'autres soldats le poursuivirent pour le conduire en prison, mais il eut l'idée d'aller se réfugier sous l'Eléphant son pensionnaire, et il s'y endormit presque aussitôt. Alors ce fut en vain que l'on tenta de l'arracher de cet asile : son protecteur le défendit avec courage, et les assaillants furent obligés de battre en retraite.

Pyrrhus avait un Aigle dont l'affection était si vive, qu'après la mort de son maître, il refusa toute nourriture et ne tarda point à mourir aussi.

Un habitant de Bâle avait élevé un Chardonneret qui le récompensait de ses soins par la plus tendre affection. Lorsque cet homme mourut, l'Oiseau se précipita à trois reprises dans le cercueil lorsqu'on allait le fermer, et peu après l'enlèvement de ce cercueil il expira en poussant des cris plaintifs.

Les Perroquets sont extrêmement affectionnés pour ceux qui les soignent.

Le Rouge-Gorge aime la présence de l'homme ; non-seulement il s'apprivoise avec facilité, mais lors même qu'il vit seul dans son buisson, il témoigne une sorte de gaieté à l'approche d'un voyageur et l'accompagne souvent pendant un long trajet.

« Le Moira, dit Buffon, marque à son maître de l'attachement et même de la tendresse : il le caresse avec son bec, lui passe les cheveux brin à brin avec une douceur et une familiarité surprenante, et en même temps il ne peut souffrir les étrangers et les mord avec une sorte de fureur. »

Un M. Valentin avait amené en France un Marabou qu'il avait élevé ; mais ce négociant, obligé de repartir peu après, donna cet Oiseau au jardin du Roi. Quoiqu'il se fût montré fort doux jusqu'à cette époque, cet animal devint alors sauvage et colère avec ses gardiens et aucun visiteur ne pouvait l'approcher. M. Valentin revint au bout de trois années et alla bientôt s'enquérir du sort de son Marabou. Celui-ci vivait encore, et dès qu'il aperçut son ancien maître, il se livra aux transports de la joie la plus vive et lui prodigua les plus tendres caresses.

Le docteur Pierquin rapporte le fait suivant dans son ouvrage sur la folie des animaux. Une dame de Mantes avait un domaine dans les environs de la ville et elle y élevait des Abeilles. Elle prodiguait à sa ruche les soins les plus empressés, et ces insectes lui en témoignaient leur reconnaissance par la plus douce familiarité. Cette dame étant tombée malade dans le mois de mai, s'en vint à la ville et y mourut. Ses Abeilles, guidées par un moteur dont il est bien difficile de se rendre compte, accoururent sur son cercueil et ne l'abandonnèrent qu'au moment de l'inhumation. Une personne témoin de l'arrivée de l'essaim et qui connaissait les habitudes de la défunte alla promptement à la campagne pour s'assurer de la réalité de l'acte qu'elle soupçonnait, et trouva la ruche abandonnée.

Dans l'Affection que les animaux ont pour l'espèce humaine il est aussi un fait curieux à remarquer, c'est la sympathie plus grande qu'un sexe éprouve généralement pour l'autre. Ainsi la femelle se montrera plus caressante, plus dévouée pour l'homme que pour la femme ; le mâle au contraire s'attache plus vivement à la femme qu'à l'homme. Souvent les Taureaux les plus furieux qui n'ont pu être domptés par les hommes et par les Chiens, se laissent conduire par de

jeunes filles dont ils semblent subir la domination avec une sorte de contentement. Par un sentiment analogue, les vaches témoignent fréquemment une haine bien prononcée pour les femmes, et se laissent approcher et traire paisiblement par les hommes.

AGAMI, *Psophia*, Lin.—Premier genre de la famille des Grues. On n'en connaît qu'une seule espèce : *Psophia crepitans*. On le nomme *Agami* à Cayenne, *Caracara* aux Antilles, et *Oiseau Trompette* dans l'Amérique méridionale. Son bec est conique, très-fléchi à la pointe, et la mandibule supérieure dépasse l'inférieure. L'oiseau a la taille d'un Faisan ou d'un Chapon ordinaire, et un extérieur un peu analogue à celui d'une Poule d'eau. Sa tête, son bec, ses mœurs, ses habitudes, le rangeraient parmi les Gallinacés, dont il partage les jeux et les aliments; mais il a les tarses très-allongés, et la jambe recouverte de petites écailles et non de plumes dans sa moitié inférieure, caractère qui le place irrévocablement parmi les Echassiers. Le doigt postérieur est plus élevé que les trois antérieurs (quoique des auteurs récents affirment le contraire) ; les deux externes sont réunis par une petite membrane. La queue est courte et n'excède pas les ailes lorsqu'elles sont fermées. L'Agami a de hauteur totale dix-huit à vingt pouces, et de longueur environ vingt-deux pouces. La tête en entier, ainsi que la gorge et la partie supérieure du cou, sont revêtues d'un duvet court, serré et moelleux au toucher ; toute la partie antérieure de la poitrine offre de vifs reflets irisés, verts, verts dorés, bleus et violets foncés. Les ailes, la partie supérieure du corps, et le dessous du ventre, sont d'un beau noir, qui devient de plus en plus fauve à mesure que l'on s'approche davantage de la queue. Le bas du dos est recouvert d'une plaque grise séparée du noir par une bande d'un fauve éclatant. Les plumes sont effilées, à barbes fines, séparées, longues et soyeuses. Pallas et Vosmaër ont très-bien observé la faculté singulière qu'a cet oiseau de faire entendre un son sourd et profond, qu'on croyait sortir de l'anus. Ils ont reconnu que c'était une erreur. Nous observerons seulement qu'il y a beaucoup d'Oiseaux qui, comme l'Agami, ont la trachée-artère d'abord osseuse et ensuite cartilagineuse, et qu'en général ces Oiseaux ont la voix grave ; mais qu'il y a aussi beaucoup d'Oiseaux qui ont au contraire la trachée-artère d'abord cartilagineuse, et ensuite osseuse à l'entrée de la poitrine, et que ce sont ordinairement ceux-ci qui ont la voix aiguë et perçante.

Mais, à l'égard de la formation du son singulier que rend cet Oiseau, elle peut en effet provenir de la plus grande étendue de son poumon, et des cloisons membraneuses qui le traversent : cependant on doit observer que c'est par un faux préjugé qu'on est porté à croire que tous les sons qu'un animal fait entendre passent par la gorge ou par l'extrémité opposée ; car, quoique le son en général ait besoin de l'air pour véhicule, cependant on entend tous les jours dans le grouillement des intestins, des sons qui ne passent ni par la bouche ni par l'anus, et qui sont cependant très-sensibles à l'oreille. Il n'est donc pas nécessaire même de supposer que l'Agami ouvre un peu le bec, comme le dit M. Vosmaër pour que ce son se fasse entendre ; il suffit qu'il soit produit dans l'intérieur du corps de l'animal pour être entendu au dehors, parce que le son perce à travers les membranes et les chairs, et qu'étant une fois excité au dedans, il est nécessaire qu'il se fasse entendre plus ou moins au dehors. D'ailleurs, ce son sourd que l'Agami fait entendre ne lui est pas particulier : le Hocco rend souvent un son de même nature, et qui est même plus articulé que celui de l'Agami ; il prononce son nom et le fait entendre par syllabe, *co*, *hocco*, *co*, *co*, *co*, d'un ton grave, profond, et bien plus fort que celui de l'Agami. Il n'ouvre pas le bec, en sorte qu'on peut les comparer parfaitement à cet égard ; et comme dans leur conformation intérieure il n'y a rien d'assez sensiblement différent de celle des autres Oiseaux, nous croyons qu'on ne doit regarder ce son que comme une habitude naturelle, commune à un grand nombre d'Oiseaux, mais seulement plus sensible dans l'Agami et le Hocco. Le son grave que font entendre les Coqs d'Inde avant leur cri, le roucoulement des Pigeons, qui s'exécute sans qu'ils ouvrent le bec, sont des sons de même nature; seulement ils se produisent dans une partie plus voisine de la gorge : on voit celle du Pigeon s'enfler et se distendre, au lieu que le son du Hocco et surtout celui de l'Agami sont produits dans une partie plus basse, si éloignée de la gorge, qu'on est tenté de rapporter leur issue à l'ouverture opposée, par le préjugé dont je viens de parler, tandis que ce son intérieur, semblable aux autres sons qui se forment au dedans du corps des animaux, et surtout dans le grouillement des intestins, n'a point d'autre issue que la perméabilité des chairs et de la peau, qui laisse passer le son au dehors du corps. Ces sons doivent moins étonner dans les Oiseaux que dans les animaux quadrupèdes, car les Oiseaux ont plus de facilité de produire ces sons sourds, parce qu'ils ont des poumons et des réservoirs d'air bien plus grands à proportion que les autres animaux; et, comme le corps entier des Oiseaux est plus perméable à l'air, ces sons peuvent aussi sortir et se faire entendre d'une manière plus sensible ; en sorte que cette faculté, au lieu d'être particulière à l'Agami, doit être regardée comme une propriété générale que les Oiseaux exercent plus ou moins, et qui n'a frappé dans l'Agami et le Hocco que par la profondeur du lieu où se produit ce son, au lieu qu'on n'y fait point attention dans les Coqs d'Inde, les Pigeons, et dans d'autres où il se produit plus à l'extérieur, c'est-à-dire dans la poitrine ou dans le voisinage de la gorge.

A l'égard des habitudes de l'Agami, dans l'état de domesticité, voici ce qu'en dit M. Vosmaër : « Quand ces Oiseaux sont en-

tretenus avec propreté, ils se tiennent aussi fort nets, et font souvent passer par leur bec les plumes du corps et des ailes, lorsqu'ils joutent quelquefois entre eux; cela se fait tout en sautant, et avec d'assez forts mouvements et battements d'ailes. La différence du climat et des aliments amortit certainement ici (en Hollande) leur ardeur naturelle pour la propagation, dont ils ne donnent que de très-faibles marques. Leur nourriture ordinaire est du grain, tel que le blé-sarrasin, etc.; mais ils mangent aussi fort volontiers de petits Poissons, de la viande, et du pain. Leur goût pour le Poisson, et leurs jambes passablement longues font assez voir qu'en ceci ils tiennent encore de la nature des Hérons et des Grues, qu'ils sont amis des eaux, et qu'ils appartiennent à la classe des Oiseaux aquatiques. » Nous devons remarquer ici que ce goût pour le Poisson n'est pas une preuve, puisque les Poules en sont aussi friandes que de toute autre nourriture. « Ce que Pistorius nous raconte, continue M. Vosmaër, de la reconnaissance de cet Oiseau, peut faire honte à bien des gens. Cet Oiseau, dit-il, est reconnaissant quand on l'a apprivoisé, et distingue son maître ou bienfaiteur par-dessus tout autre; je l'ai expérimenté moi-même, en ayant élevé un tout jeune. Lorsque le matin j'ouvrais sa cage, cette caressante bête me sautait autour du corps, les deux ailes étendues, trompetant (c'est ainsi que plusieurs croient devoir exprimer ce son) du bec et du derrière, comme si de cette manière il voulait me souhaiter le bonjour. Il ne me faisait pas un accueil moins affectueux quand j'étais sorti et que je revenais au logis: à peine m'apercevait-il de loin, qu'il courait à moi, bien que je fusse même dans un bateau; et, en mettant pied à terre, il me félicitait de mon arrivée par les mêmes compliments; ce qu'il ne faisait qu'à moi seul en particulier, et jamais à d'autres. »

Dans l'état de nature, l'Agami habite les grandes forêts des climats chauds de l'Amérique, et ne s'approche pas des endroits découverts, et encore moins des lieux habités. Il se tient en troupes assez nombreuses, et ne fréquente pas de préférence les marais ni le bord des eaux; car il se trouve souvent sur les montagnes et autres terres élevées. Il marche et court plutôt qu'il ne vole, et sa course est aussi rapide que son vol est pesant; car il ne s'élève jamais que de quelques pieds, pour se reposer à une petite distance sur terre ou sur quelques branches peu élevées. Il se nourrit de fruits sauvages comme les Hoccos, les Marails et autres Gallinacés. Lorsqu'on le surprend, il fuit et court plus souvent qu'il ne vole, et il jette en même temps un cri aigu semblable à celui du Dindon.

Ces Oiseaux grattent à terre au pied des grands arbres pour y creuser la place du dépôt de leurs œufs; car ils ne ramassent rien pour le garnir, et ne font point de nid. Ils pondent des œufs en grand nombre, de dix jusqu'à seize, et ce nombre est proportionné, comme dans tous les Oiseaux, à l'âge de la femelle. Ces œufs sont presque sphériques, plus gros que ceux de nos Poules et peints d'une couleur de vert clair. Les jeunes Agamis conservent leur duvet ou plutôt leurs premières plumes effilées bien plus longtemps que nos Poussins ou nos Perdreaux: on en trouve qui les ont longues de près de deux pouces, en sorte qu'on les prendrait pour des animaux couverts de poil ou de soie jusqu'à cet âge; et ce duvet ou ces soies sont très-serrées, très-fournies, et très-douces au toucher: les vraies plumes ne viennent que quand ils ont pris plus du quart de leur accroissement.

Non-seulement les Agamis s'apprivoisent très-aisément, mais ils s'attachent même à celui qui les soigne, avec autant d'empressement et de fidélité que le Chien. Ils en donnent des marques les moins équivoques: car, si l'on garde un Agami dans la maison, il vient au-devant de son maître, lui fait des caresses, le suit ou le précède, et lui témoigne la joie qu'il a de l'accompagner ou de le revoir; mais aussi, lorsqu'il prend quelqu'un en guignon, il le chasse à coups de bec dans les jambes, et le reconduit quelquefois fort loin, toujours avec les mêmes démonstrations d'humeur ou de colère, qui souvent ne proviennent pas de mauvais traitements ou d'offenses, et qu'on ne peut guère attribuer qu'au caprice de l'Oiseau, déterminé peut-être par la figure déplaisante ou par l'odeur désagréable de certaines personnes. Il ne manque pas aussi d'obéir à la voix de son maître; il vient même auprès de tous ceux qu'il ne hait pas, dès qu'il est appelé. Il aime à recevoir des caresses, et présente surtout la tête et le cou pour les faire gratter; et lorsqu'il est une fois accoutumé à ces complaisances, il en devient importun, et semble exiger qu'on les renouvelle à chaque instant. Il arrive aussi, sans être appelé, toutes les fois qu'on est à table, et il commence par chasser les Chats et les Chiens et se rendre maître de la chambre avant de demander à manger; car il est si confiant et si courageux, qu'il ne fuit jamais, et les Chiens de taille ordinaire sont obligés de lui céder, souvent après un combat long, et dans lequel il sait éviter la dent du Chien en s'élevant en l'air et retombant ensuite sur son ennemi, auquel il cherche à crever les yeux, et qu'il meurtrit à coups de becs et d'ongles. Lorsqu'une fois il s'est rendu vainqueur, il poursuit son ennemi avec un acharnement singulier, et finirait par le faire périr si on ne les séparait. Enfin il prend dans le commerce de l'homme presque autant d'instinct relatif que le Chien, et l'on nous a même assuré qu'on pouvait apprendre à l'Agami à garder et conduire un troupeau de Moutons. Il paraît encore qu'il est jaloux contre tous ceux qui peuvent partager les caresses de son maître; car souvent, lorsqu'il vient autour de la table, il donne de violents coups de bec contre les jambes nues des nègres ou des autres domestiques, quand ils approchent de la personne de son maître.

AGNEAU D'ISRAEL. *Voy.* DAMAN.

AGOUTI (nom indien), *Cavia*. — Genre de Mammifères, l'analogue de notre Lièvre et de notre Lapin dans le nouveau continent. Cependant cet animal ne leur ressemble que par de petits caractères, et il en diffère essentiellement par les habitudes naturelles. Il a la rudesse de poil et le grognement du Cochon; il a aussi sa gourmandise; il mange de tout avec voracité; et lorsqu'il est rassasié, rempli, il cache, comme le Renard, en différents endroits ce qui lui reste d'aliments pour le trouver au besoin. Il se plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve. Lorsqu'on l'irrite, son poil se hérisse sur la croupe, et il frappe fortement la terre de ses pieds de derrière; il mord cruellement. Il ne se creuse pas un trou comme le Lapin, ni ne se tient pas sur terre à découvert comme le Lièvre : il habite ordinairement dans le creux des arbres et dans les souches pourries. Les fruits, les patates, le manioc, sont la nourriture ordinaire de ceux qui demeurent autour des habitations; les feuilles et les racines des plantes et des arbrisseaux sont les aliments des autres qui demeurent dans les bois et les savanes. L'Agouti se sert, comme l'Ecureuil, de ses pieds de devant pour saisir et porter à sa gueule. Il court d'une très-grande vitesse en plaine et en montant; mais comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derrière, il ferait la culbute s'il ne ralentissait sa course en descendant. Il a la vue bonne et l'ouïe très-fine. Lorsqu'on le pipe, il s'arrête pour écouter. La chair de ceux qui sont gras et bien nourris n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'elle ait un petit goût sauvage et qu'elle soit un peu dure. On échaude l'Agouti comme le Cochon de lait, et on l'apprête de même. On le chasse avec des Chiens; lorsqu'on peut le faire entrer dans des cannes de sucre coupées, il est bientôt rendu, parce qu'il y a ordinairement dans ces terrains de la paille et des feuilles de cannes d'un pied d'épaisseur, et qu'à chaque saut qu'il fait il enfonce dans cette litière, en sorte qu'un homme peut souvent l'atteindre et le tuer avec un bâton. Ordinairement il s'enfuit d'abord très-vite devant les Chiens, et gagne ensuite sa retraite, où il se tapit et demeure obstinément caché : le chasseur, pour l'obliger à en sortir, la remplit de fumée; l'animal, à demi suffoqué, jette des cris douloureux et plaintifs et ne paraît qu'à toute extrémité. Son cri, qu'il répète souvent lorsqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite est semblable à celui d'un petit Cochon. Pris jeune, il s'apprivoise aisément; il reste à la maison, en sort seul, et revient de lui-même. Ces animaux demeurent ordinairement dans les bois, dans les haies. Les femelles y cherchent un endroit fourré pour y préparer un lit à leurs petits; elles font ce lit avec des feuilles et du foin. Elles produisent deux ou trois fois par an; chaque portée n'est, dit-on, que de deux : elles transportent leurs petits, comme les Chattes, deux ou trois jours après leur naissance; elles les portent dans des troncs d'arbres où elles ne les allaitent que pendant peu de temps; les jeunes Agoutis sont bientôt en état de suivre leur mère et de chercher à vivre. Ainsi le temps de l'accroissement de ces animaux est assez court, et par conséquent leur vie n'est pas bien longue.

Il paraît que l'Agouti est un animal particulier à l'Amérique; il ne se trouve pas dans l'ancien continent : il semble être originaire des parties méridionales de ce nouveau monde; on le trouve communément au Brésil, à la Guiane, à Saint-Domingue et dans toutes les îles. Il a besoin d'un climat chaud pour subsister et se multiplier; il peut cependant vivre en France, pourvu qu'on le tienne à l'abri du froid dans un lieu sec et chaud, surtout pendant l'hiver : aussi n'habite-t-il en Amérique que les contrées méridionales, et il ne s'est pas répandu dans les pays froids et tempérés. Aux Iles, il n'y a qu'une espèce d'Agouti, qui est celui que nous décrivons; mais à Cayenne, dans la terre ferme de la Guiane, et au Brésil, on assure qu'il y en a de deux espèces, et que cette seconde espèce, qu'on appelle *Agouchi*, est constamment plus petite que la première.

Les Agoutis s'apprivoisent aisément et mangent à peu près de tout; devenus domestiques, ils ne vont pas courir loin, et reviennent à la maison volontiers; cependant ils conservent un peu de leur humeur sauvage. En général, ils restent dans leurs trous pendant la nuit, à moins qu'il ne fasse clair de lune; mais ils courent pendant la plus grande partie du jour, et il y a de certaines contrées, comme vers l'embouchure du fleuve des Amazones, où ces animaux sont si nombreux, qu'on les rencontre fréquemment par vingtaines.

AI, *Acheus Ai*, F. Cuv.; *Bradypus tridactylus*, Lin.; le *Paresseux* des voyageurs. — Genre de Mammifères de l'ordre des Edentés et de la famille des Tardigrades.

Cet animal extraordinaire est de la grandeur d'un Chat; son front est saillant, comme tronqué en avant; son pelage, grossier et ressemblant à du foin sec, est d'un gris brunâtre, souvent tacheté de blanc sur le dos, où règne le plus ordinairement une large tache jaune ou orangée, traversée par une ligne noire longitudinale. Il y a plusieurs variétés remarquables, dont l'une, l'*Aï à collier*, est regardée par Temminck comme espèce; les autres sont : l'*Aï dos brûlé*, l'*Aï à face jaune*, l'*Aï à collier noir*, et l'*Aï gris cendré*.

Cet animal a été pour presque tous les naturalistes, sans en excepter Buffon et Georges Cuvier, un sujet d'erreur la plus complète, parce que, malgré leur excellente critique, ils se sont laissé influencer par les contes absurdes des anciens voyageurs, et peut-être aussi par des opinions préconçues. Ecoutons d'abord Buffon : « Nous disons, pour revenir à nos deux animaux (l'Aï et l'Unau), qu'autant la nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les

Singes, autant elle est lente, contrainte, et resserrée dans ces Paresseux; et c'est moins paresse que misère, c'est défaut, c'est dénûment, c'est vice dans la conformation; point de dents incisives ni canines; les yeux obscurs et couverts, la mâchoire aussi lourde qu'épaisse, le poil plat et semblable à de l'herbe séchée, les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées et encore plus mal terminées; point d'assiette de pieds, point de pouces, point de doigts séparément mobiles; mais deux ou trois ongles excessivement longs, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, et nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper; la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle résultant de cette conformation bizarre et négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite : confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés, prisonniers au milieu de l'espace; ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure, grimpant avec peine, se traînant avec douleur, une voix plaintive et par accents entrecoupés, qu'ils n'osent élever que la nuit : tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par défaut, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui, ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, et ont été ensuite effacés de la liste des êtres. » Pour achever ce triste portrait, Buffon ne manque pas de répéter que ces animaux, après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, se laissent tomber au risque de se briser les os, etc., etc. Enfin il ajoute que « ce sont peut-être les seuls que la nature ait maltraités, les seuls qui nous offrent l'image de la misère innée. »

Cuvier, imbu de toutes ces idées, mais plus anatomiste que Buffon, après nous avoir dit que la nature, en créant ces animaux, semble avoir voulu s'amuser à produire quelque chose d'imparfait et de grotesque, cherche à trouver la cause de ces misères prétendues dans leur organisation. « Leurs doigts sont réunis ensemble par la peau, dit-il, et ne se marquent au dehors que par d'énormes ongles comprimés et crochus, toujours fléchis vers le dedans de la main ou la plante du pied. Leurs pieds de derrière sont articulés obliquement sur la jambe, et n'appuient que par le bord externe; les phalanges de leurs doigts sont articulées par des gynglymes serrés, et les premières se soudent, à un certain âge, aux os du métacarpe et du métatarse; ceux-ci finissent par se souder ensemble faute d'usage. A cette incommodité dans l'organisation des extrémités s'en joint une non moins grande dans leur proportion. Leurs bras et leurs avant-bras sont beaucoup plus longs que leurs cuisses et leurs jambes, en sorte que, quand ils marchent, ils sont obligés de se traîner sur leurs coudes. Leur bassin est si large et leurs cuisses tellement dirigées sur le côté, qu'ils ne peuvent rapprocher les genoux. Leur démarche est l'effet naturel d'une structure aussi disproportionnée. Ils se tiennent sur les arbres et n'en quittent un qu'après l'avoir dépouillé de ses feuilles, tant il leur est pénible d'en gagner un autre; on assure même qu'ils se laissent tomber de leur branche pour s'éviter le travail d'en descendre. »

Nous allons maintenant faire l'histoire vraie de l'Aï, et ce sera une réfutation complète de tout ce qu'ont avancé les célèbres naturalistes que je viens de citer.

L'Aï est très-commun au Brésil, à Cayenne, à la Nouvelle-Espagne, et généralement dans toute l'Amérique intertropicale. Il habite exclusivement sur les arbres, dans les forêts composées d'Ambaïba (*Cecropia peltata*), dont les feuilles font sa principale et peut-être son unique nourriture. Il parcourt les forêts en passant d'un arbre à l'autre par les branches; il sait parfaitement profiter pour cela du vent, qui en les agitant met leurs rameaux en contact, et il saisit avec beaucoup d'agilité ce moment. Jamais, si ce n'est par force ou par accident, cet animal ne descend à terre, où il n'a rien à faire; il lui serait donc tout à fait inutile de pouvoir y marcher; aussi la Nature lui a-t-elle refusé cette faculté, comme elle l'a refusée aux Orangs et à quelques autres Singes éminemment grimpeurs, et devant passer ainsi que lui toute leur vie sur les arbres. Et pourtant c'est sur des individus arrachés à leurs forêts, à leurs habitudes, placés sur la terre plate, que les naturalistes ont décidé que l'Aï était d'une lenteur excessive, et qu'il lui fallait une heure pour parcourir la distance de deux mètres, ce qui est d'ailleurs une grande exagération. L'Aï, sur la terre, est en effet obligé de se traîner avec peine sur ses coudes, à cause de la longueur de ses jambes antérieures, mais cela n'empêche pas qu'il ne grimpe sur les arbres, sinon avec une grande agilité, du moins avec une extrême facilité. MM. Quoy et Gaimard ont eu vivants pendant quelques jours, sur le vaisseau l'*Uranie*, deux de ces animaux, et ils ont observé qu'il faut beaucoup rabattre de la lenteur qu'on leur attribue. « Tout l'équipage a vu l'Aï monter en vingt-cinq minutes du gaillard d'arrière au haut du grand mât; il parvint successivement, en moins de deux heures, au sommet de tous les mâts; en allant de l'un à l'autre par les étais. Une autre fois, étant descendu par l'échelle du gaillard d'arrière et touchant l'eau par une de ses pattes, il s'y laissa volontairement tomber, et nagea aisément, la tête élevée. » Nous remarquerons en outre que cet animal est tout à fait nocturne, qu'il ne jouit de tout le développement de ses facultés que la nuit, et que ces observations ont été faites pendant le jour. Sur la

terre, pendant l'obscurité, il marche de la même manière que les Chauves-Souris, et d'un mouvement assez vif.

Cherchons si son organisation est aussi malheureuse qu'on le dit, quand on la considère dans ses rapports avec les habitudes de l'animal; nous verrons qu'au contraire, loin d'être un mal pour lui, cette organisation, qui paraît si informe et si bizarre, est un bienfait de la Nature. L'Aï ne se tient pas sur les branches ainsi que le font les Singes et les Ecureuils, mais par-dessous, et le corps suspendu par les quatre pattes. Qu'il marche, qu'il mange, qu'il dorme, il ne quitte jamais cette attitude, qui pour ces animaux est celle du repos, à cause de l'extrême prédominance que leurs muscles fléchisseurs ont sur les extenseurs. Leurs gros ongles arqués, embrassant toute l'extrémité des doigts et naturellement recourbés vers la paume de la main, les phalanges de leurs doigts soudées au métacarpe et au métatarse, ceux-ci qui s'ossifient de manière à ne former à un certain âge qu'une seule pièce, tout cela leur donne une puissance d'accrochement, si je puis me servir de cette expression, qui rend pour eux fort commode une position intolérable pour tout autre animal. Leurs jambes, écartées par l'énorme largeur de leur bassin ou quelquefois par de longues clavicules, leur permet d'embrasser les grosses branches sans la moindre fatigue; la paume des mains et des pieds, articulés obliquement, leur permet de poser les pattes à plat sur les côtés des branches qu'il embrassent; leur cou, composé de neuf vertèbres (ce qui est unique parmi les Mammifères), leur permet d'allonger la tête, de la tourner dans tous les sens pour saisir les feuilles sur les rameaux à distance; l'axe de la tête étant le même que celui de la colonne vertébrale, la bouche regarde en haut quand l'animal est debout, ce qui dispense les Aïs, lorsqu'ils sont suspendus, de relever la tête par un effort musculaire soutenu; ils broient les feuilles avec des dents parfaitement adaptées à cet usage; leurs poils, plats et grossiers, ressemblant par la forme et la couleur à de l'herbe desséchée ou de la mousse, les dérobent à la vue des animaux carnassiers et des Oiseaux de proie qui pourraient les attaquer. En cas de chute, ils ont une force de vitalité cent fois plus considérable qu'un Chat; et tout cela ils le doivent à une organisation que G. Cuvier appelle imparfaite et grotesque, et Buffon, misérable, faute, par ces naturalistes, d'avoir connu les habitudes et les besoins de ces singuliers animaux. S'il m'était permis, dans un ouvrage du genre de celui-ci, d'entrer dans de plus grands détails anatomiques, on verrait qu'il n'est pas une de leurs prétendues imperfections qui ne soit une preuve irrécusable de la haute sagesse qui a présidé à la création.

L'Aï, qui jusqu'à ce jour n'a été étudié que dans des lieux et des circonstances pour lesquels la Nature ne l'a point créé, vit au fond des plus sombres forêts, où la hache de l'homme n'a point encore établi de clairière; il est doux, tout à fait inoffensif, et paraît peu intelligent, par la raison qu'il a peu de besoins; solitaire sur l'arbre qui le nourrit, il y passe une partie de sa vie, et ne pense à le quitter que lorsqu'il en a dévoré toutes les feuilles. « Il marche d'un bon pas, dit le voyageur anglais Watterton, et si, comme moi, vous l'aviez vu passer d'un arbre à l'autre, vous ne seriez plus tenté de lui donner injustement la qualification de Paresseux. » S'il ne peut passer sur un autre arbre au moyen de l'entrecroisement des branches, il ne se laisse pas tomber, comme on l'a dit, mais il en descend fort bien, en quelques minutes, et se traîne sur la terre aussi vite qu'il le peut pour en regagner un autre. Si on le surprend dans ce moment, il s'arrête, et cherche à se défendre comme il le peut; pour cela il s'assied sur son derrière et joue des bras de devant, l'un après l'autre, absolument comme un aveugle qui chercherait à enlacer de son bras un objet qu'il ne verrait pas, ou plutôt comme une mécanique. S'il parvient à saisir le bâton dont on le frappe, ou tout autre objet, il le serre contre sa poitrine avec une telle force, qu'il est fort difficile de le lui arracher, et il ne le lâche qu'en mourant. Dans la joie comme dans la douleur, il fait entendre le cri a-ï qui lui a valu son nom, mais il reste silencieux tant qu'il n'est pas agité par une passion. La femelle ne fait qu'un petit, qu'elle soigne avec la plus grande tendresse. Elle met bas non pas sur terre, mais sur un lit de mousse qu'elle établit à la bifurcation de deux ou trois grosses branches. Au bout de quelques jours les ongles du petit se sont assez raffermis pour qu'il puisse s'accrocher au dos de sa mère, où il est suspendu, comme elle l'est elle-même aux branches qu'elle parcourt. Ces animaux ont la vie extraordinairement dure, et on ne parvient à les faire tomber de l'arbre où ils s'accrochent qu'après leur avoir tiré plusieurs coups de fusil. Ils remuent encore pendant plus d'une heure après qu'on leur a arraché le cœur et les entrailles. « Le voyageur de Lalande, dit Desmoulins, aidé de son domestique, a inutilement essayé pendant une demi-heure d'étrangler un Aï avec une corde grosse comme le doigt; l'animal ne cessait d'étendre et de ramener ses bras en crochets sur la poitrine par intervalles, ce qu'il fit encore plusieurs heures au fond d'un tonneau d'alcool, où on le tint ensuite submergé. »

Ces animaux, pris jeunes, s'apprivoisent aisément, mais sans jamais s'attacher. On les nourrit de pain et de lait, et de quelques espèces de feuilles que l'expérience apprend à connaître. Ils ne boivent jamais, et se reculent même de l'eau qu'on leur présente avec un dégoût très-marqué. Transportés dans nos climats, ils ne vivent pas longtemps, parce qu'ils craignent excessivement le froid et l'humidité.

L'Unau (*Bradypus didactylus*, Lin., Desm. L'*Unau* de Buff. et G. Cuv.) est de moitié

plus grand que l'Aï, auquel, du reste, il ressemble beaucoup; sa face est oblique; son pelage est d'un gris brun uniforme, qui prend quelquefois une teinte roussâtre. Il habite les mêmes contrées que l'Aï, et lui ressemble tellement en tout, que faire l'histoire de l'un c'est faire l'histoire de l'autre.

AIGLE, *Aquila*. — L'art de la fauconnerie, maintenant oublié parmi nous malgré l'éclat dont il brilla pendant tant de siècles, avait partagé les Oiseaux de proie diurnes en deux grandes familles, les *Nobles* et les *Ignobles*. Dans la première se trouvaient classées les espèces à la fois les mieux armées, les plus courageuses et les plus dociles, et dans la seconde avaient été groupés pêle-mêle tous ces fiers tyrans de l'air qui n'avaient répondu que par une indocilité farouche aux efforts constants que l'on avait faits pour les courber sous le joug, avec les espèces que leur faiblesse et leur indocilité rendaient également méprisables et inutiles. Cependant, par un hasard assez bizarre, lorsque la science est venue apporter dans la classification des êtres un examen raisonné et approfondi des rapports naturels qui les unissent entre eux, elle s'est vue forcée de respecter une division aussi peu rationnelle; elle a trouvé dans les deux familles ainsi distribuées des caractères distinctifs profonds, marqués, et d'une importance réelle aux yeux du véritable naturaliste.

A la seconde famille, qui est de beaucoup la plus nombreuse, appartient le genre AIGLE, qui se fait parfaitement reconnaître par son bec, sans dentelure, et droit à sa base jusque près de l'extrémité, où il prend tout à coup une courbure considérable; vers le milieu se trouve un feston à peine sensible, il est d'un bleu verdâtre et recouvert d'une cire jaune dans laquelle sont percées les narines. Si on compare ces Oiseaux aux *Nobles*. (*Voy.* FAUCON GERFAUT), on les trouvera moins bien armés, et de proportions bien moins parfaites dans les organes relatifs au vol. Leurs ailes semblent tronquées obliquement, les premières plumes étant beaucoup plus courtes que la quatrième, qui dépasse toutes les autres. Toutefois les muscles sont forts et solidement fixés au sternum; et souvent la puissance de leur vol emporte ces fiers habitants des airs loin de la portée de notre vue. Eux, au contraire, de ces régions élevées, plongeant sur la terre un regard perçant et assuré, y découvrent sans peine le Lièvre qui broute heureux et tranquille, ou l'Agneau qui s'écarte, ou le Reptile qui s'étend au soleil, et de ces hauteurs immenses ils tombent avec la rapidité de la pierre que lance la fronde, saisissent leur proie, l'égorgent et la dépècent. Du reste, qu'on ne les accuse point d'une cruauté inutile : pour eux cette barbarie est un besoin, car la Nature en les créant les voulut carnassiers. Elle leur donna des jambes peu faites pour la marche, des serres et un bec destinés à saisir et à déchirer, un estomac membraneux et impropre à broyer des graines, des intestins courts et un énorme jabot dans lequel ils engloutissent de la nourriture pour plusieurs jours, sujets qu'ils sont à des voyages lointains et aventureux qui souvent les exposent à des jeûnes de plusieurs semaines.

Les espèces qui appartiennent à ce genre sont assez nombreuses pour qu'il ait fallu le subdiviser, et Cuvier compte jusqu'à huit tribus d'Aigles; savoir :

Les Aigles proprement dits. A. Pêcheurs (*Voy.* PYGARGUE), Balbuzards, Circaétes, Caracaras, Harpies, Aigles Autours, Cymindis. *Voy.* ces mots.

AIGLES proprement dits. — Ils sont caractérisés par leurs tarses, emplumés jusqu'à la base des doigts; leurs ailes aussi longues que la queue. On en compte quatre espèces : *l'Aigle Commun*, *l'Aigle Impérial*, *l'Aigle Criard et l'Aigle Botté*.

AIGLE COMMUN. — Par ce nom nous désignons l'Aigle Royal ou Grand Aigle des anciens, dont leur *Aigle Commun* n'est qu'une variété du jeune âge, qui doit presque exclusivement à ses couleurs plus claires d'avoir été regardé comme une espèce à part; Buffon et Cuvier eux-mêmes y ont été trompés.

On trouve cette espèce en Grèce; en France, dans les montagnes du Bugey; en Allemagne, dans les montagnes de Silésie, dans les forêts de Dantzick; dans les monts Carpathiens, dans les Pyrénées, et dans les montagnes d'Irlande. On le trouve aussi dans l'Asie mineure et en Perse; car les anciens Perses avaient, avant les Romains, pris l'Aigle pour leur enseigne de guerre : et c'était ce grand Aigle, cet Aigle doré, *aquila fulva*, qui était dédié à Jupiter. On voit aussi par le témoignage des voyageurs qu'on le trouve en Arabie, en Mauritanie, et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie jusqu'en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu près de même en Europe; car cette espèce, qui est partout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, et on ne la trouve plus dans celles de notre nord au delà du 55e degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoique l'on y trouve l'Aigle commun. Le Grand Aigle paraît donc être demeuré dans les pays tempérés et chauds de l'ancien continent, comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, et qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'Aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le Lion : la force, et par conséquent l'empire sur les autres Oiseaux, comme le Lion sur les Quadrupèdes : la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la Corneille ou de la Pie, que l'Aigle se détermine à les punir de mort. D'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même : la tempé-

rance : il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le Lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres (13). Il est encore solitaire comme le Lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres Oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'Aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de Lions dans la même partie de forêt. Ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'Aigle a de plus les yeux étincelants et à peu près de la même couleur que ceux du Lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune Aigle de cette espèce ; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Nous voyons par le témoignage des auteurs qu'anciennement on s'en servait en Orient pour la chasse du vol ; mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries ; il est trop lourd pour qu'on puisse sans grande fatigue le porter sur le poing ; jamais assez privé, assez doux, assez sûr, pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses moments de colère à son maître. Il a le bec et les ongles crochus et formidables; sa figure répond à son naturel. Indépendamment de ses armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes, l'attitude fière et droite, les mouvements brusques, et le vol très-rapide. C'est de tous les Oiseaux celui qui s'élève le plus haut ; et c'est pour cette raison que les anciens ont appelé l'Aigle l'*Oiseau céleste*, et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du Vautour : il ne chasse donc qu'à vue; et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lorsqu'il est chargé. Il emporte aisément les Oies, les Grues; il enlève aussi les Lièvres, et même les petits Agneaux, les Chevreaux; et lorsqu'il attaque les Faons et les Veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son aire; c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat, et non pas creux comme celui de la plupart des autres Oiseaux : il le place ordinairement entre deux rochers, dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'Aigle pendant toute sa vie. C'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, et assez solide pour durer longtemps. Il est construit à peu près comme un plancher, avec de petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts, et traversés par des branches souples, recouvertes de plusieurs lits de jonc et de bruyères. Ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds, et assez ferme non-seulement pour soutenir l'Aigle, sa femelle, et ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres. Il n'est point couvert par le haut, et n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire; elle n'en pond que deux ou trois, qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours : mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, et il est rare de trouver trois Aiglons dans un nid ; ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que, dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus faible ou le plus vorace de ses petits. La disette seule peut produire ce sentiment dénaturé : les père et mère, n'ayant pas assez pour eux-mêmes, cherchent à réduire leur famille ; et dès que les petits commencent à être assez forts pour voler et se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin, sans leur permettre de jamais revenir.

Dans l'état de nature, l'Aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits, Comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des Oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance et à celle de sa femelle ; mais, dans tous les autres temps de l'année, le mâle et la femelle paraissent s'entendre pour la chasse; on les voit presque toujours ensemble, ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitants des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage. Ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande, qu'on les perd de vue ; et, malgré ce grand éloignement, leur voix se fait encore entendre très-distinctement, et leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit Chien. Malgré sa grande voracité, l'Aigle peut se passer longtemps de nourriture, surtout dans l'état de captivité, lorsqu'il ne fait point d'exercice.

Quoique les Aigles en général aiment les lieux déserts et les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, et dans les îles qui ne sont pas

(13) Nous suivons ici l'opinion commune, et particulièrement celle de Buffon, mais en réalité ces oiseaux ont une réputation de noblesse et de générosité qu'ils sont loin de mériter. Pressés par la faim, ils se repaissent de charognes, et, s'ils n'attaquent pas d'ordinaire les petits Oiseaux, c'est qu'ils leur échappent facilement au milieu des buissons et n'offrent pas à leur voracité un assez riche butin.

d'une grande étendue ; ils habitent la terre ferme dans les deux continents, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avaient remarqué qu'on n'avait jamais vu d'Aigles dans l'île de Rhodes ; ils regardèrent comme un prodige que, dans le temps où l'empereur Tibère se trouva dans cette île, un Aigle vint se poser sur le toit de la maison où il était logé. Les Aigles ne font en effet que passer dans les îles sans s'y habituer, sans y faire leur ponte ; et lorsque les voyageurs ont parlé d'Aigles dont on trouve les nids sur le bord des eaux et dans les îles, ce ne sont pas les Aigles dont nous venons de parler, mais les Balbuzards et les Orfraies, qu'on appelle communément *Aigles de mer*, qui sont des Oiseaux d'un naturel différent, et qui vivent plutôt de poisson que de gibier.

L'Aigle impérial est un peu moins grand que l'espèce précédente, dont il se distingue par les ailes, au moins aussi longues que la queue; par la forme carrée de celle-ci, et par quelques autres caractères organiques, ainsi que par la nuance de son plumage. Son cri est sonore, tandis que celui de l'Aigle commun est un son rauque et faible ; il a le corps plus trapu, et il paraît être aussi plus redoutable. Il se nourrit non-seulement de gros Oiseaux, de Renards, et d'autres Mammifères de moyenne taille, mais aussi de Chevreuils et de Daims. Il habite les hautes montagnes du midi de l'Europe, l'Egypte, etc.; et c'est à lui que se rapportent les récits exagérés que les anciens faisaient de la force, du courage, et de la magnanimité de leur Aigle doré.

Une troisième espèce d'un tiers plus petite que les précédentes est commune dans les Apennins et les autres montagnes du midi de l'Europe ; c'est le petit Aigle, appelé aussi *Aigle Tacheté* et *Aigle Criard;* ce dernier nom lui vient des cris plaintifs qu'il pousse continuellement. Sa nourriture consiste principalement en Lièvres, Lapins, Mulots, Chauves-Souris, Canards, et gros Insectes. Il niche sur de grands arbres, et peut être dressé à la chasse; mais on assure que, loin d'avoir le courage des autres Aigles, il se laisse poursuivre et vaincre par l'Epervier.

De tous les Aigles de l'Afrique méridionale observés par notre célèbre naturaliste Levaillant, le plus remarquable est le Griffart, *Falco bellicosus* de Daudin. Sa taille est égale à celle de l'Aigle royal ; sa tête est plus ronde, son bec plus faible et moins convexe, mais ses griffes sont plus puissantes et ses membres plus musculeux. Il a huit pieds et demi d'envergure, les plumes de sa nuque forment par derrière une espèce de petite huppe pendante ; la queue a ses pennes égales ; le dessous du corps, depuis la gorge jusqu'à la queue, y compris les jambes, est d'un beau blanc ; le dessus de la tête, le derrière et les côtés du cou sont couverts de plumes blanches à leur origine et d'un gris brun vers la pointe. Le blanc s'aperçoit autant que le brun vers les joues et dans quelques endroits du cou, ce qui forme une espèce de tigré fort agréable ; le dos et les couvertures de la queue sont brunâtres ainsi que le manteau, mais chaque plume est bordée d'une teinte plus claire que le fond. Les rémiges primaires sont noires, les secondaires sont rayées transversalement de blanc et de noirâtre, les pennes scapulaires sont bordées de blanc à leur pointe, et la queue est rayée comme les rémiges secondaires. Le courage du Griffart égale sa force : il fait une guerre terrible aux Gazelles et aux Lièvres. On le voit leur donner la chasse, les jambes pendantes et les serres ouvertes ; quelquefois il s'élève si haut, qu'on entend, sans voir l'Oiseau, son cri tantôt aigu et perçant, tantôt rauque et lugubre. Il exclut impérieusement de son domaine les grands Oiseaux de rapine, dont la concurrence pourrait diminuer ses ressources : malgré cette précaution, il lui faut souvent défendre sa proie contre les attaques des Corbeaux et des Vautours, qui se réunissent par bandes nombreuses pour la lui arracher ; mais sa contenance fière suffit ordinairement pour les tenir à l'écart. Cet Aigle construit son aire sur les hauts arbres ; le mâle et la femelle y travaillent de concert ; ce n'est pas un nid creux, c'est une sorte de plancher assez solide pour supporter le poids d'un homme. Il se compose d'abord de fortes perches placées en croix les unes sur les autres, entrelacées de branches flexibles et surmontées d'une couche de menu bois, de mousse et de bruyères : ce deuxième plancher est recouvert de bûchettes de bois sec, sur lesquelles sont déposés les œufs. A défaut d'arbre, le nid est placé sur des rochers presque inaccessibles, et alors la base du nid n'est plus formée de perches entre-croisées, qui seraient inutiles : mais dans tous les cas c'est sur une couche nue de bûchettes que reposent les œufs. Il y en a deux, de couleur blanche et de forme presque sphérique. Pendant que la femelle les couve, le mâle pourvoit aux besoins de sa compagne, et quand les petits viennent d'éclore, la mère restant auprès d'eux, le père va chercher de la pâture pour sa famille. Mais bientôt les Aiglons deviennent si voraces, qu'il faut que les parents aillent tous deux à la provision, et il arrive souvent que de petits Mammifères carnassiers profitent de cette absence pour rendre visite aux jeunes Oiseaux, visite dont le résultat est la disparition de l'un d'eux. Souvent aussi, quand l'aire est sur un arbre, les Hottentots y grimpent, non pour nuire aux petits, mais pour dérober une partie du butin qu'on leur a apporté ; ce larcin se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les petits n'aient plus besoin de leurs parents, qui ont été de la sorte, pendant un certain temps, les pourvoyeurs de leur famille et d'une famille étrangère.

Il y a dans l'Amérique septentrionale un Aigle presque aussi grand que l'Aigle commun, qui paraît même quelquefois dans le

nord de l'Europe, c'est l'Aigle a tête blanche. *Falco leucocephalus*, de Linné; il a dans sa jeunesse, le corps et la tête brun cendré; mais il ne faut pas le confondre avec le vieux Pigargue, dont la tête blanchit par l'âge; son plumage est d'un brun foncé uniforme; la tête et la queue sont blanches, et le bec jaunâtre. C'est le Faucon à tête blanche qui est représenté sur l'étendard des Etats-Unis d'Amérique. Nul Oiseau ne possède un vol plus puissant, nul n'a plus de force, d'adresse et de courage; mais son caractère est féroce et tyrannique; Franklin n'approuvait pas le choix que ses compatriotes avaient fait de l'Aigle à tête blanche pour leur blason national. « Un brigand ailé, disait-il, qui profite de ses avantages pour ravir aux Oiseaux plus faibles que lui le butin qu'ils ont conquis, n'est pas digne de représenter l'indépendance loyale et généreuse du peuple américain. »

« Voulez-vous, dit l'illustre Audubon, connaître les mœurs de l'Aigle à tête blanche? permettez-moi de vous transporter sur le Mississipi, vers la fin de l'automne, au moment où des milliers d'Oiseaux fuient le Nord et se rapprochent du soleil. Laissez votre barque effleurer les eaux du grand fleuve. Quand vous verrez deux arbres dont la cime dépasse toutes les autres cimes s'élever en face l'un de l'autre, sur les deux bords du fleuve, levez les yeux : l'Aigle est là, perché sur le faîte de l'un des arbres; son œil étincelle et roule dans son orbite comme un globe de feu. Il contemple attentivement la vaste étendue des eaux; souvent son regard se détourne et s'abaisse sur le sol; il observe, il attend; tous les bruits sont écoutés, recueillis par son oreille vigilante : le Daim qui effleure à peine le feuillage ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé, sa compagne est en sentinelle : de moment en moment, son cri semble exhorter le mâle à la patience. Il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps et par un glapissement aigre et strident, qui ressemble au rire d'un maniaque; puis il se redresse, immobile et silencieux comme une statue. Les Canards, les Poules d'eau, les Outardes passent au-dessous de lui en bataillons serrés que le cours du fleuve emporte vers le Sud : proies que l'Aigle dédaigne et que ce mépris sauve de la mort. Enfin, un son lointain, que le vent fait voler sur le courant, arrive à l'ouïe des deux époux : ce bruit a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre : c'est la voix du Cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes : tout le corps de l'Aigle frémit; deux ou trois coups de bec dont il frappe rapidement son plumage le préparent à son expédition. Il va partir.

« Le Cygne vient comme un vaisseau flottant dans l'air, son col de neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le battement précipité de ses ailes suffit à peine à soutenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se reploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'Aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file. Le Cygne a vu son bourreau; il abaisse son col, décrit un demi-cercle et manœuvre, dans l'agonie de sa terreur, pour échapper à la mort. Une seule chance de salut lui reste, c'est de plonger dans le courant; mais l'Aigle a prévu ce stratagème : il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans cesse au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre ou sous les ailes. Cette habile tactique, que l'homme envierait à l'Oiseau, ne manque jamais d'atteindre son but. Le Cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de salut; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve : un coup des serres de l'Aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage.

« Tant de prudence, d'activité, d'adresse, ont achevé la conquête : vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'Aigle; il danse sur le cadavre; il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du Cygne mourant; il bat des ailes, il hurle de joie; les dernières convulsions de l'Oiseau semblent l'enivrer; il lève sa tête chauve vers le ciel, et ses yeux se colorent d'un pourpre enflammé. Sa femelle vient le rejoindre. Tous deux ils retournent le Cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang chaud qui en jaillit. »

N'est-ce pas là un drame tout entier, avec son exposition attachante, son trouble croissant et ses péripéties imprévues? N'y avez-vous pas trouvé *terreur et pitié*, comme dans la véritable tragédie? Rapprochez de cette magnifique peinture de mœurs les plus belles pages de Buffon, et vous verrez la différence qui sépare le naturaliste sédentaire du naturaliste voyageur... Loin de nous l'ingrate pensée d'affaiblir l'admiration qu'inspire l'immortel écrivain qui fut l'un des plus actifs bienfaiteurs de ce jardin, que la France comptera toujours avec orgueil parmi ses gloires scientifiques et littéraires! En comparant deux hommes si éminents, nous voulons seulement faire sentir combien un esprit simple et exact, qui a étudié de près la nature, a d'avantages sur le génie le plus brillant qui n'a pu l'observer que dans une ménagerie ou dans un jardin. L'amour passionné de l'histoire naturelle, voilà tout le secret du talent descriptif d'Audubon, et l'observation attentive des faits a suffi pour donner à ses tableaux une chaleur et un coloris que l'écrivain le plus habile ne saurait trouver dans la poudre du cabinet.

L'Aigle chauve, *H. leucocephalus*, selon Hutchins, arrive vers le mois de mai dans la baie d'Hudson, bâtit sur les arbres les plus élevés, généralement des pins ou des cyprès, son nid, fait avec des bâtons, de l'herbe, du gazon, et d'autres débris. Ce nid est d'une grande dimension; il le conserve d'une sai-

son à l'autre, et même pendant plusieurs années.

Ceux qui ont été observés par M. Abbal en Géorgie bâtissent un nid vaste et compact, quelquefois sur un grand cyprès, d'autres fois sur un rocher; mais la meilleure description que nous possédions en ce genre est celle de Wilson et d'Ord, elle se trouve dans l'*Ornithologie américaine*.

« C'était au mois de mai, dit Wilson, mon ami Ord et moi chassions sur le bord de la mer; nous fîmes à peu près un mille dans le bois pour découvrir un nid, nous en aperçûmes bientôt un construit au milieu de la cime d'un pin jaune; l'Oiseau se retirait lentement de son nid. Les bois étant coupés, le nid dégagé de toutes branches, ce qui faisait ressortir davantage la beauté de l'arbre, surmonté par une masse noire de bâtons et de broussailles, effet tout à fait singulier et pittoresque. Notre guide avait apporté une hache pour couper l'arbre: mais mon compagnon jaloux de conserver les petits ou les œufs, insista pour monter au nid; ce qu'il fit aussitôt, tandis que nous restions au pied de l'arbre prêts à défendre mon ami s'il était attaqué par le père et la mère. Il n'y eut cependant point de résistance, mais un grand désappointement, car le nid fut trouvé vide. Il était bâti avec des bâtons dont quelques-uns avaient plusieurs pieds de long; il y avait dans l'intérieur du gazon, de la terre, de l'herbe de marais, des roseaux secs entassés à la hauteur de 5 ou 6 pieds sur quatre de largeur; il était doublé de pommes de pin toutes fraîches et n'avait pas la moindre concavité : il y avait sur cette doublure les dépouilles des petits de l'année précédente, telles que des plumes, du duvet, des écailles, etc..... Notre guide avait passé là au mois de février dernier, la femelle et le mâle faisaient alors un grand bruit près du nid; et nous avons appris depuis qu'il était probable qu'ils avaient fait leurs petits de bonne heure. » « L'année suivante, dit M. Ord, au 1er mars, un de nos amis a pris trois œufs dans le même nid; le plus gros avait trois pouces un quart de diamètre, plus de 7 pouces de circonférence; ils pesaient quatre onces cinq gros. Leur couleur était d'un blanc jaunâtre sale, il y en avait un d'un blanc bleu très-pâle; les petits étaient parfaitement bien formés. La sollicitude de la femelle est telle, qu'elle n'abandonne son nid que lorsque l'arbre a été ébranlé par plusieurs coups de hache et qu'enfin il est renversé.»

« A peu de milles de là, continue Wilson, il y a encore un autre nid d'Aigle, bâti aussi sur un pin, et d'après les informations que le propriétaire du bois nous a données, il y a longtemps que cette famille d'Aigles a fixé là sa résidence. L'arbre sur lequel ils avaient bâti existait depuis un temps immémorial, du moins on se souvient de l'avoir toujours vu habité par cette espèce d'Aigles.

« Plusieurs des fils du propriétaire coupèrent l'arbre pour avoir les petits, qui étaient au nombre de deux, et aussitôt après l'Aigle bâtit un autre nid sur l'arbre le plus voisin de celui qui était abattu, conservant un grand attachement pour cet endroit-là. Dans toutes les saisons, ces Oiseaux se font un abri sûr. Le propriétaire prétend que les Aigles gris ou les Aigles de mer sont les Aigles chauves petits, et qu'ils sont plusieurs années sans produire. Ils ne chassent pas leurs petits du nid, comme les Orfraies ou les Eperviers pêcheurs; au contraire ils les nourrissent longtemps après qu'ils sont devenus grands.

« Il paraîtrait que cet Aigle aime le voisinage des cataractes; un grand nombre d'entre eux fréquentent les cascades, les chutes du Niagara; et dans l'expédition de Lewis et de Clark nous trouvons le récit suivant de quelques nids de ces Oiseaux, qui n'ajoute pas peu à l'effet pittoresque de la magnificence des chutes du Missouri. « Tout à fait au-dessus du sommet de la cata-« racte, disent ces voyageurs, est une petite « île située au milieu d'une rivière cou-« verte de bois. Là, sur un cotonnier, un « Aigle avait fait son nid et semblait dispo-« ser du terrain, sans qu'un homme ni au-« cun animal osât venir lui disputer son « domaine à travers les gouffres qui l'en-« tourent; et il était encore garanti par le « brouillard qui s'élève des cascades. »

L'Aigle doré, *Aquila chrysaeta*, bâtit, à peu près de la même manière que l'Aigle chauve, un nid plat, sans la moindre cavité, et placé ordinairement entre deux rochers dans un endroit sec et inaccessible : le même nid sert à toute une génération. Il est presque aussi uni qu'une planche; construit avec des bâtons longs de quatre ou six pieds soutenus aux extrémités par des branches flexibles, il n'est pas tout à fait couvert, mais la partie supérieure du rocher le protége; car ceci n'est sans doute que par fantaisie ou par accident, puisqu'on n'en parle pas dans toutes les descriptions de nids d'Aigles que nous avons : Willughby, par exemple, en décrit aussi un qu'il a trouvé dans le pic du Derbyshire : il était fait avec de grands bâtons : d'un côté le nid était appuyé sur le bord du rocher, et de l'autre sur deux bouleaux. Il y avait dans le nid une couche de jonc, puis une couche de de bruyère, et par-dessus la bruyère une couche de jonc sur laquelle était un petit et un œuf, pourri; auprès de lui un Mouton, un Lièvre et trois Poules de bruyère. Le nid avait à peu près deux mètres et pas la moindre cavité. Le petit Aigle était de la grosseur d'un Epervier et pesait presque autant qu'une Oie; il était pattu et avait une raie blanche près de la queue. En Ecosse, où ces Oiseaux sont plus communs qu'en Angleterre on a observé que plusieurs couples faisaient leurs nids dans les mêmes montagnes depuis des siècles. Dans le Forfarshire, le lac de Lochlee est un de ces endroits. Ce lac forme un singulier bassin entre deux rochers perpendiculaires au nord; au sud il est sur-

monté de montagnes escarpées. Un couple d'Aigles habite chacun de ces côtés, de manière que l'on peut voir quelquefois trois couples s'élever en même temps dans les airs; mais ceux qui ont leur demeure au nord de ces inaccessibles montagnes semblent être les maîtres de l'endroit; si bien que ceux qui sont au sud n'osent pas se lancer dans la vallée en même temps que les autres. Le couple, quoiqu'il chasse ses petits, est très-uni; lorsqu'on en aperçoit un, l'autre n'est pas éloigné : on en voit souvent un se poser à terre, volant bas et effleurant les buissons, tandis que l'autre plane dans l'air pour tomber sur sa proie effrayée.

Ces relations sont d'accord avec la description du livre de Job, qui est riche en histoire naturelle : *L'aigle s'élève à ton commandement et bâtit son nid dans les lieux élevés, sur la cime du rocher, où il se fortifie; de là il cherche sa proie et ses yeux voient de loin.*

Nous remarquerons en passant que les descriptions de l'Aigle doré données par des auteurs systématiques sont peu en rapport avec le nom de cet Oiseau.

Willughby dit que les petites plumes de tout le corps sont d'un noir de fer, ou marron; Linné que le corps est bigarré de brun et de rouille; Latham, que la tête et le cou sont très-bruns, les plumes bordées de jaunâtre, la tête d'une couleur rouille brillante, le corps d'un brun noir; Bewick, que la couleur ordinaire est un brun fencé, que le cou et la tête sont jaunâtres; Fleming, que la pointe des plumes de la tête et du cou sont d'un jaunâtre brillant et le reste du plumage brun noir. Le baron Cuvier dit que c'est plus ou moins brun; Temminck, que les petits, à l'âge d'un ou deux ans, ont tout le plumage d'un brun de fer ou rougeâtre clair et uniforme dans toutes les autres parties du corps, et que leurs plumes se rembrunissent à mesure qu'ils prennent de l'âge; tandis que Buffon seul dit : « Le plumage est d'abord blanc, puis d'un jaune pâle, et ensuite il devient de cuivre brillant. » Belon même se hasarde à conclure que lorsqu'Aristote employa le premier le mot *doré* χρυσόχρους, il ne voulait pas dire qu'il était doré, mais seulement plus rougeâtre que les autres espèces; mais, en retournant au passage d'Aristote, nous trouvons qu'il dit positivement que la couleur est jaune, χρῶμα ξανθός.

Pendant l'été de 1829, il y avait à Lee dans le Kent un Aigle dont le plumage mérite entièrement l'épithète de doré que lui donne Aristote; car, quoiqu'il eût peu d'éclat métallique, il avait cette teinte particulière de jaune roussâtre que l'or présente lorsqu'il est mêlé avec le cuivre. Il semblait vraiment que les plumes avaient été poudrées avec de la poudre d'or. Il y en a dans les ménageries et dans les musées qu'on appelle Aigles dorés, mais sans qu'ils aient le moindre droit à cette dénomination.

Au mois d'août suivant on a vu un autre Oiseau de cette espèce à une grande lieue au-dessus de Bonn sur le Rhin. Il se débattait au milieu des vergers et cherchait, il n'y a pas de doute, un Lièvre ou un Lapin pour le porter à ses petits, qui étaient probablement situés sur le haut du château de Drachenfels, à l'opposite ou sur quelque autre précipice des montagnes de Sever.

Il ne fut pas du tout effrayé à l'approche des observateurs : il était perché sur un arbre fruitier qui n'était pas à cinquante mètres de la route, et l'on put admirer facilement de là la même teinte dorée de ses plumes que l'on avait déjà vue dans l'Aigle de Lee. Il ne resta pas longtemps sur la branche et sauta doucement par terre comme l'aurait fait un Hibou. Mais lorsqu'ensuite il s'éleva majestueusement dans les airs au-dessus des rochers de Lurlei, on a vu que c'était le même Oiseau qui avait été aperçu rôdant auprès des haies de Mahlem, et l'on reconnut l'exactitude du poëte qui dépeint sa majesté.

Il paraît que c'est par exception aux habitudes de cette famille (*Falconidæ*, Leac) que les belles espèces appelées par Audubon l'Oiseau de Washington (*Falco Washingtoniensis*, Aud.), se nichent dans les trous aussi bien que sur les flancs des rochers; cependant, comme on n'a vu qu'un nid de ce genre, il est probable qu'il s'est trouvé là accidentellement comme ceux des Hérons sur le sol, ou ceux des Choucas dans les trous de Lapins, dont nous parlerons ailleurs.

Audubon a donné une relation très-animée et très-intéressante de la découverte qu'il a faite de cet Aigle magnifique, dont voici une partie :

« C'était, dit-il, par une soirée d'hiver, dans le mois de février 1814, que pour la première fois de ma vie j'eus occasion de voir ce rare et noble Oiseau, et je n'oublierai jamais le plaisir que sa vue me causa. Lorsque Herschell découvrit la fameuse planète à laquelle il donna son nom, il n'éprouva certainement pas un plus grand bonheur; car avoir quelque chose d'inconnu à rapporter, contribuer au développement de la science, est ce qui excite dans le cœur de l'homme le plus noble orgueil.

« Nous faisions alors un voyage de commerce : en montant le haut Mississipi, un vent piquant soufflait avec force sur nos têtes, et le froid dont je souffrais excessivement éteignit en moi le profond intérêt que ce fleuve avait coutume de m'inspirer dans les autres saisons.

« Je m'étendis auprès de notre patron : j'oubliai le soin de la cargaison, et la seule chose qui fixât mon attention était la quantité de Canards de différentes espèces, accompagnés de grandes bandes de Cygnes, qui de temps en temps passaient près de nous. Mon patron était un Canadien qui avait été employé pendant plusieurs années dans le commerce des fourrures. Il avait beaucoup d'intelligence; s'apercevant que ces Oiseaux frappaient ma curiosité, il parut charmé de trouver quelque nouvel objet propre à me

distraire. « L'Aigle vole au-dessus de nous : « Que je suis content ! s'écrie-t-il. C'est ce que « je désirais ! regardez, Monsieur ! oh ! le grand « Aigle ! C'est le premier que j'ai vu depuis « que j'ai quitté les lacs. » Je me levai aussitôt : je l'observai avec attention et je conclus, tout en le voyant se perdre dans l'espace, que c'était une espèce tout à fait nouvelle. Mon patron m'assura que ces Oiseaux étaient en effet très-rares ; qu'ils suivaient quelquefois les chasseurs, se nourrissant des carcasses des Oiseaux qu'ils ont tués, quand les lacs sont couverts de glaces ; et, lorsque la glace a disparu, ils plongent en plein jour sur les Poissons et fondent sur eux à la manière des Eperviers pêcheurs ; qu'ils se juchent généralement sur les flancs des rochers, où ils bâtissent leurs nids. La quantité de duvet blanc répandu au bas lui en avait fait découvrir plusieurs. On verra que ce renseignement s'accorde avec les observations que j'eus occasion de faire plus tard.

« Convaincu que cet Oiseau était inconnu aux naturalistes, j'éprouvai un vif désir de connaître ses mœurs et toutes ses particularités caractéristiques.

« Dans les Etats-Unis, du Massachusetts à la Louisiane sur les bords de la mer ou de l'embouchure du Mississipi au nord-ouest (je parle seulement de l'étendue de pays que j'ai parcouru et où je les ai vus), ces Oiseaux sont très-rares. Et il sera facile de le croire, lorsqu'on saura que pendant plusieurs de nos longs voyages, je n'en ai jamais rencontré plus de huit ou neuf et un seul nid. A dater de ma première découverte, ce ne fut que quelques années après que je rencontrai cet Oiseau ; je pêchais alors des Ecrevisses dans une de ces plaines qui bordent et divisent la rivière Verte, dans le Kentucky, près de sa jonction avec l'Ohio, du haut des masses de rochers qui suivent les sinuosités de ce fleuve. J'observai sur les rochers, qui sont presque perpendiculaires, une quantité d'ordures blanches ; pensant que les Hiboux affluaient là, je faisais part de ma réflexion à un de mes compagnons, lorsqu'un d'eux, qui demeurait à un mille et demi de là, me dit que c'était le nid de l'Aigle à tête blanche.

« Je l'assurai que cela ne pouvait être, et je lui rappelai que ces espèces ne bâtissent jamais dans des lieux semblables, mais toujours dans des arbres.

« Sans répondre à mon objection, il soutint cependant qu'un Aigle brun de quelque espèce au-dessus de la dimension ordinaire avait bâti là. Il ajouta qu'il avait épié le nid quelques jours auparavant, et avait vu le père ou la mère plonger et saisir un Poisson : chose qui lui semblait étrange, ayant jusque-là observé que les Aigles bruns et chauves procurent cette espèce de nourriture à leurs petits en volant les Eperviers pêcheurs ; mais que si j'étais impatient de connaître son nid, je pourrais bientôt me satisfaire, car le mâle ou la femelle viendrait apporter du Poisson aux petits, comme il l'avait déjà vu.

« Dans cette attente, je m'assis à cent pas du pied du rocher. Jamais temps ne passa plus lentement ; deux longues heures s'écoulèrent avant que le père fît son apparition, qui nous fut annoncée par les grands sifflements des deux petits, qui se traînaient sur les bords du nid pour recevoir un beau Poisson. Je vis à mon aise ce noble Oiseau qui s'avançait sur le bord du rocher, sa queue étalée, et ses ailes entr'ouvertes à peu près comme l'Hirondelle de rivière. Je tremblais qu'un mot n'échappât à un de mes compagnons : le moindre bruit de leur part nous eût trahis ; mais, quoique peu intéressés à cette découverte, ils restèrent aussi attentifs que moi. Au bout de quelques minutes, l'autre parent joignit son compagnon, et la différence de la taille (la femelle étant beaucoup plus grosse) nous apprit que c'était la mère. Elle avait aussi apporté un Poisson ; mais, plus prudente que son mâle, avant de se diriger vers le nid, elle lança un regard vif et perçant autour d'elle : aussitôt elle s'aperçut que le lieu qui recelait ses petits avait été découvert ; elle laissa tomber sa proie, communiqua l'alarme à son mâle par un cri perçant, voltigea sur nos têtes, puis nous menaça par un cri prolongé pour nous intimider et nous faire prendre la fuite. J'ai toujours trouvé cette sollicitude particulière et attentive chez la femelle.

« Les petits s'étant cachés, nous avançâmes et nous prîmes le Poisson que la mère avait laissé tomber. C'était une Perche blanche pesant environ cinq livres et demie. La partie supérieure de la tête était brisée, le dos déchiré par les serres de l'Aigle. Je remarquai à mon aise que sa manière d'apporter la nourriture à ses petits était la même que celle des Eperviers pêcheurs.

« La journée étant terminée, nous convînmes, en nous retirant chez nous, de revenir le lendemain matin, car nous étions très-impatients de revoir les petits, le père et la mère. Mais le temps devint si mauvais, que nous fûmes obligés de remettre notre expédition à trois jours de là ; alors armés de fusils et accompagnés d'hommes résolus, nous gravîmes le rocher. Plusieurs se postèrent au bas, d'autres dessus, mais en vain : la journée était finie et nous n'avions ni vu ni entendu un Aigle. Les clairvoyants Oiseaux, ayant sans doute prévu une invasion, avaient transporté leurs petits dans de nouveaux quartiers. Cependant le jour que j'avais si souvent et si ardemment désiré arriva. Deux ans s'étaient déjà écoulés en vaines excursions depuis ma première découverte ; mais je ne devais pas tarder à satisfaire ma curiosité : revenant du petit village de Henderson à la maison du docteur R***, distante environ d'un mille, j'aperçus à cent pas de moi le commencement d'un petit enclos où le docteur avait fait tuer des porcs peu de jours auparavant. Quel fut mon étonnement en voyant un bel Aigle perché sur un petit arbre qui séparait l'enclos du chemin ! Je préparai aussitôt mon

fusil, que j'avais toujours avec moi par précaution, et j'allai tout doucement et avec circonspection vers lui. Il me vit approcher, et me regarda d'un œil intrépide. Je fis feu, il tomba. Il était mort avant que je ne l'eusse ramassé. Avec quel bonheur j'examinai cet Oiseau magnifique ! Je courus le présenter à mon ami avec un orgueil qui ne peut être compris que par les gens qui, comme moi, ont dès leur tendre enfance entrepris de semblables recherches, et qui y ont trouvé leurs plaisirs, tandis que les autres me traiteront de bavard ridicule. Le docteur, chasseur expérimenté, examina l'Oiseau avec beaucoup d'intérêt et m'avoua franchement qu'il ne le connaissait pas et n'en avait même jamais entendu parler. Le nom que je choisis pour cette nouvelle espèce d'Aigle fut *Oiseau de Washington ;* c'était sans contredit la plus noble espèce connue des naturalistes. »

AILES. — La locomotion volontaire, cette faculté précieuse qui élève de tant de degrés au-dessus du végétal le plus parfait l'animal le moins élaboré par les mains de la Nature, ne s'exerce pas chez tous par les mêmes moyens. A chacun ont dû être donnés des organes en rapport avec ses besoins, avec les mœurs qui lui étaient tracées par l'ensemble de son organisation; au Poisson des rames et un corps admirablement disposé pour fendre le liquide dans lequel il doit vivre ; à l'homme et à la plupart des Mammifères des extrémités allongées qui ne leur permettent de franchir les grandes distances qu'au moyen d'une suite non interrompue de déplacements partiels. Mais si nous venons à lever les yeux, de quel sentiment d'envie ne seronsnous pas saisis à la vue de ces êtres privilégiés que nous voyons se balancer dans une molle nonchalance au milieu de ce fluide si doux qui les caresse en les soutenant et semble les transporter, au gré de leurs caprices, à travers un espace sans bornes! Sommes-nous battus par l'orage et la tempête sur cette surface boueuse, dure, et raboteuse, où nous nous traînons si lourdement; ces rois de l'air, que n'arrêtent ni écueils ni précipices, vont chercher dans des régions plus élevées un ciel toujours pur et serein, et si l'hiver, dépouillant nos tristes contrées, menace de leur ravir leurs aliments, leurs retraites et leurs plaisirs, ils franchissent des continents et des mers, et vont demander à d'autres climats de nouveaux printemps et de nouvelles amours. C'est ainsi que les Hirondelles, que nous voyons partir dans le commencement d'octobre, sont, moins de huit jours après, rencontrées sous la ligne par les voyageurs, et l'on a vu un Faucon échappé à l'esclavage parcourir deux cent cinquante lieues en seize heures, pour retrouver la patrie qui l'avait vu naître. De nos jours, tout le monde connaît la vélocité des Pigeons messagers, et nous voyons les Oiseaux les plus lourds, les Oies, les Canards, lorsqu'ils émigrent, parcourir la route qui leur est tracée avec une vitesse que rien ne saurait nous faire atteindre; cependant cette puissance de vol, déjà si prodigieuse, doit le céder encore à celle de ces Frégates que les navigateurs rencontrent à quatre cents lieues de toute pointe de rocher, bien que leur conformation leur rende impossible un instant de repos à la surface des eaux, de sorte que, même sans leur tenir compte de circonvolutions qu'elles ne cessent de tracer dans leur course, nous pouvons affirmer qu'une promenade de huit cents à mille lieues ne leur est pas chose pénible.

Aussi de tout temps ce merveilleux exercice de la volonté a-t-il été regardé comme l'un des plus beaux et des plus nobles dons de la Nature; et, depuis les ailes d'Icare jusqu'aux aérostats du professeur Reisner, conduits et dirigés par des Aigles, plus d'un effort a été tenté, mais toujours en vain, pour vaincre les obstacles qui nous ferment ces routes si commodes et si sûres. S'il ne s'agissait que de construire des ailes artificielles capables de remplir, avec toute l'exactitude possible, le rôle que jouent les ailes des Oiseaux dans le vol, nul doute que la mécanique, riche déjà de tant de prodiges, n'eût depuis longtemps résolu le problème; mais la Nature, en nous donnant cette admirable disposition des muscles et des vertèbres à laquelle nous devons la flexibilité du corps, le mouvement des bras en tous sens, la souplesse et l'agilité des doigts, a dû nous refuser ces vertèbres soudées qui soutiennent le corps de l'Oiseau, ces muscles groupés en masse sur la poitrine, et fixés à un sternum robuste et solidifié, et qui font mouvoir, mais dans deux sens seulement, les ailes, surfaces souvent énormes, le fluide sur lequel elles doivent s'appuyer n'offrant qu'une résistance presque nulle.

Outre qu'en faisant l'histoire de chaque espèce nous présenterons ce qu'elle offre de remarquable sous le rapport des organes du vol, nous allons les passer en revue chez les grands groupes de Vertébrés; car ce n'est pas seulement aux Oiseaux qu'ont été ouvertes les routes aériennes, on retrouve cette faculté, à un degré de perfection plus ou moins grand, chez quelques espèces de Mammifères, de Reptiles et de Poissons.

Ailes chez les Mammifères. Dans les Chauves-Souris, les doigts des membres antérieurs atteignent une longueur égale à cinq ou six fois celle de l'animal entier, et sont réunis par une membrane d'une minceur et d'une souplesse remarquables.—*Voy.* Chauves-Souris.—Tout le monde connaît la légèreté de leur vol, leurs circonvolutions rapides lorsqu'elles poursuivent l'Insecte que sa petitesse et l'obscurité nous dérobent. Ce sont là de véritables Ailes qui ne doivent pas être comparées aux extensions de la peau que l'on rencontre chez quelques autres Mammifères, tels que les Galéopithèques, les Phalangers volans et les Polatouches.—*Voyez* ces mots. —Ces membranes ou extensions dénuées de muscles ne doivent être considérées que comme de véritables parachutes qui sou-

tiennent l'animal dans les sauts qu'il exécute d'une branche à une autre.

Chez les Oiseaux. Si nous ne craignions d'être emportés trop au delà des limites qui nous sont imposées, que de merveilles à décrire dans les Ailes du moindre de ces volatiles, dans ces plumes à la fois si fortes et si flexibles, si légères et si résistantes, et dans leur admirable disposition, et dans la manière dont elles s'implantent dans l'Aile et se soutiennent mutuellement les unes les autres! Mais occupons-nous de notre sujet sous un point de vue plus scientifique.

Si nous venons à considérer l'Aile des Oiseaux, nous y retrouverons toutes les parties qui constituent les membres antérieurs chez les Mammifères. Un *humérus* ou os du bras solidement fixé à la jonction de l'omoplate avec la clavicule, et soutenant l'*avant-bras*, composé de deux os, le *radius* et le *cubitus*. A l'extrémité est soudé le *carpe*, composé de deux ou trois osselets et qui porte lui-même le *métacarpe* et quelques phalanges, ou la main proprement dite, qu'on ne rencontre qu'à un état plus ou moins rudimentaire. Cependant un examen attentif y fait reconnaître deux doigts soudés entre eux et réunis par des muscles, et un osselet de forme allongée isolé des autres, et qui, placé à la base du carpe, représente le pouce. Quelquefois même l'Aile se termine par un ongle, tantôt rudimentaire, tantôt comme dans les Kamichis, les Jacanas, et quelques autres Echassiers et Palmipèdes, très-développé, acéré, et devenant pour ces Oiseaux des armes dont ils font dans le combat un usage redoutable.

Quant aux plumes, elles prennent des noms différents, suivant leur position relative sur l'organe. Les grandes plumes qui composent l'Aile proprement dite, ou *pennes alaires*, portent encore le nom de *rémiges;* elles sont au nombre de dix-huit, vingt et même davantage. Des dix extérieures, ou *rémiges primaires*, quatre garnissent le long doigt; les *rémiges secondaires*, en nombre variable, se distribuent le long de l'avant-bras. A l'extrémité de l'Aile est l'*aileron* ou *fouet* de l'Aile, composé de plumes longues et étroites au nombre de trois, quatre ou cinq, insérées sur le pouce. Les pennes sont d'autant plus fortes et plus solidement attachées qu'elles sont plus éloignées du corps, et leur base au-dessus et au-dessous est recouverte par les *tectrices* ou *scapulaires* dont l'ensemble est désigné sous les noms de *couvertures supérieures* et *inférieures* de l'aile.

Quant au mécanisme du vol en lui-même, il s'explique facilement par la grande surface de l'Aile, par sa forme convexe en dessus, concave en dessous, ce qui établit une différence considérable dans la résistance des deux colonnes inférieure et supérieure, par la facilité avec laquelle les pennes glissent les unes sur les autres, ce qui permet à l'Oiseau de diminuer la surface de l'Aile lorsqu'il la relève, enfin par la disposition des grandes pennes, dont les barbes inférieures sont les plus longues, et s'appliquent exactement sur la penne qui les précède par l'effet seul de la résistance de la colonne inférieure, tandis qu'elles s'écartent par l'effet contraire de la colonne supérieure. Au reste, il en est du vol comme de toutes les facultés physiques et morales; ce n'est que par une longue habitude et par un exercice soutenu que les Oiseaux atteignent le degré de perfection dévolu à leur espèce, et l'on reconnaît pendant longtemps les jeunes à la timidité inhabile de leurs mouvements.

Le mot *Aile*, par lequel on indique les organes du vol, quelle que soit leur forme et leur structure, désignant d'une manière au moins aussi générale les membres antérieurs des Oiseaux, on pourrait être tenté d'associer assez intimement ces deux idées pour regarder le vol comme un attribut essentiel de ce groupe d'êtres. Cependant il en est autrement, et il existe des Oiseaux que leur organisation condamne à ne jamais quitter la terre. Cette anomalie apparente peut se présenter sous trois formes parfaitement distinctes : dans les Autruches et le Dronte, elle est produite par la trop grande flexibilité des plumes de l'Aile, dont quelques-unes ne sont autre chose que ces belles aigrettes si recherchées, et par la faiblesse des muscles pectoraux. Toutefois l'Oiseau dans ce cas se sert encore de ces Ailes imparfaites pour accélérer sa course; mais dans les Casoars elles deviennent absolument inutiles, les pennes étant tout à fait nulles, et remplacées seulement par de longues épines sans barbes. Enfin la troisième disposition anormale nous est présentée par les Manchots et quelques autres Oiseaux aquatiques, dont les Ailes sont converties en véritables nageoires palmées et leur servent à cet usage. Ici les pennes manquent entièrement ou ne sont qu'à un état tout à fait rudimentaire.

Pendant longtemps les Ailes n'ont guère fourni à la classification des Oiseaux d'autres caractères que ceux que l'on tirait de leur longueur, comparée surtout à celle de la queue. Mais depuis plusieurs années les savants y ont cherché des caractères distinctifs plus profonds, plus importants, et surtout établissant entre les différents groupes des rapprochements plus naturels. Enfin, dans un mémoire qui résume d'importants travaux, M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire a appelé sur les Ailes l'attention spéciale des naturalistes. Exposons quelques-unes de ses idées.

Si nous examinons les Ailes des Oiseaux déployées comme dans l'action du vol, nous serons frappés tout d'abord par deux dispositions bien différentes : chez les uns, en effet, les plumes, à partir du corps, vont en s'accroissant jusqu'aux plus éloignées, ce qui donne à l'Aile une forme *aiguë;* chez d'autres, au contraire, l'Aile semble *obtuse*, tronquée, et même arrondie, les pennes plus rapprochées de l'extrémité devenant plus courtes que celles qui les précèdent.

Dans la plupart des Oiseaux à Ailes *aiguës*,

c'est la seconde penne qui est la plus longue, cependant il en est où la première dépasse toutes les autres; ce sont ces Ailes, d'une acuité presque exagérée, que M. Isid. Geoffroy désigne par le nom d'*Ailes suraiguës;* si la troisième penne vient à égaler la seconde ou à la dépasser fort peu, il donne à ces Ailes le nom de *subaiguës.* De même, quoique dans la plupart des oiseaux à Ailes *obtuses* la quatrième penne dépasse les autres, il arrive que la troisième l'égale, ce qui constitue l'Aile *subobtuse;* quelquefois, au contraire, la cinquième égale la quatrième ou même la dépasse, ce qui a lieu dans les Ailes *surobtuses.*

C'est ainsi que M. Isid. Geoffroy rapporte toutes les variations de l'aile à deux grands groupes subdivisibles chacun en trois autres de la manière suivante :

Aile suraiguë. Exemple : les Colibris, les vrais Etourneaux, les Sternes, les Frégates, les vraies Hirondelles.

Aile aiguë. Ex. : la plupart des Oiseaux de proie nobles, les Balbuzards.

Aile subaiguë. Ex. : les Gypaëtes, les Vautours, beaucoup de Passereaux.

Aile subobtuse. Ex. : un grand nombre de Passereaux, les Brèves, les Kakatoès.

Aile obtuse, Ex. : les Aigles, un grand nombre d'Oiseaux de proie ignobles et de Gallinacés.

Aile surobtuse. Ex. : les Geais, les Touracos, les Coqs de roche, les Lyres, et un grand nombre de Gallinacés.

Voy. Vol, *Dictionn. de Zoologie*, t. II. — *Voy.* aussi Plumes.

ALAUDA. *Voy.* Alouette.

ALBATROS ou Albatrosses, *Diomedea.* — Ce genre est caractérisé par son bec, sans dentelures, grand, fort, et tranchant, offrant plusieurs sutures, et terminé par un croc gros et fort que l'on y croirait soudé, et qui lui donne de la ressemblance avec celui des grands Oiseaux de proie. Les narines ont la forme de rouleaux couchés dans un sillon sur les côtés du bec, et ouverts en devant. Les ailes sont longues, étroites et tout à fait aiguës, les rémiges secondaires vont en diminuant, et les plus voisines du corps dépassent à peine les couvertures de l'aile. Les jambes sont courtes, les pouces manquent tout à fait, et les trois doigts antérieurs sont longs et entièrement palmés. C'est d'après ces différents caractères que Cuvier les a placés dans la famille des Longipennes ou grands voiliers de l'ordre des Palmipèdes.

Les Albatros sont les plus grands et les plus massifs Oiseaux qui volent à la surface des mers; leurs ailes étendues ont jusqu'à dix et onze pieds, et leur taille énorme leur a fait donner les noms de *Moutons du Cap*, et de *vaisseaux de guerre*, sous lesquels ils sont généralement connus des matelots. On les rencontre dans toute l'immense étendue d'océans qui sépare le continent Américain de l'Asie et de l'Afrique, mais plus spécialement dans les mers australes, et surtout dans celles qui avoisinent le plus le cap de Bonne-Espérance, entre les îles de glace qui flottent à leur surface jusqu'à la Nouvelle-Hollande, et même à la côte N.-O. de l'Amérique. Vers le mois de juin, ils se transportent par troupes nombreuses des mers de la Chine et du Japon jusqu'aux parages glacés du Kamtschatka et du détroit de Behring, où leur arrivée précède immédiatement celle de nombreuses troupes de Poissons voyageurs. Là ils se tiennent à l'embouchure des rivières, où la nourriture leur abonde, et ne tardent pas à devenir aussi gras qu'ils étaient maigres et chétifs à leur arrivée. Toutefois, si l'on excepte les occasions semblables à celle-ci où leurs besoins les appellent sur le rivage, ces Oiseaux visitent rarement la terre; c'est à la surface des eaux qu'ils se refont de leurs fatigues, mais ces instants de repos sont très-rares, et MM. Quoy et Gaimard, qui dans leurs voyages ont eu souvent occasion de les observer dans des contrées où il n'y a presque pas de nuit, assurent que l'on voit pendant des jours entiers les mêmes troupes planer au-dessus des vaisseaux, sans qu'un exercice que l'on pourrait croire aussi pénible paraisse les fatiguer en rien ou apporter le moindre ralentissement dans leurs mouvements. Leur vol offre de plus cette particularité remarquable que, soit qu'ils s'élèvent, soit qu'ils s'abaissent, soit qu'ils poursuivent leur proie entre les montagnes énormes qui sillonnent ces mers sans bornes, leurs ailes ne présentent, lors même qu'ils se jouent des ouragans les plus furieux, aucun battement, presque aucun mouvement sensible qui puisse expliquer la prestesse et l'agilité de leur course, la multitude et la variété de leurs circonvolutions. C'est surtout par les temps les plus orageux que l'on a lieu de les observer, et cette remarque s'applique à toutes les espèces qui appartiennent à la même famille, ce qui tient sans doute à ce que l'agitation des flots ramène à leur surface un plus grand nombre d'animaux marins qui leur servent de pâture, et c'est encore à cette même cause que l'on doit attribuer la constance avec laquelle ils s'attachent à suivre le sillage des vaisseaux, plongeant fréquemment la tête sans jamais ralentir leur vol, pour y saisir sans doute une proie que les yeux des navigateurs n'y peuvent apercevoir.

Les Albatros, malgré leur grande taille, malgré leur force et le bec puissant dont la nature les a pourvus, sont des Oiseaux lâches qui se laissent battre et poursuivre par des espèces beaucoup plus faibles, telles que les Goëlands et les Mouettes, leur abandonnant leur butin plutôt que de le leur disputer, et qui, lorsqu'elles les harcèlent et leur déchirent le ventre de leur bec, ne savent se défaire d'ennemis aussi méprisables qu'en se plongeant dans l'eau. Certains Mollusques, les œufs et le frai des Poissons forment leur nourriture ordinaire. Ils sont les ennemis acharnés des Poissons volants, qu'ils saisissent au sortir de l'eau. Ils dévorent aussi les autres Poissons qu'ils peuvent saisir, les

avaient sans les dépecer, et même au dire de plusieurs voyageurs, n'en pouvant quelquefois engloutir qu'une moitié, ils attendent comme certains Serpents que la première, dissoute par la digestion, laisse le passage libre à l'autre. On ajoute que souvent ils se gorgent avec tant de gloutonnerie, qu'ils ne peuvent ni voler ni fuir à l'approche des barques qui les poursuivent, et que leur unique ressource alors est de rejeter avec de grands efforts les aliments dont leur estomac est surchargé. C'est le plus souvent à la surface de la mer que ces Oiseaux se reposent; ils y peuvent dormir et passer des semaines et même des mois entiers sans voir la terre; mais une fois posés, il leur est très-difficile de reprendre leur vol, et ce n'est qu'après avoir couru sur l'eau l'espace de quarante ou soixante toises qu'ils réussissent à s'élever. Comme en outre ils se laissent approcher avec assez d'indifférence, les matelots que l'on envoie dans des canots peuvent les choisir et les assommer à leur gré sans autres armes qu'un croc ou un aviron. On les prend aussi à l'hameçon, et il suffit pour cela de l'amorcer d'un morceau de peau ou de tout autre objet dont la vue puisse tenter leur gloutonnerie. Malheureusement leur chair, qui pourrait fournir aux vaisseaux des approvisionnements frais, abondants et assurés, est dure et de mauvais goût. Cependant les marins parviennent à la rendre supportable en l'écorchant, la mettant tremper dans l'eau salée, la faisant bouillir, et l'accommodant à la sauce piquante. Les Kamtschadales en tirent aussi parti dans les temps de disette, et ils emploient leurs os à différents usages.

Les Albatros s'apparient vers la fin de septembre. Leur nid, qu'ils construisent à terre avec de l'argile, est haut de trois pieds et contient un assez grand nombre d'œufs bons à manger, mais dont le jaune ne durcit point par l'ébullition.

Quant aux espèces différentes qui appartiennent à ce genre, les naturalistes sont fort peu d'accord, et la même confusion règne sans exception dans l'histoire de tous les Oiseaux de haute mer disséminés sur une surface immense, que le plus souvent on ne peut observer qu'au vol et en passant, et qui offrent en général dans la même espèce des variations de couleurs sans nombre.

ALBINISME. — Anomalie qui consiste dans la décoloration plus ou moins complète de la peau, des cheveux, et en général de toutes les parties qui composent la surface extérieure du corps. Les individus qui en sont affectés sont généralement connus sous le nom d'*Albinos*.

La coloration de la peau, des poils, des cornes, etc., dans les différentes espèces qui composent le règne animal, est due à une substance particulière à laquelle les anatomistes donnent le nom de *pigment*, *pigmentum*, préparée par des organes particuliers, et étendue à la surface du corps, suivant les diverses nuances qui les distinguent, dans une sorte de réseau que l'on nomme *réseau muqueux*. Or, si les organes les plus importants peuvent manquer tout à fait dans certains individus ou ne se présenter qu'imparfaitement conformés et comme étoilés, tandis que dans d'autres cas nous les rencontrons monstrueux par excès de développement, on conçoit que ceux-ci, qui dans l'organisation ne jouent qu'un rôle secondaire, doivent ou au moins puissent manquer totalement, ou présenter des altérations plus ou moins profondes, ou enfin pêcher par surabondance; et c'est en effet ce qui se remarque souvent. Les deux premiers états constituent l'Albinisme. Quant à l'excès de la coloration, on le désigne sous le nom de *mélanisme*.

Les trois variétés de l'Albinisme se présentent chez les animaux comme chez l'homme, et en général avec la même fréquence, quoiqu'elles semblent suivre dans leur production des lois un peu différentes; ainsi rarement les rencontre-t-on dans les espèces à couleurs métalliques, noires, ou fortement tranchées. On ne cite parmi les premières qu'un Colibri topaze, et la rareté du Merle blanc est devenue proverbiale. Au contraire elles sont assez communes dans les espèces revêtues de ces couleurs que l'on pourrait appeler *ordinaires*; mais l'Albinisme complet ne se présente fréquemment que dans les races domestiques; on en trouve souvent de nombreux exemples chez les Lapins et les Furets, que beaucoup de personnes croient même normalement blancs. Le Serin jaune des Canaries est une véritable albine d'une espèce naturellement d'un vert plus ou moins foncé, surtout chez la femelle, que nous voyons cependant la plus blanche; il existe même dans plusieurs espèces, telles que les Daims, le Paon, la Pintade, la Poule, des races où la couleur blanche ou jaune remplace d'une manière constante la couleur primitive. Ce sont de véritables races albines, quoique à la longue plusieurs des caractères aient fini par se perdre, et notamment celui qui résulte de la décoloration des yeux.

Les Eléphants blancs du Pégu ne sont autre chose que des Albinos parfaits. On sait quelle importance les rois de cette partie de l'Asie attachent à leur possesion, qui n'est pas à leurs yeux le moindre de leurs titres de gloire. Ces animaux ont leurs palais, leur vaisselle d'or, et leurs domestiques; ils doivent ces honneurs à ce que, suivant le dogme de la métempsycose, l'âme des grands et des plus magnanimes souverains s'est logée dans leur corps.

On a exposé à la curiosité de la capitale un Cerf du Mexique Albinos complet. Tout son corps est de la plus parfaite blancheur, ses yeux sont rouges et son bois n'est coloré seulement que par les rameaux veineux du rose le plus pur. On ne connaissait encore aucun exemple de l'Albinisme chez les Reptiles. M. Cocteau en a rencontré dans l'ordre des Grenouilles. Enfin les coquilles des Mollusques présentent des cas très-nombreux de décoloration.

L'ensemble de ces faits permet de considérer l'Albinisme comme une anomalie, dont la production est des plus générales dans le règne animal, et nous pouvons même citer dans le règne végétal comme une décoloration albine l'étiolement des plantes gênées dans leur développement ou soustraites à l'action de la lumière. Ce qui achève de confirmer cette induction, c'est que l'albinisme peut être produit artificiellement sur certains animaux, et notamment sur les Cyprins dorés (Poissons rouges de la Chine), en les tenant pendant quelques semaines dans l'eau de puits. C'est à M. Isidore Geoffroy que l'on doit ce fait.

ALCA. *Voy.* Pingouin.

ALCYON. — C'est le même oiseau que notre Martin-Pêcheur. *Voy.* ce mot. L'opinion qui lui a attribué le gouvernement du temps est si extravagante, que nous ne pouvons que sourire de Montaigne, qui croit sérieusement que la Nature n'a autant honoré aucun animal, pendant que ses petits couvent et éclosent. « Car tout l'Océan se calme, laisse tomber ses vagues, n'a ny vents ny pluies, tandis que l'Halcyon couve ses petits (époque du solstice d'hiver) : de sorte que, grace à cet oiseau, nous avons au cœur de l'hiver sept jours et sept nuits pendant lesquels nous pouvons naviguer sans danger. » Les poëtes ont fait un heureux emploi de l'ancienne fiction. Théocrite, Pétrarque, le Tasse s'en sont tour à tour servis. L'idée que les tempêtes se taisent quelque temps en faveur d'un petit Oiseau, bien qu'elle doive être rejetée par la gravité de l'histoire naturelle, se prête très-bien au charme de la poésie.

Montaigne croit encore imperturbablement à la merveilleuse construction des nids d'Alcyons. « Aucune suffisance n'a encore pu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoi l'Halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matière : Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque Poisson, qu'elle conjoinct et lie ensemble, les entrelaceant les unes de long, les autres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer; puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doulcement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroits où elle veoit que sa structure se desment et se lasche pour les coups de mer; et au contraire, ce qui est bien joinct le battement de la mer le vous estreint et vous le serre, en sorte qu'il ne se peult ny rompre ny dissouldre ou endommager à coups de pierre ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de concavité du dedans : car elle est composée et proportionnée de manière qu'elle ne peut recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie. Car à toute aultre chose elle est impénétrable, close, et fermée tellement, qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voilà, dit Montaigne, une description bien claire de ce bastiment, et empruntée de bon lieu. Toutefois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. »

Il nous semble que ce que Plutarque prenait pour un nid d'Alcyon est l'enveloppe crustacée de quelque Hérisson de mer dont les principaux traits s'accordent avec cette description. La coquille la plus commune est peut-être celle de l'espèce de Hérisson de mer qui se mange (*Echinus esculentus*), et que l'on trouve sur les rochers près des eaux basses, dont le volume varie depuis celui d'une orange jusqu'à celui d'une noix de coco, de couleur variable aussi depuis le blanc jusqu'à l'orange. Pendant la vie de l'animal, ou toute fraîche encore après sa mort, cette coquille est couverte d'épines nombreuses, disposées par rangs ou souvent inclinées les unes par rapport aux autres sous différents angles, de façon à rendre plausible l'idée d'entrelacement de Plutarque et la comparaison de corbeille d'Elien. La croûte, divisée en cinq sections triangulaires, fait naître l'idée de *côtes et de cerceaux* d'autant plus que ces sections sont de véritables côtes. L'ouverture de la bouche a suggéré l'opinion de quelques auteurs sur la merveilleuse structure qui empêchait l'eau de la mer de pénétrer à l'intérieur. Cette bouche, toujours située à la partie inférieure, est garnie de cinq dents disposées en cercle et déterminant une forme qui a fait donner à cette partie le nom de lanterne de Diogène.

Aristote a évidemment commis la même erreur lorsqu'il a décrit le nid de l'Alcyon comme d'une couleur rougeâtre et de la forme d'une cornue, le col un peu allongé. C'est là le cas de plusieurs Hérissons, comme l'OEuf de mer (*Spatangus-ovum-marinum*, Briss). Il ajoute qu'ils sont friables et facilement écrasés comme de l'écume de mer desséchée. Cet auteur fait sans doute allusion à de petites coquilles, *Spatangi*, de la famille dont nous parlions, vidées de l'animal qui les habite et dépouillées de leurs épines extérieures. Quand on se met à la recherche de ces coquilles, on est étonné du petit nombre de celles qu'on trouve intactes. Presque toutes sont dépourvues d'épines et ont l'aspect de l'écume de mer.

Belon, qui a trouvé un grand nombre de Martins-Pêcheurs sur le bord de l'Hèbre en Thrace, paraît être le premier auteur qui ait bien établi que cet Oiseau fait ses nids en creusant dans le sable : et il n'a avancé cette opinion qu'avec une certaine méfiance, parce qu'il était en contradiction avec les anciens. Jusqu'ici il a été commis beaucoup d'erreurs dans la description de ces nids. Gesner y étend un lit de fleurs de roseau, Golsdmith les tapisse de duvet de saule, tandis que Montaigne, revenant aux

arêtes de Poissons décrites par Aristote, nous parle d'une couche d'os de petits Poissons et d'autres substances dures, évidemment, dit-il, rejetées par le vomissement, et mêlées avec de la terre : cette couche a un demi-pouce d'épaisseur. Montaigne pense encore qu'il y a toute raison de supposer que le mâle et la femelle viennent déposer dans le lieu choisi par eux cette portion de leur nourriture, quelque temps avant la ponte, qu'ils font sécher cette substance par la chaleur de leurs corps (car on sait qu'ils restent longtemps dans leur trou avant la ponte), et c'est sur cette couche desséchée que la femelle dépose ses œufs et les couve. La relation de Belon est tout à fait semblable.

Telle est l'autorité de Montaigne, que tous les naturalistes modernes ont copié sa description, excepté Temminck, qui ne dit rien sur ce sujet, et Wilson, qui dit en parlant de son Martin-Pêcheur à ceinture (*Alcedo Alcyon*) que « son nid n'est fait ni de glue ni d'os de Poissons. » On a quelquefois trouvé dans des trous de Martins-Pêcheurs des os de Poissons rejetés par le vomissement, comme cela arrive à tous les Oiseaux de proie ; mais ces os étaient disséminés sans ordre, tout humides et fétides, loin d'être arrangés méthodiquement pour la construction d'un nid. Il est probable que les œufs peuvent être trouvés sur de pareils débris osseux, quelquefois en grande quantité, sans que rien n'annonce qu'ils aient servi à faire le nid.

Le trou des Martins-Pêcheurs a de deux à quatre pieds de long ; il est étroit à l'entrée, mais s'élargit à l'intérieur, apparemment pour que l'Oiseau puisse s'y mouvoir ; peut-être est-ce aussi pour cette dernière raison que les œufs ne sont pas placés à l'extrémité du nid. Il est douteux que ces Oiseaux choisissent pour leur nid les trous de Rats d'eau, comme on l'a prétendu, car il n'ont point de plus mortel ennemi que cet animal. Mais ce qui est sûr c'est que le Martin-Pêcheur n'aime pas beaucoup creuser son trou : il prend quelquefois le même plusieurs années de suite, quoique ses œufs et ses petits y aient été dévorés.

Cet Oiseau n'est pas si farouche ni si ami de la solitude qu'on l'a fait. Il n'est pas très-difficile de l'approcher à une petite distance et de l'examiner sur sa branche : on voit de ses œufs sur le bord des ruisseaux près des jardins et des maisons. La nécessité de chercher sa nourriture dans une eau à la surface de laquelle se montre le Poisson, est peut-être ce qui le rejette souvent vers des lieux écartés et silencieux.

La superstition populaire attribue à cet Oiseau une telle sensibilité pour les vicissitudes atmosphériques, que dans nombre de chaumières on le pend au plancher non pour la beauté de son plumage, comme le voyageur est d'abord porté à le croire, mais parce que, quoiqu'il soit à l'abri de tout souffle extérieur, on suppose qu'il tourne toujours son bec dans la direction du vent. C'est ce qui dictait à Shakspeare ces vers sur les délateurs :

« Turn their alcyon beaks
With every gale and of their masters. »

« Ils tournent à tout vent leurs becs d'Alcyons et suivent tous les mouvements de leurs maîtres. »

On suppose encore que le corps desséché du même Oiseau préserve les tissus de laines de la teigne, et les marchands de drap le suspendent au plafond de leur boutique. Mais qu'est-ce que cela auprès de la merveilleuse propriété qu'aurait la peau du Martin-Pêcheur de détourner le tonnerre, d'augmenter les trésors cachés, de donner la grâce et la beauté à la personne qui la porte, et de changer de plumage à chaque saison?

Gmelin dit que les Ostiacks gardent les plumes, le bec, les ongles, qu'ils renferment dans une bourse; et que tant qu'ils ont cette espèce d'amulette, ils sont sûrs de n'avoir aucun mal à craindre. La personne qui apprenait à Gmelin ce moyen de vivre heureux répandait devant lui des larmes abondantes au souvenir de la perte d'une bourse pareille, perte qui avait failli lui coûter celle de sa femme et de tous ses biens. Forster, le compagnon de Cook, rapporte une superstition semblable du peuple d'Ulietea.

ALFOUROUS. *Voy.* Babiroussa.

ALOUATES (*Allouata* à Cayenne), ou Singes Hurleurs, *Stentor*. — Genre de Mammifères de la famille des Singes.

Plusieurs voyageurs racontent que, campés sur les rives des fleuves encore sans noms, ou égarés au sein des forêts sans bornes qui couvrent les contrées vierges de l'Amérique méridionale, ils ont entendu tout à coup surgir du sein de l'ombre et du silence une clameur inconnue, quelque chose d'inouï, et que dans leur étonnement ils n'ont pu comparer à rien de ce qu'ils croyaient capable d'ébranler une oreille humaine. Aidés de quelques idées superstitieuses, ils se fussent crus volontiers dans le voisinage de quelque ronde infernale, car ce n'était pas un grincement de machines rouillées, et moins encore le retentissement solennel d'un orage lointain ou les rugissements des bêtes féroces : cette voix se taisait par intervalle pour revenir plus forte et plus rapprochée ajouter aux terreurs d'une nuit orageuse passée sur des rives inexplorées. Venait le jour; enhardis par le silence, et forts de la supériorité de leurs armes, ils se hasardaient à chercher dans les taillis fourrés ces ennemis inconnus dont le voisinage avait éloigné d'eux le repos et la sécurité; nulle part ils n'en démêlaient les traces, mais au sommet des arbres les plus élevés se jouaient de très-petits Singes qui s'empressaient de fuir à leur approche en leur faisant des grimaces et leur lançant des ordures ou des branches cassées.

C'était là cependant les terribles ennemis de la nuit précédente, les Alouates, dont nous avons aujourd'hui à écrire l'histoire,

et que distingue avant tout cette puissance des organes vocaux qui leur a valu le nom de Hurleurs par excellence, *Stentores*. A peine hauts de deux pieds, et d'une organisation en apparence assez frêle, ces animaux portent à la partie supérieure de la gorge un os hyoïde d'une grandeur démesurée, et qui a environ deux pouces en tous sens, creux, formant une sorte de tambour qui agrandit leur voix, sans que la nature directe de son action soit complétement expliquée. Ce cri, plus fort que celui d'aucun animal connu, est tel, qu'un seul Alouate peut se faire entendre dans un rayon d'une lieue, et lorsque, réunis par troupes de vingt ou trente, ils commencent à crier de concert, l'effet, dit-on, en est véritablement prodigieux et effrayant : aussi les premiers qui l'ont entendu n'ont-ils pas manqué d'ajouter à la simple réalité les merveilles créées par leur imagination. « Tous les jours, dit Marcgrave, matin et soir les Hurleurs s'assemblent dans les bois ; l'un d'entre eux prend une place élevée, et fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter; dès qu'il les voit placés, il commence un discours à voix si haute et si précipitée, qu'à l'entendre de loin on croirait qu'ils parlent tous ensemble; cependant il n'y en a qu'un seul, et, pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres sont dans le plus grand silence. Lorsqu'il cesse, il fait signe de la main aux autres de répondre, et à l'instant tous se mettent à crier ensemble, jusqu'à ce que, par un autre signe de la main, il leur ordonne le silence; dans le moment ils obéissent et se taisent; alors le premier reprend son discours ou sa chanson, et ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils se séparent et rompent l'assemblée. »

Les femelles portent leurs petits sur le dos, et sautent avec cette charge de branche en branche et d'arbre en arbre : les petits embrassent avec les bras et les mains le corps de leur mère dans la partie la plus étroite, et s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste, ces animaux sont sauvages et méchants; on ne peut les apprivoiser, ni même les dompter; ils mordent cruellement; et, quoiqu'ils ne soient pas du nombre des animaux carnassiers et féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte, tant par leur voix effroyable que par leur air d'impudence. Comme ils ne vivent que de fruits et de légumes, de graines et de quelques Insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger. « Les chasseurs, dit Oexmelin, apportèrent sur le soir des Singes qu'ils avaient tués dans les terres du cap Gracias-à-Dio : on fit rôtir une partie de ces Singes et bouillir l'autre, ce qui nous sembla fort bon. La chair en est comme celle du Lièvre; mais elle n'a pas le même goût, étant un peu douçâtre : c'est pourquoi il y faut mettre beaucoup de sel en la faisant cuire. La graisse en est jaune comme celle du Chapon, et plus même, et a fort bon goût. Nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes là, parce nous ne trouvions pas autre chose; si bien que tous les jours les chasseurs en apportaient autant que nous en pouvions manger. Je fus curieux d'aller à cette chasse, et surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes de connaître plus particulièrement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, et de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir et de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignaient tous ensemble, se mettaient à crier et à faire un bruit épouvantable, et à nous jeter des branches sèches qu'ils rompaient des arbres : il y en avait même qui faisaient leur saleté dans leurs pattes, qu'ils nous envoyaient à la tête. J'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, et qu'ils sautent d'arbre en arbre si subtilement, que cela éblouit la vue. Je vis encore qu'ils se jetaient à corps perdu de branche en branche sans jamais tomber à terre; car, avant qu'ils puissent être à bas, ils s'accrochent, ou avec leurs pattes, ou avec la queue : ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout à fait, on ne les saurait avoir; car, lorsqu'ils sont blessés, et même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, où ils meurent souvent et ne tombent que par pièces. J'en ai vu de morts depuis plus de quatre jours qui pendaient encore aux arbres; si bien que fort souvent on en tirait quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au plus. Mais ce qui me parut plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre les doigts dans la plaie, et faire de même que s'ils la voulaient sonder : alors, s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie. Je puis dire avoir vu cela plusieurs fois, et l'avoir vu avec admiration. Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même manière que les négresses portent leur enfant : ce petit, sur le dos de sa mère, lui embrasse le cou par-dessus les épaules avec les deux pattes de devant, et des deux de derrière il la tient par le milieu du corps : quand elle veut lui donner à téter, elle le prend dans ses pattes, et lui présente la mamelle comme les femmes... On n'a point d'autre moyen d'avoir le petit que de tuer la mère, car il ne l'abandonne jamais : étant morte, il tombe avec elle, et alors on le peut prendre. Lorsque ces animaux sont embarrassés, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou dans quelque autre rencontre que ce puisse être... On a coutume de les entendre de plus d'une grande lieue. »

Dampier confirme la plupart de ces faits; néanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement deux petits, et que la mère en porte un sous le bras et l'autre sur le dos. En général, les Sapajous, même de la plus petite espèce, ne produisent pas en grand nombre; et il est très-vraisemblable

que ceux-ci, qui sont les plus grands de tous, ne produisent qu'un ou deux petits.

ALOUETTE, *Alauda* (14). — Il est peu d'Oiseaux plus connus que les Alouettes, et pourtant il en est peu dont une description écrite puisse moins donner une idée complète et propre à faire distinguer aisément sinon les espèces les plus tranchées, au moins le genre lui-même des genres les plus voisins. Cependant le trait le plus saillant de leur organisation, le développement excessif de l'ongle du pouce qui de plus est entièrement droit ou très-peu arqué, fort, et souvent plus long que le pouce lui-même, ne leur est commun qu'avec un assez petit nombre d'autres (les Bergeronnettes, les Farlouses, les Anthus, les Hochequeues, les Bruants de Neige). Quant aux autres caractères, les principaux sont : bec garni à la base de petites plumes se dirigeant en avant et couvrant les narines en partie ou entièrement ; langue cartilagineuse, fourchue à sa pointe : ailes subobtuses, la troisième rémige étant la plus longue de toutes, et la première égalant à peine la quatrième, qui souvent la surpasse ; douze pennes à la queue et dix-huit aux ailes, dont les moyennes ont le bout coupé presque carrément et partagé dans son milieu par un angle rentrant ; plumage gris ou sombre, marqué de grivelures plus foncées à la gorge, au cou, et à la poitrine. Ce sont des Oiseaux pulvérateurs, et, si la conformation de leurs pieds les empêche de se percher, ils en sont dédommagés par la facilité de leur marche lorsqu'ils sont à terre. Aussi vivent-ils en général dans les champs, où ils se nourrissent de graines, d'herbe, d'Insectes, et de Chrysalides.

Cuvier les place dans la troisième famille des Passereaux, les Conirostres, et en forme la première tribu.

Parmi les nombreuses espèces qui rentrent dans ce genre important, il en est plusieurs qui, par l'ensemble de leurs mœurs, par leur taille, et même par l'ardeur égale avec laquelle leurs ennemis communs les poursuivent, se trouvent tellement rapprochées, qu'elles mériteraient de former un groupe qui aurait son histoire à part : l'Alouette commune, le Cochevis, la Calandrelle, et même le Cujelier.

Alouettes a bec droit, médiocre et pointu.

ALOUETTE COMMUNE, *Alauda arvensis*. Cette espèce, la plus commune, et par conséquent la plus connue, se distingue par son plumage, mélangé de noirâtre, de gris teint de roux et de blanc sale sur les parties supérieures, et en dessous d'un blanc roussâtre avec des taches longitudinales noires ou d'un brun très-foncé ; les bandes sont plus ou moins tranchées suivant l'âge et le sexe. La gorge est blanche, les pennes de l'aile sont brunes ; leur bord extérieur est fauve, excepté vers le bout, qui est blanc. La mandibule supérieure est noirâtre ; l'inférieure est d'une couleur plus pâle.

La longueur de cette Alouette est ordinairement d'un peu moins de sept pouces depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue ; le bec a six à sept lignes, et l'envergure douze pouces et demi. Les ailes, dans l'état de repos, s'étendent aux deux tiers de la longueur de la queue. L'ongle du doigt postérieur atteint jusqu'à près de deux pouces dans la vieillesse. Les mâles sont plus bruns que les femelles, et portent autour du cou une sorte de collier noir. Ils sont aussi plus gros, quoique cependant l'Alouette la plus lourde ne pèse pas deux onces. Ces Oiseaux ont l'estomac charnu et assez ample relativement au volume du corps.

« L'Alouette commune, dit Vieillot, est le musicien des champs ; son joli ramage est l'hymne d'allégresse qui devance le printemps et accompagne le premier sourire de l'aurore ; on l'entend dès les beaux jours qui succèdent aux jours froids et sombres de l'hiver, et ses accents sont les premiers qui frappent l'oreille du cultivateur vigilant. Le chant matinal de l'Alouette était chez les Grecs le signal auquel le moissonneur devait commencer son travail, et il le suspendait durant la portion de la journée où les feux du midi imposent silence à l'Oiseau. « L'Alouette se tait en effet vers le milieu du jour, mais, quand le soleil s'abaisse vers l'horizon, elle remplit de nouveau les airs de ses modulations variées et sonores ; elle se tait encore lorsque le ciel est couvert et le temps pluvieux ; du reste elle chante pendant toute la belle saison. De même que dans presque toutes les espèces d'Oiseaux, le ramage est un attribut particulier au mâle de celle-ci ; on le voit s'élever presque perpendiculairement et par reprises, et décrire en s'élevant une courbe en forme de vis ou de limaçon : il monte souvent fort haut, toujours chantant, forçant sa voix à mesure qu'il s'éloigne de la terre, de sorte qu'on l'entend aisément lors même qu'on peut à peine le distinguer à la vue ; il se soutient longtemps en l'air, et il descend lentement jusqu'à dix ou douze pieds du sol, puis s'y précipite comme un trait ; sa voix s'affaiblit à mesure qu'il en approche, et il est muet aussitôt qu'il s'y pose. Du haut des airs, ce mâle cherche à découvrir une femelle ; celle-ci reste à terre, et regarde attentivement le mâle, suspendu en l'air, et voltige avec légèreté vers la place où il

(14) Nom dérivé du celtique *alaud*, d'où nous avons formé *Aloue*, puis *Alouette*. On suppose que les soldats de la légion nommée *Alauda* portaient sur leur casque un panache qui avait quelque rapport avec celui de l'Alouette huppée. Cette étymologie est plus vraisemblable que celle de Schwenckfeld et Klein, qui probablement n'avaient pas lu Pline, et qui dérivent ce nom de *a laude*, parce que, suivant le premier, on a remarqué qu'elle s'élevait sept fois le jour vers le ciel, chantant les louanges de Dieu.

va se poser. Ce ne sont pas néanmoins les expressions de la constance ; le mâle, aussi bien que la femelle, animés des mêmes feux, pressés des mêmes désirs, ne forment que des unions passagères. Ce n'est point sans doute parmi les Alouettes qu'il faut chercher des modèles de fidélité ; mais, comme la nature leur a généralement imprimé ce caractère de légèreté dont tous les individus sans exception suivent l'impérieuse impulsion, aucun n'en est tourmenté, aucun ne peut s'en plaindre sans cesser d'être Alouette, en sorte que chez ce peuple volage, mais aimable et peut-être heureux, il n'existe pas à vrai dire d'inconstance ni d'infidélité. »

Cette voix si pure et si mélodieuse, loin de s'éteindre dans l'esclavage, s'y conserve et s'y embellit; et, si on la prend jeune et qu'on l'élève avec soin, l'Alouette devient l'un des Oiseaux les plus précieux, moins encore par la beauté de ses accents naturels que par sa prodigieuse mémoire, qui lui permet de retenir ceux des autres Oiseaux et tous les airs qu'on veut lui faire apprendre, et qu'elle répète avec une pureté, une flexibilité d'organe qui leur ajoute de nouveaux charmes, et ne les imite que pour les embellir. C'est en octobre ou en novembre que l'on doit prendre ceux que l'on destine au chant; ils ne tardent pas à s'habituer à l'esclavage, et deviennent familiers au point de manger dans la main, sur la table, et même dans les assiettes; mais la cage où on les enferme doit être recouverte de toile par le haut, sans quoi, obéissant à l'instinct qui les porte à s'élever perpendiculairement, ils ne tarderaient pas à se tuer en se brisant la tête contre le plafond. De plus on doit en revêtir le fond d'une épaisse couche de sable fin où ils puissent se rouler et chercher un soulagement contre les petits Insectes qui les tourmentent. Il est encore bon de placer dans un coin du gazon frais et de le renouveler souvent. On nourrit les jeunes Alouettes que l'on prend dans le nid avec de la graine de pavot mouillée, et, lorsqu'elles mangent seules, avec de la mie de pain aussi humectée, ou même avec toute sorte de graines ou toute autre nourriture, comme nos Oiseaux domestiques, dont elles acquièrent promptement toutes les habitudes. Lorsqu'elles commencent à faire entendre leur ramage, on a coutume de leur préparer une pâtée avec de la viande bouillie, et de la mie de pain détrempée dans du lait, et à laquelle on ajoute de la graine de pavot, de l'orge, du blé, du millet, du chènevis écrasé ; mais cette dernière nourriture, si elle leur était donnée en trop grande quantité, pourrait, suivant un auteur, faire noircir entièrement leur plumage. C'est ordinairement après deux ans que la voix des jeunes mâles est complétement développée; mais, pour qu'elle arrive à un grand degré de perfection, leur éducation doit avoir été soignée, et l'on a dû veiller surtout à éloigner d'eux tout ce qui pourrait, qu'on veuille bien nous passer cette expression, fausser leur goût. Surtout que jamais on ne cherche à leur faire apprendre plusieurs airs à la fois; que rien de faux, d'aigre, de discordant, ne frappe leurs oreilles, qu'aucun chant étranger ne vienne distraire leur mémoire des dernières modulations sur lesquelles on a voulu fixer leur attention. Faute de ces précautions, leur ramage ne sera qu'un mélange confus, un composé bizarre et mal assorti des différents sons qui les auront frappés davantage. Ils chantent en cage durant toutes les saisons, et leur vie s'y prolonge dix à douze ans, suivant quelques auteurs, et jusqu'à vingt et vingt-quatre suivant d'autres ; mais ils ne tardent pas à y devenir épileptiques.

C'est vers le mois de mai seulement, dans nos contrées, que la femelle construit, par terre, entre deux mottes ou au pied d'une touffe d'herbe, avec de petits brins de paille, de menues racines et du crin, son nid, qui est plat ou très-peu concave et presque sans consistance (15). Elle y pond quatre ou cinq œufs, tachetés de brun sur un fond grisâtre, après quatorze ou quinze jours d'incubation, les petits éclosent, et quinze autres jours suffisent à l'activité de la mère pour élever et instruire sa couvée et la mettre en état de se soustraire aux poursuites de ses nombreux ennemis. Les petites Alouettes quittent leur nid de bonne heure, surtout si la sollicitude maternelle a découvert aux environs quelques traces ennemies, et souvent il arrive aux chasseurs de trouver la famille délogée longtemps avant le jour où ils comptaient s'en emparer.

(15) D'après certaines autorités, notre Alouette des prés, *Alauda arvensis*, est en partie mineuse, et fait preuve d'une singulière intelligence, dans certaines circonstances, pour dessécher le lieu qu'elle destine à son nid. Elle choisit le sol avec soin, évitant les couches de terre glaise, à moins qu'elle ne trouve deux mottes disposées de manière à ce qu'aucune partie du nid placé entre elles ne descende au-dessous de leur surface. Dans les terrains friables elle gratte jusqu'à ce qu'elle ait non-seulement formé une petite cavité, mais remué le fond à une certaine profondeur. Par-dessus, les premières couches sont disposées de sorte que, si la pluie tombe sur le sommet de la cavité, elle s'écoule jusqu'au fond, où elle est absorbée par le sol. Les bords du nid sont aussi un peu relevés au-dessus de la surface; ils sont inclinés au dehors et recouverts de chaume. La position de l'Oiseau dans son nid est une garantie de plus contre la pluie : sa tête est tournée vers le ciel, les plumes du col et de la poitrine préservent ces côtés de la pluie, tandis que les ailes et la queue servent d'auvents pour le reste. Si le temps est mauvais, que la pluie fasse un petit angle avec l'horizon, la partie antérieure de l'Oiseau, où le plumage est le plus épais, est seule mouillée.

Syme, naturaliste anglais, s'exprime ainsi : « Les Alouettes font leurs nids avec un gazon grossier, desséché, et le garnissent de crin de Cheval, et, ce qui est plus singulier, ce crin est généralement blanc. Le nid est ordinairement placé, si c'est au commencement du printemps, dans un petit creux à côté d'une pierre ou d'une motte de terre, et toujours au côté sud ou ouest de cette élévation, qui le garantit du froid. »

A peine les petits sont-ils en état de se suffire, que la mère songe déjà à de nouvelles amours et à une nouvelle famille, et dans les pays chauds elle fait jusqu'à trois couvées dans le courant de la belle saison; mais qu'on ne croie pas que la tendresse maternelle se taise devant ce besoin si actif de se reproduire, et qu'aux soins et à l'affection succède tout d'un coup l'oubli de ses premiers nourrissons; longtemps encore on la voit voltiger au-dessus de sa couvée sans expérience, la suivre de l'œil avec sollicitude, diriger tous ses mouvements, pourvoir à tous ses besoins, veiller à tous ses dangers, et cet instinct sublime d'amour, de soins et d'abnégation maternelle, est même porté si loin dans ce frêle et intéressant Oiseau, que, loin de n'être, comme dans presque tous les êtres, qu'une conséquence de celui qui les dispose à devenir mères, souvent il les précède de longtemps, et se développe, d'après Buffon, dès l'âge le moins avancé. Ce profond observateur de la nature en nourrissait une qui à peine mangeait seule, lorsque l'on mit dans la même cage trois ou quatre petits d'une autre couvée. Ce moment fut pour la première le commencement d'une vie nouvelle; elle s'éprit pour ces nouveaux venus d'une affection si vive, qu'on la vit s'oublier entièrement pour les soigner, les nourrir, les réchauffer de ses ailes, et, malgré l'attention particulière que lui mérita à elle-même son admirable dévouement, elle se laissa mourir d'inanition au milieu des soins affectionnés et bien entendus dont elle les entourait, et auxquels aucun ne survécut, tant ils leur étaient devenus nécessaires.

La question de savoir si les Alouettes sont ou non des Oiseaux de passage ne paraît pas résolue. Buffon n'affirme rien, et un grand nombre répondent négativement; Vieillot et quelques autres affirment au contraire qu'au commencement de l'hiver l'espèce tout entière se partage en deux bandes, celle des voyageuses et celle des sédentaires, que les premières traversent la Méditerranée et vont se répandre en Syrie, sur les bords de la mer Rouge, en Egypte, en Nubie et en Abyssinie, d'où elles reviennent au retour de la belle saison réparer les pertes énormes qu'ont éprouvées celles qui ont osé braver dans leur patrie les horreurs d'une saison rigoureuse et la guerre acharnée que leur livrent d'avides et habiles ennemis. De quelque côté que soit la vérité, il est certain que les Alouettes au commencement de l'hiver sont extrêmement nombreuses. Alors elles se rassemblent en troupes et quittent les plaines élevées qu'elles habitaient pour chercher des lieux plus abrités. Souvent, lorsqu'il survient un froid rigoureux et subit, elles disparaissent comme par enchantement pour revenir dès que succèdent quelques jours d'une température plus douce; mais, durant les jours de l'hiver, si le froid continue, si la terre est longtemps couverte, leur misère devient extrême; elles se rapprochent alors des grands chemins, des lieux habités, perdent même le soin de leur conservation au point de se laisser tuer à coup de perche et presque prendre à la main sans chercher à s'enfuir.

Un Oiseau dont les Insectes, les Chrysalides, forment la principale nourriture, a dû trouver protection dans ces pays où les Sauterelles ne sont pas un fléau moins destructeur que la peste et la famine qui marchent à leur suite; aussi les Alouettes ont-elles toujours été en vénération dans le Levant et surtout dans l'île de Lemnos; mais chez nous, où leurs services, s'ils sont aussi éminents, sont beaucoup moins sensibles, elles sont l'objet d'une guerre acharnée, d'une guerre de destruction qui a ses règles et sa tactique fondées sur l'étude la plus approfondie du caractère de celles qui en doivent être les victimes. Aussi plusieurs naturalistes affirment-ils que l'espèce a considérablement diminué depuis cinquante ans, et si elle n'est pas encore complétement détruite, nous ne le devons qu'à leur fécondité et surtout à cette activité prodigieuse avec laquelle elles travaillent à la perpétuer.

C'est vers le mois de septembre, lorsque le temps des amours, du chant, et des soins maternels, est passé, lorsque la nourriture de toute espèce leur abonde, que les Alouettes prennent cet embonpoint, cette chair succulente qui les fait accueillir si favorablement par les gourmets sous le nom de *mauviettes* et à laquelle les pâtés de Pithiviers doivent leur réputation colossale. C'est alors aussi que la destruction commence, et elle se poursuit avec activité jusqu'à la fin de l'hiver. Comme l'Oiseau est petit, ce n'est pas aux individus que l'on s'attaque, c'est aux masses; et nul autre n'offre plus de prise par sa confiance, la douceur de ses mœurs, sa sociabilité, et surtout par sa curiosité, aux ruses et aux stratagèmes des ennemis acharnés à sa perte. Placez au milieu des sillons où il se réfugie quelques objets brillants mis en mouvement par une cause quelconque, un *miroir*, sorte de morceau de bois taillé en dos d'âne et supporté par son milieu, sur lequel vous aurez groupé des boutons d'acier ou de cuivre, de petits morceaux de glace, tout ce que vous voudrez qui pourra réfléchir à travers les champs les mobiles rayons du soleil, et bientôt, cédant à une sorte de fatalité d'instinct, il accourra, le pauvre oisillon, presque de l'autre bout du ciel, viendra papillonner autour de cet objet nouveau, se grouper sous vos filets ou s'offrir à vos coups, sans que les détonations ni la mort de celles qui l'entourent aient le pouvoir de le sauver d'une perte assurée.

Si le temps est sombre et froid, le ciel couvert, ou encore le soir, après le coucher du soleil, les Alouettes volent par troupes, sans s'élever et en rasant la terre; et lorsqu'on les force, elles marchent longtemps avant de se lever, et se laissent conduire au gré des chasseurs, tantôt sous de vastes filets que supportent quelques fourchettes, et qui, fixés à terre par trois côtés, ne leur offrent qu'une entrée sans issue et se referment sur

elles dès qu'elles y sont engagées; tantôt dans la tonnelle murée, sorte d'énorme sac offrant une ouverture de dix pieds en tous sens, et flanquée à droite et à gauche par de larges filets qui s'agrandissent de manière à réunir dans la tonnelle la bande entière qui s'y laisse facilement engager; mais aucune chasse n'est plus coûteuse, n'exige plus de soins et n'est plus destructive que la *chasse aux gluaux* qui se pratique dans toute la Lorraine. Quinze cents à trois mille branches de saule de trois ou quatre pieds et enduites de glu, alignées en carré long dans une plaine en jachère et plantées assez légèrement pour que l'Oiseau n'y puisse toucher sans les faire tomber; des détachements en tiers de chasseurs formant autour du terrain où se trouve le gibier un cordon d'une lieue de développement qui se referme lentement en serrant dans son enceinte des milliers d'Alouettes, des drapeaux qui servent de point de ralliement, tels sont les principaux appareils de cette chasse. Un commandant supérieur et des chefs sous ses ordres dirigent avec habileté les manœuvres, et ce n'est qu'après trois heures de soins et de ruses que les infortunées arrivent en sautillant et s'élevant de quelques pieds dans la funeste enceinte, où elles ne tardent pas à s'empêtrer sans qu'aucun autre pouvoir que celui du hasard puisse les sauver d'une perte assurée. Une chasse de cette nature rapporte jusqu'à cent douzaines d'Alouettes, et vingt-cinq douzaines ne semblent pas un dédommagement suffisant des frais et des soins qu'elle a coûtés.

Une dernière chasse aux Alouettes, plus usitée peut-être qu'aucune des précédentes, parce qu'elle exige moins de frais et moins d'adresse, est la *chasse aux lacets*. Les *lacets* ou *collets traînants* sont faits avec un ou deux crins de cheval, disposés en nœud coulant et fixés à des ficelles de plusieurs toises de longueur. On les tend sur un chemin en jachère, dans des sillons nouvellement labourés, dans une trace à travers dans la neige, et l'on a soin que les lacets, sans ordre ni régularité, s'élèvent de quelques pouces au-dessus du sol. Le grain que l'on y sème, les Alouettes captives ou *moquettes* que l'on place dans les sillons mêmes, tout contribue à y attirer celles que le chasseur va faire lever au loin pour les envoyer dans le piége, où elles ne tardent pas à s'empêtrer de la tête aux pieds dans les lacets, et il ne lui reste plus d'autre soin à prendre que celui d'aller les saisir quand il les juge en nombre suffisant.

Nous avons déjà dit combien la chair de l'Alouette passe pour un mets délicat; on lui a attribué des vertus médicinales qui ne paraissent pas démontrées. Quant aux coliques et aux douleurs d'estomac dont se plaignent un grand nombre de personnes après en avoir mangé, elles eussent pu se les éviter en écartant avec soin tous les petits fragments d'os dont elle est remplie.

On trouve les Alouettes communes dans presque tous les pays habités de l'ancien continent; mais il ne paraît pas qu'on les rencontre en Amérique.

Alouette cochevis, *Alauda cristata*. La petite huppe qu'elle porte sur la tête, et qui lui a valu son nom (*Cochevis, visage de Cochet* ou de petit *Coq*), n'est autre qu'une touffe de sept à douze plumes effilées, grises, qu'elle peut abaisser ou relever à son gré. Cette Alouette est un peu plus petite que la première, à laquelle, au reste, elle ressemble beaucoup. Cependant elle a le bec plus long, les ailes et la queue plus courtes; la gorge est blanchâtre, et la poitrine grisâtre, avec des traits noirs. Elle pond cinq œufs cendrés, tachetés de brun; son chant est plus doux, et elle retient avec la plus grande facilité les airs qu'elle a entendus; mais l'esclavage lui pèse, et elle n'y vit pas longtemps. Cette espèce est beaucoup moins connue que la précédente, elle fréquente moins les champs et les plaines; mais on la rencontre davantage sur les grands chemins, dans les basses-cours, sur les couvertures en paille, sur les tas de fumier, et en général dans le voisinage de l'homme. Les *collets* et les *filets à nappes*, dits filets à *Alouettes*, sont les piéges qu'elle a le plus à redouter. On les rencontre partout où se trouve l'Alouette commune.

Alouette des bois, Cujelier ou Lulu, *Alauda arborea, A. nemorosa*. Plusieurs naturalistes regardent le Cujelier et le Lulu comme formant deux espèces différentes; mais nous suivons à cet égard Cuvier, qui les réunit en une seule. Elle porte, comme le Cochevis, une petite huppe, mais beaucoup moins marquée. Une bande blanchâtre lui entoure entièrement la tête, et passe au-dessus des yeux; et elle porte sur les joues, qui sont brunes, une autre tache triangulaire de la même couleur. Elle est beaucoup plus petite, n'ayant que cinq pouces deux lignes du bout du bec au bout de la queue.

Les Cujeliers se perchent sur les grosses branches des arbres, et y font entendre dès le commencement du printemps un chant doux et plein d'agrément; mais c'est surtout lorsque le mâle veut charmer les ennuis de sa compagne, durant les longues heures de l'incubation, qu'il déploie le gosier le plus brillant, les accords les plus mélodieux. Ces Alouettes font leur nid par terre comme toutes les autres, sur les coteaux à demi arides où se trouvent des buissons et des ronces, mais en général sur le bord des bois. Dès que les petits sont éclos, le mâle se tait pour vaquer aux soins de la couvée. Vers le milieu de l'automne, elles se réunissent et se tiennent dans les champs pierreux et découverts, par troupes serrées de trente à cinquante, qui ne se mêlent à aucune autre espèce. Si elles se posent à terre, elles sont toujours réunies, et, si on les force à prendre leur volée, elles se lèvent simultanément sans se quitter et comme par une impulsion unique, s'élèvent peu, voltigent en tournant rapidement, et jetant souvent des cris de rappel, autour de la place qu'elles viennent de quitter, et où elles reviennent presque toujours s'abattre

de préférence. Cette habitude où elles sont de vivre en société, de s'appeler, de se rapprocher les unes des autres, devient entre les mains de l'homme une arme fatale ; car il suffit, pour amener sous les filets et dans les piéges leurs nombreuses troupes, de les y faire appeler par quelqu'un de leur espèce. La société de leurs semblables est pour ces petits êtres un élément de leur existence ; et dès qu'arrive le printemps, la mort les soustrait aux ennuis et à l'isolement de la domesticité.

Cette espèce a été observée dans presque tous les départements de la France, et on la rencontre également dans presque toute l'Europe.

Nous citerons encore comme appartenant à la première section des Alouettes :

L'Alouette calandrelle (*Alauda arenaria*, Vieill.), très-commune aux Canaries, dans les provinces méridionales de la France, et en Champagne, où elle arrive vers la fin d'avril. Elle demeure dans les localités les plus sablonneuses ; mais elle les quitte dès que l'éducation de sa couvée est finie, pour se réfugier dans les lieux frais et les champs d'avoine. Les mâles d'une même plaine ont l'habitude de se réunir matin et soir à une hauteur qui les dérobe à la vue, et d'y donner un concert que l'on entend encore malgré la distance.

Cette espèce est de la même taille que la précédente ; la gorge et toutes les parties inférieures sont d'un blanc quelquefois très-pur, quelquefois teinté de roux, plus chargé sur la poitrine, la tête, le cou et le dos : de couleur isabelle plus cendrée sur la nuque. Le ton général de la couleur est le roux plus ou moins pur, plus ou moins clair, mélangé de brun et de jaune.

L'Alouette coquillade. Quoique Buffon ait fait de cette Alouette une espèce à part, il est probable qu'elle n'est qu'une variété de l'Alouette des champs, de taille un peu plus grande et de teintes générales un peu plus rousses.

L'Alouette d'Italie. Celle-ci, que Buffon a décrite sous le nom de *Girole*, paraît n'être, comme la précédente, qu'une variété de l'Alouette commune, dont la teinte générale serait le marron.

Alouettes a bec très-gros, plus haut que large, et un peu fléchi en arc.

La Calandre ou grosse Alouette, *Alauda Calandra*. C'est en effet la plus grosse de toutes les Alouettes de nos pays. Elle a jusqu'à sept pouces un quart de longueur, et son vol treize pouces et demi. Ses ailes pliées aboutissent à l'extrémité de la queue, tandis que dans la plupart des autres Alouettes elles n'atteignent qu'à la moitié ou tout au plus aux deux tiers. Sous le rapport des couleurs, elle ressemble en général à l'Alouette commune, dont elle partage également les mœurs et les habitudes.

Les parties supérieures sont d'un cendré jaunâtre tacheté de brun ; la gorge, le ventre et l'abdomen, d'un blanc pur, et il existe une grande tache noire de chaque côté du cou : flancs jaunâtres, avec des taches lancéolées brunes sur la poitrine ; rémiges bordées et terminées de blanc, ainsi que les tectrices moyennes et les pennes de la queue, dont les deux extérieures sont presque entièrement blanches. La voix est également agréable, mais plus forte. Son espèce est beaucoup moins nombreuse que celle de l'Alouette commune. On la prend de la même manière, soit dans des filets que l'on tend au bord des eaux où elle a coutume d'aller boire, soit avec les collets et tous les autres piéges. On l'élève dans le même but, en prenant les mêmes précautions et lui donnant la même nourriture.

Alouettes a bec très-long et très-arqué.

Nous ne citerons que le Sirli, *Alauda africana*, qui se trouve dans les plaines sablonneuses de l'Afrique, depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et ne diffère que par son bec de notre Alouette commune, dont il a à très-peu près les formes, le plumage et les habitudes. Le Sirli doit son nom au cri qu'il pousse au sommet des petites dunes de sable où il se pose, *sirrrrrrrli*, la première syllabe étant très-prolongée, autant que le lui permet son haleine, et la dernière appuyée avec force et prononcée du ton le plus aigu. Sa longueur est de huit pouces.

Alouette de mer (*Pelidna*, Cuvier). « Les Françoys voyants un petit oysillon vivre le long des eaux, et principalement ès eaux marécageuses près la mer, et estre de la corpulence d'une Alouette, au moins quelque peu plus grandet, n'ont su lui trouver appellation plus propre que de le nommer *Alouette de mer*, et le voyant voler en l'aer, on le trouve de même couleur, sinon qu'il est plus blanc par-dessous le ventre, et plus brun dessus le dos qu'une Alouette. »

C'est ainsi que Belon explique, dans son langage naïf, le seul motif qui ait pu faire donner à ces oiseaux un nom qui pourrait faire croire à des rapports beaucoup plus intimes avec un genre dont tout concourt à les distinguer.

Comme les Maubèches et les Barges, dont elles se rapprochent bien davantage et auxquelles plusieurs auteurs les ont réunies sous le nom générique de *Tringa*, les Alouettes de mer ont le bec crochu au bout, le sillon nasal très-long, et le pouce assez long pour toucher à terre, les jambes médiocrement hautes et nues à leur partie inférieure, et la taille raccourcie ; mais elles ont le bec un peu plus long que la tête, et leurs pieds n'ont ni bordures ni palmures ; aussi ressemblent-elles assez pour le port et la couleur à la Bécassine, quoique beaucoup plus petites. Leur vol est rapide, et leurs mouvements pleins de vivacité ; souvent il arrive, lorsque l'on admire la variété de leurs circonvolutions, de les voir alternativement blanches et brunes, le dessus et le dessous du corps s'offrant alternativement aux regards avec assez de prestesse pour per-

mettre à des yeux peu exercés de croire à une sorte de métamorphose. Cuvier en a fait un sous-genre du grand genre des Bécasses de la famille des Echassiers. Ces petits Oiseaux vivent sur le rivage de la mer et forment des sociétés nombreuses, comme les Cujuliers dans nos campagnes. Souvent on les voit voler par troupes si serrées, que d'un seul coup de fusil l'on peut, dit-on, en abattre jusqu'à quarante et cinquante, et celles qui survivent, loin de se dérober par la fuite au sort qui les menace, se pressent autour du chasseur en poussant des cris perçants, et réclament en quelque sorte leurs compagnes victimes de sa barbarie. Aussi nul gibier n'est-il moins rare dans les marchés voisins de la mer, et « l'on ne peut voir, dit encore Belon, plus grand'merveille de ce petit Oiseau, que d'en voir apporter cinq ou six cents douzaines en un jour de samedy en hyver. » Leur chair est très bonne, et même, dit-on, préférable à celle de l'Alouette, lorsqu'elle est très-fraîche; mais elle contracte de bonne heure un goût d'huile rance qui la rend fort désagréable. La femelle dépose ses œufs sur le sable au nombre de quatre ou cinq, et ne fait point de nid. Il paraît que ce sont des Oiseaux de passage qui ne paraissent même que pour un temps fort court sur plusieurs de nos côtes. On les trouve également dans l'un et dans l'autre continent, et dans le nôtre depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au nord de l'Ecosse.

On en avait toujours distingué deux espèces. Cuvier les réunit en une seule, dont il donne la description suivante :

« L'Alouette de mer, ou petite Maubeche, *Tringla cinclus et alpina*, d'un tiers moins grande que la grande Maubèche, est, comme elle, en hiver cendrée dessus, blanche dessous, à poitrine nuagée de gris ; en été elle prend en dessus un plumage fauve tacheté de noir, de petites taches noires sur le devant du cou et de la poitrine, et une plaque noire sous le ventre. C'est alors l'*Alouette de mer à collier*. »

Les Cocorlis, dont Cuvier fait un sous-genre, n'en diffèrent que parce que leur bec est un peu plus arqué. L'espèce la plus connue, *Scolopax subarcuata*, est en hiver noirâtre en dessus, ondée de grisâtre, et blanchâtre en dessous. En été elle a le dos tacheté de noir et de fauve, les ailes grises et le cou et le dessous du corps roux. On la rencontre partout, mais toujours très-rare.

ALPACA. *Voy.* Lama.

AMOUR de l'homme pour les animaux. — Cet amour de l'espèce humaine pour les animaux, non-seulement se transforme parfois en un sentiment exclusif qui rend celui qui l'éprouve froid et égoïste envers son semblable, mais encore il est fort rare qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'absurdité, comme il l'est quelquefois jusqu'à la turpitude. Après cela, dégagé de l'enthousiasme et du ridicule, on conçoit fort bien l'attachement que l'homme peut éprouver pour un Chien par exemple, lorsqu'il reçoit de cet animal un retour d'affection si vraie, si désintéressée, et que rien ne saurait altérer. Le Chien est en effet l'unique ami que l'infortune n'éloigne jamais; le seul qui sache résister à toutes les séductions qu'on emploie pour le rendre infidèle; le seul qui abandonne sans hésiter toutes les douceurs que procure la richesse, pour aller partager la misère et les privations de l'être auquel il s'est voué.

Au Pégu, à Siam et à Laos, les Eléphants blancs, qui du reste sont assez rares, sont l'objet d'une sorte de culte, parce qu'on les considère comme les mânes vivants des empereurs des Indes. On les soigne dans de riches palais ; chacun a le sien, qui renferme aussi un domestique nombreux et de la vaisselle d'or. On recouvre ces Eléphants d'étoffes précieuses, et les mets qu'on leur sert sont délicats et choisis. Enfin ils sont dispensés de toute espèce d'obéissance, seulement on les dresse à fléchir le genou devant le souverain, qui leur rend avec respect leur salut.

Chez les Indiens du Maduré, une des premières castes, celle des Cavaravadongues, prétend descendre d'un Ane. Il en résulte que cet animal est traité par eux en frère. Ils prennent sa défense et poursuivent en justice quiconque le charge trop ou l'outrage. Dans un temps de pluie, ils donnent un abri à un Ane et le refusent à son conducteur. Le prince qui gouverne aujourd'hui le Maduré est de cette caste, en sorte que les Anes doivent avoir acquis une nouvelle considération dans l'Etat.

L'empereur Verus affectionnait un Cheval, nommé l'Oiseau, qu'il nourrissait avec des raisins secs et des pistaches. Théophilacte, patriarche de Constantinople, nourrissait également ses Chevaux de raisins secs, de pistaches, de dattes et de figues, trempées dans du vin,

Alexandre fit élever à son Cheval Bucéphale, sur les bords du fleuve Hydaspe, un magnifique tombeau qu'on entoura d'une ville qui fut nommée Bucéphalie. Auguste et Adrien firent aussi élever des tombeaux à leurs Chevaux et à leurs Chiens.

Jules César fit représenter son Cheval au-devant du temple *Venus genitrix*. Sémiramis aimait passionnément le sien et se plaisait également à faire reproduire son image. On sait que Caligula fit construire à son cheval, nommé Incitatus, une écurie de marbre, avec une auge en ivoire, et le faisait servir dans des vases d'or. Il lui assigna ensuite un superbe palais, des officiers, des esclaves, et une garde d'honneur, qui veillait surtout à ce qu'on ne troublât point son sommeil. Plus tard il le fit manger à sa table, lui servait du vin dans une coupe d'or où il avait bu le premier. Enfin il le nomma Pontife.

Henri IV eut aussi une affection très grande pour un Cheval, et on rapporte à ce sujet une anecdote assez piquante. Ce Cheval étant tombé malade, le monarque en éprouva une inquiétude si vive, que, dans

un moment de chagrin et de dépit, il dit qu'il ferait pendre celui qui lui apprendrait la mort de cet animal. Cette mort arriva et cependant un courtisan se chargea de l'annoncer au roi. Il s'y prit de la manière suivante : — « Hélas! sire, votre Cheval!... ce beau Cheval!... le Cheval de Votre Majesté... ô ciel!... ce magnifique cheval!... — Je parie qu'il est mort! s'écria le monarque, alarmé. — C'est donc vous qui serez pendu, reprit vivement le seigneur, car, sire, vous vous en êtes donné la première nouvelle. »

La passion des tribus nomades de l'Orient pour leurs chevaux est connue de tout le monde. Un marchand arabe qui avait été forcé de vendre une Cavale qu'il avait élevée, et qui se nommait Tonysse, ne manquait pas d'aller fréquemment à Rama pour visiter l'objet de son affection, dont il ne pouvait se consoler de s'être séparé. En voyant sa chère Cavale, il pleurait de tendresse, lui essuyait les yeux avec son mouchoir, et lui disait d'un ton lamentable : — « Mes yeux, mon cœur, mon âme, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue ; je suis pauvre, ma gazelle, tu le sais bien, ma mignonne; je t'ai élevée dans ma maison comme ma fille. Je ne t'ai jamais grondée ni battue. Dieu te conserve, ma bien-aimée : tu es belle, tu es douce, aimable! »

Les Russes, et surtout les paysans, ont aussi un grand amour pour leurs Chevaux. Un d'eux adressait les consolations suivantes à un Cheval fatigué : — « Allons, courage, mon pauvre ami, il n'y a plus que patience; le printemps vient, bientôt nous quitterons ces rues si longues ; nous rejoindrons le village; là tu te reposeras dans la prairie, avec de l'herbe jusqu'au ventre; le soir, tu auras une bonne litière, et mes filles te porteront de l'orge; pendant quinze jours je ne te demanderai rien. Es-tu content? Allons, va, camarade, aide-moi à gagner encore quelques kopeks. »

Les Anglais, qui ne rêvent que Chevaux et courses, quand ils ne rêvent pas Chiens et Coqs, ont quelquefois de singulières formules pour exprimer leur monomanie équestre. Des invitations pour assister aux funérailles d'un Cheval, mort à Londres, furent faites de la manière suivante :

« Dimanche dernier, Overton, le célèbre coursier de Schipton, a quitté la vie. Il était né en 1788. Il eut pour père Freijus, pour mère *dame* Brombe; Hérodes fut son grand père, Suix sa grand'mère; celle-ci devait le jour au célèbre Arabe Godolphin, ainsi que Régulus. En 1792, Overton, âgé de quatre ans, était déjà regardé comme le meilleur coureur de l'Angleterre ; il gagna au mois d'août de la même année, à York, un pari de 650 guinées; il eut la gloire de vaincre successivement Rosamunde, Sturm, Halber, et Rosalinde, jusque-là si célèbres dans les paris. Ayant perdu son agilité avec l'âge, il fut employé à la propagation d'une race antique et renommée; et pour que sa gloire pût s'éteindre il faudrait qu'on oubliât ses deux illustres fils Cogsighte et Rolla. »

Alfiéri aima son Cheval avec fureur. Numa s'était passionné pour une Biche, Auguste pour un Perroquet, Virgile pour un Papillon, Néron pour un Etourneau, Commode pour un Singe, Héliogabale pour un Moineau, Honorius pour une Poule, Mahomet pour un Chat, Newton pour un Chien.

Colbert et Richelieu aimaient les Chats, et ces animaux étaient aussi l'objet de la prédilection du vicomte de Chateaubriand.

Frédéric le Grand affectionnait les Levrettes.

L'impératrice Joséphine avait une espèce de Carlin nommé *Fortuné*, pour lequel son affection était si vive, qu'elle le faisait coucher dans son lit; et, quoique cet arrangement ne fût nullement du goût de Napoléon, il lui fallut cependant le subir tant que vécut cet animal.

La comtesse ***, dame russe d'une immense fortune, habitait Milan, où elle était toujours entourée d'un grand nombre de petits Chiens. A la mort de l'un deux, elle imagina de l'honorer par de pompeuses funérailles, auxquelles elle assista en deuil avec toute sa maison. Un détachement qu'elle avait réclamé du gouverneur escorta le convoi, tambours voilés et les armes baissées; et les autres Chiens anciens compagnons du défunt parurent aussi à cet enterrement, couverts de vêtements noirs. Au retour à l'hôtel une sorte de festin fut servi à la gent canine.

Les Russes ont une amitié touchante pour les Oiseaux. Quelquefois les parfaliers riches achètent ceux que les marchands tiennent en cage, afin de les rendre à la liberté. Les Corbeaux s'abattent par milliers dans les rues, en Russie, sans que personne songe à les poursuivre, à les détruire.

Plutarque fait mention d'un satyre qu'on avait pris près d'Apollonie, en Epire, et qui fut présenté à Sylla.

Un jour que le maréchal de Beaumanoir chassait dans une forêt du Maine, en 1509, ses gens lui amenèrent un homme qu'ils avaient trouvé endormi, lequel portait deux cornes de Bœuf sur le front, et une barbe fauve disposée comme celle d'un Bouc. Le maréchal le livra à des personnes qui le promenèrent de foire en foire; mais cette espèce de satyre conçut un tel chagrin de sa captivité, qu'il en mourut au bout de trois mois, à Paris, et fut enterré dans le cimetière de la paroisse de Saint-Côme.

Le Cheval que Jules César fit élever avait les deux pieds de devant presque conformés comme ceux de l'homme. Il eut aussi un autre Cheval qui avait une tête d'homme et qui était né dans le pays de Vérone.

M. Langlois rapporte que le capitaine Bossu trouva dans les mains des sauvages américains un jeune enfant à tête de Bœuf dont ils avaient fait un *manitou*. Ils refusèrent de le livrer vivant ; mais après l'avoir mangé ils en vendirent le corps au capitaine français. Le squelette de cet individu existe à la bibliothèque de Versailles.

Sous le pontificat de Pie III, il naquit, d'après ce que rapporte Vendenesse, un monstre qui avait les oreilles, les pieds et

ses mœurs semblables à celui d'un Chien, et à celle de cette seconde nature, celle d'un homme.

En 1804, on trouva dans une grotte du Canada une femme qui y vivait depuis quelques années dans la plus complète compagnie d'un Ours. Elle se refusa constamment à se séparer de lui et à rentrer dans la société des hommes.

En 1825, dans une chasse aux Ours qui eut lieu en Hongrie, et au moment où l'on venait d'en abattre un qui s'était défendu avec fureur, une jeune fille s'élança tout à coup de derrière un buisson et se jeta sur l'animal mourant en poussant des cris lamentables. On eut beaucoup de peine à détacher cette jeune fille sauvage du corps qu'elle caressait avec autant de tendresse que de douleur.

AMPELIS. *Voy.* Cotinga.

ANAS. *Voy.* Canard et Oie.

ANE. *Equus Asinus*, Lin., espèce de Pachyderme du genre Cheval. — L'Ane est un Ane, et ce n'est point un Cheval dégénéré, un Cheval à peine usé. Il n'est ni étranger, ni inconnu, ni blâmé; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce, et son rang; son sang est pur; et, quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, aussi ancienne, que celle du Cheval. Pourquoi donc tant le mépriser pour cet animal, et lui, si patient, si sobre, si utile! Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à peu de frais? On donne au Cheval de l'éducation, on le soigne, on l'estrille, on l'exerce, tandis que l'Ane, abandonné à la grossièreté du fouet des valets, ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et, s'il n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la mauvaise école où on le traîne: il est le jouet, le plastron, le bas-bleu des prairies, qui le coudoient, le bâton à la main, qui le regardent, le surmènent, l'excèdent sans précautions, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'Ane tient de lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'avait point de Cheval. Il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade: on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au Cheval: on oublie qu'il est Ane, qu'il a toutes les qualités de sa nature, toutes les dons annexés à son espèce: et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du Cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le Cheval est fier, ardent, impétueux: il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture: il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que le Cheval et les autres animaux lui laissent en dédaignant. Il est fort délicat sur l'eau; il ne veut boire que la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère; et, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui: car il ne se vautre pas, comme le Cheval, dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue: aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse, il est gai, et même assez joli: il a de la légèreté et de la gentillesse, mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile, et têtu: il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux au point que rien ne peut le retenir, et que l'on en a vu s'excéder et mourir quelques instants après; et, comme il aime avec une espèce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre. Il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité: il le sent de loin, et le distingue de tous les autres hommes. Il connaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés. Il a les yeux bons, l'odorat admirable, surtout pour les corpuscules de l'Anesse; l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine et les oreilles longues. Lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles. Lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche, et retire les lèvres d'une manière très-désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire. Si on lui couvre les yeux, il reste immobile; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement, et sans se secouer pour se relever. Il marche, il trotte et il galope comme le Cheval; mais tous ses mouvements sont petits et beaucoup plus lents. Quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un court espace de temps; et quelque allure qu'il prenne, si on le presse il est bientôt rendu.

Le Cheval hennit et l'Ane brait; ce qui se fait par un grand cri très-long, très-désagréable, et discordant, par dissonances alternatives de l'aigu au grave et du grave à l'aigu. Ordinairement il ne crie que lorsqu'il est pressé d'amour ou d'appétit. L'Anesse

a la voix plus claire et plus perçante. L'Ane qu'on fait hongre ne brait qu'à basse voix ; et quoiqu'il paraisse faire autant d'efforts et les mêmes mouvements de la gorge, son cri ne se fait pas entendre de loin.

De tous les animaux, couverts de poil, l'Ane est celui qui est le moins sujet à la vermine : jamais il n'a de Poux, ce qui vient apparemment de la dureté et de la sécheresse de sa peau, qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres Quadrupèdes ; et c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le Cheval au fouet et à la piqûre des Mouches.

Il y a parmi les Anes différentes races comme parmi les Chevaux, mais que l'on connaît moins, parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guère douter que tous ne soient originaires des climats chauds. Aristote assure qu'il n'y en avait point de son temps en Scythie ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laisse pas d'être froid ; et il ajoute que le climat froid, ou les empêche de produire, ou les fait dégénérer, et que c'est par cette dernière raison que dans l'Illyrie, la Thrace, et l'Epire, ils sont petits et faibles. Ils sont encore tels en France, quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, et que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abattues et de marais desséchés. Mais ce qui paraît encore plus certain, c'est qu'ils sont nouveaux pour la Suède et pour les autres pays du Nord. Ils paraissent être venus originairement d'Arabie, et avoir passé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, et ensuite en Allemagne, en Angleterre, et enfin en Suède, etc. ; car ils sont en effet d'autant moins forts et d'autant plus petits, que les climats sont plus froids.

Les Arabes, qui sont dans l'habitude de conserver avec tant de soin et depuis si longtemps les races de leurs Chevaux, prendraient-ils la même peine pour les Anes ? ou plutôt ceci ne semble-t-il pas prouver que le climat d'Arabie est le premier et le meilleur climat pour les uns et pour les autres ? De là ils ont passé en Barbarie, en Egypte, où ils sont beaux et de grande taille, aussi bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes et en Guinée, où ils sont plus grands, plus forts, et meilleurs que les Chevaux du pays ; ils sont même en grand honneur à Maduré, où l'une des plus considérables et des plus nobles tribus des Indes les révère particulièrement, parce qu'ils croient que les âmes de toute la noblesse passent dans le corps des Anes. Enfin l'on trouve les Anes en plus grande quantité que les Chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal jusqu'à la Chine : on y trouve aussi des Anes sauvages plus communément que des Chevaux sauvages. Les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'Ane sauvage *Onager*. Onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques naturalistes et plusieurs voyageurs, avec le Zèbre, dont nous donnerons l'histoire à part, parce que le Zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'Ane. L'Onagre ou l'Ane sauvage n'est point rayé comme le Zèbre, et il n'est pas à beaucoup près d'une figure aussi élégante. On trouve des Anes sauvages dans quelques îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Cerigo. Il y en a beaucoup dans les déserts de Lybie et de Numidie : ils sont gris, et courent si vite, qu'il n'y a que les Chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course. Lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on les approche. On les prend dans des piéges et dans des lacs de corde. Ils vont par troupes pâturer et boire. On en mange la chair. Il y avait aussi du temps de Marmol des Anes sauvages dans l'île de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique. Et Pietro della Valle dit avoir vu un Ane sauvage à Bassora : sa figure n'était point différente de celle des Anes domestiques ; il était seulement d'une couleur plus claire, et il avait depuis la tête jusqu'à la queue une raie de poil blond ; il était aussi beaucoup plus vif et plus léger à la course que les Anes ordinaires. Olearius rapporte qu'un jour le roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits et de confitures ; qu'après le repas on fit entrer trente-deux Anes sauvages, sur lesquels le roi tira quelques coups de fusil et de flèches, et qu'il permit ensuite aux ambassadeurs et autres seigneurs de tirer ; que ce n'était pas un petit divertissement de voir ces Anes, chargés qu'ils étaient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodaient et blessaient les autres quand ils se mêlaient avec eux, de sorte qu'ils se mettaient à se mordre et à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon ; et que, quand on les eut tous abattus et couchés de rang devant le roi, on les envoya à Ispahan et à la cuisine de la cour, les Persans faisant un si grand état de la chair de ces Anes sauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, etc. Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux Anes sauvages fussent tous pris dans les forêts ; et c'étaient probablement des Anes qu'on élevait dans de grands parcs pour avoir le plaisir de les chasser et de les manger.

On n'a point trouvé d'Anes en Amérique, non plus que de Chevaux, quoique le climat, surtout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre. Ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe, et qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles et dans le continent, y ont beaucoup multiplié, et l'on y trouve en plusieurs endroits des Anes sauvages qui vont par troupes, et que l'on prend dans des piéges comme les Chevaux sauvages.

L'Ane avec la Jument produit les grands ulets ; le Cheval avec l'Ânesse produit les its Mulets, différents des premiers à plu- urs égards ; mais nous nous réservons de ıiter en particulier de la génération des ulets, des Jumarts, etc., et nous termine- ns l'histoire de l'Ane par celle de ses pro- iétés et des usages auxquels nous pouvons mployer.

Comme la peau de l'Ane est très-dure et ès-élastique, on l'emploie utilement à dif- rents usages : on en fait des cribles, des mbours, et de très-bons souliers ; on en t du gros parchemin pour les tablettes de che, que l'on enduit d'une couche légère plâtre. C'est aussi avec le cuir de l'Ane ue les Orientaux font le sagri, que nous pelons *chagrin*. Il y a apparence que les , comme la peau de cet animal, sont aussi s durs que les os des autres animaux, isque les anciens en faisaient des flûtes, qu'ils les trouvaient plus sonnantes que lles de tous les autres os.

L'Ane est peut-être de tous les animaux ui qui, relativement à son volume, peut orter les plus grands poids ; et comme il ne ûte presque rien à nourrir, et qu'il ne mande pour ainsi dire aucun soin, il est une grande utilité à la campagne, au mou- n, etc. Il peut aussi servir de monture : utes ses allures sont douces, et il bronche oins que le Cheval. On le met souvent à la arrue dans les pays où le terrain est léger ; son fumier est un excellent engrais pour s terres fortes et humides.

ANE SAUVAGE. *Voy.* ONAGRE.

ANECDOTES. *Voy.* CHEVAL, CHIEN, LION, ÉPHANT, etc., etc.

ANGORA. *Voy.* CHAT.

ANHINGA, *Plotus ;* genre d'oiseaux de la mille des Palmipèdes totipalmes, tribu es Pélicans. — Si la régularité des formes, accord des proportions, et les rapports de ensemble de toutes les parties, donnent ux animaux ce qui fait à nos yeux la grâce la beauté, si leur rang près de nous n'est arqué que par ces caractères, si nous ne s distinguons qu'autant qu'ils nous plai- nt, la Nature ignore ces distinctions, et il ffit, pour qu'ils lui soient chers, qu'elle ur ait donné l'existence et la faculté de e multiplier : elle nourrit également au ésert l'élégante Gazelle et le difforme Cha- eau, le joli Chevrotain et la gigantesque irafe ; elle lance à la fois dans les airs Aigle superbe et le hideux Vautour ; elle ache sous terre et dans l'eau mille généra- ons d'Insectes de formes bizarres et dis- roportionnées ; enfin elle admet les com- osés les plus disparates, pourvu que par s rapports résultant de leur organisation s puissent subsister et se reproduire : c'est insi que sous la forme d'une feuille elle ait vivre les Mantes ; que sous une coque phérique pareille à celle d'un fruit elle mprisonne les Oursins ; qu'elle filtre la vie t la ranime, pour ainsi dire, dans les bran- hes de l'Etoile de mer ; qu'elle aplatit en arteau la tête de la Zygène, et arrondit en globe épineux le corps entier du Poisson Lune. Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter, pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles ? Non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre en le fléchissant sous les contours auxquels il pouvait se prêter, ne semble-t-elle pas avoir voulu tracer d'un genre à autre, et même de chacun à tous les autres, des lignes de communication, des fils de rapprochement et de jonction, au moyen desquels rien n'est coupé et tout s'enchaîne, depuis le plus riche et le plus hardi de ses chefs-d'œuvres jusqu'au plus simple de ses essais ? Ainsi, dans l'histoire des Oiseaux nous voyons l'Autruche, le Casoar, le Dronte, par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps, par la grosseur des ossements de leurs jambes, faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la terre ; nous verrons de même le Pingouin, le Manchot, Oiseaux demi-Poissons, se plonger dans les eaux, et se mêler avec leurs habitants ; et l'Anhinga, dont nous allons parler, nous offre l'image d'un Reptile enté sur le corps d'un Oiseau : son cou, long et grêle à l'excès ; sa petite tête, cylindrique, roulée en fuseau, de même venue avec le cou, et effilée en un long bec aigu, ressemblant à la figure et même au mouvement d'une Couleuvre, soit par la manière dont cet Oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres, soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder les Poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'Anhinga dans son pays natal, le Brésil et la Guyane ; ils nous frappent de même jusque dans la dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en dérobe point la forme grêle ; c'est un duvet serré et ras comme le velours : les yeux, d'un noir brillant, avec l'iris doré, sont entourés d'une peau nue ; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière ; le corps n'a guère que sept pouces de longueur, et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'Anhinga ; sa grande et large queue, formée de douze plumes étalées, ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des Oiseaux nageurs. Néanmoins l'Anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau, dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger ; car il est très-farouche, et jamais on ne le surprend à terre ; il se tient toujours sur l'eau, ou penché sur les plus hauts arbres, le long des rivières et des savanes noyées. Il pose son nid sur ces arbres, et y vient passer la nuit. Cependant il est du nombre des Oiseaux parfaitement Palmipèdes, ayant les quatre doigts engagés

par une membrane d'une seule pièce avec l'ongle de celui du milieu, dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles semblent rapprocher l'Anhinga des Cormorans et des Fous; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en pointe sans crochet le distinguent et le séparent de ces deux genres d'Oiseaux.

On trouve les Anhingas au Brésil, à la Guyane, dans les îles de la Sonde, à Ceylan et au Sénégal. Ceux de ce dernier pays, *Plotus rufus*, ont le cou et le dessus des ailes d'un fauve roux tracé par faisceaux sur un fond brun noirâtre, avec le reste du plumage noir, la partie antérieure du cou et les tectrices d'un roux doré. Quant aux autres, ils sont tout noirs au dessus du dos, sur la queue et les ailes, ou d'un brun très-foncé, pointillé ou ondé de petites taches blanches, avec le dessous du ventre blanc, *Plotus leucogaster*, ou noir, *Plotus melanogaster*.

ANI (*Crotophaga*, c'est-à-dire *mangeur d'insectes*), genre d'Oiseaux de la famille des Grimpeurs. — C'est sans doute une pensée aussi sage que simple et naturelle que de chercher dans les êtres qui nous entourent, quoique placés dans un degré bien moins élevé, dans les mœurs qui les caractérisent, de bonnes et utiles leçons de vertus dont la réunion pourrait seule constituer la perfection idéale de l'espèce humaine. Aussi voyons-nous chez tous les peuples, et dans les temps les plus reculés, cette philosophie si simple, si primitive, étudiée et mise en pratique d'une manière plus ou moins heureuse, et c'est à elle que nous devons ces fables si gracieuses dans lesquelles des êtres privés de raison parlent pourtant chacun suivant le caractère que nous lui connaissons, et prêchent souvent une morale si persuasive, si bien à portée des intelligences les plus faibles, si pleine de grâces encore pour les plus élevées, que nous ne pouvons plus, même dans l'âge le plus avancé, perdre le souvenir de ces premiers instituteurs de notre enfance, ni presque parler de travail et de difficultés vaincues, de fidélité, de clémence unie à la force et au courage, sans rappeler l'Abeille, la Fourmi, le Chien, le Lion, et tant d'autres vivants exemples qui les premiers ont frappé nos yeux et notre intelligence. Certes! si c'est un préjugé, celui-là du moins est consolant qui veut que la Nature en créant l'homme se soit proposé de réaliser la plus belle de ses conceptions, et qu'elle n'ait couronné son chef-d'œuvre en lui accordant la raison que pour qu'en donnant à ses facultés toute l'action dont elles sont susceptibles, il pût concentrer en lui l'ensemble des perfections qu'elle s'était plu à ne répandre qu'une à une et avec une sorte d'économie sur la totalité des êtres qu'elle a groupés autour de lui.

Parmi ces êtres qui ont le privilége de nous apporter leur tribut d'exemples et de leçons, nul doute que l'*Ani*, dont nous avons à parler, n'eût été cité le premier parmi tous les philosophes, si l'hémisphère qu'il habite eût été découvert trois mille ans plus tôt : l'Ani, modèle désespérant de toutes les vertus domestiques et sociales, et du bonheur de tous, dû au sacrifice de l'égoïsme et des autres passions individuelles. Nés en société, les jeunes Anis contractent de bonne heure des habitudes sociables, et leur vie tout entière se passe dans celle qui les a vus naître, si des circonstances imprévues ne les forcent pas à en créer de nouvelles. Là, sans cesse réunis, ils travaillent de concert à augmenter la somme de bonheur qui résulte pour chacun des efforts de tous pour le bonheur commun, toujours sans troubles, sans haines ni discordes, ni aucun de ces frottements qui entravent les sociétés les mieux organisées. De toutes les passions la plus terrible et la plus impétueuse, celle qui peut-être a causé dans toutes les autres sociétés le plus de ravages, l'amour, auquel ils sont plus enclins peut-être qu'aucune autre espèce, loin de pouvoir altérer en rien l'admirable harmonie qui les unit, ne fait que lui prêter une nouvelle force et l'alimenter par de nouvelles douceurs. Les mâles sont-ils en nombre égal à celui des femelles, et devons-nous ranger la fidélité conjugale au nombre de leurs vertus? ou bien, rivaux sans jalousie, jouissent-ils en commun des douceurs de la polygamie? Nous l'ignorons; mais dès que les femelles sont fécondées, c'est en commun qu'elles travaillent à un seul nid, et c'est en commun qu'elles y pondent, souvent même avant qu'il soit achevé; c'est en commun qu'elles y couvent, si le nombre des œufs n'est pas assez petit pour qu'une seule, en s'entourant d'un lit d'herbe et de feuilles sèches, puisse suffire à ce soin. A peine éclos, les petits sont adoptés par la société tout entière, soignés par tous avec une sollicitude égale, jusqu'à ce que leur âge et leurs forces leur permettent de céder la place aux apprêts d'une couvée nouvelle.

En lisant ces détails, dont nous renvoyons au reste la responsabilité à la masse imposante d'auteurs qui se réunit pour les affirmer, ne dirait-on pas un fragment de l'histoire allégorique de quelques colonies de sages? Et pourtant c'est d'un simple Oiseau qu'il s'agit, un peu plus gros qu'un Geai ou un Merle, de la couleur d'un Corbeau ou à peu près, et de l'ordre des Zygodactyles ou Grimpeurs. *Voy.* ce mot.

Ces Oiseaux sont indigènes des contrées les plus chaudes de l'Amérique, où on ne les rencontre que par troupes de trente à cinquante, se serrant les uns contre les autres et faisant entendre une sorte de cri ou de piaulement désagréable. Ils ont assez de confiance pour se laisser approcher par le chasseur, qui les choisit et les abat à son gré; mais leur chair est détestable, et même vivants ils ont une odeur repoussante. Pris jeunes, ils se familiarisent bien et apprennent à parler avec autant de perfection que les Perroquets, quoiqu'ils aient la langue aplatie et terminée en pointe. Dans leur état naturel, ils aiment les endroits découverts et n'habitent jamais les hautes futaies. Les petits Serpents, les Lézards, les Insectes

forment leur principale nourriture, et souvent on les voit, comme nos Pies, aller s'abattre sur le dos des animaux pour les débarrasser de la vermine qui les ronge, habitude à laquelle ils doivent leur nom scientifique (*Crotophaga, Mangeurs d'Insectes*). Les femelles, plus petites que les mâles et de couleurs plus sombres, font trois couvées; leurs œufs sont sphériques, et d'un assez beau vert bleuâtre après qu'on a débarrassé leur surface d'une couche calcaire assez épaisse.

ANIMAUX ET VÉGÉTAUX, PARALLÈLES ET CARACTÈRES DISTINCTIFS. — Peut-on établir une coupe, et signaler quelques caractères distinctifs fondamentaux entre les Animaux et les Végétaux?

Les progrès de la chimie organique et ceux de l'histoire naturelle ont jeté le plus vif intérêt sur ce sujet; mais en fournissant de nouveaux matériaux pour le traiter, ils nous imposent l'obligation de créer pour ainsi dire, un nouveau parallèle entre les Végétaux et les Animaux, car on ne peut se contenter aujourd'hui de ce que renferment sur ce sujet les livres de physiologie que nous possédons.

Si l'on compare un Animal un peu élevé dans l'échelle, un Vertébré par exemple, à un Végétal cotylédoné, les caractères distinctifs se présentent en foule; l'observateur le moins clairvoyant peut les apercevoir et les signaler, et l'on prononce qu'il existe des différences tranchées entre les Végétaux et les Animaux. M. de Blainville a résumé ces différences dans les deux phrases suivantes.

Un Végétal est un être organisé fortement carboné, le plus souvent complexe, sans canal intestinal, sans fibres contractiles visibles, sans fibres excitantes (c'est-à-dire nerveuses), *et par conséquent ne digérant pas, ne se mouvant pas, ne sentant pas ses rapports avec le monde extérieur.*

Le mot *complexe*, qui est employé ici, ne veut pas dire que le Végétal à une organisation compliquée; cela signifie simplement que ce Végétal n'est le plus souvent qu'un composé de plusieurs individus.

Un Animal, au contraire, *est un être organisé fortement azoté, le plus souvent simple, constamment pourvu d'un canal intestinal plus ou moins complet, de fibres contractiles presque toujours visibles, par conséquent digérant, sentant plus ou moins ses rapports avec le monde extérieur, et nous le démontrant par des mouvements subits que nous lui voyons exécuter dans un but évident.*

Le mot *simple*, qui est appliqué ici à l'Animal, ne signifie pas que la structure de ce dernier est peu compliquée, mais bien que l'Animal forme un seul être et non une collection d'individus.

Voilà certainement une opposition bien tranchée, bien substantielle, entre le végétal et l'animal; mais cette opposition suppose que la comparaison est établie entre un *Animal avoué* et un *végétal avoué*. Or, il est des êtres qu'on ne saura pas trop où placer en se servant de l'espèce de *criterium* que nous venons de donner. Si, en effet, descendant la série animale, on parvient jusqu'aux espèces les plus imparfaites, telles qu'en renferme la classe des Zoophytes; si d'un autre côté on passe dans la série végétale des dicotylédonés aux monocotylédonés, et de ceux-ci aux plantes les plus simples, on voit disparaître successivement les caractères différentiels que l'on avait admis entre les Animaux et les Végétaux parfaits; on voit le règne végétal et le règne animal marcher à la rencontre l'un de l'autre, et se confondre en quelque sorte dans des êtres auxquels on ne sait plus quelle place il convient d'assigner.

Les remarques suivantes nous feront reconnaître la difficulté d'établir le caractère distinctif fondamental que nous cherchons.

Les oppositions se rapportent à cinq chefs principaux : 1° l'état complexe opposé à l'état simple; 2° l'absence ou la présence du tube digestif; 3° l'absence ou la présence des nerfs; 4° l'insensibilité dans les plantes, la sensibilité dans les Animaux; 5° l'immobilité des premiers, la mobilité des seconds.

Apprécions la valeur de ces caractères.

Caractère tiré de l'état complexe ou simple. — Peut-on considérer une plante comme un être complexe, c'est-à-dire comme une agrégation de plusieurs individus? Cette manière d'envisager l'organisation végétale, déjà proposée par Dupetit-Thouars, a été développée par M. Gaudichaud en 1845. Supposez qu'un bourgeon perce l'écorce d'un arbre; ce bourgeon envoie d'une part un prolongement qui descend dans la tige et va se plonger dans la terre, et un autre qui monte dans la partie supérieure de la plante : c'est un nouvel individu. Ainsi font les autres bourgeons; de telle sorte qu'un arbre est un ensemble d'individus de tout âge. Cette théorie n'a pas obtenu l'assentiment de la section de botanique de l'Institut. Mais en abandonnant la théorie de M. Gaudichaud, on peut conserver la proposition qu'une plante est un être complexe, car elle est en rapport avec plusieurs phénomènes de mortification ou de végétation partielles dans un même arbre.

Si une telle disposition était exclue du règne animal, l'état simple ou complexe pourrait fournir un caractère distinctif; mais les Polypes sont des agrégations d'individus, les anneaux d'un Ténia représentent aussi une série d'êtres qui se tiennent.

Bien plus, M. Nordman a observé que, dans certains Polypes, l'extrémité pourvue de la bouche et des tentacules se séparait, devenait libre, et nageait isolée et semblable à une jeune Méduse.

Dugès, peu de temps avant sa mort, a publié un mémoire où il expose que la tendance à la segmentation se montre dans toutes les espèces animales. Chaque segment d'un animal articulé représente pour lui un animal élémentaire, une *zoonite*, suivant l'expression de M. Moquin; il pousse même l'amour des analogies au

point de regarder les pièces séparées qui composent la colonne vertébrale comme une trace de tendance à la segmentation. Nous ne le suivrons pas jusque-là ; car, pour nous, la multiplicité des vertèbres est en rapport avec les mouvements et l'action protectrice du rachis. Toutefois, l'état *simple* ou *complexe* ne peut nous fournir le caractère distinctif fondamental que nous cherchons, quoiqu'il établisse une différence dont il faut tenir compte entre les Animaux supérieurs et les plantes.

La présence ou l'absence d'une cavité digestive nous permettra-t-elle de séparer nettement les Animaux des Végétaux? — On sait l'importance qu'ont accordée à ce caractère Cuvier, Richerand, M. de Blainville, et la plupart des physiologistes. Lacépède a dit assez heureusement qu'un Animal peut être réduit par la pensée à un tube nutritif ouvert à ses deux bouts : de là deux surfaces, l'*externe*, l'*interne*. On ne trouve rien autre chose qu'une masse homogène entre les deux surfaces chez quelques Animaux inférieurs ; mais chez les Animaux les plus parfaits, des organes se montrent logés dans l'intervalle des deux surfaces, et le nombre de ces *instruments* va augmentant à mesure que l'organisation se complique.

Ce caractère est fort important. Le microscope a récemment accru sa valeur ; mais est-il absolu ? Consultons d'abord l'anatomie comparée de Cuvier. Dans le grand embranchement des Zoophytes ou animaux rayonnés, deux classes, ont, sans exception, le tube digestif : ce sont les Echinodermes et les Acalèphes. Mais déjà, dans la classe des Polypes, la matière gélatineuse des Eponges nous offre une exception ; puis, dans la classe des Entozoaires, nous trouvons la section des *Parenchymateux*, qui manquent de tube digestif, et ont tout au plus quelques canaux ramifiés faisant suite à des suçoirs. Enfin, dans la classe des *Infusoires*, Cuvier admet une section des *homogènes*, qui n'auraient point d'organes et en conséquence point de cavité digestive. Ainsi donc, d'après Cuvier, les *Eponges*, les *Entozoaires parenchymateux*, et les *Infusoires homogènes* seraient privés de cavité digestive. Mais c'est trop étendre l'exception. Des suçoirs et des tubes ramifiés ressemblent plus à une cavité digestive qu'aux parties absorbantes des plantes ; il n'y a point d'orifices organisés aux racines, qui ne prennent que ce qui est en dissolution autour d'elles. Un suçoir comparé aux porosités de la matière végétale est donc une immense ouverture destinée à la digestion. Ainsi, les Entozoaires parenchymeux ne font pas exception.

Restent les Infusoires et les Eponges. Mais Ehrenberg nous a appris que tous les Infusoires ont une cavité digestive. Cet habile micrographe, dont l'Académie des sciences a couronné les travaux, a constaté que tous les Infusoires ont une bouche, et que, bien loin de manquer d'estomac, quelques-uns en ont jusqu'à quatre. Tous ont des moyens de saisir l'aliment ; leur système musculaire et leur système nerveux sont très-compliqués. Pour constater ces faits surprenants, M. Ehrenberg a nourri les Infusoires avec de l'indigo et du carmin, qui coloraient leurs parties intérieures et les rendaient plus faciles à observer. Les faits annoncés par Ehrenberg ont été contestés par M. Peltier, qui avait été dupe d'une illusion d'optique, ainsi que l'a démontré Ehrenberg. Un micrographe français d'une grande habileté, M. Dujardin, avait nié aussi, dans plusieurs mémoires, les merveilles de l'organisation des Infusoires, et notamment leurs estomacs multiples ; il n'avait vu dans le corps de ces Animaux que des vésicules ne communiquant ni entre elles ni avec un intestin ; mais il a été convaincu plus récemment par les démonstrations directes d'Ehrenberg.

Comme on le voit, le caractère tiré de la présence du tube digestif devient de plus en plus général ; cependant, l'exception que forment les Eponges subsiste, et j'ajouterais aux Eponges les Spermatozoaires, s'il était prouvé qu'ils fussent des animaux : or, que ferez-vous de ces êtres? Si la présence du tube digestif est pour vous le caractère de l'animalité, il faudra que vous les rayiez du catalogue des Animaux. Mais ils ne ressemblent guère à des plantes : d'où il suivrait qu'ils ne seraient ni Animaux ni plantes. Poursuivons.

La présence ou l'absence de fibres excitantes c'est-à-dire de nerfs, peut-elle fournir un caractère distinctif entre les Animaux et les plantes? — Il est bien certain que les végétaux n'ont pas de nerfs. Ni leur moelle ni leurs rayons médullaires ne peuvent être sérieusement comparés au centre nerveux et aux nerfs des Animaux ; et quant à ces corpuscules nerveux que M. Dutrochet aurait vus rangés symétriquement dans les cellules de plusieurs Végétaux et notamment des sensitives, cela ne doit pas nous occuper, car personne n'a rien vu d'analogue aux tubes primitifs des nerfs dans les plantes qui sont douées de motilité. Si tous les animaux avaient des nerfs, cette particularité organique séparerait donc nettement les deux règnes. Des observations délicates des modernes ont fait voir des nerfs chez beaucoup d'Animaux appartenant à l'embranchement des Zoophytes, et chez lesquels on avait pu les soupçonner, mais non les démontrer. Les Infusoires, d'après Ehrenberg, plusieurs Echinodermes, d'après Tiedeman, plusieurs genres d'Entozoaires, ont des nerfs ; les Cysticerqués même ne font pas exception, d'après Blanchard. Il devient de plus en plus probable, dit Muller, que tous les Animaux sans distinction ont des nerfs. Nous sommes assez porté à penser comme Muller sur ce point, mais remarquez bien que notre croyance repose sur l'induction et non sur une démonstration directe. Or, il faut une démonstration directe, il faut quelque chose qui tombe sous les sens, pour fonder un caractère en histoire naturelle ; et, comme on

n'a pas encore montré de nerfs dans plusieurs Polypes, les Hydres par exemple, je ne regarde pas la présence ou l'absence de fibres excitantes ou nerveuses comme pouvant servir à distinguer l'Animal de la plante.

La sensibilité peut-elle servir de caractère distinctif entre les Animaux et les plantes. — Nous ne trouverons pas plus ici que tout à l'heure le caractère pratique que nous désirons; je pense même que la question que je viens de poser est tout à fait insoluble. Nous ne pouvons juger de la *sensibilité* que chez nous et chez les espèces animales qui se rapprochent de nous. Une Abeille pique ma main, je la retire brusquement : voilà un acte de sensibilité exprimé par un mouvement qui a un but et un caractère déterminés. J'enfonce une aiguille dans la patte d'un Chien, il la retire brusquement : l'instinct d'analogie me dit que l'apparition des mêmes phénomènes dans les mêmes circonstances témoigne d'une même propriété. La dissection comparée du Chien et de l'homme me confirme dans cette idée, en me montrant dans les deux un système nerveux formé sur le même modèle. Mais ce double caractère, tiré d'un mouvement accompli dans le but d'éviter la douleur, et d'un appareil organique particulier, va s'amoindrissant à à mesure qu'on le cherche dans des espèces plus éloignées de l'homme. On arrive à ce point où l'*irritabilité* semble avoir pris la place de la *sensibilité* et du *mouvement volontaire*, et déjà les nerfs ont cessé d'être apparents. Si donc je suis bien convaincu que les plantes sont insensibles, il m'est impossible de démontrer que tous les animaux jouissent de la sensibilité, et qu'on la trouve, par exemple, chez ces êtres gélatineux qui ont pour domiciles les coraux, les Madrépores ou les Eponges. La chose est vraisemblable, mais elle n'est pas prouvée.

La motilité peut-elle servir de caractère distinctif entre les Animaux et les plantes. — S'il fallait, pour reconnaître la motilité, qu'il y eût possibilité de transport d'un lieu dans un autre, nous serions obligé de la refuser à un grand nombre d'êtres qui naissent, vivent et meurent à la même place, et qui ont cependant plusieurs des caractères de l'animalité. Mais des mouvements partiels nous suffisent : or on les a observés dans tout le règne animal. Les Eponges seules paraissaient faire exception, lorsque M. Dujardin a constaté que des fragments d'Eponges mis sous le microscope changent de forme à chaque instant; quelques-uns même ont un mouvement de transport. Ces Eponges sont formées de vésicule qui ont des mouvements alternatifs de dilatation et de resserrement, et qui représentent une collection d'individus ou de parties vivantes, comme les Amibes ou Protées de Muller. Ces observations ont été faites sur la *Spongia panicea* et la *Cliona celata* des côtes de la Manche, et sur les Spongilles de l'Orne et des environs de Paris.

Est-ce que nous aurions enfin découvert le caractère que nous cherchons? Pas encore. Jusqu'ici la difficulté venait de ce que certains êtres réputés Animaux ressemblaient aux plantes par absence de tube digestif, par absence de nerfs visibles, par absence de sensibilité peut-être; voilà maintenant que certaines plantes vont ressembler aux Animaux par la *motilité*.

Vous connaissez les faits qu'on a allégués à cette occasion. Ce sont la plumule et la radicule, allant invariablement l'une vers l'atmosphère, l'autre vers la terre; les racines qui s'allongent dans les bonnes filières de terrain, les plantes qui ferment leurs feuilles le soir ou se tournent vers la lumière en suivant la marche du soleil, l'oscillation du sainfoin, le mouvement floral de l'épine-vinette, les vrilles qui se rapprochent des corps solides et s'y cramponnent; la *dionea muscipula*, qui met en prison et perce des dards de ses feuilles l'Insecte qu'a attiré le suc mielleux qu'elles sécrètent; *les mouvements des sensitives*, ceux de *l'oxalis sensitiva* de Java, etc.

Plusieurs de ces mouvements étant aussi apparents, plus apparents même que les mouvements de certains Animaux, la motilité, envisagée abstraction faite de sa nature, ne pourrait servir à distinguer les Animaux des plantes; mais il faut voir si la nature du mouvement est la même chez les uns et chez les autres. Ce qui pourrait faire assimiler l'irritabilité végétale à l'irritabilité animale, c'est que, d'après les expériences de Macaire Princep, les poisons détruisent également l'une et l'autre. Déjà Schueller et Zeller avaient obtenu le même résultat de leurs expériences, mais il paraît cependant que les mouvements diffèrent quant à leur mécanisme.

Relativement à l'allongement des racines dans les bonnes filières de terrrain, cela tient tout simplement, comme l'a écrit M. Durand, de Caen, à ce que ces racines s'accroissent davantage là où elles sont mieux nourries.

La direction des tiges vers la lumière, que de Candolle attribuait à l'accroissement plus grand du côté étiolé, est due, suivant Dutrochet, à ce que l'exhalation plus grande vers le côté éclairé y diminue la turgescence des cellules, et par conséquent la force d'incurvation qui prédomine alors dans les cellules du côté non éclairé. Ce n'est donc pas le côté qui est dans l'ombre qui recourbe celui que la lumière éclaire; car, si on fend la tige, le côté éclairé se courbe encore davantage.

M. Dutrochet a publié une série de mémoires où il étudie le mécanisme du mouvement dans les sensitives, dans le sainfoin oscillant, dans les vrilles et les tiges, qui s'infléchissent les unes vers la lumière, les autres vers l'obscurité, comme l'avait déjà indiqué Knight en 1812; il donne aussi l'explication du réveil et du sommeil de la corolle des *mirabilis*. Son système d'explications est partout le même : ce sont toujours des cellules plus ou moins pleines de liquide, plus ou moins turgescentes, qui

causent le phénomène. Je me bornerai donc à l'exposé de sa théorie du mouvement des sensitives. A l'insertion du pétiole commun se trouve un bourrelet qui contient un système de cellules où passent des liquides par endosmose. S'il passe plus de liquide dans la partie supérieure du bourrelet que dans l'inférieure, cette partie se gonflera, se courbera et déprimera la feuille ; ce sera le contraire si l'afflux a lieu dans la partie inférieure du bourrelet. Ainsi les parties opposées de ce bourrelet sont deux ressorts antagonistes : si l'on enlève l'un, l'autre agit constamment, et la feuille reste redressée ou abaissée; si on les enlève tous les deux, il n'y a plus de mouvements. M. Dutrochet a légèrement modifié sa théorie relativement au *sommeil* et au *réveil* de quelques parties des plantes; ce dernier état tiendrait à un effet d'endosmose de liquide, tandis que le sommeil serait produit par un tissu fibreux incurvable par oxygénation.

Si cette théorie ingénieuse était confirmée, elle établirait, à mon avis, une différence fondamentale entre l'*irritabilité végétale* et l'*irritabilité musculaire*, quoique M. Dutrochet ait voulu ramener leurs efforts à un même mécanisme. Mais les expériences de M. Payère ont montré plus récemment que le lieu de la courbure ne correspond pas au lieu de la plante qui reçoit la lumière que cette courbure est d'autant plus forte, que la lumière est plus faible et vient de plus bas; et enfin que si l'on fait germer la plante dans une boîte éclairée par le côté, la tige se dirige *sans se courber* vers le point d'où vient la lumière : toutes circonstances qui ne s'accordent pas avec la théorie de M. Dutrochet. Ajoutons que M. Fée, professeur de la faculté de médecine de Strasbourg, a nié l'appareil spécial de mouvement des sensitives, et ne voit dans les phénomènes qu'elle présente qu'un résultat d'une exagération de la propriété contractile, qu'il admet dans toutes les plantes.

Il faut donc que nous cherchions un autre caractère différentiel entre le mouvement de la plante et celui de l'Animal. Lamarck a dit à ce sujet des choses fort judicieuses ; il n'admet l'*irritabilité* que dans les animaux, et il la regarde comme un caractère plus constant de l'animalité que la faculté de sentir, que le mouvement volontaire, et même que la digestion. Le mouvement, produit de l'application d'un stimulus sur une partie irritable, se renouvelle, dit-il, autant de fois qu'il y a de nouveaux contacts. Jamais chose pareille ne s'observe dans les plantes, et lorsqu'un ébranlement quelconque a causé l'affaissement des folioles de la sensitive, *mimosa pudica*, il s'écoule un certain temps avant que les folioles redressées puissent être infléchies de nouveau. Je déclare que je partage sous ce rapport l'opinion de Lamarck. Il n'existe aucun rapport entre les mouvements des plantes que j'ai citées jusqu'à ce moment et les mouvements des animaux ; mais nous allons voir tout à l'heure certains êtres du règne végétal partager avec les animaux la faculté de se transporter d'un lieu dans un autre.

Toute cette discussion nous conduit plutôt à admettre la confusion des deux règnes qu'à établir entre eux un caractère différentiel fondamental. On a apporté d'autres considérations à l'appui de cette analogie entre les Animaux et les plantes. Ainsi, on verrait dans les Infusoires les êtres Végétaux et animaux qui y apparaissent se transformer les uns en les autres. Ingenhouse aurait vu la matière verte de Priestley se changer en Infusoires et être reformée par eux. D'autres auraient constaté que des Conferves se seraient transformées en Infusoires, lesquels auraient à leur tour produit des Conferves en se réunissant. Nitzsch dit que les animalcules infusoires nommés *baccilaria* (*fulva* et *palea*), qui se meuvent comme des animaux, ressemblent au *baccilaria viridis*, qui cependant a toute l'apparence d'une plante. M. Gaillon, naturaliste distingué, a observé pendant un an, à des époques très-rapprochées, des filaments de la *Conferva comoïdes* ; il en a vu sortir des corpuscules verdâtres, qui se mouvaient comme les Infusoires de Muller. M. Mertens, célèbre botaniste allemand, a écrit à M. Gaillon qu'il avait fait des observations analogues sur la *Conferva mutabilis*. Enfin, M. Edwards a cité beaucoup de faits de ce genre dans un travail ayant pour titre *Liaisons du règne végétal et du règne animal*.

Maintenant je suis obligé de vous déclarer que tout cela n'est pas vrai, ou plutôt qu'on a mal interprété ce qu'on a vu. Mais l'erreur tient à un fait qui n'est pas moins merveilleux que celui qu'on réfute, et ce fait semble établir de plus en plus que les deux règnes se confondent. Ce fait, c'est que les corpuscules reproducteurs de quelques Végétaux inférieurs ont des mouvements que leur impriment des cils vibratiles. Cela a été constaté par M. Trentepohl sur la *Conferva dilatata*, par Treviranus sur la *Conferva limosa*, et par d'autres que je citerai bientôt. Or, quand ces corpuscules se sont mis au repos et ont produit de nouvelles plantes, on a cru que c'étaient des Infusoires qui s'étaient convertis en plantes, et réciproquement, en voyant sortir de ces plantes des corpuscules animés de mouvements : on a pensé que ces plantes se résolvaient en Infusoires.

On a pu être trompé encore par les métamorphoses de ces êtres inférieurs. Ainsi M. de Flottow, observant le développement du *protococcus pluvialis*, qui est une plante, l'a vu exécuter des mouvements, puis se changer en *Astasia pluvialis*, qui est décrit comme un Infusoire ; celui-ci se multiplia par divisions, et chaque division était un *protococcus pluvialis*. A ces faits, qui tendent à détruire toute distinction entre les Animaux et les Végétaux, ajoutons ceux que M. Paul Laurent a communiqués à l'Institut. Il aurait vu dans les granules élémentaires des plantes des mouvements de locomotion semblables à ceux qui distinguent les Animaux. Disons encore que les mouve-

ments de balancement, de reptation, d'incurvation, de torsion, des Tremelles, des Oscillatoires et des Conferves, ont beaucoup de rapports avec les mouvements opérés par certains Animaux inférieurs.

En désespoir de cause, on pourrait, avec M. Edwards, proposer de prendre pour caractère distinctif entre l'Animal et la plante la nature même du tissu de l'être douteux qu'on examine. Ainsi on prononcera que l'Eponge, qui n'a pas de cavité digestive, appartient bien effectivement à l'embranchement des Animaux, parce que sa substance est analogue à celle du Polype, qui a, lui, un estomac, et prend place sans contestation parmi les animaux. Mais ce caractère ne vaut pas mieux que les autres, et je vais à cette occasion vous donner de nouvelles preuves de la confusion des deux règnes. Les Eponges, que M. Dujardin et M. Turpin, son rapporteur, ont décidément placées parmi les animaux à cause de la contraction et des relâchements alternatifs des vésicules qui les composent, renferment dans ces vésicules une matière verte analogue à celle des végétaux. Or, M. Hog, dans un mémoire fort beau et très-étendu, soutient que les Eponges sont des plantes . 1° parce qu'il a constaté que cette matière verte se développe par l'action de la lumière ; 2° parce qu'il en sort, de même que d'autres Végétaux inférieurs, des corps *seminiformes*, qui nagent, se meuvent avec élégance, et vont ensuite se fixer pour donner naissance à de nouvelles Eponges; 3° parce que leur accroissement résulte de l'allongement graduel de leurs bords transparents. Tout ceci démontre au moins que l'Eponge a plusieurs des caractères de la plante. On en peut dire autant de l'*Euglena viridis*, Infusoire qui contient de la matière verte comme celle des Végétaux, et qui *dégage de l'oxygène* sous l'influence de la lumière, comme l'ont démontré les expériences de Morren. Enfin, ce qui achève d'établir la confusion entre les deux règnes, c'est que certains Animaux nous offrent une organisation où la cellulose, substance ternaire végétale, joue un rôle important.

Vous ne serez donc point étonnés, d'après ce qui précède, si des dissidences se sont élevées entre des naturalistes célèbres sur la place qu'il convient d'assigner à plusieurs êtres vivants ; si les Eponges, rangées parmi les animaux par Linné, Lamarck, Bosc, Cuvier, et tout récemment par Dujardin et M. Turpin, ont été regardées comme des Végétaux par Tournefort, Spallanzani, Targioni, et, il y a peu de temps, par M. Hog; si Girod de Chantram, Fontana, Saussure, ont considéré comme des Animaux les Conferves, les Bisses, les Tremelles, qui sont des Végétaux pour le plus grand nombre des naturalistes. Citons une petite anecdote. M. Martins, ayant eu l'occasion d'examiner au microscope de la neige verte pendant son voyage au pôle, remarqua qu'un jour elle était immobile, et un autre jour animée de mouvements. De retour en Allemagne, il raconte le fait à M. Ehrenberg : « Ah ! dit celui-ci, je sais ce que vous avez vu ; c'est l'*Euglena viridis*, un petit Animal. » M. Martins va rendre ensuite visite à M. Meyen : il parle encore de ce qu'il a observé, et le célèbre botaniste de lui dire : « Je connais votre neige verte ; c'est un amas de petites plantes, le *protococcus viridis*. »

Treviranus, Bory de Saint-Vincent, Corti, et beaucoup d'autres naturalistes, ont proposé d'établir un règne intermédiaire aux plantes et aux Animaux, règne qu'on appellerait *psychodiaire*, ou *planti-animal*, ou *végéto-animal*, suivant l'expression de M. Turpin. Il comprendrait beaucoup de Cryptogames et quelques Zoophytes. S'il ne s'agissait que d'une classification à établir, cette création ne serait pas bien nécessaire. Nous avons vu effectivement que, si nous voulons avoir égard à la présence ou l'absence du tube digestif, les Eponges seules nous embarrassent, en admettant que les Spermatozaires ne soient pas des Animaux. Mais si nous tenons compte de la confusion des caractères des Animaux et des Végétaux dans certaines espèces, je pense qu'on est parfaitement autorisé à établir ce règne intermédiaire.

Avant de quitter ce sujet, je ferai observer que, si le règne végétal passe insensiblement au règne animal, ce n'est pas par ses espèces les plus parfaites qu'il confine aux plus imparfaites des Animaux, ainsi qu'on pourrait le croire quand on entend parler d'une échelle graduée des êtres. Buffon s'est grandement trompé quand il a écrit : « Si le Polype n'est pas le dernier des Animaux, il devient la *première* des plantes. » Il fallait dire la dernière des *plantes*. C'est en effet par leurs espèces les plus imparfaites et les plus simples que les deux règnes se touchent; après quoi ils marchent en divergeant à mesure qu'ils se perfectionnent.

Après avoir démontré qu'il y a des points nombreux de ressemblance entre les animaux et les Végétaux, il convient d'établir le parallèle entre un *Animal avoué* et un *Végétal avoué*, et en prenant pour type dans chaque classe un être avantageusement placé dans la série à laquelle il appartient.

Nous rapporterons à deux chefs tous les détails de ce parallèle : 1° Constitution matérielle ; 2° Fonctions.

I. De la constitution matérielle des Végétaux et des Animaux. — Nous traiterons sous ce titre : 1° De la composition élémentaire et de ses combinaisons ; 2° de la forme ; 3° du volume ; 4° de la structure.

De la composition élémentaire et des combinaisons. — Le mouvement qui fait passer incessamment de nouvelles substances au travers d'un être vivant l'a fait comparer, ainsi que nous l'avons dit, *à un tourbillon à direction constante*, dont la forme se conserve tandis que la matière s'y renouvelle. Examinons donc séparément, pour le *tourbillon végétal* et le *tourbillon animal*, quelle est la constitution matérielle du *tourbillon*, ce qui y pénètre et ce qui en sort. Je mettrai

à profit ici les travaux de MM. Dumas, Liébig et Boussingault.

Quatre substances élémentaires principales composent la matière qui vit dans le *tourbillon végétal* : ce sont l'*oxygène*, l'*hydrogène*, le *carbone* et l'*azote*.

Dans quel état s'y rencontrent-elles? Trois de ces corps simples donnent naissance au ligneux, à l'amidon, au sucre, à la cellulose, etc. ; ce sont l'oxygène, l'hydrogène et le carbone ; et pour cela elles se réunissent dans des proportions telles que l'oxygène et l'hydrogène y forment vraisemblablement des molécules d'eau qui, combinées au carbone, donnent naissance à ces produits ternaires. D'une autre part, le végétal renferme des produits azotés, albumine, fibrine, caséum ; et, pour constituer ces produits, l'eau et le carbone se sont joints à des molécules d'ammonium (nous pouvons négliger ici le phosphore et le soufre). Vous voyez que nous acceptons la théorie qui veut que l'oxygène et l'hydrogène soient à l'état de molécules d'eau dans les combinaisons organiques, et que nous empruntons à M. Dumas un de ces radicaux composés, l'*ammonium*, substance qui résulterait de la combinaison de l'azote et de l'hydrogène dans d'autres proportions que celles qui donnent naissance à l'ammoniaque. Il y a plus d'hydrogène dans l'ammonium que dans l'ammoniaque.

Ainsi donc, du ligneux, de l'amidon, du sucre, de l'albumine, de la fibrine, du caséum : voilà les parties importantes d'un végétal sous le point de vue physiologique. Eh bien ! qu'est-il entré dans ce tourbillon ? quelles substances y pénètrent à chaque jour, à chaque heure ? Sont-ce les principes immédiats tout formés ? est-ce de la cellulose, de l'amidon, de la fibrine, etc.? Pas du tout ! Il est facile de voir que le végétal ne trouve rien de cela autour de lui. Ce n'est pas l'air qui lui fournit ces substances toutes formées ; et, si le sol a reçu des engrais, la matière organique y a été décomposée par la putréfaction.

Vous entrevoyez déjà un fait immense : c'est que le Végétal compose lui-même la matière organique qu'il recèle ; et, puisqu'il la compose, ce doit être aux dépens de combinaisons minérales où figurent les quatre éléments que nous avons nommés.

Voyons donc d'où lui viennent ces quatre éléments, à quel état il les reçoit, et ce qu'ils y deviennent.

Origine du carbone. — Cet élément forme le squelette de la plante, il y est en énorme quantité, et provient de l'acide carbonique qu'elle a pris dans l'air par ses feuilles et dans le sol par ses racines. L'acide carbonique du sol vient lui-même de l'air, d'où les pluies l'ont entraîné, et des engrais, qui en fournissent en le décomposant. Mais la plus grande quantité du carbone de la plante lui vient de l'air ; ces énormes baobabs, ces colosses du règne végétal, n'avaient pas pris dans le sol la cent millième partie de leur carbone.

Pour céder son carbone à la plante, il a fallu que l'acide carbonique fût décomposé ; c'est l'œuvre de la plante elle-même. Ainsi voilà, suivant l'expression de M. Dumas, un appareil de réduction qui travaille à froid, et fait ce que nous ne pourrions obtenir qu'à l'aide d'une force énorme : il lui a suffi de l'influence solaire pour accomplir ce grand phénomène. A mesure qu'elle prend le carbone, la plante le combine à l'eau, et quelquefois à l'eau et à l'ammonium pour faire de la matière organique.

Origine de l'azote des plantes. — Quelques plantes, et elles sont précieuses pour l'agriculture, peuvent en prendre directement à l'atmosphère, et par conséquent à l'état d'azote. C'est ce que démontrent les expériences de M. Boussingault. Il a fait germer des graines de Trèfle dans du sable siliceux ; l'air, qu'il renouvelait autour de la plante, était lavé, et l'eau dont on l'arrosait avait été distillée. La petite plante augmenta de poids, et l'analyse prouva qu'elle avait absorbé de l'azote. Les Topinambours agiraient dans le même sens.

D'autres plantes, qu'on nomme épuisantes, et ce sont celles qui fabriquent les matières azotées pour les Animaux, n'empruntent pas d'azote à l'air, et pompent par leurs racines une combinaison ammoniacale, soit que les pluies orageuses aient entraîné dans le sol le nitrate d'ammoniaque formé par le passage de l'étincelle électrique, soit que des matières organiques azotées, c'est-à-dire des engrais, aient été ajoutées au sol, qui d'ailleurs en renferme toujours une certaine quantité. C'est encore un sel ammoniacal ou bien de l'oxyde d'ammonium que la plante reçoit dans ce cas.

Que deviennent les combinaisons ammoniacales absorbées par les Végétaux ? Elles sont réduites comme l'a été l'acide carbonique. L'oxygène est expulsé, et l'ammonium mis à profit pour former, avec l'eau et le carbone, de l'albumine, du gluten, du *caséum*, et même d'autres produits azotés.

Ainsi, et pour la seconde fois, elle a exercé la double action de réduire des oxydes et de former de la matière organique.

Origine de l'oxygène et de l'hydrogène des plantes. — C'est à l'état d'eau que ces deux corps simples sont pris par les Végétaux, c'est à l'état d'eau qu'elles les combinent avec le carbone ou avec le carbone et l'ammonium pour créer des principes immédiats.

Mais il est des produits végétaux où prédomine l'hydrogène, et qui n'ont pu prendre naissance que par suite de la décomposition de l'eau. La théorie attribuait donc aux plantes le pouvoir de décomposer l'eau ; ses prévisions ont été confirmées par des expériences décisives de M. Boussingault. C'est là un fait important, puisqu'il établit un nouveau contraste entre les actions chimiques de la plante et celles de l'Animal.

Nous avons dit quelles substances sont admises dans le tourbillon végétal et ce qu'elles y deviennent ; je dois, pour compléter le tableau des opérations chimiques ap-

préciables pendant la végétation, faire connaître ce que les plantes éliminent. Un seul principe en est expulsé (en négligeant la transpiration et certaines sécrétions) ; mais ce principe est fort important pour la constitution de l'atmosphère ; ce principe, c'est l'*oxygène*. Celui-ci provient de l'acide carbonique réduit. Sans doute il peut être fourni encore par l'oxyde d'ammonium réduit, et dans quelques cas enfin par l'eau décomposée ; mais l'acide carbonique en est la source principale. La plante a donc reçu de l'atmosphère et du sol, mais principalement de l'atmosphère, des substances minérales. Elle a composé, à l'aide de ces substances, et par ses seules forces, mises en jeu toutefois par les stimulants extérieurs, elle a composé, dis-je, des principes organiques, et elle a dégagé de l'oxygène.

Examinons maintenant le *tourbillon animal*, en suivant le même ordre que pour la plante.

Malgré la différence d'apparence extérieure, il nous montre cependant les principes immédiats fondamentaux que nous avons reconnus dans la composition du végétal : *fibrine*, *albumine*, *caséine*.

Ces substances y ont-elles la même origine, le même mode de formation qui a fixé notre attention relativement aux plantes ? L'Animal a-t-il simplement reçu comme elles des substances minérales qu'il aurait, par ses propres forces, converties en principes immédiats ? Pas du tout ! Ce sont des matières organiques qu'il a reçues ; c'est sur ces matières et non sur de simples combinaisons minérales qu'il a agi pour constituer sa propre substance. Ces matières organiques, il les a reçues des Végétaux, tantôt directement, si ces Végétaux ont fait partie de ses aliments, tantôt d'une manière médiate, s'il s'est nourri de la chair des Herbivores.

Avec les principes azotés, l'Animal introduit encore des composés organiques ternaires : *amidon*, *sucre*, *corps gras*, etc.

Pour suivre de point en point notre parallèle, nous nous demandons ce que deviennent dans le *tourbillon animal* les matières organiques qui y pénètrent. Les unes, comme l'amidon, le sucre, les graisses, sont incessamment détruites, brûlées ; les autres, comme les composés azotés, fournissent aussi des matériaux que l'oxygène attaque ; mais elles s'assimilent en outre aux tissus et aux humeurs de l'Animal, elles réparent les pertes que le mouvement de la vie occasionne, et contribuent chez les jeunes sujets à l'accroissement du corps.

Ainsi, les Végétaux forment de la matière organique ; nous, nous la dépensons : ils sont *producteurs*, nous sommes *consommateurs*. Mais si nous *consommons* la matière organique, nous *produisons* en échange, ainsi que l'ont exposé MM. Dumas et Liébig, de la chaleur, du mouvement, et sans doute aussi ces mutations moléculaires et mystérieuses de la substance nerveuse, sans lesquelles il n'y aurait ni sensations ni volonté.

Mais pour brûler les matières organiques il faut que les Animaux empruntent un principe à l'atmosphère : c'est l'oxygène, c'est le même principe que les Végétaux y versent constamment.

Quelles substances sont expulsées de ce tourbillon animal ? précisément les substances dont les Végétaux ont besoin. Le carbone brûlé a donné l'acide carbonique, qui s'échappe par les poumons et la peau ; l'hydrogène brûlé a donné de l'eau, que les plantes à la vérité trouvent partout ; enfin un produit ammoniacal, l'*urée*, véritable résidu de l'action de l'oxygène sur les matières organiques azotées, est entraîné avec les urines, et bientôt après sa sortie se convertit en carbonate d'ammoniaque, propre à la nutrition des Végétaux.

Ainsi ce que les plantes ont pris à l'atmosphère pour en constituer des matières organiques passe par le corps des Animaux, qui le détruisent et le rendent à l'atmosphère dans l'état où les plantes l'ont déjà trouvé et où elles vont le trouver encore. Ainsi, la matière minérale passe et vit successivement dans deux organismes, avant de revenir à l'état de matière animale ; ainsi, tout vient de l'atmosphère et retourne à l'atmosphère, comme s'il eût suffi de la condensation de ses éléments pour donner naissance aux êtres qui animent la surface du globe.

Qu'une roche nue surgisse du sein de la mer par un de ces soulèvements qui jouent un si grand rôle aujourd'hui dans les théories géologiques, des espèces microscopiques se montreront d'abord à sa surface ; leur détritus nourrira des espèces plus considérables, dont les germes auront été apportés par les vents et les courants ; bientôt une riche verdure aura couvert la nudité du rocher, et, avec les siècles, une couche profonde de terre végétale aura peut-être fait de cette île une des plus fécondes du globe. Presque tout aura été emprunté à l'atmosphère.

Après avoir examiné comparativement la matière à l'état de mouvement dans les Animaux et les Végétaux, il faut l'y observer à l'état de repos. Des différences si tranchées dans les actions chimiques doivent en amener dans la constitution élémentaire : en effet, tandis que l'*azote* prédomine dans l'Animal, c'est le *carbone* qui s'accumule dans la plante. Mais vous savez que l'azote n'est pas exclu de leur composition : on l'a signalé dans le gluten, l'albumine, la caséine végétales ; tous les alcaloïdes végétaux, strychnine, brucine, morphine, vératrine, etc., renferment de l'azote. Il y en a dans le pollen, dans les champignons, où Vauquelin avait signalé ce que de son temps on nommait *osmazome*.

MM. Chevalier et Lassaigne ont constaté que certains *chenopodium* exhalaient de l'ammoniaque. M. Gay-Lussac a communiqué à l'Institut, en 1833, un mémoire où il exposait que toutes les semences de Végétaux, sans exception, contiennent de l'azote. Les unes, où ce principe est abondant, donnent

directement des produits ammoniacaux par la distillation; les autres donnent des produits acides, mais l'addition de la chaux y fait encore paraître l'ammoniaque.

Enfin, un travail plus récent de M. Payen a montré l'importance de l'azote pour les formations végétales : non-seulement il y en a dans les graines, mais aucune partie végétale ne se développe qu'en présence d'une combinaison azotée. Il le démontre dans le cambium, aux dépens duquel vont se former les couches ligneuses et celles de l'écorce, et même dans les sucs emprisonnés dans le bois.

La plante n'en est pas moins un être organisé *fortement carboné*,

Quant aux autres Animaux, toutes leurs parties, moins la graisse, sont *azotées;* le tissu adipeux lui-même, en y comprenant l'enveloppe celluleuse du corps gras, est azoté. La présence de la cellulose dans le corps de quelques Animaux forme une deuxième exception.

Relativement à la répartition des autres éléments dans les règnes végétal et animal, il n'y a à signaler que des différences de peu d'importance.

L'iode appartient surtout aux Végétaux; cependant Tiedemann fait remarquer qu'on le trouve dans les Eponges, les Doris, les Vénus. La même considération s'applique au brome.

Quoique le phosphate de chaux, et par conséquent le phosphore, nous viennent des Végétaux, ils s'accumulent pourtant en plus grande quantité dans le corps des Animaux que dans les plantes.

La potasse et la chaux sont relativement plus abondantes chez les premiers, la soude et la silice dans les secondes.

La comparaison des principes immédiats nous offre plus d'intérêt. J'ajouterai quelques détails à ce que j'ai dit de leur origine; je montrerai ensuite leurs *analogies* et leurs *différences*.

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que la doctrine qui a aujourd'hui tant de retentissement touchant l'*origine* de la matière organique dans les Animaux et les Végétaux, avait été formulée explicitement au siècle dernier. Un Belge, Van Bochante, lisait, en 1781, à l'Académie des sciences de Bruxelles, une série des mémoires où il se proposait de démontrer que la nature compose la matière des Animaux dans la *seule économie végétale*, ce sont ses expressions, et qu'elle passe toute formée dans les animaux pour les nourrir; il n'en excepte pas la graisse, dont l'origine, dans les espèces animales, est, pour les plus célèbres chimistes et agronomes de notre temps, l'objet d'une polémique qui ne paraît pas toucher à sa fin.

Certains physiologistes, qui voient peut-être avec quelque regret rabaisser la puissance formatrice des organismes animaux, se refusent à accueillir les idées nouvelles que je viens d'exposer. D'une autre part, un chimiste, M. Kuhlmann, vient de tenter des expériences pour rechercher si les Animaux ne pourraient pas faire de la matière organique avec des substances minérales azotées. Il a introduit du carbonate d'ammoniaque dans les aliments donnés à des porcs; mais ces Animaux n'ont été ni mieux ni plus mal que ceux aux aliments desquels on n'avait pas fait cette addition, et l'urée n'a pas été plus abondante dans leurs urines. Le résultat est donc encore négatif.

Quant aux *analogies*, à la presque identité que présentent les plus importants des principes immédiats azotés dans les Animaux et les plantes, elles avaient déjà été entrevues vers le milieu du dernier siècle, bien qu'à cette époque la chimie organique n'existât pas encore. Haller nous avertit que Beccari a signalé dans la farine des céréales deux substances; l'une pulvérulente, amylacée, qui tient de la nature végétale, et donne en se décomposant des produits acides; l'autre qui participe de la nature animale et pourrit à la manière d'un cadavre : *Pars glutinosa ad animalem indolem accedit et ad cadaveris modum putrescit*. Haller, par une sorte d'inspiration prophétique, donne le nom de *gluten* à la matière du muscle, à cette fibrine des modernes, qu'ils, nous montrent identique au gluten dans sa composition élémentaire et ses propriétés chimiques.

A une époque où la décomposition par la putréfaction ou le feu constituait toute l'analyse organique, on ne pouvait établir d'une manière positive l'identité chimique entre certains principes azotés des plantes et ceux des Animaux. Mais cela a été fait de nos jours. Soit une certaine quantité de farine de froment pétrie sous un filet d'eau : celle-ci entraîne une matière qui lui donne l'apparence laiteuse, et qui a, dit M. Dumas, toutes les propriétés de l'*albumine coagulée* et la même composition chimique. Mais il est resté dans la main une substance solide de laquelle on peut extraire encore deux principes immédiats, dont l'un représente la *caséine* des Animaux, tandis que l'autre, que l'on nomme *gluten*, a les mêmes proportions d'azote, d'oxygène, de carbone et d'hydrogène, que la fibrine et les mêmes propriétés chimiques.

Le suc des racines, en général, et l'herbe, renferment aussi de la caséine et de l'albumine.

D'une autre part, M. Liébig démontre ainsi l'analogie que nous étudions : soit un suc végétal récemment exprimé; il s'en dépose une matière verte qui, dépouillée de sa partie colorante, laisse une substance d'un blanc grisâtre; c'est la *fibrine végétale*, qui était en dissolution dans ce suc comme la fibrine dans le sang. Ce principe se retrouve dans le gluten. Supposez maintenant ce suc clarifié : chauffez-le, vous coagulerez une albumine végétale en tout semblable à l'albumine de l'œuf ou du sang; enfin les acides précipitent la caséine dans ce suc comme ils la coagulent dans le lait.

Voilà pour les *analogies*, traitons maintenant des *différences*.

La première se tire de la proportion des principes azotés dans l'économie animale et végétale. Ils composent toute la masse du corps des Animaux, moins le tissu graisseux, tandis qu'ils ne se trouvent que par places dans les Végétaux.

Le corps des Animaux renferme des parties qui se réduisent en *gélatine* et en *chondrine*. Or il n'y a pas un atome de gélatine dans les humeurs et les tissus des Végétaux. Nous retirons de cette considération la conclusion importante que, si les Animaux doivent recevoir des principes immédiats tout faits, s'ils ne travaillent que sur des principes immédiats, ils ont au moins la faculté de les transformer. Or, si vous vous rappelez combien de tissus dans le corps se réduisent en gélatine ou en chondrine, vous serez convaincus que l'économie animale opère ces transformations sur une grande échelle. A celui qui se refuserait à reconnaître aux Animaux le pouvoir de créer des principes immédiats avec d'autres principes immédiats, je demanderais si la Vipère et le Serpent à sonnettes ont puisé en nature dans leurs aliments ce venin qui détruit les sources de la vie?

La *créatine*, cet acide animal important, découvert par M. Chevreul dans le bouillon, et plus récemment par M. Liébig dans la chair musculaire, n'a pas été signalée dans les Végétaux, pas plus que la matière phosphorée grasse du cerveau, des muscles et du sang, matière qui est azotée en même temps que phosphorée, et qui est vraisemblablement en rapport avec des propriétés refusées aux Végétaux.

D'une autre part, certains principes azotés végétaux alibiles, la légumine par exemple, ne sont pas complétement identiques à la fibrine, l'albumine ou la caséine.

Enfin les Végétaux ont une foule d'alcaloïdes azotés, morphine, strychnine, vératrine, etc., etc., et il n'y a pas un seul alcaloïde animal. M. Schultz avait cru que la bile devait son alcalinité à un principe de cette nature, mais c'est la soude qui la lui donne.

Ainsi, tandis que le règne animal nous montre une sorte d'uniformité de composition organique dans toutes ses espèces, puisqu'on y rencontre à peu près partout les mêmes principes immédiats, le règne végétal offre dans ses productions une variété infinie, chaque plante ayant en quelque sorte son principe immédiat qui la caractérise au point de vue chimique. Cela est certainement en rapport avec la propriété départie aux Végétaux de créer par eux-mêmes leur matière composante; cela explique aussi pourquoi les Végétaux produisent une si grande quantité de poisons, tandis qu'on en rencontre à peine dans le règne animal.

Différences provenant de la forme. — La forme est plus nettement arrêtée, plus fidèlement transmise par génération, dans les espèces animales que dans les plantes. Quoique deux chênes aient le même port aux yeux d'un botaniste, ils diffèrent cependant par le nombre, la direction, les subdivisions des branches.

La forme est *ramassée* dans les Animaux, *branchue, ramifiée* dans les plantes. Ce n'est que dans les espèces inférieures des deux règnes qu'on voit disparaître les caractères tirés de la forme.

La *symétrie* ne paraît point être une loi de la conformation végétale; on peut bien la voir dans quelques feuilles pinnées, mais rarement pourrait-on diviser une plante en deux parties parfaitement semblables. La symétrie est donc un état exceptionnel dans les plantes et les efforts de de Candolle n'ont pu la faire reconnaître comme un caractère de conformation dans le règne végétal.

Les Animaux, au contraire, à part quelques genres, comme les Pleuronectes, sont symétriques extérieurement et quelquefois même dans leurs parties intérieures. Tantôt, comme dans les Vertébrés, la symétrie est uniquement *latérale*, c'est-à-dire que la partie droite ressemble à la partie gauche; mais le dos diffère du ventre, et l'extrémité antérieure de l'extrémité postérieure. Tantôt l'animal étant *radié*, il y a tout à la fois ressemblance entre les parties droite et gauche et les parties supérieure et inférieure, en sorte que le devant seulement diffère de la partie postérieure; tantôt enfin la symétrie est *sériale*, suivant l'expression de Muller, c'est-à-dire que les Animaux sont composés de pièces qui reproduisent la même forme d'avant en arrière, comme dans les Vers : alors il n'y a plus de différence qu'entre le dos et le ventre. Dans toutes ces formes, la symétrie *latérale* est conservée.

L'examen de la symétrie dans l'homme a fourni à Bichat des considérations qui s'appliquent parfaitement au parallèle que nous établissons ici. Suivant Bichat, ce qui dans les Animaux est en rapport avec la faculté de connaître et d'agir spontanément (facultés propres aux Animaux), se distingue par la *symétrie* de ce qui dans les mêmes Animaux est en rapport avec les fonctions nutritives ou *végétatives* qui leur sont communes avec les plantes. La symétrie serait donc affectée exclusivement aux organes de la vie de relation ou *animale*. Ainsi, un centre nerveux symétrique en rapport avec des sens parfaitement symétriques aussi, envoie à droite et à gauche des divisions nerveuses qui ne perdent le caractère symétrique que là où elles se plongent dans les viscères de la vie végétative; ainsi, un squelette symétrique offre des leviers pour des muscles volontaires parfaitement symétriques, etc. Pour la vie végétative, au contraire, la symétrie est presque partout absente. Voyez le cœur, le foie, la rate, l'estomac, l'intestin, etc. : aucun de ces viscères ne serait divisé en deux parties parfaitement semblables par un plan qui séparerait l'homme droit de l'homme gauche. Ces remarques sont fondées, si l'on n'examine pas les choses de trop près; mais on y pourrait objecter que les glandes sali-

vaires sont semblables à droite et à gauche, que l'appareil urinaire ne peut pas être considéré comme symétrique par cela seul qu'un rein serait placé un peu plus haut que l'autre. Meckel a fait observer aussi que la symétrie existait dans les organes de la vie nutritive de certains Animaux inférieurs, et qu'en outre l'homme et les Animaux supérieurs étaient parfaitement symétriques dans toutes les parties de leur corps, dans la première période de la vie embryonnaire. Ces dernières remarques ont été plus récemment reproduites par M. Flourens dans un mémoire qu'il a communiqué à l'Institut.

Différences provenant du volume. — Entre les nains et les géants, parmi les Animaux, les différences ne sont jamais aussi grandes qu'entre certains individus d'une même espèce végétale. Il ne faut pas chercher seulement dans les conditions du sol l'explication de ces différences, il faut les rapporter encore à la longévité surprenante à laquelle parviennent certaines plantes. Le calcul ingénieux établi par Adanson, sur les couches concentriques de la tige de quelques baobabs du cap Vert porte approximativement à six mille ans l'âge de ces Végétaux. Il n'y a rien de comparable à cela dans le règne animal. Si on considère que certains arbres semblent croître indéfiniment, on se figurera les dimensions colossales auxquelles ils peuvent atteindre. Des baobabs, des châtaigniers, des cyprès, des tilleuls, des noyers, ont fourni de curieuses observations à cet égard. On a vu des baobabs dont la tige avait plus de 100 pieds de circonférence; un châtaignier avait 122 pieds de circonférence; un cyprès de la Caroline, 138 pieds. J'ai lu, dans le *Messager* du 26 juin 1833, qu'un noyer du cercle d'Istrie pouvait couvrir cinq mille personnes de son ombre.

Différences provenant de la structure. — On a employé à peu de chose près le même vocabulaire, la même nomenclature pour l'anatomie animale et l'anatomie végétale. Dans les deux on parle de *tissu cellulaire*, de *vaisseaux*, de *glandes*, d'*épiderme*, de *poils*, etc. Eh bien! rien de tout cela ne se ressemble chez le végétal et l'animal.

Mais, dira-t-on, ce tissu cellulaire, qui fait la base de tout être organisé, est-il au moins semblable dans les Végétaux et les Animaux? Pas le moins du monde. Le tissu cellulaire ou utriculaire des Végétaux, tissu qui forme à lui seul presque toutes les parties d'une plante, est composé de cellules ou utricules munies ou non de noyaux et de nucléoles : vésicules transparentes dans les parties fraîches, parfaitement closes, et ne communiquant les unes avec les autres que par des porosités invisibles; vésicules prenant, suivant la manière dont elles se compriment, se serrent, les unes les autres, des formes très-variables et qui rappellent plus ou moins l'aspect des alvéoles, bien qu'une vésicule seule dans son entier ait plutôt la forme de dodécaèdre. Placez dans ces vésicules ou utricules de la *fécule*, tantôt en grains transparents, tantôt en grains recouverts d'une couche colorée ou verte, et constituant alors ce qu'on nomme *chlorophylle globuleuse* (chromule de Candolle), tantôt plongés dans une masse de chlorophylle informe, fécule que l'iode peut toujours démontrer en la colorant en bleu; ajoutez encore à ce contenu, pour quelques cellules, de petits cristaux de forme variable, et vous aurez une idée de ce qu'on peut considérer comme l'élément de l'organisation végétale.

Le tissu cellulaire des Animaux ne ressemble en rien à cela. Loin d'être composé de cellules ou utricules, il est formé de deux sortes de fibres. Si ces fibres réunies par une matière amorphe interceptent des espaces et donnent à la masse l'apparence de cellules, celles-ci, communiquant largement ensemble, n'ayant aucune forme déterminée, et ne contenant rien que de l'humidité (à part le tissu graisseux), ne peuvent en aucune façon être assimilées aux utricules des Végétaux.

Si l'on peut comparer les cellules végétales au tissu cellulaire des Animaux, on pensera peut-être qu'elles ont pour analogues les cellules à noyau des Animaux. Au moment où elles apparaissent, il y a effectivement une conformation analogue; mais bientôt toute analogie cesse, car la cellule végétale, outre le contenu dont nous avons parlé, reçoit des dépôts successifs qui épaississent sur plusieurs points ses parois, et d'où résultent les apparences de trous ou de fentes sur les points des cellules où ne se sont pas opérés ces dépôts, la membrane seule de la cellule existant en cet endroit. Les choses ne se passent pas ainsi dans les cellules animales.

J'appelle toute votre attention sur la différence entre l'organisation végétale et l'organisation animale. Cette différence est fondamentale. *La matière qui forme la paroi de la cellule végétale est une combinaison ternaire d'oxigène, d'hydrogène, et d'azote.* C'est de la cellulose, et il en est de même sans doute de tous les tissus du Végétal. C'est cela, c'est cette substance ternaire qui fonctionne chez lui. Quant aux matières azotées, elles sont plutôt dans les humeurs de la plante, ou encore contenues dans les utricules, à l'état de granules irréguliers.

Dans l'Animal, au contraire, les *parois de la cellule et tous les tissus sont composés de matières azotées*, et ce n'est que dans les humeurs ou dans l'intérieur des cellules que sont contenus les principes ternaires.

Ainsi, le Végétal fonctionne avec des tissus composés de principes ternaires non azotés, l'Animal avec des tissus contenant au moins quatre éléments (tissus qui se réduisent en gélatine) et souvent six (fibres musculaire et nerveuse).

« L'exception formée par les Animaux dont les parties sont composées de cellulose m'avait singulièrement surpris, dit M. P. Bérard, avant que je connusse les détails de ce fait. Il me répugnait beaucoup d'admettre que des êtres vivants pussent, avec de la

substance purement végétale, *sentir, vouloir, innerver, opérer des mouvements volontaires*, toutes choses que les espèces animales n'exécutent qu'à l'aide de tissus azotés et phosphorés; mais cette monstrueuse exception n'existe point. Les Animaux tuniciers, chez lesquels Loevig et Koelliker ont découvert l'existence de la cellulose, ont, comme d'autres Animaux, des muscles, des viscères, des nerfs azotés, et l'enveloppe seule de ces parties est composée d'une matière ternaire. La potasse caustique, qui dissout toutes les parties *animales*, laisse subsister l'enveloppe ou trame ternaire dont nous parlons. »

Ni les vaisseaux, ni les tuyaux aériens, ni l'épiderme, ni les poils, ni les cellules pigmentaires, ne se ressemblent dans les animaux et les plantes. Voici sur ce sujet quelques remarques de M. Ch. Robin.

Les vaisseaux des Animaux se *ramifient*, pénètrent dans tous les organes; ceux des Végétaux occupent une place déterminée, ils sont rectilignes ou à peine flexueux, et (les laticifères exceptés) sans subdivisions en branches et ramuscules; d'où il suit que certaines parties importantes, l'écorce et la moelle par exemple, en manquent complétement.

Les vaisseaux des Animaux sont composés de plusieurs couches distinctes et superposées; ceux des Végétaux résultent d'une substance homogène avec un dépôt à l'intérieur. Les premiers ne sont pas cloisonnés, les seconds ont des cloisons incomplètes.

Les trachées des feuilles, organes respiratoires des Végétaux, ne se bifurquent pas comme celles des insectes; elles ne font, sauf de rares exceptions, que se séparer d'un faisceau principal.

L'épiderme des Animaux est composé de cellules à noyau, celui des plantes *a sous lui* les cellules à noyau (lorsqu'il en existe).

Les poils des Végétaux sont formés de cellules allongées; ceux des Animaux ont quelquefois l'apparence celluleuse au centre, mais ils résultent surtout de fibrilles pleines accolées les unes aux autres.

Les cellules pigmentaires des Animaux, remplies de graines colorées, auraient une assez grande analogie avec les cellules végétales et les graines de fécule, entourées de chlorophylle, si la constitution chimique du contenant et du contenu n'était absolument différente dans les deux classes de cellules.

Nos études sur la structure n'ont porté jusqu'ici que sur les éléments anatomiques et les tissus; d'autres différences non moins dignes d'intérêt se remarquent dans la disposition des organes et des appareils.

Les organes importants sont variés, nombreux, dans les Animaux; mais chacun d'eux ne se répète pas un grand nombre de fois; tandis que les plantes, dont les fonctions, moins complexes, n'exigeaient pas une grande variété d'organes, reproduisent les mêmes à l'infini. Ainsi il n'y a qu'un cœur, qu'un cerveau, qu'un foie, que deux poumons, que deux reins, qu'un estomac; il y a au contraire des milliers de feuilles sur une même plante. Cette remarque est de J.-F. Meckel.

Une autre opposition avait déjà frappé Aristote; elle a été exposée par Treviranus, dans sa *Biologie*, et d'après lui par Tiedemann. Elle est relative à la situation des parties importantes de l'économie dans les Animaux et les Végétaux. Les plantes poussent à l'extérieur leurs organes les plus importants : c'est en dehors qu'on trouve les feuilles, les fleurs, les fruits. Les Animaux au contraire renferment les parties les plus nécessaires à la vie; c'est en dedans que sont cachés le cœur, le cerveau, les poumons. Les plantes ont une tendance à l'*expansion périphérique*; les Animaux se concentrent en eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire avec plus d'esprit que de vérité que *les plantes sont des Animaux retournés en dehors, et les Animaux des plantes retournées en dedans.* On comprendra qu'un Animal retourné n'aurait pas plus les caractères de la plante que celle-ci n'aurait de ressemblance avec un animal, si elle avait renfermé ses fleurs et ses feuilles.

Enfin les Animaux supérieurs ont des organes qui tiennent prochainement sous leur dépendance le reste de l'économie : tel est l'axe cérébro-spinal, qui envoie en divergeant des nerfs à la périphérie; tel est le cœur, qui, à l'aide de canaux ramifiés, distribue à toutes les parties le liquide sans lequel elles ne pourraient fonctionner. Une telle disposition ne se voit pas dans les plantes, car leur moelle n'a pas les prérogatives du centre nerveux des Animaux.

L'unité, l'indivisibilité, appartiennent donc plus à l'Animal qu'à la plante; une partie séparée du corps d'un Vertébré meurt infailliblement. Il n'en est pas de même dans les plantes, où toutes les parties ont à peu de chose près la même constitution anatomique. De là la facilité de faire vivre les branches ou même les feuilles qu'on en a séparées; de là enfin l'aptitude qu'ont les plantes à transformer leurs organes les uns dans les autres, leurs feuilles en fleurs, et leurs étamines en pétales, etc. Quelques Animaux inférieurs, dépourvus d'organes centraux ou chez lesquels ils sont peu prédominants, sont divisibles, et sous ce rapport ils se rapprochent des Végétaux.

II. Des fonctions dans les Animaux et les Végétaux. — Les animaux et les végétaux ont cela de commun qu'ils se conservent comme *individus* pendant un temps limité, et comme espèces, pendant un temps indéfini. Pour les uns et les autres les conditions de la conservation sont un état d'intégrité de l'organisation et de l'intervention des agents provenant du monde extérieur. Les uns et les autres doivent absorber les matières nutritives, les modifier au contact de l'air, les mettre en circulation, et séparer quelques produits, etc. D'après cela, leurs actions sont nombreuses et diverses; il y a donc nécessité de les classer autant que

possible et d'assigner à chacune d'elles un nom particulier. On a donné le nom de *fonctions* à ces actes par lesquels se conservent et la vie individuelle et l'espèce, à ces moyens d'existence, suivant l'expression de Richerand. Le mot fonction dérive de *fungi, fungor*, qui signifie s'acquitter.

Toute action d'un corps organisé n'est cependant pas une fonction; on ne doit donner ce nom qu'à *une série d'actes ou un ensemble d'actes concourant à un but commun.* Bornons-nous ici à l'examen des fonctions communes aux Animaux et aux plantes. Celles-ci forment deux classes : les unes sont relatives à la conservation de l'individu ; les autres, à la conservation de l'espèce.

Les premières sont : 1° l'absorption, 2° la respiration, 3° la circulation, 4° la nutrition proprement dite, 5° les sécrétions.

Les secondes peuvent être, pour le moment, comprises sous le titre de *génération.* Pendant que ces fonctions s'exécutent, quelques êtres produisent de la chaleur, d'autres dégagent de l'électricité, quelques-uns deviennent phosphorescents. La comparaison des Animaux et des plantes doit encore être établie sous ce triple point de vue.

Cette énumération des fonctions communes à l'animal et à la plante vous révèle déjà une différence saillante entre l'un et l'autre. Vous ne voyez point figurer en effet sur cette liste les fonctions dites animales ; les sensations par lesquelles les être vivants prennent connaissance du monde extérieur, l'intelligence et le moral ; l'innervation, les mouvements, parmi lesquels un grand nombre sont volontaires.

De l'absorption dans les Animaux et les Végétaux. — On nomme fonction de l'absorption ou des absorptions l'acte ou les actes par lesquels une matière liquide ou gazeuse quelconque, alimentaire ou autre, étant au contact d'une partie vivante, pénètre les vaisseaux ou simplement la trame, l'épaisseur de cette partie. Cette fonction ne s'exerce pas seulement sur les substances venant directement du dehors, mais encore sur les parties constituantes des êtres organisés.

S'il y a des différences relativement à l'absorption dans les Végétaux et les Animaux, il y a aussi des analogies. En effet, chez les uns et les autres l'absorption se fait par les porosités de la matière organique, et non par des *orifices organisés;* on n'a point vu de ces orifices au chevelu des racines. Si les pores oblongs des feuilles sont destinés à l'absorption, cela constitue une légère différence ; mais ces pores ne sont que les extrémités des tuyaux aériens de la plante.

Dans les Animaux et les plantes, l'absorption fait pénétrer les matières qui jouent le rôle d'aliments. Dans les Animaux et les plantes, elle ne s'exerce que sur des substances liquides et gazeuses; les solides sont exclus, à moins qu'ils n'entrent en dissolution.

Dans les Animaux et les plantes, l'absorption se fait aveuglément, sans action élective, et sans que la *prétendue sensibilité organique* empêche la pénétration des poisons, des matières colorantes dissoutes, des sels solubles, etc. On serait tenté cependant de croire à une action élective de la part de certaines plantes, non pas pour repousser, mais pour attirer certains sels qu'on y trouve en grande abondance. Les racines d'absinthe, par exemple, dépouillent tellement le sol des sels de potasse, qu'il devient pour quelque temps impropre à la culture du blé, qui a besoin d'alcali (Liébig). Un propriétaire des environs de Gœttingue planta de l'absinthe dans toutes ses terres dans le but de recueillir une grande quantité de potasse ; il résulta de là que sa propriété, épuisée de sels de potasse, devint, pendant près de dix ans, impropre à la culture du blé (16). Ces faits s'expliquent plutôt, à mon avis, par un rapport entre les humeurs de la plante et la partie qu'elle absorbe, que par une *sensibilité* qui *choisirait* entre les substances mises au contact des racines.

Voilà pour les analogies ; examinons les différences.

Nous avons dit que l'absorption ne faisait pénétrer dans l'organisme que ce qui était à l'état liquide ou gazeux. Mais, les Animaux prenant presque tous leurs aliments à l'état solide ou de suspension, il fallait qu'une opération préalable en déterminât la dissolution. De là, pour les Animaux, l'existence d'une fonction qui leur est particulière, la *digestion*, fonction qui a pour but d'opérer la dissolution de la matière alimentaire, en même temps qu'elle commence à la transformer. Dans toute la série animale, en effet, de l'homme au Polype, le ramollissement, la liquéfaction de l'aliment est le phénomène le plus apparent de la digestion, cette première fonction a donc mis la substance alimentaire au point où elle se trouve, près des racines du Végétal, c'est-à-dire à l'état de liquidité. Alors, tandis que celui-ci puise dans le sol, autour de lui, l'Animal prend dans sa propre cavité, qui a été comparée au sol. C'est ce qui a fait dire que les Animaux ont leurs racines dans le tube digestif, comme les plantes l'ont dans la terre ; vue ingénieuse qui remonte à Hippocrate, auquel on attribue ces paroles : *Quemadmodum terra arboribus, ita Animalibus ventriculus.*

Cette première différence touchant les circonstances qui précèdent l'absorption est en rapport avec les autres conditions orga-

(16) Nous trouvons ici une confirmation de cette thèse : que les plantes ne forment pas de toutes pièces les minéraux qu'elles contiennent. Des expériences encore inédites de M. Lassaigne, et qu'il doit bientôt communiquer à l'Institut, ont donné des résultats analogues à ceux que je viens de faire connaître. Des tiges de blé, qui végètent dans du sable siliceux, sont arrosées les unes avec de l'eau distillée, les autres avec la solution des sels des os, obtenue par l'eau chargée d'acide carbonique : ces dernières croissent avec rapidité, et donnent, à l'analyse, les sels qu'elles ont absorbés.

niques de l'Animal et de la plante. Le premier, ayant ses racines à l'intérieur, se meut, change de place sans inconvénient, parce qu'il transporte avec lui son sol nourricier. La plante, au contraire, est condamnée à végéter dans le lieu où ses racines sont implantées.

Les matières que l'absorption introduit à titre d'aliments ne sont pas les mêmes dans les Végétaux et les Animaux. J'ai dit, d'après MM. Dumas, Liébig et Boussingault, que les aliments des premiers étaient des substances minérales. Cette opinion, déjà soutenue par M. de Mirbel et Smith, est attaquée par Tiedemann, qui, du reste, n'avait pas pour la discuter les éléments que nous possédons. S'appuyant sur les expériences d'Hassenfratz et de Théodore de Saussure, expériences qui prouvent que « dans un sol absolument exempt de matières organiques, les plantent végètent misérablement ou même ne poussent pas du tout, fleurissent rarement et fructifient plus rarement encore, » il en conclut que, « la différence établie entre les Végétaux et les Animaux, consistant en ce que les premiers vivent de matières organiques, et les autres de matières inorganiques, est insoutenable. » Les faits allégués par Tiedemann sont vrais, surtout en ce qui concerne les plantes épuisantes, qui ne prennent pas d'azote dans l'atmosphère. L'interprétation seule de ces faits est erronée. Oui, il faut des matières organiques dans le sol pour que les plantes y végètent convenablement; mais les matières organiques n'agissent qu'après leur décomposition, leur réduction à l'état de combinaisons minérales contenant de l'azote. De sorte que les plantes n'empruntent pas de principes immédiats à ces matières organiques, et celles-ci pourraient être remplacées par un sel ammoniacal. Si les plantes n'avaient pas le pouvoir que nous leur attribuons, la matière organique, sans cesse décomposée par les Animaux, par la putréfaction, par le feu, finirait par disparaître de la surface du globe, et avec elle les Animaux et les plantes. Mais c'est le contraire qui a lieu, car cette matière organique va s'accumulant de plus en plus là où vivent les êtres organisés.

Du reste, la faculté de former de la matière organique de toutes pièces n'exclut peut-être pas celle d'en absorber. Les plantes parasites, le gui par exemple, s'en nourrissent sans doute; il est de même des champignons qui à la vérité fonctionnent plutôt comme des Animaux que comme des plantes au point de vue des actes de la nutrition.

La chaleur, la lumière, modifient singulièrement la rapidité de l'absorption dans les plantes. Ces conditions extérieures de la vie ont moins d'influence sur l'activité de l'absorption chez les animaux.

Les produits de l'absorption nutritive dans les Animaux supérieurs, le chyle, et ce qui passe dans les veines du tube digestif, sont beaucoup plus composés que la séve, laquelle est aqueuse, claire, dépourvue de globules, si ce n'est à une certaine hauteur de la tige, comme l'a remarqué Schultz. Cette différence tient tout à la fois à ce que les animaux ont reçu des principes immédiats pour aliments, et à ce qu'ils ont versé leurs propres sucs sur la matière nutritive avant qu'elle fût absorbée, tandis que les plantes ont pris tout simplement autour d'elles l'eau plus ou moins chargée de substances minérales en dissolution.

Le liquide absorbé chez les Animaux supérieurs va se jeter dans d'autres courants de liquides qui se meuvent circulairement dans le corps, tandis que le liquide produit de l'absorption chez les plantes constitue à lui seul toute la colonne ascendante qui, sous le nom de séve, circule des racines aux feuilles.

Quant au mécanisme de l'absorption, je ne pense pas qu'il doive établir un caractère différentiel entre la plante et l'Animal.

De la respiration dans les Animaux et les plantes. — Le liquide que l'absorption introduit dans les Animaux et les plantes n'a pas encore les qualités d'un suc nutritif: il ne peut les acquérir qu'au contact de l'air. De là une nouvelle fonction commune à l'Animal et à la plante, la *respiration*. Aucun être vivant ne peut se soustraire à cette nécessité? ni le Fœtus dans le sein de sa mère, ni les Entozoaires contenus dans le corps d'autres Animaux; ni ces Reptiles renfermés dans des troncs d'arbres ou des blocs de pierre. Pour tous, il y a des modes de respiration.

Vous savez que les plantes respirent au moyen de leurs parties vertes; les feuilles en premier lieu, puis l'écorce verte des Végétaux qui n'ont pas de feuilles, quelques parties colorées en rouge fonctionnent dans le même sens, d'après les expériences de Morren. Les fleurs et les racines jouent un rôle opposé à celui des feuilles. Quant aux fruits, M. Théodore de Saussure a encore démontré, en 1833, contre Ingenhouse et M. Bérard, qu'ils agissent de même que les feuilles, mais plus faiblement, tant qu'ils sont verts.

Je ne pense pas que l'air, conduit dans les parties de la tige et même des racines non accessibles à la lumière, y agisse dans le sens de la respiration végétale; il va plutôt se dépouillant de son oxygène, à mesure qu'on l'examine plus près de la racine dans la cavité pneumatique de la plante. (M. Dutrochet.)

Relativement aux Animaux, on peut dire que toute partie exposée au contact de l'air, et dont l'épaisseur n'est pas telle, que ce fluide ne puisse agir sur le sang ou le suc nutritif, est le siége d'un phénomène de respiration. Ainsi agit toute la surface du corps pour une foule d'Animaux qui n'ont pas besoin d'organes respiratoires. Lorsque le besoin d'inspiration est plus marqué et l'organisation plus compliquée, les organes respiratoires apparaissent, et ils ne sont autre chose qu'un *artifice* pour multiplier le contact médiat de l'air et du sang, en

augmentant les surfaces et diminuant l'épaisseur des membranes interposées aux deux fluides.

Nulle part les différences entre les Animaux et les Végétaux ne sont plus tranchées qu'ici, ou plus en rapport avec les besoins des uns et des autres.

La respiration des plantes dépend de l'action de la lumière ; elle cesse la nuit, elle est donc intermittente : sa cause occasionnelle est extérieure.

La respiration des Animaux n'éprouve aucun changement par l'action de la lumière ou de l'obscurité; elle est continue, et son principe est intérieur.

Mais c'est dans le commerce, dans l'échange de matériaux gazeux que les plantes et les Animaux entretiennent avec l'atmosphère qu'il faut chercher les caractères les plus saillants de leur séparation.

Déjà les faits vous ont été exposés en ce qui concerne les plantes; il s'agit de fournir ici les preuves de ce que j'ai avancé en différents endroits de ce parallèle.

Les plantes absorbent de l'acide carbonique pendant le jour. En effet, des plantes dont la racine plonge dans l'eau distillée et qu'on recouvre d'une cloche pleine d'acide carbonique et d'air, y font disparaître en quelques jours tout l'acide carbonique, comme l'ont vu, entre autres, Sennebier, de Candolle et Th. de Saussure. Les animaux, au contraire, absorbent de l'oxygène par la respiration.

Les Animaux expirent de l'acide carbonique, et les plantes exposées à la lumière dégagent de l'oxygène. Ce fait a été découvert par Priestley, qui, ayant analysé les petites bulles que des feuilles submergées et éclairées par le soleil avaient laissé dégager, les trouva formées d'air fortement oxygéné ou d'oxygène pur. Des expériences sans nombre ont confirmé cette découverte. Il est important pour les détails de ce parallèle de déterminer quelle est la source de cet oxygène. Fourcroy pensait que l'oxygène venait de la décomposition de l'eau par la plante, qui aurait gardé l'hydrogène ; Sennebier montra qu'il venait de l'acide carbonique réduit. En effet, la proportion d'oxygène fournie par une plante submergée est proportionnelle à la quantité d'acide carbonique que l'eau contient, et, si la plante était dans de l'eau distillée, elle ne fournirait pas d'oxygène. Ainsi donc, bien qu'un autre ordre d'expériences ait démontré à M. Boussingault que les plantes ont le pouvoir de décomposer l'eau, on doit considérer l'acide carbonique comme la source principale et presque exclusive de l'oxygène qu'elles exhalent.

Ici se présente une nouvelle opposition entre la respiration de la plante et celle de l'animal. L'organe respiratoire de la plante fonctionne aussi bien sous l'eau qu'à l'air libre. Il n'en est pas de même des Animaux : leurs poumons sont créés pour l'air et leurs branchies pour l'eau. La Grenouille, qui vit et respire quelque temps dans l'eau aérée, froide, renouvelée, n'y dilate pas une seule fois son poumon ; c'est par la peau qu'elle absorbe l'oxygène. Enfin il n'est pas nécessaire que la plante ait absorbé par ses feuilles l'acide carbonique pour en retirer l'oxygène; l'expérience démontre qu'elle agit de la même façon sur l'acide carbonique que ses racines absorbent.

Opposons d'une manière rapide et en quelque sorte aphoristique les phénomènes respiratoires de la plante à ceux de l'Animal.

Les plantes prennent l'acide carbonique que les animaux rejettent ; les animaux s'emparent de l'oxygène dont les plantes se débarrassent.

Les plantes absorbent dans l'air une combinaison binaire, elles rendent à l'air un corps simple; les Animaux absorbent dans l'air un corps simple, et ils exhalent une et même deux combinaisons binaires.

Les plantes absorbent ce qui doit contribuer à la formation de leurs parties constituantes, elles prennent pour construire ; les Animaux absorbent un principe qui attaque et détruit la matière organique, mais sans lequel ils ne pourraient vivre.

Les plantes prennent dans l'air un corps brûlé et lui rendent un corps comburant; les Animaux absorbent un corps comburant et rendent à l'air un corps brûlé.

A ces oppositions j'en ajouterai une qui n'a pas, que je sache, été indiquée.

Le mécanisme de cet échange de fluides aériformes que les êtres vivants entretiennent avec l'atmosphère et l'essence de la respiration n'offre pas la moindre analogie dans les animaux et les plantes. Chez les Animaux il y a tout simplement substitution d'un gaz venant de l'atmosphère à un gaz que le sang charrie ; le premier expulse le second, d'après une loi bien connue aujourd'hui. Cette action physique s'exerce aussi bien dans les ténèbres qu'à la lumière; il n'y a pas d'intermittence des phénomènes respiratoires. Pour les plantes, les radiations chimiques de la lumière opèrent dans la feuille la décomposition de l'acide carbonique contenu dans leurs tuyaux aériens. Ces radiations combinent sur place le carbone avec l'eau et quelquefois avec l'azote, pour faire des principes immédiats, tandis que l'oxygène mis en liberté se dégage. Cette opération s'arrête en l'absence des radiations chimiques qui l'ont commencée et entretenue; cela ne ressemble guère à l'échange de gaz qui se fait dans les poumons des Animaux.

Il ne faut pas, par amour du merveilleux, dire que la plante respire en sens inverse le jour et la nuit : elle ne respire que le jour, et si la nuit elle dégage de l'acide carbonique, c'est que, faute de lumière, elle ne peut réduire celui que ses racines absorbent ; cependant, comme elle prend un peu d'oxygène la nuit, il peut s'y produire quelques phénomènes de combustion, mais cela est peu marqué et presque négligeable.

D'après l'action que l'Animal et le Végétal

exercent sur l'atmosphère, on peut dire qu'ils la purifient sans cesse l'un pour l'autre. Si pendant l'hiver, alors que les plantes ont cessé de respirer, et que nous ajoutons à l'acide carbonique, produit de notre respiration, celui que dégagent nos foyers, on ne voit pas changer la composition de l'atmosphère, c'est que d'autres climats ont le printemps pendant que nous avons l'hiver; c'est que le mouvement rapide de l'air le renouvelle à chaque instant; c'est enfin que, d'après le calcul de M. Dumas, la masse d'air qui nous entoure est si considérable, qu'il faudrait plusieurs milliers d'années avant que les animaux, seuls habitants du globe (s'il pouvait y avoir des Animaux sans plantes), y eussent rendu l'air irrespirable. On n'en doit pas moins admirer le mécanisme par lequel s'entretient l'équilibre dans la constitution chimique de l'atmosphère.

Il faudrait, pour compléter cet examen comparatif de la respiration chez les Animaux et les plantes, opposer la séve qui a subi l'action de l'air, au sang devenu artériel. Mais les savants qui ont étudié ce point de physiologie végétale ne nous ont pas encore donné d'éléments positifs pour ce travail; ils ne s'accordent pas sur les qualités de la séve descendante. En effet, on lit dans Tiedemann, que la séve, qui, avant de subir dans les feuilles l'action de la respiration, était incolore, peu coagulable, contenant peu ou pas de globules, s'y convertit, sous l'influence de la lumière et de l'air, en un liquide verdâtre, en partie coagulable et chargé de globules. D'une autre part, M. Schultz, de Berlin, décrit comme séve descendante ce suc épais et diversement coloré qu'on nomme *latex*, suc blanc dans les euphorbiacées, jaune dans le *chelidonium majus*, rouge dans la *sanguinaria*, etc. Nous en parlerons dans un instant. Enfin M. le professeur Richard admet avec beaucoup d'autres physiologistes que la séve descendante est aussi aqueuse et aussi claire que la séve ascendante, reconnaissant cependant qu'elle a subi une élaboration importante. On voit dans les expériences de M. Biot, que le suc de la séve du bouleau qui tournait à gauche avant d'avoir éprouvé l'action respiratoire, tourne à droite après y avoir été exposé.

De la circulation dans les Animaux et les plantes. — Le liquide nutritif, une fois vivifié, doit être porté à toutes les parties pour les exciter, les nourrir; c'est l'office d'une troisième fonction, la *circulation*, qui est commune aussi à l'Animal et à la plante.

Vous savez que chez la plupart des Animaux le sang, poussé par un organe contractile, le cœur se meut *circulairement* dans le corps, à l'aide d'un double système de vaisseaux destinés les uns à le conduire aux parties, les autres à le ramener.

Y a-t-il aussi un mouvement *circulaire* de la séve? L'ascension de ce liquide est connue depuis longtemps; mais il fallait établir qu'il y a un mouvement de retour, un véritable *circulus*. Déjà dans le siècle dernier on avait reconnu un mouvement circulaire de globules et du fluide nutritif dans ces petits tubes dont se compose la tige de quelques plantes aquatiques. L'abbé Corti avait vu ce mouvement, en 1772, dans une espèce de *chara*, et trois ans plus tard, dans le *caulinia fragilis*. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au comte Paradisi fut si bien oubliée, qu'un homme des plus érudits, Tréviranus, crut avoir fait cette déconverte en 1807. Ce mouvement, qui a été mieux étudié par les modernes, en lui-même et dans ces conditions, ne ressemble pourtant en rien à la circulation d'un Animal, puisqu'il se passe isolément dans chaque tube de la plante : les particules remontant le long d'une paroi du tube, passant sous le diaphragme qui sépare ce tube d'un autre, et descendant sur la paroi opposée.

L'existence d'une séve descendante était rendue plus que probable par le gonflement qui se montre au-dessus d'une ligature serrée circulairement autour de l'écorce d'un arbre. Mais il manquait une démonstration qui fût à ce point de physiologie végétale ce qu'avait été à la circulation harvéienne la découverte du passage direct du sang des extrémités des artères dans les origines des veines. Cette démonstration, on put croire qu'on venait de l'obtenir, lorsque M. Schultz, en 1820, fit la découverte du mouvement du liquide contenu dans les vaisseaux laticifères. Voici en quoi consiste ce mouvement : Sur les stipules du figuier, préalablement privées de leur épiderme, et examinées au microscope, on voit des courants de liquides chargés de globules, dans des vaisseaux ramifiés et anastomosés, et il n'est pas rare de suivre certains globules qui, après avoir passé d'un vaisseau dans un ou plusieurs autres, sont ramenés dans le premier pour parcourir ensuite un autre trajet. Or, la rapidité de ces courants et la masse de liquide qu'ils transportent devaient faire penser qu'ils provenaient d'un système de vaisseaux afférents et efférents, et qu'en un mot il y avait une véritable circulation, un *circulus* dans les plantes.

Le *latex*, dans les idées de M. Schultz, n'était autre chose que la séve descendante, c'est-à-dire la séve modifiée, rendue plus épaisse et plus plastique au contact immédiat de l'atmosphère. Muller, qui a observé ce mouvement sur les feuilles du *chelidonium majus*, plante qui avait servi aux premières expériences de M. Schultz, paraît croire aussi à un mouvement circulaire du fluide nutritif dans les plantes; mais de nouvelles observations ont considérablement ébranlé cette théorie. Le *latex*, qui n'existe que chez certaines plantes, n'est plus regardé comme la séve, mais comme un produit analogue aux humeurs sécrétées chez les Animaux, la bile ou la salive, par exemple, et, d'une autre part, le mouvement du latex a été positivement nié par un observateur habile, M. Mohl. Il ne nous reste donc à mettre en parallèle avec la circulation des Animaux supérieurs que le double mouvement de la séve; mais ce

double mouvement, pour lequel on ne connaît ni vaisseaux spéciaux, ni agent d'impulsion analogue à un cœur ou à des cils vibratiles, ne ressemble en aucune manière au cours du sang dans les Animaux supérieurs. Il me paraît douteux aussi que la séve, qui revient des feuilles et descend vers les parties inférieures du Végétal, retourne une seconde fois aux feuilles. Chez les Animaux, les globules du sang parcourent sans doute plusieurs milliers de fois les voies de la circulation avant d'être employés à la nutrition ou détruits.

De la nutrition dans les plantes et les Végétaux. — Lorsque le liquide introduit par l'*absorption*, vivifié par la *respiration*, a été porté par la *circulation* au contact des parties vivantes, celles-ci y puisent des matériaux qu'elles s'assimilent et y rejettent des matériaux qui sont hors de service. C'est en cela que consiste la nutrition, qui suppose un double mouvement, l'un de *composition* et l'autre de *décomposition*.

Les phénomènes apparents de cette fonction paraissent bien différents dans les plantes et les Animaux.

A partir du collet de la racine, l'irradiation nutritive s'opère en deux directions différentes : l'une vers la profondeur du sol, où la racine s'enfonce ; l'autre vers l'atmosphère, où s'élancent la tige et ses divisions. Il n'y a rien de semblable dans les Animaux.

L'augmentation d'épaisseur d'un tronc d'arbre et de ses branches se fait par l'application de couches à l'extérieur du bois et à l'intérieur de l'écorce. Cela diffère de l'accroissement des Animaux.

La plante pousse tous les ans de nouveaux jets, elle perd à chaque saison ses organes respiratoires. Tout cela n'appartient qu'aux Végétaux.

Le mouvement de décomposition est peu apparent dans la plante, qui conserve indéfiniment les couches dont chaque année elle a augmenté le nombre ; et c'est pour cela que certains arbres parviennent à des dimensions si colossales.

Enfin l'essence des mouvements de nutrition ne peut être la même dans deux organismes dont l'un va réduisant sans cesse des substances oxydées, et l'autre brûlant incessamment de la matière organique.

Des sécrétions chez les Animaux et les plantes. — Je dois être bref sur ce sujet ; il n'offre qu'un intérêt secondaire, et d'ailleurs les termes de comparaisons nous manquent. On est si peu avancé sur les rapports du système vasculaire avec les parties qui sécrètent dans les Végétaux, que les uns ont regardé comme une séve de retour ce que d'autres décrivent comme une humeur sécrétée analogue *à la bile et à la salive* ; de sorte que les vaisseaux laticifères, qui dans la première hypothèse seraient analogues aux veines, ne seraient plus dans la seconde que des *conduits excréteurs* ou des *réservoirs* pour un produit de sécrétion. A part la production du *latex*, on peut dire que les sécrétions des plantes ont presque exclusivement le caractère excrémentitiel. C'est ainsi que les plantes excrètent des résines, des cires, des gommes, certains corps sucrés comme la manne. Tous ces produits qui se concrètent n'ont plus d'usages pour la plante, si ce n'est peut-être l'espèce de vernis que quelques-uns leur fournissent et par lequel elles sont garanties contre l'excès d'humidité. Les humeurs sécrétées par les animaux, la bile, la salive, le suc pancréatique, les larmes, etc., sont employées au profit d'autres fonctions.

De la génération chez les Animaux et les plantes. — Il y a de remarquables analogies dans les procédés *apparents* et *saisissables* par lesquels la Nature accomplit la merveille de la reproduction dans les Animaux et les plantes.

L'existence et la nécessité de *deux sexes* pour la reproduction des plantes phanérogames, comme pour celle des Animaux, mises en doute par Spallanzani, sont parfaitement démontrées aujourd'hui.

Chez les plantes comme chez les Animaux, les parties femelles fournissent une ou plusieurs ovules, et les parties mâles un principe fécondant (17).

Chez les plantes comme chez les Animaux, la matière fécondante du mâle renferme de petits corps qui sont animés d'un mouvement spontané.

Chez les plantes comme chez les Animaux, la fécondation a pour condition le contact de la matière fournie par le mâle avec l'ovule.

Chez les plantes comme chez les Animaux, la fécondation est suivie d'un travail qui fait apparaître dans l'ovule un amas de petites cellules connues sous le nom de *cellules à noyau*, et c'est pendant ce travail ou peu de temps après que l'embryon se forme.

A partir de là, l'embryon végétal et l'embryon animal obéissent chacun aux lois particulières de leur développement, et ce serait s'exposer à forcer les analogies que de les poursuivre plus loin.

Quelques différences relatives aux organes sexuels ont été signalées par Hedwig et Treviranus, cités par Tiedemann.

Le premier fait la remarque que les organes de reproduction des plantes tombent avec le fruit, et qu'il en naît chaque année de nouveaux, tandis qu'ils sont à demeure dans les espèces animales.

Dans les Végétaux, on voit le plus souvent

(17) La théorie célèbre de Schleiden, qui mettait l'embryon futur dans le boyau pollénique, cette théorie, dis-je, qui avait porté M. Schleiden à nier l'existence des ovules des Végétaux, a été attaquée par plusieurs botanistes français et par M. Meyen, en Allemagne ; elle a été complétement renversée par le magnifique travail que M. Amici a composé postérieurement à la communication qu'il avait faite aux savants réunis dans le dernier congrès scientifique de Padoue.

les organes mâles et femelles, portés par le même individu; l'hermaphrodisme est beaucoup plus rare dans le règne animal. La réunion des sexes constitue plutôt un caractère de perfection dans les plantes, au dire de Treviranus, tandis qu'elle ne se trouve que dans les espèces inférieures de la série animale.

De la calorification, du dégagement d'électricité, de la phosphorescence chez les Animaux et les plantes. — Les phénomènes que ce titre comprend sont essentiellement liés aux opérations chimiques et moléculaires de la respiration, de la nutrition, et de la métamorphose organique en général, et, pour les Animaux, le système nerveux n'est pas étranger à leur production.

Il ne s'agit ici que de déterminer si la faculté de produire de la chaleur, de dégager de l'électricité, d'être phosphorescent, appartient aux Animaux ou aux Végétaux, ou aux uns et aux autres, ou plus aux uns qu'aux autres.

On pourrait prendre pour épigraphe ici une proposition que M. Dumas a jetée dans son *Traité de chimie organique :* « La plante absorbe des forces chimiques, *chaleur, électricité.* » C'est de cette proposition que je vais faire découler tous les traits du parallèle entre les Végétaux et les Animaux relativement au dégagement de fluides impondérables. Comment les résultats ne seraient-ils pas différents entre deux agrégats dont l'un va toujours *réduisant*, tandis que l'autre va toujours *oxydant?* Les plantes n'absorbent-elles pas les forces chimiques des radiations lumineuses, s'il est vrai que la lumière réfléchie par elles n'impressionne plus que les plaques daguerriennes.

1° La *calorification*, ou faculté de produire de la chaleur, appartient surtout aux Animaux. Le sang de l'homme se maintient à 37° centigr. environ, la plupart des Mammifères l'emportent sur l'homme, et les Oiseaux sont encore mieux partagés. D'autres Animaux suivent, à peu de chose près, les variations de la température extérieure; le calorique qu'ils produisent n'est guère plus apparent que celui qui est mis en liberté par le fer quand il s'oxyde lentement à l'air.

Les Végétaux produisent-ils de la chaleur? Un arbre dans la tige duquel on introduit un thermomètre, par un trou pratiqué à l'instant même, paraît plus chaud que l'air si l'expérience est faite par une matinée fraîche, et plus froid si l'on opère au milieu d'une journée très-chaude; les expériences ne prouvent pas que les arbres aient une température propre; il faut en expliquer les résultats, avec Fontana et Treviranus, par la lenteur avec laquelle les tiges se mettent en équilibre avec la température extérieure.

Il paraît cependant que les plantes jouissent d'un léger pouvoir de calorification. Le thermomètre n'eût certainement pu suffire à la démonstration de ce fait, que M. Dutrochet a rendu évident par l'application de l'appareil délicat que les courants thermo-électriques mettent en jeu.

La température d'une plante vivante l'emportait de un quart de degré centésimal au maximum, quelquefois seulement d'un 6e de degré, et même d'un 10e ou d'un 12e, sur la température d'une plante morte. Néanmoins, sur une plante qui respire à l'air libre et à la lumière, la température est plus basse que celle de l'air ambiant, à cause de l'évaporation de l'eau et de la volatilisation de l'oxygène. Aussi M. Dutrochet avait-il préalablement neutralisé cette cause de refroidissement.

Quelques plantes dégagent, dans certaines de leurs parties et pendant des actes déterminés, une notable quantité de chaleur; mais alors elles fonctionnent comme les animaux. Ce fait intéressant, observé d'abord par Lamarck en 1777, sur la fleur de l'*arum italicum*, a été constaté et étudié depuis par un bon nombre d'observateurs sur des plantes de la famille des Aroïdes. On a vu le thermomètre, placé dans le spadice de quelques-unes de ces plantes, monter à 9 1/2, 14, 22, et même, dit-on, plus de 25° au-dessus de la température ambiante. L'air extérieur étant à 19° à l'Isle-de-France, MM. Hubert et Bory de Saint-Vincent auraient vu la température du spadice de l'*arum cordifolium* monter à 44 et 49° centigrades, ce qui excéderait de 12° centigrades la température du sang de l'homme. A supposer qu'il se fût introduit ici quelque cause d'erreur, elle n'existerait pas dans les expériences faites à l'aide de l'appareil qui accuse les courants thermo-électriques. Or, MM. Van Bech et Bergsma ont constaté de cette manière que la température s'était élevée à 43° centigrades dans le spadice du *colocasia odora*, l'air extérieur étant à 21°.

Ces faits confirment plutôt la règle relative aux causes de dégagement de calorique qu'ils ne l'infirment; car les plantes dans ces cas absorbent de l'oxygène, dégagent de l'acide carbonique. Cette double action est d'autant plus marquée que la température est plus élevée, et tout s'arrête si la plante est plongée dans l'azote : fait important observé en Hollande par MM. Vrolik et Vries.

La formation d'acide carbonique, l'absorption d'oxygène, s'observent aussi pendant la germination, moment où les graines dégagent de la chaleur. M. Boussingault s'est assuré qu'il y avait combustion de charbon et d'hydrogène pendant la germination des graines de trèfle; tout le monde sait que l'orge s'échauffe pendant la germination.

2° La faculté de dégager de l'électricité est beaucoup plus marquée dans les Animaux que dans les plantes. Ce n'est pas seulement chez les Poissons électriques que nous aurons l'occasion d'en étudier les effets. Nous verrons que M. Mateucci a démontré dans la Grenouille un courant propre allant de la tête vers les pieds; que le même observateur a surpris dans toutes les espèces animales où il les a cherchés des courants électriques marchant de l'intérieur à l'extérieur des muscles, et qu'il est parvenu à faire des

piles avec des chairs de Pigeons et de Grenouilles. Chez l'homme et les Animaux, il y a, suivant M. Donné, des courants établis entre les surfaces qui sécrètent des liqueurs acides et celles qui laissent échapper des humeurs alcalines. Ces courants marchent de la surface alcaline vers la surface acide.

La production d'électricité se réduit à peu de chose dans les plantes, et encore ne l'observe-t-on guère que dans les parties qui agissent sur l'atmosphère, comme le font les Animaux, savoir : les fleurs, les fruits, les graines qui germent.

Le naturaliste Zawadeki a remarqué que, dans les soirées chaudes de juillet et d'août, quelques plantes à fleurs jaunes lançaient des étincelles électriques (le souci, la capucine). Nous retrouverons ce fait à propos de la phosphorescence.

M. Donné a constaté dans plusieurs fruits l'existence de courants électriques. Dans les pommes et les poires, le courant va de la queue vers l'œil du fruit; il marche en sens inverse daus les abricots et les pêches. On n'obtient pas d'indices de courant, si l'on enfonce les aiguilles perpendiculairement à l'axe du fruit. M. J. Regnauld a fait observer avec raison que le courant pourrait bien être une conséquence du moyen même qu'en emploie pour le constater; c'est-à-dire qu'en jetant un arc métallique sur les deux points opposés d'un fruit, on introduit une condition nouvelle pour la formation et l'écoulement du courant. Du reste, ne voyez pas là un résultat d'une propriété vitale du fruit; car si, à l'exemple de M. Donné, vous divisez ce fruit en deux moitiés, et si vous en exprimez le suc de manière à avoir dans un vase le liquide qui avoisinait la queue, et dans un autre celui qui était aux environs de l'œil, les aiguilles plongées dans ces liquides, dont les propriétés chimiques sont un peu différentes, conduiront encore un courant électrique dans le même sens que sur le fruit intact.

M. Pouillet a fait de nombreuses recherches sur la production d'électricité pendant les différentes phases de la germination et de la végétation. C'est l'électricité de tension accumulée sur la plante qu'il a essayé de reconnaître, et dont il a effectivement reconnu la présence dès que la plante était sortie de terre.

Rien ne prouve que, comme l'a supposé M. Dutrochet, les deux faces des feuilles aient une polarité opposée; enfin je ne citerai pas, comme exemple de production d'électricité *pendant la végétation*, la pile qu'un médecin, contemporain de Volta, construisit avec des rouelles de betterave et de bois de Noyer; le circuit, que prolongeaient deux feuilles de cochléaria, était fermé par une patte de Grenouille, que le courant électrique mettait en contraction.

3° Le phénomène de la *phosphorescence* n'a jamais été vu sur les Animaux vertébrés vivants. Les yeux du Chat, du Tigre et du Chien, ne dégagent pas de lueurs pendant l'obscurité, et la flatterie seule à pu persuader à un empereur romain que ses yeux lançaient des éclairs; cependant la phosphorescence appartient presque exclusivement aux Animaux, et il est bien certain que le petit nombre des Végétaux qui la présentent sont alors, comme les Animaux, le siége de phénomènes de combustion et d'électricité. La part de ce dernier agent dans la phosphorescence a été fort habilement établie par M. Becquerel.

Si la phosphorescence n'a pas été accordée aux Vertébrés, on la trouve en revanche dans des myriades d'êtres du règne animal, les uns à respiration aérienne, les autres faisant naître dans les mers intertropicales et certaines parties de la Méditerranée ces merveilleux phénomènes, objet de l'admiration et de la surprise des navigateurs. Nous avons indiqué ailleurs ces Animaux et les *conditions de la phosphorescence*.

Il n'y a que très-peu de familles de plantes qui soient phosphorescentes à l'état de vie. Ehrenberg a découvert qu'une algue, le *spongodium vermiculare*, regardée comme phosphorescente, ne devait son éclat qu'à de petits Animaux auxquels elle sert d'habitation.

Est-il vrai, que, comme l'ont dit d'anciens auteurs, certaines fleurs naturellement éclatantes, et notamment celles d'un jaune orange ou doré, jettent au moment du crépuscule des lueurs plus ou moins lumineuses, des étincelles! Cela était admis par Linné. Sa fille avait observé cette sorte de phosphorescence sur les fleurs de la capucine, et d'autres disaient l'avoir vue sur des fleurs du souci, de l'œillet d'Inde, de plusieurs espèces de *lilium*, du grand soleil. Nous avons déjà parlé de l'étincelle que Zawadeki aurait vue se dégager de quelques-unes de ces plantes; Johnson aurait observé le même fait sur la tubéreuse, à cela près du pétillement qui doit accompagner l'étincelle électrique.

Il y a lieu de penser cependant que ces phénomènes ne sont pas bien évidents, puisqu'un grand nombre d'expérimentateurs ont vainement essayé de les constater. Goëthe croyait que, dans les observations de ce genre, on s'était laissé aller à une illusion; il eût montré la même incrédulité relativement à la vive phosphorescence qui, au dire d'un voyageur, aurait accompagné l'ouverture de la spathe d'un pandanus. Mais la phosphorescence de plusieurs cryptogames est incontestable, notamment de certains champignons, l'*agaricus olearius*, l'agaric de l'olivier, sujet d'intéressantes observations de M. Delille. N'avons-nous pas déjà dit que les champignons se comportaient en beaucoup de choses comme les Animaux? La phosphorence a été observée sur des Bissus, des Conferves, des Rhizomorphes.

Les acotylédonées ne sont phosphorescentes qu'à la condition d'absorber de l'oxygène et de brûler du carbone; elles cessent d'être lumineuses dans le vide ou dans d'autres gaz que l'air atmosphérique ou l'oxygène.

ANIMAUX, LEUR VIE NOCTURNE DANS LES FORÊTS DU NOUVEAU MONDE (18). — Si le sentiment de la Nature, dont la vivacité varie chez toutes les races; si la physionomie des contrées qu'habitent les différents peuples ou qu'ils ont traversées jadis dans leurs migrations, ont plus ou moins enrichi les langues d'expressions pittoresques propres à caractériser les formes des montagnes, l'état de la végétation, l'aspect de l'atmosphère, le contour et l'agroupement des nuages, d'un autre côté le long usage et les caprices littéraires ont détourné un grand nombre de ces expressions de leur signification primitive. Peu à peu on s'accoutume à considérer comme synonymes des termes qui devaient conserver un sens distinct, et les langues perdent quelque chose de la grâce et de l'énergie qui les aidaient à reproduire dans la description de la Nature le caractère propre des paysages. Pour montrer de préférence combien le commerce intime de la Nature et les nécessités de la vie nomade ajoutent à la richesse des langues, je rappellerai le nombre infini d'expressions caractéristiques qui distinguent dans l'arabe et dans le persan les plaines, les steppes et les déserts, selon que le sol est complétement nu ou couvert de sable, qu'il est hérissé de rochers et entrecoupé de pâturages, ou qu'il offre de vastes espaces uniformément remplis de plantes sociales. Presque aussi surprenantes sont les nombreuses expressions qui dans les anciens idiomes castillans peignent la physionomie des masses de montagnes, particulièrement les formes qui se reproduisent dans toutes les régions, et révèlent la nature des roches à une distance considérable. Les populations qui vivent sur la pente des Andes, dans la partie montagneuse des îles Canaries, des Antilles et des Philippines, sont d'origine espagnole, et ces contrées en outre sont celles où la configuration du sol influe le plus énergiquement, si l'on excepte peut-être l'Himalaya et le plateau du Tibet, sur le genre de vie des habitants. Aussi les expressions destinées à peindre la configuration des montagnes, suivant qu'elles sont formées de trachyte, de basalte et de porphyre, ou de schiste, de calcaire et de grès, se sont-elles maintenues heureusement dans l'usage journalier du discours. Tout en conservant leurs anciennes richesses, ces langues favorisées font des acquisitions qui s'ajoutent au trésor commun. Tout ce qui tend à reproduire la vérité de la Nature donne une vie nouvelle au langage, qu'il s'agisse de décrire l'impression sensible produite sur nous par le monde extérieur, ou nos sentiments intimes et les profondeurs dans lesquelles s'agite notre pensée.

La recherche constante de cette vérité de la Nature est le but de toute description qui a la Nature pour objet. Il faut y tendre incessamment, soit pour mieux se pénétrer des phénomènes, soit pour choisir en les retraçant l'expression caractéristique. Le meilleur moyen de parvenir à ce but, c'est que l'observateur, celui qui a ressenti l'impression par lui-même, la raconte simplement, qu'il circonscrive et particularise le lieu ou les circonstances auxquels se rattache son récit.

Les grandes lois de la physique, les résultats généraux de l'expérience rentrent dans la doctrine du Cosmos, et cette doctrine n'est encore pour nous, à vrai dire, qu'une science d'induction; mais où en puiser les éléments, si ce n'est dans la description animée des corps organiques, animaux ou plantes, se développant comme un échantillon de la vie universelle, au milieu des divers accidents de la surface terrestre, dans les circonstances de paysage et de lieu où la nature les a placés? Élevées à la hauteur d'œuvres d'art et appliquées aux grandes scènes de la Nature, ces descriptions communiquent à l'esprit une impulsion féconde.

La contrée boisée qui s'étend dans la zone torride de l'Amérique méridionale et remplit les deux bassins unis l'un à l'autre, de l'Orénoque et du fleuve des Amazones, offre assurément une de ces grandes scènes de la nature. Cette contrée mérite, dans l'acception la plus rigoureuse du mot, le nom de forêt primitive dont on a tant abusé de nos jours. Les dénominations de forêts primitives, de temps ou de peuples primitifs, offrent des idées assez vagues et n'ont pas une signification absolue. Doit-on appeler forêt primitive ou forêt vierge toute espèce de bois épais et sauvage, encombré d'arbres vigoureux sur lesquels l'homme n'a jamais porté sa main destructrice? Ce nom peut convenir à un grand nombre de contrées différentes, sous la zone tempérée et même sous la zone glaciale. Mais, si l'on veut surtout désigner par là l'impénétrabilité d'une vaste forêt, l'impossibilité de se frayer un chemin avec la hache entre des arbres qui n'ont pas moins de huit à douze pieds de diamètre, les forêts vierges appartiennent exclusivement aux régions tropicales. Il ne faut pas croire non plus que ce soient toujours, comme on se plaît à le dire en Europe, les lianes grimpantes qui, par les entrelacements de leurs rameaux, rendent impénétrables les forêts voisines de l'équateur. Les lianes ne forment souvent qu'une très-faible portion du menu bois. L'obstacle principal vient des plantes arborescentes qui ne laissent aucun espace vide, dans une contrée où tous les végétaux qui couvrent le sol deviennent ligneux. Si un voyageur, dès qu'il arrive sous les tropiques, et non pas seulement dans le continent, mais dans des îles, se croit, avant même de s'éloigner des côtes, transporté au milieu des forêts vierges, son erreur ne peut tenir qu'à l'impatience de voir un long désir réalisé. Toutes les forêts des tropiques ne sont pas des forêts vierges. Je ne me suis presque jamais servi de ce mot dans la Re-

(18) Cet article est tiré textuellement des *Tableaux de la Nature*, par M. de Humboldt, édit. nouv., 1851.

lation historique de mon voyage; et cependant, pour ne parler que d'hommes vivant encore, je crois être avec Bonpland, Martius, Pœppig, Robert et Richard Schomburgk, un des observateurs de la Nature qui ont le plus vécu au milieu des forêts vierges, resserrées dans le cœur d'un vaste continent.

Malgré la surprenante richesse de la langue espagnole en termes descriptifs, richesse que j'ai déjà signalée, un seul et même mot, *monte*, désigne à la fois une montagne et une forêt, et s'emploie comme synonyme de *cerro* et de *selva*. Dans un travail sur la véritable largeur et sur le plus grand prolongement oriental de la chaîne des Andes, j'ai fait voir comment par suite de cette double signification du mot *monte*, une carte anglaise de l'Amérique méridionale, belle d'ailleurs et très-répandue, a converti des plaines en hautes montagnes. Là où la carte espagnole de La Cruz Olmedilla, qui a servi de base à tant d'autres, avait indiqué des forêts de cacao, *montes de cacao*, on a fait surgir des Cordillères, bien que le cacaoyer cherche la chaleur ardente des bas-fonds.

Si l'on embrasse d'un coup d'œil la région boisée qui occupe toute l'Amérique méridionale depuis les llanos de Caracas jusqu'aux pampas de Buenos-Ayres, entre le 8e degré de latitude boréale et le 19e degré de latitude australe, on reconnaît qu'aucune forêt sur la surface de la terre ne peut être comparée pour l'étendue à ces *hylæa* non interrompus de la zone tropicale. Ils présentent environ douze fois la superficie de l'Allemagne. Coupés dans tous les sens par des fleuves sans nombre, dont les affluents de premier et de second ordre roulent quelquefois des eaux plus abondantes que le Danube et le Rhin, ils doivent l'admirable richesse de leur végétation au double bienfait de l'humidité et de la chaleur. Dans la zone tempérée, particulièrement en Europe et dans le nord de l'Asie, certaines espèces d'arbres croissent en société (*plantæ sociales*), et forment à elles seules des forêts que l'on peut désigner d'après leur nom spécifique. Dans les forêts de chênes, de sapins, de bouleaux, qui couvrent les contrées du Nord, dans les forêts de tilleuls de l'Orient, règne ordinairement une espèce unique d'amentacées, de conifères ou de tiliacées. Quelquefois cependant des arbres à feuilles acéreuses sont entremêlés d'arbres à larges feuilles. Cette société uniforme est étrangère aux forêts des tropiques. La variété infinie des fleurs qui s'épanouissent dans ces *hylæa* ne permet pas de demander de quoi se composent les forêts vierges. Une quantité innombrable de familles différentes se dressent l'une contre l'autre; même dans les plus petits espaces il est rare de voir réunis des arbres de même nature. Chaque jour, à mesure qu'avance le voyageur, il découvre des formes nouvelles; souvent le dessin des feuilles et la ramification d'un arbre attirent son attention sans qu'il puisse en distinguer les fleurs.

Les fleuves et leurs embranchements innombrables sont les seuls chemins de ces pays. On a souvent reconnu, à l'aide d'observations astronomiques, ou, quand ces observations font défaut, en déterminant avec la boussole la courbe des rivières, qu'entre l'Orénoque, le Cassiquiare, et le Rio Negro, il existe en plusieurs endroits, séparés seulement par quelques lieues, deux missions dont les moines ne peuvent se visiter qu'en passant plus d'un jour à suivre, dans des canots formés de troncs d'arbres, les sinuosités des ruisseaux. On ne saurait mieux démontrer à quel point sont impénétrables certaines parties de la forêt que par un trait emprunté à la vie du grand Tigre américain ou Jaguar. Tandis que, grâce à l'introduction du bétail européen, des Chevaux et des Mulets, les Animaux carnassiers trouvent une nourriture abondante dans les llanos, les pampas et les savanes sans arbres de Varinas, du Méta, de Buenos-Ayres, et se sont considérablement multipliés, depuis la découverte de l'Amérique, en attaquant les troupeaux à armes inégales, d'autres individus de la même espèce mènent une vie misérable dans la profondeur des forêts, auprès des sources de l'Orénoque. Affligés de la perte d'un grand Dogue, le plus fidèle et le plus dévoué de de nos compagnons, qui avait disparu dans un bivouac près du confluent du Cassiquiare et de l'Orénoque, soupçonnant, sans le savoir, qu'il avait été déchiré par les Tigres, nous nous étions décidés, en sortant des légions d'Insectes qui nous avaient assaillis dans la mission d'Esmeralda, à passer une nuit sur les lieux où déjà nous avions longtemps et vainement cherché notre Chien. Nous entendîmes de nouveau, à une très-faible distance, le cri des Jaguars, de ceux mêmes vraisemblablement auxquels pouvait être attribué le méfait. Comme le ciel nébuleux ne permettait aucune observation d'étoiles, nous nous fîmes traduire par notre interprète (*languaraz*) ce que racontaient des Tigres de la forêt les indigènes qui nous servaient de bateliers.

Parmi ces Tigres se trouve fréquemment l'espèce appelée Jaguar noir, la plus grande et la plus sanguinaire de toutes, dont les taches noires ressortent à peine sur un pelage d'un brun très-foncé. Le Jaguar vit aux pieds des monts Maraguaca et Unturan. Entraînés par leur avidité et le désir de changer de lieu, ces Animaux, suivant le récit que nous en faisait un Indien de la peuplade des Durimonds, se perdent quelquefois dans des parties de la forêt tellement inextricables qu'ils ne peuvent plus poursuivre leur proie sur le sol, et que, objets d'effroi pour les familles de Singes et les Kinkajous à la queue prenante (Cercoleptes), ils sont réduits à vivre sur les arbres durant de longs espaces de temps.

Le journal que j'écrivis autrefois en allemand, et auquel sont empruntés ces détails, n'a pas passé en entier dans la Relation française de mon voyage. Il contient une description détaillée de la vie, je pourrais

d're des voix nocturnes des Animaux dans les forêts des tropiques. Une semblable description me paraît heureusement appropriée à un livre qui porte pour titre : *Tableaux de de la Nature;* je la transcris ici. Un récit composé en présence même du phénomène ou peu de temps après l'impression reçue peut prétendre du moins à plus de fraîcheur et de vie que l'écho d'un souvenir lointain.

Nous arrivâmes dans le lit de l'Orénoque en descendant de l'ouest à l'est le Rio Apure, dont j'ai signalé les débordements dans le tableau des steppes et des déserts. C'était le temps des basses eaux; l'Apure avait à peine douze cents pieds de largeur moyenne, tandis qu'en cherchant la largeur de l'Orénoque, au confluent des deux fleuves, près de la petite montagne granitique de Curiquima, où je pus mesurer une base trigonométrique, je trouvai encore plus de onze mille quatre cent trente pieds. Cependant du rocher de Curiquima jusqu'à la mer et au delà de l'Orénoque, on compte en droite ligne plus de cent soixante lieues. Une partie des plaines que traversent l'Apure et le Payara sont habitées par les races des Yaruros et des Achaguas. Dans les missions des moines, ces peuples sont appelés sauvages, parce qu'ils veulent vivre indépendants; mais ils sont placés très-près, sur l'échelle de la civilisation, de ceux qui, baptisés et « vivant sous la cloche (*baxo la campana*), » restent étrangers à toute espèce d'instruction et de perfectionnement.

Après avoir dépassé l'île *del Diamante*, dans laquelle les Zambos, qui parlent la langue espagnole, cultivent la canne à sucre, on entre dans une grande et sauvage nature. L'air était rempli d'innombrables Flamingos (*Phœnicopterus*) et d'autres Oiseaux aquatiques qui se détachaient sur l'azur du ciel comme un nuage épais dont les contours variaient sans cesse. Le fleuve se rétrécissait, jusqu'à n'avoir plus que neuf cents pieds de large, et, coulant droit devant lui sans aucun détour, formait une espèce de canal entouré des deux côtés par d'épaisses forêts, dont la lisière offre un aspect inaccoutumé. Devant le mur presque impénétrable formé par les troncs gigantesques du Cæsalpinia, du Cedrela, et du Desmanthus, s'élève sur le bord sablonneux du fleuve une haie peu élevée mais très-régulière de sauso. Cette haie n'a pas plus de quatre pieds de haut; elle est formée par un arbuste nommé hermesia castaneifolia, qui compose un nouveau genre de la famille des euphorbiacées. Quelques palmiers grêles et épineux auxquels les Espagnols ont donné le nom de *piritu* et de *corozo*, et qui sont peut-être des espèces de martinezia ou de bactris, sont placés immédiatement derrière cette palissade; le tout ressemble à une haie taillée comme celles de nos jardins. Dans cette haie sont pratiquées à de grandes distances l'une de l'autre des ouvertures en forme de portes; sans aucun doute ce sont les grands Quadrupèdes de la forêt qui se sont eux-mêmes frayé ces voies pour arriver commodément sur les bords du fleuve. On voit sortir surtout de grand matin et au coucher du soleil, le Tigre américain, le Tapir, et le Pecari ou Cochon musqué (Dicotyles), qui vont abreuver leurs petits. Si, troublés par des Indiens qui passent en canot, ils veulent rentrer dans la forêt, ils ne cherchent pas à rompre violemment la haie de sauso, mais on a le plaisir de voir ces animaux sauvages s'avancer à pas lents dans un espace de quatre à cinq cents pas, entre le fleuve et la haie, et disparaître par la première issue. Durant un laps de soixante-quatorze jours, employés presque sans interruption à parcourir, dans un étroit canot, l'espace de six cent trente lieues, sur l'Orénoque, que nous remontâmes jusqu'auprès de sa source, sur le Cassiquiare et le Rio Negro, le même spectacle s'est présenté à nous en plusieurs endroits différents, et je puis dire toujours avec un charme nouveau. On voit apparaître en groupe les espèces d'animaux les plus dissemblables, qui se rendent sur les bords du fleuve, pour boire, se baigner, ou pêcher : les Hérons aux vives couleurs, les Palamédées et les Hoccos à la démarche altière (*Crax alector*, *Crax Pauxi*), vont en compagnie des grands Mammifères. « *Es como en el paraiso,* » c'est ici comme dans le paradis, disait avec onction notre pilote, un vieil Indien qui avait été élevé dans la maison d'un ecclésiastique. Mais la paix de l'âge d'or ne règne pas dans le paradis des animaux américains; ils se séparent, s'observent et s'évitent; les Capybaras, longs de trois à quatre pieds, reproduction colossale du Cabiai brésilien (*Cavia Aguti*), sont dévorés dans l'eau par le Crocodile, et par le Tigre sur la terre; encore courent-ils si mal, que plusieurs fois, les rencontrant en troupeaux nombreux, nous avons pu en poursuivre et en atteindre quelques-uns.

Au-dessous de la mission de Santa Barbara de Arichuna, nous passâmes la nuit comme à l'ordinaire sous la voûte du ciel, après avoir choisi, sur les bords de l'Apure, une plaine sablonneuse qui allait rejoindre, à peu de distance, la lisière de l'épaisse forêt. Nous eûmes de la peine à trouver du bois sec pour allumer les feux dont, suivant la coutume du pays, on entoure les bivouacs afin de se préserver des attaques du Jaguar. La nuit était fraîche et éclairée par la lune. Plusieurs Crocodiles s'approchaient de la rive; je crois avoir remarqué que la vue du feu les attire, de même que nos Écrevisses et plusieurs autres Animaux aquatiques. Les rames des barques furent solidement enfoncées dans le sol pour y fixer nos hamacs. Il régnait un profond silence; seulement de temps à autre on entendait le ronflement des Dauphins d'eau douce qui se suivaient en longues troupes. Ces Animaux habitent exclusivement le réseau des fleuves de l'Orénoque, et, suivant Colebrooke, le Gange jusqu'à Benarès.

Il était plus de onze heures quand commença, dans la forêt voisine, un vacarme tel qu'il fallut renoncer absolument à dor-

mir le reste de la nuit. Tout le hallier retentissait de cris sauvages. Parmi les voix nombreuses qui se mêlaient dans ce concert, les Indiens ne pouvaient reconnaître que celles qui, après une courte pause, recommençaient seules à se faire entendre. C'étaient les hurlements gutturaux et monotones des Alouates, la voix plaintive et flûtée des petits Sapajous, le ronflement du Singe dormeur (*Nyctipithecus trivirgatus*), dont j'ai donné le premier la description, les cris entrecoupés du grand Tigre d'Amérique, du Couguar ou Lion sans crinière, du Pecari, du Paresseux, et d'un essaim de Perroquets, ceux des Parraquas (*Ortalida*), et d'autres Gallinacés. Lorsque les Tigres s'avançaient vers la limite de la forêt, notre Chien, qui auparavant aboyait sans cesse, cherchait en hurlant un refuge sous nos hamacs. Quelquefois le rugissement du Tigre descendait du haut des arbres; il était alors toujours accompagné des cris aigus et plaintifs des Singes qui s'efforçaient d'échapper à ce danger nouveau pour eux.

Si l'on demande aux Indiens ce qui, durant certaines nuits, produit ce tumulte continuel, ils répondent en riant que les Animaux aiment à voir la lune éclairer la forêt, qu'ils font fête à la pleine lune. Pour moi, la scène me parut provenir d'un combat engagé par hasard, et qui se prolongeait avec un acharnement toujours croissant. Le Jaguar poursuit les Pecaris et les Tapirs, et ces Animaux, étroitement pressés les uns contre les autres, brisent la palissade d'arbustes qui met un obstacle à leur fuite. Effrayés de ce bruit, les Singes mêlent du haut des arbres leurs cris à ceux des grands Animaux; ils réveillent les familles d'Oiseaux perchés en société, et ainsi, peu à peu, toute la gent animale est mise en émoi. Une plus longue expérience nous a appris que ce n'est point toujours, tant s'en faut, « la célébration de la pleine lune » qui trouble le repos des Animaux. C'étaient pendant les violentes averses que les cris étaient le plus bruyants, ou lorsqu'au milieu des grondements du tonnerre l'éclair illuminait l'intérieur de la forêt. L'honnête Franciscain qui, bien qu'ayant souffert de la fièvre depuis plusieurs mois, nous accompagna à travers les cataractes d'Atures et de Maypures jusqu'à San Carlos sur le Rio Negro, près de la frontière du Brésil, avait coutume de dire à la tombée de la nuit, lorsqu'il redoutait un orage : « Puisse le Ciel nous accorder une nuit tranquille aussi bien qu'aux Animaux sauvages de la forêt ! »

La scène que je retrace ici, et qui s'est souvent renouvelée pour nous, offre un contraste singulier avec le calme qui règne sous les tropiques vers l'heure de midi, dans les jours où la chaleur est excessive. J'emprunte au journal où j'ai déjà puisé un souvenir du lieu où l'Orénoque se resserre et se fraye un chemin à travers la partie occidentale des monts Parime. Ce que, dans ce remarquable passage, on appelle un rétrécissement ou détroit (*Angostura del Baraguan*) est un bassin qui n'a pas moins de cinq mille trois cent quarante pieds de large. Si l'on excepte quelque vieux tronc desséché d'aubletia (*apeiba tiburbu*) et une nouvelle espèce d'apocinée (*allamanda salicifolia*), à peine pouvait-on trouver sur le roc quelques crotons argentés. Un thermomètre placé à l'ombre, mais à quelques pouces seulement de la masse granitique qui s'élevait des rochers escarpés, marquait plus de 40°. On voyait, par un effet de mirage, flotter les contours de tous les objets lointains. Aucun souffle de l'air n'agitait le sable poudreux qui recouvrait le sol. Le soleil était au zénith; la lumière qu'il versait sur le fleuve, et que les eaux à peine agitées renvoyaient étincelante, faisait mieux ressortir encore les nuées ardentes qui enveloppaient l'horizon. Les pierres nues et arrondies et tous les blocs de rochers étaient couverts d'un nombre infini d'Iguanes aux écailles épaisses, de Geckos et de Salamandres bigarrées, qui, immobiles, la tête levée et la bouche béante, semblaient aspirer avec délices l'air embrasé. Les grands Animaux se cachent à cette heure dans les profondeurs de la forêt, les Oiseaux sous le feuillage des arbres ou dans les crevasses des rochers; mais si, durant ce calme apparent de la nature, on prête l'oreille à des sons presque imperceptibles, on saisit à la surface du sol et dans les couches inférieures de l'air un bruissement confus produit par le murmure et le bourdonnement des Insectes. Tout annonce un monde de forces organiques en mouvement. Dans chaque broussaille, dans l'écorce fendue des arbres, dans la terre que fouillent les Hyménoptères, la vie s'agite et se fait entendre : c'est comme une des mille voix que la Nature adresse à l'âme pieuse et sensible de l'homme.

ANNUMBI. *Voy.* HORNERO.

ANSER. *Voy.* OIE.

ANTHUS. *Voy.* PIPIT.

ANTILOPES, genre de Mammifères de la tribu des Ruminants à cornes creuses.

Des Cerfs aux Chèvres, aux Moutons et aux Bœufs, le passage se nuance par une foule d'espèces ruminantes à cornes creuses, extrêmement variées dans leurs formes, leur taille, leurs mœurs, le climat qu'elles habitent, et se ressemblant en général moins entre elles qu'à quelqu'un des genres voisins. On les a réunies sous le nom générique d'Antilopes. Ce genre, d'une importance incontestée en Histoire naturelle, se caractérise très-difficilement. Le seul trait général de leur organisation, établi par M. Geoffroy, la solidité du noyau osseux de leurs cornes, commence à disparaître dans les espèces les plus éloignées des Cerfs. Il paraît certain que toutes ont huit incisives, et, dans plusieurs espèces voisines du Nanguer, les deux intermédiaires ont un excès de largeur fort remarquable, tandis que les trois de chaque côté sont extrêmement étroites et contiguës face à face et non bord à bord. Mais ce caractère n'est point général, et se présente dans quelques espèces étrangères à ce genre. M. Desmarest croit on

trouver un plus constant dans l'articulation des os sphénoïde et pariétal, lesquels, au lieu de se souder par une surface de neuf à douze lignes, comme dans les Cerfs et les Chèvres, ne se rencontrent pas du tout, ou n'ont de commun qu'une pointe aiguë ou une suture presque linéaire. Ajoutons que toutes ont vingt-quatre molaires, et plusieurs des *pores inguinaux*, sortes de poches formées par les replis de la peau des aines. Quant aux cornes dont la considération est d'une telle utilité, soit pour les distinguer comme genre, soit pour les classer en espèces, elles affectent toutes les formes imaginables, lisses, cannelées, striées, partagées en anneaux, rondes, triangulaires ou enroulées d'une arête saillante, droites ou contournées en spirale, courbées et inclinées dans tous les sens, simples ou rameuses. Dans un grand nombre d'espèces, elles sont le privilége exclusif des mâles. La délicatesse excessive de leurs jambes fait qu'on ne peut que difficilement les prendre sans les leur briser, et ce n'est qu'à force de précaution qu'on parvient à les transporter vivants. Leur taille varie depuis celle d'un Agneau qui vient de naître jusqu'à celle d'un Cheval de moyenne taille. Toutefois on les distingue facilement des Cerfs par la nature de leurs cornes, creuses et à noyaux osseux persistant toute la vie, au lieu de tomber chaque année; par la présence d'une vésicule biliaire et par la récurrence des poils surépineux du cou et du dos; mais la plupart des espèces s'en rapprochent par l'élégance et la légèreté de leurs formes, la souplesse de leurs jambes, la grandeur et la vivacité de leurs yeux, le plus souvent accompagnés de larmiers; par la rapidité de leur course, par la nature de leur pelage qui est ras. Quelques-unes au contraire, passent aux Bœufs, de manière à n'en pouvoir être que difficilement séparées.

Gmelin en comptait vingt-sept espèces, et déjà l'on se plaignait de plus d'un double emploi. Un auteur moderne en cite cinquante-quatre, et d'autres en portent le nombre à quatre-vingts. Du reste, ce genre a été fort peu étudié; les mœurs vagabondes des espèces qui le composent, leur séjour dans des pays en général peu habités et peu connus, en sont les causes. Peut-être pourrait-on d'après la forme de leurs talons, les partager en deux grandes divisions assez en rapport avec leurs habitudes et les localités qu'elles habitent. Les unes ont en effet des ongles petits et presque sans talons apparents, et ce sont en même temps des espèces à jambes effilées, dont le séjour est établi dans les montagnes, où elles courent de rochers en rochers avec une effrayante agilité. Les autres au contraire ont les talons plus ou moins développés, et leurs formes sont en général plus massives; elles habitent de préférence les plaines, les forêts, les terrains sablonneux et unis, et même les marécages; et, tandis que les premières, habiles à se dérober par une prompte fuite aux dangers qui les menacent, ont été créées timides et désarmées, la plupart des autres, beaucoup plus exposées, par la nature des localités qu'elles habitent, ont des cornes puissantes, dont elles savent se servir, et se réunissent en troupes pour repousser leurs communs ennemis.

Si la classification des Antilopes est de nature à occuper les naturalistes, les étymologistes ont aussi trouvé dans leur nom de quoi exercer leur patience et leur érudition. Devons-nous en effet le regarder comme d'origine grecque parce qu'Eustathius désigne sous le nom d'Antholops un animal cornu de nature inconnue. Ou bien croirons-nous, avec Bochart, qu'il dérive du copte *pantalops*, qui signifie Licorne? C'est ce que Ray, qui paraît s'en être servi le premier, a oublié de nous faire connaître. Albert le Grand et d'autres écrivains ne nous apprennent pas davantage pourquoi ils se servent des mots *calopus*, *antaplos*, *analopos*.

On pourrait dire que l'Afrique est la patrie du genre; cependant on trouve en Asie, un grand nombre d'espèces, deux en Europe, et récemment on en a découvert deux en Amérique

ANTIPATHIES DES ANIMAUX. — On rencontre chez les animaux, comme cela a lieu chez l'homme, des Antipathies qui échappent à l'appréciation du raisonnement. Ces Antipathies peuvent être fort nombreuses; mais peu sont connues.

Au dire de Cuvier, l'Eléphant tremble à l'aspect d'une Souris, qui à son tour éprouve des convulsions à l'odeur d'un brin de menthe. La couleur rouge met en fureur le Dinde et le Bœuf.

M. Woodruff a publié la note suivante sur l'Antipathie du Serpent à sonnettes pour le rêne :

« Pendant le printemps de 1810, j'habitais la partie nord-est de l'État d'Ohio, contrée où les Serpents à sonnettes se trouvent en grand nombre. On m'apprit en arrivant que ces reptiles avaient une horreur très-prononcée pour le frêne, *fraxinus americana;* plusieurs personnes très-éclairées m'assuraient en outre qu'aux lieux où croissait cet arbre on ne rencontrait jamais de Serpents à sonnettes, et qu'en général les chasseurs et tous ceux qui par goût ou par nécessité parcouraient les forêts, étaient dans l'habitude de mettre dans leurs poches des feuilles de frêne, dont étaient également garnis leurs souliers, afin de les préserver de la morsure de cette espèce de Serpents. Ces mêmes personnes ajoutaient qu'il n'était jamais venu à leur connaissance qu'un individu qui avait pris ces précautions eût été mordu.

« Je n'ajoutais pas une foi bien grande à toutes ces déclarations, que je considérais être le résultat de l'ignorance et de la superstition; et je brûlais d'envie de m'assurer par moi-même si ce qu'on me racontait était vrai. Enfin l'occasion se présenta. Dans le mois d'août suivant, M. Kirslande et le docteur Datton, qui tous deux résidaient à Poland, me proposèrent une partie

de chasse à courre. Nous nous rendîmes sur les bords d'un marais où les Daims avaient l'habitude de venir se désaltérer; et nous prîmes position sur un monticule qui n'était éloigné des rives du lac que de cinquante à soixante pas.

« Après une heure d'attente, nous ne fûmes pas peu surpris de voir arriver, au lieu des Daims que nous attendions, un énorme Serpent à sonnettes, *Crotalus horridus*, qui, sortant des anfractuosités des rochers qui bordent le lac, vint se précipiter dans ses eaux et se dirigea de notre côté en levant la tête et en faisant entendre d'horribles sifflements. Nos cris ou toute autre circonstance suspendirent sa marche, et nous le vîmes presque s'ensevelir dans le sable qui formait la grève du lac. Nous avions été tellement surpris de cette rencontre, que nous ne songeâmes même pas à faire usage de nos armes; elles étaient restées sur le rocher, tandis que, stupéfaits, nous suivions les mouvements du formidable Reptile. En le voyant s'ensevelir dans le sable, nous nous crûmes sauvés, et nous nous livrions à une joie bien inopportune, lorsque notre adversaire franchit tout à coup et d'un seul bond la distance qui nous séparait de lui. Dans cette occurrence il ne nous restait qu'un seul parti à prendre, la fuite. Grâce aux broussailles épaisses qui couvraient le rocher abrupte sur lequel nous étions, nous nous trouvâmes bientôt hors de la portée de notre ennemi. Alors seulement il me vint à l'esprit de faire usage du spécifique si vanté et si puissant employé par les habitants de l'Ohio contre les Serpents à sonnettes; je sortis mon couteau de chasse de son fourreau, et me dirigeant vers un bosquet de Frênes qui se trouvait près de nous, j'en détachai une branche de huit à dix pieds de long, et en même temps je dis à mes compagnons de couper chacun une branche d'une autre espèce d'arbre, pour m'assurer si effectivement le Frêne était le seul végétal qui eût une influence si prononcée sur les Serpents à sonnettes.

« Ainsi armés, nous nous avançâmes hardiment, moi en tête, vers notre adversaire, qui s'épuisait en vains efforts pour sortir des broussailles dans lesquelles il se trouvait engagé. J'étais parvenu tout au plus à dix pas de lui, lorsque le Serpent, m'apercevant, gonfla son cou, se replia sur lui-même, brandit sa langue et fit entendre le signal accoutumé de l'attaque. Ses yeux étaient enflammés, et l'on eût dit qu'ils allaient sortir de leur orbite, tant il les agitait convulsivement. C'était le moment favorable de faire usage de mon talisman. Si j'eusse différé un instant de plus, c'en était fait de nous. Aussi je m'empressai de profiter de l'occasion, et j'étendis sur le Reptile la branche de frêne dont j'étais armé. Jamais métamorphose n'a été plus prompte; vous l'eussiez vu aussitôt abaisser la tête, vous eussiez vu ses yeux si animés, si menaçants, s'éteindre et se couvrir de leur triple paupière, son corps frissonner, et les longs anneaux de sa queue se ramasser et se recoquiller. Satisfait du succès que j'avais obtenu, je considérais déjà mon ennemi comme vaincu, et je ramenai vers moi la branche de frêne, afin de pouvoir m'approcher plus facilement du lieu où il gisait.

« Mais dès que le Serpent ne se trouva plus sous l'influence des branches de frêne, il se releva tout à coup courroucé; je lui présentai alors une branche d'érable; il se précipita dessus avec rage, et m'aurait infailliblement mordu, si je n'eusse recouru aussitôt à la branche de frêne que je venais de déposer. Je répétai pendant plusieurs fois alternativement cette double expérience, et je ne pus me refuser à reconnaître l'influence réelle qu'a le frêne pour engourdir ce terrible animal. J'essayai aussi de le frapper avec une branche sur le milieu du corps; ce n'était pas alors une torpeur générale qui s'ensuivait; mais il était aisé de voir que le Serpent était sous le coup d'une impression pénible et cherchait à s'y soustraire en cachant sa tête dans le sable (19). »

Le Chien et le Cheval, si courageux, si intrépides dans l'attaque vis-à-vis de l'homme et des Quadrupèdes les plus redoutables, refusent obstinément de s'approcher du Serpent à sonnettes.

Le Renard des prairies, en Amérique, a une telle Antipathie pour l'*assa fœtida*, que cette odeur lui cause une sorte de paralysie qui lui ôte ses facultés. Aussi les chasseurs ne manquent-ils point de faire usage de ce moyen.

La Blatte commune a une telle Antipathie pour la Blatte de Laponie, que lorsque celle-ci s'introduit dans un lieu où vit la première, elle la fait fuir immédiatement.

On doit peut-être aussi considérer comme une véritable Antipathie la haine qui anime certaines espèces contre quelques autres. Ainsi le Chien est l'ennemi-né du Loup, le Bœuf du Bison, le Chat de la Souris, le Blaireau du Lapin, l'Espadon de la Baleine, le Faucon du Milan, le Serpent du Crapaud. Le Sphex, espèce de Guêpe, armée d'une lance venimeuse, se précipite aussi sur l'Araignée pour la percer de coups mortels, et il en est de même encore de bien d'autres animaux.

APÉRÉA ou Cochon d'Inde, *Cori* des Indiens, *Cavia cobaya*, Desm.; *Mus porcellus*, Lin., Mammifère de la famille des Rongeurs Dasypoïdes.

Ce petit animal, d'environ dix pouces de long, a le corps gros et trapu. Il est d'un gris roussâtre en dessus et blanchâtre en dessous. Dans la domesticité on en a obtenu de blancs, de jaunes plus ou moins fauves ou orangés, de variés de ces couleurs ou de noir, et qui diffèrent considérablement de leur type.

L'Apéréa est commun au Brésil et au Paraguay, où il habite les pajonals (sortes de buissons) qui couvrent les rives des fleuves,

(19) *Revue britannique.*

mais il ne pénètre jamais dans les bois. Cet animal a fort peu d'intelligence, il ne sait pas se creuser un terrier, et cependant il aime à en habiter un quand il le trouve tout fait; dans le cas contraire, il se recèle dans des trous de rochers, sous des tas de pierres, ou tout simplement dans un buisson fourré. Il ne sort de sa retraite que le soir et le matin, au crépuscule, pour aller paître les herbes dont il se nourrit, et qu'il transporte dans son gîte. Il paraît que, dans cet état sauvage, sa chair est excellente, et comparable au meilleur Lapin de garenne; aussi lui fait-on une chasse active. Sans aucune défense, n'ayant pas même la ressource de fuir avec rapidité, il devient facilement la proie des petits Mammifères carnassiers et des Oiseaux de proie. La femelle ne met bas qu'une ou deux fois par an, et seulement deux ou trois petits à la fois. Il paraît certain, d'après l'opinion de plusieurs anciens voyageurs, et particulièrement d'après ce que dit Garcilasso de la Vega dans son *Histoire des Incas*, que l'Apéréa était un animal domestique au Pérou avant la découverte de l'Amérique, qu'on l'élevait comme nous faisons du Lapin domestique, et qu'on en avait obtenu de blancs, de roux, etc.

Depuis bien longtemps cette espèce est répandue en Europe sous le nom de Cochon d'Inde, et sa nature s'est tellement modifiée par l'esclavage et le climat, que Buffon a décrit l'Apéréa et le Cochon d'Inde comme deux espèces différentes, sans soupçonner le moins du monde leur identité. En état de liberté, l'Apéréa, comme nous l'avons dit, montre peu d'intelligence; mais chez nous il est devenu tout à fait stupide, au point de se laisser tuer par les Chats et les autres animaux, sans montrer ni frayeur ni envie de se défendre. C'est un animal qui ne vit absolument que pour dormir, manger, et se multiplier, comme une véritable machine organisée, et il est impossible de saisir chez lui un geste, un signe, qui se rapporte à un autre sentiment, une autre passion que ces trois choses. Il en résulte que la femelle tient très-peu à ses enfants, qu'elle les mange quelquefois, et que toujours elle les chasse après les avoir allaités quinze jours. Ceux-ci croissent très-vite, et à l'âge de deux ou trois mois ils sont capables de faire des petits, quoiqu'ils n'atteignent toute leur grosseur qu'à six mois. Or, comme la femelle ne porte que trois semaines, elle peut faire six à huit portées par an, et les portées qui ne sont que de cinq à six petits dans le commencement, augmentent avec l'âge et finissent par être de dix à douze; l'on a calculé qu'avec un seul couple de ces animaux on pourrait en avoir un millier après l'espace d'un an. Les Cochons d'Inde mangent à peu près toutes les substances végétales qu'on leur présente, mais ils paraissent préférer le pain, le son, et particulièrement le persil, les pommes de terre, et les fruits, à toute autre chose. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, même nourris avec les aliments secs, comme le foin, ils ne boivent jamais et urinent beaucoup. Ils supportent assez bien les rigueurs de nos climats, pourvu qu'ils soient renfermés dans un lieu où le thermomètre centigrade ne descende pas à quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro. Leur chair est assez bonne, quoique un peu fade.

APTENODYTES. *Voy.* MANCHOT.

APTERYX, c'est-à-dire, *sans ailes*, et *Kivi-kivi*, expression du cri, et par onomatopée, nom vulgaire d'un Oiseau très-singulier de la Nouvelle-Zélande, que le docteur Shaw décrit et fait représenter dans ses *Naturalist's miscellany*, sous la dénomination d'*Apteryx australis*.

Cet Oiseau, connu par une seule peau rapportée de la Nouvelle-Zélande par le capitaine Barcley, n'ayant pu être étudié dans tous ses détails, la position qu'il doit occuper dans la série ornithologique est jusqu'ici restée indéterminée. Son port lourd, l'extrême brièveté de ses ailes, qui sont entièrement inutiles au vol; ses pieds, robustes et garnis de scutes épaisses, lui donnent bien quelque ressemblance avec les espèces que l'on comprend dans l'ordre des Inertes (les Casoars, les Autruches, les Drontes); mais cet ordre est loin d'être naturel, et les espèces qu'il comprend s'y trouvent bien plutôt réunies parce qu'on ne sait précisément à quel ordre les rapporter que parce qu'elles ont entre elles des rapports d'organisation. Le Kivi-kivi, ou plutôt l'Aptéryx, car il convient de préférer le nom scientifique, a quelque chose du port des Ibis; il en a aussi en apparence le bec, mais ses narines, percées à l'extrémité de sa mandibule supérieure, ne permettent pas de le rapprocher de ces Oiseaux d'une manière définitive; aussi doit-on attendre, avant de déterminer le rang qu'il convient de lui accorder, que ses organes internes aient été observés.

L'Aptéryx a la taille d'une Oie; son plumage est d'un brun ferrugineux, et ses plumes sont toutes dures, sans barbules, et semblables à celles des Casoars. L'individu de cette espèce que Shaw décrivit passa, après la mort de ce naturaliste, entre les mains de lord Stanley, et se voit encore aujourd'hui dans sa collection. Dans le but de compléter la description assez peu soignée du docteur Shaw, lord Stanley communiqua, il y a quelques années, l'Aptéryx qu'il possède à la société Zoologique de Londres, et l'un des membres de cette société, M. Yarrel, en fit le sujet d'un mémoire très-intéressant publié dans les Transactions de la même société.

ARA, *Macrocercus*, groupe de beaux Perroquets de l'Amérique méridionale qui tirent leur nom d'*Ara*, du mot qu'ils répètent habituellement.

De tous les Perroquets l'Ara est le plus grand et le plus magnifiquement paré; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur son plumage. Il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, et même l'air désagréablement dédaigneux, comme s'il sentait son prix et connaissait trop sa beauté. Néanmois son naturel paisi-

ble le rend aisément familier et même susceptible de quelque attachement. On peut le rendre domestique sans en faire un esclave, il n'abuse pas de la liberté qu'on lui donne; la douce habitude le rappelle auprès de ceux qui le nourrissent, et il revient assez constamment au domicile qu'on lui fait adopter.

Tous les Aras sont naturels aux climats du nouveau monde situés entre les deux tropiques, dans le continent comme dans les îles; et aucun ne se trouve en Afrique ni dans les grandes Indes. Christophe Colomb, dans son second voyage, en touchant à la Guadeloupe, y vit des Aras auxquels il donna le nom de *Guacamayas*. On les rencontre jusque dans les îles désertes; et partout ils font le plus bel ornement de ces sombres forêts qui couvrent la terre abandonnée à la seule Nature.

Dès que ces Perroquets parurent en Europe, ils y furent regardés avec admiration. Aldrovande, qui pour la première fois vit un Ara à Mantoue en 1572, remarque que cet Oiseau était alors absolument nouveau et très-recherché, et que les princes le donnaient et le recevaient comme un présent aussi beau que rare. Il était rare en effet; car Belon, cet observateur si curieux, n'avait point vu d'Aras, puisqu'il dit que les Perroquets gris sont les plus grands de tous.

Les Aras habitent les bois dans les terrains humides plantés de palmiers, et ils se nourrissent principalement des fruits du palmier-latanier, dont il y a de grandes forêts dans les savanes noyées : ils vont ordinairement par paires et rarement en troupes; quelquefois néanmoins ils se rassemblent le matin pour crier tous ensemble et se font entendre de très-loin. Ils jettent les mêmes cris lorsque quelque objet les effraye ou les surprend. Ils ne manquent jamais aussi de crier en volant; et de tous les Perroquets ce sont ceux qui volent le mieux : ils traversent les lieux découverts, mais ne s'y arrêtent pas; il se perchent toujours sur la cime ou sur la branche la plus élevée des arbres. Il vont le jour chercher leur nourriture au loin; mais tous les soirs ils reviennent au même endroit, dont ils ne s'éloignent qu'à la distance d'une lieue environ, pour chercher des fruits mûrs. Du Tertre dit que, quand ils sont pressés de la faim, ils mangent le fruit du mancenillier, qui, comme l'on sait, est un poison pour l'homme et vraisemblablement pour la plupart des animaux. Il ajoute que la chair de ces Aras qui ont mangé des pommes de mancenillier est malsaine et même vénéneuse : néanmoins on mange tous les jours des Aras à la Guyane, au Brésil, etc., sans qu'on s'en trouve incommodé, soit qu'il n'y ait pas de mancenillier dans ces contrées, soit que les Aras, trouvant une nourriture plus abondante et qui leur convient mieux, ne mangent point les fruits de cet arbre de poison.

Il paraît que les Perroquets dans le nouveau monde étaient tels à peu près qu'on a trouvé tous les animaux dans les terres désertes, c'est-à-dire confiants et familiers, et nullement intimidés à l'aspect de l'homme, qui, mal armé et peu nombreux dans ces régions, n'y avait point encore fait connaître son empire. C'est ce que Pierre d'Angleria assure des premiers temps de la découverte de l'Amérique : les Perroquets s'y laissaient prendre au lacet et presque à la main du chasseur; le bruit des armes ne les effrayait guère, et ils ne fuyaient pas en voyant leurs compagnons tomber morts. Ils préféraient à la solitude des forêts les arbres plantés près des maisons : c'est là que les Indiens les prenaient trois ou quatre fois l'année pour s'approprier leurs belles plumes, sans que cette espèce de violence parût leur faire déserter ce domicile de leur choix; et c'est de là qu'Aldrovande, sur la foi de toutes les premières relations de l'Amérique, a dit que ces Oiseaux s'y montraient naturellement amis de l'homme, ou du moins ne donnaient pas de signes de crainte : ils s'approchaient des cases en suivant les Indiens lorsqu'ils les y voyaient rentrer, et paraissaient s'affectionner aux lieux habités par ces hommes paisibles. Une partie de cette sécurité reste encore aux Perroquets que nous avons relégués dans les bois. M. de la Borde nous le marque de ceux de la Guyane; ils se laissent approcher de très-près sans méfiance et sans crainte; et Pison dit des Oiseaux du Brésil, ce qu'on peut étendre à tout le nouveau monde, qu'ils ont peu d'astuce et donnent dans tous les piéges.

Les Aras font leurs nids dans des trous de vieux arbres pourris, qui ne sont pas rares dans leur pays natal, où il y a plus d'arbres tombant de vétusté que d'arbres jeunes et sains : ils agrandissent le trou avec leur bec lorsqu'il est trop étroit; ils en garnissent l'intérieur avec des plumes. La femelle fait deux pontes par an, comme tous les autres Perroquets d'Amérique, et chaque ponte est ordinairement de deux œufs, qui, selon Du Tertre, sont gros comme des œufs de Pigeon et tachés comme ceux de Perdrix. Il ajoute que les jeunes ont deux petits Vers dans les narines, et un troisième dans un petit bubon qui leur vient au-dessus de la tête, et que ces petits Vers meurent d'eux-mêmes lorsque ces Oiseaux commencent à se couvrir de plumes. Ces Vers dans les narines des Oiseaux ne sont pas particuliers aux Aras; les autres Perroquets, les Cassiques, et plusieurs autres Oiseaux, en ont de même tant qu'ils sont dans leur nid. Il y a aussi plusieurs Quadrupèdes, et notamment les Singes, qui ont des Vers dans le nez et dans d'autres parties du corps. On connaît ces Insectes en Amérique sous le nom de *Vers macaques*; ils s'insinuent quelquefois dans la chair des hommes, et produisent des abcès difficiles à guérir. On a vu des Chevaux mourir de ces abcès causés par les Vers macaques; ce qui peut provenir de la négligence avec laquelle on traite les Chevaux dans ce pays, où on ne les loge ni ne les panse.

Le mâle et la femelle Ara couvent alternativement leurs œufs et soignent les petits; ils leur apportent également à manger. Tant qu'ils ont besoin d'éducation, le père et la

mère, qui ne se quittent guère, ne les abandonnent point ; on les voit toujours ensemble perchés à portée de leur nid.

Les jeunes Aras s'apprivoisent aisément ; et dans plusieurs contrées de l'Amérique on ne prend ces Oiseaux que dans le nid, et on ne tend point de piéges aux vieux, parce que leur éducation serait trop difficile et peut-être infructueuse ; cependant Du Tertre raconte que les sauvages des Antilles avaient une singulière manière de prendre ces Oiseaux vivants. Ils épiaient le moment où ils mangent à terre des fruits tombés ; ils tâchaient de les environner, et tout à coup ils jetaient des cris, frappaient des mains et faisaient un si grand bruit, que ces Oiseaux, subitement épouvantés, oubliaient l'usage de leurs ailes, et se renversaient sur le dos pour se défendre du bec et des ongles ; les sauvages leur présentaient alors un bâton, qu'ils ne manquaient pas de saisir, et dans le moment on les attachait avec une petite liane au bâton. Il prétend de plus qu'on peut les apprivoiser, quoique adultes et pris de cette manière violente ; mais ces faits me paraissent un peu suspects, d'autant que tous les Aras s'enfuient actuellement à la vue de l'homme, et qu'à plus forte raison ils s'enfuiraient au grand bruit. Waffer dit que les Indiens de l'isthme de l'Amérique apprivoisent les Aras comme nous apprivoisons les Pies ; qu'ils leur donnent la liberté d'aller se promener le jour dans les bois, d'où ils ne manquent pas de revenir le soir ; que ces Oiseaux imitent la voix de leur maître et le chant d'un Oiseau qu'il appelle *Chicali*. Fernandès rapporte qu'on peut leur apprendre à parler, mais qu'ils ne prononcent que d'une manière grossière et désagréable ; que quand on les tient dans les maisons, ils y élèvent leurs petits comme les autres Oiseaux domestiques. Il est très-sûr en effet qu'ils ne parlent jamais aussi bien que les autres Perroquets, et que quand ils sont apprivoisés ils ne cherchent point à s'enfuir.

Les Indiens se servent de leurs plumes pour faire des bonnets de fêtes et d'autres parures ; ils se passent quelques-unes de ces belles plumes à travers les joues, la cloison du nez et les oreilles. La chair des Aras, quoique ordinairement dure et noire, n'est pas mauvaise à manger, elle fait de bon bouillon ; et les Perroquets en général sont le gibier le plus commun des terres de Cayenne et celui qu'on mange ordinairement.

L'Ara est peut-être plus qu'aucun autre Oiseau sujet au mal caduc, qui est plus violent et plus immédiatement mortel dans les climats chauds que dans les pays tempérés.

Ara vert. — Cet Oiseau, aussi beau que rare, est encore aimable par ses mœurs sociales et par la douceur de son naturel : il est bientôt familiarisé avec les personnes qu'il voit fréquemment ; il aime leur accueil, leurs caresses, et semble chercher à les leur rendre. Mais il repousse celles des étrangers, et surtout celles des enfants, qu'il poursuit vivement et sur lesquels il se jette ; il ne connaît que ses amis. Comme tous les Perroquets élevés en domesticité, il se met sur le doigt dès qu'on le lui présente ; il se tient aussi sur le bois ; mais en hiver, et même en été, dans les temps frais et pluvieux, il préfère d'être sur le bras ou sur l'épaule, surtout si les habillements sont de laine, car en général il semble se plaire beaucoup sur le drap ou sur les autres étoffes de cette nature qui garantissent le mieux du froid ; il se plaît aussi sur les fourneaux de la cuisine, lorsqu'ils ne sont pas tout à fait refroidis et qu'ils conservent encore une chaleur douce. Par la même raison il semble éviter de se poser sur les corps durs qui communiquent du froid, tels que le fer, le marbre, le verre, etc., et même, dans les temps froids et pluvieux de l'été, il frissonne et tremble si on lui jette de l'eau sur le corps ; cependant il se baigne volontiers pendant les grandes chaleurs, et trempe souvent sa tête dans l'eau.

Lorsqu'on le gratte légèrement, il étend les ailes en s'accroupissant, et il fait alors entendre un son désagréable assez semblable au cri du Geai, en soulevant les ailes et hérissant ses plumes, et ce cri habituel paraît être l'expression du plaisir comme celle de l'ennui. D'autres fois il fait un cri bref et aigu qui est moins équivoque que le premier, et qui exprime la joie ou la satisfaction ; car il le fait ordinairement entendre lorsqu'on lui fait accueil ou lorsqu'il voit venir à lui les personnes qu'il aime. C'est cependant par ce même dernier cri qu'il manifeste ses petits moments d'impatience et de mauvaise humeur. Au reste, il n'est guère possible de rien statuer de positif sur les différents cris de cet Oiseau et de ses semblables, parce qu'on sait que ces animaux, qui sont organisés de manière à pouvoir contrefaire les sifflements, les cris, et même la parole, changent de voix presque toutes les fois qu'ils entendent quelques sons qui leur plaisent et qu'ils peuvent imiter.

Celui-ci est jaloux ; il l'est surtout des petits enfants qu'il voit avoir quelque part aux caresses ou aux bienfaits de sa maîtresse ; s'il en voit un sur elle, il cherche aussitôt à s'élancer de son côté en étendant les ailes ; mais comme il n'a qu'un vol court et pesant, et qu'il semble craindre de tomber en chemin, il se borne à lui témoigner son mécontentement par des gestes et des mouvements inquiets, et par des cris perçants et redoublés, et il continue ce tapage jusqu'à ce qu'il plaise à sa maîtresse de quitter l'enfant et d'aller le reprendre sur son doigt ; alors il lui en témoigne sa joie par un murmure de satisfaction, et quelquefois par une sorte d'éclat qui imite parfaitement le rire grave d'une personne âgée. Il n'aime pas non plus, la compagnie des autres Perroquets ; et, si on en met un dans la chambre qu'il habite, il n'a point de bien qu'on ne l'en ait débarrassé. Il semble donc que cet Oiseau ne veuille partager avec qui que ce soit la moindre caresse ni le plus petit soin de ceux qu'il

aime, et que cette espèce de jalousie ne lui est inspirée que par l'attachement. Ce qui le fait croire, c'est que si un autre que sa maîtresse caresse le même enfant contre lequel il se met de si mauvaise humeur, il ne paraît pas s'en soucier et n'en témoigne aucune inquiétude.

Il mange à peu près de tout ce que nous mangeons : le pain, la viande de bœuf, le poisson frit, la pâtisserie, et le sucre surtout, sont fort de son goût. Néanmoins il semble leur préférer les pommes cuites, qu'il avale avidement, ainsi que les noisettes, qu'il casse avec son bec et épluche ensuite fort adroitement entre ses doigts, afin de n'en prendre que ce qui est mangeable. Il suce les fruits tendres au lieu de les mâcher, en les pressant avec sa langue contre la mandibule supérieure du bec; et pour les autres nourritures moins tendres, comme le pain, la pâtisserie, etc, il les broie ou les mâche, en appuyant l'extrémité du demi-bec inférieur contre l'endroit le plus concave du supérieur.

ARADA. *Voy.* Fourmilier.

ARCTOMYS. *Voy.* Marmotte.

ARDEA. *Voy.* Héron.

ARGALA. *Voy.* Marabou.

ARGALI. *Voy.* Mouton.

ARGUS, espèce d'Oiseau du genre Faisan, ainsi nommé par les Européens de ce que sa queue est semée d'yeux. Buffon en a parlé sous le nom de *Lucn*, que lui donnent en Chine les Tartares. Cependant Raffles, dans son Catalogue (p. 380), mentionne le nom de *Kuaow*. L'Argus paraît commun dans les forêts de Malak et de l'île de Sumatra, où il vit par couples. Il est mentionné dans les poëmes des Malais, où il est caractérisé en quelques vers avec prédilection. Mardsen avait parlé de cet Oiseau dans l'*Histoire de Sumatra*, sous le nom de *Coo-ow*, ou fameux Faisan (tom. I^er^, p. 187). « C'est, dit-il, un Oiseau d'une grande beauté; son plumage étant peut-être, sans exagération, le plus riche de toute la race volatile. » Pris dans les bois, l'Argus ne peut s'accoutumer à la captivité, il meurt bientôt après qu'il a été privé de sa liberté. Il fuit une trop vive lumière, et préfère l'obscurité. Sa chair a le goût de celle du Faisan.

ARVICOLA. *Voy.* Campagnol.

ASCAGNE ou Blanc-nez, *Cercopithecus petaurista*, Desm., Singe du genre Guenon.

L'Ascagne se trouve en Barbarie. Ce Singe est remarquable par l'honnêteté de ses penchants; jamais on ne lui voit de ces accès dégoûtants de lubricité si communs dans beaucoup d'autres espèces; on pourrait même regarder cette retenue comme une sorte de décence si l'on accordait cette vertu aux animaux. Ses gestes sont pleins de grâce et de douceur, et cependant il est d'une vivacité si extraordinaire, que lorsqu'il s'élance d'un arbre à un autre, il semble plutôt voler que sauter. En repos, son attitude favorite est fort singulière : assis, il s'appuie la tête dans une de ses mains de derrière, laisse errer au hasard son œil pensif, et reste ainsi fort longtemps comme s'il était plongé dans une profonde méditation. Qui sait! peut-être rêve-t-il alors à la vallée dans laquelle il est né! peut-être son imagination le reporte-t-elle sous l'ombrage du baobab gigantesque où il aimait tant à jouer alors que, dans son enfance, sa mère dirigeait ses premiers bonds! ou peut-être encore, dans sa mélancolie, pense-t-il à la chaîne qui l'attache à une terre étrangère! Quoi qu'il en soit, quand on a vu cette jolie petite créature dans l'attitude que l'on vient de décrire, il est difficile de croire que les animaux ne pensent pas.

Malgré sa douceur et sa gentillesse, l'Ascagne a aussi ses défauts. Par exemple, il est très-vaniteux et n'aime pas qu'on le raille lorsque sa pétulance lui fait commettre une maladresse; dans ce cas il se met en fureur et pousse des cris aigus; mais sa colère n'est pas de longue durée, et son bon caractère reprend bien vite le dessus; pour l'apaiser, il ne lui faut qu'une caresse ou un bonbon. Il a la singulière habitude de rouler dans ses mains, avant de le manger, tout ce qu'on lui donne, absolument comme font les pâtissiers pour allonger un morceau de pâte cylindrique.

ASSAPANICK. *Voy.* Polatouche.

ASTUR. *Voy.* Autour.

ATÈLES ou Coaïtas, genre de Singes de la famille des Sapajous.

Ces Quadrumanes ont l'angle facial ouvert à 60 degrés; leurs membres sont grêles, très-longs; leur tête ronde; leurs mains antérieures dépourvues de pouce. Leur queue est extrêmement longue, très-prenante, ayant une partie de son extrémité nue en dessous.

Tous les Atèles ayant à peu près les mêmes mœurs, nous généraliserons ici leur histoire. Nous ferons d'abord remarquer, comme chose fort singulière, que ces petits animaux ont avec l'homme quelques ressemblances assez remarquables dans les muscles, et qu'eux seuls parmi les Mammifères ont le biceps de la cuisse absolument fait comme le nôtre.

Les Coaïtas sont fort intelligents, doux, et s'attachent facilement aux personnes qui en prennent soin et les traitent avec douceur. Une fois liés par l'affection, ils ne cherchent plus à changer de situation ni à s'enfuir, aussi n'a-t-on pas besoin de les tenir constamment à la chaîne comme les Singes. Cependant ils ne manquent pas de malice, et ils sont un peu voleurs, mais pour des friandises seulement.

Dans leurs forêts, ils vivent en grandes troupes et se prêtent un mutuel secours. Dans les pays où ils ne sont pas inquiétés par les hommes, s'ils en rencontrent un, ils sautent de branche en branche pour s'approcher de lui, le considèrent attentivement, et l'agacent en lui jetant de petites branches et quelquefois leurs excréments, qui, du reste, sont sans odeur. Si l'un d'eux est blessé d'un coup de fusil, tous fuient au plus haut sommet des arbres, en poussant des cris lamentables. Le blessé

porte les doigts à sa plaie et regarde couler son sang; puis, quand il se sent près de sa fin, il entortille sa queue autour d'une branche, et reste suspendu à l'arbre après sa mort. Eminemment bien conformés pour vivre sur les arbres, les Coaïtas ne descendent jamais à terre, et, s'ils s'y trouvent par accident, ils y marchent avec beaucoup de difficulté et de maladresse; pour cela ils posent leurs mains fermées sur le sol, puis ils tirent leur derrière après eux, tout d'une pièce, absolument comme font les culs-de-jatte. Leur voix consiste en un petit sifflement doux et flûté qui rappelle le gazouillement des Oiseaux.

Les Coaïtas se nourrissent principalement de fruits; mais, en cas de famine, ils mangent aussi des racines, des Insectes, des Mollusques et des petits Poissons; on dit même qu'ils vont pêcher des coquillages pendant la marée basse, et qu'ils savent fort bien en briser la coquille entre deux pierres. Dampierre et Dacosta racontent que, lorsque ces animaux veulent traverser une rivière ou passer d'un arbre à l'autre sans descendre à terre, ils s'attachent les uns aux autres en se prenant tous la queue avec les mains, et forment ainsi une sorte de chaîne qui se balance dans les airs en augmentant peu à peu le mouvement d'oscillation, jusqu'à ce que le premier puisse atteindre et saisir avec les mains le but où ils tendent; alors il s'accroche et tire tous les autres après lui.

AUDUBON, Aperçu biographique. *Voy.* Ornithologie.

AUROCHS, *Bos urus*, genre de Mammifères ruminants. C'est le *Bœuf sauvage* de Pologne. Du mot composé *auer-ochs*, qui signifie en allemand Bœuf sauvage, Bœuf de montagne, dérive certainement le nom de cet animal, que les Latins appelaient *Urus*.

L'Aurochs était autrefois assez répandu dans les forêts de l'Europe tempérée; mais il en a été repoussé à mesure que les hommes se sont multipliés et il s'est aujourd'hui confiné dans les forêts les plus sombres des monts Krapacks et du Caucase; c'est tout au plus s'il en existe encore quelques individus en Lithuanie.

L'Aurochs a le pelage composé de deux sortes de poils; les uns, fauves, doux et laineux constituent une espèce de bourre recouvrant les parties inférieures; les poils du dos et des régions antérieures sont plus longs, durs et grossiers, leur couleur est brune, une barbe longue et pendante ombrage le menton; les cornes sont grosses, rondes et latérales; le front est bombé et les mamelles disposées en carré. Cet animal est, après l'Eléphant et le Rhinocéros, le plus gros des Quadrupèdes Mammifères; le mâle, haut de dix pieds au garrot, en a jusqu'à dix de long.

L'Aurochs, susceptible de quelque adoucissement, lorsqu'on le prend jeune, est très-féroce dans l'état de nature; on le chasse non-seulement pour sa chair, qui est un bon manger, mais aussi pour sa toison et son cuir, qui sont très-recherchés. Cette chasse est surtout très-dangereuse à l'époque du rut; ordinairement l'Aurochs fuit devant l'homme; cependant lorsqu'il est blessé, il se retourne avec violence et fond sur le chasseur pour le terrasser. Les femelles de cette espèce sont moins grandes et moins fortes que les mâles, elles portent pendant onze mois et ne mettent bas qu'un seul petit.

AUTOUR, *Astur*, Oiseaux de proie composant une petite famille qui renferme deux genres; celui des Autours proprement dits, *Astur* Besch, et celui des Eperviers, *Nisus*.

Le caractère commun à ces deux groupes est d'avoir le bec recourbé dès sa base et les ailes plus courtes que la queue. Nous ne nous occuperons ici que des vrais Autours. *Voyez* pour les autres, l'article Epervier de ce Dictionnaire.

Les espèces du genre Autour présentent les caractères suivants: bec court, incliné dès sa base, convexe en dessus; narines à peu près rondes; doigts longs, les extérieurs unis à leur base par une membrane, tarses écussonnés comme ceux des Eperviers, mais plus courts.

De toutes les espèces qu'on a décrites dans ce genre, une seule se trouve en Europe, c'est l'Autour ordinaire, *Falco palumbarius*.

L'Autour ordinaire mâle est long d'un pied sept à huit pouces; sa femelle a près de deux pieds. Il est brun dessus avec des sourcils blanchâtres, blanc en dessous, rayé en travers de brun dans l'âge adulte; moucheté en long dans le premier âge. Cette espèce habite de préférence les montagnes boisées, et se nourrit de Pigeons, de Poules, de Levrauts, de Rats, de Taupes, etc. Son cri est rauque et fréquent; elle vit par paires comme le font en général les autres Oiseaux de proie, et pratique sur les arbres les plus grands un nid dans lequel la femelle dépose quatre ou cinq œufs, d'un blanc bleuâtre avec des raies et des taches brunes.

Le vol de ces Oiseaux est bas; ils fondent obliquement sur leur proie, les fauconniers les ont quelquefois employés pour chasser le menu gibier, et encore ont-ils constamment négligé la variété blonde, qui est plus lâche et peu susceptible d'éducation. Le naturaliste Brisson a considéré à tort cette variété comme une espèce distincte, et l'a décrite dans son Ornithologie sous le nom de Gros-Busard.

Autour Chanteur, a été découvert et décrit par Levaillant en ces termes:

« Le jaune de la base du bec ainsi que des pieds, des couleurs élégantes, et un chant soutenu, caractérisent un des plus beaux Oiseaux de proie de l'Afrique, celui que j'ai nommé Faucon Chanteur. Un organe dont il paraît doué seul, exclusivement à tous les autres Oiseaux de rapine, si nous en exceptons pourtant le Vocifer, mérite de jouir d'une dénomination particulière, comme privilégié à cet égard, puisqu'en dénommant les objets d'Histoire naturelle, on doit autant qu'il est possible chercher à les peindre par leur nom; cependant ce nom ne porte

pas sur sa configuration seule ; mais nous pensons aussi pouvoir nommer les animaux d'après leurs facultés, par la raison que l'Histoire naturelle ne consiste pas seulement dans la partie descriptive, mais aussi dans la somme des formes, des mœurs, et des facultés ; l'étude de ces rapports réunis devant être le but de tout naturaliste, il doit chercher à fixer les espèces, par le trait le plus frappant de leur signalement physique ou moral, et le nomenclateur ne s'attachera qu'à la description des couleurs, qu'il nous importe le moins de connaître avec autant de détails, car il est rare que deux Oiseaux de même genre, et qui se ressemblent le plus par leur plumage, n'aient pas quelque caractère différent, qu'il soit aisé de saisir pour les distinguer l'un de l'autre ; et c'est à quoi le naturaliste doit s'attacher le plus pour éviter cette confusion, qui ne règne déjà que trop dans les différents ouvrages sur les Oiseaux.

« Cet Oiseau est de la grosseur de notre Faucon ; la femelle diffère du mâle par sa taille, qui est d'un tiers plus forte. La base de son bec et ses pieds sont d'un jaune plus faible encore, et c'est principalement dans le temps des amours, que ces mêmes parties dans le mâle, prennent une couleur plus vive ou plus orangée ; c'est alors aussi qu'il chante, ainsi que la plupart des autres oiseaux chanteurs. Perché sur le sommet d'un arbre auprès de sa femelle, qu'il ne quitte pas de toute l'année, ou bien dans le voisinage du nid où elle couve, il chante des heures entières, et d'une manière particulière. Comme notre Rossignol, on l'entend le matin au lever du soleil, le soir au déclin du jour, et quelquefois durant toute la nuit. C'est lorsqu'il chante d'une voix forte qu'on peut facilement l'approcher pour le tirer, mais il faut que le chasseur qui s'avance sur lui, s'arrête, demeure immobile, et ne fasse aucun mouvement dans l'instant où l'Oiseau se tait pour reprendre haleine, parce que dans ces intervalles il part et s'éloigne au moindre bruit ; mais, comme tous les Oiseaux chanteurs, il semble s'écouter avec une sorte de complaisance, et n'entend plus tout ce qui se passe autour de lui, toute sa sûreté étant alors confiée à ses yeux, qui sont très-clairvoyants. Assez généralement cet Oiseau perche sur un arbre isolé où il est impossible de l'approcher ; dans ce cas, le mieux est de l'attendre à la passade dans un endroit où il soit accoutumé d'aller, car c'est en vain que l'on tenterait de le surprendre, puisqu'il part aussitôt qu'il voit le chasseur s'avancer vers lui. Le Faucon Chanteur fait une guerre cruelle et sanglante aux Lièvres, aux Perdrix, aux Cailles, et généralement à tout le menu gibier ; il prend aussi les Taupes, les Souris, les Rats. La rapine et le carnage sont des fonctions nécessitées chez lui par le besoin de satisfaire un appétit démesuré. J'en ai élevé un jeune que nous ne pouvions rassasier que difficilement.

« La femelle construit son nid dans l'enfourchure des arbres ou dans les gros buissons touffus ; sa ponte est de quatre œufs entièrement blancs et presque ronds. Dans des voyages tels que ceux que j'ai faits, on goûte de tout : j'ai mangé de ces œufs fraîchement pondus, et je leur ai trouvé un petit goût sauvagin ; étant cuits, le blanc conserve une grande transparence et une teinte bleuâtre, le jaune est d'une belle couleur rouge de safran, et le dedans de la coquille d'une couleur verte dans son jeune âge. Le plumage du Faucon Chanteur est mélangé de beaucoup de roussâtre.

« Cette belle espèce d'Oiseau se trouve dans la Cafrerie et dans tout le pays qui l'avoisine : je l'ai vue aussi dans le Karrow et le Canide-Boo. La saison des amours est le seul temps où le mâle fait entendre son chant, dont chaque phrase dure près d'une minute. Je n'ai jamais entendu chanter la femelle. Lorsque j'apercevais un couple de ces Oiseaux, s'il m'arrivait de tuer le mâle le premier, j'étais certain de voir bientôt la femelle, qui, par attachement pour son mâle et le cherchant partout, l'appelait sans cesse d'une voix triste et lamentable, dont les accents m'indiquaient à chaque instant les lieux par où elle passait et repassait en vain et où il suffisait de l'attendre ; car, faisant peu d'attention à moi, elle semblait s'offrir volontairement à la mort. Si au contraire, j'avais tué la femelle la première, le mâle n'en devenait que plus méfiant, il se retirait sur le sommet des arbres les plus isolés, où il chantait non-seulement tout le jour, mais pendant la nuit entière ; et, si je cherchais à le poursuivre, il quittait le canton et n'y rentrait plus. »

Tachiro, autre espèce d'Autour, décrit ainsi par Levaillant :

« C'est dans l'épaisseur des forêts majestueuses de la partie la plus reculée du pays d'Anteniquoi que j'ai pour la première fois rencontré l'Oiseau de rapine que j'ai nommé Tachiro. C'est dans le silence des bois, à l'ombre de ces arbres antiques, vrais colosses de végétation, qu'ont vieilli plusieurs générations d'hommes, et qu'un être sensible n'approche jamais sans éprouver ce sentiment sublime que produit l'admiration ; c'est là, dis-je, où pour la première fois, parmi les chants harmonieux et tendres d'une multitude d'Oiseaux différents, les cris *pinchards* et discordants du Tachiro frappèrent mon oreille. Cet Oiseau de carnage, vrai fléau de tous les petits Oiseaux de son domaine, fait la guerre à tous indistinctement. Il est un peu inférieur pour la taille à notre Autour.

« J'aurais rangé le Tachiro parmi les Éperviers si je ne lui avais trouvé le tarse plus court, les ailes plus allongées et coupées différemment que celles de ces Oiseaux. Les ailes en repos s'étendent au delà de la moitié de la longueur de la queue, qui elle-même est à peu près aussi longue que le corps. La tête ainsi que le cou sont variés de blanc, de roux, et tachés d'un brun noir. La gorge est blanche mêlée de roussâtre ; le

manteau est d'un brun sombre, ainsi que les couvertures des ailes, dont chaque plume est liserée d'une teinte plus lavée ; toutes les pennes de l'aile sont terminées de blanc. Le dessous de la queue est blanc et barré de larges bandes d'un noir lavé ; en dessus elle est brune, et les bandes sont plus foncées ; tout le dessous du corps porte, sur un fond blanc mêlé de roussâtre, des taches brunes plus ou moins foncées ; ces taches sont rondes ou semi-circulaires, et sur la jambe elles ont précisément la forme d'un cœur. Le bec est bleuâtre, les ongles sont noirs, et les pieds jaunes. L'Iris est de la couleur d'une topaze ; dans cette espèce, la femelle est aussi plus grosse que le mâle ; son plumage est généralement plus mêlé d'une teinte roussâtre, le blanc est plus sali et les taches moins dessinées.

« Ces Oiseaux construisent leurs nids dans l'enfourchure des plus grands arbres ; ce sont de petites branches souples et de la mousse qui en forme l'extérieur. En dedans ils sont fournis de beaucoup de plumes ; je n'ai trouvé qu'un seul de ces nids, dans lequel il y avait trois petits entièrement couverts d'un duvet roussâtre ; voulant les laisser élever par le père et la mère, pour les prendre quand ils seraient assez forts, je les leur abandonnai. J'allais tous les trois ou quatre jours visiter la nichée, à qui même j'apportais plusieurs Oiseaux dont j'avais conservé la dépouille ; je les posais sur le bord du nid, et les trouvais dévorés à la visite suivante ; mais je crois que les vieux les mangeaient eux-mêmes, car je voyais sur les branches et sur le nid même une quantité prodigieuse d'ailes de Mantes et de Sauterelles, insectes qui, je crois, faisaient la principale nourriture des petits. J'entendais continuellement pendant le jour les vieux jeter des cris très-perçants, *cri-cri-cri-cri-cri-cri-cri ;* en approchant des jeunes, ils venaient tous les deux jusque sur l'arbre où j'étais, et m'approchaient de si près, pour les défendre, que j'aurais pu facilement les tuer avec un bâton.

« Ayant trop tardé de m'emparer de la couvée, un jour que j'allais la visiter, je ne trouvai plus que le nid : les vieux et les jeunes, tout était disparu ; je leur sus mauvais gré d'avoir été plus diligents que moi. A en juger par quelques débris de coquilles d'œuf, que je vis encore dans le nid, ils étaient blancs, et portaient quelques taches roussâtres.

« Je n'ai jamais aperçu le *Tachiro* dans les plaines, et ne l'ai vu que dans les énormes bois qui bordent le Queur-Boom et dans les forêts d'Anteniquoi. »

AUTRUCHE, *Struthio*, genre d'Oiseaux de la famille des Brévipennes, ordre des Echassiers.

L'Autruche est un Oiseau très-anciennement connu, puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des livres : il fallait même qu'il fût très-connu, car il fournit aux écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs et de ses habitudes ; et plus anciennement encore, sa chair était, selon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puisque le législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde : enfin il en est question dans Hérodote, le plus ancien des historiens profanes, et dans les écrits des premiers philosophes qui ont traité des choses naturelles. En effet, comment un animal si considérable par sa grandeur, si remarquable par sa forme, si étonnant par sa fécondité, attaché d'ailleurs par sa nature à un certain climat, qui est l'Afrique et une partie de l'Asie, aurait-il pu demeurer inconnu dans des pays si anciennement peuplés, où il se trouve à la vérité des déserts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés et parcourus ?

La race de l'Autruche est donc une race très-ancienne, puisqu'elle prouve jusqu'aux premiers temps ; mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne : elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles, et toujours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance ; en sorte qu'elle est dans les Oiseaux, comme l'Eléphant dans les Quadrupèdes, une espèce entièrement isolée et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappants qu'invariables.

L'Autruche passe pour être le plus grand des Oiseaux ; mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des Oiseaux, je veux dire la puissance de voler. L'une de celles sur qui Vallisnieri a fait ses observations pesait, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres tout écorchée et vidée de ses parties intérieures ; en sorte que, passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties et pour la graisse qui lui manquait, on peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une Autruche vivante et médiocrement grasse, à soixante – quinze ou quatre-vingts livres : or, quelle force ne faudrait-il pas dans les ailes et dans les muscles moteurs de ces ailes pour soulever et soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante? Les forces de la Nature paraissent infinies lorsqu'on la contemple en gros et d'une vue générale ; mais, lorsqu'on la considère de près et en détail, on trouve que tout est limité ; et c'est à bien saisir les limites que s'est prescrites la Nature par sagesse, et non par impuissance, que consiste la bonne méthode d'étudier et ses ouvrages et ses opérations. Ici un poids de soixante-quinze livres est supérieur par sa seule résistance à tous les moyens que la nature sait employer pour élever et faire voguer dans le fluide de l'atmosphère des corps dont la gravité spécifique est un millier de fois plus grande que celle de ce fluide ; et c'est par cette raison qu'aucun des Oiseaux dont la masse approche de celle de l'Autruche, tels que le Touyou, le Casoar, le Dronte, n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler. Il est vrai que la pesanteur n'est

pas le seul obstacle qui s'y oppose; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes, etc., seraient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande. Or, toutes ces conditions leur manquent absolument; car, pour me renfermer dans ce qui regarde l'Autruche, cet Oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées, et que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile. Celles de la queue sont aussi de la même structure, et ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable. Elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, et en prenant différentes inclinaisons; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même. L'Autruche n'a pas, comme la plupart des autres Oiseaux, des plumes de plusieurs sortes : les unes lanugineuses et duvetées, qui sont immédiatement sur la peau; les autres d'une consistance plus ferme et plus serrée, qui recouvrent les premières; et d'autres encore plus fortes et plus longues, qui servent au mouvement, et répondent à ce qu'on appelle *les œuvres vives* dans un vaisseau : toutes les plumes de l'Autruche sont de la même espèce; toutes ont pour barbes des filets détachés, sans consistance, sans adhérence réciproque : en un mot, toutes sont inutiles pour voler ou pour diriger le vol. Aussi l'Autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes; et elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les Quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air. Aussi a-t-elle, soit au dedans, soit au dehors, beaucoup de traits de ressemblance avec ces animaux : comme eux, elle a, sur la plus grande partie du corps, du poil plutôt que des plumes; sa tête et ses flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ses cuisses, qui sont très-grosses, très-musculeuses, et où réside sa principale force; ses grands pieds, nerveux et charnus, qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du Chameau, qui lui-même est un animal singulier entre les Quadrupèdes par la forme de ses pieds; ses ailes, armées de deux piquants semblables à ceux du Porc-Épic, sont moins des ailes que des espèces de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre; l'orifice des oreilles est à découvert, et seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif; sa paupière supérieure est mobile comme dans presque tous les Quadrupèdes, et bordée de longs cils comme dans l'homme et l'Éléphant; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des Oiseaux, et ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet; enfin les espaces calleux et dénués de plumes et de poils qu'elle a, comme le Chameau, au bas du *sternum* et à l'endroit des os pubis, en déposant de sa grande pesanteur, la mettent de niveau avec les bêtes de somme les plus terrestres, les plus lourdes par elles-mêmes, et qu'on a coutume de surcharger des plus rudes fardeaux. Thévenot était si frappé de la ressemblance de l'Autruche avec le Chameau Dromadaire, qu'il a cru lui avoir vu une bosse sur le dos; mais, quoiqu'elle ait le dos arqué, on n'y trouve rien de pareil à cet éminence charnue des Chameaux et des Dromadaires.

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, et c'est toujours aux environs du solstice d'été, c'est-à-dire au commencement de juillet dans l'Afrique septentrionale, et sur la fin de décembre dans l'Afrique méridionale. La température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couver : dans la zone torride elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, et où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit; et cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore qui n'avaient point été couvés par la mère ni même exposés aux rayons du soleil (19*). Mais, quoique les Autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent; au contraire elles veillent assidûment à leur conservation et ne les perdent guère de vue; c'est de là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvaient des yeux, à la lettre; et Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs du nid et à

(19*) Levaillant, infatigable voyageur, trouva dans le nid d'une femelle qu'il fit lever, trente-huit œufs dans un tas, et treize distribués plus loin, chacun dans une petite cavité. — Etonné du grand nombre de ces œufs, il voulut savoir si l'Autruche en question les avait tous pondus, ce qui n'était guère probable, ou du moins si elle était seule chargée de les soigner. Il fit arrêter ses hommes et dételer à un quart de lieue, et s'enfonça dans un buisson d'où le nid lui apparaissait à découvert et à portée de la balle. Bientôt une femelle arriva, qui s'accroupit sur les œufs, et pendant le reste du jour que le célèbre voyageur passa dans le buisson, « trois autres femelles se rendirent au même nid. Elles se relevaient, dit-il, l'une après l'autre; une seule resta un quart d'heure à couver, tandis qu'une nouvelle venue s'y était mise à côté d'elle; ce qui me fit penser que quelquefois et pendant les nuits fraîches et pluvieuses elles s'entendent pour couver à deux et même davantage. Le soleil touchait à son déclin, un mâle arrive qui s'approche du nid pour y prendre sa place, car les mâles couvent aussi bien que les femelles, » etc. *Voy.* 1er Voyage, page 374.

une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs.

Ces œufs sont très-durs, très-pesants et très-gros ; mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet, en prenant des œufs de Crocodile pour des œufs d'Autruche : on a dit qu'ils étaient comme la tête d'un enfant, qu'ils pouvaient contenir jusqu'à une pinte de liqueur. qu'ils pesaient quinze livres, et qu'une Autruche en pondait cinquante dans une année ; Elien a dit jusqu'à quatre-vingts ; mais la plupart de ces faits me paraissent évidemment exagérés.

On ne sait pas mieux le temps qui est nécessaire pour l'incubation des œufs : tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on assure, c'est qu'aussitôt que les jeunes Autruches sont écloses, elles sont en état de marcher, et même de courir et de chercher leur nourriture ; en sorte que dans la zone torride, où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient et la nourriture qui leur est propre, elles sont émancipées en naissant, et sont abandonnées de leur mère, dont les soins leur sont inutiles ; mais dans les pays moins chauds, par exemple au cap de Bonne-Espérance, la mère veille à ses petits tant que ses secours leur sont nécessaires, et partout les soins sont proportionnés aux besoins.

Les jeunes Autruches sont d'un gris cendré la première année, et ont des plumes partout, mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes, pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs, et le dessous des ailes. Elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches et noires, et quelquefois grises par le mélange de ces deux couleurs fondues ensemble : les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue ; elles deviennent plus longues sur le ventre et sur le dos ; les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue et des ailes, et ce sont les plus recherchées.

Redi a reconnu par de nombreuses observations que presque tous les Oiseaux étaient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, et même de plusieurs espèces ; et que la plupart avaient leurs Insectes particuliers, qui ne se rencontraient point ailleurs : mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les Autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux, dont quelques-uns étaient récemment arrivés de Barbarie.

D'un autre côté, Vallisnieri, qui en a disséqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni Lombrics, ni Vers, ni Insectes quelconques ; il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'Autruche, qu'ils l'évitent même et la craignent, et que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication, à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac et de tous les organes digestifs ; car l'Autruche a une grande réputation à cet égard : il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer comme la volaille commune digère les grains d'orge.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales ; qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les Granivores (20), et qu'ils avalent fort souvent du fer (21), du cuivre, des pierres, du verre, du bois, et tout ce qui se présente : je ne nierais pas même qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité, et je ne pense pas avec cela que ce fût impunément. Il paraît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins, et que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière est l'une des principales causes de leur voracité.

Quelque insatiable qu'elle soit, on nous demandera toujours, non pas pourquoi l'Autruche consomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir, et qui peuvent même lui faire beaucoup de mal. Nous répondrons que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût ; et cela est d'autant plus vraisemblable, que sa langue étant bien examinée par d'habiles anatomistes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles et nerveuses dans lesquelles on croit, avec assez de fondement, que réside la sensation du goût : on peut croire même qu'elle a le sens de l'odorat fort obtus ; car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture ; et l'Autruche a si peu de ce discernement, qu'elle avale non-seulement le fer, les cailloux, le verre, mais même le cuivre, qui a une si mauvaise odeur, et que Vallisnieri en a vu une qui était morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive.

Mais enfin que deviennent les substances dures, réfractaires et nuisibles, que l'Autruche avale sans choix, et dans la seule intention de se remplir ? que deviennent surtout le cuivre, le verre, le fer ? Sur cela les avis sont partagés, et chacun cite des faits à l'appui de son opinion.

L'Autruche est un Oiseau propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent, et à la partie de l'Asie qui con-

(20) Quoique l'Autruche soit omnivore dans le fait, il semble néanmoins qu'on doit la ranger parmi les Granivores, puisque dans ses déserts elle vit de dattes et autres fruits ou matières végétales, et que dans les ménageries on la nourrit de ces mêmes matières. D'ailleurs Strabon nous dit, liv. vi, que, lorsque les chasseurs veulent l'attirer dans le piége qu'ils lui ont préparé, ils lui présentent du grain pour appât.

(21) Nous disons fort souvent ; car Albert assure très-positivement qu'il n'a jamais pu faire avaler du fer à plusieurs Autruches, quoiqu'elles dévorassent avidement des os fort durs et des pierres.

fine à l'Afrique. Ces régions, qui sont le pays natal du Chameau, du Rhinocéros, de l'Éléphant, et de plusieurs autres grands animaux, devaient être aussi la patrie de l'Autruche, qui est l'Éléphant des Oiseaux. Elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie, suivant le docteur Pococke. Un missionnaire dit qu'on en trouve à Goa, mais beaucoup moins qu'en Arabie. Philostrate prétend même qu'Apollonius en trouva jusqu'au delà du Gange ; mais c'était sans doute dans un temps où ce pays était moins peuplé qu'aujourd'hui. Les voyageurs modernes n'en ont point aperçu dans ce même pays, sinon celles qu'on y avait menées d'ailleurs, et tous conviennent qu'elles ne s'écartent guère au-delà du 35e degré de latitude de part et d'autre de la ligne ; et, comme l'Autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les Quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire qu'elle n'a pu passer dans le nouveau : aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au Touyou, qui lui ressemble en effet en ce qu'il ne vole point et par quelques autres rapports, mais qui est d'une espèce différente, comme nous le verrons dans son histoire. Par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle aurait cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée et au midi de l'Espagne et de l'Italie ; mais, pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparaient, ce qui lui était impossible, ou faire le tour de ces mers, et remonter jusqu'au 50e degré de latitude pour revenir par le Nord en traversant des régions très-peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal qui ne se plaît que dans les pays chauds et les déserts. Les Autruches habitent en effet par préférence les lieux les plus solitaires et les plus arides, où il ne pleut presque jamais ; et cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point. Elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane. Leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes et stériles ; mais elles y trouvent la liberté et l'amour : et quel désert à ce prix ne serait pas un lieu de délices ! C'est pour jouir au sein de la Nature de ces biens inestimables qu'elles fuient l'homme ; mais l'homme, qui sait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus sauvages ; il se nourrit de leurs œufs, de leur sang, de leur graisse, de leur chair ; il se pare de leurs plumes ; il conserve peut-être l'espérance de les subjuguer tout à fait et de les mettre au nombre de ses esclaves. L'Autruche promet trop d'avantages à l'homme pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de *struthiophages*, par l'usage où ils étaient de manger de l'Autruche ; et ces peuples étaient voisins des éléphantophages, qui ne faisaient pas meilleure chère. Apicius prescrit, et avec grande raison, une sauce un peu vive pour cette viande ; ce qui prouve au moins qu'elle était en usage chez les Romains. Mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents Autruches dans un seul repas. Cet empereur avait, comme on sait, la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande, comme Faisans, Cochons, Poulets ; et l'Autruche était du nombre, mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius. Encore aujourd'hui les habitants de la Libye, de la Numidie, etc., en nourrissent de privées, dont ils mangent la chair et vendent les plumes ; cependant les Chiens ni les Chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une Autruche que Vallisnieri avait disséquée, quoique cette chair fût encore fraîche et vermeille. A la vérité l'Autruche était d'une très-grande maigreur : de plus elle pouvait être vieille ; et Léon l'Africain, qui en avait goûté sur les lieux, nous apprend qu'on ne mangeait guère que les jeunes, et même après les avoir engraissées.

Lorsque les Arabes ont tué une Autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-dessous du trou ; et, la prenant ensuite à trois ou quatre, ils la remuent et la ressassent comme on ressasserait une outre pour la rincer ; après quoi, la ligature étant défaite, il sort par le trou fait à la gorge une quantité considérable de mantèque en consistance d'huile figée ; on en tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule Autruche. Cette mantèque n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé, non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvait point sur le ventre et sur la poitrine, où en effet il n'y en a jamais, mais avec cette graisse qui dans les Autruches grasses forme une couche épaisse de plusieurs pouces sur les intestins. Les habitants du pays prétendent que la mantèque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre.

Les Ethiopiens écorchent les Autruches et vendent leurs peaux aux marchands d'Alexandrie : le cuir en est très-épais, et les Arabes s'en faisaient autrefois des espèces de soubrevestes qui leur tenaient lieu de cuirasse et de bouclier. Belon a vu une grande quantité de ces peaux tout emplumées dans les boutiques d'Alexandrie ; les longues plumes blanches de la queue et des ailes ont été recherchées dans tous les temps : les anciens les employaient comme ornement et comme distinction militaire, et elles avaient succédé aux plumages de Cygne ; car les Oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés, comme aux peuples sauvages, une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux statues anciennes, l'une de Minerve et l'autre de Pyrrhus, dont le casque est orné de plumes d'Autruche. C'est apparemment de ces mêmes plumes

qu'était composé le pennache des soldats romains dont parle Polybe, et qui consistait en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut; c'est précisément la longueur des grandes plumes d'Autruche. En Turquie aujourd'hui, un janissaire qui s'est signalé par quelques faits d'armes a le droit d'en décorer son turban; et la sultane dans le sérail les admet dans sa parure avec complaisance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon pour en faire des enseignes de guerre, et les dames d'Angleterre et d'Italie s'en font des espèces d'éventails. On sait assez quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux, les casques, les habillements de théâtre, les ameublements, les dais, les cérémonies funèbres, et même pour la parure des femmes; et il faut avouer qu'elles font un bon effet, soit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, soit par leur mouvement doux et ondoyant. Mais il est bon de savoir que les plumes dont on fait le plus de cas sont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, et on les reconnait en ce que leur tuyau étant pressé dans les doigts, donne un suc sanguinolent; celles au contraire qui ont été arrachées après la mort sont sèches, légères et fort sujettes aux vers.

Les Autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imaginerait: tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, surtout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitants de Dara, ceux de Libye, etc., en nourrissent des troupeaux, dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité qui ne se prennent que sur les Autruches vivantes; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin, et par la seule habitude de voir des hommes et d'en recevoir la nourriture et de bons traitements. Brue en ayant acheté deux à Serinpate sur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au fort Saint-Louis.

On fait plus que de les apprivoiser; on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un Cheval: et ce n'est pas une invention moderne; car le tyran Firmius, qui régnait en Egypte sur la fin du IIIe siècle, se faisait porter, dit-on, par de grandes Autruches. Moore, Anglais, dit avoir vu à Joar en Afrique un homme voyageant sur une Autruche. Vallisnieri parle d'un jeune homme qui s'était fait voir à Venise monté sur une Autruche et lui faisait faire des espèces de voltes devant le menu peuple. Enfin Adanson a vu au comptoir de Podor deux Autruches encore jeunes, dont la plus forte courait plus vite que le meilleur coureur anglais, quoiqu'elle eût deux nègres sur son dos.

Quoique les Autruches courent plus vite que le Cheval, c'est cependant avec le Cheval qu'on les court et qu'on les prend; mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie: celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, et surtout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte. Cela est d'autant plus facile, qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, et qu'elles décrivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu. Les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique intérieur, par conséquent plus étroit, et les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles. Lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées et affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop, en les menant contre le vent autant qu'il est possible, et les tuent à coups de bâton, pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes. On dit que, lorsqu'elles se sentent forcées et hors d'état d'échapper aux chasseurs, elles cachent leur tête et croient qu'on ne les voit plus; mais il pourrait se faire que l'absurdité de cette intention retombât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, et qu'elles n'eussent d'autre but en cachant leur tête que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même temps la plus importante et la plus faible.

On s'est encore servi de Chiens et de filets pour cette chasse, mais il paraît qu'on la fait plus communément à Cheval, et cela seul suffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le Cheval et l'Autruche.

Lorsque celle-ci court, elle déploie ses ailes et les grandes plumes de sa queue: non pas qu'elle en tire aucun secours pour aller plus vite, comme je l'ai déjà dit; mais par un effet très-ordinaire de la correspondance des muscles, et de la manière qu'un homme qui court agite ses bras, ou qu'un éléphant qui revient sur le chasseur dresse et déploie ses grandes oreilles. La preuve sans réplique que ce n'est point pour accélérer son mouvement que l'Autruche relève ainsi ses ailes, c'est qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent, quoique dans ce cas elles ne puissent être qu'un obstacle. La vitesse d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur; et, comme l'Autruche est en même temps très-pesante et très-vite à la course, il s'ensuit qu'elle doit avoir beaucoup de force. Cependant, malgré sa force, elle conserve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus faibles; rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent; bordée sur tout le corps d'un cuir épais et dur, pourvue d'un large sternum qui lui tient lieu de cuirasse, munie d'une seconde cuirasse d'insensibilité, elle s'aperçoit à peine des petites atteintes du dehors, et elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite. Si quelquefois elle se défend, c'est

avec le bec, avec les piquants de ses ailes, et surtout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui d'un coup de pied renversa un Chien. Belon dit dans son vieux langage qu'elle pourrait ainsi *ruer par terre* un homme qui fuirait devant elle; mais qu'elle jette en fuyant des pierres à ceux qui la poursuivent; j'en doute beaucoup, et d'autant plus, que la vitesse de sa course en avant serait autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lancerait en arrière, et que ces deux vitesses opposées étant à peu près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiraient nécessairement. D'ailleurs ce fait, avancé par Pline et répété par beaucoup d'autres, ne me paraît point avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi, et l'on sait que Pline avait beaucoup plus de génie que de critique.

Les écrivains sacrés comparent son cri à un gémissement, et on prétend même que son nom hébreu, *jacnah*, est formé d'*ianah*, qui signifie *hurler*. Le docteur Browne dit que ce cri ressemble à la voix d'un enfant enroué, et qu'il est plus triste encore : comment donc avec cela ne paraîtrait-il pas lugubre et même terrible, selon l'expression de M. Sandys, à des voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immensité de ces déserts, et pour qui tout être animé, sans en excepter l'homme, est un objet à craindre et une rencontre dangereuse?

Réponse à une objection tirée d'un passage du livre de Job.

L'auteur du livre de Job fait tenir à Dieu le langage suivant : « Lorsqu'elle (l'Autruche) abandonne ses œufs dans la terre, sera-ce toi qui les échaufferas dans la poussière? Elle oublie qu'on les foulera peut-être aux pieds, ou que les bêtes sauvages les écraseront. Elle est dure et insensible à ses petits, comme s'ils n'étaient point à elle. Elle a rendu son travail inutile sans y être forcée par aucune crainte. Car Dieu l'a privée de sagesse et ne lui a point donné l'intelligence (XXXIX, 14-17). » Voilà ce que Dieu dit, selon l'auteur du livre de Job. Or, objectent les incrédules, la science tient un langage tout opposé. En effet, le savant voyageur Kolbe, qui, comme le remarque Réaumur, a résidé pendant neuf à dix ans au cap de Bonne-Espérance, et uniquement pour y faire des observations, fait couver les Autruches de la manière dont couvent les poules et les oiseaux de tant d'autres espèces (22). « Il assure, continue Réaumur, qu'il a eu occasion d'observer même très-souvent, que l'Autruche mâle et la femelle se chargent alternativement du soin de couver les œufs qui sont posés sur le sable; il ajoute que les petits ne sauraient marcher que quelques jours après celui où ils sont nés, et que, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'aller chercher de la nourriture, le père et la mère leur apportent de l'herbe (23). »

Le même Réaumur, en louant les expéditions courageuses que l'histoire naturelle a fait entreprendre au célèbre voyageur Adanson, dit encore : « Ce n'est pas ici le lieu de rendre compte des faits curieux qu'elles lui ont appris; mais ce l'est de dire qu'il m'a marqué (dans une de ses lettres datée du Sénégal, du 15 août 1749) qu'il était très-certain que les Autruches couvaient leurs œufs au Sénégal, mais seulement pendant la nuit. Ce que nous avions simplement conjecturé devoir être, poursuit Réaumur, peut donc à présent être regardé comme un fait qui justifie les Autruches de l'indifférence pour leurs œufs dont on les avait accusées, et qui est à l'honneur de ces oiseaux, à qui on avait reproché une sorte d'imbécillité. Au lieu que les autres se tiennent continuellement sur leurs œufs, les Autruches ne couvent les leurs que dans les temps où ils demandent à être couvés (24). »

Buffon lui-même confirme par son témoignage la vérité de ces relations. Après avoir dit que le temps de la ponte des Autruches dépend du climat qu'elles habitent, il ajoute : « La température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couver; dans la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, et où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit, et cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore qui n'avaient point été couvés par la mère ni même exposés aux rayons du soleil (25). Mais, quoique les Autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent; au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation et ne les perdent guère de vue; c'est de là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvaient des yeux à la lettre; et Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée : c'est de planter en terre, aux environs du nid et à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs (26). »

Ainsi, concluent les incrédules, d'après l'auteur du livre de Job, Dieu avancerait

(22) Kolbe, *Description du cap de Bonne-Espérance*, t. III, p. 170.

(23) Réaumur, *Nouvel art de faire éclore et d'élever en toutes saisons des Oiseaux domestiques de toutes espèces, soit par le moyen de la chaleur du fumier, soit par le moyen du feu ordinaire*; cité dans Bullet, *Réponses critiques*, t. II, p. 139, 140. Paris, 1826.

(24) Ibid. apud *Répons. crit.*, p. 141, 142.

(25) « Jannequin, étant au Sénégal, mit dans sa cassette deux œufs d'Autruche bien enveloppés d'étoupes; quelque temps après il trouva que l'un de ces œufs était près d'éclore. »

(26) Buffon, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 101. Paris, F. D. Pillot, 1837.

une fausseté lorsqu'il dit que l'Autruche abandonne ses œufs dans la terre, et qu'elle est dure et insensible à ses petits comme s'ils n'étaient point à elle. Au reste, cet écrivain n'est pas le seul qui soit tombé dans cette erreur; il paraît qu'elle était commune aux auteurs bibliques, puisque Jérémie en particulier l'a commise lorsqu'il a dit : « Les bêtes fauves ont découvert leurs mamelles et donné du lait à leurs petits; mais la fille de mon peuple est cruelle comme une Autruche qui est dans le désert (Thren. IV, 4). »

Les auteurs sacrés n'ayant point eu pour but de nous apprendre les vérités philosophiques, ont dû parler de l'ordre du monde et des choses naturelles, non selon l'exactitude scientifique, mais à la manière dont le commun des hommes en parle ordinairement, c'est-à-dire selon les apparences de ces choses. Or, si nous appliquons ce principe incontestable à la question présente, toute l'argumentation de nos adversaires tombera d'elle-même. En effet, les hommes ont vu l'Autruche placer ses œufs dans le sable, les abandonner ensuite, tandis que tous les autres Oiseaux les couvaient avec soin. Dès lors ils l'ont accusée d'insensibilité et de cruauté envers ses petits. Cette opinion s'est transmise d'âge en âge sans qu'on se soit mis en peine d'en examiner la vérité, les philosophes n'ayant pas été à portée de le faire, les autres n'en ayant pas eu la curiosité. Comme cette erreur était indifférente, et qu'elle était universellement répandue, les écrivains inspirés ne l'ont point attaquée; ils se sont contentés de s'en servir pour imprimer plus fortement les vérités qu'ils enseignaient. Ainsi, dans l'endroit que nous examinons, Dieu, pour montrer que sa bonté s'étend sur toutes ses créatures, dit que lorsque l'Autruche abandonne ses petits il en prend soin lui-même. Ainsi Jérémie, pour faire connaître la dureté des femmes de Jérusalem envers leurs enfants dans le temps du siége de cette ville, dit qu'elles ont été plus cruelles que l'Autruche, puisqu'elles ont mangé ceux à qui elles avaient donné le jour.

Il nous semble cependant que se contenter de cette réponse, quelque solide qu'elle soit, serait faire une concession à laquelle nous ne sommes nullement obligé. Car, si on remarque avec attention les passages mêmes des naturalistes que nos adversaires citent contre le texte sacré, on y trouvera plus d'un argument propre à le justifier. D'abord on y voit que dans certains cas les mères ne couvent pas leurs œufs après la ponte, et qu'elles les abandonnent sur le sable. Or, les auteurs arabes enseignent généralement que ces œufs, ainsi délaissés sur le sable, se corrompent et se détruisent. Quant à ce que les naturalistes disent, que la mère, tout en quittant ses œufs et sa couvée, ne les néglige pas pour cela, mais qu'elle a toujours sur eux un œil ouvert et attentif, des faits qui paraissent dûment constatés par l'observation prouvent que ce soin et cette vigilance n'ont pas toujours lieu, et que par conséquent les assertions des naturalistes qu'on nous oppose peuvent être vraies pour un certain nombre de faits, mais non pas absolument pour tous les cas. Ce qui est incontestable, c'est que sous ce rapport l'Autruche offre une différence essentielle avec les autres animaux, et que cette différence lui donne toutes les apparences d'une cruauté qu'il n'est jamais venu dans l'esprit d'aucun observateur d'attribuer à aucune autre famille animale.

Ajoutons que ce reproche ne repose pas uniquement sur des fables populaires. Ce ne sont pas seulement les poëtes arabes qui ont parlé comme le fait le livre de Job, ce sont encore leurs naturalistes. On nous dira sans doute qu'ils ne sont pas toujours d'une grande autorité, vu leur peu de critique; mais nous répondrons que dans ce qui est comme ici de pure observation, leur témoignage ne doit pas être si légèrement récusé, et Rosenmüller, tout rationaliste qu'il est, reconnaît franchement que le savant voyageur Shaw, dont l'exactitude est passée en proverbe, explique par ses propres observations tout le passage de Job sur l'Autruche, et qu'il confirme par son autorité tous les témoignages que Bochart et Schultens ont recueillis des auteurs arabes (27).

Quant à la stupidité de l'Autruche, nous conviendrons sans peine avec les naturalistes modernes qu'elle a pu être exagérée par les anciens; mais il est impossible de prouver qu'il n'y a pas un fond de vérité dans ce qu'ils en ont dit. On lit dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle* (t. III, p. 20) : « L'Autruche a l'ouïe fine et la vue perçante; mais en même temps les sens du goût et de l'odorat extrêmement obtus et presque nuls. C'est à cette oblitération de ces deux sens, autant qu'à son excessive voracité, qu'il faut attribuer le peu de discernement dans le choix de sa nourriture... Il est certain que l'estomac de l'Autruche digère ou dissout en partie les corps durs..., mais ces animaux sont souvent victimes de leur aveugle et insatiable gloutonnerie. » On lit encore dans le même ouvrage : « C'est avec ses coursiers si renommés que l'Arabe fait la chasse à l'Autruche; c'est un des exercices dans lequel il déploie le plus d'adresse et d'industrie, comme son cheval le plus d'impétuosité; et si l'oiseau apportait plus d'intelligence dans sa fuite, sa course, plus rapide que celle du cheval le plus léger, l'aurait bientôt mis hors des atteintes et même hors de la vue de ses ennemis (p. 92). »

Déjà Buffon avait dit : « L'Autruche est un des Oiseaux dont les sens du goût, de l'odorat et même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, sont les plus émous-

(27) Rosenmüller, *Schol. in Job* XXXIX, 17.

sés et les plus obtus; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des Quadrupèdes. »

Ces considérations paraissent assurément suffisantes pour prouver que l'Autruche n'a pas reçu comme les autres animaux l'intelligence et la sagesse. Au reste, quand l'auteur du livre de Job nous la représente ainsi privée de ce don de la nature, il justifie lui-même son assertion par ces paroles : « Elle abandonne ses œufs sur la terre, sans penser qu'on les foulera peut-être aux pieds, ou que les bêtes sauvages les écraseront. »

AVOCETTE (28), *Recurvirostra*, genre d'Oiseaux échassiers longirostres.

Les Oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes; l'Avocette les a très-longues, et cette disproportion, qui suffirait presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité : c'est le renversement du bec : sa courbure, tournée en haut, présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête. Ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe ; il est mince, faible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs, ou, si l'on veut, de ces essais de la Nature au delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage ; car, en supposant à ce bec un degré de courbure de plus, l'oiseau ne pourrait atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture, et l'organe donné pour la subsistance et la vie ne serait qu'un obstacle qui produirait le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'Avocette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la Nature, et c'est en même temps et par la même raison le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente le bec dans tous les autres Oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet Oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni béqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou : aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des Poissons, qui paraît être le principal fonds de sa nourriture. Il se peut aussi qu'il mange des vers ; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune orangé, dans laquelle on reconnaît encore le frai du poisson et les débris d'insectes aquatiques. Cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et cristallines, et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert terreux, qui paraît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'Avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves, de préférence aux autres plages de la mer.

Cet Oiseau, qui n'est qu un peu plus gros que le Vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos ; la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'Avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau ; mais, pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvements elle paraît vive, alerte, inconstante. Elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos côtes de Picardie, en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée, en sorte que les chasseurs ont grande peine à en tuer ou saisir quelques-unes. Elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes ; cependant M. Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du Bas-Poitou, et qu'ils y font leurs nichées.

Il paraît, à la route que tiennent les Avocettes dans leur passage, qu'aux approches de l'hiver elles voyagent vers le Midi, et retournent au printemps dans le Nord ; car il s'en trouve en Danemark, en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oéland, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne ; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparaissent à l'approche du grand froid. Ces Oiseaux ne font que passer en Prusse. On les voit très-rarement en Suisse, et, suivant Aldrovande, ils ne paraissent guère plus souvent en Italie : cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex, crex ;* mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *Crex* par Aristote soit le même que l'Avocette ; car le *Crex*, dit ce philosophe, est en guerre avec le Loriot et le Merle : or il est très-certain que l'Avocette n'a rien à démêler avec ces deux Oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex, crex*, est également celui de la Barge et du Râle de terre.

On trouve à la plupart des Avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paraissent usées par les frottements ; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paraissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les Pigeons, la tête sur la poitrine.

(28) Ce nom vient de l'italien *avocetta*. L'Avocette porte encore en Italie ses noms de *Beccotorto*, *Beccorella ;* et sur le lac Majeur, *Spinzago d'aqua*, pour la distinguer de l'autre *Spinzago*, qui est le Courlis.

Soit timidité, soit finesse, l'Avocette évite les piéges, et elle est fort difficile à prendre. Son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paraît peu nombreuse en individus.

AYE-AYE. *Voy.* Tsitsihi.

B

BABOUIN. *Voy.* Cynocéphale.

BABYROUSSA ou Alfourous, Babec-Rosoo, etc., genre de Pachydermes démembré du genre Sanglier.

C'est un animal de la grandeur de ce dernier, mais à corps proportionnellement plus gros, à formes plus arrondies ; sa peau est noire, presque nue, ridée ou plissée ; les défenses, très-longues et très-grêles dans le mâle, manquent dans la femelle. Cet animal, dont la ménagerie a possédé deux individus, habite les forêts marécageuses, dans l'intérieur de l'île Bourou, l'une des Moluques, et, dit-on, les îles Philippines, les Célèbes, Bornéo, et l'archipel des Papous. Il aime l'eau, nage et plonge fort bien, et se jette dans les ondes aussitôt qu'il est poursuivi. Il se nourrit de racines, d'herbes et de fruits, et il aime particulièrement le maïs ; mais, si l'on s'en rapportait à Buffon, qui du reste paraît avoir fort peu connu cet animal, il vivrait en troupe ; cependant les habitudes qu'il avait à la ménagerie font croire ce fait très-douteux. Il se retire par couple dans des troncs d'arbres creux, ou dans d'autres trous, où il se couvre entièrement, avec sa femelle, de feuilles sèches ou de débris de foin ou de paille ; du moins ceux de la ménagerie se sont fait un tel lit aussitôt leur arrivée, et ces animaux ont trop peu d'intelligence pour que ceci leur ait été inspiré par le froid, s'ils n'en eussent eu l'ancienne habitude. Ils ne s'apprivoisent pas aussi facilement que le disent Buffon et Valentya, et, dans l'esclavage, leur caractère reste toujours inquiet et farouche.

BACBACKIRI. *Voy.* Pie-Grièche.

BACHA, genre d'Oiseaux de proie diurnes, voisin des Balbuzards.

« L'Oiseau de proie nommé *Bacha*, dit Levaillant, ne fréquente que les montagnes stériles et brûlées du pays le plus reculé des grands Namaquois, et de là vers le tropique du capricorne, seule partie de l'Afrique méridionale où je l'ai rencontré, et où il est même peu commun. Cet Oiseau, qui paraît assez se rapprocher des Buses, se perche toujours sur les sommets de quelque rocher escarpé, d'où il peut guetter et découvrir plus facilement un petit quadrupède très-abondant sur toutes les montagnes de ce pays aride, savoir, le *Clip-das* des colons du Cap ; et, quoique d'autres Oiseaux de proie chassent aussi ces animaux, il est certain que celui dont il est question en prend infiniment plus. Enfin, c'est sa chasse habituelle et sa nourriture de préférence. Il est positif que les Damans, qui sont très-subtils et toujours en garde contre un ennemi aussi cruel, quittent dans ces circonstances rarement le bord de leur antre profond, où ils sont bientôt enfoncés dès qu'ils aperçoivent leurs ennemis, et par là forcent souvent l'oiseau de proie à chasser de plus petits individus ; trop heureux alors de se rabattre sur quelques Lézards et sur des insectes, qu'il ne dédaigne pas dans les cruels instants de disette.

« J'ai vu le Bacha, pour surprendre un Daman, passer trois heures de suite sur une pointe de roche, ayant la tête enfoncée dans ses épaules, et y rester si immobile, qu'on l'aurait facilement pris pour une partie même de la roche sur laquelle il était posé. C'est de cette embuscade que, saisissant un instant favorable, l'Oiseau chasseur se précipite comme un trait sur l'animal qu'il aperçoit au bas du rocher sur le bord de son trou. Quand il a manqué son coup, on le voit retourner tristement à la même place où il s'était mis aux aguets ; et là, comme s'il était confus de sa maladresse, il laisse échapper plusieurs cris lamentables qu'on peut rendre par *hi-houi-hi-houi-hi-houi-hi-hi ;* ces tristes accents semblent peindre ses regrets et sa colère ; mais un instant après, quittant cette première embuscade, il va loin de là s'établir dans un poste, où il se fixe avec la même patience et la même immobilité, jusqu'au moment où, plus heureux, ou moins maladroit, il a réussi à se saisir d'un de ces animaux, qu'on entend à son tour faire des cris affreux qui jettent tellement l'effroi parmi tous les Damans du voisinage, qu'on les voit alors partout se précipiter dans leurs vastes souterrains pour n'en sortir de la journée.

« Etant quelquefois moi-même à la chasse du Daman dans ces cantons stériles, où, manquant de vivres, nous étions obligés de les tuer pour nous en nourrir, si par hasard un Bacha se saisissait d'un Daman dans les environs de notre chasse, il était inutile de s'attendre, de plus de trois à quatre heures, à en voir venir un seul sur le bord de leurs demeures, tant les cris de celui qui avait été saisi imprimaient de terreur à tous ceux du canton, et pour en voir d'autres il fallait absolument s'éloigner assez pour arriver dans les environs où les cris du malheureux patient n'eussent point été entendus.

« Aussitôt que le Daman est saisi, l'Oiseau l'emporte vivant sur une plate-forme voisine, et là il semble jouir du plaisir de déchirer les flancs de cet animal, qui est déjà à moitié dévoré qu'on entend encore ses cris douloureux. A voir cet Oiseau de proie dépecer et déchirer le Daman, on le

croirait plutôt animé par la colère que commandé par la faim.

« On peut remarquer sur les roches teintes de sang toutes les places où cet Oiseau cruel et sanguinaire a immolé une victime. Au reste, ce caractère féroce du Bacha est bien analogue au sol ingrat et stérile où la nature semble l'avoir fixé et condamné à vivre. Je ne l'ai jamais vu dans les cantons riants et fertiles que j'ai parcourus dans mon premier voyage. Des habitudes aussi sauvages annoncent un oiseau fait, comme l'Aigle et tous les êtres cruels, pour vivre isolés. Aussi le Bacha vit toujours seul, jusqu'au moment où la Nature semble commander si puissamment à tous les êtres, même le moins faits pour la société, de se réunir pour multiplier leur espèce. C'est donc dans ce seul temps que le besoin de se reproduire force le mâle à chercher une femelle, qu'il s'associe seulement pour passer ensemble la saison des amours, qui ne commence pour ces Oiseaux qu'en décembre et ne dure que le temps nécessaire au développement de deux ou trois petits, qui naissent dans une caverne profonde, parmi les rochers, et n'ont eu pour berceau qu'un amas de branches sèches surmontées d'un lit de mousse et de feuilles mortes entassées sans aucun ordre et sans beaucoup d'arrangement. Le Bacha est de la taille de notre Buse d'Europe, Oiseau auquel il ressemble assez quant à sa configuration générale, mais duquel il diffère beaucoup dans le détail, tant par ses caractères que par ses mœurs ; il est aussi plus leste, moins massif et plus allongé, mieux taillé enfin pour la chasse. »

BADUR *Pteropus medius*, Temm., espèce de carnassier chéiroptère, famille des Roussettes.

Le Badur habite Calcutta, Pondichéry et d'autres parties de l'Inde. Les voyageurs l'ont généralement confondu avec le Melanou-Bouron, quoiqu'il n'ait pas les mêmes habitudes. Je crois que c'est à cet animal qu'il faut appliquer ce passage de l'*Histoire générale des voyages :* « On voit sur les arbres une infinité de grandes Chauves-Souris qui pendent attachées les unes aux autres sur les arbres, et qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour aller chercher leur nourriture dans les bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre et si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue. Elles savent discerner dans l'épaisseur des bois les arbres dont les fruits sont mûrs ; elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui se fait entendre de deux milles, et, vers le jour, elles retournent vers leurs retraites. Les Indiens, qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre non-seulement pour se venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. »

Si le Badur n'est pas cette Chauve-Souris, du moins il est certain que comme elle il vit en troupe, dévaste les vergers, et a une chair que les habitants estiment beaucoup.

BALBUSARDS, *Pandion*, type d'un petit genre d'Oiseaux de la famille des Faucons.

Ils se distinguent par leurs ongles, ronds en dessous, tandis que chez les autres Oiseaux de proie ils sont creusés en gouttière.

On n'en connaît qu'une espèce, le *Balbusard* appelé vulgairement dans quelques parties de la France l'*Aigle nonette* ou le *Craupécherot ;* elle est répandue dans presque toutes les parties du globe et habite le bord des eaux douces ; elle est assez commune en Bourgogne, dans les Vosges, la Suisse, etc., et émigre pendant l'hiver. Sa longueur est d'environ deux pieds, et son plumage est blanc avec un manteau brun et quelques taches de même couleur sur la tête et la poitrine. C'est un oiseau essentiellement pêcheur, et lorsqu'il se trouve dans les mêmes localités que le Pygargue, celui-ci le poursuit et le force à lui abandonner le poisson dont il s'était emparé.

BALTIMORE. *Voy.* TROUPIALE.

BANANA. *Voy.* CAROUGE.

BARBUS. — Ce sont des Oiseaux grimpeurs qui habitent les contrées les plus chaudes des deux continents ; l'épaisseur de leurs formes leur donne un air pesant, gêné, quelquefois même stupide. Ils vivent solitaires ou par troupes peu nombreuses ; les forêts les plus sombres sont leur demeure habituelle ; ils restent souvent des heures entières perchés sur quelque branche d'un arbre touffu, comme affaissés sous le poids de leur corps, et, si par hasard quelque accident imprévu les trouble dans leur obscure retraite, ils s'éloignent lentement et sans paraître nullement effrayés. Leur régime est omnivore ; les fruits mous, les baies, etc., sont leur nourriture habituelle ; les espèces les plus grandes attaquent quelquefois les jeunes oiseaux et ne se montrent pas moins cruelles que les Pies-Grièches. Leur indolence naturelle se retrouve dans la construction du nid, qu'ils font négligemment dans le creux d'un arbre.

Buffon divisa le premier les Oiseaux Barbus en deux sections : les espèces de l'ancien continent furent les Barbus proprement dits ; le nom de Tamatia, au contraire, fut donné à celles d'Amérique. Illiger sépara plus tard de la première section les Pogonias ou Barbicans, et la famille se trouva contenir trois sections ou petits genres. Aujourd'hui elle en renferme cinq.

Les espèces sont nombreuses : on en compte, pour l'ancien continent, vingt et une, qui viennent pour la plupart des îles du grand Archipel asiatique et du vaste promontoire indien. Presque toutes ont été figurées dans les planches coloriées de Temminck et dans Levaillant (*Histoire des Oiseaux de Paradis*). Le dernier auteur rapporte un trait assez curieux touchant une espèce africaine, le Barbu à gorge noire : Il trouva dans le nid de l'Oiseau, qu'il nomme Républicain, cinq Barbus ; l'un d'eux accablé de vieillesse, était devenu tout à fait incapable de voler ; à

peine pouvait-il se remuer ; des noyaux et des débris d'insectes placés à côté de lui firent penser que les jeunes Barbus s'étaient chargés de pourvoir à la nourriture de ce pauvre malheureux. En effet, les ayant placés tous cinq dans une cage, avec des insectes et des fruits, le célèbre voyageur vit les quatre Barbus bien portants donner chaque jour la nourriture au moribond relégué dans un coin de la cage.

BARGE, *Limosa*, genre d'Echassiers longirostres de la famille des Bécasses.

De tous ces êtres légers sur lesquels la Nature a répandu tant de vie et de grâces, et qu'elle paraît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons : leurs sens sont obtus ; leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher autour des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse, comme si ces espèces, attachées au premier limon, n'avaient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la Nature, dont les développements se sont étendus et embellis par les soins de l'homme, tandis que ces habitants des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les grâces ni la gaieté de nos oiseaux des champs ; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entre eux sur la terre ou dans l'air ; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre ; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent, comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux, ni même s'y poser ; ils gisent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour ; une vue faible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture. C'est ainsi que vivent les Bécasses, les Bécassines, et la plupart des autres oiseaux des marais, entre lesquels les Barges forment une petite famille immédiatement au-dessous de celle de la Bécasse : elles ont la même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même, à pointe mousse et lisse, droit ou un peu fléchi et légèrement relevé. Gesner se trompe en leur prêtant un bec aigu et propre à darder les poissons : les Barges ne vivent que des vers et vermisseaux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier des graviers, la plupart transparents, et tout semblables à ceux que contient aussi le gésier de l'Avocette. Leur voix est assez extraordinaire ; car Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre. Ces Oiseaux sont inquiets, partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant. Ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés. Ils ont sur nos côtes et en particulier sur celles de Picardie un passage régulier dans le mois de septembre ; on les voit en troupes et on les entend passer très-haut le soir au clair de la lune. La plupart s'abattent dans les marais ; la fatigue les rend alors moins fuyards. Ils ne reprennent leur vol qu'avec peine ; mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur, en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup. Ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étaient la veille en si grand nombre. Ils ne nichent pas sur nos côtes. Leur chair est délicate et très-bonne à manger.

Parmi les espèces nous citerons.

La BARGE ABOYEUSE OU ROUSSE, *Limosa rufa*, qui est rousse, avec le dos brun et la queue rayée de blanchâtre et de noirâtre dans l'été ; d'un brun gris foncé à plumes bordées de blanchâtre, en hiver, avec la poitrine brune et le ventre blanc sale. Elle habite les bords de la Baltique, l'Angleterre, et l'Allemagne, fait son nid dans les régions du cercle arctique.

La BARGE A QUEUE NOIRE *L. melanura* (d'après Cuvier, *Scolopax ægocephala* et *belgica* de Gmelin) est la seconde espèce observée en Europe. Cette espèce habite les marais, les prairies, et les bords bourbeux des fossés et des mares d'eau, où elle cherche les larves d'insectes, les vers et le frai des grenouilles. La femelle fait son nid en été dans le nord ; elle pond quatre œufs d'un olivâtre foncé, marqués de grandes taches d'un brun pâle ; son cri est très-aigu, comme celui d'une chèvre.

Ces deux espèces sont les seules indiquées par M. Temminck comme européennes. Les variations de leur plumage ont beaucoup embarrassé les naturalistes ; les espèces étrangères sont encore plus difficiles à déterminer.

BARITA. *Voy.* CASSICAN.

BARTAVELLE. *Voy.* PERDRIX.

BAYA. *Voy.* GROS-BEC.

BEC, *Rostrum*. — C'est le nom particulier de la bouche des Oiseaux.

Le Bec est susceptible de mouvements très-variés ; sa mandibule supérieure est souvent mobile, comme il est facile de l'observer dans les Canards, les Perroquets, etc. ; ce caractère anatomique distingue parfaitement les mâchoires des Oiseaux de celles des Mammifères.

Les Oiseaux n'ont ni lèvres ni dents, leurs mâchoires sont toujours couvertes d'une gaîne de substance cornée (29) ; ils avalent

(29) D'après les observations de M. Geoffroy, la substance cornée du Bec doit être considérée comme représentant un véritable système dentaire, de vraies dents composées, telles par exemple que celles de l'Eléphant, avec cette différence que la substance transsudée est d'une autre nature et que les racines manquent constamment. M. Geoffroy a reconnu dans le fœtus de quelques espèces, notamment chez du

leurs aliments sans les broyer ; et le Bec est pour la plupart le seul organe de préhension ; c'est avec lui qu'ils recueillent et disposent les matériaux de leur nid, qu'ils attaquent et se défendent ; c'est avec un petit ongle calcaire dont est armée sa mandibule supérieure que le jeune Oiseau brise sa coquille ; après la naissance ce tubercule rostral, devenu inutile, disparaît bientôt. Les narines chez les Oiseaux sont toujours percées dans la mandibule supérieure plus ou moins près de sa racine ; elles sont quelquefois entourées, comme chez les Accipitres, par une membrane particulière, à laquelle on a donné le nom de *cire;* certaines espèces ont cette partie du Bec surmontée de *crêtes* ou de *caroncules* charnues plus ou moins développées.

La forme, la consistance, et la longueur du Bec varient beaucoup; mais toujours les modifications qu'elles éprouvent sont en rapport avec le régime et les habitudes de l'Oiseau : ainsi les espèces qui se nourrissent de proie se font remarquer par leur Bec crochu, admirablement disposé pour déchirer des lambeaux de chair; ces Oiseaux ont ordinairement la mandibule supérieure armée d'une ou de deux fortes dentelures. Les granivores au contraire ont un Bec droit et conique, les Pics et quelques espèces de la même famille l'ont cunéiforme ou en coin ; chez d'autres, qui doivent tamiser la vase des ruisseaux pour en retirer les larves aquatiques, ses bords sont dentelés en scie ou en lame; tels sont les Canards.

L'étude de ces variations a été d'un grand secours pour les ornithologistes, qui en ont tiré de très-bons caractères sur la considération desquels la plupart des genres ont été établis. Quant aux caractères qu'auraient pu fournir les variations de la structure intime du Bec, on les a généralement négligés; « Cependant, dit M. Isid. Geoffroy (*Nouv. Ann. du mus*, 1), cette structure est susceptible de modifications qui, se présentant à la fois dans des espèces vraiment analogues par le reste de leur organisation, peuvent fournir de véritables caractères génériques. » Les dentelures et les échancrures que l'on remarque sur le bord des mandibules sont aussi, lorsqu'elles existent en nombre déterminé, très-importantes à noter.

Le mot français *Bec* et ses synonymes grec et latin, *Rynchos* et *Rostrum*, se retrouvent comme composants dans une foule de mots employés en ornithologie et dans les autres parties de l'histoire naturelle : nous indiquerons ceux de Bec-fin, Bec-croisé, Bec-en-ciseaux, etc... (*Voy.* ci-après) ; les noms de Lamellirostres, Pressirostres, Dentirostres, etc., donnés à différentes familles, et ceux de Rhyncops, Anarrhynque, Calyptorhynque, Orthorhynque, Platyrhynque, etc. Le fameux Ornithorhynque, que l'on ne sait encore à quelle classe rapporter, doit son nom à la forme singulière de sa bouche, semblable au bec d'un Canard, ce qui l'a fait appeler aussi *Bec d'Oiseau*. *Voy.* Oiseau.

BEC-CROISÉ, *Loxia*. — Ces Oiseaux forment un genre bien distinct de Passereaux conirostres à Bec robuste, épais et comprimé, dont les mandibules sont tellement courbes, que leurs pointes s'entrecroisent en sens inverse, c'est-à-dire que la pointe de la mandibule inférieure dépasse la supérieure, et *vice versa*. Les narines sont petites, rondes, et recouvertes de plumes dirigées en avant; les ailes sont médiocres, la première et la seconde rémige plus longues que les autres. Les Becs-Croisés se tiennent dans le nord des deux continents ; ils recherchent principalement les semences des cônes ligneux des pins et des sapins : leur bec, en apparence si difforme, leur sert à détacher et arracher les écailles de ces cônes, afin d'avoir la graine qui se trouve sous chacune d'elles. Ils coupent aussi très-aisément les racines et les bourgeons, dont parfois ils se nourrissent. On connaît trois espèces de ce genre :

Le Bec-Croisé des pins, *Loxia curvirostra*, qui est long de six pouces, avec le plumage généralement verdâtre.

On rencontre cette première espèce dans tout le nord de l'Europe, jusqu'au Groënland ; on la trouve aussi en Asie et en Amérique. Pendant l'hiver elle paraît souvent en France; mais ses migrations ne sont point régulières.

Ces Oiseaux se nourrissent de graines de pins, et souvent d'autres fruits : dans la Picardie et la Normandie, leur présence est un véritable fléau : ils détruisent une grande quantité de pommes, les mettant en pièces pour avoir les pepins. Ils sont tout à fait sans méfiance et se laissent assez approcher pour qu'on puisse les tuer à coups de bâton, quelquefois même les prendre avec la main. Captifs, ils ne marquent aucune impatience, et s'accommodent fort bien du chènevis qu'on leur donne. Lorsqu'ils sont libres, ils se tiennent dans les forêts de pins, et y font leur nid pendant la saison la plus rigoureuse, au mois de janvier : c'est avec des mousses et des lichens qu'ils le construisent ; la résine dont ils l'enduisent le rend imperméable à toute humidité. Cette matière leur sert aussi à le fixer aux arbres. La ponte est de quatre ou cinq œufs blanchâtres, rayés, et tachetés au gros bout de rouge ensanglanté. Il y a quelques années, un nid de cette espèce a été trouvé dans les sapins des environs de Paris.

BEC-EN-CISEAUX, *Rhyncops*, genre d'Oiseaux palmipèdes, voisins des Hirondelles de mer.

Le genre de vie, les habitudes et les mœurs

Canard et de la Perruche à collier, une série de denticules ou petits corps blancs, arrondis, plus larges à leur extrémité; tout le pourtour des mâchoires est alors garni de dents qui, par une particularité bien remarquable, existent toujours en nombre impair, l'une d'elles, soit en haut, soit en bas, occupant la ligne médiane. *Voyez*, pour plus de détails, la brochure de M. Geoffroy, intitulée : *Système dentaire chez les Mammifères et les Oiseaux.*

dans les animaux ne sont pas aussi libres qu'on pourrait l'imaginer : leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques. Déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose et prescrit, nul ne cherche à l'enfreindre, ne peut s'en écarter: c'est par cette nécessité, tout aussi variée que leurs formes, que ce sont trouvés peuplés tous les districts de la Nature. L'Aigle ne quitte point ses rochers ni le Héron ses rivages : l'un fond du haut des airs sur l'Agneau, qu'il enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles ; l'autre, le pied dans la fange, attend, à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive. Le Pic n'abandonne jamais la tige des arbres, autour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la Barge doit rester dans ses marais, l'Alouette dans ses sillons, la Fauvette dans ses bocages ; et ne voyons-nous pas tous les Oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures, tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constants à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes, où ils vivent loin de nous, et seuls avec la Nature, qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter ? Elle retient la Gélinote sous l'ombre épaisse des sapins, le Merle solitaire sur son rocher, le Loriot dans les forêts, dont il fait retentir les échos, tandis que l'Outarde va chercher les friches arides, et le Râle les humides prairies. Ces lois de la Nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constants que la forme des êtres ; ce sont ses grandes et vraies propriétés, qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées ; car, de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire; et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargés de loger des hôtes importuns et nuisibles, les Rats dans nos maisons, les Hirondelles sous nos fenêtres, le Moineau sur nos toits ? et, lorsqu'elle amène la Cigogne au haut de nos vieilles tours en ruine, où s'est déjà cachée la triste famille des Oiseaux de nuit, ne semble-t elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions usurpées pour un temps, mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre ?

Ainsi les espèces nombreuses et diverses des Oiseaux, portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différents districts de la Nature, se partagent, pour ainsi dire, les airs, la terre et les eaux ; chacun y tient sa place et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et, comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces bornées à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instruments imparfaits qu'ils tiennent de la Nature : c'est ainsi que les cuillers arrondies du bec de la Spatule paraissent uniquement propres à ramasser les coquillages ; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'Acovette la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des Poissons; que l'Huitrier n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles d'entre lesquelles il tire sa pâture ; et que le Bec-Croisé pourrait à peine se servir de sa pince brisée, s'il ne savait l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écaille qui recèle la graine des sapins ; enfin, que l'Oiseau nommé *Bec-en-Ciseaux* ne peut ni mordre de côté ni ramasser devant soi, ni becquer en avant, son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure, allongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'Oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer, et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau, afin d'attrapper en dessous le poisson et l'enlever en passant. C'est de ce manége, ou plutôt de cet exercice nécessaire et pénible, le seul qui puisse le faire vivre, que l'Oiseau a reçu le nom de *Coupeur d'eau*, de quelques observateurs, comme par celui de Bec-en-Ciseaux on a voulu désigner la manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec, dont celle d'en bas, creusée en gouttière, relevée de deux bords tranchants, reçoit celle d'en haut, qui est taillée en lame.

On a trouvé ces Oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane. Ils sont nombreux dans ce dernier parage et paraissent en troupes presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer. Quoique leurs ailes soient très-longues, on a remarqué que leur vol est lent ; s'il était rapide, il ne leur permettrait pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant. Suivant les observations de M. de la Borde, ils vont, dans la saison des pluies, nicher sur les îles, particulièrement sur le *Grand Connétable*, près des terres de Cayenne.

L'espèce paraît propre aux mers de l'Amérique.

BECS-FINS, *Sylvia*, genre d'Oiseaux très-nombreux en espèces, de la tribu des Passereaux. On les reconnaît facilement à leur bec, droit, grêle, en forme d'alène, dont la base est plus élevée que large, la mandibule supérieure souvent échancrée à sa pointe, l'inférieure toujours droite. Les narines sont basales et ovoïdes, à moitié fermées par une petite membrane. Tarses plus longs que le doigt du milieu, qui est soudé à sa base avec l'externe. L'ongle du pouce est de longueur

moyenne, toujours plus court que le doigt qui le porte, et arqué ; la première rémige est très-courte ou presque nulle, la deuxième est de très-peu moins longue que la troisième ou aussi longue qu'elle ; les grandes couvertures des ailes beaucoup plus courtes que les rémiges.

Ce genre renferme plus de trois cents espèces toutes remarquables par leurs formes élégantes, leur petite taille, et la mélodie de leur chant ; on les trouve répandues sur toutes les parties du monde, dans les bocages, les petits bois, et près des eaux, dont elles font l'agrément ; elles vivent pour la plupart cachées dans les taillis, où elles font la chasse aux insectes pour se nourrir, ne les prenant pas au vol, mais sur les branches et les feuilles, qu'elles parcourent avec vivacité. Les Becs-Fins sont les plus petits Oiseaux de nos climats ; presque tous sont de passage, arrivant avec le printemps pour nous quitter dans les premiers jours d'automne. Dans les climats méridionaux, quelques-uns sont sédentaires ; ils y font régulièrement deux pontes, ce qui n'a lieu chez nous que pour un très-petit nombre. Ils n'éprouvent qu'une seule mue chaque année ; les mâles sont quelquefois assez différents des femelles ; cependant chez certaines espèces qui habitent le bord des eaux, on saurait à peine reconnaître les sexes.

Ce genre se partage assez naturellement en trois groupes ou sous-genres, qui sont les Becs-Fins proprement dits, les Roitelets, et les Troglodytes.

BÉCASSE, *Scolopax*, genre d'Oiseaux de la famille des Echassiers longirostres.

La Bécasse est peut-être de tous les Oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon Oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les Grives. La Bécasse vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier (30) : elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimats déterminent son départ et nous l'amènent ; car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des Oiseaux qui voyagent de contrée en contrée. C'est des sommets des Pyrénées et des Alpes, où elle passe l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre, pour venir dans les bois des collines inférieures, et jusque dans nos plaines.

Les Bécasses arrivent la nuit, et quelquefois le jour par un temps sombre, toujours une à une ou deux ensemble, et jamais en troupes. Elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées ; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des Chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur. Elles quittent ces endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers ; elles cherchent les terres molles, les pâquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds, qu'elles se sont remplis de terre en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire en général que les Bécasses sont des Oiseaux sans caractère, et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La Bécasse bat des ailes avec bruit en partant : elle file assez droit dans une futaie ; mais, dans les taillis, elle est obligée de faire souvent le crochet. Elle plonge en volant derrière les buissons, pour se dérober à l'œil du chasseur. Son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni longtemps soutenu ; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur. Peu d'instants après sa chute, elle court avec vitesse ; mais bientôt elle s'arrête, élève sa tête, regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Pline compare avec raison la Bécasse à la Perdrix pour la célérité de sa course, car elle se dérobe de même ; et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà piétté et fui à une grande distance.

Il paraît que cet Oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte : c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvements, qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour ; et ce désir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil est si pressant et si profond, qu'on a vu des Bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs, tandis que, pendant le jour ou la nuit, elles ne faisaient que piétter sans s'élancer ni s'élever ; et apparemment les Bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure ; mais, lorqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture. Aussi les chasseurs nomment la pleine lune de novembre *la lune des Bécasses*, parce que c'est alors qu'on en prend un grand nombre. Les piéges se tendent ou la nuit ou le soir ; elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet ; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chute. La pantenne ou *pantière* est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le

(30) Le temps de sa chasse est bien désigné dans le poëte *Nemesianus* :

Cum nemus omne suo viridi spoliatur honore,
. . . præcox est facilis et amœna scolopax.

vol du soir. La chasse sur les mares se fait aussi le soir : le chasseur, cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les Bécasses, et qu'il approprie encore pour les attirer, les attend à la chute ; et peu de temps après le coucher du soleil, surtout par les vents de sud et de sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble, et s'abattent sur l'eau, où les chasseurs les tire presque à coup sûr. Cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux piéges dormants, tendus dans les sentiers, et qu'on appelle *rejets :* c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique, plantée en terre et courbée en ressort, assujettie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle ; on embarrasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet ; ou bien, si l'on tend sur les pâquis, on y pique des genêts ou des genièvres en files, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piége, afin de déterminer la Bécasse, qui suit les sentiers et n'aime pas à s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté, et l'oiseau, saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse. La Bécasse, ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir, et plus d'une encore sur la fin de la nuit : sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battements d'ailes de ces Oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres ; et sans se donner le temps de les manger, il les cache en différents endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnaît les lieux que hante la Bécasse à ses fientes, qui sont de larges fécules blanches et sans odeur. Pour l'attirer sur les pâquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons : elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de pieges pour un Oiseau qui n'en sait éviter aucun ? La Bécasse est d'un instinct obtus et d'un naturel stupide ; elle est *moult sotte bête*, dit Belon.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire au mois de mars, que presque toutes les Bécasses quittent nos plaines pour retourner sur leurs montagnes, rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces Oiseaux au printemps partir appariés ; ils volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit ; mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée, et en partent le soir pour continuer leur route. Tout l'été, ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent, comme dans celles de Savoie, de Suisse, du Dauphiné, du Jura, du Bugey et des Vosges : il en reste quelques-uns dans les cantons élevés de l'Angleterre et de la France, comme en Bourgogne, en Champagne, etc. Il n'est pas même sans exemple que quelques couples de Bécasses se soient arrêtées dans nos provinces de plaine, et y aient niché, retardées apparemment par quelques accidents, et surprises dans la saison de l'amour loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles. Edward a pensé qu'elles allaient toutes, comme tant d'autres Oiseaux, dans les contrées les plus reculées du Nord : apparemment il n'était pas informé de leur retraite aux montagnes, et de l'ordre de leurs routes, qui, tracées sur un plan différent de celui des autres Oiseaux, ne se portent et ne s'étendent que de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne.

La Bécasse fait son nid par terre, comme tous les Oiseaux qui ne se perchent pas. Ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches entremêlées de petits brins de bois : le tout rassemblé sans art, et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs oblongs un peu plus gros que ceux du pigeon commun ; ils sont d'un gris roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids avec les œufs dès le 15 avril. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent, quoique encore couverts de poil follet ; ils commencent même à voler avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes : ils fuient aussi voletant et courant quand ils sont découverts ; on a vu la mère et le père prendre sous leur gorge un des petits, le plus faible sans doute, et l'emporter ainsi à plus de mille pas. Le mâle ne quitte pas la femelle tant que les petits ont besoin de leurs secours ; il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours ; car il est muet, ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année. Quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle, et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre. Ces Oiseaux, d'un naturel solitaire et sauvage, sont donc aimants et tendres : ils deviennent même jaloux ; car on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec, en se disputant la femelle ; ils ne deviennent donc stupides et craintifs qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la Bécasse est universellement répandue.

BÉCASSEAU. *Voy.* Chevaliers.

BECASSINE, *Scolopax gallinago*, genre d'Oiseaux de la famille des Echassiers longirostres.

Ce serait une petite Bécasse, dit Belon, *si elle n'était de mœurs différentes.* En effet, la Bécassine a, comme la Bécasse, le bec très-long et la tête carrée ; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris blanc et le noir y dominent ; mais ces ressemblances, bornées à l'extérieur, n'ont pas pénétré l'intérieur ; le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les

habitudes naturelles sont opposées. La Bécassine ne fréquente pas les bois ; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières : elle s'élève si haut en volant, qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue ; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée,* qui lui a fait donner par quelques nomenclateurs le surnom de *chèvre volante* ; elle jette aussi, en prenant son essor, un petit cri court et sifflé. Elle n'habite les montagnes en aucune saison : elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France, les Bécassines paraissent en automne. On en voit quelquefois trois ou quatre ensemble ; mais le plus souvent on les rencontre seules. Elles partent de loin, d'un vol très-preste ; et, après trois crochets, elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'élevant à perte de vue. Le chasseur sait faire fléchir leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines. Au printemps, elles repassent en grand nombre, et il paraît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne, en Silésie, en Suisse. Mais en France il n'en reste que quelques-unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais. Willughby l'observe de même pour l'Angleterre. On trouve leur nid en juin ; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aune ou de saule, dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir ; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses. Les petits quittent le nid en sortant de la coque ; ils paraissent laids et informes. La mère ne les en aime pas moins ; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec, trop mou, soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La Bécassine pique continuellement la terre, sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange. On ne trouve dans son estomac qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit, car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les Pics par une pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

BEHEMOT ou Behema. — Disons d'abord les erreurs répétées jusqu'ici relativement à ce nom, que l'on tient généralement pour inexplicable et peut-être comme une simple allégorie ou bien cachant un sens mystique. La plupart des commentateurs juifs et chrétiens lisent et écrivent *Behemoth* au singulier, tandis qu'il est le pluriel du mot *Behema* : première erreur. La seconde, c'est de penser avec les rabbins qu'il signifie, non pas la Baleine, mammifère des mers du Nord, ainsi que l'avance un compilateur moderne, mais le Crocodile, appelé par les anciens Egyptiens *Champsa* et *Champsès*, par les Hébreux *Leviathan*, puisque cet Amphibie ne vit en société avec aucune espèce d'animaux, si l'on excepte le Pluvier tek-tak, comme l'observa fort bien Hérodote il y a près de 27 siècles. La troisième erreur est d'assurer, avec Bochart, Scheuchzer, et plusieurs naturalistes, que le nom de Behema fut celui de l'Hippopotame, ou du Rhinocéros, ou bien encore celui du Morse.

Le Behema joue un très-grand rôle dans l'Apocalypse, et en recourant au livre de Job, où l'auteur en parle dans un langage rempli d'hyperboles, il n'est guère possible, au premier coup d'œil, d'appliquer les expressions employées à un être réel : tous ceux qui jusqu'ici tentèrent l'entreprise ont échoué.

Gésénius estime que le mot Behema des Hébreux est une corruption de l'ancien mot égyptien *Pehemout*, qui selon lui signifie animal ami des eaux ; Bochart veut au contraire qu'il vienne de l'une des branches du Nil, ou le Niger, que le Carthaginois Hannon, selon le dire de Polype, assurait être appelé *Bamoth* ou *Bambot*. *Voy.* Hippopotame.

BELETTE, *Mustela vulgaris*, Lin., genre de Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, famille des Martes.

La Belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés et chauds qu'elle est rare dans les climats froids ; l'Hermine, au contraire, très-abondante dans le Nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées, et ne se trouve point vers le Midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes séparées. Ce qui a pu donner lieu de les confondre et de les prendre pour le même animal, c'est que parmi les Belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui, comme l'Hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat. Mais, si ce caractère leur est commun, elles en ont d'autres qui sont très-différents : l'Hermine rousse en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noir : la Belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune ; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, et a la queue beaucoup plus courte que l'Hermine ; elle ne demeure pas comme elle dans les déserts et dans les bois, elle ne s'écarte guère des habitations.

Il n'y a nulle apparence que ces animaux, qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel, et par la taille, se mêlent ensemble. Il est vrai que parmi les Belettes il y en a de plus grandes et de plus petites ; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce sur la longueur entière du corps, au lieu que l'Hermine est de deux pouces plus longue que la Belette la plus grande. Ni l'une ni l'autre ne s'apprivoisent ; elles demeurent toujours très-sauvages dans les cages de fer où l'on est obligé de les garder ; ni l'une ni l'autre ne veulent manger du miel ; elles n'entrent pas dans les ruches,

comme le Putois et la Fouine. Ainsi l'Hermine n'est pas la Belette sauvage, l'*Ictis* d'Aristote, puisqu'il dit qu'elle devient fort privée, et qu'elle est fort avide de miel : la Belette et l'Hermine, loin de s'apprivoiser, sont si sauvages, qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde ; elles sont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à se cacher; et, si l'on veut les conserver, il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer : elles y traînent tout ce qu'on leur donne, ne mangent guère que la nuit, et laissent pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher. Elles passent les trois quarts du jour à dormir; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Lorsqu'une Belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les Coqs ou les vieilles Poules; elle choisit les poulettes, les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, et ensuite les emporte tous les uns après les autres; elle casse aussi les œufs, et les suce avec une incroyable avidité. En hiver, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille. Pendant tout ce temps elle fait la guerre, avec plus de succès que le Chat, aux Rats et aux Souris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper, qu'elle entre après eux dans leurs trous. Elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, etc. En été, elle va à quelque distance des maisons, surtout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruisseaux, des rivières; se cache dans les buissons pour attraper des Oiseaux, et souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes. Elle met bas au printemps; les portées sont quelquefois de trois, et ordinairement de quatre ou de cinq. Les petits naissent les yeux fermés, aussi bien que ceux du Putois, de la Marte, de la Fouine, etc.; mais en peu de temps ils prennent assez d'accroissement et de force pour suivre leur mère à la chasse. — Elle attaque les Couleuvres, les Rats d'eau, les Taupes, les Mulots, etc., parcourt les prairies, dévore les Cailles et leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux et précipités; et, lorsqu'elle veut monter sur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à plusieurs pieds de hauteur; elle bondit de même lorsqu'elle veut attraper un Oiseau.

Ces animaux ont, aussi bien que le Putois et le Furet, l'odeur si forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée; ils sentent plus mauvais en été qu'en hiver, et, lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en silence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe; ils ont un cri aigre et enroué qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un paysan prit un jour trois Belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un Loup qu'on avait suspendu à un arbre par les pieds de derrière ; le Loup était presque entièrement pourri, et la mère Belette avait apporté des herbes, des pailles et des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.

La Belette appelée *Moustelle* dans le Vivarais est naturellement sauvage et carnassière ; la chair toute crue est l'aliment qu'elle préfère : elle exhale une odeur forte, surtout lorsqu'elle est irritée.

Les Belettes qu'on prend très-jeunes perdent leur caractère sauvage et revêche; ce caractère se change même en soumission et fidélité envers le maître qui pourvoit à leur subsistance.

« Une Belette que j'ai conservée dix mois et qu'on avait prise fort jeune perdit une partie de son agilité naturelle lorsqu'elle fut réduite en captivité et que je l'eus attachée à la chaîne. Elle mordait furieusement lorsqu'elle avait faim : on lui coupa les quatre dents canines, très-aiguës, qui déchiraient les mains jusqu'à l'os. Dépourvue de ses armes naturelles, et n'ayant plus que des dents molaires ou incisives, peu propres à déchirer, elle devint moins féroce et comme elle avait sans cesse besoin de mes services pour manger et dormir, elle commença à prendre de l'affection pour moi, car manger et dormir sont les deux fréquents besoins de cet animal.

« J'avais un petit fouet de fil qui pendait près de son lit ; c'était l'instrument de punition lorsqu'elle essayait de mordre ou qu'elle se mettait en colère. Le fouet dompta tellement son caractère colérique, qu'elle tremblait, se couchait ventre à terre, et baissait la tête lorsqu'elle voyait prendre cet instrument.. Je n'ai jamais vu la soumission extérieure mieux dépeinte dans aucun animal : ce qui prouve bien que les châtiments raisonnables employés à propos, accompagnés de soins, de caresses et de bienfaits, peuvent assujettir et attacher à l'homme les animaux sauvages que nous croyons peu susceptibles d'éducation et de reconnaissance.

« Les Belettes ont l'odorat exquis; elles sentent de douze pas un petit morceau de viande gros comme un noyau de cerise et plié dans du papier.

« La Belette est très-vorace ; elle mange de la viande jusqu'à ce qu'elle en soit remplie. J'ai été singulièrement surpris de voir un jour ma Belette, qui avait faim, rompre sa chaîne de fil d'archal, sauter sur moi, entrer dans ma poche, déchirer le petit paquet, et dévorer en un instant la viande que j'y avais cachée.

« Ce petit animal, qui m'était si soumis, avait conservé d'ailleurs son caractère pétulant, cruel et colérique, pour tout autre que moi ; il mordait sans discrétion tous ceux qui voulaient badiner avec lui. Les Chats, ennemis de sa race, furent toujours l'objet de sa haine : il mordait au nez les gros mâ-

dant les chaleurs, il s'épluchait beaucoup : je lui fis présenter de l'eau dans une assiette, je l'agaçai pour l'y faire entrer; jamais je n'y pus réussir. Je fis mouiller un linge et le mis près de lui ; il se roula dedans avec une joie extrême. Une singularité de ce charmant animal est sa curiosité : je ne puis ouvrir une armoire, une boîte, regarder un papier, qu'il ne vienne regarder avec moi. Si, pour me contrarier, il s'écarte ou entre dans quelques endroits où je crains de le voir, je prends un papier ou un livre que je regarde avec attention ; aussitôt il accourt sur ma main, et parcourt ce que je tiens avec un air de satisfaire sa curiosité. J'observerai encore qu'il joue avec un jeune chat et un jeune chien, l'un et l'autre déjà gros ; se met autour de leur cou, de leurs pattes, sur leur dos, sans qu'ils se fassent de mal, etc. »

BERGERONNETTE, *Motacilla*, genre d'Oiseaux de la famille des Passereaux, tribu des Becs-Fins.

L'espèce d'affection que les Bergeronnettes marquent pour les troupeaux ; leur habitude à les suivre dans la prairie; leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des Vaches et des Moutons; leur air de familiarité avec le berger, qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même de l'approche du Loup ou de l'Oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale. Compagne d'hommes innocents et paisibles, la Bergeronnette semble avoir pour notre espèce ce penchant qui rapprocherait de nous la plupart des animaux, s'ils n'étaient repoussés par notre barbarie et écartés par la crainte de devenir nos victimes. Dans la Bergeronnette l'affection est plus forte que la peur : il n'est point d'Oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé, qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plus tôt à portée des armes du chasseur, qu'elle n'a pas l'air de redouter, puis qu'elle ne sait pas même fuir.

Les Mouches sont sa pâture pendant la belle saison; mais, quand les frimas ont abattu les Insectes volants et renfermé les troupeaux dans l'étable, elle se retire sur les ruisseaux, et y passe presque toute la mauvaise saison ; du moins la plupart de ces Oiseaux ne nous quittent pas pendant l'hiver. La Bergeronnette jaune est la plus constamment sédentaire ; la grise est moins commune dans cette mauvaise saison.

Toutes les Bergeronnettes sont plus petites que la Lavandière, et ont la queue à proportion encore plus longue. Belon, qui n'a connu distinctement que la Bergeronnette jaune, semble désigner notre Bergeronnette grise sous le nom d'*autre sorte de Lavandière*.

Elle fait son nid vers la fin d'avril, communément sur un osier près de terre, à l'abri de la pluie; elle pond et couve ordinairement deux fois par an. La dernière ponte est tardive, car l'on trouve des nichées jusqu'en septembre ; ce qui ne pourrait avoir lieu dans une famille d'Oiseaux qui seraient obligés de partir et d'emmener leurs petits avant l'hiver.

Quand les Lavandières s'envolent en automne, les Bergeronnettes se rapprochent de nos habitations, dit Gesner, et viennent durant l'hiver jusqu'au milieu des villages. C'est surtout à la jaune que l'on doit appliquer ce passage et attribuer cette habitude. Elle cherche alors sa vie sur les bords des sources chaudes, et se met à l'abri sous les rives des ruisseaux; elle s'y trouve assez bien pour faire entendre son ramage dans cette triste saison, à moins que le froid ne soit excessif : c'est un petit chant doux, et comme à demi-voix, semblable au chant d'automne de la Lavandière, et ces sons si doux sont bien différents du cri aigu que cette Bergeronnette jette en passant pour s'élever en l'air. Au printemps elle va nicher dans les prairies, ou quelquefois dans des taillis sous une racine, près d'une source ou d'un ruisseau ; le nid est posé sur la terre et construit d'herbes sèches ou de mousse en dehors, bien fourni de plumes, de crin ou de laine en dedans, et mieux tissu que celui de la Lavandière : on y trouve six, sept ou huit œufs blanc sale, tacheté de jaunâtre. Quand les petits sont élevés, après la récolte des herbes dans les prés, le père et la mère les conduisent avec eux à la suite des troupeaux.

Les Mouches et les Moucherons sont alors leur pâture ; car, tant qu'ils fréquentent le bord des eaux en hiver, ils vivent de vermisseaux, et ne laissent pas aussi d'avaler de petites graines.

BIÈVRE. *Voy.* CASTOR.

BIHOREAU. *Voy.* HÉRON.

BISET, *Columba livia*, vulgairement *Pigeon de roche*, espèce d'Oiseaux du genre Colombe, famille des Pigeons.

Cette espèce n'a que treize pouces de longueur totale, et vingt-six d'envergure ; sa couleur est gris d'ardoise, avec le tour du couvert changeant ; une double bande noire sur l'aile, croupion blanc.

On doit considérer le Biset sauvage comme la source de tous nos Pigeons de colombier, des diverses races de volière qui par leur forme et leurs organes lui ressemblent plus ou moins ; le Pigeon domestique des naturalistes, la prétendue espèce de Pigeon romain, ainsi que ses variétés, et le Pigeon de roche ou Rocherai, en proviennent également. En effet, tous ces Oiseaux produisent ensemble et donnent naissance à des individus capables de se reproduire à leur tour, et qui forment par l'entremise de l'homme ces innombrables races que l'on connaît parmi les Pigeons domestiques.

Le Biset, assez rare en Europe, est un Oiseau voyageur qui tous les hivers nous abandonne pour aller chercher des contrées plus favorisées de la Nature; on l'observe

aussi en Afrique et en Asie; c'est surtout dans cette dernière partie qu'il est plus commun. Il niche dans les trous des rochers, et préfère ces demeures à celles qu'il pourrait construire sur les arbres comme le font les Ramiers et les Colombins. Les Pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers qui rentrent dans leur état primitif ont la même habitude ; ils donnent toujours la préférence aux vieilles tours et aux masures, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils construisent dans les trous d'arbres, mais jamais sur les branches, comme ces espèces dont nous parlions à l'instant.

Le nombre des races domestiques est trop considérable pour qu'il nous soit possible de les décrire ici : un volume de texte et un autre de planches suffiraient à peine ; aussi n'indiquerons-nous que les principales, celles autour desquelles les autres viennent plus ou moins se grouper, et d'abord :

Les Pigeons domestiques ordinaires, qui sont les premiers descendants du Biset, ceux de tous qui s'en rapprochent davantage. Ils diffèrent beaucoup entre eux pour les nuances ; les uns sont blancs, d'autres noirâtres, d'autres roux ; le plus grand nombre présente un mélange infiniment varié de ces diverses couleurs. Les Pigeons de cette nombreuse famille ont généralement la partie inférieure du dos blanche, le bec brun ; la membrane est rougeâtre à sa base et comme saupoudrée de blanc ; leurs pieds sont rouges.

Viennent ensuite les Pigeons romains, regardés à tort par quelques auteurs comme devant former une espèce distincte.

Les Grosses gorges. — Tous les Pigeons en général ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en aspirant l'air ; on peut de même le faire enfler en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette race de Pigeons grosse-gorge ont cette même faculté d'enfler leur jabot si supérieurement, qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes ; ce jabot, presque aussi gros que tout le reste de leur corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, et les empêche de voir devant eux : aussi pendant qu'ils se rengorgent, l'Oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent. On les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des Pigeons mondains ; c'est la plus commune, et en même temps la plus estimée, à cause de sa grande fécondité.

Le Mondain est à peu près d'une moitié plus fort que le Biset ; la femelle ressemble assez au mâle. Ils produisent presque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière ; et il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers, ou plutôt des trous un peu profonds, formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent ; car chacun de ces Pigeons défend non-seulement son panier, et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté.

Par exemple, il ne faut que huit paires de ces Pigeons mondains dans un espace carré de huit pieds de côté ; et les personnes qui en ont élevé assurent qu'avec six paires on pourrait avoir tout autant de produit : plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combats, de tapage, et d'œufs cassés. Il y a dans cette race assez souvent des mâles stériles, et aussi des femelles infécondes et qui ne pondent pas.

Ils sont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge ; mais ils ne sont en pleine ponte qu'à la troisième année : cette pleine ponte dure jusqu'à six ou sept ans, après quoi le nombre des pontes diminue, quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans. La ponte des deux œufs se fait quelquefois en vingt-quatre heures, et dans l'hiver en deux jours ; en sorte qu'il y a un intervalle de temps différent, suivant la saison, entre la ponte de chaque œuf. La femelle tient chaud son premier œuf, sans néanmoins le couver assiduement ; elle ne commence à couver constamment qu'après la ponte du second œuf. L'incubation dure ordinairement dix-huit jours, quelquefois dix-sept, surtout en été, et jusqu'à dix-neuf ou vingt jours en hiver. L'attachement de la femelle à ses œufs est si grand, si constant, qu'on en a vu souffrir les incommodités les plus grandes et les douleurs les plus cruelles plutôt que de les quitter : une femelle entre autres, dont les pattes gelèrent et tombèrent, et qui, malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos ; ses pattes avaient gelé, parce que son panier était tout près de la fenêtre de sa volière.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin ; et au moment où, pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la trémie, le mâle, qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs ; et cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois et se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

Mentionnons encore le Pigeon-Paon, parce qu'il peut redresser sa queue et l'étaler comme le Paon ; — le Pigeon-Cravate, l'un des plus petits ; — le Pigeon-Hirondelle, gros comme une Tourterelle ; — le Pigeon-Tambour ou Glouglou ; — le Pigeon-Culbutant, dont les mouvements sont très-précipités et fort irréguliers.

BISON, *Bos Bison*, ou *Bœuf sauvage d'Amérique*, genre de Mammifères ruminants.

Le Bison habite dans toutes les parties tempérées de l'Amérique septentrionale, et notamment le Missouri et les montagnes Rocheuses. L'été il vit dans les forêts, mais il en sort au printemps pour parcourir toutes ces vastes contrées du midi au nord, et en automne, pour les parcourir du nord au midi. Dans ces sortes d'émigrations, assez irrégulières, du reste, ces animaux marchent

en troupes nombreuses, souvent de vingt mille et plus, si l'on s'en rapporte à quelques voyageurs, et ils sont tellement serrés les uns contre les autres, que, ceux de derrière poussant ceux de devant, ils brisent et dévastent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Lorsque le front d'une de ces formidables colonnes rencontre un obstacle invincible, il s'arrête; mais ceux de derrière continuant de marcher en avant, il en résulte une foule, une cohue tellement épaisse, que beaucoup des plus faibles périssent écrasés et foulés aux pieds par les autres. En été, ils se séparent par couples ou par petites troupes conduites par deux ou trois vieux mâles, et ils se retirent dans le fond des forêts marécageuses. Comme leur cuir et leur chair sont fort estimés, les Indiens se réunissent pour leur tendre des piéges et leur faire la chasse. Il n'est pas rare qu'ils réussissent à les faire entrer dans des enceintes de pieux d'une immense étendue, et alors ils en tuent douze à quinze cents dans une seule chasse, du moins si l'on s'en rapporte au capitaine Franklin, qui dit l'avoir vu.

Le Bison est farouche, mais non féroce. Il fuit devant l'homme et ne l'attaque jamais, à moins cependant qu'il n'en ait été grièvement blessé. Dans ce cas, il se retourne, se précipite sur le chasseur, et malheur à ce dernier s'il n'est monté sur un excellent cheval ; non-seulement le Bison l'attaque avec ses cornes, mais encore avec ses pieds de devant, qui sont pour lui une arme favorite et terrible. La Ménagerie en a possédé plusieurs individus, entre autres une femelle qui y a mis bas. D'après Raffinesque, le Bison ne serait pas indomptable comme on l'a dit, et il serait domestique dans les fermes du Kentucky et de l'Ohio. Il se plaît et s'accouple avec les Vaches ordinaires, et produit des métis qui ont la couleur, la tête et la demi-toison du Bison, son dos incliné, mais pas de bosse sur le garrot. Ces métis s'accouplent indifféremment entre eux ou avec leurs pères et mères, et produisent de nouvelles races fécondes, ce qui prouve, selon l'opinion de Buffon, que le Bœuf et le Bison formaient originairement une espèce unique.

BLAIREAU, *Meles*, genre de Mammifères de la famille des Carnassiers plantigrades. L'espèce type de ce genre est le Blaireau ordinaire, *Taxus meles*.

« Le Blaireau, dit Buffon, est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine; il semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps allongé, les jambes courtes, les ongles, surtout ceux des pieds de devant, très-longs et très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, et jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le Renard, qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ses ordures; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, et en fait son terrier. Le Blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite : il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les Chiens l'atteignent promptement lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou; cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout à fait, et qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le Blaireau a les poils très-épais, les jambes, les mâchoires et les dents très-fortes, aussi bien que les ongles; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance et de toutes ses armes, en se couchant sur le dos, et il fait aux Chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure, il combat longtemps, se défend courageusement et jusqu'à la dernière extrémité. »

Le Blaireau est carnassier, mais cependant, et quoi qu'en aient dit les naturalistes, il ne vit guère de proie que lorsqu'il ne trouve pas de graines, de baies et autres fruits. Dans ce cas, il déterre les nids de Guêpes et d'Abeilles-Bourdons pour en manger le miel et les couvains; il fait la chasse aux Souris, aux Mulots, aux Serpents et aux autres Reptiles; il mange aussi des Sauterelles, des Hannetons et toutes sortes d'Insectes; mais ce qu'il préfère à tout, ce sont les raisins et les épis de maïs avant leur parfaite maturité. S'il rencontre un nid de Perdrix ou d'autres Oiseaux, il ne manque pas d'en briser les œufs, et l'on dit même que parfois il creuse et perce les rabouillères de Lapins pour dévorer les Lapereaux. Lorsqu'il est pris jeune et apprivoisé, il devient très-familier, joue avec les Chiens, et, comme eux, suit son maître et répond à sa voix. Il est extrêmement facile à nourrir, et mange tout ce qu'on lui offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poisson, des fruits, des noix, des graines et même des racines. Dans la maison, il a une vie tranquille, il n'est pas malfaisant ni incommode, car il n'est ni voleur ni gourmand.

Sans être très-commun nulle part, le Blaireau se trouve dans toute l'Europe et dans toute l'Asie tempérée. C'est un animal très-rusé et très-défiant, qui ne donne que bien rarement dans les piéges qu'on lui tend. Un vieux Blaireau qui s'aperçoit du lacet tendu à l'entrée de son terrier reste quelquefois cinq ou six jours ou davantage sans sortir, s'il ne peut se creuser une autre issue à

cause des rochers ; mais enfin, lorsqu'il est pressé par la faim, il faut bien qu'il déloge. Après avoir sondé longtemps le terrain, après avoir cent fois hésité, il finit par rouler son corps en boule aussi ronde que possible, s'élance, fait trois ou quatre culbutes en roulant, et passe ainsi à travers le lacet sans en être accroché, à cause de la forme sphérique qu'il a prise. Ce fait, tout extraordinaire qu'il est, n'en est pas moins certain pour les chasseurs allemands.

On prend aisément le Blaireau dans son trou en le fumant, comme on fait pour les Renards, ou en ouvrant des tranchées et en le déterrant. Mais pour opérer de cette dernière manière, il faut avoir un Chien basset parfaitement dressé à reconnaître le terrier, à y pénétrer et à y contenir le Blaireau pendant que les chasseurs travaillent avec la pelle et la pioche. Si le Chien est imprudent et si, ne connaissant pas bien son métier, il joint le Blaireau, celui-ci se défend avec une telle fureur, que l'assaillant, souvent estropié, est obligé de battre en retraite. Il arrive encore quelquefois que le malicieux animal, dès qu'il entend le Chien, fait ébouler la terre de manière à couper la communication qui conduit jusqu'à lui. Un fait singulier, c'est qu'en France, et en France seulement, presque tous les Blaireaux ont la gale, sans que cette maladie paraisse les incommoder ; les Chiens qui entrent dans leurs terriers manquent rarement de la prendre, si on n'a la précaution de les laver avec une forte dissolution de savon aussitôt qu'on est de retour de la chasse. Quelquefois, lorsque le Blaireau entend creuser au-dessus de lui, il prend une détermination désespérée, et sort de son trou malgré le Chien. Alors commence un combat furieux dans lequel ce dernier reçoit toujours quelques blessures graves. Le Blaireau a les mâchoires tellement fortes, qu'il n'est pas rare de lui voir enlever d'un seul coup de dents un lambeau de peau et de chair, laissant une plaie de trois ou quatre pouces de diamètre.

Les Allemands ont une manière amusante de chasser ces animaux. En automne, trois ou quatre chasseurs partent ensemble, à nuit close, armés de bâtons et munis de lanternes ; l'un d'eux porte une fourche ; ils conduisent à la laisse deux Bassets et un Chien courant bon quêteur. Ils se rendent dans les lieux qu'ils savent habités par les Blaireaux, et à proximité de leurs terriers ; là ils lâchent leur Chien courant, qui se met en quête et a bientôt rencontré un de ces animaux. On découple les Bassets, on rappelle le Courant, et l'on se met à la poursuite de l'animal, qui ne tarde pas à être atteint par les Chiens, et qui se défend vigoureusement des dents et des griffes. Le chasseur qui porte la fourche la lui passe au cou, le couche à terre, et les autres chasseurs l'assomment à coups de bâton. Si on veut le prendre vivant, on lui enfonce au-dessous de la mâchoire inférieure un crochet de fer emmanché d'un bâton, on le soulève et on le jette dans un sac que l'on noue en dessus, après avoir bâillonné l'animal. Sa peau sert à couvrir des colliers de Chevaux, des malles, etc., et nos pères accordaient à sa graisse des propriétés médicales qu'elle n'a pas.

Le mâle et la femelle du Blaireau vivent solitairement, chacun de son côté ; celle-ci met bas en été et fait trois ou quatre petits, dont elle a le plus grand soin. Elle leur prépare un lit avec de l'herbe douce qu'elle a l'industrie de réunir en une sorte de fagot qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'à son terrier. Lorsque ses petits sont un peu forts, elle va chasser dans les environs de son habitation, et leur apporte le produit de ses recherches pour les habituer peu à peu à une nourriture solide ; mais alors elle les fait sortir sur le bord du terrier, afin de n'en pas salir l'intérieur par les débris des repas, car ces animaux tiennent leur logis avec la plus grande propreté.

Le Carcajou (*Meles labradorica*, Sabine ; *Ursus labradorieus*, Gmel. ; le *Glouton du Labrador*, Sonn.), n'est probablement qu'une variété du précédent ; il a deux pieds deux pouces (0,704) de longueur non compris la queue ; il est brun en dessus, avec une ligne longitudinale blanchâtre, bifurquée sur la tête, et simple tout le long du dos ; les côtés du museau sont d'un brun foncé, et ses pieds de devant sont noirs. Il habite le pays des Esquimaux, le Labrador.

BLANCHARD, Oiseau de proie diurne du genre des Spizaètes ou Aigles Autours. — Cet Oiseau de l'Afrique méridionale a été ainsi décrit par Levaillant :

« Si l'intrépidité et le courage sont les caractères moraux qui distinguent les Aigles des autres Oiseaux de proie, sans contredit celui dont il est question ici est autant un Aigle que celui dont nous avons parlé sous le nom de Griffard, car il est le tyran de tous les grands Oiseaux qui habitent ses Etats ; c'est un vrai despote, qui, abusant de ses moyens, fait la guerre à tout ce qui l'environne, et immole tout ce qui l'approche. Destiné à faire la chasse au peuple ailé, la nature l'a doué d'une grande aisance dans son vol ; une très-longue queue lui sert admirablement pour se diriger avec agilité, et parer aux revirements fréquents et prompts qu'emploient les Oiseaux qui cherchent à éviter ses cruelles serres, écarts brusques, qui presque toujours les font échapper à tout autre Oiseau de rapine, mais qui deviennent inutiles avec celui dont nous parlons.

« C'est à la poursuite des Ramiers que l'on peut admirer l'adresse du Blanchard ; il semble même de préférence chasser ces Oiseaux dont le vol est le plus rapide et le plus varié ; et c'est surtout de l'espèce que j'ai décrite sous le nom de Racurou, qu'il fait sa proie ordinaire. J'ai vu des Faucons, des Autours, des Eperviers, des Hobereaux, etc., poursuivre nos Ramiers en Europe, mais je les ai peu vus réussir dans cette chasse, même en se jetant dans des volées entières de ces Oiseaux. Leurs moyens étaient à la vérité différents de ceux qu'emploie le Blanchard avec tant de succès. Les Oiseaux de haut vol

poursuivent à tire d'ailes leur proie, et cherchent à l'aborder, soit par-dessus, soit de côté, afin de s'en saisir. Celui-ci, au contraire, mesure son vol, se domine et ne donne rien au hasard. Le Racurou, comme on peut le voir dans sa description, s'élève au-dessus des grands arbres, et semble s'amuser d'une singulière manière de voler qui n'appartient qu'à lui. C'est alors que le Blanchard part de l'endroit où il était en embuscade; et, s'il peut arriver au Racurou avant que celui-ci ait eu le temps de se précipiter dans les bois pour se cacher dans les broussailles, c'en est fait de lui : tous ses détours, tous ses mouvements brusques et réitérés lui deviennent inutiles; son ennemi pare à tout, et semble chercher plutôt à le lasser qu'à le poursuivre. Toujours au-dessous de lui, son unique soin est de l'empêcher de gagner les arbres, et plus tôt le Racurou s'y précipite, plus tôt il est pris, parce que le Blanchard, parcourant pendant le même temps la ligne la plus courte, se trouve toujours au passage, et saisit sa proie au moment où souvent elle croit lui échapper. Ce n'est que lorsque le Racurou est forcé de gagner la plaine, que le Blanchard vole droit sur lui et le prend en un instant, parce qu'alors il est déjà très-fatigué; mais il est fort rare qu'il ose quitter le bois, vu que son unique ressource est d'arriver dans le plus épais des arbres, où les mouvements du Blanchard se trouvent gênés, et où il peut espérer d'échapper à la mort.

« Le Blanchard plume sa proie avant de la déchirer, et c'est toujours perché sur les branches basses d'un gros arbre qu'il la dévore, ou sur le tronc d'un arbre renversé, ou sur un rocher, enfin sur un endroit élevé, mais jamais à terre.

« Le Blanchard ne fréquente que les forêts; il se tient de préférence dans les endroits où se trouvent les plus grands arbres, et où il y en a le moins, parce que, découvrant mieux tout ce qui lui paraît propre à faire sa nourriture, c'est de là que, tapi derrière une grosse branche, il guette les Ramiers et des Perdrix des bois, qu'il saisit en se précipitant avec bruit de dessus l'arbre sur la troupe. Il se nourrit aussi d'une très-petite espèce de Gazelle, qui ne se trouve pas dans les forêts; j'en ai parlé dans mes voyages sous son nom hottentot de *Nometjes*.

« J'ai eu longtemps le plaisir d'observer un couple de Blanchards, mâle et femelle, qui était établi près de mon camp, dans les bois du charmant et délicieux pays d'Anténiquoi. Je les ai examinés pendant plus de trois semaines avant de les tuer. Assis au pied d'un arbre, je passais des matinées entières à observer tous leurs mouvements et toutes leurs ruses. Comme dans ce temps ils étaient occupés à couver, et que jamais le nid n'était vacant, je me voyais sûr de les retrouver chaque jour dans les mêmes lieux. Quand l'un d'eux s'était saisi d'une proie quelconque, tous les Corbeaux des environs accouraient en troupes innombrables, criant autour de lui, et cherchant à avoir leur part du butin; mais l'Aigle paraissait mépriser ces Oiseaux pillards, qui, n'osant s'approcher de trop près, se contentaient de se jeter sur les débris qui tombaient de l'arbre où le Blanchard dévorait paisiblement sa proie. Quand il se présentait dans l'arrondissement un Oiseau de rapine quelconque, le Blanchard mâle le poursuivait à toute outrance, jusqu'à ce qu'il fût hors de son domaine. Les plus petits Oiseaux pouvaient tous approcher jusque sur le nid même de cet Aigle, qui ne leur faisait aucun mal; ils étaient même là en sûreté contre les Oiseaux de proie d'un ordre inférieur. »

BLANC-NEZ. *Voy.* Ascagne.

BŒUF, *Bos*, Lin., genre de Mammifères ruminants.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance. Tout ce qui vit dans la Nature vit sur ce qui végète, les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végété. Pour vivre il faut détruire, et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair sont les plus grands destructeurs; ils sont en même temps et les ennemis de la Nature et les rivaux de l'homme : ce n'est que par une attention toujours nouvelle, et par des soins prémédités et suivis, qu'il peut conserver ses troupeaux, ses volailles, etc.; en les mettant à l'abri de la serre de l'Oiseau de proie, et de la dent carnassière du Loup, du Renard, de la Fouine, de la Belette, etc., ce n'est que par une guerre continuelle qu'il peut défendre son grain, ses fruits, toute sa subsistance, et même ses vêtements, contre la voracité des Rats, des Chenilles, des Scarabées, des Mites, etc.; au lieu que le Bœuf, le Mouton, et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins. Le Bœuf surtout est à cet égard l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage; au lieu que le Cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas les seuls avantages que le bétail procure à l'homme : sans le Bœuf, les pauvres et les riches auraient beaucoup de peine à vivre; la terre demeurerait inculte, les champs, et même les jardins seraient stériles. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres

et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, et même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations, des monnaies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le Bœuf ne convient pas autant que le Cheval, l'Ane, le Chameau, etc., pour porter des fardeaux ; la forme de son dos et de ses reins le démontre ; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug : c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement ; et il est singulier que cet usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes. La seule raison qu'on ait pu en donner, c'est que, quand il est attelé par les cornes, on le conduit plus aisément. Il a la tête très-forte, et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue ; la masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts. Le Cheval, quoique peut-être aussi fort que le Bœuf, est moins propre à cet ouvrage : il est trop élevé sur ses jambes ; ses mouvements sont trop grands, trop brusques ; et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute trop aisément. On lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvements, toute la grâce de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vitesse, et plus de poids que de ressort.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, et où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle. Le produit de la Vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant : la chair du Veau est une nourriture aussi abondante que saine et délicate ; le lait est l'aliment des enfants, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur Vache ! Ces mêmes hommes qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain ; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux ; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre, comme les chevaux, d'orge et d'avoine, ou de légumes grossiers et de lait aigre.

On peut aussi faire servir la Vache à la charrue ; et, quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le Bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent. Mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un Bœuf de sa taille et de sa force, ou avec une autre Vache, afin de conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances. Moins elles sont inégales, plus le labour de la terre en est régulier. Au reste, on emploie souvent six et jusqu'à huit Bœufs dans les terrains fermes, et surtout dans les friches, qui se lèvent par grosses mottes et par quartiers, au lieu que deux Vaches suffisent pour labourer les terrains meubles et sablonneux. On peut aussi, dans ces terfains légers, pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terrains forts. Les anciens avaient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le Bœuf devait tracer par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvements ; après quoi, disaient-ils, il faut cesser de l'exciter, et le laisser reprendre haleine pendant quelques moments avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre.

Le Taureau sert principalement à la propagation de l'espèce ; et, quoiqu'on puisse aussi le soumettre au travail, on est moins sûr de son obéissance, et il faut être en garde contre l'usage qu'il peut faire de sa force. La nature a fait cet animal indocile et fier ; dans le temps du rut il devient indomptable, et souvent furieux : mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvements impétueux, et l'on ne retranche rien à sa force ; il n'en est que plus gros, plus massif, plus pesant, et plus propre à l'ouvrage auquel on le destine ; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile, et moins incommode aux autres. Un troupeau de Taureaux ne serait qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourrait ni dompter ni conduire.

Les Vaches sont sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas et qu'on les met à la charrue, au charroi, etc. Il faut même les soigner davantage et les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres temps, afin de les empêcher de sauter des haies, des fossés, etc. Il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras et dans un terrain qui, sans être trop humide et marécageux, soit cependant très-abondant en herbe. Six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, et pendant l'hiver du son le matin, ou de la luzerne, du sainfoin, etc. On cessera aussi de les traire dans ce même temps ; le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la

nourriture de leur fœtus : aussi y a-t-il des Vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas. Celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours sont les meilleures mères et les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers temps est généralement mauvais et peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la Vache que pour celui de la Jument; et même il paraît qu'il en faut davantage, car la Vache qui met bas paraît être plus épuisée, plus fatiguée que la Jument. On ne peut se dispenser de la mettre dans une étable séparée, où il faut qu'elle soit chaudement et commodément sur de la bonne litière, et de la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves, de blé ou d'avoine, etc., délayée avec de l'eau salée, et abondamment de la luzerne, du sainfoin, ou de bonne herbe bien mûre ; ce temps suffit ordinairement pour la rétablir, après quoi on la remet par degrés à la vie commune et au pâturage; seulement il faut encore avoir l'attention de lui laisser tout son lait pendant les deux premiers mois, le Veau profitera davantage, et d'ailleurs le lait de ces premiers temps n'est pas de bonne qualité.

On laisse le jeune Veau auprès de sa mère pendant les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit chaudement et qu'il puisse téter aussi souvent qu'il en a besoin; mais il croît et se fortifie assez dans ces cinq ou six jours pour qu'on soit dès lors obligé de l'en séparer si l'on veut la ménager; car il l'épuiserait s'il était toujours auprès d'elle. Il suffira de le laisser téter deux ou trois fois par jour; et, si l'on veut lui faire une bonne chair et l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours des œufs crus, du lait bouilli, de la mie de pain : au bout de quatre ou cinq semaines ce Veau sera excellent à manger. On pourra donc ne laisser téter que trente ou quarante jours le Veau qu'on voudra livrer au boucher; mais il faudra livrer au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir; plus on les laissera téter, plus ils deviendront gros et forts. On préférera pour les élever ceux qui seront nés au mois d'avril, mai et juin : les Veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant; ils languissent par le froid et périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on sèvrera donc les Veaux qu'on veut nourrir; et avant de leur ôter le lait absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture; après quoi on les séparera tout à fait de leur mère, et on ne les en laissera point approcher ni à l'étable, ni au pâturage, où cependant on les mènera tous les jours et où on les laissera du matin au soir pendant l'été; mais, dès que le froid commencera à se faire sentir en automne, il ne faudra les laisser sortir que tard dans la matinée et les ramener de bonne heure le soir; et pendant l'hiver, comme le grand froid leur est extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée et bien garnie de litière; on leur donnera, avec l'herbe ordinaire, du sainfoin, de la luzerne, etc., et on ne les laissera sortir que par le temps doux. Il leur faut beaucoup de soin pour passer le premier hiver : c'est le temps le plus dangereux de leur vie; car ils se fortifieront assez pendant l'été suivant pour ne plus craindre le froid du second.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle est plus forte et plus grave que celle de la femelle, et je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle. Quoique les anciens aient écrit que la Vache, le Bœuf, et même le Veau, avaient la voix plus grave que le Taureau, il est très-certain que le Taureau a la voix beaucoup plus forte, puisqu'il se fait entendre de bien plus loin que la Vache, le Bœuf ou le Veau. Ce qui a fait croire qu'il avait la voix moins grave, c'est que son mugissement n'est pas un son simple, mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille; et en y faisant attention l'on entend en même temps un son grave, et et plus grave que celui de la voix de la Vache, du Bœuf et du Veau, dont les mugissements sont aussi bien plus courts. Le Taureau ne mugit que d'amour; la Vache mugit plus souvent de peur et d'horreur que d'amour, et le Veau mugit de douleur, de besoin de nourriture, et de désir de sa mère.

Les animaux les plus pesants et les plus paresseux ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus longtemps. Le Bœuf dort, mais d'un sommeil court et léger; il se réveille au moindre bruit. Il se couche ordinairement sur le côté gauche, et le rein ou rognon de ce côté gauche est toujours plus gros et plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

Un bon Bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre : il doit avoir la tête courte et ramassée; les oreilles grandes, bien velues et bien unies; les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur; le front large, les yeux gros et noirs, le mufle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches et égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules grosses et pesantes, la poitrine large; le *fanon*, c'est-à-dire, la peau du devant pendante jusque sur les genoux; les reins fort larges, le ventre spacieux et tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaisse, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses, le dos droit et plein, la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins, les pieds fermes, le cuir grossier et maniable, les muscles élevés, et l'ongle court et large. Il faut aussi qu'il soit sensible à l'aiguillon, obéissant à la voix et bien dressé. Mais ce n'est que peu à peu et en s'y prenant de bonne heure qu'on peut accoutumer le Bœuf à porter le joug volontiers et à se laisser conduire aisément. Dès l'âge de deux ans

et demi ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiser et à le subjuguer : si l'on attend plus tard, il devient indocile, et souvent indomptable. La patience, la douceur, et même les caresses, sont les seuls moyens qu'il faut employer; la force et les mauvais traitements ne serviraient qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps, le caresser, lui donner de temps en temps de l'orge bouillie, des fèves concassées, et d'autres nourritures de cette espèce, dont il est le plus friand, et toutes mêlées de sel, qu'il aime beaucoup. En même temps, on lui liera souvent les cornes ; quelques jours après on le mettra au joug, et on lui fera traîner la charrue avec un autre Bœuf de même taille et qui sera tout dressé; on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils se connaissent et s'habituent à n'avoir que des mouvements communs; et l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencements, il ne servirait qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra aussi le ménager et ne le faire travailler qu'à petites reprises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout à fait dressé; et par la même raison on le nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le Cheval mange nuit et jour, lentement, mais presque continuellement; le Bœuf, au contraire, mange vite et prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut; après quoi il cesse de manger et se couche pour ruminer : cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux. Le Bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très-grande capacité, peut sans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe et le remplir en peu de temps, pour ruminer ensuite et digérer à loisir. Le Cheval, qui n'a qu'un petit estomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe et le remplir successivement à mesure qu'elle s'affaisse et qu'elle passe dans les intestins, où se fait principalement la décomposition de la nourriture.

On prétend que les Bœufs qui mangent lentement résistent plus longtemps au travail que ceux qui mangent vite; que les Bœufs des pays élevés et secs sont plus vifs, plus vigoureux et plus sains que ceux des pays bas et humides ; que tous deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit de foin sec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle ; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les Chevaux au changement de climat, et que par cette raison l'on ne doit jamais acheter que dans son voisinage des Bœufs pour le travail.

En hiver, comme les Bœufs ne font rien, il suffira de les nourrir de paille et d'un peu de foin ; mais dans le temps des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, et même un peu de son ou d'avoine avant de les faire travailler ; l'été, si le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pousses et des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, etc., mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang. La luzerne, le sainfoin, la vesce, soit en vert ou en sec ; les lupins, les navets, l'orge bouillie, etc., sont aussi de très-bons aliments pour les Bœufs. Il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture ; ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, et l'on fera bien de leur en donner toujours assez pour qu'ils en laissent. On ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai : les premières herbes sont trop crues ; et, quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laissent pas de les incommoder. On les fera pâturer pendant tout l'été, et vers le 15 octobre on les remettra au fourrage, en observant de ne les pas faire passer brusquement du vert au sec et du sec au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux peut-être plus encore que le grand froid. Il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur, et ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir. Au printemps, en hiver, et en automne, on pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils ne demandent pas autant de soin que les Chevaux ; cependant, si l'on veut les entretenir sains et vigoureux, on ne peut guère se dispenser de les étriller tous les jours, de les laver, et de leur graisser la corne des pieds, etc. Il faut aussi les faire boire au moins deux fois par jour : ils aiment l'eau nette et fraîche, au lieu que le Cheval l'aime trouble et tiède.

La nourriture et le soin sont à peu près les mêmes et pour la Vache et pour le Bœuf; cependant la Vache à lait exige des attentions particulières tant pour la bien choisir que pour la bien conduire. On dit que les Vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, et que les blanches sont celles qui en donnent le plus; mais, de quelque poil que soit la Vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère, qu'elle soit jeune, et que son lait soit, s'il se peut, abondant et de bonne qualité : on la traira deux fois par jour en été, et une fois seulement en hiver ; et si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des aliments plus succulents que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais ni trop clair ; sa consistance doit être telle, que lorsqu'on en prend une petite goutte elle conserve sa rondeur sans couler. Il doit aussi être d'un beau blanc ; celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien. Sa saveur doit être douce, sans aucune amertume et sans âcreté ; il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur. Il est meilleur au mois

de mai et pendant l'été que pendant l'hiver, et il n'est parfaitement bon que quand la Vache est en bon âge et en bonne santé : le lait des jeunes Génisses est trop clair, celui des vieilles Vaches est trop sec, et pendant l'hiver il est trop épais. Ces différentes qualités du lait sont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butyreuses, caséeuses et séreuses, qui le composent. Le lait trop clair est celui qui abonde trop en parties séreuse; le lait trop épais est celui qui en manque ; et le lait trop sec n'a pas assez de parties butyreuses et séreuses. Le lait d'une Vache en chaleur n'est pas bon, non plus que celui d'une Vache qui approche de son terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troisième et dans le quatrième estomac du Veau qui tette des grumeaux de lait caillé ; ces grumeaux de lait, séchés à l'air, sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait. Plus on garde cette présure, meilleure elle est, et il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le Cheval et l'Ane, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure; et, si le Mouton et la Chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits et que leurs lèvres sont minces. Mais le Bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue, et c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit. Comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine et n'en retarde que très-peu l'accroissement ; au lieu que le Mouton et la Chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige et gâtent la racine. D'ailleurs, le Cheval choisit l'herbe la plus fine, et laisse grener et se multiplier la grande herbe, dont les tiges sont dures ; au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges et détruit peu à peu l'herbe la plus grossière : ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le Cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais pré, au lieu que celle que le Bœuf a broutée devient un pâturage fin.

L'espèce de nos Bœufs, qu'il ne faut pas confondre avec celles de l'Aurochs, du Buffle et du Bison, paraît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif. D'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, et ne s'est pas étendue au delà de l'Arménie et de la Perse en Asie, et au delà de l'Egypte et de la Barbarie en Afrique; car aux Indes, aussi bien que dans le reste de l'Afrique, et même en Amérique, ce sont des Bisons, qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de *Bœuf*, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos Bœufs. Ceux qu'on trouve au cap de Bonne-Espérance et en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandais et par les Espagnols. En général, il paraît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos Bœufs que les pays chauds, et qu'ils sont d'autant plus gros et plus grands que le climat est plus humide et plus abondant en pâturages. Les Bœufs de Danemark, de la Podolie, de l'Ukraine, et de la Tartarie, qu'habitent les Kalmouks, sont les plus grands de tous; ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande, et de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de Perse, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France, et d'Espagne ; et ceux de Barbarie sont les plus petits de tous : on assure même que les Hollandais tirent tous les ans du Danemark un grand nombre de Vaches grandes et maigres, et que ces Vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les Vaches de France. C'est apparemment cette même race de Vaches à lait qu'on a transportée et multipliée en Poitou, en Aunis, et dans les marais de Charente, où on les appelle *Vaches flandrines*. Ces Vaches sont en effet beaucoup plus grandes et plus maigres que les Vaches communes, et elles donnent une fois autant de lait et de beurre ; elles donnent aussi des Veaux beaucoup plus grands et plus forts. Elles ont du lait en tout temps, et on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas ; mais il faut pour ces vaches des pâturages excellents : quoiqu'elles ne mangent guère plus que les Vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la nourriture se tourne en lait, au lieu que les Vaches ordinaires deviennent grasses et cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque temps dans des pâturages trop gras. Avec un Taureau de cette race et des Vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, et qui est plus féconde et plus abondante en lait que la race commune. Ces Vaches bâtardes donnent souvent deux Veaux à la fois, et fournissent du lait pendant toute l'année. Ce sont ces bonnes Vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande, d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre et de fromage. Ces Vaches, qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les Vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie (32).

(32) Voici les proportions des divers produits, terme moyen, pour un Bœuf pesant trois cent vingt-cinq kilogrammes, calculés d'après ceux des abattoirs de Paris.

Abats et issues.	Cuir.	20 k.	0	102 5=$\frac{1}{20}$, ou 0,3143 de poids total.
	Suif.	22	5	
	Tête, pieds et fressure.	22	5	
	Sang et immondices.	27	5	
Viande.		222	5=$\frac{5}{65}$, ou 0,6857 de poids total.	

La valeur des abats est comptée pour un cinquième de la valeur totale de l'animal.

Les parties de la France où les agriculteurs élèvent le plus de Bœufs est la région nord-ouest, comprenant la Bretagne, le Maine, la Basse Normandie et une partie du Poitou. Une seconde région, moins étendue et moins riche en bêtes à cornes, mais qui cependant ne laisse pas que d'en produire un grand nombre, longe la frontière de la Suisse et de l'Allemagne, depuis l'Eure jusqu'à la Moselle. Une troisième région, très-productive sous le même rapport, occupe le centre de la France et comprend l'Auvergne, la Marche et le Nivernais, etc.; enfin une quatrième région, remarquable par le nombre des Bœufs, est la Flandre et l'Artois. Dans tout le midi de la France, au-dessous du 45e degré de latitude, on n'en trouve presque pas : l'Orléanais, le Berri, la Bourgogne et la Champagne, n'en produisent aussi qu'une faible proportion.

Cette branche de notre industrie agricole laisse beaucoup à désirer. L'Angleterre, la Belgique, tout le nord de l'Allemagne et la Suède, etc., sont bien plus riches en bêtes à cornes que la France. On calcule que, chez nous, le nombre des Bœufs est à peu près dans la proportion d'un pour cinq habitants, tandis que, dans les Pays-Bas, la Prusse, etc., cette proportion est à celui des habitants comme 1 est à 3, et que, dans l'Angleterre, le Hanovre, le Wurtemberg, la Suède, etc., il est égal à la moitié du chiffre total de la population. Le nombre total des bêtes à cornes est évalué en France à environ six millions sept cent mille têtes, et chaque année nous en importons de trente à quarante mille de la Belgique, de l'Allemagne et de la Suisse. Pour fournir à la consommation de la ville de Paris (qui est d'environ cent cinquante mille Bœufs, Vaches ou Veaux, par an), il ne suffit pas de ceux que nos bouchers tirent de la Normandie, du Poitou, de la Marche, etc. : on en fait venir aussi de la Belgique et de l'Allemagne.

Du reste, la consommation de la viande fournie par ces animaux est bien plus faible en France que chez nos voisins du Nord. A Paris, elle est annuellement, terme moyen, d'environ soixante livres par habitant, tandis qu'à Londres on l'évalue à près de cent cinquante livres par habitant.

Ce n'est pas seulement par leur travail et les aliments qu'ils nous fournissent que ces animaux sont précieux; l'industrie tire partie de leur peau, de leurs os, de leurs cornes, de leur sang, et même de leurs intestins.

C'est avec la peau du Bœuf ou de la Vache que l'on prépare tous les cuirs forts employés à la confection de nos chaussures et à une multitude d'autres usages (33). Celle de la Vache et du Veau servent à la fabrication des cuirs souples ou œuvrés. A Paris seulement, on tanne chaque année environ cinquante mille peaux de Bœufs ou de Vaches, et soixante mille peaux de Veaux, et

(33) La peau des animaux est en majeure partie formée d'une substance qui, par l'ébullition, se transforme en gélatine ou colle forte : elle absorbe facilement l'eau, et, dans cet état, ne tarde pas à se putréfier. Pour la rendre incorruptible et propre aux besoins de l'industrie, on a recours à divers procédés, dont le plus important est le tannage. L'écorce de chêne et la plupart des écorces dont la saveur est très-astringente renferment une quantité considérable de tannin, matière qui se dissout dans l'eau, et qui a la propriété de se combiner avec la gélatine pour donner naissance à un produit insoluble dans l'eau et incorruptible : c'est sur cette réaction que repose la fabrication des cuirs par le tannage.

Les cuirs tannés se divisent en trois classes principales, les cuirs forts, les cuirs corroyés et les cuirs maroquinés. Ces derniers se tannent avec l'écorce de sumac, les premiers avec l'écorce de chêne. Les cuirs non tannés sont mégis, chamoisés, hongroyés et parcheminés.

Les *cuirs forts* sont fabriqués avec des peaux de Bœufs, de Vaches, et simplement tannés sans préparation ultérieure. On ramollit d'abord ces peaux dans une eau courante, puis en les râclant avec un couteau d'une forme particulière, on les dépouille du tissu cellulaire et de tout ce qui adhérait à leur surface interne. Cette opération préalable terminée, on procède au gonflement et au dépelage des peaux, qui peuvent s'effectuer d'après trois procédés : par l'action de la chaux, de bains contenant de la farine d'orge ou autres substances susceptibles d'une prompte fermentation acide, ou bien par l'immersion dans de l'eau mêlée à du tan qui a déjà servi et qui y donne une faible proportion de tannin et un certain degré d'acidité. Cette dernière manière de préparer les cuirs dits à la *jusée* est la meilleure. Du reste, quel que soit le procédé employé, on détermine ainsi le gonflement des peaux, et on détruit l'adhérence des poils; on place alors les peaux sur un chevalet, et avec un couteau mousse on en fait tomber les poils; puis, si elles ne sont pas suffisamment gonflées, on les met dans une nouvelle dissolution faible de tannin aiguisée par de l'acide sulfurique; enfin on les place dans des fosses, en les séparant par des couches de tan en poudre, et on humecte le tout avec de l'eau, qui se charge peu à peu du tannin contenu dans l'écorce de chêne, et en imbibe les peaux. Après un séjour d'environ trois mois dans cette première fosse, on les place dans une seconde avec une nouvelle quantité de poudre de tan, et on renouvelle encore cette opération une, deux ou même trois fois. A Paris, la durée de la fabrication est en général d'environ dix-huit mois, et on évalue à cent vingt-cinq kilogrammes la quantité de poudre de tan nécessaire pour la préparation d'un cuir fort du poids de soixante-dix kilogrammes. La réussite de l'opération dépend principalement de la manière dont on ménage l'action du tannin, afin de ne pas endurcir la surface du cuir avant que d'avoir laissé la matière tannante pénétrer suffisamment dans son intérieur. On admet qu'un bon cuir fort contient quatre dixièmes de son poids de tannin.

Les *cuirs ouvragés*, après avoir été tannés comme les cuirs forts, sont livrés à des ouvriers qui les assouplissent par des moyens mécaniques. Tantôt on laisse les cuirs corroyés sans autre préparation d'autres fois on les imbibe de suif ou d'huile; on en lisse la surface, et on les teint le plus souvent en noir au moyen du sulfate de fer, appelé vulgairement coupero e verte, qui, en se combinant avec le tannin, produit cette couleur.

Les *cuirs corroyés*, après avoir été trempés et dépouillés de leurs poils, sont préparés, comme les cuirs mégis, par l'immersion dans une dissolution d'alun et de sel commun, ce qui les rend inaltérables à l'air; ensuite on les imprégne de suif fondu.

cependant cette production ne suffit qu'à la moitié de la consommation en cuirs forts et à un neuvième de celle des cuirs de veaux. On évalue à plus de 36,000,000 de francs la valeur des peaux employées annuellement en France pour les tanneurs, et on estime que les préparations que les industriels leur font subir en double le prix. Outre les peaux fournies par les bêtes à cornes livrées à la boucherie dans toute l'étendue de la France, nos tanneries en importent beaucoup du Brésil, de Buénos-Ayres, de la Russie, etc. C'est également avec les peaux de Bœufs que l'on fabrique les cuirs hongroyés dont on se sert pour faire les soupentes des voitures, etc.

Les poils dont on dépouille ces peaux sont employés à divers usages. Après les avoir filés, on en fait des tissus grossiers et presque imperméables à l'eau, dont nos rouliers se servent comme de manteaux, et que l'on nomme tibaudes.

La corne de ces animaux est employée aux ouvrages de tabletterie : par les préparations qu'on lui fait subir on parvient à lui donner l'aspect de l'écaille (33*). La membrane musculaire de leurs petits intestins sert aux boyaudiers pour en faire des cordes pour les instruments de de musique, etc., et la membrane séreuse, qui fixe ces membranes aux parois de l'abdomen, devient de la baudruche. Le sang du Bœuf desséché commence à être employé comme un engrais puissant ; et la partie séreuse de ce liquide sert, comme le ferait du blanc d'œuf délayé dans de l'eau, pour clarifier le vin, le sirop, etc. (34). Enfin les os, traités par la vapeur d'eau à une haute température ou par des acides, donnent de la gélatine, que l'on emploie comme un aliment économique et comme colle-forte ; simplement broyés, ils fournissent à l'agriculture un excellent engrais, et, chauffés à l'abri de l'action de l'air, ils se transforment en un charbon précieux connu sous le nom de noir animal, dont les raffineries de sucre font un grand usage pour décolorer leurs sirops

BOGGO, Bougoc ou Mandril, *Cynocephalus mormon*, F. Cuv., espèce de Singe du genre Cynocéphale, originaire de la Côte-d'Or et de la Guinée.

Le Boggo atteint presque la taille de l'homme, et l'on ne peut se figurer un animal plus extraordinaire et plus hideux. Il a le caractère féroce et brutal des autres Cynocéphales, et, quoique assez doux et confiant dans sa jeunesse, il devient de la plus atroce méchanceté avec l'âge. Les meilleurs traitements, dit F. Cuvier, ne peuvent l'adoucir, et les actions les plus insignifiantes, un geste, un regard, une parole, suffisent pour exciter sa fureur ; mais aussi la circonstance la plus légère l'apaise, sans le rendre meilleur. Sa voix est sourde, semblable à un grognement, et formée des syllabes *aou, aou*. A l'état sauvage, toute sa force, toute sa puissance d'organisation ne sont mises en jeu que par les passions les plus grossières et les plus cruelles. Il déteste tous les êtres vivants et ne semble pas avoir de plus grand plaisir que celui de la destruction. Ce penchant à déchirer tout ce qu'il peut atteindre se montre jusque sur les végétaux dont il fait sa nourriture : il se complaît à les déchiqueter, à les éparpiller brin à brin après les avoir brisés ou lacérés. Du reste, la conscience de sa force lui donne de l'audace et de l'intrépidité. Le bruit des armes à feu l'irrite sans l'effrayer, et la présence de l'homme ne l'intimide pas. Il défend avec courage l'entrée des forêts qu'il habite, et lorsqu'on va l'y attaquer, il s'efforce d'inspirer par ses cris une terreur à laquelle il est lui-même inaccessible. Il résiste, il dispute le terrain pied à pied, il sait, dit-on s'armer de pierres et de bâtons pour repousser l'agression. Il a l'esprit de sociabilité assez développé, et il se réunit en troupe pour défendre la circonscription territoriale qu'il s'est adjugée, contre l'invasion de tout ennemi. Aussi, les nègres de la Guinée le craignent beaucoup, et c'est à peu près tout ce que l'on sait de certain sur son histoire, car elle a été tellement embrouillée par les voyageurs et par Buffon lui-même avec celle du Kimpézèy, et, par suite, de l'Orang-Outang, qu'il est impossible d'en rien démêler de plus.

BOMBYCILLA. (*Voy.* Jaseur.)

BONDRÉE, *Pernis*, genre d'Oiseaux de proie de la tribu des Faucons.

Comme la Bondrée diffère peu de la Buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont à la vérité beaucoup plus de caractères communs que de caractères différents ; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent

(33*) La *corne* est une substance élastique, insoluble dans l'eau, mais qui par une ébullition prolongée se ramollit et devient alors susceptible de se souder et de prendre la forme des objets sur lesquels on l'applique avec force. Pour lui donner l'apparence de l'écaille, on la teint avec des sels d'argent et d'or qui produisent des taches noirâtres ou d'un brun rouge.

(34) L'usage du sang et du blanc d'œuf pour clarifier les sirops, le vin, etc., repose sur la propriété que possède l'albumine, dissoute dans ces liquides, de se coaguler par l'action de la chaleur ou par sa combinaison avec le tannin et autres substances astringentes ; car, en se solidifiant ainsi, elle entraîne avec elle les particules qui nageaient dans la liqueur que l'on veut clarifier et qui en troublaient la transparence. Pour employer le sang à cet usage, on commence par le battre, afin de le dépouiller de sa fibrine et d'empêcher la formation du caillot, et, lor qu'on ne veut pas s'en servir immédiatement, on le fait dessécher à une température qui n'est pas assez élevée pour coaguler. La poudre ainsi obtenue est ensuite delayée dans de l'eau et mêlée à la liqueur à clarifier. Si celle-ci renferme des matières astringentes (comme c'est le cas pour le vin), l'opération se fait à froid, sinon on fait bouillir le tout et on enlève l'écume qui se forme.

Le sang desséché et mêlé à de la terre est un excellent engrais pour la vigne, les arbres fruitiers, la canne à sucre, etc. Outre la consommation qui s'en fait en France, nos fabricants en envoient une grande quantité aux Antilles.

pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes et séparées. La Bondrée est aussi grosse que la Buse, et pèse environ deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds : ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure. Son bec est un peu plus long que celui de la Buse ; la peau nue qui en couvre la base est jaune, épaisse, et inégale ; les narines sont longues et courbées : lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large et de couleur jaune. L'iris des yeux est d'un beau jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles, qui ne sont pas fort crochus, sont forts et noirâtres. Le sommet de la tête paraît large et aplati ; il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet Oiseau dans l'ouvrage de Brisson et dans celui d'Albin. Ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la Bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la Buse ; et il ajoute qu'on a trouvé dans l'estomac d'une Bondrée plusieurs Chenilles vertes, comme aussi plusieurs Chenilles communes et autres Insectes.

Ces Oiseaux, ainsi que les Buses, composent leur nid avec des bûchettes, et le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée et marquetés de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de Milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides et particulièrement de celles des Guêpes : on a trouvé des têtes et des morceaux de Guêpes dans un nid où il y avait deux petites Bondrées. Elles sont dans ce premier âge couvertes d'un duvet blanc tacheté de noir ; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, et la peau qui est sur la base du bec blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces Oiseaux, qui est fort large, des Grenouilles et des Lézards entiers. La femelle est, dans cette espèce comme dans toutes celles des grands Oiseaux de proie, plus grosse que le mâle ; et tous deux piètent et courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vite que nos Coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger dans la Limagne d'Auvergne qui ne sache connaître la Bondrée et la prendre par engin avec des Grenouilles, quelquefois aussi aux gluaux, et souvent au lacet, il est cependant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la Buse commune.

La Bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les Mulots, les Grenouilles, les Lézards, les Chenilles, et les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buisson en buisson, toujours bas et sans s'élever comme le Milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel, mais dont on pourra toujours la distinguer de loin et de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du Milan. On tend des piéges à la Bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse et assez bonne à manger.

BOUQUETIN, *Capra ibex*, Lin., Mammifère ruminant du genre Chèvre.

Le Bouquetin est de la grandeur d'un Bouc ; son pelage d'hiver est composé de poils longs et rudes, recouvrant un poil doux, fin, touffu, persistant seul pendant l'été ; il est d'un gris fauve en dessus, blanc en dessous, avec une bande dorsale noire, et une ligne brune qui traverse les flancs ; ses fesses sont blanches : une barbe noire et rude lui pend au menton ; ses cornes sont noirâtres, avec deux arêtes longitudinales et des côtes saillantes transversales. La femelle a les cornes plus petites.

Ces animaux vivent en petites troupes, dirigées par un seul vieux mâle qui marche à la tête, les conduit, les avertit du danger, fuit le dernier, ou même combat s'il ne peut faire autrement. Ils habitent presque toutes les hautes montagnes de l'Europe, et se tiennent à une zone encore plus élevée que celle du Chamois, pour n'en jamais descendre ; ils ne viennent pas même paître dans les hautes vallées alpines. La physionomie du Bouquetin, sans être fine et gracieuse comme celle des Gazelles, ne manque cependant pas d'élégance ; il a l'œil vif et brillant, l'oreille mobile, la démarche fière et assurée, et un air d'indépendance plutôt que de sauvagerie. Suspendu aux pics voisins des glaciers éternels, il semblerait ne devoir point avoir d'ennemis, et cependant il a perfectionné sa vue et son odorat comme s'il était sans cesse environné de dangers. Placé en sentinelle sur la pointe d'une roche, il veille pendant que son troupeau se nourrit de rares graminées, et des bourgeons du saule alpestre, du bouleau nain et des rhododendrons. Faut-il fuir, il donne le signal et ne part que le dernier. « En fuyant à travers les précipices, dit Desmoulins, un coup d'œil aussi prompt que juste dirige des mouvements rapides comme l'éclair, mais d'une vigueur si souple qu'ils peuvent rompre par un repos soudain les élans dont ils effleurent les crêtes les plus aiguës du granit et même des glaciers. Bondissant d'un pic à l'autre, il leur suffit d'une pointe où se puissent ramasser leurs quatre pieds pour y tomber d'aplomb d'une hauteur de vingt à trente pieds, y rester en équilibre ou s'en élancer au même instant sur d'autres pointes, soit inférieures, soit plus culminantes. Ils éventent le chasseur bien avant de lui être en vue. Une fois lancés, leur résolution est aussi rapide que le coup d'œil. Si une tactique calculée d'après l'expérience de leur poursuite et la connaissance des lieux les a cernés sur quelque rampe de précipice d'où il n'y ait à leur portée ni une pointe de glace, ni une crête de roc, ils se jettent dans l'abîme la tête entre les jambes pour amortir la chute avec leurs cornes. D'autres

fois, jugeant l'audace plus profitable à se défendre qu'à fuir, le Bouquetin fait volte-face, s'élance, et, en passant comme la flèche, précipite le chasseur. » Pris jeune, le Bouquetin s'apprivoise aisément, et vit fort bien au milieu des Chèvres domestiques. Il s'unit avec elle, et les enfants qui en naissent sont fertiles et très-estimés des montagnards de l'Asie pour régénérer leurs troupeaux. La femelle, plus petite que le mâle, met bas un ou deux petits à la fin de mars ou d'avril.

BOUVREUIL, *Pyrrhula* (35), genre de Passereaux granivores de la famille des Conirostres.

La Nature a bien traité cet Oiseau, car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté, d'abord après la première mue; mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa perfection. Un Bouvreuil qui n'a point eu de leçons n'a que trois cris, tous fort peu agréables : le premier, je veux dire celui par lequel il débute ordinairement, est une espèce de coup de sifflet; il n'en fait d'abord entendre qu'un seul, puis deux de suite, puis trois et quatre, etc. Le son du sifflet est pur; et, quand l'Oiseau s'anime, il semble articuler cette syllabe répétée, *tui, tui, tui*, et ses sons ont plus de force. Ensuite il fait entendre un ramage (36) plus suivi, mais plus grave, presque enroué et dégénérant en fausset. Enfin dans les intervalles il a un petit cri intérieur, sec et coupé, fort aigu, mais en même temps fort doux, si doux, qu'à peine on l'entend. Il exécute ce son, fort ressemblant à celui d'un ventriloque, sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier, mais seulement avec un mouvement sensible dans les muscles de l'abdomen. Tel est le chant du Bouvreuil de la Nature, c'est-à-dire du Bouvreuil sauvage abandonné à lui-même, et n'ayant eu d'autre modèle que ses père et mère, aussi sauvages que lui. Mais, lorsque l'homme daigne se charger de son éducation, lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût, lui faire entendre avec méthode (37) des sons plus beaux, plus moelleux, mieux filés, l'Oiseau docile, soit mâle soit femelle, non-seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine, et à donner à ses petites phrases un accent pénétrant, une expression intéressante, qui feraient presque soupçonner en lui une âme sensible, et qui peut bien nous tromper dans le disciple, puisqu'elle nous trompe si souvent dans l'instituteur. Au reste, le Bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable : on en a vu d'apprivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année, et au bout de ce temps reconnaître la voix de la personne qui les avait élevés, et revenir à elle pour ne la plus abandonner; on en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissés mourir de regret. Ces Oiseaux se souviennent fort bien et quelquefois trop bien de ce qui leur a nui : un d'eux, ayant été jeté par terre avec sa cage par des gens de la plus vile populace, n'en parut pas fort incommodé d'abord; mais dans la suite on s'aperçut qu'il tombait en convulsion toutes les fois qu'il voyait des gens mal vêtus, et il mourut dans un de ces accès, huit mois après le premier événement.

Les Bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes; ils y font leur nid sur les buissons, à cinq ou six pieds de haut, et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors, et de matières plus mollettes en dedans; il a, dit-on, son ouverture du côté le moins exposé au mauvais vent. La femelle y pond de quatre à six œufs, d'un blanc sale, un peu bleuâtre, environnés près du gros bout d'une zone formée par des taches de deux couleurs, les unes d'un violet éteint, les autres d'un noir bien tranché. Cette femelle dégorge la nourriture à ses petits, ainsi que les Chardonnerettes, Linottes, etc., et le mâle a aussi grand soin de sa femelle; Linné dit qu'il tient quelquefois fort longtemps une Araignée dans son bec pour la donner à sa compagne. Les petits ne commencent à siffler que lorsqu'ils commencent à manger seuls, et dès lors ils ont l'instinct de la bienfaisance, si ce que l'on a assuré est vrai, que de quatre jeunes Bouvreuils d'une même nichée, tous quatre élevés ensemble, les trois aînés qui savaient manger seuls, donnaient la becquée au plus jeune, qui ne le savait pas encore. Après que l'éducation est finie, les père et mère restent appariés et le sont encore tout l'hiver; car on les voit toujours deux à deux, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent : mais ceux qui restent dans le même pays quittent les bois au temps des neiges, descendent de leurs mon-

(35) *Pyrrhula*, *Rubicilla*, *Loxia*, Bouvreuil; en basse Normandie, Bouvreux, Bourgeonnier; ailleurs, Bouvreur, Bouvier; en Sologne, Bœuf ou Pinson maillé; en Picardie, Choppard, Grosse Tête noire; en Provence, Pive; en Berry, Pivane; en Lorraine, Pion ou Pione; à Paris, Pivoine; en Saintonge, Pinson d'Auvergne; ailleurs, Pinçon rouge, Siffleur, Flûteur, Goulard, Prêtre, Perroquet de France, Ecossonneux, Ebourgeonneux, Rossignol moret, Civière, Tapon.

(36) Voici ce ramage, autant que l'on peut noter le ramage d'un oiseau : *si, ut, ut, ut, ut, si, re, ut, ut, ut, ut, ut, ut, si, re, ut.* Il disait encore avec cette même voix, *ut, la, ut, mi, ut, la.* Quelquefois ces passages étaient précédés d'un ton traîné dans le même genre, mais sans aucune inflexion, et qui ressemblait à une espèce de miaulement.

(37) On prétend que, pour bien réussir avec les Bouvreuils, il faut les siffler, non pas avec le petit sifflet à serins, mais avec la flûte traversière ou la flûte à b c, dont le son est plus grave et plus plein. Le Bouvreuil sait aussi se rendre propre le ramage des autres Oiseaux.

vignes, abandonnent les vignes, où ils se jettent sur l'arrière-saison, et s'approchent des lieux habités ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins. Ceux qui voyagent partent, avec les Bécasses aux environs de la Toussaint, et reviennent dans le mois d'avril. Ils se nourrissent en été de toutes sortes de graines, de baies, d'insectes, de prunelles, et l'hiver de grains de genièvre, des bourgeons du tremble, de l'aune, du chêne, des arbres fruitiers, du marsaule, etc., d'où leur est venu le nom d'*Ebourgeonneux*. On les entend pendant cette saison siffler, se répondre, et égayer par leur chant, quoique un peu triste, le silence encore plus triste qui règne alors dans la Nature.

Ces Oiseaux passent auprès de quelques personnes pour être attentifs et réfléchis : du moins ils ont l'air pensant, et, à juger par la facilité qu'ils ont d'apprendre, on ne peut nier qu'ils ne soient capables d'attention jusqu'à un certain point ; mais aussi, à juger par la facilité avec laquelle ils se laissent approcher et se prennent dans les différents piéges, on ne peut s'empêcher d'avouer que leur attention est souvent en défaut. Comme ils ont la peau très-fine, ceux qui se prennent aux gluaux perdent en se débattant une partie de leurs plumes et même de leurs pennes, à moins que l'on n'aille les débarrasser promptement. Il faut encore remarquer que les individus dont le plumage sera le plus beau seront ceux qui auront le moins de disposition pour apprendre à siffler ou à chanter, parce que ce seront les plus vieux, et par conséquent les moins dociles. Au reste, quoique vieux, ils s'accoutument facilement à la cage, pourvu que dans les premiers jours de leur captivité on leur donne à manger largement. Ils se privent aussi très-bien, comme je l'ai dit plus haut ; mais il faut du temps, de la patience, et des soins raisonnés : c'est pourquoi l'on n'y réussit pas toujours. Il est rare que l'on n'en prenne qu'un seul à la fois ; le second se fait bientôt prendre, pour peu qu'il entende son camarade : ils redoutent moins l'esclavage qu'ils ne craignent de se séparer.

BRUANT, *Emberiza*, genre de Passereaux Conirostres composé d'espèces en général assez petites, mais très-nombreuses en individus. Toutes se nourrissent de graines, de baies, et d'Insectes.

Le Bruant fait plusieurs pontes, la dernière en septembre. Il pose son nid à terre, sous une motte, dans un buisson, sur une touffe d'herbe ; et dans tous ces cas il le fait assez négligemment. Quelquefois il l'établit sur les basses branches des arbustes ; mais alors il le construit avec un peu plus de soin. La paille, la mousse et les feuilles sèches sont les matériaux qu'il emploie pour le dehors ; les racines et la paille plus menue, le crin et la laine, sont ceux dont il se sert pour matelasser le dedans. Ses œufs, le plus souvent au nombre de quatre ou cinq, sont tachetés de brun de différentes nuances, sur un fond blanc : mais les taches sont plus fréquentes au gros bout. La femelle couve avec tant d'affection, que souvent elle se laisse prendre à la main en plein jour. Ces Oiseaux nourrissent leurs petits de graines, d'Insectes, et même de Hannetons, ayant la précaution d'ôter à ceux-ci les enveloppes de leurs ailes qui seraient trop dures. Ils sont granivores, mais on sait bien que cette qualité ne leur interdit pas les Insectes. Le millet et le chènevis sont les graines qu'ils aiment le mieux. On les prend au lacet avec un épi d'avoine pour tout appât, mais ils ne se prennent pas, dit-on, à la pipée. Ils se tiennent l'été autour des bois, le long des haies et des buissons ; quelquefois dans les vignes, mais presque jamais dans l'intérieur des forêts. L'hiver, une partie change de climat ; ceux qui restent, se rassemblant entre eux et se réunissant avec les Pinsons, les Moineaux, etc., forment des troupes très-nombreuses, surtout dans les jours pluvieux ; ils s'approchent des fermes et même des villes et des grands chemins, où ils trouvent leur nourriture sur les buissons et jusque dans la fiente des Chevaux, etc. Dans cette saison ils sont presque aussi familiers que les Moineaux. Leur vol est rapide ; ils se posent au moment où on s'y attend le moins, et presque toujours dans le plus épais du feuillage, rarement sur une branche isolée. Leur cri ordinaire est composé de sept notes, dont les six premières égales et sur le même ton, et la dernière plus aiguë et plus traînée, *ti, ti, ti, ti, ti, ti, tî* (38).

Les Bruants sont répandus dans toute l'Europe depuis la Suède jusqu'à l'Italie inclusivement, et par conséquent peuvent s'accoutumer à des températures très-différentes : c'est ce qui arrive à la plupart des Oiseaux qui se familiarisent plus ou moins avec l'homme et savent tirer parti de sa société.

BUBO. *Voy.* Duc.

BUCEROS. *Voy.* Calao.

BUFFLE, *Bos bubalus*, genre de Mammifères de l'ordre des Ruminants.

Les Buffles sont des animaux en quelque sorte aquatiques, qui vivent dans les marais, ou près des rivières, dans lesquelles ils restent plongés une partie du jour. On les reconnaît à leurs cornes, dont la base toujours élargie recouvre une partie du front, et dont le côté interne est aplati et l'externe seulement arrondi. Les espèces de cette section ont toujours la langue douce ; ce sont :

Le Buffle, *Bos Bubalus*, aujourd'hui très-commun en Grèce et en Italie, où il paraît

(38) Selon quelques uns, ils ont encore un autre cri, *vignerot, vignerot, vignerot, titchye*. Olina dit qu'ils imitent en partie le ramage des Pinsons, avec lesquels ils volent en troupe. Frisch dit qu'ils prennent aussi quelque chose du chant du Canari lorsqu'ils l'entendent étant jeunes, et il ajoute que le métis provenant du mâle Bruant et de la femelle Canari chante mieux que son père.

avoir été introduit dans le courant du VIIe siècle, par Agilulfe, roi des Lombards. Le Buffle est originaire des régions humides de l'Inde, d'où il s'est répandu dans diverses contrées de l'ancien continent; presque partout on l'a réduit en domesticité, mais il existe encore en grand nombre à l'état de nature. On dit que, dans les environs de Naples, quelques individus échappés se sont multipliés et existent à l'état sauvage.

Les Buffles ne courent pas comme le Bœuf ordinaire, ils redressent ordinairement la tête et portent leurs cornes en arrière; lorsqu'ils frappent, ce n'est qu'avec le front et les pieds.

Cette espèce a le pelage noir, composé de poils rudes et peu nombreux; son cuir, comme celui du Bison, est spongieux et perméable à l'eau. Comme il résiste mieux aux armes tranchantes, on l'emploie pour faire des cuirasses et autres vêtements défensifs.

Buffle du Cap, *Bos Caffer*. — Cette espèce se distingue de toutes les autres par ses cornes énormes, dont les bases aplaties couvrent comme un casque tout le sommet de la tête, ne laissant entre elles qu'un petit canal élargi en avant. Cette espèce est une des plus remarquables du genre, ses formes sont massives et sa taille considérable; le fanon est vaste et pendant; elle a le pelage composé de poils longs d'un pouce, durs et fort serrés; ses oreilles sont un peu cachées et couvertes par les cornes.

Cet animal, terrible par sa férocité, vit en grandes troupes depuis le cap de Bonne Espérance jusque vers la Guinée; il se pratique dans les forêts les plus sombres des sentiers étroits dont il s'écarte peu; il renverse avec fureur tout ce qui se trouve sur son passage, et se plaît à lécher les corps qu'il a tués. Ses mugissements sont affreux, et sa course très-rapide. Dans les bois il attaque l'homme lui-même; de même que le Buffle, il ne peut supporter la vue de ce qui est rouge. On le chasse pour sa chair, qui est mangeable quoique grossière, mais surtout pour son cuir, qui est excellent.

Observation. — On a plusieurs fois tenté d'introduire le Buffle sur le sol de notre patrie. Vers l'an 580 ou 590, dans le même temps qu'en Italie, dans les Marais-Pontins, dans les plaines maritimes et noyées de la Toscane et de l'Apulie daurienne, on le transporta dans les forêts de l'ancienne Bourgogne, principalement dans celle de Vassat, aux environs de Flavigny, aujourd'hui département de la Côte-d'Or, il ne tarda pas à périr, quoiqu'il y trouvât l'eau et l'humidité qui lui sont essentiellement nécessaires, parce que l'atmosphère des contrées froides ou seulement tempérées ne lui conviennent point. A la fin du XVIIIe siècle, en 1797, on en amena un troupeau qui fut partagé entre la Camargue et les marécages de Rambouillet. Les Buffles y vécurent quelque temps; ils auraient pu prospérer dans le Delta du Rhône, mais leur extérieur sauvage et surtout l'incurie de l'administration rendit nulle cette nouvelle tentative.

Cet animal est très-utile; on s'en sert pour cultiver les terres, pour traîner des fardeaux. Un attelage de deux Buffles tire autant et beaucoup plus de temps que quatre forts Chevaux, particulièrement dans les terrains fangeux. Il résiste aussi plus à la fatigue que le Bœuf. On ne le tient point dans les écuries, on le laisse libre dans les bois, et, lorsqu'on a besoin de son service, les Italiens le courent montés sur des petits Chevaux et lui jettent adroitement une corde qui le saisit par ses cornes un peu inclinées vers les épaules, ou bien ils ont des Chiens dressés pour les chasser devant eux. Lorsque le labourage est fini, ou le travail suspendu, l'animal retourne gaiement et très-vite dans sa retraite pour s'y vautrer, pour y descendre dans l'eau. Sa mémoire est si bonne, qu'on n'a nul besoin de l'y conduire; quelle que soit la distance, il sait le chemin le plus court pour y arriver. Le Buffle nage très-bien et traverse hardiment les fleuves les plus rapides et les plus profonds. On l'a vu franchir rapidement le Tibre et le Rhône pour obéir à la voix de son maître.

BUSARD, *Circus*, genre d'Oiseaux de la famille des Falconidés, voisin des Buses. L'espèce la plus commune est le Busard harpaye ou des marais, *Falco rufus*.

Cet Oiseau est plus vorace et moins paresseux que la Buse, et c'est peut-être par cette seule raison qu'il paraît moins stupide et plus méchant. Il fait une cruelle guerre aux Lapins, et il est aussi avide de poisson que de gibier. Au lieu d'habiter, comme la Buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, et à portée des étangs, des marais, et des rivières poissonneuses; il niche dans les terres basses, et fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses. Il pond trois œufs, quelquefois quatre, et, quoiqu'il paraisse produire en plus grand nombre que la Buse, qu'il soit comme elle Oiseau sédentaire et naturel en France, et qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou plus difficile à trouver.

Le Busard chasse de préférence les Poules d'eau, les Plongeons, les Canards, et les autres Oiseaux d'eau; il prend les Poissons vivants et les enlève dans ses serres: au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de Reptiles, de Crapauds, de Grenouilles, et d'Insectes aquatiques. Quoiqu'il soit plus petit que la Buse, il lui faut une plus ample pâture; et c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif et qu'il se donne plus de mouvement qu'il a plus d'appétit; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avait élevés à chasser et prendre des Lapins, des Perdrix, et des Cailles. Il vole plus pesamment que le Milan; et, lorsqu'on veut le faire chasser par des Faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement. Un seul Faucon ne suffit pas pour le prendre, il saurait s'en débarrasser et même l'abattre; il descend au Duc comme

le Milan, mais il se défend mieux, et il a plus de force et de courage, en sorte qu'au lieu d'un seul Faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les Hobereaux et les Crécerelles le redoutent, évitent sa rencontre, et même fuient lorsqu'il les approche.

BUSE, *Buteo*, genre d'Oiseaux de proie de la tribu des Faucons. La Buse est un Oiseau assez commun, assez connu, pour n'avoir pas besoin d'une ample description. Elle n'a guère que quatre pieds et demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces; et ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au delà de son extrémité. L'iris de ses yeux est d'un jaune pâle et presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi bien que la membrane qui couvre la base du bec, et les ongles sont noirs.

Cet Oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts. Il paraît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté. Il est assez sédentaire et même paresseux : il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre. Son nid est construit avec de petites branches, et garni en dedans de laine et d'autres petits matériaux légers et mollets. La Buse pond deux ou trois œufs, qui sont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève et soigne ses petits plus longtemps que les autres Oiseaux de proie, qui presque tous les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément. Ray assure même que le mâle de la Buse nourrit et soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet Oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol; il reste sur un arbre, un buisson, ou une motte de terre, et de là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée : il prend les Levreaux et les jeunes Lapins, aussi bien que les Perdrix et les Cailles; il dévaste les nids de la plupart des Oiseaux : il se nourrit aussi de Grenouilles, de Lézards, de Serpents, de Sauterelles, etc., lorsque le gibier lui manque.

BUTEO. *Voy.* Buse.

BUTOR. *Voy.* Héron.

C

CABOURÈS, *Glaucidium*, Boié, Oiseaux de proie formant dans les Chevêches une petite tribu que caractérisent un certain ensemble de formes, une petitesse remarquable de taille, une certaine coloration, et surtout l'habitude de se nicher la plupart du temps dans des trous ou terriers qu'elles se creusent ou qu'elles empruntent aux petits Mammifères fouisseurs. Les Cabourès ont le bec assez comprimé, saillant d'entre une touffe de longs poils, tandis que le disque oculaire ne se dessine que sur la joue. Les ailes sont pointues, moins longues que la queue, qui est ample et élargie; les tarses sont proportionnellement grands et emplumés jusqu'à la naissance des doigts, ou recouverts d'un duvet de plumes pileuses, tandis que ces derniers nus ne présentent que quelques poils épars et assez courts.

Les Cabourès doivent renverser les idées assez généralement reçues par les gens du monde : on se figure toujours les Chouettes vivant au milieu des ruines, dans les vieux édifices, ou recherchant la profondeur des forêts les plus sombres; et la plupart des Cabourès habitent sous terre comme les Lapins, et quelques espèces ont reçu le nom de *Hibous à clapiers*, à cause de cette singulière particularité de leurs mœurs, en même temps qu'ils sont éminemment sociables, vivent en communauté avec d'autres animaux, sont vifs, alertes, et volent en plein midi pour chercher leur nourriture, et préfèrent les éblouissantes clartés du soleil au crépuscule mourant du jour ou à la lumière terne de la lune. Dans les vastes plaines du Missouri, le Hibou à clapiers partage les boyaux souterrains que se creuse le Cynomis social ou le Chien de prairie. Ces clapiers occupent parfois plusieurs milles d'étendue, et forment des sortes de villages qu'Irving a décrits avec grâce. Dans tous les villages des Chiens de prairie ou Ecureuils jappants, on voit ces Hibous à clapiers voler joyeusement par petites bandes autour des huttes de leurs compagnons, ou se tenir à l'entrée en observateurs.

CÆREBA. *Voy.* Guitguit.

CAILLE, *Coturnix*, Oiseaux de l'ordre des Gallinacés.

Les Cailles, que quelques auteurs avaient voulu placer dans un même genre avec les Perdrix, en diffèrent non-seulement par leurs caractères zoologiques, mais aussi par leurs mœurs. Ce sont des Oiseaux peu sociables, et qui vivent isolés; les mâles ne se tiennent avec les femelles que pendant le temps des amours, et ils les quittent lorsqu'elles sont près de pondre; ils sont polygames; les dernières font beaucoup d'œufs et sont seules chargées de les soigner.

Les Cailleteaux courent au sortir de l'œuf; ils sont plus robustes que les petits des Perdrix, et peuvent se passer beaucoup plus tôt des soins de leur mère; lorsqu'ils sont parvenus à ce terme, la compagnie se sépare avec une entière indifférence; et, passé le temps des couvées, il est rare de trouver plusieurs Cailles réunies.

Les Oiseaux de ce genre paraissent appartenir principalement aux contrées chaudes du globe; une seule espèce se trouve en Europe, encore n'y vient-elle que pendant la belle saison; les autres sont de l'Asie, des îles de la mer des Indes et de l'Océanie, de l'Afrique et de Madagascar; on n'en connaît point en Amérique. Les espèces qui s'approchent le plus des contrées froides les

abandonnent pendant l'hiver pour se rapprocher des tropiques ; elles se livrent alors à de longs voyages, qui ont rendu si célèbre notre Caille d'Europe. Le froid est certainement la cause principale de ces migrations ; mais il n'agit pas directement sur les Cailles, Oiseaux frileux ; il les prive de tous leurs moyens d'existence, leur enlevant en même temps tous les blés dans lesquels elles se tiennent ainsi que les grains et les Insectes dont elles se nourrissent exclusivement. Plusieurs espèces des pays chauds ont aussi l'habitude des migrations. Tous ces Oiseaux vivent habituellement dans les champs couverts de moissons ou dans les herbes ; on nelles trouve que très-rarement dans les bois ; jamais ils ne se perchent ; ils courent avec agilité, et, lorsqu'on leur donne la chasse, ils ne prennent leur vol que si le danger devient trop pressant.

Les principales espèces de Cailles sont :

La Caille vulgaire, *Perdix coturnix* de Linné. —Elle a de longueur totale sept pouces trois ou quatre lignes ; son bec et ses pieds sont de couleur de chair ; sa queue est composée de quatorze pennes ; dans le mâle âgé d'un an et après la seconde mue, les plumes de la tête sont d'un brun foncé avec leurs bords roussâtres ; au-dessus des yeux et une bande d'un blanc jaunâtre qui se dirige de chaque côté sur la nuque, où elle s'élargit ; une semblable bande, mais moins large, passe au milieu du crâne et à l'occiput. La gorge est rousse et porte deux bandelettes de brun roussâtre ; le cou, le dos, le croupion et les épaules offrent un mélange de jaunâtre et de noir, de roux et de gris. Les femelles se distinguent du mâle adulte par leur gorge, qui est blanchâtre et sans aucune tache ; par les couleurs du dos, qui sont plus foncées ; par les plumes de la partie inférieure du cou et de la poitrine, qui sont blanchâtres et parsemés de taches noires presque rondes. L'âge et les localités occasionnent dans le plumage des deux sexes quelques autres différences ; ils en produisent aussi souvent dans les dimensions ; certains individus varient accidentellement du blanc plus ou moins pur au brun foncé et même au noir. On conserve au Muséum de Paris une variété albine de la Caille tuée par le roi Louis XV ; la variété noire ne se produit qu'en domesticité ; elle dépend du chènevis qui est ordinairement donné aux Cailles pour toute nourriture.

Quoique les Cailles soient des Oiseaux très-répandus, on connaît à peine leurs mœurs : que de contes absurdes n'a-t-on point écrits ! que de circonstances merveilleuses ont été répétées avec une assurance vraiment désespérante ! Qui n'a entendu dire que les Cailles se retirent, aux approches du froid, dans des trous en terre pour y passer l'hiver à la manière des Hérissons et des Marmottes ; ou qu'elles s'engendrent des Thons que la mer agitée jette quelquefois sur le rivage, et qu'elles passaient successivement sous diverses formes, grossissant par degrés jusqu'à ce qu'elles devinssent des Cailles ; et mille autres absurdités que nous rougirions de rapporter.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés des voyages des Cailles ; ces voyages, que les habitants des côtes ont observés mille fois, des savants n'ont pas craint de les mettre en doute. L'inclination de voyager et de changer de climat à certaines époques de l'année est une des affections les plus fortes de l'instinct des Cailles ; la cause de ce désir, dit Buffon, ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais aussi sur des individus séparés, pour ainsi dire, de leur espèce et auxquels une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. C'est ainsi que l'on voit de jeunes Cailles tenues depuis leur naissance dans des cages éprouver régulièrement deux fois par an une inquiétude et une agitation tout à fait singulière pendant l'époque des voyages, savoir : aux mois de septembre et d'avril. Cette inquiétude se fait principalement remarquer le soir et pendant une partie de la nuit, car c'est à cette heure que les Cailles se disposent à partir, traversant la Méditerranée pour se rendre en Afrique, où elles se répandent jusqu'au Cap. Quelquefois elles se reposent pendant la traversée sur les îles qu'elles rencontrent ; les îles et les écueils du Levant sont en automne tout couverts de ces Oiseaux ; les habitants en font une grande exploitation. En Morée, les Cailles arrivent au mois de septembre, fatiguées et presque incapables de mouvement. Les habitants, qui ont fait tous leurs préparatifs, se livrent alors à une véritable récolte, les ramassent pour les saler et en approvisionner divers pays ; ils disent que Dieu, qui les leur envoie, les prive de la faculté de voler.

Caprée, île située à l'entrée du golfe de Naples, est aussi à la même époque presque entièrement couverte de Cailles ; l'évêque de l'île, qui perçoit la dîme sur le commerce qu'on en fait, touche chaque année quarante ou cinquante mille francs. On se fera une idée du nombre d'Oiseaux qu'il faut pour que la dixième partie de leur valeur produise une telle somme, en apprenant qu'à Naples, l'un des principaux débouchés de l'île, les Cailles ne valent que quatre ou cinq sous la pièce. Cet évêque a été appelé l'*Évêque des Cailles*.

Ce n'est qu'au temps des voyages que les cailles se réunissent ; elles choisissent pour partir un vent favorable qui les aide beaucoup dans la traversée, le prenant Nord-Ouest ou Nord pour aller en Afrique, et Sud-Est ou Sud pour revenir en Europe. Mais il arrive quelquefois que le vent change avant qu'elles aient atteint la terre ; elles sont alors dans l'impossibilité de continuer, et périssent presque toutes englouties par les eaux. Dans ces circonstances il n'est pas rare qu'elles s'abattent sur un bâtiment ; mais toutes n'ont pas ce bonheur et elles tombent le plus souvent dans la mer. On les voit alors flotter pendant quelque temps et

se débattre sur les vagues, une aile en l'air, comme pour prendre le vent, d'où quelques naturalistes ont pris occasion de dire qu'elles se munissaient en partant d'un petit morceau de bois qui leur servait de radeau pour se reposer, de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer en l'air. Pline leur a fait porter trois petites pierres dans le bec pour se soutenir contre le vent; Oppien veut au contraire que ces pierres soient destinées à indiquer à l'Oiseau, qui les laisse tomber une à une, s'il a dépassé la mer. Ces erreurs ne sont pas les seules; le Râle des genêts, oiseau solitaire et voyageur, arrive et part en même temps qu'elles, et se tient aussi dans la campagne; on a dit qu'il les conduisait, et on l'a nommé le *Roi des Cailles*.

Dans nos provinces méridionales, on voit arriver les Cailles dès les premiers jours d'avril, mais ce n'est que vers la fin de ce mois qu'elles viennent dans le Nord. Des jeunes qui viennent quelques jours avant les vieilles ont reçu des chasseurs le nom de Cailles vertes, parce qu'on ne les trouve que dans les prairies; passé cette époque et jusqu'à leur départ, ils les appellent *Cailles grasses*. Dès le mois d'août et surtout de septembre ces Oiseaux nous quittent, et vont se répandre en Egypte, en Asie, en Syrie, etc. Cependant il en reste même dans notre pays quelques individus blessés ou provenant de couvées tardives; ils passent l'automne et l'hiver dans les endroits les mieux exposés.

La Caille vole avec célérité, mais elle se lève difficilement et seulement lorsqu'on la poursuit; elle file droit à une petite élévation des terres et redescend bientôt : en un mot elle court plus qu'elle ne vole. Les mâles de cette espèce sont polygames et très-lascifs; on en a vu un réitérer dans un jour jusqu'à quinze fois ses approches avec plusieurs femelles. Celles-ci ne font qu'une couvée, du moins dans nos climats; elles pondent assez tard, vers la fin de juillet, huit, dix, et jusqu'à quatorze œufs obtus, d'un verdâtre clair, marqués de petits points ou de taches brunes et noirâtres; elles les déposent dans un simple trou entouré de quelques brins d'herbe, et les couvent pendant trois semaines. Les petits courent en quittant leur coquille; ils ont bientôt pris tout leur accroissement, et sont capables d'exécuter les voyages aussi bien que leurs parents.

La Caille est partout considérée comme un fort bon gibier; sa chair diffère peu de celle de la Perdrix, elle est susceptible de se couvrir d'une couche de graisse absolument comme celle des Becs-figues et des Ortolans. La Caille grasse habite les récoltes de chanvre, de sarrasin, les genêts, les bruyères, et même les buissons; on la chasse, ainsi que la Caille verte, avec le Chien d'arrêt et le fusil, de la même manière que la Perdrix. Suivant la saison on emploie divers instruments pour chasser les Cailles : tels sont les *appeaux* artificiels ou vivants, le *tramail* ou *halier*, la *tirasse* et le *traîneau*.

Pour attirer ces Oiseaux dans le piége qu'on leur a tendu, on se sert d'une femelle (appeau vivant), ou d'un sifflet qui imite son cri (appeau artificiel). La plus amusante et la plus fructueuse de toutes les chasses est sans contredit celle de la *tirasse*. Depuis l'arrivée des Cailles jusqu'à leur départ, on peut avec cet instrument en prendre une quantité considérable. C'est un filet long de trente-cinq à quarante-cinq pieds, et large de vingt à trente, dont les mailles, en losange, doivent avoir un pouce et demi. Il faut deux personnes pour manœuvrer ce filet; cependant un seul homme peut s'en servir utilement en fixant sa tirasse par un pieu. La manière dont les Cailles se prennent à ce piége est facile à concevoir; comme elles se tiennent habituellement à terre, il est aisé de les environner et de les couvrir avec le filet. Le *traîneau* est une sorte de tirasse dont un côté rase la terre et ramasse les Cailles comme un filet prend le Poisson de la partie d'une rivière dont il balaye le fond.

Les Cailles et surtout les individus du sexe mâle ont le caractère triste et querelleur; on a souvent exploité ce penchant pour amuser la multitude; des combats de cette sorte sont encore usités aujourd'hui dans quelques villes d'Italie : on prend deux Cailles habituées à une nourriture abondante et on les met vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table; et l'on jette entre elles deux quelques grains de millet; car, comme le dit Buffon, parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre. D'abord les deux champions se lancent des regards menaçants, puis, partant comme un éclair, ils se joignent, s'attaquent à coups de becs, et ne cessent de se battre, jusqu'à ce que l'un cède à l'autre le champ de bataille. Cette espèce de gymnastique, qui nous semble puérile, était fort goûtée des anciens; il fallait même qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Egypte pour avoir fait servir sur sa table une caille que ses victoires avaient rendue célèbre, et que Solon voulait que les enfants et les jeunes gens assistassent aux combats de ces Oiseaux, afin sans doute d'y prendre des leçons de courage.

Nous emprunterons à un naturaliste éminent quelques détails intéressants et nouveaux sur les mœurs de ces Oiseaux.

« Il règne encore de grandes incertitudes, non pas précisément sur le passage des Cailles, mais sur les lieux d'où elles arrivent, et sur ceux où elles vont passer l'hiver lorsqu'elles quittent les régions tempérées. On sait que ces Oiseaux nous viennent d'Afrique, et qu'en Egypte et sur les côtes de Barbarie ils sont de passage, comme sur celles du midi de la France. Si à leur départ des provinces méridionales elles franchissent également les contrées africaines, elles parviennent bientôt sous la ligne; car il y a

une moindre distance de l'équateur au nord de l'Afrique que de cette contrée au nord de l'Europe, et jusqu'en Islande et en Norwége, où l'on trouve encore des Cailles. Une fois sous la ligne, ou l'ayant dépassée, elles vont chercher un climat plus tempéré, indifféremment vers le Midi ou vers le Nord, selon le vent le plus favorable.

« Aussi la plupart des navigateurs ont-ils rencontré les Cailles dans la mer du Sud et dans la mer des Indes, comme sur tous les points de la terre. Levaillant a observé au cap de Bonne-Espérance des passages considérables de Cailles de la même espèce, et peut-être les mêmes qu'il avait déjà vues en Europe. Que de chances pour leurs stations et pour la quantité qu'il peut s'en diriger annuellement vers la France !

« Outre leurs migrations à des époques fixes et invariables, qui font de ces Oiseaux des espèces essentiellement émigrantes, les Cailles sont encore assujetties à des déplacements forcés occasionnés par la sécheresse ou le manque de nourriture. Comme une foule d'autres Oiseaux elles n'aiment pas les lieux secs et arides : aussi, comme il est rare dans le midi de la France qu'il n'y ait pas deux ou trois mois de sécheresse en été, quoique les Cailles y soient souvent abondantes au commencement de mai, elles abandonnent bientôt cette région dès que la sécheresse commence. On ne les revoit plus ensuite en certain nombre qu'au mois de septembre; celles-ci sont les Cailles du passage qui a lieu à cette dernière époque.

« Cette fuite momentanée est avantageuse à la multiplication de ces Oiseaux; la récolte des fourrages a lieu, dans les provinces méridionales de la France, au mois de mai, et la moisson en juin; la plupart des couvées auraient été détruites avant que les petits fussent éclos. Mais si, pendant la sécheresse, il survient une pluie abondante, le lendemain ou quelques jours après on entend chanter un assez grand nombre de Cailles dans les lieux qu'elles avaient naguère abandonnés.

« Cette circonstance prouve combien est erronée l'opinion de ceux qui prétendent que le nombre des Cailles diminue. Cette diminution supposée est occasionnée par la sécheresse de certaines années; du moins dans celles qui sont humides, on prend toujours ces Oiseaux par milliers, ce qui a eu lieu pendant deux années consécutives (1837 et 1838), et s'est répété toutes les fois que des pluies ont été abondantes.

« Les Cailles diminuent si peu, que pendant l'année 1842 elles sont arrivées sur les côtes du Roussillon en nombre immense. Leur quantité y a été si considérable, qu'elles se sont vendues sur le marché de Perpignan depuis vingt jusqu'à trente centimes. Les revendeurs ont trouvé leur compte en les portant à Montpellier, où ils en ont trouvé de quarante à quarante-cinq centimes. A la vérité l'année 1842 s'est fait remarquer par un printemps très-pluvieux, ce qui est fort rare dans le midi de la France.

« Cette circonstance n'a pas été la cause de l'arrivée de ces Cailles printanières. Car, si leurs passages ont été nombreux dans le Roussillon, ils ont été au contraire peu abondants en individus dans le Languedoc, qui est cependant si rapproché de cette province. Ainsi, une année, une espèce émigrante est extrêmement commune dans une localité, et fort rare au contraire dans une autre; mais il ne faut pas admettre de cette circonstance que telle ou telle espèce diminue; car de pareils faits il faut les embrasser dans leur ensemble, et non dans quelques-uns de leurs détails.

« La Caille est un Oiseau fameux dans l'Ecriture. Il en arriva une quantité si prodigieuse dans le camp des Israélites, que toute l'armée des Hébreux s'en nourrit. Il paraît, d'après Josèphe, qu'elles sont extrêmement communes aux environs de la mer Rouge. »

Ceci nous amène à résoudre une objection qui a été faite par un académicien français contre le *miracle des Cailles*, lesquelles, suivant le chap. XVI de l'Exode, servirent de nourriture aux Israélites dans le désert.

M. Dubois-Aymé, qui adopte toutes les idées des rationalistes, en mettant toutefois dans ses attaques contre la divinité de nos Ecritures un ton de politesse et d'urbanité vraiment françaises, a donc prétendu qu'il ne fallait voir dans le récit de Moïse relatif aux Cailles du désert, ni un prodige surnaturel, ni même un phénomène bien extraordinaire, puisqu'on le voit se répéter même de nos jours dans ces *Cailles qui, fatiguées d'un long trajet, se laissent encore prendre à la main sur le rivage de la mer aux mêmes époques où elles servirent de nourriture aux Hébreux;* et que d'ailleurs, *sous le règne d'Actisanès, des Egyptiens, exilés pour vol dans le désert de l'isthme de Suez, se nourrirent*, suivant Diodore de Sicile, *de la même manière* (38*). Notre savant académicien, qui a si bien cité le passage de Josèphe sur le changement des eaux de Mara, a oublié d'alléguer ici un second passage qui se trouve dans le même chapitre que le premier, et qui concerne les Cailles qui s'abattirent dans le camp des Hébreux; nous croyons devoir suppléer à ce silence : « Bientôt après, dit l'historien juif, une grande multitude de Cailles, espèce d'Oiseau très-commun vers le golfe d'Arabie, traversèrent ce bras de mer; mais lasses de voler, et se tenant d'ailleurs naturellement dans leur vol plus près de la terre que les autres Oiseaux, elles s'abattirent dans le camp des Hébreux (39). » Le lecteur attentif concevra aisément que nous ne pouvions pas nous-même oublier un pareil témoignage. Les mots *bientôt après* (καὶ μετ' ὀλίγον) signifient dans cet endroit de Josèphe, peu de temps après que Moïse eut

(38*) *Description de l'Egypte Antiquités, Mémoires*, t. I, p. 318.

(39) Joseph. *Antiq. Jud.* l. III, c. I, § 3.

essé de parler. Or, comme Moïse venait dans son discours de promettre aux Israélites que le soir même Jéhova, qui avait entendu leurs plaintes et leurs murmures, leur donnerait de la chair à manger, dans ce désert même, sec et aride, où il n'y avait aucune nourriture, et qui leur faisait regretter l'abondance dont ils prétendaient avoir joui en Egypte (*Ex.* XVI, 1-13), il suit évidemment que le vol des Cailles dirigé précisément sur ce point et le soir de ce jour-là même, suivant la promesse de Dieu et la prédiction de Moïse, ne saurait être l'effet du hasard, mais que c'est au contraire une disposition toute particulière de la providence divine, un fait qui porte en lui tous les caractères d'un véritable miracle.

Quand au récit du livre des Nombres, ce n'est pas seulement sous le rapport d'une coïncidence de la prédiction et de l'événement qu'il présente un prodige surnaturel ; on ne saurait encore expliquer naturellement l'immense quantité de Cailles qui arrivèrent aux Hébreux pour leur servir une seconde fois de nourriture. A la vérité, tous les voyageurs anciens et modernes s'accordent à dire que cette espèce d'Oiseaux abonde dans l'Arabie Pétrée ; mais il n'en reste ni moins surprenant ni moins prodigieux que la quantité qui est tombée à point nommé dans le camp des Hébreux ait suffi à nourrir un peuple de deux millions d'individus pendant l'espace d'un mois entier (XI, 21). Le Psalmiste, pour nous donner une idée du nombre infini de ces Cailles, les compare à une pluie de poussière et aux grains de sable de la mer : *Et pluit illis sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata* (*Psal.* LXXVII, 27). On serait tenté de croire au premier abord qu'il ne faut voir dans ces paroles qu'une expression hyperbolique permise dans le style de la poésie, mais que la vérité historique ne saurait comporter. Cependant Moïse lui-même ne nous en donne pas une moindre idée dans l'histoire qu'il retrace de ce fait extraordinaire ; puisqu'il dit qu'il tomba un si grand nombre de Cailles, qu'elles couvraient la terre autour du camp jusqu'à la distance d'une journée de chemin et à la hauteur de deux coudées, et que les Israélites qui en recueillirent le moins en amassèrent dix chomers, c'est-à-dire mille gomors (40). Mais le gomor étant la mesure de manne qui suffisait à la nourriture d'un homme pour un jour, un gomor de cailles ne devait pas moins lui suffire ; d'où il résulte que chaque Israélite ayant amassé, selon le récit de Moïse, au moins dix chomers, ou mille gomors de Cailles, il aurait pu s'en nourrir pendant mille jours, c'est-à-dire pendant plus de deux ans et demi. Or, qu'une quantité aussi prodigieuse de ces Oiseaux soit venue s'abattre dans un si court espace de temps et dans le même lieu, c'est sans contredit un phénomène que l'histoire naturelle de l'Arabie Pétrée n'a jamais présenté dans aucune autre circonstance, et qui surpasse même tout ce que l'imagination peut se figurer en ce genre.

Joignons à nos réflexions celles que fait sur le même sujet M. Léon de Laborde : « Les premières Cailles, dit-il, bien que le texte ne l'affirme pas, durent venir d'Egypte. On ne peut expliquer la nécessité où elles se trouvent de se poser à terre que par la longueur et la fatigue du voyage, et la mer Rouge n'a ici que quelques lieues de largeur. L'époque coïncide, du reste, avec celle de leur passage périodique; le quinze du mois de jar répond au commencement du mois de mai. Les secondes Cailles venaient d'Arabie par un vent d'est, en se dirigeant vers la vallée du Nil. Dans les deux cas, on ne peut s'expliquer pourquoi ces animaux, qui traversent la Méditerranée sans difficulté, sont fatigués d'un trajet comparativement très-court, et on se demande en vain ce que le changement de la direction du vent pouvait faire à leur voyage. Le camp des Hébreux n'était pas immédiatement sur la côte, mais, ainsi que je l'ai indiqué sur ma carte, il s'en trouvait assez éloigné pour qu'entre cette place et la mer des Cailles eussent pu se reposer d'une fatigue qui du reste n'est pas motivée.

« Pourquoi d'ailleurs ces Cailles, si elles étaient obligées de s'arrêter, soit par fatigue soit par besoin de nourriture, se sont-elles justement posées là où ce peuple innombrable était campé, là où le mouvement et le bruit devaient effrayer leur troupe si timide ?... Comment ce vol pouvait-il être assez considérable pour couvrir un espace de huit lieues carrées ou seulement de huit lieues d'étendue dans le lit d'une vallée? Comment surtout peuvent-elles former sur ce vaste territoire une couche de plus de trois pieds d'épaisseur, c'est-à-dire s'abattre les unes sur les autres, tandis qu'il leur était si facile de s'arrêter dans les montagnes de l'Idumée ou de descendre dans toute l'Arabie ?. Enfin, si nous admettons la traduction de la Vulgate, qui dit qu'*elles volaient en l'air, n'étant élevées au-dessus de la terre que de deux coudées* (41), comment les Hébreux, qui n'avaient rien préparé dans ce but, peuvent-ils prendre assez de Cailles pour la nourriture d'un mois, et cela pendant toute la durée d'une journée et demie? Tout chasseur connaît la vivacité de la Caille et son adresse à éviter le Chien, même lorsqu'elle est blessée (42). »

Il faut avouer pourtant que, selon quelques interprètes, le texte sacré est susceptible d'un sens qui rendrait le fait bien moins merveilleux, et par conséquent plus croyable aux yeux de nos adversaires. Ainsi, selon Bochart, il n'est pas nécessaire de dire que les Cailles couvraient entièrement tout

(40) Num. XI, 31, 32. — Le *chomer* ou *homer*, e *corus*, COR, de la Vulgate, contenait dix *êpha;* et le *gomor*, HOMER, é ait la dixième partie de l'*êpha*.

(41) Cette traduction de la Vulgate, il faut en convenir, paraît un peu forcée; il semble qu'il faut faire une certaine violence au texte hébreu pour en tirer ce sens.

(42) Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 91.

l'espace d'une journée de chemin ; c'est-à-dire environ quarante mille pas ; l'Ecriture n'exprime pas assez clairement ce sens pour qu'on soit obligé de l'admettre; on peut légitimement supposer que ces volatiles formaient sur un certain nombre de points compris dans cet espace des tas d'environ deux coudées d'épaisseur. D'après le même critique, le mot *chomer* n'aurait pas, dans ce passage, la signification de mesure, vu que le *chomer* ne s'employait que pour les liquides et les grains ; mais celle de *monceau, tas, amas,* qu'il a incontestablement dans plusieurs autres endroits de l'Ecriture; de sorte que la phrase hébraïque que l'on rend par: *Ils en amassèrent au moins dix chomers,* devait se traduire : *Ils en amassèrent au moins dix monceaux*, comme l'ont entendue les Septante, la version syriaque, le paraphraste Jonathan, et quelques autres. Bochart fait encore observer que, comme en parlant de dix chomers ou dix tas le texte sacré ne dit point que cette quantité fût destinée à la nourriture d'un seul individu on peut l'entendre d'une famille entière. Or, si on suppose chaque famille composée de dix personnes, supposition qui ne choque nullement les vraisemblances, il n'a dû y avoir de Cailles que la quantité nécessaire pour alimenter les Hébreux, qui ait pu se conserver pendant cent jours seulement. Enfin, selon Bochart, l'expression *dix tas* pourrait bien ne signifier que *quelques tas,* c'est-à-dire un nombre indéterminé ; car on sait que le mot *dix* est pris souvent dans l'Ecriture pour un nombre vague et indéfini tel que *plusieurs.* Ainsi dans ce même livre des Nombres (xiv, 22), Dieu se plaint que les Israélites l'ont *tenté par dix fois,* pour dire qu'ils l'ont *tenté plusieurs fois.*

Que si on demande comment la chair de ces Oiseaux a pu se conserver même durant cent jours sans corruption, nous répondrons que l'écrivain sacré nous indique lui-même le moyen de conservation employé par les Hébreux, quand il dit qu'*ils les firent sécher tout autour du camp* (*Ex.* xi, 32). On nous dira sans doute avec M. Léon de Laborde : « Ne sait-on pas que de nos jours ce moyen produirait très-infailliblement, au bout de vingt-quatre heures, des vers d'abord et bientôt après la décomposition (43) ? » Mais comment supposer que les Hébreux n'aient point salé la chair des Cailles avant de l'exposer au soleil ? L'usage constant qu'on a toujours fait de ce procédé non-seulement dans l'Arabie Pétrée, mais encore en Egypte, ne permet nullement d'en douter. La question se réduit seulement à savoir si les Israélites avaient à leur disposition le sel nécessaire pour saler une aussi grande quantité de Cailles. Or, il nous semble qu'il y a des motifs propres à fixer les incertitudes qu'on pourrait avoir à cet égard. Morison, comme le remarque Bullet, à qui nous empruntons cette preuve, Morison, décrivant la route de sa caravane pour aller au mont Sinaï (44), dit que le quatrième jour *ils marchèrent sur les rivages de la mer Rouge, tout couverts de sel.* Assurément voilà du sel en abondance à la disposition des Israélites, dont le camp, lorsqu'ils reçurent les Cailles, n'était éloigné de la mer Rouge que de quinze ou vingt lieues. C'est apparemment à cette quantité de sel dont les bords de la mer Rouge sont chargés qu'il faut attribuer le phénomène végétal dont parle Belon lorsqu'il dit : « Nous trouvions sur les rivages de la mer Rouge (45) un arbrisseau ressemblant au *Rhamnus altera,* naissant le long de la marine, ayant ses feuilles fort épaisses, salées et blanchâtres. »

C'est aussi à la même cause qu'il faut attribuer le grand commerce de poisson salé qui se fait à Tor, ville de l'Arabie Pétrée, située sur la mer Rouge, que le même Belon décrit en ces termes : « Ils ont grand marché de Poissons secs (46), auxquels ils fendent le ventre quand ils les prennent, puis les salent un peu et les sèchent au soleil, et ainsi préparés les peuvent garder à long-temps. » Or, on voit dans le procédé des habitants de Tor pour sécher le poisson celui dont les Israélites, qui étaient dans le même pays, se servirent pour sécher les Cailles (47).

Mais citons encore quelques autres témoignages qui prouvent directement que les Hébreux ont pu conserver la chair des Cailles sans corruption : « Nous savons, dit M. de Laborde, que les Egyptiens salaient et conservaient les Oiseaux de passage (Hérodote, II, 17). Dans quelques peintures on les représente occupés au soin de cette préparation, et des voyageurs affirment que dans certaines parties de l'Orient la chair se conserve ainsi. Lorsque MM. Combes et Tamisier arrivèrent à Devra-Tabour, on leur apporta une telle quantité de viandes, qu'ils ne purent la consommer sur place, Que firent-ils ? « Selon la mode du pays, disent-ils (tom. II, p. 82), nous fîmes découper la viande en menus morceaux pour la faire sécher et l'empêcher de se corrompre (48). »

Enfin De Maillet fournit une nouvelle preuve à notre thèse lorsqu'il dit dans ses lettres sur l'Egypte que les habitants de ce pays font dessécher la chair de Poisson et d'autres animaux en l'exposant aux rayons du soleil (49).

Pour résumer en deux mots toute la discussion, nous dirons que le récit de Moïse, relativement aux Cailles dont les Israélites furent nourris dans le désert, contient un fait incontestablement miraculeux ; que le prodige ne consiste point dans le vol d'un certain nombre de Cailles qui, fatiguées, sont tombées dans le camp des Hébreux, comme on en voit encore dans le même pays se

(43) Léon de Laborde, *ubi supra.*
(44) *Voyages du mont Sinaï et de Jérusalem*, p. 85.
(45) *Observ.* l. II, c. 9.
(46) *Observ.* l. II, c. 67.
(47) Bullet, *Réponses critiques*, t. I, p. 278, 279.
(48) Léon de Laborde, *loc. cit.*
(49) De Maillet, *Lettres sur l'Egypte*, lettre x, p. 21; lettre xi, p. 110.

laisser prendre à la main et servir de nourriture à une caravane; mais dans cette immense quantité qui est venue s'abattre autour du camp des Israélites, après une promesse formelle de Dieu et une prédiction non moins expresse de Moïse, et dans le moment même assigné par l'interprète de Jéhova, quantité qui eût pu alimenter deux millions de personnes pendant trois mois; enfin que le récit peut légitimement s'expliquer de manière à ce qu'aucune circonstance ne choque la vraisemblance.

CALANDRE. *Voy.* ALOUETTE.

CALAO, *Buceros* (c'est-à-dire corne de Bœuf). — Ces Oiseaux forment parmi les Passereaux syndactyles un genre fort naturel, répandu dans toutes les contrées chaudes de l'ancien monde. On peut les caractériser ainsi : bec long, gros, plus élevé que large et légèrement courbé; arête lisse et élevée ou surmontée par un casque, c'est-à-dire une protubérance cornée qui s'accroît avec l'âge; bords des mandibules lisses ou accidentellement échancrés; narines rondes, percées dans la substance du bec et couvertes à leur base par une membrane; pieds courts, forts, musculeux, à plante élargie; ailes médiocrement longues, mais amples, et dont les trois premières rémiges sont étagées, avec la quatrième seulement ou même la cinquième, la plus longue.

Les diverses espèces de ce genre se ressemblent assez entre elles par la coloration; leur bec dont la protubérance varie beaucoup de forme, fournit pour les distinguer des caractères satisfaisants; l'âge et le sexe font éprouver à ce bec plusieurs variations qu'il est bon de noter : ainsi tous les jeunes des espèces à casque n'ont qu'une arête longitudinale saillante, et surtout manifeste à l'endroit où la protubérance se développera. La substance du bec, qui dans le premier âge est très-consistante, devient plus légère à mesure que l'Oiseau se développe, et chez l'adulte elle est souvent diaphane et creusée en divers sens de conduits et de cavités cellulaires qui communiquent avec les narines et facilitent l'entrée de l'air dans son intérieur. C'est pour cela que le bec des Calaos, si considérable et en apparence si lourd, ne dérange nullement leur équilibre. Les tarses de ces Oiseaux sont courts et couverts de larges écailles; leurs doigts, réunis en partie, ne leur permettent guère de marcher, mais ils leur fournissent un ferme appui lorsqu'ils se perchent; quand les Calaos veulent aller à terre, ils sont obligés de sauter comme les Corbeaux.

Ce sont des Oiseaux tristes et taciturnes, qui se réunissent en bandes nombreuses dans les forêts en Asie, en Afrique et dans les îles de la mer des Indes jusqu'à la Nouvelle-Hollande. Leur vol, lourd et de peu de durée, se compose de fréquents battements d'ailes, qui, joints à un claquement qu'ils font avec leurs mandibules, occasionnent dans les lieux sombres où ils se tiennent un bruit fort et inquiétant lorsqu'on n'en connaît pas la cause.

Tous sont omnivores et se nourrissent, selon les lieux où ils se trouvent, de fruits, de chair fraîche ou de charogne. Quelques-uns parmi les plus grands suivent, dit-on, les chasseurs de Sangliers, de Vaches et de Cerfs, pour manger la chair et les intestins de ces animaux qu'on veut bien leur abandonner; ils recherchent aussi les Rats et les Souris; c'est pourquoi les Indiens les tiennent souvent dans leurs maisons; ils mangent ces petits animaux tout entiers; après les avoir serrés quelque temps dans leur bec pour les ramollir, ils les avalent en les jetant en l'air et les recevant dans leur large gosier; ils font la même chose pour les fruits et les œufs.

On peut diviser le genre des *Buceros* en deux sections : la première comprenant les espèces qui ont le bec surmonté de quelques protubérances, et la deuxième celles qui l'ont simple. M. Lesson a séparé des vrais Buceros le CALAO NOIR D'ABYSSINIE, *Buceros abyssinicus* des auteurs, qui a les tarses plus longs que les autres et les plumes des narines très-développées; il en fait un petit genre distinct sous le nom de Bucorves, et lui donne le nom de BUCORVE D'ABYSSINIE *Bucorvus abyssinicus*.

Parmi les nombreuses espèces de Calaos à casque nous citerons :

LE CALAO RHINOCÉROS, *Buceros Rhinoceros*, Oiseau que l'on trouve à Java, à Sumatra, aux Philippines, et au pays de l'Inde. Sa longueur totale est de quatre pieds depuis le bec, qui mesure dix pouces, jusqu'à l'extrémité de la queue. Son casque s'étend et se recourbe en manière de corne.

CALLITRICHE, Buff., espèce du genre Cercocèbe, de la famille des Singes proprement dits. Corps svelte, dégagé, d'un vert olivâtre en dessus, d'un blanc sale en dessous.

On en a plusieurs à la ménagerie. Une femelle était assez douce et aimait à se faire gratter par les personnes qu'elle connaissait. Lorsqu'elle éprouvait du contentement, elle faisait entendre un petit grognement particulier assez doux, que l'on pourrait imiter en prolongeant l'*r* sur la syllabe *grou*. Un mâle était au contraire fort méchant, entrait en fureur à la moindre contrariété et poussait alors un cri très-aigu.

Cet animal silencieux vit en troupes nombreuses dans la Mauritanie, aux îles du cap Vert, au Sénégal. On ne sait de lui que ce qu'Adanson en rapporte. « Les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, sont, dit-il, remplis de Singes verts. Je n'aperçus ces Singes que parles branches qu'ils cassaient au haut des arbres, d'où ils les jetaient sur moi, car ils étaient d'ailleurs fort silencieux, et si légers dans leurs gambades, qu'il eût été difficile de les entendre. Je n'allai pas plus loin et j'en tuai d'abord un, deux, et même trois, sans que les autres parussent effrayés. Cependant, lorsque la plupart se sentirent blessés, ils commencèrent à se mettre à l'abri, les uns en se

cachant derrière les grosses branches, les autres en descendant à terre; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, s'élançaient de la pointe d'un arbre sur la cime d'un autre. Pendant ce petit manége, je continuai toujours à tirer dessus, et j'en tuai jusqu'au nombre de vingt-trois en moins d'une heure et dans un espace de vingt toises, sans qu'aucun d'eux eût jeté un seul cri, quoiqu'ils se fussent plusieurs fois rassemblés par compagnie, en sourcillant, grinçant des dents, et faisant mine de vouloir m'attaquer. »

L'espèce du Callitriche est devenue très-nombreuse à l'île de France, où quelques colons l'ont introduite, au grand détriment des récoltes de bananes et de cannes à sucre.

CAMELOPARDALIS et CAMELOPARDUS. *Voy.* GIRAFE.

CAMELUS. *Voy.* CHAMEAU.

CAMPAGNOL, *Arvicola*, genre de Mammifères de la famille des Rongeurs murins. — Nous distinguerons les espèces suivantes :

Le RAT D'EAU, *Arv. amphibius*, Desm. — Le Rat d'eau se trouve dans toute l'Europe, le nord de l'Asie et de l'Amérique, mais avec quelques modifications qui tiennent au climat. Par exemple, en Sibérie il est plus grand qu'en Europe, et d'autant plus qu'on s'avance davantage vers le nord; ceux que l'on trouve à l'embouchure de l'Obi et du Jenisey sont assez grands pour que l'on puisse employer utilement leur fourrure, qui d'ailleurs n'a pas une grande valeur. Partout les mâles sont plus grands que les femelles et d'une couleur plus foncée. Le Rat d'eau ne quitte jamais le bord des eaux douces, et, s'il s'en éloigne quelquefois, c'est d'une cinquantaine de pas au plus. Au moindre danger qui le menace, il y revient, se jette dans les ondes, plonge, et gagne son trou en nageant entre deux eaux. Ce trou consiste en un boyau parallèle au sol, peu profond, et ayant plusieurs issues. La femelle y met bas, au mois d'avril, six ou sept petits, qu'elle soigne avec tendresse, et elle ne les laisse sortir de sa retraite que lorqu'ils ont atteint au moins la moitié de leur grosseur. Buffon accuse ces animaux de ne se nourrir que de poissons et de reptiles, et de faire du tort aux étangs et aux rivières en détruisant le frai des Carpes, Brochets, Barbeaux, etc. Le vrai est que les Rats d'eau ne mangent que des matières végétales, et entre autres les racines et les graines des plantes de la famille des Typhacées; si quelquefois ils se permettent une nourriture animale, elle consiste purement en quelques Insectes et leurs larves; quant aux Poissons, Grenouilles et autres animaux aquatiques, ils n'y touchent jamais. Dans certains pays on mange sa chair, qui n'est pas mauvaise, et peut être comparée à celle du Cochon d'Inde. Entre l'Obi et le Jenisey, on trouve une variété ou peut-être une espèce de cet animal qui diffère de notre Rat d'eau par une grande tache blanche qu'elle a entre les épaules, et une raie de la même couleur sur la poitrine.

Le SCHERMAUSS (*Arvicola paludosus.* — *Mus paludosus*, Lin.; *Arvicola argentoratensis*, Desm.; Le *Scherman*, Buff.) est plus petit que le précédent, à tête remarquablement plus ramassée, à queue plus courte, et à pelage noir. Il habite les environs de Strasbourg et s'éloigne davantage de l'eau.

Le CAMPAGNOL DES RIVAGES (*Arvicola riparius*, Ord.; *Arvicola palustris*, Harlan) a cinq pouces de longueur (0,155) non compris la queue, qui est moins longue; ses oreilles sont médiocres, son museau est gros; il a le pelage d'un brun rougeâtre mêlé de noir en dessus, et cendré en dessous. Il habite le bord des eaux, aux Etats-Unis, et se nourrit des semences de la Zizannie aquatique.

Le RAT D'EAU DU NIL (*Arvicola niloticus*, Desm.; *Lemnus niloticus*, Geoff.) a la queue presque aussi longue que le corps; son pelage est d'un brun mêlé de fauve sur le dos, d'un gris jaunâtre en dessous; ses oreilles sont brunâtres, presque nues; sa queue est brune. Il habite l'Egypte, et a les mêmes mœurs que les précédents.

Les espèces qui vont suivre sont entièrement terrestres, et toutes habitent l'ancien continent.

Le CAMPAGNOL ORDINAIRE (*Arvicola vulgaris*, Desm.; *Mus arvalis*, Lin.; le *Campagnol* ou *Petit Rat des champs*, Buff. — G. Cuv.) est de la grandeur d'une souris; son corps a trois pouces (0,081) de longueur, non compris la queue, qui a un pouce (0,027), et qui est velue; ses oreilles sont moyennes et arrondies; son pelage est d'un jaune brun en dessus, d'un blanc sale en dessous. Cette espèce a souvent été le fléau de l'agriculture, surtout dans l'antiquité.

Le Campagnol est commun dans toute l'Europe, et se trouve dans le nord de la Russie jusqu'à l'Obi. Il habite les champs et les jardins, mais il ne pénètre jamais dans les maisons ni dans les bâtiments d'exploitation rurale. Il se creuse un terrier consistant en une petite chambre de trois ou quatre pouces (0,081 à 0,108) de diamètre en tous sens, à laquelle aboutissent plusieurs boyaux en zigzag, lui servant d'entrée et de sortie. C'est là que la femelle établit son nid, d'herbe sèche, et met bas, au moins deux fois par an, dix à douze petits à chaque portée. Aussi, lorsqu'un été favorise la multiplication de ces petits animaux, ils deviennent un véritable fléau pour l'agriculture (50). Ils font des provisions de grain, de noisette,

(50) Les Campagnols se multiplient avec une extrême rapidité, et, lorsque les pluies de l'automne ou les neiges ne viennent point les détruire, ils causent aux cultivateurs des torts irréparables; quelquefois ils dévorent entièrement les récoltes. Le département de la Vendée en a offert, il y a une quarantaine d'années, un exemple bien affligeant : en moins de deux ans les Campagnols y ont occasionné une perte de 2,720,373 fr., comme les procès-verbaux en font foi.

et de gland, mais il paraît qu'ils préfèrent le blé à toute autre nourriture. « Dans le mois de juillet, dit Buffon, lorsque les blés sont mûrs, les Campagnols arrivent de tous côtés, et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du Blé pour en manger l'épi ; ils semblent suivre les moissonneurs, ils profitent de tous les grains tombés et des épis oubliés; lorsqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement semées et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. En automne et en hiver, la plupart se retirent dans les bois, où ils trouvent de la faîne, des noisettes et des glands. Dans certaines années ils paraissent en si grand nombre, qu'ils détruiraient tout s'ils subsistaient longtemps ; mais ils se détruisent eux-mêmes, et se mangent dans les temps de disette; ils servent d'ailleurs de pâture aux Mulots, et de gibier ordinaire aux Renards, aux Chats sauvages, à la Marte et à la Belette. » Mais ce qui contribue plus encore à leur destruction, ce sont les pluies d'automne et les fontes de neige qui inondent leurs terriers. Il paraît qu'autrefois cette espèce était plus multipliée qu'aujourd'hui et que souvent elle a ravagé des provinces entières ; l'histoire nous en offre de fréquents exemples, et dans des temps reculés on regardait les armées de rats apparaissant tout à coup comme un effet de la vengeance céleste; aussi n'opposait-on guère à leur invasion que des prières et des exorcismes.

La Fégoule, ou Campagnol économe (*Arvicola œconomus*, Desm. ; *Mus œconomus*, Pallas ; le *Campagnol des prés*, G. Cuv.) ne diffère extérieurement du précédent que par sa couleur plus foncée, mais à l'intérieur il a une paire de côtes de plus; son pelage est brun en dessus, jaunâtre sur les flancs, blanc sous la gorge et sous le ventre; sa queue n'a que le quart de la longueur du corps, et elle est brune; ses oreilles sont très-courtes. Cette espèce habite la Sibérie et le Kamtschatka. Ses habitudes la rendent précieuse aux Kamtschadales.

Le Campagnol économe est l'espèce la plus singulière et la plus célèbre de son genre. Il habite les vallées profondes et humides, et creuse son terrier avec beaucoup d'art; il consiste en vingt ou trente boyaux de huit à neuf lignes (0,018 à 0,020) de diamètre, serpentant presque à la surface du sol, ou au moins à peu de profondeur, et s'ouvrant en dehors de distance en distance. Ces boyaux communiquent à d'autres galeries plus profondes, se rendant toutes à son habitation ou à ses magasins. Son habitation ou chambre principale a trois ou quatre pouces (0,081 ou 0,108) de hauteur et environ un pied (0,325) de largeur; elle est plafonnée avec des racines de gazon, ou, mais seulement dans les lieux humides, voûtée dans une motte de terre qui domine le sol environnant; sur le plancher est étendu un lit de mousse. A côté de cet appartement, où loge la famille, sont deux ou trois magasins plus grands, construits avec beaucoup de soin et maintenus constamment très-propres. Tel est l'établissement d'un couple solitaire ; mais s'il a une famille un peu nombreuse, il se fait aider par ses enfants. Alors la chambre est beaucoup plus spacieuse, et l'on creuse jusqu'à huit ou dix magasins, afin d'y serrer assez de provisions pour tout le monde. Quelquefois deux ou trois familles se réunissent pour travailler et vivre en commun. Dès le commencement de l'automne, chacun se hâte de récolter des racines et des bulbes de Phlomis tubéreux, Renouées bistorte et vivipare, de Pimprenelle sanguisorbe, de Lis de Kamtschatka, des graines de pin Cembro, etc., etc. ; et ces provisions se déposent dans un premier magasin pour y être épluchées et triées. Chaque espèce végétale occupe seule un magasin, ou du moins est réunie en une pile sans mélange avec d'autres. Tout les jours on visite les approvisionnements pour voir si tout est en ordre et si rien ne se gâte; une racine paraît-elle attaquée par l'humidité, elle est aussitôt enlevée, transportée dehors, au grand air et au soleil, puis on la reporte au magasin quand sa dessiccation est parfaite.

Lorsque les Kamtschadales rencontrent une habitation de Campagnol économe, c'est pour eux une bonne fortune, car ils se servent de la racine de Sanguisorbe pour préparer une sorte de thé qu'ils aiment beaucoup, et les autres racines du magasin leur servent à assaisonner leurs mets. Ils s'en emparent donc, mais avec l'extrême précaution de ne maltraiter ni blesser aucun des membres de la famille, de laisser à l'économe une partie de ses provisions, et de remplacer celles qu'ils enlèvent avec du Caviar sec. Ils croient que sans cela ces petits animaux se tueraient de désespoir, et les priveraient ainsi pour l'année suivante de la part qu'ils s'adjugent des fruits de leurs économies. Il n'est pas rare de trouver dans les greniers du Campagnol jusqu'à quinze ou vingt kilogrammes de racines.

Comme les Lemmings, les Campagnols économes ont la prévision, non pas des hivers rigoureux, mais des étés pluvieux, des orages et des tempêtes, des inondations qui doivent submerger leurs terriers, et ils émigrent pour aller chercher un climat plus favorable. C'est au printemps qu'ils se réunissent en grandes troupes et se mettent en voyage, en dirigeant leur marche sur le couchant d'hiver, en ligne droite, sans que ni lacs, ni rivières, ni bras de mer puissent les déterminer à faire le moindre détour. En les traversant à la nage ils sont exposés au bec des Oiseaux de proie et à la dent vorace des Brochets et des Saumons, qui en détruisent beaucoup ; le moindre vent en fait aussi noyer un grand nombre ; mais enfin le gros de la troupe finit ordinairement par gagner la rive opposée. Il arrive quelquefois qu'ils sont tellement fatigués, qu'ils se couchent sur le sable du rivage sans pouvoir aller plus loin, et qu'ils périraient de froid si les Kamtschadales ne leur portaient secours en

les séchant et les réchauffant, soit dans leur sein soit devant un feu. Quand ces petits animaux sont un peu remis, ils leur rendent la liberté pour qu'ils puissent continuer leur voyage; ce que les Campagnols font incontinent. Lorsqu'ils ont passé le Penshina, qui se jette à l'extrémité nord du golf d'Ochotsk, ils côtoient la mer vers le sud et au mois de juillet arrivent sur les bords de l'Ochotsk et du Joudoma, après une route de plus de six cent vingt-cinq lieues. Au moment de leur départ, ils formaient des colonnes si nombreuses, qu'il leur fallait plus de deux heures pour défiler; mais au retour, qui a lieu la même année, au mois d'octobre, il n'en est plus de même; les Renards, les Martes, les Hermines, les Oiseaux de proie, la fatigue, et les mille accidents d'un long voyage, les ont plus que décimés, et souvent ils n'en revient pas la moitié. Leur arrivée n'en est pas moins un jour de fête pour les Kamtschadales, parce que c'est un signe certain de la fin des tempêtes qui ont ravagé le pays pendant leur absence, parce qu'elle présage une année heureuse pour la pêche et les récoltes, et aussi parce qu'ils amènent à leur suite une foule d'animaux carnassiers à fourrures, qui promettent une chasse abondante et lucrative. On sait au contraire que, lorsqu'ils retardent leur arrivée, c'est un pronostic infaillible de pluies et d'orages. Du reste, les émigrations des Campagnols ne sont pas plus périodiques que celles des Lemmings.

Ordinairement, chez la plupart des autres animaux qui vivent en famille ou en petite société, c'est le mâle qui se charge des plus rudes travaux; ici c'est le contraire: les femelles sont un tiers au moins plus grandes que les mâles, fortes à proportion, et beaucoup plus laborieuses. Vers le milieu de mai, et peut-être plusieurs fois dans l'année, elles mettent bas deux ou trois petits, qui naissent aveugles, et dont elles prennent le plus grand soin. Le Campagnol économe du Kamtschatka n'est qu'une variété très-légère de celui de Sibérie, et il n'en diffère que par sa taille, un peu plus grande, et son pelage, d'une teinte légèrement plus brune.

CANARD, *Anas*, tribu d'Oiseaux palmipèdes, famille des Lamellirostres, renfermant les Cygnes, les Oies, les Céréopsis, et les Canards proprement dits.

L'homme a fait une double conquête lorsqu'il s'est assujetti des animaux habitants à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes éléments, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les Oiseaux d'eau semblaient devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contracter de société ni d'habitude avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations, et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et, par l'affection à leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couver à une mère étrangère qui les adopte, ont produit dans nos basses-cours des individus sauvages, farouches, fugitifs, et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté; mais après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asile domestique, ces mêmes Oiseaux, et mieux encore leurs descendants, sont devenus plus doux, plus traitables, et ont produit sous nos yeux des races privées; car nous devons observer comme chose générale que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce de manière à la faire multiplier en domesticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir subjuguée; autrement nous n'assujettissons que des individus, et l'espèce, conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque, malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentiments que la Nature a partout fondés sur un libre choix, lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage, devenu pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu à peu leurs droits de franchise naturelle et les prérogatives de leur état sauvage, et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix. L'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde, et communique en même temps aux petits, qui, s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leurs parents, ne cherchent point à en changer; car, ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière, surtout dans ces Oiseaux auxquels la Nature semblait avoir assuré un double droit de liberté en les confiant à la fois aux espaces libres de l'air et de la mer; une partie de l'espèce est, à la vérité, devenue captive sous notre main, mais la plus grande portion nous a échappé, nous échappera toujours; et reste à la Nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce du Canard et celle de l'Oie sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis longtemps privée, se propage dans nos basses-cours en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre, sans doute encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait pour ainsi dire que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les

régions du Nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paraissent en France les premiers Canards ; leurs bandes, d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies en novembre par d'autres plus nombreuses. On reconnaît ces Oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air ; et, lorsqu'ils sont tous arrivés dans des régions du Nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différents piéges et aux grands filets. Mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre attirer ou tromper ces Oiseaux, qui sont très-défiants. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudraient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnaître, et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi ; et lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution ; ils fléchissent leur vol, et se lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent ; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés du rivage. En même temps quelques-uns d'entre eux veillent à la sûreté publique, et donnent l'alarme dès qu'il y a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer : cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter ; car le Canard sauvage, au départ, s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un Oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un Canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partirait à trente.

C'est le soir, *à la chute*, au bord des eaux sur lesquelles on les attire en y plaçant des Canards domestiques femelles, que le chasseur, gîté dans une hutte ou couvert et caché de quelque autre manière, les attend et les tire avec avantage. Il est averti de l'arrivée de ces Oiseaux par le sifflement de leurs ailes, et se hâte de tirer les premiers arrivants ; car dans cette saison la nuit tombant promptement, et les Canards ne tombant pour ainsi dire qu'avec elle, les moments propices sont bientôt passés. Si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets dont la détente vient répondre dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur d'eau, peuvent embrasser en se relevant et se croisant la troupe entière des Canards sauvages que les appelants domestiques ont attirés. Dans cette chasse il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience. Immobile, et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier. Mais ordinairement le plaisir l'emporte, et l'espérance se renouvelle ; car le même soir où il a juré en soufflant dans ses doigts de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projet pour le lendemain.

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les Canards avec un filet tendu verticalement et semblable à la pantière qui sert aux Bécasses. En plusieurs autres endroits, les chasseurs sur un bateau couvert de ramée et de roseau, s'approchent lentement des Canards dispersés sur l'eau, et, pour les rassembler, ils lâchent un petit Chien. La crainte de l'ennemi fait que les Canards se rassemblent, s'attroupent lentement, et alors on les peut tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent, et les tuer sans bruit avec de fortes surbacanes, ou bien on tire sur la troupe entière avec un gros fusil d'abordage qui écarte le plomb et on en tue ou blesse un bon nombre ; mais on ne peut les tirer qu'une fois, ceux qui échappent reconnaissent le bateau meurtrier et ne s'en laissent plus approcher. Cette chasse, très-amusante, s'appelle *le badinage*.

On prend aussi des Canards sauvages au moyen d'hameçons amorcés de mou de Veau et attachés à un cerceau flottant. Enfin la chasse aux Canards est partout une des plus intéressantes de l'automne et du commencement de l'hiver.

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des Canards domestiques est la mieux soignée et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse, au point même d'être pour le pays un objet de revenu assez considérable. Cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits golfes disposés naturellement ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux. Mais nulle part cette chasse ne se fait avec plus d'appareil et d'agrément que sur le bel étang d'Armainvilliers en Brie. Voici la description qui en a été communiquée à Buffon par M. Ray, secrétaire des commandements du duc de Penthièvre.

« Sur un des côtés de cet étang, qu'ombragent des roseaux et que borde un petit bois, l'eau forme une anse enfoncée dans le bocage, et comme un petit port ombragé où règne toujours le calme. De ce port on a dérivé des canaux qui pénètrent dans l'intérieur du bois, non point en ligne droite, mais en arc sinueux. Ces canaux, nommés *cornes*, assez larges et profonds à leur embouchure dans l'anse, vont en se rétrécissant et en diminuant de largeur et de profondeur à mesure qu'ils se courbent en s'enfonçant dans le bois, où ils finissent par un prolongement en pointe et tout à fait à sec.

« Le canal, à commencer à peu près à la moitié de sa longueur, est recouvert d'un filet en berceau, d'abord assez large et élevé, mais qui se resserre et s'abaisse à mesure que le canal s'étrécit, et finit à sa pointe

en une nasse profonde et qui se ferme en poche.

« Tel est le grand piége dressé et préparé pour les troupes nombreuses de Canards, mêlés de Rougets, de Garrots, de Sarcelles, qui viennent dès le milieu d'octobre s'abattre sur l'étang; mais, pour les attirer vers l'anse et les fatales cornes, il faut inventer quelque moyen subtil, et ce moyen est concerté et prêt depuis longtemps.

« Au milieu du bocage et au centre des canaux est établi le canardier, qui de sa petite maison va trois fois par jour répandre le grain dont il nourrit pendant toute l'année plus de cent canards demi-privés, demi-sauvages, et qui tout le jour nageant dans l'étang, ne manquent pas, à l'heure accoutumée et au coup de sifflet, d'arriver à grand vol en s'abattant sur l'anse, pour enfiler les canaux où leur pâture les attend.

« Ce sont ces *traîtres*, comme le canardier les appelle, qui dans la saison se mêlant sur l'étang aux troupes des sauvages, les amènent dans l'anse, et de là les attirent dans les cornes, tandis que, caché derrière une suite de claies de roseaux, le canardier va jetant devant eux le grain pour les amener jusque sous l'embouchure du berceau de filets; alors se montrant par les intervalles des claies, disposées obliquement, et qui le cachent aux Canards qui viennent par derrière, il effraye les plus avancés, qui se jettent dans le cul-de-sac, et vont pêle-mêle s'enfoncer dans la nasse. On en prend ainsi jusqu'à cinquante et soixante à la fois. Il est rare que les demi-privés y entrent; ils sont faits à ce jeu, et ils retournent sur l'étang recommencer la même manœuvre et engager une autre capture (51). »

Dans le passage d'automne, les Canards sauvages se tiennent au large sur les grandes eaux, et très-éloignés des rivages; ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer ou dormir. « Je les ai observés avec une lunette d'approche, dit M. Hébert, sur nos plus grands étangs, qui quelquefois en paraissent couverts; on les y voit la tête sous l'aile et sans mouvement, jusqu'à ce que tous prennent leur volée une demi-heure après le coucher du soleil. »

En effet, les allures des Canards sauvages sont plus de nuit que de jour; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit : la plupart de ceux que l'on voit en plein jour ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les Oiseaux de proie. La nuit, le sifflement du vol décèle leur passage. Le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent, et c'est même à cause de ce bruit que Varron donne au Canard l'épithète de *quassagipenna*.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les Insectes aquatiques et les petits Poissons, les Grenouilles qui ne sont pas encore fort enfoncées dans la vase, les graines de Jonc, la Lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des Canards; mais, vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnantes sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands. Quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blés; et, lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégels, dans le mois de février. C'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents du sud; mais ils sont en moindre nombre : leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont souffertes pendant l'hiver. L'instinct social paraît s'être affaibli à mesure que leur nombre s'est réduit; l'attroupement même n'a presque plus lieu : ils passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner. Ils semblent dès lors s'unir par couples, et se hâtent de gagner les contrées du Nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison ils couvrent pour ainsi dire tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie, de Laponie, et se portent encore plus loin dans le Nord, jusqu'au Spitzberg et au Groenland. « En Laponie, dit M. Hœgstroem, ces Oiseaux semblent vouloir, sinon chasser, du moins remplacer les hommes; car, dès que les Lapons vont au printemps vers les montagnes, les troupes de Canards sauvages volent vers la mer occidentale; et, quand les Lapons redescendent en automne pour habiter la plaine, ces Oiseaux l'ont déjà quittée. » Plusieurs autres voyageurs rendent le même témoignage. « Je ne crois pas, dit Regnard, qu'il y ait pays au monde plus abondant en Canards, Sarcelles, et autres Oiseaux d'eau, que la Laponie; les rivières en sont toutes couvertes....., et au mois de mai, leurs nids s'y trouvent en telle abondance, que le désert en paraît rempli. » Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces Oiseaux que quelques circonstances ont empêchés de suivre le gros de l'espèce, qui nichent dans nos marais. Ce n'est que sur ces traîneurs isolés qu'on a pu observer les particularités des amours de ces Oiseaux, et leurs soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, et quelquefois ils se les

(51) Willughby décrit exactement la même chasse qui se fait dans les comtés de Lincoln et de Norfolk en Angleterre, où l'on prend, dit-il, jusqu'à quatre mille Canards (apparemment dans tout un hiver). Il dit aussi que pour les attirer on se sert du petit Chien roux; et de plus il faut qu'un grand nombre de Canards nichent dans ces contrées marécageuses, puisque la plus grande chasse, suivant sa narration, se fait lorsque, les Canards étant tombés en mue, les nacelles n'ont qu'à les pousser devant elles dans les filets tendus sur les étangs.

disputent par des combats. La pariade dure environ trois semaines. Le mâle paraît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours ; il l'indique à la femelle, qui l'agrée et s'en met en possession : c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais. La femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent. Mais, quoique la Cane sauvage, comme les autres Oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le laboureur y élève en meules, ou même dans les forêts sur des chênes tronqués et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs ; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyen est rouge. On a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plus tôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol ; elle se pose cent pas plus loin, et, pour y arriver, elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis ; mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paraît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée ; seulement il se tient à peu de distance : il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles. L'incubation dure trente jours. Tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux, ils hésitent, et même quelques-uns se retirent ; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus ; et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère les prennent à leur bec, et les transportent l'un après l'autre sur l'eau ; le soir, la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit. Tout le jour ils guètent, à la surface de l'eau et sur les herbes, les mouherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture ; on les voit plonger, nager, et faire mille évolutions sur l'eau, avec autant de vitesse que de facilité.

La nature en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation semble négliger pendant quelque temps la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes. Ces parties restent près de six semaines courtes et informes : le jeune Canard a déjà pris plus de la moitié de son accroissement, il est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les pennes des ailes ne commencent à paraître ; et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état, on l'appelle *halbran*, nom qui paraît venir de l'allemand, *halber-ente* (demi-canard) ; et c'est d'après cette impuissance de voler que l'on fait aux halbrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés. Ce sont apparemment aussi ces mêmes Canards trop jeunes pour voler que les Lapons tuent à coups de bâton sur leurs lacs.

Partout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre Canard ; et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité et ont donné de nouvelles races privées : par exemple, celle du Canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le nouveau monde.

Pour élever des Canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les Oies, les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrent de quoi paître, se reposer et s'ébattre. Ce n'est pas qu'on ne voie fréquemment des Canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basses cours, mais ce genre de vie est contraire à leur nature, ils ne font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité ; leurs plumes se froissent et se rouillent, leurs pieds s'offensent sur le gravier, leur bec se fêle par des frottements réitérés ; tout est lésé, blessé, parce que tout est contraint, et des Canards ainsi nourris ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément. Ainsi, lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les Canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens, qui traitaient avec plus d'attention que nous les objets intéressants de l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qui d'une main remportaient des trophées et de l'autre conduisaient la charrue, nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux Canards (*nessotrophium*) : ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit lac avec sa petite île ; le tout disposé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable serait un ornement pour la plus belle maison de campagne.

Le temps de l'éclosion des œufs est de plus de quatre semaines ; ce temps est le

même lorsque c'est une Poule qui a couvé les œufs. La Poule s'attache par ce soin et devient pour les petits Canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre ; on le voit par sa sollicitude et ses alarmes lorsque conduits pour la première fois au bord de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la Nature, malgré les cris redoublés de leur conductrice, qui du rivage les appelle en vain en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes Canards est la graine de millet ou de panis, et bientôt on peut leur jeter de l'orge. Leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant ; jeunes ou adultes, ils ne sont jamais rassasiés ; ils avalent tout ce qui se rencontre comme tout ce qu'on leur présente ; ils déchirent les herbes, ramassent les graines, gobent les Insectes et pêchent les petits poissons, le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau ; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continuel des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion ; il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir ; le demi-collier blanc au milieu du cou, le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assortis, nuancés, et font en tout un beau plumage, qui est assez connu.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage ; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les Canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères : un œil un peu exercé ne saurait s'y méprendre. Dans ces chasses où les Canards domestiques vont chercher les sauvages et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque Canard privé qu'on aura tué par méprise. Mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces Canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages ; car, outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés ; et dans tous leurs mouvements on reconnaît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. « A considérer ce tableau de ma guérite, dit ingénieusement M. Hébert, je pensais qu'un habile peintre aurait dessiné les Canards sauvages, tandis que les Canards domestiques me semblaient l'ouvrage de ses élèves. » Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages ne sont point encore parés de leurs belles couleurs, que déjà on les distingue à la taille et à l'élégance des formes ; et cette différence dans les contours se dessine non-seulement sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le Canard sauvage sur nos tables ; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le Canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnaissent aisément aux pieds, dont les écailles sont plus fines, égales et lustrées ; aux membranes plus minces, aux ongles plus aigus et plus luisants, et aux jambes plus déliées que dans le Canard privé.

L'organisation intérieure dans les espèces du Canard et de l'Oie offre quelques particularités : la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée, et qui sert peut-être de magasin d'air pour le temps où l'Oiseau plonge, et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise son cri. Aussi les anciens avaient-ils exprimé par un mot particulier la voix des Canards ; et le silencieux Pythagore voulait qu'on les éloignât de l'habitation où son sage devait s'absorber dans la méditation ; mais pour tout homme, philosophe ou non, qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme, c'est-à-dire le mouvement, la vie et le bruit de la Nature, le chant des Oiseaux, les cris des Volailles, variés par le fréquent et bruyant *kankan* des Canards, n'offensent point l'oreille, et ne font qu'animer, égayer davantage le séjour champêtre ; c'est le clairon, c'est la trompette parmi les flûtes et les hautbois ; c'est la musique du régiment rustique.

La chair du Canard est, dit-on, pesante et échauffante ; cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du Canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du Canard domestique. Les anciens le savaient comme nous ; car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré, et un pâté de Canards d'Amiens est un morceau connu de tous les gourmands français.

CAP-MORE. *Voy.* ORIOLE.

CAPOCIER, *Motacilla macroura*, Linn., Oiseau de la famille des Passereaux dentirostres, espèce de Fauvette du midi de l'Afrique.

Le Capocier est un des Oiseaux les plus familiers de l'ordre des Passereaux. Les colons du Cap ne lui font jamais de mal ; aussi entre-t-il hardiment dans leurs maisons ; friand de graisse et de suif, il va becqueter sans façon sur les tables les chandelles et les sauces figées. Quand vient la saison des œufs, il dérobe dans les chambres, sur les lits, dans les corbeilles, du coton et de la filasse pour en faire les matériaux de son nid,

qu'il place de préférence sur un arbrisseau nommé *capoc-boschje* et produisant une bourre abondante, dont l'Oiseau sait tirer parti : de là son nom de Capocier. Le peu d'élévation de cet abrisseau, et surtout le caractère confiant de l'Oiseau qui l'habite, ont permis à Levaillant d'observer les mœurs du Capocier en ce qui concerne la fabrication du nid, l'incubation des œufs et l'éducation des petits. Ce fut le 11 octobre que commencèrent les premiers travaux ; le second jour, le fondement du nid était posé : il présentait une masse assez informe de quatre pouces d'épaisseur et de six pouces de diamètre, consistant en mousse, en filasse et en brins d'herbe. La femelle passa tout le jour à piétiner sur ce fond pour le presser et le consolider ; pendant ce temps le mâle allait chercher de nouveaux matériaux, il les apportait à sa compagne, et tous deux achevèrent le matelas en tournant sur eux-mêmes, le frottant sans relâche avec leur poitrine, et le battant du rebord de leurs ailes comme avec un bâton. Le troisième jour, les architectes travaillèrent aux parois de l'édifice ; l'un, avec son dos, soulevait les bords du matelas pour les redresser en dedans, tandis que l'autre, avec son bec, entrelaçait de coton les bords relevés, et les fixait au buisson, dont les branches servaient ainsi de charpente, mais ne faisaient point saillie dans le nid. Ces travaux, qui durèrent six jours, furent accompagnés de tendres caresses, de joyeux battements d'aile, de mille petits cris d'encouragement et de félicitation, que s'adressaient les deux époux pour s'exciter à l'ouvrage. Le septième jour le fond du nid était tapissé d'un moelleux drap de coton si habilement tissu, qu'il eût été impossible d'en détacher une particule de duvet sans le déchirer. A la fin de la septième journée il y avait un œuf dans le nid ; le huitième jour un second fut pondu ; le lendemain un troisième, le lendemain rien ; le onzième jour il y en eut deux de plus ; le lendemain un autre, et le septième œuf, qui fut le dernier, fut déposé le treizième jour. Pendant la bâtisse et la ponte, dans les intervalles de leurs travaux, l'un des deux se tenait aux environs du nid, surveillant sa propriété, et accourant à chaque visite importune ou à l'approche de quelques autres Oiseaux, qui se seraient volontiers installés dans le domicile tout préparé de nos laborieux artisans. Ces usurpations ne sont pas rares chez les Oiseaux, et sans l'intervention de Levaillant un couple de Mésanges, animaux plus forts que les Capociers, aurait peut-être réussi à les déposséder de leur nid. La femelle couva ses œufs avec une constance admirable ; quand le besoin d'aliments ou d'exercice devenait trop impérieux, elle appelait son compagnon, qui venait aussitôt la remplacer ; mais cette substitution ne durait pas longtemps : au bout de vingt minutes la femelle revenait à son poste, et renvoyait le mâle, qui, perché sur un buisson voisin, lui chantait un *frit-frit-frit, fritraratiti*, plein de douceur et de gaieté. Lorsqu'un Chien ou un étranger s'approchait, le mâle jetait un cri perçant, et le couple prenait la fuite, mais bientôt la mère retournait au nid. Levaillant seul ne leur causait aucune crainte : c'était l'ami de la maison ; il prenait part à leurs plaisirs et à leurs peines, et se surprenait souvent à leur adresser des conseils, comme s'ils eussent pu comprendre ses paroles. Pendant l'incubation, la femelle sentit qu'elle allait pondre de nouveaux œufs... Que faire de ces enfants surnuméraires, pour qui il n'y avait plus de place dans le logis maternel ? Comment d'ailleurs pouvoir à la fois couver ceux-là, et aller chercher de la pâture pour leurs frères, éclos avant eux ? Jamais l'odieux droit d'aînesse ne fut plus exigeant ni plus légitime peut-être que dans cette douloureuse circonstance. La mère fit-elle toutes ces réflexions ? Dieu seul le sait : ce qu'il y a de vrai, c'est que chacun de ces œufs fut pondu hors du nid et à terre ; la femelle appela son compagnon, tous deux brisèrent l'œuf à coup de bec et en mangèrent ensemble le jaune... Le quatorzième jour de l'incubation, les sept frères aînés naquirent, nus et les yeux clos. La mère débarrassa le nid des débris de coquilles à mesure que les petits venaient à éclore, et vers le soir seulement elle leur donna à manger. Le lendemain le père et la mère allèrent ensemble à la provision ; le troisième jour un duvet blanchâtre couvrit le dessus de la tête, les ailes, le dos et la croupe des petits, et leurs yeux s'entr'ouvirent ; le jour suivant les yeux étaient entièrement ouverts ; le cinquième jour les pennes commencèrent à sortir d'une ligne ou deux, ainsi que les plumes de la croupe et des flancs. Dès lors les petits devinrent affamés, et les parents redoublèrent d'activité. Le sixième jour Levaillant s'établit près du nid dès le lever du soleil et y resta jusqu'au soir : de sept heures du matin à dix heures le père et la mère allèrent cinquante-trois fois à la provision, qui consistait en Chenilles vertes, en Araignées et en œufs de Fourmis. De dix heures à midi il y eut dix-neuf voyages ; depuis trois heures jusqu'au coucher du soleil, il y en eut soixante-six. Le huitième jour tout le corps était garni de plumes, excepté le bas-ventre ; pendant les trois jours suivants les jeunes exigèrent tant de nourriture, que leurs parents furent constamment en course pour les contenter, et dans la onzième journée les pauvres bêtes firent deux cent seize voyages. Le quinzième jour, Levaillant, à sa visite du matin, trouva que trois jeunes étaient hors du nid ; les quatre autres en sortirent bientôt successivement, excités par la faim et par la voix de leurs parents, qui s'étaient abstenus d'entrer pour leur donner la becquée. A midi le nid était vide, et fut pour toujours abandonné ; les petits s'établirent dans les haies et sous le feuillage du jardin. Le père et la mère continuèrent pendant plusieurs jours de leur donner à manger : après quoi ils formèrent une petite troupe et vécurent tous

ensemble dans l'union la plus parfaite. La vérité historique nous condamne à faire ressortir par un trait bien sombre les teintes riantes de ce tableau de bonheur. Représentez-vous un de ces charmants petits Capociers venant de sortir de son nid, sautillant gaiement dans les buissons, et tout à coup saisi par les mâchoires d'un hideux Serpent qui le guettait sous le feuillage; entendez les cris de détresse de la victime, qui appelle à son secours ses protecteurs naturels, et comprenez, s'il est possible, le désespoir impuissant de la pauvre mère... Ajoutons que cette innocente créature avait déjà, quoique bien jeune encore, privé de leur postérité des centaines d'araignées et de fourmis... O loi mystérieuse des compensations, tu domines le monde physique aussi bien que le monde moral, et te méditer est le *commencement de la sagesse.*

CAPRA. *Voy.* Chèvre.

CAPRIMULGUS. *Voy.* Engoulvent.

CAPROMYS, genre de Mammifères rongeurs, intermédiaire entre les Rats et les Marmottes.

L'espèce la plus remarquable est le Chémi, qui est de la grosseur d'un Lapin. Cet animal est de l'île de Cuba, vit dans les bois, et grimpe aux arbres avec la plus grande facilité. Il a peu d'intelligence, mais il est curieux, joueur et d'un caractère fort gai. Sans être positivement animal nocturne, il est plus éveillé pendant le crépuscule que pendant le jour : il a l'odorat excellent, et lorsqu'il se croit menacé d'un danger, il se dresse sur ses pieds de derrière comme un Kangourou, et fait mouvoir ses narines pour flairer le vent et prendre connaissance de l'objet qui l'inquiète. Alors il fait entendre un petit cri aigu analogue à celui des Rats pour appeler ses camarades et les avertir de prendre la fuite. Quand au contraire il éprouve un sentiment de satisfaction, soit en mangeant quelque chose qui flatte son goût, soit en s'étendant mollement au soleil dans une voluptueuse quiétude, il fait entendre un petit grognement très-doux et fort bas. Sa nourriture consiste uniquement en substances végétales, et il aime surtout les bourgeons d'arbres et les jeunes écorces. Comme la plupart des autres rongeurs, les Chémis prennent et portent à leur bouche leur nourriture avec les deux pattes de devant, mais souvent aussi ils ne se servent pour cela que d'une seule main, ce qui leur donne une physionomie fort originale. Du reste, cet animal est fort doux.

CARACAL, ou Lynx des Anciens, *Felis Caracal*, Lin., le *Karakalach* des Turcs.

Le Caracal a deux pieds cinq pouces (0,785) de longueur, non compris la queue, qui a dix pouces (0,271), c'est-à-dire qu'il est de la taille d'un de nos plus grands Barbets. Son pelage est d'un roux uniforme et vineux en dessus, blanc en dessous ; ses oreilles sont noires en dehors, blanches en dedans ; sa queue lui atteint les talons ; il a du blanc au-dessus et au-dessous de l'œil, autour des lèvres, tout le long du corps et en dedans des cuisses : sa poitrine est fauve, avec des taches brunes; une ligne noire part de l'œil et se rend aux narines; il a une tache de la même couleur à la naissance des moustaches. Cette espèce a fourni plusieurs variétés, qui sont :

Le Caracal d'Alger, qui est roussâtre, avec les raies longitudinales ; il a une bande de poils rudes aux quatre jambes, et ses oreilles manquent quelquefois de pinceaux.

Le Caracal de Nubie, dont la tête est plus ronde ; qui n'a point de croix sur le pelage, mais qui porte des taches fauves sur les parties internes et sur le ventre.

Le Caracal du Bengale, dont la queue et les jambes sont plus longues que dans les précédents.

Le Lynx habite l'Afrique, l'Arabie et la Perse, Il y a peu d'animaux qui dans l'antiquité aient autant prêté à la fable que celui-ci. Les Grecs l'avaient consacré à Bacchus, et très-souvent ils le représentaient attelé aux char de ce dieu. Pline en raconte les choses les plus merveilleuses ; selon lui, il avait la vue si perçante, qu'il voyait très-bien à travers une muraille; son urine se pétrifiait et devenait une pierre précieuse nommée *lapis lyncurius*, qui, outre son éclat, avait la propriété de guérir une foule de maladies. Les Grecs racontaient cette histoire : Cérès envoya un jour Triptolème en Scythie, chez le roi Lyncus, pour civiliser ses sauvages sujets, en leur apprenant l'agriculture. Mais ce roi barbare, qui préférait la guerre et la chasse à la civilisation, reçut fort mal ce cultivateur, et le jeta dans une prison pour le faire mourir de faim. Cérès vint fort heureusement au secours de son favori ; elle l'enleva de son cachot, et, pour se venger, elle changea le roi en Lynx. Depuis ce temps-là, Lyncus et ses descendants n'ont cessé de chasser et de faire la guerre aux animaux paisibles.

Le Lynx a les mœurs du Chat sauvage, rien de moins, rien de plus ; mais, comme il est plus fort et plus gros, au lieu de se contenter de menu gibier, il attaque de grands animaux, tels que Gazelles, Antilopes, etc., On dit qu'il suit le Lion pour recueillir les débris de sa proie, mais ce fait me paraît singulièrement hasardé. Lorsqu'il attaque une Gazelle, il la saisit à la gorge, l'étrangle, lui suce le sang et lui ouvre la tête pour lui manger la cervelle, après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre. Du reste, il paraît qu'il a les mêmes habitudes que notre Loup-Cervier, et que, pris jeune, il s'apprivoise assez bien, sans cependant perdre son goût pour la liberté.

CARACARA, *Polyborus*, genre d'Oiseaux de proie ignobles, qui prend place entre les Harpies et les Circaètes.

Ce sont des Oiseaux de l'Amérique du sud qui ont des habitudes assez semblables à celles des Vautours; mais ils ont beaucoup plus de courage, et leur vol est plus facile. Ils sont très-répandus dans les con-

ses qu'ils habitent; leur nombre est, dit-on, aussi grand que celui de tous les autres Oiseaux de proie réunis. Ils vivent séparés ou par paires, et ne se réunissent en troupes que lorsqu'ils ont quelque charogne à dévorer ou quelque gibier à attaquer. Ils chassent aussi les Reptiles, les petits Mammifères et les Oiseaux. On les voit souvent attaquer les autres Oiseaux lorsqu'ils ont fait quelque proie, et les forcer à la leur céder.

CARBO. *Voy.* CORMORAN.

CARCAJOU. *Voy.* BLAIREAU.

CARDINAL DOMINICAIN, *Loxia dominicana*, Linn., et le CARDINAL HUPPÉ, *Loxia cucullata*, Daud., espèces rares de Passereaux de l'Amérique méridionale, connues sous le nom vulgaire de *Paroare* et de *Paroare huppé*. Ils n'excèdent pas de beaucoup la grosseur du Moineau franc. Tous deux sont remarquables par le beau rouge de la tête et de la gorge, et ils se distinguent surtout l'un de l'autre, parce que chez le second les plumes du derrière de la tête, longues et étagées, se relèvent en huppe; le reste du plumage offre chez tous deux une bande noire derrière le cou, du blanc sur les côtés, sur la poitrine et les parties inférieures, et du noir sur le dos, les ailes et la queue. Leur voix n'est pas remarquable, et ils la font rarement entendre; mais la richesse de leur robe les place au rang des plus beaux Oiseaux du nouveau monde. Les Paroares ne se rencontrent jamais dans les grandes forêts; ils préfèrent les buissons de la plaine, et s'écartent rarement de leur domicile habituel. Ils se nourrissent des graines de l'Eupatoire et des Graminées, et affectionnent surtout l'Arille rouge qui recouvre celles du Roucouyer.

CARDINALIS. *Voy.* CHARDONNERET.

CARILLONNEUR. *Voy.* FOURMILIER.

CARNASSIERS. — On appelle ainsi en général tous les animaux qui se nourrissent de proie. Ce mot a été employé par les mammalogistes pour indiquer un ordre très-intéressant des animaux dont ils s'occupent.

Les Carnassiers, suivant cette dernière acception, forment une réunion considérable et variée de Mammifères quadrupèdes onguiculés, ayant, comme l'homme et les Quadrumanes, trois sortes de dents, mais n'ayant de pouce opposable à aucune de leurs extrémités, ou bien si l'on veut y comprendre les Marsupiaux, n'ayant jamais de pouce opposable à leurs pieds de devant.

Ces animaux vivent, plus ou moins exclusivement, de matières animales. Les mâchelières sont surtout plus tranchantes chez ceux de la première de ces catégories. Quelques-uns, qui les ont en tout ou en partie tuberculeuses, recherchent plus ou moins les matières végétales, et ceux qui, comme les Taupes, les ont hérissées de pointes coniques, se nourrissent principalement d'insectes. L'articulation de la mâchoire inférieure, dirigée en travers, et serrée comme un gond, ne lui permet aucun mouvement horizontal.

C'est parmi ces animaux que l'on range les Chauve-Souris, les Chiens, les Phoques, les Chats et les Blaireaux.

On partage les Carnassiers en cinq familles, qui sont :

1° Les CHEIROPTÈRES, ou Chauve-Souris, caractérisées par un repli de la peau qui commence aux côtés du cou et s'étend entre les quatre membres.

2° Les INSECTIVORES n'ont point de membranes entre les membres, et leurs dents molaires sont hérissées de pointes coniques. Ils se nourrissent d'Insectes et sont pour la plupart nocturnes.

3° Les PLANTIGRADES, réunis par Cuvier dans une seule famille avec les Digitigrades et les Amphibies sous le nom de *Carnivores*, constituent pour M. de Blainville une famille distincte caractérisée par des pieds à cinq doigts, appuyant la plante comme ceux de l'homme.

4° Vient maintenant la famille des DIGITIGRADES, qui sont de véritables animaux carnivores, marchant sur l'extrémité des doigts, et non sur la plante entière comme les précédents.

Genres : *Marte*, *Mouffette*, *Mydaus*, *Loutre*, *Chien*, *Gymnure*, *Civette*, *Mangouste*, *Suricate*, *Mangue*, *Hyène*, *Protèle*, *Chat*.

5° La cinquième et dernière famille est celle des AMPHIBIES, auxquels on est naturellement conduit par le genre Loutre, que quelques auteurs ont même voulu y faire entrer.

Les Carnassiers amphibies ont les pieds très-courts, modifiés pour la natation, et ne permettant à l'animal placé à terre que de ramper même difficilement. Ces animaux ont le corps allongé, le bassin étroit, et le poil ras et serré contre la peau; ils passent leur vie dans l'eau.

CAROUGE, *Xanthornus*. — Ce genre, voisin de celui des Troupiales, dont il a été démembré, ne renferme qu'un petit nombre d'espèces, toutes américaines, à l'exception d'une seule nouvellement décrite. Les Carouges vivent par paires ou par petites troupes dans les prairies, ils sont entomophages et carnivores; leur ponte est de quatre ou cinq œufs; elle se répète plusieurs fois dans l'année.

CAROUGE SOLITAIRE. — Cette espèce construit un nid assez remarquable; elle le suspend à l'extrémité des branches les plus flexibles, et ne fait entrer dans sa composition qu'une espèce de filasse; elle lui donne la forme d'une nacelle un peu profonde et le fixe à deux rameaux par des oreilles. Quoique bien fragile en apparence, ce berceau, jouet des vents, est cependant d'une texture assez forte pour résister à leur impétuosité.

CAROUGE BANANA, *Oriolus banana*, Lath., Enl., 87. — Le nid de cette espèce n'est pas moins singulier; c'est un tissu de fibres de feuilles enlacées les unes dans les autres, et dont la forme est celle d'un quart de sphère. Le nid est fixé sous une feuille de Bananier

qui sert à l'abriter et à le compléter. Le Bananier vit à la Martinique.

CASOAR, *Casuarius*. — Les Hollandais ont les premiers rapporté cet Oiseau de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avaient fait aux Indes orientales. Les habitants du pays l'appellent *Eme*, dont nous avons fait *Émeu*, nom appliqué aussi, quoique à tort, au Touyou.

Brisson a réuni sous ce nom deux espèces d'Oiseaux de l'ordre des Echassiers et de la famille des Brévipennes, Cuvier. Ces Oiseaux, assez voisins des Autruches, en diffèrent par leurs ailes, beaucoup plus courtes et totalement inutiles à la course; leurs pieds ont trois doigts, tous garnis d'ongles et dirigés en avant; leurs plumes ont des barbes si peu garnies de barbules, que de loin elles ressemblent à du poil ou à des crins tombants.

Le Casoar est stupide et glouton; sa nourriture consiste en fruits, en herbes et en petits animaux; on en a vu un vivant à la ménagerie de Paris, qui consommait par jour trois livres et demie de pain, six ou sept pommes et une botte de carottes. Il buvait quatre pintes d'eau en été, et un peu plus en hiver.

Le cri ordinaire de cet animal est *hou hou* prononcé faiblement et comme de la gorge; dans les moments de colère, il est remplacé par un bourdonnement assez analogue au bruit d'une voiture ou du tonnerre entendu de loin.

Le Casoar a les ailes encore plus petites que l'Autruche, et tout aussi inutiles pour le vol; elles sont armées de piquants, et même en plus grand nombre que l'Autruche. Clusius en a trouvé quatre à chaque aile, et on en compte sept bien distinctes dans la figure de Frisch, planche 105. Ce sont comme des tuyaux de plume, qui paraissent rouges à leur extrémité et sont creux dans toute leur longueur; ils contiennent dans leur cavité une espèce de moëlle semblable à celle des plumes naissantes des autres Oiseaux. Celui du milieu a près d'un pied de longueur, et environ trois lignes de diamètre; c'est le plus long de tous; les latéraux vont en décroissant de part et d'autre comme les doigts de la main, et à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en servait en guise de chalumeau pour souffler des parties très-délicates, comme les tranchées des insectes, etc. On a dit que ces ailes avaient été données au Casoar pour l'aider à aller plus vite; d'autres, qu'il pouvait s'en servir pour frapper, comme avec des houssines : mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement. Le Casoar a encore cela de commun avec l'Autruche, qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, etc., mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues et souvent inégales entre elles. Elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur; les tiges sont plates, noires et luisantes, divisées par nœuds en dessous, et chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que, depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus branchus, et, pour ainsi dire, duvetés et d'une couleur de gris tanné, au lieu que, depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs, et de couleur noire; et, comme ces derniers recouvrent les autres et sont les seuls qui paraissent, le Casoar vu de quelque distance semble être un animal velu, et du même poil que l'ours ou le sanglier. Les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion, et les moyennes dans l'espace intermédiaire : celles du croupion ont jusqu'à quatorze pouces, et retombent sur la partie postérieure du corps; elles tiennent lieu de la queue, qui manque absolument.

Les cuisses et les jambes sont revêtues de plumes presque jusqu'auprès du genou; et ces plumes tiraient au gris de cendre dans le sujet observé par Clusius. Les pieds, qui sont très-gros et très-nerveux, ont trois doigts, et non pas quatre, comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant. Les Hollandais racontent que le Casoar se sert de ses pieds pour sa défense, ruant et frappant par derrière comme un Cheval, selon les uns, et, selon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque, et le renversant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine. Clusius, qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms, à la Haye, dit qu'il ne se sert point de son bec pour se défendre, mais qu'il se porte obliquement sur son adversaire et qu'il le frappe en ruant. Il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuisse que cet Oiseau avait fort maltraité et entièrement écorché avec ses pieds et ses ongles.

Son allure est bizarre; il semble qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi-saut en avant; mais, malgré la mauvaise grâce de sa démarche, on prétend qu'il court plus vite que le meilleur coureur. La vitesse est tellement l'attribut des Oiseaux, que les plus pesants de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le Casoar a la langue dentelée sur les bords, et si courte, qu'on a dit de lui, comme du Coq de bruyère, qu'il n'en avait point : celle qu'a observée M. Perrault avait seulement un pouce de long et huit lignes de large. Il avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison dans cette habitude qu'un trait de conformité avec les Gallinacés, qui avalent leurs aliments tout entiers et sans les briser dans leur bec : mais les Hollandais, qui paraissent avoir voulu rendre plus intéressante l'histoire de cet Oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on

l'a dit de l'Autruche, qu'il avalait non-seulement les pierres, le fer, les glaçons, etc., mais encore des charbons ardents, et sans même en paraître incommodé.

Le Casoar a les poumons et les dix cellules à air comme les autres Oiseaux, et particulièrement comme les Oiseaux pesants, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des Oiseaux, et cette paupière interne qui, comme on sait, est retenue dans le grand angle de l'œil des Oiseaux par deux muscles ordinaires, et qui est ramenée par instants sur la cornée par l'action d'une espèce de poulie musculaire, qui mérite toute la curiosité des anatomistes.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paraît être le vrai climat du Casoar ; son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'Autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange, comme nous l'avons vu dans son histoire, au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, et dans les parties correspondantes du continent. Mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'Autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire présent d'un Casoar à Scellinger, capitaine de vaisseau hollandais, comme d'un Oiseau rare. La raison en est, ce me semble, que les Indes orientales sont beaucoup plus peuplées que l'Afrique ; et l'on sait qu'à mesure que l'homme se multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux sauvages, qui vont toujours cherchant des asiles plus paisibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, et par conséquent moins destructeurs.

Il est remarquable que le Casoar, l'Autruche et le Touyou, les trois plus gros Oiseaux que l'on connaisse, sont tous trois attachés au climat de la zone torride, qu'ils semblent s'être partagée entre eux, et où ils se maintiennent chacun dans leur terrain, sans se mêler ni se surmarcher : tous trois véritablement terrestres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vitesse. Tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, etc. ; tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts et très-forts, moins de doigts que la plupart des Oiseaux, et l'Autruche encore moins que les deux autres ; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, et différentes dans chacune de ces trois espèces ; tous trois n'en ont point du tout sur la tête et sur le haut du cou, manquent de queue proprement dite, et n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucune barbe, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avaient moins de poil que ceux des régions du Nord ; tous trois, en un mot, paraissent être la production naturelle et propre de la zone torride. Mais, malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappants pour qu'on puisse les confondre. L'Autruche se distingue du Casoar et du Touyou par sa grandeur, par ses pieds de Chameau et par la nature de ses plumes ; elle diffère du Casoar en particulier par la nudité de ses cuisses et de ses flancs, par la longueur et la capacité de ses intestins, et parce qu'elle n'a point de vésicule du fiel ; et le Casoar diffère du Touyou et de l'Autruche par ses cuisses couvertes de plumes, presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou, et par le casque qu'il a sur la tête.

CASSE-NOIX, *Nucifraga*, genre de la famille des Corbeaux, composé d'une seule espèce européenne, qui semble former par ses habitudes le passage du genre Corbeau à celui des Pies; son bec d'ailleurs a beaucoup de rapport avec celui de certains de ces derniers. Le Casse-Noix se tient sur les arbres, frappe leur écorce et la perce pour prendre les insectes et les larves qui y font leur demeure; il recherche aussi les fruits, les noyaux, quelquefois les charognes, et surtout les noisettes, ce qui lui a valu son nom.

Le Casse-Noix se trouve dans toute l'Europe ; il préfère les montagnes couvertes de bois, et se livre à des migrations; il passe régulièrement dans certaines contrées, dans d'autres il reste plusieurs années sans se montrer. Il niche à terre, dans les trous des arbres, et pond cinq ou six œufs, d'un gris fauve, avec des taches rares d'un gris brunclair.

CASSICAN, *Barita*. — Les Cassicans, dans la classification de Cuvier, forment le passage des Corbeaux aux Pies-Grièches; ils sont omnivores comme les premiers, et ont la voix criarde et les habitudes bruyantes des autres. Certaines espèces ont le brillant plumage des Oiseaux de Paradis; d'autres au contraire ont les teintes sombres des Corbeaux et des Pies : il est probable qu'on les divisera en plusieurs groupes correspondant à leur distribution géographique.

Les unes viennent de la Nouvelle-Guinée, les autres de la Nouvelle-Hollande et des îles environnantes.

CASSIQUE, genre d'Oiseaux de la famille des Conirostres, qui est la troisième des Passereaux. Les espèces de ce genre appartiennent à l'Amérique. Ils ont un grand bec exactement conique, gros à la base, singulièrement aiguisé en pointe. Linné les avait rangés dans le genre des Loriots. Ce sont des Oiseaux très-sociables, formant des légions nombreuses, qui causent souvent de grands ravages dans les champs cultivés. — Le Cassique huppé, *Oriolus cristatus* de Linné, a dix-huit pouces de longueur; le plumage est d'un brun marron sur la croupe et sous la queue; dix des douze pennes de la queue sont d'un beau citron; les deux autres sont d'un noir terne, ainsi que tout le reste du corps. Le Cassique huppé habite le Brésil; on le rencontre quelquefois dans les forêts vierges, mais le plus souvent dans

le voisinage des habitations. Il y vit par troupes et se joint à une autre espèce de Cassique, le *Jupuba*, dont le plumage est d'un noir velouté comme le sien, avec des plumes d'un rouge de sang à la croupe. Ces Oiseaux consomment une énorme quantité d'oranges, qu'ils percent d'un coup de bec pour en enlever la pulpe, dont ils rejettent les pepins. Les Tourterelles, qui recherchent au contraire la graine de l'Oranger, sans la pulpe qui les environne, viennent enlever les reliefs du festin des Cassiques. Le Cassique huppé construit son nid avec un art et des précautions admirables : il lui donne la forme d'une bourse allongée et renflée à sa partie inférieure; l'entrée est placée en haut et sur l'un des côtés. Il est tissu de lichens, de fibres d'écorces et surtout des filaments du *Tillandsia usneoïdes*, que l'Oiseau a rendus semblables à des crins de Cheval. Ce nid est suspendu, tantôt à la pointe d'une feuille de palmier, tantôt à l'extrémité d'une branche; mais dans tous les cas l'Oiseau l'écarte autant que possible du tronc, afin de le rendre inaccessible aux ennemis terrestres qui pourraient grimper le long de la tige et parvenir jusqu'à ses petits.

CASTOR ou Bièvre, *Castor fiber*, Linn., genre de Mammifères rongeurs.

Cet animal est à peu près de la grosseur d'un Blaireau et atteint trois ou quatre pieds (0,975 à 1,299) de longueur en y comprenant la queue; son pelage se compose de deux sortes de poils, l'un fort long, grossier, d'un brun roussâtre, recouvrant un duvet très-fin, plus ou moins gris. Du reste, il varie de couleur en raison des pays : par exemple, les Castors du Nord sont d'un beau noir, et quelquefois tout blancs; ceux du Canada sont d'un brun roux uniforme; vers l'Ohio et dans le pays des Illinois, ils sont d'un fauve pâle, passant même au jaune paille; en France, ils sont de la couleur de ceux du Canada, et enfin on en trouve quelquefois de variés de jaunâtre et de brun. Ils ont les pieds de derrière palmés, ce qui leur donne une grande facilité pour nager, et leur queue, plate et large, leur sert de gouvernail. Ces animaux sont encore communs dans l'Amérique septentrionale, mais ils sont devenus assez rares en Europe, et particulièrement en France, où l'on n'en trouve plus que quelques individus isolés sur les bords du Gardon, en Dauphiné, sur ceux du Rhône, de quelques petites rivières qui se jettent dans ce fleuve, et dans quelques tourbières des vallées de la Somme.

La ménagerie du Jardin des Plantes a nourri plusieurs Castors, et il en est résulté des observations que je dois faire connaître avant d'entrer dans des détails de mœurs, qui se trouveront tout à fait en contradiction avec ce que les auteurs ont écrit jusqu'à ce jour sur cet animal. Deux individus de cette espèce avaient été réunis dans la même cage : l'un venait des bords du Gardon, l'autre de ceux du Danube. Ils étaient d'une propreté extrême, vivaient paisiblement entre eux, mangeaient assis dans l'eau, dormaient presque tout le jour, ou ne veillaient que pour se lisser le poil avec les pattes et nettoyer leur loge de la plus petite ordure. On leur donnait divers matériaux pour voir si leur instinct de construction se décélerait par quelque chose ; mais ils se contentaient de les entasser pêle-mêle dans un coin de leur loge, en les repoussant avec leurs pieds ou les transportant avec leur bouche ou leurs mains, sans que jamais ils se soient servis de leur queue en façon de truelle, ni aient montré la moindre intelligence architecturale. D'autres fois, on réunit dans la même loge plusieurs Castors pris jeunes et élevés séparément ; loin de montrer un caractère de sociabilité, ils se battaient avec une fureur toujours renaissante. Buffon, qui a si bien vu, quand il a vu par ses propres yeux, va nous aider à se réfuter lui-même : « Si l'on considère le Castor dans l'état de nature, dit-il, il ne paraîtra pas, pour les qualités intérieures (je suppose que Buffon entendait parler de l'intelligence), au-dessus des autres animaux ; il n'a pas plus d'esprit que le Chien, de sens que l'Eléphant, de finesse que le Renard. Il est plutôt remarquable par les singularités de conformation extérieure que par la supériorité apparente de ses qualités intérieures. » Buffon a fixé son opinion sur les observations qu'il a faites chez lui, ayant conservé un Castor vivant pendant plus d'un an ; mais on pourrait lui répondre, ainsi qu'à ma citation des Castors nourris à la ménagerie, qu'il n'appartient pas de juger de l'intelligence des animaux libres et à l'état de nature par celle que montrent ces malheureux lorsqu'ils ont été abrutis par les fers de l'esclavage. Cette objection est parfaitement juste ; aussi est-ce ailleurs que dans la domesticité que nous allons maintenant étudier le Castor.

Tous ceux que l'on trouve en Europe vivent solitairement, ne construisent rien, et n'habitent que des terriers. Il en est ainsi maintenant, et il en était ainsi dans l'antiquité, car les anciens, en nous parlant de leur *Canis ponticus*, qui n'était rien autre chose que notre Castor, ne font nulle mention de son habitude de bâtir, et lui attribuent les mêmes habitudes que celles de la Loutre, à la nourriture près. Il est vrai qu'on prétend avoir trouvé en Norwége des ruines annonçant des villages de Castors ; mais ce fait, aventureusement avancé, n'a pas été suffisamment prouvé. Dans certaines solitudes de l'Amérique, et surtout dans la haute Louisiane, les Castors sont nombreux et n'ont jamais été inquiétés par l'homme, et cependant ils vivent épars, tout au plus en famille, dans l'ignorance et la paresse de construire. Tous vivent dans des terriers qui ont quelquefois jusqu'à trois cents mètres et plus de longueur. Pallas dit que les Castors de la Léna et ceux du Jenisei sont également terriers, même lorsqu'ils sont rassemblés en communauté, mais que pour l'ordinaire ils restent solitaires. L'instinct de bâtir n'est donc pas chez eux développé autant qu'on a

voulu le dire, et voyons à quoi cet instinct se réduit, quand on met de côté les contes des voyageurs non instruits, toujours prêts à gâter le merveilleux de la Nature en mettant à sa place le merveilleux de leur invention.

Les Castors ne vivent pas ordinairement en société, comme on l'a dit; depuis les premiers beaux jours du printemps jusqu'à l'automne, ils restent solitaires ou par couples, dans les bois, et élèvent leur famille, non dans des cabanes, comme le dit Buffon, mais dans des terriers qu'ils se creusent le long des ruisseaux. Lorsque les premières gelées blanches se font sentir, c'est alors qu'ils se réunissent et s'occupent, dans de certains pays déserts seulement, à élever ces fameuses digues sur lesquelles on a fait tant de contes absurdes. Elles consistent tout simplement en un amas de branches, de pierres, de boue, qu'ils accumulent sans ordre, dans le lit d'un ruisseau, de manière à barrer le cours de l'eau et à la forcer à refluer en forme de petit étang. Comme les matériaux qu'ils emploient consistent en branches d'arbres aquatiques croissant sur le bord des rivières, saules, aunes, peupliers, etc., il arrive naturellement qu'elles prennent racine à la manière des boutures, et que la digue, qui augmente d'épaisseur chaque jour à mesure que le courant y amène des rameaux flottants et des vases qui s'y amoncellent, se fortifie, et finit par former un épais buisson, devant sa solidité à la nature plus qu'à ses prétendus architectes. Quant aux cabanes, elles sont construites à peu près dans le même principe. Ils commencent à amonceler, dans un endroit qui peut avoir dix-huit pouces à deux pieds de profondeur (0,487 à 0,650) une grande quantité de petites branches, de pierres et de limon, et ils donnent à cet amas la forme d'un monticule conique, dont la moitié seulement est submergée; alors ils creusent dans cette butte, raz le fond de l'étang, un trou rond qu'ils élargissent au milieu du tas de matériaux, de manière à lui donner une forme analogue à celle d'un four. C'est là qu'ils déposent la provision d'écorce destinée à les nourrir pendant l'hiver. Ils percent un autre trou dans le dôme de ce magasin, puis ils élargissent également ce trou en forme de four, et font ainsi deux pièces l'une sur l'autre, et n'ayant qu'une même et seule issue. Cette dernière pièce n'est pas submergée comme la précédente, elle est au-dessus des eaux les plus hautes, et la famille peut y dormir à sec.

Ils savent fort bien profiter du courant du ruisseau pour amener par le flottage leurs matériaux sur l'emplacement où ils doivent s'en servir; mais ces pilotis, ces arbres apointis par le pied, transportés avec une sorte d'art, cette combinaison de travail, ces prétendus chefs qui forcent les paresseux à prendre part à l'ouvrage, cette queue qui leur sert de truelle, cette maçonnerie, et ces murs solides et crépis avec du mortier de terre, cette sorte de police qui règne dans chaque bourgade ou même dans chaque famille, sont autant de contes dont les voyageurs ont enjolivé leurs relations.

Loin que le Castor soit comparable au Chien et à l'Eléphant pour l'intelligence, on peut affirmer que c'est un animal presque stupide. « Tous conviennent que le Castor, dit Buffon lui-même, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paraît au contraire, être au-dessous de quelques-uns d'entre eux, pour les qualités purement individuelles. C'est un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans appétits véhéments, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'effort pour quoi que ce soit, cependant occupé sérieusement du désir de sa liberté, rongeant de temps en temps la porte de sa prison, mais sans fureur, sans précipitation, et dans la seule vue d'y faire une ouverture pour en sortir; au reste, assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers, ne cherchant point à nuire et assez peu à plaire; il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne : seul il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter des piéges grossiers. Loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas même se bien défendre. » Ces animaux font pour l'hiver une provision d'écorce, de bourgeons et de bois tendres, formant leur nourriture ordinaire. Les femelles, dit-on, portent quatre mois, mettent bas vers la fin de l'hiver, et produisent ordinairement deux à trois petits. Comme la plupart des autres rongeurs, ils se servent de leurs pieds de devant avec beaucoup d'adresse, principalement pour porter leurs aliments à leur bouche. Ils nagent et plongent parfaitement, mais sur terre ils ont la démarche lourde, et ils courent fort mal.

Autrefois l'on recherchait beaucoup, dans la vieille médecine, une matière onctueuse, odorante, contenue dans deux grosses vésicules que les Castors ont près de l'anus, et connue dans le commerce sous le nom de *Castoreum*. On lui attribuait plusieurs propriétés merveilleuses, mais aujourd'hui cette drogue est tombée dans le discrédit. On ne chasse plus le Castor que pour s'emparer de sa fourrure, très-recherchée dans la fabrique de chapellerie, et pour manger sa chair, d'un goût assez amer et fort peu agréable. Dans les siècles derniers, il s'en faisait une chasse assez abondante dans tout le Canada, mais le nombre de ces animaux a été tellement diminué qu'aujourd'hui les expéditions de chasseurs sont obligées d'aller les chercher jusqu'aux sources de l'Arkansas, dans les montagnes Rocheuses. Le piége ou la trappe dont on se sert pour les prendre ne diffère en rien de nos piéges à Renards et à Putois. Les trappeurs, qui ne voyagent qu'en caravanes pour se défendre contre les peuplades de sauvages, ont l'œil tellement exercé à

cette chasse, qu'ils découvrent au signe le plus léger la piste du Castor, sa hutte ou son terrier, fussent-ils placés dans le taillis de saule le plus épais : ce même coup d'œil leur fait deviner exactement le nombre des habitants qui s'y trouvent. Alors le chasseur pose sa trappe à deux ou trois pouces au-dessous de la surface de l'eau, et, par une chaîne, l'attache à un tronc d'arbre ou à un piquet fortement enfoncé sur la rive. L'appât consiste en une jeune tige de saule dépouillée de son écorce, fixée dans un trou de la bascule du piége, et la sommité dépassant la surface de l'eau de cinq à six pouces. Ce sommet a été préalablement trempé dans la médecine (pour me servir du mot technique des trappeurs) qui doit attirer l'animal par son odeur alléchante. Or, la composition de la médecine est le secret du trappeur, secret qui néanmoins n'a pas été si bien tenu que nous ne puissions le révéler ici. Au printemps, le chasseur ramasse une grande quantité de bourgeons de peuplier, au moment où ils sont le plus couverts de cette sorte de glu visqueuse et odorante destinée probablement par la Nature à protéger le développement des jeunes feuilles. Il jette ces bourgeons dans une chaudière avec de l'eau, quelques feuilles de menthe des ruisseaux, un peu de camphre, et une suffisante quantité de sucre d'érable. Quand tout a bouilli assez longtemps pour réduire l'eau à l'état de sirop sans emporter l'odeur du bourgeon de peuplier, il passe au filtre, et la médecine est faite ; on la conserve dans des fioles bien bouchées, et on y trempe l'appât quand on tend le piége.

Le Castor, doué d'un odorat très-fin, ne tarde pas à être attiré par l'odeur ; mais dès qu'il a touché à l'appât qui tient la détente, le piége part et le prend par les pattes. L'animal se débat ; il entraîne la trappe de toute la longueur de la chaîne ; bientôt épuisé de fatigue, il coule à fond avec le piége et se noie. Quelquefois, quand le piquet vient à manquer, le Castor gagne la rive et emporte le piége dans les bois, où l'on a beaucoup de peine à le retrouver. Il arrive aussi que, lorsque ces animaux ont été trop inquiétés, ils deviennent méfiants et déjouent presque toutes les ruses du trappeur. Dans ce cas, le chasseur abandonne la partie, met ses piéges sur son dos, et s'éloigne en se disant vaincu.

CAT-MARIN. *Voy.* PLONGEON.

CAVIA. *Voy.* APÉRÉA.

CAVIACOBAYA. *Voy.* AGOUTI.

CAYOU, espèce de Singe du genre Atèle, famille des Sapajous.

Ce Singe, originaire de Cayenne, a toutes les habitudes du Coaïta. Ainsi que chez tous les animaux de son genre, sa queue ne lui sert pas seulement à assurer sa translation, en s'accrochant aux corps environnants et particulièrement aux branches d'arbres, mais c'est encore une véritable main, dont il se sert pour aller saisir hors de la portée de ses bras, et sans se déranger, les objets dont il veut s'emparer; c'est un organe de préhension dont le tact est si délicat, qu'en en touchant un corps quelconque, sans le regarder, sans détourner les yeux de dessus un autre objet, il en reconnaît parfaitement la nature. Sa queue lui sert encore à se garantir du froid, auquel il est très-sensible, en l'enroulant autour de son corps comme nos dames feraient d'un boa.

CERF. — Tout le monde connaît les Cerfs; il n'est personne qui n'ait souvent admiré, soit dans les ménageries qu'ils ornent, soit dans les parcs qu'ils animent, la délicatesse de leurs formes et la grâce de leurs mouvements. Pour le vulgaire, les Cerfs sont remarquables par la finesse de leurs proportions, la noblesse de leur port, la beauté de leur pelage, et par-dessus tout par leur agilité, par leur air intelligent et craintif.

Pour le zoologiste, ce sont des ruminants dont la tête est garnie de prolongements solides, osseux, cylindriques, diversement ramifiés, tombant à époques périodiques ; la science leur assigne bien encore quelques autres caractères qui sont propres à un plus ou moins grand nombre des espèces dont ils se composent, mais le premier suffit seul pour les distinguer de tous les autres ruminants, quoique ceux-ci aient généralement entre eux, si nous en exceptons le Chameau, un air de famille qui, au premier abord, semble s'opposer à toute espèce de division. Et, en effet, outre que par leur taille et leurs proportions générales, ces gracieux animaux s'éloignent assez de la Girafe pour qu'il ne soit pas permis de les confondre avec elle, les changements périodiques de leurs bois sont un caractère qui les différencie suffisamment, puisque chez cette dernière, les prolongements frontaux ne subissent d'autres modifications que l'accroissement en volume qu'amène la nutrition. De même, la nature cornée et la forme creuse des prolongements frontaux des Antilopes, des Chèvres, des Moutons et des Bœufs, éloignent suffisamment ces animaux des véritables Cerfs. Enfin, par l'absence de toute éminence, et en outre par leur forme étrange, les Chameaux ne peuvent être confondus avec eux.

Mais il n'en est pas de même des différentes espèces de Cerfs ; liées entre elles par les rapports les plus intimes, elles offrent dans leur organisation et dans leurs mœurs une analogie évidente au premier aspect, et qu'un examen plus attentif ne fait que confirmer. Là, comme dans tous les groupes naturels, des obstacles nombreux se jettent en travers des classifications. Si l'on vient à chercher pour la distinction spécifique des Cerfs un caractère tiré, soit de la forme des bois, soit de la présence ou de l'absence du mufle, etc., on reconnaît que les groupes étant formés d'après l'une ou l'autre de ces données, on y a réuni des animaux qui diffèrent sous d'autres rapports, et qu'on a disséminé dans différentes espèces des individus congénères en bien des points.

Quoi qu'il en soit, le Cerf commun ou ceui de nos climats est bien généralement connu, et les zoologistes sont d'accord sur ce point, qu'il doit former une espèce à part, distincte de celle des autres pays. C'est de cette espèce seulement, et de celles qui dans d'autres régions ont aussi reçu en propre le nom de cerf, qu'il sera question ici, obligés que nous sommes, pour ne pas trop allonger cet article et maintenir dans l'ouvrage une variété suffisante, de renvoyer à des articles spéciaux l'histoire d'espèces qui, comme le Daim, le Renne, l'Elan, le Chevreuil, etc., ont reçu des noms particuliers.

Le Cerf commun est un joli animal, qui, revêtu de sa robe d'été, a le dos, les flancs et les cuisses en dehors d'un fauve brun plus ou moins vif, qu'anime une bande noire étendue le long de l'épine, et garnie de chaque côté d'une ligne de petites taches d'un fauve plus pâle que le reste du corps, et semblables à celui qui colore la croupe tout entière. Sa jolie tête, bien proportionnée, où brillent des yeux respirant un air d'intelligente curiosité autant que de douce timidité, qui s'allie naturellement à l'extrême délicatesse de ses proportions et à la faiblesse de ses armes, est, ainsi que le cou et le dessous du corps, d'une couleur brune foncée, mêlée d'une teinte grisâtre que relève une large bande plus brune encore qui s'étend le long de la ligne médiane. Mais ce n'est pas par leurs couleurs, qui sont agréables sans être riches, que les cerfs attirent l'attention; c'est par la grâce, la délicatesse de leurs proportions, la promptitude de leurs mouvements, l'harmonie de leurs formes, la beauté de cet ornement que la nature a mis sur la tête des mâles comme insigne de la noblesse; par la douceur de leur caractère, l'air d'inquiétude mêlé de curiosité et de surprise qui se manifeste dans leurs regards à l'aspect de l'homme, dont ils ont appris à redouter l'influence, par leur faiblesse, par leur innocuité, que ces gracieux animaux méritent bien d'inspirer de l'intérêt à l'homme. Formant avec leurs congénères un groupe à part dans la classe des Mammifères, ils sont dans leur famille un véritable type; et comme tous les animaux qui semblent le vrai modèle de leur groupe, et dans lesquels la nature a réuni tous les caractères qui ne se trouvent développés qu'à un degré moindre dans les espèces qui sont échelonnées autour d'elles comme des degrés inférieurs, légers habitants des forêts et des plaines, gracieux hôtes des montagnes, les cerfs nous offrent au plus haut degré le type des animaux coureurs; c'est en vain que l'on chercherait dans d'autres Quadrupèdes plus d'agilité et de promptitude : elles sont chez eux la conséquence de cette grâce et de cette harmonie qui règnent à un aussi haut degré dans leurs formes.

Rien de plus parfait, de plus délicat, de plus fini, si j'ose dire, que leurs proportions; rien de plus gracieux que ce corps svelte et élancé, monté sur des jambes si fines, que l'on s'étonne qu'elles ne ploient sous son poids, si léger qu'il soit; rien de plus joli que cette tête délicate portée sur un cou flexible que l'animal ploie avec tant de grâce, quand, avant de s'aventurer dans la plaine, il porte çà et là son œil timide, et semble chercher s'il n'y a pas dans l'air quelque parcelle qui trahisse la présence d'un ennemi, qu'il fuit ensuite avec la rapidité de l'air, et dont il ne devient la victime que lorsque celui-ci a combiné contre lui toutes les ressources d'un art cruel, et dressé contre sa faiblesse l'appareil menaçant d'une guerre redoutable. Plus habile à la course qu'aucun autre quadrupède, le Cerf, victime des dons mêmes qu'il a reçus de la nature, s'est vu persécuté par l'homme, qui, après avoir fait disparaître des contrées qu'il habite les espèces nuisibles, a successivement persécuté, d'abord, l'industrie s'étendant chaque jour, celles dont les dépouilles pouvaient lui être de quelque utilité, puis celle dont la chasse pouvait lui procurer un plaisir : chasse que, dans un temps où les distinctions et les titres étaient des droits à l'oisiveté, on a érigée en un véritable art, en une occupation importante, demandant pour son exercice et sa perfection des troupes nombreuses de vassaux, et qui était devenue le privilége des nobles et des princes.

En butte à une guerre incessante et cruelle, le Cerf, comme toutes les espèces perfectibles, a dû chercher les moyens de se soustraire à l'influence terrible de l'homme; ce besoin a étendu ses facultés. De confiant qu'il était sans doute avant d'avoir appris à redouter la présence de celui-ci, il est devenu timide, inquiet, méfiant; sans cesse menacé d'un danger extrême, il est sans cesse sur ses gardes, sans cesse il prête au moindre bruit une oreille attentive; ses sens sont, pour ainsi dire, tendus pour palper la présence des nombreux ennemis qu'encourage sa faiblesse, et de l'homme surtout, devant l'art duquel toute force expire. Son sommeil est léger; ses jeux, interrompus, contraints; ses amours même, si à cette époque son être ne subissait une révolution complète, et si une énergie inaccoutumée, un accroissement de force vitale, ne venaient en quelque sorte augmenter son audace, seraient aussi mêlés de craintes continuelles; c'est à peine s'il ose s'aventurer dans la plaine pour paître l'herbe tendre que la Nature a mise là pour qu'il satisfasse sa faim; c'est à peine s'il ose, sur le bord d'une claire fontaine, étancher la soif qui le presse; car, s'il peut aisément éviter, par l'agilité de sa course et par la prudence qui le guide dans toutes ses actions, les animaux les plus féroces dont il a tout à redouter, il sait qu'il est un ennemi contre lequel toutes ses précautions échouent, contre lequel son art ne peut rien, dont il ressent l'influence avant même que ses sens si délicats, si fins, l'aient averti de sa présence.

Mais c'est la plume d'un Buffon qu'il faudrait pour peindre cette immense influence

de l'homme sur tout ce qui l'entoure ; ce n'est qu'à celui qui, comme cet inimitable naturaliste, a dans un style majestueux et grandiose traité dignement des phénomènes de la nature, qu'il appartient de retracer cette influence mutuelle des êtres, cette guerre incessante des espèces, cette lutte continuelle des éléments qui, elle aussi, est de l'harmonie. Et ici qu'il nous soit permis, à nous dont la contemplation des phénomènes de la Nature remplit l'âme d'une joie ineffable et de l'admiration la plus entière et la plus pure, qu'il nous soit permis de protester contre ce langage bâtard qui chaque jour s'introduit de plus en plus dans une science dont l'étude, bien plus que tout autre, cependant est susceptible d'élever l'âme, et de faire jaillir en expressions sublimes et qui trahissent la nature divine de l'homme, l'impression profonde qu'elle cause sur son esprit ! Buffon, dans la route qu'il a tracée, a peu d'imitateurs, parce qu'il est peu d'hommes qui, au milieu des passions qu'activent sans cesse les contraintes sociales, aient su conserver intactes cette exquise sensibilité, cette délicatesse de sentiments que nécessite la juste appréciation des phénomènes de la Nature. L'égoïsme, qui guide toutes les actions humaines, a étendu partout son froid positivisme. C'est dans un style uniforme et grossier qu'ils essayent de peindre la Nature si variée, si sublime, parce que l'imagination avait égaré ceux qui avaient mis en elle une aveugle confiance ; ils ont proscrit l'imagination, comme si, après avoir dans un langage clair et concis décrit les caractères propres à l'espèce, c'était un crime d'essayer de reproduire dans son discours quelques nuances de ces teintes vigoureuses qu'a tracées le pinceau sublime de la Nature. Et ceux-là sont aussi ceux qui dans l'étude des sciences ont banni l'induction, parce qu'il s'en est trouvé qui, dans cette voie sinueuse qu'il faut savoir n'employer que sagement, se sont égarés, ils en ont proscrit l'usage ; parce qu'il en est qu'un sens faux a induits en erreur, ils ont anathématisé le raisonnement, ils l'ont taxé d'impuissance : comme si ce don précieux d'induction que la Nature a réparti à l'homme n'était rien qu'un mensonge, rien qu'une déception ; comme s'il n'y avait pour nous guider à travers les vains rêves de l'imagination nulle règle sûre, nul principe naturel ! Observateurs à vue myope, raisonneurs à idées étroites, qui dans ce grand hiéroglyphe de la Nature ne voient que des formes plus ou moins bizarres, qu'ils notent avec un soin scrupuleux, qu'ils enregistrent dans leurs longs et muets catalogues sans en rechercher le sens, sans penser à en jouir ! Non, le règne de l'analyse n'est pas encore fini, il subsistera aussi longtemps que des faits soumis à l'investigation humaine n'auront point encore reçu leur interprétation ; mais à côté d'elle s'est assise la synthèse, la seule voie vraiment philosophique ; l'induction, l'abstraction, ce sont là maintenant, en même temps que l'observation, les puissants moyens de découvertes et de progrès remis aux mains des travailleurs. C'est avec cette arme double qu'ils doivent procéder, les uns ramassant péniblement et patiemment les matériaux de ce sublime édifice qu'élèvera le génie des élus : aux premiers le respect, aux autres l'admiration des siècles futurs !

Objet, avons-nous dit, d'une chasse active, quelles ne sont pas les ressources que le Cerf a mises en usage pour se soustraire à ses ennemis ! souvent poursuivi par une meute agile, acharnée à ses pas par l'espoir du butin et la crainte du châtiment, instruit par l'expérience, il a compris que l'agilité de sa course ne pourrait le dérober à leur dent cruelle et à l'arme du chasseur. Ses pieds légers laissent sur le sable qu'il froisse à peine une marque de son passage ; il sait que l'ennemi qui le poursuit interrogera ces traces fugitives, et qu'elles dénonceront la route qu'il a suivie : aussi quels moyens n'emploie-t-il pas pour les faire disparaître ? tantôt il se roule à plusieurs reprises sur ce sable qui prend aisément toutes les empreintes, pour effacer jusqu'aux moindres vestiges de son passage, ou bien il revient à plusieurs reprises sur ses pas pour les entrelacer, et faire de toutes ses traces qui s'enchaînent, se lient, se confondent, un dédale inextricable pour le chasseur, ou que celui-ci ne parviendra à démêler que lorsqu'il aura déjà atteint une grande distance ; il fait plus, craignant que ces moyens soient peu efficaces, redoutant la sagacité de cet ennemi qu'il a appris à connaître, il emmène avec lui un grand nombre d'espèces qu'il recueille dans sa fuite, il se mêle au milieu d'elles, avec elles, et arpente le sol, afin que ses pas se confondent avec les leurs, se perdent au milieu des traces qu'elles laisseront sur le sable ; d'autres fois, si le chasseur le surprend de près, dans l'impossibilité de recourir à la ruse, il s'élance par un bond brusque et rapide du milieu du sentier qu'il parcourt jusque sur l'herbe fraîche qui le borde, puis il s'enfonce dans les épais taillis, et ainsi il espère avoir dérouté cette meute terrible, dont les hurlements épouvantables retentissant à ses oreilles, augmentent encore la terreur de son âme. Mais le plus souvent, c'est en vain qu'il met toutes ses facultés en usage pour se soustraire à la mort, les moyens dont l'homme dispose sont plus puissants que les siens ; et quand, harassé de fatigue, mourant de soif et d'épouvante, il va se jeter dans une mare qu'il rencontre, c'est en vain que, cherchant l'endroit le plus profond, il ne laisse passer au-dessus de l'eau que l'extrémité de ses narines ; bientôt les Chiens s'élancent à sa poursuite au sein de ce milieu qui ne saurait le protéger ; obligé de fuir de nouveau, abattu par la brusque transition de température qu'il vient de subir, découragé, sans espoir, il tombe en leur pouvoir : bientôt le veneur a tranché ses pieds agiles. Là, dit-on, il pleure, comme s'il regrettait sa chère liberté, comme s'il regret-

tait cette vie que lui arrachent bientôt les Chiens, qui le déchirent en lambeaux. Mais si c'est un jeune Faon que vient de surprendre la meute, combien plus admirable encore que ces moyens, inspirés par le seul instinct de sa propre conservation, n'est pas l'admirable dévouement que montre sa mère! En présence du danger que court son petit, elle oublie celui auquel elle s'expose : dans cette circonstance un courage inaccoutumé l'anime ; cette meute, qui dans tout autre cas la remplirait d'épouvante, ne l'intimide même pas ; bien plus elle l'attire sur ses pas, elle l'appelle à sa poursuite, passant et repassant devant elle ; et quand elle est parvenue à lancer après elle les ennemis qui menaçaient l'existence de son petit, elle fuit avec une vitesse qu'augmente encore le désir qu'elle a de le revoir, cherchant à dérouter de nouveau les chasseurs afin de regagner les lieux qu'elle vient de quitter, et où elle a laissé celui dont la vie lui est plus chère que la sienne (52).

La Biche ne met bas ordinairement qu'un

(52) Voici en quels termes Buffon décrit la chasse au Cerf et l'explication du vocabulaire employé dans cette chasse :

« Comme dans les sociétés policées on agrandit, on perfectionne tout, pour rendre le plaisir de la chasse plus vif et plus piquant, pour anoblir encore cet exercice, le plus noble de tous, on en a fait un art. La chasse du Cerf demande des connaissances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience ; elle suppose un appareil royal, des hommes, des Chevaux, des Chiens, tous exercés, stylés, dressés, qui, par leurs mouvements, leurs recherches et leur intelligence, doivent aussi concourir au même but. Le veneur doit juger l'âge et le sexe ; il doit savoir distinguer et reconnaître précisément si le Cerf qu'il a détourné (*a*) avec son limier (*b*) est un daguet (*c*), un jeune Cerf (*d*), un Cerf de dix cors jeunement (*e*), un Cerf de dix cors (*f*), ou un vieux Cerf (*g*) ; et les principaux indices qui peuvent donner cette connaissance sont le pied (*h*) et les fumées (*i*). Le pied du Cerf est mieux fait que celui de la Biche ; sa jambe (*j*) est plus grosse et plus près du talon ; ses voies (*k*) sont mieux tournées, et ses allures (*l*) plus grandes ; il marche plus régulièrement ; il porte le pied de derrière dans celui de devant ; au lieu que la Biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, et ne pose pas régulièrement le pied de derrière dans la trace de celui de devant. Dès que le Cerf est à sa quatrième tête (*m*), il est assez reconnaissable pour ne s'y pas méprendre ; mais il faut de l'habitude pour distinguer le pied du jeune Cerf de celui de la Biche ; et, pour être sûr, on doit y regarder de près et en revoir (*n*) souvent. Les Cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, etc., sont encore plus aisés à reconnaître : ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derrière ; et plus ils sont vieux, plus les côtés des pieds sont gros et usés (*o*) : ce qui se juge aisément par les allures, qui sont aussi régulières que celles des jeunes Cerfs, le pied de derrière posant toujours assez exactement sur le pied de devant, à moins qu'ils n'aient mis bas leurs têtes ; car alors les vieux Cerfs se méjugent (*p*) presque autant que les jeunes, mais d'une manière différente, et avec une sorte de régularité que n'ont ni les jeunes Cerfs ni les Biches ; ils posent le pied de derrière à côté de celui de devant, et jamais au delà ni en deça.

« Lorsque le veneur, dans les sécheresses de l'été, ne peut juger par le pied, il est obligé de suivre le contre-pied (*q*) de la bête pour tâcher de trouver les fumées, et de la reconnaître par cet indice, qui demande autant et peut-être plus d'habitude que la connaissance du pied. Sans cela il ne lui serait pas possible de faire un rapport juste à l'assemblée des chasseurs. Et lorsque sur ce rapport l'on aura conduit les Chiens à ses brisées (*r*), il doit encore savoir animer son limier, et le faire appuyer sur les voies jusqu'à ce que le Cerf soit lancé. Dans cet instant, celui qui laisse courre (*s*) sonne pour faire découpler les Chiens (*t*) : et dès qu'ils le sont il doit les appuyer de la voix et de la trompe ; il doit aussi être connaisseur, et bien remarquer le pied de son Cerf, afin de le reconnaître dans le change (*u*) ou dans le cas qu'il soit accompagné. Il arrive souvent alors que les Chiens se séparent, et font deux chasses : les piqueurs (*v*) doivent se séparer aussi et rompre les Chiens (*x*) qui se sont fourvoyés (*y*), pour les ramener et les rallier à ceux qui chassent le Cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ses Chiens, toujours piquer à côté d'eux, toujours les animer sans trop les presser, les aider sur le change, sur un retour, et, pour ne se pas méprendre, tâcher de revoir du Cerf aussi souvent qu'il est possible ; car il ne manque jamais de faire des ruses : il passe et repasse souvent deux ou trois fois sur sa voie, il cherche à se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change ; et alors il perce et s'éloigne tout de suite, ou bien il se jette à l'écart

(*a*) *Détourner le Cerf*, c'est tourner tout autour de l'endroit où un Cerf est entré, et s'assurer qu'il n'en est pas sorti.

(*b*) *Limier*, Chien que l'on choisit ordinairement parmi les Chiens courants, et que l'on dresse pour détourner le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, etc.

(*c*) *Daguet*, c'est un jeune Cerf portant les dagues ; et les *dagues* sont la première tête ou le premier bois du Cerf, qui lui vient au commencement de la seconde année.

(*d*) *Jeune Cerf*, Cerf qui est dans la troisième, quatrième ou cinquième année de sa vie.

(*e*) *Cerf de dix cors jeunement*, Cerf qui est dans la sixième année de sa vie.

(*f*) *Cerf de dix cors*, Cerf qui est dans la septième année de sa vie.

(*g*) *Vieux Cerf*, Cerf qui est dans la huitième, neuvième, dixième, etc., année de sa vie.

(*h*) *Pied*, empreinte du pied du Cerf sur la terre.

(*i*) *Fumée*, fiente du Cerf.

(*j*) On appelle jambe les deux os qui sont au bas à la partie postérieure, et qui font trace sur la terre avec le pied.

(*k*) *Voies*, ce sont les pas du Cerf.

(*l*) *Allures du Cerf*, distance de ses pas.

(*m*) *Tête*, bois ou cornes du Cerf.

(*n*) *En revoir*, c'est avoir des indices du Cerf par le pied.

(*o*) Comme le pied du Cerf s'use plus ou moins suivant la nature des terrains qu'il habite, il ne faut entendre ceci que de la comparaison entre Cerfs du même pays, et par conséquent il faut avoir d'autres connaissances, parce que dans le temps du rut on courre souvent des Cerfs venus de loin.

(*p*) *Se méjuger*, c'est, pour le Cerf, mettre le pied de derrière hors de la trace de celui de devant.

(*q*) *Suivre le contre-pied*, c'est suivre les traces à rebours.

(*r*) *Brisées*, endroit où le Cerf est entré, et où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

(*s*) *Laisser courre un Cerf*, c'est le lancer avec le limier, c'est-à-dire le faire partir.

(*t*) *Découpler les Chiens*, c'est détacher les Chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chasser.

(*u*) *Change*, c'est lorsque le Cerf en va chercher un autre pour le substituer à sa place

(*v*) *Les piqueurs* sont ceux qui courent à cheval après les Chiens, et qui les accompagnent pour les faire chasser.

(*x*) *Rompre les Chiens*, c'est les rappeler, et leur faire quitter ce qu'ils chassent.

(*y*) *Se fourvoyer*, c'est s'écarter de la voie, et chasser quelque autre Cerf que celui de la meute.

ou deux petits à la fois; dans nos climats, c'est vers le printemps qu'a lieu leur naissance; dans d'autres, où une température plus élevée dispose continuellement les animaux à l'amour, c'est en tout temps qu'elle a lieu. Le Faon, qui à cause de sa faiblesse reste pendant assez longtemps sous la surveillance de sa mère, est d'une couleur un peu différente de celle de l'adulte, et plus agréable qu'elle; sur le fond général d'un brun fauve, que nous avons dit être la couleur du Cerf commun, de petites taches blanches parsemées sur presque toutes les régions ressortent vivement et donnent pour ainsi dire de la vie à leur pelage. Cette jolie livrée est celle de la femelle aussi bien que du mâle, et jusqu'à un certain âge on ne remarque dans les couleurs et les formes générales aucune disposition qui soit propre à l'un ou à l'autre sexe; mais, dès que le mâle a atteint son sixième mois, deux tubercules ou deux petites *bossettes*, ainsi qu'on les a nommées, premiers vestiges de ces bois magnifiques qui plus tard seront l'un de leurs plus beaux ornements, apparaissent sur leur tête; peu à peu ils grandissent, saillent de plus en plus à l'extérieur, et se montrent enfin en une petite tige cylindrique, en une *couronne*, selon le nom consacré, destinée à recevoir par sa face supérieure, qui pour cet effet est concave, les véritables bois, qui n'apparaissent qu'après la première année. A cette époque deux petites tiges osseuses, deux petits bois, simples, sans aucune division, appelés *dagues*, dans les traités de vénerie (car la vénerie a eu ses traités comme une nomenclature et une organisation spéciales et très-compliquées), viennent orner plutôt qu'armer la tête du jeune mâle, qui aime à en faire fréquemment usage dans les jeux où il passe la plus grande partie de son temps. Ce n'est qu'à l'âge de trois ans qu'apparaissent ces ramifications connues sous le nom d'*andouillers*, qui viennent compliquer la structure des bois. L'année suivante, elle augmente encore par la division de la partie supérieure de la tige principale, qui prend alors la forme d'une espèce de couronne. Pendant le reste de la vie du Cerf, ces parties ne font plus qu'augmenter, soit en volume, soit en nombre, et chaque année, phénomène re-

se cache, et reste sur le ventre. Dans ce cas, lorsqu'on est en défaut (*a*), on prend les devants, on retourne sur les derrières; les piqueurs et les Chiens travaillent de concert. Si l'on ne retrouve pas la voie du Cerf, on juge qu'il est resté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour; on la foule de nouveau; et, lorsque le Cerf ne s'y trouve pas, il ne reste d'autre moyen que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite, vu le pays où l'on est, et d'aller l'y chercher. Dès qu'on sera retombé sur les voies, et que les Chiens auront relevé le défaut (*b*), ils chasseront avec plus d'avantage, parce qu'ils sentent bien que le Cerf est déjà fatigué; leur ardeur augmente à mesure qu'il s'affaiblit; et leur sentiment est d'autant plus distinct et plus vif, que le Cerf est plus échauffé : aussi redoublent-ils et de jambes et de voix; et quoiqu'il fasse alors plus de ruses que jamais, comme il ne peut plus courir aussi vite, ni par conséquent s'éloigner beaucoup des Chiens, ses ruses et ses détours sont inutiles; il n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit, et de se jeter à l'eau pour dérober son sentiment aux Chiens. Les piqueurs traversent ces eaux, ou bien ils tournent autour, et remettent ensuite les Chiens sur la voie du Cerf, qui ne peut aller loin dès qu'il a battu l'eau (*c*), et qui bientôt est aux abois (*d*), où il tâche encore de défendre sa vie, et blesse souvent de coups d'andouillers les Chiens, et même les Chevaux des chasseurs trop ardents, jusqu'à ce que l'un d'entre eux lui coupe le jarret pour le faire tomber, et l'achève ensuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même temps la mort du Cerf par des fanfares, on le laisse fouler aux Chiens, et on les fait jouir pleinement de leur victoire en leur faisant curée (*e*).

« Toutes les saisons, tous les temps ne sont pas également bons pour courre le Cerf (*f*) : au printemps, lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts, que la terre se couvre d'herbes nouvelles et s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins sûr le sentiment des Chiens, et, comme le Cerf est alors dans sa plus grande vigueur, pour peu qu'il ait d'avance, ils ont beaucoup de peine à le joindre. Aussi les chasseurs conviennent-ils que la saison où les Biches sont près de mettre bas est celle de toutes où la chasse est la plus difficile, et que dans ce temps les Chiens quittent souvent un Cerf mal mené, pour tourner à une Biche qui bondit devant eux; et de même, au commencement de l'automne, lorsque le Cerf est en rut (*g*), les limiers quêtent sans ardeur : l'odeur forte du rut leur rend peut être la voie plus indifférente; peut-être aussi tous les Cerfs ont-ils dans ce temps à peu près la même odeur. En hiver, pendant la neige, on ne peut pas courre le Cerf; les limiers n'ont point de sentiment et semblent suivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette saison, comme les Cerfs ne trouvent pas à viander (*h*) dans les forts, ils en sortent, vont et viennent dans les pays plus découverts, dans les petits taillis et même dans les terres ensemencées : ils se mettent en hardes (*i*) dès le mois de décembre; et, pendant les grands froids, ils cherchent à se mettre à l'abri des côtes ou dans des endroits bien fourrés, où ils se tiennent serrés les uns contre les autres, et se réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts, et sortent dans les blés. Au printemps, ils mettent bas (*j*); la tête se détache d'elle-même ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il est rare que les deux côtés tombent précisément en même temps, et souvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux Cerfs sont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de février, ou au commencement de mars; les Cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars; ceux de dix cors jeunement dans le mois d'avril; les jeunes Cerfs au commencement, et les daguets vers le milieu et la fin de mai. »

(*a*) *Etre en défaut*, c'est lorsque les Chiens ont perdu la voie du Cerf.

(*b*) *Relever le défaut*, c'est retrouver les voies du Cerf, et le lancer une seconde fois.

(*c*) *Battre l'eau, battre les eaux*, c'est traverser, après avoir été longtemps chassé, une rivière ou un étang.

(*d*) *Abois*, c'est lorsque le Cerf est à l'extrémité et tout à fait épuisé de forces.

(*e*) *Faire curée, donner la curée*, c'est faire manger aux Chiens le Cerf ou la bête qu'ils ont prise.

(*f*) *Courre le Cerf*, chasser le Cerf avec des Chiens courants.

(*g*) *Rut*, chaleur, ardeur d'amour.

(*h*) *Viander*, brouter, manger.

(*i*) *Harde*, troupe de Cerfs.

(*j*) *Mettre bas*, c'est lorsque le bois des Cerfs tombe.

rquable, bien connu et appréciable dans ses uses, ces bois tombent au printemps pour pousser ensuite, en se compliquant chaie fois par l'addition d'un nouvel andouiller à ceux qui existaient précédemment. hez les vieux mâles, où la couronne se dise souvent en un grand nombre de branes, où les andouillers se ramifient également quelquefois, le nombre des rameaux ui composent le bois peut être considéra.e, mais jamais il n'y a normalement plus trois andouillers. Aux différents Cerfs, ivant l'état de développement de leurs bois, s noms ont été assignés, ainsi qu'aux différentes parties qui les composent ; nous ne produisons point ici ces termes bizarres, ur la plupart détournés de leur sens natuel, parce que, outre qu'ils se trouvent dans grand nombre d'ouvrages, ils ne sont us maintenant d'aucun emploi.

Le phénomène de la chute des bois, si remarquable et si extraordinaire au premier bord, s'explique cependant par le seul fait e leur nutrition et de l'accroissement en olume qui en résulte : enveloppés d'abord ar la peau, qui renferme les vaisseaux dont s tirent les sucs nécessaires à entretenir ur vie, lorsqu'ils acquièrent un certain développement, ils compriment, oblitèrent, étrissent ces vaisseaux; alors la peau se essèche, et les bois, qui en recevaient leur ourriture, ne tardent pas à tomber. C'est ers la fin de février pour les vieux mâles, beaucoup plus tard, c'est-à-dire en mai, our les plus jeunes Cerfs, enfin à des époues intermédiaires pour ceux dont les âges rennent place entre ces deux extrêmes, u'a lieu la chute de ce bel ornement. Pour mettre bas, les mâles se retirent seuls ans les lieux les plus épais, dans les taillis s plus fourrés, qu'ils ne quittent que lorsue d'autres bois sont venus remplacer ceux u'ils ont perdus. C'est peu de temps après, u mois de septembre, que commence le nt. Alors un changement inouï se manifeste ans le Cerf mâle tout entier ; de timide, farouche qu'il était auparavant, il devient audacieux, intrépide ; la présence de l'homme e semble plus lui inspirer d'effroi : bien lus, il ne craint pas de lui résister; il semle qu'il ne redoute aucun danger ; il parourt les plaines en courant dans tous les ens, et en faisant retentir l'air d'une voix auque et forte, il se rue sur tout ce qu'il encontre, frappe tout ce qui s'oppose à son assage ; il semble avoir perdu la raison ; 'est à peine s'il dort, il ne se donne plus le emps de prendre sa nourriture, il ne boit u'en courant ; tout son temps est employé chercher sa femelle.

La vie des Cerfs est d'environ quinze à ingt ans, et ne paraît pas dépasser ce dernier terme, quoi qu'en aient écrit certains uteurs. La seule de leurs dépouilles qui oit de quelque utilité dans le commerce est eur peau, dont l'emploi, à la vérité, est assez important dans la chamoiserie. Leur hair, à cause de la forte odeur qu'elle conerve, ne peut guère servir d'aliment.

Parmi les espèces exotiques nous citerons, pour l'Amérique septentrionale, *le Cerf du Canada*, qui se distingue surtout du nôtre par la grandeur de ses proportions ; *le Cerf de Virginie*, au contraire, est plus petit que le Cerf de nos climats ; de plus il est grisâtre dans la saison froide, et rougeâtre dans l'été.

CERTHIA. *Voy.* GRIMPEREAU.

CHACAL. *Voy.* JACKAL.

CHACMA, *Cynocephalus Porcarius*. F. Cuv., le *Choak-Kama*, la *Guenon à face allongée*, Buff., espèce de Singe cynocéphale.

Ce Singe, dont les noms varient, est grand et d'une force terrible. Sur ses quatre pattes, il n'a pas moins de deux pieds de hauteur (0,650), c'est-à-dire qu'il atteint la taille des plus grands mâtins. Son pelage est d'un noir verdâtre ou jaunâtre, plus pâle le long du dos, sur les flancs et les épaules ; le cou, du mâle seulement, porte une longue crinière; sa face est d'un noir violâtre, plus pâle autour des yeux ; ses paupières supérieures sont blanches ; sa queue, longue de dix-huit pouces (0,487), se termine par une forte mèche noire. Il habite l'Afrique méridionale.

Tous les Cynocéphales sont brutaux et méchants, mais le Choak-Kama est d'une férocité dont rien n'approche, et d'une force contre laquelle aucun homme ne peut lutter. J'en citerai un exemple qui s'est passé presque sous mes yeux, à la ménagerie, il y a plusieurs années. Un certain Richard, homme robuste, de cinq pieds sept à huit pouces, était alors gardien des Singes, et sa cuisine donnait en face de l'appartement où était la cage d'un Choak-Kama. Pendant l'absence du gardien, le Singe parvint à ouvrir la porte de sa cage ; il entra dans la cuisine, sauta sur un rayon où l'on avait déposé une provision de carottes pour la nourriture des autres Singes, et se mit à gaspiller à belles dents le dîner de ses compagnons d'esclavage. Richard arriva dans cet instant ; il voulut d'abord flatter l'animal pour l'engager à rentrer dans sa cage, mais le Choak-Kama se contenta de lui faire quelques grimaces ; il refusa d'obéir et continua tranquillement son gaspillage. Le gardien éleva la voix et en vint aux menaces sans obtenir autre chose que de nouvelles grimaces accompagnées de grincements de dents. Richard eut alors la malheureuse idée de prendre un bâton, et ce geste devint le signal d'une lutte épouvantable. Le Singe se précipite sur lui et lui lance ses deux poings dans la poitrine avec une telle force, que cet homme robuste recula en chancelant. Le Choak-Kama, furieux, se jette sur lui, le frappe, le renverse après l'avoir désarmé, et avec ces fortes canines lui fait à la cuisse trois profondes blessures qui pénétrèrent jusqu'à l'os et donnèrent pendant quelque temps des craintes sérieuses pour la vie de ce malheureux.

On ne réussit à faire rentrer l'animal qu'en mettant en jeu sa brutale jalousie. Richard avait une fille qui donnait souvent à manger au Singe, et qui par là se l'était attaché; elle se plaça derrière la cage, c'est-à-

dire du côté opposé à la porte par laquelle il devait entrer, et un garçon du jardin fit semblant de vouloir l'embrasser. A cette vue le Choak-Kama poussa un cri furieux et s'élança dans sa prison, croyant pouvoir la traverser pour se jeter sur l'homme qui excitait sa rage ; aussitôt on ferma la porte, et il redevint prisonnier pour toujours.

Kolbe prétend que ce sont des animaux d'une lascivité inexprimable, et en effet il n'est pas possible d'afficher plus d'impudicité et d'effronterie que le font ceux que l'on tient en captivité. Le même voyageur raconte ainsi les mœurs de cet animal à l'état sauvage.

« Les Choak-Kamas aiment passionnément les raisins et les fruits en général qui croissent dans les jardins. Leurs dents et leurs griffes les rendent redoutables aux Chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que quelque excès de raisins ne les ait rendus roides et engourdis. Voici la manière dont ils pillent un verger, un jardin, ou une vigne.

« Ils font ordinairement ces expéditions en troupe; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur la clôture en sentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger. Le reste de la troupe est placé au dehors du jardin, à une distance médiocre les uns des autres, et forme ainsi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage jusqu'à celui du rendez-vous. Tout étant ainsi disposé, les Choak-Kamas commencent le pillage, et jettent à ceux qui sont sur la clôture les melons, les courges, les pommes, les poires, etc., à mesure qu'ils les cueillent : ceux-ci les jettent à ceux qui sont au bas, et ainsi de suite, tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit sur quelque montagne. Ils sont si adroits et ils ont la vue si prompte et si juste, que rarement ils laissent tomber ces fruits à terre en se les jetant les uns aux autres, et tout cela se fait dans un profond silence et avec beaucoup de promptitude. Lorsque les sentinelles aperçoivent quelqu'un, elles poussent un cri, et à ce signal toute la troupe s'enfuit avec une vitesse étonnante. »

Les Choak-Kamas sont sociables et vivent en troupe ; mais lorsqu'ils se sont fixés dans une montagne rocheuse qui leur convient, ils ne tolèrent pas l'établissement d'une autre troupe dans les environs. Ils défendent même leur territoire contre les autres Mammifères, et particulièrement contre les hommes. S'ils aperçoivent un de ces derniers, aussitôt l'alarme sonne; par de grands cris ils appellent leurs camarades, se réunissent, s'encouragent mutuellement, et commencent l'attaque. Ils jettent d'abord à l'ennemi des branches d'arbre, des pierres, et tout ce qui leur tombe sous la main ; puis ils s'approchent, cherchant à le cerner de toute part et à lui couper la retraite. Les armes à feu seules les effraient, mais cependant leur courage intrépide les empêche de fuir jusqu'à ce qu'ils aient vu plusieurs des leurs étendus sur la place. Si leur malheureux antagoniste est sans fusil ou s'il manque de poudre, il est perdu ; les Choak-Kamas le pressent, l'entourent, l'attaquent corps à corps, le tuent et le mettent en pièces. Un imprudent Anglais, entraîné à la poursuite de ces féroces animaux sur la montagne de la Table, près du Cap, se vit bientôt cerné par eux et repoussé jusque sur la pointe d'un rocher dominant un précipice. Vainement il fit feu plusieurs fois sur ces animaux ; ils se jetèrent en avant en poussant des cris affreux, et le malheureux chasseur aima mieux se précipiter dans l'abîme que d'être déchiré par eux ; il se tua dans sa chute. Les Choak-Kamas emploient eux-mêmes ce terrible moyen pour se soustraire à la captivité. Bien armé, et secondé par des chasseurs hottentots attachés à son service, M. Delalande parvint un jour à bloquer une petite troupe de ces animaux, sur des rampes de précipices d'où la retraite leur était impossible. Ils n'hésitèrent pas à se lancer à trois cents pieds de profondeur (97,462), au risque de se briser dans leur chute, plutôt que de se laisser prendre.

CHALAZES. *Voy.* Coq.

CHAMEAU, *Camelus*, Lin. — Le Chameau est un Mammifère qui forme dans l'ordre des Ruminants l'un des genres les plus curieux par l'étrangeté de ses formes; dans l'harmonie générale de la Nature, les curieuses particularités de son organisation, si admirablement conformes à son genre de vie, en font un être plein d'intérêt; enfin, par rapport à l'homme, les nombreux services qu'il lui rend, et que lui seul est susceptible de lui rendre, le mettent au rang des animaux les plus précieux. A ces différents titres il mérite donc de fixer un instant notre attention.

La forme générale du Chameau est aussi disgracieuse que bizarre; elle est assez connue pour que nous puissions nous dispenser d'y insister longuement. L'aspect de cet utile animal a quelque chose de rebutant et d'ignoble, et si, en effet, c'est dans l'harmonie que réside la beauté, devons-nous être étonné qu'il en soit ainsi? Car, quoi de moins harmonieux que l'ensemble du Chameau pour le vulgaire ignorant, qui ne voit que les formes sans en comprendre la valeur, et qui, rapportant tout à soi, qualifie d'anormal ce dont il est inhabile à percevoir la fin? A la première vue le Chameau semble avoir perdu une partie de son poil, la laine peu abondante qui le couvre disparaissant pour ainsi dire auprès des téguments très-longs qui revêtent certaines parties de son corps, comme les bosses, le ventre, la tête et le cou ; d'énormes callosités qui encroûtent les articulations des membres, et dont l'une s'étend sur presque toute la poitrine, viennent rendre encore plus dégoûtant cet aspect déjà si disgracieux. Son corps, que déforme constamment une ou deux de ces loupes graisseuses auxquelles on a donné le nom de bosses, est toujours d'une masse considérable relativement aux membres grêles et faibles qui le supportent, et que

terminent des pieds d'une largeur disproportionnée; sa croupe surtout offre si peu de force, qu'il semble au premier abord qu'elle ne puisse supporter le poids de son corps; d'ailleurs, dans l'état ordinaire, sa démarche est lourde, ses mouvements indolents. Son cou, qui est gros, porte une tête dont la forme n'est pas moins bizarre que celle du corps : ainsi un front peu développé semble témoigner d'un faible degré d'intelligence; un nez aplati, des lèvres boursouflées, dont la supérieure est fendue en une sorte de bec de lièvre, donnent à sa physionomie l'apparence d'une moue continuelle; de plus, des orbites saillants, des yeux mornes et stupides, alliés à sa démarche gênée, achèvent de lui imprimer cet air ignoble dont nous avons parlé et que tout le monde lui connaît. Tel est l'aspect du Chameau; c'est le dégoût, la pitié qu'il excite; car, à la vue d'un animal aussi disgracieux, l'idée d'une existence monotone et précaire se présente à l'esprit. C'est là, du moins, l'opinion que nous concevons du Chameau, animal pour nous sans usage, et dont la complète inutilité paraît évidente à quiconque ignore l'admirable histoire de son organisation et celle de ses mœurs, qui en découle; mais bien différents sont les sentiments qu'il inspire aux peuples de l'Orient, à l'Arabe du désert, dont il est le bien le plus précieux.

Et ici, comme dans toutes ses œuvres, la Nature nous offre un exemple de cette merveilleuse harmonie, de cette maternelle prévoyance, si j'ose dire, de cette admirable compensation que partout elle a répandue. En tous lieux elle a mis le mouvement et la vie; et, soit que nos regards s'arrêtent à la surface de la terre, qu'ils errent dans l'immensité de l'atmosphère, ou qu'ils cherchent à pénétrer dans le sein des eaux, partout se rencontrent des êtres offrant dans leur organisation des modifications plus ou moins profondes, correspondant avec une exactitude admirable au genre de vie auquel ces êtres ont été destinés; et partout, contrairement à la loi qui régit les autres animaux, existe l'homme : l'homme aux besoins duquel la Nature a pourvu comme à ceux de toutes les autres espèces. Car si, dans les régions tempérées que régissent des lois toujours calmes et tranquilles, l'homme coule au milieu de tout ce qui peut satisfaire ses besoins une vie douce et pleine de charmes, il n'est point, dans les contrées même les plus désolées de la surface du globe, voué à une existence maudite; là comme partout maître de ce qui l'entoure, il trouve encore dans cette pauvre Nature de quoi satisfaire ses besoins : des plantes aux propriétés salutaires, des animaux au-dessus desquels le placent ses facultés; sous le ciel inclément des pôles, le Lapon a le Renne, et dans les terres stériles de l'Orient, au milieu des sables brûlants de l'Afrique, l'Arabe a son Chameau.

Une plaine immense dont rien n'interrompt l'effrayante uniformité, qu'aucun son ne fait vibrer, sinon la voix redoutable de l'orage, qu'aucun être vivant n'anime, sur laquelle nul arbre ne projette son ombre protectrice, et que recouvre un sable brûlant que jamais n'arrosa une goutte de pluie bienfaisante, sur lequel pèse une atmosphère embrasée, et que les vents furieux des tempêtes déchirent, soulèvent, roulent en tourbillons, qui s'élèvent dans l'air en immenses montagnes pour retomber parfois sur des caravanes entières, qu'ils ensevelissent sous leur manteau brûlant : tel est l'affreux désert qui, dans une étendue de plusieurs centaines de lieues, s'étend entre l'Égypte et l'Abyssinie, la Syrie et la Perse, la Barbarie et plusieurs régions de l'Asie; telles sont les contrées qu'habite l'Arabe vagabond, dont elles assurent la liberté; celles qu'avec lui habite le Chameau, cet inappréciable compagnon qui seul établit des relations entre lui et le reste du monde. Et voyons combien sont d'accord avec cette vie du désert les modifications qu'a subies l'organisation de cet étrange animal.

Le Chameau, avons-nous dit, appartient à l'ordre des Ruminants; comme tous ceux-ci il est donc pourvu d'un quadruple estomac, complication dont il est facile ici de concevoir l'usage. Vivant dans les plaines incultes, si, après un jeûne qui a duré plusieurs jours pendant une marche forcée, le Chameau vient à rencontrer quelques brins de verdure, non-seulement il satisfait avec avidité la faim qui le presse, mais, mettant à profit l'organisation particulière de son tube digestif, il entasse dans son quadruple estomac des provisions pour la faim à venir, et pendant la distance immense qu'il est souvent obligé de franchir avant d'avoir retrouvé quelques herbes sèches et épineuses, il rumine. Par un mécanisme en tout semblable à celui que l'on rencontre chez tous les autres Ruminants, une contraction du *bonnet* envoie dans l'arrière-bouche, à travers la panse et l'œsophage, les aliments qui ont déjà servi à satisfaire sa faim; là ils subissent une nouvelle trituration, et sont ensuite renvoyés dans le *feuillet*, d'où ils passent dans le quatrième renflement ou le véritable estomac, nommé *caillette*, où les aliments, soumis à l'action de différents sucs, reçoivent leur dernière préparation. Telle est la forme commune à tous les Ruminants, par laquelle le Chameau se trouve en état de traverser les déserts immenses et incultes qu'il habite. Mais l'absence de l'eau dans ces lieux arides a nécessité une autre modification qui lui est tout à fait propre. Lors des longs voyages qu'il exécute, ce n'est que dans les rares oasis qu'il rencontre que le Chameau peut satisfaire la soif que rend cruelle l'atmosphère brûlante qu'il respire; et, de même qu'il faisait provision de fourrage, il fait provision d'eau. C'est dans un renflement de la première cavité stomacale ou de la panse, dans une petite poche que lui seul possède, et qui suivant les uns est le résultat de l'habitude, selon les autres appartient à sa nature, qu'il met en réserve

l'eau precieuse qu'il a rencontrée, et vers laquelle un sens exquis l'a dirigé d'une distance souvent de plus d'une demi-lieue; c'est là le réservoir où il puise fréquemment pour étancher sa soif; c'est là aussi que son maître, auquel il semble destiné à rendre toujours d'inappréciables services, trouve dans des circonstances extrêmes un remède contre la mort que le souffle fiévreux du pays a introduit dans son sein. Accablé de lassitude, près de mourir de soif, quand l'Arabe a vainement couru tout le jour à la recherche de quelque source; quand, jetant ses regards découragés sur le vide immense qui l'environne, il a perdu l'espoir de trouver un oasis et le liquide précieux qu'il couvre de son ombre, il se décide au sacrifice de son Chameau; il sait qu'il trouvera dans le sein de ce précieux serviteur de quoi échapper à la mort qui le presse, et si la vie de son Chameau est sacrée pour lui, sa propre existence, dont l'homme semble ne sentir le prix que lorsqu'il se voit menacé de la perdre, lui est plus chère encore en ce moment suprême. Bientôt le fer a tranché la poitrine de son dévoué compagnon; une eau limpide, qui s'échappe des milliers de petites cellules dont les parois de ce réservoir sont munies, vient couler sur ses lèvres brûlantes, et même en expirant le Chameau a sauvé peut-être pour la millième fois, la vie de son maître.

Véritable compagnon de l'Arabe, celui-ci est-il menacé de quelque danger, obéissant à sa voix, il parcourt sans prendre de repos des déserts immenses : en un jour il a jeté entre lui et ceux qui le menacent un espace de plus de trente lieues; en quelques jours il a parcouru tout le désert; et secondant son maître jusque dans ses brigandages, de même que par son infatigable activité il l'a soustrait aux dangers qu'il courait, il le conduit rapidement vers les habitations qu'il dévaste, ou vers les voyageurs qu'il pille.

Le Chameau sait encore rendre à son maître des services d'une autre nature. Dans une grande partie de l'Asie, où il est la bête de somme la plus commune, il porte les plus lourds fardeaux, il transporte les marchandises d'une extrémité à l'autre du désert, et dans cette route longue et monotone, comme si la présence de son maître lui était aussi agréable que les services qu'il lui rend sont signalés, il se plaît à entendre le son de sa voix, il écoute ses paroles, et ses forces semblent s'accroître au gai refrain que celui-ci module. C'est en effet par des airs qu'ils chantent tour à tour que les Arabes encouragent leurs Chameaux et les excitent à une marche opiniâtre. Dès la pointe du jour, c'est au son bruyant de la voix de leurs maîtres qu'ils se sont mis en route, et ce n'est que lorsqu'est venu le moment du repos que celle-ci cesse de se faire entendre. Alors des tentes sont dressées, et à leur abri Arabes et Chameaux se reposent; ceux-ci s'accroupissent pour être déchargés, comme ils l'avaient fait pour recevoir le fardeau qu'ils déposent, comme ils le feront lorsque sur le point de se mettre en route ils le reprendront de nouveau. Il en est même qui se chargent seuls, passant dessous l'espèce de bât qui réunit les ballots qu'ils transportent; mais si ceux-ci sont trop lourds, au lieu de se relever et de se mettre en route, ils restent immobiles, et les Arabes, accoutumés à cette espèce de langage, ont soin alors d'en diminuer le poids, car ils apportent toujours les plus grands soins dans le traitement de ces bêtes précieuses; ils veillent attentivement à ce que rien ne les blesse, et surtout à ce que le bât n'entame pas leurs bosses, car ces blessures sont souvent mortelles, et sous le ciel embrasé de l'Arabie, la gangrène qui en résulte presque toujours n'est que difficilement guérissable. Ces bosses, il est à peine besoin de le dire, ne sont nullement osseuses; comme le même organe chez tous les animaux hibernans, elles sont uniquement destinées à la nourriture du Chameau, et c'est si bien leur usage, qu'au retour des longs voyages qu'ils exécutent, elles ont souvent tout à fait disparu. A cette époque les Chameaux sont considérablement amaigris, et il leur est besoin pour se refaire d'un long repos et de gras pâturages. Alors les Arabes leur donnent les soins les plus assidus, car ces Chameaux sont toute leur richesse, et leur fortune se mesure le plus souvent par le nombre de ces animaux qu'ils possèdent. En outre des services que nous venons de signaler, ils en reçoivent encore d'autres, qui pour être plus modestes n'en sont pas moins réels. Ainsi, les femelles leur fournissent un lait abondant, les jeunes une chair estimée; le poil laineux qui couvre toute la surface de leur corps, leur cuir, leurs excréments même, servent encore à mille usages différents.

Le Chameau, destiné ainsi à satisfaire tous les besoins de l'Arabe, et à remplacer pour lui presque tous les animaux domestiques, en reçoit une éducation soignée; de bonne heure celui-ci l'accoutume à porter des fardeaux, dont il augmente progressivement le poids; et de même qu'il l'a fait à toutes les privations, il l'habitue à souffrir la fatigue, la faim et la soif.

Nous avons déjà noté bien des points curieux de l'organisation et des mœurs des Chameaux; passerons-nous sous silence la conformation de leurs pieds? Ceux-ci, avons-nous dit, sont extrêmement larges : et n'est-ce point en effet ce qui convenait à des animaux qui, comme ceux qui nous occupent, étaient destinés à vivre sur le sol mouvant du désert, sur le sol qui croule sous les pas? Ces pieds sont séparés en deux doigts que réunit en dessous une même membrane, une épaisse semelle, et terminés chacun par une plaque cornée, par un ongle, et non par un véritable sabot semblable à celui des autres ruminants. Leurs pieds ne sont donc pas fourchus comme ceux de ces derniers; la face interne de leurs doigts, au contraire, bien loin d'être concave, est exactement droite, de sorte que l'on peut se représenter

e pied du Chameau en imaginant un sabot le pachyderme scié verticalement en deux portions distinctes. Et, puisque nous en ommes sur les différences, achevons de noer celles qui séparent encore le Chameau es autres ruminants. La plus importante onsiste dans leur système dentaire. Nonseulement la mâchoire supérieure supporte oujours des canines comme l'inférieure, ais de plus elle a deux dents que leur ode d'implantation doit faire considérer omme des incisives. Ces sortes de dents, ar une espèce de compensation, sont au ombre de six et non de huit à la mâchoire nférieure, et l'on compte dix-huit ou vingt olaires seulement, conformées (il est à eine besoin de le dire) pour le régime véétal, qui est celui du Chameau.

Jusqu'à présent nous avons parlé des Chaeaux en général, sans établir dans ce genre ucune distinction spécifique; cependant ce ue nous venons de dire s'applique particulièrement au Dromadaire, la première des eux et uniques espèces que nous allons rièvement décrire.

Le Dromadaire, *Camelus dromedarius*, ommé encore par les anciens *Chameau d'Arabie*, parce que c'est de lui que les Arabes e servent, ne diffère du Chameau ordinaire ue par l'extérieur. Il n'a qu'une bosse; sa aille est plus petite, son poil d'un gris roustre; l'un et l'autre d'ailleurs ont aux artiulations des membres et au sternum les allosités dont nous avons parlé, callosités ue les jeunes Dromadaires apportent en aissant, ce qui infirme l'opinion de ceux ui prétendaient que c'était un effet de la atigue. Ce que nous avons dit précédemment nous dispense d'insister beaucoup sur on histoire. Le Dromadaire de course peut aire chaque jour jusqu'à trente lieues; hargé du poids de sept à douze cents lires, il fait aisément dix lieues dans le même space de temps. Il se nourrit d'herbes, sur e choix desquelles il est fort peu délicat, ais on a soin de lui donner un peu d'orge u des dattes, et surtout des pelotes d'une âte faite avec de la fleur de farine qui paraît être très de son goût. Il peut rester jusqu'à uit jours sans manger, et à en croire Léon l'Africain, il se passerait de boire pendant uinze jours; mais les voyageurs disent ous que son abstinence ne va pas au delà e huit jours. Les individus qu'a possédés a Ménagerie se nourrissaient de foin; le âle en mangeait environ trente livres, la emelle les deux tiers seulement, et l'un et autre buvaient un seau d'eau chaque jour.

C'est au printemps qu'a lieu le rut, qui ure environ quarante jours. A cette époque, e caractère de ces animaux paraît être profondément modifié; les mâles surtout deviennent méchants, et l'on dit qu'ils cherchent alors à se venger des mauvais traitements qu'on leur a fait éprouver, et dont ils paraissent garder le souvenir.

La femelle porte douze mois, et met au monde un seul petit, qui n'a que deux pieds de hauteur en naissant, mais qui grandit avec une telle rapidité, qu au bout de huit jours sa taille s'est déjà accrue de moitié. Il n'a atteint toute sa grandeur qu'à l'âge de six à sept ans. La durée de sa vie paraît être de quarante à cinquante ans.

On a eu à la Ménagerie un Chameau mâle qui s'est accouplé avec un Dromadaire femelle. Le produit fut un petit très-chétif, et qui ne vécut que trois jours. Suivant Oléarius, il résulte ordinairement de cette union un mulet infécond, mais robuste, sobre et très-estimé.

Il existe une variété de Dromadaires plus petite que celle que l'on connaît généralement, et qui est plus vigoureuse et plus agile que celle-ci. C'est à cette espèce qu'appartient en propre le nom de Dromadaire, *Camelos dromos*, Chameau coureur, étendu à tort à l'espèce tout entière.

Le Chameau a deux bosses, ou *Chameau de la Bactriane*, *Camelus Bactrianus*, à cause du pays qu'il habite, se distingue par ses deux bosses, par une saillie plus considérable, un ensemble plus informe et par son poil brun. Cette espèce est bien, comme la précédente, employée à porter des fardeaux; mais resserrée dans le Turquestan et quelques autres parties de l'Orient, beaucoup moins arides que l'Arabie, elle n'est point d'un usage aussi indispensable. Nous n'insistons pas davantage sur les mœurs de cette espèce, qui ont, comme on le conçoit bien, la plus grande analogie avec celles du Dromadaire. C'est pendant l'hiver qu'a lieu le rut, et la transformation que le Chameau subit à cette époque est tout à fait analogue à celle que nous venons de noter pour le Chameau d'Arabie. Il ne mange pas à cette époque deux livres de foin par jour, tandis que dans l'état ordinaire il en consomme une trentaine de livres, comme l'espèce précédente; et, tandis que dans l'été il boit jusqu'à quatre seaux d'eau, au temps de l'amour c'est tout au plus s'il en boit quelques pintes. A l'époque du rut, une sueur abondante couvre son corps pendant une quinzaine de jours, et un liquide fétide suinte de la peau dans une région du cou, d'où, pendant l'été, il sort également une eau abondante. Après le rut, les poils tombent, et la peau devient tout à fait lisse; c'est au bout de trois mois que l'animal revêt entièrement sa nouvelle fourrure. Il dort les yeux ouverts.

CHAMOIS, *Antilope rupicapra*, l'*Ysard* des Pyrénées, genre de Mammifère de la famille des Antilopes.

L'Ysard des Pyrénées est de la taille d'une petite Chèvre. Il est couvert de deux sortes de poils, l'un laineux et brunâtre très-abondant, l'autre soyeux, sec et cassant. Cet animal est d'un brun foncé en hiver, d'un brun fauve en été; sa tête est d'un jaune pâle, avec une bande brune sur le museau et autour de l'œil; une ligne blanche lui borde les fesses; ses cornes sont noires, petites, très-courtes, lisses et un peu arrondies, verticales et droites, puis courbées brusquement en arrière à la pointe.

Le Chamois est le seul animal de la famille des Antilopes que nous ayons en France : encore y est-il fort rare, et on ne le trouve plus guère que sur les plus hauts sommets de nos Alpes et des Pyrénées. Il vit en troupes et ne se plaît qu'au milieu des rochers escarpés des montagnes les plus élevées de l'Europe. Il est d'une agilité incomparable, franchit les précipices, grimpe les pentes les plus rapides, suit les sentiers les plus étroits sur le bord des abîmes, saute de roc en roc, s'arrête net sur la pointe la plus aiguë d'un rocher où à peine a-t-il de la place pour poser les quatre pieds, et tout cela avec un aplomb, une facilité de mouvement, qui prouvent autant la justesse de son coup d'œil que sa force musculaire. N'ayant d'armes à opposer à ses ennemis que la fuite, il a perfectionné ses organes de la vue, de l'odorat et de l'ouïe, de manière à être surpris très-difficilement ; outre cela, quand le troupeau paît, il y a toujours, sur les roches élevées environnantes, deux ou trois vieux mâles en sentinelles, qui observent la campagne. Pour peu qu'ils découvrent quelque chose de suspect, ils avertissent par un sifflement aigu, et tout le troupeau détale avec une vitesse incroyable. En un clin d'œil tout a disparu au milieu de roches inaccessibles et de précipices infranchissables où l'on ne peut les suivre. Aussi ne les chasse-t-on pas avec des Chiens, et l'on est obligé, au risque de se précipiter malgré les crochets de fer que l'on porte aux talons, d'aller les épier au milieu de leurs rocs, de se glisser en rampant sur le ventre pour essayer de les approcher, et de les tirer de fort loin avec des carabines à longue portée. Cette chasse est très-dangereuse, et beaucoup de personnes y périssent en tombant dans des précipices, où quelquefois les Chamois les poussent eux-mêmes pour s'ouvrir un passage quand ils se trouvent cernés. Aux approches de l'hiver ces animaux quittent le versant nord des montagnes pour aller habiter celui du midi, mais jamais ils ne descendent dans la plaine. Le rut vient en automne ; les femelles portent quatre ou cinq mois, et mettent bas un petit, rarement deux, en mars et avril ; elles en prennent soin jusqu'en octobre, époque à laquelle les jeunes se confondent avec le reste de la troupe, qui est rarement de plus de quinze à vingt.

CHANT DES OISEAUX. *Voy.* Oiseaux.

CHANTEURS. — On qualifie de ce nom, qui est une simple épithète tout à fait indépendante de la classification, les Oiseaux qui se font remarquer par l'étendue de leur voix et la facilité qu'ils ont de lui faire subir des variations plus ou moins nombreuses. Les espèces les plus intéressantes sous ce rapport appartiennent à l'ordre des Passereaux ou à celui des Grimpeurs ; une seule parmi les Rapaces est dans leur cas, c'est le Faucon chanteur de Levaillant, *Sparvius musicus*, Vieill., que l'on trouve en Afrique ; le Coq est à peu près unique dans l'ordre des Gallinaces, tandis que ceux des Échassiers et des Palmipèdes ne nous offrent véritablement aucun Oiseau qui puisse lui être assimilé. Les Cygnes, que les poëtes ont dit faire entendre une voix des plus harmonieuses, n'ont qu'un simple cri, fort désagréable encore, et *rauque*, comme l'a dit Virgile :

Dant sonitum rauci per stagna loquacia Cycni.

Le chant des Oiseaux n'est qu'une modification plus étendue de leur cri ; comme ce dernier, il se forme dans une glotte musculaire placée dans la trachée un peu au-dessus des bronches, et que l'on appelle le larynx inférieur ; c'est certainement un moyen de communication, une sorte de langage par lequel ces animaux expriment leurs besoins et font connaître leurs sensations. « Cette énergique accentuation du discours, a dit l'ingénieux Dupont de Nemours, tient à la surabondance de l'amour. Les Oiseaux ne peuvent trouver cette force énorme dans leurs muscles si frêles que par un excès de vie dont les éléments donnent à leur amour une extrême ardeur. En pareil cas il ne suffit pas d'aimer, il faut ajouter à la pensée même par les intonations et le rhythme. C'est ce qui fait nos poëtes, et ce qui rend nos Oiseaux musiciens. »

On trouve des Oiseaux chanteurs sur tous les points de la terre ; cependant il est à remarquer qu'ils sont plus nombreux dans les pays tempérés que dans le Nord et sous les tropiques : mais dans ces dernières contrées ils joignent le plus souvent à l'éclat de leur voix une brillante parure, qui les rend plus intéressants encore. Les saisons, les localités et quelques autres circonstances ont sur le chant de ces animaux une influence que nous ne saurions révoquer en doute ; elles l'augmentent, l'altèrent, ou bien même le font cesser tout à fait : certaines espèces ne se font entendre qu'à l'époque des amours, d'autres continuent jusqu'après la naissance de leurs petits, et il en est chez lesquels c'est un dire perpétuel. Le Rossignol ne chante qu'au printemps. « Il a trois chansons, celle de l'amour suppliant, d'abord langoureuse, puis mêlée d'accents d'impatience très-vive, qui se termine par des sons filés, respectueux, qui vont au cœur. Dans cette chanson, la femelle fait la partie en interrompant le couplet par des sons très-doux, auquels succède un *oui* timide et plein d'expression. Les deux amants voltigent de branche en branche ; le mâle chante avec éclat. Très-peu de paroles, rapides, coupées, suspendues par des poursuites qu'on prendrait pour de la colère, aimable colère !.... C'est la seconde chanson, à laquelle la femelle répond par des mots plus courts encore, *ami, mon ami*. Enfin on travaille ; c'est une affaire trop grande, on ne chante plus. Le dialogue continue, mais il n'est que parlé, on y distingue à peine le sexe des interlocuteurs. »

« Le Coq, dit le même auteur (Dupont),

rle la langue de ses Poules, mais de plus chante sa vaillance et sa gloire ; le Charnneret, la Linotte, la Fauvette, chantent urs amours. Le Pinson chante son amour son amour-propre; le Serin, son amour son talent réel; le mâle de l'Alouette aute une hymne sur les beautés de la ature, déploie toute sa vigueur lorsqu'il nd les airs et s'élève aux yeux de sa feelle, qui l'admire ; l'Hirondelle, toute ndresse, chante rarement seule, mais en o, en trio, en quatuor, en sextuor, en au- nt de parties qu'il y a de membres dans famille ; sa gamme n'a que peu d'étendue, pourtant son petit concert est plein de armes. »

La plupart de ces Oiseaux ont un chant i leur est propre, et qu'il suffit d'ente- e pour le reconnaître ; ils le répètent plus moins souvent, mais toujours à peu près même ; il en est au contraire, tels que les erroquets et certaines espèces de différents nres, qui n'ont pour ainsi dire qu'un ant d'emprunt; ils le varient fréquem- ent, disent tantôt celui de cette espèce, ntôt celui de cette autre, et puis ensuite oublient pour en apprendre un nouveau; *Moqueur* est surtout remarquable sous rapport; cet Oiseau, qui habite l'Amé- que méridionale, a la singulière habitude imiter le chant de presque tous les Oi- aux ; aussi les sauvages lui ont-ils donné nom de *Cencontlatolli*, qui veut dire uatre cents langues, et les savants celui de *olyglotte*, qui signifie à peu près la même hose. Le Moqueur, qui appartient à la fa- ille des Merles, est le *Turdus polyglottus* e Linné. D'autres espèces n'apprennent ue par les soins de l'homme ; elles répè- nt bien quelques airs, mais seulement près qu'on les leur a joués un certain ombre de fois ; il en est aussi qui parlent, iffient, et varient de mille autres manières s inflexions de leur voix : tels sont les erroquets, les Corbeaux, les Geais, etc.

Vieillot a donné à une famille de ses Syl- ains anysodactyles le nom de *Chanteurs ;* armi les Oiseaux qu'il comprend sous cette énomination, les uns chantent en effet, els sont les Rossignols, les Fauvettes, les Alouettes, les Brèves et les Merles; mais l en est d'autres, par exemple les Roitelets, es Troglodytes, les Martins, les Motteux, t quelques autres, qui sont muets ou à eine siffleurs. Le même ornithologiste a onné, sous le titre d'*Histoire des plus beaux Oiseaux chanteurs de la zone torride*, un eau volume in-folio, orné de nombreuses lanches exécutées par M. Prêtre, et dans lequel il a décrit certaines espèces exotiques les genres, *Bouvreuil*, *Fringille*, *Loxie*, *Ortolan*, *Malimbe*, *Veuve*, *Bengali*, et *Senegali*.

CHARADRIUS. *Voy.* Pluvier.

CHARDONNERET, *Cardinalis communis*, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux conirostres.

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit Oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage, et le mélange bien entendu de teintes plus douces ou plus sombres leur donne encore plus d'éclat. Tous les yeux en ont été frappés également et plusieurs des noms qu'il porte en différentes langues sont relatifs à ces belles couleurs. Lorsque ses ailes sont dans leur état de repos, chacune présente une suite de points blancs d'autant plus apparents qu'ils se trouvent sur un fond noir ; ce sont autant de petites taches blanches qui terminent toutes les pennes de l'aile, excepté les deux ou trois premières. Les pennes de la queue sont d'un noir encore plus foncé, les six intermédiaires sont terminées de blanc, et les deux dernières ont de chaque côté, sur leurs barbes intérieures, une tache blanche ovale très-remarquable. Au reste tous ces points blancs ne sont pas toujours en même nombre ni distribués de la même manière, et il faut avouer qu'en général le plumage des Chardonnerets est fort variable.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu ; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison ; ils le conservent même l'hiver dans les poëles, lieux chauffés où ils trouvent la température du printemps. Ils paraissent avoir plus de disposition à prendre le chant du Roitelet que celui de tout autre Oiseau.

On croit généralement en Angleterre que les Chardonnerets du comté de Kent chantent plus agréablement que ceux de toutes les autres provinces.

Le Chardonneret, *Cardinalis communis*, Cuvier, feutre plus proprement que le Pinson, mais son nid n'est pas fait avec autant de goût; il est moins varié en couleur à cause de l'attention que montre l'Oiseau à ne laisser passer aucun brin de mousse ou de lichen, mais à le feutrer avec de la laine, et en telle quantité, que la mousse est entièrement cachée, tandis que dans le nid du Pinson au contraire le lichen cache la laine. Sous d'autres rapports les deux nids sont semblables aussi bien que leurs œufs ; ceux du Chardonneret ont une petite teinte de bleu et sont en moindre quantité, mais d'un ton plus brillant, des taches foncées au milieu et nuancées d'une couleur pourpre claire. Bolton montre le nid du Chardonneret comme lié au moyen de brins d'herbes sèches et de quelques petites racines. Il trouva son nid dans le rameau d'un platane, *Acer pseudo-platanus;* mais on les a ordinairement trouvés dans les vergers, sur des ormes, et plus rarement sur des haies d'aubépine. La doublure de duvet de chardon, attribuée au nid du Chardonneret dans plusieurs livres d'histoire naturelle, peut-être une méprise, au moins par rapport aux nids construits dans le mois de mai et au

commencement de juin ; car aucun de nos chardons ne fleurit avant la fin de juin, et nous pensons même qu'aucun n'a de coton avant le mois de juillet. Le fond du nid que nous avons maintenant devant nous est doublé de petites touffes de laine fine et les côtés du duvet de pas-d'âne, *tussilago farfara*, et seulement d'un ou deux crins ou d'une ou deux plumes. Le Pinson au contraire emploie peu de coton, et semble préférer quelques poils de Vache et quelques plumes proprement entrelacées dans le fond du nid. Le Chardonneret ne se sert pour doublure que de coton.

Il est certain que les Oiseaux emploient généralement pour bâtir les matériaux qu'ils peuvent se procurer plus aisément. Le 10 mai 1792, dit Bolton, je remarquai un couple de Chardonnerets commençant son nid dans mon jardin, Ils avaient formé comme d'habitude une charpente de mousse et d'herbe ; je semai de petites parcelles de laine en différents endroits de mon jardin ; ils cessèrent alors l'usage de leur matière ordinaire, et employèrent la laine ; après je leur donnai du coton, ils rejetèrent la laine et prirent le coton ; le troisième jour je leur fournis du fin duvet, ils abandonnèrent les deux autres matériaux, et finirent leur travail avec ce dernier. Le nid achevé se trouva un peu plus large que cet oiseau ne le fait d'ordinaire, mais il avait cette rondeur et cette propreté que l'on reconnaît au Chardonneret. Le nid fut terminé en trois jours, resta inoccupé pendant quatre, et le premier œuf ne fut pondu que le septième depuis le premier moment de la construction.

Graham a raison de dire que le Chardonneret emploie le duvet de saules pleureurs.

Ces Oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs petits : ils les nourrissent avec des Chenilles et d'autres insectes ; et, si on les prend tous à la fois et qu'on les renferme dans la même cage, ils continueront d'en avoir soin.

Quoique les couvées réussissent quelquefois entre une Serine et un Chardonneret sauvage pris au battant, néanmoins on conseille d'élever ensemble ceux dont on veut tirer de la race, et de ne les apparier qu'à l'âge de deux ans. Les métis qui résultent de ces unions forcées ressemblent plus à leur père par la forme du bec, par les couleurs de la tête, des ailes, en un mot, par les extrémités, et à leur mère par le reste du corps. On a encore observé qu'ils étaient plus forts et qu'ils vivaient plus longtemps, que leur ramage naturel avait plus d'éclat, mais qu'ils adoptaient difficilement le ramage artificiel de notre musique.

Le Chardonneret a le vol bas, mais suivi et filé comme celui de la Linotte, et non pas bondissant et sautillant comme celui du Moineau. C'est un Oiseau actif et laborieux : s'il n'a pas quelques têtes de Pavots, de Chanvre ou de Chardons, à éplucher pour le tenir en action, il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage. Il ne faut qu'un mâle vacant de cette espèce dans une volière de Canaris pour faire manquer toutes les pontes ; il inquiétera les couveuses, se battra avec les mâles, défera les nids, cassera les œufs. On ne croirait pas qu'avec tant de vivacité et de pétulance les Chardonnerets fussent si doux et même si dociles. Ils vivent en paix les uns avec les autres ; ils se recherchent, se donnent des marques d'amitié en toute saison, et n'ont guère de querelles que pour la nourriture. Ils sont moins pacifiques à l'égard des autres espèces : ils battent les Serins et les Linottes ; mais ils sont battus à leur tour par les Mésanges. Ils ont le singulier instinct de vouloir toujours se coucher au plus haut de la volière, et l'on sent bien que c'est une occasion de rixe lorsque d'autres Oiseaux ne veulent point leur céder la place.

A l'égard de la docilité du Chardonneret, elle est connue ; on lui apprend sans beaucoup de peine à exécuter divers mouvements avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger ; mais pour lui apprendre ce dernier exercice il faut savoir l'*habiller*. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large, percée de quatre trous par lesquels on fait passer les ailes et les pieds, et dont les deux bouts se rejoignant sous le ventre, sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve, il prend plaisir à se regarder dans le miroir de sa galère, croyant voir un autre Oiseau de son espèce ; et ce besoin de société paraît chez lui aller de front avec ceux de première nécessité : on le voit souvent prendre son chenevis grain à grain, et l'aller manger au miroir, croyant sans doute le manger en compagnie.

L'automne, les Chardonnerets commencent à se rassembler ; on en prend beaucoup en cette saison parmi les Oiseaux de passage qui fourragent alors les jardins. Leur vivacité naturelle les précipite dans tous les piéges ; mais pour faire de bonnes chasses il faut avoir un mâle qui soit bien en train de chanter. Au reste, ils ne se prennent point à la pipée, et ils savent échapper à l'Oiseau de proie en se réfugiant dans les buissons. L'hiver, ils vont par troupes fort nombreuses, au point que l'on peut en tuer sept ou huit d'un seul coup de fusil : ils s'approchent des grands chemins, à portée des lieux où croissent les Chardons, la Chicorée sauvage ; ils savent fort bien en éplucher la graine, ainsi que les nids des Chenilles, en faisant tomber la neige. En Provence, ils se réunissent en grand nombre sur les Amandiers. Lorsque le froid est rigoureux, ils se cachent dans les buissons fourrés, et toujours à portée de la nourriture qui leur convient. On donne communément du chènevis à ceux que l'on tient en cage. Ils vivent fort longtemps : Gesner en a vu un à Mayence âgé de vingt-trois ans ; on était obligé toutes les semaines de lui rogner les

ongles et le bec, pour qu'il pût boire, manger, et se tenir sur son bâton. Sa nourriture ordinaire était la graine de pavot. Toutes ses plumes étaient devenues blanches; il ne volait plus, et il restait dans toutes les situations qu'on voulait lui donner.

CHASSE AU CERF. *Voy.* CERF.

CHAT, *Felis Catus*, Lin., Mammifère carnassier digitigrade. — Cet animal est trop généralement connu de nos lecteurs pour que nous perdions notre temps à le décrire, description qui d'ailleurs serait fort difficile, au moins pour les couleurs, puisque, ainsi que tous les animaux soumis à une antique domesticité, son pelage varie de mille manières. Quant à son type, le Chat sauvage, il ne varie pas, et nous allons donner sa description. Son pelage est d'un gris brun un peu jaunâtre en dessus, d'un gris jaune pâle en dessous; il a sur la tête quatre bandes noirâtres qui s'unissent en une seule plus large régnant sur le dos; des bandes transverses très-lavées sur les flancs et les cuisses; du blanc autour des lèvres et sur la mâchoire inférieure; le museau d'un fauve clair; deux anneaux noirs près du bout de la queue, qui est également noire, ainsi que la plante des pieds. Il a vingt-deux pouces (0,596) de longueur, non compris la queue, c'est-à-dire qu'il est de très-peu plus grand que le Chat domestique. Malgré sa petite taille, on retrouve dans le Chat sauvage les habitudes des grandes espèces.

Le Chat sauvage était autrefois assez commun dans toutes les grandes forêts de la France, mais aujourd'hui il est devenu extrêmement rare, et probablement dans quelques années on ne l'y trouvera plus. Il vit isolé, dans les bois, d'une chasse active qu'il fait aux Perdrix, aux Lièvres, et à tous les autres animaux faibles. Il grimpe sur les arbres avec la plus grande agilité, et fait ses petits dans les trous que les ans et les pluies ont creusés dans leur tronc. Devant les Chiens-Courants, il se fait battre et rebattre dans les fourrés, absolument comme le Renard; mais, lorsqu'il est fatigué, au lieu de filer de long comme lui, il s'élance sur un arbre, se couche sur une grosse branche basse, et de là regarde fort tranquillement passer la meute, sans s'en mettre autrement en peine.

De cette espèce, et peut-être aussi du Chat ganté, comme le pensent les naturalistes allemands Rupel et Ehrenberg, sont sorties les nombreuses variétés de Chats domestiques, que l'on peut, comme l'a fait Linné, grouper en quatre races principales, savoir:

Le CHAT DOMESTIQUE TIGRÉ (*Felis Catus domesticus*, Lin.);

Le CHAT DES CHARTREUX (*Felis Catus Cæruleus*, Lin.);

Le CHAT D'ESPAGNE (*Felis Catus Hispanicus*, Lin.);

Le CHAT D'ANGORA (*Felis Catus Angorensis*, Lin.).

La Nature a des mystères qui probablement resteront toujours impénétrables, et les effets physiologiques que produisent sur les animaux les différentes couleurs de leur pelage sont au nombre de ces secrets inexplicables. Le Chat en offre un des exemples les plus singuliers. Si un de ces animaux porte sur sa robe du blanc, du jaune et du noir, c'est infailliblement une femelle. J'avais fait, ou l'on m'avait fait faire cette remarque dans mon enfance; pendant tout le cours de ma vie je n'ai pas perdu une seule occasion de la vérifier, et jamais je n'ai pu trouver un mâle marqué de ces trois couleurs.

Buffon était un grand peintre et savait habilement placer dans ses tableaux des ombres noires pour faire ressortir davantage les brillantes couleurs dont il embellissait les scènes principales; mais ces ombres, ces parties sacrifiées, tombaient-elles toujours juste? Non, et nous en citerons comme preuve l'histoire du Chat, qu'il a chargée de sombres couleurs, évidemment pour faire valoir celles du Chien. Ces oppositions sont fort habiles, très-piquantes, mais elles ne sont pas vraies. Il a calomnié le Chat, comme nous allons le montrer en rapportant le portrait qu'il en a fait. « Le Chat, dit-il, est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser: car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des Chats que pour s'amuser; l'un est l'usage, l'autre l'abus. Et, quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés ils deviennent seulement, quand ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais de mœurs: ils n'ont que l'apparence de l'attachement: on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance, soit fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le Chat ne paraît sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; et par cette convenance de naturel il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le Chien, dans lequel tout est sincère. »

Voyons maintenant ce que ce portrait a d'exagéré et de faux. Si le Chat est voleur,

et tous ne le sont pas, c'est toujours la faute de ses maîtres. Les uns, par parcimonie, lui refusent une quantité suffisante de nourriture ; d'autres, par un cruel préjugé, ne lui en donnent pas du tout, sous prétexte qu'il cesse de chasser aux Souris dès qu'il trouve à manger à la maison ; ce préjugé du moins contredit la prétendue férocité du Chat, qui, ainsi que la plupart des autres animaux, ne donne la mort que poussé par la faim. Dans la maison il habite avec un rival préféré, un ennemi mortel, le Chien, toujours prêt à le poursuivre et à l'étrangler quand il peut l'atteindre. Cette société n'est pas faite pour lui donner de l'assurance, pour vaincre la timidité naturelle de son caractère. Toujours exposé aux attaques d'un être pour lequel il a une profonde antipathie, il a dû devenir méfiant, et couvrir sa faiblesse d'une extrême prudence; sa marche devient oblique, il prend des détours pour approcher, il jette dans l'appartement un œil scrutateur, et n'entre que lorsqu'il est certain de pouvoir le faire sans danger : est-ce là de la fausseté? Il n'est sensible aux caresses que par le plaisir qu'elles lui font, dit le grand écrivain; mais il a cela de commun avec le Chien, avec l'homme même, et si Buffon a entendu parler du plaisir physique seulement, je répondrais que rien ne prouve cette assertion, puisque le Chat ainsi que le Chien rend caresses pour caresses et lèche avec affection la main qui le nourrit. Un Chat affamé, maltraité, harcelé, profite des ombres de la nuit pour se glisser furtivement dans la cuisine, y saisir avec subtilité un misérable morceau de viande pour apaiser une faim dévorante, et voilà de la perversité ! Mais il n'est pas un Chien de chasse qui n'en fasse autant dans l'occasion, avec plus d'audace à la vérité, et on ne l'accuse pas de manquer de mœurs, d'être pervers, de ne se prêter au commerce que pour en abuser. Le Chat n'est farouche et sauvage qu'autant qu'il est dédaigné et maltraité ; quand il est élevé avec douceur, il s'attache à son maître, lui montre de l'affection, et obéit même à son commandement. Il est susceptible d'éducation autant que son intelligence bornée le lui permet ; j'en ai vu qui donnaient la patte, qui contrefaisaient le mort, et même qui rapportaient comme un Chien. Buffon lui-même dit que des moines grecs de l'île de Chypre en avaient dressé à chasser, et à prendre et tuer les Serpents. Il est vrai qu'après une antique servitude le Chat n'est devenu qu'à moitié domestique, et qu'il a su conserver son entière indépendance; mais ceci résulte purement de son organisation physique, et non de son moral. Animal exclusivement de proie, il a les habitudes, les gestes de ces animaux, quoiqu'il en ait perdu le caractère, au moins dans les grandes villes, où l'on a soin de lui, où ses besoins, ses appétits sont constamment satisfaits. On dit qu'il s'attache plus au logis qu'à ses maîtres, et cela est vrai, mais seulement dans les maisons où l'on s'inquiète peu de lui, où il n'a pas pu placer son affection sur quelqu'un. S'il a été adopté par une personne, qu'il en ait reçu des soins, des amitiés, qu'il y soit attaché, il la suit dans un autre logis, s'y établit, y reste, et ne pense pas à retourner dans celui qu'on lui a fait quitter (53).

En résumé, le Chat est d'un caractère timide; il devient sauvage par poltronnerie, défiant par faiblesse, rusé par nécessité. Il n'est jamais méchant que lorsqu'il est en colère, et jamais en colère que lorsqu'il croit sa vie menacée; mais alors il devient dangereux, parce que sa fureur est celle du désespoir, et qu'alors il combat avec tout le courage des lâches poussés à bout. Il a conservé de son indépendance autant qu'il lui en fallait pour assurer son existence dans la position que nous lui avons faite, et si on rend cette position meilleure, comme à Paris, par exemple, où le peuple aime les animaux, il abandonnera aussi une partie de son indépendance en proportion de ce qu'on lui donne en affection.

La Chatte est plus ardente en amour que le mâle, ce qui est une exception dans la Nature; elle entre communément en chaleur deux fois par an, en automne et au printemps; elle porte cinquante cinq à cinquante-six jours, et ses portées ordinaires sont de quatre à six petits. Comme les mâles à

(53) On cite de nombreux exemples de Chattes qui ont nourri de leur lait des Ecureuils, des Chiens, des Lapins, et eurent pour ces animaux beaucoup d'affection ; d'autres vécurent dans l'union la plus intime avec des Oiseaux. On a vu des Chats mourir de chagrin de la perte de leurs maîtres. Dumaniant, l'auteur dramatique, avait donné l'hospitalité à deux Chats malades. Une fois rétablis, ils ne voulurent plus le quitter. Il habitait d'ordinaire la petite ville de Clermont-sur-Oise, et allait passer la belle saison à quelques lieues de là. Lorsque les deux Chats voyaient approcher les instants du départ, ils partaient ensemble et se rendaient deux jours à l'avance à la nouvelle habitation, où ils recevaient leur maître avec plaisir et joie. Ils en agissaient de même au moment du retour à la ville. Flamand, de Versailles, rentier et vieux garçon, a reçu de son Chat la plus haute preuve d'attachement. Un soir il rentre chez lui assez tard, rapportant le montant d'un revenu qu'il touchait chaque année le même jour. A peine eut-il ouvert la porte de sa chambre que l'animal fidèle, qui ne quittait presque jamais cette pièce, se précipite au-devant de lui miaulant d'un ton lamentable, se tenant dans ses jambes de manière à embarrasser sa marche, et comme pour l'empêcher de passer outre. Enfin il se lance sur sa poitrine, fixant les yeux vers l'alcôve. Flamand flatte son chat de la voix, de la main; mais celui-ci paraît insensible à ces témoignages; puis il s'approche de l'alcôve, alors le Chat saute à terre, se tient au bord du lit, son dos s'élève en se courbant, ses oreilles se couchent, son poil se hérisse, sa queue s'agite avec violence, tout son être exhale la fureur. Le maître se baisse, aperçoit un pied, et conservant tout son sang-froid, il se relève en prenant le Chat dans ses bras et en lui disant : Viens, mon Bibi, je t'ai laissé trop longtemps enfermé, tu meurs de faim, pauvre animal, viens, viens prendre ta pâtée. A ces mots, il sort emportant son Chat, ferme la porte à double tour, appelle du secours, et l'on retire de dessous le lit un misérable armé d'un poignard..... Et dites encore que le Chat n'aime point celui qui l'aime !...

demi sauvages sont sujets à dévorer leur progéniture, la femelle cache ses petits dans des trous ou d'autres lieux retirés, et elle les transporte ailleurs et les change de place à la moindre apparence de danger. Après les avoir allaités quelques semaines, elle leur apporte des Souris, des petits Oiseaux, et les accoutume peu à peu à vivre de proie. Il arrive quelquefois aux jeunes mères, qui mettent bas pour la première fois, de manger leurs petits.

Le Chat est joli, léger, adroit, plein de grâce, et sa robe est toujours d'une propreté recherchée; ses poils soyeux, secs et lustrés, s'électrisent aisément, et, si on les frotte dans l'obscurité, on en voit sortir des étincelles. Lorsque la femelle est en chaleur, elle s'échappe de la maison, et va quelquefois s'accoupler avec les Chats sauvages. Les petits qui en résultent sont fort beaux, mais on les dit plus farouches que leur mère. La longueur ordinaire de la vie d'un Chat est de dix à quinze ans.

Suivant M. Temminck, le Chat domestique ne viendrait pas du *Felis catus*, mais d'une autre espèce qui habite l'Egypte. Voici ce que dit cet auteur (Monographies de Mammal.) : « En cherchant à remonter à l'origine de la domesticité du Chat, on se trouve en quelque sorte guidé par la pensée vers les contrées qui furent témoins des premiers élans de la civilisation, des connaissances et des arts. C'est de l'enceinte des temples consacrés à Isis et sous le règne des Pharaons qu'on a vu naître les premiers rayons des sciences, depuis plus dignement honorées en Grèce et portées de proche en proche dans les contrées que nous habitons. L'Egypte, témoin de cette civilisation naissante, a sans doute fourni à ces habitants réunis en société cet animal utile. Plus encore que les autres peuples cultivateurs, les Egyptiens ont dû apprécier les bonnes qualités du Chat; s'ils en ont eu connaissance, ce que tout porte à croire, il est certain qu'une espèce sauvage propre à ces contrées a fourni la première race domestique. »

L'espèce égyptienne qui a offert à M. Temminck le sujet de ces considérations a été rapportée de l'Afrique septentrionale par M. Ruppel; M. Temminck l'a décrite dans ses Monographies sous le nom de Chat ganté, *Felis maniculata*. Cette espèce est un peu plus petite que le Chat domestique (la domesticité influe le plus souvent sur la taille des animaux en l'augmentant; aussi est-il fort extraordinaire, dit M. Temminck, de voir que le Chat sauvage d'Europe est plus gros que les races domestiques auxquelles il a donné naissance). Sa queue est de même dimension, et la teinte de son corps généralement grise, marquée de fauve en dessus, blanche en dessous, avec sept ou huit bandes tirées et noires sur l'occiput et une ligne dorsale noire

CHAT-HUANT. *Voy.* Hulotte.

CHAT-SINGE. *Voy.* Galéopithèques.

CHAUVE-SOURIS. *Voy.* Murin, Oreillard, Rhinolophes, Roussette, etc.

CHEIROGALES, *Cheirogaleus*, Geoff., genre de Singes makis originaires de Madagascar.

« Pour comprendre les caractères des Chéirogales, dit Geoffroy Saint-Hilaire, supposez que ce sont les formes sveltes, gracieuses et allongées des Makis qui se sont concentrées et raccourcies. Ce sont, à prendre en détail, les mêmes traits, mais grossis et ramassés; les pattes sont plus courtes, celles de derrière restant dans une même proportion plus longues que les antérieures; le corps est trapu, la tête fort grosse, surtout fort large; les yeux sont fort grands, et le museau, déjà très-remarquable par sa brièveté, l'est en outre par des lèvres supérieures fort épaisses, qui recouvrent le bord des inférieures; les oreilles sont rondes et courtes; enfin la queue est longue, touffue et régulièrement cylindrique. Les Chéirogales sont des Lémuriens sous des traits en quelque sorte empruntés à la famille des Chats. Ces animaux sont entièrement nocturnes. Les formes trapues ne nuisent pas, et au contraire ajouteraient plutôt à leur moyen d'agilité. Dans le saut, il n'est point de Quadrumanes plus vifs et plus rapides. L'individu que M. Milius a donné à la Ménagerie parcourait sa cage comme en volant, et se plaisait principalement à s'élever verticalement de toute sa hauteur, sautant de cinq à six pieds. »

CHEIROMYS. *Voy.* Tsitsihi.

CHÉMI. *Voy.* Capromys.

CHEVAL, *Equus*. — Ce nom, que l'on donne vulgairement à l'un des animaux les plus connus et les plus utiles à l'homme, a été étendu en zoologie à un genre entier de Mammifères qui constitue à lui seul la famille des Solipèdes, servant à établir un passage entre l'ordre des Pachydermes, dont elle fait partie, et celui des Ruminants.

1. *Histoire naturelle du Cheval.*

Le genre Cheval, tel que l'entendent les zoologistes, se compose de peu d'espèces, quoique le nombre de celles-ci ait été presque doublé par des découvertes récentes; le Cheval, l'Ane, le Zèbre, seuls Solipèdes du temps de Linné, constituaient entièrement le genre qui nous occupe; depuis il s'est accru de l'Hémione, du Couagga, et du Daw ou Onagga.

Deux de ces espèces seulement, l'Ane et le Cheval, sont soumises à l'homme; car l'on ne peut pas dire réduites à l'état de domesticité celles qui, comme le Zèbre dans certaines contrées de l'Afrique, et de l'Hémione en Asie, sont élevées par quelques particuliers comme simple objet de curiosité; elles y servent à constituer des attelages et des montures qui, par leur rareté et leur bizarrerie, étonnent autant ceux qui les voient qu'elles flattent la vanité et l'orgueil de ceux qui se les ont procurées à grands frais. On en a aussi transporté à plusieurs reprises en Europe, dans des ménageries soit publiques, soit particulières, et elles y

ont été soumises à des essais plus ou moins fructueux. Mais la main de l'homme n'a point encore imprimé sur ces espèces à demi sauvages son cachet modificateur; et, quoiqu'elles soient liées par les rapports les plus intimes à celles du même genre dont il a le plus anciennement fait sa conquête, jusqu'à présent elles ont été, généralement du moins, soustraites à son influence.

Sauf le Chien, que son régime diététique, ses instincts, ses facultés, je dirai même sa taille, mettent dans une condition toute particulière vis-à-vis de l'homme, il n'est pas d'animal dont la domestication soit plus complète que celle de l'Ane et du Cheval; il n'en est pas que l'homme se soit plus anciennement associé. Tous les documents historiques tendent en effet à placer dans l'Asie centrale le berceau du genre humain; c'est là aussi, comme nous aurons occasion d'y revenir en traitant de la distribution géographique des Solipèdes, la patrie de l'Ane et celle du Cheval. Ainsi donc, dès les temps les plus reculés, ces espèces furent à la portée de l'homme : le dernier surtout fut de toute antiquité son compagnon fidèle, soit dans les combats, soit dans les jeux, soit dans les nobles travaux de l'agriculture et des arts. Tout témoigne de la vérité de cette assertion, qu'expliquent de la manière la plus évidente l'organisation même et les mœurs du Cheval. Ses proportions, si bien en rapport avec celles de l'homme, sa force, sa grâce, son agilité, sa sobriété, sa docilité, son courage, ainsi que son régime diététique, son intelligence, son instinct d'association, etc., sont autant de circonstances qui le prédisposent de la manière la plus heureuse à la domesticité.

Cependant ces qualités n'appartiennent pas exclusivement au Cheval et à l'Ane; comme eux les autres espèces de Solipèdes sont remarquables par l'harmonie de leurs proportions, par leur intrépidité et leur obéissance; comme eux leur instinct les porte à la fidélité et à l'attachement à leur maître : elles savent aussi se nourrir de peu et supporter de longues fatigues; et cependant, sauf les cas exceptionnels dont nous venons de parler, elles paissent encore en liberté leur maigre pâture dans les steppes arides et sauvages auxquelles l'homme n'a point encore songé à les arracher pour se les approprier et les faire servir à la satisfaction de ses besoins. Est-ce insouciance? ou n'a-t-on pas plutôt pensé que la domestication d'espèces si voisines de celles du Cheval et de l'Ane, qui rendent tant et de si importants services, était, en raison même de la grande multiplicité de celles-ci, tout à fait inutile? N'aurait-on pas cru que l'introduction dans notre pays du Daw et de l'Hémione, par exemple, n'aurait fait avec l'Ane et le Cheval qu'un double emploi, sans racheter par quelque genre nouveau et particulier d'utilité, les soins et les dépenses qu'aurait nécessités leur éducation? Cependant, la variété infinie des services que rendent à l'homme les espèces de Solipèdes qu'il a le plus anciennement soumises doit faire augurer tout différemment, ainsi que l'a fait observer M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, des résultats de la naturalisation dans les pays civilisés des espèces actuellement sauvages. Les deux espèces, le Cheval et l'Ane, qui, depuis les temps les plus reculés, soumises aux différentes influences de climat, de nourriture, de travaux, mêlées ensemble par de nombreux croisements, se sont néanmoins conservées distinctes, ne servent-elles pas, dans les infinies variétés que les circonstances diverses de leur régime ont fait naître, à satisfaire autant de besoins différents que la nécessité ou le luxe en ont créés? et, lorsque les différentes races d'une même espèce, de celle du Cheval, par exemple, sont employées exclusivement à tant d'usages dans un même pays, ou se sont faites pour ainsi dire à la constitution même du pays qu'elles habitent, n'est-il point permis de croire que la société retirerait de l'introduction d'espèces qui, malgré l'air de famille qui les lie l'une à l'autre, s'éloignent cependant par des caractères proportionnellement si tranchés, des avantages qui compenseraient généreusement les frais que cette introduction aurait nécessités. L'expérience est encore à faire; c'est dans les ménageries publiques, auxquelles ce soin semble être cependant attribué, que ces travaux, si importants pour la société en général, devraient être entrepris : on amènerait ainsi ces institutions à devenir des établissements d'utilité publique de premier ordre.

Mais l'idée, probablement fausse, que l'on s'est faite sur l'utilité des espèces du genre Cheval n'est pas le seul motif, quelque puissant qu'il soit, qui en ait empêché l'introduction dans notre pays; ce qu'aucun but d'utilité n'aurait demandé, le goût du luxe et de la nouveauté l'aurait inspiré. La distribution géographique du plus grand nombre de ces espèces a été cause de l'oubli ou de l'abandon dans lequel l'homme les a laissées, Sauf l'Hémione, qui est originaire d'Asie, comme le Cheval et l'Ane, le Daw, le Couagga, et le Zèbre, sont africains, et dans cette grande presqu'île habitent les lieux les plus sauvages et les plus éloignés des peuples civilisés. C'est là une circonstance qui n'a pas dû être sans importance là où il n'y avait d'autre mobile qu'un futile désir.

La distribution géographique des Solipèdes est assez remarquable, comme on le voit, d'après ce que nous venons de dire; car les trois espèces qui sont africaines sont toutes zébrées ou marquées de ces bandes transversales que l'on connaît chez le Zèbre; les trois autres, dont le pelage est uni, appartiennent au contraire entièrement à l'Asie.

Dans l'état actuel de la société, l'importance du Cheval et celle même de l'Ane ne sauraient être contestées; le premier de ces précieux animaux ne pourrait disparaître tout à coup de la surface du globe sans porter une grave atteinte aux arts, au com-

nerce, à l'industrie, sans changer les rapports des nations; ils méritent donc bien à ce titre de nous occuper quelques instants en particulier. Le Cheval du moins, puisque l'histoire de l'Ane a déjà été tracée, (*Voyez* ce mot), doit être l'objet de cet article: son histoire naturelle, ou du moins les points les plus curieux de son organisation et de ses mœurs, nous occuperont d'abord; car, outre que, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, ils ne sauraient être entièrement omis, ils sont évidemment nécessaires à l'intelligence de tout ce qui concerne l'éducation, les croisements, l'hygiène du Cheval et ainsi que l'histoire de ses races. Quant à l'Hémione, le Daw, le Couagga, et le Zèbre, ils doivent être décrits dans autant d'articles spéciaux. *Voy.* ces mots.

La caractéristique essentielle du Cheval consiste dans les dents. Ces dents étant en outre un moyen de déterminer l'âge des individus de cette espèce, nous devons nous y arrêter un instant. Les incisives, placées en avant, sont au nombre de six à chaque mâchoire; elles sont creusées dans leur centre d'une fossette dont nous parlerons tout à l'heure, et qui rend leur bord antérieur saillant et tranchant, de sorte que quand elles viennent à se rencontrer, elles forment une sorte de pince tranchante, et permettent au Cheval de couper, et non pas d'arracher à la manière des Ruminants, les herbes sèches et coriaces dont on le nourrit en domesticité, et que dans la vie sauvage il paît dans des steppes arides ou sur les penchants de collines incultes. Mais elles ne leur servent pas seulement à cet usage; dans certains cas elles deviennent une arme terrible dont le Cheval se sert pour se défendre, et souvent, en domesticité, pour se venger des mauvais traitements qu'il a reçus; les blessures qu'il fait alors sont cruelles, et peuvent même être mortelles. Les molaires sont à couronnes carrées et formées de lames d'émail et de cément; mais elles n'offrent pas ces engrenures que l'on remarque sur celles des Ruminants : aussi le mouvement masticatoire, bien que latéral plutôt que vertical chez les Chevaux, est-il bien moins marqué que celui qui a lieu dans le même sens chez le Bœuf et le Mouton, par exemple, pendant l'acte utile et lent de la seconde mastication. Les molaires sont séparés des incisives par un espace d'une étendue d'environ trois à quatre doigts, et qui sert à recevoir la barre du mors. Dans cet intervalle chez les mâles, et quelquefois chez les vieilles juments, poussent aux deux mâchoires des canines en forme de crochets courts, inclinés en avant, et dont la longueur, l'usure, l'état de déchaussement servent à indiquer l'âge de l'individu lorsqu'il ne marque plus, c'est-à-dire lorsque ses incisives ont été en partie usées par un long frottement qui a changé leur forme. C'est en effet d'après les incisives que l'on juge ordinairement de l'âge d'un Cheval, point important, ainsi qu'on le conçoit, dans les transactions qui ont ces animaux pour objet. On a remarqué que les incisives, ou les dents antérieures du Cheval s'usaient dans une proportion à peu près constante avec leur âge, et que cette usure se faisant, ainsi que nous venons de le dire, par suite du frottement, les fossettes dont les dents sont creusées à leur centre diminuaient insensiblement de profondeur jusqu'à ce qu'elles eussent entièrement disparu et que la surface des dents fût devenue tout à fait *rase* (d'où le mot *raser*, pour désigner qu'un Cheval ne marque plus, ou est hors d'âge). Chez les jeunes Chevaux et jusqu'à environ quatre ans, l'âge se connaît aux dents de lait, qui tombent dans l'ordre suivant : les mitoyennes à deux ans et demi ; les deux latérales intermédiaires, un an après ; puis enfin les deux extrêmes. Entre quatre et sept ou huit ans, ce n'est plus que l'usure des dents antérieures qui peut servir de guide, Au delà de cette période on ne peut savoir l'âge du Cheval que très-approximativement par les crocs, la profondeur de ses salières ou trous sous-orbitaires, et par le dépérissement général de l'animal dont les signes se révèlent à un œil expérimenté.

Nous avons dû commencer par les dents, en raison de leur importance en zoologie, dans le commerce, et dans l'histoire des parties du Cheval ; elles nous conduisent tout naturellement à parler maintenant de l'appareil digestif, qui ne nous occupera guère qu'en raison des données qu'il fournit sur le régime diététique du Cheval.

Le système digestif est en effet fort peu remarquable : ainsi, l'estomac est simple et d'une capacité médiocre ; par suite d'une circonstance particulière d'organisation, il ne peut régurgiter; les intestins sont très-longs et le cœcum énorme. Cette dernière circonstance, ainsi que l'étendue du tube digestif, nous indique, comme les dents l'ont déjà fait, et comme nous le voyons par l'appétit de ces animaux, qu'ils préfèrent les herbes sèches et les graminées en général ; mais on sait qu'ils ne sont pas exclusivement voués à l'usage de ces derniers végétaux, et que l'on y ajoute avec succès des grains et certaines plantes de la famille des légumineuses ; celles-ci peuvent même remplacer complétement les graminées. La paille très-finement hachée sert, en Allemagne, à nourrir les Chevaux, et c'est là un régime dont les résultats paraissent constater l'avantage ; souvent aussi l'on remplace, et toujours avec le même succès, la ration ordinaire d'avoine par une quantité proportionnelle de pain de seigle. Dans presque tous les pays méridionaux, et particulièrement en Espagne, de la paille bien broyée et de l'orge composent la nourriture presque exclusive des Chevaux et des Mules ; cette dernière graminée, qui, comme on sait, est très-nutritive, remplace tout à fait l'avoine dans ce pays. En Amérique, on a également coutume dans plusieurs provinces de nourrir les Chevaux avec des pommes de terre cuites à la vapeur. Au reste, tous ces genres différents de nourriture varient, non-seule-

ment d'après les productions naturelles du pays, et d'après les circonstances atmosphériques de celui-ci, comme l'indique une bonne hygiène, mais encore suivant les différents travaux auxquels les Chevaux sont employés. Ainsi, les Chevaux de selle, qui endurent beaucoup moins de fatigue que les Chevaux de trait, peuvent être nourris presque exclusivement de paille : une certaine ration de foin devient nécessaire pour soutenir ces derniers ; car on conçoit que les aliments doivent être non-seulement plus abondants, mais plus substantiels, à mesure que les services que l'on réclame de l'animal sont plus fréquents et plus durs. Au reste, le goût des Chevaux pour une nourriture sèche et dans laquelle tous les sucs de la plante sont déjà arrivés à un degré de concentration assez élevé, ou pour les graines riches en amidon, et certaines graminées qui se rencontrent par hasard dans leurs fourrages habituels, expliquent les accidents, les maladies ou le dépérissement rapide qui viennent les assaillir dans les pays où les pâturages sont gras et humides, et avertit aussi du danger qu'il y a à leur donner des fourrages toujours verts, du moins hors des limites qu'indique une saine hygiène pour rafraîchir leur sang ; c'est, ainsi qu'on le voit, tout le contraire des races bovines.

Malgré leur genre de nourriture, ou plutôt même à cause de leur régime diététique, les Chevaux sont généralement bien partagés sous le rapport des organes des sens, et surtout de ceux qui sont susceptibles de percevoir la présence d'objets éloignés. Dans un précédent article nous avons vu combien les espèces carnassières, les Chats, avaient été généreusement dotés sous ce rapport, et nous en avons trouvé la cause dans leur genre de vie lui-même, dans cette investigation continuelle, cette surveillance active que nécessite la recherche d'une proie que la ruse seule le plus souvent met en leur possession : gardons-nous de voir une contradiction dans ce point de rencontre entre des animaux essentiellement carnassiers et des espèces exclusivement vouées à un régime herbivore ; à cause même de ce genre de vie, presque entièrement dénuées d'armes soit offensives soit même défensives, il a fallu qu'elles soient à même de deviner, de prévoir, de fuir le danger ; aussi finesse de l'odorat, vue sûre, sinon d'une grande portée, agilité extrême, toutes ces conditions nécessaires à son existence ont été réparties aux Cheval.

Les yeux du Cheval sont en général grands et placés à fleur de tête ; la pupille a la forme d'un carré long ; l'iris est peu mobile, le cristallin très-convexe ; et ces deux dernières circonstances indiquent assez ce que nous venons de dire de la capacité de sa vue, c'est-à-dire qu'elle est sûre sans avoir une grande portée. Dans la vie sauvage, comme les autres Herbivores, les Chevaux sont plutôt crépusculaires que diurnes ; et dans l'état domestique, les œillères qu'on leur met ont le grand avantage de priver leur œil d'une trop grande quantité de rayons lumineux qui le blesserait. La fixité de l'œil du Cheval inquiet, déterminée par un muscle en forme d'entonnoir, est des plus remarquables ; si quelque danger le menace, si le fouet est levé pour le frapper, ou si quelque objet excite sa crainte, ses yeux prennent une immobilité et une expression de frayeur qui, coïncidant avec toutes ses allures, dans ce moment où il est prêt à éviter par la fuite, soit le châtiment qui le menace, soit le péril qu'il court, donnent à tout son être un aspect des plus singuliers ; ses oreilles se redressent et se dirigent avec une grande facilité vers le lieu d'où vient le son ; et les mouvements brusques qu'elles affectent lorsqu'un bruit trop fort vient à les frapper, témoignent assez de la finesse du sens de l'audition. On peut dire que ce sens est parfait chez ces animaux ; le Cheval entend la voix de son maître et la distingue au milieu d'un grand nombre d'autres ; il en comprend toutes les inflexions, tous les accents et se dirige à sa parole ; en pays ennemi, la sentinelle perdue est en quelque sorte avertie par les mouvements des oreilles de son cheval, par l'inquiétude que l'animal ressent et témoigne, dans tout son corps, de l'existence d'un danger même assez éloigné.

Mais quelle que soit la finesse des deux sens dont nous venons de parler, celui de l'odorat ne leur cède en rien ; il sert aux Chevaux à distinguer la qualité de leur nourriture sur laquelle ils se montrent très-délicats, et qu'ils refusent si elle n'a pas été gardée avec la plus grande propreté ; les odeurs animales paraissent faire sur eux une impression désagréable, et les rebutent. L'odorat est aussi, chez les Chevaux, le sens qui sert le plus au rapprochement des sexes ; aidés par la délicatesse extrême de ce sens, ils perçoivent la présence de leurs femelles à de grandes distances, et manifestent alors avec la plus grande vivacité la passion qui les anime.

La langue des Chevaux est douce, leur lèvre supérieure d'une grande mobilité ; c'est surtout lorsqu'ils hennissent d'amour à la vue d'une femelle, ou à l'impression qu'elle produit sur leur odorat, que la lèvre supérieure se relève vers les naseaux entr'ouverts en laissant à nu les dents incisives ; ce mouvement est disgracieux lorsqu'il est outré. Cette lèvre paraît être aussi le seul organe de préhension chez les Chevaux ; c'est avec son aide qu'ils ramassent les grains d'avoine, le son et tous les aliments qui leur sont offerts ; le même appendice fait aussi, mais à un faible degré, l'office du doigt qui termine la trompe de l'Éléphant ; il sert aux Chevaux pour des actions qui exigent une certaine adresse ; ainsi on en voit ouvrir des portes, tirer des coups de pistolet, prendre des objets dans la poche de leur maître, etc. Les lèvres, et particulièrement l'inférieure, qui s'arrondit en un menton dépourvu du poil or-

dinaire, portent des poils longs, soyeux, et irrégulièrement plantés.

Le pelage du Cheval, comme celui de toutes les espèces soumises aux influences sans nombre de la vie domestique, n'a rien de constant; mais le plus souvent c'est un poil ras, couché, sec, et qui cache une peau ordinairement chargée de pigment; dans de très-rares espèces, le poil est frisé ou plutôt crépu. Les Chevaux sont, ainsi qu'on le sait, généralement très-impressionnables par le sens du toucher; il nous suffit de rappeler que la crainte du fouet ou de la molette de l'éperon, et la sensibilité de la bouche ont vaincu les Chevaux et les ont soumis à notre joug.

Toutes les espèces du genre Cheval, sans en excepter l'Ane, ont reçu à l'état sauvage des proportions sveltes, gracieuses, et qui unissent la force à la légèreté dans les mouvements. La domesticité les a fait varier, et leur a donné un nouveau caractère.

Nous ne parlerons pas de la tête, qui est bien soutenue par les muscles puissants auxquels s'attache la crête occipitale et par le ligament cervico-dorsal; ses dimensions bien proportionnées à celles du corps, l'activité continuelle des deux principaux sens dont elle est le siége, de la vue et de l'ouïe, lui donnent un aspect gracieux que tout le monde a remarqué; le col a une longueur qui permet la mobilité sans rien perdre du côté de la force, car il présente une sorte de pyramide dont le sommet supporte le chef, et la base est unie au thorax. La poitrine est large, sans que son amplitude soit capable de trop écarter les jambes; les viscères y sont à l'aise, et la trachée-artère amène aux poumons un volume d'air assez grand et qui peut être facilement renouvelé. Les viscères de la digestion sont renfermés dans un ventre bien soutenu, et comme les aliments dont les Chevaux font usage sont, sous un plus faible volume, plus nutritifs que ceux des Ruminants, ils occupent une moindre place, de sorte que le ventre des Chevaux n'est pas tombant comme celui des Bœufs.

Les membres locomoteurs sont dans une admirable proportion avec la cage thoracique; ce ne sont ni les jambes démesurées de la Girafe, grosses et trop longues, ni les extrémités fluettes de certaines Gazelles, propres à fuir un moment avec rapidité, mais non pour faire jour et nuit, à travers toute une contrée une longue émigration. Les Chevaux sont bien appuyés sur leurs jambes, et celles-ci offrent à la fois force, finesse et mobilité facile dans leurs articulations. Malgré leur importance, nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails anatomiques de cette admirable organisation. Ces détails se rencontrent d'ailleurs avec les développements nécessaires dans tous les ouvrages spéciaux.

Dans la vie sauvage, comme dans toutes les espèces herbivores, le Cheval vit par troupes; l'organisation de ces troupes est assez remarquable. Chacune d'elles se compose d'un nombre plus ou moins considérable de femelles, mais d'un seul mâle; celui-ci est le chef de la bande, c'est lui qui la conduit, et elle obéit à ses ordres. Lorsque les femelles ont mis bas, tous les individus mâles de la portée sont chassés de la troupe dès qu'ils sont en état de pourvoir à leurs besoins; alors ils suivent de loin leurs anciens compagnons, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à attirer quelques femelles qui viennent alors former autour d'eux les noyaux de nouvelles troupes. Au reste, le nombre des troupes sauvages de Chevaux va chaque jour diminuant par suite des progrès de la civilisation. La Scythie, les Alpes et l'Espagne en renfermaient jadis un grand nombre; maintenant on en trouve encore en Asie et en Afrique; certaines régions de la Russie et plusieurs montagnes de l'Ecosse en renferment aussi en quantités plus ou moins considérables. Dans cet état, les Chevaux recherchent les lieux secs; ils se plaisent surtout sur les lisières des forêts, broutant des herbes sèches, les jeunes pousses des arbres, et se rejetant même, en cas de besoin, sur les écorces; car, comme nous l'avons déjà dit, leur sobriété est extrême, et ils savent se faire à tous les régimes, à tous les genres de vie, comme l'indique leur distribution sur toute la surface du globe. Les régions les plus arides de l'Afrique, les déserts desséchés comme les steppes incultes de la Tartarie nourrissent en même temps des Chevaux libres et des Chevaux domestiques qui suivent la destinée errante des maîtres de ces contrées.

Dans la vie sauvage, l'aspect du Cheval diffère un peu de celui qu'on lui connaît en domesticité; ainsi, ceux qui paissent en liberté dans les grandes plaines de l'Amérique méridionale, et qui proviennent évidemment des Chevaux espagnols, ont la tête plus grosse, le poil plus fin que les Chevaux andalous; ils sont aussi plus maigres, ce qui, sans doute, doit être attribué à leur existence précaire. Mais, en général, toutes les espèces sauvages sont remarquables par leur extrême agilité, qui l'emporte du tout au tout sur celles des espèces domestiques, même les plus habituées à la course. Vivant au milieu de plaines immenses, libres comme l'air qu'ils respirent, et que ne vicie pas une étroite écurie, trouvant toujours à satisfaire des goûts peu délicats, exempts de tous ces soins que l'on prodigue avec tant de raison d'ailleurs aux Chevaux domestiques, mais qui ne valent pas la liberté, l'absence de tout joug et de toute contrainte, ils ont acquis une force, une énergie, une agilité excessives. Si leurs proportions nous paraissent moins gracieuses, c'est que, rapportant tout à nous, nous soumettons tout au jugement exclusif de notre goût. Ils sont robustes et pleins de vivacité, les organes des sens ont acquis un développement des plus remarquables; les besoins qu'ils ont à satisfaire, les dangers que sans cesse ils courent, leur

ont donné une activité, une délicatesse exquises. Leur allure est impatiente; se livrant à leurs jeux, ils frémissent de désirs, leurs yeux étincellent, leurs oreilles sont dans une agitation continuelle et perçoivent les moindres bruits; tous leurs mouvements, celui de leurs pieds lorsqu'ils frappent le sol avec impatience, celui de leurs oreilles, celui de leur queue elle-même, leur crinière hérissée, ont une harmonie, une sorte de cadence qui leur sied et qui plaît. Aussi, qu'un danger les menace, que le Tigre avide de carnage s'élance à leur poursuite avec ses bonds immenses, bientôt ils auront lassé son ardeur, sa rage terrible, et l'homme lui-même ne s'en emparera qu'en leur tendant des piéges.

Insister sur les nombreux services que cet inséparable compagnon des travaux et des plaisirs de l'homme rend à son maître, ce serait perdre une place précieuse. Qui n'a point songé à tous les avantages que l'homme retire de cette association? et que pourrait-on faire de mieux que de renvoyer, à l'admirable description que Buffon a donnée du Cheval, chef-d'œuvre d'éloquence et de savoir dont nous citerons plus loin un passage.

L'instinct d'association du Cheval l'avait disposé de la manière la plus avantageuse à la domesticité; mais l'homme n'a pu le réduire à cet état de compagnonnage où il se trouve actuellement que par l'emploi des privations de toutes sortes, des châtiments, et plus encore par l'usage des bons traitements. Car ce n'est que par des soins intelligents que l'on doit espérer de tirer tout le parti possible des espèces domestiques; ce n'est qu'en leur prodiguant les soins auxquels leur donnent droit les services qu'elles rendent que l'on donne aux espèces intelligentes de la fidélité, de l'attachement et de la reconnaissance. Les mauvais traitements, les coups, la négligence, ne leur inspirent que la crainte, la haine, les abrutissent et les ruinent. Aussi doit-on déplorer cette révoltante dureté à laquelle des misérables se livrent envers de malheureuses créatures auxquelles un traitement tout contraire est si légitimement dû. Une telle conduite imprime la honte au front de celui qui s'y livre (54). Par suite d'un misérable orgueil et d'une barbare ignorance, on s'est accoutumé à regarder comme créées pour l'homme toutes les espèces inférieures, sans comprendre tout ce que cette conduite avait d'injuste. Pour se rehausser soi-même, et pour s'arroger des droits que nient la morale et l'humanité, on a été jusqu'à leur refuser la sensibilité et tout ce qui pouvait commander pour eux des égards et des soins. Il en est encore qui prétendent excuser par cette absurde explication les barbares traitements auxquels ils se livrent envers leurs animaux, ne s'apercevant pas eux-mêmes de l'inconséquence de leur conduite. Et c'est à une semblable manière d'agir, c'est à cette brutalité, dont nous n'avons que trop d'exemples, à la négligence, à l'incurie qui rongent au cœur notre société, que nous devons attribuer le dépérissement chaque jour croissant de nos races chevalines. Les Chevaux élevés à grands frais dans nos écuries pour aller une fois l'an lutter dans des courses brillantes, ne sont guère propres qu'à satisfaire la vanité de leurs maîtres; les haras destinés aux perfectionnements de nos Chevaux sont trop peu nombreux pour qu'ils puissent avoir sur leurs qualités quelque influence sensible; l'insouciance est trop grande et l'égoïsme trop profondément enraciné pour que ceux qui en possèdent le moyen aillent à l'étranger acquérir des races d'un sang plus pur dont le mélange avec les nôtres servirait à les améliorer. C'est d'un bon gouvernement que cela est l'affaire.

En outre des bons traitements, les Chevaux demandent des soins assidus, une grande propreté, une bonne nourriture dont la qualité et la quantité doivent être proportionnées au travail auquel ils se livrent; enfin un exercice en rapport avec l'âge, la force du Cheval, avec la saison de l'année. Que par des croisements bien entendus on cherche, dans les lieux où se trouvent des haras, à perfectionner autant qu'il est possible les Chevaux du pays, c'est ainsi que l'on obtiendra des races élégantes et vives, lourdes et colossales, fortes et vigoureuses. Mais dans un article tel que celui-ci, nous ne saurions nous étendre davantage sur des objets de cette nature.

L'histoire des races doit terminer tout ce que nous avons à dire ici.

Les *Chevaux arabes*, partout renommés pour leur agilité et leur grâce, sont la souche de toutes les autres races, que leur sang améliore toujours; aussi les haras de tous les pays possèdent-ils constamment des étalons de ce sang. Dès les temps les plus reculés, soumis à l'homme, et recevant de lui de bons traitements et des soins assidus, une sorte d'habitude, un sentiment de reconnaissance a établi entre eux et leurs maîtres une véritable intimité. D'ailleurs, ceux-ci, à demi sauvages, ont dans leur vie errante et vagabonde quelque chose qui les rapproche autant des animaux dont ils ont fait la conquête qu'elle les éloigne des peuples civilisés : de là entre le maître et le coursier une sorte d'égalité, de dépendance mutuelle qui assure entre eux des rapports intimes. Il n'est pas de soins de toutes sortes, de tendresse, d'amour, que l'Arabe ne prodigue à son cheval; car c'est la bête la plus précieuse qu'il possède; il n'est pas de dangers auxquels elle ne puisse le soustraire par l'étonnante rapidité de sa course et par son intelligence; aussi, dans sa vie nomade à travers le désert, peut-on dire qu'il le traite avec tout l'amour

(54) On a voté il y a quelques années, sur la proposition du général de Grammont, une loi destinée à réprimer les mauvais traitements envers les animaux. Il est permis d'en attendre de bons résultats si elle est appliquée sérieusement.
(*Note de l'éditeur.*)

d'un père · la même tente l'abrite, lui, sa femme, son cheval, ses enfants; ceux-ci se roulent sur le coursier, se cachent entre ses jambes, lui font mille niches différentes, sans que la bête intelligente les en fasse jamais repentir par le moindre mauvais traitement. En temps de guerre, le cheval reste tout harnaché pendant le jour à la porte de son maître, prêt à le recevoir sur son dos et à le soustraire par la fuite au danger qu'il court. On conçoit combien les Arabes tiennent à conserver pur le sang de leurs chevaux : c'est le seul moyen de conserver intactes leurs propres mœurs; aussi il n'est pas de prince dont la généalogie soit établie avec un soin aussi scrupuleux que celle d'un cheval arabe. L'espèce d'ailleurs est divisée par races ou classes auxquelles on donne des noms différents, et dont les premiers individus s'élèvent à des prix énormes. On a vu des Chevaux arabes se vendre de 30 à 40,000 francs; et cependant, malgré les sommes considérables qu'ils pourraient retirer de leurs coursiers, rarement les Arabes du désert consentent-ils à s'en séparer.

Les *Chevaux barbes* habitent les Etats barbaresques, le long de la Méditerranée. Ils sont très-voisins des Chevaux arabes, dont ils proviennent comme toutes les autres races; ils sont peut-être plus élégants, quoique d'une taille plus petite, mais ils sont moins vigoureux. La race en est maintenant répandue jusque dans la Gambie et le Sénégal.

Les *Chevaux de Perse* et *de Turquie* sont, au contraire, plus grands, plus vigoureux, plus robustes, et mieux proportionnés encore, s'il est possible, que les Chevaux arabes, dont ils dérivent aussi.

Les *Chevaux tartares, transylvains, hongrois, polonais*, sont sobres, légers, infatigables dans la vie des camps. Les invasions étrangères en ont répandu en France des individus auxquels on donna le nom de *Chevaux cosaques;* et, malgré leur laideur, ils avaient un prix mérité aux yeux de nos gens de campagne. Les Chevaux tartares sont, comme leurs maîtres, habitués à toutes les privations; la maigre pâture des solitudes désertes du nord de l'Asie leur suffit; nul abri ne les soustrait à l'influence du froid de l'hiver ou des chaleurs de l'été. Les Tartares, qui ignorent même l'existence de nos liqueurs fermentées, boivent avec délices le lait de leurs juments, qu'ils font d'abord aigrir; ils mangent aussi la chair du Cheval, en ayant soin de la mettre d'abord sous leur selle pour l'attendrir.

Les *Chevaux espagnols*, et particulièrement ceux que fournit l'Andalousie, sont justement estimés; leur vivacité, la beauté de leurs proportions, leur ardeur, leur courage, les rapprochent infiniment des chevaux arabes, dont ils proviennent très-probablement. Aussi, dans le royaume de Valence, les paysans leur prodiguent-ils des soins tout particuliers. Ils commencent cependant à devenir rares.

Les *Chevaux d'Italie* proviennent des Chevaux barbes; mais l'insouciance et le marasme dans lequel sont tombés les peuples de ces contrées ont causé bientôt la dégénérescence complète de ces races.

Le type du *Cheval anglais* se divise en quatre souches assez distinctes; ce type lui-même provient du croisement de l'arabe et des autres races asiatiques avec la race anglaise déjà confirmée, et du croisement des produits de cette race mélangés entre eux, sans nécessité maintenant d'aucune nouvelle importation.

La première de ces souches est le Cheval de course, résultat immédiat d'un étalon barbe ou arabe et d'une jument anglaise déjà croisée de barbe ou d'arabe au premier degré, ce que les Anglais appellent premier sang, c'est-à-dire le plus pur possible de la souche étrangère.

La deuxième est le Cheval de chasse, résultat du croisement d'un étalon du premier sang ou d'une jument d'un degré moins pur de sa source. Cette classe est la plus multipliée; elle est plus membrée que la première, et excellente pour le travail.

La troisième est le résultat du croisement du Cheval de chasse avec des juments alors communes, plus fortement membrées. Ce sont ces produits qui servent au carrosse.

La quatrième souche est le Cheval de trait, plus colossal peut-être que ce qu'on nomme en France Chevaux de rivière ou de brasseurs. Elle provient du mélange du Cheval de chasse avec les plus fortes juments du pays.

Les *Chevaux français*, qui constituaient d'abord de bonnes races, sont maintenant tellement abâtardis, que ce n'est que difficilement qu'on peut pourvoir à la remonte de notre cavalerie. Néanmoins, en raison de l'importance locale du sujet, nous allons passer en revue les productions des différentes contrées de la France.

La race flamande fournit de bons Chevaux à l'agriculture; ceux des environs de Tournay sont surtout propres aux charrois et à l'artillerie.

Le Boulonnais, l'ancien Artois et la Picardie, donnent de bons Chevaux de labour.

On fait peu d'élèves dans les départements de l'Aisne, de la Seine, de Seine-et-Oise; mais comme les pères et mères y sont en général de choix, la provenance en est bonne.

La Normandie fournit à la France ses meilleurs Chevaux de carrosse et de chasse. Elle sert à la remonte de notre grosse cavalerie. C'est la plaine de Caen et le Cotentin qui élèvent les Chevaux de trait; le pays plus montagneux des environs d'Alençon donne des Chevaux de main.

Le Perche, le Maine, l'Anjou, pays élevés et secs, fournissent aussi des Chevaux pour les charrois, les diligences, et pour la cavalerie légère.

La Bretagne nourrit des Chevaux courts, peu gracieux, mais robustes, qui deviennent, entre les mains des nourrisseurs de Normandie, de bons chevaux de diligence, de poste, et à Paris, de cabriolets de place, car ils

sont, par défaut de formes et de taille, d'un prix fort peu élevé (200 à 350 fr. environ).

Le Poitou a la renommée de donner de bons chevaux de selle pleins de vigueur; ils prennent du corps dans de plus gras pâturages où ils vont s'améliorer de deux à quatre ans.

Le Limousin, l'Auvergne, le Périgord, fournissent des chevaux excellents pour la remonte des troupes légères.

Le Dauphiné fait de bons élèves.

Le Morvan donne des Chevaux assez comparables aux bretons, comme eux durs à la fatigue, susceptibles d'être employés pour la poste, la diligence, et pour tous les usages du métayer.

D'après cet énoncé de nos races chevalines, la France pourrait certainement, en raison de son étendue et des divers accidents de son sol, fournir amplement à tous ses besoins; cependant il n'en est pas ainsi, et l'on est obligé d'avoir recours à des importations fréquentes pour la remonte de notre cavalerie.

Les *Chevaux allemands* sont excellents pour la selle et le trait : ils sont bien entretenus; aussi avons-nous ordinairement recours à eux pour la remonte de notre cavalerie et de notre artillerie.

Les *Chevaux irlandais*, importés tout récemment par MM. Quoy et Gaymard, sont chétifs et rabougris.

La race *suisse*, cultivée avec soin, donne de fort bons Chevaux pour le roulage.

Les *Chevaux de Norwége* sont petits, mais forts et bien proportionnés.

Ceux de *Danemark* servent aux attelages les plus magnifiques.

La *Hollande* en fournit de lourds et de robustes.

Enfin, l'*Amérique du Nord* possède de fort belles races chevalines, capables de jouter avec avantage contre celles de l'Angleterre.

II. *Du Cheval considéré dans ses rapports avec l'économie rurale.*

Présentons d'abord le portrait brillant et rapide que Buffon a tracé de cet animal.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le Cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, aux tournois, à la course; il brille, il étincelle; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère, ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut, qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et meurt pour mieux obéir.... Voilà le Cheval dont les talents sont développés et dont l'art a perfectionné les qualités naturelles. »

Sans doute le Cheval est moins utile à l'agriculture que le Bœuf; il est moins propre aux labours, aux travaux qui demandent un pas lent, une marche toujours égale, une constance imperturbable; d'ailleurs, il faut le dire, il est trop noble, il a trop d'élégance et de fougue, son allure est trop belle, trop délicate, pour enchaîner ainsi son ardeur, ses sensations si vives, son intelligence si grande, pour ternir cette grâce légère qu'il met, lorsqu'il est bien dressé, à exécuter tout ce qu'on lui demande; mais pour la monture, pour le service des routes et du commerce, mais pour la guerre, pour les pompes d'un triomphe, pour les grandes solennités nationales, pour les équipages de luxe, il n'a point son pareil. Considéré sous ces divers points de vue, le Cheval est un animal précieux dans la maison rurale, il est la source d'un produit considérable, son éducation un objet très-essentiel.

Dans tous les âges le Cheval a été recherché : les peuples pasteurs seuls ne le comptaient point au nombre de leurs richesses. Les Celtes, les Scandinaves, les Germains et les Gaulois prenaient plaisir à l'élever pour les usages domestiques et surtout pour les combats; chaque citoyen en état de servir devait avoir son *destrier* fidèle, et chaque dame son *palefroi*. Pour eux, il était l'emblème de l'indépendance, de la force, de l'honneur, le compagnon obligé des succès guerriers, des entreprises lointaines. Chez les vieux Egyptiens l'éducation du Cheval rendait moins abject celui que l'horrible institution des castes rejetait dans les derniers rangs de la société, et que les prêtres couvraient d'une espèce d'opprobre. Il n'en était pas ainsi dans la Grèce, le Cheval y tenait la première place parmi les animaux domestiques; on mettait de l'orgueil à se présenter aux jeux d'Olympie, de Némée, de Corinthe, monté sur des Chevaux superbes, pleins de feu, de les entendre chantés par Pindare et leur généalogie proclamée par toutes les bouches. On prenait soin de leur vieillesse et souvent on leur accordait les honneurs de la sépulture. L'amour du Cheval, est de nos jours encore, porté fort loin par les Arabes : ils vivent avec lui dans le désert, sans cesse ils s'entretiennent de leur kochlan; il est le sujet de leurs chants magiques, avec lui vous les voyez braver la faim, la privation d'eau, cette mer de flamme qu'on nomme le simoun, ainsi que

. . . . Le combat terrible et hasardeux
Où l'homme et le lion rugissent tous les deux.

Le Cheval est également tout pour les Cosaques, qui sont les Scythes et les Parthes de l'antiquité; il traîne les chariots dépositaires de leurs familles et de leur butin; il est toujours associé à leurs redoutables expédi-

tions ; ils boivent le lait des cavales et mangent sa chair dans leurs festins solennels.

Nous possédons en France trois sortes de Chevaux : le Cheval sauvage des Landes du sud-ouest, celui qui vit en liberté dans la Camargue et le Cheval domestique. Semblable à celui si farouche, si difficile à apprivoiser, qui naît, vit et meurt dans les montagnes de la Calabre, le premier existe dans la vallée des Dunes, depuis la pointe du Ferret jusqu'au Verdon, au nord des prairies dites du Bassin, et à l'ouest de la Gironde ; on ignore sa véritable origine ; le nombre en était plus grand il y a soixante ans qu'il ne l'est aujourd'hui ; on lui fait la chasse, et celui que l'on prend on le réduit à l'esclavage. Il court extrêmement vite ; sa conformation annonce de la force ; sa couleur varie du fauve au gris ; sa taille est d'un mètre trois ou cinq centimètres, il a les membres larges et plats, les jarrets et les tendons d'une beauté qui ne laisse rien à désirer ; ses pieds sont bien construits, la corne en est de bonne nature.

Le Cheval domestique est le Cheval sauvage modifié sous divers rapports, et façonné à tous les besoins, à toutes les exigences de la vie sociale. S'il a perdu de sa vigueur, de sa sobriété, de sa fougue, il a gagné des habitudes nouvelles, des qualités brillantes et solides ; on lui a imprimé de bonnes allures, en profitant de celles qu'il a reçues de la Nature ; ainsi son pas marque juste et à des distances convenables quatre temps, dont les deux du milieu plus brefs que le premier et le dernier ; son trot, rendu ferme, prompt, également soutenu, est limité à deux temps ; son galop, renfermé dans trois temps, est ennobli, et tandis que l'animal montre la grande liberté de ses mouvements, il déploie la force des muscles, la vitesse des jambes, et il donne plus d'énergie, plus de rapidité à la progression de l'élan ; en un mot, il est devenu plus doux, plus intrépide, plus léger, plus agréable à manier, plus beau à l'œil, plus régulier et plus solide dans sa marche, plus apte à supporter les fatigues sans s'épuiser.

Outre ces précieuses acquisitions, le Cheval a encore reçu une valeur particulière, je dirai même un genre de beauté propre à l'emploi auquel il peut être appelé, la selle, l'attelage, ou bien à porter des fardeaux. Comme Cheval de selle, il doit être d'une taille et d'un volume proportionnés à ceux du cavalier, avoir les jarrets larges de la pointe au pli, bien évidés, parfaitement sains ; les muscles de la jambe et de la cuisse bien fournis, c'est-à-dire bien gigotés, selon l'expression en usage, et les canons antérieurs et postérieurs placés sur deux lignes verticales et parallèles ; la poitrine large, les côtes bien contournées, un garrot sensiblement plus élevé que la croupe, un dos et des reins d'une longueur moyenne, un ventre arrondi, soutenu ; les mouvements des flancs libres, produits dans des temps égaux (15 à 18 par minute), unis à une encolure courte, tressée en haut, disposée en arc de la nuque au garrot ; une tête courte, sèche, large sur le front, comme dans la race thessalienne connue sous le nom de *Bucéphale* chez les anciens Grecs ; de bons yeux, une queue abondamment fournie de crins. Joignez à cela la vivacité que l'animal exprime par son hennissement, la vigueur, la souplesse, et vous voyez ce qu'on appelle la *race limousine*, répandue dans nos départements de la Haute-Vienne, de la Creuse, de la Corrèze, de la Dordogne, du Cantal et du Puy-de-Dôme ; vous avez notre *Cheval navarrin*, qui peuple en grande partie nos départements du sud-ouest ; vous trouverez le Cheval de l'Orne, de la Sarthe, de la Mayenne, d'Indre-et-Loire, du Morbihan, de la Vendée, et de la Charente-Inférieure ; celui de l'Isère, de la Drôme, des Hautes-Alpes, de l'Allier, de la Nièvre, de la Haute-Saône, de la Côte-d'Or et de l'Yonne. On mettra près d'eux le Cheval de nos départements du nord-est quand on les connaîtra mieux, quand on voudra s'occuper d'eux : ils sont nerveux, sobres, infatigables et du meilleur service possible, seulement ils sont petits, et comme on les a trop négligés, ils n'ont pas de figure ; ils ont résisté aux campagnes désastreuses de 1813, 1814 et 1815 ; partout ils ont dompté les Chevaux si vites des Cosaques ; comme ceux de l'ancienne Epire, ils pourraient en peu de temps se montrer constamment dignes des palmes à la course, et rivaliser de vitesse et de sûreté, dans les terrains les plus difficiles avec les Chevaux du Kurdistan, les plus estimés de toute la Perse, qui galopent également dans les montées et les descentes les plus rapides.

Le Cheval d'attelage doit avoir toutes les parties plus amples, mais proportionnément de même que le Cheval de selle. N'exigez point de lui l'élégance, les allures brillantes, mais vous pouvez en attendre toutes les qualités solides ; vous le trouverez constamment bien étoffé, d'une taille raisonnable et pas trop élevée : c'est ce que demandent l'agriculture, les charrois, l'artillerie. Sous ce triple point de vue, vous puiserez d'excellents sujets dans nos départements du Nord et du Pas-de-Calais, où le Cheval est en général d'une forte taille ; dans ceux de la Somme, de l'Aisne, de l'Oise, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Manche, du Calvados, surtout au petit pays d'Auge, où ils ont une bonne tournure, quoique leur tête soit un peu forte et les jambes trop chargées. Les Chevaux de la Loire-Inférieure, du Finistère, des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine, sont surtout recherchés pour la solidité, la constance au travail ; ceux du Cher, de l'Indre, de l'Ain, du Jura, du Doubs, du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, des Ardennes plus particulièrement, sont fort estimés, mais ils demandent encore à être améliorés.

Le Cheval de somme doit présenter un garrot bien prononcé, le dos court et non ensellé, des membres très-solides. Cette sorte de Chevaux se rencontre partout. Les sujets défectueux peuvent aisément être

perfectionnés; le point essentiel est de suivre les indications naturelles d'un APPARIEMENT bien entendu, c'est de tenter l'amélioration et par l'étalon, qui donne les qualités, et par la mère, qui procure la taille. Il faut opérer lentement, bien calculer les localités et savoir profiter des ressources qu'elles offrent. Le Cheval danois, croisé avec nos Chevaux dits *Normands*, dont on prétend qu'ils descendent, n'a point réussi dans nos départements du nord-ouest. Il a mieux rencontré dans la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme, le Cantal, l'Aveyron, parce que le sol y est montagneux, les vallées riches en bons pâturages et les hauteurs assez fertiles. La bonté des Chevaux du Morvan est due à des étalons et cavales venus de l'Espagne et de l'Italie, que les Eduens révoltés enlevèrent aux Romains lorsqu'ils les chassèrent de leur pays, comme nos Chevaux du midi et d'une partie de l'ouest durent leur perfectionnement à l'invasion des Sarrasins, aux Chevaux qui leur furent enlevés pendant près d'un demi-siècle de combats, et surtout à l'époque de leur défaite, en 759 de l'ère vulgaire.

Il n'y a pas plusieurs espèces de Chevaux. Les différences que l'on remarque ne sont que des variétés dues au climat, à la nourriture, à l'éducation; celles de la couleur du poil et même de la taille ne sont qu'accidentelles. Il n'y a que les différences nées d'une proportion plus régulière dans les diverses parties du corps, et des qualités morales de l'individu, qui constituent véritablement les deux seules races tranchées que l'on puisse avouer : le CHEVAL ARABE, la perfection, le beau idéal du plus noble des animaux, et le CHEVAL DE MONTAGNE, dont le type est conservé dans toute sa pureté chez les Kurdes, que l'on retrouve dans toute l'Europe, et principalement en nos départements du nord-est.

CHEVAL DE COURSE. Avant de mettre fin à ce que j'avais à dire sur le Cheval, je vais parler un instant du Cheval de course et de ce qu'on appelle Cheval de race. Le coursier anglais est un Cheval de l'Orient perfectionné par des soins et acclimaté. Il est devenu plus grand, c'est une conséquence ordinaire de la marche adoptée par la Nature et surtout de la manière dont l'élève est nourri. Les Anglais ont donné de préférence à leurs étalons arabes des juments barbes, tirées du nord de l'Afrique occidentale. Ils ont obtenu de ce mélange une belle espèce, dont le sang est pur dans les deux souches. Cette heureuse innovation date de l'an 1603.

Après ce Cheval, ceux qui ont le plus conservé du sang arabe, ce sont les Chevaux tatars, hongrois, transylvains. Ils sont infatigables, supportent les privations mieux qu'aucune autre espèce, et méritent d'être placés, en Europe, sur la première ligne, pour la cavalerie légère.

Il n'y a pas de pays où l'on ait fait plus de sacrifices qu'en France pour avoir de superbes espèces, et relever celles encore si bonnes qui peuplent tous les départements; mais aussi nulle part l'administration n'a fait autant de fautes, n'a montré plus d'insouciance, disons plus, d'incapacité. Que l'on se souvienne du fameux étalon arabe *Godolphin*, qui fut vendu par elle comme cheval de réforme à un Anglais pour la misérable somme de 424 fr. Ce fut cependant ce même animal qui, transporté chez nos voisins, a fourni le *Bai-Brun*, le *Masque*, le *Régulus*, et tant d'autres excellents Chevaux de course, dont plusieurs ont été payés des prix fous. Qu'on se rappelle encore cet autre étalon célèbre, le *Morvic*, que la France avait acheté et payé soixante mille francs, et que l'on a remis gratis, en 1815, aux Prussiens, qui pesaient alors sur le sol de notre patrie. Je ne connais de lui qu'un rejeton, accompli dans toutes ses parties, c'est le *Phénix*, élevé à Ranville, près de Caen, département du Calvados. Ce Cheval réunissait toutes les qualités les plus éminentes. Il a prouvé que les meilleurs Chevaux existeront en France beaucoup mieux qu'en Angleterre. Il suffit que les propriétaires ruraux le veulent, qu'ils s'associent pour ce noble genre de spéculation.

La vitesse est relative à l'allure. Un cheval est vite lorsqu'il est léger, long de corps, fort en haleine; qu'il parcourt dix mètres par seconde, et qu'il soutient plus longtemps cette course. On trouve ces qualités dans notre Cheval de selle dit BIDET. Les Chevaux barbes, qui font la course à Rome, et qui sont d'assez petite taille, mettent une seconde pour remplir une carrière de douze mètres. L'*Attila*, vainqueur aux courses du Champ-de-Mars, à Paris, parcourut, dans le même espace de temps, douze mètres et six cents millimètres, monté par son cavalier; le Cheval anglais quatorze mètres et demi; le *Childers*, le plus vite des Chevaux de la Grande-Bretagne dont on ait mémoire, quatorze mètres huit cent soixante millimètres.

Mais la course est-elle un bon moyen d'améliorer les Chevaux? Ses avantages sont vantés chez les anciens par les Gaulois et par les Grecs, chez les modernes par une foule d'écrivains enthousiastes ou gagés.

Je dis, avec la plus intime conviction, qu'il n'y a aucun rapport d'amélioration positive entre ces spectacles de luxe et les soins paisibles à donner à la création de beaux et bons individus. Je soutiens même que les courses ne sont qu'un vaste champ où l'on sacrifie avec pompe, et de gaieté de cœur, toutes les forces des jeunes Chevaux à l'affreuse manie des jeux de hasard, aux seuls caprices de quelques insensés. Ce sont les courses qui ont perdu les *Chevaux de demi-sang*, autrefois si beaux, qui présentaient à l'Angleterre des éléments précieux; elles décident incessamment à dépasser les limites imposées par la Nature elle-même aux combinaisons industrielles.

CHEVAL DE RACE. Comme les horticulteurs, dont l'étude habituelle est de créer sans cesse de nouveaux hybrides, qu'ils décorent, avec certains botanistes, du nom de variétés, et

même d'espèces, les maquignons et marchands de Chevaux parlent toujours de chevaux de race; ils ne recommandent que ceux-là, ils les vantent jusqu'à satiété. Il n'y a point de Chevaux de race, si l'on en excepte les deux que j'ai nommés plus haut; tous les autres sont des mélanges plus ou moins heureux, des demi-sang, qu'il est fort rare de trouver pur. On abuse des mots pour faire de l'argent. On ne regarde pas si l'honneur a à rougir du mensonge, il faut de l'argent et des dupes à tout prix.

Anecdotes sur le Cheval. — Le Cheval est à la fois remarquable par ses formes, par la grâce de ses allures, la vivacité de son regard, son brillant courage, son existence laborieuse, et enfin par son dévouement et son intelligence. Doué de toutes les facultés physiques qui peuvent le mettre à même de résister au despotisme de l'homme, non-seulement il se courbe sous la volonté de ce maître exigeant, mais encore il se sacrifie avec ardeur pour lui faire conquérir des richesses et de la gloire. Succombant quelquefois de fatigue et de faim, son dernier effort est cependant encore un service qu'il cherche à rendre à son bourreau; et lorsque la mitraille et le carnage arrêtent les hommes les plus éprouvés, le Cheval, toujours fier, toujours impatient d'aller vers le danger, partage sans jamais hésiter toute la témérité, tout l'héroïsme dont veut faire preuve celui qui le guide. Docile à la voix, au moindre geste, il sait comprimer néanmoins tout le feu dont il est animé. Enfin, lorsque déchu des honneurs, lorsque victime de l'ingratitude, il lui faut aller achever ses derniers jours au sein de l'obscurité et des travaux les plus abjects et les plus pénibles, il se pénètre encore de patience et de zèle pour payer la nourriture qui lui est jetée.

La vie du Cheval pourrait se prolonger bien au delà du terme ordinaire, si l'on n'abusait pas, et trop souvent avec cruauté, des forces de ce précieux serviteur. Presque toujours il commence à devenir invalide de douze à quinze ans, et c'est presque un phénomène que d'en rencontrer qui aient encore quelque vigueur de dix-huit à vingt-cinq ans. Néanmoins, il paraît que cet animal est susceptible de devenir centenaire, puisque le professeur Gronier a cité un Cheval de Ferdinand Ier qui était septuagénaire, et que Plutarque fait mention d'une Mule qui mourut à quatre-vingts ans.

Le Cheval, semblable en cela à l'Eléphant, est amoureux de la parure. Toutes les fois qu'il est couvert de housses, de plumes, de grelots et autres ornements de harnais, il se montre plus vif et plus fier. Les muletiers espagnols, qui connaissent parfaitement le goût de cet animal, en profitent lorsqu'ils veulent punir une de leurs bêtes pour quelque faute. Ils lui ôtent alors ses grelots et son panache, et la placent à la queue du convoi. L'affliction que cette pénitence cause au coupable est quelquefois si vive, qu'on a vu des Mules refuser dans cette circonstance toute nourriture, et elles seraient infailliblement tombées malades si l'on avait prolongé davantage le châtiment.

Les Sybarites, au rapport de Pline, d'Athénée et de plusieurs autres auteurs, faisaient mouvoir leurs Chevaux en mesure au son des instruments, et leur faisaient exécuter une foule de passes et de manœuvres qui font aujourd'hui la célébrité des Franconi et des Baucher.

On remarquait souvent dans les jeux du cirque, en Grèce et à Rome, que les Chevaux de char et de selle dont les cochers ou les cavaliers étaient renversés, n'en continuaient pas moins leur course jusqu'au but, en observant durant tout le trajet la régularité, l'adresse, la ruse et l'ardeur dont ils auraient fait preuve si leurs conducteurs les avaient toujours guidés. Pausanias cite à ce sujet une Cavale de Philotas nommée Aura, qui reçut ainsi les honneurs du triomphe, quoique son maître eût été renversé au commencement de la course. Ce succès eût été contesté à notre époque, où les lois du Club-jockeys prescrivent d'égaliser le poids du Cheval et de son cavalier entre tous les jouteurs.

Lorsque des caravanes traversent quelques-unes des plaines brûlantes de l'Amérique méridionale, il arrive fréquemment que, de même que dans les déserts de l'Afrique, les hommes et les animaux sont livrés aux tortures de la soif. Dans ces moments de désolation générale, les Mulets sont les seuls qui parviennent quelquefois à apaiser leur tourment. Ils s'approchent des mélocactus, plantes grasses et hérissées d'épines, qui croissent dans ces plaines, et, à l'aide de leurs pieds, qui écartent en partie les piquants, ils parviennent à saisir la substance spongieuse qui se trouve au centre du végétal, et qui est un suc rafraîchissant.

Quelle que soit la position dans laquelle nous nous trouvons placés, nous conservons presque toujours un souvenir affectueux pour notre premier état. Ce sentiment se manifeste aussi chez les animaux. Le roi Louis XVIII se promenait dans les environs de Melun escorté d'un détachement de lanciers. Sur la route cheminait aussi un garçon meunier, monté sur un vieux Cheval que son maître avait acheté à une foire. Au moment où le cortége passa, ce Cheval se débarrassa de son écuyer et du sac de farine, et alla en caracolant se placer au milieu des lanciers, d'où on eut beaucoup de peine à l'éloigner. C'était un ancien serviteur que ses infirmités avaient fait réformer d'un escadron, pour l'envoyer finir ses jours au village, et chez lequel la vue de ses anciens camarades, équipés militairement, avaient réveillé ses instincts et ses souvenirs guerriers.

Voici une histoire de Cheval que nous extrayons du Voyage de M. de Lamartine en Syrie.

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin,

quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch, c'est le nom de l'Arabe dont il est question, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat ; comme la blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un Chameau, et, s'étant emparés du Cheval, emmenaient le Cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt ; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son Cheval parmi les autres Chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. — Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs ? Tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les Chevaux d'un aga ou d'un pacha ; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus de lait de Chameau, l'orge ou le doura dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent de l'Egypte, tu ne fendras plus de ton poitrail l'eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil, aussi blanc que ton écume ; qu'au moins si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher les mains de mes petits enfants. — En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux Chevaux arabes, et l'animal était libre. Mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit avec son instinct ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le Cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré, les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho. »

Le général sir Samuel Gillespie avait un Cheval de guerre favori qu'il avait fait transporter aux Indes, du cap de Bonne-Espérance, où il avait été élevé. Le général fut tué au siége de Ralunga, et le beau coursier noir mis en vente peu après la mort de son maître. Plusieurs officiers désiraient l'acheter et offraient des sommes assez considérables ; mais il fut adjugé au 8e régiment de dragons, qui avaient témoigné le désir de conserver cet animal en mémoire de leur ancien colonel. Ils en firent l'acquisition pour le prix de 500 livres sterling. Lorsque le régiment était en marche, le coursier était conduit en tête, et il avait aussi sa place habituelle auprès du drapeau, où il recevait le salut des escadrons. Revenus en Angleterre, les dragons, quoique à regret, furent obligés de vendre ce Cheval bien-aimé. Un gentilhomme l'acheta avec l'intention de le laisser vivre en paix dans son parc ; mais à peine libre, le noble coursier prit la fuite et alla rejoindre son régiment. Cependant la fatigue et le chagrin qu'il avait précédemment éprouvé lui avaient causé une telle révolution, qu'il tomba mort en arrivant.

On cite plusieurs Chevaux qui se laissèrent périr de faim après la mort de leur maître. — Le Cheval de l'illustre Kosciusko s'arrêtait tout à coup en voyant un pauvre tendre la main, et ne se remettait pas en marche, lors même que l'éperon le sollicitait vivement, avant d'avoir vu donner l'aumône. — En 1809, au moment d'une insurrection contre la Bavière, des Tyroliens s'étaient emparés de quinze Chevaux et avaient tué les soldats qui les montaient. Ils placent ces animaux dans les rangs, on marche à l'ennemi, l'on se met en bataille ; mais, à peine les Chevaux purent-ils entendre la trompette et reconnaître l'uniforme du régiment auquel ils appartenaient, qu'ils quittent les rangs, prennent le galop, et malgré les efforts de leurs nouveaux cavaliers, ils les amènent prisonniers dans les rangs bavarois, témoignant leur joie par un bruyant hennnissement, par un trépignement qui a frappé tous les militaires témoins de cet événement. — En 1821, tout Paris a su l'histoire de ce Cheval confié à un jeune homme pour aller toucher une forte somme due à un marchand de cuirs, chez lequel il était commis. C'était dans les premiers jours de décembre. Quand la somme lui eut été comptée, au lieu de se rendre de suite chez son patron, il voulut faire boire le Cheval. A cet effet il descendit à l'abreuvoir du Pont-Neuf, et, par un accident funeste, il tomba dans l'eau et se noya. Le Cheval, abandonné à lui-même, retourne à la maison où le jeune homme avait reçu. Par ses hennissements et le bruit de ses pieds, il attire l'attention. On s'étonne, on s'alarme ; un domestique monte le Cheval et lui lâche la bride. Alors l'animal reprend au grand galop le chemin de la rivière, se jette à la nage et s'arrête à l'endroit même où son premier cavalier avait disparu. Une barque, qui les suit de près, commence aussitôt à fouiller. Le jeune homme ne fut retrouvé que le lendemain, mais on retira de l'eau le sac et la somme reçue.

Un voleur avait dressé son Cheval à se jeter sur la grande route en travers des voyageurs qu'il voulait détrousser, et cette habitude s'était tellement enracinée chez ce

Cheval, qu'ayant été vendu plus tard, son acquéreur fut obligé de s'en débarrasser promptement pour éviter les fâcheuses conséquences de l'obstination de sa monture à ne laisser le passage libre à personne.

Un directeur de la poste à Fontainebleau avait un Cheval habitué à recevoir les lundi et samedi de chaque semaine une ration extraordinaire d'avoine, parce que ces deux jours-là son travail était plus laborieux. Chaque fois donc que l'un de ces deux jours on était en retard de lui apporter sa ration, il témoignait son impatience par des hennissements et des piétinements, tandis que les autres jours de la semaine il se tenait tranquille, sachant que le picotin ne devait pas lui être apporté.

Pendant la retraite de Russie, en 1812, un grenadier de la garde impériale avait conservé son Cheval, non-seulement parce que cette monture lui était précieuse dans une circonstance aussi pénible, mais encore parce qu'il aurait défendu cette possession même au péril de ses jours, tant il existait d'amitié entre l'animal et lui. — Nous regagnerons la France ensemble, disait souvent le grenadier, ou nous périrons l'un et l'autre en Russie. Le Cheval paraissait acquiescer à cette détermination, tant il se montrait courageux pour supporter la fatigue et la faim, et pour ne point se séparer de son maître. Un jour, le grenadier s'était écarté du détachement avec lequel il marchait; il était seul, entièrement seul, au milieu du chaos formé par la neige amoncelée. Le Cheval fit un faux pas et renversa son cavalier. Celui-ci se démit le genou, et sa douleur fut si violente, que la force lui manqua pour se remettre en selle. Il était étendu à terre, envisageant la fin épouvantable qui lui était réservée et désespérant de voir paraître un libérateur. Le Cheval vint à son secours. Ayant compris aux diverses tentatives de son maître qu'il ne pouvait se remettre en selle à cause de l'élévation, il plia les genoux, il s'allongea autant qu'il dépendit de lui pour rendre la hauteur moins grande au cavalier, et lorsque, avec beaucoup de peine, le grenadier fut parvenu à se placer sur le dos de l'intelligent animal, ce dernier se releva avec précaution et se remit en route. Le blessé put alors regagner son détachement, où il trouva les soins qui lui étaient nécessaires.

Parmi les races de Chevaux qui sont renommées par leur sagacité et leur esprit d'indépendance, nous en possédons une qui habite le midi, dans les environs d'Arles, de Nîmes, d'Aiguesmortes, de Montpellier et de quelques autres communes du littoral. Nous voulons parler des Chevaux de la *Camargue*. On croit cette race d'origine arabe, du moins trouve-t-on en elle quelques caractères, plusieurs rapports qui semblent le constater. Ces Chevaux vivent en troupes et passent le jour et la nuit à parcourir les plages et les terrains incultes des contrées que nous venons d'indiquer. C'est principalement dans le voisinage de la mer, c'est-à-dire sur le sol imprégné de sel, qu'ils aiment à se fixer. Chaque troupeau a bien un propriétaire; mais celui-ci ne cherche point à lui imposer un joug qu'il ne supporterait pas. Seulement, à l'époque de la récolte des grains, on s'empare d'un certain nombre de ces Chevaux pour les faire manéger sur les gerbes et dépiquer le blé, besogne qu'ils accomplissent très-bien, parce que leur vivacité et l'espèce de résistance qu'ils opposent à parcourir le cercle dans lequel on les fait trotter réalisent précisément le travail qu'on attend d'eux. Examinés dans leur état de liberté, on admire leur gaieté, leurs jeux et leurs courses agiles; car du matin au soir ils se livrent à des sortes de joutes. On remarque aussi que, chaque fois qu'ils éprouvent une appréhension quelconque, ils se réunissent instantanément et se placent sous la direction d'un chef auquel ils témoignent une déférence absolue, et qu'ils suivent partout où il lui plaît de les conduire. La robe de ces Chevaux est d'un blanc sale; leurs formes sont peu gracieuses, du moins en général; mais ils ont beaucoup de feu, et leurs inclinations les rendraient propres sans aucun doute à suppléer les coursiers arabes.

CHEVAL. *Voy.* COUAGGA.

CHEVAL MARIN. *Voy.* MORSE.

CHEVALIERS, *Totanus*, genre d'Oiseaux de la famille des Echassiers longirostres.

« Les Français, dit Belon, voyant un oysillon haut encruché sur ses jambes, quasi comme étant à cheval, l'ont nommé *chevalier*. » Il serait difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie : les Oiseaux Chevaliers sont en effet fort haut montés. Ils sont plus petits de corps que les Barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs; leur bec, plus raccourci, est au reste conformé de même; et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui de la Bécasse descendent jusqu'au Cingle, c'est après les Barges que doivent se placer les Chevaliers : comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Sur les rivages, ils courent avec vitesse, *et telle petite corpulence*, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine gaiement et court moult légèrement*. Les Vermisseaux sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les Insectes de terre, et prennent des Scarabées, des Mouches, etc.

Leur chair est estimée; mais c'est un mets assez rare; car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

On en possède en Europe plusieurs espèces : par exemple, le *Bécasseau* ou *Cul blanc de rivière*; le *Bécasseau des bois*, dans les marais boisés; la *Guignette; le Chevalier aux pieds verts*, la plus grande des espèces d'Europe; la *Gambette* ou *Chevalier aux pieds rouges*, etc.

CHEVÊCHE, *Noctua*, à laquelle nous rap-

portons le Scops, tous deux de la famille des Oiseaux de proie nocturnes.

La Chevêche et le Scops ou Petit-Duc sont à peu près de la même grandeur ; ce sont les plus petits Oiseaux du genre des Hiboux et des Chouettes : ils ont sept ou huit pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, et ne sont que de la grosseur d'un Merle ; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, si l'on se souvient que le Petit-Duc a des aigrettes, qui sont, à la vérité, très-courtes et composées d'une seule plume, et que la Chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes. D'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle, le bec brun à la base et jaune vers le bout, au lieu que le Petit-Duc a tout le bec noir. Elle en diffère aussi beaucoup par les couleurs, et peut aisément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a sur les ailes et sur le corps, et aussi par sa queue, courte comme celle d'une Perdrix ; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande Chevêche. Elle a un cri ordinaire, *poupou*, *poupou*, qu'elle pousse et répète en volant, et un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle est posée, qui ressemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrierait *aime, heme, esme,* plusieurs fois de suite (55). Elle se tient rarement dans les bois ; son domicile ordinaire est dans les masures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés ; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, et ressemble par toutes ces habitudes à la grande Chevêche. Elle n'est pas absolument Oiseau de nuit : elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres Oiseaux nocturnes, et souvent elle s'exerce à la chasse des Hirondelles et des autres petits Oiseaux, quoique assez infructueusement, car il est rare qu'elle en prenne : elle réussit mieux avec les Souris et les petits Mulots, qu'elle ne peut avaler entiers, et qu'elle déchire avec le bec et les ongles ; elle plume aussi très-proprement les Oiseaux avant de les manger, au lieu que les Hiboux, la Hulotte, et les autres Chouettes, les avalent avec la plume, qu'elles vomissent ensuite, sans pouvoir la digérer. Elle pond cinq œufs, qui sont tachetés de blanc et de jaunâtre, et fait son nid presque à cru dans des trous de rochers ou de vieilles murailles. M. Frisch dit que, comme cette petite Chouette cherche la solitude, qu'elle habite communément les églises, les voûtes, les cimetières où l'on construit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *Oiseau d'église* ou *de cadavre* (*Kircken-Oder*, *Leichen-Huhu*), et que, comme on a remarqué aussi qu'elle voltigeait quelquefois autour des maisons où il y avait des mourants..... le peuple superstitieux l'a appelé *Oiseau de mort* ou *de cadavre*, s'imaginant qu'elle présageait la mort des malades. M. Frisch n'a pas fait attention que c'est à l'Effraie, et non pas à la Chevêche, qu'appartiennent toutes ces imputations ; car cette petite Chouette est très-rare en comparaison de l'Effraie : elle ne se tient pas comme celle-ci dans les clochers, dans les toits des églises ; elle n'a pas le soufflement lugubre ni le cri âcre et effrayant de l'autre ; et ce qu'il y a de certain, c'est que, si cette petite Chouette ou Chevêche est regardée en Allemagne comme l'Oiseau de la mort, en France c'est à l'Effraie qu'on donne ce nom sinistre.

(55) « Etant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une Chevêche vint se poser un peu avant le jour, à trois heures du matin, sur la tablette de la fenêtre de ma chambre, dit Buffon, et m'éveilla par son *heme, edme*. Comme je prêtais l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus singulière qu'elle était tout près de moi, j'entendis un de mes gens qui était couché dans la chambre au-dessus de la mienne ouvrir sa fenêtre et, trompé par la ressemblance du son bien articulé *edme*, répondre à l'Oiseau : *Qui es tu là-bas? Je n'm'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre.* Ce domestique croyait en effet que c'était un homme qui l'appelait un autre : tant la voix de la Chevêche ressemble à la voix humaine, et articule distinctement ce mot. »

CHEVRE, *Capra*. — Ce nom de la femelle du Bouc est devenu en zoologie, celui d'un genre de Ruminants de la division de ceux qui ont des cornes composées d'un noyau osseux dont les cellules communiquent avec les sinus frontaux. Ce genre se distingue principalement de ceux de la même division par des cornes dirigées en haut et en arrière, et qui, dans l'état sauvage, sont tranchantes en avant et d'une grandeur considérable chez le mâle, tandis qu'elles manquent parfois chez la femelle ; enfin par cette longue barbe qui leur donne un aspect si singulier, et par un chanfrein presque toujours concave. Mais ces caractères, qui sont ceux de la Chèvre sauvage ou de l'ÆGAGRE, *Capra Ægagrus*, que l'on trouve dans les montagnes de la Perse, et probablement aussi dans celles de différents autres pays, ne se rencontrent qu'à des degrés divers, et peuvent même être complétement effacés chez les nombreuses variétés qu'ont produites la domesticité et les différentes influences de climat auxquelles les a soumises une émigration forcée. Ainsi, tandis que le pelage de celles de l'Asie est célèbre par son admirable finesse et sa douceur, celui de nos espèces est tellement dégénéré, qu'il ne peut servir qu'aux usages les plus vulgaires, et il est devenu totalement ras dans une race de la haute Egypte. La taille des Chèvres elle-même varie à l'infini ; il en est de même des dimensions, de la forme, de la direction, et même du nombre des cornes ; de la direction du chanfrein, qui, chez l'espèce égyptienne dont nous venons de parler, est bombé au lieu d'être concave.

Les Chèvres lient les Antilopes aux Brebis par des traits communs aux unes et aux autres. Elles ont de la vivacité dans la physionomie ; leurs yeux sont en général grands, et, comme l'iris est souvent coloré de teintes vives (le fauve y domine presque toujours),

leur regard a quelque chose d'inquiet et de hagard. Les Chèvres n'ont pas de larmiers comme les Cerfs; quoique l'entre-deux des narines soit dépourvu de poils, elles n'ont pas non plus le mufle tubéreux, chagriné et visqueux de ceux-ci et des Bœufs. Le cornet acoustique est tombant et pend sur les côtés de la tête, qu'il coiffe, dans certaines espèces, d'une manière désagréable. D'ailleurs, la constitution de la Chèvre est sèche, ses formes sont anguleuses, tout son corps est comme comprimé, et les apophyses des vertèbres du cou, du dos et des lombes, font fortement saillie à l'extérieur; il en est de même des os des îles. Les membres sont musculeux, mais jamais arrondis: en un mot, cet animal a la maigreur en partage. Généralement les femelles portent des cornes comme les mâles, mais elles en sont privées dans plusieurs petites espèces. Dans l'un et l'autre sexe, mais particulièrement dans le mâle, les cryptes nombreux qui entourent les organes générateurs sécrètent une pommade qui répand une odeur désagréable, très-tenace, qui ne peut guère être comparée qu'à elle-même; aussi la désigne-t-on vulgairement sous le nom d'*odeur de Bouc*.

Le Bouc ou le mâle, dans ces espèces, est regardé comme l'un des animaux les plus ardents dans la propagation. Adulte, il suffit à plus de cent femelles; ce besoin générateur est si actif chez ces animaux, que leur lasciveté a, comme on sait, passé en proverbe; aussi vivent-ils fort peu de temps; ils sont vieux dès l'âge de cinq ou six ans. La femelle porte de cinq à sept mois, ses petits sont au nombre de deux.

Les mœurs des Chèvres, leurs habitudes, sont en rapport avec leur organisation maigre et cependant robuste; on ne les voit pas chercher les pays de plaines et se répandre dans les gras pâturages des vallées bien arrosées; l'humidité et une herbe toujours verte ne sauraient leur convenir. Elles aiment mieux gravir les rochers, parcourir les landes des montagnes, où elles vont, ébourgeonnant les ronces, les vignes, les arbrisseaux. On a remarqué qu'elles préfèrent les plantes fortes et amères à toutes les autres; ainsi les légumineuses arborescentes, les cytises, les médicago en arbre, les genêts sauvages, les ajoncs, etc., entrent pour beaucoup dans leur nourriture en état de domesticité; cette nourriture n'est pas coûteuse, puisque, comme on le voit, elle consiste en produits qui, s'ils n'étaient broutés sur place, ne sauraient être recueillis. Mais ces animaux capricieux, actifs, pétulants, indociles à la voix du berger et au jappement du Chien, amants de la liberté, que souvent leur agilité leur procure, ne peuvent que difficilement être disciplinés en troupeaux; et, comme les Chevaux libres, ils causent un énorme dégât dans les jeunes bois en ébourgeonnant les arbres. Ce n'est qu'avec beaucoup de ménagement qu'on peut les introduire dans l'agriculture; à part cependant les contrées des montagnes, où leur parcours, loin d'être nuisible, devient de la plus grande utilité en rendant plus productives des contrées qui, sans ces animaux, seraient incultes de toutes parts. Les produits de la Chèvre sont de plusieurs sortes. Le lait qu'une bonne Chèvre bien nourrie peut fournir va jusqu'à quatre ou cinq litres par jour. Ce lait est consommé en nature comme aliment, ou se convertit en fromages, ordinairement peu crémeux, mais d'une bonne conservation. On en fait beaucoup en Languedoc et en Provence. Le beurre qu'on en retire est blanc et insipide. Dans toute la Provence, l'Italie méridionale, la Sicile, c'est le seul qu'on se puisse procurer, et l'on en extrait si peu, qu'il ne sert nullement aux usages culinaires.

On mange la chair des jeunes à l'âge de deux à trois semaines. Le Chevreau rôti, si célèbre dans les repas des patriarches chaldéens, syriaques, hébreux, n'a rien de bien agréable cependant; les vieilles Chèvres, et plus particulièrement les Boucs adultes, sont tellement coriaces et de si fade odeur, que leur chair ne peut être mangée.

La peau des jeunes Chevreaux est surtout préparée par les chamoiseurs pour le service de la ganterie; la fabrique de Grenoble, celle de Pézenas, tiraient un nombre considérable de ces peaux brutes de Naples pendant l'occupation française. Cette ville entourée, ainsi que ses environs, de collines abruptes nées des convulsions volcaniques qu'a éprouvées le sol, est encombrée chaque matin de nombreux troupeaux de Chèvres qui y apportent elles-mêmes leur lait, que le caprazolo trait à la porte même de la personne qui en réclame. Il en est de même à Rome, où l'on voit beaucoup moins de Brebis que de Chèvres dans toute cette partie de l'Italie.

Les peaux brutes des Chèvres servent à faire des manteaux grossiers pour les bergers, les postillons, et tous les hommes obligés par la nature de leurs travaux de braver la pluie et toutes les rigueurs de l'air. Retournées et recousues, elles servent à faire des outres dans lesquelles on transporte les vins à dos de mules en Italie et en Espagne.

Mais c'est surtout le pelage des Chèvres qui est un produit intéressant dans le commerce.

Ce pelage est composé de trois sortes de poils. Les plus longs ou les *poils soyeux* tombent sur les deux côtés du corps, en se séparant sur la ligne moyenne du dos et recouvrant à la fois le cou, le dos, les flancs et les cuisses. Sous ce grand poil, qui est ordinairement sec et cassant, il en existe un autre peu rude, nommé la *jarre*, qui se trouve mêlé, dans les espèces recherchées, d'un poil plus fin, laineux, et qui mérite le nom de *duvet*. Ce dernier est célèbre parce qu'il donne la matière propre à fabriquer des tissus admirables par leur douceur, leur finesse, leur soyeux. Les Chèvres qui le fournissent habitent les contrées hautes et froides des régions tempérées de l'hémisphère austral, l'Himalaya dans sa portion thibétaine, le grand et le petit Thibet, la Perse et

la Mingrélie jusqu'auprès d'Astracan. Il y a bientôt trente-cinq ans, M. Amédée Jaubert, professeur de langues orientales, et qui avait été chargé par M. Ternaux et par le gouvernement d'importer un troupeau de Chèvres thibétaines, en fit diriger plus de 1,200 sur Marseille, mais 460 seulement survécurent à la traversée. Les autres ont été acclimatées dans les Cévennes et dans les départements montagneux du centre de la France. Mais avant de faire cette introduction on n'avait pas réfléchi que l'existence de ce duvet n'est pas une chose qui se propage par voie de génération, et que, comme ce n'est qu'un détail dû aux circonstances atmosphériques qui entourent l'animal et à son régime diététique, ces influences venant à changer, le duvet devait cesser de se reproduire les années suivantes sur les individus les premiers introduits, et disparaître complétement sur ceux nés en France. Ce qui prouve qu'en effet cette introduction n'a pas eu le résultat qu'on en espérait, c'est qu'on n'en parle plus. Il sera toujours plus facile à la fabrique anglaise et française de châles de cachemire d'extraire le produit brut des Indes, que de chercher à le créer chez nous. Il suffit que ce principe brut nous arrive, et que l'industrie soit à nous.

CHEVREUIL, *Cervus capreolus*, genre de Mammifères ruminants, division des Plénicornes.

Le Cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies; le Chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, et même plus de courage que le Cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes, et il bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré; il ne se roule jamais dans la fange, comme le Cerf; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur. Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct; car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux Chiens plus d'ardeur et plus de véhémence d'appétit que l'odeur du Cerf, il ne laisse pas de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés. Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque: dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et, lorsqu'il a confondu par ses mouvements opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Il diffère du Cerf et du Daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, et aussi par presque toutes les habitudes de nature. Au lieu de se mettre en hordes comme eux, et de marcher par grandes troupes, il demeure en famille; le père, la mère et les petits vont ensemble, et on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers. Ils sont aussi constants dans leurs amours que le Cerf l'est peu; comme la Chevrette produit ordinairement deux Faons, l'un mâle et l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injustice du sort, qui ne devrait jamais séparer ce qui s'aime: et c'est attachement encore plutôt qu'amour; car quoiqu'ils soient toujours ensemble, ils ne ressentent les ardeurs du rut qu'une seule fois par an, et ce temps ne dure que quinze jours; c'est à la fin d'octobre qu'il commence, et il finit avant le 15 de novembre. Ils ne sont point alors chargés, comme le Cerf, d'une venaison surabondante; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altère et qui change leur état: seulement ils ne souffrent pas que leurs Faons restent avec eux pendant ce temps; le père les chasse, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, et à former eux-mêmes une nouvelle famille: cependant, après que le rut est fini, les Faons reviennent auprès de leur mère, et ils y demeurent encore quelque temps, après quoi ils la quittent pour toujours, et vont tous deux s'établir à quelque distance des lieux où ils ont pris naissance.

La Chevrette porte cinq mois et demi; elle met bas vers la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les Biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois; et cette différence seule suffirait pour prouver que ces animaux sont d'une espèce assez éloignée pour ne pouvoir jamais se rapprocher, ni se mêler, ni produire ensemble une race intermédiaire: par ce rapport, aussi bien que par la figure et par la taille, ils se rapprochent de l'espèce de la Chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'espèce du Cerf; car la Chèvre porte à peu près le même temps, et le Chevreuil peut être regardé comme une Chèvre sauvage qui, ne vivant que de bois, porte du bois au lieu de cornes. La Chevrette se sépare du Chevreuil lorsqu'elle veut mettre bas; elle se recèle dans le plus fort du bois pour éviter le Loup, qui est son plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les

jeunes Faons ont déjà pris assez de force pour la suivre. Lorsqu'elle est menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré ; elle fait face, se laisse chasser pour eux ; mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes, les Chiens, les Loups, ne les lui enlèvent souvent : c'est là leur temps le plus critique, et celui de la grande destruction de cette espèce, qui n'est déjà pas trop commune.

On peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissants, ni même familiers ; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage ; ils s'épouvantent aisément, et ils se précipitent contre les murailles avec tant de force que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier : les mâles surtout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion ; et alors ils s'élancent et donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, et ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les Chevreuils ne rayent pas si fréquemment ni d'un cri aussi fort que le Cerf ; les jeunes ont une petite voix, courte et plaintive, *mi..... mi*, par laquelle ils marquent le besoin qu'ils ont de nourriture. Ce son est aisé à imiter, et la mère, trompée par l'appeau, arrive jusque sous le fusil du chasseur.

En hiver, les Chevreuils se tiennent dans les taillis les plus fourrés, et ils vivent de ronces, de genêt, de bruyère, et de chatons de coudrier, de marsaule, etc. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, et broutent les boutons et les feuilles naissantes de presque tous les arbres Cette nourriture chaude fermente dans leur estomac, et les enivre de manière qu'il est alors très-aisé de les surprendre : ils ne savent où ils vont, ils sortent même assez souvent hors du bois, et quelquefois ils approchent du bétail et des endroits habités. En été, ils restent dans les taillis élevés, et n'en sortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans les grandes sécheresses ; car, pour peu que la rosée soit abondante ou que les feuilles soient mouillées de la pluie, ils se passent de boire. Ils cherchent les nourritures les plus fines ; ils ne viandent pas avidement comme le Cerf ; ils ne broutent pas indifféremment toutes les herbes, ils mangent délicatement, et ils ne vont que rarement aux gagnages, parce qu'ils préfèrent la bourgène et la ronce aux grains et aux légumes.

La chair de ces animaux, est, comme l'on sait, excellente à manger ; cependant il y a beaucoup de choix à faire : la quantité dépend principalement du pays qu'ils habitent ; et dans le meilleur pays ils s'en trouve encore de bons et de mauvais. Les bruns ont la chair plus fine que les roux ; tous les Chevreuils mâles qui ont passé deux ans, et que nous appelons vieux *Brocards*, sont durs et d'assez mauvais goût. Les Chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre. Celle des Faons lorsqu'ils sont trop jeunes est mollasse ; mais elle est parfaite lorsqu'ils ont un an ou dix-huit mois. Ceux des pays de plaines et de vallées ne sont pas bons, ceux des terrains humides sont encore plus mauvais ; ceux qu'on élève dans des parcs ont peu de goût ; enfin il n'y a de bien bons Chevreuils que ceux des pays secs et élevés, entrecoupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'espace, de nourriture, et même de solitude, qu'il leur en faut ; car ceux qui ont été souvent inquiétés sont maigres, et ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus, ont la chair insipide et flétrie.

Cette espèce, qui est moins nombreuse que celle du Cerf, et qui est même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paraît être beaucoup plus abondante en Amérique.

CHEVROTAIN ou Musc, *Moschus*, Lin., genre de Mammifères ruminants, tribu des Moschinées. — Le Musc est un charmant animal, de la taille d'un Chevreuil de six mois ; son pelage est grossier, teint de brun, de fauve et de blanchâtre ; ses canines sont très-apparentes hors de la bouche ; un simple renflement remplace la queue. Les jeunes portent une livrée et varient selon l'âge ; mais, vieux ou jeunes, tous ont sous le cou, depuis la gorge jusqu'au poitrail, deux bandes blanches bordées de noir, enfermant entre elles une bande noire.

On trouve cet animal dans presque toute l'Asie, et principalement en Chine, au Thibet, au Pégu et en Tartarie ; il a une espèce de bourse de deux à trois pouces de largeur en dessous du nombril, des parois de laquelle sécrète une humeur odorante, formant une masse de consistance sèche, même pendant la vie de l'animal, et connue dans le commerce de la parfumerie sous le nom de *musc*. C'est entièrement à ce parfum très-recherché que l'animal doit l'antique célébrité dont il jouit, mais aussi la guerre incessante qu'on lui fait.

Le Musc n'habite que le sommet rocailleux des plus hautes montagnes, au milieu des rochers et des précipices, où il déploie dans sa course toute la légèreté du Chamois. Ses ongles postérieurs, fort longs et pouvant s'écarter beaucoup, lui donnent une sûreté de marche extraordinaire ; il gravit aisément les pentes les plus rapides, s'élance d'un bond au-dessus des abîmes, se précipite avec hardiesse du sommet des rocs, saute d'une pointe à l'autre avec une précision admirable, qui annonce autant de justesse dans son coup d'œil que de force dans son jarret, et tout cela avec tant de rapidité, que l'œil du chasseur peut à peine le suivre dans sa fuite. Si le hasard le jette dans la plaine, il n'est pas plus embarrassé dans sa course, et il passe même de grandes rivières à la nage sans montrer la moindre hésitation. Comme le Renne, il se nourrit en hiver des lichens qui tapissent le flanc des rochers et les troncs d'arbres ; l'été il cherche des racines qu'il sait très-bien déterrer avec les pieds et

arracher avec ses longues canines, et il mange aussi les bourgeons et les feuilles de quelques arbrisseaux, et entre autres ceux du *rhododendrum dauricum*. Son caractère est extrêmement timide, et, comme le Lièvre, il paraît passer une partie de sa vie dans des transes continuelles ; caché le jour dans un fourré inaccessible, il n'ose en sortir que la nuit pour vaquer aux fonctions de l'animalité, et c'est à cause de ses habitudes nocturnes que les voyageurs l'ont si rarement rencontré, même dans les contrées où il est le plus commun. Ces animaux vivent ordinairement isolés ; mais en novembre, moment où ils sont le plus gras, ils entrent en rut et se rassemblent en troupes pour aller à la recherche des femelles. Dans cette circonstance ils oublient leur poltronnerie naturelle, et se livrent des combats furieux, dont plusieurs ne se retirent qu'après avoir reçu des blessures graves ou perdu leurs longues canines. Quoi qu'on en ait dit, leur poche de parfum ne contient pas plus de musc à cette époque qu'à une autre, mais c'est en ce moment qu'on leur fait la chasse, parce qu'ils sont plus aisés à surprendre, qu'ils donnent aisément dans les piéges qu'on leur tend, et que leur chair, fort estimée des chasseurs, est alors grasse et délicate. On a vainement essayé de les soumettre à la domesticité ; ils refusent de multiplier, s'ennuient, et finissent par mourir de débilité.

Aussitôt qu'un chasseur a tué un de ces animaux, il enlève le plus promptement possible la poche au musc, en ferme l'ouverture avec un bout de ficelle, la fait sécher à l'ombre, et en cet état elle est bonne à livrer au commerce. Mais quelquefois son avarice le détermine à la fraude, et il fait de fausses poches avec des morceaux de peau qu'il enlève au ventre de l'animal ; il y met plus ou moins de musc de la véritable poche, et achève de les remplir avec du sang de l'animal. Souvent, pour donner plus de poids, il y ajoute une certaine quantité de plomb, et tout cela est fait avec tant d'adresse, qu'il est fort difficile aux marchands de s'en apercevoir. Les femelles n'en produisent pas, et n'ont même pas de bourse musquée. Ce parfum, extrêmement pénétrant, n'a pas la même force et la même qualité partout ; le meilleur vient du Tunkin, et le moins estimé des Alpes sibériennes ; ce dernier n'a pas plus d'odeur que le castoréum.

CHIEN, *canis*, Linné, genre de Mammifères carnassiers.

§ I. *Histoire naturelle du Chien.*

Le Chien domestique est bien la conquête la plus singulière que l'homme ait faite sur la Nature, si pourtant c'est une conquête ; *voy.* DOMESTICATION. C'est aussi de toutes la plus complète, et peut-être la plus précieuse.

Le régime du Chien était en grande partie carnivore ; l'homme a su le modifier de telle sorte, qu'il l'a rendu presque en tout semblable au sien, et que cet animal est venu à partager les mille mets inventés pour tenter la sensualité la plus délicate : son caractère était querelleur et féroce, l'homme l'a rendu doux, obéissant, désireux de plaire ; il lui a inspiré de la reconnaissance, de l'attachement, une véritable affection ; après l'avoir arraché à son existence nomade, il l'a fixé dans sa maison, sous son toit ; il en a fait son compagnon à la guerre et à la chasse ; dans l'intimité de la famille, le Chien est un membre qui a sa part des affections.

Cependant, hâtons-nous de le dire, cette conquête si complète que l'homme a faite du Chien était conforme aux lois de la nature ; l'homme n'a pas changé, mais modifié seulement les facultés de l'animal ; il n'a rien créé, mais il a seulement arrangé au gré de ses besoins et de ses désirs. Voyons en effet, quel était, avant que l'homme les asservît, le mode d'existence des Chiens. Ceux qui sont redevenus sauvages nous l'apprendront.

Ces animaux se nourrissent, il est vrai, en grande partie de chair, mais ils sont bien loin d'offrir les armes puissantes des Chats, et leurs ongles sont plus propres à fouir qu'à déchirer une proie ; leurs dents enfin, plutôt mousses qu'acérées, indiquent des animaux qui ne sont pas exclusivement voués à un régime carnivore. Et en effet les Chiens dans l'état de nature se rejettent le plus souvent sur des charognes, auxquelles ils ajoutent ordinairement une certaine quantité de substances végétales. Or, la facilité de se procurer cette nourriture, la nécessité, causée par l'imperfection de leurs moyens d'attaque ou de défense, de se liguer entre eux pour profiter des avantages de l'association, les ont réunis par troupes nombreuses, et ont mis ainsi en eux le germe de ces qualités qui les prédisposent de la manière la plus favorable à la domesticité. Ainsi, dans ce contact continuel d'êtres réunis par le besoin, et que leur faiblesse individuelle a mis dans une dépendance mutuelle, naissent des sentiments de sociabilité ; et ce sont ces sentiments qu'il n'a plus fallu à l'homme que développer pour faire du Chien l'animal le plus affectueux et le plus soumis.

Or, parmi tous les animaux, ceux dont le régime est semblable à celui de l'homme se trouvaient évidemment le plus favorablement disposés à la domesticité ; placés sur la limite des êtres qui se nourrissent exclusivement, soit de chair, soit de substances végétales, ils avaient plus que les premiers tous ces sentiments que nous avons dit naître de l'association, le dévouement, la reconnaissance, la bonté, etc. ; et leur intelligence, comme celle des animaux en partie carnivores, l'emportait de beaucoup sur celle des herbivores, qui d'ailleurs appelés sur un même point plutôt par l'abondance de la nourriture que par le désir de liguer leurs efforts contre le danger commun, réunis plutôt qu'associés, n'ont ordinairement aucun de ces sentiments de sociabilité que l'on admire chez les Chiens.

Mais quel qu'ait été d'abord l'état de

leurs dispositions, l'homme a su leur donner un développement merveilleux; comme un germe précieux qui n'avait besoin que d'être fécondé pour produire les plus beaux fruits, l'homme a cultivé ces éminentes qualités; il en a agrandi le cercle, il en a changé le but, et les calquant pour ainsi dire sur les siennes, les appropriant de la manière la plus complète à ses besoins, il a su faire du Chien un véritable compagnon, et il en a reçu les plus grands services.

Si l'on se demande de quelle époque date l'asservissement du Chien, on ne tarde pas à reconnaître que cet asservissement dut avoir lieu dès les temps les plus anciens, au berceau de la civilisation, et que le Chien fut peut-être le premier des animaux domestiques. Il dut suffire d'un heureux hasard, d'une grossière expérience, pour mettre à découvert les bonnes qualités du Chien, et faire concevoir tout le parti qu'on pouvait en tirer. « Comment l'homme, dit Buffon, aurait-il pu, sans le secours du Chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages ou nuisibles? Pour se mettre en sûreté et se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du Chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible du reste de la terre. » On s'est peut-être exagéré l'utilité du Chien quand on a dit que sa domestication avait été nécessaire à l'établissement des sociétés. Mais il y a dans ce passage de Buffon que nous venons de citer une de ces vues providentielles, un de ces grands aperçus qui font plus encore la gloire de l'illustre naturaliste que l'admirable magie de son style.

L'homme paraissait, par l'immense développement de ses facultés, tellement en dehors de tous les autres êtres, qu'on eût dit de véritables machines créées par la nature pour satisfaire ses besoins comme des instruments de jouet; mais le Chien est en quelque sorte placé là comme pour joindre l'homme par les lois de l'affection au reste de la nature animée; c'est un animal susceptible de sentir et d'exprimer comme l'homme; il a du respect pour ses supérieurs, de la reconnaissance pour leurs bienfaits, de la contrition pour leurs reproches; il va jusqu'à lécher la main qui vient de le frapper. Cependant il a l'estime de soi; orgueilleux avec les uns, mais bon et dévoué envers ceux qu'il protége. L'amour de la gloire l'excite; il est plein d'ardeur, d'impétuosité, de courage; il n'est nul danger qu'il n'affronte pour sauver la vie de son maître; il le défend contre les brigands, le retire du sein des ondes. Sa fidélité et son attachement sont sans bornes; il expire sur le trésor confié à sa garde. Pour rejoindre son maître, il se rappelle une longue route qu'il n'a parcourue qu'une fois; il l'appelle par des hurlements lamentables, il témoigne une joie bruyante à son retour; il accueille ses amis, protége ses enfants, chasse les étrangers, dédaigne les malheureux qu'il voit dédaignés, se jette sur les haillons qui les couvrent; il exécute les ordres qu'il a reçus, porte une lettre à l'adresse indiquée, s'élance à la voix de son maître, porte de lourds fardeau, garde les troupeaux, et au sein des glaces polaires s'attèle au char de l'Esquimaux. Le Chien a de la mémoire. Mais tout cela, c'est pour s'absorber en entier dans la vie de son maître, faire de ses goûts ses goûts, n'avoir d'autre volonté que la sienne, ne penser que par lui, n'aimer que lui.

Je le répète, ces admirables qualités, l'homme ne les a pas plus trouvées telles que nous venons de les peindre qu'il ne les a créées. Car cette vive affection du Chien pour son maître n'a pas toujours offert ce développement remarquable; les services qu'il lui rend actuellement n'ont pas toujours été aussi grands, aussi absolus. Nous devons l'admettre par toute l'autorité d'une analogie pressante. Au sein d'un même peuple civilisé, voyez combien de mille manières diverses s'est modifié le caractère du Chien, combien, en raison des besoins qu'on lui a imposés, des soins qu'on lui a donnés, son caractère a reçu de directions différentes. Quelle immense distance sous le rapport des facultés intellectuelles entre le Dogue de forte race et l'Epagneul, entre le Chien bien nourri, objet de soins délicats, et celui qui cherche sa nourriture sur la voie publique, et dont le lit est la dalle d'une église ou le coin immonde d'une borne. Autant les formes et l'intelligence du Dogue sont lourdes et massives, ses facultés obtuses, autant l'Epagneul est vif, ardent, rusé; autant le Chien de bonne maison est fier, arrogant, impérieux, autant celui du pauvre est humble et soumis; autant les manières du premier sont dégagées, gracieuses, assurées, autant le second est bas et servile : tandis que le premier se joue en courant, celui-ci marche d'un pas lent et uniforme; ses yeux sont mornes, ses oreilles baissées; il tient sa queue entre ses jambes; toute sa démarche est gênée, ses mouvements contraints; il implore un mauvais os, et encore ne le fait-il qu'en tremblant : il a vu tant de fois les coups répondre à sa prière! Comme le malheureux auquel il appartient, il est rebuté de tous, en butte à toutes les attaques; aussi son naturel en a-t-il souffert; il a autant perdu de sa dignité que l'autre a acquis de prétentions et de suffisance, car celui-ci aussi s'est calqué sur son maître. Autant de conditions différentes, autant de races parmi les Chiens. Quant aux facultés intellectuelles, leur caractère a été non-seulement modifié en raison des services que chaque profession a réclamés d'eux, mais encore parce que, reçus dans l'intimité de leurs maîtres, faisant en quelque sorte partie de la famille, ils sont en quelque sorte devenus ce que ceux-ci sont eux-mêmes.

Ces faits, dont chaque jour nous sommes tous témoins, prouvent assez que c'est à l'influence de l'homme qu'il faut attribuer le développement si remarquable de l'intelligence du Chien et la direction si heureuse qu'il a suivie. La coïncidence de ces nombreuses variétés qu'offrent les diverses races avec autant de variétés dans les conditions humaines au sein de la société, nous font bien pressentir que les premiers peuples, tout à fait étrangers à l'industrie, au commerce ou aux arts, ne durent pas recevoir des Chiens des services semblables à ceux qu'ils nous rendent actuellement; pasteurs ou chasseurs, ils dressèrent leurs Chiens à la garde des troupeaux ou de la chasse.

Pour les peuples de la Nouvelle-Hollande, le Chien est souvent un ennemi contre lequel ils doivent se mettre en garde; loin de montrer l'attachement, la fidélité, l'obéissance que nous admirons en eux, aussi sauvages que leurs maîtres, les Chiens de la Nouvelle-Hollande semblent n'avoir aucune teinte de ces précieuses qualités; les coups les irritent, ils sont sourds à la voix de leurs maîtres; comme les Chiens des Esquimaux à l'autre extrémité du globe, la misère les a rendus voleurs; ils disputent à leurs maîtres leur nourriture, ils les attaquent, il les quittent pour reprendre entièrement l'état sauvage, dont ils sont si voisins. En tout semblables à ce qu'est chez nous le Loup, renommé par sa férocité et considéré par beaucoup de personnes comme incapable d'aucun attachement, ils n'échappent cependant pas à la loi commune des autres Chiens; et, comme les nôtres, ils offrent des facultés, des goûts, des penchants semblables à ceux de leurs maîtres; et voyez en effet quel est chez nous le Chien le plus sauvage : c'est le Chien de berger; et en effet son maître semble en dehors de la civilisation; il erre sous la voûte des cieux, couché sous une tente qu'il se dresse dans la plaine, partage avec son Chien des aliments grossiers, et semble ignorer toutes les jouissances de la terre, et ne désirer même aucun adoucissement à son sort.

Ainsi, selon les besoins qu'il a ressentis, l'homme a modifié le Chien; il a dressé l'un à la chasse, l'autre à la pêche, celui-ci à la garde des troupeaux, celui-là au combat, cet autre au trait; puis sont venus les mille besoins inventés par la civilisation, les caprices de la mode, et pour satisfaire les goûts les plus dépravés, on a perpétué par voie de génération les formes les plus monstrueuses et les plus singulières. Ainsi, une fois créées ces variétés que l'on connaît sous le nom de Chien courant, de Chien de Terre-Neuve, de Chien-Loup, etc., les Chiens à deux nez, les Bulldogs, les Bassets à jambes droites ou à jambes torses, les Bichons, etc., ont dû naissance aux désirs bizarres. Aussi, en présence de cette dégénération si complète, que l'on appellera si l'on veut perfectionnement, lorsqu'on vient à rechercher quel fut le type du Chien, le Chien primitif, on reconnaît la difficulté de résoudre la question. Certains auteurs ont prétendu que c'était une espèce particulière éteinte par suite des progrès de la civilisation, mais cette opinion ne s'appuie sur aucune preuve certaine; d'autres au contraire ont prétendu que les Chiens descendaient du Chacal, avec lequel certaines races ont en effet la plus grande analogie, ou du Loup, qui ne se distingue réellement par aucun caractère important du Chien commun; mais il est très-probable que toutes ces espèces ont concouru indistinctement, et chacune dans le pays où elle se trouve, à former le type Chien, qui, par des croisements successifs avec les races primitives et celles qu'a produites l'influence de l'homme, l'influence du climat, du régime diététique, etc., sont descendues à ce point de mélange et de confusion où nous les voyons actuellement. Aussi, ce n'est même pas sans difficulté que l'on a essayé de rechercher parmi ces nombreuses variétés quelle est celle qui se rapproche le plus de la race primitive. Buffon, croyant reconnaître que les différentes races redevenues sauvages par suite de l'abandon dans lesquelles on les a laissées se rapprochaient du Chien de Berger, pensa que celui-ci devait être considéré comme le véritable type du Chien domestique. Chez les peuples civilisés, il paraît indubitable en effet que c'est celui qui s'en rapproche le plus. Libre, abandonné à lui-même, moins que tout autre il est soumis à ces modifications qui ont si complétement changé les formes et les instincts des Chiens; mais les Chiens de la Nouvelle-Hollande, plus rapprochés encore de la vie sauvage, reproduisent évidemment avec plus de vérité encore le type primitif. Aussi s'accorde-t-on généralement à les regarder aujourd'hui comme le modèle de la race, et M. Frédéric Cuvier, dans son travail sur les Chiens, leur rapporte comme terme de comparaison toutes les autres variétés.

Ce que je viens de dire montre assez combien sont intimes les rapports des Chiens avec les Loups, les Chacals et les Renards; leur forme extérieure offre la plus grande analogie, et l'on sait que Linné n'avait trouvé pour les distinguer les uns des autres d'autre caractère que celui de la direction de la queue. Leur organisation interne n'offre pas de rapports moins frappants. Aussi les zoologistes les réunissent-ils dans un même groupe, et c'est de ce groupe que nous devons maintenant nous occuper.

Les Chiens forment en zoologie un genre de Carnassiers digitigrades caractérisé par les doigts, qui sont au nombre de cinq aux membres antérieurs, et de quatre aux postérieurs, armés d'ongles non rétractiles, obtus, et plus propres à fouir qu'à servir d'armes défensives ou offensives; par les dents, au nombre de quarante-deux, distribuées de la manière suivante : six incisives à chaque mâchoire, deux canines, trois fausses molaires en haut et de chaque côté, quatre en bas, une carnassière, dont l'inférieure tout à fait tuberculeuse, et deux tuberculeuses de

chaque côté et à chaque mâchoire. Ce système dentaire est, comme on voit, tout à fait en rapport avec le régime diététique des Chiens ; il indique bien des animaux qui se nourrissent en même temps de substances animales et végétales. Leur langue, comme on sait, est fort douce et le siége d'un goût assez délicat, du moins en domesticité ; car, au contraire, dans la vie sauvage, les Chiens, ainsi que nous l'avons dit, se nourrissent surtout de chairs corrompues. En général tous les sens sont assez développés chez les Chiens ; leur vue peut acquérir par l'usage une grande portée, certains d'entre eux néanmoins sont nocturnes, et cette circonstance sert à séparer en deux groupes le genre qui nous occupe. L'ouïe jouit d'une sensibilité assez remarquable, et dans les espèces sauvages, les oreilles, droites, mobiles et dirigées en avant, sont susceptibles de percevoir le plus léger bruit ; mais l'état de domesticité agissant sur les animaux comme la civilisation sur l'homme, tandis que les facultés intellectuelles dans cet état se sont développées, les instincts ont perdu beaucoup de leur énergie, et il en a été de même de tous les sens qui étaient destinés à la vie sauvage. La nécessité de se tenir en garde contre des dangers sans nombre et de guetter longtemps une proie agile ou rusée, donne à tous les sens une délicatesse extrême : ce sont comme des sentinelles veillant au salut de l'animal. Mais dans la vie domestique, où nul danger n'est à craindre, où l'animal est certain d'avoir une nourriture abondante, les sens finissent par perdre cette délicatesse qu'avait entretenue l'activité continuelle de la vie sauvage. Aussi chez les espèces les plus domestiquées, chez ces petits Chiens qui passent la journée sur les genoux de leurs vieilles maîtresses, et qui pour la plupart vivent de sucreries et sont accablés des soins les plus prévenants, les sens ont perdu toute leur délicatesse ; les oreilles externes sont tombantes et ont pris une dimension considérable ; l'odorat, dont l'excessif développement caractérise en quelque sorte les Chiens, et leur est en liberté d'un si grand secours, est lui-même tout à fait obtus. Il en est autrement des Chiens qui sont dressés à la chasse, à la course, ou qui sont destinés à la garde, à la défense, ou, en général, de ceux qui sont entretenus dans des exercices continuels ; chez ceux-là, les sens ont conservé en grande partie cette délicatesse qui les rend si remarquables ; là aussi les membres ont des proportions robustes, vigoureuses ; ces animaux sont pleins d'agilité et d'ardeur, et les instincts exercent encore sur eux beaucoup d'empire.

Le pelage des Chiens est généralement très-fourni et composé de deux sortes de poils, les poils laineux et les poils soyeux ; les premiers abondent surtout chez les races qui sont soumises à un froid rigoureux comme celles qui habitent près des pôles ; mais il ne les abandonne guère complétement, même dans le Midi, quoi qu'en ait dit Buffon ; car le Chien de Turquie, sur lequel il fonde son opinion, doit être considéré comme un pur caprice de mode. Au reste, le pelage varie considérablement, soit sous l'influence du climat, soit sous celle de la civilisation. Ainsi, tandis que le Chien de Turquie, presque entièrement dépourvu de poils, n'a plus qu'une peau nue et huileuse, celui de Sibérie est couvert de poils qui traînent parfois à terre ; il en est de même de l'Epagneul et du Bichon ; les Lévriers, les Dogues, les Carlins sont, au contraire, couverts d'un poil court et ras ; les Chiens de Berger ont un pelage plus touffu, etc. Enfin ce pelage varie aussi quant à la couleur, quant à la consistance : dur chez les uns, soyeux chez les autres, lisse chez ceux-ci, frisé ou bouclé chez ceux-là, etc. Quant aux couleurs, quoique disposées par plaques ou par nuances très-différentes, c'est toujours le fauve, le brun, le noir et le blanc, diversement mélangés, qui les constituent. Buffon a étendu plus loin encore l'influence du climat sur les animaux qui nous occupent ; il a dit des Chiens domestiques en particulier que ceux qui habitaient près de l'équateur perdaient presque entièrement leurs facultés les plus précieuses, leur instinct, leur force, leur énergie, leur courage ; cependant nous avons dit déjà combien sont redoutables les Chiens de la Nouvelle-Hollande ; ceux de la Nouvelle-Guinée et de plusieurs îles de l'Océanie, sont dans le même cas ; mais ces faits étaient inconnus de Buffon. Il est vrai que dans les narrations que Pierre Martir fait des combats des Espagnols contre les Américains, le rôle important que jouent les Chiens aurait dû être pour Buffon un motif de douter du principe qu'il a posé. La troupe espagnole se composait à son débarquement de 200 fantassins, de 20 cavaliers et de 20 Limiers, et ceux-ci ne furent pas les moins ardents auxiliaires ; pleins d'une ardeur qu'excitait la voix de leur maître et qu'augmentait la faim terrible dont ils étaient dévorés, ils s'élançaient sur les Américains et les déchiraient par morceaux. Il n'est pas vrai non plus, comme l'a prétendu Buffon, que les Chiens perdent entièrement leur voix dans ces mêmes régions ; seulement ils n'aboient plus.

Les femelles sauvages n'éprouvent les besoins du rut qu'une fois par an, et c'est pendant l'hiver qu'ils se font ressentir ; en domesticité, cela a lieu deux fois par an ; quant au mâle, il paraît être toujours disposé à l'accouplement. La gestation est de deux à trois mois, et se prolonge parfois de quelques jours au delà ; les petits naissent communément, comme on le sait, les yeux fermés, et ce n'est que vers le dixième jour que les muscles des paupières ont acquis assez de force pour rompre la membrane qui les réunit ; à quatre mois, ils ont perdu toutes leurs dents de lait ; à la deuxième année enfin ils ont acquis tout leur développement, et leur vie se prolonge quelquefois jusqu'à vingt ans. Leur âge se reconnaît à leurs dents, qui, blanches d'abord, deviennent en vieillissant noires, mousses et inégales.

Ce n'est pas sur les Chiens domestiques seulement que l'homme a exercé son empire ; les autres espèces du genre, quoiqu'elles n'aient pas été réduites à l'état domestique, ont été profondément modifiées par l'influence de celui-ci; tel est le Renard, dont l'existence est, comme on sait, nocturne; tel est, plus encore, le Loup, que sa force, son audace, rendent plus redoutables. Souvent, pour satisfaire sa faim, le Renard se rejette sur les Rats et les plus faibles Reptiles; le Loup lui-même ne trouve qu'avec peine sa subsistance. Partout où il se trouve, l'homme lui fait la guerre ; partout il est en butte aux attaques de gens armés pour sa destruction ; partout sa tête est mise à prix ; en Angleterre il a complétement disparu, de même que disparaîtront un jour toutes les espèces nuisibles à l'homme ; mais dans les lieux boisés il se trouve encore en nombre formidable. Cette guerre continuelle que l'homme lui fait a accru encore son naturel sauvage, et il est devenu féroce et sanguinaire. Aussi a-t-on cru voir dans le naturel du Loup des caractères plus que suffisants pour le distinguer du Chien, sans réfléchir que cette férocité qu'on lui reproche est une suite nécessaire de son existence précaire. Nous examinerons plus tard les circonstances particulières des mœurs du Loup, mais nous devons établir ici les rapports intimes qui le lient aux autres Chiens, et justifier la place bien naturelle que lui ont donnée les zoologistes. Ce que dit Buffon de la lâcheté et de la dégradation du Loup, toute cette opposition qu'il s'est plu à faire saillir entre le noble caractère du Chien et la bassesse du premier, sont autant de faits qui s'expliquent par l'influence que nous signalions tout à l'heure ; mais, quant à ce qu'il ajoute de l'aversion innée, de cette sorte d'antipathie qu'éprouvent l'un pour l'autre ces animaux, du tremblement général qui saisit le Chien à l'approche du Loup, n'est-il pas évident qu'il s'est laissé aller à tout ce qu'avait de séduisant cette opposition si éloquemment exposée? On sait que dans le septième volume de son Supplément il a réfuté lui-même ce qu'il avait avancé d'abord sur l'impossibilité de l'accouplement entre le Chien et le Loup, et le fait contraire est maintenant bien établi. Quant aux formes enfin, il est évident qu'il y a entre le Chien le plus complétement modifié par la domesticité et le Loup le plus sauvage, des passages insensibles.

On s'est occupé de classer d'une manière uniforme tous les animaux qui composent le genre Chien. Les nombreuses variétés du Chien domestique étaient, on le conçoit bien, un grand obstacle à cette division ; en voyant les variations imprimées à ce type, on ne sait trop d'abord sur quel organe placer les fondements d'une distribution naturelle. Cependant, si l'on considère quelle est la source des modifications, on ne tarde pas à reconnaître qu'elle est tout entière dans les services que l'homme a voulu tirer et a tirés en effet des espèces de ce genre. On voit bientôt, comme nous l'avons dit précédemment, que ce sont surtout les facultés de l'animal qui ont été modifiées ; que les autres variations ne sont que secondaires, et finissent par se fondre les unes dans les autres ; dès lors on est porté, comme l'a fait M. Frédéric Cuvier dans le travail déjà cité, à distinguer les Chiens d'après les dimensions de leur tête, c'est-à-dire d'après le développement de leurs facultés, en prenant pour point de comparaison le Chien le plus sauvage, ou celui de la Nouvelle-Hollande.

M. F. Cuvier les divise, d'après la forme de la tête, en trois familles distinctes, auxquelles il donne les noms des principales races qu'elles renferment.

1° Les Matins *ont la tête plus ou moins allongée; les pariétaux tendant à se rapprocher, mais d'une manière insensible, en s'élevant au-dessus des temporaux ; le condyle de la mâchoire inférieure est sur la même ligne que les dents molaires supérieures.*

Cette famille est sans contredit celle qui se rapproche le plus du type primitif, et la variété que nous décrirons la première est certainement la plus sauvage de toutes les autres.

Le Chien de la Nouvelle-Hollande, dont nous avons déjà parlé, a la taille et les proportions du Chien de berger, mais il en diffère par sa tête, qui est bien celle du Mâtin, tandis que le Chien de berger est un véritable Epagneul. La coloration de son pelage, qui se compose de deux sortes de poils, approche beaucoup de celle du Loup ; c'est le fauve et le blanc qui dominent. La première de ces couleurs le colore en dessus, en variant suivant les régions ; le dessous est blanc, ainsi que l'extrémité du museau. Mais ce ne sont pas seulement ces caractères qui rappellent en lui le Chien sauvage ; ses membres robustes, sa force considérable, son courage, son agilité extrême, l'activité de ses sens, tout indique en lui un Chien très-rapproché du type primitif. Il court la tête haute ; ses oreilles sont constamment droites et très-mobiles ; son odorat jouit d'une finesse extraordinaire ; il ne paraît craindre aucun danger. Le seul individu de cette variété qu'on ait possédé à la Ménagerie entrait en fureur à la vue des Ours, des Jaguars et des Panthères; l'homme même ne l'intimidait pas : il paraissait ignorer son empire, il était sourd à sa voix, et les coups ne faisaient qu'aigrir son caractère. Cependant il paraissait susceptible d'une sorte d'attachement, il reconnaissait son gardien, et lui léchait les mains lorsqu'il le laissait courir en liberté dans son parc; mais c'était plutôt par un sentiment de reconnaissance que d'attachement, car il ne recherchait pas les caresses. On le nourrissait de viande fraîche, et, si l'on n'y prenait garde, il se jetait sur la volaille pour la dévorer, car il ne paraissait avoir aucun sentiment de la propriété ; il n'aimait pas le Poisson, et l'on a remarqué qu'il ne savait pas nager ; jeté à l'eau, il s'y mouvait machinalement, et l'on était obligé d'aller à son aide. Il était presque toujours silencieux ;

seulement, en colère, il faisait entendre trois ou quatre aboiements rapides.

Le Mâtin, *C. F. lanarius*. Sa force et son intelligence lui assurent le premier rang parmi les Chiens de garde ; il se bat contre les Loups, et on le dresse à la chasse des Sangliers. Sa taille est souvent considérable, et ses proportions indiquent de l'agilité et de la vigueur. Son pelage est varié de gris, de brun et de noir. Buffon pense que ce Chien, qu'il regarde comme originaire des pays tempérés, a produit la race du *Lévrier* lorsqu'il a été transporté dans le Midi, et celle du grand *Danois* dans le Nord. Son accouplement avec le Dogue aurait produit le Dogue de forte race. On rapporte ordinairement au Mâtin, en en faisant autant de races distinctes :

Le *Chien sauvage de Sumatra* (*C. Sumatrensis*), dont les oreilles sont droites, les yeux obliques et le nez pointu. Sa queue, très-touffue, est plus grosse au milieu qu'à sa naissance ; ce Chien est d'un roux ferrugineux dont l'intensité varie suivant les régions ;

Le *Chien de l'Himalaya* (*C. Himalayensis*), remarquable comme le précédent par ses proportions sauvages, mais coloré de cendre et de brun ; ses oreilles sont marquées de deux taches noirâtres, il s'en trouve sur la gorge une qui est de couleur cendrée ;

Le *Chien de la Nouvelle-Irlande* (*C. Novæ Hiberniæ*), non moins sauvage que celui de la Nouvelle-Hollande, plus petit que lui et moins robuste ; ses formes sont aussi sauvages, ses sens moins délicats, et son courage est très-grand : chose remarquable, tandis que l'espèce que nous venons de citer paraît craindre l'eau, celle-ci se nourrit de Poissons, qu'elle va chercher elle-même à la nage. Elle est variée de brun et de fauve. Les naturels la recherchent comme aliment ;

Enfin le *Chien Quao* (*C. Quao*), que l'on trouve dans l'Inde au milieu des montagnes de Ramghur, mais qui n'est encore connu que par des descriptions imparfaites.

Le *Danois* (*C. F. Danicus*), comme le Mâtin, dont il ne se distingue que par des membres plus fournis, est très-propre à la garde ; mais son agilité et l'amitié qu'il a pour les Chevaux le font souvent employer pour courir devant des équipages, comme tous les Mâtins : il est également bon à la chasse.

Les Lévriers (*C. F. Grafus*), connus par leur extrême gracilité, et déjà gravement modifiés par la domesticité. Malgré l'extrême allongement de leur museau, leur odorat est peu développé ; leur front surbaissé coïncide avec le peu de développement de leurs facultés. Ils sont très-sensibles aux caresses, et les reçoivent avec un égal plaisir de tout le monde ; c'est sans doute par suite de cette excessive sensibilité qu'ils ne paraissent le plus souvent ressentir aucun attachement particulier pour leur maître. Leur ardeur à la chasse est extrême, et ils aiment surtout poursuivre le Lièvre et le Lapin. La couleur du pelage des Lévriers varie beaucoup, et ces variations sont pour certains auteurs l'indice d'autant de races différentes. Tels sont : les *Lévriers d'Irlande*, de la *Haute-Ecosse*, d'*Italie*, de *Turquie* et de *Russie*.

2° Les Epagneuls. *Dans cette famille, les pariétaux s'écartent et se renflent de manière à beaucoup agrandir la boîte cérébrale, et les sinus frontaux prennent de l'étendue.*

Ce développement de la cavité du crâne explique pourquoi c'est dans cette famille que se trouvent les Chiens les plus intelligents.

L'Epagneul (*C. F. Extrarius*) se distingue par l'allongement des poils soyeux qui le couvrent. C'est peut-être de toutes les espèces la plus intelligente : aussi a-t-elle perdu beaucoup des formes sauvages des Mâtins ; ses oreilles sont pendantes, ses membres peu élevés. Ces Chiens sont souvent blancs et quelquefois tachetés de noir et de brun.

Ce sont d'excellents Chiens d'arrêt. On leur rapporte comme autant de sous-variétés le *Petit Epagneul*, le *Gredin* ou l'*Epagneul noir*, le *Pyrame*, le *Bichon*, l'*Epagneul d'eau* ou *anglais*, le *Chien-Lion*.

Le Barbet (*C. Aquaticus*) appelé aussi *Chien-Canard* et plus communément encore *Caniche*, se distingue par les poils abondants, longs, fins et frisés qui le couvrent et dont la couleur variée du blanc pur au noir foncé. Les preuves admirables de l'intelligence de cette espèce, de son attachement et de son dévouement à son maître, sont trop connues pour que nous ayons besoin de les rappeler. Ce Chien n'est pas seulement un animal domestique susceptible de rendre, en échangé des soins qu'il reçoit, des services plus ou moins signalés ; une véritable affection le lie à son maître ; c'est un ami dont les revers de la fortune n'aliènent jamais le cœur.

Me miserum mater, soror, uxor, amica, parentes,
Deseruere : canis nunc mihi sola manet.

Sous-variétés : le *Griffon*, qui paraît résulter de l'union du Barbet et du Chien de berger ; le *Petit Barbet*, qui, d'après Buffon et Daubenton, proviendrait de l'accouplement du Barbet et du Petit Epagneul.

Le Chien Courant ou Chien de Chasse (*C. F. Gallicus*), remarquable par la délicatesse de son odorat et son ardeur à la chasse ; ses jambes sont charnues et bien organisées pour la course ; ses oreilles sont tombantes, et leurs dimensions souvent considérables. Son poil, toujours ras, est ordinairement blanc, varié de noir ou de fauve.

Le Chien braque (*C. F. Avicularis*) se distingue du précédent par une tête forte, un museau moins allongé et plus large, par des narines bien ouvertes, des oreilles et une queue plus courtes, des jambes plus longues, robustes, terminées par des pieds larges. Son poil, qui est ras, est ordinairement d'un blanc tacheté de noir et de fauve.

Ce Chien est, comme on sait, employé

avec un grand avantage à la chasse, à cause de sa vivacité, de son intelligence et de sa faculté précieuse de conserver, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été, toute la délicatesse de son odorat.

Sous-variétés : le *Braque du Bengale*, moucheté, remarquable par la beauté de ses couleurs ; le *Braque à deux nez*, qui ne se distingue que par le sillon qui sépare ses deux narines.

Le Basset (*C. F. Vergatus*), ou *Basset à jambes droites*, a la tête assez semblable à celle des précédents ; ses oreilles sont longues et pendantes, ses proportions plus lourdes, ses jambes très-courtes et robustes. Ses couleurs varient à l'infini.

Comme variétés, nous devons citer le *Basset à jambes torses*. C'est une monstruosité perpétuée par voie de génération ; les jambes antérieures sont fortement arquées en dehors. Nous citerons aussi le *Chien Burgos*.

Le Chien de Berger (*C. F. Domesticus*), nous a déjà occupé plusieurs fois. Nous avons parlé de ses formes sauvages. Sa taille est moyenne, ses oreilles droites, sa queue horizontale ou tombante, quelquefois relevée, son poil long et abondant, coloré principalement de noir. On connaît assez l'instinct merveilleux qui le rend si propre à la garde des troupeaux.

Le Chien-Loup (*C. F. Pomeranus*), qui peut être employé aux mêmes usages que le précédent, et qui a avec lui beaucoup de rapports, s'en distingue par une tête, des oreilles et des pieds dépourvus de poils, et par une queue constamment relevée et très-velue. Il est le plus souvent blanc ; mais il y en a un grand nombre de noirs et de fauves.

Le Chien de Sibérie (*C. F. Sibericus*), par ses formes, ses proportions, la direction même de sa queue, ressemble infiniment au précédent ; mais il est partout couvert d'un poil fort long.

Le Chien des Esquimaux (*C. F. Borealis*), a aussi les plus grands rapports avec le Chien-Loup. Le blanc et le noir, disposés par grandes plaques, colorent son pelage, dans la composition duquel le poil laineux l'emporte considérablement sur l'autre, comme on le conçoit bien, en raison de l'habitat de l'animal ; la queue se recourbe à droite et longe les fesses.

On sait de quelle utilité est ce Chien pour l'Esquimau, au milieu des régions glacées qu'il habite ; c'est sa seule bête de trait. Il l'attache au traîneau qui le porte, lui, sa famille et toute sa fortune : ainsi la nature, même dans ses plus grandes rigueurs, laisse encore à l'homme quelques compensations.

Le Chien Alco (*C. F. Americanus*) est une variété du Mexique, qui n'est mentionnée que dans de fort imparfaites descriptions.

3° Les Dogues *sont caractérisés par le raccourcissement du museau, le mouvement ascensionnel du crâne, son rapetissement et l'étendue considérable des sinus frontaux.*

Le Dogue de forte race (*C. F. Anglicus*), comme le Lévrier, nous offre un exemple remarquable de la dégradation du type sauvage du Chien ; mais c'est dans un excès tout contraire. Autant les formes de ce dernier étaient allongées, grêles, agiles, autant les proportions de celui-ci sont lourdes, massives, ramassées ; cependant ils se rencontrent sur ce point, qu'ils ont l'un et l'autre peu d'intelligence. Le Dogue surtout se fait remarquer par des facultés très-obtuses. Ses oreilles sont petites et en partie pendantes, ses lèvres épaisses et tombantes, ses jambes courtes et fortes, etc. Mais il est inutile d'insister sur un animal aussi connu, et d'un emploi si général pour la garde ou pour la défense. Ces Chiens, qui sont les plus gros de tous, résultent de l'union du Mâtin avec le Dogue proprement dit.

Le Dogue (*C. F. Molossus*) est tout à fait le précédent, moins ses proportions colossales. Il y en a dont les narines sont séparées comme chez le Braque à deux nez. Le poil ras est coloré de fauve pâle. On l'emploie très-communément à la garde des basses-cours.

Le Doguin (*C. F. Fricator*) est plus petit encore que le précédent, auquel il ressemble d'ailleurs beaucoup, quoique ses lèvres soient moins épaisses et moins tombantes, son museau moins large et moins relevé. Sa queue est mieux roulée en spirale. — Cet animal, presque entièrement dépourvu d'intelligence, est sans utilité. On le connaît vulgairement sous le nom de *Carlin*, de *Dogue de Bologne*, de *Dogue d'Allemagne* ou de *Mopse*.

Enfin, nous ne ferons que nommer le Chien d'Islande ; le Petit Danois, nommé quelquefois *Arlequin* ; le Chien Roquet, le Chien Anglais, le Chien d'Artois, vulgairement *Chien Lillois*, *Islois*, ou *Quatre-Vingts* ; le Chien d'Alicante, nommé aussi *Chien de Cayenne* ; le Chien Turc ou *Chien de Barbarie*, remarquable par sa peau, presque entièrement nue et huileuse.

§ II. *Du Chien dans l'économie rurale et domestique.*

« Le Chien !... A ce nom, dit un naturaliste, il n'est pas un homme qui n'ait un souvenir agréable ou touchant, celui d'un gai compagnon des jeux de son enfance, d'un gardien sûr et vigilant à la maison, d'un aide indispensable à la chasse, d'un guide ou d'un éclaireur dans un voyage, d'un défenseur intrépide dans le danger, d'un sauveur quelquefois, mais toujours d'un ami désintéressé, aussi dévoué que fidèle, prêt à partager avec le même empressement les misères ou les joies de son maître. Le Chien n'a qu'une pensée, qu'un besoin, qu'une passion, c'est l'affection ; il faut qu'il aime ou qu'il meure. Pour témoigner son amour à celui qui l'a élevé et dont il a reçu les premières caresses, il est capable de tous les dévouements les plus sublimes : les dangers, la fatigue,

faim, les intempéries de l'air, les privations de tous genres ne sont rien, s'il les apporte avec lui ou pour lui. Par ses caresses il console le malheureux qui sans son Chien n'aurait pas un ami sur la terre; peuple, il embellit la solitude de son obscur réduit; il occupe son cœur, et l'aide traverser une misérable vie oubliée par les hommes; il l'encourage, et semble l'aimer d'autant plus qu'il est plus opprimé par l'adversité. Dans ses durs travaux, il l'aide même au delà de ses forces; il s'excède à trer une voiture, à tourner la roue d'un soufflet de forge, à maintenir l'ordre dans un troupeau; il fait ses commissions à la fille, et lui évite même la honte de la mendicité, en tendant pour lui une écuelle de bois aux passants. Il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il croit se rendre utile, qu'il reçoit un sourire pour l'encourager et une caresse pour son salaire. C'est alors surtout qu'il déploie cette admirable intelligence qui le met tant au-dessus des animaux, et qui ne le cède qu'à l'homme.

« Pour défendre son maître, le Chien ne connaît ni crainte ni danger, et, fût-il sûr de périr dans la lutte, il s'élance avec intrépidité, attaque avec fureur, et ne cesse de combattre de toutes ses forces, de tout son courage, qu'en cessant de vivre. Il le défend contre les animaux féroces dix fois plus forts que lui; contre les brigands qui menacent ses jours, et il vit pour le venger, s'il n'a pu le dérober aux meurtriers; il veille sur lui s'il est blessé, et ne le quitte que pour aller chercher du secours; il le sauve des flots qui allaient l'engloutir; il le réchauffe de son haleine, de son corps, après s'être volontairement enfoncé avec lui dans les abîmes de neige; enfin il oublie l'instinct de sa propre conservation pour ne penser qu'à la conservation de celui qu'il aime.

« Quand il s'agit de son maître, de celui auquel il a voué son existence entière, rien ne lui est indifférent; il ne sent que par lui et pour lui, et partage tout sans hésiter : haines et affections, joies et chagrins, fortune et pauvreté. Fortune !... non, car il n'exige rien en retour de son dévouement; et ordinairement le Chien de l'homme dont la richesse a rétréci le cœur, est plus mal nourri, plus maltraité que celui du pauvre, abandonné qu'il est à des valets. Le Chien se plaît où son maître se plaît, quitte sans regret les lieux qu'il abandonne, et avec lui passe gaiement de la cuisine du prince au baquet de la gargote. Il caresse les vieux parents, et vient dormir à leurs pieds; il aime la femme; il protgée les enfants et joue bien doucement avec eux; en un mot, il ne vit que de la vie de son maître; et si la cruelle mort vient le lui arracher, il se traîne sur son tombeau, s'y couche et y meurt de tristesse et de douleur.

« Aussi généreux qu'aimant, il supporte avec patience l'ingratitude et les mauvais traitements dont trop souvent on paye ses services et son affection. Si on le gronde, il s'humilie; si on le frappe, il se plaint, il gémit; son œil suppliant, si doux, si expressif, demande grâce pour une faute que parfois il n'a pas commise. Il se traîne aux pieds de son brutal tyran, lui lèche les mains, tente de l'attendrir, de désarmer sa colère; mais jamais il ne cherche à repousser l'agression par l'agression, la force par la force, quelles que soient l'injustice et la barbarie de son supplice; et, s'il se sent blessé mortellement, en mourant, son dernier regard est encore un regard de pardon et de tendresse.

« Bernardin de Saint-Pierre a dit que c'est être à moitié anthropophage que de manger le Chien, et je partage tout à fait cette opinion. Je crois aussi que l'homme qui n'aime pas les animaux, qui reste insensible à tant d'affection ou de services rendus avec désintéressement, qui n'a pas pitié de leurs douleurs, de leurs souffrances physiques, ne fera jamais ni un bon citoyen, ni un bon père de famille; je crois que les hommes n'ont rien à attendre de lui que le plus froid égoïsme. Qu'on n'aille pas croire que, dans ce que je viens de dire de ce noble et bon animal, il y ait de l'exagération; je n'ai pas écrit une seule phrase que je ne puisse justifier par des faits nombreux, et je terminerai par une citation de Buffon qui complétera le portrait :

« Le Chien, indépendamment de la beauté « de sa forme, de la vivacité, de la force, de « la légèreté, à par excellence toutes les qua- « lités intérieures qui peuvent lui attirer « les regards de l'homme : un naturel ar- « dent, colère, même féroce et sanguinaire, « rend le Chien sauvage redoutable à tous « les animaux, et cède dans le Chien domes- « tique aux sentiments les plus doux, au « plaisir de s'attacher et au désir de plaire.. « Plus docile que l'homme, plus souple « qu'aucun des animaux, non-seulement le « Chien s'instruit en peu de temps, mais « même il se conforme aux mouvements, « aux manières, à toutes les habitudes de « ceux qui lui commandent; il prend le ton « de la maison qu'il habite; comme les au- « tres domestiques, il est dédaigneux chez les « grands et rustre à la campagne; toujours « empressé pour son maître, et prévenant « pour ses seuls amis, il ne fait aucune at- « tention aux gens indifférents, et se dé- « clare contre ceux qui par état sont faits « pour importuner : il les connaît aux vête- « ments, à la voix, à leurs gestes, et les em- « pêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, « pendant la nuit, la garde de la maison, il « devient plus fier et quelquefois féroce; il « veille, il fait sa ronde; il sent de loin les « étrangers, et pour peu qu'ils s'arrêtent ou « tentent de franchir les barrières, il s'é- « lance, s'oppose, et, par des aboiements réi- « térés, des efforts et des cris de colère, il « donne l'alarme, avertit et combat. Aussi « furieux contre les hommes de proie que « contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur « ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais « content d'avoir vaincu, il se repose sur les

« dépouilles, n'y touche pas, même pour sa-
« tis faire son appétit, et donne en même
« temps des exemples de courage, de tem-
« pérance et de fidélité. »

Parmi les nombreuses variétés de Chiens connues, deux espèces intéressent particulièrement l'agriculteur, le Chien de berger et le Chien de garde. Je vais parler d'eux sous le rapport de leur utilité et de leur intelligence. Je dirai aussi quelque chose du Chien de Terre-Neuve et du Chien des Alpes, qui sert communément aux propriétaires ruraux de l'Amérique du nord, pour la garde de leurs habitations et pour celle de leurs bestiaux.

Le Chien de berger est de deux sortes : le *Chien de berger proprement dit*, et le *Chien de montagne*. L'un et l'autre sont d'une ressource également inappréciable : ils soulagent le pâtre dans les soins les plus fatigants de sa vigilance ; lui épargnent les cris, les allées et lès venues continuelles qui rendraient sa présence inutile ; ils règnent à la tête et sur les flancs du troupeau, dont ils se font obéir ; ils le contiennent dans sa marche, le rassemblent s'il s'écarte, l'éloignent des blés, des vignes, des jeunes taillis, de toutes les cultures qui redoutent son approche ; ils maintiennent l'ordre, la discipline dans les rangs, et, par leur activité, par leur surveillance de tous les instants, ils assurent la tranquillité de tous les individus de jour comme de nuit, Le Chien de berger convient particulièrement dans les pays de plaines et de coteaux découverts ; il n'est pas assez multiplié dans nos départements méridionaux. Le Chien de montagne, au contraire, est préférable dans les pays de bois ou de hautes montagnes coupées, comme les Alpes et les Pyrénées, par des cavités, d'épais buissons, par des anfractuosités qui servent de retraite aux loups.

Le premier a les oreilles courtes et droites, la queue pendante ou légèrement recourbée en haut, le poil long et noir sur tout le corps, excepté sur le museau ; son aspect n'a rien de flatteur pour l'œil ; mais s'il pèche du côté de la beauté, de l'élégance, ses perfections naissent d'une grande intelligence, d'une activité rare, longtemps et exactement soutenue, d'une industrie vraiment surprenante. Il est très-sobre. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'être quelquefois trop silencieux et de n'être pas toujours assez fort pour éloigner l'approche redoutable du Loup, encore moins pour lutter avec succès contre lui. Le second est vif, hardi, entreprenant, ne redoute point le Loup le plus vigoureux ; il le signale par la force de ses aboiements, court au devant de lui, l'attaque avec force, et s'il est armé de son collier garni de pointes de fer aiguës, il triomphe constamment de sa voracité.

Le poil du Chien de montagne est brun, épais et fourni ; sa tête est forte, son front large, son cou gros ; il a les yeux et les narines noires, les lèvres d'un rouge obscur, les jambes grandes, les doigts écartés, armés d'ongles durs et courts.

Le Chien de garde, que l'on nomme aussi *Chien de basse-cour*, est celui auquel on remet la garde des fermes et des habitations champêtres. Il appartient d'ordinaire à la race des Mâtins, quelquefois à celle des Dogues ; il faut le choisir toujours parmi les plus vigoureux et les plus grands. On ne peut se passer de ce gardien fidèle, dont la vigilance n'est jamais en défaut ni le jour ni la nuit, et s'étend à toutes les parties des bâtiments, des cours, des jardins. Il importe, pour la sûreté de tous, comme pour l'entier accomplissement de sa tâche difficile, qu'il connaisse et sache distinguer de loin les personnes de la maison, les amis qui la fréquentent et les gens que le service y amène. Quant aux étrangers, il doit avertir de leur approche et surtout de leur entrée, s'opposer courageusement à toutes les entreprises hostiles, principalement durant la nuit, et ne rien laisser passer autour de lui sans donner l'éveil aux autres gardiens. Sentinelle incorruptible, il emploie pour défendre son maître et ses propriétés des aboiements réitérés, des efforts, des cris de colère, des accents de la fureur, toute la puissance de la vie. Rien ne lui coûte pour donner des preuves d'un dévouement sans bornes ; il se laissera écharper, il verra son sang couler de toutes parts, plutôt que de quitter le poste qui lui a été confié ; pourvu qu'il sache son maître hors de danger, il reçoit la mort sans donner une larme aux douleurs qu'il endure.

L'intelligence admirable du Chien de garde, son attachement extrême, sa fidélité à toute épreuve, sont au-dessus des éloges. Du faîte de l'aisance, voit-il son maître tomber dans la misère et obligé de quitter son domaine pour chercher un autre asile : loin de se refroidir, comme le font les parents les plus proches, les amis les plus intimes, il s'attache davantage à lui, il va lui rendre l'exil moins amer, diminuer l'horreur de son isolement, partager sa misère et, s'il le faut, périr avec lui.

Le Chien de Terre-Neuve provient de cette île de l'Amérique septentrionale longtemps regardée par les navigateurs comme un pays inhospitalier, qui ferme au nord l'entrée du golfe où va se perdre le large fleuve du Canada. Ce Chien est doué d'un instinct particulier pour braver la fureur des flots et retirer de l'eau les personnes ou les objets naufragés ; il est également propre à la garde des troupeaux et à remplacer nos Chiens ordinaires de basse-cour. On le dit né de l'union d'un Dogue anglais et d'une Louve indigène à l'île de Terre-Neuve ; l'on assure de plus qu'il n'y existait point lors des premiers établissements de l'Europe moderne. Il est d'une forte taille, à peu près celle du Chien danois ; sa couleur est noire avec quelques taches blanches sous le cou et au milieu du front. A l'approche de l'hiver, sa peau se recouvre d'un long poil soyeux, d'un noir rougeâtre. Il est surtout remarquable par ses doigts palmés. Doux et caressant, il aime à être flatté ; son intelli-

ce le rend capable de tous les exercices
on lui demande; il donne fort peu de
x. Dans son pays, on le nourrit ordi-
rement de Poissons frais, salés ou bouillis
mêlés à des pommes de terre, à des choux
s à l'eau. Quand on ne lui fournit pas
ez à manger, il se jette sur la volaille
ec laquelle il prend plaisir à jouer. Dans
lat sauvage, il fait une guerre cruelle aux
ebis, dont le sang paraît alors être pour
un breuvage délicieux; il les poursuit
c acharnement, les force à se précipiter
mer, il les suit, les ramène sur le rivage,
là il les perce à la gorge d'un coup de
t, suce avec une horrible joie tout le
g et ne touche jamais à la chair de la
time. Un pareil vice disparaît dès qu'il
instruit par l'éducation. Ce Chien est
tout extrêmement utile pour sauver les
rsonnes qui tombent à l'eau et sont en
ger de se noyer. Depuis cinquante ans
ngleterre s'en est approprié l'espèce;
l'a introduite en France depuis 1819.

Le Chien des Alpes mérite une mention
a suite des trois espèces dont je viens de
ler. Né de l'union du Chien de berger
ec une femelle du Mâtin, il tient pour la
lle de cette dernière; il a les poils longs,
museau effilé, l'intelligence du premier.
l'esprit de vigilance de tous les deux il
unit la bonté, la sollicitude empressée, le
vouement le plus tendre. C'est lui que l'on
it sur le mont Saint-Bernard et les Alpes
cées du haut Valais, au mont Liban,
ns les savanes et les vastes solitudes de
mérique du sud, aller à la recherche des
yageurs égarés, les appeler par ses aboie-
nts, leur porter des secours et les arra-
er aux dangers qui les menacent inces-
mment. Il a reçu cette pieuse mission de
uelques cénobites demeurés amis des
mmes, tout en fuyant leur compagnie,
ui ne laisse pas toujours intact dans le
eur le sentiment si doux de l'humanité,
l'amitié, de la commisération. Le Chien
n acquitte fidèlement et en a transmis
habitude à ses descendants.

D'aussi merveilleuses qualités ne sont
oint limitées à ces Chiens, la même chaleur
sentiments, le même zèle dans l'obéis-
nce, la même fidélité, le même courage,
même souvenir pour le bienfait, le même
bandon, j'allais dire la même pensée, le
ême jugement, le même oubli de soi se
trouvent dans les autres Chiens que
homme traite avec douceur, avec recon-
aissance. Je vais choisir quelques traits
ans la foule de ceux que j'ai recueillis,
les demande à des espèces différentes,
in de mieux convaincre et de varier les
ujets.

Christophe Colomb, dans son voyage de
écouvertes, fit l'observation que les Chiens
mbarqués à bord de ses vaisseaux recon-
aissaient l'approche de la terre bien avant
ue les yeux de l'homme ou les lunettes
ussent l'indiquer. Le célèbre naturaliste
éron a constaté le même fait dans son
expédition aux Terres Australes. Au voisinage des terres, surtout lorsque le vent en venait, les Chiens s'agitaient en témoignant un grand désir d'y descendre; ils se tenaient assidûment vers la partie du vaisseau qui y était tournée. C'est ainsi qu'ils annoncèrent les premiers à Péron les parages des Canaries, de l'île Maurice, les côtes de la Nouvelle-Hollande.

Durant les premières campagnes d'Italie, dirigées par Napoléon Bonaparte, le Caniche *Moustache*, s'est fait distinguer par son audace militaire; ce fut surtout à la bataille de Marengo qu'il s'attira l'amitié de nos troupes par ses marches et contre-marches pour découvrir les mouvements de l'ennemi et détourner nos soldats des embûches qu'on leur tendait. Il était sans cesse à l'avant-garde, et allait toujours le premier à la découverte. Nos soldats avaient en lui une telle confiance, qu'ils suivaient aveuglément le chemin qu'il leur indiquait; ils ont plus d'une fois, grâce à sa vigilance, surpris et mis en déroute l'ennemi qui s'avançait de nuit et par des routes détournées.

Bourrienne a voulu déshériter Moustache de ses hauts faits et de son noble dévouement; l'armée l'a vengé en ayant soin de lui quand il fut blessé au champ d'honneur, et lui rendit les hommages militaires à sa mort.

Parade aimait la musique; le matin il assistait régulièrement à la parade aux Tuileries; il se plaçait au milieu des musiciens, marchait avec eux, s'arrêtait avec eux, et, lorsqu'ils avaient terminé leur exercice, il disparaissait jusqu'au lendemain à la même heure. L'habitude de le voir toujours exact, toujours attentif, lui fit donner le nom sous lequel il est connu; bientôt il fut fêté par chacun de ses nouveaux amis, et tour à tour invité à dîner. Celui qui voulait l'avoir lui disait, en le flattant de la main: « Parade, aujourd'hui tu dîneras avec moi. » Ce mot suffisait, le Chien suivait son hôte, mangeait gaiement, payait son écho par des caresses, mais aussitôt le dîner terminé, il partait pour l'Opéra, les Italiens ou Feydeau; il se rendait droit à l'orchestre, se plaçait dans un coin, et ne sortait qu'à la fin du spectacle.

Tropique, Chien braque né à bord de la corvette *le Géographe*, avait un tel attachement pour son habitation flottante, qu'il ne la quittait pas sans peine pour suivre dans ses excursions sur terre le naturaliste Lesueur, qui fut l'ami et le compagnon de Péron. Comme le vaisseau terminait son voyage aux Terres Australes et se disposait à revenir en France, l'équipage consentit à laisser Tropique à l'île Maurice chez l'un des habitants où il avait été bien reçu; mais le Chien ayant trouvé moyen de s'échapper, vint à la nage rejoindre une première fois le bâtiment, éloigné de la côte d'une demi-portée de canon. On le rendit à son nouveau maître, et, le départ approchant, on changea de mouillage et on alla se placer dans la

grande rade, à environ une lieue du fond du port, dans l'endroit où les bâtiments prêts à partir ont coutume de faire leurs dernières dispositions. Tropique s'étant encore échappé, nagea d'abord du côté où il avait trouvé la corvette une première fois ; mais ne l'y ayant point rencontrée, il vint, par un prodige d'intelligence et de courage, la rejoindre à une aussi grande distance. On l'aperçut de loin, se reposant de temps en temps sur les bouées ou bois flottants destinés à marquer l'entrée du chenal. On le vit redoubler de force et d'ardeur, dès qu'il put entendre la voix des personnes du bâtiment ; et cette fois, du moins, son attachement reçut sa juste récompense ; on le garda à bord. Arrivée au Havre, d'où elle était partie trois ans auparavant, la corvette fut désarmée, l'état-major logé à terre, et peu à peu le bâtiment devint désert. Tropique allait et venait pendant tous ces travaux, suivant tour à tour Lesueur ou ses compagnons, mais ne manquant jamais de revenir à bord le soir ou à l'heure des repas. Bientôt il ne resta sur la corvette qu'un seul gardien inconnu à Tropique : il devint alors triste et rêveur. Lesueur mit tout en œuvre pour se l'attacher et l'empêcher de retourner tous les soirs à bord. Il ne put y réussir. Un jour l'on changea de place la corvette, qui fut emmenée dans le bassin intérieur du port ; Tropique, à son retour, ne l'ayant pas trouvée, passa la nuit sur un ponton qui avait été placé entre la terre et le bâtiment. Il y demeura encore la journée du lendemain jusqu'au soir, qu'étonné de ne l'avoir point vu, Lesueur alla le chercher. Tout son extérieur était changé, il avait perdu sa gaieté ; craintif, la tête et la queue basses, n'avançant plus qu'avec lenteur, les regards tristes, abattus, tout indiquait chez lui le plus violent chagrin. Ce fut en vain que le jeune naturaliste le pressa dans ses bras, l'appela de la voix, et qu'il cherchait à le distraire par ses caresses, par ses attentions, tout fut inutile. Tropique retournait constamment sur le ponton ; enfin il refusa toute espèce de nourriture, et le malheureux, les yeux fixés sur l'endroit où avait été la corvette, expira en pleurant sa patrie !....

Tout le monde connaît l'histoire du Chien de Montargis, racontée par Bernard de Montfaucon :

« Il y avait un gentilhomme que quelques-uns qualifient avoir été archer des gardes du roi Charles V, et que je crois devoir plutôt qualifier gentilhomme ordinaire, ou courtisan, parce que l'histoire latine dont j'ai tiré ceci le nomme *Aulicus*. C'était, suivant quelques historiens, le chevalier Macaire ; lequel étant envieux de la faveur que le roi portait à un de ses compagnons, nommé Aubry de Mondidier, l'épia si souvent, qu'enfin il l'attrapa dans la forêt de Bondy, accompagné seulement de son Chien (que quelques historiens, et nommément le sieur d'Audignier, disent avoir été un Lévrier d'attache), et trouvant l'occasion favorable pour contenter sa malheureuse envie, le tua, et puis l'enterra dans la forêt, et se sauva après le coup, et revint à la cour tenir bonne mine. Le Chien, de son côté, ne bougea jamais de dessus la fosse où son maître avait été mis jusqu'à ce que la rage de la faim le contraignit de venir à Paris, où le roi était, demander du pain aux amis de son feu maître, et puis tout incontinent s'en retournait au lieu où le misérable assassin l'avait enterré ; et continuant assez souvent cette façon de faire, quelques-uns de ceux qui le virent aller et venir tout seul, hurlant et plaignant et semblant, par des abois extraordinaires vouloir découvrir sa douleur et déclarer le malheur de son maître, le suivirent dans la forêt, et observant exactement tout ce qu'il faisait, virent qu'il s'arrêtait sur un lieu où la terre avait été fraîchement remuée ; ce que les ayant obligés d'y faire fouiller, ils trouvèrent le corps mort, lequel ils honorèrent d'une plus digne sépulture, sans pouvoir découvrir l'auteur d'un si exécrable meurtre. Comme donc ce pauvre Chien était demeuré à quelqu'un des parents du défunt et qu'il le suivait, il aperçut fortuitement le meurtrier de son premier maître, et l'ayant choisi au milieu de tous les autres gentilshommes ou archers, l'attaqua avec une grande violence, lui sauta au collet, et fit tout ce qu'il put pour le mordre et pour l'étrangler. On le bat, on le chasse ; il revient toujours, et, comme on l'empêche d'approcher, il se tourmente et aboie de loin, adressant des menaces du côté qu'il sent qu's'est sauvé l'assassin. Et comme il continuait ses assauts toutes les fois qu'il rencontrait cet homme, on commença de soupçonner quelque chose du fait, d'autant que ce pauvre Chien n'en voulait qu'au meurtrier, et ne cessait de lui vouloir courir sus pour en tirer vengeance. Le roi étant averti par quelques uns des siens de l'obstination du Chien qui avait été connu appartenir au gentilhomme qu'on avait trouvé enterré et meurtri misérablement, voulut voir les mouvements de cette pauvre bête : l'ayant donc fait venir devant lui, il commanda que le gentilhomme soupçonné se cachât au milieu de tous les assistants qui étaient en grand nombre. Alors le Chien, avec sa furie accoutumée, alla saisir son homme entre tous les autres, et, comme s'il se fût senti assisté de la présence du roi, il se jeta plus furieusement sur lui, et par un pitoyable aboi il sembla crier vengeance et demander justice à ce sage prince. Il l'obtint aussi ; car ce cas ayant paru merveilleux et étrange, joint avec quelques autres indices, le roi fit venir devant soi le gentilhomme, et l'interrogea et pressa assez publiquement pour apprendre la vérité de ce que le bruit commun et les attaques et aboiements de ce Chien (qui étaient comme autant d'accusations) lui mettaient sus ; mais la honte et la crainte de mourir par un supplice honteux rendirent tellement obstiné et ferme le criminel dans la négative, qu'enfin le roi fut contraint d'ordonner que la plainte du Chien et l

gative du gentilhomme se termineraient un combat singulier entre eux deux, le moyen duquel Dieu permettrait que vérité fut connue. Ensuite de quoi ils fu- at tous deux mis dans le camp, comme champions, en présence du roi et de te la cour : le gentilhomme armé d'un s et pesant bâton, et le Chien avec ses mes naturelles, ayant seulement un ton- au percé pour sa retraite, pour faire ses ancements. Aussitôt que le Chien fut hé, il n'attendit pas que son ennemi vint lui; il savait que c'était au demandeur attaquer; mais le bâton du gentilhomme it assez fort pour l'assommer d'un seul up, ce qui l'obligea à courir çà et là à tour de lui, pour en éviter la pesante te; mais enfin, tournant tantôt d'un té, tantôt de l'autre, il prit si bien son ps, que finalement il se jeta de plein à la gorge de son ennemi, et s'y attacha bien, qu'il le renversa parmi le camp, et contraignit à crier miséricorde, et sup- er le roi qu'on lui ôtât cette bête et qu'il ait tout. Sur quoi les escortes du camp irèrent le Chien, et les juges s'étant ap- chés par le commandement du roi, il con- ssa devant tous qu'il avait tué son compa- on, sans qu'il y eût personne qui l'eût pu ir que ce chien, duquel il se confessait ncu.

« L'histoire de ce Chien, outre les hono- bles vestiges peints de sa victoire qui pa- issent encore à Montargis, a été recom- andée à la postérité par plusieurs auteurs, singulièrement par Julius Scaliger en son re contre Cardan, exerc. 202. »

Ce combat eut lieu dans l'île Notre-Dame, 1371. Macaire fut envoyé au gibet.

CHIMACHIMA, genre de Vautour de l'A- érique méridionale. « Nous avons vu, dit . d'Orbigny, le Caraca ordinaire et le Chi- ango couvrir de leurs familles éparses une rface immense de terrain. Ainsi ne fait pas Chimachima, restreint en des limites bien us étroites. Après l'avoir rencontré pour première fois sur les frontières du Para- uay, nous ne l'avons jamais vu au sud du ngt-huitième degré, ni au Chili ni au Pé- u, et ne l'avons retrouvé qu'au centre de république de Bolivia. Nous en concluons 'il habite seulement la zone tropicale, la assant à peine de quelques degrés, et qu'il e vit dans la zone chaude du centre de l'A- érique méridionale que sur les versants rientaux des Andes; car il n'a poussé au- une migration dans l'ouest. Son cercle d'ha- itation ne s'étend pas au delà des lieux ariés de bois et de plaines, et surtout des eux habités, quoiqu'il soit le moins fami- er de toutes les espèces de son genre. On le voit jamais, par exemple, au milieu es immenses plaines comme le Chimango, on plus qu'au centre des forêts. Jamais ous ne l'avons trouvé, même sur les mon- agnes les plus basses de la chaîne des An- es, dans la république de Bolivia; tandis qu'il est assez commun dans les plaines boisées de Santa-Cruz, de la Sierra et sur les petites collines de la province de Chiquitos; assez commun, disons-nous, sans trop savoir si c'est bien là le mot propre; car le Chimachima n'est réellement commun nulle part. On ne le rencontre en effet qu'à de longs intervalles, soit isolé, soit par paires, sans qu'il soit même jamais aussi répandu que beaucoup d'espèces de Buses. Nous croyons donc pouvoir n'en porter le nombre qu'à un centième de celui des Caracas, et à un dixième de celui du Chimango.

« C'est toujours à la lisière des bois que se voit le Chimachima. C'est là qu'il s'établit, auprès d'une ferme à bestiaux; c'est là qu'il vit aux dépens de l'homme, sans néanmoins avoir tout à fait les mœurs des autres Caracaras. Abandonnant chaque matin les bois qui lui ont servi de retraite pendant la nuit, il vient se percher sur les poteaux des parcs où l'on renferme les bêtes à cornes et les chevaux, et regarde aux environs en poussant de temps en temps un cri aigu et prolongé ressemblant assez à celui que répète si souvent le Chimango, et qu'on peut aussi traduire par la syllabe *chiii*. Confiant par habitude, quoique moins sociable que les autres espèces, il ne craint pas l'homme, avec lequel il vit le plus souvent, mais ne montre jamais cette familiarité et cet esprit de rapine qui rassemble les autres espèces telles que le Caracara, le Chimango et les Cathartes. La plupart du temps il est seul et semble se complaire dans son isolement, quand près d'une maison il peut se croire maître de tout ce qui l'entoure et chercher en liberté, à terre, ce qui tente son appétit.»

CHIMANGO, espèce de Vautour de l'Amérique méridionale.

« Il n'est pas étonnant, dit M. d'Orbigny, qu'on ait longtemps confondu cette espèce avec le *Falco degener*, Illiger, et qu'on l'ait cru de sa famille. Il est impossible de présenter plus de rapports de forme et surtout de couleur. Nous les avions nous-même confondus au premier abord; mais, en remarquant ultérieurement que le sujet que nous regardions comme le mâle ne se trouvait qu'à Corientès, tandis qu'il y avait seulement des femelles sur les rives de la Plata, l'étude plus attentive des mœurs de ces Oiseaux et des localités respectives qu'habite chacun deux, ne tarda pas à nous y faire reconnaître, avec Azara, deux espèces vraiment très-distinctes, mais qui depuis ont encore été confondus sous le même nom par M. le prince Maximilien de Neuwied (56).

« Fidèle compagnon du Caracara ordinaire, le Chimango ne l'accompagne pourtant pas servilement partout. Nous l'avons rencontré principalement dans toute la république Argentine, depuis la Patagonie jusqu'aux frontières du Paraguay; sur la côte du Chili et sur celle du Pérou. Au sud, il se trouve jusqu'au détroit de Magellan; et dans le nord, il remonte jusque près d'Arica, par

(56) Tome III, page 162.

le seizième degré de latitude sud. Il préfère les plaines aux montagnes, et à toutes les autres localités les terrains secs et couverts de buissons. Il habite indifféremment à l'est ou à l'ouest des Andes; mais il est incomparablement plus commun dans les plaines orientales que sur les montagnes de l'occident. C'est surtout dans les pampas de Buénos-Ayres et dans la Patagonie qu'il établit ses colonies les plus nombreuses. Il ne suit point le Caracara dans l'intérieur des plaines chaudes de la Bolivia, ni sur les montagnes secondaires de cette république, ni sur celles du Pérou; mais, dans tous les lieux qui les retrouvent ensemble, les mœurs, les habitudes, les goûts du Chimango sont ceux du Caracara. Comme le Caracara il s'attache à l'homme dans ses établissements, dans ses migrations, dans ses voyages; il a le vol du Caracara, ses manières vives et bruyantes, son esprit querelleur; mais ici, différent de son modèle, il ne tourmente, n'attaque, ne combat que les Oiseaux de son espèce, et, sans doute en raison du sentiment de sa faiblesse, ne poursuit jamais les autres Oiseaux pour les forcer à rendre leur nourriture afin de s'en nourrir lui-même. Il se montre moins fier que le Caracara, sans lui céder en familiarité, en audace et en effronterie.

« Sa nourriture est celle du Caracara, les animaux morts, les chairs rejetées des maisons des Indiens, les Reptiles, les Insectes, les jeunes Poulets; et, comme dévastateur des basses-cours, il ne mérite et ne s'attire pas moins que lui l'animadversion des fermiers.

« Le Chimango est, après le Caracara ordinaire, l'espèce la plus commune, sans qu'on puisse néanmoins en porter le nombre même à un dixième de celui de cette première espèce. Plus marcheur que le Caracara, il ne cherche pas autant les grands bois pour s'y coucher, se contentant le plus souvent du toit d'une maison, ou d'une butte élevée en terre ou en pierre. On le voit, comme nos Poules, en été, se rouler avec délices dans la poussière des chemins. Il a une sorte de cri de guerre qu'on peut traduire par la syllabe *chiii* : cri prolongé, cri aigu, répété continuellement, et de l'effet le plus désagréable.

« Ses amours commencent au mois de septembre ou d'octobre. Le Chimango s'éloigue alors un peu des habitations pour déposer sa nichée sur des arbustes touffus ou même sur des arbres. Il y construit un nid volumineux, composé d'épines et de racines, et dans lequel il pond cinq à six œufs, dont les diamètres sont de 42 sur 34 millimètres. La couleur en est rougeâtre, avec des taches rouge brun, surtout au gros bout, quoiqu'il y ait quelquefois exception. La forme de ces œufs et la distribution de leurs taches les font ressembler beaucoup aux œufs des Cresserelles de France, les plus familiers de tous nos Oiseaux de proie, puisqu'ils nichent dans les vieilles constructions. Le Chimango, à cette époque, perd un peu de son égoïsme ordinaire. Il partage souvent alors ses aliments avec sa compagne, et prodigue aux jeunes les soins les plus tendres; mais dès que ceux-ci peuvent se suffire à eux-mêmes, il les abandonne pour ne les reconnaître jamais, et reprend sur-le-champ son caractère de voracité et d'indépendence.

« Le nom que porte cette espèce lui a été donné par les Espagnols établis sur les rives de la Plata, lors de la conquête de l'Amérique, et s'est conservé jusqu'à nos jours. Nous n'avons pu savoir s'il vient de la langue des Charruas, habitants primitifs du territoire de la *Banda oriental;* mais nous sommes sûr qu'il n'appartient à aucune des autres langues américaines qui, dans leurs divers dialectes, désignent aussi le Chimango par un nom particulier. Ainsi les Patagons ou Tuelches le nomment *Yuna;* les Puelches *Kéanché* (prononcez *Kéantché*); les Araucanos de Patagonie, *Chioco* ou *Chiucu* (prononcez *Tchioucou* ou *Tchiouco*), et ceux des Pampas *Chima* (prononcez *Tchima*). »

CHIMPANZÉ et mieux KIMPÉZEY, *Troglodytes*, *Jocko* et *Pongo* de Buffon, genre de Singes de la famille des Anthropomorphes. — Toutes les personnes qui pour la première fois ont observé un Kimpézey ont été frappées de sa grande ressemblance avec l'homme non-seulement dans ses formes, mais encore dans ses gestes, ses actions, et quelques-unes de ses habitudes. Aussi les différents noms qu'il a reçus sont-ils tous l'expression d'une même pensée. Là c'est le Pongo, mot par lequel les nègres désignent un grand fétiche, une sorte de génie des forêts; ici c'est le Cojas-Morros ou Quojas-Morou, qui dans la langue d'Angola signifie homme des forêts; dans le Congo, c'est l'Enjoko, que Buffon a défiguré, et qui, dans la langue du pays, est l'impératif du verbe *se taire :* « *Enjoko*, tais-toi. » On conçoit l'origine de ce nom quand on sait que les nègres du Congo croient que, si le Kimpézey ne parle pas, c'est qu'il ne le veut pas, dans la crainte qu'on ne le soumette à l'esclavage et qu'on ne le fasse travailler. Mais tous ces mots ne sont que des épithètes dont on accompagne le véritable nom Kimpézey, sous lequel il est connu par les naturels de toute la côte de Guinée. Le voyageur Lecat en a fait Quimpésé, et G. Cuvier Chimpanzé.

Il y a peu d'années que tous les habitants de Paris se portaient au Jardin des Plantes pour voir Jacqueline, jeune femelle appartenant à cette espèce. Elle était douce, bonne, caressante même; elle reconnaissait parfaitement les gens qui allaient la voir et leur faisait plus de caresses qu'aux autres. Si on la contrariait, elle pleurait à sanglots comme un enfant, se retirait dans un coin de l'appartement et boudait quelques minutes. Mais sa colère enfantine cédait à la plus petite avance d'amitié; alors elle essuyait ses larmes et revenait sans rancune auprès de celui qui l'avait chagrinée. « Quoique sa jeunesse fût extrême dit M. Boitard (elle avait deux ans et demi), son intelligence était déjà fort développée, et j'en citerai deux exemples qui sont extrêmement remarquables

mon avis, et dont j'ai été témoin. Un ami qui m'accompagnait quitta ses gants et les posa sur une table; aussitôt Jacqueline s'empara et voulut les mettre ; mais elle ne put en venir à bout, parce qu'elle plaçait à la main droite le gant de la main gauche. On lui montra sa méprise, et on parvint si bien à la lui faire comprendre, que depuis elle ne s'est jamais trompée, quoiqu'on l'ait mise souvent à l'épreuve. M. Werner, notre meilleur peintre d'histoire naturelle, fut chargé de la dessiner. Jacqueline, fort étonnée de voir son image se reproduire sous le crayon de cet habile artiste, voulut aussi dessiner. On lui donna du papier et un crayon ; elle s'assit gravement à la table du maître, et traça avec grande joie quelques traits informes. Comme elle appuyait de toutes ses forces, la pointe de son crayon se cassa, et elle en fut très-contrariée. Pour l'apaiser on lui tailla, et, corrigée par l'expérience, elle appuya moins.

« Elle vit le dessinateur porter le crayon à sa bouche, et elle en fit autant; seulement, au lieu de se contenter de mouiller la pointe elle ne manquait jamais de le casser avec ses dents. Il fut impossible de l'en empêcher, et ce grave inconvénient mit fin à ses études artistiques. Elle essayait de coudre, comme la femme qui la gardait, mais il lui arrivait chaque fois de se piquer les doigts; alors elle jetait là l'ouvrage, s'élançait sur la corde qu'on lui avait tendue, et se consolait de sa maladresse en faisant quelques cabrioles qui auraient fait pâlir le plus hardi funambule. »

Jacqueline avait un Chien et un Chat, qu'elle aimait beaucoup. Elle les gâtait au point de les faire coucher tous deux à côté d'elle, dans son lit, l'un à gauche et l'autre à droite; mais elle sut néanmoins conserver sur eux la supériorité que donne l'intelligence, et, quand elle le jugeait convenable, elle les châtiait sévèrement pour les soumettre à son obéissance ou pour les forcer à vivre entre eux en bons amis.

La pauvre Jacqueline avait l'habitude de se laver chaque matin le visage et les mains avec de l'eau fraîche; ces aspersions, jointes aux rigueurs d'un climat si différent de celui d'Afrique, lui occasionnèrent probablement la maladie de poitrine dont elle mourut. Jack, l'Orang-Outang qu'elle avait remplacé à la ménagerie, ainsi que les Kimpézeys qui ont autrefois vécu chez Buffon et chez l'impératrice Joséphine, sont morts de la même maladie.

Quoi qu'en disent aujourd'hui les naturalistes, qui n'assignent que deux pieds et demi (0,812) de hauteur à cet animal, parce qu'ils n'en ont jamais vu que de très-jeunes, il est certain qu'il atteint quatre à cinq pieds (1,299 à 1,624), et peut-être davantage, car sans cela rien de ce que les voyageurs lui attribuent ne serait possible. Lorsque Jacqueline fut prise et amenée à Paris, elle était fort jeune ; cependant sa taille était de deux pieds et demi (0,812) de hauteur, et sa mère la portait encore dans ses bras.

Nous verrons l'Orang-Outang figurer dans l'histoire d'Alexandre le Grand; nous voyons le Kimpézey figurer dans celle des Carthaginois, et pour les deux cas nous tirerons une conséquence semblable, c'est-à-dire qu'alors l'espèce était beaucoup plus nombreuse en individus qu'aujourd'hui, et qu'elle s'avançait sur la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au pied de l'Atlas.

Trois cent trente-six avant notre ère, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, abordèrent une île de l'Afrique occidentale. Une immense troupe de Singes les observaient, et les Carthaginois, les prenant pour des ennemis, les chargèrent aussitôt. On remarqua que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauvèrent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent vaillamment à coups de pierres. On ne parvint à se rendre maître que de trois femelles qui se débattirent avec tant d'acharnement, qu'il fut impossible de les garder vivantes. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages et velues, les fit écorcher et rapporta leurs peaux à Carthage. (*Hannonis periplus*, pag. 87, édit. 1674.) Elles furent déposées dans le temple de Junon, où, deux siècles après, les Romains les trouvèrent encore, lors de la conquête de cette ville. Il est plus que probable que tout ce que les anciens nous ont transmis sur les satyres, les faunes, les sylvains, et autres divinités des bois, tire son origine de l'histoire mal connue de cet animal. La peau de satyre que saint Augustin dit avoir vue à Rome était certainement celle d'un de ces animaux.

Le Kimpézey a le visage plat, basané, nu ainsi que les oreilles, les mains, la poitrine, et une partie du ventre. Le reste du corps est couvert de poils rudes, noirs ou bruns, mais clair-semés, excepté sur la tête où ils sont très-longs et lui forment une chevelure pendante par derrière et sur les côtés. Il marche debout avec beaucoup plus de facilité que l'Orang-Outang, parce que les muscles de ses mollets et de ses cuisses sont plus développés, et qu'il a le bassin plus large. On lui compte une paire de côtes de plus qu'à l'homme. Cet animal, qui ne se trouve que sur les côtes du Congo et de la Guinée, a le maintien grave et les mouvements mesurés. Par toutes ces considérations, Brookes, dans son *Système d'histoire naturelle*, avait mis l'homme dans la classe des singes ; le prince royal d'Angleterre lui en ayant fait des reproches assez vifs : « Monseigneur, je me rends à la force de « vos objections, répondit le naturaliste : « en votre faveur je changerai mon arran- « gement, et je placerai le Singe dans la « classe des hommes. »

En domesticité, le Kempézey montre la même douceur que l'Orang, mais plus d'intelligence. « J'ai vu cet animal, dit Buffon, présenter la main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie ; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette,

s'en essuyer les lèvres, se servir de la fourchette et de la cuiller pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il aimait prodigieusement les bonbons ; il buvait du vin, mais en petite quantité, et le laissait volontiers pour du lait, du thé, ou d'autres liqueurs douces. »

Dans son esclavage, le Kimpézey, si l'on s'en rapporte à tous les voyageurs, peut rendre autant de services qu'un nègre. On a vu à Loango une femelle aller chercher de l'eau dans une cruche, du bois dans la forêt, balayer, faire les lits, tourner la broche, etc., etc. Elle tomba malade et un chirurgien la saigna, ce qui lui sauva la vie. Un an après, ayant gagné une fluxion de poitrine, elle fut de nouveau alitée; lorsqu'elle vit entrer le même chirurgien, elle lui tendit le bras et lui fit signe de la saigner.

Un voyageur très-digne de foi, M. de Grandpré, officier dans la marine française, ayant habité Angola pendant deux ans, raconte ce qui suit : « L'intelligence de cet animal est vraiment extraordinaire; il marche ordinairement debout, appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton. Les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison, car il les maltraite rudement quand il les rencontre. Ils disent que s'il ne parle pas c'est par paresse. Ils pensent qu'il craint, en se faisant connaître pour homme, d'être obligé de travailler, mais qu'il pourrait l'un et l'autre s'il le voulait. Ce préjugé est si fort enraciné chez eux, qu'ils lui parlent lorsqu'ils le rencontrent.

« Malgré tous mes efforts pour me procurer un individu de cette espèce, je n'ai pu y parvenir, mais j'en ai vu un sur un vaisseau en traite. C'était une femelle; je l'ai examinée et mesurée avec attention, et elle s'y prêta avec beaucoup de complaisance. Debout, les talons portant à terre, elle était haute de quatre pieds deux pouces huit lignes. Ses bras pendants atteignaient à un pouce au-dessus du genou; elle était couverte de poils, le dos fauve, etc.....

« Il serait trop long de citer toutes les preuves que cet animal a données de son intelligence, je n'ai recueilli que les plus frappantes. Il avait appris à chauffer le four; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau, jugeait parfaitement quand il était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui de son côté, sûr de la sagacité de l'animal, s'en reposait sur lui, et se hâtait d'apporter sa pâte aussitôt que le Singe venait le chercher, sans que ce dernier l'ait jamais induit en erreur.

« Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait lui-même à tenir dessous (tirer sur le câble) et choquait à propos avec plus d'adresse qu'un matelot. Lorsqu'on enverga les voiles pour le départ, il monta, sans être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs; il se serait chargé de l'empointure, partie la plus difficile et la plus périlleuse, si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder la place. Il amarra les rabans aussi bien qu'un matelot, et, voyant engager l'extrémité de ce cordage pour l'empêcher de pendre, il en fit aussitôt autant à ceux dont il était chargé. Sa main se trouvant prise et serrée fortement entre la ralingue et la vergue, il la détacha lentement sans crier, sans grimaces ni contorsions; et lorsque le travail fut fini, les matelots se retirant, il déploya la supériorité qu'il avait sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous, et descendit en un clin d'œil.

« Cet animal ne parvint pas jusqu'en Amérique; il mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine, qui l'avait injustement et durement maltraité. Cette intéressante créature subit la violence qu'on exerçait contre elle avec une douceur et une résignation attendrissantes, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir que l'on cessât les coups dont on la frappait. Depuis ce moment, elle refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour, regrettée comme un homme aurait pu l'être. »

Voyons maintenant le Kimpézey à l'état sauvage. Presque toutes les fois que les voyageurs en ont rencontré, le mâle et la femelle marchaient ensemble ; d'où on peut penser, avec quelques naturalistes anglais, qu'il est monogame et ne change pas de femelle. Quand il est à terre, il se tient debout et marche avec un bâton qui lui sert à la fois d'appui et d'arme offensive et défensive; il se sert aussi de pierres, qu'il lance avec adresse pour repousser l'attaque des nègres, ou pour les attaquer lui-même s'ils osent pénétrer dans les lieux solitaires qu'il habite. Ces animaux vivent en petite troupe dans le fond des forêts ; ils savent fort bien se construire de cabanes de feuillages pour s'abriter des ardeurs du soleil et de la pluie. Ils forment ainsi des sortes de petites bourgades, où ils se prêtent un mutuel secours pour éloigner de leur canton les hommes, les éléphants et les animaux féroces. Dans ces attaques, si l'un des leurs est blessé d'un coup de flèche ou de fusil, ses camarades retirent de la plaie avec beaucoup d'adresse le fer de la flèche ou la balle ; puis ils pansent la blessure avec des herbes mâchées, et la bandent avec des lanières d'écorce.

Mais ce qu'il y a de plus singulier dans ces animaux, c'est qu'ils donnent une sépulture à leurs morts. Ils étendent le cadavre dans une crevasse de terre, et le recouvrent d'un épais amas de pierrailles, de feuilles de branches et d'épines, pour empêcher les Hyènes et les Panthères d'aller le déterrer pendant la nuit.

Les Kimpézeys habitent leurs cabanes pendant les nuits orageuses et quand ils

t malades, car dans toute autre circons-ce ils dorment sur un arbre. La femelle beaucoup de tendresse pour son petit; le caresse sans cesse et le tient propre c beaucoup de soin. Elle le porte sur ses s à la manière des nourrices, quand elle qu'une légère distance à parcourir, et s'agit d'un long trajet, elle le place sur dos, où il se cramponne avec les mains les pieds, absolument à la manière des grillons. Elle y est beaucoup attachée et garde avec elle longtemps encore après le rrage; mais le mâle le chasse quand il est ez fort pour se défendre et assez intelli-t pour savoir chercher et choisir ses ments.

Le mâle aime tendrement sa femelle. Si, nt avec elle, il est surpris par la présence rpinée d'un ou plusieurs hommes, il s'arme ssitôt de pierres, ou d'un bâton, s'il se uve une branche morte à sa portée; il se lève bout, s'arrête, et, dans cette attitude me-çante, il attend que sa femelle se soit signée pour fuir lui-même le danger. Des voyageurs ont été témoins de ce fait.

Cependant, malgré ces apparences d'a-our, le Kimpézey n'est pas toujours très-èle à sa femelle, et souvent il poursuit os les bois des négresses qu'il enlève et rte dans sa cabane. « Les Kimpézeys, dit . de La Brosse (*Voyage à la côte d'Angola*), chent de surprendre des négresses, les rdent avec eux, et les nourrissent très-en. J'ai connu, ajoute-t-il, à Loango, une gresse qui était restée trois ans avec ces imaux. » Quelquefois c'est moins pour tisfaire la brutalité de leurs passions que ur s'en faire une société qui leur plaît, ue les Kimpézeys attaquent les jeunes né-resses, qu'ils emportent sur les arbres et ue l'on a beaucoup de peine à leur arra-ier. La preuve de cela est qu'ils enlèvent galement les jeunes garçons, les condui-nt dans leurs forêts, et les gardent sans tre but que de les avoir avec eux. Battel us apprend qu'un négrillon de sa suite vant été emmené par des Kimpézeys, vé-ut douze à treize mois dans leur société, et vint très-content, gros et gras, en se uant beaucoup du traitement de ses ra-sseurs.

Il est difficile de ne pas supposer de l'exa-ération dans les récits des voyageurs au ujet de ce singulier Quadrumane.

CHINCHILLA, genre de Mammifère de ordre des Rongeurs. L'espèce la plus remar-uable est le **Chinchilla ordinaire**, *C. nigera*.

Cet animal ainsi nommé par MM. Bennett Rousseau, qui nous ont fait connaître, le remier ses habitudes, et le second son or-anisation, n'a point été connu de Linné. olina en a fait un Rat, *Mus lanigera;* M. Geoffroy et Desmarest l'ont pris pour n Cricet, *Cricetus laniger*, et M. Isid. eoffroy l'a indiqué sous le nom de *Callomys nigera*.

Il est long de quinze pouces environ de-uis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue; d'un beau gris ondulé de blanc à la face supérieure du corps, et très-clair en dessous ; son poil est extrêmement fin et doux au toucher, il est fort, long, serré, lai-neux, quelquefois même crispé ou mêlé; le port ressemble assez à celui des Lapins, mais la queue est plus longue et les oreilles autrement disposées; la tête est celle d'un Ecureuil, elle en a toute la vivacité; les moustaches sont composées d'une trentaine de poils inégalement longs, les uns blancs, les autres noirs, et dirigés obliquement sur les côtés; les yeux sont grands et pleins d'expression, ils ont la pupille élargie, d'un noir très profond, et la cornée blanchâtre; les oreilles sont grandes et à demi nues ; elles sont exposées à se couvrir, à leur surface in-terne, de verrues, ou plutôt de varices, dont la couleur est bleuâtre; les pattes de der-rière sont de moitié plus grandes que celles de devant : la queue est moins grande que chez la Viscache et le Lagotis ; elle est un peu plus longue que la moitié du corps, les poils de ses côtés sont usés même chez les jeunes sujets, ce qui tient aux nombreux mouvements de droite et de gauche que l'animal lui imprime.

Les Chinchillas habitent par familles les montagnes, dans lesquelles ils se pratiquent des terriers nombreux et très-profonds. Ces terriers, ainsi que nous l'apprend M. Thié-baut de Berneaud, rendent souvent les mon-tagnes impraticables, ils les déchiquètent pour ainsi dire. Les femelles ont deux por-tées par année, et trois ou quatre petits à chacune. Les jeunes ont, quelques jours après leur naissance, le corps entièrement couverts de poils qui diffèrent à peine de ceux des adultes. La peau de ces animaux est précieuse pour les fourreurs, et c'est principalement pour l'obtenir qu'on leur donne la chasse. Cependant certaines peu-plades recherchent aussi leur chair, qui est, même celle des adultes, un excellent aliment. La chasse des Chinchillas est généralement confiée aux enfants, qui y vont avec des chiens. Elle est surtout productive dans les environs de Coquimbo et de Copiago, et quoiqu'on s'y livrât avec une sorte de pas-sion, l'espèce a été longtemps sans paraître en souffrir ; mais cependant on assure que depuis quelques années les Chinchillas sont devenus plus rares, et que les autorités du pays ont dû empêcher pour quelque temps qu'on ne les tuât. Les peaux de ces animaux sont depuis longtemps employées en Europe. On les y importe de Valparaiso et de San-tiago; celles qui proviennent du Pérou sont expédiées des parties orientales des Andes à Buenos-Aires, ou bien envoyées à Lima. Comme on leur retranche, afin de les embal-ler plus commodément, toutes les parties inutiles aux fourreurs, c'est-à-dire la queue, les pattes, les oreilles et les dents, il est facile de s'expliquer pourquoi les naturalistes ont été si longtemps incertains sur la nature de l'animal auquel elles appartiennent. Les premiers individus que l'on a possédés en Europe n'y ont été reçus que vers 1830

Quelques-uns étant parvenus vivants, on a pu étudier les particularités de leurs mœurs, et on a vu combien elles se rapprochaient de celles des Lapins, avec lesquels les Chinchillas ont principalement de commun la démarche et les appétits ; mais leur intelligence est beaucoup moins obtuse, ils sont gais, quoique captifs, et cherchent toujours à sauter, à fouir, etc. On a vu que, lorsqu'ils mangent, ils se tiennent le plus souvent assis sur leur derrière, à la manière des écureuils, et se servent comme eux de leurs pattes de devant pour porter les aliments à leur bouche. On a remarqué jusqu'à leurs excréments qui sont de petites crottes assez semblables à celles des Lapins, mais plus allongées et qui varient, pour la couleur, du noirâtre au brun plus ou moins roussâtre, selon la nature des aliments.

Les fourrures dans lesquelles entrent la peau des Chinchillas sont très-chaudes et aussi très-belles; cependant il paraît qu'on en fait un moindre usage aujourd'hui; car les peaux qu'on vendait, il y a une dizaine d'années, vingt et vingt-cinq francs, n'en valent plus que cinq ou six. Les anciens Péruviens, beaucoup plus industrieux que ceux de nos jours, fabriquaient avec la laine qui les compose des couvertures et des étoffes très-précieuses.

Il paraît qu'on a reconnu une seconde espèce de Chinchilla, mais on ne l'a pas encore décrite. Elle est, à ce que dit M. Rousseau, qui l'a vue, plus petite que l'ordinaire, et un peu différente pour la coloration; mais son système dentaire et le développement de ses caisses auditives ne font point douter qu'elle fasse partie du même genre. Elle vient des mêmes lieux, c'est à dire du Chili et du Pérou.

CHOAK-KAMA. *Voy.* Chaima.

CHOPI, *Icterus chopi*, Less., espèce de Troupiale. — Cet Oiseau est d'un naturel peu farouche, mais plein de finesse et de ruse: quoiqu'il pénètre dans les cours, les salles, les galeries des habitations, il sait éviter les piéges et y tombe rarement. Son vol est rapide, mais souvent interrompu. Il attaque quelque Oiseau que ce soit, le poursuit avec acharnement, se cramponne sur son dos, et le frappe à grands coups de bec; si un Oiseau de proie tel que le Chimanzo ou le Caracara, ainsi attaqué, se pose pour se délivrer de son ennemi, celui-ci se place à neuf ou dix pieds de distance et fait quelques mouvements d'un air distrait, comme pour donner à entendre que ce sont des signes de paix; mais si le Caracara, se fiant à ces espérances, détourne la tête pour regarder d'un autre côté, le malin Chopi recommence tout à coup ses insultes et ses attaques, et parvient ainsi à chasser au loin tout ce qui l'incommode. Il reconnaît à une grande distance ses ennemis à leur physionomie et même à leur ombre. Il avertit du danger par un sifflement toute la gent volatile, qui, à ce signal s'échappe et se cache, tandis que le courageux Chopi ne fuit ni ne craint ; il se prépare au combat pour chanter bientôt sa victoire, et ce chant de triomphe commence par l'expression nom même de l'Oiseau et continue par sifflement gracieux et varié. C'est l'un des p miers volatiles qui se font entendre au le de l'aurore, et il aime accompagner de voix le son des cloches ou tout autre br On le voit alors souvent perché sur les rouettes et les toits, d'où il part pour vis les campagnes et les habitations. Il place nid dans les trous des murailles, des roch et des arbres, ou sous le toit des maiso quelquefois sur les branches épaisses, h tes et déliées des orangers ou des arbres to fus. Ce nid est toujours construit de bûch tes ou de petites pailles en dehors, de plu douces, de filaments et d'autres matières s blables mal arrangées et en petite quan en dedans. La ponte, qui a lieu en nove bre et qui ne se renouvelle point, est com sée de quatre œufs blancs; les petits s nourris de sauterelles et d'autres ins tes. Le père et la mère les alimentent mê en cage, quoique nouvellement pri de leur liberté.

CHORO, *Stentor flavicaudatus*, Desm., pèce de Singe du genre Alouate, famille Sapajous. — Comme les autres Alouates, vit en troupe et se retire dans les lieux plus solitaires. On le chasse surtout p avoir sa fourrure, que dans le pays on e ploie à divers usages. Une particular qu'offrent les Alouates est que, contre l' dinaire des autres Singes, qui tous fui l'eau, ils se plaisent dans les forêts qui b dent les rives des grands fleuves et des r rais ; ceci est affirmé par tous les voy geurs. Il paraît même qu'ils se hasard quelquefois à se mettre à l'eau et à trav ser à gué quelques bras assez larges, on en trouve sur les îlots des rivières dans ceux des grandes savanes noyées; fait est très-remarquable dans l'ordre Quadrumanes.

« Je ne sais, dit M. Boitard, si tous Singes ont pour les nappes d'eau la mê frayeur que le Mangabey que j'ai possé mais je le suppose; car cette crainte vi de ce que, bâtis à peu près comme l'homm ainsi que lui ils ne savent pas nager na rellement. La première fois que j'ai trave la Saône, en batelet avec mon Singe, je n vais pas fait cette réflexion et je faillis le p dre. Malgré les témoignages énergiques sa frayeur, je le jetai à l'eau croyant q allait nager et s'en retirer ainsi que font Chiens. Mais je fus extrêmement surpris le voir se débattre dans le perfide éléme de la même manière qu'un enfant qui noie; et si je n'avais su nager moi-même, perdais un animal fort aimable, et auquel tenais beaucoup. Au moment où je le sais il coulait à fond, et déjà il était pour ai dire sans connaissance. Cette petite scè me fit perdre ses bonnes grâces pendant p de quinze jours, et ne contribua pas peu lui donner une nouvelle horreur de l'eau

CHOÜCAS, *Pyrrhocorax* (c'est-à-dire *C beau à bec roux*, dénomination emprunté

ie), genre d'Oiseaux de l'ordre des Pas-
eaux conirostres.
n général, les Choucas sont plus petits
les Corneilles. Leur cri, du moins celui
os deux Choucas d'Europe, les seuls dont
toire nous soit connue, est plus aigre,
s perçant ; il a visiblement influé sur la
part des noms qu'on leur a donnés en
férentes langues, tels que ceux-ci, *Chou-*
, Graccus, Kaw, Klas, etc., mais ils n'ont
qu'une seule inflexion de voix, car on
ure qu'on les entend quelquefois crier
n, tian; tian.
ls vivent tous deux d'Insectes, de grains,
fruits, et même de chair, quoique très-
ement ; mais ils ne touchent point aux
ries, et ils n'ont pas l'habitude de se te-
sur les côtes pour se rassasier de Pois-
s morts et autres cadavres rejetés par la
r. En quoi ils ressemblent plus aux Freux,
même à la Mantelée, qu'à la Corbine ;
is ils se rapprochent de celle-ci par l'ha-
ude qu'ils ont d'aller à la chasse aux œufs
Perdrix, et d'en détruire une grande
antité.
ls volent en grandes troupes, comme le
eux ; comme lui ils forment des espèces
peuplades et même de plus nombreuses,
mposées d'une multitude de nids, placés
uns près des autres, et comme entassés,
sur un grand arbre, ou dans un clocher,
dans le comble d'un vieux château aban-
nné. Le mâle et la femelle une fois appa-
és, ils restent longtemps fidèles, attachés
n à l'autre ; et par suite de cet attachement
rsonnel, chaque fois que le retour de la
lle saison donne aux êtres vivants le si-
al d'une génération nouvelle, on les voit
rechercher avec empressement et se par-
sans cesse ; car alors le cri des animaux
t un véritable langage, toujours bien parlé,
ujours bien compris. Ils ne manquent jamais
es préliminaires, non pas même dans l'é-
de captivité. La femelle pond cinq ou
œufs marqués de quelques taches bru-
s sur un fond verdâtre ; et lorsque ses
tits sont éclos, elle les soigne, les nourrit,
élève avec une affection que le mâle
mprésse de partager. Tout cela ressem-
e assez aux Corneilles, et même, à bien
s égards au grand Corbeau ; mais Charle-
n et Schewenckfeld assurent que les Chou-
s font deux couvées par an ; ce qui n'a
nais été dit du Corbeau ni des Corneilles,
ais qui d'ailleurs s'accorde très-bien avec
rdre de la Nature, selon lequel les espè-
s les plus petites sont aussi les plus
condes.
Les Choucas sont des Oiseaux de passage,
n pas autant que le Freux et la Corneille
ntelée, car il en reste toujours un assez
n nombre dans le pays pendant l'été ; les
irs de Vincennes en sont peuplées en tout
mps, ainsi que tous les vieux édifices qui
ur offrent la même sûreté et les mêmes
mmodités ; mais on en voit toujours moins
France l'été que l'hiver. Ceux qui voya-
nt se réunissent en grandes bandes, comme
Frayonne et la Mantelée, quelquefois même ils ne ont qu'une seule bande avec elles, et ils ne cessent de crier en volant ; mais ils n'observent pas les mêmes temps en France et en Allemagne ; car ils quittent l'Allemagne en automne avec leurs petits, et n'y reparaissent qu'au printemps, après avoir passé l'hiver chez nous ; et Frisch a raison d'assurer qu'ils ne couvent point pendant leur absence, et qu'à leur retour ils ne ramènent point de petits avec eux ; car les Choucas ont cela de commun avec tous les autres oiseaux, qu'ils ne font point leur ponte en hiver.

On les prive facilement, on leur apprend à parler sans peine ; ils semblent se plaire dans l'état de domesticité ; mais ce sont des domestiques infidèles, qui, cachant la nourriture superflue qu'ils ne peuvent consommer, et emportant des pièces de monnaie et des bijoux qui ne leur sont d'aucun usage, appauvrissent le maître sans s'enrichir eux-mêmes.

CHOUETTES, nom vulgaire des Oiseaux de proie nocturnes, que Linné comprenait tous dans son genre *Strix*. Les ornithologistes font aujourd'hui des Chouettes la seconde famille de l'ordre des Accipitres (*Voy.* ce mot), et ils les appellent du nom commun de *Strixidès* ou Strigidés, qui est une légère modification de celui que Linné leur avait donné.

Les Strigidés ou Accipitres nocturnes ont la tête grosse, et les yeux très-grands, à pupilles énormes, dirigés en avant et plus ou moins complétement entourés par un cercle de plumes effilées, dont les antérieures recouvrent la cire et les postérieures l'ouverture des oreilles. L'appareil du vol n'a pas une grande force ; les ailes sont généralement courtes et peu pointues ; leur première rémige est toujours la plus courte, et la troisième dépasse toutes les autres. Les tarses sont plus ou moins longs, et souvent couverts ainsi que les doigts de plumes ou de duvet ; le doigt externe est réversible, c'est-à-dire susceptible de se porter devant ou derrière.

Les Oiseaux de cette famille ont entre eux beaucoup de ressemblance ; c'est généralement la même forme et aussi le même système de coloration : le plumage toujours très-doux et soyeux est ordinairement gris, quelquefois un peu roussâtre, d'autres fois blanchâtre ou tout à fait blanc, toujours il est varié de taches brunes, linéaires ou arrondies ; c'est une distribution de couleurs qui rappelle celle des Engoulevents, autres Oiseaux nocturnes, mais d'un ordre différent.

La plupart des Strix chassent le soir au crépuscule et le matin avant le lever du soleil ; pendant le temps de la pleine lune, ils peuvent le faire presque toute la nuit ; tant que dure le jour ils se cachent dans quelque lieu obscur, parce que la lumière leur blesse la vue. Cependant il en est quelques-uns qui peuvent en plein midi voler et même poursuivre leur proie ; ce sont ceux qui se rapprochent le plus des Accipitres

diurnes. Tous volent légèrement, et sans se faire entendre, ce qui tient à la mollesse de leur plumage. Ils se nourrissent de matières animales, mais attaquent, suivant leurs forces, des espèces plus ou moins volumineuses; les plus grands poursuivent quelques Rongeurs de taille moyenne, des Lapins, des Rats, des Mulots, etc.; d'autres, moins vigoureux, s'en prennent à des Mammifères plus petits, des Souris, des Musaraignes, ou bien à des Oiseaux qu'ils vont prendre lorsqu'ils sont endormis, et il en est parmi les plus petits qui sont presque réduits à se nourrir exclusivement d'insectes; il en est qui recherchent aussi les Reptiles et les petits Oiseaux.

Quoique les Strix soient de véritables carnassiers, ils ont cependant un estomac en gésier assez musculeux et précédé d'un jabot. Après qu'ils ont mangé, les os, les plumes et toutes les parties non chylifiques de leurs aliments sont roulés en petites pelotes et rejetés en remontant l'œsophage.

On trouve des Oiseaux de nuit sur tous les points de la terre. En général, ces animaux se tiennent dans les lieux inhabités et dans les vastes forêts; ils se cachent pendant le jour, et si par hasard on les dérange dans leurs retraites, ils prennent, à cause de la gêne que leur occasionne la grande lumière, des positions toutes plus bizarres les unes que les autres; ils se débattent gauchement sans chercher à fuir, et restent à la merci du plus faible ennemi. C'est ce que savent parfaitement les petits Oiseaux, qui vont les chercher dans leur solitude, les tourmentent et les vexent de mille manières, sans que les malheureux puissent se défendre. Les chasseurs, comme on sait, ont tourné à leur profit l'audace de ces petits ennemis et la maladresse des Chouettes; ils prennent un de ces Oiseaux, le portent dans un jardin, un bois ou un taillis, et aussitôt arrivent de toutes parts, aux cris de l'Oiseau nocturne, force Becs-Fins, Mésanges, Moineaux, etc., qui se prennent aux piéges qu'on leur a tendus.

Les Accipitres nocturnes doivent être répartis dans deux groupes différents.

Le *premier de ces groupes* comprend les espèces qui ont le disque entourant les yeux nul ou à peine marqué, et qui se rapprochent plus que les autres Oiseaux de proie diurnes, tant par leurs caractères zoologiques que par leurs habitudes. On y range les genres :

Chevèche (Chevèches ordinaires et Chouettes-Epervières). Duc (Ducs proprement dits, Scops et Ketupa). Phodile.

Le *second groupe* est réservé aux Strigidés qui ont le disque complet ou presque complet, mais toujours bien marqué et composé de deux cercles, l'un interne à plumes effilées et à barbules très-écartées, l'autre externe circonscrivant le premier et qui a ses plumes rudes et aplaties en forme d'écailles : l'ouverture auriculaire est plus considérable que chez les précédents. Genres : Chathuant, Chouette (Chouettes et Hibous), Effrayes.

CICINNURUS. *Voy.* Manucode.

CICONIA. *Voy.* Cigogne.

CIGOGNE, *Ciconia*, genre d'oiseau de la famille des Cultrirostres, la seconde des Echassiers.

Entre les Oiseaux terrestres qui peuplent les campagnes, et les Oiseaux navigateurs à pieds palmés, qui reposent sur les eaux, on trouve la grande tribu des Oiseaux de rivage, dont le pied sans membranes, ne pouvant avoir un appui sur les eaux, doit encore porter sur la terre, et dont le long bec enté sur un long cou s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide. Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la Cigogne, plus connue, plus célébrée qu'aucune autre, se présente la première. Elle est composée de deux espèces, qui ne diffèrent que par la couleur; car du reste il semble que, sous la même forme et d'après le même dessin, la Nature ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir. Cette différence, tout le reste étant semblable, pourrait être comptée pour rien s'il n'y avait pas entre ces deux mêmes Oiseaux différence d'instinct et diversité de mœurs. La Cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés, et niche dans l'épaisseur des forêts. La Cigogne blanche choisit au contraire nos habitations pour domicile; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices : amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine; elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte (57), et partout hôte respecté et bien venu, elle paye par des services le tribut qu'elle doit à la société; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la Cigogne noire, qui paraît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

Cette Cigogne blanche, moins grande que la Grue, l'est plus que le Héron : sa longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue est de trois pieds et demi, et jusqu'à celle des ongles, de quatre pieds; le bec, de la pointe aux angles, a près de sept pouces; le pied en a huit, la partie nue des jambes cinq; et l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds. Il est aisé de se la peindre : le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractère dont les Grecs ont formé son nom (58); les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué : voilà ses traits principaux; mais en la regar-

(57) Témoin ce nid de Cigogne posé sur le temple de la Concorde au Capitole, dont parle Juvénal (sat. I, v. 116), et qu'on voit figuré sur les médailles d'Adrien.

(58) Πελὸν ἀργὸν.

dant de plus près, on aperçoit sur les ailes des reflets violets et quelques teintes brunes. On compte trente pennes en développant l'aile ; elles forment une double échancrure, les plus près du corps étant presque aussi longues que les extérieures, et les égalant lorsque l'aile est pliée. Dans cet état, les ailes couvrent la queue ; et, lorsqu'elles sont ouvertes ou étendues pour le vol, les plus grandes pennes offrent une disposition singulière : les huit ou neuf premières se séparent les unes des autres et paraissent divergentes détachées de manière qu'il reste entre chacune un vide; ce qui ne se voit dans aucun autre Oiseau. Les plumes du bas du cou sont blanches, un peu longues et pendantes, et par là les Cigognes se rapprochent des Hérons; mais leur cou est plus court et plus épais. Le tour des yeux est nu et couvert d'une peau ridée d'un noir rougeâtre; les pieds sont revêtus d'écailles en tables hexagones, d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut; il y a des rudiments de membranes entre le grand doigt et le doigt intérieur jusqu'à la première articulation, et qui, s'étendant plus avant sur le doigt extérieur, semblent former la nuance par laquelle la Nature passe des Oiseaux à pieds divisés aux Oiseaux à pieds réunis et palmés ; les ongles sont mousses, larges, plats, et assez approchant de la forme des ongles de l'homme.

La Cigogne a le vol puissant et soutenu, comme tous les Oiseaux qui ont des ailes très-amples et la queue courte; elle porte en volant la tête roide en avant, et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail ; elle s'élève fort haut, et fait de très-longs voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les Cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de mai ; elles devancent ce temps dans nos provinces. Gessner dit qu'elles précèdent les Hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril et quelquefois plus tôt; elles arrivent en Alsace au mois de mars, et même dès la fin de février. Leur retour est partout d'un agréable augure, et leur apparition annonce le printemps : aussi elles semblent n'arriver que pour se livrer aux tendres émotions que cette saison inspire. Aldrovande peint avec chaleur les signes de joie et d'amour, les empressements et les caresses du mâle et de la femelle arrivés sur leur nid après un long voyage : car les Cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux; et si leur nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais, qu'elles entassent en grande quantité : c'est ordinairement sur les combles élevés, sur les créneaux des tours, et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé, qu'elles le posent (59). En France, du temps de Belon, on plaçait des roues au haut des toits pour engager ces oiseaux à y faire leur nid; cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace, et on dispose en Hollande pour cela des caisses carrées au faîte des édifices.

Dans l'attitude du repos, la Cigogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule ; elle guette les mouvements de quelques Reptiles, qu'elle fixe d'un œil perçant : les Grenouilles, les Lézards, les Couleuvres et les petits Poissons sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais, ou sur les bords des eaux, ou dans les vallées humides.

Elle marche, comme la Grue, en jetant le pied en avant par grands pas mesurés ; lorsqu'elle s'irrite ou s'inquiète, et même quand l'amour l'agite, elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réitéré, que les anciens avaient rendu par des mots imitatifs, *crepitat*, *glotterat*, et que Pétrone exprime fort bien en l'appelant un bruit de *crotales* : elle renverse alors la tête de manière que la mandibule extérieure se trouve en haut, et que le bec est couché presque parallèlement sur le dos. C'est dans cette situation que les deux mandibules battent vivement l'une contre l'autre ; mais, à mesure qu'elle redresse le cou, le claquement se ralentit, et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Au reste, ce bruit est le seul que la Cigogne fasse entendre, et c'est apparemment de ce qu'elle paraît muette que les anciens avaient pensé qu'elle n'avait point de langue. Il est vrai que cette langue est courte et cachée à l'entrée du gosier, comme dans toutes les espèces d'Oiseaux à long bec, qui ont aussi une manière particulière d'avaler en jetant les aliments, par un certain tour de bec, jusque dans la gorge.

La Cigogne ne pond pas au-delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus allongés que ceux de l'Oie ; le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture. Les œufs éclosent au bout d'un mois ; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits, qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement. Au reste, le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble ; et tandis que l'un est à la chasse, on voit l'autre se tenir aux environs, debout sur une jambe, et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge, ils sont couverts d'un duvet brun ; n'ayant pas encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles, ils se traînent dans le nid sur leurs genoux. Lorsque leurs ailes commencent à croître, ils s'exercent à voleter au-dessus du nid ; mais il arrive souvent que, dans cet exercice, quelques-uns tombent et ne peuvent plus se relever. Ensuite, lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs, la

(59) C'est en ce sens qu'il faut entendre ce que dit Varron, qu'elle niche à la campagne, *in tecto ut hirundines, in agro ut Ciconia*, puisqu'il observe ailleurs lui-même, au sujet de l'arrivée de la Cigogne en Italie, qu'elle s'établit de préférence sur les édifices.

mère les conduit et les exerce par de petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène ; enfin les jeunes Cigognes déjà fortes prennent leur essor avec les plus âgées dans les derniers jours d'août, saison de leur départ. Les Grecs avaient marqué leurs rendez-vous dans une plaine d'Asie, nommée *la Plage aux Serpents*, où elles se rassemblaient, comme elles se rassemblent encore dans quelques endroits du Levant, et même dans nos provinces d'Europe, comme dans le Brandebourg et ailleurs.

Lorsqu'elles sont assemblées pour le départ, on les entend claqueter fréquemment, et il se fait alors un grand mouvement dans la troupe ; toutes semblent se chercher, se reconnaître et se donner l'avis du départ général, dont le signal, dans nos contrées, est le vent du nord. Elles s'élèvent toutes ensemble, et dans quelques instants se perdent au haut des airs. Klein raconte qu'appelé pour voir ce spectacle, il le manqua d'un moment, et que tout était déjà disparu. En effet, ce départ est d'autant plus difficile à observer, qu'il se fait en silence, et souvent dans la nuit. On prétend avoir remarqué que, dans leur passage, avant de tenter le trajet de la Méditerranée, les Cigognes s'abattent en grand nombre aux environs d'Aix en Provence. Au reste, il paraît que ce départ se fait plus tard dans les pays chauds, puisque Pline dit qu'*après le départ de la Cigogne, il n'est plus temps de semer.*

Quoique les anciens eussent marqué les migrations des Cigognes, ils ignoraient quels lieux elles allaient habiter ; mais quelques voyageurs modernes nous ont fourni sur cela de bonnes observations ; ils ont vu en automne les plaines de l'Égypte toutes couvertes de ces Oiseaux. « Il est tout arrêté, dit Belon, que les Cigognes se tiennent l'hiver aux pays d'Égypte et d'Afrique ; car nous avons témoings d'en avoir vu les plaines d'Egypte blanchir, tant il y en avoit dès les mois de septembre et octobre, parce qu'étant là durant et après l'inondation, n'ont faute de pâture, mais trouvant là l'été intolérable pour sa violente chaleur, viennent en nos régions, qui lors leur sont tempérées, et s'en retournent en hiver pour éviter la froidure trop excessive : en ce contraires aux Grues ; car les Grues et Oies nous viennent voir en hiver, lorsque les Cigognes en sont absentes. » Cette différence très-remarquable provient de celle des régions où séjournent ces Oiseaux : les Grues et les Oies arrivent du Nord, dont elles fuient les grands hivers ; les Cigognes partent du Midi pour en éviter les ardeurs.

L'on attribue à cet Oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle (60). Il est vrai que la Cigogne nourrit très-longtemps ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes ; que quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes ; quelle les défends dans les dangers, et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner (61). On l'a de même vue donner des marques d'attachement et même de reconnaissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue : on assure l'avoir entendue claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire en partant un semblable signe d'adieu. Mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent et des tendres soins que donnent ces Oiseaux à leurs parents trop faibles ou trop vieux. On a souvent vu des Cigognes jeunes et vigoureuses apporter de la nourriture à d'autres, qui, se tenant sur le bord du nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la Cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusque dans des cœurs bruts ces pieux sentiments auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parents fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme.

Elien assure que les qualités morales de la Cigogne étaient la première cause du respect et du culte des Egyptiens pour elle ; et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens ce fut un crime de donner la mort à la Cigogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces Oiseaux : tant ils étaient précieux à ce pays, qu'ils purgeaient des Serpents. Dans le

(60) D'où vient que Pétrone l'appelle *pietaticultrix*.

(61) Voyez dans Hadrien Junius l'histoire, fameuse en Hollande, de la Cigogne de Delft, qui, dans l'incendie de cette ville, après s'être inutilement efforcée d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux.

Voici un trait que les journaux ont raconté :

« L'année dernière (1833) un gentilhomme polonais, ayant pris dans sa propriété une Cigogne, eut la fantaisie de lui mettre un collier portant cette inscription : *Hæc Ciconia ex Polonia* (cette Cigogne vient de Pologne), et remit ensuite l'Oiseau en liberté. Cette année, la même Cigogne est revenue dans le même lieu, et a été reprise par le Polonais. Mais quelle ne fut pas la surprise de celui-ci lorsqu'il découvrit au-dessous du collier de fer un collier en or sur lequel se trouvaient ces mots : *India cum donis remittit Ciconiam Polonis* (l'Inde renvoie la Cigogne avec des dons aux Polonais). Après avoir invité ses amis à lire cette missive, il laissa s'envoler le messager ailé. »

Levant; on conserve encore une partie de ce respect pour la Cigogne. On ne la mangeait pas chez les Romains : un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple. Au reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée, et cet Oiseau, né notre ami et presque notre domestique, n'est pas fait pour être notre victime.

CINGLE. *Voy.* Merle d'eau.

CIRCUS. *Voy.* Busard.

CIRQUINÇON. *Voy.* Tatou.

CIVETTE, *Viverra*, genre de Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades. — Ces animaux sont caractérisés par une poche profonde divisée en deux sacs qui se remplissent d'une pommade abondante exhalant une forte odeur musquée.

L'espèce la plus remarquable est le Nzfuzi ou Nzime (*Viverra civetta*, Lin.), la *Civette ordinaire*, G. Cuvier. Cet animal a environ 0,731m de longueur non compris la queue; son museau est un peu moins pointu que celui du Renard; ses oreilles sont courtes et arrondies; son pelage est long et grossier, gris, tacheté et couvert de bandes brunes et noirâtres, avec une crinière tout le long de l'échine; sa queue est brune, moins longue que son corps; la tête est blanchâtre, excepté le tour des yeux, les joues et le menton, qui sont bruns ainsi que les quatre pattes.

La Civette ou Nzime habite l'Afrique et surtout l'Abyssinie; on la trouve aussi en Asie. Elle a, outre les poches singulières dont nous avons parlé, un petit trou de chaque côté de l'anus, d'où suinte une humeur noirâtre très-fétide. C'est un animal qui fuit les terres humides et basses, et qui se plaît particulièrement dans les plaines élevées et les montagnes arides. Agile à la course comme un Chien, leste à sauter comme un Chat, souple comme tous les animaux de son genre, ayant des yeux très-brillants et qui lui permettent de distinguer les objets pendant la nuit; étant, outre cela, d'un caractère courageux et cruel, la Civette est le fléau des Oiseaux et des petits Mammifères, qu'elle surprend dans les ténèbres, qu'elle poursuit à la course pendant le jour, et qu'elle atteint d'un bond à une assez grande distance. Son occupation constante est de chasser; mais, quand elle ne trouve pas de gibier, elle vient en maraude autour des lieux habités, saisit avec toute la ruse du Renard les volailles qui se sont écartées de la ferme, pénètre même quelquefois dans la basse-cour, et met tout à mort avant de se retirer. Enfin, si toutes ces ressources lui manquent, elle se rabat sur les fruits et les racines, qu'il lui est facile de broyer avec ses larges molaires tuberculeuses. Quoique naturellement farouche, la Civette s'apprivoise assez facilement, mais jamais assez pour s'attacher à son maître et caresser la main qui la nourrit. Née dans les pays chauds, elle s'habitue cependant très-bien dans les climats tempérés, et même froids, pourvu que, pendant l'hiver, on la tienne dans un lieu chauffé. Il n'y a que quelques années qu'on en nourrissait encore beaucoup en Hollande, alors que le parfum qu'elle produit était à la mode, et celui qu'on en tirait était plus estimé que celui qui venait de son pays même, probablement parce qu'il n'était pas frelaté. Il paraît aussi que son odeur est d'autant plus forte et plus suave, et sa qualité d'autant plus grande, que l'animal est mieux nourri; de la chair crue et hachée, des œufs, du riz, des petits animaux, des Oiseaux, de la jeune volaille, et surtout du Poisson, tels sont les aliments qui lui conviennent le mieux; il ne lui faut que peu d'eau, parce qu'il boit très-rarement. Pour recueillir ce parfum, on met l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner; on ouvre la cage par un bout, et on tire la Civette par la queue; on la contraint à rester dans cette position en passant à travers les barreaux un bâton qui lui entrave les jambes de derrière; alors on introduit une petite cuiller dans le sac qui contient le parfum, on racle avec soin toutes les parties intérieures des deux poches, et l'on met la matière odorante qu'on en tire dans un vase que l'on ferme ensuite hermétiquement. Si l'animal se porte bien et qu'il soit convenablement nourri, on peut répéter cette opération deux ou trois fois par semaine. Cette matière exhale une odeur si forte, qu'elle se communique à toutes les parties du corps de la Civette; le poil en est imbu, et la peau pénétrée au point qu'elle se conserve encore longtemps après sa mort. Quand on irrite et tourmente l'animal, il hérisse sa crinière, se secoue en grondant, et il répand une odeur qui devient violente, au point qu'on ne peut la supporter dans un appartement où l'on se trouve enfermé avec lui. Cette humeur onctueuse et parfumée que nous appelons *civette*, est connue dans le Levant et en Arabie sous les noms de *zibet* ou *algallia*, et elle est encore en grande estime dans ces contrées et dans l'Inde. Autrefois, en Europe, la médecine s'en était emparée, et lui attribuait des propriétés merveilleuses, comme aphrodisiaque et stimulante; mais aujourd'hui ses prétendues vertus sont oubliées, et il n'y a plus guère que les parfumeurs et les confiseurs qui en emploient encore quelquefois.

On sait parfaitement aujourd'hui que la Civette, quoique très-commune, ne produit cependant que deux ou trois petits à la fois, et les anciens naturalistes auraient dû déduire ce fait du nombre de ses mamelles, qui est de quatre; mais comme elle refuse constamment de s'accoupler en domesticité, on ne sait pas le temps que dure sa gestation, ni même les circonstances qui accompagnent l'éducation de ses petits.

COAITA, *voy.* Atèles.

COATI, *Nasua*, Cuv., genre de Mammifère de la famille des carnivores plantigrades, animaux caractérisés par un nez extrêmement allongé et mobile, queue poilue très-

longue. L'espèce la plus remarquable est le Coati-Mondi, *Nasua fusca*, F. Cuv. — Cet animal est brun ou fauve en dessus, d'un gris jaunâtre ou orangé en dessous; il a trois taches blanches autour de chaque œil, et, ce qui le distingue plus particulièrement du précédent, une ligne longitudinale blanche le long du nez. Du reste, son pelage varie beaucoup de couleur.

Quoique les Coatis aient une pupille très-dilatable, on ne peut pas dire qu'ils soient des animaux nocturnes, et, si l'on en croit Linné, ils sont très-singuliers sous ce rapport. Ce grand naturaliste en avait un qui dormait depuis minuit jusqu'à midi, veillait le reste du jour, et se promenait régulièrement depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quelque temps qu'il fît. Il paraît cependant que dans les forêts du Brésil, du Paraguay et de la Guyane, où cet animal est assez commun, il chasse depuis le matin jusqu'au soir, et dort toute la nuit. De tous les carnassiers, les Coatis et les Ours devraient être les plus omnivores, si on en juge par leur système dentaire, et néanmoins les premiers se nourrissent entièrement de substances animales : aussi sont-ils cruels, et ont-ils toutes les habitudes féroces des Martes, des Fouines, des Renards et autres carnivores. S'ils peuvent pénétrer dans une basse-cour, ils n'en sortent pas qu'ils n'aient tué toutes les volailles, qu'ils ne leur aient mangé la tête et sucé le sang. En esclavage, ils deviennent assez familiers, et reçoivent les caresses qu'on leur fait avec un certain plaisir, et en faisant entendre un petit sifflement doux; mais ils ne les rendent jamais et ne paraissent jamais capables d'aucun attachement. Ils ont dans le caractère une opiniâtreté invincible, et rien n'est capable de leur faire faire une chose contre leur volonté. Un Coati est-il en repos, il y reste malgré tous les moyens que l'on peut mettre en usage pour l'en faire sortir; si l'on emploie la force pour l'exciter à changer de place, il se cramponne, s'accroche comme il peut aux corps environnants, résiste de toute la puissance de ses forces, et finit, dans sa colère furieuse, par se jeter dans les jambes de ses provocateurs, en aboyant d'une voix très-aiguë. Si l'on veut l'arrêter dans sa marche, le détourner de l'endroit où il veut aller, le faire sortir d'un appartement, en un mot, le contrarier dans sa volonté de fer, il faut constamment employer la violence; contraint par la force, vaincu dans ses efforts, il se laisse traîner, mais il n'obéit pas, et recommence la résistance dès qu'il le peut. Sa curiosité ne le cède guère à son opiniâtreté, et ces deux défauts, poussés à l'extrême, le rendent fort incommode dans un appartement. Aussitôt entré dans une chambre, il commence par en visiter tous les coins; il va furetant, fouillant partout, tournant et retournant chaque chose pour la considérer, déplaçant tous les objets qu'il peut atteindre, sautant sur les meubles avec plus de légèreté qu'un Chat, grimpant aux rideaux des lits, enfin mettant tout sens dessus dessous. Il résulte de ces habitudes désagréables que l'on est obligé de le tenir constamment à la chaîne, quelque apprivoisé qu'il soit. En outre, son caractère est tellement mobile, que chez lui les caprices se succèdent presque toute la journée, et il passera dix fois par heure de la joie à la tristesse, de la tranquillité à la colère, sans aucune cause apparente. Ajoutez à cela qu'il est d'une méfiance extrême, qu'il a la singulière habitude d'aller flairer les excréments qu'il vient de faire, qu'il exhale une odeur forte et désagréable, qu'il est voleur comme un Chat, et s'empare délibérément de tout ce qui est à sa convenance, sans qu'aucune correction puisse l'en empêcher ni le corriger de ses défauts, et vous aurez le portrait peu flatteur, mais vrai, d'un commensal nullement aimable.

A l'état sauvage, le Coati-Mondi ne quitte pas les forêts les plus sauvages. Il grimpe sur les arbres avec toute l'agilité d'un Singe, et, ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il est le seul animal de son ordre qui en descende dans une position renversée, c'est-à-dire la tête en bas. Il doit cette étonnante faculté à la conformation particulière de ses pieds de derrière, qui lui permet de les retourner de manière à pouvoir se suspendre par ses griffes. Tout son temps est occupé à la chasse aux Oiseaux et à la recherche de leur nid, ou à poursuivre les petits Mammifères. Il ne laisse pas pour cela de se nourrir d'insectes, et, pour les trouver, il fouille très-aisément la terre avec son boutoir, ou plutôt sa trompe, qu'il meut dans tous les sens et continuellement, même quand il n'a pas besoin de s'en servir. Lorsqu'il boit, il a bien soin de la relever afin de ne pas la mouiller, et alors il lape comme un Chien. Cet animal turbulent ne se creuse pas de terrier, ainsi que l'ont avancé la plupart des naturalistes, mais il se loge dans des trous d'arbre. Il vit en troupe assez nombreuse, et, selon Azzara, quand on les surprend sur un arbre isolé que l'on fait semblant d'abattre, tous se laissent aussitôt tomber comme des masses. Pour porter les aliments à la bouche, les Coatis se servent de leurs pattes de devant, mais non pas à la manière des Ecureuils et autres Rongeurs; ils commencent à diviser en lambeaux la chair de leur proie, au moyen de leurs griffes, puis ils enfilent un morceau avec leurs ongles et le portent à leur bouche comme ferait un homme avec une fourchette.

MM. Quoy et Gaimard, qui ont possédé à bord de la corvette *l'Uranie* un de ces animaux, ont publié sur leurs habitudes des détails assez intéressants. Leur Coati sut bientôt s'accoutumer à la lumière et au grand bruit, il devint même très-familier; il s'attachait principalement aux personnes qui lui donnaient à manger, il les suivait, répondait à leur voix par un petit cri, et s'approchait aussitôt pour les caresser. Il aimait à se tenir dans les hamacs des matelots, et aussitôt que la nuit était venue, on le voyait y grimper; il choisissait ordinai-

rement celui d'un marin de service ; celui-ci, après avoir fait son temps, descendait pour se coucher et réveillait quelquefois le Coati, qui, par des cris perçants, manifestait son mécontentement ; quelques coups s'ensuivaient, mais le petit animal ne se retirait point, et le matelot était souvent obligé de céder. Il y avait sur la corvette un Chien avec lequel l'animal aimait beaucoup à jouer, malgré l'inégalité des forces ; le Chien se prêtait volontiers à cet amusement, mais on remarquait qu'il n'en était pas de même du Coati, qui souvent le faisait crier en lui mordant les oreilles. Il n'était pas difficile sur le choix des aliments ; tout lui paraissait bon ; il mangeait indifféremment de la viande crue ou cuite, du lard salé, du pain, du biscuit mâché, trempé dans le vin ou l'eau-de-vie, des bananes, des crustacés, du miel, etc. Il aimait de préférence le sucre et les Méduses ; dès qu'on lui en montrait, on le voyait se précipiter dessus avec une étonnante avidité. Il ne faisait aucune difficulté de boire du vin, et de manger les Souris, qu'il attrapait fort lestement.

COCCOTHRAUSTES. *Voy.* Gros-Bec.

COCHEVIS. *Voy.* Alouette.

COCHON ou Porc, *Sus*, genre de Mammifère pachyderme. Nous nous bornerons dans cet article à parler du Cochon domestique.

De tous les animaux de la ferme, le Porc est celui que l'on néglige le plus ; on le laisse généralement vivre dans la malpropreté la plus dégoûtante, par suite d'une habitude fâcheuse, née de la paresse et d'un préjugé sans fondement. On ne songe pas que les qualités de sa chair dépendent essentiellement de la nourriture et des soins apportés à sa préparation. Et cependant cette chair est destinée à l'alimentation du riche comme du pauvre ; elle est le fondement de la cuisine rurale ; elle fournit la meilleure salaison, et, ce qui est plus précieux encore, elle assure seule, en petite quantité, et à très-peu de frais, à l'ouvrier, une soupe excellente et très-nourrissante ; un assaisonnement pour les plantes potagères et les légumes qui chargent sa table trop souvent exiguë. Partout où cette chair est molle, sans saveur, lourde, de difficile digestion, concluez-en que l'animal est indignement logé, qu'il ne reçoit point les substances appropriées à sa constitution, à ses besoins ; partout, au contraire, où sa chair est délicate, amie de l'estomac, le Porc est traité convenablement, logé proprement, et reçoit le pansement de la main.

Une autre erreur est de croire que l'on peut posséder impunément une quantité plus ou moins grande de Pourceaux : cela n'est vrai que là où les ressources sont certaines durant une année, principalement pendant la mauvaise saison. Quoique vorace et omnivore, quoique multipliant dans tous les pays et sous toutes les latitudes, le Porc demande à être bien nourri, et à recevoir des aliments sains, abondants ; il n'est pas difficile pour le choix, mais il ne profite réellement que lorsque sa nourriture est bonne et régulière. Il lui faut de même une habitation spacieuse, point humide, abritée du froid en hiver, ouverte au nord et fermée au midi durant les grandes chaleurs, exactement nettoyée, et munie d'une litière fraîche. Il veut encore, en été, qu'on le mène paître le matin et le soir, quand la température est doucement rafraîchie.

Le Porc mâle s'appelle *Verrat*, sa femelle *Truie*, leurs petits *Porcs*, et, lorsqu'ils sont privés des facultés génératrices, *Cochons*. Jeunes et vieux, les Pourceaux aiment les glands, les faînes et tous les fruits sauvages, c'est pour cela qu'on les conduit de préférence dans les bois. Aux champs, ils ramassent la graine tombée des épis dans le temps de la moisson ; ils fouillent la terre avec leur boutoir pour y chercher les larves d'Insectes et les racines, principalement celles de la gesse et de la carotte, les tubercules de la solanée parmentière, et la grosse souche des fougères, dont ils sont très-avides.

On a dit et écrit sur cet animal une foule de sottises. J'en signalerai quelques-unes. Il est faux qu'il laisse sur l'herbe une bave qui nuit au gros comme au menu bétail ; c'est donc à tort que, dans plusieurs cantons, on apporte le plus grand soin d'éloigner les Porcs de tous les endroits où l'on fait paître les bestiaux.

Selon quelques auteurs, le Porc a l'intelligence très-bornée ; il est peu susceptible de répondre aux attentions qu'on a pour lui, et de s'attacher aux personnes qui lui font du bien. Que l'on me dise, sous le premier point, comment il faut entendre et qualifier ce qui suit ?

Le Cochon-Marron, habitant les pays méridionaux du continent américain, et qui est tout prêt à y devenir Cochon domestique, retourne aux montagnes à l'approche de la saison des pluies, et en descend aussitôt le commencement de l'été, pour se rendre dans les marécages. Il se met en marche par bandes de quatre à cinq cents, ayant chacune à sa tête un mâle très-fort et expérimenté. Chaque chef est obéi par sa troupe, comme le soldat obéit à son général : c'est lui qui donne le signal des haltes et des départs, qui détermine le moment de la pâture, et les positions à prendre pour passer la nuit en toute sûreté ; c'est encore lui qui avertit du danger. Dès qu'il croit en avoir découvert la cause, sa vue étant très-perçante, quoique l'on ait avancé récemment le contraire, il fait claquer ses dents : toute la troupe lui répond par un claquement semblable et simultané ; elle l'assure de la sorte qu'elle est attentive et prête à tout braver. Il est toujours dangereux de l'attaquer, et principalement en ce moment. Le bruit l'irrite et l'exaspère. Vous la voyez, au nouveau signal donné, serrer les rangs et cerner l'ennemi ; dès que l'on est certain qu'il est enveloppé, le cercle décrit diminue sensiblement ; les mâles, disposés sur deux, trois ou quatre rangs au plus, occupent la pre-

mière place; derrière eux se tiennent les femelles et les petits, puis ensuite un dernier rang de mâles qui sont chargés de protéger les derrières de la troupe, et d'empêcher toute surprise. L'ennemi, une fois à découvert, est attaqué sans pitié, mis à mort et déchiré par lambeaux. Malgré son extrême agilité, ses bonds prodigieux et les accès de sa rage si terrible, le Tigre lui-même ne peut résister à l'adresse, à la constance de l'assaillant; le Cochon a soin, par prudence, de l'éloigner des arbres sur lesquels il pourrait se sauver. Il en est de même pour les chasseurs qui l'attaquent avec des fusils et avec des Chiens : ceux-ci sont les premières victimes, et les chasseurs viennent après, à moins qu'ils n'aient eu la précaution de se tenir sur de gros arbres, et, de là, comme d'un rempart inexpugnable, de tirer sur la troupe. Elle ne cède pas à la vue des blessés, tels nombreux ils soient, mais elle prend la fuite dès que le chef est tué.

Nous possédons en France plusieurs variétés importantes du Cochon domestique, parmi lesquelles on doit distinguer : 1° Celle des Ardennes, à oreilles droites, au corps trapu, au ventre large, qui est petite de taille, mais ayant une disposition toute particulière à s'engraisser. Cette variété existe aussi dans les départements de l'Indre, de la Creuse, des Deux-Sèvres, de la Charente-Inférieure et de la Haute-Vienne. 2° Celle dite de Champagne, dont les oreilles sont constamment tombantes; elle est moins facile à prendre l'engrais, mais elle devient très-grasse au bout de dix-huit mois. Cette variété, très-répandue, se voit en Allemagne, en Angleterre et en Italie, où son poil est si fin et si court qu'on croirait sa peau nue. 3° Celle de la vallée d'Auge, que l'on rencontre dans presque tous nos départements du nord-ouest, a la tête petite, pointue, les oreilles étroites, le corps long, épais, les soies rares, les pattes minces et les os petits; elle atteint souvent à une grosseur extraordinaire.

La différence dans les couleurs de la robe ne constitue pas plus ici les variétés que dans les autres animaux domestiques, elle les divise seulement par régions. La couleur noire appartient particulièrement au midi, la blanche au nord; au centre la couleur participe de ces deux extrêmes. Partout les Porcs à soie rousse passent pour les meilleurs : rien ne justifie cette opinion, ce n'est qu'une croyance générale.

Depuis plusieurs années on a introduit des espèces nouvelles, susceptibles d'améliorer les diverses variétés de Porcs que nous nourrissons. Les deux principales sont les Porcs d'O-Taïti, à jambes très-courtes, au corps vaste, allongé, aux os petits; ils réussissent à merveille dans nos départements du nord-ouest, surtout aux environs de Boulogne et de Montreuil-sur-Mer. La seconde espèce provient du Tonquin; elle est plus forte que la précédente, et même que notre Cochon domestique; elle jouit d'une santé robuste, et fournit une chair fort délicate.

L'industrie est parvenue à donner à la peau du Porc les qualités nécessaires pour le maroquin; elle dure le double, est supérieure à celle de la chèvre, et convient mieux pour la reliure des livres précieux. Les insectes l'attaquent plus difficilement.

Je ne terminerai point ce court aperçu sans me récrier contre un usage révoltant qui se trouve dans les villages et même dans certaines villes. Rien de plus horrible pour un pays civilisé que le spectacle barbare d'égorger, au milieu des rues, les Cochons engraissés : cela rappelle ces scènes d'anthropophages qui dansent autour de la victime dont les membres sanglants vont repaître leur estomac affamé, et semble en même temps faire suite à ces ridicules sentences juridiques portées contre des Porcs, dans les XIII^e^, XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, pour avoir tué ou dévoré des enfants. *Voy.* SANGLIER.

COCHON DE TERRE. *Voy.* ORYCTÉROPE.

COCHON D'INDE. *Voy.* APÉRÉA.

COCORLIS. *Voy.* ALOUETTE DE MER.

COENDOU, *Coendu*, Lacép., genre de Porcs-Epics de la section des Rongeurs herbivores. L'espèce appelée par Cuvier *Porc-Epic à queue prenante* habite l'Amérique méridionale, et principalement le Mexique, le Brésil, la Guyane et l'île de la Trinité. Il se retire dans les forêts les plus solitaires, et passe une grande partie de sa vie sur les arbres, où il grimpe avec beaucoup de facilité. Quoiqu'il ait la queue prenante, on a cependant remarqué que jamais il ne s'en sert en s'accrochant aux branches que lorsqu'il s'agit de descendre. Sa nourriture ordinaire consiste en fruits, feuilles, racines et bourgeons; on dit qu'il mange aussi les bois tendres. La ménagerie en a conservé un vivant pendant plusieurs années, et de ses habitudes on a pu conclure que cet animal a les mœurs nocturnes. La lumière paraissait l'incommoder beaucoup, et pour la fuir il se tenait pendant toute la journée caché dans un tas de foin. Quand on le touchait ou qu'on l'exposait au jour, il faisait entendre un petit grognement plaintif; du reste, il était fort doux. Sa queue était toujours enroulée sur elle-même à son extrémité, comme celle d'un Sajou, mais on n'a jamais remarqué qu'il s'en soit servi pour saisir quelque chose. Je pense que l'on ne doit regarder que comme une simple variété de cette espèce le Hoitztlacuatzin ou Sarigue épineuse de Hernandez, qui n'en diffère guère que par l'extrémité noire de ses épines.

COLIBRI (nom emprunté à la langue des Caraïbes, suivant les uns; dérivé de *col brillant*, suivant les autres), en latin *Trochilus*, genre d'Oiseaux de la famille des Passereaux ténuirostres.

La Nature, en prodiguant tant de beautés à l'Oiseau-Mouche (*V.* ce mot), n'a pas oublié le Colibri, son voisin et son proche parent; elle l'a produit dans le même climat et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger

que l'Oiseau-Mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le Colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moelleux, de suave; et ce que nous dirons de la beauté de l'Oiseau-Mouche de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au Colibri : un même instinct anime ces deux charmants Oiseaux; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom. Marcgrave ne distingue pas les Colibris des Oiseaux-Mouches, et les appelle tous indifféremment du nom brésilien *guainumbi*. Cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant: cette différence est dans le bec. Celui des Colibris, égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'Oiseau-Mouche, maïs courbé dans toute sa longueur: il est aussi plus long à proportion. De plus la taille svelte et légère des Colibris paraît plus allongée que celle des Oiseaux-Mouches; ils sont aussi généralement plus gros : cependant il y a de petits Colibris moindres que les grands Oiseaux-Mouches.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits du Colibri que ceux de l'Oiseau-Mouche ; aussi délicats, ils périssent de même en captivité. On a vu le père et la mère, par audace de tendresse, venir jusque dans les mains du ravisseur porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple assez intéressant pour être rapporté.

« Je montrai, dit-il, au P. Montdidier un nid de Colibris qui était sur un appentis auprès de la maison; il l'emporta avec les petits, lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfants, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du P. Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâtée très-fine et presque claire faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et chantaient..... Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux, qui voltigeaient de tous côtés dedans et dehors la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur père nourricier. »

De même que les Oiseaux-Mouches, les Colibris habitent l'Amérique ; on les trouve également au Brésil, à la Guyane, dans la partie septentrionale du Paraguay et aux Antilles, mais ils semblent craindre encore plus le froid ; jamais ils ne s'élèvent comme eux sur les hautes montagnes, et ils ne quittent point la zone torride pour aller s'aventurer sous des latitudes refroidies, soit dans les Etats-Unis, soit dans la nouvelle Ecosse ou au Chili et en Patagonie ; d'ailleurs ils ont les mêmes habitudes, et aussi la même richesse dans la distribution de leurs couleurs. Les Colibris vivent tantôt solitaires, tantôt, au contraire, réunis en grand nombre dans les lieux où se trouvent des arbres en fleurs; alors ils imitent parfaitement un essaim de Guêpes bourdonnantes; ils se croisent en tous sens, se dirigent vers une fleur, la quittent bientôt pour en chercher une autre, se jettent à droite, à gauche, par saccades aussi vives que brusques, ou bien restent suspendus, immobiles, devant la corolle de quelque plante; souvent il suffit, pour les effrayer, du moindre bruit, du plus petit dérangement; d'autres fois, au contraire, ils viennent auprès des habitations sans s'inquiéter des passants; ils s'établissent dans quelque arbre voisin, qu'ils veulent posséder à eux seuls, cherchant à en éloigner par leurs petites violences les autres Oiseaux qui viennent s'y reposer; ils les attaquent avec acharnement, et, quoique de beaucoup plus petits, ils parviennent souvent à les mettre en fuite. Dans la campagne, ils volent au hasard et sans but arrêté; mais dans les forêts, il est bien rare qu'ils ne se dirigent pas vers un oranger ou quelque autre arbre fleuri, qui est pour eux comme une sorte de rendez-vous.

Ces intéressants Oiseaux sont très-ardents en amour; ils poursuivent les femelles avec vivacité, en poussant des petits cris de colère; celles-ci font par an deux pontes, et quelquefois davantage; elles ne produisent à chacune que deux œufs, lesquels sont blancs, et d'un volume proportionné à la taille de l'Oiseau ; il en est qui ne sont pas plus gros qu'un pois ordinaire. Le petit couple prépare son nid quelques jours à l'avance ; il le construit avec la bourre du coton ou la ouate d'un Asclépias, entrelacés de brins d'herbe fins et déliés, le place sur la bifurcation de quelques rameaux, l'y fixe avec de la gomme et le recouvre ensuite de lichens. Les deux sexes partagent, dit-on, le soin de l'incubation, laquelle dure de treize à quinze jours, et lorsque leurs petits sont éclos, ils les nourrissent avec des aliments déjà élaborés et digérés avant d'être dégorgés. Avec beaucoup de précautions il est possible d'élever des Colibris en domesticité : de nombreuses tentatives couronnées de succès, soit dans les colonies, soit en Europe, à Paris et à Londres, ne permettent point de doute à cet égard.

On chasse ces Oiseaux de la même manière que les Oiseaux-Mouches; comme on ne peut avoir recours à la glu, qui gâterait leur beau plumage, ni au plomb, qui les mutilerait, on se sert de grains de sable ou de pois lancés avec la sarbacane, ou bien on les inonde en leur lançant de l'eau avec une seringue ; lorsqu'ils se laissent approcher, on les prend avec un filet, ou bien on leur tire un coup de fusil chargé seulement à poudre, ce qui réussit souvent à les faire tomber. Les anciens Péruviens recherchaient leurs plumes pour s'en faire des ta

bleaux et des parures du plus grand éclat ; les Européens les ont aussi employées pour des garnitures de robes, des sortes de dentelles, etc.

COLOMBE, *Columba*, Lin., sous-genre des Pigeons, caractérisé par des pieds plus courts, mais à bec faible et grêle comme le leur. Ce sont le Ramier, le Biset, la Tourterelle. Nous décrirons seulement le Pigeon voyageur ou Colombe émigrante, *Columba migratoria*, Lin. Elle se distingue des espèces précédentes par une queue allongée et pointue ; sa longueur est de vingt-deux pouces depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des rectrices. La tête est d'un bleu d'ardoise, et cette teinte, parsemée de taches noires et brunes, domine sur le plumage de l'Oiseau ; le cou est orné des plus belles couleurs : l'or, le vert, le pourpre, l'écarlate, y brillent avec des nuances mobiles magnifiques ; le ventre est d'un blanc pur ; les deux rectrices intermédiaires sont noires et les autres blanches ; le bec et les ongles sont noirs, et l'iris orangé. Cette espèce de l'Amérique septentrionale se nourrit des fruits de l'érable, de l'orme, du mûrier, du sarrasin, du chêne, du hêtre, du froment et du riz. Elle émigre du sud au nord, et de l'est à l'ouest, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la baie d'Hudson, et ces migrations sont réglées, non sur les vicissitudes des saisons, mais sur les moyens de subsistance que lui offrent les contrées où elle voyage. La rapidité de son vol tient du prodige. On a tué à New-York des Pigeons de passage, et l'on a trouvé dans leur gésier du riz qui n'était pas encore altéré par la digestion. Or, ils n'avaient pu manger ce riz que dans la Caroline ; et, comme les aliments les plus difficiles à digérer ne peuvent résister plus de douze heures à l'action du suc gastrique chez ces animaux, on a conclu qu'ils avaient en six heures parcouru quatre cents milles, c'est-à-dire vingt-cinq lieues par heure, ou plus d'un mille par minute.

Leur vue n'est pas moins puissante que leur vol ; ils découvrent, du haut des airs, les fruits et les graines qui peuvent les alimenter ; et si par accident les arbres qui les nourrissaient l'année précédente n'ont pas fructifié, on les voit passer outre et poursuivre leur course vers des contrées plus fertiles.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans l'histoire des Pigeons de passage, c'est le nombre des individus qui composent leurs légions voyageuses. Audubon, parcourant le Kentucky dans l'automne de 1813, en vit passer au-dessus de sa tête cent soixante-trois bandes en vingt minutes ; à la fin les bandes se touchèrent, et un immense nuage de Pigeons lui déroba la lumière du soleil ; pendant cette éclipse d'un nouveau genre, la fiente des Pigeons tombait comme une neige épaisse, et leurs ailes produisaient un sifflement monotone qui provoquait le sommeil. Le calcul que fit Audubon pour évaluer la quantité de ces Oiseaux lui donna un résultat effrayant. « Supposons, dit-il, une colonne d'un mille de largeur ; supposons qu'elle effectue son passage en trois heures : comme sa vitesse est d'un mille par minute, sa longueur sera de cent quatre-vingts milles, composés chacun de mille sept soixante yards : si chaque yard carré est occupé par deux Pigeons, on trouvera que le nombre de ces Oiseaux est de un milliard cent quinze millions cent trente-six mille (1,115,136,000). Or, chaque individu consommant dans une journée une demi-pinte de fruits, la nourriture d'une bande exige huit millions sept cent douze mille (8,712,000) boisseaux de graines par jour. »

Les troupes émigrantes se tiennent bien au-dessus de la portée d'une forte carabine ; dès qu'un Faucon vient menacer leur arrière-garde, les rangs sont serrés, une masse compacte se forme, exécute les plus belles évolutions aériennes, se précipite vers la terre avec l'impétuosité d'un torrent ; puis, lorsque ses zigzags multipliés ont lassé la persévérance de l'ennemi, elle rase le sol avec une vitesse inconcevable, et, se levant de nouveau comme une colonne majestueuse, elle reprend ses ondulations, imitant dans l'air, mais sur une échelle démesurée, la marche sinueuse d'un Serpent.

Dès que les Pigeons aperçoivent de loin une quantité suffisante de nourriture, sur les arbres ou dans les campagnes, ils se disposent pour une halte : on les voit voler en tournant pour explorer les environs, et ces mouvements circulaires, dans des plans diversement inclinés, font briller tour à tour les belles couleurs de leur plumage. Dans une position, toute la bande se revêt d'un bleu clair, qui bientôt après est remplacé par un pourpre foncé : bientôt ils se glissent dans les bois, et disparaissent sous le feuillage. Ils dépouillent les arbres de leurs fruits, et découvrent adroitement, sous les feuilles desséchées qui jonchent le sol, les fruits et les graines de l'année précédente. Vers midi, les Oiseaux vont se reposer et faire la digestion sur les arbres voisins ; mais lorsque le soleil disparaît sous l'horizon, tous s'envolent en même temps, et retournent en masse vers le *juchoir* commun, situé souvent à plus de cent lieues de leur réfectoire.

Cette fidélité au juchoir leur est fatale, depuis que l'homme est venu prendre possession des solitudes américaines. C'est toujours un bois de haute futaie que les Pigeons choisissent pour lieu de repos : mais sous ces arbres séculaires, où ils vont arriver au commencement de la nuit, se prépare une horrible scène de destruction. Des populations entières de chasseurs et de fermiers viennent les y attendre longtemps avant le coucher du soleil ; les uns arrivent avec des chariots vides qui seront remplis dans quelques heures, les autres amènent des troupeaux de Porcs qui doivent s'engraisser sur place de la chair savoureuse et succulente des Pigeons. Chacun fait ses préparatifs : les fusils sont chargés, les torches allumées ; les réchauds pleins de soufre, dont la vapeur

dit étouffer les Pigeons, sont prêts ; enfin, vers neuf heures du soir, un cri général se fait entendre : *les voilà !* Ils arrivent en effet, et leur passage agite l'air comme la brise qui annonce l'ouragan : leurs innombrables légions s'abattent sur les arbres, et alors commence une scène de carnage et de confusion difficile à décrire : les cris des assaillants, les coups de fusil multipliés, le fracas des hautes branches brisées par le poids des malheureux Oiseaux qui s'y précipitent et écrasent leurs compagnons perchés sur les branches inférieures ; tout, dans cet effroyable tumulte, inspire un sentiment de peine autant que de surprise au naturaliste, qui ne consent à détruire que dans le but d'observer. Pendant ce massacre, les Pigeons arrivent par millions ; c'est à minuit seulement que les dernières bandes entrent dans la forêt, mais le carnage dure jusqu'au jour. Dès que les rayons du soleil ont frappé la cime des arbres, les Pigeons quittent le juchoir, et vont aux vivres, sans que leur nombre paraisse sensiblement diminué. En ce moment la scène change : au vacarme de la nuit succèdent les hurlements des Loups, des Renards, des Lynx, des Couguards, des Ours, qui accourent prendre leur part du festin que l'homme leur a préparé, et l'on voit arriver des Aigles, des Faucons, suivis de Buses et de Corbeaux, qui viennent aussi profiter de cette nuit de destruction.

Nous mentionnerons encore la COLOMBE POIGNARDÉE ou la *Tourterelle ensanglantée*, de Sonnerat, qu'on trouve aux îles Philippines. On en connaît une variété à plumage blanc, ayant la tache rouge au milieu de la poitrine et presque vis-à-vis le cœur. « Il semble, dit Sonnerat, que ce bel Oiseau ait reçu un coup de poignard, et que son propre sang ait teint ses plumes autour de l'endroit où il a été frappé. »

COLORATION DES PLUMES. *Voy.* PLUME.

COLUMBA. *Voy.* PIGEON.

COLYMBUS. *Voy.* GRÈBE et PLONGEON.

COMBATTANT, *Tringa pugnax*, genre d'Oiseaux de la famille des Échassiers longirostres.

Rien n'est plus fait pour intéresser que le caractère guerrier que ces Oiseaux, ordinairement si timides, prennent dans la saison des amours. Les mâles ont alors la tête ornée de caroncules et le cou garni d'une épaisse crinière de plumes ; ils se livrent entre eux, un à un ou bien ordonnés et réunis par troupes, des combats acharnés. Comme ils sont beaucoup plus nombreux que les femelles, on a pensé qu'ils se battaient ainsi pour la possession de ces dernières, qui devenaient le prix du vainqueur. Mais ce que n'explique pas cette hypothèse, c'est que les femelles elles-mêmes prennent souvent part au combat, et que les mâles retenus en domesticité, ayant des femelles en assez grand nombre pour que tous soient satisfaits, ou bien en manquant tout à fait, s'abandonnent également à leur penchant belliqueux (62). Après l'union des sexes tout rentre dans l'ordre ; le mâle et la femelle apportent les plus grands soins à l'éducation de leur petite famille.

Chaque printemps, ces Oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre ; et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord. On les connaît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne, et ils sont en grand nombre en Suède, et particulièrement en Scanie. Il s'en trouve de même en Danemark jusqu'en Norwége, et Muller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait pas où ces Oiseaux se retirent pour passer l'hiver. Comme ils nous arrivent régulièrement au printemps, et qu'ils séjournent sur nos côtes pendant deux ou trois mois, il paraît qu'ils cherchent les climats tempérés ; et si les observateurs n'assuraient pas qu'ils viennent du côté du nord, on serait bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi. Cela me fait soupçonner qu'il en est de ces Oiseaux combattants comme des Bécasses, que l'on a dit venir de l'est et s'en retourner à l'ouest ou au sud, tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines, ou remonter de la plaine aux montagnes. Les Combattants peuvent de même ne pas venir de loin, et se tenir en différents endroits de la même contrée, dans les différentes saisons ; et, comme ce qu'ils ont de singulier, je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre, ne se voient qu'au printemps, il est très-possible qu'ils passent en d'autres temps sans être remarqués, et peut-être en compagnie des Maubèches ou des Chevaliers, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblance.

COMMANDEUR. *Voy.* TROUPIALE.

CONDOR, *Sarcoramphus Cuntur*, Dum. ; *Vultur Gryphus*, Lin.

« Il est étonnant sans doute, dit M. de Humboldt (Mém. lu à l'Institut le 13 oct. 1806), qu'un des plus grands Oiseaux de la terre (63), qu'un animal qui habite des ré-

(62) L'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière. Dans les volières où on les renferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux ; s'il est un coin de gazon vert, ils se battent à qui l'occupera ; et, comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La crinière des mâles est non-seulement pour eux un parement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups ; les plumes en sont longues, fortes et serrées : ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent ; et c'est surtout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux : elle est rousse dans les uns, grise dans d'autres, blanche dans quelques-uns, et d'un beau noir violet chatoyant, coupé de taches rousses, dans les autres ; la livrée blanche est la plus rare. Ce panache d'amour ou de guerre ne varie pas moins par la forme que par les couleurs durant tout le temps de son accroissement.

(63) Ce que Buffon a écrit sur le Condor fourmille d'erreurs et même de ces erreurs grossières qui étonnent ; car l'illustre naturaliste semble prendre plaisir à réunir tous les contes puérils débités sur

gions visitées depuis trois siècles par les Européens, soit encore si imparfaitement connu. Cependant les descriptions que l'on en trouve dans les relations des voyages et dans les ouvrages des naturalistes sont remplies de contradictions et de mensonges. Les uns exagèrent la grandeur et la férocité du Condor ; d'autres le confondent avec les espèces voisines, ou prennent les différences que présente l'oiseau dans les diverses époques de sa vie pour des différences diagnostiques des deux sexes. En parlant de la forme du Condor, après avoir comparé soigneusement tout ce qui a été écrit sur ce sujet, un des plus grands naturalistes du siècle, M. Cuvier, s'énonce ainsi : « Quelques auteurs lui attribuent un plumage brun, et une tête revêtue d'un duvet ; d'autres une crête charnue sur le front, et un plumage noir et blanc. Il n'a point été encore décrit avec exactitude. » Le docteur Shaw assure que le *Muséum leverianum*, à Londres, est le seul cabinet de l'Europe dans lequel il se trouve un Condor. Mais d s deux dessins que ce savant estimable en a donnés (vol. I, p. 4, et vol. II, p. 5.), le second seul rappelle un peu le grand Vautour des Andes. La tête cependant y est sans caractère : elle ressemble plutôt à celle d'un coq qu'à la tête du Condor péruvien. Buffon n'a pas du tout hasardé d'en donner une gravure ; celle que l'on a ajoutée à l'édition de ses ouvrages, faite à Deux-Ponts, est au-dessous de toute critique.

« Ayant séjourné pendant dix-sept mois dans les montagnes où l'on trouve ce bel Oiseau, ayant eu occasion d'en voir habituellement dans les différentes excursions que nous avons faites, M. Bompland et moi, au delà des limites des neiges perpétuelles, je crois rendre service à la science en publiant, et la description détaillée du Condor, et les dessins que j'en ai ébauchés sur les lieux. Je m'empresse d'autant mieux de le faire, que, depuis mon retour en Europe, un grand nombre de naturalistes m'ont adressé des questions sur un objet dont je puis me flatter de pouvoir parler avec quelque certitude.

« Le nom de Condor est tiré de la langue *qqiuchua*, qui était la langue générale des Incas. On devrait écrire *cuntur*, comme d'autres naturalistes l'ont déjà observé avant moi ; car les Européens, par corruption de prononciation, changent les *u* et les *t* péruviens en *o* et en *d*, comme les *hua* en *gua*. On dit souvent le volcan de Tonguragua ; au lieu de *Tungutahua ;* on dit la Cordilière des Andes au lieu de celle des *Anti*. Je soupçonne même que *cuntur* tire son origine de *cuntuni*, verbe qui, dans la langue qqiuchua, signifie *sentir bon*, répandre une odeur de fruit, de viande ou d'autres aliments. Cette langue est assez riche pour avoir trois verbes neutres, *mucani*, *cuntuni* et *aznani*, qui expriment sentir en général, sans déterminer la qualité de l'odeur, sentir bon, et sentir mauvais. Or, rien n'étant plus frappant dans le Condor que l'inconcevable sagacité avec laquelle il distingue de loin toute odeur de viande, l'étymologiste peut bien se permettre de croire que *cuntur* et *cuntuni* dérivent d'une même racine inconnue. Je continue cependant à me servir du nom de Condor, pour ne pas faire naître de nouveaux doutes sur l'identité de l'Oiseau que je décris avec celui sur lequel on a énoncé tant de choses fabuleuses.

« Le Condor appartient à cette famille des rapaces (Accipitres) qui n'ont que le bas du cou garni de plumes tissées en matière de palatine, famille que M. Duméril, dans son excellent Tableau de zoologie analytique, désigne sous le nom de ptilodères ou de nudicoles. Le même savant sépare le Condor du genre Vultur, et le réunit, avec le Papa et l'Oricou, dans un nouveau genre auquel il donne le nom de Sarcoramphus. Cette séparation me paraît très-sage. Les crêtes ou caroncules charnues qui couronnent le bec offrent sans doute un caractère très-distinctif. Parmi les Passereaux et les Grimpeurs, bien des genres de Linné reposent sur des caractères moins essentiels : aussi l'on verra par la description qui suit que le Condor n'est ni un Griffon ou Gypaëtos de Storr, ni un Faucon, comme quelques savants modernes l'ont avancé.

« Le jeune Condor n'a pas de plumes. Son corps, pendant plusieurs mois, n'est couvert que d'un duvet très-fin ou d'un poil blanchâtre frisé qui ressemble à celui des jeunes Chouettes. Ce duvet défigure tellement ce jeune Oiseau, que dans cet état il paraît presque plus grand que dans l'âge adulte. Les Condors à l'âge de deux ans n'ont pas le plumage noir, mais d'un brun fauve. La femelle, jusqu'à cette époque, n'a pas ce collier blanc, formé au bas du cou par des plumes plus longues que les autres, collier ou capuchon que les Espagnols nomment golilla. C'est pour ne pas avoir fait attention à ces changements que l'âge amène que beaucoup de naturalistes et même des habitants du Pérou, peu intéressés à étudier les caractères des Oiseaux, annoncent qu'il y a deux espèces de Condors, des noirs et des bruns (Condor nigro y Condor pardo). Nous avons trouvé des personnes dans la ville de Quito même, qui nous assuraient, comme le font Gmelin (64) et l'abbé Molina (65), que la femelle du Condor se distingue du mâle non-seulement par l'absence de la crête nasale, mais aussi par le manque de collier. Il est certain cependant que la nature dément cette assertion. A Rio Bamba, aux environs du Chimborazo et de l'Antitana, les chasseurs connaissent à fond les influences de l'âge sur la forme et la couleur du Condor : c'est à ces chasseurs que nous devons les notions les plus exactes sur ces variétés.

le Condor, le Lœmmergeyer et le fameux Roc des *Mille et une Nuits*.

(64) Linn., *Syst. nat.*, 1788, vol. I, pag. 245.
(65) *Hist. nat. du Chili*, liv. IV, n.° 19.

« Le Vautour des Andes est bien plus étonnant par son audace, par l'énorme force de son bec, de ses ailes et de ses serres, que par la grandeur de son envergure. Peu d'années avant de parcourir la chaîne des Andes, j'ai habité le pays de Zalzbourg; j'ai vu à Berchtesgadem des Læmmer-Geyer, *Vultur barbatus*, Linn., qui étaient d'une taille tout aussi grande que le Condor.

« Ce dernier a le bec droit, mais extrêmement crochu à l'extrémité; la mandibule inférieure est de beaucoup plus courte que la mâchoire supérieure. Le devant de ce bec énorme est blanc, le reste d'un brun grisâtre, et non noir, comme le prétend Linné; la tête et le cou sont nus et couverts d'une peau dure, sèche et ridée. Cette peau même est rougeâtre, mais par-ci par-là garnie de poils bruns ou noirâtres, courts et très-roides. Le crâne est singulièrement aplati à la sommité, comme dans tous les animaux très-féroces. Ignorant au Pérou le système hardi mais ingénieux de Gall, et ayant perdu avec d'autres objets le crâne du Condor, je ne puis dire si cet Oiseau, qui plane à la hauteur du Chimborazo, c'est-à-dire à une élévation presque six fois plus grande que celle à laquelle se soutiennent les nuages au-dessus de nos plaines, possède la protubérance longitudinale qui se trouve au milieu de la suture sagittale des Aigles et des Chamois, et qui, selon le système crânologique, est l'organe de la hauteur. Il suffit d'avoir rendu d'autres voyageurs attentifs à ce problème intéressant.

« La crête charnue ou plutôt cartilagineuse du Condor occupe la sommité de sa tête et un quart de la longueur du bec. Cette crête manque entièrement à la femelle, et c'est à tort qu'un naturaliste moderne, M. Daudin (66), la lui attribue. Elle est de figure oblongue, ridée et très-mince. Elle repose sur le front et sur la partie postérieure du bec ; mais à la base de celui-ci elle est libre et presque échancrée. C'est dans ce vide que sont placées les narines ; car sans cette échancrure de la crête l'odorat de l'animal serait très-faible. La peau de la tête du mâle forme derrière l'œil des plis ou rugosités en barbillons qui descendent vers le cou, et se réunissent dans une membrane lâche que l'animal peut rendre plus ou moins visible en la gonflant à son gré, à peu près comme font tous les dindons de nos basses-cours. Il est utile d'observer cependant que la crête du Condor ne ressemble aucunement à celle du Coq ni au cône flasque du Dindon; elle est très-dure, coriace, munie de très-peu de vaisseaux, et ne saurait se gonfler : elle n'a sous le rapport anatomique aucune analogie avec la grosse caroncule du *Vultur papa*. L'oreille du Condor présente une ouverture très-considérable, mais elle est cachée sous les plis de la membrane temporale. L'œil est singulièrement allongé, plus éloigné du bec qu'il ne l'est dans les Aigles, très-vif et de couleur pourprée. Tout le cou est garni de rides parallèles, mais la peau y est moins lâche que celle qui couvre la gorge : ces rides sont placées longitudinalement, et naissent de l'habitude du Vautour de raccourcir son cou et de le cacher dans le collier qui lui sert de capuchon.

« Ce collier, qui n'est ni moins large ni moins blanc dans la femelle adulte que dans le mâle (67), est formé d'un beau duvet soyeux. C'est une bande blanche qui sépare, de la partie nue du cou, le corps de l'Oiseau garni de véritables plumes. Linné, et d'après lui M. Daudin, assurent, mais sans fondement, que ce collier manque à la femelle. Dans les deux sexes, le capuchon n'est pas entier, il ne ferme pas exactement par devant, et le cou y est nu jusqu'à l'endroit où commencent des plumes noires. Il faut cependant y regarder de bien près pour s'apercevoir que le duvet du collier est interrompu vers la poitrine, car la bande nue est très-mince. Molina assure que la femelle du Condor a une petite touffe de plumes blanches à la nuque, mais je ne l'ai point observé parmi les individus nombreux que j'ai vus dans les Andes.

« Le reste de l'Oiseau, le dos, les ailes et la queue sont d'un noir un peu grisâtre. Il est faux que le dos du mâle soit blanc, comme le prétendent plusieurs naturalistes, et même l'abbé Molina. Il le paraît, lorsqu'on voit planer l'Oiseau au-dessous de soi, mais alors on confond le reflet que jettent les pennes tectrices qui forment une tache blanche, comme nous le verrons bientôt. Les plumes du Condor sont quelquefois d'un noir brillant ; le plus souvent cependant ce noir tire sur le gris. Elles ont une figure triangulaire, et se couvrent mutuellement comme les tuiles. Les pennes primaires des ailes (rémiges) sont noires. Les pennes secondaires ont, dans le mâle et dans la femelle, le bord extérieur blanc : la différence du sexe est beaucoup plus visible dans les tectrices. Dans la femelle, ces pennes, qui recouvrent les rémiges, sont d'un noir grisâtre ; mais, dans le Condor mâle (et ce caractère est très-marqué), les pointes et même la moitié des pennes sont blanches ; de sorte que l'aile du mâle paraît ornée d'une grande tache d'un beau blanc. La queue est cunéiforme, assez courte, et noirâtre dans les deux sexes.

« Les pieds sont très-robustes et d'un bleu cendré, ornés de rides blanches. Les ongles ont une couleur noirâtre ; ils sont peu crochus, mais extrêmement longs ; les quatre doigts du pied sont réunis par une membrane très-lâche, mais très-prononcée. Le quatrième doigt est très-petit et son ongle est très-recourbé.

(66) Daudin, *Ornithologie*, t. II, p. 9.

(67) Les naturalistes européens auraient déjà pu apprendre de l'ancien voyage de l'abbé Court de La Blanchardière (1751, p. 101), que les Condors sans crêtes, qui sont les femelles, ont un capuchon ou un anneau blanc autour du cou.

« Le Condor est le *Sarcoramphus cuntur* de Duméril, ou le *Vultur Gryphus* de Linné.

« Je n'ai vu aucun Condor dont l'envergure dépassât 30 décimètres, ou neuf pieds. Beaucoup de personnes dignes de foi, qui habitent les Andes des royaumes de Quito, m'ont assuré n'en avoir pas tué dont la longueur des ailes étendues excédât 3,65 mètres, ou onze pieds de France. Si l'on examine soigneusement les rapports des voyageurs qui ont décrit ces contrées avant moi, on verra que, parmi les naturalistes qui disent avoir mesuré eux-mêmes le Vautour des Cordillères, il y en a peu qui lui assignent une taille très-extraordinaire. Le P. Feuillée (68), dont je ne puis trop vanter la grande exactitude dans toutes les matières d'histoire naturelle descriptive, tua au Pérou, dans la vallée d'Ilo, au sud d'Arequipa, un Condor dont l'envergure n'était que de 3,8 mètres, ou de onze pieds quatre pouces. En comparant la mesure qu'il donne des différentes parties de l'Oiseau avec celle que j'ai trouvée moi-même, je vois qu'à la longueur du bec près, nous nous accordons parfaitement. Le Condor de Feuillée paraît avoir été une femelle, car ce voyageur ne parle pas de la crête. Le Condor mâle que Frésier (69) mesura n'avait que 2,9 mètres, ou neuf pieds d'envergure. D'après ce que j'ai observé moi-même au Pérou et à Quito, je ne puis croire, avec Buffon, que les Oiseaux décrits par Feuillée et Frésier ne fussent que de très-petits et de très-jeunes Condors. Je doute même très-fort qu'il en existe dont l'envergure dépasse 4,5 mètres, ou quatorze pieds français. Le docteur Strong, cité dans le Synopsis de Ray, en tua au Chili, près de l'île de Molcha, dont les ailes étendues mesurèrent 3,9 mètres, ou douze pieds deux pouces. L'individu décrit, que le docteur Shaw a conservé dans le *Museum Leverianum* à Londres, a une envergure de quatorze pieds anglais, qui égalent 4,1 mètres, ou treize pieds un pouce français. L'abbé Molina paraît même regarder ce nombre comme le maximum de la grandeur du Condor. D'un autre côté, d'anciens voyageurs, moins exacts, moins intéressés aux progrès de l'histoire naturelle, donnent des mesures bien plus exagérées. Le P. Abbeville, par exemple, nous assure que le Condor est deux fois plus grand que l'Aigle le plus colossal. Desmarchais assure que le Condor a 5,8 mètres, ou dix-huit pieds d'envergure; que l'énorme grandeur de ses ailes empêche l'Oiseau d'entrer dans les forêts; qu'il attaque un homme et enlève un Cerf. Ces exagérations ne doivent pas étonner chez des naturalistes qui, sans observer par eux-mêmes, comme le P. Feuillée, ne font que réunir et copier les traditions du peuple. Marco Polo nous raconte que l'Oiseau Roc de Madagascar enlevait des Eléphants en l'air. Hérodote connaissait des Fourmis qui sont plus petites que des Chiens, mais plus grandes que des Renards; même de nos jours, on ne peut assez se garantir contre les exagérations de forme et de grandeur. Si l'on se fiait aux assertions hasardées des indigènes, on croirait aisément qu'en Egypte et dans l'Amérique méridionale il existe des Crocodiles de trente à quarante pieds de long; cependant ceux qui les ont mesurés eux-mêmes n'en ont pas trouvé qui en eussent plus de vingt-deux à vingt-huit.

« Il résulte de tout ce qui a été rapporté sur les dimensions du Condor que cet Oiseau n'est pas plus grand que le *Vultur barbatus* ou le Laemmer-Geyer, qui habite la chaîne centrale des montagnes de l'Europe, et avec lequel Buffon et Molina l'ont confondu. Il en est du Condor comme des Patagons, et de tant d'autres objets d'histoire naturelle descriptive : plus on les a examinés, plus ils se sont rapetissés. La longueur moyenne des Condors depuis la pointe du bec au bout de la queue, n'est que de 1,05 mètres, ou trois pieds trois pouces. Leur envergure commune est de 2 et demi à 3 mètres, ou de huit à neuf pieds. Quelques individus favorisés par l'abondance de la nourriture ou par d'autres circonstances acquièrent jusqu'à 4,5 mètres, ou quatorze pieds d'envergure. Le Laemmer-Geyer des Alpes, de la Suisse et du Tyrol, a communément, depuis le bec à la queue, une longueur de 1,2 mètre, ou de quatre pieds : son envergure commune est, d'après M. Bechstein (70), de sept à huit pieds; d'après Gmelin, de neuf à dix pieds. On a vu des individus qui avaient d'une extrémité de l'aile à l'autre 4,53 mètres, ou quatorze pieds. M. Salerne rapporte même qu'en France, au château de Mylourdin, on tua un Vautour (*Vultur barbatus*) de 5,8 mètres, ou de dix-huit pieds d'envergure. Si ce dernier fait est exact, notre Vautour européen présente des exemples de grandeur colossale qui égalent tout ce que les voyageurs les plus crédules ont avancé sur la taille des Condors.

« La nature des lieux qu'habitent ces derniers n'a sans doute pas peu contribué aux idées exagérées qu'on a conçues de la conformation de leur corps. Ces animaux surpassent de beaucoup la grandeur du *Vultur aura*, celle du *Vultur papa*, et des autres Oiseaux rapaces qu'offre la chaîne des Andes. On les voit nichés dans les endroits les plus solitaires, souvent sur la crête des rochers nus qui avoisinent la limite inférieure de la neige perpétuelle. Isolé, éloigné de tout être vivant auquel on puisse le comparer, le Condor se présente alors projeté contre le fond azuré du ciel. Cette situation extraordinaire et la grande crête du mâle font paraître l'Oiseau beaucoup plus grand qu'il ne l'est effectivement. En visitant les sommets déserts de ces volcans, j'ai été trompé pendant longtemps par la réunion de ces mêmes

(68) *Journal de Feuillée*, p. 640.
(69) *Voyage de Frésier*, p. 111, Zoologie.
(70) *Ornithologie allemande*, vol. II, p. 200.

causes. J'ai cru les Condors d'une taille gigantesque, et ce n'est qu'une mesure directe faite sur l'Oiseau mort qui a pu me convaincre de l'effet de cette illusion d'optique.

« Si le Laemmer-Geyer de la Suisse et le Condor des Andes sont les animaux les plus grands que la nature ait doués de la faculté de s'élever dans les airs; si ces deux espèces ont un rapport très-frappant dans leurs mœurs, leur audace et leur force, ils sont bien éloignés l'un de l'autre par leurs caractères physionomiques. Le *Vultur barbatus* n'a ni la tête nue, ni la crête nasale, ni le collier orné d'un duvet blanc. Ce n'est que pour avoir douté de l'existence de cette crête extraordinaire que l'immortel Buffon a réuni le Condor au Laemmer-Geyer de l'Europe. Aussi la gravure qu'on a donnée du premier dans la petite édition de Buffon, faite à Deux-Ponts, ressemble plutôt à tout autre Vautour de l'ancien continent qu'à l'objet qu'elle doit représenter. Il est bien plus extraordinaire encore que l'abbé Molina, natif du royaume de Chili, connaisse si peu le Condor. Après avoir indiqué de faux caractères pour distinguer les deux sexes, il finit par assurer le lecteur que le Condor ne diffère du *Vultur barbatus* que par la couleur. Ce naturaliste, d'ailleurs si respectable, ne parle pas même de la crête du mâle.

« Le Condor, comme le Lama, la Vigogne, l'Alpaca, et plusieurs plantes alpines, est particulier à la grande chaîne des Andes. La région du globe qu'il paraît préférer à toute autre est celle qui s'élève de 3,100 à 4,900 mètres, ou de 1,600 à 2,500 toises de hauteur. Chaque fois que nos herborisations nous ont menés jusqu'aux neiges perpétuelles, nous avons été entourés de Condors; c'est là qu'on les trouve souvent réunis au nombre de trois à quatre sur les pointes des rochers. Sans se méfier des hommes, ils nous ont laissés approcher jusqu'à deux toises de distance : ils n'ont pas fait mine de vouloir nous attaquer. Malgré toutes mes recherches, je n'ai jamais entendu citer l'exemple d'un Condor qui ait enlevé un enfant. Je n'ignore pas que beaucoup de naturalistes parlent de Condors qui tuent des jeunes gens de dix à douze ans. Ces assertions sont aussi fabuleuses que celle du bruit que le Vautour des Andes doit faire en volant, et dont Linné dit : *Attonitos et surdos fere reddit homines.* Je ne doute pas que deux Condors ne fussent en état d'ôter la vie à des enfants de dix ans, et même à l'homme adulte; il est très-commun de les voir venir à bout d'un jeune Taureau, auquel ils arrachent les yeux et la langue. Le bec et les serres du Condor sont d'une force énorme. Cependant tous les Indiens qui habitent les Andes de Quito assurent unanimement que cet Oiseau n'est pas dangereux pour les hommes. J'oserais mettre en question si, dans les Alpes et la Suisse, on a jamais eu un exemple bien certain d'un enfant attaqué ou enlevé par le Laemmer-Geyer. Le peuple craint souvent des malheurs, seulement parce qu'il les croit possibles; de simples probabilités prennent à ses yeux le caractère de faits historiques. M. de La Condamine, le voyageur le plus véridique que je connaisse, raconte que les Indiens présentent pour appât au Condor « une « figure d'enfant d'une argile très-visqueuse, « sur laquelle il fond d'un vol rapide, et qu'il y « engage ses serres de manière qu'il ne lui est « plus possible de s'en dépêtrer (71). » Mais M. de La Condamine ajoute prudemment : « On prétend. » Je croirais que la figure d'un petit quadrupède quelconque attirerait plutôt la présence de ce grand Vautour. Combien de fois ne voit-on pas de petits enfants indiens dormir en plein air, tandis que les pères sont occupés à ramasser de la neige pour la vendre dans les villes? A-t-on jamais entendu dire que ces enfants, entourés de Condors, aient été attaqués ou tués?

« Si le Condor appartient exclusivement à la chaîne des Andes, s'il préfère les endroits plus élevés que la cime de Ténériffe ou que celle du Mont-Blanc; si en général c'est l'animal qui s'éloigne le plus de la surface de notre planète, il n'en est pas moins vrai que la faim le fait descendre quelquefois dans les plaines, surtout lorsque celles-ci sont rapprochées de la Cordillère. On voit des Condors jusqu'au bord de la mer du Sud, surtout dans les zones tempérées et froides du Chili, où la chaîne des Andes borde pour ainsi dire le rivage de l'Océan. Cependant on observe qu'il ne séjourne que peu d'heures dans ces basses régions; il préfère la solitude des montagnes et un air raréfié dans lequel le baromètre ne se soutient qu'à $0^m,44$ (16 pouces). C'est pour cela que, dans la chaîne des Andes, du Pérou et de Quito, tant de petits groupes de rochers, tant de plateaux élevés de 4,774 mètres (2,450 toises) au-dessus du niveau de la mer, portent le nom de *kuntur kahua, kuntur palti, kuntur huachana*, noms qui, dans la langue de l'Inca, signifient vedette, juchoir ou ponte des Condors.

« Dans mes voyages en Amérique, je n'ai vu le Condor que dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, dans la province de Quito et au Pérou. J'ai appris qu'il suit la chaîne des Andes depuis l'équateur jusque dans la province d'Antioquia, où jusqu'au septième degré de latitude boréale. La Cordillère occidentale, ou la branche des Andes qui, par le Choco, s'étend vers l'isthme de Panama, est sans doute trop peu élevée pour que le Condor puisse l'habiter. Pour lier sous un même point de vue la géographie des plantes à celle des animaux, je dirais que le Condor ne va pas plus loin vers l'isthme que le Quinquina, le Befaria, l'Escallonia et d'autres plantes alpestres des hautes Andes. J'ignore absolument si ce grand Oiseau se trouve au nord de Panama. M. Sonnini, dans un article inséré dans le nouveau *Dictionnaire d'histoire naturelle* (72), assure que le Condor a été vu au Mexique. J'oserais

(71) *Relation abrégée du voyage à l'Amazone*, p. 171.

(72) Tom. VI, p. 130.

presque en douter ; car le grand Cozcaquauhtli, ce Vautour qui joue un rôle si marquant dans la mythologie des Aztèques, est le *Vultur papa*, et habite de préférence les régions chaudes, ou du moins celles qui sont très-tempérées. Les voyageurs, pendant longtemps, ont nommé Condor tout oiseau de proie d'une grandeur extraordinaire. Aussi a-t-on imprimé jadis que des Condors ont été tues en Afrique, en Asie, et même au sein de la France (73), à Châteauneuf-sur-Loire.

« Comme la branche orientale des Andes s'étend par les montagnes de Pampelone à celles de Mérida, qui sont couvertes de neiges perpétuelles, il serait intéressant de savoir si le Condor a poussé ses migrations jusque dans ces régions voisines de la mer des Antilles. Je sais par M. Mulet qu'il existe sur la pente orientale de la chaîne centrale, ou Cordillère de Quindiù, dans les environs d'Ibogué ; mais j'ignore si cet Oiseau se trouve dans la chaîne de la Summa-Paz et de Chingasa, à l'est de Santa-Fé-de-Bogota. J'ignore également si on l'a jamais rencontré dans le groupe colossal des montagnes de Santa-Marta. Il serait très-possible qu'il y fût tout à fait étranger ; car les Oiseaux sont souvent, comme les plantes, circonscrits dans de certaines limites, au delà desquelles on ne les trouve pas, quoique la nature du pays et du climat soit la même. Le Condor et les Guanacos s'accompagnent mutuellement par toute la chaîne des Andes, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux frontières boréales du Pérou, sur une étendue de plus de neuf cents lieues marines ; mais les Guanacos et la Vigogne, qui habitent exclusivement l'hémisphère austral, cessent au nord du neuvième degré de latitude, tandis que le Condor suit la Cordillère au delà de l'équateur, au moins de trois cents lieues plus loin que la Vigogne.

« Les plantes alpines offrent l'exemple curieux d'une identité d'espèces, malgré le grand éloignement qui sépare les montagnes. J'ai observé ailleurs qu'à la Silla de Caraccas nous avons découvert le même Befaria dont les fleurs pourprées ornent les flancs des montagnes dans le royaume de la Nouvelle-Grenade. Je ne demanderai pas comment la graine de cette belle plante est venue sur cette cime élancée, la seule de toute la chaîne de la côte qui, par son élévation, jouit d'un climat assez froid pour nourrir le Befaria ; je ne le demanderai pas, parce qu'en bonne philosophie la première origine des choses ne peut être ni un problème d'histoire, ni un objet de recherche pour un naturaliste. J'ose remarquer cependant que les animaux suivent, bien moins que les plantes, cette identité de formes dans les sites qui sont éloignés les uns des autres, mais qui jouissent d'un climat analogue. Si, au milieu des immenses plaines de la vallée de l'Amazone, une montagne isolée s'élevait jusqu'aux régions glacées, cette montagne serait-elle habitée par des Condors, des Guanacos ou des Vigognes ?

« Pendant ma navigation sur l'Orénoque, les Indiens ont souvent parlé de grands Oiseaux de proie que je n'ai malheureusement pas eu occasion d'observer. Ce sont peut-être les deux grands aigles que M. Sonnini a découverts dans l'intérieur de la Guyane française. Cet excellent naturaliste (74) avoue lui-même qu'en les voyant pour la première fois il les prit d'abord pour des Condors, et qu'il ne rectifia son erreur que dans la suite. Nous ne connaissons par conséquent le Condor ni dans les montagnes de Vénézuela, ni dans la chaîne que j'ai nommée celle des Cataractes ou du Dorado, ni même au Brésil ; car l'Ouira-Ouassa des Brésiliens, que Buffon a cru synonyme du Condor, en est très-différent (75), quoiqu'il soit assez grand pour manger des Singes et (*si fabula vera !*) pour attaquer des hommes.

« On pourrait presque douter que le Condor s'étendît sur toute la chaîne des Andes, jusqu'à l'extrémité la plus australe du nouveau continent. Dans la relation du voyage de l'amiral Cordoba (76), seul voyage dans lequel des hommes instruits aient fait un long séjour dans les détroits, on cite parmi les animaux qu'on a vus, tant sur la Terre-de-Feu que sur les côtes du cap Victoria, des Colibris, des Autruches d'Amérique (*struthio touyouyou*), des Guanacos et des Chiens sauvages. On n'y fait aucune mention du Condor ; il paraît cependant assez certain qu'il y existe ; car le Condor qu'a décrit le docteur Shaw a été tué au détroit de Magellan. Il a été porté en Europe par le capitaine Middleton, après son retour de la mer du Sud. Quoique le dessin qui s'en trouve dans le *Museum Leverianum* (77), comme je l'ai déjà annoncé au commencement de ce mémoire, ressemble très-peu au nôtre, il me paraît cependant assez probable que cet Oiseau de Magellan est le mâle du véritable Condor, et non une variété ou une espèce différente. Le docteur Shaw, dont l'ouvrage porte l'empreinte de la plus grande exactitude, lui donne les caractères suivants : *Saccum in gula, seu pellis quædam dilatata a basi mandibulæ inferioris longe per collum ducta. Produnt etiam a latere colli appendiculæ septem quasi carnea seu carnuculæ semi-circulares et cærulescentes. Collum et pectus nuda et rubentia, pilis raris nigricantibus aspersa, crista capitis sinuata, altera ad nuchum, ambæ nigricantes cæruleæ et nonnullis in locis rubentes. A collo infimo dependet tuberculum pyriforme. Dorsum atrum, remiges albæ secundariæ, cauda atra, pedes albi.* Les deux crêtes, la blancheur des pieds, les rémiges blanches secondaires, pourraient

(73) *Ornithologie de Salerne*, p. 10.
(74) Buffon, par Sonnini, t. XXXVIII, p. 33.
(75) *Ibid.*, p. 47, pl. 7.
(76) *Relacion del viage al estrecho de Magellanes de la fregata de S. M. Santa Maria de la Cabeza*, en 1785 et 1786 (Madrid, 1787), p. 316.
(77) Vol. II, (Londres, 1796), p. 5.

faire croire sans doute que l'Oiseau du docteur Shaw diffère du vrai Condor ; mais ces différences ne proviennent-elles pas plutôt de ce que l'animal n'a pu être décrit ni vivant ni bien conservé ? C'est au naturaliste anglais à prononcer là-dessus. Le *Museum Leverianum* contient un autre Vautour du détroit de Magellan, que l'on suppose être un jeune Condor femelle. J'avoue cependant que la figure qu'on en a publiée (78) ne m'aurait pas rappelé le Condor des Andes. Ces deux Oiseaux, décrits par le docteur Shaw, ont, l'un dix, l'autre quatorze pieds d'envergure. Il est frappant que tous les autres exemples que l'on cite des Condors extrêmement grands soient du Chili ou de la partie la plus australe du Pérou. Existe-t-il une race de Condors plus grande dans les climats froids ou tempérés que dans la zone torride ? La température des basses régions de l'air doit d'ailleurs être assez différente pour un Oiseau qui, se nichant à son gré plus ou moins haut sur la pente des Cordillères, choisit le climat qui lui convient ; mais peut-être que la nourriture plus ou moins abondante, et d'autres circonstances locales, contribuent au développement de l'organisation. Qui oserait indiquer avec assurance les causes qui déterminent ce que nous désignons par le nom vague de la distribution des races ?

« Le Condor s'avance vers l'est, dans les montagnes de Santa-Crux, de la Siera et de Cochabamba. Comme ces mêmes cimes paraissent se réunir à celles de Mathogrosso, il serait possible que l'Oiseau existât au Brésil. Je doute cependant que le groupe de montagnes appelé Cerro do Frio, el Cerro das Esmeraldas, soit assez élevé, et par conséquent assez froid, pour le séjour du Condor : c'est à l'infatigable don Félix d'Azara, qui vit dans des contrées voisines de ce monde inconnu, à lever ces doutes.

« S'il n'existe qu'un seul cabinet qui prétende posséder le Condor, s'il n'a pas encore été bien figuré, on n'ose presque pas agiter la question si jamais cet Oiseau a été porté vivant en Europe. Le projet de l'y conduire ne s'exécuterait pas très-facilement. Il pourrait cependant nous venir par quatre voies différentes, c'est-à-dire ou par le cap Horn, ou par l'isthme de Panama, ou en descendant les rivières de l'Amazone ou de la Madeleine. Je choisirais le premier moyen. L'animal souffre très-bien la captivité ; mais il est probable que le séjour dans des pays très-chauds, et sous une pression barométrique très-grande, nuirait à sa santé. Le Condor préfère une température de deux ou trois degrés au-dessus de la congélation. Il demeure sans doute souvent, pendant plusieurs heures, dans des vallées où le thermomètre centigrade monte à 30 degrés. Cependant on devrait craindre que la chaleur qu'il éprouverait constamment dans l'isthme de Panama, dans la province de Jaen de Bracamerros, ou dans la rivière de la Madeleine, depuis Houda à Carthagène des Indes, ne le fît périr.

« Dans les Oiseaux de proie, comme parmi les insectes, la femelle est généralement plus grande que le mâle. Dans le Condor, cependant, cette différence n'est pas très-sensible, quoique sa taille varie assez dans les individus des deux sexes. Habitant des lieux solitaires, n'ayant d'autre ennemi que l'homme, qui s'occupe bien peu de sa destruction, il est probable qu'il atteint un âge très-avancé. Cependant il ne paraît pas se multiplier beaucoup ; je n'ai toujours vu que cinq ou six Condors à la fois, et non des bandes de quarante à cinquante, comme on en voit du *Vultur aura*. Cependant le roi des Vautours, *Vultur papa*, me paraît l'espèce la moins nombreuse de tous les Oiseaux rapaces de l'Amérique.

« On m'a assuré que le Condor ne fait pas de nid. Il dépose ses œufs sur le rocher nu, non sans les entourer de paille ou de feuilles velues de l'Expelecia Frailijou, qui est la seule plante qui se rapproche des neiges perpétuelles, et qui a le port de notre Verbascum Thapsus. On m'a assuré que les œufs sont tout blancs, et qu'ils ont trois à quatre pouces de longueur. On prétend aussi que la femelle reste avec ses petits l'espace de toute l'année. Lorsque le Condor descend dans des plaines, il préfère se poser à terre. Il ne se niche pas sur les branches d'arbres, comme fait le Zamuro ou Gallinazo, *Vultur aura*. Aussi le Condor a-t-il les ongles très-droits. Je fais cette observation à cause d'un passage d'Aristote, dans lequel ce naturaliste profond assure déjà que les Oiseaux de proie, qui ont les griffes très-crochues, n'aiment pas à se poser sur des pierres (79).

« Les mœurs du Condor sont les mêmes que celles du Laemmer-Geyer des Alpes. S'il ne surpasse pas le dernier en grandeur, il paraît du moins lui être supérieur en force et en audace. Deux Condors se jettent non-seulement sur le Cerf des Andes, sur le petit Lion puma ou sur la Vigogne et le Guanaco, mais même sur une Génisse ; ils la poursuivent si longtemps, la blessent de leurs griffes et de leur bec, que la Génisse, essoufflée et accablée de fatigue, étend sa langue en mugissant : alors le Condor saisit la langue dont il est très-friand ; il arrache les yeux à sa proie, qui, étendue par terre, expire lentement. Dans la province de Quito, le mal que les Condors font au bétail, surtout aux troupeaux de Brebis et de Vaches, est très-considérable. On m'a raconté qu'aux savanes d'Antisana, élevées de 4,093 mètres (2,101 toises) au-dessus du niveau de la mer, on trouve souvent des Taureaux blessés au dos par des Condors qui n'ont pas pu s'en emparer. Cela me rappelle les missions du haut Orénoque, où les grandes Chauves-Souris causent tant de plaies aux Vaches, que c'est

(78) *Mus. Leverian. Explicatio*, 1792, vol. I, p. 4, tab. 1.

(79) Aristoteles *Historia animalium*, l. IX, c. 32 (p. Casaub., 573, E.). Zoologie.

une des choses principales qui s'opposent, dans ce pays, à l'établissement des métairies.

« Le Condor rassasié reste phlegmatiquement perché sur la cime des rochers. Je lui ai trouvé dans cette situation un air de gravité sombre et sinistre. Comme le *Vultur aura*, on le chasse devant soi, sans qu'il veuille se donner la peine de s'envoler. Tourmenté par la faim, au contraire, le Condor s'élève à une hauteur prodigieuse; il plane dans les airs pour embrasser d'un coup d'œil le vaste pays qui doit lui fournir sa proie. C'est dans les jours surtout où l'air est très-serein que j'ai observé le Condor et même le Gallinazo, *Vultur aura*, à des élévations extraordinaires. On dirait que la grande transparence des couches d'air les invite à passer en revue un grand espace de terrain, que dans un temps plus couvert la vue perçante de ces chasseurs aériens ne pourrait saisir.

« Au Pérou, à Quito et dans la province de Popayan, on est accoutumé à prendre le Condor vivant aux lacs. D'autres voyageurs, je crois, ont déjà décrit cette chasse extraordinaire, que l'on donne surtout pour amuser les étrangers européens. On tue une vache ou un cheval; en peu de temps l'odeur de l'animal mort attire les Condors, dont l'odorat est d'une finesse extrême; on en voit paraître un grand nombre dans des endroits où l'on croyait à peine qu'il en existait quelques-uns. L'oiseau mange avec une voracité inconcevable. Il commence toujours par les yeux et par la langue, qui sont ses morceaux favoris ; puis l'anatomie du cadavre se fait par l'anus, pour parvenir facilement aux intestins. Lorsque les Condors se sont bien rempli le ventre, ils sont trop lourds pour s'envoler: les Indiens alors les poursuivent avec des lacs et les prennent facilement. On assure que l'Oiseau fait des efforts extraordinaires pour s'élever dans l'air; il y réussit lorsque, fatigué par la poursuite, il parvient à vomir abondamment. C'est sans doute dans ces efforts que le Condor allonge et rétrécit son cou, et approche sa serre de son bec. Cette manœuvre, certainement accidentelle, fait dire aux gens du pays que le Condor, pour se sauver et pour provoquer le vomissement, met le doigt des pattes dans son bec. Je doute que l'ongle de la serre du Condor puisse chatouiller bien doucement la partie qu'il touche. Les Espagnols nomment cette chasse *correr á muitres*, et, après les fêtes du Taureau, c'est un des plus grands amusements des campagnards. On peut s'imaginer à quelle cruauté sont livrés les malheureux Condors pris vivants par les Indiens : un Insecte ne souffrirait pas davantage entre les mains d'un savant entomologiste.

« On m'a assuré à Rio-Bamba que, pour faciliter la chasse aux Condors, on met quelquefois des herbes vénéneuses dans le ventre de l'animal qui doit servir d'appât. Les Condors paraissent alors comme enivrés. C'est une imitation de la pêche avec le *Jacquinia armillaris*, on le *Piscidia*, pêche que les Espagnols nomment *embarbascer*.

« Le Condor pris vivant est triste et timide la première heure; bientôt après il devient très-méchant. J'ai eu à Quito, pendant huit jours, une femelle vivante, dans la cour de ma maison; il était dangereux de s'en approcher : la peur l'avait rendue très-sauvage.

« La vie du Condor est plus dure que celle d'aucun autre Oiseau de proie. A Rio-Bamba, nous trouvant dans la maison de notre ami, don Xavier Montufar, corrégidor de la province, nous assistâmes aux expériences que les Indiens firent sur un Condor pour le tuer. On commença par l'étrangler avec un lacet; on le pendit à un arbre, on le tira avec force par les pieds pendant plusieurs minutes : à peine le lacs fut-il ôté, que le Condor se promenait comme si on ne lui eût fait aucun mal. On lui tira avec un pistolet trois balles à moins de quatre pieds de distance, toutes lui entrèrent dans le corps. Il était blessé au cou, dans la poitrine, au ventre ; il resta toujours sur pied. Une cinquième balle frappa contre le fémur, et retomba par terre. Le corrégidor, don Juan Bernardo Leon, aux bontés duquel je dois beaucoup de renseignements intéressants sur les animaux du royaume de Quito, était présent à ce fait curieux.

« Le Condor ne mourut qu'une demi-heure après des blessures nombreuses qu'il avait reçues. M. Bonpland a conservé longtemps cette balle renvoyée par le choc contre le fémur. Cette observation, quelque extraordinaire qu'elle paraisse, a cependant déjà été faite avant nous. L'astronome Ulloa rapporte que dans les régions froides du Pérou, le Condor a souvent la peau si étroitement garnie de plumes, que l'on entend frapper huit ou dix balles contre le corps de l'Oiseau sans qu'aucune puisse le percer. Le Condor que nous examinâmes était rempli d'une immensité de Poux, *Pediculus*, bruns, que j'ai eu la maladresse de ne pas décrire; c'est une autre espèce que le *Pediculus Vulturis* que Fabricius a décrite, et qui cependant aussi doit vivre sur les Vautours des Indes.

« Il est intéressant d'observer que le Condor préfère des cadavres aux animaux vivants. Il se nourrit cependant des uns et des autres. Il paraît même qu'il poursuit moins les petits Oiseaux que les Quadrupèdes. »

Après l'intéressant mémoire de M. de Humboldt, nous ne pouvons mieux faire que de citer encore des détails aussi curieux que bien rédigés, dont la science est redevable aux longs voyages en Amérique de M. Alcide d'Orbigny (80) : par ces deux mémoires l'histoire du Condor ne laissera plus rien à désirer.

« Le Condor a été trop bien décrit par MM. Humboldt et Temminck pour qu'il soit

(80) Alcide d'Orbigny, *Ornithologie*.

besoin de le décrire de nouveau. Cet article se réduira donc, quant aux caractères, à quelques éclaircissements qui nous paraissent indispensables sur les divers âges de l'animal; et, quant à ses mœurs, à tous les renseignements que nous avons pu obtenir pendant cinq années de séjour aux lieux qu'il habite.

« Le mâle adulte seul porte la crête; la femelle en est toujours dépourvue, ainsi que des plis du cou. Les jeunes, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet long et frisé, que M. de Humboldt compare avec raison à celui des jeunes Chouettes. Ce duvet, qui couvre également les jeunes de toutes les espèces de Sarcoramphes et de Cathartes, se maintient quelques mois. Il est gris blanc dans le Condor et bientôt recouvert de plumes d'un brun noirâtre, qui conservent deux ans cette teinte, d'ailleurs plus ou moins foncée. La seconde année, à l'époque de la mue, qui précède l'époque des amours, les plumes repoussent un peu plus noires, sans montrer encore la tache blanche des rémiges. La collerette blanche commence à paraître dès cette époque, et non pas, comme on l'a dit à M. de Humboldt, seulement la troisième année. Il est vrai qu'elle est alors étroite. Le mâle n'a pas encore de crête charnue et ne commence à la prendre que la troisième année, époque à laquelle la collerette devient touffue et aussi belle qu'elle doit l'être tout le temps de la vie de l'animal. C'est à cette même époque que les plumes, d'abord d'une couleur partout uniforme, commencent à blanchir aux rémiges. Nous disons commencent, parce qu'au dire des habitants, les Condors ont d'autant plus de blanc qu'ils sont plus vieux. C'est cette tache blanche qui a fait dire à Garcilaso de la Vega qu'ils étaient noirs et blancs, par pièces, comme les Pies.

« Nous avons remarqué que toutes les figures données jusqu'à présent ont outré la couleur des parties charnues, en les faisant beaucoup trop rouges. La crête est ordinairement noirâtre, et le bas du cou de couleur livide.

« Il serait inutile d'augmenter le nombre des discussions déjà publiées par les auteurs sur la véritable taille des Condors, qu'on peut voir, d'ailleurs, tous les jours au Jardin des Plantes. Nous nous contenterons de dire que ceux que nous avons mesurés dans le pays n'avaient pas plus de trois mètres d'envergure. Nous en avons mesuré sur les Andes et sur les côtes de la Patagonie, et tous approchaient plus ou moins de cette taille. Leur longueur ordinaire est d'un mètre vingt-cinq à trente centimètres. Parmi ceux que nous avons mesurés sur les Andes et dans les régions australes, nous n'avons observé aucune différence de taille notable, quoique MM. Temminck et de Humboldt disent, d'après les voyageurs, que ceux du Chili doivent être plus grands. La femelle du Condor est un peu plus grande que le mâle, ce qui est vrai de presque tous les Oiseaux de proie; mais nous avons cru remarquer que la différence est moins sensible dans cette espèce que dans toutes les autres.

« Nous ne voyons donc plus ces géants des Oiseaux du Nouveau Monde, décrits avec tant d'exagération par le P. Acosta (81), qui dit qu'ils sont de force non-seulement à ouvrir un Mouton, mais encore à manger un Veau; ou par Garcilaso de la Vega, contant avec son ingénuité ordinaire, que deux Condors attaquent une Vache et un Taureau et les mangent, et qu'ils ont tué des jeunes gens de quinze à seize ans; ou par Desmarchais, enfin, qui prétend que le Condor enlève un Cerf. Cette taille et cette force si exagérées, et auxquelles a donné crédit le témoignage de tant d'auteurs, nous les ramènerons à leur juste valeur, comme l'a déjà fait M. de Humboldt. Elles ne sont pas au-dessus de celles du *Vultur barbatus* ou *Laemmer-Geyer*.

« Le Condor exhale, comme les Vautours, une forte odeur de chair en putréfaction, qu'il faut sans doute attribuer à son genre de nourriture. Aucun des auteurs qui ont parlé de cet Oiseau si célèbre n'a signalé cette particularité, que nous croyons nécessaire de citer, parce que toutes les espèces n'exhalent pas au même degré cette odeur nauséabonde.

« M. de Humboldt, qui n'avait vu le Condor que sur les montagnes, dit (82) : « Le « Condor, comme le Llama, la Vigogne et « l'Alpaca, et plusieurs plantes alpines, est « particulier à la grande chaîne des Andes. « La région du globe qu'il paraît préférer à « toute autre est celle qui s'élève de 3,100 « à 4,900 mètres de hauteur. Chaque fois « que nos herborisations nous ont menés « jusqu'aux neiges perpétuelles, nous avons « été entourés de Condors. »

« Quelque respect que nous professions, en général, pour les opinions de ce grand observateur, il nous est impossible de les adopter ici sans réserve. Il est bien certain que les Condors habitent les hauteurs des Andes où paissent les Llamas et les Vigognes, mais nous ne croyons pas que cette zone soit leur zone spéciale d'habitation; nous ne croyons pas non plus que la chaîne des Andes soit seule habitée par eux, car nous en avons rencontré un grand nombre sur toute la côte de l'océan Pacifique et sur celle de l'océan Atlantique, au bord de la mer, à la côte de Patagonie, où les montagnes les plus voisines sont encore éloignées au moins de cent lieues, et où il est très-sûr qu'ils vivent, nichent et demeurent habituellement. Il est vrai qu'on peut supposer que les familles que nous vîmes sur le bord des falaises de la côte ont pu pousser peu à peu leurs migrations du sud vers le nord en allant des montagnes du détroit de Magellan à l'embouchure du Rio-Negro de Patagonie. Par les mêmes raisons, nous ne

(81) Lib. iv, cap. 37.

82) *Zool.*, p. 36.

croyons pas que les Condors préfèrent une zone élevée à celle du niveau de la mer; car ceux de Patagonie sont tout aussi gros et tout aussi bien portants que ceux des Andes; et, de plus, nous en avons vu si souvent sur toute la côte du Pérou, surtout à Arica, planer toute la journée le long de la côte, en cherchant à découvrir des animaux morts rejetés par les vagues; nous en avons vu si souvent coucher sur les roches avancées de la colline dite Morro d'Arica, que nous les croyons susceptibles d'habiter également la zone la plus froide et le sol brûlant des côtes de la mer, au Pérou. Il est probable que les hauteurs que visitait M. de Humboldt étaient voisines d'habitations ou de troupeaux; car nous n'avons jamais rencontré de Condors sur le sommet des Andes sans que l'une ou l'autre de ces deux circonstances les y attirât. Nous croyons donc devoir assigner aux Condors une plus grande extension de limites tant en latitude qu'en hauteur, et leur donner, en latitude, depuis le cap Horn (56e degré de latitude sud) (83) jusqu'au 8e degré de latitude nord, dans les parties élevées des Andes, ou sur leur versant ouest, sur la totalité du territoire du Pérou, de la Bolivia et du Chili, et depuis le niveau de la mer, où ils nichent et séjournent, jusqu'aux régions glacées des Andes; car nous les avons vus souvent disparaître à nos yeux, étant déjà nous-mêmes à plus de 4,700 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Le Condor est sans contredit de tous les Oiseaux celui dont le vol est le plus élevé. Nous l'avons vu jusqu'au niveau du sommet de l'Illimani, qui a 3,753 toises de hauteur, tandis qu'à la hauteur de 18,000 pieds l'homme ne peut résister à la raréfaction de l'air qu'autant qu'il est né sur ces plateaux élevés des Andes. A l'est des Andes, le Condor ne va que jusqu'à leurs derniers contreforts, c'est-à-dire le long du rameau oriental de la Cordillère orientale jusqu'à Cochabamba, et même quelquefois jusqu'au commencement des plaines de Santa-Cruz de la Sierra; mais comme de là aucune chaîne de montagnes ne réunit les Andes aux premières chaînes de la province de Chiquitos, il ne passe pas cette limite, et ne peut se rencontrer au Brésil.

« Nous croyons que plusieurs autres motifs influent, plus que la latitude et la hauteur, sur la préférence que donne le Condor à certains lieux. Son genre de vie l'oblige à choisir pour asile des terrains couverts de rochers ou de falaises, parce qu'il ne se perche jamais sur les arbres, et qu'il lui faut non-seulement des points culminants d'où il puisse découvrir autour de lui la campagne, mais aussi des anfractuosités qui lui servent de perchoir et qui le garantissent de la pluie; aussi ne descend-il ni dans les Pampas de Buénos-Ayres, quoiqu'il habite les montagnes qui les bornent à l'ouest, ni au milieu des forêts, ni même au milieu des montagnes boisées, où les branches le gêneraient. Le Condor habite donc spécialement soit les montagnes sèches ou seulement peu boisées, soit les côtes maritimes où les falaises escarpées remplacent les montagnes. On ne doit cependant pas croire qu'il habite toutes les montagnes ou tous les lieux élevés dépourvus de verdure. Il faut qu'il y soit attiré par de paisibles troupeaux appartenant à l'homme, comme ceux de Brebis, de Lamas ou d'Alpacas, ou par beaucoup d'animaux sauvages réunis en troupes. De là le grand nombre de Condors qui suivent les côtes où se réunissent habituellement beaucoup de Loups marins, comme celles du Pérou, et même celles de la Patagonie, toujours couvertes d'Otaries et de Phoques. Où il n'y a point de Loups marins, il n'y a plus de Condors; ou bien on les voit, comme au Pérou, soit planer sur les détours des Andes, soit les parcourir d'un vol rapide, afin d'y chercher les petites troupes isolées, seuls restes de la destruction des Vicunnas et des Guanacos, dont la disparition graduelle entraîne celle des Condors, qui, pour cette raison, se tiennent de préférence aux environs des lieux habités et sur les routes.

« A la différence des Cathartes, qu'on voit en tous lieux par centaines, le Condor s'isole tout le temps qu'il chasse, et ne se réunit guère à d'autres Oiseaux que pour prendre sa part d'une pâture commune. On en voit cependant quelquefois deux ensemble se reposer dans le même creux de rocher.

« Le Condor est assez paresseux. Après avoir passé la nuit dans une crevasse de rocher ou de falaise escarpée, la tête enfoncée dans les épaules, ce qui lui donne un air sournois, il s'éveille à l'aube du jour, secoue deux ou trois fois la tête, attendant assez souvent le lever du soleil pour quitter son gîte, surtout s'il n'est pas pressé par la faim; s'incline au bord du rocher, en agitant ses vastes ailes comme s'il balançait à partir; les déploie enfin, et s'élance dans l'espace. Il ne prend que difficilement son essor, et ne s'enlève pas horizontalement ainsi que beaucoup d'autres Oiseaux. On le croirait d'abord peu sûr de sa marche aérienne; car il commence à décrire un arc de cercle, en cédant à son propre poids; mais reprenant de suite son majestueux élan, les ailes arrondies, les rémiges écartées les unes des autres, il se joue dans les airs avec aisance, sans paraître éprouver la moindre fatigue. Par

(83) Le capitaine Middleton l'ayant rencontré dans le détroit de Magellan, la description qu'il en donne dans l'ouvrage de Shaw (*Museum Leverianum*, vol. II, pag. 5, Lond. 1796), qui a étonné M. de Humboldt, parce qu'il indiquait les pieds blancs, n'a pourtant rien d'extraordinaire; ceux que nous avons vus en Patagonie les avaient blancs aussi, parce qu'ils étaient couverts d'une matière étrangère blanchâtre.

des mouvements oscillatoires (84), peu sensibles, il imprime à son vol toutes les directions imaginables; il suit toutes les sinuosités du terrain qu'il parcourt; il monte et descend toujours rapide; tout à l'heure abaissé jusqu'à raser le sol, perdu maintenant dans les nues. Mais que, du haut des airs, une proie vienne frapper sa vue perçante, alors il se précipite ou plutôt se laisse tomber sur elle, égal en promptitude à la flèche, avec une circonstance que signalent soigneusement les anciens auteurs : « Quand il descend, dit Garcilaso de la Vega (85), il fait un si grand bruit qu'il étonne : *Cuando bajan, cayendo de lo alto, hacen tan gran sombrido que asombra;* circonstance des plus vraies en effet, car nous avons nous-même plus d'une fois éprouvé cet étonnement dont parle Garcilaso de la Vega, mais dans laquelle circonstance pourtant on ne pouvait, sans risquer d'être démenti par les voyageurs, voir, ainsi que l'ont fait plusieurs écrivains, un des caractères généraux du vol du Condor. En tout autre cas, le vol du Condor est peu bruyant.

« Le Condor seul parcourt successivement les côtes afin d'y chercher les animaux de tout genre que la mer rejette, ou bien les environs des lieux habités et les détours des chemins afin d'y recueillir des restes d'animaux jetés par l'homme ; et quand il n'a rien trouvé, il se pose sur un pic ou sur une pointe de rocher voisine des troupeaux, et attend là qu'une Brebis ou une Llama s'éloigne de la troupe pour mettre bas son petit. Alors, si les bergers ne sont pas en mesure de défendre le jeune animal, le Condor prend son vol, et tournoyant à une grande hauteur au-dessus de la pauvre bête, il attend qu'elle ait mis bas, fond sur elle, non pour l'attaquer elle-même, mais pour s'acharner sur son placenta et tuer ensuite le jeune animal en le déchirant par le cordon ombilical ; et si le berger n'accourt pas promptement pour lui faire lâcher sa proie, l'avide Oiseau dans un instant a, malgré les efforts de la pauvre mère, dévoré les entrailles du petit. Nous avons remarqué que, s'il se trouve quelque animal déjà attaqué par un Condor dans un lieu où l'on n'en aperçoit aucun autre, il s'en présente sur-le-champ plusieurs sans qu'on puisse imaginer d'où ils viennent.

« Nous avons été témoin d'une de ces scènes sanglantes dans un voyage d'Arica à Tacna, sur la côte du Pérou. C'est un trajet de onze lieues sans eau au milieu d'un désert de sable brûlant que la pluie ne rafraîchit jamais et dont la poussière salée fait encore plus sentir la sécheresse. Des troupes de Mules et d'Anes pesamment chargés parcourent incessamment le pays, et les Anes, qui, là plus qu'ailleurs, sont les souffre-douleurs des habitants, le traversent, aller et retour, sans qu'on les ménage le moins du monde, le plus souvent sans qu'on leur donne à manger ; aussi en meurt-il beaucoup dont on voit les cadavres desséchés disséminés sur la route. Quand, dans une de ces caravanes, un Ane vient à se fatiguer, on l'abandonne, sauf à lui à regagner, s'il ne meurt de soif, son habitation ordinaire. Un de ces pauvres animaux ainsi abandonné, n'en pouvant plus, se coucha sur la route prêt à rendre le dernier soupir. Des Urubus s'en approchèrent de suite, et venaient lui donner quelques coups de bec peu redoutables pour le mourant ; mais bientôt un Condor, qui avait aperçu cette lutte du haut des airs, fondit sur cette proie, que lui abandonnèrent à l'instant les Urubus, restés à quelques pas en arrière, et attendant sans doute avec impatience la fin du repas du Condor, dont ils n'osaient approcher. Ce premier Condor ne tarda pas à se voir suivi d'abord de deux, et, bientôt après, de sept à huit autres, qui, s'acharnant à l'envi sur leur victime, lui déchiquetaient de leur bec tranchant, ceux-ci les yeux, ceux-là les parties génitales, et le délivraient ainsi promptement d'un reste de vie que tant de douleurs devaient lui rendre bien pénible.

« Nous nous approchâmes de l'Ane, et alors les Condors se retirèrent, à une courte distance, sur les petites collines des environs, ou planaient au-dessus ; puis, dès que nous feignîmes de nous retirer, ils revinrent à la charge. Une fois repus, ils s'envolent, mais non sans beaucoup de peine, ne pouvant prendre leur essor qu'après avoir longtemps couru, en battant les ailes; ou lorsqu'ils sont poursuivis, ils cherchent à se rendre plus légers en dégorgeant une partie de ce qu'ils ont mangé. S'ils ne sont pas inquiétés, ils s'envolent, et vont se reposer dans les crevasses de quelque rocher, leur séjour habituel ; et là, comme on l'a vu plus haut, ils font tranquillement la digestion, la tête enfoncée entre les deux épaules. Quand un Condor n'a pas trouvé de proie, il chasse jusqu'à la nuit tombante, et ce n'est qu'au commencement du crépuscule qu'il regagne son repaire. Il supporte patiemment la faim pendant plusieurs jours, mais se dédommage amplement de ses privations lorsqu'il trouve une proie facile.

« Garcilaso de la Véga avait dit, dès le commencement du XVII^e^ siècle, que le « Condor n'a pas de serres comme les Ai« gles, et qu'il a les pieds semblables à ceux « d'une poule (86). » Ce témoignage si positif et d'autant plus digne de foi qu'il émane d'un auteur péruvien, généralement bien informé, n'a pas empêché tous les écrivains plus modernes de donner à l'Oiseau des mœurs qui n'appartiennent qu'aux Falconidées. Stevenson, par exemple, prétend que « le Condor tombe sur sa proie, et que si

(84) Stevenson, *Voyages en Araucanie*, etc., trad. f., tom. II, pag. 59, est l'auteur qui a le mieux décrit le vol du Condor ; il n'en est pas de même de ses mœurs.

85) *Comentario real de los Incas*, pag. 290-2.

(86) *Comentario real de los Incas*. p. 290-2.

« c'est un Agneau ou tout autre petit Mam-
« mifère, il l'emporte avec ses serres sur
« quelque montagne voisine (87). » M. de la Condamine (88), antérieurement à Stevenson, avait été imbu de cette erreur, dans laquelle est aussi tombé notre grand voyageur, M. de Humboldt, dont la réputation européenne n'a d'ailleurs rien à craindre de la vérité Il parle souvent de la force des serres du Condor. Il va jusqu'à dire que « deux
« Condors se jettent, non-seulement sur le
« Cerf des Andes, sur le petit Lion puma, ou
« sur la Vigogne ou Guanaco, mais même sur
« une Génisse ; ils la poursuivent si long-
« temps, la blessant de leurs griffes ou de
« leur bec, que la Génisse, essoufflée et ac-
« cablée de fatigue, étend la langue en mu-
« gissant (89). » Le Condor a des ongles longs, il est vrai ; mais ces ongles, qu'il n'emploie qu'à soutenir son corps, sont généralement usés, parce qu'il ne se pose que sur les rochers, et, comme l'a judicieusement remarqué M. Temminck, ne peuvent lui servir à saisir quelque proie que ce puisse être. Nous ajoutons qu'il ne pourrait pas même s'en aider pour la manger. Il ne fait véritablement usage, à cet effet, que de son terrible bec, avec lequel il la déchire et la dépèce, en tirant fortement sur la portion saisie. Nous ne croyons pas non plus que le Condor puisse attaquer des Brebis, des Cerfs et des Llamas, et moins encore des Génisses. Les habitants américains, amis du merveilleux pour tout ce qui concerne leur pays, inclinent toujours à exagérer les choses. Nous pouvons assurer que le Condor n'attaque jamais un animal adulte, ne fût-il que de la taille du Mouton, à moins que cet animal n'expire ; mais, attiré par l'appât du cordon ombilical, il attaque toujours les animaux qui naissent dans les champs. Nous pouvons assurer aussi que le Condor ne chasse jamais aux Oiseaux, et nous n'oserions assurer qu'il chasse même les plus faibles Mammifères.

« Ces renseignements nous dispensent de démentir les fables écrites sur l'attaque des enfants par des Condors, et nous ne croyons pas qu'on en puisse citer un seul exemple dans le pays. Il y a plus : les Indiens chargent ordinairement, dès l'âge le plus tendre, leurs enfants de la garde de leurs troupeaux, que ces enfants savent fort bien préserver des Condors en prenant à côté d'eux les mères en gésine, ou en emportant les nouveaunés dans leurs bras ; sans compter qu'on voit fréquemment des bambins de six à huit ans poursuivre ces énormes Oiseaux, fuyant timidement à leur approche, quand, de moitié plus gros qu'eux, ils pourraient les renverser d'un seul coup d'aile et les tuer d'un seul coup de bec.

« Il n'est pas moins inutile de réfuter les exagérations qu'on trouve dans Acosta et dans Garcilaso de la Vega lui-même, ordinairement si exact, relativement à la force du bec du Condor, qu'ils prétendent pouvoir entamer la peau d'un Bœuf. Nulle part les Condors, du moins ceux d'aujourd'hui, ne nous ont paru aussi vigoureux ; et il n'est aucun voyageur à la côte du Pérou ou sur le sommet des Cordillères qui n'ait vu les Mules et les Anes morts sur les chemins, et dont les Condors avaient mangé tout ce qu'ils en pouvaient saisir, entamés seulement au ventre, autour de l'anus et de la bouche, tandis que le reste de la peau avait séché sur les chairs, sans avoir pu être dépecé par les Condors.

« Comme le roi des Vautours et les Cathartes, le Condor mange de tout ce qui est animal. Nous l'avons vu se nourrir de Mollusques, quoique ce soit là son dernier aliment. Il mange tous les animaux morts, sans exception, les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles et les Poissons, ne manifestant quelque prédilection que pour la chair des Mammifères. Il mange jusqu'à des excréments quand la faim le presse.

« Les Condors ne sont rien moins que familiers ; ils fuient de très-loin l'approche de l'homme ; et, si ce n'est en Patagonie, où, voyant des hommes peut-être pour la première fois, ils nous laissèrent passer à cent cinquante ou deux cents mètres au-dessous de leur habitation ; nous n'avons jamais pu approcher un Condor d'assez près pour le tirer, sans nous cacher dans le voisinage d'une proie présentée à son avidité afin de le surprendre ; différant beaucoup en cela des autres vulturidées d'Amérique, des Urubus surtout, qui vivent pour ainsi dire avec les habitants.

« Il serait difficile d'apprécier au juste la véritable durée de la vie d'un Condor ; mais, si nous en croyons les indigènes, sa longévité surpasserait de beaucoup celle de tous les autres Oiseaux. Les Indiens nous ont assuré en revoir encore, de temps à autres, quelques-uns marqués par leurs pères, il y avait plus de cinquante ans, de certains signes particuliers. Le lecteur sent avec nous que le fait même et sa preuve auraient ici besoin l'un et l'autre d'une vérification plus désirable qu'aisée à se procurer ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que les Condors multiplient peu, et que, comparés aux Cathartes, ils sont toujours en petit nombre.

« Les Condors ne font point de nids ; ils se contentent de choisir dans les rochers, ainsi que nous avons pu le reconnaître en parcourant les falaises de la Patagonie, des concavités assez larges pour recevoir leurs œufs, préférant toujours, pour faire leur ponte, les points inaccessibles moins par leur élévation que par l'âpreté de leur pente.

« Le Condor femelle pond deux œufs, de dix à douze centimètres. Les naturels nous les ont dits blancs ; mais un fragment que nous en avons vu nous ferait croire que,

(87) *Voyage en Araucanie*, etc., trad. franç. t. II, p. 60.

(88) *Relation abrégée du voyage à l'Amazone.*

(89) *Zoologie*. p. 41.

comme pour l'œuf de l'Aura et de l'Urubu, le blanc est couvert de taches espacées d'un brun rougeâtre. C'est surtout de novembre en février qu'a lieu la couvée. Les couples alors s'éloignent encore davantage des lieux habités, pour chercher un emplacement propice. Les habitants nous ont assuré que la femelle couve seule, ce qui nous paraît difficile à croire, parce qu'en des régions quelquefois froides et sans arbres, le petit aurait le temps de périr dans la coquille. En tout cas le mâle et la femelle s'occupent de concert du soin de nourrir les jeunes Condors, en dégorgeant dans leur bec les aliments qu'ils ont pris eux-mêmes. Les jeunes grandissent assez lentement, et peuvent à peine voler au bout d'un mois et demi. Ils suivent longtemps encore le couple, qui les guide dans leurs premières chasses; mais le plus long terme de leur éducation ne passe jamais quelques mois; et dès ce moment on voit les jeunes Condors s'isoler de leurs parents et chercher eux-mêmes à pourvoir à leur nourriture. Plus voraces alors que les vieux, mais moins prévoyants et moins défiants, parce qu'ils ont moins d'expérience, ils tombent plus facilement dans les embûches des chasseurs; aussi tue-t-on souvent de jeunes Condors, et rarement des Condors adultes.

« Les Condors nuisent beaucoup aux troupeaux en tuant les animaux nouveau-nés; c'est pourquoi les habitants actuels leur font une guerre d'extermination, et mettent en jeu pour les détruire beaucoup de ruses différentes. La plupart du temps ils les guettent, cachés près d'un lieu garni par eux d'un appât propre à les attirer, et les tuent à coups de fusils; ou bien, attendant qu'ils soient repus, ils les poursuivent à Cheval, les enveloppant le plus souvent de leur terrible lazo; d'autres fois enfin ils les surprennent gorgés de nourriture dans un cercle étroit de palissades formé d'avance autour de la proie tentatrice, et les assomment à coups de bâton, sans qu'ils puissent fuir, faute d'espace, ni s'envoler, par suite de la gloutonnerie qui vient appesantir leurs ailes en surchargeant leur estomac. Nous n'avons pas entendu parler de la chasse décrite par Molina (90): selon cet auteur, un homme se couche sur le dos affublé de la peau d'un Bœuf fraîchement égorgé: le Condor, trompé par l'aspect de cette peau, qu'il prend pour un animal mort, s'en approche afin de le manger. L'homme, dont les mains sont armées de gants, saisit alors l'Oiseau par les pattes, et d'autres chasseurs viennent promptement l'assommer.

« Nous croyons qu'on a trompé M. de la Condamine (91) en lui garantissant qu'on emploie pour attirer le Condor une figure d'enfant pétrie d'une argile très-visqueuse, où l'Oiseau vient engager ses serres. C'est une suite de l'erreur consacrée que le Condor se sert de ses ongles.

« Comme tous les Oiseaux de proie en général, le Condor a la vie très-dure; mais les habitants tombent quelquefois à cet égard dans une exagération pareille à celle d'Ulloa (92), qui prétend que le tissu des plumes du Condor est si serré, que la balle n'y pénètre pas, et ajoute même qu'on lui a tiré de huit à dix coups de fusil de suite sans lui faire du mal, les balles renvoyées par les plumes rebroussant vers le chasseur. Ce fait n'a pas besoin de réfutation. Nous avons tué des Condors, et de très-loin, non-seulement avec des balles ordinaires, mais encore avec de petites balles ou plomb n° 0 des chasseurs. Néanmoins le Condor, étant plus grand et plus fort qu'aucun autre Oiseau de proie, doit nécessairement être plus difficile à tuer; aussi vole-t-il longtemps encore avant de tomber, même après avoir été grièvement blessé. Nous avons acquis la certitude que le Condor est très-difficile à mettre à mort par telle autre voie, celle, par exemple, de la strangulation. Oserons-nous avouer qu'après en avoir blessé un d'une balle, sur la côte de la Patagonie, nous voulûmes l'achever de cette manière, et ne pûmes y parvenir qu'après une heure des plus pénibles efforts? Cette observation est applicable, et plus directement encore aux Oiseaux de mer, comme les Albatrosses.

« Le nom de Condor vient peut-être de *cuntur*, mot par lequel les anciens auteurs le désignent; et M. de Humboldt fait dériver cuntur du verbe quichua *cuntuni* (93), qui signifie exhaler une bonne odeur, sentir bon. Nous ne sommes pas de son avis. Dans la langue quichua ou des Incas, quand on veut parler de choses qui ont une bonne odeur, on se sert en effet du radical *cuntun* ou *cuntuy;* mais quand au contraire on veut désigner des choses de mauvaise odeur, on emploie le radical *aznak, aznay*. Or, ne pouvant en conscience admettre que les Quichuas eussent l'odorat assez dépravé pour trouver une bonne odeur au Condor, nous ne croyons pas trop nous écarter de la vérité en tirant le mot cuntur de *contury*, nom du Condor dans la langue aymara (94), que nous croyons antérieure à celle des Quichuas, qui pourrait bien lui devoir son origine; à moins qu'on ne veuille expliquer cette sorte d'anomalie étymologique par une antiphrase analogue à celle dont usaient les anciens Grecs en donnant à leurs furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire douces.

« Les Indiens Araucanos du Chili et des

(90) *Essai sur l'histoire naturelle du Chili*, trad. fra ç , pag. 249.

(91) *Relation abrégée du Voyage de l'Amazone.* p. 171.

(92) *Noticias americanas*, pag. 158, § 18.

(93) *Vocabulario del padre Diego Gonçalez Holguin* (Lima, 1608), pag. 33 et 34.

(94) *Vocabulario de la langua Aymara, por Ludovico Bertonio* (Juli, 1612), pag. 52. C'est peut-être de tous les ouvrages de ce genre le plus curieux sous le rapport bibliographique, car il est le seul livre imprimé par un Jésuite dans un petit village du sommet des Andes.

Pampas du sud de Buénos-Ayres nomment le Condor *Mauké ;* les Puelches, qui habitent du trente-neuvième ou quarante-unième degré sud, le nomment *Chanana*, et les Patagons ou Tehuelches, de l'extrémité la plus méridionale du continent américain, le nomment *Huirio*. Les Espagnols le nomment *Buytre*, appellation par laquelle ils désignent les Vautours d'Europe

« Il nous reste à considérer le Condor sous un point de vue tout à fait neuf, ou qui n'a a été du moins que partiellement indiqué par les anciens auteurs espagnols de l'Histoire du Pérou. Nous voulons parler du rôle qu'a joué cet oiseau dans les antiques superstitions religieuses des grandes nations Quichua et Aymara. Il est curieux sans doute de voir un oiseau de proie révéré dans les deux vastes empires du Mexique et du Pérou, tandis que les vieux Astèques faisaient, de leur côté, jouer un si grand rôle mythologique à leur *Cozcaquauthli*, qui paraît être la grande Harpie, et non pas le *Vultur papa*, comme on l'a cru jusqu'à présent. Il est curieux aussi de retrouver des traces de l'adoration du Condor bien avant l'époque des Incas, et peut-être même avant celle des Aztèques.

« Garcilaso de la Vega dit (95) vaguement, en parlant des diverses religions antérieures aux Incas, que quelques nations adoraient le Condor à cause de sa taille, et parce qu'elles se glorifiaient d'en descendre. Ces traditions ne s'étaient sans doute conservées que par ouï-dire, et sans qu'on désignât la nation à laquelle on pouvait les rapporter. Il dit encore, en parlant des conquêtes que fit le onzième roi des Incas, *Tupac Inca Yupanqui*, que, quand ce prince pénétra à l'est de *Cajamarca* (96), au sixième degré sud, chez la nation *Chachapuya*, cette nation avait le Condor pour principal dieu. Enfin, parlant des offrandes des chefs ou curacas à l'Inca, lors de leur visite à l'occasion de la grande fête annuelle du Soleil, appelée *Raymi* (97), il dit que les Indiens donnaient à l'Inca beaucoup d'animaux parmi lesquels on remarquait des Condors. Dans cette même fête, où les Indiens se déguisaient de diverses manières, on en voyait quelques-uns se présenter avec des ailes de Condor attachées aux épaules, comme prétendant descendre de cet Oiseau (98). Nous avons vu les mêmes images se reproduire dans les déguisements des Indiens Aymaras de la Paz (Bolivia), lors des grandes fêtes du catholicisme, par exemple, le jour de la saint Pierre et de la Fête-Dieu. Il est assez singulier que les Indiens Aymaras aient conservé jusqu'à nos jours le goût des scènes burlesques qu'ils représentaient lors des anciennes fêtes du Soleil ; mais il l'est plus encore que cette coutume se soit maintenue chez un peuple qui, dès les premiers temps de son histoire, que nous rappellent seuls aujourd'hui les monuments de Tiaguanaco, sur le lac de *Titicaca*, était sous l'empire d'idées religieuses dans lesquelles le Condor entrait pour beaucoup. En effet, sur des statues colossales, sur des portiques monolithes, nous avons trouvé partout des figures de Condor tantôt entières et tenant un sceptre pour représenter allégoriquement les messagers du Soleil, tantôt par fragments, soit que les ailes de l'Oiseau s'adaptent aux épaules des rois qui viennent rendre hommage à l'astre dominateur, soit que sa tête orne la couronne même ou le sceptre du dieu, sa tête prodiguée d'ailleurs dans toutes les sculptures de ces temps reculés, que nous croyons de beaucoup antérieurs au règne des Incas, regardés par nous, non sans quelques raisons, comme les derniers rejetons des Aymaras, cette nation brillante, bien plus avancée dans les arts que ne l'ont été depuis les Incas eux-mêmes (99).

« Les Incas regardaient aussi le Condor comme l'animal le plus noble, sans quoi ils ne se seraient pas représentés sous cet emblème, comme nous le voyons dans l'histoire de Viracocha, leur huitième roi (100), qui, après la mort de son père Yahuar Huacac, fit, au lieu même où son père s'était lâchement retiré lors de l'attaque des Chancas, sculpter sur une très-haute pierre deux Condors, l'un, les ailes fermées, la tête basse et enfoncée entre les épaules, comme s'il se cachait, et le bec dirigé vers le sud ou *collasuyo*, tournant le dos au *cuzco ;* l'autre, le bec tourné vers la ville, l'air fier, les ailes déployées, comme s'il fondait sur une proie ; celui-là représentant Yahuar Huacac soustrait au danger par la fuite, celui-ci Viracocha lui-même accourant à la défense de la capitale de l'empire. L'auteur du Commentaire des Incas nous apprend que ces figures existaient encore en 1589.

« Plusieurs endroits ont tiré leur nom de celui du Condor. Nous trouvons, sur la route de Potosi à Oruro, la côte de Condor-Apacheta (la Gorge du Condor), et beaucoup de dérivés, comme Cuntur-Marca (la demeure du Condor, etc.), dont on a fait, par corruption, Cuntumarca. »

CONDOUS ou CONDOMA, espèce de Mammifères ruminants, tribu des Antilopes. Ces animaux se rapprochent beaucoup des Chèvres. Comme ces dernières, cette Antilope a les cornes entourées d'une arête très-saillante, et soutenues par des noyaux cellulaires, et sous le menton une petite barbe qui se continue sous la gorge, sur la poitrine et sous le ventre, avec une crinière le long de l'épine dorsale. Les cornes, longues quelquefois de plus de trois pieds, décrivent une belle spirale régulière à triple courbure, et leurs pointes, qui sont lisses et aiguës, sont écartées de deux pieds et demi ; la subs-

(95) *Comentario real de los Incas*, p. 12-2.
(96) *Idem*, 264-1, sous le nom de *Cassamarca*
(97) *Idem*, pag. 139 1.
(98) *Idem*, pag. 196-1.

(99) Voyez partie historique : Environs de la Paz
(100) Garcilaso de la Vega, *Comentario real de los Incas*, pag. 161-1

tance en est dorée, d'un jaune pâle, et demi-transparente. La couleur du pelage est d'un brun cendré clair avec huit ou dix taches blanches sur les flancs, très-apparentes dans le jeune âge, dont le pelage est d'un roux bien plus foncé.

Cet animal partage avec toutes les Antilopes la légèreté des formes, la grâce des mouvements, la beauté de l'œil et la douceur du regard ; mais, plus courageux sans être plus méchant, il ne craint pas d'habiter solitairement le désert ; il lutte contre le Chacal et parvient même à s'en défaire. On ne le trouve guère que dans les forêts les plus silencieuses du cap de Bonne-Espérance, où il se nourrit d'herbe et de jeunes bourgeons de bruyères. Sa course est tellement rapide et ses bonds si prodigieux qu'il échappe aisément au Lion et à la Panthère s'ils ne le saisissent à l'improviste et du premier élan ; s'il n'a pas le caractère assez sociable pour vivre en troupe avec d'autres animaux de son espèce, en récompense il s'attache beaucoup à sa femelle et passe sa vie entière avec elle. En domesticité il reconnaît la main qui le nourrit, suit son maître, montre de l'affection pour lui, et conserve toute la gaieté de son caractère ; mais à la plus légère occasion de fuir il ne manque jamais de regagner les forêts, et il ne reparaît plus. Les Hottentots, qui aiment beaucoup sa chair, lui font une cruelle guerre et emploient pour le tromper et le tuer mille ruses, mille piéges, dans lesquels néanmoins il donne rarement, car il a autant de finesse que la Gazelle a de défiance.

COQ, *Gallus*, Oiseau de l'ordre des Gallinacés, et dont le nom chez les Romains aurait été *coccus* et non *gallus* : le mot *gallus* était populaire et employé ironiquement depuis que les Oies du Capitole avaient empêché l'entière escalade de la citadelle par les Gaulois sous la conduite de Brenn. C'est Cicéron qui le premier adopta le mot *gallus* pour désigner le Coq. Ses caractères distinctifs sont : la crête, d'un rouge vif, charnu, festonnée et souvent disposée en couronne qui orne sa tête, et les deux appendices de même nature qui pendent de chaque côté de la mandibule inférieure ; la queue est composée de quatorze rectrices, relevées en deux plans verticaux, et dont les deux intermédiaires, plus longues et fortement arquées chez le mâle, retombent en panache flottant ; les tarses sont armés d'ergots longs et fortement acérés. La Poule, beaucoup plus petite que le Coq, n'a point comme lui le cou et l'extrémité du dos couverts de plumes longues et étroites. La patrie primitive du Coq domestique est inconnue. On pense qu'il descend d'une des espèces qui vivent encore à l'état sauvage dans les montagnes de l'Indostan et l'île de Java : l'une, nommée *Coq de Sonnerat*, est fort remarquable par les plumes du cou dans le mâle, dont les tiges s'élargissent vers le bas en trois disques successifs de matière cornée ; la crête est dentelée ; l'autre, appelée *Coq Bankiva*, ne porte sur le cou que de longues plumes tombantes d'un roux doré ; une troisième, le *Coq ajamalas*, est noire, a le cou vert cuivré, maillé de noir, la crête sans dentelures, et sous la gorge un petit fanon sans barbillons latéraux. Au reste, le Coq domestique a subi des modifications infinies ; outre les variétés de couleur et de grosseur, il y a des races où la crête est remplacée par une touffe de plumes redressées : c'est le *Coq huppé ;* d'autres ont les tarses et même les doigts emplumés : c'est le *Coq de Bentham ;* une autre variété, le *Coq nègre*, est remarquable par la couleur noire de sa crête et de ses barbillons ; enfin il y a des races monstrueuses qui ont cinq et six doigts aux tarses.

Les femelles de l'espèce qui nous occupe sont connues de tout le monde sous le nom de *Poules ;* elles n'ont pas le brillant plumage des Coqs ; leur crête est moindre, et les couvertures de leur queue ne prennent pas le même accroissement. Elles sont en général plus petites, leurs tarses sont moins forts et leur voix réduite à un simple cri. Les Poules sont remarquables par leur grande faculté reproductrice ; toute la nourriture et les sucs surabondants qu'elle occasionne se portent vers les ovaires et les oviductes. Elles pondent pendant toute l'année, si ce n'est pendant la mue, qui dure d'ordinaire cinq ou six semaines, et elles n'ont pas besoin de Coq ; leurs œufs se développent sans cesse à la grappe ou ovaire. Ces œufs sont d'abord blanchâtres ; mais en grossissant ils jaunissent et prennent de la maturité ; ils se détachent alors par la rupture du pédoncule qui les tenait, et passent, ainsi que cela se fait dans toutes les espèces de la classe des Oiseaux, dans l'oviducte, dont ils doivent parcourir tout le trajet ; chemin faisant la petite boule jaune ou le *vitellus*, qui les composait d'abord, se recouvre d'une couche assez épaisse de matière glaireuse, appelée l'*albumen* ou blanc d'œuf. Vers la fin de l'oviducte, lorsque l'œuf a pris une quantité suffisante d'albumen, il revêt une membrane qui reste toujours molle et une seconde qui s'encroûte d'une matière calcaire et forme la coquille. Bientôt après la ponte a lieu, elle arrive même quelquefois avant que la coque ne soit entièrement formée ; c'est le cas de l'*œuf hardé*. Le poids moyen d'un œuf de poule est environ une once six gros. Sa forme extérieure est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire ; elle sert même fort souvent de point de comparaison ; quelquefois elle est altérée et l'œuf n'a plus alors la figure de l'*ovoïde* qui lui doit son nom : il est tantôt allongé, tantôt raccourci, ou bien marqué de quelques impressions qui sont le résultat de fausses positions ou de violences qui lui ont été faites avant que sa coque ait pris toute sa consistance. Quelquefois les œufs sont sujets à d'autres modifications : un seul peut comprendre, par exemple, un blanc et deux jaunes ; c'est un phénomène qu'il est assez facile de com-

prendre. Cela arrive lorsque deux jaunes également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire et passent, rapprochés l'un de l'autre, dans l'oviducte, où ils sont enveloppés par un seul blanc. Ces œufs à double vitellus ne sont pas très-rares, ce sont eux qui donnent naissance aux poulets monstrueux ayant deux têtes et quelquefois deux poitrines. Les Poules, comme nous l'avons dit, pondent lors même qu'elles n'ont pas de Coqs ; mais elles pondent moins ; et, ce qui n'a pas besoin de se dire, leurs œufs sont inféconds. Dans nos pays, elles n'en produisent qu'un chaque jour, ou même seulement deux tous les trois jours ; mais dans quelques contrées méridionales et lorsqu'on les soigne bien, il peut arriver non-seulement qu'elles pondent tous les jours un œuf, ce qui a lieu chez nous pendant toute la belle saison, mais aussi deux dans la même journée.

On trouve quelquefois dans les poulaillers de petits œufs sans jaune qu'on appelle *œufs de Coqs*, et qui contiennent, à ce que croit le vulgaire, un Serpent. Ces œufs ne sont autre chose que le produit d'une Poule trop jeune, ou le dernier effort d'une Poule épuisée, ou bien encore, comme le fait remarquer Buffon, des œufs imparfaits dont le jaune aura crevé dans l'oviducte, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazes*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un Serpent ; c'est ce que Lapeyronet a mis hors de doute par la dissection d'une Poule qui pondait de ces œufs. Thomas Bartholin et le même auteur ont disséqué de prétendus Coqs ovipares ; mais il ne leur ont trouvé, comme on le pense bien, ni œufs ni ovaires, ni aucune partie équivalente ; cependant une foule de gens croient à cette erreur, qui est une véritable hérésie contre la physiologie. On rapporte que, en 1474, il y eut à Bâle un Coq brûlé par ordre du magistrat de cette ville pour avoir pondu un œuf ; ce n'est pas la seule absurdité de ce genre que l'on connaisse.

Il en est du Coq et de la Poule comme de la plupart des autres espèces domestiques : on ne peut dire d'une manière précise à quelle époque ils ont été réduits en domesticité ; mais, si l'on fait attention aux avantages nombreux qu'ils procurent à l'homme, et aux modifications profondes qu'ils ont éprouvées, il est naturel de croire que cette époque doit être très-ancienne. En effet, si nous examinons ces modifications, nous voyons qu'elles consistent, non-seulement dans des variations de la taille et du système de coloration, mais aussi dans des parties plus importantes, et qui sont souvent regardées par les naturalistes comme fournissant des caractères pour la distinction des espèces et même des genres. C'est ainsi que les tarses sont emplumés dans quelques races et nus chez les autres, et que les doigts ont varié pour le nombre, qui a été porté à cinq, et même six pour chaque patte, anomalie qu'on ne remarque dans aucune autre espèce d'Oiseau. D'autres races ont été modifiées sous le rapport du plumage, qui a tout à fait changé de nature pour devenir soyeux ou bien frisé. Chez quelques-uns les vertèbres coccygiennes ont disparu avec une partie du sacrum. Enfin il en est chez lesquelles non-seulement la couleur du plumage a été changée, mais aussi celle des organes internes ; c'est ainsi que l'on voit des Poules qui ont les plumes, la crête, le sang, les muscles, et jusqu'au périoste de couleur noire. Mais toutes ces différences n'appartiennent point à l'espèce de la Poule telle que la nature nous l'a présentée ; ce sont des altérations maladives qui se sont développées sous l'influence des circonstances dans lesquelles nous avons placé nos individus domestiques ; ce sont de véritables anomalies dont le classificateur ne doit point tenir compte. Le *naturaliste à méthode*, pour nous servir de l'expression dédaigneuse de Buffon, ne s'occupe point des Animaux que l'homme a dégradés ; il prend les espèces telles que la nature les lui offre, il en dresse le catalogue, il cherche quels rapports elles peuvent avoir entre elles, quel rôle elles sont appelées à jouer dans l'imposant spectacle de la création ; s'il s'arrête un instant aux races que nous avons fait dégénérer, ce n'est que pour se rappeler qu'elles tendent sans cesse à reprendre leurs formes primitives, et qu'elles y reviennent insensiblement dès que les circonstances qui les faisaient varier viennent à cesser.

Dans certains pays on fait éclore les œufs au moyen d'une incubation artificielle. Le plus ancien exemple connu nous est fourni par l'Egypte. On s'y servait de fours, de la chaleur uniforme des fumiers, et cette industrie s'y est conservée, par une routine héréditaire, avec une perfection telle, que des individus grossiers, sans connaissances acquises, guidés par la seule pratique perpétuée pendant une longue série de siècles, ménagent, sans thermomètre, une chaleur toujours égale, réussissent constamment, et n'éprouvent jamais de mécompte. Dans l'Inde, aux îles du grand Archipel asiatique, qui s'étendent depuis Sumatra jusqu'à Luçon, et particulièrement dans celle de Luçon, la plus fertile, la plus riante des Philippines, l'incubation est l'œuvre d'hommes qui, pour un modique salaire, ont la patience de demeurer étendus constamment et sans bouger, sur une couche d'œufs placés dans la cendre les uns à côté des autres, recouverts par une épaisse couverture en laine ou en coton, formant, à l'aide de quelques légères traverses, une surface plane, et fermée de toutes parts de planches très-peu élevées au-dessus du sol de la case. Là ils attendent le moment où les œufs doivent éclore, ce qu'ils connaissent avec une précision remarquable : ils les brisent alors non moins adroitement, et les poussins de ramasser aussitôt le grain

qu'on leur donne. On concevrait difficilement un pareil métier, si l'on ne savait combien est abject l'état où la civilisation conquérante de l'Europe a réduit la population des Malais, aujourd'hui si misérable, autrefois si puissante, si courageuse. L'esclavage abrutit l'homme et le ravale au-dessous de la brute.

On peut conserver les œufs dans leur état de fraîcheur et de translucidité pendant un temps illimité en les plongeant dans une eau de chaux convenablement étendue ou mieux encore en se servant d'une solution peu saturée de muriate de chaux.

En 1822, près du lac Majeur en Italie, on a découvert, en démolissant une vieille muraille construite depuis plus de 400 ans, trois œufs de Poule qui ont été trouvés frais et mangés avec plaisir. Quelques personnes ont conservé des œufs en les plongeant dans de l'eau bouillante, et, lorsqu'ils sont essuyés, en les mettant dans un vase rempli de cendre de bois tamisée; mais ils contractent alors une couleur verdâtre qui répugne.

Il était défendu aux Hébreux d'élever des Coqs et des Poules dans la ville de Jérusalem; on retrouve la même défense pour la capitale du culte lamique; le motif de cette défense venait de ce que ce volatile était réputé impur, parce qu'il se plaît à demeurer habituellement sur le copaïer et qu'il se nourrit de larves, ensuite, parce que son chant trouble le calme que demandent la prière et la méditation. Ceux qui voient partout le culte du Soleil, et adoptent aveuglément ce qu'écrivit à ce sujet le docte mais trop souvent le fort inexact Dupuis, ne se doutent pas que la proscription du Coq et de la Poule ne s'étendait point au delà des murs sacrés, qu'on les portait aux marchés comme aliment, et qu'il se faisait chez les Hébreux une très-grande consommation d'œufs. Qui peut voir là un reste de vieux culte?

A cause de sa hardiesse, de sa valeur et de sa vigilance, le Coq a été souvent pris pour symbole des vertus guerrières; c'est pour cela que les Grecs le plaçaient auprès des statues de Mars, de Minerve, sur le bouclier de leurs héros illustres, et que Plutarque l'offre pour exemple à l'homme ami de son pays, et à l'homme studieux. « C'est par la trompette en temps de guerre, dit-il, et par le chant du Coq en temps de paix que doit être marquée l'heure du lever. » Il est faux que le Coq ait jamais servi d'enseigne aux Gaulois; ils l'élevaient dans leurs basses-cours, mais il ne jouissait parmi eux d'aucune distinction. Ce fut dans les siècles du moyen âge que les prêtres catholiques français imaginèrent les premiers d'en placer l'image au sommet des tours, sur la flèche des églises; il ne joue pas un grand rôle dans la science héraldique, et on ne le voit figurer que sur les médailles de Caryste, d'Athènes, de Métaponte et d'Ithaque, chez les anciens, et sur une seule de 1679, où il sert d'emblème à la France. Le Coq n'est donc point pour notre pays un signe national, quoi qu'en disent les écrivains modernes, et il ne doit point l'être, puisqu'il a servi de type à quelques médailles satiriques frappées contre nous par les Espagnols en 1665, par les Autrichiens en 1706 et en 1760, par les Hollandais et les Anglais en 1712.

Que le laboureur prenne le Coq pour emblème, cela se conçoit; il doit avoir l'œil ouvert sur tout ce qui se passe chez lui et autour de lui. Comme le Coq, il ne doit rien laisser perdre et savoir tirer parti de tout.

Chez les anciens comme chez les modernes, on a, dans tous les pays, profité de l'insurmontable antipathie que les Coqs ont les uns pour les autres; on l'a même cultivée avec tant d'art, que les combats de ces Oiseaux sont devenus des spectacles pour les peuples sauvages aussi bien que pour les nations civilisées. Je retrouve ces sortes de tournois chez les Celtes et les Scandinaves leurs frères. Les Grecs les aimaient beaucoup; ils avaient lieu sur le théâtre d'Athènes en mémoire de la victoire remportée sur les Perses par Thémistocle. Ils furent adoptés ensuite par la ville de Pergame, la patrie de Galien, et plus tard par les Romains. De nos jours ils sont pour les Anglais une affaire aussi importante que l'horrible spectacle de leurs boxeurs; quand un combat de Coqs doit avoir lieu, on le fait annoncer par les crieurs publics; on indique avec précision l'endroit, l'heure et jusqu'au nom des héros; aussitôt la foule accourt, les gageures s'ouvrent et montent souvent à des sommes très-considérables: les deux Coqs sont en présence, ils se fixent, ont l'air de se toiser, leurs plumes se hérissent, leurs ailerons se soulèvent, le bec est ouvert, c'est à qui cédera le moins de terrain à l'autre; l'attaque commence, elle est violente, acharnée et ne cesse que par la mort de l'un des combattants. Les Javanais ne peuvent se contenter d'un seul duel de cette sorte; ils poussent la frénésie jusqu'à leur consacrer des journées entières. Il faut les voir exciter les combattants de la voix et du geste; l'espoir et la crainte se peignent tour à tour sur la figure des parieurs, et, pour que la victoire demeure moins longtemps indécise, on a soin d'armer les éperons de l'un et l'autre Coq d'un fort tranchant qui termine bientôt le combat. Il y a tel Coq habitué à ce genre de lutte qui tue son adversaire du premier coup; il devient alors impayable, on en parle dans tout le pays, son propriétaire le porte en triomphe; il s'en pare avec autant d'orgueil qu'en met un noble parvenu à montrer son blason, qu'en apportent les courtisans, les serviles à se décorer des colifichets que le pouvoir leur jette pour se les asservir. La fureur des combats de Coqs est poussée si loin chez les peuples malais, que les chefs sont obligés d'en dicter les conditions, d'empêcher les parieurs de risquer leurs femmes, leurs filles, leurs mères, et d'exiger que les

Coqs soient de couleurs différentes, c'est-à-dire qu'un de nuance grise combatte contre un noir, un jaune contre un rouge. Dans ces pays il est rare de rencontrer un voyageur sans un Coq sous le bras.

COQ DE ROCHE, *Rupicola*, genre d'Oiseaux de l'ordre des Passereaux.

Quoique cet Oiseau ait dû frapper les yeux de tous ceux qui l'ont rencontré, aucun voyageur n'a fait mention de ses habitudes naturelles. M. de Manoncourt est le premier qui l'ait observé. Il habite non-seulement les fentes profondes des rochers, mais même les grandes cavernes obscures, où la lumière du jour ne peut pénétrer; ce qui a fait croire à plusieurs personnes que le Coq de roche était un Oiseau de nuit. Mais c'est une erreur; car il vole et voit très-bien pendant le jour. Cependant il paraît que l'inclination naturelle de ces Oiseaux les rappelle plus souvent à leur habitation obscure qu'aux endroits éclairés, puisqu'on les trouve en grand nombre dans les cavernes où l'on ne peut entrer qu'avec des flambeaux. Néanmoins, comme on en trouve aussi pendant le jour en assez grand nombre aux environs de ces mêmes cavernes, on doit présumer qu'ils ont les yeux comme les Chats, qui voient très-bien pendant le jour et très-bien aussi pendant la nuit. Le mâle et la femelle sont également vifs et très-farouches; on ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher, où il faut les attendre souvent pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup, parce que, dès qu'ils vous aperçoivent, ils fuient assez loin par un vol rapide, mais court et peu élevé. Ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ont l'habitude de gratter la terre, de battre des ailes et de se secouer comme les poules; mais ils n'ont ni le chant du Coq ni la voix de la Poule; leur cri pourrait s'exprimer par la syllabe *ké*, prononcée d'un ton aigu et traînant. C'est dans un trou de rocher qu'ils construisent grossièrement leur nid, avec de petits morceaux de bois sec. Ils ne pondent communément que des œufs sphériques et blancs, de la grosseur de l'œuf des plus gros Pigeons.

COQ DE BRUYÈRE. *Voy.* TÉTRAS.

CORACIAS. *Voy.* ROLLIER.

CORBEAU, *Corvus*, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux conirostres.

Quoique le nom de *Corbeau* ait été donné par les nomenclateurs à plusieurs Oiseaux, tels que les Corneilles, les Choucas, les Craves ou Coracias, etc., nous en restreindrons ici l'acception, et nous l'attribuerons exclusivement à la seule espèce du grand Corbeau, du *Corvus* des anciens, qui est assez différent de ces autres Oiseaux par sa grosseur, ses mœurs, ses habitudes naturelles, pour qu'on doive lui appliquer une dénomination distinctive, et surtout lui conserver son ancien nom.

Cet Oiseau a été fameux dans tous les temps; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue, peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres Oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des Oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtants. Les voiries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux faibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que, suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des Buffles, les ronge tout vifs et en détail, après leur avoir crevé les yeux; et ce qui rendrait cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle serait en lui l'effet non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les insectes, et même des Poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'*omnivore*.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant. En effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux; au lieu qu'il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé, comme consommant les immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est par cette raison qu'il était autrefois défendu en Angleterre, suivant Belon, de lui faire aucune violence, et que dans l'île Feroé, dans celle de Malte, etc., on a mis sa tête à prix.

Si aux traits sous lesquels nous venons de représenter le Corbeau on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très-faible à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que dans presque tous les temps il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur. Sa chair était interdite aux Juifs; les sauvages n'en mangent jamais; et parmi nous les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après avoir enlevé la peau, qui est très-coriace. Partout on le met au nombre des Oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de Corbeaux et d'autres Oiseaux de proie, et à donner ces combats comme un présage des guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations. Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement! Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitants de l'air, à connaître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impressions, à pressentir ses moindres changements, et à

nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changements.

Dans le temps que les aruspices faisaient partie de la religion, les Corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvaient qu'être des Oiseaux fort intéressants; car la passion de prévoir les événements futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain : aussi s'attachait-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avait compté jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier; chacune avait sa signification déterminée; il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence, ni de gens simples pour y croire. Pline lui-même, qui n'était ni charlatan ni superstitieux, mais qui travailla quelquefois sur de mauvais mémoires, a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui était la plus sinistre. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces Oiseaux dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie.

Non-seulement le Corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme; et l'on a imaginé de lui couper le filet afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément; et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avait faim, appelait distinctement le cuisinier de la maison, nommé *Conrad*. Ces mots ont en effet quelque rapport avec le cri ordinaire du Corbeau.

On faisait grand cas à Rome de ces Oiseaux parleurs; et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long l'histoire de l'un d'eux. Ils n'apprennent pas seulement à parler ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison : ils se privent, quoique vieux, et paraissent même capables d'un attachement personnel et durable.

Les Corbeaux, les vrais Corbeaux de montagne ne sont point Oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des Corneilles, auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance : mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paraisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les Corneilles; ils savent se choisir dans leurs montagnes une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par avance ou des enfoncements de rocher : c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers; ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans les trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. Chaque mâle a sa femelle, à qui il demeure attaché plusieurs années de suite : car ces Oiseaux si odieux, si dégoûtants pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant; ils savent aussi l'exprimer, comme la Tourterelle, par des caresses graduées.

Quand les petits viennent d'éclore, il s'en faut bien qu'ils soient de la couleur des père et mère; ils sont plutôt blancs que noirs, au contraire des jeunes Cygnes, qui doivent être un jour d'un si beau blanc, et qui commencent par être bruns. Dans les premiers jours, la mère semble un peu négliger ses petits; elle ne leur donne à manger que lorsqu'ils commencent à avoir des plumes; et l'on n'a pas manqué de dire qu'elle ne commençait que de ce moment à les reconnaître à leur plumage naissant, et à les traiter véritablement comme siens. Pour moi, je ne vois dans cette diète des premiers jours que ce que l'on voit plus ou moins dans presque tous les autres animaux, et dans l'homme lui-même; tous ont eu besoin d'un peu de temps pour s'accoutumer à un nouvel élément, à une nouvelle existence. Pendant ce temps de diète, le petit Oiseau n'est pas dépourvu de toute nourriture : il en trouve une au dedans de lui-même, et qui lui est très-analogue; c'est le restant du jaune que renferme l'abdomen, et qui passe insensiblement dans les intestins par un conduit particulier. La mère, après ces premiers temps, nourrit ses petits avec des aliments convenables, qui ont déjà subi une préparation dans son jabot, et qu'elle leur dégorge dans le bec, à peu près comme font les Pigeons.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de la famille, il veille aussi pour sa défense; et, s'il s'aperçoit qu'un Milan ou tel autre Oiseau de proie s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec. Si l'Oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le Corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage; et ils s'élèvent quelquefois si haut qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce que, excédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se laissent tomber du haut des airs.

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol : aussi les Corbeaux ont-ils le vol très-élevé, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les temps de nuées et d'orage traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'était autre chose sans doute que celui des éclairs mêmes, je veux dire, qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la

manière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ces temps d'orage : et, pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'aigle le titre de *ministre de la foudre;* car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

De ce que le Corbeau a le vol élevé, comme nous venons de le voir, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait, il s'ensuit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. En effet, il est répandu depuis le cercle polaire jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Madagascar, plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nourriture, et des rochers qui soient plus ou moins à son gré. Il passe quelquefois des côtes de Barbarie dans l'île de Ténériffe. On le retrouve encore au Mexique, à Saint-Domingue, au Canada, et sans doute dans les autres parties du nouveau continent et dans les îles adjacentes. Lorsqu'une fois il est établi dans un pays et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quitte guère pour passer dans un autre. Il reste même attaché au nid qu'il construit, et il s'en sert plusieurs années de suite.

CORMORAN, *Carbo*, genre d'Oiseau de la famille des Palmipèdes totipalmes. Ce nom de *Cormoran* se prononçait autrefois *Cormaran*, Cormarin, et vient de *Corbeau marin* ou *Corbeau de mer*, quoiqu'il n'ait rien de commun avec le Corbeau que son plumage noir. La stupidité de ces Oiseaux les a fait appeler aussi *Nigauds*, *Boubies*, etc.

Le Cormoran est d'une telle adresse à pêcher, et d'une si grande voracité, que, quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres Oiseaux pêcheurs. Heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées. Comme il peut rester longtemps plongé, et qu'il nage sous l'eau avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un Poisson en travers de son bec. Pour l'avaler, il fait un singulier manége ; il jette en l'air son Poisson, et il a l'adresse de le recevoir la tête la première, de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous du bec, prête et s'étend autant qu'il est nécessaire pour admettre et laisser passer le corps entier du Poisson, qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'Oiseau.

Dans quelques pays, comme à la Chine, et autrefois en Angleterre, on a su mettre à profit le talent du Cormoran pour la pêche, et en faire, pour ainsi dire, un pêcheur domestique, en lui bouclant d'un anneau le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie, et l'accoutumant à revenir à son maître en rapportant le Poisson qu'il porte dans le bec. On voit sur les rivières de la Chine des Cormorans ainsi bouclés, perchés sur l'avant des bateaux, s'élancer et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame ; et revenir bientôt en rapportant leur proie, qu'on leur ôte du bec. Cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître, content de la pêche de son Oiseau, lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte.

La faim seule donne de l'activité au Cormoran ; il devient paresseux et lourd dès qu'il est rassasié : aussi prend-il beaucoup de graisse ; et quoiqu'il ait une odeur très-forte et que sa chair soit de mauvais goût, elle n'est pas toujours dédaignée par les matelots, pour qui le rafraîchissement le plus simple ou le plus grossier est souvent plus délicieux que les mets les plus fins ne le sont pour notre délicatesse.

Du moins les navigateurs peuvent trouver ce mauvais gibier sur toutes les mers ; car on a rencontré le Cormoran dans les parages les plus éloignés, aux Philippines, à la Nouvelle-Hollande, et jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Il y a dans la baie de Saldana une île nommée l'*île des Cormorans*, parce qu'elle est, pour ainsi dire, couverte de ces Oiseaux.

CORNES, appendices qui chez certains Mammifères ruminants surmontent le front et consistent en un prolongement plus ou moins considérable de l'os frontal. Ils sont presque toujours l'apanage du mâle ; le Renne fait exception à cette règle. La structure de ces appendices varie. Tantôt la cheville osseuse qui en forme l'axe est recouverte par la peau, qui dans cet endroit ressemble à celle du reste de la tête ; ce sont alors de petits prolongements osseux de forme conique, qui dans les jeunes sujets sont simplement articulés avec le frontal, mais qui plus tard se soudent entièrement et ne se dépouillent jamais de la peau velue dont ils sont recouverts. Tantôt la portion osseuse des Cornes, d'abord revêtue d'une peau velue, la dépasse, et, après être restée à nu pendant un certain temps, tombe elle-même, pour faire place à une nouvelle Corne, qui éprouve à son tour de pareils changements. Ces Cornes caduques se nomment bois. Enfin d'autres fois l'axe osseux croît pendant toute la vie, sans jamais tomber, et est recouvert d'une espèce de gaîne composée d'une substance élastique appelée *Corne*, analogue à celle des ongles et qui croît par couches. On nomme Cornes creuses ces Cornes revêtues ainsi d'un étui qui semblent formées de poils agglutinés.

Cette différence dans la structure de ces appendices a servi de base à la classification des animaux ruminants à Cornes.

Dans la tribu des animaux à Cornes caduques ou bois, voici comment se forment et se renouvellent ces éminences ; à un certain âge, il se montre de chaque côté de l'os frontal un prolongement assez semblable au col qui sert à la consolidation des os fracturés. Ces protubérances s'allongent rapidement en soulevant la peau qui les recouvre ; mais les vaisseaux qui sillonnent celle-ci sont bientôt oblitérés par un cercle de

tubercules qui se forment à la base du prolongement osseux, et l'enveloppe cutanée, ne recevant plus de sang par suite de cette oblitération, meurt, se dessèche et tombe. Le bois, resté à nu, se nécrose, et finit par se détacher du crâne; l'animal est alors privé de ses armes; mais vingt-quatre heures sont à peine écoulées qu'une cicatricule recouvre la plaie formée par la chute du bois, et bientôt un nouveau prolongement surgit à la place de l'ancien. En général, ce nouveau bois acquiert des dimensions plus considérables que celui auquel il succède, le nombre de ses branches s'est augmenté; mais, comme le premier, sa durée est fixée, et il devra à son tour disparaître pour être remplacé. C'est ordinairement vers le printemps que ce phénomène a lieu; il coïncide généralement avec l'époque où ces animaux se disposent aux fonctions de la reproduction. Dans le Cerf commun, les bois sont ronds; ceux des *Daims* sont ronds à leur base et armés d'un andouiller pointu; mais ils sont aplatis et dentelés en dehors, dans le reste de leur étendue. Chez le *Chevreuil*, ils ne présentent que deux andouillers, et s'élèvent perpendiculairement au-dessus de sa tête. Les bois de l'*Elan* forment deux grandes lames aplaties et profondément dentelés au bord antérieur; leur poids s'élève quelquefois à cinquante livres. Ceux du *Renne*, dont la femelle, aussi bien que le mâle, porte la tête ornée de ces appendices, sont grêles et pointus dans le jeune âge, mais deviennent par la suite larges et dentelées; ils se divisent ainsi en plusieurs branches. Les Cornes de la *Girafe*, seule espèce de la tribu des ruminants à Cornes velues et persistantes, sont de petits prolongements osseux, de forme conique, qui, sans jamais se dépouiller de la peau dont ils sont recouverts, se soudent complétement avec l'os frontal.

Si l'on examine les Cornes des animaux qui composent la tribu des Ruminants à Cornes creuses, on voit que la plus grande différence qui existe dans leur structure dépend de la substance du noyau osseux de ces prolongements frontaux. Chez les uns elle ressemble à celle du bois des Cerfs, et l'on ne voit dans leur intérieur ni poils ni cellules, tandis que chez les autres elle est composée de cellules qui communiquent avec les sinus frontaux. La première de ces dispositions est propre aux Antilopes; la seconde se rencontre chez les Chèvres, les Moutons, les Bœufs. Les Cornes des Antilopes sont presque toujours rondes, ou marquées d'anneaux saillants ou d'arêtes en spirale; quelquefois elles sont annelées et à double ou triple courbure, se terminant par une pointe dirigée en avant, en dedans et en haut, comme dans la *Gazelle;* quelquefois aussi leur courbure est triple, comme dans l'*Antilope* des Indes, ou leur courbure est en sens inverse et leur pointe dirigée en arrière, disposition qu'on remarque chez le *Babal* de la Barbarie et le *Caama* du Cap; enfin elles sont encore lisses, recourbées brusquement en arrière, comme dans le *Chamois*. Dans les *Chèvres*, elles se dirigent en arrière; dans les *Moutons*, après s'être dirigées en arrière, elles se contournent en avant en spirale; les *Agragas*, espèce de Chèvres du Caucase, les portent tranchantes en avant; les *Bouquetins* les ont plates en avant et marquées de nœuds saillants et en travers. Dans le genre *Bœuf*, on sait qu'elles sont dirigées de côté pour revenir en haut et en avant en forme de croissant. Les Cornes du *Buffle du Cap* sont remarquables par leur base aplatie, qui couvre comme un casque tout le sommet de la tête. Après avoir noté ces différences principales qui existent non-seulement entre les diverses tribus des animaux dont la tête est ornée de Cornes, mais encore entre les espèces les plus remarquables, nous dirons en peu de mots comment un des hommes qui ont répandu tant de lumière sur le mystère de l'organisation des animaux, donne la théorie du développement et de la structure de ces appendices : « Un prolongement nerveux se fait jour à travers les membranes externes du corps (*derme ou épiderme*); là, sous l'influence de ses nouvelles relations, la sommité mamelonnée de ce nerf s'organise en un *bourgeon* formé d'emboîtements concentriques, que j'assimilerai au germe d'un tronc végétal, c'est-à-dire à une réunion de cellules concentriques, mais nées les unes sur la paroi interne des autres. A mesure que, se roulant au passage sur la filière que la nature lui a ouverte, un de ces bourgeons s'allonge dans les airs, de nouveaux emboîtements naissent dans le centre générateur et viennent refouler les anciens vers le sommet, pour les y condenser pour ainsi dire, jusqu'à ce que, dépouillés d'une portion quelconque de leur substance grasse, ils ne forment plus qu'une substance inerte et caduque. Chacun de ces emboîtements peut à son tour organiser ces parois, se bourgeonner sur divers points de sa longueur, reproduire des ramifications par le même mécanisme. »

CORSAC ou ADIVE, *Canis Corsac*, Linné; vulg. le *Chien du Bengale;* Mammifère du genre *Loup*, de la taille d'un *Chat*.

Les Corsacs vivent en troupes dans le désert, non dans les bois, mais dans les steppes couvertes de bruyères où sans cesse ils sont occupés à chasser les Oiseaux, les Rats, les Lièvres et autres petits animaux. Pendant la nuit, ils font entendre leur voix, moins glapissante que celle des Jackals, mais tout aussi désagréable. Ils s'accouplent au mois de mars; la femelle porte autant de jours que la Chienne, et met bas en mai ou en juin, de six ou huit petits, qu'elle allaite pendant cinq ou six semaines. Elle les fait sortir ensuite de sa retraite, leur apporte à manger, et leur apprend peu à peu à choisir leur nourriture et à chasser.

Ces animaux n'ont pas moins de finesse que le Renard pour s'emparer de leur proie, consistant quelquefois en nids de Canards et autres Oiseaux, dont ils mangent les

œufs et les petits. On dit que le Corsac ne boit jamais, mais il est permis d'en douter, nonobstant l'affirmation de Georges Cuvier. Cet animal, si peu connu en France, qu'on va le voir à la Ménagerie comme une curiosité, a néanmoins été commun à Paris, sous le règne de Charles IX, parce qu'il était de mode chez les dames de la cour d'en avoir au lieu de petits Chiens ; elles le désignaient sous le nom d'*adive*, et le faisaient venir à grands frais de l'Asie.

COTIA, *Voy.* Agouti.

COTINGA, *Ampelis*, genre d'Oiseaux de la famille des Passereaux dentirostres.

Il est peu d'Oiseaux d'un aussi beau plumage que les Cotingas ; tous ceux qui ont eu occasion de les voir, naturalistes ou voyageurs, en ont été comme éblouis, et n'en parlent qu'avec admiration. Il semble que la Nature ait pris plaisir à ne rassembler sur sa palette que des couleurs choisies, pour les répandre avec autant de goût que de profusion, sur l'habit de fête qu'elle leur avait destiné. On y voit briller toutes les nuances de bleu, de violet, de rouge, d'orangé, de pourpre, de blanc pur, de noir velouté, tantôt assorties et rapprochées par les gradations les plus suaves, tantôt opposées et contrastées avec une entente admirable, mais presque toujours multipliées par des reflets sans nombre qui donnent du mouvement, du jeu, de l'intérêt, en un mot, tout le charme de la peinture la plus expressive, à des tableaux muets, immobiles en apparence, et qui n'en sont que plus étonnants, puisque leur mérite est de plaire par leur beauté propre, sans rien imiter, et d'être eux-mêmes inimitables.

Toutes les espèces, ou, si l'on veut, toutes les races qui composent la famille des Cotingas, appartiennent au nouveau continent, et c'est sans fondement que quelques-uns ont cru qu'il y en avait dans le Sénégal. Il paraît qu'ils se plaisent dans les pays chauds; on ne les trouve guère au delà du Brésil du côté du sud, ni au delà du Mexique du côté du nord ; et par conséquent il leur serait difficile de traverser les vastes mers qui séparent les deux continents à ces hauteurs.

Tout ce qu'on sait de leurs habitudes, c'est qu'ils ne font point de voyage de long cours, mais seulement des tournées périodiques, qui se renferment dans un cercle assez étroit. Ils reparaissent deux fois l'année aux environs des habitations ; et, quoiqu'ils arrivent tous à peu près dans le même temps, on ne les voit jamais en troupes. Ils se tiennent le plus souvent au bord des criques, dans les lieux marécageux ; ce qui leur a fait donner par quelques-uns le nom de *Poules d'eau*. Ils trouvent en abondance sur les palétuviers qui croissent dans ces sortes d'endroits, les Insectes dont ils se nourrissent, et surtout ceux qu'on nomme *Karias* en Amérique, et qui sont des Pous de bois suivant les uns, et des espèces de Fourmis selon les autres.

COTURNIX. *Voy.* Caille.

COUAGGA, Buff., vulgairement le *Cheval du Cap*, espece de Pachyderme un peu moins grande que le Zèbre et se rapprochant plus du Cheval par ses formes générales. Sa tête, son cou et ses épaules sont d'un brun foncé tirant sur le noirâtre ; le dos et les flancs sont d'un brun clair, et cette couleur passe au gris roussâtre sur la croupe ; le dessus est rayé en travers de blanchâtre ; le dessous, les jambes et la queue sont blancs : celle-ci se termine par un bouquet de poils allongés. Il habite les Karoos ou plateaux de l'Afrique méridionale, et vit en troupes pêle-mêle avec les Zèbres, moins farouches que les autres Chevaux; il s'apprivoise vite et assez bien, se mêle avec le bétail ordinaire, et le protége contre les Hyènes. S'il en aperçoit une, il s'élance sur elle, il frappe des pieds de devant, la renverse, lui brise les reins avec ses dents, la foule aux pieds et ne l'abandonne qu'après l'avoir tuée. Comme il a l'odorat excellent, il la flaire de très-loin, et ne la laisse jamais approcher du troupeau. Les colons du Cap en élèvent souvent pour s'en servir comme de gardien. Dans les circonstances ordinaires, il a une sorte de hennissement ayant de l'analogie avec celui du Cheval, mais d'autres fois il pousse un cri aigu que l'on peut rendre assez exactement ainsi : *Coua-ay*. La Ménagerie en a possédé un qui y a vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans.

COUCOU, *Cuculus* (les Latins prononçaient *coucoulous*), chez les Grecs κόκκυξ; genre d'Oiseaux de l'ordre des Grimpeurs. Les nombreuses espèces qu'il comprend existent sur tous les points du globe, mais plus abondantes dans les contrées chaudes ; elles se font remarquer souvent par la beauté de leur plumage. Le Coucou d'Europe est célèbre par la singulière habitude qu'il a de pondre dans des nids étrangers et de laisser à d'autres Oiseaux le soin d'élever ses petits ; mais il ne faut pas croire que toutes les espèces qu'on a rapprochées de lui agissent de même; il en est plusieurs qui couvent elles-mêmes leurs œufs et soignent leurs petits après qu'ils sont éclos; il en est aussi dont les femelles se rassemblent en grand nombre et travaillent ensemble à la construction d'un vaste nid dans lequel elles se réuniront pour couver.

Les Cuculus vivent de fruits, de graines, d'Insectes, de Reptiles ou même de petits Oiseaux ; dans les contrées froides et tempérées ils émigrent ; dans les autres au contraire ils sont sédentaires. On les distribue dans les différents genres *Malcoha*, *Vouroudriou*, *Coua*, *Coucal*, etc., auxquels M. Lesson joint les *Barbacous* (*Manuel d'Ornithologie*, II, p. 125) et les *Anis* ainsi que les *Scytrops* (*Traité d'Ornithologie*, p. 128).

Le genre des vrais Coucous comprend un assez grand nombre d'espèces, que l'on a réparties dans diverses petites sections ; presque toutes ces espèces sont étrangères à nos contrées; une seule s'y rencontre, c'est celle du Coucou gris. Cet Oiseau a, comme l'on sait, l'habitude de ne pas couver ses œufs ; quelques-uns de ses congénères

sont aussi dans le même cas; d'autres, à ce qu'il paraît, les couvent, et il est certaines espèces, entre autres, une observée récemment dans l'Amérique du Sud par M. d'Orbigny, chez lesquelles les femelles se réunissent plusieurs ensemble dans un même nid.

Le Coucou gris, *Cuculus canorus*, qui a des habitudes si extraordinaires, a toujours intéressé les naturalistes; cependant son histoire a été jusque dans ces derniers temps fort embrouillée, et on peut dire qu'elle est encore aujourd'hui fort incomplète. Nous allons d'abord donner quelques détails sur les caractères de l'espèce à ses différents âges, et nous essayerons ensuite d'éclaircir un peu son histoire. Les individus adultes dans le sexe mâle sont longs de dix pouces six ou huit lignes; les femelles sont un peu plus petites. Voici comment les couleurs sont distribuées : toutes les parties supérieures, le cou et la poitrine sont d'un cendré bleuâtre plus foncé sur les ailes, plus clair sur le cou et la poitrine; le ventre ainsi que les cuisses, l'abdomen et les couvertures inférieures de la queue sont blanchâtres, avec des raies transversales d'un brun noirâtre; de grandes taches blanchâtres existent sur les barbes intérieures des pennes alaires; les rectrices sont noirâtres avec de petites taches blanches disposées le long de la baguette; toutes ont du blanc à leur extrémité; bord membraneux du bec et tour des yeux d'un jaune orangé; iris et pieds jaunes. Les jeunes, lorsqu'ils sortent du nid, ont toutes les parties supérieures d'un cendré brun, les pennes terminées par une bande blanche, des taches rousses sur les ailes et une grande tache blanche à l'occiput. En automne, lorsqu'ils émigrent, leur nuque et les pennes de leurs ailes ont quelques bandes roussâtres; quelques lignes de cette couleur se voient aussi sur leur poitrine.

Le Coucou est un oiseau voyageur, qui passe l'été en Europe, où il pénètre assez avant vers le Nord, et se retire pendant l'hiver en Afrique ou dans les contrées chaudes de l'Asie; on l'a observé dans l'Inde et à Java. Il paraît que dans ces dernières localités il est sujet à prendre une coloration rousse. Ce fait, qui n'a pas encore été bien confirmé, n'a rien d'extraordinaire si l'on veut se rappeler que beaucoup d'espèces d'Oiseaux ont offert dans les mêmes contrées des variations analogues. Le Coucou se tient dans les bois, au voisinage des prairies; le mâle décèle facilement sa présence par son cri monotone et qui s'entend de fort loin comme on le sait; il répète fréquemment les deux syllabes *cou-cou*, dont nous nous sommes servi pour le nommer.

Ces Oiseaux sont Insectivores et se nourrissent principalement de Chenilles, qu'ils varient suivant les saisons, ainsi que l'a observé M. Florent Prevost, les prenant velues dans un temps, et rases dans un autre. Après qu'ils ont digéré, toutes les parties non alibiles des corps qu'ils avaient avalées se forment en petites pelotes, et sont ensuite dégorgées à la manière des Oiseaux de nuit. L'estomac est très-volumineux et descend très-avant dans l'abdomen; aussi faut-il pour rassasier les Coucous une prodigieuse quantité de nourriture. Les individus que l'on tient en captivité peuvent quelquefois être apprivoisés; on peut les nourrir indistinctement de Chenilles rases ou velues, d'Insectes coléoptères, et même de viande; on a remarqué qu'ils meurent presque tous à l'entrée de l'hiver, époque à laquelle ils muent. Ces Oiseaux, comme on le sait depuis longtemps, ne font pas de nid; mais ce qu'on ne sait pas, c'est la raison de cette particularité. Bien des explications ont été proposées, mais aucune jusqu'à présent n'a paru satisfaisante. Presque tous les auteurs ont voulu trouver des causes anatomiques; mais comme ils n'avaient pas commencé par étudier les mœurs de l'animal, ils sont généralement tombés à faux. M. Florent Prevost, chef des travaux zoologiques du muséum de Paris, qui s'est livré avec une grande patience à l'étude des mœurs des Oiseaux, a pu faire sur le Coucou quelques observations d'un grand intérêt. Voici ce qu'il a vérifié et une partie de ce qu'il a observé de nouveau.

Les Coucous sont polygames, mais non à la manière des autres Oiseaux. Au lieu que, comme ceux-ci, les mâles aient plusieurs femelles, ce sont, au contraire, les femelles qui ont plusieurs mâles; ceci explique pourquoi il est si difficile de se procurer un Coucou du sexe féminin. A leur arrivée dans nos contrées, les mâles, qui nous viennent par troupes, se partagent le terrain; chacun d'eux choisit un petit arrondissement dans quelque bois, et ne souffre pas qu'un autre vienne s'y établir; les femelles, au contraire, n'ont pas de demeure attitrée; elles prennent, pour ainsi dire, une certaine quantité des districts dans lesquels résident des individus mâles, et se tiennent tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Lorsqu'elles ont choisi quelque mâle, elles demeurent avec lui un jour ou deux, et se livrent avec fureur aux plaisirs de l'amour; l'accouplement est souvent répété trente fois et davantage dans un même jour. Mais cet excès dure peu, et dès le troisième jour, les deux amis commencent à se négliger, la femelle quitte son privilégié de la veille pour en choisir un nouveau. On pourrait croire que c'est afin de l'attirer que les mâles ne cessent de chanter : on les entend souvent pendant des journées entières, ils semblent vraiment s'épuiser. Lorsque la femelle doit pondre, elle ne quitte point le canton du mâle chez lequel elle se trouve alors. On a observé depuis très-longtemps qu'elle ne fait point de nid, et elle ne pond ses œufs qu'en un très-long espace de temps : six semaines selon les observations de M. Prevost. Elle pond ordinairement deux œufs en un petit

fait du Courlis n'aurait pas suffi sans son nom, *Clorios*, pour le reconnaître et le distinguer des autres Oiseaux. Les noms français *Courlis*, *Curlis*, *Turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix; et, dans d'autres langues, ceux de *Curlew*, *Caroli*, *Tarlino*, etc., s'y rapportent de même : mais les dénominations d'*Arquata* et de *Falcinellus* sont prises de la courbure de son bec, arqué en forme de faux. Il en est de même du nom *Numenius*, dont l'origine est dans le mot *néoménie*, temps du croissant de la lune. Ce nom a été appliqué au Courlis parce que son bec est à peu près en forme de croissant.

Quelques naturalistes ont dit que, quoique la chair du Courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques-uns au premier rang entre les Oiseaux d'eau. Le Courlis se nourrit de Vers de terre, d'Insectes, de menus coquillages qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais et dans les prairies humides. Il a la langue très-courte et cachée au fond du bec. On lui trouve de petites pierres et quelquefois des graines dans le ventricule, qui est musculeux comme celui des Granivores. Au-dessus de ce gésier, l'œsophage s'enfle en manière de poche tapissée de papilles glanduleuses; il se trouve deux cœcums de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins.

Ces Oiseaux courent très-vite et volent en troupes. Ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Aunis, et en Bretagne le long de la Loire, où ils nichent. On assure qu'en Angleterre ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les montagnes. En Allemagne, ils n'arrivent que dans la saison des pluies et par de certains vents; car les noms qu'on leur donne dans les différents dialectes de la langue allemande ont tous rapport aux vents, aux pluies ou aux orages. On en voit dans l'automne en Silésie, et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Bothnie. On les trouve également en Italie et en Grèce, et il paraît que leurs migrations s'étendent au delà de la mer Méditerranée; car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne. D'ailleurs les voyageurs ont rencontré des Courlis dans presque toutes les parties du monde; et quoique leurs notices se rapportent pour la plupart aux différentes espèces étrangères de cette famille, assez nombreuse, néanmoins il paraît que l'espèce d'Europe se retrouve au Sénégal et à Madagascar.

COURLIS DE TERRE. *Voy.* ŒDICHENE.

COUROUCOU, *Trogon*.— Les Couroucous sont des Oiseaux Grimpeurs voisins des Coucous et des Barbus; ils appartiennent aux contrées les plus chaudes des deux continents. Leur plumage, doux et moelleux, à plumes souvent décomposées, offre un mélange des couleurs les plus gracieuses. Ils ont le caractère triste et silencieux, et passent une grande partie du jour perchés sur quelque branche dans un bocage épais; et si par hasard le chasseur les découvre dans leur retraite, ils se laissent approcher sans paraître effrayés, et au lieu de fuir lorsque le danger devient imminent, ils se laissent saisir, comme s'ils pensaient que leur brillante parure les ferait respecter; mais le plus souvent il n'en est pas ainsi, et les pauvres Couroucous qui se sont laissés prendre sont bientôt mis à mort, car leur chair est un excellent aliment et leurs dépouilles se vendent à un prix très-élevé.

Les espèces que l'on range dans le genre *Trogon* ne sont pas très-nombreuses, elles se nourrissent principalement d'Insectes et recherchent aussi les fruits mous et succulents.

COUROUCOU PAVONIN, *Trog. Pavonius*, Spix. Cet admirable Oiseau, que l'on n'a longtemps connu que d'après un seul individu non adulte, conservé à Londres, se trouve aujourd'hui à Paris entièrement développé et dans son plus grand éclat, au muséum d'histoire naturelle, dans le musée Masséna. Il est tout entier, sur la tête, la poitrine, le dos, d'un vert émeraude glacé d'or, à reflets pourpres, et d'un éclat magnifique: les parties inférieures de son corps sont d'un rouge vermillon. Ce Couroucou est de la taille d'une Colombe; les couvertures de la queue prennent chez les mâles adultes un accroissement considérable et s'allongent en quatre rubans gracieux et flottants, qui atteignent jusqu'à trente pouces de longueur, et ont tout le brillant des plumes du dos. Les rémiges ou pennes des ailes sont noires, et les rectrices ou pennes de la queue étagées noires aussi, si ce n'est les deux externes, qui sont du plus beau blanc. On trouve le Couroucou Pavonin dans l'intérieur du Brésil et du Mexique; c'est de tous les Oiseaux de taille moyenne celui dont les couleurs ont le plus de brillant; il est sous ce rapport comparable aux plus belles espèces d'Oiseaux-Mouches. Les anciens Mexicains l'ont mis au nombre de leurs divinités, et les dames américaines de nos jours se servent des belles plumes de sa queue pour s'en faire des panaches.

COUSCOUS ou Coussous, *Cuscus*, Lacép., genre de Marsupiaux frugivores. L'espèce la plus remarquable est le SCHAM-SCHAM, *Cuscus Amboinensis*, Lacép., le *Phalanger mâle* de Buffon, le *Coès-Coès* des habitants des Moluques.

Le Scham-Scham est un animal nocturne, lent, paresseux et stupide, ainsi que ses congénères, auxquels s'applique également tout ce que nous allons en dire. Ses grands yeux très-saillants, à fleur de tête, à pupille longitudinale, sont l'expression de son imbécillité. Ses mouvements annoncent plus de paresse que de difficulté d'agir, et la colère même ne peut qu'à peine l'animer. Dans ce cas cependant il grogne en soufflant à la manière des Chats, et il cherche à mordre, mais non à combattre. En captivité il montre un caractère triste mais fort doux; il se cache dans

le coin le plus obscur de l'appartement pendant le jour, parce que l'éclat de la lumière lui blesse les yeux. La nuit il en sort pour manger le pain, et même la viande dont on le nourrit. Il boit en lapant; il se frotte sans cesse la face et les mains pour se nettoyer, et il aime à enrouler sa queue et à se tenir assis sur son derrière. Lorsque l'on voyage dans les immenses forêts de la Nouvelle-Guinée ou des Moluques, l'odorat est quelquefois frappé d'une odeur forte excessivement désagréable, annonçant d'assez loin la présence d'un de ces animaux caché dans le feuillage; elle résulte d'un appareil glanduleux que les Couscous ont autour de l'anus. Malgré cette détestable odeur, les naturels du pays mangent leur chair avec le plus grand plaisir, et leur font une chasse incessante. « Les nègres du Port-Praslin, à la Nouvelle-Irlande, disent les naturalistes voyageurs de *la Coquille*, aiment singulièrement la chair grasse des Couscous; ils la font rôtir sur des charbons avec les poils, et ne rejettent que les intestins. Avec les dents ils forment des ceintures et d'autres ornements, et leur abondance est telle, que nous avons vu beaucoup d'habitants avoir des cordons de plusieurs brasses de longueur qui attestent la destruction que l'on fait de ces Mammifères. » Il semblerait singulier au premier coup d'œil que des nègres sans armes pussent si aisément s'emparer de ces animaux grimpeurs; mais, si l'on s'en rapporte à ce qu'ont dit et cru G. Cuvier et Buffon, la chose devient facile à expliquer. Selon ces auteurs, les Couscous, qui vivent presque continuellement sur les arbres pour y chercher les Insectes et les fruits dont ils se nourrissent, sont tellement surpris quand ils viennent à apercevoir un homme, qu'ils se suspendent par la queue à une branche, et, au lieu de fuir, restent là, immobiles, à le regarder. Dans ce cas, il ne s'agit plus pour le chasseur que de s'arrêter et de les regarder aussi : soit lassitude, soit par une sorte de fascination résultant de la peur, ils finissent par lâcher la queue; ils tombent et deviennent la proie du chasseur. Malgré les deux grandes autorités que je viens de citer, je crois que ce fait a besoin d'être confirmé. Le Scham-Scham vit dans les forêts équatoriales des grandes îles Moluques et Papoues.

COUSSOUS. *Voy.* Couscous.
CRABIEN. *Voy.* Marsupiaux.
CRAPAUD VOLANT. *Voy.* Engoulevent.
CRAX. *Voy.* Hocco.
CRICETUS. *Voy.* Hamster.
CROSSARCHUS. *Voy.* Mangue.
CROTOPHAGA. *Voy.* Ani.
CUJELIER. *Voy.* Alouette.
CUNICULUS. *Voy.* Lapin.
CURRUCA. *Voy.* Fauvette.
CUSCUS. *Voy.* Couscous.

CYGNE, *Olor*, Oiseau de la famille des Canards ou Palmipèdes lamellirostres.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans; la douce autorité fait les rois. Le Lion et le Tigre sur la terre, l'Aigle et le Vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le Cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense; il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des Oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'Aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les Oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la Nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des Oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille (102), où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme, et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le Cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la Nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis; attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la Nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le Cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il

(102) Les anciens croyaient que le Cygne épargnait non-seulement les Oiseaux, mais même les Poissons; ce qu'Hésiode indique dans son *Bouclier d'Hercule* en représentant des Poissons nageant tranquillement à côté du Cygne.

les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves (103).

Aux avantages de la Nature le Cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la Nature, les Cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau (104); ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières (105), et même celle de la capitale (106), et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux Oiseaux les bassins de ses maisons royales.

Le Cygne nage si vite, qu'un homme marchant rapidement au rivage a grande peine à le suivre. Ce que dit Albert, qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement, ne doit s'entendre, quant au vol, que du Cygne abâtardi par une domesticité forcée; car, libre sur nos eaux, et surtout sauvage, il a le vol très-haut et très-puissant. Hésiode lui donne l'épithète d'*Altivolans* (107); Homère le range avec les Oiseaux grands voyageurs, les Grues et les Oies; et Plutarque attribue à deux Cygnes ce que Pindare feint des deux Aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde, pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le Cygne, supérieur en tout à l'Oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du Poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister : un vieux Cygne ne craint pas dans l'eau le Chien le plus fort; son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent. Enfin il paraît que le Cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force.

Les Cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les Cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la Nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel délicat et sensible qui semble donner aux actions produites par ce sentiment l'intention et le prix des qualités morales. Le Cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé de sa belle et douce existence. Tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans, ce qui sans doute est fort exagéré : mais Willughby ayant vu une Oie qui, par preuve certaine, avait vécu cent ans, n'hésite pas à conclure de cet exemple que la vie du Cygne peut et doit être plus longue, tant parce qu'il est plus grand que parce qu'il faut plus de temps pour faire éclore ses œufs, l'incubation dans les Oiseaux répondant au temps de la gestation dans les animaux, et ayant peut-être quelque rapport au temps de l'accroissement du corps, auquel est proportionnée la durée de la vie. Or, le Cygne est plus de deux ans à croître, et c'est beaucoup; car, dans les Oiseaux, le développement entier du corps est bien plus prompt que dans les animaux quadrupèdes.

La femelle du Cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met, comme l'Oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept. Ces œufs sont blancs et oblongs; ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottants sur l'eau.

La mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes, et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout

(103) Horace attelle des Cygnes au char de Vénus :

Q æ Cnidon
Fulgen'esque tenet Cycladas, et Paphon
Junct's visit oloribus.
(*Carm.*, lib. III, od. 28.)

Hélène, née de Léda et d'un Cygne, dont suivant l'antiquité Jupiter avait pris la figure. Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même temps allusion à sa naissance, la désigne par l'épithète ομμα κυκνόπτερον, *forma Cycnea*.

Nulle figure plus fréquente sur les navires des anciens que la figure du Cygne; elle paraissait à la proue, et les nautoniers en tiraient un augure favorable.

(104) Ce goût n'avait pas été inconnu des anciens.

(105) Suivant Volaterra, on n'en nourrissait pas moins de quatre mille sur la Tamise.

(106) Témoin le nom de l'*île aux Cygnes*, donné encore à ce terrain qu'embrassait la Seine au-dessous des Invalides.

(107) Ἀεσσιπότας.

assaillant. Son courage dans ces moments n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival qui vient le troubler dans la possession de sa bien-aimée. Dans ces deux circonstances, oubliant sa douceur, il devient féroce et se bat avec acharnement; souvent un jour entier ne suffit pas pour vider leur duel opiniâtre. Le combat commence à grands coups d'ailes, continue corps à corps, et finit ordinairement par la mort d'un des deux; car ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau. Ce sont vraisemblablement ces combats qui ont fait croire aux anciens que les Cygnes se dévoraient les uns les autres. Rien n'est moins vrai; mais seulement ici, comme ailleurs, les passions furieuses naissent de la passion la plus douce, et c'est l'amour qui enfante la guerre.

En tout autre temps ils n'ont que des habitudes de paix; tous leurs sentiments sont dictés par l'amour : ils font toilette assidue chaque jour; on les voit arranger leur plumage, le nettoyer, le lustrer, et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le désir de plaire, et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul temps où la femelle néglige sa toilette, est celui de la couvée; les soins maternels l'occupent alors tout entière, et à peine donne-t-elle quelques instants aux besoins de la Nature et à sa subsistance.

Les jeunes Cygnes suivent leur mère pendant le premier été : mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre; les mâles adultes les chassent pour être plus libres auprès des femelles.

Ces jeunes Oiseaux, tous exilés de leur famille, se rassemblent par la nécessité de leur sort commun; ils se réunissent en troupes et ne se quittent plus que pour s'appareiller et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le Cygne mange assez souvent des herbes de marécage, et principalement de l'algue, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbage. Les anciens ont cité le *Méandre*, le *Mincio*, le *Strymon*, le *Caystre*, fleuve fameux par la multitude des Cygnes dont on les voit couverts. L'île chérie de Vénus, *Paphos*, en était remplie. Strabon parle des Cygnes d'Espagne, et, suivant Elien, l'on en voyait de temps en temps paraître sur la mer d'Afrique; d'où l'on peut juger, ainsi que par d'autres indications, que l'espèce se porte jusque dans les régions du Midi : néanmoins celles du Nord semblent être la vraie patrie du Cygne et son domicile de choix, puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces, nous ne voyons guère de Cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux. Gessner dit qu'en Suisse on s'attend à un rude et long hiver quand on voit arriver beaucoup de Cygnes sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse qu'ils paraissent sur les côtes de France, d'Angleterre et sur la Tamise, où il est défendu de les tuer, sous peine d'une grosse amende. Plusieurs de nos Cygnes domestiques partent alors avec les sauvages, si l'on n'a pas la précaution d'ébarber les grandes plumes de leurs ailes.

Ces Oiseaux se sont trouvés en aussi grande quantité dans les parties septentrionales de l'Amérique que dans celles de l'Europe; ils peuplent la baie d'Hudson, d'où vient le nom de *Carry-swan'snest*, que l'on peut traduire *porte-nid de Cygne*, imposé par le capitaine Button à cette longue pointe de terre qui s'avance du nord dans la baie. Ellis a trouvé des Cygnes jusque sur *l'île de Marbre*, qui n'est qu'un amas de rochers bouleversés autour de quelques petits lacs d'eau douce. Ces Oiseaux sont de même très-nombreux au Canada, d'où il paraît qu'ils vont hiverner en Virginie et à la Louisiane; et ces Cygnes du Canada et de la Louisiane, comparés à nos Cygnes sauvages, n'ont offert aucune différence.

La voix habituelle du Cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante; c'est une sorte de *strideur* parfaitement semblable à ce que le peuple appelle le *jurement du Chat*, et que les anciens avaient bien exprimé par le mot imitatif *drensant*. C'est, à ce qu'il paraît, un accent de menace ou de colère; l'on n'a pas remarqué que l'amour en eût de plus doux, et ce n'est point du tout sur des Cygnes presque muets, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avaient pu modeler ces Cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paraît que le Cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté il en a aussi les accents. On distingue en effet dans ces cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, des sons bruyants de clairon, mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie et de la variété douce et brillante du ramage de nos Oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du Cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le Cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre (108). On entendait ce chant lorsqu'au lever de l'aurore les vents et les

(108) Suivant Pythagore, c'était un chant de joie, par lequel cet Oiseau se félicitait de passer à une meilleure vie.

flots étaient calmés ; on avait même vu des Cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poëtes (109), orateurs (110), philosophes même, l'ont adoptée (111) comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables ; elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les Cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du Cygne.*

CYNOCÉPHALE, *Cynocephalus*, du grec κυνοκέφαλος, *tête de Chien ;* genre de Singes dont les espèces les plus remarquables sont le *Babouin* et le *Papion.*

On est assez d'accord pour reconnaître dans le Babouin le Cynocéphale si souvent sculpté parmi les hiéroglyphes des antiques Egyptiens. Il a joué un grand rôle dans la théogonie de ce peuple, et il avait un temple célèbre à Hermopolis, où il était particulièrement adoré. Vainement chercherait-on dans l'histoire des autres nations, un assemblage aussi hétérogène de connaissances astronomiques et philosophiques, d'idées saines, de politique avancée, et de croyances ridicules et superstitieuses jusqu'à l'absurdité. Citons-en un exemple. Les Egyptiens étaient astronomes ; ils sculptaient des zodiaques et calculaient des éclipses. Ils plaçaient à la porte des villes la statue d'un Cynocéphale ou d'un Anubis comme symbole de la vigilance, et ils enseignaient aux adeptes que, s'ils avaient partagé le jour en douze heures, c'était pour honorer le dieu à tête de Chien, qui pissait (qu'on me passe ce terme) douze fois par jour.

Les Babouins n'habitent pas les forêts comme la plupart des autres Singes, mais ils se plaisent dans les montagnes et les rochers arides, où se trouvent seulement quelques buissons, et ils ont cela de commun avec la plupart des Cynocéphales ; ils ont encore de commun avec eux une brutalité furieuse et un courage à toute épreuve. Ils se logent et font leurs petits dans des trous de rochers escarpés où ils ne peuvent parvenir qu'en faisant des bonds prodigieux par-dessus des précipices infranchissables aux hommes.

La Ménagerie a possédé et possède encore un bon nombre de Papions, et, il y a quatre ans, une femelle qui y a fait son petit a donné un spectacle des plus singuliers. Lorsqu'on la vit sur le point de mettre bas, on la fit passer dans une loge à côté de celle où elle vivait avec son mâle et cinq ou six autres Singes de son espèce. Elle accoucha et fit un petit fort laid, mais qu'elle aimait avec tendresse et dont elle prenait le plus grand soin. Huit ou dix jours après la naissance de son enfant, on ouvrit la porte à coulisse qui séparait les deux loges, et son mâle entra. Elle tenait le petit sur ses bras, absolument comme pourrait faire une nourrice, et elle était assise au milieu de la loge. Le mâle s'approcha, embrassa sa femelle sur les deux joues, puis le petit qu'elle lui présenta, et s'assit en face d'elle, de manière à ce qu'elle avait les genoux entre les siens. Alors ils commencèrent tous deux à remuer les lèvres avec rapidité en se regardant, et de temps en temps caressant le petit qu'elle mettait dans les bras de son père et qu'elle reprenait aussitôt ; on aurait dit qu'ils avaient sur son compte une conversation fort animée. On ouvrit de nouveau la coulisse, et on laissa entrer les autres Papions les uns après les autres. Chacun à son tour vint embrasser la femelle, mais elle n'accorda à aucun la faveur dont le père jouissait seul, d'embrasser le petit et de le caresser en lui passant la main sur le dos. Ils s'assirent en cercle autour de la relevée de couche, et tous se mirent à jouer des lèvres à qui mieux mieux, peut-être pour la féliciter sur son heureuse délivrance, sur le bonheur qu'elle avait de posséder un si joli enfant, et qui sait même s'ils ne lui trouvèrent pas beaucoup de ressemblance avec son père ! Cette scène était la pantomime parfaite de ce qui se passe dans la loge d'une concierge qui relève de couche, lorsque les compères et les commères du voisinage viennent lui faire leurs félicitations bavardes et curieuses. Seulement, dans les compliments des commères il y a toujours un fond de malice et de méchanceté qui certainement n'existait pas chez les Papions.

Tous auraient bien voulu caresser le petit ; mais, aussitôt qu'ils avançaient la main, un bon coup de patte que la mère leur administrait sur le bras les avertissait de leur indiscrétion. Ceux qui étaient placés derrière elle allongeaient tout doucement la main, la glissaient imperceptiblement sous son coude, et parvenaient quelquefois, à leur grande joie, à toucher le petit sans qu'elle s'en aperçût, surtout quand elle était occupée à faire la conversation. Mais bientôt une nouvelle correction venait leur apprendre qu'ils étaient découverts et ils retiraient lestement la main. La Papionne avait probablement l'usage du monde-Singe, et savait parfaitement partager son attention entre ce qu'elle devait de politesse à la société, et de soins à sa famille. Jamais sa tendresse ne se montrait

(109) Callimaque, Eschyle, Théocrite, Euripide, Lucrèce, Ovide, Properce, parlent du chant du Cygne, et en tirent des comparaisons.

(110) Voyez Cicéron ; voyez aussi Pausanias et autres.

(111) Socrate dans Platon, et Aristote lui-même, mais d'après l'opinion commune, et sur des rapports étrangers.

mieux pour son enfant que lorsque celui-ci, devenu un peu fort, s'exerçait à grimper contre le treillage de fer de sa loge. Elle le suivait des yeux avec anxiété, se plaçait dessous en tendant les mains pour le recevoir en cas qu'il se laissât tomber, et cependant l'encourageait visiblement à faire l'essai de ses forces naissantes. Enfin elle n'a pas cessé de lui prodiguer les soins les plus affectueux tant qu'il n'a pas été assez grand pour se passer de sa mère.

Depuis que les Singes de la Ménagerie ont été transportés dans la vaste et belle rotonde qu'ils occupent aujourd'hui, les Papions ont donné une marque d'intelligence et de supériorité remarquable. L'un d'eux, le plus grand et le plus vieux des mâles, s'arrogea aussitôt une autorité souveraine sur cette gent tracassière et turbulente, composée de plus d'une vingtaine d'espèces toutes plus malignes les unes que les autres, et toujours prêtes à en venir aux coups. Depuis, il a su établir la paix, maintenir l'ordre parmi eux, et les forcer à vivre ensemble en bons camarades, ce qui n'est pas plus aisé chez le peuple Singe que chez les hommes. Aussitôt qu'il entend une dispute, il sort de sa loge et regarde de quoi il s'agit : si ce n'est qu'une petite querelle, il se contente de donner un avertissement par un cri qui fait sur-le-champ rentrer les individus dans le devoir, et alors il retourne gravement dans sa demeure. Mais si l'on méprise ses ordres et que l'on en vienne à une bataille, c'est alors qu'il déploie le maximum de son autorité comme chef, comme juge, et même comme exécuteur. Il s'élance vers le lieu de la rixe, commence par séparer les combattants, puis il les bat tous les deux pour être sûr de ne pas se tromper. Cependant sa justice distributive, quoique prompte, n'est pas rendue sans discernement, et voici les règles générales sur lesquelles il l'a fondée. Quand les deux antagonistes sont à peu près de même force, il les bat tous deux ; s'ils sont de grosseur inégale, il rosse le plus gros, pendant que le petit se sauve ; enfin si la dispute vient d'un gâteau ou d'un bonbon sur lequel les deux assaillants se disputent leur droit, il s'empare de l'objet en litige, se l'adjuge pour ses émoluments, le mange, et met ainsi les parties d'accord ; c'est presque comme chez nous.

CYNOMIS. — Les Chiens-Rats, car telle est la signification du nom de Cynomis, sont des petits rongeurs qui habitent dans les plaines du Missouri, où les Américains les appellent Ecureuils jappants. Ce dernier nom, ils le doivent à ce qu'aux formes générales des Ecureuils ils joignent une sorte d'aboiement que l'on a comparé à celui des Chiens. C'est en républiques que vivent ces petits animaux, dans des hameaux, ou, comme disent les Anglo-Américains, dans des *prairies-dog-villages*, demeures où ils se préparent des gîtes paisibles, au milieu des magasins où sont entassés en réserve leurs approvisionnements de racines et d'herbes.

Le Cynomis social habite donc par prédilection ces vastes prairies herbeuses où Cooper a placé ses héros Bas-de-Cuir, Œil-de-Faucon deer's layer, à mœurs étranges comme le site où ils sont confinés : vastes solitudes entrecoupées de rivières et de lacs ; peuplées de Castors et de Buffles sauvages, où errent les restes des anciennes tribus de Peaux-Rouges qui vont chaque jour s'éteignant. Dans ces plaines onduleuses, où les collines apparaissent rarement pour interrompre une monotone surface dans ce terrain qu'arrosent l'Ohio, l'Illinois, le Michigan et l'Indiana, quelques roches seules viennent ça et là témoigner du long séjour des eaux sur cette partie de l'Amérique du Nord. C'est aux Français qu'est dû leur nom de prairies ; et ce mot est à lui seul une tradition, car ce sont nos ancêtres qui les premiers firent connaître cette nature du sol, assez semblable, à leur végétation près, aux steppes de la Tartarie. L'herbe de ces prairies est sèche et coriace ; le terrain, peu arrosé par des ruisseaux, est dur et rebelle à la culture. On sent que dans ces immenses solitudes ne peuvent vivre qu'un petit nombre d'animaux dont les mœurs s'accommodent des alternatives de neige et de sécheresse qui viennent arrêter la croissance des herbes et des arbrisseaux qui les recouvrent. Ces animaux doivent être migrateurs par prévoyance ou fouisseurs par besoin. Les premiers guidés par la Nature n'y séjourneront que dans les saisons opportunes ; les seconds braveront, dans leurs souterraines retraites, au milieu de leurs provisions faites avec sagacité, les vicissitudes des saisons rigoureuses.

Les Cynomis ne renferment qu'une espèce, que les naturalistes américains ont classée parmi les Marmottes ou Spermophiles. De la taille d'un Ecureuil, à pelage rouge de brique, les Cynomis sont connus sur les rives du Missouri par le nom de *Wiston-Wish*, reproduit fréquemment dans les romans de Cooper. Leur cri peut se traduire par les syllabes *chik, chik, chik*, accompagnées d'un sifflement aigu. Leurs campements occupent parfois une surface de quelques milles, et parfois ils sont épars dans un rayon très-étendu. L'entrée de ces demeures souterraines est placée vis-à-vis la petite éminence de terrain faite par le remblai des terres tirées des excavations, et leur forme est celle d'un cône tronqué, large à la base de soixante centimètres à un mètre, et enfoncé sous le sol à une même profondeur. Souvent on voit à chaque entrée sept ou huit individus goûtant les douceurs du repos, et chaque famille place sa demeure à cinq ou six mètres de la plus voisine. L'hiver, les Cynomis tombent en léthargie, et c'est alors que la fermeture de leur cabane est complète et les protége contre les intempéries des frimas. La femelle fait ses petits dans un nid d'herbes fines tissées avec art et solidement, ayant une forme

arrondie et une ouverture à peine capable de recevoir le doigt.

Mais, comme je ne sais rien de plus pipuant et en même temps de plus juste que la description que Washington Irving nous a donnée d'une *républi que de Chiens de prairies*, je crois devoir donner textuellement, et sans chercher à l'affaiblir, ce morceau, aussi vivement peint que judicieusement observé :

« J'appris qu'on avait découvert à un mille du camp, sur le plateau d'une colline, un terrier, ou, comme on les appelle, un grand village de Chiens de prairies. De bonne heure, dans l'après-midi, je m'acheminai pour aller visiter ce curieux établissement. Le Chien de prairie est un petit Quadrupède de la famille des Lapins et de la grosseur du Lapin commun. Il est vif, étourdi, sensible et un peu pétulant. C'est un animal très-sociable, vivant en nombreuses communautés qui occupent quelquefois plusieurs acres d'étendue, et où les traces foulées et refoulées que l'on remarque sur le sol prouvent l'extrême mobilité des habitants. Ils sont en effet dans un mouvement perpétuel, tantôt se livrant à des jeux, tantôt à leurs affaires publiques ou privées, et on les voit aller et venir d'un trou à l'autre, comme s'ils se rendaient des visites. Souvent ils se réunissent en plein air pour gambader et courir ensemble à la fraîcheur du soir, après les pluies d'été. D'autres fois ils passent la moitié de la nuit à se divertir, en aboyant, ou plutôt en jappant d'une voix basse et faible, assez semblable à celle de très-jeunes Chiens. Mais à la moindre alarme tous se retirent dans leurs cellules, et le village reste dépeuplé et silencieux. Quand ils sont surpris, et qu'ils n'ont aucun moyen d'échapper, ils prennent un certain air d'audace et la plus singulière expression de défi ou de colère impuissante.

« Cependant les Chiens de prairies ne sont pas les seuls habitants de ces villages. Des Hiboux, des Serpents à sonnettes, y établissent aussi leur domicile ; mais reste à savoir si ce sont des hôtes bien accueillis ou des étrangers introduits sans la participation des véritables propriétaires. Les Hiboux qui se logent dans ces terriers ont un regard vif, un vol rapide, des pattes plus grandes que celles de nos Hiboux communs, et de plus ils sortent en plein jour. Des voyageurs assurent qu'ils ne s'établissent dans les demeures des Chiens de prairies que lorsque ces derniers les ont abandonnés par suite de la mort de quelques membres de leur famille ; car la sensibilité de ces singuliers petits Quadrupèdes les porte à fuir l'endroit où ils ont perdu un des objets de leur attachement. Diverses personnes prétendent même que le Hibou est une sorte d'intendant ou de concierge pour le Chien de prairies, et l'on prétend encore, vu la ressemblance de leur cri, que l'Oiseau apprend à japper aux jeunes Cynomis, et qu'il est ainsi le précepteur de la famille.

« A l'égard du Serpent à sonnettes, on n'a rien découvert de satisfaisant sur le rôle qu'il joue dans l'économie domestique de cette intéressante communauté. Quelques personnes insinuent que cet animal rusé s'introduit comme un vrai sycophante dans l'asile de l'honnête et crédule Chien de prairies, qu'il trompe indignement. Il est certain qu'on l'a surpris parfois mangeant quelques-uns des petits de ses hôtes, et qu'on peut inférer de là qu'il se permet en secret des dédommagements au-dessus de ceux qui sont ordinairement accordés aux parasites.

« Tout ce que j'avais entendu dire sur ces petits animaux sociaux et politiques me faisait approcher de leur village avec un grand intérêt; malheureusement, dans le courant de la journée, il avait été visité par quelques chasseurs, qui avaient tué deux ou trois des citoyens. Toute la république était donc outragée et irritée. Des sentinelles avaient été posées, et, à notre approche, nous entendîmes cette garde avancée décamper pour donner l'alarme. Les citoyens, qui se tenaient prudemment assis à l'entrée de leurs trous respectifs, après un bref jappement, s'enfoncèrent sous terre, leurs talons s'agitant en l'air, comme s'ils eussent battu des entre-chats.

« Nous traversâmes le village, qui couvrait un espace de trente acres : pas un seul habitant ne s'y montrait. On y voyait d'innombrables trous, et chacun d'eux avait à côté de lui un monticule de terre formé par le petit animal en creusant ses galeries souterraines. Tous ces trous étaient vides aussi loin que nous pûmes les sonder avec les baguettes de nos fusils, et nous ne dénichâmes ni Chien, ni Hibou, ni Serpent à sonnettes. Nous nous retirâmes à petit bruit, et, nous asseyant à terre non loin du terrier, nous restâmes assez longtemps immobiles et en silence, les yeux fixés sur le village abandonné. Par degrés, nous vîmes de vieux bourgeois expérimentés qui, se trouvant logés aux limites du village, passaient prudemment le bout de leur nez, puis se retiraient aussitôt. D'autres, plus éloignés, sortaient tout à fait; mais, en nous apercevant, ils faisaient leur culbute ordinaire, et se plongeaient brusquement dans leur trou. Enfin quelques habitants du côté opposé, encouragés par le maintien de la tranquillité, se glissèrent hors de leur gîte, et se hâtèrent de courir à un trou situé à une assez grande distance, comme s'ils allaient chez un ami ou un compère, juger et comparer leurs mutuelles observations sur les derniers événements. D'autres, encore plus hardis, formaient de petits groupes dans les rues et dans les places publiques, et s'occupaient évidemment des outrages récents faits à la république, et du meurtre barbare de leurs concitoyens. Nous nous levâmes pour tâcher de les voir de plus près; mais *biouf, biouf, biouf*, fut le son poussé de toutes les bouches, et il y eut une disparition universelle. De tous côtés on ne voyait

que pieds de derrière tricotant, et dans un clin d'œil tout disparut sous le sol.

« La nuit mit fin à nos observations ; mais longtemps après notre retour au camp, nous entendîmes une faible clameur s'élever du village; on eût dit que ses habitants déploraient en commun la perte de quelque grand personnage. »

CYPSELUS. *Voy.* MARTINET.

D

DAIM, *Cervus Dama*, genre de Mammifères ruminants, division des Plénicornes.

Aucune espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du Daim l'est de celle du Cerf : cependant ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais, et ne forment par conséquent aucune race intermédiaire. Il est même rare de trouver des Daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de Cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés : ils paraissent être d'une nature beaucoup moins robuste et moins agreste que celle du Cerf; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les élève dans des parcs, où ils sont, pour ainsi dire, à demi domestiques. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus, et l'on y fait grand cas de cette venaison : les Chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux; et lorsqu'ils ont une fois mangé du Daim, ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le Cerf ou sur le Chevreuil. Il y a des Daims aux environs de Paris et dans quelques provinces de France; il y en a en Espagne et en Allemagne; il y en a aussi en Amérique, qui peut-être y ont été transportés d'Europe. Il semble que ce soit un animal des climats tempérés; car il n'y en a point en Russie, et l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts de Suède et des autres pays du Nord.

Les Cerfs sont bien plus généralement répandus; il y en a partout en Europe, même en Norwége, et dans tout le Nord, à l'exception peut-être de la Laponie; on en trouve aussi beaucoup en Asie, surtout en Tartarie et dans les provinces septentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique; car ceux du Canada ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois, par le nombre et par la direction des andouillers, qui quelquefois n'est pas droite en avant comme dans les têtes de nos Cerfs, mais qui retourne en arrière par une inflexion bien marquée, en sorte que la pointe de chaque andouiller regarde le merrain : et cette forme de tête n'est pas absolument particulière aux Cerfs du Canada, car on trouve une pareille tête gravée dans la *Vénerie* de Du Fouilloux; et le bois du Cerf de Canada a les andouillers droits; ce qui prouve assez que ce n'est qu'une variété qui se rencontre quelquefois dans les Cerfs de tous les pays.

Le Daim commun a la queue plus longue que le Cerf, et le pelage plus clair. La tête de tous les Daims mue comme celle des Cerfs, mais elle tombe plus tard; ils sont à peu près le même temps à la refaire, aussi leur rut arrive quinze jours ou trois semaines après celui du Cerf : les Daims rayent alors assez fréquemment, mais d'une voix basse et comme entrecoupée; ils ne s'excèdent pas autant que le Cerf, ni ne s'épuisent par le rut; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles, cependant ils se les disputent et se battent à outrance. Ils sont portés à demeurer ensemble; ils se mettent en hordes, et restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes, qui sont bien distinctes, bien séparées, et qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a son chef, qui marche le premier, et c'est le plus fort et le plus âgé; les autres suivent, et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paraît y régner; ils s'attaquent avec ordre, et se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres, et ne se croient pas vaincus par un seul échec; car le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus faibles, et les relèguent dans le mauvais pays.

Ils aiment les terrains élevés et entrecoupés de petites collines. Ils ne s'éloignent pas, comme le Cerf, lorsqu'on les chasse; ils ne font que tourner, et cherchent seulement à se dérober des Chiens par la ruse et par le change : cependant, lorsqu'ils sont pressés, échauffés et épuisés, ils se jettent à l'eau comme le Cerf; mais ils ne se hasardent pas à la traverser dans une aussi grande étendue : ainsi la chasse du Daim et celle du Cerf n'ont entre elles aucune différence essentielle. Les connaissances du Daim sont, en plus petit, les mêmes que celles du Cerf; les mêmes ruses leur sont communes, seulement elles sont plus répétées par le Daim : comme il est moins entreprenant, et qu'il ne se forlonge pas tant, il a plus souvent besoin de s'accompagner, de revenir sur ses voies, etc.

DAMAN, *Hyrax*, Herm., *Marmotte du Cap*, Buff., l'*Agneau d'Israël* et le *Nabr* des Arabes, genre de Mammifère pachyderme. Cet animal habite le cap de Bonne-Espérance, l'Abyssinie et le Liban, et ne se trouve que dans les montagnes hérissées de rochers.

Cuvier dit (*Ossem. fossil.*) : « Il n'est point de Quadrupède qui prouve mieux que le Daman la nécessité de l'anatomie pour déterminer les véritables rapports des animaux. » En effet, personne n'eût deviné, avant ce grand naturaliste, que le Daman, grand comme un Lapin, se creusant un terrier, ayant une jolie et douce fourrure, les

formes d'un Cochon d'Inde ou d'une Marmotte, les mœurs douces, le caractère aimant, susceptible de s'attacher à son maître ; que le Daman, placé par tous les naturalistes avec les Rongeurs à cause de ses formes générales, de sa physionomie, de ses habitudes douces et intelligentes, de son goût recherché pour la propreté ; on n'aurait jamais deviné, dis-je, que le Daman était un Rhinocéros, c'est-à-dire le portrait en miniature du plus farouche, du plus stupide et du plus brutal des Quadrupèdes, dont le plus grand plaisir est de se vautrer dans la fange. Grâce soit donc rendue à l'anatomie, car sans elle j'aurais certainement pris le Daman, non pour un Rhinocéros, mais pour un Rat ! Cependant, ne serait-il pas possible que ce que le grand naturaliste prend ici pour une preuve de l'utilité de l'anatomie pût être pris aussi pour une preuve de l'abus qu'on en peut faire quand on s'en sert avec des idées préconcues ? Les véritables rapports naturels du Daman sont-ils bien ceux qui, brisant tous les liens de formes, d'aspect, de grandeur, de mœurs, d'habitudes et d'intelligence, le retirent d'auprès de la Marmotte, auprès de laquelle un grand homme aussi, Buffon, l'avait placé, pour en faire un Rhinocéros ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, ce petit animal habite de préférence les montagnes boisées, au milieu des roches les plus escarpées et les plus roides. Quelquefois il se creuse un terrier analogue à celui d'un Lapin, mais très-souvent il se contente d'un trou d'arbre ou d'une fente de rocher. Il est très-vif, très-alerte, et se retire précipitamment dans son fort à la moindre apparence de danger, au plus petit bruit qui vient frapper son oreille très-fine. Aussi est-il très-difficile de s'en emparer, car, une fois dans son trou, il se laisse étouffer par la fumée ou noyer par l'eau qu'on y introduit, plutôt que d'en sortir. Tous les petits Mammifères carnassiers lui font une guerre active, mais les Oiseaux de proie sont les plus dangereux de ses ennemis, parce qu'ils l'épient d'une roche ou d'un arbre voisin, et dès qu'il est éloigné de quelques pas de sa retraite, ils se précipitent sur lui à l'improviste, le saisissent et le déchirent. Il se nourrit d'herbes comme le Lièvre, s'apprivoise très-facilement, et il est très-susceptible d'attachement.

DASYPUS. *Voy.* Tatou.

DASYURE, *Dasyurus*, Geoff., genre de Mammifères didelphes ou Marsupiaux carnassiers, propres à la Nouvelle-Hollande. Nous distinguerons le Dasyure a longue queue, d. *Macrourus*, Geoff.

Cet animal est long d'un pied et demi (0,487), et sa queue est presque aussi longue que son corps ; son pelage est d'un beau marron, tacheté de blanc, ainsi que la queue. Il se trouve dans la Nouvelle-Hollande, aux environs du Port-Jackson. Il a un peu de la physionomie des Genettes et des Fossanes, et beaucoup des habitudes des Martes. La structure de ses pieds ne lui permet pas de grimper aux arbres comme les Didelphes, mais la nuit il sort des trous de rochers où il se tient caché et où il dort pendant le jour, et il se met en quête des Oiseaux, des petits Mammifères et des Insectes dont il se nourrit. Comme les petits animaux dont il pourrait faire sa proie sont très-rares en Australasie, et se bornent à quelques Ornithorhynques, Echidnés ou Kanguroos, il lui arrive fréquemment de faire une mauvaise chasse. Alors il descend sur le rivage de la mer, attaque avec voracité les cadavres de Poissons et de Phoques à demi-putréfiés que les flots de la mer ont rejetés de leur sein. Quelquefois aussi il se glisse en silence dans les basse-cours des colons, et massacre toute la volaille, absolument comme fait la Fouine. Tous les Dasyures sont très-voraces et ont les mêmes habitudes que celui-ci.

On doit à Gaimard les observations suivantes sur cet animal : « Nous en avons conservé un vivant, dit-il, à bord de *l'Uranie*, pendant l'espace de cinq mois. Cet élégant petit animal ne cherchait point à mordre, quelques tracasseries qu'on lui fît. Fuyant la lumière un peu trop vive, il se plaisait beaucoup dans la niche étroite qu'on lui avait préparée. Il n'était pas méchant, mais on ne remarquait point qu'il fût susceptible d'attachement pour la personne qui le nourrissait et le caressait. L'instant de ses repas était une scène toujours curieuse pour nous : ne vivant que de viande crue ou cuite, il en saisissait les lambeaux avec voracité, et lorsqu'il en tenait un dans sa gueule, il le faisait quelquefois sauter en l'air et l'attrapait adroitement, apparemment pour lui donner une direction plus convenable. Il s'aidait aussi avec ses pattes de devant, et quand il avait achevé son repas, il s'asseyait sur le train de derrière et frottait longuement et avec prestesse ses deux pattes l'une contre l'autre (absolument comme lorsque nous nous frottons les mains), les passant sans cesse sur l'extrémité de son museau, toujours très-lisse, très-humecté et couleur de laque, quelquefois sur les oreilles et le sommet de la tête, comme pour enlever les parcelles d'aliments qui auraient pu s'y attacher. Ces soins, d'une excessive propreté, ne manquaient jamais d'avoir lieu après qu'il avait fini de manger. »

DAUW, *Equus zebroides*, Less., espèce de Pachyderme du genre Cheval. Cet animal est plus petit que l'Ane, mais ses formes sont beaucoup plus légères et plus gracieuses ; ses oreilles sont plus courtes ; le fond de son pelage est couleur isabelle, blanchissant sous le ventre ; ses jambes et sa queue sont blanches ; le dessus est rayé de bandes noires, transversales, alternativement plus larges et plus étroites sur la tête, le cou et le corps ; celles des fesses et des cuisses se portent obliquement en avant. Cette charmante espèce habite l'Afrique. Elle vit en troupes et peuple les karoos les plus secs et les plus solitaires, où elle se nourrit d'herbes sèches, de plantes grasses, et du feuillage de quelques mimosas. Le Dauw est peut-être le plus farouche de tous les Chevaux,

et il est absolument impossible de le soumettre à la domesticité. Rétif, têtu, capricieux et colère, il se défend avec fureur non-seulement contre les mauvais traitements, mais quelquefois encore contre les caresses. On en a fait la triste expérience à la ménagerie, qui en possède plusieurs depuis 1824. L'un d'eux, sans aucun motif apparent, se jeta sur un de ses gardiens, le renversa, lui fit avec les dents plusieurs épouvantables blessures, et s'acharna tellement sur lui, qu'il lui broya une cuisse. On parvint à arracher le malheureux gardien de dessous ses pieds, mais il était tellement maltraité, qu'on fut obligé de lui faire l'amputation. Les Dauws produisent à la ménagerie, et plusieurs y sont nés.

DESMAN, *Mygale*, Cuv., genre de Mammifère de l'ordre des Carnassiers insectivores, tribu des Diodontes. La principale espèce est le Desman ou Rat musqué de Russie, *M. moscovita*, Geoffr. — Cet animal a de longueur totale quinze pouces (0,406), c'est-à-dire que sa taille dépasse un peu celle d'un Hérisson ; son pelage est d'un gris cendré ou brunâtre sur le dos, d'un blanc argenté sous le ventre ; il n'a point d'oreilles externes, et son œil est extrêmement petit ; son museau s'allonge en une petite trompe très-flexible, et qu'il agite continuellement ; ses pieds, outre leurs membranes, sont bordés d'une sorte de frange de poils roides qui lui aident à nager ; sa queue est d'un quart plus courte que son corps, étranglée à sa base, comprimée latéralement, large, plate, ressemblant à la queue d'une Anguille, et entièrement recouverte de petites écailles.

Le Desman a sous la base de la queue sept ou huit follicules vésiculeux, formés par les replis de la peau, couchés transversalement l'un à côté de l'autre comme les écailles abdominales d'une couleuvre, et d'une couleur jaune très-prononcée. Si l'on presse avec le doigt un de ces follicules, une épaisse liqueur qu'ils contiennent, se trouvant comprimée, s'insinue dans des canaux très-déliés qui la conduisent sous les écailles de la queue, où elle trouve une issue au dehors. Cette liqueur est grasse, analogue à celle que les Canards et autres Oiseaux ont dans des follicules ou des glandes placées sur le coccyx, et elle sert aux mêmes usages. L'animal s'en imprègne tout le corps et rend ainsi sa fourrure impénétrable à l'eau ; mais cette matière a une odeur de musc si forte et si pénétrante, qu'elle infecte tout ce qu'il touche, et l'on dit même jusqu'à la chair des Brochets et autres gros Poissons voraces qui mangent quelquefois des Desmans.

Ce petit animal est très-remarquable par ses formes et ses habitudes. Il habite la Moscovie et tout le midi de la Russie, où il est très-commun dans les étangs, les lacs, les rivières, et cependant Buffon ne le connaissait pour ainsi dire que de nom. Il est bien rare qu'il sorte de l'eau volontairement pour aller à terre, et s'il va d'un étang à un autre, c'est par des canaux souterrains ou par des rigoles remplies d'eau qui communiquent de l'un à l'autre ; aussi n'a-t-il pour ennemis que les poissons voraces et quelques Aigles pêcheurs. Mais souvent il donne dans les filets tendus dans les rivières et les lacs ; et comme il ne sait pas les couper pour s'en débarrasser, on l'y trouve noyé. Pour appeler sa femelle ou rassembler sa jeune famille autour de lui, il a un cri fort singulier, ayant beaucoup d'analogie avec celui du Canard ; pour se faire entendre, il est obligé, selon Pallas, de courber son nez de manière à en mettre le bout dans sa bouche, et il s'en sert comme d'une sorte de trompette.

Il vit toujours par couple avec sa femelle, et se construit assez artistement un terrier. Pour cela il choisit une berge presque perpendiculaire, et assez élevée pour n'être jamais submergée pendant les inondations. Quand il a trouvé une place convenable, il plonge au pied de la berge, et commence à creuser sous l'eau, assez profondément pour que l'entrée de son terrier ne soit jamais à découvert, même pendant les eaux basses des plus grandes sécheresses.

Son trou est à peu près aussi large que celui du Lapin, et s'élève obliquement à mesure qu'il s'avance dans la berge, en sorte qu'il n'y a jamais de submergé qu'un ou deux mètres de longueur dans la partie qui aboutit à l'entrée. Parvenu au-dessus du niveau de l'eau du lac ou de la rivière, le terrier se divise en deux branches, en forme d'$\prec$, placées, non l'une à côté de l'autre, mais plus ordinairement l'une sur l'autre. La branche supérieure s'étend quelquefois sous les racines des plantes qui croissent à la surface du sol, mais jamais elle n'a d'ouverture en plein air. Les racines des graminées que rencontre le Desman sont soigneusement recueillies par lui, et transportées dans la branche inférieure du terrier, pour former à sa femelle un nid plus doux que les fragments de joncs et de roseaux qu'il cueille dans les marais. Ce nid est placé au fond du trou, dans une petite chambre ovale, ayant au moins un pied (0,325) de largeur, sur dix-huit pouces (0,487) de longueur. Au printemps, la femelle met bas quatre ou cinq petits, qu'elle aime avec tendresse, et qu'elle allaite avec beaucoup de soin. Elle ne les conduit à l'eau avec elle que lorsqu'ils sont très-forts, et jusque-là elle se borne à les promener dans la branche supérieure de son habitation.

Les Desmans se nourrissent de Larves, de vers, et plus particulièrement de Sangsues, auxquelles ils font sans cesse la chasse. Avec leur petite trompe mobile, qu'ils enfoncent dans la vase, ils saisissent fort adroitement leur proie, et, ce qui leur est, je crois, particulier, ils la dévorent sous l'eau, ce que ne fait pas la Loutre, ni aucun des Carnassiers aquatiques que je connaisse. Très-rarement ces animaux nagent à la surface des ondes, et s'ils y paraissent de temps en temps, c'est uniquement pour respirer.

Ils ont la singulière faculté de marcher sur le sol au fond de l'eau avec autant d'aisance que les autres animaux sur la terre, et rien n'est plus curieux que de les y voir se promener. Lorsqu'un hiver rigoureux vient charger la surface des étangs d'une épaisse glace, ils sont, dit M. Desmoulins, exposés à périr d'asphyxie par l'épuisement de l'air de leur terrier; mais ce fait me paraît d'autant plus douteux, qu'il ne s'explique pas du tout par la formation de la glace sur les étangs. Ensuite, s'il était vrai, l'espèce serait menacée de destruction, puisqu'elle n'habite que le Nord.

Le Desman des Pyrénées, *Mygale pyrenaica*, Geoff., est beaucoup plus petit que le précédent, et n'a pas plus de huit pouces et demi (0,231) de longueur, y compris sa queue, qui est plus longue que son corps, cylindrique dans les trois quarts de sa longueur, diminuant insensiblement depuis sa base, et se terminant par une partie comprimée sur les côtés; il est brun en dessus, gris en dessous. On le trouve le long des ruisseaux, aux environs de Tarbes, au pied des Pyrénées. Il a des habitudes à peu près semblables à celles du précédent, mais il ne fait pas son terrier avec autant d'art.

DIANE, F. Cuv., *Simia Diana*, Linn., Singe de la famille des Guenons. C'est le *Roloway* de Buffon.

Cette jolie Guenon a le dessus du corps d'un marron assez vif, les flancs d'un gris ardoisé, et une ligne de la même couleur lui traverse obliquement les cuisses; le dessus de sa tête est couvert de poils courts et noirs, avec un bandeau de poils roides et blancs; son menton porte une petite barbe blanche. Du reste, son pelage varie en raison de l'âge, et le blanc devient quelquefois jaunâtre.

On trouve le Roloway dans le Congo et la Guinée, où il habite en grandes troupes les forêts silencieuses. A l'état sauvage, il se nourrit de fruits, d'œufs d'Oiseaux, et d'insectes Comme il s'apprivoise très-aisément, les nègres lui font la chasse et le réduisent en captivité pour le vendre aux Européens qui font la traite sur la côte d'Afrique.

« Le caractère de cette petite Guenon est fort doux; elle s'affectionne à son maître, au point qu'elle le suit sans chercher à s'enfuir, et qu'elle vient se faire prendre lorsqu'il l'appelle. Un de mes amis en possédait une extrêmement caressante, qui l'accompagnait de la ville à une maison de campagne éloignée d'une lieue. Le chemin était bordé d'arbres, et comme elle était très-curieuse, elle grimpait sur tous sans en excepter un. Quand les arbres étaient assez rapprochés, elle s'élançait de l'un à l'autre avec une rapidité et une légèreté sans exemple. Mais cette manœuvre l'avait bientôt fatiguée, et alors elle montait sur le dos d'un Epagneul qu'elle forçait à la porter. La première fois qu'elle s'avisa de faire sa monture de ce pauvre Chien, il fut fort effrayé et voulut s'en débarrasser. Mais elle saisit ses longues touffes de poils avec ses quatre mains, et se cramponna de manière qu'il eut beau courir, sauter, tourner, elle ne désempara pas. Quand le Chien se roulait sur terre ou dans un fossé, d'un bond léger elle s'élançait à cinq ou six pas, s'asseyait et le regardait faire, puis, quand l'animal se relevait, d'un autre bond elle se replaçait sur son dos. Enfin, le Chien, lassé d'une opposition inutile, prit son parti en brave, et depuis devint la monture obligée du Roloway.

« Cette Guenon, toute bonne et caressante qu'elle était, ne laissait pas que d'avoir fréquemment des colères assez violentes, mais qui toujours naissaient de la peur. Par exemple, si elle cassait un verre ou une porcelaine en les laissant tomber, aussitôt elle entrait dans une colère furieuse et poussait des cris aigus, dans l'attente d'une correction que le plus souvent elle ne recevait pas.

« Comme la Mone, elle était un peu voleuse, et elle avait l'habitude d'aller cacher dans les lits, entre les draps, le fruit de ses larcins. Souvent elle entrait dans la basse-cour, se glissait dans le poulailler, prenait un œuf à chaque main, et se sauvait en marchant debout sur ses pieds de derrière. Dans cette position son attitude était fort grotesque. Elle avait un goût très-prononcé pour les œufs crus; elle frappait doucement du bout sur le carreau pour casser la coquille, avec son doigt elle agrandissait le trou, puis elle suçait toute la substance contenue dans la coquille, sans la casser davantage. Elle aimait beaucoup le café, et chaque fois qu'elle pouvait entrer furtivement à la cuisine, elle furetait dans toutes les cafetières pour manger le marc qui pouvait y être resté. Elle aimait les liqueurs fortes, non pour les boire, mais pour s'en parfumer tout le corps avec ses petites mains qu'elle trempait dans le vase. Du reste, elle mangeait de tout, de la viande cuite, du pain, des petits oiseaux crus, mais seulement quand on les lui donnait vivants, des fruits, des sucreries, des bonbons, etc. Elle se servait d'une pierre pour casser les noix et les amandes, et pour beaucoup de choses elle paraissait avoir assez d'intelligence.

« Cependant voici un fait qui prouve combien elle avait peu de mémoire, et que la plupart de ses actions étaient irréfléchies. Lorsqu'on plaçait un flambeau sur la table, le soir, aussitôt elle s'en approchait, et, prenant la flamme de la bougie pour quelque chose de bon à manger, elle allongeait le museau et y portait la langue. Elle se brûlait et poussait des cris affreux en se sauvant, mais cette expérience douloureuse était perdue pour elle, et le lendemain, quelquefois même une heure après, elle recommençait.

« Lorsque son maître l'acheta, cette petite bête était fort douce. Il l'a conservée pendant trois ans, et j'ai cru m'apercevoir qu'à mesure qu'elle vieillissait, son caractère devenait plus méchant. Un pauvre Chat de la maison était sa victime; elle le portait ou

le traînait partout avec elle, le caressait et le battait dix fois par heure; quelquefois elle lui remplissait la gueule de raisins ou de pommes, et, à force de coups, l'obligeait à avaler une nourriture qui ne lui convenait en aucune manière; enfin elle le fit mourir de misère, et depuis lors on ne lui permit plus de s'emparer d'un autre (112). »

DICOTYLES. *Voy.* PÉCARI.

DIDELPHES. *Voy.* MARSUPIAUX.

DIDUS. *Voy.* DRONTE.

DINDON, *Meleagris*, genre d'Oiseau de la famille des Gallinacés. Deux espèces, l'une domestique, l'autre sauvage.

Le DINDON SAUVAGE, sur lequel Buffon n'a publié que quelques lignes, a été dans ces derniers temps étudié avec une rare sagacité par M. Audubon, peintre enthousiaste, qui a séjourné plus de quinze années dans les forêts de l'Amérique dans le seul but d'observer les mœurs des animaux qui les habitent, et qu'il a publiés dans de gigantesques et magnifiques planches de format grand éléphant. L'article sur le Dindon sauvage donne des détails si piquants sur les mœurs de cette souche de nos Dindons domestiques, que nous le reproduisons dans son entier avec une vive satisfaction.

Ainsi s'exprime M. Audubon :

« La taille et la beauté du Dindon sauvage, dit-il, sa réputation comme objet de nourriture, et l'intérêt qui s'attache à lui comme étant l'origine de la race domestique, aujourd'hui si abondamment répandue sur les deux continents, en font un des Oiseaux les plus remarquables de ceux que nourrissent les Etats-Unis d'Amérique.

« Les parties sauvages des Etats de l'Ohio, du Kentucki, des Illinois et d'Indiana, immense étendue de pays qui occupe le nord-ouest de ces districts, sur le Mississipi et le Missouri, et les vastes régions que baignent ces deux fleuves depuis leur confluent jusqu'à la Louisiane, en y comprenant les parties boisées des Arkansas, du Tennessée et de l'Alabama, sont les lieux où l'on rencontre en plus grand nombre ce magnifique Oiseau. Il est moins abondant dans la Géorgie et les Carolines, devient plus rare encore dans la Virginie et la Pensylvanie, et ne se voit aujourd'hui qu'à de longs intervalles à l'est de ces derniers Etats. Dans le cours de mes recherches à travers l'île Longue, l'Etat de New-York et les pays autour des lacs, je n'en ai pas rencontré un seul individu, quoiqu'on m'ait rapporté qu'il s'en trouvait quelques-uns. Il en existe également tout le long de la chaîne des monts Alléghany, où ils sont devenus tellement craintifs, qu'on ne peut les approcher qu'avec une extrême difficulté. Je décrirai les mœurs de cet Oiseau telles qu'on les observe dans les pays où il est le plus abondant.

« Le Dindon n'est qu'à demi voyageur, et ne vit également en troupe qu'à demi; et d'abord, lorsque les arbres d'une partie du pays sont beaucoup plus riches en graines de toute espèce que ceux d'une autre partie, il est bien vrai que les Dindons y sont entraînés par degrés, et que, rencontrant une nourriture plus abondante à mesure qu'ils s'approchent de la région où les fruits sont en effet plus abondants, une troupe succède à une autre, jusqu'à ce que la race entière ait couvert le nouveau district de ses nombreux essaims. Mais ces émigrations n'ont rien de régulier; elles embrassent une vaste étendue de pays, et il peut être utile de faire connaître la manière dont elles ont lieu.

« Vers le commencement d'octobre, lorsqu'à peine quelques graines et quelques fruits se sont encore détachés des arbres, ces Oiseaux se rassemblent en troupes, et s'enfoncent peu à peu vers les riches contrées de l'Ohio et du Mississipi. Les mâles, réunis en nombre variable, depuis dix jusqu'à cent individus, se mettent à la recherche de la nourriture à part des femelles; celles-ci marchent de leur côté, soit isolément, chacune avec sa couvée de petits, qui ont alors acquis les deux tiers de leur taille, soit en troupes de soixante-dix ou quatre-vingts individus; toutes sont attentives à éviter les vieux mâles, qui attaquent leurs petits, et souvent les tuent par des coups répétés sur la tête. Jeunes et vieux cependant suivent la même direction, et toujours à pied, à moins que leur marche ne soit interrompue par une rivière, ou que les Chiens de quelque chasseur ne les obligent à prendre leur vol. Lorsqu'ils arrivent au bord d'une rivière, ils se rassemblent sur les éminences les plus élevées, et ils y demeurent un jour entier, quelquefois deux, comme s'ils avaient à délibérer. Pendant ce temps on entend les mâles crier, faire beaucoup de bruit; on les voit marcher en se rengorgeant, comme s'ils voulaient élever leur courage à la hauteur de la circonstance où ils se trouvent. Les femelles et les jeunes imitent aussi quelquefois la démarche solennelle des mâles : ils épanouissent leur queue, courent autour les uns des autres, en gloussant fortement, et faisant des sauts extravagants. Enfin, lorsque le temps est calme et que tout aux environs paraît tranquille, la troupe gagne le sommet des arbres les plus élevés, et de là, au signal que donne l'un des guides par un seul gloussement, tous ensemble prennent leur vol pour le rivage opposé. Les individus adultes et vigoureux traversent facilement quand la rivière aurait un mille de largeur; mais les jeunes et ceux qui sont moins forts tombent fréquemment dans l'eau. Cependant ils ne s'y noient pas, comme on pourrait le croire; ils rapprochent leurs ailes du corps; leur queue épanouie sert à les soutenir; ils étendent le cou, et poussant de leurs jambes avec énergie, ils se dirigent rapidement vers le rivage. Quand ils s'en approchent, et que le bord trop escarpé ne leur permet pas d'aborder, ils s'arrêtent quelques mo-

(112) Boitard.

ments, descendent le courant jusqu'à ce qu'ils aient atteint un point accessible, et par un effort violent réussissent en général à sortir de l'eau. Un fait remarquable, c'est qu'aussitôt après avoir ainsi traversé une grande masse d'eau, ils courent dans tous les sens durant quelques instants, comme s'ils étaient hors d'eux-mêmes. Dans cet état, ils deviennent facilement la proie des chasseurs.

« Quand les Dindons arrivent dans des lieux où les graines sont abondantes, ils se séparent en troupes plus petites, où des individus de tout âge et les deux sexes sont confondus, et ils dévorent tout ce qu'ils ont devant eux. Cela a lieu vers le milieu de novembre, et après ces longs voyages, ces animaux deviennent quelquefois si familiers, qu'on les voit s'approcher des fermes, se mêler aux Oiseaux de la basse-cour, et chercher même leur nourriture jusque dans les étables et dans les greniers à grains. C'est en parcourant ainsi les forêts, et en se nourrissant surtout des fruits des arbres qu'ils passent l'automne et une partie de l'hiver.

« Dès le milieu de février, ils commencent à ressentir les besoins de la reproduction. Les femelles se séparent et s'envolent loin des mâles, qui les poursuivent avec persévérance. Les deux sexes se perchent à part, mais à peu de distance l'un de l'autre. Quand la femelle fait entendre un cri d'appel, tous les mâles lui répondent par des sons répétés avec rapidité. Si le cri de la femelle est venu de terre, les mâles s'y élancent aussitôt; puis à peine l'ont-ils touchée qu'on les voit épanouir et redresser leur queue, porter la tête en arrière jusque sur leurs épaules, abaisser leurs ailes avec une secousse convulsive, et, marchant avec une gravité solennelle, repoussant l'air de leur poitrine par des secousses rapides, ils s'arrêtent d'espace en espace pour écouter et pour regarder; et ils continuent ces mouvements, soit qu'ils aient ou non aperçu la femelle. Dans ces moments il arrive souvent que les mâles se rencontrent, et alors ils se livrent des combats acharnés, qui se terminent par des blessures, souvent même par la mort des plus faibles, qui succombent sous les coups multipliés que les vainqueurs leur portent à la tête.

« J'ai plusieurs fois assisté au spectacle de deux mâles, qui, tantôt avançant et tantôt reculant suivant qu'ils avaient repris ou perdu l'avantage, les ailes tombantes, la queue à demi relevée, les plumes en désordre, et la tête sanglante, se livraient à une lutte des plus violentes. Si au milieu du combat l'un des deux, pour respirer, cède et lâche prise, il est perdu; car l'autre, le poursuivant avec énergie, le frappe violemment des ongles et de l'aile, et réussit en peu de minutes à le renverser à terre. Quand l'un des combattants est mort, le vainqueur le foule aux pieds; mais, chose étrange, non pas avec l'expression de la haine, mais comme s'il éprouvait un sentiment d'amour.

« Lorsque la femelle a été découverte par le mâle, qu'il s'en approche, et que celle-ci est âgée de plus d'un an, on le voit aussitôt glousser et se rengorger; elle tourne autour de lui, tandis qu'il continue ses mouvements, et tout d'un coup ouvre ses ailes, se précipite au-devant de lui, et comme si elle voulait mettre un terme à ses retards, se laisse tomber et reçoit ses tardives caresses. Si le mâle rencontre une jeune femelle, sa manière d'agir n'est plus la même. Il se rengorge avec moins de pompe et plus de vigueur; il met plus de rapidité dans ses mouvements; quelquefois il s'élève en volant autour de la femelle, à la manière de quelques pigeons, et au moment où il retombe à terre, il se met à courir de toute sa force, en laissant traîner à terre et sa queue et ses ailes; il se rapproche ensuite de la timide femelle, cherche par le renflement de sa voix à adoucir les craintes qu'elle semble éprouver, et lorsqu'enfin elle y consent, il la couvre de ses caresses.

« Quand un mâle et une femelle se sont ainsi réunis, je suppose qu'ils continuent à être dans les mêmes rapports pendant toute la saison, quoique le mâle ne demeure pas exclusivement attaché à une seule femelle, car j'ai vu un Dindon en couvrir plusieurs lorsqu'il lui était arrivé de pénétrer dans un lieu où elles se rassemblaient: dès lors les Dindes s'attachent à leur Coq favori; elles se perchent non loin de lui, souvent sur le même arbre, jusqu'à ce qu'elles commencent à pondre: elles se séparent alors, afin de soustraire leurs œufs au mâle, qui les briserait afin de prolonger ses plaisirs amoureux. Dès ce moment aussi les mâles deviennent lents et peu soigneux d'eux-mêmes, si l'on peut ainsi dire; plus de combats, plus de ces fréquents gloussements; leur indifférence oblige leurs femelles à faire toutes les avances; elles les appellent sans cesse et avec force; elles accourent vers eux, et semblent vouloir, par leurs caresses et par leurs efforts, ranimer leur ardeur expirante.

« Les Coqs d'Inde, quand ils sont perchés, se rengorgent quelquefois et gloussent; mais j'ai remarqué que le plus souvent ils épanouissent et redressent leur queue, font entendre ce bruit d'expiration saccadée, cette secousse respiratoire, si remarquable chez eux, et abaissent aussitôt leur queue et le reste de leurs plumes. Dans les nuits claires, ou par le clair de lune, ils répètent ces mouvements par intervalles de quelques minutes, pendant des heures entières, sans changer de place, sans même quelquefois se redresser sur leurs jambes, surtout quand la saison des amours est près d'atteindre son terme. Lorsque la fin de cette saison est tout à fait arrivée, ils sont alors fort amaigris, cessent de glousser, et leur appendice pectoral se flétrit, s'affaisse; ils s'éloignent des femelles, et on pourrait croire quelquefois qu'ils se sont entièrement éloignés du voisinage. A cette époque je les ai rencontrés à côté de quelque vieux tronc, dans les par-

lies retirées et les plus épaisses des bois; ils se laissent quelquefois alors approcher jusqu'à la distance de quelques pieds, hors d'état de voler, mais ils courent avec rapidité et à de grandes distances. J'ai souvent suivi mon Chien pendant des milles avant de réussir à forcer l'individu qu'il suivait.

« Ce n'était pas dans le but de tuer l'Oiseau que j'entreprenais une poursuite semblable, car il est alors couvert de vermine, et mauvais à manger, mais dans le simple but de connaître ses mœurs. Ils paraissent à cette époque chercher ainsi la retraite pour reprendre des forces avec de l'embonpoint, en se nourrissant peut être de quelques espèces de plantes particulières, et en faisant moins d'exercice. Quand leur état s'est amélioré, ces Oiseaux se rassemblent de nouveau, et recommencent leurs courses. Revenons maintenant aux femelles.

« Vers le milieu d'avril, si la saison est sèche, les Poules commencent à chercher une place pour y déposer leurs œufs. Cette place doit être autant que possible hors de la vue de la Corneille; car cet Oiseau épie souvent le moment où la Poule d'Inde a quitté son nid, pour en ôter et en manger les œufs. Le nid, formé de quelques feuilles sèches, est placé à terre, dans une excavation creusée à côté de quelque tronc d'arbre, ou au milieu des feuilles de quelques branches tombées et desséchées, ou sous quelque bouquet de Sumac ou de Ronces, mais toujours dans un endroit sec. Les œufs, d'un blanc de crème, semé de points rouges, sont quelquefois au nombre de vingt, mais le plus communément au nombre de dix à quinze.

« Au moment de déposer ses œufs, la femelle gagne son nid avec une extrême précaution; il est rare qu'elle y arrive deux fois par le même chemin; et quand elle doit le quitter, elle le recouvre de feuilles avec un tel soin, qu'il est fort difficile à celui qui aperçoit l'Oiseau de savoir où est son nid. Il est même certain qu'on ne trouve guère de nid de Poule d'Inde que lorsque la femelle l'a quitté précipitamment, ou qu'un Lynx, un Renard ou une Corneille en ont mangé les œufs et répandu leurs coquilles aux alentours.

« Il arrive assez fréquemment que les Poules d'Inde préfèrent les îles pour y déposer leurs œufs et y élever leurs petits, sans doute parce que ce sont des lieux moins fréquentés par les chasseurs, et que les grandes masses de bois flotté qui s'accumulent à leur extrémité leur offrent un asile plus sûr dans les moments de danger. Quand j'ai rencontré ces Oiseaux dans des endroits de cette nature, j'ai toujours remarqué qu'il suffisait d'un coup de fusil pour qu'ils se missent tous à courir vers l'amas de bois flotté, et à y chercher retraite. J'ai souvent escaladé ces grandes masses qui ont jusqu'à dix et vingt pieds d'élévation, pour y chercher le gibier que je savais y être caché.

« Si un ennemi passe à la vue de la femelle quand elle est occupée à pondre ou à couver, elle ne bouge pas, à moins qu'elle ne s'aperçoive qu'elle est découverte; elle se tapit au contraire jusqu'à ce que le danger soit éloigné. Souvent j'ai pu approcher jusqu'à cinq ou six pas d'un nid dont je connaissais d'avance la position, en ayant soin de prendre un air d'inattention, en sifflant ou me parlant à moi-même: la femelle alors demeurait tranquille; mais si je marchais avec précaution et en la regardant, elle ne me laissait jamais arriver à plus de vingt pas sans se sauver, la queue ouverte d'un côté, et jusqu'à une distance de vingt ou trente yards; là, prenant une démarche fière et imposante, elle se mettait à marcher d'un pas résolu, poussant un gloussement de moment en moment. Il est rare qu'elles abandonnent leur nid quand il a été découvert par l'homme; mais je crois qu'elles n'y retournent jamais lorsqu'un serpent ou quelque autre animal en a détruit les œufs. Si en retournant à ses œufs elle ne les retrouve plus, ou n'en retrouve que les débris, elle appelle bientôt un mâle; mais en général elle n'élève qu'une couvée par saison. On voit aussi quelquefois plusieurs Poules s'associer, sans doute pour leur sûreté mutuelle, déposer leurs œufs dans le même nid, et élever leurs couvées réunies. J'en ai une fois trouvé trois qui couvaient quarante-deux œufs. Dans ces cas-là, le nid commun est toujours gardé par l'une des femelles, de sorte que ni la Corneille ni le Corbeau n'osent en approcher.

« La mère n'abandonne point ses œufs, dans quelque circonstance que ce soit, lorsqu'ils sont près d'éclore. Sa persévérance va même jusqu'à souffrir qu'on élève autour des palissades, et qu'on l'emprisonne. J'ai été une fois témoin de la naissance d'une couvée de Dindons, que je surveillais dans le but de les prendre tous avec leur mère. Je m'étendis et me cachai par terre à la distance de quelques pieds, et je vis la mère qui m'avait aperçu, se redresser à demi sur ses jambes, regarder ses œufs non encore éclos avec une expression d'inquiétude, glousser d'une manière qui est particulière à la femelle dans ces occasions, écarter ensuite avec soin les fragments des coquilles, quand les petits furent sortis des œufs, caresser de son bec les petits, qui, déjà debout et chancelants, faisaient efforts pour sortir du nid. Voilà le spectacle dont j'ai été témoin, et renonçant à mon projet, j'ai laissé la mère et ses petits à des soins meilleurs que n'auraient pu être les miens, aux soins de notre Créateur commun. Je les vis tous sortir de leur coquille, et peu de moments après, aller, venir, s'agiter et se pousser l'un l'autre pour satisfaire à leurs besoins avec un étonnant et merveilleux instinct.

« Avant d'abandonner son nid avec sa couvée, la mère se secoue d'une manière violente, nettoie et replace les plumes le long de son ventre, et prend un aspect tout nouveau. Elle tourne les yeux dans tous les

sens, étend son cou pour s'assurer qu'elle n'a à craindre ni Faucon, ni ennemis d'aucune espèce, se hasarde à faire quelques pas, ouvre un peu ses ailes en marchant, et glousse doucement pour garantir et conserver auprès d'elle son innocente famille. Ses petits marchent lentement, et comme ils éclosent en général vers la fin du jour, ils retournent ordinairement à leur nid pour y passer la première nuit ; ensuite ils se retirent à quelque distance, se tenant toujours sur les parties élevées des ondulations du terrain. La mère redoute la pluie pour ses petits, car rien n'est plus dangereux pour eux dans un âge aussi tendre, et lorsqu'ils ne sont encore couverts que d'un léger duvet. Dans les saisons très-pluvieuses, les Dindons sont peu communs ; car lorsque les petits ont été fortement mouillés, il est rare qu'ils se rétablissent. Pour prévenir les désastreux effets d'une atmosphère pluvieuse, la mère, avec une sollicitude et une prévoyance admirable, arrache les bourgeons des plantes aromatiques, et les donne à ses petits.

« Au bout d'une quinzaine, les jeunes Oiseaux, qui étaient jusque-là demeurés à terre, prennent leur vol, et la nuit gagnent quelque grande branche peu élevée, où ils se placent sous les ailes de leur mère, en se divisant pour cela en deux troupes presque égales. Plus tard ils quittent l'intérieur des bois pendant le jour, et s'approchent de leurs bords, pour y chercher des fraises et ensuite des mûres et des Sauterelles, et ils trouvent ainsi à la fois une nourriture abondante, et l'heureuse influence des rayons du soleil. Ils se roulent dans des fourmilières abandonnées, pour nettoyer leurs plumes naissantes des petites écailles qui les embarrassent, et pour écarter aussi les Tiques et autres espèces d'animaux parasites, qui ne peuvent supporter l'odeur de la terre imprégnée d'acide formique qui a servi de demeure aux fourmis.

« Cependant les jeunes Dindons se développent rapidement, et au mois d'août ils sont en état de se préserver des attaques imprévues des Loups, des Renards, des Lynx et même des Cougouards. Ils y réussissent en s'enlevant rapidement de terre avec l'aide de leurs jambes vigoureuses, et en se réfugiant sur les branches élevées des petits arbres. C'est à cette époque que paraît chez les jeunes mâles la touffe de la poitrine, qu'ils commencent à glousser et à se pavaner, et que les jeunes femelles ronflent et sautent de la manière que j'ai déjà décrite.

« A cette époque aussi les vieux mâles se sont rassemblés, et il est probable que toute la race quitte alors les districts de l'extrémité nord-ouest, pour se retirer vers la rivière Wabash, vers celle des Illinois, vers la rivière Noire, et dans le voisinage du lac Erié.

« Parmi les nombreux ennemis du Dindon sauvage, les plus formidables après l'homme sont le Lynx canadien, la Chouette blanche et la Chouette de Virginie. Le Lynx suce les œufs, et s'empare avec beaucoup d'adresse des individus jeunes ou vieux. Il s'y prend de la manière suivante. Lorsqu'il a découvert une troupe de Dindons, il les suit à quelque distance pour s'assurer de la direction qu'ils ont prise ; puis il fait un détour avec rapidité, prend de l'avance sur la troupe, se place en embuscade, et lorsque les Oiseaux sont proches, il s'élance d'un seul bond sur l'un d'eux et s'en empare. Un jour que je me reposais dans les bois, sur les bords de la rivière Wabash, j'observai deux grands Coqs d'Inde qui, perchés sur un tronc d'arbre plongé dans la rivière, se livraient un combat violent. J'étudiais leurs mouvements depuis quelques instants, quand soudain l'un des deux prit son vol de l'autre côté de la rivière, et je vis l'autre se débattant sous les ongles d'un Lynx. Quand ces Oiseaux sont attaqués par les deux grandes espèces de Chouettes dont j'ai parlé plus haut, ils réussissent souvent à leur échapper par un procédé assez remarquable. Comme les Dindons ont l'habitude de percher en troupes sur les branches dépouillées des arbres, ils sont facilement aperçus par leurs ennemis les Chouettes, qui s'en approchent en silence pour les reconnaître et les surprendre. Il est rare cependant qu'elles réussissent à n'être pas découvertes, et alors un simple gloussement poussé par l'un des Dindons avertit toute la troupe du voisinage d'un ennemi. Tous à l'instant se redressent sur leurs jambes, et surveillent les mouvements de l'Oiseau de proie, qui, ayant choisi la victime, se précipite sur elle comme un trait, et réussirait sans doute à l'emporter, si le Dindon au même instant ne baissait rapidement la queue, et ne renversait sa tête sur son dos en l'épanouissant ; de cette façon l'agresseur rencontre un plan incliné, le long duquel il glisse sans saisir le Dindon, qui aussitôt après le choc se laisse tomber à terre, et parvient ainsi à échapper au danger, au prix de quelques-unes de ses plumes.

« Il ne paraît pas que le Dindon sauvage soit exclusivement attaché à une espèce de nourriture ; cependant il semble préférer à toute autre le *pecannut* et le *wintergrape*, et là où ces fruits abondent, ces Oiseaux se rencontrent aussi en plus grand nombre. Ils mangent des plantes de diverses espèces, du blé, des baies et toutes sortes de fruits ; j'ai même trouvé dans l'estomac de quelques-uns des Escarbots, des petits Crapauds et des Lézards de petite dimension.

« Les Dindons sont aujourd'hui extrêmement sauvages, et à peine ont-ils aperçu un homme, soit de la race blanche, soit de la rouge, qu'un mouvement instinctif les porte à s'en éloigner. Leur mode ordinaire de progression est le marcher ; dans ce mouvement ils ouvrent et déploient leur aile à demi et l'une après l'autre, puis ils la reploient comme si le poids en était trop grand. Souvent, comme s'ils s'amusaient, on les voit courir quelques pas, ouvrir leurs ailes, se battre les flancs à la manière de la Poule commune, faire deux ou trois

sauts en l'air, et se secouer fortement. Lorsqu'ils cherchent leur nourriture parmi les feuilles mortes ou dans la terre, ils tiennent la tête haute et regardent de tous côtés ; mais dès que les jambes et les pieds ont fini leur travail, on voit les Dindons saisir instantanément leur nourriture d'un coup de bec, ce qui me fait supposer que souvent ils la reconnaissent en grattant, et par le seul sentiment du toucher. Cette habitude de gratter et d'écarter les feuilles mortes dans les bois est fatale à leur sûreté; car les endroits qu'ils dénudent de la sorte, ayant environ deux pieds d'étendue, se voient à quelque distance, et indiquent, quand ils sont frais encore, que les Oiseaux sont dans le voisinage. Durant les mois d'été ils s'arrêtent sur les chemins et dans les terres labourées afin de pouvoir se rouler dans la poussière, et se débarrasser ainsi des Insectes parasites qui les rongent à cette époque, et éviter aussi les attaques des Moustics, dont les piqûres les incommodent beaucoup.

« Lorsqu'après une neige abondante il gèle assez fortement pour former une croûte solide à la surface, les Dindons restent perchés pendant trois ou quatre jours, quelquefois même plus longtemps, ce qui prouve chez eux une grande faculté d'abstinence. Cependant s'ils se trouvent dans le voisinage des fermes, ils pénètrent jusque dans les étables pour y chercher de la nourriture. Quand la neige fond en tombant, ils parcourent des espaces considérables, et c'est en vain qu'alors on tenterait de les suivre ; aucun chasseur, quel qu'il soit, ne parviendrait à les atteindre. Ils ont alors une manière de courir en se balançant qui, toute pesante qu'elle paraisse, leur permet de surpasser en vitesse tous les autres animaux. Souvent, monté sur un bon Cheval, je me suis vu obligé de renoncer à l'idée de les forcer après les avoir suivis pendant plusieurs heures. Au reste, ce n'est pas seulement chez le Dindon sauvage que s'observe cette habitude de courir continuellement dans les temps pluvieux ou d'extrême humidité ; elle paraît être commune à la plupart des Gallinacées. En Amérique, les différentes espèces de Tétras manifestent la même tendance.

« Au printemps, quand les mâles, à la suite de la saison des amours, sont fort amaigris, il arrive quelquefois qu'ils peuvent en plaine être dépassés et forcés par un bon Chien courant ; dans ce cas ils s'accroupissent et se laissent prendre soit par le Chien, soit par le chasseur, s'il a pu suivre sur un bon Cheval. J'ai entendu citer des cas semblables, mais je n'ai jamais été assez heureux pour en rencontrer moi-même.

« Les bons Chiens sentent les Dindons, réunis en grandes troupes, à des distances considérables, peut-être même à un demi-mille. Quand le Chien est bien dressé à cette espèce de chasse, il marche avec rapidité et en silence jusqu'au moment où il aperçoit les Oiseaux ; puis il aboie aussitôt, et s'élançant autant que possible jusqu'au centre de la troupe, il oblige tous ceux qui la composent de s'envoler dans différentes directions, ce qui est d'un grand avantage pour les chasseurs, car si les Dindons prenaient tous le même chemin, ils cesseraient bientôt de rester perchés et se remettraient à courir, tandis que lorsqu'ils ont été ainsi séparés, et que le temps est calme, celui qui a l'habitude de cette espèce de chasse trouve ces Oiseaux avec facilité et peut les tirer à son aise.

« Quand les Dindons s'abattent sur un arbre, il est quelquefois très-difficile de les apercevoir à cause de leur parfaite immobilité. Lorsqu'on en a découvert un, on peut s'en approcher sans beaucoup de précaution, pourvu qu'il ait les jambes pliées ; s'il est debout, on a besoin de se conduire plus prudemment, car pour peu qu'il vous aperçoive il s'envole à l'instant, et à des distances assez grandes parfois pour rendre vaine toute tentative de poursuite.

« Quand un Dindon a été blessé à l'aile, il tombe rapidement à terre dans une direction oblique, et aussitôt, sans perdre de temps à se rouler et à s'agiter comme le font d'autres Oiseaux quand ils sont blessés, il s'enfuit avec une telle vitesse, qu'à moins d'être pourvu d'un excellent Chien, on peut dire adieu à sa proie. Je me rappelle en avoir suivi un blessé de cette manière pendant plus d'un mille depuis l'arbre où il était perché ; mon Chien l'avait suivi à cette distance à travers l'un de ces bouquets épais de roseaux dont sont couvertes en beaucoup d'endroits les riches alluvions des bords de nos rivières de l'Ouest. On tue aisément les Dindons quand on les atteint à la tête, au cou, ou à la partie supérieure de la poitrine ; mais si on ne les touche que dans les parties postérieures, ils s'envolent alors assez loin pour être perdus pour le chasseur. En hiver beaucoup de personnes les chassent au clair de la lune sur les arbres où ils sont perchés. On en détruit aussi une grande quantité d'une manière qui prouve peu de mérite, c'est-à-dire en automne, lorsqu'ils font effort pour traverser les rivières, ou immédiatement au moment où ils touchent le rivage.

« Puisque j'en suis à la chasse des Dindons, je veux rapporter le fait suivant, qui m'est arrivé à moi-même. Un soir de l'automne dernier, au temps où les mâles sont rassemblés, et où les femelles se rassemblent aussi, mais à part, j'étais à la recherche du gibier, quand j'entendis le glousse-ment d'une femelle que je découvris bientôt perchée sur une haie. Je m'avançais lentement et avec précaution, quand j'entendis d'un autre côté le glapissement de quelques mâles. Je m'arrêtai pour bien m'assurer de la direction de ce bruit, et quand je l'eus découvert, je courus me cacher derrière le large tronc d'un arbre renversé, mon fusil armé, attendant avec impatience ce que le hasard pourrait m'offrir. Les Coqs

d'Inde continuèrent de glapir en répondant à la femelle, qui n'avait pas quitté sa haie. En regardant au-dessus du tronc, je vis environ vingt beaux Coqs d'Inde qui marchaient avec précaution droit vers le lieu où j'étais caché. Ils arrivèrent si près que je pouvais distinguer la lumière briller dans leurs yeux. Je lâchai la détente de mon arme et en atteignis trois ; mais les autres, au lieu de s'envoler, se mirent à marcher gravement autour de leurs compagnons morts, de sorte que, si je n'avais pas reculé devant un meurtre inutile, j'aurais pu en abattre encore quelques-uns. Je me montrai, et marchant vers l'endroit où étaient tombés les Oiseaux, j'en écartai le reste de la troupe.

« Je crois aussi qu'il pourra y avoir quelque intérêt dans le récit suivant, que je vais rapporter tel que je le tiens de la bouche d'un respectable fermier. Il y avait beaucoup de Dindons dans son voisinage, et ceux-ci, s'abattant dans ses champs à l'époque où le grain commençait à sortir de terre, en détruisaient d'énormes quantités. Il se résolut à en tirer vengeance, et pour cela creusa dans une situation choisie une longue tranchée dans laquelle il répandit du blé en abondance ; puis il chargea fortement une canardière placée de manière à pouvoir facilement, au moyen d'un cordon et sans se laisser voir des Oiseaux, lâcher la détente. Les Dindons eurent bientôt découvert et dévoré le blé dans la tranchée sans pour cela cesser leurs ravages dans les champs. Le fermier continua de remplir la tranchée, et un jour, la voyant presque noire par le nombre des Dindons, il siffla fortement, et à l'instant où les Oiseaux, attentifs à ce bruit, levaient la tête, il lâcha la détente. Une terrible explosion s'ensuivit, et l'on vit les Dindons fuir dans toutes les directions au milieu d'un extrême désordre. On trouva dans la tranchée neuf individus, et le reste de la troupe renonça, pour cette année du moins, à aller manger le blé du fermier.

« Au printemps on fait venir les Dindons en soufflant d'une certaine façon à travers l'un des os de la seconde articulation de l'aile de cet Oiseau : on produit ainsi un son qui ressemble à la voix de la femelle ; en l'entendant, le mâle s'approche, et on le tire. Mais cet exercice demande une grande perfection, car les Dindons tardent peu à reconnaître les sons contrefaits, et font preuve, lorsqu'ils sont à demi civilisés, de beaucoup de circonspection et d'adresse. J'en ai souvent vu répondre à cette espèce de cri sans bouger d'un pas, et déconcerter ainsi le chasseur, qui n'osait sortir du lieu qui le cachait de peur que l'Oiseau, venant à le découvrir, ne mît en défaut tous ses efforts pour l'atteindre. Dans cette saison on en tue beaucoup quand ils sont perchés et qu'ils répondent par un gloussement prolongé à un bruit qui imite le cri de la Chouette.

« Mais le moyen le plus ordinaire de se procurer des Dindons sauvages est l'emploi d'une espèce de piége. On les place dans la partie des bois où l'on a remarqué que ces animaux avaient l'habitude de percher, et on les construit de la manière suivante : on coupe de jeunes arbres qui ont quatre ou cinq pouces de diamètre, et on les partage en morceaux de la longueur de douze ou quatorze pieds. On place deux de ces pièces à terre parallèlement et à une distance de dix ou douze pieds ; on en place deux autres sur les extrémités des deux premières et à angle droit, et on place ainsi successivement des pièces de bois l'une au-dessus de l'autre jusqu'à ce que l'on ait atteint une élévation de quatre pieds environ. On recouvre alors la cage de morceaux semblables, espacés d'à peu près quatre pouces, et on les charge d'un ou deux troncs d'arbres pesants pour donner au tout plus de solidité. Cela fait, on creuse sous un des côtés une tranchée d'environ dix-huit pouces de profondeur et autant de largeur, et qui s'ouvre dans la cage obliquement ; on la continue en dehors à quelque distance de manière à atteindre graduellement le niveau du terrain. En dedans de la cage et le long de sa paroi, on place au-dessus de la tranchée quelques morceaux de bois de manière à former une sorte de pont d'un pied de largeur. Le piége étant ainsi achevé, le propriétaire place au milieu une provision de maïs ; il en sème aussi dans la tranchée, et en se retirant en répand d'espace en espace quelques grains, souvent dans l'étendue d'un mille. Cela se renouvelle chaque fois que l'on visite le piége, après que les Dindons l'ont découvert. Quelquefois on creuse deux tranchées, et dans ce cas leurs extrémités s'ouvrent aux deux côtés opposés de la cage et toutes deux sont garnies de blé. Aussitôt qu'un Dindon a découvert la traînée de grain, il en avertit sa troupe par un gloussement ; tous accourent bientôt, et en cherchant les graines çà et là répandues, sont bientôt conduits vers la tranchée dans laquelle ils s'engagent, et où ils se poussent l'un l'autre à travers le passage au-dessous du pont. De la sorte, il arrive quelquefois qu'en temps de gelée toute la troupe pénètre dans la cage ; mais le plus souvent on n'y en trouve que six ou sept, car le moindre bruit, le simple craquement d'un arbre suffit pour les alarmer. Ceux qui ont pénétré dans le piége, après s'être repus, redressent la tête et essayent de trouver un passage à travers la paroi supérieure ou les côtés de la cage ; ils passent et repassent sur le pont, mais jamais ils ne baissent les yeux un seul instant, ni n'essayent de s'échapper par le passage qui leur a donné entrée. Ils demeurent ainsi prisonniers jusqu'au moment où le propriétaire du piége arrive, ferme la tranchée et s'en empare. J'ai entendu rapporter qu'on avait pris ainsi dix-huit Dindons en une seule fois. J'ai eu moi-même beaucoup de ces piéges, mais je n'y ai jamais trouvé plus de sept individus à la fois. Un hiver, je tins compte du produit d'une cage que je visitais chaque jour, et je

trouvai que dans l'espace d'environ deux mois, j'en avais pris soixante-seize. Quand ces Oiseaux sont abondants, les propriétaires des cages, rassasiés de leur chair, négligent quelquefois de les visiter durant plusieurs jours, quelquefois même pendant des semaines. Alors les pauvres prisonniers périssent de faim; car, quelque étrange que cela puisse paraître, il est très-rare qu'ils retrouvent leur liberté en descendant dans la tranchée et en revenant sur leurs pas. J'ai dans plus d'une occasion trouvé quatre ou cinq ou même dix individus morts dans une de ces cages par suite de négligence. Quand les Renards ou les Lynx sont nombreux, il leur arrive quelquefois de s'emparer de la proie avant que le propriétaire de la cage soit arrivé. Un matin j'eus le plaisir de surprendre dans l'une de mes cages un beau renard noir, qui se tapit en me voyant, croyant que je passais dans une autre direction.

« Les Dindons sauvages se rapprochent souvent des domestiques et s'associent à eux, ou bien ils les attaquent et leur enlèvent la nourriture. Les mâles quelquefois font leur cour aux femelles domestiques, et sont en général fort bien accueillis par elles et par leur maître, qui connaissent parfaitement les avantages résultant pour eux de semblables réunions; car ces produits croisés étant beaucoup plus vigoureux que ceux des individus domestiques, sont aussi plus facilement élevés.

« Quand j'étais à Henderson, sur l'Ohio, j'avais parmi beaucoup d'Oiseaux sauvages un beau Dindon mâle, que j'avais fait élever sous mes yeux dès sa plus tendre enfance, car je l'avais pris quand il n'avait guère encore que deux ou trois jours d'existence. Il était devenu si familier, qu'il suivait ceux qui l'appelaient, et qu'il était le favori de tout le village. Cependant il ne perchait jamais avec les Poules d'Inde domestiques, et chaque soir il se retirait au sommet de la maison, où il restait jusqu'à la pointe du jour. A l'âge de deux ans il commença à voler vers la forêt, où il passait la plus grande partie du jour, pour revenir à son gîte à la nuit tombante. Il continua ce manége jusqu'au printemps suivant, où je le vis plusieurs fois voler depuis la maison jusqu'au sommet d'un grand cotonnier, sur le bord de l'Ohio; et, après s'y être reposé quelques instants, il se dirigeait vers le bord opposé, la rivière ayant là près d'un demi-mille de largeur, puis il revenait le soir. Un matin, je le vis s'envoler de fort bonne heure vers les bois dans une toute autre direction, sans d'ailleurs y faire aucune attention : cependant quelques jours s'écoulèrent et l'Oiseau ne reparut pas. Un jour que j'allais chasser vers quelques lacs situés près de la rivière Verte, je vis, après avoir marché environ cinq milles, un beau Coq d'Inde traverser le chemin que je suivais, et le suivre aussi lentement que moi. C'était le temps où les Dindons sont le plus estimés pour la table, et j'ordonnai à mon Chien de le chasser. L'animal s'élança avec ardeur, et comme il approchait du Dindon, je vis avec une extrême surprise que celui-ci s'en inquiétait fort peu. Mon Chien était sur le point de s'en saisir, quand je le vis s'arrêter tout d'un coup et tourner ses regards vers moi : je pressai le pas, et l'on peut juger de ma surprise quand je reconnus mon Oiseau favori. Il avait lui-même reconnu le Chien et ne s'était pas envolé, tandis que la vue d'un Chien étranger l'aurait déterminé à fuir au premier aspect. Un de mes amis survint, suivant les traces d'un Cerf qu'il avait blessé, et prenant sur le devant de sa selle mon Oiseau, il le reconduisit chez moi. Le printemps suivant, il fut tué par accident, ayant été pris pour un Oiseau sauvage. On me le renvoya quand on l'eut reconnu au ruban rouge que je lui avais mis au cou.

« A l'époque où je parcourus le Kentucky, il y a déjà plus d'un quart de siècle, les Dindons étaient si abondants, que le prix au marché n'en était pas égal à celui d'une Poule commune aujourd'hui. Je les ai vus offrir pour la plus modique somme, chaque individu pesant de dix à douze livres. Un Dindon de première qualité, pesant de vingt-cinq à trente livres, était regardé comme bien vendu quand on en retirait un quart de dollar.

« Le poids des Poules d'Inde est en général d'environ neuf livres. Cependant j'ai tué des Poules stériles, dans la saison des fraises, qui pesaient treize livres. Il y a plus de variété dans le volume et dans le poids des mâles. On peut évaluer à quinze ou dix-huit livres leur poids le plus ordinaire. J'en ai vu un au marché de Louisville, qui pesait trente-six livres. Son appendice pectoral avait plus d'un pied de longueur.

« Quelques naturalistes de cabinet ont supposé que la Poule d'Inde n'a pas d'appendice sur la poitrine, mais cela n'est point exact pour l'animal adulte. Chez les jeunes mâles, comme je l'ai dit, on observe à l'approche du premier hiver une petite protubérance dans la chair, tandis qu'on ne voit rien de semblable chez les jeunes Poules du même âge. La seconde année, les mâles se distinguent par le bouquet de poils, qui a environ quatre pouces de longueur, tandis que dans les femelles qui ne sont pas stériles il est encore à peine visible. La troisième année, on peut dire que le mâle est adulte, quoique sans aucun doute sa taille et son poids continuent de prendre, durant plusieurs années encore, de l'accroissement. Les femelles, à quatre ans, sont dans toute leur beauté et ont un appendice pectoral long de quatre à cinq pouces, mais plus mince que chez le mâle. Chez les poules stériles il ne se développe que dans un âge fort avancé; aussi les chasseurs expérimentés les reconnaissent tout de suite dans une troupe et les tirent de préférence. C'est sans doute le grand nombre de jeunes femelles que l'on rencontre dépourvues de l'appendice thoracique qui aura fait naître l'idée qu'il n'existe pas chez le Dindon femelle.

« Les longues plumes cotonneuses qui

garnissent les cuisses et les parties inférieures et latérales du corps de cet Oiseau servent souvent aux femmes de nos fermiers pour en faire des palatines; et ce vêtement, quand il est fait avec soin, est aussi beau qu'il est agréable. »

DIOMEDEA. *Voy.* Albatros.

DIPUS. *Voy.* Gerboise.

DISPERSION DES ANIMAUX sur la surface du globe. — La Géographie zoologique est une des branches les plus importantes de la science des animaux. Le but principal quelle se propose est la recherche des lois de la distribution de ces êtres à la surface du globe; elle s'occupe aussi des tombingements que ces lois peuvent subir sous l'influence des agents physiques et sous celle de la civilisation humaine. L'étude des animaux vivants n'est pas la seule dont s'occupe la Géographie zoologique. La répartition des espèces fossiles est aussi de son domaine, et cette étude permet d'arriver à des données plus ou moins exactes sur la nature des diverses créations organisées qui se sont succédé à la surface de notre planète, ainsi que sur l'âge de chacune d'elles.

De même que les végétaux, les animaux sont soumis dans leur répartition géographique à un certain nombre de lois, qu'ils enfreignent rarement : les uns habitent l'eau et ont une organisation en harmonie avec la nature de ce milieu; d'autres passent toute leur vie au sein de l'atmosphère, et jouissent du vol, de la marche, de la reptation. Dire que leur organisation, qui toujours est en rapport avec ce genre de vie, en est la conséquence, qu'elle a été déterminée par lui, c'est ce qu'on ne pourrait affirmer. En effet, ce n'est pas en nageant ou en grimpant, etc., que l'animal qui s'offre avec l'une ou l'autre de ces facultés s'est acquis les moyens qui en rendent l'exécution possible. Une telle opinion n'a pas, je crois, besoin d'être combattue sérieusement : on ne peut admettre que c'est en nageant que les Dauphins et les Poissons ont pris des nageoires, ou que l'habitude de voler a donné des ailes aux Oiseaux. Il est en effet bien plus rationnel d'admettre que la faculté de voler ou celle de nager n'ont été acquises aux animaux que par leur organisation elle-même. Mais, sans chercher ici des rapports de cause et d'effet, contentons-nous de constater la corrélation constante de ces deux phénomènes, leur coïncidence, qu'on peut considérer comme nécessaire, c'est-à-dire indispensable.

Suivant qu'ils vivent dans l'eau ou au milieu de l'air atmosphérique, les animaux prennent le nom d'*Aquatiques* ou celui d'*Aériens;* les premiers peuvent avoir plusieurs moyens de respiration; quant aux seconds, ils respirent toujours l'air en nature, et les organes au moyen desquels s'opère l'oxygénation du fluide nourricier sont des trachées ou des poumons. Chez les espèces aquatiques la respiration peut s'opérer, au contraire, au moyen du fluide ambiant, renfermant de l'air en dissolution, ou par l'intermède de l'air atmosphérique lui-même; de là la distinction possible de ces animaux en Aquatiques vrais ou Aquatiques faux. Chez les Aquatiques vrais, l'appareil respiratoire consiste ordinairement en des branchies; quelquefois, cependant, il ne paraît pas avoir d'organe particulier, et la respiration est alors générale, elle s'opère par toute la surface du corps. Tous ces animaux aquatiques vivent presque constamment dans l'eau, où ils sont entièrement plongés; quelques-uns cependant peuvent se soustraire pendant quelque temps à ce liquide, et il en est même qui se répandent dans l'atmosphère, ayant soin néanmoins de conserver sous leur cavité branchiale assez d'eau pour que la respiration continue à s'opérer. Beaucoup de Crustacés, les Toulourous principalement ou Crabes terrestres, sont dans ce cas; quelques Poissons, parmi lesquels nous citerons de préférence les Anguilles, bien qu'elles ne soient pas les plus remarquables, ont aussi la même propriété. Parmi les êtres faussement aquatiques, c'est-à-dire qui se tiennent dans l'eau, mais respirent l'air en nature, il est bon de remarquer certaines Araignées, les Cétacés, les Mollusques pulmonés, que l'on nomme Hygrophiles, et quelques groupes moins importants. C'est surtout parmi eux que l'on voit un grand nombre d'espèces jouissant de la possibilité de vivre alternativement dans l'eau ou à terre, ce qui constitue la condition des *Amphibies* (ἄμφω, deux, βίος, vie), quoique cependant cet état n'existe jamais complétement.

Parmi les animaux aquatiques on distingue ceux qui vivent dans l'eau salée (A. marins) et ceux qui vivent dans les eaux douces. Comme les fleuves et les rivières sont les eaux douces les plus abondantes, on a donné aux espèces de cette seconde catégorie le nom de Fluviatiles; cependant il est bon d'indiquer dans l'historique que l'on établit d'un animal donné si l'eau douce qu'il habite est courante ou stagnante, ce qui en fait un animal vraiment fluviatile ou lacustre; mais cette différence n'est pas d'une importance bien grande; car une même espèce peut vivre à la fois dans des eaux courantes ou stagnantes, comme on le voit pour presque tous nos Poissons, nos Mollusques, etc., d'eau douce. Il y a même plus : ainsi, beaucoup d'espèces sont à la fois fluviatiles et marines, et ici comme partout ailleurs toute distinction devient impossible, si l'on veut en faire une application trop rigoureuse. On sait en effet que beaucoup de Poissons peuvent être, suivant les saisons, habitants de la mer ou des fleuves; un grand nombre de Cétacés sont aussi dans ce cas, et remontent plus ou moins haut les courants d'eau douce; mais parmi ces animaux la plupart sont exclusivement marins, et les espèces qui fréquentent les fleuves les abandonnent plus ou moins promptement : une seule espèce paraît faire exception, et se trouve être en-

rement d'eau douce : c'est celle du Dauphin connu sous le nom d'*Inia Boliviensis*. est dans la nature quelques localités qui semblent plus favorables à la multiplication de certains animaux d'une organisation donnée, mais cependant on peut dire que les grandes coupes du règne animal comptent des représentants dans tous les points du globe et dans presque toutes les conditions diverses. La mer comme les eaux douces possèdent en effet leur Vertébrés, leurs Mollusques, leurs animaux articulés, Entozoaires, et leurs Zoophytes, et de plus des espèces des différentes classes de chacun de ces types. Il en est presque toujours de même des animaux qui habitent l'atmosphère : ainsi, l'on voit dans presque toutes les classes des espèces destinées à vivre à la surface de l'eau (Phoques, Cétacés, Palmipèdes, Batraciens, Pulmonés hydrophiles et Géhydrophiles); à s'élever dans les airs (Chéiroptères, Oiseaux, Dragons, etc.), à grimper (Ecureuils, Zygodactyles, Lézards, etc.) ; à fouir ou à sauter. Si l'on remarque que la plupart des animaux vivent aux dépens les uns des autres, et que la conservation des espèces n'a lieu qu'au détriment des individus, on comprendra que cette existence simultanée d'une quantité immense et en même temps variée d'animaux pouvant fonctionner dans les mêmes circonstances, était une condition indispensable à leur perpétuation.

Le nombre des espèces animales qui peuplent notre globe est encore bien loin d'être connu, et cependant le chiffre des catalogues récents est déjà fort élevé.

Les classes supérieures paraissent comprendre beaucoup moins d'espèces que les inférieures ; et néanmoins on compte aujourd'hui plus de douze cents Mammifères connus. Les Oiseaux sont beaucoup plus nombreux encore.

La collection du Muséum de Paris, renferme près de neuf cents espèces de Reptiles, et celle des Poissons du même établissement en comptait treize cents il y a déjà plusieurs années. Quant aux animaux articulés, on ne saurait véritablement indiquer à combien de types spécifiques ils se rapportent. Les Mollusques, les Zoophytes, etc., existent aussi en nombre très-considérable. La prodigieuse multiplicité des Infusoires saurait encore moins être évaluée ; et, si l'on remarque combien des individus d'une même espèce sont parfois abondants, on est véritablement effrayé de la multiplicité de ces infiniment petits. Qu'il nous suffise, pour en donner une idée, de dire que la phosphorescence de la mer, qui s'étend parfois sur d'immenses espaces, n'a le plus ordinairement d'autre cause que la présence d'une multitude d'animalcules microscopiques infusoires. D'autres espèces bien plus élevées dans la série des êtres, et de taille plus volumineuse, contribuent aussi parfois il est vrai, pendant la durée de leur vie, à ce singulier phénomène, mais leur nombre est très-restreint (la phosphorescence produite par la putréfaction de quelques Poissons et de certains Mollusques n'est ordinairement que d'une courte durée). On sait que la coloration en vert, en rougeâtre, etc., de quelques eaux douces stagnantes, ne reconnaît souvent pas d'autre cause que la présence des Monades vertes et de quelques Entomastracés qu'on y observe par myriades.

L'espace plus ou moins considérable que les animaux habitent à la surface du globe varie beaucoup; il est des espèces qu'on observe dans presque toutes les parties du monde, et d'autres qui sont au contraire propres à telle ou telle contrée. Celles dont la patrie est limitée sont beaucoup plus fréquentes. Les premières, au contraire, sont fort rares. Les naturalistes anciens, néanmoins, n'ont pas fait difficulté d'en admettre un nombre fort considérable, surtout parmi les animaux aquatiques. Mais on a reconnu depuis que très-souvent on avait confondu sous le même nom des êtres de nature spécifique évidemment différente, mais qui, offrant les mêmes caractères génériques, avaient été considérés comme identiques par des observateurs peu habitués. C'est ainsi qu'on a reconnu parmi les Baleines, que l'on considérait comme ne formant qu'une seule espèce, plusieurs types spécifiques parfaitement distincts. La même chose a également eu lieu pour les Phoques, les Loutres, les Genettes, les Colombes et tant d'autres animaux qu'on croyait propres à toutes les parties du globe; mais dans certains cas les auteurs modernes ont péché par le défaut contraire, c'est-à-dire qu'ils ont trop voulu restreindre l'espace territorial qu'une seule espèce peut habiter, et qu'ils ont regardé comme spécifiquement différents les individus d'une même espèce, parce qu'ils étaient originaires de diverses contrées : de là ce nombre incalculable de prétendues espèces que l'on a publiées, en Angleterre surtout et en Amérique, quelquefois aussi en France, et même en Allemagne. Les nouvelles espèces des genres *Canis*, *Felis*, *Sciurus*, *Vespertilio*, etc., sont des exemples remarquables. En voulant éviter un écueil, on en a rencontré un autre plus dangereux encore : on a multiplié le nombre des espèces au point d'en rendre la révision et la synonymie désormais impossibles.

Péron a cru devoir admettre qu'il n'était véritablement aucune espèce *cosmopolite*, c'est-à-dire propre à la fois aux divers continents du globe, ou, quoique le nom devienne alors fort impropre, aux mers qui les baignent. Les espèces cosmopolites sont, il est vrai, très-rares, mais cependant on en peut citer quelques-unes.

Les deux classes des Oiseaux et des Poissons paraissent être celles qui renferment les animaux les plus remarquables sous ce rapport. Parmi les Oiseaux on cite quelques espèces à vol puissant, les Balbuzards, les Effraies, quelques Martinets, l'Engoulevent ordinaire, etc. Un des Poissons les plus répandus est le Requin, *Squalus carcharias;*

il parcourt les vastes solitudes de l'Océan, et ne se fixe nulle part; on le trouve dans la Méditerranée, dans l'Océan atlantique, ainsi que sur les côtes de l'Inde et de la Nouvelle-Hollande, dans les passages des îles océaniennes, etc., et partout il présente les mêmes caractères. Si les espèces cosmopolites sont rares, il n'en est pas de même des genres, qui fréquemment possèdent des représentants dans chacun des points de la terre. Les groupes de la classe des Mollusques, plusieurs de celles des Poissons, des Oiseaux, etc., sont dans ce cas. Mais d'autres fois leur patrie, de même que celle des espèces se trouve avoir des limites assez resserrées, et il en est souvent aussi de même des familles; ainsi nous connaissons parmi les Mammifères beaucoup de groupes qui sont exclusivement propres à tel ou tel continent : les Civettes et tous les Viverras sont de l'ancien monde, ainsi que les Singes à callosités, les Lémuriens, les Roussettes et quelques autres. Les Quadrumanes à queue prenante sont d'Amérique, ainsi que beaucoup d'autres animaux, tels que les Sarigues, les Coatis, les Kinkajous, etc., qui jouissent de la même propriété. Tous les Trochilidés ou Oiseaux-Mouches et Colibris sont aussi de ce continent; et les Monotrèmes, ainsi que les Didelphes à doigts syndactyles, et ceux à doigts libres, qui n'ont pas la queue prenante, appartiennent à l'Australie et aux archipels avoisinants; on peut même dire que, sauf quelques faibles exceptions, ils sont les seuls Mammifères de ces parages. Les Oiseaux et plusieurs autres animaux sont très-souvent dans le même cas; nous verrons à l'article Géographie des Oiseaux, avec quelle régularité ils sont généralement répartis. Les Poissons eux-mêmes n'échappent point à ces lois, et le plus souvent les espèces fluviatiles ou marines appartiennent à des familles différentes; dans quelques cas il en est de même des espèces des diverses mers : chacune a sa patrie et c'est à certaines contrées, à certains parages plus ou moins étendus, qu'est fixé son domaine. C'est là que ces espèces se trouvent avec tous leurs attributs; à mesure qu'elles s'en éloignent, soit volontairement, soit forcées par les circonstances, elles dégénèrent et le plus souvent leur race finit par s'éteindre, si elle ne se modifie. C'est ce qui nous explique en partie les caractères souvent si singuliers qu'ont acquis certaines espèces dans les pays où on les a transportées.

Buffon, qui avait surtout étudié les Mammifères, était arrivé à découvrir cette loi, que les animaux du midi de l'ancien monde et ceux du nouveau diffèrent toujours spécifiquement, et que ce n'est que dans le nord que les espèces sont communes à l'un et à l'autre : l'examen des dispositions géographiques de l'un et de l'autre hémisphère rend parfaitement compte de cette règle sans exception chez les Mammifères, les Reptiles, etc. On pourrait même aujourd'hui la préciser encore davantage, et admettre que toutes les espèces (et très-souvent aussi les genres) qui sont propres aux régions méridionales sont constamment particulières à un seul continent, et que les groupes qui ont à la fois des espèces dans l'extrémité sud de l'un et de l'autre en possèdent aussi dans le nord. Les Bœufs, les Chiens, les Chats, etc., sont autant d'exemples à l'appui de cette opinion. Les Tapirs au contraire sont du petit nombre de ceux qui font exception. Ils sont des contrées méridionales, et cependant l'Asie et l'Amérique les possèdent également, différents il est vrai par l'espèce, mais semblables pour le genre.

Quant à la taille des espèces et à leur nombre, il est certain que les animaux les plus volumineux et aussi les plus variés sont propres aux contrées les plus chaudes, c'est-à-dire aux régions intertropicales; à mesure au contraire qu'on se rapproche des pôles, les espèces deviennent plus rares, et la masse de leur corps est ordinairement moins considérable. C'est à la zone torride qu'appartiennent les Eléphants, les Girafes, les Hippopotames, les Rhinocéros, etc.; les mêmes latitudes possèdent encore les Oiseaux les plus grands, les Autruches, par exemple, les Nandous et les deux Casoars; et c'est surtout dans les forêts de l'Amérique équatoriale et dans les régions les plus chaudes de l'ancien monde que l'on observe les Reptiles les plus grands et les plus venimeux : chacun se rappelle les Boas, les Crotales, etc.; on peut dire la même chose des Mollusques, ainsi que des animaux articulés et des Zoophytes. Les animaux de ces terres favorisées surpassent aussi, par la variété de leurs instincts et la beauté de leur coloris, les races des régions tempérées et surtout des régions froides. Les espèces (Mollusques, Insectes, etc.), que l'on observe dans ces dernières contrées, sont ordinairement de petite taille, et les Oiseaux y sont peu brillants, et manquent le plus souvent du chant agréable et varié des espèces du midi. Les Reptiles, peu nombreux, passent une grande partie de l'année dans un état complet d'engourdissement; il en est de même des Mollusques. Beaucoup d'insectes sont détruits ou retardés dans leur développement et la plupart des Oiseaux, profitant de la ressource que leurs ailes leur procurent, abandonnent ces parages meurtriers pour chercher un ciel plus doux.

La nature du pays influe sur l'organisme de beaucoup d'animaux, et dans les contrées à température variable on voit un grand nombre d'espèces revêtir à chaque saison une robe nouvelle. Le poil des Mammifères est ordinairement ras et peu serré en été, prend au contraire, à l'époque du froid, plus de longueur et aussi d'épaisseur : chez les Oiseaux sédentaires il se produit une couche souvent très-épaisse de duvet, qui leur permet de conserver avec plus de facilité la chaleur qui leur est propre. C'est surtout chez les individus d'espèces répandues, sous des latitudes différentes que ces différences sont plus remarquables : ainsi, au lieu de se

oduire et de disparaître suivant les sai-
ns, elles sont au contraire plus ou moins
arquées suivant les latitudes plus ou moins
ptentrionales qu'habitent les animaux qui
s présentent : les individus du Nord ont
pelage bien plus long et en même temps
us serré que ceux du Midi, et, pris aux
ux extrêmes des pays qu'ils habitent, on
ourrait croire qu'ils se rapportent réelle-
ent à des espèces distinctes ; mais toute
fférence semble s'annihiler dès qu'on a pu
ssembler d'autres animaux pris sous des
titudes intermédiaires : c'est faute de cher-
er à constater ces passages que l'on a
ès-souvent multiplié sans nécessité le nom-
e des espèces.

On admet assez généralement que la taille
s animaux est en rapport avec l'étendue
s régions dans lesquelles on les trouve.
nsi les eaux de la mer, qui occupent la
us grande partie de la surface du globe,
nferment les plus grandes espèces con-
es ; les Eléphants, les Girafes, et quelques
ires qui sont les colosses du sol résistant,
nt bien inférieurs en volume aux Cacha-
s, aux Baleines, au Physeters et à beau-
up d'autres Cétacés ou Poissons. De plus,
s grands animaux eux-mêmes se rencon-
nt dans les plus grandes mers et ne fré-
ientent que peu ou même point du tout
s autres ; de même aussi ce n'est que dans
s grands espaces de terre, dans les conti
nts ou les grandes fractions de continent,
l'on observe les Mammifères terrestres les
us considérables. On peut supposer que
s grandes îles qui en possèdent quelque-
is ont été primitivement réunies au conti-
nt qu'elles avoisinent. Un fait assez cu-
eux, c'est que l'ancien monde, qui sur-
sse de beaucoup le nouveau en surface,
t aussi celui qui possède actuellement les
us puissants animaux ; et de plus, il semble
e beaucoup des espèces de l'Amérique
ient pour ainsi dire les représentants en
tit de celles de notre continent. Lorsque
s espèces ne sont pas du même genre,
es sont souvent de la même famille et
sez peu différentes par leurs caractères
ssentiels. Ainsi on retrouve parfaitement
ns les Lamas les mœurs et l'organisation
s Chameaux ; mais ces derniers, qui
nt de l'ancien monde, sont d'une plus
ande force de corps que les premiers, qui
s représentent en Amérique. Les Singes
e l'Amérique, qui sont tous différents de
eux de l'Asie ou de l'Afrique, rappellent
anmoins un nombre assez considérable
e leurs traits essentiels. Les Atèles sont par-
tement comparables aux Gibbons ou aux
mnopithèques, les Sagouins et les Alouates
x Guenons, etc. ; mais il est constant que
Afrique et l'Europe possèdent des espèces
périeures à celles de l'Amérique, et dont
dernier continent ne saurait montrer les
nalogues : les Orangs, les Troglodytes ou
himpanzés, par exemple, sont dans ce cas.
es autres classes du règne animal présen-
nt aussi plusieurs exemples analogues.

Mais de nombreux changements peuvent survenir dans la distribution des espèces ; le temps seul et la multiplication de ces espèces même suffisent pour amener de grandes modifications ; mais une cause plus active existe dans la civilisation humaine : l'homme, après être parvenu, au moyen des ressources que son intelligence lui suggère, à se soustraire à la fureur des animaux carnassiers, n'a pas tardé à choisir des serviteurs parmi les êtres nombreux qui l'entouraient, et il a su les soumettre à son joug. Le Bœuf, le Mouton, le Cheval, ont été successivement domptés par l'homme, et le Chien s'est associé à lui. Aidée de moyens aussi variés, l'espèce humaine, qui d'abord combattait pour se défendre, a plus tard pris l'offensive, et est venue attaquer jusque dans leurs retraites les espèces dont elle avait d'abord redouté la férocité. C'est ainsi que le Lion, qui vivait autrefois dans l'Europe, en a été chassé, et n'a plus existé qu'en Asie et en Afrique, où chaque jour on voit sa race diminuer et tendre à s'anéantir ; le Tigre, l'Hippopotame, le Rhinocéros, etc., ont aussi considérablement souffert dans les pays où la civilisation a pu s'introduire. Le Loup, si commun il y a quelques siècles dans toute l'Europe, est rare maintenant dans plusieurs pays ; et même il a été complétement exterminé en Angleterre. C'est contre les grandes espèces, contre celles qu'il devait redouter davantage, que l'homme s'est premièrement tourné. D'autres plus petites se sont soustraites à sa juste fureur, soit par la ruse, soit par la petitesse même de leur volume.

A mesure que toutes ces espèces dangereuses ont été refoulées par lui, l'homme a multiplié le plus possible celles qui lui étaient utiles. Les premières ont disparu ou commencé à disparaître dans les pays que la Nature leur avait assignés ; les secondes s'y sont au contraire multipliées à l'excès, et leurs races nombreuses ont été répandues dans les contrées lointaines : c'est ainsi que s'explique la présence des Chiens, des Moutons, des Chevaux, des Poules, des Faisans, des Dindons, etc., sur presque tous les points du globe habité : sans doute aussi que la Dispersion de l'espèce humaine ne reconnaît pas d'autre cause. Les hommes, devenus trop nombreux dans les contrées qui avaient été leur berceau, se sont formés en colonies nombreuses, dont les fréquentes subdivisions ont fini par occuper la plus grande partie du sol. Cette opinion sur l'origine de l'espèce humaine est celle que l'on retrouve dans les traditions de tous les peuples : beaucoup de savants naturalistes l'ont aussi adoptée. Quelques autres ont voulu au contraire que les principales races du genre humain, races dont ils font autant d'espèces, aient toutes eu une origine différente, et qu'elles aient toutes commencé à exister avec les caractères que nous leur connaissons, et dans un point quelconque du territoire qu'elles occupent. Cette supposition est contraire à la loi fondamentale révélée par l'étude de la Géog aphie zoolo-

gique, qui veut que des animaux d'espèce voisine aient pris naissance dans la même partie du monde, et souvent même dans une portion peu étendue de cette partie.

Tableau comparatif du nombre d'espèces de Mammifères répandus dans les diverses parties du globe.

	GENRES PROP.	ESPÈCES PROP.	GENRES et espèces communs.	
EUROPE. . . .	0	66	41 genr. 91 esp.	Communs surtout avec le nord de l'Asie. C'est avec l'Amérique du Sud qu'elle offre le moins de rapport.
ASIE BORÉAL.	1	559	43 genr. 103 esp.	Communs avec l'Europe et presque point avec l'Amérique méridionale.
ASIE MÉRID.	11	131	33 genr. 67 esp.	Communs pour la plupart avec l'Afrique, fort éloignés de ceux de l'Amérique du Sud.
AMÉRIQUE DU NORD . . .	. . .	. . .	7 genr. 129 esp.	Communs le plus grand nombre avec l'Europe, et le moindre avec l'Océanie.
AMÉR. MÉRID.	59	331	33 genr. 25 esp.	Communs avec l'Amérique du Nord, pour la plupart, et aucun avec l'Asie.
AFRIQUE.	13	221	30 genr. 51 esp.	Communs principalement avec l'Asie méridionale, et peu avec l'Amérique du Sud.
OCÉANIE.	11	54	33 genr. 67 esp.	Communs surtout avec l'Asie méridionale, mais offrant peu de rapprochement principalement avec ceux de l'Asie boréale.

L'hémisphère boréal contient 317 Mammifères qui lui sont propres;

L'austral 817, dont 68 sont communs aux deux hémisphères.

L'hémisphère oriental du globe en nourrit 672;

L'hémisphère occidental 469, dont 61 sont communs à l'un et à l'autre. On voit que c'est l'Asie qui contient le plus grand nombre de Mammifères. *Voy.* GÉOGRAPHIE DES MAMMIFÈRES et GÉOGRAPHIE DES OISEAUX.

DODO. *Voy.* DRONTE.

DOGUE. *Voy.* CHIEN.

DOMESTICATION DES ANIMAUX. — La question de la Domestication des animaux, malgré sa haute importance, a tellement été négligée par presque tous les auteurs, que l'on n'est pas encore fixé sur ce que l'on doit entendre par *animaux domestiques*. Par opposition aux animaux qui vivent libres dans l'état de nature, et que l'on appelle *sauvages*, on étend généralement le nom d'*animaux domestiques*, synonyme parfait dans ce sens de cette expression complexe *animaux de la maison*, à ceux que l'homme nourrit à l'intérieur ou au voisinage de ses demeures, soit pour satisfaire par leur possession des besoins réels ou factices, soit simplement en vue de ses plaisirs. Plusieurs auteurs, au contraire, apportent diverses restrictions à cette large, mais trop vague définition, qui me paraît confondre en effet trois états distincts; la *captivité*, l'*apprivoisement* et la véritable *domesticité*.

La *captivité*, et l'*apprivoisement* ont cela de commun qu'ils n'ont lieu que par rapport à des individus isolés. Si l'asservissement de ces individus est très-incomplet et se réduit presque à la privation de leur liberté, ils sont dits simplement *captifs*. Si leur asservissement est complet, si le joug de l'homme a été accepté par eux et de nouvelles habitudes contractées selon le vouloir de leur maître, ils ne sont plus simplement captifs, mais *apprivoisés*, ou, comme on le dit aussi, *privés*. L'apprivoisement d'un animal commence le jour où son maître peut cesser d'enchaîner son corps, parce qu'il a su enchaîner sa volonté. Un animal captif est comparable à un prisonnier arraché violemment à ses habitudes, et prêt à reprendre sa liberté à la première occasion favorable. Un animal apprivoisé, au contraire, peut être assimilé à un esclave, qui réduit en servitude dès son enfance ou depuis de longues années, vit paisiblement sans espoir, sans vouloir même sans désir de liberté, sous un joug que l'habitude lui a rendu léger.

La *captivité* n'étant en définitive autre chose qu'un état purement passif, résultat de la privation de la liberté, tous les animaux, ceux exceptés que leur excessive petitesse ou quelques conditions spéciales d'existence dérobent à l'action de l'homme, peuvent évidemment y être soumis.

L'*apprivoisement* est au contraire un état actif qui suppose la possibilité de se plier à de nouvelles habitudes, la connaissance du maître, et par conséquent un certain degré d'intelligence et de volonté. Aussi un grand nombre d'animaux, et notamment tous ceux des classes inférieures, ne sauraient être véritablement apprivoisés, mais seulement pliés, ou, si l'on veut, acclimatés par une longue habitude aux conditions de la vie captive. La captivité peut donc être considérée comme un premier pas fait vers l'apprivoisement, mais comme un premier pas que les espèces intelligentes ne sauraient franchir.

En retenant captifs et en apprivoisant des animaux, souvent au prix de beaucoup de peines et de dépenses, l'homme peut n'avoir d'autre but que de se procurer quelques plaisirs : par exemple, la vue d'un Oiseau paré de brillantes couleurs, l'audition de son chant, ou même la simple possession d'un objet rare. Mais la captivité et l'apprivoisement des animaux ont souvent aussi lieu en vue d'une utilité réelle. Ainsi plusieurs Oiseaux comestibles, les Ortolans, par exemple, dans quelques parties de la France, avant d'être livrés à la consommation, sont retenus captifs pendant quelques temps, et gorgés d'une nourriture abondante qui doit rendre leur chair plus succulente encore. Ainsi encore, des Civettes, des Autruches, des Marabouts, sont souvent élevés en Afrique par les naturels désireux de se procurer pour eux-mêmes, et surtout pour le commerce, les produits précieux de ces ani-

aux. Des exemples bien remarquables en-
re, puisqu'il s'agit ici non plus de simple
ptivité, mais d'apprivoisement porté aussi
n que possible, nous sont offerts par le
erfaut, le Faucon, le Hobereau, et d'autres
pèces d'Oiseaux de proie, dressés par les
uconniers à la chasse des autres Oiseaux
même des petits Mammifères; par le
uépard, que les Indiens ont quelquefois
ntraint à leur rendre de semblables ser-
ces; enfin, et par-dessous tout, par l'Elé-
ant, dont les Indiens, à toutes les époques
storiques, et les peuples du nord de l'A-
ique, dans l'antiquité, ont su se faire à la
is un esclave si docile pendant la paix et
si redoutable allié pendant la guerre.

Les derniers exemples nous montrent
s animaux apprivoisés, émules, par les
rvices qu'ils rendent à l'homme, des ani-
aux eux-mêmes les plus complétement
omestiques. Une différence importante, ca-
tale, sépare néanmoins encore les uns et
s autres; l'impossibilité où l'homme a
ujours été, où il est encore de multiplier
lon ses besoins, et ces animaux dont il a
u se faire des compagnons de chasse fidèles
t intelligents presque à l'égal du Chien, et
Eléphant lui-même, si supérieur par sa vi-
ueur et ses instincts d'affection à tous les
utres animaux de transport. Dans cette
ernière espèce, il est vrai, des exemples
e reproduction ont été obtenus par des
oins habilement dirigés; mais ce sont de
ares exceptions qui, si elles indiquent pour
avenir la possibilité de la Domestication
omplète de l'Eléphant, sont loin de nous
ettre en droit de considérer ce progrès
omme dès à présent accompli. Ici donc
'homme ne possède, comme dans tous les
utres cas d'apprivoisement, que des indivi-
lus en plus ou moins grand nombre, enle-
és isolément à la vie sauvage, et non une
uite d'individus issus les uns des autres,
ne *race*. Ce n'est encore qu'une conquête
mparfaite, mal assurée, et que l'homme
oit maintenir sans cesse par l'emploi des
mêmes moyens violents qui l'ont autrefois
ondée, car la mort diminuant de jour en
our le nombre des individus soumis, cha-
que génération humaine se voit contrainte
le reprendre l'œuvre de ses aînées et de se
aire par la force de nouveaux esclaves pour
éparer ses pertes.

La véritable *Domesticité*, au contraire,
ous offre pour caractère essentiel la pos-
session acquise à l'homme, non pas seule-
ment d'individus isolés, si nombreux et
si apprivoisés qu'on veuille les supposer,
mais d'une race. Ici la conquête est com-
plète, assurée, indéfiniment durable; les
générations d'autrefois, en domestiquant
es animaux, en les obligeant, après s'être
livrés eux-mêmes à l'homme, de lui li-
vrer aussi leur postérité, ont transmis aux
générations futures non-seulement leur
exemple et leurs enseignements, mais les
résultats eux-mêmes, et, pour ainsi dire
les produits matériels de leur industrie :
biens inépuisables, puisqu'ils se reproduisent sans cesse, et susceptibles même d'être accrus indéfiniment par des soins faciles et tout pacifiques. C'est ainsi qu'aujourd'hui nous, hommes du XIX^e^ siècle, nous jouissons du fruit des travaux accomplis dans les temps anciens, et dont les auteurs inconnus, après avoir été les bienfaiteurs de nos pères, doivent l'être de nos descendants jusque dans l'avenir le plus reculé, sans que cette transmission, continuée de siècle en siècle, doive jamais avoir d'autre terme que celui de l'existence elle-même du genre humain.

La puissance de l'homme à l'égard des animaux ne reconnaît guère plus de limites dans l'espace que dans le temps. La Domesticité d'une espèce, ce n'est pas seulement sa conquête une fois accomplie au profit des hommes de tous les temps; c'est aussi, et avec non moins d'évidence, sa possession transmise par un peuple à presque tous les autres. S'être rendu complétement maître d'une race, c'est pour le genre humain avoir en ses mains le pouvoir, non-seulement de la multiplier presque autant qu'il le veut, mais aussi presque partout où il le veut: Les différences elles-mêmes des climats, les plus fortes barrières que la Nature ait opposées à l'expansion indéfinie des espèces, ne sauraient arrêter l'homme dans la propagation graduelle d'une race domestique, opérée par les soins lentement prudents de plusieurs générations successives, comme elle l'arrête trop souvent dans ses efforts individuels pour enlever brusquement un animal à sa vie de nature et à sa patrie Pour une race domestique il s'agit en effet, non de ployer violemment à des conditions toutes nouvelles une organisation vierge qui résiste et réagit, mais d'obtenir peu à peu, par une suite de changements exercés de génération en génération, l'acclimatement d'êtres déjà déshabitués de la vie sauvage. Sauf quelques climats d'une rigueur exceptionnelle, le succès final est ici infaillible en raison de la perpétuité du genre humain; perpétuité qui entraîne comme ses conséquences nécessaires, et la possibilité de tenter un nombre indéfini d'essais, et celle de marcher dans chacun d'eux vers le but, par un mouvement tellement lent, qu'il devienne insensible.

J'insiste sur ces conditions, non-seulement en raison de leur intérêt propre, mais aussi parce que je trouve en elles les éléments les plus positifs et les plus nets de la distinction, selon moi très-importante, que l'on doit établir entre ces deux degrés d'asservissement des animaux par l'homme, l'*apprivoisement* et la *domesticité*. Il résulte incontestablement de ce qui précède qu'autant l'apprivoisement, qui est la conquête complète de l'individu, l'emporte, soit par ses résultats utiles, soit comme témoignage de la puissance humaine, sur la simple *captivité*, autant et plus encore il est au-dessous de la véritable *domesticité*, qui est la

conquête de la race. Confondre l'un et l'autre, comme le font encore généralement les naturalistes, c'est donc négliger les différences fondamentales pour s'attacher à quelques analogies superficielles ; c'est fermer les yeux sur l'immense distance qui sépare un fait individuel et momentané, œuvre industrieuse de quelques hommes, d'un fait général et perpétuel, créé dans l'antiquité, et continué d'âge en âge par une si longue suite de générations, qu'on est presqu'en droit de le considérer comme l'œuvre du genre humain tout entier.

Toutes les espèces d'animaux qui ont été réduites en domesticité, et dont le nombre est présentement de quarante, ne sauraient évidemment ni être utiles à l'homme au même degré, ni lui être utiles de la même manière. Cette double diversité résulte, comme conséquence nécessaire, des différences organiques qui existent entre toutes ces espèces, prises, une moitié environ dans la classe des Mammifères ; d'autres, en grand aussi, dans celle des Oiseaux ; quelques autres enfin parmi les poissons et parmi les Insectes. Et même, sans franchir les limites d'une seule classe zoologique, il est évident que l'homme ne saurait demander le même genre de service à des espèces aussi différentes d'instinct, et de taille aussi inégale, que le sont, par exemple, l'Oie, la Poule, et le Serin parmi les Oiseaux, le Dromadaire, le Chien, le Cochon d'Inde parmi les Mammifères.

Pour fixer les idées sur ces divers degrés et ces divers modes d'utilité des animaux domestiques, on les divise, d'après la nature des services qu'ils rendent à l'homme, en quatre groupes principaux auxquels on peut donner les noms d'*Animaux auxiliaires*, *alimentaires*, *industriels* et *accessoires*. Telle est la classification que l'on a cru devoir adopter comme l'expression la plus simple et la plus nette des rapports et des différences des animaux domestiques, considérés par rapport à l'homme, et abstraction faite des types classiques auxquels ils appartiennent. Comme tous les groupements par lesquels les naturalistes essayent de faciliter l'étude si complexe des faits naturels, cette classification est d'ailleurs loin d'être rigoureusement exacte : plusieurs espèces se placent, par l'ensemble de leurs rapports, presque sur les limites de deux groupes, et tendent ainsi à combler l'intervalle qui les sépare.

Les animaux domestiques accessoires sont comme l'indiquent leur nom et leur rang dans la classification, ceux dont l'homme ne retire ni services directs ni produits utiles soit à son alimentation soit à son industrie. Ils sont donc généralement, ou tout à fait inutiles à notre espèce, ou bien employés seulement, et pour ainsi dire par occasion, à des usages en vue desquels il est d'ailleurs évident qu'ils n'ont pas été domestiqués. Soit donc qu'ils aient ce genre d'utilité accessoire et en quelque sorte fortuite, soit qu'ils restent complétement inutiles, il n'est pas moins exact de considérer les espèces de ce premier groupe comme conservées et multipliées par l'homme, non parce qu'elles lui sont utiles, mais parce qu'il trouve quelque plaisir dans leur possession : différence nette et caractéristique entre ceux-ci et les groupes dont l'indication va être donnée plus bas.

La classe des Oiseaux, si riches en espèces remarquables par la beauté de leur plumage ou par la mélodie de leurs voix, est celle qui a fourni à l'homme le plus grand nombre de ses animaux domestiques accessoires. Tels sont le Serin, la Tourterelle, après lesquels il faut placer, bien que les riches se nourrissent quelquefois de leur chair, le Faisan doré, le Faisan argenté, le Faisan à collier, le Paon, l'Oie de Guinée et le Cygne ; espèces qui en effet sont recherchées surtout à cause de leur beauté ou de leur rareté, pour l'ornement de nos basses-cours et de nos volières.

Parmi les Poissons, le Cyprin doré de la Chine le dispute, par l'éclat de ses couleurs aux Oiseaux les plus brillants, et les surpasse de beaucoup en fécondité. Aussi ne le voit-on pas seulement multiplié en nombre immense dans les viviers et les bassins des riches : un Cyprin doré emprisonné dans un étroit bocal où il peut à peine se mouvoir, est quelquefois le seul luxe du pauvre.

Enfin les Mammifères fournissent aussi une espèce au groupe des animaux domestiques accessoires : c'est le Cabaye ou Cochon d'Inde. C'est ici, en effet qu'il faut placer ce rongeur, bien qu'il ait été employé à divers usages. Le pauvre s'en est quelquefois nourri faute de mieux, et le physiologiste, trouvant en lui le plus petit, le plus fécond, et par suite le moins cher de tous les Mammifères domestiques, en fait souvent le sujet de ses sanglantes expériences.

La possession de cette espèce n'est donc pas sans quelques résulats utiles pour l'homme ; mais ces résultats ne sont nullement ceux en vue desquels on nourrit et multiplie le Cochon d'Inde. La véritable cause de sa Domestication est, comme chacun le sait, le plaisir assurément peu envié de la plupart de mes lecteurs, qu'une multitude de personnes trouvent, en raison sans doute du peu de peine et de frais qu'elle entraîne, dans l'éducation de ce fétide et lascif animal.

La classe des Insectes, qui ne comprend aucune espèce d'animaux domestiques accessoires, en comprend plusieurs au contraire qui se rapportent au second groupe, celui des *Animaux domestiques industriels*, et qui même le composent en entier. Ici doivent en effet se placer, comme utiles par les produits qu'ils fournissent à l'industrie humaine, la Cochenille du Nopal, le Bombyce du Mûrier ou Ver à soie, et quelques-uns de ses congénères, notamment le Bombyce Mylite et le Bombyce Cynthie, qui, cultivés depuis longtemps en Chine et dans l'Inde restent encore à importer parmi nous. Après eux je mentionnerai l'Abeille, qui, en même

temps qu'elle donne la cire à l'industrie de l'homme, prépare dans le miel l'un de ses plus doux aliments, et par là, sans être encore une espèce véritablement alimentaire, lie cependant d'une manière assez intime le troisième et le second groupe.

Si l'on excepte la Carpe, qui bien que propagée et multipliée par l'homme loin de sa patrie originelle, n'est même pas encore une espèce complétement domestiquée, c'est dans la classe des Mammifères et dans celle des Oiseaux que l'homme a pris tous les *animaux domestiques alimentaires*. Il doit à celle-ci le Canard ordinaire, le Canard musqué, si improprement connu sous le nom de Canard de Barbarie, l'Oie, le Dindon, la Pintade, le Faisan commun, et, aussi utile peut-être à elle seule que tous les autres ensemble, la Poule. La classe des Mammifères lui a fourni le Lapin, la Brebis, la Chèvre, et cette autre espèce dont l'utilité est devenue proverbiale, le Cochon.

Ces animaux, essentiellement alimentaires, sont en même temps utiles à l'homme par divers produits qu'ils livrent à son industrie. Les plumes de presque tous les Oiseaux de basse-cour, les pennes de l'Oie, la fourrure du Lapin, le poil de la Chèvre, la laine de la Brebis, les cornes de l'une et de l'autre, la graisse du Cochon, de la Chèvre, de la Brebis, les os de presque tous ces animaux, ont des usages multipliés qu'il serait superflu d'énumérer ici. Un animal utile à l'alimentation de l'homme est donc en même temps presque toujours utile à son industrie, et si je l'appelle *alimentaire*, ce n'est pas qu'il ait seulement ce genre d'utilité; c'est parce que ce genre d'utilité, entre tous ceux qu'il peut présenter, est le plus grand, et celui qui a surtout déterminé la Domestication et la multiplication de l'espèce.

De même les *animaux auxiliaires*, c'est-à-dire ceux qui sont élevés par l'homme pour les services directs qu'il en retire pendant leur vie, ceux qui vivent auprès de lui comme ses esclaves et quelquefois ses compagnons, sont tous alimentaires, industriels ou même les deux ensemble, en même temps qu'auxiliaires. Pour peu que l'on y réfléchisse, cette double ou triple utilité devait même nécessairement exister. Devenues la propriété de l'homme, soumises pour les circonstances principales de leur conservation et de leur multiplication à sa volonté intelligente, ces espèces, par cela même qu'elles étaient des auxiliaires éminemment utiles pour lui, devaient devenir presque infiniment nombreuses; et elles ne pouvaient le devenir sans que l'homme cherchât et trouvât les moyens d'employer avec avantage les immenses produits qui se trouvaient ainsi créés autour de lui et mis à sa libre disposition.

Les animaux auxiliaires ont presque tous été pris dans la classe où l'intelligence est le plus développée, celle des Mammifères; et il devait en être ainsi dès qu'il s'agissait d'animaux destinés à entrer avec l'homme en participation de ses travaux. L'ordre des Quadrumanes, le premier par le développement de ses facultés intellectuelles comme par sa ressemblance avec l'homme, n'a cependant, fait très-remarquable, fourni aucune espèce; mais l'ordre des Carnassiers, qui vient presque immédiatement après lui, en a donné trois : le Chien, le Chat, le Furet. Parmi les Herbivores je trouve à citer jusqu'à neuf espèces, savoir : cinq répandues jusqu'à présent dans un petit nombre de contrées seulement, le Renne des régions polaires, le Lama des Andes péruviennes et chiliennes, l'Yach ou Buffle à queue de Cheval et le Chameau de l'Asie centrale, les Dromadaires de l'Asie méridionale et de l'Afrique septentrionale; une autre, propagée déjà dans plusieurs contrées fort distantes les unes des autres, le Buffle; et trois qui sont aujourd'hui devenues cosmopolites, l'Ane, la Vache, et surtout le Cheval.

Après tous ces Mammifères, je puis citer parmi les Oiseaux, le Pigeon, messager rapide de l'homme, dont les admirables instincts, connus et mis à profit par les Orientaux depuis un temps immémorial, restent encore entièrement inexpliqués. Cette espèce est la seule étrangère à la classe des Mammifères que l'on puisse considérer comme auxiliaire de l'homme, et encore est-il évident qu'elle est en somme beaucoup plus utile encore comme animal alimentaire. Aussi, dans tous les pays où l'on élève des Pigeons, c'est principalement pour la nourriture de l'homme; et il n'est point douteux que l'espèce n'ait été primitivement domestiquée dans le même but.

Cette dernière remarque, que je pourrais étendre avec vraisemblance à plusieurs des Mammifères domestiques auxiliaires, suffirait pour placer sous son véritable point de vue la classification que je viens d'exposer, c'est-à-dire pour faire voir en elle l'expression des différents modes d'utilité que présentent les animaux domestiques dans l'état actuel des choses, mais non de ceux qu'ils ont pu présenter autrefois ou pourraient présenter dans l'avenir. Les progrès de la civilisation chez un peuple, et encore plus les communications établies entre les divers peuples, peuvent avoir et ont eu même très-certainement pour effet, soit d'ajouter, soit d'ôter à l'utilité de plusieurs espèces, soit même de changer le genre de cette utilité. La Brebis pourrait même être citée comme un exemple remarquable de ces changements, si l'on pouvait s'en rapporter à une peinture égyptienne antérieure de mille ans à Hérodote, selon M. Champollion, et qui représente les Béliers employés aux travaux de l'Agriculture. Un autre exemple plus remarquable encore et surtout plus authentique est celui du Lama, si précieux aux Américains avant la conquête comme bête de transport, et si multiplié dans le Pérou surtout, que Grégoire de Bolivar, par une exagération d'ailleurs bien évidente, ne craint pas de porter à trois cent mille le nombre des individus employés dans la seule exploi-

tation des mines du Potose. Aujourd'hui le Cheval, l'Ane et le Mulet ont remplacé le Lama dans plusieurs localités; et dans quelques-unes de celles où il est encore élevé en assez grand nombre, c'est presque uniquement comme animal de boucherie; en sorte que le moment peut être prévu où, comme autrefois la Brebis en Egypte, le Lama se confondra, pour une partie de l'Amérique, parmi les espèces seulement alimentaires, après avoir tenu un si haut rang parmi les auxiliaires de l'homme. Il est même permis de concevoir pour l'avenir la possibilité que le Bœuf et le Mouton, préférés par les peuples de race européenne qui possèdent aujourd'hui l'Amérique, se substituent encore au Lama dans cet emploi nouveau et secondaire, et que sa race domestique, autrefois la première en Amérique, se réduise encore à une importance et à un nombre moindre, et même, ce que je regarderais comme une perte très-regrettable pour l'espèce humaine, finisse par s'éteindre entièrement.

Le tableau synoptique suivant résume de la manière la plus abrégée tous les faits qui viennent d'être exposés dans le paragraphe précédent.

INDICATION DES GROUPES ZOOLOGIQUES.		NOMBRE DES ANIMAUX domestiques.				TOTAL.
		Auxiliaires.	Alimentaires.	Industriels.	Accessoires.	
Mammifères	Carnassiers. . . .	3	»	»	»	3
	Rongeurs. . . .	»	1	»	1	2
	Pachydermes. . .	2	1	»	»	3
	Pachipèdes. . . .	7	2	»	»	9
Oiseaux. . .	Passereaux. . . .	»	»	»	1	1
	Pigeons.	1	»	»	1	2
	Gallinacés. . . .	»	3	»	5	8
	Palmipèdes. . . .	»	3	»	2	5
Poissons. . .	Malacoptérygiens.	»	1	»	1	2
Insectes. . .	Divers ordres. .	»	»	5	»	5
Total pour les Mammifères. . .		12	4	»	1	17
Total pour les Oiseaux.		1	6	»	9	16
Total général.		13	11	5	11	40

En jetant les yeux sur ce tableau synoptique, on ne peut manquer d'être frappé de la répartition très-inégale des espèces domestiques dans les divers groupes zoologiques. Sur vingt classes dont se compose le règne animal, seize n'ont pas même, prises toutes ensemble, fourni à l'homme un seul de ses animaux domestiques; et le partage de ceux-ci est tel entre les quatre autres classes, que deux d'entre elles, les Mammifères et les Oiseaux, renferment à elles seules trente-trois espèces sur quarante, c'est-à-dire plus des quatre cinquièmes.

Cette disproportion, déjà si marquée, va devenir bien plus frappante encore, si de la comparaison des classes nous passons à celle des ordres. Sur les dix-sept Mammifères domestiques, douze, et ce sont précisément, le Chien excepté, toutes les espèces dont la possession importe le plus à l'homme, appartiennent au groupe des Mammifères herbivores, principalement aux Ruminants. Parmi les Oiseaux, l'ordre des Gallinacés, qui offre des analogies si remarquables et si multipliées avec les Mammifères herbivores, a donné de même un nombre proportionnellement très-grand d'espèces domestiques, presque toutes très-importantes, savoir, huit (non compris le Pigeon et la Tourterelle) sur seize; encore faut-il remarquer que parmi les huit Oiseaux domestiques des autres ordres se trouvent jusqu'à cinq espèces d'une famille très-voisine sous beaucoup de rapports des Gallinacés, celle des Palmipèdes lamellirostres.

Ainsi, fait bien remarquable, sur les quarante animaux réduits par l'homme en domesticité, nous en trouvons jusqu'à vingt-cinq pris dans ces trois groupes : les Mammifères herbivores, les Gallinacés, les Palmipèdes lamellirostres : groupes tous trois peu nombreux en espèces, et qui ne comprennent pas même, à beaucoup près, tous ensemble un centième des espèces sauvages.

Assurément il ne viendra à l'esprit de personne qu'une telle disproportion puisse être l'effet du hasard : elle résulte évidemment, comme conséquence nécessaire, de causes dont nous devrions reconnaître l'existence sans hésiter, alors même qu'elles nous resteraient entièrement inconnues. Si l'homme a pris la plupart de ses animaux domestiques, et notamment les plus importants d'entre eux, dans tel groupe plutôt que dans tel autre, il est par cela même certain que la conquête des espèces du premier, en raison des conditions particulières de son organisation et de leur genre de vie primitif, s'est trouvée, ou plus facile, ou plus avantageuse, ou l'une et l'autre à la fois.

La question que j'indique ici n'a encore été ni traitée, ni même posée par aucun auteur dans toute sa généralité. Elle est cependant bien digne d'occuper les méditations de l'homme, puisqu'en elle doit se trouver, lorsqu'elle sera complétement résolue, l'explication de l'un des faits principaux, du fait principal et initial peut-être, de la domination à la surface du globe. Aussi vais-je essayer de présenter au moins quelques aperçus sur ce grave sujet, en attendant que les progrès de la science permettent de le traiter d'une manière complète.

Pour peu que l'on compare entre eux les quatre groupes que j'ai distingués parmi les espèces animales présentement asservies à l'homme, on reconnaît aussitôt combien es

inégale l'utilité des animaux industriels et accessoires d'une part, des animaux auxiliaires et alimentaires de l'autre ; des auxiliaires surtout, puisque, comme on l'a vu, la plupart d'entre eux sont en même temps alimentaires. L'utilité des uns et des autres n'est pas seulement très-inégalement grande, mais aussi très-inégalement générale. La possession des animaux industriels et accessoires n'a pour l'homme qu'une importance ou secondaire ou même nulle ; et cette importance, à l'égard de ceux mêmes qui en ont le plus, n'existe que pour les nations civilisées, et encore parmi elles presque uniquement pour les classes riches et amies du luxe. Leur destruction, s'il était possible qu'elle fût tout à coup effectuée par une cause quelconque, resterait entièrement inaperçue de tous les peuples sauvages ou barbares ; et le préjudice même qu'elle porterait à l'industrie des nations civilisées, si grand qu'il pût être, serait en partie réparable à l'aide des produits plus ou moins analogues d'autres espèces, soit animales, soit même végétales. Pour les animaux auxiliaires et alimentaires, l'inverse a précisément lieu : ils sont pour l'homme d'une telle importance, que nous saurions à peine concevoir l'existence d'une nation civilisée qui n'en posséderait aucune espèce, et que d'une autre part il n'est pas un peuple, si sauvage et si grossier qu'il soit, pour lequel l'addition d'une ou de quelques espèces de plus au petit nombre de celles qu'il possède déjà, ne constitue un immense progrès.

Si les animaux accessoires et industriels ne sont, en dernière analyse, que des objets de luxe ; si au contraire les animaux auxiliaires et alimentaires sont, pour l'homme sauvage et barbare aussi bien que civilisé, d'une utilité réelle et positive, presque d'une nécessité absolue, nous devons penser que les premiers n'ont dû être domestiqués, comparativement aux seconds, que très-tardivement. Les sociétés humaines ont dû en effet procéder comme procèdent les individus : assurer d'abord leur conservation par la possession du nécessaire ; puis, le nécessaire acquis, acquérir le superflu, et par lui multiplier leurs jouissances, accroître leur bien-être.

L'histoire et la science fournissent en effet de nombreuses preuves de l'antériorité de la Domestication de la plupart des animaux auxiliaires et alimentaires ; tandis que l'époque et le lieu de l'asservissement des animaux industriels et surtout accessoires sont, pour presque tous, connus historiquement, au moins d'une manière approximative. La tradition et les monuments se taisent également sur la Domestication de presque tous les animaux auxiliaires et alimentaires : Domestication dont l'origine semble se confondre avec l'origine même des sociétés humaines. La date comparativement récente de la Domestication des premiers peut encore, indépendamment de tous les témoignages historiques, être démontrée scientifiquement par la conservation chez ceux-ci de presque tous les caractères de leur type sauvage, par le petit nombre et les caractères peu tranchés des races qui se sont formées parmi eux, par leur expansion encore très-restreinte hors de la contrée natale, enfin, pour plusieurs espèces même, par les difficultés très-grandes que l'homme éprouve encore, et dont il ne triomphe qu'à force de soins, pour les conserver et les multiplier. Les espèces auxiliaires et alimentaires couvrent au contraire presque toute la surface du globe de leurs innombrables races, la plupart très-différentes entre elles, et si différentes aussi du type sauvage, que l'on a peine, quelquefois même que l'on ne peut parvenir avec certitude, à en reconnaître en elle les caractères fondamentaux.

Les animaux alimentaires et auxiliaires sont donc, comme ils devaient l'être, ceux que l'homme a conquis les premiers, et cela par cette raison très-simple qu'il avait d'abord besoin d'eux, et non des autres. Si maintenant je montre que les animaux auxiliaires et les animaux alimentaires ne pouvaient être pris que là où ils l'ont été, les premiers presque uniquement parmi les Mammifères, les seconds parmi les Mammifères et les Oiseaux herbivores, frugivores, granivores, j'aurai achevé de montrer, au moins d'une manière générale, avec quel sentiment éclairé de ses propres forces, avec quelle haute intelligence de la Nature et des instincts des animaux, l'homme a agi dans le choix des espèces destinées par lui, les unes à devenir ses compagnes de travaux, les autres à multiplier autour de lui et pour lui les produits les mieux appropriés à son alimentation.

Ces groupes ornithologiques, les Gallinacés et les Palmipèdes lamellirostres, et de même ces groupes mammalogiques, les Ruminants et les Pachydermes, dans lesquels l'homme a choisi le plus grand nombre et à une exception près les plus précieux de ses animaux domestiques, étaient-ils en effet ceux dont les espèces étaient les plus faciles à domestiquer ? Étaient-ils réellement ceux dont la Domestication devait offrir le plus d'avantages.

La première de ces questions est à mon sens très-complexe. Le petit nombre d'auteurs modernes qui l'ont traitée, et M. Frédéric Cuvier lui-même, celui de tous qui a porté le plus de savoir dans son examen, paraissent au contraire l'avoir jugée très-simple. Suivant eux, elle se résoudrait presque tout entière par une seule condition, celle de l'influence puissante que doit exercer la sociabilité des animaux sur le succès des tentatives faites pour les domestiquer. Cette influence, je la reconnais complétement avec ces auteurs ; et M. Frédéric Cuvier, en fixant spécialement sur elle l'attention des zoologistes, me paraît avoir rendu à la science un important service. Tout animal naturellement solitaire est rebelle à la Domestication ; non cependant, comme on l'a dit, d'une manière constante et absolue, témoin, sans franchir même les limites de la

classe des Mammifères, le Chat et le Furet. La domination d'un animal par l'homme n'est en effet, après tout, qu'un mode particulier d'association contractée, par les soins et à l'avantage de l'un d'eux, entre deux êtres très-différents et très-inégalement puissants. Or, s'il doit être difficile de changer tellement le naturel d'un animal, qu'il accepte, au lieu de la société de ses semblables, ou en participation avec elle, la société d'un être si dissemblable à lui-même; si l'on ne peut atteindre ce résultat qu'en modifiant profondément les ineffaçables instincts qui lient entre eux, par un besoin d'affection mutuelle et d'association, tous les individus d'une espèce, à plus forte raison doit-on être arrêté par d'immenses difficultés lorsqu'il s'agit, non plus de donner le change à ces instincts, mais de les créer là où ils n'existent pas. De là le très-petit nombre de succès : encore sont-ils presque toujours incomplets, que l'homme a obtenus à l'égard des animaux solitaires.

L'observation montre que les animaux carnassiers sont ordinairement solitaires, tandis que les Herbivores, les Gallinacés, les Palmipèdes lamellirostres, vivent en troupes plus ou moins nombreuses : différence dont il est assez facile de concevoir la raison générale. Dans les espèces vivant de proie, chaque individu, obligé de conquérir par la ruse ou la force, et presque toujours après une longue attente ou de patientes recherches, une nourriture toujours rare, trouve dans chacun de ses semblables un rival luttant avec lui de patience, de ruse, et quelquefois de force, pour la lui disputer. De là les habitudes solitaires de ces espèces, dans lesquelles le mâle et la femelle ne se réunissent que momentanément, dans lesquelles aussi la mère, ses petits une fois élevés, ne manque pas de les chasser et de les disperser au loin. Pour les Herbivores, au contraire, auxquels la Nature offre partout une abondante et facile nourriture, la vie sociale ne saurait plus être une cause de disette : d'où la réunion du père, de la mère, des enfants, presque toujours même de plusieurs familles en troupes, dans lesquelles chaque individu, faible isolément, vient multiplier ses forces par celles de ses semblables. L'association de tous fait ici la sûreté de chacun.

Les habitudes sociales des Mammifères herbivores, des Gallinacés, des Palmipèdes lamellirostres, se lient ainsi par des connexions nécessaires avec les conditions spéciales de leur régime alimentaire; et à leur tour elles entraînent comme conséquence la facilité plus grande de la Domestication, *toutes choses égales d'ailleurs*. J'admets pleinement ce fait général, que le raisonnement indique et que l'observation démontre; j'attache même à sa considération une très-grande importance, mais non une importance exclusive. Aller au delà, comme l'ont fait quelques auteurs; voir en lui, non pas seulement l'une des données principales d'un problème très-complexe, mais la base suffisante d'une explication générale, c'est tomber dans une exagération erronée et pleine de dangers. Qu'il y ait d'autres données dont il importe aussi de tenir compte, je ne puis en douter, ne fût-ce que parce qu'il existe un grand nombre de groupes zoologiques très-remarquables par leurs habitudes sociales, et dans lesquels cependant l'homme n'a pas pris un seul de ses animaux domestiques; ce qui montre avec évidence que la direction et le succès de ses essais de Domestication ne sont pas seulement en raison des instincts plus ou moins sociaux des espèces. Et s'il en est ainsi, s'il existe d'autres données connues ou inconnues, on conçoit immédiatement que l'influence favorable à la Domestication qu'exercent sur les animaux leurs instincts de sociabilité peut être contre-balancée et annulée par d'autres conditions tendant, au contraire, à les soustraire au pouvoir de l'homme; d'où la possibilité qu'en somme une espèce, bien que sociable, puisse n'être que très-difficilement réduite en domesticité.

On ne saurait non plus expliquer uniquement, et c'est au reste ce qui n'a été tenté par aucun zoologiste instruit, la prédominance des animaux herbivores et granivores parmi nos races domestiques par la facilité de nourrir ceux-ci opposée à la difficulté d'alimenter des espèces carnassières. Ici encore je trouve une donnée à laquelle il importe d'avoir égard, mais qui est loin d'être à elle seule tout le problème; et le même raisonnement que je viens de faire à l'égard de l'influence des habitudes sociales pourrait être au besoin reproduit ici avec plus de force encore.

Il y a donc lieu, même après tout ce qui a été écrit, d'examiner de nouveau quels motifs ont déterminé l'homme dans le choix des espèces qu'il s'est asservies, quelles conditions ont favorisé et facilité ses tentatives.

Pour qu'une espèce soit facile à domestiquer, il faut de toute évidence qu'elle soit *facile à apprivoiser*; puis, ce qui est tout différent, *facile à multiplier*. Je suis donc obligé ici de diviser la question pour l'examiner brièvement sous sa double face, d'abord à l'égard des Oiseaux, puis à l'égard des Mammifères.

La faculté d'apprivoiser un animal étant, toutes choses égales d'ailleurs, en raison du développement de ses facultés intellectuelles, on peut déjà prévoir que les Gallinacés et encore moins les Palmipèdes ne sauraient être considérés comme les Oiseaux les mieux prédisposés à l'apprivoisement. Il est de toute évidence que les Perroquets, les Oiseaux de proie, les Corbeaux, les Pies, groupes qui renferment d'ailleurs un grand nombre d'espèces vivant en société, l'emportent de beaucoup à cet égard sur les Gallinacés et les Palmipèdes. Mais ceux-ci sont véritablement hors de ligne par les circonstances de leur reproduction, qui tendent éminemment à multiplier, mais surtout à conserver les jeunes individus. Chez la plupart des Palmipèdes lamellirostres aussi

bien que chez les Gallinacés, le nombre des mâles est, dans un rapport d'ailleurs variable, toujours inférieur à celui des femelles. Par compensation, l'ardeur et l'énergie génératrice des premiers, destinés à satisfaire à la fois plusieurs femelles, est au-dessus de tout ce que nous connaissons dans les autres espèces : d'où la nature farouche et irritable de ces mâles et la violence de leurs colères jalouses. En outre, dans ces mêmes espèces, où les chances de multiplication sont accrues en raison du nombre plus grand des femelles, les petits éclosent dans un état de développement tellement avancé, qu'ils peuvent se tenir, marcher, prendre leur nourriture, et presque, s'ils sont placés dans un milieu suffisamment chaud, se passer de tous soins étrangers. Ils ont donc sur les autres jeunes Oiseaux, et l'on conçoit combien par là sont augmentées aussi les chances de conservation, l'avantage de passer leur première enfance de l'œuf à l'abri de tous ces dangers si graves et si multipliés qui, dans presque toutes les espèces, entourent l'animal nouveau-né.

Si donc les Gallinacés et les Palmipèdes lamellirostres ne sont pas très-aisés à apprivoiser, au moins se trouve remplie cette autre condition de toute Domestication facile, la possibilité, si l'espèce est placée sous un climat et dans des circonstances favorables, de la faire produire et de la multiplier assez rapidement.

Les Mammifères herbivores sont presque exactement dans leur classe ce que sont les Gallinacés parmi les Oiseaux. Ici encore il s'en faut de beaucoup que l'apprivoisement soit aussi facile qu'il l'est dans les groupes supérieurs de la même classe. En me bornant à cet énoncé, je suis bien loin d'exprimer complétement cette vérité ; je dois dire, et cela sans excepter même ces espèces regardées chez tous les peuples comme les types par excellence de la cruauté et de la férocité, que je ne connais aucun Mammifère plus difficile à dompter que ne le sont, sinon tous les Ruminants et les Solipèdes, au moins leurs mâles, lorsqu'ils sont dans l'âge et dans la saison où leur énergie génératrice s'est complétement développée et n'a encore rien perdu. Les observations faites sur les animaux sauvages et surtout captifs fournissent des preuves multipliées et positives du naturel ardent, farouche, intraitable de ces mâles, dont les passions violentes sont constamment en raison de leur vigueur et de leur énergie génératrice. Ce naturel farouche, ces passions violentes, on les retrouve même encore modifiés, atténués, mais non détruits par la domesticité, chez les mâles eux-mêmes des espèces que l'homme s'est le plus anciennement asservies, par exemple chez le Taureau, chez le Bélier, chez le Cheval entier.

Pour quiconque examinera la question en se dépouillant de toute idée préconçue, il est donc évident que l'apprivoisement des Mammifères herbivores, bien que naturellement sociables, a nécessairement présenté à l'origine de très-grandes difficultés, si grandes même, qu'aujourd'hui encore, après tant de siècles, on n'a pu en triompher complétement, si ce n'est en ôtant aux mâles par la castration leur énergie en même temps que leur virilité. Et même, pour ne rien omettre, je dois faire remarquer que ce n'est pas ici seulement l'apprivoisement qui se trouvait si difficile à réaliser, mais aussi la captivité de ces animaux : la captivité, qui est le premier degré, la condition indispensable et préliminaire de tout apprivoisement. Ici en effet il s'agit, non comme pour les Gallinacés, d'êtres comparativement petits et faibles, plus ou moins faciles à saisir et à retenir, mais d'espèces d'une grande taille, les unes, telles que le Cheval, le Taureau, le Buffle, douées d'une vigueur si supérieure aux forces physiques de l'homme; les autres, telles que le Moufflon et le Bouquetin, moins redoutables à notre espèce, mais éminemment agiles, et placées par la nature sur les sommités abruptes et presque inaccessibles des hautes montagnes.

On ne voit d'ailleurs nullement que, les Ruminants et les Solipèdes une fois apprivoisés, l'homme ait dû être indemnisé par la propagation rapide de leurs espèces des labeurs par lesquels seuls il a pu triompher de tant de difficultés. Il est bien vrai que, comme chez les Gallinacés, les femelles sont ici plus nombreuses que les mâles, et que les petits naissent de même dans un état de développement très-avancé. Mais de ces deux avantages le premier est compensé par la longueur de la gestation, et surtout par la naissance presque constante d'un petit seulement ou de deux au plus à chaque mise bas; le second, par le long espace de temps qui s'écoule encore après la naissance, avant que les jeunes soient en état, soit de propager à leur tour leur espèce, soit d'aider leur maître comme auxiliaires dans ses travaux.

La conséquence à laquelle conduit une discussion dégagée de toute idée théorique préconçue n'est donc nullement celle que les auteurs avaient tirée de l'étude des mêmes faits, et qu'ils ont fait prévaloir dans la science. Les groupes qui ont fourni à l'homme le plus grand nombre et les plus importants de ses Mammifères domestiques n'étaient réellement, ni doués de plus de fécondité, ni, malgré leur sociabilité, plus faciles à apprivoiser que plusieurs autres; donc ils ne sauraient être réellement considérés comme ceux dont la Domestication était la plus aisée à réaliser.

Et ici, loin que nous la trouvions en défaut, nous voyons se révéler par une preuve de plus cette haute intelligence de l'homme, qui, si elle ne brille que rarement et comme par éclairs chez l'individu, préside constamment aux actes accomplis par la suite des générations humaines. Lorsqu'il a été question d'animaux accessoires, l'homme a pu faire entrer en ligne de compte, et considérer même pour beaucoup, dans le choix qu'il a fait de ces espèces, la facilité plus grande de leur Domestication; et en faisant

ainsi il a fait sagement; car beaucoup de travaux consumés en vue de si minces résultats eussent été au préjudice des besoins réels de l'humanité. Mais, lorsqu'il s'est agi d'espèces dont la conquête était pour lui d'immense avantage, l'homme n'a plus regardé à ses peines. Il a consenti à lutter longtemps avec une nature peu docile; il ne s'est pas effrayé de la taille et de la vigueur des êtres qu'il voulait ployer à son joug; il a été au besoin les poursuivre jusque sur les cimes des rochers où ils se retranchaient comme dans un asile inaccessible, et tous les obstacles ont dû s'effacer devant cette puissance à laquelle rien ne saurait résister, parce que rien ne la limite : la volonté humaine indéfiniment transmise de génération en génération.

Ce n'est donc pas le plus ou le moins de facilité, mais l'avantage qu'il devait trouver dans la Domestication d'une espèce, qui a déterminé l'homme à s'en emparer et à se la soumettre, dussent ses efforts être renouvelés à plusieurs reprises et continués pendant une longue suite d'années. Et maintenant nous comprenons pourquoi entre tous les animaux sociables, c'est surtout parmi les Gallinacés, les Ruminants, les Solipèdes, qu'il a été chercher le plus grand nombre et les principales de ses races domestiques : les Gallinacés et les Ruminants, placés hors de ligne entre tous les autres animaux par l'excellence de leur chair, de leurs œufs ou de leur lait, aliments aussi sains qu'agréables au goût; les Ruminants et les Solipèdes, plus précieux encore comme auxiliaires, et précisément par toutes ces mêmes qualités dont l'homme n'a pu triompher qu'après une lutte si pénible; par cette vigueur, cette énergie, ces passions ardentes, si rebelles à toute soumission, mais aussi, une fois soumises, une fois au service d'un maître, ajoutant à ses facultés propres le secours de facultés nouvelles et d'une puissance incalculable. La conquête de ces redoutables animaux, la plus noble, comme l'a dit Buffon, que l'homme ait jamais faite, a été en grand pour le genre humain ce qu'est pour un peuple la possession de ses premiers instruments de fer ou de cuivre, péniblement forgés après une multitude d'essais, mais qui, une fois achevés, arment tout à coup les mains de ce peuple d'une immense puissance.

Tel est le point de vue sous lequel je considère la Domestication des Solipèdes et des Ruminants, et je dirais de tous les animaux domestiques les plus importants pour l'homme, si le Chien n'existait : le Chien, devenu par toute la terre l'esclave, plus encore, le compagnon intime, l'ami dévoué de l'homme. Le Chien fait, au milieu de tous les autres animaux domestiques, une exception que je ne saurais passer sous silence : mais cette exception dérive des conditions exceptionnelles aussi du Chien dans l'état de nature. Le Chien est éminemment sociable, quoique carnassier, et lui seul avec ses congénères nous offre l'alliance, parmi les Mammifères, de ces deux qualités si généralement exclues l'une par l'autre. Comme carnassier, le Chien a le cerveau beaucoup plus volumineux et plus riche en circonvolutions, par suite, l'intelligence beaucoup plus développée qu'aucun des Ruminants et des Solipèdes. Il est en même temps beaucoup plus fécond, chaque portée étant de plusieurs petits dont l'évolution est rapide et l'aptitude à la reproduction promptement développée. Enfin, par les conditions de son appareil digestif et de son système dentaire, il est l'un de ces Carnassiers qui, loin de vivre uniquement de chair vivante, inclinent vers le régime mixte des Omnivores; d'où la possibilité que le Chien, une fois asservi par l'homme, l'ait suivi sous tous les climats, devenant avec lui ici Piscivore, là Frugivore, et partout se contentant au besoin des restes de son maître.

Le Chien, comme il diffère des autres animaux par les fonctions infiniment variées qu'il remplit au sein des sociétés humaines, a donc dû en différer par les circonstances de sa Domestication. Chez les Ruminants et les Solipèdes, l'homme a dû lutter, mettant à profit quelques conditions favorables contre les obstacles puissants; et il n'a pu parvenir qu'après de pénibles tentatives à faire fléchir devant sa volonté persévérante une nature âpre et rebelle. Pour le Chien, au contraire, ses facultés intellectuelles et affectives également développées, sa vie sociale, sa nourriture mixte, sa fécondité, et jusqu'à sa patrie originelle (l'Asie centrale), étaient autant de conditions favorables qui devaient rendre la Domestication facile, je dirais presque spontanée. Ici donc l'homme n'avait plus à combattre, mais à recueillir. Il lui a suffi d'appeler à lui le Chien, et le Chien est venu, donné bien plutôt par la Nature que conquis sur elle.

Ce n'est donc pas le hasard de circonstances fortuites ou le caprice de l'homme qui a fait du Chien le plus intelligent, le plus affectionné, le plus intime de ses esclaves; pas plus que le hasard n'a déterminé l'homme à choisir parmi les Ruminants, les Solipèdes et les Gallinacés, ses meilleurs animaux auxiliaires et alimentaires. Soit que l'homme ait dû lutter contre la Nature et conquérir sur elle des biens qu'elle lui refusait, soit qu'il n'ait eu qu'à accepter de magnifiques présents préparés et comme spontanément offerts par elle, tout dans le choix des espèces asservies a été réglé avec une profonde sagesse, et comme si cette longue suite de travaux auxquels ont pris part tant de générations eût toujours été dirigée selon les vrais principes et en vue du but final de la Domestication des animaux (113).

(113) Nous pensons que le Chien, le Cheval, le Bœuf, le Mouton, la Chèvre, le Chameau et le Dromadaire, sont des espèces distinctes, qu'elles n'ont plus, sauf peut-être la Chèvre, leur souches à l'état sauvage; qu'il est impossible d'assigner l'époque où elles ont passé de la vie errante sous la domination

L'étude des animaux domestiques est jusqu'à ce jour restée presque entièrement en dehors de la zoologie et surtout de la physiologie. Les naturalistes ont paru croire qu'il leur suffisait d'avoir rapporté d'une manière générale les innombrables variétés de l'homme, puisque dans tous les temps et chez tous les peuples de l'ancien monde on retrouve ces animaux associés à l'homme, et que jamais il n'en a été fait mention comme ayant existé dans un autre état.

Nul motif, selon nous, n'autorise donc à croire que ces espèces aient commencé par la vie sauvage; une telle hypothèse est purement négative, et elle est d'ailleurs en opposition avec toutes les lois de la création; elle est tout aussi contraire à la nature sociale de l'homme, à la finalité des animaux et à leur nature, aux affirmations positives de l'histoire et de l'enseignement religieux.

S'il n'y a pas d'espèces domestiques par leur création même, ni les besoins physiques de l'homme ni ses besoins sociaux ne sont satisfaits dans le règne animal, et la loi d'harmonie, vérifiée dans toutes les autres parties de la création, se trouverait violée dans tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus rapproché de l'homme. On peut répondre, il est vrai, que certaines espèces ont été créées susceptibles de devenir domestiques, et qu'à l'homme a été laissé le soin de les réduire à cet état. Sans nier absolument la possibilité de cette hypothèse, vraie d'ailleurs pour plusieurs espèces, elle ne nous semble pas répondre assez complétement à toutes les lois d'harmonie que nous venons de rappeler. En effet, seul l'homme aurait été créé en dehors des circonstances nécessaires à son existence, seul il aurait eu la charge de tout trouver autour de lui; et, tandis que tous les êtres sont créés dans leur état parfait, lui seul eût été créé dans une sorte d'état élémentaire, contradictoire avec les conséquences logiques des lois des êtres créés, qui tous aboutissent à lui. Il est donc plus rationnel d'admettre comme une conséquence rigoureuse que les animaux ayant été créés pour l'homme, plusieurs furent nécessairement créés domestiques et propres à fournir immédiatement tout ce qui était nécessaire à l'homme physique et à l'homme social.

L'homme est avant tout un être social, c'est là son caractère distinctif; il ne peut vivre et se développer qu'en société; or, dans quelque état de développement qu'on considère l'état social, il a sa base primitive et indispensable dans les animaux domestiques d'abord, et dans l'agriculture ensuite. D'où il suit qu'il y a eu nécessairement dès l'origine des animaux et des végétaux domestiques et créés tels, ou bien l'homme n'aurait pas été créé social, ce qui est inadmissible.

La finalité est la loi suprême des harmonies de la création; elle est spécialement évidente dans l'existence de la série animale; chaque groupe de la série est modifié en général pour les circonstances et les milieux dans lesquels il doit vivre; chaque espèce même est modifiée dans son organisation, dans ses mœurs et ses habitudes pour un but et une fin spéciale, pour des conditions d'existence spéciales. Or, il est impossible de méconnaître ces modifications profondes qui rendent les espèces domestiques presque uniquement propres à la domesticité. Cette destination est un caractère spécial de leur nature et de leur organisation. Les espèces domestiques sont généralement herbivores, faciles à nourrir, dociles et obéissantes au joug, soumises et attachées à l'homme par nature; elles fournissent par leur chair, par leurs produits divers, par leur taille, leur force, la disposition de leurs membres et toute la forme de leur corps, tout ce qui peut servir à la nourriture et au vêtement de l'homme, à ce transport de lui-même et de ses fardeaux, à la culture et à l'engrais de ses sillons, en un mot à son utilité et à son agrément.

Si c'est l'homme qui a réduit en domesticité toutes les espèces, et qui a par ses soins modifié leur naturel, pourquoi a-t-il choisi le Chien plutôt que le Renard, plutôt que le Chacal, plutôt que le Loup, plutôt même que le Lion, dont la majestueuse beauté devait flatter plus agréablement sa vue? Les mœurs du Renard, du Loup et du Chacal sont assez semblables à celles du Chien pourqu'il n'y ait pas eu de raison bien évidente de préférence pour une espèce plutôt que pour l'autre. Cependant si l'on a vu dans presque tous les temps des individus, Loups, Renards, Chacals et même Lions apprivoisés, jamais on ne les a vus domestiques, jamais ces espèces ne se sont perpétuées et maintenues en domesticité; toujours au contraire les individus apprivoisés et non domestiques ont laissé percer les traits de leur naturel et trahi leurs penchants innés, à l'occasion. Au contraire de tous ces animaux, le Chien est le seul qui naisse tout élevé avec des talents naturels, avec un instinct non communiqué, qui le rend susceptible de la garde d'un troupeau que ses congénères dévorent, de la garde d'une maison, de l'homme, enfin, auquel son existence semble essentiellement attachée.

Pourquoi le Bœuf et le Mouton ont-ils été choisis de préférence à une foule d'élégants Antilopes ou de Cerfs? Pourquoi le Bœuf de préférence au Buffle, plus fort et plus puissant? Pourquoi le Cheval plutôt que le Zèbre, que l'on n'a pu encore dompter, plutôt que l'Elephant, dont la force est bien supérieure, mais qui n'a jamais produit en domesticité? On n'a pas assez fait attention à la grande différence qui existe entre les animaux domestiques et les animaux apprivoisés; presque tous les animaux peuvent être apprivoisés, mais tous ne peuvent devenir domestiques. La domesticité tient à l'espèce, elle est dans sa nature, dans son organisation et ses mœurs; c'est un caractère spécifique qui peut être perfectionné par l'homme, mais non créé, car il ne lui appartient point de changer la nature des êtres. En effet, son action s'étend et agit sur les animaux sauvages, il les dompte et les apprivoise individuellement; mais, comme l'état sauvage est aussi un caractère spécifique tenant à l'organisation et aux mœurs, quelque soit le nombre des individus qu'il apprivoise, l'espèce ne devient point domestique, elle demeure toujours sauvage; et les individus apprivoisés ne donnent point naissance à une postérité domestique. Ainsi donc les animaux apprivoisés sont un résultat individuel de la puissance de l'homme, résultat tout à fait indépendant de leur nature et de leur organisation, tandis que la domesticité est dans l'organisation, la nature et les mœurs de l'être: en un mot, l'individu s'apprivoise, mais l'espèce est domestique. Telle est la différence profonde qui démontre que les animaux domestiques le sont par nature et qu'ils ont été créés tels.

Enfin, contre l'hypothèse négative de la non-domesticité originelle des espèces domestiques, nous avons, outre les faits connus, les principes généraux de la science, les lois connues de la création, la finalité et la nature des animaux; nous avons, dis-je, les affirmations positives de l'histoire et de l'enseignement religieux. Tous les peuples ont en effet, dès leur principe, des animaux domestiques. La Genèse, la plus ancienne de toutes les histoires, nous peint les premiers hommes comme des cultivateurs et des pasteurs de troupeaux; elle nous montre même tous les animaux soumis à l'homme et venant recevoir de lui leur nom et la loi qui l'établit leur maître; tous lui sont soumis par le Créateur même, il doit les dominer et les régir, et, de fait, l'homme social domine et dompte tous les animaux, nul ne lui résiste.

de ces animaux à l'influence de la domesticité, et de les avoir inscrites, comme en appendice, à la suite des diverses espèces dont elles sont ou dont on les suppose issues. Pour l'analyse approfondie de leurs caractères extérieurs et des modifications de leur organisation interne, pour l'observation de leurs mœurs, pour la détermination de leur patrie, à peine a-t-on admis qu'il pût être utile de s'en occuper, et de discuter toutes ces questions, à l'égard des races utiles à l'homme, avec un peu de cet intérêt qu'inspire d'ordinaire leur solution dès qu'il s'agit d'une coquille nouvelle ou d'un Passereau exotique. Buffon est presque le seul (114) qui en ait jugé autrement; et ici, comme dans une multitude d'autres circonstances, Buffon a eu raison contre tous.

Ce n'est pas ici le lieu de faire la description ou même l'énumération de toutes les différences d'organisation et d'instinct qui caractérisent nos différentes races domestiques, soit les unes par rapport aux autres, soit toutes ensemble par rapport à leur type originel. Je citerai toutefois quelques exemples qui ne pourront manquer de rappeler à chacun de mes lecteurs une multitude de faits analogues.

Les variations de couleur (115), de taille, les moins rares de toutes chez les animaux sauvages, sont aussi les plus fréquentes chez les animaux domestiques; elles sont même, chez ces derniers, tellement communes et tellement grandes, surtout pour les espèces les plus anciennement domestiquées, qu'elles semblent au premier aspect n'être, ni circonscrites dans aucune limite, ni régies par aucune loi. Elles ont cependant et leurs limites et leurs lois : par exemple, les variétés de coloration d'une espèce, ou mieux ses *couleurs secondaires*, sont constamment en raison de sa couleur primitive, et toutes ces inégalités de taille, qui vont quelquefois du simple au double, au triple, au quadruple même, se ramènent toujours à une moyenne égale ou un peu supérieure à la taille primitive de l'espèce.

Les différences relatives à la forme et à la proportion des parties sont presque aussi communes que les précédentes : il n'est aucun organe, aucune région qui ne puisse en présenter de telles, et souvent de très-marquées. Les membres, par exemple, sont dans des proportions extrêmement variables par rapport au tronc : on sait combien d'espèces renferment à la fois des races sveltes, légères, agiles, et d'autres trapues, à membres courts et épais. Parmi les viscères intérieurs, le canal alimentaire s'est notablement allongé chez le Chat, en raison du régime en partie végétal imposé par l'homme à cet animal, exclusivement carnassier dans l'état de nature. La même espèce et quelques autres encore, mais par-dessus toutes les races les plus intelligentes de Chiens, se sont écartées des caractères du type sauvage par une autre modification plus remarquable encore : leur encéphale, principalement leurs hémisphères cérébraux, et leur crâne, se sont accrus; et leur museau est devenu un peu plus long.

Le nombre et la disposition des organes varient un peu plus rarement chez les animaux domestiques : il s'en faut du reste de beaucoup que je manque d'exemples à citer. Il existe des races de Bœufs, de Moutons, de Chèvres, sans cornes, et des races de Chèvres et de Moutons à cornes multipliées; des races de Poules à deux pouces, d'autres sans crête, d'autres à crâne non ossifié supérieurement, d'autres, plus remarquables encore, sans coccyx, une race de Moutons à queue repliée et cachée dans une loupe graisseuse; des races de Chiens, de Chèvres, de Cochons, à oreilles pendantes; des races de Chiens à cinq doigts en arrière, une autre à nez fendu entre les narines, une autre à pattes demi-palmées. Dans cette même espèce, le nombre des dents, des vertèbres, des côtes, et par conséquent de toutes les parties molles qui sont en rapport avec elles, est pareillement sujet à des variations, ainsi qu'il est connu depuis longtemps. Ajoutons qu'en général une race domestique ne diffère pas de son type originel par une seule de ces différences, mais par plusieurs à la fois, ou pour mieux dire par un ensemble très-complexe de modifications qui se transmettent par voie de génération presque avec la même constance que les caractères eux-mêmes des espèces sauvages les mieux déterminées.

Les soins de notre espèce, en favorisant la multiplication des races domestiques, en rendant plus grand de jour en jour le nombre des individus, ont quelquefois amené dans certaines localités un instant où ce nombre a dépassé les limites, soit des besoins de l'homme, soit des moyens dont il pouvait disposer pour la nourriture ou la conservation de ces animaux. De là il est arrivé qu'une partie de ceux-ci ont été rendus à l'état sauvage ou demi-sauvage, soit que, mal nourris et mal surveillés, ils se soient échappés et aient repris la vie libre de leurs premiers ancêtres, soit même que leurs maîtres eux-mêmes les aient volontairement chassés de leurs demeures.

La restitution à l'état sauvage d'animaux précieux à l'homme a été quelquefois aussi amenée par des causes diverses et spéciales à certaines espèces : par exemple, par l'habitude que les Chevaux sauva-

(114) Après le grand nom de Buffon, celui de Pallas a le plus de droits à être cité ici. *Voy.* entre autres ouvrages, ses *Spicilegia Zoologica*.

(115) Elles portent même quelquefois sur le périoste, comme chez la Poule nègre. On peut voir dans les galeries d'anatomie du Muséum d'Histoire naturelle deux squelettes de cette remarquable variété. Tout le périoste est noir aussi bien que toutes les parties épidermiques.

ges ont d'appeler à eux les Chevaux domestiques qu'ils viennent à rencontrer, et qui, souvent, si apprivoisés qu'ils soient, ne résistent pas au désir de vivre libres, selon l'état de nature, au milieu de leurs semblables.

C'est ainsi qu'aujourd'hui les plaines et les bois de diverses contrées de l'Océanie, mais surtout de l'Amérique, nourrissent des descendants sauvages des Chiens, des Chats, des Cochons, des Chevaux, des Vaches, transportés par les Européens dans ces deux parties de ce monde. De même, les steppes de l'Asie centrale renferment des troupes de Chevaux sauvages, vivant aujourd'hui dans les mêmes lieux d'où l'espèce est originaire, mais composées en partie de Chevaux redevenus sauvages ou de leurs descendants.

Quelles modifications se sont produites dans ces races échappées des mains de l'homme, et soustraites, depuis un temps dont la durée nous est quelquefois exactement connue, à l'influence si puissante de la domesticité? Les descendants sauvages d'animaux autrefois asservis sont-ils restés semblables à nos individus domestiques; ou bien ont-ils repris les caractères de leur type originel?

L'importance de ces questions a été jusqu'à présent si peu comprise, que l'on ne possède encore dans aucun musée de l'Europe, ni les squelettes, ni même les peaux de ces animaux redevenus sauvages, dont chaque année des milliers sont tués pour les besoins du commerce ou de l'économie domestique. La comparaison directe n'a donc pu être faite encore; mais, à son défaut, se trouvent des renseignements très-précis et très-authentiques dans les ouvrages d'un assez grand nombre d'auteurs, notamment dans ceux de Pallas, et dans un mémoire spécial (116), publié par M. Roulin sur les animaux domestiques de l'Amérique.

La restitution d'une race aux habitudes de la vie sauvage a constamment pour effet la disparition graduelle de toutes ces différences de coloration, de taille, de formes, dont le nombre parmi les animaux domestiques est aussi grand que celui des causes de variation. Tous les individus finissent par se trouver établis sur un seul et même type, très rapproché du type sauvage primitif, et qui en diffère d'autant moins que l'espèce a été replacée plus exactement dans les conditions de la vie primitive. Toutefois, de même que, dans le passage de l'état sauvage à la vie domestique, des variétés remarquables ne se produisent qu'après plusieurs générations, de même aussi, lors du retour à l'état sauvage, c'est après un certain nombre de générations seulement que l'on voit toutes les variétés effacées et des caractères fixes et unitaires reproduits chez tous les individus. La déviation du type primitif et sa restitution s'accomplissent ainsi à peu près dans le même espace de temps et par une série de changements dont l'ordre est directement inverse, les caractères les plus accessoires et les plus variables, ceux de la couleur par exemple, étant les derniers à redevenir fixes, comme ils avaient été les premiers à cesser de l'être lors de la Domestication.

On voit par là que les tentatives faites vers la fin de notre révolution pour repeupler nos forêts de Sangliers en rendant des Cochons à la liberté, étaient parfaitement rationnelles, et ne pouvaient manquer de réussir, si l'on eût eu la patience d'en attendre le succès. Je désirerais, pour ma part, les voir reprises un jour dans l'intérêt de la science, qui pourrait, cette fois au moins, suivre pas à pas et dans tous ses progrès cette même transformation, qui s'est accomplie, sans qu'on l'ait ni cherchée ni observée, au sein des forêts et dans les plaines de l'Amérique.

On doit rapprocher des phénomènes qui ont lieu dans le retour à l'état sauvage ceux qu'éprouvent des animaux domestiques transportés par un peuple très-civilisé chez un autre qui l'est moins. Plus loin, en effet, est portée la civilisation d'une nation, plus elle demande à ses animaux domestiques des services variés; plus elle les soumet, suivant les localités, à des régimes divers; plus elle exerce l'influence sur l'époque et les circonstances de leur reproduction sur l'éducation des jeunes; plus, en un mot, sont multipliées les causes de variations dont elle entoure ses animaux. Quelle comparaison, par exemple, peut-on établir entre les fonctions multiples que le Chien remplit chez les diverses nations civilisées de l'Europe, et ses conditions d'existence, si simples, si uniformes, chez un peuple uniquement pasteur ou uniquement chasseur, qui ne saurait évidemment lui offrir tous les jours et partout que la même nourriture, comme il ne peut que lui demander quelques services?

Des animaux domestiques, en devenant la propriété d'un peuple moins riche et moins civilisé, doivent donc tendre à se rapprocher davantage d'un type fixe et unitaire, et c'est en effet ce qui a constamment lieu. L'établissement d'une race chez un peuple peu civilisé peut être assimilé pour elle à un retour incomplet vers l'état sauvage : il a constamment pour effets des changements qui tendent à la rapprocher de son type primitif, et exactement en raison du degré de barbarie de ses nouveaux maîtres. C'est ce qu'établissent une multitude de preuves, parmi lesquelles je citerai, comme exemptes de toute objection, les graves différences existant aujourd'hui, malgré la communauté incontestable de leur origine, entre nos animaux domestiques et ceux de divers peuples de l'Amérique.

(116) *Recherches sur quelques changements observés dans les animaux domestiques transportés de l'ancien dans le nouveau continent.* Voyez les *Mémoires des savants étrangers*, publiés par l'Académie des sciences.

L'analogie qui existe entre le retour d'une race à l'état sauvage et sa possession par un peuple peu ou point civilisé fournit l'explication d'un fait général aperçu et signalé au sujet de divers animaux domestiques, mais principalement du Chien. Presque aussi universellement répandue sur la surface du globe que l'homme lui-même, cette espèce présente chez les nations civilisées une multitude de races pour la plupart très différentes entre elles et très-différentes aussi du type sauvage. Au contraire, les Chiens des peuples restés encore à l'état sauvage ou barbare ont eux-mêmes conservé les caractères de leur type sauvage : et telle est même la constance de ces résultats, que l'on a pu dire le degré de Domestication du Chien presque partout proportionnel au degré de civilisation de l'homme. Or, maintenant, nous voyons non-seulement que ce rapport existe, mais qu'il ne pouvait manquer d'exister; car, si les peuples barbares doivent être considérés comme auteurs par eux-mêmes de la Domestication de leurs animaux, ils n'ont pu imprimer des changements bien profonds à l'organisation de ceux-ci, ce qui résulte de tous les faits précédents; et, s'ils les ont reçus des nations plus avancées qu'eux dans les voies de la civilisation, on voit maintenant qu'ils ont dû les laisser rétrograder vers les conditions du type sauvage.

Disons un mot maintenant des progrès qui restent à accomplir relativement à la Domestication des animaux.

On ne s'étonnera pas, après ce qui a été dit plus haut, de me voir citer comme devant surtout procurer à l'homme de nouveaux animaux domestiques, précisément les mêmes classes qui lui ont déjà fourni tous ceux qu'il possède actuellement. Et même c'est encore de la classe des Mammifères, et plus spécialement des Ruminants et des Solipèdes, que nous avons à espérer les dons les plus nombreux et les plus précieux.

Parmi les Ruminants il n'est pas une seule espèce dont la Domestication ne puisse être de quelque avantage pour l'homme. Les grandes Antilopes entre autres lui fourniraient une alimentation saine et agréable par leur chair et leur lait; mais leur utilité, en raison de l'importance des animaux alimentaires déjà pris dans le même groupe, ne serait jamais que secondaire, et je n'oserais affirmer qu'elle dût offrir une compensation suffisante pour toutes les difficultés à vaincre.

Au nombre des espèces dont la Domestication serait éminemment utile, et même devrait être commencée le plus tôt possible, je placerai, au contraire, la Vigogne. Son importation dans les localités convenables serait assurément l'un des progrès que nous devons le plus désirer de voir accomplir. Peut-être viendra-t-il un temps où la chair, et surtout la laine, si abondante, si fine, si douce, de ce précieux Quadrupède, formerait l'une des richesses principales de nos montagnards des Alpes et des Pyrénées.

Parmi les Pachydermes il est un animal dont la Domestication me semble aussi devoir être immédiatement tentée : c'est le Tapir, et plus spécialement l'espèce américaine, qu'il serait si aisé de se procurer par la Guyane et le Brésil : non moins facile à nourrir que le Cochon, le Tapir m'a semblé par ses instincts naturels éminemment disposé à la Domestication. Au défaut de la société de ses semblables il recherche celle de tous les animaux placés près de lui, avec un empressement sans exemple chez les autres Mammifères. L'utilité du Tapir serait double pour l'homme. Sa chair surtout, améliorée par un régime convenable, fournirait un aliment à la fois sain et agréable en même temps; d'une taille bien supérieure à celle du Cochon, le Tapir pourrait rendre d'importants services comme bête de somme, d'abord aux habitants de l'Europe méridionale, puis avec le temps, dans tous les pays tempérés.

Je regarde comme pouvant aussi être utile, quoique à un degré moindre, la Domestication de l'Hémione, du Zèbre et des autres Solipèdes restés sauvages. Après toutes les races issues du Cheval, de l'Ane et de leur croisement, de nouvelles races de Solipèdes pourraient encore être employées avec grand avantage dans certaines localités ou pour des usages spéciaux.

En dehors de l'ordre des Ruminants et des Pachydermes, et dans un groupe qui, en raison de la contrée qu'il habite, n'a encore fourni à l'homme aucune espèce domestique, je citerai encore comme aussi utiles que faciles à asservir les Kanguroos de l'Australasie. La chair de ces Marsupiaux, sans être comparable pour la saveur à celle d'aucun de nos animaux alimentaires actuels, n'est ni moins saine ni moins agréable au goût; et leur poil, doux et laineux, pourrait aussi très-certainement être utilisé par notre industrie. Il est surtout une espèce qui, sous ce dernier rapport, serait d'un prix inestimable : c'est le Kanguroo ou Gerboïde laineux (117), aussi utile, selon toute apparence, que les vrais Kanguroos par les qualités de sa chair, et en même temps aussi précieux que la Vigogne elle-même par la riche fourrure dont il est revêtu. Lorsque les Européens pourront pénétrer librement dans les provinces où cette espèce, encore très-rare dans les collections, se trouve répandue en abondance, rien ne devra être négligé pour en accomplir promptement la conquête. En attendant, celle des diverses espèces de Kanguroos proprement dits devra être tentée dès qu'une occasion favorable se présentera; et elle le sera, si l'entreprise est bien conduite, avec de très-grandes chances de succès, en raison des instincts sociaux de ces animaux, de leur naturel très-

(117) C'est à MM. Quoy et Gaimard qu'on doit la connaissance de ce précieux animal. Voyez la *Zoologie de l'Astrolabe*, où il est décrit sous le nom de *Kanguroo laineux*.

susceptible d'apprivoisement, et de la facilité, déjà constatée par l'expérience, avec laquelle ils vivent et se reproduisent dans nos climats.

J'indiquerai encore parmi les Mammifères, comme plus ou moins faciles à domestiquer, mais comme beaucoup moins utiles, diverses espèces de Rongeurs, principalement de la famille des Caviens, telles que le Dolichotis ou Lièvre Pampa, les Agoutis, le Cabiai, et surtout les Pacas, qui seraient employés avec avantage comme animaux alimentaires; puis plusieurs Carnassiers, par exemple, le Guépard, les Coatis, la Loutre, et surtout les Mangoustes, qui pourraient seconder l'homme dans la recherche et dans la poursuite des animaux, soit de nos forêts, de nos champs ou de nos rivières, soit de l'intérieur de nos demeures. Quant aux Singes, aux Phoques, et, parmi les Mammifères bipèdes, aux Lamantins, si remarquables par la douceur de leur naturel, le développement de leur intelligence, leurs instincts éminemment sociaux, et, par suite, par la facilité de leur apprivoisement, je ne doute pas que si l'on réussissait à les faire reproduire facilement en domesticité, ils ne pussent devenir éminemment utiles à l'homme, au moins dans certaines localités. Il est d'ailleurs à peu près impossible de déterminer à l'avance la nature des services que notre espèce pourrait exiger d'eux: on peut seulement prévoir qu'ils devront être fort différents de ceux que nous rendent nos Carnassiers, nos Pachydermes, nos Ruminants domestiques

Parmi les Oiseaux, le groupe des Gallinacés est celui qui peut nous fournir encore le plus d'espèces utiles, comme il est déjà celui dans lequel l'homme en a pris le plus grand nombre. Il serait très-certainement facile de domestiquer les Hoccos (118), les Pénélopes, les Catracas, les Lophophores, les Napauls, et d'autres encore dont la chair prendrait utilement place sur nos tables entre celles du Dindon et celle de la Poule, et dont les derniers, en même temps, seraient pour nos parcs et nos basses-cours de si magnifiques ornements.

La conquête infiniment plus importante du Nandou, des Casoars et même de l'Autruche, serait plus difficile à accomplir; mais d'après les circonstances de la reproduction dans ces espèces, je ne doute point qu'on ne parvînt, par des soins habilement dirigés, et avec quelque persévérance, à vaincre tous les obstacles, si graves qu'ils puissent paraître au premier abord.

Après ces Oiseaux, je citerai l'Agami, trop facile à apprivoiser pour qu'on n'en doive pas tenter la Domestication, ne fût-ce que pour l'ornement de nos basses-cours, et qui paraît d'ailleurs pouvoir être utilisé pour la garde et peut-être la conduite des autres Oiseaux; quelques Pigeons, et surtout le Goura, qui, en raison de sa grande taille deviendrait l'une de nos plus précieuses volailles; enfin le Marabou et d'autres Oiseaux que l'on recherche pour la beauté de quelques-unes de leurs plumes. Mais ces dernières espèces seraient beaucoup plus difficiles à propager que les premières, et leur Domestication ne saurait guère être espérée que pour un avenir éloigné.

Dans les classes inférieures du règne animal, j'ose à peine donner quelques indications; non que ces classes ne puissent et ne doivent aussi par la suite accroître nos richesses, mais parce que je manque complétement à leur égard des documents nécessaires pour donner à mes prévisions une base certaine. Qu'il me suffise d'indiquer, comme pouvant être essayée avec quelques chances de succès, la multiplication de divers Poissons alimentaires exotiques, par exemple, le Binny du Nil, si précieux par sa grande taille et l'exquise délicatesse de sa chair; de quelques Insectes fileurs, notamment de plusieurs Bombyces, dont les produits, pour être inférieurs en qualité à la soie, n'en seraient pas moins susceptibles d'un emploi utile; de divers Insectes carnassiers qui, selon une idée ingénieuse récemment émise, pourraient, bien que par eux-mêmes inutiles à l'homme, lui rendre indirectement de très-grands services comme destructeurs des Insectes nuisibles; enfin et surtout de la Sangsue officinale, déjà presque entièrement détruite dans plusieurs pays, et qui pourra finir par disparaître entièrement de la surface du globe, si cette utile espèce ne devient enfin, comme elle devrait l'être chez toutes les nations civilisées, l'objet de soins intelligents et assidus.

Tels sont les bienfaits que notre siècle doit s'efforcer de léguer aux siècles futurs, en même temps qu'il doit tendre aussi à rendre de jour en jour plus complets, par la propagation et l'amélioration graduelle des races domestiquées, ceux que lui-même a reçus des siècles passés.

L'amélioration des races, soit par le croisement d'individus convenablement choisis, soit par l'influence d'un régime et de circonstances favorables d'habitation, est maintenant l'objet des efforts plus ou moins bien entendus, soit des gouvernements de la plupart des peuples civilisés, soit d'un grand nombre de citoyens isolés. Les méthodes employées sont loin d'être toujours les meilleures; mais les progrès ne sauraient manquer d'être rapides, par cela seul que le besoin en est universellement senti. Mais là ne se borne pas la tâche que l'homme doit se proposer à l'égard des animaux domestiques. On aura peine à croire un jour qu'au XIX^e^ siècle les nations les plus civilisées de l'Europe aient négligé de se procurer, non-seulement des races, mais jusqu'à des espèces éminemment précieuses, domestiquées

(118) Déjà quelques essais ont été faits pour le Haccamituporanga, principalement en Angleterre et en Hollande. Voyez TEMMINCK, *Histoire nat. genre des Gallinacés*, t. III, p. 12 et suivantes.

ailleurs depuis un temps immémorial! Les difficultés de l'asservissement d'une espèce sauvage sont grandes, je le reconnais, et il faut assurément quelque force de volonté pour lutter contre elles et en triompher; mais la Domestication une fois accomplie sur un point du globe, ne l'est-elle pas pour ainsi dire au profit du monde entier. Les relations fréquentes des peuples entre eux, en amenant par le commerce l'échange quotidien de produits souvent dénués de toute utilité, peuvent-elles, sans qu'il y ait la plus singulière et la plus déplorable contradiction, laisser de côté et comme oublier les animaux domestiques? Je ne saurais concevoir comment on a pu porter l'incurie jusqu'à laisser presque s'éteindre en plusieurs lieux une race aussi précieuse que celle du Lama, au lieu de la propager dans les montagnes de l'Europe; comment le Chameau et le Dromadaire, que nulle autre espèce ne saurait remplacer dans certaines localités, mais surtout le Dromadaire, si commun chez une multitude de peuples avec les quels nous avons des relations continuelles, n'ont encore été l'objet que de quelques essais locaux tentés seulement sur une petite échelle; comment, pour tout dire en un mot, il reste encore aujourd'hui, vingt-deux ans après la conquête d'Alger, un animal rare en Europe? Espérons que dans ce moment où tant d'esprits éclairés dirigent leurs méditations vers les applications industrielles, on comprendra enfin que l'importation d'espèces aussi utiles est l'un des plus grands services qui puissent être rendus au pays, l'un de ceux dont un gouvernement éclairé devrait le plus s'efforcer de provoquer, de tenter l'accomplissement, de développer les bienfaisantes conséquences.

DOUROUCOULI. *Voy.* Nocthores.

DRAINE ou Drenne, *Turdus viscivorus*, Linn., vulg. *grosse Grive*, *Grive siffleuse*, etc., type de la section des Grives et celle qui est la plus commune dans nos pays.

« J'ai remarqué, dit Vieillot, que parmi les Draines, les unes, et c'est le plus grand nombre, s'éloignent de nos contrées septentrionales aux approches de l'hiver, tandis que d'autres y restent toute l'année; que celles-ci ne vivent point en grande société, mais en famille; qu'elles s'apparient dans le mois de janvier, et qu'une fois accouplées, chaque paire vit isolément. C'est un de nos premiers Oiseaux sédentaires qui annoncent l'approche du printemps; car dès les premiers beaux jours de février, le mâle, perché à la cime d'un arbre, fait entendre un ramage dont il sait varier les sons, et qui, quoique fort, n'est pas sans agrément. La femelle fait son nid dès avant le printemps et le place sur les grands arbres, mais le plus souvent sur ceux de moyenne hauteur; elle le construit dans la bifurcation des maîtresses branches, emploie au dehors de la mousse, des feuilles et des herbes grossières qu'elle lie ensemble, et matelasse le dedans avec des herbes fines, du crin et de la laine. Sa ponte est de quatre œufs, rarement plus, d'un blanc sombre, tacheté de brun. » Elle en fait ordinairement deux par an et quelquefois trois lorsque la première a manqué.

Non-seulement par sa taille (elle est de onze pouces), mais encore par son courage et par sa force, la Draine mérite le premier rang parmi les Grives. Naturellement farouche et méfiante, quelquefois même timide, elle devient hardie, intrépide et ne connaît point de dangers quand il s'agit de défendre sa couvée. Elle ne craint pas d'attaquer le Geai, le Corbeau, le Hobereau, la Crécerelle et les autres petits Oiseaux de proie : s'il arrive qu'ils s'approchent de ses petits, elle se précipite sur eux avec fureur en poussant des cris perçants, les poursuit avec autant d'ardeur que d'acharnement et les force à prendre la fuite. D'ailleurs, ce caractère, qui mériterait à peine d'être remarqué si elle ne le manifestait que lorsque ses petits sont menacés, se décèle même lorsqu'elle est en dehors des soins de sa progéniture. Elle est naturellement très-hargneuse, très-querelleuse, attaque les petits Oiseaux qui sont à sa portée et se bat même avec ses semblables.

Quoique vagabonde par instinct, la Draine est la seule de toutes les Grives d'Europe qui ne voyage pas fort au loin, et qui n'abandonne pas le pays où elle est née. Après avoir erré en famille dans les bois, sur les bords des vallons et dans les plaines pendant tout l'hiver, elle se disperse au commencement de mars pour entrer en amour. L'épithète de *Viscivore*, ou Mangeur de gui, que Linné lui a donnée, désigne assez son genre favori de nourriture; cependant ce n'est pas là le seul aliment auquel elle se borne; elle mange également des Insectes, des baies de genièvre, de houx, de lierre; elle se jette volontiers en automne dans les vignes, et y fait quelquefois beaucoup de dégâts. Quoique pendant cette saison elle engraisse, sa chair n'en acquiert pas un meilleur goût; elle reste constamment coriace et peu succulente : c'est la moins bonne de toutes les Grives et celle qui est en hiver la plus répandue sur les marchés de Paris. Les jeunes de l'année sont pourtant encore passables; on les reconnaît assez difficilement, mais cependant ils ont le dessus de la tête moins cendré et par conséquent plus brun que les vieux.

Elle niche également dans toute l'Allemagne. Ses variétés sont très-fréquentes.

Les Drennes, outre leur défiance naturelle ont une humeur querelleuse, qui les fait se battre souvent entre elles; mais quand il s'agit d'attaquer ou de repousser un Oiseau plus fort qu'elles, elles se réunissent avec empressement contre l'ennemi commun; c'est ainsi qu'on les voit attaquer les Coucous, les Corbeaux, les Pies-Grièches, les Chouettes et même les Rapaces diurnes, tels que l'Epervier, l'Emerillon, la Crécerelle. Levaillant, qui habitait le village d'Asnières, aux environs de Paris, fut un jour attiré dans la plaine de Gennevilliers par les cris d'une troupe de Drennes qui s'étaient

rassemblées devant une remise; il accourut, et vit une Orfraie (*Aigle pygargue*) qui s'y était réfugiée, et se tenait blottie au pied d'un buisson. Quelle trouvaille pour le chasseur, qui n'avait pas encore conquis les Girafes et les Eléphants de l'Afrique! Il retourna en toute hâte au village, y prit un pistolet chargé à gros plomb, et revint à la remise, où les Drennes intrépides tenaient toujours l'Orfraie en respect. Hélas! la scène se passait sur les *plaisirs du roi;* Levaillant n'ignorait pas les lois atroces contre les délits de chasse qui, à cette époque, étaient encore en vigueur. Mais, s'il craignait les châtiments dont elles frappaient les braconniers, il craignait encore plus de laisser échapper un Aigle, trouvé à deux lieues de Paris; il jette un regard circulaire autour de lui, s'approche de l'Orfraie, la tire à dix pas, l'abat, enterre son pistolet, s'empare de son gibier, et regagne furtivement sa demeure, croyant voir de tous côtés sortir de terre des gardes croisés de la fatale bandoulière; il arrive enfin chez lui sans avoir été remarqué, avec sa précieuse conquête, non moins ému que quand en Afrique, quelques années plus tard, il tua sa première Girafe.

DRENNE. *Voy.* DRAINE.

DRONTE, *Didus*. — Un des faits les plus intéressants de l'ornithologie, et qui offre avec les points les plus élevés de la philosophie zoologique des rapports immédiats, est certainement celui du Dronte, Oiseau très-commun jusqu'au XVII^e^ siècle, dans les Iles de France et de Bourbon, et dont l'espèce paraît aujourd'hui totalement anéantie. Les premiers Européens qui vinrent s'établir dans les îles qu'habitaient ces singuliers animaux les y trouvèrent en très-grand nombre; et cependant nous n'avons plus pour constater qu'ils ont vraiment existé que quelques phrases vagues et disséminées dans les nombreux écrits des voyageurs, quelques portraits grossiers, une seule patte et une tête.

Lorsque les Hollandais, commandés par l'amiral Cornelius Van Neck, abordèrent en 1598 à l'Ile de France (alors connue sous le nom de Maurice et auparavant d'*Ilha do Cirne* ou *do Cisne*, c'est à dire île aux Cygnes, que lui avaient donné les Portugais), ils y trouvèrent en très-grande abondance une espèce d'Oiseau qu'ils nommèrent *Walyvogel* ou Oiseau du dégoût, tant à cause de la dureté de sa chair que de sa physionomie bizarre.

Plus tard, en 1618, les navigateurs d'un vaisseau également hollandais et commandé par Bontekoé, ayant jeté l'ancre sur la côte de Maskarénas, aujourd'hui Bourbon, rencontrèrent dans cette île les mêmes Oiseaux qu'avait vus Van Neck. Bontekoé parla de ces animaux dans la relation qui fut imprimée de son voyage (*Réc. des Voy. d'Haguyt, de Purchas*, etc., Paris, 1665); son récit fut même accompagné d'une figure portant le nom de Dronte.

Clusius parla aussi de cet Oiseau; il est même un de ceux qui nous ont laissé sur lui le plus de détails; il le nomme indistinctement *Cygnus cuculatus* (Cygne encapuchonné) et *Gallus gallinaceus peregrinus*. Il nous apprend que le Dronte, Oiseau de la taille d'un Oie, a sur la tête une sorte de capuchon; que son corps est peu garni de plumes; que ses jambes sont de grosseur égale, et que ses ailes n'ont que quatre ou cinq pennes. Le corps est très-gros, surtout à sa partie postérieure, où il porte au lieu de queue quelques plumes frisées. Niéremberg, Bontius et Willugby n'ont rien ajouté à ce récit, et Herbert, dans ses *Voyages*, confirme ce qu'avait déjà annoncé Clusius, savoir que le Dronte avale des pierres; il croit même qu'il a la facilité de les digérer, et ne sait que penser d'une telle force d'assimilation. Edwards, dans ses *Glanures*, sa aussi parlé du Dronte, il en donne une figure, laquelle est faite d'après un dessin rapporté de Maurice.

Les classificateurs ont été longtemps embarrassés pour trouver la véritable place du Dronte; quelques-uns ont fait de cet Oiseau un Palmipède, d'autres un Granivore voisin des Autruches, et quelques autres un Accipitre de la section des Vautours. Quelques-uns ont trouvé plus commode de le passer sous silence. M. de Blainville a le premier pensé que le Dronte devait avoir avec les Vautours de nombreuses ressemblances; ayant eu occasion détudier le pied et la tête conservés dans la collection du Musée d'Histoire naturelle d'Oxford, il a reconnu que ces parties avaient beaucoup de rapports avec les mêmes chez les Vautours. Il a donné sur ce sujet à l'Académie des sciences un Mémoire dont on trouve l'analyse dans les Comptes Rendus de l'Académie par G. Cuvier. Depuis, M. de Blainville a eu l'heureuse idée de faire mouler la tête dont nous parlons ci-dessus, et il en a présenté dernièrement le plâtre à l'une des séances de l'Institut, en rappelant qu'il conservait toujours la même opinion, en annonçant que plusieurs savants ornithologistes anglais, M. Goult entre autres, la partageaient entièrement. C'est surtout G. Cuvier qui a pensé que le Dronte devait être un Palmipède; il l'a rapproché des Pingouins à cause des stries longitudinales de son bec; d'autres ont pensé que ce serait plutôt une espèce d'Albatros. On doit dire d'abord que les Albatros volent peut-être mieux que la plupart des Oiseaux, et que les Drontes étaient dépourvus de cette facilité; de plus la patte conservée dans le Muséum anglais n'est point palmée, et la figure d'Edwards nous présente aussi des doigts libres. Les voyageurs nous représentent d'ailleurs cet Oiseau comme éminemment terrestre, ce qui ne peut faire penser qu'il ait pu ressembler aux Pingouins ni aux Albatros; ils nous disent aussi que le Dronte est un Granivore avalant des pierres pour broyer ses aliments; ceci pourrait faire penser que le Dronte, ayant, il est vrai, les pieds et le bec d'un Vautour, n'avait pas cependant sa manière de vivre

Didus Ineptus, à cause de son peu d'agilité, est le nom qu'on a donné au Dronte, on l'appelle aussi quelquefois *Dodo*.

DUC, *Bubo*, genre d'Oiseaux de proie nocturnes.

Les poëtes ont dédié l'Aigle à Jupiter et le Duc à Junon : c'est en effet l'Aigle de la nuit, et le roi de cette tribu d'Oiseaux qui craignent la lumière du jour et ne volent que quand elle s'éteint. Le Duc paraît être, au premier coup d'œil, aussi gros, aussi fort que l'Aigle commun ; cependant il est réellement plus petit, et les proportions de son corps sont toutes différentes : il a les jambes, le corps et la queue plus courtes que chez l'Aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds. On distingue aisément le Duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi ; à son bec court, noir et crochu ; à ses grands yeux fixes et transparents ; à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée ; à sa face entourée de poil, ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées, qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées ; à ses ongles noirs, très-forts et très-crochus ; à son cou très-court ; à son plumage d'un roux brun taché de noir et de jaune sur le dos, et de jaune sur le ventre, marqué de taches noires et traversé de quelques bandes brunes, mêlées assez confusément ; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles ; enfin à son cri effrayant *hüihou*, *houhou*, *bouhou*, *pouhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent. Et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite : aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au haut des montagnes. Il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire sont les jeunes Lièvres, les Lapins, les Taupes, les Mulots, les Souris, qu'il avale tout entières, et dont il digère la substance charnue, vomit le poil, les os et la peau en pelottes arrondies ; il mange aussi les Chauves-Souris, les Serpents, les Lézards, les Crapauds, les Grenouilles, et en nourrit ses petits : il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions ; il en rassemble plus qu'aucun autre Oiseau de proie.

On garde ces Oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière. L'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres Hiboux, et il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année ; ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, et plus souvent dans des trous de hautes et vieilles murailles : leur nid a près de trois pieds de diamètre, et est composé de petites branches de bois sec entrelacées de racines souples et garni de feuilles en dedans. On ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois : la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'Oiseau ; leur grosseur excède celle des œufs de Poule. Les petits sont très-voraces, et les pères et mères très-habiles à la chasse, qu'ils font dans le silence et avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paraît le permettre ; souvent ils se battent avec les Buses, et sont ordinairement les plus forts et les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent. Ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres Oiseaux de nuit ; car ils sortent de meilleure heure le soir et rentrent plus tard le matin. On voit quelquefois le Duc assailli par des troupes de Corneilles, qui le suivent au vol et l'environnent par milliers ; il soutient leur choc, pousse des cris plus forts qu'elles, finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse. Quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des Oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, surtout à l'heure du crépuscule ; mais ordinairement ils ne volent que bas et à des petites distances dans les autres heures du jour. On se sert du Duc dans la fauconnerie pour attirer le Milan : on attache au Duc une queue de Renard pour rendre sa figure encore plus extraordinaire ; il vole à fleur de terre, et se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre ; le Milan, qui l'aperçoit de loin, arrive et s'approche du Duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, et il se tient auprès de lui assez longtemps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les Oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite. La plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un Duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs, dans un lieu découvert, afin que les Corbeaux et les Corneilles s'assemblent autour de lui, et qu'on puisse tirer et tuer un plus grand nombre de ces Oiseaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes Faisans ; et, pour ne pas effrayer les Faisans, on tire les Corneilles avec une sarbacane.

E

ECHASSE, *Himantopus*. — Les Oiseaux auxquels la longueur vraiment démesurée de leurs tarses a fait donner ce nom appartiennent à la famille des Echassiers longirostres ; ils se distinguent par leur bec cylindrique, effilé, présentant de chaque côté

de la mandibule supérieure un sillon longitudinal dans la rainure duquel sont percées les narines; les tarses sont, comme nous l'avons dit, très-élevés, et, proportionnellement à la taille de ces petits animaux, beaucoup plus grands que chez aucun autre Echassier, ce qui ne leur permet que de marcher avec peine lorsqu'ils se trouvent sur un terrain sec; les doigts sont petits, sans pouce, et réunis à leur base par une membrane; les ailes sont longues suraiguës, c'est-à-dire à première rémige dépassant toutes les autres. Les Echasses, dont on connaît plusieurs espèces, sont des Oiseaux voyageurs, que l'on rencontre dans presque tout l'ancien et le nouveau continent. Elles se tiennent dans les lieux humides et dans les prairies inondées, ainsi que sur les bords de la mer, où leurs longues jambes leur permettent de marcher avec facilité et sans mouiller leur plumage; leur nourriture consiste en Insectes aquatiques, en larves et en petits Mollusques, qu'elles se procurent dans les lieux indiqués ci-dessus.

ECHASSIERS, *Grallatores*. — Les ornithologistes nomment ainsi un ordre fort nombreux de la classe des Oiseaux dans lequel viennent se ranger tous les Oiseaux de rivage; ces espèces ont pour caractère principal d'avoir les tarses fort allongés et les jambes dénudées à leur partie inférieure.

Tous les Echassiers, ou au moins le plus grand nombre de ces Oiseaux, sont de bons voiliers et aiment à se livrer à de longs voyages. Ils vivent tantôt solitaires, tantôt réunis en groupes plus ou moins considérables; ils varient aussi pour la construction de leur nid, que les uns font sur les arbres, les rochers ou les vieux édifices; d'autres, au contraire, sur le sol, dans les herbes ou sur une masse de terre qu'ils ont amoncelée; et d'autres enfin, au milieu des eaux, dans les joncs et les herbes aquatiques. Beaucoup d'Oiseaux ont la facilité de se tenir perchés sur une seule jambe; mais les Echassiers prennent plus fréquemment que les autres cette singulière attitude; ils restent ainsi fixés pendant des heures entières, et le plus souvent lorsqu'ils se livrent au sommeil. On a remarqué, c'est à M. Duméril que l'on doit cette observation, que cette faculté dépend de la forme singulière de leur articulation fémoro-tibiale ou du genou, laquelle présente par l'engagement de la petite tête du péroné dans une échancrure du condyle externe du fémur, une sorte d'engrènement à peu près semblable à celui du ressort d'un couteau.

ECHIDNÉS (*Echidna*), genre de Mammifères de la famille des Monotrèmes.

A ne juger que par les formes extérieures, rien ne ressemble plus aux Hérissons que les Echidnés; aussi les colons de la Nouvelle-Galles du sud leur ont-ils donné le nom de *Hedge-Hogs*. Mais il n'en est plus de même aussitôt qu'on descend aux détails. Par leur langue longue, extensible, qu'ils dardent hors de leur museau mince et proéminent, ils rappellent les Fourmiliers, dont ils ont la manière de vivre; avec leurs ongles robustes et fouisseurs ils se creusent des terriers où ils se blottissent. Confinés à la terre de Diémen et à la Nouvelle-Galles du sud, dans les buissons des montagnes Bleues, ils chassent aux Insectes et surtout aux grosses Fourmis, si communes sur ces terres australes. Cachés pendant les sécheresses, ils sortent de leurs tanières à l'époque des pluies en faisant entendre un petit grognement, et dans la saison sèche ils sont soumis à de longs engourdissements. A la moindre apparence de danger, les Echidnés se ramassent comme en boule imparfaite, en présentant de toutes parts leurs piquants dressés. Des naturalistes ont en vain cherché les glandes mammaires que d'autres prétendent avoir trouvées pleines de lait et secrétant ce fluide; mais les diverses fonctions de la gestation, de la nutrition des petits, de même que leurs mœurs dans l'état de liberté, sont entièrement inconnues. On sait seulement que leur armure de piquants ne les préserve pas des dents des Thylacines qui en font leur nourriture.

Un Echidné fut conservé à bord d'un vaisseau pour être transporté en Europe, et vécut pendant plus de trois mois sans prendre autre chose que de l'eau, qu'il buvait avec avidité en lapant, en quelque sorte avec sa langue, longue, extensible et filiforme. C'est en vain qu'on lui présenta de la viande, des légumes, des Insectes, des sucs substantiels, l'Echidné se bornait à les flairer, mais sans y toucher. Arrivé à l'île Maurice, on lui offrit des Fourmis vivantes, et des Vers, mais en vain; il se montra très-avide au contraire de lait de cocos, et semblait bien portant, lorsqu'un matin on le trouva empoisonné par du savon arsenical négligé dans un coin de l'appartement. Ce petit animal montrait une grande contrariété de se trouver renfermé dans un espace resserré; en revanche, il aimait à arpenter le contour de la chambre et cherchait les endroits obstrués et les plus obscurs pour s'y retirer et pour y dormir. Dans ses promenades, s'il rencontrait un obstacle, il cherchait à le surmonter; puis, lassé, il prenait son parti et rebroussait son chemin. Sa démarche, lourde et gênée en apparence, lui permettait cependant d'atteindre rapidement son but. Il se cachait mystérieusement pour faire ses ordures qui exhalaient une odeur infecte. Souvent cet individu s'engourdissait, et on le ranimait à l'aide de la chaleur solaire ou de frictions. Il choisissait la nuit pour ses excursions et se roulait en boule au moindre bruit. Bien que timide et craintif, il se laissait caresser, et sa conque auditive se dilatait alors, comme pour saisir les moindres sons fugitifs. Sa vue paraît très-bonne, quoique ses yeux soient petits, et l'organe du toucher réside évidemment dans l'extrémité molle de son nez, avec laquelle il tâte soigneusement les corps qu'il approche ou ceux dont il doit se repaître.

Par le peu que l'on sait, l'Echidné n'est point un animal doué d'une forte dose d'in-

telligence, mais son histoire interesse, non par l'instinct qui peut le caractériser, mais par les nombreuses anomalies de son organisation. Un Anglais qui essaya d'en rapporter vivant un individu en Europe, le nourrissait à la Nouvelle-Galles, avec des œufs de Fourmis et du lait, puis il l'habitua à manger, à bord du vaisseau pendant la traversée, des œufs cuits hachés avec du foie ou de la viande. Il remarqua qu'il buvait beaucoup, et que sa manière de prendre ses aliments offrait la singularité que présente le Caméléon, c'est-à-dire de darder sa langue, couverte de viscosités, et d'engluer les aliments en les attirant ainsi dans sa bouche.

Un Echidné soyeux, de la terre de Diémen, conservé en vie à bord du vaisseau *l'Astrolabe*, resta tout le premier mois de sa captivité sans prendre de nourriture, et pendant ce laps de temps il maigrit sensiblement sans paraître en souffrir. Apathique, stupide même, il recherchait l'obscurité, se blottissait pendant le jour, mais parvenait à se creuser des trous dans la terre avec une rapidité étonnante. Moins de deux minutes lui suffisaient pour atteindre le fond d'une grande caisse pleine de terre. Il s'aidait dans ce travail de son museau, malgré l'exquise sensibilité de cet organe. Son mois d'abstinence écoulé, on le vit d'abord lécher, puis avaler un mélange liquide d'eau, de farine et de sucre, dont il consommait à peu près un demi-verre par jour.

ÉCUREUIL, *Sciurus*, Lin., genre de Mammifères rongeurs, section des Omnivores. — Les Ecureuils ont en général les mœurs tellement semblables, que, pour éviter des redites toujours ennuyeuses, nous allons donner ici une esquisse de leur histoire générale. On peut appliquer à tous ce que Buffon dit de l'espèce d'Europe. « L'Ecureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des Oiseaux. Sa nourriture ordinaire est des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland. Il est propre, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque sur sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il ne s'engourdit pas comme le Loir pendant l'hiver : il est en tout temps très-éveillé, et, pour peu que l'on touche auprès de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle d'une Fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher; il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est lisse. Les Ecureuils semblent craindre l'ardeur du soleil; ils demeurent, pendant le jour, à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour et manger. Le domicile est propre, chaud, impénétrable à la pluie. C'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent : ils commencent par transporter des bûchettes, qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une sorte de couverture en cône qui met le tout à l'abri, et fait que la pluie s'écoule et ne pénètre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps, et mettent bas au mois de mai, ou au commencement de juin; ils muent au sortir de l'hiver. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont propres; ils n'ont aucune mauvaise odeur. Leur chair est assez bonne à manger, et le poil de leur queue sert à faire des pinceaux. »

Nous compléterons l'article de Buffon par quelques observations qui s'appliqueront également à toutes les espèces. Quelques Ecureuils ont une vie isolée, solitaire, mais par couples, car le mâle n'abandonne jamais la femelle; d'autres, au contraire, vivent par troupes de plus d'une centaine. Tous sont sédentaires, et s'écartent fort peu de la forêt qui les a vus naître. Linné, Klein, Shœffer, le poëte voyageur Regnard, qui nous a tant débité de contes sur les Lapons, et Buffon lui-même, nous ont cependant raconté que des troupes de Petits Gris voyagent, et que, pour passer les rivières, ils s'embarquent sur des morceaux d'écorce qui leur servent de bateaux, qu'ils gouvernent en traversant le courant, en étalant leur queue au vent et en s'en servant comme d'une voile. De telles histoires n'ont pas besoin de réfutation. La queue de l'Ecureuil ne lui sert jamais de gouvernail, quoi qu'en aient dit des auteurs, et cela par une raison fort simple, c'est que cet animal craint beaucoup l'eau et n'y entre jamais. Si elle lui sert à se gouverner, c'est dans les airs, lorsqu'il fait de ces bonds prodigieux qui le transportent d'un arbre à un autre, à douze ou quinze pas de distance. Mais elle ne peut pas non plus lui servir de parachute, comme le dit Desmoulins, car, placée à l'extrémité de son corps, dans une chute elle lui ferait faire la culbute, et il tomberait sur la tête. Les Ecureuils sont très-prévoyants; aussi ne

font-ils jamais un seul magasin, mais plusieurs, et dans différents troncs d'arbres, afin que, s'ils viennent à en perdre un par accident, il leur en reste toujours d'autres pour les alimenter pendant l'hiver. Ils savent fort bien retrouver ces cachettes quand ils en ont besoin, et même sous la neige, qu'ils grattent pour les découvrir. Aussi rusés que méfiants, ils construisent toujours plusieurs nids, à d'assez grandes distances les uns des autres; et la mère, sans même être inquiétée, change souvent ses enfants de domicile, en les transportant avec sa gueule. Le matin, quand le soleil brille à l'horizon, et que la forêt est parfaitement silencieuse, elle les descend l'un après l'autre sur la mousse, et les fait jouer. Si elle est surprise dans cette occupation, elle en saisit un qu'elle transporte, non dans le nid, ce qui lui ferait perdre du temps, mais jusqu'à l'enfourchure d'une grosse branche, où elle le cache; puis elle revient chercher les autres pour les emporter de même. Ces animaux ont toujours le soin, quand ils aperçoivent le chasseur, de se tenir derrière le tronc de l'arbre, et de tourner autour, pour rester masqués, à mesure que le chasseur tourne lui-même autour de l'arbre. Ils n'en continuent pas moins à monter, et, parvenus à l'enfourchure d'une branche, ils s'y blottissent et restent invisibles. Aussi est-il fort difficile de les tirer si on est seul.

Les Ecureuils ne sont pas tellement frugivores, qu'ils ne veuillent manger aucune matière animale. S'ils trouvent un nid d'Oiseaux, ils sucent fort bien les œufs qu'ils y trouvent, ou dévorent les petits, et même la mère s'ils peuvent la surprendre. Gmelin dit qu'en Sibérie on les prend avec des espèces de trappes dans lesquelles on met pour appât un morceau de Poisson fumé, et qu'on tend ces trappes sur les arbres. Dans quelques contrées, ils vivent aussi de la séve sucrée des Graminées, et de graines de Maïs. Depuis qu'on a transporté la culture de cette dernière plante en Pensylvanie et en Virginie, les Ecureuils s'y sont beaucoup multipliés, et font de grands dégâts aux récoltes.

Il est peu d'animaux qui varient plus que l'Ecureuil, en raison des climats; ceux de France et d'Allemagne sont ordinairement d'un roux plus ou moins vif, pendant toute l'année; mais dans le nord on en trouve de roux piqueté de gris, de gris cendré, de gris ardoise foncé, de gris blanc, de blanc et de noir. Le Petit-Gris, si connu par le commerce que l'on fait de sa fourrure, est, en hiver seulement, d'un gris d'ardoise piqueté de blanchâtre, chaque poil étant marqué d'anneaux alternativement gris de Souris et gris blanchâtre. Comme le Loup et le Renard, dans le nord il prend une taille plus grande, à compter des bords de l'Oby jusqu'au Jéniséi, et son pelage y devient d'un gris plus argenté. Depuis le Jéniséi jusqu'à l'Augara, sa fourrure redevient moins épaisse, et prend une teinte plus obscure. C'est de cet Ecureuil que l'on a raconté les voyages en bateaux d'écorce. Dans ce cas, i arrive quelquefois « que le vent se faisant un peu fort, dit Regnard, et la vague élevée, elle renverse en même temps et le vaisseau et le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de trois à quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ses débris sur le rivage. Il y en a une quantité qui font une navigation heureuse, et arrivent à bon port, pourvu que le vent ait été favorable, et qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtiments. » Et remarquons encore que c'est sur l'espèce de nos pays, dont les mœurs nous sont parfaitement connues, que Regnard nous fait de pareils contes.

EDUCATION DES ANIMAUX. — La nourriture, le climat, les habitudes, les bons ou les mauvais traitements, et la nature des relations, modifient, changent, perfectionnent ou altèrent le moral et le physique de l'homme. Il en est de même du développement corporel et de l'intelligence des animaux. Telle ou telle espèce avait, à l'état sauvage, des mœurs que la domesticité a totalement changées. Les petits qui naissent de ces individus sont alors différents du type et n'offrent plus généralement que les habitudes acquises par l'Education. Mais que l'on rende le produit de cette seconde génération aux forêts qu'habitait la première, il ira y perdre à coup sûr le sentiment des mœurs imposées par l'homme, pour se livrer sans frein aux nécessités de son nouveau genre d'existence.

Plus l'animal vit en société, plus il a surtout de rapports avec l'homme, plus son intelligence se perfectionne. Donnez au Polype la même attention, les mêmes soins que vous vouez à un Chien ou à un Oiseau, et certainement vous découvrirez en lui des facultés que vous n'y soupçonnez pas.

Plus l'animal est isolé, plus il est livré aux seules impulsions organiques, moins se développent en lui les qualités intelligentes que donnent les rapports sociaux.

L'Education que reçoivent les animaux perfectionne leur intelligence; mais elle leur enlève aussi quelquefois des qualités. Leur amour conjugal et paternel, par exemple, semble devoir toujours perdre par suite de cette Education.

Le changement que l'Education produit sur le caractère, sur les mœurs des animaux, offre des exemples fort remarquables. Ainsi le Lapin est amené à battre du tambour et à tirer un coup de pistolet; un Oiseau met le feu à un petit canon et à une pièce d'artifice; des Chats vivent en bonne intelligence avec des Chiens, des Oiseaux et des Souris.

L'Education des animaux n'occupa pas moins les anciens qu'elle ne fixe l'attention des modernes. Dans l'Inde, en Grèce et à Rome, on dressait des Eléphants qui pliaient le genou et présentaient des couronnes au bout de leur trompe. Aux combats des gladiateurs donnés par Germanicus, des Eléphants dansèrent une espèce de ballet, et

l'on parvint même à en faire marcher d'autres sur deux cordes tendues et élevées. Pline affirme qu'un Eléphant ayant été châtié plusieurs fois pour avoir mal exécuté ses exercices, fut aperçu la nuit répétant sa leçon. Cet animal une fois dompté, devient le plus doux et le plus soumis de tous ceux auxquels on donne de l'Education. Son attachement pour celui qui le soigne est des plus vifs, et il le lui témoigne dans toutes les circonstances, même au milieu du plus grand danger. Tout ce qu'il exécute est fait avec calme, parce que sa gravité l'abandonne fort rarement; mais de ce calme résulte précisément une très-grande exactitude dans les actes. A la guerre, l'Eléphant rend aussi des services signalés.

Plutarque rapporte qu'au temps de Vespasien il vit un Chien qui contrefaisait le mort et qui, frappant la terre avec sa patte, indiquait combien l'as valait de deniers. On voit que la science des Minuto remonte à une haute antiquité.

L'Education que reçoit le Chien le soumet à des principes de morale qu'il observe, certainement, avec une exactitude dont l'homme est rarement capable. Ainsi il respecte toujours le fruit défendu, il est fidèle aux ordres qu'il reçoit, et il meurt pour défendre son maître, ou simplement pour lui complaire.

Les religieux de l'hospice du mont Saint-Bernard dressent des Chiens qui vont seuls à la recherche des voyageurs égarés ou ensevelis dans la neige. Lorsqu'ils rencontrent de ces derniers, ils aboient pour appeler en aides les religieux, et commencent d'eux-mêmes à gratter la neige avec leurs pattes pour dégager le malheureux qui en est recouvert. On rapporte qu'un de ces Chiens, qui avait sauvé la vie à vingt-deux personnes, fut décoré d'une médaille qu'il portait suspendue à son collier. Le même animal ayant trouvé un enfant dont la mère avait été ensevelie par une avalanche, laissa monter cet enfant sur son dos et le conduisit ainsi à l'hospice.

De même qu'au Chien, on enseigne à un Cheval, au moyen de signes établis entre son maître et lui, à indiquer la couleur d'une étoffe, le nombre d'une carte, l'heure d'une montre, etc. On le dresse à rapporter, à ramasser des pièces de monnaie, à s'asseoir, à boire dans un verre, à faire partir un coup de pistolet, à franchir par-dessus d'autres Chevaux et à sauter à travers un tremplein. On sait aussi tout ce que l'art de l'équitation obtient de ce bel animal, et combien il se montre courageux à la guerre et utile à celui qui le monte. Le Tartare se présente souvent au combat, à Cheval, suivi d'un autre de ces animaux qui lui sert de relais, et qui ne l'abandonne jamais, quel que soit le danger. On a vu de ces Chevaux dressés à ramasser des armes à terre au milieu de la mêlée, et à les donner à leurs maîtres. Les Numides avaient aussi un second Cheval pour en changer au fort du combat.

L'Education des Singes est de celles qui coûtent le moins à l'homme, parce qu'il est aidé dans cette circonstance par l'instinct d'imitation qui est si prononcé dans cette classe d'animaux.

On a vu à Paris un Chimpansé qui se mettait à table, mangeait avec une cuiller et une fourchette, et prenait du thé, qu'il sucrait, attendant qu'il fût refroidi. Il allait au-devant des personnes qui lui rendaient visite, et leur présentait la main avec un air gracieux. Il embrassait même toutes les personnes qu'il connaissait.

Vosmaer cite un Orang-Outang qui avait appris aussi à manger avec la cuiller et la fourchette. Quand on lui donnait des fraises, il les piquait une à une, les portait à la bouche, et tenait l'assiette de l'autre main. Il prenait une bouteille et la débouchait, buvait dans un verre et s'essuyait les lèvres avec une serviette. Lorsqu'il trouvait un cure-dent après ses repas, il s'en servait parfaitement.

En 1818, on faisait voir dans l'Inde anglaise un Orang-Outang qui avait été pris fort jeune à Bornéo. Il aimait avec passion la toilette et les beaux habits; il valsait et figurait dans un quadrille, trinquait, fumait, montait à cheval et tirait très-adroitement un coup de fusil. Son mouchoir était toujours parfumé; il prenait du tabac, et se servait de cure-dent après ses repas.

Beaucoup de petits savoyards enseignent à des Singes à faire l'exercice, à battre un tambour de basque, à saluer et à faire la quête avec leur chapeau.

En 1789, un Vénitien faisait voir à Londres des Chats qui exécutaient un concert, et l'instituteur obtenait une sorte d'harmonie avec toutes ces voix criardes.

On apprend aussi aux Souris à accomplir diverses choses intéressantes

Les Oiseaux ne sont pas moins remarquables par la facilité qu'ils donnent à les instruire, et ce n'est nullement par le seul instinct, mais bien par l'intelligence, qu'ils apprennent à obéir à la voix de leurs maîtres et à exécuter une foule d'exercices.

Le célèbre abbé Vogler rapporte l'exemple suivant de l'Education musicale que peuvent recevoir les Oiseaux.

« J'avais, dit-il, dans un appartement où je composais, un Perroquet élevé en Portugal, et qui parlait avec la plus grande facilité; sa voix était si argentine que j'eus l'idée de le faire chanter. Pour y parvenir, je lui donnai des marrons, surtout quand il était pressé par la faim. Je lui chantai alors différents tons, jusqu'à ce qu'il en eût adopté un; enfin, il adopta celui de *ré* de haute-contre bien net. La gamme de *ré* me servit à former sa voix. Je continuai à lui chanter les autres tons de la gamme, et toutes les fois qu'il entonnait bien juste le ton que je lui avais donné, je ne manquais pas de le récompenser et de l'encourager avec des marrons. De cette manière, je parvins à lui faire chanter toute la gamme de *ré* de haute-con-

tre, jusqu'à l'octave. Jusque-là sa voix était fixe et distincte, sa prononciation claire, son haleine soutenue; mais il ne put aller au delà. Cet animal devint très-plaisant lorsque je voulus forcer sa voix jusqu'au *mi* bémol, en lui présentant des marrons, dont il était très-friand. Il commença à crier comme un choriste d'opéra, à battre des ailes, à voltiger; tous ses efforts pour prendre ce ton offraient la scène la plus comique aux professeurs qui venaient me voir et entendre mon élève, et qui raisonnaient sur l'étendue de voix donnée par la nature à chaque animal avec défense de s'en écarter. Plusieurs chanteurs tombent dans un grand abus lorsqu'ils veulent agir contre les lois de la nature et franchir les bornes insurmontables qu'elle a posées. Après avoir fixé l'Education musicale de mon Perroquet, il me fut impossible de composer ou de chanter devant lui; car, toutes les fois qu'il avait faim, il m'accompagnait en soutenant une ronde, jusqu'à ce que je lui eusse donné la récompense qu'il attendait; je ne pouvais obtenir de pause qu'en lui donnant beaucoup de marrons. Mais la chose la plus remarquable, celle qui excita l'admiration des maîtres de chapelle et de chant qui me rendaient visite, c'est que si, pressé par la faim, mon Oiseau commençait à chanter un ton au moment où je jouais ou composais, il ne manquait jamais de choisir une consonnance juste et de répondre par la tierce, la quinte ou l'octave, à ce que je jouais ou composais. »

Après le Perroquet, nous citerons le Serin, le Bouvreuil, la Linote, le Chardonneret, le Merle, à qui l'on enseigne non-seulement à chanter, mais encore à faire des tours, à réunir des lettres pour en former des mots, à mettre le feu à un canon, et à manœuvrer dans une espèce de galère.

On a souvent montré à Paris des Serins qui, coiffés d'un bonnet de grenadier et affublés d'une giberne et d'un sabre, se tenaient tranquilles sur un tambour où l'on battait la charge. D'autres sont élevés à jouer la scène suivante : Un d'eux, placé en faction, jette bientôt de côté son équipement et déserte le poste. Alors il est condamné à être fusillé, ou mieux, canonné. Il vient faire ses adieux à la compagnie, avec de nombreux saluts. On lui bande les yeux. Un canon est braqué sur lui, et c'est un autre Serin qui met le feu à la pièce. Au bruit de l'explosion, le déserteur tombe à la renverse, contrefait le mort, et un troisième camarade l'emporte dans une brouette. Puis tout à coup le mort ressuscite et se met à gazouiller joyeusement.

On apprivoise très-facilement les Corbeaux et les Pies, et on leur apprend à parler.

Le Baya, espèce de Gros-Bec indien, apprend à rapporter divers objets que lui indique son maître.

Le Faucon remplace le Chien à la chasse de quelques espèces d'Oiseaux.

La Mangue obscure est un animal très-doux qu'on apprivoise facilement, et qui, comme le Chat, peigne sans cesse son pelage.

En Chine, lorsqu'une dame va en visite chez une amie, elle porte presque constamment avec elle, soit un sac qui renferme une Caille, soit une boîte qui contient des Grillons ou Grillets. Après avoir échangé les compliments d'usage, la visiteuse place sur la table sa Caille ou son Grillet, qui attaque immédiatement l'adversaire que lui présente la dame du logis. Les Chinois font aussi combattre des Mantes les unes contre les autres, et ces Insectes sont transportés dans des cages appropriées à cette destination.

Les Abeilles sont très-susceptibles de s'apprivoiser, et on leur a souvent donné une Education qui était une sorte de merveille. Un éleveur anglais se présenta à une séance de l'académie de Londres avec un essaim qui était fourré dans ses poches. Un coup de sifflet fit sortir les Abeilles de leur retraite, et elles vinrent se poser sur ses bras et sur sa tête; un autre signal les fit s'élever en l'air en tourbillonnant; enfin, à un troisième commandement, elles rentrèrent toutes dans ses poches.

On sait que Pélisson avait apprivoisé une Araignée pendant qu'il était emprisonné à la Bastille.

En 1825, un Bohémien faisait voir à Stockolm une Araignée dont l'intelligence pouvait paraître miraculeuse. On la plaçait sur une table auprès d'une montre, et l'on mettait autour de celle-ci un nombre de mouches égal à celui des heures du cadran. On demandait à haute voix à l'Araignée l'heure qu'il était; l'Insecte regardait alors attentivement la montre, et apportait ensuite autant de mouches que l'aiguille marquait d'heures. Quels que fussent les moyens de communication employés par l'instituteur de cette Araignée pour la faire agir dans un sens convenable, on ne saurait disconvenir qu'il fallait toujours qu'elle fût douée, pour comprendre son rôle et le remplir convenablement, d'une intelligence bien surprenante!

Un sieur Cucchiani montrait à Paris, en 1834, des Puces revêtues de costumes militaires et autres qui exécutaient des évolutions sur un champ de bataille, dansaient avec une certaine régularité, se battaient en duel, traînaient des voitures, et tiraient de l'eau avec des seaux proportionnés à leur taille.

On parvient à rendre familiers des Serpents et des Lézards. Les bateleurs égyptiens apprivoisent le Monitor du Nil, grand Lézard de près de deux mètres de longueur, que les Arabes nomment aussi Ouaran, et ils lui apprennent à exécuter divers tours.

Le Phoque que l'on élève dans un bassin obéit à la voix de son maître, sort sa tête de l'eau et lui lèche les mains.

EIDER, *Anas mollissima*, Oiseau du genre Canard, vulg. *Edredon*

C'est cet Oiseau qui donne ce duvet si

doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'*eider-don* ou *duvet d'Eider*, dont on a fait ensuite *édre-don*, ou par corruption *aigle-don;* sur quoi l'on a faussement imaginé que c'était d'une espèce d'Aigle que se tirait cette plume délicate et précieuse. L'Eider n'est point un Aigle, mais une espèce d'Oie des mers du Nord, qui ne paraît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Ecosse.

L'Eider est à peu près gros comme l'Oie. Dans le mâle, les couleurs principales du plumage sont le blanc et le noir; et par une disposition contraire à celle qui s'observe dans la plupart des Oiseaux, dont généralement les couleurs sont plus foncées en dessus qu'en dessous du corps, l'Eider a le dos blanc et le ventre noir ou d'un brun noirâtre : le haut de la tête, ainsi que les pennes de la queue et des ailes, sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps, qui sont blanches. On voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre, et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse. La femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre, par lignes transversales et ondulantes, sur un fond gris brun. Dans les deux sexes on remarque des échancrures en petites plumes rases comme du velours, qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec, et presque jusque sous les narines.

Le duvet de l'Eider est très-estimé, et sur les lieux même, en Norwége et en Islande, il se vend très-cher. Cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelote à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'Eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même; car, outre que l'on se fait scrupule de tuer un Oiseau aussi utile, le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que, dans la saison de la nichée, ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'Oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat, qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie; il ne faut point chasser aussi brusquement ces Oiseaux de leurs nids, parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente, dont souvent le duvet est souillé, et, pour le purger de cette ordure, on l'étend sur crible à cordes tendues, qui, frappées d'une baguette, laissent tomber tout ce qui est pesant, et font rejaillir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six, d'un vert foncé, et fort bons à manger; et lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid, et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première. Si l'on dépouille une seconde fois son nid, comme elle n'a plus de duvet à fournir, le mâle vient à son secours, et se déplume l'estomac, et c'est par cette raison que le duvet que l'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier. Mais, pour faire cette troisième récolte, on doit attendre que la mère Eider ait fait éclore ses petits : car si on lui enlevait cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs, ou même d'un seul, elle quitterait pour jamais la place; au lieu que, si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits, qui formeront de nouveaux couples.

En Norwége et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les Eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids. On juge par le grand prix du duvet du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître : aussi les Islandais font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les Eiders chacun dans leur terrain; et, quand ils voient que ces Oiseaux commencent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et Chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux Eiders et les engager à s'y fixer. Ces insulaires ont même formé par art et à force de travail plusieurs petites îles, en coupant et séparant de la grande divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les Eiders aiment à s'établir, quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des habitations, pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude et qu'on en éloigne les Chiens et le bétail. « On peut même, dit M. Horrebows, comme j'en ai été témoin, aller et venir parmi ces Oiseaux tandis qu'ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en soient effarouchés; leur ôter ces œufs sans qu'ils quittent leur nids, et sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte jusqu'à trois fois.

Tout ce qui se recueille de duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandais, qui vont l'acheter à Drontheim et dans les autres ports de Norwége et d'Islande; il n'en reste que très-peu ou même point du tout dans le pays. Sous ce rude climat, le chasseur robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'Ours, dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond, tandis que le mol édredon, transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

On voit, dans le temps des nichées, des Eiders mâles qui volent seuls, et n'ont point de compagnes; les Norwégiens leur donnent le nom de *giel-fugl, gield-aee :* ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, et qui ont été les plus faibles dans les combats qu'ils

se livrent entre eux pour la possession des femelles, dont le nombre, dans cette espèce, est plus petit que celui des mâles; néanmoins elles sont adultes avant eux, d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur première ponte, laquelle est moins nombreuse que les suivantes.

Au temps de la pariade, on entend continuellement le mâle crier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces Oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons et particulièrement des genévriers; le mâle travaille avec la femelle, et celle-ci s'arrache le duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il forme tout alentour un gros bourrelet renflé qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture; car le mâle ne l'aide point à couver, et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paraît : la femelle cache alors sa tête, et, lorsque le danger est pressant, elle prend son vol, et va joindre le mâle, qui, dit-on, la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée. Les Corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits : aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et d'un vol doux les transportant à la mer.

Dès lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits, trop faibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes Oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin, et les Groenlandais comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes Eiders.

L'Eider plonge très-profondément à la poursuite des Poissons; il se repaît aussi de Moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de Poisson que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces Oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groenland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte durant le jour présage, dit-on, infailliblement.

Quoique les Eiders voyagent, et non-seulement quittent un canton pour passer dans un autre, mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait imaginé qu'ils passent de Groenland en Amérique, néanmoins on ne peut pas dire qu'ils soient proprement Oiseaux de passage, puisqu'ils ne quittent point le climat glacial, dont leur fourrure épaisse leur permet de braver la rigueur, et que c'est en effet sans sortir des parages du Nord que s'exécutent leurs croisières, trouvant à se nourrir en mer partout où elle est ouverte et libre de glaces.

Un habile observateur et l'un des plus célèbres ornithologistes de notre époque, M. Fréderic de Lafresnaye, a tracé ainsi, dans l'*Echo du monde savant* (1836), l'histoire des mœurs du Canard sauvage (*Eider*).

« La grande douceur de température des deux hivers qui ont précédé celui-ci a presque entièrement interrompu depuis deux ans l'arrivée et le passage des Palmipèdes du Nord dans nos départements; cette année-ci, au contraire, dès les premiers jours de novembre, et par le vent nord-ouest qui souffla pendant six ou sept jours seulement, près d'un mois par conséquent avant la grande gelée que nous venons d'éprouver, on a vu passer des bandes continuelles d'Oies et de Canards sauvages. Quoique ce passage très-nombreux dans nos contrées, d'espèces habituellement voyageuses, fût déjà l'indice d'un hiver plus froid que les deux précédents, l'apparition d'une troupe de Canards Eiders dans nos environs, à la même époque, m'a fait conjecturer que le froid serait rigoureux, car cette espèce à duvet si précieux, habitante des mers glaciales, n'apparaît que très-rarement sur nos côtes, et seulement lorsqu'un redoublement de froid dans les contrées arctiques la force à les quitter pour se diriger vers le Sud. Les premiers que j'aie vu tuer dans ce pays-ci le furent au commencement de l'hiver de 1830, et depuis cet hiver rigoureux jusqu'à celui-ci, je n'ai pas eu connaissance qu'on en ait tué ni apporté un seul à nos marchés de Caen et de Bayeux. Celui que je possède vivant, depuis sept semaines environ, m'ayant offert quelques particularités dignes d'intéresser les ornithologistes, je crois devoir raconter ces détails minutieux en apparence, mais dont on peut tirer quelques conséquences vraisemblables. Il me fut apporté le 11 novembre, un mois par conséquent avant la gelée, par un paysan qui l'avait arraché des griffes d'un Oiseau de proie contre lequel il se débattait fortement. Il me raconta qu'une bande d'à peu près une vingtaine de ces Oiseaux passait au-dessus d'un plateau voisin de cette ville, et nommé les *Monts d'Ereines*. Ce plateau est fréquenté tous les ans par des Faucons pèlerins (*Falco peregrinus*), à leur double passage de printemps et d'automne; et sous Louis XV et Louis XVI, lorsque la fauconnerie était en usage en France, deux fauconniers du pays y en prenaient chaque année un certain nombre qu'ils dressaient et transportaient ensuite à Versailles au moment où les chasses du vol commençaient. Il est donc très-probable que c'était un de ces courageux Oiseaux que notre homme vit fondre sur la troupe d'Eiders. Ceux-ci, épouvantés, se dispersèrent et se précipitèrent dans un petit vallon au pied du plateau, cherchant un refuge dans les haies et les buissons les plus voisins. Un seul essaya d'échapper par la rapidité de son vol, mais le Faucon (car je ne

doute pas que ce n'en fût un) se mit à sa poursuite, et après l'avoir harcelé et manqué plusieurs fois, l'abattit enfin à près d'une demi-lieue du point de l'attaque. On ne sera pas étonné de cette lutte prolongée en pensant à la grosseur des Eiders, presque égale à celle d'une Oie sauvage, et surpassant d'un tiers celle du Faucon femelle. Lorsqu'on me l'apporta, une forte blessure à la partie antérieure du cou, et qui le laissait voir à nu, et une autre aussi grave derrière la nuque, me firent craindre de ne pouvoir le sauver. Il but à plusieurs reprises de l'eau que je lui présentai ; et comme il ne voulait manger ni pain trempé ni orge, je mis dans son eau de petites lanières de viande crue dont il goûta, et qu'il finit par saisir avec empressement. Je pus remarquer alors que pendant sept ou huit jours cet Oiseau était d'une voracité incroyable : je pouvais à peine le rassasier, quoique je lui fisse faire trois ou quatre repas de viande ou de poisson par jour ; et lorsque j'entrais dans l'appartement où je l'avais mis, il était si familier qu'il venait à moi pour saisir à ma main les morceaux de viande que je lui présentais, et en quelques secondes tout était avalé. Bientôt il y joignit des repas d'orge, à laquelle il s'était habitué insensiblement, et plusieurs fois je fus étonné de l'entendre respirer avec un sifflement semblable à celui d'une personne asthmatique ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que cette respiration difficile provenait de la grande tension du jabot alors trop plein d'aliments.

« On peut, ce me semble, conclure de ces différents faits, d'abord, que l'apparition des Eiders dans nos départements est un indice certain d'un hiver rigoureux ; de plus que la voracité de ces Oiseaux à leur arrivée provient sûrement de ce qu'ils font presque sans s'arrêter l'énorme trajet des mers glaciales jusque dans nos contrées, continuant leur vol le jour et la nuit comme les Oies sauvages ; et enfin, que leur grande familiarité est une preuve de ce que j'ai pensé, que les espèces sauvages en général sont d'autant moins effrayées de la présence de l'homme et d'autant plus familières, que les pays d'où elles viennent sont moins habités et plus sauvages. N'ayant pas éprouvé, comme celles de nos pays civilisés, que leur plus grand ennemi est l'homme, elles ne redoutent point sa présence, et se familiarisent en peu de temps, tandis que nos espèces sauvages indigènes, au contraire, telles que la Perdrix, le Héron, le Ramier et autres, qui ne quittent jamais nos contrées populeuses, conservent en captivité une sauvagerie extraordinaire.

« Il n'y a que les jeunes Eiders de l'année qui viennent, à de longs intervalles, visiter nos contrées ; jamais on n'y en a vu d'adultes. On se demandera naturellement que le en peut être la cause, et pourquoi des Oiseaux habitués à vivre au milieu des glaces polaires, qui ne trouvent que dans la mer leur nourriture, consistant en coquillages bivalves et en petits Poissons, abandonnent tout à coup ces lieux lorsqu'un froid plus intense s'y fait sentir. Il est à peu près reconnu que la difficulté de trouver leur nourriture ordinaire est la principale cause des migrations des Oiseaux ; tous les insectivores nous quittent au moment où les Insectes eux-mêmes deviennent rares chez nous, et ils se dirigent vers des lieux où ils en retrouveront en abondance. Il me paraît vraisemblable que le refroidissement subit des mers arctiques, causé par l'apparition des glaçons innombrables qui viennent en couvrir la surface dans certains hivers, comme celui de 1830 et celui-ci, témoin les onze bâtiments baleiniers anglais qui ont été surpris et enveloppés dernièrement par les glaces ; il est, dis-je, très-probable qu'alors tous les Mollusques et autres animaux délicats, pâture ordinaire des Eiders, se trouvent refoulés à d'assez grandes profondeurs, et que ceux-ci, bientôt affamés par cette disette d'aliments, peut-être même contrariés par l'apparition de ces innombrables glaçons, se décident à quitter des lieux qui ne leur offrent plus de ressources, se dirigent d'un vol facile et soutenu vers le Sud, et ne s'arrêtent qu'à de grandes distances du point de leur départ. Tous les vieux déjà expérimentés s'arrêtent probablement où la mer, plus calme et sans glaçons, leur offre de nouveau une nourriture facile, tandis que parmi les jeunes quelques bandes seulement plus aventureuses que les autres, ou poussées par de violents coups de vent, poursuivent leur vol jusque sur nos côtes, où ils arrivent comme égarés en quelque sorte, et probablement exténués de faim et de fatigue.

« Une dernière conséquence que l'on peut tirer de la grande familiarité des Eiders et de la facilité avec laquelle ils s'habituent à vivre de grains (le mien ne mange plus que de l'orge aujourd'hui), c'est qu'il serait peut-être assez facile, avec quelques soins, d'acclimater en France cette espèce précieuse. Il est certain que les Oiseaux des pays froids s'habituent bien plus facilement au climat des pays tempérés que ceux des pays chauds. De plus, des Oiseaux aquatiques placés près d'une eau courante ou d'une pièce d'eau y trouvent sans cesse les moyens de se rafraîchir, si la chaleur de la température les incommode.

« Je pense donc que plusieurs Eiders libres dans une enceinte un peu solitaire où la verdure serait jointe à quelque courant d'eau, non-seulement y vivraient facilement, mais finiraient peut-être par s'y reproduire. J'ai obtenu dans un lieu semblable, d'un couple d'Oies sauvages (*Anas segetum*, L.), des petits que la mère avait couvés sans la moindre défiance, et j'y ai encore dans ce moment-ci deux Canards pilets et deux Sifflleurs accouplés.

« Si j'étais assez heureux pour pouvoir me procurer encore un ou deux Eiders vivants, un couple enfin, je présume bien fortement du succès de mon entreprise. »

On ne connaît pas d'autre Oiseau que l'Eidredon qui se dépouille de son vêtement pa-

tendresse maternelle : la célébrité de l'Edredon exige que nous arrêtions quelques instants notre attention sur cet animal. Pour la taille il se rapproche plus de l'Oie que du Canard : il a deux pieds de long et pèse environ sept livres. La région natale de ces Oiseaux s'étend depuis 45° de lat. N. jusqu'aux latitudes les plus rapprochées du pôle arctique en Europe et en Amérique : les îles Farnèses près des côtes de Northumberland et les îles de rochers situées au delà de Portland, dans le district du Maine, sont les limites méridionales des lieux qui leur conviennent ; ils sont très-abondants dans le détroit de Behring, dans le Labrador, dans le Groenland, dans l'Islande, et dans les autres régions arctiques. Selby pourtant croit que, si on voulait y faire attention, on en trouverait un bien plus grand nombre dans les îles Farnèses.

Selon M. T. Brunnich, qui a écrit une monographie sur l'histoire naturelle de l'Edredon, le premier soin de ces Oiseaux, dès qu'ils se sont accouplés, est de se procurer un endroit convenable pour leur nid. Ils préfèrent l'abri de Genévrier, même sans genièvre, et se contentent de gazon marin (*arundo arenaria, elymus arenarius*, etc.), de paquets de Jonc marin jetés par la marée. Ils se contentent encore de crevasses de rochers ou de tout creux qu'ils peuvent rencontrer. Quelques propriétaires d'Islande creusent, pour la commodité des Edredons, des rangées de trous sur des côtes d'un penchant léger, où les Oiseaux ne bâtiraient pas s'ils ne trouvaient ces cavités toutes prêtes. Il est remarquable que, comme quelques autres Oiseaux de mer, ils choisissent presque toujours de petites îles : leurs nids sont très-rarement, si même ils y sont quelquefois, sur les rivages d'un continent ou d'une grande île. Les Islandais savent si bien cela, qu'ils ont fait des frais considérables pour former des îles en séparant du continent des promontoires qui ne lui étaient unis que par des isthmes étroits.

Le motif de cette préférence pour les îles semble être le désir de fuir les Chiens, les bestiaux et les autres animaux de terre dont le voisinage leur inspire une telle aversion, que les Islandais éloignent même les Chats avec le plus grand soin de leurs établissements. « Une année, dit Hooker, un Renard vint sur un glaçon dans l'île de Vidoë et causa une grande alarme; cependant on le prit, quoique avec difficulté, en amenant dans l'île un autre Renard qu'on attacha avec une courroie près du trou du premier. Celui-ci fut attiré à la portée des chasseurs. » Le Renard du Nord (*Canis lagopus*, Linn.) passe pour avoir été introduit dans l'Islande par un roi de Norwége pour punir les habitants de leur esprit de désaffection.

Les Edredons, mâle et femelle, travaillent de concert à la constuction de leur nid, entassant des couches de gazon épais, de broussailles sèches, de Jonc marin. Sur ce fond grossier, la femelle étend un lit du plus beau duvet, qu'elle arrache de sa poitrine en grande quantité, de manière à en faire pour le nid une bonne et forte doublure. Lorsqu'il faut qu'elle aille chercher de la nourriture après avoir commencé à couver, elle roule cette doublure de duvet sur ses œufs qu'elle en recouvre complétement afin de les tenir chauds jusqu'à son retour. Martens prétend qu'elle mêle de la mousse à son duvet, mais comme il est le seul observateur qui affirme ce fait, on doit y ajouter d'autant moins de foi, que dans les lieux choisis pour son nid, elle trouverait fort difficilement de la mousse. Il est digne de remarque que, quoique l'Edredon ne ponde que cinq ou six œufs, il n'est pas rare d'en trouver 10 et plus dans le même nid, occupé par deux femelles vivant en parfait accord ; au reste c'est un fait dont nous trouverons d'autres exemples.

La quantité de duvet de chaque nid est, d'après van Troil, d'à peu près une demi-livre, qui purifiée se réduit à la moitié. Pennant, qui a examiné les nids d'Edredons des îles Farnèses près de Northumberland, estime cette quantité de duvet, quand elle est purifiée, à trois quarts d'once, mais d'une telle élasticité, dit-il, qu'elle peut remplir le fond du plus large chapeau. La différence de ces évaluations, que quelques naturalistes ont attribuée à la différence de climat, tient à ce qu'on a observé tantôt le premier nid, tantôt le second, tantôt le troisième de l'Edredon : car, si le premier nid est dépouillé de son duvet, quoique l'animal en construise immédiatement un second, il ne peut le garnir de la même quantité que le premier; et, s'il faut construire un troisième nid, la femelle ayant donné tout ce qu'elle avait, le mâle, dit on, fournit ce qui manque, et on s'en aperçoit parce que son duvet est beaucoup plus fin que celui de la femelle. Quand le nid n'est pas volé on croit que le mâle ne fournit rien.

L'élasticité de ce duvet est démontrée par le fait que nous avons rapporté, savoir, la possibilité de remplir un grand chapeau avec les trois-quarts d'une once. Il faut remarquer pourtant que c'est le duvet pris dans le nid qui est doué de cette élasticité; car celui qu'on recueille sur l'animal mort est très-inférieur : il est gras, difficile à conserver et bien moins léger que le duvet que la femelle arrache de sa poitrine pour le nid de son petit. Cette différence a été attribuée soit à la plus grande perfection du duvet dans la saison de la couvée, soit au soin que prend la femelle de n'arracher que ses plumes les plus fines et les plus délicates.

Le duvet retiré des nids devient un article de commerce important : il est vendu, quand il est purifié, plus de 13 francs la livre. En 1750, la compagnie Islandaise vendit pour environ 20,000 fr. de duvet, sans compter ce qui fut directement envoyé à Glackstadt. Dans le pays où il est recueilli on ne s'en sert pas ou presque pas.

L'exemple de l'Edredon se dépouillant de son duvet pour tenir chaudement ses petits n'est pas unique dans le règne animal. Nous y trouvons le Lapin domestique (*Lepus cuni-*

culus), qui prépare pour sa délicate progéniture un nid de foin doublé d'un duvet qu'il tire de sa propre fourrure. On ne sait peut-être pas aussi généralement que plusieurs Teignes, telles que le Gypsey (*Hypogymna dispar*), et la Queue d'or (*Posthisia auriflua*, Stephens), ont la queue pourvue d'un petit paquet de duvet pour couvrir leurs œufs au temps de la couvée, et d'une petite paire de pincettes pour saisir ce duvet, l'arracher et l'étendre sur les œufs.

ELAN, *Cervus alces*, L'Original des Canadiens, l'*Elend* du nord de l'Europe, le *Loss* des Slaves, genre de Mammifères ruminants, famille des Plénicornes.

C'est le plus grand de tous les Cerfs, et surpasse quelquefois la taille d'un Cheval, avec lequel son museau renflé a quelque analogie. La tête est longue et étroite en avant; son bois consiste en une très-large empaumure garnie d'andouillers ou de digitations nombreuses à son bord extérieur; sa queue est très-courte; son pelage est d'un brun fauve sur le dos et sur la croupe, et d'un brun plus ou moins foncé en dessous. Il noircit en vieillissant.

Le cou de cet animal est tellement court, que pour paître il est obligé d'écarter et de fléchir les jambes de devant; aussi se nourrit-il plus volontiers de feuillage, de bourgeons et d'écorces d'arbres que d'herbe. Il se plaît particulièrement dans les grandes forêts, surtout dans celles qui renferment des marais, où il se plonge et reste tout le jour, pendant l'été, pour éviter la piqûre des Taons; dans cette attitude, il se plaît à brouter l'herbe qui croît sous l'eau, en soufflant avec grand bruit par les narines. Quoique timide comme tous les Cerfs, comme eux aussi il se défend avec courage quand la fuite ne lui est plus possible; dans ce cas il frappe avec ses bois, avec ses pieds de derrière et plus dangereusement avec ceux de devant. Dans sa fuite il ne galope jamais, mais il court d'un trop accéléré très-vif, et peut faire trente milles tout d'un trait. Il est fort singulier que sa marche soit toujours accompagnée d'un craquement d'os qui n'a pas encore été bien expliqué. Cet animal vit en grandes hordes ou troupes; sa femelle est plus petite que lui. Il est bien certain que depuis nombre d'années on ne le trouve plus en France, mais il est encore assez commun dans les grandes forêts du nord des deux continents. Son caractère est fort doux, il s'apprivoise aisément, et dans le nord-ouest de l'Amérique les sauvages l'attellent à leurs traîneaux, comme on le faisait autrefois en Suède. Il est en rut de septembre en octobre, et la femelle met bas deux ou trois petits, en avril et mai. Ses ennemis les plus redoutables sont l'Ours et le Glouton. La chair de cet animal est assez mauvaise, mais sa peau est précieuse en chamoiserie.

ÉLÉPHANT, *Elephas*, Lin., genre de Mammifère de l'ordre des Pachydermes — Les animaux du genre *Eléphant* sont sans contredit les plus remarquables de tous les Mammifères, par leur masse et leur force prodigieuse unies au caractère le plus doux, ainsi que par leurs proportions grossières coïncidant avec une grande finesse dans les instincts. Ces singuliers Mammifères sont les plus volumineux de tous les animaux terrestres que renferme leur classe, et ils se distinguent de tous les autres par des caractères qui ne permettent de les confondre avec aucun d'eux. Après la masse énorme de leur corps, ce qui frappe de suite les regards, c'est leur trompe, sorte de canal mobile dans tous les sens, constitué par un prolongement des parties nasales et servant à la fois de moyen de défense et d'attaque, ainsi que d'organe de préhension, de tact et d'odoration. La nature de leur peau, dure et calleuse, et plus ou moins recouverte de poils, peut aussi fournir de bons caractères; leur queue est courte, leurs yeux sont proportionnellement très-petits, leurs oreilles très-grandes et leurs dents offrent une disposition remarquable. Le nombre de celles-ci ne dépasse jamais dix, et quelquefois il n'est que de six, deux incisives et quatre molaires, les canines manquant toujours. La mâchoire inférieure est dépourvue d'incisives, mais la supérieure en a deux qui sont excessivement longues, et, sortant de la bouche, viennent former sur les côtés de la trompe deux énormes *défenses*. Les mâchelières, au nombre de deux ou de quatre à chaque mâchoire, se composent de lames verticales formées chacune de substance osseuse environnée par l'émail, et liées au moyen de la substance corticale. Il y a cinq doigts à tous les pieds, mais ces doigts sont enveloppés dans les téguments, et ne se montrent au dehors que par des ongles aplatis, des espèces de sabots, qui aux pieds de devant sont en nombre égal à celui des doigts, mais qui ne sont qu'au nombre de quatre ou même trois aux membres postérieurs.

Les Eléphants ont avec les Rongeurs de nombreuses analogies dans la disposition de leurs organes internes, et, quoiqu'ils en diffèrent énormément par leur volume et leur intelligence, on les place cependant après eux au commencement de l'ordre des Pachydermes sous le nom de *Proboscidiens*, lequel indique le caractère de leur trompe.

Les caractères du genre Eléphant, que nous venons de tracer brièvement, demandent à être connus avec plus de détails. Nous allons les passer successivement en revue en commençant par ceux qui se montrent à l'extérieur.

La peau, chez les Eléphants aujourd'hui vivants, est très-épaisse et peu garnie de poils; sa couleur, ordinairement noire, s'altère souvent et devient plus ou moins blanche, comme on le voit quelquefois chez ceux d'Asie; suivant les différentes parties, elle est plus ou moins dure, et à la plante des pieds elle est transformée en une véritable semelle calleuse, qui appuie seule à terre; les doigts, cachés sous les téguments ne sont indiqués à l'extérieur que par des sortes d'ongles élargis qui ont quelque chose des

sabots des Ongulogrades; ces ongles sont au nombre de cinq antérieurement, et à l'état normal, de quatre postérieurement, mais le plus souvent on n'en voit que trois ou même deux seulement; leur couleur, lorsqu'ils ne sont pas salis, est blanchâtre, tirant au rose. Les yeux des Eléphants sont très-petits proportionnellement au volume de ces animaux; mais ils sont pleins de vivacité et ajoutent à l' expression de la physionomie ; leurs deux paupières sont garnies de cils. Non loin des yeux se voit un petit trou, orifice d'une glande particulière, qui verse un produit muqueux dont l'usage est inconnu, mais qui n'est pas, ainsi qu'on l'avait cru, plus abondant au temps du rut. L'ouïe est très-délicate, et les parties externes de l'organe qui l'exerce, ou les conques, sont très-considérables; elles sont aplaties, élargies et beaucoup plus grandes encore dans l'espèce d'Afrique que dans celle de l'Asie. La trompe, qui est un prolongement du nez, constitue, ainsi que nous l'avons vu, le caractère principal des Eléphants; elle est assez longue pour toucher à terre sans que l'animal se baisse, et jouit d'une grande mobilité. La peau qui la recouvre est semblable à celle du corps, et présente d'espace en espace des dépressions circulaires qui la font paraître annelée; la trompe est à peu près cylindrique, cependant elle est un peu aplatie dans une portion de la face inférieure. Cette trompe prend naissance à la partie antérieure du frontal, elle recouvre les cartilages du nez, forme la continuation de celui-ci et s'unit dès sa racine à la lèvre supérieure. Son intérieur est creusé d'un double canal, correspondant aux deux narines et tapissé d'une membrane fibro-tendineuse, dont la souplesse et l'humidité sont entretenues par une sécrétion muqueuse habituelle ; les deux tuyaux nasaux offrent, vers leur partie supérieure, une espèce de valvale que l'animal ouvre et ferme à volonté. Les parties musculaires qui entrent dans la composition de leur parois résultent de la réunion de fibres entre-croisées et fort nombreuses. L'extrémité inférieure de la trompe présente un bord circulaire, ayant en avant un prolongement dactyloïde, opposable au reste de la circonférence et qui représente un véritable doigt : ce qui a fait comparer la trompe à une main. « La main, dit Buffon, est le principal organe de l'adresse du singe ; l'Eléphant, au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses, les porter à la bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe... » On peut ajouter que cet organe jouit d'une force prodigieuse : en effet, c'est principalement dans son action que réside la puissance de l'Eléphant; l'animal s'en sert pour arracher des arbres, soulever des fardeaux qu'un homme aurait peine à remuer, ou bien pour terrasser son ennemi, qu'il écrasera bientôt de la masse de son corps.

Les défenses de l'Eléphant ne lui sont pas moins utiles ; il les emploie à sillonner le sol pour arracher les racines dont il veut se nourrir, et lorsque sa trompe est menacée, il la replie entre elles, et les offre alors à l'agresseur comme des armes terribles. Ces énormes dents n'ont d'autre usage, comme l'indique leur nom, que de servir à la défense, et jamais elles ne sont utiles à la mastication. Cette action s'exerce au moyen des dents molaires, dont le nombre total est de quatre. Pallas nous a appris que l'Eléphant a d'abord une seule dent de chaque côté de la mâchoire, qu'une seconde pousse alors à côté de celle-ci, de façon que pendant un certain temps il en a deux; mais la chute de la première s'exécute et il n'en reste plus qu'une. Corse (*Trans. phil.*, t. XIII) a fait connaître que cette succession de chutes et de repousses se répétait jusqu'à huit fois chez l'Eléphant des Indes. Chacune des molaires est composée de lames, dont le nombre va en croissant à mesure que la pousse a lieu dans un âge plus avancé ; les premières en ayant quatre, les secondes huit ou neuf, les troisièmes douze ou treize, et ainsi de suite jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois que présentent les huitièmes. On peut, au moyen de quelques caractères, arriver à distinguer la place qu'occupaient les dents soumises à l'observation ; les supérieures ont leurs lames disposées de telle sorte, que leur surface coronale est convexe, ce qui est le contraire pour les inférieures ; celles de gauche sont convexes à leur surface interne et un peu concaves à leur surface externe, ce qui permet de les distinguer des molaires du côté droit ; et enfin on reconnaît le bord antérieur ou postérieur de chacune d'elles à ce que la trituration entamant bien plus en avant qu'en arrière le bout le plus usé est toujours l'antérieur. Les dents des Eléphants sont très-recherchées dans les arts; elles fournissent l'ivoire, que l'on emploie aujourd'hui à tant d'usages différents, et que l'on exploite depuis si longtemps, puisque certains passages d'Homère nous prouvent que dès son époque on avait pu se le procurer en Grèce. Les mâchelières sont utiles de même que les défenses; mais les tables que l'on peut en faire étant moins grandes que celles fournies par les défenses, et d'ailleurs leur substance n'étant pas homogène, elles sont beaucoup moins estimées. Les plus beaux ivoires que l'on possède sont fournis par la côte de Mosambique, d'autres viennent aussi du Malabar. Les anciens, qui ont possédé l'ivoire, n'ont pas toujours su quel animal le fournissait ; cette notion ne paraît guère avoir été positivement acquise que lors des campagnes d'Alexandre dans l'Inde. Plus tard, lorsqu'on eut constaté qu'elles étaient un produit de l'Eléphant, on n'en a pas exactement déterminé la nature, et on les a considérées jusqu'au dernier siècle comme étant des cornes, que l'on pensait même être caduques comme les bois des Cerfs. Perrault, qui eut occasion de disséquer un Eléphant, ne sut point reconnaître l'erreur; mais

Daubenton en démontra toute la fausseté. Les défenses sont en effet de véritables incisives, puisqu'elles sont implantées dans l'os de ce nom ; elles tombent dans le jeune âge comme toutes les dents de lait, mais elles ne repoussent qu'une seule fois.

Leur longueur varie suivant l'âge, le sexe et l'espèce ; leur courbure offre aussi quelques différences ; elle est, par exemple, beaucoup plus grande chez les Eléphants d'Afrique que chez ceux d'Amérique ; quelquefois même elle n'est pas régulière et prend, par anomalie, la forme d'un S. Ces dents sont souvent très-grandes ; elles peuvent atteindre jusqu'à dix pieds de long et cent à cent vingt livres de poids ou même deux cents.

Les particularités que nous présentent les parties intérieures des Eléphants ne sont pas moins remarquables ; leur tête est très-volumineuse, et leur front très-élevé, ce qui n'a pas peu contribué à faire exagérer leur intelligence ; mais la masse cérébrale ne répond pas à la grosseur de la tête, et ne fait qu'une très-petite partie de la masse totale du corps ; les sinus frontaux sont très développés et les deux tables osseuses du crâne se sont dédoublées et offrent entre elles de larges cellules. Les vertèbres du cou sont au nombre de sept, comme chez tous les Mammifères, sans en excepter même le Bradipe ; on compte vingt vertèbres dorsales et par conséquent vingt paires de côtes ; il y a trois vertèbres lombaires, quatre sacrées, et vingt ou vingt-cinq caudales. Les membres sont disposés comme chez les animaux à sabots, les antérieurs manquent de clavicules et ne sont, ainsi que les postérieurs, que de simples colonnes sur lesquelles repose la masse du tronc ; les os qui les composent sont placés les uns sur les autres dans une direction tout à fait verticale, d'où résulte que les Eléphants ont beaucoup moins d'agilité que les autres animaux, et les mouvements moins faciles ; mais cependant ces animaux marchent avec assez de vitesse pour qu'un homme doive forcer son pas s'il veut les suivre, et lorsqu'ils courent ils échappent souvent au cavalier le mieux monté, ce qui tient à l'étendue de leurs pas.

On a pendant longtemps ignoré la manière dont s'accouplaient les Eléphants, mais on sait maintenant qu'ils ne diffèrent point sous ce rapport de la plupart des Mammifères. La gestation est de vingt mois, et les petits sont en venant au monde hauts de trois pieds environ ; ils jouissent de l'usage de tous leurs organes, et ont assez de force pour suivre leurs parents. Aristote avait depuis longtemps annoncé que les jeunes Eléphants tètent par la bouche, mais la plupart des auteurs qui l'ont suivi ont révoqué son témoignage en doute. « Le petit Eléphant, dit Buffon, doit téter avec le nez et porter ensuite à son gosier le lait qu'il a pompé ; cependant les anciens ont écrit qu'il tétait avec la gueule et non avec la trompe, mais il y a toute apparence qu'ils n'avaient pas été témoins du fait, et qu'ils ne l'ont fondé que sur l'analogie, tous les animaux n'ayant pas d'autres manières de téter. » Cette seule considération aurait dû empêcher le Pline français de commettre une nouvelle erreur. On sait en effet parfaitement aujourd'hui, depuis les observations de Corse, que c'est réellement avec la bouche que les Eléphants prennent le lait à la mamelle de leur mère, et qu'ils le font en renversant leur trompe en arrière. L'allaitement dure environ deux ans, et ce n'est que quinze ou vingt ans après sa naissance que l'animal éprouve le besoin d'engendrer. Les mères ont les plus grands soins de leurs petits, mais ceux-ci, dans les hordes dont ils font partie, tètent indifféremment les diverses femelles qui ont du lait.

Ces animaux vivent dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie, ils recherchent partout les forêts et les lieux marécageux ; ils se tiennent par troupes plus ou moins nombreuses, toujours conduites par quelques vieux mâle. Leur nourriture consiste en herbes, en racines et en graines, qu'ils vont souvent chercher dans les champs cultivés, où ils occasionnent des ravages considérables. Ils ne ruminent pas, et leur estomac est simple : c'est avec leur trompe qu'ils ramassent leur nourriture et qu'ils la portent à leur bouche ; c'est aussi avec le même organe qu'ils prennent leur boisson ; ils aspirent le liquide, le gardent plus ou moins longtemps en fermant la valvule que nous avons indiquée à la partie supérieure de la trompe, puis recourbant celle-ci, comme ils le font pour porter leurs aliments, ils lancent ou laissent couler l'eau dans leur gorge.

Tout le monde sait que, dans certaines contrées, en Asie principalement, on se sert des Eléphants comme bêtes de somme, et qu'on les mène au combat ou à la chasse ; mais ces animaux ne se reproduisent pas dans les habitations des hommes comme le font les Chevaux, les Bœufs et tous les autres animaux domestiques ; on est obligé, lorsqu'on veut se les procurer, de les aller chercher au milieu des bois, et de soumettre chacun d'eux aux épreuves de la domestication. On les prend par troupes entières ou seulement en s'emparant des individus isolés. Dans le premier cas on poursuit les troupes et on cherche à les faire entrer dans de vastes enclos préparés à l'avance et auxquels aboutit une espèce de couloir dans lequel on les engage. Lorsqu'ils s'y sont introduits il est facile de les garrotter, et de les mener au lieu qu'on leur a destiné. Le plus souvent les Eléphants marchent par troupes, mais quelquefois des individus vont isolément : ce sont, s'il faut en croire les voyageurs, des mâles que les autres ont chassés ; les Indiens, lorsqu'ils veulent s'en emparer, emmènent avec eux des femelles dressées, et ils attendent, cachés dans quelque retraite voisine, que

l'Eléphant mâle approche. Dès qu'il est venu, ils l'enlacent au moyen de fortes cordes et le laissent pendant quelque temps attaché à un arbre, puis ils viennent ensuite le reprendre lorsque, abattu par la faim et la privation de sa liberté, il a perdu en partie son caractère farouche et se laisse aisément conduire. On commence dès lors à l'apprivoiser, et on le dresse peu à peu au travail qu'on espère exiger de lui ; cette opération dure ordinairement cinq ou six mois.

On a cru pendant longtemps que l'Eléphant ne s'accouplait jamais en domesticité. « On vient à bout, dit l'auteur de l'*Hist. nat. générale et particulière des animaux*, de le dompter, de le soumettre, de l'instruire, et, comme il est plus fort et plus intelligent qu'un autre, il sert plus à propos, plus puissamment et plus utilement ; mais apparemment le dégoût de sa situation lui reste au fond du cœur, car, quoiqu'il ressente de temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domesticité ; sa passion, contrainte, dégénère en fureur ; ne pouvant se satisfaire sans témoin, il s'indigne, il s'irrite, il devient insensé, violent, et l'on a besoin des chaînes les plus fortes et d'entraves de toute espèce pour arrêter ses mouvements et briser sa colère. Il diffère donc de tous les animaux domestiques, que l'homme traite ou manie comme des êtres sans volonté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons ou multiplions pour notre utilité : ici l'individu seul est esclave, l'espèce demeure indépendante et refuse constamment d'accroître au profit du tyran. Cela seul suppose dans l'Eléphant des sentiments élevés au-dessus de la nature commune des bêtes : ressentir les ardeurs les plus vives et refuser en même temps de se satisfaire, entrer en fureur d'amour et conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines, et ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires auxquels il n'a jamais manqué. » Si les anciens n'avaient pas parlé plusieurs fois d'Eléphants qui se sont accouplés en domesticité, on pourrait croire que le caractère de ces animaux a beaucoup changé, que la corruption s'est introduite aussi dans leurs mœurs, ou, ce qui paraît plus probable, qu'ils n'ont jamais possédé les qualités éminemment sociales que Buffon leur accorde avec tant de complaisance. En effet, des observations bien constatées ont prouvé que parfois il arrive dans l'Inde, comme on l'avait autrefois vu dans Rome, que des Eléphants s'accouplent sans s'inquiéter de la présence des témoins, et que des petits naissent de leur union : l'Anglais Corse, déjà cité, a pu le constater. La haute intelligence que les anciens, que les modernes eux-mêmes ont accordée aux Eléphants, n'est pas plus réelle que leur étonnante pudeur, et, s'il faut en croire Corse et Cuvier, les facultés de ces animaux ne sont pas supérieures à celles du Chien. Après des faits aussi positifs, nous n'ajouterons pas que des auteurs recommandables ont dit et cru qu'on avait pu apprendre aux Eléphants à danser sur le sol et même sur la corde, et qu'on en avait vu un s'exercer pendant la nuit à répéter les pas d'une danse que son maître lui apprenait le jour.

« L'Eléphant, dit Buffon, est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde ; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'Eléphant, le Chien, le Castor et le Singe sont de tous les êtres animés ceux dont l'instinct est le plus admirable.

« L'Eléphant est supérieur aux trois derniers ; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du Singe ; l'Eléphant, au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le Singe ; et en même temps il a la docilité du Chien ; il est comme lui susceptible de reconnaissance et capable d'un fort attachement ; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitements, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, etc. Enfin l'Eléphant, comme le Castor, aime la société de ses semblables ; il s'en fait entendre : on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert ; et s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité ; car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'Eléphant ; il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre, pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions et tous ces avantages pour que les talents du Castor se manifestent, et que partout où les hommes se sont habitués, il perd son industrie et cesse d'édifier. Chaque être, dans la Nature, a son prix réel et sa valeur relative : si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'Eléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du Castor, l'adresse du Singe, le sentiment du Chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur et de la longue durée de la vie. Il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le Lion : il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la terre, que de sa main il arrache les arbres, que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur ; que, terrible par sa force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre ; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et chargée de plusieurs hommes ; que seul il fait mouvoir des machines et

transpor des fardeaux que six chevaux ne pourraient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération même dans ses passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour; que dans la colère il ne méconnaît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi longtemps que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent et n'ont nulle raison de le craindre.

« Aussi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal, une espèce de vénération. Les anciens le regardaient comme un prodige, comme un miracle de la Nature (et c'est en effet son dernier effort); ils ont beaucoup exagéré ses facultés naturelles; ils lui ont attribué sans hésiter des qualités intellectuelles et des vertus morales. Pline, Elien, Solin, Plutarque et un certain nombre d'auteurs plus modernes n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raisonnées, une religion naturelle et innée, l'observance d'un culte, l'adoration quotidienne du soleil et de la lune, l'usage de l'ablution avant l'adoration, l'esprit de divination, la piété envers le ciel et pour leurs semblables, qu'ils assistent à la mort, et qu'après leur décès ils arrosent de leurs larmes et recouvrent de terre, etc. Les Indiens, prévenus de la métempsycose, sont encore persuadés aujourd'hui qu'un corps aussi majestueux que celui de l'Eléphant ne peut être animé que par l'âme d'un grand homme ou d'un roi. On respecte à Siam, à Laos, à Pégu, etc., les Eléphants blancs, comme les mânes vivants des empereurs de l'Inde; i's ont chacun un palais, une maison composée d'un nombreux domestique, une vaisselle d'or, des mets choisis, des vêtements magnifiques, et sont dispensés de tout travail, de toute obéissance; l'empereur vivant est le seul devant lequel ils fléchissent le genou, et ce salut leur est rendu par le monarque; cependant les attentions, les respects, les offrandes, les flattent sans les corrompre; ils n'ont donc pas une âme humaine; cela seul devrait suffire pour le démontrer aux Indiens.

« En écartant les fables de la crédule antiquité, en rejetant aussi les fictions puériles de la superstition, toujours subsistante, il reste encore assez à l'Eléphant, aux yeux même du philosophe, pour qu'il doive le regarder comme un être de la première distinction; il est digne d'être connu, d'être observé : nous tâcherons donc d'en décrire l'histoire sans partialité, c'est-à-dire sans admiration ni mépris.

« Dans l'état de sauvage, l'Eléphant n'est ni sanguinaire ni féroce : il est d'un naturel doux, et jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force; il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables. Il a les mœurs sociales; on le voit rarement errant ou solitaire. Il marche ordinairement de compagnie : le plus âgé conduit la troupe; le second d'âge la fait aller et marche le dernier; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres; les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur trompe. Ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées; ils se promènent ou voyagent avec moins de précaution dans les forêts et dans les solitudes, sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours et des avertissements : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, et ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer; car il faudrait une petite armée pour assaillir la troupe entière, et l'on ne pourrait la vaincre sans perdre beaucoup de monde : il serait même dangereux de leur faire la moindre injure, ils vont droit à l'offenseur; et quoique la masse de leur corps soit très-pesante, leur pas est si grand, qu'ils atteignent aisément l'homme le plus léger à la course, ils le percent de leurs défenses, ou le saisissent avec la trompe, le lancent comme une pierre, et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds. Mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils font ainsi main basse sur les hommes; ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas : cependant, comme ils sont susceptibles et délicats sur le fait des injures, il est bon d'éviter leur rencontre, et les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit et battent de la caisse pour les empêcher d'approcher. On prétend que, lorsqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils sont tombés dans quelque embûche, ils ne l'oublient jamais, et qu'ils cherchent à se venger en toute occasion. Comme ils ont l'odorat excellent, et peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cause de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très-loin; ils pourraient aisément le suivre à la piste. Les anciens ont écrit que les Eléphants arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé, et qu'ils se la donnent de main en main pour que tous soient informés du passage et de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides; ils ne peuvent se passer d'eau et la troublent avant que de la boire : ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche, ou seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde. Ils ne peuvent supporter le froid, et souffrent aussi de l'excès de la chaleur : car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres; ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau : le volume énorme de leur

corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager; ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux; et d'ailleurs la longueur de leur trompe, qu'ils redressent en haut, et par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

« Leurs aliments ordinaires sont des racines, des herbes, des feuilles et du bois tendre; ils mangent aussi des fruits et des grains, mais ils dédaignent la chair et le Poisson. Lorsque l'un d'entre eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres, et les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent souvent de lieu; et lorsqu'ils arrivent à des terres ensemencées, ils y font un dégât prodigieux; leur corps étant d'un poids énorme; ils écachent et détruisent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en consomment pour leur nourriture, laquelle peut monter à cent cinquante livres par jour : n'arrivant jamais qu'en nombre, ils dévastent donc une campagne en une heure. Aussi les Indiens et les nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur visite et de les détourner en faisant de grands bruits, de grands feux autour de leurs terres cultivées; souvent, malgré ces précautions, les Eléphants viennent s'en emparer, en chassent le bétail domestique, font fuir les hommes, et quelquefois renversent de fond en comble leurs minces habitations. Il est difficile de les épouvanter, et ils ne sont guère susceptibles de crainte; la seule chose qui les surprenne et puisse les arrêter, sont les feux d'artifice, les pétards qu'on leur lance, et dont l'effet subit et promptement renouvelé les saisit et leur fait quelquefois rebrousser chemin. On vient très-rarement à bout de les séparer les uns des autres; car ordinairement ils prennent tous ensemble le même parti d'attaquer, de passer indifféremment ou de fuir.

« L'Eléphant une fois dompté devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux; il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient, et semble deviner tout ce qui peut lui plaire : en peu de temps il vient à comprendre les signes et même à entendre l'expression des sons; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître; il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation; car ses mouvements sont toujours mesurés, et son caractère paraît tenir de la gravité de sa masse. On lui apprend aisément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent les monter; il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer; il s'en sert pour enlever des fardeaux, et aide lui-même à se charger. Il se laisse vêtir, et semble prendre plaisir à se voir couvert de harnais dorés et de housses brillantes. On l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots, à des charrues, des navires, des cabestans; il tire également, continûment et sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal à propos, et qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ses forces. Celui qui le conduit ordinairement est monté sur son cou, et se sert d'une verge de fer, dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armé d'un poinçon, avec lequel on le pique sur la tête, à côté des oreilles, pour l'avertir, le détourner ou le presser; mais souvent la parole suffit, surtout s'il a eu le temps de faire connaissance complète avec son conducteur, et de prendre en lui-même une entière confiance; son attachement devient quelquefois si fort, si durable, et son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, et qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colère, tué son gouverneur.

« L'espèce de l'Eléphant ne laisse pas d'être nombreuse, quoiqu'il ne produise qu'une fois et un seul petit tous les deux ou trois ans : plus la vie des animaux est courte, plus leur production est nombreuse. Dans l'Eléphant, la durée de la vie compense le petit nombre; et, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il vive deux siècles, et qu'il engendre jusqu'à cent vingt ans, chaque couple produit quarante petits dans cet espace de temps : d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux, et les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine, l'espèce se soutient et se trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie; il y en a beaucoup à Ceylan, au Mogol, au Bengale, à Siam, au Pégu, et dans toutes les autres parties de l'Inde; il y en a aussi, et peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce que l'homme s'en est absolument emparé. Ils sont fidèles à leur patrie et constants pour leur climat : car, quoiqu'ils puissent vivre dans les régions tempérées, il ne paraît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir, ni même d'y voyager; ils étaient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paraît pas qu'Homère, qui parle de l'ivoire, connût l'animal qui le porte. Alexandre est le premier qui ait montré l'Eléphant à l'Europe; il fit passer en Grèce ceux qu'il avait conquis sur Porus, et ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus, plusieurs années après, employa contre les Romains dans la guerre de Tarente, et avec lesquels Curius vint triompher à Rome. Annibal ensuite en amena d'Afrique, leur fit passer la Méditerranée, les Alpes, et les conduisit pour ainsi dire jusqu'aux portes de Rome.

« De temps immémorial les Indiens se sont servis d'Eléphants à la guerre; chez ces nations mal disciplinées, c'était la meilleure troupe de l'armée, et, tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle qui décidait ordinairement du sort des batailles. Cepen-

dant l'on voit par l'histoire que les Grecs et les Romains s'accoutumèrent bientôt à ces monstres de guerre; ils ouvraient leurs rangs pour les laisser passer; ils ne cherchaient point à les blesser, mais lançaient tous leurs traits contre les conducteurs, qui se pressaient de se rendre, et de calmer les Eléphants dès qu'ils étaient séparés du reste de leurs troupes : et maintenant que le feu est devenu l'élément de la guerre et le principal instrument de la mort, les Eléphants, qui en craignent et le bruit et la flamme, seraient plus embarrassants, plus dangereux, qu'utiles dans nos combats. Les rois des Indes font encore armer des Eléphants en guerre, mais c'est plutôt pour la représentation que pour l'effet : ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui est d'asservir leurs semblables; ils s'en servent pour dompter les Eléphants sauvages. Le plus puissant des monarques de l'Inde n'a pas aujourd'hui deux cents Eléphants de guerre; ils en ont beaucoup d'autres pour le service et pour porter les grandes cages de treillage dans lesquelles ils font voyager leurs femmes : c'est une monture très-sûre, car l'Eléphant ne bronche jamais; mais elle n'est pas douce, et il faut du temps pour s'accoutumer au mouvement brusque et au balancement continuel de son pas : la meilleure place est sur le cou ; les secousses y sont moins dures que sur les épaules, le dos ou la croupe. Mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chasse ou de guerre, chaque Eléphant est toujours monté de plusieurs hommes : le conducteur se met à califourchon sur le cou; les chasseurs ou les combattants sont assis ou debout sur les autres parties du corps.

« Dans les pays heureux où notre canon et nos arts meurtriers ne sont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des Eléphants ; à Cochin et dans le reste du Malabar on ne se sert point de Chevaux, et tous ceux qui ne combattent pas à pied sont montés sur des Eléphants. Il en est à peu près de même au Tonquin, à Siam, au Pégu, où les rois et les grands seigneurs ne sont jamais montés que sur des Eléphants : les jours de fête, ils sont précédés et suivis d'un nombreux cortége de ces animaux pompeusement parés de plaques de métal brillantes, et couverts des plus riches étoffes. On environne leur ivoire d'anneaux d'or et d'argent; on leur peint les oreilles et les joues, on les couronne de guirlandes, on leur attache des sonnettes : ils semblent se complaire à la parure ; et plus on leur met d'ornements, plus ils sont caressants et joyeux. Au reste, l'Inde méridionale est le seul pays où les Eléphants soient policés à ce point : en Afrique, on sait à peine les dompter. Les Asiatiques, très-anciennement civilisés, se sont fait une espèce d'art de l'éducation de l'Eléphant, et l'ont instruit et moditié selon leurs mœurs. Mais de tous les Africains les seuls Carthaginois ont autrefois dressé des Eléphants pour la guerre, parce que, dans le temps de la splendeur de leur république, ils étaient peut-être encore plus civilisés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'Eléphants sauvages dans toute la partie de l'Afrique qui est en deçà du mont Atlas ; il y en a même peu au delà de ces montagnes jusqu'au fleuve du Sénégal ; mais il s'en trouve déjà beaucoup au Sénégal même, en Guinée, au Congo, à la côte des Dents, au pays d'Ante, d'Acra, de Benin, et dans toutes les autres terres du sud de l'Afrique, jusqu'à celles qui sont terminées par le cap de Bonne-Espérance, à l'exception de quelques provinces très-peuplées, telles que Fida, Ardra, etc. On en trouve de même en Abyssinie, en Ethiopie, en Nigritie, sur les côtes orientales de l'Afrique, comme à Madagascar, à Java, et jusqu'aux Philippines.

« En général, les Eléphants d'Asie l'emportent par la taille, par la force, etc., sur ceux de l'Afrique ; et en particulier ceux de Ceylan sont encore supérieurs à tous ceux de l'Asie, non par la grandeur, mais par le courage et par l'intelligence. Probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs; mais tous les voyageurs ont célébré les Eléphants de cette île, où, comme l'on sait, le terrain est groupé par montagnes, qui vont en s'élevant à mesure qu'on avance vers le centre, et où la chaleur, quoique très-grande, n'est pas aussi excessive qu'au Sénégal, en Guinée, et dans toutes les autres parties occidentales de l'Afrique. Les anciens, qui ne connaissaient de cette partie du monde que les terres situées entre le mont Atlas et la Méditerranée, avaient remarqué que les Eléphants de la Libye étaient bien plus petits que ceux des Indes : il n'y en a plus aujourd'hui dans cette partie de l'Afrique, et cela prouve encore, comme nous l'avons dit ailleurs, que les hommes y sont plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étaient dans le siècle de Carthage. Les Eléphants se sont retirés à mesure que les hommes les ont inquiétés; mais en voyageant sous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature, car ceux du Sénégal, de la Guinée, etc., sont, comme l'étaient ceux de la Libye, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes.

« La force de ces animaux est proportionnelle à leur grandeur : les Eléphants des Indes portent aisément trois ou quatre milliers; les plus petits, c'est-à-dire ceux d'Afrique, enlèvent librement un poids de deux cents livres avec leur trompe, ils le placent eux-mêmes sur leurs épaules ; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde, à une ou deux toises de distance; ils peuvent porter plus d'un millier pesant sur leurs défenses : la trompe leur sert à casser les branches des arbres, et les défenses à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force par la vitesse de leur mouvement comparée à la masse de leur corps : ils font au pas ordinaire à peu près autant de chemin qu'un Cheval en fait au petit trot, et autant qu'un Cheval au galop lorsqu'ils courent ; ce qui, dans l'état de liberté, ne leur arrive

guère que quand ils sont animés de colère ou poussés par la crainte. On mène ordinairement au pas les Éléphants domestiques : ils font aisément et sans fatigue quinze ou vingt lieues par jour ; et quand on veut les presser, ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très-loin, et l'on peut aussi les suivre de très-près à la piste ; car les traces qu'ils laissent sur la terre ne sont pas équivoques, et dans les terrains où le pied marque, elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

« Un Éléphant domestique rend peut-être à son maître plus de services que cinq ou six Chevaux ; mais il lui faut du foin et une nourriture abondante et choisie ; il coûte environ quatre ou cinq francs par jour à nourrir. On lui donne ordinairement du riz cru ou cuit, mêlé avec de l'eau, et on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour pour qu'il s'entretienne dans sa pleine vigueur ; on lui donne aussi de l'herbe pour le rafraîchir, car il est sujet à s'échauffer ; et il faut le mener à l'eau et le laisser baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aisément à se laver lui-même ; il prend de l'eau dans sa trompe, il la porte à sa bouche pour boire, et ensuite, en retournant sa trompe, il en laisse couler le reste à flot sur toutes les parties de son corps. Pour donner une idée des services qu'il peut rendre, il suffira de dire que tous les tonneaux, sacs, paquets, qui se transportent d'un lieu à un autre dans les Indes, sont voiturés par des Éléphants ; qu'ils peuvent porter des fardeaux sur leur corps, sur leur cou, sur leurs défenses, et même avec leur gueule, en leur présentant le bout d'une corde, qu'ils serrent avec les dents ; que, joignant l'intelligence à la force, ils ne cassent ni n'endommagent rien de ce qu'on leur confie ; qu'ils font tourner et passer ces paquets du bord des eaux dans un bateau sans les laisser mouiller, les posant doucement et les arrangeant où l'on veut les placer ; que, quand ils les ont déposés dans l'endroit qu'on leur montre, ils essayent avec leur trompe s'ils sont bien situés, et que, quand c'est un tonneau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler et l'établir solidement, etc.

« Lorsque l'Éléphant est bien soigné, il vit longtemps, quoiqu'en captivité, et l'on doit présumer que, dans l'état de liberté, sa vie est encore plus longue. Quelques auteurs ont écrit qu'il vivait quatre ou cinq cents ans ; d'autres deux ou trois cents ; et d'autres, enfin, cent vingt, cent trente ou cent cinquante ans. Je crois que le terme moyen est le vrai, et que, si l'on s'est assuré que des Éléphants captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui sont libres et qui jouissent de toutes les aisances de la vie et de tous les droits de la nature, doivent vivre au moins deux cents ans : de même, si la durée de la gestation est de deux ans, et s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroissement, on peut encore être assuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reste, la captivité abrége moins leur vie que la disconvenance du climat ; quelque soin qu'on en prenne, l'Éléphant ne vit pas longtemps dans les pays tempérés, et encore moins dans les climats froids : celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV, en 1668, et qui n'avait alors que quatre ans, mourut à dix-sept ans, au mois de janvier 1681, et ne subsista que treize ans dans la ménagerie de Versailles, où cependant il était traité soigneusement et nourri largement ; on lui donnait tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin et deux seaux de potage, où il entrait encore quatre ou cinq livres de pain, et, de deux jours l'un, au lieu de potage, deux seaux de riz cuit dans l'eau, sans compter ce qui lui était donné par ceux qui le visitaient : il avait encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amuser ; car, après avoir mangé le grain des épis, il faisait des poignées de la paille, et il s'en servait pour chasser les mouches ; il prenait plaisir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faisait adroitement avec sa trompe.

L'Éléphant qui était dernièrement à Naples, où, comme l'on sait, la chaleur est plus grande qu'à Paris, n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années : ceux qu'on a transportés vivants jusqu'à Saint-Pétersbourg périssent successivement, malgré l'abri, les couvertures, les poêles. Ainsi l'on peut assurer que cet animal ne peut subsister de lui-même nulle part en Europe, et encore moins s'y multiplier. Mais je suis étonné que les Portugais, qui ont connu pour ainsi dire les premiers le prix et l'utilité de ces animaux dans les Indes Orientales, n'en aient pas transporté dans les climats chauds du Brésil, où peut-être, en les laissant libres, ils auraient peuplé. La couleur ordinaire des Éléphants est d'un gris cendré ou noirâtre : les blancs, comme nous l'avons dit, sont extrêmement rares ; et on cite ceux qu'on a vus, en différents temps, dans quelques endroits des Indes, où il s'en trouve aussi quelques-uns qui sont roux ; et ces Éléphants blancs et rouges sont très-estimés. Au reste, ces variétés sont si rares, qu'on ne doit pas les regarder comme subsistantes par des races distinctes dans l'espèce, mais plutôt comme des qualités accidentelles et purement individuelles ; car, s'il en était autrement, on connaîtrait le pays des Éléphants blancs, celui des rouges et celui des noirs, comme l'on connaît les climats des hommes blancs, rouges et noirs. « On trouve « aux Indes des Éléphants de trois sortes, » dit le P. Vincent Marie : « les blancs, qui sont les « plus grands, les plus doux, les plus paisi- « bles, sont estimés et adorés par plusieurs « nations comme des dieux ; les roux, tels « que ceux de Ceylan, quoiqu'ils soient les « plus petits de corsage, sont les plus valeu- « reux, les plus forts, les plus nerveux, les « meilleurs pour la guerre ; les autres, soit par « inclination naturelle, soit parce qu'ils re- « connaissent en eux quelque chose de plus

« excellent, leur portent un grand respect : la « troisième espèce est celle des noirs, qui sont « les plus communs et les moins estimés. » Cet auteur est le seul qui paraisse indiquer que le climat particulier des Eléphants roux ou rouges est Ceylan; les autres voyageurs n'en font aucune mention. Il assure aussi que les Eléphants de Ceylan sont plus petits que les autres ; Thévenot dit la même chose dans la relation de son voyage, page 260 ; mais d'autres disent ou indiquent le contraire. Enfin le P. Vincent Marie est encore le seul qui ait écrit que les Eléphants blancs sont les plus grands : le P. Tachard assure, au contraire, que l'Eléphant blanc du roi de Siam était assez petit, quoiqu'il fût très-vieux. Après avoir comparé les témoignages des voyageurs au sujet de la grandeur des Eléphants dans les différents pays, et réduit les différentes mesures dont ils se sont servis, il me paraît que les plus petits Eléphants sont ceux de l'Afrique occidentale et septentrionale, et que les anciens, qui ne connaissaient que cette partie septentrionale de l'Afrique, ont eu raison de dire qu'en général les Eléphants des Indes étaient beaucoup plus grands que ceux de l'Afrique. Mais dans les terres orientales de cette partie du monde, qui étaient inconnues des anciens, les Eléphants se sont trouvés aussi grands, et peut-être même plus grands qu'aux Indes; et, dans cette dernière région, il paraît que ceux de Siam, du Pégu, etc., l'emportent, par la taille, sur ceux de Ceylan, qui cependant, de l'aveu unanime de tous les voyageurs, sont les plus courageux et les plus intelligents.

« Après avoir indiqué les principaux faits au sujet de l'espèce, examinons les facultés de l'individu, les sens, les mouvements, la grandeur, la force, l'adresse, l'intelligence, etc. L'Eléphant a les yeux très-petits relativement au volume de son corps, mais ils sont brillants et spirituels ; et ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvements : il les tourne lentement et avec douceur vers son maître ; il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir; il semble réfléchir, délibérer, penser, et ne se détermine qu'après avoir examiné et regardé à plusieurs fois et sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les Chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs sensations ; mais, comme l'Eléphant est naturellement grave et modéré, on lit pour ainsi dire dans ses yeux, dont les mouvements se succèdent lentement, l'ordre et la suite de ses affections intérieures.

« Il a l'ouïe très-bonne, et cet organe est à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'Eléphant que dans aucun autre animal ; ses oreilles sont très-grandes, beaucoup plus longues, même à proportion du corps, que celles de l'Ane et aplaties contre la tête, comme celles de l'homme ; elles sont ordinairement pendantes ; mais il les relève et les remue avec une grande facilité ; elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il se délecte au son des instruments et paraît aimer la musique ; il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence, et à joindre à propos quelques accents au bruit des tambours et au son des trompettes. Son odorat est exquis, et il aime avec passion les parfums de toute espèce, et surtout les fleurs odorantes ; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets ; et, après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche et semble les goûter : la fleur d'oranger est un de ses mets les plus délicieux; il dépouille avec sa trompe un Oranger de toute sa verdure, et en mange les fruits, les fleurs, les feuilles et jusqu'au jeune bois. Il choisit dans les prairies les plantes odoriférantes, et dans le bois il préfère les Cocotiers, les Bananiers, les Palmiers, les Sagous ; et, comme ces arbres sont moelleux et tendres, il en mange non-seulement les feuilles, les fruits, mais même les branches, le tronc et les racines ; car, quand il ne peut arracher ces branches avec sa trompe, il les déracine avec ses défenses.

« A l'égard du sens du toucher, il ne l'a pour ainsi dire, que dans la trompe ; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe, composée de membranes, de nerfs et de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement et un organe de sentiment : l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tout sens. L'extrémité de la trompe est terminée par un rebord qui s'allonge par dessus en forme de doigt; c'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt que l'Eléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts : il ramasse à terre les plus petites pièces de monnaie ; il cueille les herbes et les fleurs en les choisissant une à une ; il dénoue les cordes, ouvre et ferme les portes en tournant les clefs et en poussant les verroux : il apprend à tracer des caractères régulièrs avec un instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut même disconvenir que cette main de l'Eléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible, et tout aussi adroite pour saisir, palper en gros et toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice en manière de doigt situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, et laisse dans le milieu une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat et de la respiration. L'Eléphant a donc le nez dans

la main, et il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, et d'attirer par une forte succion les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesants, en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, et faisant un vide au dedans par aspiration.

« La délicatesse du toucher, la finesse de l'odorat, la facilité du mouvement et la puissance de succion se trouvent donc à l'extrémité du nez de l'Eléphant. De tous les instruments dont la Nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable ; c'est non-seulement un instrument organique, mais un triple sens, dont les fonctions réunies et combinées sont en même temps la cause et produisent les effets de cette intelligence et de ces facultés qui distinguent l'Eléphant et l'élèvent au-dessus de tous les animaux. Il est moins sujet qu'aucun autre aux erreurs du sens de la vue, parce qu'il les rectifie promptement par le sens du toucher, et que, se servant de sa trompe comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il prend, comme nous des idées nettes de la distance par ce moyen ; au lieu que les autres animaux (à l'exception du Singe et de quelques autres, qui ont des espèces de bras et des mains), ne peuvent acquérir ces mêmes idées qu'en parcourant l'espace avec leur corps. Le toucher est de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connaissance ; la délicatesse du toucher donne l'idée de la substance des corps ; la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'idée de leur forme extérieure, la puissance de succion, celle de leur pesanteur, l'odorat celle de leurs qualités, et la longueur du bras celle de leur distance : ainsi par un seul et même membre, et, pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané, l'Eléphant sent, aperçoit et juge plusieurs choses à la fois. Or une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion ; donc, quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, privé de la puissance de réfléchir, comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines, et, pour ainsi dire, indivises les unes avec les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées, et qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre. La réminiscence doit être ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal, car la mémoire tient beaucoup aux circonstances des actes, et toute sensation isolée, quoique très-vive, ne laisse aucune trace distincte ni durable ; mais plusieurs sensations combinées et contemporaines font des impressions profondes et des empreintes étendues : en sorte que, si l'Eléphant ne peut se rappeler une idée par le seul toucher, les sensations voisines et accessoires de l'odorat et de la force de succion, qui ont agi en même temps que le toucher, lui aident à s'en rappeler le souvenir. Dans nous-mêmes, la meilleure manière de rendre la mémoire fidèle est de se servir successivement de tous nos sens pour considérer un objet ; et c'est faute de cet usage combiné des sens que l'homme oublie plus de choses qu'il n'en retient.

« Au reste, quoique l'Eléphant ait plus de mémoire et plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau plus petit que la plupart d'entre eux relativement au volume de son corps ; ce que je ne rapporte que comme une preuve particulière que le cerveau n'est point le siége des sensations, le *sensorium* commun, lequel réside au contraire dans les nerfs des sens et dans les membranes de la tête : aussi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'Eléphant sont en si grande quantité, qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui se distribuent dans le reste du corps. C'est donc en vertu de cette combinaison singulière des sens et de ces facultés uniques de la trompe que cet animal est supérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de sa masse, malgré la disproportion de sa forme ; car l'Eléphant est en même temps un miracle d'intelligence et un monstre de matière : le corps très-épais et sans aucune souplesse, le cou court et presque inflexible, la tête petite et difforme, les oreilles excessives et le nez encore beaucoup plus excessif ; les yeux trop petits, ainsi que la gueule et la queue ; les jambes massives, droites et peu flexibles ; le pied si court et si petit, qu'il paraît être nul ; la peau dure, épaisse et calleuse : toutes ces difformités paraissent d'autant plus, que toutes sont modelées en grand ; toutes d'autant plus désagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple dans le reste de la Nature, aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenses faites ou placées comme celles de l'Eléphant.

« Il résulte pour l'animal plusieurs inconvénients de cette conformation bizarre : il peut à peine tourner la tête ; il ne peut se tourner lui-même, pour rétrograder, qu'en faisant un circuit. Les chasseurs qui l'attaquent par derrière ou par le flanc évitent les effets de sa vengeance par des mouvements circulaires ; ils ont le temps de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour se tourner contre eux. Les jambes, dont la rigidité n'est pas aussi grande que celle du cou et du corps, ne fléchissent néanmoins que lentement et difficilement ; elles sont fortement articulées avec les cuisses. Il a le genou comme l'homme et le pied aussi bas ; mais ce pied, sans étendue, est aussi sans ressort et sans force, et le genou est dur et sans souplesse : cependant, tant que l'Eléphant est jeune et qu'il se porte bien, il le fléchit pour se coucher, pour se laisser ou monter ou charger ; mais dès qu'il est vieux ou malade, ce mouvement devient si difficile, qu'il aime mieux dormir debout, et que si on le fait coucher par force, il faut ensuite des machines pour le relever et le remettre en pied. Ses défenses, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, n'étant pas situées dans une position verticale, comme les cornes d'autres animaux, forment

deux longs leviers qui, dans cette direction presque horizontale, fatiguent prodigieusement la tête et la tirent en bas; en sorte que l'animal est quelquefois obligé de faire des trous dans le mur de sa loge pour les soutenir et se soulager de leur poids. Il a le désavantage d'avoir l'organe de l'odorat très-éloigné de celui du goût, l'incommodité de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche, parce que son cou court ne peut plier pour laisser baisser assez la tête : il faut qu'il prenne sa nourriture et même sa boisson avec le nez : il la porte ensuite, non pas à l'entrée de la gueule, mais jusqu'à son gosier; et, lorsque sa trompe est remplie d'eau, il en fourre l'extrémité jusqu'à la racine de la langue, apparemment pour rabaisser l'épiglotte, et pour empêcher la liqueur, qui passe avec impétuosité, d'entrer dans le larynx; car il pousse cette eau par la force de la même haleine qu'il avait employée pour la pomper; elle sort de la trompe avec bruit, et entre dans le gosier avec précipitation : la langue, la bouche ni les lèvres ne lui servent pas, comme aux autres animaux, à sucer ou laper sa boisson.

« Le son de sa voix est aussi très-singulier : si l'on en croit les anciens, elle se divise, pour ainsi dire, en deux modes très-différents et fort inégaux; il passe du son par le nez ainsi que par la bouche : ce son prend des inflexions dans cette longue trompette; il est rauque et filé comme celui d'un instrument d'airain, tandis que la voix qui passe par la bouche est entrecoupée de pauses courtes et de soupirs durs. Ce fait, avancé par Aristote, et ensuite répété par les naturalistes et même par quelques voyageurs, est vraisemblablement faux, ou du moins n'est pas exact. M. de Bussy assure positivement que l'Eléphant ne pousse aucun cri par la trompe : cependant, comme en fermant exactement la bouche, l'homme même peut rendre quelque son par le nez, il se peut que l'Eléphant, dont le nez est si grand, rende des sons par cette voie lorsque sa bouche est fermée. Quoi qu'il en soit, le cri de l'Eléphant se fait entendre de plus d'une lieue, et cependant il n'est pas effrayant comme le rugissement du Tigre ou du Lion.

« L'Eléphant est encore singulier par la conformation des pieds et par la texture de la peau : il n'est pas revêtu de poil comme les autres quadrupèdes; sa peau est tout à fait rase; il en sort seulement quelques soies dans les gerçures, et ces soies sont très-clair-semées sur le corps, mais assez nombreuses aux cils des paupières, au derrière de la tête, dans les trous des oreilles et au dedans des cuisses et des jambes. L'épiderme, dur et calleux, a deux espèces de rides, les unes en creux et les autres en relief; il paraît déchiré par gerçures et ressemble assez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme et dans les animaux, l'épiderme est partout adhérent à la peau; dans l'Eléphant, il est seulement attaché par quelques points, comme le sont deux étoffes piquées l'une sur l'autre. Cet épiderme est naturellement sec, et fort sujet à s'épaissir; il acquiert souvent trois ou quatre lignes d'épaisseur par le desséchement successif des différentes couches qui se régénèrent les unes sous les autres : c'est cet épaississement de l'épiderme qui produit l'*éléphantiasis* ou *lèpre sèche*, à laquelle l'homme, dont la peau est dénuée de poil, comme celle de l'Eléphant, est quelquefois sujet. Cette maladie est très-ordinaire à l'Eléphant; et, pour la prévenir, les Indiens ont soin de le frotter souvent d'huile, et d'entretenir par des bains fréquents la souplesse de la peau : elle est très-sensible partout où elle n'est pas calleuse, dans les gerçures et dans les autres endroits où elle ne s'est ni desséchée ni durcie. La piqûre des Mouches se fait si bien sentir à l'Eléphant, qu'il emploie non-seulement ses mouvements naturels, mais même les ressources de son intelligence pour s'en délivrer; il se sert de sa queue, de ses oreilles, de sa trompe, pour les frapper; il fronce sa peau partout où elle peut se contracter, et les écrase entre ses rides; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille, pour les chasser; et lorsque tout lui manque, il ramasse de la poussière avec sa trompe, et en couvre tous les endroits sensibles : on l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois par jour, et se poudrer à propos, c'est-à-dire en sortant du bain. L'usage de l'eau est presque aussi nécessaire à ces animaux que celui de l'air et de la terre : lorsqu'ils sont libres, ils quittent rarement le bord des rivières; ils se mettent souvent dans l'eau jusqu'au ventre, et ils y passent quelques heures tous les jours. Aux Indes, où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel et à leur tempérament, on les lave avec soin, et on leur donne tout le temps nécessaire et toutes les facilités possibles pour se laver eux-mêmes : on nettoie leur peau en la frottant avec de la pierre-ponce, et ensuite on leur met des essences, de l'huile et des couleurs.

« Les oreilles de l'Eléphant sont très-longues; il s'en sert comme d'un éventail; il les fait remuer et claquer comme il lui plaît. Sa queue n'est pas plus longue que l'oreille, et n'a ordinairement que deux pieds et demi ou trois pieds de longueur : elle est assez menue, pointue, et garnie à l'extrémité d'une houppe de gros poils ou plutôt de filets de corne noirs, luisants et solides : ce poil ou cette corne est de la grosseur et de la force d'un gros fil de fer, et un homme ne peut le casser en le tirant avec les mains, quoiqu'il soit élastique et pliant. Au reste, cette houppe de poils est un ornement très-recherché des négresses, qui y attachent apparemment quelque superstition : une queue d'Eléphant se vend quelquefois deux ou trois esclaves, et les nègres hasardent souvent leur vie pour tâcher de la couper et de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houppe de gros poils qui est à l'extrémité, la queue est couverte ou plutôt parsemée

dans sa longueur de soies dures et plus grosses que celles du sanglier; il se trouve aussi de ces soies sur la partie convexe de la trompe et aux paupières, où elles sont quelquefois longues de plus d'un pied : ces soies ou poils aux deux paupières ne se trouvent guère que dans l'homme, le Singe et l'Éléphant.

« Le climat, la nourriture et la condition influent beaucoup sur l'accroissement et la grandeur de l'Éléphant : en général, ceux qui sont pris jeunes et réduits à cet âge en captivité n'arrivent jamais aux dimensions entières de la nature. Les plus grands Éléphants des Indes et des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur; les plus petits, qui se trouvent au Sénégal et dans les autres parties de l'Afrique occidentale, n'ont que dix ou onze pieds, et tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne se sont pas élevés à cette hauteur. Celui de la ménagerie de Versailles, qui venait de Congo, n'avait que sept pieds et demi de hauteur à l'âge de dix-sept ans; en treize ans qu'il vécut, il ne grandit que d'un pied, en sorte qu'à quatre ans, lorsqu'il fut envoyé, il n'avait que six pieds et demi de hauteur; et comme l'accroissement va toujours de moins en moins, on ne peut pas supposer que, s'il fût arrivé à l'âge de trente ans, qui est le terme ordinaire de l'accroissement entier, il eût acquis plus de huit pieds de hauteur. Ainsi la condition ou l'état de domesticité réduit au moins d'un tiers l'accroissement de l'animal, non-seulement en hauteur, mais dans toutes les autres dimensions. La longueur du corps, mesurée depuis l'œil jusqu'à l'origine de la queue, est à peu près égale à sa hauteur prise au niveau du garrot. Un Éléphant des Indes de quatorze pieds de hauteur est donc plus de sept fois plus gros et plus pesant que ne l'était l'Éléphant de Versailles.

« Ces masses énormes de matière ne laissent pas, comme nous l'avons dit, de se mouvoir avec beaucoup de vitesse; elles sont soutenues par quatre membres qui ressemblent moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes massives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre et de cinq ou six pieds de hauteur; ces jambes sont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme; ainsi, quand l'Éléphant ne ferait qu'un pas tandis qu'un homme en ferait deux, il le surpasserait à la course. Au reste, le pas ordinaire de l'Éléphant n'est pas plus vite que celui du cheval; mais, quand on le pousse, il prend une espèce d'amble qui, pour la vitesse, équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude et même avec assez de liberté, tous les mouvements directs; mais il manque absolument de facilité pour les mouvements obliques ou rétrogrades. C'est ordinairement dans les chemins étroits et creux où il a peine à se retourner, que les nègres l'attaquent et lui coupent la queue qui, pour eux, est d'un aussi grand prix que tout le reste de la bête. Il a beaucoup de peine à descendre les pentes trop rapides; il est obligé de plier les jambes de derrière, afin qu'en descendant le devant du corps conserve le niveau avec la croupe et que le poids de sa propre masse ne le précipite pas. Il nage aussi très-bien, quoique la forme de ses jambes et de ses pieds paraisse indiquer le contraire; mais comme la capacité de la poitrine et du ventre est très-grande, que le volume des poumons et des intestins est énorme, et que toutes ces grandes parties sont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre; il a dès lors moins de résistance à vaincre, et peut, par conséquent, nager plus vite en faisant moins d'efforts et moins de mouvements des jambes que les autres. Aussi s'en sert-on très-utilement pour le passage des rivières : outre deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balles dont on le charge dans ces occasions, on lui met encore sur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de personnes qui s'attachent à ses oreilles et à sa queue pour passer l'eau; lorsqu'il est ainsi chargé, il nage entre deux eaux, et on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour respirer.

« Quoique l'Éléphant ne se nourrisse ordinairement que d'herbes et de bois tendre, et qu'il lui faille un prodigieux volume de cette espèce d'aliment pour pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques nécessaires à la nutrition d'un aussi vaste corps, il n'a cependant pas plusieurs estomacs, comme la plupart des animaux qui se nourrissent de même; il n'a qu'un estomac; il ne rumine pas, il est plutôt conformé comme le Cheval que comme le Bœuf ou les autres animaux ruminants : la panse qui lui manque est suppléée par la grosseur et l'étendue des intestins, et surtout du colon qui a deux ou trois pieds de diamètre sur quinze ou vingt de longueur; l'estomac est en tout bien plus petit que le colon, n'ayant que trois pieds et demi ou quatre pieds de longueur sur un pied ou un pied et demi dans sa plus grande largeur. Pour remplir d'aussi grandes capacités, il faut que l'animal mange, pour ainsi dire, continuellement, surtout lorsqu'il n'a pas de nourriture plus substantielle que l'herbe. Aussi les Éléphants sauvages sont presque toujours occupés à arracher des arbres, cueillir des feuilles ou casser du jeune bois; et les domestiques, auxquels on donne une grande quantité de riz, ne laissent pas encore de cueillir des herbes dès qu'ils se trouvent à portée de le faire. Quelque grand que soit l'appétit de l'Éléphant, il mange avec modération, et son goût pour la propreté l'emporte sur le sentiment du besoin; son adresse à séparer avec sa trompe les bonnes feuilles d'avec les mauvaises et le soin qu'il a de les bien secouer pour qu'il n'y reste point d'Insectes ni de sable, sont des choses agréables à voir. Il aime beaucoup le vin, les liqueurs spiritueuses, l'eau-de-vie, l'arack, etc. On lui fait faire les corvées les plus pénibles et les entreprises les plus

fortes en lui montrant un vase rempli de ces liqueurs, et en le lui promettant pour prix de ses travaux. Il paraît aimer aussi la fumée du tabac; mais elle l'étourdit et l'enivre. Il craint toutes les mauvaises odeurs, et il a une horreur si grande pour le Cochon que le seul cri de cet animal l'émeut et le fait fuir. »

Anecdotes sur l'Eléphant.

Si l'on en croit Philostrate et Juba, la durée de la vie de l'Eléphant peut atteindre au delà de quatre siècles. Cet animal fait aisément, sans se fatiguer, sept myriamètres dans une journée, et peut accomplir le double de ce trajet lorsqu'il y est encouragé par un maître qu'il aime, ou par l'appât d'une récompense, ou enfin par l'appréhension d'un danger quelconque. Sa force est prodigieuse : on en a vu porter avec les dents deux canons de fonte attachés ensemble et donnant un poids de six milliers. En 1835, on fit, dans les environs de Bombay, la chasse à deux Eléphants qui résistèrent pendant plusieurs heures aux attaques d'une multitude d'assaillants et au feu de deux pièces d'artillerie. Après leur mort, on extraya vingt-neuf boulets de leurs blessures.

L'Eléphant se sert de sa trompe avec tant d'adresse, qu'il débouche des bouteilles, ouvre une serrure à clef, défait des nœufs et enlève de terre les plus petites monnaies. Il aime les parfums et cueille des fleurs, qu'il flaire longtemps. La plante qu'il affectionne le plus est l'oranger : lorsqu'il la rencontre, il commence par en savourer l'odeur avec délices, puis il dépouille l'arbre avec sa trompe, et mange également les feuilles, les fleurs et les fruits. Il éprouve aussi une grande passion pour la parure, et sa joie est manifeste lorsqu'on le recouvre de harnais dorés et de housses brillantes. Lorsqu'il ne peut se baigner, il remplit sa trompe d'eau et se lave tout le corps en l'arrosant. Il jette de la poussière sur sa peau pour en écarter les Insectes, ou bien il s'éventille avec des branchages ou de la paille.

Les Romains faisaient un véritable carnage des Eléphants dans leurs fêtes publiques et leurs jeux du cirque. Après la conquête de la Macédoine, Metellus amena à Rome cent cinquante Elephants qui tous furent tués à coups de flèche dans le cirque. César ayant dans une occasion réuni quarante Eléphants, les fit combattre d'abord contre cinq cents fantassins et ensuite contre cinq cents cavaliers On appelait cela une chasse amphitéâtrale. Ce luxe d'animaux et cette fureur de destruction durèrent jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. Pompée, lors de l'inauguration de son théâtre, fit paraître quatre cent dix Panthères et six cents Lions. César montra aussi au peuple quatre cents Lions à la fois, lesquels étaient tous à crinière. Titus fit périr aux yeux des Romains neuf mille animaux différents; Trajan onze mille; et dans une fête que donna Probus, il fit planter une forêt dans le cirque au milieu de laquelle apparurent mille Autruches et une quantité prodigieuse d'animaux divers. Il est à peine concevable que l'Afrique ait pu fournir à cette énorme consommation.

L'usage d'employer les Eléphants à la guerre est venu des peuples de l'Asie. Alexandre l'introduisit dans son armée après la défaite de Porus. Les Carthaginois excellèrent surtout dans l'art de dresser ces animaux au combat, et le succès qu'ils durent à ces auxiliaires contre les Romains obligèrent ceux-ci à modifier leur ordre de bataille, et à renoncer surtout à leur disposition en *échiquier*, qui offrait trop de prise à l'abord de ces forteresses mouvantes. Les Eléphants de guerre portaient des espèces de tours, dans lesquelles étaient placés de huit à dix combattants. Non-seulement l'animal avançait courageusement vers l'ennemi et portait au milieu de ses rangs la petite garnison qui était établie sur son dos, mais il devenait aussi un redoutable adversaire, foulant aux pieds tous ceux qui cherchaient à lui résister, et sa trompe elle seule détruisait plus d'ennemis que ne l'eût fait une compagnie de cent archers. C'était aussi un spectacle imposant et terrible que de voir les Eléphants de deux partis opposés entrer dans une lutte corps à corps, faire voler en éclats tout l'attirail dont ils étaient couverts et retentir les airs de leurs cris de fureur. L'Eléphant apportait dans cette circonstance l'adresse, la force et l'ardeur qu'on lui voit déployer dans ses actes privés, et la réunion de ces facultés produisait à la guerre des résultats aussi épouvantables que décisifs.

Un Eléphant qui en voulait à son cornac le foula sous ses pieds et le tua. La femme de ce cornac, témoin de cet affreux événement, adresse, au milieu des sanglots du désespoir, les plus vifs reproches à l'animal et lui dit, en lui présentant ses enfants, d'assouvir sur eux aussi sa fureur, puisqu'il les a rendus orphelins et réduits à la misère. L'Eléphant paraît écouter avec attention les paroles de la pauvre veuve; puis, saisissant tout à coup avec sa trompe le plus âgé des enfants, il le place sur son dos, et dès ce moment ne veut plus souffrir d'autre cornac.

Il y avait autrefois au Jardin des Plantes de Paris un Eléphant qu'on menait chaque jour à la rivière pour l'y faire boire et se baigner. Durant le trajet, en allant, les enfants adressaient des injures ou des plaisanteries à ce animal, sans que celui-ci en parût aucunement occupé; mais chaque fois, au retour, il arrosait cette marmaille de l'eau qu'il avait conservée dans sa trompe, jugeant cette vengeance suffisante avec des adversaires aussi peu redoutables pour lui.

Une sentinelle ayant empêché quelqu'un de donner à manger à un Eléphant d'une ménagerie, celui-ci s'approcha du militaire lorsqu'il était sans méfiance, lui enleva son fusil et le brisa.

Paris et la province ont vu l'Eléphant

Kiouny, qui jouait sur le théâtre, où il était le héros d'une pièce arrangée exprès pour faire valoir son intelligence. Cet Eléphant dansait, jouait de la trompette, tirait un coup de pistolet, se plaçait à une table où il se servait avec beaucoup d'aisance, et donnait d'un air de grand seigneur ses assiettes sales à des laquais.

Voici un trait curieux qui a été consigné dans l'*Oriental Annual*, gazette publiée à Calcutta. Un vaste magasin de riz se trouvait un jour n'avoir pour surveillants que deux Indiens. Une troupe d'Eléphants sauvages, instruite peut-être de cette circonstance, se présenta devant le bâtiment, et les deux Indiens, effrayés, se réfugièrent sur un arbre. Toutefois le magasin n'avait point de porte et la seule ouverture qui permît de s'y introduire était pratiquée dans le toit. Grand fut donc d'abord l'embarras des Eléphants lorsqu'après avoir fait à plusieurs reprises le tour de la forteresse ils virent qu'une épaisse muraille régnait sur toute l'étendue. Ils ne se découragèrent point. L'un d'eux, d'une taille colossale, attaqua le premier l'un des angles du bâtiment à l'aide de ses énormes défenses ; lorsqu'il fut épuisé un autre lui succéda ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'une ouverture convenable fût établie. Vingt de ces robustes assaillants avaient battu le mur en brèche. Mais, au lieu d'entrer tous à la fois dans le magasin, ils n'y pénétrèrent que par escouades, le surplus de la bande faisait la garde au dehors.

Un cri aigu poussé par l'un de ces derniers donna l'alarme et fit prendre la fuite à toute la troupe. La sentinelle avait aperçu un détachement de cipayes qui revenait prendre son poste au magasin, mais qui y arrivait trop tard.

Dans la bataille qui se livra sur le bord de l'Hydaspe et qui mit fin à la puissance de Porus, l'Eléphant de ce prince seconda avec un courage inouï les efforts désespérés de son maître, et, quoique couvert de mille blessures, il combattit jusqu'à ce que la mort mît un terme à son courage. Cet Eléphant qu'on nommait Ajax, ayant vu tomber le roi à terre sans connaissance, s'empressa, avec une touchante sollicitude, de lui arracher du corps l'un après l'autre les dards dont il était percé ; il mit en fuite les Macédoniens qui s'étaient précipités vers Porus pour se saisir de sa personne, et à l'aide de sa trompe il parvint à le replacer sur son dos. Mais ce triomphe ne fut pas de durée, et le redoutable Ajax roula bientôt sur la poussière.

Dans un engagement que les Anglais eurent avec des Indiens en 1828, un détachement de soldats s'était particulièrement acharné après un Eléphant dont la charge annonçait des richesses. L'animal s'était longtemps défendu avec courage, sans reculer. Puis tout à coup il s'était fait jour à travers ses assaillants et avait fui. On s'était mis à sa poursuite, et quelques cavaliers entre autres, commandés par un officier, le serraient de très-près. L'Eléphant allait toujours son train, paraissant se soucier assez peu de livrer un nouveau combat ; cependant il s'était retourné une fois, avait saisi l'officier, et le retenant fortement avec sa trompe, avait ainsi continué son chemin, laissant bien en arrière les cavaliers qui se rebutèrent enfin et revinrent sur leurs pas, abandonnant ainsi leur chef. L'Eléphant regagna droit l'habitation de son maître, et y déposa l'officier, qui n'avait d'autre mal que celui qu'avait pu lui causer la peur. Voilà donc cet officier prisonnier. Mais il advint aussi que le maître de l'Eléphant se trouva pris par les Anglais, en sorte que sa famille put obtenir un échange, ce qui n'aurait pas eu lieu peut-être sans la singulière conduite de l'Eléphant.

Un Eléphant se trouvait enfermé dans une enceinte au milieu de laquelle on avait pratiqué un bassin rempli d'eau. L'animal se tenait du matin au soir près des barreaux qui entouraient cette enceinte, parce que les curieux, qui y venaient en grand nombre, ne manquaient guère de lui apporter des friandises. Un jour qu'il était à ce poste, il eut la visite d'un jeune homme qui, au lieu de lui témoigner de l'intérêt comme tout le monde, se mit au contraire à lui faire des grimaces et à l'injurier. L'Eléphant sut dissimuler d'abord le ressentiment qu'il éprouvait de cette conduite ; mais profitant d'un moment où son provocateur n'était pas sur ses gardes, il lui enleva son chapeau. Toutefois, il ne le foula point aux pieds, et le garda simplement entre ses jambes. Le cornac était absent. Le jeune homme ne put donc réclamer son chapeau ; mais il commença à se répandre en imprécations contre l'animal, puis, après les jurements et les menaces, vint une sorte de désespoir causé par la perte du chapeau. L'Eléphant pendant toute cette scène n'avait pas perdu un seul instant son imperturbable gravité ; néanmoins, lorsqu'il vit l'explosion du chagrin de son visiteur, il parut se raviser ; il prit le chapeau, il alla le tremper dans l'eau du bassin, et, revenant aux barreaux, il lança ce chapeau à la figure du jeune homme, bornant là toute sa vengeance.

EMBERIZA. *Voy.* Bruant et Ortolan.

EMERILLON. — Espèce d'Oiseau de la famille des Faucons, propre aux régions septentrionales et tempérées de l'Europe, et que les naturalistes appellent *Falco-OEsulon*. — L'Emerillon appartient à la catégorie des Oiseaux de proie nobles ; c'est le plus petit de tous ceux de notre continent ; sa couleur, brune en dessus et blanchâtre en dessous, est variée dans cette partie de taches rembrunies allongées. Il niche dans les régions les plus élevées et se voit rarement chez nous ; en Suède, au contraire, en Norwége et dans tout le nord, il est plus commun, surtout pendant la belle saison. Le Rochier, *Falco lithofalco*, Linn., qui est cendré en dessus et blanc roussâtre en dessous avec des taches plus foncées est le vieux mâle de cette espèce.

EMEU. *Voy.* Casoar.

ENCOUBERT. *Voy.* Tatou.

ENGOULEVENT, *Caprimulgus*, Oiseau de la famille des Passereaux latirostres. — Le plumage des Engoulevents est sombre, ordinairement gris où roussâtre, avec de petits traits noirs longitudinaux ou transverses : il rappelle assez par cette disposition, et aussi par sa mollesse, celui des Accipitres nocturnes : mais la nature des pattes et celle du bec ne permettent pas d'éloigner les Engoulevents des Hirondelles. Le vol est d'assez longue durée, et il s'opère sans bruit, ce qui dépend de la souplesse du plumage; les ailes sont aiguës, c'est-à-dire à deuxième rémige la plus longue; quelquefois une de leurs pennes s'allonge et prend une disposition tout à fait particulière ; la queue est le plus souvent carrée, mais chez quelques espèces elle est profondément échancrée ; d'autres fois elle est, si l'on peut dire ainsi, trifurquée; ses deux pennes moyennes, plus grandes que celles qui les avoisinent, forment un des bras de la fourche, tandis que les deux autres résultent de l'allongement des pennes externes. Ces Oiseaux sont tous nocturnes ou crépusculaires; une seule espèce se montre pendant le jour; ils chassent les Insectes, que leur large bec et les poils en herse qui le bordent leur permettent de saisir avec facilité. Ils sont de tous les pays, mais plus communs sous l'équateur que partout ailleurs; les espèces, assez nombreuses, sont toutes fort difficiles à distinguer, et ne varient guère que par la taille et la disposition de la queue, le plumage étant à peu près le même chez la grande majorité d'entre elles et toujours fort difficile à décrire. Les Engoulevents vivent le plus souvent isolés ; quelques-uns cependant vont par troupes ; les mâles ne se tiennent avec les femelles que pendant la saison des amours, qui est de courte durée, et ils les quittent dès qu'ils ont satisfait à leurs besoins, sans prendre soin ni de couver leurs œufs ni d'élever les petits : aussi ces Oiseaux ne construisent-ils pas de nid, et leurs femelles, de même que celles des Chouettes, pondent dans quelque trou de rocher, où elles ont apporté un peu de mousse. Le nom des Engoulevents vient de la manière avec laquelle ils ouvrent le bec, engouffrant pour ainsi dire l'air ou le vent lorsqu'ils volent; le mot de *Caprimulgus*, c'est-à-dire *tette-chèvre*, qu'on leur a aussi appliqué, a pour cause une opinion populaire qui prête aux Engoulevents l'habitude de venir téter les animaux domestiques ; on les voit souvent en effet voler au milieu des troupeaux de Chèvres, de Brebis ou de Vaches ; mais c'est pour saisir les insectes qui abondent parmi eux qu'ils y viennent, et non pour sucer le lait de leurs mamelles. Quant à la dénomination de *Crapauds-volants*, que les mêmes Oiseaux ont reçue dans plusieurs localités, elle reconnaît sans aucun doute pour cause leur cri assez semblable à celui des Crapauds.

La saison où l'on voit plus souvent voler ces Oiseaux, c'est l'automne. En général ils ont à peu près le vol de la Bécasse et les allures de la Chouette. Quelquefois ils inquiètent et dérangent beaucoup les chasseurs qui sont à l'affût. Mais ils ont une habitude assez singulière et qui leur est propre : ils feront cent fois de suite le tour de quelque gros arbre effeuillé, d'un vol fort irrégulier et fort rapide ; on les voit de temps à autre s'abattre brusquement et comme pour tomber sur leur proie, puis se relever tout aussi brusquement. Ils donnent sans doute ainsi la chasse aux insectes qui voltigent autour de ces sortes d'arbres : mais il est très-rare qu'on puisse, dans cette circonstance, les approcher à la portée du fusil ; lorsqu'on s'avance, ils disparaissent fort promptement et sans qu'on puisse découvrir le lieu de leur retraite.

Comme ces Oiseaux volent le bec ouvert, et qu'ils volent assez rapidement, on comprend bien que l'air, entrant et sortant continuellement, éprouve une collision contre les parois du gosier, et c'est ce qui produit un bourdonnement semblable au bruit d'un rouet à filer. Ce bourdonnement ne manque jamais de se faire entendre tandis qu'ils volent, parce qu'il est l'effet de leur vol, et il se varie suivant les différents degrés de vitesse respective avec lesquels l'air s'engouffre dans leur large gosier. C'est de là que leur vient le nom de *wheel-bird*, sous lequel ils sont connus dans quelques provinces de l'Angleterre. Mais est-il bien vrai que ce cri ait passé généralement pour un cri de mauvais augure, comme le disent Belon, Klein, et ceux qui les ont copiés? ou plutôt ne serait-ce pas une erreur née d'une autre méprise, qui a fait confondre l'Engoulevent avec l'Effraie ? Quoi qu'il en soit, lorsqu'ils sont posés, ils font entendre leur cri véritable, qui consiste dans un son plaintif répété trois ou quatre fois de suite; mais il n'est pas bien avéré qu'ils ne le fassent jamais entendre en volant.

Ils se perchent rarement; et, lorsque cela leur arrive, on prétend qu'ils se posent, non en travers comme les autres Oiseaux, mais longitudinalement sur la branche.

ENTELLE. *Voy.* Semnopithèque.

EPAGNEUL. *Voy.* Chien.

EPEICHETTE. *Voy.* Pic.

EPERONNIER. *Polyplectron*, genre de Gallinacés originaires de l'Inde. — La beauté de leur parure les a fait longtemps ranger avec les Paons dans un même genre; mais aujourd'hui on les distingue de ces derniers, et Temminck a établi pour eux un genre à part sous le nom de *Polyplectron*, c'est-à-dire qui a plusieurs éperons.

Les mœurs des Eperonniers sont peu connues; on sait seulement que ce sont des Oiseaux granivores, de mœurs très-douces, et que l'on élève quelquefois en domesticité : il serait très-facile par des soins bien dirigés de les rendre tout à fait domestiques; il suffirait de faire couver quelques femelles ou de prendre les œufs des indi-

vidus sauvages pour en confier l'incubation à des poules. La taille des Eperonniers ne dépasse pas celle des Faisans; mais leur plumage est orné de brillantes couleurs, et rappelle parfaitement celui des Paons.

EPERVIER, *Falconisus* ou *Sparvius*, espèce d'Oiseau de proie du genre Faucon.

Parties supérieures d'un cendré bleuâtre; une tache blanche à la nuque; parties inférieures blanches, avec des raies longitudinales sur la gorge et des raies transversales sur les autres parties inférieures; sur la queue, qui est d'un gris cendré, sont des bandes d'un cendré noirâtre; bec noirâtre; cire d'un jaune verdâtre; pieds et iris jaunes. Cette espèce varie beaucoup suivant l'âge et aussi suivant les localités.

L'Epervier reste toute l'année dans notre pays. Ceux qu'on prend en hiver dans les bois sont très-maigres.

Le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une Pie. La femelle est beaucoup plus grosse que le mâle; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts : elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste, l'Epervier, tant mâle que femelle, est assez docile; on l'apprivoise aisément, et l'on peut le dresser pour la chasse des Perdreaux et des Cailles : il prend aussi des Pigeons séparés de leur compagnie, et fait une prodigieuse destruction des Pinsons et des autres petits Oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. Il faut que l'espèce de l'Epervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paraît; car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paraît que dans certaines saisons il en passe en grande quantité dans d'autres pays, et qu'en général l'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

L'EPERVIER PÊCHEUR des Américains, ou l'Orfraie (*Sandion haliætus*, Savigny) de l'ancien continent, qui semble être le même Oiseau, ne recherche pas une position élevée et inaccessible pour préserver ses petits, parce que la Nature lui a donné des serres et un bec si redoutables, qu'il porte avec lui une défense suffisante : son nid est ordinairement bâti sur un arbre mort ou déjà flétri. Quelquefois cet Oiseau s'élève seulement à quinze pieds de terre; mais plus souvent encore à cinquante.

Le peuple des côtes de la mer de l'Amérique septentrionale, chez lequel ces Oiseaux bâtissent, croit que l'arbre le plus vivace périt peu d'années après qu'ils en ont pris possession. Les uns supposent que la quantité d'huile de Poisson et les excréments de ces Oiseaux détruisent la végétation; d'autres pensent que c'est la quantité de matériaux salés dont leur nid est fait qui opère cette ruine. Il serait bien cependant de confirmer le fait avant de rien conclure.

Wilson dit : « Dans ma dernière excursion sur les bords de la mer, j'atteignis plusieurs nids qui avaient été bâtis d'une année à l'autre; ils étaient construits de la manière suivante : extérieurement de gros bâtons d'un demi-pouce à un pouce et demi de diamètre, et deux ou trois pieds de longueur, hauts de quatre à cinq pieds, et deux ou trois de largeur. Ces bâtons étaient entremêlés d'épis de Blé, de Joncs marins, de morceaux de Gazon humide en grande quantité, d'épis de Bouillon, et doublés de Gazon marin sec, le tout formant une masse distincte à un demi-mille de distance, assez gros pour remplir un chariot, et qui serait une charge suffisante pour un Cheval. Ces matériaux sont si bien consolidés, qu'après avoir été battus par le vent, ils forment encore des portions qui ont de la résistance. » En considérant les Eperviers pêcheurs comme de gros Oiseaux de proie, le nombre extraordinaire de leurs nids n'est pas la circonstance la moins remarquable qu'ils présentent. Wilson a compté plus de vingt nids dans l'espace d'un demi-mille; et M. Gardiner, son correspondant, lui dit qu'il avait trouvé dans une petite île qu'il habitait au moins trois cents nids d'Eperviers pêcheurs, dont il calculait que les petits ne devaient pas consommer moins de 600 Poissons par jour. Ces Oiseaux, semblables à nos Grolles, quittent pendant l'automne les endroits où ils ont fait leurs œufs; comme eux aussi ils réparent leurs nids avant de partir, et apportent des bâtons, du Gazon pour les préserver des tempêtes. Ces actes de prévoyance nous semblent peu conciliables avec les théories ordinaires de l'instinct; mais, malgré leurs précautions, ces Oiseaux trouvent souvent à leur retour, qui a lieu au printemps, leurs nids en ruines, au pied des arbres, et quelquefois l'arbre lui-même déraciné et renversé. On a remarqué que, lorsqu'une vingtaine d'Eperviers pêcheurs se rassemblent sur un arbre, et jettent de grands cris, il y a bientôt après un nid de bâti sur cet arbre; et il a été conclu de là que la bruyante assemblée était une espèce de cour destinée à consacrer le droit de domicile d'un couple dans ces lieux, ou bien une espèce de noce ou de fête joyeuse. Nous avons observé de semblables réunions parmi les Moineaux de maison, au commencement du printemps, sans doute à la même occasion. Les Eperviers pêcheurs ainsi établis sont d'une humeur douce et paisible, vivant dans une paix et une harmonie parfaite, non-seulement entre eux, mais aussi avec les Corneilles noires (*Quisealus versicolor*, Bonaparte), qui s'accouplent sur le bord de leurs nids; conséquemment les attaques, les rapines, sont très-rares parmi eux.

Il paraîtrait que les Américains aiment beaucoup ces Oiseaux et y attachent quelques idées superstitieuses.

Le docteur Mitchell, de New-York, dit « qu'un nid ou un couple d'Eperviers pêcheurs dans une ferme est considéré comme de bon augure. C'est pourquoi ces Oiseaux ont été généralement respectés; et on n'a

jamais dirigé contre eux ni hache ni fusil. Leurs nids subsistent d'une année à l'autre. Le même couple, ou un autre au hasard, l'occupe la saison suivante. Les réparations sont soigneusement faites, et si le nid a été détruit par la tempête, il est industrieusement rebâti. Il y avait là autrefois un de ces nids sur l'extrémité de la cîme d'un vieux Marronnier, précisément dans notre ferme, en face de la maison, qui en était à peine distante d'un demi-mille ; le tronc, les branches flétries, surmontées par l'épais et vaste nid, étaient un objet plus pittoresque qu'un obélisque : la voltige des Eperviers, lorsqu'ils sortaient pour la chasse, qu'ils revenaient avec leur butin et s'exerçaient en tournant tout autour du nid, était une chose divertissante pour le spectateur, à peu près du matin au soir. Toute la famille, vieux et petits, fut détruite par les chasseurs de la Hesse. Un nouveau couple prit possession du nid ; mais à la fin les branches de l'arbre se pourrirent et ne purent le supporter davantage. Les Eperviers furent obligés de chercher de nouveaux quartiers. Nous avons ainsi perdu cette perspective, et depuis ces Oiseaux n'ont pas trouvé sur nos arbres un site convenable pour leurs habitations. »

ERINACEUS. *Voy.* HÉRISSON.

ESPION. *Voy.* MERLE.

ETOURNEAU, *Sturnus*, genre d'Oiseau de la famille des Conirostres.

Il est peu d'Oiseaux aussi généralement connus que celui-ci, surtout dans nos climats tempérés ; car, outre qu'il passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître, sans jamais voyager au loin, la facilité qu'on trouve à le priver et à lui donner une sorte d'éducation fait qu'on en nourrit beaucoup en cage, et qu'on est dans le cas de les voir souvent et de fort près ; en sorte qu'on a des occasions sans nombre d'observer leurs habitudes et d'étudier leurs mœurs, dans l'état de domesticité comme dans l'état de nature.

Les Merles sont de tous les Oiseaux ceux avec qui l'Etourneau a le plus de rapports ; les jeunes de l'une et l'autre espèce se ressemblent même si parfaitement, qu'on a peine à les distinguer. Mais lorsqu'avec le temps ils ont pris chacun leur forme décidée, leurs traits caractéristiques, on reconnaît que l'Etourneau diffère du Merle par les mouchetures et les reflets de son plumage, par la conformation de son bec, plus obtus, plus plat, et sans échancrure vers la pointe ; par celle de sa tête, aussi plus aplatie, etc. Mais une autre différence fort remarquable, et qui tient à une cause plus profonde, c'est que l'espèce de l'Etourneau est une espèce isolée dans notre Europe, au lieu que les espèces des Merles y paraissent fort multipliées.

Les uns et les autres se ressemblent encore en ce qu'ils ne changent point de domicile pendant l'hiver : seulement ils choisissent, dans le canton où ils sont établis, les endroits les mieux exposés et qui sont le plus à portée des fontaines chaudes ; mais avec cette différence que les Merles vivent alors solitairement, ou plutôt qu'ils continuent de vivre seuls, ou presque seuls, comme ils font le reste de l'année ; au lieu que les Étourneaux n'ont pas plus tôt fini leur couvée, qu'ils se rassemblent en troupes très-nombreuses. Ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les Étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au-delà ; en sorte que cette multitude d'Oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tout sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général de révolution sur elle-même résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes, qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus qu'elles sont plus voisines du centre.

Cette manière de voler a ses avantages et ses inconvénients. Elle a ses avantages contre les entreprises de l'Oiseau de proie, qui, se trouvant embarrassé par le nombre de ces faibles adversaires, inquiété par leur battement d'ailes, étourdi par leurs cris, déconcerté par leur ordre de bataille, enfin ne se jugeant pas assez fort pour enfoncer des lignes si serrées, que la peur concentre encore de plus en plus, se voit contraint fort souvent d'abandonner une si riche proie sans avoir pu s'en approprier la moindre partie.

Mais, d'autre côté, un inconvénient de cette façon de voler des Etourneaux, c'est la facilité qu'elle offre aux oiseleurs d'en prendre un grand nombre à la fois, en lâchant à la rencontre d'une de ces volées un ou deux Oiseaux de la même espèce ayant à chaque patte une ficelle engluée. Ceux-ci ne manquent pas de se mêler dans la troupe, et, au moyen de leurs allées et venues perpétuelles, d'en embarrasser un grand nombre dans la ficelle perfide, et de tomber bientôt avec eux aux pieds de l'oiseleur.

C'est surtout le soir que les Étourneaux se réunissent en grand nombre, comme pour se mettre en force et se garantir des dangers de la nuit : ils la passent ordinairement tout entière, ainsi rassemblés, dans les roseaux, où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas. Ils jasent beaucoup le soir et le matin avant de se séparer, mais

beaucoup moins le reste de la journée, et point du tout pendant la nuit.

Les Etourneaux sont tellement nés pour la société, qu'ils ne vont pas seulement de compagnie avec ceux de leur espèce, mais avec des espèces différentes. Quelquefois au printemps et en automne, c'est-à-dire avant et après la saison des couvées, on les voit se mêler et vivre avec les Corneilles et les Choucas, comme aussi avec les Litornes et les Mauvis, et même avec les Pigeons.

Le temps des amours commence pour eux sur la fin de mars; c'est alors que chaque paire s'assortit : mais ici comme ailleurs, ces unions si douces sont préparées par la guerre et décidées par la force. Les femelles n'ont pas le droit de faire un choix; les mâles, peut-être plus nombreux et toujours plus pressés, surtout au commencement, se les disputent à coups de bec, et elles appartiennent au vainqueur. Leurs amours sont presque aussi bruyants que leurs combats; on les entend alors gazouiller continuellement; chanter et jouir, c'est toute leur occupation; et leur ramage est même si vif, qu'ils semblent ne pas connaître la longueur des intervalles. C'est alors qu'ils songent à pourvoir aux besoins de la future couvée, sans cependant y prendre beaucoup de peine; car souvent ils s'emparent d'un nid de Pivert, comme le Pivert s'empare quelquefois du leur : lorsqu'ils veulent le construire eux-mêmes, toute la façon consiste à amasser quelques feuilles sèches, quelques brins d'herbe et de mousse, au fond d'un trou d'arbre ou de muraille. C'est sur ce matelas fait sans art que la femelle dépose cinq ou six œufs d'un cendré verdâtre, et qu'elle les couve l'espace de dix-huit à vingt jours : quelquefois elle fait sa ponte dans les colombiers, au-dessus des entablements des maisons et même dans des trous de rochers sur les côtes de la mer, comme on le voit dans l'île de Wight et ailleurs. Les jeunes Etourneaux restent fort longtemps sous la mère; et par cette raison je douterais que cette espèce fît jusqu'à trois couvées par an, comme l'assurent quelques auteurs, si ce n'est dans les pays chauds, où l'incubation, l'éducation et toutes les périodes du développement animal sont abrégées en raison du degré de chaleur.

Les Etourneaux vivent de Limaces, de Vermisseaux, de Scarabées, surtout de ces jolis Scarabées d'un beau vert bronzé luisant, avec des reflets rougeâtres, qu'on trouve au mois de juin sur les fleurs et principalement sur les roses; ils se nourrissent aussi de blé, de sarrasin, de mil, de panis, de chènevis, de graine de sureau, d'olives, de cerises, de raisins, etc. On prétend que cette dernière nourriture est celle qui corrige le mieux l'amertume naturelle de leur chair, et que les cerises sont celle pour laquelle ils montrent un appétit de préférence : aussi s'en sert-on comme d'un appât infaillible pour les attirer dans des nasses d'osier que l'on tend parmi les roseaux où ils ont coutume de se retirer tous les soirs, et l'on en prend de cette manière jusqu'à cent dans une seule nuit; mais cette chasse n'a plus lieu lorsque la saison des cerises est passée.

Ils suivent volontiers les Bœufs et autre gros bétail paissant dans les prairies, attirés, dit-on, par les Insectes qui voltigent autour d'eux, ou peut-être par ceux qui fourmillent dans leur fiente, et en général dans toutes les prairies. C'est de cette habitude que leur est venu le nom allemand, *Rinder-Staren*.

Ces Oiseaux vivent sept ou huit ans, et même plus, dans l'état de domesticité. Les sauvages ne se prennent point à la pipée, parce qu'ils n'accourent point à l'appeau, c'est-à-dire au cri de la Chouette. Mais, outre la ressource des ficelles engluées et des nasses dont j'ai parlé plus haut, on a trouvé le moyen d'en prendre des couvées entières à la fois en attachant aux murailles et sur les arbres où ils ont coutume de nicher des pots de terre cuite, d'une forme commode, et que ces Oiseaux préfèrent souvent aux trous d'arbre et de muraille pour y faire leur ponte.

Un Etourneau peut apprendre à parler indifféremment français, allemand, latin, grec, etc., et à prononcer de suite des phrases un peu longues : son gosier souple se prête à toutes les inflexions, à tous les accents. Il articule franchement la lettre *r*, et soutient très-bien son nom de *Sansonnet*, ou plutôt de *Chansonnet*, par la douceur de son ramage acquis, beaucoup plus agréable que son ramage naturel.

Cet Oiseau est fort répandu dans l'ancien continent : on le trouve en Suède, en Allemagne, en France, en Italie, dans l'île de Malte, au cap de Bonne-Espérance, et partout à peu près le même.

F

FADH. *Voy.* GUÉPARD.

FAISAN, *Phasianus*, genre d'Oiseau de la famille des Gallinacés. « Il suffit de nommer cet Oiseau, dit Buffon, pour se rappeler le lieu de son origine : le Faisan, c'est-à-dire l'Oiseau du Phase, était, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux Oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

« Encore aujourd'hui les Faisans de la

Colchide ou Mingrélie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connaisse ; c'est de là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à Madagascar; et de l'autre par la Médie dans l'Orient jusqu'à l'extrémité de la Chine et au Japon, et même dans la Tartarie. Je dis par la Médie; car il paraît que cette contrée, si favorable aux Oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux Paons, les plus belles Poules, etc., a été aussi une nouvelle patrie pour les Faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays. Ils sont en fort grande abondance en Afrique, surtout sur la côte des Esclaves, la côte d'Or, la côte d'Ivoire, au pays d'Issini, et dans les royaumes de Congo et d'Angola, où les nègres les appellent *Galignoles*. On en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, surtout dans la campagne de Rome, le Milanez, et quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre : dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus. Les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne on ne trouve aucun Faisan dans l'état sauvage. Sibbald s'accorde avec les zoologistes en disant qu'en Ecosse quelques gentilshommes élèvent de ces Oiseaux dans leurs maisons. Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de Faisans. Linné n'en fait aucune mention dans le dénombrement des Oiseaux de Suède. Ils étaient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld : on ne faisait que commencer à en avoir en Prusse il y a vingt ans, quoique la Bohême en ait une très-grande quantité; et, s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric, qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer. Gesner, qui avait parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu. Il est vrai que Stumpsius assure au contraire qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes, mais cela peut se concilier; car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'aurait point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanez, où Olina dit qu'ils sont fort communs. Il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France; on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verrait point du tout, si un Oiseau de cette distinction ne devait être le principal ornement des plaisirs de nos rois. Mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer, en leur faisant pour ainsi dire un climat artificiel convenable à leur nature. Et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des capitaineries voisines, et où même ils s'apparient quelquefois, parce qu'il est arrivé à M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles (119), d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province. Cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, et néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les Faisans, paraissent en mieux sentir le prix, lorsque le climat est contraire. Nous avons vu en Bourgogne un homme riche faire tous ses efforts et ne rien épargner pour en peupler sa terre, située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout. Tout cela me donne des doutes sur les deux Faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie, ainsi que sur ceux qu'Olaüs Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, et y passer l'hiver sous la neige sans prendre de nourriture : cette façon de passer l'hiver sous la neige a plus de rapport avec les habitudes des Coqs de bruyère et des Gélinottes qu'avec celles des Faisans, de même que le nom de *Gallæ silvestres*, qu'Olaüs donne à ces prétendus Faisans, convient beaucoup mieux aux Tetras ou Coqs de bruyère; et ma conjecture a d'autant plus de force, que ni Linné ni aucun bon observateur n'a dit avoir vu de véritables Faisans dans les pays septentrionaux, en sorte qu'on peut croire que ce nom de *Faisan* aura été d'abord appliqué par les habitants de ces pays à des Tétras ou des Gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le Nord, et qu'ensuite ce nom aura été adopté sans beaucoup d'examen par les voyageurs, et même par les compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

« Cela supposé, il suffit de remarquer que le Faisan a l'aile courte, et conséquemment le vol pesant et peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, et l'Amérique: et cette conclusion est confirmée par l'expérience; car, dans tout le nouveau monde, il ne s'est point trouvé de vrais Faisans, mais seulement des Oiseaux qui peuvent à toute force être regardés comme leurs représentants : car je ne parle point de ces Faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, et qui y ont été transportés par les Européens, ainsi que les Paons et les Pintades.

« Le Faisan est de la grosseur du Coq ordinaire (120), et peut en quelque sorte le

(119) « C'est à lui que je dois la plupart de ces faits : Il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, et qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle. »

(120) « Aldrovande, qui a observé et décrit cet Oiseau avec soin, dit qu'il en a examiné un qui pesait trois livres de douze onzes (*libras tres duodecim unciarum*), ce que quelques-uns ont rendu par *trois livres douze onzes* : c'est une différence de vingt-quatre onces sur trente-six. »

isputer au Paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué : celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes; mais il n'a pas, comme le Paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue : faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le Paon est pourvu, qui manquent au Faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces. D'ailleurs ce dernier n'a ni l'aigrette du Paon, ni sa double queue, dont l'une, plus courte, est composée des véritables pennes directrices, et l'autre, plus longue, n'est formée que des couvertures de celles-là. En général, le Faisan paraît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, etc.

« Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert doré, qui dans le temps des amours s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération: ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appelait, tantôt des oreilles, tantôt de petites cornes; on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur. Le Faisan a outre cela à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture, qui est fort grande.

« Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du Paon.

« Je n'entrerai pas ici dans le détail des couleurs du plumage : je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, et que dans celui-ci même les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le Paon, et qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ses plumes; car, si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir. Les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jaune doré, et font l'effet d'autant de lames d'or. Les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize; les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là. Chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, qui a échappé à quelques descripteurs; les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les Oiseaux pulvérateurs; cette membrane interdigitale, plus grande, semble être une première nuance par laquelle les Oiseaux de ce genre se rapprochent des Oiseaux de rivière. Et en effet Aldrovande remarque que le Faisan se plaît dans les lieux marécageux; et il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne. Olina, autre Italien, et M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, ont fait la même observation : ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les Faisans échappés des capitaineries voisines; quoique accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces Faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des Oiseaux très-sauvages et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser. On prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet (121), c'est-à-dire qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais, dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel, et ne connaissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connaissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, et qui n'en manquent jamais l'occasion : les sauvages qui viennent de la perdre sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le Paon.

« Ces Oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des Tétras ou Coqs de bruyère, qui se plaisent dans les bois en montagne: pendant la nuit ils se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile : leur cri, c'est-à-dire le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du Paon et celui de la Pintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

« Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin. Les Coqs Faisans sont moins ardents que les Coqs ordinaires : Frisch prétend que dans l'état de sauvages ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme, qui fait gloire de soumettre l'ordre de la nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet Oiseau, en accoutumant chaque Coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations néces-

(121) « Il y a grande apparence que c'était là tout le savoir faire de ces Faisans apprivoisés qu'on nourrissait, s'on Elien, dans la ménagerie du roi des Indes.

saires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet Oiseau. Cependant quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle, et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eue quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier : comme serait celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le Coq; de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé sarrasin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

« La Faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation ; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables ; et quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère ainsi fait à tout autre mieux construit, mais qui ne le serait point par elle-même. Cela est au point que si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats : cette ponte est de vingt œufs selon les uns, et de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la Faisane du soin de couver; mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes. Elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un : ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même des Pigeons; leur couleur est un gris verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote (122), arrangées en zones circulaires autour de l'œuf; chaque Faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

« Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de Faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces Oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'Oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles ; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet. On se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte ; car ils se battraient certainement, et finiraient peut-être par se tuer.

« Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente ; et tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois, dans les endroits qui sont bien peuplés de Faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

« Ces Oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues et des panais, surtout des deux dernières, dont ils sont très-friands. On dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aubépine et la graine d'absinthe; mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis. Quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les Faisans ne se dégoûtent des œufs ; mais Edmond King veut qu'on leur donne des Fourmis même, et prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, et seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont faibles et abattus. Dans la disette, on y substitue avec succès des Sauterelles, des Perce-oreilles, des Mille-pieds. L'auteur anglais que je viens de citer assure qu'il avait perdu beaucoup de Faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes, et que depuis qu'il avait appris à en faire usage, il ne lui en était pas mort un seul de ceux qu'il avait élevés. Mais, quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, et ne point trop les engraisser; car les Coqs trop gras sont moins chauds, et les Poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et faciles à écraser.

« La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs et ma propre observation. Palladius la fixe à trente ; mais c'est une erreur.

« Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température et des impressions du tonnerre.

« Dès que les petits Faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les Gallinacés. On les laisse ordinairement vingt-quatre heures sans leur rien donner : au bout de ce temps on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, et surtout abondant en œufs de fourmis. Cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères, qu'on puisse ôter et remet-

(122) « Punctis distincta sunt ova Meleagridum et Phasianarum. Rubrum tinnunculi est modo minii. » Pline, altèrent apparemment ce passage, a dit « Alia punctis distincta ut Meleagridi ; alia rubri coloris ut Phasianis, cenchridi. »

se à volonté, selon les circonstances ; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage au Faisandeaux. Du reste, on leur laisse toute la liberté de sortir de la boîte et d'y rentrer à leur gré ; les glousse-ments de la mère prisonnière et le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes les rappelleront sans cesse, et les empêcheront de s'écarter beaucoup. On a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près du même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

« On les nourrit d'abord comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain et de feuilles de laitue, hachés ensemble et avec des œufs de fourmis de pré. Mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps : la première est de ne point les laisser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire ; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées de Faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays ; car ces Faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes Faisandeaux n'y périssent. La seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en entremêlant toujours les œufs de Fourmis avec les autres aliments.

« Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle ; des œufs de Fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

« Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine : la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit, que l'on conserve pour leur servir d'abri ; mais Olina donne un conseil qui avait été indiqué par Aristote, et qui me paraît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces Oiseaux. Ils sont du nombre des pulvérateurs, et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point : Olina veut donc qu'on mette à leur portée de petits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer, et se délivrer ainsi des piqûres incommodes des Insectes. »

Observation. — Les chasseurs connaissent, sous le nom de Faisans coquards, des Faisans qui ressemblent, par leur couleur, à des mâles dont le plumage serait décoloré. On a cru longtemps que ces Oiseaux étaient des mâles malades ; mais les observations de Vicq d'Azyr et de Mauduit ont prouvé que ce sont au contraire des femelles ; Mauduit, auteur de la partie de l'*Encyclopédie méthodique* qui traite des Oiseaux, s'exprime ainsi en parlant des Faisans : « Un fait de leur histoire, connu des chasseurs, et dont je ne sache pas que les naturalistes aient parlé, mérite cependant de n'être pas omis. Les femelles qui vieillissent et qui ont probablement atteint cinq ou six ans, non-seulement cessent d'être fécondes ou ne le sont que très-peu, ce qui est dans le cours ordinaire des choses, mais elles prennent un plumage qui tient à celui des mâles, et qui en approche d'autant plus qu'elles sont plus vieilles ; en sorte qu'elles ressemblent à un mâle dont le plumage serait terne et décoloré. » Depuis, l'attention des naturalistes a été portée vers ce sujet intéressant, et Isidore Geoffroy a publié, dans les Mémoires du Muséum, deux faits de femelles de Faisans ayant revêtu le plumage des mâles ; l'un de ces faits se rapporte au Faisan ordinaire, le second au Faisan argenté. Dans ce dernier, la femelle, élevée à la faisanderie du Muséum de Paris, cessa de pondre environ à l'âge de cinq ans, et le changement de son plumage se fit sentir à la même époque. D'abord il se manifesta sur le ventre, qui prit une teinte plus jaune, et sur le cou, qui se colora plus vivement, et bientôt tout le corps eut changé de couleur. L'année suivante, les teintes de ses plumes prirent encore beaucoup plus d'éclat, et se rapprochèrent de celles du mâle ; enfin, l'année suivante, c'est-à-dire la troisième depuis que la modification avait commencé à se manifester, le plumage ayant pris un nouvel éclat, il devint presque impossible de ne pas se méprendre sur son véritable sexe. Tel était le plumage de cette femelle vers l'âge de huit ans : elle avait toujours vécu comme les autres Poules faisanes, avec des mâles ; mais, depuis que le changement de plumage avait apparu, elle n'était plus pour eux qu'un objet indifférent. Elle-même, depuis la même époque, ne les cherchait ni ne les évitait plus, se confondant ainsi avec eux sous plusieurs rapports, autant par ses manières que par son extérieur. Lors de sa mort, son plumage ressemblait tellement à celui d'un mâle, que des personnes habituées à voir, et même à soigner des Faisans, furent trompées par ses couleurs, et crurent que c'était un mâle qui venait de périr. Le second fait, recueilli par Isidore Geoffroy, renferme encore plus de documents : la femelle observée appartenait au *Phasianus nyctemerus*. Celle-ci ne commença à passer au plumage du mâle qu'à l'âge de huit ou dix ans, beaucoup plus tard, par conséquent, que l'autre Poule faisane ; elle avait déjà cessé de pondre depuis trois ou quatre ans. Des plumes blanches se mêlèrent d'abord aux plumes brunes qui la recouvraient dans l'état normal ; pour l'année suivante, le changement fut plus apparent ; mais ce ne fut qu'à la troisième année qu'il s'acheva complétement. Enfin, à la quatrième année, la ressemblance devint complète, la huppe et la queue, s'étant même allongées à l'égal de ce qui se voit chez les mâles. Cette femelle mourut à l'âge de treize ou quatorze ans, et il y avait quatre ans et six mois que son plu

mage avait commencé à changer de couleur. L'ergot paraît n'acquérir jamais le développement qu'il prend chez les mâles.

La voix de ces vieilles femelles s'altère en même temps que leur coloration; elle devient également semblable à celle des mâles. Ce fait est vulgaire à l'égard des Poules domestiques; on sait le sort malheureux qui les attend alors.

Quelques faits analogues ont été observés sur des Oiseaux des autres ordres; les femelles des Cotingas prennent quelquefois les couleurs des mâles, et M. F. Prévost a vu le changement de plumage commencer chez plusieurs femelles de Pinsons. On pourrait faire remarquer qu'il en est de même chez des animaux d'une classe tout à fait différente, et même dans l'espèce humaine.

FALCO. *Voy.* Faucon.

FAUCON, *Falco*, Oiseau de proie de la famille des Falconés.

Lorsqu'on jette les yeux sur les listes de nos nomenclateurs d'histoire naturelle, on serait porté à croire qu'il y a, dans l'espèce du Faucon, autant de variétés que dans celle du Pigeon, de la Poule, ou des autres Oiseaux domestiques. Cependant rien n'est moins vrai. L'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux; quelque utiles aux plaisirs, quelque agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce. On dompte à la vérité le naturel féroce de ces Oiseaux par la force de l'art et des privations; on leur fait acheter leur vie par des mouvements qu'on leur commande, chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu; on les attache, on les garrotte, on les affuble, on les prive même de la lumière et de toute nourriture, pour les rendre plus dépendants, plus dociles, et ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin; mais ils servent par nécessité, par habitude et sans attachement; ils demeurent captifs sans devenir domestiques : l'individu seul est esclave; l'espèce est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme; ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns prisonniers, et rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature. Comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur et d'une rapidité sans égale, on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles : on a seulement remarqué qu'ils choisissent toujours, pour élever leurs petits, les rochers exposés au midi; qu'ils se placent dans les *trous et les anfractures* les plus inaccessibles; qu'ils font ordinairement quatre œufs dans les derniers mois de l'hiver; qu'ils ne couvent pas longtemps, car les petits sont adultes vers le 15 mai; qu'ils changent de couleur suivant le sexe, l'âge et la mue; que les femelles sont considérablement plus grosses que les mâles; que tous deux jettent des cris perçants, désagréables, et presque continuels, dans le temps qu'ils chassent leurs petits pour les dépayser; ce qui se fait, comme chez les Aigles, par la dure nécessité qui rompt les liens des familles et de toute société, dès qu'il n'y a pas assez pour partager, ou qu'il y a impossibilité de trouver assez de vivres pour subsister ensemble dans les mêmes terres.

Le Faucon est peut-être l'Oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand, relativement à ses forces; il fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie, au lieu que l'Autour et la plupart des autres arrivent de côté : aussi prend-on l'Autour avec des filets dans lesquels le Faucon ne s'empêtre jamais; il tombe à plomb sur l'Oiseau victime, exposé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange sur le lieu s'il est gros, ou l'emporte s'il n'est pas trop lourd, en se relevant à plomb. S'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence : on le voit tout à coup fondre sur un troupeau de Faisans comme s'il tombait des nues, parce qu'il arrive de si haut et en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue et souvent inopinée. On le voit fréquemment attaquer le Milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre; il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain, et ne le met point à mort, parce que le Milan se défend mal, et que probablement sa chair répugne au Faucon encore plus que sa lâcheté ne lui déplaît.

Les gens qui habitent dans le voisinage de nos grandes montagnes, en Dauphiné, Bugey, Auvergne, et au pied des Alpes, peuvent s'assurer de tous ces faits.

Comme ces Oiseaux cherchent partout les rochers les plus hauts, et que la plupart des îles ne sont que des groupes et des pointes de montagnes, il y en a beaucoup à Rhode, en Chypre, à Malte, et dans les autres îles de la Méditerranée, aussi bien qu'aux Orcades et en Islande; mais on peut croire que, suivant les différents climats, ils paraissent subir des variétés différentes, dont il est nécessaire que nous fassions quelque mention.

Le Faucon, qui est naturel en France, est gros comme une Poule : il a dix-huit pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et autant jusqu'à celui des pieds : la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, et il a près de trois pieds et demi de vol ou d'envergure; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent jusqu'au bout de la queue; sous le rapport des armes offensives et des organes du mouvement, ce sont les Oiseaux que la Nature a le plus favorisés : leur mandibule supérieure est recourbée dès sa base, et porte de chaque côté de sa pointe une dent aiguë qui s'engrène dans une échancrure correspondante de la mandibule inférieure; leurs ailes sont

ongues et pointues; les deux premières régies; et surtout la seconde, dépassent toutes es autres, d'où résulte un vol oblique, mais uissant. Nous n'aurons que deux genres à tudier dans cette section; mais, avant de ous entretenir des espèces dont ils se comosent, nous vous devons quelques détails ur la *Chasse au Faucon*.

Réduire l'animal sauvage à abdiquer l'exercice de sa volonté, et à perdre toute confiance en ses propres ressources; lui faire voir dans l'homme l'arbitre suprême de son repos et de son bien-être; en un mot, l'assujettir par la crainte et le fixer par l'espérance, tel est le but que se propose le fauconnier; et nous vous avons fait voir que l'art d'apprivoiser les Mammifères susceptibles de domesticité est basé sur les mêmes principes. — Il faut d'abord, pour dresser le Faucon, le faire consentir à demeurer immobile à la même place, et privé de la lumière du jour; un supplice de soixant-douze heures suffit pour cela. Pendant tout ce temps, le fauconnier porte continuellement sur le poing l'Oiseau, armé d'entraves nommées *jets*: ce sont de menues courroies, terminées par des sonnettes, qui servent à lier ses jambes. Dans cette position, on l'empêche soigneusement de dormir, et s'il se révolte, on lui plonge la tête dans l'eau. Au tourment de l'insomnie on ajoute celui de la faim; et bientôt l'animal vaincu par l'inanition et la lassitude, se laisse coiffer d'un *chaperon*. Lorsque, étant décoiffé, il saisit la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps, et qu'ensuite il se laisse docilement remettre le chaperon, on juge qu'il a renoncé à sa liberté, et qu'il accepte pour maître celui de qui il tient la nourriture et le sommeil. C'est alors que pour augmenter sa dépendance, on augmente ses besoins: pour cela on stimule artificiellement son appétit en lui nettoyant l'estomac avec des pelotes de filasse, retenues par un fil, qu'on lui fait avaler, et qu'on retire ensuite. Cette opération, nommée *cure*, produit une faim dévorante, que l'on satisfait après l'avoir excitée; et le bien-être qui en résulte attache l'animal à celui même qui l'a tourmenté.

Lorsque cette première leçon (qu'il faut quelquefois réitérer) a réussi, on porte l'Oiseau sur le gazon dans un jardin: là on lui enlève son chaperon, et le fauconnier lui présente un morceau de viande: s'il saute de lui-même sur le poing pour s'en repaître, son éducation est déjà fort avancée, et l'on s'occupe de lui faire connaître le *leurre*. Le leurre est un morceau de cuir garni d'ailes et de pieds d'Oiseau; c'est une effigie de proie, sur laquelle est attaché un morceau de viande; il est destiné à *réclamer* l'Oiseau, c'est-à-dire à le faire revenir, lorsqu'il se sera élevé dans les airs. Il est important que le Faucon soit, non-seulement accoutumé, mais affriandé à ce leurre, qui doit toujours être la récompense de sa docilité: ainsi, après l'avoir dompté par la faim, on consolide sa servitude par la gourmandise; mais le leurre ne suffirait pas sans la voix du fauconnier. — Lorsque l'Oiseau obéit au *réclame* dans un jardin, on le porte en pleine campagne, on l'attache à une *filière*, ou ficelle, de soixante pieds de longueur; on le découvre, et, en l'appelant à quelques pas de distance, on lui montre le leurre; s'il fond dessus, on lui donne de la viande; le lendemain, on la lui montre d'un peu plus loin, et quand il fond sur son leurre de toute la longueur de la filière, il est complétement *assuré*.

Alors, pour achever l'éducation du Faucon, il faut lui faire connaître et manier le gibier spécial auquel il est destiné; on en conserve de privés pour cet usage: cela s'appelle *donner l'escap*. On attache d'abord la victime à un piquet, et on lâche dessus le Faucon retenu par sa filière. Quand il *connaît le vif*, on le met hors de filière et on le lance sur une proie libre, à laquelle on a préalablement cousu les paupières pour l'empêcher de se défendre. Enfin, quand on est bien assuré de son obéissance, on le fait *voler pour bon*.

La chasse *à l'Oiseau*, dont la noblesse d'autrefois faisait ses délices, avait moins souvent pour but de procurer au chasseur une proie comestible que de lui offrir un spectacle récréatif: le *vol* du Faisan, de la Perdrix, du Canard sauvage, était, dit-on, *plaisir de gentilhomme*; mais ce qu'on nommait *plaisir de prince*, c'était le vol du Milan, du Héron, de la Corneille et de la Pie, véritable gibier de luxe, sans aucune valeur culinaire. Le vol du Milan était le plus rare de tous. La première difficulté à vaincre était de le faire descendre des hautes régions de l'atmosphère, où le Faucon lui-même n'aurait pu l'atteindre: pour cela on prenait un Duc (espèce de Rapace nocturne dont nous avons parlé); on affublait ce Duc d'une queue de Renard, pour le rendre plus remarquable, et on le laissait ainsi dans une prairie voltiger à fleur de terre. Bientôt le Milan, planant dans la nue pour guetter une proie, distinguait de sa vue perçante un objet bizarre, s'agitant sur le sol; il descendait pour l'examiner de plus près; aussitôt on lançait sur lui un Faucon qui, dès l'abord, s'élevait au-dessus du Milan, pour fondre sur lui verticalement; alors commençait un combat, ou plutôt des évolutions de l'intérêt le plus varié: le Milan, fin voilier, fuyait devant le Faucon, en s'élevant, s'abaissant, croisant brusquement sa route, et prenant à angle aigu les directions les plus imprévues; le Faucon, non moins agile que lui, mais plus courageux, et en outre stimulé par la faim, le poursuivait avec ardeur dans ses mille circonvolutions; il le saisissait enfin, et l'apportait à son maître.

Le vol du Héron et de la Cigogne était moins amusant pour le spectateur et plus dangereux pour le Faucon; l'animal poursuivi se laissait plus facilement atteindre, mais il se défendait avec plus de courage, et l'assaillant recevait quelquefois de sa victime des blessures auxquelles il ne survivait

pas longtemps. On employait même le Faucon, et surtout le Gerfaut, à la chasse du Lièvre : on faisait d'abord partir celui ci au moyen d'un limier; puis le Faucon, lancé à l'avance, et volant au-dessus de la plaine, apercevait le Lièvre, et tombait sur lui comme un plomb.

Mais de tous les vols le plus amusant, le plus riche en incidents, le plus commode à observer, le plus facile, sinon le plus noble, était le vol de la Corneille : on se servait, comme pour le Milan, d'un Duc, afin de l'attirer, puis on lançait sur elle deux Faucons. L'oiseau poursuivi s'élevait d'abord au plus haut des airs, les Faucons parvenaient bientôt à prendre le dessus; alors la Corneille, désespérant de leur échapper par le vol, descendait avec une vitesse incroyable et se jetait entre les branches d'un arbre : les Faucons ne l'y suivaient pas, et se contentaient de planer au-dessus. Mais les fauconniers venaient sous l'arbre où s'était réfugiée la Corneille, et, par leurs cris, la forçaient de déserter son asile. Elle tentait encore toutes les ressources de la vitesse et de la ruse, mais le plus souvent elle demeurait au pouvoir de ses ennemis.

Le vol de la Pie est aussi vif que celui de la Corneille : il ne se fait point *de poing en fort*, c'est-à-dire que le Faucon n'attaque pas, en partant du poing; ordinairement on le *jette à mont*, parce qu'on attaque la Pie lorsqu'elle est dans un arbre. Les Faucons étant *jetés*, et élevés à une certaine hauteur, sont guidés par la voix du fauconnier et les mouvements du leurre; lorsqu'on les juge à portée d'attaquer, on se hâte de faire partir la Pie, qui cherche à fuir d'arbre en arbre, Souvent elle est prise au moment du passage; mais quand le Faucon l'a manquée, on a beaucoup de peine à la faire partir de l'arbre qui lui a servi de refuge; sa frayeur est telle, qu'elle se laisse prendre par le chasseur plutôt que de s'exposer à la terrible descente du Faucon.

Lorsqu'il s'agit du vol *pour champ* ou *pour rivière*, c'est-à-dire de la chasse de la Perdrix et du Faisan, ou du Canard sauvage, on emploie la même manœuvre : on *jette à mont* le Faucon, c'est-à dire qu'on le lance dans les airs avant que le gibier soit levé, et lorsque le Rapace plane, le fauconnier, aidé d'un chien fait partir le Faisan ou la Perdrix, sur lequel l'Oiseau descend. Pour le Canard, on met à mont jusqu'à trois Faucons, puis on fait lever le Canard; et lorsque la peur qu'il a des Faucons l'a *rendu* dans l'eau, des chiens se jettent à la nage pour le forcer à reprendre son vol.

Ce n'est pas seulement en Europe qué l'on cultivait la Fauconnerie : elle florissait et fleurit encore chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique septentrionale. Là, toutefois, comme chez nous, ce plaisir n'appartient qu'aux gens riches. Les Persans et les habitants du Mogol poussent même plus loin que nous l'éducation du Faucon; ils le dressent à voler sur toutes sortes de proie, et pour cela ils prennent des Grues et d'autres Oiseaux qu'ils laissent aller, après leur avoir cousu les yeux : aussitôt ils font voler le Faucon, qui les prend fort aisément. Il y a des Faucons pour la chasse du Daim et de la Gazelle, qu'ils instruisent, dit le voyageur Thévenot, d'une manière très-ingénieuse. « Ils ont des Gazelles empaillées, sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces Faucons, et jamais ailleurs. Après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne, et, lorsqu'ils ont découvert une Gazelle, ils lâchent deux de ces Oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la Gazelle, et s'y cramponne avec ses griffes. « La Gazelle s'arrête et se secoue pour s'en délivrer; l'Oiseau bat des ailes pour se retenir accroché, ce qui empêche encore la Gazelle de bien courir et même de voir devant elle; enfin, lorsque avec bien de la peine elle s'en est défaite, l'autre Faucon, qui est en l'air, prend la place de celui qui est à bas, lequel se relève pour succéder à son compagnon lorsqu'il sera tombé; et, de cette sorte, ils retardent tellement la course de la Gazelle, que les Chiens ont le temps de l'attrapper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses, que le pays est plat et découvert, y ayant fort peu de bois. » Ce même procédé, rapporte un autre voyageur célèbre, s'applique à la chasse de l'Ane sauvage et du Sanglier.

Maintenant que vous connaissez le vocabulaire et la théorie du fauconnier, nous allons passer en revue les diverses espèces de Faucons. La première est le Faucon ordinaire (*Falco communis* de Linné). Il est gros comme une Poule; il a dix-huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; il a près de trois pieds et demi d'envergure; il se reconnaît toujours à une moustache triangulaire noire qu'il a sur la joue, plus large que dans aucune espèce de ce genre. Vous en voyez ici plusieurs variétés, dont la livrée diffère suivant l'âge de l'animal; de là les noms différents qu'on a donnés à la même espèce. Le Faucon pèlerin (*Falco peregrinus* de Linné) n'est autre chose que le Faucon commun, dans sa livrée du jeune âge, et un peu plus noir que le Faucon gentil, autre variété plus commune et moins estimée. A mesure que le Faucon vieillit, son plumage prend des couleurs moins variables : le dos, qui dans la jeunesse était brun, avec les plumes bordées de raies jaunes, devient d'un brun plus uniforme, rayé en travers de cendré noirâtre; le ventre et les cuisses, dont les taches étaient longitudinales et brunes, offrent des lignes noires, dirigées en travers. Cette espèce habite tout l'hémisphère nord du globe, et y niche dans les rochers les plus escarpés : il y en a beaucoup dans les îles de l'Archipel, ainsi qu'aux Orcades et en Islande. La variété nommée *Faucon pèlerin* vient du Midi, et c'est elle que l'on prenait dans les falaises des îles de Malte et de Candie, pour l'envoyer en Europe; le *Faucon niais* était celui qu'on avait pris trop jeune au nid; il était criard,

difficile à élever, ses ailes ne se développaient pas, et ses jambes étaient fragiles; le *Faucon sors* était pris en septembre, il était alors âgé de trois mois, et dans les conditions les plus favorables d'éducabilité; lorsqu'on les prenait le printemps suivant, c'est-à-dire à l'âge de neuf ou dix mois, ils étaient trop vieux pour être asservis, et on les appelait alors *Faucons hagards*.

Le Faucon pond quatre œufs, dans les derniers mois de l'hiver, et ne les couve pas longtemps; dès que les petits sont adultes, leurs parents les chassent pour les dépayser, en jetant des cris perçants et presque continuels; et c'est lorsqu'ils viennent d'être expulsés du domicile paternel qu'ils sont plus faciles à prendre et à élever. La vie de ces Oiseaux est d'une très-longue durée : on prit, il y a cinquante ans, au cap de Bonne-Espérance, un Faucon portant un collier d'or, sur lequel était gravé qu'en 1610 cet Oiseau appartint au roi d'Angleterre Jacques Ier : il avait par conséquent cent quatre-vingts ans, et conservait encore beaucoup de vigueur.

Le vol du Faucon est d'une rapidité que l'œil a peine à suivre. Il s'élève au-dessus de sa proie, et fond perpendiculairement sur elle, comme s'il tombait des nues : les Perdrix, les Canards, les Pigeons, les Oies sont sa nourriture ordinaire; il recherche surtout les Faisans et les Poulets : c'est ce qui l'a fait nommer *Epervier à Poules* aux Etats-Unis, et *Mangeur de Poulets* à la Louisiane. Il ne craint même pas d'attaquer le Milan, pour lui arracher sa proie, ou seulement pour le harceler, car il ne se repaît jamais de sa chair, dont la saveur ne le tente pas, peut-être parce qu'elle est celle d'un Carnivore.

Voici maintenant les autres espèces du genre *Faucon* : le Lanier (*Falco sacer*, de Naumann) est d'une taille supérieure à celle du Faucon pèlerin; son plumage est à peu près le même que le plumage de ce dernier quand il est jeune : seulement la moustache du Lanier est plus étroite, moins marquée, et sa gorge est mouchetée; la queue dépasse les ailes. Cette espèce paraît venir de l'Orient plutôt que du Nord : on la tire surtout de Hongrie. *Lanier* vient d'un mot latin *laniare*, qui signifie déchirer : en effet, l'Oiseau qui porte ce nom déchire cruellement les Poules et autres animaux dont il fait sa nourriture. « Il n'est, dit notre vieux naturaliste Belon, aucun Oiseau de proie qui tienne plus constamment sa perche; on l'instruit aisément à voler et prendre la Grue; la saison où il chasse le mieux est après la mue, depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre.» — Le Hobereau (*Falco subbuteo*, de Linné) est bien plus petit que le Faucon; il niche dans les forêts, où il se perche sur les plus hauts arbres; sa gorge et le dessous de son cou sont de couleur blanche, ainsi que la poitrine et le commencement du ventre, qui portent en outre des taches longitudinales brunes; la joue est marquée d'un trait brun; les cuisses et le bas du ventre sont roux; le plumage est brun en dessus. Le Hobereau est moins facilement éducable que le Faucon commun; on le porte sur le poing, mais sans chaperon, et on l'emploie surtout pour voler la Caille et la Perdrix. Lorsqu'il est libre, il ne prend que des Alouettes, dont il est la terreur; malgré l'élévation du vol de l'Alouette, il s'élève encore plus qu'elle; et dès que celle-ci l'aperçoit, elle se précipite du haut des airs pour se jeter dans les buissons. Le Hobereau, à défaut d'Alouettes et d'autres petits Oiseaux, se rabat sur les gros Insectes. Du reste, si à l'état de captivité il laisse exploiter son industrie par l'homme, il sait, quand il est libre, tirer parti de la nôtre : dès qu'il voit un chasseur et son Chien battre la campagne, il les suit de près et plane au-dessus de leur tête, et confisque à son profit le gibier qu'ils ont fait lever, et que l'homme a tiré sans succès. — Vous avez sans doute entendu quelquefois appliquer avec dérision le nom de Hobereau à des gentilshommes campagnards : on désignait surtout par là le gentilhomme à Lièvre, qui allait chasser chez ses voisins sans en être prié. Buffon pense que ce nom peut venir aussi de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étaient point assez riches pour entretenir une fauconnerie se contentaient d'élever des Hobereaux pour la chasse; cette étymologie est plus vraisemblable et surtout moins injurieuse que la première.

FAUCONNERIE, chasse au Faucon. *Voy.* Faucon.

FAUVETTE, *Curruca*, genre d'Oiseaux de la tribu des Passereaux dentirostres, groupe des Becs-Fins proprement dits.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la Nature : les Insectes, sans vie; les Reptiles, sans mouvement; les végétaux, sans verdure et sans accroissement; tous les habitants de l'air, détruits ou relégués; ceux des eaux, renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres, confinés dans les cavernes, les antres et les terriers : tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des Oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la Nature vivante; et les feuillages renaissants, et les bocages, revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois les Fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables : vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis Oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans

es grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les Fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

A ce mérite des grâces naturelles nous voudrions réunir celui de la beauté; mais, en leur donnant tant de qualités aimables, la Nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne. Excepté deux ou trois espèces, qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

La première espèce, ou la Fauvette proprement dite, est de la grandeur du Rossignol. Tout le manteau, qui dans le Rossignol est roux brun, est gris brun dans cette Fauvette, qui de plus est légèrement teinte de gris roussâtre à la frange des couvertures des ailes et le long des barbes de leurs petites pennes; les grandes sont d'un cendré noirâtre, ainsi que les pennes de la queue, dont les deux les plus extérieures sont blanches du côté extérieur, et des deux côtés à la pointe : sur l'œil, depuis le bec, s'étend une petite ligne blanche en forme de sourcil, et l'on voit une tache noirâtre sous l'œil et un peu en arrière; cette tache confine au blanc de la gorge, qui se teint de roussâtre sur les côtés, et plus fortement sous le ventre.

Elle habite avec d'autres espèces de Fauvettes plus petites dans les jardins, les bocages, et les champs semés de légumes, comme fèves ou pois; toutes se posent sur la ramée qui soutient ces légumes : elles s'y jouent, y placent leur nid, sortent et rentrent sans cesse, jusqu'à ce que le temps de la récolte, voisin de celui de leur départ, vienne les chasser de cet asile, ou plutôt de ce domicile d'amour.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer, s'agacer et se poursuivre; leurs attaques sont légères, et ces combats innocents se terminent toujours par quelques chansons. La Fauvette fut l'emblème des amours volages, comme la Tourterelle de l'amour fidèle : cependant la Fauvette, vive et gaie, n'en est ni moins aimante, ni moins fidèlement attachée. Le mâle de la Fauvette prodigue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas même après l'éducation de la famille.

Le nid est composé d'herbes sèches, de brins de chanvre et d'un peu de crin en dedans; il contient ordinairement cinq œufs, que la mère abandonne lorsqu'on les a touchés, tant cette approche d'un ennemi lui paraît d'un mauvais augure pour sa future famille. Il n'est pas possible non plus de lui faire adopter des œufs d'un autre Oiseau : elle les reconnaît, sait s'en défaire et les rejeter. « J'ai fait couver à plusieurs petits Oiseaux des œufs étrangers, dit M. le vicomte de Querhoent, des œufs de Mésange aux Roitelets, des œufs de Linotte à un Rouge-Gorge; je n'ai jamais pu réussir à les faire couver par des Fauvettes : elles ont toujours rompu les œufs; et, lorsque j'y ai substitué d'autres petits, elles les ont tués aussitôt. » Par quel charme donc, s'il en faut croire la multitude des oiseleurs, et même des observateurs, se peut-il faire que la Fauvette couve l'œuf que le Coucou dépose dans son nid, après avoir dévoré les siens, qu'elle se charge avec affection de cet ennemi qui vient de lui naître, et qu'elle traite comme sien ce hideux petit étranger? Au reste, c'est dans le nid de la Fauvette babillarde que le Coucou, dit-on, dépose le plus souvent son œuf; et dans cette espèce, le naturel pourrait être différent. Celle-ci est d'un caractère craintif; elle fuit devant des Oiseaux tout aussi faibles qu'elle, et fuit encore plus vite et avec plus de raison devant la Pie-Grièche, sa redoutable ennemie : mais, l'instant du péril passé, tout est oublié; et le moment d'après, notre Fauvette reprend sa gaieté, ses mouvements et son chant. C'est des rameaux les plus touffus qu'elle le fait entendre; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instants au bord des buissons, et rentre vite à l'intérieur, surtout pendant la chaleur du jour. Le matin, on la voit recueillir la rosée, et après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage.

Au reste, presque toutes les Fauvettes partent en même temps au milieu de l'automne, et à peine en voit-on encore quelques-unes en octobre : leur départ est fait avant que les premiers froids viennent détruire les Insectes et flétrir les petits fruits dont elles vivent; car non-seulement on les voit chasser aux Mouches, aux Moucherons, et chercher les Vermisseaux, mais encore manger des baies de lierre, de mézéréon et de ronces; elles engraissent même beaucoup dans la saison de la maturité des graines du sureau, de l'hièble et du troène.

Fauvette a tête noire, *Sylvia atricapilla.* — La Fauvette à tête noire est de toutes les Fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu : il tient un peu de celui du Rossignol, et l'on en jouit bien plus longtemps; car, plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces Fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées. Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la Nature aux êtres qu'elle rend heureux.

Le mâle a pour sa femelle les plus tendres soins : non-seulement il lui apporte sur le nid des Mouches, des Vers et des Fourmis, mais il la soulage de l'incommodité de sa situation; il couve alternativement avec elle. Le nid est placé près de terre, dans un taillis

soigneusement caché, et contient quatre ou cinq œufs fond verdâtre avec des taches d'un brun léger. Les petits grandissent en peu de jours; et, pour peu qu'ils aient de plumes, ils sautent du nid dès qu'on les approche, et l'abandonnent. Cette Fauvette ne fait communément qu'une ponte dans nos provinces : Olina dit qu'elle en fait deux en Italie, et il en doit être ainsi de plusieurs espèces d'Oiseaux dans un climat plus chaud, et où la saison des amours est plus longue.

A son arrivée au printemps, lorsque les Insectes manquent par quelque retour du froid, la Fauvette à tête noire trouve une ressource dans les baies de quelques arbustes, comme du lauréole et du lierre. En automne, elle mange aussi les petits fruits de la bourdaine et ceux du cormier des chasseurs. Dans cette saison elle va souvent boire, et on la prend aux fontaines sur la fin d'août : elle est alors très-grasse et d'un goût délicat.

On l'élève aussi en cage; et de tous les Oiseaux qu'on peut mettre en volière, dit Olina, cette Fauvette est un des plus aimables. L'affection qu'elle marque pour son maître est touchante; elle a pour l'accueillir un accent particulier, une voix plus affectueuse; à son approche elle s'élance vers lui contre les mailles de sa cage, comme pour s'efforcer de rompre cet obstacle et de le joindre; et par un continuel battement d'ailes accompagné de petits cris, elle semble exprimer l'empressement et la reconnaissance.

Fauvette des bois. — Comme toutes les Fauvettes, celle-ci est toujours gaie, alerte, vive, et fait souvent entendre un petit cri : elle a de plus un chant qui, quoique monotone, n'est point désagréable; elle le perfectionne lorsqu'elle est à portée d'entendre des modulations plus variées et plus brillantes. Ses migrations semblent se borner à nos provinces méridionales; elle y paraît l'hiver, et chante dans cette saison : au printemps, elle revient dans nos bois, préfère les taillis, et y construit son nid de mousse verte et de laine. Elle pond quatre ou cinq œufs d'un bleu céleste.

Ses petits sont aisés à élever et à nourrir, et l'on en prend volontiers la peine pour le plaisir que donnent leur familiarité, leur petit ramage et leur gaieté. Ces Oiseaux ne laissent pas d'être courageux : «Ceux que j'élevais, dit M. de Querhoent, se faisaient redouter de beaucoup d'Oiseaux aussi gros qu'eux. Au mois d'avril, je donnai la liberté à tous mes petits prisonniers; les Roussettes furent les dernières à en profiter. Comme elles allaient souvent faire de petites promenades, les sauvages de la même espèce les poursuivaient; mais elles se réfugiaient sur la tablette de ma fenêtre, où elles tenaient bon; elles hérissaient leurs plumes; chaque parti fredonnait une petite chanson et becquetait la planche à la manière des Coqs, et le combat s'engageait alors avec vivacité. »

Cette Fauvette est la seule que nous n'ayons pu décrire d'après nature; la description qu'on nous donne du plumage nous confirme dans la pensée que cette espèce est au moins très-voisine de celle de la Fauvette d'hiver, si ce n'est pas précisément la même : celle-ci a la tête, le dessus du cou, la poitrine, le dos et le croupion absolument de la même nuance.

Fauvette des roseaux. — La Fauvette des roseaux chante dans les nuits chaudes du printemps comme le Rossignol : ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de *Rossignol des saules* ou *des osiers*. Elle fait son nid dans les roseaux, dans les buissons, au milieu des marécages, et dans les taillis au bord des eaux. Nous avons vu un de ces nids sur les branches basses d'une charmille près de terre : il est composé de paille et de brins d'herbes sèches, d'un peu de crin en dedans; il est construit avec plus d'art que celui des autres Fauvettes : on y trouve ordinairement cinq œufs, blanc sale, marbrés de brun, plus foncé et plus étendu vers le gros bout.

Les petits, quoique fort jeunes et sans plumes, quittent le nid quand on y touche, et même quand on l'approche de trop près : cette habitude, qui est propre aux petits de toute la famille des Fauvettes, et même à cette espèce qui niche au milieu des eaux, semble être un caractère distinctif du naturel de ces Oiseaux.

On voit pendant tout l'été cette Fauvette s'élancer du milieu des roseaux pour saisir au vol les *Demoiselles* et autres Insectes qui voltigent sur les eaux : elle ne cesse en même temps de faire entendre son ramage; et pour dominer seule dans un petit canton, elle en chasse les autres Oiseaux, et demeure maîtresse dans son domicile, qu'elle ne quitte qu'au mois de septembre pour partir avec sa famille.

Fauvette babillarde. — Cette Fauvette est celle que l'on entend le plus souvent et presque incessamment au printemps; on la voit aussi s'élever fréquemment d'un petit vol, droit au-dessus des haies, pirouetter en l'air, et retomber en chantant une petite reprise de ramage fort vif, fort gai, toujours le même, et qu'elle répète à tout moment, ce qui lui a fait donner le nom de *Babillarde*. Outre ce refrain, qu'elle chante le plus souvent en l'air, elle a une autre sorte d'accent ou de sifflement fort grave, *bjie, bjie*, qu'elle fait entendre de l'épaisseur des buissons, et qu'on n'imaginerait pas sortir d'un Oiseau si petit. Ses mouvements sont aussi vifs, aussi fréquents que son babil est continu; c'est la plus remuante et la plus leste des Fauvettes. On la voit sans cesse s'agiter, voler, sortir, rentrer, parcourir les buissons, sans jamais pouvoir la saisir dans un instant de repos. Elle niche dans les haies, le long des grands chemins, dans les endroits fourrés, près de terre, et sur les touffes mêmes des herbes engagées dans le pied des buissons : ses œufs sont verdâtres, pointillés de brun.

Suivant Belon, les Grecs modernes appel-

lent cette Fauvette *Potamida* (Oiseau du bord des rivières ou des ruisseaux) : c'est sous ce nom qu'il l'a reconnue en Crète; comme si dans un climat plus chaud elle affectait plus de rechercher la proximité des eaux que dans nos contrées tempérées, où elle trouve plus aisément de la fraîcheur. Les Insectes que l'humidité échauffée fait éclore font sa principale nourriture. Son nom dans Aristote désigne un Oiseau qui cherche sans cesse les Vermisseaux; cependant on voit rarement cette Fauvette à terre, et ces Vermisseaux qui font sa pâture sont les Chenilles qu'elle trouve sur les arbustes et les buissons.

Fauvette d'hiver, vulgairement *Traîne-buisson* ou *Mouchet*. — Toutes les Fauvettes partent au milieu de l'automne; c'est alors au contraire qu'arrive celle-ci : elle passe avec nous toute la mauvaise saison, et c'est à juste titre qu'on l'a nommée *Fauvette d'hiver;* on l'appelle aussi *Traîne-buisson, Passe-buse, Rossignol d'hiver*, dans nos différentes provinces de France; en Italie, *Paisse sauvage* (*passara salvatica*), et en Angleterre, *Moineau de haie* (*Hedge-Sparrow*). Ces deux derniers noms désignent la ressemblance de son plumage, varié de noir, de gris et de brun roux, avec celui du Moineau, ou plutôt du Friquet, ressemblance que Belon trouvait entière.

Ces Oiseaux voyagent de compagnie : on les voit arriver ensemble vers la fin d'octobre et au commencement de novembre; ils s'abattent sur les haies, et vont de buisson en buisson, toujours assez près de terre, et c'est de cette habitude qu'est venu son nom de *Traîne-buisson*. C'est un Oiseau peu défiant et qui se laisse prendre aisément au piége. Il n'est point sauvage; il n'a pas la vivacité des autres Fauvettes, et son naturel semble participer du froid et de l'engourdissement de la saison.

Sa voix ordinaire est tremblante; c'est une espèce de frémissement doux, *titit-tititit*, qu'il répète assez fréquemment; il a de plus un petit ramage qui, quoique plaintif et peu varié, fait plaisir à entendre dans une saison où tout se tait; c'est ordinairement vers le soir qu'il est plus fréquent et plus soutenu. Au fort de cette saison rigoureuse, le Traîne-buisson s'approche des granges et des aires où l'on bat le blé, pour démêler dans les pailles quelques menus grains. C'est apparemment l'origine du nom de *Gratte-paille* qu'on lui donne en Brie. M. Hébert dit avoir trouvé dans son jabot des grains de blé tout entiers; mais son bec menu n'est point fait pour prendre cette nourriture, et la nécessité seule le force de s'en accommoder. Dès que le froid se relâche, il continue d'aller dans les haies, cherchant sur les branches les chrysalides et les cadavres des Pucerons. Il est très-rare, dans nos provinces, de trouver le nid de cet Oiseau; il le pose près de terre ou sur la terre même, et le compose de mousse en dehors, de laine et de crin à l'intérieur. Sa ponte est de quatre ou cinq œufs, d'un joli bleu clair uniforme et sans taches. Lorsqu'un Chat ou quelque autre animal dangereux approche du nid, la mère pour lui donner le change, par un instinct semblable à celui de la Perdrix devant le Chien, se jette au-devant et voltige terre à terre jusqu'à ce qu'elle l'ait suffisamment éloigné.

Fauvette des alpes. *Voy.* Pégot.

FELIS. *Voy.* Chat.

FER A CHEVAL. *Voy.* Rhinolophes.

FER DE LANCE. *Voy.* Phyllostome.

FISCAL. *Voy.* Pie-Grièche.

FLAMANT, *Phœnicopterus*, c'est-à-dire *aile de flamme*, genre d'Oiseau appartenant à l'ordre des Echassiers. Ces Oiseaux, que l'on rencontre dans l'ancien et le nouveau monde, se rapportent à plusieurs espèces, qui varient peu dans leurs mœurs et leur coloration. Ils volent avec beaucoup de vigueur, et presque partout ils se livrent à de longs voyages. Ils vivent en société lorsqu'ils se sont fixés dans quelque endroit et voyagent aussi réunis, en se disposant toujours en une phalange triangulaire semblable à celles des Oies. Les Flamants se nourrissent de Mollusques, de Vers, etc., qu'ils cherchent sur les plages ou dans les marais. Lorsqu'ils veulent ramasser quelque chose à terre, ils contournent leur cou, et appliquant sur le sol la partie supérieure de leur bec, ils s'en servent comme d'une spatule. Lorsqu'ils marchent, ils font très-souvent cette sorte de geste; c'est peut-être ce qui a fait dire qu'ils avaient besoin de s'appuyer de leur tête pendant la progression. Leurs longues jambes et la gracilité de leurs formes rappellent le facies des Avocettes. Les Flamants ont aussi la démarche embarrassée de ces Oiseaux; mais ils ne nagent pas comme eux : les palmatures de leurs pattes semblent uniquement destinées à leur permettre de marcher sur les fonds vaseux. Les anciens faisaient un grand cas de la chair des Flamants qui, à certaines époques de l'année, sont assez communs en Grèce et dans le midi de l'Italie, et ils servaient ces Oiseaux dans les meilleurs repas. L'histoire rapporte que l'empereur Héliogabale entretenait des troupes de chasseurs chargés de lui fournir en abondance des Flamants. La partie la plus estimée était la langue, que sa nature à la fois charnue et graisseuse rend en effet très-succulente. Aujourd'hui, certains peuples font encore la chasse des Flamants pour un motif analogue. M. Geoffroy rapporte qu'il a souvent observé en Egypte le lac Menzaleh (à l'ouest de Damiette), couvert d'une multitude de barques destinées à la chasse des Flamants. Ces barques reviennent remplies d'Oiseaux, auxquels les Arabes arrachent la langue, afin d'en extraire par la pression une substance graisseuse qu'ils emploient en guise de beurre. Le plumage des Echassiers Phénicoptères est assez épais, et peut être employé comme celui du Cygne; la belle couleur rose ou rouge vif qu'il présente dans certaines parties le fait beaucoup rechercher comme fourrure.

La mue des Flamants est simple, et les couleurs sont peu différentes dans les deux sexes. Les femelles néanmoins sont moins brillantes que les mâles ; elles sont aussi de taille plus petite.

L'espèce la mieux connue est le Flamant Phénicoptère rouge ou des Anciens (*Phœnicopterus antiquorum*). Il habite principalement les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, mais se retrouve néanmoins assez fréquemment dans le midi de l'Europe, en Sicile, en Sardaigne, en Calabre, ainsi que dans la France méridionale et l'Espagne. C'est un grand Oiseau long de quatre pieds quatre pouces environ ; il a dans l'âge adulte la tête, le cou, la queue et les parties inférieures du corps d'un beau rose, avec les ailes d'un rouge vif, le dos et le scapulaire d'un rouge teint de rose, et les rémiges d'un noir profond ; ses pieds sont roses et la base de son bec ainsi que le tour de ses yeux blanchâtres ; le reste du bec est noir ou d'un rouge de sang : rouge depuis la base jusqu'à la courbure, noir depuis celle-ci jusqu'à la pointe.

Le Flamant niche sur les plages ou dans les marais baignés par la mer ; ses œufs sont oblongs et blancs, et le nid est assez élevé pour que la mer dans sa plus haute crue ne puisse en atteindre le sommet. En Sardaigne, cet Oiseau émigre vers la fin de mars, et quitte ce pays pour ne reparaître qu'à la mi-août. «C'est alors, dit M. de La Marmora, que du haut du bastion qui sert de promenade aux habitants de Cagliari, on voit arriver de l'Afrique les troupes de ces magnifiques Oiseaux, disposées en bandes triangulaires ; elles apparaissent d'abord comme une ligne de feu dans le ciel, et s'avancent dans l'ordre le plus régulier. A la vue de l'étang voisin, elles ralentissent leur course aérienne et paraissent un instant immobiles ; puis traçant par un mouvement lent et circulaire une spirale conique renversée, elles atteignent le terme de leur migration ; brillant alors de tout l'éclat de leur parure flamboyante, et rangés sur une même ligne, ces Oiseaux offrent un nouveau spectacle et représentent une petite armée dont l'ordre ne laisse rien à désirer pour la symétrie et la régularité. Mais le spectateur doit se contenter pour le moment de contempler de loin cette colonne paisible : malheur à lui s'il ose aborder l'étang dans cette saison funeste ! le châtiment de sa démarche indiscrète ne se fera pas attendre. »

L'accroissement de la population paraît avoir banni cet Oiseau, ainsi que plusieurs autres, des côtes d'Europe : dans les régions moins fréquentées de l'Amérique et de l'Afrique, on peut le voir, suivant l'expression de Campbell, passer comme un météore sur les lacs.

Le voyageur Roberts compare une rangée de ces Oiseaux à un mur de briques : leur couleur et leur attitude, dit-il, favorisent singulièrement cette illusion. Le fait est que l'aspect du Flamant a donné lieu à de singulières méprises. Pendant la révolution française, lorsque les Anglais étaient attendus pour débarquer à Saint-Domingue, un nègre aperçut, à la distance de quelques milles, dans la direction de la mer, une file de Flamants rangés et étendant leurs ailes : il crut voir un corps d'armée anglais, prenant leurs longs cols pour des mousquets tenus au bras, et leur plumage écarlate pour un costume militaire. Le malheureux arriva dans la ville, criant à l'arrivée des Anglais. Le commandant de la garnison fit aussitôt sonner le tocsin, doubla les gardes et envoya quelques hommes pour reconnaître les envahisseurs : cependant au moyen de sa lunette, il ne tarda pas à découvrir que c'était une troupe de Flamants rouges, et le corps d'observation revint à la garnison en riant de cette bénigne expédition. De semblables méprises se sont quelquefois rencontrées dans des manœuvres militaires. On dit que ce qui empêcha les Français de débarquer sur les côtes d'Irlande, ce fut la vue d'un rassemblement de femmes en habits rouges sur les collines ; et les Scorpions de la Jamaïque, par le bruit qu'ils firent une nuit, repoussèrent un parti de soldats anglais, qui crut à la présence d'une troupe de Marrons. Pendant l'invasion du Mexique par Cortès, des Mouches de feu furent prises pour une armée.

La longueur des jambes des Flamants les rend évidemment incapables de s'asseoir sur un nid plat ou enfoncé, ainsi que font les animaux de la même famille ; de là, suivant Linné, il suit qu'ils choisissent pour leurs nids la saillie d'un rocher sur lequel ils se posent, les jambes écartées et pendantes, comme un homme à cheval. Dampierre a observé le Flamant à Rio de la Hacha, dans une île opposée à Curaçao, et dans l'île de Sal. Selon ce voyageur, les Flamants font leurs nids dans des mares où ils trouvent une grande quantité de vase qu'ils amassent avec leurs ongles : ils forment ainsi des monticules, des espèces d'îlots, qui dépassent d'un pied et demi la surface de l'eau. Cet îlot a une base large et va s'amincissant jusqu'au sommet, où est laissé un petit creux destiné à recevoir les œufs. Lorsqu'ils pondent ou couvent, ces Oiseaux se tiennent droits, non tout à fait sur le sommet, mais près du sommet, les pieds dans l'eau et touchant le fond, appuyés sur le tas de boue et couvrant le nid de leur queue. Leurs œufs sont allongés, et, comme leurs nids s'appuient sur le fond des mares, ils ne pourraient sans dommage pour les œufs et pour les petits se tenir debout ou s'asseoir sur leurs nids de tout le poids de leur corps, si la Nature ne leur avait inspiré la méthode prévoyante que nous venons d'indiquer.

Labat, qui a vu ces Oiseaux produire sur les côtes de Cuba et des îles de Bahama, sur des rivages inondés et dans de petites îles basses, s'exprime ainsi : « On me montra un grand nombre de ces nids ; ils ressemblaient à des cônes tronqués, composés de terre grasse, d'à peu près 18 à 20 pouces de haut et d'autant de diamètre à la base. Ils

sont toujours dans l'eau, c'est-à-dire dans des mares. Les cônes sont solides à la surface de l'eau, et, à ce niveau, il y a un creux semblable à un pot : c'est là qu'ils pondent les œufs, qu'ils les couvent en appliquant dessus leur queue. Je brisai plusieurs de ces nids, mais je n'y trouvai ni plume, ni herbe, ni rien pour recevoir les œufs : le fond est concave et les parois sont très-unies. » M. Descourtils représente la position de la femelle pendant l'incubation comme si fatigante, que le mâle est quelquefois obligé de la relever, quoiqu'il ne le fasse qu'avec la plus grande répugnance et importuné par les cris de douleur de sa compagne. Mais ce n'est peut-être là qu'une imagination de naturaliste.

FOIE GRAS. Comment on l'obtient. *Voy.* OIE.

FORÊTS VIERGES. *Voy* OISEAU-MOUCHE.

FOU, *Sula*, genre d'Oiseau de l'ordre des Palmipèdes totipalmes (123).

Dans tous les êtres bien organisés, l'instinct se marque par des habitudes suivies, qui toutes tendent à leur conservation ; ce sentiment les avertit et leur apprend à fuir ce qui peut nuire, comme à chercher ce qui peut servir au maintien de leur existence et même aux aisances de la vie. Les Oiseaux dont nous allons parler semblent n'avoir reçu de la Nature que la moitié de cet instinct. Grands et forts, armés d'un bec robuste, pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés, ils ont tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés, soit dans l'air ou dans l'eau. Ils ont donc tout ce qu'il faut pour agir et pour vivre, et cependant ils semblent ignorer ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour éviter de mourir. Répandus d'un bout du monde à l'autre, et des mers du Nord à celles du Midi, nulle part ils n'ont appris à connaître leur plus dangereux ennemi : l'aspect de l'homme ne les effraye ni ne les intimide ; ils se laissent prendre non-seulement sur les vergues des navires en mer, mais à terre, sur les îlots et les côtes, où on les tue à coups de bâton, et en grand nombre, sans que la troupe stupide sache fuir ni prendre son essor, ni même se détourner des chasseurs, qui les assomment l'un après l'autre et jusqu'au dernier. Cette indifférence au péril ne vient ni de fermeté ni de courage, puisqu'ils ne savent ni résister ni se défendre, et encore moins attaquer, quoiqu'ils en aient tous les moyens, tant par la force de leur corps que par celle de leurs armes. Ce n'est donc que par imbécillité qu'ils ne se défendent pas ; et, de quelque cause qu'elle provienne, ces Oiseaux sont plutôt stupides que fous ; car l'on ne peut donner à la plus étrange privation d'instinct un nom qui ne convient tout au plus qu'à l'abus qu'on en fait.

Mais, comme toutes les facultés intérieures et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie qui produit l'abandon de soi-même, et il paraît que cette cause consiste dans la difficulté que ces Oiseaux ont à mettre en mouvement leurs trop longues ailes, impuissance peut-être assez grande pour qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le temps même du plus pressant danger, et jusque sous les coups dont on les frappe.

Cependant, lorsqu'ils échappent à la main de l'homme, il semble que leur manque de courage les livre à un autre ennemi qui ne cesse de les tourmenter. Cet ennemi est l'Oiseau appelé la *Frégate*. Elle fond sur les Fous dès qu'elle les aperçoit, les poursuit sans relâche, et les force à coups d'ailes et de bec à lui livrer leur proie, qu'elle saisit et avale à l'instant ; car ces Fous, imbéciles et lâches, ne manquent pas de rendre gorge à la première attaque, et vont ensuite chercher une autre proie qu'ils perdent souvent de nouveau par la même piraterie de cet Oiseau Frégate.

Au reste, le Fou pêche en planant, les ailes presque immobiles, et tombant sur le Poisson à l'instant qu'il paraît près de la surface de l'eau. Son vol, quoique rapide et soutenu, l'est infiniment moins que celui de la Frégate : aussi les Fous s'éloignent-ils beaucoup moins qu'elle au large, et leur rencontre en mer annonce assez sûrement aux voyageurs le voisinage de quelque terre. Néanmoins quelques-uns de ces Oiseaux qui fréquentent les côtes de notre nord se sont trouvés dans les îles les plus lointaines et les plus isolées au milieu des océans ; ils y habitent par peuplades avec les Mouettes, les Oiseaux du tropique, etc. : et la Frégate qui les poursuit de préférence n'a pas manqué de les y suivre.

Dampier fait un récit curieux des hostilités de l'Oiseau Frégate, qu'il appelle le *Guerrier*, contre les Fous qu'il nomme *Boubies*, dans les îles Alcranes, sur la côte d'Yucatan. « La foule de ces Oiseaux y est si grande, que je ne pouvais, dit-il, passer dans leur quartier sans être incommodé de leurs coups de bec. J'observai qu'ils étaient rangés par couples ; ce qui me fit croire que c'étaient le mâle et la femelle... Les ayant frappés, quelques-uns s'envolèrent ; mais le plus grand nombre resta ; ils ne s'envolaient point malgré les efforts que je faisais pour les y contraindre. Je remarquai aussi que les Guerriers et les Boubies laissaient toujours des gardes auprès de leurs petits, surtout dans le temps où les vieux allaient faire leur provision en mer. On voyait un assez grand nombre de Guerriers malades ou estropiés qui paraissaient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir ; ils ne demeuraient pas avec les Oiseaux de leur espèce ; et, soit qu'ils fussent exclus de la société ou qu'ils s'en fus-

(123) En anglais, *booby* (fou, stupide), d'où l'on a fait le nom de *boubie*, qui se lit si fréquemment dans les relations de la mer du Sud.

sent séparés volontairement, ils étaient dispersés en divers endroits, pour y trouver apparemment l'occasion de piller. J'en vis un jour plus de vingt sur une des îles, qui faisaient de temps en temps des sorties en plate campagne, pour enlever du butin ; mais ils se retiraient presque aussitôt. Celui qui surprenait une jeune Boubie sans garde lui donnait d'abord un grand coup de bec sur le dos pour lui faire rendre gorge, ce qu'elle faisait à l'instant ; elle rendait un Poisson ou deux de la grosseur du poignet, et le vieux Guerrier l'avalait encore plus vite. Les Guerriers vigoureux jouent le même tour aux vieilles Boubies qu'ils trouvent en mer. J'en vis un moi-même qui vola droit contre une Boubie, et qui d'un coup de bec lui fit rendre un Poisson qu'elle venait d'avaler : le Guerrier fondit si rapidement dessus, qu'il s'en saisit en l'air avant qu'il fût tombé dans l'eau. »

Telle est sur les mœurs du Fou l'opinion de Buffon, de Dampier, de Catesby, etc., mais d'autres naturalistes au contraire affirment que ces Oiseaux sont belliqueux comme la plupart des Oiseaux de haute mer ; ils vivent souvent en compagnie des Frégates, et ils mangent paisiblement les produits de leurs recherches sans être inquiétés.

FOUINE, *Mustela foina*, Lin., Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, tribu des Martes.

Cet animal habite toute l'Europe et l'Asie occidentale ; il est assez commun partout. « La Fouine, dit Buffon, a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très-prestes ; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche ; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, etc, mange les œufs, les Pigeons, les Poules, etc., en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits ; elle prend aussi les Souris, les Rats, les Taupes, les Oiseaux dans leur nid. Les Fouines, dit-on, portent autant de temps que les Chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'à l'automne, ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an ; les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent, pour mettre bas, dans un magasin à foin, dans un trou de muraille, où elles poussent de la paille et des herbes ; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un trou d'arbre, où elles portent de la mousse ; et, lorsqu'on les inquiète, elles déménagent et transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vite ; car celle que nous avons élevée avait, au bout d'un an, presque atteint sa grandeur naturelle, et de là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable. »

La Fouine se rencontre dans toutes les localités, dans les forêts, les bois, les vergers, les granges, les fermes, et même dans les magasins à fourrage des villes ; il n'est pas rare d'en trouver jusque dans les faubourgs de Paris. En cela seulement elle diffère de la Marte. Dans les nuits d'été, aux approches de l'orage, on l'entend assez souvent crier en courant et jouant sur les toits et les vieux murs des habitations rurales. Buffon, qui en a élevé une, dit qu'elle faisait la guerre aux Chats, qu'elle se jetait sur les Poules, etc. « Elle demandait à manger comme le Chat et le Chien, et mangeait de tout ce qu'on lui donnait, à l'exception de la salade et des herbes ; elle aimait beaucoup le miel, et préférait le chènevis à toutes les autres graines ; il a remarqué qu'elle buvait fréquemment, qu'elle dormait quelquefois deux jours de suite et qu'elle était aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir ; qu'avant le sommeil elle se mettait en rond, cachait sa tête et l'enveloppait de sa queue ; que tant qu'elle ne dormait pas, elle était dans un mouvement continuel si violent et si incommode que, quand même elle ne se serait pas jetée sur les volailles, on aurait été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. »

Dans un village des bords de la Saône, à Saint-Albin, près de Mâcon, un ancien garde-chasse un peu fripon était si bien parvenu à apprivoiser une Fouine, qu'il appelait *Robin*, que jamais il ne l'a tenue à l'attache ; elle courait librement dans toute la maison, sans rien briser et avec toute l'adresse d'un Chat. Elle était turbulente, il est vrai, mais elle prenait ses précautions pour ne rien renverser ; elle répondait à la voix de son maître, accourait quand il l'appelait, ne le caressait pas, mais semblait prendre plaisir à ses caresses. Elle vivait en très-bonne intelligence avec *Bibi*, petit Chien noir anglais qui avait été élevé avec elle. Ceci est déjà fort singulier, mais voici qui l'est davantage : Robin et Bibi n'étaient pour leur maître que des instruments de vol et des complices. Chaque matin le vieux garde sortait de chez lui portant à son bras un vaste panier à deux couvercles dans lequel était caché Robin ; Bibi suivait par derrière, lui marchant presque sur les talons. Ce trio se rendait ainsi autour des fermes écartées, où on est dans l'usage de laisser la volaille errer assez loin de l'habitation. Dès que le vieux garde apercevait une Poule à proximité d'une haie, dans un lieu où on ne pouvait le voir, il prenait Robin, lui montrait la Poule, le posait à terre, et continuait son chemin. Robin se glissait dans la haie, se faisait petit, rampait comme un Serpent, et s'approchait ainsi de l'Oiseau ; puis tout à coup il se lançait sur lui et l'étranglait sans lui donner le temps de pousser un cri. Alors le vieux fripon de garde revenait sur ses pas ; Bibi courait chercher la Poule et l'apportait suivi de Robin. L'Oiseau était aussitôt mis dans le panier avec la Fouine, qui avait sa petite loge séparée, et l'on se remettait en marche pour chercher une nouvelle occasion de recommencer cette manœuvre. A la fin les fermiers des environs s'aperçurent de la diminution du nombre

de leurs Poules et de leurs Chapons ; on se mit à guetter, et l'on ne tarda pas à saisir les voleurs sur le fait. Le juge de paix, qui n'était nullement soucieux des progrès de l'Histoire naturelle, fit donner un coup de fusil à la Fouine, et crut faire grâce au vieux garde en ne le condamnant qu'à payer les Poules qui grâce à Bibi et à Robin avaient passé par son pot-au-feu.

FOULQUE, *Fulica*.—Les Foulques ou Morelles sont des Oiseaux aquatiques qu'on rapporte à l'ordre des Echassiers ; ils sont assez voisins des Gallinules ou Poules d'eau, et des Talèves ou Poules sultanes, et sont caractérisés par leur bec médiocre, conique et plus court que la tête, dont le front chauve est garni d'une large plaque cornée ; leurs pieds sont grêles, nus au-dessus du genou, et à doigts garnis de festons membraneux ; les ailes sont peu étendues, mais aiguës, c'est-à-dire à deuxième et troisième rémiges les plus longues. Ces Oiseaux, que l'on trouve sur tous les points du globe, recherchent les marais et les lacs dans l'intérieur des terres ; on les voit aussi sur les fleuves et sur les bords de la mer, dans les baies et les golfes ; mais ils ne se hasardent point en pleine mer. Ils vivent retirés dans les roseaux des marécages, et se montrent rarement à terre ; quoiqu'ils soient voyageurs, on a peu l'occasion de les étudier ; ils établissent leur nid au milieu des eaux dans les joncs, et y déposent leurs œufs. Les petits sont déjà assez forts lorsqu'ils éclosent, et leur corps est tout couvert d'un duvet qui ressemble à du poil.

On connaît parmi eux plusieurs espèces, mais qu'il n'est pas facile de bien caractériser, le plumage et la taille étant sujets à varier suivant les localités : la mue est simple, et les sexes diffèrent très-peu l'un de l'autre.

FOURMILIER, *Myothera*, genre d'Oiseau insectivore de la famille des Passereaux.

Dans les terres basses, humides et mal peuplées du continent de l'Amérique méridionale, les Reptiles et les Insectes semblent dominer par le nombre sur toutes les autres espèces vivantes. Il y a dans la Guyane et au Brésil (124) des Fourmis en si grand nombre, que, pour en avoir une idée, il faut se figurer des aires de quelques toises de largeur sur plusieurs pieds de hauteur ; et ces monceaux immenses, accumulés par les Fourmis, sont aussi remplis, aussi peuplés, que nos petites fourmilières, dont les plus grandes n'ont que deux ou trois pieds de diamètre, en sorte qu'une seule de ces fourmilières d'Amérique peut équivaloir à deux ou trois cents de nos fourmilières d'Europe ; et non-seulement ces magasins, ces nids formés par ces Insectes en Amérique excèdent prodigieusement ceux de l'Europe par la grandeur, mais ils les excèdent encore de beaucoup par le nombre. Il y a cent fois plus de fourmilières dans les terres désertes de la Guyane que dans une contrée de notre continent ; et comme il est dans l'ordre de la Nature que les unes de ses productions servent à la subsistance des autres, on trouve dans ce même climat des Quadrupèdes et des Oiseaux qui semblent être faits exprès pour se nourrir de Fourmis.

En général, les Fourmiliers se tiennent en troupes et se nourrissent de petits Insectes, et principalement de Fourmis, lesquelles, pour la plupart, sont assez semblables à celles de l'Europe. On rencontre presque toujours ces Oiseaux à terre, c'est-à-dire sur les grandes fourmilières, qui communément, dans l'intérieur de la Guyane, ont plus de vingt pieds de diamètre. Ces Insectes, par leur multitude presque infinie, sont très-nuisibles aux progrès de la culture, et même à la conservation des denrées dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Les environs des lieux habités ne leur conviennent pas ; les Insectes dont ils font leur principale nourriture, détruits ou éloignés par les soins de l'homme, s'y trouvent avec moins d'abondance : aussi ces Oiseaux se tiennent-ils dans les bois épais et éloignés, et jamais dans les savanes ni dans les autres lieux découverts, et encore moins dans ceux qui sont voisins des habitations. Ils construisent avec des herbes sèches assez grossièrement entrelacées des nids hémisphériques de deux, trois et quatre pouces de diamètre, selon leur propre grandeur ; ils attachent ces nids ou les suspendent par les deux côtés sur des arbrisseaux, à deux ou trois pieds au-dessus de terre. Les femelles y déposent trois à quatre œufs presque ronds.

Les espèces les plus remarquables sont le Beffroi, *Turdus tinnulus*. — Ce qui distingue plus particulièrement cet Oiseau, c'est le son singulier qu'il fait entendre le matin et le soir ; il est semblable à celui d'une cloche qui sonne l'alarme. Sa voix est si forte, qu'on peut l'entendre à une grande distance, et l'on a peine à s'imaginer qu'elle soit produite par un Oiseau de si petite taille. Ces sons, aussi précipités que ceux d'une cloche sur laquelle on frappe rapidement, se font entendre pendant une heure environ : il semble que ce soit une espèce de rappel comme celui des Perdrix, quoique ce bruit singulier se fasse entendre en toutes saisons et tous les jours les matins au lever du so-

(124) C'est la même chose dans plusieurs autres endroits de l'Amérique méridionale. Pison rapporte qu'au Brésil, et même dans les terres humides du Perou, la quantité de Fourmis était si grande, qu'elles détruisaient tous les grains que l'on confiait à la terre, et que, quoiqu'on employât pour les détruire le feu et l'eau, on ne pouvait en venir à bout. Il ajoute qu'il serait fort à désirer que la Nature eût placé dans ces contrées beaucoup d'espèces d'animaux semblables au Tamanoir et au Tamandua, qui fouillent profondément, avec leurs griffes, les énormes fourmilières dont elles sont couvertes, et qui, par le moyen de leur longue langue, en avalent une prodigieuse quantité. Les unes de ces Fourmis ne sont pas plus grandes que celles d'Europe ; les autres sont du double et du triple plus grosses : elles forment des monceaux aussi élevés que des meules de foin ; et leur nombre est si prodigieux, qu'elles tra-

leil, et les soirs avant son coucher; mais on doit observer que, comme la saison des amours n'est pas fixée dans ces climats, les Perdrix, ainsi que nos Fourmiliers, se rappellent dans tous les temps de l'année.

Le Carillonneur, *Turdus tintinnabula*. — On trouve les Carillonneurs en petites compagnies de quatre ou six. Le cri qu'ils font entendre en sautillant est très-singulier; ils forment parfaitement entre eux un carillon pareil à celui de trois cloches d'un ton différent : leur voix est très-forte, si on la compare à leur petite taille. Il semble qu'ils chantent en parties, quoiqu'il y ait à présumer que chacun d'eux fait successivement les trois tons : cependant on n'en est pas assuré, parce que jusqu'à ce jour l'on n'a pas pris le soin d'élever ces Oiseaux en domesticité. Leur voix n'est pas à beaucoup près aussi forte que celle du Beffroi, qui ressemble vraiment au son d'une assez grosse cloche; on n'entend distinctement que de cinquante pas la voix de ces Carillonneurs, au lieu que l'on entend celle du Beffroi de plus d'une demi lieue. Ces Oiseaux continuent leur singulier carillon pendant des heures entières, sans la moindre interruption.

Au reste, cette espèce est assez rare, et ne se trouve que dans les forêts tranquilles de l'intérieur de la Guyane.

L'Arada. — L'Arada a le ramage le plus brillant : il répète souvent les sept notes de l'octave, par lesquelles il prélude; il siffle ensuite différents airs, modulés sur un grand nombre de tons et d'accents différents, toujours mélodieux, plus graves que ceux du Rossignol, et plus ressemblants aux sons d'une flûte douce : l'on peut même assurer que le chant de l'Arada est en quelque façon supérieur à celui du Rossignol; il est plus touchant, plus tendre et plus flûté. D'ailleurs, l'Arada chante presque dans toutes les saisons, et il a, de plus que son chant, une espèce de sifflet par lequel il imite parfaitement celui d'un homme qui en appelle un autre. Les voyageurs y sont souvent trompés : si l'on suit le sifflet de cet Oiseau, c'est un sûr moyen de s'égarer; car, à mesure qu'on s'approche, il s'éloigne peu à peu en sifflant de temps en temps.

L'Arada fuit les environs des lieux habités; il vit seul dans l'épaisseur des bois éloignés des habitations, et l'on est agréablement surpris de rencontrer dans ces vastes forêts un Oiseau dont le chant mélodieux semble diminuer la solitude de ces déserts : mais on ne le rencontre pas aussi souvent qu'on le désirerait; l'espèce n'en paraît pas nombreuse, et l'on fait souvent beaucoup de chemin sans en entendre un seul.

FOURMILIERS ou Myrmécophages (de φάγω, je mange, et μυρμηξ, fourmi), groupe de Mammifères de l'ordre des Edentés. — Le museau des Fourmiliers est très-allongé et ressemble à un long tuyau cylindrique; ses parois sont formées par les mâchoires, dont les proportions rappellent le bec de certains Oiseaux, tels que les Bécasses et les Courlis. Les mâchoires ne jouissent pas d'une grande mobilité, et l'on peut dire que leur plus grand écartement n'excède jamais le douzième de leur longueur; elles sont bordées sur les côtés par la peau, et l'ouverture de la bouche ou plutôt la fente des lèvres n'égale pas la quinzième partie de leur étendue. Les muscles qui les meuvent sont très-faibles; aussi n'est-ce point par l'entremise de leurs mâchoires que les Fourmiliers saisissent leur nourriture, et jamais ils ne cherchent à la broyer. L'habitude de détruire les Fourmis et les Termites a fait donner à ces animaux leur nom de *Myrmecophaga*, celui de Fourmiliers, etc. Lorsqu'ils veulent se procurer ces Insectes, ils recherchent les Fourmilières et les éparpillent au moyen de leur museau et de leurs ongles; ils étendent ensuite leur langue visqueuse dans les endroits où les Fourmis existent en plus grande abondance, et cherchent à fixer ces animaux, qu'ils avalent ensuite sans les mâcher. Leur langue est susceptible de prendre une étendue trois fois aussi considérable que celle de la tête. Sa protractilité n'est pas due au mécanisme que l'on connaît chez les Pics et les Colibris; elle s'opère par un travail auquel l'os hyoïde ne prend aucune part directe; cette langue se meut au moyen de muscles propres qui sont en partie circulaires, et des muscles sternoglosses, qui sont attachés au sternum d'une part, et de l'autre à la base de la langue elle-même sous le corps de l'hyoïde. Comme elle manque presque entièrement de fibres longitudinales, elle se rompt assez facilement et elle est susceptible de mouvements moins variés. Les Fourmiliers ont les yeux petits et les oreilles peu étendues et arrondies. Leurs pieds, toujours peu élevés, sont armés d'ongles puissants, qui sont au nombre de deux ou de quatre en avant et de quatre ou de cinq en arrière. Les doigts sont réunis jusqu'à leur dernière phalange. La queue offre aussi quelques variations; elle est longue, mais chez une espèce elle est lâche, c'est-à-dire non prenante, et garnie de très-longs poils, tandis que chez d'autres elle est susceptible de s'enrouler aux corps, ou, comme disent les mammalogistes, elle est prenante. Dans ce dernier cas, elle est en partie privée de poils. Le corps, plus ou moins volumineux, ne dépasse jamais en taille celui du Renard; il est de forme étroite et allongée; et toujours il est bas sur jambes : les poils qui le recouvrent sont plus ou moins allongés, et presque toujours durs et cassants; les couleurs n'ont rien de bien remarquable. La démarche des Fourmiliers est lente, et leur intelligence très-obtuse. Deux espèces savent grimper

cent des chemins de quelques pieds de largeur dans les champs et dans les bois, souvent dans une étendue de plusieurs lieues. — Feraandès dit aussi que ces Fourmis sont plus grosses et assez semblables à nos Fourmis ailées, et que leurs fourmilières sont d'une hauteur et d'une largeur incroyables.

aux arbres; ce sont celles dont la queue est prenante.

FOURNIER, *Furnarius*, genre d'oiseau de la famille des Passereaux ténuirostres. — On en distingue quatre ou cinq espèces que Cuvier rapporte aux Sucriers. L'espèce la plus remarquable est le Fournier Hornéro. La dénomination française de Fournier a été donnée à cause de la manière dont cet Oiseau établit son nid. Celui-ci est hémisphérique, très-gros, construit avec de la terre, et présente la forme d'un four. Les Hornéros le placent dans un endroit apparent, sur une branche dégarnie de feuilles, sur des poteaux de plusieurs pieds de hauteur, sur les fenêtres des maisons et quelquefois même dans l'intérieur des appartements. Le mâle et la femelle travaillent de concert à ce petit édifice; ils apportent par fragments gros comme une noix l'argile qui leur est nécessaire, et souvent après deux jours leur tâche est entièrement achevée. Le nid a six pouces et demi de diamètre, et un pouce d'épaisseur dans ses parois; son ouverture, deux fois aussi haute que large, est pratiquée sur le côté, et l'intérieur est divisé en deux parties par une cloison qui commence dès l'entrée et se termine circulairement à la partie intérieure, en laissant une ouverture pour pénétrer dans une sorte de chambre. C'est dans cette petite chambre que sont placés les œufs, reposant sur une couche d'herbes. Ils sont au nombre de quatre, piquetés de blanc sur un fond roux, et présentent à peu près dix lignes de diamètre. Les Fourniers abandonnent souvent leurs nids après que leurs petits sont élevés; mais souvent aussi, ils reviennent pour y faire une seconde couvée. Alors ils ont à combattre les Perruches, les Hirondelles, les Troupiales, etc., qui s'y sont établis. L'Hornéro varie, dans les dimensions de sa taille, de cinq pouces et demi à sept ou huit pouces. Cet Oiseau habite le Brésil, le Paraguay, etc.

Fournier Fuligineux. — Cet oiseau habite les îles Malouines, d'où le nom d'*Antarctica* que lui avait donné M. Garnot; il vit sur les rivages, où sa familiarité permet de l'approcher de très-près. Son plumage sombre le fait mentionner dans les ouvrages de divers voyageurs comme étant un *Merle;* Pernetti l'a décrit dans la relation de son voyage aux îles Malouines. « Cet Oiseau, dit-il, est tellement familier, qu'il venait voler jusque sur le doigt; en moins d'une heure j'en tuai dix individus avec une petite baguette et presque sans changer de place. Il gratte dans les goëmons (*fucus*) que la mer jette sur le rivage, et y mange les Vers et les petites Crevettes que l'on appelle Puces de mer. » D'après M. Lesson, qui a rapporté sur les Fourniers d'intéressants détails, presque tous reproduits dans cet article, le vol de cet Oiseau est court. Lorsqu'on l'inquiète, il se borne à voler à deux ou trois pas plus loin; ses habitudes sont solitaires, et à peine le distingue-t-on, à cause de sa couleur, des schistes de la côte sur lesquels il se tient presque constamment. *Voy.* Hornéro.

FRANCOLIN. — On nomme ainsi un petit groupe de la famille des Perdrix, caractérisé par un bec assez fort et assez allongé et par des tarses hauts, armés chez les mâles de deux éperons. Les Francolins viennent de l'ancien monde; on les trouve en Europe, en Asie et en Afrique, mais ils ne sont nulle part aussi abondants que dans cette dernière partie du monde; ils recherchent les lieux humides et varient un peu leur nourriture suivant les contrées où ils se trouvent. L'espèce européenne vit à la manière des Perdrix, et diffère de celles-ci par la forme de son bec; mais celles d'Afrique préfèrent pour la plupart les racines bulbeuses, et ont toutes le bec beaucoup plus grand et plus fort, ce qui leur permet de labourer le sol avec plus de facilité.

On connaît parmi les Francolins treize ou quatorze espèces, qui n'ont pas été distinguées des Perdrix, par Latham et plusieurs autres ornithologistes.

L'espèce d'Europe ou le Francolin a collier roux (*Perdrix francolinus*) se voit fréquemment en France, en Sicile, en Sardaigne, à Malte, en Espagne, dans l'Archipel et en Turquie, ainsi que dans le nord de l'Afrique et dans quelques parties de l'Asie. C'est celle que Buffon a décrite sous le nom de *Francolin;* elle vit d'Insectes et de semences, et ne niche que dans le Midi.

FRAYONE. *Voy.* Freux.

FRÉGATE, *Trachypètes*. — genre d'Oiseaux palmipèdes totipalmes; leur bec est celui des Cormorans.

Le meilleur voilier, le plus vite de nos vaisseaux, la frégate a donné son nom à l'Oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers. La Frégate est en effet de tous ces navigateurs ailés celui dont le vol est le plus fier, le plus puissant et le plus étendu : balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet Oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait; et, lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la Frégate s'élève jusqu'aux nues, et va chercher le calme en s'élançant au-dessus des orages. Elle voyage en tous sens, en hauteur comme en étendue; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues, et fournit tout d'un vol ces traites immenses, auxquelles la durée du jour ne suffisant pas, elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante.

Les Poissons qui voyagent en troupes dans les hautes mers, comme les Poissons volants, fuyant par colonnes et s'élançant en l'air pour échapper aux Bonites, aux Dorades qui les poursuivent, n'échappent point à nos Frégates. Ce sont ces mêmes Poissons qui les attirent au large. Elles discernent de très-loin les endroits où passent leurs troupes en colonnes, qui sont quelquefois si serrées, qu'elles font bruire les eaux et blanchir la

surface de la mer : les Frégates fondent alors du haut des airs, et, fléchissant leur vol de manière à raser l'eau sans la toucher, elles enlèvent en passant le Poisson, qu'elles saisissent avec le bec, les griffes, et souvent avec les deux à la fois, selon qu'il se présente, soit en nageant sur la surface de l'eau, ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au delà, que l'on rencontre la Frégate dans les mers des deux mondes. Elle exerce sur les Oiseaux de la zone torride une espèce d'empire ; elle en force plusieurs, particulièrement les Fous, à lui servir comme de pourvoyeurs, les frappant d'un coup d'aile, ou les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le Poisson qu'ils avaient avalé, et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé. Ces hostilités lui ont fait donner par les navigateurs le surnom de *guerrier*, qu'elle mérite à plus d'un titre, car son audace la porte à braver l'homme même. « En débarquant à l'île de l'Ascension, dit M. le vicomte de Querhoent, nous fûmes entourés d'une nuée de Frégates. D'un coup de canne j'en terrassai une qui voulait me prendre un Poisson que je tenais à la main ; en même temps plusieurs volaient à quelques pieds au-dessus de la chaudière qui bouillait à terre, pour enlever la viande, quoiqu'une partie de l'équipage fût alentour. »

Cette témérité de la Frégate tient autant à la force de ses armes et à la fierté de son vol qu'à sa voracité. Elle est en effet armée en guerre : des serres perçantes ; un bec terminé par un croc très-aigu ; les pieds courts et robustes, recouverts de plumes, comme ceux des Oiseaux de proie ; le vol rapide, la vue perçante : tous ces attributs semblent lui donner quelque rapport avec l'Aigle, et en faire de même le tyran de l'air au-dessus des mers. Mais du reste, la Frégate, par sa conformation, tient beaucoup plus à l'élément de l'eau ; et quoiqu'on ne la voie presque jamais nager, elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échancrée, et, par cette union de tous les doigts, elle se rapproche du genre du Cormoran, du Fou, du Pélican, que l'on doit regarder comme de parfaits Palmipèdes. D'ailleurs, le bec de la Frégate, très-propre à la proie, puisqu'il est terminé par une pointe perçante et recourbée, diffère néanmoins essentiellement du bec des Oiseaux de proie terrestres, parce qu'il est très-long, un peu concave dans sa partie supérieure, et que le croc placé tout à la pointe semble faire une pièce détachée, comme dans le bec des Fous, auquel celui de la Frégate ressemble par ses sutures et par le défaut de narines apparentes.

La Frégate n'a pas le corps plus gros qu'une Poule ; mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure. C'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ses longues courses, et qu'elle se porte jusqu'au milieu des mers, où elle est souvent l'unique objet qui s'offre entre le ciel et l'océan aux regards ennuyés des navigateurs ; mais cette longueur excessive des ailes embarrasse l'Oiseau guerrier comme l'Oiseau poltron, et empêche la Frégate, comme le Fou, de reprendre leur vol lorsqu'ils sont posés, en sorte que souvent ils se laissent assommer au lieu de prendre leur essor. Il leur faut une pointe de rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant. On peut même croire que tous ces Oiseaux à pieds palmés qui se perchent ne le font que pour reprendre plus aisément leur vol ; car cette habitude est contraire à la structure de leurs pieds, et c'est la trop grande longueur de leurs ailes qui les force à ne se poser que sur des points élevés d'où ils puissent, en partant, mettre leurs ailes en plein exercice.

Aussi les Frégates se retirent et s'établissent en commun sur des écueils élevés ou des îlots boisés, pour nicher en repos. Dampierre marque qu'elles placent leurs nids sur les arbres, dans les lieux solitaires et voisins de la mer. Leur ponte n'est que d'un œuf ou deux.

FREUX, ou Frayone, ou Grolle, *Corvus fregilus*, Oiseau appartenant au genre des Corbeaux proprement dits. — Le Freux habite la lisière des bois voisins des champs ensemencés et des jardins : il se nourrit de Mulots, de Campagnols, de larves de Scarabées, de Chenilles et de graines, qu'il déterre avec son bec. C'est par suite de cette habitude qu'il a d'enfoncer fréquemment son bec dans les terres argileuses que le Freux perd les plumes de sa face et souvent de sa gorge. Cette particularité existe dans quelques autres Oiseaux, mais elle est due à des causes différentes ; les jeunes de ces espèces ainsi que ceux des Freux ont la tête entièrement emplumée.

On trouve cet Oiseau dans une grande partie de l'Europe, ainsi qu'en Asie et particulièrement au Japon.

Nous ajouterons quelques détails sur le nid et les mœurs de la Grolle.

La Corneille et la Grolle font leurs corbeilles semblables à celle du Corbeau, à quelque différence près dans les matériaux du dedans. La Corneille fait d'abord un épais matelas de laine, de poil de Lapin et autres choses semblables, qu'elle place sur un plancher d'argile délayée et séchée : ensuite elle enferme et unit tout cela dans une corbeille de brins de bambous et de branches d'épines noires. La Grolle, elle, comme la Pie (*Pica caudata*), ne double pas son nid avec des matériaux aussi doux, mais préfère de longues racines, quelle enlace proprement de manière à faire sa corbeille beaucoup mieux qu'on ne l'aurait cru. Cette corbeille pourrait facilement être séparée du reste, et, au moyen d'un petit travail additionnel, pourrait passer pour un panier à fruits pas trop mal fait. Nous pensons que Montbeillard peut s'être trompé dans la description du nid qu'il donne comme étant celui de la Corneille. Il fut trouvé, nous dit-il, dans un chêne de huit pieds de haut au

milieu d'un bois planté sur une petite colline où croissaient d'autres grands chênes, et il était formé au dehors de petites branches et d'épines grossièrement entrelacées, le plafond était de terre et de fumier de cheval, et l'intérieur doublé avec soin de racines fibreuses. Nous pouvons dire au moins que tous les nids que nous avons examinés étaient doublés d'une couche de laine ou de poils de Lapin, ou autres choses semblables.

Ces Oiseaux nichent de compagnie, de même que les Hérons et les Orfraies. On voit bien souvent dix ou douze nids sur le même arbre, et fréquemment plusieurs de ces arbres chargés de nids, les uns auprès des autres. Schnerickfeldt fait remarquer que les Grolles préfèrent ordinairement de gros arbres plantés autour des cimetières; mais parmi les nombreux repaires de Grolles dont nous avons connaissance, nous n'en avons rencontré aucun dans un tel endroit. A Lee, dans le comté de Kent, au contraire, quoiqu'il y ait de beaux ormes tout près du cimetière, les Grolles du voisinage préfèrent ceux qui tiennent à la maison seigneuriale. A quinze ou vingt stades de l'église, à pareille distance, d'un autre côté, on trouve une compagnie de Grolles encore beaucoup plus nombreuse. Quoiqu'elles choisissent ordinairement de grands arbres, elles ne dédaignent pas les petits. On voyait, en 1819, une belle compagnie de ces Oiseaux établie dans une touffe de jeunes chênes, dans le parc du duc de Bucclengh, à Dalkielth, près d'Édimbourg : un de ces chênes n'avait pas plus de dix ou douze pieds de haut, quoiqu'elles eussent pu trouver une quantité de grands arbres dans les plantations qui sont autour de cette superbe habitation. M. Jemmings cite encore une autre compagnie de Grolles établie sur de petits arbres de l'asile royal de Greenwich, et pourtant, à côté, se trouvent de très-beaux ormes sur lesquels on n'a jamais vu un seul de ces nids. Il pense qu'il n'est pas impossible qu'elles aient été attirées dans ce lieu par le bruit que font les petits garçons sur la place de cet établissement. En effet, dans le centre de la ville de Dorchester se voit une belle société de Grolles, établie depuis plusieurs années sur de grands arbres, dans un petit jardin qui forme la place à jouer d'une école considérable de garçons; comme il y a des arbres beaucoup plus hauts dans le voisinage de la ville, il semblerait très-probable que ces Oiseaux sont, en quelque sorte, attirés par le bruit de l'école. Quoi qu'il en soit, ces amateurs de bruit semblent vivre en parfaite harmonie dans leur jardin. Il y a aussi une famille de Grolles sur le devant d'une école, à Kentish-Town, dans un jardin tenant à la grande route. A Dalkielth, cependant, elles étaient établies sur des chênes peu élevés et dans la partie du parc la plus silencieuse et la plus écartée. Goldsmith nous a donné un récit animé de ses propres observations sur les procédés de ces Oiseaux.

« Je me suis souvent amusé, dit-il, à observer leur plan de politique d'une fenêtre qui a vue sur une grotte où ils avaient formé une colonie. Au commencement du printemps, la grollerie qui, durant tout l'hiver, semblait avoir été déserte ou seulement gardée par cinq ou six de ses habitants, comme de vieux soldats qui gardent une garnison, commence à redevenir plus fréquentée, et, en très-peu de temps, tout le tumulte et le fracas des affaires recommence.

« Il n'est pas aisé de deviner où elles restent toutes pendant l'hiver : peut-être serait-ce dans les arbres des haies vives, pour être plus près de leur nourriture. Dans le printemps, cependant, elles se rapprochent de leurs arbres, et souvent, dans le lieu où elles ont été élevées, elles élèvent elles-mêmes leur progéniture. Elles s'assemblent en couples, et, quand le temps de se faire la cour est passé, elles se préparent à faire leurs nids et à couver. Les vieilles Grolles de l'endroit en sont déjà pourvues; elles n'ont qu'à regarnir les nids des années précédentes, et elles se trouvent très-bien. La difficulté de s'établir n'est que pour les jeunes, qui, n'ayant pas d'anciens nids, sont obligées d'en bâtir comme elles peuvent. Or, ce ne sont pas seulement les matériaux qui manquent, mais encore la place pour fixer les nids. Toutes les branches de l'arbre ne leur conviennent pas; l'une n'est pas assez fourchue, l'autre est trop faible, une troisième est trop exposée au vent. Alors le mâle et la femelle d'examiner pendant quelques jours tous les arbres du bois, et, quand ils sont fixés à une branche qui leur paraît convenable, ils veulent encore l'observer deux ou trois jours. La place ainsi choisie, ils commencent à amasser des matériaux tels que des bâtons, des racines fibreuses qu'ils arrangent régulièrement de la manière la plus solide. Mais ici s'élève un obstacle nouveau et inattendu : il arrive souvent que le jeune couple a fait choix d'une place trop proche de la demeure d'un plus ancien, qui n'aime pas un voisinage si importun; il s'ensuit alors une querelle où toujours le vieux sont victorieux. Le jeune couple ainsi chassé est obligé de recommencer à examiner et à choisir, et ayant pris soin alors de garder une distance convenable, il recommence de nouveau un nid, et son industrie mérite des éloges. Son ardeur est souvent trop grande dans le commencement; il se lasse à la fin d'apporter les matériaux de endroits éloignés, s'apercevant aisément qu'il peut s'en fournir plus près de sa demeure; avec moins de probité, il est vrai, mais avec plus d'adresse. Il s'en va alors dans le dessein de faire de petits vols aussi promptement qu'il le peut; et, quand il voit un nid abandonné, il dérobe les bâtons choisis qui le composent. Ces sortes de vols ne sont jamais impunis, et, dès que la plainte est faite, il y a une punition générale d'infligée. J'ai vu, dans de telles occasions, huit ou dix Grolles venir se placer sur le nid du jeune couple, et alors, toutes à la fois, le mettre en pièces en un moment. A la fin, le

une ménage voit la nécessité de se livrer us régulièrement et plus honnêtement à ouvrage; pendant que l'un va pour cher- ier les matériaux, l'autre se tient sur l'arbre our le garder : ainsi, dans l'espace de trois urs, avec une escarmouche de temps en mps, le couple a ajusté un nid commode, omposé de bâtons en dehors, et de racines reuses et de longues herbes en dedans. ès que la femelle commence à pondre, tou- s les hostilités sont à leur fin; aucun des iseaux qui, un peu auparavant, l'avait aitée si rudement, ne se hasardera plus à molester, de sorte qu'elle donne sa couvée grande tranquillité. Telle est la sévérité vec laquelle une Grolle même du pays est nie par chacune des autres; et si une rolle étrangère voulait se faire reconnaître e leur société, elle ne trouverait pas de fa- eur; tout le bocage se tiendrait en armes ontre elle et la chasserait sans miséricorde.»

Les Grolles paraissent aimer beaucoup les étropoles; car, en outre de la grollerie des rdins du Temple, il y en avait dans les rdins du palais de Carlster une immense olonie qui, après que les arbres eurent été oupés, se transporta, au printemps de 1827, ans les arbres qui se trouvent derrière lew Street Spenig Gardens. Il y en a aussi ne colonie dans les arbres situés près de ife-House, derrière White-Hall. Il y a eu, lit M. Jemmings, pendant quelques années, ne société de Grolles sur les arbres à l'est u cimetière de Saint-Dunstan. Elle déserta et endroit : on croit que ce fut à cause du eu qu'on faisait à l'ancienne *Custom-house*. Mais, au printemps de 1827, elles recom- mencèrent à bâtir sur les mêmes arbres. M. Hene, dans son ouvrage, a une anecdote oncernant une autre société qui se niche ur de grands ormes dans le jardin du col- ége.

Il existe ou existait à Newcastle une com- agnie de Grolles à peu de distance de la ourse; et il est rapporté qu'un couple 'entre elles, après avoir en vain essayé de 'établir parmi les autres, se réfugia sur la irouette de la Bourse, et, quoique toujours ersécuté par les individus de la colonie ad- acente, réussit à bâtir un nid où il ne fut lus tourmenté par le bruit du peuple. Il y etourna et y bâtit chaque année jusqu'en 793, que la girouette fut abattue.

Darwin rapporte un exemple semblable on-seulement d'une Grolle, mais de toute ne colonie qui bâtissait en 1794 sur la gi- ouette de l'église de Nelborne, dans le omté de Lincoln; les paroissiens affirmaient ue les Grolles y bâtissaient de temps immé- norial. On dit qu'autrefois une compagnie tablie sur de grands arbres tenant au cime- ière se transporta, dès que les arbres furent oupés, sur l'église même, et bâtit au dehors e la girouette et sur le haut des fenêtres, ui quelquefois par leur petite avance leur ffraient des chambres très-commodes. Je is, dit le révérend F. Darwin de Carleton- croop, deux nids faits de bâtons, l'un en ehors et l'autre en dedans des girouettes, et, ajoute M. Ridgehill, il y en avait toujours une grande quantité. Avant les dernières ré- parations du château de Windsor, de nom- breuses colonies étaient établies dans chaque frise et chaque créneau de cet immense bâ- timent; les arbres du parc qui l'entoure étaient également couverts de leurs nids, et les vieux murs étaient pleins de trous dans lesquels ils nichaient sans doute depuis plusieurs siècles.

Les Grolles paraissent avoir une aversion particulière pour le Corbeau et pour son voisinage. On dit qu'un couple de Corbeaux étant venu bâtir son nid sur un des arbres qui faisaient partie de la grollerie de l'évêque de Chichester près Broomham, toutes les Grolles abandonnèrent ce lieu, et n'y re- bâtirent que l'année d'après. M. Marckwick rapporte un exemple arrivé en 1778, à peu près semblable, si ce n'est que les Grolles n'y retournèrent pas.

Aussitôt, dit M. Knapps, que la chaleur de l'été est tombée, et que l'on sent la frai- cheur de l'automne, les Grolles retournent en corps visiter leur demeure abandonnée, et même quelques-unes d'entre elles com- mencent la réparation de leurs nids endom- magés; mais cette réunion est bien différente de celle qui a lieu au printemps. Leurs voix ont alors une douceur presque musicale, et n'offrent plus que des traces de ces rudes et bruyantes contestations de la saison précé- dente. Il semble que ce soit une grave déli- bération sur un projet futur. La cause de ce congrès nous est inconnue, et nous n'avons jamais ouï dire qu'un autre Oiseau revisitât le nid qu'il a une fois abandonné. Les Oi- seaux domestiques, il est vrai, font usage encore de leurs vieux nids; mais cela n'ar- rive jamais ou que très-rarement aux Oi- seaux à l'état sauvage ou en pleine liberté. La Chouette et le Pigeon sauvage bâtissent en société, chacun à sa manière, et le pre- mier de ces Oiseaux va revoir en automne la place dans laquelle il s'était niché. C'est que les endroits que ces Oiseaux préfèrent, comme un château ruiné, une abbaye, une tour d'église, un bord de rocher, ne se trou- vent pas toujours, et qu'il vaut mieux s'en servir deux fois que de n'en avoir pas. Les Grolles s'associent aisément, parce qu'elles n'ont besoin que de quelques arbres, qui se trouvent partout; mais quelle raison ont- elles de consacrer plusieurs matinées de l'automne à délibérer, à discuter l'une avec l'autre autour de leurs anciens nids, qui se- ront abattus bien avant la saison prochaine? c'est ce que nous n'avons aucun moyen de connaître.

On peut voir, en se rappelant d'autres descriptions, que ce n'est point par une sin- gularité qui lui soit personnelle que la Grolle revisite son nid dans l'automne, puisque le Faucon et plusieurs autres de ces Oi- seaux qui bâtissent en communauté font de même. Il y a des centaines d'Oiseaux sauva- ges qui se servent du même nid : l'Oiseau Bleu, plusieurs espèces d'Hirondelles, et

beaucoup d'Oiseaux qui bâtissent dans des creux.

FRINGILLA. *Voy.* Gros-Bec, Moineau, et Serin.

FRIQUET. *Voy.* Moineau.

FULICA. *Voy.* Foulque.

FURET, *Mustela Furo*, Mammifère du sous-genre des Putois. Son pelage est d'un jaune clair, varié de blanc. Ses mœurs sont à peu près celles du Putois, mais il paraît habiter plus que lui les contrées méridionales, et, s'il faut en croire les auteurs, il est originaire d'Afrique, et ne se trouve en Europe que parce qu'il y a été apporté. C'est un des ennemis les plus acharnés des Lapins; aussi l'emploie-t-on souvent pour la chasse de ces animaux; on le muselle et on le lanc ensuite dans le terrier, où sa petite taille lu permet de s'introduire aisément. Les La pins effrayés prennent la fuite et tombent lorsqu'ils cherchent à sortir, sous les coup du chasseur. Le Furet est fort commun e Espagne, mais dans les contrées septentrio nales de l'Europe il souffre beaucoup d froid, et paraît dans un état de somnolenc presque continuel; il n'est pas besoin d'a jouter qu'il n'y existe que domestique. L femelle produit deux ou trois fois par an, e chacune de ses portées est ordinairement d cinq ou six petits, quelquefois même d huit ou neuf.

FURNARIUS. *Voy.* Hornéro.

G

GALAGOS, *Galago*, Geoff., genre de Singes de la famille des Makis; oreilles très-développées et queue fort longue. Nous citerons le Galago du Sénégal, *Otolichnus Senegalensis*, Fr. Cuv. Il a la taille d'un Rat ordinaire, c'est-à-dire six pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il est d'un gris fauve en dessus, et d'un blanc jaunâtre en dessous; ses oreilles sont aussi grandes que sa tête; sa queue, plus longue que son corps, est d'un brun roux et finit en pinceau. Il n'a que deux incisives supérieures.

Ce joli petit animal offre plusieurs singularités, et l'extensibilité de son oreille n'est pas la moins remarquable. La conque est grande, membraneuse, nue, et renferme deux petits oreillons. Lorqu'il dort, ces deux oreillons s'appliquent sur le canal auditif, puis la conque se fronce à sa base, se raccourcit, s'affaisse sur elle-même, s'enfonce dans les poils de sa tête, et se reploie au point de devenir invisible, ainsi que dans quelques Chauves-Souris. Comme ses habitudes nécessitent une grande délicatesse dans l'ouïe, la nature a pourvu à maintenir la sensibilité de l'organe en lui permettant de refuser les sons aigus ou qui rappelleraient inutilement l'attention de l'animal. Mais cependant il en perçoit assez pour être averti quand il y va de sa conservation, ou même de ses petits intérêts de gourmandise. Il se réveille alors, et aussitôt ses oreilles se déploient et s'allongent par un mouvement brusque fort original.

Le Galago est extrêmement commun dans les forêts de Sahel, Lebiar et Alfalak, à cent lieues nord-est de nos établissements du Sénégal, sur les lisières du Sahara ou Grand-Désert. C'est là que les Maures vont principalement recueillir la gomme qu'ils vendent aux Européens sous le nom de gomme arabique, et si l'on s'en rapporte à ce qu'ils disent, le Galago s'en nourrit quelquefois, faute d'autres aliments.

La longueur des pieds de derrière donne à cet animal une grande facilité pour sauter d'arbre en arbre; aussi n'en est-il pas de plus vif et de plus leste à s'élancer et à parcourir une forêt. Sous ce rapport il a beaucoup d'analogie avec les Singes et les Ecureuils. Mais ses grands yeux nocturnes ne peuvent supporter les rayons du soleil, et, comme ses pupilles ne paraissent pas extrêmement dilatables, il est possible qu'il n'y voie bien clair ni le jour ni la nuit; la finesse de son oreille vient au secours de ses yeux, et c'est principalement par l'ouïe qu'il est averti de la présence des Insectes qui viennent bourdonner dans le feuillage. Pendant le jour, il habite un trou creusé par le temps dans le tronc d'un arbre; il tient son petit logis dans une propreté constante, et tant que le soleil est sur l'horizon, il reste mollement couché sur un lit, ou plutôt dans un nid, qu'il a su se faire avec du foin et des herbes fines et sèches. C'est là que la femelle élève sa petite famille. Mais cette retraite leur est quelquefois funeste, parce qu'elle fait perdre à ces animaux la faculté de déployer leur extrême agilité pour fuir le danger. Lorsque les Maures ont découvert le trou qui sert de porte à l'habitation, ils commencent par le boucher, et ne craignent plus que le Galago leur échappe; puis à l'aide d'un bâton à crochet ils l'arrachent de son asile pour le manger. Les nègres de Galam lui font une guerre active et continuelle, parce que sa chair est pour eux un mets fort estimé.

Lorsque le Galago cherche sa nourriture et qu'il entend, même de fort loin, le bourdonnement d'un Insecte, en quatre ou cinq bonds prodigieux il s'approche guidé par le bruit, et se trouve assez près pour l'apercevoir. Il s'élance, l'atteint au vol, le saisit habilement avec ses mains, et calcule si bien ses mesures, qu'il retombe toujours sur une branche et jamais par terre. Tout cela se fait avec la rapidité de la flèche, et c'est avec la même prestesse qu'il dévore sa proie. D'autres fois, s'il juge par la direction d'un Papillon qu'il va passer près de lui, il se baisse, se fait petit, puis tout à coup il se relève, se dresse sur ses longs pieds de derrière, étend les bras et le happe. Si le Papillon vole trop haut, le Galago saute vertica

gent et retombe à la même place en te-nt son butin. Tous les Insectes sont de n goût, mais les Coléoptères sont ceux t'il préfère.

Néanmoins, en esclavage, on le nourrit sez aisément avec de la viande cuite, des ufs et du laitage. Il est fort doux et s'ap-ivoise facilement; mais sa vivacité, sa pé-lance et surtout sa force pour le saut ne i permettent pas de rester en place, et si on ne veut pas qu'il se perde, il faut le nir en cage comme un Oiseau. Toutes les spèces ont à peu près les mêmes habitudes.

GALBULA. *Voy.* JACAMAR.

GALÉOPITHÈQUES. *Galeopithecus*, c'est-dire *Chats-Singes*, genre de Mammifères e l'ordre des Carnassiers chéiroptères. n les appelle aussi quelquefois *Chats vo-nts*, etc. — Ces animaux sont intermédiaires ar leur organisation aux Lémuriens, dont ils nt à peu près le système de dentition, et ux Chauves-Souris, avec lesquelles ils ont e commun des expansions de la peau tendues entre les quatre membres. L'es-èce la plus remarquable est :

L'OLEEK (*Galeopithecus rufus*, Geoff.; *Le-ur volans*, Lin., Audeb). Il habite les îles eew ou Palaos, dans les Moluques, et aux îles la Sonde. Il a environ un pied de longueur ,325); sa couleur est roussâtre en dessous, un joli gris roux en dessus, avec des ades blanches, irrégulièrement bordées de is noirâtre, et s'étendant de chaque côté corps depuis le derrière des oreilles jus-u'à la naissance des cuisses. Il a le museau n peu long, fin comme celui d'une Belette, s oreilles courtes et les yeux vifs.

L'Oleek ne peut pas voler comme les hauves-Souris, car sa membrane n'est pas sez longue pour cela; mais il sait telle-nt bien manœuvrer, qu'il parcourt d'as-z grandes distances dans les airs, et passe lément d'un arbre à un autre arbre éloi-é de cinquante à soixante pas. Pour cela, monte à l'extrémité de la plus haute anche, s'élance d'un bond vers l'arbre voi-n, puis il étend sa membrane, penche un eu son corps, la tête vers la terre, et glisse nsi dans l'air en décrivant une parabole olique à l'horizon. Il en résulte qu'étant rti de la branche la plus haute d'un bre, il arrive juste à la branche la plus sse d'un autre arbre. Quand la forêt est aisse et les arbres très-rapprochés, on oirait qu'il doit diriger son parachute de anière à sauter sur une branche élevée; n'en est rien, et il tombe toujours sur la us basse. Mais il a une raison pour cela : ute la journée il est occupé à donner la asse aux Insectes et aux petits Oiseaux ui ainsi que lui habitent les forêts. Pour avoir pas à remonter à la cime d'un ar-re quand il veut aller sur un autre, il com-ence toujours sa chasse en explorant les anches basses, puis celles au-dessus, et nsi de suite de bas en haut, jusqu'à ce u'il soit arrivé au sommet.

L'Oleek est la terreur des Colibris et tres petits Oiseaux, qu'il saisit sur leur nid pendant la nuit, ou dont il brise et mange les œufs pendant le jour. Quelquefois il se met en embuscade sur une grosse branche, tantôt couché sur l'écorce, tantôt suspendu par la queue et les pieds de derrière. Si un Colibri ou une grosse Phalène passent en volant à quelques pieds de lui, il s'élance tout à coup, les saisit au vol, et tombe sur une branche voisine, où il les dévore à son aise. Quand il se tient suspendu dans son embuscade, il attend que le Colibri passe au-dessous de lui, fût-ce à quinze ou vingt pieds de distance; il prend son moment, se laisse tomber perpendiculairement dessus, le saisit, déploie sa membrane pour adoucir sa chute, et glisse dans l'air jusque sur la branche la plus rapprochée. Il a le coup d'œil juste et si prompt, qu'il rencontre toujours sa proie dans sa chute et ne la manque presque jamais. Son odorat est aussi très-fin.

Cet animal ne met bas ordinairement qu'un petit pour lequel il a beaucoup de tendresse. Il lui fait avec soin un nid d'herbe fine et sèche, dans le trou d'un tronc d'arbre, mais il ne l'y laisse que quatre à cinq jours, après quoi celui-ci est assez fort pour se cramponner sur son ventre et y rester constamment jusqu'à ce qu'il puisse se hasarder à quitter sa mère pendant quelques instants, ou au moins à se placer sur son dos pour se reposer de son attitude ordinaire.

Du reste, sa posture est moins fatigante qu'on pourrait le croire, car sa mère le soutient presque constamment avec sa main, qu'elle lui place sur le dos. Quand la chasse est finie, ou même en la faisant, l'Oleek ne marche pas, comme les autres animaux, sur les branches, mais dessous, de manière à avoir le corps pendu à la renverse. Il en résulte que son enfant se trouve placé comme dans un hamac et retenu par la membrane des ailes, de la même manière que dans un berceau qui serait placé au milieu d'un filet. S'il a envie de dormir, la mère cesse de marcher et donne à son corps un mouvement doux de balancement, absolument comme une nourrice qui berce avec précaution son enfant chéri. Du reste, cette attitude est familière au Galéopithèque, et s'il en prend quelquefois une autre pour dormir, quand il n'a pas de petit, c'est pour se suspendre par les pieds de derrière, la tête en bas, comme les Chauves-Souris.

Les Indiens aiment assez la chair du Chat volant, surtout dans une saison de l'année où ces animaux cessent de faire la chasse aux Insectes pour se nourrir d'une petite baie semblable à une groseille, et très-abondante dans les forêts en de certains temps; ils aiment ces petits fruits, qui les engraissent beaucoup.

GALLINULE. *Voy.* POULE D'EAU.

GALLUS. *Voy.* COQ.

GAMBETTE. *Voy.* CHEVALIERS.

GANGA, *Pterocles*. — Latham a confondu les espèces qui composent ce genre d'Oiseaux

avec celles des Perdrix, et Linné en a fait des Tétras; cependant les Gangas méritent à tous égards d'être distingués des uns et des autres; ils paraissent destinés à former une famille intermédiaire aux Pigeons et aux vrais Gallinacés, avec lesquels beaucoup d'auteurs les placent. Cette opinion, professée depuis longtemps par de Blainville, a été rendue incontestable par un mémoire de ce savant naturaliste lu à l'Institut en 1829.

On trouve les Gangas dans une grande partie de l'Europe méridionale et de l'Asie, ainsi que dans presque toute l'Afrique. Mais ils sont incomparablement plus nombreux dans cette dernière contrée que dans la première, où l'on trouve seulement le Ganga Cata, et quelquefois aussi le Ganga Unibande.

GANGA UNIBANDE OU DES SABLES, *Pterocles arenarius*. — Cet Oiseau, qui est le *Dsherdk* des Tartares, et que Pallas nomme *Poule des steppes*, est un peu plus gros qu'une Perdrix. Il a d'abord été observé par Pallas sur les bords du Volga, où il recherche les graines d'astragale; puis on l'a retrouvé en Barbarie, au Sénégal, etc. En Andalousie et dans quelques autres provinces de l'Espagne, où on l'observe assez souvent, il est connu sous le nom de *Charra*. La femelle dépose dans un trou sur le sable ses œufs, qui sont blanchâtres et au nombre de quatre ou cinq.

GANGA CATA OU DES PYRÉNÉES, *Pterocles Setarius* ou *Alcata*. — Les noms de *Cata*, *Kata*, *Chata* ou *Alcata*, sont ceux qu'il porte chez les Arabes; dans le midi de la France, on l'appelle *Grandoul*, *Angel*, etc. C'est un Oiseau qui habite les pays incultes et rocailleux; il est surtout très-commun en Espagne, en Sicile et dans le Levant; on assure qu'il est aussi très-abondant en Perse: en France, il est beaucoup plus rare et ne s'observe guère que dans nos départements du sud-est où on le voit arriver de temps à autre, mais sans régularité; les Pyrénées, les landes stériles qui les bordent dans quelques parties, et les côtes de la Méditerranée, en possèdent un plus grand nombre.

GARROT, *Anas glangula*. — Oiseau du genre Canard, très-commun en hiver sur nos rivières et nos étangs; il a la tête, le haut du cou et la gorge couverts d'un capuchon vert noir, changeant en violet et en vert doré; deux taches blanches entre le bec et l'œil; le dessus du corps, les grandes couvertures des ailes, et quelques plumes scapulaires d'un beau blanc; le dos et le croupion d'un noir foncé; les pieds et les doigts d'un jaune orangé à membrure noire, ainsi que le bec.

Les Garrots ont les pieds courts et marchent fort mal, mais ils nagent bien et plongent avec beaucoup d'aisance. Ils sont du nord des deux mondes, nichent sur les mers et les lacs dont les bords ne sont point garnis de beaucoup de roseaux, quelquefois et suivant la localité, sur les arbres. Leur ponte est de quatorze œufs d'un blanc pur.

GARRULUS. *Voy.* GEAI.

GAZELLE, espèce d'Antilope. — Citer ce doux nom, c'est rappeler toute la poésie arabe, qui emprunte à l'élégante légèreté de ses formes, à la délicatesse de sa taille, à la finesse de ses membres, à la vivacité, à la magique douceur de ses beaux yeux noirs, tant de délicieuses comparaisons. Les naturalistes les plus sévères eux-mêmes n'ont pas cru pouvoir parler de ce mignon animal sans adoucir la rudesse de leur langage, et Cuvier s'est plu à décrire celle que possédait il y a trente ans le Muséum: toujours gaie, toujours vive, mais toujours douce et caressante; s'emportant, dans ses accès de folle gaieté, jusqu'à blesser de ses petites cornes les jambes des visiteurs, et poussant alors de petits cris d'ivresse qui ne cessaient que pour être remplacés par le silence le plus absolu.

Les cornes de la Gazelle se recourbent en arrière en même temps qu'elles s'écartent en dehors pour ramener leur pointe en avant. Le beau fauve du dos est séparé du blanc de neige qui revêt le ventre et l'intérieur des membres, par une bande brun foncé qui parcourt les flancs. Les membres sont fauves à l'extérieur. Une bande blanchâtre entoure l'œil et sillonne les joues jusqu'aux narines. Elles ont des larmiers, des brosses aux genoux, les oreilles grandes, la queue courte et terminée par une touffe noire; sur les aines, des poches particulières sécrètent une matière fétide.

Les Gazelles vivent en troupes nombreuses en Barbarie, en Syrie et en Arabie, où elles semblent avoir été formées tout exprès par la Nature pour fournir une pâture certaine aux Lions, aux Panthères, aux Hyènes, aux Chacals, aux Loups, et même aux Aigles et aux Vautours. Douces, timides, tout à la fois inoffensives, elles n'ont à opposer à leurs nombreux ennemis qu'une fuite, à la vérité assez rapide pour se dérober en un clin d'œil à leurs regards, quand elles n'ont pas été surprises; dans ce dernier cas, le désespoir leur donne une sorte de courage, et alors elles se pressent les unes contre les autres, forment un cercle, et présentent de toutes parts des cornes impuissantes. Ce manœuvre ne sert qu'à donner à la Panthère le choix de la victime, sur laquelle elle bondit, et à l'instant toute la troupe, épouvantée, fuit à débandade. Cet animal innocent a de si beaux yeux et un regard si doux, que les Arabes n'ont rien imaginé de plus galant que de comparer les yeux de leur maîtresse à ceux d'une Gazelle. Prise jeune et élevée en domesticité, elle se prive très-bien et se montre sensible aux caresses; mais elle paraît incapable de s'affectionner à son maître, et elle ne lui obéit que par la crainte que fait naître chez elle le sentiment de sa faiblesse. Elle ne cherche pas à reconquérir sa liberté par la fuite, mais elle regrette son désert, languit, et refuse de multiplier son espèce; si elle n'a pas le courage de secouer ses chaînes, elle a du moins celui de refuser à son maître une postérité d'esclaves. On chasse les Gazelles avec les Chiens, l'Once et le Faucon, à cause de leur chair, qui est assez bonne, et comparable à celle du C...

vreuil. Ce sont des animaux d'une extrême propreté, et dont on n'entend presque jamais la voix; du reste, elles ont cela de commun avec tous les animaux de la famille des Antilopes.

GAZOUILLEMENT, ramage confus des jeunes Oiseaux étudiant l'échelle musicale propre à leur espèce. Chez les Oiseaux qu'on appelle chanteurs par excellence, tels que les Becs-Fins, les Merles, les Chardonnerets, les Alouettes, les Pinsons, etc., ce sont d'abord des sons simples presque inarticulés, sans ordre ni expression, auxquels cependant je trouve quelque chose d'agréable quand je les écoute sous la feuillée. Ces sons acquièrent ensuite de l'étendue, de l'ensemble; le chant commence à flatter l'oreille; à mesure que la voix s'affermit, ils deviennent expressifs, mélodieux, passionnés; ils prennent enfin le cachet de l'espèce : l'instrument musical est parfait, le mâle a fait choix d'une épouse, bientôt il sera père.

Chez les Oiseaux dont le chant est uniforme, peu agréable, tels que les Hirondelles, les Moineaux, les Gros-Becs et le Bouvreuil, qui grince comme une scie, le Gazouillement est maussade, fortement saccadé; il est aigre ou ressemble à un croassement chez les Etourneaux, les Geais, les Pies, les Corneilles, etc. Et cependant l'homme est parvenu à créer d'assez jolis chanteurs parmi ces diverses espèces.

On appelle encore Gazouillement le ramage sourd qui succède immédiatement à la mue : c'est le prélude à la nouvelle période de jeunesse que l'Oiseau doit parcourir, à de nouveaux chants que l'instinct seul va lui dicter; et par analogie on se sert du même mot pour exprimer le bruit des eaux roulant sur un lit de cailloux. Le Gazouillement de l'onde fugitive mêlé à celui des Oiseaux chanteurs rend le printemps plus gai, la profondeur des forêts moins austère, il réveille les sens, double pour eux le charme de la verdure, et donne un véhicule plus puissant aux parfums qui s'exhalent du calice des fleurs.

GEAI, *Garrulus*, genre d'Oiseau de l'ordre des Passereaux, tribu des Corbeaux.

Les Geais sont forts pétulants de leur nature; ils ont les sensations vives, les mouvements brusques; et, dans leurs fréquents accès de colère, ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation au point de se prendre quelque fois la tête entre deux branches, et ils meurent ainsi suspendus en l'air. Leur agitation perpétuelle prend encore un nouveau degré de violence lorsqu'ils se sentent gênés; et c'est la raison pourquoi ils deviennent tout à fait méconnaissables en cage, ne pouvant y conserver la beauté de leurs plumes, qui sont bientôt cassées, usées, déchirées, flétries par un frottement continuel.

Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent; ils ont aussi de la disposition à contrefaire celui de plusieurs Oiseaux qui ne chantent pas mieux, tels que la Crécerelle, le Chat-huant, etc. S'ils aperçoivent dans le bois un Renard ou quelque autre animal de rapine, ils jettent un certain cri très-perçant, comme pour s'appeler les uns les autres, et on les voit en peu de temps rassemblés en force, et se croyant en état d'en imposer par le nombre ou du moins par le bruit. Cet instinct qu'ont les Geais de se rappeler, de se réunir à la voix de l'un d'eux, et leur violente antipathie contre la Chouette, offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les piéges, et il ne se passe guère de pipée sans qu'on en prenne plusieurs; car, étant plus pétulants que la Pie, il s'en faut bien qu'ils soient aussi défiants et aussi rusés. Ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié, quoiqu'ils paraissent n'avoir pas moins de flexibilité dans le gosier ni moins de disposition à imiter tous les sons, tous les bruits, tous les cris d'animaux qu'ils entendent habituellement, et même la parole humaine. Le mot *richard* est celui, dit-on, qu'ils articulent le plus facilement. Ils ont aussi comme la Pie et toute la famille des Choucas, des Corneilles, et des Corbeaux, l'habitude d'enfouir leurs provisions superflues, et celle de dérober tout ce qu'ils peuvent emporter; mais ils ne se souviennent pas toujours de l'endroit où ils ont enterré leur trésor; ou bien, selon l'instinct commun à tous les avares, ils sentent plus la crainte de le diminuer que le désir d'en faire usage, en sorte qu'au printemps suivant, les glands et les noisettes qu'ils avaient cachés et peut-être oubliés, venant à germer en terre et à pousser des feuilles au dehors, décèlent ces amas inutiles, et les indiquent, quoiqu'un peu tard, à qui en saura mieux jouir.

Les Geais nichent dans les bois et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus et ceux dont le tronc est entouré de lierre; mais ils ne construisent par leurs nids avec autant de précaution que la Pie.

Ce sont des demi-sphères creuses formées de petites racines entrelacées, ouvertes pardessus, sans matelas au dedans, sans défense au dehors. J'y ai toujours trouvé quatre ou cinq œufs; d'autres disent y en avoir trouvé cinq ou six. Ces œufs sont un peu moins gros que ceux de Pigeon, d'un gris plus ou moins verdâtre, avec de petites taches faiblement marquées.

Les petits subissent leur première mue dès le mois de juillet; ils suivent leurs père et mère jusqu'au printemps de l'année suivante, temps où ils les quittent pour se réunir deux à deux et former de nouvelles familles. C'est alors que la plaque bleue des ailes, qui s'était marquée de très-bonne heure, paraît dans toute sa beauté.

Dans l'état de domesticité, auquel ils se façonnent aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans; dans l'état de sauvage, ils se nourrissent non-seulement de glands et de noisettes, mais de châtaignes, de pois de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Ils dévorent aussi les

petits des autres Oiseaux quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux lorsqu'ils les trouvent pris au lacet ; et dans cette circonstance ils vont, suivant leur coutume, avec si peu de précaution, qu'ils se prennent quelquefois eux-mêmes, et dédommagent ainsi l'oiseleur du tort qu'ils ont fait à sa chasse ; car leur chair, quoique peu délicate, est mangeable, surtout si on la fait bouillir d'abord, et ensuite rôtir : on dit que de cette manière elle approche de celle de l'Oie rôtie.

Les Geais ont la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie à celle du doigt du milieu, le dedans de la bouche noir, la langue de la même couleur, fourchue, mince, comme membraneuse, et presque transparente ; il faut qu'ils aient le gosier fort large, s'ils avalent, comme on dit, des glands, des noisettes, et même des châtaignes tout entières, à la manière des Ramiers : cependant je suis sûr qu'ils n'avalent jamais les calices d'œillets tout entiers, quoiqu'ils soient très-friands de la graine qu'ils renferment. Je me suis amusé quelquefois à considérer leur manége. Si on leur donne un œillet, ils le prennent brusquement ; si on leur en donne un second, ils le prennent de même, et ils en prennent ainsi tout autant que leur bec en peut contenir, et même davantage ; car il arrive souvent qu'en happant les nouveaux ils laissent tomber les premiers, qu'ils sauront bien retrouver. Lorsqu'ils veulent commencer à manger, ils posent tous les autres œillets, et n'en gardent qu'un seul dans leur bec ; s'ils ne le tiennent pas d'une manière avantageuse, il savent fort bien le poser pour le reprendre mieux ; ensuite ils le saisissent sous le pied droit, et à coups de bec ils emportent en détail d'abord les pétales de la fleur, puis l'enveloppe du calice, ayant toujours l'œil au guet, et regardant de tous côtés : enfin, lorsque la graine est à découvert, ils la mangent avidement, et se mettent tout de suite à éplucher un second œillet.

On trouve cet Oiseau en Suède, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie ; et je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune contrée de l'Europe, ni même à aucune des contrées correspondantes de l'Asie.

Le Geai d'Europe est un bel Oiseau, d'un plumage châtain foncé, remarquable par ses ailes rayées de bleu noir, et ses yeux d'un bleu pâle. Mais si la description de Wilson n'est pas *surchargée*, il est surpassé de beaucoup par le Geai américain bleu, *Garrulus cristatus*. « Cet élégant Oiseau, dit-il, qui est, autant que j'ai pu le savoir, propre à l'Amérique septentrionale, est un type de beauté, même parmi les habitants de nos bois, par le brillant de son plumage, et, comme beaucoup d'autres fats, il se fait encore plus remarquer par sa loquacité et par la variété de son chant et de ses mouvements. Il a onze pouces de longueur ; sa tête est ornée d'une crête de plumes bleues ou pourpres qu'il élève ou abaisse à plaisir ; une petite raie noire entoure le front et s'avance jusqu'à l'œil de chaque côté sans passer au-dessus, comme le disent Catesby, Pennant, et beaucoup d'autres. En dessus et en dessous du cou un beau reflet pourpre bleu, un collier noir partant de chaque côté de la tête et se courbant gracieusement au-dessous du cou jusqu'au haut de la poitrine, où il forme un croissant ; le menton, les joues, la gorge et le ventre blancs, ces trois dernières parties tirant sur le bleu ; les ailes d'un bleu riche; tels sont quelques-uns des beaux traits de ce bel Oiseau.

« Un de ces Geais bleus, continue Wilson, que j'ai gardé quelque temps, et avec lequel j'ai été familier, est un bel exemple de douceur et de disposition à la sociabilité. Le hasard me mit en possession de cet Oiseau précisément au temps qu'il se trouva bien couvert de plumes, en pleine santé, et en belle humeur. Je l'emportai avec moi à la maison et le plaçai dans une cage déjà occupée par un Pic doré où il fut accueilli avec si peu de courtoisie, et reçut tant de coups de bec pour sa bienvenue, que je fus obligé de le reprendre. Je le mis dans une autre cage, dont le maître était une petite Oriole de jardin, femelle. Elle commença aussi par s'alarmer, comme si elle se fût vue en danger et même insultée par cette intrusion. Le Geai cependant restait muet et immobile au fond de la cage, soit qu'il fût embarrassé de sa position, soit qu'il voulût donner le temps à la froideur de l'hôte de s'apaiser un peu. Après quelques minutes d'effroi, et puis après quelques gestes de fierté (comme les Indiens à la première vue des blancs), elle commença à s'approcher, mais avec grande circonspection, et toute prête à faire retraite au besoin. Voyant toutefois que le Geai se mettait à ramasser quelques miettes de châtaignes écrasées, d'une façon humble et paisible, elle descendit, et fit passable contenance ; mais au plus petit mouvement du nouveau venu, elle faisait volte-face et se mettait en garde. Toute cette cérémonie était finie avant le soir, et depuis lors ils juchent, mangent, et jouent ensemble le plus gaiement et le plus aimablement du monde. Quand le Geai va boire, la petite femelle a quelquefois l'impudente fantaisie de se laver, de lancer la plus grande partie de l'eau sur son compagnon, qui supporte cela très-bien, sans montrer la moindre impatience. Au contraire il semble se plaire avec sa petite compagne de prison, lui permettant de jucher sur ses bâtons, et d'y débarrasser ses pattes des petits morceaux de châtaignes qui s'y attachent parfois. Cette affection d'une part, et cette douce condescendance de l'autre, pouvaient être en partie l'effet de leur malheur mutuel, qui ne lie pas seulement entre eux les individus de l'espèce humaine, mais ceux d'espèces inférieures, et qui montre que les habitudes du Geai bleu peuvent s'adoucir, et qu'il peut même affectionner certains Oiseaux, que dans son état naturel il aurait mangés sans scrupule. »

GÉLINOTTE ou Poule des coudriers, *Tetras bonasa*, Lin., espèce de Gallinacé du genre Tetras.

Tout ce que dit Varron de la Poule rustique ou sauvage convient très-bien à la Gélinotte ; et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce. C'était, selon Varron, un Oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvait élever que dans des cages, tant il était difficile à apprivoiser, et qui ne pondait presque jamais dans l'état de captivité ; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la Gélinotte. Le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet Oiseau, et plus complète qu'on ne pourrait faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, dit-il, voir quelque espèce de Perdrix métive entre la rouge et la grise, et tenir je ne sais quoi des plumes du Faisan, aura la perspective de la Gélinotte de bois. »

Leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite, mais cependant plus au dedans qu'au dehors ; et ceux qui l'ont examinée de plus près prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différents dans celle des Outardes et des Tetras. Quoi qu'il en soit, celle des Gélinottes est exquise ; et c'est de là que lui vient, dit-on, son nom latin *Bonasa*, et son nom hongrois *Tschasarmodar*, qui veut dire *Oiseau de César :* comme si un bon morceau devait être réservé exclusivement pour l'empereur. C'est en effet un morceau fort estimé ; et Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettait de faire reparaître deux fois sur la table des princes.

Dans le royaume de Bohême, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'Agneau en France, et l'on s'en envoie en présent les uns aux autres.

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à peu près la même que celle des Tetras. On trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier, de myrtille et de bruyère, des mûres de ronces, des graines de sureau des Alpes, des siliques de *saltarella*, des chatons de bouleau et de coudrier, etc. ; et en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genévrier, et de quelques autres plantes toujours vertes. On nourrit aussi les Gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains. Mais elles ont encore cela de commun avec le Tetras qu'elles ne survivent pas longtemps à la perte de leur liberté, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables, soit que leur naturel sauvage ou plutôt généreux ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps et en automne ; mais elle réussit surtout dans cette dernière saison. Les oiseleurs, et même les chasseurs, les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, et ils ne manquent pas d'amener des Chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les Gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux. Autre remarque de chasseurs : si l'on prend d'abord un mâle, la femelle, qui le cherche constamment, revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite ; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle et ne reparaît plus. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces Oiseaux, mâle ou femelle, et qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part ; et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le chasseur le guette. Ordinairement ces Oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à dire dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la Gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet ; et les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius et quelques autres ont avancé que ces Oiseaux s'accouplaient par le bec ; que les Coqs eux-mêmes pondaient, lorsqu'ils étaient vieux, des œufs qui, étant couvés par des Crapauds, produisaient des Basilics sauvages ; de même que les œufs de nos Coqs de basse-cour, couvés aussi par des Crapauds, produisent, selon les mêmes auteurs, des Basilics domestiques : et de peur qu'on ne doutât de ces Basilics, Encelius en décrit un qu'il avait vu ; mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de Gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf ; et l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de Coq. Mais, comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourrait se faire que des ignorants, toujours amis du merveilleux, ayant vu les Gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres Oiseaux en pareil cas, et préluder au véritable accouplement par des baisers de Tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Histoire naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paraissent ridiculement absurdes, et qui cependant renferment une vérité cachée : il ne faut, pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chasseurs, les Gélinottes entrent en amour et se couplent dès le mois d'octobre et de novembre ; et il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles, qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle : les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, et on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les Gélinottes femelles, en leur qualité d'Oiseaux pesants, font leur nid à terre, et le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, et même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de Pigeon ; elles les couvent pendant trois semaines, et n'amènent

guère à bien que sept ou huit petits, qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des Oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes*.

Dès que ces petits sont élevés, et qu'ils se trouvent en état de voler, les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié; et ces petits, s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur établissement, pondre, couver et élever aussi des petits, qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les Gélinottes se plaisent dans les forêts, où elles trouvent une nourriture convenable et leur sûreté contre les Oiseaux de proie, qu'elles redoutent extrêmement, et dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches. Quelques uns ont dit qu'elles préféraient les forêts en montagnes; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont au pied des Alpes, de l'Apennin, et de la montagne des Géants en Silésie, en Pologne, etc. Autrefois elles étaient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gênes, qu'on l'appelait pour cette raison l'*Ile aux Gélinottes*.

GENETTE, *Genetta*, Cuv., genre de Mammifères de l'ordre des Carnassiers digitigrades, et voisin des Civettes. — La Genette ordinaire, si l'on n'a pas confondu plusieurs espèces en une seule, se trouverait en Afrique, au Cap, dans le midi de l'Asie, en Espagne, et même en France, dans le Poitou, selon Buffon ; mais ce dernier fait paraît d'autant plus douteux, que la figure qu'il a jointe à sa description est celle d'une Genette étrangère. Quoi qu'il en soit, la Genette n'habite ni les montagnes, ni les grandes forêts, ni les terres arides ; elle ne se plaît que dans les vallées fraîches, ombragées par de simples bocages, et le long des ruisseaux, sur le bord desquels on prétend qu'elle se creuse un terrier. Elle a de la finesse dans la figure, de la grâce dans les mouvements, et beaucoup d'agilité pour poursuivre les Oiseaux et les petits Mammifères dont elle se nourrit habituellement. Prise jeune, elle s'apprivoise parfaitement et devient un fidèle commensal de la maison, ayant à peu près les mêmes habitudes que le Chat et rendant les mêmes services que lui en faisant une guerre active aux Souris, aux Mulots et aux Rats. Belon dit en avoir vu dans les maisons à Constantinople ; elles étaient aussi privées que des Chats, et on les laissait aller et courir partout, sans qu'elles fissent ni mal ni dégât. Deux Genettes, un mâle et une femelle, qu'on avait envoyées de Tunis, ont vécu à la ménagerie du Jardin des Plantes à Paris, s'y sont accouplées à la manière des Chats, et y ont fait un seul petit qui en naissant portait déjà la jolie livrée de ses parents. Comme on les tenait dans une cage assez étroite, elles étaient tristes, ennuyées, et dormaient toute la journée enroulées l'une sur l'autre. Elles se réveillaient le soir, et s'agitaient toute la nuit. La fourrure de cet animal était autrefois très à la mode pour faire des manchons légers, chauds et fort jolis, qui se vendaient un prix exorbitant; mais les industriels de ce temps-là parvinrent à peindre des taches noires sur des peaux de Lapins gris qu'ils vendirent pour de la Genette ; cette fraude en fit tomber la valeur, et la mode en passa.

La Genette du Cap n'est, selon G. Cuvier et d'autres naturalistes, qu'une très-légère variété.

GÉOGRAPHIE DES MAMMIFÈRES. — Seize cent trente Mammifères, répartis dans deux cent soixante-seize genres qui comprennent soixante-onze familles, ont été étudiés et sont recueillis dans les diverses collections publiques d'Europe, et on peut évaluer à deux mille ceux qui seront bientôt enregistrés dans nos livres d'Histoire naturelle. Mais trop de pays nous restent à explorer pour qu'on ne doive pas porter à plus de trois mille le total des animaux de cette classe vivant sur la surface de notre planète; et, bien que les grands Mammifères soient à peu près tous connus, il y a bien encore quelques espèces de forte taille qui viendront s'offrir aux recherches des explorateurs. Toutefois ce seront surtout les petits Quadrupèdes qui fourniront pendant longtemps une ample moisson de découvertes à constater.

C'est une opinion aujourd'hui démontrée, que celle de l'influence de la localité sur chaque espèce, et de l'action profonde des milieux sur la constitution fondamentale des êtres. Toutes les lumières acquises par les voyageurs, les publications sur ce sujet, n'ont fait que donner une nouvelle sanction à la généralisation de la loi primitivement posée par Buffon, que les animaux différaient d'espèces suivant les zones où la Nature les avait confinés. L'homme et les animaux domestiques sont les seuls qui semblent échapper à cette loi, parce qu'ils sont soumis à une série de phénomènes dont le résultat porte le nom de *naturalisation*, et cependant la *localité* apporte encore, même sur ces êtres, des changements assez notables pour former ce qu'on appelle une variété.

L'homme, envisagé dans son espèce, est cosmopolite, et cependant l'acclimatement produit à la longue des changements tels que le type primitif s'efface, et que la climature, aidée des croisements, dénature la race au point de la rapprocher de celle qui est autochtone. Il en est de même des animaux domestiques, dont les souches sauvages sont éteintes depuis des siècles, et qui, destinés à recevoir les soins de l'homme, qui en a profondément modifié la constitution, varient encore en le suivant dans ses migrations sous l'influence réunie des latitudes et des reliefs de notre écorce terrestre. La couche d'air qui forme notre at-

mosphère n'a certes pas la même action sur les montagnes, dans les plaines, dans les marécages, et l'homme, comme l'animal domestique qui y vivent pendant longtemps, reçoivent de cette influence différente des modifications vitales du premier ordre. Citons au hasard quelques exemples : le Cheval arabe transporté en Europe perd vite sa vigueur et ses facultés ; il peut opérer un précieux croisement, mais pour améliorer la race il faut bientôt recourir à des animaux pur sang. Nos Bœufs domestiques varient dans chaque province, dans chaque Etat, et ceux d'Europe diffèrent complétement des mêmes races d'Asie ou d'Afrique. Transportés en Amérique, ils ont subi des modifications presque du premier ordre, en nature de chair, en taille, en force, en coloration. Les Chiens comptent déjà d'innombrables variétés, et rien ne prouve plus l'influence de la domestication unie à l'action de la climature, deux influences d'où découlent l'alimentation et une foule de phénomènes secondaires.

La Géographie des êtres n'a jamais été entreprise d'une manière sérieuse, et cette étude, si féconde en résultats utiles, a été jusqu'à ces derniers temps à peu près négligée. Il faut l'avouer, nos musées, où s'entassent les dépouilles des animaux, recueillent sans goût et souvent sans esprit de suite les pelleteries que le hasard leur procure. Ces peaux bourrées ne retracent même pas les formes matérielles des êtres auxquels elles ont été enlevées. Les mœurs, les instincts des animaux sont passés sous silence ou ignorés ; leur patrie, et surtout les lieux qu'ils habitent, sont complétement dédaignés. L'*habitat* est pour moi d'une telle valeur, qu'il m'indique d'avance tel genre, telle famille, et souvent telle espèce. C'est que l'animal qui vit circonscrit dans un espace donné est modifié par la latitude pour laquelle il est accommodé, dans des localités soumises aux mêmes agents physiques.

La grande famille des Singes est organisée pour vivre de fruits, et n'habite que les forêts équatoriales, une seule espèce exceptée, qui s'est naturalisée sur le point le plus méridional de l'Europe. Les espèces de l'Amérique ne présentent pas la plus petite analogie avec celles de l'ancien monde, et ces animaux se sont propagés du continent de l'Inde aux îles Philippines et au Japon, sans s'aventurer au Midi, ni à la Nouvelle-Guinée, ni dans l'Australie, et encore moins dans les îles de l'Océanie. L'Afrique nourrit les Chimpanzés, les Colobes, les Cercopithèques, les Magots et les Cynocéphales. C'est sur le continent de l'Inde, dans les grandes îles de la Malaisie, à Java, à Bornéo, que se rencontrent les Orangs, les Gibbons, les Semnophitèques, les Presbytis, les Nasiques, les Macaques, les Cynopithèques. Des débris fossiles de Singes se sont montrés en France et dans la chaîne de l'Himalaya. Mais la grande île de Madagascar, par une singularité assez remarquable, ne possède pas de Singes, et ils y sont remplacés par des Quadrumanes qu'on ne rencontre pas ailleurs, les Makis. L'Amérique, avec ses immenses forêts de savanes et sa végétation active, entre les deux tropiques, et par les degrés de latitude limitrophes, offrait à ces animaux, mal protégés par la Nature, des abris convenables et des moyens d'existence assurés. La Guyane, le Brésil, la Colombie et le Paraguay, possèdent à peu près les mêmes espèces ou des espèces identiques, les Hurleurs, les Atlées, les Sajous, les Callitriches, les Sagouins, les Pithecies, presque tous fort difficiles à distinguer entre eux, tant les nuances et la nature de leur vestiture ont d'analogie. Les Tamarins et les Ouistitis, si gracieux et si bien peints, forment une petite tribu à part dans les forêts de la Guyane, du Brésil et de la Colombie, et sont surtout communs au Para.

Sur la vaste terre qui longe la côte orientale d'Afrique, sur l'île de Madagascar, où les animaux sont aussi curieux que neufs pour nos cadres zoologiques, se trouve une assez grande variété d'espèces de Quadrumanes. C'est dans les bois immenses qui couvrent de leur chevelure sans fin cette île si peu connue que trouvent leur subsistance ces Mammifères, qui tiennent des Singes, qu'ils semblent avoir mission de remplacer sur ce point de la zone équatoriale, où sans eux ils feraient lacune. Les Indris, les Semnocèbes, les Makis, les Chéirogales, les Léromaques, appartiennent sans partage à Madagascar ; mais l'Afrique occidentale a aussi quelques genres qui s'accommodent des forêts de gommiers, les Pottos et les Galagos, tandis que les îles d'Asie, de la Sonde, des Moluques et des Philippines, ont les Loris et les Tarsiers.

Parmi les faux Quadrumanes, les Galéopithèques ou Chats volants sont asiatiques ; les Bradypes, américains ; l'Aye-Aye, de Madagascar, et le Cercolepte, de la Guyane et du Brésil. Ce dernier animal est une sorte de lien transitoire entre plusieurs familles, car il joint à des ongles de Plantigrades des dents de Carnassiers et des formes de Makis.

La famille des *Chéiroptères*, qui compte des genres à l'infini et des espèces en grand nombre, a des démarcations moins précises ; car les individus sont répandus dans tous les climats et par toutes les latitudes. En comptant ainsi des Chauves-Souris sous tous les parallèles, dans les plaines comme sur les montagnes, il ne faut pas croire toutefois que les Chéiroptères transgressent les lois générales de la distribution des êtres ; car on remarque que leurs tribus se maintiennent dans des descriptions assez rétrécies. Les Roussettes frugivores et de grande taille se sont partagé, sans la franchir, une longue zone sur le globe sans arriver à l'Amérique, et en poussant toutefois de la Papouasie au nord de l'Australie, et s'avançant dans l'Océanie jusqu'aux archipels des Mariannes, de Vanikoro et de Tonga. A Calcutta, en Abyssinie, au cap de Bonne-Espérance, vivent des Roussettes ; dans la Malaisie, des Roussettes, des Cephalottes, des Mégères,

des Pachysomes, etc. Les Molosses, les Cœlonos, les Dicludures, les remplacent au Brésil, à la Guyane, dans les îles Caraïbes ; et les Nyctinomes, les Taphiens, se partagent à la fois l'Afrique et l'Asie.

Les latitudes refroidies de l'Europe, celles de l'Amérique, le nord des deux continents, possèdent une grande variété de petites Chauves-Souris appelées Oreillards, Vespertilions, Pipistrelles, espèces qui se nourrissent d'Insectes et habitent les bois, les ruines, les cavernes, les plaines et les montagnes, sans qu'on puisse établir de distinctions générales empruntées à leurs habitudes. C'est dans l'Amérique chaude, au contraire, qu'on trouve les Glossophages, les Mégadermes, les Vampires, qui sucent le sang, et les Phyllostomes, dont le museau est recouvert d'appendices foliacés.

Une famille fort distincte par la complication de son appareil olfactif, est celle des Rhinolophes, et pour quatre espèces de l'Europe, de la Dalmatie et du Levant, l'Asie et l'Afrique en produisent une vingtaine.

Les Mammifères carnassiers que caractérisent les mêmes appétits et les mêmes besoins de chair vivante ou morte, nécessités par un système dentaire complet, des ongles robustes, un appareil digestif énergique, vivants de proie, se rencontrent dans tous les milieux habités par d'autres êtres dont ils sont les ennemis naturels. On peut dire que partout où existe une créature vivante se trouve un animal qui se nourrit de sa substance et à ses dépens ; la matière semble ainsi s'élaborer pour donner des produits plus complexes à mesure qu'elle subit de plus nombreuses transformations par une action digestive successive. Nul point du globe, nul site, ne sont dépourvus de Mammifères carnivores : c'est que ceux-ci vivent des animaux insectivores et herbivores, et que ceux-là sont placés partout où il y a un Insecte, partout où les végétaux croissent.

Les Hyènes, dont la férocité a été exagérée, les Hyènes, qui s'apprivoisent et deviennent dociles comme des Chiens, mais que des muscles puissants aident à traîner des proies pesantes, et dont les Arabes ont fait le symbole de l'entêtement, vivent aussi bien d'animaux vivants que de charognes. Cependant ce sont ces dernières qu'elles préfèrent, et on les voit dans tout l'Orient se disputer les débris de cadavres, et fouiller dans les cimetières pour les exhumer. Leurs appétits immondes, une puanteur qui résulte du suintement d'une glande anale, rendent repoussants ces grands Carnassiers. L'Hyène d'Orient est commune dans la Perse, l'Abyssinie, la Nubie, la Barbarie, le Sénégal, la Turquie et l'Inde, tandis que les Hyènes brune et crocuta se trouvent au cap de Bonne-Espérance. Les cavernes de la France et de l'Allemagne ont procuré à la géologie la connaissance de dix espèces fossiles. Les Protèles sont du Cap et de la Nubie, de même que les Cynhyènes ou Chiens peints, et le Loup rouge ou Aguara-Guazu de l'Azara, errent dans les savanes du Paraguay, de la Guyane et du Brésil.

La famille des *Canis* se compose de Chiens soumis à la domesticité, chez tous les peuples et dans tous les climats, et d'espèces sauvages qui apparaissent partout où il y a une proie à dévorer. On en distingue les Fennecs, des sables d'Afrique, aux longues oreilles ; le Buansie, des montagnes de l'Himalaya, et les Renards à pupille verticale et à queue floconneuse. Les Renards, moins fins qu'on ne l'a supposé, et dont la réputation est usurpée, habitent dans tous les lieux, et surtout les terres continentales ou insulaires d'un pôle à l'autre. Des débris fossiles sont aussi venus attester l'existence des Renards dans les premiers âges de la création des animaux. Les Loups sont, comme les Renards, des Carnassiers erratiques, s'accommodant aussi bien des steppes de la Russie, des sables de l'Afrique, des prairies herbeuses du Missouri, que des bois, des plaines et des montagnes, et ne quittant les quartiers où ils rôdent en larrons que chassés par la faim et par la disparition des créatures sur la race desquelles ils ont l'habitude d'assouvir leurs sanguinaires appétits. La voracité audacieuse du Chacal, celle du Waragan et de quelques autres, ont été signalées par une foule d'auteurs.

Le Chien domestique est le compagnon de l'homme : abâtardi par lui et dénaturé de son type primordial, c'est de tous les êtres celui qui offre la plus grande diversité de formes, d'aspects et de penchants. C'est le seul animal que la servilité porte à lécher la main qui l'a frappé. Partout où l'homme vit, le Chien compte des races dociles et soumises. Le nègre australien a apprivoisé le *Dingo*, les Papous des îles Malaisiennes le *Poull ;* les Javanais et les Sumatranais ont deux espèces, et les Indiens le *Quao* et le Chien de l'Himalaya. Les Esquimaux ont pour compagnon de leur yourte le Chien boréal, le même que les Kamtchadales attachent à leurs traîneaux. Chaque attelage se compose de douze Chiens, qui peuvent tirer jusqu'à seize quintaux ; et les relais de poste sont même assurés par ces animaux, qui franchissent en vingt-quatre heures jusqu'à deux cents verstes. Pour accomplir ces voyages rapides, on les chausse pour le verglas ; on les couvre de fourrures quand il gèle trop fort. Sobres et peu délicats, on les nourrit de Poissons secs ou même de leurs arêtes décharnées. Sans le Chien du Nord, les toundres de la Sibérie, ces marécages glacés pendant une grande partie de l'année, seraient inhabitables. Si le Chameau est le vaisseau du désert, le Chien des Esquimaux est le courrier des glaces. Sur ces toundres, l'atmosphère est sombre et brumeuse. A l'horizon serpente un ruban rouge, précurseur du jour, le brouillard s'épaissit et persiste ; mais des arcs-en-ciel apparaissent pour illuminer le ciel : il en jaillit des milliers de paillettes lumineuses qui voltigent dans l'éther, et donnent aux nuées un as-

pect fantastique. Le soleil finit par pénétrer l'atmosphère en dissipant les brouillards qu'il déchire, et sa lumière pâle éclaire de vastes surfaces solitaires, vêtues de neiges, blafardes comme un immense linceul voilant la nature entière. Dans ces déserts de neige, un traîneau glisse emporté par des attelages de Chiens, que le conducteur stimule et encourage de la voix, en nommant chacun d'eux par leurs noms. Mais souvent des ouragans, ou *bouranes*, viennent ensevelir hommes et bêtes, et les engloutissent dans des fondrières que des nappes de neige recouvrent, en ne laissant rien paraître du désastre, et imitant la mer qui dans sa furie a accumulé des vagues pour leur faire succéder un calme trompeur d'eaux paisibles à la surface, quand ses abîmes ont dévoré hommes et vaisseaux. Et cependant les Tungouses et les Tchouktchis nomades vont fixer leurs yourtes sur ces âpres plaines glacées, pour y chasser les Renards bleus et noirs, et les Martes zibelines qui y pullulent; et l'été ils transportent ailleurs leurs ourousses ou yourtes en écorce de bouleau. Les Elans quittent les forêts pour ces toundres pendant l'hiver, et la Panthère sibérienne s'y rend, attirée par les Rennes et par les Cerfs sauvages, qui grattent la neige pour trouver quelques pousses d'herbes.

Les côtes du Labrador et les îles environnantes possèdent dans le Chien de Terre-Neuve un animal courageux et dévoué par instinct aux sinistres de mer; la Providence devait au pauvre pêcheur, dont la vie aventureuse est soumise à tant de chances de mort, le secours d'un protecteur robuste, intelligent et désintéressé. La Poméranie, l'Islande, le Missouri, la Nouvelle-Ecosse, le Canada, ont des races qui leur appartiennent en propre. C'est le Mexique et le Pérou qui nous ont donné cette variété sans poils appelée Chien turc, et c'est dans notre Europe tempérée qu'a pris naissance ce Chien de berger, qui a le caractère rustique comme l'homme des champs, dont il est le commensal, mais dont la vie est utile par l'intelligence qu'il déploie dans l'accomplissement de ses devoirs. Le Chien du pauvre, le Chien de l'aveugle, ont des formes négligées; les dehors, chez eux, ne préviennent point : la misère leur a imprimé ses honteux stigmates, et cependant ce sont les amis les plus dévoués, les gardiens les plus vigilants, de gens qui, sur cette terre, n'ont ni amis, ni appuis : blasphème perpétuel de la civilisation, qui ne donne à ces êtres, pour tout appui dans le labyrinthe de nos lois, que la protection d'un Chien!

Les Lévriers, les Braques, les Bassets, sont chasseurs; le Dogue est le gardien de la demeure; et les Doguins, Chiens d'Artois, Bichons, Gredins et autres produits dégénérés et rabougris, n'ont guère d'autre mission que de flatter les passions du riche désœuvré, et d'écouler leur vie inutile et molle dans l'accomplissement de quelques gambades ou de quelques flatteries qui les rendent chers aux cœurs des riches, desséchés par l'abus des jouissances et de la satiété qu'elle fait naître. L'antiquité de la race canine est démontrée par l'existence de plusieurs espèces dont les débris fossiles ont été rencontrés dans les terrains de troisième époque ou de *diluvium*, en Europe.

La famille des *Félis* est de tout le règne animal celle qui est la plus fondamentalement organisée pour vivre de proie : puissante de nature pour déchirer les chairs palpitantes, ongles acérés et mobiles dans leur charnière pour les retenir, énergie musculaire pour terrasser leur victime, corps souple et élastique pour bondir sur elle, œil perspicace, audition fine, caractère rusé, penchants exclusivement sanguinaires, tout chez les *Félis* a été disposé pour le carnage.

Les Guépards, appelés aussi *Tigres chasseurs*, forment une petite tribu qui ne renferme que deux espèces longtemps confondues ensemble, et cependant l'une, le Pardalis d'Oppien, est confinée en Afrique, et l'autre est répandue dans les Indes orientales, à Sumatra et en Perse.

Les *Félis* sont très-naturellement groupés en petites sections que l'on ne peut se dispenser de reconnaître à l'inspection de leurs caractères les plus apparents. Le Lion marche à leur tête par sa force, par le prestige de son nom, de même que par sa réputation de courage, de magnanimité, deux vertus qu'on lui a prêtées bien gratuitement. Son courage est analogue à celui des duellistes de profession, qui se fient à leur adresse pour tuer leur rival; et le Lion se repose sur sa puissance musculaire dans les luttes avec quelque animal que ce soit, et sa magnanimité dépend du plus ou du moins de vacuité de son estomac. Le Lion est susceptible de crainte, et, par les bons procédés comme par les privations, on peut le familiariser et le rendre docile. C'est alors un gros Chat par ses instincts, à sa crinière près. L'espèce du Lion est unique, mais elle offre des variétés bien distinctes, et qui diffèrent entre elles suivant qu'elle vit dans la Barbarie, la Sénégambie, la Perse, l'Arabie, le Cap et le Guzarate. Quelques débris fossiles de France offrent une assez grande analogie avec les ossements des races vivantes.

Dans les profondes forêts de la Guyane et du Brésil, si abondantes en proie facile, les Pumas ou Couguars semblent avoir mission de remplacer les Lions, inconnus au nouveau monde; et le Puma a même reçu le nom vulgaire de Lion rouge d'Amérique.

En Asie, dans les îles de la Sonde, comme sur le continent de l'Inde, depuis la presqu'île du Gange jusqu'en Cochinchine, vit le Tigre, dont le nom est depuis des siècles le signe mnémotechnique et emblématique de la férocité sanguinaire. Le Tigre est ce que le font ses mœurs constitutives, un animal à grand appétit, et qui ne vit que de proie vivante. Partout où il la trouve il s'en empare, et si sa chasse est fructueuse il tue par sentiment de prévision, et rassasié de chair

palpitante, il se délecte alors avec les parties les plus délicates, le sang chaud qu'il boit avec sensualité, ou certains organes qui flattent son goût. Dans le vaste plan de l'Auteur de la création, on se demande si le Tigre n'est pas le levier que le Maître du monde a pris pour arrêter la trop grande croissance de certains animaux, et maintenir dans de justes bornes leurs multiplications sur la terre ! Une variété du Tigre royal erre dans les steppes de la Mongolie, sur le pourtour du Bakïal, et souvent atteint de mélanisme ou d'albinisme ; on rencontre des individus ainsi modifiés dans leur pelage à Sumatra et à Java. Sous le nom commun de *Pardes* on ne peut se dispenser de réunir certains grands *Félis* de l'Asie et de l'Afrique, en général des régions intertropicales, l'Orbis excepté, qui se trouve dans la Sibérie orientale : Ce sont les Panthères et les Léopards, remplacés dans les régions brûlantes de l'Amérique par les Jaguars et par les Ocelots, *Félis* qui se ressemblent par une sorte d'uniformité dans leur robe, peinte ou surchargée de raies et de rosettes, qu'on ne peut distinguer que par un examen détaillé. Le cri du Jaguar est analogue à celui d'un Chien par son aboiement : *houa houa*.

Les Rimaous ou grands *Félis*, à pelage ondé par plaques, ne se trouvent que dans les îles de Bornéo, de Sumatra et de Java. Les *Servals*, au contraire, sont d'Afrique et du Bengale. Quant aux vrais Chats, c'est-à-dire aux espèces de petite taille, assez semblables au Chat domestique plié à la commensalité de l'homme qu'il supporte plus qu'il n'affectionne, et qu'il n'aime qu'autant qu'elle lui procure de l'agrément ; ces espèces se rencontrent dans toutes les parties du monde, l'Océanie exceptée. La souche du Chat domestique paraît toutefois découler d'une race commune dans la Nubie, bien que Pallas lui ait donné pour type primitif le Monaul. Quelques auteurs ne distinguent pas du Chat ordinaire des animaux de la Chine, du Japon, de Java, ou de l'Amérique, bien qu'on soit loin d'avoir des idées bien nettes sur toutes ces variétés, qui sont assez mal décrites dans nos livres d'Histoire naturelle.

Les Chats à pinceaux de poils aux oreilles à pelage épais et long, sont nommés Caracals et Lynx. Les premiers sont d'Asie et d'Afrique, mais les derniers sont accommodés pour les températures refroidies, et leurs espèces, très-voisines les unes des autres, habitent le nord de l'Europe ou les montagnes les plus élevées, la chaîne du Caucase, les régions circompolaires, le Canada, la Colombie, et le Missouri. On rapproche des Lynx le Chat Pampa de la Patagonie et une espèce du plateau de Mexico.

La famille des Viverres appartient exclusivement à l'ancien continent. Les Civettes et les Genettes sont carnassières comme les Chats, et s'accommodent surtout d'Oiseaux. Leur robe porte des bariolages qui ne diffèrent que dans leur distribution. La vraie Civette est du Sennaar et du Nord, tandis que le Zibeth la remplace aux Indes et dans les îles de la Sonde et Philippines. La France possède une Genette que Buffon a fort mal décrite ; on la trouve dans les bois de chênes verts, dans les infractuosités des rivages maritimes, d'où elle chasse aux Crabes, aux Poissons et aux Oiseaux. A l'époque du rut, une grosse poche anale sécrète un fluide très-odorant et très-expansible. L'Afrique et l'île de Madagascar, nourrissent quelques espèces, que les naturalistes ont distinguées dans ces derniers temps. Les Prionodontes, les Hémigales, les Paradoxures, les Cynogales, les Amblyodons, les Pagumas sont des Viverriens d'Asie, les Cryptoprocta d'Afrique, et les Bassaris d'Amérique.

Les *Ichneumonides* sont aussi de l'ancien continent ; les Mongos habitent les Indes-Orientales, et les Mangoustes l'Afrique. C'est à ce dernier groupe qu'appartient l'Ichneumon d'Hérodote nommé aussi *Rat de Pharaon*, adoré à Héracléopolis, et célèbre par les récits fabuleux dont il a été l'objet de la part d'Aristote, de Strabon, de Pline, et d'Elien. Cette Mangouste est aussi commune en Nubie qu'en Egypte, et dans ces deux pays on l'élève en domesticité, comme nous le faisons des Chats, pour les services qu'elle rend en détruisant les Rats et les petits Reptiles dans l'intérieur des maisons. Un genre fort voisin, celui des Ichneumies, se rencontre également dans le Sennaar, la Sénégambie et le Dongola. L'Afrique possède encore les Suricades, les Crossarques, les Eupières, les Cynictis, les Galidies et les Galidictis, petits Mammifères carnassiers que séparent des modifications organiques fort légères.

Les Martes sont placées au dernier degré du groupe des Carnassiers ordinaires ; leur rapine s'exerce sur les petits animaux, mais surtout sur les Oiseaux de basse-cour et sur leurs œufs. Les Moufettes d'Amérique sont célèbres dans les récits des vieux voyageurs par l'horrible puanteur qu'elles répandent comme moyen de défense, puanteur due à un fluide puriforme, sécrété dans les glandes anales, et d'une fixité telle, que la mort même ne l'affaiblit qu'à la longue. On trouve des Moufettes au Chili, au Pérou, au Mexique, au Paraguay, à la Louisiane, et aux États-Unis du Nord. Le Miilaüs les remplace à Java, à Bantam et à Sumatra ; mais son odeur est peu fragrante. Les Martes, recherchées par leur belle fourrure, comptent plusieurs espèces, que l'on chasse pour obtenir des peausseries qui sont l'objet d'un grand commerce. La Marte commune des forêts vit d'Oiseaux et de petits Mammifères, surtout de Mulots et d'Ecureuils, et la Fouine, qui se plaît dans nos basses-cours, en est la terreur par la dévastation qu'elle y apporte. La Zibeline du Kamtchatka, de la Sibérie et de la Laponie, donne cette belle fourrure dont les poils fins et soyeux sont si estimés en Chine et en Turquie. Les Sibériens font de cet animal l'objet de grandes chasses, car une peau de

Zibeline a une valeur assez élevée. Les Putois, Visons, Belettes, Hermines, sont les fléaux des fermes rurales. Le Putois tire son nom de la fétidité qu'il répand sur son passage, et l'Hermine en pelage d'hiver donne une fourrure recherchée et objet d'un commerce assez grand entre les Russes et les Chinois. On utilise la haine profonde que le Furet, originaire d'Afrique et naturalisé en Espagne, porte aux Lapins, pour prendre ces Rongeurs aux piéges en les forçant à quitter leur terrier. Le Zorille, appelé par Hobbe Blaireau du Cap, se creuse des galeries souterraines.

Les *Loutres* sont des Martes aquatiques plus portées à la chasse des Poissons qu'à celle des Mammifères, mais dont la voracité ne dédaigne aucune proie vivante. Fixées sur les rives des fleuves et sur les bords de la mer, les Loutres vivent dans des milieux qui leur offrent une certaine égalité de température pendant l'été, et dont elles bravent les rigueurs pendant l'hiver en s'abritant dans leurs terriers. Elles sont cosmopolites par cela même, c'est-à-dire qu'on en rencontre des espèces par toutes les latitudes, et aussi bien en Amérique que dans l'ancien continent. La Loutre de mer, la plus célèbre de toutes les espèces du genre, vivait en essaims nombreux dans les canaux étroits et multipliés de la côte nord d'Amérique, sur les rivages des Kouriles, du Kamtchatka et de la Californie. Objet d'armements dispendieux de la part des Européens, et chassée par les naturels, qui ont établi sur ses pelleteries un vaste commerce d'échange, la race de la Loutre de mer a subi une diminution notable, et déjà les arts se ressentent de la rareté de ce Mammifère. Il est peu de fourrures plus brillantes que celle de cette Loutre; elle unit à la couleur noir foncé ou noir marron, qui lui est propre, la douceur de la soie et un aspect lustré. La Saricovienne se plaît dans les mers de la Guyane et du Brésil; la Leptonix sur les rivages de Sumatra et de Java, et l'Aonix au cap de Bonne-Espérance. On connaît quatorze espèces de vraies Loutres, dont le type, la Loutre d'Europe, a eu beaucoup de réputation au moyen âge. Sa chair était recherchée dans les couvents aux jours de jeûne, parce que les canons de l'Eglise la considéraient comme maigre, et sa fourrure était estimée des gens riches. On sait que Charlemagne portait l'hiver, pour se garantir du froid, une peau de Loutre commune. Lesson a essayé de conserver une Loutre en la soumettant à une domesticité complète; jeune, elle jouait comme un petit Chien, dont elle avait le naturel; mangeait de la viande, des légumes; buvait du lait, se montrait friande de sucreries, mais, en vieillissant, sa sauvagerie native prit le dessus, et l'individu qu'on laissait errer ou courir en paix, devint redoutable par sa méchanceté. On connaît des Loutres fossiles

Les Ours appartiennent au groupe des Carnivores, mais leur allure est différente; car, au lieu de marcher sur l'extrémité des phalanges, leur pied appuie en entier sur le sol, et on les dit Plantigrades. Cette ambulation ne contribue pas peu à leur donner une physionomie lourde et embarrassée. Les Ours, aux formes massives, au pelage épais et rude, peu conducteur de la caloricité, à l'épaisse couche de graisse qui enveloppe leur corps, sont des animaux essentiellement organisés pour les milieux dont la température est basse. Aussi, quelles que soient les contrées équatoriales ou tempérées que les Ours habitent, on ne les voit pas s'accommoder naturellement des plaines, mais vivre dans les montagnes et aux abords des glaciers. Les Ours sont donc de grands Mammifères beaucoup plus anciens sur la surface de la terre qu'une foule d'autres, car ils durent être créés à mesure que les grands reliefs de la surface de notre planète s'élevaient en chaînes rameuses au-dessus des eaux. C'est ce qui explique la variété des espèces fossiles qu'on a découvertes dans les cavernes de l'Europe, dans le val d'Aro et dans l'Auvergne. Il résulte encore de cette uniformité d'habitation que les Ours de l'Inde, comme ceux du Chili et de l'Europe, doivent présenter une telle analogie de formes générales, qu'il est fort difficile de les distinguer spécifiquement. Leur système dentaire s'éloigne déjà un peu de celui des vrais Carnassiers, et c'est encore ce qui explique la facilité avec laquelle ils s'accommodent mieux des matières végétales que des chairs; les Ours sont en effet omnivores.

Ces animaux recherchent les lieux les plus sauvages, les plus déserts. Ils sont solitaires par goût et sans doute par besoin. Leur prudence est excessive, et, pendant les rigueurs de l'hiver, ils sont soumis à un sommeil léthargique dans lequel se consomme la couche de graisse accumulée pendant les beaux jours. L'Ours d'Europe paraît exister avec de légères variantes dans les Alpes, dans les Pyrénées, en Sibérie, en Norwége, au mont Liban, au Thibet, dans l'Himalaya. C'est le commensal de la *Maladitta*, cette montagne maudite qui rappelle les bergers au cœur sec que le Christ transforma en rochers, moins durs que leur cœur, dit la légende; rochers que la neige quitte vers le mois d'août et qui affectent la grossière ressemblance consacrée par les récits populaires.

L'Ours blanc du pôle boréal est célèbre par son audace et sa férocité. Celui du Missouri est non moins redouté des voyageurs aux montagnes Rocheuses. L'Inde a l'Ours jongleur, et les îles de Bornéo, de Java et de Sumatra, les Ours malais ou Hélarctes.

La famille des Subursidées, ou petits Ours, renferme des genres et espèces peu nombreuses qui ont quelque analogie entre elles. Le Raton laveur, ainsi nommé par la singulière habitude qu'il a de passer dans l'eau ses aliments, est répandu sur toute la côte américaine atlantique, depuis les Etats-Unis jusqu'au Paraguay. Le Crabier est plus spécialement des régions chaudes et le Maxtlaton du Mexique. Le Panda éclatant

vit dans la chaîne de l'Himalaya, les Coatis au Brésil, à la Guyane, à Maldonado, et les Ictides se rencontrent à Java, à Sumatra et sur la presqu'île de Malak. Le Blaireau d'Europe, cet habile mineur, qui se creuse de profonds terriers avec ses ongles dans les grands bois, donne aux arts ses poils, utilisés pour les pinceaux des peintres, ou sa peau, qui sert de fourrure. Sa chair est recherchée par les hordes kalmouques. Devenu assez rare en France, il est au contraire fort commun aux Indes orientales et dans le nord de l'Europe. Le Carcajou de Labrador et l'Ursitaxus de Népaul sont deux Blaireaux exotiques différents du type générique. On cite aussi quelques débris fossiles des grès de La Fère ou du dépôt du Gers, qui appartiennent à des animaux voisins de ces petits genres. Le Ratel du cap de Bonne-Espérance ou le Blaireau puant de Sparmann, est au contraire nommé *Chercheur de miel* par les colons hollandais, parce qu'il est averti par le Coucou indicateur de l'endroit où se trouvent les ruches d'Abeilles sauvages, et qu'après s'être repu, il laisse les miettes à l'officieux qui l'a mis sur la voie du butin.

Les Gloutons, qui tiennent des Digitigrades autant que des Plantigrades doivent leur nom à la voracité qu'ils manifestent pour assouvir un robuste appétit, et surtout à ce qu'ils ne craignent pas d'attaquer des Ruminants de grande taille. Olaüs Magnus les nomme *les Vautours des Quadrupèdes*, et a exagéré leur gloutonnerie en leur prêtant des instincts de sensualisme dont les animaux sont peu susceptibles : celui de rendre les animaux ingérés pour avoir le plaisir d'en avaler de nouveaux. La fourrure des Gloutons répandus autour du cercle polaire arctique est fort belle, et les Lapons les chassent pour obtenir cette pelleterie. Ce sont des animaux fouisseurs qu'on trouve remplacés à la Guyane et au Paraguay par les Grisons et le Taïra; en Chine, à Java et au Pégu, par trois espèces d'Hélictis ou de Mélogales.

La dernière famille des Mammifères carnassiers est celle des Phoques, animaux amphibies dont l'allure sur le sol est une sorte de reptation, mais dont le séjour au sein des mers est facilité par des membres façonnés en rames à l'aide des membranes tendues entre les doigts. Les anciens avaient observé dans les canaux de l'Archipel de la Grèce l'espèce que leurs poëtes désignaient par l'épithète de *troupeau du vieux Protée*, et qu'ils appelaient *Phoca ;* ce nom est resté à toutes les autres espèces de la famille qui sont nombreuses et réparties assez uniformément dans les mers du cercle boréal et dans celles du pôle antarctique. On chasse les Phoques, soit pour leurs fourrures, qui sont estimées, soit pour l'huile qui sert à l'éclairage, et cette chasse nécessite des armements dispendieux dont les résultats, après avoir donné d'énormes bénéfices, sont aujourd'hui fort aventureux par suite de l'extermination des Phoques sur les rivages où ils existaient autrefois en essaims pressés. Les Halichères, les Alocéphales ou Veaux marins sont des mers du Nord, et se rencontrent dans celles qui baignent le Groënland, l'Islande, Terre-Neuve, et la majeure partie de l'Europe tempérée. Les Sténorhynques sont des Phoques des Iles Malouines et Shetland ; les Pélages de l'Adriatique, les Phoques à capuchon n'ont été rencontrés que dans les mers de glace, et les Eléphants ou Phoques à trompe, sur les rivages méridionaux de la Nouvelle-Hollande et sur les îles australes. Les Phoques à fourrure ou Ours de mer sont de l'hémisphère sud, et les Otaries vivent sur toute la côte d'Amérique que baigne l'océan Pacifique, depuis les îles Kouriles jusqu'à la terre de Feu ; puis on en retrouve des espèces dans les Philippines, au Cap, dans le détroit de Magellan et aux îles Malouines. C'est à la Nouvelle-Zemble, au milieu des glaces du pôle nord, qu'est relégué le Morse.

Nous sommes arrivés à la division qui comprend ceux qui vivent d'Insectes, et que ce genre de vie a fait nommer par les naturalistes Insectivores. La famille des Taupes est à la tête de ces Carnassiers des animaux inférieurs ; ce sont des Mammifères habiles à se creuser des galeries souterraines, dont un belvédère factice masque l'entrée, et qui comptent en Europe deux espèces, la Taupe commune et celle d'Italie, et une troisième au Japon. Les Condylures et les Scalopes les remplacent dans le nord de l'Amérique, et au cap de Bonne-Espérance sont confinés la Chrysochlores, ou Taupes dont le pelage brille de reflets métalliques chatoyants, manière d'être excessivement rare chez les Quadrupèdes, et, par contre, fort commune chez les Oiseaux.

La famille des Musaraignes est très-nombreuse en espèces, et se trouve répandue dans toutes les parties du monde. Ce sont de petits Mammifères à port de Souris, à dents acérées, avides de Limaces, de Lombrics et d'Insectes qu'ils chassent dans les lieux herbeux ou frais. On les a groupés dans plusieurs tribus, qui ont des instincts différents. C'est ainsi qu'il en est parmi elles qui fréquentent les eaux, d'autres qui affectionnent les lieux secs, certaines qui se plaisent dans les montagnes ou dans les plaines. Redoutées dans l'Inde et dans les Antilles, certaines Musaraignes, qui se tiennent dans les caves et les celliers, infectent tout ce qui les entoure d'une odeur musquée, tenace et fétide par son intensité. Les Egyptiens vénéraient les Musaraignes, notamment à Anthribis, et nous en ont laissé des figurines en bronze, ou des individus conservés en momies. Les hypogées de Thèbes, de Memphis, recélaient des cadavres embaumés en grand nombre d'une espèce que l'on croit perdue, et qui a été nommée Musaraigne sacrée. C'est dans ce genre que se trouvent les Mammifères les plus petits de toute la classe.

Le Desman de la Moscovie, si commun entre le Volga et le Tanaïs, où il se creuse de

longs terriers ouverts au-dessous du niveau des eaux, possède en France un représentant dans la Mygaline des Pyrénées, qui vit aux alentours de la ville de Tarbes, animal curieux, et qui sans saccade nous conduit au genre aussi bizarre qu'intéressant des Macroscélides. Ces derniers sont connus depuis fort peu de temps et vivent exclusivement en Afrique. Découvert d'abord au cap de Bonne-Espérance par Smith, bien que depuis des années on en possédât une figure de Petiver, qu'on avait regardée comme mensongère, le Macroscélide se reproduisit en Barbarie, où une deuxième espèce, découverte pendant l'occupation des Français en Algérie, vint appeler l'intérêt des zoologues. Depuis lors, quatre autres espèces ont été signalées dans les environs du cap de Bonne-Espérance.

Les Macroscélides joignent au nez proéminent des Desmans la forme des Rats, les pattes de derrière allongées des Gerboises. Leur régime consiste en Larves, en Grillons et autres petits Insectes, en Vers et en Mollusques; celui d'Oran se creuse des terriers peu profonds ou profite des anfractuosités des rochers, et niche dans les broussailles les plus épaisses des chamœrops nains. Sa course est agile sur ses quatre pattes, et il se sert de l'extrême allongement de ses membres postérieurs pour s'élancer sur sa proie. Au reste, doux et inoffensif, le Macroscélide d'Oran se familiarise aisément et s'accommode bien vite au pain et aux fruits qu'on lui présente.

Les Tupaïas ou Cladobates sont des Insectivores asiatiques plus particulièrement confinés dans les îles de la Sonde, qui vivent dans les arbres comme les Ecureuils, avec lesquels ils ont beaucoup d'analogie, et le dernier genre de la famille, qui ne comprend qu'une espèce, est le Gymnure de Raffles, qu'on trouve à Sumatra, à pelage demi-spinescent.

La famille des Hérissons renferme trois genres fort voisins : les Hérissons proprement dits de l'ancien continent, et qui possèdent neuf espèces d'Europe, d'Afrique ou d'Asie; les Echinops et les Tenrecs de Madagascar, et naturalisés dans les îles Maurice et Bourbon. Tous ces animaux ont leur derme armé de piquants qui servent de moyen de protection, et les Hérissons y ajoutent l'avantage de se pelotonner, de sorte qu'ils n'offrent à leur ennemi qu'un orbe hérissé de dards sur tous ses points.

La grande tribu des Rongeurs, c'est-à-dire celle qui réunit des Mammifères dont l'appareil dentaire est disposé de manière à avoir une puissance d'action fort grande d'arrière en avant, et dont les incisives se trouvent séparées des autres dents par un espace vide notable, nous offrira une nombreuse série d'espèces. Ce sont généralement des animaux de petite taille, s'alimentant principalement de matières végétales, qu'ils limen, qu'ils triturent avec les ciseaux coupants de leurs incisives, bien qu'il y ait des espèces carnivores et qui s'attaquent à toutes les matières animales, de quelque nature qu'elles soient. Les Rongeurs habitent les climats et les milieux les plus divers, les arbres des forêts, les cavernes les plus sombres, les marais, les prairies, les sables des déserts, les édifices en ruines, les demeures habitées, le sein des eaux; certains de ces animaux s'embarquent même avec l'homme, et vont comme lui jeter des colonies aux bornes du monde.

La famille des Hystrixidées comprend les Porcs-Epics, les Athérures, les Ursons, les Coendous, et les Aulacodes, Rongeurs dont les poils sont feutrés et disposés en piquants sur le corps, animaux nocturnes fort timides, dont la chair est délicate et sur lesquels ont été débitées bien des fables. Le Porc-Epic d'Italie et d'Espagne s'y est naturalisé après y avoir été apporté de Barbarie, sa véritable patrie. On connaît encore une couple d'espèces de la Palestine et des Indes orientales. L'Athérure n'a été rencontré que dans les îles de Java et de Sumatra; l'Urson, au contraire, en des régions boréales de l'Amérique, c'est-à-dire du Canada, du Kentucky et de la Virginie, tandis que les Coendous sont des régions chaudes et vivent au Mexique, à la Guyane, au Brésil, et au Paraguay. Un petit genre voisin, celui des Théridomys, a été rencontré à l'état fossile dans le calcaire d'eau douce de l'Auvergne. L'Aulacode à poils spinescents sur le corps, rappelant les dards des Porcs-Epics, vit sur la côte de Sierra-Léone, dans la Sénégambie, et le Fouta-Diallon.

Les Lièvres se trouvent en Europe, en Afrique, en Asie et en Amérique. Leurs mœurs diffèrent suivant les races; car les vrais Lièvres ne se terrent pas, et les Lapins, quelque part qu'on les rencontre, habitent les souterrains qu'ils se sont creusés. Les Européens recherchent la chair des Lièvres pour son fumet, chair que les Juifs et les mahométans repoussent. La fécondité des Lapins est proverbiale et les auteurs citent des exemples vraiment prodigieux de multiplication de ces animaux On connaît aujourd'hui trente espèces du genre *Lepus* vivantes, et les géologues en citent quatre à l'état fossile, dans les cavernes de Lunel-Viel et dans les terrains à lignites d'Issoire. Les Lagomys diffèrent à peine des véritables Léporinées et n'habitent que les régions septentrionales de l'ancien continent, les Alpes de la Sibérie, la Mongolie, et le Missouri. Des débris fossiles ont été rencontrés en Corse et à Issoire.

Les Cavias, les Kérodons, les Maras, les Agoutis, les Cabiais, et les Cobayes sont exclusivement de l'Amérique méridionale. Leur chair est recherchée, bien que fade, et une espèce a même été naturalisée en Europe sous le nom de *Cochon d'Inde*. L'Agouti se défend des animaux carnassiers en leur lançant dans les yeux un liquide fétide que secrètent les glandes anales. Les Cabiais aiment les savanes et leurs eaux croupissantes. Ils tiennent des Cochons dont ils ont un peu l'allure et l'aspect. Le Mara est de la Patagonie et

porte le nom de Lièvre-Pampa, que lui a donné Azara. Les Toxodons sont fossiles sur les rives du Rio-Negro, du Saradis, dans l'argile blanchâtre de Bahia-Blanca ; on trouve aussi au Brésil des débris de Cavias et de Cabiais, et en France des ossements d'Agoutis.

Les Viscaches, au pelage soyeux, sont de l'Amérique Méridionale, et les Hapalotis, qui savent se construire des edifices, de la Nouvelle-Hollande.

L'Amérique nourrit encore les Cténomys du Brésil et de la Plata, les Pœphagomys, les Octodons et les Abrocomas de Coquimbo et de Valparaiso, et ces derniers sont la proie de la Chevêche à clapiers, qui est leur ennemie la plus dangereuse.

Les Ecureuils, ces petits Rongeurs si pétulants dans leurs allures, à pelage épais et agréablement peint, à queue abondamment poilue, à gestes gracieux et pleins de vivacité et de souplesse, sont excessivement multipliés dans toutes les forêts qui couvrent le globe, aussi bien dans les pays chauds que dans les zones tempérées ou glaciales, aussi bien dans les plaines que sur les montagnes; mais influencés par les climats, on ne peut se dispenser de reconnaître parmi eux des groupes que distinguent des caractères communs tirés des formes extérieures et de la patrie.

Les vrais Ecureuils sont de toute l'Europe et de l'Amérique septentrionale : on les dit migrateurs, mais leurs migrations sont fort imparfaites et se bornent à un changement de province ou de site suivant les saisons. Quelques naturalistes distinguent de l'Ecureuil commun la variété qu'on rencontre dans les Alpes suisses et dans les Pyrénées. Le Petit-Gris est de la Floride, du Mexique, et de la Caroline du Sud; mais le Canada, la Colombie, la Louisiane et les bords de la baie d'Hudson, ont des espèces qui leur sont propres. Les Funambules sont des Ecureuils asiatiques, répandus aux Indes Orientales et dans les îles de la Malaisie. Les Spermasciures, par contre, sont exclusivement d'Afrique, et les Guerlinguets de l'Amérique tropicale. Comme ces animaux varient suivant les sexes, et changent de pelage suivant les saisons et les contrées, leurs espèces sont fort mal caractérisées pour la plupart, et demanderaient une étude spéciale, dont il serait toutefois difficile de réunir les principaux éléments. La fourrure des Ecureuils ou des *Ardilles* a été très-estimée au moyen âge sous le nom de *vair*, et aujourd'hui on la recherche encore sous le nom de *petit-gris*. Le *vair* se composait de la peau entière, ayant le gris du dos et le blanc du ventre.

Les *Tamias* ou Ecureuils de terre, porteurs d'abajoues, sortes de sacs dilatables formés par les parois de la bouche, où l'animal peut mettre des provisions en réserve, sont des régions arctiques de l'Asie et de l'Amérique. Bien différents des vrais Ecureuils, qui nichent dans le creux des arbres, les Tamias habitent de galeries souterraines, où ils amassent des fruits et des racines pour leurs provisions d'hiver. On les rencontre dans la Russie sibérienne et dans le Canada.

Les Polatouches joignent à leurs formes gracieuses des parachutes placés entre les membres, qui les soutiennent quand ils s'élancent de branche en branche par des bonds énergiques. Le plus connu d'entre eux habite les forêts de la Lithuanie, de la Livonie et de la Sibérie, tandis que les deux autres sont des Etats-Unis, et le Sabrinus s'avance jusque par 50° de latitude nord, au poste de l'Elan dans le Missouri. Les Taguans sont aussi des Écureuils à parachute, mais tous sont de la Malaisie et du continent de l'Inde. On en connaît cinquante espèces, assez mal caractérisées.

Les Marmottes sont assez uniformément réparties dans les régions refroidies du globe, de manière que le nord de l'Amérique a les Cynomys, les Spermophiles, les Lipures, et de vraies Marmottes; le nord de l'Europe a deux espèces de ces dernières, et le nord de l'Asie et de l'Europe les Souslicks ou Zizels.

Une petite famille de Rongeurs est caractérisée par des poches buccales dilatables, et il va sans dire que les animaux qui la composent sont doués de cette prévoyance instinctive qui les porte à collecter des provisions dans la belle saison pour les temps rigoureux, où la terre les refuse à leurs besoins. La plupart des genres appartiennent à l'Amérique septentrionale : tels sont les Geomys, les Saccomys, etc., et même les Hamsters. Mais la Russie et l'Allemagne possèdent une espèce de ce dernier genre, et le nord de l'Asie en compte plusieurs. On dit même que les plateaux d'Alep nourrissent un Hamster à pelage doré. Quant au Cricetomys, il est de la Gambie, et l'Hétéromys provient de l'île de la Trinité, dans le golfe des Antilles.

Les Rongeurs appelés *Oryctères* sont d'habiles mineurs; les Lemmings, dispersés dans les régions circumpolaires, sont célèbres par leurs mœurs erratiques, et les Bathyergues, Spalaxs, Jokors, appelés aussi *Rats-Taupes*, joignent à leurs formes disgracieuses une vision médiocre ou même nulle, vision qui leur était inutile dans les tortueux souterrains où ils se tiennent relégués. Les Rhizomys s'éloignent un peu de la famille par leur système dentaire, aussi aiment-ils à se cacher sous les racines de bambous dans la presqu'île de Malacca.

Les Capromysidées forment une petite famille de Rongeurs, presque tous américains, fort intéressante, ayant pour type le genre Capromys, qu'on ne rencontre que dans l'île de Cuba. Nommés *Agoutias* ou *Chemi* par les Créoles, les Capromys, de la taille du Lapin, en ont la chair; aussi sont-ils fort recherchés par les nègres de la Havane, qui s'en nourrissent. Le Plagiodonte d'Haïti paraît avoir été décrit par Catesby sous le nom de *Lapin de Bahama*, de même que le Cercomys du Brésil a été figuré par F. Cuvier sous le nom de *Cunicularius*.

Enfin les terrains tertiaires recèlent les ossements de Megamys et de Palœomys, les premiers au Brésil et les seconds en Auvergne, et le Phlœomys ne se trouve qu'aux îles Philippines, où il a été découvert tout récemment.

Les Rongeurs aquatiques de la famille des Hydromys comprennent quatre genres fort remarquables, et parmi eux il en est qui jouissent d'une grande célébrité, ce sont les Castors. N'y a-t-il qu'une espèce de Castor? Il répugne de croire que le Lièvre du Gardon et du Rhône soit spécifiquement identique avec le Castor du Canada et des fleuves du Missouri : *Natura non fecit saltus*, et cet axiome est d'une vérité incontestable. Des différences organiques viennent d'ailleurs appuyer l'opinion qui reconnaît deux espèces, l'une du nord de l'Europe, l'autre du nord de l'Amérique.

Strabon mentionne les Castors de l'Ibérie, où depuis longtemps l'espèce est éteinte. En France même ils sont très-rares, et en Allemagne on n'en trouve guère que dans le Danube, bien que Mathiole les ait signalés comme très-communs dans le Rhône à l'époque où il écrivait. La relation du capitaine Bonneville, publiée par Washington Irwing, donne sur les mœurs des Castors des fleuves du Missouri de piquants détails; car l'on sait que ces animaux, charpentiers habiles, coupent par la base des arbres du rivage, pour les faire tomber dans le fleuve, afin que le fil de l'eau les conduise aux barrages que d'autres ouvriers élèvent avec cette entente intelligente qui les a rendus fameux chez tous les peuples. Le capitaine Bonneville nie toutefois leur intelligence sous ce rapport, et dit avoir vu des arbres tombés dans toutes les directions, et certains ne pouvoir flotter ni changer de place, ce qui oblige les travailleurs à recommencer leur besogne afin d'être plus heureux dans les tentatives subséquentes. Cooper, dans ses romans a parfaitement peint l'industrie des trappeurs Indiens, et l'usage de leur médecine de chasse pour s'emparer des Castors, dont la fourrure est la base de leur commerce d'échange. L'habileté des Castors, dit-il, mérite tous les éloges dont elle a été l'objet dans la construction des digues et des cabanes, ainsi que dans les approvisionnements en vivres, qui dénotent chez ces animaux une intelligence remarquable et plus que de l'instinct, car il y a chez eux entente parfaite des appropriations à faire suivant les localités. L'emploi médical du castoréum est une des ressources précieuses de la thérapeutique. On connaît les débris fossiles de plusieurs espèces de Castors trouvés dans les terrains de quatrième époque, soit en Angleterre, soit en France, dans le département de la Somme.

L'Ondatra ou Rat musqué est intermédiaire aux Campagnols et aux Castors. C'est également un Rongeur du nord de l'Amérique très-répandu sur les rives des fleuves du Canada, et que les Indiens appellent *animal puant*. Son odeur musquée est forte et tenace : on va jusqu'à dire qu'elle imprègne les cours d'eau par où passe le Zibet, nom spécifique de l'Ondatra. Comme le Castor, cet animal se construit des cabanes, mais il les bâtit avec des joncs et de la terre glaise sur les rives, ou se creuse des terriers au besoin. Sa pelleterie est peu estimée, à cause de la forte odeur dont elle est imprégnée.

Les Myopotames ou Coypons n'ont qu'une espèce, répandue au Chili, dans le Tucuman et dans la Plata, et qui, conjointement avec le Guillino du Chili y remplacent les Ondatras et les Castors. Les Hydromys de la même famille, n'ont été observés que dans le sud de la Nouvelle-Hollande, soit à la terre de Diémen, soit sur les petites îles Bruni et Maria, dans le canal d'Entrecasteaux, soit enfin à la rivière des Cygnes. Leurs mœurs sont celles de nos Rats d'eau.

Les Echimydées, Rongeurs dont les poils sont rigides, aplatis et comme spinescents, se divisent en trois groupes distincts : les Dactylomys, les Louchères, les Echimys, qui tous sont des régions chaudes de l'Amérique et plus particulièrement du Brésil, de la Guyane, et du Paraguay, où ils vivent dans les arbres à la manière des Loirs.

De tous les Rongeurs il n'en est pas de plus caractérisés que ceux appelés Sauteurs ou Gerboises dont les membres postérieurs sont plus ou moins allongés, de manière à rendre très-sensible la disproportion des deux paires de pattes. On conçoit qu'une telle organisation a dû astreindre ces animaux aux plaines rases, aux sables des déserts, aux contours rocailleux, où les buissons peuvent leur offrir un abri temporaire et assuré. Tous les genres de cette famille sont par leurs formes extérieures réunis par des liens naturels. Il n'en est plus de même si, à l'exemple de quelques zoologistes modernes, on donne une grande importance à ces caractères tirés de quelques replis d'émail des dents molaires en plus ou en moins, sorte d'étude regardée aujourd'hui comme de premier ordre, et qui ne doit être que fort secondaire. Tous les Rongeurs de cette famille sont remarquables par leur grande timidité. Ils s'aident de leurs longs membres et même de l'appui de leur queue pour fuir avec plus de rapidité à la moindre apparence de danger, et vivent généralement dans des terres. Leur régime est exclusivement herbivore. Les Hélamys du cap de Bonne-Espérance ont été nommés Lièvres-Sauteurs, parce qu'ils ont la taille, les longues oreilles et la coloration des Lièvres; ils sont remplacés dans les pampas de la Plata par les Viscaches ou Lagostomes, et à la Nouvelle-Hollande par les Notomys. Les Alactagas et les Gerboises sont de l'Asie et de l'Afrique. Les anciens avaient fait frapper sur les médailles de Cyrène la Gerboise de la Cyrénaïque, qu'ils nommaient *Rat à deux pieds*. Les steppes de la Sibérie, le désert de Barca, les bords du lac Aral, du Volga et de l'Irtisch, la Boukkarie et le pays des Kirguis, possèdent, ainsi que la Nubie

et l'Egypte, une assez grande variété de ces singuliers Rongeurs aux longues jambes. Les Gerbilles, qu'on a distinguées dans ces derniers temps, ont deux espèces indiennes, l'Hérine et l'Otarie, et six africaines, c'est-à-dire d'Egypte, de Nubie, de la Sénégambie et du cap de Bonne-Espérance. Les Mériones sont du Canada et du Labrador, et les Eligmodontes de Buénos-Ayres, de Maldonado et de Bahia-Blanca, à l'extrémité opposée de l'Amérique.

Les Loirs, au pelage gracieux, à l'allure d'Ecureuil, au régime frugivore, sont des Rats forestiers fort gracieux de forme et peu nombreux en espèces. Les Graphiures sont du cap de Bonne-Espérance, et les vrais Loirs de l'ancien continent. Le Loir, le Muscardin, le Lérot, sont d'Europe; le Lecoupé du Sénégal, le Lalande du Cap, et le Rayé du Japon. Les débris fossiles de trois espèces ont été rencontrés dans le gypse de Montmartre ou dans la caverne de Lunel-Vieil.

La famille des vrais Rats compte de nombreuses espèces et une grande variété de tribus; les Rongeurs qui la composent sont omnivores, très-carnassiers, et s'alimentent de toutes sortes de matières. Destructeurs par essence, leur multiplication rapide les a rendus le fléau de la civilisation, qu'ils combattent pas à pas en s'adressant à ses provisions, à ses magasins de réserve, à sa subsistance. Certains de ces animaux ont suivi les colonisations lointaines des peuples européens, et bravent toutes les tentatives faites pour arrêter leur multiplication et pour opérer leur destruction.

Les Rats existaient parmi les races d'animaux aujourd'hui éteintes, car on trouve de leurs débris mêlés à ceux des grands Quadrupèdes, dans les cavernes de Kirckdale et dans les brèches de la Méditerranée. Les Dendromys du cap de Bonne-Espérance vivent dans les arbres, ainsi que l'indique leur nom, et les Acomys ou Rats du Caire sont communs en Egypte. Les Acanthomys ou Perchals tiennent des Echymys par la nature de leurs poils qui sont spinescents. Le *Setifer* vit à Java, le Perchal dans l'Inde, et le Rat d'Alexandrie est passé d'Egypte à Alexandrie, et s'est naturalisé à Rome et en Sardaigne. Les Otomys habitent le Cap, les Phyllotis, les Scaperomys, les Abrothrix, l'Amérique méridionale, la Plata, le Chili, et la Bolivie. Les Néotomes qui se nourrissent de branches de sapin et de racines, sont confinés dans le nord de l'Amérique, sur les rives du Mississipi et dans les montagnes Rocheuses. On les dit très-voraces, et une espèce entre autres niche dans les crevasses des rochers. Les Sminthus sont de la Crimée, les Akodons de la Bolivie, les Reithrodons de la Patagonie et de la Plata, et les Euryotis du cap de Bonne-Espérance.

Ces divers groupes de Rats renferment sans doute un nombre assez élevé d'espèces, mais il n'est pas de tribu qui en compte plus que celle des véritables Rats. L'Europe possède une douzaine de ces animaux, qui, sous le nom de Rats, de Souris, de Surmulots, de Campagnols et de Mulots, sont les fléaux des demeures, des ateliers ou des champs, de presque toutes les nations. Originaire de la Perse et de l'Inde, le Surmulot se montra en Angleterre pour la première fois en 1730, et déjà vingt ans plus tard on le voit apparaître en France. Pallas cite l'année 1727 comme ayant été signalée par l'apparition de ces Rats à Astracan, et les essaims, que pressait la faim, se rendirent redoutables par leur voracité. Ils venaient de l'Ouest et avaient traversé le Volga. Le Surmulot, en s'établissant dans nos villes, a déclaré la guerre au Rat ordinaire, et en a, sinon exterminé la race, du moins diminué singulièrement le nombre. Le Surmulot se plaît partout, mais surtout dans les lieux bas, où il se creuse des galeries. Le Rat, au contraire, préfère les lieux élevés et secs, et affectionne les combles et les greniers. Ce que détruisent ces animaux est prodigieux; leur appétit est en rapport avec la puissance de leur denture de fer. Ils rongent les corps les plus durs pour se faire des passages, et sont affamés de matières animales. Adroits et lestes, ils savent gravir sur les cordes et sur les poutres, et leur instinct gourmand est servi par une audace peu commune. Le Rat noir n'est pas non plus un enfant du sol d'où l'a chassé le Surmulot; il paraît avoir été introduit en Europe à la suite des expéditions des Normands, car il est originaire du nord de l'Europe et de l'Amérique. Il s'accommode mal des pays chauds, n'existe pas en Italie, et se trouve remplacé à Genève et en Irlande par deux variétés assez bien caractérisées. Des débris fossiles du Rat commun donneraient une origine fort reculée à cette espèce.

La Souris a envahi le monde entier : le Créateur semble l'avoir placée à côté de l'homme comme un de ces êtres parasites destinés à lui rappeler sans cesse le néant de ses entreprises, en souillant les palais qu'il se bâtit, et venant butiner dans ses celliers et troubler son sommeil sur l'édredon de ses couches.

Les Mulots sont les campagnards de la famille; ils aiment la liberté des champs et le grand air comme la classe rustique dont ils affectionnent les travaux. Leur présence dans certaines années a été un fléau pour les terres où ils apparaissent aussi épais que les grains de sable du rivage. On les a vus fondre dans des champs dont ils bouleversaient la surface, mangeant les tiges du blé et les racines nutritives, et puis on les voyait, frappés de mort ou de vertige, infecter l'air de leurs cadavres ou disparaître sans qu'on pût se rendre compte de la cause de leur brusque disparition. Le peuple a gardé la mémoire de certaines années calamiteuses où les Mulots foisonnèrent dans certains pays.

L'Asie possède en propre huit espèces de vrais Rats. Java en compte une, la Nouvelle Hollande deux, et l'Océanie deux. L'Afrique en possède une douzaine, et l'Amérique une trentaine. Cette dernière a ses diverses régions ainsi classées : les Etats-Unis deux;

les Antilles une, le Pilori, si célèbre dès les vieilles narrations de Rochefort et autres ; le Brésil treize, plus onze fossiles ; la Plata et le Paraguay douze, et le Chili une.

La dernière famille de Rongeurs est celle des Arvicoles ou Rats d'eau, aussi nommés Campagnols. Les mœurs des animaux de cette famille varient suivant les tribus, car il en est qui aiment l'eau, d'autres qui sont terrestres, et enfin certains qui sont à la fois et terrestres et fouisseurs. Le Rat d'eau amphibie aime le Poisson, les Grenouilles et fréquente les eaux vives. L'Europe possède douze Arvicoles vivants et deux fossiles ; les plus célèbres sont le Sherman d'Allemagne, le Campagnol et le Gregaire. Les autres espèces appartiennent à l'Asie et à l'Amérique. Ils sont remplacés en Afrique par les Arvicanthis ou Lemmings du Nil, rapportés d'Egypte par l'expédition française. Les plus célèbres de ces Campagnols étrangers sont l'Econome, l'Alliaire, le Gregalis de la Sibérie, dont Pallas nous a révélé l'existence et décrit les mœurs. L'Econome surtout se creuse de vastes clapiers divisés en appartements, dans lesquels il entasse des provisions pour la saison rigoureuse, provisions qui consistent en racines de divers végétaux dont il se nourrit. Pallas rapporte que des Tungouses n'ont pas d'autre occupation que de rechercher pendant l'hiver les magasins pour y enlever les racines qui y sont accumulées, et dont ils font eux-mêmes leur profit. Les Sigmodons de l'Amérique septentrionale, les Pseudomys de la Nouvelle-Hollande, et les Mynomes des Etats-Unis, doivent avoir les habitudes générales des autres membres de la famille.

Les Mammifères que les naturalistes appellent Edentés sont ou terrestres, ou aquatiques. Parmi les premiers on range les Tatous, les Oryctéropes, les Pangolins ; et parmi les seconds, les Lamantins, les Stelières, les Dugonds, et probablement les Dinothères.

Les Mégathères sont éteints depuis longtemps. Leurs dépouilles très-communes dans les sables de toute l'Amérique équatoriale, au nord comme au sud, prouvent quelle a dû être jadis l'abondance de ces animaux, dont la race a disparu de la surface du sol. C'est en 1789, sur les rives de la Plata, qu'on découvrit pour la première fois un squelette presque entier de Mégathère, que l'on rapprocha des Paresseux, et qui reçut même le nom de Paresseux géant. C'était l'opinion de G. Cuvier ; mais de nouvelles observations semblent indiquer que c'est plutôt près des Tatous qu'on doit placer ce Mammifère, dont l'ossature gigantesque devait être recouverte d'une carapace, qui vivait d'herbes et de racines, et qui fouillait la terre avec ses ongles puissants. Dans ces derniers temps, Owen a décrit, sous le nom de Glyptodon, un autre animal réduit à l'état fossile, sur les rives du Rio-del-Sauce, de San-Pedro-do-Sol, et à Buénos-Ayres. Les Lépithères du même pays et les *Cœlodon* et *Sphœnodon* du Brésil, reposent encore sur l'étude d'ossements déterrés il y a peu d'années.

Les Tatous appartiennent tous à l'Amérique méridionale ; leurs espèces sont nombreuses, bien que leurs mœurs ne présentent point de différence. Ce sont en effet des animaux protégés par d'épaisses cuirasses, organisés pour creuser le sol à l'aide d'ongles robustes, et vivant en troupes ou solitaires, tantôt dans les plaines, tantôt dans les forêts. Leurs habitudes sont plutôt nocturnes que diurnes, et leur intelligence est presque oblitérée. Ils se nourrissent d'Insectes, de Vers, de charogne. Leur chair passe cependant pour délicate, et on les mange au Paraguay. Les espèces sont réparties dans diverses petites tribus : c'est ainsi que les *vrais Tatous* ont pour type l'*Encoubert*, dont la course rapide est surpassée encore par la prestesse avec laquelle il s'ouvre, dans les Pampas, un souterrain pour s'abriter. Lund a signalé dans ces derniers temps quelques espèces fossiles. Les *Tatusies*, qui comptent huit espèces, peuvent se rouler en boule et se servir des pièces mobiles de leur test comme d'un moyen efficace de protection. Le Priodonte du Paraguay et du Brésil fréquente les alentours des lieux habités, et se plaît au voisinage des cimetières pour en fouiller le sol et dévorer les cadavres ; les Chlamyphores du Chili et de la province de Mendoza joignent à une petite taille une cuirasse incomplète. Divers autres genres fossiles appartenant à cette famille ont été proposés dans ces derniers temps.

Les Fourmiliers sont aussi de l'Amérique méridionale, et vivent, ainsi que l'indique leur nom, presque exclusivement de Termites et de Fourmis, qu'ils saisissent avec leur longue langue, gluante et extensible. Le Tamanoir et le Tamandua se trouvent au Paraguay et au Brésil ; le premier a des habitudes terrestres. Robuste et courageux, il sait se défendre des attaques des animaux carnassiers, et son unique occupation consiste à briser les cellules des Termites et à saisir celles-ci à mesure qu'elles fuient, en les engluant sur sa langue, qu'il manœuvre avec une dextérité peu commune. Le Fourmilier à deux doigts est forestier. Par sa queue enroulante il se maintient accroché sur les arbres, dans les forêts de la Guyane, où il est commun. Le Mégalonyx de Jefferson, grand animal de la Virginie dont la race est éteinte, appartient encore à cette petite famille. Lund signale les débris de trois autres espèces fossiles au Brésil.

Les Oryctéropes représentent les Fourmiliers, dont ils ont les mœurs, dans l'Afrique ; l'espèce la plus anciennement connue se trouve au cap de Bonne-Espérance, où on la nomme Cochon de terre ; la seconde vit dans l'intérieur de la Sénégambie. La nourriture des Oryctéropes consiste principalement en Termites et en Fourmis, dont les essaims couvrent de vastes surfaces dans ces deux contrées. Les nègres du Sénégal et les créoles du Cap estiment la chair de ces animaux. La famille des Oryctéropes, ré-

duite aux espèces que nous indiquons, paraît encore avoir un genre fossile trouvé à Eppelsheim et à Sansans, celui des Macrothères.

Les *Pangolins*, dont le corps est recouvert d'écailles imbriquées, ressemblent plus par leur aspect extérieur aux Reptiles qu'aux Mammifères; aussi les anciens naturalistes les avaient-ils regardés comme de vrais Reptiles, en se bornant à une ressemblance extérieure légère. Ce sont des animaux d'Asie et d'Afrique, que leurs écailles protègent de la dent des bêtes de proie, vivant de petits Insectes mous, Termites et autres, à la manière des Fourmiliers. Les trois Pangolins connus sont des Indes orientales, d'Assam et de Java, tandis que le Phatagin est de la côte occidentale d'Afrique, en Guinée et au Sénégal.

En tête du groupe des Edentés aquatiques se trouvent les Dugongs, qui vivent dans la mer Rouge, dans l'archipel des Moluques et dans les canaux échauffés du nord de la Nouvelle-Hollande. Ce nom de Dugong, ou mieux *Dujoung*, est emprunté à la langue malaise, et a été préféré au nom d'Halicore et de Sirène, qui ont été donnés en Europe aux animaux marins de ce groupe. Leur histoire, surchargée de détails merveilleux, a été réduite à quelques faits mieux observés dans les dernières campagnes d'exploration, et l'on en possède maintenant des portraits exacts. Les Dugongs vivent de fucus et d'algues sur les bancs nombreux qui rendent si dangereuses les mers qu'ils habitent. Leur intelligence paraît être assez développée, et l'on cite des traits qui prouvent toute l'étendue de l'amour maternel des femelles, protégeant leurs petits aux dépens de leurs jours. Leur chair est fort estimée, et a, dit-on, la saveur de la viande de Bœuf.

Des débris fossiles appelés Métaxithères, fort voisins de la charpente osseuse des Dugongs, ont été rencontrés en France, à Beaucaire, soit dans le calcaire à moellon, soit dans les sables marins, soit dans les terrains marins inférieurs de quelques autres lieux. Les Dinothères (bêtes terribles), également fossiles, sont une des précieuses acquisitions de la géologie dans ces dernières années, car G. Cuvier les avait pris pour des Tapirs, tandis que tout semble prouver que c'étaient de gros Mammifères aquatiques organisés pour un genre de vie assez semblable à celui des Dugongs et des Lamantins. Ces derniers, réduits à deux espèces, ne vivent que sur les côtes échauffées de l'équateur, sur les rivages de l'Afrique ou d'Amérique, à l'embouchure des grands fleuves, tels que le Sénégal, le Zaïre, l'Orénoque et la rivière des Amazones. Les Lamantins remontent dans les eaux douces à des distances parfois considérables, et leur nourriture consiste en herbes aquatiques. Leur chair est sapide et fort recherchée. Autrefois on armait les navires pour se livrer à la chasse de ces grands Mammifères, et aujourd'hui encore, à la Guyane, on en prend suffisamment pour qu'on ait cherché à en introduire l'usage dans la marine militaire sous forme de salaisons. Les Lamantins portent les noms de Manati et de Vaches marines.

Les Rytines des îles Houriles et du Kamtchaska n'ont été étudiés que par Steller, pendant son séjour forcé, par suite d'un naufrage, sur une des îles du nord de l'océan Pacifique. C'étaient des animaux marins fort voisins des Lamantins et des Dugongs, très-abondants au XVIII^e^ siècle, époque où écrivait Steller (1743), et qui, dès 1768, n'existaient plus, ayant été complétement détruits par les pêcheurs russes, livrés avec âpreté à leur chasse, par la facilité qu'ils avaient à les tuer et par la grande quantité d'huile qu'ils en retiraient.

La grande famille des Pachydermes renferme, de tous les animaux terrestres, ceux qui ont reçu les formes les plus colossales et les plus lourdes. Les Eléphants, que l'on place à la tête du groupe, joignent à la masse de matière qui constitue leur organisme une dose d'intelligence fort grande, et ce sont des Mammifères qui n'ont pas cessé de jouir depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours d'une réputation d'éducabilité qu'ils méritent. La grande quantité d'ossements fossiles que l'on déterre chaque jour dans toutes les régions, soit torridiennes, soit tempérées, soit même glaciales, prouve que des Eléphants accommodés pour vivre sous les températures les plus diverses avaient été créés dans les premiers âges du monde. La plus célèbre de ces espèces perdues est, sans contredit, le fameux *Mammouth*, dont on exporte chaque année de la Sibérie plus de 8,000 quintaux d'ivoire, et dont les dents, mêlées aux défenses de Rhinocéros, sortent verticalement de terre. On sait qu'en 1799, un pêcheur tungouse découvrit, à l'embouchure du Léna, un cadavre entier de cette espèce qu'une gangue de glace avait protégé pendant des siècles, et dont les chairs, intactes, ne furent entamées qu'après le dégel de 1806. Cet Eléphant hyperboréen était vêtu d'une fourrure épaisse, formée d'une laine rigide et rouge brun. Depuis, d'autres espèces fossiles ont été rencontrées dans le diluvium de l'Allemagne et de la Russie, dans les sables du val d'Arno et en Auvergne. On ne connaît plus que deux espèces vivantes, l'Eléphant d'Afrique et celui des Indes. Le premier, soumis à la domesticité par les Carthaginois, et dont Annibal se servait comme d'une bête de charge dans ses mémorables campagnes, resta peu à peu sans emploi, et la race domestique, en s'éteignant, finit par faire perdre entièrement le souvenir de la race sauvage aujourd'hui indomptée, et dont on n'a une connaissance exacte que depuis fort peu de temps. L'Eléphant d'Asie, lui, est resté soumis à l'homme dans les contrées stationnaires de l'Inde, sur lesquelles les siècles ont passé sans apporter de changements aux habitudes et aux croyances enracinées sur le sol. Les mœurs des Eléphants ont été l'objet de nombreuses et complètes publications. A toute

les époques ils frappèrent l'imagination des peuples par leur puissance corporelle, et on s'est plu dans maintes circonstances à exagérer la dose du jugement qu'on leur prête. C'est, suivant Buffon, un *miracle d'intelligence et un monstre de matière*, assertion pittoresque, mais qui manque d'exactitude.

Les Mastodontes, dont la race est éteinte, comptent treize espèces. C'étaient des animaux de grande taille, qui vivaient en Amérique, en Europe et dans l'Asie. La France en possédait plusieurs, et les ossements de quelques autres ont été exhumés dans la Bolivie, à la Conception, au Chili, sur l'Irrawadi dans l'empire Birman, au Brésil, en Suisse, en Saxe, etc. Les Mastodontes ont disparu de la surface de notre planète depuis fort peu de temps. On assure que des ossements découverts dans le pays des Illinois avaient encore des portions de chair intactes et la trompe, et un individu rencontré en Virginie avait encore son estomac dans lequel on put reconnaître des matières végétales broyées. C'est à un animal de ce genre qu'appartiennent les os qui ont fait tant de bruit en France sous le nom du roi *Teutobocchus*.

La Tétracaulode paraît peu différer des vrais Mastodontes, et a été découverte dans l'Amérique du Nord.

Les Hippopotames sont d'Afrique et les quatre espèces fossiles ont été rencontrées en Angleterre, en France, et dans le val d'Arno, en Italie. L'empire Birman a les Hexaptodontes et les Tétraptodontes décrits par les Anglais.

Les Rhinocéros, aussi brutaux que robustes, ne redoutent aucun des grands Carnassiers, qu'ils savent intimider par l'emploi d'une force extraordinaire et par la protection d'un cuir dur et épais. On en connaît cinq espèces vivantes, toutes des régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. Cette dernière paraît avoir trois ou quatre variétés distinctes. Au commencement de ce siècle, on a découvert deux espèces de taille plus petite dans les grandes îles Malaisiennes de Java et de Sumatra, et une cinquième sans corne sur le nez dans les îles éparses à l'embouchure du Gange. Comme les Eléphants, les Rhinocéros étaient excessivement communs sur la surface de la terre dans les premiers âges du monde. On en admet quatorze espèces distinctes à l'état fossile, et Pallas rapporte qu'en 1771, on trouva en Sibérie le cadavre d'un Rhinocéros à narines cloisonnées, que les glaces avaient conservé presque intact, mais que la putréfaction détruisit bientôt. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, recèlent en grande quantité de ces ossements de Rhinocéros antédiluviens.

Les anciens virent des Rhinocéros dans les cirques, mais nulle part il n'est question de tentatives pour les apprivoiser ; et cependant on assure qu'en Abyssinie on a su en soumettre au joug et en retirer des services. Cette indication aurait besoin d'être vérifiée, car le naturel de ces animaux est aussi farouche que grossier, et rien ne paraît faire impression sur ceux retenus en captivité, dont le regard sinistre inspire un sentiment involontaire de crainte.

A l'époque où écrivait Buffon, on ne connaissait qu'un Tapir américain, le Maïpuri de la Guyane et du Brésil. En 1835 fut publiée la description d'une seconde espèce, aussi d'Amérique, le Pinchaque, mais vivant dans la Cordilière, dans le Paramo de Quindiu, et par conséquent à un niveau au-dessus de la mer fort différent de celui de l'espèce primitive, qui se plaît aux alentours des savanes noyées. Avant 1835, on avait retrouvé à Malacca, à Sumatra et à Penang un représentant de ce genre, et le Tapir indien, que Rémusat a cru être le *Mé* des Chinois, piqua vivement la curiosité du monde savant.

Comme les autres grands Pachydermes, les Tapirs possèdent des espèces fossiles et même des petits genres qui s'en rapprochent beaucoup. Ces débris sont communs à Eppelsheim, à Issoire, au Brésil, dans le gypse de Montmartre qui recèle tant de dépouilles précieuses d'animaux perdus, dont les descriptions ont fait la fortune de G. Cuvier. Cette butte, comme un vaste musée, a donné à la géologie les Paléothères, si variables de taille et si voisins par leurs formes corporelles des Tapirs ; les Chœropotames, les Xiphodons, les Dichobunes et une foule d'autres. On a rencontré également des Paléothères dans le midi de la France et en Auvergne, et des Lophiodons dans plusieurs autres localités.

Les Sangliers sont les Phacochères d'Afrique, les Babyrussas d'Asie, les Cochons de l'ancien continent, et les Pécaris du nouveau. On compte dans cette famille quelques espèces perdues.

Les Damans sont les plus petits des Pachydermes. Confondus avec les Rongeurs par Kolbe sous le nom de *Marmotte du Cap*, et d'*Ashkoko*, tous les Damans sont africains, et on en connaît cinq espèces. Le Daman Israël du mont Sinaï est très-probablement le *Saphan* de la *Bible*. Une foule de petits genres, dont on ne connaît que les débris, viennent se placer à la suite des Damans : ce sont les Anthracothères, les Adapis, les Anoplothères, les Elasmothères et les Dréméthères du Pérou, dont il nous suffira de citer les noms.

Le Cheval est cosmopolite, et ses races, depuis longtemps soumises à l'homme, présentent de profondes altérations dans leur aspect et suivant les pays où elles ont pris naissance. La plus remarquable de toutes ces variétés est la Kalmouque, dont le corps est recouvert d'un poil long, blanc et recoquillé, imitant une toison. Le Zèbre, le Guagga et le Daw, si agréablement bariolés, vivent à l'extrémité sud de l'Afrique. Le Dziggtai ou Hémione est de la Mongolie et de l'Inde, et l'Ane, ce rustique animal, s'est propagé dans tous les lieux, sobre et dur au travail, comme il convient à un être frappé d'anathème. Le genre *Equus* compte aussi des espèces fossiles, et notamment l'Hippothère.

La section des Ruminants nous présente une grande variété de Mammifères, tous réunis cependant par de grandes analogies d'organisation, de mœurs, d'habitudes et de régime. Leur système digestif compliqué est approprié à une nourriture exclusivement végétale, et leurs diverses tribus, habituées à se réunir en troupes, les prédisposent à la vie domestique.

Les Lamas de la chaîne andienne de l'Amérique, sont du Chili ou du Pérou. Le *Carnero de la Sierra* est ainsi nommé par les Espagnols du Pérou quand il est à l'état sauvage; mais, soumis à la domesticité, il remplace le Chameau dont il a quelque peu l'allure, et a reçu le nom de *Ilama*. Cet animal est recouvert d'une laine grossière, mais abondante, et peut porter cinquante kilogrammes. Son pied, au milieu des précipices des Andes, le fait choisir pour transporter les fardeaux, et on les voit descendre à la file sur la pente de la Cordilière sous la conduite d'un vieil individu couvert de clochettes et d'ornements. Le Paco est encore appelé *Alpaca* au Pérou et Chilismèque au Chili; il sert aux mêmes usages que le Ilama. Les mots *Alpaco* et *Ilamscani* signifient, le premier bête du pays, et le second bête de somme. Quant au Huanaco, il diffère du Paco par son dos voûté, et parce qu'il préfère la chaleur au froid, en quittant dans l'hiver les montagnes pour les vallées. Enfin, la Vigogne ne dépasse pas la taille d'une Chèvre, et sa laine, très-souple et très-fine, sert à la fabrication de tissus ou à la confection de feutres estimés. Ni la Vigogne, ni le Huanaco ne sont aujourd'hui soumis à la domestication. Les Maranchères de la Patagonie sont voisins des Lamas, mais leur race est éteinte. Il en est de même des Leptothères du Brésil.

Les Chameaux n'ont que deux espèces : l'une le Chameau de l'Asie centrale, et l'autre le Dromadaire de l'Afrique. La souche sauvage en est inconnue, car ces deux sortes de bêtes domestiques sont soumises à l'homme depuis les temps les plus reculés. Née à côté des populations arabes et indiennes, la race des Chameaux a été pour elles le levier de leur civilisation stationnaire.

« Le Chameau du désert de Syrie, dit Burckhardt, est plus petit que celui d'Anatolie, des Turcomans ou des Kurdes, Il supporte mieux que lui la chaleur et la soif, mais il est très-sensible au froid, qui en tue beaucoup dans le désert. Le Chameau provenant d'une femelle arabe et d'un mâle turcoman est nommé *Kufurd*. C'est un animal faible qui n'est pas propre à la fatigue. Le mâle et la femelle turcomans engendrent le *Déli* ou Fou, ainsi nommé à cause de son caractère intraitable. Un Dromadaire et une Chamelle turcomane donnent le *Taous*. Le Dromadaire est le Chameau commun d'Anatolie. » Les montagnes de l'Himalaya, du Népaul et de Sibérie recèlent des ossements fossiles de Chameaux.

Les Girafes sont exclusivement d'Afrique, et très-certainement l'espèce de Nubie doit être distinguée de celle du cap du Bonne-Espérance.

La famille des Cerfs compte de nombreuses espèces, soit vivantes, soit fossiles. Les Elans habitent la zone circumpolaire boréale, et les Rennes la Laponie. Les Daims sont de l'Europe et de l'Asie, et les vrais Cerfs de l'Europe, du Népaul et du nord de l'Amérique. Les *Rusa* sont indiens ou des îles de la Malaisie, ainsi que les Axis et les Stilocères, Mais les Chevreuils ont des individus en Europe, dans la Tartarie russe et dans l'île de Chiloë. Les Cariacous et les Daguets sont de gracieuses espèces de l'Amérique, et les premières sont réparties sous l'équateur comme aux Etats-Unis et dans la Colombie. Les Bisulques sont des Andes; la *Bête de Siva* ou *Sivathère* gît à l'état fossile dans le Sivalick.

La nomenclature des Cerfs fossiles est trop variée pour ne pas paraître sans doute stérile à quelques-uns de nos lecteurs.

Les Porte-musc possèdent quatre espèces : le *Musc* du Tibet, si célèbre par le parfum qu'il fournit; le *Kanchil* de Java et de Sumatra, le *Mémina* de Ceylan, et le *Napu* de Sumatra. Il paraît que le Musc se trouve aussi à l'état fossile.

Les Antilopes présentent au zoologiste une grande variété de tribus et d'espèces, et on les rencontre dans toutes les parties du monde, l'Australie et l'Océanie exceptées.

Les Gazelles, les Nanguers, les Cervichèvres, les Grisbocks, les Guevées, les Spinigères, les Madagas, les Oryx, les Alcélaphes, les Addax, sont d'Afrique. Les vraies Antilopes, les Raphicères, les Tétracères, les Némorrhèdes, les Thars, les Chirus, le Anoa, sont d'Asie. On ne rencontre qu'au Cap les Aigocères et les Aréas; l'Europe possède le Chamois.

La famille des Moutons et des Chèvres nous conduit naturellement à celle des Bœufs, par le Ovibos des régions polaires boréales. Dans les montagnes du Népaul, de l'Himalaya et de Nilyherry, on rencontre les Kemas, et dans l'Amérique septentrionale les Antilocâpres. Les vraies Chèvres sont d'Europe, d'Asie et d'Afrique; mais on connaît des espèces de Moutons dans toutes les parties du monde, les unes indigènes, les autres naturalisées, et il n'est pas jusqu'à l'Océanie où l'espèce n'ait été portée il y a fort peu d'années.

Les Bœufs sont de l'ancien continent, et les races domestiques ont été seules introduites en Amérique. Au Cap sont relégués les Catoblepas, dans l'Inde les Bibos; mais on trouve des Bœufs sauvages en Afrique et en Asie, Les ossements fossiles des animaux de ce genre sont communs dans les cavernes de la Franconie, de Lunel-Vieil, dans les terrains récents de l'Auvergne et du Kentucky.

L'ordre des animaux Marsupiaux est décrit dans cet ouvrage d'une manière complète, et dans cette révision géographique i

me suffira de dire que les Didelphes Sarigues, Micourés et Chironectes, sont américains; les Tarsipes, australiens; les Phalangers Pétauristes, Thylacines Kanguroos, etc., de la Nouvelle-Hollande. Les Couscous sont de la Papouasie et des Moluques, et ces terres équatoriales nourrissent aussi un Macrope. Le continent austral possède encore en propre les Péramèles, les Phascolomes, les Kaalas, les Dasyures, etc., et surtout les deux curieux genres Monotrèmes, appelés Echidnés et Ornithorhynques.

Une division à part parmi les Mammifères est celle des Cétacés, animaux taillés sur la forme de Poissons, dont ils ont l'aspect et le genre de vie. Les Cétacés, en effet, sont organisés pour vivre exclusivement au sein des eaux, et leurs membres sont développés en simples nageoires; leur corps est recouvert par un épiderme dénudé. Tout dans leur coupe extérieure rappelle le type Poisson.

Certains Cétacés ont des dents aux deux mâchoires et portent le nom de Dauphins. Les espèces en sont nombreuses et vaguent dans toutes les mers ou sur les côtes, mais cependant sans jamais franchir les limites de température qui leur sont assignées. Il en est même qui ne quittent jamais les glaces du pôle nord, telles que le Béluga, le Dauphin à couronne, le Globicéphale, l'Anarnack, l'Hypéroodon et le Narwhal. D'autres parcourent le cercle antarctique et vivent dans les mers Australes; tels le Delphinoptère de Péron, le Dauphin crucigère, etc. Dans les bouches du Gange vit une curieuse espèce, le Plataniste de Pline, et dans les fleuves de la Bolivie existent les Inias, qui se plaisent dans les eaux douces.

Les Dauphins comptent aussi quelques espèces perdues, et dont on a découvert les ossements fossiles en divers lieux de l'Europe.

Les Cachalots sont des grands océans équatoriaux, et leur masse colossale fournit aux armements destinés à la pêche de ces animaux le *sperma-ceti*, ou blanc de Baleine, et l'huile, dont le commerce a su tirer un parti lucratif. On les distingue des Dauphins en ce qu'ils n'ont de dents qu'à la mâchoire inférieure.

Les Baleines à palais garni de fanons, dont la taille est considérable, comptent plusieurs espèces confinées dans les mers qui avoisinent les pôles : la Baleine franche, le Rorqual, sont du nord; la Baleinoptère jubarte, de la Méditerranée; les Baleinoptères finn-back et hump-back, et la Baleine blach-whale des mers antarctiques. On a découvert les ossements fossiles de quatre espèces de Baleines ou Baleinoptères à Castel-Arcuato, à Paris, à Anvers, et près des bouches du Rhône. (*Voy.* le t. II de notre *Dictionnaire de Zoologie.*)

GEOGRAPHIE DES OISEAUX. — Chaque pays produit des animaux qui lui sont propres, et cette loi générale, d'abord posée par Buffon, ne souffre point d'exception, bien que son auteur, trompé par de fausses analogies, l'ait abandonnée dans les derniers temps de sa carrière. Un animal quelconque ne transgresse jamais cette fixité de démarcation imposée à son organisation. Il n'en est pas de même des genres : résultats de combinaisons tout artificielles mises en jeu par l'esprit humain, on conçoit que les caractères qu'on leur assigne varient suivant les circonstances ou les manières d'être, prises pour principale nuance d'analogie ou de dissemblance entre un certain nombre d'animaux.

Par suite, il en résulte que des genres peuvent se composer d'espèces propres aux pays les plus divers, si toutes ces espèces se ressemblent par une réunion d'analogies dont le point de départ est la comparaison et le jugement d'un auteur systématique ou même méthodique. Le genre, en Histoire naturelle, est donc en entier un résultat de l'art, ou, en d'autres termes, l'expression d'une analyse, tandis que l'espèce, conservant perpétuellement ses caractères, existe comme type d'organisation, et a été le produit de la création. Mais la grande difficulté de circonscrire les foyers propres à chaque série d'êtres, et notre connaissance encore imparfaite de toutes les espèces propres à telle ou telle contrée, rendent extrêment difficiles ces tentatives de démarcation. Ensuite, tous les animaux ne sont point influencés de la même manière par les bassins où ils vivent. Il est de toute nécessité de se rendre compte souvent des influences diamétralement opposées qui arrêtent dans son essor tel animal terrestre, ou bien de celles qui préparent et qui donnent une vaste arène à un animal aquatique Mais ce sont ces appréciations que personne n'a encore essayé de faire; car, bien que des auteurs aient rejeté *les causes finales*, ou plutôt aient blâmé l'abus que certains philosophes en ont fait dans leurs écrits, toujours est-il qu'un animal muni d'ailes est destiné à voler, ou que celui dont les doigts sont garnis de palmures est principalement accommodé à la natation; et ce fait devient trivial, tant il est vulgairement vrai dans son principe. Or, en circonscrivant un certain nombre d'êtres dans les bassins formés par les reliefs de l'écorce du globe, doit-on tenir compte et des parallèles et des méridiens, de l'influence des agents physiques extérieurs, et surtout de la nature de l'animal? Que de nuances en effet à établir entre les Mammifères terrestres et les aquatiques, les Oiseaux sans ailes, les mauvais voiliers, ceux à vol rapide, les riverains, les Gallinacées, les Palmipèdes. Dans les autres classes, ces dissemblances sont bien autrement variables et diversifiées; et, pour en citer un exemple pris dans un ordre étranger à notre sujet, les Poissons, d'abord isolés dans certaines mers, confinés entre des degrés de latitude accommodés à leur existence, resserrés dans certains bassins peu considérables, comptent encore des espèces toujours errantes dans la haute mer, tandis que certaines n'abandonnent point le sable

des grèves, les limons de quelques rivages et les rochers à fleur d'eau des archipels. Enfin, les eaux douces de chaque contrée peuvent renfermer des genres identiques; mais certes leurs espèces sont toujours distinctes et différentes dans leur essence.

L'influence la plus signalée que possèdent les agents extérieurs est de faire naître ce qu'on doit appeler la variété de localité, bien distincte de la variété accidentelle, qui n'est que le résultat d'une circonstance fortuite, qui peut occasionnellement se reproduire de la même manière et sous l'influence de la même cause, mais qui cependant est plutôt une sorte de monstruosité qui s'éteint sans se renouveler par elle-même. Il n'en est pas ainsi, disons-nous, de la variété de localité : l'être qui y est soumis, influencé à la longue dans son organisme, se reproduit avec les nouveaux attributs que sa localité lui a imposés comme une loi d'existence; et cependant les dissemblances par lesquelles il s'éloigne du type de son espèce ne sont pas assez tranchées, assez nettes pour en permettre la distinction. La taille et les couleurs sont ordinairement les deux manières d'être que la localité modifie le plus chez les animaux. Ainsi Péron a dit : « Prenons pour exemple l'Oreille-de-Mer, connue sous le nom d'*Haliotis gigantea* : c'est à l'extrémité du globe, c'est sous le choc des flots polaires qu'elle se complaît; c'est là qu'elle parvient à la longueur de quinze ou vingt centimètres; c'est là qu'elle forme ces bancs précieux sur lesquels les habitants de la terre de Diémen viennent chercher une nourriture abondante et salubre... A peine nous sommes à l'île Maria, nous n'avons fait pour ainsi dire que traverser le canal d'Entrecasteaux, et déjà ce grand coquillage a perdu de ses dimensions. A l'île King, il est plus petit encore et plus rare; sa dégradation est de plus en plus sensible à mesure qu'on remonte davantage vers l'île Decrés et vers les îles Joséphines. Dans les misérables avortons de cette espèce qui végètent sur les rochers de la terre de Nuytz, on a peine à reconnaître le plus grand coquillage de la terre de Diémen, et au delà du port du Roi-Georges on en chercherait en vain la trace. Il en est de même pour ces Phasianelles, naguère si rares et si précieuses, et que nous avons apportées en si grand nombre. L'île Marie est leur véritable patrie; c'est là qu'il serait possible d'en charger des navires... Comme l'Héliotis *gigantea* du cap sud, elles expirent au port du Roi-Georges, après avoir éprouvé comme elle une foule de dégradations presque insensibles, il est vrai, mais qui finissent pourtant par anéantir l'espèce. » Or, à ces deux faits observés par un naturaliste justement célèbre on pourrait en adjoindre dans toutes les classes des centaines d'autres tout aussi positifs, tout aussi distincts. L'influence de la climature sur les êtres est donc démontrée par des exemples irrécusables dont rien ne peut affaiblir le témoignage.

La terre, qui dépend du système solaire, est soumise dans ses mouvements annuels à l'influence plus ou moins directe de la lumière et de la chaleur émise par le soleil. Il en résulte pour tous les êtres créés qui la recouvrent une série d'actions dont les règles altèrent profondément les animaux des classes inférieures, tout entiers soumis aux lois de la distribution géographique. Les animaux supérieurs, au contraire, modifiés dans certains cas par l'homme, peuvent changer de manière d'être par une série de phénomènes dont le résultat est nommé *naturalisation*. Chaque être a donc été façonné pour vivre primitivement sous telles ou telles influences, et par conséquent dans un cercle dont les degrés de latitude et de longitude ne précisent pas uniformément les limites. Il est résulté de cette création que chaque système de terre, chaque île, soumis à des influences atmosphériques identiques, ont produit à peu près les mêmes animaux, à moins que depuis le morcellement de ces terres ou de ces îles, quelques espèces mal protégées par leur organisation ne se soient éteintes sous l'influence de causes accidentelles ou imprévues. Bien qu'on doive admettre comme grande coupe l'existence de cinq zones, chacune ayant sa création à part et nettement distincte, toujours est-il que ces zones sont elles-mêmes passibles de divisions secondaires. Ainsi ces cinq zones générales sont la torridienne, les deux tempérées, au sud et au nord de l'équateur, et les deux polaires, la boréale et l'australe, aux extrémités du sphéroïde terrestre; mais, à prendre chacune de ces zones en particulier, que d'influences locales viennent établir des barrières à la progression de certains êtres ou tracer des limites que la plupart ne peuvent franchir. Les hautes chaînes montagneuses, par l'abaissement de température de leur sommet, conviennent à des animaux qui sont organisés pour vivre au milieu des glaces du pôle; tandis que dans les vallées inférieures, ou dans les savanes qui occupent la déclivité des bassins, règne une chaleur des plus vives, et par suite une création qui y est appropriée. Ainsi, en prenant pour exemple la zone torride, et bien que dans l'ensemble des êtres qu'elle nourrit il y ait une analogie générale, que de nuances viendront s'offrir suivant qu'on examinera ses limites dans le nouveau monde et dans l'ancien, sur les rivages de grandes mers ou au milieu de vastes forêts, de déserts sablonneux, de savanes noyées, ou sur les cimes des montagnes. Que de bassins l'Amérique seule renferme entre les deux tropiques! Et certes la création terrestre éprouvera des variations bien plus grandes si on la suit entre ces deux lignes, au milieu de la mer du Sud, dans les îles de la Malaisie, au nord de la Nouvelle-Hollande, sur le continent de l'Inde ou en Afrique. Les zones tempérées, liées entre elles par une continuité de terres, et celles de l'ancien monde, coupées en bassins plus nombreux, où affluent des fleuves qu'encadrent des chaînes serpentant dans tous les sens, impriment aux êtres qui y

vivent un cachet spécial, bien que moins imposant et moins fécond que celui de l'équateur.

Les minéraux ne sont donc pas soumis aux lois de la climature ; ils sont par conséquent répartis indifféremment dans la masse du globe, et ils affectent seulement quelques particularités de positions connues sous le nom de *gisements*, dépendantes de *formations*. Il n'en est pas de même des végétaux, leur existence est subordonnée au sol sur lequel ils sont fixés, et de là les divisions en régions *hyperboréenne*, *européenne*, *sibérienne*, *méditerranéenne*, etc., établies par les botanistes pour servir de cadre à l'explication des lois qui régissent leur dispersion. Il est donc à peu près démontré que la zone équatoriale est la plus féconde en plantes douées de formes imposantes et légèrement développées ; que les zones tempérées affectent dans le type de la végétation un aspect robuste, sec et ligneux ; qu'enfin les régions polaires se ressemblent en ce sens, que le nombre des espèces est très-restreint, et que celles-ci ne sont plus que des herbes rabougries par l'âpreté des froids continus. Dans ces grandes zones, mille oppositions naissent dans la répartition des masses secondaires, soit par l'influence des bassins, des localités, des milieux. Toutefois, plus on s'élève sur les montagnes, plus la végétation se rapproche de celle des zones polaires, et sur le Chimborazo, par exemple, on finit par trouver à la limite des glaciers qui en couronnent les pics, une flore analogue à celle de l'île Melville ; on sait encore que près des pôles les plantes phanérogames ou cryptogames diminuent ou disparaissent pour faire place aux agames. Ce n'est guère que sous l'équateur que les monocotylédones deviennent de puissants végétaux, et que les gramens prennent le port et la solidité des arbres des zones tempérées.

Les Zoophytes, qui habitent les mers, sont d'autant plus nombreux qu'on se rapproche de l'équateur ; ils vivent, sans aucune distinction, tout autour du globe, en lui formant une ceinture végéto-animale. Il en est de même d'un grand nombre de Mollusques marins ; cependant, à mesure qu'on s'élève en latitude, leurs espèces changent et font place à d'autres, façonnées sur de nouveaux types. Les Poissons de mer sont aussi subordonnés à cette loi ; ceux du nord ne sont point ceux du sud, et les espèces australes se rencontrent aussi bien sous les atterrages du cap Horn qu'au sud de la terre de Diémen ou proche du cap de Bonne-Espérance. Les Poissons équatoriaux sont ou pélagiens, comme les Exocets, les Scombres, les Coryphènes ; ou sécatiles, comme les Lâbres, les Aleutères, les Balistes ; et alors ils éprouvent le besoin d'être abrités par les côtes et d'être protégés par les recifs crevassés sur des plages échauffées. Ils varient par conséquent d'espèces suivant la conformation des systèmes de terre, bien que la plupart des Poissons du grand océan Pacifique vivent aussi bien sur les côtes d'O-Taïti, des Carolines, des Moluques, que sur les rivages de Maurice ou des Seychelles de l'océan Indien. Les Insectes et les Reptiles, extraordinairement communs sous l'équateur, diminuent graduellement en nombre à mesure qu'on avance vers les pôles ; mais leur multiplication demandant impérieusement l'union de la chaleur et de l'humidité, il en résulte qu'ils sont moins abondants dans les climats où ces deux circonstances ne se trouvent pas réunies. Les Mammifères sont assez bien répartis quant au nombre sur tous les points de la terre, mais il n'en est plus de même sous le rapport de la taille ; les plus puissants vivent dans les vastes forêts vierges de l'équateur, ou dans l'espace des mers, ou enfin sur les confins du monde. De mille Mammifères connus, l'Europe n'en a guère que deux cent quatre espèces, tandis que l'Amérique en renferme trois cents, l'Asie deux cent quatre-vingts, et l'Afrique deux cent seize. Des Quadrupèdes enlevés aux lieux qui les virent naître, soumis à la domesticité ; se sont habitués à des climats peu adaptés à leur organisation ; d'autres au contraire, compagnons de l'homme, ne paraissent plus exister à l'état sauvage, et ne sont plus que des êtres altérés par une longue servitude.

Nous venons de soulever un très-petit coin du voile qui enveloppe les tables des lois de la Nature ; nous nous sommes resserré autant que possible ; et, bien qu'un tel sujet demandât des développements nombreux, nous n'avons pas dû oublier que ce travail ne serait pas ici à sa place, et qu'il devenait indispensable de nous borner à de simples prolégomènes pour arriver au but de cet article, aux généralités relatives à la distribution des Oiseaux.

Munis de rames préparées pour la natation, les Poissons et les Mammifères pisciformes ont reçu pour arène le sein des mers, les fleuves et les lacs ; partout où l'eau séjourne, ils peuvent se transporter à l'aide de leurs appareils locomoteurs destinés à agir sur le fluide dense. Eh bien ! malgré cela, tant de nuances se manifestent dans leur organisation générale, qu'ils ne doivent jouir de cette prérogative qu'autant que la masse d'eau qu'ils habitent est appropriée à cette même organisation. Il en est ainsi des Oiseaux. Quoique l'atmosphère ait été accordée à la presque totalité des espèces comme un domaine naturel, que tout soit accommodé dans leur constitution pour agir au milieu d'un fluide vaporisé, mille particularités retiennent les espèces individuelles dans de certaines circonstances qu'il ne leur est pas permis d'éviter.

Des genres d'Oiseaux très-naturels sont exclusivement propres à telle ou telle contrée ; certains ont des espèces répandues indifféremment sur toute la surface de la terre, et ces espèces, bien que différentes spécifi-

quement, ont souvent la plus complète analogie dans l'ensemble de leurs caractères, et paraissent se remplacer mutuellement dans des localités données. Deux grandes divisions semblent dominer la répartition des Oiseaux, l'une de l'ancien monde, et l'autre du nouveau. Il est de fait qu'une analogie fort remarquable existe entre les espèces et même les genres de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, et encore de l'Océanie et de l'Australie, tandis que l'Amérique a une création toute spéciale, même de genres, bien qu'elle partage avec l'ancien monde certaines formes plus distinctement spécifiques, et encore ces formes sont-elles propres à la portion boréale de ce continent, portion qui dépend, par ses connexions, du système de terre de l'Europe et de l'Asie. L'hémisphère nord a cela de particulier, en effet, de former un tout continu, uni à l'Amérique sous le pôle, et séparé vers sa plus grande étendue par d'étroits canaux. Il n'en est pas de même de l'hémisphère méridional, terminé en étroites langues de terre qui n'ont pour limites que les flots de l'océan Antarctique. Ainsi ces trois portions de terre avancées dans le sud ont-elles chacune une création toute spéciale, toute différente, dont les analogies ne se présentent que chez les espèces aquatiques.

On doit donc admettre dans la géographie des Oiseaux les distinctions de genres de l'ancien et du nouveau monde ; puis des zones générales spécifiées ainsi : — la zone équatoriale, où l'influence d'une chaleur constante donne aux Oiseaux les parures les plus somptueuses, les vestitures métallisées; zone qui peut être sous-divisée en trois : l'équateur proprement dit, celle du tropique du Cancer et celle du tropique du Capricorne, chacune large d'environ trois cents lieues ; — puis les zones tempérées du Sud et du Nord, où l'inconstance des saisons prête aux Oiseaux des livrées plus modestes, ou porte certaines espèces à émigrer ; ces deux zones sous-divisées elles-mêmes en trois : une portion centrale, une portion boréale, et une partie méridionale, possédant chacune ou une création à part, ou une création intermédiaire avec celle de la zone qui avoisine le nord ou le sud des régions tempérées;—enfin, deux régions polaires, l'une arctique, l'autre antarctique, affectant chacune des types tout à fait spéciaux. Là, les Oiseaux, soumis à une rude climature, ont des livrées ternes, variables, un épais duvet, et le plus souvent le corps enduit de fluides sécrétés qui protégent la peau et lui servent d'enveloppe non conductrice de la chaleur. Enfin, reprenant la zone équatoriale, il serait naturel de la sous-diviser en bassins qui seraient dans l'ancien monde : 1° la région africaine centrale, à partir du revers de l'Atlas au nord jusqu'à la chaîne du Monomotapa au sud, du cap Vert à l'ouest jusqu'au golfe Persique à l'est, et dont dépendrait la création assez spéciale de Madagascar; 2° la région Malaisienne, qui de Sumatra et de la presqu'île de Malacca joindrait toute la partie intertropicale de la Nouvelle-Hollande, les îles Philippines, la Nouvelle-Guinée et la plupart des îles océaniennes, bien que leur ornithologie s'appauvrisse à mesure qu'on dépasse le méridien des îles Salomon, dans le nouveau monde ; 3° la région Colombienne, renfermant le Pérou, le Brésil, la Guyane, les Antilles et le nord du Paraguay.

La zone tempérée boréale comprend la région européenne, la région altaïque, la région indienne (Indostan, Pégu, Siam) et la région chinoise (Chine, Japon et Kamtchatka). La région polaire boréale serait unie et embrasserait l'Islande, la Nouvelle-Zemble, le nord de la Norwége, le Groënland, Terre-Neuve, le Spitzberg, la Sibérie boréale et tout le nord de l'Amérique.

La zone tempérée australe se diviserait, 1° en région capensienne ; 2° région australienne (Australie, Tasmanie et Nouvelle-Zélande) ; 3° région mexicaine (Mexique, Floride, Californie) ; et 4° en région plata-patagonienne. Enfin la région polaire antarctique commencerait par quelques îlots au sud des trois grands caps, embrasserait une création peu étendue, peu nombreuse, en grande partie maritime et répandue sur la terre de Feu, et sur les îles Malouines, Shetland, Kerguelin, Tristan, d'Acunha, etc., etc.

Or, chacune de ces petites régions particulières, ayant des genres et des espèces bien distincts, faciles à caractériser dans leur ensemble, n'éprouve que des modifications de détails apportées par la configuration des chaînes montagneuses et des bassins, et par suite les Oiseaux qui y vivent sont naturellement circonscrits, bien que leurs points d'union avec les espèces de certaines zones offrent le mélange des unes et des autres sur leurs limites respectives.

Les Oiseaux nommés anomaux parce que leur organisation tient de celles des Mammifères, sont répartis en quatre genres, n'ayant chacun qu'une espèce. Or, l'Autruche vit dans les déserts de l'Afrique, le Nandu dans les pampas de l'Amérique, le Casoar dans les forêts de la Malaisie, et l'Emeu dans les taillis d'Eucalyptus de l'Australie; mais ici ces espèces ont éprouvé des modifications géographiques. Deux d'entre elles habitent la zone équatoriale, et deux des limites les plus méridionales de la zone tempérée australe. Une cinquième espèce, type du genre Dronte, existait autrefois sur l'île Maurice ; elle s'est éteinte. Comment pouvait vivre cet Oiseau sans moyens de protection sur une île volcanique, d'une création récente par conséquent ? c'est ce dont il est difficile de se rendre compte. L'Aptérix enfin, autre Oiseau sans ailes, est confiné dans le sud de la Nouvelle-Zélande ; mais on ne le connaît pas assez pour savoir si c'est près des Casoars qu'il doit être classé ou près des Manchots qu'il doit demeurer. Cependant on ne peut douter qu'il ne se tienne dans les bois, et tout porte à croire qu'il est intermédiaire, comme chaînon, aux Casoars d'une part, et aux Manchots de l'autre.

Des cinq ordres généraux où viennent se grouper tous les Oiseaux normaux, le premier, celui des Accipitres, renferme deux espèces, type de deux genres ambigus : ce sont le Messager du Cap, mangeur de Reptiles, et le Sariama huppé de l'Amérique chaude, où il vit dans les plaines de Lézards, de Serpents et d'Insectes mous. Ces deux Oiseaux, très-voisins l'un de l'autre, sont calqués pour l'ancien et le nouveau monde sur un moule identique, et possèdent les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. Des sept ou huit Vautours vrais, bien connus, cinq sont propres à l'Europe et à l'Afrique, et deux aux continents et îles de l'Inde ; mais les Sarcoramphes sont exclusifs à l'Amérique, ainsi que les Cathartes. Le Condor est des Andes ; le Roi des Vautours des plaines de la Guyane, des Florides et du Brésil, et les Cathartes à mœurs infectes vivent dans presque toute l'Amérique, sans tenir compte des influences de la chaleur. Les deux Percnoptères sont à la fois d'Europe, d'Asie et d'Afrique ; et le Lemmer-Geyer, type du genre Griffon, se rencontre volontiers sur les glaciers de toutes les hautes chaînes qui sillonnent l'ancien monde.

Dans la grande famille des Faucons on ne peut s'empêcher d'admettre des groupes, des sortes de tribus naturelles dont les individus sont épars dans tous les pays ou restreints à certains endroits. Ainsi les Iribins et les Rancancas sont de l'Amérique chaude, et les Caracaras de la Patagonie et de la Plata. Les Aigles n'habitent que l'ancien monde, et une espèce s'est avancée jusque dans l'Australie. Les Pigargues, qui fréquentent les criques, les baies, sont répandus en Europe, au Groënland, aux Etats-Unis, en Afrique, au Bengale, aux Moluques, dans l'Australie, à la Nouvelle-Zélande, au Sénégal, au Cap et au Paraguay. Peut-être devra-t-on distinguer dans cette tribu le Chimachima et le Chimango de la Plata, deux espèces anomales par quelques-uns de leurs caractères et surtout par leurs habitudes. Les Balbuzards, autres rapaces qui vivent de pêche, se sont propagés le long de toutes les côtes, et il paraît assez évident que c'est la même espèce qu'on retrouve en Europe, jusqu'en Amérique et aux terres australes. Le Bateleur écourté vit au Sénégal, au Cap, et se distingue des Circaëtes ; ceux-ci sont répandus indifféremment en Europe, en Afrique, en Amérique et dans l'Australie, s'il est vrai du moins que le Caracara funèbre des auteurs soit un vrai Circaëte. Les Harpies sont de l'Amérique chaude, et les Spizaïtes sont propres aux deux continents. Jusqu'à présent les Cymindis n'ont point été observés ailleurs qu'au Brésil et à la Guyane. Quant aux Autours (Eperviers et vrais Autours), ils sont de tous les pays. Les Macagouas toutefois ne se rencontrent que dans le sud de l'Amérique, et les vrais Milans sont d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Australie ; mais les *Elanus* et les *Nauclerus* sont à la fois d'Afrique et d'Amérique, tandis que les Ictinies sont de cette dernière contrée. Les Bondrées sont de l'ancien continent, les Buses de l'ancien et du nouveau, ainsi que les Buzards, bien que ce petit groupe n'envoie encore qu'une espèce aux îles Malouines. Plus communs en Europe, en Afrique et en Asie, les Faucons et leurs races se sont propagés en Amérique ; mais c'est principalement dans la Malaisie que leurs espèces sont très-variées ; les individus européens se retrouvent dans l'Inde continentale sans avoir éprouvé de changements.

Les Rapaces nocturnes ou les Strix ne sont guère soumis à des démarcations régulières ; leurs races sont éparpillées sur le globe sans trop admettre de particularités distinctives ; seulement on ne peut passer sous silence les mœurs de certaines Chouettes américaines qui les portent à se creuser sous terre de véritables clapiers pour abris. Cependant la Hulotte d'Europe ne paraît pas être représentée ailleurs ; il en est de même du Ketupa de Java et des deux espèces remarquables de Ducs : l'une est de l'Europe centrale, l'autre est de l'Amérique tempérée méridionale.

Les Passereaux, soit grimpeurs, soit marcheurs, embrassent la majeure partie des Oiseaux, mais l'arbitraire, le vague, qui existent dans la détermination des genres et dans la description des espèces, s'opposeront pendant longtemps encore à ce qu'il soit possible de baser d'une manière un peu solide la règle de leur distribution géographique. Dans l'état actuel des choses, nous essayerons toutefois d'en tracer une esquisse, en commençant par les Grimpeurs.

Les Couroucous, qui viennent naturellement après les Chouettes, sont des Oiseaux à plumes métallisées, d'abord découverts dans les régions chaudes de l'Amérique, et qu'on a retrouvés depuis à l'extrémité australe du Cap, et dans les îles de la Sonde. Or, ce genre est un des plus distincts, et il semble entièrement accommodé aux régions brûlantes de la zone équatoriale. Les Musophages et les Touracos, qui les suivent, sont exclusivement africains, et tous du cap de Bonne-Espérance ou de la Sénégambie, et le Sasa semble être leur représentant dans les savanes noyées de la Guyane. La grande famille des Coucous, nombreuse en espèces et tout aussi nombreuse en genres et en sous-genres, a toutefois des différences notables dans chacune des zones que nous avons spécifiées. Ainsi le Scytrops est australien, les Anis sont américains, les Malcohas indiens et malaisiens ; les Courols sont de Madagascar, les Coucals de la Malaisie et de l'Afrique, les Couas de Madagascar et du Brésil, les Pyaes de la Guyane, du Brésil, des Antilles, des Etats-Unis et de Java, les Coucouas d'Amérique, les Boubous de Sumatra, les Taccoïdes de la presqu'île de l'Inde, les Taccos de la Guyane et de la Californie. Les Coucous proprement dits sont représentés en Europe par une espèce voyageuse et célèbre par son habitude de pondre dans des nids étrangers et de laisser à d'autres le soin d'élever sa progéniture. Les espèces sont de l'ancien

continent, de même que les Edolios, les Eudynamis, les Surnicous, les Chalcites et les Indicateurs; ces derniers sont exclusivement du Cap, de même qu'on ne trouve au Brésil que les Guiras. Les Barbacous sont de l'Amérique chaude, les Barbicans de l'Afrique centrale, les Barbus de la zone équatoriale de l'ancien et du nouveau monde; mais les Tamatias ne franchissent point les tropiques dans l'Amérique. Un autre type singulier d'organisation, essentiellement propre aux forêts américaines, et qui est représenté en Afrique et en Asie par les Calaos, est celui des Toucans et des Aracaris. La Guyane, le Brésil, le Paraguay, le Mexique et le Pérou sont les seules contrées où les trente espèces connues de ce genre à bec monstrueux aient été rencontrées. Une des familles les plus nettement tranchées de toute l'ornithologie, que caractérisent le mieux des formes spéciales et des attributs propres, est celle des Perroquets, très-riche en genres et en sous-genres, plus riche encore en espèces variées de toutes tailles et de toutes couleurs. Cette famille, dont les espèces se comptent par centaines, a longtemps été regardée comme destinée à animer et à peupler les zones équatoriales. Des découvertes récentes ont prouvé que certaines espèces s'avançaient dans l'hémisphère nord jusqu'au trentième degré de latitude, tandis que dans l'hémisphère sud on en rencontrait des individus jusque par le cinquante-deuxième degré. Or, des espèces sont donc accommodées pour vivre dans les contrées les plus chaudes du globe, tandis que d'autres sont organisées pour les régions froides et tempêtueuses des hautes latitudes australes; mais les sous-genres que nous avons établis dans cette famille, et aux dépens du grand genre *Psittacus* des auteurs, non-seulement s'accordent par les caractères tirés des organes locomoteurs et digestifs, mais encore par les couleurs, par les habitudes et par les contrées où ces espèces vivent. Ces coupes artificielles deviennent ainsi des tribus distinctes les unes des autres. Les détails dans lesquels nous allons entrer prouveront cette assertion. Les Banksiens ou les Calyptorhinques des Anglais sont des Perroquets de l'Australie très-circonscrits : ils ont pour représentants dans le nouveau monde les Aras et les Araras. Les Cacatoès sont propres aux terres qui occupent tout l'espace entre les Moluques et la Nouvelle-Hollande, et même toutes les zones tempérées de cette dernière partie du globe. Les Microglosses ne paraissent pas avoir franchi les forêts des terres des Papous, tandis que les Mascarins se trouvent aux Moluques, dans la Papuasie et à Madagascar. Les Amazones sont tous du Brésil et de la Guyane, et c'est assurément à tort qu'on en indique une espèce comme du Cap. Les Nestors vivent à la Nouvelle-Zélande; les Loris au plumage de feu dans la Malaisie, les Phygis sont des îles Océaniennes, et les Perruches-Loris de la Nouvelle-Guinée. Quelques petites races se manifestent parmi les vrais Perroquets, et leur patrie répond aux nuances qui les caractérisent. Ainsi les Tavouas ou Cricks sont de l'Amérique chaude, les Jacos de la Sénégambie et du Congo, les Vazas de Madagascar, les Papegais et les Caïcas de la Guyane et du Brésil. Quant aux Geoffroys, ils sont australiens et américains; les Maximiliens brésiliens, les Palettes malaisiens, et les Psittacules, de l'ancien et du nouveau monde : toutefois, le genre Micropsitte est une des singularités ornithologiques de la Nouvelle-Guinée. Les Lathams et les Pezopores forment une petite race bien distincte qui se complaît dans l'hémisphère austral par des latitudes assez élevées, et les Platycerques remplacent dans l'Australie les Perruches à longue queue de l'Inde et de l'Afrique. Des Perruches à courte queue, telles que les Guaroubas et les vrais *Conurus* vivent spécialement en Amérique. Les dernières familles des Oiseaux grimpeurs sont celles des Pics et des Galbulées. Les nombreuses races de *Picus* sont partout en nombre à peu près égal, entre l'équateur comme au nord et au sud. Les espèces ne sont susceptibles d'aucune distinction dans cette famille; toutefois on peut isoler les Barbions, qui sont africains, et les *Picumnes*, qui sont javanais. Le genre Torcol est composé d'une espèce d'Europe et de deux de la Guyane, du Brésil et du Paraguay. Les Jacamars, Jacamérops et Jacamaralcyons à plumage émeraude métallisé sont exclusivement de la zone intertropicale de l'Amérique.

La deuxième grande section de Passereaux est celle des Marcheurs; la première division comprend les Syndactyles ou ceux dont les doigts médius et externe sont soudés en grande partie. Les Guêpiers sont exclusivement de l'ancien continent, surtout d'Afrique et d'Asie. Les Alcyons ou Martins-Pêcheurs, qui constituent une famille naturelle composée de groupes distincts ont envoyé des colonies sur les bords de toutes les eaux douces du monde, dans les zones chaudes et tempérées. Cependant il est à remarquer que les Ceyx sont malaisiens, les vrais Martins-Pêcheurs du nouveau monde et de l'ancien, tandis qu'on ne trouve que dans ce dernier les Martins-Chasseurs. Enfin une tribu naturelle, celle des Choucalcyons, est propre à la Nouvelle-Galles du Sud et à la terre des Papous. Les Moluques ont une espèce de cette famille à forme particulière, c'est le Tanisyptère, et les îles Océaniennes de la mer du Sud sont habitées par des espèces qui vivent d'Insectes, et dont le bec est aplati : ce sont les Todiramphes, qui représentent dans la cinquième partie du monde les Todiers des Antilles. Les Motmots sont américains; mais les Calaos sont exclusivement d'Afrique et d'Asie, et leurs espèces sont surtout multipliées dans les îles malaisiennes.

La deuxième division, ou celle des Passereaux hétérodactyles, est assez nettement distincte par la démarcation des genres qu'elle renferme. Ainsi tous les Pipras son

de l'Amérique chaude; mais les Rupicoles, que l'on croyait exclusivement du Pérou et de la Guyane, se sont trouvés avoir un représentant dans les îles de la Sonde, et le Rupicole vert, bien qu'on en ait fait le type des Calyptomènes, est une des espèces qui viennent entraver les données positives que pourraient fournir les démarcations géographiques des genres. Quant aux Eurylaimes, singuliers Oiseaux placés sur les confins des Gobemouches et des Podarges, ils n'ont encore été rencontrés qu'à Sumatra et à la Nouvelle-Guinée.

La tribu des Latirostres se compose des genres Podarges des îles asiatiques et de l'Australie : Engoulevent, propre à toutes les contrées ; Martinet, exclusivement confiné dans l'Ancien Monde ; et Hirondelle qui se rencontre partout. Les espèces de ces derniers genres affectionnent les pays chauds, et sont de passage dans les régions tempérées, qu'elles abandonnent pendant l'hiver.

La grande tribu des Conirostres se subdivise en une longue suite de familles naturelles, qu'il nous suffira de nommer pour faire apprécier l'examen que nous avons entrepris. Les Colibris et les Oiseaux Mouches, qui marchent à la tête des Passereaux à bec allongé et grêle, sont tous de l'Amérique, et s'avancent assez au nord comme au sud des tropiques. Les Soni-Mangas les représentent en Afrique et en Asie, les Phylidonyres en Australie et aux Moluques, et les Héorotaires dans les îles Océaniennes. Les Phyllédons sont australiens, et les Sucriers américains et de l'Ile Bourbon : cet *habitat* est douteux et interromprait la série naturelle des genres. Les Guitsguits sont du golfe du Mexique et de la Guyane, les Fourniers du Paraguay et des terres placées plus au sud, les Echelets de la Nouvelle-Galles du Sud, et les Pomatorhins de la Malaisie; les Edèles et les Picchions sont des Moluques et de la Nouvelle-Hollande, et les Tichodromes du midi de l'Europe.

La famille des Certhiadées, encore mal circonscrite dans ses divisions, est cependant susceptible de quelques démarcations précises : ainsi les vrais Grimpereaux sont de France et de l'Europe tempérée; les Nasicans, les Picucules, les Falcirostres, les Grimpics, les Sylviettes, du Brésil et de la Guyane. L'Unguicolé est des alentours du port Jackson ; les Sitelles de tous les pays chauds et tempérés, et les Sittines d'Amérique exclusivement, ainsi que les Synallaxes vrais. Quant aux Dasyornis, ils sont d'Afrique.

La riche famille des Upupées se compose d'Oiseaux somptueux pour la plupart, et qui appartiennent principalement au genre Epimaque et Falcinelle. Toutes les espèces de ces deux genres sont de la terre des Papous et de la partie boréale de la Nouvelle-Hollande, qui n'est séparée de la Nouvelle-Guinée que par le détroit de Torrès. Les Promérops sont du Cap, les Huppes d'Europe, d'Afrique et d'Asie; les Craves, les Cravehuppes et les Corbicraves, de l'ancien continent, y compris l'Australie.

Les Corbeaux sont répandus à peu près partout; cependant les Tijucas sont brésiliens, les Choquarts des montagnes d'Europe, les Corbivaux africains, et les Gymnocorves asiatiques. Les Pies, et les Geais, à riche plumage, se partagent assez bien les régions chaudes, tempérées et même froides des deux systèmes de terre ; toutefois, les Casse-Noix sont de nos contrées, et les Timalies de Java.

Les Paradisiers ne souffrent point d'exception dans la démarcation de leur patrie ; ils sont tous des terres placées sous l'équateur, entre l'Inde et la Nouvelle-Hollande ; ils sont exclusivement des archipels Papous, où ils émigrent suivant les saisons de pluies et de chaleur. Une seule espèce de cette admirable famille, si remarquable par le luxe de son plumage, est de la Nouvelle-Galles du Sud : c'est le Sériculе prince-régent, que quelques auteurs ont classé à tort parmi les Loriots.

Les Glaucopées sont d'Asie ou confinés sur le système de terre qui en est le prolongement : ainsi les Glaucopes vivent à la Nouvelle-Zélande, les Temnures aux îles de Java et de Bornéo et à la Cochinchine, et les Témias dans les Moluques et les îles de la Sonde. Les Bétiles rappellent les formes de ces derniers dans les forêts du Brésil et de la Guyane.

Les Cassicans sont de gros Oiseaux destructeurs et bruyants, qui affectent dans la démarcation de leurs espèces des limites très-précises : ainsi les Phonygames sont de la Nouvelle-Guinée, les Cassicans de la Malaisie et de l'Australie, les Vangas d'Afrique, les Bataras d'Amérique, les Myophones et les Garrulaxes des îles de la Sonde et du Pégou.

Les Choucaris sont indiens et australiens, les Kittes de la Nouvelle-Hollande, les Sphécothères de Timor, et les Manorlines de la Nouvelle-Zélande.

La famille des Rolliers, composée des genres Pirolle, Rollier et Rolle; et celle des Mainates, ayant les genres Mainate, Mino et Créadion, sont un type caractéristique de l'ancien continent et de son prolongement austral; tandis que les Coracines, divisés en Gymnocéphale, Attila, Céphalopière, Coracine et Gymnodère, les remplacent en Amérique. Cette dernière partie du monde a encore en propre les Piauhaus, les Cotingas, les Averanos, les Arapungas, les Phibalures et les Procnés; mais des représentants de cette famille, les Jaseurs, existent dans la zone boréale tempérée et froide des deux continents, et les Echenilleurs sont confinés en Afrique et aux Indes.

Les Ocyptères, sortes de Pies-Grièches qui rappellent la forme des Hirondelles, et qui vivent d'insectes sur les côtes boisées des terres situées sous l'équateur, n'ont encore été rencontrées qu'à Timor, Manille, Sumatra et la Nouvelle-Galles du Sud.

Les Laniadées ou les Pies-Grièches à

mœurs carnassières, à espèces variées ou mal classées pour la plupart, composent une famille naturelle qui semble répandue jusqu'aux bornes du monde : ce sont les Faucons des Insectes et des Vers, et partout où peuvent vivre ces petits animaux, partout elles se sont propagées. Cependant dans ce genre on remarque des tribus naturelles qui affectent de ne point se disperser au hasard, mais qui restent fidèles au sol qui les a vues naître. Ainsi les Corvinelles sont de la Sénégambie, les Falconelles de la Nouvelle-Hollande, les vrais Pies-Grièches et les Tchagras de l'ancien monde, les Schetbés de la Malaisie, et les Tarabas de l'Amérique. Quelques autres petits groupes sont moins bien déterminés. Les deux Ramphocènes connus sont du Brésil, le Manikup de la Guyane, et le Bagadais et les Crinons de la côte occidentale d'Afrique. Quant aux Bécardes, on ne les a trouvées qu'au Brésil et à la Guyane.

Les Drongos, qui ne sont pas autre chose que des grands Gobe-Mouches, ne quittent point le littoral des contrées équatoriales de l'ancien monde, et les genres Irène et Enicure sont des îles de Sumatra et de Java.

Les Muscicapidées habitent tous les climats ; on observe cependant que les Tyrans sont confinés au Brésil et à la Guyane, les Platyrhynques et les Todirostres en Amérique, les Tchitrecs dans l'Inde, le Yetapa et les Gallites au Brésil et au Paraguay, les Miros à la Nouvelle-Zélande, les Rhipidures dans l'Australie, les Conopophages au Brésil et à la Guyane ; mais cette famille a jusqu'à ce jour été si mal étudiée, qu'on ne peut presque rien préciser à son égard : il est de fait qu'elle se trouve seulement répandue par tout le globe.

Les Brèves et les Fourmiliers, Oiseaux voisins des Merles, et qui vivent d'Insectes, ne sortent point de la zone équatoriale. Ainsi les Grallaries sont du Brésil et de la Guyane, les Brèves de la Malaisie, les Fourmiliers des régions chaudes de l'Amérique ; tandis qu'ils sont représentés à Java par les Brachyptères et au Mexique par les Mérulaxes, sorte de lien intermédiaire avec les Sittines. Les Grallines rappellent cette famille sur le sol de la Nouvelle-Hollande, les Cincles en Europe, et les vrais Troglodytes dans les zones tempérées des deux continents ; quant aux Thriothores, ce sont des Troglodytes attachés aux terres du golfe des Antilles.

Les Martins, autres Insectivores des régions tropicales, se nuancent en Tropidorhynques, espèces à langue en pinceau des terres australes ; en Gracupies, qui affectionnent le continent indien ; en Argyes, de la Nubie et de l'Arabie, et en vrais Martins, qu'on ne trouve que dans l'Asie. Les Loriots et les Buphagées forment deux petites familles assez distinctes par les habitudes et par les mœurs, dont toutes les espèces sont propres à l'ancien monde.

La grande et nombreuse famille des Sylvies se compose d'espèces si mal déterminées, si mal classées, qu'il serait difficile de chercher à préciser l'*habitat* de chacun des genres qui les renferment. Cette famille est un réservoir où les ornithologistes ont jeté pêle-mêle tous les Oiseaux qu'ils ne pouvaient placer ailleurs. Quelques petits groupes cependant apparaissent avec des caractères assez précis pour des circonscriptions régulières. Ainsi les Stournes sont de la Malaisie, les Spréos du Cap et des Indes, les Cinclosomes de la Nouvelle-Hollande, les Merles-Philédons d'Asie, les Pétronincles du vieux continent, les vrais Merles de toutes les parties du monde, les Mégalures de la Malaisie et de l'Australie, les Traquets d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Australie, les Mérions de la Nouvelle-Hollande et des Moluques orientales, les Queues Gazées de la Nouvelle-Galles du Sud ; les Rubiettes, les Fauvettes, les Rousserolles, de tous les pays. L'Europe possède en propre les Accenteurs, l'Asie les Joras. Ce n'est que dans l'ancien monde qu'on rencontre les Hoche-Queues ; mais les Régulus appartiennent indifféremment aux deux grands systèmes de terre.

La famille des Alouettes se divise en vrais Farlouzes de l'ancien et du nouveau monde, en Macronyx du Cap, en Mirafres et en Alouettes d'Europe et d'Afrique, et en Sirlis de l'Afrique méridionale.

Les Troupiales sont tous d'Amérique, à l'exception de deux ou trois genres et sous-genres. Il est de fait que les vrais Etourneaux sont d'Europe et de l'Inde, tandis que les Amblyramphes, qui s'en rapprochent beaucoup, sont d'Amérique. Enfin les Troupiales à barbillons rappellent les Carouges dans la Nouvelle-Zélande, et les Alectos de la Sénégambie font le passage des Troupiales aux Tisserins de l'ancien monde. Tous ces Oiseaux vivent en troupes dans les prairies fraîches et herbées, soit au milieu des forêts ombreuses et humides, soit dans les savanes noyées.

Les Fringilles se lient aux Troupiales par les Tisserins ; ceux-ci se rencontrent en Afrique et en Asie seulement ; tandis que partout se sont établis les Bruans, et que les essaims variés et mobiles des Moineaux se sont disputé toutes les régions de la terre, suivant que le sol produisait en plus ou moins grande abondance les graines céréales qui forment la base de leur nourriture. Bien que ce genre, qui compte des espèces par centaines et des individus par millions, soit encore mal circonscrit, il résulte des groupes fort naturels et assez caractérisés ; ainsi les Veuves et les Oryx sont de l'extrémité australe de la côte occidentale d'Afrique ; les Paroares les remplacent sur le sol des Amériques ; les vrais Moineaux sont de l'ancien continent, les Chipiûs du nouveau, les Oryzivores des Etats-Unis, les Tardivoles du Paraguay, les Jacarinis des Antilles, les vrais Sénégalis d'Afrique et d'Asie, les Paddas de la Malaisie et d'Afrique, les Pityles d'Amérique : quant aux Pinsons, Chardonnerets et Loxies, ils sont répandus sur tous les continents. Il e

est de même des Bouvreuils, des Becs-Croisés et des Durbecs ; toutefois on n'a trouvé qu'aux îles Sandwich le genre Psittacin, au Cap le genre très-caractérisé des Colious, que représente, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, notre genre Amytis.

Les Mésanges, soit qu'on place à leur tête les Pardalotes, qui rappellent dans l'ancien monde les Pipras du nouveau, soit qu'on y admette les Dacnis d'Amérique, n'offrent aucune particularité dans la répartition de leurs espèces, qui apparaissent partout où les Lépidoptères existent et peuvent fournir à leur nourriture les Chenilles et les larves, qu'elles recherchent. Cependant on ne connaît qu'une seule Mésange non décrite au Chili, dans toute l'Amérique méridionale. Enfin les tribus diverses des Tangaras vivent sous l'équateur comme dans les zones tempérées du nouveau monde, et les soixante-dix à quatre-vingts espèces connues se groupent assez naturellement en petites races distinctes que rend remarquables un plumage vivement coloré.

Dans le sous-ordre des Passerigalles, les Pigeons, cette famille si variée, si intéressante par les brillantes vestitures de la plupart des espèces qui la composent, a propagé ses représentants dans les deux hémisphères, et cependant des tribus assez distinctes viennent encore protester du respect que la Nature professe pour ses œuvres en ne les semant pas au hasard. La race des vrais Pigeons est du nord de l'ancien monde ; mais les Muscadivores sont exclusivement des contrées les plus chaudes de l'Asie, les vraies Colombes d'Amérique, d'Australie et d'Afrique, les Colomgalles de la Malaisie, les Turverts du vieux monde, ainsi que les Ptinilopes de la Malaisie et de l'Océanie, de même que les Colombars d'Asie et d'Afrique. Quant aux Tourterelles, aux Colombi-Gallines, aux Colombi-Turtures, elles s'offrent partout sans qu'on puisse en tirer quelques caractères géographiques. Enfin, de deux espèces de Lophyres, l'une est des Antilles et l'autre de la Nouvelle-Guinée.

Les Mégapodes sont de la Malaisie, excepté le superbe oiseau nommé *la Lyre*, qui vit dans les profondes forêts de la Nouvelle-Galles du Sud ; en Amérique, leurs représentants naturels sont la famille des Pénélopes, et le genre Mégalonyx.

Les Oiseaux de l'ordre des Gallinacées n'ont reçu pour la plupart que des ailes amples et concaves, impropres à un vol de longue haleine : aussi presque toutes les espèces semblent-elles circonscrites sur des surfaces peu étendues, et tous les genres nettement isolés géographiquement ; on doit encore remarquer que les Gallinacées nées dans les forêts des hautes chaînes montagneuses ne sont nulle part en plus grande abondance, nulle part aussi variées en riches et belles espèces, que sur les hauts plateaux de l'Asie, bien que les versants des Cordilières en produisent un certain nombre qui ne le cède en rien à celles du monde seul connu avant les découvertes de Colomb. Ainsi les Hoccos, les Pauxis, sont de la Guyane, du Brésil et du Pérou ; les Paons et les Eperonniers, de l'Inde et de la Malaisie ; le superbe Argus est isolé sur les montagnes du centre de Sumatra ; les Lophophores sont du Bengale, les Dindons de l'Amérique, les Coqs et les Faisans de l'Asie, le Macartney de Sumatra, les Napauls du Tibet, les Pintades d'Afrique, et les Roulouls de la presqu'île de Malak. Quelques-unes de ces espèces, utiles ou brillantes, ont été naturalisées en Europe dès la plus haute antiquité, ou dans les années qui suivirent la découverte du nouveau monde.

La grande famille des Tétras, à formes toutes spéciales, est aussi la seule où les groupes qui la composent soient plutôt subordonnés à la nature propre des pays qu'au relief des provinces et à leurs circonscriptions. Les vrais Tétras, les Lagopèdes et les Gélinotes, sont abondamment répandus dans tout le cercle de l'hémisphère boréal, qui s'étend du pôle aux limites méridionales des régions tempérées. Les Francolins, au contraire, semblent préférer les sables de l'Afrique, les steppes de l'Asie, et les lieux les plus secs de l'Indostan et du midi de l'Europe ; toutefois, on en rencontre quelques-uns dans les îles de la Malaisie et au Napaul. Les Perdrix sont également de l'ancien monde, de même que les Cailles, que les Tocros et les Colins remplacent en Amérique, dans les immenses plaines du Sud ou pampas, et dans les terrains bas et unis de la Californie. Les Turnix sont encore un autre type très-tranché de Gallinacées qui habitent l'Asie et l'Afrique, tandis que les Tinanous, à mœurs craintives, ne sortent guère des fourrées épaisses du Brésil, de la Guyane et du Paraguay septentrional. Les nombreuses espèces de Gangas se tiennent dans les zones chaudes et tempérées de l'Asie et de l'Afrique ; l'Hétéroclite est isolé dans les plaines caucasiennes, les Chonis ne quittent point les îles tempêtueuses du pôle austral, et les Attagis et les Thinochores sont accommodés à l'Amérique méridionale.

De nouvelles formes, de nouvelles attributions se présentent dans l'ordre des Echassiers, destinés principalement à vivre, soit sur les bords de la mer, soit sur les rives des fleuves, soit au sein des eaux douces. L'ordre des Echassiers serait en effet très-naturel, si les caractères qu'on leur assigne ne se trouvaient pas empreints d'une certaine indécision relativement à plusieurs genres, et notamment aux Himantogalles. Il est de fait que tout rappelle les grandes Gallinacées dans le Kamichi et le Chaia, du Brésil et du Paraguay, les Talégalles de la Nouvelle-Guinée, les Agamis de Cayenne, les Outardes des lieux boisés de l'ancien continent, et les Coureurs des sables d'Afrique et d'Asie. Les Macrodactyles, ou les Oiseaux dont les doigts sont excessivement

fendus et allongés, ne comprennent qu'une famille, celle des Poules d'eau, divisée en plusieurs genres assez voisins les uns des autres, et isolés par des particularités de détails seulement. Ainsi, des deux espèces de Foulques connues, l'une est propre à la France aussi bien qu'à l'Inde, tandis que la seconde habite les eaux douces de la grande île de Madagascar; mais les Porphyrions et les Gallinules sont de l'ancien et du nouveau monde.

Les vrais Echassiers, qu'une organisation spéciale et des besoins du premier ordre maintiennent sur les rivages des grandes mers, sur les bords des baies qui morcellent les côtes, soumis ainsi à une habitation moins influencée par les changements de la température, sont plus indifférents par conséquent à des démarcations de territoires; car, pour leurs espèces diverses, la ligne des eaux est la seule barrière qui leur soit opposée. Ainsi certains Echassiers sont vraiment cosmopolites : tel est, entre autres le Pluvier doré, qui vit sur les rivages de l'univers entier; et, bien que les espèces varient suivant les régions, il est certain que le genre se trouve avoir des représentants dans tous les lieux. On peut citer comme du nouveau et de l'ancien monde, les Vanneaux, les Pluviers, les Huîtriers, les Œdicnèmes, les Giaroles, les Barges, les Echasses, les Chevaliers, les Bécasses, les Maubèches, les Strepsilas, les Tringas, les Hémipalmes, les Avocettes, les Flammans, les Lobipèdes, les Courlis, les Ibis, les Hérons, les Spatules, les Tantales, les Grues, et les Podiceps; mais quelques genres ne sortent point toutefois de certaines limites. Ainsi les Dromes sont propres aux côtes de la mer Rouge, les Héliornes aux régions brûlantes d'Afrique et d'Amérique; le Courliri, l'Hélias, le Savacou au bec bizarre, les vrais Jabirus, à l'Amérique chaude; l'Ombrette à la Sénégambie, et les Marabous à l'Afrique et aux Indes.

Les considérations générales relatives aux Echassiers sont applicables aux Oiseaux nageurs ou palmipèdes, mais sur une échelle plus vaste. Ces Oiseaux ne semblent pas faits pour être consignés dans d'étroites limites, car ils se trouvent subordonnés seulement aux grandes zones que dominent les influences terrestres de notre planète. Le vol puissant de la plupart des espèces, leur vue perçante, leur force corporelle, leur vie active, font des Oiseaux grands voiliers où longipennes des êtres chargés d'animer les solitudes immenses des océans. Les Pélicans, les Phaétons, les Anhingas et les Frégates sont, au contraire, des Oiseaux qui ne franchissent que très-accidentellement les tropiques, et bien qu'on ait regardé la Frégate comme exclusive aux côtes d'Amérique, ils est certain qu'elle s'est propagée jusqu'à la mer du Sud. Les Frégates enfin ne s'éloignent jamais au delà de vingt à trente lieues des côtes qu'elles fréquentent, et elles préfèrent pour leur genre de vie les grandes baies poissonneuses dont les eaux sont paisibles. Messagers du soleil, les Phaétons, au vol calme et mesuré, annoncent les approches de la zone torridienne, et lorsqu'ils en franchissent les limites, c'est qu'ils sont emportés par les ouragans qui s'élèvent si brusquement sous l'équateur, et qui amènent à leur suite des perturbations rapides. Les Cormorans et les Fous vivent indifféremment dans le nord et dans le sud, près des pôles comme sous l'équateur; leurs espèces sont partout distinctes, mais leurs genres se sont emparés de tous les lieux où le Poisson peut fournir à leur nourriture. Les Rhyncops, les Noddis, n'abandonnent point la bande équatoriale; les Sternes, les Goëlands et les Mauves se trouvent partout; les Stercoraires ne s'éloignent jamais des limites des pôles, soit au sud, soit au nord. Les Pétrels fréquentent toutes les mers, mais les espèces sont d'autant plus grandes et plus communes, suivant qu'elles habitent les hautes latitudes et les mers les plus orageuses. C'est ainsi que les Quebranta-Huessos et les Prions sont des latitudes les plus antarctiques, que les Puffins sont des océans équatoriaux, et que le Damier est d'autant plus abondant qu'on ne quitte point les trentième à quarante-cinquième degrés de latitude sud. Enfin les grands Albatros n'apparaissent dans l'océan Atlantique que par la latitude du Cap et règnent sur les mers libres et isolées de cet hémisphère, jusque près des glaces éternelles; tandis que dans l'océan Pacifique on les retrouve dans l'hémisphère nord sur les côtes du Japon et de la Chine.

La grande famille des Lamellirostres, nombreuse en genres et sous-genres, s'est propagée en Amérique comme dans les autres parties du monde; elle semble affectionner toutefois les pays froids et être façonnée pour les hivers rigoureux. Les Cygnes, les Oies, les Macreuses, les Eiders, les Milouins, les Tadornes, peuplent les terres les plus boréales des deux hémisphères, ou les climats antarctiques. C'est ainsi que la Nouvelle-Hollande recèle le rare Cygne noir de la côte australe, que le Céréopsis est indigène à la Nouvelle-Galles du Sud, que la belle Sarcelle de la Chine provient des Philippines, que les Harles se trouvent aussi bien en Amérique que dans l'ancien monde. Il est de fait que les espèces seules sont susceptibles de démarcation mais que les genres et les sous-genres qu'on a cherché à établir sont rebelles aux limites géographiques, à une ou deux exceptions près.

Enfin, la dernière famille des Oiseaux, celle qui se rapproche le plus, sous certain rapport, des Poissons, les Brachyptères, par l'organisation tronquée ou incomplète de espèces qui la composent, se trouve renfermer quelques genres parfaitement caractérisés. C'est ainsi que les Plongeons, les Uria, les Céphus, les Alques et les Cérorhynque sont propres au système polaire boréal, tandis que les Manchots, les Gorfous et les Sphénisques sont exclusivement façonnés pour

les hautes latitudes australes. De tous les Oiseaux, les Brachyptères, que des ailes rudimentaires ou annulées rendent impropres au vol, et que des pieds très-déjetés empêchent de marcher facilement, sont les plus habiles nageurs ; tout semble dans leur organisation avoir été sacrifié à ce genre de locomotion, et à des habitudes marines auxquelles le temps des amours peut à peine les soustraire.

GEORICHUS. *Voy.* Lemming et Rat-Taupe.

GERBO. *Voy.* Gerboise.

GERBOISES, *Dipus*, Gml.—Les Gerboises forment avec les Gerbilles et les Mérinos, un petit groupe de Rongeurs claviculés, remarquables par l'élégance de leurs formes et surtout la longueur de leurs membres postérieurs, qui dépassent les antérieurs, et aussi celle de leur queue. Ce sont des animaux des pays chauds, et dont l'Archipel, l'Asie et l'Amérique possèdent des représentants. La plupart vivent dans les plaines désertes, et il en est qui se retirent dans les bois. Les anciens naturalistes ne distinguaient pas ces animaux des Rats (*mus*) ; mais ils donnaient au petit nombre des espèces qu'ils connaissaient des noms parfaitement en harmonie avec leur mode singulier de progression. La dénomination de *Dipus*, c'est-à-dire animaux à deux pieds, qu'on impose aujourd'hui à la plupart d'entre eux, quoique peu régulière, n'est pas moins expressive ; elle veut indiquer que ces animaux ont deux pieds bien plus développés que les autres, et sont pour ainsi dire des bipèdes.

Nous distinguerons les espèces suivantes :

L'Alactaga, *Dipus jaculus*, Gml. ; *Mus jaculus*, Pall. ; *Le Mongul*, Vicq-d'Azyr ; *Le Morin jalma* des Kalmoucks, a environ sept pouces (0,189) de longueur, non compris la queue, qui est beaucoup plus longue que le corps, et n'a pas moins de onze pouces (0,298). Il a beaucoup d'analogie avec le Gerbo, mais il en diffère par un pelage moins fauve, par sa tête plus longue, par ses oreilles presque nues, assez étroites, mais plus longues que la tête, et surtout par l'existence des deux petits doigts latéraux aux pieds postérieurs. Sous le nom de *Dipus jaculus pigmæus*, Eversmann en indique une variété plus petite habitant le désert entre Orembourg et Bukkara.

L'Alactaga se trouve dans les déserts de la Tartarie, de la Crimée et de la Tauride. Il s'engourdit deux fois par an : en hiver, et alors il a le soin de boucher hermétiquement son terrier avec de la terre délayée, et en été pendant les grandes chaleurs. Il n'amasse aucune provision, et se borne à transporter dans son trou un peu de foin et de mousse pour se coucher pendant son hivernage. Nocturne comme les autres animaux de son genre, il ne quitte sa retraite que la nuit pour aller chercher sa nourriture, qui consiste en herbes, en feuilles et en racines, quelquefois en Insectes, et même en petits Oiseaux, quand il peut les saisir. D'un caractère farouche et féroce, il lui arrive parfois de se jeter sur des individus de son espèce, sur ses propres enfants même, et de les dévorer s'il est le plus fort. D'un seul bond il franchit une distance considérable, et ses sauts se répètent avec une si grande rapidité que, selon Pallas, le meilleur cheval de course ne peut le dépasser. La femelle produit plusieurs fois l'année, et chaque fois elle fait un nombre de petits assez considérable.

Le Gerbo ou Gerboa, *Dipus Gerboa*, Gml. Desm. ; *Mus jaculus*, Linn. ; *Mus sagitta*, Pall. ; le *Gerbo* ou *Gerboise* de Buff. — Le Gerbo, que les Arabes nomment Jerbuah, habite les lieux sablonneux et déserts de la Barbarie, de l'Arabie et de la Syrie. C'est un animal timide, inquiet, fort défiant, assez doux, et qui néanmoins ne s'apprivoise que jusqu'à un certain point. Ses jambes de devant sont trop courtes pour pouvoir lui servir à marcher, aussi ne les emploie-t-il à cet usage que lorsqu'il s'agit de grimper contre des pentes très-roides ; dans toute autre circonstance son allure est le saut ; il peut, dit-on, franchir d'un seul bond un espace de dix pieds (3,248), et dans sa marche ordinaire il ne saute pas moins de trois ou quatre pieds (0,975 à 1,299) chaque fois. Rien n'est curieux comme de voir ce petit animal, lorsqu'on le surprend dans un blé déjà haut, s'élancer à chaque pas qu'il fait au-dessus des épis, paraître et disparaître comme une marionnette, mais avec une si grande vivacité, qu'il est impossible au chasseur le plus habile de pouvoir le tirer. Dans cette circonstance, il a les pieds antérieurs exactement appliqués contre la poitrine, le corps très-penché en avant, ses longues jambes étendues en arrière, ce qui lui donne une physionomie fort singulière.

Les Gerboas vivent en troupes quelquefois assez nombreuses, et se creusent des terriers à la manière des Lapins ; ils y entassent, pendant la belle saison, une assez bonne quantité de provisions, mais pour leur consommation journalière et pour le temps où les orages ne leur permettent pas de sortir, car ils s'engourdissent pendant l'hiver comme les Marmottes. Ils mangent des graines et même de l'herbe ; mais leur nourriture favorite et la plus ordinaire consiste principalement en petites racines tubéreuses et en bulbes de plantes liliacées, qu'ils déterrent avec une grande facilité. Pour manger, ils sont assis sur leurs talons, et ils portent leurs aliments à la bouche avec leurs pattes de devant. Dans le repos, celles-ci sont tellement bien cachées dans les poils de la poitrine, qu'on dirait qu'ils n'en ont pas. Ce sont des animaux nocturnes, qui dorment tout le jour dans leur retraite, et qui n'en sortent que la nuit pour aller à la provision. Pendant les premiers jours de l'automne, ils s'occupent à couper et transporter des herbes fines et sèches, pour composer le lit mollet dans lequel ils doivent passer un court hiver. Dès que les vents froids commencent à se faire sentir, ils s'y retirent, et n'en sortent que lorsqu'une nécessité abso-

en Abyssinie, avec une autre Girafe de sexe différent, mais qui mourut peu de temps après son arrivée en Europe.

On n'admet parmi les Girafes qu'une seule espèce (*Camelopardalis*-Girafe); quelques auteurs ont soupçonné l'existence de plusieurs espèces parmi ces animaux. C'est une opinion qui n'a point encore été confirmée.

Moïse est le plus ancien écrivain qui ait parlé de la Girafe d'Ethiopie, car les Septante citent le *Zemer* des Hébreux et traduisent ce nom par Chameau-Panthère. Les Egyptiens la connaissaient aussi, puisqu'on la retrouve sculptée sur des bas-reliefs des temples de Thèbes, parmi les tributs offerts à Thotmès III, supposé être le Pharaon sous le règne duquel les Hébreux quittèrent la terre d'Egypte. La mosaïque de Palestrine représente deux Girafes avec leurs noms écrits en grec.

Aristote n'a pas connu la Girafe; nulle part il n'est question de cet animal dans les œuvres laissées par ce père de l'histoire naturelle. Ce n'est qu'un siècle après la mort d'Aristote que Ptolémée Philadelphe fit montrer à Alexandrie une Girafe et un Rhinocéros. Deux cent soixante ans avant l'ère chrétienne; Timée la mentionne, puis, quatre-vingts ans après, en 180, Agatharchides la décrivit brièvement, mais d'une manière reconnaissable, et Artémidore, copié par Strabon, la nomme, d'après les Arabes, *Zerrafa* et *Zocaphis* d'après l'orthographe grecque. Léon l'Africain paraît être le premier qui ait écrit *Girafla*.

C'est à Jules César que les Romains sont redevables d'avoir vu la Girafe dans les cirques de Rome : son aspect les frappa d'étonnement. Varron rapporte que la première fut amenée d'Alexandrie, dans l'an 708, à Rome, et César dit : « On l'a nommée *Camelopardalis*, parce qu'elle ressemble au Chameau par les formes, et à la Panthère par les taches de son pelage. » Pline, qui cite ce fait, lui donne pour synonymes les noms africains de *Nabis* et *Nabum*. Diodore de Sicile et Horace nomment la Girafe; mais le premier lui accorde par erreur une bosse, et Strabon ainsi qu'Oppien, auteur des poëmes sur la chasse et sur la pêche, en donnent une description assez satisfaisante.

La Chronique d'Eusèbe cite les fêtes données par Philippe Ier dans l'an 248, où dix Girafes servirent à la pompe du spectacle. En 274, Aurélien célébra son triomphe sur Zénobie par des jeux où des Girafes parurent également. En 535, Cosme le voyageur peint ces animaux ainsi qu'il suit : « On ne trouve la Girafe que dans l'Ethiopie. C'est un animal intraitable et sauvage : on en élève cependant une ou deux, prises au moment de leur naissance, dans le palais du roi et pour son amusement. Lorsqu'on leur présente pour boisson du lait ou de l'eau, elles ne peuvent se baisser jusqu'à terre pour boire, qu'en écartant les jambes de devant, car leur poitrail et leur cou sont plus élevés que le reste du corps. » Déjà, dès le quatrième siècle, Philostorge parle de la Girafe, qu'il décrit comme un grand Cerf. Héliodore, écrivain du IVe siècle, fait dans son roman de *Théagène et Chariclée* une peinture fort exacte de l'individu que les Axiomites ou Abyssins envoyèrent au roi d'Ethiopie : entre autres détails, il rapporte que son allure est différente de celle de tous les autres animaux, car elle marche naturellement l'amble, et que son caractère est si doux, qu'on peut la conduire avec une petite corde passée autour de la tête. La même allure est décrite par Antonius Constantius. Enfin le dernier auteur qui parle dans le dixième siècle de ce singulier ruminant est Cassanius Bassus, qui dit en avoir vu un à Antioche.

Près de trois cents ans s'écoulèrent sans qu'il fût question de ces animaux. Albert le Grand décrivit de nouveau dans le treizième siècle, sous les noms d'*anabula* et de *seraph*, une Girafe que le sultan d'Egypte envoya en présent à Frédéric II, empereur d'Allemagne, mort en 1250. Safei, écrivain arabe, parle aussi d'une deuxième Girafe envoyée à Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, par le sultan Bibars.

En 1403, Henri III, roi de Castille, envoya une ambassade à Tamerlan; ceux qui remplirent cette mission parlent, dans leur relation imprimée à Madrid, de la rencontre qu'ils firent, sur les confins de l'Arménie, d'un personnage que le sultan de Babylone envoyait également au grand Tamerlan avec une nombreuse suite de cavaliers, de Chameaux et de présents, parmi lesquels étaient six Autruches vivantes et l'animal appelé *Jornufa*, ou Girafe, qu'ils décrivent fort minutieusement.

A la fête de la Circoncision, vers 1574 ou 1578, on vit, sous Amurat, promener dans l'hippodrome de Constantinople des Girafes que Michel Baudier, voyageur français, décrivit avec exactitude pour le temps, et dont il publia une figure.

En 1486, Constanzio a vu dans la ménagerie de Laurent de Médicis un de ces quadrupèdes que l'on conservait à Fano, dans le duché d'Urbin. Il le décrivit dans une lettre adressée à Galéas Manfredi, prince de Faenza. « C'est dans l'Ethiopie, dit Constanzio, que se trouve le Caméléopard appelé *Siraf* par les Arabes et *Girafe* par les Européens. Les habitants d'Orfano l'ont vu courir, et les cavaliers, en piquant leurs chevaux lancés au grand galop, n'ont pu le suivre. » Il ajoute : « Il est bien étonnant que les anciens auteurs n'aient pas mentionné ses cornes; » puis il donne de sa marche une description telle, qu'on ne peut méconnaître l'allure appelée amble. Cette Girafe a été peinte dans les fresques de Poggio Acajano.

Mais avant l'envoi fait à Frédéric II, Michel Paléologue, empereur de Constantinople, reçut une Girafe qu'a décrite Pachymère.

Enfin des voyageurs parlèrent de ces mêmes animaux, qu'ils virent vivants, tels que Bernard de Breydenbach, qui en 1483 se trouvait au Caire et en observa une nourrie dans le palais du soudan d'Egypte,

dont il fit faire le portrait à Mayence. Gyllius, au XVIe siècle, en vit, également au Caire, trois, et Thevet, son compagnon, en publia dans sa Cosmographie un portrait qu'Ambroise Paré fit copier. Belon, ce naturaliste d'ordinaire si exact, en a donné une figure dans ses voyages, sous le nom de *zumapa;* enfin Prosper Alpin, Ludolf, Ruppell, Caillaud, Gall, ajoutèrent de nouveaux détails ou donnèrent des gravures de Girafes qui reparurent à Constantinople en 1822, en France en 1826, à Londres en 1827, à Venise en 1828.

C'est dans le Kordofan et le Darfour que la Girafe est surtout commune, puisqu'en très-peu de temps M. Ruppell en tua cinq individus. Caillaud la vit sur les rives du Nil Blanc, et Gau commença à l'apercevoir au delà des cataractes du Nil. M. Lesson écrivait en 1842 :

« La Girafe que le pacha d'Egypte donna au roi de France, et qui fit courir tout Paris, vit encore à l'heure qu'il est. Ses mœurs ont été observées avec soin dans son état de captivité; car, sorti du lazaret de Marseille le 14 novembre 1826, cet animal a été l'objet de soins empressés et d'études minutieuses. Les Arabes qui la conduisaient ont fourni à l'histoire quelques détails curieux à conserver. La Girafe du Jardin des Plantes a été prise au sud du Sennaar, à huit ou dix journées de caravanes, sur la lisière d'une chaîne de montagnes recouvertes de profondes forêts. C'est au milieu même de ces forêts que vivent les Girafes, réunies par trois à quatre, deux vieilles et une jeune, rarement en plus grand nombre. Elles ne fuient pas à la première vue la présence de l'homme; mais si on parvient à les approcher, elles partent alors avec une telle vitesse, que les meilleurs chevaux ne peuvent les suivre. Si elles sont fatiguées, elles s'arrêtent, se retournent contre ceux qui les poursuivent et se défendent avec vigueur en lançant des coups de pied en avant; on ne peut guère s'en rendre maître qu'en les tuant. Les Arabes estiment leur chair et font avec le cuir de longues courroies ou des cravaches. L'énergie des Girafes adultes est telle, qu'elles se défendent avec succès contre les plus robustes animaux des déserts. C'est pendant qu'elles allaitent les petits qu'on cherche à se rendre maître de ces derniers et à les prendre vivants. Il n'est pas rare de les voir se briser les membres ou se luxer le cou, tant sont grands leurs efforts pour échapper à la captivité.

« Les Arabes ont indiqué les mimosas comme étant les arbres dont les Girafes préfèrent le feuillage, et ils ont ajouté qu'elles aimaient à brouter les rameaux les plus élevés.

« Agée d'environ deux ans lorsqu'elle a débarqué sur les côtes de France, la Girafe du Jardin des Plantes n'avait jusqu'alors bu que du lait de vache, en consommait près de seize pots par jour, et quelquefois plus. Pour boire, elle enfonçait sa bouche dans le liquide, étendait la lèvre supérieure à la surface, et aspirait avec beaucoup de force, puis en rejetait une gorgée. La moindre odeur prononcée lui faisait dédaigner ses aliments. Ceux-ci consistent en cinq à dix litres d'orge et de maïs mélangés; mais le maïs est le grain qu'elle préfère, et on l'a vue le trier avec soin. C'est plutôt la nuit que le jour qu'elle rumine, et alors elle prend quelques brins de foin qu'elle mâche, mais qu'elle n'avale pas. Elle a montré de l'appétence pour le feuillage des mimosas et même des robinia, et c'est avec plaisir qu'elle a brouté des feuilles de thuya et d'if. Sa langue, extensible, cylindrique et couverte d'aspérités, lui sert de main; elle ramasse avec cet organe les rameaux et les feuilles des arbres, qu'elle ramène avec dextérité dans sa bouche, car elle ne se sert pas des lèvres pour saisir ses aliments. Ce fait avait été observé par Joseph Barbaro, rapporté par Aldovrande et mis en doute par Buffon.

« La Girafe se couche, comme les Chameaux, sur les deux genoux, et est très-propre. Ses mouvements sont vifs, aisés, mais sans grâce. Elle est gaie, joviale, et manifeste cette gaieté par des sauts brusques et irréguliers. Son naturel est doux, sans malice, bien qu'elle n'aime pas à être touchée, et qu'elle cherche alors à frapper des pieds ceux qui l'inquiètent. En terminant ces détails disons avec M. Salze : « La Girafe n'a « rien d'élégant ni de gracieux dans le détail « de ses formes. Son corps court, ses jambes « hautes et rapprochées, l'excessive longueur « de son cou, la déclivité de son dos, sa croupe « mal arrondie et sa queue longue et nue, tou- « tes ces choses contrastent d'une manière « choquante. Elle paraît mal assise, mal en « équilibre sur ses pieds, et cependant on est « saisi d'étonnement à son aspect, et on la « trouve belle sans pouvoir dire pourquoi. « Elle n'est peut-être qu'extraordinaire et « en opposition avec tous les animaux que « nous connaissons. »

« La Girafe du Cap est mentionnée pour la première fois par le voyageur Marco-Polo, qui, dans la relation de son voyage aux Indes, publiée à Paris en 1556, paraît avoir vu une Girafe transportée vivante dans l'île de Zanzibar; car il dit : « Il y a une certaine « espèce de beste qu'ils appellent *Grafe* ou « *Giraffe*, qui a le col fort, long comme la « toise et demie, de laquelle les jambes de « devant sont beaucoup plus longues que « celles de derrière. Cette beste est fort douce « et privée, etc. »

« Buffon en publia, d'après un dessin fait au Cap, une détestable figure, qu'Allamand rectifia dans son édition hollandaise de l'*Histoire naturelle*. Allamand et Schneider en tracèrent une bonne description d'après un individu envoyé à Leyde par Tuibagh, gouverneur du Cap; mais c'est à Gordon qu'on doit la première figure un peu exacte d'un animal dont Levaillant a complété l'histoire par de piquants détails.

« Nommée par les Hottentots *Brinas* ou *Briquas*, la Girafe du Cap ne dépasse pas, sur la pointe méridionale de l'Afrique, le

29e degré de latitude S., et au plus 5 ou 6 degrés de longitude, à l'orient de la ville du Cap, au centre de la colonie, et jamais sur les côtes.

« Levaillant, dans son deuxième voyage, exprime toute la joie que lui inspira la vue d'une peau de Girafe étendue sur la hutte d'un kraal hottentot; la certitude qu'à cette vue il acquit d'être parvenu sur le territoire qu'affectionnent ces animaux lui fit oublier les fatigues de sa périlleuse excursion. Bientôt, en effet, les Girafes se présentèrent à lui, sur les bords de la rivière d'Orange, en assez grand nombre; mais les premières échappèrent à ses coups par des ruses qui semblaient devoir lasser sa patience; enfin ses Chiens parvinrent à en arrêter une qui chercha à se défendre par des ruades, et Levaillant la tua d'un coup de carabine. « Qui croirait, dit ce voyageur, qu'une pareille conquête excita dans mon âme des « transports voisins de la folie? Peine, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, « dégoût quelquefois du passé, tout disparut, « tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle: je ne pouvais me rassasier de la contempler. » Or, cette joie de Levaillant, nous l'avons éprouvée dans toute sa force lorsque nous tuâmes, dans les forêts de la Papouasie, le premier Oiseau de Paradis qui s'offrit à nos regards.

« Levaillant dit avoir trouvé la chair de Girafe excellente, de même que la moelle des os, qui est ferme comme du suif de mouton et très-appétissante : le capitaine Alexander partage cette opinion.

« La Girafe du Cap se nourrit principalement des feuilles du mimosa, nommé par les Hottentots *kanaap*, et par les colons *fourrage de Chameau*. »

GLAUCIDIUM. *Voy.* Cabourès.

GLOUTONS, *Gulo*, Storr., genre de Mammifères de l'ordre des Carnivores plantigrades. Les espèces principales sont :

Le Rossomak, *Gulo arcticus*, Desm.; *Ursus Gulo*, Lin.; le *Glouton*, Buff.; la *Volverenne*, Penn. — Sa taille est celle d'un gros Chien braque, mais il a les jambes beaucoup plus courtes; sa fourrure est très-belle et fort estimée des Russes, qui la préfèrent à toutes les autres, si on en excepte l'Hermine, pour garnir les bonnets et faire des manchons. Elle est d'un brun marron foncé, avec une grande tache discoïdale plus foncée sur le dos, et quelquefois des teintes plus pâles. Il a la queue assez courte, le corps trapu, et en général les formes lourdes. Il habite les contrées les plus froides et les plus désertes du nord de l'Europe et de l'Asie. Il est commun en Laponie et dans les déserts de la Sibérie.

Olaüs Magnus est, je crois, le premier naturaliste qui ait parlé du Glouton, mais pour exagérer beaucoup sa voracité, qui a passé en proverbe. Cet auteur raconte que, quand il dévore un cadavre, il se remplit au point d'avoir le ventre gros comme un tambour; puis il se presse le corps entre deux arbres pour se vider, retourne ensuite au cadavre, revient se presser entre les deux troncs d'arbres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa proie, quelque grosse qu'elle soit. De pareils contes se réfutent d'eux-mêmes. D'autres naturalistes, et particulièrement Gmelin, ont avancé que cet animal, par une exception qui serait unique parmi les êtres vivants, n'avait pas l'instinct de la conservation; ils basent leur opinion sur ce que le Glouton, quand il voit un homme, ne donne aucun signe de crainte, et s'en approche avec indifférence, comme s'il ne courait aucun danger. A supposer que ce fait fût vrai, il ne prouverait qu'une chose, c'est que, vivant dans le désert, où jamais il ne trouve un être plus fort que lui, il ignore ce qu'il a à craindre de la présence de l'homme. D'ailleurs, tout animal qui n'aurait pas la conscience de sa conservation ne vivrait pas vingt-quatre heures.

Le Rossomak vit solitaire, ou, mais rarement, avec sa femelle, dans un terrier qu'il se creuse en terrain sec, sur le penchant d'une colline ombragée par une forêt de sapins ou de bouleaux. Il n'en sort que le soir pour aller à la quête de sa proie, consistant en Rennes, Elans et autres animaux plus petits. S'il habite une contrée où les chasseurs d'Hermines tendent des piéges pour prendre des animaux à fourrures, il commence par visiter toutes leurs trappes, qu'il connaît fort bien et dans lesquelles il ne se prend jamais, et il s'empare des animaux qui y sont arrêtés, ce dont se plaignent beaucoup les chasseurs de Renards bleus et blancs qui se tiennent dans le voisinage de la mer Glaciale. Si cette ressource lui manque, il cherche la trace d'un Renne, le suit avec constance, et finit par le surprendre endormi; mais pour peu que celui-ci l'entende approcher, il se dérobe aisément par la fuite, car le Glouton marche très-lentement et ne peut pas courir. Aussi, le plus ordinairement, sa proie lui échapperait s'il n'employait mille ruses pour s'en emparer par surprise. Souvent il se cache dans un buisson épais, sous des feuilles sèches, dans un tronc d'arbre creux, partout où il peut échapper à la vue, et il reste patiemment en embuscade, sans faire le moindre mouvement, jusqu'à ce que le hasard ou plutôt ses prévisions amènent une victime à sa portée. Il reconnaît fort bien les sentiers frayés par les Rennes sauvages lorsqu'ils sortent de la forêt pour aller paître dans la plaine. Dans ce cas, il grimpe sur un arbre, se poste sur une branche, et, dès que l'animal passe à sa portée, il s'élance, et d'un bond lui saute sur la croupe ou sur le cou; il s'y cramponne avec tant de force avec ses griffes et ses dents, qu'il est impossible au malheureux Renne de s'en débarrasser. Il court, il bondit, il se frotte contre les arbres, se roule sur la terre, et fait vainement tous les efforts imaginables pour se délivrer de son terrible ennemi; celui-ci ne lâche jamais prise et ne continue pas moins à le dévorer vivant, jusqu'à ce que l'horrible blessure qu'il lui a faite sur le dos l'épuise et le fasse tomber

mourant sur le gazon. Le Rossomak, alors, le mange à son aise, et lorsqu'il est rassasié, si le cadavre n'est pas trop lourd, il l'emporte dans l'épaisseur de la forêt, et le cache dans un buisson touffu pour le retrouver au besoin ; ou bien, s'il ne peut le transporter, il le couvre de broussailles et de feuilles. Plusieurs Carnassiers, par exemple le Renard et le Loup, ont également l'habitude de cacher les restes de la proie qu'ils ne peuvent entièrement dévorer; mais, soit par oubli ou par défiance, ils ne reviennent jamais la chercher. Il n'en est pas de même de celui-ci, qui sait très-bien la retrouver lorsqu'il est pressé par la faim, et qu'il n'a pu s'emparer d'une proie vivante.

Cet animal se trouve dans les mêmes forêts que le Renard bleu ou Isatis, et a la finesse de se servir de ce dernier comme de pourvoyeur. Lorsqu'il l'entend chasser, il le suit à la voix, et se donne bien de garde de se montrer pour ne pas l'effrayer. Cependant il se tient toujours à portée d'arriver à lui au moment où le Renard prend le Lièvre. Alors le Glouton se montre, et l'Isatis, pour ne pas être dévoré lui-même, est obligé de détaler au plus vite, et de lui abandonner sa capture. Aussi courageux que vorace, le Glouton se défend avec intrépidité contre les Chiens et même les chasseurs; mais, comme ses jambes courtes l'empêchent de fuir, il est fort aisé de s'en emparer et même de l'assommer à coups de bâton. Il faut au moins trois ou quatre Chiens très-vigoureux pour en venir à bout, et encore est-il rare qu'il n'y en ait pas un ou deux d'estropiés ; car il se défend des griffes et des dents, et les blessures qu'il fait sont profondes et cruelles. Un vayvode qui pour son plaisir gardait chez lui un Glouton, le fit un jour jeter dans l'eau, et lâcha sur lui un couple de Chiens; l'animal se lança aussitôt sur l'un des Chiens, lui saisit la tête et la tint enfoncée sous l'eau jusqu'à ce qu'il l'eût suffoqué. Schœffer prétend que le Rossomak pressé par la faim se jette dans les rivières, nage, plonge, prend le Poisson et le mange, comme fait la Loutre. Sans nier positivement ce fait, il me paraît si peu en harmonie avec l'organisation de cet animal, que je le crois fort douteux. Mais ce dont on ne peut douter, c'est que, dans les moments de disette, il cherche les cadavres humains, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os, s'il peut pénétrer dans un cimetière. Quelquefois il rôde autour des lacs et des rivières peuplés de Castors, et il en surprend un bon nombre, surtout des jeunes. L'hiver, il va sur la glace jusqu'à leurs cabanes, qu'il démolit pour en dévorer les habitants. Cet animal ne s'engourdit pas en hiver. Buffon, qui en a eu un très-apprivoisé, dit qu'en buvant il lape à la manière des Chiens, qu'il ne fait jamais entendre aucun cri, qu'il est très-remuant, et qu'après avoir satisfait sa faim, il met en réserve en le cachant le reste de sa nourriture.

Le Grison, *Gulo vittatus*, Desm.; *Viverra vittata*, Lin.; le *petit Furet*, Azzab.; la *Fouine de la Guyane* et le *Grison*, Buff.; l'*Ours du Brésil*, Thunb, n'a de longueur totale que vingt-deux pouces (0,596), et la queue fait environ un quart de cette dimension; le corps est mince, fort allongé; le pelage noir, piqueté de très-petits points blancs, ce qui lui donne un ton grisâtre; le dessous du cou et de la tête est gris : une bande blanche s'étend depuis les côtés du front jusqu'aux épaules ; les oreilles sont de la même couleur et très-petites. Du reste, il varie assez dans son pelage, sans considération d'âge ou de sexe.

Le Grison se trouve répandu dans presque toute l'Amérique méridionale ; cependant il est plus commun à la Guyane, surtout au Paraguay, que partout ailleurs. Il est aussi carnassier et plus féroce que le précédent; mais sa petite taille ne lui permet pas d'attaquer de gros animaux. Il s'en venge sur les volailles, les Oiseaux, les Lièvres, Lapins, ou espèces analogues, etc., auxquels il fait journellement une guerre d'extermination : aussi est-il un véritable fléau pour les basses-cours. Il se retire le jour dans un profond terrier, d'où il ne sort que la nuit pour commettre ses brigandages. S'il est surpris dans ses méfaits par des Chiens ou par des chasseurs, sa colère lui fait aussitôt exhaler une odeur de musc tellement désagréable, qu'elle réussit quelquefois à écarter ses ennemis. Quand ce moyen ne réussit pas, il combat avec fureur, et ne quitte la lutte qu'avec la vie. Il est cruel par plaisir plus peut-être que par besoin, et même, lorsqu'il est apprivoisé, il n'a pas de plus grande jouissance que celle d'égorger sans nécessité tous les petits animaux domestiques qui se trouvent à sa portée.

GOBE-MOUCHE, *Muscicapa*, genre d'Oiseaux de la famille des Passereaux dentirostres. — Ces Oiseaux ont le bec aplati horizontalement, garni de poils à sa base et crochu à sa pointe ; ces poils latéraux sont roides et évidemment destinés à empêcher l'évasion de la proie saisie par l'animal. Leurs mœurs sont analogues à celles des Pies-Grièches : ils ont les yeux grands et clairvoyants, se nourrissent principalement d'Insectes, mais les plus fortes espèces vivent de petits Oiseaux : c'est à ces dernières que Buffon donnait le nom de *Tyrans*. — Nous n'en avons en Europe que quatre espèces, dont trois sont de passage dans le midi de la France. — Le Gobe-mouche grisatre, *Muscicapa grisola*, de Linné, est d'un gris rembruni; le bord des rémiges et des rectrices est d'un blanc sale, le dessous est blanchâtre avec quelques mouchetures grisâtres sur la poitrine ; la longueur totale est de cinq pouces et demi. Cette espèce prend les Insectes au vol, et se tient silencieuse et solitaire, perchée au sommet des arbres dans les forêts et les vergers. On la conserve quelquefois dans les appartements pour y détruire les Mouches. — Le Gobe-mouche a collier, *Muscicapa albicollis*, de Temminck, est une espèce qui peut donner lieu à des erreurs, à cause des changements que prend

le plumage du mâle dans la saison des œufs. — Pendant l'hiver il est, comme la femelle, gris avec une bande blanche sur l'aile ; mais en été, le bec, les pieds, la tête, le dos, les ailes et la queue sont noirs, et de ce noir se détache un blanc de neige, figurant un demi-collier sur le dessus du col, occupant en outre le front, tout le dessous du corps, le bord extérieur de la queue enfin, formant une grande tache sur l'aile et une plus petite en avant. Cet Oiseau fait son nid, comme l'espèce précédente, dans un trou d'arbre et le compose de mousse et de poils d'animaux ; il fréquente l'intérieur des forêts touffues et vastes ; se tient perché à la cime des arbres, et n'en descend que dans les temps pluvieux pour chercher sa proie, qui consiste en Moucherons. — Le mâle jette un cri plaintif ; dans la saison des œufs, son ramage devient assez agréable et ressemble à celui du Rouge-Gorge. Le Gobe-mouches becfigue, *Muscicapa luctuosa*, de Temminck, est sujet aux mêmes variations chez le mâle, mais la nuque est noire comme le dos, et il n'y a pas de petite tache blanche au bord de l'aile. Cet Oiseau est connu en Provence sous le nom de *vrai Becfigue* ; il est peu méfiant ; on le rencontre fréquemment sur les figuiers ; il saisit les Insectes à la surface des feuilles et des fruits, et Vieillot a observé qu'il se nourrit aussi des figues à leur maturité.

Le Mignard, *Muscicapa scita*, de Vieillot, est une jolie petite espèce de l'Afrique méridionale. — Le Mignard se met en embuscade pour saisir les Moucherons qui se présentent à sa portée, et quand il en passe une troupe auprès de lui, on le voit traverser en tous sens et du même vol ces colonnes tournoyantes, dont il suit les mouvements pour se repaître à loisir. Aux heures les plus chaudes du jour, les Moucherons étant en repos, il cherche sa proie dans les arbres : ce sont des Chenilles, des Araignées, son petit cri, *zi zi zit*, le décèle continuellement parmi le feuillage touffu, où l'œil aurait peine à le distinguer à cause de son agilité et de sa taille petite et svelte, analogue à celle de notre petite Mésange.

La Moucherolle rubin, *Muscicapa coronata*, de Latham. — Le Rubin a la vigilance patiente, l'œil clairvoyant et le vol rapide de ses congénères ; il se tient immobile sur l'extrémité des branches, guettant sa proie, et faisant entendre de temps en temps un cri plaintif. Il vit par couples, est peu farouche, et habite les plaines humides et ombragées, séjour ordinaire des Insectes. Il fréquente surtout les cotonniers, et y donne la chasse aux Papillons qui viennent se poser sur les corolles pour en pomper le nectar. C'est un Oiseau de plaine, qui ne pénètre dans les forêts vierges qu'accidentellement, en suivant les sinuosités des vallées.

GOÉLAND et Mouette, *Larus*, genre d'Oiseaux de la famille des Palmipèdes longipennes.

Tous ces Oiseaux, Goélands et Mouettes, sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les Vautours de la mer ; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface ou qui sont rejetés sur les rivages. Aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'Oiseaux sanguinaires et bassement cruels : aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée ; et même, lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres ; car alors leur fureur s'accroît, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avaient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces ; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie. Tout convient à leur voracité, le Poisson frais ou gâté ; la chair sanglante, récente ou corrompue, les écailles, les os même, tout se digère ou se consume dans leur estomac : ils avalent l'amorce et l'hameçon ; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le Hareng ou la Pélamide qu'il leur offre en appât. Et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer ; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de Poissons pour que ces Oiseaux viennent se briser contre ; mais ces portraits de Poissons devaient donc être aussi parfaits que ceux des raisins de Parrhasius !

Les Goélands et les Mouettes ont également le bec tranchant, allongé, aplati par les côtés, avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure. Ces caractères, plus apparents et plus prononcés dans les Goélands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de Mouettes ; c'est même ce qui les sépare des Hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans compter que les plus grandes Hirondelles de mer le sont moins que les plus petites Mouettes. De plus, les Mouettes n'ont pas la queue fourchue, mais pleine : leur jambe, ou plutôt leur tarse, est fort élevé ; et même les Goélands et les Mouettes seraient de tous les Oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le Flamant, l'Avocette et l'Echasse ne les avaient encore plus longues et si démesurées, qu'ils sont à cet égard de vraies espèces de monstres. Tous les Goélands et Mouettes ont les trois doigts engagés par une palme pleine et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit. Leur tête est grosse ; ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vite sur les rivages, et volent encore mieux au dessus des flots ; leurs longues

ailes qui, lorsqu'elles sont pliées, dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très-légers Ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais (125), qui est d'une couleur bleuâtre, surtout à l'estomac : ils naissent avec ce duvet ; mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complétement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps et du noir ou gris bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues et dans leur troisième année. Oppien paraît avoir eu connaissance de ce progrès de couleurs lorsqu'il dit qu'en vieillissant ces Oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises, qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquels ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très-grand nombre. En général, il n'est pas d'Oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance. Ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats ; les navigateurs les ont trouvés partout. Les plus grandes espèces paraissent attachées aux côtes des mers du Nord. On raconte que les Goélands des îles de Féroé sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des Agneaux, dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids. Dans les mers glaciales, on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des Baleines; ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection ; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leur petits. Ces Oiseaux déposent par milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires ; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température. Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avait déjà remarqué que les Goélands et les Mouettes ne disparaissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces Oiseaux en hiver comme en été ; on leur donne sur l'Océan le nom de *Mauves* ou *Miaules*, et celui de *Gabians* sur la Méditerranée : partout ils sont connus, notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés. Tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans le creux des rochers pour attendre le Poisson que les vagues y jettent; souvent ils accompagnent les pêcheurs afin de profiter des débris de la pêche. Cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme que les anciens attribuaient à ces Oiseaux. Comme leur chair n'est pas bonne à manger, et que leur plumage n'a que peu de valeur, on dédaigne de les chasser, et on les laisse approcher sans les tirer.

« Curieux d'observer par nous-mêmes, dit Buffon, les habitudes de ces Oiseaux, nous avons cherché à nous en procurer quelques-uns de vivants, et M. Baillon, toujours empressé à répondre obligeamment à nos demandes, nous a envoyé le grand Goéland à manteau noir, première espèce et le Goéland à manteau gris, seconde espèce. Nous les avons gardés près de quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure. Ils donnèrent d'abord des signes évidents de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tînt à côté de lui. On les nourrissait de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine, dont ils ne rebutaient rien, et en même temps ils ne laissaient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les Vers et les Limaçons, qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles. Ils allaient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouaient, battaient des ailes en s'élevant sur leurs pieds, et lustraient ensuite leur plumage, comme font les Oies et les Canards. Ils rôdaient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir. Ils ne cachent pas, comme la plupart des autres Oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir ; ils la tournent seulement en arrière, en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

« Lorsqu'on voulait prendre ces Oiseaux, ils cherchaient à mordre et pinçaient très-serré ; il fallait, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête. Lorsqu'on les poursuivait, ils accéléraient leur course en étendant leurs ailes : d'ordinaire ils marchaient lentement et d'assez mauvaise grâce. Leur paresse se marquait jusque dans leur colère ; car, quand le plus grand poursuivait l'autre, il se contentait de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre : ce dernier, à son tour, ne semblait doubler le pas qu'autant qu'il le fallait pour éviter le combat ; et dès qu'il se sentait suffisamment éloigné, il s'arrêtait, et répétait la même manœuvre autant de fois qu'il était nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi, après quoi tous deux restaient tranquilles, comme si la distance suffisait pour détruire l'antipathie. Le plus faible ne devrait-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort ? Mais malheureusement la tyrannie est, dans les mains de l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée. »

GOUARIBA, *Simia beelzebut*, Lin., l'*Ouarine*, G. Cuv., Buff., espèce de Singe du genre Alouate, division des Sapajous. — Le Goua-

(125) Aldrovand prétend qu'en Hollande on fait beaucoup d'usage du duvet de Mouettes; mais il est difficile de croire ce qu'il ajoute, savoir, que ce duvet se renfle en pleine lune, par une correspondance sympathique avec l'état de la mer, dont le flux est alors le plus enflé.

riba est triste, farouche, méchant, et se retire dans les forêts les plus sauvages du Brésil. « On ne peut ni l'apprivoiser ni même le dompter, dit Buffon; il mord cruellement, et, quoiqu'il ne soit pas du nombre des animaux carnassiers et féroces, il ne laisse pas d'inspirer de la crainte, tant par sa voix effroyable que par son air d'impudence. Comme il ne vit que de fruits, de légumes, de graines et de quelques Insectes, sa chair n'est pas mauvaise à manger. » Aussi les chasseurs du Brésil lui font une rude chasse. Rien nes surprend plus que l'instinct de ces Gouaribas, qui savent distinguer mieux que les autres animaux les personnes qui leur font la guerre, et qui, lorsqu'ils sont attaqués, se défendent avec courage et se secourent mutuellement. Lorsqu'on les approche avec des intentions hostiles, ils se rassemblent, se réunissent en phalange, et cherchent d'abord à effrayer l'ennemi en poussant des cris horribles et faisant un tapage épouvantable. Ensuite ils jettent à la tête des chasseurs des branches sèches rompues, tout ce qui se trouve sous leurs mains, et jusqu'à leurs ordures. Ce n'est que lorsqu'ils voient l'impuissance de ces moyens qu'ils pensent à fuir, mais toujours dans le meilleur ordre et sans se disperser, afin de pouvoir se protéger les uns les autres. Dans cette circonstance, on les voit s'élancer de branche en branche et d'arbre en arbre, avec une telle agilité, que la vue ne peut les suivre. Si, en se jetant à corps perdu d'une branche à une autre, ils viennent à manquer leur coup, ce qui est fort rare, ils ne tombent pas pour cela et restent accrochés à quelque rameau par la queue ou par les pattes, avant de parvenir jusqu'à terre. Il en résulte que si on ne les tue pas roide d'un coup de fusil, ils restent suspendus à l'arbre, même après la mort, jusqu'à ce que la décomposition les fasse tomber en morceaux. Aussi est-on fort heureux quand, sans être obligé de grimper sur les arbres pour les aller chercher, on peut en avoir trois ou quatre par quinze ou seize coups de fusil.

Lorsque l'un d'eux est blessé, tous s'assemblent autour de lui, sondent sa plaie avec les doigts, en retirent les grains de plomb, et, s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres vont chercher quelques feuilles qu'ils mâchent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie. OExmelin, Dampierre, et d'autres voyageurs, affirment ce fait comme témoins oculaires. « Je puis affirmer, dit OExmelin, avoir vu cela plusieurs fois, et l'avoir vu avec admiration. »

La femelle n'a jamais qu'un petit, auquel elle est tendrement attachée, et qu'elle porte sur son dos de la même manière que les négresses portent leurs enfants. Il lui embrasse le cou avec ses deux pattes de devant, et des deux de derrière il la tient par le milieu du corps. Quand elle veut lui donner à téter, elle le prend dans ses bras, et lui présente la mamelle comme font les femmes. N'abandonnant jamais sa mère, si on veut le prendre, il n'y a pas d'autre moyen que de tuer cette dernière, et encore est-ce à grand'peine qu'on parvient à l'arracher de dessus son corps, où il se cramponne de toute sa force.

Ces animaux paraissent s'aimer entre eux, car non-seulement ils se portent secours, comme nous l'avons dit, mais encore ils s'aident mutuellement en se tendant, non la main, mais la queue pour se soutenir les uns les autres en traversant un ruisseau ou en passant d'un arbre à un autre.

GRACULA. *Voy.* Martin.

GRALLATOR. *Voy.* Echassier.

GRAND MOTTEUX. *Voy.* Imitateur.

GRÈBE, *Colymbus*, Linné; *Podiceps*, Cuv., genre d'Oiseaux de la famille des Brachyptères ou Plongeurs.

Le Grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté qui ont, avec la moelleuse épaisseur du duvet, le ressort de la plume et le lustre de la soie. Son plumage, sans apprêt, et en particulier celui de la poitrine, est en effet un beau duvet très-serré, très-ferme, bien peigné, et dont les brins lustrés se couchent et se joignent de manière à ne former qu'une surface glacée, luisante, et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve était nécessaire au Grèbe, qui dans les plus rigoureux hivers se tient constamment sur les eaux comme nos Plongeons, avec lesquels on l'a souvent confondu sous le nom commun de *Colymbus*, qui par son étymologie convient également à des Oiseaux habiles à plonger et à nager entre deux eaux. Mais ce nom n'exprime pas leurs différences; car les espèces de la famille du Grèbe diffèrent essentiellement de celles des Plongeons en ce que ceux-ci ont les pieds pleinement palmés, au lieu que les Grèbes ont la membrane des pieds divisée et coupée par lobes à l'entour de chaque doigt. Aussi les naturalistes exacts, en attachant aux Plongeons les noms de *Mergus*, *Uria*, *OEthya*, fixent celui de *Colymbus* aux grands et petits Grèbes, c'est-à-dire aux Grèbes proprement dits et aux Castagneux.

Par sa conformation, le Grèbe ne peut être qu'un habitant des eaux : ses jambes, placées tout à fait en arrière, et presque enfoncées dans le ventre, ne laissent paraître que des pieds en forme de rames, dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en dehors et ne peuvent soutenir à terre le corps de l'Oiseau que quand il se tient droit à plomb. Dans cette position, on conçoit que le battement des ailes ne peut, au lieu de l'élever en l'air, que le renverser en avant, les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit des ailes : ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre; et, comme s'il sentait combien il y est étranger, on a remarqué qu'il cherche à l'éviter, et que pour n'y être point poussé, il nage toujours contre le vent; et lorsque par malheur la vague le porte sur le rivage, il y reste en se débat-

tant, et faisant des pieds et des ailes des efforts presque toujours inutiles pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau. On le prend donc souvent à la main, malgré les violents coups de bec dont il se défend. Mais son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre; il nage, plonge, fend l'onde, et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité; on prétend même que ses mouvements ne sont jamais plus vifs, plus prompts et plus rapides que lorsqu'il est sous l'eau; il y poursuit les Poissons jusqu'à une très-grande profondeur; les pêcheurs le prennent souvent dans leurs filets; il descend plus bas que les Macreuses qui ne se prennent que sur les bancs de coquillages découverts au reflux, tandis que le Grèbe se prend à mer pleine, souvent à plus de vingt pieds de profondeur.

Les Grèbes fréquentent également la mer et les eaux douces, quoique les naturalistes n'aient guère parlé que de ceux que l'on voit sur les lacs, les étangs et les anses des rivières. Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne, de Picardie, et dans la Manche. Le Grèbe du lac de Genève, qui se trouve aussi sur celui de Zurich et les autres lacs de la Suisse, et quelquefois sur celui de Nantua, et même sur certains étangs de Bourgogne et de Lorraine, est l'espèce la plus connue. Il est un peu plus gros que la Foulque; sa longueur du bec au croupion est d'un pied cinq pouces, et du bec aux ongles d'un pied neuf à dix pouces. Il a tout le dessus du corps d'un brun foncé, mais lustré, et tout le devant d'un très-beau blanc argenté. Comme tous les autres Grèbes, il a la tête petite, le bec droit et pointu, aux angles duquel est un petit espace en peau nue et rouge qui s'étend jusqu'à l'œil. Les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps : aussi l'Oiseau s'élève-t-il difficilement; mais ayant pris le vent, il ne laisse pas de fournir un long vol. Sa voix est haute et rude; la jambe, ou, pour mieux dire, le tarse est élargi et aplati latéralement; les écailles dont il est couvert forment à sa partie postérieure une double dentelure; les ongles sont larges et plats. La queue manque absolument à tous les Grèbes : ils ont cependant au croupion les tubercules d'où sortent ordinairement les plumes de la queue; mais ces tubercules sont moindres que dans les autres Oiseaux, et il n'en sort qu'un bouquet de petites plumes, et non de véritables pennes.

Ces Oiseaux sont communément fort gras; non-seulement ils se nourrissent de petits Poissons, mais ils mangent de l'algue et d'autres herbes, et avalent du limon. On trouve aussi assez souvent des plumes blanches dans leur estomac, non qu'ils dévorent des Oiseaux, mais apparemment parce qu'ils prennent la plume qui se joue sur l'eau pour un petit Poisson. Au reste, il est à croire que les Grèbes vomissent, comme le Cormoran, les restes de la digestion; du moins trouve-t-on au fond de leur sac des arêtes pelotonnées et sans altération.

Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'Angleterre dénicher les Grèbes, qui en effet ne nichent pas sur celles de France. Ils trouvent ces Oiseaux dans des creux de rochers, où apparemment ils volent, faute d'y pouvoir grimper, et d'où il faut que leurs petits se précipitent dans la mer. Mais sur nos grands étangs le Grèbe construit son nid avec des roseaux et des joncs entrelacés : il est à demi plongé, et comme flottant sur l'eau, qui cependant ne peut l'emporter; car il est affermi et arrêté contre les roseaux, et non tout à fait à flot, comme le dit Linné. On y trouve ordinairement deux œufs, et rarement plus de trois. On voit dès le mois de juin les petits Grèbes nouveau-nés nager avec leur mère.

GRIFFART. *Voy.* AIGLE.

GRIMM, espèce d'Antilopes. — Cet animal a reçu de Pallas le nom de *Petit Bouc Damoiseau de Guinée*, sans doute à cause de sa gentillesse et de l'élégance de ses formes. Sa taille excède à peine un pied, son pelage est généralement d'un fauve jaunâtre ou d'un brun foncé, grise le long du dos, sur le chanfrein, la queue et les membres. Les cornes sont droites, petites, presque parallèles et dirigées en arrière. Sur le haut du front est un épi dirigé dans le même sens que les cornes, et une bande noire va joindre le nez après avoir sillonné tout le chanfrein. Au dessous de chaque œil, plus bas, et dans une position toute différente des larmiers, se trouve une cavité considérable d'où découle une humeur visqueuse qui se solidifie avec le temps en une masse noire.

Le Grimm s'apprivoise facilement et se fait remarquer par son excessive propreté. Quelques auteurs regardent comme appartenant à la même espèce la petite *Chèvre plongeante* ou *Chèvre sautante* du Cap, ainsi nommé à cause de la manière dont elle fuit, en s'élevant en l'air par des sauts réitérés, pour découvrir les dangers qui la menacent et se replonger aussitôt dans les buissons. D'autres croient que la Chèvre plongeante forme une espèce à part, beaucoup plus grande.

GRIMPEREAU, *Certhia*, genre d'Oiseau de l'ordre des Passereaux. — Le GRIMPEREAU COMMUN est un petit Oiseau de quatre pouces et demi, qui vit dans les bois et les vergers pendant toute l'année, et s'y fait remarquer par son extrême vivacité. Il ne cesse de voltiger d'arbre en arbre ou de grimper le long de leur tronc, cherchant dans les fentes de leur écorce les Insectes et leurs larves, dont il fait sa nourriture habituelle; il place son nid dans quelque trou d'arbre, et le tapisse d'herbes et de mousse liées entre elles avec des toiles d'Araignées. Sa femelle pond dans cette petite demeure cinq à six œufs d'un blanc cendré, parsemé de points et de traits d'une teinte foncée.

Le Grimpereau habite toute l'Europe, ainsi qu'une partie de l'Asie, et aussi quelques points de l'Amérique septentrionale; mais il est très-rare dans cette dernière contrée. Les plumes de sa tête, de son cou et

de son dos, sont d'un blanc sale dans leur milieu, rousses sur un côté et noirâtres de l'autre; le dessus de son corps est blanc, faiblement nuancé de roux chez les mâles; le tour des yeux ainsi que les sourcils sont d'un roux assez tendre; les couvertures supérieures de l'aile prennent la teinte du dos, et les pennes caudales sont brunes et comme usées à leur extrémité.

GRIMPEREAU DES MURAILLES. *Voy.* TICHODROME.

GRISON. *Voy.* GLOUTON.

GRIVE, *Turdus*, genre d'Oiseau de l'ordre des Passereaux. Le nom de *Grives* a été donné à ces Oiseaux parce que leur plumage est grivelé, ou marqué sur la poitrine de petites mouchetures disposées avec une sorte de régularité.

Des quatre espèces principales appartenant à notre climat, les deux premières, qui sont la Grive et la Draine, ont de l'analogie entre elles; toutes deux paraissent moins assujetties à la nécessité de changer de lieu, puisqu'elles font souvent leur ponte en France, en Allemagne, en Italie, en un mot dans les pays où elles ont passé l'hiver; toutes deux chantent très-bien, et sont du petit nombre des Oiseaux dont le ramage est composé de différentes phrases; toutes deux paraissent d'un naturel sauvage et moins sociable, car elles voyagent seules, selon quelques observateurs.

Les deux autres espèces, je veux dire la Litorne et le Mauvis, se ressemblent aussi de leur côté en ce qu'elles vont par bandes nombreuses, qu'elles sont plus passagères, qu'elles ne nichent presque jamais dans notre pays, et que par cette raison elles n'y chantent l'une et l'autre que très-rarement, en sorte que leur chant est inconnu non-seulement au plus grand nombre des naturalistes, mais encore à la plupart des chasseurs. Elles ont plutôt un gazouillement qu'un chant, et quelquefois, lorsqu'elles se trouvent une vingtaine sur un peuplier, elles babillent toutes à la fois, et font un très-grand bruit très-peu mélodieux.

En général, parmi les Grives, les mâles et les femelles sont à peu près de la même grosseur, et également sujets à changer de couleurs d'une saison à l'autre. Toutes ont la première phalange du doigt extérieur unie à celle du doigt du milieu, les bords du bec échancrés vers la pointe, et aucune ne vit de grains, soit qu'ils ne conviennent point à leur appétit, soit qu'elles aient le bec ou l'estomac trop faible pour les broyer ou les digérer. Les baies sont le fond de leur nourriture, d'où leur est venue la dénomination de *Baccivores*. Elles mangent aussi des Insectes, des Vers; et c'est pour attraper ceux qui sortent de terre après les pluies qu'on les voit courir alors dans les champs et gratter la terre, surtout les Draines et les Litornes; elles font la même chose l'hiver dans les endroits bien exposés où la terre est dégelée.

Leur chair est un très-bon manger, surtout celle de nos première et quatrième espèces, qui sont la Grive proprement dite et le Mauvis; mais les anciens Romains en faisaient encore plus de cas que nous, et ils conservaient ces Oiseaux toute l'année dans des espèces de volières qui méritent d'être connues.

Chaque volière contenait plusieurs milliers de Grives et de Merles, sans compter d'autres Oiseaux bons à manger, comme Ortolans, Cailles, etc., et il y avait une si grande quantité de ces volières aux environs de Rome, surtout au pays des Sabins, que la fiente des Grives était employée comme engrais pour fertiliser les terres; et ce qui est à remarquer, on s'en servait encore pour engraisser les Bœufs et les Cochons.

Les Grives avaient moins de liberté dans ces volières que nos Pigeons fuyards n'en ont dans nos colombiers, car on ne les en laissait jamais sortir; aussi n'y pondaient-elles point. Mais comme elles y trouvaient une nourriture abondante et choisie, elles y engraissaient, au grand avantage du propriétaire. Les individus semblaient prendre leur servitude en gré; mais l'espèce restait libre. Ces sortes de *grivières* étaient des pavillons voûtés, garnis en dedans d'une quantité de juchoirs, vu que la Grive est du nombre des Oiseaux qui se perchent: la porte en était très-basse; ils avaient peu de fenêtres, et tournées de manière qu'elles ne laissaient voir aux Grives prisonnières ni la campagne, ni les bois, ni les Oiseaux sauvages voltigeant en liberté, ni rien de ce qui aurait pu renouveler leurs regrets et les empêcher d'engraisser. Il ne faut pas que des esclaves voient trop clair: on ne leur laissait de jour que pour distinguer les choses destinées à satisfaire leurs principaux besoins. On les nourrissait de millet et d'une espèce de pâtée faite avec des figues broyées et de la farine, et outre cela des baies de lentisque, de myrte, de lierre, en un mot de tout ce qui pouvait rendre leur chair succulente et de bon goût. On les abreuvait avec un filet d'eau courante qui traversait la volière. Vingt jours avant de les prendre pour les manger, on augmentait leur ordinaire et on le rendait meilleur; on poussait l'attention jusqu'à faire passer doucement dans un petit réduit qui communiquait à la volière les Grives grasses et bonnes à prendre, et on ne les prenait en effet qu'après avoir bien refermé la communication, afin d'éviter tout ce qui aurait pu inquiéter et faire maigrir celles qui restaient; on tâchait même de leur faire illusion en tapissant la volière de ramée et de verdure souvent renouvelées, afin qu'elles pussent se croire encore au milieu des bois; en un mot, c'étaient des esclaves bien traités, parce que le propriétaire entendait ses intérêts. Celles qui étaient nouvellement prises se gardaient quelque temps dans de petites volières séparées, avec plusieurs de celles qui avaient déjà l'habitude de la prison; et moyennant tous ces soins on venait à bout de les accoutumer un peu à l'esclavage, mais presque jamais on n'a pu en faire des Oiseaux vraiment privés.

On remarque encore aujourd'hui quelques traces de cet usage des anciens, perfectionné par les modernes, dans celui où l'on est en certaines provinces de France d'attacher au haut des arbres fréquentés par les Grives des pots où elles puissent trouver un abri commode et sûr sans perdre la liberté, et où elles ne manquent guère de pondre leurs œufs, de les couver, d'élever leurs petits. Tout cela se fait plus sûrement dans ces espèces de nids artificiels que dans ceux qu'elles auraient faits elles-mêmes : ce qui contribue doublement à la multiplication de l'espèce, soit par la conservation de la couvée, soit parce que, perdant moins de temps à arranger leurs nids, elles peuvent faire aisément deux pontes chaque année. Lorsqu'elles ne trouvent point de pots préparés, elles font leurs nids sur les arbres, et même dans les buissons, et les font avec beaucoup d'art.

La couleur des œufs varie, selon les diverses espèces, du bleu au vert, avec quelques petites taches obscures, plus fréquentes au gros bout que partout ailleurs. Chaque espèce a aussi son cri différent ; quelquefois même on est venu à bout de leur apprendre à parler, ce qui doit s'entendre de la Grive proprement dite ou de la Draine, qui paraît avoir les organes de la voix plus perfectionnés.

Ce sont des Oiseaux tristes, mélancoliques, et, comme c'est l'ordinaire, d'autant plus amoureux de leur liberté ; on ne les voit guère se jouer ni même se battre ensemble, encore moins se plier à la domesticité. Mais s'ils ont un grand amour pour leur liberté, ils s'en faut bien qu'ils aient autant de ressources pour la conserver ni pour se conserver eux-mêmes : l'inégalité d'un vol oblique et tortueux est presque le seul moyen qu'ils aient pour échapper au plomb du chasseur et à la serre de l'Oiseau carnassier. S'ils peuvent gagner un arbre touffu, ils s'y tiennent immobiles de peur, et on ne les fait partir que difficilement. On en prend par milliers dans les piéges ; mais la Grive proprement dite et le Mauvis sont les deux espèces qui se prennent le plus aisément au lacet, et presque les seules qui se prennent à la pipée.

Les lacets ne sont autre chose que deux ou trois crins de cheval tortillés ensemble et qui font un nœud coulant ; on les place autour des genièvres, sous les alisiers, dans le voisinage d'une fontaine ou d'une mare, et, quand l'endroit est bien choisi et les lacets bien tendus, dans un espace de cent arpents, on prend plusieurs centaines de Grives par jour.

Il résulte des observations faites en différents pays que, lorsque les Grives paraissent en Europe vers le commencement de l'automne, elles viennent des climats septentrionaux avec ces volées innombrables d'Oiseaux de toute espèce qu'on voit aux approches de l'hiver traverser la mer Baltique, et passer de la Laponie, de la Sibérie, de la Livonie, en Pologne, en Prusse, et de là dans les pays plus méridionaux. L'abondance des Grives est telle alors sur la côte méridionale de la Baltique, que selon le calcul de M. Klein, la seule ville de Dantzick en consomme chaque année quatre-vingt-dix mille paires. Il n'est pas moins certain que, lorsque celles qui ont échappé aux dangers de la route repassent après l'hiver, c'est pour retourner dans le nord. Au reste, elles n'arrivent pas toutes à la fois ; en Bourgogne, c'est la Grive qui arrive la première, vers la fin de septembre ; ensuite le Mauvis, puis la Litorne avec la Draine ; mais cette dernière espèce est beaucoup moins nombreuse que les trois autres, et elle doit le paraître moins en effet, ne fût-ce que parce qu'elle est plus dispersée.

Il ne faut pas croire non plus que toutes les espèces de Grives passent toujours en même quantité : quelquefois elles sont en très-petit nombre, soit que le temps ait été contraire à leur multiplication, ou qu'il soit contraire à leur passage ; d'autres fois elles arrivent en grand nombre ; et un observateur très-instruit dit avoir vu des nuées prodigieuses de Grives de toute espèce, mais principalement de Mauvis et de Litornes, tomber au mois de mars dans la Brie, et couvrir, pour ainsi dire, un espace d'environ sept ou huit lieues : cette passée, qui n'avait point d'exemple, dura près d'un mois, et on remarqua que le froid avait été fort long cet hiver.

Les anciens disaient que les Grives venaient tous les ans en Italie de delà les mers, vers l'équinoxe d'automne ; qu'elles s'en retournaient vers l'équinoxe du printemps, et que, soit en allant, soit en venant, elles se rassemblaient et se reposaient dans les îles de Pontia, Palmaria et Pandataria, voisines des côtes d'Italie. Elles se reposent aussi dans l'île de Malte, où elles arrivent en octobre et novembre. Le vent de nord-ouest y en amène quelques volées ; celui de sud ou de sud-ouest les fait quelquefois disparaître : mais elles n'y vont pas toujours avec des vents déterminés, et leur apparition dépend souvent plus de la température de l'air que de son mouvement ; car, si dans un temps serein le ciel se charge tout à coup avec apparence d'orage, la terre se trouve alors couverte de Grives.

Au reste, il paraît que l'île de Malte n'est point le terme de la migration des Grives du côté du midi, vu la proximité des côtes de l'Afrique, et qu'il s'en trouve dans l'intérieur de ce continent, d'où elles passent, dit-on, tous les ans en Espagne.

Celles qui restent en Europe se tiennent l'été dans les bois en montagnes ; aux approches de l'hiver elles quittent l'intérieur des bois, où elles ne trouvent plus de fruits ni d'Insectes, et elles s'établissent sur les lisières des forêts ou dans les plaines qui leur sont contiguës. C'est sans doute dans le mouvement de cette migration que l'on en prend une si grande quantité au commencement de novembre dans la forêt de Compiègne. Il est rare, suivant Belon, que les différentes espèces se trouvent en grand

œufs, un peu pointus, tacnetés de brun olivâtre, avec des traits irréguliers noirâtres, peu marqués, disposés sur un fond vert bleuâtre.

Le *Coccothraustes*, qui se distingue de prime abord par son bec, excessivement gros, se nourrit de graines assez dures et recherche surtout celles des Conifères.

Il y a des espèces étrangères de Gros-Becs dont la modification est très-remarquable : tel est, par exemple, le Gros-Bec suspendu, *Loxia pensilis*. Il est à peu près de la taille d'un Moineau, et fait sa corbeille avec de la paille et des roseaux entrelacés en forme de poche. L'entrée en est au bas, tandis qu'il est attaché par le haut à la branche d'un arbre, principalement à ceux qui croissent au bord des ruisseaux. L'Oiseau ne bâtit pas un nid séparé chaque année, mais il en attache un nouveau à la partie la plus basse de l'ancien, et on peut en voir jusqu'à cinq ou six pendants l'un au bout de l'autre. On compte cinq ou six cents nids sur un seul arbre.

Un auteur vivant et célèbre nous décrit ainsi ces nids, si curieux, et qu'il croit avoir été bâtis de cette manière dans une vue de conservation et de défense. « Différentes espèces d'Oiseaux dans l'Afrique méridionale suspendent leurs nids aux branches des arbres, surtout quand les arbres sont penchés sur une rivière ou sur un précipice; le but d'une telle précaution est évidemment de préserver leurs petits des assauts de leurs nombreux ennemis, principalement des Serpents. Pour accroître la difficulté de parvenir à ces berceaux branlants, l'entrée est toujours au bas et a lieu fréquemment à travers un cylindre de douze à quinze pieds de long, saillant d'un bout comme la cornue d'un chimiste. Il est tissu au reste ingénieusement et très-élégamment avec une espèce d'herbe longue et dure, et il faut avouer que dans la construction de ce nid l'instinct de prévoyance est calculé de manière à exciter la plus grande admiration. J'ai vu vingt de ces nids sur un seul arbre. » Ce qui suit est un récit détaillé des habitudes de quelques autres espèces.

« Le Baya au nid de bouteille, dit Faber, doit être aussi noté pour la forme de son nid, le brillant de son plumage et sa rare sagacité. On trouve ces Oiseaux dans la plupart des parties de l'Hindostan : leur taille est celle du Moineau, auquel ils ressemblent encore par la couleur du dos et des ailes; la tête et la poitrine sont d'un jaune brillant, et, quand le soleil luit, c'est un beau coup d'œil que de les voir s'élever par milliers du même bois. Ils ont un petit ramage, mais ils n'ont pas de chant; ils s'associent en grand nombre, et couvrent de leurs nids une immense quantité de palmiers, d'acacias et de dattiers. Ces nids sont bâtis d'une manière très-ingénieuse. Ce sont de longues herbes entremêlées en forme de bouteille, et suspendues par le col à l'extrémité d'une branche flexible le plus solidement qu'ils peuvent, afin de défendre leurs œufs et les petits contre les Serpents, les Singes, les Ecureuil et les Oiseaux de proie. Ces nids contien nent plusieurs compartiments destinés différents usages : dans l'un, la femel couve les œufs; dans un autre, disposé pl simplement, le mâle fait sa résidence hab tuelle, et s'occupe par son ramage à égay sa compagne qu'absorbe son devoir m ternel. »

Le docteur Fryer donne une très-agréab description du Baya dans ses *Voyages am sants*. « A Bombay, dit-il, la Nature no offre dans la saison pluvieuse un spectac étonnant aussi bien qu'un sujet d'admir tion, c'est celui d'un Oiseau qui n'est p seulement remarquable par l'adresse av laquelle il forme son nid, mais encore p les inventions et les stratagèmes qu'il em ploie pour protéger ses petits contre l'Ec reuil, son ennemi mortel, et pour les mett à l'abri de l'injure du temps. Ce nid a qu que ressemblance avec le labyrinthe ou spirale d'un clocher; au-dessus est placé auvent pour écarter la pluie, et le nid mê est attaché aux rameaux d'un arbre par fil si long et si mince, que l'Ecureuil n'o confier le poids de son corps à un suppo aussi faible, tandis que l'ingénieux invente bien moins pesant que son ennemi, et ayan d'ailleurs deux ailes à son service, d tranquille en sa demeure à l'abri des ven et des orages, et à quelque distance de s plus grand ennemi. »

Des centaines de nids semblables se voie sur un seul arbre.

Le Gros-Bec sociable, *Loxia socia* (126), paraît surpasser les espèces précédentes p l'étendue, si ce n'est par l'habileté de s ouvrages, quoiqu'il y ait sans doute qu que exagération dans le récit qu'en f Paterson. Cette relation a été corrigée par L vaillant, et suivie de près par tous les na ralistes systématiques. Nous donnerons d bord le récit de Paterson, qui ne paraî pas peu extraordinaire, et qui peut dispos nos sceptiques lecteurs à conclure que tout est une fable.

« L'industrie de ces Oiseaux, dit Paterso semble presque égale à celle de l'Abeil Pendant tout le jour ils paraissent activ ment occupés à porter une belle espè d'herbe, qui fait la principale matière de leur édifice, aussi bien qu'à augmenter et édifice et à le réparer. Mon court séjo dans le pays n'a pu me fournir la preu oculaire que leurs nids comme leur nomb s'agrandissent chaque année; mais plusie arbres que j'ai vus tomber sous le poids ces nids prouvent assez qu'il en est ain Quand l'arbre qui contient cette cité aérie est obligé de supporter plus de poids qu'il n'a de force, il est évident qu'il est obligé s'abattre et que nos Oiseaux sont contrai de chercher un autre support. J'eus la curi sité d'atteindre moi-même un de ces nid pour en voir la structure intéressante, et la trouvai aussi ingénieuse que le dehors.

(126) Oi Républicain.

il a plusieurs entrées, et chacune d'elles
ne l'ouverture d'une rue régulière, avec
nids des deux côtés, à peu près à deux
ces de distance. L'herbe avec laquelle ils
ssent est appelée l'herbe de Boshman, et
rois que sa graine leur sert de nourriture,
ique en examinant leur nid j'aie trouvé
ailes et les pattes de différents Insectes.
on toutes les apparences, le nid que je
séquai avait été habité depuis plusieurs
nées, et quelques parties étaient beaucoup
s complètes que d'autres. Et n'est-ce pas
une raison de penser que ces Oiseaux
otent chaque année à leurs ouvrages au-
qu'ils le trouvent nécessaire au besoin
la famille ou de la communauté ? »

On voit par la description suivante que les
s sont de pure imagination, mais le reste
encore assez merveilleux pour satisfaire
plus exigeants. « J'aperçus, dit Levaillant,
long de mon chemin, un arbre chargé
n nid énorme de ces Oiseaux auxquels
donnai aussitôt le nom de Républicains.
rivé à ma demeure, je dépêchai plusieurs
mmes avec un chariot afin qu'ils l'appor-
ssent, et que je pusse l'examiner dans ses
s petits détails. Quand il arriva, je le
upai avec une hache, et je vis que la prin-
pale partie de cet édifice consistait en une
asse d'herbe de Boshman sans aucun mé-
ge, mais si fortement tressée, qu'il était
possible à la pluie de le traverser. » Cette
asse n'est que la charpente de l'édifice;
aque Oiseau se construit un nid particu-
r sous le pavillon commun. Les nids occu-
nt seulement les rebords du toit; la partie
périeure reste vide sans cependant être
utile : car, comme elle s'élève plus que le
ste, elle donne au tout une inclinaison
ffisante, et préserve ainsi chaque petite
abitation. En deux mots, qu'on se figure
grand toit oblique et irrégulier, dont tous
s bords à l'intérieur sont garnis de nids
errés l'un contre l'autre, et l'on aura une
lée exacte de ces singuliers édifices.

« Chaque nid a trois ou quatre pouces de
amètre, ce qui est suffisant pour l'Oiseau;
ais, comme ils sont en contact l'un avec
autre autour du toit, ils paraissent à l'œil
e former qu'un seul bâtiment, et ne sont
parés l'un de l'autre que par une petite
ouverture qui sert d'entrée au nid, et sou-
ent une seule entrée est commune à trois
nids, dont l'un est au fond et les deux autres
e chaque côté. Suivant Paterson, le nombre
des cellules s'accroît à proportion du nom-
re des habitants. Les vieilles deviennent
es rues de communication. Nul doute que,
quand la république s'augmente, le nombre
des cellules doit aussi se multiplier. Seule-
ment on doit bien penser que l'agrandisse-
ment ne peut avoir lieu qu'aux dépens de
la surface : autrement les nouveaux nids
couvriraient les anciens, qui alors ne seraient
plus bons à rien.

« Cette assertion de Paterson est contraire
à toute probabilité : car, s'il en était ainsi,
la profondeur de ces nids, en empêchant la
circulation et le renouvellement de l'air, les
rendrait par trop chauds et vraiment inha-
bitables, et si l'on veut que l'Oiseau puisse
s'en servir, il faut les considérer comme
nous les avons décrits tout à l'heure, comme
de simples nids, et non comme des rues
alignées ou des chambres à coucher.

« Le grand nid que j'examinai était un des
plus considérables que j'aie jamais vus dans
le cours de mon voyage; il contenait trois
cent vingt cellules habitées, ce qui, en sup-
posant un mâle et une femelle dans chaque,
formait une société de six cent quarante in-
dividus; mais un tel calcul ne serait pas
exact. J'ai déjà parlé d'Oiseaux parmi les-
quels il n'y avait qu'un mâle pour plusieurs
femelles, parce que les femelles sont beau-
coup plus nombreuses que les mâles. Cette
circonstance est commune dans les envi-
rons du Cap et dans les colonies, mais elle
a lieu surtout chez les Oiseaux républicains.
Cependant chaque fois que j'ai fait feu sur
un *essaim* de ces Oiseaux, j'ai abattu autant
de femelles que de mâles. »

GRUE, *Grus*, genre d'Oiseaux de l'ordre
des Echassiers et qui comprend une dou-
zaine d'espèces, répandues dans l'un et
l'autre hémisphère.

De tous les Oiseaux voyageurs, c'est la
Grue qui entreprend et exécute les courses
les plus lointaines et les plus hardies. Ori-
ginaire du nord, elle visite les régions tem-
pérées, et s'avance dans celles du midi. On
la voit en Suède, en Ecosse, aux îles Or-
cades; dans la Podolie, la Volhinie, la Li-
thuanie, et dans toute l'Europe septentrio-
nale. En automne, elle vient s'abattre sur
nos plaines marécageuses et nos terres en-
semencées; puis elle se hâte de passer dans
des climats plus méridionaux, d'où, reve-
nant avec le printemps, on la revoit s'en-
foncer de nouveau dans le nord, et parcourir
ainsi un cercle de voyages avec le cercle des
saisons.

Frappés de ces continuelles migrations,
les anciens l'appelaient également l'*Oiseau
de Libye* et l'*Oiseau de Scythie*, la voyant
tour à tour arriver de l'une et de l'autre de
ces extrémités du monde alors connu. Hé-
rodote, aussi bien qu'Aristote, place en
Scythie l'été des Grues. C'est en effet de ces
régions que partaient celles qui s'arrêtaient
dans la Grèce. La Thessalie est appelée dans
Platon le *pâturage des Grues;* elles s'y abat-
taient en troupes, et couvraient aussi les
îles Cyclades : pour marquer la saison de
leur passage, *leur voix*, dit Hésiode, *an-
nonce du haut des airs au laboureur le temps
d'ouvrir la terre.* L'Inde et l'Ethiopie étaient
des régions désignées pour leur route au
midi.

Strabon dit que les Indiens mangent les
œufs des Grues; Hérodote, que les Egyp-
tiens couvrent de leurs peaux des boucliers;
et c'est aux sources du Nil que les anciens
les envoyaient combattre des Pygmées, *sorte
de petits hommes*, dit Aristote, *montés sur de
petits chevaux, et qui habitaient des cavernes.*
Pline arme ces petits hommes de flèches; il
les fait porter par des béliers, et descendre

au printemps des montagnes de l'Inde, où ils habitent sous un ciel pur, pour venir vers la mer orientale soutenir, trois mois durant, la guerre contre les Grues, briser leurs œufs, enlever leurs petits, *sans quoi*, dit-il, *ils ne pourraient résister aux troupes toujours plus nombreuses de ces Oiseaux*, qui même finirent par les accabler, à ce que pense Pline lui-même, puisque, parcourant des villes maintenant désertes ou ruinées, et que d'anciens peuples habitèrent, il compte celle de *Gérania, où vivait autrefois la race des Pygmées, qu'on croit en avoir été chassée par les Grues.*

Ces fables anciennes (127) sont absurdes, dira-t-on, et j'en conviens : mais, accoutumés à trouver dans ces fables des vérités cachées, et des faits qu'on n'a pu mieux connaître, nous devons être sobres à porter ce jugement, trop facile à la vanité, et trop naturel à l'ignorance; nous aimons mieux croire que quelques particularités singulières dans l'histoire de ces Oiseaux donnèrent lieu à une opinion si répandue dans une antiquité qu'après a oir si souvent taxée de mensonges, nos nouvelles découvertes nous ont forcés de reconnaître instruite avant nous. On sait que les Singes, qui vont en grandes troupes dans la plupart des régions de l'Afrique et de l'Inde, font une guerre continuelle aux Oiseaux; ils cherchent à surprendre leur nichée, et ne cessent de leur dresser des embûches. Les Grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus d'avantage. Les Grues, assez sûres de leurs propres forces, exercées même entre elles aux combats, et naturellement assez disposées à la lutte, comme il paraît par les attitudes où elles se jouent, les mouvements qu'elles affectent, et à l'ordre des batailles, par celui même de leur vol et de leur départ, se défendent vivement; mais les Singes, acharnés à enlever les œufs et leurs petits, reviennent sans cesse et en troupes au combat; et comme par leurs stratagèmes, les mines et les postures, ils semblent imiter les actions humaines, ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits, ou qui n'aperçurent que de loin, ou qui, emportés par l'amour de l'extraordinaire, préférèrent de mettre ce merveilleux dans leurs relations. Voilà l'origine et l'histoire de ces fables (128).

Les Grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle à peu près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle; ce qu'elles font aussi quand l'Aigle les attaque. Leur passage se fait le plus souvent dans la nuit; mais leur voix éclatante avertit de leur marche. Dans ce vol de nuit, le chef fait entendre fréquemment une voix de réclame pour avertir de la route qu'il tient; elle est répétée par la troupe, où chacun répond comme pour faire connaître qu'elle suit et garde sa ligne.

Le vol de la Grue est toujours soutenu, quoique marqué par diverses inflexions; ses vols différents ont été observés comme des présages des changements du ciel et de la température; sagacité que l'on peut bien accorder à un Oiseau qui, par la hauteur où il s'élève dans la région de l'air, est en état d'en découvrir ou sentir de plus loin que nous les mouvements et les altérations. Le cris des Grues dans le jour indiquent la pluie; les clameurs plus bruyantes et comme tumultueuses annoncent la tempête; si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupe, c'est un indice de sérénité; au contraire, si elles pressentent l'orage, elles baissent leur vol, et s'abattent sur terre. La Grue a, comme tous les grands Oiseaux, excepté ceux de proie, quelque peine à prendre son essor; elle court quelques pas, ouvre les ailes, s'élève peu d'abord, jusqu'à ce que, étendant son vol, elle déploie une aile puissante et rapide.

A terre les Grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit, et la circonspection de ces Oiseaux a été consacrée dans les hiéroglyphes comme le symbole de la vigilance. La troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute, et si quelque objet le frappe, il en avertit par un cri. C'est pour le départ, dit Pline, qu'elle choisissent ce chef. Mais, sans imaginer un pouvoir reçu ou donné, comme dans les sociétés humaines, on ne peut refuser à ces animaux l'intelligence sociale de se rassembler, de suivre celui qui appelle, qui précède, qui dirige pour faire le départ, le voyage, le retour, dans tout cet ordre qu'un admirable instinct leur fait suivre; aussi Aristote place-t-il la Grue à la tête des Oiseaux qui s'attroupent et se plaisent rassemblés.

Les premiers froids de l'automne avertissent les Grues de la révolution de la saison; elles partent alors pour changer de ciel, celle du Danube et de l'Allemagne passent sur l'Italie. Dans nos provinces de France elles paraissent aux mois de septembre et d'octobre, et jusqu'en novembre, lorsque le temps de l'arrière-automne est doux; mais la plupart ne font que passer rapidement,

(127) Lues précèdent le temps d'Homère, qui compare (*Iliade*, liv. III) les Troyens aux Grues combattant à grand bruit les Pygmées.

(128) Ce n'est pas la première fois que des troupes de Singes furent prises pour des hordes de peuplades sauvages. Sans compter le combat des Carthaginois contre les Orangs-Outangs sur une côte de l'Afrique, et les peaux de trois femelles pendues dans le temple de Junon à Carthage comme des peaux de femmes sauvages, Alexandre, pénétrant dans les Indes, allait tomber dans cette erreur, et envoyer sa phalange contre une armée de Pongos, si le roi Taxile ne l'eût détrompé en faisant remarquer que cette multitude qu'on voyait suivre les hauteurs étaient des animaux paisibles, attirés par le spectacle, mais, à la vérité, influiment moins insensés, moins sanguinaires que les dévastateurs de l'Asie.

e s'arrêtent point ; elles reviennent au pre-ier printemps, en mars et avril. Quelques-nes s'égarent ou hâtent leur retour ; car edi en a vu le 20 de février aux environs e Pise. Il paraît qu'elles passaient jadis out l'été en Angleterre, puisque du temps e Ray, c'est-à-dire au commencement de e siècle, on les trouvait par grandes troupes ans les terrains marécageux des provinces e Lincoln et de Cambridge ; mais aujourd'hui les auteurs de la *Zoologie britannique* isent que ces Oiseaux ne fréquentent que ort peu l'île de la Grande-Bretagne, où cependant l'on se souvient de les avoir vus nicher ; tellement qu'il y avait une amende prononcée contre qui briserait leurs œufs, et qu'on voyait communément, suivant Turner, de petits Gruaux dans les marchés. Leur chair est en effet une viande délicate, dont les Romains faisaient grand cas. Mais je ne sais si ce fait avancé par les auteurs de la *Zoologie britannique* n'est pas suspect ; car on ne voit pas quelle est la cause qui a pu éloigner les Grues de l'Angleterre ; ils auraient au moins dû l'indiquer, et nous apprendre si l'on a desséché les marais des comtés de Cambridge et de Lincoln ; car ce n'est point une diminution dans l'espèce, puisque les Grues paraissent toujours aussi nombreuses en Suède, où Linné dit qu'on les voit partout dans les campagnes humides. C'est en effet dans les terres du Nord, autour des marais, que la plupart vont poser leurs nids. D'autre côté, Strabon assure que les Grues ne nichent que dans les régions de l'Inde ; ce qui prouverait, comme nous l'avons vu de la Cigogne, qu'elles font deux nichées, et dans les deux climats opposés. Les Grues ne pondent que deux œufs ; les petits sont à peine élevés qu'arrive le temps du départ ; et leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs pères et mères dans leurs voyages.

On prend la Grue au lacet, à la passée ; l'on en fait aussi le vol à l'Aigle et au Faucon. Dans certains cantons de la Pologne, les Grues sont si nombreuses, que les paysans sont obligés de se bâtir des huttes au milieu de leurs champs de blé sarrasin pour les en écarter. En Perse, où elles sont aussi très-communes, la chasse en est réservée aux plaisirs du prince. Il en est de même au Japon, où ce privilége, joint à des raisons superstitieuses, fait que le peuple a pour les Grues le plus grand respect. On en a vu de privées, et qui, nourries dans l'état domestique, ont reçu quelque éducation ; et comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec une affectation de gravité, on peut les dresser à des postures et à des danses.

Nous avons dit que les Oiseaux, ayant le tissu des os moins serré que les animaux quadrupèdes, vivaient à proportion plus longtemps. La Grue nous en fournit un exemple : plusieurs auteurs ont fait mention de sa longue vie. La Grue du philosophe Leonicus Thomœus dans Paul Jove est fameuse ; il l'a nourrie pendant quarante ans, et l'on dit qu'ils moururent ensemble.

Quoique la Grue soit granivore, comme la conformation de son ventricule paraît l'indiquer, et qu'elle n'arrive ordinairement sur les terres qu'après qu'elles sont ensemencées, pour y chercher les grains que la herse n'a pas couverts, elle préfère néanmoins les Insectes, les Vers, les petits Reptiles ; et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses, dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance.

Le port de la Grue est droit, et sa figure est élancée. Tout le champ de son plumage est d'un beau cendré clair, ondé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête ; les grandes pennes de l'aile sont noires ; les plus près du corps s'étendent, quand l'aile est pliée, au delà de la queue ; les moyennes et grandes couvertures sont d'un cendré assez clair du côté extérieur, et noires au côté intérieur aussi bien qu'à la pointe.

Avec ses grandes puissances pour le vol et son instinct voyageur, il n'est pas étonnant que la Grue se montre dans toutes les contrées et se transporte dans tous les climats ; cependant nous doutons que, du côté du Midi, elle passe le tropique. En effet, toutes les régions où les anciens les envoient hiverner, la Libye, le haut du Nil, l'Inde des bords du Gange, sont en deçà de cette limite, qui était aussi celle de l'ancienne géographie du côté du midi, et ce qui nous le fait croire, outre l'énormité du voyage, c'est que, dans la Nature, rien ne passe aux extrêmes : c'est un degré modéré de température que les Grues habitantes du septentrion viennent chercher, l'hiver, dans le midi, et non le brûlant été de la zone torride. Les marais et les terres humides où elles vivent, et qui les attirent, ne se trouvent point au milieu des terres arides et des sables ardents ; ou si des peuplades de ces Oiseaux, parvenues de proche en proche en suivant les chaînes des montagnes où la température est moins ardente, sont allées habiter le fond du Midi, isolées dès lors et perdues dans ces régions, séquestrées de la grande masse de l'espèce, elles n'entrent plus dans le système de ses migrations, et ne sont certainement pas du nombre de celles que nous voyons voyager vers le nord : telles sont en particulier ces Grues que Kolbe dit se trouver en grand nombre au cap de Bonne-Espérance, et les mêmes exactement que celles d'Europe, fait que nous aurions pu ne pas regarder comme bien certain sur le témoignage seul de ce voyageur, si d'autres n'avaient aussi trouvé des Grues à des latitudes méridionales presque aussi avancées, comme à la Nouvelle-Hollande et aux Philippines, où il paraît qu'on en distingue deux espèces.

GUENON A FACE ALLONGÉE. *Voy.* CHACMA.

GUÉPARD ou FADH, *Guepar jubatus*, Schr., le *Tigre chasseur* des Indes, le *Youze* des Persans, le *Jaz* des Turcs, Mammifère

de l'ordre des Carnassiers digitigrades, tribu des Chats.

Le Guépard habite l'Asie méridionale et plusieurs autres contrées de l'Afrique; il a trois pieds et demi (1,137) de longueur, non compris la queue, et deux pieds (0,650) de hauteur. Son pelage est d'un beau fauve clair en dessus, et d'un blanc pur en dessous; des petites taches noires, rondes et pleines, également semées, garnissent toute la partie fauve; celles de la partie blanche sont plus larges et plus lavées; la dernière moitié de la queue est annelée de douze anneaux alternativement blancs et noirs; enfin les poils de ses joues, du derrière de la tête et du cou sont plus longs, plus laineux que les autres, ce qui lui forme comme une sorte de petite crinière. A cette jolie robe le Guépard joint la légèreté des formes et la grâce des mouvements. Ayant les doigts longs, munis d'ongles peu pointus et nullement rétractiles, il ne peut grimper sur les arbres comme la plupart des Chats; mais il bondit comme eux, court avec beaucoup plus d'agilité et peut atteindre aisément le gibier en le poursuivant, quand il n'a pas réussi à s'en saisir par surprise.

Il s'en faut beaucoup que le Guépard ait le caractère perfide et féroce des grands Chats, avec lesquels les naturalistes l'ont classé. Quoique habitant des forêts et vivant de la chasse, il est peu farouche et s'apprivoise fort aisément. Alors il s'attache à son maître, répond à sa voix, le suit, le caresse, se laisse dresser à chasser pour lui, et montre autant d'intelligence que de douceur. Celui qui vivait, il y a peu d'années, à la Ménagerie, venait du Sénégal; il était si familier, qu'on l'avait placé dans un parc où il vivait librement, et dont jamais il n'a cherché à sortir. Il obéissait au commandement du gardien de la Ménagerie, et il aimait surtout les Chiens, avec lesquels il jouait toute la journée sans leur faire jamais aucun mal. Un jour, un petit domestique nègre âgé de dix à douze ans vint se promener au Jardin des Plantes; il aperçoit le Guépard dans son parc, et se met aussitôt à l'appeler Fadh! Fadh! Le Guépard le regarde, s'approche; aussitôt le négrillon de jeter là le chapeau à galon, la veste de livrée, d'escalader la palissade, de se jeter sur Fadh, qui l'attendait avec impatience, et les voilà se baisant, se léchant, se caressant de mille manières, se serrant, l'un dans les bras, l'autre dans les pattes, et se roulant tous deux sur le gazon en jouant à qui mieux mieux. Cette scène, aussi surprenante qu'inattendue, effraya ceux qui en furent témoins autant qu'elle les étonna; on courut chercher le gardien des animaux. On apprit alors que le Guépard et l'enfant avaient fait ensemble la traversée du Sénégal en France, qu'ils s'étaient épris d'amitié sur le pont du bâtiment, et que tous les deux venaient de se rencontrer par hasard, et de se reconnaître après une séparation de trois mois.

Si l'on en croit Eldemiri, ce serait Chaleb, fils de Walid, qui le premier se serait servi du Guépard pour la chasse, ce qui, du reste, est assez peu important à savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à Surate, au Malabar, dans la Perse et dans quelques autres parties de l'Asie, on élève ces animaux pour s'en servir à cet exercice. Les chasseurs sont ordinairement à Cheval, et portent le Guépard en croupe derrière eux; quelquefois ils en ont plusieurs, et alors ils les placent sur une petite charrette fort légère et faite exprès. Dans les deux cas, l'animal est enchaîné, et a sur les yeux un bandeau qui l'empêche de voir. Ils partent ainsi pour parcourir la campagne, et tâchent de découvrir des Gazelles dans les vallées sauvages où elles aiment à venir paître. Aussitôt qu'ils en aperçoivent une, ils s'arrêtent, déchaînent le Guépard, et, lui tournant la tête du côté du timide Ruminant, ils le lui montrent avec le doigt. Le Guépard descend, se glisse doucement derrière les buissons, rampe dans les hautes herbes, s'approche en louvoyant et sans bruit, toujours se masquant derrière les inégalités du terrain, les rochers et autres objets, s'arrêtant subitement, et se couchant à plat ventre quand il craint d'être aperçu, puis reprenant sa marche lente et insidieuse. Enfin, quand il se croit assez près de sa victime, il calcule sa distance, s'élance tout à coup, et en cinq ou six bonds prodigieux et d'une vitesse incroyable, il l'atteint, la saisit, l'étrangle, et se met aussitôt à lui sucer le sang. Le chasseur arrive alors, lui parle avec amitié, lui jette un morceau de viande, le flatte, le caresse, lui remet le bandeau, et le replace en croupe ou sur la charrette, tandis que les domestiques enlèvent la Gazelle. Néanmoins, il arrive quelquefois que le Guépard manque son coup, malgré ses ruses et son adresse. Alors il reste tout saisi et comme honteux de sa mésaventure, et ne cherche jamais à poursuivre le gibier. Son maître le console, l'encourage par des caresses, et les chasseurs se remettent en quête avec l'espoir qu'il sera plus heureux une autre fois. Dans le Mogol cette chasse est pour les riches un plaisir si vif, qu'un Guépard bien dressé, et qui a la réputation de manquer rarement sa proie, se vend quelquefois une somme exorbitante.

En Perse, cette chasse se fait à peu près de la même manière, à cette différence près que le chasseur qui porte le Guépard en croupe se place au passage du gibier que des hommes et des chiens vont relancer dans le bois. Quand une Gazelle passe à sa portée, « il débande les yeux de l'animal, dit Chardin, et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. Le Guépard l'aperçoit, fait un grand cri, s'élance à grands sauts, se jette dessus et la terrasse. S'il la manque après quelques bonds, il se rebute d'ordinaire, et pour le consoler on le caresse. Il y a en Hyrcanie des bêtes dressées qui font la chasse finement, se traînant sur le ventre le long des haies et des buissons, jusqu'à ce qu'elles soient proches de la proie, et alors elles s'y lancent dessus. » L'empereur Léopold I avait deux Guépards aussi privés que de

chiens. Quand il allait à la chasse, un de ces animaux sautait sur la croupe de son cheval, et l'autre derrière un de ses courtisans. Aussitôt qu'une pièce de gibier était levée, les deux Guépards s'élançaient, la surprenaient, l'étranglaient, et revenaient tranquillement, sans être rappelés, reprendre leurs places sur le cheval de l'Empereur et sur celui de son courtisan.

GUÊPIER, *Merops*, genre d'Oiseaux de l'ordre des Passereaux syndactyles. — Cet Oiseau mange non-seulement les Guêpes, qui lui ont donné son nom français, mais il mange aussi les Abeilles, les Bourdons, les Cigales, les Cousins, les Mouches, et autres Insectes qu'il attrape en volant ainsi que font les Hirondelles; c'est la proie dont il est le plus friand, et les enfants de l'île de Candie s'en servent comme d'appât pour le pêcher à la ligne au milieu de l'air, de même qu'on pêche les Poissons dans l'eau. Ils passent une épingle recourbée au travers d'une Cigale vivante; ils attachent cette épingle à un long fil. La Cigale n'en voltige pas moins, et le Guêpier, l'apercevant, fond dessus, l'avale ainsi que l'hameçon, et se trouve pris. A défaut d'Insectes, il se rabat sur les petites graines, même sur le froment; et il paraît qu'en ramassant à terre cette nourriture, il ramasse en même temps de petites pierres, comme font tous les granivores, et sans y mettre plus d'intention. Ray soupçonne, d'après les rapports multipliés, tant internes qu'externes, de cet Oiseau avec le Martin-Pêcheur, qu'il se nourrit aussi quelquefois de Poisson comme ce dernier.

Les Guêpiers sont très-communs dans l'île de Candie, et si communs, qu'il n'y a endroit dans cette île, dit Belon, témoin oculaire, où on ne les voie voler. Il ajoute que les Grecs de terre-ferme ne les connaissent point, ce qu'il avait pu apprendre de bonne source en voyageant dans le pays; mais il avance trop légèrement qu'on ne les a jamais vus voler en Italie, car Aldrovande, citoyen de Bologne, assure qu'ils sont assez communs aux environs de cette ville, où on les prend aux filets et aux gluaux. Willugby en a vu plusieurs fois à Rome exposés dans les marchés publics; et il est plus que probable qu'ils ne sont point étrangers au reste de l'Italie, puisqu'ils se trouvent dans le midi de la France, où même on ne les regarde point comme Oiseaux de passage : c'est de là cependant qu'ils se répandent quelquefois par petites troupes de dix ou douze dans les pays septentrionaux.

Ces Oiseaux nichent, comme l'Hirondelle de rivage et le Martin-Pêcheur, au fond des trous qu'ils savent se creuser avec leurs pieds, courts et forts, et leur bec de fer, comme disent les Siciliens, dans les coteaux dont le terrain est le moins dur, et quelquefois dans les rives escarpées et sablonneuses des grands fleuves. Ils donnent à ces trous jusqu'à six pieds et plus, soit en longueur, soit en profondeur; la femelle y dépose, sur un matelas de mousse, quatre ou cinq et même six ou sept œufs, blancs, un peu plus petits que ceux de Merle. Mais on ne peut observer ce qui se passe dans l'intérieur de ces obscurs souterrains. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que la jeune famille ne se disperse point : il est même nécessaire que plusieurs familles se réunissent ensemble pour former ces troupes nombreuses que Belon a vues dans l'île de Candie, suivant les rampes des montagnes où croît le thym, et où elles trouvent en abondance les Guêpes et les Abeilles, attirées par les étamines parfumées de cette plante.

Une singularité qui distinguerait cet Oiseau de tout autre, si elle était bien avérée, c'est l'habitude qu'on lui prête de voler à rebours. Elien admire beaucoup cette singulière façon de voler : il eut mieux fait d'en douter. C'est une erreur fondée, comme tant d'autres, sur quelque fait unique ou mal vu, qu'on peut se représenter aisément. Il en est de même de cette piété filiale dont on a fait honneur à plusieurs Oiseaux, mais dont on semble avoir accordé la palme à ceux-ci, puisque, si l'on en croit Aristote, Pline, Elien, et ceux qui les ont copiés, ils n'attendent pas que leurs soins deviennent nécessaires à leurs père et mère pour les leur consacrer; ils les servent dès qu'ils sont en état de voler, et pour le seul plaisir de les servir. Ils leur portent à manger dans leurs trous, et préviennent tous leurs besoins. On voit bien que ce sont des fables; mais du moins la morale en est bonne.

Cet Oiseau est à très-peu près de la taille du Mauvis, et de forme plus allongée. Il a le dos un peu convexe. Belon dit que la nature l'a fait bossu; et après en avoir cherché la raison, il n'a pu en trouver d'autre, sinon que cet Oiseau aime toujours à voler. C'est une raison peu satisfaisante; mais on conviendra que la bonne n'était pas facile à trouver.

GUIGNETTE. *Voy.* Chevaliers.

GUILLEMOT, *Uria*, Oiseau de la famille des Palmipèdes plongeurs ou Brachyptères, c'est-à-dire à ailes courtes. — Les Guillemots habitent les mers des contrées septentrionales du globe, et ne s'approchent de nos côtes que pendant l'hiver. Rarement ils viennent à terre, si ce n'est pendant la ponte ou lorsque le mauvais temps les force à s'y réfugier; alors on peut observer toute la difficulté de leur démarche; mais le plus ordinairement c'est à l'embouchure des rivières qu'ils se retirent. On assure qu'ils ne pondent jamais qu'un seul œuf, lequel, il est vrai, est très-gros relativement à leur taille. C'est sur le haut des rochers et dans les endroits les plus escarpés qu'ils placent leur nid, et comme ils ne volent qu'avec peine, ils y arrivent en sautillant pour ainsi dire de pointe en pointe et en voltigeant. Quatre espèces authentiquement connues existent aujourd'hui parmi les *Uria* de Brisson; mais elles sont devenues pour les ornithologistes le type de deux genres distincts que l'on peut, avec Temminck, considérer comme deux simples sections.

Guillemot troïle, *Uria troïle*, Lath. C'est

le *Guillemot* de Buffon et le *Colymbus troïlus* de Linné. Cet Oiseau, qui en été se tient sur les mers arctiques des deux mondes, émigre en hiver par grandes bandes, et se voit alors principalement sur les eaux de la Norwége et de l'Angleterre. Il est aussi très-commun le long des côtes maritimes de Hollande et de France; mais il est plus rare sur nos mers et nos lacs de l'intérieur. Il se nourrit de Poissons ainsi que d'Insectes et de petits Coquillages; rarement il attaque les Crustacés. Il niche en société et ne fait aucun apprêt pour son nid, il dépose seulement ses œufs dans les trous des rochers.

GUIT-GUIT, *Cæreba*, Oiseau de la section des Sucriers de Cuvier. Les Guit-Guits sont souvent confondus avec les Colibris; ils vivent par troupes et même dans la compagnie d'autres espèces; leur livrée, très-variable, est brillante, mais n'a point d'éclat métallique; ils se nourrissent d'Insectes, de miel et de sucre de canne, qu'ils se procurent en introduisant leur bec à travers les crevasses de la tige. Ils nichent à l'extrémité de branches flexibles, et tournent vers la terre l'ouverture de leur nid fait en forme de cornue, afin de préserver leurs petits des attaques de leurs ennemis. Ils habitent exclusivement l'Amérique.

GULO. *Voy.* Glouton.

GYMNOPS. *Voy.* Mainate.

GYPAETE. — Cet Oiseau est le *Phêne* des Grecs et l'*Ossifraga* des Latins; c'est le *Vultur barbarus* et le *Falco barbatus* des ornithologistes. Les Gypaëtes ou Griffons sont intermédiaires entre les Vautours et les Faucons. On ne connaît bien qu'une seule espèce appartenant à cette division, c'est le *Vautour des Agneaux*, ou *Lemmer Geyer* des Allemands, qui habite l'ancien continent, et qui dépasse par sa taille tous nos Oiseaux de proie; il est presque aussi grand que le Condor; son plumage est d'un brun fauve tirant sur le noir; ses narines sont couvertes en dessus de soies roides, et il porte sous le bec un pinceau de longs poils pareils. Ses tarses ne sont pas réticulés comme ceux des Vautours, mais emplumés jusqu'aux doigts, et ses ailes sont trop longues pour être complétement reployées dans le repos. Il a plus de souplesse et de grâce dans les mouvements que les Vautours, et se rapproche par son port des Oiseaux de proie chasseurs. En effet, il leur ressemble aussi davantage par ses mœurs, car il attaque les animaux vivants et dédaigne ordinairement les cadavres. Les Agneaux, les Chèvres, les Chamois et même les Veaux deviennent souvent sa proie, et pour s'en rendre maître le Gypaëte épie le moment où l'un de ces animaux se trouve sur les bords d'un rocher escarpé pour fondre dessus du haut des airs et l'en précipiter. Lorsque sa victime s'est brisée dans sa chute, il l'achève sur place, et se repaît, sans rien emporter dans ses serres, qui ne sont pas propres à saisir. La force de ces Oiseaux est extrême, mais cependant ils se jettent de préférence sur des animaux jeunes ou malades, et on ne doit pas ajouter une entière confiance aux récits de leurs attaques contre des hommes. Il paraîtrait que c'est aussi à tort qu'on leur a attribué l'habitude d'enlever dans leurs serres et de porter dans leurs nids des Agneaux et d'autres animaux de grande taille. Ils vivent le plus ordinairement par paires, et établissent leur demeure dans l'anfractuosité la plus inaccessible de quelque rocher; leur aire a une étendue très-considérable et se compose de bûchettes entrelacées et pour ainsi dire cimentées par des débris infectés de matières animales. Ils pondent deux œufs et s'occupent pendant assez longtemps des soins, de la nourriture et de l'éducation de leurs petits.

Ces Oiseaux sont assez rares aujourd'hui en Europe, mais il paraît qu'ils y étaient assez communs même dans le siècle dernier. Alors toutes les montagnes du Tyrol, de la Suisse et de l'Allemagne en étaient peuplées. On parle même de chasseurs du dix-huitième siècle qui en ont tué quarante, cinquante et même soixante individus. Le chasseur Andréas Durner, cité par Michahelles, en avait tué de sa main soixante-cinq. La Sardaigne est aujourd'hui une des parties de l'Europe qui en possèdent le plus grand nombre; on en trouve aussi quelques individus dans les Alpes et dans les Pyrénées françaises. Ceux que l'on voit en Afrique, en Égypte, par exemple, au cap de Bonne-Espérance, ne diffèrent point de ceux d'Europe. Le Gypaëte, ou Vautour des Agneaux, est quelquefois aussi appelé Griffon.

H

HALIÆTUS. *Voy.* Pygargue.

HAMSTER, Buffon; *Cricetus vulgaris*, Desm., espèce de Mammifère du genre Chinchilla, de la grandeur d'un Rat.

De tous les animaux de son genre, celui-ci est le mieux connu. Nous allons donner son histoire dans les plus grands détails pour servir à celle du genre, car, à quelques modifications près, toutes les espèces ont les habitudes à peu près semblables. Le Hamster habite tout le nord de l'Europe et de l'Asie; il ne s'engourdit pas l'hiver, quoi qu'en aient dit quelques naturalistes, et Pallas l'a démontré par des expériences positives. Il vit isolé dans les champs cultivés et dans les steppes de la Russie méridionale et de la Sibérie; mais, comme il multiplie considérablement, surtout dans de certaines années qui lui sont favorables, il fait beaucoup de dégâts aux récoltes, et ses dévastations ont été quelquefois si grandes, que plusieurs gouvernements d'Allemagne ont

d obligés de mettre sa tête à prix. Il évite es champs humides et ceux qui sont ablonneux, à cause de la difficulté qu'il rouverait à y établir convenablement son errier ; mais il ne manque jamais de donner a préférence à ceux où la réglisse croît en bondance, parce qu'il aime beaucoup la raine de cette plante, et qu'il en fait de rands approvisionnements, surtout lorsqu'il manque de blé. Pour faire son habitation, il commence par creuser un conduit blique, plus ou moins profond ; il en rejette a terre en dehors, et c'est par là que doivent ortir tous les matériaux superflus de son difice. Aussi en résulte-t-il une petite butte le terre qui, malgré toutes les précautions u'il prend ensuite pour masquer l'entrée le son terrier, le fait reconnaître par les hasseurs. Ce conduit aboutit à un premier magasin, de forme sphérique, plus ou moins grand, mais n'ayant jamais moins de huit à dix pouces (0,217 à 0,271) de diamètre. Les parois en sont parfaitement unies, et la voûte en est solide. Tout à côté de ce magasin est un conduit vertical, montant à la surface du sol, et c'est le passage ordinaire du Hamster pour entrer et sortir de sa demeure. La femelle, ne logeant jamais avec le mâle, creuse ordinairement plusieurs de ces trous perpendiculaires, afin de donner plusieurs entrées libres à ses petits lorsqu'ils sont menacés d'un danger. A côté de ces trous, à un ou deux pieds (0,525 ou 0,650) de distance, les Hamsters creusent un, deux ou trois caveaux particuliers, en forme de voûte, plus ou moins spacieux, suivant la quantité de leurs provisions ; c'est-à-dire que, lorsqu'ils ont rempli un magasin, ils s'occupent aussitôt à en faire un autre. Le caveau où la femelle fait ses petits ne renferme jamais de provisions ; elle se borne à y transporter des brins de paille et du foin pour en faire un nid. Deux ou trois fois par an elle y met bas cinq ou six petits, quelquefois davantage, et elle en prend soin pendant six semaines ou deux mois. Quand ils ont atteint cet âge, elle les chasse, et chacun va de son côté se creuser un autre terrier, auquel, dans le premier âge, il ne donne qu'un pied de profondeur. Chaque année il l'agrandit, de manière que celui d'un vieux Hamster s'enfonce en terre jusqu'à cinq pieds (1,624), et le domicile entier, y compris toutes les communications et tous les caveaux, a quelquefois huit ou dix pieds (2,599 à 3,248) de diamètre.

Pendant toute la belle saison les Hamsters s'occupent exclusivement de remplir leurs magasins, et pour y apporter leurs provisions, consistant en grains secs et nettoyés, en épis de blé, en fèves et en pois en cosse, etc., ils se servent de leurs abajoues, qui peuvent contenir plus d'un décilitre (un demi-verre) de grains nettoyés. C'est ordinairement à la fin d'août qu'ils terminent cette opération, après quoi ils s'occupent de nettoyer leur récolte, de jeter au dehors, par le conduit oblique, les pailles, cosses, balles et grains avariés. Ils bouchent ensuite toutes les ouvertures de leur terrier avec de la terre gâchée, et avec tant d'intelligence, qu'il serait fort difficile de reconnaître leur habitation, si, comme je l'ai dit, la butte de terre entassée devant le trou oblique ne la dénonçait pas. Ils passent la mauvaise saison dans leur domicile, où ils emploient tout leur temps à manger et à dormir. Il en résulte qu'au printemps ils en sortent beaucoup plus gras qu'ils y étaient entrés en automne. C'est dans cette dernière saison que les paysans se mettent en quête pour découvrir l'habitation des Hamsters. Ils l'ouvrent avec la pelle et la pioche, tuent l'animal pour en vendre la fourrure, et s'emparent de ses provisions, qui souvent contiennent deux boisseaux (2 décal. 602) de très-bons grains.

Le Hamster, malgré l'intelligence qu'il déploie pour faire ses approvisionnements, n'en est pas moins un animal brute, incapable de s'apprivoiser assez pour reconnaître la main qui le nourrit, et d'une férocité d'autant plus étrange, qu'elle ne résulte pas de ses besoins, mais d'une méchanceté innée. Si l'un d'eux, pressé par le danger, se fourvoie dans le terrier d'un autre, il est aussitôt saisi, étranglé et dévoré. La femelle même n'épargne pas son mâle, s'il n'a le soin de se sauver promptement après l'accouplement. Lorsque deux Hamsters se rencontrent dans un champ, ils commencent l'un et l'autre par vider leurs abajoues avec leurs pattes de devant, ce qu'ils font toujours quand un danger les menace, puis ils s'élancent l'un sur l'autre, se battent à outrance, et le vainqueur dévore le vaincu. Ils se défendent avec la même fureur contre tous les Animaux, même contre les Chiens et contre l'homme. Quand la saison a été mauvaise, et qu'il y a disette de grains, ces animaux se déclarent entre eux une guerre atroce, et finissent par s'entre détruire mutuellement. Du reste, ils ont cela de commun avec les Rats et les Mulots, auxquels ils ressemblent beaucoup.

HARLE, *Mergus*, Oiseau de la famille des Lamellirostres dans l'ordre des Palmipèdes.

Le Harle, dit Belon, fait autant de dégât sur un étang qu'en pourrait faire un Bièvre ou Castor : c'est pourquoi, ajoute-t-il, le peuple donne le nom de *Bièvre* à cet Oiseau. Mais Belon paraît se tromper ici avec le peuple au sujet du Bièvre ou Castor, qui ne mange pas de Poisson, mais de l'écorce et du bois tendre ; et c'est à la Loutre qu'il fallait comparer cet Oiseau ichthyophage, puisque de tous les animaux quadrupèdes aucun ne détruit autant de Poisson que la Loutre.

Le Harle est d'une grosseur intermédiaire entre le Canard et l'Oie ; mais sa taille, son plumage et son vol raccourci lui donnent plus de rapport avec le Canard. C'est avec peu de justesse que Gesner lui a donné la dénomination de *Merganser* (Oie plongeon), par la seule ressemblance du bec à celui du Plongeon, puisque cette ressemblance est très-imparfaite. Le bec du Harle

est à peu près cylindrique et droit jusqu'à la pointe, comme celui du Plongeon ; mais il en diffère en ce que cette pointe est crochue et flécnie en manière d'ongle courbé, d'une substance dure et cornée ; et il en diffère encore en ce que les bords en sont garnis de dentelures dirigées en arrière. La langue est hérissée de papilles dures et tournées en arrière comme les dentelures du bec ; ce qui sert à retenir le Poisson glissant, et même à le conduire dans le gosier de l'Oiseau : aussi, par une voracité peu mesurée, avale-t-il des Poissons beaucoup trop gros pour entrer tout entiers dans son estomac ; la tête se loge la première dans l'œsophage, et se digère avant que le corps puisse y descendre.

Le Harle nage, tout le corps submergé et la tête seule hors de l'eau ; il plonge profondément, reste longtemps sous l'eau, et parcourt un grand espace avant de reparaître. Quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau, et il paraît alors presque tout blanc : aussi l'appelle-t-on *Harle blanc* en quelques endroits, comme en Brie, où il est assez rare. Cependant il a le devant du corps lavé de jaune pâle ; le dessus du cou avec toute la tête est d'un noir changeant en vert par reflets ; et la plume, qui en est fine, soyeuse, longue, et relevée en hérisson depuis la nuque jusque sur le front, grossit beaucoup le volume de la tête. Le dos est de trois couleurs, noir sur le haut et sur les grandes pennes des ailes, blanc sur les moyennes et la plupart des couvertures, et joliment liséré de gris sur blanc au croupion ; la queue est grise ; les yeux, les pieds et une partie du bec sont rouges.

Le Harle est, comme on voit, un fort bel Oiseau ; mais sa chair est sèche et mauvaise à manger. La forme de son corps est large et sensiblement aplatie sur le dos. Ces Oiseaux ne paraissent que de loin à loin dans nos provinces de France, et toujours en hiver. On croit en Suisse que son apparition sur les lacs annonce un grand hiver ; et quoique cet Oiseau doive être assez connu sur la Loire, puisque c'est là, suivant Belon, qu'on lui a imposé le nom de *Harle* ou *Herle*, il semble, d'après cet observateur lui-même, qu'il se transporte en hiver dans des climats beaucoup plus méridionaux ; car il est du nombre des Oiseaux qui viennent du Nord jusqu'en Egypte pour y passer l'hiver, suivant Belon, quoique, d'après ses propres observations, il paraisse que cet Oiseau se trouve sur le Nil en toute autre saison que celle de l'hiver, ce qui est assez difficile à concilier.

HÉRISSON, *Erinaceus*, Lin., genre de Mammifère de l'ordre des Carnassiers insectivores ; corps couvert de piquants très-durs, et ayant la faculté de se rouler en boule, au moyen de muscles puissants dont la peau du dos est munie. L'espèce la plus commune est le **Hérisson ordinaire**, *Erin. europæus*, Linn.

Ce petit animal se distingue de ses congénères par ses oreilles courtes, n'ayant jamais une longueur égale aux deux tiers de sa tête ; son corps est couvert d'aiguillons cornés, robustes, entre-croisés irrégulièrement, d'une longueur médiocre et très-piquants. Il se trouve dans toute l'Europe tempérée, et il est commun en France dans la plupart de nos départements. Les naturalistes ont avancé qu'il y en a deux variétés, l'une à museau de Cochon, nommée *Cochon* ou *Pourceau de terre*, l'autre à museau de Chien, que l'on appelle *Hérisson-Chien*. Ceci est certainement une erreur. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le Museau du Hérisson n'a de ressemblance ni avec celui d'un Chien ni avec celui d'un Cochon. Tous les Hérissons que j'ai observés, soit vivants, soit dans les nombreuses collections que j'ai visitées, se ressemblaient identiquement, et nul naturaliste n'a vu autrement que moi, même ceux qui ont admis l'existence des deux variétés sur la foi des chasseurs.

On a dit aussi que le Hérisson monte sur les arbres fruitiers, qu'il en fait tomber les fruits, puis qu'il se roule ensuite sur sa récolte pour emporter dans son terrier les pommes qui restent attachées à ses piquants. Il y a là presque autant d'erreurs que de mots : le Hérisson ne grimpe pas et ne peut pas grimper sur les arbres, car il n'a pour cela ni agilité ni griffes ; il n'emporte pas les fruits à la pointe de ses aiguillons, mais avec sa gueule ; enfin il n'habite ni ne creuse de terrier, quoi qu'en aient dit Buffon et les naturalistes qui l'ont suivi.

C'est dans les trous que le temps a creusés au pied des arbres, sous les racines de vieilles souches, dans des amas de pierres et les fentes de rocher, et même sur la terre plate à l'abri d'un épais buisson, que ce petit animal établit son domicile, au milieu d'un tas de mousse et de feuilles sèches qu'il amoncelle. C'est là qu'il se retire l'hiver pour s'engourdir ; c'est là que la femelle dépose ses petits, ordinairement au nombre de quatre à sept ; une seule fois j'en ai trouvé neuf, mais j'ai lieu de croire que c'était la réunion de deux familles. En naissant, les petits sont d'un blanc rosé, et déjà l'on aperçoit sur leur peau des points saillants et plus foncés, qui sont les rudiments de leurs aiguillons. Dès qu'ils ont atteint le grosseur d'un œuf de poule, ils sont déjà aussi bien armés que leur mère. Elle les soigne et les conduit avec elle pendant l'allaitement ; mais dès qu'il est fini, elle les abandonne et ne s'en occupe plus. Peut-être est-ce par manque d'affection, et ce que dit Buffon pourrait le faire croire : « J'ai voulu en élever quelques-uns, dit-il ; on a mis plus d'une fois la mère et les petits dans un tonneau avec une abondante provision ; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres ; ce n'était pas le manque de nourriture, car elle mangeait de la viande, du pain, du son, des fruits, » etc. Peut-être que si le Hérisson abandonne ses petits aussitôt après l'allaitement, c'est parce qu'il sent son impuissance à les défendre

de l'inutilité absolue dont il serait pour eux. Cet animal ne peut opposer à l'ennemi qui l'attaque ni griffes aiguës, ni dents formidables; il ne peut s'échapper par la fuite, car il ne sait pas courir, quoiqu'il marche assez vite; mais dans les aiguillons acérés qui lui recouvrent tout le dessus du corps, la nature lui a donné une arme défensive qui lui suffit. S'il aperçoit une Fouine, un Oiseau de proie, ou tout autre ennemi, il ne tente pas de s'échapper par la fuite, mais il se roule aussitôt en boule. Au moyen des muscles puissants dont la peau de son dos est munie, après avoir rassemblé sa tête et ses pattes sous son ventre, il se renferme entièrement dans sa cuirasse épineuse comme dans une bourse à coulisse, et présente de toutes parts ses piquants à son antagoniste. Celui-ci est forcé de l'abandonner après avoir vainement essayé de le saisir en se déchirant la gueule. Cependant j'ai vu des Chiens assez adroits pour s'en emparer. Voici comment. Après avoir placé le Hérisson sur la partie qui correspond au ventre, ils lui appuyaient une patte sur le dos, mais pas assez fortement pour se piquer; puis ils lui donnaient un mouvement assez lent de balancement qui, soit que cela lui fatiguât le nez, qui frottait alors sur la terre, soit qu'il en fût étourdi, le forçait bientôt à s'étendre, à se développer, et à montrer sa tête, que le Chien écrasait d'un seul coup de dents et en calculant le moment favorable. Il est à croire que les Renards emploient la même méthode ou un procédé analogue pour s'emparer de ces animaux, car on en voit souvent des débris autour de leurs terriers.

Les chasseurs qui trouvent un Hérisson emploient un moyen beaucoup plus court et plus facile pour le contraindre à se développer. Ils le jettent tout simplement dans l'eau, et le pauvre animal, pour ne pas se noyer, est bien forcé de s'étendre et de nager; du reste, il est habile à cet exercice, et de lui-même il se met à l'eau pour traverser des ruisseaux et des rivières assez larges. Quelquefois les paysans, qui mangent sa chair, toute fade et détestable qu'elle est, ont la cruauté de le plonger vivant dans de l'eau bouillante, afin d'avoir la facilité de le dépouiller. La peau servait autrefois de peigne pour sérancer le chanvre.

Le Hérisson met bas du commencement à la fin de juin, et les petits prennent à peu près tout leur développement dans le cours d'une année. Ils se nourrissent de fruits quand ils en trouvent, mais plus ordinairement d'Insectes, comme Hannetons, Géotrupes, Sauterelles, Grillons, etc., et même de Cantharides par centaines, sans en éprouver aucun inconvénient; ce qui est d'autant plus singulier, qu'une seule cause des tourments horribles aux Chiens et aux Chats, et que trois ou quatre tueraient certainement un homme. Ils mangent aussi la chair des cadavres d'animaux, et principalement la cervelle. Avec leur nez ils fouillent la terre pour en arracher les vers, dont ils sont très-friands, ou pour y trouver quelques racines, qu'ils mangent faute de mieux. D'un caractère timide, le Hérisson aime la vie solitaire et tranquille; aussi s'approche-t-il rarement de nos habitations. S'il y est apporté, il y vit et paraît s'accoutumer assez bien aux habitudes domestiques; mais il ne s'attache à personne, et, tout en cessant d'être farouche, il ne s'apprivoise jamais, et ne manque aucune occasion de reconquérir sa liberté.

HERMINE, *Mustela herminea*, Linn., le *Roselet*, Buff., Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, tribu des Martes.

L'Hermine atteint ordinairement une taille un peu plus grande que la Belette, à laquelle, du reste, elle ressemble beaucoup. Elle a jusqu'à neuf pouces six lignes (0,258) du bout du museau à l'origine de la queue, et celle-ci a un peu plus de trois pouces et demi (0,093). Cet animal ne se trouve pas dans les pays chauds, et il est d'autant plus rare dans ceux qui sont tempérés, que leur zone se rapproche plus du midi. Cependant il est assez commun en France, dans les grandes forêts, surtout en Normandie et en Bretagne. Les pays où il abonde sont la Russie, la Norwége, la Laponie et la Sibérie; on le retrouve aussi dans l'Amérique septentrionale. Nous dirons, à propos de la Zibeline, comment on lui fait la chasse, et nous renvoyons à cet article les lecteurs qui veulent savoir combien le luxe le plus futile des riches coûte de larmes et de misères aux pauvres. L'Hermine a les mêmes mœurs que la Belette, à cela près qu'elle est d'un caractère plus farouche, qu'elle ne se plaît que dans les forêts les plus sauvages, et que jamais elle ne s'approche de l'habitation des hommes. Elle se nourrit d'Ecureuils, de Petits-Gris, de Rats et autres petits Mammifères; elle se hasarde quelquefois dans les prairies et les roseaux pour chercher les œufs de Cailles, de Perdrix, de Canards, et autres Oiseaux, dont elle est très-friande. Comme la Belette, elle s'élève très-bien en captivité et elle s'apprivoise même beaucoup mieux; mais, au lieu de blanchir l'hiver comme en liberté, son pelage reste d'un brun sale et terne. Sa fourrure, en possession depuis longtemps d'orner la robe de nos docteurs, et, ce qui est beaucoup moins ridicule, les robes de nos dames, est, comme tout le monde le sait, l'objet d'un commerce considérable. Elle est extrêmement estimée parmi les plus précieuses, surtout quand elle a ce blanc éclatant qu'elle perd toujours plus ou moins en vieillissant, pour prendre une teinte un peu jaunâtre. Les Hermines que l'on trouve en France ont de la valeur, mais moins que celles du Nord, parce qu'elles ne sont jamais aussi blanches, et que, même pendant les plus grands froids, elles ont toujours cette légère teinte jaunâtre qui les déprécie.

HERON, *Ardea*, Oiseau de la famille des Echassiers cultirostres.

« Le bonheur, dit Buffon, n'est pas également départi à tous les êtres sensibles: celui de l'homme vient de la douceur de son

âme et du bon emploi de ses qualités morales; le bien-être des animaux ne dépend, au contraire, que des facultés physiques, et de l'exercice de leurs forces corporelles. Mais, si la Nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes, elle-même, dans sa marche rapide, paraît avoir négligé certains animaux, qui par une imperfection d'organes sont condamnés à endurer la souffrance, et destinés à éprouver la pénurie. Enfants disgraciés nés dans le dénuement pour vivre dans la privation, leurs jours pénibles se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant. Souffrir et patienter sont souvent leurs seules ressources: et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune des grâces dont la Nature anime tous les êtres heureux. » Le Héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence. N'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé. Lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paraît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un seul pied, le cou replié le long de la poitrine et du ventre, la tête et le bec couchés entre les épaules, qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine; et s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement; il entre dans l'eau jusqu'au dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une Grenouille, un Poisson. Mais, réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition; car il n'a pas l'instinct, lorsque l'eau est couverte de glace, d'aller chercher à vivre dans les climats plus tempérés; et c'est mal à propos que quelques naturalistes l'ont rangé parmi les Oiseaux de passage qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quittés l'hiver, puisque nous voyons ici des Hérons dans toutes les saisons, et même pendant les froids les plus rigoureux et les plus longs. Forcés alors de quitter les marais et les rivières gelées, ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes, et c'est dans ce temps qu'ils sont le plus en mouvement, et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station, mais toujours dans la même contrée. Ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente, et ils paraissent supporter également et la faim et le froid; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété; mais ces froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un Héron, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler: sa mélancolie naturelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conservation, sentiment que la Nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés; l'apathique Héron semble se consumer sans langueur; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret.

« L'insensibilité, l'abandon de soi-même, et quelques autres qualités tout aussi négatives, le caractérisent mieux que ses facultés positives: triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paraît connaître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une prairie inondée; tandis que les autres Oiseaux cherchent l'abri des feuillages, que, dans les mêmes lieux, le Râle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes, et le Butor au milieu des roseaux, notre Héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air et à la plus grande rigueur des frimas. Leurs longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course, ils se tiennent debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour; et ce repos leur tient lieu de sommeil, car ils prennent quelque essor pendant la nuit: on les entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons; leur voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourrait comparer au cri de l'Oie, s'il n'était plus bref et un peu plus plaintif; ce cri se répète de moment en moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable, lorsque l'Oiseau ressent de la douleur.

« Le Héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie le mal de la crainte et de la défiance; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout; il fuit l'homme de très-loin; souvent assailli par l'Aigle et le Faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs et s'efforçant de gagner le dessus; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages (129). C'était assez que la Nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux Héron (130), sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie. Mais la chasse du Héron était autrefois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie; il faisait le divertissement des princes, qui se réservaient comme gibier d'honneur la mauvaise chair de cet Oiseau, qualifiée *viande royale*, et servie comme un mets de parade dans les banquets.

« C'est sans doute cette distinction attachée au Héron qui fit imaginer de rassembler ces Oiseaux, et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des

(129) On prétend que, pour dernière défense, il passe la tête sous son aile, et présente son bec pointu à l'Oiseau ravisseur, qui, fondant avec impétuosité, s'y perce lui-même.

(130) Les anciens lui en donnaient d'autres, faibles en apparence, mais pourtant redoutables en ce qu'ils l'attaquaient dans ce qu'il avait de plus cher : l'Alouette, qui lui rompait ses œufs; le Pic (*pipo, pipra*), qui lui tuait ses petits. Il n'avait contre tous ces ennemis que l'inutile amitié de la Corneille.

eaux, ou même dans des tours, en leur offrant des aires commodes où ils venaient nicher. On tirait quelque produit de ces héronnières par la vente des petits héronneaux que l'on savait engraisser. Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François Ier avait fait élever à Fontainebleau, et du grand effet de l'art qui avait soumis à l'empire de l'homme des Oiseaux aussi sauvages. Mais cet art était fondé sur leur naturel même : les Hérons se plaisent à nicher rassemblés, ils se réunissent pour cela plusieurs dans un même canton de forêt (131), souvent sur un même arbre. On peut croire que c'est la crainte qui les rassemble, et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert, ou du moins étonner par leur nombre, le Milan et le Vautour. C'est au plus haut des grands arbres que les Hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des Corneilles, ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble. Les nids du Héron sont vastes, composés de bûchettes, et beaucoup d'herbes sèche, de joncs et de plumes. Les œufs sont d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, de même grosseur à peu près que ceux de la Cigogne, mais un peu plus allongés et presque également pointus par les deux bouts. La ponte, à ce qu'on nous assure, est de quatre ou cinq œufs ; ce qui devrait rendre l'espèce plus nombreuse qu'elle ne paraît l'être partout. Il périt donc un grand nombre de ces Oiseaux dans les hivers, peut-être aussi qu'étant mélancoliques et peu nourris, ils perdent de bonne heure la puissance d'engendrer.

« Nous avons vu que le Héron adulte refuse de manger, se laisse mourir en domesticité; mais, pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse ; ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais de quelques mouvements communiqués ; on en a vu qui avaient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître ; mais, dès qu'on cessait de les agacer, ils retombaient dans leur tristesse naturelle, et demeuraient immobiles. Au reste, les jeunes Hérons sont, dans le premier âge, assez longtemps couvert d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou. »

Le Héron prend beaucoup de Grenouilles; il les avale tout entières. Dans la disette, il avale quelques petites plantes, telles que la lentille d'eau, mais sa nourriture ordinaire est le Poisson. Il en prend assez de petits, et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait ; mais, pour les Poissons un peu gros, Willughby dit avec toute sorte de vraisemblance qu'il en pique et en blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau. En hiver, lorsque tout est glacé et qu'il est réduit aux fontaines chaudes, il va tâtant de son pied dans la vase, et palpe ainsi sa proie, Grenouilles ou Poissons.

Au moyen de ses longues jambes, le Héron peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller. Ses doigts sont d'une longueur excessive; celui du milieu est aussi long que le tarse, l'ongle qui le termine est dentelé en dedans comme un peigne, et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au moyen de ses longs doigts épanouis. Son bec est armé de dentelures tournées en arrière, par lesquelles il retient le poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux, et il semblerait que ce mouvement s'exécute au moyen d'une charnière, car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'Oiseau. En examinant le squelette du Héron on a compté dix-huit vertèbres dans le cou, et l'on a observé que les cinq premières, depuis la tête, sont comme comprimées par les côtés, et articulées l'une sur l'autre par une avance de la précédente sur la suivante, sans apophyses, et que l'on ne commence à voir des apophyses que sur la sixième vertèbre. Par cette singularité de conformation, la partie du cou qui tient à la poitrine se roidit, et celle qui tient à la tête joue en demi-cercle sur l'autre, ou s'y applique de façon que le cou, la tête et le bec sont pliés en trois l'un sur l'autre; l'Oiseau redresse brusquement, et comme par ressort, cette moitié repliée, et lance son bec comme un javelot. En étendant le cou de toute sa longueur, il peut atteindre, au moins à trois pieds à la ronde. Enfin, dans un parfait repos, ce cou si démesurément long est comme effacé et perdu dans les épaules, auxquelles la tête paraît jointe. Ses ailes pliées ne débordent point la queue, qui est très-courte.

Pour voler, il roidit ses jambes en arrière, renverse le cou sur le dos, le plie en trois parties, y compris la tête et le bec, de façon que d'en bas on ne voit point de tête, mais seulement un bec qui paraît sortir de sa poitrine. Il déploie des ailes plus grandes à proportion que celles d'aucun Oiseau de proie; ces ailes sont fort concaves et frappent l'air par un mouvement égal et réglé. Le Héron, par ce vol uniforme, s'élève et se porte si haut, qu'il se perd à la vue dans la région des nuages. C'est lorsqu'il doit pleuvoir qu'il prend le plus souvent son vol, et les anciens tiraient de ses mouvements et de ses attitudes plusieurs conjectures sur l'état de l'air et les changements de température : triste et immobile sur le sable des rivages, il annonçait des frimas; plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire, il promettait la pluie; la tête couchée sur la

(131) Il n'est point de pays où l'on ne connaisse de ces bois que les Hérons affectionnent, où ils se rassemblent, et qui sont des héronnières naturelles. C'est non-seulement sur les grands chênes, mais aussi dans les bois de sapins, qu'ils se réunissent, comme Schwenckfeld le remarque de certaines forêts de Silésie.

poitrine, il indiquait le vent par le côté où son bec était tourné. Aratus et Virgile, Théophraste et Pline établissent ces présages, qui ne nous sont plus connus depuis que les moyens de l'art, comme plus sûrs, nous ont fait négliger les observations de la Nature en ce genre.

Quoi qu'il en soit, il y a peu d'Oiseaux qui s'élèvent aussi haut, et qui dans le même climat fassent d'aussi grandes traversées que les Hérons : et souvent, dit M. Lottinger, on en prend qui portent sur eux des marques des lieux où ils ont séjourné. Il faut en effet peu de force pour porter très-loin un corps si mince et si maigre, qu'en voyant un Héron à quelque hauteur dans l'air, on n'aperçoit que deux grandes ailes sans fardeau. Son corps est efflanqué, aplati par les côtés, et beaucoup plus couvert de plumes que de chair. Willughby attribue la maigreur du Héron à la crainte et à l'anxiété continuelle dans laquelle il vit, autant qu'à la disette et à son peu d'industrie. Effectivement la plupart de ceux que l'on tue sont d'une maigreur excessive.

Aristote et Pline paraissent n'avoir connu que trois espèces dans ce genre : le Héron commun, ou le grand Héron gris dont nous venons de parler, et qu'ils désignent par le nom de *Héron cendré* ou *brun*, πέλλος; le Héron blanc, λευκὸς; et le Héron étoilé ou le Butor, ἀστέριας. Cependant Oppien observe que les espèces de Hérons sont nombreuses et variées. En effet, chaque climat a les siennes, et l'espèce commune, celle de notre Héron gris, paraît s'être portée dans presque tous les pays, et les habiter conjointement avec celles qui y sont indigènes. Nulle espèce n'est plus solitaire, moins nombreuse dans les pays habités, et plus isolée dans chaque contrée; mais en même temps aucune n'est plus répandue et ne s'est portée plus loin dans des climats opposés. Un naturel austère, une vie pénible, ont apparemment endurci le Héron, et l'ont rendu capable de supporter toutes les intempéries des différents climats. Du Tertre nous assure qu'au milieu de la multitude de ces Oiseaux naturels aux Antilles, on trouve souvent le Héron gris d'Europe; on l'a de même trouvé à Taïti, où il a un nom propre dans la langue du pays, et où les insulaires ont pour lui, comme pour le Martin-Pêcheur, un respect superstitieux. Au Japon, entre plusieurs espèces de *Saggis* ou Hérons, on distingue, dit Kæmpfer, le *Goi-Saggi* ou le Héron gris; on le rencontre en Egypte, en Perse, en Sibérie, chez les Jakutes. Nous en dirons autant du Héron de l'île Saint-Iago, au cap Vert; de celui de la baie de Saldana; du Héron de Guinée de Bosman; des Hérons gris de l'île de Mai ou des *Rabékès* du voyageur Roberts; du Héron de Congo, observé par Lopez; de celui de Guzarate, dont parle Mandeslo; de ceux de Malabar, de Tunquin, de Java, de Timor, puisque ces différents voyageurs indiquent ces Hérons simplement sous le nom de l'espèce commune, et sans les en distinguer.

Dispersés et solitaires dans les contrées peuplées, les Hérons se sont trouvés rassemblés et nombreux dans quelques îles désertes, comme dans celles du golfe d'Arguim au cap Blanc, qui reçut des Portugais le nom d'*isola das Garzas* ou d'*île aux Hérons*, parce qu'ils y trouvèrent un si grand nombre d'œufs de ces Oiseaux, qu'on en remplit deux barques. En Europe, l'espèce du Héron gris s'est portée jusqu'en Suède, en Danemark et en Norwége : on en voit en Pologne, en Angleterre, en France dans la plupart de nos provinces; et c'est surtout dans les pays coupés de ruisseaux ou de marais, comme en Suisse et en Hollande, que ces Oiseaux habitent en plus grand nombre.

Nous diviserons le genre nombreux des Hérons en quatre familles : celle du *Héron proprement dit*, dont nous venons de décrire la première espèce; celle du *Butor*, celle du *Bihoreau*, et celle des *Crabiers*. Les caractères communs qui unissent et rassemblent ces quatre familles sont la longueur du cou; la rectitude du bec, qui est droit, pointu et dentelé aux bords de sa partie supérieure vers la pointe; la longueur des ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, recouvrent la queue; la hauteur du tarse et de la partie nue de la jambe; la grande longueur des doigts dont celui du milieu a l'ongle dentelé, et la position singulière de celui de derrière, qui s'articule à côté du talon, près du doigt intérieur; enfin la peau nue, verdâtre, qui s'étend du bec aux yeux dans tous ces Oiseaux. Joignez à ces conformités physiques celles des habitudes naturelles, qui sont à peu près les mêmes : car tous ces Oiseaux sont également habitants des marais et de la rive des eaux; tous sont patients par instinct, assez lourds dans leurs mouvements, et tristes dans leur maintien.

Les différentes espèces de Hérons doivent être rangées parmi les Oiseaux qui bâtissent à plat; car, bien qu'ils forment dans le centre du nid une médiocre dépression doublée de gazon, de jonc, de plumes et de laine, le corps du nid est presque plat et a la forme d'une aire d'Aigle, constitué par des bâtons croisés, appuyés sur les branches ou entre les fourches des grands arbres. Toutes les espèces sont aussi sociables, se nichent en grande quantité, comme les Pies; quoique cependant il ne soit pas rare de trouver un couple solitaire. Belon nous dit que le Héron est une viande royale que la noblesse française apprécie beaucoup; et il rapporte comme un haut fait que le roi François I^er^ forma deux héronneries artificielles à Fontainebleau. « Les éléments eux-mêmes, ajoute-t-il, obéissent aux ordres de ce *divin* roi (que Dieu l'absolve); car forcer la Nature est une œuvre divine. » Pour rehausser le mérite de ces héronneries françaises, il assure qu'elles étaient inconnues aux anciens, puisqu'ils n'en parlent pas dans leurs écrits; et pour la même raison il conclut qu'il n'y en a pas dans la Grande-Bretagne! Avant le temps de Belon, au contraire, et avant le *divin* constructeur des héronneries fran-

çaises, il existait en Angleterre des lois expresses pour la protection des Hérons. On payait dix schellings quand on ôtait un petit de son nid, et six schellings et huit sous lorsqu'on avait tué un Héron hors de ses terres, à moins que ce ne fût à la chasse du Faucon et avec un arc; et plus tard cette dernière peine fut augmentée : il y eut une amende de vingt schellings et trois mois de prison. A présent qu'il n'y a plus de fauconneries, on fait peu d'attention à la sûreté des héronneries.

La chair de Héron est fort peu appréciée maintenant, et on en porte rarement au marché, quoiqu'il y ait eu un temps où cet Oiseau était estimé trois fois plus qu'une Oie et six fois plus qu'une Perdrix : les héronneries qui existent maintenant en Angleterre sont dans le grand parc de Windsor sur les bords de Bagshot-Heath, dans le comté de Kent, à Penshurst ; à Hulton, chez M. Bethel, près de Beverley, dans le Yorkshire; à Pixton, chez lord Carnavon ; dans le parc de Gabuy, sur la route de Senrith, situé près des rochers appelés Yew-Crag, au nord du lac d'Uswater; à Cressi-Hall, à six milles de Spalding, dans le Lincolnshire; à Dowington-Holland dans le même comté ; dans les bois de Brockley près de Bristol, à l'île de Brownsee, près de Soale, dans le Dorsetshire et en Écosse. Le colonel Montague fait mention d'une héronnerie située dans la petite île d'un lac sur un chétif chêne trop petit pour contenir tous les nids ; plusieurs étaient sur la terre. Outre celles-là, nous en connaissons une dans la paroisse de Craigie près de Kilmarnock dans le Ayrshire ; mais nous croyons qu'il y a eu là encore d'autres héronneries dont on n'a pas parlé, car cet Oiseau se rencontre dans toutes les parties de la Grande-Bretagne.

On trouve souvent dans la partie basse de la Grande-Bretagne des nids de Hérons sur les grands arbres des forêts ; et, comme ils nourrissent leurs petits avec des Poissons, plusieurs qui tombaient par terre étaient avidement dévorés par les Pourceaux ; ce qui avait donné lieu au conte que les Pourceaux de ce pays-là s'engraissaient de Poissons tombés des arbres.

Aristote, Pline et Alsan nous disent qu'il existe une sorte d'amitié entre la Corneille et le Héron; ce qui fait croire à M. Montbeillard que ces Oiseaux ont quelquefois bâti leurs nids contigus; mais ce n'est pas probable, la Corneille étant un Oiseau solitaire et insociable. Si on a voulu parler du Freux, l'histoire suivante, arrivée il n'y a pas longtemps à la tour de Dallam, chez M. Daniel Wilson à Westmoreland, confirme que l'amitié de ces Oiseaux, comme celle des hommes, est rompue par la rivalité d'intérêt. « Il y avait, dit M. Heysham de Carlisle, deux bosquets attenant au parc, dont l'un depuis plusieurs années avait été choisi par un grand nombre de Hérons, qui avaient bâti là et fait leurs petits; l'autre était le refuge des Freux de la contrée. Les deux espèces différentes vécurent longtemps en bonne intelligence. A la fin, les arbres occupés par les Hérons, étant de vieux chênes, furent coupés au printemps de 1775, et les petits périrent par la chute de l'arbre; aussitôt le père et la mère préparèrent de nouvelles habitations pour produire de nouveau. Mais, comme les arbres voisins de leur ancien nid n'étaient pas assez élevés et n'auraient pas garanti leur nid des ravages des enfants, ils se déterminèrent alors à se nicher dans l'établissement des Freux. Ceux-ci firent une résistance opiniâtre; mais, après un long combat dans lequel beaucoup de Freux et quelques-uns de leurs adversaires périrent, les Hérons remportèrent la victoire, bâtirent leurs nids et firent éclore leurs petits. La saison suivante, la même dispute eut lieu, et les Hérons furent encore vainqueurs. Depuis ce temps, la paix est revenue parmi eux ; les Freux ont renoncé à la partie qu'habitent les Hérons, ceux-ci se confinent dans les arbres dont ils se sont emparés, et les deux espèces vivent en aussi bonne intelligence qu'avant leur querelle. »

Les plumes des Hérons étaient autrefois très-recherchées en Europe pour l'ornement des bonnets et des casques de la noblesse, et elles forment encore une partie du splendide costume du chevalier de la jarretière. Dans l'Orient elles conservent leur haute valeur. Chardin nous dit que les Perses prennent les Hérons, et, après les avoir dépouillés de leurs longues plumes, ils les lâchent ; et ces plumes forment souvent une partie de la petite couronne ou de la grande couronne royale de Perse. On mêle à ces plumes des diamants et des pierres précieuses, ce qui sert d'ornement au monarque. Quelques-uns de ces ornements ont été estimés à plus de vingt milles livres sterling. Dans le nord de l'Amérique, les Indiens, qui sont très-riches en plumes, recherchent beaucoup différentes espèces de plumes de Hérons pour orner leurs cheveux ou leurs coiffures, et Wilson rapporte qu'il en a vu des paquets au marché de la Nouvelle-Orléans. Il est probable que l'idée des coiffures en plumes a été fournie par quelques-unes des espèces de Hérons ; car, si la huppe du Héron ordinaire est petite et peu remarquable, celle de l'Aigrette, *Ardea egretta*, et surtout celle de la Demoiselle, *Antropoides virgo*, Vieillot, est excessivement élégante. Chez cette dernière, une touffe de longues plumes blanches soyeuses tombe gracieusement d'au-dessus de chaque œil, tandis que les plumes du cou et de la poitrine sont pendantes de près d'un pied sur les autres parties du plumage. Mais, quoique nous puissions supposer que la mode est venue de l'élégante crête de ces Oiseaux, c'était surtout, nous le pensons, les plumes de leurs queues qui étaient recherchées; ces plumes sont plus légères et plus gracieuses que celles d'Autruches, qui leur ont succédé et qui sont lourdes et épaisses.

La description des nids de Hérons faite par Wilson est digne d'être citée. Les grands Hérons, *ardea Herodius*, par exemple, cons-

truisent avec des bâtons sur la cime d'un grand cèdre une large plate-forme qu'ils couvrent de petites branches; il arrive communément que dix ou quinze couples se réunissent. Un grand nombre de ces habitations, dit Wilson, se rencontrent dans les deux Carolines, surtout dans le voisinage de la mer. Dans les parties basses de Jersey ils ont aussi leurs endroits favoris pour faire leurs nids et élever leurs petits. Ils sont généralement dans les grands cèdres de marais, dont l'obscurité et la solitude leur conviennent beaucoup. Là, s'ils ne sont pas tourmentés, ils produisent pendant plusieurs années de suite. Ces marais ont d'un demi-mille à un mille de largeur, et quelquefois quatre ou six mille de longueur. Ils semblent avoir été primitivement des bras de rivière, de lac ou de mer. Leur aspect étonne l'étranger: c'est un front de troncs d'arbres qui s'élèvent à cinquante ou soixante pieds de hauteur, tous parfaitement droits, dépouillés de branches, leurs sommets rapprochés au point d'intercepter le jour: si bien qu'un crépuscule continuel règne dans ces lieux; puis en approchant on les voit s'élever de l'eau qui, par la stagnation des feuilles tombées et des racines de cèdre, a la teinte de l'eau-de-vie. Au milieu de ces arbres si serrés vous voyez s'élever en grande confusion les débris des anciens arbres, les racines, les souches; tout est confondu, et la surface de l'eau est couverte d'une mousse verte et écumeuse. Un laurier de seize à vingt pieds intercepte le passage, et ce n'est qu'après une lutte fatigante que vous passez outre. A chaque pas vous enfoncez jusqu'aux genoux, vous défendant contre des débris d'arbres et des lauriers toujours renaissants, vous plongez dans des mares que forme le vide des arbres déracinés et que la mousse cachait à vos yeux. Pendant le temps calme, le silence de la mort règne dans ces régions affreuses; quelques rayons de lumière traversent seulement cette obscurité, et excepté les cris rauques des Hérons, le ramage mélancolique d'une ou deux espèces de petits Oiseaux, tout est silence, solitude et désert. Lorsqu'un vent frais s'élève, aussitôt le Héron soupire tristement de la cime des arbres, et lorsque la tempête survient, ces grands cèdres se balancent, se heurtent comme des mâts, et produisent un bruit singulier, qui, avec l'aide de l'imagination, ressemble aux cris et aux gémissements des bêtes de proie.

Wilson donne une relation très-intéressante des lieux adoptés par le Héron de nuit pour sa couvée. Il est connu aussi sous le nom d'Oiseau *qua Nycticorax germanus*, Willughby. On l'a vu quelquefois accidentellement en Angleterre.

Le Héron de nuit, nous dit-il, arrive en Pensylvanie au commencement d'avril; il prend aussitôt possession de ses quartiers de l'année précédente, qui sont ordinairement la partie la plus solitaire et la plus ombragée des marais de cèdres. Ces Hérons choisissent aussi quelquefois des massifs de chênes de marais, dans des lieux isolés et humides; les mâles se fixent assez souvent dans des bois élevés sur les bords d'une rivière pour s'y jucher pendant le jour. Ceux-ci commencent leurs courses avec le crépuscule du soir, se dirigent vers les marécages et font entendre d'une voix rauque et creuse le cri *qua :* à la même heure tous les arbres du marais sont abandonnés de leurs habitants, qui tournent autour des mares, côtoient les fossés et les rivières pour trouver leur nourriture.

Quelques-uns de ces quartiers ont été occupés chaque printemps et chaque été, de temps immémorial, par quatre-vingts ou cent couples d'Oiseaux *qua*. Dans les endroits du marais où les cèdres ont été coupés, ils changent seulement de place; mais, lorsqu'ils sont attaqués, pillés et tourmentés, ils prennent la fuite par bandes, et vont on ne sait où. C'est ce qui arriva sur le Delaware, près la pointe de Thompson, à dix ou douze milles de Philadelphie; ayant été attaqués et pillés par des Corneilles, après des combats opiniâtres les Hérons abandonnèrent leur asile.

Quelques-uns de ces nids se trouvent sur les cèdres rouges qui bordent le cap May. D'autres se mêlent avec les petits des Hérons blancs, des Butors verts et des Hérons bleus. Les nids sont entièrement bâtis avec des bâtons, et ils les emploient en grand nombre.

Il y a souvent trois ou quatre nids sur le même arbre. Leurs œufs sont en général au nombre de quatre, ayant deux pouces un quart de longueur sur un pouce et trois quarts d'épaisseur. Leur couleur est un bleu très-pâle. Au-dessous des nids de ces Oiseaux, la terre est couverte de leurs excréments blanchâtres; de plumes, de coquilles d'œufs brisées, de vieux nids, et quelquefois de petits Poissons qu'ils ont laissés tomber et qu'ils ont négligé de ramasser. En approchant des *quartiers* de ces Oiseaux, le bruit des vieux et des petits est tel, qu'on serait tenté de croire que deux ou trois cents Indiens s'entr'égorgent. Aussitôt qu'ils se savent découverts, ils s'élancent tous dans les airs et vont se poser silencieusement, et à certaine distance, sur la cime des arbres; tandis que des détachements de huit ou dix viennent de temps en temps rôder autour de l'endroit pour voir si celui qui a troublé leur tranquillité est parti. Lorsque les petits ont de la force, ils grimpent à la partie la plus élevée des arbres; mais, connaissant leur inhabileté, ils n'essayent pas de voler.

Quoique ces Oiseaux de nuit ne voient pas bien le jour, tout fait croire qu'ils ont l'ouïe excellente, puisqu'il serait impossible, malgré toutes les précautions, de pénétrer dans leur résidence sans être entendu. Plusieurs espèces de Faucons rôdent autour du nid, fondent sur les petits, et l'Aigle chauve lui-même a été surpris, sans doute avec le même dessein. Nous allons parler seulement d'une espèce d'Oiseaux sociables,

le petit Héron blanc, qui choisit pendant l'été les marais salins, propres à faire ressortir la blancheur de son plumage lorsqu'il passe à gué ou lorsqu'il vole.

« Le 19 mai, dit Wilson, je visitais un immense quartier du petit Héron blanc, parmi les cèdres rouges du bord du Sommers, sur la côte du cap May. La position était très-isolée, bornée du côté de la terre par un étang, et abritée du côté de l'Atlantique par des rangées de dunes : les cèdres, quoique peu élevés, étaient si serrés qu'il eût été difficile de pénétrer au travers. Plusieurs arbres contenaient trois nids, d'autres quatre, tous bâtis avec des bâtons.

« Les Oiseaux étaient en grand nombre perchés sur la cime des arbres, attendant avec une silencieuse anxiété. Il y avait parmi eux beaucoup de Hérons de nuit, et deux ou trois à tête pourprée. Nous trouvâmes une grande quantité de coquilles d'œufs brisées sous les arbres ; nous attribuâmes ce dégât aux déprédations des Corneilles qui rôdent continuellement autour d'eux. »

HERPESTES. *Voy.* MANGOUSTE.

HIBOU, de la famille des Oiseaux nocturnes.

Le Hibou, *Otus*, ou Moyen-Duc, a, comme le Grand-Duc, les oreilles fort ouvertes, et surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant ; mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du Grand-Duc, et n'ont guère plus d'un pouce de longueur. Elles paraissent proportionnées à sa taille, car il ne pèse qu'environ dix onces, et n'est pas plus gros qu'une Corneille : il forme donc une espèce évidemment différente de celle du Grand-Duc, qui est gros comme une Oie, et de celle du Scops ou Petit-Duc, qui n'est pas plus grand qu'un Merle, et qui n'a au-dessus des oreilles que des aigrettes très-courtes.

Le Moyen-Duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'aux ongles, trois pieds de vol ou d'envergure, et cinq ou six pouces de longueur de queue : il a le dessus de la tête, du cou, du dos et des ailes, rayé de gris, de roux et de brun ; la poitrine et le ventre sont roux, avec des bandes brunes, irrégulières et étroites ; le bec est court et noirâtre ; les yeux sont d'un beau jaune ; les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles, qui sont assez grands et d'un brun noirâtre. On peut observer de plus qu'il a la langue charnue et un peu fourchue, les ongles très-aigus et très-tranchants, le doigt extérieur mobile et pouvant se tourner en arrière, l'estomac assez ample, la vésicule du fiel très-grande, les boyaux longs d'environ vingt pouces, les deux *cæcum* de deux pouces et demi de profondeur, et plus gros à proportion que dans les autres Oiseaux de proie. L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse dans nos climats (132) que celle du Grand-Duc, qu'on n'y rencontre que rarement, en hiver ; au lieu que le Moyen-Duc y reste toute l'année, et se trouve même plus aisément en hiver qu'en été. Il habite ordinairement dans les anciens bâtiments ruinés, dans les cavernes des rochers, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagnes, et ne descend guère dans les plaines. Lorsque d'autres Oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien et des griffes et du bec ; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paraît que cet Oiseau, qui est commun dans nos provinces d'Europe, se trouve aussi en Asie ; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés, dont la première se trouve en Italie, et a été indiquée par Aldrovande. Ce Hibou d'Italie est plus gros que le Hibou commun, et en diffère aussi par les couleurs.

Ces Oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid, ou se l'épargnent en entier ; car tous les œufs et les petits qu'on m'a apportés ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, souvent dans des nids de Pies, qui, comme l'on sait, abandonnent chaque année leur nid pour en faire un nouveau ; quelquefois dans des nids de Buses : mais jamais on n'a pu, dit Buffon, me trouver un nid construit par un Hibou. Ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs ; et leurs petits, qui sont blancs en naissant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

Comme ce Hibou n'est pas fort sensible au froid, qu'il passe l'hiver dans notre pays, et qu'on le trouve en Suède comme en France, il a pu passer d'un continent à l'autre. Il paraît qu'on le retrouve en Canada et dans plusieurs autres endroits de l'Amérique septentrionale (133) ; il se pourrait même que le Hibou de la Caroline, décrit par Catesby, et celui de l'Amérique méridionale, indiqué par le père Feuillée, ne fussent que des variétés de notre Hibou, produites par la différence des climats, d'autant qu'ils sont à très-peu près de la même grandeur, et qu'ils ne diffèrent que par les nuances et la distribution des couleurs.

On se sert du Hibou et du Chat-Huant pour attirer les Oiseaux à la pipée ; et l'on a remarqué que les gros Oiseaux viennent plus volontiers à la voix du Hibou, qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave et allongé, *cowl*, *cloud*, qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit, et que les petits Oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du Chat-Huant, qui est une voix haute, une espèce d'appel, *hoho*, *hoho*. Tous deux font pendant le jour des gestes ridicules et bouffons en présence des hom-

(132) Il est plus commun en France et en Italie qu'en Angleterre. On le trouve très fréquemment en Bourgogne, en Champagne, en Sologne, et dans les montagnes de l'Auvergne.

(133) *Histoire de la Nouvelle-France*, par Charlevoix, t. III, p. 56.

mes et des autres Oiseaux. Aristote n attribue cette espèce de talent ou de propriété qu'au Hibou ou Moyen-Duc, *Otus ;* Pline la donne au Scops, et appelle ces gestes bizarres *motus satyricos ;* mais ce Scops de Pline est le même Oiseau que l'*Otus* d'Aristote ; car les Latins confondaient sous le même noms Scops, l'*Otos* et le *Scops* des Grecs, le Moyen-Duc et le Petit-Duc, qu'ils réunissaient sous une seule espèce et sous le même nom, en se contentant d'avertir qu'il existait néanmoins de grands Scops et de petits.

HIMANTOPUS. *Voy.* Echasse.

HIPPOPOTAME, *Hippopotamus*, Linn., nom qui signifie *Cheval des fleuves ;* en hébreu, *Behemoth*, suivant Sam. Bochard et Ray. C'est un Mammifère de la famille des Pachydermes.

Quoique l'Hippopotame ait été célébré de toute antiquité, que les livres saints en fassent mention sous le nom de *Behemoth*, que la figure en soit gravée sur les obélisques d'Egypte et sur les médailles romaines, il n'était cependant qu'imparfaitement connu des anciens. Aristote ne fait, pour ainsi dire, que l'indiquer; et dans le peu qu'il en dit, il se trouve plus d'erreurs que de faits vrais. Pline, en copiant Aristote, loin de corriger ses erreurs, semble les confirmer et en ajouter de nouvelles. Ce n'est que vers le milieu du XVI^e^ siècle que l'on a eu quelques indications précises au sujet de cet animal. Belon, étant alors à Constantinople, en vit un vivant, duquel néanmoins il n'a donné qu'une connaissance imparfaite; car les deux figures qu'il a jointes à sa description ne représentent pas l'Hippopotame qu'il a vu, mais ne sont que des copies prises du revers de la médaille de l'empereur Adrien et du colosse du Nil à Rome. Ainsi l'on doit encore reculer l'époque de nos connaissances exactes sur cet animal jusqu'en 1603, que Federico Zerenghi, chirurgien de Narni en Italie, fit imprimer à Naples l'histoire de deux Hippopotames qu'il avait pris vivants et tués lui-même en Egypte, dans une grande fosse qu'il avait fait creuser aux environs du Nil, près de Damiette.

L'Hippopotame est d'une grosseur énorme, et atteint quelquefois jusqu'à onze pieds (3,573) de longueur sur dix (3,248) de circonférence; ses formes sont massives; ses jambes courtes, et son ventre traîne presque à terre. Sa tête est énorme, terminée par un large mufle renflé ; sa bouche est démesurément grande, armée de canines énormes, longues quelquefois de plus d'un pied, fournissant de l'ivoire plus estimé que celui de l'Eléphant. Ses yeux sont petits, ainsi que ses oreilles; sa peau est nue et d'une grande épaisseur, d'un noir d'ardoise ou d'un roux tanné. Il habite toutes les grandes rivières du midi de l'Afrique, et il paraît qu'autrefois il était assez commun dans le Nil, mais aujourd'hui il n'existe plus en Egypte.

Après l'Eléphant et le Rhinocéros, l'Hippopotame est le plus grand des Mammifères quadrupèdes; comme tous les animaux aquatiques de cette classe, il a beaucoup de graisse sous la peau, et il paraît que sa chair est fort bonne à manger. Cet animal est très-lourd, il marche fort mal sur la terre, mais il nage et plonge avec une extrême facilité, et a dit-on, la singulière faculté de marcher sous l'eau, sur le fond des rivières, avec plus d'agilité que lorsqu'il est sur la terre. Il peut rester assez longtemps sous l'eau sans venir respirer à la surface, mais non pas une demi-heure, comme on l'a dit. Il résulte de tout cela que lorsqu'il est poursuivi il gagne aussitôt la rive d'un lac ou d'un fleuve, se jette dans les ondes, plonge, et ne reparaît à la surface, pour respirer, qu'à une très-grande distance. Son cri est une sorte de hennissement ayant beaucoup d'analogie avec celui d'un Cheval, ce qui lui a valu son nom d'Hippopotame (en grec, *Cheval de rivière*). Son caractère est farouche, et quoiqu'il n'attaque jamais l'homme, si on le poursuit trop vivement il se retourne pour se défendre; mais sa stupidité ne lui permet pas de distinguer son agresseur du canot ou de la chaloupe qui le porte, et lorsqu'il a renversé ceux-ci, ou brisé leur bordage, il ne pousse pas plus loin sa vengeance. « Une fois que notre chaloupe était près du rivage, dit le capitaine Covent, je vis un Hippopotame se mettre dessous, la lever avec son dos au-dessus de l'eau, et la renverser avec six hommes qui étaient dedans; mais par bonheur il ne leur fit aucun mal. » Buffon dit que si on le blesse, il s'irrite, se retourne avec fureur, s'élance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève quelquefois des pièces ou les submerge.

L'Hippopotame passe tous les jours dans l'eau, et n'en sort que la nuit pour aller paître sur le rivage, dont il ne s'éloigne jamais beaucoup, car il ne compte guère sur la rapidité de sa course pour regagner, en cas de danger, son élément favori. Il se nourrit de joncs, de roseaux, et lorsqu'il trouve à sa portée des plantations de cannes à sucre, de riz et de millet, il fait alors de grands dégâts, car sa consommation est énorme. On a prétendu qu'il mangeait aussi du Poisson, mais ce fait est entièrement controuvé. Sans quitter les lieux marécageux et les bords des lacs et des rivières, il n'est cependant pas sédentaire, car souvent on le voit apparaître dans des pays où il ne s'était pas montré depuis longtemps. Sa manière de voyager est très-commode et peu fatigante : le corps entre deux eaux, ne montrant à la surface que les oreilles, les yeux et les narines, il se laisse tranquillement emporter par le courant, en veillant néanmoins aux dangers qui pourraient le menacer. Il dort aussi dans cette attitude, mollement bercé par les ondes. Presque toujours ces animaux vivent par couple, et le mâle et la femelle soignent l'éducation de leur petit, qu'ils aiment avec tendresse et protégent avec courage. On chasse l'Hippopotame de différentes manières : quelquefois on se cache, le soir, dans un épais buisson, sur le

bord d'une rivière, fort près de l'endroit où il a l'habitude de sortir de l'eau, ce qui se reconnaît à la trace de ses pas. On a le soin de se placer sous le vent et de ne pas faire le moindre bruit, et il arrive parfois qu'il passe sans défiance auprès du chasseur, qui d'un coup de fusil lui envoie une balle dans la tête et le tue roide. Si l'on manque la tête il se sauve, car sa peau est tellement dure et épaisse, qu'elle ne peut être percée à nulle autre partie de son corps. S'il n'est que blessé, il est également perdu pour le chasseur, parce qu'il se jette dans l'eau et ne reparaît plus. Les Nègres, et particulièrement les Hottentots, quand ils ont reconnu le sentier où il passe habituellement en sortant de l'eau et en y entrant, creusent une fosse large et profonde sur son chemin, et ils la recouvrent avec des baguettes légères, sur lesquelles ils étendent des feuilles sèches et du gazon; l'animal manque rarement d'y tomber, et on le tue sans danger à coups de fusil ou de lance.

L'Hippopotame, quoi qu'en aient dit beaucoup de voyageurs, fuit l'eau salée et ne se trouve jamais dans la mer. Mais, comme il se laisse souvent entraîner par le courant jusqu'à l'embouchure des fleuves, et aussi loin que l'eau reste douce, on a pu l'y rencontrer, et faire confusion en prenant son séjour accidentel et momentané pour sa demeure ordinaire.

HIRONDELLE, *Hirundo*, genre d'Oiseau de la famille des Fissirostres.

L'histoire de l'Hirondelle est en quelque sorte devenue populaire. Comment en effet l'homme pourrait-il rester étranger aux mœurs d'un Oiseau qui semble rechercher avec tant d'empressement les lieux qu'il habite, et qui par la destruction de mille insectes nuisibles lui rend de si importants services?

Agile habitant de l'air, l'Hirondelle attire l'attention de l'observateur par la grâce et la promptitude de son vol; l'œil se plaît à la suivre dans ces courses lointaines où elle déploie avec tant d'élégance la précieuse faculté dont la Nature l'a si généreusement dotée. De son vol sinueux tantôt elle s'élève audacieusement vers le ciel, et presque au même instant elle fond sur le sol avec toute la rapidité de ses ailes; tantôt, changeant mille fois de direction, elle retourne par un mouvement brusque sur les lieux qu'elle vient de parcourir, les quitte de nouveau pour y revenir encore, et poursuit ainsi dans tous les sens une route toujours changeante, toujours incertaine, décrivant, en jetant de petits cris de joie, des courbes infinies qui s'enlacent, se fuient, se rapprochent, s'enlacent encore et forment un dédale inextricable (134).

Les mœurs de l'Hirondelle ne la recommandent pas moins que la gracieuseté de ses mouvements; véritable amie de l'homme, elle semble ne se plaire que dans les lieux dont il fait sa demeure; de son logis elle fait le sien, place dans l'angle de sa fenêtre, au milieu des villes, le nid où elle déposera sa tendre progéniture, ou bien cherche un refuge sous le toit paisible de la chaumière. Les unes semblent préférer le tumulte des villes, les autres les plaisirs plus tranquilles des champs; et chaque année, campagnardes ou bourgeoises, franchissant des distances immenses, elles viennent revoir les lieux que l'intempérie des saisons les força de quitter; elles reprennent le nid qu'elles construisirent sur le bord d'un fleuve, dans l'angle d'une fenêtre, dans la crevasse d'un mur ou sous le toit de chaume.

Si l'élégance des formes de l'Hirondelle est propre à récréer la vue, si son merveilleux instinct, ses mœurs douces et sociales, la tendre affection dont elle est douée pour ses petits, la constance qui l'anime, inspirent à l'homme de douces pensées, cet intéressant Oiseau acquiert encore de nouveaux droits à son affection par les nombreux services qu'il lui rend. Quand une saison plus douce vient remplacer la saison des frimas, quand la nature rajeunie sort du long sommeil dans lequel elle a été plongée, la sève coule plus abondante dans les végétaux, qui

(134) On ne peut parler du vol de l'Hirondelle sans rappeler l'éloquente description que Buffon en a donnée.

« Le vol de l'Hirondelle diffère en deux points principaux de celui de l'Engoulevent. Il n'est pas accompagné de ce bourdonnement sourd dont j'ai parlé dans l'histoire de ce dernier Oiseau, et cela résulte de ce qu'elle ne vole point comme lui le bec ouvert. En second lieu, quoiqu'elle ne paraisse pas avoir les ailes beaucoup plus longues ou plus fortes, ni par conséquent beaucoup plus habiles au mouvement, son vol est néanmoins beaucoup plus hardi, plus léger, plus soutenu, parce qu'elle a la vue bien meilleure, et que cela lui donne un grand avantage pour employer toute la force de ses ailes. Aussi le vol est-il son état naturel, je dirais presque son état nécessaire : elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du Faucon, mais elle est plus facile et plus libre; l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance : elle sent que l'air est son domaine; elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux Insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'Oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements : toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole. »

bientôt vont se parer de mille charmes nouveaux ; les nombreux animaux qu'un froid rigoureux a endormis sortent de leur état de torpeur, et des myriades d'insectes qui semblaient avoir disparu commencent à voir le jour, se propageant avec une incalculable rapidité; bientôt ils peuplent l'air, bientôt ils couvriraient la surface entière du globe et porteraient partout le ravage et la mort, si la Nature, par une de ces admirables compensations dont elle nous offre si souvent le merveilleux exemple, n'avait point mis quelque empêchement à cette effrayante multiplication.

De nombreux Oiseaux dont la nourriture se compose d'insectes ont été choisis par elle pour atteindre ce but, et l'Hirondelle est surtout l'un de ceux auxquels l'homme est redevable de ce salutaire service. Avide d'une proie dont la chasse lui offre des plaisirs si bien en rapport avec son organisation, c'est à elle que l'homme doit la disparition de l'épouvantable fléau des Insectes. Dans ses courses aériennes elle s'empare de ces petits êtres qui lui offrent une nourriture abondante ; elle les poursuit dans tous les sens, soit que, par un temps calme, un ciel pur et serein, ils s'élèvent dans les plus hautes régions de l'air, ou que, chassés par un ciel brumeux, ils viennent ramper à la surface du sol ; elle n'abandonne point un instant cette chasse, elle la suit avec une ardeur, une agilité dont elle seule est capable; et, comme si elle en faisait une espèce de jeu, elle quitte l'un pour courir après un autre, qu'elle abandonne pour un troisième. Le Cousin qui tant de fois ravagea les campagnes, ces petits Insectes destructeurs dont la larve ronge le blé, et qui sont pour nos agriculteurs un sujet de désolation, mille autres Insectes qui vivraient aux dépens de l'homme, deviennent sa proie, et en échange de tels services elle ne rencontre souvent que la plus odieuse ingratitude.

Il n'est peut-être pas de sujet plus capable de donner une idée des ressources infinies de la Nature toute-puissante que l'histoire des Hirondelles. Tout ce que les facultés intellectuelles les plus élevées peuvent inspirer de sentiments les plus exquis de tendresse et d'amour, tout ce que la plus prudente sagacité mêle d'ingénieuse prévoyance et d'habileté dans l'exécution, la Nature s'est plu à le réunir dans l'instinct merveilleux des Hirondelles. Quoi de plus surprenant en effet que le phénomène miraculeux des migrations? Comment ces frêles créatures ont-elles pu concevoir l'audacieux projet des voyages immenses qu'elles effectuent périodiquement ? où ont-elles puisé la force nécessaire pour l'accomplissement de ce dessein? quels sont les guides qui les ont dirigées dans ces courses lointaines ? quelles cartes ont-elles consultées ? de quels sens particuliers sont-elles douées qui leur permettent de se diriger avec sûreté au milieu de l'immensité des airs, de retrouver le lieu qu'elles habitèrent, le nid qu'elles construisirent? qui leur a inspiré leur tendre constance, la douce sollicitude qu'elles montrent pour leurs petits ?..... L'esprit se perd dans la contemplation de ces merveilles, dont chacune nous est une occasion nouvelle d'admirer la fécondité des ressources providentielles de la Nature.

Les Hirondelles se rencontrent dans tous les pays du monde, mais passagèrement seulement dans les contrées septentrionales. Quant aux espèces qui visitent la France, elles l'habitent alternativement avec le ciel brûlant d'Afrique, selon que la nourriture devient abondante dans l'une ou l'autre de ces contrées.

Dès les premiers jours d'avril, souvent même pour l'une d'entre elles dès l'équinoxe du printemps, on les voit arriver en foule dans nos campagnes et dans nos villes, et s'empresser de prendre possession du nid qu'elles ont construit l'année précédente, et qu'il leur faut parfois disputer aux Moineaux qui s'en sont emparés. Cette circonstance curieuse, d'abord révoquée en doute parce qu'en effet elle étonnait l'imagination, a été depuis bien établie par les expériences nombreuses dont elle a été l'objet, Spallanzani, après lui Fresch, un grand nombre de naturalistes, et même beaucoup de personnes étrangères à la science, ont fait à ce sujet des observations qui ne permettent plus aucun doute. Le naturaliste italien, désireux de vérifier ces faits, marqua d'un signe qui pût lui permettre de les reconnaître, les Hirondelles sur lesquelles il dirigea ses recherches ; un cordon peint en détrempe, attaché à leur patte, rendit impossible toute espèce d'erreur. L'année suivante, celles, en grand nombre, qu'il avait ainsi marquées, revinrent comme on l'avait prévu, et il s'assura qu'elles retournaient exactement au même nid. Il reconnut par le même moyen un autre fait non moins curieux, c'est l'indissolubilité de l'union des Hirondelles entre elles; une fois formé, un couple ne se sépare plus; les individus dont il se compose ne font plus qu'un, la vie de l'un est étroitement liée à celle de l'autre ; et quand il arrive que l'un d'eux succombe sous le plomb du chasseur, l'autre ne tarde point à mourir aussi. Spallanzani poussa plus loin ses expériences ; il prit des Hirondelles, les renferma dans une cage, puis les transporta à de grandes distances ; remises en liberté, elles retournèrent immédiatement vers les lieux d'où elles avaient été enlevées.

Chose étonnante! par suite d'une inconséquence inexplicable, on a nié les migrations des Hirondelles ; on accorde bien que des milliers d'Oiseaux qui se nourrissent d'Insectes, quittent les lieux où ceux-ci deviennent rares pour aller voir des régions où ils trouveront une nourriture plus abondante, mais on n'a point voulu l'admettre pour les Hirondelles : on a trouvé plus simple de bâtir une exception aux lois les plus générales de la physiologie, on a imaginé la submersion de ces Oiseaux. Il faut certes avoir bien l'amour du merveilleux pour ajouter foi à de tels récits, contraires à toutes les idées reçues, lorsqu'ils ne sont

appuyés d'aucun témoignage authentique, et cependant il se trouva des partisans de cette opinion. Olaüs Magnus est le premier qui l'émit. Cet évêque d'Upsal écrivit que des pêcheurs avaient pris dans leurs filets en même temps que des Poissons un grand nombre d'Hirondelles pelotonnées ensemble, réunies ventre contre ventre, bec contre bec, pattes contre pattes ; qu'exposées dans des fours, à une douce température, elles étaient revenues petit à petit à la vie et sorties complétement de leur engourdissement. Quelques faits isolés, sans l'appui d'aucun nom qui mérite confiance, sont, avec cette prétendue observation, le seul document qui vienne à l'appui de cette assertion, cependant si extraordinaire, et qu'il semblerait qu'on n'eût dû se permettre qu'armé de faits authentiques et nombreux. Néanmoins Linné, Klein et Aldrovande y ajoutèrent foi, ainsi qu'un grand nombre de naturalistes. Le jésuite Kirker fit plus : il prétendit que les Hirondelles venaient à certaines époques se jeter dans les puits et dans les citernes. Toutefois on n'argumentait qu'avec des *on dit*, et dans cette question pourtant si pleine d'intérêt, des hommes du mérite de ceux qui la soutinrent se payèrent d'assertions isolées de personnes inconnues ; aucun n'avait vu ce qu'il soutenait exister, et il était au moins fort extraordinaire que les milliers d'Hirondelles qui, d'après ces récits, devaient se plonger périodiquement au sein des eaux, n'eussent jamais été vues, soit au moment où elles y entraient, soit lorsqu'elles en sortaient. Une académie d'Allemagne, désireuse de vérifier les faits, proposa autant d'argent, poids pour poids, que l'on pourrait montrer d'Hirondelles ainsi extraites du sein des eaux, et l'appât du gain, qui si rarement trouve l'homme insensible, ne produisit point le résultat qu'on eût été en droit d'attendre si tout dans ces assertions n'eût point été mensonger, comme le simple bon sens suffisait pour l'indiquer. Olaüs Magnus n'est point le premier qui ait répandu des fables sur les Hirondelles ; dans l'antiquité, déjà, elles avaient été l'objet de contes non moins invraisemblables. Aristote, et Pline qui a enregistré avec soin toutes les erreurs, avaient déjà dit qu'elles s'engourdissaient en automne dans les cavernes profondes, que pendant cette espèce de léthargie leurs plumes tombaient presque entièrement, et qu'au printemps elles reprenaient leurs plumes et leur agilité première. Mais comment avoir foi dans cette assertion? D'ailleurs, les expériences de Spallanzani sur le degré de froid que peuvent supporter les Hirondelles ont complétement détruit ces conjectures.

Cependant, quand on y réfléchit, on est naturellement porté à croire que l'opinion des auteurs sur la prétendue immersion des Hirondelles n'est pas entièrement dénuée de fondement, non plus que toutes les autres erreurs populaires. En automne, les Hirondelles, devenues grasses, offrent une nourriture abondante et sont en butte aux attaques de l'homme; elles sont alors l'objet, dans certaines contrées, d'une chasse importante : on parvient facilement à s'en emparer en les faisant tomber dans l'eau, où elles sont promptement asphyxiées; on comprend alors que quelques-unes de ces Hirondelles ainsi noyées aient pu se trouver prises dans les filets d'un pêcheur peu de temps après leur immersion, et donner lieu à cette fable. Voici en quels termes Spallanzani raconte la chasse qu'on en fait dans le Modénois.

« Au milieu du marais, dit-il, les chasseurs forment une nappe d'eau au-dessus de laquelle ils attachent un vaste filet. La chasse commence à la nuit close; on a une corde qui traverse l'extrémité de la langue du marais opposée à la nappe d'eau; des hommes la tiennent chacun par un bout, et l'agitant doucement parmi les roseaux, ils s'avancent ainsi, formant une ligne courbe. A ce bruit inattendu, les Oiseaux, effrayés, quittent leur place et vont se percher un peu plus loin; bientôt troublés dans ce nouveau port, ils l'abandonnent, et, poursuivis ainsi de place en place, ils sont forcés de se concentrer tous sur la portion de roseaux contiguë à la nappe d'eau; alors les chasseurs donnent un mouvement rapide à la corde, toute la multitude d'Oiseaux se lève précipitamment pour gagner les Roseaux situés à l'autre bord; mais le filet, resté suspendu sur leur tête, tombe tout à coup, les enveloppe de ses mailles, et les entraîne à la surface de l'eau, où se débattant inutilement ils restent suffoqués. »

La disette de nourriture ne paraît pas être la seule cause des migrations des Hirondelles; on remarque en effet que celles qui viennent dans nos climats sont remplacées par d'autres dans les lieux qu'elles habitaient; on en trouve dans toutes les saisons entre les deux tropiques; celles de la Guiane paraissent ne point émigrer, et Spallanzani, auquel ces particularités n'avaient pas échappé, pensait que la cause de ces voyages périodiques résidait dans une force instinctive qui, assouvie pendant quelque temps, se réveillait avec énergie à certaines époques, et les forçait à changer de climat.

Les Hirondelles, avons-nous dit, se rencontrent dans tous les pays du monde, mais elles habitent de préférence les lieux humides, où elles trouvent une nourriture abondante; elles sont essentiellement aériennes, c'est en volant qu'elles prennent leur nourriture, qu'elles se baignent, qu'elles étanchent leur soif; c'est également dans cet exercice qu'elles donnent à manger à leurs petits. La tendresse qu'elles montrent pour ceux-ci est extrême, elles ne les quitent que lorsqu'ils peuvent entièrement se passer de leurs soins; leur instruction excite toute leur sollicitude : tantôt, pour leur montrer les moyens d'échapper au danger, elles viennent se placer pour ainsi dire sous la griffe des Oiseaux de proie; tantôt au contraire, afin de leur inspirer une ardeur guerrière, elles se réunissent en troupes nom-

breuses pour donner la chasse à ces terribles ennemis; quand les petits n'ont point encore essayé la force de leurs ailes, leurs parents, pour les exciter à voltiger autour de leur nid, leur présentent de loin dans leur bec une proie qui les attire, puis se reculant peu à peu, ils les conduisent ainsi, et comme à leur insu, à une distance plus ou moins grande de leur demeure. Boerhaave raconte que le feu prit à une maison où se trouvait un nid d'Hirondelles. Les petits qu'il contenait, trop jeunes encore pour pouvoir se fier à leurs ailes, allaient être la proie des flammes : leur mère, s'élançant courageusement au milieu de l'incendie, alla leur porter secours. Les Hirondelles montrent à l'association un penchant extraordinaire. Lorsqu'une d'elles a besoin de secours, aux cris qu'elle jette ses compagnes arrivent en foule et viennent aussitôt lui prêter leur appui; le fait suivant, raconté par Dupont de Nemours, pourra donner une idée de la puissance de cet instinct.

« J'ai vu, dit-il, une Hirondelle qui s'était malheureusement et je ne sais comment pris la patte dans le nœud coulant d'une ficelle dont l'autre bout tenait à une gouttière du collége des Quatre-Nations. Sa force épuisée, elle pendait et criait au bout de la ficelle qu'elle relevait quelquefois en voulant s'envoler.

« Toutes les Hirondelles du vaste bassin entre le pont des Tuileries et le Pont-Neuf, et peut-être plus loin, s'étaient réunies au nombre de plusieurs milliers; elles faisaient nuage, toutes poussant le cri d'alarme et de pitié. Après une longue hésitation et un conseil tumultueux, une d'entre elles inventa un moyen de délivrer leur compagne, le fit comprendre aux autres, et on commença l'exécution. On fit plus, toutes celles qui étaient à portée vinrent à leur tour, comme à une course de bague, donner en passant un coup de bec à la ficelle. Ces coups dirigés sur le même point se succédaient de seconde en seconde, et plus promptement encore..... Une demi-heure de travail suffit pour couper la ficelle et mettre la captive en liberté. »

Dans nos contrées, les Hirondelles font annuellement deux ou trois pontes de quatre à cinq œufs; elles nichent, ainsi que nous avons dit, dans les angles des fenêtres, dans les crevasses des murs, sous le toit des habitations ou dans les fentes des rochers; leur nid est composé à l'extérieur de glaise, et garni à l'intérieur de substances plus molles; elles vivent en familles, et se réunissent par troupes nombreuses; du reste, les mêmes espèces, selon les différentes contrées, présentent des habitudes différentes, les unes cherchent la solitude, les autres les lieux fréquentés. Il y a, quant à la disposition des couleurs, une grande différence. Le même individu varie beaucoup aux différentes époques de sa vie; aussi ne doit-on procéder qu'avec beaucoup de prudence à la distinction des espèces : celles-ci sont en grand nombre. Les espèces européennes sont les suivantes :

Hirondelle de cheminée, *Hirundo rustica*, Linn. — Bec triangulaire, à côtés concaves; queue fourchue; parties supérieures latérales du cou d'un noir à reflets violets, ainsi qu'une bande qui orne la poitrine; ventre roux; front et gorge d'un marron très-intense; pennes caudales au nombre de douze, d'un beau noir à reflets verts. Longueur totale, 6 pouces et demi. La femelle a des couleurs moins vives et varie du blanc pur au blanc jaunâtre.

Cette espèce est celle qui arrive la première en Europe, jamais elle ne s'étend au delà des tropiques; sa nourriture, comme celle des autres Hirondelles, se compose d'Insectes ailés. Elle pond deux fois par an de 4 à 6 œufs, blancs tachés de couleurs brunes; son nid, composé à l'extérieur de limon et de paille, est garni à l'intérieur de substances plus molles, telles que des plumes, des herbes, etc.

Tout ce que nous avons dit en commençant des mœurs des Hirondelles s'applique parfaitement à cette espèce; c'est bien la même propension à l'association, la même fidélité, le même amour pour les petits; le mâle passe la nuit auprès de sa femelle, et dès l'aube du jour ils font entendre leurs chants, ils semblent se disputer l'un à l'autre le soin de porter la nourriture à leurs petits. Vers la fin de l'été, ces Hirondelles s'en vont, loin des maisons, chercher sur le bord des rivières une nourriture plus abondante; au mois de septembre, se réunissant au nombre de plusieurs centaines, elles quittent notre pays pour aller revoir des climats plus propices.

Hirondelle de fenêtre, *Hirundo urbica* Linn. — Parties supérieures d'un noir à reflets bleus; pennes alaires brunes, à reflets verdâtres; dessous du corps blanc, ainsi que le croupion; bec noir; couleurs moins intenses chez la femelle. Longueur totale 5 pouces. Circonscrite de même que l'espèce précédente, celle-ci recherche comme elle les lieux habités; place dans les maisons un nid composé aussi de mortier et de plumes, pond trois fois par an six œufs, arrondis, d'un blanc pur. Cette espèce, qui arrive une dizaine de jours après la précédente, paraît être moins familière qu'elle, quoiqu'elle vive également par troupes; la durée de l'incubation est de quinze jours; leur affection pour leurs petits est telle, que, lors même qu'ils n'ont plus besoin d'eux, elles leur prodiguent les plus tendres soins. Spallanzani a vu souvent fuir avec rapidité, à son approche, des petits que la tendre sollicitude de leurs parents retenait encore dans leur nid. Le même observateur y a trouvé un nombre considérable d'insectes, et notamment de punaises; il en a compté plus de cinquante toutes gorgées de leur sang. Elles recherchent avec empressement les rayons du soleil, et, lorsqu'il est près de se coucher, elles se réfugient sur les lieux élevés pour jouir plus longtemps de sa bienfa-

sante chaleur; lorsque la température est basse, elles se réunissent et se serrent les unes auprès des autres, dans l'intention de se réchauffer. Elles émigrent à la fin de septembre; on ne les a point encore vues, comme l'espèce précédente, s'assembler au moment du départ. Spallanzani prétend qu'elles font jusqu'à vingt milles en un quart d'heure.

Hirondelle de rivage, *Hirundo riparia*, Linn. — Parties supérieures d'un cendré brun, ainsi que les joues et une bande qui orne la poitrine; ailes d'un brun très-intense; gorge, parties antérieures du cou, ventre, d'un blanc pur; pennes alaires et caudales brunes; queue très-peu fourchue. Longueur totale comme la précédente; les couleurs de la femelle ont moins d'éclat.

Ainsi que l'indique leur nom, ces Hirondelles fréquentent les bords des rivières; elles nichent indifféremment dans les trous naturels des arbres ou dans les crevasses des rochers. Spallanzani dit qu'elles savent se creuser elles-mêmes des nids dans les endroits les plus escarpés, à l'aide de leurs pieds; la ponte est de cinq ou six œufs, allongés, d'un blanc très-pur. Elles parcourent sans cesse la surface des eaux, faisant une guerre impitoyable aux Insectes qui s'y trouvent; elles s'écartent peu de leur nid; celui-ci est composé à l'extérieur de racines, et en dedans d'un léger duvet. Cette espèce est commune en Lombardie, au mois d'avril; il paraît, suivant l'assertion du commandeur Des Mahys, qu'elle est sédentaire à Malte. C'est sur celle-ci que Spallanzani a fait ses expériences sur les degrés de froid que peuvent supporter les Hirondelles; c'est elle aussi que le même observateur a transportée à de grandes distances, et qu'il a vue revenir au lieu où il l'avait prise.

Hirondelle de rocher, *Hirundo rupestris*, Linn. — Parties supérieures légèrement brunes, inférieures d'un blanc roussâtre; les pennes de la queue, d'un brun clair à la partie inférieure, sont supérieurement marquées d'une grande tache ovale d'un beau blanc, sauf les deux du milieu; couvertures inférieures des ailes brunes; le bec est brun ainsi que les pieds.

Cette espèce se rencontre dans le voisinage de la Méditerranée, et habite les lieux les plus escarpés; c'est dans les fentes naturelles des rochers qu'elle place son nid, dans lequel elle dépose cinq ou six œufs, tachetés de points bruns. Elle se nourrit principalement de Mouches; elle émigre vers le 15 du mois d'août. La femelle a la gorge, la partie antérieure du cou et la poitrine d'un blanc mat.

Nous mentionnerons l'*Hirundo cayennensis*, Linn. et Lath.; l'*Hirundo rusa*, Linn. et Lath.; l'*Hirundo senegalensis*, Gmel. et Lath.; l'*Hirundo indica*, Gmel. et Lath.; l'*Hirundo paludicola*, Vieill., etc.; mais, sans nous arrêter plus longtemps à la description d'espèces dont quelques-unes sont mal déterminées, et dont la sèche énumération devient fastidieuse, nous citerons parmi les espèces exotiques la Salangane, Hirondelle des îles Philippines, si renommée pour ses nids comestibles, qui sont en Chine l'objet d'un commerce important.

La Salangane, *Hirundo esculenta*, Linn. — Cette espèce, renfermée dans un pays où l'on s'occupe peu de science, n'est encore que bien imparfaitement connue, et ce n'est guère que par des ouï-dire qu'on a pu avoir quelques notions plus ou moins exactes sur ses mœurs. Plusieurs individus ont cependant été envoyés en Europe à des naturalistes, qui en ont donné la description; mais ces individus, de sexes ou d'âges différents, ont présenté dans leur taille et dans la disposition de leurs couleurs des circonstances variées; ainsi celui possédé et décrit par Latham était de la taille de notre Hirondelle de rivage, le dessous de son corps était noir, ainsi que ses pennes alaires et caudales. Celui de Brisson, environ de la moitié de la taille du précédent, n'avait que deux pouces trois lignes; le dessous de son corps était blanchâtre ainsi que l'extrémité supérieure des plumes; le reste des parties supérieures était d'un noir à reflets. Lamouroux pense qu'il y a en réalité trois espèces de Salanganes; que celle qui construit les nids comestibles, si renommés en Chine, est la plus petite de toutes, et que ses tarses sont tout à fait nus. Quoi qu'il en soit de la divergence des auteurs à cet égard, on n'a pas moins disputé sur la substance des nids de cette Hirondelle, ainsi que sur leur forme et le lieu où ils sont placés.

Nid des Hirondelles. — Après l'espèce de barricade que la Sitelle dresse à l'entrée de son nid, le seul autre exemple que nous ayons de quelque chose qui ressemble à une porte dans la construction du nid des Oiseaux est rapporté par Montbeillard, et relatif à l'Hirondelle de Cayenne. « Elle s'établit, dit-il, dans les maisons : j'ai vu son nid, grand, bien fourni, construit avec le coton du tue-chien, *apocynum cannabinum*, Linn. Ce nid avait la forme d'un cône tronqué, dont une des bases avait cinq pouces de diamètre, et l'autre trois pouces; la longueur était de neuf pouces, et sa large base, composée d'une espèce de pâte de carton de la même substance, paraissait adhérente. La cavité était partagée par une espèce de cloison moyenne oblique, s'étendant jusque dans le voisinage du lieu où reposaient les œufs : près de celieu il y avait un petit amas de tue-chien très-doux, formant une sorte de porte qui garantissait les petits de l'air extérieur. »

Tous nos lecteurs ne savent peut-être pas que l'Abeille de ruche, *Apis mellifica*, construit à l'entrée de sa ruche une barricade semblable pour s'opposer, à ce qu'il semble, à l'entrée du Papillon appelé Tête de mort, *Acherontia atropos*. Huber, ayant remarqué que cette espèce de Papillons faisait de grands ravages sur les Abeilles, imagina de fermer les ouvertures de la ruche au moyen d'une

grille qui ne permît l'entrée à aucun animal plus gros que l'Abeille; la *Tête de mort* a quatre ou cinq pouces d'envergure. Dans les endroits où les Abeilles étaient abandonnées à elles-mêmes, elles pourvoyaient à leur sûreté au moyen d'un mélange de propolis et de cire, dont elles fabriquaient un mur épais à l'entrée de leur ruche : ce mur s'élevait immédiatement derrière la porte, et quelquefois dans la porte même; il l'obstruait entièrement, mais il était percé lui-même de quelques ouvertures suffisantes pour le passage d'une ou deux ouvrières.

« Les ouvrages qu'établissaient les Abeilles à la porte de leur habitation étaient d'une forme assez variée. Là on voyait un seul mur dont les ouvertures étaient en arcades et disposées dans le haut de la maçonnerie; ailleurs, plusieurs cloisons, les unes derrière les autres, rappelaient les bastions de nos citadelles; des portes masquées par des murs antérieurs s'ouvraient sur les faces de ceux du second rang et ne correspondaient point avec les ouvertures du premier; quelquefois c'était une suite d'arcades croisées qui laissaient une libre issue aux Abeilles, sans permettre l'introduction de leurs ennemis; car ces fortifications étaient massives, la matière en était compacte et solide. Ainsi l'art de la guerre chez les Abeilles ne se borne pas à l'offensive : de simples soldats elles deviennent ingénieurs.

« Mais il vient une époque où ces passages étroits ne peuvent plus leur suffire à elles-mêmes. Lorsque la récolte est très-abondante, que leur ruche est excessivement peuplée, et qu'il est temps de former de nouvelles colonies, les Abeilles démolissent les portes qu'elles avaient élevées à l'heure du danger et qui gênent maintenant leur impétuosité; ces précautions sont devenues incommodes, elles les écartent jusqu'à ce que de nouvelles alarmes les leur inspirent de nouveau. Les portes pratiquées en 1804 furent détruites au printemps de 1805; les Sphynx ne parurent point cette année-là; on n'en vit pas même la suivante : mais dans l'automne de 1807 ils se montrèrent en grand nombre. Aussitôt les Abeilles se barricadèrent et prévinrent ainsi le désastre dont elles étaient menacées. Au mois de mai 1808, avant la sortie des essaims, elles démolirent ces fortifications, dont les portes étroites ne laissaient pas un assez libre passage à leur multitude. »

Ces inventions ne sont pas plus admirables que celles du Rhinocéros et de l'Eléphant contre les attaques d'une Mouche appelée Tsaltsalia, qui, quoique aussi petite qu'une Abeille ordinaire, est plus terrible pour ces animaux que le Lion même. Cette mouche, à ce qu'il paraît, n'a pas d'aiguillon; mais elle peut enfoncer son suçoir à travers la peau la plus épaisse, de sorte que la partie pénétrée non seulement forme un vésicatoire, mais se mortifie et entraîne la mort de l'animal. Pour prévenir cet accident, ils se roulent dans la boue jusqu'à en être entièrement couverts, et se trouvent ainsi très-bien protégés.

Nous pouvons croire à de pareils prodiges, puisque nous en avons tous les jours sous les yeux, mais il est impossible d'ajouter foi à l'ancien conte de cette société d'Hirondelles qui réunissaient leurs efforts pour élever une digue contre les inondations du Nil. Voici comme Pline raconte ce merveilleux ouvrage de maçonnerie : « A l'embouchure du Nil, près d'Héraclée, en Egypte, il y a un banc considérable formé uniquement par une rangée de nids d'Hirondelles entassés les uns sur les autres dans l'étendue d'un demi-quart de mille, d'une telle force qu'il résiste aux flots gonflés du fleuve et qu'il est inexpugnable. En Egypte encore, près de Copto, existe une île consacrée à la déesse Isis, que les Hirondelles fortifient chaque année pour la garantir des inondations du Nil. C'est au commencement du printemps que ces Oiseaux se mettent à apporter de la paille, de l'herbe et d'autres matériaux, qu'ils entassent et collent ensemble très-solidement. Leur activité au travail est telle, qu'on en a trouvé plusieurs mortes à la peine. Et chaque année, le même jour, elles reviennent ainsi, ne manquant pas plus à leur service que des soldats soumis à la discipline et à la religion du serment. »

L'origine de cette histoire peut, j'imagine, se trouver dans les mœurs de l'Hirondelle de rivage : les constructions souterraines de cette espèce d'Hirondelle dans le sable semblent avoir porté les observateurs inexacts de l'antiquité à croire que la portion de rivage sur laquelle elles bâtissaient était formée par elles-mêmes. Cette paille, ces herbes, et les matériaux de semblable nature étaient destinés non à raffermir le front de rivage, mais à préparer des lits chauds pour les œufs et doux pour les petits. Et il n'implique pas contradiction que Pline, dans la même page, donne la relation des Hirondelles de rivage; car cet auteur parle moins d'après sa propre connaissance que d'après le témoignage des autres, et il tire d'une de ces sources la théorie de la construction de la digue contre les inondations, et de l'autre source le simple récit des nids d'Hirondelles. Belon, qui a été en Egypte et qui s'occupait particulièrement des Oiseaux, pense que c'est de l'Hirondelle de cheminée (*Hirundo rustica*) que Pline a entendu parler, et il ne dit pas avoir vu la fameuse digue. D'un autre côté, Aldrovande et Montbeillard estiment que Pline fait allusion à l'Hirondelle de fenêtre (*Hirundo urbica*). Pennant dit avoir vu ces Hirondelles bâtir dans les rochers suspendus sur les mers.

L'Hirondelle de rocher (*Hirundo fulva* Vieillot) est caractérisée par sa queue, qui n'est pas bifurquée comme celle des autres Hirondelles. Au lieu d'être blanc, comme chez l'Hirondelle de fenêtre, son croupion est d'une couleur de fer brune, et c'est la même couleur un peu plus foncée qui règne sous le menton, tandis que c'est le roux

chez l'Hirondelle de cheminée. La partie supérieure du corps est violette et les ailes sont brunes. « Ce petit Oiseau, dit Bonaparte, est comme ceux du même genre, dans un mouvement continuel et se nourrit d'Insectes pendant ses évolutions aériennes. Son ramage est différent de celui des autres Hirondelles et est assez bien imité par le frottement du liége mouillé contre le col d'une bouteille. Cette espèce arrive du sud dans l'ouest au commencement d'avril, et se met immédiatement à construire ses nids symétriques, que perfectionne l'union de leurs efforts industrieux. Dès l'aube du jour, elles commencent leurs travaux par recueillir la boue nécessaire sur le bord des rivières et des étangs voisins, et continuent ainsi jusqu'à midi, qu'elles abandonnent l'ouvrage pour quelques heures, s'amusant à voler, à poursuivre des Insectes, etc. Dès que le nid acquiert une bonne solidité, on le complète, et la femelle y dépose quatre œufs, tachetés de blanc et de brun noirâtre.

« Les nids sont extrêmement friables et faciles à réduire en morceaux : ils sont réunis un grand nombre ensemble. Dans les contrées sauvages, ces Oiseaux choisissent un abri sous la projection d'un rocher; et dans les régions civilisées ils semblent avoir de la prédilection pour les habitations des hommes, bâtissant contre les murs des maisons immédiatement sous les toits, sans rien changer à leur système d'architecture. J'ai maintenant sous les yeux un nid de la dernière espèce : il est hémisphérique, a cinq pouces de large à la surface aplatie qui s'appliquait sur le mur, et de cette surface à l'extrémité opposée six pouces; il est composé d'un mélange de sable et de boue, garni à l'intérieur de paille et d'herbe sèche disposées négligemment pour recevoir les œufs. La surface extérieure offre la saillie de toutes les petites pelottes de terre qui composent la substance du nid. L'entrée est près du sommet, ronde, saillante, tournée en bas, de sorte que le nid peut être comparé à la cornue d'un chimiste, ayant la face correspondante au mur aplatie et la plus grande partie du col brisée. Telle est l'industrie de ces petits et intéressants architectes, que ce bâtiment si compact et si commode est quelquefois complété en trois jours. »

« Il est curieux, dit Mme Charlotte Smith, de voir les Hirondelles enfoncer légèrement leur poitrine dans l'eau des étangs et retourner immédiatement à leur nid, pour tremper le mortier dont elles le construisent. » L'abbé Pluche, de son côté, s'exprime ainsi : « J'ai souvent vu de ma fenêtre l'Hirondelle commencer ou réparer son nid. Elle ne manque ni de bois, ni de foin, ni de moyens pour unir ces matériaux, et elle sait faire un ciment avec lequel elle construit un édifice aussi sûr que commode. Elle n'a ni vaisseaux pour son eau, ni tombereau pour son sable, ni pelle pour mêler son mortier. Elle passe et repasse mille fois sur le bassin de mon parterre, elle lève ses ailes et mouille sa poitrine à la surface de l'eau, qu'elle répand ensuite comme la rosée sur la poussière, et c'est cette boue qu'elle se met à travailler avec son bec. » Les témoignages abondent à l'appui de la fabrication du mortier de l'Hirondelle, chez les anciens comme chez les modernes; et l'art de cet Oiseau est si grand, que, suivant certains philosophes, c'est l'Hirondelle qui aurait donné à l'homme les premières idées d'architecture : ce qui ne prouve pas le bon sens de ces philosophes, mais ce qui prouve l'industrie de cet Oiseau.

Malheureusement ces belles théories sur la fabrication du mortier sont fabuleuses. On voit quelquefois l'Hirondelle voltiger à la surface de l'eau pour boire ou laver ses ailes; on la voit encore ramasser de la boue dans les ornières et ailleurs. Mais il est impossible qu'elle emporte de l'eau dans son bec ou sur ses plumes : elle n'a pas les muscles nécessaires pour porter de l'eau dans sa bouche comme nous faisons, et ce qu'il y aurait de liquide adhérent à ses plumes serait secoué et rejeté par le mouvement et l'agitation du vol, ainsi que cela a lieu pour les Canards : c'est au moins ce qui s'accorde avec l'observation. Quant à la prétendue inhabileté de l'Hirondelle à trouver des matériaux suffisamment humides, c'est là une supposition improbable, relativement à un Oiseau qui a une aile si puissante, et dont le vol s'étend à tant de lieux et recherche ordinairement le bord des rivières.

Cependant, pour que son mortier soit convenablement adhésif, il faut y ajouter un peu de liquide : car si on prenait un peu de la boue ramassée par l'Hirondelle et qu'on voulût la coller à un mur, on ne réussirait pas. Cette expérience a été nombre de fois tentée sans succès. En examinant les nids pendant le travail de construction, on a trouvé la boue de ces nids notablement plus humide que celle de l'ornière où elle avait été prise. La conclusion naturelle est que les Hirondelles ajoutent à l'eau de la boue un fluide salivaire qui leur est propre. En avançant, nous aurons de fréquentes occasions de prouver que cette assertion repose sur une réalité, et non sur une imagination. L'anatomie vient ici au secours de l'observation, car la dissection démontre la présence de glandes salivaires considérables.

Montbeillard, dans son excellente relation du nid de l'Hirondelle de fenêtre, est tombé dans l'erreur par l'ignorance de cette circonstance. « Le nid, dit-il, que j'ai observé dans le mois de septembre, et qui avait été enlevé d'une fenêtre, était composé à l'extérieur de terre, et principalement de ce terrain léger qui est remué par les Vers dans les fosses nouvellement creusées. » En examinant la surface extérieure de ces nids si curieux, on n'est pas surpris que cet ingénieux naturaliste se soit imaginé qu'ils étaient ainsi composés, car dans les deux cas la manière dont est travaillée la terre est la même. L'Hirondelle, ne désirant pas

que l'extérieur de son nid soit doux et poli comme l'intérieur de celui de la Grive, entasse avec moins de soins en dehors les morceaux de terre qu'elle apporte, seulement elle les arrondit et les humecte de salive; et naturellement quand cette paroi extérieure est desséchée, elle semble formée par les grumeaux que rejettent les Vers; car nous sommes bien convaincus que, malgré les conjectures de Montbeillard, jamais on n'a vu une Hirondelle ramasser les débris de ces Lombrics.

Il ne sera pas sans intérêt de placer ici quelques mots sur l'architecture de ces Vers, qui ne paraît pas jusqu'ici avoir été bien comprise. Selon White, « ce sont des aides puissants pour la végétation, qui, sans eux, n'aurait qu'une vie misérable : ils percent et traversent le sol en tous sens, le raréfient, le rendent pénétrable aux pluies et aux racines fibreuses des plantes, et y apportent des débris de paille, de feuilles, et des branches : un grand nombre de ces Vers poussent à la surface du sol de ces grumeaux de terre, qui sont leurs excréments et qui forment un excellent engrais pour le grain et pour l'herbe. » Le fait est que ces grumeaux ne sont point des excréments, mais un mortier un peu grossier, quoique excellent pour garantir leurs trous d'une pluie trop abondante et dévastatrice, et de l'attaque de leurs ennemis. La raison qui fait qu'on les trouve en plus grande abondance au printemps paraît être le soin de protéger leurs œufs, qu'ils déposent alors, et la rareté des feuilles et de tout débris végétal à cette époque. Ils préfèrent toujours des matières végétales, lorsque cela est possible, pour clore leurs trous, parce que, arrivées à un certain degré de pourriture, c'est leur mets le plus délicat : c'est ce qui les rend si funestes dans les jardins pour les racines des plantes : mais les feuilles, l'herbe, la paille, les fleurs tombées, tout leur est indifférent, tant qu'ils n'ont pas construit un ouvrage de terre où tous ces matériaux puissent être mis en réserve.

Ecartez avec précaution la feuille qui sert de porte au trou du Ver de terre et la boue qui lui sert d'ouvrage extérieur, vous les verrez bientôt reconstruits. Dans de pareilles circonstances, le Ver, s'apercevant à la fois encore de l'air et de la lumière, que sa terminaison est percée, s'avance [illegible] sans manifester quelque crainte de danger vers le seuil, et se met à réparer le dommage. A cet effet, il pompe dans sa bouche quelques grains de terre, les humecte, ainsi que fait l'Hirondelle, avec sa salive, et, se servant de sa large langue comme d'une truelle, il plafonne autour de l'entrée du trou, polit avec grand soin l'intérieur et laisse à l'extérieur l'air négligé et grossier qu'a le nid de l'Hirondelle. Quand il a disposé ce vestibule de boue à son idée, il cherche dans le voisinage une feuille ou une pierre, et, s'il n'en trouve pas, il termine avec la boue. On a de même observé une espèce marine (*Lumbricus marinus*, Linn.) qui vit dans le sable exposé à la marée montante. Cette espèce craint autant la sécheresse que l'autre la pluie (toutes deux fuient la lumière), et construit avec du sable qu'elle agglutine un ouvrage extérieur semblable pour son trou, chaque fois qu'elle est envahie par la marée.

Il est rare qu'on ait à corriger les observations de l'ingénieux naturaliste de Selborne : ici nous pouvons témoigner de l'exactitude avec laquelle il décrit le procédé de construction de l'Hirondelle de fenêtre, le Martinet (*Hirundo urbica*) : « Vers le milieu de mai, dit-il, si le temps est beau, le Martinet commence à songer à une demeure pour sa famille. La croûte ou la coque de ce nid est formée avec la première boue venue et affermie avec de petits morceaux de paille. Comme cet Oiseau bâtit souvent contre un mur vertical sans corniche au-dessous, il a besoin d'apporter la plus grande attention dans la construction des fondations, afin que le reste de l'édifice ait quelque solidité. Pour cette importante opération, l'Oiseau ne s'attache pas seulement avec ses ongles à la muraille, mais se soutient aussi en partie en appuyant fortement sa queue contre le mur, et, ainsi établi, il travaille et maçonne à son aise. Afin que l'édifice, encore mou et frais, ne soit pas entraîné à terre par son propre poids, l'architecte a le soin de ne pas l'avancer trop vite : en ne travaillant que le matin et consacrant le reste du jour à chercher sa nourriture et à se distraire, il donne à ses matériaux le temps de se sécher et de durcir; une couche d'un demi-pouce suffit pour un jour. C'est ainsi que des maçons intelligents ne bâtissent que peu à peu un mur de terre, et c'est peut-être l'exemple du Martinet qui les a instruits : ils savent qu'autrement le bas, trop mou, serait écrasé par le haut, trop lourd. Au moyen de cette méthode, en dix ou douze jours est formé un nid hémisphérique avec son ouverture au sommet, solide, compact, chaud et parfaitement adapté aux usages auxquels il est destiné.

« La coque ou la croûte de ce nid est une sorte d'ouvrage grossier, hérissé de saillies à l'extérieur; même l'intérieur de ceux que j'ai examinés n'était pas très-bien poli, c'était une couche de paille, de gazon, de plumes qui le rendait doux, chaud et convenable pour la couvée, quelquefois une couche de mousse entremêlée de laine. Ces Oiseaux sont souvent capricieux dans le choix du lieu de leur nichée; ils commencent beaucoup d'ouvrages, et en laissent beaucoup d'inachevés : aussi, lorsque le nid est terminé dans un endroit abrité, il sert pendant plusieurs saisons; car il est rare que la nature laisse tant travailler en pure perte. Ceux qui arrivent dans un nid tout prêt devancent les autres de dix ou quinze jours pour la couvée. Ces actifs travailleurs sont à l'ouvrage avant quatre heures du matin dans les longs jours : pour fixer leurs matériaux, ils les appliquent avec leur

menton en imprimant à leur tête un mouvement vif et léger de vibration.

« On a remarqué qu'ordinairement les Martinets bâtissent à l'exposition du nord-est ou nord-ouest, afin que la chaleur trop ardente du soleil ne fasse pas fendre leurs nids, quoiqu'il y ait des exemples de compagnies nombreuses qui ont été plusieurs années établies dans une cour d'auberge, contre un mur en plein midi. En général ces Oiseaux choisissent sagement leur situation, et cependant on voit chaque été des Martinets revenir nicher dans des fenêtres peu profondes de maisons dont les toits n'ont pas de bords. Qu'arrive-t-il? les nids sont balayés par la pluie, et chaque été les Martinets reviennent. C'est un spectacle qui fait pitié, que celui de ces pauvres animaux travaillant toujours à reconstruire leurs nids toujours à moitié détruits. Les animaux sont donc par fois abandonnés de leur instinct comme l'homme de sa raison ! »

La même circonstance a été rapportée par M. Knapp. « Je ne connais pas d'Oiseau qui, par la structure particulière de son nid, souffre autant, et qui, pour nous offrir le spectacle habituel de ses souffrances, nous inspire autant de pitié que le Martinet. Le Freux voit son nid exposé par sa situation aérienne à être renversé et ses œufs souvent emportés par le vent de la tempête; mais le pauvre Martinet, qui place son nid de terre sous le toit d'une grange ou d'une maison, ou dans l'embrasure d'une fenêtre, est encore bien plus fréquemment frappé. C'est en juillet et en août que ces Oiseaux font sortir leurs petits; s'il survient alors une pluie, le nid se convertit en boue, s'écoule, et les malheureux petits, sans plumes, tombent et s'écrasent par terre; il y a même des endroits pour lesquels les Martinets ont une triste prédilection, quoique tous les ans leurs nids y soient détruits. Le toit de chaume d'une ferme paraît être leur plus sûr asile. Quelquefois ces Oiseaux semblent avoir le pressentiment du malheur qui les menace et ils voltigent avec anxiété autour de leur nid. »

Une circonstance singulière relative aux mœurs maçonnes de l'Hirondelle est mentionnée par Montbeillard, qui, après avoir dit que ces Oiseaux portent leur mortier à la fois avec leur bec et leurs pieds, quoiqu'ils ne se servent que de leur bec pour plâtrer, ajoute que souvent ils travaillent plusieurs au même nid. « J'en ai compté cinq se tenant dans le même nid ou s'attachant autour, sans parler des allants et venants; et, plus ils étaient nombreux, plus l'ouvrage était vite expédié. » Il est très-probable que Montbeillard s'est trompé; car, quoiqu'on voie les nids d'Hirondelles très-rapprochés les uns des autres, elles ne vont pas par bandes. Lorsqu'elles sont rassemblées sur un même point, elles n'ont de commun que le choix de la situation de leurs nids. C'est ainsi qu'on rencontre par fois ce qu'on pourrait appeler une colonie d'Abeilles solitaires, c'est-à-dire la réunion d'un grand nombre de nids sur le même banc de sable, sans qu'elles s'aident ou se nuisent les unes aux autres le moins du monde. On peut trouver l'explication de l'assertion de Montbeillard dans une circonstance mentionnée par White : Les petits de la première couvée des Hirondelles, quoique lancés par leurs mères dès qu'ils sont capables de voler de leurs propres ailes, ne quittent pas tout à fait leurs demeures; les plus hardis, devançant les autres de quelques jours, s'approchent du toit, voltigent autour, et font ainsi croire qu'il y a plusieurs Hirondelles adultes pour un nid.

Suivant Frisch, les Hirondelles maçonnes font de leurs pieds le centre, dans la construction de leur nid demi-circulaire. Mais il est clair que cela ne se peut faire que quand elles en sont à la croûte intérieure, et qu'elles travaillent assises dans le nid; car, au commencement, tandis que, attachées au mur, elles bâtissent au-dessus d'elles la partie profonde de leur nid, elles ne paraissent pas avoir de centre, ou, si l'observateur en trouvait un, cela dépendrait de son point de vue et devrait être corrigé par un peu de réflexion.

L'Hirondelle est aimée de tout le monde. Elle nous arrive quand la nature prend son aspect le plus riant, et reste avec nous pendant les beaux mois de l'année. « L'Hirondelle, dit H. Davy, est pour moi un Oiseau favori, rival du Rossignol; car elle ravit mes yeux comme celui-ci charme mes oreilles. C'est le joyeux prophète de l'année, le messager de la plus belle saison; elle vit une vie enchantée au milieu des formes les plus enchantées de la Nature; l'hiver lui est inconnu, et en automne elle abandonne les vertes prairies d'Angleterre pour les myrtes et les orangers d'Italie, pour les palmiers d'Afrique. »

C'est le sentiment d'Anacréon, qui ne fait qu'exprimer le sentiment de joie de la Grèce :

« Aimable Oiseau, nous te trouvons ici quand la Nature revêt sa robe d'été; tu viens bâtir ton nid si simple, et quand le froid hiver menace, tu retournes vers les bosquets de Memphis et vers les bords du Nil, où t'attendent le soleil et la verdure. »

Shakspeare peint le charme des lieux recherchés par les Hirondelles dans un de ses passages les plus fortement caractéristiques, où, après le bouillonnement des noires passions, l'esprit se repose sur un sentiment plus doux et plus pur.

« La demeure chérie du Martinet, ami de nos temples pendant l'été, annonce que le vent du ciel souffle amoureusement ici; pas une voûte ni une embrasure où ce charmant Oiseau n'ait suspendu son lit; partout où il établit son berceau fécond, j'ai remarqué que l'air était pur. »

Mais il n'est pas besoin de toute la puissance de la poésie pour donner du charme à la demeure chérie de ce délicieux Oiseau. La simple description d'un poëte

italien rend le sentiment qu'offre à l'imagination cette jolie industrie :

> La rondinella, sopra il nido allegra,
> Cantando saluta il nuvo giano.

La voix de cet Oiseau est la voix de la joie innocente : il ne semble être heureux que parce que son activité est continuellement tournée vers l'accomplissement de ses devoirs. Le nid de l'Hirondelle, quoiqu'il paraisse d'abord endommager les maisons, est rarement détruit, même lorsque le vieux sentiment de piété pour l'Oiseau est passé d'usage. Un écrivain du *Gentleman's Magazine* s'exprime ainsi : « Quant à moi, j'avoue que j'ai essayé de faire nicher les Hirondelles autour de ma demeure, en fixant des coquilles de pétoncle dans des endroits commodes pour *leurs lits suspendus et leurs berceaux féconds* : j'ai alors observé avec grand plaisir avec quelle précaution ce petit architecte construit un arc-boutant sous chaque coquille, avant de se hasarder à y établir son nid. »

Cependant les Ecossais n'aiment pas l'Hirondelle, et l'empêchent de nicher près d'eux. Ils enduisent d'huile et de savon mou les coins des fenêtres et tous les endroits où cet Oiseau construit habituellement, et il est impossible alors que le nid s'attache au mur ; et, une fois trompée de cette manière, l'Hirondelle ne revient plus.

Les Anglo-Américains ont imaginé plusieurs moyen d'engager les Oiseaux à construire près de leurs maisons. Comme ils aiment particulièrement l'Hirondelle de grange, ils disposent des boîtes qui peuvent lui servir de nids. Cette espèce est fort différente de notre Hirondelle de cheminée (*H. rustica*) : elle a le ventre d'un beau marron brillant, tandis que la nôtre l'a d'un blanc pur ; mais elle établit son nid sur les chevrons et les poutres des hangars des granges, de la même manière que celle-ci dans les cheminées.

Wilson a donné plusieurs traits caractéristiques et intéressants dans l'histoire de cet Oiseau. « Le 16 de mai, dit-il, j'étais à une partie de chasse, au sommet de la montagne appelée Pocano (Northampton) ; depuis plusieurs jours la glace avait plus d'un quart de pouce d'épaisseur ; j'observai avec surprise un couple de ces Hirondelles qui avaient établi là leur demeure, sur une misérable cabane. C'était au lever du soleil : la gelée blanche couvrait la terre, et le mâle était sur le toit à jouer gaiement avec sa femelle. Le maître de la maison me dit que, régulièrement, dans chaque saison, un couple de ces Oiseaux venait bâtir son nid sur une poutre, au-dessus du toit, à peu près à six ou sept pieds de terre. Au bas de la montagne, dans une grande grange, je comptai plus de vingt nids ainsi occupés. On ne les rencontre jamais dans les bois ; mais, dès que vous approchez d'une ferme, vous les voyez qui font dans l'air leurs mille et mille tours. Il est rare qu'une grange, vers laquelle ils ont accès, ne soit pas abordée par eux, et, comme le sentiment général leur est favorable, ils sont toujours, ou presque toujours respectés. Le propriétaire de la grange dont nous venons de parler m'a assuré que si un homme laissait tuer des Hirondelles, ses Vaches rendraient du sang au lieu de lait, et aussi qu'une grange, fréquentée par des Hirondelles ne pouvait être frappée de la foudre.

« Elles commencent à bâtir de bonne heure, en mai, continue Wilson. La grandeur et la structure du nid font qu'il se passe presque une semaine avant qu'il soit complétement terminé. J'ai à présent, sous les yeux, un de ces nids, qui a été pris le 21 juin, sur un chevron auquel il tenait très-ferme. Il a la forme d'un cône renversé, avec une section perpendiculaire du côté par lequel il adhérait au bois. Au sommet, il y a un prolongement du bord de l'entrée, pour que le mâle ou la femelle puisse s'y asseoir dans l'occasion ; le diamètre de la partie supérieure a de cinq à six pouces ; la hauteur est de sept pouces. Cette coque est faite avec de la boue mêlée de foin fin, comme les plâtriers mêlent leur mortier de poil, pour le rendre plus agglutinatif ; la boue semble avoir été disposée par couches, d'un côté à l'autre ; la cavité intérieure de ce cône (dont la croûte a à peu près un pouce d'épaisseur) est garnie de beau foin bien matelassé, et doublé d'une poignée des plumes duveteuses de l'Oie. Quoique ordinairement vingt ou trente paires bâtissent dans la même grange, tout est dirigé avec le plus grand ordre ; l'harmonie règne entre tous ces Oiseaux, comme si l'intérêt de chacun était celui de tous. Plusieurs nids sont souvent à quelques pouces de distance les uns des autres, et, malgré cela, pas la moindre apparence de discorde ou de querelle au milieu de cette communauté paisible et sympathique. »

Aristote doit avoir eu en vue une espèce différente de celle de nos Hirondelles maçonnes, lorsqu'il fait la remarque « qu'elles bâtissent rarement dans les maisons » : car, outre que c'est justement là que les nôtres établissent leurs demeures en général, nous avons de nombreux exemples dans lesquels l'Hirondelle de cheminée a choisi l'intérieur des maisons pour construire son nid. Sur l'autorité de sir John Trevelyan, Bewick nous apprend qu'à Camerton-Hall, près Bath, un couple d'Hirondelles avait bâti son nid au haut du cadre d'un vieux tableau placé au-dessus de la cheminée : elles entraient par un trou pratiqué à une des fenêtres. Elles vinrent ainsi plusieurs années de suite, et auraient sans doute continué d'y venir, si la chambre n'avait été mise en réparation. Wilson est autant dans l'erreur qu'Aristote, lorsqu'il suppose que cette espèce se distingue de l'Hirondelle de grange, et ne bâtit jamais dans les granges ni dans les hangars. En Ecosse, au contraire, on a observé que ce sont justement ces endroits qu'elle choisit, et qu'elle niche beaucoup moins souvent qu'en Angleterre dans les

cheminées. En Suède, il en est de même : de là le nom qu'elle reçoit d'Hirondelle de grange (*Lada Sevala*), tandis que dans le midi de l'Europe, où les cheminées sont rares, elle se loge dans les portes, dans les portiques, dans les galeries ou contre les chevrons des hangars, ainsi qu'il est dit dans Virgile :

Ante
Grrula quam tignis nidum suspendat hirundo

En 1829, on a trouvé une douzaine de ces nids suspendus aux chevrons d'une remise, dans le village de Hoekhim.

En fait de cheminées, cet Oiseau préfère celles où il y a constamment du feu. « Non pas, dit White, qu'elle puisse subsister dans la souche même de la cheminée où le feu est allumé; mais elle préfère celle qui avoisine une cheminée de cuisine et ne s'inquiète pas de la fumée, comme j'ai pu quelquefois l'observer avec étonnement. » Vers la mi-mai, ce petit Oiseau commence à construire son nid dans la cheminée à cinq, six pieds, ou plus du sommet : ce nid est fait, comme celui de l'Hirondelle de fenêtre, avec de la boue mêlée de paille seulement : au lieu que le premier est à peu près hémisphérique, le dernier est ouvert au sommet, et représente assez un demi-plat creux; il est doublé de gazon et de plumes recueillis au milieu de l'air où ces Oiseaux voltigent. C'est une chose admirable que l'adresse avec laquelle cette Hirondelle monte et descend, tout le long du jour, à travers un si étroit passage. Lorsqu'elle vole au-dessus du tuyau de cheminée, ses ailes font entendre un murmure semblable à celui du tonnerre lointain. Il est probable que la mère s'établit si bas dans l'intérieur de la cheminée pour garantir sa couvée des Oiseaux de proie, et particulièrement des Hiboux, qui tombent souvent dans les cheminées, peut-être pour ravager ces nids.

On ne supposerait pas qu'un Oiseau habitué à nicher dans le haut des cheminées eût l'idée d'aller s'établir sous terre : pourtant White prétend avoir vu une Hirondelle bâtir sous le mur d'un vieux puits, d'où on avait tiré de la marne pour les engrais. Ce fait paraîtra moins étonnant à ceux qui sauront que souvent cette espèce d'Oiseau a fait son nid dans des trous de charbonnier. Ce qui est plus singulier, c'est que les Oiseaux ainsi établis n'étaient pas troublés par les allées et les venues des ouvriers, qui regardaient comme funeste de les déranger; et, quoique le plus grand nombre eût pu se loger dans de vieilles masures abandonnées, il les adoptait, comme par hasard, plutôt que par préférence à d'autres endroits.

L'Hirondelle de fenêtre n'est pas moins remarquable que l'Hirondelle de cheminée pour ses singulières nichées. Hubert a observé un de ces couples établi sur le sommet d'une sonnette; le fond du nid reposait sur le haut de la sonnette, tandis que le bord supérieur demi-circulaire s'appuyait par les deux extrémités sur le mur, à trois ou quatre pouces au-dessous du toit : les deux Oiseaux, tout le temps que dura la construction, passèrent les nuits sur la tige de fer à laquelle tient la sonnette. Les secousses fréquentes imprimées au nid par la sonnerie ne pouvait manquer de déranger la couvée, et conséquemment le développement des petits; malgré cela ils n'abandonnèrent pas leur maison branlante, et y demeurèrent tout le reste de la saison. La forme demi-circulaire que les Hirondelles donnèrent à leur nid dans cette circonstance prouve que cet Oiseau a la faculté de modifier son plan ordinaire d'architecture.

Un autre couple, mentionné par Bingley, nicha deux saisons de suite sur les manches d'une paire de grandes cisailles de jardin, qui avait été posée sur des planches dans un hangar. On cite l'exemple, encore plus singulier, d'un couple qui avait bâti son nid sur les ailes et sur le corps d'un Hibou mort, qui était resté suspendu aux chevrons d'une grange, et que le moindre vent ballottait. Ce Hibou, avec le nid d'Hirondelle sur ses ailes, et ses œufs dans le nid, fut apporté comme curiosité au muséum de sir Ashton Lever, qui, frappé de la bizarrerie du fait, fit placer une grande coquille dans l'endroit où avait été suspendu le Hibou. Ce qui avait été prévu arriva : l'année suivante, la coquille contenait un nouveau nid, et fut portée au Muséum Leverien, comme pendant du Hibou.

L'Hirondelle de cheminée diffère de l'Hirondelle de fenêtre, suivant Montbeillard, en ce qu'elle n'occupe pas plus d'un an le même nid : chaque année elle en construit un nouveau, et, autant que cela se peut, au-dessus de celui de l'année précédente. « Je les ai trouvés ainsi disposés dans une cheminée : il y en avait quatre les uns au dessus des autres, d'égale taille, et faits d'un mélange de boue, de paille et de poils; quelques-uns de deux grandeurs et de deux formes différentes; le plus grand nombre ressemblant à un demi-cylindre creux, ouvert par en haut, d'un pied de hauteur, et fixé aux côtés de la cheminée, formant seulement le quart d'un cylindre ou à peu près un cône renversé. Le premier, qui était situé le plus bas, avait la même structure à son fond et à ses côtés, et les deux tiers supérieurs étaient séparés du tiers inférieur par la doublure de paille, d'herbes sèches et de plumes. Quant aux petits nids qui occupaient les coins, je n'en trouvai que deux de file, et, de leur structure moins compacte, j'inférai qu'ils appartenaient à des couples plus jeunes. »

L'ingénieuse architecture des Hirondelles, que nous venons de décrire, a de l'analogie avec celle des Abeilles maçonnes (*Megachile muraria*, etc.); mais les Abeilles, quoiqu'elles mêlent quelquefois de petites pierres avec de l'argile, n'emploient jamais, comme font les Hirondelles, la paille et le foin pour fortifier leur construction, probablement parce que leur ciment salivaire a

plus de consistance et de lien. L'Abeille maçonne fait aussi un nid séparé, doucement poli au dedans pour chaque œuf qu'elle dépose, et qu'elle couvre d'une couche de mortier, tandis que l'Hirondelle laisse à son mur d'argile une surface intérieure inégale, parce que le lit doux qu'elle y étend ensuite demanderait autrement beaucoup plus de temps et de travail pour avoir la mollesse convenable. De plus, comme l'Abeille femelle meurt toujours avant d'avoir couvé ses œufs, elle a besoin d'une prévoyance plus étendue pour leur sécurité que l'Hirondelle, qui continue ses soins maternels à sa couvée jusqu'à ce que celle-ci soit en état d'aller elle-même chercher sa nourriture.

Il faut abandonner aux philosophes rêveurs cette idée que l'homme a emprunté aux animaux les arts mécaniques et a pris leur industrie pour modèle de la sienne. Quand Pope nous dit : « Apprenez du Nautile à na-« viguer, à déployer le léger aviron, et à « prendre le vent favorable ; » nous ne devons voir là que le jeu d'une imagination poétique. Ne sait-on pas que les Nautiles sont rares là où ils existent, qu'ils ne s'observent que sous des latitudes d'une température très-élevée ? Comment auraient-ils enseigné la navigation aux Esquimaux et aux habitants de la Nouvelle-Hollande ? Avant de soutenir que nous tenons des Guêpes l'invention du papier, il faudrait se souvenir que c'est seulement depuis 1719 que nous connaissons la merveilleuse adresse des Guêpes pour cette sorte de travail.

Convenons toutefois que si on voulait attribuer aux animaux les inventions humaines, on trouverait dans les garennes, dans les terriers de Renards, dans les trous des Hirondelles de rivage, de quoi expliquer l'art des mines. Les constructions de ces animaux ne manquèrent certainement pas de frapper l'attention de l'observateur le plus indifférent la première fois qu'elles furent aperçues: elles ont fait naître de singulières idées dans le vulgaire, et donné lieu à de nombreuses discussions parmi les naturalistes les plus distingués.

Nous avons peine à concevoir que White de Selborne, ordinairement si exact, ait commis tant d'erreurs relativement à l'Hirondelle de rivage ; et ces erreurs sont d'autant plus fâcheuses, qu'elles ont été copiées par presque tous les auteurs qui ont écrit après lui. Ce naturaliste admire comment un Oiseau si faible, avec un bec et des ongles si tendres, peut creuser si vite des trous d'une certaine profondeur dans un sable dur et résistant. Pour peu qu'on veuille y regarder, au contraire, on se convaincra que le bec et les ongles de l'Hirondelle de rivage, loin d'être *tendres*, sont remarquablement *durs* et propres à creuser. Le bec, il est vrai, est court, mais sa brièveté même fait sa force, et il perce comme un poinçon ou comme un compas fin, dont les deux branches seraient fermées. Si nous comparons ce petit perçoir aux mâchoires de la Guêpe qui habite dans le sable (*Sphecidæ*, Leach) et des Abeilles souterraines, qui, comme cette Hirondelle creusent dans un sable dur des galeries destinées à les loger, nous voyons que l'Oiseau est muni des meilleurs instruments. L'opération pratiquée par lui est aussi fort différente. Les Insectes dont nous parlons mordent dans le sable et en emportent de petites portions qu'ils ont saisies entre leurs mâchoires, tandis que l'Hirondelle, comme nous l'avons dit, travaille avec son bec fermé. Chacun peut vérifier ce fait en examinant ces Oiseaux le matin avec une lorgnette, lorsque, au commencement du printemps, ils se livrent à leurs opérations. C'est ainsi que nous avons vu une de ces Hirondelles s'attacher avec ses ongles aigus à une grève, puis se mettre à cheviller dans le sable avec son bec, de même qu'un mineur fait de son pic, jusqu'à ce qu'elle eut mis de côté et fait ébouler au-dessous d'elle une quantité de sable considérable. Dans cette opération préliminaire elle ne se sert aucunement de ses ongles pour creuser, car elle en a un besoin indispensable pour se fixer et travailler solidement.

Quelques-uns des trous ainsi formés sont aussi exactement circulaires que s'ils eussent été tracés avec le compas, d'autres sont d'une forme beaucoup plus irrégulière ; mais cette circonstance paraît dépendre plutôt de la manière dont le sable s'éboule que de la manœuvre de l'ouvrier. Celui-ci emploie toujours son corps pour déterminer les proportions de sa galerie : la distance de la cuisse à la tête est le rayon de son cercle. Du reste il ne le trace pas comme nous ferions, nous, en prenant pour centre un point duquel on détermine la circonférence. Au contraire, il se pose sur la circonférence avec ses pattes et la parcourt, et c'est ce qui fait que les excavations récemment commencées ont la forme d'entonnoir, et sont bien plus profondes au centre qu'en dehors du centre. Quand elle travaille dans l'intérieur de la galerie, l'Hirondelle prend toutes les positions, tantôt suspendue au plafond de l'appartement le dos tourné en bas, tantôt debout sur le plancher

Cette manière de travailler de la circonférence au centre produit beaucoup plus d'irrégularité que ne ferait le procédé inverse : car quoique la partie du corps qui sert de rayon soit sujette à peu de variation, le plus ou moins d'extension du cou doit porter les coups de bec au delà ou en deçà de la ligne régulière. Aussi les galeries sont-elles toujours plus ou moins tortueuses à leur terminaison, qui est à deux ou trois pieds de profondeur : là, dans ce fond, est préparé un lit de foin délicat et de plumes d'Oies, de Canards, de Poules, pour recevoir les œufs.

Le sable amené hors du trou est repoussé avec les pieds très-soigneusement, de façon que celui qui est au dessous n'est même pas dérangé, et que le plan environnant reste uni. Ce plan est lui-même incliné en

haut, et le logement est ainsi garanti de la pluie.

White dit qu'il a souvent observé à la fin de l'été des trous de différentes profondeurs qui n'étaient pas achevés ; et, au lieu de supposer naturellement que ces trous avaient été alors commencés pour se trouver plus avancés au printemps suivant, il a pensé que la trop grande mollesse ou la trop grande dureté du sol les avait fait abandonner. Il paraît bien plus probable que quelque accident avait interrompu les travaux, car d'ordinaire les Oiseaux déterminent d'avance, avec un instinct parfait, le terrain qui leur convient. Le plus souvent c'est sur un lit dur de sable d'alluvion qu'ils s'établissent, sur un escarpement qui regarde une rivière, une carrière ou une sablière, à dix ou trente pieds au-dessus, ayant alors bien moins à craindre des ennemis situés au-dessous d'eux.

« Une chose fort remarquable, dit White, c'est qu'au bout de quelques années les anciens trous sont abandonnés et de nouveaux sont creusés, peut-être parce qu'avec le temps l'appartement devient sale et fétide, ou parce qu'il se remplit de Puces. Cette espèce d'Hirondelles est en proie aux Puces. J'ai vu des essaims de Puces fourmiller à l'entrée de ces trous. »

Quant au changement de quartiers de l'Hirondelle de rivage, le plus souvent il est accidentel et forcé : tantôt des enfants viennent troubler son repos sur la hauteur où elle s'est placée, tantôt ses trous sont envahis par les eaux ou par des opérations de mineurs ou de carriers. Lorsqu'elle quitte ainsi son premier établissement, elle n'en construit pas de nouveaux. A Catrine, dans le Ayrshire, il y a une colonie régulière de ces Oiseaux établie dans le sable d'alluvion qui recouvre une petite carrière ; il est souvent advenu qu'à leur arrivée au printemps ils ont trouvé leurs trous de l'été dernier démolis par les carriers. Dans ce cas ils ne recommencent pas leurs opérations au même endroit, mais se transportent à une certaine distance. Si la place choisie n'est pas assez grande pour loger tout le monde, quelque pressés que soient les trous, il se détache pour le voisinage une sous-colonie. On ne trouve point de trous isolés, solitaires.

Ce dernier fait dément White, qui considère l'Hirondelle de rivage comme peu sociable et n'aimant pas à se réunir aux Oiseaux de son espèce. Sans doute il a voulu parler d'un autre Oiseau, ou bien il ne s'est pas fondé sur sa propre observation. Il n'y a aucun Oiseau plus sociable : il chasse les Insectes en société avec ses camarades, et, suivant Buffon, il se lie avec les autres Hirondelles. « Quoique cette espèce paraisse être la plus sauvage des espèces européennes, du moins à en juger par les lieux qu'elle choisit pour son habitation, elle est toutefois moins sauvage que le Martinet, lequel fait, à la vérité, sa demeure dans les villes, mais ne se mêle jamais avec aucune autre espèce d'Hirondelle ; au lieu que l'Hirondelle de rivage va souvent de compagnie avec celle de fenêtre et même celle de cheminée. »

La disposition de l'Hirondelle de rivage à la sociabilité a été constatée dans toutes les régions du globe, depuis la Sibérie jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Pallas en Russie, Aristote en Grèce, Levaillant dans l'Afrique méridionale, Wilson en Amérique ont toujours vu ces Oiseaux en très-grand nombre et formant ensemble de grandes communautés de plusieurs centaines. Ces auteurs les comparent souvent à des essaims d'Abeilles.

L'observation prouve qu'il est également faux de prétendre que l'Hirondelle de rivage évite le voisinage de l'homme. « Elle est, dit White, d'une nature farouche, incapable d'être apprivoisée, recherchant les bruyères sauvages, tandis que les autres espèces sont remarquablement douces et domestiques, et ne se croient jamais en sûreté que sous la protection de l'homme. Il y a dans cette paroisse, dans des sablonnières et des bancs de sable, plusieurs colonies de ces Hirondelles, dont nous ne voyons jamais une seule fréquenter le village ou les chaumières çà et là répandues. » Wilson assure aussi « que de toutes les Hirondelles c'est la moins amie de l'homme. »

Si on a suivi avec attention les détails que nous avons donnés, on conviendra facilement avec nous que c'est une assertion sans preuve et imaginaire de dire que l'Hirondelle de rivage s'approprie pour demeure un trou qu'elle a trouvé tout creusé. Belon inférant, comme fit plus tard White, que son bec ne lui permettait pas de creuser dans le sable, imagina que les vieux trous du Martin-Pêcheur (dont le bec est fort et dur), servent toujours à notre Hirondelle.

Mais il oubliait que le Martin-Pêcheur est un Oiseau solitaire, tandis que l'Hirondelle de rivage ne s'établit que par grandes communautés ; et que le trou du Martin-Pêcheur, toujours creusé tout près du bord de l'eau, n'est même quelquefois, suivant Temminck, autre chose que celui qui a été abandonné par un Rat d'eau, tandis que l'Hirondelle de rivage se met ordinairement sur un point élevé. Wilson pourtant ne les a trouvés sur le Ohio qu'à une élévation de deux ou trois pieds, et sur la rive de la route de Londres, entre Portsmouth et Petersfield, on les a observés à une hauteur semblable. Buffon dit que l'Hirondelle de rivage s'empare souvent du trou du Guêpier. La sociabilité de cet Oiseau semble d'abord donner quelque crédit à cette opinion, mais le même auteur nous apprend que le Guêpier creuse ses nids sur les collines sablonneuses, à une profondeur qui n'est qu'un tiers de celle des trous de l'Hirondelle. Toutefois ces emprunts de l'Hirondelle ne peuvent avoir lieu en Angleterre ; car le Guêpier ne s'y voit que bien rarement, et les Martins-Pêcheurs y sont en si petit nombre, qu'il y a plus d'Hirondelles dans une seule colonie que de Martins-Pêcheurs dans tout le royaume.

Une ancienne classification d'Oiseaux les range en trois divisions : la première comprend ceux qui se roulent dans la poussière ; la seconde ceux qui se lavent dans l'eau ; et la troisième ceux qui font l'un et l'autre. Une division analogue, fondée sur le mode et les éléments de la construction, les partage en trois classes : dans la première classe se trouvent les Oiseaux qui ne se servent pas de salive pour ciment, dans la seconde ceux qui s'en servent, et dans la troisième ceux qui l'emploient dans une partie, mais pas dans toute la construction.

Il n'y a dans ce qui touche la bâtisse des nids aucune erreur si commune que celle qui a rapport au ciment : peu de naturalistes semblent même y prendre garde ; mais trouvant les nids parfaitement compactes, et les parties solidement adhérentes, liées l'une à l'autre et fortement collées aux murs et aux troncs des arbres, les auteurs furent obligés de nommer la matière gluante par laquelle cela s'accomplit ; ils disent que quand il n'y a pas de boue dans l'édifice, les toiles d'Araignées et les soies de Chenilles sont ce qui la remplace généralement. Nous ne nions pas que ces différentes substances soient en partie employées par quelques Oiseaux ; mais ce n'est pourtant pas la coutume de nos Oiseaux chanteurs ni de quelques autres, qui font leur nid tout aussi proprement. Comme ce point tient à une des discussions les plus curieuses sur la construction des nids, nous allons parler d'abord de l'un de ceux sur lesquels on ne saurait discuter, et que nous offre l'Hirondelle d'Amérique (*Cipselus pelagius*, Latham). Cet Oiseau en apparence peut être aisément distingué des Oiseaux de la même espèce, par sa queue arrondie, dont les dards dépassent les barbes, sont pointus, forts et élastiques, et servent de support à l'Oiseau quand il se pose et se tient comme toujours sur le tronc d'un arbre ou sur le côté d'une muraille. On le reconnaît aisément par ses longues ailes et son petit corps, et aussi par la rapidité de son vol, car il se lance dans toutes les directions sans aucun mouvement apparent des ailes, et en faisant entendre d'une manière bruyante les mots *tsip*, *tsip*, *tsip*, etc. Il est toujours plus gai et plus actif dans le temps sombre et humide ; il sort de meilleure heure, et rentre plus tard que ses confrères.

Wilson a raconté comme il suit leur manière de bâtir : « Ils arrivent, dit-il, en Pensilvanie sur la fin d'avril ou au commencement de mai, se dispersent sur toutes les cheminées qu'ils trouvent suffisamment hautes et commodes. Jusqu'à présent nous ne les avons pas vus dans d'autres endroits ; mais il est tout naturel de se demander où pouvaient bâtir ces Oiseaux avant que l'arrivée des Européens dans le pays y eût introduit l'usage des cheminées ? Il est facile de répondre à cela qu'ils faisaient probablement ce que font encore ceux qui habitent nos forêts occidentales, où ce perfectionnement n'est pas encore parvenu. Ils choisissaient de préférence le creux des arbres qui ont le plus de ressemblance avec les cheminées. Un des premiers habitants du Kentucky me dit avoir abattu un grand arbre qui contenait quarante ou cinquante nids d'Hirondelles de cheminée, dont le plus grand nombre, par la chute de l'arbre et les progrès du temps, était tombé dans le fond du creux, mais dont il restait des fragments suffisants pour qu'il pût les compter. Ils paraissaient, dit-il, être là depuis plusieurs années ; la situation qu'ils choisissent maintenant leur offre donc beaucoup plus d'avantage, puisqu'ils ont uniformément adopté cette nouvelle commodité, et qu'on ne voit aucun couple préférer les bois.

« Il est sûr qu'en choisissant un pareil siége pour son nid, l'Oiseau n'a rien à craindre des Oiseaux de proie ni d'autres animaux carnassiers, des orages qui quelquefois déracinent les troncs. Ce sont là sans doute quelques-uns des avantages quoique le choix qu'ils en ont fait dise plus que nos suppositions et fasse honneur à leur discernement. »

Le passage suivant du même auteur demande une attention particulière.

« Le nid de cet Oiseau, d'une construction singulière, est formé de très-petites baguettes collées les unes aux autres avec une forte gomme, qui sort de deux glandes placées de chaque côté de la tête de l'Oiseau. Mêlée de sa salive, cette gomme devient aussi dure que les baguettes elles-mêmes. Ce nid, petit et bas, est attaché au mur par un des bords, et est entièrement dénué de la doublure dont les autres sont toujours garnis. Il contient généralement quatre œufs blancs. J'ai remarqué, tant ici que sur le territoire du Mississipi, que les petits ont besoin de nourriture plusieurs fois dans la nuit. Le bruit que les parents font en passant dans le tuyau ressemble au tonnerre lointain. Après des pluies longues et abondantes, le nid perdant sa prise tombe au fond. Ce désastre arrive fréquemment, et les œufs sont détruits ; mais les petits, quoiqu'aveugles (et ils le sont longtemps), grimpent quelquefois tout le long du tuyau, et s'y attachent comme des Ecureuils, car la force de leurs pattes et le pointu de leurs griffes sont remarquables dans un âge si tendre. Dans cette pénible situation, la mère continue de les nourrir une semaine ou deux. Il n'est même pas rare de les voir quitter d'eux-mêmes le nid longtemps avant d'être en état de voler, puis venir se fixer sur un mur, où on leur donne leur nourriture jusqu'à ce qu'ils soient capables de la chercher. »

Puisque Wilson semble être certain que la substance glutineuse employée par l'Hirondelle américaine, pour cimenter les matériaux de son nid, provient de glandes qu'on peut distinguer des glandes salivaires communes par leur fonction et leur situation, il nous est permis de conclure qu'il se trouve de pareilles glandes dans la tête de l'Hirondelle appelée Salangane, et par les naturalis

les *Hirondelle comestible* (*Hirundo esculenta*, Lath.). Comme le nid de cet Oiseau a tenté pendant plusieurs siècles la curiosité des naturalistes, on a lieu de s'étonner que son histoire soit demeurée si mystérieuse, et de regretter avec Flemming que les naturalistes modernes n'aient rien ajouté au peu que l'on savait. L'histoire la plus récente que nous ayons de ces nids comestibles est celle donnée par le médecin Bontius, qui vivait à Java, et qui a publié d'excellents ouvrages sur l'Histoire naturelle et les maladies de l'Est. Sur les côtes du royaume de Chine, dit-il, on voit arriver du milieu des terres, à un certain temps de l'année, et principalement au temps de la saison, un petit Oiseau bigarré qui a la forme d'une Hirondelle. Avec l'écume que laisse la mer en se brisant au pied des rochers, il se forme d'une espèce de glu, et c'est de cette glu qu'il construit le nid dans lequel il doit déposer ses œufs et élever ses petits. Les Chinois détachent ces nids des rochers, et les apportent en grande quantité aux Indes orientales pour les vendre; et les gastronomes, en les faisant dissoudre dans le bouillon de Poulet ou de Mouton, les préfèrent de beaucoup aux Huîtres, aux champignons et aux autres morceaux friands et recherchés. Vers ce même temps ils furent assez bien représentés par Olaüs Wormius et par John de Laet, qui remarquent avec raison que leur chair ressemble à de la colle de Poisson. Mais longtemps avant ils étaient connus d'Hiérac le Cappadocien, d'Andromaque, médecin de l'empereur Néron, et, comme nous l'apprend Galien, d'Asclépiade, qui vivait au temps de Pompée. Tous ces anciens pourtant ne les employaient que comme médecine; et, nous dit le célèbre Redi, je ne me rappelle pas avoir lu ou entendu dire qu'on s'en servît comme de nourriture, et je crois, d'après cela, que nous devons cette ingénieuse invention à l'épicurisme du siècle dernier, qui, toujours affamé de nouveautés, donne une valeur excessive à ce qui est apporté de loin et difficile à se procurer. Le même auteur a joint à son récit deux images de ces nids; il fait aussi mention de la ressemblance de leur chair avec la colle de Poisson, mais il n'a aucune foi dans leur vertu médicinale. Kircher, Du Haldec, confessent franchement que la substance qui compose ces nids est inconnue, tandis que bien d'autres se perdent en conjectures. Quelques-uns semblent supposer qu'ils sont formés d'écailles, et ils les représentent marqués de rides et de rugosités, et composés de nombreuses cellules figurant un certain nombre d'écuelles jointes ensemble. D'autres disent qu'ils sont composés de l'écume de la mer et du jus d'un arbre appelé *calambouc*. Kœmfer nous dit encore que des pêcheurs chinois l'assurèrent que ces nids étaient une production artificielle, et que ceux qui se vendaient ordinairement n'étaient autre chose qu'une préparation, de même que la colle de Poisson est la vessie sèche de l'Esturgeon.

Montbeillard, empressé d'éclaircir le mystère, s'adressa à Poivre, voyageur instruit et philosophe, qui avait visité les endroits où se trouvent ces nids. Nous rapportons ce qu'il dit à ce sujet : « En 1741, je m'embarquai sur le navire qui allait en Chine, et dans le mois de juillet de la même année, nous atteignîmes le détroit de la Sonde, très-près de Java, et entre les deux petits îlots appelés le grand Tocque et le petit Tocque. Le vent nous força de rester un peu, et je vins à bord pour chercher des Pigeons ramiers. Tandis que le reste de la compagnie gravissait les précipices, je me promenais seul le long du bord pour ramasser des écailles et des graines de corail, que l'on y trouve en grande quantité. Après avoir fait presque le tour de l'île, le matelot qui m'accompagnait, découvrant une caverne profonde sur le bord de la mer, y entra; il se fut à peine avancé de deux ou trois pas qu'il m'appela à haute voix. Je m'approchai vers l'entrée de la caverne, et je la trouvai obscurcie d'un nuage de petits Oiseaux qui se précipitaient dehors comme un essaim. J'entrai et j'abattis avec ma canne plusieurs de ces pauvres petits, que je ne connaissais pas alors; pénétrant plus avant, je vis le toit de la caverne entièrement couvert de petits nids ayant la forme de bénitiers; chacun d'eux contenait deux ou trois œufs, ou deux ou trois petits, posés mollement sur des plumes pareilles à celles que portent les parents. Comme ces nids s'amollissent dans l'eau, ils ne peuvent résister à la pluie ni supporter l'exposition près la surface de la mer. Le matelot remplit son froc tant de nids que de petits Oiseaux; j'en détachai aussi quelques-uns qui étaient fortement collés après les rochers, et, la nuit s'avançant, nous retournâmes au navire, chargés des fruits de notre excursion. Plusieurs des gens du bord, qui avaient fait différents voyages en Chine, reconnurent ces nids pour être les mêmes que ceux dont on fait tant de cas dans ce pays. Le matelot en garda plusieurs livres qu'il vendit à Canton à très-bon compte : pour ma part, je crayonnai et peignis ces Oiseaux avec leurs nids et leurs petits, et je découvris que c'étaient de véritables Hirondelles de la taille de notre plus grande espèce d'Oiseaux bourdonneurs. Je remarquai plus tard dans mes voyages que, dans les mois de mars et d'avril, les mers qui s'étendent de l'île de Java à la Cochinchine, et du promontoire de Sumatra à la Nouvelle-Guinée, sont couvertes de frai de Poisson qui flotte sur l'eau comme de forte glu à moitié fondue. J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, et des natifs des Philippines et des Moluques, que ce frai est précisément la substance dont se sert la Salangane pour construire son nid. Elle amasse ce frai, ou en écumant la surface de la mer, ou en montant sur les rochers après lesquels il est collé. On a vu des fils de cette matière gluante pendre au bec de cet Oiseau : ce qui a fait supposer, mais sans fondement, qu'il les tirait de son estomac dans

la saison des couvées. Tous s'accordent sur ce point.

« En passant les Moluques dans le mois d'avril, et le détroit de la Sonde dans le mois de mars, je pêchai un peu de frai dans un baquet, et, après en avoir fait égoutter l'eau et l'avoir fait sécher, je le trouvai exactement semblable à la substance de ces nids.

« Les habitants de la Cochinchine ont coutume, à la fin de juillet et au commencement d'août, de parcourir l'île qui borde la côte à vingt lieues de distance, pour aller à la recherche des nids de ces petites Hirondelles. On ne trouve rarement de ces Salanganes que dans l'immense archipel qui entoure l'extrémité orientale de l'Asie. Il est extrêmement favorable à la nourriture du Poisson; leur frai est très-abondant, et l'eau y est plus chaude que dans l'Océan. »

G. Stermton a donné une description tout à fait différente de cette Hirondelle comestible et de son nid. « Dans le Cass, petite île près de Sumatra, dit-il, nous avons trouvé deux cavernes qui entouraient horizontalement le rocher; elles renfermaient un nombre infini de nids de ces Oiseaux si estimés des épicuriens chinois. Ces nids semblaient composés de beaux filaments unis ensemble par une matière transparente et gluante semblable à ce que laisse l'écume de la mer sur les pierres couvertes alternativement par la marée, ou à ces substances d'animaux gélatineux qu'on voit flotter sur chaque côte. Ces nids s'attachent l'un à l'autre, et tout autour de la caverne, sans aucune interruption, et à la profondeur différente de cinquante à cinq cents pieds. Les Oiseaux qui les bâtissent sont de petites Hirondelles grises, ayant le ventre d'un blanc sale. Elles volaient en un nombre très-considérable, mais étaient si petites, et leur vol si rapide, qu'elles échappaient aux coups de fusil qu'on leur tirait. On dit qu'on trouve la même sorte de nid dans les cavernes profondes qui sont au pied des plus hautes montagnes de l'île de Java, à une certaine distance de la mer. On pourrait penser de là que ces Oiseaux n'ont besoin de matériaux ni pour leur nourriture, ni pour la construction de leurs nids, car il ne paraît pas probable qu'ils voleraient à la recherche de l'un et de l'autre sur ces hautes montagnes et contre les vents impétueux qui dominent aux environs; ils se nourissent des Insectes qui voltigent sur des étangs stagnants, entre les montagnes, et qu'ils prennent très-facilement par le moyen de la large entrée de leur bec. Ils préparent leurs nids des meilleurs restes de leur nourriture. Leur plus grand ennemi est le Milan, qui intercepte souvent leur passage aux cavernes. La couleur et la valeur de ces nids dépend de la quantité et de la qualité des Insectes pris, et peut-être aussi de l'endroit où ces nids sont bâtis : leur valeur est principalement fixée sur la finesse et la délicatesse de leur tissu; ceux qui sont blancs et transparents sont beaucoup plus estimés, et rapportent souvent en Chine leur poids en argent.

« Ces nids sont un objet considérable de commerce parmi les Javanais, dont plusieurs sont employés à leur recherche depuis l'enfance. Les Oiseaux, après avoir passé près de deux mois à préparer leur nid, déposent chacun deux œufs, qui éclosent au bout de quinze jours. Quand les petits sont emplumés, on croit qu'il est temps de se saisir de leur nid; ce que l'on fait régulièrement trois fois l'année, et par le moyen d'échelles de bambous et de roseaux, avec lesquelles on descend dans les cavernes qui sont trop profondes; ces échelles sont de cordes. Ceux qui font cette opération courent beaucoup de dangers, et quelquefois périssent dans l'entreprise. Pour s'y préparer, les Javanais de même que les habitants des montagnes commencent par sacrifier un Buffle. Ils prononcent aussi des prières, s'oignent d'huile douce, et encensent l'entrée de la caverne avec de la gomme benjoin. Près de quelques-unes de ces cavernes, on adore une déesse tutélaire; les prêtres lui brûlent un encens continuel, et imposent les mains sur chaque personne qui se dispose à descendre. On prépare en même temps un flambeau fait d'une gomme qui croît sur un arbre du voisinage, et qui ne s'éteint pas facilement dans l'air des vapeurs souterraines. »

Il est impossible de savoir à quoi s'en tenir sur des relations si différentes ; mais, si, nous avions à déterminer la nature de cette substance d'après le témoignage du grand nombre, nous nous en tiendrions certainement à ce qui est appelé l'*écume de mer*. Marsden, il est vrai, affirme que pendant le temps que les Oiseaux bâtissent, on les voit en grand nombre sur le rivage, amasser dans leur bec l'écume jetée par la marée. Nous ne voulons pas contredire cet observateur; mais il faut noter qu'il était parti quand les Oiseaux achevèrent leur nid, et peut-être se servirent-ils d'un mélange de salive ou d'autre sécrétion dont la nature peut les avoir pourvus.

D'un autre côté, il est prouvé que les caves où se trouvent ces nids ne sont pas toujours près de la mer. M. Crawford, dernier résident britannique à la cour de Java, et qui avait depuis plusieurs années la surveillance de la collection de ces nids à Korang-Bolang, nous dit qu'on trouve des cavernes productives dans l'intérieur du pays, et au moins à cinquante milles de la mer. Il paraît probable que les nids ne sont plus abondants sur les rivages que parce qu'il y a plus de cavernes et moins de bruit. Cela semblerait prouver que ni l'écume de mer ni aucune autre production analogue n'entre dans la formation du nid, et que l'hypothèse la plus probable est que la matière qui constitue le nid n'est autre chose qu'une matière formée de la substance de l'Oiseau. Cette conjecture pourrait être prouvée si, par une dissection adroite, on découvrait à l'Oiseau un organe particulier propre à fournir cette matière.

Le même écrivain fait remarquer aussi que les nids de toutes les tribus d'Hiron-

îles de ce pays sont formés avec plus ou ins de cette substance. « Le Martin des isons, que j'ai vu mille fois, dit-il, nstruit son nid partie de cette substance, partie des matériaux ordinaires aux ds d'Oiseaux, tels que crin, paille, plues. » Mais, comme cet auteur ne paraît pas ire beaucoup de distinction d'espèces (s'il fait aucune), accordant en apparence ec les natifs du pays et (ce qu'il croit r erreur) avec les naturalistes, qu'il n'y a cune différence entre l'Hirondelle qui nne le nid comestible et quelques aues, et qu'elle n'est peut-être qu'alliée à Hirondelle d'Amérique nommée plus haut *Cypselus pelasgius*), ce qu'il dit de son nid rouve clairement qu'il n'a aucun rapport celui de notre Hirondelle de fenêtre (*Hirando urbica*), qui n'est pas fait des matéaux ordinaires aux nids d'Oiseaux, mais e limon. La dissection proposée par I. Crawford a été faite, et les résultats n sont donnés dans les *Transactions phiosophiques* de sir Everard Home. Nous apportons les passages les plus importants.

« Sir Stamford Raffles, qui revient à préent de Java, en a rapporté un certain nombre de nids, et a été assez bon, dit sir Everard, our m'en offrir quelques-uns, dans la vue l'aider à découvrir leur nature. Selon lui, n'importe ce qu'est cette substance, elle est menée de l'estomac, et pour l'attirer l'Oiseau fait quelquefois tant d'efforts qu'il en crache le sang, dont on voit des taches dans le nid. Cette observation de sir Stamford Raffles me conduisit à m'assurer par l'examen si l'Oiseau avait dans l'estomac quelques glandes particulières capables de sécréter des glaires, semblables dans leur nature à la substance dont le nid est composé. Je trouvai que dans l'Hirondelle commune, mâle et femelle, l'orifice des glandes gastriques ne diffère en rien de celui des autres Oiseaux; mais que la structure dont nous parlons se trouve réellement dans l'Hirondelle de Java. Cet Oiseau, me dit sir Stamford Raffles, n'émigre pas et reste toute l'année habitant des cavernes de cette île. Quelques-unes des plus vastes caves dans lesquelles il réside sont à quarante milles de la mer. On remarque que les Hirondelles qui bâtissent leur nid près de la mer volent vers l'intérieur des vastes marais où l'on voit en grande abondance des Cousins et d'autres Insectes. On dit aussi que celles qui bâtissent dans les caves les quittent le matin, et s'en retournent en foule vers la fin du jour. Cet Oiseau est une fois plus gros que notre Hirondelle ordinaire. Il fait deux nids séparés, un destiné au mâle, oblong et étroit, se rapportant assez bien à sa taille; le second large et assez profond pour recevoir la femelle et ses œufs.

« Il y a encore quelque chose de particulier à l'Hirondelle de Java, c'est un tube membraneux qui surmonte le conduit de chaque glande gastrique, et qui, après s'être avancé quelque peu dans le gosier, s'épanouit comme les pétales d'une fleur. Il n'est pas plus douteux que le mucus dont le nid est composé ne soit sécrété par la surface de ces tubes membraneux, qu'il ne l'est que le suc gastrique soit élaboré lui-même par les glandes que surmontent ces conduits. Il serait embarrassant de décider à quoi sert cet appareil, si les observations savantes de sir Stamford Raffles sur la matière animale dont le nid est composé n'avaient conduit à en découvrir l'usage. Les Hirondelles de Java qui fréquentent les rivages n'emploient jamais cette liqueur à former leur nid, qu'autant que les autres matériaux leur manquent.

« Malgré ces découvertes, il nous semble nécessaire de donner l'opinion du docteur Feming : Quoique l'usage de ces glandes, dit-il, puisse intriguer, il est impossible d'admettre qu'il y ait une quantité de preuves suffisantes pour conclure qu'elles préparent les matériaux du nid. L'anatomiste distingué qui a disséqué l'Hirondelle de Java semble avoir négligé le préliminaire indispensable pour vérifier l'espèce d'Hirondelle qu'il disséquait. Sa description, qui lui donne le double de la taille de notre Hirondelle ordinaire, prouve que cet Oiseau n'était pas l'espèce décrite par Poivre, comme ayant la taille de la plus grosse espèce d'Oiseaux bourdonneurs; par Montbeillard, comme plus petite que le Roitelet, et ayant pour toute longueur deux pouces trois lignes; et par Linné, comme ayant deux pouces et un quart de long, ce qui, loin d'être le double, fait la moitié de notre Hirondelle ordinaire, *Hirundo rustica*, qui a six pouces.

« Cela peut encore s'accorder en admettant, avec Lamouroux, qu'il y a trois espèces d'Hirondelles, dont la plus petite fait le nid le plus estimé. Il dit que cette dernière est remarquable tant par ses pattes, qui ne sont pas couvertes de duvet, que parce qu'on ne la trouve jamais comme les autres dans l'intérieur des caves, mais toujours sur les côtes de la mer. Les naturels du pays croient que ces nids (de couleur foncée) sont l'ouvrage d'une espèce différente d'Oiseaux; et de plus, Lamouroux pense que le nid blanc de la plus petite espèce est principalement composé de plantes maritimes appartenant à son genre *gelidia*, sa seconde division des thalassiophytes, qui, bouillies, peuvent être presque entièrement réduites à une substance gélatineuse.

« Latham est porté à croire qu'il y a plus d'une espèce qui construit des nids comestibles; l'une, de Sumatra, qui lui fut présentée par sir Joseph Bancks, et qui était de la taille de l'Hirondelle des rives, c'est-à-dire, quatre pouces et demi; d'un noir lustré en dessus, d'un cendré pâle en dessous, et dont les pattes n'avaient pas de plumes. De Vrie dit positivement que cette dernière est noire et aussi grande que l'Hirondelle ordinaire : et une peinture du nid et de l'Oiseau, par M. Dout, la représente comme ayant trois

lauces et demi de long, d'un noir verdâtre acheté de blanc en dessus, et tournant au blanc en dessous.

« Il serait présomptueux à nous de prononcer sur la véritable nature du nid, au milieu d'opinions tellement combattues; cependant nous regardons le récit de Lamouroux comme le plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, si les nids sont formés par les gélidia, il n'est que plus certain qu'ils sont cimentés de mucus salivaire, comme le prouve d'ailleurs la consistance qu'ils prennent.

« M. Valenciennes pense avoir enfin décidé la question de la composition de ces nids en accordant avec Lamouroux qu'ils sont faits des rameaux du fucus si commun dans les mers orientales; il s'en est assuré en comparant ces nids à des échantillons déposés au Cabinet d'histoire naturelle à Paris. M. Desfontaines, qu'on sait être excellent botaniste, a fait la même comparaison, et a obtenu les mêmes résultats. M. Remivards, célèbre professeur qui habita longtemps l'île de Java, où il fit des recherches attentives sur ce sujet, conclut que si l'Oiseau ne forme pas entièrement son nid, il le consolide du moins avec un fluide gluant caché dans ses larges glandes parotides. Comme il n'y a aucun rapport entre ces ouvrages et les documents originaux, nous ne pouvons pas dire si M. Remivards conjecture seulement que les Oiseaux ont de larges glandes parotides, ou s'il les a découvertes par la dissection.

« Dans des notes prises en 1814 sur les échantillons d'Hirondelles et sur leurs nids, au musée de Bullock, nous trouvons cet Oiseau décrit comme petit et mince, et avec des ailes beaucoup plus longues que la queue; ce qui diffère de l'Oiseau représenté par Poivre, chez lequel les ailes n'atteignent pas le tiers de la longueur de la queue. L'Oiseau de Bullock, qui approche beaucoup de celui de Latham, était noir-olive, et avait la poitrine d'un gris brun. Il y avait deux sortes de nids, un entièrement composé de copeaux, de baguettes adroitement entrelacées; il était plus large que les autres, et nous paraissait comme une charpente pour un plus petit nid. Il était aussi semi-circulaire, et semblait composé d'une pâte fine; l'intérieur formait une sorte de réseau irrégulier, au travers duquel on apercevait qu'une matière glutineuse avait été étendue d'un bout du nid à l'autre. Ce nid était d'un blanc jaunâtre, et aussi très-léger. Un autre, plus épais et noirâtre, n'était pas si joliment tressé; mais il y en avait un entièrement noir et d'un tissu plus léger. Dans les exemples qui sont maintenant au Musée britannique, il y a plusieurs nids blancs, qui sont regardés comme la première qualité dans le commerce, et de plus, un qui diffère tout à fait des autres tant dans la description que dans les compartiments; ce dernier est doublé de plumes placées sans ordre, et la charpente extérieure ressemble au nid blanc et n'a aucune couverture. Nous n'avons aucun moyen d'expliquer cette singulière anomalie.

« Les nids blancs paraissent être composés d'une substance intermédiaire entre la gélatine et l'albumine. Les expériences analytiques de Dobereiner et celles de Brande n'indiquent pas qu'ils soient d'une nature animale, mais plutôt une gomme végétale, puisqu'ils se laissent difficilement incinérer, et qu'ils ne contiennent presque pas d'ammoniaque.

« L'histoire commerciale de ces nids singuliers est bien plus connue que la nature de leur composition, à cause de leur délicatesse et de leur réputation. Les meilleurs nids, dit Crawford, sont ceux qu'on trouve dans les caves profondes et humides, et qu'on prend avant que l'Oiseau y ait déposé ses œufs. Les moins bons sont ceux que l'on recueille après que les petits se sont emplumés; les plus beaux sont les plus blancs, et les plus blancs sont ceux qui sont pris avant d'avoir été salis par la fiente des petits. Les meilleurs sont blancs; et les moins bons, de couleur foncée, tachés de sang et entremêlés de plumes. Il faut remarquer cependant que les habitants du pays donnent comme le nid le plus pur l'habitation du mâle, et le désignent toujours ainsi dans le commerce. Si on recueille les nids deux fois par an, et que les cavernes n'aient éprouvé aucun dommage, le nombre des nids sera toujours égal; et si, au contraire, on les laisse plusieurs années, il y en aura fort peu, si même il y en a. L'accès de quelques cavernes est très difficile, et les nids ne peuvent être pris que par des personnes qui y sont accoutumées dès leur jeunesse. Les caves les plus remarquables et les plus productives de l'île de Java, dont je surveillai pendant plusieurs années une moitié de la collection, sont celles de Karang-Bolang dans la province de Baglen, sur la côte méridionale de l'île. Là, on approche des caves par une descente perpendiculaire de plusieurs centaines de pieds, par le moyen d'échelle de bambou et de cannes, et on se trouve sur les flots mêmes de la mer qui battent violemment contre les rochers. Quand l'entrée de la caverne est atteinte, on se sert de torches allumées pour pénétrer dans les retraites du rocher : car le moindre faux pas serait fatal aux aventuriers, qui ne voient rien au-dessous d'eux que le ressac bruyant, qui s'y forme un chemin dans l'abîme de ce rocher. La seule préparation que l'on fasse subir à ces nids est de les mettre sécher au soleil, après quoi on les empaquette dans une boîte, après les avoir assortis, pour le marché des Chinois, suivant leurs qualités. Il y en a trois espèces : la première ou la meilleure, la seconde, et la troisième qualité. Les cavernes qui sont régulièrement conduites donnent sur 100 livres 53 $\frac{3}{10}$ de la première qualité, 35 de la seconde, et 11 $\frac{7}{10}$ de la troisième. Les prix communs pour les nids d'Oiseaux à Candie, sont, pour la première qualité, 3,500 piastres d'Espagne par livre, ou 5 fr. 80 c.; pour la seconde, 2,800 piastres, et pour la troisième seulement 1,600. Dans les marchés chinois on classe plus joliment en

ore ces nids comestibles que dans l'île. Le out est fréquemment divisé en trois grandes lasses, appelées dans le commerce paskhet, hi-chat, tung-tung; chacune desquelles, uivant sa qualité, est subdivisée en trois rdres inférieurs, et conséquemment les rix varient de 1,200 piastres par livre à ,200. Ainsi les derniers ont plus de valeur ue leur poids en argent. Quoique nous ne oulssions donner le total exact de la quanité de nids exportés des îles indiennes, nous avons fait au hasard quelques conjectures assez probables. On en exporta de Java à peu près 200 paquets ou 27,000 livres, dont a plus grande partie était de la première qualité; la plus grande quantité venait de l'archipel de Suluck, et contenait 530 livres; il y en eut de Macassar 30 livres de belle espèce. Ces données nous permettent de hasarder quelques conjectures sur la quantité totale. Car, comme ces nids comestibles sont universellement et presque également apportés de Junck et de Ceylan à la Nouvelle-Guinée, et que tout le produit va à un seul marché et par un seul transport, il est probable que le vaisseau ne porte pas moins que la quantité que nous venons d'évaluer plus haut. En prenant pour terme d'appréciation la quantité envoyée de Batavia, nous voyons qu'elle est de 5,300 tonneaux de marine. Donc toute la quantité sera de 1,818 paquets ou 242,400 livres, puisque la totalité de vaisseaux chinois est de 3,000 tonneaux. Dans l'Archipel, toujours suivant les mêmes prix, cette propriété vaut 1,263,519 piastres ou 284,290 livres. Au reste, ce produit immense reste soumis au caprice du besoin d'un seul peuple. Dans le pays il forme une branche considérable du revenu du souverain ou de l'Etat. Cette valeur cependant n'est pas toujours égale, et dépend de la situation des cavernes dans lesquelles se trouvent les nids, et aussi des accidents qui leur arrivent : car, lorsque ces nids sont dans des endroits très-écartés, les lois du pays sont si défectueuses, qu'une propriété, pourtant bien précieuse, est exposée et sujette aux déprédations perpétuelles des picoreurs ou flibustiers, et il arrive fréquemment qu'un de ces pillages devient un sujet de guerre entre deux petits Etats. Dans ce cas la dépense pour les remettre en état est si grande, qu'ils sont nécessairement de peu de valeur. Et quand au contraire l'accès des cavernes est difficile aux étrangers, qu'il règne assez d'ordre et de tranquillité pour les préserver des déprédations intérieures, et quand pour avoir les nids il ne faut d'autres dépenses que la simple peine de les recueillir, la valeur de la propriété est très-grande. Les cavernes de Karang-Bolang, dans l'île de Java, sont de ces dernières. Elles donnent par an 6,810 livres de nids, que l'on évalue au prix de Batavia à 3,200, 2,500 et 1,200 piastres le paquet; et toute la dépense faite pour les recueillir, les empaqueter, ne se monte pas à plus de 11 pour cent sur ce total. »

HIRONDELLE DE MER. *Voy.* STERNE.

HIVERNATION. — Le besoin de se transporter d'un lieu dans un autre n'est pas également impérieux chez les animaux qui par la facilité de leurs mouvements entreprennent les plus longues migrations. Le besoin de changer de climat n'est pas non plus général chez les Oiseaux et les Poissons. Ils sont cependant les animaux en qui ce penchant semble le plus irrésistible. S'il était général, il n'y aurait pas d'espèces sédentaires ou fixées d'une manière en quelque sorte irrévocable au sol qui les a vues naître.

Le phénomène des migrations ou des passages est donc un fait particulier et en quelque sorte individuel. Il n'est propre qu'à un certain nombre d'espèces, et paraît soumis à certaines conditions. On ne voit guère parmi les Mammifères que les très-petites espèces qui se livrent à de grandes migrations. Encore celles-ci ont généralement peu de fixité. Du moins elles ont rarement lieu à des époques déterminées, comme celles qui règlent les passages périodiques des Oiseaux et des Poissons.

Quant aux derniers animaux, c'est principalement ceux auxquels la facilité et l'agilité des mouvements donnent les moyens de se transporter à de grandes distances et de franchir des espaces très-étendus, qui se livrent particulièrement à des migrations lointaines. Dès lors les Oiseaux ou les Poissons qui ne peuvent pas exécuter avec facilité toutes sortes de mouvements, restent confinés dans les lieux qui les ont vus naître. Ceux-ci n'imitent donc pas l'humeur voyageuse des espèces de haut vol. Du moins nous voyons, à des époques réglées pour chaque espèce, les dernières quitter les contrées où elles avaient fixé leur séjour, pour aller chercher ailleurs une température plus favorable ou une nourriture qui allait leur manquer. Elles partent souvent pour assurer la durée et la perpétuité de leur race, ou poussées par un instinct plus irrésistible que ces diverses circonstances.

Le phénomène qui porte certains animaux à se déplacer à des époques plus ou moins fixes, rappelle en quelque sorte celui de l'Hivernation. Ce dernier phénomène est tout aussi particulier, tout aussi individuel que le premier. Il se renouvelle d'une manière aussi périodique que celui des passages et des migrations des Oiseaux et des Poissons. L'engourdissement de plusieurs animaux est tout aussi constant aux approches de l'hiver, que le renouvellement des poils et des plumes, ou celui des feuilles et des fruits.

C'est uniquement sous le rapport qui existe entre la particularité et la périodicité de ces phénomènes, qu'il existe entre eux quelques rapports; car l'on ne saurait en trouver dans la cause qui les détermine. Quant à celles qui déterminent les longs sommeils auxquels certaines espèces ne peuvent résister, elles semblent se rapporter à l'affaiblissement progressif de l'organisme, qui dépend pro-

bablement du cours de son développement dans l'année.

L'influence de la température en est moins encore la cause déterminante, qu'elle peut l'être des migrations des Oiseaux et des Poissons. Nous voyons en hiver les Loirs maintenus dans des pièces où la température est entre 12° et 16° Réaumur (15° et 20° centigrades), s'endormir tout aussi bien que lorsqu'ils se trouvent dans des lieux glacés. Il paraît en être de même de la Marmotte et du Hérisson; mais nous ignorons s'il en est également ainsi du Blaireau.

Cependant la chaleur est loin d'être sans effet sur ce phénomène, comme sur les migrations. Du moins le sommeil des animaux dormeurs exposés à un froid vif et soutenu, est plus profond que chez ceux que l'on place dans des appartements chauffés. Ces derniers font quelques mouvements lorsqu'on les inquiète, mais sans se réveiller, tandis que les premiers restent parfaitement immobiles. Les animaux enfermés dans des pièces échauffées s'endorment aussi beaucoup plus tard. Longtemps encore on les voit se réveiller pendant quelques heures, et prendre même pour lors de la nourriture.

Les modifications atmosphériques ne sont pas non plus sans effet sur les animaux qui hivernent. On les voit dormir plus profondément par la neige ou la gelée; mais, lorsque le temps devient plus chaud, ils se réveillent pendant l'espace de quelques heures. L'âge n'est pas aussi sans quelque influence sur ce phénomène. Ainsi, les jeunes animaux s'endorment ordinairement plus tard que les vieux; ce qui s'explique par la nécessité où sont les premiers de prendre de la nourriture, nécessité qui est une suite de leur accroissement non encore terminé.

La chaleur des animaux hivernants paraît tendre également à se rapprocher des milieux ambiants lorsqu'ils sont engourdis. Si cependant la température vient à changer d'une manière subite, ce n'est que peu à peu que l'équilibre s'établit entre eux et les circonstances extérieures. Par suite de ce double effet, la température de l'air est tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de celle de l'animal. Lorsque le froid se prolonge trop longtemps, ne pouvant en supporter l'action, il succombe et meurt.

Ainsi, puisque les animaux hivernants s'endorment lors même qu'ils sont bien nourris et qu'ils se trouvent dans des pièces échauffées, ce phénomène doit par cela même être déterminé par l'organisation, aussi bien que celui qui porte tant d'autres animaux à changer de climat à des époques fixes et déterminées.

Le phénomène de l'Hivernation se lie tellement avec celui des migrations, que, d'après Linné, plusieurs espèces d'Oiseaux offriraient l'un et l'autre. Du moins, d'après ce grand naturaliste, les Hirondelles de rivage passeraient l'hiver sous l'eau. Si ce fait pouvait être réel, il tendrait à faire admettre que l'abaissement de la température en est la principale cause. Il est certain que plusieurs animaux, privés plus ou moins complétement de la vie par la rigueur du froid, sont cependant encore capables de reprendre le mouvement vital par l'augmentation de la température, au retour du printemps. On peut se demander si chez ces animaux les liquides contenus dans les gros vaisseaux et le cœur sont congelés comme ceux qui sont sous la peau, et qui se présentent alors en cristaux bien formés.

Les Ours maritimes s'engourdissent et meurent en quelque sorte par la rigueur du froid des régions glaciales où ils ont fixé leur séjour. On sait à quelles fureurs le réveil de la Nature et le retour du printemps amènent ces cruels et terribles animaux.

M. Dutrochet a également cité un fait analogue devant l'académie des Sciences de Paris, sur l'Hivernation des Hirondelles, fait dont il a été témoin. Au milieu de l'hiver, deux Hirondelles furent trouvées engourdies dans un enfoncement qui existait dans une petite muraille et dans l'intérieur d'un bâtiment. Elles ne tardèrent pas à se réchauffer entre les mains de ceux qui les avaient prises; elles s'envolèrent aussi bientôt. Peut-être, ainsi que le fait observer M. Dutrochet, les Hirondelles, entrées par hasard dans le bâtiment, n'avaient pas pu en sortir; peut-être aussi, appartenant à une couvée tardive, elles étaient trop jeunes et trop faibles pour entreprendre ou pour continuer leurs longues migrations. Quoi qu'il en soit de cette supposition et de toutes celles auxquelles on pourrait se livrer, ce fait n'en annonce pas moins que les Oiseaux, comme plusieurs Mammifères et peut-être même certains Insectes, sont susceptibles d'Hivernation, bien que les Oiseaux n'hivernent pas ordinairement.

Il est difficile de contester l'Hivernation des Hirondelles, après ce que Larrey rapporte dans l'histoire de ses campagnes. En 1797, vers la fin de l'hiver, ce chirurgien passant dans la vallée de la Maurienne, découvrit, dans une grotte profonde d'une montagne nommée l'*Hirondellière* une grande quantité d'Hirondelles suspendues comme un essaim d'Abeilles dans l'un des recoins de la voûte de cette grotte. D'après ce fait, certains de ces Oiseaux hiverneraient dans nos climats; probablement ce sont ceux qui ne se sentent pas la force d'entreprendre de longs voyages.

Quelques Insectes ont aussi l'instinct d'Hivernation donné à des animaux d'un ordre plus élevé. Quant à eux, il ne peut pas y avoir le moindre doute, surtout relativement à l'ordre qui se rapproche le plus des Oiseaux ou aux Lépidoptères. En effet, un grand nombre de Papillons passent l'hiver dans les contrées méridionales engourdis et enfoncés dans les creux des rochers, aussi bien que dans ceux des murailles. Tels sont les Papillons *Polychloros*, *Urticæ*, *Yalbum et Antiopa*. Les couleurs de cette dernière espèce en sont même altérées, souvent à un tel point, que leurs bordures jaunes deviennent tout à fait blanches à la fin de l'hiver.

Lorsque de beaux jours ont lieu, l'engourdissement de ces êtres légers cesse ; on les voit pour lors voler avec tout autant d'agilité que dans l'été, Mais, pour si peu que la bise vienne à souffler, ces Papillons s'enferment et s'engourdissent de nouveau.

Les Orthoptères présentent des mœurs analogues. L'*Acheta campestris*, dont les sons flûtés animent le silence des belles nuits d'été du midi de la France et de l'Italie, sort aussi de sa retraite lorsque la température s'élève pendant l'hiver. S'il ne fait plus entendre ses chants, qu'il garde, pour ainsi dire, pour la saison des amours, il n'en paraît pas moins agile dès que le soleil brille et réchauffe l'atmosphère. On le voit courir, s'agiter avec la même prestesse que pendant l'été. Il en est de même du *Grillus lineola*, espèce essentiellement méridionale.

Si le froid revient, le premier rentre dans son trou, et le second s'enfonce dans quelque creux de rocher. Il s'y tient cramponné sans mouvement, attendant ainsi dans un état de mort apparente le réveil de la Nature.

Ces faits et une foule d'autres que nous aurions pu accumuler annoncent que le phénomène de l'Hivernation n'est pas aussi rare chez les animaux terrestres qu'on l'avait longtemps supposé. S'il paraît peu fréquent chez les espèces aquatiques, cette circonstance tient peut-être à la difficulté que présente l'observation de ces espèces.

Les Poissons, comme probablement les autres animaux aquatiques, passent l'hiver dans un état particulier d'engourdissement. On rapporte du moins des faits qui semblent l'annoncer, pour les Loches principalement. Il en est ainsi pour celle qui est connue sous le nom de Franche (*Cobitis fossilis*), ainsi que pour les Anguilles et les Esturgeons. Ces Poissons s'enfoncent plus ou moins profondément dans la vase lors des grands froids. Ils y restent engourdis jusqu'à ce que la température leur rende leur première activité. Cette habitude de se tapir dans la vase est aussi commune chez les Poissons des eaux douces que celle de se tenir dans la profondeur des mers est familière aux espèces marines. Les unes et les autres passent ainsi l'hiver dans une sorte d'engourdissement. Nous avons déjà assez insisté, dans nos observations sur les passages des différentes espèces de Poissons, pour n'avoir pas à y revenir. Chez cet ordre d'animaux, le phénomène de l'Hivernation est presque aussi général que celui qui les porte à se transporter d'un climat à un autre. Aussi les causes de l'un de ces phénomènes peuvent servir à nous faire comprendre ce qu'il y a d'obscur dans des faits qui sont environnés de tant de difficultés.

Nous voyons également les Serpents, aussi bien les espèces terrestres que les aquatiques, s'engourdir et rester immobiles pendant la saison des frimats, du moins ceux que nous élevons dans l'intérieur de nos habitations entrent dans un état de torpeur d'autant plus complet que la température est plus basse. C'est ce que nous observons particulièrement chez les Boas et les autres Serpents des climats chauds, lorsque nous les transportons dans les contrées tempérées. D'un autre côté, les Vipères s'enterrent à l'approche de l'hiver; elles demeurent comme engourdies pendant toute la froide saison, et ne reprennent leur activité et leur énergie qu'au retour du printemps. Il en est de même de certaines tortues, quoique en général les animaux de ce genre résistent à d'assez grands froids. Malgré cette résistance, plusieurs s'enfoncent dans l'intérieur de la terre lorsque le froid devient très-vif et se prolonge longtemps.

Les expériences de M. Gaimard, suivies avec beaucoup de soin, ont prouvé que l'on peut faire geler les Crapauds sans que pour cela ils perdent la vie. On peut en abaisser la température au point que les intervalles entre les fibres musculaires sont remplis de petits morceaux de glace, et que toutes les fonctions animales sont complétement suspendues, comme dans le phénomène de l'hivernation. Il est possible cependant de les rappeler à la vie, pourvu que l'augmentation de température soit convenablement graduée. Ces Reptiles peuvent être rendus à leur état normal et reprendre leur agilité ordinaire en huit ou dix minutes de temps, si l'on apporte une grande attention dans la distribution de la chaleur qui doit les ramener à la vie.

Dans l'état de congélation, les Crapauds ne donnent aucun signe de vie; leur corps est dur et rigide. Il est impossible de faire opérer à leurs membres le moindre mouvement : le plus petit effort les brise comme du verre. Leur retour à la vie a lieu par leur immersion dans de l'eau légèrement chauffée; presque aussitôt que les particules de glace sont fondues, les membres et la peau reprennent leur flexibilité, et ces animaux commencent à se mouvoir. Leurs yeux, qui paraissaient flétris, deviennent tout à coup proéminents. Quand on laisse geler les Crapauds trop rapidement, soit dans l'eau, soit dans l'air, ils ne retournent jamais à la vie. Il serait curieux de comparer ces faits avec ceux qui se passent dans le phénomène de l'Hivernation et avec la croyance de certains naturalistes, qui supposent que les Crapauds peuvent être conservés vivants pendant longtemps dans du plâtre gâché ou scellés dans des murs.

La faculté que présentent assez généralement les Serpents de s'engourdir pendant l'hiver par l'effet de l'abaissement de la température, paraît d'autant moins étonnante, qu'on a supposé que ces animaux se mettaient constament en rapport avec la température extérieure. Cependant, d'après les travaux de MM. Lamarre, Piquot et Valenciennes, certaines espèces à sang froid peuvent, dans des circonstances déterminées, devenir des animaux à sang chaud. En effet, quelques animaux hivernants deviennent, dans des circonstances déterminées, des espèces à sang chaud.

Ces recherches ont été confirmées par MM. Becquerel et Flourens, qui ont étudié d'une manière toute particulière la température des animaux à sang froid. Leurs expériences ont été faites sur plusieurs Reptiles, sur des Lézards, des Serpents, des Batraciens, etc. Elles ont été également suivies sur plusieurs Insectes et d'autres animaux des classes inférieures, au moyen de l'appareil thermo-électrique de M. Becquerel, sorte de thermomètre très-délicat.

Le résultat le plus général de leurs recherches paraît avoir démontré que les animaux dits à sang froid ont une température propre ou supérieure à la chaleur extérieure, de sorte qu'en réalité ils sont animaux à sang chaud; seulement ils le sont à un degré plus faible que les espèces dont le sang a une chaleur notable.

La température des Lézards est plus élevée que celle des Batraciens; de pareilles différences dans la chaleur se font remarquer sur le même animal selon qu'on explore telle ou telle région de son corps. Ainsi la température prise sur une Couleuvre est sensiblement plus élevée près du cœur que dans la région de la queue.

On peut trouver quelque analogie entre le phénomène de la vie rendue aux Crapauds gelés au moyen de l'élévation de la température avec celui que présentent, dans un cas contraire, certains animaux hivernants, comme par exemple les Marmottes. Le meilleur moyen de les faire sortir de leur profond assoupissement est de les exposer à un froid excessif. Ces Quadrupèdes éprouvent pour lors une souffrance si vive, qu'elle les fait sortir de leur engourdissement. Lorsque le froid auquel ils ont dû momentanément la suspension de l'état de torpeur dans lequel ils étaient plongés se continue, ces animaux ne tardent pas à périr. Mais, par l'effet de cet instinct conservateur que la Nature a placé dans le cerveau de chacun des êtres qu'elle a créés, les Marmottes s'exposent peu à de pareils dangers. Elles creusent en effet des terriers profonds; elles prennent le plus grand soin pour fermer les issues des galeries qui y conduisent. Maintenues dans une température supérieure au degré de congélation de l'eau pendant les plus grands froids, elles s'engourdissent, mais sans danger pour leur vie.

Il en est également ainsi des Loirs : leur engourdissement périodique commence avec les froids et cesse aux premiers jours du printemps. Ces Mammifères, différant en cela des Marmottes, paraissent se réveiller à plusieurs reprises pendant l'hiver : ils consomment pendant leurs réveils successifs les provisions qu'ils ont amassées pendant la belle saison.

Les animaux hivernants sont généralement fort gras au moment où commencent leur léthargie et leur état de torpeur. Leur épiploon est chargé d'une grande quantité de feuillets adipeux, qui ont disparu au moment de leur réveil; leur poids total est alors sensiblement diminué, ce qu'annonce leur extrême maigreur.

Cette différence de poids prouve que la graisse dont les espèces hivernantes sont pourvues leur est utile non-seulement pour nourriture pendant leur sommeil léthargique, mais encore pour les moments de veille auxquels elles peuvent être exposées par l'élévation ou l'abaissement de la température. Quant aux espèces moins prévoyantes que les Loirs, elles se nourrissent au moyen du tissu adipeux qui s'est formé avant leur engourdissement.

On observe des faits analogues chez les Oiseaux émigrants; ils sont généralement fort maigres lorsqu'ils arrivent après avoir franchi de grandes distances. Ils se montrent au contraire dans un état d'embonpoint remarquable lorsqu'ils quittent les contrées où ils ont séjourné quelque temps. On peut citer à cet égard les Oiseaux dont les migrations sont les mieux connues et les plus étendues : les Cailles, les Hirondelles et les Martinets. Après avoir traversé les mers, ces Oiseaux arrivent presque toujours dans nos régions dans un état de maigreur particulier. Lorsqu'ils ont séjourné quelque temps au milieu des vignes ou des prairies du midi de la France, ils sont si gras qu'ils ne peuvent s'enfuir vers d'autres lieux. Cette circonstance les force souvent à ne point abandonner nos campagnes, ce qui a lieu particulièrement pour les Cailles.

Le Pipit des prés (*Anthus pratensis*), si peu recherché à l'époque de son arrivée, en raison de sa maigreur, l'est beaucoup au contraire lorsqu'il se prépare à quitter les provinces méridionales de la France. On le désigne pour lors sous le nom de *Grasset*. Cette dénomination indique son état nouveau. Ce que nous venons de dire du Pipi se remarque également à l'égard de l'Engoulevent ordinaire (*Caprimulgus Europæus*) et d'un grand nombre de Fauvettes et de Bruants.

De pareilles circonstances ne se représentent pas chez les espèces sédentaires, comme chez le Moineau franc, la Perdrix rouge, le Coqs de bruyère, les Gangas, les Lagopèdes et une foule d'autres espèces, qui sont et demeurent constamment à peu près dans le même état d'embonpoint. Les Oiseaux qui ne doivent pas se livrer à des migrations lointaines n'ont pas à se charger de graisse pour suppléer au manque de nourriture; les espèces voyageuses sont exposées seules à être privées d'aliments dans leurs longues traversées. La cause de ces phénomènes est sans doute différente, mais leurs effets ont de grands rapports : les uns et les autres paraissent du moins sous la dépendance de l'instinct.

Les faits précédents, quoique peu nombreux, le sont assez pour faire saisir qu'il existe quelque analogie entre le phénomène de l'Hivernation et celui des migrations. Tous deux paraissent indépendants des circonstances extérieures, ou du moins n'être déterminés par elles qu'à raison du moment

où ils s'exercent. S'il est une époque précise où chaque espèce doit hiverner, quelle que soit d'ailleurs la température dont elle éprouve les effets, il en est une non moins absolue et non moins impérieuse pour les espèces émigrantes, c'est celle de l'instant de leur départ pour des contrées lointaines.

Ce besoin est irrésistible pour les unes comme pour les autres; mais les résultats en sont seulement différents. Tandis que les unes s'enfoncent dans la terre ou dans les cavités des rochers, plongées dans un sommeil profond qui ressemble à la mort, les autres fendent les vastes plaines de l'air, bravent les tempêtes aussi bien que l'aquilon; quelques-unes au contraire se transportent des régions glacées des pôles vers les climats plus doux des contrées tempérées. Ainsi chaque espèce cède à la puissance de son instinct. L'homme peut par son influence en déranger jusqu'à un certain point l'harmonie, mais il ne lui est pas donné de le détruire et d'en anéantir l'action. Avant tout, les desseins de la Nature, dont nous sommes si loin de comprendre la sagesse et la portée, doivent s'accomplir; car il faut que l'œuvre mystérieuse de la création s'achève et se termine.

HOBEREAU. *Voy.* Faucon.

HOCCO, *Crax*, genre d'Oiseau de la famille des Gallinacés.

Les Hoccos habitent exclusivement le sud de l'Amérique, où ils remplacent les Dindons, qu'on ne rencontre que dans le nord. Ainsi que ceux-ci, ils font leur nid sur les arbres; ils vivent par troupes, sont de mœurs douces et sociales; ils peuvent facilement être réduits en domesticité; aussi M. Temminck pense-t-il que l'on parviendrait à les naturaliser en Europe, si l'on y apportait des individus déjà domestiques dans les colonies, et en prenant quelques précautions nécessitées par le changement de climat. On en connaît plusieurs espèces.

Ils vivent par troupes nombreuses dans les forêts du Mexique; ils sont entièrement inoffensifs; leur douceur, ou pour mieux dire leur indolence est telle, qu'ils songent à peine à fuir, lors même que quelques-uns des leurs viennent d'être atteints par le plomb des chasseurs; ils se sauvent d'arbre en arbre et semblent à peine avoir conscience du danger qui les menace; néanmoins l'influence de l'homme sur les animaux est telle, que de ces Oiseaux, naturellement doux et confiants, elle a pu faire des êtres farouches et inquiets. Dans le voisinage des habitations, les Hoccos sont effectivement très-défiants, et l'aspect de l'homme suffit pour les mettre en fuite.

HOCHEQUEUE. *Voy.* Bergeronnette et Lavandière.

HORNERO, *Furnarius rufus*, Vieill., espèce d'Oiseau du genre Fournier. — La description de d'Azara fournit sur cet Oiseau des détails intéressants. Il en résulte qu'il porte sur les bords de la Plata le nom de *Hornero* (Fournier), au Tucaman celui de *Casero* (Ménagère), et au Paraguay les noms d'*Alonzo Garcia*. Les Fourniers ne voyagent point ni ne pénètrent dans les grands bois; ils ne sont point farouches: aussi s'approchent-ils volontiers des habitations. Les lieux qu'ils préfèrent sont les buissons des plaines, et jamais ils ne s'y présentent que par paires ou par individus isolés. Leur vol est peu étendu; leur cri consiste en un *chi* prononcé d'abord par intervalles, et puis avec vivacité, de manière à être entendu à plus d'un demi-mille. Pour chanter, l'oiseau avance le corps, allonge le cou et bat des ailes.

Le nid des Horneros est en tout semblable à celui des Fourniers. — *Voy.* cet article.

L'Annumbi rouge, *Furnarius ruber*, Vieill. — Cet Oiseau se tient dans les halliers épais; ses ailes sont courtes et concaves; sa queue est étagée; son vol est court; il vit seul ou apparié; mais aux caractères génériques des Fourniers il joint l'habitude de construire un nid volumineux, élevé avec les mêmes matériaux qu'emploie l'espèce précédente. Ce nid, en effet, se trouve placé le long des chemins, à peu de hauteur, sur des petites branches épineuses et flexibles, où son poids aide à ce qu'il soit sans cesse balancé par les brises. La femelle y pond quatre œufs blancs, de même forme que ceux de l'*Hornero*. Le nid de l'*Annumbi rouge* offre à son pourtour plusieurs trous ou entrées qui renferment des débris de végétaux destinés en apparence à recevoir les œufs et à servir de lit pour les jeunes; mais ceux-ci sont au contraire placés dans des endroits profonds et cachés de ce nid, d'où l'on a dû supposer que ces loges distinctes étaient peut-être destinées à servir de chemins dérobés pour fuir en cas d'alerte, ou à fournir aux jeunes les moyens de sautiller et de faire les exercices auxquels ils aiment à se livrer dès que leurs premières plumes paraissent. Ces petits ne diffèrent point des père et mère.

Le Fournier fuligineux, *Furnarius fuliginosus*. Less. *Voy.* Fournier.

HOULMON. *Voy.* Lemnopithèques.

HULOTTE (135) ou Chat-Huant, (le premier est le mâle, le second est la femelle), genre d'Oiseaux de proie nocturnes. — La Hulotte, qu'on peut appeler aussi la *Chouette noire*, et que les Grecs appelaient *Nycticorax*, ou le *Corbeau de nuit*, est la plus grande de toutes les Chouettes; elle a près de quinze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles; elle a la tête très-grosse, bien arrondie et sans aigrettes; la face enfoncée et comme encavée dans sa plume; les yeux aussi enfoncés et environnés de plumes grisâtres et décomposées; l'iris des yeux noirâtre, ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noisette obscur; le bec d'un blanc jaunâtre ou

(135) En latin, *ulula*, et aussi en italien, selon Gesner, *alocho*, et quelquefois *lucharo*; en allemand, *huhu*; en anglais, *howlet*.

verdâtre ; le dessous du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires et de taches blanchâtres, le dessous du corps blanc, croisé de bandes noires transversales et longitudinales ; la queue d'un peu plus de six pouces ; les ailes s'étendant un peu au-delà de son extrémité ; l'étendue du vol de trois pieds ; les jambes couvertes, jusqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs. Ces caractères sont plus que suffisants pour faire distinguer la Hulotte de toutes les autres Chouettes ; elle vole légèrement et sans faire de bruit avec ses ailes, et toujours de côté, comme toutes les autres Chouettes : c'est son cri, *hou ou ou ou ou ou*, qui ressemble assez au hurlement du Loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*, qui vient d'*ululare*, hurler ou crier comme le Loup ; et c'est par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hu hu*, ou plutôt *hou hou*.

La Hulotte se tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux ; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations. Elle chasse et prend les petits Oiseaux, et plus encore les Mulots et les Campagnols ; elle les avale tout entiers, et en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons. Lorsque la chasse de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des Souris et des Rats : elle retourne au bois de grand matin, à l'heure de la rentrée des Lièvres, et elle se fourre dans les taillis les plus épais ou sur les arbres les plus feuillés, et y passe tout le jour sans changer de lieu : dans la mauvaise saison, elle demeure dans des arbres creux pendant le jour, et n'en sort qu'à la nuit. Ces habitudes lui sont communes avec le Hibou ou moyen Duc, aussi bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, surtout dans ceux des Buses, des Crécerelles, des Corneilles et des Pies : elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris sale, de forme arrondie, et à peu près aussi gros que ceux d'une petite Poule.

HUPPE, *Upupa*, genre d'Oiseau de la famille des Anisodactyles. — Un auteur de réputation en ornithologie (Belon) a dit que cet oiseau avait pris son nom de la grande et belle huppe qu'il porte sur sa tête. Il aurait dit tout le contraire s'il eût fait attention que le nom latin de ce même Oiseau *Upupa*, d'où s'est évidemment formé son nom français, est non-seulement plus ancien de quelques siècles que le mot générique *Huppe*, qui signifie dans notre langue une touffe de plumes dont certaines espèces d'Oiseaux ont la tête surmontée, mais encore plus ancien que notre langue elle-même, laquelle a adopté le nom propre de l'espèce dont il s'agit ici, pour exprimer en général son attribut le plus remarquable.

La situation naturelle de cette touffe de plumes est d'être couchée en arrière, soit lorsque la Huppe vole, soit lorsqu'elle prend sa nourriture, en un mot lorsqu'elle est exempte de toute agitation intérieure. « J'ai eu occasion de voir un de ces oiseaux qui avait été pris au filet, étant déjà vieux ou du moins adulte, et qui par conséquent avait les habitudes de la Nature : son attachement pour la personne qui le soignait était devenu très-fort et même exclusif ; il ne paraissait content que lorsqu'il était seul avec elle. S'il survenait des étrangers, c'est alors que sa huppe se relevait par un effet de surprise ou d'inquiétude, et il allait se réfugier sur le ciel d'un lit qui se trouvait dans la même chambre ; quelquefois il s'enhardissait jusqu'à descendre de son asile, mais c'était pour voler droit à sa maîtresse : il était occupé uniquement de cette maîtresse chérie, et semblait ne voir qu'elle. Il avait deux voix fort différentes : l'une plus douce, plus intérieure, qui semblait se former dans le siége même du sentiment, et qu'il adressait à la personne aimée ; l'autre plus aigre et plus perçante, qui exprimait la colère ou l'effroi. Jamais on ne le tenait en cage ni le jour ni la nuit, et il avait toute licence de courir dans la maison ; cependant, quoique les fenêtres fussent souvent ouvertes, il ne montra jamais, étant dans son assiette ordinaire, la moindre envie de s'échapper, et sa passion pour la liberté fut toujours moins forte que son attachement. A la fin toutefois il s'échappa ; mais ce fut un effet de la crainte, passion d'autant plus impérieuse chez les animaux, qu'elle tient de plus près au désir inné de leur propre conservation. Il s'envola donc un jour qu'il avait été effarouché par l'apparition de quelque objet nouveau : encore s'éloigna-t-il fort peu ; et n'ayant pu regagner son gîte, il se jeta dans la cellule d'une religieuse qui avait laissé sa fenêtre ouverte : tant la société de l'homme, ou ce qui y ressemble, lui était devenu nécessaire ! Il y trouva la mort, parce qu'on ne sut que lui donner à manger ; il avait cependant vécu trois ou quatre mois dans sa première condition avec un peu de pain et de fromage pour toute nourriture. Une autre Huppe a été nourrie pendant dix-huit mois de viande crue : elle l'aimait passionnément et s'élançait pour l'aller prendre dans la main ; elle refusait, au contraire, celle qui était cuite. Cet appétit de préférence pour la viande crue indique une conformité de nature entre les Oiseaux de proie et les Insectivores, lesquels peuvent être regardés en effet comme des Oiseaux de petite proie.

La nourriture la plus ordinaire de la Huppe dans l'état de liberté, ce sont les Insectes en général, et surtout les Insectes terrestres, parce qu'elle se tient beaucoup plus à terre que perchée sur les arbres. J'appelle Insectes terrestres ceux qui passent leur vie ou du moins quelques périodes de leur vie, soit dans la terre, soit à sa surface ; tels sont les Scarabées, les Fourmis, les Vers, les Demoiselles, les Abeilles sauvages, plusieurs espèces de Chenilles, etc., c'est là le véritable appât qui en tout pays attire la Huppe

dans les terrains humides, où son bec long et menu peut facilement pénétrer, et celui qui en Egypte la détermine, ainsi que beaucoup d'autres Oiseaux, à régler sa marche sur la retraite des eaux du Nil, et à s'avancer constamment à la suite de ce fleuve; car, à mesure qu'il rentre dans ses bords, il laisse successivement à découvert des plaines engraissées d'un limon que le soleil échauffe, et qui fourmille bientôt d'une quantité innombrable d'insectes de toute espèce. Aussi les Huppes de passage sont-elles alors très-grasses et très-bonnes à manger. Je dis les Huppes de passage; car il y en a dans ce même pays de sédentaires que l'on voit souvent sur les dattiers, aux environs de Rosette, et qu'on ne mange jamais. Il en est de même de celles qui se trouvent en très-grand nombre dans la ville du Caire, où elles nichent en pleine sécurité sur les terrasses des maisons. On peut en effet concevoir que des Huppes vivant loin de l'homme, et dans une campagne inhabitée, sont meilleures à manger que celles qui vivent à portée d'une ville considérable ou des grands chemins qui y conduisent : les premières cherchent leur vie, c'est-à-dire les Insectes, dans la vase, le limon, les terres humides, en un mot dans le sein de la Nature, au lieu que les autres les cherchent dans les immondices de tout genre qui abondent partout où il y a un grand nombre d'hommes réunis; ce qui ne peut manquer d'inspirer du dégoût pour les Huppes des cités, et même de donner un mauvais fumet à leur chair. Il y en a une troisième classe qui tient le milieu entre les deux autres, et qui, se fixant dans nos jardins, trouve à s'y nourrir suffisamment de Chenilles et de Vers de terre. Au reste, tout le monde convient que la chair de cet Oiseau, qui passe pour être si sale de son vivant, n'a d'autre défaut que de sentir un peu trop le musc, et c'est apparemment la raison pourquoi les Chats, d'ailleurs si friands d'Oiseaux, ne touchent jamais à ceux-ci.

En Egypte, les Huppes se rassemblent, dit-on, par petites troupes; et lorsqu'une d'entre elle est séparée des autres, elle rappelle ses compagnes par un cri fort aigu à deux temps *zi, zi*. Dans la plupart des autres pays elles vont seules, ou tout au plus par paires. Quelquefois, au temps du passage, il s'en trouve un assez grand nombre dans le même canton; mais c'est une multitude d'individus isolés qui ne sont unis entre eux par aucun lien social, et par conséquent ne peuvent former une véritable troupe : aussi partent-elles les unes après les autres quand elles sont chassées. D'autre part, comme elles ont toutes la même organisation, toutes doivent être et sont mues de la même manière par les mêmes causes; et c'est la raison pourquoi toutes, en s'envolant, se portent vers les mêmes climats et suivent à peu près la même route. Elles sont répandues dans presque tout l'ancien continent, depuis la Suède, où elles habitent les grandes forêts, et même depuis les Orcades et la Laponie jusqu'aux Canaries et au cap de Bonne-Espérance, d'une part, et de l'autre jusqu'aux îles de Ceylan et de Java. Dans toute l'Europe elles sont Oiseaux de passage et n'y restent point l'hiver, pas même dans les beaux pays de la Grèce et de l'Italie. On en trouve quelquefois en mer, et de bons observateurs les mettent au nombre des oiseaux que l'on voit passer deux fois chaque année dans l'île de Malte. Mais il faut avouer qu'elles ne suivent pas toujours la même route; car souvent il arrive qu'en un même pays on en voit beaucoup une année, et très-peu ou point du tout l'année suivante. De plus, il y a des contrées, comme l'Angleterre, où elles sont fort rares, et où elles ne nichent jamais; d'autres, comme le Bugey, qu'elles semblent éviter absolument. Toutefois le Bugey est un pays montagneux : il faut donc qu'elles ne soient pas attachées aux montagnes, du moins autant que le pensait Aristote. Mais ce n'est pas le seul fait qui combatte l'assertion de ce philosophe; car les Huppes établissent tous les jours leur domicile au milieu de nos plaines, et l'on en voit fréquemment sur les arbres isolés qui croissent dans les îles sablonneuses, telles que celle de Camargue en Provence. Frisch dit qu'elles ont, comme les Pics, la faculté de grimper sur l'écorce des arbres; et cela n'a rien que de conforme à l'analogie, puisqu'elles font, comme les Pics, leur ponte dans des trous d'arbre : elles y déposent le plus souvent leurs œufs, ainsi que dans des trous de muraille, sur le terreau ou la poussière qui se trouve d'ordinaire au fond de ces sortes de cavités, sans les garnir, dit Aristote, de paille ni d'aucune litière; il est très-possible que la Huppe ne garnisse jamais son nid de mousse ni d'autre chose, mais qu'elle fasse quelquefois sa ponte dans des trous qui auront été occupés l'année précédente par des Pics, des Torcols, des Mésanges et autres Oiseaux qui les auront matelassés, chacun suivant son instinct.

On a dit il y a longtemps, et l'on a beaucoup répété, que la Huppe enduisait son nid des matières les plus infectes, de la fiente de Loup, de Renard, de Cheval, de Vache, bref de toutes sortes d'animaux, sans excepter l'homme; et cela, ajoute-t-on, dans l'intention de repousser par la mauvaise odeur les ennemis de sa couvée (136) : mais le fait n'est pas plus vrai que l'intention; car la

(136) On a dit aussi que c'était afin de rompre les charmes qui pouvaient être jetés sur sa couvée; car la Huppe passait pour être fort savante dans ce genre : elle connaissait toutes les herbes qui détruisent l'effet des fascinations, celles qui rendent la vue aux aveugles, celles qui ouvrent les portes les mieux fermées. L'on a voulu donner crédit à cette dernière fable en y ajoutant une autre fable non moins absurde. Elien raconte sérieusement qu'un homme ayant bouché trois fois de suite le nid d'une Huppe, et ayant bien reconnu l'herbe dont elle se servit autant de fois pour l'ouvrir, il employa avec succès la même herbe pour charmer les serrures des coffres-forts. La mort même ne fait qu'exalter ses vertus et leur donner une nouvelle énergie : son cœur, son foie, sa cervelle, etc., mangés avec certaines for-

Huppe n'a point l'habitude d'enduire l'orifice de son nid, comme fait la Sitelle. D'un autre côté, il est très-vrai qu'un nid de Huppe est très-sale et très-infect, inconvénient nécessaire, et qui résulte de la forme même du nid, lequel a souvent douze, quinze et jusqu'à dix-huit pouces de profondeur. Lorsque les petits viennent d'éclore et sont encore faibles, ils ne peuvent jeter leur fiente au dehors ; ils restent donc longtemps dans leur ordure, et on ne peut guère les manier sans s'infecter les doigts (137). C'est de là sans doute qu'est venu le proverbe, *sale comme une Huppe*. Mais ce proverbe induirait en erreur si l'on voulait en conclure que la Huppe a le goût ou l'habitude de la malpropreté : elle ne s'aperçoit point de la mauvaise odeur tant qu'il s'agit de donner à ses petits les soins qui leur sont nécessaires; dans toute autre circonstance elle dément bien le proverbe, car celle dont j'ai parlé ci-dessus non-seulement ne fit jamais d'ordure sur sa maîtresse, ni sur les fauteuils, ni même au milieu de la chambre, mais elle se retirait toujours pour cela sur ce même ciel-de-lit où elle se réfugiait lorsqu'elle était effarée; et l'on ne peut nier que l'endroit ne fût bien choisi, puisqu'il était tout à la fois le plus éloigné, le plus caché et le moins accessible.

La femelle pond depuis deux jusqu'à sept œufs (138), mais plus communément quatre ou cinq : ces œufs sont grisâtres, un peu moins gros que ceux de perdrix, et ils n'éclosent pas tous, à beaucoup près, au même terme ; car on m'a apporté une couvée de trois jeunes Huppes prises dans le même nid, qui différaient beaucoup entre elles par la taille. Dans la plus grande, les pennes de la queue sortaient de dix-huit lignes hors du tuyau, et dans la plus petite de sept lignes seulement. On a vu souvent la mère porter à manger à ses petits ; mais je n'ai jamais entendu dire que le père en fît autant. Comme on ne voit guère ces Oiseaux en troupes, il est naturel de penser que la famille se disperse dès que les jeunes sont en état de voler : cela devient encore plus probable s'il est vrai, comme le disent les auteurs de l'*Ornithologie italienne*, que chaque paire fasse deux ou trois pontes par an. Les petits de la première couvée sont en état de voler dès la fin de juin. C'est à ce peu de faits et de conjectures que se bornent les connaissances que j'ai pu me procurer sur la ponte de la Huppe et sur l'éducation de ses petits.

Le cri du mâle est *bou, bou, bou;* c'est surtout au printemps qu'il le fait entendre, et on l'entend de très-loin (139). Ceux qui ont écouté ces Oiseaux avec attention prétendent avoir remarqué dans leur cri différentes inflexions, différents accents appropriés aux différentes circonstances, tantôt un gémissement sourd qui annonce la pluie prochaine, tantôt un cri plus aigu qui avertit de l'apparition d'un Renard, etc. Cela a quelque rapport avec les deux voix de la Huppe apprivoisée dont j'ai parlé plus haut. Celle-ci avait un goût marqué pour le son des instruments : toutes les fois que sa maîtresse jouait du clavecin ou de la mandoline elle venait se poser sur ces instruments ou le plus près possible, et s'y tenait autant de temps que sa maîtresse continuait de jouer.

On prétend que cet Oiseau ne va jamais aux fontaines pour y boire, et par cette raison il se prend rarement dans les piéges surtout à l'abreuvoir. A la vérité, la Huppe qui fut tuée en Angleterre, dans la forêt d'Epping, avait évité les piéges multipliés qu'on lui avait tendus avant de la tirer, dans l'intention de l'avoir vivante ; mais il n'est pas moins vrai que la Huppe apprivoisée que j'ai déjà citée plusieurs fois avait été prise au filet, et qu'elle buvait de temps en temps en plongeant son bec dans l'eau d'un mouvement brusque, et sans le relever ensuite, comme font plusieurs Oiseaux : apparemment que celui-ci a la faculté de faire monter la boisson dans son gosier par une espèce de succion. Au reste, les Huppes conservent ce mouvement brusque du bec lorsqu'il ne s'agit ni de boire ni de manger : cette habitude vient sans doute de celle qu'elles ont dans l'état sauvage, de saisir les Insectes, de piquer les bourgeons, d'enfoncer leur bec dans la vase et dans les fourmilières pour y chercher les Vers, les œufs de Fourmis, et peut-être la seule humidité de la terre. Autant elles sont difficiles à prendre dans les piéges, autant elles sont faciles à tirer, car elles se laissent approcher de fort près (140), et leur vol, quoique sinueux et

mules mystérieuses, appliqués, suspendus sur différentes parties du corps, communiquent le don de prophétie, guérissent la migraine, rétablissent la mémoire, procurent le sommeil, donnent des songes agréables ou terribles, etc. Autrefois elle passait en Angleterre pour un Oiseau de mauvais augure; encore aujourd'hui le peuple de Suède regarde son apparition comme un présage de guerre. Les anciens étaient mieux fondés, ce me semble, à croire que lorsqu'on l'entendait chanter avant le temps où l'on avait coutume de commencer la culture de la vigne, elle annonçait de bonnes vendanges : en effet, ce chant prématuré supposait un printemps doux, et par conséquent une année hâtive, toujours favorable à la vigne et à la qualité de son fruit.

(137) C'est ce qu'éprouva Schwenckfeld étant encore enfant, et voulant tirer d'un chêne creux une couvée de Huppes qui y était établie.

(138) Linné et les auteurs de la *Zoologie britannique* ne parlent que de deux œufs ; mais ce cas est aussi rare, du moins dans nos contrées, que celui de sept œufs. Il peut se faire que dans les pays plus septentrionaux, tels que la Suède, les Huppes soient moins fécondes.

(139) Aristophane exprime ainsi le chant de cet Oiseau : *epopoe, popopo, popoe, popoe, io, io, ito, ito, ito, ito, ito*, mais il me semble qu'il les fait un peu parler grec. De tous les noms qui leur ont été donnés, celui qui rend le mieux leur vrai chant est celui de *boubou*, sous lequel ils sont connus en Lorraine et dans quelques autres provinces de France. Ἐποπύζειν, en grec, signifie *chanter comme une Huppe*.

(140) Ceux qui ont voulu juger de ce qu'était la Huppe par ce qu'elle devait être d'après la mythologie n'ont pas manqué de dire qu'elle était très-sauvage, qu'elle ne s'enfonçait dans la profondeur des forêts, qu'elle ne gagnait la cime des montagnes, etc., que pour fuir les hommes.

sautillant, est peu rapide, et ne présente aux chasseurs, ou, si l'on veut, aux tireurs, que très-peu de difficultés : elles battent des ailes en partant comme le Vanneau, et posées à terre elles marchent d'un mouvement uniforme comme les Poules.

Elles quittent nos pays méridionaux sur la fin de l'été ou au commencement de l'automne, et n'attendent jamais les grands froids ; mais, quoiqu'en général elles soient des Oiseaux de passage dans notre Europe, il est possible qu'en certaines circonstances il y en soit resté quelques-unes : par exemple celles qui se seront trouvées blessées au moment du départ, ou malades, ou trop jeunes, en un mot trop faibles pour entreprendre un voyage de long cours, ou celles qui auront été retenues par quelque obstacle étranger. Ces Huppes restées en arrière se seront arrangées dans les mêmes trous qui leur avaient servi de nids ; elles y auront passé l'hiver à demi engourdies, vivant de peu et pouvant à peine refaire les plumes que la mue leur avait fait perdre ; quelques chasseurs en auront trouvé dans cet état, et de là on aura pris occasion de dire que toutes les Huppes passaient l'hiver dans les arbres creux, engourdies et dépouillées de leurs plumes, comme on l'a dit des Coucous, et avec aussi peu de fondement.

Selon quelques-uns, la Huppe était chez les Egyptiens l'emblème de la piété filiale : les jeunes prenaient soin, dit-on, de leurs père et mère devenus caducs; ils les réchauffaient sous leurs ailes ; ils leur aidaient, dans le cas d'une mue laborieuse, à quitter leurs vieilles plumes ; ils soufflaient sur leurs yeux malades et y appliquaient des herbes salutaires : en un mot ils leur rendaient tous les services qu'ils en avaient reçus dans leur bas âge. On a dit quelque chose de pareil de la Cigogne ; hé ! que n'en peut-on dire autant de toutes les espèces d'animaux !

HYÈNE, *Hyæna*, Briss., genre de Mammifères de la dernière section des Carnassiers digitigrades. Nous décrirons les principales espèces.

L'Hyène rayée (*Hyæna vulgaris*, Géoff., Desm.; *Canis hyæna*, Lin.; Le *Zabo* des Arabes; le *Kaftaar* de la Perse, et le *Dubbach* de Barbarie; l'*Hyène d'Orient* des naturalistes) a ordinairement trois pieds quatre pouces (1,083) de longueur, non compris la queue. Son pelage est d'un gris jaunâtre, rayé transversalement de brun sur les flancs et sur les pates; son museau et sa gorge sont noirs, ainsi qu'une longue crinière qu'elle a sur le dos; ses oreilles sont longues et coniques, presque nues. Elle habite la Barbarie, l'Egypte, la Nubie, la Syrie, et la Perse.

Les Hyènes sont des animaux qui ont singulièrement prêté à la superstition, et qui ont été le sujet de mille contes tous plus merveilleux ou plus absurdes les uns que les autres. Les anciens ont décrit que l'Hyène était alternativement mâle pendant six mois et femelle pendant les six autres mois, excepté quand elle portait, allaitait et élevait ses petits, car alors elle restait femelle toute l'année. Mais, l'année suivante, elle prenait sa revanche en conservant les fonctions de mâle et faisant subir à son compagnon le sort de la femelle. Selon les mêmes auteurs, les Hyènes savent imiter parfaitement la voix humaine, et voici comment elles utilisent ce talent : elles rôdent autour des troupeaux et surtout autour des bergers, sans se laisser apercevoir, jusqu'à ce qu'elles aient entendu prononcer le nom d'un des pâtres; elles le retiennent, puis vont s'embusquer la nuit dans un buisson, et là, d'une voix plaintive, elles appellent le berger par son nom comme pour l'amener au secours d'une femme ou d'un enfant expirant. Le malheureux, trompé par ces gémissements douloureux, vole auprès du buisson pour secourir un être souffrant qui l'appelle, mais il ne trouve qu'une affreuse hyène qui le dévore. S'il devine le piége qui lui est tendu, il fuit ; mais l'animal dirige sur lui, à travers les ténèbres, l'éclat sombre et rougeâtre de ses yeux, et cette funèbre lueur le *charme*, l'arrête dans sa course, et le force, par une fascination magique, à attendre, dans l'immobilité complète d'une statue, l'Hyène, qui vient pour en faire sa proie. Il paraît que les jeunes filles étaient plus difficiles à fasciner que les bergers, car l'Hyène, pour s'en emparer, était obligée d'employer d'autres moyens beaucoup plus mystérieux et compliqués. Elle prenait la forme d'un beau garçon, et toujours au moyen de ses yeux, elle faisait naître dans le cœur d'une jeune fille un amour désordonné qui la rendait folle; alors la pauvrette abandonnait son troupeau pour courir les champs, et le monstre profitait de cette circonstance pour croquer d'abord la bergère, puis ensuite les moutons... « Tout cela peut arriver sans l'Hyène, » dit Buffon.

Dans le siècle dernier, les écrivains, un peu plus critiques que leurs pères, abandonnèrent ces contes absurdes, mais pour les remplacer par d'autres contes, ou au moins par des exagérations outrées. Buffon lui-même n'est pas à l'abri de ce dernier reproche ; écoutons-le : « Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce, et quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et paraît plus hardi; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomirait avec effort, ou plutôt au mugissement d'un veau. L'Hyène se défend du Lion, ne craint pas la panthère, attaque l'Once, laquelle ne peut lui résister. Lorsque la proie lui manque, elle creuse la

terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes.»

A présent venons-en à la vérité. Les Hyènes rayées sont en effet des animaux très-farouches et d'une voracité dégoûtante, mais d'une lâcheté, d'une poltronnerie incomparablement plus grande que celle du loup. Elles ne vivent que de cadavres, de voiries, et c'est à ce goût prononcé pour la chair corrompue, beaucoup plus qu'à leur prétendue férocité, qu'il faut attribuer cette habitude qu'elles ont de déterrer les cadavres, quand elles parviennent à entrer dans les cimetières mal clos des musulmans; et encore, Bruce, qui a vécu longtemps en Abyssinie, pays de la terre qui est le plus peuplé d'Hyènes, nie positivement ce fait. « Après beaucoup de recherches, dit-il, je n'ai encore pu avoir une seule preuve que les Hyènes eussent déterré un cadavre. » (*Voyage aux sources du Nil*, tome XIII, page 184.) Non-seulement elles ne peuvent en aucune manière lutter contre le Lion et la Panthère, mais leur timidité ne leur permet pas même d'attaquer des Jackals et autres animaux de la taille du Renard et au-dessus. Elles rôdent sans cesse pendant la nuit, et quelquefois elles s'approchent des habitations, non pour inquiéter les hommes, dont elles redoutent beaucoup la présence, mais pour se nourrir des immondices qu'elles y cherchent. Si elles se hasardent à attaquer une pièce de bétail, c'est un faible Agneau ou un animal mourant qui ne peut leur faire aucune résistance; et, si elles sont surprises dans ce méfait, elles se laissent assommer à coups de bâton par des enfants de huit à dix ans, sans chercher à se défendre. Les marabouts, dont toute l'ambition est de se faire passer pour saints aux yeux du peuple, connaissent parfaitement la lâcheté de cette espèce; aussi ne manquent-ils pas, quand ils en trouvent l'occasion, de saisir une Hyène vivante à bras-le-corps, et de l'apporter ainsi dans la ville. Comme elle ne leur fait jamais la moindre blessure, les Arabes attribuent à la sainteté du personnage et à une faveur spéciale du prophète ce qui n'est que le résultat de la timidité de l'animal. « En Barbarie, dit Bruce, j'ai vu des Maures saisir en plein jour des Hyènes par les oreilles, et les tirer vers eux sans qu'elles fissent d'autre résistance que de chercher à se dégager. »

La ménagerie a possédé fort souvent des Hyènes rayées, et jamais elles ne se sont parfaitement apprivoisées, quoique ces animaux y aient toujours paru inoffensifs. L'une d'elles s'était rongé jusqu'à complète destruction tous les doigts de ses pattes de derrière, et se trouvait réduite à marcher sur de véritables moignons, ce qui ne l'a pas empêchée de vivre plusieurs années. Cependant il est certain que cette espèce, élevée avec douceur, s'apprivoise parfaitement. Il y a dix ans que toute notre armée d'Algérie a vu à Bone un officier français qui en avait élevé une. Elle lui était attachée, le suivait librement dans les rues comme à la campagne, obéissait à son commandement, accourait à sa voix, et le caressait absolument comme aurait fait un chien.

L'Hyène d'Abyssinie (*Hyæna Brucii*; *Canis hyænomelas* (Bruce) atteint jusqu'à cinq pieds neuf pouces (1,868) de longueur totale, et sa queue a vingt et un pouces (0,569); ses formes générales se rapprochent davantage de celles du Chien, et elle n'a pas le train de derrière aussi incliné que l'Hyène rayée, dont elle diffère encore par sa couleur, d'un roux brun, plus pâle aux oreilles et à la tête; par son museau, plus long et non étranglé, ressemblant à celui d'un Chien; par sa crinière, d'un rouge brun et non pas noire, et par sa queue, également d'un rouge brun, dont les poils, ainsi que ceux de la crinière, ne sont pas annelés de noir à la pointe; elle n'a pas la gorge noire, mais seulement une tache remontant jusqu'à l'extrémité de la mâchoire inférieure; ses oreilles, longues de plus de neuf pouces (0,244), ne sont pas nues, mais couvertes de poils très-fins et très-courts. Du reste, elle est rayée de noir à peu près de la même manière, à cette différence néanmoins que les bandes des jambes de derrière ne sont pas transversales, mais longitudinales, ce qui est un caractère spécifique très-tranché.

Malgré ces différences énormes, malgré des mœurs tout à fait différentes, l'Hyène de Bruce, quatre fois plus grosse que l'Hyène rayée, a été confondue avec elle par tous les naturalistes, et cela parce qu'ils ont plus consulté la mauvaise figure qu'on en a donnée dans la traduction française du *Voyage aux sources du Nil*, que la description écrite du voyageur.

Les Hyènes d'Abyssinie vivent solitairement comme l'Hyène rayée, et paraissent n'avoir guère plus d'intelligence. Bruce dit: « Elles sont au contraire excessivement brutes, paresseuses, sales, dépourvues de toute espèce de pudeur, et ayant enfin des mœurs très-ressemblantes à celles du Loup. Le courage qu'elles montrent ne leur vient que de leur extrême voracité; aussi meurent-elles plus souvent en fuyant qu'en combattant. C'est une vraie peste en Abyssinie; il y en a partout, dans les campagnes et dans les villes, et je suis sûr qu'il y en a plus que de Moutons, quoique les Moutons y soient pourtant en grand nombre. Depuis le moment du crépuscule du soir jusqu'au point du jour, Gondar est rempli d'Hyènes, qui viennent dévorer les cadavres des infortunés que les cruels Abyssins laissent sans sépulture dans les places publiques et dans les rues. Il croit en même temps, ce peuple sanguinaire et superstitieux, que ces animaux ne sont autre chose que les falashas (sorciers), qui changent de figure par le pouvoir de la magie, et qui descendent la nuit de leurs montagnes pour venir se nourrir de chair humaine. » Il raconte qu'en sortant chaque soir du palais du roi pour rentrer chez lui, il courait risque d'être mordu par des Hyè-

es. « Les hommes armés qui m'accompagnaient, dit-il, ne les épouvantaient point. Elles grondaient en rôdant autour de nous, et il ne se passait guère de nuit sans qu'elles nassent ou blessassent quelqu'un. »

En Abyssinie et dans l'Atbara, on n'enterre pas toujours les cadavres humains, et on se borne à les porter dans la campagne, ou même à les laisser dans la rue, quand ce sont les corps de pauvres gens ; les Hyènes se chargent de leur donner la sépulture. Aussi, cet animal marche insolemment en plein jour, fait face à l'homme ; cependant il attaque toujours le Mulet ou l'Ane plutôt que le cavalier. En route, les fusils l'empêchent de venir très-près des voyageurs; mais la nuit, le soir et le matin, il est toujours sur leurs talons. Comme on ne le chasse jamais, et que l'on se contente de repousser ses agressions, l'impunité lui donne de l'audace, et sa voracité le pousse quelquefois jusqu'à entrer dans les maisons. « Une nuit, dit encore le voyageur cité plus haut, j'étais dans la province de Maïtsha, très-occupé d'une observation astronomique, lorsque j'entendis passer quelque chose derrière moi; soudain je me retournai et ne pus rien voir. Ayant achevé ce que je faisais en ce moment, je sortis de ma tente dans l'intention d'y retourner bientôt, et en effet j'y rentrai presque tout de suite. Mais en mettant le pied sur le seuil j'aperçus deux gros yeux bleus étincelants dans les ténèbres. Je criai soudain à mon domestique de porter de la lumière ; et nous vîmes une Hyène à côté du chevet de mon lit, tenant dans sa bouche trois ou quatre paquets de chandelles. Je ne pouvais lui tirer un coup de fusil sans courir risque de briser mon quart de cercle ou quelque autre de mes instruments. Comme elle avait la gueule pleine de chandelles, elle semblait à ce moment ne pas songer à une autre proie, et je voyais qu'elle était trop embarrassée pour me mordre. Je pris donc une lance, et je la frappai aussi près du cœur qu'il me fût possible. Jusqu'alors elle n'avait pas montré la moindre colère ; mais, dès qu'elle se sentit blessée, elle laissa tomber ce qu'elle avait dans la gueule, et fit des efforts incroyables pour remonter le long du fût de la lance et venir jusqu'à moi. La crainte de la voir réussir me fit tirer un pistolet de ma ceinture, et je lui lâchai mon coup. Presque aussitôt mon domestique lui fendit le crâne d'un coup de hache. Enfin, les Hyènes faisaient les tourments de ma vie, elles troublaient mes promenades du soir, elles dévoraient sans cesse quelqu'un de nos mulets et de nos ânes, animaux qu'elles cherchent toujours de préférence. »

On voit par ces citations que l'Hyène d'Abyssinie diffère de l'Hyène rayée, non-seulement par la taille et la couleur, mais encore par son audace et sa férocité. Comme le Loup, cette espèce préfère le Chien à toute autre proie, et il paraît qu'en cela elle satisfait à la fois et son goût et sa haine. Il y a entre ces animaux une antipathie invincible, et les Chiens les plus hardis pour la chasse au Sanglier n'osent jamais la poursuivre dans les bois ni la combattre en plein champ. Il n'en est pas de même pour l'Hyène de Barbarie ; les Chiens de berger, aussitôt qu'ils l'aperçoivent, s'élancent sur elle et l'étranglent sans façon.

L'Hyène tachetée (*Hyæna capensis*, Desm.; *Canis crocatus*, Lin. ; *Hyæna rufa*, G. Cuv. ; le *Loup-tigre* de Kolbe, si ce Loup-tigre n'est la Hyénoïde peinte) a le pelage d'un gris roux prononcé; la tête est rousse, avec du noirâtre sur le front et entre les yeux ; le dessous du front est d'un brun roussâtre; le dessous du cou et du front seulement est blanchâtre; des taches noirâtres, peu distinctes, occupent les flancs, la croupe et les cuisses ; elle a une bande noirâtre de chaque côté du cou, les jambes et les pieds noirâtres, avec la face interne des jambes de devant d'un blanc roussâtre; la queue rousse dans sa première moitié, et noirâtre dans la seconde.

Dans sa première édition des *Ossements fossiles*, Cuvier avait donné le nom d'Hyène rousse à cette espèce, et cette méprise a beaucoup embarrassé les naturalistes; il en est résulté que plusieurs d'entre eux ont appliqué à sa synonymie la description de l'espèce suivante, qui est restée sans nom, ou avec un nom qui ne lui convient pas, puisqu'il appartient à celle-ci.

L'Hyène tachetée habite le midi de l'Afrique et principalement le cap de Bonne-Espérance; il paraît cependant qu'on la trouve quelquefois aussi en Barbarie. Pour la grandeur elle tient le milieu entre l'Hyène rayée et l'Hyène d'Abyssinie, car celles de la ménagerie avaient deux pieds et demi (0,812) de hauteur sur le garrot et trois pieds et demi (1,137) de longueur, non compris la queue. Moins sauvage et plus courageuse que les autres espèces, celle-ci a aussi plus d'intelligence, et sous ce rapport elle ne le cède guère au Chien. Elle se défend hardiment contre les animaux féroces avec lesquels sa force lui permet de lutter, et elle ne se nourrit de cadavres que lorsque la chasse aux Gazelles et aux Antilopes ne lui réussit pas. Si l'on s'en rapporte à Barrow, il est des pays où on l'apprivoise et la dresse pour la chasse. Il paraîtrait qu'alors elle s'attache à son maître avec beaucoup d'affection, et qu'elle lui est aussi dévouée, aussi fidèle qu'un Chien. Toutes celles qui ont vécu à la ménagerie portent à croire ce qu'en a dit ce voyageur, car elles étaient fort douces, caressantes même, et elles aimaient beaucoup qu'on les grattât autour des oreilles et sur le cou. Ce n'était pas seulement à leurs gardiens qu'elles donnaient ces marques d'amitié, mais encore à toutes les personnes étrangères qui s'approchaient de leur loge. L'une d'elles, lors de son arrivée en France, s'échappa de sa cage, à Lorient. Elle courut quelque temps la campagne sans faire de mal à personne, et se laissa bientôt reprendre sans résistance. Elle a vécu seize ans à la ménagerie, et ce n'est que vers la fin de sa vie, lorsqu'elle fut tourmentée par les infirmités

de la vieillesse, que son caractère s'aigrit un peu. Elle cessa d'être caressante, mais pour cela elle n'en devint pas plus méchante.

HYENOIDE, *Hyenoides*, genre de Mammifères qui se place entre les Chiens et les Hyènes, avec lesquelles il a de nombreuses affinités. L'Hyénoïde peinte, *Hyena picta*, Temm. La Hyénoïde a quelque analogie de forme avec la Hyène tachetée (*Hyæna crocata*), à laquelle elle ressemble par le manque de crinière, et par son train de derrière, qui est même plus relevé, quoiqu'il le soit moins que dans les Chiens. Comme cette dernière, elle a la tête grosse, le museau court, et les yeux gros et saillants; ses oreilles sont larges et velues; sa queue est touffue, blanche au bout, et descend jusqu'aux talons.

La Hyénoïde habite le Midi de l'Afrique; elle a toute la voracité des Hyènes, mais moins de lâcheté, et elle est beaucoup plus dangereuse pour le bétail. Elle se réunit en troupe plus ou moins nombreuse, et ose alors se défendre contre la Panthère et même contre le Lion. Elle aime à se nourrir de cadavres corrompus et de voiries, et, pour satisfaire ce goût, elle a la hardiesse d'entrer pendant la nuit dans les cours des fermes, et même dans les villages, où elle vient ramasser les immondices jusqu'aux portes des maisons. Malgré cela elle ne s'en livre pas moins avec ardeur à la chasse des Gazelles et des Antilopes. Dans ce cas, les Hyénoïdes se réunissent en meutes, et poursuivent le gibier avec autant d'ordre et de persévérance que nos meilleurs Chiens courants; seulement elles se divisent quelquefois en deux ou trois bandes, et pendant que l'une suit la piste de l'Antilope, les autres cherchent à prendre les devants, à la couper et à la saisir au passage; lorsque l'animal est pris ou forcé, elles le dévorent toutes ensemble sans se quereller, mais elle ne souffrent pas qu'un animal carnassier d'une autre espèce vienne leur disputer leur proie, et c'est alors que comptant sur leur force et leur courage elles osent résister à la Panthère et au Lion.

Si les voiries manquent et que la chasse n'ait pas donné de produits, les Hyénoïdes se répandent autour des habitations, et poussent la hardiesse jusqu'à attaquer les troupeaux, les Moutons principalement, et même les Bœufs et les Chevaux lorsqu'elles les trouvent isolés. Mais aucun fait ne constate qu'elles se soient jamais jetées sur les hommes. Ce que nous venons de dire de cet animal est tout ce qu'il y a de positif sur son histoire, et si l'on n'en sait pas davantage, c'est parce qu'il a toujours été confondu avec les Hyènes par les voyageurs.

HYLOBATE. *Voy.* Gibbon et Siamang.

HYRAX. *Voy.* Daman.

HYSTRIX. *Voy.* Porc-Epic.

I

IBIS, genre d'Oiseau de l'ordre des Echassiers, famille des Longirostres.

Les Ibis ont, en général, des mœurs et des habitudes douces et paisibles. Ils vivent en société, par petites troupes de six à dix, et quelquefois plus. En volant, ils ont le cou et les pattes étendus horizontalement, et de temps en temps ils jettent des cris bas et rauques, dont le mode et la force varient selon les espèces. Ils ne sont pas Ophiophages, comme on l'a longtemps dit, du moins de quelques individus, tels que l'Ibis sacré et l'Ibis vert; mais ils se nourrissent habituellement d'herbe tendre, de Vers, de petits Coquillages, de petits Poissons, d'Insectes aquatiques et même terrestres. Ils sont monogames, c'est-à-dire qu'une fois appariés ils restent unis jusqu'à ce que la mort ou tout autre accident fâcheux ravisse l'un à l'autre. Leur nid consiste en petites bûchettes ou en brins d'herbes. Les uns le posent à terre et le plus grand nombre sur les hauts arbres. La ponte est de deux ou trois œufs blanchâtres: le terme de leur éclosion est de trente jours environ. Les petits sont nourris dans le nid, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour voler. Les Ibis sont des Oiseaux voyageurs; ils cherchent les lieux humides et marécageux, et parcourent toutes les parties chaudes des deux continents. On en trouve en Europe, en Asie, en Afrique, et en Amérique.

Ibis sacré, *Ibis religiosa*, Cuv.; *Abou-Hannés*, Bruce. — Il est peu de personnes qui ne connaissent ou du moins qui n'aient entendu parler de cet Oiseau. La vénération dont il a été l'objet dans l'ancienne Egypte a imprimé à son nom un caractère de célébrité qu'il n'est pas permis d'ignorer. Cette vénération, que la superstition exagéra, nous est attestée par l'histoire même du peuple égyptien, par les débris de ses monuments et par les preuves matérielles qui sont restées, comme pour nous dire les honneurs qu'il rendait à l'Ibis après sa mort naturelle. Ces preuves sont les momies, sans lesquelles peut-être l'incertitude régnerait encore sur cet Oiseau des anciens. Nous donnerons une idée assez complète de ces momies en faisant la description du procédé mis en usage pour les obtenir, ou, en d'autres termes, de l'embaumement.

L'Ibis était dépouillé de ses viscères; ensuite, ses ailes étant mises dans leur position naturelle, on couchait au-dessous de la gauche la tête, de manière à ce que le bec dépassât la queue d'un pouce environ; puis on fléchissait ses jambes et on les engageait par les genoux sous le sternum. Ces précautions prises, on le plongeait dans du bitume, d'où on le retirait pour l'envelopper dans des bandelettes épaisses et bien serrées, au-dessus desquelles on croisait d'autres bandelettes, maintenues elles-mêmes par divers tours de fils artistement arrangés. Enfin on

errait le tout dans un vase conique, à couvercle soigneusement fermé et maintenu avec une espèce de mastic. Ainsi embaumé, on le déposait dans les *puits aux Oiseaux*, aux plaines de Saccara, ou dans les catacombes : le Muséum de Paris possède plusieurs momies retirées de celles de Memphis et de Thèbes.

C'est en reconnaissance des services supposés que l'Ibis rendait à l'Égypte que l'Égypte à son tour l'honorait comme une divinité propice. Il détruisait, disait-on, les Serpents ailés et venimeux qui tous les ans, au commencement du printemps, partaient de l'Arabie pour pénétrer en Egypte. L'Ibis allait à leur rencontre dans un défilé où ils étaient forcés de passer, et là il les attaquait et les détruisait tous. Ce qui semble avoir contribué le plus autrefois à accréditer cette fable, c'est un passage d'Hérodote, dans lequel il prétend avoir vu ce défilé « où, dit-il, étaient entassés çà et là les os et les épines du dos de ces Serpents ailés. » Après lui, Cicéron, Pomponius Méla, Solin, Elien, Ammien, etc., ont reproduit ce fait d'une manière plus ou moins conforme à la sienne. Avouons que c'est probablement cette opinion, répandue partout et généralement reçue sans examen, même jusqu'à nos jours, qui a donné lieu à tant de méprises sur cet Oiseau. On a voulu le retrouver avec cet attribut que les anciens lui accordaient, de tuer et de manger les Serpents ; dès lors les uns l'ont confondu avec la Cigogne, les autres avec quelques espèces de Hérons ; quelques-uns avec un Vautour (le *Vul. pernocterus*). Savigny pense, contrairement à tous les écrivains anciens que nous venons de citer et à d'autres plus modernes, que l'Ibis n'a été l'objet de tant de respect que parce que son apparition en Egypte annonçait le débordement du Nil, et non parce qu'il délivrait cette terre des serpents venimeux.

Quel que soit le motif qui ait établi son culte, il n'en reste pas moins vrai qu'on le regardait comme une divinité, qu'on l'élevait dans les temples, qu'on le laissait errer librement dans les villes, qu'on punissait de mort celui qui, par mégarde même, était le meurtrier d'un de ces Oiseaux. On en fit le sujet de nombreuses allégories ; on l'associa aux mystères d'Isis et d'Osiris ; quelquefois on représentait Isis ayant, avec un corps de forme humaine, une tête d'Ibis. L'esprit d'un peuple naturellement superstitieux est fécond en fables ; aussi l'Ibis fut reconnu pour être *Toth* ou Mercure, qui, sous cette transformation, venait pour leur dévoiler les arts, les sciences, et leur découvrir la nature des dieux. On lui attribua une pureté virginale, et l'on prétendit qu'il se fécondait et engendrait par le bec. On lui supposa un attachement inviolable pour l'Egypte, dont il était l'emblème : attachement tel, qu'il se laissait mourir de faim quand on voulait le transporter ailleurs. On reconnut même aux plumes de cet Oiseau la propriété de frapper de stupeur et quelquefois de mort les Crocodiles qui en étaient touchés. Les prêtres, par qui se propageaient et se perpétuaient tous ces contes, prétendirent encore que sa chair ne se corrompait pas, quoiqu'on gardât longtemps le corps de l'animal mort. Enfin, pour clore cette série de fictions que nous sommes forcés de laisser incomplète, nous terminerons par une merveille : Piérius dit que, selon les anciens, le Basilic naissait d'un œuf d'Ibis, formé dans cet Oiseau des venins de tous les Serpents qu'il dévore.

Il paraît que les Egyptiens modernes sont loin d'avoir hérité entièrement de cette antique vénération pour l'Ibis ; car ils le chassent au fusil et au filet, et plus encore ils le mangent.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur l'Ibis des anciens ; quoique plusieurs auteurs de l'antiquité, et surtout Hérodote, Elien, et Plutarque nous en aient laissé des descriptions assez exactes, cependant il a été longtemps méconnu parmi nous. Perrault, et à son exemple Brisson et Buffon, l'ont confondu avec l'Ibis blanc, le *Tantalus Ibis* de Linné. D'après Blumenbach, c'est aussi à l'Ibis de Linné, au Tantale d'Afrique, que les Egyptiens auraient rendu les honneurs divins. Cuvier même, dans son appendice du discours préliminaire (*Recher. sur les ossements fossiles*, t. I^er^), avoue qu'il a partagé l'erreur des hommes célèbres que nous venons de citer, jusqu'au moment où il put faire l'examen de quelqués momies. Avant Bruce, on était peu d'accord au sujet de cet Oiseau. C'est ce voyageur anglais, le premier, qui nous l'a fait connaître sous le nom d'Abou-Hannès, nom qu'il porte dans la Basse-Ethiopie, et qui signifie le père de Jean, parce qu'il paraît en plus grand nombre vers la fête de saint Jean, époque à laquelle les pluies commencent en Abyssinie. Cuvier (ouvrage cité) ne fit que confirmer l'opinion de Bruce sur l'Ibis sacré, en apportant à cette opinion de nouvelles preuves tirées des os trouvés dans les momies. Il proposa de placer cette espèce dans les *Numenius*, sous le nom de *Numenius Ibis* ; mais alors il ne s'était pas encore déterminé à faire le genre auquel nous le rapportons.

L'Ibis sacré présente quelques différences suivant l'âge. Dans sa jeunesse, les joues, le bas du cou et de la gorge entière, sont revêtus de petites plumes noires, comme clairsemées sur la peau.

Au dessus de la tête et à la nuque, ces plumes sont plus grandes, plus nombreuses, et assez longues à l'occiput pour y former une espèce de huppe pendante. L'adulte a la tête et une partie du cou dénudées. La peau de ces parties est noire ; tout son plumage est blanc, à l'exception de l'extrémité des rémiges. Les grandes sont terminées par un noir cendré luisant, dans lequel le blanc forme des échancrures obliques ; les secondaires, par un beau noir à riches reflets verts et violets ; et les trois ou quatre internes, noires et à barbes si longues et si effilées, qu'elles couvrent tout le croupion, et que, retombant par dessus le bout des ailes, elles cachent encore une partie de la queue dont les pennes sont blanches. Le

noir du croupion fait avec le blanc une forte échancrure, laquelle, comme dit Plutarque, « retraçait aux Egyptiens l'image de la lune dans son croissant » ; raison pour laquelle l'Ibis était aussi consacré à cet astre. Il a le bec et les pieds d'une couleur brune plombée ; sa taille ordinaire est de vingt-deux à vingt-trois pouces.

L'Egypte ne paraît plus être le pays de prédilection de l'Ibis des anciens. On ne l'y rencontre plus qu'en très-petit nombre, et pendant un certain temps de l'année, encore ne s'y arrête-t-il que fort peu de temps ; il ne s'approche même pas du Caire. Sa disparition d'un lieu où, au dire d'Hérodote, « il était si fréquent qu'on en rencontrait à chaque pas », paraît tenir, ou à un changement survenu dans la nature même du pays, trop aride et trop sec maintenant pour lui fournir une nourriture abondante, ou bien à la chasse qu'on lui a déclarée. Pourtant, Savigny, à qui nous devons les détails les plus intéressants sur cet Oiseau, qu'il a eu l'occasion d'observer dans les environs de Damiette, de Menzalé, mais surtout près de Kafr-Abou-Saïd, sur la rive gauche du Nil, dit, d'après le rapport des habitans, qu'on l'y voit encore, mais seulement pendant la crue du Nil ; il en part lorsque l'inondation est passée. Cette émigration, qui a lieu vers le milieu de juin, semble coïncider avec son apparition en Ethiopie, où Bruce l'a vu arriver à peu près vers cette époque. Pendant une partie de l'année, il se trouve dans la Basse-Egypte, il porte le nom d'*Abou-mengel*, mot qui signifie *père de la faucille*.

« Lorsqu'une troupe d'Ibis vient à s'abattre sur des terres nouvellement découvertes, on peut observer ces Oiseaux, des heures entières, au même endroit, occupés sans cesse à fouiller la fange avec leur bec ; ils se tiennent assez constamment pressés les uns contre les autres. On ne les voit jamais, comme nos Courlis, s'élancer et courir avec rapidité ; mais ils vont pas à pas. Elien prétend que la démarche de l'Ibis ne peut être comparée qu'à celle d'une vierge délicate, tant elle est lente et posée. »

On ne le rencontre jamais sur les bords de la mer ; il semble même ne fréquenter que les rivières et les lacs dont les eaux ne sont pas corrompues. Les Coquillages fluviatiles dont il se nourrit sont des Univalves de plusieurs genres, des Planorbes, des Ampullaires, des Cyclostomes, etc. Sa ponte est de quatre œufs, blanchâtres ; l'incubation est de vingt-huit jours. Il ne nourrit pas ses petits avec des œufs de Serpents, mais bien avec des coquillages. On ne sait plus où il niche.

Ibis des bois, *Tantalus cayennensis*, Gm., connu à Cayenne sous le nom de *Flamant des bois*. — Il a le bec verdâtre, la base des mandibules et l'aréole des yeux d'un rouge sombre. Son plumage est d'une couleur brune à reflets bleus et verts ; les tectrices des ailes et les plumes du cou ont la couleur et l'éclat de l'acier poli ; pieds d'un brun jaunâtre. Il est de la taille de notre Ibis vert. Cet Oiseau a une voix forte, qu'il fait entendre principalement le soir, lorsqu'il se perche. Alors il pousse des cris (*coua, coua, coua*), qui faiblissent par degrés et qui ne s'éteignent que lorsqu'il s'endort. Si on le poursuit, il va chercher un autre arbre et reprend son premier cri. L'analogie qui existe entre cet Oiseau d'Amérique et notre Ibis vert est tellement grande, que Vieillot a pu penser que ces deux Oiseaux appartenaient à la même espèce.

ICHNEUMON. *Voy.* Mangouste.

ICTERUS. *Voy.* Troupiale.

IMITATEUR, *Œnanthe imitatrix*, Vieill. *grand Motteux* de Buffon, espèce d'Oiseau du genre Traquet. — Cet Oiseau est ainsi nommé pour la facilité extraordinaire qu'il a de contrefaire tous les sons qui frappent son oreille. Depuis l'aboiement du Chien et le bêlement des Agneaux jusqu'au cri rauque des Oies et au chant de la Poule qui pond, il rend facilement et au naturel tout ce qu'il a entendu. Transporté dans une contrée étrangère, le chant des Oiseaux qui l'habitent devient bientôt le sien ; c'est surtout le soir et le matin qu'il s'exerce à répéter les sons qui l'ont frappé dans la journée, et son imitation est tellement exacte que l'homme même y est souvent trompé. Le chant particulier à cette espèce est très agréable ; c'est surtout à l'époque des amours que le mâle fait entendre les sons les plus mélodieux et les plus variés.

Cet Oiseau n'est pas d'un naturel farouche ; il se plaît surtout dans les lieux habités, car on le rencontre le plus souvent dans les terres labourées, et surtout établi sur les haies qui bordent les habitations et les parcs de bestiaux. Dans les champs, il choisit pour se reposer les mottes de terre, les taupinières, enfin tous les lieux un peu plus élevés que le sol. Son vol est droit, il file en rasant la terre le plus près possible ; il se laisse approcher sans crainte, puisque Levaillant assure avoir vu des colons en tuer à coups de fouet. Il se nourrit d'Insectes et de Vers.

Si l'Imitateur aime l'homme, il est loin de rechercher les individus de son espèce ; car il est très-rare d'en rencontrer plusieurs couples sur le même terrain. Au contraire, ils affectent de s'isoler et de choisir un certain arrondissement dont ils ne s'écartent plus ; le mâle et la femelle ne se quittent pas de l'année ; les petits s'éloignent du père et de la mère aussitôt qu'ils peuvent pourvoir seuls à leur subsistance.

Cet animal cache son nid avec le plus grand soin, toujours sous terre, tantôt dans un trou qu'il creuse sous une pierre à l'écart, tantôt dans une fourmilière abandonnée ; la ponte est de cinq œufs, entièrement bleu de turquoise.

INCUBATION. — Ce mot, qui désigne l'action par laquelle les Oiseaux couvent leurs œufs pour faire éclore leurs petits, s'applique aussi à tout procédé à l'aide duquel la chaleur étant entretenue avec des circonstances données, devient propre à favoriser, à accomplir la transformation de l'œuf fécondé en un être organisé et vivant.

Parmi les animaux ovipares, les Oiseaux seuls couvent leurs œufs, parce que seuls ils portent avec eux assez de chaleur pour exercer cette action indispensable, et que leur organisation s'y prête merveilleusement. Les poissons déposent leurs œufs dans l'eau pour les laisser éclore sous les feux du soleil. Les œufs des Reptiles, des Insectes, déposés convenablement par l'instinct des femelles, sont également abandonnés à la chaleur vivifiante du soleil. Les Serpents, les Couleuvres ovipares, déposent les leurs sous le sable, dans des trous, dans le creux des arbres, les recouvrent de feuilles sèches autant pour les garantir des attaques extérieures que pour favoriser leur Incubation. Les Crocodiles, les Tortues creusent dans le sable, à l'exposition du midi, y cachent leurs œufs, et les placent dans une situation favorable au développement de leurs petits. Ils veillent alors avec une sollicitude inquiète autour de l'endroit qui recèle ce dépôt, pour le défendre contre les recherches des autres animaux et de l'homme. Quelques Insectes couvent leurs œufs dans leur intérieur où ils éclosent; d'autres les déposent sur l'homme ou sur d'autres animaux dont la température est propre à les faire éclore. Quelques-uns d'entre eux les font même pénétrer jusque sous la peau de ces animaux. Certaines espèces de Poissons font éclore leurs œufs dans leur intérieur. Peut-on citer comme une sorte d'Incubation cet acte par lequel plusieurs Quadrupèdes vivipares, tels que le Kanguroo, l'Opossum, renferment leurs petits, après qu'ils sont sortis de l'utérus, dans la bourse qu'ils portent sous le ventre, afin d'attendre que leur organisation soit plus complète, et aussi pour protéger leur faiblesse contre tout danger?

Dans les Oiseaux, la durée de l'Incubation, (c'est-à-dire le temps que le jeune Oiseau met à se développer dans l'intérieur de l'œuf) varie dans les différentes espèces, mais elle est invariable pour chacune de celles-ci. Elle n'est que de douze jours pour l'Oiseau-Mouche; elle de quinze à dix-huit pour les Serins élevés dans les cages, de vingt-un jours pour les Poules, de vingt-cinq pour les Canards, de quarante à quarante-cinq pour les Cygnes. Un certain degré de chaleur est indispensable pour ce phénomène. Pour quelques Oiseaux des régions intertropicales, celle du soleil suffit; mais en général, pour maintenir les œufs à la température nécessaire, la mère les recouvre de son corps après les avoir déposés dans un nid propre à les abriter. L'Autruche les abandonne dans le sable. La constance avec laquelle les Oiseaux couvent leurs œufs est vraiment admirable. Le plus ordinairement la femelle est seule chargée de ce soin, tandis que le mâle veille à ses besoins; quelquefois le père et la mère se partagent ce travail. Il faut que le besoin de la faim ou un grand danger la forcent à s'éloigner, pour que la femelle couveuse laisse un instant sa progéniture. Les phénomènes qui s'accomplissent dans l'œuf pendant la durée de l'Incubation arrivent avec un ordre, une régularité tellement merveilleuse, ils sont d'une si haute importance, qu'ils ont fixé l'attention et fait l'objet des recherches approfondies d'un grand nombre de physiologistes.

INDICATEUR. *Voy.* Coucou.

INDRIS, Lacép., Singes de la tribu des Makis. — L'Indri a queue courte, *Indris brevicaudatus*, Géoff., habite sur les arbres à Madagascar, et a jusqu'à trois pieds de haut. Il se plaît dans les solitudes boisées, où il se nourrit de fruits et de racines. Sa voix ressemble à celle d'un enfant qui pleure; il a de l'intelligence; son caractère est très-doux; aussi les Malgaches l'apprivoisent-ils aisément, et alors il prend un peu les habitudes d'un Chien, sans jamais pouvoir acquérir son intelligence. Il reconnaît et aime son maître; il le suit, le caresse en lui léchant les mains, et lui témoigne sa joie lorsqu'il le retrouve après une courte absence. On le dresse à la chasse, et il poursuit le gibier sur les arbres, l'attaque, le prend et le donne d'autant plus volontiers au chasseur, que jamais il n'y touche pour son propre compte.

INGAMBE, *Psittacus formosus*, Levaill., espèce de Perruche de la terre de Van-Diémen. Cet animal, qui se fait remarquer par la longueur extraordinaire de ses tarses, ses ongles presque droits, sa tête très-petite et son bec très-faible, la mandibule inférieure très-évasée et renflée des côtés, offre des caractères si particuliers, que non-seulement il se distingue de toutes les autres Perruches, mais qu'il semble même s'éloigner du genre des Perroquets. Obligé de chercher sa nourriture sur terre dans les herbes plus ou moins hautes, la nature l'a pourvu de longues jambes qui lui permettent, par l'élévation de son corps, de se mouvoir avec facilité dans le lieu où il se tient; des ongles crochus l'auraient gêné dans sa marche par l'obstacle que lui auraient apporté continuellement les plantes basses et les herbes; aussi les a-t-il droits comme l'ongle postérieur de l'Alouette, destinée ainsi que lui à chercher sa nourriture à terre.

Les mœurs de cet Oiseau n'ont pas été assez étudiées pour que nous puissions en rendre compte. M. La Billardière, dans son *Voyage à la recherche de La Peyrouse*, en fait mention; il l'a trouvé au cap de Diémen; mais il se borne à dire que cette espèce ne fréquente pas les arbres, qu'elle se tient à terre et qu'elle y court fort vite. En effet, d'après sa conformation physique, nous devons penser qu'il ne s'est pas trompé, et nous pouvons même en conclure que cet animal ne niche pas dans des troncs d'arbres comme les autres Perroquets, puisque les ongles presque droits de ses doigts de devant ne pourraient le soutenir sur le bord des trous, où il faudrait de toute nécessité qu'il s'accrochât un moment avant de se glisser dedans.

INSTINCT DES ANIMAUX. — L'idée qu'on a généralement de l'Instinct est celle d'une force, d'une faculté particulière, cause

immédiate des actions auxquelles les animaux sont aveuglément et nécessairement portés

Ce n'est cependant point une de ces idées claires que l'on peut circonscrire d'une manière précise. En effet, on a beaucoup varié et on est loin d'être d'accord sur les actions instinctives. Les uns en ont étendu le nombre, et les autres l'ont restreint, suivant qu'il convenait à leurs systèmes de refuser ou d'accorder de l'Intelligence aux animaux, de faire dépendre ces actions d'une influence mécanique des organes ou d'une détermination plus ou moins libre de l'esprit. Pour assurer à cette idée toute la netteté dont elle a besoin, il aurait fallu, comme dans toutes les sciences d'observation, où l'on ne peut remonter aux causes que par les faits, il aurait fallu, dis-je, établir d'abord ceux-ci, c'est-à-dire, distinguer par des caractères fixes les actions aveugles et nécessaires de celles qui sont électives et contingentes, de celles qui en un mot sont le résultat de l'expérience : et c'est ce qu'on est loin d'avoir fait. Il n'est pas même possible d'arriver sur ce sujet à toute la précision que l'on doit désirer, parce que la science de l'intelligence des brutes n'est encore qu'à son enfance, et que les principes dont pourrait s'aider celui qui voudrait s'y livrer n'existent point.

Il est nécessaire de remarquer d'abord que nous ne pouvons étudier le principe des actions des animaux que dans nos propres actions, et que les bornes de notre intelligence sont pour nous les bornes du monde intellectuel. Nous ne devons qu'aux lumières que nous puisons en nous-mêmes le pouvoir d'éclairer les actions des brutes, pour en distinguer les différents caractères et en apprécier la nature. La comparaison de nos actions avec les leurs est ici notre unique guide; et ce que nous reconnaîtrons être la cause des unes sera la cause des autres. Si la Toute-Puissance eût créé pour les actions des animaux une faculté différente de celle qui détermine les nôtres, ce serait en vain que nous nous efforcerions de la découvrir; elle résisterait à toutes nos tentatives et resterait éternellement cachée à nos yeux.

Lorsque nous considérons d'une manière générale les actions des animaux, nous remarquons qu'elles sont simples ou complexes, c'est-à-dire que les unes ne paraissent demander ou ne demanderaient de notre part, pour être produites, qu'un très-petit nombre de faits, d'actes intellectuels, comme une perception, un jugement, par exemple, tandis que les autres semblent nécessiter le concours d'un nombre plus grand de ces actes et même rendre indispensables des combinaisons de l'ordre le plus élevé; nous voyons en outre que les plus simples comme les plus compliquées se manifestent, ou avant qu'aucune expérience ait pu avoir lieu, ou après l'emploi et par conséquent le développement des facultés qui, dans l'état ordinaire des choses, doivent agir pour qu'une action contingente se produise.

Il n'y a jamais eu de contestation fondée sur les actions antérieures à toute expérience : simples ou complexes, elles ont toujours été considérées par les naturalistes comme instinctives. Et en effet il faut bien qu'une force aveugle et nécessaire les ait fait naître, puisqu'aucune expérience n'avait encore pu mettre en jeu les facultés de l'être qui les manifestait.

Les cris de l'enfant qui souffre et qui a besoin de secours; la recherche de la mamelle par le petit qui vient de naître, et l'action de teter; la fuite déterminée par la crainte, d'un jeune animal qui n'a point encore appris à connaître le danger; la défense qu'il oppose à qui veut le saisir; l'obéissance du nouveau-né accourant à la voix de sa mère, etc., sont des actions de cette nature.

Celles qui se sont produites après que des influences extérieures ont pu agir sur leur intelligence ont seules inspiré des doutes quant aux principes sur lesquels elles reposent, faute de moyens pour distinguer les contingentes des nécessaires, ainsi que nous l'avons dit plus haut. En effet, d'une part elles avaient été mal observées, et de l'autre on manquait de règles pour les juger et pour déterminer leurs véritables caractères : deux conditions qui se lient si intimement dans toutes les sciences d'observation, qu'on peut affirmer que l'observation de tout phénomène est incomplète si l'on ne peut pas en même temps rattacher ce phénomène par des vues générales à ceux qui sont du même ordre que lui.

La première marque, le premier signe d'une action élective, c'est de pouvoir être modifiée par l'expérience de la même manière qu'elle a été produite, et, l'expérience ne pouvant agir que sur l'esprit, c'est-à-dire, en d'autres termes, que le premier signe d'une faculté contingente est de dépendre de l'intelligence et de toujours pouvoir agir conformément aux circonstances variables dont elle est de nature à éprouver l'influence. Ainsi ce que par la suite nous dirons d'une action, nous entendrons le dire d'une faculté, et réciproquement.

Les exemples de ce genre d'action sont communs : le Chien qui obéit au lieu de fuir à la vue d'un fouet, dès qu'il le voit en main; qui va chercher l'objet qu'on lui désigne au lieu de rester indifférent à l'ordre qu'il reçoit; qui s'agite et déchire les barreaux de sa cage s'ils sont de bois, et qui se résigne à son esclavage si ces barreaux sont de fer, fait donc des actions contingentes; et la faculté qui en est le principe est une faculté modifiable, puisqu'elle reçoit l'influence des différentes circonstances pour lesquelles ces actions se produisent.

Ce sont encore des actions du même genre que celles que nous voyons faire au Cheval, qui, ayant à choisir entre deux chemins dont un lui est connu, prend constamment ce dernier, quelque éloigné que soit le temps où il l'a pris pour la dernière fois; lorsque le Chien court au devant de son maître et le couvre de ses caresses, s'il le voit se disposer à sortir et qu'il ait envie de l'accompagner; lorsqu'il contient le trou

eau dont la garde lui est confiée dans les mites que son maître lui a tracées; lorsque Loup attaque sa proie à force ouverte ans la solitude des bois, ou s'en empare ar surprise dans le voisinage des habitaons, etc., ces actions, comme les précéentes, n'ont rien de nécessaire et pouvaient e point avoir lieu. La moindre circonstance ffisait pour déterminer le Cheval à prendre chemin qu'il n'avait point encore paruru : si le Chien, par sa propre désobéissance, avait mécontenté son maître, ien loin d'accourir à lui avec joie, il ne s'en erait approché qu'en tremblant, et l'on sait ue cet animal n'acquiert que par l'éducation talent admirable que nous lui connaisons pour la garde des troupeaux, etc.

Par contre le caractère des actions instinctives sera d'être fixes et de se reproduire onstamment les mêmes dans toutes les situations. En conséquence, nous rangeons armi ces actions celles que nous présente e Chien, lorsqu'il va enfouir dans la terre es restes de son repas; le Cheval et le Renne, lorsqu'ils enlèvent la neige qui recouvre la terre pour découvrir la nourriture dont ils ont besoin; les Vaches, lorsque, menacées par la présence du Loup, elles placent leurs petits au milieu d'un cercle dont leurs têtes et leurs cornes forment la circonférence; les Castors, lorsqu'ils élèvent leurs huttes et leurs digues, lorsqu'ils vont couper le bois nécessaire à leurs constructions, lorsqu'ils réparent les ravages que leurs ennemis ou le temps peuvent avoir faits à leur habitation; le Lapin, lorsqu'il se creuse un terrier; l'Oiseau, lorsqu'il se construit un nid, etc. En effet, toutes ces actions se présentent constamment à nous comme invariables dans ce qu'elles ont d'essentiel. Le Chien cache ses aliments superflus, quand même il n'a jamais eu besoin d'y avoir recours; le Cheval, qui enlève avec ses pieds la neige sous laquelle l'herbe ou la mousse sont cachées, le fait même quand il voit la neige pour la première fois, et quand il est repu comme quand il a faim. Le Castor construit dans toutes les situations, dans l'esclavage le plus étroit comme au sein de la plus grande liberté; quand les abris lui sont le plus inutiles comme lorsqu'ils lui sont le plus nécessaires. Ces Vaches si ingénieuses pour défendre leurs petits quand elles sont en troupe, ne changeraient rien à leurs moyens de défense quand elles seraient réduites au plus petit nombre, et que ces moyens deviendraient insuffisants; ce Lapin si soigneux à se creuser une retraite, ne sait ni la cacher, ni la construire suivant les lieux, la nature de ses ennemis ou celle des saisons, etc.; et les dernières classes du règne animal nous offriraient des exemples encore plus frappants, plus extraordinaires.

Cette distinction étant bien établie empiriquement entre les actions contingentes et les actions instinctives, si nous nous arrêtons à considérer ces dernières, nous trouvons qu'elles sont de nature très-différente, qu'elles s'exercent constamment ou ne se manifestent qu'à certaines époques; qu'elles sont toujours en petit nombre; mais qu'elles vont en augmentant et de nombre et d'importance, à mesure que les animaux, sous le rapport de l'organisation, s'éloignent davantage de l'espèce humaine.

Pour établir ces propositions, il nous suffira de quelques exemples : les animaux dont nous venons de parler nous les fourniront eux-mêmes. N'y a-t-il pas en effet une différence immense entre les actions involontaires et toujours très-simples qui sont occasionnées par la peur, la colère, l'amour, la faim, etc., et celles que nous venons de citer, toutes remarquables par leur complication ? Les unes semblent purement organiques, tandis que pour les autres l'intelligence paraît indispensable. De plus, ce n'est qu'à certaines époques, et durant un temps limité, que beaucoup d'animaux vont à la recherche de leurs femelles, qu'ils se préparent des gîtes, qu'ils construisent leurs nids. Enfin, le Chien, le Cheval, le Bœuf, nous présentent peu d'actions que l'on puisse attribuer à l'Instinct; et cependant leur vie est assez active, c'est-à-dire que leurs actions contingentes la remplissent presque tout entière et suffisent à la plupart des situations assez nombreuses dans lesquelles ils sont à portée de se trouver. Ils nous présentent de même cette espèce de dégradation de l'Intelligence qui se manifeste par la diminution des actions électives comparativement aux actions instinctives et nécessaires. Le Chien nous fait voir un très-grand nombre des premières, et un très-petit nombre des secondes; le Bœuf, au contraire, passe sa vie active dans d'assez étroites limites, et si ses actions instinctives ne sont pas très-nombreuses, elles le deviennent par comparaison avec le nombre de ses actions contingentes.

Mais ces vérités acquerraient beaucoup plus d'évidence si nous parcourions le règne animal dans son entier : nous verrions que les Quadrumanes et les Carnassiers, qui se trouvent placés au haut de l'échelle des êtres intelligents, sont en quelque sorte des animaux libres en comparaison des Insectes, par exemple, dont toute l'existence semble dominée par une force uniforme et constante, qu'on pourrait comparer à celle qui met en mouvement les machines que nous construisons, si nous étions fondés à trouver une véritable analogie entre les puissances de l'intelligence et celles du monde matériel. Enfin, l'action instinctive du Chien la plus compliquée, celle qui exigerait de notre part le concours du plus grand nombre d'actes intellectuels, n'est absolument rien en comparaison des actions de cette nature que nous observons chez les animaux invertébrés, et principalement chez les Insectes. Quelques actes isolés de prévoyance sont en effet ce qu'en ce genre le Chien et les Mammifères voisins nous offrent de plus remarquable : chez les Insectes au contraire, toute l'existence, quelque variée qu'elle paraisse, ne semble

se composer que d'une seule action nécessaire, mais compliquée à l'infini, de laquelle rien d'extérieur ne peut les détourner et vers laquelle ils tendent invinciblement. Pour ne citer qu'une des espèces les plus connues, l'Abeille, qu'y a-t-il dans les actions d'aucun Mammifère qui approche de la sagacité, de la prévoyance, de la force de combinaison que fait supposer l'industrie de cet animal ? Rien, après l'intelligence de l'homme, ne paraît plus propre à exciter notre étonnement et notre admiration que cette puissance qui porte invariablement un être à suivre un plan compliqué d'actions qui se lient intimement en une seule, dont la durée peut être de plusieurs jours, de plusieurs mois, et qui n'ont toutes qu'un même but. C'est que ce ne sont point les actions qui paraissent naître de combinaisons profondes, de calculs compliqués, de vues ingénieuses qui distinguent véritablement l'homme des autres êtres intelligents ; nous trouvons, comme nous venons de le voir, des preuves de l'existence de ces actions chez les animaux les plus imparfaits, et à un degré que nous ne pouvons peut-être pas dépasser de beaucoup ; c'est la liberté seule, la faculté de connaître, qui fait la véritable supériorité de l'intelligence humaine.

Le caractère de variabilité qui est donné aux actions contingentes, et celui d'invariabilité qui est attribué aux actions nécessaires, ne doivent cependant pas être pris dans un sens tout à fait absolu. L'animal conserve toujours l'exercice de ses sens et le degré d'intelligence qui lui est propre, et il les emploie l'un et l'autre de la manière la plus favorable à l'action nécessaire à laquelle il est porté. L'exercice de ces facultés est même toujours proportionné au degré de nécessité des actions ; plus le besoin, le sentiment, qui entraîne l'animal à agir, sont impérieux, plus aussi ses facultés sont captives : c'est pourquoi l'Instinct nous paraît beaucoup plus fort chez les uns que chez les autres. Il n'y a aucune comparaison à faire à cet égard entre le Hamster, qui se forme des magasins pour l'hiver, et le Chien, qui cache sa nourriture surabondante : rien ne peut détourner le premier de son action, et, au contraire, la moindre circonstance peut distraire le second de la sienne. Mais il y a plus : de nombreuses observations font penser qu'une longue habitude transforme en quelque sorte les actions contingentes en actions nécessaires, et que celles-ci ne sont pas soustraites sans réserve à une action longtemps continuée des circonstances extérieures et accidentelles, et qu'elles prennent quelque chose des actions électives. Plusieurs animaux, en effet, nous en donnent la preuve : les Chiens de chasse proprement dits n'ont besoin d'aucune éducation pour se livrer à cet exercice et poursuivre les bêtes fauves, tandis que les Barbets, les Dogues, par exemple, n'y sont point naturellement portés. D'un autre côté, on assure que les Lapins tenus pendant plusieurs générations dans des lieux où ils ne peuvent fouir donnent naissance à des races qui ne sont plus portées à se creuser des terriers ; et Leroy dit positivement que les jeunes Renards qui se trouvent près des lieux habités montrent par leurs actions, même avant d'avoir quitté le nid, beaucoup plus de prudence et de ruse que ceux qui vivent dans les contrées sauvages, où ils ont peu d'ennemis à craindre et à fuir. C'est qu'il n'est pas plus ici qu'ailleurs de lois absolues. La nature est un ensemble harmonieux dont toutes les parties sont liées, où toutes les transitions sont adoucies, et qui présente avec d'autant plus de force ce caractère d'unité qu'elle a dû recevoir de son auteur, que l'intelligence qui la contemple a su se placer dans un point plus élevé et embrasser une plus grande étendue de phénomènes. Mais cet ordre suppose des rapports différents, permet des rapprochements et des distinctions, et ce sont eux que nous avons dû d'abord chercher à faire connaître.

Après avoir considéré les actions des animaux en elles-mêmes et avoir essayé de distinguer par leurs propres caractères celles qui sont électives et contingentes de celles qui paraissent nécessaires, nous devrions montrer à quels actes intellectuels ou plutôt à quelle cause les unes et les autres sont dues ; par là nous établirions le point de séparation présumable entre l'intelligence de l'espèce humaine et l'intelligence des animaux, séparation qui doit être le but principal de toutes les recherches de la nature de celles qui font l'objet de cet article.

Malheureusement l'entière solution de ce problème ne nous paraît point encore possible. Pour le résoudre, il faudrait que l'on possédât, ce qu'on n'a pu encore obtenir, une classification méthodique et complète des modifications que notre esprit peut éprouver, c'est-à-dire des opérations dont il est susceptible ou des idées qu'il peut acquérir. En effet, comme nous l'avons dit, nous ne pouvons avoir que la conscience de nos propres actes intellectuels ; ceux des animaux seront éternellement cachés à notre perception. Nous ne parvenons à les concevoir que par induction, qu'au travers de leurs organes ; et l'on sait combien de causes différentes peuvent produire des mouvements semblables.

Nous voyons cependant que les animaux, ceux des premières classes surtout, sont susceptibles d'attentions, qu'ils reçoivent par leurs sens des impressions analogues à celles que nous recevons par les nôtres ; que ces impressions laissent des traces qui se conservent et qui les rappellent, qu'elles forment les unes avec les autres des associations nombreuses et variées, qu'il en déduit plusieurs jugements, plusieurs rapports, et c'est là que se bornent les faits dont nous pouvons apercevoir en eux les traces avec une certaine apparence de jugement ; mais les modes, les formes, auxquels leurs perceptions sont soumises, nous les ignorons ; et nous ne pouvons étu-

quelles sont les espèces de rapports qu'ils ne saisissent pas et qui formeraient conséquemment l'apanage exclusif de l'homme. Au reste, si nous ne trouvons pas réunies dans une seule espèce d'animal toutes les facultés de cette nature que nous rencontrons en nous, il serait possible qu'un examen attentif en fît reconnaître un grand nombre dans l'ensemble des espèces qui constituent le règne animal, et de telle sorte que ces facultés pussent elles-mêmes, comme les qualités physiques, servir à faire distinguer ces espèces l'une de l'autre. Mais, ce qui nous paraît hors de doute, c'est que tous les animaux sans exception sont dépourvus du sens intime de la perception du moi et de la faculté de réfléchir, c'est-à-dire, de considérer intellectuellement par un retour sur eux-mêmes leurs propres modifications : ils ignorent qu'ils reçoivent l'impression des corps extérieurs, qu'ils pensent, qu'ils agissent ; les actes de leur esprit, comme les mouvements de leur corps, n'ont que des causes extérieures. Dépourvus ainsi de toute connaissance, ils le sont de toute liberté ; car c'est par l'acte seul qui nous apprend à nous connaître, que nous apprenons à vouloir librement.

C'est principalement à la privation du sens intime de cette qualité précieuse qu'il faut attribuer l'infériorité des animaux à l'égard de l'homme ; car, leur accordât-on toutes les autres facultés que nous reconnaissons en nous, ils seraient encore loin de nous égaler. Tout chez eux, dans ce cas-là même, n'aurait lieu que fortuitement ; les phénomènes ne se présenteraient encore à eux qu'au hasard ; ils ne pourraient ni en faire un choix, ni les réunir, ni les accumuler, ni les classer de manière que leurs facultés pussent en tirer ces rapports nombreux et variés que nous parvenons à en obtenir, et il résulterait encore de là cet autre caractère propre à distinguer les actions instinctives de toutes les autres, que toutes celles qui supposeraient la réflexion seraient les actions de ce genre.

Je sais que plusieurs auteurs, et principalement Condillac, ont pensé que les animaux réfléchissent ; mais ils n'ont pu faire reposer cette opinion que sur leurs actions invariables que nous avons dû regarder comme instinctives, et comment la faculté la plus indépendante, celle d'où toute liberté découle serait-elle exclusivement enchaînée dans des actions nécessaires ? Il serait contradictoire de l'admettre. Si les provisions que nous voyons faire au Chien étaient l'effet d'une véritable connaissance, c'est-à-dire, si la réflexion lui avait appris tout ce qu'il aurait fallu qu'il sût, et ce qu'il ne pouvait évidemment savoir sans elle, pour prévoir et pour agir en conséquence, il ne se serait pas borné à faire des provisions de bouche, il en aurait fait pour s'abriter, pour se coucher, en un mot pour tous ses besoins ; et nous pouvons appliquer ce raisonnement à tous les animaux pourvus d'Instinct et formés de manière à produire ces actions isolées dont l'existence ne peut être conçue par nous qu'autant que nous considérons la perception du moi et la réflexion comme en étant les causes.

D'autres physiologistes, ayant remarqué que la force de réflexion était ordinairement proportionnée à l'intensité des idées, et que celles-ci avaient d'autant plus d'empire sur l'esprit que nous avons plus de disposition à les acquérir, en avaient conclu que cette faculté était constamment dépendante de chaque disposition, de chaque penchant, et que, si les animaux ne la manifestent que dans quelques cas seulement, c'est que leurs penchants sont en petit nombre. Mais cette explication ne concorde pas plus que la précédente avec les faits, et surtout avec ce caractère de liberté qui distingue le sens intime de toutes nos autres facultés. En effet, son premier acte nous apprend notre puissance sur nous-mêmes, et c'est dans cette puissance seule que nous trouvons un témoignage de notre liberté. Lorsque nous avons besoin d'une image, d'un souvenir, d'un jugement, ils se présentent, ou non, suivant la disposition de nos organes, et s'ils naissent, c'est, comme on sait, toujours spontanément et d'eux-mêmes, dans le cas où nous les appelons avec le plus d'ardeur, comme dans celui où ils se présentent sans que nous les sollicitions. La réflexion, au contraire, lorsqu'elle s'est une fois manifestée, qu'elle nous a une fois révélés à nous-mêmes, reparaît dès que nous réclamons son secours, dès que nous voulons qu'elle devienne active ; nous ne pouvons pas nous séparer de notre moi, et vouloir la réflexion c'est réfléchir. Il suit de là que les animaux exerceraient cette faculté s'ils la possédaient dans leurs penchants les plus faibles comme dans leurs besoins les plus pressants, dès qu'elle pourrait les servir ; et les faits nous prouvent qu'ils n'en agissent point ainsi. Il est bien certain que, pour tous les animaux indistinctement, le besoin de nourriture est le plus puissant sur les individus, et qu'il est bien plus important pour leur existence, pour leur moi, de le satisfaire, que de satisfaire le besoin de s'abriter, et nous voyons cependant beaucoup d'animaux se creuser des terriers, c'est-à-dire prévoir la nécessité d'un abri, et ne pas prévoir, lorsqu'elle devra se faire le plus vivement sentir, la nécessité d'une provision d'aliments.

Toutes les autres tentatives qui ont eu pour objet d'expliquer d'une manière générale, et sans admettre de faculté particulière, les actions des animaux, n'ont pas été plus heureuses, et on pourrait en dire autant des explications qui ont été données des actions instinctives en particulier.

Pour éviter les contradictions que nous venons de faire remarquer, des philosophes ont pensé que les actions de ce dernier genre dépendaient d'une forme particulière du cerveau et n'étaient en quelque sorte que des actions mécaniques. Renfermée dans ces simples termes, cette théorie serait plus

difficile à admettre encore que les précédentes et ne tirerait d'un embarras que pour plonger dans un autre. Car qu'est-ce que cette forme, et sur quelle analogie porte-t-elle? Elle suppose un genre de preuves qu'on n'a point encore données. Sans doute on trouvera dans la structure du cerveau des animaux des formes qui se lieront avec leurs facultés intellectuelles; mais, si cette idée repose sur des vraisemblances très-fortes, aucune expérience ne la démontre encore; et l'extrême difficulté d'un tel travail le rendra peut-être longtemps encore impossible. Si quelques-unes de nos idées qui paraissent être complexes n'ont point encore été analysées, si on n'en a point encore démontré l'origine et séparé les éléments, on n'a pas non plus démontré l'impossibilité de cette analyse; et on ne peut faire reposer une théorie de la nature de celle qui nous occupe sur des analogies négatives, sur des suppositions que d'un moment à l'autre on peut voir détruire.

Des esprits éminents ont publié récemment le fruit de leurs méditations sur ce sujet difficile. Nous allons donner ici une analyse de leurs travaux.

Suivant ces naturalistes philosophes, l'Instinct est une force primitive et propre comme la sensibilité, comme l'irritabilité, comme l'Intelligence. Il y a de l'Instinct jusque dans l'homme; c'est par un Instinct particulier que l'enfant tète en venant au monde (141); mais, dans l'homme, presque tout se fait par *Intelligence*, et l'*Intelligence* y supplée à l'*Instinct*. L'inverse a lieu pour les dernières classes : l'Instinct leur a été accordé comme supplément de l'*Intelligence*.

Le premier pas à faire était donc de séparer l'*Instinct* de l'*Intelligence*; le second était de séparer, soit pour l'*Intelligence*, soit pour les *Instincts*, les classes et les espèces. Buffon a donné une première idée de cette échelle graduée des *facultés intérieures* des animaux. Or, plus on a observé, plus on a senti, mieux on a marqué tous ces degrés, presque infinis, qui placent le Mammifère si fort au-dessus de l'Oiseau, l'Oiseau si fort au-dessus du Reptile et du Poisson, tous les animaux vertébrés si fort au-dessus des animaux sans vertèbres, et les différentes classes des animaux sans vertèbres à une si grande distance encore les unes des autres. Et ce n'est pas tout : il y a des degrés, il y a des limites pour les familles, pour les espèces, comme il y en a pour les classes. Parmi les Mammifères, le Chien, le Cheval, l'Eléphant, l'Orang-Outang, sont fort au-dessus de la Brebis, du Paresseux et du Castor même, malgré l'Instinct singulier qui le distingue, mais qui n'est qu'un Instinct. Il y a des Oiseaux qui s'attachent à leur maître, qui reviennent à sa voix, qui imitent jusqu'à son langage. Tous les Poissons ne sont pas également stupides, etc.

(141) Les petits, rapprochés des mamelles, tètent, même avant d'être entièrement sortis du sein de leur mère.

Il y a donc partout des degrés, partout des limites; et ces deux grands faits dominent la question ordinaire de l'*Intelligence* des bêtes, l'un qui sépare l'*Instinct* de l'*Intelligence*, et l'autre qui, soit pour l'*Intelligence*, soit pour les *Instincts*, sépare les classes et les espèces.

Pendant plus d'un siècle, depuis Descartes jusqu'à Buffon, la question de *l'Intelligence des animaux* n'avait été qu'une question de pure métaphysique. C'est avec Buffon, c'est avec G. Leroy qu'elle commence à devenir une question positive et d'expérience. C'est ce qu'elle est plus particulièrement encore dans F. Cuvier.

F. Cuvier a voulu des faits nets, distincts, des faits séparés par des limites précises. Il a cherché les limites qui séparent l'Intelligence des différentes espèces; les limites qui séparent l'Instinct de l'Intelligence; les limites qui séparent l'Intelligence des hommes de celle des animaux, et ces trois limites posées, la question si longtemps débattue, de l'*Intelligence des animaux*, a pris un nouvel aspect.

D'une part, Descartes et Buffon refusent aux animaux toute Intelligence; c'est qu'il leur répugne, et avec raison, d'accorder aux animaux l'Intelligence de l'homme; c'est qu'ils ne voient pas la limite qui sépare l'Intelligence de l'homme de celle des animaux.

D'autre part, Condillac et G. Leroy accordent aux animaux jusqu'aux opérations intellectuelles les plus élevées : c'est qu'ils se fondent sur des actions qui, en effet, si elles appartenaient à l'Intelligence, exigeraient ces opérations; c'est qu'ils ne voient pas la limite qui sépare l'Instinct de l'Intelligence.

Le premier résultat des observations de F. Cuvier marque les limites de l'Intelligence dans les différents ordres des Mammifères.

C'est dans les *Rongeurs* que cette Intelligence se montre au plus bas degré; elle est plus développée dans les *Ruminants*; beaucoup plus dans les *Pachydermes*, à la tête desquels il faut placer le *Cheval* et l'*Eléphant*; plus encore dans les *Carnassiers*, à la tête desquels il faut placer le *Chien*, et dans les *Quadrumanes*, à la tête desquels se placent l'*Orang-Outang* et le *Chimpanzé*.

Et ce fait de l'*Intelligence graduée* des Mammifères, que donne d'un côté l'observation directe, l'anatomie le confirme de l'autre, en montrant la partie du cerveau, siége de l'Intelligence dans les animaux, de plus en plus développée, des *Rongeurs* aux *Ruminants*, et des *Ruminants* aux *Pachydermes*, aux *Carnassiers* et aux *Quadrumanes*.

Le *Rongeur* (142) ne distingue pas individuellement l'homme qui le soigne de tout autre homme. Le *Ruminant* distingue son maître; mais un simple changement d'habit suffit pour qu'il le méconnaisse. Un *Buffon* du Jardin des Plantes avait pour son

(142) C'est-à-dire la *Marmotte*, le *Castor*, l'*Ecureuil*, le *Lièvre*, etc.

gardien la soumission la plus complète ; ce gardien vint à changer d'habit, et le *Bison*, ne le reconnaissant plus, se jeta sur lui. Le gardien reprit son habit ordinaire, et le *Bison* le reconnut. Deux *Béliers* accoutumés à vivre ensemble sont-ils tondus, on les voit aussitôt se précipiter l'un sur l'autre avec fureur.

On connaît l'Intelligence de l'*Éléphant*, du *Cheval*, parmi les *Pachydermes*. F. Cuvier pense que le *Cochon*, malgré ses appétits grossiers, n'est peut-être pas très-inférieur à l'Eléphant pour l'Intelligence ; il a vu un *Pécari* aussi docile, aussi familier que le Chien le plus soumis. Le *Sanglier* s'apprivoise facilement ; il reconnaît celui qui le soigne ; il lui obéit ; il se prête à des exercices.

C'est enfin dans les *Carnassiers* et les *Quadrumanes* que paraît le plus haut degré de l'Intelligence parmi les bêtes. Et, de tous les animaux, l'*Orang-Outang* est, selon toute apparence, celui qui en a le plus.

Le jeune *Orang-Outang* étudié par F. Cuvier n'était âgé que de 15 à 16 mois ; il avait besoin de société ; il s'attachait aux personnes qui le soignaient ; il aimait les caresses, donnait de véritables baisers, boudait lorsqu'on ne lui cédait pas, et témoignait sa colère par des cris et en se roulant par terre.

Voici quelques-uns des faits observés par F. Cuvier. Son jeune Orang-Outang se plaisait à grimper sur les arbres et à s'y tenir perché. On fit un jour semblant de vouloir monter à l'un de ces arbres pour aller l'y prendre ; mais aussitôt il se mit à secouer l'arbre de toutes ses forces pour effrayer la personne qui s'approchait ; cette personne s'éloigna et il s'arrêta ; elle se rapprocha, et il se mit de nouveau à secouer l'arbre. « De quelque manière, dit F. Cuvier, que l'on envisage l'action qui vient d'être rapportée, il ne sera guère possible de n'y pas voir le résultat d'une combinaison d'idées, et de ne pas reconnaître dans l'animal qui en est capable la faculté de généraliser. » En effet, l'Orang-Outang concluait évidemment ici de lui aux autres. Plus d'une fois l'agitation violente des corps sur lesquels il s'était trouvé placé l'avait effrayé, il concluait donc de la crainte qu'il avait éprouvée à la crainte qu'éprouveraient les autres, ou, en d'autres termes, et comme le dit F. Cuvier, « d'une circonstance particulière il se faisait une règle générale. »

G. Leroy avait déjà dit : « Dès que le *Loup* paraît, il est poursuivi ; l'attroupement et l'émeute lui annoncent combien il est craint, et tout ce que lui-même il doit craindre. Aussi toutes les fois que l'odeur de l'homme vient frapper son nez, elle réveille en lui les idées du danger. La proie la plus séduisante lui est inutilement présentée tant qu'elle a cet accessoire effrayant, et même, lorsqu'elle ne l'a plus, elle lui reste longtemps suspecte. » — « Le *Loup*, continue-t-il, ne peut avoir alors qu'une idée abstraite du péril, puisqu'il n'a pas la connaissance particulière des piéges qu'on lui tend (143). »

Mais je reviens à l'*Orang-Outang*. Pour ouvrir la porte de la pièce dans laquelle on le tenait, il était obligé, vu sa petite taille (144), de monter sur une chaise placée près de cette porte. On eut l'idée d'éloigner cette chaise ; l'*Orang-Outang* fut en chercher une autre, qu'il mit à la place de la première, et sur laquelle il monta de même pour ouvrir la porte. Enfin, lorsqu'on refusait à cet *Orang-Outang* ce qu'il désirait vivement, comme il n'osait s'en prendre à la personne qui ne lui cédait pas, il s'en prenait à lui-même et se frappait la tête contre la terre : il se faisait du mal pour inspirer plus d'intérêt et de compassion. C'est ce que fait l'homme lui-même, lorsqu'il est enfant, et ce qu'aucun animal ne fait, si l'on en excepte l'*Orang-Outang*, et l'*Orang-Outang* seul entre tous les autres singes.

Mais voici quelque chose de plus remarquable encore.

C'est que l'Intelligence de l'*Orang-Outang*, cette Intelligence si développée, et développée de si bonne heure, décroît avec l'âge. L'*Orang-Outang*, lorsqu'il est jeune, nous étonne par sa pénétration, par sa ruse, par son adresse ; l'*Orang-Outang* devenu adulte n'est plus qu'un animal grossier, brutal, intraitable. Et il en est de tous les *Singes* comme de l'*Orang-Outang*. Dans tous l'Intelligence décroît à mesure que les forces s'accroissent. L'animal, considéré comme être perfectible, a donc sa borne marquée, non-seulement comme espèce, il l'a comme individu. L'animal qui a le plus d'Intelligence n'a toute cette Intelligence que dans le jeune âge.

Après avoir posé les limites qui séparent l'Intelligence des différentes espèces, F. Cuvier cherche la limite qui sépare l'*Instinct* de l'*Intelligence*. Ici, c'est particulièrement sur le Castor que ses observations portent.

Le Castor est un Mammifère de l'ordre des *Rongeurs*, c'est-à-dire de l'ordre même qui a le moins d'intelligence, ainsi que nous avons vu ; mais il a un Instinct merveilleux, celui de se construire une cabane, de la bâtir dans l'eau, de faire des chaussées, d'établir des digues, et tout cela avec une industrie qui supposerait en effet une Intelligence très-élevée dans cet animal, si cette industrie dépendait de l'Intelligence.

Le point essentiel était donc de prouver qu'elle n'en dépend pas ; et c'est ce qu'a fait F. Cuvier. Il a pris des Castors très-jeunes, et ces Castors, élevés loin de leurs parents, et qui par conséquent n'en ont rien appris ; ces Castors, isolés, solitaires, qu'on avait placés dans une cage, tout exprès pour qu'ils n'eussent pas besoin de bâtir ; ces Castors

(143) *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, etc., page 18.

(144) De deux pieds et demi à peu près.

ont bâti, poussés par une force machinale et aveugle, en un mot, par un pur Instinct.

L'opposition la plus complète sépare l'*Instinct* de l'*Intelligence*.

Tout dans l'*Instinct* est aveugle, nécessaire et invariable; tout dans l'*Intelligence* est électif, conditionnel et modifiable.

Le Castor qui se bâtit une cabane, l'Oiseau qui construit un nid, n'agissent que par *Instinct*.

Le Chien, le Cheval, qui apprennent jusqu'à la signification de plusieurs de nos mots, et qui nous obéissent, font cela par *Intelligence*.

Tout dans l'*Instinct* est inné : le Castor bâtit sans l'avoir appris; tout y est fatal : le Castor bâtit, maîtrisé par une force constante et irrésistible.

Tout dans l'*Intelligence* résulte de l'expérience et de l'instruction : le Chien n'obéit que parce qu'il l'a appris; tout y est libre : le Chien n'obéit que parce qu'il veut.

Enfin tout, dans l'*Instinct*, est particulier : cette industrie si admirable que le Castor met à bâtir sa cabane, il ne peut l'employer qu'à bâtir sa cabane; et tout, dans l'*Intelligence*, est général : car cette même flexibilité d'attention et de conception que le Chien met à obéir, il pourrait s'en servir pour faire toute autre chose.

Il y a donc dans les animaux deux forces distinctes et primitives : l'*Instinct* et l'*Intelligence*. Tant que ces deux forces restaient confondues, tout dans les actions des animaux était obscur et contradictoire. Parmi ces actions, les unes montraient l'homme supérieur à la brute, et les autres semblaient faire passer la supériorité du côté de la brute : Contradiction aussi déplorable qu'absurde ! par la distinction qui sépare les actions aveugles et nécessaires des actions électives et conditionnelles, ou, en un seul mot, l'*Instinct* de l'*Intelligence*, toute contradiction cesse, la clarté succède à la confusion : tout ce qui dans les animaux est *Intelligence*, n'y approche, sous aucun rapport, de l'Intelligence de l'homme; et tout ce qui, passant pour *Intelligence*, y paraissait supérieur à l'Intelligence de l'homme, n'y est que l'effet d'une force machinale et aveugle

Il ne reste plus à poser que la limite même qui sépare l'Intelligence de l'homme de celle des animaux.

Les animaux reçoivent par leurs sens des impressions semblables à celles que nous recevons par les nôtres; ils conservent comme nous la trace de ces impressions; ces impressions conservées forment, pour eux comme pour nous, des associations nombreuses et variées; ils les combinent, ils en tirent des rapports, ils en déduisent des jugements; ils ont donc de l'Intelligence.

Mais toute leur Intelligence se réduit là. Cette Intelligence qu'ils ont ne se considère pas elle-même, ne se voit pas, ne se connaît pas. Ils n'ont pas la *réflexion*, cette faculté suprême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur lui-même, et d'étudier l'esprit.

La *réflexion*, ainsi définie, est donc la limite qui sépare l'Intelligence de l'homme de celle des animaux. Il y a là une ligne de démarcation profonde. Cette pensée qui se considère elle-même, cette Intelligence qui se voit et qui s'étudie, cette connaissance qui se connaît, forment évidemment un ordre de phénomènes déterminés, d'une nature tranchée, et auxquels nul animal ne saurait atteindre. C'est là, si l'on peut ainsi dire, le monde purement intellectuel, et ce monde n'appartient qu'à l'homme. En un mot, les animaux sentent, connaissent, pensent, mais l'homme est le seul de tous les êtres créés à qui ce pouvoir ait été donné de sentir qu'il sent, de connaître qu'il connaît, et de penser qu'il pense.

L'animal ne fait jamais de progrès comme *espèce*. Les individus font des progrès, mais l'*espèce* n'en fait point. La génération d'aujourd'hui n'est point supérieure à celle qui l'a précédée, et la génération qui doit suivre ne dépassera pas l'actuelle.

L'homme seul fait des progrès comme *espèce*, parce que seul il a la *réflexion*, cette faculté suprême que j'ai définie : l'action de l'esprit sur l'esprit (145).

Or, c'est l'action, c'est l'étude de l'esprit sur l'esprit qui produit la *méthode*, c'est-à-dire l'*art* que l'esprit se donne à lui-même pour se conduire; et c'est cette première découverte de la *méthode* qui nous donne toutes les autres.

La *méthode* est l'instrument de l'esprit comme les instruments ordinaires, les instruments *physiques* sont les instruments de nos sens. Et elle ajoute à notre esprit, comme ils ajoutent à nos sens.

L'homme a donc la *réflexion*, que n'a pas l'animal; et par la *réflexion* il a la *méthode* et par la *méthode*, il *découvre*, il *invente*.

Par la *méthode* l'esprit de tous les hommes devient un seul esprit, qui se continue de génération en génération et ne finit point. Une génération commence une découverte, et c'en est une autre qui la termine.

Les *méthodes* elles-mêmes se renouvellent et se perfectionnent sans cesse; et c'est là le plus grand progrès.

Il y a trois faits : l'Instinct, l'Intelligence des bêtes, et l'Intelligence de l'homme; et chacun de ces faits a sa limite marquée.

L'Instinct agit sans connaître; l'Intelligence connaît pour agir; l'*Intelligence* seule de l'*homme* connaît et se connaît.

La *réflexion*, bien définie, est la *connaissance de la pensée par la pensée*.

(145) « Au-dessus des sensations, des imaginations, et des appétits naturels, il commence à s'élever en nous ce qui s'appelle réflexion; c'est-à-dire que nous remarquons nos sensations, nous les comparons avec leurs objets, nous recherchons les causes de ce qui se fait en nous et hors de nous : en un mot, nous entendons et nous raisonnons, c'est-à-dire que nous connaissons la vérité, et que d'une vérité nous allons à une autre. » BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*.

Et ce *pouvoir de la pensée sur la pensée* nous donne tout un ordre de rapports nouveaux. Dès que l'esprit se voit, il se juge; dès qu'il peut agir sur soi, il est libre; dès qu'il est libre, il devient moral.

L'homme n'est moral que parce qu'il est libre.

L'animal suit le corps : au milieu de ce corps, qui l'enveloppe partout de matière, l'esprit humain est libre, et si libre qu'il peut quand il le veut immoler le corps même.

« Le grand pouvoir de la volonté sur le corps consiste, dit Bossuet, dans ce prodigieux effet, que l'homme est tellement maître de son corps, qu'il peut même le sacrifier à un plus grand bien qu'il se propose. Se jeter au milieu des coups et s'enfoncer dans les traits par une impétuosité aveugle, comme il arrive aux animaux, ne marque rien au-dessus du corps ; mais se déterminer à mourir avec connaissance et par raison, malgré toute la disposition du corps, qui s'oppose à ce dessein, marque un principe supérieur au corps; et parmi les animaux, l'homme est le seul où se trouve ce principe (146). »

Je l'ai déjà dit, les animaux font plusieurs choses indépendamment des besoins présents, et par la seule *prévoyance* des suites. Or, ils ne *prévoient* qu'en conséquence des impressions éprouvées ; ils *réfléchissent* donc jusqu'à un certain point sur ces impressions; ils ont donc une certaine espèce de *réflexion*. Mais ils n'ont pas la *réflexion* que nous avons définie l'*action de l'esprit sur l'esprit*. Ils *pensent* sans savoir qu'ils *pensent*. Les actes de leur esprit sont, sans avoir la connaissance qu'ils sont; et c'est cette connaissance seule des actes de l'esprit par l'esprit qui constitue la *réflexion*.

Il en est de la *liberté* comme de la *réflexion*.

Malebranche a défini la *liberté* par l'*Intelligence*, et avec grande raison; la *liberté* n'est que l'*Intelligence* qui juge, qui délibère, qui choisit; et par conséquent il y a autant de degrés pour la *liberté* qu'il y en a pour l'*Intelligence*.

F. Cuvier dit très-bien que certains animaux sont *libres* par rapport à d'autres : Les *Quadrumanes* et les *Carnassiers*, dit-il, sont en quelque sorte des animaux libres « en comparaison des Insectes. »

La *liberté* n'est donc qu'une conséquence donnée de l'*Intelligence*.

Les animaux ont donc un certain degré, une certaine espèce de *liberté*, comme ils ont une certaine espèce de *réflexion*.

Il manquerait quelque chose à mon exposition des idées de F. Cuvier sur les phénomènes de l'*Instinct*, si je ne disais un mot de la comparaison qu'il en a faite avec les phénomènes de l'*habitude*.

L'*habitude* d'une action consiste en ce que l'*acte corporel* par lequel s'opère cette action finit par se reproduire sans le concours de l'*acte intellectuel* qui primitivement était nécessaire. Il semble donc que par l'*habitude* il s'établisse entre nos organes, d'une part, et nos penchants, nos besoins, nos appétits, nos idées, d'autre part, une dépendance immédiate, et telle, que l'intermédiaire de notre esprit devienne inutile. « Or, dit F. Cuvier, supposé que cette dépendance existât naturellement, les phénomènes de l'*Instinct* seraient expliqués. » La Nature aurait établi primitivement, *entre nos organes et nos besoins*, cette même relation qu'établit plus tard l'*habitude*.

« Ces deux ordres de phénomènes, ajoute-t-il, pourraient tellement se confondre, qu'on ferait en quelque sorte de l'Instinct avec de l'habitude ; une personne qui se serait exercée dès son enfance à ramasser et à cacher tout ce qui lui reste de ses repas finirait par le faire aussi machinalement et aussi inutilement que le Chien domestique, et la comparaison du tisserand et de l'Araignée est bien plus exacte et plus juste qu'on n'a pu le penser. »

Condillac a voulu rattacher aussi les phénomènes de l'*Instinct* aux phénomènes de l'*habitude*. Pour lui, l'*Instinct* n'est que l'*habitude* privée de réflexion. Sa distinction entre le *moi d'habitude* et le *moi de réflexion* est ingénieuse

« Lorsqu'un géomètre, dit-il, est fort occupé de la solution d'un problème, les objets continuent encore d'agir sur ses sens. Le *moi d'habitude* obéit donc à leurs impressions : c'est lui qui traverse Paris, qui évite les embarras, tandis que le *moi de réflexion* est tout entier à la solution qu'il cherche (147). »

Mais une différence essentielle entre la manière de voir de Condillac et celle de F. Cuvier, c'est que Condillac ne se sert de l'*habitude* que pour ramener l'*Instinct* à l'*Intelligence;* c'est qu'il veut que l'*Instinct* soit un *commencement de connaissance*. F. Cuvier montre au contraire que toute action instinctive est dépourvue d'Intelligence et de connaissance. En un mot, Condillac compare l'*Instinct* et l'*habitude* par leur origine, qu'il croit commune (148); et F. Cuvier les compare, malgré leur diversité d'origine, et par cela seul que, l'habitude une fois acquise, tout s'y passe comme dans l'*Instinct*, c'est-à-dire sans Intelligence (149).

(146) *De la connaissance de Dieu et de soi-même.*

(147) *Traité des animaux*, IIe partie, chapitre 5.

(148) Condillac dit non-seulement que « l'*instinct* n'est que l'*habitude* privée de *réflexion;* » mais il veut expliquer par là comment les bêtes, « n'ayant que peu de besoins et répétant tous les jours les mêmes choses, doivent n'avoir enfin que des habitudes, et être bornées à l'instinct. » *Ibidem.*

(149) On peut croire, il est vrai, que toute *Intelligence* n'est pas exclue de l'*habitude :* alors l'analogie, supposée par F. Cuvier, n'existerait pas. Encore une fois il ne compare l'*instinct* à l'*habitude* que parce que, à ses yeux, l'*habitude* est comme l'*instinct* dépourvu de la connaissance.

On a beaucoup exagéré l'influence des sens sur l'Intelligence. Helvétius va jusqu'à dire que l'homme ne doit qu'à ses mains la supériorité qu'il a sur les bêtes. Chose curieuse, Galien combattait déjà dans Anaxagore la doctrine d'Helvétius.

Remarquons d'abord que personne n'a mieux vu que Galien tout ce qu'il y a de presque infini dans les services que la main nous rend.

« La Nature, dit-il, a donné au Lion ses dents et ses griffes, au Taureau ses cornes, au Sanglier de longues dents saillantes (150). Quant à l'homme, comme il est sage, la Nature, au lieu d'armes et de défenses, lui a donné des mains qui lui suffisent pour toute espèce d'industries..., avec lesquelles il se forge des lances, des javelots, des flèches;... avec lesquelles il écrit les lois du gouvernement, dresse des autels aux dieux et leur érige des statues;... rassemble ses réflexions et ses observations et les perpétue en écrivant : bienfait auquel la génération d'aujourd'hui doit de pouvoir s'entretenir avec Platon, Aristote, Hippocrate et les autres anciens (151). »

Voilà sans doute un bel éloge des *mains;* et l'on peut croire qu'Helvétius n'aurait pas mieux dit.

« Mais (ajoute aussi Galien, avec sa supériorité de vue) ce n'est pas parce que l'homme a des mains qu'il est l'animal le plus sage, comme le disait Anaxagore, c'est, au contraire, parce qu'il est le plus sage des animaux que la Nature lui a donné des mains, comme Aristote le soutient plus justement (152). »

Il continue : « Ce ne sont pas les mains qui ont inventé les arts; c'est la raison : la raison se sert des mains comme le musicien de la lyre, comme le maréchal des tenailles... Et comme ce n'est ni la lyre qui instruit le musicien, ni les tenailles le maréchal, lesquels n'en sont pas moins artisans par leur seule raison, quoiqu'ils ne puissent rien faire sans ces instruments, de même l'âme n'en tire pas moins de son essence propre toutes ses facultés, quoique ses facultés ne puissent rien exécuter sans les organes du corps (153).

« Les différentes parties du corps, ajoute-t-il, n'ont aucune influence sur l'âme; elles ne lui communiquent point la crainte, ni la valeur, ni la sagesse. »

Tout cela est du plus beau sens.

A suivre le système d'Helvétius, le Singe devrait être fort supérieur à l'homme; car il a quatre mains, et l'homme n'en a que deux.

Dans les animaux eux-mêmes, ce n'est pas des *sens extérieurs*, mais d'un organe beaucoup plus profond, beaucoup plus interne, mais du *cerveau*, que dépend le développement de l'Intelligence.

Le *Phoque* n'a que des sens très-imparfaits (la vue, le goût, l'odorat, l'ouïe); il n'a que des nageoires au lieu de mains; et cependant il a, relativement aux autres Mammifères, une Intelligence très-étendue.

C'est qu'il est aussi l'un des Mammifères dont le cerveau est le plus développé.

La question de l'influence des sens sur l'Intelligence est une de celles qui mériteraient le plus un examen nouveau.

Au reste, à vouloir la traiter véritablement, ce ne serait pas dans Helvétius, ce serait dans Condillac qu'il faudrait la suivre.

« L'œil, dit Condillac, a besoin des secours du tact pour juger des distances, des grandeurs, des situations et des figures (154). » Il ne s'arrête pas là; car il dit que « l'œil est par lui-même incapable de voir un espace hors de lui (155). »

Chacun sait pourtant que les petits Poulets *becquètent* au sortir de l'œuf : ils ne *rencontrent* pas toujours, il est vrai; mais ce n'est pas faute de *voir juste*, c'est faute d'un équilibre assez ferme dans leur petit corps.

« Le Poulain, une heure après sa naissance, dit Arcussia, suit la Jument sa mère, et se conduit parmi les précipices (156). »

Je trouve dans F. Cuvier les deux observations suivantes :

« Dès que le petit vit le jour (il s'agit d'un petit Singe, d'un Rhésus), il parut distinguer les objets et les regarder très-réellement; il suivait des yeux les mouvements qui se faisaient autour de lui, et rien n'annonçait qu'il *eût besoin de toucher pour apprécier* la plus ou moins grande distance où ces corps étaient de lui..... Au bout de quinze jours environ, le petit commença à se détacher de sa mère, et dès ses premiers pas montra une adresse et une force qui ne pouvaient être dues ni à l'exercice ni à l'expérience, et qui montraient bien que toutes les suppositions qu'on a faites sur la *nécessité absolue du toucher pour l'exercice de certaines fonctions de la vue* sont illusoires.

« Le jeune (un Bison) avait en naissant la taille d'un Veau du même âge. A peine fut-il né, qu'il se leva sur ses jambes, et alla presque en courant sur tous les points de son écurie, sans se heurter, et en se conduisant

(150) Il dit encore : « La nature a donné la vélocité au Cheval, et à l'homme la raison et des mains pour dompter le Cheval. » (*De l'usage des parties*, livre III.) « Le Lion est plus rapide que l'homme; qu'importe? Le Cheval dompté par la raison et les mains de l'homme est plus rapide que le Lion. » (*De l'usage des parties*, liv. I.)

(151) *De l'usage des parties*, liv. I.

(152) *Ibidem.*

(153) *Ibid.*

(154) *Traité des sensations*, troisième partie, c. 2.

(155) *Traité des sensations*, première partie, c. 11, « La vue, dit Condillac ne s'étend pas au delà de la prunelle. » (*Traité des sensations*, troisième part, chap. 3.) Cependant, dès que le Poulet voit le grain, il le voit où il est; et non *sur sa prunelle*. Dès qu'un enfant suit des yeux un objet, il le suit où il est, et non *sur sa prunelle*. L'expérience de Cheselden, sur laquelle se fonde Condillac (d'un jeune aveugle opéré à qui l'on abaissa la cataracte, et qui, dans le premier moment où il vit, *crut que les objets touchaient* ses yeux) aurait grand besoin d'être répétée.

(156) *Lettres de Philoierax*, etc., lettre XXIV.

sant comme s'il eût connu les lieux par expérience. »

Or, il est à remaquer que tous les animaux dont je viens de parler, les *Poulets*, les *Chevaux*, les *Singes*, les *Ruminants*, etc., naissent les yeux ouverts. D'autres animaux, au contraire, naissent les yeux fermés; par exemple, le *Chien*, etc. L'homme naît avec des yeux ouverts, mais qui n'ont pas encore toutes les conditions requises pour une vision nette et distincte.

Dans la question, d'ailleurs si compliquée, des rapports de la *vue* et du *toucher*, il faut donc faire entrer un élément de plus, celui des espèces, ou, plus exactement, celui de l'état où se trouve *l'organe de la vue* selon les espèces, dans les premiers moments où la vision s'opère.

« Nous apprenons à voir, dit Dupont de de Nemours, comme nous apprenons à lire (157). »

Dupont de Nemours confond ici deux choses très-distinctes. *Lire*, c'est appliquer un sens convenu à un signe. *Voir*, c'est tout simplement apercevoir, distinguer ce signe. *Lire*, c'est appliquer un fait primitif donné, le fait de *voir*, à un usage particulier. Et cet usage s'apprend. Nous apprenons à *lire* comme nous apprenons à *danser*, à *sauter sur une corde;* mais apprenons-nous à *voir*? On peut en douter.

« Je ne dirai pas comme tout le monde, et comme j'ai dit jusqu'à présent moi-même, et fort peu exactement, dit très-bien Condillac, que nos yeux ont besoin d'apprendre à voir, car ils voient nécessairement tout ce qui fait impression sur nous;.... mais je dirai qu'ils ont besoin d'apprendre à regarder. C'est de la différence qui est entre ces deux mots que dépendait l'état de la question (158). »

La question, ainsi posée, n'en est plus une. S'il ne s'agit plus de *voir*, mais de *regarder*, et si *regarder*, comme dit encore Condillac, est *discerner*, *analyser* (159), il est trop évident que nous apprenons à *regarder*, à *discerner*, à *analyser*.

Je ne fais plus qu'une seule remarque : c'est qu'une première difficulté, dont il faut se débarrasser en lisant Condillac, se trouve dans l'emploi de certaines expressions qui ne sont pas justes, et que Condillac sait très-bien n'être pas justes.

Ainsi, par exemple, il dit : que le *toucher* seul *juge* des objets extérieurs par lui-même (160) ; que les autres *sens* n'en *jugent* que par le *toucher* (161); que c'est le *toucher* qui *instruit* les autres sens (162), etc.

Et cependant il avait dit ailleurs que *les sens ne sont que cause occasionnelle; qu'ils ne sentent pas ; que c'est l'âme seule qui sent à l'occasion des organes* (163).

A n'employer ici qu'un langage rigoureusement précis, c'est donc l'*esprit* seul qui *sent*, l'*esprit* seul qui *juge*, l'*esprit* seul qui *s'instruit*. Aucun *sens* n'en *instruit* un autre. L'*esprit* seul *s'instruit* en corrigeant un sens par l'autre, ou, à parler plus exactement encore, en corrigeant les impressions d'un sens par les impressions d'un autre.

L'*œil* ne voit donc pas, c'est l'*Intelligence* qui voit par l'œil. Il y a une expérience directe qui le démontre formellement.

Quand on enlève le *cerveau proprement dit* à un animal, l'animal perd toute *Intelligence*. Mais, par rapport à l'œil, rien n'est changé : les objets continuent à se peindre sur la *rétine*, l'*iris* reste contractile, le *nerf optique* excitable. Et cependant l'animal ne voit plus. Il n'y a plus *vision*, parce qu'il n'y a plus intelligence.

Ce même Dupont de Nemours, qui est si sûr que *nous apprenons à voir*, veut que *nous apprenions tout* (164) : il veut que nous apprenions à *téter*, à marcher, etc.

Il veut que les actions *attribuées à l'Instinct* soient, « de toutes les actions celles où la perception est la plus vive, la logique la plus rigoureuse, la prévoyance la plus ingénieuse et la plus sûre (165). »

Dupont de Nemours dit que *téter* est un *art* (166), que cet *art* s'apprend par *raisonnement*, par *méthode* (167), par *un certain nombre d'expériences*, *suivies d'inductions justes* (168); et il ne voit pas que l'enfant *tette* sans *raisonnement*, sans *expérience*, sans *inductions ;* car dès qu'il rencontre le mamelon, il *tette*.

Enfin, est-il bien vrai que *nous apprenions à marcher*. A l'époque où écrivait Dupont de Nemours, le principe qui règle le mécanisme *des mouvements de locomotion* n'était pas connu. Aujourd'hui il est permis de dire que le fait de *marcher*, loin d'être un fait d'*Intelligence*, n'est pas même un fait d'Instinct.

Le principe qui règle le mécanisme de la *marche* réside dans une partie déterminée de l'*encéphale*, partie qui est tout autre que celle dans laquelle réside l'*Intelligence*.

M. Flourens a montré par des expériences directes que l'*encéphale* se compose de trois parties essentiellement distinctes : le *cerveau proprement dit* (169), siége exclusif de l'*in-*

(157) *Mémoire sur l'Instinct*, p. 161.
(158) *Traité des sensations*, troisième partie, chapitre 3.
(159) « Il semble qu'on ne sache pas qu'il y a de la différence entre voir et regarder ; et cependant nous ne nous faisons pas des idées aussitôt que nous voyons ; nous ne nous en faisons qu'autant que nous regardons avec ordre, avec méthode. En un mot il faut que nos yeux analysent... » *Ibid.*
(160) *Traité des sensations ; Préambule de l'Extrait raisonné.*
(161) *Traité des sensations, ibid*
(162) *Extrait raisonné : Précis de la troisième partie.*
(163) *Extrait raisonné : Préambule*
(164) *Quelques mémoires sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle*, etc. 1813 ; *Mémoire sur l'Instinct*, page 160.
(165) *Ibid.*, page 157.
(166) *Mémoire sur l'Instinct*, p. 163.
(167) Page 171.
(168) Page 164.
(169) *Lobes* ou *hémisphères cérébraux.*

telligence, le *cervelet*, siége du principe qui règle l'*équilibration*, ou la *coordination* des mouvements de locomotion (170); et la *moelle allongée*, siége du principe qui règle le mécanisme de la *respiration*, et par suite le mécanisme entier de la vie.

Quand on enlève sur un animal le *cerveau proprement dit* (171), on abolit l'*intelligence;* quand on enlève le *cervelet*, on abolit les mouvements de *locomotion;* quand on détruit la *moelle allongée*, on abolit la *respiration* et la vie.

Mais ce qu'il suffit de remarquer ici, c'est qu'on peut faire perdre l'*Intelligence* à un animal en lui enlevant le *cerveau proprement dit*, sans troubler la *régularité* de ses mouvements. Cette *régularité* subsiste tant que le *cervelet* reste intact; elle subsiste après que l'*Intelligence* est perdue : elle ne dépend donc pas de l'*Intelligence*.

« Marcher, dit Dupont de Nemours, c'est se tenir alternativement en équilibre sur un pied et sur l'autre (172) : » définition qui est très-juste. Mais il ajoute que c'est là un *art*, « et un art *si bien acquis*, que les hommes les plus robustes l'*oublient* lorsqu'ils dérangent leur raison par l'intempérance (173). » Nullement. C'est que le *cervelet*, siége du principe qui règle les mouvements, est directement affecté dans l'*intempérance*. Un animal dont on blesse le *cervelet* perd l'équilibre de ses mouvements comme un animal ivre.

« Il y a des hommes, dit encore Dupont de Nemours, qui étendent l'*art de marcher* jusqu'à danser et sauter sur une corde (174). » Et il confond encore deux choses absolument distinctes : l'*équilibre primitif* des mouvements, *équilibre* donné par le *cervelet* et l'usage qu'on fait de cet *équilibre*, une fois donné, pour *danser*, pour *sauter sur une corde*, pour *courir*, pour *marcher*, etc. En un seul mot, c'est l'*Intelligence* qui veut le mouvement et le genre de mouvement; mais l'*équilibre*, c'est-à-dire l'*harmonie* de tous les efforts partiels qui amènent un mouvement régulier et d'ensemble, cet *équilibre* dépend d'un organe particulier, du *cervelet*, et cet organe est indépendant de l'*Intelligence*.

« Il est de la nature des animaux, dit Galien, « de n'avoir besoin d'aucune instruction. » « C'en est assez pour que je pense que c'est plutôt par le jeu de l'instinct que par l'effet de la raison, que les animaux conduisent leurs opérations industrielles; je conclus donc qu'il ne faut ni instruction ni expérience aux Abeilles, aux Araignées, aux Fourmis, pour construire leurs rayons, leurs toiles, leurs galeries souterraines et leurs magasins (185). »

Je l'ai déjà dit : tout ce que l'animal fait par Instinct, il le fait *sans l'avoir appris*. Qui apprend au Ver à Soie à faire son cocon? il n'a point vu ses parents : une génération ne voit pas l'autre. Qui apprend à l'Araignée à tisser sa toile? Pourquoi fait-elle bien du premier coup? Pourquoi fait-elle toujours bien? Pourquoi ne peut-elle faire mal? Tout le monde connaît l'*Araignée des jardins* dont la *toile est le modèle des rayons* qui partent d'un centre (176). Je l'ai vue bien souvent, à peine éclose, commencer à tisser sa toile. Ici l'Instinct agit seul. Mais, si je déchire la toile, l'Araignée la répare; elle répare l'endroit déchiré; elle ne touche point au reste; et cet endroit déchiré, elle le répare aussi souvent que je le déchire. Il y a dans l'Araignée l'*Instinct* machinal qui *fait* la toile, et l'*Intelligence* (l'espèce d'Intelligence qui peut être dans une Araignée) qui l'avertit de l'*endroit déchiré*, de l'endroit où il faut que l'*Instinct agisse*.

Lorsque Réaumur, de Geer, les deux Huber donnent de l'*Intelligence* aux Insectes, ils prennent le mot *Intelligence* dans un sens très-peu défini. Réaumur leur attribue, « autant qu'à aucun des autres animaux, *un certain degré d'Intelligence*. » Charles de Geer, cet autre Réaumur (177), nous dit aussi que les Insectes « sont doués d'*Intelligence* comme les autres animaux, *quoique à un moindre degré* (178). »

François Huber, cet admirable observateur des Abeilles, admirable même après Réaumur, voulant nous peindre l'accueil empressé que les Abeilles font à une nouvelle reine, nous dit : « qu'elles y mettent, dans le premier instant surtout, plus de chaleur et *plus de démonstration*. » Mais il ajoute aussitôt avec grâce : « Je sens l'impropriété de ces termes... Réaumur les a en quelque sorte consacrés : il ne fait aucune difficulté de dire que les Abeilles rendent à leur reine des *soins*, des *respects*, des *hommages*... (179). »

C'est de ces *expressions* de Réaumur que se moquait Buffon : « Plus on observe, dit-il, ce panier de Mouches, plus on découvre de merveilles; un fond de gouvernement inaltérable et toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service (180). »

Pierre Huber, fils de François Huber, et, comme lui, observateur d'une habileté rare, croit avoir découvert le langage des Fourmis.

Il l'appelle *langage antennal*, « parce que les *antennes*, organes du toucher, en sont, dit-il, le principal instrument (181). »

Je crains bien que le *langage antennal*, dit Pierre Huber, ne ressemble un peu trop au *Dictionnaire des Corbeaux* de Dupont de Nemours.

(170) La *marche*, le *saut*, la *course*, etc.
(171) *Lobes* ou *hémisphères cérébraux*.
(172) *Mémoire sur l'Instinct*, p. 160.
(173) *Mémoire sur l'Instinct*, p. 160.
(174) *Mémoire sur l'Instinct*, p. 160.
(175) *De l'usage des parties*, liv. I.
(176) Expressions de Reimarus : *Observations physiques et morales sur l'Instinct*, etc., t. Ier, p. 129.
(177) Il a été surnommé en effet, et à très-juste titre, le *Réaumur suédois*.
(178) *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, etc., t. II, pag. 11.
(179) *Nouv. Observ. sur les Abeilles*, etc., lettre VIe.
(180) *Discours sur la Nature des animaux*.
(181) *Recherches sur les Mœurs des Fourmis indigènes*, chap. 6, p. 176.

La vérité est que la Nature, ou plutôt l'Etre suprême, qui agit en elle, n'a répandu les dons supérieurs de l'Intelligence que d'une manière avare. Elle n'a donné la *raison* qu'à l'homme ; elle n'a donné l'*Intelligence*, du moins un certain degré d'*Intelligence*, qu'aux animaux les plus voisins de l'homme. Au contraire, elle a prodigué l'*Instinct* Les *Instincts* les plus merveilleux se trouvent dans les plus petits animaux, dans les *Insectes*.

ISATIS, *Canis-lagopus*, Scheb. ; le *Renard bleu*, Buffon, genre de Mammifère, de l'ordre des Carnassiers digitigrades. — L'Isatis se trouve sur le littoral de la mer Glaciale et des fleuves qui s'y jettent, et partout au nord du soixante-neuvième degré de latitude. Il se plaît dans les pays déboisés et découverts, sur les montagnes nues, et c'est sur le penchant de ces dernières, ou au moins sur les collines élevées, qu'il aime à creuser son terrier. Il entre en chaleur vers la fin de mars, et la femelle porte environ neuf semaines. En mai et juin elle met bas sept à huit petits, et même beaucoup plus si on s'en rapporte à Gmelin. Les mères blanches font leurs petits d'un gris roux en naissant, et ceux d'une mère cendrée sont presque noirs. Pendant les cinq à six premières semaines, la mère reste le plus longtemps possible dans son terrier, et n'en sort que pour aller chercher sa nourriture ; elle y allaite ses enfants avec grand soin, et les tient très-propres sur le lit de mousse qu'elle leur a préparé à l'avance. Vers le milieu d'août, elle les fait sortir et les mène promener avec elle pour leur apprendre à chasser. Leur poil alors a un peu plus d'un demi-pouce (0,014) de longueur. Les individus blancs commencent déjà à avoir une raie d'un brun cendré sur le dos ; les individus cendrés ont déjà leur couleur foncée et ne subissent plus aucune variation que dans la longueur et le reflet du pelage. Dès le milieu de septembre, les blancs sont d'un blanc pur, excepté la raie du dos et une barre sur les épaules qui noircissent, et les font alors nommer Krestowiki ou croisés. Puis le noir des épaules disparaît entièrement, et bientôt après celui du dos, de manière qu'en novembre l'Isatis blanc est dans sa perfection de couleur et se nomme alors Nedopesez. Néanmoins les poils des blancs et des cendrés n'ont acquis toute leur longueur qu'en décembre, et c'est depuis ce moment jusqu'en mars que leur fourrure est le plus estimée. Celle des blancs étant la plus commune est aussi celle qui a le moins de valeur ; celle des gris en a beaucoup plus, et cette valeur augmente d'autant plus que la couleur en est plus foncée et reflète le cendré bleuâtre, d'où est venu à ces animaux le nom de Renards bleus. La mue commence en mai et finit en juillet. A cette époque les adultes ont la même livrée que les nouveau-nés de leur couleur, et ils parcourent des phases de coloration absolument semblables.

Les fourrures d'Isatis ont un tel prix, que, s'il arrive à un chasseur de s'emparer d'un ou de deux petits, il les apporte chez lui et les fait allaiter par sa femme, qui se donne beaucoup de peine pour les élever jusqu'au moment de les tuer et de vendre leur peau. Les voyageurs prétendent qu'il n'est pas rare de voir de pauvres femmes partager leur lait et leurs soins entre leur enfant et trois ou quatre Renards bleus.

Ces animaux ont une singulière habitude, c'est d'émigrer en grand nombre du pays qui les a vus naître, dès que le gibier dont ils se nourrissent ordinairement, par exemple les Lemmings et les Lièvres tolaï, vient à diminuer en nombre. En général, ces émigrations se font vers le solstice d'hiver, et les émigrants descendent quelquefois au sud du soixante-neuvième degré, mais jamais ils n'y fixent leur demeure et n'y creusent de terriers. Après trois ou quatre ans au plus, ils retournent dans leur patrie, où le gibier a eu le temps de peupler pendant leur longue absence.

Comme tous les Renards, l'Isatis est rempli de ruses, de hardiesse, et enclin à la rapine. Sans cesse il est occupé pendant la nuit à fureter dans la campagne, et quelquefois on l'entend chasser avec une voix qui tient à la fois de l'aboiement du Chien et du glapissement du Renard. Il a sur ce dernier l'avantage de ne pas craindre l'eau et de nager avec la plus grande facilité. Aussi se hasarde-t-il souvent à travers des bras de rivière ou des lacs, pour aller chercher, parmi les joncs des îlots, les nids des Oiseaux aquatiques, dont il dévore d'abord la mère, s'il peut la surprendre, puis les petits ou les œufs.

J

JABIRU, *Mycteria*, genre d'Oiseaux de l'ordre des Echassiers. — En multipliant les Reptiles sur les plages noyées de l'Amazone et de l'Orénoque, la Nature semble avoir produit en même temps les Oiseaux destructeurs de ces espèces nuisibles ; elle paraît même avoir proportionné leur force à celle des énormes Serpents qu'elle leur donnait à combattre, et leur taille à la profondeur du limon sur lequel elle les envoyait errer. L'un de ces Oiseaux est le Jabiru, beaucoup plus grand que la Cigogne, supérieur en hauteur à la Grue, avec un corps du double d'épaisseur, et le premier des Oiseaux de rivage, si on donne la primauté à la grandeur et à la force.

Les Jabirus habitent constamment les terres inondées de l'Amérique méridionale ; on en trouve aussi en grand nombre dans les vastes savanes marécageuses de la Guyane ; ils ne les quittent que pour s'élever à une grande hauteur dans l'air, où ils se soutiennent fort

longtemps ; leur voracité est extrême ; ils ne se nourrissent que de Poissons et de Reptiles. Ils sont peu farouches à la Guyane, car Bajon rapporte qu'un petit nègre est parvenu, en se cachant le visage avec une branche d'arbre, à en approcher un âgé de six mois d'assez près pour lui saisir les jambes et s'en emparer. La chair des jeunes est tendre et assez bonne à manger, mais celle des vieux est dure et huileuse. Ces animaux construisent sur des grands arbres, et avec de longues branches entrelacées, un nid très-spacieux dans lequel la femelle ne pond qu'un ou deux œufs ; les petits, une fois éclos, sont nourris avec du Poisson ; le père et la mère les défendent avec le plus grand soin jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour suffire par eux-mêmes à leurs besoins. On prétend que le nid leur sert pour plusieurs couvées.

L'espèce la plus commune est le Jabiru d'Amérique, *Mycteria americana*, Linné ; elle est très-grande, blanche ; le cou et la tête sont dénués de plumes, et revêtus d'une peau noire qui prend une teinte rouge vers le bas ; l'occiput seulement a quelques plumes blanches ; le bec et les pieds sont noirs ; le cou est long et fort gros. Cet Oiseau a cinq pieds de hauteur verticale et de cinq à six de longueur totale.

JABOT. *Voy.* Oiseau.

JACAMAR, *Galbula*. — Oiseau constituant le premier genre de l'ordre des Grimpeurs. — Ces Oiseaux, de l'Amérique méridionale, se nourrissent d'Insectes. Les principales espèces sont :

Le Jacamar vert. — Cet Oiseau ne se trouve qu'au milieu des bois les plus épais ; il vit seul, et dans les forêts les plus sombres de la Guyane, s'écartant rarement du canton qu'il a choisi. La tranquillité et le repos ont tant d'attraits pour lui, qu'il reste perché sur une branche peu élevée pendant la plus grande partie du jour. On attribue à son indolence la préférence qu'il donne aux endroits humides, où il trouve abondamment les Insectes qui font sa seule nourriture. Son chant est agréable mais court, c'est le seul moyen de communication qu'il ait avec les autres Oiseaux de son espèce qui se tiennent dans son voisinage ; son vol est très-rapide et court. Un beau vert doré à reflets cuivreux couvre la tête, les côtés, la poitrine, le dos, le croupion, les pennes secondaires, les couvertures des ailes et les pennes caudales de cet animal.

Jacamar à longue queue. — Il diffère du précédent autant par son genre de vie que par la couleur de son plumage, quoique cependant sa nourriture soit la même. Il se plaît dans les lieux découverts, se perche à la cime des arbres, et recherche la société de ses pareils ; on le rencontre toujours par paires ; son chant consiste en un sifflement doux, répété et si faible, qu'il faut être très-près pour l'entendre. On le trouve au Brésil, à Cayenne et à Surinam ; son nid et ses œufs sont inconnus.

JACANA, *Parra*, genre d'Oiseaux de l'ordre des Echassiers macrodactyles. — Les Jacanas se trouvent en Asie, en Afrique et dans l'Amérique méridionale ; ils ont conservé les noms qu'ils portent au Brésil ; ce sont des Oiseaux criards et querelleurs, vivant dans les marais des pays chauds, et marchant aisément sur les herbes au moyen de leurs longs doigts ; mais ils ne peuvent nager ; ils s'enfoncent dans l'eau jusqu'au genou et courent avec légèreté sur les nénuphars et autres plantes aquatiques à larges feuilles ; ils ne se cachent jamais, marchent plus durant le jour que le matin et le soir ; leur vol est droit et rapide ; ils se nourrissent exclusivement d'Insectes, nichent à terre au milieu d'herbes très-hautes. La ponte est de quatre œufs, verdâtres, tachetés de brun foncé. M. d'Orbigny prétend que ces Oiseaux ne couvent leurs œufs que pendant la nuit.

Jacana commun ou Jacana proprement dit (*Parra Jacana*, Linné), Chirurgien brun Briss. — Ces Oiseaux vont ordinairement par couples. Lorsque quelque accident les a séparés, ils se rappellent par un cri. Ils sont très-sauvages ; les chasseurs ne parviennent à les approcher qu'en se couvrant de feuillages ou en glissant derrière les buissons et les roseaux. On les rencontre dans les lagunes, les marais et au bord des étangs, pendant et après la saison des pluies ; leur vol est rapide mais peu élevé ; au moment où ils partent, ils jettent un cri aigu qui s'entend de fort loin et qui ressemble assez à celui de l'Effraye. L'île de Saint-Domingue est le pays où on l'a trouvé le plus fréquemment ; les habitants lui ont donné le nom de Chevalier mordoré armé.

Jacana thégel (*Parra chilensis*, Lat.). — Molina a observé cet Oiseau du Chili. Ses ailes sont armées d'un éperon long de six lignes et large de trois ; l'iris est jaune, et la pupille brune. Sa longueur totale est de sept à huit pouces. Ces Oiseaux vivent dans les plaines, et leur nourriture consiste en Insectes ; rarement on les trouve par bandes, mais plus souvent par couples ; ils perchent peu sur les arbres, et se plaisent au contraire dans les endroits bas. Ils sont très recherchés dans le pays, où ils servent de sentinelles aux naturels quand ils sont à la guerre. En effet, cet Oiseau fait rarement entendre sa voix le jour, mais s'il perçoit un son quelconque pendant la nuit il pousse des cris fort aigus. Ils font leurs nids au milieu des herbes ; la ponte est toujours de quatre œufs, de couleur fauve, tachetés de points noirs. Si quelqu'un tente de couvrir leur nid, le mâle et la femelle, qui ne se quittent pas, se cachent dans l'herbe, mais quand le ravisseur s'approche de trop près, il se trouve en butte de leur part à une attaque d'autant plus furieuse qu'ils ne quittent la partie qu'avec la vie : c'est, dit-on le même voyageur, un gibier qui ne le cède en rien pour le goût à la Bécasse.

JACCHUS. *Voy.* Ouistiti.

JACKAL, ou CHACAL, *Canis aureus*, Lin., Mammifère du genre Chien. — Le Jackal a le pelage d'un gris jaunâtre en dessus, blanchâtre en dessous, en général d'une couleur plus foncée que celui de l'Anthus. Sa queue, assez grêle et noire à l'extrémité, ne lui descend qu'au talon ; il exhale une odeur forte et désagréable. Sa taille est à peu près celle du Renard, mais il est un peu plus haut sur ses jambes, et sa tête ressemble à celle du Loup. Il est très-commun en Asie et en Afrique, si, ainsi que je le crois, il n'est qu'une légère variation de l'Anthus.

Guldænstæd, Tilesius, et d'autres naturalistes, pensent que le Jackal est le type du Chien domestique. Le premier de ces auteurs qui du reste nous a donné une histoire très-bonne et très-complète de cet animal, apporte à l'appui de son opinion des raisons qui paraissent concluantes. Après avoir établi d'une manière positive que sous les rapports anatomiques le Jackal ne diffère en rien du Chien, après avoir prouvé qu'il n'offre pas même ces légères différences qui se trouvent dans le Loup, il cherche les analogies dans les habitudes, les mœurs de ces animaux, et, il faut le dire, ces rapprochements ne paraissent très-séduisants. Les Jackals, dit-il, n'ont rien du caractère sauvage et farouche du Loup et du Renard ; ils s'approchent avec sécurité soit des caravanes en marche, soit des tentes dressées pour la nuit ; leur taille est moyenne entre les grands et les plus petits Chiens ; leurs poils sont plus durs que chez aucun Chien, et d'une moyenne longueur entre les Chiens qui les ont le plus longs et ceux qui les ont le plus courts. Leurs mœurs sont encore plus conformes que leur organisation, et en domesticité leurs manières sont absolument les mêmes que celles du Chien ; ils pissent de côté en levant la cuisse, dorment couchés en rond, et vont amicalement, ajoute l'auteur, flairer au derrière des Chiens qu'ils rencontrent. Selon lui, l'odeur du Jackal, beaucoup moindre qu'on ne l'a dit, est à peine plus forte que celle du Chien à l'approche de l'orage, etc. Il conclut de toutes ces observations, vraies, que le Jackal est le véritable Chien sauvage et la souche de toutes les variétés de Chiens domestiques.

En cela il se trompe, selon moi. Le Jackal est incontestablement une variété ; et même très-légère, du Chien domestique, puisqu'il produit avec lui des individus féconds, comme on l'a vu à Constantinople il y a peu d'années, et comme cela se voit tous les jours chez les Kalmoucks ; il en est de même du Loup, quoique les analogies accessoires soient moins frappantes. Mais pour décider péremptoirement quel est le type de l'espèce, c'est-à-dire quelle est la race venue la première, la chose est impossible.

Les anciens racontaient que le Lion, lorsqu'il allait à la chasse, était accompagné ou plutôt conduit par un petit animal qui lui découvrait sa proie. Le roi des forêts, après l'avoir atteinte et terrassée, ne manquait jamais d'en laisser une portion pour son guide, qui l'attendait à l'écart, et qui n'osait en approcher que quand le Lion s'était retiré. On appelait cet animal *le pourvoyeur du Lion*, mais son véritable nom était resté inconnu, et nul auteur ancien n'a avancé que ce pouvait être le Thos d'Aristote. Cependant quelques auteurs du dernier siècle ont cru reconnaître le Thos, le Jackal, dans ce prudent pourvoyeur, et il s'est même élevé à ce sujet une polémique aussi ridicule qu'inutile, puisqu'elle tombait sur un conte, sur un apologue ayant autant d'importance en Histoire naturelle qu'une fable de La Fontaine. Ce conte indien de Pilpaï, le voici : « On demandait un jour à ce petit animal qui marche toujours devant le Lion pour faire partir le gibier : Pourquoi t'es-tu consacré ainsi au service du Lion ? — C'est, répondit l'animal, parce que je me nourris des restes de sa table. — Mais par quel motif ne l'approches-tu jamais ? tu jouirais de son amitié et de sa reconnaissance. — Oui, mais c'est un grand, s'il allait se mettre en colère ! » La vérité est que le Lion n'a jamais eu de pourvoyeur que lui-même, et que si les Jackalsse nourrissent quelquefois de ses restes, ainsi que les Hyènes et autres animaux voraces, ils le doivent au hasard.

Les Jackals vivent en troupes composées d'une trentaine d'individus au moins, et souvent de plus de cent, particulièrement dans les vastes solitudes de l'Inde et de l'Afrique. Quoique ces animaux n'aient pas la pupille nocturne, ils dorment le jour dans l'épaisseur des forêts, ou, selon les anciens voyageurs et nos naturalistes, dans des terriers. Ce dernier fait a si souvent été avancé, que j'ose à peine le révoquer en doute ; cependant je ne conçois pas trop comment des animaux carnassiers vivant en troupes pourraient rester sédentaires dans une localité extrêmement bornée, ce que nécessite absolument la vie des terriers. Comme ils se retirent volontiers dans des grottes et des trous de rochers quand ils en trouvent l'occasion, ceci, mal observé, aura donné lieu de croire qu'ils se creusent des habitations souterraines ; ou bien encore, le Renard de Bengale et le Corsac, du même pays, ayant été souvent confondus avec le Jackal, on aura attribué à celui-ci des habitudes qui n'appartiennent qu'aux deux premiers. Quoi qu'il en soit, la nuit, ces animaux parcourent la campagne pour chercher leur proie tous ensemble, et, pour ne pas trop se disperser, ils font continuellement retentir les forêts d'un cri lugubre ayant quelque analogie avec les hurlements d'un Loup et les aboiements d'un Chien. On pourrait en donner une idée en prononçant lentement, et sur un ton très-aigu, les syllabes *oua... oua... oua...* Ils sont alors tellement audacieux, qu'ils s'approchent des habitations et entrent dans les maisons qui se trouvent ouvertes. Dans ce cas, ils font main basse sur tous les aliments qu'ils rencontrent, et ne manquent jamais d'emporter ceux qu'ils ne peuvent dévorer à l'instant. Toutes les

matières animales conviennent également à leur voracité, et ils attaquent, faute de mieux, les vieux cuirs, les souliers, les harnais des Chevaux et jusqu'aux couvertures de peau des malles et des coffres. Comme les Hyènes, ils vont rendre visite aux cimetières, déterrent les cadavres et les dévorent. Aussi, pour mettre les morts à l'abri de ces animaux, est-on parfois obligé de mêler à la terre dont on les recouvre de grosses pierres et des épines qui, en déchirant les pattes des Jackals, les arrêtent dans leurs funèbres entreprises. Si une caravane ou un corps d'armée se mettent en route, ils sont aussitôt suivis par une légion de Jackals qui chaque nuit viennent rôder autour des campements et des tentes en poussant des hurlements si nombreux et si retentissants, qu'il serait impossible à un voyageur européen de s'y accoutumer au point de pouvoir dormir. Après le départ de la caravane, ils envahissent aussitôt le terrain du campement et dévorent avec avidité tout ce qu'ils trouvent de débris des repas, les immondices et jusqu'aux excréments des hommes et des animaux. Les voyageurs sont tous d'accord sur ces choses, qui ne peuvent appartenir à des espèces sédentaires comme sont nécessairement celles qui habitent des terriers.

Lorsqu'une troupe de Jackals se trouve inopinément en présence d'un homme, ces animaux s'arrêtent brusquement, le regardent quelques instants avec une sorte d'effronterie qui dénote peu de crainte, puis ils continuent leur route sans trop se presser, à moins que quelques coups de fusil ne leur fassent hâter le pas. Quoiqu'ils se nourrissent de charognes et de toute espèce de voiries quand ils en rencontrent, ils ne s'occupent pas moins de chasser chaque nuit, et quelquefois en plein jour. Ils poursuivent et attaquent indistinctement tous les animaux dont ils croient pouvoir s'emparer, mais néanmoins c'est aux Gazelles et aux Antilopes qu'ils font la guerre la plus soutenue. Ils les chassent avec autant d'ordre que la meute la mieux dressée, et joignent à la finesse du nez et au courage du Chien la ruse du Renard et la perfidie du Loup. On a dit que les Jackals se jettent quelquefois sur les enfants et sur les femmes : ceci me paraît une exagération que l'on n'appuie sur aucune observation positive. Il est plus certain qu'ils poussent quelquefois la hardiesse, malgré leur petite taille, jusqu'à attaquer des Bœufs, des Chevaux et autre gros bétail; mais pour cela ils se réunissent en grand nombre et emploient avec beaucoup d'adresse leur force collective. Ils entrent hardiment alors dans les bergeries, les basses-cours et autres lieux habités, et enlèvent à la vue des hommes tout ce qui est à leur convenance. On a encore dit du Jackal, comme du Loup, qu'une fois accoutumé à la chair humaine, il néglige pour elle toutes les autres proies. Si l'on voulait réfuter sérieusement ce conte de nourrice, il serait aisé de prouver qu'aucun animal ne peut contracter l'habitude de se nourrir de cadavres humains, parce que chez tous les peuples, même les plus barbares, l'homme vivant respecte l'homme mort, et a soin de le dérober à la voracité des animaux, plus encore chez les mahométans, qui habitent les mêmes contrées que les Jackals, les Hyènes et autres bêtes féroces. L'étude de l'Histoire naturelle offre assez d'aliments à la curiosité sans que, pour en augmenter les attraits, on soit obligé d'y coudre grossièrement, comme faisaient beaucoup d'anciens écrivains, des contes autant absurdes que merveilleux.

Le voyageur Delon rapporte que dans le Levant on élève des Jackals dans les maisons; mais il ne dit rien sur leurs habitudes domestiques. Si l'on s'en rapporte à ceux qui vivent à la Ménagerie, ils seraient doux, aimants, très-caressants, mais capricieux, et passant quelquefois, sans motifs apparents, du plaisir à la colère. Du reste, l'accouplement, la gestation, et toutes les circonstances de l'allaitement et du développement des petits ne diffèrent en rien de ceux du Chien.

JACO ou PERROQUET CENDRÉ, *Psittacus erythacus*, Cuv., espèce du sous-genre Cacatoës. — C'est l'espèce de Perroquet que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par sa docilité, en quoi il égale au moins le Perroquet vert, sans avoir ses cris désagréables. Le nom de Jaco, qu'il paraît se plaire à prononcer, est le nom qu'ordinairement on lui donne. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au dessus du corps, et blanchissant au ventre; une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse, qui couvre la joue; le bec est noir; les pieds sont gris; l'iris de l'œil est couleur d'or. La longueur totale de l'Oiseau est d'un pied.

La plupart de ces Perroquets nous sont apportés de la Guinée : ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique. On les trouve aussi au Congo et sur la côte d'Angola. On leur apprend fort aisément à parler, et ils semblent imiter de préférence la voix des enfants, et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard. Au reste, les anciens ont remarqué que tous les Oiseaux susceptibles de l'imitation des sons de la voix humaine écoutent plus volontiers et rendent plus aisément la parole des enfants, comme moins fortement articulée et plus analogue, par ses sons clairs, à la portée de leur organe vocal. Néanmoins ce Perroquet imite aussi le ton grave d'une voix adulte; mais cette imitation semble pénible, et les paroles qu'il prononce de cette voix sont moins distinctes. Un de ces Perroquets de Guinée, endoctriné en route

par un vieux matelot, avait pris sa voix rauque et sa toux, mais si parfaitement, qu'on pouvait s'y méprendre. Quoiqu'il eût été donné ensuite à une jeune personne, et qu'il n'eût plus entendu que sa voix, il n'oublia pas les leçons de son premier maître, et rien n'était si plaisant que de l'entendre passer d'une voix douce et gracieuse à son vieux enrouement et à sa toux de marin.

Non-seulement cet Oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme, il semble en avoir le désir : il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter, et cet effort se réitère à chaque instant; car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne. Souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avait pas pris la peine de lui apprendre, et qu'on ne le soupçonnait pas même d'avoir écoutés. Il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour; il en est occupé jusque dans le sommeil, et Marcgrave dit qu'il jase encore en rêvant. C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire, et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile. Quelquefois cette faculté de mémoire, cultivée de bonne heure, devient étonnante, comme dans ce Perroquet dont parle Rhodiginus, qu'un cardinal acheta cent écus d'or, parce qu'il *récitait correctement le symbole des apôtres;* mais, plus âgé, il devient rebelle et n'apprend que difficilement. Au reste, Olina conseille de choisir l'heure du soir, après le repas des Perroquets, pour leur donner leçon, parce que, étant alors plus satisfaits, ils deviennent plus dociles et plus attentifs.

On a comparé l'éducation du Perroquet à celle de l'enfant : il y aurait souvent plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du Perroquet. A Rome, celui qui dressait un Perroquet tenait à la main une petite verge, et l'en frappait sur la tête. Pline dit que son crâne est très-dur, et qu'à moins de le frapper fortement lorsqu'on lui donne leçon, il ne sent rien des petits coups dont on veut le punir. Cependant celui dont nous parlons craignait le fouet autant et plus qu'un enfant qui l'aurait souvent senti. Après avoir resté toute la journée sur sa perche, l'heure d'aller dans le jardin approchant, si par hasard il la devançait et descendait trop tôt (ce qui lui arrivait rarement), la menace et la démonstration du fouet suffisaient pour le faire remonter à son juchoir avec précipitation. Alors il ne descendait plus, mais marquait son ennui et son impatience en battant des ailes et en jetant des cris.

Il est naturel de croire que le Perroquet ne s'entend pas parler, mais qu'il croit cependant que quelqu'un lui parle : on l'a souvent entendu se demander à lui-même la patte, et il ne manquait jamais de répondre à sa propre question en tendant effectivement la patte. Quoiqu'il aimât fort le son de la voix des enfants, il montrait pour eux beaucoup de haine; il les poursuivait, et, s'il pouvait les attraper, les pinçait jusqu'au sang. Comme il avait des objets d'aversion, il en avait aussi de grand attachement : son goût, à la vérité, n'était pas fort délicat; mais il a toujours été soutenu. Il aimait, mais aimait avec fureur, la fille de cuisine; il la suivait partout, la cherchait dans les lieux où elle pouvait être, et presque jamais en vain. S'il y avait quelque temps qu'il ne l'eût vue, il grimpait avec le bec et les pattes jusque sur ses épaules, lui faisait mille caresses et ne la quittait plus, quelque effort qu'elle fît pour s'en débarrasser; l'instant d'après, elle le retrouvait sur ses pas. Son attachement avait toutes les marques de l'amitié la plus sentie. Cette fille eut un mal au doigt considérable et très-long, douloureux à lui arracher des cris : tout le temps qu'elle se plaignit, le Perroquet ne sortit point de sa chambre; il avait l'air de la plaindre en se plaignant lui-même, mais aussi douloureusement que s'il avait souffert en effet. Chaque jour, sa première démarche était de lui aller rendre visite. Son tendre intérêt se soutint pour elle tant que dura son mal; et dès qu'elle en fut quitte, il devint tranquille avec la même affection, qui n'a jamais changé. Cependant son goût excessif pour cette fille paraissait être inspiré par quelques circonstances relatives à son service à la cuisine plutôt que par sa personne; car cette fille ayant été remplacée par une autre, l'affection du Perroquet ne fit que changer d'objet, et parut être au même degré dès le premier jour pour cette nouvelle fille de cuisine, et par conséquent avant que ses soins eussent pu inspirer et fonder cet attachement.

Les talents des Perroquets de cette espèce ne se bornent pas à l'imitation de la parole, ils apprennent aussi à contrefaire certains gestes et certains mouvements. Scaliger en a vu un qui imitait la danse des Savoyards en répétant leur chanson. Celui-ci aimait à entendre chanter; et, lorsqu'il voyait danser il sautait aussi, mais de la plus mauvaise grâce du monde, portant les pattes en dedans et retombant lourdement; c'était là sa plus grande gaieté. On lui voyait aussi une joie folle et un babil intarissable dans l'ivresse; car tous les Perroquets aiment le vin, particulièrement le vin d'Espagne et le muscat, et l'on avait déjà remarqué du temps de Pline les accès de gaieté que leur donnent les fumées de cette liqueur. L'hiver il cherchait le feu; son grand plaisir dans cette saison était d'être sur la cheminée; et dès qu'il s'y était réchauffé, il marquait son bien-être par plusieurs signes de joie. Les pluies d'été lui faisaient autant de plaisir; il s'y tenait des heures entières; et pour que l'arrosement pénétrât mieux, il étendait ses ailes et ne demandait à rentrer que lorsqu'il était mouillé jusqu'à la peau. De retour sur sa perche, il passait toutes ses

plumes dans son bec les unes après les autres. Au défaut de la pluie, il se baignait avec plaisir dans une cuvette d'eau, y rentrait plusieurs fois de suite, mais avait toujours grand soin que sa tête ne fut pas mouillée. Autant il aimait à se baigner en été, autant il le craignait en hiver; en lui montrant dans cette saison un vase plein d'eau, on le faisait fuir et même crier.

Quelquefois on le voyait bâiller, et ce signe était presque toujours celui de l'ennui. Il sifflait avec plus de force et de netteté qu'un homme; mais quoiqu'il donnât plusieurs tons, il n'a jamais pu apprendre à siffler un air. Il imitait parfaitement les cris des animaux sauvages et domestiques, particulièrement celui de la Corneille, qu'il contrefaisait à s'y méprendre. Il ne jasait presque jamais dans une chambre où il y avait du monde; mais seul dans la chambre voisine, il parlait et criait d'autant plus qu'on faisait plus de bruit dans l'autre; il paraissait même s'exciter et répéter de suite et précipitamment tout ce qu'il savait, et il n'était jamais plus bruyant et plus animé. Le soir venu, il se rendait volontairement à sa cage, qu'il fuyait le jour; alors, une patte retirée dans les plumes ou accrochée aux barreaux de la cage, et la tête sous l'aile, il dormait jusqu'à ce qu'il revît le jour du lendemain. Cependant il veillait souvent aux lumières; c'était le temps où il descendait sur sa planche pour aiguiser ses pattes, en faisant le même mouvement qu'une Poule qui a gratté. Quelquefois il lui arrivait de siffler ou de parler la nuit lorsqu'il voyait de la clarté; mais dans l'obscurité il était tranquille et muet.

L'espèce de société que le Perroquet contracte avec nous par le langage est plus étroite et plus douce que celle à laquelle le Singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mouvements et de nos gestes. Si celle du Chien, du Cheval ou de l'Eléphant, est plus intéressante par le sentiment et par l'utilité, la société de l'Oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément; il récrée, il distrait et il amuse : dans la solitude il est compagnie, dans la conversation il est interlocuteur; il répond, il appelle, il accueille, il jette l'éclat des ris, il exprime l'accent de l'affection, il joue la gravité de la sentence; ses petits mots tombés au hasard égayent par les disparates, ou quelque fois surprennent par la justesse (182). Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque; et sans être plus vide que tant d'autres propos, il est toujours plus amusant. Avec cette imitation de nos paroles, le Perroquet semble prendre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs; il aime et il hait; il a des attachements, des jalousies, des préférences, des caprices; il s'admire, s'applaudit, s'encourage; il se réjouit et s'attriste; il semble s'émouvoir et s'attendrir aux caresses; il donne des baisers affectueux; dans une maisson de deuil il apprend à gémir (183), et souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée, il rappelle à des cœurs sensibles et leurs plaisirs et leurs chagrins.

L'aptitude à rendre les accents de la voix articulée, portée dans le Perroquet au plus haut degré, exige dans l'organe une structure particulière et plus parfaite. La sûreté de sa mémoire, quoique étrangère à l'intelligence, suppose néanmoins un degré d'attention et une force de réminiscence mécanique dont nul Oiseau n'est autant doué : aussi les naturalistes ont tous remarqué la forme particulière du bec, de la langue et de la tête du Perroquet. Son bec, arrondi en dehors, creusé et concave en dedans, offre en quelque manière la capacité d'une bouche dans laquelle la langue se meut librement; le son venant frapper contre le bord circulaire de la mandibule inférieure, s'y modifie comme il ferait contre une file de dents, tandis que de la concavité du bec supérieur, il se réfléchit comme d'un palais; ainsi le son ne s'échappe ni ne fuit pas en sifflement, mais se remplit et s'arrondit en voix. Au reste, c'est la langue qui plie en sons articulés les sons vagues qui ne seraient que des chants ou des cris. Cette langue est ronde et épaisse, plus grosse même dans le Perroquet à proportion que dans l'homme; elle serait plus libre pour le mouvement, si elle n'était d'une substance plus dure que la chair et recouverte d'une membrane forte et comme cornée.

Mais cette organisation si ingénieusement préparée le cède encore à l'art qu'il a fallu à la Nature pour rendre le demi-bec supérieur du Perroquet mobile, pour donner à ses mouvements la force et la facilité sans nuire en même temps à son ouverture, et pour mouvoir puissamment un organe auquel on n'aperçoit pas même où elle a pu attacher des tendons. Ce n'est ni à la racine de cette pièce, où ils eussent été sans force, ni à ses côtés, où ils eussent fermé son ouverture, qu'ils pouvaient être placés : la Nature a pris un autre moyen; elle a attaché au fond du bec deux os qui, des deux côtés et sous les deux joues, forment pour ainsi dire des prolongements de sa substance, semblables pour la forme aux os qu'on nomme *ptérygoïdes* dans l'homme, excepté qu'ils ne sont point par leur extrémité postérieure implantés dans un autre os, mais libres de leurs mouvements

(182) Willouhgby parle, d'après Clusius, d'un Perroquet qui, lorsqu'on lui disait : *Riez, Perroquet, riez,* riait effectivement, et l'instant après s'écriait avec un grand éclat : *O le grand sot qui me fait rire!* Un autre qui avait vieilli avec son maître, et partageait avec lui les infirmités du grand âge, accoutumé à ne plus guère entendre que ces mots : *Je suis malade,* lorsqu'on lui demandait : Qu'as-tu, Perroquet? qu'as-tu? — *Je suis malade,* répondait-il d'un ton douloureux, et en, s'étendant sur le foyer, *je suis malade.*

(183) Voyez dans les Annales de Constantin Manassès, l'histoire du jeune prince Léon, fils de l'empereur Basile, condamné à la mort par ce père implacable, que les gémissements de tout ce qui l'environnait ne pouvaient toucher, et dont les accents de l'Oiseau qui avait à déplorer la destinée du jeune prince émurent enfin le cœur barbare.

es faisceaux épais de muscles partant de occiput et attachés à ces os les meuvent et bec avec eux. Il faut voir avec plus de étail dans Aldrovande l'artifice et l'assortiment de toute cette mécanique admirable. Ce naturaliste fait remarquer, avec raison, epuis l'œil à la mâchoire inférieure, un space qu'on peut ici plus proprement appeer une joue que dans tout autre Oiseau, où est occupé par la coupe du bec. Cet espace présente encore mieux dans le Perroquet ne véritable joue par les faisceaux des mus-es qui le traversent et servent à fortifier le ouvement du bec autant qu'à faciliter l'arculation.

Ce bec est très-fort : le Perroquet casse isément les noyaux des fruits rouges ; il onge le bois, et même il fausse avec son ec et écarte les barreaux de sa cage, pour eu qu'ils soient faibles et qu'il soit las d'y re renfermé. Il s'en sert plus que de ses attes pour se suspendre et s'aider en monnt ; il s'appuie dessus en descendant comme ur un troisième pied qui affermit sa démarhe lourde, et se présente, lorsqu'il s'abat, our soutenir le premier choc de la chute. ette partie est pour lui comme un second rgane du toucher, et lui est aussi utile que es doigts pour grimper ou pour saisir.

Il doit à la mobilité du demi-bec supérieur faculté, que n'ont pas les autres Oiseaux, e mâcher ses aliments. Tous les Oiseaux ranivores et carnivores n'ont dans leur bec, our ainsi dire, qu'une main, avec laquelle ls prennent leur nourriture et la jettent dans e gosier, ou une arme dont ils la percent et a déchirent : le bec du Perroquet est une ouche à laquelle il porte les aliments avec es doigts ; il présente le morceau de côté t le ronge à l'aise. La mâchoire inférieure peu de mouvements ; le plus marqué est e droite à gauche : souvent l'Oiseau se le onne sans avoir rien à manger, et semble âcher à vide ; ce qui a fait imaginer qu'il uminait. Il y a plus d'apparence qu'il aiguise lors la tranche de cette moitié du bec qui ui sert à couper et à ronger.

Le Perroquet appète à peu près également oute espèce de nourriture. Dans son pays natal, il vit de presque toutes les sortes de fruits et de graines. On a remarqué que le Perroquet de Guinée s'engraisse de celle de *carthame*, qui néanmoins est pour l'homme un purgatif violent. En domesticité, il mange presque de tous nos aliments : mais la viande, qu'il préférerait, lui est extrêmement contraire ; elle lui donne une maladie qui est une espèce de *pica* ou d'appétit contre nature, qui le force à sucer, à ronger ses plumes et à les arracher brin à brin partout où son bec peut atteindre. Le Perroquet cendré de Guinée est particulièrement sujet à cette maladie ; il déchire ainsi les plumes de son corps, et même celles de sa belle queue ; et lorsque celles-ci sont une fois tombées, elles ne renaissent pas avec le rouge vif qu'elles avaient auparavant.

JAGUAR, Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, vulg. *Chat d'Amérique*.

Felis onca, Lin. ; l'*Onza* des Portugais ; le *Tlatlanqui-Occlotl*, d'Hernandès ; la *Grande Panthère* des fourreurs ; *Tigris americanus*, Boliv.

Après le Tigre et le Lion, cet animal est le plus grand de son genre. Azzara dit en avoir mesuré un qui avait six pieds (1,949) de longueur non compris la queue, qui elle-même était longue de vingt-deux pouces (0,596). Son pelage est d'un fauve vif en dessus, semé de taches plus ou moins noires, ocellées, c'est-à-dire formant un anneau plus ou moins complet, avec un point noir au milieu ; ces taches sont au nombre de quatre ou cinq, par lignes transversales, sur chaque flanc ; quelquefois ce sont de simples roses. Elles n'ont jamais une régularité parfaite, mais elles sont constamment pleines sur la tête, les jambes, les cuisses et le dos, où elles sont allongées sur deux rangs en quelque partie, sur un seul dans un autre. Tout le dessous du corps est d'un beau blanc, semé de grandes taches noires, pleines et irrégulières. Le dernier tiers de la queue est noir en dessus, annelé de blanc et de noir en dessous ; l'extrémité effleure la terre sans traîner.

Le Jaguar est répandu depuis le Mexique exclusivement jusque dans le sud des pampas de Buenos-Ayres, et nulle part il n'est plus commun et plus dangereux que dans ce pays, malgré le climat presque tempéré, et la nourriture abondante que lui fournit la grande quantité de bétail qui paît en liberté dans les plaines. Il y attaque constamment l'homme, tandis que ceux du Brésil, de la Guyane et des parties les plus chaudes de l'Amérique fuient devant lui, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim ou qu'ils aient été attaqués les premiers. Les bois marécageux du Parana, du Paraguay et des pays voisins, sont peut-être les endroits où cette espèce s'est le plus multipliée, et où les accidents sont le plus fréquents. Elle était encore si nombreuse au Paraguay après l'expulsion des Jésuites, qu'on y en tuait deux mille par an, selon d'Azzara ; mais au commencement de ce siècle leur destruction annuelle n'allait pas à mille. Cet animal est également très-commun dans la Guyane et le Brésil, et l'on entend ses cris presque régulièrement le matin au lever du soleil, et le soir à l'entrée de la nuit. Ces cris sont flûtés, avec une très-forte aspiration pectorale, et se font entendre à une très-grande distance. Il en a un autre qu'il pousse quand il est irrité ou qu'il va fondre sur sa proie. Ce dernier ressemble à un râlement profond qui se termine par un éclat de voix terrible et propre à épouvanter l'homme le plus intrépide. Cet animal se plaît particulièrement dans les esterres et les grandes forêts traversées par des fleuves, dont il ne s'éloigne pas plus que le Tigre, parce qu'il s'y occupe sans cesse de la chasse des Loutres et des

Pacas. Comme lui il nage avec beaucoup de facilité, et va dormir pendant le jour sur les flots, au milieu des touffes de joncs et de roseaux. Souvent il fait sa proie d'un Bœuf ou d'un Cheval, et il est d'une force si prodigieuse, qu'il le traîne aisément dans les bois pour le dévorer (184).

En plaine, le Jaguar fuit presque toujours, et ne fait volte-face que lorsqu'il rencontre un buisson ou des herbes hautes dans lesquelles il puisse se cacher. Dans ces retraites, il attend sa proie, se lance sur son dos en poussant un grand cri, lui pose une patte sur la tête, de l'autre lui relève le menton, et lui brise le derrière du crâne. Pendant la nuit, sa hardiesse est extrême; de six hommes dévorés par les Jaguars, à la connaissance d'Azzara, deux furent enlevés devant un grand feu de bivouac. Heureusement qu'il ne tue que lorsqu'il a faim, et qu'une seule victime lui suffit à la fois. Il vit cantonné avec sa femelle; et, dans les anses peu profondes des fleuves, il pêche le Poisson, qu'il enlève très-adroitement de l'eau avec sa patte. Il mange aussi les jeunes Caïmans, et attaque même les plus grands, tels que le Caïman à lunettes (*Alligator sclerops*, Cuv.), très-commun à la Guyane, au Brésil et à la Colombie. Mais il arrive quelquefois que le Crocodile le saisit par un membre avec ses puissantes mâchoires, et l'entraîne dans le fleuve pour le noyer. L'instinct du Jaguar lui révèle alors le seul moyen qu'il y ait pour faire lâcher prise à son ennemi; il lui enfonce les griffes dans les yeux, et la douleur fait aussitôt ouvrir la gueule au Caïman, qui dégage ainsi le Jaguar et devient sa proie.

Le Jaguar ne rôde guère que la nuit; il dort pendant le jour couché au pied d'un arbre ou dans le milieu d'un épais taillis. Si le hasard fait qu'on le rencontre en cet état, il faut se garder de prendre la fuite, de pousser des cris ou faire quelque mouvement extraordinaire, si l'on ne veut se vouer à une mort inévitable. Le parti le plus sûr est de se retirer lentement, en reculant et tenant les yeux fixés sur ceux de l'animal, et de s'arrêter s'il marche sur vous. Alors il s'arrête lui-même et ne recommence à vous suivre que lorsque vous cherchez à vous éloigner. De halte en halte on parvient ainsi à gagner un lieu habité. Si l'on est armé, et qu'on veuille le tirer, il faut le tuer d'un seul coup, car il se précipite sur le chasseur au feu de l'amorce ou s'il n'est que blessé. Malgré tout ce que ce animal a de terrible, des gahuchos (Espagnols nés au Brésil) osent l'attaquer corps à corps et sans armes à feu. Un homme s'arme d'une lance longue de cinq pieds; sur son bras gauche il porte une peau de Mouton garnie de son épaisse toison, et il s'avance hardiment dans le buisson où il sait que le Jaguar s'est retiré. A l'instant où le monstre se dresse sur ses pieds de derrière pour s'élancer, l'intrépide chasseur le perce de sa lance. S'il manque son coup, il abandonne à l'animal sa peau de Mouton, et pendant que celui-ci s'acharne dessus, il reçoit un second coup de lance qui l'étend mort sur la place. Quand le Jaguar est chassé par une meute de Chiens appuyée d'un bon nombre de piqueurs, il fuit en frémissant de colère et en se retournant souvent pour faire tête à ses ennemis. Dans ce cas on emploie souvent le lasso pour s'en emparer. Le lasso est une corde de cuir tressée dans sa fraîcheur, d'un pouce et demi au moins (0,041) de circonférence, longue de vingt à trente pieds (6,497 à 9,745), très-flexible, avec un nœud coulant à son extrémité. Un gahucho monté sur un excellent Cheval poursuit le Jaguar au triple galop; il tient d'une main son lasso, qu'il fait tourner sur sa tête, le lance autour du cou de l'animal féroce avec une adresse qui ne manque jamais son coup, et continue à galoper en le traînant après lui jusqu'à ce que le Jaguar expire étranglé.

Malgré sa grande taille, cet animal grimpe sur les arbres avec autant d'agilité qu'un Chat sauvage, et fait aux Singes une guerre cruelle. A Buenos-Ayres, les grands animaux savent se défendre contre lui sans l'assistance de l'homme. Les Bœufs se mettent en cercle, croupe contre croupe, lui présentent leurs cornes, et parviennent assez souvent à le tuer s'il se précipite sur eux avec trop d'impétuosité. Les Chevaux se défendent en lui lançant des ruades, à ceux qui sont entiers, loin de fuir devant lui, le poursuivent quelquefois lorsqu'ils l'aperçoivent, et le mettent en fuite. Les Chiens dressés à la chasse du Jaguar sont de moyenne taille, mais pleins de force et de courage. Leurs aboiements le mettent hors de lui; il s'arrête au pied d'un arbre et joue des pattes de devant, et tous ceux

(184) Nous empruntons à M. d'Azzara le fait suivant, qui prouvera la force étonnante de ce Quadrupède : « Me trouvant en chasse, on me dit qu'un Jaguar venait de tuer un Cheval à quelque distance du lieu où j'étais. J'y courus sur-le-champ, et je vis qu'effectivement il avait commencé à lui dévorer la poitrine; je cherchai le Jaguar, et ne l'ayant pas découvert, je fis traîner ce cadavre jusqu'à portée de fusil d'un arbre où je me proposais de passer la nuit, me figurant qu'il ne reviendrait pas auparavant. Dans cette confiance, j'allai manger, laissant pour le surveiller un espion qui peu après accourut m'avertir que le Jaguar, ayant sous ses yeux traversé une rivière large et profonde, était venu saisir le Cheval avec ses dents, et qu'après l'avoir traîné environ soixante ou quatre-vingts pas dans une terre labourée, il avait repassé la rivière et avait gagné avec sa proie le bois de l'autre côté : je n'ajoutai foi à cet avis qu'après avoir moi-même vérifié le fait et suivi sa trace jusqu'à la rivière. Je ne voulus pas me rendre à l'autre bord, me trouvant sans Chien et éloigné de tout secours. Persuadé dans ce pays n'ignore avec quelle facilité cet animal traîne un Cheval ou un Taureau mort et le conduit dans les bois; on prétend même qu'il fait la même chose en surmontant en outre la résistance que lui oppose un autre Cheval ou Bœuf vivant qui se trouve attaché à celui qu'il a mis à mort. »

qui sont atteints sont ordinairement éventrés d'un seul coup. On profite de ce moment pour le tirer, en ayant soin de ne pas se montrer, car aussitôt qu'il aperçoit le chasseur, il laisse là les Chiens et se lance sur lui. Le plus souvent il grimpe sur un arbre, et on l'abat à coups de fusil. Le *Jaguérété* de Marcgrave, ou *Jaguar noir* (*Felis nigra*, Erxl.), n'est qu'une simple variété accidentelle de cet animal, de même que le *Jaguar blanc* ou albinos, dont parle d'Azzara.

JARS. *Voy.* Oie.

JASEUR, *Bombycilla*. — Il y a peu d'accord entre les naturalistes sur la position que les Jaseurs doivent occuper dans la série ornithologique, les uns en faisant des Oiseaux de la famille des Corbeaux et des Geais, d'autres en faisant des Merles, et quelques-uns enfin les rapportant, ainsi que l'ont fait Linné et Brisson, au groupe des Cotingas (*Ampelis*), parmi lesquels les Jaseurs semblent devoir être placés. Ces Oiseaux forment un genre distinct dans lequel on place trois espèces qui paraissent être toutes les trois exclusivement propres à l'hémisphère boréal. Une de ces espèces vit en Europe, en Asie, et même, à ce qu'on assure, dans quelques parties de l'Amérique; mais la seconde n'a encore été trouvée que dans l'Amérique septentrionale, et la troisième, plus récemment découverte, n'a été observée d'une manière positive qu'au Japon seulement.

Les Jaseurs se nourrissent d'Insectes et aussi de fruits; ils sont assez timides et se retirent fréquemment au milieu des buissons les plus épais; leur vol est de courte durée; très-rarement ils descendent à terre. Ces Oiseaux se trouvent, ainsi que nous l'avons dit, dans quelques parties de l'Amérique; mais ils sont surtout abondants en Asie et dans l'Europe orientale. C'est dans ces contrées qu'ils nichent ordinairement. Lorsqu'ils se montrent dans l'Europe septentrionale, ce n'est qu'en petit nombre et à des époques tout à fait indéterminées. Cependant, quoiqu'ils soient rares, on les prend presque dans tous les pays, en Norwége, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, et même en Italie et en France; aussi figurent-ils dans presque toutes les Faunes locales. Leur apparition en nombre un peu considérable dans un endroit donné est un fait qui mérite d'être mentionné. M. Baillon met le Jaseur au nombre des animaux qu'il a pris dans les environs d'Abbeville, et M. de La Fresnaye a signalé la capture de plusieurs de ces Oiseaux aux environs de Falaise. Le même ornithologiste nous apprend que des Jaseurs ont été pris également dans la même année, 1835, auprès de Caen, et nous devons faire connaître que M. Florent Prevost a publié qu'il avait tué, il y une dizaine d'années, quatorze Jaseurs pendant une seule chasse faite dans un bois des environs de Paris. M. Prevost, qui s'occupe avec assiduité de l'étude des Oiseaux, assure que depuis cette époque aucun passage un peu notable de Jaseurs n'avait eu lieu dans la même localité; toutefois on y prend presque tous les ans un ou plusieurs de ces Oiseaux.

Les Jaseurs sont d'un caractère tout à fait social; ils vont ordinairement par grandes troupes, et quelquefois ils forment des volées innombrables; mais, outre ce goût général qu'ils ont pour la société, ils paraissent capables entre eux d'un attachement de choix et d'un sentiment particulier de bienveillance, indépendant même de l'attrait réciproque des sexes; car non-seulement le mâle et la femelle se caressent mutuellement et se donnent tour à tour à manger, mais on a observé les mêmes marques de bonne intelligence et d'amitié de mâle à mâle, comme de femelle à femelle. Cette disposition à aimer, qui est une qualité si agréable pour les autres, est souvent sujette à de grands inconvénients pour celui qui en est doué; elle suppose toujours en lui plus de douceur que d'activité, plus de confiance que de discernement, plus de simplicité que de prudence, plus de sensibilité que d'énergie, et le précipite dans les piéges que des êtres moins aimants et plus dominés par l'intérêt personnel multiplient sous ses pas; aussi ces Oiseaux passent-ils pour être des plus stupides, et ils sont de ceux que l'on prend en plus grand nombre. On les prend ordinairement avec les Grives, qui passent en même temps, et leur chair est à peu près de même goût, ce qui est assez naturel, puisqu'ils vivent à peu près des mêmes choses. J'ajoute qu'on en tue beaucoup à la fois, parce qu'ils se posent fort près les uns des autres.

Ils ont coutume de faire entendre leur cri lorsqu'ils partent. Ce cri est *zi, zi, zi*. Selon Frisch et tous ceux qui les ont vus vivants, c'est plutôt un gazouillement qu'un chant, et le nom de *Jaseurs* qui leur a été donné indique assez que, dans les lieux où on les a nommés ainsi, on ne leur connaissait ni le talent de chanter ni celui de parler, qu'ont les Merles; car jaser n'est ni chanter ni parler. Il est très-possible que le Jaseur ait un chant agréable dans le temps de l'amour, qu'il le fasse entendre dans les pays où il perpétue son espèce; que partout ailleurs il ne fasse que gazouiller et que jaser, lors même qu'il est en liberté; enfin que, dans les cages étroites, il ne dise rien du tout.

Son plumage est agréable dans l'état de repos; mais pour en avoir une idée complète, il faut le voir lorsque l'Oiseau déploie ses ailes, épanouit sa queue et relève sa huppe; en un mot, lorsqu'il étale toutes ses beautés, c'est-à-dire qu'il faut le voir voler, mais d'un peu près.

JEAN FRÉDÉRIC. *Voy.* Merle.

JOCKO. *Voy.* Chimpanzé et Orang.

K

KAMICHI, *Palamedea*, genre d'Oiseaux de la famille des Echassiers macrodactyles.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la Nature : c'est en se transportant des sables brûlants de la zone torride aux glacières des pôles; c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant (185) peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée, ces solitudes nues, où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage; où la terre, sans verdure, n'offre aucune subsistance aux animaux, aux Oiseaux, aux Insectes; où tout paraît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent, nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents; et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux éléments ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaque de la Nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Les énormes Serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les Crocodiles, les Crapauds, les Lézards, et mille autres Reptiles à larges pattes en pétrissent la fange; des millions d'Insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase; et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'Oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassements des Reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos, où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la Nature.

Au milieu de ces sons discordants d'Oiseaux criards et de Reptiles croassants, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du Kamichi grand Oiseau noir très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissants éperons, et sur la tête une corne pointue (186) de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne implantée sur le haut du front s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume. Indépendamment de sa corne à la tête, il a sur chaque aileron deux éperons qui sont dirigés en avant lorsque l'aile est pliée : ces éperons sont des apophyses de l'os du métacarpe, et sortent de la partie antérieure des deux extrémités de cet os. L'éperon supérieur est le plus grand; il est triangulaire, long de deux pouces, large de neuf lignes à sa base, un peu courbé en finissant en pointe; il est aussi revêtu d'un étui de même substance que celui qui garnit la base de la corne. L'apophyse inférieure du métacarpe, qui fait le second éperon, n'a que quatre lignes de longueur et autant de largeur à sa base, et il est recouvert d'un fourreau comme l'autre.

Avec cet appareil d'armes très-offensives, et qui le rendraient formidable au combat, le Kamichi n'attaque point les autres Oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux Reptiles; il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible, car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime.

Ces affections touchantes forment dans cet

(185) *Voy.* l'art. CHAMEAU.

(186) Les sauvages de la Guiane l'ont nommée *kamichi*, ceux du Brésil l'appellent *anhima*, et sur la rivière des Amazones, *cahuitahu*, par imitation de son grand cri, que Marcgrave rend plus précisément par *vyhou, vyhou*, et qu'il dit avoir quelque chose de terrible.

Oiseau, avec sa vie de proie le même contraste en qualités morales que celui qui se trouve dans sa structure physique; il vit de proie, et cependant son bec est celui d'un Oiseau granivore; il a des éperons et une corne, et néanmoins sa tête ressemble à celle d'un Gallinacé; il a les jambes courtes, mais les ailes et la queue fort longues. La partie supérieure du bec s'avance sur l'inférieure, et se recourbe un peu à sa pointe; la tête est garnie de petites plumes duvetées relevées et comme demi-bouclées, mêlées de noir et de blanc : ce même plumage frisé couvre le haut du cou; le bas est revêtu de plumes plus larges, plus fournies, noires au bord, et grises en dedans; tout le manteau est noir-brun, avec des reflets verdâtres, quelquefois mêlé de taches; les épaules sont marquées de roux, et cette couleur s'étend sur le bord des ailes, qui sont très-amples; elles atteignent presque au bout de la queue, qui a neuf pouces de longueur.

KANCHIL, *Moschus kanchil*, Raffl., espèce de Chevrotain des forêts de Java. — Ce singulier animal est extrêmement rusé et plein d'intelligence; aussi les Malais, quand ils veulent désigner un adroit voleur, disent qu'il est rusé comme un Kanchil. Il n'habite que les forêts les plus profondes, où il se nourrit principalement des fruits de gmelinia villosa. Malgré son agilité extraordinaire, il courrait risque quelquefois d'être atteint et déchiré par les bêtes féroces ou les Chiens des chasseurs, s'il n'avait l'adresse de s'en tirer d'une manière fort extraordinaire pour un animal ruminant. Après avoir fui devant ses ennemis et avoir rusé devant eux pour leur dérober sa piste, s'il se sent trop pressé par eux, il s'élance d'un bond prodigieux à la haute branche d'un arbre, s'y accroche par ses dents, y reste suspendu, et de là regarde tranquillement passer la meute. Quand les Chiens sont éloignés, il se laisse tomber à terre et retourne sur ses pas sans plus s'en inquiéter.

KANGOUROU, *Kangurus*, Geoffr., genre de Marsupiaux foliivores. L'espèce type est :

Le KANGOUROU ENFUMÉ (*Kangurus fuliginosus*, Geoffr.; *Macropus fuliginosus*, Less.) Atteint, dit-on, jusqu'à six pieds (1,949) de hauteur, mais sa taille ordinaire est de quatre pieds et demi (1,461); il est d'un brun fuligineux en dessus, roux sur les flancs, et d'un gris clair en-dessous; les quatre pattes, une portion de l'extrémité du museau, et le derrière du coude, sont d'un brun noirâtre; les oreilles sont brunes en dehors; la queue est rousse en dessous, d'un brun passant au noir en se rapprochant de l'extrémité en dessus.

C'est dans les pays boisés, dans les vastes forêts de la Nouvelle-Hollande, que vivent toutes les espèces de Kangourous (187), mais ils s'acclimatent fort bien chez nous, et même ils s'y multiplient, pour peu qu'on en prenne quelques soins. Ces singuliers animaux ont été observés pour la première fois par Cook, en 1779. Leurs pattes antérieures, fort petites, et munies de cinq doigts armés d'ongles assez forts, ne paraissent guère leur être utiles pour la marche, mais ils s'en servent comme de mains pour porter leurs aliments à la bouche, à la manière des Rongeurs. Leurs pattes de derrière sont allongées hors de toute proportion, munies de quatre doigts fort longs, dont le second externe, dépassant beaucoup les autres dans ses dimensions, a pour ongle un véritable sabot. Il résulte de cette conformation que la station verticale est leur position habituelle, et qu'ils s'appuient non-seulement sur leurs longues jambes, mais encore sur leur grosse et puissante queue, qui leur sert comme de ressort quand ils sautent; le bond est donc leur marche naturelle. Le sabot de leurs pieds de derrière est pour eux une arme défensive et offensive, car, en se tenant sur une jambe et sur la queue, ils peuvent, avec le pied qu'il leur reste libre, donner des coups assez violents; dans les combats qu'ils se livrent entre eux ils se servent aussi des pieds de devant et se font de profondes blessures avec leurs ongles. On a vu quelquefois les Kangourous qui vivaient à la Ménagerie attaquer leurs gardiens de cette manière, quand ils en étaient maltraités. Ils font des bonds prodigieux, et peuvent, dit-on, franchir d'un seul saut un espace de trente pieds (9,745); mais cependant, lorsqu'ils sont chassés dans les bois fourrés, ils savent fort bien courir à quatre pattes. Quoy et Gaimard, qui ont assisté à plusieurs chasses aux Kangourous, disent que « lorsqu'ils sont vivement poussés par les Chiens, ils courent toujours sur leurs quatre pieds, et qu'ils n'exécutent de grands sauts que quand ils rencontrent des obstacles à franchir. »

Les Kangourous vivent en petites troupes, ou peut-être en familles, conduites par un vieux mâle qui marche en avant, observe la campagne, cherche à découvrir le danger, et donne le signal du repos, des joyeux ébats ou de la fuite, selon les circonstances. Les petits, en naissant, n'ont pas plus d'un pouce (0,027) de longueur; la mère les place dans sa poche, où ils achèvent de se développer; ils n'en sortent définitivement que lorsque leur grosseur ne leur permet plus d'y rentrer. Aussi ils s'y retirent encore lorsque déjà ils sont en état de paître, ce qu'ils font en sortant le museau de la poche, pendant que la mère paît elle-même. Ces animaux vivent d'herbe, mais cependant ils ne dédai-

(187) Depuis que les relations de l'Europe avec la Nouvelle-Hollande sont établies d'une manière plus régulière, on voit fréquemment arriver en France et surtout en Angleterre des dépouilles de Kangourous ou même des Kangourous vivants, et ces animaux, qui avaient d'abord été très-rares, s'accommodent parfaitement de la température de nos contrées. Plusieurs fois on les a vus reproduire à Paris ou à Londres : aussi serait-il à désirer qu'on cherchât, ainsi qu'on a déjà commencé de le faire, à les acclimater d'une manière définitive et à les multiplier, leur introduction en Europe pouvant être une nouvelle source de richesses.

gnent pas les autres aliments, et l'on en a vu manger avec plaisir non-seulement de la chair, mais du vieux cuir. Quoy et Gaimard en ont possédé un qui buvait même du vin et de l'eau-de-vie. Il est très-remarquable que tous les animaux de la Nouvelle-Hollande, habitant un pays fort pauvre en substances alimentaires, sont à peu près omnivores, malgré les formes qu'affecte leur système dentaire.

Toutes les espèces de ce genre sont extrêmement douces et timides, et les plus grandes ne pensent à se défendre contre les Chiens mis à leur poursuite que lorsque la fuite leur est tout à fait interdite. Dans ce cas, l'animal tâche de s'élancer sur une pierre ou une roche de trois ou quatre pieds de hauteur, et là, assis sur sa queue et sur une de ses pattes, il tâche d'écarter ses ennemis à coups de pied, et sait très-bien profiter de sa position. Mais cet éclair de courage ne lui sert pas à grand'chose, et deux ou trois Chiens viennent aisément à bout de le terrasser. En domesticité il s'apprivoise fort bien, et il devient même familier. La chair des Kangourous est assez bonne à manger, et a, dit-on, le goût du Cerf; aussi les habitants leur font-ils une guerre active. L'espèce dont nous parlons ici est le plus grand animal que l'on ait trouvé dans la Nouvelle-Hollande.

On lira avec intérêt les détails suivants donnés par un voyageur naturaliste sur ces singuliers animaux.

« Le Kangourou a été créé sur un type bizarre, puisque la moitié inférieure de son corps semble développé aux dépens de la supérieure; car celle-ci est grêle, aiguë, portant des ébauches de membres; l'autre est évasée, robuste, terminée par des jambes longues et nerveuses et par une queue plus robuste encore. A cette forme insolite viennent se joindre les doubles fonctions de la gestation, une tête de Lièvre, de longues oreilles de Brebis, un pelage formé de poils ou de laines, et des sortes d'ongles creusés en forme de sabots. On conçoit que la Nouvelle-Hollande, dont la création est si différente de tout ce qui existe en Asie, en Amérique ou en Europe, devait, dans ses plaines arénacées, couvertes de forêts au maigre et sec feuillage, dans ses chaînes rocailleuses et brisées des montagnes Bleues coupées de glens, produire des animaux habitués à franchir par des sauts énergiques les obstacles qui s'offraient sans cesse sous leurs pas. Les Kangourous sont, sur les terres australes, la forme mixte qui a pris aux Brebis leurs habitudes de vivre réunies et leur caractère timide, et aux Chamois leur goût pour les sauts à travers les crevasses des hautes murailles coupées à pic, si communes au delà des chaînes montagneuses.

« Les premiers explorateurs de la Nouvelle-Galles du sud trouvèrent des bandes considérables de Kangourous qui ne fuyaient point à leur approche, et dont ils firent des tueries considérables. Flinders en nourrit son équipage, et Oxley, dans ses excursions dans l'intérieur du pays, trouva dans ces animaux une ressource en viande fraîche dont il se plaît à constater la bonté en la comparant à celle du Bœuf. « Arrivé à la « montagne des Kangourous, dit Oxley, je « tuai un de ces animaux de la plus forte « taille que j'aie encore vue, car il pesait de « cent cinquante à cent quatre-vingts livres. « Ils y vivent en troupes comme les Mou- « tons, et je n'exagère pas en disant que j'en « ai compté des centaines d'individus; aussi « c'est ce qui m'a fait donner à cette monta- « gne le nom qu'elle porte. » Péron rencontra le Kangourou à bandes, la plus gracieuse sans contredit des espèces du genre, sur les îles Bernier, Doore et Dirck-Hatischs, sur la côte orientale, où il vit en essaims au dire du même naturaliste. Péron ajoute : « Cha- « que espèce de Kangourou est fixée par la « Nature sur telle ou telle île, sur telle ou « telle terre, et nul individu ne se montre « au delà des limites particulières qui sont « imposées à son espèce. Privés de tout « moyen d'attaque ou de défense, les Kan- « gourous à bandes, comme tous les êtres « faibles, et plus particulièrement comme le « Lièvre de nos climats, ont un caractère « extrêmement doux et timide. Le plus léger « bruit les alarme; le souffle du vent suffit « quelquefois pour les mettre en fuite; « aussi malgré leur grand nombre sur l'île « Bernier, la chasse en fut d'abord très-dif- « ficile et très-précaire. Dans les buissons « impénétrables de l'île, ces animaux pou- « vaient impunément braver l'adresse de « nos chasseurs et leur activité. Réduits à « quitter un de ces asiles, ils en sortaient « par des routes inconnues et s'élançaient « rapidement sous quelque autre buisson « voisin, sans qu'il fût possible de concevoir « comment ils pouvaient aussi facilement « s'enfoncer et disparaître au milieu de ces « labyrinthes inextricables. Mais bientôt on « s'aperçut qu'ils avaient pour chaque buis- « son plusieurs petits chemins couverts qui, « de divers points de la circonférence, ve- « naient aboutir jusqu'au centre, et qui « pouvaient au besoin leur fournir des issues « différentes, suivant qu'ils se sentaient « plus menacés vers tel ou tel point; dès « cet instant leur ruine fut assurée. Nos « chasseurs se réunirent, et tandis que quel- « ques-uns d'entre eux battaient les brous- « sailles avec de longs bâtons, d'autres se « tenaient à l'affût au sortir de petits sentiers, « et l'animal, trompé par son expérience, « ne manquait pas de venir s'offrir à des « coups presque inévitables. La chair de ces « animaux nous parut, comme à Dampier, « assez semblable à celle du Lapin de garenne, « mais plus aromatique que cette dernière. « C'est, au surplus, la meilleure chair de « Kangourou que nous ayons trouvée de- « puis, et, sous ce rapport, l'acquisition de « cette espèce serait un bienfait pour l'Eu- « rope. »

« Péron ajoute qu'à l'époque de son séjour sur l'île Bernier, les femelles portaient dans leur poche un petit assez gros, qu'elle

cherchaient à sauver avec un courage véritablement admirable. Blessées, elles fuyaient emportant leur petit et ne l'abandonnant jamais que dans le cas où, trop fatiguées, trop épuisées par la perte de leur sang, elles ne pouvaient plus le sauver : alors elles s'arrêtaient, et s'accroupissant sur leurs pattes de derrière, elles l'aidaient avec leurs mains à sortir du sac maternel et cherchaient en quelque sorte à lui désigner les lieux de retraite où il pouvait espérer se sauver plus aisément. Elles-mêmes alors se relevaient pour fuir avec toute la vitesse que leur blessure permettait, et si, le chasseur cessait de les poursuivre, on les voyait revenir vers leur enfant, l'appeler par une sorte de grognement particulier, le caresser en le revoyant et se hâter de le serrer dans leur poche et de chercher une retraite sûre. Frappées mortellement, la dernière pensée de ces pauvres mères était pour leurs petits, qu'elles se hâtaient de mettre hors de leur sac avant d'expirer. Un jeune élevé en captivité se nourrissait de pain et buvait de l'eau sucrée.

« J'ai reproduit volontiers ce tableau tel que Péron l'a tracé, car il peint d'une manière chaleureuse des mœurs qui appartiennent à presque toutes les espèces connues. Essentiellement herbivores, les Kangourous aiment paître l'herbe des vallées qui longent les forêts ou qui sont cachées entre les chaînes des montagnes sur les bords des rivières, telles que la Nepean, la Marquarie et tant d'autres. Chassés par les défrichements, ils se sont réfugiés dans les districts les plus incultes ; mais il est juste de dire que leur nombre est singulièrement diminué, et qu'à la Nouvelle-Galles du sud l'espèce sera éteinte avant longtemps. En général, quand ils paissent, la garde du troupeau est confiée à quelques sentinelles viligantes, et ce sont généralement les vieux mâles qu'on voit chargés de cet office.

« J'ai vu à Parramatta, dans le parc de Rose Hill, des Kangourous géants paissant les vertes pelouses où ils étaient élevés dans une demi-liberté ; et, malgré cette habitude de voir des hommes, ils se relevaient sur leurs jambes, reposant sur leur queue pour examiner ce qui se passait autour d'eux et fuyant par bonds en s'appuyant sur leurs pattes antérieures pour accélérer leur course. A Sidney, on dit leur chair dure, coriace, et elle n'est pas estimée.

« Le Kangourou s'apprivoise toutefois avec facilité. Quoique docile et soumis en apparence, il a souvent des caprices et cherche brusquement à frapper. J'en ai vu un qu'un soldat de la garnison de Sidney avait dressé à boxer ; d'abord il se bornait à faire le simulacre de donner ou recevoir des coups, puis, lassé, il finissait la scène par frapper violemment avec sa queue son antagoniste, et partait d'un bond pour se soustraire à la correction qu'il pensait avoir méritée. Souvent il jetait ses pieds de derrière avec violence pour mettre fin au combat. Quant à son maître, il jouait en le caressant avec des démonstrations de vive tendresse.

« Les vieux Kangourous mâles, quelque timide qu'on ait dit leur caractère, sont loin de légitimer l'opinion de docilité qu'on leur prête. Ils sont courageux et ne fuient pas leur ennemi ; ils l'attendent en face et le frappent avec leurs pieds et leur queue avec une telle instantanéité, que l'œil ne peut en suivre les mouvements. La puissance et l'énergie avec lesquelles leur système musculaire meut leurs membres postérieurs est des plus remarquables ; aussi leurs coups sont-ils formidables.

« La queue est l'arc-boutant habituel de leur station verticale ; aussi les voit-on se dresser et s'asseoir en quelque sorte sur cet organe. Leur marche paisible est une suite de mouvements opposés, de demi-sauts, c'est-à-dire qu'inclinés depuis le train de derrière ils se penchent sur leurs courtes mains et s'élancent ainsi. Pressés par la frayeur, ce genre de mouvements est brusque et saccadé, entremêlé de sauts énormes, et c'est surtout en gravissant qu'on les voit tirer un parti considérable de cette disproportion entre la longueur de leurs membres.

« En général, à l'état sauvage, ils sont timides et fuient au moindre bruit ; mais, calmes, on les voit paître dans d'étroits espaces sans dégrader ou salir la pelouse qu'ils animent. En domesticité, ces animaux prêtent une physionomie étrangère aux parcs où on les élève, et l'Europe en a possédé maintes fois. Ils sont propres, gais, innocents et peu délicats sur l'herbe. Une fois privés, ils recherchent les fruits, le pain, les sucreries, et même ils boivent de l'eau-de-vie, habitudes qu'ils ont contractées à bord des vaisseaux qui les ont conduits en Europe. »

KIMPESEY. *Voy.* CHIMPANZÉ.

KINKAJOU, *Potos*, Mammifère de l'ordre des Carnivores plantigrades. — Ce genre se rapproche par ses caractères zoologiques des Makis et de quelques Insectivores. M. Fréd. Cuvier croit qu'il mériterait de constituer à lui seul un ordre particulier. G. Cuvier, dans son Règne animal, en a fait un genre de Carnassiers plantigrades qui a été adopté par Geoffroy Saint-Hilaire. Son système dentaire diffère de celui des Singes et des Carnassiers, et cependant offre des ressemblances avec chacun d'eux ; ses dents sont disposées ainsi qu'il suit : six incisives à l'une et l'autre mâchoire ; deux canines et cinq molaires de chaque côté, et en bas ; les deux premières, petites et pointues, sont de véritables fausses molaires, et sont un peu séparées des canines ; les trois dernières molaires ont la couronne tuberculeuse ; les quatre pattes sont pentadactyles, et chaque doigt est terminé par un ongle crochu et très-comprimé ; aux pieds de devant, les trois doigts du milieu ont à peu près la même longueur ; les deux latéraux sont plus courts ; les pieds de derrière offrent une différence ; le pouce est beaucoup plus court que les autres doigts, et les troisième et quatrième sont les plus allongés ; la queue est garnie de poil dans toute sa longueur et susceptible de s'enrouler autour du corps. Ce carac-

tère a engagé à rapprocher le Kinkajou des Quadrumanes, parce que c'est principalement dans cet ordre qu'on trouve les animaux à queue prenante. Sa tête est globuleuse, ses yeux grands, ses oreilles simples et de forme à peu près demi-circulaire, sans lobule; ses narines percées sur les côtés du mufle; sa langue est d'une longueur considérable et très-douce; ses mamelles sont au nombre de deux et inguinales; son poil est touffu et laineux. Ce genre ne contient jusqu'à présent qu'une seule espèce, c'est le KINKAJOU POTTOT, *Potos caudivolvulus*, Geoffroy Saint-Hilaire; *Potot*, Buffon; *Viverra caudivolvulus*, Gmel. M. de Humbolt affirme que cet animal se rencontre en abondance dans le royaume de la Nouvelle-Grenade et dans la Méra de Guandiaz, où il porte le nom de Cuchumby; les forêts de Fernambouc et les rives du *Rio-Negro* en fournissent aussi une assez grande quantité. D'après Sonnini, on le trouverait dans l'Amérique méridionale et à la Jamaïque, où il porte le nom de *Potot* ou *Poto*. Cet animal est de la grosseur d'un Chat; mais son corps est plus mince et sa queue plus longue; sa tête, quand on le regarde de face, présente la plus grande ressemblance avec celle d'un petit Chien danois; son poil est à peu près semblable à celui de la Loutre; il est court, épais, un peu laineux, luisant, et coloré de gris et de brun sur un fond jaune olivâtre; le tour des yeux et le museau sont d'un brun noir; les jambes de derrière portent quelques nuances de jaune doré; le dessus de la tête, les côtés, le dessous du cou, la partie interne des jambes, sont de la même couleur, mais moins foncée, quoique très-vive par endroits; le ventre est d'un blanc grisâtre, avec quelques nuances de jaune; les ongles sont blancs, l'iris de l'œil d'un brun roussâtre, et la chair nue du dessous des pieds a une couleur vermeille.

On rencontre souvent le Kinkajou en embuscade sur les branches des arbres, où il attend le passage d'une proie. Si un animal arrive à sa portée, il s'élance sur lui, et, quelle que soit la rapidité de sa course, l'assaillant ne lâche pas prise; il lui ouvre le cou au-dessus des oreilles et ne cesse de sucer son sang jusqu'à ce qu'il tombe exténué. Le Kinkajou est nocturne; il choisit, pour guetter sa proie, les approches de la nuit; il passe ordinairement la journée à dormir, roulé en boule comme un Hérisson, ses pieds ramassés en devant, et appuyés sur ses joues. Quand il attend sa proie, il se couche en allongeant le ventre sur une branche; mais hors de là son attitude favorite est d'être assis d'aplomb, le corps droit et la queue en volute horizontale; il mange à la manière de l'Ecureuil, tenant entre ses pattes antérieures des fruits et des racines; car, quoique carnassière et avide de sang, cette espèce, nourrie en domesticité, aime les fruits, le pain et les légumes; cependant, quelque apprivoisés que soient ces animaux, le naturel l'emporte dans certaines occasions: ainsi ils se jettent avec avidité sur les volailles, les saisissent sous l'aile, en sucent le sang et les abandonnent sans les déchirer. Du reste, ils se familiarisent assez facilement, savent distinguer celui qui les nourrit, et deviennent même assez caressants. Ils sont très-remuants, arrachent tout ce qu'ils trouvent, soit en jouant, soit en cherchant des Insectes. Ils se grattent comme les Singes avec leurs pieds de devant, et retournent de mille manières leurs pattes l'une dans l'autre. Leurs cris diffèrent selon qu'ils sont diversement affectés. Quelquefois ils font entendre des sons qui ressemblent assez à l'aboiement d'un petit Chien; on peut comparer à celui d'un Pigeon le cri qu'ils jettent lorsqu'ils se plaignent; enfin, lorsqu'ils sont en colère, ils poussent des sons confus et éclatants, ou sifflent comme une Oie dont on poursuit les petits. Ils recherchent pour leur nourriture les bananes et les œufs de petits Oiseaux. Ils détruisent les ruches pour manger le miel qu'elles contiennent.

KIVI-KIVI. *Voy.* APTERYX.

KOALAS, *Phascolarctos* (188), Blainv., genre de Marsupiaux frugivores. Une espèce, le KOALA OU COLAK (*Phasc. fuscus*, Desm.), habite le voisinage de la rivière de Wapaum, dans la Nouvelle-Hollande. Il a la taille d'un Chien médiocre, le corps trapu, la tête courte, les oreilles médiocres, les jambes robustes, à peu près de même longueur, ce qui lui donne le port et la démarche d'un petit Ours. Son poil est long, touffu, grossier, brun de chocolat clair; le dessous du corps est blanc.

Cet animal, assez peu connu, passe une partie de sa vie sur les arbres, sans doute pour chasser aux Insectes, car il me paraît douteux qu'il se nourrisse seulement de fruits dans une contrée où, comme nous l'avons dit, ils sont extrêmement rares; il est possible cependant qu'il vive de feuilles, ainsi que les Potorous, Kangourous, etc. Le reste du temps il le passe à dormir dans un terrier qu'il se creuse dans les forêts. La femelle ne fait qu'un petit, qu'elle aime avec beaucoup de tendresse. Après l'avoir élevé jusqu'à une certaine grosseur dans sa poche abdominale, elle continue encore longtemps à le porter sur son dos et à en prendre le plus grand soin: je ne sais si l'on doit regarder comme identique avec cette espèce le Koala de G. Cuvier. Si ce grand naturaliste ne s'est pas trompé, son Koala différerait de celui-ci par le manque de pouce aux pieds de derrière, par sa couleur, non pas brune, mais cendrée, et enfin par ses oreilles, plus pointues.

(188) De deux mots grecs qui signifient *ours à poche*.

L

LAGOPÈDE, *Lagopus*, vulg. *Perdrix de neige*, Oiseau du genre *Tétras*, famille des Gallinacés. — Cet Oiseau est celui auquel on a donné aussi le nom de *Perdrix blanche*, mais très-improprement, puisque ce n'est point une Perdrix, et qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, et à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connaissait point le Lagopède, savait que les Perdrix, les Cailles, les Hirondelles, les Moineaux, les Corbeaux, et même les Lièvres, les Cerfs, et les Ours, éprouvent dans les mêmes circonstances le même changement de couleur. Scaliger y ajoute les Aigles, les Vautours, les Éperviers, les Milans, les Tourterelles, les Renards; et il serait facile d'allonger cette liste des noms de plusieurs Oiseaux et Quadrupèdes sur lesquels le froid produit ou pourrait produire de semblables effets : d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, et qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit.

Le nom de *Lagopède* n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est, au contraire, celui que Pline et les anciens lui ont donné, qu'on a mal à propos appliqué à quelques Oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, et non le dessous des pieds, garnis de plumes, mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison, qu'il exprime un attribut unique parmi les Oiseaux, qui est d'avoir, comme le Lièvre, le dessous des pieds velus.

Nous avons dit que le blanc était sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc; on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, et qu'il est déterminé, par sa singulière organisation, à ne se plaire que dans une température glaciale; car, à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte, et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil, qui paraissent l'offusquer ou l'incommoder. Il serait curieux d'observer de près cet Oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes; de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le désirent, le cherchent, le saluent comme le père de la nature, et reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante. Serait-ce par les mêmes causes qui obligent les Oiseaux de nuit à fuir la lumière? ou les Lagopèdes seraient-ils les Chacrelas de la famille des Oiseaux?

Les Lagopèdes volent par troupes, et ne volent jamais bien haut, car ce sont des Oiseaux pesants : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perche. On dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement comme pour faire la première assise d'une muraille, et qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux piéges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille, et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes; et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair, laquelle est d'ailleurs un bon manger : on le regarde comme viande noire, et c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis que dans toutes les villes et villages à portée des montagnes de Savoie.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers; c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier; il faudrait avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs et les habitudes des Oiseaux, et surtout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, et qui ne se plaisent que dans les lieux inhabitables.

LAGOTRICHE, genre de Singes de la famille des Sapajous. — Ces Quadrumanes vivent en bandes nombreuses, dans les forêts qui ombragent les bords des grandes rivières du Brésil. Ils sont d'un naturel doux et timide, s'habituent aisément à la servitude, mais s'attachent peu à leur maître, et en changent avec la plus grande indifférence. Moins agiles, moins pétulants que les autres Sapajous, ils se montrent plus robustes, moins inquiets, moins remuants et plaisent davantage par une expression de physionomie plus douce et plus aimable. Peu criards, on ne les entend guère troubler le silence des forêts que lorsqu'un air lourd et chargé d'électricité annonce un prochain orage. Alors ils réunissent leur troupe éparpillée, s'appellent les uns les autres, et cherchent ensemble un abri contre la tempête. Ils se blotissent contre le tronc d'un arbre, à la bifurcation des branches basses les plus grosses, et là, dans la plus grande épouvante, serrés les uns contre les autres en petits groupes de trois ou quatre, ils attendent dans l'immobilité la plus complète, que les éclairs aient cessé de sillonner les

nues et le tonnerre de gronder. Le Jaguar profite souvent de cette circonstance pour les poursuivre, les saisir et les dévorer. Dans leur effroi ils pensent à peine à fuir, et il en fait aisément sa proie. Souvent aussi ils deviennent les victimes du Cougouar et d'autres grands Chats sauvages.

LAMAS, genre de Mammifères ruminants, tribu des Chameaux. Point de bosse, cou très-long, lèvre supérieure fendue. On en connaît trois principales espèces, le Lama ou Guanaco, L'Alpaca et la Vigogne.

Le Lama, *Camelus lama*, Linné, est de la grandeur d'un Cerf; il ressemble assez, en petit, à un Chameau qui n'aurait pas de bosse, mais ses proportions sont plus légères, son oreille est plus longue et sa queue plus courte. Sa tête est plus petite, plus gracieuse ; son œil est rond, saillant, vif, mais son regard est adouci par des cils longs et serrés ; ses jambes sont longues et minces ; il a une plaque calleuse sur le poitrail, et ces derniers caractères conviennent également à tous les animaux de ce genre; mais il se distingue des autres par son pelage, d'un brun foncé tirant sur le noir, avec un reflet roussâtre, à poils longs, laineux et grossiers, et par sa grande taille. En domesticité, son pelage varie beaucoup de couleur d'un individu à l'autre, et même d'une place à l'autre sur le même individu; cependant il est généralement brun, varié de taches blanches, et quelquefois tout blanc.

Le Lama paraît originaire des chaînes équatoriales de la Cordillière des Andes. Lorsque les Espagnols firent la conquête du Pérou, c'était la seule bête de somme que connussent les Américains, et Grégoire de Bolivar dit que de son temps les Lamas étaient si nombreux qu'on en mangeait quatre millions par an, et qu'il y en avait trois cent mille employés journellement à l'exploitation des mines du Potosi. Mais depuis que les Mulets sont employés à ce travail, et avec beaucoup d'avantage, le nombre en est considérablement diminué, et on n'en élève plus guère que pour la boucherie. Le Lama ne peut pas porter plus de cent à cent cinquante livres; si on le charge davantage il refuse de se lever, ainsi que le Chameau, jusqu'à ce qu'on lui ait enlevé une partie de son fardeau. Il ne peut pas faire de longues marches, et quatre ou cinq lieues par jour est tout ce qu'on peut attendre de lui, encore faut-il qu'il se repose au moins un ou deux jours sur cinq ou six. Son pas est assez lent, mais il a le pied tellement sûr, qu'il passe dans des défilés, le long des rochers, sur le bord des précipices où les Mulets seraient exposés à se précipiter. Cette raison engage les habitants des hautes montagnes à s'en servir encore quelquefois. Pour se faire charger il se couche sur la callosité de son poitrail, sur lequel il s'appuie ayant les jambes repliées sous le corps; il rumine et dort aussi dans cette attitude. Si on le surmène et qu'on le fatigue en le forçant à hâter le pas, il fait quelques efforts, puis se chagrine, tombe dans le désespoir, se couche par terre, refuse de se lever, et on le tuerait plutôt que de le déterminer à se remettre en marche. D'ailleurs, si on le bat pour le déterminer à se lever, il se frappe la tête contre les rochers et se tue.

C'est du reste un animal extrêmement doux, tout à fait inoffensif, se bornant, pour toute défense contre l'agression et les mauvais traitements, à cracher sur ceux qui le frappent. Il est très-docile et surtout extrêmement sobre, il se contente de foin et d'herbe pour toute nourriture, et il peut passer plusieurs jours sans boire, parce que, ainsi que le Chameau, il a une poche à eau dans l'estomac. Buffon dit en avoir vu un à l'école d'Alfort, qui resta dix-huit mois sans boire, et ce fait est au moins fort singulier.

En Amérique on nomme *Guanaco* le Lama sauvage, vivant à l'état de liberté dans les montagnes. M. de Humboldt pense que ces Guanacos ne sont rien autre chose que le Lama domestique qui a reconquis son indépendance, et il apporte à l'appui de son opinion des observations assez concluantes. Quoi qu'il en soit, on ne trouve ces animaux que sur le sommet des plus hautes montagnes, et près de la région des neiges éternelles. Ils y vivent en troupes fort nombreuses et sont extrêmement farouches. Si on veut les poursuivre avec des Chiens, ils se jettent aussitôt dans les rochers inaccessibles à tout autre animal qu'eux, et franchissent les précipices avec la même légèreté que les Chamois. Ils ont l'habitude singulière de déposer leurs excréments toujours au même endroit, comme font quelques Antilopes et les Chevaux sauvages, et ceci dénonce aux chasseurs leur présence dans les cantons où ils se trouvent. On leur tend des piéges et des lacets, et ils y donnent assez aisément. Le temps de la gestation est de cinq mois et quelques jours; la femelle ne met ordinairement bas qu'un petit, rarement deux, et elle allaite pendant cinq ou six mois. Ces animaux croissent très-vite et ne vivent pas plus de douze à quinze ans. Leur chair est bonne, et celle des jeunes est particulièrement estimée.

Les naturalistes reconnaissent aujourd'hui trois espèces de Lama : celui dont je viens de parler, l'Alpaca, et la Vigogne; mais ces trois prétendues espèces produisent ensemble des hybrides, comme le Chien et le Loup, et ses hybrides se reproduisent entre eux ; ceci a été parfaitement observé sur le troupeau de Lamas envoyé à Cadix en 1808. Or, jusqu'à ce que les naturalistes qui rejettent l'importance de ce fait, et qui prétendent que cela ne fait rien à l'espèce que le Métis ou Mulet soit fertile, jusqu'à ce que, dis-je, ils aient défini clairement ce qu'ils entendent par espèce en zoologie et en botanique, je m'en tiendrai à la définition des Buffon, Cuvier, Candolle, etc.; je regarderai ces trois Lamas comme de

mples types de races, et j'y en ajouterai me deux autres.

L'Alpaca (*Lama paco*, Less.; *Auchenia co*, Desm.; *Camelus pacos*, Erxl.; le *Paco*, ff.) est plus bas sur jambes que le précé- nt et beaucoup plus large de corps ; un adeau de poils roides et soyeux s'étend front sur la face ; son poil est de lon- eur uniforme depuis la nuque jusqu'à queue, aux poignets et aux talons ; il d'un brun marron, reflété de noir ; le ssous de la gorge et du ventre ainsi e le dedans des cuisses sont presque nes ; sa toison, presque entièrement mposée d'un poil doux et laineux, lui mbe sur les flancs en mèches longues de us d'un pied (0,325), n'ayant guère moins finesse et d'élasticité que celui d'une èvre de Cachemire. L'individu qui a vécu la Ménagerie était doux, timide, sensi- e aux caresses, et se laissait aisément nduire à la laisse ; il donnait des ruades mme les autres Ruminants et galopait ur courir, ce que ne fait pas le Chameau. et animal a les mœurs sauvages, et vit en oupes dans les Andes du Pérou.

La Vigogne (*Lama Vicugna*, Less. ; *Auche- a Vicugna*, Desm. ; *Camelus Vicugna*, Linn. ; *Vigogne*, Buff.) est de la grandeur d'une èvre ; ses jambes sont longues et menues ; tête est d'une grosseur moyenne, et son useau s'unit au front par une légère cour- ure ; son pelage est d'un brun fauve pâle, rant sur la couleur isabelle en dessus, et lanc en dessous ; son poil est laineux, très- oux, extrêmement fin, long d'un pouce ,027) sur le corps, et de trois pouces (0,081) ur la poitrine

La Vigogne est d'un caractère timide, ais sauvage et farouche ; elle est incapable s'attacher, et s'apprivoise très-difficile- ent. C'est un individu de cette race qui a écu à Alfort, et qui a permis à Buffon de ire des observations. Elle cherchait à mor- re ses gardiens, et crachait sur tous ceux ui l'approchaient. Malgré les soins que l'on eu d'en prendre de très-jeunes et de les aire allaiter par des Alpacas, on n'a jamais u parvenir à les réduire à l'état de domes- icité. Cet animal vit en troupes considéra- les près des cimes toujours glacées des An- es, où on va le chasser pour s'emparer de a toison, après l'avoir tué. On en fabrique es *ponchos*, étoffes excessivement fines, ont ne se vêtissaient autrefois que les Ca- ques, et que portent aujourd'hui les riches spagnols américains. On a vainement essayé 'élever des Vigognes dans les plaines du Pérou et du Chili ; elles y vivaient quelque emps dans le regret de leurs montagnes glacées, se couvraient de gale et mouraient. Quand les chasseurs ont reconnu l'endroit où se trouve un troupeau de Vigognes, ils endent, du côté des défilés par lesquels elles pourraient s'échapper, des cordes aux- quelles sont suspendus des chiffons de tou- tes couleurs, puis ils se mettent à la pour- uite du troupeau, qui souvent se compose de deux à trois cents individus. Ces animaux sont si extraordinairement timides, qu'arri- vés en face des cordes ils en sont effrayés au point de s'arrêter et de rester dans une immobilité complète, le cou et les yeux ten- dus vers les chiffons rouges, blancs et jau- nes, agités par le vent. Les chasseurs arri- vent, les saisissent par les pieds de derrière sans qu'elles osent se retourner, et ils en tuent une grande quantité. Si un Guanaco ou un Alpaca se trouve dans le troupeau, la chasse ne réussit pas, car il franchit la corde, et toutes les Vigognes en font autant après lui. Encore aujourd'hui, au Chili et au Pérou, on tue annuellement jusqu'à quatre- vingt mille Vigognes, et cependant l'espèce ne paraît pas diminuer.

LANIER. *Voy.* Faucon.

LANIUS. *Voy.* Pie-Grièche.

LAPIN, *Lepus cuniculus*, Lin., genre de Mammifère rongeur. — Sa couleur est d'un brun cendré en dessus, blanchâtre à la gorge et sous le ventre ; sa nuque est rousse ; ses oreilles, à peu près de la longueur de la tête, sont noires au bout ; cette couleur se remarque également au-dessus de la queue, qui est blanche en dessous. Cette espèce, aussi connue et plus nombreuse que le Liè- vre commun, est originaire d'Afrique. La Grèce et l'Espagne sont les premiers pays où d'abord elle s'est naturalisée : plus tard on la transporta en Italie et en France. Le La- pin paraît avoir un instinct de sociabilité plus grand que celui du Lièvre. Il n'est pas rare d'en trouver plusieurs ensemble dans le même terrier. Il n'habite pas les plaines ; c'est toujours dans les pays montagneux ; sur les petits coteaux, qu'il vit de préférence. Comme le Lièvre, il se nourrit de plantes et d'écorce d'arbres, et ne sort que la nuit. Sa chair, dont les qualités dépendent également du genre de nourriture qu'il prend, est blan- che. Ceux qu'on réduit en domesticité, que l'on tient à l'étroit, et auxquels on fait manger des herbes potagères, ont un goût fade et désagréa- ble : quelle que soit, au reste, la nature de la substance dont on les nourrit, la chair de ces Lapins rendus domestiques n'a jamais le fumet de ceux qui vivent dans les champs. En raison de leur fécondité, ils sont répan- dus en abondance partout où l'homme ne s'est pas déclaré leur ennemi. Les Oiseaux de proie, les Mammifères carnassiers en dé- truisent bien quelques-uns ; mais cette des- truction n'a rien de comparable à la chasse que l'homme lui fait. Outre que leurs por- tées sont nombreuses, elles sont aussi fré- quentes. Les petits ne sont pas simplement déposés au pied d'un buisson ou dans une touffe d'herbe, comme le sont ceux des Liè- vres, mais la mère creuse exprès pour eux un terrier. C'est peut-être là le point le plus intéressant de leurs mœurs. Quelques jours avant de mettre bas, la femelle fait en pleine terre, quelquefois près d'une muraille, d'au- tres fois à côté d'un arbre, etc., un trou de trois pieds à peu près de profondeur, tantôt droit, tantôt coudé, et toujours dirigé obli-

quement en bas. Le fond de ce trou est évasé, circulaire et garni d'une couche d'herbes sèches, au-dessus de laquelle se trouve une autre couche de poils duveteux que la femelle elle-même fait tomber de dessous son ventre : c'est là-dessus qu'elle dépose ses petits, dont le nombre varie le plus ordinairement de quatre à dix. Après qu'elle a mis bas, elle ne reste pas dans le nid deux jours de suite, comme on l'a dit, mais elle l'abandonne, et a le soin d'en boucher l'entrée; pour cela elle pousse au-devant du trou (non sans auparavant la détremper avec son urine, opinion qui a encore cours) une grande partie de la terre provenant du terrier lui-même, et se vautre dessus. Cette action, souvent et longtemps répétée, finit par faire de cette terre un amas de boulettes dont jusqu'à présent on n'a pu se rendre compte, qu'en supposant une chose qui est impossible lorsqu'on sait combien peu est abondante l'urine des Lapins, et lorsqu'on connaît la couleur que cette urine imprime à tout ce qu'elle touche. Tant que les petits sont faibles et n'y voient pas, l'entrée du nid est fermée dans tous ses points; mais lorsqu'ils commencent à voir, alors on remarque vers son bord supérieur une petite ouverture par laquelle le jour pénètre, et qui s'agrandit de plus en plus à mesure que les jeunes deviennent forts. L'allaitement dure tout au plus une vingtaine de jours. L'heure à laquelle la mère se rend auprès de ses petits est encore inconnue. Des observateurs ont eu la patience, par un beau clair de lune, d'aller faire sentinelle quelquefois jusqu'à minuit, pour pouvoir constater ce fait; d'autres ont placé des bûchettes en croix sur l'entrée du nid et les ont trouvées dans la même disposition toute la journée et même une partie de la nuit. D'après cela il serait à supposer qu'elle ne s'y rend que vers la matinée. Les jeunes, après leur sortie, restent réunis encore quelque temps. On a cru que la femelle ne cachait ainsi ses Lapereaux que pour les dérober à la fureur du mâle : il serait bien plus raisonnable de supposer qu'elle redoute plutôt de les voir devenir la proie des autres animaux, et qu'alors son instinct maternel la porte à les mettre à l'abri. Les Lapins sont plus que les Lièvres susceptibles d'éducation. Leur vie est de huit ou neuf ans. On les trouve dans les climats chauds ou tempérés de l'Europe, en Afrique et en Asie.

Histoire du Lapin au point de vue de l'économie rurale. — Considérons ici cet animal dans ses relations avec la maison rurale, dans les avantages incontestables qu'il offre à la famille. Nous ne chercherons point à savoir s'il est originaire de l'Afrique, s'il a traversé le détroit de Gibraltar au temps des Ibères, ou bien à l'époque reculée où ce détroit n'avait pas encore cédé aux efforts de l'Océan; mais nous ne redirons pas le reproche que lui fit l'antiquité d'avoir renversé de fond en comble la ville de Tarragona, dévasté les îles Baléares, ainsi que celles de Lipari, et d'avoir, en cette circonstance, déterminé l'expédition de plusieurs légions romaines; nous ne parlerons point du culte qu'on lui rendit à Délos ni des hautes qualités morales que Leroy lui reconnaît; nous nous contenterons de rappeler qu'au temps où la féodalité pesait sur l'agriculture de toute l'horreur de son poids, le Lapin était pour le cultivateur un juste objet d'effroi, par les dégâts incalculables qu'il causait aux récoltes. Aussi le bon Rozier, écrivant à cette époque son livre sur le premier des arts, s'est-il élevé contre ce petit Mammifère, et ne l'a-t-il considéré que comme un être essentiellement nuisible, dont il fallait détruire la race. Depuis 1789 que la loi défend les garennes libres, et que le Lapin a cessé d'être la terreur des vignes et des champs, nous ne voyons plus en lui que le motif d'une spéculation utile, qu'un animal que son existence domestique rend l'une des ressources habituelles de la maison rustique.

Le Lapin multiplie à un tel point, que sa femelle, appelée Hase, peut, dès l'âge de cinq ou six mois, en comptant la durée de la gestation, qui est de vingt à vingt-huit et trente-un jours, et celle de l'allaitement, produire par année de soixante à cent vingt Lapereaux. Le mâle doit être soigneusement écarté durant le temps que la Hase allaite; comme le Saturne des mythes grecs, il ne manquerait pas de détruire sa famille. Lorsqu'il est bien nourri, sa chair est délicate et tendre; elle donne un bouillon presque aussi nourrissant que celui du Bœuf et du Mouton, et dépouillée de son suc par cette première épreuve, elle offre une viande savoureuse, que l'on peut accommoder de diverses manières.

Le poil et la peau du Lapin fournissent une bonne branche de commerce. Le premier s'obtient deux ou trois fois durant l'été, principalement sur la race dite Lapin d'Angora, *C. angorensis*, L., soit en peignant souvent, soit en l'arrachant; on préfère celui qui croît le long du dos, du cou, des côtés et des cuisses; celui du ventre est de moindre qualité; on doit l'abandonner aux femelles, qui s'en servent pour tapisser leurs nids. On a calculé que la chapellerie met en mouvement pour cet objet, en apparence si minime, plus de vingt millions de capitaux, sans y comprendre la main-d'œuvre. Le poil du Lapin riche, *C. argenteus*, L., qui ressemble à celui du Renard bleu de la Sibérie et à celui de la Zibeline, que l'on tire du pôle, donne des résultats plus importants encore, puisque sa fourrure est aussi élégante que légère et chaude, que le duvet en est fin, d'un beau gris argenté, luisant, souple et moelleux, recueilli sur le mâle avant qu'il ait sailli, ou que l'on a privé des organes de la génération à l'âge de quatre mois environ. Ce duvet se vend fort cher, surtout en Suède et en Angleterre. La chapellerie de Lyon le préfère à celui du Lapin d'Angora. Quant aux peaux, l'industrie s'en empare pour en faire une colle excellente.

Ce que je viens de dire du Lapin riche de-

t déterminer à le multiplier davantage
s notre pays, où il réussit parfaitement
uis 1820, et semble se complaire plus que
x des autres races à vivre dans la domes-
é. Cet animal vit de toutes les sortes de
mes et d'herbes, les euphorbiacées, les
inées et autres plantes lactescentes ex-
tées, qui le font périr. La laitue lui con-
t à merveille. Pendant l'hiver, pour di-
uer l'ennui que lui cause une nourriture
be et trop longtemps prolongée, je l'ai vu
ndre plaisir à manger de la neige et
me des morceaux de glace. La femelle
duit beaucoup. Les Lapereaux sont d'un
r luisant au moment de leur naissance,
n'est que vers le deuxième ou le troi-
me mois que leur robe commence à se
ler de poils blancs. Cette race veut être
vée séparément pour conserver toutes ses
priétés; son croisement avec le Lapin
mmun l'a fait perdre en peu de mois chez
rs propriétaires.

Une autre variété, introduite également
ez nous il y a quinze ou seize ans, est le
pin-Lièvre, *C. caudatus;* beaucoup plus
te que nos plus gros Lièvres de monta-
e, elle donne une chair excellente, ayant
grands rapports avec celle de ces ani-
aux, mais elle est blanche, d'un parfum
réable quand ce Lapin est tenu sur des
rres stériles, encloses, et plantées de
vande, d'hyssope, de germandrée, de
uge et autres végétaux aromatiques.

Le Lapin de toutes races s'élève dans des
arennes closes, dans des clapiers et même
ns des tonneaux. Les deux premières mé-
hodes sont les meilleures et les plus profi-
bles au voisinage des cités populeuses, où
consommation est de tous les instants;
ais elles exigent de très-grandes attentions
our mettre à l'abri des attaques, des ruses,
e la guerre continuelle que lui font les
ouines, les Belettes, les Chats, les Re-
ards, etc.; pour l'empêcher de trop creuser
terre, de franchir ainsi les clôtures et de
égrader les champs environnants. Tenu
ns les tonneaux, le Lapin n'a plus la chair
ssi ferme, aussi succulente. On peut
pendant l'améliorer sensiblement par une
ourriture convenable.

On a prétendu que des rassemblements
us ou moins grands de Lapins viciaient
ompletement l'air ambiant, et déterminaient
es effluves qui frappaient de mort l'homme
les animaux habitant la maison rurale. Il
a là exagération ou mauvaise foi; la mal-
opreté seule est cause de semblables dé-
rdres; elle fait périr le Lapin avant le
mps, et ruine une des spéculations les plus
mples et les plus profitables; à elle seule
faut attribuer la mortalité qui souvent en-
aîne, en peu d'heures, des portées entières.
loignez donc de l'endroit où vous élevez
s Lapins, l'humidité, le voisinage des fu-
iers, les eaux stagnantes; nourrissez-les
nvenablement, et évitez surtout de leur
nner des fourrages mouillés, des herbages
op verts et trop succulents.

LARUS. *Voy.* Mouette et Goeland.

LAVANDIÈRE, *Motacilla*, genre d'Oiseaux de l'ordre des Passereaux, tribu des Becs Fins.

Elle n'est guère plus grosse que la Mésange commune; mais sa longue queue semble agrandir son corps, et lui donne en tout sept pouces de longueur; la queue elle-même en a trois et demi : l'Oiseau l'épanouit et l'étale en volant; il s'appuie sur cette longue et large rame, qui lui sert pour se balancer, pour pirouetter, s'élancer, rebrousser et se jouer dans le vague de l'air; et, lorsqu'il est posé, il donne incessamment à cette même partie un balancement assez vif de bas en haut par reprises de cinq ou six secousses.

Ces Oiseaux courent légèrement à petits pas très-pressés sur la grève des rivages; ils entrent même, au moyen de leurs longues jambes, à la profondeur de quelques lignes dans l'eau de la lame affaiblie, qui vient s'épandre sur la rive basse en un léger réseau : mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins, et se poser sur les pierres; ils y viennent pour ainsi dire, battre la lessive avec les laveuses, tournant tout le jour autour de ces femmes, s'en approchant familièrement, recueillant les miettes que parfois elles leur jettent, et semblent imiter, du battement de leur queue, celui qu'elles font pour battre leur linge, habitude qui a fait donner à cet Oiseau le nom de *Lavandière*.

La Lavandière est de retour dans nos provinces à la fin de mars. Elle fait son nid à terre, sous quelques racines ou sous le gazon dans les terres en repos, mais plus souvent au bord des eaux, sous une rive creuse et sous les piles de bois élevées le long des rivières; ce nid est composé d'herbes sèches, de petites racines, quelquefois entremêlées de mousse, le tout lié assez négligemment, et garni au-dedans d'un lit de plumes ou de crin. Elle pond quatre ou cinq œufs blancs, semés de taches brunes, et ne fait ordinairement qu'une nichée, à moins que la première ne soit détruite ou interrompue avant l'exclusion ou l'éducation des petits. Le père et la mère les défendent avec courage lorsqu'on veut en approcher : ils viennent au-devant de l'ennemi, plongeant et voltigeant, comme pour l'entraîner ailleurs; et quand on emporte leur couvée, ils suivent le ravisseur, volant au-dessus de sa tête, tournant sans cesse, et appelant leurs petits avec des accents douloureux. Ils les soignent aussi avec autant d'attention et de propreté, et nettoient le nid de toutes ordures; ils les jettent au dehors, et même les emportent à une certaine distance : on les voit de même emporter au loin les morceaux de papier ou les pailles qu'on aura semés pour reconnaître l'endroit où leur nid est caché. Lorsque les petits sont en état de voler, le père et la mère les conduisent et les nourrissent encore pendant trois semaines ou un mois; on les voit se gorger avidement d'Insectes et d'œufs de Fourmis qu'ils leur portent. En tout

temps, on observe que ces Oiseaux prennent leur manger avec une vitesse singulière, et sans paraître se donner le temps de l'avaler; ils amassent les Vermisseaux à terre; ils chassent et attrapent les Mouches en l'air, ce sont les objets de leurs fréquentes pirouettes. Du reste, leur vol est ondoyant et se fait par élans et par bonds; ils s'aident de la queue dans leur vol en la mouvant horizontalement, et ce mouvement est différent de celui qu'ils lui donnent à terre, et qui se fait de haut en bas perpendiculairement. Au reste, les Lavandières font entendre fréquemment, et surtout en volant, un petit cri vif et redoublé, d'un timbre net et clair, *guî guît, guî guî guît*. C'est une voix de ralliement, car celles qui sont à terre y répondent; mais ce cri n'est jamais plus bruyant et plus répété que lorsqu'elles viennent d'échapper aux serres de l'Epervier. Elles ne craignent pas autant les autres animaux, ni même l'homme: car, quand on les tire au fusil, elles ne fuient pas loin et reviennent se poser à peu de distance du chasseur. On en prend quelques-unes avec les Alouettes au filet à miroir; et il paraît, au récit d'Olina, qu'on en fait en Italie une chasse particulière vers le milieu d'octobre.

C'est en automne qu'on les voit en plus grand nombre dans nos campagnes. Cette saison, qui les rassemble, paraît leur inspirer plus de gaieté; elles multiplient leurs jeux; elles se balancent en l'air, s'abattent dans les champs, se poursuivent, s'entr'appellent, et se promènent en nombre sur les toits des moulins et des villages voisins des eaux, où elles semblent dialoguer entre elles par petits cris coupés et réitérés : on croirait à les entendre que toutes et chacune s'interrogent, se répondent tour à tour pendant un certain temps, et jusqu'à ce qu'une acclamation générale de toute l'assemblée donne le signal ou le consentement de se transporter ailleurs. C'est dans ce temps encore qu'elles font entendre ce petit ramage doux et léger à demi-voix, et qui n'est presque qu'un murmure, d'où apparemment Belon leur a appliqué le nom italien de *susurade* (*a susurro*). Ce doux accent leur est inspiré par l'agrément de la saison et par le plaisir de la société, auquel ces Oiseaux semblent être très-sensibles.

Sur la fin de l'automne, les Lavandières s'attroupent en plus grandes bandes; le soir on les voit s'abattre sur les saules et dans les oseraies, au bord des canaux et des rivières, d'où elles appellent celles qui passent, et font ensemble un chamaillis bruyant jusqu'à la nuit tombante. Dans les matinées claires d'octobre, on les entend passer en l'air quelquefois fort haut, se réclamant et s'appelant sans cesse; elles partent alors; car elles nous quittent aux approches de l'hiver, et cherchent d'autres climats.

LEMMER GEYER. *Voy.* GYPAÈTE.

LEMMING, *Georychus*, illig., Mammifère rongeur, tribu des Rats. Nous décrirons le LEMMING (*Georychus norvegicus; Hipudæus norvegicus*. Desm.; *Mus lemnus*, Lin.; le *Lemming*, Buff.—G. Cuv.; le *Lapin de Norwége* Briss.), est de la grandeur d'un Rat. Il a cin doigts aux pattes de devant; son pelage es agréablement varié de noir et de jaune su le dos; le ventre et les flancs sont blancs Il habite les montagnes de la Norwége.

Ce joli petit animal vit dans un terrier a fond duquel il se creuse une chambre dan laquelle il élève sa famille; mais il n'y fa pas de magasin et n'y amasse point de pro visions. Sa nourriture consiste en liche pendant l'hiver, en herbes dans la belle sai son, et probablement en racines lorsqu'i fouille la terre. Par un instinct inexplicable ces animaux connaissent à l'avance quand doit y avoir un hiver rigoureux, qui ne leu permettrait plus de remuer le sol glacé n de trouver leur nourriture dans leur contré natale, et alors ils se préparent à émigre pour aller dans des pays plus favorisés. O a observé plusieurs fois chez eux cet éton nant pressentiment, et surtout en 1742. Cett année-là l'hiver fut très-rigoureux dans l cercle d'Uméa, et beaucoup plus doux dan celui de Lula, quoique plus au nord : il émigrèrent à l'avance du premier et non d l'autre. Il résulte de cette prévision que leur émigrations ne sont ni annuelles ni périod ques, et que souvent il n'y en a qu'une dan l'espace de dix ans, tandis que d'autres fo il y en a deux ou trois dans le même espac de temps. Quand ils se préparent à partir, l population d'une contrée entière se rassem ble par un merveilleux accord, et leur troup innombrable se forme en colonnes paralèle et se met en marche en ligne droite, sa qu'aucun obstacle puisse la détourner ni droite ni à gauche. Rencontrent-ils une mon tagne, ils la franchissent en la gravissant, u rivière ou un bras de mer, ils le passent à la nage, et si le vent vient à s'élever pendan cette traversée, des milliers de ces animaux sont submergés; leurs cadavres, rejetés e monceaux sur le rivage, empoisonnent l'a au point d'occasionner des maladies épidé miques dans les villages voisins. Ils mar chent la nuit, font halte pendant le jour, e malheur à l'endroit où ils s'arrêtent, car, e quelques heures, jardins, moissons, récolte de toute espèce, verdure, tout est détrui et le sol reste nu et rasé comme si le feu avait passé. Heureusement qu'ils respecten les habitations et ne pénètrent ni dans le maisons, ni même dans les cabanes. Aus courageux que dévastateurs, ils se défendent avec fureur contre toutes les agressions, soi de la part des animaux, soit de la part d l'homme; ils cherchent à s'élancer à la figur de celui qui les attaque, ils mordent le bâto qui les menace, et une fois qu'ils ont sais avec les dents, ils ne lâchent plus qu'e mourant. Dans leur colère, selon Sc eiffer « ils vont au-devant de ceux qui les atta quent, crient et jappent presque tout d même que des petits Chiens. »

Les Lemmings ne s'expatrient pas pou aller établir ailleurs des colonies, mais sim plement pour trouver à vivre pendant l'hiver et retourner ensuite dans leur pays. Ce

des prodigieuses, qui au départ couvraient terre d'individus serrés en phalanges, sont lement diminuées au retour, qu'à peine perçoit-on de leur passage. Les Renards une foule d'autres petits Mammifères nassiers les suivent dans leurs migrations s'en nourrissent exclusivement; les Oiaux de proie en détruisent aussi un grand mbre, et la fatigue, les intempéries, les ufrages et la faim, font périr une grande rtie de ceux qui restent; c'est à peine si centième partie de la troupe peut regagner terre natale. Du reste, leur passage est gardé par les habitants du pays qu'ils parurent comme un fléau terrible, et dont il t impossible de se délivrer. Comme leur parition est subite, et que le peuple ne t d'où ils viennent, il s'imagine qu'ils tomnt du ciel avec la pluie.

Le Lemming de Laponie (*Georychus lapocus*) est un tiers plus petit que le précéent; son pelage est d'un fauve brun sur le os, jaunissant sur les flancs, et blanchâtre us le ventre. Quelques naturalistes ne le gardent que comme une variété du précéent, quoiqu'il n'en ait ni la taille, ni les rmes, ni la couleur, ni les mœurs, et qu'il e se trouve pas dans les mêmes contrées. habite la Laponie russe, où l'autre ne se ouve jamais, et il est commun dans les gions voisines de la mer Blanche et de la er Glaciale, jusqu'à l'Obi. Il émigre aussi, ntôt vers le Petzora, tantôt vers l'Obi, et de même manière que le précédent. Son terier, au lieu de n'avoir qu'une chambre, en plusieurs, qui lui servent de magasins, et y amasse des provisions consistant en lichen des Rennes (*lichen rangiferinus*).

Nous emprunterons à M. Lesson les détails intéressants qui suivent.

« A de certaines époques, les Lemmings pullulent sur le sol avec une abondance calamiteuse et extraordinaire; et puis, dans certaines années, ils disparaissent presque complétement, ainsi qu'on l'a vu maintes fois en Europe pour les Campagnols des champs : frappés comme d'une sorte de vertige, on les voit s'assembler en bandes composées d'un nombre immense d'individus qui marchent serrés et couvrent la terre, en se dirigeant en ligne droite. Dans ces marches, que leur impose la Nature, poussées en avant par la main puissante de Dieu, rien ne les arrête; les montagnes, ils les escaladent; les fleuves, ils les traversent à la nage; les champs, ils les dévastent. C'est pour la portion civilisée du Nord un véritable fléau, car nulle culture ne résiste à leur vorace appétit. Dans ces courses aventureuses, les Lemmings sont la proie d'une foule d'ennemis qui se mettent à la poursuite de leurs bandes : les Isatis, les Loups, les Ours blancs, les Gloutons, les Corbeaux, les Chouettes, les Mouettes, en détruisent une prodigieuse quantité, et quelquefois le manque de vivres cause dans ces essaims des disettes qui en font périr un si grand nombre, que l'air est infecté par la pourriture de leurs cadavres. Linné a pensé que ces migrations avaient lieu tous les vingt ans; mais les dates précises des plus remarquables d'entre elles ne légitiment pas cette assertion. Certains animaux ne mangent pas les Lemmings en entier; les Chiens n'avalent que la tête; les Goëlands, le cœur et le foie; les Rennes, qui en sont friandes, deviennent malades.

« M. Martins a remarqué que, par 70 degrés de latitude, le Lemming devenait commun à la limite du bouleau blanc, qu'il aime à choisir pour abri, mais qu'il devient rare à mesure que l'on quitte les plateaux pour descendre dans les forêts marécageuses; toutefois M. Martins dit en avoir vu une masse innombrable dans les forêts de sapins de la rive gauche du Muonio, mais qui lui parurent une colonne d'émigrants en marche. Linné a dit des Lemmings : « Ils tracent des « sillons rectilignes, parallèles, profonds de « deux ou trois doigts, et distants l'un de l'au« tre de plusieurs aunes. Ils dévorent tout sur « leur passage, les herbes, les racines; rien ne « les détourne de leur route. Un homme se « met-il dans leur passage, ils glissent entre « ses jambes. S'ils rencontrent une meule de « foin, ils la rongent et passent à travers; si « c'est un rocher, ils le contournent en demi« cercle, et reprennent leur direction rectili« gne. Un lac se trouve-t-il sur leur route, ils le « traversent en ligne droite, quelle que soit sa « largeur, et très-souvent dans son plus grand « diamètre. Un bateau est-il sur leur trajet, au « milieu des eaux, ils grimpent par-dessus et « se rejettent dans l'eau de l'autre côté. Un « fleuve rapide ne les arrête pas, dussent-ils « tous y périr. » On a toutefois remarqué qu'ils n'entrent jamais dans les maisons. C'est le matin et le soir que marchent les Lemmings; dans le jour ils se reposent, et s'abritent où ils trouvent des touffes d'arbrisseaux. S'ils sont pris et retenus en captivité, pendant cette époque de leur vie, on les voit s'agiter, sauter dans leur prison, siffler et aboyer avec violence. Les femelles, quoique pleines, se mettent en marche, et Linné rapporte qu'elles suivent la bande des émigrants, quand elles ont mis bas, avec un petit dans la bouche et l'autre accroché sur leur dos.

« Les Lemmings partent des Alpes scandinaves et se dirigent vers la mer du Nord, d'orient en occident, puis leur retour s'effectue dans le même ordre et dans un sens inverse; mais il ne revient plus, de ces essaims innombrables, que quelques centaines d'individus, car le gros de la troupe a succombé aux mille accidents du voyage. Quelle est la cause occulte qui leur fait ainsi quitter leurs montagnes pour gagner les plaines? Est-ce l'approche des hivers rigoureux, le manque de vivres, ou ces mœurs erratiques instinctives qui font un besoin à certains êtres de changer de climat et de fournir dans les plans du Créateur une pâture à d'autres êtres qui périraient sans cette manne régulière? Peut-être aussi la Nature, en donnant aux Lemmings le pouvoir de se multiplier à l'infini, a-t-elle voulu aussi arrêter l'essor d'une fécondité si désastreuse, en soumettant l'espèce

à mille chances de destruction partielle.

« Les Lemmings se nourrissent du lichen des Rennes, des mousses, des feuilles de carex ou de graminées, en un mot de la plupart des végétaux qui croissent dans le Nord. Ils refusent le pain et la viande, mais on assure qu'ils sont friands des fromages que font les Lapons. Ils sont médiocres rongeurs, car ils n'attaquent que bien rarement les racines des végétaux, et M. Martins rapporte que, mis dans des filets en corde, ils ne pouvaient pas, pour fuir, en couper les mailles.

« Habiles mineurs, ils creusent de profonds terriers coupés par des galeries souterraines plusieurs fois bifurquées, et qui n'ont ordinairement qu'une sortie, quelquefois deux, mais rarement trois. Ces grottes sont placées sous des petites buttes de terre qui semblent formées par des détritus de bois, au-dessous des racines des arbres. La femelle met bas de cinq à neuf petits dans un nid placé au fond des galeries, et fait de feuilles et de tiges de graminées entrelacées en boule, ayant une ouverture circulaire du côté de la galerie. On pense que cette espèce a au moins deux portées par an.

« Les Lemmings vivent ou solitaires ou en famille de trois à quatre individus au plus. On ignore ce qu'ils deviennent pendant l'hiver ; on suppose qu'ils se creusent sous la neige des galeries qu'ils aèrent avec des ouvertures verticales.

« Ce petit animal est batailleur et a l'humeur querelleuse ; il possède un courage aveugle. Les Lemmings se battent entre eux avec un acharnement inouï, et la lutte ne cesse le plus souvent que par la mort de l'un des combattants. On les voit siffler, s'acculer sur leur train de derrière, et, quel que soit leur ennemi, chercher à le mordre ; on les enlève de terre plutôt que de leur faire lâcher prise. Schœffer rapporte qu'on les a vus, dans leurs migrations, se ranger en deux camps ennemis et se livrer des batailles.

« Les Lemmings sont abondants sur la Nouvelle-Zemble ; ils prêtent même à ces terres glacées une sorte d'animation, et l'on se demande comment ils peuvent vivre avec la débile végétation qu'on y remarque ; car, ne mangeant pas les racines, ils n'ont que quelques pousses, fleurs et bourgeons de fougères clair-semés dans ces solitudes, où nul arbre ne croît, où la vue s'égare au loin sans terme de comparaison pour apprécier les distances. La lumière est si transparente, les jours d'été si sereins, l'atmosphère si diaphane, que les points les plus éloignés semblent être à quelques pas du voyageur. Il chemine sans cesse, et sans cesse le lieu vers lequel il se dirige semble s'éloigner. Seul dans ces solitudes austères, le sentiment de l'infini accable l'imagination, et l'on est heureux, en foulant ce sol glacé, de heurter çà et là les vastes clapiers des Lemmings, dont les ouvertures sont béantes sur le rebord des sentiers. A la Nouvelle-Zemble existent deux espèces de Lemmings : celui de Norwége, facile à apprivoiser; car, après vingt-quatre heures de captivité, il est assez privé pour rester dans la main sans chercher à fuir et sans se quereller avec ses compagnons. Pendant l'hiver, son pelage devient complétement blanc, et le capitaine Ross nous en a fourni une preuve irrécusable que nous rapporterons textuellement. « Le plus petit des « Quadrupèdes des régions polaires, dit ce « célèbre navigateur, a été observé dans les « plus hautes latitudes que l'on ait encore « atteintes, et même on a trouvé sur la glace « de l'océan Polaire, au nord du 82e degré « de latitude, un squelette de cet animal. « Il s'apprivoise aisément et aime à être ca- « ressé. Un de ces animaux, ayant été en- « fermé pendant quelques jours, s'échappa « pendant la nuit, et on le retrouva le len- « demain matin sur la glace près du vais- « seau ; dès que l'on descendit la cage, qu'il « reconnut dans la main de celui qui le soi- « gnait, il rentra immédiatement dedans. Il « vécut plusieurs mois dans la chambre ; « mais ayant trouvé que, comme cela a lieu « pour nos Lièvres apprivoisés dans de pa- « reilles circonstantes, il gardait sa fourrure « d'été, je fus conduit à essayer l'effet du « froid en l'exposant pendant quelques jours « à la température de l'hiver. Je le plaçai en « conséquence sur le tillac, dans une case, « le premier de février, et le matin suivant, « après l'avoir exposé à une température de « 30° au-dessous de zéro, sa fourrure sur les « joues et une place sur chaque épaule « étaient devenues parfaitement blanches. « Le jour suivant, les places sur chaque « épaule s'étaient considérablement éten- « dues, et la partie postérieure de son corps « et des flancs s'était changée en un blanc « sale. Pendant les quatre jours suivants, « ce changement continua, mais lentement, « et au bout de la semaine l'animal était en- « tièrement blanc, à l'exception d'une bande « foncée au travers des épaules, qui se pro- « longeait postérieurement en bas sur le « milieu du dos, formant une espèce de selle « où la couleur n'avait pas du tout changé. « Le thermomètre continua de rester entre « 30° et 40° au-dessous de zéro jusqu'au 18, « sans produire aucun autre changement ; « mais alors le pauvre animal devint souf- « frant et périt de la rigueur du froid. En « examinant sa peau, il parut que toutes les « parties blanches de la fourrure étaient « plus longues que les parties qui n'avaient « pas changé, et que les bouts seuls de cette « fourrure étaient blancs dans toute la par- « tie qui excédait en longueur la fourrure « de couleur foncée, et en enlevant ces « bouts blancs, à l'aide de ciseaux, la peau « paraissait avoir repris sa fourrure d'été « foncée, mais avec un léger changement « dans la couleur, et précisément de la même « longueur qu'avant l'expérience. »

LEMUR. *Voy.* Makis.

LÉOPARD, *Felis leopardus*, Cuv.; l'*Engoi* du Congo, Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, tribu des Chats.

Selon G. Cuvier, le Leopard ne se distinguerait de la Panthère que par dix rangées de taches plus petites, plus annelées; par son pelage d'un plus beau fauve, et par le dernier tiers de sa queue, qui serait noir en dessus et aux côtés, avec cinq ou six anneaux blancs; il aurait exactement les mêmes dimensions. Selon Temminck, le Léopard serait beaucoup plus grand que la Panthère, et approcherait de la taille de la Lionne; sa queue, composée de vingt-deux vertèbres, serait de la longueur de son corps; il aurait le pelage d'un jaune clair, parsemé de taches assez distantes, ayant au plus dix-huit lignes (0,041) de diamètre, et dont le fond serait rose; le dessous du corps blanc.

Assez généralement les voyageurs ont gratifié du nom de Tigres toutes les grandes espèces de Chats qui ont la peau mouchetée de taches noires et arrondies, sans s'inquiéter si le vrai Tigre lui-même portait cette robe, ce qui n'est pas. Cette habitude n'a pas peu contribué à jeter la confusion dans l'histoire des espèces de Chats, et Buffon, malgré sa critique et son talent, n'a pu se tirer de ce chaos. En outre, tous ces animaux tachetés ont entre eux une telle ressemblance, que Cuvier lui-même en est venu à douter s'il existait vraiment un Léopard distinct spécifiquement de la Panthère. « Si cela est, dit-il, je pense que ce doit être un animal dont nous avons reçu des peaux de l'île de la Sonde. » Il en résulte que le premier que nous avons décrit ne se trouverait que dans l'Asie, et que le second, celui de Temminck, habiterait non-seulement l'Asie, mais encore l'Afrique, et pourrait bien n'être, comme il le dit, qu'une simple variété de pelage de l'animal auquel on donne à la Ménagerie le nom de Panthère.

Quoi qu'il en soit, le Léopard est célèbre pour son courage et sa cruauté. Il a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvements brusques, et, ajoute Buffon, les cris semblables à celui d'un Dogue en colère; il a même la voix plus forte et plus rauque que le Chien irrité. Il se plaît dans les forêts touffues, où il épie et surprend tous les animaux plus faibles que lui, pour s'en nourrir. Comme la Panthère, il est d'une force et d'une agilité inconcevables, et il grimpe sur les arbres pour y poursuivre les Chats sauvages. Quelquefois, ainsi que le Lynx, il se place sur une grosse branche, et là, immobile, le cou tendu et l'oreille au vent, il attend qu'une Antilope passe à sa portée pour s'élancer sur elle, la terrasser, la déchirer avec ses griffes et la dévorer. Il lui arrive aussi de rôder autour des habitations pour saisir les animaux domestiques. Il ose même s'approcher en plein jour des troupeaux, et alors il emploie une patience et une ruse admirable pour s'approcher sans bruit et sans être aperçu de la victime que son œil a désignée. Il se coule lentement le long d'un ravin: il se glisse à travers les buissons; il rampe dans l'herbe comme un Serpent, en se traînant sur le ventre. Si l'animal fait un mouvement d'inquiétude et lève la tête, le Léopard se colle à terre, et reste immobile, en retenant même sa respiration; puis, quand l'animal rassuré s'est remis à paître, la même manœuvre recommence, mais avec encore plus de lenteur et de circonspection; il avance avec l'extrême soin de se masquer constamment derrière les objets placés entre sa proie et lui, et sa persévérance est telle, qu'il mettra deux heures, s'il le faut, pour arriver. Mais lorsqu'il se croit à une distance convenable, prompt comme l'éclair, il se jette sur sa victime, la saisit et l'emporte dans le bois voisin en bondissant et en courant d'une telle vitesse, que ni Chien ni berger ne peuvent l'atteindre. Quand il manque sa proie, sa méfiance ne lui permet pas d'en choisir une autre, fût-il au milieu du troupeau: il s'arrête, se retire ensuite lentement, en reculant, sans ôter ses yeux de dessus les Chiens et le berger et en bravant leurs cris et leurs clameurs. Parvenu à une certaine distance, il se retourne et se retire un peu plus vite, mais sans courir, en tournant souvent la tête et leur lançant des regards étincelants. Si, dans toute circonstance, on lui tire un coup de fusil et qu'on ne fasse que le blesser, loin de fuir, il se précipite sur l'imprudent chasseur, et c'en est fait de lui s'il n'a pas d'armes pour se défendre, de camarades pour tirer sur le monstre, ou au moins des Chiens forts et courageux pour le harceler et lui tenir tête. Si le coup de fusil l'a renversé, il est dangereux de s'approcher de lui avant qu'il soit tout à fait expiré, car dans ses derniers moments il concentre tout ce qui lui reste de force pour les employer à la vengeance.

Les nègres lui tendent le même piége qu'à la Panthère et au Lion. Dans un endroit qu'ils reconnaissent pour être fréquenté par lui, ils creusent une fosse profonde, recouverte de roseaux et d'un peu de terre, sur laquelle ils déposent pour appât quelque bête morte, ou un Agneau dont les bêlements attirent le Léopard de fort loin. D'autres fois, quand les nègres sont en nombre, ils osent l'attaquer corps à corps, afin d'avoir sa peau, qui est une fourrure superbe et de beaucoup de valeur. Ils parviennent à le tuer à coups de flèches et de sagaies, pendant que leurs Chiens l'occupent et le harcèlent; mais, quelque percé qu'il soit de leurs coups, il se défend avec rage tant qu'il lui reste une étincelle de vie, et fort souvent il ne meurt pas sans s'être vengé sur les Chiens ou sur les hommes. Les négresses du Congo recherchent beaucoup ses dents pour s'en faire des colliers.

Le Tigre-Boschkat ou Serval (*Felis serval*, Gml; le *Chat du Cap* de Forster; le *Chat-tigre* des fourreurs; les *Felis galeopardus* et *capensis* de Desm.; le *Chat-pard* de Perrault; le *serval* de Buff.), atteint jusqu'à vingt-huit pouces (0,758) de longueur, non compris la queue, qui en a huit ou neuf (0,217 ou 0,244); ses oreilles sont grandes, rayées de noir et de blanc; son pelage est d'un fauve clair, et tirant quelquefois sur le gris ou sur le jaune; il a le tour des lèvres, la gorge,

le dessous du cou et le haut de l'intérieur des cuisses blanchâtres; des mouchetures noires sur le front et les joues ; une double ligne de ces mouchetures au pli de la gorge; quatre raies noires le long du cou, dont les extrêmes, interrompues sur l'épaule, reprennent pour finir plus loin ; au même point les intermédiaires s'écartent pour en laisser naître deux autres, terminées au tiers antérieur du dos ; des taches isolées sur le reste du corps ; deux bandes noires à la face interne du bras, et la queue annelée de noir; toutes les taches sont pleines.

Cet animal habite les forêts du cap de Bonne-Espérance et de toute la partie méridionale de l'Afrique. Il grimpe sur les arbres avec beaucoup d'agilité et s'occupe sans cesse à donner la chasse aux Singes, aux Rats et aux autres petits animaux. On en a eu plusieurs à la Ménagerie, mais jamais on n'a pu les apprivoiser. Dans la captivité il paraît indifférent aux bons traitements ; les mauvais le font entrer dans une fureur que rien ne peut calmer, et il paraît impossible d'adoucir ou de dompter sa férocité. Au Cap on recherche sa fourrure pour en faire le commerce, parce que, étant fort belle, douce et chaude, elle a une assez grande valeur.

Le Stepnaja-Koschka ou Manoul (*Felis manul*, Pall.) est de la taille d'un Renard ; sa queue, touffue, touchant à terre, est marquée de six à neuf anneaux noirs ; son pelage est d'un fauve roussâtre uniforme, très-touffu et très-long; il a deux points noirs sur le sommet de la tête, et deux bandes noires parallèles sur les joues. Son museau est très-court, et il lui manque la dent mâchelière antérieure qu'ont les autres Chats.

Temminck n'a point admis cette espèce ; mais la figure bien caractérisée qu'en a donnée Pallas ne laisse aucun doute sur son existence. Ce Chat, toujours selon Pallas, serait la souche de notre Chat d'Angora, probablement à cause de sa fourrure, dont les poils ont de vingt à vingt-huit lignes (0,046 à 0,064) de longueur. Le Manoul habite surtout les solitudes les plus nues des vastes steppes rocheuses qui s'étendent entre la Chine et la Sibérie; il paraît qu'il ne se plaît pas dans les bois, où il n'entre jamais, et qu'il préfère les pays stériles et hérissés de rochers ; aussi n'est-il pas rare dans la Daourie et dans toutes ces contrées comprises entre la mer Caspienne et l'Océan, au sud du cinquante-deuxième degré de longitude. C'est un animal nocturne, qui ne sort que la nuit du trou de rocher où il dort pendant le jour, pour aller faire la chasse aux Oiseaux et aux petits Mammifères dont il se nourrit. C'est surtout à la timide famille des Lièvres qu'il fait une guerre aussi acharnée que cruelle.

LEPUS. *Voy.* Lièvre.

LÉROT, *Myoxus nitela*, Gml., espèce de Rongeur de la famille des Rats. — Le Lérot, que les cultivateurs appellent quelquefois Loirot ou Loir, est le fléau de nos vergers, de nos jardins, et surtout de nos espaliers de pêchers. Il ne se contente pas de manger la quantité de fruits nécessaire à sa nourriture, il en entame un grand nombre avant de se déterminer à en manger un, d'où il résulte qu'il fait de grands dégâts sans bénéfice pour lui. Il n'habite pas les bois comme le Loir, mais nos plantations d'arbres fruitiers, et quelquefois même nos habitations. Il établit son domicile dans un trou d'arbre et plus souvent dans les crevasses d'une vieille muraille. Il y porte de la mousse, du foin et des feuilles sèches pour y construire son nid, dans lequel la femelle fait, en été, cinq ou six petits, qui croissent promptement, mais qui ne produisent que l'année suivante. Lorsque l'hiver approche ils se réunissent sept à huit dans le même nid, se roulent le corps en boule, et s'endourdissent les uns contre les autres. Comme les Loirs, ils font des provisions qu'ils consomment pendant les temps doux pour se rendormir dès que le froid revient. Ces provisions consistent en amandes, noisettes, noix et graines de légumineuses, quand ils ne trouvent pas mieux. Du reste, leurs habitudes sont absolument celles des Loirs. Le Lérot ne sort guère de sa retraite qu'à la nuit tombante ; extrêmement agile pour grimper contre les murs les plus unis, et descendant rarement à terre, il est peu exposé à être supris par les Chats, qui, d'ailleurs, ne se soucient pas de l'attaquer, parce qu'ils ne le mangent pas et l'abandonnent après l'avoir étranglé; peut-être aussi parce qu'il se défend avec un courage furieux.

LEUCORYX. *Voy.* Oryx.

LEVRIER. *Voy.* Chien

LIÈVRE, *Lepus*, Linn., Mammifère de l'ordre des Rongeurs.

Le Lièvre commun (*Lepus timidus*, Linn., Buff., vol. VI, pag. 216). Il est si connu, que nous pourrions nous dispenser d'en donner une description ; pourtant, comme il doit nous servir de type, nous indiquerons succinctement ses caractères les plus saillants. Sa couleur, par un mélange de noir, de roux et de blanc, est généralement d'un gris fauve : cependant elle est susceptible de varier suivant l'âge, la saison, et surtout suivant les climats. Jeune, le noir et le roux dominent en lui, de sorte qu'alors son pelage est plus foncé; vieux, au contraire, il blanchit ; on a même vu quelques individus atteints d'albinisme, ce qui pourrait les faire confondre avec le Lièvre variable, si ce dernier ne conservait toujours le bout des oreilles noir; mais le plus communément l'adulte a le museau et le dessous du corps blancs ; les jambes, le dessus du cou et la poitrine d'un roux plus ou moins foncé ; les oreilles marquées d'une ligne blanche près de leur bord externe et noires à leur extrémité ; la queue est noire en dessus, blanche en dessous. Le mâle se distingue de la femelle par un derrière tout blanc, une tête plus arrondie, des oreilles plus courtes, et une queue plus longue et plus blanche. Les poils qui recouvrent cet animal sont de deux sortes, les

aus laineux, courts, fins, nombreux, roussâtres ou blancs, et les autres soyeux, plus longs, moins nombreux, fins aussi, et généralement blancs à leur base, noirs au milieu et roussâtres à l'extrémité. Les mêmes circonstances qui influent sur la couleur de ces poils influent également sur leur nombre : ainsi on a observé qu'en se rapprochant des contrées froides, le pelage, dans l'espèce dont nous parlons, est, comme on le dit vulgairement, beaucoup plus fourré que dans celles qui habitent les pays chauds ou tempérés. Chez nous, en France, les braconniers savent fort bien que, durant l'hiver, les Lièvres sont plus difficiles à tuer, précisément à cause de l'abondante quantité de poils duveteux contre lesquels les plombs s'amortissent. Tout le monde connaît trop l'usage que l'on faisait et que l'on fait encore, quoique avec restriction, des peaux de cet animal, pour que nous nous amusions, comme on l'a fait dans quelques livres, à en conter l'emploi, et à rechercher combien par an en fournissait la France, combien l'Allemagne, et combien il nous en venait d'Italie, etc. Si la peau du Lièvre, épudiée des manufactures, est pour ainsi dire tombée du haut rang où on l'avait élevée, il n'en est pas de même de sa chair. L'art culinaire et la gastronomie la prônent toujours comme un mets savoureux et excitant. Ici pourtant, il est encore des exceptions dues à des influences climatériques et au genre de nourriture. Ceux qui vivent dans les pays chauds ont une chair coriace, excessivement noirâtre, d'un goût désagréable. Parmi les Lièvres des pays tempérés, ceux qui vivent libres au milieu des plaines montagneuses, sur des coteaux, dans des terrains secs, en un un mot, et fertiles en thym, serpolet, etc., sont, sans contredit, préférables à ceux qui habitent les plaines basses et marécageuses, à ceux enfin qu'on élève dans des parcs ou dans des garennes. Ce sont ces derniers qui ont probablement donné cours à la fable des Lièvres *ladres*, leur chair se ressentant des lieux qu'ils fréquentent

Si parmi les animaux naturels d'un pays il en était qui dussent être bien et minutieusement connus quant à leurs mœurs et à leurs habitudes, ce serait sans doute ceux que l'homme recherche pour ses plaisirs et pour sa nourriture, ceux, par conséquent, qu'il est à même de se procurer avec facilité et en abondance. Le Lièvre commun devrait être dans ce cas. Connu de tout le monde, généralement répandu par toute l'Europe, il semblerait qu'on eût dû l'étudier avec assez de soin pour qu'il n'existât aucune erreur sur son compte. Pourtant il n'en est rien : nous pourrions même dire, sans crainte d'être accusés de vouloir établir un paradoxe, que c'est précisément parce qu'il est trop connu, parce qu'il a pu être observé par trop de gens inhabiles, que trop de fables et de contes ont été faits sur lui. Il est rare qu'un animal qui a pour premiers observateurs des hommes incapables d'appréciations exactes, tels que des pâtres, des chasseurs, etc., ne soit pas l'objet de fausses traditions. Nous pensons donc que c'est à eux qu'il faut attribuer l'opinion généralement admise et répandue dans tous les livres que les Lièvres dorment les yeux ouverts. Les écrivains naturalistes, dans cette circonstance, n'ont probablement été que les interprètes de cette opinion. Voyons ce qui a pu faire croire que le Lièvre avait un mode de dormir qui lui était propre. Une seule explication se présente, c'est que, lorsqu'on surprend cet animal au gîte, on le voit toujours immobile, dans l'attitude du repos, et les yeux grandement ouverts ; dès lors on a sans doute pris ce calme pour du sommeil, et comme on n'a pu expliquer en lui cette singularité d'avoir les yeux ouverts, on a tranché la difficulté en disant qu'il était dans sa nature de dormir ainsi. La timidité de son caractère a encore servi à faire valoir cette présomption. Comme il n'a, a-t on dit, pour échapper à ses ennemis que les moyens de la fuite, vu qu'il est sans armes pour leur résister, et comme il pourrait être surpris par eux pendant son sommeil, il était nécessaire qu'il eût les yeux continuellement ouverts. Beaucoup d'autres conjectures ont été faites, nous les passerons sous silence, parce que toutes s'accordent à trouver de la surnaturalité là où il n'y a que du naturel, comme on va le voir. Le Lièvre joint à un caractère timide un instinct remarquable, une paresse excessive et une ouïe très-fine : tout cela réuni fait le Lièvre ce qu'il est, lorqu'on l'observe au gîte, immobile et les yeux ouverts. La délicatesse de son appareil auditif lui donne la conscience du plus léger mouvement qui se fait autour de lui ; un rien, si l'on peut dire, provoque son éveil ; voilà pourquoi on l'a toujours surpris dans l'état que nous avons déjà si souvent indiqué. L'excessive finesse de son ouïe et sa timidité ne seraient guère propres à nous expliquer d'où vient que cet animal, averti de l'approche d'un ennemi, ne fuit pas, si nous ne savions que sa paresse et son instinct le retiennent au gîte. Voici des faits qui prouveront ce que nous avançons : « Il se laisse ordinairement approcher de fort près, dit Buffon en parlant du Lièvre gîté; surtout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, et si, au lieu d'aller directement à lui, on tourne obliquement pour l'approcher. » Nous ajouterons que très-souvent il ne part même pas, et que lorsqu'il part, ce n'est jamais qu'après qu'on l'a dépassé ; qu'il sait fort bien distinguer celui qui a des intentions hostiles de celui qui n'en a pas, ou qui fait semblant de ne pas en avoir ; car si on va vers lui pas à pas, en faisant le moins de bruit possible, il quitte brusquement son gîte, tandis que si on l'aborde franchement, en sifflant ou en parlant, il demeure. Tous les chasseurs connaissent ce fait; aussi, lorsqu'ils savent le lieu où un Lièvre repose, ils s'avancent vers lui sans précautions et comme s'ils ignoraient sa présence ;

cet animal paraît alors sans méfiance et se croit en sûreté. Cela seul suffirait pour prouver combien peu est fondée l'opinion de ceux qui prétendent que le Lièvre dort lorsqu'il a les yeux ouverts; car il serait difficile de concevoir pourquoi toutes les précautions qu'on prend pour l'approcher font au contraire qu'il s'éloigne de vous : c'est qu'évidemment *il ne dort pas*. Et pour preuve, voici le dernier exemple que nous citerons. Nous avons vu bien des fois des Lièvres attendre qu'une meute ne fût plus qu'à quelques pas d'eux pour se faire *lancer*. L'aboiement des Chiens était certainement fait pour les éveiller, en cas qu'ils dormissent, et pourtant ils restaient immobiles, comme aplatis contre terre, et les yeux ouverts. Ici il faut ou rejeter tout ce qu'on a dit sur la finesse de leur ouïe, et penser qu'ils dorment malgré bruits et tapages, ou admettre la perfection de ce sens, et attribuer l'attitude qu'ils gardent à quelque chose d'instinctif dont nous ne pouvons nous rendre raison. Ce qui a encore contribué à accréditer l'opinion que nous nous efforçons de combattre, c'est que l'œil du Lièvre est protégé par une membrane clignotante : alors on a dit que cet animal, ayant continuellement les yeux ouverts, avait besoin d'une pareille membrane qui pût diminuer l'intensité de la lumière. Cette particularité n'aurait pas dû être prise en considération, car on sait que les Lapins eux-mêmes et beaucoup d'autres Mammifères nocturnes ont aussi une membrane clignotante. Ajoutons, pour en finir avec ce sujet, que nous avons vu à Paris un jeune Lièvre, habitué depuis quelque temps au bruit, fermer les yeux lorsqu'il dormait réellement. D'ailleurs, la seule inspection des voiles palpébraux, chez ces animaux, suffirait pour corroborer notre opinion.

C'est pendant la nuit que le Lièvre cherche sa nourriture et qu'il s'accouple. Il abandonne son gîte au coucher du soleil et n'y rentre qu'une heure ou deux avant son lever. On a dit depuis longtemps que les Lièvres sont erratiques. Sans dénier entièrement ce fait, nous ne l'adopterons pas sans restriction. On s'est encore appuyé ici sur ce que, à de certaines époques, ce gibier est très-abondant dans quelques pays. Ce fait est vrai; mais si on avait remarqué qu'en général ce sont des *Bouquins* (c'est le nom qu'on donne au mâle) que l'on rencontre alors, on se serait facilement expliqué cette surabondance de Lièvres, d'autant mieux que leur apparition coïncide avec l'époque du rut. Les mâles cherchent des femelles de décembre en mars. Alors ils traversent des terrains immenses; ils font pour ainsi dire des nuits de marche forcée, rôdant de toutes parts. Les chasseurs savent reconnaître ces nouveaux arrivés, surtout lorsqu'ils ne sont pas encore cantonnés, c'est-à-dire lorsqu'ils n'ont pas encore choisi un certain espace de terrain où ils soient habitués; car alors il est rare qu'ils retournent au lieu d'où ils ont été lancés : au contraire, ils vont toujours droit devant eux. Lorsqu'on voit ainsi un Lièvre *filer*, on peut être assuré que c'est un mâle voyageur. Les *Hases* ou femelles ordinairement sont sédentaires. Pourtant, dans le midi de la France, lorsque l'hiver est excessivement rigoureux, on en voit arriver un nombre assez considérable, les froids et les neiges les chassant des Alpes. Leur principal passage pour se répandre dans l'intérieur du midi de la Provence étant le pont du Var, les paysans en détruisent beaucoup en leur dressant des piéges. A part de pareilles circonstances, les femelles sont très-peu voyageuses. Elles se choisissent des lieux qui puissent leur fournir une nourriture suffisante et ne s'en écartent plus.

La portée n'est le plus souvent que de trois ou quatre petits mis bas en rase campagne, à côté d'une pierre, sous une touffe d'herbe, ou dans un buisson. On prétend que ces petits naissent avec les yeux ouverts et le corps couvert de poils : nous n'avons jamais pu vérifier ce fait, et nous n'oserions l'affirmer. A en croire aussi certaines personnes, lorsqu'il y a plusieurs Levrauts dans une même portée, ils naissent marqué d'une étoile au front; elle manque lorsqu'il n'y en a qu'un. L'allaitement est de vingt jours, après lesquels les jeunes se séparent et vivent isolément à des distances quelquefois assez grandes. Le gîte qu'ils se font n'est pas longtemps fréquenté par eux; ils l'abandonnent pour un autre choisi non loin de là. L'été, c'est toujours dans les bruyères, dans les vignes, sous les arbustes qu'ils vont se reposer; l'hiver, au contraire, ils recherchent les lieux exposés au midi, découverts et à l'abri du vent. Ils ne s'enfoncent jamais bien avant dans les bois et fréquentent rarement les grandes forêts. Leurs mœurs sont douces et taciturnes; leur isolement les explique. Ils ne sont pas aussi stupides qu'on pourrait le penser. Nous ne donnerons pas pour preuve de leur sagacité ces tours de force qu'on leur fait faire, comme par exemple de battre le tambour, de danser, etc.; mais les ruses qu'ils emploient pour échapper aux Chiens et aux autres animaux qui les poursuivent peuvent être invoquées en leur faveur. Certainement qu'ici, comme en tout ce qui les concerne, on a un peu exagéré : ainsi ce que La Fouilloux en raconte mérite quelques restrictions, mais comme lui nous dirons que ceux qui se voient pressés par les Chiens traversent des rivières, des troupeaux de Brebis; qu'ils s'élancent ou sur une pierre, ou sur une muraille, ou dans un buisson assez distants de la route qu'ils suivent (cet acte s'appelle *raser*, on dit : Le Lièvre s'est *rasé*). Leur antipathie pour les Lapins n'est pas encore bien constatée, quoique ceux qu'on a tenus en domesticité avec ces derniers aient pu en donner des preuves. On sait que la chair des Lièvres était défendue au peuple juif. Il est probable que cette défense, dictée par l'hygiène, n'avait été provoquée que par les espèces d'Orient, dont

a chair est un mets trop excitant pour les peuples de ces contrées. Mahomet, à l'exemple du législateur juif, avait aussi dicté des ordonnances qui proscrivaient ces animaux comme nourriture. Aujourd'hui toutes ces lois ne sont plus observées, de part et d'autre, que par un petit nombre de personnes.

La chasse au Lièvre est bien simple depuis qu'elle n'est plus l'occupation des grands, depuis surtout qu'on a cessé d'employer les Oiseaux de proie. De nos jours on ne la fait plus qu'au fusil, avec des Chiens courants, ou en restant à l'affût. Dans quelques pays du nord de la France, au milieu de vastes plaines, on se donne pourtant encore le plaisir de faire forcer le Lièvre par des Levriers; mais ces simulacres de grande chasse, pour un aussi petit animal, sont bien réduits, car ils ne sont permis qu'à quelques riches propriétaires.

En économie, le Lièvre mérite aussi d'être connu, si l'on veut n'être pas dupé par les revendeurs de gibiers. Toujours les jeunes de l'année ont les os des jambes antérieures encore assez fragiles pour être brisées par un léger effort; leurs oreilles se déchirent également sans beaucoup de difficulté. Lorsqu'on ne peut reproduire aucun de ces caractères, on doit être assuré qu'on a affaire à un vieux gibier. Autrefois le Lièvre était employé en médecine; on attribuait à sa graisse la propriété de faire disparaître les maladies de l'œil, telles que des taies, etc.; son sang effaçait, disait-on, les taches du visage : au cap de Bonne-Espérance, il est encore employé contre les érysipèles.

Le Lièvre commun se trouve en abondance dans presque toute l'Europe tempérée, et même dans l'Asie Mineure et dans la Syrie. En France on le rencontre partout.

M. Isidore Geoffroy le premier a fait connaître dans le *Magasin de Zoologie*, 1832, cl. I, pl. 9, et sous le nom de Lièvre a queue rousse (*Lepus ruficaudatus*, Isid. Geoff.), une espèce du Bengale qui a beaucoup de rapports avec la précédente. Elle s'en distingue pourtant par sa queue, qui est rousse en dessus, par sa tache oculaire, moins prononcée, et sa joue, d'un roux mélangé de noir. Sa taille est aussi moins grande et son poil plus rude; ses mœurs sont inconnues.

Le Mooussel (*Lepus nigricollis*, F. Cuv., *Dict. des sc. nat.*), que Leschenault a découvert à Mathabor, et qui habite aussi dans plusieurs parties de l'Inde, et particulièrement à Java. Il est généralement d'un roux tiqueté en dessus, roussâtre en dessous; ce qui le spécialise le plus, c'est une sorte de collier d'un noir brunâtre qui lui couvre tout le dessus du cou et qui se prolonge un peu sur le dos.

Le Lièvre d'Egypte (*Lepus ægyptius*, Geoff. St.-Hil.), duquel Ehrenberg a donné une excellente monographie. Au rapport de ce naturaliste, l'espèce dont il est question se trouve en abondance dans la Libye, depuis Alexandrie jusqu'à Gebel-Kbir. Il n'en a pas vu d'autres espèces, dit-il, dans toute l'Egypte. Comme presque tous les animaux de ces contrées, ce Lièvre ne pouvait échapper à l'attention d'un peuple superstitieux. Il est vrai qu'il ne fut l'objet d'aucun culte spécial; mais il devint le sujet de nombreuses effigies : il trouva même place parmi les hiéroglyphes. D'après Champollion, le Lièvre avait la valeur de la lettre S. Cette espèce se distingue par ses oreilles, qui sont excessivement longues. Son pelage est tout roux grisâtre en dessus, blanc en dessous; la tache oculaire qui va de l'œil à la narine est d'un fauve très-clair. Elle a la taille du Lapin ordinaire.

Après cette espèce, Fischer (*Synopsis mammalium*) en décrit une, de l'Egypte aussi, que quelques auteurs ont prise pour une variété de la précédente; c'est le Lièvre Isabelle (*Lep. isabellinus*, Rupp., Fisch.). Il se distingue de celui que nous venons de décrire par sa taille, qui est plus petite, et par sa couleur, isabelle très-vive en dessus, mais pâlissant en dessous; le bout de ses oreilles est blanc, la base en est noire; cette dernière teinte se montre par stries sur la queue. Il habite la Nubie.

Le Lièvre du Cap (*Lepus capensis*, L.) et le Lièvre des rochers (*Lepus saxatilis*, F. Cuv.), considérés par G. Cuvier et Desmarest comme une même espèce, et par F. Cuvier et Isidore Geoffroy comme constituant deux espèces différentes. Ils sont originaires des mêmes contrées, ont les mêmes proportions dans la taille, sauf que dans l'un elle est un peu plus grande; tous deux vivent également sur les montagnes. Linné, d'après Burrmann, avait dit que le Lièvre du Cap se creusait des terriers; ce qui a été contredit

Le Lièvre tolaï (*Lep. tolai*, Gmel.). Il a la tête et le dos mêlés de gris pâle et de brun; le dessous du cou et la gorge blancs; la poitrine, la nuque et les oreilles jaunâtres; la queue noire en dessus, blanche en dessous; sa taille est moindre que celle du Lièvre.

Toutes les espèces que l'on vient de voir conservent constamment la même couleur, du moins ne diffère-t-elle, selon la saison, que par une teinte plus ou moins foncée; celles, au contraire, qui suivent, revêtent annuellement deux robes, une d'été, l'autre d'hiver. On connaît trois espèces principales dont la couleur est susceptible de varier. Le Lièvre glacial, (*Lep. glacialis*, Sabine), d'un blanc pur en été, et d'un brun grisâtre en hiver. On le trouve près du pôle boréal, au Groënland et dans le détroit de Barow. Harlan a décrit, sous le nom de Lièvre de la Virginie (*Lepus virginianus*, Harl., *Faun. amer.*, 196), une espèce qui ne diffère de la précédente que par un cercle roussâtre entourant ses orbites. Il vit dans le midi des Etats-Unis.

Le Lièvre variable (*Lepus variabilis*, Pall., Linn.), le plus grand de toute la famille des Léporiens. Le nom qui lui a été donné indique bien les changements de couleur qui s'opèrent en lui. Blanc en hiver, il est

d'un gris fauve en été; le bout de ses oreilles reste constamment noir. « Un fait qu'il est important de remarquer, dit M. Isidore Geoffroi (*Dict. class.*), c'est la manière irrégulière dont les changements périodiques de couleur paraissent s'opérer, les uns étant déjà en partie blancs sur le corps, tandis qu'ils sont encore roux sur les pattes, et réciproquement; d'où il résulte que ces animaux présentent, sous le rapport de leur coloration, une multitude de variations. » Buffon avait cru que cette espèce était la même que notre Lièvre commun, dont le pelage blanchissait par l'influence du climat.

LIMOSA. *Voy.* BARGE.

LINARIA. *Voy.* LINOTTE.

LINOTTE, *Linaria*, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux conirostres, voisin des Serins et des Chardonnerets.

Il est peu d'Oiseaux aussi communs que la Linotte, mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités; ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement, tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme et contribuer à ses plaisirs. Il était difficile avec cela que cet Oiseau conservât sa liberté; mais il était encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet, la belle couleur rouge dont la Nature a décoré sa tête et sa poitrine, qui dans l'état de liberté brille d'un éclat durable, s'efface par degrés et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières: il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant, nous le dénaturons; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agréments de l'art, ni le charme de la Nature. On est parvenu aussi à lui apprendre à parler différentes langues, c'est-à-dire à siffler quelques mots italiens, français, anglais, et quelquefois même à les prononcer assez franchement. Plusieurs curieux ont fait exprès le voyage de Londres à Kensington pour avoir la satisfaction d'entendre la Linotte d'un apothicaire, qui articulait ces mots, *pretty boy;* c'était tout son ramage, et même tout son cri, parce qu'ayant été enlevée du nid deux ou trois jours après qu'elle était éclose, elle n'avait pas eu le temps d'écouter, de retenir le chant de ses père et mère, et que, dans le moment où elle commençait à donner de l'attention aux sons, les sons articulés de *pretty boy* furent apparemment les seuls qui frappèrent son oreille, les seuls qu'elle apprit à imiter.

La Linotte fait souvent son nid dans les vignes; c'est de là que lui est venu le nom de *Linotte de vignes;* quelquefois elle le pose à terre, mais plus fréquemment elle s'attache entre deux perches ou au cep même; elle le fait aussi sur les genévriers, les groseilliers, les noisetiers, dans les jeunes taillis, etc. On trouve un grand nombre de ces nids dans le mois de mai, quelques-uns dans le mois de juillet et dans le mois de septembre; ils sont tous composés de petites racines, de petites feuilles et de mousse au dehors, d'un peu de plumes, de crins et de beaucoup de laine au dedans. Les œufs sont d'un blanc sale, tachetés de rouge brun au gros bout. Les Linottes ne font ordinairement que deux pontes, à moins qu'on ne leur enlève leurs œufs, ou qu'on ne les oblige de les renoncer. Dans ce cas, elles font jusqu'à quatre pontes; la mère, pour nourrir ses petits, leur dégorge dans le bec les aliments qu'elle leur a préparés, en les avalant et les digérant à demi dans son jabot.

Lorsque les couvées sont finies et la famille élevée, les Linottes vont par troupes nombreuses; ces troupes commencent à se former dès la fin d'août, temps auquel le chènevis parvient à sa maturité; on en a pris à cette époque jusqu'à soixante d'un seul coup de filet; et parmi ces soixante il y avait quarante mâles. Elles continuent de vivre ainsi en société pendant l'hiver; elles volent très-serrées, s'abattent et s'élèvent toutes ensemble, se posent sur les mêmes arbres; et, vers le commencement du printemps, on les entend chanter toutes à la fois. Leur asile pour la nuit, ce sont des chênes, des charmes, dont les feuilles, quoique sèches, ne sont point encore tombées. On les a vues sur des tilleuls, des peupliers, dont elles piquent les boutons. Elles vivent encore de toutes sortes de petites graines, notamment de celle de chardon, etc.; aussi les trouve-t-on indifféremment dans les terres en friche et dans les champs cultivés. Elles marchent en sautillant; mais leur vol est suivi, et ne va point par élans répétés comme celui du Moineau.

Le chant de la Linotte s'annonce par une espèce de prélude. En Italie, on préfère les Linottes de l'Abruzze ultérieure et de la Marche d'Ancone pour leur apprendre à chanter. On croit communément en France que le ramage de la Linotte rouge est meilleur que celui de la Linotte grise; cela est dans l'ordre, car l'Oiseau qui a formé son chant au sein de la liberté, et d'après les impressions intérieures du sentiment, doit avoir des accents plus touchants, plus expressifs que l'Oiseau qui chante sans objet, et seulement pour se désennuyer, ou pour la nécessité d'exercer ses organes.

Les femelles ne chantent ni n'apprennent à chanter; les mâles adultes, pris au filet ou autrement, ne profiteraient point non plus des leçons qu'on pourrait leur donner; les jeunes mâles pris au nid sont les seuls qui soient susceptibles d'éducation. On les nourrit avec du gruau d'avoine et de la navette broyée dans du lait ou de l'eau sucrée; on les siffle le soir à la lueur d'une chandelle, ayant attention de bien articuler les mots qu'on veut leur faire dire. Quelquefois, pour les mettre en train, on les prend sur le doigt, on leur présente un miroir, où ils se voient et où ils croient voir un autre oiseau de leur

espèce ; bientôt ils croient l'entendre, et cette illusion produit une sorte d'émulation, des chants plus animés et des progrès réels. On a cru remarquer qu'ils chantaient plus dans une petite cage que dans une grande.

Le nom seul de ces Oiseaux indique assez la nourriture qui leur convient ; on ne les a nommés Linottes (*Linariæ*), que parce qu'ils aiment la graine de lin ou celle de la linaire ; on y ajoute le panis, la navette, le chènevis, le millet, l'alpiste, les graines de rave, de chou, de pavot, de plantain, de poirée et quelquefois celle de melon broyée, de temps en temps du massepain, de l'épine-vinette, du mouron, quelques épis de blé, de l'avoine concassée, même un peu de sel ; tout cela varié avec intelligence. Ils cassent les petites graines dans leur bec, et rejettent les enveloppes. Il leur faut très-peu de chènevis parce qu'il les engraisse trop, et que cette graisse excessive les fait mourir, ou tout au moins les empêche de chanter. En les nourrissant et les élevant ainsi soi-même, non-seulement on leur apprendra les airs que l'on voudra, avec une serinette, un flageolet ; etc., mais on les apprivoisera.

LION, *Leo*, Lin., Mammifère carnassier du grand genre des Chats.

Le Lion (*Felis leo*, Lin. ; l'*Asad* des Arabes, et le *Gehad* des Persans) varie, pour la taille et pour la couleur, en raison des pays qu'il habite. Son pelage est communément d'un fauve assez uniforme ; le dessus de la tête et le cou du mâle adulte portent une épaisse crinière, tandis que le reste du corps est couvert de poils ras ; sa queue est terminé par un flocon de poils. La femelle ressemble au mâle, à cela près qu'elle a la tête plus petite et qu'elle manque de crinière. Les variétés qui ont été signalées par les naturalistes, sont :

1° Le *Lion jaune du Cap*, peu dangereux ;

2° Le *Lion brun du Cap*, le plus féroce et le plus redouté de tous ;

3° Le *Lion de Perse ou d'Arabie*, à pelage isabelle pâle et crinière épaisse ;

4° Le *Lion du Sénégal*, à crinière peu épaisse et pelage un peu jaunâtre ;

5° Le *Lion de Barbarie*, à pelage brunâtre, avec une grande crinière dans le mâle ; ce dernier est poltron, mais il s'apprivoise facilement.

Avant de commencer l'histoire du Lion, il est indispensable que je donne quelques généralités sur les Chats. Ces animaux, si on les étudie en anatomiste, sont incontestablement organisés pour être les plus féroces et les plus forts de tous les Carnassiers, et leur structure est admirablement en harmonie avec leurs mœurs. « Continuellement en action la nuit et le jour, dit Desmoulins, la ruse et la patience sont toujours les moyens qu'ils préfèrent ; leur attaque est toujours une surprise : aussi leur oreille est elle plus développée que dans les autres Mammifères pour entendre clair et de loin. L'œil des espèces nocturnes est aussi bien approprié aux habitudes de l'animal ; outre que son volume et celui des lobes optiques sont très-grands, la dilatation de l'iris, de plus un miroir réflecteur auquel les moindres rayons de lumière diffuse ne peuvent échapper, les recueille pour les renvoyer sur la rétine. L'odorat, moins actif que dans les Chiens, est pourtant supérieur à celui de beaucoup de Carnassiers. Le goût paraît le plus obtus de tous leurs sens. En effet, leur langue est plutôt un organe de mouvement ; ses pointes cornées, inclinées en arrière et redressables, servent aux Chats à râper les parties molles et juteuses de leur proie. Un toucher très-délicat réside dans leurs moustaches, ou plutôt dans leurs bulbes, car les barbes ne font que transmettre l'impression du choc et de la résistance des objets. L'intestin est plus court que dans les autres Carnassiers. La force musculaire est immense. Heureusement la force irrésistible dont pourrait disposer leur férocité naturelle est laissée inactive par leur timide prudence, portée jusqu'à la lâcheté. Les Chats ne courent pas ; cette impuissance tient moins au défaut d'une force d'impulsion suffisante qu'à l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale et de leurs membres, incapables de conserver la rigidité nécessaire dans la course. En revanche leurs bonds sont énormes. Ils se glissent, rampent, grimpent, s'accrochent, se fourrent avec une adresse et une agilité incroyable. Rien de plus sûr que leur coup d'œil ; mais aussi, quand ils manquent leur coup, soit méfiance, soit dépit, ils se retirent ordinairement sans revenir à la charge. Les femelles ont pour leurs petits une tendresse toujours prête à se dévouer, et qui multiplie leur courage et leurs forces. Cette tendresse des mères contraste avec la jalousie qui fait quelquefois des mâles les plus dangereux ennemis de leur propre postérité. Aussi les femelles se cachent pour mettre bas ; et pour mieux préserver leur famille, elles la changent souvent de retraite : cet instinct ne se perd pas même en domesticité. »

L'intelligence des Chats est généralement moins développée que celle des autres familles d'animaux, et c'est encore une nécessité de leur organisation. Aucune éducation ne peut exciter en eux des facultés dont ils n'ont pas les organes, et c'est à cela que l'on doit attribuer les habitudes farouches, le caractère indépendant et sauvage que le Chat domestique a conservés malgré l'antiquité de sa servitude. Aucune espèce connue ne vit en société, et l'amour même ne parvient à réunir le mâle et la femelle que pendant le court instant des désirs et de l'accouplement. Du reste, cette vie solitaire, cette antipathie pour la société, s'expliquent assez bien par les besoins individuels. La plupart des Chats ne se nourrissant que de proies vivantes, il faut à chacun un espace de pays assez grand pour le nourrir, et tout ce qui vient lui disputer son gibier, partager ses moyens d'existence, est nécessairement un ennemi. L'instinct de la solitude, naissant de cette cause, paraît

indélébile chez ces animaux; aussi tiennent-ils au pays, à la localité, où dès leur enfance ils ont trouvé une suffisante nourriture. Ils s'y affectionnent, et même le Chat domestique le plus doux, le plus caressant, s'attache plus à la maison qu'à son maître; il ne la quitte jamais pour lui, et y revient si on l'a transféré dans une nouvelle demeure.

Tous les Chats ont, à bien peu de chose près, les mêmes formes, le même ensemble d'attitude, de gestes, de mouvements et de manières. Tous, pour exprimer leur satisfaction, même dans les plus grandes espèces, font entendre ce *rourou* qu'à Paris on appelle *filer* dans les Chats domestiques. Tous *feulent* en soufflant et montrant leurs dents de la même manière et dans les mêmes occasions, et cependant leur voix varie beaucoup d'une espèce à une autre: par exemple, le Lion rugit d'une voix creuse et presque semblable à celle d'un Taureau; le Jaguar aboie comme un Chien; le Chat miaule; le cri de la Panthère ressemble au bruit d'une scie, etc.

De tout temps les Chats, et les grandes espèces surtout, ont été célèbres par leur cruauté et leur férocité prétendues indomptables. Le vrai est qu'ils sont beaucoup moins cruels que beaucoup de petits Carnassiers auxquels nous ne faisons pas ces reproches. La Belette, la Fouine, le Renard, le Loup, par exemple, semblent donner la mort pour le plaisir de tuer. S'ils pénètrent dans un poulailler, une basse-cour, une bergerie, ils n'en sortent pas tant qu'il y reste un être vivant. Les Chats, au contraire, n'attaquent que quand ils ont faim, et se contentent pour l'ordinaire d'une seule victime. Au milieu d'un troupeau nombreux et sans défense, ils saisissent leur proie, la dévorent, et se retirent sans même faire attention aux autres, jusqu'à ce qu'une nouvelle faim les ramène; ils ne tuent jamais sans nécessité. Quant à leur prétendue férocité, elle n'existe pas plus chez eux que chez tous les autres Carnassiers. Quoi qu'on en ait dit, toutes les espèces s'apprivoisent fort bien et sont susceptibles d'affection pour leur maître. Ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces, peut-être, le Chat domestique est celle qui est le moins susceptible de sentiments affectueux; non pas que cela tienne à son caractère, mais à sa timidité et à l'habitude que nous avons de le faire vivre avec le Chien, son ennemi le plus redouté et le plus dangereux, et dont la présence tient constamment le Chat dans un état d'irritation et de frayeur qui absorbe ses autres sentiments.

Le Lion se trouvait autrefois dans une grande partie de l'Europe méridionale. Il habitait en très-grand nombre la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, probablement la Grèce entière et toute la partie méridionale de l'Asie, depuis la Syrie jusqu'au Gange et à l'Oxus. Aujourd'hui il n'existe plus en Europe, et n'est commun nulle part; l'on n'en voit plus que quelques-uns en Asie, dans la presqu'île de l'Inde. L'espèce se soutient encore en Barbarie, particulièrement aux environs de Constantine et de Bone, au Sahara, au Sénégal et au cap de Bonne-Espérance; mais on la refoule continuellement dans le désert, et il est à croire que bientôt les armes à feu l'auront entièrement détruite. Les Grecs, qui ne connaissaient pas le Tigre du Bengale, ont naturellement fait du Lion le roi des animaux, parce que c'était pour eux le plus grand et le plus fort des Carnassiers, L'ayant fait roi, il était naturel aussi qu'ils lui attribuassent les vertus que les rois devraient avoir, c'est-à-dire la noblesse de caractère, la supériorité du courage, la fierté, la générosité, etc. Buffon, en sa qualité d'écrivain plus qu'en celle de naturaliste, s'est emparé de ces idées, et nous les a transmises dans son style aussi brillant qu'inimitable. Il est fâcheux que toutes ces belles qualités disparaissent devant l'étude des faits. Comme tous ses congénères, le Lion n'attaque que par surprise, soit qu'il attende en embuscade, soit qu'il se glisse dans l'ombre ou rampe à la clarté du jour, caché par quelque abri, pour tomber à l'improviste sur une victime longtemps épiée, et cette victime est toujours un animal faible et innocent, qui ne peut lui opposer aucune résistance. Ce n'est que poussé par une faim extrême qu'il ose assaillir un Bœuf ou un Cheval; mais jamais il ne commence volontairement une lutte avec un animal capable de lui résister. Tout ce qu'ont dit les voyageurs du combat du Lion contre l'Eléphant, le Rhinocéros, l'Hippopotame et le Tigre, est autant de suppositions hasardées qui ne méritent aucune foi. Sa nourriture ordinaire consiste en Gazelles, et en Singes, quand il peut les rencontrer et les saisir à terre. Il se place ordinairement en embuscade dans les roseaux, autour des mares où ces animaux ont l'habitude d'aller boire le soir et le matin. Là, il reste à guetter un temps infini, avec cette admirable patience qu'ont tous les Chats. Si un animal passe à sa portée, d'un bond prodigieux il s'élance sur lui, lui enfonce ses formidables griffes dans les flancs, et lui brise le crâne avec les dents. S'il manque son coup, il ne cherche pas à poursuivre l'animal, et l'on a mis sur le compte de sa générosité ce qui n'est que le résultat de sa conformation. En effet, il bondit, saute, mais il ne peut courir, et il marche avec une lenteur que l'on a prise pour de la gravité. Le Lion n'est pas aussi cruel que le Tigre, a-t-on dit; mais, si, en se glissant dans l'ombre, il s'est approché d'un krahal sans être découvert, et qu'il ait pu pénétrer dans un parc de Moutons, il égorge tout avant de choisir la proie qu'il veut emporter ou dévorer. Il n'attaque pas les animaux quand il n'a pas faim: cela est vrai; mais c'est simplement parce que, dans ses forêts, sûr de sa supériorité de force, n'ayant jamais attaqué un être qui ait pu lui résister, comptant sur une agilité qui n'est comparable qu'à sa force, il ne craint jamais de manquer de proie; après

s'être repu avec voracité, il s'endort pour deux ou trois jours, et ne sort de sa retraite ou de son apathie que poussé par une nouvelle faim. Tel il est dans le désert; il n'a jamais peur parce qu'il n'a jamais rien à craindre. Dans les pays habités par l'homme, il n'a plus ni courage ni fierté. La nuit il rôde dans la campagne; s'il ose alors s'approcher des habitations, c'est pour chercher à s'emparer des pièces de menu bétail échappées de la bergerie; il ne dédaigne pas même de prendre des Oies et autres volailles quand il en trouve l'occasion. Enfin, faute de mieux, il se jette sur les charognes et les voiries, malgré cette délicatesse de goût qu'on lui suppose. Il est arrivé assez souvent à nos sentinelles, à Constantine, de tirer et tuer des Lions qui venaient pendant la nuit rôder autour de la ville afin de manger les immondices jetées hors des murs. Si ce noble animal, comme disent les naturalistes, a la hardiesse de s'approcher en tapinois d'un troupeau pour s'emparer d'un Mouton, les bergers crient aussitôt haro sur le voleur, le poursuivent à coups de bâton, lui arrachent sa proie de vive force, mettent leurs Chiens à ses trousses, et le forcent ainsi à détaler au plus vite. Il en arrive très-souvent autant au cap de Bonne-Espérance, quand les fermiers hollandais le surprennent rôdant autour de leurs écuries; ils en ont même quelquefois tué à coups de fourche jusque dans des cours où ils étaient parvenus à se glisser furtivement, à la manière des Loups. Néanmoins ce n'est pas sans danger que l'on attaque cet animal, tout poltron qu'il est, car, lorsqu'il se sent blessé et qu'on lui ôte la faculté de fuir, il entre en fureur; et malheur à l'individu sur lequel il déploie sa force prodigieuse!

Le Lion fuit la présence de l'homme; il ne l'attaque jamais pendant le jour, à moins qu'il n'y soit poussé par une faim atroce; nous citerons comme preuve un fait qui s'est passé au Cap. Deux Hollandais d'Afrique vont un jour à la chasse; l'un d'eux s'approche d'une mare, et un Lion à l'affût dans les hautes herbes, croyant entendre le bruit d'une Gazelle, s'élance et le saisit par le bras avant d'avoir pu le distinguer; il reconnaît un homme, et surpris de sa propre audace, effrayé de ce qu'il vient de faire, il reste immobile sans néanmoins lâcher sa victime; il a vu sa face imposante, et il tremble; il ferme les yeux pour se dérober à l'influence d'un regard qui l'épouvante. Le malheureux Hollandais, voyant que son ami ne peut tirer sur le monstre sans risquer de le percer lui-même d'une balle, prend une courageuse résolution; il profite de la stupeur du Lion pour glisser dans sa poche la main qu'il avait libre; il en sort doucement son couteau, l'ouvre, mesure son coup, et le plonge dans le cœur de l'animal. Mais celui-ci en mourant déchire sa victime, et tous deux roulent morts sur le gazon ensanglanté.

Le Lion atteint jusqu'à huit à neuf pieds (2,599 à 2,924) de longueur depuis le bout du nez jusqu'à la naissance de la queue, mais seulement dans les déserts où il n'est pas inquiété et où il trouve une nourriture abondante. Le plus ordinairement sa taille ne dépasse pas cinq pieds et demi (1,786) de longueur, sur trois et demi (1,137) de hauteur. Sa femelle est d'environ un quart plus petite que lui. Sa figure est imposante et mobile comme celle de l'homme, et ses passions se peignent non-seulement dans ses yeux, mais encore dans les rides de son front; sa démarche est légère, quoique lente et toujours oblique. Sa voix est terrible, et tous les animaux tremblent à une demi-lieue à la ronde quand son rugissement fait retentir les forêts pendant la nuit: c'est un cri prolongé, d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu. Lorsque le Lion menace, il se ride le front, se plisse et relève les lèvres, montre ses énormes dents, et souffle de la même manière que le Chat domestique; enfin, lorsqu'il attaque, il pousse un cri court et réitéré subitement. Dans la colère, ses yeux deviennent flamboyants et brillent sous deux épais sourcils qui se relèvent et s'abaissent comme par un mouvement convulsif; sa crinière se redresse et s'agite; de la queue il se bat les flancs; il ouvre la gueule et laisse voir une langue hérissée d'épines pointues et tellement dures, qu'elles suffisent seules pour écorcher la peau et entamer la chair. Tout à coup il se baisse sur ses pattes de devant, ses yeux se ferment à demi, sa moustache se hérisse, son agitation cesse, il reste immobile, et le bout de sa queue roide et tendue fait seul un très-petit mouvement de droite à gauche. Malheur à l'être vivant qu'il regarde dans cette attitude, car il va s'élancer et déchirer une victime.

Quelque terrible que soit le Lion, on ne laisse pas que de le chasser avec des Chiens appuyés par des hommes à Cheval; mais il faut que les uns et les autres aient été dressés à cet exercice pour le faire sans danger. On le relance dans son fourré, on l'en déloge, on le poursuit, et on parvient à le tuer. Le courage de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. Ils le prennent quelquefois en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'ils recouvrent avec des matières fragiles au-dessus desquelles ils attachent un animal vivant. Dès qu'il est prisonnier, il devient d'une telle lâcheté, qu'on peut l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut, selon ce que dit Buffon. Cet animal, pris jeune, s'apprivoise fort bien, et il est même susceptible d'attachement pour son maître et d'une certaine docilité. « Elevé parmi les animaux domestiques, dit l'écrivain que je viens de citer, il s'accoutume aisément à vivre et à jouer innocemment avec eux; il est doux pour ses maîtres et même caressant, surtout dans le premier âge, et, si sa férocité reparaît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouve-

ments sont très-impétueux et ses appétits fort véhéments, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer; aussi y aurait-il quelque danger à lui laisser souffrir trop longtemps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos. Non-seulement il s'irrite des mauvais traitements, mais il en garde le souvenir, et paraît méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnaissance des bienfaits. » Je ne suivrai pas plus loin notre grand écrivain, surtout quand il dit « que sa colère est noble, son courage magnanime et son naturel sensible;» toutes choses qui sont là pour le style et pour faire allusion aux contes d'Androclès, du Lion de Florence, et à cent autres inventés à plaisir et devenus célèbres par le manque de critique des anciens écrivains.

Dans ces animaux, la passion de l'amour est très-ardente. « Lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit à dix mâles, dit Gessner dans son *Histoire des animaux*, et ils ne cessent de rugir autour d'elle et de se livrer des combats furieux. » Je doute beaucoup de ce fait, et voici pourquoi : Le Lion est armé d'une manière si terrible, que tout combat livré à un animal de son espèce serait terminé en moins d'une minute par la mort de l'un des assaillants et peut-être de tous deux. J'ai eu dans mon cabinet, dit Boitard, les ongles d'une Lionne; ils étaient longs de cinq pouces (0,135), très-gros à la base, tranchants en dessous comme un rasoir, et aigus comme la pointe d'un canif. Les dents de ces animaux sont d'une grosseur énorme, et les canines dépassent les gencives de trois pouces. Avec de pareilles armes, le résultat d'une lutte doit être prompt et mortel. En second lieu, chaque Lion habite un canton assez grand, où il ne souffre aucun rival, et ce ne serait guère que dans un rayon de quarante à cinquante lieues que l'on pourrait trouver huit à dix mâles, même dans les contrées où ces animaux sont le plus abondants. Il est donc croyable que la femelle n'est suivie que par le mâle qui habite son canton, et il est certain qu'aussitôt après l'accouplement, tous deux se quittent pour reprendre leur vie solitaire.

La Lionne a, comme tous les Chats, quatre mamelles; elle porte cent huit jours, fait de deux à cinq petits, qu'elle allaite ordinairement six mois. Elle aime ses enfants avec une tendresse excessive. Quoique moins forte que le Lion, elle oublie le danger, et, pour les défendre, combat jusqu'à la dernière extrémité. Elle cherche toujours, pour mettre bas, un lieu très-écarté et d'un difficile accès. Lorsqu'elle craint la découverte de l'endroit où elle a caché ses petits, elle embrouille sa trace en retournant plusieurs fois sur ses pas, et finit par les cacher dans une autre retraite, quelquefois très-éloignée, où elle les croit plus en sûreté. Quand ils commencent à prendre de la force, elle va à la chasse, se jette indifféremment sur tous les animaux qu'elle rencontre, les met à mort, se charge de sa proie, la partage à ses Lionceaux, et leur apprend à déchirer la chair palpitante. En naissant, les petits se ressemblent tous, quel que soit leur sexe; leur pelage est plus laineux, plus foncé que celui de leur mère, et ils portent une livrée de petites raies brunes, transversales, sur les flancs et l'origine de la queue; ce n'est qu'à l'âge de cinq ou six ans, c'est-à-dire lorsqu'ils deviennent complétement adultes, qu'il ne reste plus aucune trace de cette livrée. La crinière qui pare les mâles ne commence à pousser qu'à l'âge de trois ans. Plusieurs fois des Lionnes se sont accouplées à la Ménagerie, et y ont élevé leurs Lionceaux.

On a dit que, dans sa générosité, le Lion donne quelquefois la vie aux animaux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant, et le fait est vrai si on le met, non sur le compte d'un sentiment généreux, mais sur celui du caprice, et sur le besoin d'avoir un compagnon qui lui fasse supporter les ennuis d'une étroite captivité. Parmi les Lionnes qui ont vécu à la Ménagerie, plusieurs ont souffert des Chiens dans leur loge; mais une seule a montré de l'affection pour son camarade de prison. Elle se nommait Constantine, et avait été prise fort jeune dans le Sahara. On jeta dans sa loge un petit Roquet noir et blanc, qui, tout effrayé, fut se cacher dans un coin en tremblant de tous ses membres. La Lionne se leva lentement, et râlant d'une voix sourde, s'approcha du pauvre animal, qui poussa un cri plaintif en la regardant d'un air suppliant. Il paraît que ce regard plein de désespoir la toucha, car elle se recoucha tranquillement sans faire de mal au Roquet. L'heure de la distribution venue, on jeta dans la loge le dîner de Constantine; elle le mangea et en laissa une part pour son nouveau compagnon d'esclavage, qui n'osa pas y toucher, car la faim la plus dévorante n'aurait pu le déterminer à quitter le coin noir où la frayeur le tenait blotti. Le lendemain il avait un peu moins peur, et il se détermina à manger la portion que la Lionne lui laissa comme la veille; le second jour il se hasarda à sortir de son coin et à manger après elle; huit jours après il mangeait avec elle, et huit autres jours après il se jetait sur le dîner, et ne permettait à la Lionne d'en avoir sa part que lorsqu'il avait pris la sienne. Si Constantine s'approchait, le Roquet entrait en fureur, et, purement par caprice, lui sautait à la figure et la mordait de toute sa force. Il n'est rien de plus hargneux, de plus méchant, qu'un être faible qui a conquis sur un être fort l'empire que la bonté et l'affection lui ont laissé prendre, et l'on pourrait en citer de trop nombreuses preuves prises ailleurs que chez les Chiens et les Lions. Quand l'automne fut venu avec ses journées froides et humides, le Roquet, pour être plus chaudement, jugea à propos de passer les nuits entre les cuisses de la Lionne, et elle s'y prêta de fort bonne grâce. Pour récompense, dans ses accès de fureur, il se jeta un jour sur elle et lui mor-

la queue avec tant de rage et de méchanté, qu'il parvint à la lui couper à moitié et l'estropier pour toute sa vie. Au bout de quelques années, le Chien mourut, moitié de vieillesse, moitié d'un accès de colère, et la pauvre Constantine ne put jamais s'en consoler. On lui donna plusieurs autres chiens, qu'elle étrangla ; enfin elle laissa la vie à l'un d'eux, mais jamais elle ne lui montra ni affection ni complaisance, et elle mourut bientôt après, consumée d'ennui, de tristesse et peut-être de regrets. Du reste, si je me suis un peu étendu sur l'histoire de Constantine, c'est moins pour donner une idée du caractère des Lions que pour montrer par un exemple très-remarquable que, dans les animaux comme dans l'homme, on trouve des individus excentriques qui sortent presque tout à fait du caractère général de l'espèce

LOIR, *Myoxus*, Lin., genre de Rongeurs rangés dans la famille des Rats, et très-voisin des Ecureuils.

Le Loir commun, *Myoxus glis.*, Gmel., a un peu plus de six pouces de longueur non compris la queue, qui est touffue et très-fournie : son pelage est d'un gris brun cendré en dessus, blanchâtre en dessous, avec un brun autour de l'œil. Il habite les pays montueux et boisés de l'Europe, jusqu'en Laponie, et cependant on ne le trouve ni en Angleterre, ni, je crois, dans le nord de la France.

Ce joli petit animal est extrêmement farouche, et ne s'apprivoise jamais. Il a les mêmes habitudes que l'Ecureuil ; comme lui, il n'habite que les forêts, grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, quoique moins légèrement, se nourrit de châtaignes, de faînes, de noisettes et autres fruits sauvages. Il se loge dans les troncs d'arbres ou dans les trous de rochers, où il se fait avec peu d'art un lit de mousse et de feuilles sèches. Il amasse aussi dans son trou une provision de fruits pour se nourrir l'hiver, mais seulement quand la saison est douce, car lorsqu'il fait froid il est plongé dans un sommeil léthargique comme la Marmotte. Il sort de son engourdissement de temps à autre, lorsque le soleil a suffisamment réchauffé l'atmosphère, et alors il lui arrive quelquefois de sortir de sa retraite pour aller faire un tour à la campagne. Dès que le froid reprend, il rentre, s'enfonce dans son nid de mousse, se roule le corps en boule, et retombe dans un état presque complet d'insensibilité. Ordinairement pendant l'hiver, les Loirs se réunissent plusieurs ensemble dans le même trou et dorment pressés les uns contre les autres pour se communiquer réciproquement un peu de chaleur. Rarement cet animal descend à terre; il ne se borne pas à une nourriture purement végétale, et, quand il en trouve l'occasion, il mange fort bien les petits Oiseaux qu'il peut surprendre sur leur nid, et leurs œufs. Les Loirs s'accouplent au mois de mai et de juin, ils font leurs petits en été, et les portées sont ordinairement de cinq. Ce sont des animaux très-courageux, qui ne craignent ni la Belette, ni les petits Oiseaux de proie ; leurs ennemis les plus dangereux sont les Martes et les Chats sauvages

Les Romains mettaient les Loirs au nombre des aliments de luxe, que les gastronomes riches pouvaient seuls se permettre. Ils avaient établi des sortes de garennes où ils élevaient et engraissaient ces animaux comme nous faisons aujourd'hui des Lapins, et ils y mettaient une telle importance, que Varron a donné une méthode très-détaillée sur l'éducation des Loirs et sur l'art de les engraisser. Apicius nous a aussi laissé d'excellents documents sur l'art d'en faire des ragoûts ; mais malgré la haute vénération que nos ancêtres avaient pour les auteurs anciens, ces préceptes sont restés pour eux et pour nous de simples théories, que personne n'est tenté de mettre en pratique. Cette répugnance que l'on a pour manger des Loirs vient sans aucun doute de la grande ressemblance qu'ils ont avec les Rats, car leur chair, sans être excellente, n'est réellement pas mauvaise et a une grande analogie avec celle des Cochons d'Inde et des Rats d'eau. Les Italiens, probablement moins difficiles que nous, mangent encore ces animaux avec grand plaisir, et voici comment ils se les procurent. Au commencement de l'automne on creuse en terrain sec, dans les bois, de petites fosses que l'on tapisse de mousse et que l'on recouvre de paille : on y jette préalablement une bonne quantité de faînes. Les Loirs, alléchés par ces fruits, s'y rendent en grand nombre, s'y établissent, et s'y engourdissent ; vers la fin de l'automne on va les y chercher et c'est alors qu'ils sont le plus gras et que leur chair est excellente.

LORIOT, *Oriolus*, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux dentirostres. — Cet Oiseau, par l'élégance de ses formes, par le brillant de ses couleurs, est sans contredit un des plus beaux Oiseaux de l'Europe.

On a dit des petits de cet Oiseau qu'ils naissaient en détail et par parties séparées, mais que le premier soin des père et mère était de rejoindre ces parties, et d'en former un tout vivant par la vertu d'une certaine herbe. La difficulté de cette merveilleuse réunion n'est peut-être pas plus grande que celle de séparer avec ordre les noms anciens que les modernes ont appliqués confusément à cette espèce, de lui conserver tous ceux qui lui conviennent en effet, et de rapporter les autres aux espèces que les anciens ont eues réellement en vue, tant ceux-ci ont décrit superficiellement des objets trop connus, et tant les modernes se sont déterminés légèrement dans l'application des noms imposés par les anciens. Je me contenterai donc de dire ici que, selon toute apparence, Aristote n'a connu le Loriot que par ouï-dire. Quelque répandu que soit cet Oiseau, il y des pays qu'il semble éviter ; on ne le trouve ni en Suède, ni en

Angleterre, ni dans les montagnes du Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il se montre régulièrement en Suisse deux fois l'année. Belon ne paraît pas l'avoir aperçu dans ses voyages de Grèce, et d'ailleurs comment supposer qu'Aristote ait connu par lui-même cet Oiseau sans connaître la singulière construction de son nid, ou que, la connaissant, il n'en ait point parlé ?

Pline, qui a fait mention du *Chlorion* d'après Aristote, mais qui ne s'est pas toujours mis en peine de comparer ce qu'il empruntait des Grecs avec ce qu'il trouvait dans ses mémoires, a parlé du Loriot sous quatre dénominations différentes, sans avertir que c'était le même Oiseau que le *Chlorion*. Quoi qu'il en soit, le Loriot est un Oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrée, et semble ne s'arrêter dans les nôtres que pour accomplir la loi imposée par la Nature à tous les êtres vivants, de transmettre à une génération nouvelle l'existence qu'ils ont reçue d'une génération précédente. Dans nos climats, c'est vers le milieu du printemps que le mâle et la femelle se recherchent, c'est-à-dire presque à leur arrivée. Ils font leur nid sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre ; ils le façonnent avec une singulière industrie.

Cet Oiseau ne le pose pas comme le font en général les autres Oiseaux, à l'enfourchure des branches qui remontent verticalement, mais parmi celles qui divergent horizontalement en tous sens ; il en choisit une convenablement bifurquée, et c'est à cette bifurcation qu'il attache son nid, dont la charpente ou les fondements consistent en longs brins de paille, de chanvre, ou de toute autre matière filamenteuse. Tous ces brins, croisés en divers sens et convenablement fixés aux branches par leurs deux extrémités, sont pour ainsi dire le canevas sur lequel le Loriot brode son nid ; on voit en effet que ces longs filaments, qu'on dirait n'avoir été placés là qu'en dernier lieu pour donner plus de solidité à l'ouvrage, sont au contraire ceux avec qui d'autres brins plus courts ont des connexions intimes. Ce premier travail, qui sert d'enveloppe extérieure, est encore consolidé intérieurement par une quantité considérable d'autres matières plus ou moins filamenteuses, par de la mousse et des feuilles sèches, et extérieurement par de la laine, par un tissu de toile d'Araignée ou par la matière cotonneuse dont ces Insectes enveloppent leurs œufs. Toute la partie interne du nid, qui sert de matelas, est formée par de longues tiges de graminées ou d'autres plantes. Ainsi construit, ce nid, dont les bords ne remontent jamais plus haut que les branches entre lesquelles ils viennent s'appuyer, ressemble à un vase suspendu, d'où Willoughby a désigné le Loriot sous le nom de *Picus nidum suspendens* ; et si l'on remarque que la branche au bout de laquelle il est fixé est toujours assez longue et assez faible pour que le moindre poids le courbe et le fasse balancer, on concevra toute la justesse de l'expression de Willoughby. Le plus généralement ce nid a ses deux bords immédiatement accolés aux branches, mais d'autrefois les fils qui le suspendent sont assez longs pour qu'ils en soient totalement détachés. C'est ordinairement sur les grands arbres, tels que les chênes, les peupliers, etc., que ce nid est établi. La femelle y pond quatre ou cinq œufs, d'un blanc sale, irrégulièrement tachetés vers leur gros bout de quelques points d'un brun noirâtre. L'incubation dure vingt et un jours. On prétend que l'attachement de ces Oiseaux pour leurs petits est tel, qu'ils les défendent avec intrépidité même contre l'homme. Ils vivent en famille jusqu'à leur départ qui a lieu à la fin d'août ou au commencement de septembre. Dans quelques pays on croit généralement que l'apparition des Loriots est un indice de la cessation des gelées. Ces Oiseaux se plaisent sur les bords des eaux, dans les lieux frais ; ils vivent d'Insectes, de larves, de Chenilles ; les fruits qu'ils affectionnent beaucoup sont les cerises et les figues : cette dernière nourriture donne à leur chair un goût fin et délicat ; aussi est-ce ordinairement vers l'arrière-saison qu'on leur fait la chasse. Dans l'Archipel et en Egypte on les tue à leur arrivée de chez nous. En France on donne la chasse au Loriot dans le temps de la maturité des cerises. Cette chasse consiste à établir sous un arbre, à portée des cerisiers, une loge de verdure dans laquelle on attend que cet Oiseau, qui fait une grande destruction de ces fruits, vienne à la picorée pour le tirer. On peut aussi le chasser aux appeaux et l'attirer à portée de fusil en imitant son chant ; mais pour cela il faut que l'imitation soit parfaite, car le Loriot, étant très-farouche et défiant, s'éloigne au lieu de se laisser piper. Son cri est un sifflement deux ou trois fois répété qui semble exprimer *o lyon, lyon, lyon* : parfois aussi il fait entendre un cri dur et guttural qui n'a rien de bien agréable. Le Loriot est un Oiseau qui s'apprivoise difficilement. Si son naturel, qui le porte à se nourrir de fruits, en fait un Oiseau dévastateur des vergers, le mal qu'il occasionne aux propriétaires est bien compensé d'un autre côté par la destruction qu'il fait de toutes sortes d'Insectes. Car il se nourrit dans les premiers temps qu'il est chez nous d'Insectes et de Chenilles. Le Loriot d'Europe est répandu dans les contrées chaudes de l'ancien continent, sans être fixé nulle part.

LORIS, *Loris*, Geoff., genre de Singes de la tribu des Makis, de l'île de Ceylan.

Cet animal, d'une lenteur excessive, a les habitudes nocturnes et ne voit bien les objets que la nuit. Il dort tout le jour, et ne sort de sa retraite que le soir, pour faire sa chasse aux Insectes, aux Oiseaux et aux Souris, dont il se nourrit. Il aime beaucoup

s œufs, et quelquefois il mange des fruits uand il ne trouve rien autre chose. Son aractère est silencieux et mélancolique.

LOUP, *Canis Lupus*, Lin.. Mammifère de ordre des Carnassiers digitigrades. — Pe- ge d'un fauve grisâtre, queue droite, yeux bliques; variété blanche dans le Nord; ha- ite toute l'Europe excepté les Iles Britan- iques. On le trouve aussi dans le nord de Amérique. Partout il est un dangereux en- emi des troupeaux.

Le Loup, quoi qu'on en ait dit, n'est u'une simple variété ou race dans l'espèce e notre Chien domestique (189). On en a ujourd'hui les preuves les plus complètes, uisque ceux que l'on conserve à la Ména- erie s'accouplent très-bien avec des Chiens, t les individus qui en résultent sont féconds t se multiplient, soit entre eux, soit accou- lés avec des Chiens ou des Loups. Tout e que Buffon a écrit sur ces animaux, sur eur férocité indomptable, sur leur antipa- hie pour les Chiens, sur les caractères qui ranchent ces deux espèces, etc., est abso- ument faux et le résultat des préjugés de on temps.

De tous les temps, le Loup a été le fléau es bergeries et la terreur des bergers; il est d'une constitution très-vigoureuse; il peut faire quarante lieues dans une seule uit, et rester plusieurs jours sans manger. Sa force est supérieure à celle de nos Chiens de plus grande race. Heureusement que la férocité de son caractère ne répond pas à cette extrême vigueur, et que, par ses qualités morales, il ne mérite pas la réputation qu'on lui a injustement faite. Le Loup n'est ni lâche ni féroce, et c'est ce que son histoire prouvera quand on la débarrassera des absurdes contes dont on a coutume de la falsifier.

Si le Loup n'est pas tourmenté par la faim, il se retire dans les bois, y passe le jour à dormir, et n'en sort que la nuit pour aller fureter dans la campagne. Alors il marche avec circonspection, évitant toute lutte inutile, fût-ce même avec des animaux plus faibles que lui. Il fuit les lieux voisins de l'habitation des hommes; sa marche est furtive, légère, au point qu'à peine l'entend-on fouler des feuilles sèches. Il visite les collets tendus par les chasseurs, pour s'emparer du gibier qui peut s'y trouver pris; il parcourt les bords des ruisseaux et des rivières pour se nourrir des immondices que les eaux rejettent sur le sable. Son odorat est d'une telle finesse qu'il lui fait découvrir un cadavre à plus d'une lieue de distance. Aussitôt que le crépuscule du matin commence à rougir l'horizon, il regagne l'épaisseur des bois. S'il est dérangé de sa retraite, ou si le jour le surprend avant qu'il y soit rendu, sa marche devient plus insidieuse : il se coule derrière les haies, dans les fossés, et, grâce à la finesse de sa vue, de son ouïe et de son odorat, il parvient souvent à gagner un buisson solitaire sans être aperçu. Si les bergers le découvrent et lui coupent le passage, il cherche à fuir à toutes jambes; s'il est cerné et atteint, il se laisse dévorer par les Chiens ou assommer sous le bâton sans pousser un cri, mais non pas sans se défendre.

Quand cet animal est poussé par la faim, il oublie sa défiance naturelle et devient aussi audacieux qu'intrépide, sans renoncer à la ruse quand elle peut lui être utile. Il se détermine alors à sortir de son fort en plein jour; mais avant de quitter les bois, il ne manque jamais de prendre le vent; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations qui doivent le diriger dans sa dangereuse excursion. Il parcourt la campagne, s'approche des troupeaux avec précaution pour n'en être pas aperçu avant d'avoir marqué sa victime, s'élance sans hésiter au milieu des Chiens et des bergers, saisit un Mouton, l'enlève, l'emporte avec une légèreté telle, qu'il ne peut être atteint ni par les Chiens ni par les bergers, et sans montrer la moindre crainte de la poursuite qu'on lui fait, ni des clameurs dont on l'accompagne. D'autres fois, s'il a découvert un jeune Chien inexpérimenté dans la cour d'une grange écartée, il s'en approche avec effronterie et souvent jusqu'à portée de fusil : il prend alors différentes attitudes, fait des courbettes, des gambades, se roule sur le dos comme si son intention était de jouer avec le jeune novice. Quand celui-ci se laisse surprendre à ces trompeuses amorces et s'approche, il est aussitôt saisi, étranglé et entraîné dans le bois voisin pour être dévoré. Ce fait prouve dans le Loup autant d'intelligence que d'audace.

Mais quand un Chien de basse-cour est de force à disputer sa vie, le Loup s'y prend différemment : il s'approche jusqu'à ce que le Chien l'aperçoive et s'élance pour lui livrer combat; alors, l'animal sauvage prend la fuite, mais de manière à exciter son ennemi à le suivre, ne s'en éloignant que suffisamment pour n'être pas atteint. Le Mâtin, animé par ce commencement de victoire, poursuit le Loup jusqu'auprès d'un fourré où un second Loup les attendait : ce dernier sort tout à coup de son embuscade, se jette sur le malheureux Chien, qui commence le combat avec fureur; mais le fuyard revient sur ses pas, joint ses efforts à ceux de l'autre assassin, et le Mâtin tombe victime de son courage et de la perfidie de ses deux ennemis. On a vu très-souvent un Loup affamé entrer en plein jour dans un hameau, saisir un Chien à la porte d'une maison, une Oie au milieu de la rue, un Mouton près de la bergerie, l'entraîner dans les bois malgré les hourras d'une population entière.

(189) Parmi les naturalistes, les uns ont prétendu que le Chien domestique descendait du Loup, les autres du Jackal; d'autres enfin, avec Linné, Buffon, Fr. Cuvier, M. de Blainville, ont soutenu par des raisons plus ou moins puissantes que le Chien était une espèce distincte.

et même malgré les coups de fusil qui déjà ne peuvent plus l'atteindre.

C'est surtout pendant la nuit que le Loup affamé oublie sa prudence ordinaire pour montrer un courage qui va jusqu'à la témérité. Rencontre-t-il un voyageur accompagné d'un Chien, il le suit d'abord d'assez loin, puis s'en approche peu à peu, et quand il a pu calculer les chances de dangers et de succès, d'un bond il se jette sur l'animal effrayé, le saisit jusqu'entre les jambes de son maître, l'emporte et disparaît. On en a vu très-souvent suivre des cavaliers pendant plusieurs heures, dans l'espérance de trouver le moment propice pour étrangler le Cheval et le dévorer. Dans le Nord, il paraît que, lorsque les neiges abondantes couvrent la terre, les Loups, ne trouvant plus de nourriture dans les bois, se réunissent en grandes troupes, descendent les montagnes, sortent de leurs forêts, et viennent dans la plaine faire des excursions jusqu'à l'entrée des villages et des villes. On prétend que dans ce cas leur rencontre a été plusieurs fois fatale à des voyageurs. Dans l'espace d'une nuit un Loup vient quelquefois à bout de creuser un trou sous la porte d'une bergerie et de s'y introduire. Dans ce cas, il commence par étrangler tous les Moutons les uns après les autres, puis il en emporte un et le mange; il revient en chercher un second, qu'il cache dans un hallier voisin, avec la précaution de recouvrir son corps de feuilles sèches ou d'un peu de terre; il retourne en chercher un troisième, un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le jour le force à battre en retraite. Il les cache dans des lieux différents et à une assez grande distance les uns des autres; mais, soit oubli, soit défiance, il ne revient jamais les chercher. Le Loup préfère une proie vivante à toute autre nourriture; cependant, il dévore les voiries les plus infectes, et, faute de substance animale, il se contente de fruits mûrs ou pourris, de racines, et même, dit-on, de bois tombant en décomposition et d'une certaine terre glaise. « Il aime la chair humaine, dit Buffon, et peut-être, s'il était le plus fort, n'en mangerait-il pas d'autre. On a vu des Loups suivre des armées, arriver en nombre à des champs de bataille, où l'on n'avait enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes Loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer les femmes, emporter les enfants. » La critique fait aujourd'hui justice de toutes ces exagérations; mais il n'en est pas moins vrai que quelquefois des Louves affamées, à l'époque où elles allaitent leurs petits, se sont jetées sur des enfants, des femmes, et même des hommes. Les annales de plusieurs de nos départements en font foi.

Tout ce qu'a dit Buffon de l'indomptable férocité du Loup est faux ou très-exagéré. M. Boitard a eu pendant quatre ans une Louve parfaitement privée, aussi douce, aussi caressante et aussi attachée qu'un Chien, vivant en liberté, sans que jamais elle ait cherché à se sauver. Frédéric Cuvier a donné l'histoire de deux Loups qui vivaient il y a peu de temps encore à la Ménagerie, et qui ont montré l'exemple d'un attachement pour leur maître aussi grand, aussi passionné qu'aucun Chien ait pu l'éprouver. L'un d'eux, ayant été pris fort jeune, fut élevé de la même manière qu'un Chien, et devint familier avec toutes les personnes de la maison, mais il ne s'attacha d'une affection très-vive qu'à son maître; il lui montrait la soumission la plus entière, le caressait avec tendresse, obéissait à sa voix et le suivait en tous lieux. Celui-ci, obligé de s'absenter, en fit présent à la Ménagerie, et l'animal souffrit de cette absence, au point que l'on craignit de le voir mourir de chagrin. Pourtant, après plusieurs semaines passées dans la tristesse et presque sans aliments, il reprit son appétit ordinaire, et l'on crut qu'il avait oublié son ancienne affection. Au bout de dix-huit mois, son maître revint au Jardin des Plantes, et, perdu dans la foule des spectateurs, il s'avisa d'appeler l'animal. Le Loup ne pouvait le voir, mais il le reconnut à la voix, et aussitôt ses cris et ses mouvements désordonnés annoncèrent sa joie. On ouvrit sa loge; il se jeta sur son ancien ami et le couvrit de caresses, comme aurait pu le faire le Chien le plus fidèle et le plus attaché. Malheureusement, il fallut encore se séparer, et il en résulta pour le pauvre animal une maladie de langueur plus longue que la première. Trois ans s'écoulèrent; le Loup, redevenu gai, vivait en très-bonne intelligence avec un Chien, son compagnon, et caressait ses gardiens. Son maître revint encore; c'était le soir, et la Ménagerie était fermée. Il l'entend, le reconnaît, lui répond par ses hurlements, et fait un tel tapage, qu'on est obligé d'ouvrir. Aussitôt l'animal redouble ses cris, se précipite vers son ami, lui pose les pattes sur les épaules, le caresse, lui lèche la figure, et menace de ses formidables dents ses propres gardiens, qui veulent s'interposer, ses gardiens qu'il caressait une demi-heure auparavant. Enfin, il fallut bien se quitter. Le Loup, triste, immobile, refusa toute nourriture; une profonde mélancolie le fit tomber malade; il maigrit, ses poils se hérissèrent; au bout de huit jours il était méconnaissable, et l'on ne douta pas qu'il ne mourût. Cependant, à force de bons traitements et de soins, on parvint à lui conserver la vie; mais il n'a jamais voulu depuis ni caresser ni souffrir les caresses de personne. Je le demande, un Chien ferait-il davantage?

Une jeune Louve, prise au piége, étant déjà adulte, vivait familièrement avec des Chiens qui lui avaient appris à aboyer contre les étrangers, fait extrêmement remarquable; elle était devenue si douce et si docile que sans son goût irrésistible pour la volaille, on l'eût laissée en liberté. Nous pourrions citer une foule d'autres exemples.

Mais nous nous bornerons à ceux-ci, mon-
ant que le Loup, ainsi que le Chien, est
miné par le besoin d'aimer l'homme et
tre aimé par lui. Tout en reconnaissant
e dans les animaux le caractère varie d'in-
vidu à individu dans la même espèce, on
peut voir dans ces exemples autant d'ex-
tions à la règle de l'espèce. Si le Loup
nos contrées est toujours farouche et
elquefois féroce, cela ne tient qu'à l'ins-
ct de conservation, et à ce qu'on lui fait
e guerre à mort. Il paraît que cet animal
t, ainsi que le Chien, susceptible de rece-
ir une sorte d'éducation. « En Orient, et
rtout en Perse, dit Chardin, on fait servir
Loups à des spectacles pour le peuple :
les exerce de jeunesse à la danse, ou
ôt à une espèce de lutte contre un grand
mbre d'hommes. On achète jusqu'à cinq
nts écus un Loup bien dressé à la danse. »
Buffon s'est encore trompé sur un fait
us positif; intéressé par système à séparer
spèce du Chien de celle du Loup, il a dit
e la Louve porte trois mois et demi. Or,
ans la Ménagerie, où ces animaux font des
tits tous les ans, la gestation n'a jamais
é que de deux mois et quelques jours. Le
oup, qui est deux ou trois ans à croître,
it quinze à vingt ans. La femelle met bas
mois de décembre au mois de mars. A la
ille de mettre bas, la Louve se prépare,
fond d'une forêt, dans un fourré impé-
étrable, une sorte de nid où elle dispose,
vec de la mousse et des feuilles, un lit
ommode pour ses petits. Le nombre ordi-
aire en est de six à neuf, jamais moins de
ois, et ils naissent les yeux fermés. Pen-
ant les premiers jours, elle ne les quitte
as, et le mâle lui apporte à manger. Elle
llaite deux mois; mais dès la cinquième ou
ixième semaine, elle leur dégorge de la
iande à demi digérée, et bientôt leur ap-
rend à tuer de petits animaux qu'elle leur
pporte. Jamais ses petits ne restent seuls,
ar le père et la mère se relèvent chacun à
eur tour pour aller chercher la nourriture
e la famille. Au bout de deux mois, la
Louve commence à les mener en course et
leur apprendre à chasser. En novembre
et décembre, ils sont déjà assez forts pour
se séparer et battre la campagne chacun de
son côté pendant la nuit; mais ils se réunis-
sent chaque matin et passent la journée en
famille.

Il existe entre le Chien et le Loup une
antipathie, une haine que Buffon croyait
constitutionnelle et inhérente à deux natu-
res très-distinctes ; et, cependant, à la Séna-
gerie, les deux prétendues espèces vivent
pêle-mêle en fort bonne intelligence. Cette
haine n'a été ni expliquée ni niée par nos
naturalistes d'aujourd'hui, mais elle les a
embarrassés pour établir sur tous les points
que le Chien et le Loup ne font qu'une seule
et même espèce, ce qui du reste est suffisam-
ment prouvé par la fécondité des métis. Avec
un peu plus de connaissance des mœurs
des animaux sauvages, ceci n'eût pas été
une difficulté pour eux. On peut admettre
comme règle générale que tout animal des
forêts réduit à la domesticité et vivant en
bonne intelligence avec l'homme est par ce
seul fait répudié par les animaux sauvages
de sa race. S'il veut reconquérir son indépen-
dance et retourner dans les bois, il y trouve
dans ses semblables des ennemis implacables
qui, loin de le recevoir, l'attaquent, le pour-
suivent, le chassent ou le tuent. Ceci est
démontré par l'expérience, dans le Daim, le
Cerf, le Chevreuil et beaucoup d'autres
espèces que l'on a pu observer ; pourquoi
n'en serait-il pas de même dans les Chiens ?
D'ailleurs, le Chien domestique, à l'instiga-
tion de l'homme, a déclaré une guerre im-
placable au Loup ; il le harcèle, le combat
dans toutes les occasions, et cette lutte inces-
sante a dû nécessairement amener une haine
atroce entre les deux races, haine qui est
devenue héréditaire et instinctive.

Le Loup odorant (*Canis nubilus*, Say) est
plus grand que notre Loup commun, auquel
il ressemble; son pelage est obscur et pom-
melé à sa partie supérieure, et le gris do-
mine sur ses flancs ; mais ce qui le distingue
de ses congénères, c'est l'odeur forte et fétide
qu'il exhale.

Cet animal robuste, d'un aspect redou-
table, habite les plaines du Missouri, dans
l'Amérique septentrionale. Il a les mêmes
mœurs que notre Loup, mais avec les modi-
fications qu'amène nécessairement la vie du
désert. Dans ces immenses solitudes, il ne se
trouve que rarement en présence de l'homme;
aussi a-t-il peu appris à le craindre. On en a
conclu, assez légèrement, à mon avis, qu'il
avait plus de courage ou de férocité. Comme
tous les Chiens sauvages que les nombreuses
populations des pays très-habités n'ont pas
forcés à s'éparpiller, le Loup odorant vit en
troupes nombreuses, associées pour la chasse,
l'attaque et la défense, aguerries, soumises à
une sorte de tactique régulière. Ils poursui-
vent les Daims et autres animaux ruminants,
les forcent ou les surprennent et les dévo-
rent en commun. Ils osent même assaillir le
Bison quand ils le trouvent écarté de son trou-
peau, et ils viennent assez ordinairement à
bout de le terrasser. Les sauvages qui peu-
plent le pied des montagnes Rocheuses et les
bords de l'Arkansas redoutent cet animal ;
et, quand ils sont parvenus à en tuer un, ils
se font un trophée de sa dépouille, qu'ils
portent en forme de manteau, avec la peau
de la tête pendante sur leur poitrine.

LOUP-CERVIER. *Voy.* Lynx.

LOUP ou LION MARIN. *Voy.* Macrorhins.

LOUP NOIR. *Voy.* Tscherno-Buroi.

LOUTRE, *Lutra*, Storr., Mammifère de
l'ordre des Carnassiers digitigrades. Corps
très-long, jambes courtes, pieds palmés,
queue aplatie horizontalement, yeux
grands, habitant le bord des eaux.

La Loutre d'Europe, *Lutra vulgaris*,
l'*Enhydris* des anciens auteurs grecs. Elle
a deux pieds de longueur ; elle est d'un
brun foncé en dessus, d'un gris brunâtre en
dessous, avec la gorge et l'extrémité du
museau d'un gris clair. On en trouve des

variétés accidentelles tachetées de blanc; mais ces individus sont fort rares.

Cet animal nage et plonge avec une extrême facilité, et développe dans les eaux une agilité surprenante qu'il est bien loin d'avoir sur la terre, où il ne marche pour ainsi dire qu'en rampant, à cause de la brièveté de ses pattes. Le jour, il se tient à proximité de sa retraite ou caché dans quelque buisson épais peu éloigné de l'eau, dont jamais il ne quitte les bords. Il a l'ouïe, l'odorat et l'œil excellents, et au moindre bruit il s'élance dans les ondes, plonge à une profondeur suffisante pour dérober sa trace, nage entre deux eaux, et regagne ainsi sa retraite, quelquefois à une assez grande distance, sans reparaître à la surface. Si par hasard on l'a surprise loin du trou qu'elle habite ordinairement, la Loutre se cache sous des racines ou des herbes épaisses, reste le corps entièrement plongé dans l'eau, et n'élève à la surface, pour respirer, que le bout de son nez, qu'elle a soin de cacher sous une large feuille de nymphéa ou d'autre plante. Elle demeure immobile, dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle soit assurée de l'éloignement de l'individu qui l'inquiétait. Elle se plaît de préférence dans les pays solitaires et un peu montagneux, le long des petites rivières qui nourrissent des Écrevisses, des Truites et d'autres Poissons, mais toujours à proximité des étangs, où elle va de temps à autre faire des excursions désastreuses. Elle s'y rend la nuit, cherche d'abord un trou ou fourré dans lequel elle pourra se cacher pendant le jour; puis, si elle trouve une retraite qui lui convienne, elle y établit son domicile pour plus ou moins longtemps, selon qu'elle y est plus ou moins inquiétée. Chaque nuit elle pêche, et l'on peut calculer qu'un seul de ces animaux peut détruire de cent à cent cinquante carpes par an dans un grand étang. Si elle rencontre un simple vivier, auprès duquel elle ne peut établir son domicile à cause de la proximité d'un village ou d'une ferme, elle agit alors comme le Putois, c'est-à-dire qu'elle commence d'abord par tuer tout le Poisson qu'elle y trouve, puis elle en emporte autant qu'elle peut. Lorsqu'elle s'est établie sur le bord d'une grande rivière, ce qui arrive souvent, elle devient redoutable pour les pêcheurs, non-seulement parce qu'elle ruine leur pêche en détruisant le Poisson, mais encore parce qu'elle manque rarement de couper leurs lignes et de trouer leurs nasses et leurs filets quand ils sont obligés de les laisser tendus pendant la nuit. Elle reste fort longtemps sous l'eau sans avoir besoin de venir respirer, mais cela n'empêche pas qu'elle se noie quelquefois lorsqu'elle a pénétré dans une nasse d'osier et que le temps lui manque pour en couper les barreaux avec ses dents.

Comme on le voit, la Loutre se nourrit le plus ordinairement d'Écrevisses et de Poissons; mais elle attaque aussi les Rats d'eau, les Mulots, les petits Oiseaux, etc. Elle cherche dans les roseaux les nids de Canards, de Sarcelles, de Bécassines, et en mange les œufs; elle se jette sur les Grenouilles, les Couleuvres et autres Reptiles; mais pour tout cela elle ne s'en contente pas moins d'herbe tendre, d'écorce et de jeunes bourgeons, quand les proies vivantes viennent à lui manquer. Elle devient en chaleur en hiver, et met bas, en avril, trois ou quatre petits, qu'elle allaite pendant deux mois et qu'elle abandonne ensuite. Elle ne se creuse pas de terrier, comme on l'a dit; mais, si elle en trouve un tout fait, elle s'en empare volontiers, et y loge ses petits sur un nid de bûchettes et de foin. Le plus ordinairement elle se loge dans une vieille souche d'aune, de saule, ou de peuplier, quelquefois dans un trou de rocher, une pile de fagots, ou le premier trou venu. C'est là qu'elle porte sa pêche ou sa chasse pour la manger avec tranquilité et à l'abri de tout danger, mais elle ne tient pas tant à son domicile qu'elle ne le quitte pour toujours et aille en chercher un autre à une grande distance, pour peu qu'on l'y ait inquiétée.

La Loutre a une singulière habitude, celle d'aller chaque nuit sur la grève, au même endroit, faire ses ordures auprès d'une pierre blanche que le hasard aura placée sur le sable. On reconnaît ses fumées aux débris d'arêtes de poissons et de test d'écrevisses qu'elles contiennent. Les chasseurs qui connaissent cette habitude, vont s'embusquer à vingt pas de cette pierre l'attendent au clair de la lune, et manquent rarement de l'y voir venir et de la tirer. S'ils ne la tuent pas roide, elle est perdue pour eux, car elle se jette dans la rivière et se sauve entre deux eaux. Si elle se sent mortellement blessée, elle plonge, s'accroche au fond à quelque racine, se laisse noyer et ne revient plus sur l'eau. La Loutre donne rarement dans les pièges qu'on lui tend; aussi le meilleur moyen de la détruire est de lui faire une chasse active au fusil. Lorsque, dans les prés qui bordent les rivières, le foin est assez haut pour cacher ces animaux, ils aiment à s'y promener le matin pour poursuivre les Rats, les Mulots, les Grenouilles, etc. Si le ciel est serein et que le soleil soit chaud, ils s'y coucher volontiers, et s'y endorment pendant quelques heures de la matinée. Le chasseur arrive en silence dans le pré où il le soupçonne, et suit le long de la rivière pendant que son Chien bat le pré à côté de lui à trente pas de distance. La Loutre, qui l'entend, part aussitôt pour regagner l'eau et passe nécessairement à portée de fusil.

Buffon a dit que la Loutre ne s'apprivoise jamais, et en cela il se trompe complétement. M. Boitard en a vu une qui a vécu pendant deux ou trois ans au château de Pramenoux; elle suivait et caressait sa domestique qui lui donnait habituellement sa nourriture; elle sortait et se promenait seule, rentrait de même, allait tous les jours se laver dans le bassin d'une fontaine qui

naissait au fond d'une grande cour, dor-
ait au coin du feu de la cuisine pendant
ut l'hiver, et s'en était tellement emparée,
'elle en chassait les Chiens et les Chats.
elquefois, elle s'échappait la nuit pour
er pêcher dans un petit étang très-voisin
château ; elle rentrait par les chatières,
us qu'on est dans l'usage dans ce pays
faire aux portes pour livrer passage aux
ats ; le lendemain matin des débris de
issons trouvés dans la cuisine dénonçaient
vol et prouvaient qu'elle venait dévorer
proie à la place où on lui donnait ordi-
irement sa nourriture. Elle s'était fort
en accoutumée à manger les restes de
le, le pain trempé dans du lait, et même
soupe des Chiens. M. Isidore Geoffroy
e également l'exemple d'une Loutre qui
ait été apprivoisée par un paysan, et qui
suivait comme un Chien.

La Loutre n'est très-commune nulle part,
moins à présent ; mais on la trouve dans
esque toute l'Europe. Sa fourrure, surtout
lle d'hiver, sans être d'un très-grand prix,
cependant de la valeur, surtout depuis
elques années qu'on l'emploie beaucoup
ns la chapellerie. Sa chair, que l'on mange
s jours maigres, est assez bonne, mais elle
une forte odeur de Poisson qui ne plaît
s à beaucoup de personnes.

La Loutre du Kamtschatka (*Lutra lutris*, Coff.; *Mustela Lutris*, Linn). — Cette espèce
st aussi appelée *Saricovienne*, quoique ce
om ne convienne qu'à la Loutre d'Améri-
ue (*Lutra brasiliensis*). On la trouve non-
eulement au Kamtchaka, mais encore dans
out le nord de l'Asie et de l'Amérique, sur-
out à la côte sud-ouest, et sur les bords des
etites îles qui bordent les côtes. Elle n'ha-
ite pas les eaux douces, comme notre Lou-
e d'Europe, mais seulement les rivages de
Océan, et ceux des grands lacs salés qui
ommuniquent avec la mer. Sa fourrure est
ne des plus précieuses que l'on connaisse,
t elle est tellement estimée par les Chinois,
u'ils la payent un prix considérable, surtout
ans de certaines années. Cette magnifique
ourrure est garnie de très-peu de poils soyeux ;
lle est principalement composée de poils
pais, laineux, particulièrement à la partie
upérieure du corps, où ils sont veloutés. Par
on éclat, sa douceur, son moelleux, cette
elleterie l'emporte sur toutes les autres.
Chaque année, les Américains, les Russes
t les Anglais se rendent sur les côtes où
ette Loutre abonde ; ils achètent aux natu-
els du pays toutes les peaux qu'ils peuvent
n tirer, et les portent ensuite vendre, avec
'énormes bénéfices, en Chine ou au Japon.
Ces voyageurs racontent que cette Loutre
vit par couples, et que la femelle, après
ne gestation de huit à neuf mois, ne met
as qu'un seul petit. Ce peu que l'on sait de
'histoire de cet animal a besoin d'être con-
irmé par de nouvelles observations.

LOXIA. *Voy.* Bec-croisé, Cardinal et Gros bec.

LULU. *Voy.* Alouette.

LUMME. *Voy.* Plongeon

LUSCINIA. *Voy.* Rossignol.

LUTRA. *Voy.* Loutre.

LYNX ou Loup-Cervier, *Felis lynx*, Lin., Mammifère carnassier digitigrade, de la famille des Chats. Grosseur double du Chat sauvage, long de plus de deux pieds, le dos et les membres d'un roux clair. Le nom de Loup-Cervier que porte le Lynx, peut lui avoir été donné par les chasseurs, parce que, ainsi que le Loup, il pousse un hurlement que l'on peut prendre pour celui d'un de ces animaux et qu'il attaque les Faons et les jeunes Cerfs de préférence à toute autre proie. Quoi qu'il en soit, le Loup-Cervier existait autrefois en France et en Allemagne, mais à présent on ne l'y trouve plus, si ce n'est peut-être dans quelques grandes forêts des Alpes et des Pyrénées. Il paraît qu'il se trouve encore assez fréquemment en Espagne, et qu'il est très-commun dans les forêts du nord de l'Asie et dans le Caucase. Il y a soixante ans, les vieillards des Pyrénées se souvenaient encore d'avoir vu quelques Lynx, et ils en racontaient des choses effroyables, moins classiques que les contes des Grecs sur le Caracal, mais beaucoup plus dans le goût du jour. Cet animal féroce suivait les voyageurs égarés, et ne manquait jamais de les dévorer s'ils avaient le malheur de tomber ; il les fascinait avec ses yeux, et les rendait muets. Pendant l'obscurité de la nuit, il pénétrait dans les cimetières pour déterrer les cadavres. Il eût été bien plus dangereux encore, s'il n'eût pas manqué totalement de mémoire, au point que, lorsqu'il suivait une personne à la piste, la moindre diversion lui faisait oublier et sa poursuite et sa victime, qui parvenait ainsi à lui échapper. Mais laissons là ces contes de nos aïeux, et revenons à la vérité.

Le Loup-Cervier étant d'une assez grande taille, attaque parfois les faons des Chevreuils, et des Cerfs, et même lorsqu'ils sont parvenus à plus de la moitié de leur grosseur. Aussi agile que fort, il grimpe sur les arbres avec facilité ; non-seulement pour surprendre les Oiseaux sur leur nid, mais encore afin de poursuivre les Ecureuils, les Martes, et même les Chats sauvages, qui ne peuvent lui échapper. Quelquefois il se place en embuscade sur une des basses branches, pour attendre, avec une patience admirable, que le hasard amène à sa portée un Renne, un Cerf, un Daim ou un Chevreuil. Alors, ainsi que le Glouton, il s'élance d'un seul bond sur leur cou, s'y cramponne avec ses ongles, et ne lâche prise que lorsqu'ils les a abattus en leur brisant la première vertèbre du cou ; il leur fait ensuite un trou derrière le crâne, et leur suce la cervelle par cette ouverture, au moyen de sa langue hérissée de petites épines. Rarement il attaque une autre partie du cadavre des grands animaux, à moins qu'il ne soit très-pressé par la faim. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il emporte le corps pour le cacher dans un fourré, si c'est un petit animal, et si c'est un grand, il le couvre de feuilles sèches et de bois mort, quoiqu'il ne revienne jamais le chercher. Est-ce,

comme on le dit, manque de mémoire, ou est-ce défiance ? Pris jeune et élevé en captivité, il s'apprivoise assez bien, et devient même caressant ; mais pour le conserver il faut le tenir à l'attache, car, dès qu'il en trouve l'occasion, il fuit dans les bois pour ne plus revenir. Quoique ses formes soient un peu épaisses il est plein de grâce et de légèreté ; son œil est brillant, mais cependant plein d'expression et même de douceur. Comme le Chat, il est d'une propreté recherchée, et passe beaucoup de temps à se nettoyer et à lisser sa jolie robe. C'est un grand destructeur d'Hermines, de Lièvres, de Lapins, de Perdrix et d'autre gibier; aussi les chasseurs russes lui font-ils une guerre cruelle, qui en diminue journellement le nombre. Sa fourrure est assez recherchée.

Le Parde (*Felis pardina*, Oken., Temm., le *Chat-pard* des voyageurs; le *Loup-Cervier* des académiciens de Paris) est de la taille de notre Blaireau; sa queue est plus longue que celle du Loup-Cervier; il a de grands favoris aux joues; son pelage est court, d'un roux vif, et lustré, parsemé de mèches ou taches longitudinales d'un noir profond, avec de semblables taches sur la queue. Il habite les contrées les plus chaudes de l'Europe, telles que le Portugal, l'Espagne, la Sicile, la Turquie et la Sardaigne. C'est probablement lui que Bory de Saint-Vincent dit avoir trouvé fréquemment dans la Sierra-de-Grados en Espagne.

LYRE ou Ménure porte-lyre, espèce unique d'Oiseau appartenant à la famille des Passereaux dentirostres. — Ce bel Oiseau est de la taille d'un Faisan et son plumage est généralement d'un brun grisâtre, avec la gorge, les couvertures supérieures et les pennes des ailes, d'un brun roux. Paré de couleurs aussi tristes, cet Oiseau est encore un des plus beaux de la Nouvelle-Hollande, par la nature et la disposition des plumes de la queue dans le mâle. Ces plumes sont de trois sortes : les douze ordinaires très-longues, à tige mince, à barbes effilées et très-écartées; deux médianes, garnies seulement de barbes serrées; et deux externes courbées en S, ou comme les branches d'une lyre, dont les barbes internes, grandes et serrées représentent un large ruban, et les externes, très-courtes, ne s'élargissent que vers le bout. La femelle, d'après M. Isidore Geoffroy, n'a pas douze pennes, comme on l'a toujours dit, mais seize, comme le mâle.

« C'est, dit M. Lesson, dans les forêts d'*Eucalyptus* et de *Casuarina* qui couvrent la surface entière des montagnes Bleues à la Nouvelle-Hollande, et les ravins qui la divisent, qu'habite principalement le Ménure, dont la queue est l'image fidèle, sous les solitudes australes, de la lyre harmonieuse des Grecs. Cet Oiseau, nommé Faisan des bois par les Anglais du Port-Jackson, aime les cantons rocailleux et retirés. Il sort le soir et le matin, et reste tranquille pendant le jour sur les arbres où il est perché. Il devient de plus en plus rare, et nous n'en avons vu que deux peaux pendant toute la durée de notre séjour à la Nouvelle-Galles du Sud. »

M

MACACO, *Macacus cynomolgus*, F. Cuvier, le *Macaque* et l'*Aigrette* de Buffon ; Singe de la famille des Macaques. Le Macaco se trouve principalement à Sumatra, et peut-être là seulement, quoique la plupart des auteurs, Buffon, G. Cuvier, etc., le fassent venir de Guinée et de l'intérieur de l'Afrique. La Ménagerie en a possédé plusieurs qui y ont fait des petits. Mais les femelles, qui ont porté sept mois, se sont constamment montrées mauvaises mères et n'ont pas toujours voulu élever leurs enfants. Cette espèce, que l'on voit communément en Europe, est turbulente, malicieuse, et surtout fort grimacière. Tant qu'il est jeune, le Macaco a une douceur et une intelligence remarquables ; alors il se prête à une certaine éducation, et les baladins des rues profitent de cette aptitude pour lui apprendre à voltiger sur la corde lâche et à faire divers tours dont ils amusent le public; mais lorsqu'il atteint six à sept ans et que toute sa force est développée, il devient méchant, colère, se révolte contre la contrainte, et le plus obéissant peut devenir le plus farouche et le plus irascible.

Dans leur pays, ces Singes vont souvent par troupes et se rassemblent surtout pour voler les fruits, les légumes, et mettre les plantations au pillage. Bosman, cité par Buffon, dit « qu'il prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs bras et autant dans leur bouche ; qu'ils s'en retournent ainsi chargés, sautant continuellement sur les pattes de derrière, et que, quand on les poursuit ils jettent les tiges de milhio qu'ils tenaient dans les mains et sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vite sur les quatre pieds. Au reste, ils examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'ils arrachent, et, si elle ne leur plaît pas, ils la rejettent à terre et en arrachent d'autres : en sorte que par leur bizarre délicatesse ils causent encore plus de dommages que par leurs vols. » Si Buffon s'est trompé et que, ainsi que le dit M. Bayer, le Macaco ne se trouve qu'à Sumatra, ce que Bosman en raconte doit se rapporter à une autre espèce. A la Ménagerie le Macaco dort couché sur le côté et replayé sur lui-même, la tête entre les jambes, ou assis, avec le dos courbé et la tête appuyée sur la poitrine. Sa voix est un cri rauque qui peut éclater dans la colère avec beaucoup de force ; mais lorsqu'il n'expri-

me qu'un sentiment paisible, il fait entendre un petit sifflement assez doux.

MACAQUES, *Macacus*, Lacép., genre de Singes, avec des abajoues et des callosités. Nous citerons le Macaque Toque, *Bonnet chinois* de Buffon, le *Macacus radiatus* de Fr. Cuv. — Ce Singe habite l'Inde et se trouve principalement sur la côte du Malabar, où il jouit des mêmes priviléges que l'Houlman au Bengale. Il est défendu aux naturels de le tuer, sous quelque prétexte que ce soit, et sous des peines très-sévères. S'il arrive à un Européen de commettre ce crime épouvantable, il n'est pas soumis aux peines prononcées contre les indigènes, et cela parce qu'il serait difficile de les lui faire appliquer; mais les brahmes sont parfaitement convaincus qu'un des dix ou douze dieux Singes qui figurent dans leur théogonie ne manquera pas de le faire mourir dans l'année pour venger son représentant sur la terre. Il en résulte que le Macaque Toque a ses coudées franches dans cette partie de l'Asie, et, comme dit le naïf voyageur Pyrard, ces Singes sont « si importuns, si fâcheux, et en si grand nombre, qu'ils causent beaucoup de dommage, et que les habitants des villes et des campagnes sont obligés de mettre des treillis à leurs fenêtres pour les empêcher d'entrer dans leurs maisons. »

Nous n'avons aucun renseignement de date récente sur cette espèce, et ceux que nous trouvons dans les voyageurs anciens sont assez confus. Néanmoins il paraît que le Macaque Toque est d'un caractère capricieux et méchant, au moins quand il a atteint un certain âge, et qu'il se livre habituellement au pillage des vergers et des plantations de cannes à sucre. Il aime beaucoup la séve du palmier dont on prépare, dans l'Inde, une liqueur fermentée nommée *zari*. Il se met en embuscade et observe les Indous qui vont percer les palmiers et poser dans la plaie de l'arbre une cannelle de bambou par laquelle la séve qui s'échappe doit être conduite dans un vase. Ce malicieux animal, aussitôt qu'il voit l'Indou parti, sort de sa cachette, grimpe sur le palmier, et boit la séve à mesure qu'elle coule du tronc. Il arrive parfois, dit-on, que cette liqueur l'enivre; alors il ne sait plus ce qu'il fait, et on le prend aisément. Toutes ces anciennes observations ont besoin d'être confirmées de nouveau.

Le Rhésus (*Macacus erythræus*, Fr. Cuv.) habite les bords du Gange, où il est en grande vénération. Encouragé par la répugnance invincible que les Indous ont pour tuer les animaux, il quitte souvent les bois et vient jusque dans les villes piller en plein jour une nourriture qui lui paraît d'autant plus agréable qu'il l'a dérobée. Ainsi que tous les Singes, il est assez doux dans sa jeunesse; mais en vieillissant il devient méchant jusqu'à la férocité, et alors il est d'autant plus dangereux qu'il a beaucoup d'intelligence et de pénétration pour calculer et exécuter ses méchancetés.

MACREUSE, Oiseau aquatique du genre Canard. — On a prétendu que les Macreuses naissaient, comme les Bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri; c'est une fable qui ne mérite pas de nous arrêter.

Les vents du nord et du nord-ouest amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de Macreuses; la mer en est, pour ainsi dire, couverte; on les voit voleter sans cesse de place en place et par milliers, paraître sur l'eau et disparaître à chaque instant. Dès qu'une Macreuse plonge, toute la bande l'imite et reparaît un instant après. Lorsque les vents sont sud et sud-est, elles s'éloignent de nos côtes, et ces premiers vents, au mois de mars, les font disparaître entièrement.

La nourriture favorite des Macreuses est une espèce de coquillage bivalve lisse et blanchâtre, large de quatre lignes et long de dix ou environ, dont les hauts-fonds de la mer se trouvent jonchés dans beaucoup d'endroits; il y en a des bancs assez étendus, et que la mer découvre sur ses bords au reflux. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur terme, les Macreuses *plongent aux vaimeaux* (c'est le nom qu'on donne à ces coquillages), ils tendent leurs filets horizontalement, mais fort lâches, au-dessus de ces coquillages, et à deux pieds au plus du sable; peu d'heures après, la mer entrant dans son plein, couvre ces filets de beaucoup d'eau, et les Macreuses suivant le reflux à deux ou trois cents pas du bord, la première qui aperçoit les coquillages plonge; toutes les autres la suivent, et rencontrant le filet qui est entre elles et l'appât, elles s'empêtrent dans ces mailles flottantes; ou si quelques-unes plus défiantes s'en écartent et passent dessous, bientôt elles s'y enlacent comme les autres en voulant remonter après s'être repues : toutes s'y noient; et lorsque la mer est retirée, les pêcheurs vont les détacher du filet, où elles sont suspendues par la tête, les ailes et les pieds.

Un filet de cinquante toises de longueur, sur une toise et demie de large, en prend quelquefois vingt ou trente douzaines dans une seule marée : mais en revanche on tendra souvent ses filets vingt fois sans en prendre une seule; et il arrive de temps en temps qu'ils sont emportés ou déchirés par des marsouins ou des esturgeons.

Observation.—On sait que la Macreuse est un Gibier dont l'usage est autorisé en Carême. « Lors qu'on cherche, dit un naturaliste, ce qui a pu faire tolérer l'usage d'une viande dans un temps où les lois de l'Eglise condamnent toutes les autres, on trouve que cela tient à une erreur des plus bizarres. Depuis le XIII^e^, et même avant jusqu'au XVI^e^ siècle, on s'est beaucoup occupé de l'origine des Macreuses. On voyait ces Oiseaux apparaître spontanément en nombre considérable, et on ne pouvait jamais découvrir le lieu de leur reproduction : dès lors les esprits étaient naturellement portés à faire des conjectures. Les uns pensaient qu'elles nais-

saient du fruit d'un arbre sur la nature duquel on n'était pas bien d'accord; d'autres voulaient que ce fût du bois de sapin pourri et flottant dans la mer, des champignons ou mousses marines, d'un coquillage, enfin des diverses matières végétales qui s'attachent aux débris des navires. Une troisième opinion, depuis longtemps émise par Aristote pour d'autres animaux, était que ces Oiseaux s'engendraient de pourriture. Ces opinions, que l'on voit reproduites dans beaucoup d'écrits d'alors, devenaient même quelquefois le thème des poëtes. On trouve dans Du Bartas (*Poëme sur la création du monde*, 1578), quelques vers dans lesquels la Genèse de la Macreuse est parfaitement tracée selon l'esprit du temps.

Dieu (dit-il), non content d'avoir infus en chaque [espèce]
Une engeandrante force, il fit par sa sagesse,
Que sans nulle Vénus, des corps inanimés,
Mains parfaits animaux ça bas fussent formés.
Ainsi le vieil fragment d'une barque se change
En des canards volants, ô changement étrange!
Même corps fut jadis arbre verd, puis vaisseau,
N'aguère champignon et maintenant oyseau.

C'est à de pareilles idées qu'il faut rattacher la coutume de manger des Macreuses aux jours maigres. La croyance générale étant qu'elles ne naissaient pas par accouplement ni d'un œuf, mais plutôt des végétaux, les conciles en permirent l'usage. Le Pape Innocent III fut le premier qui s'éleva contre; mais on n'en tint compte, et lorsque plus tard on sut, par Gérard Veer, qui venait de faire une troisième navigation vers le nord, que ces Oiseaux avaient la même origine que tous les autres, et qu'ils nichaient dans des contrées que Gérard Veer croyait être le Groënland, alors on chercha d'autres raisons pour motiver une autorisation que les rapports du voyageur détruisaient. On dit que les plumes des Macreuses étaient d'une nature bien différente de celles des autres Oiseaux, que leur sang était froid, qu'il ne se condensait point quand on le répandait, et que leur graisse, comme celle des Poissons, avait la propriété de ne jamais se figer. Dès qu'on eut inventé l'analogie qui existait entre ces derniers et les Macreuses, et qu'on l'eut fait goûter, ce qui avait été fait par les conciles persista. Voilà d'où vient que nous mangeons ces Oiseaux en Carême. »

MACROCERCUS. *Voy.* ABA.

MACRORHINS, *Macrorhinus*, Fr. Cuv., genre de Mammifères de l'ordre des Carnivores amphibies ou Phoques. Nous mentionnerons le MIOUROUNG ou PHOQUE A TROMPE (*Mac. proboscideus*, Fr., Cuv.), vulg. *Loup marin*, *Lion marin*, *Éléphant marin*, etc. Long de vingt-cinq à trente pieds, sur quinze à dix-huit de circonférence.

La Nature a paré beaucoup d'animaux, pour le temps des amours seulement, d'une sorte de robe de noce plus ou moins brillante, plus ou moins singulière : dans les Oiseaux ce sont des couleurs vives et tranchantes, des crêtes, des aigrettes; dans les Salamandres, ce sont des membranes dorsales agréablement découpées et nuancées de mille couleurs variées, etc.; elle n'a pas oublié le Phoque dont nous parlons ici, mais la parure qu'elle lui a dévolue est au moins fort bizarre. Elle consiste en un prolongement du nez, en forme de trompe membraneuse et érectile, molle, élastique, ridée, longue quelquefois d'un pied (0,325), et ayant beaucoup d'analogie avec cette longue crête qui pend sur le bec d'un coq d'Inde. Cette trompe manque à la femelle, et aux jeunes avant l'âge adulte, et il paraît qu'elle s'efface peu à peu dans le mâle lorsque le temps du rut est passé.

Le Miouroung habite les plages de toutes les îles désertes de l'hémisphère austral, et vit en troupes de cent cinquante à deux cents individus; comme il craint également la chaleur et l'excès du froid, il émigre régulièrement pour aller passer l'été dans le nord de la zone qu'il habite, et l'hiver dans le sud. Pendant les quatre premiers mois de l'année il quitte peu la mer, où il se nourrit de Poissons, de Mollusques et de Crustacés; alors il devient tellement gras qu'il n'est pas rare de lui trouver entre la peau et les muscles une couche de graisse huileuse ayant jusqu'à neuf pouces (0,244) d'épaisseur; les Américains retirent souvent une énorme quantité d'huile d'un seul individu, dont le poids de la chair seulement est communément de mille kilogrammes. Cet animal est d'un caractère doux, paisible, et surtout d'une grande indolence. Lorsqu'il dort sur la terre, mollement étendu sur un lit de varecs, il est extrêmement facile de l'approcher, car, même lorsqu'il se réveille, et voit le chasseur armé de sa longue lance, sa paresse ne lui permet ni de fuir, ni de se mettre en défense, ce qui rend facile de le tuer d'un seul coup en lui perçant le cœur. Mais dans le temps des amours il n'en est pas de même; il déploie une activité extraordinaire, et il serait dangereux de l'approcher. Le rut a lieu dans le mois d'octobre, et les mâles se livrent alors des combats furieux pour s'approprier chacun le plus de femelles qu'ils peuvent. Le plus fort fait son choix, compose à son gré son harem, et se retire; le combat recommence, et enfin les mâles les plus faibles restent sans femelles. Mais bientôt les vainqueurs se lassent de leurs conquêtes, et les abandonnent aux vaincus. Chaque femelle fait un ou deux petits, qu'elle allaite deux ou trois mois.

Le Phoque d'Anson (*Phoca Ansonii*, Desm.) en serait une variété moins grande, à pelage d'un fauve clair, et à ongles des mains plus robustes. Il habiterait plus particulièrement l'île Juan-Fernandez et les îles antarctiques.

MAGOT, *Magus*, Less., genre de Singes de la famille des Macaques. — Le Magot varie un peu pour la grandeur; néanmoins il a assez ordinairement de seize à dix-huit pouces de longueur depuis la nuque jusqu'à l'extrémité postérieure : sa tête est fort grosse, son museau large et saillant, son nez aplati, sa face nue et d'une chair livide,

ainsi que les oreilles; son corps est épais et ramassé ; il a de très-grandes abajoues, et sa bouche est armée de fortes canines. Le dessus de son corps est d'un jaune doré assez vif, mélangé de quelques poils noirs, traversé ça et là par quelques bandes noires; le dessous est d'un gris jaunâtre. Les mains sont noirâtres et velues en dessus. Il habite la Barbarie et l'Egypte.

De tous les Singes que l'on apporte en Europe, celui-ci est à la fois le plus commun et le plus robuste; sans doute il doit à l'épaisseur de sa fourrure la faculté qu'il a de très-bien résister aux intempéries de notre climat, et de vivre chez nous beaucoup plus longtemps que les autres espèces de sa classe. On dit même qu'il s'est naturalisé en Espagne, sur le Mont-au-Singe, près de Gibraltar ; mais un officier anglais, qui a été pendant plusieurs années en garnison dans cette ville, et qui a souvent chassé sur le Mont-au-Singe, assure que cet animal y était tout à fait inconnu aux habitants du pays, et que, pour lui, il n'avait jamais pu l'y rencontrer, quoiqu'il l'y eût cherché.

Il est peu de montreurs ambulants d'Ours et de Chameaux qui n'aient à leur suite un ou plusieurs Magots ; et, s'ils obtiennent autre chose que des grimaces de cet animal récalcitrant, ce n'est qu'à force de coups. Il est cependant très-intelligent, mais cette précieuse faculté ne se développe chez lui qu'avec sa parfaite indépendance. Il ne se soumet à l'homme que dans son extrême jeunesse; quand il devient adulte, il se refuse à toute soumission, lutte courageusement contre la tyrannie qui l'enchaîne, et se défend avec fureur contre les mauvais traitements. Vaincu par la force, il cesse la lutte, tombe dans la tristesse et le marasme ; il meurt, mais il n'obéit pas. Quelquefois, s'il est traité avec beaucoup de douceur, il consent à vivre dans la servitude : assis sur ses pattes de derrière, les bras appuyés sur ses genoux et les mains pendantes, plongé continuellement dans une languissante apathie, il semble ne plus vivre que de la vie végétative ; il est aussi insensible aux caresses qu'aux corrections, aussi incapable d'amitié que de crainte ; il suit d'un regard hébété ce qui se passe autour de lui, et ne sort momentanément de sa léthargie stupide que pour satisfaire sa faim.

Le Magot en liberté ne semble plus le même ; c'est le plus vif, le plus pétulant et le plus intelligent des Singes ; aussi domine-t-il tous les autres animaux qui peuplent ses forêts ; il étend même les effets de sa supériorité jusque sur les grands Mammifères, en les effrayant par les branches qu'il leur jette, et les poursuivant de ses cris, jusqu'à ce qu'il les ait chassés de ses domaines. Il n'a d'ennemis dangereux que le Serval, le Caracal, le Lynx et autres grands Chats, qui grimpent sur les arbres, le saisissent pendant son sommeil et le dévorent.

Ces Singes vivent en troupes nombreuses, et paraissent aimer la société jusque dans l'esclavage. Dans ce cas, ils adoptent volontiers les petits animaux qu'on leur donne ; il les transportent partout avec eux en les tenant fortement embrassés, et ils se mettent en colère lorsqu'on veut les leur ôter. Les femelles ont une grande tendresse pour leurs petits ; elles ne les quittent jamais, combattent avec courage pour leur défense, et ne cessent de les protéger qu'en mourant. Elles leur donnent des soins remarquables, et les tiennent très-proprement. Leur plus grande occupation de tous les instants est de les lisser, de les éplucher poil par poil, d'en enlever toutes les petites saletés, et de manger les Insectes ou les ordures qu'elles y trouvent.

Dans l'état de nature, le Magot vit principalement de fruits et de feuilles; mais en domesticité il mange à peu près de tout. Néanmoins, comme il est défiant, il ne porte rien à sa bouche sans l'avoir regardé, tourné dans tous les sens, et flairé. Avant de manger, il commence, par précaution, à remplir ses abajoues, et c'est aussi dans ces singulières poches qu'il cache tous les petits objets qu'il a volés. Les aliments qu'il préfère sont les fruits, le pain et les légumes cuits. Le Magot a une grande réputation de grimacier, et l'on dirait qu'il se pique de la mériter, tant il s'étudie à varier ses grimaces. Quand il est en colère, ses mâchoires se meuvent avec une agilité inconcevable, ses lèvres s'agitent avec vitesse, ses mouvements sont brusques, ses gestes saccadés ; il fait entendre une voix forte et rude, qui s'adoucit quand il se calme. On croit que cette espèce est le Pithique des anciens, le Singe dont Galien a donné l'anatomie.

Le Magot de l'Inde (*Magus maurus*, Less.; *Macacus maurus*, Fr., Guv ; peut-être le *Wood-Baboon* ou *Babouin* de Pennaal). — Il est de l'Inde et diffère du précédent par sa face noire, par ses oreilles et ses mains brunes; enfin par son pelage, qui est d'un brun foncé uniforme. Ses habitudes sont peu connues à l'état sauvage, mais on en élève quelquefois dans son pays.

Ce Magot, si on s'en rapporte aux personnes qui ont habité l'Inde, serait d'un caractère moins indomptable que le précédent, et les jongleurs viendraient assez aisément à bout de l'apprivoiser. Un officier de notre marine m'a dit en avoir vu un que l'on avait amené de Pondichéry, et auquel on avait appris plusieurs choses pour amuser le peuple. Il faisait l'exercice avec un petit fusil de bois, mais il mettait dans le maniement de son arme beaucoup plus de brusquerie que d'adresse ; il tirait de son fourreau un sabre de fer-blanc, et l'y remettait assez facilement. Il portait un chapeau à trois cornes, un habit brodé et un pantalon, mais on était obligé de lui ôter souvent celui-ci pour lui en remettre un autre; les jongleurs, malgré leur adresse connue pour élever et dresser les animaux même les plus sauvages, tels, par exemple, que les Ours et les Serpents, n'avaient jamais pu l'empêcher d'y faire ses ordures, et il semblait même qu'il y mettait de la malice, car il attendait

presque toujours qu'on lui eût mis un vêtement propre. Du reste, cette dégoûtante malpropreté est le fait de tous les Singes apprivoisés, sans exception, et il n'y a ni coups ni menaces qui puissent les empêcher de se satisfaire sur ce point, en tous lieux, et dans l'instant même où la fantaisie les en prend. Le Magot dont nous parlons voltigeait sur la corde lâche et y faisait le moulin et avec une telle rapidité, que les yeux ne pouvaient le suivre ni distinguer ses formes. Il obéissait au geste, à la parole, mais ce n'était jamais que par l'effet de la crainte, et il ne paraissait avoir aucun attachement pour son maître. Il était très-gourmand, saisissait avec une brusque vivacité ce qu'on lui présentait, le flairait, le retournait dans tous les sens, puis le cachait dans ses abajoues quand l'objet lui plaisait, ou le jetait avec une sorte de colère quand il ne lui convenait pas. Tous ces faits paraissent avoir peu d'importance, et cependant ils sont jusqu'à un certain point précieux pour le naturaliste, parce qu'ils servent à montrer l'analogie frappante qui existe entre le Magot de l'Inde et celui d'Afrique. — Boitard.

MAGUS. *Voy.* Magot.

MAINATE, *Gymnops*, Cuv., genre d'Oiseau de la famille des Dentirostres. L'espèce la plus remarquable est le Mainate de Java (*Eulabes indicus*, Cuv.). — Ces Oiseaux, au rapport des voyageurs, se font distinguer et même rechercher des Chinois et des Malais, par la douceur de leur caractère, la facilité avec laquelle ils se font à la domesticité, l'aptitude qu'ils montrent pour retenir les airs, les mots et les phrases qu'on veut leur apprendre, et la complaisance avec laquelle ils les répètent au moindre désir du maître; il paraît même qu'ils possèdent ces talents à un degré supérieur à celui que l'on observe dans les Perroquets, qui, généralement, nous captivent davantage par l'éclat de leurs couleurs que par leurs grâces et leur amabilité. Du reste, c'est un fort bel Oiseau, dont le plumage d'un noir brillant reflète toutes les couleurs primitives de la lumière qui se décompose sur les prismes nombreux de sa robe légère. Dans les îles de Java et de Sumatra où ces Oiseaux sont communs, on les voit réunis en troupes se répandre dans les plaines, visiter tour à tour les jardins et les forêts, pour y chercher leur nourriture, qu'ils trouvent, soit dans les Vers et les Insectes, soit dans les fruits et les graines. Ils font entendre naturellement un chant fort agréable; ils construisent, conjointement, avec la femelle, à laquelle ils témoignent un grand attachement, un nid qu'ils tapissent intérieurement d'un duvet très-abondant; ce nid est ordinairement placé près du sol, entre les tiges accumulées d'une souche épaisse. La ponte est ordinairement de trois œufs grisâtres, tachetés de vert olive. Le vol des Mainates est assez rapide quoique peu soutenu; il a beaucoup d'analogie avec celui du Merle.

MAI-POURI. *Voy.* Tapir.

MAKIS, *Lemur*, Lin. — Ces animaux font le passage naturel des Quadrumanes aux autres Mammifères; leur museau rappelle plus celui du Chien que la figure humaine; leurs narines sont situées au bout du museau, comme celles des Chiens; les extrémités postérieures sont plus longues que les antérieures; ils ont tous les ongles plats, excepté celui du premier doigt des pieds de derrière, qui est relevé et très-aigu; les mamelles placées sur la poitrine; leur queue (manquant quelquefois) est toujours lâche et non prenante.

Les Makis ont trente-deux dents: quatre incisives supérieures, et six inférieures en avant; les deux canines supérieures croisent les inférieures en avant; ils ont six molaires. Leur museau est effilé comme celui d'un Renard; leur queue est très-longue; leur poil est doux et laineux; leurs mamelles, au nombre de deux, sont placées sur la poitrine. Tous sont de Madagascar. Ces animaux aiment la chaleur, même dans leur pays. Ils marchent en relevant leur longue queue en panache.

Le Maki rouge (*Lemur ruber*, Peron. — Geoff.; le *Maki roux*, Fr. Cuv.). — Ce bel animal est d'une grande taille, relativement à ses congénères. Il n'a pas moins de quatorze pouces de longueur (0,379) depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il est d'un roux marron vif, avec la tête, les quatre mains, la queue et le ventre noirs; il porte une touffe de poils roux à chaque oreille, et une tache blanche sur la nuque.

Cette espèce habite les bois des environs de Tamatava, dans l'île de Madagascar, et probablement dans quelques autres parties de ce singulier pays, où les Makis, assez nombreux en espèces, semblent avoir été placés pour remplacer les Singes, qu'on n'y trouve pas. Le Maki rouge est doué d'une grande agilité, comme tous ses congénères, mais il est d'un naturel triste et dormeur. Retiré dans le trou d'une vieille souche, sur un lit de feuilles sèches ou de mousse que la Nature seule lui a préparé, il passe la plus grande partie de son temps à dormir couché en rond et la tête entre ses jambes. Ce n'est que lorsque la faim le talonne qu'il se réveille et sort de sa retraite. Alors il déploie toute son adresse, toute son agilité, pour parcourir la forêt, tantôt en s'élançant d'un arbre à un autre, tantôt en se glissant à travers les broussailles et marchant d'un pas léger sur la terre, à la manière des Renards. Sa nourriture ordinaire consiste en fruits sauvages; mais il cherche aussi les nids d'Oiseaux pour en manger les œufs, et il ne dédaigne pas non plus les Insectes quand il ne trouve rien de mieux.

Ses mœurs sont douces et indolentes; aussi s'accoutume-t-il assez bien à la captivité, et il s'apprivoise avec facilité. Mais il n'est jamais très-affectueux, et dans son esclavage il ne paraît avoir que deux passions, à la vérité bien innocentes, celle de manger et celle de dormir. Si on le trouble dans son repos, sa paresse ne lui permet pas de se mettre trop en colère; il se borne à ouvrir

les yeux, à pousser un petit grognement, puis il se remet à dormir. Il est assez robuste et supporte bien les rigueurs de notre climat, pourvu qu'on le tienne dans une chambre à feu.

Le VARI (*Lemur macaco*, Lin.; le *Vari*, Buff. — G. Cuv.) est, avec le précédent, une des plus grandes espèces du genre. Ses couleurs sont le noir et le blanc, mais elles ne sont pas distribuées également, et elles varient de place d'individu à individu; la tête est blanche dans les mâles, noire dans les femelles. Il a vingt pouces (0,542) de longueur.

Les naturalistes s'accordent assez à dire que cet animal est fort doux. En effet, dans l'esclavage, il semble avoir assez de douceur, mais sans cependant montrer beaucoup d'affection à ceux qui le soignent. Si son museau pointu, ses grands yeux assez expressifs quand il a un désir, n'annoncent pas une grande méchanceté, ils ne dénotent pas non plus beaucoup d'intelligence. Quelques individus même aiment assez à recevoir et à rendre des caresses : mais tout cela prouve-t-il que ces animaux conservent un caractère pacifique quand ils vivent libres et à l'état de nature? C'est ce que je ne crois pas, et je puis citer un fait à l'appui de mon opinion.

A la Ménagerie, un Vari vivait avec un Mongous, dans la même cage. Ces deux animaux ne paraissaient pas se soucier beaucoup l'un de l'autre, mais du moins, s'ils ne vivaient pas en parfaite intelligence, ils ne cherchaient pas à se nuire et ne se battaient pas. On les plaça dans une cage plus grande, et on les transporta dans un autre local. Le lendemain matin, on trouva le Mongous tué : le Vari l'avait mis en lambeaux. D'ailleurs, ce fait se trouve assez en harmonie avec ce que dit le voyageur Duret, que les Varis sont d'un naturel farouche et cruel comme celui du Tigre.

Quoi qu'il en soit, l'impératrice Joséphine a eu pendant plusieurs années des Varis qui ont parfaitement vécu dans sa ménagerie de la Malmaison. Ils y ont même fait des petits qui sont nés les yeux ouverts, comme les petits des Ouistitis.

Le MAKI A FRONT BLANC (*Lemur albifrons*, Geoff. La femelle est le *Maki d'Anjouan* de Geoff. et le *Maki aux pieds fauves* de Briss.) — Il est d'un gris roux ou d'un brun marron doré, en dessus; d'un brun gris olivâtre en dessous; les deux derniers tiers de la queue sont noirs; la face et les quatre mains sont d'un noir violâtre; la partie antérieure de la tête, le côté des joues et le dessous de la mâchoire inférieure sont blancs dans le mâle, d'un gris foncé dans la femelle.

Des animaux de cette espèce ont fait des petits à la Ménagerie. La femelle a porté environ quatre mois, et fit un petit de son sexe qui naquit les yeux ouverts. « Dès le moment où ce jeune Maki fut au monde, dit Fr. Cuvier, il s'attacha à sa mère avec ses quatre pattes, en travers du ventre, au-dessus des cuisses, qu'elle reployait contre elle-même comme pour le cacher et lorsqu'il voulait téter, il allongeait son cou pour aller chercher la mamelle qui est sous l'aisselle. Outre qu'il s'enfonçait dans le pelage de sa mère, celle-ci présentait toujours le dos aux personnes qui la regardaient, quelque familiarisée qu'elle fût avec elles, et ce n'a été qu'après plusieurs semaines qu'on a pu l'observer exactement. A sa naissance, il était de la grosseur d'un petit rat. Cette femelle, avant la naissance de son petit, était extrêmement douce et familière : on ne s'approchait point d'elle qu'elle ne vînt aussitôt chercher des caresses et lécher les mains. Mais dès que son petit fut né, elle devint méfiante, s'éloigna de tout le monde, et même elle menaçait dès qu'on l'approchait. Cette défiance s'est affaiblie par degrés, et sa première familiarité a reparu lorsque ses soins sont devenus moins nécessaires à son petit, c'est-à-dire vers le troisième mois. Jusque-là ces animaux ne s'étaient point séparés, ou si le petit se hasardait à se détacher de sa mère, au moindre bruit il retournait se cacher entre son ventre et ses cuisses. » La mère l'a allaité pendant six mois.

Des observations faites à la Ménagerie sur ces animaux il est résulté la connaissance d'un fait extrêmement important pour l'histoire du genre : c'est que le mâle et la femelle peuvent différer de couleur au point de ne pas se ressembler du tout, ce qui doit nécessairement avoir induit les naturalistes en erreur. En effet, dans cette espèce, toutes les parties qui sont d'un brun marron doré dans le mâle sont d'un fauve plus ou moins jaunâtre dans la femelle, et tout ce qui chez celle-ci est d'un gris foncé est blanc dans le premier. Comme il n'y a pas de raison pour croire que ce Maki fasse une exception, on doit présumer que les naturalistes ont souvent fait confusion ou double emploi, et qu'ils ont donné des noms différents à des mâles et à des femelles de la même espèce. Si cette observation est juste, il faudra probablement réduire à sept ou huit le nombre de Makis qu'ont décrits les auteurs, et ce sera encore beaucoup si l'on considère que ces animaux ne se trouvent que sur un seul point du globe, et même dans un espace comparativement assez borné, l'île de Madagascar.

« Les Makis vivent en troupe, dit Geoffroy Saint-Hilaire; ils prennent leur nourriture indifféremment avec la bouche ou avec la main : ils lapent en buvant, à la manière des Chiens. Revenant dans les mêmes lieux, ils se plaisent à répéter les mêmes allures et les mêmes mouvements. L'un de ces mouvements, qu'ils reproduisent comme divertissement, consiste à s'élever perpendiculairement le long d'un mur ou d'un arbre : ils mettent une sorte d'amour-propre à s'élever; et si quelques accidents les en ont empêchés, ils en montrent une sorte de dépit, et ils s'y prennent avec tant de calcul, qu'ils se satisfont le moment d'après par un saut de la plus grande hauteur. Abandonnés en liberté dans les maisons, ils choisissent un

certain emplacement pour s'y livrer au repos, et c'est toujours l'encoignure du meuble le plus élevé et le plus retiré de l'appartement. »

Le Maki a front noir (*Lemur nigrifrons*, Geoff. — Fr. Cuv.; *Simia sciurus*, Petiver.; *Lemur simia sciurus*, Schreb).. — Cet animal a le pelage cendré en dessus vers les parties antérieures du corps, et d'un gris roux sur les parties postérieures ; le dessous est roux, il a un bandeau noir sur le front. Il diffère principalement du Maki à fraise par ses favoris, qui sont gris au lieu d'être roux.

En faisant l'histoire de ce Maki nous complétons celle de tous les autres animaux de son genre, car, sauf un peu plus ou un peu moins de méchanceté ou de douceur, ils ont à peu de chose près les mêmes instincts et les mêmes habitudes.

Le Maki à front noir vit solitaire, par exception, en compagnie de sa femelle seule ; il habite les parties les plus retirées des forêts de Madagascar. C'est un animal crépusculaire, qui passe la journée à dormir couché en boule, sa grosse queue passée entre ses jambes de derrière et ramenée de manière à s'enrouler autour de son cou. Il attend dans cette attitude que le soleil soit couché pour se mettre en quête de ses aliments. Il marche très-difficilement sur la terre ; mais dès qu'il s'approche d'un arbre dont les branches ne sont qu'à douze ou quinze pieds d'élévation (4 à 5 mètres), d'un bond prodigieux, et cependant sans effort, il s'élance dessus. Rarement il se donne la peine de monter autrement, à moins que les branches de l'arbre ne se trouvent à une hauteur extraordinaire, à laquelle il ne peut atteindre. Dans ce cas, il s'élance au tronc, et ce premier bond le porte tout d'un coup à douze ou quinze pieds de hauteur (4 à 5 mètres). On ne reconnaît plus alors l'animal paresseux et somnolent, car il déploie une telle vivacité, que les yeux ont peine à le suivre, tant est grande la rapidité avec laquelle il saute de branche en branche en jouant avec sa femelle, qui ne le quitte guère.

Ces deux animaux ont de la tendresse l'un pour l'autre, et se la témoignent d'une manière assez singulière : pendant le jour ils dorment en se tenant pressés dans les bras l'un de l'autre. Lorsqu'ils sont éveillés, ils se grattent mutuellement les oreilles en enfonçant dans la conque cet ongle unique qu'ils ont à l'index de la main de derrière ; ils se nettoient et se lissent le poil en se léchant, et en se servant de leurs incisives inférieures qui sont longues, couchées en avant, et simulent une sorte de peigne. Elles ne sont propres qu'à cet usage, et leur forme, comme leur position, les rend tout à fait inutiles pour la mastication ; ils ne peuvent pas même s'en servir pour mordre ou retenir une proie.

Cette habitude, qu'ils ne doivent qu'au désir d'entretenir sur eux une extrême propreté, est cause que lorsqu'ils vivent en esclavage et qu'ils lèchent la main de leur maître, ils ne manquent jamais de lui frotter doucement la peau avec ces petites dents, et c'est la plus grande marque de contentement et d'amitié qu'ils puissent lui donner. De là, de mauvais observateurs ont conclu qu'ils avaient la langue rude et épineuse comme les Chats, et cette erreur s'est généralement répandue, parce que Buffon l'a consacrée.

Lorsque deux Makis se caressent comme nous venons de le dire, si un autre couple rôdeur vient les déranger, la guerre est aussitôt déclarée et commencée. Ce qu'il y a de particulier, c'est que les deux femelles y prennent une part active, et montrent même plus d'acharnement et de fureur que les mâles. Tous à la fois poussent des cris sur un ton assez grave, mais très-fort, ce qui produit un bruit étourdissant; ils se saisissent corps à corps, se mordent, et s'arrachent des poignées de poils avec les mains. Le combat ne finit que par la lassitude ; alors ils se séparent, et chaque couple se retire dans un lieu écarté pour remettre de l'ordre dans sa toilette, en se lissant mutuellement leurs poils ébouriffés.

Si tous les Makis sont d'habiles grimpeurs, s'ils surpassent même les Singes les plus lestes dans l'agilité qu'ils mettent à parcourir en un clin d'œil toutes les branches d'un arbre, c'est qu'ils le doivent à une organisation particulière. Chez eux, la paume de la main se continue par une ligne droite cachée sous les poils, jusqu'au milieu du bras, de sorte que lorsque ce dernier est étendu, les doigts se ferment nécessairement, et l'animal ne peut plus les ouvrir sans faire un grand effort ou recourber son bras. Ceci fait comprendre la facilité avec laquelle il se suspend aux branches et peut rester pendu par une seule main pendant fort longtemps. Il lui arrive quelquefois de faire son repas tout entier en restant dans cette singulière position, tandis qu'avec l'autre main il cueille et porte à sa bouche les fruits dont il se nourrit.

Dans la captivité, le Maki à front noir ne diffère en rien des autres. Il n'est pas méchant ; cependant il se met assez facilement en colère si on le contrarie, et alors il jette un cri aigre interrompu, mais se succédant avec rapidité. Lorsqu'on le caresse, il fait entendre un petit son roulant et sourd, absolument comme celui d'un Chat lorsqu'on lui passe la main sur le dos. On le nourrit comme les autres espèces, c'est-à-dire avec du lait, du pain, des fruits et des racines cuites. Si on le tient dans un lieu chauffé pendant l'hiver, il vit fort longtemps dans nos climats.

MALBROUCK, G. Cuv.; *Cercocebus Malbrouck*, Geoff.; espèce de Singe remarquable par l'extensibilité de ses lèvres; d'un gris verdâtre en dessus, blanchâtre en dessous; son front porte un bandeau blanc, sa face est couleur de chair. — La Ménagerie a possédé un grand nombre de Malbroucks. « Il n'est point d'animaux plus agiles, dit Frédéric Cuvier; ils s'élancent, en faisant plu-

sieurs tours, comme en volant, couchés sur le côté, et ne se soutenant ainsi en l'air que par l'impulsion qu'ils se donnent en frappant de leurs pieds les parois de leur cage. Ces Malbroucks faisaient rarement entendre leur voix, qui ne fut jamais qu'un cri aigre et faible, ou bien un grognement sourd. Les mâles, dans leur jeunesse, étaient assez dociles; mais dès que l'âge adulte arrivait, ils devenaient méchants, même pour ceux qui les soignaient. Les femelles restaient plus douces, et paraissaient seules susceptibles d'attachement. Cependant les Malbroucks sont excessivement irritables; mais si d'un côté ils sont violemment poussés par leurs penchants, de l'autre ils calculent tous leurs mouvements avec soin; et lorsqu'ils attaquent, c'est toujours traîtreusement par derrière, et lorsqu'on n'est point occupé d'eux: alors ils se précipitent sur vous, vous blessent de leurs dents ou de leurs ongles, et s'élancent aussitôt pour se mettre hors de votre portée, mais sans cependant vous perdre de vue, et cela autant pour saisir le moment favorable à une nouvelle attaque que pour se soustraire à votre vengeance. L'extrême irritabilité du Malbrouck est cause qu'on ne peut ni l'apprivoiser entièrement, ni lui faire supporter de contrainte; c'est-à-dire qu'il n'est susceptible d'aucune éducation que celle de la nature. Dès qu'on le violente et qu'on veut qu'il obéisse, sa pétulance cesse, il devient triste, taciturne, et bientôt après il meurt. »

Cette espèce habite le Bengale, et les Indous ont une grande vénération pour elle, parce qu'ils croient que l'âme de leurs sages, de leurs philosophes, de leurs grands hommes, passe dans le corps d'un de ces animaux après la mort. Aussi, dans Amadabad, capitale du Guzarate, ont-ils construit deux ou trois hôpitaux qui leur sont entièrement consacrés. Là on nourrit et soigne non-seulement les Singes invalides ou estropiés, mais encore ceux qui, sans être malades, veulent y demeurer, et il paraît que la gourmandise et la paresse y en attirent bon nombre.

« Deux fois par semaine, les Singes du voisinage de cette ville, si l'on en croit Buffon, se rendent d'eux-mêmes tous ensemble dans les rues; ensuite ils montent dans les maisons qui ont chacune une petite terrasse où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs. On ne manque pas de mettre ces jours-là sur ces terrasses du riz, du millet, des cannes à sucre dans la saison, et autres choses semblables; car si par hasard les Singes ne trouvaient pas les provisions auxquelles on les a accoutumés, ils rompraient les tuiles dont la maison est couverte, et feraient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans l'avoir bien flairé auparavant, et lorsqu'ils sont bien repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. » Si ces faits, que je rapporte textuellement, ne prouvent pas grand' chose dans l'histoire du Malbrouck, ils prouvent au moins, par l'exemple de Buffon, qu'une grande crédulité peut s'allier à un grand génie.

Les Malbroucks à l'état sauvage sont d'habiles pillards, très-dangereux pour les vergers et les champs de cannes à sucre. « L'un d'eux, dit Inigo de Biervillas, fait sentinelle sur un arbre pendant que les autres se chargent de butin; s'il aperçoit quelqu'un, il crie *houp, houp, houp*, d'une voix haute et distincte; au moment de l'avis, tous jettent les cannes qu'ils tenaient de la main gauche, et s'enfuient en courant à trois pieds; s'il sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils tenaient dans la main droite, et se sauvent en grimpant sur les arbres qui sont leur demeure ordinaire. Ils sautent d'arbre en arbre; les femelles mêmes, chargées de leurs petits, qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi comme les autres, mais tombent quelquefois. Lorsque les fruits et les plantes succulentes leur manquent, ils mangent des Insectes, et quelquefois ils descendent sur les bords des fleuves et de la mer pour attraper des Poissons et des Crabes. »

Jusque-là l'auteur reste dans le vraisemblable, et il est permis de le croire; mais ce qui suit me paraît tomber un peu dans ce merveilleux dont les anciens voyageurs aimaient tant à broder leurs narrations. « Ils mettent leur queue entre les pinces du Crabe, ajoute-t-il, et dès qu'elles serrent, ils l'enlèvent brusquement et l'emportent pour le manger à leur aise. Ils cueillent des noix de coco et savent fort bien en tirer la liqueur pour la boire et le noyau pour le manger. On les prend par le moyen de noix de coco, où l'on fait une petite ouverture; ils y fourrent la patte avec peine, parce que l'ouverture est étroite, et les gens qui sont à l'affût les prennent avant qu'ils puissent se dégager. » Une des choses de ce récit qui n'est pas la moins admirable, est la naïveté avec laquelle Buffon le rapporte.

Les Malbroucks sont grands dénicheurs d'Oiseaux; aussi a-t-on remarqué que partout où les premiers abondent, les derniers sont fort rares. Ils ne craignent ni le Tigre ni les bêtes féroces, mais ils ont un ennemi bien plus terrible et bien plus dangereux, qui va les saisir sans bruit, pendant la nuit, jusque sur la cime des arbres les plus élevés. Cet ennemi redoutable n'est autre qu'une sorte de très-grand Serpent, probablement un Boa, qui les avale d'un seul coup et s'occupe jour et nuit à leur faire la chasse.

MAMMALOGIE ou MASTOLOGIE. — Le mammalogiste est le savant qui s'occupe de l'histoire naturelle des animaux mammifères; il examine leurs mœurs, décrit leur organisation interne et externe, recherche les lois de leur répartition géographique, et essaye, en même temps qu'il indique les espèces les plus utiles à l'homme et aussi celles qui lui sont nuisibles, de dresser le catalogue de toutes celles qui existent présentement à la surface du globe ou qui y vivaient avant que des causes qu'on n'a pas encore bien

appréciées les en aient fait disparaître. Puis, s'aidant des faits que l'observation lui a démontrés et des données qu'il s'est acquises par son expérience, le même savant doit chercher à classer les Mammifères eux-mêmes, c'est-à-dire à les disposer en groupes naturels, qu'il rapproche plus ou moins entre eux selon que les espèces qu'il y rassemble sont liées par des affinités plus ou moins évidentes.

La Mammalogie, subdivisible en divisions aussi nombreuses que les divers points de vue sous lesquels elle peut être envisagée, est la science du naturaliste dont nous venons de parler; elle emprunte son nom aux objets dont elle traite, de même que ce savant doit le sien aux animaux et à la science qui l'occupent. Mais, comme on l'a fait remarquer, les mots Mammalogie et Mammalogiste sont vicieux par cela seul qu'ils sont hybrides, puisqu'ils empruntent leurs racines à deux langues différentes. Aussi convient-il mieux d'appeler *Mastologie* la zoologie des Mammifères, et par suite de nommer *Mastologistes* les auteurs auxquels elle doit ses progrès. Ces dénominations proposées en 1816 par M. de Blainville semblent donc devoir être préférées.

Les Mammifères étant les animaux qui jouent le rôle le plus important dans l'économie de la Nature, sont par suite ceux qu'il importe le plus de connaître; aussi n'est-il pas étonnant que leur étude remonte à la plus haute antiquité; et, bien que leur histoire n'ait véritablement été érigée en science particulière que chez les modernes, on ne saurait nier qu'ils n'aient été de tout temps les plus fréquemment observés. Les causes en sont faciles à reconnaître, et ne permettent pas de s'étonner que les anciens connussent déjà un bon nombre de ces animaux. Ceux de l'Europe orientale et méridionale, ceux d'une partie de l'Asie et quelques-uns de ceux de l'Afrique leur étaient pour ainsi dire familiers. Les Romains virent dans les jeux du Cirque plusieurs des Mammifères que l'on regardait il n'y a qu'un siècle comme fort rares, et parmi lesquels il en est qu'on n'a revu que dans ces dernières années. Les Lions, les Panthères, les Eléphants, les Rhinocéros, les Girafes ou Camelopardalis, et les Zèbres, que Pline appelle Hippotigres, en sont des exemples remarquables. L'Hippopotame fut aussi conduit à Rome. Tous ces animaux, alors plus communs encore dans leur pays natal qu'ils ne le sont aujourd'hui, étaient amenés à grands frais, et on en devait surtout la découverte et la capture aux armées expéditionnaires qui procurèrent à Pline, mais surtout à Aristote le précepteur d'Alexandre le Grand, de si précieux renseignements. L'Europe était aussi beaucoup plus riche, si l'on peut employer cette expression, pour une foule d'animaux nuisibles, beaucoup plus fournie en Mammifères indigènes qu'elle ne l'a été depuis, non pas que le nombre des espèces elles-mêmes fût plus grand, mais celui des individus bien plus considérable. Les vastes et épaisses forêts dont la vieille Europe était ombragée recélaient d'innombrables troupeaux de Ruminants d'une force prodigieuse, des Loups en plus grande abondance, et même des Lions, puisqu'il est constant, d'après le témoignage du père de l'histoire naturelle, que ces animaux vivaient peu avant son temps dans quelques parties de la Grèce. Mais la civilisation diminuant l'étendue des terres incultes, priva les bêtes fauves et les animaux plus timides, mais non moins variés, qui leur servaient de pâture, de la sécurité qui leur était nécessaire. Elle fit plus, elle s'arma contre eux et les refoula dans les montagnes ou dans les forêts glacées. Les Bœufs aurochs, l'Elan, qui vivaient en Germanie, ainsi que le rapporte César dans ses Commentaires, n'existent plus aujourd'hui que dans l'Europe boréale, et leur nombre va chaque jour diminuant. Le Loup, beaucoup plus rare qu'autrefois par toute l'Europe civilisée, a été complétement détruit en Angleterre. La chasse était à ces diverses époques plus pratiquée encore qu'aujourd'hui; aussi presque tous les anciens auteurs lui ont-ils consacré différents passages de leurs ouvrages, et Oppian en a-t-il fait l'objet d'un Traité spécial. Quelques auteurs anciens nous ont aussi laissé des renseignements plus ou moins curieux sur la manière de vivre des animaux, et quelquefois sur leur organisation. Elien, Hérodote, Pline, Athénée, Galien, méritent surtout d'être consultés, et à leur tête se place Aristote, qui sut créer l'histoire naturelle des animaux et rester supérieur à tous ceux qui s'en occupèrent après lui. Pendant longtemps, en effet, on n'ajouta que peu de chose à ses ouvrages, qui furent jusqu'au moyen âge presque les seuls dans lesquels on pût chercher quelques observations originales; et on doit aller jusqu'à Albert le Grand et même jusqu'à Gesner avant de rien trouver de plus complet. Gesner traita dans un ouvrage in-folio, accompagné de planches faites sur bois et qui sont souvent assez reconnaissables, des Mammifères qu'il appelle, comme on l'avait fait dans toute l'antiquité, *Quadrupèdes vivipares;* mais les ouvrages de Gesner et ceux de ses successeurs ne sont point encore exempts de tous ces récits exagérés, de ces descriptions hypothétiques, auxquels avaient donné lieu des animaux fabuleux, fruit de l'imagination des anciens. Ceux qui les suivirent ne surent point non plus s'affranchir de cette sorte de servilisme qui faisait admettre et même représenter, sur l'autorité d'un seul homme, des êtres qu'on reconnaissait pour monstrueux, mais dont néanmoins on admettait sans difficulté l'existence. Ainsi Jonston, qui vint après Gesner, nous donne parmi ses figures celle de Lièvres pourvus de bois; quelques-uns avaient aussi représenté la Licorne, les Sirènes au corps de femme et à la queue de Poisson et plusieurs autres non moins étranges. Alors les Cétacés étaient rangés parmi les Poissons, et les Chauves-Souris parmi les Oi-

eaux, non parce que leurs rapports avec es Quadrupèdes vivipares étaient méconus, mais parce qu'on n'attachait à la ière de classer les animaux aucune importance réelle, et parce que d'ailleurs tout animal vivant dans l'eau était nécessairement un oisson, comme ceux qui vivaient dans l'air t qui n'étaient point Insectes rentraient ans la catégorie des Oiseaux. Par contre, n réunissait aux Quadrupèdes vivipares les eptiles à quatre membres, en les distinguant seulement par le nom de Quadrupèdes vipares. Cette classification, entièrement contraire à la nature, est encore conservée dans quelques ouvrages du commencement le notre siècle.

En 1693 parut l'ouvrage de Ray (*Synopsis methodica animalium*, in-8°, Londres). L'auteur, qui ne traite dans ce volume que des Quadrupèdes vivipares, est réellement le premier qui ait entrepris une classification rationnelle de ces animaux. Les pieds lui fournissent, selon qu'ils sont onguiculés ou ongulés et selon que les doigts varient dans leur disposition, les caractères sur lesquels reposent les subdivisions principales qu'il établit parmi les Quadrupèdes; sa classification a été suivie pendant longtemps, surtout en Angleterre, et plusieurs des caractères qu'il emploie ont été conservés jusqu'à présent avec une valeur presque égale à celle qu'il leur accordait. Quelques rapprochements heureux indiquent que Ray sentait déjà le besoin d'une méthode naturelle, et, bien qu'il ait employé pour désigner les Mammifères le nom de *Quadrupèdes vivipares*, il fait remarquer qu'il est loin d'être bon, puisqu'il y a des animaux dont le cœur a deux ventricules comme celui de ces Quadrupèdes, dont la génération est vivipare à la même manière, la respiration également pulmonaire et le corps en partie couvert de poil, qui n'ont cependant que deux pieds au lieu de quatre; tel est, dit-il, le *Manati*, que Diogène ne connut pas sans doute, car il n'aurait pas eu besoin de déplumer un Coq pour critiquer avec une même facilité la définition de l'homme de Platon, puisque le *Manati* est naturellement un bipède sans plumes. Ray place ce curieux animal à côté des Phoques, comme on l'a fait longtemps après, en lui adjoignant les véritables Cétacés. Quant à ces derniers, il les laisse à la tête des Poissons, non pas qu'ils aient avec eux de ressemblance, mais parce qu'il craint de faire trop d'innovations. Il admet au contraire qu'ils ont l'organisation des quadrupèdes. Il appelle ceux-ci, pour en donner une idée plus exacte, *Vivipares pileux* (animalia vivipara pilosa), et de plus il dit des Cétacés (Pisces CETACEI seu BELLUÆ marinæ) : *Nam præter locum in quo degunt, figuram corporis externam, cutem depilem et motum progressivum seu natatum, nihil fere cum piscibus commune habent, sed in reliquis cum Quadrupedis viviparis conveniunt.* (Synopsis methodica Avium et Piscium, p. 4.)

C'est à Bernard de Jussieu, célèbre en botanique, par quelques essais d'une Méthode naturelle, qu'on doit d'avoir admis le premier que les Cétacés devaient rentrer dans la même classe que les Quadrupèdes vivipares. Linné, qui, dans la première édition de son *Systema*, avait fait des Cétacés un ordre de Poissons, adopta dans les suivantes la manière de voir de Ray et de Jussieu, et réunissant ces animaux aux Quadrupèdes vivipares, sous le nom commun de *Mammalia* (d'où Mammifères, animaux qui portent des mamelles), il fit des Cétacés (Baleine et Dauphin) l'ordre des *Mammalia cete*. D'autres savants réunirent aux *Cete* les Phoques, que Linné avait mis à leur véritable place, c'est-à-dire à côté des Chiens, mais en y joignant les Manates, qui représentent parmi les aquatiques les Eléphants et les Pachydermes, à côté desquels ils paraissent devoir être classés, et ils en firent l'ordre des Amphibies, qui a longtemps subsisté.

Les *Mammalia* furent définitivement répartis dans la classification linnéenne en sept ordres, que voici :

1° *Primates* : des ongles, quatre dents incisives et une canine, ou, pour nous expliquer plus clairement (ces expressions sont la traduction de celles du *Systema*), deux incisives, et une canine de chaque côté de chaque mâchoire.

Les Primates, qui s'appelaient d'abord *Anthropomorphes*, sont l'homme, les Singes, les Makis, auxquels Linné et Gmelin joignent, d'après Pallas, le Galéopithèque, dont Bontius avait fait le *Vespertilio admirabilis*, et que nous verrons plus tard être encore placé parmi les Chauve-Souris, *Vespertilio*; enfin le genre Vespertilio lui-même.

2° *Bruta* : des ongles, point d'incisives. En tête est le Bradypus, que Linné rangeait d'abord parmi les *Primates*; puis le *Myrmecophaga*, le *Manis* ou Pangolin, et le Tatou, *Dasypus*, ainsi que le Rhinocéros, l'Eléphant et le Dugong, *Trichechus*.

3° Les *Feræ* : ils ont des ongles, six dents incisives à chaque mâchoire et des canines isolées, ainsi que des molaires. Parmi eux se placent les genres Phoque, *Phoca*; Chien, *Canis*; Chat, *Felis*; Civette, *Viverra*; Marte, *Mustela*; Ours, *Ursus*, Didelphe, *Didelphis*; Taupe, *Talpa*; Musaraigne, *Sorex*, et Hérisson, *Erinaceus*.

4° Les *Glires*, qui ont deux dents incisives très-rapprochées entre elles à chaque mâchoire et séparées des molaires, qui sont leurs seules autres dents, par un espace vide. Genres : Porc-Epic, *Hystrix*; Cabiai, *Cavia*; Castor, *Castor*; Rat, *Mus*; Marmotte, *Aretomys*; Ecureuil, *Sciurus*; Loir, *Myoxus*; Gerboise, *Dipus*; Lièvre, *Lepus*; Daman, *Hyrax*.

5° Les *Pecora*, qui manquent d'incisives supérieures, et qui ont en bas six ou huit de ces dents très-éloignées des molaires. Leurs pieds sont à sabots.

Genres : Chameau, *Camelus*; Chevrotain, *Moschus*; Cerf, *Cervus*; Girafe, *Camelopardalis*; Antilope, *Antilope*; Chèvre, *Capra*; Mouton, *Ovis*; Bœuf, *Bos*.

6° Les *Belluæ* : ils ont des sabots; des in-

cisives au nombre de six à chaque mâchoire, et des canines éloignées des autres dents; ce sont les Chevaux, *Equus*; Hippopotames, *Hippopotamus*; Tapirs, *Tapirus*; Cochons, *Sus*.

7° Les *Cete* ou Cétacés, partagés en *Monodon*, *Balæna*, *Physeter* et *Delphinus*.

Cette disposition, qui est celle de Linné, très-légèrement modifiée quant au nombre des genres par Gmelin, dans la treizième édition du *Systema*, 1789, diffère notablement de la première édition du *Systema* (Leyden, 1735,); celle-ci, qu'avait précédée un tableau synoptique, ne donne que cinq ordres de *Quadrupedia : Anthropomorphæ*, *Feræ*, *Glires*, *Jumenta* (*Equus*, *Hippopotamus*, *Elephas*, *Sus*) et *Pecora*. Les Cétacés ou *Plagiuri*, parmi lesquels se trouve, malgré l'observation judicieuse de Ray, le *Manatus*, forment le premier groupe des Poissons, celui des *Plagiuri*, dont le caractère distinctif est d'avoir la queue horizontale et non verticale comme celle des vrais Poissons; mais la deuxième édition, 1737, avait déjà réparé cette erreur.

Avant la dernière publication du *Systema naturæ* de Linnée, par Gmelin, avaient paru plusieurs ouvrages parmi lesquels le premier qui doive être remarqué est celui de Brisson (le Règne animal divisé en neuf classes, Paris, in-4°, 1754), qui fait des Cétacés une classe distincte, et établit parmi les Quadrupèdes plusieurs bons genres et décrit un grand nombre d'espèces avec exactitude. Mais un travail plus important fut celui qu'Erxleben publia sous le titre (*Systema Regni animalis*, in-8°, Leipzig), et dans lequel le nombre des espèces est plus considérable encore. Cet ouvrage, que l'on consulte fréquemment, traite seulement des Mammifères. Pour continuer la série des auteurs systématiques, nous pouvons mentionner Pennant, auquel on doit aussi de nombreuses figures de Mammifères *Synopsis Quadrupedum*, in-8°, 1771, et *History of Quadrupeds*, in-4°, 1781). Après lui vint Storr, 1780; Boddaert (1785) qui indiqua quelques rapprochements heureux; puis le célèbre Vicq d'Azyr, qui admet quinze classes en groupes primordiaux : 1° Pédimanes, que Boddaert avait nommés Quadrumanes; 2° Rongeurs; 3° Aile-pieds (Chauves-souris); 4° Taupens ou Taupes; 5° Sorinens (Musaraignes); 6° Edentés (Paresseux, Tatous, Fourmiliers, Pangolins); 7° Carnivores; 8° Empétrés (Phoques, Lamantins, Morses); 9° Chevaux d'eau ou Hippopotames; 10° Eléphants; 11° Tapiriens; 12° Porcins; 13° Ruminants; 14° Solipèdes. Blumenbach, dont le Traité d'Histoire naturelle a eu un si beau succès, mérite que nous lui consacrions quelques lignes. Blumenbach établit le premier l'ordre des Bimanes dans lequel l'homme est séparé des Singes auxquels son organisation le réunit, mais dont il diffère zoologiquement par ses pieds dont le pouce n'est pas opposable. Après les Bimanes viennent les Quadrumanes, les Chéiroptères, les Digités lissencéphales (1° *Glires*; 2° *Feræ*; 3° *Bruta*), les Solipèdes, Bisulques, Multungules, Palmipèdes; parmi ces derniers il y a des représentants de l'ordre des *Glires* (Cétos), de celui des *Feræ* (Phoques, Loutre, et de celui des *Bruta* (l'Ornithorhynque, qui se trouve décrit pour la première fois). MM. Geoffroy et Cuvier publièrent ensuite dans le n° VI du Magasin Encyclopédique une classification des Mammifères que nous transcrivons en entier.

Ordre I^er^. Quadrumanes. Doigts onguiculés; trois sortes de dents; pouces séparés aux quatre pieds. — Singe, *Simia*; Indri, *Cebus*; Maki, *Lemur*; Loris, *Prosimia*; Cocang, *Bradicebus*; Khoyak, *Chirosciurus*; Tarsier, *Macrotarsus*.

Ordre II^e^. Chéiroptères. Doigts onguiculés; trois sortes de dents; narines allongées, palmées; membrane s'étendant du corps entre les pieds à l'anus. — Galéopithèque, *Galeopithecus*; Chauve-souris, *Vespertilio*; Noctilion, *Noctilio*; Nyctère, *Nycteris*; Rousette, *Pteropus*; Fer à cheval, *Rhinocrepis*; Nosalam, *Phyllostoma*.

Ordre III^e^. Plantigrades. Doigts onguiculés; trois sortes de dents; point de pouce séparés : plante entière appuyée. — Hérisson, *Erinaceus*; Musaraigne, *Sorex*; Taupe, *Talpa*; Coati, *Nasua*; Ours, *Ursus*; Raton, *Lotor*; Glouton, *Gulo*; Blaireau, *Taxus*; Mangouste, *Mungos*; Kinkajou, *Potos*.

Ordre IV^e^. Vermiformes. Doigts onguiculés; trois sortes de dents; point de pouce séparés; corps allongé; pieds n'appuyant que les doigts; métatarses inclinés; membres courts. — Mouffette, *Mephitis*; Belette, *Mustela*; Loutre, *Lutra*.

Ordre V^e^. Carnivores. — Doigts onguiculés; trois sortes de dents; point de pouce séparés; pieds n'appuyant que les doigts; membres redressés. — Civette, *Civetta*; Hyène, *Hyæna*; Chien, *Canis*, Chat, *Felis*.

Ordre VI^e^. Pédimanes. Doigts onguiculés; trois sortes de dents; pouces séparés aux pieds de derrière seulement. — Sarigue, *Didelphis*; Phalanger, *Phalangista*.

Ordre VII^e^. Rongeurs. Doigts onguiculés; dents incisives et molaires seulement, sans canines. — Kanguroo, *Kangurus*, Gerbois, *Dipus*; Loir, *Glis*; Ecureuil, *Sciurus*; Souris, *Mus*; Marmotte, *Arctomys*; Lièvre, *Lepus*; Agouti, *Cavia*; Daman, *Hyrax*; Castor, *Castor*; Porc-épic, *Hystrix*.

Ordre VIII^e^. Edentés. Doigts onguiculés; point d'incisives ni de canines. — Fourmilier, *Myrmecophaga*; Pangolin, *Manis*; Tatou, *Dasypus*.

Ordre IX^e^. Tardigrades. Doigts onguiculés; point d'incisives; des canines et des molaires. — Paresseux, *Bradypus*.

Ordre X^e^. Pachydermes. Pieds à sabots, plus de deux doigts aux pieds. — Eléphant, *Elephantus*; Rhinocéros, *Rhinoceros*; Hippopotame, *Hippopotamus*; Tapir, *Tapir*; Cochon, *Sus*.

Ordre XI^e^. Ruminants. Pieds à sabots, deux doigts à chacun. — Chameau, *Camelus*; Chevrotain, *Moschus*; Cerf, *Cervus*; Girafe, *Ca-*

elopardalis; Gazelle, *Antilopis*, Chèvre, *Capra;* Brebis, *Ovis;* Bœuf, *Bos.*

Ordre XII^e^. Solipèdes. Pieds à sabots, un ul doigt. — Cheval, *Equus.*

Ordre XIII^e^. Amphibies. Pieds en nageoires ; ceux de derrière distincts. — Veau marin, *Phoca;* Vache marine, *Rosmarus;* Lamantin, *Manatus ;* Dugong, *Trichecus.*

Ordre XIV^e^. Cétacés. Pieds en nageoires; point d'extrémités postérieures distinctes.— Baleine, *Balæna;* Cachalot, *Physeter;* Narval, *Monodon;* Dauphin, *Delphinus.*

La subdivision adoptée par Cuvier dans son *Tableau élémentaire de l'Histoire des animaux*, 1798, et celle qu'il avait mise peu après dans ses *Leçons d'anatomie comparée*, diffère peu, et se rapproche davantage de celle de Storr et de Blumenbach. L'ordre des Carnassiers comprend les Chéiroptères (Chauves-Souris et Galéopithèques), les Plantigrades, les Carnivores et les Pédimanes ou Didelphes ; et les Amphibies sont placés après les Solipèdes, à côté des Cétacés, qui terminent, comme dans les autres classifications, la série des Mammifères. M. Desmarest (1804, *Dict. d'Hist. nat.*, t. XXIV) s'éloigna peu également de ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. En 1811, Illiger, jeune naturaliste prussien, fit paraître son *Prodromus systematis Mammalium et Avium*, dans lequel il admit quatorze ordres et un assez grand nombre de genres anciens et nouveaux; mais on reconnaît facilement qu'il négligea de se laisser guider par le principe de la subordination des caractères, déjà si utilement employé par les botanistes sous la dénomination de dignité des caractères. M. de Blainville publia en 1816 (*Bulletin de la société philomatique*) un nouvel essai certainement bien supérieur : il admet que la fonction génératrice doit fournir les caractères dominants, et partage les animaux mammifères (qu'il appelle aussi pélifères, parce qu'ils sont les seuls qui aient des poils) en deux sous-classes, les Monadelphes et les Didelphes qui sont les Marsupiaux, plus les Monotrêmes ; puis il établit dans chaque sous-classe divers ordres qu'il regarde comme autant de degrés d'organisation, dans chacun desquels il reconnaît, sauf quelques exceptions, des animaux modifiés pour les différents genres de vie terrestre, fouisseur, aérien et aquatique. Les modifications apportées dans les caractères de quelques espèces par leur genre de vie, semblent les éloigner d'abord de leur véritable place ; mais l'examen attentif de leur organisation permet de la déterminer avec précision, et M. de Blainville les y rapporte, mais en indiquant qu'ils sont pour ainsi dire anomaux dans leur groupe. L'ordre des Bimanes est retiré de la série des animaux, non parce que l'homme leur est étranger sous le rapport matériel, mais parce que les nombreuses facultés de son intelligence, et les hautes conceptions auxquelles il s'élève, l'en tiennent à une distance immense. Les Quadrumanes ouvrent la série et comprennent, outre les animaux que la plupart des auteurs y placent, les Aye-aye, que G. et Fr Cuvier considèrent comme des Rongeurs, et de plus les Galéopithèques et les Paresseux ou Tardigrades, qui sont les uns anomaux pour grimper et les premiers pour fouir. Les Carnassiers composent le second ordre ou degré ; les normaux sont Plantigrades, Digitigrades ou Insectivores, ce qui constitue trois familles ; et les anomaux sont les Chéiroptères disposés pour le vol, les Taupes disposées pour fouir, et les Phoques disposés pour nager. Dans le troisième degré, celui des Edentés, les espèces sont terrestres et fouisseuses ; ce sont les Tatous, les Oryctéropes, etc. ; les aquatiques sont les Cétacés ordinaires, qui ont de commun avec eux un mode à peu près analogue d'articulation de la mâchoire inférieure, souvent le même système dentaire et plusieurs autres caractères. M. de Blainville fait remarquer que les noms d'Edentés, de Carnassiers, de Quadrumanes, sont mauvais, puisqu'il y a des Quadrumanes qui n'ont que deux mains, des Carnassiers qui sont Frugivores, des Edentés, soit terrestres, soit aquatiques, qui ont plus de dents qu'aucun des autres Mammifères ; mais il ne les change pas, parce que souvent ils s'appliquent à la majorité des espèces d'un ordre donné. Le quatrième degré est celui des Rongeurs, parmi lesquels on distingue encore des espèces qui grimpent, fouissent, sautent ou marchent seulement. Le cinquième comprend les Gravigrades ou Eléphants, auxquels l'auteur rapporte, comme anomaux et disposés pour la vie aquatique, les Lamantins. Le sixième, qui est le dernier de la sous-classe des Monadelphes, comprend les Pachydermes, les Solipèdes, les Brutes et les Ruminants ; il reçoit le nom d'Ongulogrades, et la deuxième sous-classe comprend toutes les espèces qui ont un os marsupial, qu'elles soient ou non pourvues de bourse. La classification de M. de Blainville, à laquelle tous les auteurs qui sont venus ensuite ont emprunté un plus ou moins grand nombre de rapprochements heureux, a été complétement adoptée par d'autres. MM. Vander-Hoeven et Duvernoy (1827, *Discours*) ont imité la répartition des deux sous-classes que l'auteur y établit ; mais la plupart des autres n'ont point admis cette manière de voir. En 1817, Cuvier (*Le règne animal distribué d'après son organisation*) fait des Didelphes une simple famille de Carnassiers, et place les Monotrêmes à la suite des Edentés. M. de Blainville, dans les travaux qu'il a publiés depuis (*Principes d'anatomie comparée*), est resté fidèle à ses principes ; mais dans ces derniers temps (*Nouv. ann. Mus.*, t. III) il a établi que les Monotrêmes, dont il remplace le nom par celui plus convenable d'Ornithodelphes, devaient définitivement former, comme anciennement il l'avait indiqué, une troisième sous-classe. Le mode de génération de ces animaux, et les diverses particularités de leur ostéologie, sont les raisons principales sur lesquelles repose ce nouveau perfectionnement, qui est complétement en rapport avec la dégradation du

squelette et de la fonction reproductrice des Mammifères. Quelques auteurs, MM. de Lamark, Geoffroy, Latreille, ont été conduits à former pour les Monotrêmes une classe distincte de celle des Mammifères ; mais on ne saurait plus aujourd'hui les séparer de ces derniers animaux, puisqu'il est bien reconnu qu'ils ont des mamelles; leur corps est d'ailleurs couvert de poils comme celui des Mammifères, et ils ont aussi les principaux caractères qui distinguent ces animaux ; toutefois leur mode de génération, que tout porte à considérer comme Subvivipare et non franchement Vivipare, les rapproche ainsi que leur squelette des Ovipares. C'est ce qui fait que M. de Blainville les place les derniers parmi les Mammifères.

D'autres classifications suivirent celles que nous venons d'examiner, mais la plupart furent sans influence sur la Mammalogie; toutefois celle de M. Fr. Cuvier ne rentre pas dans cette catégorie. Son savant auteur, le frère du descripteur des Mammifères fossiles, et celui de tous les naturalistes qui a observé dans cette classe le plus grand nombre d'espèces à l'état vivant, fut surtout guidé, pour l'établissement des coupes qu'il admet, par la considération du système dentaire. Il ne pense pas, avec M. de Blainville, que la fonction génératrice doive être consultée pour la distribution des espèces, et, conséquent à cette détermination, il répartit, dans les divers ordres auxquels leur mode de dentition les rattache, les Didelphes et les Ornithodelphes. Le débat est, en effet, entre ces deux opinions : doit-on ou ne doit-on pas prendre en considération le mode de reproduction et les différences ostéologiques qui semblent en dépendre? Entre ces deux manières de voir, tout terme moyen semble une décision sans fondement. Si le mode de génération ne doit pas être pris en considération pour l'établissement des sous-classes, il doit encore moins l'être pour la distinction des ordres, puisqu'il tend alors à faire séparer par des animaux très-différents des espèces qui se ressemblent par leur mode de gestation et d'allaitement ; et il est plus rationnel, dans ce cas, de suivre la marche adoptée par M. Fr. Cuvier. Ce célèbre mammalogiste (*Dictionn. des Sc. nat.*, t. LIX, 1829) partage les Mammifères en onze ordres, savoir :

I. *Quadrumanes.* Familles : Singes, Sapajous, Lémuriens.

II. *Insectivores.* Familles : Roussettes, Chauves-Souris, Insectivores proprement dits (Galéopithèques, Taupes, etc., Péramèles, Sarigues, Dasyures, etc.; ces trois derniers genres sont des Marsupiaux, c'est-à-dire Didelphes).

III. *Carnivores* (Thylacine du genre Didelphe) ; Chats, Hyènes, Martes, Ours, Chiens, etc.

IV. *Phoques.* Familles : Phoques proprement dits, Morses.

V. *Marsupiaux frugivores.* Familles : Phalangers, Kanguroos.

VI. *Rongeurs* : sections 1° à molaires simples; 2° à molaires composées.

VII. *Edentés.* Familles : Tardigrades ou Paresseux, Dorakophores ou Tatous, Oryctéropes, Myrmécophages ou Fourmiliers, Lépidophores ou Pangolins.

VIII. *Monotrêmes.*

IX. *Pachydermes.* Familles : Pachydermes proprement dits (Hippopotames, Sangliers, etc.), Proboscidiens ou Eléphants, Solipèdes.

X. *Ruminants.* Familles : Chameaux, Chevrotains, Girafes, Cerfs et Ruminants à cornes creuses.

XI. *Cétacés.* Familles : Cétacés herbivores (Lamantins, etc.), Cétacés piscivores (Narwals, Cachalots, Baleines).

En 1829, fut aussi publiée la seconde édition de l'ouvrage de G. Cuvier (*Le Règne animal distribué d'après son organisation*), qui avait paru pour la première fois en 1817.

Georges Cuvier conserve neuf ordres ainsi rangés : Bimanes, Quadrumanes, Carnassiers, Marsupiaux, Rongeurs, Edentés, Pachydermes, Ruminants et Cétacés. L'ouvrage de Cuvier est entre les mains de tout le monde.

M. Is. Geoffroy a donné, dans un cours qu'il fait au Muséum de Paris, une nouvelle disposition des Mammifères. *Voyez* un extrait de ce cours, intitulé : *Résumé des leçons de Mammalogie professées pendant l'année* 1835, par M. Isid. Geoffroy.

Après ces nombreux auteurs méthodistes, nous devons mentionner un autre ordre de mammalogistes, dont les travaux, non moins importants quoique moins appréciés le plus souvent, ont également eu sur les progrès de la science une influence considérable. Les savants dont nous voulons parler ont surtout étudié les Mammifères sous le point de vue de la détermination des espèces ; les uns ont entrepris des travaux généraux sur les espèces de cette classe, et leur travail les rapproche davantage des méthodistes; d'autres ont étudié une famille, un genre, ou même seulement une espèce, mais ils en ont fait l'histoire d'une manière plus complète, ce sont les monographes.

Parmi les auteurs qui se sont occupés de toutes les espèces de la classe des Mammifères d'une manière plus ou moins heureuse, il en est plusieurs que nous avons déjà eu l'occasion de citer, et parmi eux, Gesner, Brisson, Pennant, Shaw, etc. Les plus modernes sont M. Desmarest, dont l'excellent *Traité de Mammalogie* (in-4°, 1820) (190), faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, a servi de base au *Manuel de Mammalogie* de M. Lesson (in-18, 1827), et au *Synopsis mammalium* de J.-B. Fischer (in-8°, 1829). D'autres ouvrages généraux sur les Mammifères ont, par

(190) Les planches ont été en partie faites sous la direction de Bonnaterre, qui publia aussi le texte et les planches des Cétacés dans le même recueil. Le Dictionnaire des Quadrupèdes et des Cétacés de l'Encyclopédie fut rédigé par Daubenton.

de de leur caractère moins élémentaire, de plus grande extension et aussi plus d'importance. A leur tête se placent l'*Histoire naturelle générale et particulière avec la Description du cabinet du Roi*, dues à Buffon et à son célèbre collaborateur Daubenton, et formant 12 volumes in-4° (du 4e au 15e), publiés de 1749 à 1757. Le *Supplément à l'Histoire des Quadrupèdes*, par Buffon seul, forme 7 volumes (33e-46e), et a été rédigé pendant les années 1776 à 1789. Cet ouvrage impérissable renferme sur les Mammifères des documens descriptifs zoologiques et anatomiques de la plus grande valeur ; mais il est surtout admirable par le style élevé et digne de leur sujet, que les auteurs ont su employer dans chacun de leurs articles, et par les idées philosophiques que tous deux, mais surtout Buffon, y professent.

Les Cétacés n'ont point été traités dans cet ouvrage ; leur histoire, donnée pa Lacépède comme devant combler cette lacune, est loin d'avoir atteint le but que se proposait son auteur (*Histoire naturelle des Cétacés*, dédiée à Anne Caroline Lacépède, 1 vol. in-4°, an XII). Des Suites et des Compléments à l'Histoire des animaux par Buffon et Daubenton ont été publiés à plusieurs reprises en France. Les suites de Sonnini, qui sont les premières, sont aussi les moins appréciées. Le Complément publié par M. Lesson, et les suites de M. Fr. Cuvier, ainsi que l'*Histoire naturelle des Cétacés* par le même, renferment la description des animaux les plus intéressants observés depuis Buffon.

Histoire naturelle des Mammifères par MM. Geoffroy St-Hilaire et Cuvier, et à laquelle le dernier a presque seul travaillé, est aussi un monument remarquable élevé à la science mammalogique. Les belles figures dont il est orné, les descriptions exactes et toutes faites avec éloquence et dans un esprit philosophique, que ce savant illustre y rassemble, feront de son ouvrage un des recueils les plus précieux. M. Fr. Cuvier a d'ailleurs observé à l'état vivant la majeure partie des animaux qu'il décrit.

Les divers recueils publiés depuis le commencement de ce siècle, les narrations de voyages, et beaucoup d'ouvrages particuliers, renferment encore de nombreux matériaux pour l'Histoire des Mammifères. Les monographies y sont surtout nombreuses : celles de MM. Geoffroy (*Catalogue des Mammifères du Muséum d'Histoire naturelle*, in-8°, et beaucoup de Mémires dans les *Annales du Muséum de Paris*) ; Temminck (*Monographies de Mammalogie*, 1 vol. in-4°, Paris.

Lichtenstein, dans l'Académie de Berlin, etc.; De Blainville dans le *Journal de Physique* et la Société philomatique ; Fréd. Cuvier, Desmarest, Isid. Geoffroy, Bennett, Gray, etc., dans différents recueils, sont surtout importants à consulter. De nombreux voyageurs ont aussi contribué avec utilité à l'avancement de la Mammalogie ; Diard et Duvaucel, dans l'Inde, ont par leurs observations communiquées à M. Fr. Cuvier, et à sir Raffles, qui les a publiées dans les *Transactions Linnéennes*, t. XIII, fait connaître beaucoup d'animaux du continent et des îles de la Sonde. Bruce, Geoffroy, Hemprich et Ehrenberg, Delalande et beaucoup d'autres ont découvert différentes espèces africaines ; l'Amérique, déjà étudiée par Molina et d'Azara, a été visitée depuis par Spix, de Humboldt, Aug. de Saint-Hilaire, le prince Maxim. de Neu-Wied, Rengger, etc., et plus récemment par Gay et Alcide d'Orbigny ; enfin les expéditions à la Nouvelle-Hollande par les Français Péron et Lesueur (*Voyage aux terres australes*), Quoy et Gaimard (*Expéditions de l'Uranie et de l'Astrolabe, sous le commandement du capitaine Freycinet et du capitaine Dumont d'Urville*) ; Garnot et Lesson (*Voyage de la Coquille commandée par M. Duperrey*), ainsi que les fréquentes relations des Anglais avec ces contrées, ont fait connaître les mammifères si curieux de l'Australie ; mais il reste néanmoins à y faire encore d'immenses moissons.

Beaucoup d'autres voyageurs ont parcouru les continents et les mers ; Pallas avait fait connaître le résultat de ses voyages dans diverses narrations, dans son ouvrage sur les Glires, dans ses *Spicilegia zoologica*, ainsi que dans divers recueils; il y décrit et représente beaucoup d'espèces remarquables. MM. Sonnerat, Leschenault et Dussumier ont rapporté en France de nombreuses collections, et fait connaître diverses espèces de l'Inde ; M. Al. Ricord a visité les Antilles, M. Siébold le Japon ; et le nombre de personnes qu'il faudrait citer pour indiquer seulement celles qui ont rendu à la science d'importants services est véritablement immense.

MAMMIFÈRES, *Mammalia* ou *Mastozoa*, du latin *mamma*, mamelle, et *ferre*, porter. — Les Mammifères sont des animaux vertébrés, à corps ordinairement couvert de poils, à génération vivipare (c'est-à-dire dont les petits sont vivants lorsqu'ils apparaissent au monde extérieur, et qui de plus sont tous pourvus de mamelles, organes glanduleux placés à la surface du corps, ordinairement intérieurement, et qui secrètent un liquide particulier nommé *lait*, destiné à fournir aux petits leur première nourriture.

Les Mammifères ont, comme tous les Vertébrés, le système nerveux supérieur au canal intestinal, et ils respirent pendant toute leur vie au moyen de *poumons*. Ces organes sont pairs, placés dans la cavité pectorale, et séparés de l'abdomen par une lame musculeuse appelée *diaphragme* ; leur cœur est double et leur sang rouge comme celui des autres animaux du même type, mais de plus chaud pendant la vie, comme on le voit aussi chez les Oiseaux. Les Mammifères forment une classe très-facile à distinguer de toutes celles que l'on a établies parmi les Vertébrés, et comme ils sont supérieurs à tous ces animaux par la disposition de leurs organes, et aussi par l'étendue de leurs facultés intellectuelles, ils doivent être placés à leur tête. C'est aux Mammifères que les anciens auteurs donnaient le nom de *Quadrupèdes vivipares*. Mais ce nom ne

saurait leur convenir, puisque tous n'ont pas quatre membres et ne pourraient par conséquent pas être appelés Quadrupèdes ; tels sont les Cétacés, qui ont tous les caractères des animaux qui nous occupent, et qu'on avait dû néanmoins, pour être conséquent, séparer des Qadrupèdes pour les rapporter à la classe des Poissons.

Le nom de Mammifère est maintenant généralement adopté. Ces animaux ont aussi été appelés, mais par quelques auteurs plus modernes, *Mammaux*, *Mamellifères*, *Mastozoaires* et *Mastodies*, et la branche des sciences naturelles qui rassemble et met en ordre les matériaux dont se compose leur histoire est la Mammalogie (*Voy.* ce mot), nommée aussi *Mastologie* et *Mastodologie*. Les *mammalogistes*, ou, si l'on veut rejeter ce mot hybride, les *mastologistes* sont les naturalistes qui s'occupent de la mastologie.

Sans avoir la prétention d'entreprendre ici un cours de mastologie, et encore moins de former des mastologistes, nous essayerons de donner sur la structure des Mammifères, leur physiologie, leur histoire naturelle et leur classification, quelques détails au moyen desquels il sera plus facile de comprendre les divers articles de ce dictionnaire, dans lesquels l'histoire des familles et des genres divers de Mammifères se trouve traitée d'une manière abrégée.

L'importance de l'étude des Mammifères n'a pas besoin d'être démontrée ; cette classe, dans laquelle se groupent tant d'espèces utiles, indispensables à connaître pour multiplier les unes et éloigner ou détruire les autres, s'il se peut, est aussi celle à laquelle l'homme lui-même appartient; elle nous fait connaître les rapports d'organisation qu'offrent entre elles les diverses espèces de Mammifères ainsi que leurs ressemblances ou leurs différences avec l'homme; elle étudie leurs mœurs, soit qu'elles dépendent des facultés intellectuelles, soit que l'instinct seul les détermine; c'est encore à cette science qu'il faut demander les conseils les plus salutaires pour éloigner et détruire les animaux nuisibles ou incommodes, et rechercher au contraire ceux qui peuvent être utiles à notre espèce pour s'emparer de leurs dépouilles, ou même dompter leur espèce, en la réduisant en domesticité.

Mais ce sont là autant de points de vue différents qu'il importe par conséquent d'envisager les uns après les autres. Celui qui nous paraît le plus important, pour le but que nous nous proposons dans cet article, est celui de la structure des animaux. En effet, avant de pouvoir apprécier les propriétés, les actes divers et les facultés d'une espèce quelconque, il faut s'être fait une idée de son organisation.

§ I. de l'organisation des mammifères.

L'étude de l'organisation des Mammifères est plus importante peut-être que celle d'aucun autre groupe d'animaux ; la physiologie et l'anatomie générales et comparées lui empruntent leurs principaux documents, et cette considération seule suffirait pour faire étudier ces animaux plus que tous les autres, si les rapports nombreux qu'ils présentent avec l'espèce humaine dans leur structure et dans leur physiologie ne venaient accroître encore l'intérêt qu'ils doivent inspirer. Aussi ces animaux sont-ils ceux qu'on a observés avec le plus de soin, et qui ont à toutes les époques fourni aux travaux de la majorité des naturalistes.

Les diverses parties de l'organisation des Mammifères, envisagées sous le point de vue des fonctions qu'elles remplissent, peuvent être, ainsi que celles de tous les autres animaux, rapportées à trois ordres différents.

Les unes servent aux fonctions de nutrition ; elles existent semblables chez tous les individus d'une même espèce, et concourent chez les Mammifères aux fonctions de digestion, de circulation et de respiration.

Celles du second groupe sont les fonctions de reproduction. Enfin les dernières permettent aux animaux de sentir, de se mouvoir, et ce sont les fonctions de relation. Celles-ci, ainsi que celles du premier ordre, ont pour but essentiel la conservation de chacun des individus d'une espèce ; elles lui permettent, en effet, par la nutrition, de s'accroître et de se renouveler dans ses divers éléments constitutifs, et par la sensibilité et la locomotion, de percevoir et de modifier plus ou moins ses rapports avec le monde extérieur, selon la nature des perceptions et des influences qui sont transmises au centre nerveux ou qui en émanent.

Les fonctions du deuxième ordre sont en réalité les plus importantes ; elles ont pour objet essentiel, non plus la conservation des individus, mais celle des espèces. C'est par elles que nous terminerons.

I. *Fonctions de relation.*

Système nerveux. — Ainsi qu'on le voit aussi chez les autres Vertébrés, le système nerveux principal des Mammifères est renfermé dans un canal osseux composé de pièces en nombre variable, mais fixes dans leur composition, et qui portent le nom de Vertèbres. De ce système nerveux vertébral partent les nerfs destinés à percevoir les sensations et à coordonner le mouvement ; on doit aussi lui rapporter le système nerveux sympathique ou grand sympathique, qui est placé près des parties latérales inférieures de la colonne vertébrale, et communique en plusieurs endroits, par l'anastomose de branches légères, il est vrai, avec les nerfs dépendants du système nerveux vertébral.

Cerveau. — Les mammifères sont surtout remarquables par le grand développement absolu de leur cerveau, et en même temps par le développement relatif de certaines parties de cet organe. Les lobes optiques, si développés chez la plupart des Vertébrés ovipares, le sont fort peu chez les Vertébrés vivipares, c'est-à-dire chez les Mammifères, et on peut remarquer que leur volume relatif

st d'autant moins considérable qu'on examine es espèces les plus voisines de l'homme, 'est-à-dire celles dont les fonctions et en même temps l'organisme offrent le plus de omplication. Les hémisphères cérébraux ont, au contraire, plus développés chez es Mammifères que chez les autres aniaux, et ils sont réunis entre eux par une ouvelle et forte commissure. Le cervelet equiert aussi plus d'étendue chez les aniaux qui nous occupent. Les espèces qui nt le plus de ressemblance avec les animaux ertébrés non Mammifères, sont les rongeurs. eux-ci manquent des circonvolutions que on observe chez beaucoup d'autres espèes de la même classe, et que l'on regarde énéralement comme un caractère de supériorité, bien que parfois des espèces, qui nt des circonvolutions cérébrales, soient t doivent être placées plus bas dans la sée que certaines autres qui en sont dépourues. Le cerveau acquiert plus tôt que différents autres organes non moins importants on entier développement, et il a depuis ongtemps cessé de s'accroître lorsque d'aures achèvent de prendre l'extension qui eur est propre. C'est ainsi que l'on peut xpliquer comment chez certains groupes existe, entre le volume relatif du cerveau t du reste du corps, dans le jeune âge, mis n parallèle avec celui des mêmes parties ans l'âge adulte, des différences si étranes; ce phénomène est surtout remarquale chez l'Orang-Outang, le Cynocéphale et hez quelques autres Singes qui, ayant dans e premier âge le crâne très-développé roportionnellement à l'étendue de la face, ont, au contraire, dans l'âge adulte, le cerveau et la boîte osseuse qui le renferme onsidérablement restreints et le museau très-proéminent; c'est que la face a continué de s'accroître, tandis que le cerveau est resté stationnaire dans son développement. Une telle disposition n'influe pas seulement sur la physionomie des Mammifères; elle a aussi sur leurs mœurs et sur leur caractère une action importante. En effet, tant qu'elles sont jeunes et que leurs organes de la vie intellectuelle, si l'on peut employer cette expression, l'emportent sur ceux de la vie brutale, ces mêmes espèces sont d'une douceur remarquable et faciles à soumettre; mais lorsqu'elles sont parvenues à l'âge adulte, une brutalité farouche a remplacé tous ces bons sentiments, et les mauvais penchants se sont manifestés en même temps que les organes auxquels ils impriment un aspect si hideux.

La boîte crânienne qui renferme le cerveau se moule toujours assez exactement par sa surface interne sur les divers contours de ce dernier, et sa capacité en indique assez exactement le volume; toutefois il s'en faut bien que dans tous les cas les diverses inflexions de la surface extérieure du crâne correspondent à celles du cerveau; aussi la crânioscopie ne peut être rigoureusement appliquée à l'étude de la série mammalogique. L'épaisseur des parois du crâne, et surtout l'étendue des fosses nasales, qui se prolongent souvent entre les deux faces de ces parois, et les distendent d'une manière quelquefois très-considérable, comme on peut le voir chez l'Éléphant et plusieurs autres, sont autant de causes d'erreur qu'on ne saurait trop redouter. Il faut y joindre encore les crêtes occipitales et sagittales, qui se développent à mesure que les muscles qui meuvent les mâchoires acquièrent eux-mêmes plus de force; de telle sorte qu'en admettant même que les diverses parties dans lesquelles on peut subdiviser la surface du cerveau soient autant d'organes présidant à nos instincts et à nos facultés, on ne saurait établir que les impressions qui se remarquent à la surface du crâne traduisent la forme et l'étendue de ces mêmes parties.

Les paires de nerfs qui partent du cerveau et de la protubérance cérébrale sont au nombre de six. Le nerf optique, que certains auteurs nient chez la Taupe, et chez quelques espèces voisines, existe, au contraire, chez ces animaux, selon différents naturalistes, au nombre desquels nous citerons MM. de Blainville et Carus; et le premier de ces anatomistes a démontré, en commun avec M. Jacobson, que les Cétacés, et notamment le Dauphin, qu'on avait crus privés de nerfs olfactifs (première paire), ont ces parties représentées par des filets nerveux, très-déliés il est vrai, mais qui n'en existent pas moins. Les autres nerfs ont été bien étudiés aussi, et il est constaté que les Mammifères ne présentent qu'un très-petit nombre de variations importantes. Les nerfs qui partent de la moelle vertébrale sont au nombre de trente-quatre ou trente-cinq paires chez l'homme (six proviennent de l'origine de la moelle vertébrale, huit de la région cervicale ou du cou, douze de la dorsale, cinq de la lombaire et six de la sacrée); chez les autres Mammifères, leur nombre varie en même temps que celui des vertèbres.

Le *nerf grand sympathique* est placé sur les côtes de la colonne vertébrale, sans la toucher immédiatement, même à la région cervicale; il se fait surtout remarquer par ses nombreuses anastomoses avec le pneumogastrique (deuxième paire naissant de l'origine de la moelle vertébrale). Ces anastomoses ont été démontrées par Weber et plusieurs autres sur divers Carnassiers, sur des Ruminants, des Pachydermes, des Solipèdes et aussi sur des Singes. M. Bazin les a tout récemment montrées, presque dans tous leurs détails, sur plusieurs animaux des mêmes ordres, et particulièrement chez la Loutre et l'Ours blanc parmi les Carnassiers.

II. *De la peau et des organes des sens.*

Le système nerveux est de toutes les parties qui composent l'animal celle qui remplit les fonctions les plus élevées; il enregistre pour ainsi dire et contrôle ses rapports avec le monde extérieur, il les continue et les

modifie, selon les besoins de l'individu et les circonstances dans lesquelles il se trouve placé; mais c'est par son enveloppe extérieure et les parties qui en dépendent que l'animal établit ces rapports et qu'il en acquiert la perception. Nous devons donc maintenant traiter de la peau et des sens qui ont leur siége à sa surface, ainsi que de l'appareil de la locomotion, en indiquant d'une manière aussi abrégée que possible les différences et les dispositions qui sont spéciales aux Mammifères.

La peau doit être distinguée, comme chez tous les animaux, en peau externe et peau interne ou rentrée; celle-ci contribue à former les intestins ainsi que les organes respiratoires et génito-urinaires; elle ne doit pas nous occuper maintenant. La première, qui se moule à la surface du corps de l'animal, présente, comme chez les autres Vertébrés, un derme, un réseau vasculaire, une couche de pigmentum, un réseau papillaire et un épiderme. Le développement de ces différentes couches varie suivant les animaux chez lesquels on l'étudie, et ces modifications sont en rapport avec leur manière de vivre. Le derme est beaucoup plus développé chez certains Mammifères que chez d'autres; ainsi les Pachydermes, par exemple, doivent leur nom à son épaississement; l'épiderme est aussi plus ou moins épais, et chez certaines espèces il peut acquérir, dans divers points de la surface du corps, un plus grand développement; c'est ainsi qu'il forme les callosités fessières des Singes de l'ancien monde, celles que les Chameaux présentent aux jambes et à la poitrine, les châtaignes des Solipèdes, etc.

Les sécrétions qui se font à la surface de la peau sont liquides ou solides; dans cette dernière catégorie rentrent les poils, ainsi que les plaques ou écailles qui ne sont que des agglutinations de poils.

Les poils qui recouvrent le corps des Mammifères fournissent un des meilleurs caractères que l'on puisse assigner à ces animaux; ils sont de deux sortes, les uns laineux, les autres soyeux; la proportion selon laquelle ces deux sortes de poils entrent dans la robe de tel animal détermine la nature de son pelage. Les caractères qu'il présente ont une grande fixité, non-seulement dans les individus d'une même espèce, mais encore dans les diverses espèces d'un même genre ou d'une même famille, et on peut très-souvent arriver à la détermination d'un animal en examinant seulement un fragment de sa peau. Le pelage des Mammifères présente, dans tous les individus d'une même espèce, la même coloration, et les nuances qui le distinguent sont loin d'être aussi brillantes que celles dont le plumage des Oiseaux est orné. Le brun, le noir et le fauve plus ou moins foncé sont, avec le gris, les couleurs les plus fréquentes; le blanc n'est ordinairement que le résultat d'une altération maladive, ou bien une coloration que les espèces des pays froids prennent pendant l'hiver pour l'abandonner en été. Les nuances des parties supérieures du corps sont généralement plus foncées que les inférieures, et celles-ci tendent toujours au fauve plus ou moins clair, au grisâtre ou même au blanc pur. On cite cependant quelques exceptions à cette règle générale, et c'est principalement par les espèces des genres Blaireau et Glouton qu'elles sont offertes. Les reflets métalliques purs n'existent chez aucun Mammifère, et l'on ne trouve que deux ou trois espèces chez lesquelles il existe des reflets irisés; ces Mammifères sont les Chrysochlores ou Taupes du Cap. La Taupe ordinaire offre aussi quelques reflets, mais seulement lorsque son pelage est humide; il en est de même du Desman des Pyrénées. On peut citer aussi une espèce de Bathyergue de l'Afrique Orientale. L'âge des individus et leur sexe ont quelque influence sur la nature de leur fourrure; les mâles l'ont plus abondamment fournie que les femelles, et c'est surtout chez eux que l'on voit, avec tout leur développement, ces espèces de parures qu'on appelle des crinières. Les jeunes animaux de beaucoup d'espèces, de quelque sexe qu'ils soient, ont rarement le pelage aussi complétement développé que les adultes; ils manquent surtout des ornements dont nous venons de parler, principalement de ceux qui sont caractéristiques du sexe mâle; ils sont alors dans la condition des femelles, ou, ce qui est plus rationnel, les femelles restent toute leur vie dans des conditions qui ne sont pour les mâles que des conditions de jeune âge. Les exemples de ce genre sont beaucoup plus fréquents chez les Oiseaux que chez les Mammifères; pour les premiers, la même règle s'étend également au système de coloration. Chez les Mammifères, au contraire, lorsqu'il existe un système différent de coloration dans le jeune âge et dans les adultes, les deux sexes y sont également soumis; la robe du jeune âge est ce qu'on appelle la *livrée*. Les Lionceaux ont une livrée, mais la coloration est la même chez les Lions et les Lionceaux; il en est de même chez beaucoup d'espèces de Cerfs. Les différences que les poils présentent dans la série des Mammifères sont fort nombreuses; ils sont plus ou moins abondants sur le corps des animaux, suivant la nature de la peau de ces derniers et les circonstances dans lesquelles ils habitent. Souvent très-abondants, comme on le voit chez la plupart des Carnassiers, ils sont d'autres fois fort rares, comme chez les Pachydermes, et peuvent même manquer entièrement, ainsi que la plupart des Cétacés nous en fournissent l'exemple. Il est vrai que dans ce cas on peut reconnaître leurs représentants dans les petits filaments perpendiculaires dont est composé le cuir de ces animaux. D'ailleurs il est parmi eux plusieurs espèces qui ont de véritables poils, comme on le voit sur le museau de l'Inie de Bolivie. Les fœtus des Marsouins ont aussi des moustaches. Dans beaucoup d'espèces, c'est par la consistance que les poils varient;

d'abord soyeux ou même laineux, ils prennent chez quelques autres plus de roideur (les Cerfs, quelques espèces de Rats), puis ils acquièrent la consistance que l'on connaît aux soies des Cochons et des Sangliers; enfin chez les Hérissons, les Coendous, les Porcs-épics, les Echidnés, ils sont transformés en véritables piquants, dont la composition rappelle à quelques égards la tige des plumes. Il y a plus, de véritables Mammifères peuvent avoir les poils remplacés par des plaques plus ou moins dures (Tatous, Chlamyphores) ou transformés en écailles : ainsi les Pangolins et les Phatagins présentent cette dernière disposition; mais il est facile de voir que ces prétendues écailles n'ont rien de comparable à celles des Poissons ni aux squames des Reptiles; elles ne sont, comme les ongles, que le résultat de poils agglutinés, et qu'il est aisé de rapporter par la macération à leur véritable composition. Tous les animaux qui ont des mamelles peuvent donc être considérés comme ayant des poils, et ils sont les seuls qui en aient de véritables, et sur tout le corps : de là le nom de *Pilifères* ou porte-poils, que leur donne M. de Blainville; Ray les appelait quelquefois *Animalia pilosa*.

Cependant, si l'anatomie générale démontre l'analogie de ces productions en apparence si différentes, le mammalogiste ne doit pas moins prendre acte des variations que les poils présentent dans la série des Mammifères, pour arriver à la classification et à la disposition naturelle de ces animaux, et les parties selon qu'elles se présentent sous la forme de poils, de soies, d'épines, d'écailles, etc., fourniront autant de différenees utiles à la caractéristique.

Les ongles subissent aussi des variations; les plus importantes sont celles qui les ont fait distinguer en ongles proprement dits et en sabots. Les animaux qui ont des ongles sont appelés onguiculés, et ceux qui les ont remplacés par des sabots sont les ongulés ou ongulogrades. Les onguiculés sont tous les Mammifères des divers ordres des Quadrumanes, Carnassiers, Rongeurs et Edentés, auxquels on peut joindre les Lamantins et les Eléphants, ainsi que les espèces de la sous-classe des Didelphes et de celle des Ornithodelphes; la plupart se nourrissent de substances animales ou bien sont omnivores; les autres Mammifères, qui sont les Ongulogrades ou les Ongulés, se rapportent aux groupes des Pachydermes ou *Brutæ*, des Solipèdes et des Ruminants; ils sont principalement phytophages. Les ongles de l'homme et des premier Singes sont aplatis; mais ils perdent ce caractère à mesure qu'on s'approche des espèces plus inférieures, et chez les derniers Quadrumanes ils sont déjà demi-cylindriques et même un peu crochus.

Chez les Chats ces organes présentent une particularité remarquable; ils sont aigus et très-acérés, et par une disposition particulière des muscles moteurs des doigts ils peuvent être retirés en arrière à la volonté de l'animal, de telle sorte qu'ils ne s'usent point par la marche comme ceux des Chiens. On dit alors qu'ils sont rétractiles, et c'est dans ce cas surtout qu'ils prennent le nom de griffes. Quelques espèces ont les ongles à demi rétractiles, mais il en est un bien plus grand nombre qui n'offrent aucune trace de cette disposition; nous citerons pour exemple une espèce du genre même des Chats, le Guépard.

D'autres parties qui dépendent de la peau ont, avec les poils et les ongles, des rapports dans la nature de leurs éléments et dans la manière dont elles sont produites : ce sont les cornes, qu'il ne faut pas confondre avec les bois des Cerfs. La couche épaisse de matière cornée qui les revêt est de même nature que l'épiderme et les poils; ces cornes sont ordinairement au nombre de deux; une espèce d'Antilope en présente normalement quatre, et la Girafe en a réellement trois dans l'âge adulte. La corne des Rhinocéros, tantôt unique, tantôt double, est aussi une particularité à noter; elle résulte évidemment d'une agglomération de poils; mais elle ne recouvre pas, comme les cornes des Ruminants, un prolongement de l'os frontal.

Les organes sécréteurs de la peau, dont le produit reste à l'état liquide ou seulement semi-solide, sont les cryptes, dont la réunion au pourtour des narines prend le nom de *muffle*; l'extrémité nasale de la face est appelée museau lorsqu'elle ne présente point de cryptes. Des espèces d'un même genre peuvent avoir un muffle ou seulement un museau; ainsi les Bœufs et les Cerfs offrent ordinairement la première disposition, tandis que leurs congénères, l'Elan, le Renne, le Bœuf musqué, etc., dont les narines sont entourées de poils, ont un museau. D'autres amas de cryptes naissent aussi dans beaucoup d'animaux auprès de l'anus, et sécrètent une odeur plus ou moins abondante; elles prennent à l'époque des amours un plus grand développement. Les cryptes de l'anus sont assez développées chez les Chiens; les Castors et les Viverras les présentent avec une étendue beaucoup plus grande encore. Enfin il est d'autres amas de cryptes sécrétrices qui sont situées dans diverses autres parties du corps, et déterminent le petit appareil qui les Pécaris ont sur le sacrum, et que l'on avait d'abord décrit comme l'orifice des organes urinaires. La glande que les Eléphants ont derrière les yeux est aussi de cette sorte, et l'on peut lui comparer les glandes particulières de quelques Chauves-Souris, ainsi que celles qu'on observe sur les flancs des Musaraignes. Leur usage chez ces animaux est également de sécréter une matière odorante, et comme c'est à l'époque des amours que cette odeur se fait sentir avec plus de force, on peut supposer qu'elle est destinée à avertir les individus de sexe différent et à faciliter leur rencontre.

Des sens. — Les Mammifères ont les cinq sens (toucher, goût, odorat, vue et ouïe).

Le *toucher* n'est pas développé au même

degré chez tous ces animaux ; il est des Mammifères qui ont la peau épaisse ou couverte de poils nombreux, ce qui rend moins fine la sensibilité de leur toucher général. Le tact ou toucher actif est aussi plus ou moins développé, suivant les espèces, et, de plus, il s'exerce chez toutes au moyen du même organe. Chez l'homme il a pour principe agent les extrémités des membres supérieurs ; chez les Quadrumanes les quatre extrémités jouissent à peu près à un même degré de la faculté de percevoir les sensations ; chez beaucoup de Carnassiers les membres ont aussi cet usage, mais c'est surtout sur les côtés de la lèvre supérieure, dans les moustaches, qu'on doit chercher l'organe du tact ; des nerfs puissants se rendent à ces moustaches, et leur permettent de remplir les fonctions auxquelles les mains sont destinées chez d'autres espèces ; il est d'autres animaux qui peuvent toucher avec leur queue, ce sont ceux chez lesquels cet organe est préhensile ; dans le Cheval c'est la lèvre inférieure qui remplit cette fonction, et, dans d'autres espèces, un prolongement nasal, auquel on donne le nom de trompe ou de boutoir, jouit de la même propriété : c'est ce que l'on voit pour les Musaraignes, les Desmans, les Taupes, les Condylures, les Tapirs, les Sangliers et surtout l'Eléphant. Chez celui-ci le poids du corps ne permet pas aux membres, transformés en colonne de soutien, de servir la sensation tactile, et la masse de l'animal, ainsi que son genre de vie, rendraient inutile un simple organe de toucher analogue à ceux des espèces que nous avons déjà citées. Les narines prennent alors un accroissement démesuré ; elles se disposent en un long tube mobile, et leur extrémité peut en même temps servir à la préhension et au tact, deux actions qui semblent s'éclairer l'une l'autre, et qui sont le plus souvent confiées à un même organe. C'est en effet ce qui a lieu pour les mains des Quadrumanes et de l'homme, pour la queue prenante des Singes d'Amérique, du Kinkajou, du Coendou, des Sarigues, etc., qui perçoivent à la fois la sensation du toucher et saisissent les objets.

Le *goût* réside dans la langue et dans les parois de l'arrière-bouche ; la langue présente quelques modifications dans la forme et la nature des papilles molles, ou recouvertes d'un étui corné (exemple, les Chats), qui sont à sa surface, et qui influent beaucoup sur la délicatesse de ces perceptions. Les Mammifères aquatiques, et surtout les Cétacés, sont de tous ceux qui ont ce sens le moins développé. C'est principalement chez les Carnassiers des genres Chat, Civette, Hyène, que les papilles ont leur étui le plus dur et le plus prononcé ; on ne peut mieux comparer ces petits crochets qu'à des ongles aigus, à de véritables griffes, et ils ont pour usage de déchirer en la léchant la proie dont ces animaux se nourrissent.

L'*odorat* acquiert chez les Mammifères un bien plus grand développement que chez les autres animaux, et c'est principalement dans les espèces qui se nourrissent de chair qu'il a le plus de finesse. L'homme a su mettre à profit pour la chasse, l'odorat si délicat du Chien, et, pour une autre fin, celui du Cochon, qui n'est pas moins étendu.

L'organe de la *vue* est peut-être moins compliqué chez les animaux qui nous occupent que chez les Oiseaux, et il conserve bien moins de fixité dans le degré de son développement ; mais chez beaucoup d'espèces la disposition des muscles qui l'agitent et le feu dont il est animé témoignent de la supériorité intellectuelle des Mammifères sur les autres animaux. Rapprochés l'un de l'autre dans l'espèce humaine, ainsi que dans beaucoup de Quadrumanes, et dirigés en avant, les yeux sont, au contraire, plus latéraux chez les autres espèces, et à mesure qu'ils s'écartent entre eux, la physionomie prend un caractère de plus en plus stupide ; le Bubale est un des animaux chez lesquels ce fait est le plus évident.

Chez la Taupe aveugle, *Talpa cæca*, dont l'œil est plus petit encore que chez la Taupe ordinaire, et chez le Zemmi, *Mus typlus*, ainsi que dans plusieurs espèces voisines, il est réduit à un petit tubercule caché sous la peau. Nous n'avons point à nous occuper ici des variations anatomiques de cet organe, qui ont été décrites dans un autre article (191). Mais nous ferons remarquer que les paupières qui le protégent sont ordinairement garnies de poils qu'on appelle cils ; les Cétacés ordinaires manquent cependant de cils, et leurs paupières sont elles-mêmes rudimentaires.

Le bulbe oculaire présente dans ses dimensions et dans la forme de son ouverture pupillaire des variations qui sont en rapport avec le genre de vie que mènent les espèces ; beaucoup plus gros chez celles qui sont nocturnes, il a souvent chez ces mêmes espèces la pupille verticale. C'est chez les espèces qui passent leur vie dans des galeries souterraines qu'il offre le moindre développement.

Les modifications que présente l'appareil auditif dans sa partie externe sont également en rapport avec le genre de vie des animaux. Les espèces qui habitent les plaines découvertes, celles aussi que la Nature a dépourvues d'armes, ont le sens de l'ouïe très-actif et la conque auditive très-développée ; d'autres qui, vivant de la chair des animaux, se trouvent dans des lieux favorables à la chasse, ont aussi une conque auditive fort grande, tels sont le Corsac et surtout le Fennec, appelé à cause de cela *Megalotis*. Celui-ci vit dans le désert, et il se retire pendant le jour dans des terriers qu'il creuse sous le sable : on a remarqué que son oreille est garnie de poils qui empêchent l'entrée des corps les plus petits

(191) Voy. *Dictionnaire de Zoologie*, t. II, art. Œil, Vision, etc.

d'autres espèces à grandes oreilles, telles que les Chauves-Souris, et surtout les Oreillards, cherchent leur proie, qui se compose d'Insectes, après la chute du jour et pendant la nuit. Leurs énormes conques auditives leur permettent d'entendre le vol des animaux les plus légers ; mais elles deviendraient pour elles, lorsqu'elles cherchent le repos, une source de tourments continuels si ces mêmes animaux n'avaient alors aucun moyen de s'y soustraire..... C'est en repliant leurs oreilles en espèces de tampons, ou en fermant avec l'OREILLON l'orifice du canal auditif, que les Chauves-Souris échappent à cet inconvénient ; et l'organe qu'on aurait cru d'abord pouvoir l'occasionner, est celui-là même qui l'entrave. Ces animaux se tiennent d'ailleurs autant que possible dans des lieux écartés. Chez beaucoup d'autres, il n'existe point de conque auditive, mais le trou auriculaire est alors peu étendu et entouré de poils, ou susceptible de se fermer par un sphincter ou muscle circulaire. Presque toutes les espèces aquatiques (les Phoques, excepté ceux qu'on appelle Otaries, les Cétacés herbivores et les véritables Cétacés), et celles qui passent leur vie sous terre (Taupes, Chrysochlores, Bathyergues), en sont autant d'exemples.

III. *Organes de locomotion.*

Les Mammifères, de même que tous les animaux du type des Vertébrés, jouissent de mouvements très-variés, soit partiels, soit généraux. Les mouvements généraux auxquels ils se livrent, c'est-à-dire ceux de changements de lieu, ont pour but principal de procurer à ces animaux les aliments dont ils doivent se nourrir. La nature de ces aliments et celle des milieux où il faudra les chercher étant très-diverses, on conçoit que le genre de vie et par suite l'organisation des Mammifères devront être fort variés. Ces différences, néanmoins, pourront être rapportées à quatre ou cinq modes principaux. Certains Mammifères seront en effet modifiés, ainsi que le fait remarquer M. de Blainville, pour vivre et chercher leur nourriture à la surface de la terre, ou sur les arbres, ou dans les airs, ou dans l'eau, ou même encore dans la terre, qu'ils sillonneront en tous sens. De là la distinction des Mammifères en plusieurs catégories ; les uns étant terrestres ou grimpeurs, les autres aériens, d'autres aquatiques et quelques-uns, enfin, fouisseurs. La forme du corps des animaux de chacun de ces groupes est en rapport avec leur genre de vie. Les espèces terrestres ont la disposition que nous leur connaissons, mais qui peut éprouver quelques variations, selon qu'elles doivent sauter, courir, marcher seulement, ou bien grimper. Les espèces aériennes auront le corps plus petit proportionnellement à l'étendue des membres, auxquels s'ajouteront, ainsi qu'on le voit chez les Galéo-Pithèques, les Cheiroptères, les Polatouches, les Phalangers volants, des membranes étendues sur les flancs seulement, entre les membres ou bien entre les doigts ordinairement fort allongés dans ce cas, et disposées en de véritables ailes. Les membres antérieurs présentent le plus souvent cette particularité ; c'est aussi sur eux que portent principalement les modifications chez les espèces subterranéennes et aquatiques ; mais chez ces dernières (les aquatiques), le corps est allongé et fusiforme ; il est, au contraire, en coin et plus développé antérieurement que postérieurement chez les espèces qui fouissent.

Les espèces affectées à ces différents genres de vie semblent exister dans les divers groupes primordiaux que l'on distingue parmi les Mammifères. Ainsi, il est facile de reconnaître qu'il y a parmi les différentes espèces d'animaux qui vivent dans l'air, sur la terre ou au-dessous de sa surface et dans l'eau, des espèces destinées à se nourrir de substances animales (espèces carnivores, insectivores, etc.), et d'autres qui recherchent les productions végétales (espèces frugivores, herbivores, etc.). Mais, comme les caractères que fournissent les organes de nutrition sont plus importants que ceux qui déterminent le mode de locomotion, ils doivent être considérés avant eux dans certains cas ; aussi doit-on admettre que les Mammifères dont le régime est analogue sont destinés à chercher leur nourriture dans l'air, dans l'eau, à la surface de la terre ou dans son intérieur, au lieu de supposer que des animaux d'un même genre de vie ont une organisation intérieure différente, selon qu'ils doivent s'alimenter aux dépens des animaux de diverses sortes et des végétaux ou de leurs fruits. Il paraît au premier abord peu important d'adopter l'une de ces deux opinions plutôt que l'autre ; mais elles doivent être discutées avec soin, à cause de leur importance pour la classification, et des conséquences tout à fait contradictoires qui résultent de l'admission de l'une ou de l'autre.

Ainsi, en prenant pour point de départ la considération du genre de vie, on a été conduit à réunir d'abord dans une même classe les Oiseaux et les Chauves-Souris, parce qu'ils vivent dans l'air ; les Cétacés et les Poissons, parce qu'ils vivent dans l'eau ; et les Reptiles quadrupèdes, ainsi que les Quadrupèdes vivipares, parce que les uns et les autres ont des membres au nombre de quatre et disposés pour la marche. Ce sont autant d'erreurs qui n'ont été abandonnées par les savants que dans ces derniers temps, et qui ne l'ont malheureusement pas été par tout le monde.

Les organes de la locomotion sont les os et les diverses parties dont l'ensemble constitue avec eux le squelette, et les muscles qui agissent sous l'influence des nerfs et sont les organes de la contraction : ceux-ci sont constamment actifs ; le rôle du squelette, au contraire, est passif seulement.

Nous passerons rapidement sur les parties plus ou moins dures du squelette, qui n'ont

pas la consistance de véritables os : ce sont les aponévroses, les tendons et les cartilages, toujours plus nombreux chez les jeunes sujets que chez les adultes, et qui prennent fréquemment chez ces derniers, et surtout chez les sujets avancés en âge, la consistance osseuse.

Les os, qui sont les seules parties que l'on considère ordinairement, mais à tort, comme formant seuls le squelette, appartiennent à la tête et au tronc, ainsi qu'à leurs appendices, qui sont les mâchoires et les membres.

La tête est, comme la colonne dorsale elle-même, composée de vertèbres, sur le nombre desquelles les auteurs ne sont pas d'accord. MM. Oken et de Blainville, qui ont les premiers donné cette détermination des parties osseuses de la tête, en admettent quatre (M. de Blainv.), ou trois seulement (M. Oken). Ces vertèbres sont l'occipitale, la pariétale, la frontale et la nasale, pour M. de Blainville. Les mâchoires peuvent être considérées, ainsi que l'admet ce dernier, comme les appendices, ou, si l'on veut, les membres de la tête : elles sont au nombre de deux paires, toujours horizontales et jouant l'une sur l'autre ; la bouche, qu'elles déterminent par leur ouverture, est toujours transverse. M. Laurent admet, au contraire, d'après une formule générale, que les mâchoires sont à la tête ce que les apophyses transverses sont à la colonne vertébrale, c'est-à-dire des arcs transverses de vertèbres convergeant et inscrivant les palatins qu'il considère comme des côtes céphaliques. Ces considérations s'appliquant aussi aux autres vertèbres, nous ne devons que les indiquer ici.

Les mâchoires présentent, chez les Mammifères, le caractère remarquable d'être pourvues, dans une partie plus ou moins grande du bord par lequel elles sont en rapport l'une avec l'autre, de corps d'une grande densité, que l'on connaît sous le nom de dents, et qui fournissent des caractères d'une grande fixité et d'une importance qu'on ne saurait nier. Les dents implantées dans les mâchoires sont les seules que possèdent les Mammifères ; elles se distinguent, selon leur forme et surtout leur position, en molaires, en canines et en incisives. Beaucoup de Mammifères ont ces trois sortes de dents ; quelques-uns manquent d'incisives, certains autres de canines : tels sont les Rongeurs ; et il en est qui sont à la fois privés d'incisives et de canines, et même aussi de molaires : tels sont les Fourmiliers, les Echidnés, et quelques autres. Chez certaines espèces, les dents ont une forme tout à fait singulière, si on les compare à celles des autres animaux du même groupe que l'espèce étudiée ; mais ces anomalies ne se montrent jamais, ou au moins très-rarement, d'une manière subite dans la série ; le plus souvent on y est pour ainsi dire insensiblement préparé par une sorte d'oscillation, laquelle semble comme résulter d'un manque d'uniformité ou d'une dégradation dans le système dentaire des espèces voisines. Les exemples les plus remarquables sont, sans contredit, parmi les Carnassiers, ceux des Scalops et des Protèles ; ceux-ci semblent faire le p sage de la dentition des Phoques à celle Chiens et des Morses, dont les dents s encore plus profondément altérées que cel des Phoques et des Protèles eux-mêmes. forme des dents est en rapport avec la no riture des animaux. Ainsi les molaires, berculeuses chez les Omnivores, sont é neuses, au contraire, chez les Insectivor tranchantes chez les Carnassiers, inégales à collines chez les Herbivores. Les impr sions et les replis que présente leur s face offrent une grande constance dans divers individus d'une même espèce mê pour les plus minutieux détails, et dans genres, et souvent les familles ; la mê chose a lieu pour le système de disposit que les dents affectent. Leur nombre aussi d'une régularité remarquable, et seules différences qu'elles présentent s ce rapport portent presque exclusivem sur ces dents, d'une inutilité douteuse, qu appelle fausses molaires ; les dents dont n parlons ici, parce qu'on ne peut indiquer mâchoires sans les mentionner aussi, ne f point partie du squelette : ce sont, comme poils, les cornes et les sabots, des parties n organisées que l'animal sécrète, mais qui sont inhérentes. Les dents sont de natu cornée chez les Ornithorhynques, mais to jours implantées dans les mâchoires.

Nous ne chercherons point à faire l'én mération de tous les os de la tête, et enc moins à déterminer leur nombre d'une m nière rigoureuse, puisqu'ils peuvent offr sous ce rapport, des variations très-no breuses.

Les vertèbres du cou sont néanmoi d'une fixité remarquable. Chez toutes l espèces de Mammifères connues, elles so au nombre de sept : deux espèces fo seules exception à cette règle : ce sont l'U nau et l'Aï qui composent le genre *Brad pus* ou Paresseux ; le premier a huit vert bres cervicales, et le second en a neuf.

Les vertèbres dorsales, qui sont les se les qui portent les côtes, varient en nombr et le sternum, auquel aboutissent inférie rement les côtes, présente, dans la dispos tion et le nombre des pièces qui le com posent, quelques variations ; la forme chacune de ces pièces a, dans beaucoup cas, l'apparence d'un corps de vertèbre. L autres vertèbres, celles des lombes p exemple, qui, ainsi que celles du dos, so toujours mobiles sauf quelques anom malies, varient aussi en nombre, mais da d'étroites limites. Il en est de même de cell du sacrum, qui sont soudées entre elles forment l'os sacré. Les vertèbres sacré s'articulent avec le pubis. Les vertèbr coccygiennes ou de la queue sont, de to tes, celles qui varient le plus, et l'orga qu'elles constituent présente aussi des di positions assez différentes : nulle à l'ext rieur chez un grand nombre d'espèce (Homme, Chimpanzé, Gibbon, Orang, Mag Loris, Bradype, Cabiai, Daman, etc., etc n'existant pas même à l'intérieur chez que

es autres du genre Roussette, par exem-
e, la queue est dans certains cas fort lon-
e et peut servir à des usages très-divers.
ez beaucoup d'espèces, soit du groupe
s Singes d'Amérique, soit de la famille
s Civettes (les Paradoxures), soit de celle
s Porcs-Epics, ou bien encore dans les
nkajous, les Phalangers et les Sarigues,
queue est susceptible de s'enrouler ; on
t alors qu'elle est préhensile ou pre-
nte. Elle est appelée lâche dans le cas
ntraire. Dans quelques autres elle ac-
ert, à cause des muscles qui s'y ajoutent,
volume et une force remarquables, et
e sert à différents usages. Chez les Céta-
s et les Castors elle est déprimée et sert
la nage ; chez d'autres elle est, au con-
ire, comprimée, tels sont les Desmans.
fin, chez les Kanguroos elle remplit l'of-
e d'un nouveau membre sur lequel l'ani-
al s'appuie lorsqu'il se repose. La queue
rnit aussi dans certains cas une sorte de
ai, au moyen duquel plusieurs se dé-
rrassent des mouches et des autres insec-
s qui les incommodent, et elle se termine
rs par un pinceau de longs crins, comme
le remarque chez les Ruminants des
nres Girafe, Bœuf, et chez quelques es-
ces des autres ordres.

Les membres sont toujours au nombre de
ux ou, ce qui est plus fréquent, de qua-
e. Jamais ils ne manquent entièrement,
ais ils peuvent offrir dans leur propor-
n de nombreuses différences, qui sont
dinairement en rapport avec le mode de
ogression des animaux. Les espèces à
eux pieds seulement sont les Cétacés, qu'on
stingue en deux catégories, les Cétacés
dinaires et les Cétacés herbivores ; chez
s animaux ce sont les membres postéri-
eurs qui manquent.

On reconnaît aux deux paires de mem-
es des Mammifères, ainsi qu'à ces organes
ez les autres vertébrés, quatre parties
incipales, qui se correspondent antérieu-
ment et postérieurement.

1° La ceinture osseuse ou la racine, com-
sée antérieurement de la clavicule et
l'omoplate, auxquels s'ajoute, chez les
rnithodelphes, un troisième os que l'on
ouve chez tous les Ovipares, oiseaux et rep-
es. Cuvier le considère comme l'apophyse
racoïde exagérée ; c'est au contraire, dans
manière de voir de M. de Blainville,
nouvel os correspondant à l'ischion, et
e ce savant appelle præ-ischion.

Postérieurement sont le pubis, l'iléon et
schion.

Cette partie est la seule dont on trouve
s traces au milieu des membres postéri-
eurs des espèces dipodes.

2° Le pédicule formé en avant de l'humé-
s et en arrière du fémur.

3° Le manche ou *manubrium*, sur lequel
pose la partie terminale, et qui est com-
sé en avant du radius et du cubitus, et
stérieurement du tibia et du péroné. Le
mur chez les Mammifères didelphes, et
rtout chez les Monodelphes, au contraire,
c'est seulement avec le tibia ; quelques es-
pèces de l'ordre des Edentés font néanmoins
exception à cette règle, mais chez elles il y a
réunion de la tête supérieure des deux os
de la jambe. Les Ovipares offrent encore
ici la même disposition que les Ornitho-
delphes.

4° La partie terminale, qui est la plus
importante et se compose de la main subdi-
visée en carpe, métacarpe et doigts, ou du
pied, et se partage, alors en tarse, métatarse
et doigts.

Les principales différences pour la ceinture
ou partie radicale antérieure consistent dans
la forme de l'omoplate, qui présente plu-
sieurs variations importantes, et dans celle
de la clavicule, qui est plus ou moins lon-
gue, et peut être réduite à une simple
appendice d'aspect ligamenteux, ou même
manquer antérieurement. La ceinture pos-
térieure offre dans son évasement et sa
direction, ainsi que dans la largeur des
pubis, quelques variations qui sont en
rapport avec la station qu'affecte chaque
espèce ; chez la Taupe, les pubis ne sont
pas réunis par une symphyse, le détroit du
bassin est fort étroit, et c'est par-dessus lui
et en avant que passent le tube digestif et les
organes génitaux. Le Desman, qui est de la
même famille, offre une disposition diamé-
tralement opposée. Une modification plus
importante se voit chez les Didelphes et
chez les Ornithodelphes ; nous voulons
parler des os marsupiaux ou os prépubiens
bilatéraux qui s'articulent au-devant du
pubis. On peut admettre que les os marsu-
piaux sont destinés à donner plus de solidité
aux parois de l'abdomen, au moyen des
attaches qu'ils fournissent aux muscles de
cette région ; ils sont, en effet, dirigés au
dessous des mamelons, et l'on sait que les
petits des Didelphes sont suspendus pen-
dant un temps assez long aux mamelles de
leur mère, puisque c'est, pour ainsi dire,
attachés à ces organes, qu'ils passent leur
vie fœtale. Chez les Ornithodelphes il est
probable que les os marsupiaux ont aussi
avec la gestation, mais avec la gestation
utérine, quelque rapport qu'on n'a point
encore suffisamment constaté. Les os mar-
supiaux de la ceinture postérieure n'ont
point de représentants dans la ceinture
osseuse antérieure ; néanmoins un jeune
anatomiste, trop tôt enlevé aux sciences
dont il eût certainement agrandi le domaine,
M. Louis Desvignes, a cru pouvoir les com-
parer aux clavicules ; suivant d'autres
savants, les clavicules sont les représentants
des os pubis.

Les humérus, très-courts chez la Taupe,
les Phoques, les Cétacés et les autres ani-
maux qui possèdent une plus grande force
de membres antérieurs, sont au contraire
beaucoup plus allongés dans certaines
autres espèces ; mais leur longueur n'atteint
point celle des fémurs, qui sont dans beau-
coup d'espèces les os les plus grands de
tout le squelette. La direction de la tête du
fémur et de l'humérus, ainsi que celle de

l'axe de ces os, varient également dans certaines limites. Chez l'Éléphant, qui a besoin d'une résistance considérable pour supporter la masse énorme de son tronc, le col et le corps de ces os sont presque dans la même direction. Les os de l'avant-bras ou de la jambe ne varient pas moins pour la forme, et il en est de même de ceux de l'extrémité du membre. Les os du corps et du tarse, et pour cette dernière partie le calcaneum et l'astragale surtout présentent des formes fixes suivant les espèces, et même les genres, et comme ces os sont fréquents dans les terrains fossilifères, ils suffisent souvent pour la détermination des espèces. Chez les Ruminants et même chez quelques Rongeurs, par exemple les vraies Gerboises, le tarse est composé d'un seul os qui porte le nom de canon; cette disposition rappelle celle du tarse des oiseaux. Les doigts et par conséquent les métacarpes ou les métatarses qui les supportent ne sont jamais plus nombreux que cinq; dans quelques cas même ils le sont moins. Chez les Solipèdes il n'y a même qu'un seul doigt qui se développe, mais les deux petits os grêles et allongés qui sont sur les parties latérales du pied, et qu'on nomme les stylets, doivent être considérés comme des doigts rudimentaires. Les phalanges sont généralement au nombre de trois; quelques Cétacés en ont cependant un plus grand nombre, mais pas à tous les doigts.

La disposition des pieds fournit des caractères importants pour la classification des mammifères, et qui, joints à ceux des parties cornées, ongles, griffes ou sabots, par lesquelles les doigts sont armés, ont fourni pendant longtemps les principales indications sur lesquelles les naturalistes ont basé leur classification. Les parties actives de la locomotion, ou les puissances qui mettent en mouvement les os (ceux-ci ne sont que les points d'appui), n'ont rien d'assez remarquable et surtout d'assez caractéristique dans leur disposition, pour que nous nous y arrêtions.

IV. *Des fonctions de nutrition chez les Mammifères.*

Elles comprennent, ainsi que nous l'avons dit, la digestion, la circulation et la respiration, auxquelles viennent se joindre les fonctions qu'on a nommées de défécation, et qui comprennent la défécation intestinale du résidu alimentaire et celle de l'urine (défécation urinaire). Nous commenceront par la digestion.

Organes de digestion. — Les organes au moyen desquels elle s'exécute sont le canal intestinal et ses annexes.

Le canal intestinal a, chez les Mammifères, deux ouvertures : l'une d'entrée qui est la bouche; l'autre de sortie, qui est l'anus. Il a toujours une étendue plus considérable que celle du corps de l'animal, aussi est-il plus ou moins replié dans la cavité abdominale.

La bouche des Mammifères offre quelques variations dans la disposition de la langue et des dents : les joues ou les parois latérales charnues qui la limitent sont susceptibles d'une extension plus ou moins grande. Chez les Singes les joues sont un peu dilatables, mais c'est surtout chez quelques espèces de l'ordre des Rongeurs, les Saccophores ou Saccomys et les Anthophiles, qu'il existe de abajoues plus développées. Chez les *Saccophorus*, dont on connaît maintenant trois espèces, elles forment, ainsi que le nom de ces animaux l'indique, un double sac placé de chaque côté de la face. Le pharynx fait suite à la bouche ou plutôt la complète. Après le l'œsophage, qui est un tube plus ou moins musculaire conduisant dans l'estomac. C'est dans l'estomac que commence la digestion; cet organe est ordinairement une espèce de sac courbé, n'offrant qu'une seule cavité, mais dans les Ruminants, les Cétacés ordinaires et même dans quelques espèces du groupe des Singes, (*les Semnopithèques*), se partage en loges plus ou moins vastes, plus ou moins distinctes et qui modifient d'une manière remarquable le rôle qu'il doit remplir. L'estomac, dont nous ne devons pas décrire ici la structure, sécrète par sa paroi interne un mucus plus ou moins abondant qui est le suc gastrique; après lui vient le duodénum, qui commence l'intestin proprement dit, et dans lequel se déversent les sécrétions du pancréas et du foie. Il communique avec l'intestin grêle, qui acquiert une très-grande longueur, et après celui-ci vient le gros intestin, qui se termine à l'anus par le rectum. L'anus est séparé plus ou moins des conduits excréteurs de l'urine et des voies génitales. Les espèces ornithodelphes, qui ont un cloaque, c'est-à-dire un vestibule commun dans lequel débouchent le rectum et les conduits génito-urinaires, font exception. A l'entrée du gros intestin existe chez beaucoup d'animaux un appendice de même nature, fermé à son extrémité et qui est plus ou moins long suivant les espèces; c'est le cœcum qui chez les Mammifères, est toujours unique au lieu d'être pair, comme celui des Oiseaux. L'intestin grêle ne présente pas, ainsi qu'on le voit chez plusieurs de ceux-ci, de nouveau cœcum, et quelquefois même il n'existe aucune trace de celui du gros intestin. Le foie, qui sécrète le fluide biliaire, est plus ou moins volumineux et toujours placé du côté droit, bien qu'il puisse s'étendre plus ou moins à gauche. Sa partie glandulaire ou sécrétrice est le foie lui-même dans lequel se ramifie la veine porte; son conduit excréteur est le *conduit hépatique;* la vésicule biliaire représente le réservoir, et son canal éjecteur est le conduit cystique. La vésicule biliaire manque chez beaucoup de Mammifères. Le pancréas, dont le canal excréteur s'unit à celui du foie, est placé du côté gauche.

Respiration. — Les Mammifères, que l'on a dit avoir des branchies pendant les premiers temps de la vie utérine, parce qu'on a considéré comme telles des stries vasculaires dont la véritable nature n'a peut-être pas été entièrement reconnue, respirent le

en nature au moyen de poumons aussitôt après la parturition. Leurs poumons sont divisés en plusieurs lobes enveloppés d'une plèvre, retenus dans la cavité pectorale, et séparés des viscères de l'abdomen par un plan musculaire transverse dont les Ovipares manquent le plus souvent ou dont ils n'ont que de faibles rudiments. L'organe respiratoire en lui-même se compose de la trachée-artère, des bronches et de leurs subdivisions qui sont d'innombrables ramuscules, tous terminés en cul-de-sac, mais non dilatés à leur extrémité, ainsi que l'ont démontré Reissessen et le D. Bazin. Au commencement de la trachée-artère est le larynx ou l'organe qui module les sons si variés que font entendre les Mammifères; diverses dispositions anatomiques sont en rapport avec ce dernier phénomène et ont sur lui une influence appréciable. La particularité la plus remarquable est sans contredit celle des Alouates ou Singes hurleurs, qui ont une voix d'une force et d'une étendue prodigieuse; aussi ont-ils été appelés du nom générique de *Stentor*. Les Mammifères n'ont point de larynx inférieur, et leur trachée, composée d'arceaux cartilagineux, est loin d'éprouver autant de modifications que celle des Oiseaux.

Circulation. — La circulation des Mammifères est établie, sauf quelques légères modifications, sur le même type que celle des Oiseaux; le cœur est double également, c'est-à-dire composé de deux ventricules et de deux oreillettes. Pendant la vie fœtale seulement, les oreillettes communiquent entre elles au moyen du *trou de Botal*. Le cœur varie un peu pour la forme; il est toujours entouré du péricarde adhérent au nouveau diaphragme; si ce n'est chez quelques espèces, le cœur est ordinairement placé sur la ligne médiane et toujours dans la cavité de la poitrine. Chez l'homme sa pointe est dirigée à gauche; presque tous les Singes présentent également cette particularité, que l'on remarque aussi chez quelques autres espèces. Chez beaucoup d'animaux le cœur présente dans la partie médiane un os plus ou moins volumineux. Le sang des Mammifères est rouge comme celui de tous les Vertébrés, et chaud comme celui des Oiseaux; il renferme une quantité, variable suivant les espèces, de globules qu'il charrie. Les vaisseaux qui les conduisent sont les veines et les artères.

Le sang vivifié dans le poumon est transmis au côté gauche du cœur, qui doit le distribuer dans toutes les parties du corps par les veines pulmonaires, qui se rendent à l'oreillette. Par cette première cavité le fluide nourricier par excellence est transmis au ventricule duquel part l'artère aorte. La contraction du ventricule gauche fait passer le sang dans cette dernière et il est conduit dans toutes les parties du corps par les nombreuses subdivisions que celle-ci fournit à la tête, au thorax, à l'abdomen et aux membres. Après ce trajet le sang, qui a changé de couleur pour devenir d'un brun plus foncé, ou, comme on le dit, pour se convertir en sang noir, est transmis par les *vaisseaux capillaires* aux veines. Celles-ci, d'abord très-nombreuses, ne tardent pas à se réunir en convergeant les unes vers les autres, et en définitive le sang qu'elles contiennent est porté à la partie droite du cœur par les seules veines caves inférieure et supérieure qui se rendent à l'oreillette. L'artère pulmonaire naît du ventricule du même côté, et conduit le sang dans les poumons où il doit reprendre de nouveau sa couleur rouge.

Le caractère de la circulation des Mammifères est d'être double comme celle des Oiseaux, c'est-à-dire de résulter pour ainsi dire de deux circulations particulières : 1° trajet du sang du ventricule gauche à la périphérie du corps, au moyen des artères, et retour par le système veineux à l'oreillette droite : c'est la grande circulation, ou circulation générale; 2° trajet du sang du ventricule droit à l'oreillette gauche en traversant le poumon pour recevoir l'influence de l'air : c'est la petite circulation, ou circulation pulmonaire. Dans le premier cas, le sang rouge est contenu par les artères, et le sang noir par les veines. C'est le contraire dans le second.

Les veines, prises là où elles reçoivent le sang, vont en se réunissant au lieu de se subdiviser comme le font les artères envisagées de la même manière; mais au foie, elles présentent une particularité remarquable qui est d'ailleurs commune aux Mammifères et aux autres animaux. La veine-porte se rend au foie, et elle se ramifie dans son intérieur à la manière des artères. Les Ovipares présentent même la particularité d'avoir une veine-porte rénale, c'est-à-dire une ramification veineuse destinée au rein, comme celle de la veine-porte l'est au foie. Cette nouvelle particularité n'existe point chez les Mammifères, ce qu'il importe de noter.

Chez les espèces aquatiques, les veines de certaines parties du corps sont susceptibles d'une grande dilatation au moyen de laquelle la circulation se trouve ralentie, de telle sorte que, le sang arrivant moins abondamment au poumon, les inspirations peuvent être moins fréquentes, ce qui permet à ces animaux de rester plongés plus longtemps. Il existe aussi chez les mêmes espèces, et pour remplir une fonction analogue, des anastomoses et des lacis artériels ou veineux. Les travaux de Hunter, et ceux plus récents de MM. Baër, Breschet, etc., donnent sur ces dispositions des détails auxquels nous renvoyons.

Les *vaisseaux lymphatiques* ont pour but principal l'absorption des matériaux nutritifs retirés des aliments et qui constituent le chyle, aussi sont-ils plus développés le long du canal intestinal et surtout des intestins proprement dits, que partout ailleurs; mais ils existent aussi dans les diverses autres parties du corps et se réunissent pour la plupart au canal thoracique, lequel se rend à la veine sous-clavière gauche. Le système lymphatique est moins développé

chez l'homme que chez aucun des autres Mammifères. Meckel lui assigne les caractères suivants dans les animaux de cette classe : 1° un plus grand développement des valvules ; 2° la distinction des vaisseaux en deux couches, l'une superficielle et l'autre profonde ; 3° un nombre considérable de ganglions ; 4° un nombre plus limité de communications avec le système sanguin ; ordinairement il n'y a qu'un seul tronc (canal thoracique) qui se jette dans la veine sous-clavière, ainsi que nous venons de le dire, et un autre accessoire qui aboutit à la veine sous-clavière droite.

Organes urinaires. — Ils diffèrent peu de ce que l'on connaît chez l'homme, c'est-à-dire qu'ils présentent ordinairement une partie sécrétrice ou glanduleuse comprenant les papilles qui exsudent l'urine et les calices qui la reçoivent pour la transmettre à un bassinet commun, d'où elle coule dans les uretères, conduits excréteurs qui la mènent à la vessie. De celle-ci, qui est le réservoir de l'appareil urinaire, le fluide sécrété passe dans l'urètre, qui doit le verser à l'extérieur. Les Ornithodelphes néanmoins offrent une particularité remarquable ; leurs uretères, au lieu de s'ouvrir dans la vessie, débouchent au contraire au-dessous de cet organe dans un canal commun à l'urine et au produit de la génération ; ce canal a été nommé canal urétro-sexuel ; il aboutit au cloaque.

Chez les Mammifères monodelphes, on trouve quelques variations dans la forme des reins : ceux-ci peuvent être décomposés en lobules plus ou moins nombreux et plus ou moins distincts, ainsi qu'on le voit chez les Ours et surtout chez les Baleines.

V. *Fonctions de reproduction.*

Les appareils que nous avons étudiés servent au développement des individus ou à leur conservation, ou bien encore ils sont destinés, comme cela se voit pour les sens, à percevoir les rapports de ces animaux avec le monde extérieur. Ceux dont nous devons indiquer maintenant les principales dispositions ont pour fonction exclusive la reproduction de nouveaux êtres : les premiers entretenaient la vie des individus, ceux-ci perpétuent la vie des espèces.

Les organes sexuels sont les principaux agents du phénomène reproducteur ; chez les Mammifères ils sont mâles ou femelles, et toujours portés sur des individus différents ; aussi faut-il, pour représenter chaque espèce, deux animaux au moins, l'un mâle, l'autre femelle. Il n'existe point naturellement dans la classe des Mammifères d'individus neutres ou sans sexe, comme cela se voit pour quelques Insectes hexapodes. Les Hybrides que l'on voit dans la famille des Solipèdes proviennent du mélange de deux espèces voisines ; ils sont incapables de se reproduire. Les autres animaux inutiles à la reproduction sont des mâles que l'on a mutilés pour les rendre plus faciles à dompter ; leur étude appartient plutôt à l'économie domestique et à l'art vétérinaire qu'à la Mammalogie proprement dite, qui ne s'occupe que des êtres tels qu'ils sortent des mains de la Nature.

Les organes de la reproduction doivent être classés parmi les appareils de sécrétion ; ils sont de deux sortes chez tous les Mammifères : les uns internes, sont les organes de génération proprement dits ; ils sécrètent l'œuf, ou la matière qui doit le féconder, et ils lui permettent d'acquérir dans les diverses parties qui le composent un développement plus ou moins grand. Les organes externes qui dépendent de la génération sont les mamelles, glandes particulières qui fournissent le lait, et permettent au jeune animal, après qu'il a été mis au monde, de se nourrir aux dépens de ses parents jusqu'à ce qu'il puisse lui-même se procurer les aliments nécessaires. Dans toutes les espèces, les femelles portent dans leur sein les jeunes individus, et elles sont également chargées de les nourrir de leur lait après les avoir mis au monde. On pourrait encore rapporter à l'appareil de la reproduction plusieurs parties plus ou moins importantes de l'organisme : telles sont diverses glandes odoriférantes placées près des organes générateurs, les ornements de nature variable qui se développent surtout à l'époque du rut, et d'autres qui n'existent que chez l'un des deux sexes ; mais ce sont plutôt, dans beaucoup de cas, des modifications d'autres appareils utilisés pour la fonction reproductrice, que de véritables dépendances de cette dernière ; elles ne lui sont pas d'ailleurs d'une nécessité absolue.

Les mamelles et les organes génitaux internes mâles et femelles sont des appareils de sécrétion complets et présentent par conséquent une partie sécrétrice ou glanduleuse, un canal afférent, un réservoir et un canal déférent disposés comme nous l'avons vu pour tous les autres appareils du même ordre. Le *produit de la génération* des animaux est étudié depuis bien longtemps ; mais les parties dont il est constitué aux diverses époques de la vie intra-utérine n'ont pas toujours été constatées avec la même précision. On n'a d'abord étudié l'embryon, ou plutôt le fœtus (car il doit alors prendre ce nom) qu'aux époques de la gestation les plus voisines de la parturition, et ce n'est que dans ces dernières années qu'on a pu l'observer au moment de sa première formation.

Chez les Mammifères, comme chez tous les animaux, le produit de la génération est un œuf, et cet œuf est de même produit par l'ovaire. L'œuf des Mammifères a été vu d'abord par MM. Prevost et Dumas en 1825 ; mais ces observateurs n'ont point reconnu avec certitude sa véritable nature. Ils ont trouvé, au milieu des vésicules qui se développent à la surface de l'ovaire après la fécondation, un petit corps globuleux. Baer admit que ce corps, qu'il observa quelque temps après, était réellement l'œuf ; mais, il crut devoir admettre également que la vésicule de Graaf, dans laquelle cet œuf se

développe, était aussi un œuf. L'œuf des Mammifères était aussi, selon lui, un œuf qui en contenait un autre; c'est pourquoi il l'appelait un œuf *élevé à sa seconde puissance*, expression assez singulièrement mathématique, comme le dit M. Dutrochet. Il eût été plus conforme à la vérité de considérer, comme le fit M. Coste, la vésicule de Graaf comme une capsule ovarienne qui, au lieu de contenir l'œuf tout seul, ainsi que cela se voit chez l'Oiseau, contient de plus un liquide dans lequel nage cet œuf. M. Coste a aussi démontré qu'il existait constamment dans cet œuf pris dans l'ovaire, un petit corps sphérique semblable à celui de l'œuf des Oiseaux. Ce corps est la vésicule que Purkinje a démontrée dans l'œuf des Oiseaux, et à laquelle on donne son nom; il n'existe que dans les premiers moments du développement.

L'œuf des Mammifères, pris dans l'ovaire, est donc entièrement comparable à celui de l'œuf de l'Oiseau observé dans les mêmes circonstances; on y trouve, en effet, ainsi que le savant embryogéniste français l'a démontré :

1° Une membrane intérieure, *membrane vitelline*, l'analogue de la membrane qui renferme le jaune de l'œuf des Oiseaux;

2° Le *vitellus*, l'analogue du jaune;

3° La *petite vésicule transparente* renfermée avec le vitellus dans la membrane vitelline, et qui représente la vésicule observée par Purkinje dans l'œuf des Oiseaux.

De l'ovaire l'œuf passe dans les trompes, et de celles-ci dans l'utérus; alors la vésicule de Purkinje n'existe déjà plus; mais on reconnaît que la membrane vitelline s'est recouverte d'une couche adventive exhalée par l'utérus même, et qui est l'analogue du blanc de l'œuf des Oiseaux, c'est-à-dire de l'albumine; c'est aussi à M. Coste que l'on doit cette détermination; il nomme le nouveau produit couche corticale; c'est la membrane caduque décrite par quelques auteurs. Ce corps apparaît chez la Brebis au treizième ou quatorzième jour de la gestation. La membrane blastodermique, qui est intérieure à la vitelline, devient apparente un peu avant cette époque; celle-ci fournit par une disposition que nous indiquerons en parlant de l'œuf en général (*Voy.* OEuf) : 1° le point où va commencer l'embryon; 2° la vésicule ombilicale sur laquelle se développent les vaisseaux omphalo-mésentériques; 3° la vésicule allantoïde, qui présentera les vaisseaux ombilicaux et servira à former la partie vasculaire du placenta. Le fœtus continue ensuite à se développer dans la matrice ou dans ses cornes, et il se fixe au moyen du placenta, jusqu'à ce qu'ayant pris un développement assez considérable pour pouvoir se nourrir du lait qu'il sucera aux mamelles, il soit mis au jour, ce qui constitue l'acte de la parturition.

La gestation dure autant de temps que le petit reste à l'intérieur des organes génitaux, c'est-à-dire depuis l'époque de la conception jusqu'à celle de la parturition; elle est plus ou moins longue suivant les espèces, ce qui dépend essentiellement du volume que le petit doit avoir en venant au monde. Certaines espèces ont plusieurs portées dans une même année; d'autres reproduisent une seule fois; il en est qui, portant une année environ, n'ont de petits qu'à plusieurs années d'intervalle, parce que les femelles allaitent pendant une ou deux années après la parturition. Le nombre des petits que chaque portée fournit est également très-variable, plus considérable chez les petites espèces, chez lesquelles il s'élève jusqu'à neuf et même dix; il est, au contraire, réduit à un chez beaucoup d'autres plus volumineuses.

Plusieurs espèces ont été observées dans les divers phénomènes de leur reproduction; mais il s'en faut de beaucoup que toutes soient également connues sous ce rapport. C'est surtout relativement à l'histoire des premiers temps du développement de l'embryon, et aux formes qu'il présente, qu'on manque de renseignements. Le Lapin, la Brebis, le Chien et l'homme ont été étudiés plus que tous les autres, et c'est surtout à Wolfe, Ratke, Dutrochet, Baër, Coste, Muller, etc., etc., qu'on doit les recherches les plus complètes sur ce sujet. Les espèces qui présentent les variations les plus importantes, sous le rapport des phénomènes reproducteurs, sont certainement les Didelphes et les Ornithodelphes; tous les autres Mammifères, dont le développement est à peu de chose près le même, peuvent recevoir le nom de Monodelphes, que leur utérus soit bifurqué ou non. Chez eux le fœtus se fixe à la matrice au moyen du placenta, et reste dans cet organe pendant un temps souvent assez long. Mais après qu'il a été mis au monde, il n'a plus avec la mère d'autres rapports que ceux de la lactation; il saisit le mamelon lorsqu'il a besoin du lait qu'elle lui fournit, mais il ne lui est pas constamment adhérent.

Chez les Didelphes la vie intra-utérine est fort courte, l'œuf échappé de l'ovaire passe des trompes dans cet organe, mais il le traverse rapidement sans s'y fixer; il avorte, pour ainsi dire, ce qui tient en partie à la disposition de l'utérus, qui ne présente pas de col utérin, ainsi que cela existe chez les Monodelphes. Il franchit le vagin, et lors de la parturition, il est encore à l'état embryonnaire. La mère le fixe alors à ses mamelles auxquelles il adhère par la bouche jusqu'à ce qu'il ait pris le développement qu'ont à leur naissance les animaux du groupe précédent; il y vient à l'état d'embryon, si l'on veut admettre que la vie fœtale ne commence qu'après que l'embryon s'est fixé à l'utérus, et il y acquiert le développement que le fœtus prend pendant la vie utérine. C'est ce qui a fait dire d'une manière figurative que ces animaux avaient une double matrice, ou, pour formuler cette pensée, qu'ils étaient Didelphes; il eût été plus rigoureusement exact de dire qu'ils ont deux gestations: la gestation utérine, fort courte,

en résumant les diverses classifications mammalogiques (*Voy.* MAMMALOGIE,) donné quelques détails sur les groupes principaux.

Mammifères de France.

Les espèces de notre pays, quoique peu nombreuses, sont assez variées en organisation pour que leur étude mérite de nous arrêter quelques instants; aussi croyons-nous devoir donner ici la liste de celles que l'on connaît. Les seuls ordres de la classe des Mammifères qui n'aient pas de représentants en France sont, parmi les Monodelphes, ceux des Quadrumanes et des véritables Édentés; ajoutons que l'on ne voit en France aucune espèce de la sous-classe des Didelphes, ou de celle des Ornithodelphes. Les détails que nous avons donnés sur la géographie mammalogique permettaient de concevoir à l'avance cette dernière assertion, et l'on sait que l'ordre des Quadrumanes n'a en Europe d'autres espèces que le Magot, lequel n'habite dans cette partie du monde que l'extrémité sud de l'Espagne.

La France possède peu de Mammifères qui lui soient particuliers, ou pour mieux dire, elle n'en possède aucun; car si le petit nombre de ceux qu'elle a seule fournis jusqu'à présent n'ont point été observés dans les pays voisins, c'est plutôt parce qu'on ne les y a point cherchés avec assez de soin, que pour toute autre raison. Les États qui la limitent présentent en effet presque toutes les espèces bien étudiées qu'on lui a reconnues; et comme la France occupe une position à peu près centrale, et que son climat peut être appelé tempéré, si on le compare à celui des autres parties de l'Europe, elle réunit en même temps des espèces qui sont exclusivement méridionales, et d'autres qui sont principalement du nord. La plupart de celles du midi sont communes à l'Espagne, l'Italie et la Grèce, et il en est même qui vivent dans l'Afrique septentrionale et dans l'Asie occidentale. Les espèces du nord qui viennent en France pendant les saisons rigoureuses, ou même qui s'y trouvent toute l'année sans être néanmoins abondantes, se voient aussi en Hollande, en Allemagne, en Russie, en Suède, dans l'Asie septentrionale. On sait même que plusieurs sont encore de l'Amérique du nord; mais, de même que les contrées du sud nourrissent beaucoup d'animaux qui manquent à la France, celles du nord en ont également qui lui sont étrangers.

Les grandes espèces terrestres de France sont toutes connues depuis longtemps, mais il n'en est point de même des plus petites, et l'on peut facilement supposer que des observations plus suivies en feront reconnaître parmi elles un certain nombre qui étaient restées jusqu'ici ignorées des naturalistes et qui sont, par suite, inédites, ou bien dont la présence n'avait encore été signalée qu'à l'étranger. Quant aux Mammifères marins, on n'a sur eux que très-peu de renseignements. Les lois de l'apparition de beaucoup d'entre eux, ou le nombre des espèces que le hasard peut faire échouer sur nos côtes, restent à déterminer.

Les Mammifères que nous sachions avoir été observés en France sont les suivants (nous ne les décrivons pas, parce qu'ils le seront dans les divers articles de ce Dictionnaire, auxquels il est facile de recourir).

I. CARNASSIERS. Chauve-souris. 1, *Vespertilio murinus*, le Murin; 2. *V. Beschteinii;* 3. *V. emarginatus;* 4. *V. Nattereri;* 5. *V. mystacinus;* 6. *V. Noctula*, la Noctule; 7. *V. pipistrellus*, la Pipistrelle; 8. *V. serotinus*, la Sérotine; 9. *V. humeralis;* 10. *V. brachiotus* (cette espèce et la précédente sont décrites par M. Baillon; chacune d'elles vient du département de la Somme, et n'y a été trouvée qu'une fois); 11. *V. auritus*, l'Oreillard; 12. *V. Barbastellus*, la Barbastelle; 13. *Rhinolophus unihastatus*, le Grand Fer-à-Cheval; 14. *R. bihastatus*, le Petit Fer-à-Cheval.

II. INSECTIVORES; 15. *Talpa europæa*, la Taupe; 16. *Talpa cæca*, la petite Taupe (de Provence); 17. *Erinaceus europæus*, le Hérisson; 18. *Sorex araneus*, la Musette; 19. *S. tetragonurus;* 20. *S. leucodon;* 21. *S. constrictus;* 22. *S. lineatus;* 23. *S. remifer;* 24. *S. Daubentonii;* 25. *S. coronatus;* 26. *Mygale pyrenaica*, le Desman des Pyrénées.

III. CARNASSIERS PLANTIGRADES : 27. *Ursus arctos*, l'Ours; 28. *Meles taxus*, le Blaireau.

IV. CARNASSIERS DIGITIGRADES : 29. *Mustela putorius*, le Putois; 30. *M. erminea*, l'Hermine; 31. *M. vulgaris*, la Belette; 32. *M. martes*, la Marte; 33. *M. Foina*, la Fouine; 34. *M. vison*, le Vison (du Poitou, d'après M. F. Prévost); 35. *Lutra vulgaris*, la Loutre; 36. *Viverra genetta*, la Genette; 37. *Felis catus*, le Chat sauvage; 38. *F. lynx*, le Lynx (des Pyrénées); 39. *Canis lupus*, le Loup; variété noire, *C. lycaon;* 40. *C. vulpes*, le Renard; variété à ventre noir, *C. alopex.*

V. CARNASSIERS PINNIGRADES : 41. *Phoca vitulina*, le Phoque (Océan, Manche); 42. *Calocephalus discolor* (Océan); 43. *Phoca leporinus* (Océan); 44. *P. monachus*, Phoque à ventre blanc (Méditerranée).

CÉTACÉS : 45. *Delphinorhynchus santonicus*, Lesson, compl. à Buff., X, pag. 330, espèce nouvelle ? de l'Océan; 46. *Delphinus micropterus*, Dauph. de Dale, Blainv. (Océan); 47. *D. Delphis*, le Dauphin ordinaire; 48. *D. tursio;* 49. *D. grampus* ou *griseus*, l'Epaulard; 50. *D. aries;* 51. *D. deductor* ou *globiceps*; 52. *D. edentulus*, Schreb.; 53. *Physeter macrocephalus*, ou *Trumpo*, le Cachalot; 54. *Balæna musculus* (Océan, Méditerranée); 55. *B. rostrata* (Océan).

RONGEURS : 56, *Sciurus vulgaris*, l'Ecureuil; 57. *Myoxus nitela*, le Lérot; 58. *M. glis*, le Loir, 59. *M. avellanarius*, le Muscardin; 60. *Mus decumanus*, le Surmulot, originaire de l'Inde; 61. *M. rattus*, le Rat, originaire de l'Inde; 62. *Mus musculus*, la Souris; 63. *M. sylvaticus*, le Mulot; 64. *M. campestris*, le Mulot des champs; 65. *M. messorius;* 66. *Lemmus aquaticus*, le Rat d'eau; 67. *L. terrestris*, le Shermaus; 68. *L. œconomus;*

69. *L. arvalis*, le Campagnol ; 70. *L. fulvus* ; 71. *L. rubidus*, Baillon, *Arvicola rufescens?* Selys ; 72. *L. pratensis*, Baillon ; ces deux dernières espèces n'ont encore été signalées que dans le département de la Somme ; la première est aussi de la province de Liége, Belgique ; 73. *Castor fiber* ; 74. *Lepus timidus*, le Lièvre ; 75. *L. cuniculus*, le Lapin, originaire d'Espagne et de Barbarie.

Ongulogrades, *Pachydermes* : 76. *Sus scropha*, le Sanglier.

Ruminants : 77. *Cervus Elaphus*, le Cerf ; 78. *C. dama*, le Daim ; 79. *C. capreolus*, le Chevreuil ; 80. *Antilope rupicapra*, le Chamois (Alpes, Pyrénées) ; 81. *Capra ibex*, le Bouquetin (Alpes, où il est rare, et Pyrénées) ; 82. *Ovis musimon*, le Mouflon (Corse).

A ces espèces, qui se trouvent naturellement en France, et qui y vivent pour la plupart depuis des temps anté-historiques, on peut ajouter celles que l'homme y a amenées à l'état domestique et qui s'y sont acclimatées. Tout le monde les connaît ; les principales sont : le Chien, *C. familiaris*, qui descend probablement en grande partie du Chacal, *C. aureus*, et qu'on peut regarder par conséquent comme une espèce entièrement factice ; l'Ane et le Cheval qui nous viennent de l'Inde ; la Chèvre, le Mouton et le Bœuf, dont les types, probablement multiples, sont peu faciles à reconnaître ; le Chat, dont la souche se trouve en France à l'état sauvage ; le Lapin, qui est dans le même cas ; le Furet, *Mustela furo*, qui est originaire d'Afrique ; et le Cochon d'Inde, qui provient du *Cavia aperea* de l'Amérique du sud. Celui-ci, dont la coloration est si profondément modifiée, ne se voit chez nous que depuis le règne de François Ier. Toutes ces espèces et toutes celles que l'on a aussi plus ou moins acclimatées (l'Axis, le Cerf de Virginie, etc., etc.), sont plutôt du ressort de l'économie rurale que de la mammalogie proprement dite.

MANAKIN, *Pipra*, genre nombreux d'Oiseaux de la famille des Passereaux dentirostres. — Ces Oiseaux sont petits et fort jolis ; les plus grands ne sont pas si gros qu'un moineau, et les autres sont aussi petits que le Roitelet.

Les habitudes naturelles qui leur sont communes à tous n'étaient pas connues, et ne sont pas encore aujourd'hui autant observées qu'il serait nécessaire pour en donner un détail exact. Ils habitent les grands bois des climats chauds de l'Amérique, et n'en sortent jamais pour aller dans les lieux découverts, ni dans les campagnes voisines des habitations. Leur vol, quoique assez rapide, est toujours court et peu élevé ; ils ne se perchent pas au faîte des arbres, mais sur les branches, à une hauteur moyenne ; ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ne laissent pas de manger aussi des Insectes. On les trouve ordinairement en petites troupes de huit ou dix de la même espèce, et quelquefois ces petites troupes se confondent avec d'autres troupes d'espèces différentes de leur même genre, et même avec des compagnies d'autres petits Oiseaux de genre différent, tels que les *Pitpits*, etc. C'est ordinairement le matin qu'on les trouve ainsi réunis en nombre ; ce qui semble les rendre joyeux ; car ils font alors entendre un petit gazouillement fin et agréable. La fraîcheur du matin leur donne cette expression de plaisir ; car ils sont en silence pendant le jour, et cherchent à éviter la grande chaleur en se séparant de la compagnie, et se retirant seuls dans les endroits les plus ombragés et les plus fourrés des forêts. Quoique cette habitude soit commune à plusieurs espèces d'Oiseaux même dans nos forêts de France, où ils se réunissent pour gazouiller le matin et le soir, les Manakins ne se rassemblent jamais le soir, et ne demeurent ensemble que depuis le lever du soleil jusqu'à neuf ou dix heures du matin ; après quoi ils se séparent pour tout le reste de la journée et pour la nuit suivante. En général, ils préfèrent les terrains humides et frais aux endroits plus secs et plus chauds ; cependant ils ne fréquentent ni les marais, ni le bord des eaux.

Le nom *Manakin* a été donné à ces Oiseaux par les Hollandais de Surinam.

MANAVIRI, le *Poto* de Buffon, espèce de Singe du genre Kinkajou, tribu des Makis. Le Manaviri est de la grandeur d'une Fouine. C'est un animal solitaire, qui vit dans les forêts les plus désertes de l'Amérique équatoriale. Le jour, il dort profondément, roulé en boule, la tête posée sur sa poitrine et recouverte par ses bras. La lumière du jour lui fatigue les yeux ; aussi cherche-t-il l'obscurité. Dès que vient le crépuscule du soir, il se réveille petit à petit, se frotte les yeux, bâille en tirant sa longue langue, fait quelques pas en chancelant et d'une manière irrésolue. Puis enfin, complétement réveillé, il se met en quête de ses aliments, qui consistent en petits Mammifères, en Oiseaux, en Insectes et en fruits.

Il n'est pas très-habile sauteur, mais néanmoins il grimpe habilement sur les arbres, en parcourt les branches pour chercher les nids d'Oiseaux, et en descend avec prudence, en empoignant la tige avec ses pieds de derrière, et s'aidant de sa queue, qu'il entortille aux rameaux pour prévenir des chutes. Ce ne sont pas seulement des Oiseaux qu'il va chercher en furetant sur les arbres ; il visite minutieusement les trous qui peuvent se trouver à leur tronc, afin de découvrir s'ils recèlent une ruche d'abeilles sauvages. Favorisé par un poil laineux et très-épais qui le défend de leurs aiguillons, et par la fraîcheur de la nuit, qui tient ces Insectes dans une sorte d'engourdissement, il enfonce une de ses pattes dans la ruche, mais avec précaution, et il brise les gâteaux pour mettre le miel à découvert. Alors, il colle sa face contre le trou, et, à l'aide de sa longue langue, il va recueillir le miel jusqu'à un pied de profondeur dans la ruche. Cette habitude lui a valu des missionnaires le nom d'Ours à miel. Selon quelques voya-

geurs, quand il en trouve l'occasion, il pénètre dans les basses-cours, saisit les volailles sous l'aile, et leur boit le sang avec une grande avidité.

Il paraît, d'après ce que dit M. de Humboldt, que les anciens indigènes de la Nouvelle-Grenade avaient réduit cet animal à l'état de domesticité. Je ne sais trop quel avantage ils pouvaient y trouver, à moins qu'ils ne l'aient employé à détruire les Souris de leurs cabanes, ou à aller à la découverte des Abeilles. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Manavari, en captivité, est d'une douceur extrême, et qu'il se familiarise avec la plus grande facilité. Dans ce cas, on le nourrit fort bien avec des fruits, du pain, des biscuits, du miel, du lait, du sang, etc. Mais quel plaisir peut-on avoir avec un animal qui dort toujours? Quand on le tire de son sommeil léthargique, il se plaint d'abord par un petit sifflement fort doux, il fuit la lumière et cherche à se cacher dans un coin obscur, ou du moins à mettre ses yeux à l'abri du jour. Cependant avec quelques caresses on parvient à le faire jouer; mais dès qu'elles cessent, il retombe dans son état de stupeur somnolente. Quelquefois il mange sans le secours de ses mains, mais le plus souvent il s'en sert à cet effet. Quand il est en colère, sa voix devient assez forte et imite un peu les aboiements d'un jeune Chien.

MANCHOT, *Aptenodytes*, le plus extraordinaire des genres d'Oiseaux de l'ordre des palmipèdes. Écoutons Buffon :

« L'Oiseau sans ailes est sans doute le moins Oiseau qu'il soit possible; l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'Oiseau; néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des Quadrupèdes avec des ailes, et des Oiseaux qui n'en ont point. Il semble donc qu'en ôtant les ailes à l'Oiseau, c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou par un oubli de la Nature; mais ce qui nous paraît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche, en est pour elle l'ordre et la suite, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue; comme elle prive le Quadrupède de pieds, elle prive l'Oiseau d'ailes, et ce qu'il y a de remarquable, elle paraît avoir commencé dans les Oiseaux de terre, comme elle finit dans les Oiseaux d'eau, par cette même défectuosité. L'Autruche est pour ainsi dire sans ailes; le Casoar en est absolument privé, il est couvert de poils et non de plumes; et ces deux grands Oiseaux semblent à plusieurs égards s'approcher des animaux terrestres; tandis que les Pingouins et les Manchots paraissent faire la nuance entre les Oiseaux et les Poissons. En effet, ils ont au lieu d'ailes de petits ailerons, que l'on dirait couverts d'écailles plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires, avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds; l'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même de s'y tenir autrement que couchés, le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces Oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air, qu'ils ne peuvent fréquenter, presque également bannis de celles de la terre, et qui paraissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

« Ainsi entre chacune de ces grandes familles, entre les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Poissons, la Nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient; elle envoie la Chauve-Souris voleter parmi les Oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le Tatou sous le têt d'un Crustacé; elle a construit le moule du Cétacé sur le modèle du Quadrupède, dont elle a seulement tronqué la forme dans le Morse, le Phoque, qui, de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes Cétacés, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune. Enfin elle a produit des Oiseaux qui, moins Oiseaux par le vol que le Poisson volant, sont aussi Poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre. Telles sont les deux familles des Pingouins et des Manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la Nature, non-seulement par la conformation, mais par la différence des climats. »

« Le corps des Manchots, dit Forster, est entièrement couvert de *plumules* oblongues, épaisses, dures et luisantes, placées aussi près l'une de l'autre que les écailles des Poissons. Cette cuirasse leur est nécessaire, aussi bien que l'épaisseur de la graisse dont ils sont enveloppés, pour les mettre en état de résister au froid; car ils vivent continuellement dans la mer, et sont confinés spécialement aux zones froides et tempérées; du moins je n'en connais point entre les tropiques. »

Et en suivant cet observateur et l'illustre Cook au milieu des glaces australes, où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux, nous trouvons partout les Manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial, jusque sous le cercle antarctique, aux bords de la glace fixe, au milieu des glaces flottantes, à la *terre des Etats*, à celle des *Sandwich*, terres désolées, désertes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle; nous les voyons, avec quelques Pétrels, habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls Oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans ces lieux où toute la Nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata a rerum natura, æterna mersa caligine.* (Pline.)

Lorsque les glaces sur lesquelles les Manchots sont gîtés viennent à flotter, ils voya-

gent avec elles, sont transportés à d'immenses distances de toute terre. « Nous vîmes, dit M. Cook, au sommet de l'île de glace qui passait près de nous, quatre-vingt-six Manchots. Ce banc était d'environ un demi-mille de circuit, et de cent pieds et plus de hauteur; car il nous *mangea le vent* pendant quelques minutes, malgré toutes nos voiles. Le côté qu'occupaient les Pingouins s'élevait en pente de la mer, de manière qu'ils grimpaient par là : » d'où ce grand navigateur conclut avec raison que la rencontre des Manchots en mer n'est point un indice certain, comme on le croit, de la proximité des terres, si ce n'est dans les parages où il n'y a point de glaces flottantes.

Encore paraît-il qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer; car l'élément de l'eau convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure. A terre leur marche est lourde et lente : pour avancer et se soutenir sur leurs pieds, courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête. Dans cette attitude, dit Narborough, *on les prendrait de loin pour de petits enfants avec des tabliers blancs.*

Mais autant ils sont pesants et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau. « Ils plongent et restent longtemps plongés, dit Forster ; et quand ils se remontent ils s'élancent en ligne droite à la surface de l'eau, avec une vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer. » Outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de mailles dure, luisante et comme écailleuse, dont ils sont revêtus, et leur peau très-forte, les font souvent résister aux coups de feu.

Quoique la ponte des Manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant, comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses. « On descendit dans une île, dit Narborough, où l'on prit trois cents Manchots dans l'espace d'un quart d'heure ; on en aurait pris aussi facilement trois mille, si la chaloupe avait pu les contenir : on les chassait en troupeaux devant soi, et on les tuait d'un coup de bâton sur la tête. »

« Ces *Manchots*, dit Wood, qu'on place mal à propos au rang des Oiseaux, puisqu'ils n'ont ni plumes ni ailes, couvent leurs œufs, comme l'on m'assura, vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre : c'est alors qu'on en pourrait prendre assez pour ravitailler une flotte..... A notre retour au Port-Désiré, nous ramassâmes environ cent mille de ces œufs, dont quelques-uns furent gardés à bord près de quatre mois sans qu'ils se gâtassent. »

« Le 15 de janvier, dit le rédacteur des navigations aux terres australes, le vaisseau s'avança vers la grande *Ile des Pingouins*, afin d'y prendre de ces Oiseaux. En effet on y en trouva une si prodigieuse quantité, qu'il y aurait eu de quoi en pourvoir plus de vingt-cinq navires, et l'on en prit neuf cents en deux heures. »

Aucun navigateur ne manque l'occasion de s'approvisionner de ces œufs, qu'on dit fort bons, et de la chair même de ces Oiseaux, qui ne doit pas être excellente, mais qui s'offre comme une ressource sur ces côtes dénuées de tout autre rafraîchissement. Leur chair, dit-on, ne sent pas le poisson, quoique, suivant toute apparence, ils ne vivent que de pêche, et si on les voit fréquenter, dans les touffes du gramen, l'unique et dernier reste de végétation qui subsiste sur leurs terres glacées, c'est moins, comme on l'a cru, pour en faire leur nourriture, que pour y trouver un abri.

Forster nous décrit leur établissement dans cette espèce d'asile, qu'ils partagent avec les Phoques. « Pour nicher, dit-il, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent à cet effet une dune ou plage de sable : le terrain en est partout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux, et si le Manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serrées. »

Les Manchots se rencontrent non-seulement dans toutes les plages australes de la grande mer Pacifique, et sur toutes les terres qui y sont éparses, mais on les voit aussi dans l'océan Atlantique, et, à ce qu'il paraît, à de moins hautes latitudes. Il y en a de grandes peuplades vers le cap de Bonne-Espérance, et même plus au nord.

On a divisé les Manchots en trois sous-genres, les Manchots proprement dits, les Gorfous et les Sphenisques.

Voici comment M. Garnot décrit les mœurs d'une espèce qu'il a observée pendant son séjour aux îles Malouines. « C'est vraiment un plaisir, dit-il, de voir les groupes de Manchots, marchant droit, la tête élevée, et à la file les uns des autres. Dom Pernetty les compare à une troupe d'enfants de chœur en camail. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on cherche à les approcher, l'un d'eux donne le signal de la fuite; ils se traînent sur le ventre pour éviter plus promptement les atteintes de l'ennemi ; ils gagnent la mer, et plongent à l'instant ; ils ne reviennent à la surface que lorsqu'ils se croient à l'abri de toute poursuite ; si l'on parvient à leur couper la retraite, on les saisit facilement.

« Les Manchots creusent la terre pour déposer leurs œufs et les faire éclore : ce sont plutôt de véritables terriers que des nids; ces trous sont très-profonds, et assez vastes pour loger à l'aise la famille, qui se compose du père, de la mère et de deux petits. Si nous avions le malheur d'enfoncer une de nos jambes dans leur retraite, aussitôt nous nous sentions pincés vivement.

« Ces Oiseaux font, à ce qu'il paraît, leur ponte vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre. Nous nous sommes souvent amusés à prendre de jeunes Man-

chots et à les introduire dans un trou voisin. Considérés comme des intrus, ils étaient aussitôt assaillis à coups de bec par les possesseurs du terrier, qui, ne pouvant parvenir à les chasser, finissaient bientôt après par les laisser en paix. Lorsque nous nous arrêtions pour les examiner dans leurs trous, le mâle ou la femelle avançait alors la tête à l'entrée, et nous regardait en la tournant alternativement à gauche et à droite. Lorsque les Manchots crient, on croit entendre un âne braire. Les navigateurs qui nous ont précédés ont fait la même remarque. Dans les soirées de calme, nous avons souvent entendu un bruit analogue à celui de la populace un jour de fête, produite par la bruyante voix de ces oiseaux. Cette illusion était telle, qu'on aurait pu croire que les îles qui leur servent de demeure étaient habitées. Malgré la couche épaisse de graisse dont est entouré le corps des Manchots, et la couleur noire de leur chair, les matelots ne les dédaignaient pas. »

Nous trouvons dans un ouvrage du capitaine Delano (Boston, 1817) de curieux détails de mœurs sur ces Oiseaux :

« Comme la manière dont ces Oiseaux font leurs nids et couvent leurs œufs, dans ce que nous appelons *Rookeries* ou camps, est extrêmement remarquable et curieuse, et qu'elle peut intéresser bien des lecteurs, je vais tâcher d'en donner une description.

« Lorsqu'ils commencent un camp, ils choisissent une pièce de terre située aux environs de la mer, aussi nivelée et dégagée de pierres que possible, et disposent la terre en carrés, les lignes se croisant à angles droits aussi exactement que pourrait le faire un arpenteur, formant les carrés justement assez larges pour des nids, avec une chambre pour ruelle entre eux. Ils enlèvent toutes les pierres qu'ils peuvent trouver ou arracher de la terre, et les déposent en dehors de la promenade extérieure, qui a communément dix ou douze pieds de largeur, et fait le tour sur trois côtés, le quatrième côté près de la mer restant ouvert. La promenade extérieure autour du camp est aussi de niveau et aussi régulière et douce que les trottoirs de nos cités : elle occupe souvent de trois à quatre acres ; mais il y en a de plus petites. Après avoir préparé leur camp, ces Oiseaux choisissent chacun un carré pour un nid, et en prennent possession. Toutes les différentes espèces qui gisent dans les *Rookeries*, l'Albatros excepté, soignent leur nichée comme une famille, et sont gouvernées par une seule et même loi ; elles ne quittent jamais un moment leurs nids, jusqu'à ce que leurs petits soient assez grands pour se soigner eux-mêmes. Le mâle se tient près du nid, tandis que la femelle est dessus ; et, lorsqu'elle est sur le point de se retirer, il s'y glisse lui-même aussitôt qu'elle lui fait place ; car si elle laissait apercevoir ses œufs, ses voisins les plus proches les lui voleraient. Le roi Pingouin était le premier à faire des vols de cette sorte, et ne perdait jamais l'occasion de voler ceux qui se trouvaient près de lui. Quelquefois aussi il arrivait que, lorsque les œufs étaient éclos, il y avait trois ou quatre espèces d'Oiseaux dans un nid.

« C'est une chose digne de remarque que l'instinct qui préside à tous les mouvements de ces Oiseaux. On les voit faire le tour de la promenade par couples, réunis de quatre à six, etc., semblables à des officiers ou soldats marchant en parade, tandis que le camp ou Rookery paraît être dans un mouvement continuel, les uns sortant et d'autres allant à travers les ruelles trouver leurs compagnons. C'est une chose incroyable de voir tout ce qu'ils font, et la régularité avec laquelle ils l'exécutent, quand on considère que cela est effectué par une espèce d'animaux d'un rang pas plus élevé que les Oiseaux. Comme il n'y en a aucun capable de leur faire du mal ou de les effrayer, ils se trouvent en grand nombre dans ces *Rookeries*. Toutes ces espèces d'animaux tirent leur nourriture de la mer.

« On trouve aux Malouines trois sortes de Pingouins : le King (*Aptenodytes patagonica*), le Macaroni (*Aptenodytes chrysocoma*), le Jackass (*Aptenodytes demersa*). Le Pingouin Roi est aussi grand qu'une Oie, et marche debout, ses pattes se projetant directement en dehors et en arrière. Il se tient tout droit, et, à certaine distance, il ressemble à un homme. Il a le ventre blanc, la tête et le bec à peu près noirs ; les mandibules pyramidales et pointues aux extrémités ; de petites bandes de plumes rouges ressemblant à des sourcils sur chaque œil, tombant de deux pouces sur le cou, et donnant à l'Oiseau une apparence très-jolie. Le Pingouin Macaroni a tout au plus les deux tiers de la taille du premier ; il a la même forme, mais sa couleur est un peu différente : elle est plus blanche autour de la gorge. Au lieu d'avoir des plumes rouges sur les yeux il a un certain nombre de fibres ou de plumes semblables aux longs poils qui sont autour de la gueule des Chats, ce qui lui donne l'air macaroni, d'où il prend son nom. Ces deux espèces déposent leurs œufs sur la terre, dans les *Rookeries*. Le Pingouin Jackass est ainsi appelé du bruit qu'il fait, et de ce qu'il est moins beau que les deux autres espèces. Son chant ressemble à peu près au braiment des Anes. Il ne diffère pas beaucoup en grandeur ou en couleur du dernier qu'on vient de décrire, mais il est un peu plus petit. Il vient à terre faire son nid et y déposer ses œufs. Il creuse des trous sous des *glaieuls* et dans toute terre dégagée de pierres, choisissant ordinairement le côté d'une montagne où il n'y a pas de *glaieuls* à trouver au-dessus. Ils se rendent à terre le soir, mâle et femelle, et quand il fait nuit ils font entendre le braiment le plus désagréable qu'on puisse imaginer. Aucune espèce n'est pourvue d'ailes ; leurs petites nageoires ou ailerons les aident seulement à se tourner et à nager. »

MANDRIL. *Voy.* Boggo.

MANGABEY, Buffon, genre de Singes de la famille des Cercocèbes. — Buffon croyait

que cet animal était de Madagascar, mais on sait aujourd'hui qu'il n'y a pas de Singes dans cette île, comme l'avait déjà dit Sonnerat, et que le Mangabey est de la partie méridionale de l'Afrique. Il habite le Congo et la côte d'Or, et M. Lesson dit l'avoir vu à Cap-Coast. C'est une des espèces que l'on apporte le plus fréquemment en France, et qui supporte le mieux notre climat. Sa couleur est d'un brun gris ardoisé uniforme et sans tache, mais plus pâle en dessous et passant même quelquefois au gris blanchâtre; ses mains sont noires, ses oreilles violâtres. Sa face varie beaucoup : quelquefois elle est d'une teinte livide très-foncée, d'autres fois cuivrée avec le museau noirâtre; mais le dessus des paupières est constamment blanc. Il est très-remarquable que cette espèce porte presque constamment sa queue entièrement renversée sur le dos.

Les Singes ont en général un caractère qui est propre à chaque espèce, mais néanmoins ce caractère se modifie dans les individus de la même manière que dans les animaux domestiques, le Chien, par exemple; et quelquefois ces nuances sont tellement prononcées, que l'on a de la peine à en reconnaître le type. C'est ainsi que la Mone, si douce ordinairement, présente assez souvent des individus farouches, méchants et indomptables.

« Il n'en est pas ainsi du Mangabey, dit M. Boitard, ou du moins les exceptions sont beaucoup plus rares dans cette espèce que dans les autres. Tous ceux que j'ai vus en France avaient le plus heureux naturel; ils étaient doux, familiers, caressants, et sujets à prendre de l'attachement pour leur maître quand ils n'en étaient pas maltraités. Il n'est pas de Singes plus pétulants que ceux-ci; toujours en action, ils prennent toutes les attitudes, et souvent les plus grotesques. « A la variété et à la vivacité de leurs mouve- « ments, dit Frédéric Cuvier, on les croirait « pourvus d'un plus grand nombre d'articula- « tions que les autres Quadrumanes et de plus « de force musculaire. » Ce sont surtout les mâles qui se font remarquer par leur agilité; les femelles, plus calmes, sont aussi plus caressantes.

« Les Mangabeys sont grimaciers, mais dans deux circonstances seulement, quand ils sautent et quand ils sont en colère. Dans le premier cas ils relèvent les lèvres et font voir leurs incisives, de sorte que l'on croirait qu'ils rient; dans le second, ils agitent les lèvres avec rapidité, à la manière des Magots, comme s'ils parlaient avec vivacité et en injuriant; ils font alors entendre un petit son de voix aigu et comme articulé.

« On ne peut appeler grimaces les jolies petites mines qu'ils font quelquefois pour exprimer leurs désirs. J'en avais un tellement doux et privé, que je le laissais libre de courir dans toute la maison. Quand sa convoitise était éveillée par un fruit ou un bonbon, il mettait son doigt index dans sa bouche, en appuyant le bout derrière ses incisives supérieures en tournant la paume de sa main en dehors, et restait dans cette gracieuse attitude jusqu'à ce qu'on lui eût donné ce qu'il demandait avec un petit cri suppliant et répété *heu! heu! heu!*

« Il était du reste fort caressant et répétait fort doucement ce cri quand on lui passait la main sur le dos. Il était fort peu capricieux, mais très-voleur, et il ne le cédait pas à la Mone et au Roloway pour l'adresse qu'il mettait à commettre ses larcins. J'en citerai un exemple.

« Une femme de la campagne vint un jour m'apporter un présent d'œufs frais, qu'elle avait déposés dans un panier à deux couvercles. Comme le panier renfermait, outre les œufs, quelques objets assez lourds, elle l'appuya sur une table sans l'ôter de son bras, et debout, elle se mit à me parler avec beaucoup d'attention. Quand elle eut fini, elle m'annonça ses œufs frais, retira le panier de son bras, l'ouvrit, et.... jugez de son étonnement quand elle n'y trouva plus rien. Je m'amusai un moment de sa surprise et de sa confusion, puis je la tirai d'embarras en soulevant l'oreiller d'un vieux sofa, et lui montrant ses œufs dessous, car j'avais vu la manœuvre de Jacquot, nom que portait mon Mangabey.

« La bonne femme, en entrant, n'avait pas aperçu le petit animal : celui-ci avait profité de son incognito pour se glisser derrière elle, monter sur la table, ouvrir le panier sans bruit, y mettre la main avec autant d'adresse que de précaution pour n'être pas surpris en flagrant délit, enlever deux œufs, un dans chaque main, les porter sous le coussin du sofa, et recommencer cette manœuvre jusqu'à ce qu'il les eût tous volés. Jacquot s'apercevait bien que je le suivais des yeux; aussi de temps à autre il s'interrompait et me jetait un regard suppliant pour me mettre dans sa complicité. Il crut probablement avoir réussi, car il entra dans une colère terrible quand je révélai son larcin, et surtout sa cachette. Dans sa fureur, il se jeta, non pas sur moi ni sur la bonne femme, qui ne s'était aperçue absolument de rien, mais sur les œufs; il en saisit deux, et se sauva debout à toutes jambes.

« J'ai conservé ce charmant animal pendant deux ans, sans que jamais le climat ait paru l'incommoder beaucoup. L'hiver il quittait rarement le coin de la cheminée, et il se chauffait les quatre mains à la fois en tournant la paume vers la flamme. J'avais un bon vieux Chien auquel j'accordais le privilége de se coucher auprès du feu, à cause de sa fidélité et des anciens services qu'il m'avait rendus à la chasse. La place favorite de Jacquot était entre les quatre pattes de ce vieux serviteur, qui avait beaucoup d'indulgence, et le souffrait couché le long de lui. Du reste, ces deux animaux vivaient dans la meilleure intelligence. Mon Singe mourut empoisonné par accident. »

MANGOUSTES, *Herpestes*, Illig., Mammifères de l'ordre des Carnassiers digitigrades

tribu des Civettes. Les espèces principales sont :

Le Nems, Buff., *Herpestes Griseus*. Cet animal est d'un cinquième plus grand que l'espèce suivante ; il a vingt-deux pouces de longueur, non compris la queue, qui en a vingt : son pelage est dur, redressé, plus clair que dans le Sunsa, en général d'un jaune paille, d'un gris brunâtre uniforme au dos et aux pattes ; les ongles sont noirs ; l'iris est d'un fauve foncé. Buffon le dit d'Afrique, et Geoffroy de l'Inde.

Le Sunsa ou Gagarangan (*Herpestes Mungo*, — *Viverra Mungo*, Linn. ; *Ichneumon Mungoz*, Less. ; le *Mangouste de l'Inde*, Buff. ; le *Chiré* ou *Kirpelé* du Malabar) est à peu près de la taille d'une Fouine. Cet animal a de la célébrité dans l'Inde, comme l'Ichneumon en Egypte.

Le Sunsa habite l'Inde, et n'est pas rare au Malabar et à Java. C'est un joli petit animal qui se plaît le long des ruisseaux et des rivières, qui nage fort bien, et qui aime surtout à clapoter au bord de l'eau. Il fait une chasse continuelle aux Reptiles, aux œufs des Oiseaux aquatiques, aux petits Mammifères et aux Insectes. Il mange même des fruits quand sa chasse n'a pas été heureuse ; il boit beaucoup, est d'une propreté recherchée, et se roule en boule pour dormir, à peu près comme fait le Hérisson.

C'est surtout par ses combats avec les Serpents que le Sunsa s'est acquis une grande célébrité. Sans cesse on le voit fureter sur le bord des marais, et partout où il pense pouvoir rencontrer de ces Reptiles. Dès qu'il en aperçoit un, il s'élance dessus d'un seul bond s'il est à portée, et lui écrase la tête avant que le Serpent ait eu le temps de se mettre en défense. S'il est à une certaine distance lorsque le Sunsa l'aperçoit, rien n'est curieux comme les mines qu'il fait pour l'approcher sans en être vu, ou au moins sans l'effrayer : tantôt il se lève debout sur ses pattes de derrière pour l'examiner ; puis, cette vue le mettant en fureur, il marche à lui en haussant et courbant le dos comme un Chameau, et se roidissant sur ses quatre pattes tendues comme des bâtons ; tantôt, apercevant le Reptile qui fait un mouvement pour fuir, il se laisse tomber sur le ventre, s'étend, se colle à la terre, et se glisse doucement à travers les herbes en rampant. Parvenu à sa portée, il se jette sur son dangereux ennemi, et alors commence une lutte terrible qui ne finit jamais que par la mort de l'un d'eux, et quelquefois par celle de tous deux. La Mangouste cherche à saisir le Serpent sur le cou ou sur le crâne, et le combat est fini dès qu'elle y parvient. Mais, comme si l'animal venimeux connaissait les intentions de son adversaire, il roule continuellement son corps pour abriter ces parties sous ses anneaux écailleux, et de temps à autre, par un mouvement rapide comme l'éclair, il lance sa tête sur son antagoniste, et avec ses crochets venimeux lui fait une blessure mortelle. Tous les efforts du Sunsa changent alors d'objet, et il ne cherche plus qu'à se débarrasser des replis dont il est enlacé ; il y parvient, s'éloigne en se traînant avec douleur, et cherche dans les environs une plante merveilleuse dont il mange quelques feuilles et sur laquelle il se roule à plusieurs reprises. Aussitôt et comme par enchantement, plein d'une nouvelle vigueur et d'un nouveau courage, il retourne au combat et finit par tuer le Serpent. Les Indiens, témoins de ce fait extraordinaire, ont observé la plante que cherchait la Mangouste, et l'ont nommée *chiri*, du nom qu'ils donnent à l'animal qui la leur a fait découvrir ; les botanistes l'ont appelée *ophiorhiza Mungos*. Depuis ce temps on emploie, dans l'Inde, la racine de cette plante contre la morsure des Serpents venimeux.

Voilà l'histoire telle que la racontent les anciens voyageurs, et, d'après eux, quelques naturalistes ; mais est-elle vraie ? peut-elle se soutenir devant une critique éclairée ? C'est ce que je ne pense pas. Un voyageur allemand s'est trouvé deux fois dans le cas de voir le combat d'une Mangouste avec un Serpent venimeux, et il prétend que ce petit Mammifère, lorsqu'il est mordu, va en effet se rouler sur le gazon, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas d'ophiorhiza, mais que cela ne l'empêche pas de mourir de sa blessure.

Le Vohang-Chira (*Herpestes Galera*, — *Mustela Galera*, Linn. ; *Ichneumon Galera*, Less. ; le *Vansire*, Buff.) est plus petit que le Sunsa ; son pelage est d'un gris brun, pointillé de jaunâtre ; ses pattes sont brunes ; sa queue est également grosse et également touffue dans toute sa longueur.

Ce petit animal habite Madagascar, se plaît sur le bord des rivières, et aime à s'y baigner tous les jours. Les Madécasses le prennent jeune, l'apprivoisent et l'élèvent dans leur maison, qu'il délivre des Souris et autres petits animaux nuisibles. Les services qu'il rend, joints à sa familiarité et à sa douceur, l'ont fait rechercher par les habitants de l'île de France ; ils l'ont transporté chez eux, et quelques années après il était naturalisé dans leur île. Du reste, il a les mêmes habitudes que les autres Mangoustes, et il fait une guerre à mort aux Lézards, Serpents et autres Reptiles. La Ménagerie en a possédé deux qui y ont vécu assez longtemps.

Le Tézerdéa ou Ichneumon (*Herpestes Ichneumon*. — *Ichneumon Pharaonis*, Geoff. ; *Viverra Ichneumon*, Linn. ; le *Nems* des Arabes ; l'*Ichneumon* d'Aristote ; le *Rat de Pharaon* de Belon) est plus petit d'un sixième que la grande Mangouste ; son pelage entier paraît être mélangé également de brun marron et fauve, chaque poil étant annelé de ces deux couleurs ; les pieds et le museau sont noirs ou d'un marron foncé ; les poils sont plus gros, plus secs et plus cassants que dans les autres espèces ; la queue est aussi longue que le corps, terminée par une touffe de très-longs poils noirs étalés en éventail. Il habite l'Egypte.

L'Ichneumon est un joli petit animal qui

se plaît sur le bord des ruisseaux et des rivières; il est commun sur les rives du Nil. Sa marche est légère et sa prudence extrême; il se glisse toujours à l'abri d'une haie ou d'un sillon, et il ne lui suffit pas de ne rien voir de suspect, il n'est tranquille et ne continue sa route qu'après avoir flairé tout ce qui est à sa portée. L'odorat est son guide le plus sûr; même quand il est apprivoisé, il va sans cesse flairant, remuant continuellement ses narines avec un petit bruit imitant le souffle haletant d'un animal qui vient de faire une longue course. Il se nourrit de petits Mammifères, d'Oiseaux, d'œufs, de Serpents, de Lézards et de Reptiles en général, et même d'Insectes, quand il ne trouve pas mieux. En domesticité, il est d'une très-grande douceur, caressant, répondant à la voix de son maître, et se laissant volontiers prendre par lui. Dans ce cas, on le saisit, non par le corps, mais par la base de sa grosse queue conique, on le soulève et on le porte ainsi sans qu'il perde sa position horizontale. Sa prudence ne tient ni de la timidité ni de la poltronnerie; il est au contraire très-courageux, et non-seulement il se défend contre des animaux beaucoup plus gros que lui, mais encore il n'a pas l'air de les craindre. Le Tezerdéa étrangle fort souvent le Chat assez maladroit pour lui chercher querelle, et il se fait respecter par les plus gros Chiens, auxquels il saute audacieusement à la face, pour peu qu'ils aient l'air de le menacer. Dans la maison où il est élevé, il s'est bientôt rendu maître de la cuisine et des appartements, où nul autre animal ne peut s'introduire sans son bon plaisir. Il est vrai qu'il n'est pas querelleur, et qu'ordinairement il vit bien avec les autres domestiques de sa classe, pourvu qu'ils ne lui disputent rien, pas même la place du coussin sur lequel il a l'habitude de dormir.

Cet animal, quoi qu'en dise Buffon, n'a jamais été véritablement domestique ni en Égypte ni ailleurs, car il ne produit pas en captivité, et les petits que les fellahs ou paysans apportent quelquefois aux marchés du Caire ont toujours été trouvés sauvages dans les champs. On les élève dans les maisons pour remplacer les Chats et faire la guerre aux Souris. Ils ont pour cette chasse une ardeur et une adresse qui surpasse celle des Chats, et l'avantage qu'ils ont sur ces derniers est que, outre les Rats, ils détruisent les Mulots, les Belettes, les Crapauds, si incommodes dans tout le nord de l'Afrique, les Insectes, et en général tous les animaux nuisibles moins forts qu'eux.

Les anciens auteurs ont débité des fables absurdes sur l'Ichneumon. Pour expliquer la raison qui lui avait fait rendre les honneurs divins par les prêtres des antiques Thèbes et Memphis, ils ont dit qu'il entrait dans le corps du Crocodile lorsqu'il le surprenait dormant la gueule ouverte, et qu'il lui donnait la mort en lui rongeant les entrailles. Le vrai est qu'il se contente d'attaquer les petits Crocodiles presque sortant de l'œuf, lorsqu'ils sont encore trop faibles pour se défendre, et qu'il sait très-bien les saisir par le cou pour les étrangler. Il sait aussi reconnaître sur le sable des rivages la place où ces animaux ont enterré leurs œufs, et il ne manque jamais de les déterrer pour en manger une partie et briser le reste. Quant à moi, je pense que si les anciens Égyptiens ont divinisé l'Ichneumon, comme l'Ibis et tant d'autres animaux, c'est qu'ils lui pardonnaient la destruction des œufs de leur dieu Crocodile, en faveur du service qu'il rendait au pays en le nettoyant, après les inondations du Nil, des Serpents et autres Reptiles venimeux, des Insectes, et en général de tous les autres petits animaux nuisibles à l'agriculture.

Lors des inondations, les Ichneumons se retirent sur les hauteurs, autour des villages, et alors leurs habitudes ont une grande analogie avec celles de nos Fouines. Ils cherchent à pénétrer pendant la nuit dans les basses-cours, et s'ils y parviennent, ils tuent toutes les volailles qu'ils y trouvent, leurs sucent le sang, ou leur mangent la cervelle. Mais à cette époque, se trouvant resserrés sur des îlots avec les Renards et les Jackals, ils deviennent eux-mêmes la proie de ces animaux. Dans le Saïd, ils ont pour ennemi perpétuel l'Ouaran el bahr (*Tupinambis niloticus*, ou Monitor du Nil), sorte de grand Lézard très-carnassier, qui, ayant les mêmes habitudes et se tenant dans les mêmes sites, les surprend au passage et les dévore. Du reste, toutes les Mangoustes, celles d'Égypte comme celles de l'Inde, s'apprivoisent très-bien et se familiarisent aisément; mais, ainsi que le Chat, la plupart paraissent s'attacher plus aux maisons qu'aux personnes. Toutes craignent excessivement le froid, et ne vivent que fort peu de temps en Europe. Lorsqu'on les caresse, elles font entendre une sorte de petit murmure très-doux : mais leur cri devient aigu et perçant lorsqu'on les irrite.

MANGUE, *Crossarchus*, F. Cuv., Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, voisin des Mangoustes. — La Mangue habite la côte occidentale de l'Asie et c'est à peu près tout ce qu'on sait d'elle à l'état sauvage. Mais, comme un individu a vécu à la Ménagerie, on a pu faire sur lui quelques observations intéressantes. Il était parfaitement apprivoisé, très-doux, et aimait beaucoup à être caressé. Aussitôt qu'on s'approchait de sa cage, il venait présenter sa gorge ou son dos pour qu'on le caressât. Lorsqu'on le faisait, il restait immobile et témoignait le plaisir qu'il en éprouvait en ouvrant et fermant continuellement la gueule, comme s'il mâchait quelque chose. Quand on s'éloignait, il poussait un petit cri plaintif, semblable au sifflement d'un Oiseau. Il était extrêmement propre, faisait ses ordures dans un coin de sa cage, toujours à la même place, et il avait le plus grand soin de ne pas salir la partie où il se promenait et surtout celle où il se couchait. Il buvait en lapant, et, quoiqu'il se nourrît habituel-

lement de viande, il mangeait volontiers du pain, des carottes et des fruits secs. Probablement que dans ses bois cet animal est chasseur comme les Fouines et les Mangoustes, et qu'il se contente quelquefois de baies et autres fruits doux, ainsi que de racines, car son museau mobile doit lui donner, jusqu'à un certain point, la faculté de fouiller la terre.

MANICOU. *Voy.* MARSUPIAUX.

MANIS. *Voy.* PANGOLIN.

MANOUL. *Voy.* LÉOPARD.

MANUCODE, *Cicinnurus*, désigne une petite tribu de Paradisiers, composée d'une seule espèce, le MANUCODE SPINTURNIX.

Cet admirable et rare Paradisier mérite bien le nom de *Spinturnix* ou d'*incendiaire*, que Pline, dans son Histoire naturelle, applique à un Oiseau d'espèce inconnue, car le rouge éclatant de son plumage le fait ressembler, lorsqu'il vole, à un charbon étincelant. Le *Spinturnix* a été regardé par les commentateurs comme devant être un Faucon, on le disait de mauvais augure ; mais Pline avoue qu'il n'avait trouvé personne qui eût pu se vanter de savoir quel Oiseau ce pouvait être.

Le Manucode a joué de tout temps un rôle dans les croyances superstitieuses des peuples d'origine malaise. Ses dépouilles, portées en panache ou placées sur les armes des guerriers malais, devaient les empêcher de faillir au jour du combat. De là les noms de *Manou deouata*, ou Oiseau divin, qu'ils lui conservèrent et qu'ils reçurent des langues tidoriennes. Les premiers voyageurs hollandais firent connaître en Europe, sous le nom corrompu de Manucode, les Paradisiers Emeraudes, et ce nom, traduit en latin barbare par Cardanus, a été exclusivement transporté par les auteurs modernes à l'espèce qui nous occupe. Les récits exagérés consignés dans Ausius ne peuvent plus intéresser que ceux qui aiment les recherches historiques. Certes, le Manucode ne mérite point le titre pompeux de *roi des Oiseaux de Paradis*, que lui conservent tous les auteurs, sans y attacher de l'importance, et que lui donnaient, au dire des vieux auteurs, les insulaires qui en vendaient les dépouilles. Suivant eux, le Manucode volait toujours en tête des troupes formées par les Emeraudes lorsqu'ils émigrent d'une île dans une autre, et c'était lui qui, chargé de la conservation de la bande, allait goûter l'eau des fontaines placées sur leur route, et que les Papous empoisonnaient pour obtenir, par cette chasse facile, un grand nombre de Paradisiers dont ils recherchent les plumes avec tant d'avidité. Mais ces récits, propagés dans des temps d'ignorance, tombent d'eux-mêmes ; et certes les Manucodes, s'ils émigrent, ce qui est douteux, émigrent seuls, ne recherchent point la compagnie des Emeraudes, et il est plus que douteux que les insulaires empoisonnent les eaux où ils vont boire pour se les procurer.

On dit, et ceci est plus probable, que les Papous chassent les Manucodes en les prenant aux lacets à l'aide de la glu faite avec le suc laiteux des jacquiers.

MARABOU, *Argala*, Oiseau du genre Cigogne, originaire du Sénégal et de l'Inde. — Le mâle porte une fraise composée de plumes assez longues pour s'étendre au-dessus de la tête en forme de capuchon, lorsque, étant en repos, son cou est reployé sous sa poitrine ; en outre, les plumes des côtés du croupion sont plus ou moins longues, soyeuses, d'un blanc de neige, à barbes découpées et frisées. Chandernagor et Calcutta nourrissent un grand nombre de ces animaux qui y sont très-utiles, en dévorant toutes les immondices qui se trouvent dans les rues ; aussi le gouvernement les a-t-il pris sous sa protection, car une amende de dix guinées est infligée à celui qui tue un Argala. Ces Oiseaux sont tellement apprivoisés dans ces pays, qu'ils ne manquent pas de se rendre tous les jours à l'heure du dîner devant les casernes, où ils se tiennent alignés avec autant de régularité qu'une compagnie de soldats, en attendant la fin du repas, pour dévorer les restes qu'on leur jette, et surtout les os dont ils sont friands, qu'ils avalent entiers après se les être quelquefois disputés avec le plus grand acharnement.

On trouve l'Argala dans l'Afrique et dans l'Inde, où on le réduit en domesticité afin de lui ôter, à mesure qu'elles poussent, ses plumes si précieuses pour le commerce.

De tous temps et chez tous les peuples, même les plus sauvages, les plumes de différents Oiseaux ont été un grand objet de luxe et souvent même un signe d'honneur ou d'autorité ; mais comme pour les pierres précieuses et pour les parfums, le prix des plumes et l'estime qu'on en fait tiennent davantage à la difficulté de se les procurer qu'à leur beauté même. Nous devons avouer toutefois que la plume du Marabou est souple, légère, ondoyante, et qu'elle se prête merveilleusement aux gracieuses combinaisons de la mode ; et pourtant ses plus grandes qualités aux yeux des dames sont, nous n'en doutons pas, son origine indienne et sa rareté.

MARACAYIA. *Voy.* OCELOT.

MARAIT. *Voy.* PÉNÉLOPE.

MARCHAND. *Voy.* URUBU.

MARIKINA, *Limia Rosalia*, Linn., Singe du genre Tamarin, groupe des Ouistitis. — Ce que nous dirons des habitudes du Titi et du Tamary convient en grande partie au Marikina. Il est un peu plus robuste que le premier, et dans nos climats, si l'on a un soin minutieux de le garantir du froid et de l'humidité de l'hiver, on peut le conserver pendant plusieurs années. Il est aussi un peu moins indifférent aux caresses qu'on lui fait, et il paraît s'attacher jusqu'à un certain point à ceux qui le nourrissent. Cette qualité, jointe à sa délicatesse et à sa beauté, le font beaucoup rechercher par les riches créoles du Brésil, qui l'apprivoisent aisément et lui prodiguent les soins les plus attentifs.

Le Marikina habite les forêts et passe sa vie à sauter d'arbre en arbre. Comme, dans l'esclavage, il est d'une propreté recherchée, on peut conclure par induction qu'il se construit un nid à la manière des Écureuils, qu'il y élève ses petits et s'y retire pour se reposer. Il se nourrit d'Insectes et de fruits doux, et il ne paraît pas qu'il soit carnassier comme le Titi. Il est défiant comme tous les êtres faibles qui sont obligés de vivre au milieu des dangers; mais sa prudence ne le sauve pas toujours de la cruelle serre de l'Oiseau de proie. S'il en aperçoit un planant dans les airs, aussitôt il pousse un sifflement doux et prolongé pour avertir sa petite famille; tous ses petits aussitôt se blottissent en tremblant dans le feuillage et restent là sans mouvement, jusqu'à ce que l'ennemi se soit retiré. La couleur roussâtre de leur pelage se confond assez bien avec le vert jaunâtre des feuilles pour les dérober à l'œil de l'Oiseau de proie. Mais ils n'échappent pas aussi aisément à d'autres ennemis. Le Yagou aroundi, le Colocolla, le Margay et d'autres espèces de Chats, leur font une guerre incessante et vont les saisir la nuit, pendant leur sommeil, jusque sur le plus haut sommet des arbres.

Dans la servitude, le Marikina se nourrit assez bien avec du lait, du biscuit, des fruits sucrés et des Sauterelles; mais s'il est seul de son espèce, il est sujet à prendre de l'ennui, et dans ce cas il tombe malade et meurt de marasme. Si on veut assurer sa conservation, il faut donc, quand cela est possible, le réunir à un ou plusieurs individus de son espèce. Le Marikina qui a vécu à la Ménagerie était excessivement timide et se cachait dès qu'il avait la moindre inquiétude. Il aimait à recevoir des caresses, mais il n'en rendait point. Il fuyait avec défiance les personnes qui lui étaient étrangères, et même il les menaçait de ses faibles dents.

MARIMONDA, espèce de Singe atèle, famille des Sapajous.

« La Marimonda, dit M. de Humboldt, est un animal lent dans ses mouvements, d'un caractère doux, mélancolique et craintif; c'est dans ses accès de peur qu'il mord même ceux qui le soignent: il annonce cette colère passagère en rapprochant la commissure des lèvres pour faire la moue, et en poussant un cri guttural *ou-o*.... Lorsque les Marimondas sont réunies en grand nombre, elles s'entrelacent deux à deux et forment les groupes les plus bizarres. Leurs attitudes annoncent une paresse extrême.... Nous les avons vues souvent exposées à l'ardeur du soleil, jeter la tête en arrière, diriger les yeux vers le ciel, replier les deux bras sur le dos, et rester immobiles, dans cette position extraordinaire, pendant plusieurs heures. »

MARMOTTE, *Arctomys*, Gml, genre de Mammifères rongeurs. »

La Marmotte des Alpes (*Arctomys marmotta*, Gml.) — Cet animal, célèbre par son sommeil léthargique, a plus d'un pied (0,325) de longueur, sans comprendre la queue, qui est assez courte et noirâtre à l'extrémité; son pelage est d'un gris jaunâtre, teinté de cendré vers la tête, dont le dessus est noirâtre; les pieds sont blanchâtres, et le tour du museau d'un blanc grisâtre.

La Marmotte vit en petites sociétés sur le sommet des montagnes alpines de toute l'Europe, près des glaciers; elle est assez commune dans les Alpes et dans les Pyrénées. Elle est fort douce de caractère, s'apprivoise aisément, et même s'attache à son maître jusqu'à un certain point. Lorsqu'elle est devenue familière dans une maison, et surtout quand elle se croit appuyée par son maître, elle montre un courage qui ne le cède en rien à celui de tous les autres animaux domestiques, et elle n'hésite pas à attaquer les Chats et les plus gros Chiens pour les chasser de la place qu'elle s'est adjugée au coin du feu. Buffon dit « qu'elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, et à obéir à la voix de son maître; » en un mot, qu'elle est susceptible d'éducation.

Il est vrai que les jeunes Savoyards qui montrent des Marmottes au peuple leur font faire quelques exercices; mais, si on se donne la peine de les examiner sans prévention, on verra que ces tours ne sont jamais que le résultat des tiraillements de la chaîne par laquelle on les tient, et de la manœuvre du bâton qu'on leur passe entre les jambes. L'éducation n'est pour rien dans tout cela, du moins je ne l'ai jamais vu autrement. En captivité on la nourrit avec tout ce que l'on veut, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des Hannetons, des Sauterelles, etc., mais ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est le lait et le beurre. Quoique moins prédisposée au vol que le Chat, si elle peut se glisser furtivement dans une laiterie, elle manque rarement de le faire, et en se gorgeant de lait à n'en pouvoir plus, elle exprime le plaisir qu'elle éprouve par un petit murmure particulier fort expressif. Ce murmure, quand on la caresse ou qu'elle joue, devient plus fort, et alors il a de l'analogie avec la voix d'un petit Chien. Quand, au contraire, elle est effrayée, son cri devient un sifflement si aigu et si perçant, qu'il est impossible à l'oreille de le supporter. D'une propreté recherchée, elle se met à l'écart, comme les Chats, pour faire ses ordures; mais, ainsi que le Rat, elle exhale une odeur qui la rend très-désagrable pour certaines personnes. Ce qu'il y a de plus étonnant dans la Marmotte soumise à la domesticité, c'est qu'elle ne s'engourdit pas l'hiver, et qu'elle est tout aussi éveillée au mois de janvier qu'en été, pourvu qu'elle habite les appartements.

A l'état sauvage, la Marmotte montre assez d'industrie, sans pour cela avoir une intelligence très-remarquable. Sur les montagnes, elle établit toujours son domicile le

long des pentes un peu roides regardant le midi ou le levant ; elles se réunissent plusieurs ensemble pour se creuser une habitation commune, et elles donnent à leur terrier la forme invariable d'un ⋋ grec couché. La branche d'en haut a une ouverture par laquelle elles entrent et sortent : celle d'en bas, dont la pente va en dehors, ne leur sert qu'à faire leurs ordures, qui, au moyen de cette pente, sont facilement entraînées hors de l'habitation. Ces deux branches, assez étroites, aboutissent toutes deux à un cul-de-sac profond et spacieux, qui est le lieu du séjour, et cette partie seule est creusée horizontalement. Elle est tapissée de mousse et de foin, dont ces animaux font une ample provision en été. « On assure même, dit Buffon, que cela se fait à frais ou travaux communs ; que les unes coupent les herbes les plus fines ; que d'autres les ramassent, et que tour à tour elles servent de voitures pour les transporter au gîte ; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et ensuite se laisse traîner par les autres qui la tirent par la queue, et prennent garde en même temps que la voiture ne verse. » Ce qui a donné lieu à ce conte de chasseur, c'est que l'on trouve beaucoup de Marmottes qui ont le poil rongé sur le dos, et, selon l'usage, on a mieux aimé inventer un conte merveilleux pour expliquer ce fait, que de n'y voir que l'effet fort simple du frottement souvent répété du dos contre la paroi supérieure d'un terrier fort étroit. Les Marmottes passent la plus grande partie de leur vie dans leur habitation ; elles s'y retirent pendant la nuit, la pluie, l'orage, le brouillard, n'en sortent que pendant les plus beaux jours, et ne s'en éloignent guère. Pendant qu'elles sont dehors à paître ou à jouer sur l'herbe, l'une d'elles, postée sur une roche voisine, fait sentinelle et observe la campagne ; si elle aperçoit quelque danger, un chasseur, un Chien ou un Oiseau de proie, elle fait aussitôt entendre un long sifflement, et, à ce signal, toutes se précipitent dans leur trou.

Dès que la saison du froid commence à se faire sentir, les Marmottes, retirées dans leur terrier, en bouchent les deux ouvertures avec de la terre gâchée, et si bien maçonnée, qu'il est plus facile d'ouvrir le sol partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles se blottissent dans le foin et la mousse qu'elles y ont entassés à cet effet, et tombent dans un état de léthargie d'autant plus profond que le froid a plus d'intensité. Elles restent dans cet état de mort apparente jusqu'au printemps prochain, c'est-à-dire depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin d'avril, et quelquefois depuis octobre jusqu'en mai, selon que l'hiver a été plus ou moins long. Lorsque les chasseurs vont les déterrer, ils les trouvent resserrées en boule et enveloppées dans le foin. Ils les emportent tout engourdies, ou même ils les tuent sans qu'elles paraissent le sentir. Ils mangent les plus grasses, et souvent ils conservent les jeunes pour les donner à de pauvres enfants qui viennent les montrer en France et déguisent ainsi leur mendicité. Pour faire sortir ces animaux de leur engourdissement, les rendre à la vie et rappeler toute leur vivacité, il ne s'agit que de les placer devant un feu doux, et de les y laisser jusqu'à ce qu'ils se soient réchauffés. Leur chair serait fort bonne si elle était sans odeur ; mais il n'en est pas ainsi, et ce n'est qu'à force d'assaisonnements épicés que l'on parvient à la déguiser.

La Marmotte ne produit qu'une fois par an, et sa portée ordinaire n'est que de quatre ou cinq petits, dont l'accroissement est rapide ; elle ne vit guère que neuf à dix ans. Nous terminons cet article par une observation qui se rapporte à tous les animaux sujets à l'engourdissement hibernal. La léthargie, chez eux, n'est rien autre chose qu'un sommeil profond, mais naturel, qui ralentit toutes les fonctions, mais n'en suspend aucune. Quel que soit le froid qu'aient à supporter ces animaux sortis de leur état normal, soit par l'effet de la maladie, soit par toute autre cause, ils pourront mourir gelés, mais ils ne s'engourdiront pas. Il en résulte que, lorsque l'hiver est très-rigoureux et le froid excessif, les animaux engourdis se réveillent, souffrent beaucoup, et finissent par mourir gelés si la température ne change pas après un certain temps. Il en résulte encore qu'une excessive chaleur de l'été, comme celle des tropiques, peut amener l'engourdissement tout aussi bien que le froid. Beaucoup d'animaux, les Reptiles par exemple, s'engourdissent l'hiver dans les pays tempérés, et l'été dans les pays chauds.

Nous emprunterons à un savant naturaliste les détails de mœurs suivants.

« La Marmotte d'Europe, le *Mus alpinus* de Pline, qui se retrouve dans les Alpes de l'Helvétie comme dans les Pyrénées, sur les Apennins comme dans les petites chaînes de l'Allemagne méridionale, est celle dont on a le mieux étudié les mœurs. Compagne de l'émigrant savoyard, c'est sur elle que reposent les chances du gain que l'enfant des montagnes apporte dans nos cités, en venant prélever la dîme du pauvre sur la pitié du riche. Ce sera cette espèce qui nous fournira le tableau le plus complet des habitudes de la famille, et nous le devons en partie à un observateur suisse, M. Girtanner. Ce n'est que sur les montagnes les plus élevées et les plus inaccessibles de l'Europe que se plaît la Marmotte. Elle s'établit dans les petites vallées étroites que laissent entre elles les mornes taillés à pic, en choisissant de préférence les côtés exposés au midi et à l'occident, qu'échauffent le soleil. Elle évite soigneusement les endroits humides pour établir ses campements qu'elle quitte, après son engourdissement ou hiernation, vers le printemps. C'est le moment où les régions mitoyennes de la montagne peuvent lui four-

nir les plantes dont elle se nourrit ; mais, pendant l'été, elle regagne les hauteurs, recherche les solitudes les plus cachées, les crevasses de rochers ou les cavernes qui peuvent lui servir de refuge assuré. Ce sont les herbes et les racines qui servent à sa nourriture ; on dit bien qu'elle ne dédaigne pas les Insectes, mais les végétaux sont en tout état de choses son alimentation ordinaire. Les plantes qu'elle cueille de préférence à toutes les autres sont : le *plantain des Alpes*, le *phellandre*, *mutellin*, l'*alchemille des Alpes*, l'*oseille digyne*, le *muflier*, le *trèfle* et l'*aster des Alpes*. Lorsqu'elle est apprivoisée, on la nourrit de presque toutes les substances dont l'homme fait usage, la viande exceptée, pour laquelle elle a la plus grande répugnance. Elle boit à la manière des Poules domestiques, en relevant sa tête à chaque gorgée d'eau qu'elle avale, mais elle boit peu, bien qu'elle soit très-avide de lait, et par suite de beurre.

« Les vieilles Marmottes quittent leurs demeures dès l'apparition du jour, et vont brouter l'herbe ; puis elles font sortir les jeunes, qui alors courent de tous côtés, se poursuivent en jouant, s'asseyent sur leur train de derrière, tournées vers le soleil, et expriment, par leurs gestes comme par leurs poses, le plus vif contentement. Les Marmottes aiment assez la chaleur pour rester couchées des heures entières quand elles se croient en sûreté. Avant de se rendre à faire leurs approvisionnements ou avant de se mettre à manger, ces animaux se placent sur leur train de derrière et décrivent un cercle, puis chacun d'eux tourne la tête en tous sens pour regarder à l'horizon. Si aucun bruit suspect, si nul objet inquiétant ne vient troubler leur sécurité, la bande se met à vaquer avec calme à ses besoins. Mais si une Marmotte a vu quelque chose d'insolite, elle pousse un coup de sifflet très-aigu que les autres répètent en prenant la fuite ; ce signal imite le sifflet de l'homme à s'y méprendre, bien que quelques voyageurs l'aient comparé à l'aboiement des Chiens. Cette excessive méfiance fait qu'il est très-difficile d'approcher les Marmottes, et cette méfiance est surtout parfaitement servie par une vue qui distingue les objets les plus éloignés, et par une audition très-exercée à travers la couche d'air raréfié des montagnes. La Marmotte a des mœurs innocentes, et dans cet univers, où elle compte beaucoup d'ennemis, elle n'est agressive pour aucune créature, les Grillons et quelques Insectes exceptés. Elle trouve dans la rapidité de sa course les meilleures chances pour fuir le danger qu'elle ne saurait braver en face ni par la force ni par la ruse. Si on inquiète trop souvent, dans les cantons qu'elles se sont choisis, les familles, alors celles-ci émigrent et vont chercher ailleurs un séjour paisible. Mais si la Marmotte préfère la fuite à la défense dans la plupart des circonstances de sa vie, il ne faut pas croire que ce soit par une inertie fondamentale de son caractère. Lorsqu'elle est acculée et dans l'impossibilité de se sauver, elle sait employer un courage naturel, et c'est en usant de ses ongles et de ses dents qu'elle se débat avec énergie, lorsque les Chiens la pressent ou que les hommes veulent s'en emparer.

« Les familles formées par les Marmottes se composent d'un assez grand nombre d'individus. Chaque habitation est entourée de trous ou de cavernes creusés sous les petites buttes ou sous des pierres qui servent de refuges temporaires en cas d'orage ou de surprise ; et lorsqu'elles sont dans l'impossibilité de joindre leurs terriers ou gîtes d'hiver, tandis que les autres sont des habitations d'été. Les chasseurs reconnaissent facilement ces deux sortes de demeures, parce que les premières ont à l'entrée des tas de terre qui s'accroissent chaque année, au fur et à mesure que la famille s'augmente, et qu'il devient nécessaire de creuser de nouvelles galeries. Les secondes sont parfois remplies d'excréments, et comme les Marmottes sont d'une excessive propreté, jamais on ne rencontre d'immondices aux abords des habitations d'hiver. Enfin, dans celles-ci, on trouve dans leurs environs du foin répandu, résultant des approvisionnements faits en août et septembre. En octobre, les ouvertures de ces galeries sont bouchées, preuve que les habitants y sont rentrés pour passer la saison hibernale dans la torpeur.

« La Marmotte creuse le sol avec une merveilleuse facilité et avec un art prodigieux, en se servant de ses pattes pour tasser et appliquer la terre sur les parois de chaque galerie : il n'en résulte qu'un peu de terre amoncelée en butte à l'entrée. En tassant ainsi les parois de leurs logements, les conduits sont plus résistants et moins sujets à s'écrouler. L'entrée en est étroite et n'a au plus que dix-neuf centimètres, et vraiment on se demande comment les Marmottes peuvent s'y introduire.

« L'industrie de ces habiles mineurs est telle, que si une roche ou des pierres viennent gêner la direction des galeries qu'ils creusent, l'ouvrier contourne l'obstacle et trace une nouvelle direction ; la longueur de ces galeries varie de trois à sept mètres. A deux mètres de l'entrée elles se bifurquent en deux branches, dont l'une se rend à la chambre principale et l'autre va plus ou moins en avant en dessinant la forme d'un Y. Quant à la chambre, elle est ronde ou ovale, voûtée, imitant assez bien l'intérieur d'un four, et de dimensions en rapport avec le nombre des habitants, variant de cinq à quinze.

« Le fond de chambre ou caverne est jonché de foin sur lequel reposent les Marmottes couchées côte à côte, ramassées en boules, c'est-à-dire ayant la tête placée près de la queue, et complétement insensibles. Dans cet état, froides et inanimées, elles sont plongées dans un profond engourdissement. Il est rare de ne trouver dans ces gîtes qu'un seul individu, mais il arrive parfois de rencontrer deux nids et deux familles. L'issue extérieure de ce logement d'hiver est soi-

gneusement bouchée avec la terre mélangée à des pierres et à du foin, et les Marmottes se trouvent ainsi complétement privées d'air tant qu'elles y demeurent.

« Lorsqu'on ouvre avec précaution ces souterrains, trois semaines ou un mois après qu'ils ont reçu leurs habitants, on observe l'ordre qui vient d'être indiqué, et c'est alors que l'on peut capturer les Marmottes, livrées ainsi sans défense. Toutefois, à mesure qu'elles ressentent la chaleur, elles se raniment et sortent de l'état de torpeur dans lequel elles étaient plongées. Cependant on a observé que les Marmottes conservées dans les maisons ne tombaient point dans leur sommeil léthargique, mais que, pour obéir à la loi de leur organisation, elles ramassaient tous les brins de foin qu'elles rencontraient pour en tisser une sorte de nid.

« Entrées dans leur retraite en octobre, elles ne la quittent que vers la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril, ce qui fait six mois d'emprisonnement. Elles ouvrent leurs galeries en dedans et placent les matériaux dont elles sont composées dans la deuxième branche des galeries. Elles s'accouplent immédiatement après leur sortie, et vers juin ou juillet on trouve déjà des petits de la taille des Rats. La femelle met bas deux petits, quelquefois trois, plus rarement quatre. Pendant leur captivité elles ne prennent aucune nourriture; les fonctions sont suspendues, et la réparation des pertes a lieu à l'aide de la graisse acquise pendant l'été. Leur engourdissement ou hibernation est évidemment dû à une sorte de paralysie, par le froid, du système nerveux, et les nerfs, frappés de torpeur et d'inertie, produisent une asphyxie temporaire ou une cessation des fonctions des viscères et des appareils.

« Buffon rapporte les opinions émises sur leur adresse à couper le foin et sur la manière dont elles le transportent dans leurs gîtes, en se plaçant sur le dos et retenant avec les pattes le chargement, de manière à ce que d'autres Marmottes s'attellent à ce chariot de nouvelle espèce en le tirant par la queue, et c'est ainsi qu'on expliquait la pelure des poils sur l'échine. On a supposé avec raison que l'habitude de creuser la terre pouvait bien suffire pour rendre compte de cette particularité. Buffon ajoute encore que les Marmottes peuvent gravir avec aisance entre les fissures des rochers lorsque leurs parois ne sont pas trop distantes, et l'on ajoute que c'est ce qui a donné l'idée du ramonage aux enfants de la Savoie.

« Lorsqu'on inquiète trop vivement les Marmottes, elles lancent une puanteur assez grande qui est le produit de deux glandes anales. Cependant leur chair est délicate, et les montagnards s'en nourrissent volontiers, de même qu'ils tirent parti de la fourrure pour se faire des bonnets, et de sa graisse fondue comme un remède pour plusieurs maladies. La destruction de ces animaux a été tellement active, que leur nombre est déjà bien diminué, et de Saussure pense que dans un certain laps de temps l'espèce sera détruite. » (Lesson.)

MARSUPIAUX ou Didelphes, ordre d'animaux Mammifères présentant des caractères et un mode de reproduction très-remarquables.

Les Marsupiaux se distinguent de tous les autres Mammifères par deux os particuliers attachés au pubis, interposés dans les muscles du ventre, et donnant appui, dans les femelles seulement, à une poche ou repli de la peau recouvrant les mamelles. Par une autre bizarrerie tout aussi extraordinaire, la femelle, peu de temps après l'accouplement, met bas, non pas des petits tout formés, comme les autres animaux Vivipares, mais des petites masses de chair tout à fait informes, et qu'elle place dans la poche de son abdomen à mesure qu'elle les fait. Là, ces petites masses s'attachent aux mamelles, et prennent le reste de leur développement. Nous les diviserons en trois sections : 1° les Carnassiers, qui vivent de chair ou d'Insectes; 2° les Frugivores, qui se nourrissent de fruits; 3° les Foliivores, qui mangent de l'herbe et des feuilles.

Une espèce célèbre est le Sarigue ou Manicou, autrement appelé *Opossum* et *Didelphe à oreilles bicolores*, par les naturalistes.

Le Manicou atteint dix-sept pouces (0,460) de longueur, non compris la queue, qui en a onze (0,298), et sept à huit pouces de hauteur (0,189 à 0,217); c'est dire qu'il est à peu près de la taille d'un Chat. Il est d'un gris blanc jaunâtre, à poils d'un blanc sale, noirs ou bruns à la pointe; il n'a de soies entièrement noires que le long de l'échine, et sur une bande descendant du cou aux jambes de devant; sa tête est presque entièrement blanche; les quatre jambes sont noires; sa queue, couverte d'écailles, est noire à la base, blanche dans tout le reste de sa longueur. Les oreilles sont nues, et se ferment à la volonté de l'animal; elles se replient d'avant en arrière par trois plis longitudinaux, et s'abaissent à l'aide de plis transverses plus nombreux, coupant les autres à angle droit. Leur conque est noire, excepté à la base et au bord où elle est blanchâtre ou d'un rose livide; les mains et le museau sont nus, ce dernier un peu glanduleux; son œil est noir, petit, très-saillant.

Cet animal jouit d'une grande célébrité, et cependant il en est peu d'aussi repoussants. Son corps paraît toujours sale, parce que son poil, ni lisse, ni frisé, est d'une couleur terne, et ressemble à celui d'un animal malade. Il exhale, d'un organe particulier placé dans l'anus, une odeur fétide et urineuse, qui est encore renforcée par l'habitude qu'il a de se mouiller de son urine, qu'il lâche lorsqu'il est effrayé ou en colère. Ceci n'empêche pas les sauvages de manger sa chair, et de la trouver délicieuse, probablement parce qu'elle ne participe pas à la puanteur du poil et de la peau. Du reste, cette fétidité dont il s'entoure quand on le

poursuit ou qu'on l'irrite est la seule défense qu'il ait à opposer à ses ennemis, car il ne sait ni mordre, quoique bien armé de dents, ni fuir, puisqu'il ne court guère plus vite qu'un Hérisson. Il a la pupille nocturne, d'où il résulte qu'il y voit beaucoup mieux la nuit que le jour; sa démarche est lente, et sa stupidité extrême. Cependant il est fort doux, et s'accoutume très-bien à l'esclavage; mais il ne s'attache à personne, et n'est capable d'aucune éducation. Dans les maisons on le nourrit avec du pain, du lait et de la chair crue. On a observé qu'il boit en lapant, et qu'il aime qu'on lui verse de l'eau d'un peu haut dans la bouche, qu'il tient ouverte pour la recevoir. Sa queue prenante est très-forte, mais elle ne se replie qu'en dessous, et il en fait un usage maladroit.

Dans l'état sauvage, le Manicou habite toute l'Amérique septentrionale. Le jour il se retire dans un terrier qu'il se creuse au milieu d'un buisson épais, à certaine distance des habitations; il y passe la journée à dormir, le corps plié en cercle à la manière d'un Chien. La nuit il se réveille, sort de sa demeure, et se met en chasse pour trouver sa nourriture. Il grimpe assez facilement sur les arbres pour aller surprendre les Oiseaux dans leur nid, et c'est à ce genre de chasse qu'il passe une grande partie de son temps, car il a un goût de prédilection pour la chair des Oiseaux, et surtout pour leurs œufs. Cependant il est souvent forcé par la nécessité de se rabattre sur les Reptiles, sur les Insectes, et même sur les fruits. Il rôde souvent autour des habitations, et, comme il grimpe également contre les vieilles murailles mal unies, il lui arrive quelquefois de pénétrer dans les basses-cours; dans ce cas il tue la volaille qui s'y trouve, et se borne à lui sucer le sang, après quoi il abandonne les cadavres sur la place. Buffon dit: « qu'il se cache dans le feuillage d'un arbre en se suspendant par la queue, et qu'il reste quelquefois longtemps dans cette situation, sans mouvement, le corps suspendu la tête en bas, pour attendre et épier le petit gibier au passage. » Ceci est peut-être vrai, quoique douteux pour moi; mais il n'est pas possible, en bonne critique, d'admettre la citation dont il fait suivre ce passage. La voici: « L'instinct avec lequel il fait la chasse est très-singulier. Après avoir pris un petit Oiseau et l'avoir tué, il se garde bien de le manger. Il le pose proprement dans une belle place découverte proche de quelque gros arbre: ensuite montant sur cet arbre et se suspendant par la queue à celle de ces branches qui est la plus voisine de l'Oiseau, il attend patiemment, en cet état, que quelque autre Oiseau carnassier vienne pour l'enlever: alors il se jette dessus et fait sa proie de tous les deux. » Il est singulier que Buffon rapporte ce conte absurde, surtout en l'appliquant à un des animaux les plus stupides de toute la classe des Mammifères.

D'ailleurs, l'histoire du Sarigue est assez merveilleuse en elle-même, sans que l'on soit obligé de la broder maladroitement. Vingt-six jours après l'accouplement, la femelle met bas de dix à douze petits, n'ayant encore nulle forme d'animal, gros comme un très-petit pois, et ne pesant chacun qu'un grain d'orge. Quoique aveugles et informes comme de très-petits fragments de chair gélatineuse, ils s'attachent aux mamelles, y adhèrent bientôt au moyen d'une membrane commune au mamelon et au petit trou qui leur sert de bouche, en aspirent le lait, et y restent adhérents pendant cinquante jours, absolument cachés dans la poche, ce qui, avec les vingt-six jours qu'ils ont passés dans le sein de leur mère, complète le temps de la gestation. Alors leurs membres sont développés, ils ouvrent les yeux, ils ont à peu près la grosseur d'une Souris, et la membrane qui les unissait au mamelon se déchire. Quoique libres, ils ne commencent à sortir de la poche quelques jours après, pour jouer sur l'herbe, au clair de lune, pendant que la mère fait sentinelle et veille à leur sûreté. Au moindre bruit, à la moindre apparence de danger, elle les fait rentrer dans leur sac, et elle les emporte dans son terrier. Ce genre de vie dure jusqu'à ce qu'ils soient trop gros pour rentrer tous dans la poche; alors la mère s'éloigne un peu plus de sa demeure, parce que ses petits commencent à la suivre, et qu'il faut qu'elle chasse pour eux. Si, dans ce cas, elle croit sa jeune famille menacée d'un accident, elle jette un petit cri. Aussitôt ses enfants se rapprochent d'elle en tremblant: les uns se précipitent dans la poche, les autres lui montent sur le dos et s'y maintiennent solidement au moyen de leur queue qu'ils enroulent autour de la sienne, ou autour de ses jambes. Quelquefois la pauvre mère en est tant chargée et surtout embarrassée, qu'à peine peut-elle marcher.

Ce que nous venons de dire du Manicou s'applique à tous les Didelphes.

Le Puant ou Crabier (*Didelphis cancrivora* et *marsupialis*, Lin. le *Grand Sarigue de Cayenne, du Brésil*, etc., Buff.; le *Grand Philandre oriental* de Seba). Il ne faut pas confondre ce Didelphe avec le Chien-Crabier, comme l'ont fait plusieurs naturalistes. Il a quelque analogie avec le Manicou, dont il a la taille, mais son museau est plus effilé, son chanfrein plus droit, le front non déprimé. Ses moustaches sont noires, ainsi que ses oreilles et ses yeux; sa tête est d'un blanc jaunâtre; le cou, le dos et les flancs sont jaunâtres, parsemés de noir, ce qui vient de ce que les longs poils du dessus, noirs dans leur moitié supérieure, sont couchés les uns sur les autres, qui sont d'un blanc sale; les poils de l'échine sont noirs, longs, et lui forment une sorte de crinière lorsqu'il est en colère. Les membres sont noirs, les ongles blancs, ainsi que leur phalange; la queue est blanche, avec son premier tiers noir; le museau et les lèvres sont couleur de chair.

Pris jeune, le Crabier s'apprivoise assez facilement; mais l'odeur infecte qu'il exhale, beaucoup plus forte que celle du Renard,

avec laquelle elle a de l'analogie, ne permet guère qu'on l'élève dans les maisons. Cet animal est assez commun à Cayenne et à Surinam, où il habite le bord des ruisseaux ombragés par des palétuviers, sur lesquels il aime à grimper pour chasser aux Oiseaux. La nuit, il se promène sur les rivages limoneux, pour chercher des Crustacés et principalement des Crabes, pour lesquels il a un goût de prédilection. Il sait fort bien fouiller dans le sable pour les retirer des trous où ils se cachent, et, si l'on en croit Laborde, il les retirerait des trous de rochers et de dessous les racines d'arbres d'une manière fort ingénieuse. Il enfonce sa queue, dit le voyageur, dans le trou où il soupçonne un Crabe, et celui-ci, en sa qualité d'animal très-carnassier, ne manque pas de saisir cette queue avec ses pinces pour la dévorer. Le Puant la retire alors par un mouvement brusque, elle traîne le Crabe hors de sa retraite, et le Puant s'en empare et le mange. Si cela n'est pas vrai, c'est au moins bien inventé, et c'est probablement pour cela que les voyageurs ont attribué cette petite manœuvre à plusieurs animaux, et particulièrement à un Singe. Du reste, le Crabier a les mêmes habitudes que les autres Didelphes à poche.

Les Marsupiaux diffèrent beaucoup entre eux sous le rapport des mœurs et de la structure des dents et des pieds. Les uns ayant le pouce plus ou moins complétement opposable aux autres doigts, et étant pourvus de dents incisives, de canines et de molaires tuberculeuses plutôt qu'hérissées de pointes, représentent en quelque sorte, dans la série des Didelphiens, la division des Quadrumanes parmi les Monodelphes; d'autres, par leur système dentaire, ressemblent aux Insectivores à longues canines, et il en est qui, par le défaut de dents canines, par leurs longues incisives et leurs molaires à colline transversales correspondent aux Rongeurs; enfin les Monotrêmes, qui ont, avec les animaux dont nous nous occupons ici, de liens étroits, appartiennent, par la disposition de leur système dentaire, à l'ordre des Edentés. Il en résulte que, parmi les Didelphiens, il existe une série de groupes comparables à ceux dont se compose la division des Mammifères onguiculés monodelphiens, et que ces animaux semblent, comme nous l'avons déjà dit, former deux séries en quelque sorte parallèles.

En prenant pour base de la classification de ces animaux les modifications de leur système dentaire et de leurs pattes, on les a divisés en six petites tribus, reconnaissables aux caractères suivants :

- Marsupiaux insectivores, ayant à chaque mâchoire de longues canines, plusieurs petites incisives et des molaires hérissées de pointes. — MARSUPIAUX INSECTIVORES.
- Marsupiaux frugivores, ayant les canines rudimentaires ou nulles au moins à la mâchoire inférieure; deux grandes incisives, plus ou moins inclinées en avant, à la mâchoire inférieure, et les molaires plus ou moins tuberculeuses.
  - Plusieurs dents incisives à la mâchoire supérieure.
    - Des canines ou des fausses molaires, à la mâchoire supérieure, entre les incisives et les molaires.
      - Six petites incisives en haut; un pouce bien distinct à tous les pieds. — PHALANGERS.
      - Deux grandes incisives en haut, suivies de quelques petites. Point de pouce aux pattes postérieures.
        - Pattes postérieures et queue très-longues. — POTOROOS.
        - Point de queue; pattes courtes. — KOALE.
    - Point de canines ni de fausses molaires, mais un grand espace vide entre les incisives et les mâchelières. — KANGUROOS.
  - Deux dents incisives longues et inclinées à chaque mâchoire. — PHASCOLOMES.

MARTES, *Mustela*, Lin., genre de Mammifères carnassiers digitigrades. Elles exhalent une odeur désagréable plus ou moins forte et analogue au musc.

De tous les animaux carnassiers, les Martes sont les plus cruels et les plus sanguinaires. Elles ne se nourrissent que de proies vivantes, et il faut qu'elles soient poussées par une faim extrême pour manger quelques baies sucrées, telles que les raisins et les fruits de la ronce. Celles qui vivent dans les bois sont constamment occupées à la chasse des Oiseaux, des Souris, des Rats. Les plus petits espèces mêmes, telles que l'Hermine et la Belette, attaquent sans hésitation des animaux dix fois plus gros qu'elles, les Lapins, les Lièvres et les plus grands Oiseaux. La ruse dans l'attaque, l'effronterie dans le danger, un courage furieux dans le combat, une cruauté inouïe dans la victoire, un goût désordonné pour le carnage et le sang sont des caractères qui appartiennent à toutes les espèces de cette famille, sans exception. Leur corps long, grêle, vermiforme, comme disent les naturalistes, leurs jambes courtes, leur souplesse et leur agilité, permettent à ces animaux de se glisser partout et de passer par les plus petits trous, pourvu que leur tête puisse y entrer. Aussi parviennent-elles à pénétrer aisément dans les basses-cours, et leur apparition est toujours le signal de la mort pour tous les petits animaux domestiques qu'on y élève. Rien n'est épargné, et, avant d'assouvir leur faim, il faut qu'elles aient tué tout ce qui les entoure, tout ce qu'elles peuvent atteindre. Elles ont un art merveilleux pour s'approcher doucement de leur victime sans en être

aperçues et sans la réveiller, pour s'élancer sur elle, la saisir et lui couper la gorge avant qu'elle ait eu le temps de pousser un cri qui eût donné l'alarme aux autres.

Les Martes sont tellement cruelles, qu'elles n'épargnent pas même les animaux de leur genre; les espèces les plus fortes font une guerre à mort à celles qui sont plus faibles. Et cependant les mâles ne mangent pas leurs petits, comme font la plupart des Chats et même les Lapins; ils en prennent, au contraire le plus grand soin, et dès qu'ils peuvent marcher, ils partagent avec la femelle les soins de leur éducation.

Ces animaux sont d'un caractère sauvage et farouche; ils se plaisent dans les bois les moins fréquentés, et ne s'approchent pas volontiers des habitations de l'homme, si l'on en excepte la Fouine et la Belette. On ne peut nier qu'ils aient de l'intelligence, si on en juge par les ruses qu'ils emploient pour surprendre leurs ennemis; mais c'est purement une intelligence de meurtre et de cruauté, qui ne les empêche pas de donner dans tous les piéges qu'on leur tend. Réduits en captivité, ils s'apprivoisent assez bien; cependant jamais assez pour avoir une véritable affection pour leur maître, et ne pas s'effaroucher de la présence d'un étranger. Sans cesse agités par un mouvement de défiance et d'inquiétude, ils ne peuvent rester un moment en place, et s'ils cessent par intervalles de chercher à briser leurs chaînes, c'est pour dormir.

La Marte commune (*Mustela Martes*, Lin.; la *Marte*, Buff.) a environ un pied et demi (0,487) de longueur, non compris la queue, qui a un peu moins de dix pouces (0,271). Elle est d'un brun lustré, avec une tache d'un jaune clair sous la gorge: le bout du museau, la dernière partie de la queue et les membres sont d'un brun plus foncé, et la partie postérieure du ventre d'un brun plus roussâtre que le reste du corps.

Lorsque la France possédait encore de vastes forêts, la Marte y était commune; mais aujourd'hui elle est devenue très-rare. La Marte fuit les habitations et les lieux découverts; elle ne se plaît qu'au plus profond des forêts silencieuses, et là, grimpant sur les arbres avec beaucoup d'agilité, comme toutes les espèces de son genre, elle s'occupe uniquement à la chasse. Ce n'est pas un animal nocturne; mais, ainsi que tous les animaux sauvages qui habitent des contrées où l'homme peut les inquiéter, elle se cache pendant le jour, et ne sort guère qu'aux crépuscules du soir et du matin pour commettre ses déprédations. Elle détruit une grande quantité de menu gibier; elle cherche les nids d'Oiseaux, dont elle brise et mange les œufs; elle tâche de surprendre la Perdrix couvant dans les bruyères, le Lièvre dans son gîte, les Ecureuils dans leur nid; et si ces espèces lui manquent, elle se jette sur les Mulots, les Loirs, les Lérots, et même sur les Lézards et les Serpents. Elle cherche aussi les ruches des Abeilles sauvages pour en manger le miel.

Comptant sur son agilité, elle s'effraye fort peu quand elle est chassée par des Chiens courants, et se plaît à se faire battre et rebattre, à les fatiguer, avant de monter sur un arbre pour échapper à leur poursuite. Encore, lorsqu'elle emploie ce dernier moyen, ne se donne-t-elle pas la peine de grimper jusqu'au sommet. Assise à la bifurcation de la première branche, elle les regarde effrontément passer sans s'en inquiéter davantage.

La Marte ne se creuse pas de terrier et n'habite même pas ceux qu'elle trouve tout faits; mais, quand elle veut mettre bas, elle cherche un nid d'Ecureuil, en mange ou en chasse le propriétaire, en élargit l'ouverture, l'arrange à sa fantaisie et y fait ses petits sur un lit de mousse. Tant qu'elle les allaite, le mâle rôde dans les environs, mais n'en approche pas. Quand les petits sont assez forts pour sortir, elle les mène chaque jour à la promenade, et leur apprend à grimper, à chasser et à reconnaître la proie dont ils doivent se nourrir. C'est alors que le mâle se réunit à la femelle, apporte à ses enfants des Oiseaux, des Mulots et des œufs. Dès lors ils ne rentrent plus dans le nid, et couchent ensemble sur les arbres, ou dans les feuilles sèches sous un buisson touffu. Dans les forêts très-solitaires, la famille se hasarde quelquefois à sortir de sa retraite, pendant le jour, mais en se glissant furtivement sous le feuillage, et se donnant bien de garde d'être aperçue par les Oiseaux. Si un Roitelet, une Gorge-Rouge, une Mésange, ou toute autre espèce d'Oiseau grand ou petit, vient à apercevoir une Marte, il pousse aussitôt un cri particulier qui donne une alarme générale à un quart de lieue de rayon. Les Pies, Geais, Merles, Pinsons, Fauvettes, en un mot presque toute la nation ailée se réunit aussitôt en criaillant, entoure l'animal, le poursuit, le harcèle, s'en approche en redoublant ses cris, et, à force de l'étourdir par des clameurs, le contraint à une prompte retraite. Du reste, tous les animaux carnassiers, Chouettes, Ducs, Renards, Loups, ne sont pas reçus d'une manière plus amicale par le peuple chantant des forêts; tandis qu'il vit en très-bonne intelligence avec les animaux paisibles, comme Daims, Chevreuils, Lièvres, etc. La fourrure de la Marte commune a quelque valeur; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit comparable à celle de la Marte Zibeline. Elle est moins rare dans le nord de l'Europe qu'en France, et plus commune encore dans le Canada.

MARTIN, *Gracula*, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux dentirostres.

Le Martin est un destructeur d'Insectes, et d'autant plus grand destructeur, qu'il est d'un appétit très-glouton; il donne la chasse aux Corneilles et aux Pies, et va chercher dans le poil des Chevaux, des Bœufs et des Cochons, la vermine, qui les tourmente quelquefois jusqu'à leur causer la maigreur et la mort. Ces animaux, qui se trouvent soulagés, souffrent volontiers leurs

libérateurs sur leur dos, et souvent au nombre de dix ou douze à la fois : mais il ne faut pas qu'ils aient le cuir entamé par quelque plaie; car les Martins, qui s'accommodent de tout, becquetteraient la chair vive, et leur feraient beaucoup plus de mal que toute la vermine dont ils les débarrassent. Ce sont, à vrai dire, des Oiseaux carnassiers, mais qui, sachant mesurer leurs forces, ne veulent qu'une proie facile, n'attaquent de front que des animaux petits et faibles. On a vu un de ces Oiseaux, qui était encore jeune, saisir un Rat long de plus de deux pouces, non compris la queue, le battre sans relâche contre le plancher de sa cage, lui briser les os, et réduire tous ses membres à l'état de souplesse et de flexibilité qui convenait à ses vues, puis le prendre par la tête et l'avaler presque en un instant; il en fut quitte pour une espèce d'indigestion qui ne dura qu'un quart d'heure, pendant lequel il eut les ailes traînantes et l'air souffrant; mais ce mauvais quart d'heure passé, il courait par la maison avec sa gaieté ordinaire; et environ une heure après, ayant trouvé un autre Rat, il l'avala comme le premier, et avec aussi peu d'inconvénient.

Les Sauterelles sont encore une des prises favorites du Martin ; il en détruit beaucoup, et par là il est devenu un Oiseau précieux pour les pays affligés de ce fléau, et il a mérité que son histoire se liât à celle de l'homme. Il se trouve dans l'Inde et les Philippines, et probablement dans les contrées intermédiaires; mais il a été longtemps étranger à l'île de Bourbon. Vers le milieu du siècle dernier, M. Desforges-Boucher, gouverneur général, et M. Poivre, intendant, voyant cette île désolée par les Sauterelles (192) songèrent à faire sérieusement la guerre à ces Insectes, et pour cela ils tirèrent des Indes quelques paires de Martins, dans l'intention de les multiplier et de les opposer comme auxiliaires à leurs redoutables ennemis. Ce plan eut d'abord un commencement de succès, et l'on s'en promettait les plus grands avantages, lorsque, des colons ayant vu ces Oiseaux fouiller avec avidité dans des terres nouvellement ensemencées, s'imaginèrent qu'ils en voulaient aux grains; ils prirent aussitôt l'alarme, la répandirent dans toute l'île, et dénoncèrent le Martin comme un animal nuisible; on lui fit son procès dans les formes; ses défenseurs soutinrent que s'il fouillait la terre fraîchement remuée, c'était pour y chercher non le grain, mais les Insectes ennemis du grain, en quoi il se rendait le bienfaiteur des colons; malgré tout cela il fut proscrit par le conseil, et deux heures après l'arrêt qui les condamnait il n'en restait pas une seule paire dans l'île. Cette prompte exécution fut suivie d'un prompt repentir, les Sauterelles s'étant multipliées sans obstacle, causèrent de nouveaux dégâts, et le peuple, qui ne voit jamais que le présent, se mit à regretter les Martins comme la seule digue qu'on pût opposer au fléau des Sauterelles. M. de Morave, se prêtant aux idées du peuple, fit venir ou apporter quatre de ces Oiseaux huit ans après leur proscription; ceux-ci furent reçus avec des transports de joie; on fit une affaire d'Etat de leur conservation et de leur multiplication : on les mit sous la protection des lois, et même sous une sauvegarde encore plus sacrée : les médecins, de leur côté, décidèrent que leur chair était une nourriture malsaine. Tant de moyens si puissants, si bien combinés, ne furent pas sans effet; les Martins, depuis cette époque, se sont prodigieusement multipliés et ont entièrement détruit les Sauterelles : mais de cette destruction même il est résulté un nouvel inconvénient; car ce fond de subsistance leur ayant manqué tout d'un coup, et le nombre des Oiseaux augmentant toujours, ils ont été contraints de se jeter sur les fruits, principalement sur les mûres, les raisins et les dattes; ils en sont venus même à déplanter les blés, le riz, le maïs, les fèves et à pénétrer jusque dans les colombiers pour y tuer les jeunes Pigeons et en faire leur proie; de sorte qu'après avoir délivré ces colonies des ravages des Sauterelles, ils sont devenus eux-mêmes un fléau plus redoutable (193) et plus difficile à extirper, si ce n'est peut-être par la multiplication d'Oiseaux de proie plus forts : mais ce remède, aurait à coup sûr, d'autres inconvénients. Le grand secret serait d'entretenir en tout temps un nombre suffisant de Martins pour servir au besoin contre les Insectes nuisibles, et de se rendre maître jusqu'à un certain point de leur multiplication; peut-être aussi qu'en étudiant l'histoire des Sauterelles, leurs mœurs, leurs habitudes, etc., on trouverait le moyen de s'en défaire sans avoir recours à ces auxiliaires de trop grande dépense.

Ces Oiseaux ne sont pas fort peureux, et les coups de fusil les écartent à peine. Ils adoptent ordinairement certains arbres, ou même certaines allées d'arbres, souvent fort voisines des habitations, pour y passer la nuit; et ils y tombent le soir par nuées si prodigieuses, que les branches en sont entièrement couvertes, et qu'on n'en voit plus les feuilles. Lorsqu'ils sont ainsi rassemblés, ils commencent par babiller tous à la fois, et d'une manière très-incommode pour les voisins. Ils ont cependant un ramage naturel fort agréable, très-varié et très-étendu. Le matin ils se dispersent dans les campagnes,

(192) Ces Sauterelles avaient été apportées de Madagascar, et voici comment : On avait fait venir de cette île des plantes dans de la terre, et il s'était trouvé malheureusement dans cette terre des œufs de Sauterelles.

(193) Ils se rendent encore nuisibles en détruisant des Insectes utiles, tels que la Demoiselle, dont la larve, connue sous le nom de *Petit-Lion*, fait une guerre continuelle aux Pucerons cotonneux qui causent tant de dommages aux cafiers.

tantôt par petits pelotons, tantôt par paires, suivant la saison.

Ils font deux pontes consécutives chaque année, la première vers le milieu du printemps; et ces pontes réussissent ordinairement fort bien, pourvu que la saison ne soit pas pluvieuse. Leurs nids sont de construction grossière, et ils ne prennent aucune précaution pour empêcher la pluie d'y pénétrer; ils les attachent dans les aisselles des feuilles du palmier-latanier ou d'autres arbres : ils les font quelquefois dans les greniers, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils le peuvent. Les femelles pondent ordinairement quatre œufs à chaque couvée, et les couvent pendant le temps ordinaire. Ces Oiseaux sont fort attachés à leurs petits; si on entreprend de les leur enlever, ils voltigent çà et là en faisant entendre une espèce de croassement qui est chez eux le cri de la colère, puis fondent sur leur ravisseur à coups de becs; et si leurs efforts sont inutiles, ils ne se rebutent point pour cela, mais ils suivent de l'œil leur géniture; et si on la place sur une fenêtre ou dans quelque lieu ouvert qui donne un libre accès aux père et mère, ils se chargent l'un et l'autre de lui apporter à manger, sans que la vue de l'homme ni aucune inquiétude pour eux-mêmes, ou, si l'on veut, aucun intérêt personnel, puisse le détourner de cette intéressante fonction.

Les jeunes Martins s'apprivoisent fort vite; ils apprennent facilement à parler : tenus dans une basse-cour, ils contrefont d'eux-mêmes les cris de tous les animaux domestiques, Poules, Coqs, Oies, petits Chiens, Moutons, etc.; et ils accompagnent leur babil de certains accents et de certains gestes qui sont remplis de gentillesse.

MARTIN-PÊCHEUR ou ALCYON, *Alcedo*, genre d'Oiseaux appartenant à la division des Passereaux syndactyles.

Le nom de *Martin-Pêcheur* vient de *Martinet-Pêcheur*, qui était l'ancienne dénomination française de cet Oiseau, dont le vol ressemble à celui de l'Hirondelle-Martinet lorsqu'elle file près de terre ou sur les eaux. Son nom ancien, *Alcyon*, était bien plus noble, et on aurait dû le lui conserver; car il n'y eut pas de nom plus célèbre chez les Grecs : ils appelaient *alcyoniens* les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre; ces mêmes jours étaient aussi le temps donné à l'Alcyon pour élever ses petits. L'imagination, toujours prête à enluminer de merveilleux les beautés simples de la Nature, acheva d'altérer cette image en plaçant le nid de l'Alcyon sur la mer aplanie : c'était Eole qui enchaînait les vents en faveur de ses petits-enfants; Alcyone, sa fille, plaintive et solitaire, semblait encore redemander aux flots son infortuné Céyx, que Neptune avait fait périr, etc.

Cette histoire mythologique de l'Oiseau Alcyon n'est, comme toute autre fable, que l'emblème de son histoire naturelle, et l'on peut s'étonner qu'Aldrovande termine sa longue discussion sur l'Alcyon par conclure que cet Oiseau n'est plus connu. La seule description d'Aristote pouvait-le lui faire reconnaître, et lui démontrer que c'est le même Oiseau que notre Martin-Pêcheur. « L'Alcyon, dit ce philosophe, n'est pas beaucoup plus grand qu'un Moineau; son plumage est peint de bleu, de vert et relevé de pourpre. Ces brillantes couleurs sont unies et fondues dans leurs reflets sur tout le corps et sur les ailes et le cou, son bec jaunâtre est long et pointu. »

Il est également caractérisé par la comparaison des habitudes naturelles. L'Alcyon était solitaire et triste; ce qui convient au Martin-Pêcheur, que l'on voit toujours seul, et dont le temps de l'appariade est fort court. Aristote, en faisant l'Alcyon habitant des rivages de la mer, dit aussi qu'il remonte les rivières fort haut, et qu'il se tient sur leurs bords : or, on ne peut douter que le Martin-Pêcheur des rivières n'aime également à se tenir sur les rivages de la mer, où il trouve toutes les commodités nécessaires à son genre de vie, et nous en sommes assurés par des témoins oculaires. Cependant Klein le nie; mais il n'a parlé que de la mer Baltique, et il a très-mal connu le Martin-Pêcheur. Au reste, l'Alcyon était peu commun en Grèce et en Italie : Chéréphon, dans Lucien, admire son chant comme tout nouveau pour lui. Aristote et Pline disent que les apparitions de l'Alcyon étaient rares, fugitives, et qu'on les voyait voler d'un trait rapide autour des navires, puis rentrer dans son petit antre du rivage : tout cela convient parfaitement au Martin-Pêcheur, qui n'est nulle part bien commun, et qui se montre rarement.

On reconnaît également notre Martin-Pêcheur dans la manière de pêcher de l'Alcyon, que Lycophron appelle le *Plongeur*, et qui, dit Oppien, *se jette et se plonge dans la mer en tombant*. C'est de cette habitude de tomber à plomb dans l'eau que les Italiens ont nommé cet Oiseau *Piombino* (petit plomb). Ainsi tous les caractères extérieurs et toutes les habitudes naturelles de notre Martin-Pêcheur conviennent à l'Alcyon décrit par Aristote. Les poëtes faisaient flotter le nid de l'Alcyon sur la mer : les naturalistes ont reconnu qu'il ne fait point de nid, et qu'il dépose ses œufs dans des trous horizontaux de la rive des fleuves ou du rivage de la mer.

Le temps des amours de l'Alcyon, et les jours *alcyoniens* placés près du solstice, sont le seul point qui ne se rapporte pas exactement à ce que nous connaissons du Martin-Pêcheur, quoiqu'on le voie s'apparier de très-bonne heure et avant l'équinoxe : mais, indépendamment de ce que la fable peut avoir ajouté à l'histoire des Alcyons pour l'embellir, il est possible que, sous un climat plus chaud, les amours des Martins-

Pêcheurs commencent encore plus tôt; d'ailleurs il y avait différentes opinions sur la saison des jours alcyoniens. Aristote dit que, dans les mers de Grèce, ces jours alcyoniens n'étaient pas toujours voisins de ceux du solstice, mais que cela était plus constant pour la mer de Sicile. Les anciens ne convenaient pas non plus du nombre de ces jours, et Columelle les place aux calendes de mars, temps auquel notre Martin-Pêcheur commence à faire son nid.

Aristote ne parle distinctement que d'une seule espèce d'Alcyon, et ce n'est que sur un passage équivoque et vraisemblablement corrompu, et où suivant la correction de Gesner, il s'agit de deux espèces d'Hirondelles, que les naturalistes en ont fait deux d'Alcyons : une petite qui a de la voix, et une grande qui est muette. Sur quoi Belon, pour trouver ces deux espèces, a fait de la Rousserole son Alcyon vocal, en même temps qu'il nomme *Alcyon muet* le Martin-Pêcheur, quoiqu'il ne soit rien moins que muet.

C'est le plus bel Oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au Martin-Pêcheur pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie ; tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir et l'œil de la turquoise; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine ; la tête et le dessus du cou sont pointillés de même de taches plus claires sur un fond d'azur. Gesner compare le jaune rouge ardent qui colore la poitrine au rouge enflammé d'un charbon.

Il semble que le Martin-Pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse avec les flots d'une lumière plus pure tous les trésors des plus riches couleurs. En effet, si l'espèce de notre Martin-Pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'Orient et du Midi, le genre entier de ces beaux Oiseaux en est originaire ; car, pour une seule espèce que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt, et nous en connaissons encore huit autres espèces dans les climats chauds de l'Amérique. Celle de l'Europe est même répandue en Asie et en Afrique ; plusieurs Martins-Pêcheurs envoyés de la Chine et l'Égypte se sont trouvés les mêmes que le nôtre, et Belon dit l'avoir reconnu dans la Grèce et la Thrace.

Cet Oiseau, quoique originaire de climats plus chauds, s'est habitué à la température et même au froid du nôtre ; on le voit en hiver, le long des ruisseaux, plonger sous la glace, et en sortir en rapportant sa proie : c'est par cette raison que les Allemands l'ont appelé *Eisz Vogel*, Oiseau de la glace; et Belon se trompe en disant qu'il ne fait que passer dans nos contrées, puisqu'il y reste dans le temps de la gelée.

Son vol est rapide et filé ; il suit ordinairement les contours des ruisseaux en rasant la surface de l'eau. Il crie en volant *ki, ki, ki, ki*, d'une voix perçante et qui fait retentir les rivages ; il a, dans le printemps, un autre chant, qu'on ne laisse pas d'entendre malgré le murmure des flots et le bruit des cascades, il est très-sauvage et part de loin ; il se tient sur une branche avancée au dessus de l'eau pour pêcher ; il y reste immobile, et épie souvent deux heures entières le moment du passage d'un petit Poisson ; il fond sur cette proie en se laissant tomber dans l'eau, où il reste plusieurs secondes ; il en sort avec le Poisson au bec, qu'il porte ensuite sur la terre, contre laquelle il le bat pour le tuer, avant de l'avaler.

Au défaut de branches avancées sur l'eau, le Martin-Pêcheur se pose sur quelque pierre voisine du rivage, ou même sur le gravier ; mais au moment qu'il aperçoit un petit Poisson, il fait un bond de douze ou quinze pieds, et se laisse tomber à plomb de cette hauteur. Souvent aussi on le voit s'arrêter dans son vol rapide, demeurer immobile et se soutenir au même lieu pendant plusieurs secondes ; c'est son manége d'hiver, lorsque les eaux troubles ou les glaces épaisses le forcent de quitter les rivières, et le réduisent aux petits ruisseaux d'eau vive : à chaque pause, il reste comme suspendu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et lorsqu'il veut changer de place, il se rabaisse et ne vole pas à plus d'un pied de hauteur sur l'eau ; il se relève ensuite et s'arrête de nouveau. Cet exercice réitéré et presque continuel démontre que cet Oiseau plonge pour de bien petits objets, Poissons ou Insectes, et souvent en vain ; car il parcourt de cette manière des demi-lieues de chemin.

Il niche au bord des rivières et des ruisseaux, dans des trous creusés par les Rats d'eau ou par les Ecrevisses, qu'il approfondit lui-même et dont il maçonne et rétrécit l'ouverture. On y trouve de petites arêtes de Poisson, des écailles sur de la poussière sans forme de nid ; et c'est sur cette poussière que nous avons vu ses œufs déposés sans remarquer ces petites pelotes dont Belon dit qu'il pétrit son nid, et sans trouver à ce nid la figure que lui donne Aristote en le comparant pour la forme à une cucurbite, et pour la matière et la texture, à ces boules de mer ou pelotes de filaments entrelacés, qui se coupent difficilement, mais qui, desséchées, deviennent friables. Il en est de même des *Halcyonium* de Pline, dont il a fait quatre espèces, et que quelques-uns ont donnés pour des nids d'Alcyon, mais qui ne sont autre chose que différentes pelotes de mer ou des Holothuries qui n'ont aucun rapport avec des nids d'Oiseau. Et quant à ces nids fameux du Tonkin et de la Cochinchine que l'on mange avec délices et que l'on a aussi nommés *nids d'Alcyon*

est démontré qu'ils sont l'ouvrage de Hirondelle salangane (194).

L'espèce de notre Martin-Pêcheur n'est as nombreuse, quoique ces Oiseaux pro-uisent six, sept et jusqu'à neuf petits, se-on Gesner; mais le genre de vie auquel ils ont assujettis les fait souvent périr, et ce 'est pas toujours impunément qu'ils bra-ent la rigueur de nos hivers : on en trouve e morts sur la glace. Olina donne la ma-ière de les prendre à la pointe du jour ou la nuit tombante, avec un trébuchet tendu u bord de l'eau; il ajoute qu'ils vivent uatre ou cinq ans. On sait seulement qu'on eut les nourrir pendant quelque temps ans les chambres où l'on place des bassins 'eau remplis de petits Poissons. M. Dau-enton, de l'Académie des sciences, en a ourri quelques-uns pendant plusieurs mois n leur donnant tous les jours de petits Pois-ons frais : c'est la seule nourriture qui leur onvienne. Au reste, Gesner observe que e Martin-Pêcheur ne peut se priver, et qu'il émeure toujours également sauvage. Sa hair a une odeur de faux musc, et n'est pas onne à manger; sa graisse est rougeâtre.

Il est singulier qu'un Oiseau qui vole vec tant de vitesse et de continuité n'ait as les ailes amples ; elles sont au contraire ort petites à proportion de sa grosseur, 'où l'on peut juger de la force des muscles ui les meuvent; car il n'y a peut-être point 'Oiseau qui ait les mouvements aussi rompts et le vol aussi rapide. Il part omme un trait d'arbalète ; s'il laisse tom-er un Poisson de la branche où il s'est per-hé, souvent il reprend sa proie avant u'elle ait touché terre. Comme il ne se ose guère que sur des branches sèches, on dit qu'il faisait sécher le bois sur lequel s'arrête.

On donne à cet Oiseau desséché la pro-riété de conserver les draps et autres étof-es de laine, et d'éloigner les Teignes. Les archands le suspendent à cet effet dans eurs magasins. Son odeur de faux musc ourrait peut-être écarter ces Insectes, mais as plus que toute autre odeur pénétrante. omme son corps se dessèche aisément, on dit que sa chair n'était jamais attaquée de orruption; et ces vertus, quoique imagi-aires, le cèdent encore aux merveilles u'en ont racontées quelques auteurs en recueillant les idées superstitieuses des anciens sur l'Alcyon. Il a, disent-ils, la propriété de repousser la foudre, celle de faire augmenter un trésor enfoui, et, quoique mort, de renouveler son plumage à chaque saison de mue. Il communique, dit Kiranides, à qui le porte avec soi, la grâce et la beauté ; il donne la paix à la maison, le calme en mer, attire les Poissons et rend la pêche abondante sur toutes les eaux. Ces fables flattent la crédulité, mais malheureusement ce ne sont que des fables (195).

MARTINET, *Cypselus*, genre d'Oiseaux de la famille des Fissirostres et de l'ordre des Passereaux.

Ces Martinets offrent, sous le rapport de leur ostéologie, des particularités très-remarquables. Leur squelette a subi des modifications qui sont en harmonie parfaite avec leurs mœurs. Comme leur vie est presque tout aérienne, comme le vol est leur seul et unique mode de locomotion, il est facile de concevoir, même *a priori*, que ces modifications se sont opérées en faveur de leur système alaire. Leur sternum, allongé, beaucoup plus large en arrière qu'en avant et sans échancrure vers son bord postérieur, fournit des points d'insertion grands et solides aux muscles destinés à faire mouvoir l'aile. Dans toute la série, on ne trouve d'appareil sternal aussi complet que chez le Colibri. C'est cette analogie entre des Oiseaux si éloignés en apparence les uns des autres, lorsqu'on n'a égard qu'aux caractères tirés du bec, qui a porté M. de Blainville à rapprocher les Martinets des Colibris, et ce rapprochement, auquel il a été conduit par l'étude de l'organisation interne, est d'autant plus heureux, que, sauf le bec et les couleurs, tout ce qui caractérise les uns se retrouve chez les autres. Leurs pieds sont courts, et leurs ailes excessivement longues et étroites à cause du décroissement rapide de leurs pennes. Mais le point qui établit entre eux la plus grande analogie consiste dans le raccourcissement de l'humérus, qui, réduit à n'être plus qu'un large noyau osseux, présente cependant de fortes crêtes d'insertion. L'avant-bras lui-même est très-court, et les os de la main, sur lesquels s'implantent les pennes les plus essentielles pour le vol, ont acquis, au contraire, le summum de longueur. D'une aile

(194) On ne connaissait encore que d'une manière très-incomplète le nid du Martin-pêcheur de France (*Alcedo hispida*) ; voici de curieux détails que nous devons à M. Grasset.

Le Martin-Pêcheur-Alcyon habite près des rivières où il trouve sa nourriture; il choisit pour faire son nid un trou de Rat d'eau ou d'Hirondelle de rivage, situé ordinairement à un pied au-dessus du niveau de l'eau. Le nid observé était un trou d'une longueur d'environ deux pieds, incliné légèrement, et se terminant par une cavité arrondie qui formait l'emplacement du nid. Le fond de cette cavité était garni d'une quantité prodigieuse d'arêtes de petits Poissons dont se nourrit l'Oiseau, et contenait huit œufs presque ronds d'un blanc lustré. C'était à la fin d'avril 1834. M. Grasset enleva les œufs et les arêtes de Poissons qui composaient le nid. Vingt jours après, il retourna, et trouva encore huit œufs déposés sur une grande quantité d'arêtes qu'il enleva également. Le 15 juin, nouvelle recherche, nouvelle capture de six œufs et d'une quantité considérable encore d'arêtes. M. Grasset fouilla encore une quatrième fois, mais il ne trouva que quelques arêtes, et, peu de temps après, les Oiseaux disparurent. En 1835, un nid semblable et construit de la même manière fournit successivement au même naturaliste sept, huit et cinq œufs. On en pourrait conclure que, si le Martin-Pêcheur est moins commun que les autres espèces de nos contrées, c'est que le défaut de nourriture pendant les hivers rigoureux doit en faire périr un grand nombre.

(195) Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on les retrouve jusque chez les Tartares et dans la Sibérie.

aussi avantageusement constituée (avec des leviers aussi courts et des puissances pour les mouvoir aussi grandes) devait nécessairement résulter cette impétuosité, si l'on peut s'exprimer ainsi, et en même temps cette souplesse de mouvements qu'offrent les Martinets lorsqu'ils volent. On peut dire qu'ils sont dans la série des Oiseaux ce que les Taupes sont dans la série des Mammifères; les uns et les autres sont destinés, par leur organisation modifiée dans le même sens, à agir vivement chacun dans leur élément. Les Martinets, avons-nous dit, sont de vrais Oiseaux aériens; jamais, en effet, ils ne se posent à terre. Si un accident les y jette, ils ne peuvent plus s'élever, ou, s'ils parviennent à prendre leur essor, ce n'est qu'après avoir gagné une légère éminence, une pierre par exemple, qui leur permette de mettre en jeu leurs longues ailes. De sorte, dit Buffon, que si tout le terrain était uni et sans aucune inégalité, les plus légers des Oiseaux deviendraient les plus pesants des Reptiles, et que, s'ils se trouvaient sur une surface dure et polie, ils seraient privés de tout mouvement progressif, tout changement de place leur serait interdit. Spallanzani, à qui l'on doit un grand nombre d'observations sur les Martinets, assure pourtant qu'ils parviennent à se détacher et à s'élever de terre, en réagissant sur le sol avec leurs pieds, et en étendant leurs ailes, qu'ils battent l'une contre l'autre. Déjà, dit-il, ils peuvent décrire un demi-cercle bas et peu étendu, puis un second plus grand et plus élevé, puis enfin un troisième, et leur essor est pris. Mais, ajoute cet observateur, s'ils s'abattent dans un lieu fourré, couvert de buissons ou de hautes herbes, ce sont pour eux des écueils insurmontables, par l'impossibilité où ils se trouvent de faire agir leurs ailes

Les Martinets paraissent fuir également le froid et la trop grande chaleur. Chez nous, même pendant la journée, à l'heure où la température est le plus élevée, ils demeurent blottis dans leur trou, et ils n'en sortent que le soir et le matin pour pourvoir à leur nourriture. Dans les villes, ils habitent les points les plus culminants, les tours, les clochers, les monuments élevés; dans les campagnes, ils fréquentent ordinairement les grands rochers ou les vieux châteaux en ruines. Le lieu qui leur sert de repaire est aussi le lieu de leur reproduction; c'est là, en effet, qu'ils construisent leur nid. Les Martinets émigrent ou plutôt sont erratiques; car il paraît que, continuellement à la recherche des climats tempérés, ils passent successivement d'un pays déjà trop froid ou trop chaud dans celui qui leur offre des conditions intermédiaires. Ils sont éminemment insectivores.

L'Europe en possède deux espèces, qui comptent parmi les plus grandes du genre :

Le grand Martinet a ventre blanc (*Cypselus melba*, Vieill.; *Cyps., alpinus*, Linn.; *Hirundo melba*, Lath.). — Son plumage lui a fait donner en Savoie le nom de Jacobin. Sa tête, son cou et tout son corps en dessus sont d'un gris brun, plus foncé sur les ailes sur le dos et sur le croupion, où ce gris offre des reflets rougeâtres et verdâtres. S gorge et le devant de son cou, sa poitrine ainsi que la partie antérieure de son ventre sont blancs; il a sur le cou un collier brun varié de noirâtre; les côtés de son corps sont variés de cette même couleur, amalgamée avec du blanc.

Cette espèce arrive en Savoie vers le commencement d'avril; et à cette époque elle se tient sur les étangs, autour desquels elle ne cesse de voler dès la pointe du jour elle ne gagne les hautes montagnes, son domicile habituel, qu'à la fin de ce mois. On la rencontre aussi dans les montagnes de la Suisse, du Tyrol et du Bussel; on la voit à Constantinople, dans les îles de Panarie, d'Ischia, de Lipari, de Malte, etc. Rarement on trouve un individu seul; ils volent, au contraire, par troupes plus ou moins nombreuses, et circulent sans cesse, en poussant des cris retentissants, autour des pointes des rochers qui s'élèvent au-dessus des précipices où ils ont placé leurs nids. Quand ils se retirent dans leur gîte, ils font d'emblée comme les Chauves-Souris, et lorsqu'il fait entièrement nuit. Une des leurs singulières habitudes est aussi celle qu'ils ont de se suspendre les uns aux autres, et de former ainsi une sorte de chaîne oscillante et animée. Un premier, à l'aide de ses ongles, s'accroche à un bloc de pierre; un second vient après, qui se cramponne à lui, et ainsi de suite jusqu'à celui qui est de tête à la chaîne, cédant sous le poids, à force à se rompre, en se détachant du rocher. Ces Martinets font deux pontes par an : la première est de trois à quatre œufs blancs et allongés; la seconde n'est, pour l'ordinaire que de deux; l'incubation dure trois semaines. Les jeunes, pris quelques jours avant leur sortie du nid ou à leur sortie, sont excellents à manger; les vieux, au contraire, et même les adultes, ne sont rien moins qu'un bon morceau. Il paraît que ces Oiseaux ont deux manières de construire leur nid. D'après quelques observateurs, ils le feraient avec des fétus de paille, des brins de bois entrelacés en cercles concentriques étroitement liés entre eux, et fortifiés par une multitude de feuilles d'arbres qui en occuperaient tous les vides. Selon quelques autres, il serait composé de paille et de mousse liées ensemble avec une matière gluante qui, en séchant, donnerait à ce nid la forme et la consistance de celui de l'Hirondelle salangane.

On a remarqué que ces Oiseaux, qui d'ordinaire se tiennent toujours très-haut dans les airs, s'abaissent sur les torrents dans les mauvais temps; et on a également constaté, dans certaines parties du midi de la France, non loin, par exemple, de nos côtes méridionales, que leur apparition en nombre plus considérable qu'à l'ordinaire (ils sont annuellement très-rares) coïncidait

oujours avec des froids précoces et annonait un hiver rigoureux.

Le Martinet noir (*Cypselus apus*, Vieill.; *Hirundo apus*, Linn.). — Les jeunes n'acquièrent que plus tard les couleurs de l'adulte. Chez eux la plaque de la gorge est plutôt noirâtre que d'un blanc cendré. On a remarqué qu'ils pesaient beaucoup plus que les vieux. Cette observation, qui avait déjà été faite pour l'Hirondelle de fenêtre et de rivage, trouve son explication dans le jeune âge même du Martinet; nous ajouterons à ce sujet que presque tous les jeunes Oiseaux insectivores sont dans ce cas; c'est dû à la graisse qui couvre leur corps.

Le Martinet noir est connu de tout le monde; mais il ne porte pas partout le même nom. Une remarque à faire, c'est que ceux qui lui ont été donnés s'attachent presque tous à la forme que présente cet Oiseau lorsqu'il vole, et fort peu à ses habitudes; suivant les départements qu'il habite, on l'appelle Martelet, Alérion, Arbatelier, Faucillette, Griffon, Juif-Errant, etc. Le préjugé populaire a inspiré contre lui une espèce d'horreur. Tandis que dans quelques contrées on regarde le choix que l'Hirondelle de cheminée ou de fenêtre fait d'une maison pour y établir son nid, comme le présage d'un bonheur prochain, sa présence dans un lieu est toujours, au contraire, l'avant-coureur de quelque désastre. Une horreur aussi mal fondée ne tient sans doute qu'à la couleur noire de son plumage, sans laquelle le vulgaire croit voir un présage de deuil, ou aux cris aigus et si désagréables qu'il fait entendre. Quelques personnes ont auguré de ces cris la pluie et le beau temps; quoiqu'une pareille idée soit encore entachée de prévention, pourtant elle appartient bien plus à l'observation directe. Le Martinet, étant un Oiseau qui cherche sa nourriture dans les hautes régions de l'air, doit nécessairement, lorsqu'un changement survenu dans l'atmosphère, un temps pluvieux par exemple, aura fait abaisser les Insectes dont il se nourrit, se rabaisser lui-même, et alors les cris qu'il pousse, plus distincts par cela même qu'il est plus bas, coïncidant avec un ciel nuageux, auront été pour ces personnes l'indice d'une pluie imminente. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand le temps est couvert on les entend plus souvent, il est vrai (ce qui s'explique par la raison que nous venons de donner), mais il ne pleut pas toujours. D'ailleurs, de pareilles erreurs ne peuvent avoir pris naissance que loin des lieux habités par les Martinets; car pour ceux qui sont à portée du clocher ou de la tour que ces Oiseaux fréquentent, les cris qu'ils font entendre presqu'à toutes les heures de la journée deviennent non plus la source de préjugés, mais la source d'un ennui journalier, tant ils sont aigus et durs à entendre.

Le Martinet est la dernière des Hirondelles qui nous arrive, et la première qui nous quitte. Il apparaît ordinairement dans nos climats à la fin d'avril ou au commencement de mai. Pourtant, dans quelques localités, en Lombardie par exemple, on en voit quelques-uns vers les premiers jours d'avril; mais ils n'y sont alors que de passage; ceux qui y restent ne s'y trouvent réunis, comme partout ailleurs, qu'aux premiers jours de mai. Il paraît certain, d'après des observations faites par des hommes dignes de foi, qu'à l'exemple des Hirondelles les Martinets reviennent annuellement au même gîte, et il semble que les père et mère les transmettent à leurs enfants. S'ils les trouvent occupés par les Moineaux, ils harcellent tant les occupants, qu'ils finissent toujours par les avoir; ils s'emparent même, pour leur propre usage, des nids des autres Oiseaux, seulement ils donnent à ce nid, dont ils ont fait leur propriété, une nouvelle façon. On dit de ceux-ci, comme des précédents, qu'ils réunissent entre elles les diverses matières qui le composent au moyen de l'humeur visqueuse qui enduit constamment leur gorge. Cette humeur, pénétrant le nid de toutes parts, lui donnerait de la consistance et même de l'élasticité.

Quoi qu'il en soit, lorsque les Martinets ont fait ou ont pris possession d'un nid, on entend, pendant plusieurs jours et quelquefois la nuit, des cris plaintifs, et il paraît certain qu'on peut distinguer deux voix; on soupçonne que l'une est un chant d'amour. Ces Oiseaux, pendant leur séjour chez nous, ne font qu'une ponte; elle est de deux à quatre œufs blancs, pointus, de forme très-allongée, et dont la coque est extrêmement fragile. On assure que la femelle a seule le soin de l'incubation; le mâle pourvoit à sa nourriture durant ce temps-là. Les petits, selon Buffon, sont presque muets, et ne demandent rien; mais Spallanzani assure que ces petits, qui naissent nus, ouvrent le bec pour recevoir leur nourriture, chaque fois que le père ou la mère se présente, et qu'ils ont un cri très-faible à la vérité, mais sensible et soutenu pendant quelques instants: ils le font même entendre lorsqu'on touche du doigt leur bec. Pendant tout le temps qu'ils restent dans le nid, ils sont nourris avec des Insectes ailés; ils le quittent au bout d'un mois pour ne plus y retourner. A cette époque, leur graisse les fait rechercher dans certains pays, comme en Italie, pour être servis sur les meilleures tables.

Comme les Martinets à ventre blanc, ceux-ci circulent sans relâche tout près de leurs nids, et avec une vitesse extraordinaire. D'après une expérience de Spallanzani, il est démontré que, malgré la rapidité de leur vol, ils aperçoivent distinctement un objet de cinq lignes de diamètre à la distance de trois cents quatre pieds. Vers la fin de juillet, on aperçoit parmi eux un mouvement qui annonce le prochain départ, lequel en effet s'effectue en août. On a fait bien des contes sur la manière dont ils nous quittent; on a prétendu qu'ils tenaient avant des assemblées; que des pelotons se formaient, qui, sortant de la ville, se dirigeaient du côté des bois où ils passaient la nuit, et où ils atten-

daient d'autres pelotons pour voyager tous en même temps, etc. Quelques naturalistes du Nord ont même dit qu'ils n'émigraient pas, mais qu'ils s'engourdissaient dans leur trou pendant l'hiver.

Le Martinet noir est non-seulement répandu dans presque toute l'Europe, mais on le trouve aussi en Asie et en Afrique.

Quoique cet Oiseau ne soit plus bon à manger lorsqu'il est adulte, pourtant dans quelques pays on le chasse au fusil, soit pour s'en nourrir, soit par agrément; mais, comme la rapidité et surtout l'élévation de son vol ne rendent pas toujours cette chasse facile, on a imaginé plusieurs moyens pour les attirer à une portée convenable. Le seul que nous indiquerons est celui que Spallanzani a rapporté, et qui consiste simplement à agiter un mouchoir fixé au bout d'une perche, dans le lieu où volent les Martinets. Attirés par ce fantôme, ils s'élancent vers lui en l'effleurant de leurs ailes; ce qui permet de les tirer de plus près. Un artifice qui réussit également bien, et que les chasseurs mettent en usage, consiste à jeter à plusieurs reprises un chapeau en l'air. Dans l'île de Zanthe, les enfants s'amusent à les pêcher à la ligne, une plume sert d'amorce comme dans la pêche aux Hirondelles.

Dans l'Amérique du nord, probablement pour accroître autant que possible les charmes de la campagne, et se dédommager de la brièveté de l'été, plus d'une espèce d'Oiseaux est invitée par toutes sortes de prévenances à venir habiter les maisons; et parmi ces Oiseaux à demi privés, le Roitelet, l'Oiseau-Bleu et le Martinet doivent être remarqués. Ce dernier (*Hirundo purpurea*, Latham.) est, comme notre Hirondelle de croisée, un Oiseau de passage; il fait toujours sa résidence d'été dans les maisons habitées, et l'avantage et l'agrément qu'elle peut offrir lui font de l'homme un protecteur et un ami. Toutes les fois donc qu'il veut venir, cet Oiseau est sûr de trouver quelque bonne retraite pour le recevoir lui et toute sa famille, soit dans la corniche du gable de la maison, soit le long du toit, soit même dans l'une des cellules du colombier. J'ai vu chez plusieurs Anglo-Américains, dit Wilson, d'assez grands bâtiments faits à cette intention, et l'on a remarqué souvent que la même Hirondelle était venue plusieurs fois de suite dans une des petites niches de l'appartement.

Cette pratique d'héberger et protéger ainsi le Martinet ne paraît pas être d'origine européenne; les habitants de l'Amérique la tiennent de temps immémorial. Chez plusieurs des peuples de l'Inde, par exemple, on accroche au haut d'une branche de jeune arbre une gourde ou une calebasse soigneusement vidée, pour que l'Oiseau puisse s'y nicher. Sur les bords du Mississipi, on voit les nègres fixer en terre de longues perches à l'extrémité desquelles ils attachent des boîtes ou des vases creux dans lesquels le Martinet puisse couver. Dans tous les points de ce pays que j'ai visités, dit Wilson, j'ai vu avec plaisir combien était grande l'hospitalité pour cet Oiseau. Le trait suivant de son histoire secrète nous a été communiqué par M. Henry, juge de la cour suprême de Pensylvanie.

« En 1800, dit-il, j'allai de Lancastre à une de mes fermes située à quelques milles de Harrisburg. Sachant tout le bénéfice qu'on pouvait tirer mon fermier du voisinage des Martinet, en empêchant les déprédations des Faux-Aigle, du Faucon, et même de la Corneille, je fis faire par mon charpentier une large boîte à compartiments pour l'usage de cet Oiseau.

« La boîte fut placée en automne. Autour de la maison se trouvaient d'ailleurs grand nombre de pommiers nains, de buissons, etc.; toutes choses fort bonnes pour nicher le genre ailé. Vers le milieu de février arriva l'Oiseau-Bleu; d'abord un seul couple, puis plusieurs autres, à la fin une multitude. Avant le quinze mai, tous avaient des œufs, sinon des petits.

« Mais alors vinrent les Martinets, et voilà la guerre allumée. On se disputa, on se battit. Cependant les Oiseaux-Bleus, soutenus par leur droit de possession, et aidés de leur lignée, furent les plus forts et chassèrent les autres. L'année d'après les Martinets arrivés à temps, s'emparèrent d'abord de la boîte, et furent encore chassés par leurs ennemis, qui les suivaient. Une boîte remplie de ces jolis voyageurs n'est pas éloignée de ma chambre à coucher. Leurs voix sont discordantes à cause du grand nombre, et pourtant ce bruit me plaît. Tout industrieux laboureur, tout chef d'atelier devrait avoir une de ces boîtes auprès de son logis pour rompre le sommeil de ses ouvriers ou de ses laboureurs. »

Vers le 20 avril, ajoute Wilson, les Martinets commencent à préparer leurs nids. Le dernier que j'examinai se composait de feuilles sèches du saule pleureur, de paille de foin et de plumes en grande quantité. Il contenait quatre œufs très-petits en proportion de la taille de l'Oiseau, et entièrement blancs. La première couvée se fait dans le mois de mai, la seconde dans le mois de juillet. Pendant que la femelle pond, et avant qu'elle commence à couver, son mâle et elle sont toujours dehors. Quand elle couve, son mâle lui rend de fréquentes visites, et même prend sa place si elle veut se donner un peu de récréation. Il passe même un quart d'heure de suite auprès d'elle, et devient apprivoisé pendant cette petite retraite. Il reste quelquefois en dehors en arrangeant son plumage, et il passe souvent devant la porte de son appartement comme pour demander de ses nouvelles. Son chant paraît avoir une douceur particulière, et ses roulades sont expressives et pleines de tendresse. La fidélité conjugale semble être soigneusement gardée par ces Oiseaux. Le 25 mai, un couple de Martinets prit possession d'une cage dans le jardin de M. Bartham; un ou deux jours après un

conde femelle vint aussi et resta plusieurs urs. Mais d'après la froide réception qu'elle çut du mâle, qui la becquetait de temps temps, elle s'en alla tout à fait pour ercher sans doute un compagnon plus ciable.

MAUBÈCHE. *Voy.* Alouette de mer.

MAUVE. *Voy.* Goeland et Mouette.

MAUVIS (*Turdus iliacus*, Linn.), espèce de rle. — Il ne faut pas confondre le Mauvis avec les Mauviettes qu'on sert sur les bles à Paris pendant l'hiver, et qui ne sont tre chose que des Alouettes ou d'autres tits Oiseaux tout différents du Mauvis. tte petite Grive est la plus intéressante de utes, parce qu'elle est la meilleure à manr, et que sa chair est d'un goût très-fin ; illeurs elle se prend plus fréquemment au cet qu'aucune autre ; ainsi c'est une espèce écieuse et par la qualité et par la quantité. le paraît ordinairement la seconde, c'est-dire après la Grive et avant la Litorne ; le arrive en grandes bandes au mois de ovembre, et repart avant Noël. Elle fait sa nte dans les bois qui sont aux environs de antzick. Elle ne niche presque jamais dans os cantons, non plus qu'en Lorraine, où le arrive en avril, et qu'elle abandonne sur fin de ce même mois pour ne reparaître a'en automne, quoiqu'elle pût trouver dans s vastes forêts de cette province une ourriture abondante et convenable; mais moins elle y séjourne quelque temps, au eu quelle ne fait que passer en certains droits de l'Allemagne, selon M. Frisch. a nourriture ordinaire ce sont les baies et s vermisseaux, qu'elle sait fort bien trouer en grattant la terre. On la reconnaît à ce u'elle a les plumes plus lustrées, plus poes que les autres Grives, à ce qu'elle a le c et les yeux plus noirs que la Grive proement dite, dont elle approche pour la rosseur, et à ce qu'elle a moins de mouetures sur la poitrine ; elle se distingue ncore par la couleur orangée du dessous de ile, raison pour laquelle on la nomme en lusieurs langues *Grive à ailes rouges*.

Son cri ordinaire est *tan, tan, kan, kan ;* et orsqu'elle a aperçu un Renard, son ennemi aturel, elle le conduit fort loin, comme nt aussi les Merles, en répétant toujours même cri. La plupart des naturalistes reparquent qu'elle ne chante point : cela me emble trop absolu ; il faut dire qu'on ne entend guère chanter dans les pays où elle e se trouve pas dans les saisons de l'amour, mme en France, en Angleterre, etc.

MELEAGRIS. *Voy.* Dindon.

MELES. *Voy.* Blaireau.

MELLIVORA. *Voy.* Ratel.

MENURE. *Voy.* Lyre.

MEPHITIS. *Voy.* Mouffette.

MERGUS. *Voy.* Harle.

MÉRINOS, race de bêtes à laine toute particulière, acclimatée sous le ciel de l'Espagne epuis plus de deux mille ans. Les uns la nt originaire de l'Atlas et du pays des uanches; les autres, au contraire, l'estient provenir de l'union des belles races de Milet, de Calabre, d'Apulie, et surtout de Tarente, que les vieux Grecs de ces nobles contrées couvraient de robes de peaux. Une troisième opinion tend à faire croire que le Mérinos est le résultat des améliorations auxquelles les cultivateurs espagnols se sont livrés, comme Columella nous l'apprend (*De Re rustica*, VII, 2), sur les laines grossières des races sauvages de leurs montagnes au moyen des bêtes à laine tirées des Gaules, surtout des troupeaux transhumans des Alpes, ou bien encore de Béliers tirés des champs maigres de Parme et de Modène en Italie. Ce dernier sentiment me paraît un peu forcé; j'aime mieux, également appuyé sur le texte de Columella (même passage), croire que le Mérinos apporté des parties septentrionales de l'Afrique à Cadix faisait partie de ces Béliers sauvages et farouches, de couleurs rares et inconnues, *coloris silvestres ac feri arietes*, que Marcus Columella, son oncle, agronome illustre et d'un esprit profond, transporta sur ses domaines, qu'il apprivoisa, auxquels il fit saillir ses Brebis couvertes de peaux. Elles produisirent, ajoute-t-il, des agneaux à laine grossière de la couleur de celle des mâles. Ces agneaux, accouplés avec des Brebis de Tarente, en donnèrent d'autres dont la toison fut plus fine. Tous les produits des accouplements suivants atteignirent à la finesse des toisons des mères en conservant les couleurs de celles des pères et des aïeux : *Quidquid conceptum est, maternam mollitiem, paternum et avitum retulit colorem.* J'ai pensé qu'il était convenable de rapporter ici ce fait, qui résout la question élevée sur l'origine du Mérinos, parce qu'il a été négligé par tous ceux qui ont traité de ce sujet, et parce qu'il démontre l'absurdité de l'assertion avancée en 1822 par l'Espagnol Francesco Hernanz de Vargas, de l'origine anglaise du Mérinos, de son importation en Castille à la fin du XIV^e^ siècle, et de l'étymologie de son nom qu'il veut être *Marino*, parce que l'animal y était venu par la voie de mer.

Quoique existante dans la péninsule ibérique depuis plusieurs siècles, la race des Mérinos y dut subir des changements notables et même s'abâtardir à la suite des grands événements politiques qui renversèrent le monstrueux édifice de la monarchie universelle des Romains. Ce ne fut que treize siècles après, que le paisible cultivateur revint à cette race. En 1370, la Mesta fut fondée : c'est une corporation de bergers composée de grands seigneurs et de moines, qui dans l'origine fit beaucoup de bien pour le rétablissement du Mérinos.

Le Mérinos est bien fait et d'une taille petite. De l'extrémité d'un des pieds de devant au garot, il a de cinquante-cinq à soixante-dix centimètres; du sommet de la tête à la naissance de la queue ordinairement un mètre; de sorte qu'il a à peu près une grosseur égale à sa longueur. Comme dans les autres races, le Bélier est plus gros que la Brebis; son poids varie de vingt-cinq à quarante kilogrammes La face est large,

non busquée, le dos nullement cambré; le corps a de l'amplitude, les jambes sont courtes; le front et la ganache fort souvent tout à fait couverts de poils qui descendent sur les yeux. Les cornes sont épaisses, larges, contournées en spirale et d'une grande étendue : ce sont elles que les anciens avaient adoptées comme symbole de la puissance suprême.

La femelle conserve pendant quinze ans sa fécondité; chaque année elle met bas un agneau; rarement deux, jamais plus. La durée de leur existence arrive jusqu'à la vingtième année. La laine est très-fine, abondante, douce au toucher, pleine de suint, tassée, un peu frisée, très-élastique, d'un blanc sale et même rembrunî, contenant quelques-uns de ces poils brillants, gris-perlé, que l'on nomme *jarre*. La moyenne du poids de la toison est entre deux et trois kilogrammes.

Transporté en France, le Mérinos croît dans ses dimensions naturelles. Son introduction a été tentée à diverses reprises. Une des plus anciennes époques est déterminée par l'existence du Bélier Mérinos dans les troupeaux de l'ancien Roussillon. L'époque moderne la plus reculée remonte aux premières années du XVIII^e^ siècle, selon Chomel (*Dict. écon.*, t. I, p. 133). De Perce en réclame pour lui l'honneur, et date de 1752; douze ans plus tard, c'est Antoine Megret, d'Etigny, propriétaire à Passy près d'Auch, département du Gers. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces premiers essais ne profitèrent qu'à leurs auteurs. Il n'en fut pas ainsi de celui tenté dans l'année 1766, à Montbar, département de la Côte-d'Or, par Daubenton, dont le nom est si cher aux sciences naturelles et à l'économie rurale. Il disséminait chaque année le produit de sa bergerie dans toutes les contrées de la France, et distribuait ses Béliers à tous les propriétaires de troupeaux qui voulaient réellement adopter et suivre la pratique de sa méthode. Ses succès ont été surpassés depuis; en 1786, le gouvernement fit venir d'Espagne un troupeau de quatre cents têtes qui furent placées dans le parc de Rambouillet; quelques années plus tard on en envoya chercher un second pour l'établissement de Pompadour, département de la Corrèze. Ces deux troupeaux ont péri faute de soins ou dégénéré parce qu'ils étaient sous la garde d'individus plus occupés de leur fortune que du dépôt remis entre leurs mains. En 1799, Gilbert se transporta en Espagne pour y acheter de nouvelles colonies, qu'il fit successivement passer à Perpignan, à Aix sur le Rhône et autres lieux du midi. C'est à ces troupeaux que nous devons l'admission définitive du Mérinos en France.

On s'attacha d'abord à une beauté arbitraire de formes et de taille; on s'éloignait ainsi des véritables principes de l'acclimatation et de l'amélioration. Gilbert, Ch. Pictet, De Barbançois, eurent beau s'épuiser en sages instructions; il fallait payer le tribut à l'engouement, il fallait suivre les bannières de l'erreur pour reconnaître les fautes qu'elle fait commettre, les pertes qu'elle détermine, afin d'entrer franchement dans la route de la conquête. L'établissement du troupeau de Naz, département de l'Ain, éleva la voix, et prouva qu'un petit Bélier à toison superfine et tassée, est de beaucoup préférable aux Béliers haut montés de Rambouillet, que l'on a tant vantés, et qui n'ont de fait produit que des résultats fort mesquins.

Les propriétaires du troupeau de Naz, fondé en 1808, ont suivi une marche absolument contraire à celle adoptée par les directeurs des établissements si chèrement payés par l'Etat; ils ont prouvé, contrairement aux agents du pouvoir, que la beauté de la laine ne se trouve jamais sur un animal dont un excès de nourriture a forcé la taille et que le régime, qui fait sortir le Mérinos des dimensions de sa race, grossit sa laine dans la même proportion. C'est à la fatale direction imprimée à l'éducation du précieux animal, c'est aux troupeaux sortis des bergeries privilégiées, que l'on doit la grande quantité de laines de deuxième et troisième qualités qui a fait baisser le prix des hautes laines de quarante pour cent, infecté nos manufactures et avili nos draps superfins autrefois si recherchés dans toute l'Europe. Il en est résulté un inconvénient plus grave encore, c'est qu'on a forcé l'Allemagne, la Hongrie, et même la Pologne, quoique si cruellement et depuis si longtemps maltraitée, ainsi que la Russie, à embrasser le système d'éducation de Naz, et par suite à porter un coup terrible à notre commerce.

Ainsi que l'écrivait le savant Zapata de Madrid, en 1825, l'Espagne a perdu l'exploitation des laines fines par le despotisme de la Mesta et par l'exportation trop facilement accordée, de plus de trois millions de Mérinos, depuis 1775 jusqu'en 1790, et de peu près autant depuis cette dernière époque jusqu'en 1824. Sans la fondation du troupeau de Naz, il en arrivait tout autant à la France; grâce à cette noble association nos laines reprennent leur supériorité; mais il y a encore bien des résistances à vaincre, des mauvaises habitudes à changer, des froissements d'amour-propre et d'intérêts à essuyer, pour que l'industrie des Mérinos atteigne enfin sur tous les points de notre sol, chez le grand comme chez le petit propriétaire, son but exclusif, la finesse, l'égalité et la force de nos laines.

Des pâturages rares et courts conviennent aux Mérinos; plus forts et plus abondants, cette race perd de ses qualités. Elle n'est point difficile à l'étable; en voici une preuve irrécusable. Un lot de Brebis portières tenu en expérience pendant trois hivers de suite, où il vivait de foin sec à la crèche, est sevré chaque année, après une saison de 100 jours de froid en moyenne, en très-bon état; chaque Brebis avait son agneau né dans le courant d'octobre. Durant la froide saison il a été consommé cent soixante-neuf kilogrammes de foin sec, en réduisant en fin la petite provende d'avoine salée fournie à

haque animal. Comparons cette consommation avec celle que font les grandes bêtes de Rambouillet, et nous trouverons, en convertissant de même en foin sec les provendes d'avoine ou de son, que l'on peut nourrir au moins deux petites portières de Naz pour une grosse de Rambouillet, qui est bien loignée de donner en chair, et encore moins en laine, une quantité double. Voulez-vous donc élever des Mérinos et en obtenir tous les avantages qu'ils promettent? imitez l'exemple de l'association de Naz, allez lui demander et Brebis et Béliers, adoptez entièrement son système d'éducation, et défiez-vous des leçons onéreuses des grands établissements salariés.

Finissons par un mot sur la classification de la laine provenant du Mérinos. On appelle *laine superfine* ou de haute finesse celle dont la mèche présente vingt-huit ondulations ou plus par chaque vingt-sept millimètres de longueur; la *laine fine* ou de belle finesse, celle qui en présente vingt-quatre à vingt-sept, et *laine ordinaire*, celle qui demeure au-dessous de ce nombre.

Le poids moyen de la toison d'un Bélier superfin est de 3 kilogrammes; d'un Bélier fin, de 3 kilogrammes et 916 grammes; d'un Bélier ordinaire, de 4 kilogrammes 406 grammes. Comme on le voit, la quantité de laine diminue à mesure qu'elle augmente en finesse, et par conséquent en valeur commerciale.

MERLE, *Turdus*, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux dentirostres.

Le genre Merle est un de ceux que l'on peut appeler cosmopolites, en raison de sa vaste distribution géographique. Il n'est presque aucune partie du monde qu'il n'habite, et les espèces sont partout tellement nombreuses qu'on pourrait, comme on l'a déjà fait, essayer de les grouper d'après le pays dont elles sont originaires; mais ce moyen porte à trop multiplier les groupes et à placer quelquefois l'un à côté de l'autre les Oiseaux de couleur disparate.

Le Merle noir ou Merle commun (*T. Merula*, Lin.), que les Anglais nomment l'Oiseau noir par excellence, à cause de cette belle couleur qui le pare. Son bec et l'aréole de ses yeux sont jaunes; sa longueur depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue est de dix pouces et quelques lignes. La femelle diffère du mâle en ce que son plumage est brunâtre varié de roussâtre à la gorge, et en ce que son bec n'est jamais entièrement jaune. Les jeunes conservent un plumage à peu près analogue à celui de la femelle jusqu'à la mue. Ce n'est bien qu'après cette époque que la distinction des sexes par les couleurs peut être solidement établie, les mâles, comme nous l'avons dit, se parant d'un beau noir, et les femelles restant uniformément brunes.

Il y a peu de bosquets d'une certaine étendue ou d'endroits ombragés dans lesquels le Merle ne puisse se rencontrer, soit dans une saison, soit dans une autre; mais les terrains gras et entourés de haies, de charmilles ou de broussailles; les lieux humides, à portée des ruisseaux, des sources chaudes, sont les lieux qu'il aime plus particulièrement: c'est même au bord des eaux qu'il cherche sa nourriture, pendant l'hiver, au temps des fortes gelées et lorsque la terre couverte de neige lui refuse tout moyen de subsistance. En général, les mœurs du Merle ont été mal dessinées: cela vient de ce que souvent on s'est borné à étudier cet Oiseau dans nos jardins, soit publics, soit particuliers, ou dans les bois des environs de Paris, presque aussi fréquentés que nos jardins, et où par conséquent il subit, si l'on peut dire, une sorte de domesticité qui modifie son naturel. Lorsqu'on l'observe à l'état tout à fait sauvage, on voit qu'il est bien plus farouche que la Grive, avec laquelle on a voulu le comparer pour les mœurs. Il est vrai qu'on l'habitue plus facilement qu'elle à vivre en captivité; qu'il s'approche et se tient plus souvent près des lieux habités par l'homme; qu'il y niche; mais il n'en est pas moins farouche, et au milieu de nos jardins, qui font sa sécurité, puisqu'on ne peut et qu'on ne cherche pas à lui nuire, il conserve non-seulement ce caractère, mais encore celui de la défiance et de la ruse. Soit qu'il marche, soit qu'il vole, il cherche toujours à se cacher: son vol rapide et bas se fait même à travers les arbres, de sorte qu'il est très-difficile de le voir, et par conséquent de le tuer. Lorsqu'il part il fait presque toujours entendre plusieurs petits cris rauques accompagnés quelquefois d'autres cris plus aigus. Il recherche les endroits les plus touffus d'un bois, ceux qui lui offrent le plus de verdure. Rarement on en rencontre plusieurs ensemble. Ce n'est guère bien qu'après les pontes et lors des passages qu'on en voit de petites troupes de quatre à cinq, et encore ne sont-ce que des jeunes. Dans tout autre temps ils ne vont que par couple, ou même seuls. A un caractère peureux et sauvage le Merle joint une défiance extrême. Quel que soit l'objet qui l'attire, il est circonspect avant tout. Il s'avance, s'arrête, regarde, puis s'avance encore, et hoche la queue à tous les points d'arrêt. Cette circonspection se décèle dans tous ses actes, mais plus particulièrement lorsqu'il porte la becquée à ses petits. Buffon paraît avoir mis en doute sa défiance, parce que ordinairement un Oiseau défiant est difficile à attraper, mais la faim, et aussi la gourmandise (très-grande chez le Merle), mettent bien souvent en défaut la défiance des animaux les plus rusés. D'ailleurs il suffirait de citer ici cette phrase du naturaliste français: « Ils se laissent prendre aux gluaux, aux lacets et à toutes sortes de piéges, pourvu que la main qui les a tendus se rende invisible, » pour montrer que Buffon lui-même, tout en doutant du caractère soupçonneux et défiant du Merle, semble pourtant le reconnaître, puisqu'il pose pour première condition qu'il faut, si l'on veut le prendre, que les piéges qu'on lui tend soient soigneusement dissimulés.

Cet Oiseau fait sa nourriture de fruits et d'Insectes. On le voit courir de buisson en buisson, de touffe en touffe, gratter la terre avec ses pieds, écarter avec son bec les feuilles dont est jonché le sol, et avaler gloutonnement les larves, les Vers de terre et les petits Insectes qu'il a mis à découvert. Il est aussi très-friand de baies de genièvre, de cerises, de mûres et de figues. Sa gourmandise pour ces fruits est cause de la chasse qu'on lui fait lors de leur maturité. En Corse, par exemple, la chasse aux Merles devient une industrie; elle ne s'y fait plus avec le fusil, mais avec des lacets et autres petits piéges que l'on place sur les genièvres, les oliviers, les figuiers, etc. Ces Oiseaux s'y laissent prendre en si grande quantité, que nous avons vu très-souvent des bâteaux à voile arriver de la Corse à Toulon et à Marseille, avec une cargaison d'Oiseaux dont la moitié au moins était constituée par l'espèce qui nous occupe. Les piéges pour le prendre ont été multipliés en raison de la bonté de sa chair : il n'en est pas qu'on ne lui dresse. La *pipée*, le *rafle*, l'*araignée*, la *faussette*, etc., sont tout autant de moyens employés pour le détruire.

Quoique le Merle paraisse sédentaire, puisqu'on en trouve chez nous en tout temps, il est pourtant constaté qu'il voyage. Le départ a ordinairement lieu vers la fin de la mue. M. Lottinger a fait sur ses migrations des observations qui ne sont malheureusement pas toujours vraies. Lorsqu'il dit que les femelles seules changent de climat, nous pensons qu'il est dans l'erreur, quoique son opinion puisse être appuyée par le récit de quelques voyageurs qui ont assuré avoir vu arriver sur les côtes d'Egypte une grande quantité de Merles tous femelles. Ce qui sans doute aura donné lieu à cette méprise de sexe, c'est que les jeunes de l'année forment la masse des émigrants; et, comme chez eux les couleurs ne sont pas encore parfaitement tranchées, que le bec des mâles n'est jamais bien jaune qu'au bout de deux ans, on aura sans doute pris les jeunes pour des femelles.

Le Merle fait ses pontes d'avril en août : leur nombre n'est le plus souvent que de deux, quelquefois de trois. La femelle seule travaille à la construction du nid. Le mâle, qui l'accompagne, préside à cette construction et ne cesse de siffler pendant des heures entières. Il est curieux de suivre la femelle, dont le caractère ne se dément dans aucun de ses actes. On la voit, lorsque les bûchettes qu'elle emploie sont petites, ne pas se contenter d'une seule, mais en remplir son bec, et ici elle met la même vivacité, la même allure que lorsqu'elle cherche sa nourriture. Elle saisit un brin de mousse ou d'herbe sèche, s'arrête, regarde et court en saisir un autre, etc., jusqu'à ce que son bec ne puisse plus rien pincer. Le nid, placé toujours à une hauteur qui varie de quatre à dix pieds, dans un buisson ou sur un arbre, à l'endroit surtout ou des vieux troncs sont étêtés, est composé de mousse, de petites racines, liées ensemble avec de l'argile, et matelassé à l'intérieur de matière plus mollette. Les œufs, dont le nombre est ordinairement de cinq, sont d'un vert bleuâtre, tachés et brouillés confusément d'une couleur de rouille; on assure qu'il suffit d'y toucher, pour que la femelle les abandonne. L'incubation dure vingt jours : pendant tout ce temps, le mâle, à qui quelquefois ce service est confié, chante perché non loin du nid. Son chant, ou plutôt sa manière de siffler, que tout le monde connaît, peut être modifiée dans l'état de domesticité. Un jeune, pris au nid, est susceptible d'apprendre tous les airs qu'il entend. L'hiver, cet Oiseau est muet; il ne commence à se faire entendre qu'à la fin de mars, à la fin de juillet il ne chante déjà plus. La femelle n'a qu'un cri rauque.

Le Merle offre des variétés albines assez fréquentes. Les galeries du Muséum d'Histoire naturelle de Paris en possèdent deux : une incomplète, présentant de larges taches noires et blanches; et l'autre toute blanche. Aldrovande en cite une également de même nature.

Le Merle se trouve non-seulement en Europe, mais aussi en Asie.

Merle de roche. — Le nom qu'on a donné à cet Oiseau indique assez les lieux où il faut le chercher : il habite les rochers et les montagnes; on le trouve sur celles du Bugey et dans les endroits les plus sauvages. Il se pose ordinairement sur les grosses pierres et toujours à découvert : il est très-rare qu'il se laisse approcher à la portée du fusil; dès qu'on s'avance un peu trop, il part et va se poser, à une juste distance, sur une autre pierre située de manière qu'il puisse dominer ce qui l'environne. Il semble qu'il n'est sauvage que par défiance, et qu'il connaît tous les dangers du voisinage de l'homme. Ce voisinage a cependant moins de danger pour lui que pour bien d'autres Oiseaux : il ne risque guère que sa liberté; car comme il chante bien naturellement, et qu'il est susceptible d'apprendre à chanter encore mieux, on le recherche bien moins pour le manger, quoiqu'il soit un fort bon morceau, que pour jouir de son chant, qui est doux, varié, et fort approchant de celui de la Fauvette : d'ailleurs il a bientôt fait de s'approprier le ramage des autres Oiseaux et même celui de notre musique. Il commence tous les jours à se faire entendre un peu avant l'aurore, qu'il annonce par quelques sons éclatants, et il fait de même au coucher du soleil. Lorsqu'on s'approche de sa cage au milieu de la nuit avec une lumière, il se met aussitôt à chanter, et pendant la journée, lorsqu'il ne chante point, il semble s'exercer à demi-voix et préparer de nouveaux airs.

Par une suite de leur caractère défiant, ces Oiseaux cachent leur nid avec grand soin, et l'établissent dans des trous de rochers, près du plafond des cavernes les plus inaccessibles; ce n'est qu'avec beaucoup de risque et de peine qu'on peut grimper ju-

qu'à leur couvée, et ils la défendent avec courage contre les ravisseurs, en tâchant de leur crever les yeux.

Chaque ponte est de trois ou quatre œufs. Lorsque leurs petits sont éclos, ils les nourrissent de Vers et d'Insectes, c'est-à-dire des aliments dont ils vivent eux-mêmes : cependant ils peuvent s'accommoder d'une autre nourriture, et lorsqu'on les élève en cage, on leur donne avec succès la même pâtée qu'aux Rossignols. Mais, pour pouvoir les élever, il faut les prendre dans le nid.

Les Merles de roche se trouvent en quelques endroits de l'Allemagne, dans les Alpes, les montagnes du Tyrol, du Bugey, etc.

Merle solitaire. — Cet oiseau habite les montagnes, et est renommé pour sa belle voix. On sait que le roi François Ier prenait un singulier plaisir à l'entendre, et qu'aujourd'hui même un mâle apprivoisé de cette espèce se vend fort cher à Genève et à Milan, et beaucoup plus cher encore à Smyrne et à Constantinople. Le ramage naturel du Merle solitaire est en effet très-doux, très-flûté, mais un peu triste, comme doit être le chant de tout Oiseau vivant en solitude. Celui-ci se tient toujours seul, excepté dans la saison de l'amour. A cette époque, non-seulement le mâle et la femelle se recherchent, mais souvent ils quittent de compagnie les sommets agrestes et déserts, où jusque là ils avaient fort bien vécu séparément, pour venir dans les lieux habités et se rapprocher de l'homme. Ils sentent le besoin de la société dans le moment où la plupart des animaux qui ont coutume d'y vivre se passeraient de tout l'univers ; on dirait qu'ils veulent avoir des témoins de leur bonheur afin d'en jouir de toutes les manières possibles. A la vérité, ils savent se garantir des inconvénients de la foule, et se faire une solitude au milieu de la société, en s'élevant à une hauteur où les importunités ne peuvent atteindre que difficilement. Ils ont coutume de poser leur nid, fait de brins d'herbes et de plumes, tout au haut d'une cheminée isolée, ou sur le comble d'un vieux château, ou sur la cime d'un grand arbre, et presque toujours à portée d'un clocher ou d'une tour élevée : c'est sur le coq de ce clocher, ou sur la girouette de cette tour, que le mâle se tient des heures et des journées entières, sans cesse occupé de sa compagne tandis qu'elle couve, et s'efforçant de charmer les ennuis de sa situation par un chant continuel. Ce chant, tout pathétique qu'il est, ne suffit pas à l'expression du sentiment dont il est plein; un oiseau solitaire sent plus, et plus profondément qu'un autre : on voit quelquefois celui-ci s'élever en chantant, battre les ailes, étaler les plumes de sa queue, relever celles de sa tête, et décrire en piaffant plusieurs cercles, dont sa femelle chérie est le centre unique.

Si quelque bruit extraordinaire, ou la présence de quelque objet nouveau, donne de l'inquiétude à la couveuse, elle se réfugie dans son fort, c'est-à-dire sur le clocher ou sur la tour habitée par son mâle, et bientôt elle revient à sa couvée, qu'elle ne renonce jamais.

Dès que les petits sont éclos, le mâle cesse de chanter, mais il ne cesse pas d'aimer : au contraire, il ne se tait que pour donner à celle qu'il aime une nouvelle preuve de son amour, et partager avec elle le soin de porter la becquée à leurs petits; car, dans les animaux, l'ardeur de l'amour n'annonce pas seulement une plus grande fidélité au vœu de la Nature pour la génération des êtres, mais encore un zèle plus vif et plus soutenu pour leur conservation.

Ces Oiseaux pondent ordinairement cinq ou six œufs. Ils nourrissent leurs petits d'Insectes, et ils s'en nourrissent eux-mêmes, ainsi que de raisins et d'autres fruits. On les voit arriver au mois d'avril dans les pays ou ils ont coutume de passer l'été; ils s'en vont à la fin d'août, et reviennent constamment chaque année au même endroit où ils ont en premier lieu fixé leur domicile. Il est rare qu'on en voie deux paires établies dans le même canton.

Les jeunes pris dans le nid sont capables d'instruction : la souplesse de leur gosier se prête à tout, soit aux airs, soit aux paroles ; car ils apprennent aussi à parler, et ils se mettent à chanter au milieu de la nuit, sitôt qu'ils voient la lumière d'une chandelle. Ils peuvent vivre en cage jusqu'à huit ou dix ans, lorsqu'ils sont bien gouvernés. On en trouve sur les montagnes de France et d'Italie, dans presque toutes les îles de l'Archipel, surtout dans celles de Zira et de Nia, où l'on dit qu'ils nichent parmi des tas de pierres, et dans l'île de Corse, où ils ne sont point regardés comme Oiseaux de passage. Cependant en Bourgogne il est inouï que ceux que nous voyons arriver au printemps et nicher sur les cheminées ou sur les combles des églises, y passent l'hiver. Mais il est possible de concilier tout cela : le Merle solitaire peut très-bien ne point quitter l'île de Corse, et néanmoins passer d'un canton à l'autre, et changer de domicile suivant les saisons, à peu près comme il fait en France.

Les habitudes singulières de cet Oiseau et la beauté de sa voix ont inspiré au peuple une sorte de vénération pour lui.

Levaillant a observé en Afrique de nombreuses espèces de Merles, dont nous allons faire connaître les plus remarquables.

Le Grivrou (*Turdus olivaceus*, de Latham) est analogue à notre Grive commune; il fait entendre le même cri d'appel, *zipp*, *zipp* ; dans la saison des œufs, le mâle a un chant sifflé, qu'il commence une heure avant le lever du soleil et qu'il continue le soir, quelquefois même pendant toute la nuit. Cet Oiseau est de passage au cap de Bonne-Espérance ; le passage dure quinze jours. Il fréquente les lieux humides et donne la chasse aux Insectes le long des haies et des buissons. Sa taille est de huit pouces et demi; les parties supérieures sont d'un brun

olivâtre, le devant du cou et la poitrine sont brunâtres, nuancés d'orangé ; la gorge est blanchâtre, striée de brun; le reste des parties inférieures est d'un jaune orangé, le bec et les pieds sont jaunes.

Le Rocar (*Turdus rupestris*, de Latham) est analogue au *Merle de roche* de nos climats ; il a huit pouces de longueur ; les parties supérieures sont brunes, avec le bord des plumes roux, la gorge et le cou d'un gris bleuâtre, les rémiges d'un gris foncé, bordées de bleuâtre, la croupe, les rectrices latérales et les parties inférieures d'un roux vif, le bec et les pieds noirs. Cet Oiseau est très-méfiant et difficile à obtenir, parce qu'il se perche toujours au-dessus des précipices et niche dans les cavités des rochers, où il est impossible de pénétrer, lors même qu'on a trouvée l'entrée du trou. Sa voix est très-belle, et il possède la faculté d'imiter celle des autres animaux.

L'Espion (*Turdus explorator*, de Vieillot) est une espèce très-voisine, comme le Rocar, du Merle de roche. Sa taille est de huit pouces ; les parties supérieures sont brunes, les tectrices de l'aile et les rémiges sont noirâtres, bordées de blanc ; la tête, le cou et les scapulaires sont d'un gris bleuâtre ; les tectrices caudales et les rectrices latérales sont rousses ; la poitrine est d'un roux marron, le ventre est roussâtre, le bec et les pieds sont noirs. — L'Espion vit sur les montagnes, parmi les rochers, et y élève ses petits; il est plus svelte, plus agile que le Rocar, et ses ailes ont plus d'envergure. La chasse de cet Oiseau est très-difficile : il semble se moquer du chasseur, en s'éloignant à mesure que celui-ci s'approche, et se posant toujours à distance sûre ; arrivé sur un rocher, il se retourne vite, pour ne pas perdre de vue celui qui a l'air de le poursuivre ; il le nargue alors en se redressant brusquement, relevant sa queue épanouie, battant des ailes et poussant un cri aigu.— Si le chasseur, lassé de ses courses inutiles, se cache derrière une roche pour le guetter et l'attendre, l'Espion vient aussitôt, par un grand détour, se poster de manière à découvrir son ennemi et à surveiller tous ses mouvements. Il faut une grande dextérité pour le tirer, car aussitôt que la pierre frappe le bassinet, il se plonge à terre, et évite le plomb; si on le manque, il se tient caché pour longtemps ; s'il est blessé, il se traîne sous quelque roche, où il meurt victime inutile. Le seul moyen de le tirer à coup sûr est de cacher le fusil dans une broussaille et de se montrer ensuite les mains vides, sans paraître s'occuper de lui; on le voit d'abord se poser, et suivre de loin tous les détours du chasseur. Mais quand il aperçoit que l'homme est sans arme ou sans bâton, il s'approchera davantage : à mesure qu'il perdra de sa défiance, il faut gagner insensiblement le lieu où est caché l'instrument de mort, et, au moment favorable, on le tirera à bonne portée. Il est moins timide dans la saison des œufs ; lorsqu'on a découvert le lieu où est caché leur nid, le mâle et la femelle le défendent, sans craindre l'approche du ravisseur. Au reste, ce nid est situé si profondément dans les trous des rochers, qu'il est presque impossible de s'en rendre maître.

Le Réclameur (*Turdus reclamator*, de Vieillot) a sept pouces de longueur; les parties supérieures brunes, variées de gris bleuâtre et d'olivâtre, les rémiges noires bordées de gris bleuâtre, les rectrices intermédiaires noirâtres, les latérales jaunes bordées de noir, les parties inférieures fauves, le bec cendré, les pieds jaunes. — Cet Oiseau a un cri d'appel fort bizarre, qui remplit de terreur l'âme superstitieuse d'un des Hottentots compagnon de Levaillant. Ce pauvre garçon nommé *Piet*, ayant tué une femelle de l'espèce en question, entendit un mâle répéter sans cesse autour de lui : *Piet myn vrow !* Ces mots, qui en hollandais signifient : *Pierre, ma femme* lui semblèrent une réclamation de l'Oiseau qu'il avait privé de sa compagne, et depuis ce moment il ne voulut plus tirer sur cette espèce de Merle de là le nom de *Réclameur;* que Levaillant lui a donné. — Outre ce cri d'appel, le mâle chante d'une voix élevée et mélodieuse dans la saison des œufs, le matin, le soir et même pendant la nuit ; il se tient sur la cime la plus élevée des arbres, et il est facile de l'approcher quand il chante.

L'Importun (*Turdus importunus*, de Vieillot) a les mêmes formes et la même taille que le *Réclameur ;* le dessus est d'un vert olivâtre ; les rémiges et les rectrices latérales sont bordées de jaunâtre ; les parties inférieures sont d'un vert foncé ; le bec et les pieds sont bruns. Il est aussi turbulent, mais moins divertissant que le Réclameur ; son chant n'est autre chose qu'un *pit pit* continuellement répété. Il est très-commun le long des côtes orientales de l'Afrique. Levaillant était importuné par ces Oiseaux qui le suivaient en voltigeant d'arbre en arbre, et l'empêchaient de chasser d'autre gibier : ils le cernaient dans son camp, et quand il voulait travailler, il lui fallait se débarrasser à coups de fusil de ces Oiseaux curieux et bavards.

Le Jean Frédric (*Turdus phœnicurus*, de Latham) a six pouces et demi de longueur; les parties supérieures d'un brun olivâtre, le front et les sourcils blancs, l'auréole des yeux noire ; la gorge, la poitrine, la croupe et les rectrices latérales d'un roux vif; la queue étagée; le bec et les pieds cendrés. Le bec grêle de cette espèce la rapproche des *Traquets*, dont nous parlerons bientôt. Cet Oiseau s'est donné lui-même son nom de *Jean Frédric :* le mâle répète ces trois syllabes, le matin et le soir, sur tous les tons; il modifie sa phrase de manière à dire *Jean Frédric, dric dric Frédric,* avec mouvement de queue et battement d'ailes. Il court à terre avec rapidité ; sa vue est perçante et distingue de loin le plus chétif Insecte ; il est très-curieux et peu farouche : il suffit pour l'attirer de remuer un peu la terre ; il donne dans les tous piéges, mais il meurt en esclavage. C'est le mâle seul qui chante, il

femelle n'a qu'un *tic tic*, analogue au cri du Rouge-Gorge. Le *Jean Frédric* abonde dans le sud de l'Afrique, où on le recherche à cause de la délicatesse de sa chair.

Nous terminerons le genre des Merles par l'histoire du Merle Polyglotte (*Turdus polyglottus*, de Linné) que l'on connaît dans l'Amérique septentrionale sous le nom de *Moqueur*. Sa taille est de neuf pouces; les parties supérieures sont d'un gris brunâtre: une grande tache oblique se fait remarquer sur les tectrices de l'aile, accompagnée ordinairement de petites mouchetures; les sourcils sont blancs, les rectrices sont noirâtres, bordées de blanc; les parties inférieures blanchâtres, tachetées de blanc; le bec et les pieds sont noirs. Le cri habituel de cet Oiseau a une expression triste, mais dans la saison des œufs, le chant du mâle est d'une mélodie ravissante: l'Européen qui entend cette voix vigoureuse et passionnée à travers le feuillage du magnolia de la Louisiane, la compare avec l'hymne nocturne du Rossignol, et ressent, dit Audubon, un secret mépris pour ce qu'il admirait autrefois. « Le bignonia et les ampelopsis s'enlacent autour des gros arbres, les dépassent, les couronnent et retombent en festons; des fleurs balsamiques, des grappes mûrissantes, des corymbes empourprés, une atmosphère tiède et lumineuse enivrent tous vos sens à la fois. Levez les yeux: sur une branche de magnolia la femelle repose; le mâle, aussi léger que le Papillon, décrit autour d'elle des cercles rapides, remonte, redescend, remonte encore, ses belles plumes un peu développées, saluant de la tête sa douce compagne, et toutes les fois que son vol s'élance vers le ciel, recommençant son chant de joie, le plus brillant de tous les chants. Il ne débute pas, comme le Rossignol, par de longs et mélancoliques soupirs: il attaque franchement son thème musical, qu'il module ensuite, qu'il gradue, qu'il varie avec un art incroyable, ayant soin de faire entrer dans la composition de son œuvre l'imitation des plus doux bruits dont la nature lui a fourni le modèle, le murmure des feuilles, le roulement lointain de la cataracte, le gazouillement du ruisseau voisin. Ce chant accompagne son vol, mais ce n'est qu'un prélude encore. Lorsqu'il vient se poser sur le rameau qui soutient sa compagne, ses notes deviennent moins brillantes, plus moelleuses, plus exquises. Puis il repart, s'abaisse, remonte, parcourt de l'œil tous les environs pour s'assurer que nul ennemi ne menace son repos; il bat des ailes et semble par ses mouvements cadencés exécuter dans les airs une danse folâtre: puis il revient se percher près de sa compagne, et, pour *finale* de ce grand concerto, lui donne la traduction la plus exacte de toutes les mélodies, de tous les cris, de tous les sifflements, de tous les accents qui appartiennent aux autres Oiseaux, et même aux Quadrupèdes: c'est l'aboiement du Renard, le beuglement du Bison, le miaulement du Chat-Cervier; c'est le chant de la Linotte et de la Perdrix, le glapissement du Renard et le caquet de la Poule; c'est la voix stridente du Hibou, voix si fidèlement imitée, qu'elle jette la terreur parmi les petits Oiseaux du voisinage, et les met en fuite au milieu du jour, comme si leur ennemi nocturne les poursuivait à la clarté du soleil. Enfin une note particulière de la femelle se fait entendre, c'est un son triste, étouffé, qui impose silence au Moqueur; aussitôt celui-ci cesse son chant, et le couple s'occupe à chercher un lieu favorable pour l'établissement de son nid. Ce nid est toujours placé à la proximité de quelque maison habitée; le *Polyglotte* sait que son langage amuse l'homme, et il n'est nullement farouche. C'est sur l'oranger, le figuier, le poirier, à la jonction de deux rameaux, qu'il construit le petit édifice: cinq œufs y sont déposés; leur forme est ovale, ramassée, leur couleur est d'un vert léger, tacheté de brun. Il y a trois couvées de deux mois en deux mois, du printemps à l'automne. Pendant l'incubation, le mâle va chercher des Insectes, et les apporte à sa femelle, qui le remercie par un petit cri plein de tendresse; celle-ci ne s'éloigne que rarement de son nid, pour se rafraîchir ou se rouler dans le sable; si, à son retour, elle trouve un de ses œufs déplacé, elle pousse un cri bas et triste, qui fait accourir son compagnon, et on les voit se consoler mutuellement. Ne croyez pas que pour cela elle abandonne ses œufs: elle redouble au contraire d'assiduités et de soins, et ne les quitte plus jusqu'à l'éclosion; lorsque cette dernière époque est sur le point d'arriver, la mère se laisse prendre dans son nid plutôt que de l'abandonner. L'incubation dure quinze jours et les petits également ont quinze jours d'enfance: pendant ce temps, leurs parents les nourissent avec des Vermisseaux. Les planteurs respectent ces aimables voisins, et défendent à leurs enfants de les inquiéter; leurs ennemis les plus dangereux sont les Chats domestiques et les Serpents. Quant aux Oiseaux de proie, il en est peu qui attaquent le Moqueur, car il se défend toujours avec énergie et va même au-devant de l'agresseur; le seul qui le surprenne quelquefois est le Faucon de Stanley (*Falco Stanleii*). Ce Faucon vole bas et enlève le Moqueur sans s'arrêter; mais s'il manque son coup, le Passereau devient l'assaillant à son tour; il poursuit le brigand, en appelant à lui ses pareils, et quoiqu'il ne puisse atteindre le Faucon, l'alarme donnée mettant tout le monde sur ses gardes, déconcerte le maraudeur. »

Les Polyglottes de la Louisiane n'émigrent pas; vers la fin d'octobre arrivent du Nord des émigrants, que les sédentaires reçoivent d'abord à coups de bec; cet accueil intimide singulièrement les nouveaux venus, mais, pendant l'hiver, la sociabilité se rétablit. — Le Moqueur s'apprivoise facilement, et suit l'homme comme un Chien; quelquefois il sort et va chanter dans les bois, puis il revient quand revient son maître, mais l'édu-

cation ne perfectionne point ses qualités musicales.

MERLE D'EAU ou CINGLE, Oiseau du grand genre Troupiale, famille des Passereaux.

Le Merle d'eau n'est point un Merle, quoiqu'il en porte le nom : c'est un Oiseau aquatique, qui fréquente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes, comme le Merle en fréquente les bois et les vallons; il lui ressemble aussi par la taille, qui est seulement un peu plus courte, et par la couleur presque noire de son plumage; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de Merles; mais il est aussi silencieux que le vrai Merle est jaseur; il n'en a pas les mouvements vifs et brusques; il ne prend aucune de ses attitudes, et ne va ni par bonds ni par sauts; il marche légèrement d'un pas compté, et court au bord des fontaines et des ruisseaux, qu'il ne quitte jamais, fréquentant de préférence les eaux vives et courantes dont la chute est rapide et le lit entrecoupé de pierres et de morceaux de roche. On le rencontre au voisinage des torrents et des cascades, et particulièrement sur les eaux limpides qui coulent sur le gravier.

Ses habitudes naturelles sont très-singulières : les Oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés nagent sur l'eau ou se plongent; ceux de rivage, montés sur de hautes jambes nues, y entrent assez avant sans que leur corps y trempe : le Merle d'eau y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrain; on le voit se submerger peu à peu, d'abord jusqu'au cou, et ensuite par dessus la tête, qu'il ne tient pas plus élevée que s'il était dans l'air; il continue de marcher sous l'eau, descend jusqu'au fond et s'y promène, comme sur le rivage sec. C'est à M. Hébert que nous devons la première connaissance de cette habitude extraordinaire, et que je ne sache pas appartenir à aucun autre Oiseau. Voici, dit Buffon, les observations qu'il a eu la bonté de me communiquer.

« J'étais embusqué sur les bords du lac de Nantua, dans une cabane de neige et de branches de sapin, où j'attendais patiemment qu'un bateau qui ramait sur le lac fît approcher du bord quelques Canards sauvages : j'observais sans être aperçu. Il y avait devant ma cabane une petite anse dont le fond en pente douce pouvait avoir deux ou trois pieds de profondeur dans son milieu. Un Merle d'eau s'y arrêta, et y resta plus d'une heure que j'eus le temps de l'observer tout à mon aise; je le voyais entrer dans l'eau, s'y enfoncer, reparaître à l'autre extrémité de l'anse, revenir sur ses pas; il en parcourait tout le fond et ne paraissait pas avoir changé d'élément; en entrant dans l'eau, il n'hésitait ni ne se détournait : je remarquai seulement, à plusieurs reprises, que, toutes les fois qu'il y entrait plus haut que les genoux, il déployait ses ailes et les laissait pendre jusqu'à terre. Je remarquai encore que, tant que je pouvais l'apercevoir au fond de l'eau, il me paraissait comme revêtu d'une couche d'air qui le rendait brillant, semblable à certains Insectes du genre des Scarabées, qui sont toujours dans l'eau au milieu d'une bulle d'air : peut-être n'abaissait-il ses ailes en entrant dans l'eau que pour se ménager cet air ; mais il est certain qu'il n'y manquait jamais, et il les agitait alors comme s'il eût tremblé. Ces habitudes singulières du Merle d'eau étaient inconnues à tous les chasseurs à qui j'en ai parlé; et sans le hasard de la cabane de neige, je les aurais peut-être aussi toujours ignorées : mais je puis assurer que l'Oiseau venait presque à mes pieds, et pour l'observer longtemps je ne le tuai point. »

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des Oiseaux que celui que nous offre cette observation. Linné avait bien dit qu'on voit le Merle d'eau descendre et remonter les courants avec facilité; et Willughby, que, quoique cet Oiseau ne soit pas palmipède, il ne laisse pas de se plonger : mais l'un et l'autre paraissent avoir ignoré la manière dont il se submerge pour marcher au fond de l'eau. On conçoit que pour cet exercice il faut au Merle d'eau des fonds de gravier et des eaux claires, et qu'il ne pourrait s'accommoder d'une eau trouble, ni d'un fond de vase : aussi ne le trouve-t-on que dans les pays de montagnes, aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers, comme en Angleterre dans le canton de Westmorland et dans les autres terres élevées, en France dans les montagnes du Bugey et des Vosges, et en Suisse. Il se pose volontiers sur les pierres entre lesquelles serpentent les ruisseaux; il vole fort vite en droite ligne, en rasant de près la surface de l'eau comme le Martin-Pêcheur. En volant il jette un petit cri, surtout dans la saison de l'amour, au printemps : on le voit alors avec sa femelle ; mais dans tout autre temps on le rencontre seul. La femelle pond quatre ou cinq œufs, cache son nid avec beaucoup de soin, et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux.

La saison où M. Hébert a observé le Merle d'eau prouve qu'il n'est point Oiseau de passage; il reste tout l'hiver dans nos montagnes ; il ne craint pas même la rigueur de l'hiver en Suède, où il cherche de même les chutes d'eau et les fontaines rapides qui ne sont point prises de glace.

Cet Oiseau a les ongles forts et courbés avec lesquels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste, il a le pied conformé comme le Merle de terre et les autres Oiseaux de ce genre; il a, comme eux le doigt et l'ongle postérieurs plus forts que ceux de devant, et ces doigts sont bien séparés et n'ont point de membrane intermédiaire, quoique Willughby ait cru y en apercevoir; la jambe est garnie de plumes jusque sur le genou; le bec est court et grêle, l'une et l'autre mandibule allant également en s'effilant et se cintrant légèrement vers la pointe, sur quoi nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que par ce caractère Brisson

n'aurait pas dû le placer dans le genre du *Bécasseau*, dont un des caractères est d'avoir le *bout du bec obtus*.

Avec le bec et les pieds courts, et un cou raccourci, on peut imaginer qu'il était nécessaire que le Merle d'eau apprît à marcher sous l'eau, pour satisfaire son appétit naturel et prendre les petits Poissons et les Insectes aquatiques dont il se nourrit; son plumage épais et fourni de duvet paraît impénétrable à l'eau, ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner; ses yeux sont grands, d'un beau brun, avec les paupières blanches, et il doit les tenir ouverts dans l'eau pour distinguer sa proie. -

MEROPS. *Voy.* GUÊPIER.

MÉSANGE, *Parus*. — Nous voici avec un de ces groupes intéressants qui se détachent d'une manière bien tranchée de tous les autres groupes, non pas tant par leurs caractères extérieurs que par leurs habitudes naturelles. Les Mésanges, en effet, sont de petits Oiseaux qu'on pourrait caractériser d'après leur seule manière de vivre, tant elle s'éloigne de celle de tous les autres. On trouve bien dans la série ornithologique quelques espèces, les Colious, par exemple, et surtout les Roitelets, dont les mœurs ont quelques traits d'analogie avec les leurs; mais quelques traits isolés ne sauraient constituer en entier le naturel d'un Oiseau, et celui des Mésanges leur est tellement propre, qu'il suffirait, dirons-nous encore, pour caractère du genre qu'elles forment : c'est au point même qu'en faisant l'histoire d'une seule espèce, on la fait de toutes, à quelques particularités près. Une de ces exceptions aussi, que l'on est rarement habitué à rencontrer, c'est que les Mésanges forment un genre qui est en grande partie européen; c'est celui de tous qui a le plus d'espèces dans notre pays; elles constituent à elles seules la moitié du genre; l'autre moitié appartiendrait à l'Afrique et à l'Asie; l'Amérique n'en a point encore fourni. Ces petits Oiseaux, en raison de leur nombre et de leur considérable reproduction, seraient abondamment multipliés dans nos climats s'ils savaient veiller à leur conservation comme ils savent pourvoir à leur subsistance; mais en général, peu méfiants, curieux, hardis et sans défense, ils deviennent facilement la proie de l'oiseleur et celle des animaux qui cherchent à les surprendre. Le Hobereau, l'Emérillon, en général tous les petits Oiseaux de proie, tant diurnes que nocturnes, et même les Pies-Grièches, leur font la guerre; et d'un autre côté, le Lérot, le Loir et les Souris détruisent souvent leurs pontes ou leurs nichées, en pénétrant dans les retraites où la plupart d'entre elles font habituellement leur nid.

Toutes les Mésanges sont en général vives, agissantes et courageuses; on les trouve sans cesse en mouvement; constamment elles voltigent d'arbre en arbre, sautent de branche en branche, et s'y trouvent dans toutes les attitudes : tantôt elles s'accrochent à l'écorce pour prendre un Insecte ou les œufs qu'il y a déposés, le frappent de leur bec pour en faire sortir ceux qui pourraient s'y être cachés; tantôt elles se suspendent à l'extrémité du rameau le plus faible pour chercher dans le bourgeon, ou sur la tige qui le termine, les petites Mouches qui s'y reposent. Après qu'elles ont ainsi exploré un arbre depuis le bas jusqu'à la cime, elles se jettent sur le plus voisin, recommencent leur chasse, et ainsi successivement elles visitent quelquefois toute la lisière d'un bois; elles ne s'enfoncent jamais bien avant dans les forêts. La plupart d'entre elles étant en quelque sorte omnivores, la Nature leur offre presque partout de nombreux moyens d'existence; aussi avançons-nous, sans crainte d'être contredit, que c'est à cette facilité qu'elles ont de se procurer une nourriture quelconque qu'il faut attribuer leur courte pérégrination. L'été elles mangent des Abeilles, des Guêpes, des Punaises de bois, des Chenilles et un grand nombre d'autres Insectes soit à l'état parfait, soit à l'état de larve; l'hiver elles se nourrissent de fruits à noyau, de graines sèches; elles recherchent avec avidité celles du tilleul, du sycomore, de l'érable, du hêtre et du charme; elles aiment aussi les noisettes, les glands, les châtaignes et surtout les olives. On est tout surpris lorsqu'on voit d'aussi petits Oiseaux, avec des moyens peu puissants en apparence s'attaquer à des fruits pour la plupart à enveloppe excessivement dure; mais on est plus surpris encore lorsqu'on est témoin des moyens qu'elles emploient pour briser cette enveloppe ligneuse (de la noisette par exemple), et de la facilité avec laquelle elles le font : elles frappent dessus à coups redoublés jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à découvrir l'amande. C'est de cette manière qu'elles mangent toutes les graines; car, quoiqu'elles aient un bec assez ferme et solide, elles ne les écrasent pas comme certains Oiseaux conirostres, mais elles les dépècent en les assujettissant sur les branches avec leurs petites serres. Quoique leur régime puisse leur permettre de vivre partout, on ne les rencontre pourtant jamais toutes dans la même contrée. Il y en a quelques-unes, telles que la Mésange huppée, la petite Charbonnière, le Rémiz, et autres, qui semblent avoir adopté des climats particuliers, en dehors desquels on ne les rencontre presque pas. Malgré la nourriture qu'elles prennent, et qu'elles savent si bien varier, elles ne sont jamais bien grasses ni de bon goût : leur chair est noirâtre, grossière, sèche et amère. Toutes les Mésanges sont gourmandes et voraces, quelques-unes même sont au besoin carnivores. Le P. Manesse, qui nous paraît avoir parfaitement étudié les mœurs de ces Oiseaux, dit que la Charbonnière et la Nonnette ont un appétit excessivement prononcé pour le suif et la graisse rance, et à ce goût il attribue l'habitude qu'elles ont d'ouvrir le crâne à d'autres petits Oiseaux morts, languissants ou pris à des piéges, même à ceux de leur espèce, pour en manger les cervelles. En

cage on les nourrit avec du chènevis, de la faîne et plusieurs autres graines ; elles mangent aussi de la mie de pain ; mais on a remarqué que, sans rien perdre de leurs habitudes et de leur activité naturelles, elles ne soutiennent pas longtemps la captivité.

On voit quelquefois un couple de Mésanges dont les couvées ont manqué, ne point se désunir, même pendant l'hiver. Rarement on en rencontre une seule ; en général elles aiment la société de leurs semblables. Elles vont par troupes ou plutôt par familles, et se rappellent constamment dès qu'elles se perdent de vue ; mais on prétend qu'il règne moins d'attachement entre elles que de méfiance, et qu'elles se craignent mutuellement. Quelques naturalistes qui sans doute avaient observé les Mésanges de leur cabinet ont même avancé que cette méfiance et cette crainte mutuelle étaient cause que ces Oiseaux se tenaient toujours à quelque distance les uns des autres. Si le fait était vrai, on ne saurait trop comment expliquer leur instinct de sociabilité ; mais nous pouvons assurer que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, on s'est trompé.

Si bien souvent elles sont éparpillées çà et là sur le même arbre, c'est que les Insectes qu'elles y cherchent n'y sont pas non plus ramassés sur un seul point, et instinctivement alors elles se dispersent sur toutes les branches ; mais lorsque deux de ces Oiseaux suivent la même direction, on les voit arriver jusqu'au bout de la tige qu'ils parcourent, exerçant tranquillement leur industrie l'un près de l'autre. Si quelquefois il y a querelle entre elles, c'est toujours lorsque l'une est sur le point d'enlever sa proie à l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles se montrent jalouses à l'égard des autres Oiseaux, et qu'elles ont pour quelques-uns d'entre eux une antipathie bien marquée. La Chouette surtout est leur *bête d'aversion ;* elles se lancent dessus avec opiniâtreté, avec hardiesse, en hérissant leurs plumes, et en poussant des cris perçants et redoublés.

Quoique les Mésanges soient répandues dans toute l'Europe, elles paraissent pourtant appartenir plus particulièrement au Nord. Leur corps est abondamment pourvu de plumes molles et soyeuses qui les garantissent du froid. Toutes ne mettent pas à faire leur nid le même soin ni la même adresse ; les unes le construisent dans des trous d'arbres, de muraille, etc., les autres le suspendent aux branches et lui donnent une forme toute particulière ; mais presque toutes pondent des œufs de la même couleur, c'est-à-dire d'un fond blanc marqué de taches rouges et violettes ; on trouve quelquefois si peu de différence entre ceux des diverses espèces, qu'il est très-difficile de ne pas les confondre ; le nombre de ces œufs varie de six à dix-huit.

Le genre des Mésanges a été confondu par quelques naturalistes avec celui des Pics ; Buffon paraît même les avoir regardés comme étant très-voisins l'un de l'autre ; cependant, si l'on excepte une seule espèce (la Mésange des marais), qui, à ce qu'on dit, creuse elle-même des arbres pour y placer son nid, et c'est le seul attribut commun qu'elle ait avec les Pics, ces deux genres d'Oiseaux sont aussi éloignés entre eux par leurs habitudes qu'ils le sont par leurs caractères. Les Mésanges sont en général parées d'agréables couleurs ; leur bec est petit, court, droit, conique comprimé, non échancré et garni de poils à la base ; la mandibule supérieure est quelquefois un peu recourbée vers la pointe ; les narines sont basales, arrondies et presque entièrement cachées par de petites plumes dirigées en avant ; leurs pieds sont médiocrement forts, et leurs doigts, au nombre de quatre, sont armés d'ongles assez puissants, surtout celui du pouce ; l'aile est obtuse.

Le genre Mésange tel qu'il a été établi par Linné a été divisé par Cuvier en Mésanges proprement dites, en Moustaches, et en Rémiz ; cette division est fondée sur une légère différence dans la conformation du bec.

La Mésange Moustache (*Par. biarmicus*, Linn. ; *Par. russicus*, Gmel.). Le caractère le plus tranché de cet Oiseau, celui qui lui a fait donner le nom qu'il porte, consiste dans deux bandes d'un noir de velours situées de chaque côté et le long de la partie inférieure de son bec. Tout le dessus de son corps est roux ; la tête et l'occiput, d'un gris bleuâtre ; la gorge et le devant du cou, d'un blanc qui prend une teinte de rosée sur la poitrine ; les parties inférieures roussâtres, et les flancs roux ; le bec est jaune et les pieds noirâtres ; sa taille est de six pouces trois lignes. La femelle n'a pas de moustaches. Toutes les parties supérieures, la tête comprise, sont rousses, tachetées de noir sur le dos. Cette espèce habite le nord de l'Europe ; elle est très-abondante dans les vastes marécages de la Hollande ; on la trouve aussi communément en Italie dans les marais d'Ostia. Elle établit son nid au milieu des joncs et des roseaux.

La Mésange noire du Cap (*Par. niger* Vieill. Levaill., Ois. pl. 197), à plumage généralement noir avec un peu de blanc sur les rectrices alaires, qui sont en partie bordées de cette nuance, de même que les rémiges et l'extrémité des rectrices latérales ; bec noir, pieds plombés ; taille, cinq pouces huit lignes. La femelle est d'un noir moins pur.

La division des Mésanges proprement dites est caractérisée par un bec tout à fait droit. Elle compte :

La Mésange Charbonnière (*Par. major* Linn.), l'une des plus communes en France et qui tire son nom, dit-on, de l'habitude qu'elle a de faire très-souvent son nid dans les trous que présentent les huttes des charbonniers. Elle a la tête d'un noir profond, les joues blanches ; une bande longitudinale noire sur la poitrine ; le manteau et le haut du corps olive verdâtre ; les rectrices et le

émiges brunes, celles-ci bordées de blanc ; e dessous du corps jaune ; le bec et les pieds noirâtres. Elle est longue de cinq pouces huit lignes.

On la connaît en France sous des noms différents ; ici elle porte ceux de Serrurier, de Borgne, de Crève Châssis, etc. ; là ceux de Cendrille, Croque-Abeilles, grosse Mésange, etc. Elle niche dans les trous des arbres et des murailles ; sa ponte est de huit à quinze œufs. Son chant pendant l'été est assez doux ; l'hiver, il consiste en une espèce de râlement qui ressemble assez au grincement que produit une lime sur une barre de fer.

La Petite Charbonière (*Par. ater*, Linn.). Elle ne diffère de la précédente que parce qu'elle a du gris sur le manteau et que le dessous du corps est blanc ; sa taille est aussi plus petite. Elle habite de préférence les grands bois de sapins, dans les trous desquels elle établit son nid. Les bandes nombreuses de cette Mésange s'associent ordinairement à celles des Roitelets ; elle a un cri d'appel à peu près semblable au leur. On la trouve aussi au Japon.

La Mésange Bleue (*Par. cæruleus*, Linn., Buff.). Cette jolie petite espèce, très-commune en France, a une calotte azurée, bordée de blanc sur l'occiput ; le reste de la tête noir et blanc, c'est-à-dire que les joues, qui sont blanches, sont bordées de noir profond ou de bleu ; le dessus du corps est cendré olivâtre, le dessous est jaune citron ; les rémiges et les rectrices sont brunes, les premières traversées d'une raie blanchâtre. Sa longueur est de quatre pouces six lignes.

Cette espèce, de toutes la plus nombreuse, la plus querelleuse et la plus méchante, est aussi, à ce qu'on dit, la plus prévoyante ; car elle amasse dans les trous d'arbres qu'elle a adoptés, des graines de toutes sortes. C'est dans ces trous qu'elle se blottit pendant les plus grands froids ; c'est là aussi qu'elle établit son nid, où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt œufs. Son étourderie, sa vivacité ou sa curiosité, sont cause qu'elle donne dans tous les piéges, même les plus grossiers ; elle s'avance et se laisse prendre jusque sur les toits des maisons. Les deux espèces précédentes sont également très-faciles à attraper. Il suffit qu'un objet les attire, la Chouette par exemple, ou une de leurs semblables, pour les voir arriver dans le piége qu'on leur a tendu.

La Mésange Nonnette (*Par. palustris*, Lin. ; *Par. atricapillus*, Gmel.). Elle a le sommet de la tête noir, le dessus du corps et des ailes brun, le dessous blanc. Même taille que la précédente, Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale aussi bien qu'en France. Elle habite les petits bois voisins des marais.

La Mésange huppée (*Par. cristatus*, Linn.), tirant son nom de la huppe élégante variée de blanc et de noir dont sa tête est surmontée. Elle a les joues, le front et le dessous du corps blancs ; la gorge et le tour de la joue noirs ; le dos olivâtre, les pennes et les rectrices d'un roux brun. Ses pieds sont bleus.

Cette espèce, qui habite dans le Nord les grandes forêts où abondent les genévriers, est très-rare dans le midi de l'Europe. Elle n'est nulle part en grand nombre et ne se montre le plus souvent, comme le Jaseur et quelques autres Oiseaux, que durant les hivers très-rigoureux. Elle visite alors les forêts de pins et de sapins.

La Mésange a longue queue (*Par. caudatus*, Linn.). Parties supérieures cendrées ; milieu du dos, rémiges, croupion et rectrices intermédiaires noirs ; tête, cou, gorge et poitrine blancs ; scapulaires rougeâtres ; grandes tectrices alaires bordées de blanc, de même que les rectrices latérales ; queue très-longue, cunéiforme ; bec et pieds noirâtres. Taille, cinq pouces huit lignes. La femelle a un large sourcil noir qui se prolonge sur la nuque et va se réunir au trait du milieu du dos.

Ce petit Oiseau, qui s'éloigne un peu de ses congénères par la nature de ses plumes, dont les barbules sont en quelque sorte décomposées, en diffère également par la manière dont il construit son nid. Il choisit à cet effet un buisson bien touffu et peu élevé, et c'est sur l'enfourchure des branches, à trois ou quatre pieds au-dessus de la terre, qu'elle le pose. Ce nid présente dans sa forme celle d'un œuf placé verticalement, et sur les côtés une et quelquefois deux petites ouvertures correspondantes, de manière que la Mésange peut entrer dans le nid et en sortir sans se retourner. Cette double ouverture est une prévoyance inspirée à cet Oiseau par la Nature, afin que sa longue queue, qui au moindre choc se détache, fût à son aise durant l'incubation, et qu'elle ne fût pas exposée à la froisser, ce qui arriverait nécessairement si l'Oiseau était obligé de se retourner dans son nid pour en sortir par la seule ouverture qui lui aurait servi d'entrée. Des lichens, de la mousse et de la laine entrelacés avec un art admirable composent ce nid, qui est garni à l'intérieur de plumes et de duvet. La ponte est de quinze à vingt œufs, blanchâtres, pointillés de rouge vers le gros bout.

Levaillant a raconté d'une manière intéressante les procédés d'une espèce de Mésange de l'Afrique méridionale, le Pinc-Pinc, qu'il met au rang des Oiseaux tresseurs.

Il faut remarquer cependant que le corps du nid qu'il fabrique n'est pas tissé, mais feutré. Avant d'en venir au récit de Levaillant, il serait bon de citer d'abord les exemples de Thunberg et de Sonnerat, qui, suivant Latham, se rapportent plutôt à une espèce alliée du Pinc-Pinc qu'au Pinc-Pinc lui-même. Thunberg dit qu'un Oiseau appelé *Kapock* forme son nid du duvet du romarin ; et Sonnerat dit : Le Cape-Tit (*Parus capensis*, Latham) place son nid dans le plus épais buisson, et le forme d'une sorte de coton inconnu dans ce pays. Ce nid ressemble beaucoup à une bouteille, a un étroit

goulot, et au dehors il y a une poche qui sert de logement au mâle. Quand la femelle a quitté son nid, et que le mâle veut la suivre, il bat violemment avec ses ailes les deux côtés du nid, et, unissant les bords l'un contre l'autre, en ferme entièrement l'entrée. Par le moyen d'une telle adresse, ces Oiseaux protégent leurs petits contre les Insectes et les animaux qui pourraient leur nuire.

Le nid du Pinc-Pinc, dit Levaillant, est d'ordinaire placé parmi les buissons piquants du Mimosa, mais quelquefois aussi à l'extrémité des branches des arbres. Il est communément très-large, et cependant il y en a de plus larges les uns que les autres; et la différence alors n'est qu'à l'extérieur, car l'intérieur est toujours de la même dimension, et généralement de trois ou quatre pouces de diamètre, tandis que la circonférence extérieure a souvent plus d'un pied. Comme le nid est entièrement composé du duvet des plantes, il est ou blanc comme la neige, ou d'une couleur brunâtre, suivant la qualité du duvet produit par les buissons du voisinage. A l'extérieur il paraît construit d'une manière grossière et irrégulière, suivant la situation des branches sur lesquelles il est bâti, et auxquelles il est si fortement attaché, qu'il est impossible de le détacher sans en laisser la moitié. Malgré cette apparence de grossièreté à l'extérieur, on est bien surpris en regardant le dedans de voir qu'une si petite créature, sans autre instrument que son bec, ses ailes et sa queue, puisse travailler le duvet de manière à le rendre d'un tissu aussi uni que du drap même de bonne qualité. Le nid dont nous parlons est d'une forme ronde, et contient dans le haut une étroite ouverture par le moyen de laquelle l'Oiseau se coule doucement dans le nid. A la base de cette ouverture il y a une niche qui paraît comme un petit nid mis auprès du grand. Au Cap, on croit généralement que cette niche est faite exprès pour que le mâle se mette dessus, et qu'il puisse épier de là, pendant que la femelle fait éclore ses œufs, afin de l'avertir du danger qu'elle serait incapable de prévoir au fond du nid. Cette idée, il est vrai, est ingénieuse, mais je puis assurer que cette sorte de niche n'est pas faite à tel dessein. Le mâle se met en effet sur les œufs aussi bien que la femelle; mais quand l'un des deux est ainsi occupé, l'autre ne reste jamais comme une sentinelle auprès du nid. Je suis certain de ce que j'avance : car j'ai trouvé au moins une centaine de ces nids, et j'ai observé les Oiseaux ensemble des matinées entières. Cette petite retraite ne paraît être qu'une perche par le moyen de laquelle le Pinc-Pinc peut passer plus aisément dans son nid, ce qu'il ne pourrait faire autrement sans beaucoup de précaution; et comme l'extérieur du nid est légèrement tissu, il serait dérangé par le poids continuel de l'Oiseau. Ce petit nid supplémentaire est aussi fortement construit que l'intérieur du grand; pour lui donner la solidité nécessaire, l'Oiseau n'a d'autre moyen que de le battre avec ses ailes, et de tourner son corps dans toutes les directions, ainsi que le font d'autres Oiseaux. Par suite de ce travail l'ouvrage doit nécessairement être rond et avoir l'apparence d'un très-petit nid, ce qui fait croire qu'il était uniquement construit pour la commodité du mâle. Et cela n'est pas, puisque, quand une branche est située de manière à rendre l'entrée aisée, il ne se trouve pas de petite cellule, et qu'au lieu de cela on voit plusieurs nids ayant deux ou trois perches, et d'autres dans lesquels la perche a la forme d'un petit nid.

En général ces perches-cellules sont si étroites, que l'Oiseau, quelque petit qu'il soit, pourrait à peine se poser dessus. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, j'ai examiné les procédés de ces Oiseaux, et je n'ai jamais remarqué que l'un d'eux se tînt dans la niche comme un Oiseau épieur; mais, au contraire, quand le mâle et la femelle arrivent au nid, ils se posent sur le rameau le plus près, sautent de là sur le bord de la perche, et alors passant la tête dans le trou, s'élancent dans le nid.

Ces Oiseaux sont si apprivoisés, qu'il n'est pas besoin de se tenir au loin pour les observer à loisir quand ils entrent dans leur nid, surtout dans les endroits retirés où ils ne sont pas troublés par les enfants. Néanmoins je n'ai jamais pu les y surprendre, même pendant la nuit, parce qu'ils se placent dans le milieu des épines, et qu'on ne peut en approcher sans les effaroucher : ils ne sont jamais sur un buisson isolé, mais toujours dans le milieu d'une masse d'un accès difficile.

Il est remarquable aussi que le premier nid d'un jeune couple n'est jamais si large ni si bien construit que ceux qu'il bâtit après. Cette observation peut s'appliquer, je crois, à tous les Oiseaux.

Un nid aussi commode et aussi doux que celui du Pinc-Pinc est souvent envié par plusieurs Oiseaux qui lui sont malheureusement supérieurs en force, et qui, après avoir cassé ses œufs et l'avoir forcé à s'enfuir, dévastent son habitation. Ainsi, il arrive fréquemment qu'un couple de Pinc-Pinc, après avoir terminé les travaux de son petit nid, et même quelquefois après en avoir fait plusieurs, n'a pas le plaisir de posséder un asile pour ses petits. Triste exemple de ce qui se voit dans les affaires humaines, où le plus puissant a une domination absolue sur le plus faible, qu'il oblige à lui obéir.

MESSAGER. *Voy.* Secrétaire.

MICROGLOSSES ou Perroquets a trompe, Oiseaux de la famille des Perroquets. — La seule espèce bien avouée qui appartient à cette section est le Microglosse Goliath (*Psitt. Goliath*, Kuhl; *Microglossus aterrimus*, Vieill., ou Ara à trompe de Levaillant.)

Ce singulier Oiseau, que l'on a eu vivant à Paris, porte une huppe composée de huppes nombreuses, longues, étroites, effilées, poin-

es et noirâtres ; la peau nue des joues est
couleur bleue ; le reste du plumage d'un
oir lustré à reflets bleuâtres ; le bec et les
eds sont d'un noir mat.

Sa langue, que Levaillant a comparée, mais à tort, à la trompe de l'Eléphant, et ont M. Geoffroy Saint-Hilaire a donné une excellente anatomie dans un mémoire lu à l'Académie des sciences et intitulé : *Organes de la déglutition et du goût des Perroquets microglosses ;* sa langue, disons-nous, offre une particularité bien remarquable : elle est excessivement petite et consiste en une espèce de gland creusé à sa pointe et porté sur une sorte de pédicule mobile qui lui est fourni par l'appareil hyoïdien.

« J'avoue, dit M. Geoffroy Saint-Hilaire, qui l'on doit la découverte de ce fait, que j'ai été très-étonné de ce résultat. On sait que ce qui distingue ces Oiseaux du plus grand nombre des Oiseaux, c'est la qualité charnue et le grand volume de leur langue ; tout ample qu'est leur bec, celle-ci en remplit toute la capacité ; il n'est donc rien de plus remarquable que de voir que ce qui existe avec une si grande exagération dans une famille présente tout à coup le contraire dans une de ses subdivisions. Cette langue est réduite aux plus petites dimensions, sans cependant rien perdre de son efficacité comme organe du goût ; voilà ce dont il ne m'est pas permis de douter, et ce qui explique une habitude de l'oiseau rencontré par M. Levaillant et que j'ai pareillement constatée. Ces Perroquets émiettent tout ce qu'on leur donne et recueillent chaque miette sur le centre de leur langue, qui prend alors une forme de cuilleron. Il est évident qu'ils agissent ainsi par sensualité ; car s'ils n'avaient en vue que de s'approvisionner et de remplir leur estomac, ils trouveraient à le faire à bien moins de frais et de fatigues.

« Comme tous les Perroquets, ils brisent sans difficulté les noix, les noisettes et toute espèce de noyaux ; mais, quand ils en ont détaché les amandes, il ne leur arrive pas, ainsi qu'à leurs congénères, de les écraser pour les avaler en gros fragments : l'entrée de leur œsophage le permettrait cependant, puisque cette ouverture est assez grande pour que les amandes entières y puissent être reçues. Un Ara à trompe (Microglosse) a gardé d'en agir ainsi. J'ai vu cette Oiseau attentif à gruger tout ce qu'on lui donnait, du pain, du sucre, des amandes, et à toujours porter sur sa langue chaque parcelle qui se trouvait détachée, et il en faisait la déglutition, retenant la masse principale entre les tranchants des demi-becs, ou bien pour avoir sans embarras la jouissance entière de son appareil de déglutition, cette masse principale était reprise et conservée momentanément par une des pattes. »

Cette organisation de la langue, incapable, réduite comme elle l'est, de remplir l'immense étendue de leur bouche, est un obstacle, chez eux, à la reproduction des sons qu'ils entendent. Aussi Levaillant a-t-il toujours échoué dans sa tentative de faire articuler à ces Oiseaux même les mots les plus faciles. Ils ne lui ont, dit-il, jamais paru porter la moindre attention à ses leçons.

MIGRATIONS DES OISEAUX. — § I. *Des causes des migrations des Oiseaux.* — Le besoin d'une nourriture abondante, une des principales causes des migrations irrégulières des Insectes, paraît ne pas être sans quelque influence sur les passages de certaines espèces d'Oiseaux. On conçoit que les races insectivores qui habitent les pays tempérés ne peuvent y demeurer pendant l'hiver sans s'exposer à périr de faim. Pour échapper à un aussi triste avenir, ces espèces abandonnent les lieux où naguère elles trouvaient à remplir leurs conditions d'existence. Elles vont chercher ailleurs ce qu'elles ne peuvent plus espérer de rencontrer dans les lieux de leur naissance.

Cependant, tandis que les Becs-Fins (principalement les *Sylvia nattereri et suecica*, Temm.), les Rossignols, les Fauvettes et une foule d'autres Oiseaux nous quittent l'hiver, par suite peut-être de cette cause d'autres espèces viennent nous consoler de leur absence. Ainsi les Troglodytes, les Rouges-Gorges (*Sylvia rubecula*, Temm.) ; les Becs-Fins véloce et mélanocéphale (*Sylvia melanocephala et rufa*, Temm.), le Roitelet à triple bandeau (*Regulus ignicapillus*, Temm.) trouvent l'hiver, dans nos champs, assez de petits Insectes pour substanter leur frêle organisation, nourriture qui ne peut suffire aux premiers.

Le besoin d'une alimentation convenable se lie avec les variations de la température pour déterminer certaines espèces d'Oiseaux à se transporter d'un climat dans un autre. En effet, une multitude d'espèces, après avoir passé le printemps et l'été dans les climats méridionaux, s'en éloignent vers la fin de l'automne et vont dans des contrées plus chaudes éprouver l'influence d'une température qu'ils ne rencontrent plus dans les régions qu'ils habitaient primitivement. D'autres, qui vivent dans des contrées plus froides que les pays tempérés, fréquentent uniquement les côtes et les rivages du midi de la France pendant l'hiver. Lorsque cette saison est passée, ils se réunissent de nouveau pour aller tous ensemble regagner les régions polaires. Ils espèrent y trouver une température analogue à celle qu'ils viennent de quitter et plus de sécurité pour vaquer à leur reproduction.

Les Becs-Croisés, parmi les Passereaux, qui se nourrissent de préférence des sommités des tiges des pins, et qui, à raison de cette circonstance ont été nommés *Pinpiniers* dans le midi de la France, nous donnent quelquefois de pareils exemples. On les voit nicher et se reproduire dans le nord de l'Europe dans la rude saison de l'hiver. Ils arrivent ensuite en été vers les régions méridionales et vers le cercle arctique.

D'après la marche de la température à la surface terrestre, on conçoit pourquoi les migrations qui en dépendent sont si régulières que les oiseleurs dans certains cantons

comptent sur le passage des Becs-Fins, comme sur le revenu d'une rente dont le terme échoit à chaque semestre. Ils calculent aussi d'avance l'époque et les chances de ce passage. L'époque précise venue, ces Oiseaux arrivent en bandes si nombreuses et si serrées, que la lumière en est pour ainsi dire interceptée.

Cette cause n'influe pas toujours sur les migrations des Oiseaux; car les espèces erratiques ne changent pas assez de latitude pour éprouver des variations notables dans le climat des nouvelles contrées où elles se rendent. D'un autre côté, l'époque des inondations ou du débordement périodique des fleuves de l'Amérique détermine les migrations des Canards. On a cependant de la peine à se rendre compte par l'effet de cette seule cause des voyages si courts que l'on voit avoir lieu chez les Alouettes, les Merles et les Loriots. Ainsi les premiers de ces passereaux arrivent en Hollande à trois époques différentes, éloignées au plus les unes des autres de quinze à dix-huit jours. Cet espace de temps paraît peu considérable pour que dans ce faible intervalle la température ait varié d'une manière sensible.

Quant aux pinsons et à une foule d'autres espèces, rien n'est aussi régulier que leurs passages. Ils arrivent constamment dans le midi de la France, soit au 15 octobre, soit vers le 15 du mois de novembre ou quelques jours du moins avant la Toussaint. Une fois qu'ils se trouvent dans nos contrées, ils ne les quittent plus qu'au retour du printemps, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mars. Les Pinsons, comme certaines espèces d'Alouettes, ne nichent jamais dans les contrées méridionales de la France. Les premiers n'y chantent même pas; ils semblent ne retrouver leur voix que lorsqu'on les élève et qu'on les tenant dans les pièces échauffées on leur distribue une nourriture convenable et abondante.

Quoique les Pinsons ne nichent pas dans le midi de la France, il n'en est pas de même dans les contrées qui en sont peu éloignées, comme les environs de Lyon. Quant aux Alouettes, il arrive parfois qu'une variété ou une espèce plus petite y niche. Cette variété est connue dans le midi sous le nom particulier d'Alouette des palus ou de *Paludenque*. Il en est de même de certains individus des Cailles, qui, ne pouvant supporter les fatigues d'un long voyage, séjournent l'hiver dans nos contrées méridionales et reçoivent par suite le nom d'*Hivernenque*.

Ces faits et une foule d'autres prouvent combien les circonstances sous lesquelles se trouvent les Oiseaux modifient leurs habitudes, même dans ce qu'elles semblent avoir de plus essentiel. Mais ce qu'elles ne paraissent pas avoir le pouvoir de faire, c'est de changer les habitations que se sont choisies les espèces. On peut néamoins citer parmi les Oiseaux la Calandre, qui se trouve en assez grand nombre sur le littoral de la Méditerranée, et ne se retrouve pas dans les environs de Toulouse, quoique cette ville ne soit pas à une grande distance de cette mer. Du reste, d'après ce que nous avons déjà dit, on conçoit que les Alouettes, qui se montrent en si grand nombre dans les campagnes du midi de la France, en disparaissent totalement au printemps pour n'y revenir que vers la fin de l'automne.

Les provinces méridionales de la France se font remarquer par le petit nombre d'espèces qui y nichent habituellement. La plupart des Oiseaux que l'on y rencontre sont de passage. Pour en donner un exemple, nous dirons que sur trois cent trente ou trois cent cinquante espèces au plus qui fréquentent ces contrées, à peine sur ce nombre en a-t-il soixante qui y fassent leurs nids. Parmi celles-ci on ne peut guère citer des Oiseaux de proie, si ce n'est quelques espèces nocturnes du genre des Hibous, et parmi les diurnes, les Cathartes et quelques Faucons.

C'est surtout parmi les Passereaux de l'ordre des Insectivores qui se trouvent le plus grand nombre d'Oiseaux que font habituellement leurs nids dans le midi de la France. Telles sont particulièrement les Fauvettes, les Saxicoles, les Pies-Grièches, les Ortolans, les Bruants et les Moineaux. On peut encore citer, parmi les Gallinacés, les Perdreaux et les Cailles, qui nichent constamment dans les provinces méridionales, tout comme les Vanneaux, les Avocettes et les Flamants, parmi les Echassiers. On peut encore signaler, parmi les Palmipèdes, les Mouettes, les Hirondelles de mer, le Goëlans et le Canard commun.

Comment expliquer par le seul effet de la température cette particularité que nous présente le Pinson (*Fringilla cælebs*), qui demeure en France et en Allemagne toute l'année, et se répand constamment aux mois d'octobre et de novembre en troupes innombrables en Hollande, où cependant il ne niche jamais? Cet Oiseau ne trouverait-il pas dans ce pays, pendant la belle saison, tout ce qui peut lui être nécessaire aussi bien qu'en Belgique, en Allemagne et en France?

Ces migrations, dont le but est si difficile à deviner, quoiqu'elles soient à peu près régulières et constantes, sont ce que les chasseurs appellent le passage des Oiseaux. Ces passages durent plus ou moins longtemps selon les espèces, dont plusieurs semblent se disperser en tribus qui partent aussi chacune à des époques différentes.

Ils n'ont presque rien de commun avec les courses plus ou moins irrégulières auxquelles se livrent certaines espèces pour trouver ailleurs une température plus chaude et une nourriture plus abondante que celle qu'elles rencontrent dans les lieux de leur naissance.

Ainsi, tandis que les Alouettes, les Pinsons et une foule d'autres espèces prennent leurs quartiers d'hiver dans les provinces méridionales de la France, d'autres, au contraire, y arrivent constamment au printemps. Elles y font leurs nids, et repartent lorsque

ponte est opérée. Ces Oiseaux nous quittent donc avant que les premiers nous arrivent, comme pour nous dédommager de la perte des seconds.

D'autres espèces, qui habitent des pays plus chauds que les régions méridionales de la France, les quittent au printemps pour venir dans nos contrées, où elles restent peu de temps. Les Oiseaux qui offrent cette particularité sont tous de petites espèces; tel est le Pipit à gorge rousse (*Anthus rufogularis*, Brisson). Quoique habitant la Syrie et l'Egypte, ce Pipit nous arrive parfois au mois d'avril en petites troupes. Il fait entendre un petit cri semblable à celui du *Pipit farlouse*, dont il a le vol. Comme il demeure peu de temps dans nos contrées, on se demande quels peuvent être les motifs qui ont porté ces Oiseaux à exécuter d'aussi longues courses.

Ce Pipit est encore venu nous visiter en 1842. Il a apparu dans le midi de la France comme les années précédentes, accompagné de sa femelle. Cette espèce (*Anthus rufogularis*, Brisson) voyage donc par couple; elle paraît passer d'une manière régulière dans les contrées méridionales, quoiqu'elle n'ait été indiquée par aucun ornithologiste comme propre à la France. Ce qui confirme cette supposition, c'est que depuis l'époque à laquelle il est arrivé parmi nous, M. Lebrun l'a constamment vu revenir, et déjà pendant trois années consécutives. Les observations qu'il a faites sur cet Oiseau ne remontent pas au delà de l'année 1840.

Les visites de cette espèce dans les contrées méridionales remontent probablement à une époque plus reculée. Si jusqu'à présent ses voyages sont restés inaperçus, cette circonstance tient probablement aux petites dimensions de ce Pipit, qui en rendent l'observation plus difficile.

On ne saurait deviner les motifs qui les portent à se déplacer. La température ni le besoin d'une nourriture abondante ne peuvent les y déterminer; si ces petits Oiseaux entreprennent d'aussi longs voyages, ils le font par suite d'un instinct naturel ou d'un penchant irrésistible qui les porte à changer constamment de climats.

Cette humeur voyageuse est l'apanage de presque tous les Pipits. Ainsi, le Spioncelle (*Anthus aquaticus*, Vieillot), très-répandu dans toute l'Europe, pousse ses excursions jusqu'au Japon d'une part, et de l'autre jusque dans l'Amérique méridionale. D'un autre côté, certaines espèces de ce genre ont deux époques de passage dans nos contrées : l'une au commencement d'avril, et l'autre vers les premiers jours du mois de septembre; ce qui prouve leurs habitudes coureuses. Elles sont encore confirmées par les mœurs d'autres espèces, dont les unes arrivent dans le Midi vers les premiers jours du mois d'octobre, y passent l'hiver pour en repartir au printemps. Les autres, encore plus volages, arrivent vers les premiers beaux jours, pour n'y rester que quelques instants.

De pareilles mœurs sont également communes à une infinité d'Oiseaux, parmi lesquels nous citerons les Alouettes, et particulièrement celle à hausse-col noir. (*Alauda alpestris*, Linn.) Cette espèce habite le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; elle porte ses tribus en Allemagne, en Hollande, et quelquefois jusque dans le midi de la France, où son apparition est tout à fait accidentelle. Quant aux autres espèces, répandues pour la plupart dans toute l'Europe, elles traversent à l'époque de leurs Migrations la Méditerranée, se rendent en Syrie, en Egypte, en Morée et enfin dans toute l'Afrique. L'époque de leurs passages dure plus ou moins longtemps, quelquefois même jusqu'à vingt-cinq ou trente jours. Elle a lieu au commencement du printemps. Lorsque ces Alouettes passent l'été dans nos régions, elles y nichent le plus ordinairement, et y veillent à l'éducation de leurs petits.

Le Rollier vulgaire (*Coracias garrula*, Linn.) opère également deux passages accidentels dans le midi de la France, l'un en mai et l'autre en octobre. Cette espèce vit habituellement en Afrique, où elle fait son nid. Elle s'aventure quelquefois dans le nord de l'Europe, où elle est plus rare qu'ailleurs. L'Afrique est également la patrie du Guêpier Savigny (*Merops* Savigny); il se répand dans la Nubie, l'Egypte ou le Sénégal. Cet Oiseau s'égare néanmoins avec les autres Guêpiers dans les contrées méridionales de la France, à la suite d'orages violents. Cette circonstance en amena deux individus, le 11 mai 1832, dans les environs de Montpellier (Hérault). Ils furent portés à M. Lebrun, que nous avons eu l'occasion de citer.

Nous avons déjà parlé des causes qui portent certains Oiseaux insectivores à aller chercher dans d'autres cantons un genre de nourriture qui leur manque dans celui qu'ils abandonnent, mais nous avons omis de distinguer les espèces qui ont cette habitude, en Insectivores proprement dits et en Vermivores. Ces derniers vivent à peu près uniquement de larves d'Insectes et de petits Vermisseaux. Aussi, dès que la sécheresse arrive ou que l'herbe est tellement épaisse qu'ils ne peuvent pas trouver avec facilité la nourriture qui leur convient, ces Oiseaux nous quittent. Ils se retirent pour lors dans les marais ou les lieux humides, où ils peuvent encore rencontrer les Vermisseaux qu'ils recherchent avec avidité.

L'aspect qu'un soleil brûlant donne pendant l'été aux campagnes du midi de la France semble les y déterminer tout autant que le besoin de nourriture. Ainsi les Rossignols habitent rarement les lieux incultes et arides. Il leur faut de la verdure et des arbres, et ils la recherchent jusqu'à ce qu'ils l'aient rencontrée. D'après cette circonstance, on est peu étonné de voir toutes ces espèces quitter le midi de la France dès que les arbres commencent à jaunir et ont leurs feuilles flétries. Ils fuient d'autant plus vite

vers des régions plus tempérées que les chaleurs de l'été ont été plus fortes et plus vives. Rien ne peut alors les retenir. Les mers ne sont point pour eux un obstacle qui puisse les empêcher d'abandonner au plus tôt un pays où ils ne peuvent plus trouver de quoi satisfaire aux exigences de leurs conditions d'existence.

Ces causes ne sont pas sans influence sur les passages accidentels des Oiseaux; comme elles sont variables, elles exercent des effets fort inégaux sur le nombre des individus qui s'y livrent. Ainsi, plus la sécheresse est grande, plus les arbres sont dépouillés de verdure, plus les passages qui entraînent les espèces ailleurs sont considérables. Dans le cas contraire, un petit nombre d'individus se livrent à ces excursions, qui n'ont rien de fixe ni de périodique.

De même, les Cailles quittent nos vignobles pendant l'été; elles vont se réfugier dans les lieux plus humides et plus ombragés des marais et des prairies rapprochées des étangs salés des bords de la Méditerranée. Ces Oiseaux y trouvent ce qu'ils recherchent singulièrement pendant l'été, la fraîcheur et surtout l'humidité.

Les Oiseaux de proie, particulièrement les Vautours, se donnent aussi le plaisir de voyager. Les deux espèces qui vivent en Europe quittent l'hiver cette contrée, pour aller passer cette saison soit en Afrique, particulièrement en Egypte ou en Turquie. Probablement en raison de la température et de la grande quantité de nourriture dont usent ces Oiseaux, ils sont généralement plus nombreux dans les contrées méridionales que dans les régions septentrionales.

Le Vautour griffon (*Vultur fulvus*, Temm.), dont l'habitation ordinaire dans le midi de la France est dans les montagnes des Cévennes, est assez rare dans les environs de Montpellier. On en a tué cependant un certain nombre depuis quelques années, presque toujours dans les mêmes lieux et à la même époque. C'est à peu près constamment du 15 au 30 mars qu'on les a rencontrés sur les bords de la Vidourle, au lieu appelé vulgairement *las Roquas*. Cette localité serait-elle pour eux comme un lieu de repos, une sorte de station; car ces Oiseaux se rendent des Alpes dans les Cévennes ou dans les Pyrénées. Peut-être est-ce un point où les mâles espèrent de rencontrer les femelles qui leur manquent. Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'à présent tous les individus qui y ont été pris se sont rapportés à de jeunes mâles.

D'un autre côté, l'Aigle Jean-le-blanc (*Falco brachydactylus*) passe en Provence en mars. C'est toujours vers le milieu de ce mois que cette espèce exécute ses voyages, qui durent environ de huit à dix jours. Ces Oiseaux, remarquables par leur plumage, planent pour lors à des hauteurs prodigieuses. Les jeunes passent dans la première quinzaine d'avril; mais après cette époque on n'en voit plus, si ce n'est en septembre. Ils opèrent leur retour sans s'arrêter dans les contrées méridionales de la France. Il en est de même de l'Oiseau Saint-Martin et du Busard Montagu, que l'on rencontre dans le Midi en avril et vers la fin du mois d'octobre, mais seulement comme des Oiseaux de passage.

L'Emérillon (*Falco æsulon*) arrive parmi nous vers le milieu du mois d'octobre, et demeure dans nos contrées pendant tout l'hiver, jusque vers la fin de mars. Il en est ainsi de la Cresserelle, qui habite les contrées méridionales depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars; cette espèce les quitte cependant dès que les premiers beaux jours du printemps ont fait sentir leur douce influence.

Le Faucon à pieds rouges (*Falco Kobez*) arrive au contraire dans le Midi vers la fin de mai, c'est-à-dire à l'époque où les champs peuplés de Grillons et d'Insectes, lui offrent en abondance une nourriture qu'il recherche avec avidité. Aussi peut-être est-ce faute de rencontrer cette nourriture, qui lui convient, que les passages de cette espèce ont si rarement lieu en automne. Quant à ceux des Eperviers communs, ils sont moins réguliers. Ils commencent le plus ordinairement en septembre ou octobre et même parfois en novembre, selon la marche des saisons. L'époque de leur départ de nos contrées est d'autant plus retardée, qu'ils sont arrivés plus tard; aussi les retrouve-t-on souvent en avril et même jusqu'en mai. Enfin le Scops ou Petit-Duc (*Strix Scops*, Temm.) est également très-commun pendant tout le mois de mai; arrivant dans le midi de la France, du 5 au 6 avril; quelques individus y nichent et séjournent jusqu'à la fin de septembre.

Il est donc pour ces époques, à peu près fixes, des passages des Oiseaux, comme pour tout ce qui tient aux habitudes des êtres, des conditions essentielles à leur manifestation. Ces conditions sont celles d'une organisation qui permette l'exécution prompte et facile des mouvements. Cependant la longueur des voyages que les animaux, et particulièrement les Oiseaux, entreprennent n'est pas toujours en rapport avec la puissance du vol.

On s'étonne peu que les Hirondelles et les Martinets, dont les mouvements sont si vifs, et pour ainsi dire continuels franchissent des distances immenses; mais on est surpris de voir les Cailles, qui, comme la plupart des Gallinacés, sont de mauvais voiliers, traverser cependant la Méditerranée pour passer du midi de la France, de l'Espagne ou de l'Italie, en Afrique. D'un autre côté, les Grèbes, dont les ailes sont en quelque sorte avortées, font dans l'intérieur des terres, d'un lac à un autre, des voyages assez considérables. A la vérité, ceux-ci peuvent se reposer sur leur route, ce que ne peuvent faire les Cailles, qui dans leurs longues traversées parcourent aussi bien l'Océan que les mers intérieures.

Aussi voyons-nous souvent sur les rivages de la Méditerranée un grand nombre de

es Oiseaux, qui y sont rejetés par le rou-
s des flots. Leurs cadavres ne témoignent
ue trop le malheureux sort de ces animaux,
ont le vol n'a pas été assez puissant ni
ssez soutenu pour les faire arriver sur la
erre ferme. Arrêtés et culbutés dans les
aux par la violence du vent ou des tem-
êtes, la nage n'a pas pu les empêcher de
ubir leur triste sort.

Le voyage des Cailles, dont les ailes sont
courtes et le vol si lourd, à travers l'im-
ensité des mers, est un phénomène des
lus remarquables. On peut en dire autant
e celui qu'exécutent tant de petits Oiseaux
ui quittent l'hiver les régions du nord pour
ller plus au midi, en traversant la vaste
endue de l'Océan. On ne peut pas douter
ue ces chétifs habitants des airs n'exécu-
ent de fort longs voyages, puisqu'il est
ssez fréquent de les saisir au milieu de
urs courses et avant qu'ils soient parve-
us au terme de leurs excursions.

Les uns et les autres le peuvent, parce
ue leur instinct les porte à attendre des
emaines entières le vent propre à favoriser
urs Migrations. Dès que ce vent souffle, ils
n profitent de suite, et prennent néanmoins
uelques instants de repos dans les îles qui
e trouvent sur leur passage. Aussi prend-on
es milliers de ces Oiseaux dans les îles
oniennes et sur les côtes de l'Asie au
oment de leurs passages. Cette circons-
nce peut expliquer tout naturellement,
insi que l'observe M. Brehm, comment les
ébreux purent rencontrer dans le désert
es troupes considérables de Cailles. D'au-
es Oiseaux dont la puissance du vol pa-
aît encore au-dessous de celle que possè-
ent les Cailles, ne se livrent pas moins à
e longues Migrations. Les Poules d'eau,
s Rois des Cailles, les Râles d'eaux et une
ule d'autres espèces en sont des exemples
sez connus pour qu'il ne soit pas néces-
ire d'insister plus longtemps à cet égard.
es animaux usent pour lors de tous les
oyens pour remplir une condition aussi
ssentielle à leur existence. Les uns font
ne partie du chemin à pied ou à la nage ;
rsque cet exercice a diminué leur em-
onpoint, ils exécutent la fin de leur voyage
n fendant les vastes plaines de l'air ; ils
nerchent de préférence les lieux des mers
u sein desquelles s'élèvent des îles ou des
écifs, afin de pouvoir y prendre quelque
pos.

D'un autre côté, lorsque les Oiseaux ju-
ent que leur embonpoint les rendrait trop
ourds pour s'élever dans les airs, ils ne
uittent pas les lieux où ils se trouvent, sur-
out s'ils habitent des îles, n'osant pas se
asarder à traverser les mers à la nage. Quel-
ues autres espèces, telles que le grand
ingouin du Nord qui ne peut guère voler,
s Plongeons et plusieurs Oiseaux analo-
ues, n'abandonnent au contraire les régions
ptentrionales qu'ils habitent ordinairement,
u'en voguant sur la surface des flots. Ainsi
s uns et les autres semblent calculer avec
n instinct en quelque sorte merveilleux les difficultés de leurs entreprises, et ils en triomphent toujours avec un égal bonheur.

Malgré leurs ailes courtes et leur faible puissance de vol, les Cailles n'exécutent pas moins de fort longues migrations. Labillardière, dans son voyage à la recherche de Lapérouse, assure en avoir vu à la baie des Tempêtes dans le continent de la Nouvelle-Hollande. D'un autre côté, ces Oiseaux paraissent se rencontrer dans la Chine, où l'on en fait usage pour se tenir chaud en les portant tout vivants dans les mains. Il n'est pas rare de rencontrer au milieu des mers des Cailles si fatiguées, qu'elles se laissent tomber sur les bâtiments et se laissent prendre avec facilité. Souvent des coups de vent violent les forcent à s'abattre dans la mer. Il en périt beaucoup de cette manière, au dire de tous les navigateurs.

Quels motifs puissants portent ces animaux, dont le vol est si lourd et les forces en apparence si faibles, à entreprendre d'aussi longs voyages et à les exécuter en troupes extrêmement nombreuses ? Elles le sont tellement, que Pline, dans ses exagérations, a prétendu qu'il en venait un si grand nombre sur les navires, pour s'y reposer, que leur poids les faisait couler au fond des eaux. En faisant la part de cette exagération, pour ainsi dire puérile, il est certain que dans nos parages les Cailles (*Perdrix*, *Coturnix*), Temm.), arrivent en quantité prodigieuse. Ainsi d'après Martyn (*Guide du voyageur en Italie*), on en prend dans l'île de Capri, autrefois Caprée, jusqu'à cent soixante mille par année. Il en est de même à Malte, dans l'île de Chypre, en Egypte et dans tout le Levant, où ces Oiseaux se trouvent en nombre réellement considérable.

Est-ce la température ou le besoin d'une nourriture convenable qui force ces Oiseaux à changer de climats ? Ou plutôt est-ce un instinct impérieux qui les y pousserait ? Quelle qu'en soit la cause, elle se fait sentir non-seulement sur toute l'espèce, mais encore sur les individus à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On est tenté de supposer que ces voyages sont commandés à ces Oiseaux par un instinct naturel, lorsqu'on voit de jeunes Cailles, élevées dans des cages, presque depuis leur naissance, et qui ne peuvent ni connaître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an une inquiétude et des agitations extrêmes dans les temps ordinaires des passages, c'est-à-dire au mois d'avril et de septembre.

Nous avons eu l'occasion de nous assurer que les Fauvettes (*Sylvia*) et les Cailles en cage manifestent ces inquiétudes pendant quelques années ; elles durent souvent aux époques fixées, presque un mois. On les voit recommencer tous les jours une heure avant le coucher du soleil. Ces Oiseaux prisonniers parcourent pour lors leurs cages d'un bout à l'autre, s'élancent avec impétuosité contre le filet qui leur sert de couvercle, comme pour prendre leur essor. Ils se montrent dans un état d'agitation difficile à dé-

peindre. Lorsque le temps des passages est terminé, ils semblent tristes, abattus, fatigués et comme endormis. Plusieurs ne résistent pas à la violence de pareilles émotions et succombent souvent après les avoir éprouvées, sans qu'on puisse attribuer leur mort à d'autre cause qu'à celle dont nous venons de parler.

Le besoin de voyager et de changer de climats dans certaines saisons de l'année est donc une des exigences les plus impérieuses de leur organisation, ou plutôt de leur instinct. Ces Oiseaux ne peuvent y résister; lorsqu'ils y sont forcés, ils languissent et finissent souvent par périr. Peut-être cet instinct, si puissant chez les espèces sauvages, rend l'éducation du plus grand nombre si difficile, malgré tout le pouvoir de notre influence.

Les Cailles en pleine liberté ont deux époques différentes où elles arrivent dans les climats tempérés de l'Europe, pendant la belle saison. En hiver, elles paraissent émigrer en Egypte, en Syrie et dans presque tout l'Orient; elles se répandent encore en Asie, principalement en Chine, et même, d'après Labillardière, jusque dans la Nouvelle-Hollande. Seulement, l'époque de leurs passages, qui ont lieu pendant l'hiver dans les climats chauds, et pendant l'été dans les régions septentrionales et tempérées, n'est pas partout le même. Probablement elle n'est pas sans quelques rapports avec les latitudes des régions où doivent se rendre les Oiseaux.

Les Cailles, qui changent deux fois de climat par année, arrivent dans les contrées méridionales de la France, situées sur le littoral de la Méditerranée, dès les premiers jours d'avril. C'est là leur premier passage: on donne à celles-ci le nom de Cailles vertes, parce que leur apparition coïncide avec l'époque où la campagne est couverte de verdure. Le second a lieu vers le milieu du mois d'août et de septembre, temps où d'après Aristote, les Cailles quittent les contrées fortunées de la Grèce. Il paraît qu'il en est à peu près de même de leurs passages dans toute l'Italie. Seulement elles paraissent arriver en Sicile vers le mois de mai, et s'en retourner vers la fin d'août. A Malte, leur première apparition a toujours lieu en mai, et la seconde constamment en septembre.

Les Cailles, qui nous arrivent en avril, se montrent plus tard dans le nord de la France, surtout lorsque le printemps est retardé, ou qu'elles sont fatiguées par la longueur de leur traversée. Quelques autres individus prennent possession de nos prairies; ils s'y livrent aux soins de la reproduction, et y font leurs nids; ceci explique le nombre de Cailles que l'on trouve dans tous les lieux où elles se rendent.

Ces Oiseaux effectuent leurs voyages pendant la nuit, quand il fait clair de lune, ainsi qu'au crépuscule. Cette observation singulière n'avait pas échappé à Pline ni à Belon. Depuis eux, elle a été vérifiée par tous les zoologistes et par les chasseurs, qui ont tant d'occasions de s'en assurer. Une circonstance essentielle au succès de ces voyages, qui paraissent si témérairement entrepris, est celle du vent. Lorsqu'il leur est contraire il les retarde singulièrement, mais lorsqu'il devient violent, il les précipite souvent dans la mer. Leurs excursions ne sont donc heureuses que lorsque les courants d'air leur permettent d'arriver vers les lieux où elles doivent terminer leurs traversées. A la vérité, celles qui parcourent la Méditerranée s'arrêtent souvent en chemin dans les nombreuses îles dont elle est parsemée. Elles attendent ainsi le retour des vents favorables pour se mettre de nouveau en route.

Les Cailles qui visitent les contrées méridionales de la France ne les quittent pas toutes. Plusieurs individus passent l'hiver parmi nous. On suppose que ce sont ceux qui ont été blessés ou qui proviennent de pontes tardives. Ces Oiseaux, trop jeunes ou trop faibles à l'époque du départ, s'établissent dans les lieux les mieux exposés et les plus fertiles des cantons où ils sont forcés de rester. Leur nombre en est fort petit dans nos provinces, où ces Oiseaux sont exposés à tant de dangers.

Il paraît cependant être plus considérable en Espagne et en Italie où l'hiver est plus doux. Cette circonstance influe peu cependant sur leur détermination. En effet, une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement cette île, tandis que l'autre change de canton. Ces dernières passent vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, et particulièrement dans celle d'Essex, où elles restent l'hiver. Lorsqu'elles en sont chassées par le mauvais temps, elles gagnent les côtes de la mer, où elles cherchent avec soin les meilleurs abris pour se mettre à couvert contre les intempéries des saisons.

Les précautions que les Cailles prennent pour la réussite de leurs longs voyages sont une preuve de l'instinct que la Nature a placé dans le cerveau de chaque espèce, afin de mettre en harmonie les actes qu'elle doit exécuter, et les conditions d'existence qu'elle leur a imposées. Par suite de cet instinct, aux approches de l'hiver, certains Quadrupèdes s'ensevelissent en quelque sorte au fond de leurs tanières, dans un état de torpeur analogue à la mort; du moins les Reptiles ainsi engourdis demeurent profondément assoupis dans les retraites qu'ils se sont creusées.

Cet instinct porte également un grand nombre de Mollusques à s'enfoncer dans la vase. Il dirige les Insectes, lorsqu'ils préparent d'avance les lieux où ils doivent passer la rude saison. Tout dans le monde animé est sous la dépendance de cette volonté puissante, dirigée par l'organisation aussi bien sur les terres où brillait naguère une florissante verdure, que dans l'intérieur des eaux où vivent les Poissons sous leurs dômes de glace.

Mais dans ce deuil général de la Nature qu'amènent les frimas, l'Oiseau seul s'élance dans la région des tempêtes. Il brave l'aqui-

on et fend d'une aile rapide le vaste do-
naine des airs. L'abaissement de la tempé-
rature lui est en quelque sorte aussi indiffé-
rent que les climats. On dirait qu'entre les
animaux il est le seul qui ne tienne pas à la
terre. Sûr de trouver partout une nourriture
abondante, il quitte le pays qui l'a vu naître
dès que les frimas s'en emparent; et poussé
par un instinct impérieux, il part à jour et
point nommés. Rien ne l'arrête pour satis-
faire ce penchant naturel, pas même sa fa-
mille naissante. Ce penchant est plus fort,
plus irrésistible que le cours des saisons,
qui semble en apparence déterminer seul
les époques des migrations annuelles des lé-
gers habitants des airs.

Enfin une dernière circonstance relative
aux passages des Cailles est trop importante
dans l'histoire de ces Oiseaux pour être pas-
sée sous silence. Il est des individus qui, à
raison de leurs livrées, ont été désignés sous
le nom de *Barbajoles* ou *Barbes blanches*, et
que l'on a voulu considérer comme apparte-
nant à une espèce particulière. Ces individus
ne sont pourtant que de jeunes Cailleteaux.
Il est facile d'en être convaincu, car, en les
élevant, on les voit bientôt prendre la livrée
des vieux mâles.

Ainsi, après le départ des Cailles en au-
tomne, il en reste toujours vers les bords
de la mer quelques-unes qui passent l'hiver
en Europe; quelquefois même on les y voit
en assez grande quantité. Ces Cailles, nom-
mées dans le midi de la France *Hivernenques*,
commencent à chanter et à s'apparier dès
le mois de mars. Il n'est pas rare d'en décou-
vrir des couvées dès les premiers jours d'a-
vril, avant l'arrivée de leur espèce. A plus
forte raison, les Cailles qui sont dans un
pays plus chaud s'accouplent et pondent
plus tôt encore. Ce sont les Cailleteaux pro-
venus de ces nichées précoces, trop jeunes
encore pour suivre leurs parents à l'époque
de leurs migrations. Ils nous arrivent aussi
plus tard, lorsque quelque cause détermine
leur déplacement, et que les vents les diri-
gent vers les contrées méridionales de la
France. Lors donc que l'on remarque dans
ces contrées une quantité considérable de
ces Cailles nommées *Barbajoles* ou *Barbes
blanches*, on est presque assuré que le pas-
sage de ces Oiseaux sera très-abondant en
automne.

Cette variété arrive dans le midi lorsqu'au
mois de juin et même en juillet le vent de
mer a soufflé plusieurs jours de suite; ce
qui est rare, surtout s'il a été accompagné
de pluie. Il en est de même encore lorsque
le vent du nord souffle. Ces Cailles, qui
nous viennent pour lors, sont presque tou-
tes des mâles. Comme les femelles, ils ont
la gorge blanche et tous les autres caractères
des Cailleteaux. Ces mâles, dans le jeune
âge, sont ceux dont la venue a lieu de bonne
heure dans le climat du Midi. Ils sont la
cause de bien des mépriscs que font à leur
égard un assez grand nombre d'ornitholo-
gistes.

§ II. *De l'ordre qui règne dans les migrations des Oiseaux.* — L'ordre et les précautions qui environnent les Migrations des Oiseaux ne sont pas moins admirables que leur constance et leur périodicité. Voyez ces Hirondelles partir constamment le jour, sans s'inquiéter des Oiseaux de proie, qui pourraient les harceler au moment où elles se réunissent sous la conduite d'un chef pour se diriger vers des climats nouveaux. Un instinct les y pousse bien plus que l'espérance d'y rencontrer une température plus douce que celle dont elles ressentent l'impression. Cependant les voyages auxquels se livrent habituellement les Oiseaux ont lieu du nord au midi pendant l'hiver, et dans la direction contraire pendant le solstice d'été.

Ainsi, à l'époque de leurs migrations pour d'autres contrées, les Hirondelles, perchées sur des arbres élevés et au nombre de trois ou quatre cents, appellent par leurs gazouillements tumultueux le moment du départ. Lorsque le signal est donné, cette troupe immense et légère se dispose et s'arrange de manière à vaincre, avec le moins d'effort possible, la résistance de l'air. Par avance et par suite d'un instinct merveilleux, ces Oiseaux ont réuni chacun leurs familles. Toutes se sont ensuite rassemblées pour marcher de concert à travers les vastes plaines de l'air. Quoique sans boussole, elles ne se perdent pas au milieu de l'immensité de l'océan aérien. Elles arrivent sans efforts comme sans embarras aux lieux nouveaux de leur résidence.

Le départ des Hirondelles a lieu ordinairement vers la mi-septembre; il est cependant retardé quelquefois jusqu'au milieu d'octobre ou même jusqu'à la fin de ce mois. L'époque de l'arrivée de ces Oiseaux semble plus fixe; elle paraît même indépendante de la température, de la direction et de la force du vent; car les Hirondelles arrivent parfois pendant les orages, et lorsque la température est encore très-basse et la terre couverte de neige. Enfin la preuve que la température n'est pas le motif déterminant pour ces Oiseaux de changer de climat, c'est que, par exemple, dans l'année 1838, où le printemps et l'été ont été si tardifs, ces Oiseaux se sont avancés sur les années précédentes. Peut-être cette circonstance tient-elle à ce que les Hirondelles auraient éprouvé un plus grand degré de froid dans les lieux où elles s'étaient retirées l'hiver.

Elles sont arrivées en France en 1838 le même jour qu'en 1832, c'est-à-dire le 13 avril; tandis qu'en 1836 et 1837 elles sont venues dans le midi de la France le 18 et le 21 du même mois. A la vérité, en 1831, elles y avaient paru le 6 avril ainsi qu'en 1833. D'un autre côté, en 1834, les Hirondelles étaient arrivées parmi nous le 15 avril, tandis qu'en 1835 elles avaient été encore plus printanières; leur premier passage avait eu lieu le 2 du même mois.

Des expériences faites avec soin en An-

gleterre et en Allemagne ont prouvé que le terme moyen de l'arrivée des Hirondelles peut être fixé vers le 14 avril. La plus grande différence qui s'est présentée entre leur venue est du 1er avril au 23. Ces nombres extrêmes, pendant un intervalle de trente-quatre années, ne se sont reproduits chacun qu'une seule fois. Cette constance dans l'arrivée de ces Oiseaux, soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en France, est des plus remarquables. Elle annonce combien le besoin de voyager est pour eux impérieux. S'il faut en croire M. Cantraine (*Bulletin de l'Académie des Sciences de Bruxelles*, année 1831, p. 207), la température ne serait pas sans influence sur ces voyages; car, d'après lui, l'arrivée des Hirondelles aurait lieu en Sardaigne, en Sicile et en Italie, plus tôt qu'en France, c'est-à-dire en mars et non en avril.

C'est un point d'observation qu'il importe d'éclaircir. Il est du plus grand intérêt pour la détermination des motifs ou des circonstances qui portent les Hirondelles, comme les autres Oiseaux, à se transporter à des époques à peu près fixes dans d'autres climats. Les voyages périodiques des Hirondelles ont de tout temps occupé l'attention des hommes éclairés. Aussi ces Oiseaux ont obtenu chez les anciens tout autant de protection que chez les modernes, soit en raison de leur utilité pour la destruction des Insectes nuisibles à l'agriculture, soit enfin à cause de leurs longs et mystérieux voyages. Les poëtes leur ont consacré leurs chants, et les vers charmants qu'Anacréon et Ovide leur ont adressés prouvent combien les habitudes de ces légers habitants des airs les avaient frappés.

Les anciens se sont surtout occupés de la question de savoir quelles étaient les retraites que les Hirondelles se choisissaient pendant l'hiver. Quelques-uns ont supposé que ces Oiseaux se cachaient, pendant la saison des frimas, dans les anciens bâtiments et même dans l'eau. Cette dernière opinion a été adoptée par plusieurs modernes. D'autres, au contraire, ont admis avec plus de raison qu'à cette époque les Hirondelles se retiraient dans les climats plus chauds que nos régions, surtout en Afrique. Il paraît certain que ces Oiseaux se montrent au Sénégal depuis le mois d'octobre jusqu'au commencement d'avril, et qu'après ce dernier mois on n'y en voit plus une seule.

S'il en est ainsi, il est dans ces voyages une circonstance encore peu étudiée, et qui montre jusqu'à quel point l'instinct de conservation est puissant chez tous les animaux. Cette circonstance est relative à l'inégale dispersion, ou, si l'on veut, à la diversité de distribution des différentes espèces d'Hirondelles. Ainsi, par exemple, leurs individus paraissent en plus grand nombre en Angleterre que dans la plupart des autres contrées de l'Europe. Si cette condition est constante, il faut bien qu'elle ait une cause. On pourrait la trouver dans la culture plus avancée du sol de l'Angleterre, et enfin dans la destruction totale du Moineau franc. Po s'assurer si ces faits ont quelque influen sur ce phénomène, il faudrait recherch dans les anciens documents s'il en a to jours été ainsi.

Nous avons déjà fait observer que la vi lence du vent n'avait aucun effet sur l'ar vée des Hirondelles, puisqu'elles nous vie nent tout aussi bien pendant les ouraga que pendant les temps calmes. Nous ajo terons qu'il paraîtrait en être de même de direction du vent. Du moins elle n'a pas to jours un rapport sensible avec l'époque la venue de ces Oiseaux. Seulement ce direction semble avoir une influence tr prononcée sur l'époque à laquelle ils pa tent. D'après les observations de Forst prolongées pendant trente-huit années, premier vent du nord ou du nord-est ap le 20 septembre occasionne le départ de plupart des Hirondelles.

On n'a pas constaté avec le même soin temps après lequel leur départ était co plétement effectué. Il faut que ces Oisea rencontrent de grands obstacles dans leu Migrations, à en juger par le nombre con dérable de leurs individus qui quittent l'E rope en automne, et le petit nombre de ce qui reviennent au printemps. Ce qu'il y de certain, c'est que les Hirondelles volai encore dans les environs de Montpellier 18 novembre 1838, quoique le thermomèt ne fût qu'à 7°, et que le vent du nord sou flât avec violence.

La première Hirondelle qui arrive da le midi de la France est l'Hirondelle d rochers, dont les passages ont lieu dès mois de mars. Ce n'est que vers le mo d'avril que paraît l'Hirondelle de chemin (*Hirundo rustica*, Temm.). Cette espèce rapproche le plus des habitations de l'homm elle précède ordinairement l'Hirondelle fenêtre, la plus commune de celles qui vi tent l'Europe. Les Migrations de cette de nière ne paraissent pas s'étendre au de des tropiques. Quoique cette Hirondel (*Hirundo urbica*, Temm.) nous arrive pl tard que celle de cheminée, elle nous quit néanmoins plus tôt. Elle est à peu pr constamment accompagnée, lors de sa ven dans nos contrées, par l'Hirondelle de rivag ce qui a fait supposer que ces Oiseaux pa saient l'hiver engourdis au fond des lacs des marais.

Les Hirondelles paraissent conserver u souvenir fidèle des lieux qu'elles ont hab tés dans leur enfance. Aussi les voit-on r tourner après leurs Migrations dans le mêm nid qu'elles avaient occupé l'année préc dente. D'après ce fait positif, on est pe surpris de toutes les précautions que pren nent ces Oiseaux lorsqu'ils vont exécute leurs voyages. En effet, à l'approche de leu départ, on les voit se réunir en grand nom bre, et se grouper, comme par essaims, su tout après une pluie suivie d'un soleil arden Dans les pays encore plus méridionaux qu le sud de la France, ces Oiseaux se réunis sent en grand nombre sur les arbres mort

tendant ainsi un vent favorable pour traverser les mers, et aller soit en Asie, soit n Afrique. Il est même certaines espèces, articulièrement l'Hirondelle des rochers *Hirundo rupestris*, Linn.), qui d'Europe ousse ses migrations non-seulement en frique jusqu'au cap de Bonne-Espéran-e, mais encore dans l'Amérique méridio-ale.

De pareilles habitudes sont également ropres aux Martinets, oiseaux très-rapprohés des Hirondelles, et dont le vol est une grande rapidité. Les Martinets, que on découvre depuis les îles de l'Archipel, Espagne, l'Italie, le Tyrol, la Sardaigne, s îles d'Hyères et de Malte, ainsi que dans plus grande partie de la France, nous rrivent vers la fin du mois d'avril: ils nous uittent vers la fin de juillet ou les premiers ours du mois d'août. On assure que les Martinets de murailles (*Cypselus murarius*, emm.) retournent toutes les années dans le même trou que l'année précédente leur vait servi de retraite. Parmi les deux esèces qui fréquentent les contrées méridioales de la France, il en est une qui porte es excursions non-seulement dans toute Europe, mais encore en Afrique jusqu'au ap de Bonne-Espérance. Elle parvient égament sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, sans cependant dépasser le tropique; est le Martinet de muraille (*Cypselus murarius*, Meyer). Le Martinet à ventre blanc *Cypselus alpinus*, Meyer) ne paraît pas quitr l'Europe; du moins on le trouve en grand ombre sur les rochers de Gibraltar, de la ardaigne, de Malte et de tout l'Archipel.

D'un autre côté nous voyons chaque anée des phalanges de Grues, de Cigognes, e Hérons, d'Oies et de Canards, exécuter ur l'aile des vents des évolutions aérienes. Tantôt à la file les uns des autres, tanôt disposés en triangle de la manière la lus régulière, ces Oiseaux se dirigent sans oussole dans le vague des airs. On les voit uivre une route qu'on leur croirait tracée avance. Ils se groupent et s'arrangent de anière à ce que chacun puisse suivre et arder son rang et jouir en même temps un vol libre et ouvert devant eux.

Pour y parvenir, ils se rangent sur deux gnes obliques formant une sorte de V renersé; cette disposition est la plus favorable our que chaque Oiseau puisse fendre l'air vec plus d'avantages, et que la troupe enère éprouve le moins de fatigue. Seulent, lorsque le nombre de ces Oiseaux est eu considérable, ils se rangent sur une ule ligne; chacun d'entre eux y garde sa ace avec une justesse parfaite.

Lorsque le chef de cette petite armée, ont la place est toujours en tête de la coonne, est fatigué, il va se reposer au derer rang. Tour à tour les autres prennent la ace que le chef vient d'abandonner. Ainsi continue le voyage avec un ordre et une gularité qui feraient supposer à ces Oiaux une intelligence supérieure à un simple instinct. Mais les faits nous apprennent que la Nature a mis dans le cerveau de chaque animal le degré de prévoyance qui lui est nécessaire pour sa conservation.

Par suite de cet instinct, tous les Oiseaux de passage voyagent en troupes plus ou moins considérables, toujours en famille, ou du moins par couples. Les espèces ne se mêlent pas plus dans ces migrations lointaines que les divers âges d'une même race. Les vieux partent d'un côté et les jeunes de l'autre. Il y a plus encore : lorsqu'ils voyagent ensemble, les adultes les précèdent constamment. Lorsqu'ils se quittent dans le trajet, cette séparation a lieu sans embarras et sans interrompre leur voyage aérien. Du reste, les uns et les autres exécutent rarement ensemble leurs excursions ; ils ne suivent presque jamais la même route.

Cette circonstance semble dépendre de l'époque à laquelle les vieux Oiseaux éprouvent la crise de la mue et celle qui atteint les jeunes. Cette maladie enlève à ces animaux une partie de leurs facultés ; mais, comme elle se termine plus tôt chez les adultes, ceux-ci éprouvent toujours les premiers le besoin de changer de climat. Ils sont donc de meilleure heure en état de supporter les fatigues d'un long voyage.

Aussi, les vieux quittent les premiers les cantons où ils étaient fixés, et, lorsque les jeunes les accompagnent, ils s'en séparent souvent, étant plus tôt fatigués. Rarement les jeunes arrivent au terme du voyage. Les vieux seuls traversent la Méditerranée pour se répandre dans les contrées fertiles du nord de l'Afrique. Les jeunes demeurent, au contraire, sur les plages méridionales de l'Europe, ou sur les côtes de la Sicile et de la Calabre, ou dans les régions plus tempérées du centre de l'Europe. Les adultes poussent souvent leurs migrations vers l'archipel de la Grèce, l'Egypte et la Nubie.

Lorsque les vieux partent avec les jeunes, les premiers sont presque toujours en tête de la bande. Ils dirigent la colonne et ne laissent jamais ce soin à d'autres, tant qu'ils accompagnent ceux qui doivent perpétuer leur race.

Rarement ces jeunes individus reviennent aux lieux de leur naissance, tandis qu'il n'en est pas de même des adultes. Aussi ne trouve-t-on dans une contrée que des individus dont le plumage indique qu'ils ne sont point encore parvenus à leur état normal, et dans telle autre des individus qui ont acquis tout leur développement. Les vieux reviennent tous les ans couver dans les mêmes lieux, et pondre souvent dans le même nid lorsqu'ils le construisent d'une manière durable.

Quelque singuliers que puissent paraître ces faits, ils n'en sont pas moins exacts. On peut facilement les vérifier en attachant des cordons de soie aux pattes des Hirondelles et des autres Oiseaux. L'année suivante on les voit reparaître dans les mêmes maisons, ou auprès des mêmes bocages où les uns et les autres s'étaient primitivement fixés, et reprendre leurs anciens nids ou en construire

de nouveaux. C'est dans ces couches nuptiales que ces Oiseaux nous donnent tant d'exemples touchants de la tendresse conjugale. Images de la fidélité, les Hirondelles ne s'abandonnent presque jamais, et leur union est en quelque sorte indissoluble.

Cet exemple si connu prouve que la nouvelle patrie que certains Oiseaux adoptent dans leurs Migrations est toujours la même chaque année. Ils paraissent encore suivre constamment la même route, soit lors de leur arrivée, soit au moment de leur départ, ainsi que l'annoncent les observations que nous avons déjà faites sur les Cailles et sur tant d'autres espèces. Les retours dans les régions tempérées d'un assez grand nombre d'Oiseaux sont si réguliers et si bien déterminés, que les chasseurs comptent sur eux comme les oiseleurs le font relativement à ceux des Becs-Fins.

Malgré les nombreux exemples de tendresse pour leurs petits que nous donnent les Hirondelles, il est cependant des occasions où elles semblent abandonner ce sentiment. Voici du moins un fait qui porterait à le penser. Un jeune enfant avait mis un nid d'Hirondelle dans une cage. Le père et la mère des petits Oiseaux qui se trouvaient dans le nid volaient constamment autour de la cage, chagrins de ne pouvoir donner eux-mêmes à manger à leurs petits. Un jour, l'enfant ayant laissé quelques instants la porte de la cage ouverte, les Hirondelles s'y précipitèrent et tuèrent sans pitié les jeunes Oiseaux.

Cet acte de désespoir annonce jusqu'à quel point d'exaltation les Hirondelles poussent leur amour pour leurs petits. Du moins, cet acte bien apprécié, et qui au premier aperçu ne semble qu'un acte de cruauté, est peut-être une preuve de leur tendresse maternelle.

§ III. *De l'irrégularité des passages des Oiseaux erratiques.* — Quoique le retour des mêmes espèces d'Oiseaux ait lieu assez généralement avec une régularité remarquable, il ne faut pas croire cependant que cette loi générale soit sans exceptions. Elles sont au contraire fort nombreuses, non chez les espèces émigrantes, mais seulement chez les espèces erratiques. Ainsi, le Merle rose (*Pastor roseus*, Temm.) est venu visiter en grand nombre les contrées méridionales de la France, en juin 1837 et 1838; il n'a pas reparu en 1839 ni en 1840. Cette espèce, dont les courses extrêmement irrégulières durent souvent près d'un mois, habite les parties les plus chaudes de l'Asie et de l'Afrique. Il étend néanmoins ses excursions dans les différentes contrées de l'Europe, principalement dans les provinces méridionales de l'Espagne, de l'Italie, du Piémont et de la France, et les pousse même jusque dans l'Hindostan.

Lorsque ces Oiseaux arrivent dans le midi de la France, on les voit voler très-bas en silence; aussi sont-ils faciles à prendre, surtout aux filets. Généralement désireux de continuer leur route, ils séjournent peu dans nos contrées, impatients qu'ils sont de se rendre dans les régions septentrionales de l'Europe. L'époque de la venue des jeunes Merles roses n'est pas tout à fait la même que celle des vieux. Les premiers visitent rarement et en petit nombre le midi de la France, à la fin d'octobre ou aux premiers jours du mois de novembre. Ils accompagnent presque toujours les Etourneaux, dont le genre de nourriture est à peu près le même. L'apparition des Merles roses, toute incertaine qu'elle est, n'a jamais lieu en même temps que le premier passage des Etourneaux.

L'époque à peu près constante de la venue de ces derniers est dans les premiers jours du mois de mars. Les Merles roses ne nous arrivent presque jamais avant la fin de mai et au plus tard vers le milieu de juin. Ils arrivent alors en grand nombre, du moins les vieux individus, dans les prairies, surtout dans celles où ils supposent trouver beaucoup de Grillons, dont ils sont fort friands. De pareils exemples nous sont fournis par d'autres espèces. Ainsi les Becs-Croisés communs (*Loxia curvirostra*, Temm.) ne passent pas toutes les années en France. Leur apparition dans le Midi a lieu d'une manière fort irrégulière et à des époques plus ou moins éloignées. Ces Oiseaux y sont venus en grande abondance en 1836, 1837, 1838 et 1839; tandis que pendant près de seize années on n'en avait pas aperçu un seul. Il faut remonter jusqu'en 1820 pour trouver un autre exemple d'un passage de Becs-Croisés presque aussi considérable que celui de 1839. A cette époque, ces Oiseaux ne cessèrent de passer depuis le mois de juin jusqu'au 4 ou 5 août; mais le plus grand nombre arriva vers le 15 du mois de juillet.

Les Becs-Croisés n'ont aucune sorte de méfiance. Ils se laissent tuer avec la plus grande facilité, et les coups de fusil les effrayent si peu qu'ils ne quittent pas même l'arbre sur lequel ils n'ont pas été atteints. On est donc à peu près sûr de les tuer tous les uns après les autres, pour peu qu'on ait de l'adresse. Par suite de cette incroyable impassibilité, il n'est pas rare, dans le fort de leur passage, d'en abattre de dessus le même arbre cinq ou six de suite. D'un autre côté, si on leur tend des filets, ils s'y jettent sans crainte, surtout si on a le soin d'y attacher quelques individus de leur espèce.

L'irrégularité des Migrations de ces Oiseaux, qui nichent dans le nord de l'Europe, tiendrait-elle aux variations que la température et la marche des saisons éprouvent d'une année à l'autre? Il pourrait en être ainsi : leurs migrations tout à fait accidentelles ne sont pas périodiques. D'un autre côté, de pareils passages ont lieu au contraire du sud au nord. Ainsi, le Coure-Vite Isabelle (*Cursorius Isabellinus*, Temm.), qui habite l'Egypte et la Nubie, visite à des époques indéterminées les côtes du midi de la France. Un individu dont le corps était en

care couvert de plumes à peine développées fut pris en août 1839 sur la plage de Maguelonne, près de Montpellier. Quel motif a donc pu porter cet Oiseau à s'expatrier dans un âge aussi tendre, et où il lui était si nécessaire de ne point abandonner le nid qui l'avait vu naître? Ce fait remarquable a été signalé par M. Lebrun.

L'irrégularité des passages d'un grand nombre d'Oiseaux rend difficile l'appréciation des causes qui les provoquent. Parmi les faits singuliers qui se rattachent à ces voyages accidentels, M. Lebrun, que nous venons de citer, en a signalé un digne d'attention.

La Mouette tridactyle (*Larus tridactylus*, Temm.) habite les pays froids; elle les quitte pourtant en automne et en hiver, et se répand vers les lacs salés, les mers intérieures, les golfes de l'Océan, principalement en Irlande. On voit rarement ces Oiseaux s'avancer en petites troupes vers les contrées méridionales : cependant en l'année 1840, remarquable par la douceur de l'hiver, les Mouettes tridactyles sont arrivées en grandes bandes dans le Midi. Quoique les étangs fussent encombrés de Poissons, ces Oiseaux se laissèrent mourir de faim. Plusieurs du moins furent trouvés morts, et leur maigreur, ainsi que celle des individus qui ont été tués, signala t assez quelle pouvait en être la cause, c'est-à-dire le défaut de nourriture, au milieu cependant de l'abondance qui les entourait.

On se demande quels motifs ont pu porter ces Oiseaux à quitter les pays qu'ils habitent ordinairement, pour se transporter à de grandes distances, et là où ils devaient trouver la mort, quoique toutes les circonstances favorables à leur existence leur fussent ouvertes. C'est là un fait, il faut en convenir, dont il est difficile de donner une explication satisfaisante. Ce ne peut être le besoin d'une nourriture convenable, puisque ces Mouettes n'ont point usé de celle qu'elles trouvaient partout en abondance. Serait-ce une température plus douce qu'elles auraient cherchée? Elles l'ont rencontrée dans nos climats, et cependant elle ne leur a pas été utile; la plupart ont succombé malgré sa bienfaisante influence. Cette circonstance viendrait-elle à cette merveilleuse police de la Nature qui maintient dans une harmonie parfaite le nombre et les proportions des différentes espèces? c'est ce que nous n'oserions décider.

D'un autre côté des observations suivies avec le plus grand soin à Montpellier par divers ornithologistes n'avaient jamais fait connaître le Bécasseau platyrinque comme une espèce de passage dans nos contrées. Du moins, M. Crespon, dans son *Ornithologie du Gard*, n'a pas signalé cet Oiseau parmi ceux qui fréquentent les contrées méridionales de la France. Cependant cinq individus de ce Bécasseau, sur le genre duquel il s'est élevé entre les auteurs de grandes discussions, ont été récemment apportés à M. Lebrun. Un de ces individus fut tué le 30 juillet 1840 dans les environs de Montpellier; deux autres le 2 août suivant, et enfin les deux derniers le 5 et le 14 du même mois. Depuis lors aucun autre individu de ces Oiseaux, qui habitent les marais du nord de l'Europe et de l'Amérique, n'a été aperçu parmi nous, quoiqu'ils poussent leurs excursions jusque dans l'archipel de la Sonde et des Moluques.

Si donc cette espèce a paru dans le midi de la France en 1840, et cela dans le jeune âge, après avoir resté si longtemps sans y arriver, il ne faut point l'attribuer à son humeur sédentaire, puisqu'elle fréquente à la fois l'Europe, l'Asie et l'Amérique, mais à l'irrégularité des passages accidentels des Oiseaux. Cette irrégularité peut seule rendre raison de la tardive apparition de cette espèce dans les contrées méridionales de la France. Elle confirme aussi les autres faits que nous avons déjà énumérés.

Cette même année 1840 s'est fait encore remarquer parmi nous par une autre apparition d'une espèce de Bécasseau, qui a été décrite comme habitant l'Amérique septentrionale. A la vérité Temminck, dans son quatrième volume supplémentaire de la seconde édition de son *Manuel d'ornithologie*, fait observer qu'un individu de cette espèce, ou du Bécasseau pectoral, a été tué en Angleterre le 17 octobre 1830. A part cet individu unique, on n'avait jamais constaté en Europe l'apparition de cette espèce. Cet Oiseau, capturé en 1840 dans le midi de la France, ne s'est pas borné, comme cette fois, à cinq ou six individus. Un seul fut d'abord apporté à M. Lebrun. Cet ornithologiste présuma qu'il ne devait pas être isolé; en conséquence, il recommanda aux chasseurs de prendre tous ceux qu'ils pourraient trouver. De cette manière, il s'est procuré vingt-cinq individus de la même espèce.

Les deux Bécasseaux dont l'apparition dans les provinces méridionales de la France a été pour les naturalistes un objet de surprise, y sont venus en même temps que le Cocorli (*Tringa subarcuata*), dont les passages ont lieu régulièrement depuis le mois d'août jusqu'au 15 octobre. Les deux espèces de Bécasseaux, le Platyrinque et le Pectoral, sont arrivées parmi nous presque toutes dans le jeune âge; quelques individus du Cocorli étaient cependant adultes, et avaient conservé leurs livrées d'été. Ces faits prouvent combien il serait essentiel que ceux qui sont témoins de la venue ou des passages des Oiseaux fussent assez éclairés pour démêler les espèces différentes qui ne s'y trouvent que plus ou moins passagèrement. On arriverait ainsi à discerner avec plus de certitude les Oiseaux qui opèrent leurs migrations avec régularité de ceux dont les excursions sont purement accidentelles.

§ IV. *De la diversité dans les époques des passages des jeunes et des vieux Oiseaux.* — Un fait constant dans les Migrations des Oiseaux est la diversité des époques à laquelle les jeunes et les vieux exécutent leurs voya-

ges. Les différentes espèces de Becs-Fins ou de Fauvettes peuvent être citées comme des exemples frappants de cette circonstance remarquable. On voit du moins rarement la Passerinette (*Sylvia passerina*, Temm.), la Verderolle (*Sylvia palustris*, Temm.), et l'Effarvatte (*Sylvia arundinacea*, Temm.), exécuter leurs passages aux mêmes époques de leur vie.

Les vieux arrivent à peu près constamment dans les contrées méridionales de la France avant les jeunes, dont les passages ont lieu beaucoup plus tard. Par suite d'habitudes analogues, les Ortolans mâles (*emberizza hortulana*, Temm.) précèdent le plus ordinairement leurs femelles dans leurs migrations régulières, et cela d'au moins une quinzaine de jours.

Ainsi, peu avant l'entrée de l'hiver, lorsque les premiers froids commencent à se faire sentir, les Oiseaux de passage se réunissent par bandes, et, dans le plus grand nombre des espèces, les jeunes se rassemblent et se séparent des vieux comme s'ils avaient honte de demander leur chemin à leurs anciens.

Chez certaines espèces, les individus, soit erratiques, soit émigrants, volent isolés, tandis que chez d'autres ils forment au contraire de nombreuses bandes désordonnées, exécutant leurs voyages toujours en grand nombre. Quelques-uns volent rangés en colonnes régulières et plus ou moins serrées. Certaines de ces colonnes cheminent lentement, comme si elles obéissaient au froid qui les va chassant, tandis que les autres partent avec rapidité, et terminent en peu de jours leurs migrations.

Quelques Oiseaux ont l'habitude de voler tout près de terre; on les voit se reposer aussi très-souvent, pour si peu qu'ils se sentent fatigués. D'autres, au contraire, s'élèvent au-dessus des nues, et, plus vigoureux et plus agiles que les premiers, ils ne s'arrêtent presque jamais. Mais les uns aussi bien que les autres jugent très-bien les époques qui peuvent favoriser leurs voyages. Il n'y a pour aucune de leurs espèces ni équivoque, ni incertitude.

Tous connaissent également, par suite d'un instinct naturel, l'époque de leur retour; aucun d'entre eux ne se trompe jamais sur les lieux qu'ils ont déjà visités. Un Martinet auquel on avait fait une marque afin de le reconnaître revint dix années de suite construire son nid dans une caisse disposée à cet effet. Un Faucon à queue rouge, très-reconnaissable parce que, à la suite d'un accident, ses plumes avaient blanchi, revint pendant l'espace de douze hivers consécutifs prendre possession d'un vieux pin dans le district de Colleton dans la Caroline.

Les Migrations des animaux ont donc lieu par suite d'un instinct inné. Cet instinct les y pousse à peu près comme celui particulier au Castor le force à bâtir lorsque, élevé loin de ses parents, il n'en a rien appris. En effet, des Castors isolés, solitaires, placés tout exprès dans des cages, pour qu'ils n'aient aucun besoin d'édifier leurs constructions ordinaires, cherchent toujours à les faire, poussés par une force machinale et aveugle, ou par un instinct auquel ils ne savent ni ne peuvent résister.

De même, l'Oiseau placé dans une cage, maintenu dans une température égale à celle qu'il va chercher ailleurs dans ses migrations ordinaires, et auquel on distribue une nourriture abondante et appropriée à ses besoins, ne montre pas moins à l'époque de ses voyages une agitation toute particulière. Il manifeste toujours la plus vive impatience pour quitter les lieux où on le retient. L'instinct qui le porte à voyager est si impérieux, si irrésistible, que, malgré l'accomplissement de tous ses besoins, nous pouvons même dire de tous ses désirs, il succombe souvent lorsqu'il ne peut remplir les exigences de son organisation.

Cet instinct porte l'Oiseau comme le Poisson à voyager, comme celui du Castor le pousse à construire son admirable cabane; mais ni les uns ni les autres ne peuvent aller au delà; sous ce rapport, comme sous tous les autres, l'instinct est borné à un acte déterminé qui s'exécute et se produit de la même manière et avec les mêmes conditions. Au contraire, tout dans l'intelligence est général. Sa flexibilité et sa perfectibilité sont tels, qu'il n'y a pas d'objets auxquels elle ne puisse s'appliquer. Sans doute, les animaux sentent, connaissent, pensent à leur manière; mais les êtres doués de l'intelligence, l'homme, qui jouit seul de ce noble attribut, est aussi le seul à qui le pouvoir ait été donné de sentir qu'il sent, de connaître qu'il connaît et de penser qu'il pense.

Les animaux n'ont donc pas la réflexion, cette faculté suprême qu'a la pensée de l'homme de se replier sur elle-même, et d'étudier l'esprit. La réflexion, ainsi définie, est donc la limite qui sépare l'intelligence de l'instinct des animaux. On ne peut disconvenir en effet qu'il n'y ait là une démarcation profonde. Cette pensée qui se considère elle-même, cette intelligence qui se voit et qui s'étudie, cette connaissance qui se connaît, forme évidemment un ordre de phénomènes déterminés d'une manière tranchée, et auxquels nul animal ne saurait atteindre. C'est tout à fait le monde purement intellectuel, et ce monde n'appartient qu'à l'homme.

On ne rencontre jamais dans les contrées méridionales de la France de vieux individus du Plongeon imbim (*Colymbus glacialis*, Linn.), ni du Canard eider (*Anas mollissima*, Linn.). Les jeunes seuls les visitent, et, ce qui est non moins remarquable, on voit rarement parmi eux des mâles, du moins parmi les individus de cette dernière espèce. On assure cependant que des femelles adultes ont été tuées dans les environs de Montpellier. Cette circonstance tiendrait-elle à ce que la différence des sexes est plus difficile à reconnaître chez les jeunes individus que chez les

vieux; nous n'oserions le décider. Il en est de même du Moineau cisalpin (*Fringilla cisalpina*, Temm.). Cet Oiseau arrive à peu près constamment dans le Midi vers la fin d'octobre ou au commencement du mois de novembre, mais presque toujours dans le jeune âge. Il nous quitte ensuite, et au plus tard vers la fin de décembre, ne séjournant guère dans les provinces méridionales de la France plus de deux mois. On ne voit plus ce Moineau dans aucune autre saison de l'année. De pareilles habitudes sont communes au Bruant montain (*Emberizza calcarata*, Temm.). Cet Oiseau nous arrive assez souvent et isolément vers la fin de novembre, toujours dans le jeune âge, n'ayant pas opéré la mue des adultes.

On peut faire une remarque non moins singulière relativement à la différence des distances que parcourent les vieux Oiseaux dans leurs migrations en comparaison de celles que franchissent les jeunes. On voit constamment les bandes composées de vieux Oiseaux étendre leurs migrations plus loin, soit en automne, soit à leur retour au printemps, que les bandes formées par les jeunes Oiseaux. Celles-ci s'avancent toujours moins en avant dans les régions plus froides que celles qu'elles viennent d'abandonner. Ainsi, lorsque les vieux poussent leurs voyages jusque dans les régions du cercle arctique, les jeunes, moins audacieux et moins entreprenants, restent pendant une ou deux années dans les contrées du centre de l'Europe. Lorsque les vieux choisissent les climats tempérés comme lieux de leur séjour, les jeunes sont retenus dans le Midi. Ils ne paraissent pas pour lors passer les mers qui séparent l'Europe de l'Afrique septentrionale; cependant le plus grand nombre des espèces nomades qui n'arrivent pas à l'état adulte dès leur première année choisissent de préférence ces contrées pour leur séjour d'hiver.

Si l'on arrête ces Oiseaux au milieu de leurs migrations, plus ou moins loin des lieux où ils construisent ordinairement leurs nids, on ne peut pas les faire nicher, quels que soient les soins que l'on prenne à cet égard. Nous avons renouvelé cette observation bien des fois, particulièrement pour les Becs-Croisés; jamais elle n'a été suivie du moindre succès. On conçoit fort bien pourquoi l'on ne peut parvenir à faire nicher les Colibris, les Oiseaux-Mouches, les Veuves et les Souimangas dans les climats tempérés, puisque ces Oiseaux ne sauraient y trouver cette température élevée qui dans leur pays natal est pour eux la saison des amours. Mais on ne comprend pas pourquoi les Oiseaux que l'on arrête dans leurs passages ne cherchent pas à se reproduire et résistent à un besoin si impérieux que celui qui presse toutes les espèces de faire durer leur race.

On éprouve d'autant plus de difficultés à se rendre raison d'une pareille résistance, que des Oiseaux qui habitent des climats extrêmement chauds, transportés dans les régions tempérées du midi de la France, y pondent leurs œufs tout aussi bien que dans leur pays natal. Telle est l'Autruche. Cette circonstance remarquable pourrait être considérée comme tenant à ce que ces Oiseaux ne construisent pas de nids, puisqu'ils ne pondent qu'un seul œuf à la fois. Elle doit dépendre de tout autre cause. En effet, un grand nombre d'espèces des pays chauds nichent et pondent leurs œufs dans les climats tempérés ainsi que dans les lieux de leur naissance.

Les Oiseaux dont le plumage n'a point encore pris tout son développement et ses couleurs stables sont ceux qui étendent le moins loin leurs excursions. Comme ils sont souvent une ou deux années avant d'être en état de se reproduire, ils se choisissent des lieux tout autres que ceux où les adultes se rendent pour nicher. S'ils se trompaient, les vieux les chasseraient certainement avant qu'ils eussent pu songer à se reproduire.

Lorsque le temps est venu de quitter les contrées où ils ont opéré leurs pontes, on voit ces jeunes Oiseaux, devenus adultes, se rassembler pendant huit, dix ou même quinze jours, et se préparer ainsi aux voyages auxquels ils vont se livrer. Ces rassemblements durent ainsi jusqu'au moment où l'époque des passages est totalement terminée.

Comme les vieux individus poussent leurs excursions le plus loin, ils s'égarent le plus avant dans les régions du Nord, ou les contrées polaires, où il est rare de rencontrer de jeunes Oiseaux. Lorsque, au retour du printemps les Palmipèdes et les Echassiers quittent les contrées tempérées pour gagner l'extrême Nord, les vieux y arrivent à peu près seuls. Les jeunes restent sur les bords de la Baltique, s'étendent sur les lacs de l'Autriche, de la Hongrie, et au plus loin sur ceux de la Russie.

Les sexes ne sont pas non plus sans quelques rapports avec le nombre des individus qui composent les passages. Souvent les deux sexes ne voyagent pas ensemble, soit que les mâles précèdent les femelles, soit que l'inverse ait lieu. Il arrive même quelquefois que l'un des sexes prédomine d'une manière marquée sur l'autre. Telle est, par exemple, la Mésange remis (*Parus pendalinus*), qui offre constamment, dans le midi de la France, plus de mâles que de femelles. Il en est également ainsi chez les Fauvettes, et particulièrement chez la Passerinette, la Mélanocéphale, et enfin chez le Bec-Fin à lunettes.

Cette circonstance dépendrait-elle de la plus grande force motrice dont les mâles sont doués. On conçoit qu'elle doit leur donner les moyens de franchir des espaces plus considérables, et d'arriver ainsi plus tôt que leurs femelles dans nos contrées. Cet excès des mâles tient peut-être encore à l'ardeur qu'ils montrent pour se reproduire, sentiment moins fort chez les individus de l'au-

tre sexe, et qui par cela même les porte moins à se déplacer.

Si beaucoup d'Oiseaux voyagent pendant le jour, un grand nombre, comme les Hérons, les Bécasses, les Râles et une foule d'autres espèces voyagent pendant la nuit. Les uns font entendre des cris plus ou moins perçants, tandis que les autres gardent le silence pendant leurs courses même les plus longues.

La plupart des espèces de passage qui ont de pareilles habitudes s'arrêtent à peine dans les voyages qu'ils font des pays chauds où ils passent l'hiver, jusqu'aux lieux où ils établissent leur principal domicile. C'est surtout vers les régions septentrionales que ces Oiseaux se rendent pendant la belle saison.

Parmi ces espèces éminemment voyageuses on peut signaler principalement les Cicognes. Quoiqu'elles s'élèvent considérablement dans les plaines de l'air, elles n'en franchissent pas moins de grandes distances. On est peu surpris que les Hirondelles et les Martinets, dont les ailes sont si étendues et la puissance du vol si grande, aient de pareilles habitudes. D'ailleurs ces Oiseaux ont leur corps peu pesant, et leurs mouvements sont extrêmement agiles.

Comme les Hirondelles exécutent les plus longs voyages, et quittent le plus souvent les lieux qu'elles habitent pendant la nuit, on a longtemps supposé qu'elles se retiraient l'hiver dans des excavations ou de petites cavités au bord des rivières. Là elles seraient engourdies pendant toute la saison des frimas.

Hunter a demontré que cette supposition n'était pas exacte ; car l'organisation et la structure anatomique des organes respiratoires de ces animaux s'opposent non-seulement à ce qu'ils puissent vivre dans l'eau, mais encore à ce qu'ils puissent rester longtemps engourdis. D'ailleurs, comme nous avons déjà fait saisir à quelle cause il fallait attribuer cette erreur, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Nous ferons cependant observer que les routes suivies par les Hirondelles dans leurs migrations sont parfaitement connues, et qu'il est facile de suivre leur direction aussi bien que celle des autres Oiseaux, ce qui empêche de les considérer comme hivernantes à la manière des Loirs et des Marmottes.

Il est du moins certain qu'au moment du départ les Oiseaux voyageurs manifestent une sorte d'inquiétude et de malaise particuliers. Aussi M. Bachman a-t-il observé des Canards du Canada (*Anser Canadiensis*) parfaitement apprivoisés à Charles-Town, lesquels à chaque printemps faisaient tous les efforts imaginables pour obéir à leur instinct. Quoiqu'on leur eût coupé une articulation de l'aile, du moment qu'ils se voyaient libres, ils s'échappaient en courant vers le nord, comme s'ils eussent voulu entreprendre leur voyage en marchant. Wilson cite également comme une chose certaine le fait d'une Cane apprivoisée qui au printemps s'échappa de Long-Island, et revint à l'automne avec trois cents canetons, qui demeurèrent avec elle. Il paraît en être de même du Cygne domestique et, ce qui est encore plus remarquable, du Cygne noir de la Nouvelle-Hollande (*Anas plutonia*) élevé en Europe. Les Rouges-Gorges, les Chardonnerets et les autres Oiseaux apportés jeunes des pays du Nord et mis en liberté, se dirigent de suite vers les pôles avec tout autant de précision que s'ils étaient munis de boussoles.

En réfléchissant sur ces faits, qui se renouvellent chaque année avec le retour des saisons, on est moins surpris que l'arrivée et le départ des Oiseaux soit un des meilleurs pronostics du changement de temps qui va avoir lieu. Le capitaine Parry raconte avec quelle anxiété les Esquimaux attendent l'arrivée du Pinson de neige. L'Aigle pêcheur annonce à ceux qui habitent les rives des fleuves du Nord que le moment de la pêche est enfin venu. Le chant de la Tête de chèvre (*Caprimulgus Caroliniensis*) rappelle également aux fermiers et aux laboureurs que le temps de semer le froment doit être arrivé, puisque cet Oiseau fait entendre sa voix.

Ainsi les chants des Oiseaux, tout comme les cris des autres animaux, animent non-seulement la Nature, mais sont souvent des signes certains des événements et des circonstances qui vont suivre. Ils les annoncent beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire avec toute notre intelligence aidée par les instruments, fruits de son invention, qui nous ont mis en communication avec les objets extérieurs.

§ V. *De l'influence de la température et de la nourriture sur les passages des Oiseaux.* —La température n'est donc pas sans quelque influence sur les passages des Oiseaux. En effet, nous voyons avancer vers nous les Ramiers, les Linottes, les Pinsons, les Draines, les Grives et les Chardonnerets, à mesure que l'hiver les poursuit ailleurs. Quelques-uns vont à peu près seuls, ou voyagent en petites troupes, mendiant pour ainsi dire leur nourriture sur leur passage. D'autres, tels que les Ramiers, s'élancent en grandes masses dans les vastes plaines de l'air, pleins de confiance dans la puissance de leur vol; ils s'arrêtent peu dans le trajet qu'ils ont à parcourir. Plusieurs espèces de Bruants, plus timides, n'abandonnent qu'à regret les lieux de leur naissance. Elles ne les quittent que lorsqu'elles y sont forcées par les rigueurs de l'hiver ; aussi ces Oiseaux ne nous arrivent généralement que fort tard.

Lorsque la bise souffle, que l'atmosphère est sombre et grisâtre, on voit passer dans les nuages épais des détachements de Grues, de Foulques, de Vanneaux, de Pluviers, d'Oies, de Canards. Enfin de nombreuses légions d'Oiseaux aquatiques, qui abandonnent les régions glacées des pôles, viennent s'abattre dans les prairies inondées ou les

rais remplis de joncs des contrées méridionales.

Mais lorsque, aux approches du printemps, campagnes reprennent leur verdure, les épiers, les Loriots, les Coucous et les Mauvis (*Turdus iliacus*), reparaissent et se répandent dans les champs et dans les forêts du Midi. Les Oiseaux palmipèdes, ainsi que toutes les espèces des rivages, retournent vers leur humide et froide patrie, dont les glaces les avaient chassés. Les Oiseaux insectivores et granivores reviennent, au contraire, dans le Midi avec la belle saison, qui les rappelle dans leur pays natal. La faim les a fait fuir, l'amour nous les ramène. L'Hirondelle reconnaît le nid qu'elle plaça sous les fenêtres de nos habitations ; la Cigogne retourne sur celui de l'antique tour où elle éleva sa famille ; le Loriot retrouve son bien dans la forêt ; le Rouge-Gorge revoit avec plaisir le tronc mousseux de son vieux chêne, et le Traquet son buisson. Ainsi les contrées du Midi, comme toutes celles où le printemps fait sentir sa bienfaisante influence, sont saluées par des chants d'allégresse et d'amour jusqu'à ce que l'hiver, entouré de brumes épaisses et de froids rigoureux, vienne de nouveau y faire peser son sceptre de glace et de mort.

Les voyages constants que les Oiseaux exécutent à des époques fixes n'ont rien de commun avec ceux que certaines espèces entreprennent sans aucun but apparent, pouvant supporter toutes sortes de variations dans la température et vivre en quelque sorte dans tous les climats. Ceux-ci paraissent voyager presque sans but. Ils ne suivent aucune direction fixe, et ne s'arrêtent que pour prendre un repos indispensable. Leurs apparitions, tout à fait essentielles, jettent ensuite une grande confusion dans la distribution des espèces, lorsque ces Oiseaux s'arrêtent et finissent par se fixer dans les lieux nouveaux où le hasard les a conduits. Dans ces migrations accidentelles et isolées, les deux sexes voyagent constamment ensemble. Le nombre de ces individus qui parcourent les pays divers, sans projet comme sans dessein déterminé, est du reste peu considérable. On admire pourtant dans ces migrations partielles l'ordre qui y règne. Il n'est pas moins surprenant de cet instinct admirable qui porte ces Oiseaux à s'appeler mutuellement, afin de se rassembler vers un point fixe et de se trouver réunis douze ou quinze jours avant celui du départ.

Ce jour est ordinairement l'indice du mauvais temps qui va suivre. En effet, les Oiseaux prévoient mieux que les autres animaux les changements qui vont s'opérer dans la température; aussi, après l'arrivée de certaines espèces, disparaissent les beaux jours et la douceur du climat. Les faits qu'ils nous présentent, nous les retrouvons également chez la plupart des espèces dont les voyages ont constamment lieu à l'époque du changement des saisons.

On n'ignore pas que la venue des Oies, des Canards, des Grues, des Cigognes, et même des Corneilles, est un signe certain des mauvais jours qui vont succéder à leur apparition. L'Oiseau des tempêtes n'est-il pas également pour les navigateurs un indice assuré des orages qui vont survenir. Sa présence, ainsi que l'observe avec raison Buffon, est à la fois un signe d'alarme et de salut. Par suite des sages desseins de la Nature, cet Oiseau, si utile à l'homme, est généralement répandu dans toutes les mers, comme pour mieux prévenir les marins contre les dangers qui les menacent (196).

On se demande si cette prévoyance est pour les Oiseaux un effet de leur instinct ou un résultat de leur organisation. Celle-ci détermine les impressions qui produisent et développent les conséquences de l'instinct, dès lors, c'est dans l'organisation même qu'il faut chercher les conditions de cette prévision.

Nous avons déjà fait observer que les Oiseaux étaient les animaux dont la température est la plus élevée; ils doivent donc être plus sensiblement affectés par les changements qui peuvent s'opérer dans les circonstances extérieures. Sans doute ces animaux sont entourés de plumes et de duvets, corps aussi mauvais conducteur de la chaleur que l'air qui en remplit les cavités ; par cela même, ils se trouvent dans des conditions qui affaiblissent l'impression des milieux sous l'influence desquels ils vivent. D'un autre côté, les Oiseaux, comme les Vertébrés les plus élevés dans la série animale, ne sont jamais en équilibre sous le rapport de leur température avec l'air ambiant; aussi, plus ils en reçoivent dans leurs poumons, dans leurs os, dans leurs plumes, enfin dans toutes les parties de leur corps, plus ils doivent en être affectés. Ils le sont surtout lorsque ce fluide se trouve très au-dessous de leur propre chaleur, comme cela arrive lors des diverses variations atmosphériques.

Les Outardes barbues (*Otis tarda*) n'arrivent dans les contrées méridionales de la France que lorsque l'hiver est rigoureux. Si la température se maintient à des degrés assez élevés pendant cette saison, ces espèces n'en approchent pas. Leur venue est tellement liée à la température, qu'elle se montre constamment en harmonie avec la marche de la chaleur. Aussi la présence de ces espèces dans le Midi est un indice certain de la rigueur de l'hiver qui va suivre.

C'est sur des faits du même genre qu'est fondée l'opinion généralement accréditée parmi les cultivateurs, que l'arrivée de certaines espèces dans des pays plus méridionaux que ceux où elles ont coutume d'aller passer l'hiver, est presque un signe certain

(196) On pourrait encore citer parmi les Oiseaux qui présagent les tempêtes la Mouette à pieds bleus, Stercoraire cataracte, et bien d'autres espèces.

que la saison qui suivra leur venue sera froide. M. Brehm, qui a publié sur les migrations les observations les plus intéressantes, regarde cette opinion comme fondée. D'après lui, ce pronostic tromperait peu : il est principalement donné par des Oiseaux dont les Migrations ont lieu en août et en septembre, du moins en Angleterre. Parmi ces Oiseaux, on peut comprendre les Fauvettes des roseaux, les Tarins, les Bouvreuils et les Accenteurs.

Il en est également de ceux qui, comme les Cygnes et les Harles, arrivent dans le Midi en grand nombre vers la fin de novembre. On serait tenté de croire, après ces faits et d'après quelques autres que nous énumèrerons plus tard, que les Oiseaux se trouvent au moment de leurs Migrations dans un état tout particulier. Cet état leur permettrait de supporter tous les genres de privations, comme de prévoir certains changements atmosphériques, dont ils pourraient être affectés, s'ils ne se plaçaient pas hors de leurs atteintes.

Ainsi la plupart des Oiseaux exécutent pendant le jour les voyages qui leur sont commandés par un besoin impérieux et irrésistible ; d'autres, au contraire, comme les Ortolans, les Tourdes, les Grives, le Rossignol, les Fauvettes, les Cailles, enfin tous les véritables Chanteurs, ne voyagent jamais que la nuit. Il paraît en être de même des Foulques et de quelques espèces d'Oies et de Canards. Ces Oiseaux, pendant toute la durée du voyage, restent constamment éveillés le jour. Or, s'ils peuvent ainsi passer le temps entier des migrations sans dormir, c'est qu'ils sont pour lors dans un état d'exaltation et dans une sorte de crise bien différente de leur état naturel.

Cette supposition semble confirmée par l'insomnie que ne présentent pas seulement ceux qui sont en liberté, mais même les espèces que l'on tient enfermées. On les voit dans leurs cages pendant le jour dans une agitation continuelle, s'occuper à chercher leur nourriture, et cependant être alertes et en mouvement toute la nuit. Ces Oiseaux ne paraissent pas pouvoir dormir tant que dure l'époque de leurs migrations. Ils ne reprennent du moins leur tranquillité que lorsque cette époque est passée. On les entend pour lors chanter toute la nuit, même lorsque l'appartement où on les tient enfermés n'est pas ou est très-peu éclairé. Cependant lorsquil fait clair de lune ils semblent plus inquiets que lorsque la nuit est obscure. Aussi généralement les Oiseaux libres et indépendants voyagent de préférence pendant les nuits claires.

Ces observations nous font comprendre que les migrations des Oiseaux, comme tous les actes produits par l'instinct des animaux, sont principalement sous l'indépendance de l'organisation propre à chacun d'eux. Elles annoncent encore qu'il existe un rapport constant entre les lois établies pour un but déterminé et les circonstances de l'organisme des animaux.

Le phénomène des migrations, dont il est si difficile d'apprécier les causes, a aussi son but d'utilité comme tous les phénomènes de la Nature. Leurs résultats répartissent les Oiseaux, comme les animaux qui s'y livrent, sur la totalité de la surface du globe, de manière que les lieux où ils peuvent se procurer une nourriture suffisante en sont abondamment pourvus. En effet, toutes les contrées où les Oiseaux espèrent trouver de quoi alimenter leurs forces épuisées sont visitées par eux, soit en hiver, soit au printemps, soit enfin en été ou en automne ; on y en voit un nombre plus ou moins considérable, toujours en rapport avec l'abondance de la nourriture, la douceur du climat et l'humidité qui leur est nécessaire

Rien donc ne peut retenir les espèces émigrantes dans les lieux qui les ont vues naître. Lorsqu'on veut les y contraindre, elles périssent et succombent dans un état de maigreur particulier. Témoin ces Coucous auxquels on distribue pendant l'hiver une nourriture abondante et une température analogue à celle du commencement de l'automne. Malgré les soins les plus constants, on ne peut les conserver au delà du mois de décembre et de janvier. Tous périssent dans un état de langueur particulier, produit par l'impuissance où ils ont été de satisfaire à un des besoins les plus pressants de leurs conditions d'existence.

Une sorte de pressentiment des nouvelles circonstances atmosphériques dans lesquelles ils vont se trouver porte les Oiseaux à se livrer à des voyages lointains. Leurs Migrations ou leurs apparitions subites dans une contrée qu'ils n'avaient pas l'habitude de fréquenter donnent des indices certains sur la rigueur de la saison qui doit suivre. Ainsi, lorsque dans l'automne de 1822, M. Brehm, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, vit tous les Canards quitter le lac de Friessnitz, et, que d'un autre côté, il apprit l'arrivée des Pingouins sur les côtes de l'Allemagne, il s'attendit à un hiver rigoureux. L'événement répondit à ses prévisions.

On peut même ajouter que, par suite de ces prévisions, sur lesquelles il est si difficile de se former des idées justes, les Oiseaux voyageurs présagent jusqu'à un certain point les grandes épidémies, et même, au dire de certains observateurs, les perturbations des phénomènes atmosphériques et de certains faits physiques. On assure qu'il en a été ainsi avant les désastres arrivés à la Pointe-à-Pître (Guadeloupe).

Enfin, lorsque dans les climats méridionaux on conserve à la fin de l'automne un grand nombre de Pinsons, de Linottes, de Verdiers, en un mot tous les Oiseaux qui peuvent se dispenser d'émigrer sans péril, on est presque sûr que le froid ne sera pas grand ni longtemps prolongé. Cette sorte de prévision peut paraître avoir quelque chose de merveilleux ; mais elle n'en est pas moins réelle. Elle se manifeste aussi bien chez les jeunes que chez les vieux Oiseaux, quoique les uns et les autres ne suivent pas

ours les mêmes routes et n arrivent pas tamment dans les mêmes contrées.

es actes tiennent tellement à la conser- on des espèces, que la Nature les a tou- douées d'un instinct suffisant pour les er lorsqu'il est nécessaire. Il existe donc apport réel et évident entre les lois gé- des de la Nature et les actes instinctifs animaux. Ces relations n'ont d'autre but d'assurer la perpétuité et la durée des ces. En produisant les actes qui en sont anifestation, l'Oiseau ne les exécute t par suite d'une intelligence qui lui en t sentir la nécessité. Il obéit pour lors à instinct aveugle qui le presse et le sse. Quant à l'intelligence qui préside à les mouvements qu'elle produit et le détermine, elle est en entier hors de actes, toujours les mêmes, et qui ne susceptibles d'aucun genre de pro-

iverses espèces d'Oiseaux se déplacent à des époques fixes et toujours déter- es pour chaque espèce. Ces animaux y bien plus contraints par un instinct ir- stible que par l'effet des circonstances rieures sous l'influence desquelles ils nt. L'action de ces circonstances exerce e sa puissance sur les Oiseaux erratiques les passages sont aussi irréguliers et i inconstants que les causes qui les dé- minent. Quant aux races cosmopolites, un mouvement continuel, l'agitation eur habitude, peut-être parce qu'elles nt sur un élément où elles ne sauraient ver le repos, que n'exige pas du reste organisation. Elles volent constamment surface des eaux des mers, dont elles urent la vaste étendue. La plupart tre elles ne nagent cependant presque is. Cette particularité prouve la grande sance du vol de ces Oiseaux, dont rien ale l'agilité; aussi les voit-on parcou- es espaces les plus considérables sans et comme sans fatigue.

e pareilles habitudes sont assez rares les Oiseaux; ceux-ci nous fournis- peu d'exemples, ainsi que les Poissons, t les mouvements sont non moins sou- s. Il en est différemment des espèces entaires, qui ne quittent jamais les lieux les ont vues naître. Le nouveau monde en présente un plus grand nombre l'ancien continent. La cause de cette érence tient peut-être au genre de nour- re des Oiseaux d'Amérique. Leurs ali- ts les tiennent comme emprisonnés au- des lieux de leur naissance. Il est pos- encore que la température ne soit sans quelque influence sur les mœurs ibles et tranquilles de ces races station- es.

'homme dérange parfois cet ordre, c'est qui a transporté dans les forêts de l'A- que les Gros-Becs d'Afrique. Il les a nés dans le nouveau monde avec d'au- espèces, par suite des relations com- ciales qu'il a établies entre ces deux rées. Les Gros-Becs ont trouvé dans les forêts du nouveau continent toutes les conditions favorables à leur existence; aussi ils y ont tellement prospéré, que bientôt ils y seront aussi nombreux que les espèces indigènes. Cette influence de l'homme qui s'exerce déjà depuis bien des siècles empêche de démêler dans une foule de circonstances la véritable distribution primitive des animaux.

Les causes d'un pareil transport sont si rapprochées de nous, qu'il n'est point difficile d'en reconnaître les effets et de les distinguer de ceux dus aux déplacements naturels par suite des migrations. Mais, lorsqu'elles remontent à des temps éloignés, il est difficile de les bien apprécier et de les discerner des changements opérés par suite des passages des Oiseaux.

L'influence de l'homme s'est fait ressentir non-seulement sur les Oiseaux émigrants et erratiques, mais elle s'est encore exercée sur les espèces sédentaires. A son action est due la disparition du Moineau franc (*Fringilla domestica*) des Iles Britanniques. Si ce Moineau avait eu des mœurs différentes, c'est-à-dire avait voyagé soit à des époques fixes et périodiques, soit à des époques irrégulières, toute la puissance anglaise aurait été sans effet pour détruire le Moineau dans ses possessions. Cet Oiseau, s'il avait été doué d'une plus grande puissance de vol, s'y serait constamment perpétué par suite de ses voyages, auxquels aucun pouvoir humain n'aurait pu mettre obstacle.

Les Anglais ont donc profité des mœurs du Moineau franc pour se délivrer d'un parasite fort incommode, et d'autant plus à redouter pour nos récoltes, qu'il se nourrit uniquement de graines ou de fruits, et détruit peu d'Insectes. Sous ce rapport les espèces insectivores ont leur utilité, puisqu'elles dévorent ces derniers animaux, les fléaux des champs, et sous ce rapport l'homme leur doit en quelque sorte protection.

On conçoit aisément que les mauvais voiliers doivent être les Oiseaux les plus sédentaires; peut-être aussi pour cette raison les Gallinacés se livrent peu à de grandes migrations. Aussi cet ordre est-il plus nombreux dans l'ancien continent que dans le nouveau, et surtout que dans la Nouvelle-Hollande, où il en existe à peine. Si au contraire ces Oiseaux s'étaient livrés, comme tant d'autres, à des voyages lointains, ils se seraient répandus dans diverses parties du globe autres que celles où ils ont fixé leur séjour. Mais, puisqu'ils sont bornés au lieu de leur naissance, ils annoncent par là qu'ils n'ont point changé de climat.

Il est cependant des Gallinacés qui font encore d'assez longues courses, et cela indépendamment de la Caille, des Pigeons et des Tourterelles, Oiseaux fameux par l'étendue de leurs excursions. On peut citer particulièrement les Dindons, dont l'espèce domestique se trouve à l'état sauvage dans diverses parties de l'intérieur de l'Amérique septentrionale.

Ces Dindons sauvages se nourrissent de baies et de fruits ; lorsqu'ils ont épuisé ceux d'une contrée, ils se rendent dans une autre, afin d'y trouver ce qui leur manquait. Ainsi, vers le commencement d'octobre, lorsque les graines et les fruits ont disparu, on les voit s'assembler en troupes plus ou moins nombreuses, vers les plaines fertiles de l'Ohio et du Mississipi et y chercher leur nourriture. Les femelles, suivies de leurs petits, se tiennent constamment séparées des mâles qu'elles redoutent. Les uns et les autres voyagent constamment à pied, et suivent la même direction.

Lorsque cette armée de Dindons rencontre une rivière sur son passage, elle est forcée de susprendre sa marche et de s'arrêter. Etonnés par cet obstacle, on voit pour lors les Dindons se porter sur les plus grandes hauteurs qui en couronnent les bords et y rester plusieurs jours comme en délibération. Ils se décident enfin à monter sur le sommet des arbres les plus rapprochés de la rivière. A un signal donné par le chef de la troupe, tous prennent leur vol vers la rive opposée, où les vieux arrivent facilement, même lorsqu'elle a un mille de large. Quant aux jeunes, ils tombent souvent dans l'eau, et sont pour lors forcés d'achever leur traversée à la nage.

Parvenus ainsi dans un canton où les fruits abondent, ils se divisent par troupes, sans distinction d'âge ni de sexe, et dévorent tout ce qu'ils rencontrent. Ils passent ainsi une partie de l'automne et de l'hiver. Vers le milieu de février, les femelles, bientôt suivies des mâles, vont s'occuper de la ponte.

Elles construisent un nid à terre avec des feuilles sèches, et y pondent de dix à quinze œufs. Elles se réunissent quelquefois plusieurs pour déposer leurs œufs dans un même nid et élever leurs petits en commun. L'une des mères, toujours vigilante, veille constamment sur ces nids. Elle en défend l'approche aux autres Oiseaux et aux Mammifères qui voudraient en dévorer les œufs.

On conçoit comment avec de pareilles habitudes les Dindons sauvages n'ont jamais quitté le sol de l'Amérique où ils ont pris naissance. Ils se bornent à faire dans cette contrée des voyages d'un canton à l'autre, selon l'espoir qu'ils ont de trouver ailleurs ce qu'ils n'ont plus dans les lieux qu'ils habitaient primitivement.

Mais pourquoi en est-il de même des Jacanas, des Toucans, des Guit-Guits et des Colibris, dont le vol est aussi élégant que léger. Si ceux-ci ne se dépaysent pas plus que les Dindons, et si comme eux ils n'ont point d'autre patrie que le nouveau monde, n'est-ce point parce que ces différentes espèces y rencontrent constamment ce qui est nécessaire à leur existence ? Nest-ce pas également par des causes du même genre que les Promerops, les Tangaras et les Tamatias n'ont jamais abandonné les forêts du nouveau continent, et que chaque espèce de Perroquets est restée sédentaire dans les lieux qui l'ont vue naître ? Aussi il n'y a pas d'espèces de ce genre qui soient communes à l'Amérique et à la Nouvelle-Hollande ; cependant ces deux continents sont à peu près la patrie exclusive des Perroquets (197).

Du moins les contrées brûlantes et stériles de l'Afrique n'ont jamais été fréquentées que par le Perroquet cendré (*Psittacus erythacus*). Le sol de l'Europe n'a jamais vu non plus aucune espèce de ce genre animer ses campagnes. D'un autre côté, les Touracons, les Courols, les Barbicans n'ont pas plus abandonné le sol de l'Afrique que d'autres espèces celui de l'Asie. Quelques circonstances particulières, que l'on remarque chez des Oiseaux bien connus et dont on peut facilement observer les passages, semblent propres à nous en faire apprécier les motifs.

Les Cailles, dont nous avons déjà parlé, ont leurs Migrations tellement régulières qu'on les voit arriver constamment dans le midi de la France vers le commencement d'avril, et en repartir vers la fin d'août ou dans le courant du mois de septembre. Ces Cailles quittent quelquefois les contrées méridionales lorsque la sécheresse y est trop grande, dans l'espoir de trouver ailleurs ce qui leur manque parmi nous. D'un autre côté, les Foulques (*Fulica atra*, Linn.), qui

(197) L'influence de la température se fait ressentir non-seulement sur les mœurs des Oiseaux, puisqu'elle en retient un certain nombre dans les lieux de leur naissance, mais elle exerce une influence non moins sensible sur la beauté de leur plumage.

On sait que les plus beaux Oiseaux comme les Insectes revêtus des plus magnifiques couleurs appartiennent aux contrées les plus chaudes de la terre. Parmi les plus belles espèces de cet ordre d'animaux on doit surtout citer le Tangara de Vassor (*Tangara Vassorii*) d'un beau bleu d'azur émaillé. Cet Oiseau est de Santa-Fé de Bogota en Colombie. Si ces faits prouvent quelle est l'influence de la température sur les Oiseaux, d'autres prouvent combien est grande celle de la nourriture.

Jusqu'à présent on n'avait pas pu parvenir à reproduire en Europe le Cardinal huppé de Virginie (*Loxia cardinalis* Linn.). On était seulement parvenu à opérer la reproduction du Cardinal dominicain (*Loxia dominicana*. Linn.); mais toutes les tentatives avaient été sans succès pour la première espèce de Gros-Bec. En fournissant à ces Oiseaux la nourriture qui leur convenait, ils ont fait en France des couvées comme en Amérique. Les petits qu'ils ont produits ont très-bien réussi par suite des soins que leur a prodigués M. Gregory. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, tom. XV, n° 1, 4 juillet 1842, page 38.)

Il serait curieux de s'assurer si l'on ne pourrait pas en faire de même des Colibris. Ces Oiseaux restent constamment confinés dans les lieux de leur naissance par suite peut-être de la difficulté qu'ils éprouveraient de rencontrer ailleurs une nourriture convenable. On ne voit pas pourquoi, si elle leur était donnée en Europe comme en Amérique, ces Oiseaux ne pourraient pas se reproduire dans les régions tempérées. Ce genre de recherches est trop intéressant pour ne pas être tenté par quelque observateur habile, qui pourra se procurer facilement des Colibris vivants.

nairement paraissent sur les côtes du de la France depuis le mois d'octobre u'au mois d'avril, ne s'y sont point arrê- dans l'année 1837. La cause de la re- e de ces Oiseaux des lieux où ils sont nairement si abondants a paru tenir à rême sécheresse de cette année. Cette eresse fut si grande, que les étangs sa- ne recevant presque plus d'eau douce, erbes n'y poussèrent pas comme à l'or- ire.

se demandera peut-être comment les aux peuvent prévoir de pareilles circons- es? On juge facilement pourquoi ils ent des contrées où ils ne trouvent pas s les conditions qui leur conviennent, ne le font les Cailles, soit celles qui, sées par des vents violents, arrivent sur côtes vers la fin de mars, soit les vieil- qui ne s'y rendent que plus tard. Mais nt il est difficile de se rendre raison, comment des Oiseaux peuvent savoir nce qu'ils ne trouveront pas ce qui leur écessaire dans les contrées où ils ont itude de se rendre à des époques fixes. rtains faits permettent cependant d'en- oir que cette prévoyance n'a rien d'ex- dinaire. Quoique les Foulques, dont nous occupons ici d'une manière parti- re, arrivent constamment de nuit sur tangs salés, le lendemain de leur arri- ces Oiseaux, après avoir reconnu les où ils ont l'habitude de séjourner, et trouvant pas de quoi satisfaire leurs ins, les abandonnent avec leurs com- ons, pour n'y revenir que l'année sui- e.

exemple rendra ceci encore plus sen- , d'autant qu'il est facile de le vérifier. prendre une grande quantité de Moi- x, espèce complétement sédentaire dans ontrées méridionales de la France, un grand nombre de chasseurs sèment champs en millet, graine dont ces aux sont fort friands. Lorsque la graine ûre, on les voit arriver de toutes parts, ressés qu'ils sont de s'en repaître. Leur bre est pour lors tellement considérable, n se demande comment ceux qui étaient lus éloignés de ces champs ont pu sa- qu'ils y trouveraient de quoi satisfaire s goûts. Ils ne le peuvent, ce semble, que e qu'ils ont quelques moyens de s'appe- mutuellement et de signaler à leurs pagnons une circonstance que tous re- chent avec ardeur.

ssi lorsque des Oiseaux tels que les ces erratiques ne se déplacent que pour rer ailleurs la nourriture qui leur con- t, ils ne s'arrêtent pas dans les lieux où nt l'habitude de résider, lorsqu'ils ne ument pas pouvoir l'y rencontrer. Ce nous disons de la nourriture a lieu éga- nt pour l'eau, comme pour toute autre nstance du même genre. Cette pré- nce est une suite du même tact qui permet de prévoir d'avance les change- ts qui vont avoir lieu dans la tem- ture.

Du reste, les Oiseaux erratiques, aussi bien que les races émigrantes, suivent des directions bien déterminées et différentes dans les excursions auxquelles ils se livrent. Ainsi dans les climats méridionaux, les espèces émigrantes aquatiques y arrivent presque constamment du nord, tandis que les Cailles viennent au contraire du sud. Ce fait est, du reste, une exception assez remarquable relativement aux races terrestres. Du moins le passage des Ortolans et des espèces analogues, qui commence vers le 15 du mois d'avril et dure jusqu'au 8 ou 10 de mai d'une manière régulière, semble avoir lieu de l'ouest à l'est; mais lorsque ces légers habitants des airs quittent les contrées méridionales de la France, ils suivent une direction tout à fait opposée.

Quand les Ortolans, les Hirondelles et les Martinets abandonnent ces contrées la nuit et pendant la lune d'août, ils se dirigent de l'est à l'ouest, dans des climats où ils comptent rencontrer une température supérieure à celle des lieux qu'ils ont abandonnés. D'un autre côté ces Oiseaux, ainsi que les Pipits, les Tourterelles et les Engoulevents, comme la plupart des Oiseaux terrestres, arrivent toujours du sud, même dans les climats méridionaux. Mais, tandis que les Martinets et les Hirondelles se dirigent constamment de l'est à l'ouest, lorsqu'ils abandonnent les régions méridionales, les autres partent du sud et gagnent toujours le nord.

Les Migrations des Oiseaux semblent donc commandées par leurs penchants naturels et irrésistibles; elles n'ont du moins rien de commun avec les passages accidentels des espèces erratiques, qui sont nécessités ou par le manque d'eau et de nourriture, ou le besoin d'une température plus douce. Il est tout naturel que la plupart des Oiseaux insectivores changent souvent de pays pour se procurer plus facilement des moyens de subsistance. Les voyages commandés par ces circonstances ont souvent lieu à des époques assez fixes, parce qu'elles sont ramenées par les mêmes causes, qui ont elles-mêmes quelque chose de constant. On doit donc considérer dans ces passages, d'une part, l'époque de l'arrivée, et, de l'autre, celle du départ, et porter en même temps son attention sur les diverses directions qui suivent les différentes espèces, soit lorsqu'elles arrivent, soit lorsqu'elles quittent les lieux où elles avaient momentanément fixé leur séjour. Nous allons maintenant étudier ces directions, afin de reconnaître si elles ont quelque chose de constant, et quelle est celle que suivent les Oiseaux dont nous connaissons bien les passages.

Avant d'entrer dans cet examen, citons un fait qui prouve que le déplacement de certains Oiseaux n'a rien de commun avec leurs Migrations; ces déplacements accidentels sont presque toujours déterminés par le besoin où ils sont d'aller chercher ailleurs la nourriture qui leur manque dans leurs parages habituels. Nous en trouvons

du moins des exemples dans les habitudes des Perroquets du Nouveau-Monde. Ces Oiseaux y ont en quelque sorte fixé leur séjour. Malgré notre influence, nous avons pu à peine les faire nicher dans les contrées tempérées, même en les maintenant sous l'influence d'une température élevée, et leur distribuant la nourriture qui leur convient. On rapporte bien quelques exemples de ces nichées; Sonini les mentionne, mais ils sont si rares, qu'on ne peut les considérer que comme de bien faibles exceptions aux habitudes de ces Oiseaux.

Tous les matins, du moins dans la Guyane française, les Perroquets quittent leur gîte ordinaire, vont en troupes nombreuses et presque en ligne droite dans les lieux où ils espèrent rencontrer des fruits. Là, tout occupés du soin de leur nourriture, ils y passent la journée entière. Lorsque le soir arrive, ils volent par paires, se tenant très-rapprochés les uns des autres. Ils retournent ainsi à leur habitation ordinaire, qu'ils quittent le lendemain pour le même but, et vers laquelle ils retournent ensuite de nouveau. Ces voyages si courts peuvent nous donner une idée de ceux plus étendus qu'entreprennent pour le même motif tant d'Oiseaux insectivores et granivores, quoique parmi ces ordres il y ait quelques espèces qui soient à peu près sédentaires, du moins dans les régions tempérées.

Il est certains déplacements ou certains passages qui paraissent uniquement déterminés par le besoin d'une température appropriée aux conditions d'existence des espèces voyageuses. Tels sont ceux auxquels se livrent les Oies et certains Canards sauvages. Aussi, au mois d'août 1778, le capitaine Cook, naviguant vers le détroit de Behring et ayant relevé toute la partie de la côte Tchouktchen, les masses de glace lui ayant permis d'approcher très-près de cette côte, crut à l'existence d'un grand continent arctique.

Il allégua en faveur de cette opinion, d'accord avec la croyance populaire, le grand nombre d'Oies et de Canards sauvages qui viennent dans ces parages tous les ans, à l'époque du mois d'août. Cette dernière circonstance ne peut pas cependant être invoquée comme la preuve d'un grand continent arctique. Les Oies sauvages vivent principalement de Poissons; lorsque les rivières, fermées par les glaces, ne leur en fournissent plus, ces Oiseaux sont obligés pour en rencontrer de se diriger vers la mer ouverte, qui se trouve plus au nord. On sait aujourd'hui que lorsque le thermomètre centigrade descend à 19 degrés au-dessous de zéro, l'Océan arctique demeure libre de glace. A mesure que les glaçons déjà formés se brisent, les Oiseaux sont forcés de se rapprocher de la terre, où ils arrivent d'ordinaire un peu avant l'époque de la mue, et d'où ils retournent vers le midi, aussitôt que l'hiver recommence.

Ces excursions, qui ne font parcourir aux Oiseaux que des espaces assez bornés, n'ont rien de commun avec les Migrations. Celles-ci ont lieu en effet à des époques fixes et déterminées; elles portent les Oiseaux à parcourir des contrées différentes et souvent très-éloignées de celles où ils ont fixé leur séjour. Mais les espèces dont l'apparition est aussi subite qu'extraordinaire dans des pays où elles n'ont pas l'habitude de s'y transporter, ne s'y voient jamais en troupes nombreuses, comme les véritables races émigrantes, et même comme les erratiques. Cet isolement annonce que leur apparition hors de leurs limites habituelles est un cas tout à fait exceptionnel, comme l'effet d'une tempête ou de violents coups de vent. Leur présence dans des lieux inaccoutumés à ces espèces n'a rien de commun avec les migrations ou les passages déterminés pour chaque Oiseau, que l'on voit toujours s'effectuer par un concert unanime d'un grand nombre d'individus.

Les directions que les Oiseaux suivent dans leurs voyages semblent avoir souvent quelque régularité. Du moins les espèces, soit les émigrantes, soit les erratiques, qui vivent sur des terres sèches et découvertes, paraissent aller directement du nord au sud. Les Oiseaux aquatiques, ainsi que ceux qui vivent au bord des eaux, tels que les Palmipèdes et les Echassiers, voyagent au contraire dans la direction du nord-ouest au sud-est.

Les premiers, à l'exception d'un petit nombre, se rendent en Afrique, et traversent la Méditerranée après avoir quitté les contrées tempérées. Aussi les voyageurs qui parcourent le nord de l'Afrique ont constamment sous les yeux des preuves matérielles de ces Migrations périodiques, qui portent les espèces d'Europe en Afrique. Les Oiseaux de l'Espagne, de la Sardaigne, de la Sicile et du Levant, viennent au contraire accidentellement ou périodiquement du nord de l'Afrique; ils ne dépassent point en Europe les chaînes de la Sienna et les Apennins.

L'existence simultanée d'un assez grand nombre d'Oiseaux d'espèces à peu près semblables dans le nord, sous l'équateur et les zones tropicales, est encore un fait non moins singulier et plus difficile à expliquer. Ce fait est d'autant plus extraordinaire, que ces mêmes espèces, qui se multiplient pour la plupart dans ces diverses régions, ont leurs Migrations limitées et leur apparition périodique. Ces Oiseaux, qui se rapportent principalement aux Fissipèdes, aux Pinnatipèdes et aux Palmipèdes, ne diffèrent les uns des autres par aucun caractère essentiel, malgré l'immense distance qui les sépare. On aperçoit seulement quelque diversité dans les nuances du plumage, quoiqu'il éprouve sous ces diverses températures les mêmes mues périodiques que celles que ces Oiseaux subissent dans les régions tempérées.

Il est, par exemple, un Oiseau rapace qui se trouve dans presque toutes les contrées et qui, malgré l'éloignement qui sépare les lieux qu'il parcourt de ceux qu'il habite plus ou moins constamment, offre toujou

grande uniformité dans son plumage. circonstance est réellement remar- ie ; elle prouve que certaines espèces ent à toutes les impressions des agents leurs, et ne paraissent du moins en ver aucune sorte d'influence, et par aucun genre de variation. Telle est la ette Effraie (*Strix flaminea*), que nous déjà citée.

s comparaisons faites avec soin des s espèces d'Echassiers, qui habitent verses contrées de l'Europe, le midi frique, les îles de la Sonde, la Nou- Guinée et le Japon, ont prouvé qu'il te pas de différence appréciable entre ndividus qui se trouvent à d'aussi des distances. D'un autre côté, les mê- aces de cet ordre d'Oiseaux, peut-être us petit nombre que les premières, se ntrent également du nord au midi, bien dans l'ancien que dans le nou- monde: Ces Echassiers semblent en ue sorte les cosmopolites de cette e. Ils le sont bien plus que les Palmi- s, répartis d'une manière beaucoup analogue sous le rapport du climat et température, quoique leur répartition encore très-disparate relativement aux nces des lieux où on les rencontre ha- llement.

comparant ensemble un grand nombre eaux d'Europe, d'Amérique et du , on est frappé de leur ressemblance le rapport des formes, de la taille, des es, des distributions du plumage, et e, d'après M. Temminck, auquel nous untons ces faits, de la couleur de leurs .

s observations prouvent que le plus nombre des Oiseaux de passage des ées tempérées de l'Europe émigre pen- l'hiver, soit vers les côtes méridionales ette contrée, soit en Afrique. Les espè- qui poussent leurs voyages jusqu'en ue s'y répandent partout où elles trou- à satisfaire aux conditions de leur ence. Les Echassiers et les Palmipèdes fréquentant comme ailleurs les portions dées de l'intérieur des terres, ou celles se trouvent au bord des côtes. Quant tribus innombrables des races insecti- s et granivores, elles pénètrent plus avant l'intérieur des terres, et vont chercher le sud la nourriture qui leur manquait s les lieux qu'elles ont abandonnés.

grand nombre d'Oiseaux se dirigent ement des parties orientales de l'Europe les contrées les plus reculées de l'Asie; arrivent ainsi jusqu'au Japon, où l'on ve une assez grande quantité des es- es propres à la première région. Ces s, que l'on découvre à la fois dans des ux aussi éloignés, sont probablement es qui habitent les limites les plus orien- s de l'Europe. Dans leur humeur voya- se, elles parcourent l'Asie et pénètrent qu'au Japon. Il est du moins certain que ques Echassiers, et particulièrement les es, dont les tribus se trouvent en grand nombre en Asie, se dirigent dans leurs voyages de l'orient à l'occident. Du reste, un petit nombre de leurs individus poussent leurs Migrations au delà des parties sud-est de l'Asie, à l'exception pourtant de ceux qui fréquentent les rivages. On les retrouve presque partout sur les plages maritimes de l'ancien continent.

Cette similitude des mêmes espèces dans les diverses régions de l'Europe et de l'Asie n'est pas bornée, comme on pourrait le supposer d'après ce que nous avons dit, aux Passereaux, aux Echassiers et aux Palmipèdes ; elle est commune également à certains Oiseaux de proie et aux Gallinacées; seulement les uns et les autres qui, dans leurs Migrations, parcourent l'Asie et même le Japon, sont en moindre nombre que ceux qui se rapportent aux Echassiers, aux Palmipèdes et aux Passereaux. Parmi les genres qui offre le plus d'espèces communes à ces deux grandes régions, on peut citer au premier rang, parmi les Palmipèdes, le genre Canard, comme les Hérons et les Chevaliers parmi les Echassiers. Enfin les Gros-Becs (*Fringilla*), parmi les Passereaux, offrent le plus grand nombre de ces espèces communes à des contrées différentes. Ce fait semble nous annoncer que cet ordre d'Oiseaux, qui manque d'une nourriture convenable d'une manière assez régulière pendant certaines saisons de l'année, doit par cela même avoir le plus de représentants vivants simultanément en Europe et en Asie. C'est aussi ce que l'observation confirme.

La Caille, et peut-être la Perdrix rouge, sont encore des espèces que l'on ne retrouve pas sans surprise à la fois en Europe, en Afrique, en Asie, au Japon et jusqu'à la Nouvelle-Hollande. L'étendue et la longueur des migrations ne sont donc pas toujours en rapport avec la force et la puissance du vol. On est moins surpris de retrouver dans des contrées aussi diverses le Roitelet ordinaire, les Traquets, les Pipits, et tant d'autres petits Passereaux ; ces Oiseaux ont en effet un corps extrêmement léger et un vol aussi agile que soutenu.

On observe cependant un plus grand nombre d'espèces sédentaires parmi les Passereaux de l'ordre des Granivores et des Insectivores que parmi les autres familles.

Cette circonstance frappante, du moins parmi les Oiseaux des contrées méridionales de la France, prouve d'une manière manifeste que la nourriture n'est pas toujours la condition la plus déterminante de leurs passages accidentels. On ne comprendrait pas autrement pourquoi les Oiseaux n'épuiseraient pas dans nos contrées les graines et les vermisseaux, base de leur nourriture, comme ils le font ailleurs. S'ils ne quittent pas nos cantons, c'est que leur instinct ne les porte pas à les abandonner, et qu'ils y trouvent constamment de quoi satisfaire à leurs conditions d'existence. Quoique nous ayons cité des faits qui an-

noncent que certaines espèces délaissent parfois les lieux où elles s'étaient primitivement fixées pour aller chercher ailleurs les fruits et les vers qu'elles n'y rencontraient plus, il n'est pas moins réel que cette circonstance ne doit pas agir d'une manière générale. Du moins c'est parmi les espèces granivores et insectivores qu'on découvre la plus grande quantité d'Oiseaux complétement sédentaires.

Des faits du même genre résultent encore des observations de M. Charles-Louis Bonaparte. En comparant les Oiseaux du nord de l'Amérique avec ceux de l'Europe, il a reconnu qu'il existait un assez grand nombre d'espèces communes aux deux continents. Une pareille analogie, que l'on ne voit jamais entre les races qui ne se livrent point à des migrations lointaines, tient sans doute à la facilité que les Oiseaux ont de se transporter à de grandes distances et de parcourir les climats les plus divers. Cette cause est si puissante sur le mélange des animaux voyageurs, que l'on retrouve également certains Poissons d'Europe jusqu'en Amérique, à la vérité en fort petit nombre. Lorsque des catalogues comparatifs comprendront la liste exacte de ces races communes à diverses régions, on aura des idées plus positives sur les Migrations des animaux et sur les habitudes de ceux qui, constamment sédentaires, restent dans les lieux qui les ont vus naître. En attendant que ces travaux viennent dissiper les doutes qui existent encore à cet égard, on ne consultera pas sans fruit le *catalogue comparatif des Oiseaux d'Europe et d'Amérique*, publié à Londres (1838) par le naturaliste que nous venons de citer.

Ce catalogue, dressé avec soin, indique les espèces dont les migrations s'étendent de l'Europe dans le nouveau monde, et celles qui sont communes aux deux continents.

Outre l'influence que la température et la nourriture exercent sur les Migrations des Oiseaux, d'autres circonstances accidentelles ne sont pas sans quelque effet sur ce phénomène. Parmi ces faits exceptionnels on peut citer les inondations; les grands débordements ne sont pas sans action sur les déplacements de ces animaux. Ainsi l'année 1840, fameuse par les désastres produits par les crues extraordinaires des fleuves qui parcourent le midi de la France, a été également remarquable par les passages de certaines espèces qui n'y avaient pas été encore aperçues. On peut peut-être attribuer à cette influence la présence dans les environs de Montpellier de deux Oiseaux aussi nouveaux pour la faune de l'Europe que pour la science. Ces deux espèces, dont nous devons la connaissance à M. Lebrun, sont des plus remarquables : elles ne paraissent pas avoir été observées dans les contrées méridionales de la France avant 1840. Cette circonstance fait présumer que les violentes inondations dont ces contrées ont été affligées ont été pour beaucoup dans leur apparition.

La première de ces espèces est un Vanneau auquel M. Lebrun a donné le nom d'Échasse (*Vanellus himantopus*). Plusieurs ornithologistes de Paris avaient supposé qu'il pouvait se rapporter au Vanneau Keptuschka de Temminck. On se convaincra facilement du contraire en comparant la description que nous allons en donner avec celle de l'espèce du nord. Lors même qu'il appartiendrait à cette dernière, sa présence parmi nous n'en prouverait pas moins qu'un Oiseau qui habite ordinairement la Russie orientale a fait, en 1840, des voyages encore plus étendus que ceux auxquels il se livre ordinairement.

Le *Vanellus himantopus* paraîtrait donc une espèce différente de toutes celles décrites par M. Temminck, dans son supplément publié cette même année 1840.

Ses dimensions sont de 0m379 (14 pouces) depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des doigts; la longueur de ses jambes n'est pas moindre de 0m,190 (7 pouces); les pieds et les jambes sont d'un jaune assez clair. Ce Vanneau se fait remarquer par les teintes uniformes de son plumage, d'un brun cendré, à petits reflets pourpres. Le front et la gorge, blanchâtres, passent par des demi-teintes à la même nuance, qui est aussi celle du manteau. Elle s'étend jusqu'à la poitrine, et devient d'un blanc assez prononcé sur le ventre, où elle est néanmoins nuancée d'une teinte nankin vers l'abdomen. La queue, d'une seule couleur, est d'un blanc éclatant. Les grandes rémiges des ailes, terminées de noir, atteignent juste l'extrémité de la queue. Quant aux couvertures supérieures des ailes, elles sont blanches, mouchetées de noir, couleur dominante dans le bec de ce Vanneau. L'iris est au contraire d'un rouge vif assez prononcé.

La seconde espèce dont l'apparition nous a autant surpris que la précédente, se rapporte à un Merle, différent de ceux dont nous devons la connaissance à Temminck. Seulement, cet Oiseau a beaucoup plus de rapports avec le Merle bleu qu'avec tout autre. Il diffère de celui-ci par la couleur du bec, d'un brun grisâtre, ainsi que par la nuance blanchâtre de la gorge, terminée par une sorte de collier d'un bleu cendré. La poitrine et le ventre sont d'un blanc assez prononcé. La plupart des plumes qui couvrent ces parties sont terminées par une petite pointe bleuâtre. Les flancs se montrent mouchetés de bleu, de blanc et de roussâtre, terminés par une pointe noire encadrée de blanc. Les pennes caudales, au nombre de douze, sont bleues sur leurs barbes externes et internes, ainsi que sur leurs pointes; une teinte roussâtre domine sur le milieu de leur longueur. Les pieds sont d'un fauve assez clair. Les nuances du plumage se montrent généralement plus uniformes en dessous qu'en dessus. Elles sont bleuâtres et mouchetées légèrement de blanc et de brun clair. Les couvertures du croupion offrent les nuances d'un roux foncé

avec de petites baguettes bleuâtres encadrées de blanc.

M. Lebrun a décrit cette charmante espèce sous le nom de Merle azuré (*Turdus azureus*). Ses dimensions sont à peu près les mêmes que celles du Merle bleu. Les deux Oiseaux ont également une assez grande conformité dans leur port et l'ensemble de leurs formes. Ils ont donc, sous ces points de vue, quelques ressemblances de forme; mais ils diffèrent essentiellement par l'ensemble de leur plumage.

De même, les violentes inondations de la fin de 1840, qui ont submergé une grande partie de la Camargue et de la partie orientale du Gard, ont refoulé dans nos parages une partie des Oiseaux qui vivaient auparavant dans les lieux inondés. Nous citerons particulièrement le Flamant. Cet Echassier aquatique, qui ne nage presque jamais, quoiqu'il barbote presque continuellement, n'a pas pu rester dans des lieux couverts d'une trop grande quantité d'eau. Cet excès a rendu le nombre de ces Oiseaux du double plus considérable qu'il ne l'est ordinairement dans nos environs. Ces nouveaux venus y ont cependant peu séjourné, quoique les Flamants soient généralement sédentaires dans les marais du midi de la France.

A une pareille condition ont été dus les prétendus passages des Cailles dans nos environs au moment de l'inondation, et dans les premiers jours du mois de novembre. Dus à la même cause que celle qui avait fait abandonner aux Flamants les campagnes du Gard, on ne peut les considérer que comme des déplacements produits par l'effet des circonstances locales et tout à fait accidentelles.

Une espèce de l'Amérique septentrionale, le Bécasseau pectoral (*Tringa pectoralis*, Temminck), commune sur les bords du New-Jersey dans les Etats-Unis, où elle vit dans les marais, a été tuée, d'après Temminck, en Angleterre le 17 octobre 1830. Plusieurs individus de ce Bécasseau ont été également capturés à Montpellier vers la fin d'octobre de cette même année 1830. Ce fait prouve la coïncidence des migrations des Oiseaux et leur étendue. Ce Bécasseau tué en Angleterre et dans le midi de la France devait être parti des Etats-Unis d'Amérique, sa patrie ordinaire, à peu près à la même époque, puisqu'il est arrivé à sa destination dans le même mois.

Si cette circonstance ne se renouvelait pas, la présence du *Tringa pectoralis* des Etats-Unis, soit en Angleterre soit dans le midi de la France, ne prouverait pas l'importance des passages des Oiseaux pour en déduire la régularité et la périodicité des saisons, et par suite la stabilité des phénomènes terrestres; mais, comme il se lie à une infinité d'autres considérations, il est intéressant de le mentionner. Il est donc essentiel de noter l'époque de l'arrivée et du départ des différentes espèces d'Oiseaux et de Poissons, puisque ces époques se rattachent à des phénomènes du globe qu'il importe tant d'éclaircir. Ce point de vue est digne non-seulement d'attirer l'attention des savants, mais encore celle des administrateurs, qui devraient faire tenir note des espèces que l'on porte sur les marchés. Cet objet a, du reste, attiré la sollicitude d'un administrateur éclairé de Marseille, M. Loubon.

Il serait également utile qu'on tînt, dans les principales villes de l'Europe, des registres publics et authentiques du prix des grains, pour résoudre à leur aide la question relative à la régularité périodique des saisons, question aussi intéressante pour le physicien que pour l'économie politique et sociale.

M. le Révérend Everest, en combinant et additionnant les observations faites en Angleterre depuis 1759 jusqu'en 1779, et depuis 1815 jusqu'en 1839, a montré quelle était leur importance. Elles lui ont indiqué un certain degré de parallélisme entre les deux lignes qui expriment graphiquement le résultat de ces observations en terme moyen. Aussi en a-t-il conclu qu'il devait exister une certaine régularité dans la révolution des saisons, régularité qui coïncide parfaitement avec celle des migrations.

Les progrès de l'agriculture, en déplaçant les végétaux et introduisant de nouveaux grains et de nouveaux fourrages, ne sont pas sans quelque influence sur l'émigration de certains Oiseaux. Ainsi, le Roitelet de la Caroline (*Troglodytes ludovicianus*) et d'autres espèces, qui aujourd'hui sont communes dans les États du Nord, y étaient inconnues du temps de Wilson. L'Hirondelle de lune (*Hirundo lunifrons*), Oiseau du Mexique, se présenta pour la première fois sur les bords de l'Ohio en 1815. Cet Oiseau attira aussitôt l'attention par la structure de ses nids, maçonnés de boue et réunis en grand nombre de manière à présenter l'aspect d'un monceau de calebasses jointes ensemble. Chaque année leur émigration a été en s'augmentant; maintenant elle va jusqu'à l'Etat du Maine et au Canada.

Un grand nombre d'Oiseaux américains s'arrêtent dans les Carolines; d'autres passent au-dessus du golfe du Mexique et se rendent dans l'Amérique du Sud; d'autres enfin suivent la direction du pays des Alkghanis, et vont dans le Mexique ou dans des pays encore plus méridionaux.

Des Oiseaux très-communs dans le nord de l'Europe, et inconnus dans les États-Unis, émigrent des régions polaires jusqu'au Mexique et suivent les montagnes couvertes de rochers, sans jamais entrer sur les terres cultivées de l'Union. C'est ce qui arrive à une espèce de Pie.

On a calculé que des quatre cent cinquante espèces d'Oiseaux connues dans l'Amérique du Nord, cent huit seulement sont communes aux deux hémisphères. Ce sont parmi les Oiseaux de proie, des Aigles, des Éperviers, des Hibous, des Corbeaux, etc.; et parmi les Oiseaux d'eau, des Oies et des Canards.

On a supposé que quelques Oiseaux voya-

geurs, en quittant les États-Unis, traversaient les tropiques et allaient vers le pôle sud chercher des climats analogues à ceux qu'ils avaient abandonnés dans le nord, ce qui leur permettait de faire une seconde couvée. Il paraît que c'est le cas dans lequel se trouve la Cigogne d'Europe, qui va pondre et élever une nouvelle famille dans certaines contrées de l'Afrique.

Le Râle est un des Oiseaux qui a donné lieu aux conjectures les plus étranges sur sa manière de vivre. Après être resté absent pendant tout le printemps, il se présenta en août par milliers sur les bords de la Delaware, où il resta jusqu'au mois d'octobre. Alors il disparut tout à coup, sans qu'on pût en trouver un seul dans les mêmes lieux où la veille on les rencontrait par centaines. Comme leur vol est pesant, quelques personnes ont pensé qu'ils se cachaient dans les fentes des rochers ou même sous la neige. La vérité est qu'ils émigrent tous ensemble et de nuit, parce qu'ils volent parfaitement dans l'obscurité. Ils vont s'établir beaucoup plus vers le nord ; c'est sur les bords marécageux du haut Canada qu'on trouve ordinairement leurs nids.

De même les espèces erratiques ou de passage proprement dit abandonnent souvent les contrées qu'ils habitaient dans le principe pour aller chercher ailleurs une nourriture plus abondante. Parmi ceux qui restent sur les glaces du Nord, les uns sont omnivores, comme quelques Corbeaux (*corvus Corax* et *Corvus canadiensis*), d'autres se nourrissent de graines et de fruits ; mais les Insectivores, qui vivent dans les marais, dans les étangs ou sur le bord des courants d'eau, émigrent tous ensemble. Ils vont vers le Sud chercher une nourriture qui autrement leur manquerait. Quelques espèces ne vont que du sud au nord et réciproquement ; d'autres, au contraire, franchissent ces limites.

Quand les Oiseaux d'hiver retournent aux régions hyperboréennes, ils sont remplacés par d'autres espèces analogues qui descendent des tropiques. Ainsi, le Faucon à queue fourchue de Mexico et celui du Mississipi viennent nicher dans les bois qu'ont abandonnés les Oiseaux de rapine du Nord ; en sorte que chaque saison présente des espèces différentes.

D'autres espèces n'émigrent au contraire qu'en partie, et en quelque sorte d'une manière accidentelle. Quand les grains sont peu abondants, les Perdrix de Virginie (*Perdrix virginiana*) traversent la Delaware et passent de New-Jersey dans la Pensylvanie. Leur vol est si lourd, que souvent elles ne peuvent achever leur trajet en volant, tombent à l'eau et gagnent l'autre bord à la nage ; lorsqu'elles arrivent ainsi mouillées et exténuées de fatigue, les habitants en prennent sans peine un grand nombre. Nos Oiseaux d'Europe nous donnent souvent de pareils exemples d'un transport d'un canton à l'autre, par suite du manque de nourriture qu'ils commençaient à éprouver dans les lieux qu'ils habitaient.

§ VI. *De l'étendue des migrations des Oiseaux.* —Les observations sont déjà assez avancées pour démontrer à quel point les Migrations des Oiseaux offrent en général de régularité, et en même temps l'étendue de la route qu'ils suivent dans leurs longues excursions. Plusieurs espèces parcourent à peu près toutes les contrées du globe : telles sont les Hirondelles et une espèce de Martinet. Le premier de ces Oiseaux part d'Egypte, va régulièrement au cap de Bonne-Espérance, comme des Etats-Unis d'Amérique aux îles Malouines, et retourne ensuite sans fatigue jusque dans les contrées tempérées de l'Europe. Ce qui est bien plus extraordinaire, certains Oiseaux nocturnes, comme l'Effraie, font de même. Il se trouve peu de différences essentielles dans l'ensemble de leurs caractères malgré la distance des pays où on les observe.

Du reste, les longs voyages auxquels se livrent les Hirondelles ainsi que les Pigeons, les Tourterelles, les Grues, et principalement la Cigogne, ont été connus de tout temps. L'Ecriture nous les dépeint avec la plus grande exactitude, ainsi que ceux qu'exécutent les Milans. Elle nous parle également de la régularité des retours de ces Oiseaux au printemps, dès que la saison des frimats est passée.

Ce ne sont pas toujours les Oiseaux qui jouissent de la plus grande puissance de vol dont l'étendue des Migrations est la plus considérable. Nous avons cité comme un exemple fameux du contraire les Perdrix, et particulièrement la Caille. Nous ajouterons à ces exemples l'Echasse. Malgré la faiblesse de son vol, on la rencontre dans toute l'Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. Si cet Oiseau se trouvait dans la Nouvelle-Hollande, il habiterait tous les grands continents terrestres. On est moins surpris de retrouver les Etourneaux sur presque toute la surface de la terre, ces Oiseaux ayant un vol léger et soutenu. Ils sont si généralement répandus, qu'on les rencontre dans presque toutes les contrées, à l'exception pourtant de la Nouvelle-Hollande, et nous avons cherché à en expliquer les motifs.

La Bécassine est encore une de ces espèces éminemment voyageuses et que l'on retrouve aussi à peu près partout. Nous ignorons si cet Oiseau a été observé dans la Nouvelle-Hollande.

Ces faits annoncent que les habitations des Oiseaux sont moins circonscrites que celles des autres animaux, que leur conformation fixe particulièrement sur la terre. Il en est de même des autres vertébrés qui semblent leur disputer l'empire de l'air, comme les Chauves-Souris, dont le vol ne leur permet pas de se livrer à de longues courses. Aussi ces Mammifères volants ne quittent jamais les pays où ils ont pris naissance. On est donc peu étonné de voir Pietro della Valle affirmer que la plupart des Oiseaux voyageurs traversent les mers et parcourent tous les continents dans leurs Migrations.

Il est non moins certain que les Oiseaux

ettent peu de temps à exécuter les plus ngs voyages. L'observation de Belon, qui trouvé du blé encore entier dans le jabot s Cailles qui venaient d'Afrique, semble moins le faire supposer.

Un autre sujet d'études qui se rattache aux igrations, et dont l'importance est bien ande pour la solution de ce problème si mpliqué, c'est celui relatif à la route que ivent les Oiseaux. Cette route paraît déterminée d'une part, par le point où ils veulent river, et de l'autre par leurs besoins, et rtout par celui de la nourriture.

Aussi les Oiseaux d'eau et ceux des rivages ivent le plus constamment dans leurs yages le cours des rivières, les grands s ou les côtes des mers. Lorsque ces espces aquatiques pénètrent assez avant dans ntérieur des terres, elles recherchent et rournent plus ou moins longtemps auprès s amas d'eaux qui se trouvent sur leurs ssages. Si ces Oiseaux dirigent ainsi leur arche, et s'ils suspendent par là momenanément leurs voyages, c'est que les rivières les lacs qu'ils ont rencontrés sur leur ute ont fourni à leurs espèces une nourrire abondante. Ce motif les porte à n'abanonner ces lieux que lorsque le besoin d'alr couver ailleurs les force et les presse.

Par suite d'un instinct non moins merveilleux, ces espèces choisissent de préférence, pour point de ralliement et de départ, s endroits où le passage de la mer aux lacs aux fleuves est le moins long et le plus ccupé par les terres. Aussi la route la plus équentée par les Oiseaux dont les habitudes nt aquatiques est celle qui longe le plus rdinairement les bords des mers. Du moins est celle que tiennent toutes les espèces s deux ordres que nous venons de signar, et dont la puissance de vol est faible. n voit que, dans ce choix, ces animaux ont our but de suivre les routes les plus favorables pour trouver la nourriture qui leur nvient, ne s'occupant guère dans ce choix la longueur et de l'étendue du chemin.

Par une admirable prévoyance, la Nature donné aux races des eaux douces et sées, qui volent peu ordinairement, une rande puissance de vol au moment de leur eproduction. Aussi, lorsqu'elles sont dérangées dans cet acte important, leur vol est ssez vigoureux et assez longtemps soutenu our s'élever même au-dessus des plus hautes montagnes. Il n'est pas rare, par exemple, d'apercevoir pour lors des Plongeons, es Grèbes, ainsi que divers autres Palmipèdes et Echassiers qui fréquentent les eaux ouces, sur les lacs des Alpes ou des hautes ontagnes.

Par des raisons toutes contraires, les espèces Granivores, Insectivores et Rapaces, u lieu de suivre le cours des eaux comme s Palmipèdes et les Echassiers, se dirigent rincipalement vers l'intérieur des terres. lles savent que là elles rencontreront le enre de nourriture qui leur convient ; c'est ussi l'unique motif de leur préférence. Des aisons du même genre portent les innombrables essaims des espèces Insectivores et Granivores à pousser leurs migrations plus avant vers le sud que ne le font les Oiseaux d'eau, qui étendent principalement leurs courses vers le Nord.

Cette différence dans le choix des pays où se rendent ces diverses espèces est facile à comprendre. Les premières savent par instinct que les Insectes et les graines sont plus abondants dans les régions méridionales que dans les contrées septentrionales. La même prévoyance porte les races aquatiques vers ces dernières contrées, où elles comptent trouver dans le sein des eaux des aliments propres à réparer leurs forces épuisées par les fatigues d'un long voyage.

Ainsi, les troupes d'Insectivores et de Granivores, qui viennent de l'est de l'Europe, traversent la Grèce et remontent le Nil, tandis que celles qui partent du nord-est parcourent la France et se rendent de là sur les côtes d'Espagne et de Portugal. Elles se dirigent ensuite vers le sud-ouest, le long des bords de l'Océan, jusqu'au Sénégal, en suivant le cours de la Gambie. On les voit enfin se rendre et séjourner dans cette partie de l'Afrique occidentale.

Les Oiseaux rapaces dirigent leurs Migrations du haut des régions élevées de l'atmosphère, où ils semblent avoir fixé leur séjour. Ils les étendent cependant de manière à perdre le moins possible la terre de vue. Ils savent fort bien que ce n'est point à la surface des eaux qu'ils peuvent espérer de trouver une pâture suffisante à la violence de leurs appétits. Les terres sèches peuvent seules la leur donner. Ces motifs puissants les leur font peu abandonner, à moins qu'une nécessité impérieuse ne les y oblige.

Des vues d'instinct et de conservation dirigent donc ces espèces dans leurs Migrations, généralement moins longues que celles auxquelles se livrent les Granivores, les Insectivores et les Aquatiques. Les Oiseaux de haut vol sont moins favorisés pour parcourir de grandes distances que pour s'élever dans les hautes plaines de l'air, leur séjour habituel. C'est surtout parmi ceux dont le vol est le plus bas que se trouvent les espèces dont le vol est le plus continu. On en a pour ainsi dire la preuve dans les Oiseaux de proie eux-mêmes. Les Rapaces nocturnes volent généralement plus rapprochés de la terre que les diurnes; aussi les premiers, malgré la difficulté que la plupart d'entre eux éprouvent pour se diriger pendant le jour, étendent leurs courses beaucoup plus loin, et se transportent dans des contrées plus diverses que les seconds, qui ne sont point éblouis par la lumière du soleil.

Les Oiseaux de proie sont ceux qui s'égarent le plus souvent, par la raison toute simple que plusieurs d'entre eux ne peuvent pas toujours suivre la troupe à laquelle ils appartiennent. Les Vautours, les Aigles et les autres genres analogues de l'ordre des Rapaces présentent fréquemment des exemples d'un pareil isolement. Ainsi, le 1er novembre 1838, un individu de l'Aigle botté

(*Falco pennatus*, Temm.) fut apporté à M. Lebrun, quoique cet Oiseau habite principalement les régions orientales. Il était loin d'être dans le jeune âge; il paraissait tout à fait adulte, environ dans sa cinquième année. Ainsi l'instinct de voyager ne tient nullement à l'âge des Oiseaux.

Les points principaux où les Oiseaux suspendent momentanément leurs excursions méritent également notre attention. Ces points ne sont pas choisis par eux d'une manière arbitraire. Du moins plusieurs conditions sont les motifs de leur préférence. Les localités où ils s'arrêtent le plus ordinairement sont rapprochées des îles. Elles sont pour les espèces voyageuses comme des sortes d'étapes, aussi bien pour celles qui entreprennent de lointaines Migrations que pour les races erratiques. Celles-ci choisissent aussi comme lieu de repos les plages étendues qui servent comme de ceintures aux grandes îles. Les espèces fatiguées viennent s'y abattre et s'y délasser. Lorsque le repos leur a donné de nouvelles forces, on les voit prendre la direction qui convient le mieux à leurs mœurs et à leurs habitudes.

Toutes les plages ou toutes les îles sont loin d'être indifférentes aux Oiseaux voyageurs pour le lieu de leurs repos. Ils choisissent préférablement celles qui sont le plus à l'abri des vents violents. Aussi ces animaux franchissent avec rapidité celles qui s'y trouvent exposées, loin de s'y arrêter, comme ils le font dans celles où toutes les circonstances favorables à leurs conditions d'existence semblent réunies.

Il est du reste facile de trouver des preuves évidentes de l'influence qu'exerce sur les passages des Oiseaux la position des lieux où ils doivent s'arrêter. Si l'on cherche dans le midi de la France le département le moins exposé aux vents, et le plus riche par sa végétation, le Var semble plus favorisé sous ce rapport que ceux des Bouches-du-Rhône, du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées Orientales. Aussi ce département est-il plus fréquenté par les Oiseaux de passage que ceux dont il est rapproché. Une autre circonstance n'y est peut-être pas sans quelque influence : c'est la proximité du golfe de Nice, dont les plages sablonneuses et basses sont d'un accès facile aux espèces qui arrivent sur les côtes de la Méditerranée.

Il serait encore possible que la position du Var coïncidât beaucoup mieux que les autres départements voisins avec la direction des vents qui nous amènent les races passagères et erratiques. On sait quelle influence exerce sur l'arrivée et le départ des Oiseaux la direction du vent, et celle que sa violence a sur la hauteur de leur vol. Du moins les vents dominants à l'époque des passages paraissent déterminer la direction que prennent ces animaux, et influer beaucoup sur la quantité plus ou moins considérable qu'il en arrive dans chaque contrée. En effet, pour s'élever et prendre leur essor dans l'air, les Oiseaux vont toujours obliquement contre les courants et prennent le vent comme un vaisseau qui louvoie pour gagner le port. C'est également dans le sens opposé à sa direction qu'ils se retournent pour s'envoler ou se reposer, et lorsqu'ils sont posés ou perchés, ils ont toujours le bec au vent. Aussi lorsque, pour éviter un danger qui les menace, ils se laissent emporter par les courants, ils ne peuvent pas courir un long espace sans risquer d'être culbutés.

Il en est de même de ceux qui planent dans les airs, tels que les Martinets, les Hirondelles, les Alouettes, les Calandres et les Rapaces. Toutes ces espèces sont obligées de se tourner vers le vent pour se maintenir à la hauteur à laquelle elles parviennent, et surtout pour y conserver longtemps une sorte d'immobilité.

Parmi les Oiseaux de passage qui arrivent sur les côtes de la Méditerranée, dont le nombre est d'autant plus considérable qu'ils cherchent à longer la mer, plusieurs voyagent de jour. Il est alors facile de reconnaître que c'est toujours suivant la direction opposée à celle des vents qu'ils prennent leur essor.

La plupart des espèces qui arrivent vers les bords de la Méditerranée voyagent de l'ouest vers l'est au printemps, et s'en retournent de l'est vers l'ouest en automne. Aussi, pendant les mois de septembre et d'octobre, lorsque le vent est à l'ouest, on observe tous les matins des vols nombreux de divers Oiseaux qui se dirigent dans le sens du courant dominant. Mais si sa direction vient à changer, le passage est interrompu; les Oiseaux s'arrêtent là où ils se trouvent : ils attendent ainsi le vent du couchant pour continuer leur voyage. Ce seraient donc les courants contraires à leurs desseins, et non comme on le présume le plus communément, le vent favorable à leurs passages qui font rencontrer un plus grand nombre d'espèces dans un canton que dans un autre et cela parce qu'ils les forcent d'y séjourner.

Citons un exemple de ces faits; prenons le chez un des Oiseaux émigrants dont les voyages sont les mieux connus et les plus constants. La Caille (198) arrive, au printemps, d'Afrique dans le midi de la France. Elle retourne en automne aux lieux qu'elle avait quittés aux premières approches de beaux jours. Elle voyage donc ainsi du midi au nord, et du nord au midi. C'est vers les côtes de la Méditerranée que se dirige ce Oiseau. Les rivages de cette mer sont bordés en beaucoup d'endroits, de vastes étangs salés, dont ils ne sont séparés que par un

(198) Les habitudes voyageuses de cet Oiseau ont été bien connues de l'Ecriture. La quantité qui en arriva dans le camp des Hébreux fut si considérable, que toute l'armée s'en nourrit. Elles sont encore extrêmement communes aux bords de la mer Rouge ainsi qu'elles l'étaient du temps de Moïse et de Josèphe, d'après le dire de ce dernier.

lisière de terrain sablonneux plus ou moins large, connue sous le nom de plage. Tous les ans, à la fin d'avril, et au commencement de mai, lorsque le vent souffle du midi, un grand nombre de Cailles sont abattues sur la grève. Tant que le vent reste à la mer, les Cailles séjournent sur la plage; mais s'il tourne au nord, même en plein jour, elles gagnent toutes l'intérieur des terres. Dans le mois de septembre, au contraire, lorsque le vent est au nord, on trouve une grande quantité de ces Oiseaux dans les champs et les vignobles. Mais si la brise de la mer se lève, ou même pendant un temps calme, pourvu toutefois que la mer gronde, ce qui indique du vent au large, les Cailles continuent leur passage et disparaissent des contrées méridionales.

Une preuve évidente que ces Oiseaux ne se laissent pas volontairement pousser par les courants, c'est que, lorsqu'à l'époque de leur arrivée au printemps, le vent du midi devient impétueux, on trouve aux bords de la mer beaucoup de Cailles qui, ayant été culbutées, se sont noyées sans pouvoir atteindre la terre ferme. Ce fait prouve combien il doit en périr dans la traversée. Aussi est-il probable qu'une foule d'Oiseaux succombent dans leurs migrations, précipités dans l'Océan par la violence des ouragans ou des tempêtes, ou enfin par celle des courants contraires à la direction qu'ils suivent.

Par une admirable prévoyance de la Nature, les espèces cosmopolites, qui ne quittent le sein des eaux que pour déposer leurs œufs, peuvent échapper à ces dangers et se soutenir sur la surface des mers sans nager ni plonger. Au milieu des plus fortes tempêtes, on voit les Pétrels, les Frégates et quelques autres espèces aquatiques piétiner à la surface de l'Océan et s'y maintenir au moyen de leurs longues ailes, malgré le roulis des vagues.

Les Cailles, de même que les autres Oiseaux, voyagent donc vers le vent; mais en admettant, contre toute vraisemblance, qu'elles se laissent pousser par les courants, la direction de leur passage n'en serait pas changée. Elle serait toujours la même, seulement leur marche pourrait être contrariée par leur violence, et ces animaux seraient forcés de s'arrêter au milieu de leurs Migrations; ce qui ne les empêcherait pas de les continuer plus tard.

Supposons que plusieurs Cailles partent d'un même point de l'Afrique, les unes par le vent de nord-ouest et les autres par celui du nord-est, elles effectueront également leur passage. Mais les unes arriveront en Espagne ou en France, les autres en Turquie ou en Tartarie,, toutes dans la même latitude, mais à deux mille lieues les unes des autres. Ainsi, sans contrarier les lois des migrations imposées aux Oiseaux, et même en les favorisant, le vent peut les diriger vers des points divers, et les faire trouver en plus grande quantité dans tel ou tel pays.

Cette circonstance a probablement la plus grande influence sur les lieux auxquels se transportent les Oiseaux. Aussi voyons-nous un grand nombre d'espèces qui exécutent de longues Migrations voyager sur une très-grande échelle, et parcourir la presque totalité de la surface du globe. Cette cause exerce la plus grande influence sur l'irrégularité des voyages des Oiseaux. Peu d'années se passent sans que l'on remarque des passages extraordinaires de certaines espèces dans des lieux où on ne les avait jamais aperçues et où on ne les verra pas de longtemps.

Le nombre d'une espèce qui fréquente un même pays est donc très-variable d'une année à l'autre, et à tel point que les chasseurs les désignent en disant l'année des *Cygnes*, ou des *Outardes*, ou enfin des *Flamants*, des *Oies*, des *Canards*, des *Merles roses*, des *Becs-Croisés*, des *Pinsons* et des *Tarins*. Ces irrégularités, comme les inégalités dans le nombre des espèces voyageuses, dépendent en partie de la direction des vents, qui exerce une assez grande influence sur les Migrations ou les passages des Oiseaux.

Ce que nous venons de dire sur la circonstance qui porte les Oiseaux à se diriger dans une direction opposée à celle du vent, peut même être saisi *a priori*. S'ils suivaient la même direction que celle de l'air, le courant redresserait leurs plumes, et les empêcherait par conséquent de pouvoir voler. D'un autre côté, leur queue, qui leur sert en quelque sorte d'aviron ou de gouvernai dans leur ascension, ou qui lorsqu'elle manque est suppléée par la longueur des pattes, deviendrait pour lors un obstacle à leur marche. Loin de leur être utile, leur queue les forcerait à prendre une tout autre route que celle qu'ils voudraient suivre. Ainsi l'expérience aussi bien que leur organisation annoncent que, pour que les Oiseaux se livrent à de longues migrations, ou même à des passages, il faut qu'ils aient le vent au bec, c'est-à-dire que leur marche soit toujours oblique à la direction des courants.

§ VII. *De la constance dans les Migrations des Oiseaux.* — Malgré ces causes variables, une constance remarquable a lieu dans les passages des Oiseaux émigrants, constance moins sensible dans ceux des espèces erratiques. Nous voyons presque régulièrement, dès le mois de février, les Grives qui ont quitté les forêts de la Corse arriver sur les côtes du midi de la France, pour regagner bientôt les forêts du Nord, d'où elles doivent nous revenir vers le mois d'octobre et de Novembre. Les espèces de ce genre nichent aussi parmi nous, de même que la plupart des Merles. On doit cependant en excepter la Litorne, qui fait constamment son nid dans le Nord, qu'elle abandonne pourtant aux approches de l'hiver.

Les Etourneaux comme les Grives opèrent deux passages chaque année parmi nous; les uns et les autres se suivent de près, du moins à l'époque de leurs premières excursions. Lorsque les Etourneaux arri-

vent, quelques Bécasses se montrent encore dans nos bois, qu'elles vont bientôt quitter. Mais le mois de mars est le signal du départ des Palmipèdes qui fréquentent l'hiver, en grand nombre, les étangs salés des côtes de la France. Poules d'eau, Morelles, Rales, Hérons, Pluviers, Vanneaux, Courlis, Bécasseaux, Oies, Canards, Harles, et une foule d'autres Oiseaux ont fui et ont fait place à de nouveaux hôtes. Les Huppes, les Loriots, les Tourterelles, les Merles de roche, les Traquets, particulièrement le Motteux, les Pipits, les Ortolans, les Fauvettes, et les Fringilles, viennent pour lors nous visiter et nous réjouir de leur présence. Tout le mois d'avril est consacré à leurs passages; mais dès les premiers jours du même mois, les Hirondelles ont salué le retour du printemps, et nous ont annoncé l'arrivée de la belle saison.

En mai paraissent les Guêpiers, les Rolliers et les Cailles. Pendant que ces Oiseaux opèrent leurs passages, les Cresserelles et les Hobereaux établissent leur domicile sur les caps les plus hauts, ou sur les sommités de quelques rochers élevés au-dessus des eaux. Mais après le mois de juin, les passages des Oiseaux se bornent a de jeunes individus, dont les nichées ont eu lieu à peu de distance de nos contrées. A mesure que leur nombre augmente, on voit apparaître divers Oiseaux de proie dont la mission est de les détruire, car il entre dans les vues de la Nature d'empêcher une trop grande multiplication des espèces herbivores.

Vers la fin d'août et de septembre, les Cailles nous visitent encore; à peu près à la même époque, les Pies-Grièches, les Loriots, les Ortolans, les Huppes, les Pipits, les Engoulevents, recommencent leurs courses aventureuses.

Les mois d'octobre et de novembre sont consacrés aux voyages des Pigeons, des Corbeaux et des Grues, dont le nombre est d'autant plus grand que la température s'est abaissée. Ces Oiseaux décrivent souvent une ligne fort étendue, formant de longues processions dont les intervalles sont à peine sensibles. Plus tard enfin, les Sarcelles, les Canards, les Foulques, viennent prendre possession des eaux de nos étangs, que ces espèces avaient quittés il y avait quelques mois.

Chose non moins remarquable, tous ces Oiseaux opèrent ordinairement ce tableau mouvant de leurs Migrations constamment renouvelées, en troupes plus ou moins considérables. Ils voyagent toujours par bandes et se réunissent pour mieux se défendre contre les dangers qui les menacent dans leurs longues traversées. Un autre motif peut bien aussi les y porter, c'est celui du même sentiment qui les anime pour satisfaire le besoin le plus impérieux de leur existence.

Il n'y a d'exception à cette loi générale que pour quelques Oiseaux rapaces, comme, par exemple, les Aigles et les Vautours, ces Tigres des airs, qui voyagent par couples séparés. Images des méchants, dont ils accomplissent la fatale destinée, ces Oiseaux de proie vivent solitaires et comme isolés, non-seulement au milieu des légers habitants de l'air, mais même au milieu de leurs espèces. Le besoin de société se fait néanmoins sentir chez plusieurs Oiseaux rapaces. En effet, les Faucons cresserelles et à pieds rouges, qui vivent aussi de gros Insectes, paraissent exécuter leurs voyages en grandes troupes; on assure qu'il en est de même des Milans, des Balbusards, des Pygargues et des Laniers.

Telle est en abrégé l'histoire des passages qu'opèrent les Oiseaux émigrants dans le midi de la France. Cet exposé, tout succinct qu'il est, peut donner une idée assez juste des causes qui les déterminent. Si nous n'avons rien dit dans ce résumé des excursions auxquelles se livrent les espèces erratiques, c'est qu'elles n'ont rien de fixe ni de régulier, et qu'elles sont presque uniquement déterminées par l'espoir de trouver ailleurs une température et une nourriture qui leur manquaient dans les pays qu'ils viennent de quitter. Ces voyages, dont l'étendue est généralement peu considérable, n'ont presque rien de commun avec ces longues excursions déterminées non par des besoins impérieux, mais par un instinct plus puissant qui les force à changer de climat à des époques fixes et déterminées pour chaque espèce.

On nous demandera peut-être si le besoin de se reproduire, qui attirerait les Oiseaux dans des lieux plus favorables, a quelque influence sur leurs Migrations, ainsi qu'il paraît en exercer sur les passages des Poissons, au dire de Bloch. Pour se former une idée juste à cet égard, il faut définir ce qu'on doit entendre par patrie des Oiseaux; car, si on suppose que là où ils pondent leurs œufs, là est aussi leur pays, il s'ensuit que la reproduction ne peut avoir beaucoup d'influence sur leurs passages.

Serait-ce parce que certains Oiseaux voyageurs viennent retrouver le nid qu'ils avaient quitté l'année précédente, ou pondent plusieurs années de suite dans le même trou d'arbre, comme cet Etourneau dont ont parlé Linné et Klein? Ces circonstances, loin d'être générales, sont au contraire exceptionnelles; elles ne peuvent donc produire quelque effet sur un phénomène aussi constant et aussi régulier que celui des migrations. Tout au plus pourraient-elles exercer quelque influence sur les passages des Oiseaux erratiques, qui déterminés par des circonstances extérieures, pourraient bien en ressentir l'impression.

On le supposerait du moins si l'on voulait s'en tenir aux observations de Catesby auquel nous devons un excellent ouvrage sur les Oiseaux d'Amérique, et qui admet comme un fait, que leurs passages ont lieu par suite du besoin qu'ils éprouvent de chercher les endroits les plus favorables à opérer leur ponte.

Le besoin de se reproduire exerce si peu d'action sur une Migration et même sur les passages des Oiseaux, que souvent les mâles arrivent dans une contrée avant les femelles. Il en est de même de l'époque de leur départ : les premiers quittent le pays où ils s'étaient rendus bien avant que les femelles songent à les abandonner, lors même que ces Oiseaux n'y ont pas fait leurs nids. Si la reproduction déterminait ces voyages, les deux sexes devraient partir ensemble : il est loin cependant d'en être toujours ainsi.

Si les mâles quittaient seulement les premiers les contrées où les femelles avaient niché, on pourrait supposer que celles-ci demeurent pour veiller aux soins de leurs petits, tandis que les pères pourraient s'en dispenser. Cette circonstance ne se représentant pas dans la plupart des cas où les Oiseaux ont niché dans le pays qu'ils abandonnent, le départ des mâles avant celui des femelles doit être déterminé par le même instinct qui porte les deux sexes à voyager, et qui se développerait plutôt chez les uns que chez les autres.

L'inégalité dans l'époque du départ des mâles et des femelles est du reste aussi frappante que celle qui porte à peu près constamment les vieux oiseaux à partir avant les jeunes ; seulement la raison de cette dernière circonstance est plus facile à comprendre que celle de la première, ainsi qu'on aura pu en juger d'après l'ensemble de nos observations.

§ VIII. *Résumé.* — Les Oiseaux, considérés relativement à leurs habitudes voyageuses, se divisent en quatre groupes principaux, c'est-à-dire en Emigrants, en Cosmopolites, en Erratiques, et en Sédentaires.

Les premiers, ou les Oiseaux émigrants, sont seuls qui opèrent leurs Migrations à des époques fixes et périodiques, exécutent aussi les voyages les plus étendus. Leurs passages d'une contrée à une autre, et souvent dans des pays séparés par de grandes distances, semblent déterminés par un instinct dépendant de leur organisation, ou par une puissance intérieure à laquelle ils ne savent ni ne peuvent résister. Les circonstances extérieures, telles que la température, la direction ou la force du vent, l'abondance ou la privation d'une nourriture convenable, peuvent bien avoir quelque influence sur leurs longues Migrations ; mais elles ne les provoquent ni ne les règlent jamais. Ce phénomène est sous la dépendance d'une influence plus puissante que tous ces besoins. Ces besoins ne donnent jamais à ces animaux les inquiétudes, les agitations et cette espèce de fièvre qui les assiége et les tourmente, lorsque le moment du départ est arrivé. Cette époque venue, les Oiseaux trouveraient-ils dans les lieux qu'ils vont quitter, toutes les circonstances favorables à leur existence ; ces circonstances seraient-elles les mêmes que celles qu'ils vont rencontrer ailleurs, il n'en faudrait pas moins qu'ils partent. Leur nature, leur instinct, leur organisation, tout pour être enfin les force d'une manière irrésistible à se déplacer et à échanger contre la vie paisible des champs qui les ont vus naître, les hasards et les chances aventureuses des longs voyages.

Le besoin de partir, de se transporter au loin dans d'autres climats, est plus impérieux pour les Oiseaux que celui de manger ou de ressentir l'impression d'une douce température. C'est une condition encore plus essentielle de leur existence, à laquelle ils sont forcés de céder, et contre laquelle vient même se briser toute l'influence de l'homme.

Lorsque nous voulons retenir les espèces voyageuses à ces époques si importantes de leur vie, nous les voyons dans une anxiété et un état de souffrance presque continuel. Leurs mouvements brusques et irréguliers témoignent hautement combien ils sont impatients de satisfaire aux désirs pressants que la Nature leur inspire. Si, contraints par notre influence, ils sont forcés de résister à cet instinct impérieux, ces animaux languissent et finissent par succomber sans s'occuper de la nourriture qu'on leur présente ou de la douce température qu'on maintient autour d'eux. Il y a plus encore, malgré toute la tendresse des Oiseaux pour leurs petits, leur famille même ne les intéresse plus lorsque le moment du voyage est arrivé. Les mères les plus affectionnées la quittent sans efforts comme sans regrets, pour aller, sur l'aile des vents, gagner d'autres régions.

Les espèces erratiques ne voyagent au contraire et n'exécutent leurs passages accidentels dans des pays différents de ceux qu'ils habitent ordinairement que pour assouvir le besoin qui les presse, ou pour trouver ailleurs une température appropriée à leurs exigences. Aussi les excursions auxquelles elles se livrent, n'ont rien de fixe ni de périodique ; bien différentes en cela des voyages des espèces émigrantes, si remarquables par leur régularité.

Les courses vagabondes des Oiseaux erratiques ont souvent lieu pendant plusieurs années de suite. Dans d'autres circonstances, elles restent le même espace de temps sans se reproduire et se renouveler. Inconstantes comme les saisons, dont elles dépendent en partie, elles ne sont liées qu'avec des besoins qui ne peuvent se manifester qu'à des époques plus ou moins éloignées les unes des autres, sans suite comme sans régularité. Les Oiseaux erratiques n'éprouvent pas cependant le moindre inconvénient de ces variations ; les motifs qui les portent à se déplacer, n'ont eux-mêmes aucune sorte de fixité ni de constance.

Pour exécuter leurs voyages accidentels et passagers, les races erratiques, moins hardies et moins entreprenantes que les Oiseaux émigrants, ne bravent pas comme eux les tempêtes ; elles n'affrontent pas l'aquilon lorsqu'il s'agit de quitter les pays qui les ont vus naître. Peu impatientées de changer de climats, elles attendent le moment favorable pour exécuter leurs voyages, commandés plutôt par un besoin vague que par un instinct impérieux tout à fait irrésistible.

Aussi les étendent-elles rarement aussi loin que les excursions auxquelles se livrent des Oiseaux émigrants. La longueur et la périodicité des voyages de ces derniers est pour nous un sujet continuel d'étonnement, tout autant que l'ordre et la régularité qui les caractérisent.

D'autres espèces ne voyagent ni d'une manière fixe comme les races émigrantes, ni d'une manière irrégulière comme les erratiques; elles sont pour ainsi dire dans un mouvement et une agitation continuels. Toujours en course, on les trouve dans presque toutes les mers; on ne les voit à terre que pour se reproduire et y déposer leurs œufs. Les mers sont en quelque sorte leur unique élément; aussi leur organisation leur permet de se soutenir sur la surface des eaux par leurs piétinements, aidés à cet égard par la grandeur de leurs ailes. Elles leur servent de point d'appui lorsque, fatiguées, elles sont lasses de parcourir les vastes plaines de l'air. Véritables cosmopolites, ces espèces maritimes n'ont pour ainsi dire pas de patrie; car elles errent continuellement au milieu de l'immensité de l'Océan. On ne peut guère considérer comme leur pays les fentes de quelques écueils ou de quelques récifs isolés, plus ou moins élevés au-dessus des eaux, où ces Oiseaux vont déposer leurs œufs.

S'il fallait caractériser d'une manière particulière les habitudes de ces animaux, toujours en mouvement, on pourrait les considérer comme les cosmopolites des Oiseaux. Cette expression semble leur convenir tout autant que celles d'émigrants et d'erratiques, que nous avons données aux autres espèces voyageuses. Du reste, ainsi qu'il est aisé de le pressentir, ces races cosmopolites sont uniquement des Oiseaux aquatiques. On peut citer comme exemples les Pétrels, les Frégates, qui volent continuellement sur la surface de l'Océan, à l'exception des courts moments où ils vont à terre déposer et pondre leurs œufs.

Des habitudes plus calmes et plus tranquilles caractérisent d'autres espèces. Elles ne paraissent pas cependant être déterminées par l'impuissance où elles sont de fendre les airs comme sont les Manchots, les Casoars et les Toyous. Ces derniers, qui ne peuvent pas se servir de leurs ailes pour voler, sont par cela même nécessairement sédentaires; mais d'autres Oiseaux, quoique bons voiliers, quittent peu les lieux de leur naissance. On ne les voit presque jamais abandonner leur pays quelque changement qu'éprouve la température, ou quelque grandes que puissent être les exigences d'une nourriture convenable. Toujours fidèles à leur patrie, ils n'en ambitionnent pas d'autre, et mettent constamment leur bonheur dans une vie sans trouble comme sans danger.

Ces espèces stationnaires ont des mœurs totalement différentes des races émigrantes, erratiques et cosmopolites : comme elles semblent tout à fait en opposition avec les habitudes que commande l'organisation de ces animaux, elles sont aussi fort rares chez les habitants des airs. C'est surtout chez les Oiseaux de l'ancien continent que le nombre des espèces sédentaires est le plus limité, tandis qu'il s'étend chez les races du nouveau monde. Cette particularité tient peut-être à ce que celles-ci exigent une température élevée et ne se nourrissent que du nectar des fleurs. Or de pareilles circonstances ne peuvent pas se représenter sur une très-grande étendue de pays; dès lors elles rendent ces espèces sédentaires dans les lieux où elles les trouvent constamment réunies.

Chose non moins singulière, ces habitudes diverses sont propres à la fois à différentes espèces d'un même genre ou à la même espèce dans des âges différents. Quelquefois le même Oiseau est erratique relativement à une contrée, où il fait des excursions accidentelles, tandis qu'il est sédentaire relativement à telle autre. De pareilles circonstances se représentent par rapport aux mêmes espèces, mais seulement dont l'âge est différent. Ainsi certains Oiseaux sont à la fois émigrants ou erratiques à une époque de leur vie, et sédentaires dans une autre. Il est néanmoins curieux d'observer des habitudes aussi diverses chez la même espèce, et cela suivant les phases de son existence. Il n'y a donc rien d'absolu par rapport à ces Oiseaux, puisque leurs mœurs sont totalement opposées suivant l'âge auquel on les observe.

D'un autre côté des races qui ont dû être éminemment voyageuses, si elles ne le sont pas encore, puisqu'elles se trouvent dans toutes les régions du globe, contrairement aux lois de la distribution des animaux, paraissent néanmoins sédentaires. Elles semblent se maintenir assez constamment dans leur terre natale. La plupart des individus qui font partie de ces espèces si universellement répandues voyagent peu sans doute, mais il n'en est pas de même de leur ensemble. On ne saurait supposer que ces Oiseaux ont perdu les habitudes de leurs parents; car la dispersion de ces derniers sur toute la surface de la terre prouve à quel point ils ont étendu leurs courses et leurs migrations.

Ainsi la Chouette Effraie, quoiqu'elle soit éminemment voyageuse, puisqu'on la rencontre partout, n'en passe pas moins pour être une race essentiellement sédentaire. Si elle l'est dans ce moment, du moins en partie et dans certaines contrées, il est incontestable qu'elle n'a pas dû l'être d'une manière constante. C'est ce qu'annoncent à la fois sa dispersion et les lois générales de la distribution des êtres vivants.

Leur observation, et tout ce que nous savons de relatif à la géographie zoologique aussi bien qu'à la géographie botanique, nous prouve que chaque espèce vivante a été disséminée dans le principe des choses dans des centres particuliers de création, et a caractérisé telle ou telle région, ou tel ou tel continent. Chaque contrée a donc eu ses races particulières, souvent différentes même par leurs caractères génériques de celles qui

occupent des pays ou des contrées fort rapprochés les uns des autres. Ainsi il n'y a aucune espèce commune entre la Nouvelle-Hollande et l'Amérique, pas plus qu'il n'y en a entre celles qui animent le nouveau monde et celles qui peuplent l'ancien continent.

Les races délicates ou celles qui ne peuvent pas éprouver de changement sensible dans les circonstances extérieures sans en ressentir trop vivement l'impression, sont aussi peut-être les seules qui aient conservé leur position première. Il n'en est pas de même des races robustes; leur organisation leur permet de résister à l'influence de la diversité des milieux ambiants. Aussi elles se sont d'autant plus écartées de leur primitive distribution, qu'elles ont pu surmonter sans danger de grands changements dans les climats qui leur avaient été assignés à leur origine.

Une autre circonstance, non moins puissante et non moins impérieuse, a encore contribué à les éloigner des lieux de leur naissance. Son influence a été d'autant plus sensible, que l'instinct, ou, si l'on veut, le besoin de se déplacer a été plus irrésistible et plus pressant. Dès lors les Migrations, ainsi que les voyages accidentels auxquels se livrent tant d'animaux, ont considérablement altéré l'ordre primitif de leur distribution. La constance de ces phénomènes tend par son action continuelle à effacer les traits de leur position première, et à intervertir les lois de la Nature.

Comme à ces influences qui entraînent après elles un grand nombre de variations vient s'ajouter celle de l'homme, nous sommes loin de connaître la véritable distribution des êtres vivants. Mais puisque, malgré les nombreuses variations produites par l'action des causes maintenant agissantes, la plupart des espèces gardent encore une position déterminée dans une zone qui lui a été affectée, évidemment ces stations ont dû être plus fixes à l'origine des choses.

En effet, la Chouette Effraie (*Strix flammea*), ainsi que l'Hirondelle de cheminée (*Hirundo rustica*), contrairement à la généralité des animaux, n'ont pas été disséminées sur la presque totalité du globe, où elles se trouvent cependant. Elles doivent sans doute une distribution aussi universelle à leur humeur voyageuse et à leurs longues Migrations. Il semble que, parmi les individus qui composent ces espèces, une faible partie seulement se déplace d'un pays à l'autre. Les mêmes individus sont loin de parcourir dans la même année, et quelquefois même dans le cours de leur vie, la totalité du globe.

Ces diverses irrégularités donnent au phénomène des Migrations quelque chose de mystérieux lorsqu'on l'étudie sans avoir égard aux circonstances qui y produisent ces variations. Elles sont d'autant plus frappantes, qu'elles apparaissent aussi bien chez les espèces émigrantes que chez les erratiques, quoique avec une moindre fréquence et une moindre intensité. En effet, les chasseurs et les pêcheurs qui observent seulement les faits de détail, ne peuvent s'expliquer pourquoi une année les passages ou les migrations de telle ou telle espèce d'Oiseaux ou de Poissons sont beaucoup plus abondants que l'année précédente, et pourquoi enfin ces passages ou ces Migrations n'ont pas lieu à une autre époque.

Si cette absence, ou si cette plus grande fréquence se fait remarquer chez les espèces erratiques, c'est une suite nécessaire des variations des circonstances qui les portent à se déplacer, et par cela même entraînent dans leurs voyages toutes sortes d'anomalies et d'irrégularités. Lorsqu'au contraire ces circonstances se présentent chez les races émigrantes, elles tiennent à l'étendue de leurs excursions, si considérable qu'elles ne peuvent les exécuter en entier dans le court intervalle d'une année. Plus ces races éprouvent de fatigue par la longueur du trajet qu'elles ont à parcourir, moins leurs passages sont nombreux dans une station déterminée.

Il peut encore arriver que des obstacles imprévus retardent l'arrivée ou même le départ de ces espèces voyageuses. L'une ou l'autre de ces causes a nécessairement de l'influence sur la régularité de leurs excursions. Il est du reste facile de saisir que les légers habitants des airs et les êtres qui vivent dans le sein des eaux sont les seuls qui peuvent exécuter d'aussi longues et d'aussi périlleuses Migrations. Sans doute les animaux qui habitent les terres sèches et découvertes se déplacent aussi; mais les voyages auxquels ils se livrent parfois n'ont jamais l'étendue, et encore moins la régularité des Migrations, ni même des passages des Oiseaux et des Poissons.

Ces observations générales sur les habitudes des Oiseaux semblent indiquer que le phénomène de leurs Migrations ou de leurs passages n'est pas un fait simple que l'on puisse expliquer par une seule cause. Aussi n'est-il saisissable que lorsqu'on étudie les conditions diverses et que l'on parvient à démêler les causes qui le provoquent et le déterminent.

L'examen des diverses circonstances qui accompagnent les Migrations et les passages de ces animaux, dont le sang est si chaud, semblent démontrer que les voyages des espèces émigrantes sont le résultat d'un instinct supérieur à tous les besoins comme à l'action des milieux, sous l'influence desquels elles sont placées. Tout au plus les excursions accidentelles des races erratiques sont commandées par des besoins physiques plus ou moins pressants, ou déterminées par l'impression des agents extérieurs. Dès lors les Migrations des premiers doivent avoir une périodicité remarquable, tandis que les passages des secondes sont aussi inconstants que les variations des saisons, qui exercent sur ce phénomène une influence notable.

Les habitudes voyageuses des Oiseaux cosmopolites leur sont aussi fortement inculquées que les mœurs stationnaires le sont chez les

autres classes, les autres individus de la même espèce, soit avec les circonstances qui les environnent. Ces habitudes sont toujours le résultat de l'organisation : elles se modifient lorsque cette organisation éprouve elle-même des modifications, et changent surtout avec les climats et les différents états dans lesquels l'individu se trouve normalement placé. Si l'on compare, en effet, les classes les plus éloignées dans l'échelle animale, on est frappé de la différence immense qui existe dans leurs Mœurs, et du rapport constant entre celles-ci et l'ensemble de leurs organes. Ce rapport ne cesse pas d'être le même lorsqu'on examine les ordres, les genres d'une même classe. Si nous prenons pour exemple les Oiseaux, il sera facile de remarquer qu'à côté de plusieurs caractères communs dans leurs habitudes, il en existe de très-tranchés dans les ordres de cette grande classe. Comment comparer en effet l'ordre des Rapaces ou Oiseaux de proie aux timides Gallinacés et aux Oiseaux nageurs? Dans les premiers, quelle différence n'y a-t-il pas entre la famille des Diurnes et celle des Nocturnes? et comment comparer les Palmipèdes, qui vivent sur les ondes et doivent à l'heureuse conformation de leurs pattes, transformées en nageoires par l'addition d'une membrane qui s'étend entre les doigts, la facilité avec laquelle ils nagent; comment, disons-nous, les comparer avec l'ordre des Passereaux, si dissemblables dans leurs formes et par suite dans leur manière de vivre ? Mais chez tous étudiez avec quelque soin leur structure, et vous allez facilement vous rendre compte de tant de faits qui les différencient; vous apprendrez vite pourquoi celui-ci construit son nid avec tant de soin et de recherche; pourquoi celui-là, architecte moins habile, y donne à peine quelque attention; pourquoi celui-ci émigre pour chercher les régions froides, tandis que cet autre fuit nos froides contrées à l'approche des hivers ; vous y verrez pourquoi telle espèce se nourrit de lambeaux de chair, tandis que telle autre va chercher sa pâture parmi les Vermisseaux ou les Insectes. On est bien plus encore frappé de ces différences, toujours relatives à la structure de l'animal, lorsqu'on les étudie dans les Mammifères. Comparez le Lion, si courageux, au Loup, si lâchement féroce; le Tigre, si difficile à dompter, et le Chien, dont l'homme fait facilement son ami; comparez même entre elles les diverses espèces de Chiens, et voyez si mille traits ne semblent pas séparer par un immense intervalle le Chien de berger du Caniche ou du Lévrier. Dans les Poissons, dont il n'est pas aussi facile de bien connaître les habitudes, on ne s'émerveille pas moins lorsqu'on rapproche les perfides manœuvres de la Boudroie et la voracité du Brochet de la vie passive de tant d'autres espèces. C'est en étudiant chacune des classes d'animaux, chacune des familles, des tribus, etc., qui les composent, qu'il est possible seulement d'entrer dans quelques détails relatifs à leurs Mœurs. Mais ce que nous devons signaler surtout comme une des causes les plus puissantes qui agissent sur elles, c'est l'état d'indépendance envers l'homme dans lequel tous sont nés, et l'état de domesticité auquel nous en avons soumis un si grand nombre. La privation de la liberté à laquelle on contraint les animaux dans nos ménageries, non-seulement change leurs habitudes, mais réagit bien vite et avec une grande puissance sur leur organisation : nouvelle preuve de la chaîne étroite qui unit les habitudes à l'organisation ; preuve bien plus facile à saisir encore dans l'homme, parce qu'elle s'y révèle par un plus grand nombre de traits.

MŒURS DES OISEAUX. *Voy.* OISEAUX.

MOINEAU (*Fringilla*, Linn.). — Les ornithologistes ne donnent pas tous à ce mot la même valeur : les uns l'emploient comme nom de genre ou de sous-genre, les autres ne s'en servent que pour désigner des espèces. Quoi qu'il en soit de cet arbitraire dans l'emploi des mots, on peut dire que les Moineaux proprement dits forment, dans la famille des Fringilles, et dans le genre Gros-Bec, que nous adoptons, une section qui, bien que difficile à délimiter, peut pourtant encore offrir quelques légers caractères différentiels propres à le faire reconnaître. Ainsi les Moineaux proprement dits, ceux qui doivent seuls nous occuper ici, ont le bec parfaitement conique, seulement un peu bombé vers la pointe et un peu obtus.

Le MOINEAU DOMESTIQUE (*Fringilla domestica*, Lath.), est le type de ce groupe. De tous les Oiseaux connus, il n'en est point de plus répandu dans tous les départements de la France que celui-ci; aucun ne porte de noms plus vulgaires et plus variés. Le Moineau n'aurait peut-être pas besoin de description, car il n'est personne qui ne le connaisse, et il n'est personne aussi qui ne soit à même de le voir en tout temps et à toute heure, autour des habitations, soit à la ville, soit à la campagne, où il vit presque familièrement, et en nombre pour ainsi dire proportionné à la population. Sa longueur totale est de cinq pouces dix lignes. Le mâle a le dessus de la tête et les joues d'un cendré bleuâtre ; une bande d'un rouge bai qui s'étend d'un œil à l'autre, en passant par l'occiput ; le tour des yeux noir, ainsi que l'espace entre le bec et l'œil, le dessus du cou et du dos varié de noir et de roux ; le croupion d'un gris brun ; une plaque noire sur la gorge et le devant du cou ; la poitrine, les flancs et les jambes d'un cendré mêlé de brun ; le ventre d'un gris blanc, les ailes et la queue noirâtres en dessus, et ondées en dessous; sur chaque aile une bande transversale d'un blanc sale ; l'iris couleur noisette; le bec noirâtre, d'un brun sombre, avec du jaune en dessous et totalement noir dans la saison des amours ; les pieds et les ongles d'un gris brun. La femelle, plus petite que le mâle, est entièrement dépourvue de noir, et les jeunes mâles, avant la mue, ressemblent aux femelles. Le plumage des Moineaux est sujet à varier ; on en trouve qui sont blancs, d'autres noirs ou noirâtres;

quelques-uns jaunes ou roux ; mais ce ne sont que des variétés individuelles.

Les formes de cet Oiseau n'ont rien de svelte, rien d'élégant, et, quoique précipités, ses mouvements n'ont aucune grâce. Un cri monotone et répété sans cesse est, si l'on peut dire, le seul ramage qu'il fasse entendre. « Cette espèce a changé de nature, dit Sonnini (*Nouv. Dict. d'Hist. nat.*, tom. XII, p. 190); elle est devenue presque domestique, et elle ne vit plus, pour ainsi dire, qu'en société avec l'homme ; ce sont des casaniers importuns, des commensaux incommodes, d'impudents parasites, qui partagent malgré nous nos grains, nos fruits et notre domicile. L'habitude de vivre parmi nous a perfectionné leur instinct ; ils savent plier leurs mœurs aux situations, aux temps et aux autres circonstances ; ils savent en quelque sorte varier leur langage, et, comme ils sont très-parleurs, l'on peut à chaque instant distinguer leurs cris d'appel, de crainte, de colère, de plaisir, etc. Plus hardis que les autres Oiseaux, ils ne craignent pas l'homme, l'environnent dans les villes, à la campagne, se détournent à peine pour le laisser passer sur les chemins, et surtout dans les promenades publiques, où ils jouissent d'une entière sécurité ; sa présence ne les gêne point, ne les distrait point de la recherche de leur nourriture, ni des soins qu'ils donnent à leurs petits, ni de leurs combats, ni de leurs plaisirs. Ils ne sont assujettis en aucune manière, et, à vrai dire, ils ont plus d'insolence que de familiarité. Pendant la belle saison, ils se réunissent le soir sur les grands arbres pour y piailler tous ensemble. A la campagne, le tapage qu'ils font, plus bruyant et plus prolongé qu'à l'ordinaire, est un signe de beau temps pour le lendemain. L'on voit aussi en été les Moineaux rassemblés sur les haies qui bordent les pièces de terre dont les récoltes mûrissent ; mais c'est une réunion accidentelle que le désir de butin a formée, et qui se dissipe quand il n'y a plus rien à piller. » Les dommages qu'ils causent à l'agriculture et les moyens employés pour les chasser seront exposés en parlant du Moineau sous le rapport de l'économie rurale. Les Moineaux n'émigrent pas, mais ils passent d'une localité peu fertile en grains dans une autre qui leur offre une nourriture plus abondante et plus facile. Leur vol est court et difficile ; ils ne s'élèvent jamais fort haut. Lorsqu'ils partent, c'est toujours en troupe, toujours tous à la fois, brusquement et avec beaucoup de bruit. Quoique peu farouches, ils sont défiants, rusés, et donnent difficilement dans les piéges qu'on leur tend. Les Moineaux sont très-féconds ; la femelle fait par an trois et souvent quatre pontes de cinq à huit œufs d'un cendré blanchâtre, tachetés de brun. C'est dans un nid grossièrement fait à la cime d'un arbre qu'elle les dépose. Elle choisit aussi, pour y établir ses nichées, les trous et les crevasses des murailles, les vieux arbres creux ; souvent elle les place sous les tuiles et dans les pots que l'on place tout exprès sur les fenêtres ou à côté. Quelquefois elle s'empare des nids des Hirondelles, des boulins des Pigeons. Pris jeunes, les Moineaux s'élèvent aisément en cage, s'accoutument sans peine à la captivité, ont assez de docilité pour obéir à la voix, pour recevoir leur manger de la main qui l'offre, pour se laisser prendre, toucher, caresser, enfin pour amuser; mais, capricieux et acariâtres, ils ne sont pas toujours bien disposés à recevoir les caresses qu'on veut leur faire, et leur bec est pour ceux qui les offensent une arme redoutable; dans l'état de liberté, ils s'en servent même avec avantage contre des Oiseaux plus forts qu'eux. Leur vie est de fort longue durée, on en cite qui ont vécu en cage dix-huit et vingt ans. D'une constitution robuste, les Moineaux supportent également les chaleurs des climats brûlants et les froids des régions hyperboréennes. Ils sont répandus dans la Grèce, en Barbarie, etc. ; et d'un autre côté, on les retrouve jusqu'en Sibérie.

Quelques auteurs, et Cuvier avec eux, regardent comme variété du Moineau domestique, le Moineau cisalpin (*Fringilla cisalpina*, Tem., et le Moineau espagnol, *Fringilla hispaniolensis*, Tem.). M. Temminck, et à son exemple plusieurs ornithologistes, en font des espèces distinctes. Le premier a la tête entièrement marron, vit et niche au sommet du Mont-Cenis, ainsi que toute la pente méridionale, et de là dans toute l'Italie. Il est de passage en septembre et en octobre dans les provinces méridionales de la France. Le second se distingue par le noir de la gorge, qui s'étend sur la poitrine. Il est très-commun en Egypte, en Sardaigne, en Sicile et surtout en Espagne, etc. Les mœurs de l'un et de l'autre sont les mêmes que celles de notre Moineau domestique.

Nous citerons encore comme espèce européenne le Friquet ou Hambouvreux (*Fringilla montana*, Linn.). Il est plus petit que le domestique, a le sommet de la tête rouge bai; le dessus du cou et du dos varié de noir et de roussâtre; le croupion et la couverture de la queue gris; la gorge noire; la poitrine et le ventre d'un gris blanc; le bec noir et les pieds gris. La femelle a des couleurs moins vives, principalement sur la tête; du reste, elle ressemble au mâle; les jeunes sont pareils à la femelle.

Le nom de Friquet que porte cet Oiseau lui vient de l'habitude qu'il a, lorsqu'il est perché, d'être toujours en mouvement, de frétiller, de remuer sans cesse la queue. Ses mœurs diffèrent un peu de celles du Moineau ordinaire; comme lui il ne s'approche pas trop des lieux habités; mais il se tient à la campagne, fréquente le bord des chemins et des ruisseaux ombragés de saules, se pose sur les arbres et les plantes basses, et vit même quelquefois dans les bois. Il établit son nid assez près de terre, dans les creux d'arbres, dans des trous de vieilles murailles. La ponte est au plus de six œufs, d'un blanc sale tacheté de brun. Les Friquets vont par bandes; ils se réunissent vers la fin de l'été,

et font des excursions (du moins le plus grand nombre) quelquefois assez lointaines. Moins défiants que les Moineaux, ils donnent plus facilement dans les piéges qu'on leur dresse; ils ont moins de docilité et ne se familiarisent jamais autant (199).

Le Friquet est répandu dans toute l'Europe; on le trouve aussi en Laponie, en Sibérie et au Japon. Son nom japonais est *Zuzume*.

Du Moineau dans ses rapports avec l'économie rurale. — Si l'homme regardait moins comme sa propriété les biens que la terre ne produit pas pour lui seul, il connaîtrait mieux ses intérêts et saurait mettre un frein aux prétentions que son avidité sollicite sans cesse. S'il se montrait plus juste envers les habitants de l'air, dont les mœurs sont si curieuses à bien étudier, dont les couleurs variées et souvent brillantes plaisent autant à l'œil que leurs chants mélodieux égayent les premiers rayons d'un beau jour, le cultivateur ne négligerait pas dans les Oiseaux les moyens les plus économiques et les plus certains que la Nature lui présente pour détruire une partie des Insectes de tout genre, qui dévastent ses cultures et détruisent en peu d'heures ses plus douces espérances (les

(199) Voici comment Lesson a vengé le Moineau des *injustices* de Buffon.

« S'il est un être qui ait le droit de se plaindre du Pline de la France, c'est sans contredit le Moineau. Le Moineau proteste contre le génie de Buffon autant et plus peut-être que nos lois actuelles ne protestent contre celles du XVIII^e^ siècle. Il a le droit de se plaindre du grand seigneur qui écrivait l'histoire naturelle en manchettes et en jabots de malines, lui Oiseau prolétaire qui représente le grand mouvement social du XIX^e^ siècle. Buffon n'a pas compris cet hôte plébéien de nos cités et de nos campagnes; il lui a réservé ses dédains. C'est que Buffon, représentant des doubles aristocraties de la naissance et du génie; Buffon lisant son histoire des animaux dans les riches salons de la capitale, ne foulant jamais le sol de la Bourgogne qu'enfermé dans les panneaux vernis d'une voiture, Buffon n'avait pas jeté les yeux sur ce volatile, peuple par ses allures, peuple par ses habitudes et son laisser-aller. Et cependant cet enfant chéri de Lesbie, chanté par les poëtes érotiques de l'ancienne Rome, était vénéré par les païens, qui enviaient, avec tant de raison, les facultés dont une libérale nature l'avait doté. Catulle et Horace l'ont chanté, cet Oiseau que le peuple, si sincère dans les affections qu'il porte aux êtres qui partagent sa misère, a appelé *Pierrot : Pierrot*, diminutif de *Petit-Pierre ;* Pierrot, ce sobriquet familier du pêcheur qui tient les clefs du paradis; Pierrot, nom religieusement conservé par la tradition dans la masse infime du populaire qui chérit cet Oiseau repoussé des volières dorées et des demeures opulentes. Puis, le moyen âge avec ses croyances religieuses fortement trempées, le caractérisant par son capuce noir, l'appela *petit moine, moineau;* et des voix enfantines du peuple, ce nom prenant droit de bourgeoisie, est venu par la force de l'usage s'impatroniser dans le langage national. Chaque province cependant a conservé à ce commensal une désignation familière, tant son heureux naturel a forcé les populations à l'identifier avec leur destinée.

« Que Buffon ait réservé la pompe et la richesse de son style pour décrire le Paon, cet emblème de la sottise recouverte d'or ou de la nullité puissante; qu'il ait soigné l'histoire du Rossignol, image du poëte qui s'égosille à chanter, vêtu à la légère et non garanti des injures de la bise; qu'il ait réuni toutes les couleurs de sa palette pour peindre les somptueux babits des Colibris, frêles embryons de la fatuité et du dandysme; que le Cygne au plumage blanc et amoureux de son individu soit le type du pédantisme qui se rengorge, comme le Dindon faisant la roue l'est de la stupidité qui se croit de l'esprit: pourquoi Buffon a-t-il fait le Moineau stupide, lourd, criard, gourmand et maraudeur? le Moineau, cet industriel moderne, qui va à ses fins sans détour, sans s'inquiéter des gens avec lesquels il vit! le Moineau, cet artisan de ses propres succès, qui sait que sa vie est un labeur continuel, et qu'il doit la conquérir sur les superfluités de l'homme?

« Le Moineau niche sur nos demeures, c'est qu'il ne craint ni le bruit ni le citadin, car il n'a ni un chant ni un plumage fait pour le tenter. Ce n'est pas que son courage et son audace ne le fassent tomber dans les mains des enfants, ses ennemis les plus implacables; mais il espère déjouer leurs ruses. Ses vêtements sont sombres comme ceux des fils de l'Auvergne; mais sous ce costume vulgaire bat un cœur ferme et prévoyant. Comme ces derniers il vit dans les rues des miettes tombées de la table du riche. Il gagne sa nourriture quotidienne au milieu des journées agitées. Son oreille et sa vue sont sans cesse au guet; ses membres sont agiles et alertes. Il mesure le danger avec sang-froid. Le manége d'un Chat qui se pelotonne pour bondir sur lui ne lui échappe pas, et aussi rusé que son ennemi, il lui oppose son expérience. Il aime la sociabilité comme les pauvres, dont il est le représentant dans le monde emplumé, et son nid est simple et modeste. Là, il élève une nombreuse famille, toujours comme le pauvre; car, avec une complexion robuste, un solide appétit, une vie journalière hérissée de fatigues, l'amour est une compensation que lui devait la destinée. Bon époux, bon père (sans que cette phrase banale soit inscrite sur son tombeau), il est esclave de ses devoirs temporaires. Il est vrai que, dans le reste de ses loisirs, on peut le taxer d'inconstance, mais la faute en est-elle bien à lui; à lui que le Créateur a doué de qualités que tant d'hommes envieraient?... Que de Moineaux ont dû rire de pitié aux forfanteries de tant de frêles muguets!... Il est gourmand, maraudeur, lui prolétaire lqui vit des superfluités des gens riches, de son adresse et de son industrie! Il s'est dit sans doute : Mais l'homme pourrait-il me montrer le testament d'Adam qui l'intitule son unique héritier sur ce globe, créé pour tous les êtres? La force me manque, rivalisons avec ce despote par l'adresse et la ruse : il sèmera des moissons, nous les mangerons; il battra le blé dans sa grange et nous irons prélever le tribut du pauvre; il nous fera une guerre d'extermination, mais nous saurons braver ses piéges. — Le Moineau a donc le caractère fier, car il doit sa nourriture de tous les jours à ses seuls moyens. C'est l'industriel qui se soutient par ses propres talents. Il en a l'indépendance et peut-être l'esprit frondeur. Heureux Moineau! s'il n'avait dans le *gamin* le bourreau-né de sa famille, car, par les affections de père, le Moineau est malheureux! Il voit ses fils privés de plumes ayant le chef surmonté d'une ignoble crête taillée dans du drap écarlate, grimpant à la courte échelle sur deux doigts crasseux. Il les voit, esclaves résignés, gambadant à la volonté d'un maître capricieux et tant soit peu cruel. Mais que l'univers chancèle sur les débris de notre globe broyé par la foudre, et le vieux Moineau trouvera encore une fissure pour s'échapper; que le pôle de la terre pirouette et se couvre de glaçons, le Moineau s'abritera sous la neige. Le Moineau est aux êtres de la nature ce que l'or est à la civilisation : l'un et l'autre sont aussi vivaces au physique qu'au moral. »

Criquets voyageurs, les Sauterelles); il verrait en eux la voie la plus propre pour aider à la dispersion des plantes, et préparer, je dirai plus, pour assurer la naturalisation de beaucoup d'entre elles. S'il savait mieux apprécier les Oiseaux, qui ne semblent avoisiner nos demeures rustiques que pour nous rappeler aux devoirs de l'hospitalité, il cesserait de les inquiéter, de les pourchasser partout, et de les abandonner aux plaisirs cruels des enfants, qui les fixent sur un but mobile, inconstant, et tirent dessus pour perfectionner ou prouver leur adresse. En effet, ces innocentes victimes de la brutalité, de l'ignorance, de l'ingratitude et du besoin de détruire qui tourmente incessamment l'homme oisif, avare ou stupide, sont autant d'alliés qui nous aident, pour une légère indemnité, à combattre les véritables ennemis de nos récoltes, ceux qui les ruinent sous terre, ou cachés dans le chaume et le bois, ou vivant et grandissant dans le grain dont ils ne laissent que l'enveloppe, et à délivrer nos greniers du fléau le plus redoutable, du séjour de la nombreuse et mille fois désastreuse famille des Charançons.

L'on voit une Pie s'abattre dans la basse-cour et y marauder, il est plus simple de tirer sur elle et de l'accuser de détruire les jeunes poulets, canards et dindonneaux, auxquels la ménagère active et vigilante prodigue tant de soins, que de la remarquer enlevant de votre enclos des hannetons, des souris, des mulots, des taupes, qui nuisent de tant de manières, ou purgeant la volaille, les moutons et même les cochons de la vermine qui les tourmente.

On observe un Geai déracinant quelques pois, et un Corbeau fouillant de toute la longueur de son bec dans le sillon ouvert par le laboureur qu'il suit pas à pas; on aperçoit le Bouvreuil, le Pinson, le Loriot, la Fauvette à tête noire, la Mésange bleue, le Rossignol, etc., épluchant sur les arbres le bouton à fruit et le calice des fleurs; la cupidité s'alarme et l'on répète aussitôt à qui veut l'entendre : *Les Oiseaux dévorent tout, ils nous causent les plus grands dommages.* Si vous observiez cependant avec attention, vous verriez le Geai, le Corbeau, s'emparer d'un air triomphant d'une larve de Hanneton, quelquefois même d'une petite souris, ou bien d'une Courtilière; vous verriez le Bouvreuil, la Bergeronnette, la Mésange, porter à leurs petits les Chenilles qui rongent vos pommiers, et se nourrir des œufs ou des larves de l'Insecte qui devait pénétrer dans l'intérieur du fruit, et l'aurait fait tomber avant d'avoir pu atteindre la moitié de sa grosseur.

C'est par suite d'observations aussi vicieuses que, depuis 1789, l'on fait une guerre d'extermination à l'aimable et utile famille des Pigeons bizets; que partout on proscrit injustement ces Oiseaux, qui procurent tant d'avantages au cultivateur, qui formaient autrefois une branche de commerce pour les campagnes, et de consommation pour les villes (200). On s'est aperçu que ce volatil charmant pillait quelques bons grains dans le temps des semailles; qu'il s'abattait sur les pièces couvertes de chènevis, de pois, de colza, de sarrasin, etc. L'égoïste et l'ignorant se sont aussitôt écriés que le Pigeon détruisait encore plus qu'il ne mangeait; que, n'existant plus, on ferait partout des récoltes très-abondantes : la sottise a de suite applaudi, et l'on a frappé sa race d'anathème; les lois elles-mêmes n'ont pas craint de la vouer à la mort (lois du 11 août 1789 et du 22 juillet 1791).

Encore une fois, l'homme veut tout envahir, et dans la jouissance, la plus petite gêne le tourmente. Il se plaint des immondices qui s'amassent sous le nid de l'Hirondelle, si fidèle à revenir annoncer le retour certain du printemps; mais il ne pense pas que cet Oiseau voyageur, dans son vol rapide, détruit avec une inconcevable dextérité, non-seulement les Tipules dont les Vers labourent la terre autour des plantes que nous avons semées, et mettent leurs racines à nu; mais encore les Papillons des Calandres, fléaux de nos greniers; les Chenilles des avoines, et tous les petits Insectes ailés, incommodes ou dévorateurs, souches des nombreuses phalanges de larves qui mangent les bourres ou bourgeons, précieux dépôt de la multiplication par les fleurs et les fruits, qui s'attachent à la laine de nos matelas, de nos habits, de nos couvertures, de nos meubles, etc. Sans égard pour l'admirable intelligence des Hirondelles, ces zélés serviteurs de l'humanité sont proscrits encore aujourd'hui dans plusieurs de nos départements, surtout dans ceux de la Meurthe, du Haut et du Bas-Rhin.

Que dirai-je du Moineau? Lui qui passe pour essentiellement nuisible à l'agriculture, lui dont la tête est mise à prix dans plusieurs contrées, lui que Poncelet, dans son *Histoire naturelle du Froment* (Paris, 1779, in-8°), dénonçait comme le dévastateur des moissons, des semis, des fruits, qu'il perce, qu'il gaspille, et comme le bourreau des colombiers, où, notez bien, il va déchirer le jabot des Pigeonneaux pour en tirer la mangeaille? Le Moineau, que Rougier de la Bergerie accusait, en 1788, dans ses *Recherches sur les principaux abus qui s'opposent aux progrès de l'agriculture* (Paris, 1 vol. in-8°, chap. 10), de consommer chaque année, en France, plus d'un million d'hectolitres de céréales, et qui, dès 1791, ne cessa de demander une loi pour sa destruction totale! Le Moineau, que Bosc, dans son *Cours d'agriculture*, tome VIII, page 341, appelait, tout en copiant littéralement Sonnini, le voleur le plus impudent, le commensal le plus

(200) Je ne parle pas ici du Pigeon de volière, parce qu'il est absolument nul pour l'agriculture. Il est casanier et dans une abondance qui le dispense de chercher sa nourriture; il est très-fécond, et remplace avec avantage le Pigeon fuyard pour le service de la table.

incommode, et le parasite le plus dangereux, ne faisant que du mal pendant sa vie sans être d'aucune utilité après sa mort, et dont, selon ses savants calculs, les dégâts surpassaient du double ceux que son collègue avait énoncés ! Que dirai-je, quand chacun est imbu des erreurs proclamées avec tant d'assurance, quand chacun apporte à l'appui de ses assertions exagérées quelques faits isolés que l'intérêt privé est toujours porté à grossir ? Cultivateurs, écoutez les conseils de ces agronomes de cabinet, et bientôt les plantes parasites se multiplieront d'une manière effrayante; elles étoufferont vos semis, infesteront plusieurs années de suite vos champs, vos vignes, vos potagers. Les Insectes tripleront en nombre et pousseront encore plus loin le désordre dans la végétation; ils rongeront tout, depuis le léger duvet des gazons jusqu'aux arbres les plus durs. Vous regretterez alors le Moineau, qui se nourrit principalement des graines coriaces de ces plantes, qui détruit chaque jour un très-grand nombre de Chenilles, de larves et d'Insectes parfaits. Parce que vous le voyez abonder partout où croît le blé; parce que, depuis 1800, on le trouve, ainsi que la Pie et le Corbeau, sur les bords du Pellidoni, près de la mer Glaciale, et que l'époque de son arrivée coïncide avec celle de la culture de la noble céréale en ces régions longtemps stériles, vous en concluez, avec quelques écrivains atrabilaires, qu'il n'y vient que pour détruire le grain constituant la base essentielle de votre régime alimentaire.

Le Moineau existe dans toutes les parties de la France depuis une longue suite de siècles, et cependant Olivier de Serres, ni aucun des agriculteurs praticiens qui l'ont précédé dans les Gaules, ne le frappent d'anathème, et lorsqu'ils parlent de l'espèce volatile nuisant d'une manière notable à l'agriculture dans les temps des semailles et de la moisson, ils ne font point mention du Moineau, mais seulement des Poules (*les Poulailles communes*), qui grattent profondément la terre remuée pour y chercher le grain germé, qui font « de grands maux aux blés sur le point de leur maturité, et ceux qui sont resserrés dans les granges et greniers n'y sont point exempts de telle tempeste. » Les Grecs et les Romains ont connu nécessairement le Moineau, puisqu'on le rencontre dans leurs pays et même en des climats plus chauds que ceux habités par ces peuples illustres. Eh bien ! aucun de leurs géopones ne se plaint des déprédations du Moineau. Crescenzio garde le même silence. Ou les dégâts dont on l'accuse depuis le XVIII^e^ siècle étaient moindres alors, ce qui n'est point à présumer, son insatiable avidité n'ayant pas augmenté à mesure qu'il se rapprochait de nous et que son instinct se perfectionnait ; ou bien, mieux apprécié dans la chasse qu'il ne cesse de faire aux Insectes, nos aïeux regardaient comme une faible indemnité qu'on lui devait les quelques grains, les quelques fruits qu'il pille à raison des services habituels qu'il rend à nos cultures.

Si vous acceptez donc dans toute leur aigreur, dans toute leur exagération, les virulentes diatribes de Poncelet, de Rougier la Bergerie, de Bosc et de leurs partisans; si vous calculez la perte d'après la récolte année commune : un ou deux millions d'hectolitres en France sur deux cent sept millions, c'est-à-dire un grain sur 207, et si vous rejetez les observations que je viens de faire, et que vous interprétiez comme preuve le silence de l'antiquité et de tous les agriculteurs jusqu'au XVII^e^ siècle, détruisez le Moineau; alors demain, sur la demande de Victor Yvart, de l'Institut (*Objet d'intérêt public recommandé à l'attention du gouvernement et de tous les amis de l'agriculture;* Paris, 1816, in-8°), vous brûlerez tous les vinetiers, parce que, épousant une erreur populaire, cet auteur vous assure qu'ils causent la carie des blés. Pour plaire à Poncelet (ouvrage cité, p. 48), vous cesserez de semer du seigle, « parce qu'il est sujet à l'ergot, et que cette maladie est éminemment dangereuse pour l'homme et les animaux; » vous accepterez l'anathème de Rougier la Bergerie (*Cours d'agriculture pratique*, tom. IV, p. 515 à 538), et vous arracherez le peuplier, parce que « il a dérangé toutes les anciennes traditions relativement aux arbres de prix qui occupent le sol pendant une longue période d'années, qu'il a mis des illusions à la place des réalités, et par suite, parce qu'il a précipité les mœurs hors de la ligne de simplicité et hâté les progrès du luxe. »

Vous ferez disparaître de notre sol la vigne, parce qu'elle usurpe les terres qui doivent appartenir aux céréales, parce que quelques individus abusent de sa liqueur, causent du scandale, courent droit à l'abrutissement le plus complet, et surtout parce qu'elle fournit aux libations des Gaulois lorsque le farouche Domitien tomba sous le fer vengeur d'un vigneron. Vous défendrez la fabrication du pain, appuyés sur le mot de l'avocat Linguet, que la fermentation décomposant les principes constituants de la farine, elle devient la source des apoplexies qui désolent les familles. Vous proscrirez enfin la culture du tabac, parce que son odeur me fait mal, et que, soit qu'on le prise, qu'on le fume ou qu'on le mâche, on excite en moi le plus profond dégoût, etc. En acceptant ainsi les antipathies et la haine des uns, les paradoxes des autres, la mauvaise humeur de tous, notre sol si riche, si fertile, si favorable à toutes les entreprises agricoles, n'offrira plus qu'une lande stérile, qu'une terre de désolation, d'où fuiront les hommes et les animaux utiles.

Rien n'est inutile dans l'ordre de la Nature, chaque chose s'enchaîne dans le vaste système du monde, et, parce que nos sens ne peuvent en saisir les liens, sommes-nous autorisés à contester à un être existant ses droits, nous qui sommes si fiers des nôtres et qui nous armons contre ceux qui y porter

atteinte, qui faisons parade de si nobles sentiments et proclamons l'égalité de tous? Par cela même qu'un être existe, c'est pour une fin nécessairement liée aux lois de l'équilibre, et si les Insectes sont souvent beaucoup trop nombreux pour le bien-être du cultivateur, c'est parce que l'équilibre a été momentanément rompu, par la faute des hommes, entre ces espèces et celle des Entomophages. En effet, et des observations faites avec soin nous l'ont démontré, quand il y a grande affluence d'Insectes, le nombre de leurs ennemis augmente dans une proportion notable, la guerre que ceux-ci font aux premiers est plus acharnée, puisqu'elle est de tous les instants, à moins que, par des chasses multipliées, par des piéges de tout genre et la destruction des couvées, l'homme n'ait contrarié les vues de la Nature, et par conséquent préparé les dévastations qu'il ne tardera pas à subir.

MOINEAU INDIEN (*Loxia Bengalensis*), Oiseau de l'ordre des Passereaux. — Le nid du Moineau indien est ainsi décrit par sir William Jones : « Cet Oiseau est très-commun dans l'Indostan, très-sensible, très-constant, ne quittant jamais volontairement la place où ses petits sont éclos. Il n'a pas, comme les autres Oiseaux, d'éloignement pour les hommes, et il vient volontiers se poser sur la main de son maître. Dans l'état de nature, il bâtit son nid sur l'arbre le plus haut qu'il peut trouver, principalement sur le palmier, sur le figuier indien, et il préfère celui qui est penché sur un puits ou sur un ruisseau. Il compose ce nid d'herbe, qu'il tresse comme de la toile, lui donne la forme d'une bouteille, et l'attache fortement aux branches, mais de manière à ce qu'il soit bercé par le vent; l'entrée est toujours en bas pour le garantir des Oiseaux de proie. Ce nid est divisé en deux ou trois compartiments qui sont éclairés, à ce que croit le peuple, par des Vers-Luisants que l'Oiseau apporte tout vifs. Il est certain qu'on a trouvé de ces Insectes parmi les éléments de son nid ; mais, comme leur lumière ne peut lui être que très-peu utile, il paraît plus probable qu'il ne fait que les manger. Cet Oiseau peut apprendre avec facilité à apporter un morceau de papier que son maître lui désigne. C'est encore un fait attesté que, si on jette une bague dans un puits bien profond, et qu'on fasse en même temps un signe à l'Oiseau, il plongera avec une vitesse étonnante, attrapera la bague avant qu'elle ait touché la surface de l'eau, et la rapportera à son maître, avec une joie visible. Et on assure même que si on montrait à un de ces Oiseaux deux ou trois fois une maison, ou quelque autre endroit, il y porterait de suite le billet qu'on lui aurait confié. Les jeunes femmes de l'Indostan, à Bénarès et autres lieux, portent de minces plaques d'or appelées *ticas* posées négligemment entre leurs sourcils ; eh bien ! quand elles passent dans les rues, il n'est pas rare de voir de jeunes effrontés s'amuser à envoyer les Oiseaux détacher du front de ces dames le bijou qui les décore, et le rapporter triomphant à leurs maîtres. »

Il n'est pas improbable que quelques-uns de ces faits aient reçu une teinte de l'imagination orientale, tout comme on a pu enjoliver les chambres de l'Oiseau du Bengale et la perche du Pinc-Pinc. Cependant nous avons appris l'histoire suivante d'un gentilhomme qui a longtemps demeuré aux Indes, et dont le témoignage confirme tellement l'opinion populaire, que nous ne pouvons nous refuser à le placer ici.

« Voulant, dit-il, vérifier la vérité de cette croyance établie que l'Oiseau emploie le Ver-Luisant pour illuminer son nid, j'employai le procédé suivant : pendant l'absence de l'Oiseau, sur les quatre heures de l'après-midi, je me mis en devoir d'examiner le nid ; je le trouvai en effet garni de Vers-Luisants, attachés à l'un des côtés du nid au moyen de ce que les Indiens appellent *moron*, sorte de limon particulier. J'ôtai les Insectes, et je revins le lendemain ; j'en trouvai de nouveaux attachés à de nouvelle argile. J'expérimentai encore sur trois autres nids ; et deux fois sur trois j'obtins le même résultat : maintenant, dira-t-on que ces Insectes ne sont là que pour nourriture? Mais pourquoi l'Oiseau se donnerait-il la peine de les ficher sur la muraille de son nid? Il n'est nullement vraisemblable, à mon sens, qu'un Oiseau qui ne se plaît qu'au beau soleil, qu'on n'a jamais vu prendre de nourriture pendant la nuit, soit assez gauche pour jeûner tout le jour, et dormir la nuit près de ses provisions. Quant aux chambres séparées, on ne peut les nier, et je crois même qu'on ne saurait non plus les prendre pour l'adjonction d'un nouveau à un vieux nid, puisque le changement de couleur occasionné par le temps et les intempéries ne permettrait pas de s'y méprendre. »

MONE (*Cercopithecus mona*, Geoffr.), Singe du genre Guenon. — Cette jolie petite Guenon a les lèvres et le nez couleur de chair; la face brune, avec un bandeau noir sur le front; la tête d'un vert doré en dessus, entourée de blanc; le dos et les flancs d'un brun vif et piqueté de noir; les membres noirs; le dessus de la queue d'un bleu ardoisé, et une tache blanche de chaque côté de la queue. Sa taille est d'environ dix-sept pouces (0,460) depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue : celle-ci a deux pieds (0,650) de longueur.

La Mone est une des Guenons les plus communément apportées en France, et celle qui supporte le plus aisément les intempéries de notre climat. L'élégance dans les formes, la grâce dans les mouvements, la douceur dans le caractère, la finesse dans l'intelligence, la pénétration dans le regard, tout ce qui dans un animal de ce genre peut le faire rechercher et inspirer pour lui de l'affection, la Mone le possède. Quoique vive jusqu'à la pétulance, elle n'a pas de méchanceté et s'attache assez aisément à son maître. Elle est même susceptible d'une

certaine éducation, si toutefois on s'en fait craindre assez pour la forcer à obéir.

Contre l'habitude des autres Singes, elle ne grimace jamais, et elle a dans les traits une certaine gravité pleine de douceur. Elle mange volontiers tout ce qu'on lui présente : de la viande cuite, du pain, des fruits et certains Insectes; elle est particulièrement friande de Fourmis et d'Araignées. Son adresse et son agilité sont extrêmes, et néanmoins tous ses mouvements sont doux. Elle a de la ténacité dans ses désirs, mais jamais ils ne la portent à la violence, et, lorsque, après avoir sollicité longtemps pour obtenir un objet qui lui plaît, on persiste à le lui refuser, tout à coup elle cesse de demander, fait une gambade et paraît n'y plus penser. La moralité n'est pas très-exemplaire sous le rapport du droit de propriété : elle a une telle tendance à la filouterie qu'aucune correction ne peut vaincre ce penchant. Elle est fort habile à glisser doucement la main dans les poches de ceux qui la caressent, et cela avec une adresse qui ferait honneur au plus habile escamoteur. Pour s'emparer sans bruit des objets qu'elle convoite, pour voler quelques fruits ou quelques bonbons, elle sait fort bien tourner la clef d'une armoire, dénouer un paquet, ouvrir l'anneau d'une chaîne.

Un peu capricieuse et distraite, elle n'est pas toujours disposée à caresser son maître; cependant, quand rien ne la préoccupe et qu'elle est tranquille, elle répond avec grâce aux avances qu'on lui fait. Dans ce cas elle joue, elle prend les attitudes les plus aimables, mord légèrement, se presse contre la personne qu'elle aime, et fait entendre un petit cri fort doux, qui est l'expression ordinaire de sa joie. En général, elle aime peu les personnes qui lui sont étrangères, et rarement elle manque de mordre celles qui sont assez hardies pour la toucher. Elle est sujette aussi à prendre certaines gens en antipathie, et cela sans cause et purement par caprice.

Sa patrie est le nord de l'Afrique, et principalement la Barbarie. Il paraît qu'on la trouve aussi en Abyssinie, en Arabie, en Perse et même dans quelques autres parties de l'Asie. Comme elle est assez timide, elle s'approche rarement des lieux habités et ne pénètre jamais dans les plantations. En temps de famine, c'est-à-dire quand les fruits deviennent rares dans les forêts, elle descend en troupes dans les plaines, et là elle tourne et renverse toutes les pierres, aussi bien que pourrait le faire le plus ardent entomologiste, afin de collectionner les Insectes qu'elle trouve dessous. Elle a pour serrer sa collection, non pas une boîte à épingles, comme celle dont se servent les savants qui courent après les mouches, mais deux sacs très-commodes, dont la Nature a fait toute la façon : je veux parler de ses abajoues. Ce sont deux poches membraneuses que la plupart des Singes ont dans la bouche, une de chaque côté sous les joues. La Mone a ces poches tellement grandes, qu'elle pourrait y serrer des provisions pour deux jours; mais sa gourmandise est encore plus grande que ses abajoues, d'où il résulte qu'elle ne manque jamais de consommer en quelques heures, c'est-à-dire aussi vite que son estomac le lui permet, ce qu'elle aurait pu économiser si elle avait un peu de prévoyance.

Rien n'est original comme sa figure lorsque ses poches, remplies de provisions, se distendent et lui gonflent les joues au point de lui faire paraître la tête deux fois plus grosse que de coutume. En cet état elle ressemble assez bien à ces figures bouffies et joufflues par lesquelles les peintres anciens représentaient les vents. Alors la Mone quitte sa troupe, et cherche un arbre isolé dans le feuillage duquel elle puisse se cacher, car elle craint que ses camarades ne viennent mettre son magasin au pillage, en la battant pour la forcer à ouvrir la bouche, ce qui arrive quelquefois. Au fond de sa cachette, très-tranquillement assise dans la bifurcation d'une branche, elle tire un à un de son sac les Insectes qu'elle y a mis, les regarde avec un air de convoitise, les épluche avec ses petits doigts, leur arrache les ailes et les pattes, qu'elle jette, puis y porte la dent, mais doucement et à plusieurs reprises, en gastronome qui a des principes; enfin elle les mange, et recommence la même opération jusqu'à ce que ses provisions soient épuisées. Alors seulement elle pense à rejoindre sa troupe

MOQUEUR. *Voy.* MERLE.

MORILLON (*Anas fuligula*) ; Oiseau du genre Canard. — Ce Canard est presque entièrement d'un beau noir luisant à reflets pourpres et verdâtres; on ne lui voit du blanc qu'au ventre, au haut des épaules et sur le milieu des ailes; son bec est large et bleu, ses pieds sont bleuâtres, à membrane noire. Sa longueur est de quinze à seize pouces.

Les Morillons arrivent en France en hiver, et s'avancent très-loin dans les terres; on les trouve sur toutes nos grandes rivières et sur nos étangs. Beaucoup moins défiants que les Millouins, ils se laissent aisément approcher à la portée du fusil; mais, quand on les a blessés, ils plongent avec tant de rapidité, qu'il est souvent fort difficile de les prendre.

MORSE ou CHEVAL MARIN (*Trichechus rosmarus*, Lin., vulg. *Vache marine*), Mammifère de l'ordre des Carnassiers amphibies, très-voisin des Phoques, caractérisé par des canines supérieures qui forment d'énormes défenses dirigées inférieurement.

Le Morse atteint onze à douze pieds de longueur et même beaucoup plus, si l'on s'en rapporte à certains voyageurs; son pelage est très-court, très-peu fourni, et d'une couleur roussâtre; son muffle est très-gros, sa lèvre supérieure renflée; ses narines se trouvent presque regarder le ciel et non terminer le museau; ses défenses ont quelquefois deux pieds de longueur (0,650) et

davantage ; leur grosseur est proportionnée à leur longueur. Pour les membres et le reste du corps, il ressemble beaucoup aux Phoques.

Si le Morse a beaucoup d'analogie dans les formes avec les animaux de la famille précédente, il n'en a pas moins dans les mœurs et dans toutes les habitudes de la vie. Cependant il a moins d'intelligence et, par suite, moins de douceur dans le caractère. Edward Worst dit avoir vu en Angleterre un de ces animaux âgé de trois mois, que l'on ne pouvait toucher sans le mettre en colère, et même le rendre furieux. La seule chose que l'éducation ait pu obtenir de lui était de le faire suivre son maître en grondant, quand il lui présentait à manger. Cet animal habite toutes les parties de la mer Glaciale, mais il est bien moins commun qu'autrefois. « J'ai vu à Jakutzk, dit Gmelin, quelques dents de Morse, qui avaient cinq quarts d'aune de Russie, et d'autres une aune et demie de longueur ; communément elles ont jusqu'à quatre pouces de largeur à la base. Je n'ai pas entendu dire qu'auprès d'Anadirskoi l'on ait jamais chassé ou pêché de Morse pour en avoir les dents, qui néanmoins en viennent en si grande quantité ; on m'a assuré, au contraire, que les habitants trouvent ces dents détachées de l'animal sur la basse côte de la mer, et que par conséquent on n'a pas besoin de tuer auparavant les Morses. Plusieurs personnes m'ont demandé si les Morses d'Anadirskoi étaient une espèce différente de ceux qui se trouvent dans la mer du Nord et à l'entrée occidentale de la mer Glaciale, parce que les dents qui viennent de ce côté oriental sont beaucoup plus grosses que celles qui viennent de l'Occident, etc. » Gmelin ne résout pas cette question, et Buffon en donne une solution qui me paraît être une erreur. « On n'apporte d'Anadirskoi, dit-il, que des dents de ces animaux morts de mort naturelle ; ainsi, il n'est pas surprenant que ces dents, qui ont pris tout leur accroissement, soient plus grandes que celles du Morse de Groënland, que l'on tue en bas âge. »

Pour admettre cette hypothèse, il faudrait admettre aussi que jamais, dans le Groënland, les Morses n'atteignent toute leur grandeur, et que tous ceux que l'on tue sans exception sont jeunes, puisque leurs dents sont aussi, sans exception, beaucoup plus petites que celles apportées d'Anadirskoi. Cette proposition n'est pas soutenable. Voici une autre difficulté. Il est certain qu'on ne trouve presque plus de Morses aux environs d'Anadirskoi, et que ceux qui s'y montrent de loin en loin ne dépassent pas douze pieds de longueur ; or, un Morse, qui aurait des dents longues d'une aune et demie russe, devrait avoir le corps au moins de trente-cinq pieds de longueur, ce qui ne s'est jamais vu, puisque les plus grands que l'on ait observés ne dépassent pas douze à quatorze pieds. Je pense que l'ivoire trouvé sur les bords de la mer, aux environs d'Anadirskoi, n'est rien autre chose que les dents fossiles d'un grand Morse dont l'espèce ne se trouve plus vivante. Ce qui me fait ajouter foi à cette hypothèse, c'est que dans le même pays on rencontre des collines entières composées presque en totalité d'ossements de Mammouttes, de Rhinocéros, et autres animaux perdus, et que l'on possède au cabinet de Saint-Pétersbourg des défenses de Mammouttes dont l'ivoire est aussi parfaitement conservé que s'il avait été pris sur des animaux vivants.

Les Morses ne peuvent pas toujours se trouver près des côtes, à cause des glaces qui en défendent l'approche. Aussi ils élisent leur domicile sur des glaçons, et il arrive parfois que c'est sur cette habitation flottante que la femelle fait un ou deux petits, en hiver. Le petit, en naissant, est, dit-on, de la grosseur d'un Cochon d'un an. Elle l'allaite et le soigne avec tendresse, et le défend avec fureur. Lorsque ces animaux vont à terre ou montent sur un glaçon, ils se servent de leurs défenses pour s'accrocher de leurs mains pour faire avancer la lourde masse de leur corps. Il paraît qu'ils se nourrissent de varechs et autres herbes marines, aussi bien que de substances animales.

Malgré les dangers d'une navigation dans des mers couvertes de glaces, les vaisseaux baleiniers de plusieurs peuples du Nord vont y pêcher les Morses, non-seulement pour en avoir les dents, qui fournissent un ivoire plus dur, plus compacte et plus blanc que celui de l'Éléphant, mais encore pour extraire de leur graisse une huile abondante, meilleure que celle de Baleine, et pour s'emparer de leur peau, dont on fait un cuir très-fort et d'excellentes soupentes de carrosse. Autrefois on trouvait sur certains rivages d'immenses troupeaux de Morses, et il n'était pas rare d'en tuer jusqu'à douze ou quinze cents dans une seule chasse ; mais aujourd'hui on ne les rencontre guère qu'en petites troupes, qu'en familles. Dans la mer on les harponne de la même manière que les Baleines ; si on les trouve sur le rivage, on les tue à coups de lance. Quand un Morse se sent blessé, il entre dans une fureur effrayante ; dans l'impuissance de pouvoir poursuivre et atteindre son ennemi, il frappe la terre de côté et d'autre avec ses défenses ; il brise les armes du chasseur imprudent, et les lui arrache des mains ; enfin, enragé de colère, il met sa tête entre ses pattes ou nageoires, et, profitant de la pente du rivage, il se laisse ainsi rouler dans la mer. Si on les attaque dans l'eau, et qu'ils soient en grand nombre, la protection qu'ils s'accordent mutuellement les rend très-audacieux. Dans ce cas ils ne fuient pas ; ils entourent les chaloupes, et cherchent à les submerger en les perçant avec leurs dents, ou à les renverser en frappant contre les bordages, dont ils enlèvent de grandes portions. Dans ces occasions, et dans les combats qu'ils livrent quelquefois aux Ours blancs, et dont ils sortent toujours vainqueurs, il leur arrive quelquefois de perdre une de leurs armes, et celle qui leur reste n'en est pas moins ter-

rible. Si on est parvenu à en harponner un, presque toujours on en prend plusieurs, car ils font tous leurs efforts pour défendre leur camarade et le délivrer. Si, effrayés par le nombre de ces animaux, par leurs efforts et surtout par les mugissements furieux dont ils frappent les airs dans ces occasions, les pêcheurs croient prudent de prendre la fuite, les Morses poursuivent fort loin la chaloupe qui les emporte, et n'abandonnent leur projet de vengeance que lorsqu'ils ont perdu l'embarcation de vue (201).

MOSCHUS. *Voy.* Chevrotain.

MOTACILLA. *Voy.* Bergeronnette et Lavandière.

MOTTEUX. *Voy.* Traquet.

MOUETTE (*Larus*, Lin.), vulgairement *Mauve* et *Goéland* (*voy.* ce dernier mot). — Les Mouettes sont en général des Oiseaux lâches, voraces et criards à l'excès. Répandues sur tout le globe, elles se tiennent sur les rivages de la mer, et couvrent par leur multitude les plages, les écueils et les rochers. On prétend qu'elles sont cruelles et sanguinaires, ce qui leur a valu quelquefois le nom d'Oiseaux de proie, de Vautours de mer; qu'elles s'accommodent également de la chair comme du sang, et même des os du poisson frais comme du poisson pourri, des aliments sains et de ceux qui sont en putréfaction. On lit dans l'ouvrage de Buffon une note de Baillon père, dans laquelle ce naturaliste s'exprime ainsi à l'occasion de la voracité des Mouettes: « J'ai souvent donné à mes Mouettes, dit-il, des Buses, des Corbeaux, des Rats nouveau-nés, des Lapins et autres animaux, ainsi que diverses espèces d'Oiseaux morts: ils ont été dévorés avec autant d'avidité que les Poissons. J'en ai encore deux qui avalent très-bien les étourneaux, des Alouettes de mer, sans leur ôter une seule plume. Leur gosier est un gouffre qui engloutit tout, » etc., Cette gloutonnerie insatiable pourrait bien faire dire d'elles qu'elles *ne mangent pas pour vivre*, mais qu'elles *vivent pour manger;* malgré cela elles ne deviennent jamais grasses (202). Elles se font une guerre continuelle entre elles, du moins les grosses espèces et les moyennes; lorsqu'une d'elles sort de l'eau avec un poisson ou tout autre aliment au bec, la première qui l'aperçoit fond dessus pour le lui prendre; si celle-ci ne se hâte de l'avaler, elle est poursuivie à son tour par de plus fortes qu'elle, qui lui donnent de violents coups de bec, et la forcent bien souvent à abandonner une proie qui est ressaisie par la plus hardie. Il paraît que ce naturel vorace et sanguinaire, qui se manifeste chez ces Oiseaux à l'état de liberté naît le plus souvent du besoin. Ils n'ont pas une proie toutes les fois qu'elle leur serait nécessaire, soit en raison de leur nombre trop grand, soit à cause de la difficulté qu'ils ont de se la procurer, et alors ils mettent en usage tous les moyens que la nature leur fournit ou leur inspire pour satisfaire leur besoin. C'est même alors que le mauvais temps tient

(201) De tous les voyageurs qui ont parlé du Morse, Zorgdrager et Coock sont ceux qui en ont donné le plus de détails. « On trouvait autrefois, dit Zorgdrager, dans la relation de son voyage, beaucoup de Morses dans la baie d'Horisont; mais aujourd'hui il en reste fort peu. Ils se rendent, pendant les grandes chaleurs de l'été, dans les plaines qui avoisinent cette baie, et on en voit quelquefois des troupeaux de quatre-vingts, cent et jusqu'à deux cents: ils peuvent y rester quelques jours de suite, et jusqu'à ce que la faim les ramène à la mer. Durant cette saison, leurs yeux sont étincelants, rouges et enflammés, et comme ils ne peuvent souffrir l'impression que l'eau fait alors sur eux, ils se tiennent plus volontiers dans les plaines en été que dans tout autre temps. On les chasse pour le profit qu'on retire de leurs dents et de leur graisse; l'huile en est presque aussi estimée que celle de la Baleine, et un Morse ordinaire en fournit à peu près une demi-tonne. Leurs deux canines valent autant que toute leur graisse; l'intérieur de ces dents a plus de valeur que l'ivoire, surtout dans celles qui sont grosses, la substance qui les compose étant plus compacte et plus dure que dans les petites..... Ces animaux sont aussi difficiles à suivre à force de rames que les Baleines, et on lance plus souvent en vain le harpon, parce qu'outre que la Baleine est plus aisée à toucher, le harpon ne glisse pas aussi facilement sur elle. On atteint souvent le Morse par trois fois avec une lame forte et bien aiguisée avant de pouvoir percer sa peau dure et grasse; c'est pourquoi il est nécessaire de chercher à frapper sur un endroit où la peau soit bien tendue; en conséquence, on vise avec la lance les yeux de l'animal, qui, forcé par ce mouvement de tourner la tête, fait tendre la peau vers la poitrine ou aux environs: alors on porte le coup dans cette partie... Anciennement, et avant d'avoir été persécutés, les Morses s'avançaient fort avant dans les terres; de sorte que dans les hautes marées, ils étaient assez loin de l'eau, et que dans le temps de la basse mer, la distance étant beaucoup plus grande, on les abordait aisément. On marchait de front vers ces animaux pour leur couper la retraite du côté de la mer, ils voyaient tous ces préparatifs sans aucune crainte, et souvent chaque chasseur en tuait un avant qu'il pût regagner l'eau. On faisait une barrière de leurs cadavres et on laissait quelques gens à l'affût pour assommer ceux qui restaient; on en tuait quelquefois trois ou quatre cents. »

(202) Un moyen de prendre des Mouettes est celui que les pêcheurs, et surtout les matelots, emploient lorsqu'ils sont dans une rade ou sur des parages fréquentés par ces Oiseaux: nous devons le mentionner, parce qu'il donne une nouvelle preuve de leur gloutonnerie. Voici en quoi il consiste: On attache au bout d'une longue ficelle un hameçon (l'on peut avoir ainsi de quinze à vingt de ces lignes grossières), que l'on amorce avec un petit morceau de poumon de bœuf ou de mouton, n'importe. Ceci fait, on lance l'une après l'autre, et bien avant dans la mer, toutes les amorces que l'on a, ou mieux on les porte dans un bateau, pour les placer de distance en distance, après quoi l'on se retire, en ayant soin toutefois de bien réunir l'extrémité des fils qui correspondent à chaque hameçon. Les Mouettes et les Goëlands, qui volent à une distance assez rapprochée de l'eau, aperçoivent l'appât qui surnage, se précipitent dessus, le saisissent, l'avalent gloutonnement, et alors, posté non loin de là, le pêcheur aux Mouettes n'a plus que la peine de tirer la ficelle pour ramener à lui l'Oiseau qui se débat dans les airs. Cette pêche est fort amusante et très-fructueuse; mais le fût-elle davantage, le plus grand nombre des personnes qui la font n'en retirent que du plaisir, la chair de ces Oiseaux n'étant pas mangeable.

à mer agitée pendant plusieur jours, qu'on es voit, tourmentés par la faim, exercer eur brigandage sur les côtes. Alors ils s'avancent quelquefois bien avant dans les terres, et leur apparition loin des rivages, que 'on a prise pour un signe de tempête, n'en st que la conséquence ; car ce n'est que orsqu'ils ne peuvent rien trouver sur les parages des mers bouleversées qu'ils s'aventurent dans les terres. Un fait que nous n'avons jamais pu nous expliquer, c'est que, itôt qu'il neige, ou voit des bandes de Mouettes se porter dans les campagnes, quoiqu'il fasse calme plat en mer.

« Nous avons pu voir, dit un naturaliste, ans plusieurs endroits du midi de la France, t cela bien souvent, que les Mouettes et les oëlands ne tiennent pas la mer lorsque a terre est couverte de neige. Comme nous 'avons eu l'occasion encore de constater ce ait que dans des limites très-restreintes et eulement dans les pays méridionaux voisins e la Méditerranée, nous n'oserions affirmer ue généralement partout cela soit (203); cependant, si des mêmes causes résultent ordinairement les mêmes effets, on peut déjà résumer qu'ailleurs il doit en être ainsi. uoi qu'il en soit, nous disons avoir vu des andes de ces Oiseaux s'aventurer très-avant ans les champs, voltiger de toutes parts, xplorer tous les cantons, comme s'ils étaient la recherche de quelque objet, s'abattre même bien souvent sur la neige. A quoi oit-on attribuer ces excursions ? Nous le répétons, il n'a pas encore été en notre pouoir de les expliquer. Nous citons un fait ont aucun auteur n'a parlé jusqu'ici, sans commenter ; peut-être que des observaions nouvelles permettront un jour de le ager. Pourtant nous devons dire, sans toutefois oser le soutenir, que l'espoir de rencontrer des proies vivantes, telles que des etits Quadrupèdes, des Oiseaux affaiblis ar la disette de nourriture, proies qui alors euvent être facilement apercues à cause du ond blanc sur lequel elles gisent, est peut-re un des motifs pour lesquels les bandes aventureuses de Mouettes quittent le rivage. »

Bien que répandues partout, on les rencontre cependant en plus grand nombre là où le Poisson abonde : elles paraissent plus attachées aux côtes des mers du Nord ; aussi ce sont les déserts des deux zones polaires que le plus grand nombre préfère pour nicher ; elles cherchent surtout les lieux où elles ne seront point inquiétées par l'homme et les autres animaux. Comme beaucoup d'Oiseaux de rivage, elles ne font point de nid ; elles choisissent seulement un creux de rocher ou un trou fait dans le sable, et c'est là qu'elles déposent de deux à quatre œufs, d'un blanc sale tacheté de brun. Les jeunes naissent couverts d'un duvet qu'ils portent longtemps : les plumes ne poussent que tard, et ce n'est qu'après plusieurs mues, dans quelques espèces, que les jeunes prennent les plumes de l'adulte.

On a voulu plusieurs fois, chez nous, tirer quelque avantage de la chair des Mouettes en l'employant comme aliment ; mais, outre qu'elle est dure et coriace, son mauvais goût et sa mauvaise odeur l'ont toujours fait repousser. Pourtant Mauduit rapporte (*Encyclop.*, p. 69) qu'on apportait en carême des Mouettes dans les marchés de Paris pour les austères cénobites. Les sauvages des Antilles, suivant le R. P. Du Tertre, se contentent aussi de ce mauvais gibier. « C'est une chose plaisante, dit-il, de les voir accommoder par ces sauvages ; car ils les jettent tout entières dans le feu, sans les vider ni plumer, et la plume venant à se brûler, il se fait une croûte tout au tour de l'Oiseau dans laquelle il se cuit ; quand ils veulent le manger, ils lèvent cette croûte, puis, ouvrant l'Oiseau par la moitié, ils en tirent toute la farce, c'est-à-dire tripes et boudins, et tout ce qu'il y a dedans. Cependant l'Oiseau n'en a pas plus mauvais goût. Je ne sais ce qu'ils font pour les garder de la corruption ; car je leur en ai vu manger qui étaient cuits huit jours auparavant. » Enfin, au rapport de quelques voyageurs, les Groënlandais en font aussi leur ressource. Nos marins, pour la plupart peu dégoûtés, il est vrai, mais auxquels la nécessité a donné souvent l'expérience de rendre profitables les choses même les plus mauvaises, sont assez friands de la chair des Mouettes, lorsqu'ils ont fait subir à ces Oiseaux une préparation de leur invention, et surtout lorsqu'ils sont réduits à une ration de galette et de lard rance. Après les avoir écorchés ils les suspendent par les pattes, et les laissent exposés au serein pendant une ou deux nuits ; par ce moyen ils leur font perdre en partie la mauvaise odeur qu'ils exhalent, et ils deviennent alors un mets un peu plus mangeable. Si les Mouettes ne sont d'aucune utilité pour l'homme comme nourriture, elles lui rendent de grands services en purgeant les rivages des mers de tous les cadavres petits et gros, même de toutes les matières en putréfaction qui, en infectant l'air, pourraient lui être nuisibles.

MOUFETTES (*Mephitis*, Cuv., vulg. *Bêtes puantes, Enfants du diable*, etc.), Mammifères de l'ordre des Carnassiers digitigrades, tribu des Martes.

La Moufette d'Amérique (*Mephitis americana*, Desm.) est de la taille d'un Chat ordinaire ; son pelage est doux, lustré, ordinairement d'un brun noirâtre, avec des raies et des bandes blanches longitudinales ; sa queue est couverte de poils longs et très touffus. Elle habite l'Amérique.

Les Moufettes sont généralement plus grandes, plus trapues que les Putois ; ce sont des animaux nocturnes qui habitent des terriers qu'ils savent se creuser sur la lisière des bois, ou des trous d'arbres et des fentes

(203) Un habitant de la Normandie digne de foi nous assure avoir observé le même fait sur différents points de ce pays.

de rochers; ils n'en sortent qu'après le soleil couché pour aller faire la chasse aux Mulots et aux autres petits Mammifères, aux Oiseaux, dont ils aiment beaucoup les œufs, et à une foule d'autres petits habitants des bois, dont ils font un grand carnage. Faute de mieux, ils se nourrissent d'Insectes, et l'on dit même de fruits. La Moufette est privée de la faculté de grimper sur les arbres, si l'on en croit nos naturalistes, quoique beaucoup de voyageurs disent le contraire; aussi est-elle moins dangereuse que les Martes et les Putois pour les basses-cours, où elle ne peut pénétrer que difficilement; mais quand par bonne fortune elle peut s'y glisser, elle fait les mêmes dégâts parmi la volaille, qu'elle attaque par la tête pour lui manger la cervelle, instinct que l'on trouve d'ailleurs dans tous les petits Carnassiers. Moins sauvage que la Marte, plus effrontée que le Putois, elle osé pénétrer dans les habitations, et jusque dans les caves et les celliers. Elle doit cette audace, non à sa force ni à son courage, mais à une arme singulière qui ne manque jamais de mettre en fuite ses ennemis même les plus acharnés; et cette arme n'est rien autre chose que l'odeur infecte, insupportable, qu'elle exhalé à volonté. La liqueur qui la produit est épaisse, jaunâtre, semblable à du pus, renfermée dans deux grosses glandes entourées de muscles puissants, de manière que, lorsque l'animal est irrité, il comprime violemment ses glandes, et la liqueur empoisonnée peut être lancée assez loin par l'anus. Comme la Moufette porte constamment la queue retroussée sur son dos, cette partie est, ainsi que le reste du pelage, à l'abri de son atteinte, d'où il résulte que l'animal lui-même n'a pas d'odeur, ou du moins en a une supportable. C'est ce qu'on a pu voir à la Ménagerie, où l'on a conservé vivant, pendant quelque temps, un de ces animaux. « Dans les terres voisines du détroit de Magellan, dit le capitaine Wood, nous vîmes un animal auquel nous donnâmes le nom de *Grondeur* ou de *Souffleur*, parce qu'il ne voit pas plutôt quelqu'un, qu'il gronde, souffle et gratte la terre avec ses pieds de devant, quoiqu'il n'ait pour toute défense que son derrière, qu'il tourne d'abord vers celui qui l'approche, et d'où il fait sortir des excréments d'une odeur la plus détestable qu'il y ait au monde. » On lit dans Garcillasso de la Vega : « Il y a au Pérou beaucoup de petits Renards parmi lesquels il faut remarquer ceux qui rendent une odeur insupportable; ils entrent la nuit dans les villes, et quelque fermées que soient les fenêtres, on les sent de plus de cent pas; heureusement que le nombre en est petit, car sans cela ils empuantiraient le monde entier. » D'autres voyageurs disent que cette insupportable odeur est si forte, qu'elle se fait sentir à un quart de lieue à la ronde, et qu'elle suffoque tellement les Chiens par lesquels on fait attaquer une Moufette, qu'ils en sont malades pendant six heures. Si une goutte de la liqueur odorante tombe sur les habits de quelqu'un, ils en sont empestés pour plus de six mois, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre pour les désinfecter. « Quand cet animal, dit Kalm en parlant du *Fiskatte* ou *Polekat*, est chassé soit par les Chiens, soit par l'homme, il court tant qu'il peut, et lorsqu'il se trouve trop pressé, il lance son urine contre ceux qui le poursuivent. L'odeur en est si forte, qu'elle suffoque; s'il tombait une goutte de cette liqueur empestée dans les yeux, on courrait risque de perdre la vue... La plupart des Chiens se rebutent et s'enfuient dès qu'ils en sont frappés... En 1749, il vint un de ces animaux près de la ferme où je logeais; c'était en hiver et pendant la nuit, les Chiens étaient éveillés et le poursuivaient. Dans le moment il se répandit une odeur si fétide, qu'étant dans mon lit je pensai être suffoqué; les vaches beuglaient de toute leur force... Sur la fin de la même année, il s'en glissa un autre dans notre cave; mais il ne répandit pas la plus légère odeur, parce qu'il ne la répand que quand il est chassé ou pressé. Une femme qui l'aperçut la nuit à ses yeux étincelants, le tua, et dans le moment il remplit la cave d'une telle odeur, que non-seulement cette femme fut malade pendant quelques jours, mais que le pain, la viande et les autres provisions qu'on conservait dans cette cave furent tellement infectés, qu'on ne put rien en garder, et qu'il fallut tout jeter dehors. » J'ajouterai que, au Jardin des Plantes, les peaux seules de Moufettes infectent pour plusieurs mois les armoires du cabinet où on les place; les glandes qui contiennent cette liqueur empestée, bien que plongées dans l'esprit-de-vin dans un bocal bien luté, et que le corps d'où on les a tirées soit venu lui-même d'Amérique dans l'esprit-de-vin, se font sentir pendant plus d'un an dans le cabinet d'anatomie comparée. Cette odeur ressemble à celle du Putois renforcée par un mélange d'odeur d'ail très-exaltée. On ne peut rien imaginer de plus désagréable.

Et cependant, non-seulement les Américains mangent la chair de cet animal, après lui avoir enlevé ses glandes fétides aussitôt après sa mort, mais encore ils en élèvent dans leur maison ou leur jardin pour en tirer les mêmes services que des Chats, c'est-à-dire leur faire détruire les Souris et les Insectes. Ils parviennent même à les apprivoiser au point de s'en faire suivre comme des Chiens. Avec la précaution de ne jamais les contrarier ni les battre, on n'est jamais incommodé par la mauvaise odeur que cet animal n'exhale qu'à sa volonté, ainsi que nous l'avons observé. « On m'a envoyé de Surinam cet animal vivant, dit Séba; je l'ai conservé en vie tout un été dans mon jardin, où je le tenais attaché avec une petite chaîne. Il ne mordait personne, et lorsqu'on lui donnait à manger, on pouvait le manier comme un petit Chien; il creusait la terre avec son museau en s'aidant des deux pattes de devant dont les doigts sont armés d'ongles longs et recourbés; il se cachait pendant le jour dans une espèce de tanière qu'il

ait faite lui-même; il en sortait le soir, et, rès s'être nettoyé, il commençait à courir, courait ainsi toute la nuit à droite et à uche, aussi loin que sa chaîne lui permet- t d'aller; il furetait partout, portant le nez terre. On lui donnait chaque soir à man- r, et il ne prenait de nourriture que ce 'il lui en fallait, sans toucher au reste; il aimait ni la chair, ni le pain, ni quantité utre nourriture; ses délices étaient les nais jaunes, les Chevrettes crues, les Che- lles et les Araignées. »

Sous ce nom de Moufette d'Amérique on mprend un grand nombre d'animaux fort fférents par leur pelage, et qui ont été si al décrits par les voyageurs, qu'il est im- ssible de décider si ce sont des espèces stinctes ou de simples variétés.

MOUFLENGOUG. *Voy.* Ornithorhynque.

MOUFLON. *Voy.* Mouton.

MOUTON (*ovis*, Lin.), Mammifère de l'or- e des Ruminants.

Les Moutons sont à tous égards, et ont été tout temps d'un grand avantage pour omme. Cet avantage, dont il sera question parlant de ces animaux sous le rapport l'économie rurale, a conduit nécessaire- ent à la connaissance de leurs mœurs; car s qu'on a voulu les réduire en domesticité ur en retirer tout le profit qu'ils peuvent frir, on a d'abord dû étudier leurs habitu- s naturelles; aussi sont-elles bien con- ues. Dans l'état de liberté, les Moutons vent en familles ou en troupes plus ou oins nombreuses, tout comme ceux que ous élevons : ils se nourrissent également végétaux. Les pays élevés, les sommités es montagnes sont les contrées qu'ils habi- nt de préférence. La Corse, la Sardaigne quelques autres îles de la Méditerranée, ont les lieux où vit l'espèce la plus ancien- ement connue, et qu'on s'est accordé à con- dérer comme étant la souche primitive de s Moutons domestiques. Les autres es- ces habitent soit la chaîne de l'Atlas, soit s montagnes de la Sibérie et du Kamt- atka, soit enfin les rochers arides et inac- essibles qui avoisinent la rivière de l'Elk Canada). Dans l'état de nature, les Ruminants e ce genre ont une activité et une force ont nous ne saurions nous faire une idée n'en juger que d'après les individus en- fermés dans nos parcs. Ils sautent et courent ès-bien, et ne paraissent pas plus dépour- us d'intelligence que les Chèvres, avec esquelles, comme nous l'avons déjà dit, ils at beaucoup d'affinité. Nous compléterons e qu'offre de curieux l'histoire de leurs œurs en parlant de chaque espèce en par- culier.

Si nous n'avions déjà vu à l'article Chien squ'à quel point peuvent être modifiés les nimaux que l'homme soumet et qu'il élève près de lui, nous trouverions dans le genre Mouton, à cause des nombreuses variétés t sous-variétés qu'il offre, l'exemple le plus emarquable de l'influence de la domesticité. Nous jetterons un coup d'œil rapide sur tou- tes ces variétés, après avoir décrit et fait l'histoire des quatre espèces primitives, les seules qui soient bien positivement reconnues et admises par les auteurs.

Le Mouflon proprement dit, *Ovis aries fera* de quelques auteurs; *Ovis musimon*, Pall., Buff., *Hist. nat.*, t. II; connu aussi sous les noms de Mufione de Sardaigne, et de Mufole de Corse, parce qu'il était principalement répandu dans les montagnes de cette île. Cette espèce a communément trois pieds sept pouces de longueur totale, sur deux pieds et quelques pouces de haut, mesuré du sol à la partie la plus élevée du dos; elle offre dans ses cornes des caractères qui ne sont pas sans quelque importance pour les zoologistes.

Triangulaires à leur origine, comme elles le sont ordinairement chez tous les Moutons, elles se changent vers leur extrémité libre en de véritables lames, et ne présentent par conséquent plus que deux faces. La largeur très-considérable qu'elles ont vers leur base fait qu'elles couvrent presque tout le dessus de la tête : elles ne sont en effet séparées à leur naissance que par une petite bande de poils de trois lignes de largeur environ. Lorsqu'elles ont acquis tout leur développement, elles ont près de deux pieds de long, et les rides et les anneaux qu'elles offrent varient, pour leur disposition, suivant les individus. Leur couleur, de même que celle des sabots, est d'un gris jaunâtre. Le corps est couvert de deux sortes de poils: les uns laineux, fins et doux au toucher, assez courts et frisés en tire-bouchon; et les autres soyeux, seuls apparents au dehors, peu longs et raides. Les poils laineux sont grisâtres, et les soyeux ont des couleurs différentes.

Cette espèce, dont la connaissance date d'un temps très-reculé, avait, dit-on, reçu des anciens Grecs le nom d'Ophion : Pline et Strabon, dans leurs écrits, l'ont indiquée sous celui de Musmon. C'est elle qui, de l'avis de tous les écrivains, et d'après le sentiment de Buffon, qui a le premier travaillé efficacement à éclaircir l'histoire des Moutons, serait la souche d'où dériveraient nos races de bêtes à laine. Très-commune autrefois en Corse et en Sardaigne, elle n'y est plus aujourd'hui qu'en très-petit nombre; elle a aussi disparu en partie des montagnes occidentales de la Turquie européenne et de l'île de Chypre. Pline lui assignait encore l'Espagne pour patrie. Ce fait, énoncé par le naturaliste de Vérone, contredit par l'opinion de la plupart des auteurs qui n'attribuent pour habitation au Mouflon que les îles dont nous avons parlé et les montagnes de la Grèce, semble au contraire confirmé par Bory de Saint-Vincent. Ce savant, dans son *Résumé géographique*, avance en avoir vu et même tué plusieurs individus dans la Péninsule et particulièrement dans les parties méditerranéennes de la région qu'il désigne sous le nom de climat africain : d'après lui l'espèce est même abondamment répandue dans le royaume de Murcie.

Les Mouflons, dans l'état de liberté, errent sur le sommet des montagnes ; ils marchent en troupes plus ou moins nombreuses, et ont toujours à leur tête un mâle vieux et robuste. La société semble être pour eux une nécessité. Si l'un d'eux s'isole, il court, il bêle, il cherche de tous les côtés le troupeau, et lorsqu'il ne peut le rejoindre, il languit et ne tarde pas à dépérir. En décembre et janvier, époque du rut, les troupes se divisent en bandes plus petites, formées chacune de quelques femelles et d'un seul mâle. Alors l'instinct de sociabilité, qui dans toute autre saison les faisait se réunir, n'existe plus, du moins chez les mâles ; car si dans leurs courses deux bandes se rencontrent, les deux chefs s'avancent l'un contre l'autre, se dressent, se heurtent vigoureusement avec leurs cornes, et le combat ne finit bien souvent que par la mort de l'un des deux champions. Dans ce cas, les femelles qui accompagnaient le vaincu se joignent au troupeau du vainqueur. La portée dans ces animaux est de cinq mois : ils mettent bas, en avril ou en mai, un ou deux petits, qui en naissant ont les yeux ouverts et peuvent marcher. Les mères ont pour eux beaucoup de tendresse et les défendent avec courage. Quoique le jeune Mouflon, dès la fin de la première année, montre le désir de s'accoupler, cependant il n'est adulte et n'a acquis toute sa force qu'au bout de deux ans et demie ou trois ans. Un fait bien digne de remarque chez ces animaux, c'est le peu de développement de leurs facultés intellectuelles et le peu de perfectibilité de ces facultés dans l'état de domesticité. On doit à M. F. Cuvier des observations très-intéressantes à ce sujet. « La domesticité, dit-il, n'a aucune influence sur le développement de cet état dans ceux de ces animaux que j'ai observés ; elle n'a fait que les habituer à la présence d'objets nouveaux ; les hommes ne les effrayaient plus ; il semblait même que ces animaux eussent acquis plus de confiance dans leur force en apprenant à nous connaître ; car, au lieu de fuir leur gardien, ils l'attaquaient avec fureur, et les mâles surtout. Les châtiments, bien loin de les corriger, ne les rendaient que plus méchants ; et si quelques-uns devinrent craintifs, ils ne se soumirent point, et ne virent que des ennemis et non pas des maîtres dans ceux qui les avaient frappés. Ils ne surent même jamais faire à cet égard de distinction entre les hommes : ceux qui ne leur avaient point fait de mauvais traitements ne furent pas à leurs yeux différents des autres, et les bienfaits ne parvinrent point à affaiblir en eux ce sentiment qui les portait à traiter l'espèce humaine en ennemie. En un mot, ils ne montrèrent jamais aucune confiance, aucune affection, aucune docilité, bien différents en cela des animaux les plus carnassiers, que l'on parvient toujours à captiver par la douceur et les bons traitements. »

M. F. Cuvier pense que si le Mouflon est la souche de nos Moutons, on peut trouver dans la faiblesse du jugement qui caractérise les uns la cause de l'extrême stupidité des autres, et les moyens d'apprécier avec exactitude la nature des sentiments qui portent les Moutons à la douceur et à la docilité. Ce serait à cette faiblesse de jugement, à ce défaut d'intelligence, chez les Mouflons, qu'on devrait attribuer l'impossibilité de les apprivoiser.

« Ceux de ces animaux, dit-il, qui ont vécu à la Ménagerie, aimaient le pain, et lorsqu'on s'approchait de leur barrière ils venaient pour le prendre. On se servait de ce moyen pour les attacher avec un collier, afin de pouvoir, sans accident, entrer dans le parc. Eh bien ! quoiqu'ils fussent tourmentés au dernier point lorsqu'ils étaient ainsi retenus, quoiqu'ils vissent le collier qui les attendait, jamais ils ne se sont défiés du piége dans lequel on les attirait en leur offrant ainsi à manger. Ils sont constamment venus se faire prendre, sans montrer aucune hésitation, sans manifester qu'il se soit formé la moindre liaison dans leur esprit entre l'appât qui leur était présenté et l'esclavage qui en était la suite, sans qu'en un mot l'un ait pu devenir pour eux le signe de l'autre ; le besoin de manger était seul réveillé en eux à la vue du pain. Sans doute on ne doit pas conclure de quelques individus à l'espèce entière ; mais on peut assurer, sans rien hasarder, que le Mouflon tient une des dernières places parmi les Mammifères quant à l'intelligence, et sous ce rapport il justifierait bien les conjectures de Buffon sur l'origine de nos différentes races de Moutons. »

D'ailleurs ces conjectures se trouvent confirmées, ainsi que nous le verrons plus loin, par des caractères qui rapprochent plus ou moins du Mouflon certaines de nos variétés de bêtes à laine.

L'Argali (*Ovis ammon*, Linn. ; *Argali* Shaw), que Linné avait confondu avec le Mouflon proprement dit, s'en distingue pourtant, et par sa taille, plus forte, et par la grosseur et la forme des cornes chez le mâle. Elles sont si grandes, qu'elles pèsent jusqu'à trente ou quarante livres. Lorsque l'animal n'a qu'une aune et demie de hauteur depuis le sommet de la tête jusqu'à terre, elles ont quelquefois jusqu'à deux aunes de longueur. Après leur insertion, qui se fait tout près des yeux, au devant des oreilles, elles se courbent d'abord en arrière et en dessous, puis en avant, avec la pointe dirigée en haut et en dehors. Triangulaires et ridées en travers comme celles de l'espèce que nous venons de décrire, elles ont en avant une face très- large. Leur extrémité est comprimée. Celles de la femelle sont très-minces, à peu près droites et presque sans rides. Le pelage, composé de poils courts, est en hiver d'un gris fauve, avec une raie jaunâtre ou roussâtre le long du dos.

C'est à Gmelin et à Pallas que l'on doit presque tout ce que l'on sait de cette espèce remarquable. Elle habite les régions froides ou tempérées de l'Asie, et n'est pas rare dans les montagnes de toute la Mongolie, de la Songarie et même de la Tartarie : elle se trouve aussi

ez abondamment répandue dans le Kamtatka. Les mâles, dans leurs combats pour possession des femelles, perdent quelquefois leurs cornes, quelque grosses et solides elles soient. Les Argalis sont très-forts très-agiles ; leur légèreté lorsqu'ils sautent de rocher en rocher est remarquable. Ils vigoureux que le Mouflon proprement , ils s'accouplent deux fois dans l'année, au ntemps et en automne, et chaque portée d'un ou de deux petits. Lorsque les femelont mis bas, elles restent seules avec leurs neaux. La chair de ces animaux, et surt leur graisse, sont recherchées par les bitants des lieux où ils vivent.

Si, comme l'ont avancé quelques auteurs, rgali ne diffère pas spécifiquement du ouflon de Corse, celui-ci étant, suivant utres, le type originaire des Moutons doestiques, il s'ensuivrait, dit Desmarest, e l'Argali pourrait être aussi la souche de elques-uns de ces animaux.

Le Mouflon d'Amérique ou Bélier de ontagne (*Ovis montana*, Geoff. Saint-Hiire, *Annal. du Mus.*, tom. II). Découverte r le voyageur anglais Gillervay, vers le mmencement de ce siècle (en 1800), cette pèce fut peu de temps après décrite et figurée en France par M. Geoff. Saint-Hilaire, après un dessin et des notes qui lui avaient é envoyés de New-York. Nous empruntons à ce naturaliste la description de cet nimal. Il se fait d'abord remarquer par la eltité de sa taille et la longueur de ses mbes ; sa tête est courte, forte, et son anfrein presque droit. Par sa bouche il ssemble exactement à la Brebis. Les cornes, grandes et larges chez le mâle, sont ramenées au-devant des yeux, en décrivant à eu près un tour de spirale ; elles sont comimées comme chez le Bélier domestique, leur surface est de même transversalement riée ; celles de la femelle sont beaucoup us petites et sans courbure sensible. Le oil est court, roide, grossier et comme essséché, d'un brun marron ; mais les fesses sont blanchâtres, le museau et le chanfrein blancs, et les joues d'un marron clair ; a queue, très-courte, comme chez tous les louflons, est noire. Harlan, dans sa *Faune méricaine*, a donné de cette espèce une description très-détaillée. Ce savant étranger ense que l'Argali et le Mouflon américain e constituent qu'une même espèce ; il affirme même qu'il n'existe pas la plus légère ifférence entre l'un et l'autre. Cuvier avait éjà émis cette assertion, mais seulement omme hypothèse. « Le Mouflon d'Amérique, dit-il, est de l'espèce de l'Argali, qui a u passer la mer sur la glace. » Quoi qu'il n soit, c'est dans le voisinage de l'Elk, ers le 50me degré de latitude nord, que le louflon d'Amérique a été découvert. Les euplades de sauvages les moins éloignées les lieux qu'il habite sont les Crées ou les inistianeaux, chez lesquels il est appelé dy-attic, c'est-à-dire Cerf bâtard ; mais il est ussi connu des Canadiens sous le nom que I. Geoffroy lui a conservé, « Le Bélier, dit ce naturaliste, habite le sommet des plus hautes montagnes et se plaît dans les lieux les plus arides et les plus inaccessibles. On le voit sauter de rocher en rocher avec une vitesse presque incroyable ; sa souplesse est extrême, sa force musculaire prodigieuse, ses bonds très-étendus et sa course très-rapide. Il serait impossible de l'atteindre s'il ne lui arrivait fréquement de s'arrêter au milieu de sa fuite, de regarder le chasseur d'un air stupide, et d'attendre que celui-ci soit à sa portée pour recommencer à fuir. »

Ces animaux vivent, selon Harlan, par troupes de vingt ou trente individus. Il leur donne aussi pour patrie la Californie.

Le Mouflon d'Afrique (*Ovis tragelaphus*, Cuv. ; *Hirco cervus*, Caïus ; *Beardid sheep*, Penn., Shaw ; Mouflon à manchettes, Geoff. Saint-Hilaire, *Mém. de l'Inst. d'Egypte*). C'est au docteur Cay ou Caïus que l'on doit, au dire de Pennant, la première description de cet animal : elle fut faite d'après un individu apporté de Barbarie en Angleterre dans l'année 1561. Cette espèce fut considérée comme étant celle dont Pline avait parlé sous le nom de *Tragelaphus*. Quelques auteurs ont cru voir dans l'*Hirco cervus* de l'auteur anglais une espèce différente du Mouflon d'Afrique ; mais, ainsi que Cuvier et Desmarest, nous considérons ces espèces comme n'en formant qu'une : d'ailleurs les descriptions que nous ont laissées les anciens du *Tragelaphus*, bien qu'incomplètes, se rapportent assez à celle plus moderne qu'a donnée M. Geoffroy Saint-Hilaire, dans le grand ouvrage sur l'Egypte, du Mouflon d'Afrique ou Mouflon à manchettes. On lui donne la taille du Mouton ordinaire : son chanfrein est peu arqué ; ses cornes, médiocres, sont un peu plus longues que la tête, se touchent à leur base, s'élèvent d'abord droites, puis se recourbent en arrière et un peu en dedans vers leur extrémité ; elles sont ridées transversalement, et leur face antérieure est la plus large. Le pelage, généralement d'un fauve roussâtre, est assez court partout, si ce n'est sous le cou, où il existe une longue crinière pendante de poils longs et assez grossiers. Les poignets des jambes antérieures ont aussi chacun une sorte de manchette composée de poils très-longs et non frisés.

M. Desmarest assigne pour patrie à cette espèce les lieux déserts et escarpés de la Barbarie. M. Geoffroy l'a également observée en Egypte : le Muséum possède un individu rapporté par lui, et tué près des portes de la ville du Caire ; il ne paraît pourtant pas qu'il se tienne habituellement dans cette partie de l'Egypte.

A ces espèces, les seules admises par les mammalogistes, devra, d'après M. Isidore Geoffroy, s'en joindre une autre qui n'a point encore été décrite, et que l'on ne connaît jusqu'à présent que par ses prolongements frontaux, envoyés il y a quelque temps du mont Caucase au Muséum par le chevalier de Gamba, consul général de France à Téflis en Géorgie. Sur la seule

inspection des cornes que l'on voit aux galeries, indiquées sous le nom de *cornes du Mouflon du Caucase*, on pourrait bien, comme l'a fait M. Isidore Geoffroy, admettre un *Ovis longicornis*; mais nous ne nous hasarderons pas de le faire, vu que tout ce que l'on connaît dans cet animal consiste en une dépouille qui peut fort bien appartenir à une autre espèce.

Variétés et races de Moutons.

Nous l'avons déjà dit, Buffon et avec lui beaucoup d'auteurs célèbres ont vu dans le Mouflon de Corse la souche primitive de nos bêtes à laine. Cette opinion paraît se confirmer lorsqu'on s'attache aux caractères extérieurs. Ainsi plusieurs races ont encore un vrai poil court, sec et soyeux comme celui du Mouflon; d'autres ne conservent ce poil que sur la tête et sur les membres, et chez elles le corps est couvert seulement par les poils intérieurs, plus ou moins longs, plus ou moins fins, plus ou moins abondants, qui constituent ce qu'on nomme la laine. Le chanfrein busqué du Mouflon se retrouve avec cette forme dans plusieurs races, tandis que dans d'autres il se redresse pour se rapprocher de celui des Chèvres. La queue courte de celui-ci se voit aussi dans quelques Moutons du Nord; mais dans ceux des régions tempérées, elle s'allonge, et dans plusieurs variétés des contrées chaudes, cette queue se charge d'une loupe graisseuse, d'un volume quelquefois considérable. Enfin les couleurs du pelage des Moutons couverts de vrais poils se rapprochent presque toujours du fauve et sont régulièrement disposées, tandis que ceux qui n'ont que de la laine sont le plus ordinairement blancs comme le poil intérieur du Mouflon, ou noirs ou bruns, ce qui paraît à M. F. Cuvier être la couleur des races dégénérées. Mais ces formes si sveltes et si gracieuses, cette rapidité, cette légèreté de mouvements, si remarquables chez le Mouflon, ont disparu et ont été remplacées, chez nos races domestiques, par des formes lourdes, par une lenteur et l'on peut dire une indolence qui sont presque devenues proverbiales. Chez elles, l'intelligence est nulle. Totalement soumises à l'homme, elles sont tellement dégénérées, qu'il leur serait difficile et même impossible de retourner à l'état de nature, quand bien même elles se trouveraient placées dans les circonstances les plus favorables à leur existence. Une fois abandonnées par l'homme, elles ne tarderaient pas à disparaître. Leurs habitudes naturelles sont aussi celles d'un animal abâtardi, si l'on peut dire. Les Béliers ne montrent de l'ardeur et du courage qu'à l'époque du rut. Alors, poussés par un sentiment de jalousie, ils se battent entre eux en se frappant à grands coups de tête; mais toute leur ardeur s'éteignant bien vite, ils redeviennent indolents et stupides. Les Brebis n'ont plus ce courage que montre une mère pour défendre sa progéniture. Faibles et timides, elles laissent enlever leurs petits sans beaucoup les protéger et sans donner d'autres marques d'attachement que quelques bêlements plaintifs, expression vraie de leur impuissance. Pourtant les Agneaux paraissent doués d'un sentiment un peu plus fin; car ils savent reconnaître leur mère au milieu d'un troupeau, ce qui peut-être aussi n'est dû qu'à l'instinct. Les Moutons sont de la plus parfaite indifférence les uns à l'égard des autres. Entre eux, point d'attachement, point de dévouement : si on vient les effrayer, ils se rapprochent, se serrent; mais on dirait que l'égoïsme l'ordonne, car l'un cherche à se faire protéger par l'autre. Toujours, dans leur marche ou dans leur fuite, c'est la détermination d'un seul, le plus avancé, qui devient la règle de conduite de tous les autres (204). Ils ne savent éviter aucun danger, et même ils sont incapables de chercher un abri contre les intempéries de l'atmosphère. Ils savent à peine trouver leur nourriture dans les terrains peu abondants en végétaux : en un mot, ils sont le type de la stupidité.

Toutes les races domestiques produisent entre elles, et leurs métis présentent toujours des caractères mixtes, relativement à ceux de ces races, ce qui explique les variétés et les sous-variétés si nombreuses parmi les bêtes à laine. Nous allons successivement les passer en revue, en nous appuyant principalement sur les travaux de M. Desmarest.

Le Mouton morvan (*Ovis aries guinensis*, Linn.; *Ovis aries longipes*, Desmar.; connu sous les noms de Bélier des Indes et Brebis des Indes, Buff., t. II.) Il est très-haut sur jambes et assez rapproché du Mouflon par la forme de son chanfrein, par son poil, court et roide, qui n'a rien de laineux. Ce Mouton est remarquable par la crinière qui existe sur son cou et qui, arrivée sur les épaules, se développe quelquefois en rayonnant. Quelques individus ont au-dessous du cou de longs poils qui forment un épais fanon. Sa queue, très-longue et toujours pendante, descend plus bas que les talons, les cornes sont pour l'ordinaire moyennes et forment moins d'un tour entier de spirale sur les côtés de la tête en enveloppant les oreilles; la gorge est souvent pourvue de pendeloques couvertes de poils et assez allongées. La couleur du pelage est très-variable. Suivant les observations de M. F. Cuvier, cette race féconde toutes les autres, et peut aussi réciproquement être fécondée par toutes.

Elle est originaire d'Afrique et particulièrement de la côte de Guinée; on l'élève aussi en Barbarie et au cap de Bonne-Espérance. Naturalisée en Europe par les Hol-

(204) Et à ce propos, qui ne se souvient (les personnes du moins qui ont lu Rabelais) de ce fou de Panurge qui jette dans la mer le Mouton qu'il venait d'acheter, pour avoir le plaisir de voir tout le troupeau se noyer.

lais, et croisée avec les Moutons du Texel le la Frise orientale, elle a donné lieu à grande race de Moutons sans cornes, nus sous le nom de *Moutons du Texel* et *Moutons flandrins*.

e MOUTON A LARGE QUEUE (*Ovis aries laudata*, Linn.; Mouton à grosse queue, Cuv.; Mouton d'Arabie, Buff.). Il est grand me nos races communes, et se distingue la forme de sa queue, qui est longue et lée sur les côtés par une accumulation graisse dans le tissu cellulaire. Cette moation singulière que l'on n'a jamais obsrée que chez des Moutons, est, suivant on, l'effet d'une grande abondance de rriture. La loupe ainsi produite n'est quefois qu'un renflement peu considéra, mais chez certains individus, elle deet si volumineuse et son poids finit par gêner tellement, qu'on est obligé de reir à divers moyens pour les soulager; si, au rapport de voyageurs dignes de il n'est pas rare de voir, dans certains ions de l'Afrique orientale, des individus a race dont nous parlons attelés à une e de brouette, qui n'a d'autre usage que i de fournir un support à cette énorme ue (205).

es Moutons à grosse queue sont partiers à l'Afrique, et notamment à la Barie, à l'Ethiopie, à l'Egypte, au Cap, à ie, etc. Les variations dans le volume prolongement caudal, et quelques différces dans la nature du pelage, dans les nes et les oreilles, ont fait subdiviser e variété en plusieurs sous-variétés; les s remarquables sont :

Celle que Pallas a désignée sous le nom *Ovis aries steatopyga*, qui n'a que très- de vertèbres caudales et dont la loupe sseuse est composée de deux masses s ou moins arrondies, rétrécies supérieurent, mais séparées à leur partie inférre. Elle est propre aux steppes du midi a Russie, et se trouve aussi, selon Cuvier, Perse et en Chine.

° Le *Mouton à grosse queue*, de F. Cu. La queue, très-longue, surpasse le ps en largeur dans les deux premiers s où est attachée la loupe : son chanfrein presque droit, et sa laine peu grossière. st originaire de la Haute-Egypte. D'as Desmarest, l'*Ovis aries macrourea* de shereber ne différerait pas de cette sousété : M. Gené de Turin professe l'opian contraire, et regarde l'*Ovis aries maurea* de Schereber comme constituant une iété à part.

° Celle que M. Isidore Geoffroy appelle *s ecaudata*, à cause de l'état tout à fait timentaire de son prolongement caudal. e se distingue par un renflement très- ge, mais très-peu saillant, qui couvre les ses, et au sommet duquel se voit la queue s forme de petit appendice extrêmement le et à peine long de deux pouces : l'*Ovis aries curvicauda* de Gené ne diffère pas de celle-ci. On la trouve également dans la Haute-Egypte.

4° M. Desmarest considère encore comme sous-variétés le *Bélier du Cap*, de Pennant, remarquable par la grandeur de ses oreilles, le peu de développement de ses cornes et la longueur de sa queue; et le *Mouton d'Astracan*, dont la queue présente encore à sa base un renflement de grosseur variable : il s'éloigne d'ailleurs des races précédentes à plusieurs égards. Il est couvert d'une laine longue, mais très-grossière, et manque très-fréquemment de cornes. C'est le jeune de cette variété qui donne la laine connue sous le nom de *Laine d'Astracan*. Il naît le corps revêtu de poils blancs et noirs, réunis en petites mèches très-serrées les unes contre les autres.

Le MOUTON A LONGUE QUEUE (*Ov. ar. dolichura*, Pall., *Spicil. Zool.*, fasc. 11). Cette variété, peu connue, habite la Russie méridionale, les environs d'Astracan et la Barbarie. Son corps est couvert de laine grossière; ses cornes sont moyennes, et sa queue, très-longue, traîne à terre.

Le MOUTON DE VALACHIE (*O. ar. Strepsiceros*, Plin., *Hist. nat.*, lib. XI). Cette race, dont la taille est celle de notre Mouton ordinaire, se distingue par ses longues cornes en spirale, s'élevant presque perpendiculairement chez le mâle; celles de la femelle sont, au contraire, divergentes, presque droites et comme tordues sur leur axe. La laine de ce Mouton, très-abondante, ondulée, mais grossière, n'est propre qu'à faire des fourrures communes. La queue est longue et très-touffue.

Les Moutons valachiens sont communs en Hongrie et en Valachie. Au rapport de Belon, leur race existe aussi dans l'île de Crète.

Le MOUTON D'ISLANDE (*O. polycerata*, Linn.), que Buffon a désigné sous le nom de Bélier et Brebis d'Islande et de Brebis à plusieurs cornes, est remarquable par les variations que présente le nombre de ses prolongements frontaux; quelques individus n'en ont que deux comme à l'ordinaire; mais d'autres en ont trois, quatre et même jusqu'à six et plus. Son poil est de trois sortes, et la couleur générale de son pelage est d'un brun roussâtre; seulement le dessous du cou et le devant de la poitrine sont noirâtres; la queue est également noire. Cette race est particulière à l'Islande et aux îles Féroë; elle existe aussi en Norwége et en Gothland. D'après Desmarest, c'est à cette race qu'on doit rapporter celle d'Ecosse, désignée sous le nom de *Scothla*, et l'*O. rustica* de Linné ou *O. brachyura* de Pallas.

Le MOUTON COMMUN (Buff., *Hist. nat.*, tom. V; *O. ar. gallica*, Desm.). Tout le monde connaît si bien cette variété, que nous croyons inutile d'en donner une description; nous nous bornerons à indiquer les princi-

(205) Le poids de cette loupe graisseuse s'élève, selon quelques voyageurs, jusqu'à trente ou quarante livres.

pales races métisses qui proviennent du mélange de nos Moutons avec les races espagnoles, anglaises et flamandes.

La première que l'on distingue est la race *Flandrine*, à taille haute et longue : c'est celle qui provient du croisement du Bélier des Indes et que nous avons déjà signalée sous le nom de *Mouton du Texel*. La seconde est la *Sologne*, à tête fine, effilée et menue, ordinairement sans cornes; ayant la laine frisée à l'extrémité des mèches seulement. On en compte une troisième, ou la *Bérichonne*, à cou allongé, ayant la tête sans cornes et couverte d'une véritable laine seulement sur le sommet; celle du corps est fine, blanche, serrée, courte et frisée. Une quatrième, qui est la *Roussillonnaise*, participe de la race Mérinos par sa laine, très-fine, à filaments contournés en spirale. Desmarest pense qu'elle a été croisée avec les Mérinos. Enfin, l'*Ardennaise*, la *Normande* et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer, sont au nombre de celles qu'on distingue des précédentes.

Le Mouton Mérinos ou Mouton d'Espagne (*O. hispanica*, Lin.). Cette race, la plus estimée, parce que ses qualités la rendent supérieure aux autres, a des cornes très-fortes, très-grosses, et formant une spirale régulière sur les côtés de la tête. Sa taille est moyenne, ses formes arrondies; sa tête large; son chanfrein médiocrement busqué; partout sa laine est épaisse, très-fine, abondante, fort douce au toucher, pleine d'une exsudation graisseuse ou de suint, tassée et composée de filaments contournés en tire-bouchon, élastiques, moins longs, mais beaucoup plus fins que ceux des races communes; sa couleur est d'un blanc sale.

Cette variété, mêlée avec toutes les races propres au sol de France, a produit un nombre infini de variétés à laine moins fine et plus longue que la sienne, et appelées demi-Mérinos. Généralement répandue en Espagne, elle paraît pourtant, d'après des documents historiques, tirer son origine de troupeaux importés de Barbarie. Teissier, dans son *Instruction sur les bêtes à laine*, a eu particulièrement cette race en vue et en a donné des détails fort curieux. « En Espagne, dit-il, la race de Mérinos est en grande partie trans-humante, c'est-à-dire qu'on la fait voyager durant la plus grande partie de l'année. Les races léonèses, parmi lesquelles se trouve la *Cavagne* ou la plus distinguée, et celle de *Négrète*, après avoir été cantonnées pendant l'hiver auprès de Mérida, en Estramadure, sur la rive gauche de la Guadiana, se mettent en marche vers le 15 avril, par divisions de deux à trois mille têtes, passent le Tage à Almarès, et se dirigent sur Villa-Castin, Trescasas, Alfaro, l'Espinar et autres résidences, pour y être tondues. Cette opération étant faite, chaque division se remet en route vers le royaume de Léon, pour y être distribuée par troupes de cinq cents bêtes dans les pâturages de Cervera, près d'Aquilar del Campo. Dans cette marche, les troupeaux se suivent sans s'embarrasser. Les races les plus estimées parmi les sédentaires sont habituellement sur les deux revers des gorges de la Guadarrama et de Somo-Sierra, et aux environs de Ségovie. »

Le Mouton anglais (*O. ar. anglica*, Desm.; *O. anglicana*, Linn.). Cette variété, à laine fine et très-longue, est sans cornes ; sa queue est longue et pendante, et le scrotum des mâles est très-volumineux. « Elle est métisse, dit Desmarest, et provient de croisements d'une race anglaise originaire (qui a presque entièrement disparu) avec des Béliers et des Brebis d'Espagne et de Barbarie, croisements qui ont eu lieu dès le temps de Henri VIII et d'Elisabeth. »

Les sous-variétés que l'on distingue parmi les Moutons anglais sont aussi nombreuses que celles de nos races de France. L'on peut aussi dire, en général, que leurs bêtes à laine offrent des produits qui sont autant estimés que ceux des Mérinos. Cela tient aux soins qu'ils apportent dans la manière de former et d'élever leurs troupeaux.

La race de *Dishley*, la plus précieuse de toutes, est remarquable par la longueur et la finesse de sa laine, et par une disposition à s'engraisser très-jeune. La Grande-Bretagne compte encore bon nombre de variétés: les unes, telles que celles de Lincolnshire, de Tees-Water, de Dartmoor, fournissent une laine propre au peigne; et les autres, à laine plus grossière, sont celles de Dorsetshire, du Herefordshire et du Southdown.

Telles sont les principales variétés et sous-variétés admises par la plupart des auteurs. Quelques naturalistes ont cru qu'on pourrait rapporter parmi les Moutons la Chèvre cossus de M. de Blainville, et le Bouc de la Haute-Egypte de F. Cuvier, que ces deux savants placent dans le genre Chèvre. Mais l'un et l'autre de ces animaux sont encore trop peu connus pour qu'on puisse décider si réellement ils appartiennent aux Moutons plutôt qu'aux Chèvres: quant à nous, nous avons cru devoir les laisser avec ces dernières à cause de leur plus grande analogie de caractères; et d'ailleurs, l'un d'eux, le Bouc de la Haute-Egypte, ne peut pas prendre place à côté des Moutons, puisque, d'après les observations du professeur Gené, il manque de cet appareil qu'il a signalé, appareil qui paraît être exclusivement propre aux Moutons.

Du Mouton considéré sous le rapport de l'économie rurale.

Un des plus beaux résultats de l'économie rurale est celui qu'elle a obtenu par la culture des bêtes à laine; aussi l'éducation des Moutons mérite-t-elle d'en être considérée comme une des principales branches, et doit-elle fixer sérieusement l'attention des agriculteurs. « De tous les animaux domestiques de la Grande-Bretagne, dit Brown, le Mouton est de la plus haute importance productive, tant pour l'Etat en général que pour le fermier, parce que cet animal peut être élevé dans des localités et sur ces sols où d'autres animaux ne pourraient subsister,

aussi parce qu'en général son éducation re plus de bénéfice que l'on ne peut en lenir de l'éducation ou de l'engrais du bé-. La toison seule offre un produit ac-soire que l'on ne peut attendre d'aucune re espèce de valeur productive. » On t dire de presque toute l'Europe ce que own dit de l'Angleterre en particulier. tout cette vérité a été sentie, et partout semble avoir éprouvé que la richesse des ions est tout entière dans l'agriculture, s cette branche de l'agriculture surtout tout en fournissant à nos besoins jour-iers, en servant l'industrie et le com-rce, favorise encore notre luxe.

Depuis longtemps, en France, on avait clamé la nécessité d'améliorer les races nes indigènes, en les croisant avec les s exotiques les plus estimées. On indi-it l'Espagne comme pouvant seule satis-e à cette nécessité. Mais, la race Mérinos s'y perpétuait ayant une origine peu nue, les cultivateurs, que des calculs its dominent toujours, crurent que ce ait qu'avec le temps que cette race avait acquérir, par les seules influences des alités, toutes les qualités qui la distin-ent dans ses diverses variétés; et de là préjugés qui si longtemps s'opposèrent améliorations. Nous possédions de temps mémorial des races de Moutons qui don-ent des laines d'une assez grande finesse l'une longueur remarquable. Le Roussil-, le Berri et la Flandre fournissaient tous draps fins qui se consommaient chez s et chez nos voisins; mais nos laines, par le mode de conduite auquel on as-ttissait partout les Moutons, soit par le de soin qu'on en avait, au lieu de s'a-liorer, se détérioraient graduellement, et ient peut-être arrivées à un degré d'in-ériorité absolue, si vers le milieu du siècle nier, quelques hommes éclairés n'avaient les yeux sur les vices de notre pratique, lié de bons écrits, et engagé le gouver-ment à s'occuper particulièrement de cet portant objet.

n fit, à différentes époques, des efforts r perfectionner nos Moutons; mais ils ne nt pas suivis avec la constance néces-e, et n'eurent pas tout le succès qu'on ait pu en attendre. Ce ne fut bien qu'en que Trudaine, administrateur aussi ruit qu'ami de son pays, employa le en le plus sûr de réussir, en s'adressant ubenton, célèbre naturaliste, qui sur-le-p démontra la possibilité de la chose des expériences authentiques, et qui tard, publia son *Instruction pour les ers et les propriétaires*. Cependant l'uti-d'avoir en France des Mérinos n'était t encore généralement sentie, lorsque le au central d'agriculture vint fixer toutes les opinions par la publication d'un ouvrage qui militait fortement en faveur de la race d'Espagne (206). On ne put nier les brillants succès obtenus sur les troupeaux de Rambouillet, qui, étant arrivés en France en 1786, n'avaient cessé de se perfectionner chaque année, au lieu de se détériorer (207). L'*Instruction sur les bêtes à laine*, et particulièrement sur la race des Mérinos, de Tessier, suivit avantageusement une foule d'écrits qui depuis 1766 avaient paru sur ce sujet, et dont l'utilité était de jour en jour constatée par les heureux résultats qu'on obtenait. Depuis lors ils s'accrurent tellement en France, que toutes les nouvelles instructions sur ces animaux devinrent non-seulement utiles pour leur conservation ou leur amélioration, mais plus encore pour en étendre l'emploi. C'est au point que, en 1818, d'après Chaptal, le nombre des Mérinos était de 766,510, celui des Métis, de 3,678,748, sans compter les Moutons communs, qui s'élevaient à 30,843,852. Enfin, dans un rapport au roi le 28 mai 1823, M. de Villèle disait : « Il est bien établi qu'à présent la France possède un grand nombre de troupeaux espagnols, et qu'ils suffisent à tous les besoins. » Depuis, ce nombre s'est bien accru, et l'amélioration a, si l'on peut ainsi dire, marché vers un perfectionnement qu'elle n'avait pas encore atteint.

Les Anglais, nos devanciers en fait d'industrie, avaient avant nous senti la nécessité de l'amélioration et avaient agi en conséquence. Ce serait une erreur de croire qu'ils aient eu de tous temps les mêmes qualités de laine qui font aujourd'hui la plus importante branche de leur commerce. Comme nous, et avant nous, ils tirèrent à différentes reprises des Béliers et des Brebis d'Espagne; mais Henri VIII et sa fille Elisabeth doivent être regardés comme les principaux fondateurs du système qui régit encore l'Angleterre à cet égard, puisque ce sont eux qui firent venir le plus de Moutons, qui rédigèrent les règlements et les instructions les plus sages relativement à leur conduite, et qui commencèrent à promulguer la série des lois prohibitives qui tendaient à assurer à ce pays la possession exclusive des Moutons perfectionnés. Si d'un côté la différence du climat, des pâturages, etc., a altéré la laine de leurs troupeaux provenus de la race d'Espagne, en la rendant plus grossière, d'un autre côté cette laine a beaucoup gagné en longueur.

L'Angleterre a donné le jour à un grand nombre d'ouvrages sur les bêtes à laine : on le conçoit. Tant de moyens d'amélioration tentés dans son sein, tant de succès obtenus, ont dû être consignés soit dans ses annales générales, soit dans des écrits particuliers. Ce petit coin de terre, qui tient un

206) L'instruction fut rédigée par MM. Cels, Du-Gilbert, Huzard, Labergerie, Teissier et Vil-. Les deux éditions de cette instruction paru-la première en 1797, et la deuxième en 1799.

207) L'introduction des Mérinos en France n'est pas due, comme on semble le penser vulgairement, à notre invasion en Espagne. D'après Teissier (*Mém. sur l'importation en France des Chèvres à duvet de Cachemire*), c'est Louis XVI qui, le premier, introduisit chez nous un troupeau de ces animaux.

si grand espace sur le globe, comme dit M. de Mortemart-Boisse dans son *Traité sur les races ovines de la Grande-Bretagne*, renferme des races de Moutons de tous les degrés de croisements; il compte même des races pures indigènes. Nous ne citerons que celle que Bakewell passa quarante années à pétrir, pour ainsi dire, celle qui est devenue le type améliorateur des espèces à longue laine, la race de Dishley enfin, qu'il nomma nouvelle race de Leicester (New-Leicester). C'est celle qui est la plus estimée de toutes après le Mérinos.

La France s'efforce d'acclimater aujourd'hui cette race sur son sol. Bien que plusieurs essais jusqu'ici aient été malheureux, il est plus que certain qu'elle possède un grand nombre de localités favorables à son éducation, et peut-être n'est-ce que parce qu'on n'a pas toujours su choisir avec assez de discernement ces localités, que quelques propriétaires ont vu les résultats tromper leur espoir. Il est donc à croire que l'introduction des Dishley réussira là surtout où le Mouton mérinos a le plus de peine à prospérer; du moins telle est l'opinion des directeurs de l'Association rurale de Naz, MM. Girod (de l'Ain), Perrault de Jotemps, etc. L'éducation des races anglaises pourra être ainsi, en de certains lieux, une précieuse ressource pour l'agriculture. Mais il est incontestable que l'éducation des Mérinos offre de bien plus grands avantages dans les nombreuses localités qui leur sont favorables en France, et que par conséquent c'est elle qui doit être le plus particulièrement encouragée. Depuis plusieurs années on a aussi introduit dans quelques bergeries françaises des types améliorés de Saxe ou d'ailleurs, et les heureux résultats obtenus à Naz ou dans les colonies de Naz doivent convaincre de plus en plus sur les avantages de l'amélioration.

Enfin les Etats du nord de l'Europe ont aussi pris des moyens propres à perfectionner leurs troupeaux de Moutons. Si leurs succès n'ont pas surpassé les nôtres, ils les ont au moins égalés. On trouve dans un excellent ouvrage de M. Lasteyrie, rédigé dans les vues de faire valoir les avantages que présente l'introduction des Mérinos dans les pays froids, quelle est la position dans laquelle se trouvent à cet égard ces divers Etats. Nous le répétons encore, partout on semble avoir éprouvé que la principale richesse d'une nation est tout entière dans cette branche de l'agriculture.

Après avoir exposé d'une manière un peu trop succincte peut-être l'histoire des progrès de l'économie rurale relative aux races ovines, principalement en France, et après avoir indiqué quelles étaient celles dont l'exploitation a offert jusqu'ici et offre encore le plus d'avantage, nous allons entrer dans quelques détails relatifs aux soins à donner aux troupeaux, et indiquer le petit nombre de pratiques que l'on met en usage pour leur conservation ou leur prospérité. Mais, comme la première des choses consiste à se procurer des bêtes à laine, c'est par le choix d'un troupeau que nous commencerons.

Du choix d'un troupeau.

Ce choix ne se borne pas seulement à la possession de belles et bonnes races, il consiste encore à ne se procurer que des bêtes qui puissent être en rapport, quant à leur nombre et quant à leur nature, avec le terrain que l'on possède. La connaissance du sol sur lequel on doit élever des Moutons est donc de première importance, si l'on veut que les améliorations soient promptes, les maladies rares, et par conséquent le bénéfice grand. Tous les sols ne sauraient convenir à toutes les races : un troupeau de bêtes à grand corsage dépérira promptement et finira par s'anéantir sur des terres légères, graveleuses et peu fertiles; tandis que sur un terrain fertile et gras, pourvu de prairies abondantes, où les arrosements sont bien dirigés, sans qu'il y ait nulle part des eaux stagnantes, on peut sans danger, et avec la certitude qu'elles y réussiront, y mettre des Brebis de grande taille telles que celles de Souabe, de Flandre, de Hollande, ou les grandes races de Lincolnshire, de Dishley, etc. Sur un terrain moins fertile que celui qu'on vient de supposer, mais bien égoutté, assis sur un coteau ou sur des plaines à terres légères, graveleuses, mélangées de terreau, la grande race à laine fine des environs de Thun en Suisse peut y prospérer. Les berrichonnes ou races du Berry réussissent aussi très-bien sur de pareilles terres, qui sont encore convenables aux petites races de montagnes et aux Mérinos.

Quant à cette dernière, comme c'est celle qui est le plus cultivée, nous l'aurons principalement en vue. Il n'y a pas de pays en Europe où cette race n'ait réussi. On a placé des Mérinos dans toutes les parties de la France, au sud, au nord, à l'est et à l'ouest, dans les plaines, dans les vallées, sur les coteaux, sur les montagnes même élevées, près de la mer, dans des positions exposées à toute la violence des vents comme dans celles qui sont abritées, et nulle part, lorsqu'on en a pris soin, ils n'ont souffert et ne sont détériorés; on en a vu même qui, abandonnés ou laissés exprès dans des îles pendant plusieurs années, ont conservé la forme et leurs caractères primitifs. Il est à faire observer pourtant que les lieux absolument mouillés ne leur conviennent pas, qu'ils y sont sujets à la pourriture. D'ailleurs, en général pour toutes les races, on doit soigneusement éviter de les tenir dans des lieux bas et humides. Si l'on a un pareil terrain que l'on veuille pourtant utiliser, il faut donner surtout de l'écoulement aux eaux qui y séjournent, par des fossés, des puisards, des saignées, et se procurer, en faisant des prairies artificielles, le moyen de fournir aux troupeaux des aliments abondants. Outre que la race Mérinos peut vivre sur tous les sols, dans tous les climats et cela sans se détériorer, sans que la qua-

et la quantité de la laine en souffrent, elle offre encore l'avantage de pouvoir être conservée plus longtemps que toutes les autres; car la vie dans ces animaux est fort longue. On voit beaucoup de Brebis, pour ne pas dire toutes, à moins d'un accident, qui vont jusqu'à quinze ans, et qui conservent leur fécondité pendant tout ce temps.

Faire ressortir toute la supériorité d'une race, c'est indiquer le choix de cette race pour la formation d'un troupeau. Nous ne prétendons pourtant pas persuader qu'il faille pour cela abandonner la culture des autres races estimées, parce qu'il n'en est aucune qui, avec des soins bien dirigés, ne puisse réussir; mais nous avons trop d'exemples de beaux succès obtenus soit à Rambouillet, soit chez MM. de Jotemps et Girod (de l'Ain), de Jessaint, de La Chapelle, du baron Louis, Bourgeois, Ganneron, Teissier, etc., pour ne pas conseiller l'exploitation de cette race avant toutes les autres. Ainsi donc, lorsqu'on peut se procurer des Mérinos en assez grand nombre pour en constituer un troupeau, il n'y a pas à balancer : l'abondance et la qualité de la laine, la valeur intrinsèque des animaux, et la facilité avec laquelle ils s'acclimatent partout, sont des motifs bien propres à encourager.

Mais une bonne race ne saurait constituer un bon troupeau, si l'on était indifférent pour le choix des individus. Il suffit de dire que la docilité, la santé, les formes, les forces et l'âge sont à considérer dans ce choix, pour montrer combien il est essentiel. Ceci est applicable à toutes les races; car toujours la bonté et la beauté des bêtes à laine, quelles qu'elles soient, seront dépendantes de ces qualités.

La *docilité*, en rendant les animaux familiers, et en les habituant à nous voir sans frayeur, est non-seulement un avantage pour la sûreté des enclos, mais encore est un indice de la disposition qu'ont les Moutons à engraisser plus facilement, et dans une proportion de nourriture très-favorable aux nourrisseurs.

Quant à la *santé*, il est inutile de dire que sans elle il n'y a pas de troupeau possible. Il est certain que, si l'on fait achat d'animaux qui aient un germe de maladie ou un vice de conformation organique, on les verra bientôt se détériorer et dépérir. Un Mouton se porte bien lorsque son œil est vif : il faut, après que l'on a placé l'animal entre les jambes et après avoir par une légère pression, forcé sa paupière supérieure à se retourner, que l'on aperçoive les veines dont le blanc de l'œil est parsemé, colorées d'un rouge vif et se détachant vigoureusement sur un fond blanc non terne; et sans teinte bleuâtre : il faut aussi que le grand angle de l'œil soit rose et les veines de cette partie vivement colorées. Les gencives doivent être très-rouges et l'haleine douce et sans mauvaise odeur; le corps couvert d'une laine fortement adhérente à la peau et élastique; la peau elle-même, à l'examen, sera d'un beau rose sans boutons de gale ou de dartre, mais pourvue d'un suint abondant, ce qui est à la fois un signe de santé et de finesse de toison. Enfin on doit toujours avoir bonne opinion d'un Bélier ou d'une Brebis qui aura de la vivacité; qu'on aura eu de la peine à saisir, et qui se sera débattu avec vigueur lorsqu'on l'aura arrêté par la jambe.

Pour rejeter les vices de conformation, rien n'est plus aisé, lorsqu'ils sont extérieurs; mais il peut arriver que, trompé par les apparences, on fasse choix d'individus qui cachent une mauvaise organisation : pour les éviter autant que possible, on doit s'attacher aux *formes*.

En parlant de ces dernières, nous mettrons de côté toute question de goût ou de mode, et nous n'aurons en vue que l'utile; alors ce qu'on est convenu d'appeler type de beauté quant à la forme doit disparaître devant les qualités plus essentielles d'un animal, et ces qualités, d'après Henry Cline et quelques autres savants auteurs et praticiens étrangers, sont une poitrine large et profonde, ce qui indique un grand développement des poumons; or, c'est du volume et du bon état de ces organes que dépendent la force et la santé : un animal qui a de grands poumons trouve dans une quantité d'aliments donnée plus de nourriture qu'un autre, et il est par conséquent plus facile à engraisser. La forme du thorax doit approcher de celle d'un cône ayant son sommet situé entre les épaules et sa base vers les reins; ce qui semblerait indiquer, ainsi que le fait remarquer M. de Jotemps, que ce n'est pas précisément par la largeur du poitrail qu'on peut juger de celle de la poitrine, mais bien plutôt par la largeur des reins. Le bassin doit être vaste chez la femelle, afin qu'elle puisse mettre bas plus facilement; quand cette cavité est petite, la vie de la mère et celle du fœtus sont en danger. La grandeur du bassin se reconnaît à la largeur des hanches et de l'espace qui existe entre les cuisses; la largeur du bas des reins est toujours proportionnée à celle de la poitrine et du bassin. Lorsque la tête est petite, le port est aussi plus facile; et il y a encore en cela cet autre avantage, que la petitesse de la tête indique généralement une race améliorée. La longueur du cou doit être en rapport avec la hauteur de l'animal, afin qu'il puisse pâturer avec plus de facilité. Pour la force, ce n'est pas la grosseur des os, mais bien celle des tendons et des muscles, qui l'indique. Beaucoup d'animaux dont les os sont gros sont néanmoins faibles, parce qu'ils ont de petits muscles, et qu'ils appartiennent en général à des races communes.

Le *sang* ou pureté du sang, ce qui est synonyme, ou à peu près, de *race pure*, est d'une trop grande importance pour qu'on doive le négliger. Aujourd'hui il est incontestablement établi que, sous le rapport de la ressemblance, les animaux engendrent en arrière (selon l'expression anglaise, *breed back*), c'est-à-dire reproduisent le caractère de leurs ancêtres; il devient donc indispen-

sable que la généalogie des Béliers qu'on emploie soit le moins douteuse possible pendant une longue suite de générations. « Ce point d'une noble ascendance est si important, que plusieurs éleveurs, comptant sur l'effet de la pureté du sang, préfèrent un étalon défectueux d'ailleurs, mais offrant toute garantie sous le rapport de cette pureté de sang, à tout autre d'un sang ancien, quoique plus beau et moins bien conformé » (*British Farmer Magazine*, t. IX, pag. 178).

L'*âge* a également son importance et doit être pris en considération lorsqu'il s'agit de former un troupeau. L'animal *Anténois* est préférable à tout autre sous bien des rapports, d'abord parce qu'il indique ce qu'il pourra devenir, ensuite parce qu'à cet âge il s'acclimate mieux que celui qui est plus vieux, et ensuite parce que sa toison offre un produit bien supérieur à celui des années suivantes, attendu que l'usage n'étant pas de tondre les Agneaux, leur laine se trouve avoir quatorze à quinze mois de crue. Pourtant il serait peut-être prudent, en supposant que les Brebis soient anténoises, de n'acquérir les Béliers que plus tard, à l'âge de deux ou trois ans, à moins qu'on ne soit à même de pouvoir empêcher toute communication entre eux et les Agnelles. Mais quels sont les signes auxquels on peut reconnaître l'âge des bêtes à laine? Ces signes sont indiqués pendant les trois premières années par les dents de devant ou incisives et par l'état de détrition plus ou moins avancé de leurs dents de remplacement. Nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

Les Moutons n'ont de dents incisives qu'à la mâchoire inférieure; un bourrelet cartilagineux en tient lieu à la mâchoire supérieure. La première année, il paraît huit incisives, qui sont des dents de lait : l'animal porte alors le nom d'Agneau ou d'Agnelle, selon qu'il est mâle ou femelle. Il naît avec ces huit dents, ou, s'il lui en manque quelques-unes, elles ne tardent pas à percer. La seconde année, les deux pinces qui occupent le milieu, et qui sont ainsi nommées parce qu'elles pincent l'herbe mieux que les autres, tombent pour être remplacées par deux nouvelles, plus larges que les six qui restent. La troisième année, les deux premières mitoyennes, c'est-à-dire celles qui viennent après les pinces, tombent à leur tour; il leur en succède deux larges, en sorte qu'il y a alors quatre dents larges et quatre de lait. La quatrième année, les deux secondes mitoyennes ont le même sort et disparaissent en faisant place à deux larges; enfin, la cinquième année, les deux coins ou les deux qui sont les plus externes ne subsistent plus, et les huit dents sont toutes des dents larges. La chute des deux premières dents de lait chez les Mérinos est plus hâtive : elle précède le plus souvent de six mois l'époque de celle des races indigènes. Quand les cinq ans sont accomplis, on peut encore tirer quelque indication de l'état des dents. Elles s'usent alors soit d'une manière oblique, en dedans, soit dans un sens horizontal; dans ce cas elles sont comme limées sur leur bord tranchant : il se forme aussi des brèches, le plus souvent entre les deux pinces, ou à leur extrémité. Enfin, les coins, la longueur relative des dents en général, et leur forme, qui, au lieu de rester pyramidale, tend à devenir cylindrique, peuvent encore faire juger de l'âge. Les Mérinos, par un avantage de leur constitution sans doute, gardent leurs dents plus longtemps que les autres races, quoique chez eux la chute des dents de lait ait eu lieu bien plus tôt. On ne peut, comme on l'a cru, tirer aucun indice de l'âge des Béliers d'après les cercles qui se montrent à la surface de leurs cornes; car ils se font d'une manière très-irrégulière et trop variable. L'âge des bêtes à laine, jusqu'à une époque où il peut être utile de le connaître, se traduit donc, comme on le voit, d'une manière trop sensible pour être méconnu.

Tels sont les principaux indices qu'on ne doit jamais perdre de vue lorsqu'il s'agit du choix des individus. Mais un propriétaire ne doit pas se borner seulement à devenir possesseur d'un troupeau, il faut encore que, savant en théorie, s'il ne l'est en pratique (ce qui peut s'acquérir plus tard), il agisse dans son intérêt de manière à perfectionner ou à améliorer son troupeau.

Amélioration et perfectionnement.

Rien n'est plus modifiable que la race ovine, tant sous le rapport de sa conformation que sous celui du caractère de son lainage; avec divers systèmes de croisements bien arrêtés, et suivis avec persévérance, on peut créer une infinie variété de races, qui, au bout d'un certain nombre d'années, deviendront constantes dans leur reproduction tout comme celles qui existaient avant elles. Ainsi, on peut à son gré abaisser ou élever la taille, diminuer ou augmenter le poids de la charpente osseuse; affiner la toison ou la rendre plus grossière, en raccourcir ou en allonger la mèche, rendre le brin plus ondulé ou plus lisse, etc., etc. On peut encore, ce qui est plus facile, maintenir une race dans un état constant de beauté, et même faire qu'elle se perfectionne. Ces résultats s'obtiennent de deux manières : par l'amélioration proprement dite, qui consiste à croiser deux races différentes; et par le perfectionnement, qui tend à rendre plus parfaite la race que l'on possède, en choisissant toujours, pour les accoupler, les sujets les plus parfaits, soit en formes, soit en toisons : c'est ce que les Anglais appellent renouveler la race par la race même. On a beaucoup agité la question de savoir lequel est préférable des deux systèmes de reproduction, dont l'un consiste à améliorer en dedans de la même famille et l'autre en dehors, par des croisements de familles différentes. De l'avis des savants praticiens qui dans ces derniers temps ont écrit sur cette manière, l'un et l'autre de ces systèmes doivent être pratiqués avec avantage suivant les circonstances.

Le *perfectionnement* offre une marche si simple, que nous croyons devoir ne pas nous étendre plus au long sur ce sujet.

Quant à l'*amélioration*, c'est ordinairement par le croisement de Béliers étrangers de race pure avec des Brebis communes qu'on l'obtient. On sait en général que, dans le règne animal, l'influence des mâles sur les produits de la génération est considérable. Quoique dans l'union des deux sexes le mâle et la femelle contribuent à la formation du fœtus, cependant les premières générations ont d'une manière plus apparente les caractères du père; aussi lorsqu'on veut avoir continuellement une race distinguée, il est nécessaire de ne choisir pour la monte que des étalons qui jouissent des qualités qu'on désire perpétuer. Cependant on se tromperait fort si, ayant en vue la grandeur de la taille, on croisait pour l'obtenir de gros Béliers avec de petites Brebis. Des expériences nombreuses dont les résultats peuvent être maintenant considérés comme incontestables, ont fait voir que, pour perfectionner les formes d'une race d'animaux domestiques et en élever la taille, il faut accoupler les femelles les plus grandes et les mieux conformées de la race que l'on possède avec des étalons relativement plus petits qu'elles.

Toutes les races sont susceptibles d'arriver au plus haut degré de perfection de la laine; mais les unes plus tôt, et les autres plus tard. La race roussillonnaise est parmi les françaises celle qui y parvient en moins de générations; dès la troisième, sa laine est aussi forte et aussi belle que celle des Mérinos. On peut considérer comme venant après la berrichonne, la sologuote et l'ardennaise. A la vérité, leur laine rare et les toisons des métis qu'on en obtient sont moins pesantes que celles de plusieurs races à laine plus grosse; elles sont aussi de petite taille, ce qui, comme on peut le prévoir d'après ce que nous venons de dire, est un désavantage sous le rapport des formes. D'ailleurs quelques races de femelles qu'on adopte, il faut toujours, pour commencer un croisement, prendre les individus les plus distingués et les mieux portants.

Il n'est pas rare que dès la première génération on ait des productions égales ou presque égales en beauté aux Béliers employés à la monte, non-seulement par la finesse de la laine, mais encore par les formes du corps. Ce n'est là qu'une exception. La masse des Agneaux issus des croisements n'a qu'un degré de finesse qui, de génération en génération, doit augmenter.

M. Morel de Vindé, dans un mémoire sur les moyens de généraliser en France les troupeaux de Mérinos (*Ann. d'agricult.*, t. XXXIV, p. 1), a parfaitement démontré la possibilité d'obtenir au bout d'un certain nombre d'années une quantité considérable de bêtes à laine de race entièrement pure, en formant ce qu'il appelle *des troupeaux de progression*, c'est-à-dire en mêlant à des *Brebis* communes, outre le nombre de Béliers mérinos suffisant pour les croiser, quelques Brebis de cette bellerace. Il en résulte que la première année on a deux classes d'animaux : savoir des mâles et des femelles Mérinos, produits par les Béliers et les Brebis de race pure, et des mâles et des femelles métis, issus de l'accouplement de Béliers mérinos avec des Brebis communes. Si on a commencé avec des Brebis mérinos et qu'on ait consécutivement accouplé leurs produits femelles avec les plus beaux étalons de la même race, on peut, au bout de onze ans, compter un troupeau de trois cents bêtes à toison riche, qui se trouvent ainsi avoir remplacé les espèces communes ou métisses dont on se sera défait successivement d'année en année.

Conduite et nourriture des troupeaux aux champs.

Le temps pendant lequel on conduit les troupeaux aux champs dépend du climat, et les moyens de subsistance en pacage ne sont pas les mêmes partout. Ici on mène les bêtes à laine dans les bruyères, les landes ou les garrigues; là dans les friches ou les terres incultes; ailleurs, on leur abandonne des jachères, les regains des prairies, etc.; enfin beaucoup d'économes font pour leurs troupeaux des ensemencements en graines céréales, telles que seigle, orge, avoine, vesce, etc. A ces différences entre les manières de faire vivre les bêtes à laine dehors s'en joignent deux autres, savoir : la qualité des herbes, qui ne sont pas également nutritives, et l'étendue des terrains destinés au pacage. On a souvent agité la question de savoir combien on peut nourrir de bêtes à laine par arpent. Il est difficile de répondre à cela d'une manière positive : si pourtant on consulte les anciennes lois rurales, on voit qu'un arrêt du parlement de Bourgogne permet par arpent une Brebis et son Agneau, et qu'un règlement de celui de Paris détermine seulement une bête. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il vaut mieux se borner à un nombre inférieur à celui que le sol est capable de nourrir pendant les saisons de printemps, d'été et d'automne, que d'en avoir davantage.

Il est de la plus grande importance de ne pas faire sortir le troupeau avant que la rosée soit entièrement dissipée; on s'exposerait à le perdre. La plante encore mouillée dont se nourrit le Mouton lui donne un embonpoint qui n'est que factice et qui est bientôt suivi de la pourriture. Cependant on est quelquefois forcé de faire sortir ces animaux par les temps humides; mais alors on doit choisir, pour les y conduire, les terrains les plus élevés, les genêts, les bruyères, les coteaux les mieux exposés, et, autant qu'il sera possible, ne les faire sortir qu'après avoir apaisé la première faim avec des fourrages donnés au râtelier. Les terrains bas et humides, ceux qui, couverts d'eau l'hiver, se dessèchent l'été, doivent leur être interdits jusque vers le milieu du jour, alors qu'ils sont parfaitement secs : encore faut-il,

pour ainsi dire, les faire traverser seulement.

« Les pâturages les plus riches, les plus abondants en herbe, sont toujours ceux dont il faut se défier le plus : il est surtout extrêmement dangereux de faire paître les troupeaux sur les prairies artificielles; la luzerne, et le trèfle encore plus, occasionnent aux bêtes à laine des gonflements qui les font périr en très-peu d'heures, pour peu surtout que ces plantes soient mouillées. On ne peut donc les écarter avec trop de soin de ces sortes de pâturages, et si l'on est forcé de s'en servir, on doit seulement les parcourir, sauf à y ramener le troupeau plusieurs fois le même jour, et toujours pour quelques instants seulement. » Quelquefois, malgré cette précaution, on voit quelques bêtes atteintes de météorisme : dans ce cas on ne doit pas hésiter à les jeter dans l'eau et à les faire courir. Lorsque, après avoir donné un demi-verre d'huile à l'animal malade, le gonflement ne diminue pas, on provoque l'évacuation du gaz contenu dans l'estomac en enfonçant dans cet organe, du côté gauche, une lame de couteau. La plaie que l'on fait se guérit d'elle-même.

Si les pluies et les rosées ont leur inconvénient, la grande sécheresse et la chaleur ont aussi les leurs, et il est nécessaire de retirer le troupeau du pâturage pendant les heures les plus chaudes de la journée. On lui procure alors un abri, soit sous des arbres, soit dans la bergerie, soit derrière un grand mur.

On ne saurait trop recommander également de faire boire les troupeaux, ceux à laine fine surtout, au moins une fois tous les jours. On ne doit même pas craindre, lorsqu'ils sont bien conduits, c'est-à-dire lorsqu'ils ne sont tourmentés ni par les bergers ni par les Chiens, de les voir s'abreuver avec excès. Les eaux claires, légères, courantes, sont celles qu'on doit préférer : l'eau de puits, à défaut de celle de rivière, est également bonne.

Un éleveur vigilant qui prendra toutes ces précautions éprouvera certainement moins de pertes que celui qui les négligera.

La conduite aux champs expose quelquefois les Moutons à devenir la proie de plusieurs animaux carnassiers. Les Ours et les Loups sont à redouter pour eux ; de là la nécessité d'avoir, pour écarter ces grands voleurs de bêtes à laine, des Chiens forts et vigoureux, et surtout un berger assez intelligent pour ne pas trop s'enfoncer, avec le troupeau, dans les bois où ces animaux se retirent.

De la nourriture à la bergerie. Lorsque, par l'effet des frimas, l'herbe des pâturages devient moins abondante et perd ses qualités, alors on commence par donner aux bêtes à laine, dans la bergerie, un peu d'aliments qu'on augmente graduellement de jour en jour; et plus tard, lorsqu'ils ne trouvent plus d'herbe à paître, on les nourrit entièrement pendant quelque temps. La durée de la nourriture à la bergerie est relative à la latitude du pays : elle est plus longue au nord qu'au midi. Beaucoup d'espèces d'aliments conviennent au Mouton ; on peut les diviser en racines, tiges, feuilles et graines. Les racines sont les pommes de terre, les carottes, les panais, les turneps, les betteraves, etc.; parmi les tiges on compte toutes les herbes sèches des prairies naturelles, celles des prairies artificielles, les plantes des céréales, des légumineuses ; les feuilles sont celles de la vigne, de l'orme, du frêne, du peuplier, de l'érable, du mûrier, etc.; et les graines sont celles de seigle, de maïs, d'orge, d'avoine, de pois, de lentilles, etc. ; le son résultant de la mouture des céréales appartient à cette classe.

Un propriétaire qui a à sa disposition plusieurs sortes d'aliments doit les faire alterner dans la même journée et en composer des repas séparés ; la qualité des uns compense ou aide avantageusement celle des autres. Ainsi, à certaines heures on donne du fourrage sec, et à d'autres des racines ou du grain. On ne peut déterminer facilement les véritables doses de nourriture qui conviennent à une bête à laine, parce que tel foin provenant d'un terrain humide, argileux et bas, est moins riche en principes nutritifs que tel autre qu'on aura récolté sur un sol élevé, sec et calcaire ; parce qu'encore telle substance nourrit aussi plus ou moins que telle autre. On sait pourtant que deux livres à peu près de foin par jour, accompagnées d'une livre de grains ou d'une livre et demie de racines, peuvent suffire à un Mouton.

L'usage du sel, trop peu répandu en France, produit sur les bêtes à laine en général de très-bons effets, et l'on ne saurait trop inviter les cultivateurs à l'adopter pour leurs troupeaux. On favorise ainsi le goût des Moutons, qui sont très-friands de cette substance, on aiguise leur appétit, et on les préserve souvent de bien des maladies. On peut en donner une demi-once par jour à chaque individu, dans un peu d'avoine ou de son ; on le mêle encore à leur boisson. Le sel, donné seul et à la même dose, ne saurait leur être nuisible : une trop grande quantité les expose à des dévoiements quelquefois fâcheux.

D'après Daubenton, les fourrages secs, longtemps continués, font dépérir les bêtes à laine. « Quoique cette assertion puisse être révoquée en doute, il paraît avantageux, dit Teissier, d'entremêler, autant qu'on le peut, des aliments aqueux avec des aliments secs, et de faire paître l'herbe verte aussitôt qu'elle a poussé. » Une bergerie bien tenue doit être pourvue de baquets peu profonds et placés de distance en distance, pour que les animaux s'y abreuvent : on en renouvelle l'eau deux fois ou pour le moins une fois par jour.

Des Moutons sous le rapport du commerce, de l'agriculture et de l'économie domestique.

Il n'est certainement personne qui songe

à contester l'immense avantage qu'on peut retirer d'un troupeau bien dirigé, surtout si ce troupeau est de race d'Espagne ; aucune entreprise agricole ne présente un produit aussi sûr et aussi considérable. D'abord c'est la laine dont le prix, quoique diminué depuis la multiplication des Mérinos, n'en reste pas moins assez élevé pour offrir un bénéfice *raisonnable* tout en couvrant les dépenses. Après le produit de la laine, c'est celui de la vente des Moutons aux bouchers, ce qui procure dans quelques localités aux propriétaires des troupeaux un gain plus important que celui des toisons, sans toutefois que ces Moutons de vente demandent plus de soins que ceux destinés à l'amélioration ou à la monte; au contraire. Nous devons dire que c'est ordinairement à l'âge de trois ou quatre ans, dans les pays où l'on élève les Moutons pour la chair, que l'on met ceux qui sont châtrés à l'engrais.

Quelques races s'engraissent plus tôt que d'autres, et quelques individus dans la même race deviennent gras sans qu'on ait pris soin pour cela : ces derniers sont préférables, parce que leur graisse est plus ferme, et leur chair plus savoureuse ; mais en général pour réussir à engraisser les Moutons, il faut leur donner une nourriture plus abondante.; ils arrivent plus promptement alors au point désirable.

On distingue deux sortes d'engraissements : celui d'herbe et celui de pouture. Pour donner aux Moutons l'engraissement d'herbe, on les met dans des pâturages très-abondants, un peu humides, s'il se peut ; on leur fait prendre beaucoup d'exercice, et on les fait boire souvent. Il faut deux ou trois mois pour qu'ils soient vendables. Le sainfoin d'abord, ensuite la luzerne et le trèfle, sont les plantes les plus propres à produire cet effet.

Pour les faire arriver au même point par l'engraissement de pouture, on leur donne à la bergerie de bons fourrages secs, des graines réduites en farine, telles que de l'avoine, de l'orge, du maïs, etc., du *maton*, c'est-à-dire le résidu de l'expression des huiles de navette, ou de colza, ou de chènevis; ou bien des navets, des choux, des carottes, etc., et on les fait boire abondamment. Les signes qui indiquent qu'un Mouton est gras sont faciles à saisir : il faut qu'en palpant la queue on n'en sente pas les vertèbres, que la poitrine et les épaules de l'animal soient pour ainsi dire tamponnées, et que le dos soit clairsemé de petites vessies graisseuses.

Quel que soit le moyen employé pour donner la graisse aux Moutons, il faut, lorsqu'ils sont parvenus à un état d'embonpoint satisfaisant, les vendre au boucher : car ils ne vivraient pas trois mois après qu'ils ont acquis toute la graisse qu'ils sont susceptibles de prendre, et mourraient tous de la pourriture.

Ce n'est qu'après avoir passé par la boucherie que le Mouton devient réellement utile sous le rapport de l'économie domestique.

La Brebis en vie fournit cet excellent lait plus estimé, et avec raison, dans certain pays, que celui des Vaches ; ce lait qui procure un aliment agréable, dont on fait du beurre d'une blancheur et d'une finesse qui le font rechercher ; dont le caséum fournit ces fromages de Rochefort si renommés pour leur délicatesse ; mais morte, ses produits sont bien plus importants. D'abord c'est la graisse, qui, plus ferme et plus blanche que celle de la plupart des autres animaux, est employée sous le nom de *suif*, pour faire des chandelles, pour bongroyer les cuirs, et pour un grand nombre d'autres objets. Ce sont les boyaux, qu'on emploie non-seulement en charcuterie pour faire des saucisses, mais dont on fabrique aussi des cordes pour les instruments de musique.

La chair, communément appelée *viande*, lorsqu'elle provient d'individus jeunes et châtrés, est aussi saine qu'agréable. Elle se prête facilement à toutes les modifications que lui fait subir l'art culinaire : elle est la nourriture habituelle des peuples du Midi, et fait un des articles les plus importants de ceux du Nord (208). Sanctorius s'est assuré sur lui-même qu'elle est plus propre qu'aucune autre à favoriser la transpiration.

Les Agneaux fournissent une viande qui n'a pas l'inconvénient d'être dure comme l'est quelquefois celle qui provient d'un vieux Mouton ; mais elle a bien moins de saveur et se digère bien plus difficilement. On a constaté que la chair des Moutons provenant des pays chauds était bien meilleure au goût : ce qui expliquerait le grand usage qu'on en fait dans le Midi. Les peaux d'Agneaux sont fort recherchées pour fourrures, et dans quelques cantons du nord de l'Asie on tue même les Brebis pour avoir celle des petits qu'elles portent dans leur ventre, parce que la laine de ces derniers est plus fine et plus blanche que celle des Agneaux venus à terme.

Enfin, en *agriculture*, on doit compter pour beaucoup l'engrais que procure à un champ le troupeau que l'on possède. L'analyse chimique a démontré que le fumier de Mouton contient plus de carbone qu'aucun de ceux fournis par les animaux domestiques : il est par conséquent le plus actif de tous. On l'emploie principalement avec avantage sur les terres froides. On a constaté qu'un terrain d'un quart d'arpent, où un troupeau de huit cents Moutons a été parqué pendant huit jours, est suffisamment fumé. Outre ces avantages qui résultent en grande partie du parcage, on

(208) A Paris seulement, on tue par an trois cent quarante mille Moutons; qu'on juge d'après cela combien doit-être grande la consommation de ces animaux dans les pays où, les races bovines étant rares, ils deviennent presque la nourriture exclusive du peuple.

trouve dans cette pratique une économie considérable de paille, chose qui n'est pas sans quelque importance pour le propriétaire.

C'est presque exclusivement avec des peaux de Moutons, d'Agneaux ou de Chevreaux, que l'on prépare les peaux blanches employées pour la fabrication des gants, la doublure des souliers, etc., etc.; quelquefois on y emploie aussi des peaux de Chèvres, de Veaux ou même de Chiens, et on donne le nom de *mégisserie* à cet art, qui repose principalement sur la propriété que possèdent certains sels terreux de se combiner avec la substance du derme, et de la rendre incorruptible. Les peaux destinées à être mégies sont d'abord lavées, puis enduites de chaux délayée dans de l'eau. On les laisse dans une fosse jusqu'à ce que le poil se détache facilement; alors on les lave et on les pèle sur un chevalet de bois, en les frottant avec une espèce de couteau mousse, et cette opération terminée, on les soumet de nouveau à l'action de la chaux, qui les dégraisse et les fait gonfler. Pour faire gonfler les peaux davantage et faciliter l'action des substances salines qu'il est nécessaire d'y combiner, on les met ensuite en *confit*, c'est-à-dire on les enduit de son ou de farine délayée dans de l'eau, afin qu'elles s'imbibent de l'acide acétique (ou vinaigre) développé par la fermentation de cette matière. Les peaux, gonflées de la sorte, sont plongées dans une dissolution d'alun et de sel marin, qui, en se décomposant mutuellement, donnent naissance à du chlorure d'aluminium, lequel se combine avec le tissu du derme, le blanchit et le rend inaltérable à l'air. Enfin, on fait sécher les peaux et on les assouplit en les frottant sur une lame de fer arrondie et nommée *pesson*.

Les peaux de Mouton sur lesquelles on conserve la laine sont préparées à peu près de la même manière, si ce n'est qu'on ne les met pas, ou du moins qu'on ne les laisse que peu de temps dans la chaux et les confits.

Les peaux connues dans le commerce sous le nom de *chamois* sont aussi en majeure partie des peaux de Moutons : les plus fortes et les plus souples sont celles de Daim. Le Chamois est un animal trop rare pour en fournir beaucoup : quelquefois on chamoise des peaux de Chèvres et de Buffles. Les premières opérations qu'on leur fait subir sont les mêmes que pour les peaux mégies. Après les avoir soumises à l'action de la chaux, on les enduit d'huile de Morue ou de Baleine, et on les fait battre, sous le marteau d'un moulin à foulon. On renouvelle cette opération jusqu'à ce qu'elles soient convenablement ramollies; puis on les met en pile, et on les laisse fermenter un peu et se gonfler; enfin, après quelques opérations mécaniques peu importantes, on les dégraisse à l'aide d'une lessive alcaline, et on les travaille sur le pesson, comme nous l'avons déjà vu pour les peaux mégies.

Le plus beau *parchemin* se fait avec des peaux d'Agneau; mais on emploie également à cet usage des peaux de Moutons, de Chèvres, de Porcs, et même de petits Veaux. Voici comment on les prépare. Les peaux, après avoir été bien trempées et lavées, sont enduites d'une bouillie faite avec de la chaux délayée dans de l'eau, puis lavées, dépelées et immergées pendant quelques jours dans un bain d'eau de chaux. Cette opération terminée, on les lave, on les tend sur des châssis de bois, et on les écharne; ensuite on les saupoudre avec de la chaux, et on les fait sécher, après quoi on les détache du cadre (ou *herse*) où elles étaient fixées, et avec un instrument tranchant on enlève la superficie des deux côtés de la peau, on les rend aussi unies que possible, et si c'est nécessaire on les polit encore davantage en les frottant avec une pierre-ponce.

D'après les calculs d'un de nos grands manufacturiers, Ternaux, il paraîtrait qu'il existe en France environ 30,000,000 de bêtes à laine dont environ 164,000 Mérinos de race pure, 340,000 de Mérinos réputés purs, mais n'étant réellement que des métis de cinq ou six croisements; 1,400,000 Moutons métis mérinos de trois ou quatre croisements; 2,200,000 de deuxième et troisième croisements Plus de 24,000,000 de nos bêtes à laine sont encore de race indigène pure, et sur ce nombre on ne compte pas plus de huit millions de beaux animaux. Plus de dix millions de nos Moutons, c'est-à-dire plus du tiers du nombre total possédé par la France, sont des animaux petits, chétifs et en mauvais état, dont la toison ne pèse, terme moyen, qu'un kilogramme et demi, et ne vaut qu'environ 2 fr. 50 c., tandis que les Mérinos ou les beaux métis donnent des toisons du poids de trois à quatre kilogrammes, et valant de 7 à 11 francs ou même davantage.

MUE. — La Mue n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, un phénomène simple; elle n'arrive jamais sans quelque trouble dans les fonctions; souvent elle s'opère sous nos yeux sans que nous y prêtions plus d'attention qu'à une chose indifférente. C'est pour nous, ou mieux pour le vulgaire, un poil qui remplace un autre poil, une plume qui suit la chute d'une autre plume. Quelquefois pourtant nous voyons avec plaisir les animaux que nous élevons se parer d'une robe plus fraîche; mais voilà tout : nous arrêtons là nos regards, et nous ne nous apercevons souvent pas que sous cette robe qui se renouvelle il y a un être souffrant et maladif. Et cependant qu'y a-t-il de plus apparent que ce malaise de l'animal qui mue? On voit dans les grandes ménageries languir et puis périr à cette époque un grand nombre d'individus, surtout parmi ceux qui, récemment éloignés des pays où ils ont pris naissance, ne sont point encore acclimatés dans une patrie qui n'est point la leur. Et dans nos maisons, près de nous, tous ces Oiseaux que l'on élève n'expriment-ils pas leur souffrance par leur mutisme auquel ils semblent condamnés? Ils ne chantent plus, ils ne gazouillent même pas, et lorsque la crise est passée pour eux, ils paraissent, les premiers jours, avoir oublié leur chant : ce

'est qu'en tâtonnant qu'ils reprennent encore les airs qui tant de fois ou nous ont nnuyés ou nous ont fait plaisir.

Après ces courtes considérations générales, ous allons examiner dans leurs différences : 1° *Les Mues dans les Mammifères.* Quoique homme soit, comme tous les Mammifères, ijet à muer, quoiqu'on ait considéré sa econde dentition comme un phénomène nalogue à celui de la chute des bois dans ertains Ruminants, et par suite comme une orte de Mue, nous n'entrerons cependant ns aucun détail à son égard, parce que our lui il n'est pas d'époque fixe, parce que s Mues ne sont que partielles, et parce u'enfin la métastase semble s'opérer chez i à toute époque de la vie. Les animaux omestiques, à l'abri des rigueurs du froid, ovés par les soins de l'homme, sont, comme , et peut-être pour les mêmes causes, oustraits à l'influence des saisons. Chez eux Mue se fait à des époques irrégulières ; ais chez les animaux sauvages, c'est-à-dire ez ceux qui vivent en plein état de liberté, e a lieu périodiquement et à des époques gulières, au printemps et à l'automne. En néral, la Mue ne produit point ordinairement chez les Mammifères des changements n remarquables : seulement le poil pennt l'hiver est souvent plus touffu, plus fin plus moelleux, ce qui s'observe surtout ez les animaux qui habitent les pays ids. Pourtant chez quelques espèces ont u des modifications de plus d'importance: nsi l'Hermine, le Lièvre variable et pluurs autres blanchissent dans la saison ide, mais sans que les parties noires du lage soient atténuées. Cette parure d'hi- leur a sans doute été donnée par la Naure pour qu'ils fussent moins impressionnés le froid; car on sait depuis longtemps r expérience que les vêtements blancs, ls frais que ceux de toute autre couleur ndant les chaleurs de l'été, sont, au conire les plus chauds pendant les temps ids. Parmi les animaux des pays septenonaux, le Cheval de Norwége subit aussi s changements très-variables ; son poil, urt et lisse en été, devient en hiver très-g et très-frisé. Chez les Mammifères des ys chauds, au contraire, le pelage est le me avant et après la Mue, ou du moins différe pas sensiblement.

Les changements qui s'effectuent au passe d'un âge à l'autre méritent aussi d'être dliés; car souvent il existe de très-ndes différences entre les jeunes et les ultes dans la même espèce. « Les jeunes deux sexes, dit M. Isidore Geoffroy (*ctionn. class. d'Hist. nat.*, t. II, p. 281), semblent ordinairement, chez les Oiseaux, la femelle adulte, et leur plumage est aussi dinairement beaucoup moins orné que celui du mâle. Chez les Mammifères, le contraire a quelquefois lieu : car, d'une part, les jeunes des deux sexes ressemblent dans certains cas au mâle adulte, comme cela a lieu chez le Maki vrai; et d'une autre part, la livrée du premier âge est le plus souvent un ornement que l'animal perd en devenant plus vieux, pour prendre des couleurs plus simples et plus uniformes; c'est ainsi que les Faons de presque toutes les espèces de Cerfs, les Lionceaux, les jeunes Couguars, les jeunes Sangliers et les jeunes Tapirs, ont le pelage varié de deux couleurs disposées de la manière la plus agréable à l'œil et la plus gracieuse, tandis que les adultes de leurs espèces sont unicolores. Il est à observer que, dans le cas d'existence d'une livrée, les jeunes représentent d'une manière transitoire ce qui a lieu dans d'autres espèces du même genre d'une manière permanente. C'est ainsi que les taches de livrée sont noires chez les Lionceaux et blanches chez les Faons de Cerfs, de même que la plupart des Chats sont rayés ou tachetés de noir, et que l'Axis et plusieurs autres Cerfs le sont de blanc. On pourrait même, à l'égard de ces dernières espèces, au lieu de dire qu'elles ne portent pas de livrée dans leur premier âge, admettre qu'elles conservent leur livrée pendant toute la durée de leur vie. »

2° *Les Mues dans les Oiseaux.* C'est sur eux surtout qu'ont eu lieu les observations les plus multipliées. Sujets à des mutations complètes, et par cela même source de nombreuses erreurs, ils ont dû être suivis dans tous leurs changements, dès l'instant qu'on a voulu éviter de tomber dans de nouvelles méprises à leur égard. De tous les auteurs qui ont parlé des Mues des Oiseaux, M. Temminck est, à notre avis, celui qui a le mieux et le plus étudié et approfondi ce sujet; aussi ne saurions-nous mieux faire que d'emprunter à ce savant ornithologiste ses propres observations.

Tous les Oiseaux muent régulièrement en automne, les uns plus tôt, les autres plus tard. Parvenu à l'état parfait, le plumage, chez le plus grand nombre, est invariable et ne change qu'accidentellement, par quelque vicissitude individuelle; on voit cependant plusieurs Oiseaux, tant indigènes qu'exotiques, chez lesquels une double Mue change annuellement deux fois les couleurs du plumage; chez les espèces qui y sont sujettes, la Mue s'opère en tout ou en partie, à l'exception des ailes et du plus grand nombre des pennes de la queue (209). Dans le premier cas on croit voir une espèce entièrement différente par le peu de ressemblance qui existe dans les deux livrées : celle du printemps ou des noces est constamment plus bigarrée et plus belle, et celle d'hiver est uniforme, comme c'est le cas chez tous les Oiseaux qui composent les genres Bécasseau (*Tringa*), Barge (*Limosa*), Phalarope (*Phalaropus*), et quelques individus dans d'autres genres

(209) Une règle qui paraît constante dans la na..., c'est que l'oiseau étant parvenu à l'état adulte, ... rouleurs des pennes des ailes, ainsi que celles des pennes latérales de la queue, n'éprouvent aucune altération périodique.

Chez quelques espèces, le mâle seul change son vêtement, et prend en hiver le plumage modeste de sa compagne; ceci a lieu dans plusieurs genres d'Oiseaux exotiques, tels que les Cotingas, les Tangaras, les Manaquins, les Gros-Becs, les Bruants, les Sucriers, les Guits-Guits, et autres, ainsi que parmi les indigènes, certains Gobe-Mouches. Quelques espèces de Canards, peut-être même toutes, opèrent leur double Mue à peu près de la même manière. Chez les mâles seuls les couleurs du plumage changent : ils se revêtent dans nos climats, dès les premiers jours de juin, d'une partie de la livrée propre à la femelle, et continuent à porter ce plumage bigarré jusqu'au commencement de novembre, époque à laquelle la seconde Mue ou celle des noces se fait. Lorsque la Mue s'opère seulement en partie, elle a lieu dans quelques espèces pour les deux sexes, dans d'autres pour les mâles seuls; une partie du plumage se couvre de couleurs qui ne se maintiennent que pendant le temps très-court des amours; passé ce terme, qui varie en durée, ces couleurs accessoires disparaissent: telles sont les différentes espèces de Bergeronnettes ou Hoche-Queues, de Gobe-Mouches, de Pipits, de Bruants, les Tichodromes, et autres. Il en est quelques-uns dont la livrée vers le temps des amours se complique d'ornements extraordinaires; ces plumes, longues, subulées, qui forment des panaches ou des huppes, sont les dernières à paraître au printemps, et ce sont les premières qui tombent, souvent même avant que la Mue d'automne commence; tels sont quelques Gros-Becs, Tétras, Outardes, Cormorans, Pluviers, Vanneaux, Chevaliers, et autres. Dans le plus grand nombre des Oiseaux riverains, de marais et de haute mer, on voit la double Mue opérer, soit totalement, soit sur quelque partie du corps, des changements réguliers et périodiques dans les couleurs du plumage des deux sexes. Chez quelques espèces qui ne muent qu'une seule fois dans l'année, on observe un phénomène d'une autre nature : à une certaine époque fixe de l'âge, tous les individus se couvrent d'un plumage nouveau dont la couleur diffère totalement de celle qui a existé l'année précédente et de celle qui sera leur partage durant le reste de la vie; c'est ce qui arrive chez les Becs-Croisés et chez quelques espèces de Gros-Becs. Dans certaines espèces erratiques, quoique la Mue soit simple et ait lieu en automne, on est surpris de voir, à leur retour au printemps, un plumage dont les couleurs ont pris un plus grand éclat; ceci a lieu par l'action de l'air, du jour, et par les frottements qu'éprouve le plumage dans les différents mouvements de l'Oiseau; des couleurs le plus souvent ternes ou sombres bordent extérieurement les plumes de ces Oiseaux, et cachent en automne les teintes brillantes ou claires de la partie supérieure de leurs barbes, dont le bout, en s'usant, fait paraître au printemps ces couleurs dans toute leur pureté, pour disparaître chaque année par les mêmes causes; telles sont quelques espèces exotiques, et, entre autres indigènes, le plus grand nombre des espèces qui composent le genre Traquet, particulièrement aussi celles qui habitent les climats méridionaux le Moineau, la Linotte, le Pinson vulgaire, celui des Ardennes et de neige, le Tarin, le Sizerin et le Venturon, l'Alouette nègre, etc. Tous ces Oiseaux muent ainsi à l'air libre, mais, tenus en cage, ou renfermés dans de prisons étroites, la Mue ne s'opère qu'en partie ou bien elle ne change point les couleurs.

Dans le nombre des Oiseaux qui muent une seule fois, les seules espèces des genre Hirondelle et Martinet font exception dans l'époque où cette Mue a lieu. Toutes les Hirondelles et tous les Martinets d'Europe opèrent leur changement de plumage au mois de février et de mars. Il faut à quelques espèces dont la Mue est double plusieurs années avant que les couleurs du plumage soient stables et non bigarrées; telles sont quelques-unes du genre Gobe-Mouche, particulièrement le Gobe-Mouche à collier et le Bec-Figue. Toutes les espèces connues du genre Mauve sont de ce nombre. Les jeunes Oiseaux opèrent toujours leur première Mue plus tard que les vieux : cette Mue, qui s'effectue au passage d'un âge à l'autre, est également remarquable par le changement qu'elle apporte dans le plumage d'un Oiseau.

On peut poser en principe avec Cuvier que, lorsque les adultes mâles et femelles sont de même couleur, les petits qui en résultent ont une livrée qui leur est propre; par exemple les Chardonnerets, connus à cet âge sous le nom de *Grisets* à cause de leur parure. Lorsque, au contraire, la femelle diffère du mâle par des teintes moins vives, les jeunes des deux sexes, avant leur première Mue, ressemblent à la femelle, ainsi que cela se voit chez les Moineaux et les Linots. M. Isidore Geoffroy pense qu'il serait peut-être plus vrai en théorie de dire que la femelle a les couleurs du jeune. Cette proposition, qu'il appuie de faits que nous allons faire connaître, pourrait être soutenue si assez d'observations avaient été recueillies; mais quelques exemples isolés pris sur des Oiseaux appartenant presque tous au même genre ne sauraient établir une règle générale. Quoi qu'il en soit, un Mémoire publié par ce naturaliste dans les *Annales des sciences naturelles*, tom. VII, et dans les *Mémoires du Muséum*, tom. XII, tend à prouver que le plumage que l'on nomme ordinairement le plumage du mâle, parce que le mâle le présente seul pendant toute la durée de sa vie, appartient véritablement aux deux sexes. Il a montré en effet que dans leur vieillesse, et après qu'elles ont cessé de pondre, les femelles d'un grand nombre d'espèces (les Faisans principalement) perdent le plumage propre à leur sexe pour prendre celui de leur mâle, auquel elles peuvent, après un certain nombre de Mues, devenir exactement semblables. D'

ès lui, ces faits curieux montreraient dans femelle un être qui conserve pendant esque toute la durée de sa vie la livrée du emier âge, et chez lequel les parties exntriques ont été arrêtées dans leur développement, parce que le sang s'est détourné e la circonférence pour se porter sur les rganes génitaux. Ce qui le prouverait, c'est ue c'est toujours vers le temps de la terminaison des pontes que la femelle subit ces hangements. A cette époque les afflux sanuins ne se font plus sur l'ovaire, et le fluide ourricier peut enfin reprendre le même ours que chez le mâle; à cette époque aussi vieille femelle se retrouve dans les condions du jeune mâle au moment de la Mue. es développements de son plumage, interompus si longtemps, se continuent de nouau, et après un certain nombre d'années le a acquis les couleurs, les parures et tous s caractères que l'on regarde ordinairement omme propres à l'autre sexe.

Ces changements, que l'on peut considéer comme des Mues, s'effectuant au passage 'un âge à l'autre, sont certainement les plus urieux que nous ait fournis la série ornihologique. Ils méritent d'autant plus d'être tudiés sur des groupes autres que ceux qui s ont déjà offerts, qu'ils peuvent confirmer u détruire un principe général.

MULET. — De l'union de l'Ane avec la avale est né le véritable Mulet. On ignore époque précise où parut pour la première ois cette production ambigüe de l'humaine ndustrie plutôt que de la Nature. Toutes es recherches tentées à cet égard ont été leinement infructueuses. Ce que l'on sait ependant d'une manière positive, c'est que e Mulet est nommé dans les auteurs les plus nciens arrivés jusqu'à nous, et que dans ous les siècles connus, dans tous les pays où le Cheval était dompté, l'on a eu des Mulets. On s'est même particulièrement occupé d'en avoir de beaux et bons élèves. es premiers livres des Juifs, en en prohibant our eux la possession, justifient cette doule assertion. On faisait anciennement le lus grand cas des Mulets des Vénètes, de eux de la Ligurie et de la Sabine, qui jouissaient de la réputation d'être infatigables très-courageux et d'une force surprenante.

Le Mulet a la taille, l'encolure, les belles formes de la Jument. Il reçoit de l'Ane la longueur des oreilles, la presque nudité de la queue, la sûreté de la jambe, une santé robuste. Après ceux du Chameau, ses reins sont les plus forts, les plus susceptibles de porter les plus grandes charges. Quand son pelage est noir et sa tête petite; quand il a les jambes un peu grosses et rondes, le corps droit, le dos uni, la croupe pendante vers la queue, il est parfait. Si vous le destinez au service de la selle, choisissez-le parmi ceux provenant d'une Jument espagnole qui soit allongée et légère; son pas en sera plus doux, plus aisé, son trot beaucoup moins fatigant; mais s'il doit être attelé à la charrue ou bien à la voiture, il vaut mieux que sa mère soit flamande. Le Mulet vit plus long temps que le Cheval et l'Ane. Il atteint d'ordinaire quarante et cinquante ans. On se rappelle celui qui vécut, dans Athènes, jusqu'à quatre-vingts ans, et pour lequel le peuple ordonna qu'il serait nourri aux frais de la république comme un vétéran de Marathon. Mais nous avons fort peu d'exemples d'une aussi grande longévité. Cet animal arrive promptement à toute sa croissance. Il est très-sobre, peu délicat sur le choix de sa nourriture. Il prospère dans toutes les sortes de climats, dans les pays de plaine et dans les régions montueuses; mais il n'aime point l'humidité; les pâturages marécageux lui sont très-nuisibles, principalement durant son premier âge.

C'est dans le département des Deux-Sèvres que se trouve la souche des plus beaux, des plus grands et des meilleurs Mulets connus; ceux que l'on rencontre en Espagne et en Italie en sont originaires. Ceux qui sont employés aux passages les plus difficiles des Pyrénées et des Alpes proviennent de la Vendée et de la Charente. Les Mulets nés dans les départements du Jura, de l'Aveyron, de l'Isère, sont petits et seulement propres à la culture des terres, à traîner la herse, à transporter les fumiers, etc. Partout ailleurs on ne voit que de la *Mulasse*, dont le commerce obscur devrait ramener les propriétaires à l'élève de la belle espèce.

Le Mulet se ménage au travail, cependant il le soutient longtemps avec une constance remarquable. Il est très patient, mais il supporte mal les mauvais traitements; il se venge à coups de pieds et de dents. Il garde rancune.

MULOT (*Mus sylvaticus*, Lin.), espèce de Mammifère rongeur, du genre Rat. — Ce petit animal, quelquefois le fléau de l'agriculture, habite de préférence les terres sèches et élevées, à cause de la facilité qu'il trouve à y établir son habitation. Rarement il se donne la peine de creuser lui-même son terrier, s'il trouve un trou de Taupe ou de Musaraigne à sa portée; quelquefois même il s'empare d'un trou tout fait sous une souche d'arbre. Dans tous les cas, il arrange sa demeure pour l'approprier à ses habitudes. Pour cela, à un pied (0,325), plus ou moins, de l'entrée, il établit une première chambre, qui doit lui servir d'habitation ainsi qu'à sa famille. Il creuse tout à côté une autre chambre, qui devient son magasin. S'il se trouve une grande cavité dans un trou dont il se sera emparé, elle deviendra la chambre aux provisions, et il se creusera son appartement à côté; d'où il résulte que le magasin se trouve souvent beaucoup plus grand qu'il ne serait nécessaire pour son usage, ce qui ne l'empêche pas de travailler à récolter des grains jusqu'à ce qu'il soit plein. Ces grains ne peuvent pas être entièrement consommés par lui dans l'espace d'un hiver; ils pourrissent, et c'est autant de perdu pour lui et pour les cultivateurs. Heureusement que le Mulot ne ramasse des graines de céréales que lorsque les fruits secs lui manquent dans les bois, et que le plus souvent il ne

remplit ses greniers que de glands, de noisettes et de faînes, dont il entasse plus d'un décalitre dans les années favorables. Il fait surtout un tort considérable aux semis forestiers, car il s'y rend par milliers pendant la nuit, suit exactement les sillons de la charrue, et déterre les glands ou autres graines un à un. Dès que les froids se font sentir, il se retire dans son trou, où il vit grassement de ses provisions, mais il n'en bouche pas l'entrée, et de temps à autre, quand il fait une belle journée, il en sort pour aller faire un tour à la campagne. Si l'hiver est très-long, que les Mulots aient vidé leurs greniers, et que la famine se fasse sentir, les gros commencent par manger les petits qui habitent avec eux dans le terrier, puis, quand ils ont dévoré leur famille, ils sortent de leurs trous et vont attaquer leurs voisins. La guerre devient bientôt générale, et ils finissent par si bien s'entre-détruire les uns les autres, que l'on est quelquefois trois ou quatre ans sans en voir dans des localités qui en étaient précédemment infestées. Buffon a fait une singulière expérience sur la férocité vorace de ces petits animaux. « Nous avons mis dans un vase, dit-il, douze Mulots vivants; on leur donnait à manger à huit heures du matin : un jour qu'on les oublia d'un quart d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres, le lendemain ils en mangèrent un autre, et enfin au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul ; tous les autres avaient été tués et dévorés en partie, et celui qui resta le dernier avait lui-même les pattes et la queue mutilées. » Le Mulot pullule beaucoup, car la femelle fait plusieurs fois par an neuf à dix petits ; mais il est des années tellement favorables à leur multiplication, qu'ils deviennent un véritable fléau pour des provinces entières. Ils ont pour ennemis les Loups, les Renards, les Martes, les Belettes, et les Oiseaux de proie.

Le MULOT NAIN (*Mus campestris*, Fr. Cuv.; le *Mulot nain* ou *Mulot des bois*, Daub.) est un peu plus petit que le précédent; sa queue, plus longue que son corps, le dépasse de quatre lignes (0,009) ; les poils qui le couvrent sont d'un gris ardoisé à leur naissance, et fauves à leur extrémité ; le dessous de son corps et ses quatre pieds sont blancs, ses moustaches sont noires. On le trouve dans toute l'Europe tempérée, comme en France, dans les champs, à proximité des villages. Ce petit animal habite un terrier, mais néanmoins il fait son nid dans les hautes herbes des prairies ou dans les blés, quelquefois dans les buissons touffus. Dans tous les cas, ce nid est suspendu aux tiges des graminées ou des arbustes, à une hauteur suffisante pour n'être pas atteint par l'humidité de la terre, lors des pluies, Il a la forme d'une boule de la grosseur des deux poings, et il est tissu en herbes sèches, fines et solidement entrelacées. La femelle y pénètre par un très-petit trou ménagé sur le côté; elle y met bas de cinq à sept petits.

MURIN (*Vespertilio Murinus*, Lin.; la *Chauve-Souris* de Buffon), espèce la plus marquable du genre Vespertilion. — Il a oreilles ovales, de la longueur de la tête, les oreillons en forme de faux ; il est d brun roussâtre ou d'un gris cendré en d sus, d'un gris blanchâtre en dessous. Il assez commun en France et dans toute l'E rope, dans les clochers et les vieux c teaux.

« Toutes les Chauves-Souris, dit Buff cherchent à se cacher, fuient la lumiè n'habitent que les lieux ténébreux, n'en s tent que la nuit, et y rentrent au point jour pour demeurer collées contre les mu Leur mouvement dans l'air est moins un qu'une espèce de voltigement incert qu'elles semblent n'exécuter que par ef et d'une manière gauche; elles s'élèvent terre avec peine, elles ne volent jamai une grande hauteur, elles ne peuvent qu' parfaitement précipiter, ralentir ou m diriger leur vol ; il n'est ni très-rapide bien direct; il se fait par des vibrati brusques dans une direction oblique et tueuse. Elles ne laissent pas de saisir passant les Moucherons, les Cousins et tout les Papillons phalènes, qui ne vo que la nuit, qu'elles avalent, pour ainsi d tout entiers. »

Tout ce que Buffon dit là du vol de animaux est parfaitement juste pour les tites espèces, mais pas du tout pour grandes. Ces dernières ont le vol très-él fort rapide, et elles se dirigent dans les avec autant et plus de facilité que les seaux. Quant aux petites, si leur manièr parcourir les airs lui a paru oblique et tueuse, c'est qu'il a pris ces crochets n breux et rapides pour des résultats du cap ou de l'imperfection de l'animal, tandis réellement ils résultent de la poursuite cessante qu'ils font aux petits Insectes, le vol est irrégulier.

Mais il est dans les Chauves-Souris chose bien autrement étrange, que le gr écrivain n'a pas signalée. Dans les cave les plus obscures, dans les ténèbres les profondes, elles parcourent en volant nombreuses issues de leur demeure, hésitation, sans jamais se heurter contr angles avancés des roches ou les parois sombres voûtes, et avec la même s qu'un autre animal en plein jour pourra faire. Cela vient, a-t-on dit, de ce que Chauves-Souris voient dans les ténèbre l'on s'est trompé. Tous les animaux noc nes ont la faculté de concentrer dans pupille, très-dilatable, les plus faibles ra de lumière, et c'est pour cette raison pendant la nuit ils distinguent assez les jets pour reconnaître leur route, leur p et accomplir toutes les fonctions nécess à leur existence. Mais dans une obsc totale, absolue, dans le manque compl lumière, leur pupille a beau se dilater, ne peut percevoir des rayons qui n'exi pas, et dans ce cas une Chauve-Souri tout aussi bien frappée d'aveuglement tout autre animal. Cependant, ainsi que

ns dit, loin de se heurter contre les
s étrangers, elle parcourt toutes les si-
ités de sa caverne avec la plus grande
ce et sans diminuer la rapidité de son

ndrait-il en conclure qu'au fond des
errains les plus noirs il pénètre encore
ques rayons de lumière bien faibles,
suffisants? Non, et en voici la preuve.
pris des Chauves-Souris, on leur a crevé
eux, et on les a lâchées à proximité de
demeure; elles s'y sont aussitôt préci-
s et se sont dirigées dans tous les re-
de leur labyrinthe avec la même faci-
la même sûreté que si elles avaient vu
l
s animaux auraient-ils donc été doués
Nature d'un sens exprès, que nous ne
ons ni connaître ni comprendre, parce
nous manque, et qui leur donnerait
nnante faculté de juger la forme, la po-
n, ou au moins la proximité des objets,
les voir? G. Cuvier a cherché à ce mys-
une explication qui ne me paraît pas
oir être adoptée sans discussion. « Leurs
les, dit-il, sont souvent très-grandes et
ent avec leurs ailes une énorme surface
branеuse, presque nue, et tellement
ble, que les Chauves-Souris se dirigent
leurs cavernes probablement par la
diversité des impressions de l'air. »
Murin, comme toutes les espèces de
genre, se nourrit uniquement d'Insec-
Buffon dit qu'il est Carnassier, qu'il
ge, outre les Insectes, de la viande crue
uite, fraîche ou corrompue, et que, lors-
peut entrer dans une office, il s'attache
quartiers de lard; mais tout ceci est
oins douteux.
US. *Voy.* Rat.
USARAIGNES, *Sorex*, Lin., Genre de
mifères de l'ordre des Carnassiers insec-
es. Corps poilu, sans piquants, museau
; petits animaux très-voraces.
SARAIGNE COMMUNE OU MUSETTE, *Sorex*
eus, Lin. Elle atteint rarement la gros-
d'une Souris; ses oreilles sont grandes
ues, ayant en dedans deux lobes ou re-
placés l'un au-dessus de l'autre; elle est
gris de Souris plus pâle en dessous,
quefois tirant un peu sur le fauve ou le
; sa queue, un peu moins longue que
corps, est carrée.
outes les Musaraignes offrent une singu-
é très-bizarre, et dont la science n'a pas
re pu se rendre compte. On leur trouve
chaque flanc, sous le poil ordinaire, une
te bande de soies roides et serrées, en-
esquelles suinte une humeur odorante,
duite par des glandes particulières. On
re absolument de quelle utilité cet or-
e peut être à l'animal.
a Musette est dans nos campagnes la
ime innocente d'un préjugé; on croit
par sa morsure elle cause aux Chevaux
maladie souvent mortelle, et on lui fait
hasse en conséquence. Cette imputation
d'autant plus fausse que non-seulement
n'est pas venimeuse, mais encore que sa
bouche est si petite, qu'elle ne pourrait en aucune manière mordre un Cheval, faute de pouvoir saisir sa peau.

Pendant la belle saison, ce petit animal habite la campagne, et se retire dans les bois, où il se loge sous la mousse, les feuilles sèches, dans les vieilles souches d'arbres, dans les trous abandonnés de Taupes ou de Mulots, et même dans des terriers qu'il sait se creuser lui-même. Autour de son habitation, dont il ne s'éloigne guère, et où il rentre précipitamment à la moindre apparence de danger, il fait la chasse aux Insectes dont il se nourrit le plus ordinairement; mais il ne dédaigne pas le grain, et même quelquefois il mange la chair corrompue des cadavres d'animaux. C'est à l'heure du crépuscule que la Musette sort le plus ordinairement de son asile pour faire ses courtes promenades. Si elle se hasarde pendant le jour, elle devient aisément la victime de ses ennemis, car elle court mal et y voit à peine. Les petits Carnassiers la tuent, mais ne la mangent pas; du moins les Chats montrent pour elle une grande répugnance, qu'il faut sans doute attribuer à la forte odeur qu'exhalent ses glandes.

Lorsque les approches du froid commencent à dépouiller les bois de leur verdure, la Musaraigne, ne trouvant plus d'Insectes, gagne ses logements d'hiver, et se retire dans les granges, les greniers à foin, les écuries et autres parties de nos habitations, où elle trouve pour se nourrir quelques grains égarés, et parfois des débris de cuisine. On ne croit pas qu'elle s'engourdisse pendant la mauvaise saison, au moins quand les gelées ne sont pas très-rigoureuses, car on en a vu plusieurs fois courir sur la neige.

La Musaraigne, lorsqu'on l'irrite, fuit en poussant un petit cri assez analogue à celui de la Souris, mais beaucoup plus aigu. Elle met bas vers la fin du printemps, dans un nid de foin qu'elle s'est construit au fond de sa retraite, et ne fait pas moins de six à huit petits. On prétend qu'elle fait trois ou quatre portées par an. On la trouve partout, mais elle n'est commune nulle part.

Les espèces qui vont suivre ont toutes à peu près les mêmes mœurs.

La Musaraigne d'eau (*Sorex fodiens*, Gml; *Sorex* Daubentonii, Geoff., Erxler.; *Sorex carinatus*, Herm.; le *Greber*, Vicq., d'Azyr; la *Musaraigne d'eau*, Buff., G. Cuv.) est noirâtre en dessus, blanche en-dessous; ses doigts sont bordés de poils roides qui lui aident à nager; sa queue est carrée, un peu moins longue que le corps.

Daubenton est le premier naturaliste qui ait fait connaître la Musaraigne d'eau, et cependant elle est beaucoup plus commune aujourd'hui que la Musette, qui est connue depuis la plus haute antiquité. Quoique vivant habituellement sur le bord des eaux, presque dans leur sein, elle n'a pas les pieds palmés, mais ils sont garnis de cils roides, en éventail, qui remplacent les membranes interdigitales et lui donnent beaucoup de facilité à nager. Aussi passe-t-elle une

grande partie de sa vie dans l'eau, où elle poursuit avec beaucoup d'agilité les Insectes aquatiques, dont elle fait sa principale nourriture. Elle plonge avec autant d'aisance qu'elle nage, et comme elle a l'oreille large et courte, la Nature lui a donné la faculté de la fermer hermétiquement quand elle s'enfonce sous les ondes; elle ouvre et ferme à volonté trois valvules qui répondent à l'hélix, au tragus et à l'antitragus, de manière qu'il ne peut s'introduire la plus petite goutte d'eau dans son oreille. Du reste, toutes les espèces de ce genre jouissent de la même faculté.

Ce petit animal habite des trous qu'il sait se creuser dans la terre, sur le bord des ruisseaux, au moyen de ses ongles et de son nez, mobile comme celui d'une Taupe, mais beaucoup plus mince et plus allongé, et ressemblant à une petite trompe. Quelquefois, pour éviter la peine de se faire une demeure, il s'empare du terrier abandonné d'un Rat d'eau, ou même il se contente d'une fente de rocher ou d'un trou entre deux pierres. Il a peu d'ennemis, et les Carnassiers ne l'attaquent jamais, parce que l'odeur de ses glandes leur répugne et les écarte. Il n'a guère à craindre que la voracité des Brochets et des Truites, qui habitent comme lui les eaux limpides et le happent quelquefois au passage.

La Musaraigne d'eau n'est pas un animal nocturne; cependant elle rentre dans son trou aussitôt que le soleil se lève sur l'horizon, et elle n'en sort qu'au crépuscule pour aller à la chasse. Quelques naturalistes pensent que, lorsqu'elle manque d'Insectes, elle se nourrit de graines; mais ce fait paraît très-douteux. « Je suis certain, dit Boitard, par mes propres observations, qu'elle attaque les jeunes Ecrevisses, les petits Poissons, et même d'assez gros Reptiles, et en voici la preuve :

« Un jour, sur le bord d'une fontaine, dans le bois de Meudon, mon attention fut captivée par le singulier combat d'une Musaraigne d'eau et d'une Grenouille aussi grosse qu'elle. Le petit Mammifère s'était glissé doucement parmi les herbes pour surprendre sa proie, et il était parvenu à la saisir par une patte. La Grenouille se sentant prise, voulut se jeter à l'eau, croyant par là se débarrasser de son antagoniste; mais celui-ci se cramponnant de toutes ses forces avec ses quatre pattes à tous les corps auxquels il pouvait s'accrocher, la pauvre Grenouille, malgré la violence de ses mouvements convulsifs, avait bien de la peine à l'entraîner vers l'élément perfide, où elle espérait le noyer. Elle y parvint néanmoins peu à peu, et bientôt ils roulèrent tous deux dans les ondes, dont la transparence me permettait de voir parfaitement la suite de cette bizarre lutte. La Grenouille entraîna d'abord son ennemie au fond de l'eau, mais la Musaraigne ne lâcha pas prise, et parvint à la ramener à la surface. Dix fois de suite ils s'enfoncèrent et revinrent au grand jour, sans que le Reptile se lassât de recommencer la même manœuvre, et sans qu Mammifère lâchât la patte dont il s' saisi. Cependant, par un mouvement brus et heureux, la Grenouille parvint to coup à se débarrasser; elle plongea s tement dans la vase, troubla le fon l'eau, et se déroba ainsi aux yeux de ennemie, qui l'avait suivie avec rapidit les perdis un instant de vue tous les d mais la Musaraigne ne tarda pas à repar sur l'eau pour respirer, et j'observai ses tites manœuvres avec le plus grand int

« Soit pour se reposer, soit pour donn l'eau le temps de s'éclaircir en dépo le limon que la Grenouille avait soul elle resta dans une parfaite immobilité dant cinq minutes; puis, lorsqu'on put le fond de la fontaine, elle se mit à nage regardant en bas et en décrivant des cer absolument comme un Faucon qui guett proie en tournoyant dans les airs. Plusi fois elle plongea, et je la vis parcouri fond en cherchant avec beaucoup de s mais probablement que la Grenouille s' cachée profondément dans la vase, car ne put la découvrir.

« Ce fait prouve suffisamment, ce semble, que la Musaraigne d'eau est car sière, et que son courage est proportion ses forces. En détruisant le frai du Pois elle peut faire quelque dégât dans les ét dont elle peuple les bords en grand nom Elle met bas au printemps, et peut-être core dans d'autres saisons de l'année, et ne fait pas moins de douze à quinze petits portée, ce qui explique fort bien pour elle est si nombreuse le long des ruisse et des rivières dont les eaux lui plais Elle s'engourdit pendant la mauvaise sai car, même dans les lieux où elle est ex mement commune, je n'en ai jamais ren tré en hiver. On la trouve dans tout France. »

La Musaraigne gracieuse (*Sorex chellus*, Pander) est très-petite, d'un clair sur le haut de la tête, gris foncé su dos, et d'un blanc pur sur les flancs; e une tache blanche sur la nuque, avec oreilles d'un gris ardoise. Elle est une plus petites de son genre, et elle multi prodigieusement.

Cette jolie Musaraigne habite les dés sablonneux qui sont placés entre Bou et Orenbourg. Elle se plaît à proximité marais, où chaque soir elle va faire la ch aux Insectes et au frai des Grenouille d'autres Reptiles. Elle nage et plonge bien, mais cependant elle a des habit moins aquatiques que notre Musarai d'eau. Au printemps, elle se fait un d'herbes sèches qu'elle place au mi d'une touffe de roseaux, et c'est là qu éleve sa nombreuse famille.

MUSC. *Voy.* Chevrotain.

MUSCARDIN (*Myoxus muscardinus*, G vulg., *Croque-Noix*), espèce de Rongeur genre *Loir*, de la grosseur d'un Mulot.

Cette jolie miniature de l'Ecureuil n'ha guère que les forêts, surtout celles où

noisetiers sont abondants, parce qu'il fait sa principale nourriture de leurs fruits. Il loge s'engourdit dans les vieux troncs d'arbres les trous de murailles, mais il fait son id sur les buissons de noisetier, entre les ranches basses, avec des herbes entrelacées; lui donne environ six pouces de diamètre ,162), et ne laisse pour y entrer qu'une uverture dans le haut. C'est là que la fe- elle met bas et allaite trois ou quatre pe- ts, qui abandonnent le nid pour toujours ussitôt qu'ils sont assez forts pour pourvoir ux-mêmes à leurs besoins. Aussitôt que le oid se fait sentir, ils se retirent dans un ou d'arbre où ils ont amassé une provision e noisettes, et ils s'y engourdissent à la anière des Loirs. On prétend qu'en Italie trouve une espèce ou variété de Muscar- n à odeur de musc; celui de France ne nt rien, et se trouve quelquefois dans nos rdins quand il y a une plantation de noi- etiers.

MUSCICAPA. *Voy.* Gobe-Mouche.

MUSETTE. *Voy.* Musaraigne.

MUSTELA. *Voy.* Belette, Zibeline et Marte.

MYCTERIA. *Voy.* Jabiru.

MYDAS ou Mydaus, *Midaüs*, genre de Carnassiers plantigrades très-voisin des Moufettes, créé par F. Cuvier et Horsfield, sous le nom qu'il porte aujourd'hui, pour une espèce découverte dans l'Inde par Leschenault de Latour. Sa tête est pyramidale, allongée; ses oreilles manquent de conque; ses narines, qui dépassent les maxillaires, se terminent en un mufle que F. Cuvier compare avec raison au groin du Cochon; les dents sont du reste semblables à celles des Moufettes, si ce n'est que les molaires sont plus écartées les unes des autres, ce qui résulte de l'allongement plus grand du museau, et que les incisives sont rangées en demi-cercle; la queue est rudimentaire. Il y a quatre mamelles, dont une paire est pectorale et l'autre abdominale.

Le Télagon, *Mydaüs meliceps*, F. Cuvier et Horsfield; le *Stinckard*, Marsden (*Hist. de Sumatra*). Cette espèce, dont les poils sont peu abondants, surtout dans la région abdominale, est brune, sauf la ligne médiane de l'occiput, du dos et de la queue, qui est blanche. Au reste, cette disposition est très-susceptible de varier, et cela ne doit point étonner chez des animaux si voisins des Moufettes, où la mutabilité des couleurs est si remarquable; ainsi cette ligne blanche est souvent interrompue par la couleur brune qui s'étend sur le reste du corps et qui empiète alors sur elle; elle finit même, dans certains cas, par disparaître presque entièrement, de sorte que dans ce cas la couleur du corps est à peu près uniforme; mais, par les particularités que nous avons indiquées en commençant, le genre Mydas se distingue toujours bien de celui des Moufettes. Ce qui lui a valu son nom se rapporte à l'odeur extrêmement puante que cet animal répand ainsi que les Moufettes. Il se trouve dans les îles de Java et de Sumatra.

MYOTHERA. *Voy.* Fourmilier.

MYOXUS. *Voy.* Loir, Lérot et Muscardin.

MYRMECOPHAGES. *Voy.* Fourmilier et Tamanoir.

MYSPITHÈQUE, genre de Singes makis originaire de Madagascar, d'où il a été envoyé à la Ménagerie par le baron Milius. Cet animal a vécu à la Ménagerie. Il y en avait deux, un mâle et une femelle; ils dormaient tout le jour roulés en boule dans un nid qu'ils s'étaient fait avec du foin. Aussitôt que la nuit était venue, ils sortaient de leur retraite, se promenaient, jouaient ensemble, mangeaient, et enfin agissaient jusqu'au jour. Ils étaient fort agiles et sautaient avec légèreté à une assez grande hauteur. On les nourrissait de fruits, de pains et de biscuits. La lumière paraissait affecter douloureusement leurs yeux, mais ils voyaient très-bien dans l'obscurité. « Une nuit, dit F. Cuvier, s'étant échappés de leur cage, ils parcoururent la pièce où ils étaient enfermés, à travers la foule d'autres cages et d'autres animaux dont elle était remplie; ils rentrèrent dans leur gîte par le petit trou qui leur avait servi à en sortir, sans qu'il leur fut arrivé le moindre accident, et quoique l'obscurité la plus profonde régnât dans cette pièce, dont tous les volets étaient fermés. »

M. Geoffroy a établi son genre *Cheirogaleus* sur trois descriptions manuscrites trouvées dans les notes de Commerson, après sa mort. Mais ces descriptions donnaient à ces animaux les ongles des pouces plats et tous les autres ongles subulés. Comme on n'a jamais vu les trois animaux qui composent ce genre, on pourrait croire que Commerson s'est trompé dans le caractère que nous venons de citer; alors ses Cheirogales seraient nécessairement des Myspithèques, et son *Cheirogaleus major*, que, depuis, M. Geoffroy a nommé *Cheirogaleus milii*, serait sans aucun doute le *Myspithecus typus* dont nous venons de faire l'histoire. Mais une erreur aussi grande de la part d'un naturaliste comme Commerson est difficile à supposer.

N

NASIQUES (*Nasalis*, Geoff.), genre de la famille des Singes proprement dits. Nez très-long, oreilles petites, queue plus longues que le corps, callosités. Nous citerons le Kahau (*Nasalis larvatus*, Geoff.) de l'île de Bornéo. — Il n'existe pas de pays au monde plus riche en animaux singuliers que celui habité par le Kahau, et parmi ces animaux il n'en est point de plus extraordinaire que ce Singe. Qu'on se figure un petit vieillard de trois pieds et demi (1,137) de hauteur, au dos voûté, à la mine rechi-

gnée, joignant à la caducité de l'âge toute la vivacité et la pétulance de la première jeunesse, et l'on aura déjà une légère esquisse de son portrait. Mais ce qu'il y a de plus étrange, ce que l'on ne peut regarder sans rire ou sans être effrayé, c'est son nez prodigieux. Si l'on s'imagine une spatule échancrée, noire comme du charbon, longue de près de six pouces, placée sur son visage de manière à ôter à l'animal toute possibilité de saisir quelque chose avec sa bouche, on aura de sa grotesque figure une idée assez juste.

Les Nasiques sont capricieux, méchants, et ne s'habituent jamais bien à la servitude. Ils vivent en troupes dans les forêts et se plaisent à venir, chaque soir et chaque matin, faire une excursion de gambades sur les arbres qui ombragent les bords des grandes rivières. Là ils jouent, ils bondissent de branche en branche, se poursuivent les uns les autres, et se livrent à la joie la plus tumultueuse. Ils accompagnent constamment leur jeu du cri *kahau, kahau*, d'où leur est venu le nom. Mais ce tapage dont ils font retentir les forêts leur est quelquefois funeste, car il attire les chasseurs et quelques coups de fusil ont bientôt fait cesser les bruyants plaisirs et mis la troupe en fuite. Cependant s'il y en a quelques-uns de blessés, les autres ne les abandonnent pas, et ils tâchent de les emporter avec eux. Lorsque la présence des chasseurs les empêche d'accomplir cette œuvre d'amitié, les plus gros et les plus robustes de la bande restent en embuscade à quelque distance, et cachés parmi les branches touffues, ils attendent patiemment que l'ennemi se soit retiré pour aller au secours de leurs frères. Ne les retrouvant plus sur la place, ils les cherchent pendant quelque temps, puis, si tous leurs soins sont inutiles, ils regagnent le fond de leurs forêts dans le silence de la tristesse.

NASUA. *Voy.* COATI.

NATURE, *Natura*, de *Natus*, né. Le mot Nature s'entend au propre de l'universalité des êtres qui sont nés.

Tout ce qui est *né* vient d'un semblable qui a été parent ; en remontant d'un parent à un autre, on est forcément amené à la cause première qui a fait les premiers parents de chaque être ; et l'on applique aussi le mot de *Nature* à cette cause première, mais c'est dans un sens figuré. Alors ce mot n'exprime pas seulement la cause première des êtres qui naissent et vivent, il comprend aussi la cause qui a déterminé, produit, créé, tout ce qui compose l'univers. A la vérité, ces deux causes sont une seule et même cause, car tous les êtres, soit organiques, soit inorganiques, qui composent l'univers, obéissent à des lois générales qui rentrent les unes dans les autres et vont toujours en se simplifiant jusqu'à l'unité. Ainsi tous les êtres, et la terre elle-même avec ses habitants, sont régis par une seule loi, *l'attraction*. Evidemment cette soumission de tous à des lois identiques indique la dérivation de chacun d'un principe unique et toujours agissant. D'où il suit que, pris dans un sens figuré et appliqué à ce principe unique, le mot *Nature* est synonyme de Créateur.

Enfin, d'après une troisième acception, le mot *Nature* signifie essence, propriété, manière d'être de ce à quoi on l'applique. Les autres significations du mot *Nature* sont étrangères à notre sujet, et leur exposition détaillée est l'affaire d'un Dictionnaire grammatical.

L'Histoire naturelle a pour but la connaissance de tous les êtres qui composent la Nature. Or, en jetant un premier coup d'œil sur ces êtres, on voit tout d'abord que les uns sont organisés et vivent, tandis que les autres ne forment que des masses inertes, soumises seulement aux lois les plus générales, et, quand elles sont abandonnées à elles-mêmes, n'obéissent pour le moment qu'à la loi universelle de la *gravitation*, et comme disait Kepler avant Newton, à la *pesanteur*.

L'étude des corps organisés et vivants constitue le domaine du physiologiste. Le physicien et l'astronome s'occupent des autres. Voilà ce que donne un premier coup d'œil. Que si l'on en vient à y regarder de plus près, voici ce qu'on trouve. Les corps organisés et vivants sont doués de végétabilité ou bien d'animabilité, c'est-à-dire que les uns croissent, vivent et meurent au lieu même où ils ont poussé et sans changer de place, sans exécuter en totalité ou en partie aucun mouvement véritablement *spontané ;* tandis que les autres se meuvent continuellement durant leur vie et changent de place au gré d'un sentiment intérieur. D'où il suit que le caractère qui distingue le végétal de l'animal, c'est la faculté de *locomotion* attribuée exclusivement à ce dernier. Cette locomotion de l'animal, ce changement de place, qui a lieu d'une manière volontaire, n'est qu'un fait physique, et à ce titre de fait physique elle est perceptible, saisissable par nos sens corporels. Mais où en est la cause, et quelle est cette cause ? Ces mêmes sens ne la saisissent pas ; elle est inaperçevable, intangible ; elle ne se manifeste et ne peut s'apprécier que par ses résultats.

Quoi qu'il en soit, tous les animaux possèdent ce sentiment intérieur qui est la cause de leur mouvement *spontané* et qui fonde leur véritable caractère ; tous en jouissent à des degrés différents, c'est-à-dire que dans les êtres les plus infimes ce sentiment intérieur est obscur, peu sensible, quelquefois même difficile à constater, tandis que dans les animaux supérieurs il a une énergie et un développement qui donnent lieu aux plus merveilleux phénomènes.

En étudiant donc le sentiment intérieur qui fonde l'animalité, nous le voyons se produire peu à peu, s'étendre et se manifester avec une pompe d'autant plus grande que l'animal chez lequel on l'étudie est plus parfaitement organisé. En allant de l'animal le plus bas jusqu'à l'homme, on va du *moins* au *plus*, et il n'y a positivement sous ce rap-

ort que du *plus* ou du *moins* dans les uns et les autres. Mais une fois qu'on arrive à l'homme, les relations du *plus* ou *moins* font défaut, c'est-à-dire que le sentiment intérieur est profondément différent; il a une autre essence, il est d'une autre nature, ou plutôt il s'associe à un autre principe, que nous caractériserons plus loin; et en effet, il produit des phénomènes spéciaux, et à tout phénomène spécial, il faut en bonne logique, quoi qu'on en ait dit, chercher une cause spéciale.

Au point où nous voilà, la Nature se montre donc à nous ainsi constituée. Tous les êtres qui la composent peuvent être rangés dans les quatre classes suivantes : 1° les corps inorganiques; 2° les végétaux; 3° les animaux; et 4° l'homme. L'homme en effet n'est point à nos yeux un animal plus parfait que les autres; ce n'est point un Mammifère arrivé au plus haut degré de développement que la classe des Mammifères puisse atteindre; ce n'est pas un Mammifère perfectionné : c'est un être à part qu'il faut distinguer de tous les autres et auquel le sens intime ordonne de n'en assimiler aucun.

Les animaux en effet ne possèdent pas le moindre élément de moralité; ils n'ont aucune idée d'avenir. Et pour preuve de ceci, un seul mot en passant : les Singes, imitent plusieurs actions de l'homme plus ou moins exactement. Eduquez des Singes, apprenez-leur à manger proprement, donnez-leur tous les talents que la perfectibilité de leur organisation pourra comporter, et quand vous les jugerez convenablement instruits, rendez-les aux forêts qui les ont vus naître : pensez-vous que plus tard vos gerbes de *civilisation* auront prospéré parmi eux, et que les Chimpanzés d'Afrique et les Orangs-Outangs de Sumatra auront propagé vos leçons parmi leurs semblables et montré une tendance quelconque à rivaliser avec ces Egyptiens de Méhémet-Ali, qui ont fécondé la terre d'Egypte avec les semences qu'ils sont venus chercher parmi nous, ou de Napoléon et ses *commilitones* leur avaient apportées par voie de conquête?

Est-il donc si déraisonnable et si contraire aux errements des sciences naturelles de rendre l'homme pour ce qu'il est, pour le dernier, le plus parfait et le plus éminent travail de la création? Lui seul de tous les êtres anime la Nature et peut en glorifier l'auteur. S'il n'y était pas, la Nature n'existerait pas, pour ainsi dire. Quel animal se serait inquiété des astres et de la raison de leur marche? qui de la succession des saisons et de la culture des prairies? Les habitants de la mer savent-ils qu'en dehors de leur élément liquide et diffluent il y a un autre élément qui fournit aussi la pâture à d'autres êtres? Le Ciron soupçonne-t-il l'aigle? et l'oiseau de Jupiter s'enquiert-il du Ciron? Non, tous les animaux sont étrangers entre eux, et ceux qui recherchent les autres le font à titre de proie, et jamais autrement. L'homme seul comprend la Nature et peut admirer en elle la puissance du Créateur et la magnificence de ses œuvres; il n'appartient qu'à l'homme d'y faire un dénombrement et un triage, et jusqu'à un certain point de lui imposer des lois. Il domptera les animaux puissants pour tirer parti de leur force; il attirera, il caressera les autres pour les employer à ses plaisirs; il les fera tous comparaître devant lui au gré de sa curiosité; il les pénétrera de son intelligence; il fixera les lois de leur organisation; par eux en un mot, IL ENTRERA DANS LE SEIN DE DIEU. *Voy.* dans *l'Introduction* de ce Dictionnaire un fragment remarquable de Cuvier sur le même sujet.

NELICOURVI (*Ploceus pensilis*, Vieill.), Oiseau du genre Tisserin, habite toute l'Inde continentale. — Cet Oiseau est de la grosseur d'un Moineau de France. Il fait son nid sur le bord des ruisseaux, et l'attache le plus souvent à des feuilles de caldeir ou vaquois; il est composé de paille et de joncs artistement entrelacés, et forme par le haut une poche où il fait sa demeure : sur l'un des côtés de cette poche est adapté un long tuyau de même nature que le nid, tourné vers le bas; l'ouverture du nid est au bout du tuyau; il met ainsi ses petits à l'abri de la voracité des Couleuvres et autres Reptiles. L'année suivante il fait son nid au bout de celui-là. Sonnerat en a vu jusqu'à cinq attachés les uns au bout des autres. Ces Oiseaux font leurs nids en société, et il n'est pas rare d'en voir cinq à six cents sur le même arbre : ils n'ont que trois petits par ponte.

NEMS. *Voy.* MANGOUSTE.

NID et NIDIFICATION.—Lorsque le printemps est revenu, il n'est pas de plaisir plus pur pour celui qui se plaît dans les contemplations des choses de la Nature que de suivre, dans les soins qu'apportent à la construction de leur Nid, tous ces Oiseaux qui, sédentaires parmi nous, ou revenus avec les beaux jours, animent encore une fois nos jardins, nos campagnes et nos forêts. Chez eux alors tout paraît tendre à un but : la reproduction. Ils semblent ne plus vivre que pour se perpétuer. D'abord les couples se forment et puis s'isolent. On dirait qu'ils sentent que l'acte auquel ils se livrent demande le mystère et la solitude. Si l'on trouve quelques espèces qui élèvent leur Nid les uns à côté des autres, on voit au contraire toutes les autres se choisir un lieu qui leur convienne et où elles puissent cacher à tous les regards le fruit de leur tendresse. C'est là qu'on voit le couple travailler au berceau qui doit voir naître et puis croître sa petite famille. Dès lors, en général chez presque toutes les espèces, le mâle paraît être pour ainsi dire sacrifié à la femelle; il ne l'abandonne plus; c'est un esclave soumis qui suit son maître partout, qui chante pour le charmer. Dans quelques cas il est le manœuvre de sa compagne, dans beaucoup d'autres il ne fait que présider au travail; celle-ci amasse des matériaux et construit, celui-là surveille et accompagne partout l'ouvrière.

Que de petits riens qui nous étonnent en eux! Que de motifs d'admiration! Comment, sans autre instrument que leur bec et leurs pieds, peuvent-ils coordonner, lier ensemble, plus solidement que ne pourrait le faire l'homme, mille et mille fétus? Comment se peut-il faire qu'un ouvrage aussi fragile en apparence soit aussi fort pour résister aux plus violentes tempêtes? Pourquoi aussi font-ils d'une manière invariable et toujours avec les mêmes matériaux une chose qu'ils n'ont jamais appris à faire?... Ici nous touchons à une question philosophique qu'on a souvent invoquée, pour en déduire des conséquences plus ou moins vraies. Elle a servi contre l'intelligence des animaux en faveur de leur instinct. Sans entrer dans une discussion qui n'est pas de notre sujet, nous dirons seulement que les êtres inférieurs à l'homme sont nés avec tous leurs besoins, et que s'il n'y a pas de progrès chez eux, c'est que probablement il n'y a pas nécessité. D'ailleurs, si c'est l'instinct qui guide les Oiseaux lorsqu'ils construisent leur Nid, il faut avouer que cet instinct ressemble beaucoup à de l'intelligence. Voyez, outre les matériaux que chaque espèce choisit et emploie avec tant de discernement à cet effet, voyez l'adresse qu'elle met dans cette œuvre; le lieu qu'elle choisit pour le placer; la forme qu'elle lui fait prendre, l'état de mollesse ou de consistance qu'elle lui donne. Ici c'est la Penduline (*Voy.* ce mot et RÉMIZ), qui à l'art de tisser le duvet des chatons du saule, du peuplier, de la fleur du chardon, etc., et d'en fabriquer une espèce de drap dont elle fortifie la trame par des filaments de plantes, joint l'adresse de lui donner la forme d'une poire, qu'elle suspend à l'extrémité des rameaux les plus faibles, les plus mobiles; c'est la Rousserole, qui semble avoir calculé que l'eau du marais ou de l'étang sur lequel elle pose son Nid est susceptible de s'élever; alors, artiste ingénieux, elle fixe ce Nid aux roseaux par le moyen de quelques anneaux en jonc qu'elle a le talent de faire, et de cette manière son ouvrage, toujours soutenu quoique toujours mobile, ne peut jamais être submergé. Là c'est la Pie qui, avec des matériaux grossiers, construit à la plus haute cime d'un arbre, un fort, si l'on peut dire inaccessible et impérissable; c'est le Loriot, suspendant hors de l'atteinte de tout petit Quadrupède et sur une branche horizontale un Nid en forme de panier; c'est le Pic, creusant le sien dans le tronc des arbres; c'est enfin une foule innombrable d'Oiseaux rivalisant entre eux d'adresse. On dirait qu'ils cherchent à mettre plus d'intelligence les uns que les autres dans la manière de loger leurs petits à venir. Qui ne s'est mille fois extasié devant l'œuvre élégante et parfaite du Pinson et du Chardonneret? Qui ne s'est arrêté bien souvent pour contempler ces jolis maçons ailés, qui, suspendus sous l'auvent d'une fenêtre ou sous la toiture d'une maison, jettent les premiers fondements de leur solide demeure? Et parmi les espèces étrangères, quels exemples d'une admirable sagacité ne trouve-t-on pas? Que d'ingénieuses ressources mises en œuvre! Nous admirons chez nous l'adresse avec laquelle la Fauvette cisticole sait lier une touffe de blé ou de tout autre graminée, au milieu de laquelle elle construit son Nid mais qui ne voit avec surprise celui de l'Edelle ou Orthotome (*Voyez* ce mot), de ce petit Oiseau qui choisissant une feuille d l'extrémité d'une branche, et s'assurant d la solidité du pétiole en s'y suspendant, ap porte une autre feuille qu'il coud à la pre mière avec des filaments déliés et flexible tirés des plantes? Le Carouge de la Martini que, lui aussi, agit à peu près de même e confiant à la feuille du bananier ce qu'il a d plus cher. D'autres, tels que les Gros-Bec sociaux ou républicains, font des Nids re marquables par leurs complications; ils s réunissent en troupes très-nombreuses pou construire une habitation commune à tous et divisée en autant de cellules qu'il doit avoir de pontes. Celui des Nélicourvis, com posé de paille et de joncs artistement entre lacés, et présentant par en haut la form d'une poche, à laquelle est adaptée sur l'u de ses côtés un long tuyau dirigé en bas, l'extrémité duquel se trouve l'entrée, n'e pas moins curieux. Mais ce qui est plu curieux encore, c'est que ces Oiseaux, l'an née suivante, construisent un nouveau Ni au bout de l'ancien, de sorte qu'on en vo ainsi quelquefois jusqu'à sept ou huit atta chés l'un à l'autre.

Si tous les Oiseaux n'emploient pas même art dans l'acte de la nidification, to par conséquent ne doivent pas donner à le ouvrage la même forme. Quelle différen en effet n'y a-t-il pas entre l'aire de l'Aigl bâtie sans art au sommet d'un rocher, et Nid sphérique du Troglodyte ou du Pouille Le Cassique Yapou donne au sien la form d'une cucurbite étroite, surmontée de so alambic; celui du Baltimore, espèce du gen Troupiale (*Voy.* ce mot), est une bourse o verte, large et profonde, suspendue aux r meaux par quatre cordons d'un tissu trè solide, et garnie sur le côté d'une pet feuille à claire-voie par où la femelle v sans être vue tout ce qui se passe dans l environs; le Fourrier fait le sien avec de terre, lui donne la forme d'un moule à cu du pain, partage l'intérieur en deux part par une cloison circulaire à laquelle il lais une ouverture pour pénétrer dans celle sont déposés les œufs; enfin chez nous, Mésange à longue queue élève lenteme entre deux branches un Nid ovale à de ouvertures latérales, et le Marouette con truit une sorte de nacelle, amarrée par un ses bords aux plantes voisines, mais po vant se balancer sur l'onde. En un mot, tant d'espèces, presque autant de variété

En admettant qu'il y ait plus d'intelligen que d'instinct dans la manière dont les i seaux font leur Nid, on pourrait égalem dire qu'il y a plus d'instinct que d'inte gence dans le choix qu'ils font de l'endr où ils le posent; car ce choix paraît sub

onné à leur manière d'être et de vivre. Si
: Perdrix cherche les halliers, les buissons,
es grandes herbes, et l'Alouette les champs
ouvellement ensemencés, les prairies
maillées; si le Martin-Pêcheur préfère le
ord des eaux, et le Ramier l'arbre de la
rêt, c'est que là sont leurs besoins, c'est
ue hors de là ils ne sont plus dans leur
hère naturelle, de sorte qu'on pourrait
re en thèse générale que les Oiseaux qui
nt coutume de voler haut et de se percher
acent ordinairement leurs Nids sur des
bres élevés; les très-grands Oiseaux sur
sommet des rochers; les petites espèces
armi les Sylvains) à différentes élévations,
quelques-unes très-près de terre : ceux
i ne se perchent pas construisent le leur
pied de quelques arbres ou parmi des
antes touffues; les Oiseaux aquatiques le
acent au milieu des joncs et des roseaux;
plupart s'arrachent le duvet dont ils sont
vêtus pour en garnir l'intérieur : plusieurs
e ces mêmes Oiseaux d'eau posent leur Nid
r l'eau même, enfin les Oiseaux riverains
hoisissent toujours ou presque toujours un
eu voisin des rivages.

Nous devons dire, avant de terminer, que
ous les Oiseaux ne construisent pas de Nids
roprement dits. Il y a parmi eux des es-
èces (presque toutes celles dont les petits
n naissant commencent à marcher) qui se
ontentent de gratter la terre et d'y déposer
eurs œufs sans autre préparation que la
etite cavité qu'ils y ont pratiquée. L'Au-
ruche confie les siens au sable du désert;
e Coucou laisse à une mère étrangère, dont
l emprunte le Nid, le soin de faire éclore
es petits; beaucoup d'Oiseaux de proie
octurnes font leurs pontes dans les anfrac-
uosités d'un rocher et sur la pierre nue;
'autres, comme les Guillemots, les Pin-
ouins, etc., se creusent des terriers; il en
st enfin qui déposent leurs œufs dans un
reux d'arbre, sur de la poussière provenant
e la pourriture, ou bien qui se contentent,
insi que le font quelques Mésanges, les
rimpereaux, les Sitelles, etc., de garnir tout
implement le fond de ces trous de fétus de
paille, d'un peu de foin ou de quelques plumes.

Lorsque d'aussi beaux ouvrages sur l'or-
nithologie sont publiés de nos jours, on
regrette vraiment de ne pas voir figurer les
Nids à côté des espèces. De tout temps les
rnithologistes ont paru avoir négligé cette
partie d'une branche si riche et si curieuse
le l'Histoire naturelle. On ne doit pourtant
as se dissimuler que si les Nids, à cause
le leurs variétés de forme, ne peuvent servir
our bien asseoir une classification ils sont
du moins d'un grand secours pour l'étude
et la connaissance plus complète des mœurs.
Espérons que quelque jour la science s'en-
richira d'un traité spécial sur la Nidification
des Oiseaux : jusqu'ici, en mettant de côté
les figures, le plus souvent inexactes, que
nous ont laissées les anciens, nous ne comp-
tons bien que quinze ou seize Nids passa-
blement repoduits et figurés dans l'*Ornitho-
logie provençale* de Polydore Roux.

Les Oiseaux considérés par rapport à leur Nidification peuvent être classés comme il suit :

Oiseaux mineurs. L'Hirondelle de rivage, le Guêpier, le Pétrel, le Pingouin, le Hibou fouisseur, le Choucas, le Martin-Pêcheur, l'Alouette mineuse, l'Alouette ordinaire.

Oiseaux bâtisseurs sur le sol. Le Râle de Virginie, le Grèbe, l'Echassier d'Amérique, les Cygnes, l'Eider, le Canard d'été, le Rouge-Gorge.

Oiseaux maçons. La Sittelle torchepot, l'Hirondelle de fenêtre, l'Hirondelle de grange, l'Hirondelle de cheminée, le Flamant, le Pingouin huppé, la Grive chanteuse.

Oiseaux charpentiers. Le Toucan, la Mésange de marais, le Torcol, les Pics.

Oiseaux constructeurs de plates-formes. Pigeons ramiers, Pigeons américains, Aigles, Aigles de Washington, Orfraies, Hérons, Cigognes.

Oiseaux faiseurs de corbeilles. Le Geai américain bleu, le Bouvreuil, l'Oiseau moqueur, la Grive solitaire, l'Étourneau aux ailes rouges, la Grive, etc., le Corbeau, la Corneille, la Grolle, le Gros-Bec suspendu, le Baya, etc.

Oiseaux tresseurs. L'Oriole, le Tresseur américain, l'Étourneau de Baltimore, etc.

Oiseaux tailleurs. Le Sansonnet des vergers et le S. bonana, l'Oiseau tailleur.

Oiseaux feutreurs. Le Pinson, le Chardonneret, le Canari, le Pinc-Pinc, le Capouer, l'Hirondelle de cheminée, la Salangane.

Oiseaux faiseurs de dômes. Diverses espèces de Roitelets, le Moineau, le Tarier, le Plongeur, la Pie, etc.

Oiseaux parasites. Le Moineau, le Merle-Corneille, le Martin pourpré, l'Oiseau bleu, le Roitelet des maisons, l'Epervier, le Coucou, le Tarier-vache.

NIL-BANDAR (*Macacus silenus*, Desm.; l'*Ouanderou* de Buffon), Singe de la famille des Macaques. Entièrement noir, crinière et longue barbe blanche. — Le Nil-Bandar habite l'île de Ceylan et se retire au fond des bois les plus solitaires, où, dit-on, il ne se nourrit que de feuilles et de bourgeons. Ce dernier fait me paraît d'autant plus douteux, que ceux qui ont vécu à la Ménagerie aimaient beaucoup les fruits et se nourrissaient des mêmes aliments que les autres Macaques. L'un d'eux était doux et caressant (probablement parce que c'était une jeune femelle), mais très-capricieux; et souvent, au moment même où il paraissait recevoir des caresses avec le plus de plaisir il poussait un cri de colère, mordait, et s'éloignait d'un bond. Quant aux mâles, ils étaient très-méchants.

Les anciens voyageurs prétendent qu'au Malabar « les autres Singes ont tant de respect pour cette espèce, qu'ils s'humilient en sa présence comme s'ils étaient capables de reconnaître en elle quelque supériorité. » Nous remarquerons, en passant, qu'il ne faut jamais se presser de rejeter comme des fables les faits rapportés par les voyageurs, même les plus crédules, et que si on

a le talent de dépouiller ces faits des interprétations fausses et merveilleuses qu'il leur donnent, on y découvre, assez souvent une vérité. En effet, ce que le P. Vincent-Marie, a pris pour du respect n'est rien autre chose que de la crainte; et si on en concluait que le Nil-Bandar est féroce, qu'il attaque et chasse de ses bois les Singes plus faibles que lui; que ces derniers le craignent et le fuient, qu'ils se cachent en tremblant lorsqu'ils l'aperçoivent, on serait tombé juste sur la vérité. Les Hindous estiment beaucoup ce Singe et lui donnent une large part dans la vénération qu'ils ont pour toute cette race, parce qu'il a une longue barbe et une certaine gravité, ce qui dans tout l'Orient passe pour le signe infaillible d'une haute intelligence.

NOCTHORES (*Nocthora*, F. Cuv.), genre de Singes de la tribu des Sajous. Nous citerons le Douroucouli, ou *Titi-Tigre* des voyageurs. — Cet animal a dix pouces (0,271) de longueur du sommet de la tête à l'origine de la queue. Son pelage est d'un gris cendré en dessus, d'un jaune roux ou orangé en dessous; les mains, les oreilles, le nez, sont couleur de chair; le dessus des yeux est blanc, et trois lignes noires s'élèvent sur son front, l'une à partir du nez, les deux autres à partir de l'angle externe des yeux; ces derniers sont très-grands, ronds et fauves.

Sur les bords de l'Orénoque, dans les forêts de Maypures et de l'Eméralda, on entend quelquefois pendant l'obscurité des nuits un cri terrible que l'on prend pour celui du Jaguar, et qui effraye le voyageur. Ce cri retentissant se rapproche et semble articuler les syllabes *muh-muh;* tout à coup il lui succède une sorte de miaulement *é-i-aou*, tout aussi sinistre. Déjà l'Européen épouvanté porte la main à ses armes, lorsque l'animal féroce se laisse apercevoir aux rayons brillants de la lune.... C'est un Titi-Tigre, un Douroucouli nocturne, à peine de la grandeur d'un petit Lapin, moins dangereux qu'un Ecureuil, et qui n'a aucune résistance à opposer à l'Epagneul qui l'attaque, car sa lenteur et sa maladresse ne lui permettent de se servir ni de ses dents ni de ses ongles pointus. Cependant il ne se rend pas sans avoir au moins essayé de faire peur à son ennemi; pour cela il se hérisse, élève son dos recourbé en arc comme fait un Chat, il enfle sa gorge, et pousse un cri beaucoup moins terrible, mais tout aussi désagréable que le premier, *quer-quer*.

Cet animal, triste et solitaire, vit avec sa femelle dans le fond des forêts les plus désertes, et rarement on en trouve plus d'un couple dans la même partie d'un grand bois. Il ne descend à terre que dans des circonstances rares, et par accident, et il passe tout le jour à dormir sur un arbre, auprès de sa femelle, qu'il ne quitte jamais que lorsque la mort vient les séparer. Il l'aime avec tendresse, l'aide, la protége, et la défend avec courage au besoin. Il partage avec elle les petits soins de famille et contribue beaucoup à l'éducation de ses enfants.

Pendant la nuit, le Douroucouli se réveille et se met en chasse. Il va furetant d'arbre en arbre, de branche en branche, pour saisir les petits Oiseaux qui dorment sous le feuillage ou pour prendre les mères couveuses sur leur nid. Ceci ne l'empêche pas de saisir et de manger en passant des Sauterelles, des Fulgores, des Coléoptères et autres gros Insectes. Si aucune de ces chasses ne lui réussit, il se rabat sur les fruits sauvages et même sur des graines de mimosa et de bertholletia. Si par bonne fortune il rencontre dans ses petites excursions des champs de bananiers, de cannes à sucre, ou des palmiers, il ne manque jamais de les piller; mais le tort qu'il y fait n'est pas grand, car une ou deux bananes peuvent fournir au repas de lui et de sa famille pour toute une journée.

Le Douroucouli qui a vécu à la Ménagerie se nourrissait de lait, de biscuits et de fruits; il était fort doux, mais c'était une jeune femelle, et il paraît que le mâle, surtout à l'état adulte, reste farouche et ne peut pas s'apprivoiser. Du moins M. de Humbold en a eu un qui, malgré tous les bons traitements, est constamment resté sauvage.

Les Nocthores sont de véritables animaux de nuit. La sensibilité de leur yeux est extrême et les empêche de supporter la lumière; si on les y expose pendant le jour leur iris se ferme complétement; au commencement de la nuit, au contraire, il s'ouvre à un tel point, que la pupille a presque la grandeur de l'œil. Il résulte de cette organisation qu'ils dorment toute la journée reployés sur eux-mêmes, et la tête cachée entre les jambes de devant; mais dès que le crépuscule commence à paraître, ils s'éveillent et agissent.

NUCIFRAGA. *Voy.* Casse-Noix.

NUMENIUS. *Voy.* Courlis.

NUMIDA. *Voy.* Pintade.

NYL-GHAU (*Antilope picta*, Pall.), espèce de Mammifère de la famille des Antilopes. — Ce bel animal est à peu près de la taille d'un Cerf et en a les formes générales, mais il paraît plus lourd, ce qui vient de la grosseur de ses jambes; aussi les voyageurs l'ont-ils souvent comparé à un Bœuf, et son nom de *Nyl-Ghau*, en Indou, signifie Bœuf bleu. Sa tête est mince, assez longue; son pelage est d'un gris ardoisé dans le mâle, et d'un gris fauve dans la femelle; celle-ci est plus petite et ne porte pas de cornes; l'extrémité des pieds a des anneaux alternativement blancs et noirs; une crinière noirâtre règne sur le cou et vient lui former une espèce de houppe sur le garrot; au milieu du cou il a une sorte de barbe, médiocre et terminée par des flocons noirs; ses cornes, moitié moins longues que la tête, sont coniques, lisses, très-écartées l'une de l'autre et légèrement courbées en avant.

Le Nyl-Ghau habite le bassin de l'Inde, les montagnes de Kashmir et de Guzarate, probablement aussi la chaîne de l'Hima-

aya. A Bombay, à Madras et au Bengale on e regarde comme un animal curieux et rare, ligne d'être offert en présent aux nababs et ux personnages considérables. Dans les montagnes de Kashmir, on le chasse pour sa hair, qui est fort bonne et fort estimée. Il ourt de très-mauvaise grâce à cause de la rièveté de ses jambes de derrière, mais éanmoins avec assez de vitesse. Quoique imide, ainsi que toutes les Antilopes, s'il st atteint par le chasseur, il ne se rend pas ans avoir vigoureusement défendu sa vie. our cela il s'agenouille des pieds de devant fin de couvrir son poitrail, et menace de es cornes tandis qu'avec ses pieds de derière il lâche des ruades et des coups en vant à la manière des Vaches. Dans cette ttitude, il est impossible de l'approcher ns danger, et il faut le tuer à coups de asil ou avec une longue lance. Lorsque eux mâles se battent entre eux, ils s'agenouillent également l'un devant l'autre, à ne grande distance, et ils s'avancent en archant sur leurs genoux, avec assez de rapidité, mais en faisant plusieurs petits détours. Arrivés à proximité, ils se relèvent et d'un bond s'élancent l'un sur l'autre. Si l'un est blessé, il s'enfuit, et l'autre reste vainqueur sur le champ de bataille; s'ils se sont manqués, ils s'éloignent, s'agenouillent, et recommencent la même manœuvre. Nous avons eu plusieurs Nyl-Ghau à la Ménagerie; tous semblaient d'un caractère fort doux, et paraissaient aimer qu'on se familiarisât avec eux; ils léchaient les mains de ceux qui les caressaient et leur présentaient du pain, et jamais ils n'ont tenté de se servir de leurs armes pour blesser quelqu'un. Ils ont l'odorat très-fin et flairent, en faisant un certain bruit, les aliments qu'on leur donne. On les nourrit d'avoine, d'herbe et de foin; mais ce qu'ils paraissent préférer à tout, c'est le pain de froment. Ces animaux ont multiplié en Angleterre, ce qui a fait croire à quelques naturalistes qu'on pourrait les soumettre à la domesticité et les utiliser en France.

O

OBJECTION contre le miracle des Cailles apporté dans l'Exode. *Voy.* CAILLE.

OCELOT ou MBARACAYA (*Felis pardalis*, inn.), Mammifère de l'ordre des Carnasiers digitigrades, groupe des Chats. Ce oli animal a environ trois pieds de longueur on compris la queue, qui a quinze pouces; a hauteur ne dépasse pas un pied trois ouces; on prétend qu'il y en a d'un peu lus grands, mais ils sont rares. Le fond e son pelage est d'un gris fauve; il a sur s flancs et la croupe cinq bandes obliques un fauve plus foncé que celui du fond, ordées de noir ou de brun; une ligne s'énd du sourcil au vertex; deux autres vont bliquement de l'œil sous l'oreille, d'où rt une bande transverse noire, interrome sous le milieu du cou, et suivie de eux autres parallèles; on lui voit quatre gnes noires sur la nuque, deux sur le côté cou, trois, plus ou moins interrompues, long de l'épine du dos; le dessous de n corps et l'intérieur de ses cuisses sont anchâtres, semées de taches noires isoes. Sous le nom d'Ocelot, Buffon a fait listoire du Jaguar.

Le Mbaracaya est un animal absolument cturne, qui ne sort que la nuit des fours impénétables qu'il habite. Tant qu'il t jour il dort, et il conserve même cette bitude dans la captivité. Cette espèce offre la de particulier que d'une timidité exssive pendant le jour, elle devient dans s ténèbres d'une audace dont rien n'approche. Sa taille ne lui permettant pas d'atquer de grands animaux, l'Ocelot se glisse rtivement autour des habitations, pénètre ns les basses-cours, enlève le premier imal domestique qui lui tombe sous la ffe, et l'emporte dans les buissons voisins pour le dévorer. Les murs d'enceinte les plus hauts, les palissades les plus serrées ne peuvent l'empêcher d'entrer dans les habitations s'il se trouve un arbre de dessus lequel il puisse s'élancer. Pour faire ces hardies invasions avec plus de sûreté, il a soin de choisir une nuit sombre, orageuse; de se glisser au bruit des vents et à la clarté des éclairs, et d'égorger sa victime quand ses derniers gémissements se perdent dans les bruits de la foudre. Rarement pendant les nuits calmes, il ose s'approcher des lieux habités; il erre alors dans la campagne, et chasse aux Oiseaux et aux petits Mammifères, dont il fait sa nourriture ordinaire; il grimpe sur les arbres pour y surprendre les Singes endormis, et il s'embusque dans les buissons et les hautes herbes pour attendre sa proie et la saisir au passage, ainsi que font les autres Chats. Ses habitudes ne sont pas vagabondes comme celles du Puma; il vit cantonné avec sa femelle, et ne quitte guère la forêt qui l'a vu naître que lorsqu'il en est chassé par l'homme. Il habite l'Amérique méridionale, et particulièrement le Paraguay, où il est assez commun.

ODORAT chez les Oiseaux. *Voy.* OISEAU.

OEDICNÈME (*Œdicnemus*, Belon, nom dérivé de deux mots grecs qui signifient *jambe enflée*).—M. Temminck est le premier qui ait séparé génériquement les Oiseaux connus sous ce nom des Pluviers, avec lesquels on les confondait. Cette coupe, motivée par des caractères légers, il est vrai, mais propres à les différencier de ces derniers, est généralement adoptée par les ornithologistes. Les OEdicnèmes forment donc dans l'ordre des Grallæ et dans la famille des Pressirostres

un genre qui semble faire le passage naturel des Outardes aux Pluviers. La transition des uns aux autres est tellement insensible, que, pour Latham, la seule espèce connue en Europe (*OEdicn. crepitans*) était une Outarde (*Otis œdicnemus*).

Un naturel craintif et même farouche, des habitudes terrestres, et l'on pourrait dire nocturnes, un instinct d'association remarquable, un régime insectivore, et, s'il faut en croire quelques observateurs, la polygamie, sont dans les mœurs de OEdicnèmes. La voix de ces Oiseaux est très-forte et retentit au loin. La mue n'a lieu chez eux qu'une fois l'an; les sexes diffèrent peu entre eux; les jeunes sont plusieurs années avant de se couvrir de couleurs permanentes; le bec et les pieds sont aussi longtemps avant d'avoir acquis tout leur développement.

Les OEdicnèmes sont des Oiseaux propres à l'ancien continent. L'Europe n'en possède qu'une espèce.

L'OEDICNÈME CRIARD (*OEdic. crepitans* Temm.; *Charadius OEdicnemus* Linn.). Buffon l'a fait connaître sous le nom de grand Pluvier ou Courlis de terre. Toutes les parties supérieures de son corps sont d'un roussâtre cendré, avec une tache longitudinale noirâtre sur le milieu de chaque plume; l'espace entre l'œil et le bec, la gorge, le ventre et les cuisses, d'un blanc pur; le cou et la poitrine sont légèrenemt colorés de roussâtre et parsemées de raies longitudinales brunes; l'aile est traversée par une bande blanchâtre; une tache de même couleur occupe le milieu de la première rémige; les rectrices, excepté celles du milieu, sont terminées de noir; le bec, d'un jaunâtre clair vers la base, est noirâtre dans le reste de son étendue; le tour des yeux, l'iris et les pieds sont d'un jaune pur. La taille est de seize pouces.

Les jeunes ont les couleurs moins bien prononcées; ils se distinguent en outre au premier coup d'œil par la forme dilatée du haut du tarse et par la grosseur de l'articulation qui répond au genou dans les Mammifères. Cette forme du tarse est propre aux jeunes de l'année de toutes les espèces d'Oiseaux à longues jambes grêles, mais elle est particulièrement remarquable chez les OEdicnèmes. C'est d'après ce renflement que Belon avait composé et donné à cet Oiseau le nom d'*OEdicnème*.

Cette espèce, que l'on trouve dans plusieurs départements de la France au printemps et en automne, et dans quelques autres pendant toute l'année, se plaît sur les plateaux des collines, dans les terrains secs, pierreux et sablonneux. De là est venu que l'on appelle en Beauce et dans quelques autres endroits un mauvais terrain *une terre à Courlis*. Cette habitude de ne se tenir que dans les lieux arides et secs la distingue des Pluviers, qui préfèrent les plaines humides et marécageuses. Les OEdicnèmes, plus timides encore que farouches, semblent tellement dominés par la peur, qu'ils restent immobiles tant que le soleil est sur l'horizon. Quoiqu'ils y voient très-bien la jour, ils ne se mettent en mouvement ne se font entendre qu'à l'entrée de la nui C'est alors qu'ils se répandent de tous les c tés en volant rapidement et en criant de to tes leurs forces sur les hauteurs. Leur voi qui s'entend de très-loin, est un son plai tif (*turlui turlui*) pareil à celui d'une flû tierce. Lorsqu'ils émigrent, la bande entiè semble se mettre sous la conduite d'un ch dont elle suit les cris. Si pendant le jo on trouble leur repos, ils prennent leur v lée en rasant la terre, et vont s'arrêter n loin du lieu qu'ils ont abandonné sur terrain qui leur soit connu. Lorsqu'on l poursuit trop vivement, ils abandonnent l dunes sablonneuses les collines arides, po se jeter dans les bois. Leur marche est trè agile, et ils courent sur la pelouse et da les champs aussi vite qu'un Chien, ce q leur a valu, dans quelques localités, le no d'Arpenteurs. Après avoir bien couru, i s'arrêtent tout court, tiennent leur corps leur tête immobile et se blotissent cont terre à côté d'une pierre ou d'une touf d'herbes. Leur nourriture consiste en i sectes de toutes sortes, Scarabées, petits L maçons, Lézards, et même petits Quadr pèdes. La nidification chez l'OEdicnèm dont nous parlons et chez toutes les esp ces en général est simple. La femelle dép se sur la terre nue ou dans le sable deu ou trois œufs d'un blanc cendré, tachetés brun olive noirâtre. L'incubation est de tren jours. Les petits quittent le nid dès le naissance, courent et prennent eux-mêm la nourriture que la mère leur indique. l ne sont alors couverts que d'un duvet épa de couleur grise, et ce n'est que fort ta qu'ils acquièrent la faculté de voler. Pe dant les premiers temps, que dure l'éduc tion de la famille, le mâle ne quitte pas femelle. La chair de cet Oiseau n'est pas trè agréable au goût; pourtant on la mange, su tout lorsqu'elle provient d'un jeune individ

Cette espèce est très-abondante dans midi de la France, en Italie, en Sardaign dans l'Archipel et en Turquie, elle est p commune dans les parties orientales, et seulement de passage en Allemagne et Hollande.

OEIL DES OISEAUX. *Voy.* OISEAU.

OENANTHE IMITATRIX. *Voy.* IMITATEU

OEUF. *Voy.* OISEAU.

OIE, *Anser*. — L'Oie appartient à la t bu des Palmipèdes, deuxième genre de l'o dre des Canards. Le mâle se nomme Ja Les caractères qu'on peut donner à l'O sont un bec plus court que la tête, plus ha que large à la base, renflé et quelquefo tuberculeux près du front, garni de den coniques, pointues et formées par le bo des lamelles; les jambes sont, plus que da les autres espèces du grand genre Canar rapprochées de la partie antérieure du cor ce qui facilite considérablement chez c Oiseaux la progression terrestre, favoris encore par une élévation plus grande tarse; le cou est de moyenne grandeu

enfin la dimension générale du corps semble enir le milieu entre celle des Cygnes et des Canards, dont on les distinguera d'ailleurs ort bien par les autres caractères que nous enons d'énumérer.

Ces Oiseaux, offrant une grande analogie natomique avec les Cygnes et les Canards roprement dits, s'en rapprocheront encore ar leurs mœurs; mais on y trouve quelques abitudes singulières et qui sont parfaitement en rapport avec les différences organiques que nous avons remarquées. C'est insi qu'ils sont moins essentiellement aquaiques ; qu'on les voit s'éloigner des eaux à e grandes distances, et pour un temps assez ong; ils nagent peu et ne plongent point ; s recherchent les prairies humides et même es marais, où ils rencontrent généralement és plantes aquatiques et des graines diverses. Ces Oiseaux sont polygames comme os Gallinacés; ils font à terre leur nid, ans lequel ils pondent de six à huit œufs, ont la couvaison dure un peu plus d'un nois; les petits en sortant de la coquille narchent et se nourrissent eux-mêmes. La plupart des espèces éprouvent deux mues, n juin et en novembre; dans cette dernière, es mâles changent de couleur, ils revêtent lors l'habit des noces, qu'ils conservent usqu'à l'époque de la couvaison. Le cri naurel de l'Oie est une voix très-bruyante, omme un son de trompette (*clangor*), qu'elle épète très-fréquemment soit par crainte, soit par vigilance, et assez souvent par aclamation générale de la troupe entière réunie. Le bruit le plus léger les éveille et toutes ensemble crient : ce qui a fait dire plusieurs auteurs qu'elles étaient plus vigilantes sentinelles que le Chien. Tout le monde connaît les Oies du Capitole, qui sauvèrent les Romains en les avertissant de l'assaut nocturne que tentaient les Gaulois : aussi fixait-on chaque année une somme pour l'entretien des Oies, tandis que le même jour on fouettait des Chiens dans une place publique, comme pour les punir de leur coupable silence. Cependant les Oies jouissent vulgairement chez nous d'une réputation peu méritée de stupidité, qui est devenue proverbiale,, et que leur a faite sans doute la mauvaise grâce et le peu d'agilité qu'on leur connaît à terre et à l'état de domesticilé où on les a réduites : réputation peu méritée, disons-nous, car, même à l'état de domesticité, elles sont douées d'un instinct très-remarquable, et l'on cite d'elles des traits fort singuliers d'attachement et même de reconnaissance : à l'état sauvage, nous verrons combien il est difficile de les surprendre. Les Oies sauvages, que l'on voit assez peu en France, mais en troupes fort nombreuses en Allemagne, ne se montrent dans nos contrées tempérées qu'en hiver. Alors, suivant que le froid est plus ou moins rigoureux, elles descendent plus ou moins vers le Midi. Pendant l'été elles se portent dans les latitudes les plus élevées vers le Spitzberg, le Groënland, la baie d'Hudson, etc. ; où leur graisse et leur fiente sont une ressource pour les malheureux habitants de ces contrées.

L'Oie sauvage a la vie longue, on dit qu'elle arrive à 80 ans, le sommeil extrêmement léger, et une bonne somme d'intelligence. Qui ne connaît sa manière de voyager? Douée de grandes ailes, malgré sa démarche lente et embarrassée, on la voit s'élever au haut des airs et prendre toujours, durant ses migrations une direction réfléchie et arrêtée ; tantôt, selon la force et la direction des vents, l'Oie vole en ligne droite, tantôt sur deux longues lignes formant une angle aigu ; l'individu placé à la pointe de cet angle et qui est chargé de fendre la colonne d'air, est-il fatigué, il quitte le poste et va se placer à l'extrémité de l'une des lignes, et à l'instant un autre le remplace. Le plus grand ordre règne dans les mouvements de la colonie voyageuse. Elle se tient à telle hauteur que le plomb ne peut l'atteindre. S'arrête-t-elle dans les plaines ou sur les eaux, des sentinelles sont placées de manière à prévenir toute surprise. Sa défiance extrême met souvent le chasseur en défaut. Plutarque nous apprend, d'après les observations des oiseleurs anciens et de son temps, que les Oies de Cilicie, pour traverser le mont Taurus, ont la précaution de tenir une pierre dans leur bec, afin d'éviter des cris inopinés, qui donneraient l'éveil aux Aigles dont les aires nombreuses couvrent toutes les anfractuosités de ces hautes montagnes.

Pour les industrieux habitants de Kilda (petite île de l'Ecosse, la plus occidentale de toutes les Hébrides), l'Oie sauvage est le sujet d'une sorte de chasse des plus difficiles, des plus productives et des plus curieuses que l'on puisse voir. Le Palmipède poursuivi niche par grandes familles au pied des rochers et des écueils baignés par les eaux de la mer, situés dans le voisinage de l'île. La pièce la plus importante pour une semblable chasse est une longue corde tressée avec des lanières de cuir de Vache, recouvertes de peaux de Mouton, afin qu'elle ne se déchire point en frottant contre les aspérités anguleuses du lieu. Cette corde constitue en majeure partie la dot des jeunes Kildanes, et le plus souvent l'unique ressource du nouveau ménage. Pour s'en servir, il faut être à deux, et monter au haut d'un rocher ; là, les deux oiseleurs se ceignent de la corde, chacun par un de ses bouts ; le plus adroit plonge dans l'abîme, tandis que le plus robuste se tient cramponné sur une pointe avancée. Quand le premier a rempli d'œufs le sac attaché à son cou et fixé autour de ses reins, qu'il a placé le long de ses cuisses et de ses jambes, sur son dos et ses bras le plus de jeunes Oies possibles où elles demeurent appendues par les pattes, attachées aux cordons fortement cousus à ses vêtements, alors le second le hisse au sommet du rocher à force de bras et de tours qu'il fait faire à la corde en l'enroulant autour de son corps. Comme on le voit, il faut à l'un ou à l'autre beaucoup de sang-froid, une grande puis-

sance nerveuse et surtout une longue habitude pour se hasarder de la sorte. Il est infiniment rare qu'il arrive quelque accident grave durant cette chasse si hardie.

Introduite de la sorte dans la maison rurale des peuples septentrionaux, l'Oie est devenue promptement domestique; elle est très-disciplinable et surtout fort sensible aux soins qu'on lui donne, aussi l'a-t-on vue s'habituer avec plaisir à peupler nos basses-cours depuis la plus haute antiquité. Elle s'attache volontiers à son maître, paraît l'aimer; elle lui obéit, et comme le Chien fidèle, elle le défend et l'avertit du danger. Le philosophe Lacydius avait une Oie qui ne le quittait jamais; elle le suivait aux bains, à la promenade, partout où il le permettait. Les Celtes, les Gaulois et les Francs, nos pères, élevaient un grand nombre d'Oies, et pendant longtemps elles furent pour eux une branche importante et considérable de commerce avec l'Italie, Pline. (*Hist. nat.*, liv. x, chap. 27) nous apprend qu'il a vu plusieurs fois d'immenses troupeaux de ce Palmipède, qui, de différents cantons de la Gaule et surtout du pays des Morins (aujourd'hui les départements du Nord et du Pas-de-Calais), se rendaient à pied jusqu'à Rome; et à ce sujet il fait remarquer le moyen employé par les conducteurs pour parvenir heureusement et sans perte au terme d'un voyage aussi long. Contrairement à l'usage adopté par les Oies libres dans leurs migrations, ils plaçaient toujours au premier rang les plus fatiguées, afin que la colonne les poussant en avant, elles fussent, contre leur gré, dans la nécessité d'avancer. Il en était de même, il y a quelques années encore, avant les troubles politiques qui ont désolé l'Espagne, pour les Oies et les Dindons descendant vers la Péninsule de nos départements du Lot, de la Dordogne, de Lot-et-Garonne, etc., et traversant la chaîne élevée des Pyrénées.

Chez les vieux Grecs, plus spécialement chez les Lacédémoniens, on mangeait l'Oie aux jours des grands repas; elle était la pièce de volaille la plus estimée, et servie tantôt rôtie, tantôt simplement bouillie, sur toutes les tables des premiers Egyptiens. A Rome libre, où l'Oie était vénérée comme symbole de la vigilance, pour avoir par son cri et le battement de ses ailes sauvé de l'invasion des Gaulois le Capitole (où elle était nourrie dans le temple de Janus, et ses soins confiés à des censeurs), rarement on la voyait entrer dans les préparations culinaires; mais, dès que la ville éternelle eut subi le joug de ses monstrueux empereurs, on y connut, avec tous les raffinements de la débauche et de la gourmandise, la méthode d'accroître le volume du foie en engraissant le volatile avec des figues grasses, *pinguibus et ficis pastum jecur Anseris*, comme dit Horace, et pour le rendre plus délicat, plus succulent, on le plongeait avant de le servir dans un bain de lait ou de vin cuit, ce qui le distendait encore davantage. En France, l'Oie a longtemps eu les honneurs de tous les festins : on voyait les boutiques des rôtisseurs, alors appelés *Oyers* toujours remplies de pièces d'Oies, prêtes à être livrées aux amateurs. Ces marchands occupaient à Paris une rue que, par corruption, on a d'abord nommée *rue aux Oues*, puis *rue aux Ours*.

Du moment que le continent américain nous eut fourni le Dindon, l'Oie a pour ainsi dire perdu tous ses droits; on a singulièrement négligé son éducation, et ses produits cessèrent d'avoir de la vogue. Cependant cette prospérité n'a pas été tarie pour un grand nombre de localités. Dans les départements du Tarn et du Gers, les campagnes sont couvertes d'Oies, et le propriétaire rural qui ne tire que quinze cents kilogrammes de grains de sa terre est en droit d'exiger annuellement de son fermier ou bordier six paires d'Oies. On en élève beaucoup dans les départements du Rhin, de la Moselle, de la Seine-Inférieure et sur les rives fertiles et pittoresques de la Loire. Les Oies de cette dernière contrée n'y restent que jusqu'à l'époque des moissons; on vient les chercher de fort loin, et on les mène, par troupes nombreuses, glaner dans les champs du département d'Eure-et-Loir, d'où elles sont expédiées sur Paris et sur d'autres points plus ou moins éloignés. L'Oie remplace le Porc dans divers cantons; les cultivateurs en conservent, par la salaison, d'une année à l'autre; ils en mangent sans cesse, quoiqu'ils en livrent de fortes quantités aux villes voisines. La seule cité de Toulouse en absorbe au delà de cent vingt mille dans le cours d'une année. Bayonne et Bordeaux sont les deux ports où les Hollandais viennent acheter et embarquer le plus d'Oisons, dont ils nous revendent ensuite les plumes et le duvet à beaux deniers comptants. Les Oies de Levroux, département de l'Indre, renommées pour leur grosseur et la finesse de leur chair, sont celles qu'ils recherchent en particulier, ce qui fait que le Palmipède dont nous nous occupons est pour le pays une branche importante de commerce.

Rien de plus facile que l'éducation des Oies, comme aussi, de tous les habitants de nos basses-cours, c'est le plus utile et le plus productif sans exception. Nous en possédons plusieurs variétés, mais nous sommes loin encore d'égaler sous ce rapport les colonies hollandaises du cap de Bonne-Espérance, chez lesquelles on trouve jusqu'à vingt variétés d'Oies sauvages presque toutes inconnues des ornithologistes, se multipliant dans le pays aussi bien que les Oies domestiques. Celle que l'on élève dans les départements de l'Aude, du Tarn, du Gers, de la Haute-Garonne surtout, est aussi grande que le Cygne; il n'est point rare d'en voir qui pèsent de douze à quatorze kilogrammes, et portant, au mois d'octobre, une masse de graisse qui traîne jusqu'à terre, tandis qu'elle est petite, faible, abâtardie dans presque tous nos départements de l'Est. Ici elle est blanche, là complétement grise ou cendrée, plus loin mêlée de

nc et de brun ; à Toulouse les Jars sont achés ; mais, pour l'Oie comme pour les res animaux domestiques, la couleur de r robe n'est pas toujours un gage certain la bonté, de la vigueur et de la vivacité rables dans ce Palmipède.

Quand elle est conduite le long des eaux rantes, des viviers, des étangs, dans les des ou sur les champs dépouillés de leurs oltes, loin d'être nuisible à l'agriculture, le lui devient fort utile, sa fiente étant un ellent amendement (c'est une combinai- de carbonate, de phosphate de chaux et lumine), surtout quand il est mélangé avec engrais ou délayé dans de l'eau. Par sa acité, elle cause de grands dégâts dans vignes, les champs de blé, lorsque ce- ci monte en épi, dans les jardins et les ries, en ébranlant ou extirpant les plan- qu'elle serre fortement avec son large . Quoiqu'elle mange de tout, le maïs est nourriture la plus convenable dans le li ; l'on a recours, ailleurs à l'orge et à oine. Les criblures des céréales et la me de terre coupée par rouelles, séchées oncassées sont excellentes après le pâ- age. L'Oie aime beaucoup le Trèfle, le grec, la vesce, la chicorée et la laitue. au doit lui être administrée largement ; s les contrées où les étangs et les rivière manquent, il convient de creuser, au eu de la basse-cour, un petit réservoir elle puisse barboter à son aise.

Un Jars peut servir depuis six jusqu'à douze elles ; lui en donner un plus grand nom- c'est préparer la dégénérescence de l'es- e. Sa robe est ordinairement blanche ; il corps grand, le cou long, les ailes am- s, la queue ronde, un anneau blanc près croupion, le dos élevé et rond, le bec ge, pointu, plus crochu que celui du ard ; chez les petits il est roux ainsi que pieds. Le Jars et sa femelle sifflent comme Serpents lorsqu'ils sont en colère : leur sure est alors dangereuse. L'Oie donne ucoup d'œufs, douze, quinze et dix-sept ponte ; elle commence en mai ou juin, vant la température atmosphérique ; la ée de l'incubation est de trente jours, iant parfois du vingt-septième au trente- isième. Pendant tout le temps de l'incu- ion, le Jars monte la garde nuit et jour rès du nid ; une Souris seule suffit pour eiller sa vigilance et exciter sa colère. Il de l'économie à laisser l'Oie toujours dre, et à ne lui permettre de couver que rarement. On confie ses œufs à une le, et l'on a l'attention d'en briser un la coque, pour faciliter la sortie du petit le fortifier en lui fournissant ainsi un peu r : cette pratique a lieu dans le Lincoln- re, en Angleterre, et se fait vers le gt-cinquième jour de la couvaison. L'Oie naît ses œufs et se soumet difficilement ouver des œufs étrangers ; quelques œufs osent souvent un, deux et même trois rs avant les autres. Il faut les tirer de sous la mère, si l'on ne veut point per- le reste de la couvée ; on les tient bien chaudement dans de la laine en attendant les autres ; nul besoin de donner à manger aux petits, ils ont le temps de digérer la partie intérieure de l'œuf dont ils se sont nourris avant de quitter la coquille.

Tenir le petit enfermé durant les huit premières journées de sa vie, le nourrir avec de la farine d'orge et de maïs détrempée dans de l'eau miellée, ou bien avec des herbes hachées et unies à du son de froment ou de plantes légumineuses réduites en poudre, voilà à quoi se réduisent les premiers soins qu'il exige. Dans le canton de Jussey, département de la Haute-Saône, on a la singulière habitude de lui donner un hachis de cerfeuil avec de l'herbe tendre ; ailleurs, c'est une pâtée faite avec de l'orge gruée, trempée dans du lait ou simplement du son mêlé de lait caillé.

Le froid est très-nuisible aux Oisons ; quand on les conduit aux pâturages : il faut éviter, de même que dans l'habitation, de les faire trouver avec des Oisons de l'année précédente ; ces derniers les battent à outrance. Il en est de même des vieilles Oies à l'égard des jeunes. Pour prévenir ce désagrément, on établit des séparations, dans le lieu même où ces Palmipèdes sont enclos. Après le vingtième jour les Oisons ne demandent plus aucun soin de l'homme ; le père et la mère n'ont point encore cessé les leurs, ils les accompagnent partout, le Jars se tient en tête, et l'Oie se place derrière eux pour les garantir de toute surprise.

Au dire de ceux qui nourrissent de grands troupeaux d'Oies, il n'y a pas de volatile plus fécond en monstres que ce Palmipède. Il y a des ménagères qui, à la simple inspection des œufs, prévoient ces accidents.

Deux maladies affectent les Oies : la première est une sorte de dyssenterie que l'on arrête en leur faisant avaler du vin chaud dans lequel on a mis des glands à cuire ; la seconde est le tournis, déterminé par la présence d'Insectes dans les oreilles et les naseaux. Celles qui en sont attaquées marchent les ailes traînantes, allongent le cou, secouent la tête, s'agitent sans cesse, refusent de manger, et tournent plus ou moins de temps sur elles-mêmes. Cette dernière maladie réclame de prompts remèdes. Il faut d'abord percer avec une épingle une veine assez apparente située sous la peau qui sépare les ongles ; après cette saignée on tient le cou quelques instants plongé dans l'eau, l'on récidive jusqu'à ce que les parties affectées soient parfaitement nettoyées.

Veut-on engraisser des Oies, c'est en septembre qu'il convient de se livrer à cette opération pour celles qui sont parvenues à leur grosseur naturelle ; l'engraissement des Oies commence dès la fin du premier mois de leur existence. Tout le travail consiste d'abord à enlever le réservoir d'huile que les Oies portent sur le croupion, et qui leur sert à oindre leur robe, à la lisser pour la rendre imperméable à l'eau ; en second lieu, à leur donner une nourriture abondante, bien substantielle ; enfin, à ne leur permet-

tre aucun exercice. On les enferme deux ou trois ensemble sous une cage sans fond dans un lieu également abrité du grand jour, de l'excès d'humidité ou de sécheresse et du bruit : c'est le moyen de concentrer toutes les fonctions vitales sur les organes digestifs. La paille employée pour litière se change assez souvent, pour maintenir autour des captifs la plus grande propreté ; l'auge placée en dehors et vis-à-vis les ouvertures pratiquées dans les parois de la cage, leur présente constamment une boisson préparée mi-partie d'eau et de lait écrémé, qu'on renouvelle tous les jours, pour empêcher qu'elle ne tourne à l'aigre. La nourriture consiste en farine et son de froment ou de maïs, d'avoine et de sarrasin, de chacun un tiers convertis en pâte et ensuite en boulettes de la grosseur du doigt index et d'une longueur de moitié, dont on gave le pauvre animal trois fois par jour et à des heures fixes (à six heures du matin, à midi et à six heures du soir). Si le lait abonde dans le pays, il sert de base aux pâtées ; on fait cuire et bouillir avec le maïs ou la pomme de terre. Si le lait est rare, on le supplée par l'eau pure ; mais on augmente alors un peu la quantité du grain. Pour faciliter la déglutition des boulettes, on presse légèrement le gosier de haut en bas. Au commencement de l'opération, on donne peu de nourriture à la fois, puis on l'augmente au fur et à mesure, en ayant soin de s'assurer que les aliments précédents sont entièrement passés. Y a-t-il signes d'indigestion ? administrez aussitôt un peu de manne délayée dans de l'eau chaude, et accordez quelques jours de liberté. S'il y a étouffement, saignez pour prévenir que la chair ne devienne noire. Trois, quatre et six semaines suffisent pour amener une Oie au plus haut degré de graisse et donner au foie un développement considérable. L'engraissement est parfait du moment qu'une pelote de graisse se montre sous chaque aile, et que l'Oie éprouve une grande difficulté pour respirer.

Cette méthode est la plus simple, la plus décente et doit remplacer celles si barbares que l'on voit adoptées dans un grand nombre de localités, qu'il est honteux de conserver en un pays dont on se plaît à vanter la haute civilisation, et de lire encore aux ouvrages des compilateurs agronomiques. Il est permis de chercher à satisfaire la sensualité des gastrolâtres, selon l'expression de Rabelais, pourvu toutefois que leur profit revienne à la maison rurale ; mais si, pour obtenir les pâtés de foie d'Oies fabriqués à Metz, Strasbourg et Colmar, les cuisses confites dans la graisse fournies par le commerce d'Auch et de Bayonne, ou salées à sec comme on le faisait dans le xvi^e^ siècle, au rapport d'Olivier de Serres, et comme on les prépare encore aujourd'hui à Toulouse et diverses autres villes du midi, l'on doit clouer vivant sur une planche le malheureux Palmipède, le tenir habituellement devant un grand feu, le bourrer de nourriture et le priver de boisson : c'est de gaîté de cœur s'habituer à la cruauté la plu raffinée, c'est rivaliser de férocité avec cannibale dansant et chantant l'hymne mort autour de sa victime.

Outre la chair et la graisse, qui surpas en délicatesse toutes les autres graisses em ployées aux préparations culinaires, les i testins et les œufs de l'Oie qui servent à nourriture de l'homme, sa peau, son duv et ses plumes sont une branche lucrati pour l'industrie. Le duvet se recueille so le cou, les ailes et le ventre. Les Oies plus vigoureuses supportent cet enlè ment de deux mois en deux mois, à pa de mars jusqu'en automne, quand l'ann n'est point humide. Les Oies maigres d nent, sous ce rapport, plus que les aut Les jeunes y sont soumises dès qu'el comptent cent journées. Les plumes son point et peuvent être enlevées sans inc vénient dès qu'elles commencent à tomb trop tôt, elles ne seraient point de garde ; t tard, il y aurait de la perte. Il ne faut attendre non plus, pour plumer le vola mort, qu'il soit refroidi, le duvet et les p nes exhaleraient une odeur insupportale Une fois enlevées, les plumes doivent mises à sécher dans le four d'où l'on a tiré le pain ; sans cette précaution, tuyaux sont encroûtés d'une substance leuse blanchâtre. Avant de les employ écrire, et les bouts d'ailes pour le dessi faut les hollander, c'est-à-dire en passe canon sous la cendre chaude, ou bien, s le procédé que recommande Parmentier plonger dans de l'eau chaude ; quand sont ramollies, les comprimer avec le d'une lame de couteau, jusqu'à ce qu corne soit transparente ; on les repl alors dans l'eau, on les arrondit et o fait sécher. Chinon, Isigny, tout le d'Alençon, font un grand commerce de mes et de duvet d'Oies. La peau garni son duvet sert à faire des fourrures, houppes à poudrer, etc. Les plumes mo nes sont recherchées par les plumassier les tapissiers, ils en remplissent les coussins, oreillers, carreaux, etc.

Ce genre, séparé des Cygnes et des nards proprement dits, et des Céréopsi Cuvier et par Vieillot, offre encore un g nombre d'espèces qui ne semblent point faitement déterminées. Nous allons dé les mieux connues et les plus remarqua

Oie première (*Anser cinereus*, *Anas a* Linn.). La partie supérieure est d'un cendré, avec plumes à liseré blanchâtr tête, le cou, sont d'un cendré clair ; les ties inférieures et le croupion d'un pur ; le bec est fort, orangé ; la memb des yeux de la même couleur ; les ailes cées n'atteignent pas l'extrémité de la qu la longueur de l'Oiseau est de deux pie huit ou dix pouces.

On trouve cette espèce dans toutes contrées orientales ; elle s'avance rare vers le nord au delà du 53^e^ degré. C' souche de toute nos races domesti Dans l'Allemagne et la Poméranie o

nourrit des troupeaux considérables, et c'est là que viennent les pâtés de foie gras si cherchés des amateurs.

Oie de neige (*Anas hyperborea*, Gmel.). Cette espèce, qui habite les régions polaires l'ancien et du nouveau continent, ne se trouve qu'accidentellement en Prusse, en Autriche, et jamais en Hollande. Elle a le bec très-élevé; les parties latérales du bec occupées de chaque côté par des sillons longitudinaux et des dentelures; le bec est d'un rouge écarlate; le corps d'un blanc de neige, avec les grandes pennes des ailes noires au-delà de leur moitié. Sa longueur est de deux pieds cinq ou six pouces; les vieux sont entièrement blancs; les jeunes au contraire, jusqu'à l'âge de quatre ans, ont généralement le plumage d'un gris brun et bleuâtre.

Oie vulgaire ou sauvage (*Anas segetum*, Gmel.). Cette espèce diffère fort peu de l'Oie cendrière ou cendrée; elle a la tête et le haut du cou un peu plus foncés, ainsi que le bas du cou et les parties inférieures; la base et l'onglet du bec sont noirs; la membrane des pieds d'un gris noirâtre, et l'iris d'un brun foncé. Elle habite, comme l'autre, les contrées arctiques; mais, tandis que nous avons vu l'Oie cendrée fort abondante dans le centre de l'Europe et de l'Asie, nous voyons cette espèce émigrer pour une région plus occidentale; et c'est celle que l'on trouve abondamment à son double passage, en Angleterre, en Allemagne, en France, et surtout en Hollande.

Oie rieuse (*Anas albifrons*, Linn.), caractérisée par un grand espace d'un blanc pur sur le front; le reste du plumage n'offre rien de particulier, brun en dessus, blanc tacheté de noirâtre en dessous; les ailes variées de gris et de noirâtre. On la trouve au nord des deux continents; elle est très-commune en Hollande à son passage d'automne; plus rare en Allemagne et dans l'intérieur de la France.

Oie a cou roux (*Anas ruficollis*, Linn.). Cette espèce est caractérisée par une ligne blanche qui entoure toute la partie inférieure de la poitrine et remonte sur le dos; elle a du blanc en arrière et au-devant des yeux et sur les côtés du cou, tandis que le sommet de la tête, la gorge, le ventre, la queue et toutes les parties supérieures sont d'un noir profond; les grandes couvertures des ailes sont terminées de blanc; le bec est brun, l'onglet noir, l'iris jaunâtre, et les pieds noirs. On ne voit guère cette Oie que dans les contrées arctiques de l'Asie et dans quelques provinces de la Russie.

Parmi les espèces européennes, nous venons de donner celles que M. Temminck a décrites et qui paraissent les mieux déterminées. Il règne un peu plus de confusion parmi les exotiques. Ici des descriptions incomplètes, des désignations différentes pour des espèces à peu près identiques, et la difficulté de rectifier les erreurs par des observations nouvelles, compliquent singulièrement l'étude sévère de ces espèces. Nous nous bornerons à désigner les plus remarquables.

Oie a cravate (*Anas canadensis*, Gmel.). Réduite à la domesticité et transportée même en Europe, depuis quelque temps, l'Oie à cravate offre une taille un peu plus forte que notre Oie commune; comme son nom l'indique, elle a la gorge d'un blanc pur qui remonte en large bande à l'occiput: le cou est noir à reflets violets; le reste du plumage est d'un brun mêlé de gris; le bec et les ongles sont noirs; les jambes plombées. Elle voyage du nord de l'Amérique à ses contrées tempérées; mais elle multiplie fort bien en Europe; du temps de Buffon, on en voyait déjà sur le canal de Versailles. C'est une espèce magnifique, et on peut dire la plus belle connue; elle est placée par quelques auteurs dans la section des Cygnes.

Oie grise (*Anser griseus*, Vieill.). Généralement grise; rémiges et rectrices noires; bec bombé couvert d'une membrane jaunâtre; pieds à demi palmés, avec les ongles très-crochus. Elle vient de la terre de Diémen.

Oie d'Egypte (*Anser varius*, Lath.). Cette Oie, un peu moins grande que notre Oie commune, est remarquable par un plumage agréablement varié, sur un fond gris blanc, de zigzags, bruns-roussâtres, en même temps les grandes tectrices alaires sont d'un vert chatoyant; l'extrémité des rémiges et rectrices noires; les pieds et le bec rougeâtres. On la trouve sur les côtes orientales d'Afrique et accidentellement en Europe.

Oie de montagne (*Anser montanus*, Vieill.). Remarquable par la taille, qui est de trois pieds; le plumage est d'un gris cendré varié de noirâtre, avec la tête et le cou, et les tectrices alaires d'un vert chatoyant. Elle habite le Cap.

Oie a tubercule (*Anas cycnoïdes*, Buff., Gmel.). Quelques auteurs la placent parmi les Cygnes. Elle est décrite par Linné sous le nom d'Oie de Sibérie, et par Buffon sous celui d'Oie de Guinée, en raison de la patrie originaire que chacun de ces auteurs suppose. On la connaît encore sous le nom de Jabotière. Son plumage est assez semblable à celui de notre Oie sauvage; sa taille est plus considérable et son bec est noir, surmonté d'un tubercule charnu assez gros d'un rouge vermeil; la gorge est enflée et pendante à la manière d'un jabot ou de petit fanon; les jambes et les pieds sont d'un rouge orangé. Cette espèce est domestique dans le nord de l'Europe.

Oie bronzée (*Anas melanotos*, Linn.). Cette espèce est remarquable par un tubercule qui s'élève en manière de crête sur la base du bec, et qui est d'un noir brillant comme le bec lui-même; le dos, les ailes, et la queue sont noirs, à reflets verdâtres dorés, le reste du plumage est blanc, mais piqué de violet sur la tête et la partie supérieure du cou. Elle vient de l'Inde.

Oie armée (*Anas gambensis*, Gmel., La-

modifiées selon les besoins de l'animal. S'ils diffèrent entre eux, ce n'est par conséquent que d'une manière secondaire et spéciale.

Or, en partant du principe énoncé tout à l'heure, principe qui a été depuis longtemps développé et professé par plusieurs anatomistes, mais surtout en France par le savant zootomiste dont nous venons de citer le nom, nous verrions, si nous voulions entrer dans toutes les particularités organiques qu'offrent à considérer les Oiseaux, que les différentes parties dont se compose leur être sont en rapport avec des habitudes ou plus ou moins aériennes, ou plus ou moins terrestres, ou plus ou moins aquatiques, et nous aurions encore entre ces trois termes, le vol, la marche, et la natation, tous les degrés, possibles d'organisation. Mais l'étendue et la nature de cet ouvrage ne nous permettront pas d'entrer fort au long dans des considérations qui sont du domaine de l'anatomie philosophique. Pourtant nous ne pourons nous dispenser de toucher à ceux des faits principaux, et de citer ceux des exemples les plus saillants qui établissent des différences.

Etudié sous le point de vue topographique, le corps de l'Oiseau se présente comme un tout divisible en régions, elles-mêmes subdivisibles en plusieurs autres parties. Ainsi on peut lui distinguer, comme dans celui des Mammifères, une région antérieure dans laquelle on reconnaît une extrémité rostrale ou rostre, et une tête; une région moyenne qui comprend trois régions secondaires appelées cou, thorax et abdomen, et une région postérieure subdivisible en bassin ou post-abdomen, et en extrémité caudale ou queue. C'est l'ensemble de ces régions, nommées rostre, tête, cou, thorax, abdomen, pelvis, et queue, que l'on désigne généralement sous le nom de tronc, et c'est sur les côtés de ce tronc que sont annexés les appendices qui servent à la locomotion. Ces appendices sont les ailes, dont nous avons déjà parlé dans un article spécial (*Voy.* Ailes), et les jambes.

Mais si l'étude et la notion des différentes régions que l'on distingue dans un animal fournissent en général au zoologiste des caractères extérieurs très-importants, la connaissance d'une nomenclature spéciale de chaque région est également indispensable pour la détermination et la prescription rapide des espèces. En ornithologie surtout, il était de toute nécessité d'assigner aux diverses parties du corps de l'Oiseau des noms qui pussent servir à les différencier.

Nous devons maintenant prendre connaissance des principaux groupes d'organes, en les considérant sous le point de vue anatomique et physiologique, et en les étudiant, autant qu'il nous sera possible, successivement et dans leur subordination à la constitution de l'organisme animal.

Ce que nous devons tout d'abord faire connaître, c'est l'*appareil de protection* ou la *peau*. Par elle-même, la peau proprement dite n'offre rien de bien remarquable. Elle est composée d'un derme peu dense dans les endroits que recouvrent les plumes, mais d'une épaisseur assez considérable dans ceux qui n'en sont pas revêtus : aux pattes des Oiseaux marcheurs, par exemple, sa densité est très-grande. On y distingue aussi un réseau vasculaire excessivement développé, un pigmentum, mais seulement dans les parties dépourvues de plumes; une couche nerveuse extrêmement faible, et un épiderme généralement fort mince sur toutes les parties du corps que recouvre l'appareil phanéreux, mais remarquable par sa densité partout où il y a absence de cet appareil. Il semblerait que la Nature ait pris soin de protéger par des moyens autres que des plumes les endroits qui devaient en être privés. Sur ces points l'épiderme est développé en raison inverse des téguments phanériques; il s'y épaissit, s'y dispose en plaques qui prennent pour l'ornithologiste le nom d'écailles, et qui deviennent pour lui, d'après la forme qu'elles affectent, le moyen de classer un grand nombre d'espèces par groupes naturels. En effet, ces écailles, placées les unes à côté des autres, et légèrement imbriquées, et recouvrant, comme nous l'avons dit, les parties dépourvues de plumes, les pattes par conséquent, sont d'assez bons caractères, soit que, régulièrement disposées, ces écailles prennent une forme *écussonnée*, soit que, *réticulées*, comme les mailles d'un filet, elles en affectent la disposition. Mais les pattes ne sont pas les seules parties de l'Oiseau qui aient des plaques écailleuses résultant de l'épaississement de l'épiderme, le tour de l'œil de certaines espèces en est également pourvu, elles paraissent alors remplacer les cils, dont cette classe est généralement privée.

Si beaucoup de Mammifères présentent un appareil crypteux, souvent très-considérable et sécrétant chez la plupart des matières plus ou moins odorantes, les Oiseaux sous ce rapport n'ont à nous offrir rien de semblable. Tout ce qu'on peut constater chez eux, c'est un amas de cryptes situé à la partie postérieure du dos. Ce sont ces cryptes qui fournissent à l'Oiseau la matière huileuse qu'il exprime avec son bec, et dont il se sert pour oindre et lisser ses plumes. Chez le Canard et chez tous ceux en général qui ont des habitudes aquatiques, cette glande est ordinairement beaucoup plus volumineux que chez les espèces qui vivent plus à terre, et même chez celles dont la vie est entièrement aérienne.

Mais le caractère dominant de la peau des Oiseaux consiste dans le grand développement des téguments phanéreux, c'est-à-dire des plumes, devenues non-seulement une sorte d'organe de protection propre à retenir la chaleur qui s'exhale du corps de l'animal, mais encore un moyen de locomotion

(211) D'après Tiedemann (*Zoologie*, tom. II, pag. 155), les plumes auraient cela de remarqu

s plumes, dont il sera fait mention dans article spécial (*Voy.* PLUMES), mais sur quelles nous ne pouvons nous dispenser donner ici quelques détails, sont des productions cornées émanées d'un phanère, mme les poils, et comme eux composées ne partie productrice et d'une partie proite.

Un fait physiologique remarquable, surt quand on se rappelle que les Oiseaux t des animaux appelés à une vie aérienne, celui qui a rapport à la manière dont plantation des plumes a lieu. Elle se fait général toujours de la tête à la queue, de partie qui doit être projetée en avant à le qui doit être entraînée. De cette mare l'Oiseau peut, si nous pouvons ainsi , glisser dans les airs, sans que cette position ralentisse la progression. Si les mes avaient eu une autre direction; si, lieu d'être appliquées les unes sur les res dans le sens dont nous parlons, elles ient été inclinées de la partie postérieure partie antérieure, dans l'action du vol r qui serait venu les frapper les eût forés à se redresser, d'abord à cause de leur ection, ensuite eu égard à leur légèreté, a locomotion eût été, sinon impossible, moins excessivement pénible. Mais tout té prévu par la Nature, et ces organes de tection ont pris la même direction que e suivant laquelle l'Oiseau se meut.

égulièrement disposées par plaques, par des, par rayons, ou presque comme conément jetées sur le corps de l'animal, les mes peuvent être mises en mouvement des muscles particuliers fort difficiles vent à distinguer, mais qu'on ne saurait à cause de leur action. Cependant quels-uns de ces muscles spécialisés pour la motion sont susceptibles d'être décrits : exemple ceux des plumes de la queue, ailes, et ceux aussi qui font mouvoir la pe dont sont parées certaines espèces.

n autre fait non moins curieux, mais qui s entraînerait trop loin si nous voulions poser dans toute son étendue (ce que nous réservons de faire au mot généPLUMES), est celui qui a rapport au développement de ces organes et à leur peu de sité.

ne opinion émise bien souvent, et l'on t dire généralement admise, est celle qui t que le climat influe sur les productions relles. En effet, lorsqu'on embrasse par ensée cette foule d'êtres qui composent ègne animal, lorsqu'on les compare entre lorsqu'ensuite on en fait la répartition géographique, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il y ait ce qu'on appelle vulgairement des airs de famille entre ceux qui habitent les mêmes contrées. Mais ce qu'il y a surtout de bien remarquable, c'est que telle modification de l'appareil tégumentaire est toujours ou presque toujours en rapport avec telle température. Les pays froids admettent telles dispositions, et les pays chauds telles autres. « Ainsi, quant aux plumes, dit M. de Blainville, à qui nous empruntons la plupart des détails que nous donnons, elles sont d'autant plus nombreuses que l'Oiseau vit davantage dans les climats froids, ou, ce qui revient à peu près au même, qu'il vit plus habituellement plus haut dans les airs, ou qu'il plonge plus habituellement dans l'eau. » Mais c'est surtout sur la couleur du plumage que le climat paraît avoir de l'influence. En général, les Oiseaux des pays froids ont des couleurs ternes, tandis qu'au contraire ceux des climats chauds ont l'éclat et l'élégance des contrées d'où ils sont originaires. « En effet, les espèces les plus remarquables sous ce rapport, continue l'auteur des *Principes d'Anatomie comparée*, viennent de la zone torride. Les Oiseaux de l'Inde qui ont une couleur métallique ont cette couleur plus glacée, plus ternie que ceux de l'Afrique, et surtout que ceux d'Amérique. On trouve cependant quelques espèces de Canards dont le plumage est très-brillant, et qui vivent dans les climats froids. Mais presque jamais dans ces climats on ne voit ces couleurs irisées et surtout métalliques, qui ornent la robe des Oiseaux-Mouches, des Oiseaux de paradis. Dans le même genre naturel, les espèces les plus riches en couleurs appartiennent toujours aux climats chauds, c'est ce dont on peut trouver des exemples dans les genres des Merles et même parmi les Oiseaux de proie. Bien plus, dans la même espèce, les individus des parties les plus chaudes de la zone qu'elle habite sont plus vivement colorés que les autres. »

L'âge et le sexe font aussi varier les couleurs des plumes et apportent des différences souvent considérables. Ainsi l'on dirait que la Nature s'est plu à distinguer les mâles de beaucoup d'espèces en leur donnant ce qu'on appelle des pavillons d'amour, en jetant sur eux une livrée que ne portent jamais les femelles, du moins tant qu'elles sont en âge de reproduire ; car il est des observations qui prouvent que celles-ci peuvent prendre le plumage du mâle alors qu'elles ont cessé de pondre (212). Les Gallinacés surtout en offrent de fréquents exem-

les sont enclines à admettre la tension électri- et Carus pense que la faculté dont les Oiseaux sent de pressentir les variations du temps, nd de ce que l'état électrique de leur plumage ge en même temps que celui de l'atmosphère.

12) On a vu dans les galeries anatomiques de , ville universitaire d'Allemagne, un fait de ce e d'autant plus remarquable, qu'il est fourni ne jeune femelle de Paon, qui s'était développavec tous les caractères de son sexe, jusqu'à de deux ans, époque à laquelle elle fit quelques œufs et qui tout à coup, cessant de pondre, prit successivement tous les attributs du mâle. Ses éperons sont fortement prononcés, sa poitrine et son cou sont d'un bleu d'azur magnifique, et sa queue, des plus longues et des plus belles, ne diffère en rien pour l'éclat et les variétés de ses couleurs, de celle que l'on sait être la propriété exclusive du Paon. Une modification profonde qu'a montrée la dissection de cet individu, et qui explique physiologiquement toutes les mutations survenues à l'extérieur, est celle qu'a subie l'ovaire; il était entière-

ples. D'ailleurs, toutes ces particularités, sur lesquelles nous ne pouvons insister, et dont nous avons déjà dit quelques mots à l'article Mue, seront exposées plus au long au mot où il sera question d'une manière plus spéciale des plumes.

Nous ne devons pourtant pas oublier de dire que les téguments plumeux, qui, comme on le sait, varient beaucoup en grandeur, ont reçu des dénominations diverses suivant la place qu'ils occupent. Les uns, en général courts et comme squamiformes, ont conservé le nom de plumes proprement dites, ce sont celles qui recouvrent la plus grande partie du corps de l'animal ; les autres, toujours plus ou moins longues, plus ou moins fortes, et modifiées pour le vol, ont reçu le nom de pennes.

Mais les plumes ne sont pas le seul produit phanérique que présente la peau des Oiseaux. On trouve encore chez eux de véritables poils : tels sont ceux qui réunis en bouquet, ornent la poitrine du Dinde mâle ; tels sont encore ceux qui se trouvent à la base du bec des Corbeaux, des Guêpiers, des Barbus, des Engoulevents, etc.

Le duvet qui protége les jeunes Oiseaux, cette sorte de matière moelleuse et cotonneuse qui chez le Cygne nouvellement éclos devient une pelleterie recherchée par le monde élégant et coquet, à cause de sa finesse et de sa blancheur sans macule, ce duvet, disons-nous, n'est le plus souvent formé que par des poils extrêmement fins.

Ici nous devons encore examiner certains organes qui font partie de l'appareil de protection ; nous voulons parler de ces expansions cornées qui ont pris les noms d'*ongles* lorsqu'elles enveloppent la dernière phalange des doigts, de *bec* lorsqu'elles recouvrent les mandibules, d'*éperons* lorsqu'elles protégent en prenant une forme plus ou moins conique, une saillie osseuse, etc.

Les ongles dans les Oiseaux, composés, comme ceux des Mammifères, par des poils agglutinés, varient, comme chez ces derniers, selon les besoins de l'animal. Nous ne parlons ici que des ongles qui se trouvent aux doigts des pieds. Ceux que l'on remarque à l'aile de certaines espèces, chez les Martinets, les jeunes Foulques, par exemple, qui s'en servent pour grimper ou pour s'accrocher aux corps solides ; chez l'Autruche également, qui en possède deux ; quant à ces ongles, disons-nous, ils ne sont que des cas exceptionnels, et il doit nous suffire de signaler leur existence. Mais nous ne saurions ne pas entrer dans quelques détails à l'égard de ceux qui terminent les doigts, tant à cause de leurs rapports avec les mœurs que de leur importance ornithologique. Les ongles, en effet, deviennent un caractère quelquefois précieux. Ils servent, joints à d[es] tres signes caractéristiques, à faire distingu[er] un genre d'un autre genre, et cela d'u[ne] manière nette et précise. En outre, si l'or[ga]nisation, ce qui est hors de doute, trad[uit] les mœurs, et, *vice versa*, si des mœurs [on] peut déduire l'organisation, dans la for[me] la grandeur et l'étendue des ongles, l'on co[n]çoit que l'on puisse *a priori* lire les habi[tu]des naturelles d'un Oiseau, et, celles-ci ét[ant] connues, qu'il soit possible approximati[ve]ment de connaître quelques points carac[té]ristiques de son organisation. Ainsi il su[f]rait de voir la serre crochue et puissa[nte] d'un Faucon pour penser qu'elle est de[s]tinée chez lui l'auxiliaire nécessaire de l[a] gane de préhension, et que l'Oiseau d[oit] s'en servir pour saisir et déchirer une pr[oie] vivante. Chez ceux-ci, l'ongle sert encor[e] la préhension, comme dans les Perroqu[ets] et un grand nombre de Passereaux grimpeu[rs], mais à une préhension sans efforts ; la pr[oie] n'est plus vivante : aussi, avec la mê[me] forme que dans les Oiseaux de proie, el[le] acquis un degré de faiblesse notable. C[hez] ceux-là, dans tous les Oiseaux branchiers[, en] général, c'est-à-dire chez tous ceux qui s[e] tiennent habituellement sur les arbres, l'ongle, plus faible encore, est aussi moi[ns] crochu. Enfin les Oiseaux marcheurs et c[our]eurs ont généralement cet organe dr[oit], épais et mousse, ou aplati. Cette forme n['est] pas absolue, car on trouve parmi les Pas[se]reaux et les Echassiers des espèces dont l[es] ongles sont très-aigus ; nous ne citerons [que] celles du genre Alouette, les Mégapode[s] les Jacanas. Chez ces derniers, ils sont te[l]ments longs et acérés, qu'ils ont valu à [l'es]pèce type du genre et même à plusieurs [au]tres le nom de *Chirurgien*.

Les ongles ne sont pas également lon[gs] tous les doigts ; ordinairement c'est c[elui] du doigt médian qui acquiert le plus d[e] tension, quelquefois pourtant c'est celui [de] l'externe ou du pouce. On voit aussi [que] parmi les Gallinacés et les Echassiers il [y a] des espèces chez lesquelles l'ongle du d[oigt] du milieu s'élargit et se pectine, com[me] dans les Hérons. Quant aux éperons [qui] existent aux poignets ou aux tarses de be[au]coup d'espèces, quant aux cornes ou [aux] éminences qui existent à la tête du Ka[m]chi et du Casoar de la Nouvelle-Holla[nde], ils sont toujours déterminés par une sa[illie] osseuse existant au-dessous de l'envelo[ppe] cornée, seule visible à l'extérieur.

Mais s'il est une partie de l'appareil [de] protection sur laquelle nous croyons de[voir] revenir, bien que nous en ayons déjà p[arlé], c'est le bec (*Voy.* ce mot), ou du moin[s] la partie dure, et de nature identique à c[elle] des ongles, qui recouvre les os mandibu[laires].

ment cartilagineux. Cette desorganisation de l'organe essentiel de la génération rendant impossibles les fonctions de reproduction, et les fluides sanguins qui affluaient vers lui, se portant dès lors par métastase sur le système dermoïde, il en est résulté cette métamorphose que nous signalons. Ce qu'on a pu connaître des antécédents de cette femelle, que l'on a conservée plusieurs années vivante, c'est qu'elle avait essayé de couver le petit nombre d'œufs qu'elle avait pondus, mais qu'elle n'a pas tardé de les abandonner. Les modifications qu'elle a subies son organisation ont probablement été provoquées par la ponte même.

s. Comme c'est sur lui que repose princi-lement la classification, on a dû recher-ier si dans la série des animaux plus éle-is cet organe trouvait son analogue. Les nts des Mammifères ont paru représen-es dans la classe dont nous nous occupons r l'enveloppe cornée du bec. On devait re conduit à cette détermination analogi-e, non-seulement par la nature de l'or-ne, mais encore par ses usages. Le bec, effet, que l'on peut encore considérer mme faisant partie de l'appareil digestif, rt, comme chacun le sait, à la préhension à la trituration des aliments. M. Geoffroy int-Hilaire, qui a fait sur le développe-ent de cet organe un travail fort intéres-nt, a reconnu que les très-jeunes Oiseaux on encore éclos possédaient de petits noyaux rnés qu'il a été conduit à considérer mme des dents; de sorte que, d'après lui, s animaux de cette classe auraient ces or-nes à l'état transitoire; car l'animal adulte, lui même qui à peine vient de briser sa quille, n'en offre plus aucune trace. Ces emples de petites masses pulpeuses rece-nt des nerfs et des vaisseaux impairs quant nombre, lui ont été fournis par de très-unes embryons de Perroquets, dont le bec quiert dans l'adulte un développement ès-remarquable, comme on le sait, et par elques autres espèces. Cette découverte, ses recherches sur les jeunes Baleines, ns les alvéoles desquelles il a reconnu de ritables dents qui s'atrophient pour faire ace aux fanons, vulgairement connus sous nom de *baleines*, l'ont conduit à admettre ue les cétacés forment, sous le rapport du stème dentaire, un passage naturel aux seaux.

S'il nous était permis de donner notre inion sur les dents primitives dont se-ient pourvus les Oiseaux, nous dirions, us toutefois nous prononcer d'une ma-ère positive, que M. Geoffroy, pour lequel illeurs nous professons une profonde es-me, nous paraît ne pas avoir suffisamment pliqué le fait qu'il avait sous les yeux. orsque nous avons voulu nous assurer par us-même de ce qui avait fait l'objet du avail du savant zoologiste, nous avons vu r des Oiseaux qui, il est vrai, n'étaient ut-être pas très-favorables pour l'observa-n, bien que nous ayons pu parfaitement stinguer les petites masses dont parle Geoffroy, nous avons vu, disons-nous, r des embryons de Poulets à divers âges, e ces petites masses de forme déterminée, sous l'aspect de points opaques au milieu la substance homogène qui à cette époque mpose le bec de l'Oiseau, existaient à la rminaison des vaisseaux qui se rendent se disposent d'une manière régulière dans t organe. Etudiées sous un fort grossisse-ent, ces masses nous ont paru un dépôt mmençant de la matière qui plus tard end un caractère corné. Nul doute que ce fût là ce que le savant professeur avait is pour des dents transitoires; car, lorsque r des embryons d'un âge plus avancé nous avons cherché à découvrir les mêmes points opaques, nous les avons vus ou confondus déjà, ou commençant à se confondre par leur circonférence. Dès lors il nous a paru que l'on pouvait avoir pris le commencement d'un phénomène pour un phénomène accompli, et que le fait de dents transitoires dans les Oiseaux pouvait exister en apparence, mais non en réalité.

D'ailleurs, nous le répétons, nos recherches à ce sujet n'ayant été faites que sur une espèce, nous n'oserions encore nous prononcer affirmativement sur ce point, et si nous sommes entré dans des considérations qui font opposition à l'opinion de M. Geoffroy, ce n'est pas pour détruire le fait énoncé par lui, puisque nous le confirmons, puisque comme lui nous avons constaté la présence de petites masses se distinguant du tissu environnant par leur opacité; nous avons voulu seulement dire qu'on pouvait donner à ce fait une toute autre signification. Ces points ne seraient pas pour nous des dents, ni même les représentants de dents; ils ne traduiraient que le premier terme d'un phénomène qui se continue jusqu'à la réalisation complète de la matière cornée qui enveloppe les mandibules. Il est vrai de dire que M. Geoffroy a aperçu les capsules dans lesquelles, de même que dans les dents des Mammifères, les petites masses pulpeuses étaient renfermées. Nous avouons que cette circonstance, dont nous n'avons pas été témoin, est une preuve en faveur de l'opinion du savant zoologiste, et c'est là la cause pour laquelle nous croyons devoir ajourner toute détermination définitive. Actuellement nous avons le soupçon de la chose sans en avoir l'entière conviction. Des recherches ultérieures faites, soit par nous, soit par d'autres, viendront peut-être le confirmer ou le détruire.

Quoi qu'il en soit, le bec, qui, plus que tous les autres organes de l'Oiseau, paraît être en rapport avec son genre de vie, offre, quant à sa forme, des différences immenses, et c'est sur cette variété de formes que repose surtout, comme nous l'avons dit plus haut, le système de classification. Quelle diversité dans sa conformation ne constaterions-nous pas si nous voulions l'examiner chez les grandes familles seulement? Chez les uns il est courbé dans toute son étendue, chez les autres il est droit dans sa longueur, et son extrémité seule présente un léger crochet; dans ceux-ci il offre une échancrure à sa pointe, dans ceux-là il est droit et comprimé horizontalement à sa base; il en est chez lesquels il se présente comme un cône; chez d'autres il est convexe; chez d'autres encore il est droit et fléchi en haut vers le bout; enfin toutes les formes possibles se retrouvent dans les becs, depuis le plus faible, le plus effilé, le plus droit, le plus anguleux, le plus cylindrique, jusqu'au plus fort, au plus courbé, au plus obtus, au plus plat.

Mais c'est surtout sous le rapport de la fonction que le bec, dans certaines espèces,

offre des particularités remarquables : si dans les uns il est organisé pour déchirer une proie, pour briser un corps dur, ou pour triturer des semences, si la corne a à cet effet acquis tout le degré de dureté convenable, chez d'autres, chez ceux qui barbotent dans la vase pour en extraire les parties nutritives qui s'y trouvent en suspension, chez ceux encore qui sondent la terre pour en extraire des vers, l'enveloppe cornée est molle et comme pulpeuse ; le bec chez ceux-ci, ayant été spécialisé pour le tact, il était nécessaire que la partie enveloppante acquît plus de sensibilité en acquérant plus de mollesse, et en admettant de plus grands filets nerveux ; c'est ce qui a eu lieu chez les vraies Bécasses, les Oies, les Canards. Chez ces derniers surtout, les mandibules sont pour ainsi dire crénelées à leur face buccale par une foule d'éminences plus ou moins pulpeuses qui simulent des dents. Les Harles, qui font leur nourriture presque exclusive des poissons vivants et qui avaient besoin de moyens propres à retenir une proie aussi facile à s'échapper, ont ces dentelures excessivement prononcées et entièrement cornées. Ce n'est donc ni pour triturer ni pour mâcher leurs aliments que certains Oiseaux sont pourvus de pareilles saillies dentiformes, mais pour palper et pour retenir. Chez les Oiseaux de proie eux-mêmes, et chez les Pies-Grièches la dent si forte que présente la mandibule supérieure ne paraît pas avoir d'autre usage.

Le bec est pour beaucoup d'Oiseaux un moyen puissant de défense ou d'attaque. C'est quelquefois la seule arme qu'il emploie contre ses ennemis, c'est aussi le seul instrument qui lui serve dans la construction souvent si admirable du petit lit qu'il prépare à sa famille. (*Voy.* Nid.) C'est avec lui qu'il lie, qu'il fascicule ensemble, mieux que ne pourrait le faire le meilleur ouvrier, et assez solidement pour résister aux intempéries de plusieurs saisons, les matériaux les plus disparates et les plus inaptes à contracter ensemble une liaison durable. S'il est une circonstance où l'on doive admirer et se taire, c'est bien lorsqu'on voit avec un aussi faible moyen que le bec, l'Oiseau travailler si merveilleusement. Il est à remarquer aussi que toujours, ou presque toujours, c'est aidés de lui seul que les Oiseaux dressés en cage accomplissent leurs diverses fonctions, attirent à eux les aliments, prononcent certains mots, etc.

Comme dépendance de l'appareil de protection ou de la peau, et comme se rattachant directement à l'organe dont nous venons de parler, nous devons encore mentionner cette membrane qui enveloppe la base de la mandibule supérieure des Oiseaux de proie principalement, et qui porte en ornithologie le nom de *cire*. Les diverses excroissances charnues qui se voient autour du bec de plusieurs espèces, par exemple du Dinde mâle, du Coq, etc., se rattachent encore à cet appareil. D'après le lieu qu'occupent ces excroissances, Carus est porté à les considérer comme les analogues des tentacules qui existent dans certains Invertébrés. Nous ne saurions admettre cette analogie ; car, pour qu'elle pût se soutenir, il ne faudrait pas que ces caroncules se montrassent comme fait spécial et comme attribut du mâle seul dans la généralité des cas.

D'après les considérations que nous venons de donner, l'on peut déjà préjuger quel doit être le développement de l'appareil dans lequel réside le sens du *toucher*. Sous ce rapport les Oiseaux ont été certainement moins favorisés que les Mammifères. Chez eux, ce ne sont pas seulement les plumes dont leur corps est couvert, les écailles qui enveloppent leurs pieds, les ongles qui arment leurs doigts, la corne qui recouvre leur bec, qui s'opposent à l'action du toucher ; la transformation des membres antérieurs en ailes est encore un obstacle à la perfection de ce sens. Quelques anatomistes pensent que les appendices de la locomotion aérienne, en subissant cette transformation qu'on leur connaît, peuvent éprouver des sensations spéciales, et doivent être considérés comme des organes du toucher pour les courants d'air.

Pourtant le tact paraît ne pas être tout à fait éteint chez certaines espèces : nous citerons encore les Bécasses et les Canards, dont le bec jouit réellement de la faculté de sentir les corps qui leur conviennent comme nourriture, et de savoir les reconnaître au seul contact. Il semblerait que les doigts des membres postérieurs, organisés assez favorablement, puisqu'ils sont composés de phalanges très-mobiles, puisqu'ils sont susceptibles de pouvoir s'écarter les uns des autres, et puisque aussi le système nerveux qu'ils reçoivent est assez considérable, il semblerait, disons-nous, que ces doigts dussent être propres à l'action du toucher ; mais il n'en est rien : affectés à la locomotion, la sensibilité en eux a été émoussée, et l'Oiseau ne s'en sert que comme d'un organe de préhension.

Si le toucher est obtus, si même on peut le considérer comme nul, le *goût* n'est pas à beaucoup près plus développé que lui. Les Oiseaux ne mâchant plus les aliments dont ils se nourrissent et les avalant presque toujours à la hâte, il eût été facile d'en déduire *a priori* quelles devaient être les modifications qu'a dû subir chez eux l'appareil affecté au sens du goût. L'on serait nécessairement arrivé à cette conséquence, que les membranes qui tapissent l'intérieur de la bouche, et la langue, comparées à ce qu'on connaît chez les Mammifères, devaient avoir perdu de leur mollesse, de leur consistance, si nous pouvons ainsi dire, et de leur mobilité. Ce que la simple induction eût conduit à admettre est confirmé par l'observation directe. En effet, lorsqu'on étudie anatomiquement les organes que l'on s'accorde à considérer comme propres à percevoir la sapidité des corps, on voit que la langue, qui est le siége principal de ce sens, est en général privée de papilles nerveuses. Elle

est parfaitement lisse à sa surface, elle ne reçoit plus, comme dans l'homme, le rameau lingual ou gustatif de la cinquième paire, elle n'est charnue que dans un très-petit nombre d'espèces, et manque par conséquent en général de la mollesse et de la spongiosité nécessaires pour devenir réellement organe du goût. Et puis, en outre de l'enduit cartilagineux ou corné qui revêt la langue de presque tous les Oiseaux, ce qui, on doit le concevoir, est le plus grand obstacle à la perception des saveurs, un os hyoïde souvent considérable soutient encore cet organe. Ce fait est loin de s'accorder avec un haut développement de sensibilité en elle. Les autres parties de la cavité buccale offrent une organisation plus ingrate encore que celle de la langue, et peu susceptible de faire admettre qu'il y ait de leur part une participation quelconque à l'exercice du sens gustatif.

L'on ne saurait cependant nier que les espèces dont la langue est encore assez charnue et qui mâchent ou déchirent leur proie, comme les Perroquets et les Rapaces, n'aient ce sens plus développé que celles chez lesquelles cet organe, sans être presque entièrement cartilagineux, n'a cependant plus ce degré de mollesse et de flexibilité qui sont des conditions nécessaires de la sensibilité. Chez les Pics, les Torcols, les Canards, etc., la langue, bien que charnue, ne nous paraît pas propre à la gustation. Selon nous, elle serait plutôt affectée à l'action du toucher. Cette opinion paraîtra peut-être hasardée; mais que l'on réfléchisse à l'usage qu'en fait l'Oiseau, et l'on jugera des motifs qui nous font l'émettre. Les Pics la dardent dans les crevasses, dans les trous, sous l'écorce des arbres, non pas pour goûter si l'Insecte qui y est caché leur convient, mais pour le sentir et le saisir avec cette même langue. D'ailleurs l'enduit gluant qui l'invisque serait seul capable de s'opposer à la perception du goût. Il en est de même pour les Torcols. Quant aux Canards, il est tellement évident que la langue chez eux sert à toucher les matières nutritives qui se trouvent dans la vase, que tout dans leur bec, ainsi que nous l'avons déjà avancé plus haut, a été modifié pour une sorte de tact en rapport avec leur genre de vie.

Quelques ornithologistes ont voulu juger de l'étendue du goût des Oiseaux par le choix que font quelques-uns des fruits dont ils se nourrissent. S'ils savent préférer le grain mûr à celui qui ne l'est pas, si à côté d'un fruit vert ils choisissent celui qui ne l'est plus, c'est que, selon eux, les Oiseaux ont dans le goût un degré de finesse qui ne leur fait jamais défaut. Nous ne pensons pas que l'on doive argumenter de la sorte. Il y a dans ce choix plus d'instinct que de goût. Ils savent distinguer et juger de ce qui leur convient comme nous pouvons en juger nous-mêmes : la vue et l'instinct les guident.

La langue dans les Oiseaux sert encore à la déglutition; elle est dès lors accessoire de l'appareil digestif; elle sert aussi à l'articulation des sons, c'est-à-dire à la parole et au chant. Tout le monde sait que les Perroquets, et même beaucoup d'autres espèces, ce que nous dirons plus bas, ont la faculté de pouvoir prononcer et lier ensemble plusieurs mots. Si l'imitation de la voix humaine chez les Perroquets est poussée si loin, c'est que presque toute cette famille a une langue qui se rapproche le plus par sa forme et son organisation de celle des Mammifères.

S'il est vrai que les sensations soient en harmonie avec l'organe qui les reçoit, l'*odorat* dans la classe qui nous occupe, doit nécessairement être très-faible; car les narines, percées ordinairement au-dessus du bec, sont non-seulement très-imparfaites chez le plus grand nombre d'espèces, mais encore elles sont souvent recouvertes par des plumes, des poils, des écailles, ou par un repli charnu. Les molécules odorantes doivent donc rencontrer, dans la généralité des cas, un obstacle qui s'oppose à ce qu'elles puissent frapper directement la membrane sensitive qui doit les percevoir. Les autres parties de l'appareil olfactif sont du reste assez développées pour qu'on ait pu supposer que l'odorat chez les Oiseaux n'était pas tout à fait nul. Ainsi la membrane muqueuse est généralement, comme dans les Mammifères, rouge et tomenteuse; les fosses nasales, peu étendues et séparées l'une de l'autre par une cloison en partie osseuse et en partie cartilagineuse, renferment trois cornets de forme variable suivant les genres; et le nerf olfactif, en général très-grêle dans les Gallinacés et les Passereaux, est plus fort dans les Rapaces, les Palmipèdes, et surtout les Echassiers, où son volume est proportionné à la grandeur des cornets supérieurs du nez, sur lesquels ce nerf se répand. En un mot, l'organisation de l'appareil olfactif dans les Oiseaux différant dans sa totalité assez peu de ce que les Mammifères nous présentent, il serait assez rationnel d'admettre comme on l'a fait, que le sens de l'odorat peut être assez étendu.

Mais nous pensons que l'on peut avec plus de raison soutenir l'opinion de Buffon à ce sujet. Il nous semble (qu'on nous permette cette locution) que les Oiseaux sentent plus par la vue que par l'odorat, et que lorsque de fort loin ils se dirigent sur les corps qui peuvent leur servir de nourriture, c'est le premier de ces sens qui les guide plutôt que la perception des odeurs qui émanent de ces corps. Les Vautours, auxquels on a plus particulièrement attribué la faculté de sentir, parce qu'ils ne tardent pas à arriver de toutes parts et à se jeter en grand nombre sur une proie qu'on vient de leur abandonner, ne doivent cette réputation qu'à la perfection de leur vue. Vivant le plus ordinairement en troupe, toujours sur des lieux élevés, si l'un d'eux aperçoit un cadavre gisant, il se dirige sur lui avec célérité; dès lors l'éveil est donné, et toute la bande s'y précipite. D'ailleurs cet instinct longtemps attribué aux Vautours de recon-

naître à de grandes distances et par la finesse de leur odorat les charognes dont ils se repaissent, n'est rien moins que prouvé; au contraire, des expériences faites dans ces derniers temps au Jardin des Plantes, par MM. Isid. Geoffroy et Bourjeot, démontreraient le contraire (213).

Nous sommes loin de nier complétement le sens de l'odorat chez les Oiseaux; nous croyons seulement qu'il a fort peu d'étendue, et que tout ce qu'on en a dit mérite restriction. Il paraîtrait, d'après les observations de Scarpa, que l'odorat est plus parfait chez les mâles que chez les femelles.

Mais revenons. Les narines ou orifices externes (par opposition aux orifices internes ou arrière-narines, situées vis-à-vis de la glotte), percées comme nous venons de le dire, dans la mandibule supérieure, offrent de nombreuses différences dans la forme et la position. Elles sont ou rondes, ou ovales, ou linéaires, ou operculées, etc. Quant à leur position, elles sont basilaires ou basales, médianes, dorsales, latérales, ou marginales. Ce sont là tout autant de caractères employés en ornithologie pour l'établissement des genres et même des grandes familles.

Mais si le tact, si le goût et si l'odorat sont peu développés dans les Oiseaux, la vue et l'ouïe ont au contraire acquis un degré de perfection que l'on rencontre difficilement en dehors de cette classe. La *vue* surtout est, de tous les sens qui mettent l'Oiseau en rapport avec le monde extérieur, celui qui a le plus d'étendue. Aussi l'appareil dans lequel réside ce sens offre-t-il de particularités remarquables.

D'abord ce qui frappe lorsqu'on met à découvert les yeux d'un Oiseau, c'est le vo

(213) On a pris de la chair fraîche et de la chair corrompue exhalant une odeur fétide; on a caché plusieurs morceaux de ces chairs sous le sable qui garnit les cages qu'occupent les Vautours, et ceux-ci n'ont jamais fait un mouvement qui donnât à penser qu'ils soupçonnaient la présence de l'appât. Des petites boîtes en bois remplies de ces chairs corrompues leur ont également été abandonnées, et l'odeur insupportable qui en sortait n'a pas paru les affecter davantage. Les mêmes expériences ont été répétées pour le Corbeau, il est inutile de dire que les résultats ont été les mêmes. Quelle cause aurait pu s'opposer à faire découvrir à ces Oiseaux la nourriture qui était si près d'eux? Aucune, sans doute; car tout avait été combiné pour qu'ils pussent facilement sentir sans voir. On doit donc considérablement réduire ce qui a été dit de l'odorat des Oiseaux que nous venons de citer. Il est de fait qu'il est certains cas où il serait difficile de ne pas admettre que le sens de l'olfaction ait servi aux Corbeaux, par exemple, à découvrir des cadavres. Ceux qui pensent que ces animaux odorent citent en leur faveur des faits qui ont eu des témoins oculaires, et qui se sont passés pendant nos guerres de la république et de l'empire. Des soldats morts auraient été trouvés au milieu des forêts les plus épaisses, et quelquefois cachés dans des broussailles, qui déjà étaient devenus la proie des Corbeaux. Sans nous enquérir de l'authenticité du fait, nous dirons que malgré broussailles et autres obstacles, ces Oiseaux qui vont toujours quêtant partout, ont bien pu être servis par leur vue perçante. (Les anciens ont également écrit qu'après la bataille de Pharsale, les Vautours d'Afrique et d'Asie passaient en Europe pour y dévorer les cadavres, mais ils n'ont pas dit que ces Oiseaux eussent été attirés par l'odeur, ce que quelques commentateurs ont cru, mais à tort, devoir ajouter.) Les personnes qui auront vu des Corbeaux voler, qui auront remarqué les mouvements continuels de leur tête, qu'ils dirigent tantôt à droite tantôt à gauche, afin que rien de ce qui est au-dessous d'eux ne puisse leur échapper; qui après les auront vus comme nous, se jeter sur une charogne gisante au milieu des roseaux où elle avait été abandonnée, penseront peut-être comme nous qu'il n'y a rien de bien étonnant que des Corbeaux aient pu apercevoir des cadavres humains à travers des broussailles. Ces animaux, d'ailleurs, habitent les bois et les forêts: pourquoi dans leurs excursions à travers les arbres l'un d'eux n'aurait-il pas découvert la proie dont plus tard toute une troupe a fait sa curée? Les Corbeaux sont comme les Vautours, il suffit qu'un seul voltige en rond au-dessus d'un cadavre pour que tous ceux des environs le devinent et arrivent dessus. Au reste, pour qu'un corps répande une odeur qui puisse se sentir d'aussi loin qu'on prétend que le peuvent les Corbeaux et autres Oiseaux à qui cette faculté est reconnue, il faut certaines conditions; il faut que la putréfaction, par exemple, s'empare de ce corps: c'est ce qu'admettent les personnes qui sont le plus portées à accorder aux Oiseaux un odorat excellent. Eh bien! nous pouvons affirmer que bien souvent nous avons vu des Corbeaux se jeter sur des chiens ou des brebis galeuses qui venaient de mourir. L'air n'était certainement pas encore surchargé de molécules odorantes autres que celles qu'exhalait l'animal pendant sa vie, et pourtant celui-ci était déjà la proie de l'Oiseau qui guette les charognes. D'autrefois, nous avons été surpris de voir des Corbeaux s'abattre sur des animaux qui reposaient. Ces Oiseaux, trompés par un état de mort apparente, ne tardaient pas à fuir au moindre mouvement que faisaient ces animaux. Ici, comme toujours, c'était la vue qui les guidait: s'il en était autrement, on ne conçoit pas pourquoi, à moins que la faim ne les pressât, ils ne se jetteraient également pas sur tous ceux qui sont vivants, attendu qu'ils seraient plus l'odeur qu'ils répandent.

Après ce que nous venons de dire, nous ne nous amuserons pas à réfuter ceux qui pensent que les Pies et quelques autres Oiseaux fuient bien vite en sentant la poudre que porte avec lui le chasseur qui les poursuit. Ce sont là tout autant de fables inventées par l'ignorance la plus grossière et adoptées par ceux qui acceptent sans réfléchir une opinion de quelque part qu'elle vienne, surtout lorsque cette opinion renferme en elle quelque chose qui flatte l'imagination. L'extrême défiance de ces animaux, qu'on a dotées bien gratuitement d'une finesse qu'ils sont loin d'avoir, est la seule cause qui les détermine à éviter l'approche d'un ennemi qui cherche à les surprendre, car, soit qu'on ait un fusil, soit qu'on n'en est pas, quelque direction que l'on prenne pour les atteindre, elles n'en fuient pas moins vite ni moins soigneusement. D'ailleurs, ne pense des Oiseaux qui peuvent sentir la poudre, éviter par conséquent les suites qui en résultent souvent pour eux, et qui viennent d'eux-mêmes s'offrir au coup meurtrier lorsque le chasseur les attend caché sous la ramée? Nous avons vu plus d'une Pie se laisser ajuster tranquillement à deux pas de distance et être victime d'un sens qui lui faisait probablement défaut alors. Nous le répétons, cette erreur que nous ne combattrons pas davantage est des plus grossières, et l'admettre serait tomber dans l'absurde.

lume de ces organes par rapport au crâne. En effet, enchâssés dans des orbites profondes et largement évasées, ils occupent une grande étendue des parties latérales de la tête. Généralement et proportionnellement plus grands que ceux des Mammifères, leur forme, au lieu d'être globuleuse comme chez ces derniers, c'est-à-dire orbiculaire, est hémisphérique. Ils offrent en outre ceci de très-curieux, qu'à la demi-sphère représentée par la partie postérieure des globes oculaires, est adaptée une demi-sphère plus petite, constituée en partie par un cercle de pièces osseuses dont nous allons parler, et par la cornée transparente.

La plus excentrique des parties de l'œil des Oiseaux, celle qui chez tous les Vertébrés porte le nom de sclérotique, de nature fibreuse, en général assez mince dans toutes ses parties, mais un peu plus en arrière, où elle est percée d'un trou pour le passage du nerf optique, est soutenue, au niveau et autour de la cornée transparente, par un cercle de pièces osseuses ou cartilagineuses dont le nombre et la disposition varient, mais qui toujours forment, en s'imbriquant les unes sur les autres, une sorte de cylindre ou d'anneau assez dur et résistant. La cornée adaptée à l'extrémité de ce cylindre est remarquable par le degré de courbure qu'elle acquiert chez quelques espèces. A part cette particularité, elle n'offre rien de bien intéressant à noter : il en est de même de la choroïde de l'iris et de la rétine.

Mais un organe nouveau qui semblerait appartenir à cette classe seule, et qui a donné lieu à bien des conjectures sur les fonctions qu'il est destiné à remplir et sur sa nature, est celui auquel on a donné la dénomination de peigne ou bourse noire. Cet organe, avons-nous dit, paraît n'exister que chez les Oiseaux; cependant M. de Blainville, qui le considère comme un appendice de l'enveloppe vasculaire ou choroïde, pense qu'il n'est pas exclusif aux Oiseaux, comme on le croit généralement, et qu'il existe, modifié toutefois, chez beaucoup d'autres animaux. M. Giraldes, dans un excellent mémoire sur l'organisation de l'œil, donne une opinion qui viendrait à l'appui de celle du savant zootomiste; car il considère le peigne comme un grand procès ciliaire destiné sans doute à aider l'action des autres. Quoi qu'il en soit, ce peigne, dont la structure est cellulo-vasculaire, paraît tirer son nom de la forme carrée et lamelleuse qu'il présente, bien toutefois que cette disposition ne soit pas générale; car chez quelques espèces, telles que le Casoar, l'Autruche, le Hibou, etc., elle ressemble à une bourse conique. Les plis qu'il offre, retenus dans une situation fixe par une lame de tissu cellulaire, qui se distingue par sa blancheur de la teinte noire qui colore le peigne, varient de trois à seize. Comme cet organe prend naissance à la face interne du nerf optique pour se porter de là jusqu'au cristallin, à la partie postérieure duquel il paraît s'attacher, quelques anatomistes ont cru voir en lui un organe créé pour un but physique. Ils ont dit que par ce moyen l'Oiseau avait la faculté de reculer ou d'avancer le cristallin, et qu'il pouvait par conséquent ainsi habituer son œil aux distances. Cette faculté est en effet chez eux très-développée; mais est-elle due à cette particularité d'organisation que nous venons de signaler? nous n'oserions l'affirmer.

Nous ne dirons rien des parties accessoires ou de perfectionnement qui concourent encore à compléter l'appareil de la vision dans la classe qui fait le sujet de cet article. Rien en elles de bien remarquable à noter : toutes, l'humeur vitrée, l'humeur aqueuse, le cristallin, les muscles, les glandes lacrymales, diffèrent fort peu de ce qui existe chez les Mammifères.

Un seul fait essentiel, important autant que peuvent l'être tous ceux qui dominent dans une organisation, est celui de l'existence d'un troisième voile palpébral. Tous les Oiseaux ont, outre les deux paupières horizontales, l'une supérieure, l'autre inférieure, dont les bords, dégarnis de cils, sont pourvus quelquefois de petites plumes particulières qui en tiennent lieu; tous les Oiseaux, en outre de ces deux paupières, ont encore, disons-nous, une troisième membrane palpébrale, placée verticalement au-dessous des autres. « C'est, dit M. de Blainville, un repli fort étendu de la conjonctive, translucide, situé obliquement à l'angle nasal de l'œil, de forme triangulaire, et dont le bord libre est oblique de haut en bas et de dehors en dedans, du moins quand elle est étendue; car dans l'état de repos cette membrane se plisse verticalement dans l'angle de l'œil. » Cette paupière, par l'action d'un muscle spécial (le pyramidal), peut être déroulée ou tirée comme un rideau au-devant de l'œil, et servir par conséquent, soit à nettoyer cet organe et à le débarrasser des corpuscules qui seraient venus s'y fixer, soit à le protéger contre l'action trop violente de la lumière, en diminuant par sa présence l'intensité des rayons lumineux. On ne saurait se refuser à reconnaître que ce ne soit à l'existence de cette troisième paupière que les Oiseaux de proie doivent la faculté de pouvoir regarder fixement le soleil, faculté dans laquelle le vulgaire a vu quelque chose d'insolite qu'il n'a pu s'expliquer, et de laquelle sont nées des interprétations fausses et le plus souvent superstitieuses. Il paraîtrait aussi que c'est pour affaiblir la trop grande activité de la lumière que quelques espèces d'Oiseaux ont leur pupille susceptible, comme celle des Chats, d'une contraction ou d'une dilatation plus ou moins grande, suivant que la lumière est plus ou moins vive. Les Oiseaux de proie nocturnes sont généralement dans ce cas.

Il est inutile de dire que le nerf optique est le *sensus* de l'œil, et que c'est lui qui perçoit les impressions du monde extérieur.

On se tromperait fort si l'on croyait que tous les Oiseaux ont l'organe de la vue dé-

veloppé au même degré. Chez eux, il est vrai, on ne trouve pas de différences essentielles; mais il en est quelques-unes qui sont assez intéressantes pour que nous croyions devoir en parler, et ces différences toutes spéciales sont en rapport, d'après le savant auteur des *Principes d'anatomie comparée*, ou avec le mode de nourriture, soit pendant le jour, soit durant la nuit, ou avec le séjour habituel des Oiseaux.

Ainsi, ceux qui se nourrissent de proie vivante qu'ils chassent et poursuivent de vive force, ont en général l'organe de la vue plus développé et par conséquent ce sens plus parfait. Nous ne prétendons pas seulement parler ici des Oiseaux de proie proprement dits, dont tout le monde connaît la puissance de vol et l'étendue de la vue. Qui n'a, en effet, une fois au moins, été frappé d'étonnement en voyant le Faucon du haut des airs et d'une distance qui le rendait presque imperceptible, tomber sur un tout petit animal? Mais pour nous, ceux-là se nourrissent aussi de proie vivante qui chassent les Insectes au vol, et ceux-là n'ont pas moins été favorisés par la Nature sous le rapport de la vue; car si nous sommes surpris qu'un Epervier ou une Crécerelle ait pu apercevoir de fort loin le Mulot ou l'Alouette qui couraient dans l'herbe, nous devons l'être également lorsque nous voyons un Gobe-Mouche s'élever contre le Moucheron qui vole, l'Hirondelle happer sous nos yeux la Mouche qu'elle avait déjà aperçue d'une distance fort grande, ou le Martinet, dont la vue est tellement perçante, qu'il peut distinctement apercevoir un objet de cinq lignes de diamètre (ce qui est certes beaucoup plus petit qu'un Passereau ou un Rat) à la distance de plus de trois cents pieds.

Les Oiseaux crépusculaires, ou ceux qui cherchent leur nourriture lorsque la nuit se fait, ont proportionnellement les plus grands yeux. La rétine chez eux est très-sensible et susceptible de sentir une petite quantité de rayons lumineux; la pupille peut aussi se dilater grandement : de sorte qu'il y a dans l'œil de ces espèces une combinaison et une modification admirables, pour qu'à la faveur d'une lumière excessivement faible l'animal puisse apercevoir sa proie.

Ce qui paraît le plus apporter des différences dans l'appareil de la vision chez les Oiseaux, c'est la densité du milieu dans lequel chacun d'eux est appelé à vivre. Depuis l'Aigle, qui s'élève dans les airs, jusqu'au Pingouin, qui a des habitudes essentiellement aquatiques; depuis les espèces terrestres, telles que les Gallinacés, jusqu'à celles qui s'y rendent quelquefois, comme certains Echassiers et certains Palmipèdes, on peut observer des différences caractéristiques, surtout dans la forme du cristallin.

En vérité, plus on y réfléchit, plus on voit que la Nature, dans son admirable prévoyance, n'a rien négligé pour rendre possible l'existence des espèces. « Le sens de la vue, dit Buffon, étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus, et les Oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui les guide plus parfait et plus sûr que celui des Mammifères. Ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace; il faut donc qu'ils en voient l'étendue et même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires; l'Oiseau n'aurait jamais osé se servir de sa légèreté ni prendre un essor rapide; il n'aurait fait que voler lentement, dans la crainte des chocs et des résistances imprévues. La seule vitesse avec laquelle on voit voler un Oiseau peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative : un Oiseau dont le vol est très-vif, direct et soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme qui néanmoins se meut plus lentement et plus obliquement; et si jamais la Nature a produit des Oiseaux à vue courte et à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre : d'où l'on doit présumer que les Oiseaux dont le vol est le plus court et le plus lent sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue, comme l'on voit dans les Quadrupèdes ceux que l'on nomme paresseux (l'Unau et l'Ai), qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts et la vue basse. »

De cette page ingénieuse du maître, la finalité ressort tout entière pour venir confirmer le principe que nous avons énoncé en commençant. La nécessité pour l'Oiseau d'avoir avec un vol rapide, direct ou soutenu, une vue excellente, est un fait qui n'a pas d'exception. Il semblerait même que dans la Nature l'une de ces facultés ne peut exister sans l'autre.

Bien que chez les Oiseaux on ne rencontre pas ce qu'on appelle une conque auditive, c'est-à-dire un organe propre à colliger les sons, l'on peut dire qu'après la vue, l'*ouïe* est chez eux le sens qui a acquis le plus de finesse. Nous ne citerons pas pour seule preuve la facilité avec laquelle la plupart retiennent les airs qu'on leur apprend et même des paroles; nous ne verrons pas dans le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, comme le dit Buffon, surtout lorsqu'ils sont le plus heureux, nous ne verrons pas là le seul indice d'un sens perfectionné; non. Mais, prenant des caractères plus généraux, susceptibles de pouvoir être appliqués à toute cette classe, nous donnerons encore comme preuve de l'excellence de ce sens dans les Oiseaux la faculté qu'a chaque espèce de pouvoir distinguer de fort loin le chant ou les cris d'appel de son espèce, lorsque les chants ou les cris d'appel d'une foule d'autres Oiseaux se font entendre en même temps. Ils paraissent être plus particulièrement affectés des sons

qui leur sont connus; ils les perçoivent, bien que faibles et couverts par mille autres sons, avec une facilité presque incroyable.

L'appareil auditif en lui-même n'offre de remarquable que sa simplicité relativement à ce qu'on connaît dans l'homme. Nous avons déjà noté que les Oiseaux sont dépourvus de conque auditive, à moins qu'on ne considère comme telle la valvule membraneuse que l'on distingue dans l'oreille des Hiboux et des Chouettes, ce que quelques anatomistes sont portés à admettre. Nous ferons encore remarquer qu'on ne trouve plus, comme dans les Mammifères, de Limaçon proprement dit; un petit tube terminé par un cul-de-sac en tient lieu; la chaîne des osselets est également dans une disposition différente, et tend à passer aux fonctions de déglutition. Les canaux demi-circulaires, au nombre de trois, deux à peu près verticaux, et l'autre horizontal, s'étendent dans le crâne et sont environnés de nombreuses cavités aériennes en communication avec la caisse du tympan.

De tous les Oiseaux, ceux qui se nourrissent de proie qu'ils chassent durant la nuit, ont l'appareil d'audition le plus perfectionné. Quelques physiologistes ont prétendu qu'en général le sens de l'ouïe dans les Oiseaux est plus étendu que celui des Mammifères. Cette opinion est susceptible d'être controversée. Si les Oiseaux, dans beaucoup de cas, peuvent percevoir un son quelconque à une distance considérable et telle qu'il serait impossible à un Mammifère d'entendre, c'est que les premiers se meuvent dans un milieu où le son peut leur arriver sans obstacles, tandis que les seconds vivent habituellement dans des lieux qui empêchent celui-ci de se propager et par conséquent d'être perçu de fort loin. Un Oiseau qui repose à terre ou sur l'arbre de la forêt, celui dont le vol est bas, entendra certainement à des distances bien moins grandes que cet autre qui vogue dans les airs : c'est ce dont il est facile de se convaincre (214).

Tels sont les sens qui mettent l'Oiseau en rapport avec le monde extérieur, et par conséquent aussi avec ses semblables, et qui le déterminent à agir de telle ou telle manière. Mais, pour que l'action s'accomplisse, pour qu'il y ait mouvement ou déplacement de la part d'un animal, il faut des organes propres à l'exécuter. Ces organes sont les os, les muscles, etc., dont l'ensemble constitue l'*appareil de progression* ou de *locomotion*. Or, est-il sous ce rapport une classe de Vertébrés, nous dirons plus, un seul être qui puisse l'emporter sur les Oiseaux? Non, sans doute. Le Reptile, lourd et pesant, est fixé au sol qui l'a vu naître; le Poisson, dans son élément humide, fait bien quelquefois des trajets considérables avec une vitesse extrême; le Mammifère peut parcourir aussi en peu d'instants des distances très-éloignées; mais rien n'égale la célérité et la durée du mouvement de l'Oiseau. Favorisé par des moyens locomoteurs puissants, plongé dans un milieu qui lui offre peu de résistance, lui seul peut parcourir vingt lieues à l'heure (215). Le principal mode d'action, le plus important des mouvements

(214) Lors du passage annuel qui a lieu ordinairement en septembre et octobre (ici nous prenons à témoin toutes les personnes qui, poussées par le plaisir de la chasse, ont suivi ce passage), il arrive fréquemment que la prévision d'un mauvais temps est cause que les Oiseaux volent en rasant presque la terre; d'autres fois, c'est le vent qui les force à s'abaisser ainsi. Eh bien! dans ces cas, il est rare de les voir se rendre à la voix qui les appelle; ils passent outre sans s'arrêter (toutefois, lorsqu'ils sont en dehors de certaines limites, car, comme nous allons le dire, s'ils passent assez près pour que la voix des appeaux leur arrive, ils *donnent*, selon l'expression des chasseurs); lorsqu'au contraire le ciel leur présage une belle journée, lorsqu'ils tiennent le haut des airs, alors la chasse est fructueuse; car alors ils tombent au moindre cri d'appel quelque élevés qu'ils soient; on les voit même se retourner bien souvent pour voler à leur perte, lorsque déjà ils avaient dépassé les filets, et que le pipeur, à cause de leur éloignement, désespérait de s'en emparer. Comment expliquer ce fait qui, nous le répétons, se présente fréquemment, si ce n'est par les circonstances de position qui ont servi plus ou moins favorablement l'ouïe de l'Oiseau? Dans un cas, nul obstacle ne s'opposait à ce que la voix des appelants arrivât jusqu'à lui, et dans l'autre, son vol près de terre ne lui permettait pas de recueillir les sons, ni aussi nettement, ni d'aussi loin, et ce qui le prouve, c'est ce que si la distance qui sépare celui-ci de ceux qu'on a placés pour le piper est assez peu grande, on le voit se rendre à leurs cris. Pour nous, il resterait donc encore à juger si les Oiseaux ont l'ouïe plus étendue que les Mammifères. Il est probable que, si l'on plaçait ces derniers, ceux du moins qui ont ce sens convenablement développé, dans les mêmes circonstances, l'on verrait qu'ils ne le cèdent en rien sous ce rapport aux animaux dont nous faisons l'histoire, puisque ceux-ci, placés près de terre, paraissent ne pas mieux entendre qu'un Mammifère.

(215) Pour donner quelque idée, dit Buffon de la durée et de la continuité du mouvement des Oiseaux, et aussi de la proportion du temps et des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vitesse avec celle des Quadrupèdes dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées. Le Cerf, le Renne et l'Elan peuvent faire quarante lieues en un jour; le Renne attelé à un traîneau en fait trente, et peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite. Le Chameau peut faire trois cents lieues en huit jours; le Cheval, élevé pour la course et choisi parmi les plus légers et les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes; mais bientôt sa vitesse se ralentit, et il serait incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il aurait entamée avec cette rapidité. Nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglais, qui fit en onze heures trente-deux minutes soixante-douze lieues, en changeant vingt et une fois de cheval. Ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vitesse des Oiseaux est bien plus grande; car en moins de trois minutes on perd de vue un gros Oiseau, un Milan qui s'éloigne, un Aigle qui s'élève et qui présente une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'Oiseau parcourt plus de sept cent cinquante-trois toises par minutes, et qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure: il pourra donc aisément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol; ce qui suppose plusieurs

de l'Oiseau, étant le vol, tout contribue à le rendre facile.

D'abord c'est, comme nous l'avons établi plus haut, un corps favorablement construit, des plumes d'une légèreté remarquable, puis, ce que nous allons dire, une disposition générale qui permet à l'air de pénétrer presque toute l'organisation. Les os mêmes, si lourds dans les autres Vertébrés et remplis dans leur intérieur d'une substance huileuse qui ne contribue nullement à en diminuer le poids, non-seulement sont vides dans les Oiseaux (216), mais de vastes cellules aériennes les parcourent encore (217). Il n'est pas jusqu'à ceux de la tête qui ne présentent ce caractère. En effet, on est surpris de voir non-seulement chez les espèces dont le crâne est le plus mince, mais encore chez celles dont la tête est surmontée d'énormes éminences osseuses, on est surpris, disons-nous, de voir un diploé d'autant plus vaste que les os ou les protubérances osseuses sont plus forts, contribuer considérablement à leur donner cette apparence volumineuse. Ici nous entrerons simplement dans quelques considérations qui sont du domaine de la physiologie plutôt que de l'anatomie.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la colonne vertébrale. Si, dans les Mammifères, si plus encore dans les Reptiles sauriens, ophidiens, etc., cette partie du squelette sert à la locomotion, il n'en est pas de même dans les Oiseaux; jamais celle-ci ne s'exécute au moyen de la colonne vertébrale. Il y avait exigence physiologique pour l'immobilité complète d'une série de vertèbres; il fallait qu'elles prêtassent un point d'appui solide aux membres qui exécutent le mouvement; aussi forment-elles en se soudant un levier inflexible. Cette disposition est surtout très-prononcée dans les Oiseaux voiliers (218). Cependant la colonne vertébrale n'est pas complétement immobile, ce caractère n'atteint que les vertèbres dorsales et sacrées. Celles du cou, dont le nombre varie de neuf à vingt-trois, peuvent être mues dans tous les sens.

Une erreur que nous devons signaler parce que nous l'avons retrouvée dans quelques ouvrages modernes qui ne laissent pas que d'être estimés, est celle qui veut que la longueur du cou (qui dépend du nombre ou de l'étendue des vertèbres qui composent cette région) soit toujours en rapport avec la longueur des jambes. Les auteurs qui ont ainsi conclu n'ont eu sans doute en vue que quelques espèces d'Echassiers, tels que les Grues, les Cygognes, les Hérons, chez lesquels il y a harmonie entre la longueur de la région cervicale et celle des membres postérieurs; mais combien d'autres espèces ne trouve-t-on pas qui, avec des jambes fort courtes, possèdent un cou très-long, ou d'autres qui, avec un cou court, ont les jambes fort longues? Nous ne citerons que deux exemples dont tout le monde pourra apprécier la valeur. Qui n'a été frappé de la longueur qu'offre le cou du Cygne (219), pourtant ses pieds sont excessivement courts. Qui n'a vu l'Echasse, dont le cou contraste si bien avec l'étendue, l'on pourrait dire démesurée des membres qui lui ont valu le nom qu'elle porte? D'où vient que ces Oiseaux par leur organisation sont si manifestement en dehors d'une loi que l'on croyait applicable à toutes les espèces? Nous le répéterons encore, c'est que la nature a fourni à chaque être des moyens en rapport avec ses besoins. Le Cygne, dans sa vie aquatique, cherchant sa nourriture au fond de l'eau, devait avoir un long cou afin de pouvoir atteindre les bas fonds; et l'Echasse trouvant la sienne à la surface du même élément, avait besoin non pas qu'un grand nombre de vertèbres cervicales vînt augmenter l'étendue de cette région, mais au contraire que les os des membres postérieurs prissent le plus grand développement possible en longueur, afin qu'ils fussent un moyen pour cet Oiseau, qui passe sa vie sur les rivages, de s'avancer jusqu'à une certaine distance dans l'eau. Quelque point de l'organisation des Oiseaux que l'on consulte, on y découvre toujours le but final. L'on voit dès lors que, la nature, pour arriver aux mêmes fins, ayant modifié ou varié

intervalles dans le jour, et la nuit entière de repos. Nos Hirondelles et nos autres Oiseaux voyageurs peuvent donc se rendre de notre climat sous la ligne en moins de sept à huit jours. M. Adanson a vu et tenu, à la côte du Sénégal, des Hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit à neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit qu'en Perse (*Voyages*, tom. I, p. 416), le Pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connaît l'histoire du Faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, et reconnu à l'anneau qu'il portait; celle du Faucon des Canaries, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en sept heures, ce qui fait un trajet de deux cent cinquante lieues. Hans Sloane assure qu'à la Barbade, les Mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cents milles de distance, et qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues indique assez la possibilité d'un voyage de deux cents; et je crois qu'on peut conclure de la combinaison de ces faits qu'un Oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

(216) Dans le jeune âge pourtant ils sont remplis de substance médullaire, qui se résorbe peu à peu pour être remplacée chez l'adulte par un vaste creux qui règne dans toute l'étendue de l'os.

(217) Carus voit encore une nouvelle cause d'allégement dans ce que l'air qui remplit les différentes cavités, ayant servi à la respiration, contient une plus grande quantité d'azote que l'air extérieur.

(218) Dans le vieux coq, les vertèbres dorsales finissent également par se souder depuis les vertèbres du cou jusqu'aux vertèbres sacrées; c'est à point même que les muscles s'atrophient et que les tendons s'ossifient, lorsque, les vertèbres se soudant entre elles, le mouvement est devenu impossible.

(219) Ce fait de la longueur du cou dans le Cygne est tellement connu, qu'il est d'usage de dire d'une femme dont le cou sort un peu de la règle ordinaire qu'elle a un cou de Cygne.

des moyens, il ne peut y avoir rien d'absolu dans cette prétendue loi qui veut que la longueur du cou soit proportionnée à celle des jambes. Nous admettons pourtant que c'est là un fait général ; mais nous sommes loin de vouloir en faire une règle que des exceptions nombreuses et telles que celles que nous venons de citer détruisent infailliblement.

Après les vertèbres cervicales, celles dont se compose le coccyx jouissent encore d'une certaine mobilité. On conçoit qu'il doive en être ainsi, surtout dans les Oiseaux voiliers ; car, les pennes qui les dirigent dans le vol (les rectrices ou pennes de la queue) s'attachant sur cette partie, il devenait nécessaire qu'elles ne fussent pas entièrement fixes, pour que leur mouvement favorisât ceux qu'exécutent les rectrices dans l'action de la locomotion aérienne. Les vertèbres coccygiennes, variant de huit à dix, offrent encore ce caractère remarquable, qu'au lieu de diminuer insensiblement de la première à la dernière, comme dans les Mammifères, elles conservent à peu près le même volume jusqu'à la dernière, qui s'élargit tout à coup, acquiert le plus de développement, et offre des crêtes saillantes pour l'attache des muscles et l'insertion des pennes. Cependant, dans les Apténodites, dont la queue est très-faible, pour ne pas dire nulle, les vertèbres vont en diminuant, la dernière étant quelquefois réduite à un petit os conique, comme cela se voit d'ailleurs d'une manière bien plus saillante dans les espèces du genre Autruche. Elles rappellent à cet égard les vertèbres coccygiennes des Mammifères.

Mais un perfectionnement qu'offre seul le squelette des Oiseaux est celui qui est relatif à la disposition du thorax, que concourent à former les côtes et le sternum. Il est vaste, jouit d'une mobilité excessive, et a de plus acquis un degré de solidité remarquable par la réunion des côtes entre elles au moyen de petites apophyses osseuses ; par la pièce sternale, qui est fort grande et formée d'un seul os, et par la soudure des vertèbres dorsales, comme nous l'avons déjà indiqué. Toute l'action, pendant le vol, se concentrant sur cette partie, le thorax, il devenait nécessaire qu'il y eût harmonie entre elle et les forces qui devaient se produire. Aussi voyons-nous les Oiseaux qui ne volent pas, tels que les Casoars, les Autruches, avoir le sternum (220) dépourvu de cette crête osseuse (le bréchet) qui sert à l'insertion des principaux agents de la locomotion aérienne, c'est-à-dire des muscles pectoraux; chez eux le plastron sternal n'a plus cette grandeur extraordinaire que présente celui des Colibris, des Martinets, des Engoulevents, que l'on sait être d'excellents voiliers; il est étroit et affecte une forme bombée en avant; les apophyses qui contribuent à consolider les parois latérales de la cavité thoracique sont étroites et grêles. Cette dégradation, si l'on peut ainsi appeler une modification dont le but est physiologique, se remarque déjà dans plusieurs Echassiers au vol pesant et lourd, et dans un grand nombre de Gallinacés. Mais un fait qui aurait lieu d'étonner s'il n'était expliqué par les mœurs de l'Oiseau, est celui que fournit le sternum des Manchots. Sous le rapport de son développement, il ne le cède presque en rien à ceux des meilleurs voiliers. Cette exception apparente est due à l'usage que cette espèce fait de ses membres antérieurs pour la natation : à cet effet son membre alaire a été également pourvu d'une sorte de rotule.

Chez les Oiseaux marcheurs ou coureurs, les parties postérieures se sont développées en raison inverse des parties antérieures. Si, chez eux, le sternum et tous les os attenants ont pris un caractère de faiblesse, s'ils ne sont pas pourvus de ces clavicules fortes, solides et élastiques qui servent à favoriser la locomotion aérienne, en se détendant comme un arc et en repoussant les ailes, lorsque celles-ci, pendant l'action du vol, sont rapprochées du corps par les puissances musculaires; si, chez eux, l'omoplate, l'humérus, les os de l'avant-bras et ceux de la main, comparés à ceux des Oiseaux de proie, des Pétrels, des Frégates, se trouvent être réduits à leur plus simple expression, comme dans les Autruches, les Casoars, l'on peut dire que par compensation leurs membres postérieurs et leurs dépendances ont, plus que dans les Oiseaux voiliers, acquis un degré de solidité remarquable. Chez eux, les os du bassin offrent des surfaces plus vastes, des dépressions plus profondes et des saillies plus grandes pour l'attache des muscles; les os des jambes sont gros, forts et solides; il y a donc sous

(220) Le sternum des Oiseaux a été assez longtemps l'objet de discussions vives. Ces discussions, qui ont eu lieu au sein de l'Académie, entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, étaient relatives à la manière dont se fait l'ossification de cet os dans les Oiseaux. En laissant de côté le cas exceptionnel de ceux qui n'ont pas de bréchet, et notamment de l'Autriche, Cuvier n'avait connu que deux modes d'ossification, par deux points et par cinq ; il était porté à penser que ces deux modes étaient les seuls dans toute la série ornithologique, le premier paraissant être propre aux vrais Gallinacés, l'autre à tous les Oiseaux. Mais M. Lherminier, qui a depuis longtemps publié un travail sur la conformation des sternums, tendant à confirmer par des observations nombreuses la pensée qu'avait eue et qu'avait déjà exécutée M. de Blainville, de faire servir cet os comme caractère zoologique propre à bien établir les familles naturelles (moyen qui, nous devons le dire, commence à être employé avec succès, après avoir eu de nombreuses improbations), M. Lherminier, disons-nous, a reconnu que si aucun autre Oiseau ne présente exactement les cinq pièces sternales des Gallinacés, il en est, tels que les Faucons, les Bécasses, les Mouettes, les Pingouins, qui offrent ces cinq pièces disposées d'une manière analogue. Il a vu aussi que parmi les Oiseaux où le nombre des points d'ossification diffère, beaucoup présentent un mode de développement différent de celui du Canard, certaines espèces ayant trois pièces principales, et d'autres quatre. Enfin, il a constaté que l'on pouvait en compter jusqu'à six dans les Pigeons.

ce rapport antagonisme entre les membres antérieurs et les postérieurs : l'un est toujours développé en raison inverse de l'autre.

Ce fait, qui paraît être général, n'est pourtant pas absolu ; car on trouve que les espèces qui se servent du membre postérieur pour saisir une proie ou pour se retenir à des corps, ont le squelette de cette partie presque aussi perfectionné que celui duquel dépend la puissance de vol. Nous devons cependant citer ici un cas en apparence exceptionnel, surtout si l'on n'a égard qu'à la longueur des parties osseuses, et ce cas nous conduira à réfuter une opinion émise par plusieurs ornithologistes et adoptée par un grand nombre de personnes. Nous voulons parler du peu d'étendue que présentent en même temps les os de l'aile et ceux de la jambe des Martinets et des Colibris. On est étonné de voir combien sont courtes les parties solides de ces deux membres; mais lorsqu'on ne se hâte pas de porter un jugement *de visu*, lorsqu'on vient à les comparer attentivement, on constate que les os des ailes, bien que courts, sont larges, forts et parsemés d'aspérités saillantes, tandis que ceux des jambes sont faibles et grêles ; en outre, le sternum, les clavicules, les omoplates, annoncent un vol énergique, lorsqu'au contraire les os du bassin portent avec eux un caractère de faiblesse qui indique combien peu ces Oiseaux font usage de leurs membres postérieurs. D'ailleurs les organes accessoires de la locomotion aérienne, les pennes alaires, par leur développement et leur disposition, sont un type de perfection.

C'est parce que tout le monde connaît la vitesse avec laquelle le Martinet vole que nous le choisirons pour exemple, afin de démontrer que la rapidité du vol ne coïncide pas avec une aile vaste, large, et dont les leviers sont longs, ce qu'ont prétendu quelques ornithologistes, mais bien avec une aile étroite et des os excessivement courts (ici nous ne prétendons parler que des os qui composent l'aile et qui en déterminent la longueur). La grandeur de l'aile indique une grande étendue dans le vol ; l'Oiseau peut se soutenir dans les airs longtemps et sans efforts ; sa progression peut même être quelquefois rapide comme celle de l'Albatros ; mais c'est ordinairement avec des leviers courts que l'action est prompte, et plus ils le sont, plus la rapidité est grande. Voyez la Taupe : avec quelle énergie ne creuse-t-elle pas la terre? Voyez le Martinet : quelle vélocité à fendre les airs! L'un et l'autre ont les membres antérieurs excessivement réduits, mais forts et servis par des muscles puissants. L'un fait dans la terre ce que l'autre fait dans l'air; tous les deux avec les mêmes moyens, et tous les deux avec la même promptitude. Les Oiseaux-Mouches, qui ont reçu sous le rapport du squelette une oganisation en tout pareille à celle des Martinets, passent, au dire des voyageurs, rapides comme l'éclair.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails au sujet du squelette; nous laissons à l'anatomie le soin de discuter les autres points importants, et nous renvoyons par conséquent au mot général Squelette.

Quant aux muscles, sur lesquels nous n'avons que fort peu de choses à dire, ils jouissent en général d'une contractilité extrême et ont un caractère qui se rattache d'une manière intime à celui de l'organisation générale. En effet, avec une circulation rapide d'un sang très-chaud et riche en oxygène, avec une respiration vive et étendue, enfin avec un perfectionnement notable du système nerveux, toutes choses sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, le système musculaire ne pouvait qu'acquérir le caractère qui le distingue. La fibre qui compose les muscles, sèche et ferme, est d'un rouge intense qui fait opposition à la couleur blanche nacrée des tendons qui la terminent. Ce qui est d'une importance physiologique digne d'être notée, c'est que, à l'exception des Oiseaux de basse-cour, de ceux que l'homme a soumis pour ses plaisirs ou ses besoins, on ne voit pas dans les interstices musculaires de ces couches épaisses de tissu cellulaire que l'on rencontre assez souvent chez les Mammifères.

Le mouvement développant les organes en raison inverse de l'inertie, et les Oiseaux étant de tous les êtres ceux qui paraissent le plus constamment agités, il eût été facile d'en déduire le grand développement des muscles. Mais de plus, en faisant l'application de cette loi aux diverses parties de l'Oiseau, on peut préjuger quelles sont celles qui, par l'accroissement qu'elles ont pris, dominent les autres. Nous avons déjà vu que chez les Oiseaux voiliers l'appareil osseux qui concourt à l'exécution du vol a acquis un degré de solidité que n'offrent pas, chez les mêmes Oiseaux, les membres postérieurs, condamnés pour ainsi dire à l'inaction. Or il en est de même des muscles. Les pectoraux étant les principaux agents de la locomotion aérienne, sont chez eux forts et puissants. Les Manchots, qui nagent au moyen de leurs deux paires de membres, et chez lesquels par conséquent tout le système musculaire est mis continuellement en activité, ont également les muscles pectoraux très-développés. Le fait inverse se rencontre chez les Coureurs ; les parties osseuses et charnues de la poitrine et des membres antérieurs sont comme atrophiées, tandis que chez eux les muscles de la ceinture et des appendices postérieurs ont pris un accroissement prononcé. Mais en outre de cet accroissement, indice d'une progression terrestre très-énergique, le tissu fibreux des muscles de la jambe est envahi par un dépôt de matière calcaire qui se dispose sous forme de lames osseuses, lesquelles en augmentant la densité des organes dont elles font partie, sont encore une disposition favorable à l'action des puissances (221).

(221) Ces lames osseuses dont nous parlons sont à la connaissance de tout le monde ; car il n'est

Les divers modes de locomotion des Oiseaux sont la progression terrestre ou la course, le saut et la marche; l'action de nager, qui s'exécute, soit à la faveur d'une direction particulière imprimée aux doigts, soit au moyen du bec; la natation, qui s'effectue au moyen des membres postérieurs organisés favorablement pour frapper l'eau; l'action de plonger, qui, d'après Barus, doit résulter autant de la compression des cellules aériennes que de la direction que l'Oiseau donne à ses pattes, et le vol. Celui-ci, le plus important de tous, s'exécute par des chocs successifs que les ailes impriment à l'air. Les Oiseaux, après s'être élevés, se dirigent dans l'espace à l'aide des plumes de la queue, qui agissent comme le gouvernail d'un vaisseau, et en diminuant aussi le mouvement de l'une ou de l'autre aile; ils descendent en étalant largement les rémiges et les rectrices, et en remplissant d'air leurs cellules aériennes, et ils se précipitent, ils tombent sur un objet avec plus ou moins de rapidité, en comprimant ces mêmes cellules, en rapprochant les ailes du corps et en les laissant dans l'inaction.

Mais s'il est une fonction qui chez les Oiseaux domine toutes les autres, c'est, sans contredit, la *respiration*. Elle est chez eux plus étendue que dans aucune autre classe d'animaux, et est devenue en quelque sorte générale, puisqu'elle s'exécute dans presque toutes les parties du corps de l'animal; chez eux, il n'y a plus de diaphragme proprement dit pour tracer les limites des cavités thoracique et abdominale; de ce muscle vaste et si caractérisé chez les Mammifères, il n'existe que de petits faisceaux de nature membreuse plutôt que musculeuse, rejetés sur les parties latérales du corps; chez eux il y a donc communication entre les organes respiratoires et les viscères abdominaux, et, l'air pénétrant dans toutes les parties, même dans les os, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il y a, si nous pouvons nous servir d'une expression qui traduit un état pathologique, il y a, disons-nous, un emphysème de presque tout le corps de l'Oiseau.

Mais procédons à l'examen que nous avons à faire des parties qui concourent à former l'ensemble de l'*appareil respiratoire* des Oiseaux, de manière à apprécier successivement tous les faits par lesquels s'accomplit la respiration.

Les cavités naturelles que l'air traverse lorsqu'il est expiré et respiré, les fosses nasales et la bouche, dont au reste nous avons parlé ailleurs, doivent être négligées pour ne nous occuper que de l'appareil essentiel de la respiration. Comme dépendance de cet appareil, nous parlerons d'abord de la trachée-artère, dont la forme générale présente quelques caractères que nous ne devons pas négliger.

Ce qui frappe d'abord dans la trachée-artère, c'est son excessive longueur par rapport à celle du cou. Chez les mâles de certaines espèces, son étendue est si grande, qu'elle forme divers replis qui, au lieu de se loger, comme il semblerait que cela dût être, dans l'intérieur du thorax, se placent dans l'épaisseur même de la crête du sternum, développé considérablement à cet effet. Ce fait se rencontre chez le Cygne chanteur (*Cycnus canorus*) et chez la Grue; chez d'autres, ces flexuosités sont moins grandes, la trachée étant plus courte, et elles sont seulement alors placées sous le jabot; chez d'autres enfin, elle est assez longue pour former des anses qui ne se logent plus ni dans la crête sternale ni sous le jabot, mais au-devant de la poitrine, entre la peau et les muscles pectoraux (222).

La structure de la trachée est également fort remarquable. De véritables anneaux presque entièrement osseux, séparés par de larges intervalles, de manière à pouvoir aisément être mus et changer de volume pour produire toutes les modulations de la voix; des muscles nombreux, mieux développés que ceux des Mammifères, entrent dans sa composition. Mais c'est surtout chez les Oiseaux chanteurs mâles que l'organisation de la trachée est arrivée à une perfection admirable. Les Palmipèdes et les Echassiers offrent également des modifications fort remarquables de l'organe dont il est question. Chez eux, certains anneaux se soudent ensemble, se dilatent, produisent des renflements qui affectent des formes différentes selon les espèces, et qui influent puissamment sur l'étendue de la voix. Ce caractère est exclusif aux mâles : les Canards, les Harles, l'offrent d'une manière très-prononcée.

Les Oiseaux sont les seuls animaux chez lesquels on rencontre immédiatement à la division de la trachée, c'est-à-dire à la naissance des bronches, un second larynx, com-

vs contredit personne qui n'ait constaté leur présence dans cette partie du Poulet, de la Perdrix ou de la Dinde, etc., que l'on nomme vulgairement, mais fort improprement la cuisse : c'est jambe que l'on devrait dire.

(222) Telles sont les modifications que la Nature apportées dans l'organisation des animaux d'une même classe, que l'homme doit apprendre par elles à être sobre de conclusions. Jusqu'à ce jour on ne connaissait comme fait particulier d'un développement excessif de la trachée, que celui qu'offraient les espèces (Cygne et Grue) que nous venons de citer. Il semblait qu'un organe aussi essentiel que celui qui donne passage à l'air, devait toujours, lorsque son étendue est trop grande, être protégé comme il l'est dans ces espèces; mais voilà qu'un Oiseau nouvellement découvert ou mieux observé, vient, par la position qu'a prise chez lui la trachée, prouver le contraire. En effet, chez le Phonigame, la trachée en sortant des poumons, se dirige en avant jusqu'au sternum, sur le bord antérieur duquel elle se coude pour descendre en arrière sur l'abdomen, en dessus des muscles qui ferment cette cavité et sous les tégumens qui constituent la peau. Cet exemple singulier est le seul encore qu'ait fourni la série ornithologique. (*Voy.* pour plus de détails au mot PHONIGAME.)

parable au larynx supérieur, et dont la conformation est à peu près analogue à celui des Mammifères. C'est dans ce larynx inférieur, servi par des muscles nombreux chez les Oiseaux chanteurs et chez ceux qui ont la faculté d'imiter les sons étrangers, que se produit la voix.

Mais le caractère dominant de l'appareil respiratoire des Oiseaux est dans le poumon et dans les cellules aériennes, répandues, comme nous l'avons dit, par tout le corps de l'animal. Les poumons, remarquables par leur volume, le sont encore par leur non-division; ils ne forment chacun qu'une seule masse sans lobe distinct, à moins qu'on ne considère les mamelons qui sont déterminés par l'enfoncement de ces organes dans l'intervalle des côtes comme formant des lobes, ce qui serait abuser de la valeur de ce mot. En outre, toute leur surface est criblée d'une infinité de trous destinés à faciliter l'épanchement de l'air dans les cellules circonvoisines (223). Celles-ci, dont la disposition et le nombre varient selon les espèces, sont en communication avec les sacs aériens creusés dans les os, de sorte qu'il y a une circulation, si nous pouvons ainsi dire, de l'air, dans toutes les parties de l'Oiseau. C'est au point que, par un trou pratiqué soit au fémur, soit à l'humérus, on peut insuffler le corps tout entier. Il en résulte, comme l'ont démontré les expériences de Vrolik et d'Albers, que la respiration chez les Oiseaux peut être entretenue par cette voie inverse, et que si on lèse une seule cellule, l'air chaud et dilaté s'échappant par cette lésion, ils deviennent incapables de voler plus longtemps.

L'effet capital de cette organisation est non-seulement relatif à la respiration, mais aussi à la *circulation*. « Si l'on examine la série zoologique tout entière sous le rapport de la respiration, on voit, a dit M. Isidore Geoffroy dans son Cours d'ornithologie, professé au Muséum d'Histoire naturelle (année 1836), que les animaux se divisent en deux classes : 1° ceux chez lesquels le sang vient chercher l'air; 2° ceux chez lesquels l'air va chercher le sang. Ces deux dispositions réunies chez les Oiseaux se trouvent de la sorte établir un passage entre les Mammifères et les Insectes; or plusieurs anatomistes, parmi lesquels Carus et Ampère, ont remarqué que les animaux disposés pour le vol sont les seuls chez lesquels l'air vient au-devant du sang; par conséquent la respiration et la circulation sont chez les Oiseaux dans des rapports bien plus étendus que dans aucune autre classe de Vertébrés. »

Le cœur, très-puissamment organisé, est, proportionnellement au volume de l'Oiseau, beaucoup plus grand que celui de presque tous les autres Vertébrés (224); sa forme conique et sa structure rappellent celui de l'espèce humaine. Comme dans les Mammifères, il est placé dans la cavité pectorale, entre les poumons et derrière le sternum, immédiatement au-dessus du foie et au-dessous des clavicules. On y distingue deux oreillettes et deux ventricules dont les fonctions sont les mêmes que dans l'homme. Quant à la disposition de l'aorte, elle diffère si peu de ce qu'on connaît à cet égard dans les Vertébrés supérieurs, que nous croyons inutile d'en parler; seulement il y a ceci de remarquable que l'aorte descendante, qui chez les Mammifères se porte ordinairement à gauche, demeure chez les Oiseaux unie pendant quelque temps à la sous-clavière, et a de la tendance à passer à droite. Les autres artères, à l'exception pourtant du tronc carotidien, qui souvent n'existe que d'un côté, et qui alors naît presque toujours de la sous-clavière gauche, comme Bauer dit l'avoir vu dans l'Alouette, l'Hirondelle, le Bruant, etc., les autres artères, disons-nous, n'offrent rien de bien particulier à noter.

Mais un fait de finalité physiologique que nous ne devons pas omettre est celui qui est relatif au petit calibre de l'aorte descendante. C'est là une particularité dont on est tout d'abord saisi, et qui indique un rapport avec le peu de développement qu'ont pris les parties postérieures de l'Oiseau relativement aux parties antérieures. Un autre fait des plus remarquables est celui de l'existence de plexus artériels sur plusieurs points du corps des Oiseaux. Ces plexus, dont la découverte date de notre époque, et qui n'ont été encore aperçus que dans les animaux de cette classe, sont réellement d'un plus grand intérêt. Celui qui mérite le plus notre attention est l'organe incubateur. Par quelle harmonie préétablie! L'œuf, jeté dans le monde extérieur, devait se développer hors du sein de la mère par l'influence de la chaleur que celle-ci devait lui communiquer, et la Nature a pris soin de la pourvoir d'un appareil propre à maintenir en elle le degré de température convenable. On voit en effet dans les Oiseaux, précisément à l'endroit où sont placées les mamelles chez les Mammifères, c'est-à-dire dans ce point de l'abdomen voisin de l'anus, qui chez eux est le plus souvent dépourvu de plumes, un réseau vasculaire ayant son siége au-dessous de la peau. Ce réseau, formé par une multitude d'artères et de veines flexueuses fréquemment anastomosées entre elles, a pour but de fournir en abondance du sang aux parties qui, appliquées immédiatement sur les œufs, sont destinées à leur communiquer

(223) La mort prompte que détermine toujours chez les Mammifères une incision qui met à découvert leurs organes respiratoires, n'a pas lieu chez les Oiseaux; leur respiration générale, leurs poumons avec leurs orifices pour le passage de l'air dans les autres cavités du corps, s'opposent à l'asphyxie; aussi la physiologie expérimentale fait-elle des Oiseaux le sujet de ses observations pour l'étude des battements du cœur. On a vu un Coq auquel on avait enlevé tout le sternum, vivre ainsi plus de deux heures, et succomber enfin, plutôt par hémorrhagie, qui est toujours la suite inévitable d'une pareille opération, que par le défaut de respiration.

(224) Les globules sanguins dans les Oiseaux ont une forme elliptique et aplatie.

la chaleur C'est à Barkow que l'on doit la découverte et la description de cet appareil spécial d'incubation.

Quant aux veines, leur marche ne paraît pas toujours subordonnée à celle des artères, comme cela a généralement lieu chez les Mammifères. Cuvier et Meckel ont constaté que chez les Oiseaux plongeurs la veine-cave est bien plus volumineuse que dans les espèces terrestres. Ce fait, digne de remarque, établit une analogie avec ce qu'on observe chez certains Mammifères, tels que les Dauphins, les Phoques, les Loutres, les Castors, et quelques Reptiles, comme les Tortues, etc. Dans ces animaux, qui ont l'habitude de plonger et qui restent assez longtemps sous l'eau sans respirer, il fallait que les vaisseaux eussent assez de capacité ou fussent pourvus d'espèces de réservoirs propres à contenir le sang qui est refoulé vers eux, sans qu'il en résultât de l'incommodité pour l'animal. La même particularité devait également exister chez les Oiseaux, qui par leur nature sont destinés à plonger souvent afin de pourvoir à leur subsistance (225).

Quant aux vaisseaux lymphatiques, dont J. Hunter, Hewson, Tiédemann et Lauth ont fait l'objet de leurs recherches, nous les passerons sous silence à cause de leur peu d'importance. Disons seulement qu'ils existent nombreux sur plusieurs parties du corps de l'Oiseau.

Par suite de l'extension qu'a prise la respiration, la masse du sang subissant en totalité l'influence de l'air, il en est résulté une activité générale qui se traduit, non-seulement par des mouvements brusques, vifs et continuels, mais encore par l'effectuation prompte de certaines fonctions. Quel être dans la série des Vertébrés est plus pétulant que l'Oiseau? Quel est celui qui, sans cesse en mouvement, et toujours agité, peut lui être comparé? aucun sans doute. Mais il ne faut pas croire que le mouvement soit un besoin pour lui, comme quelques auteurs l'ont avancé : il n'est que la manifestation nécessaire de sa nature. L'Oiseau subit fatalement les conséquences de son organisme. Eût-il eu une vie sans cesse agitée s'il eût reçu une organisation pareille à celle des plus lourds Mammifères? Non certes pas. C'est donc à une respiration double, à une circulation vive et rapide d'un sang fortement oxygéné, et par suite à une prédominence marquée du système musculaire, que les Oiseaux doivent cette activité qui les caractérise, activité qui se manifeste même dans la digestion ; car elle est chez eux très-rapide, et ce qui le prouve, c'est non-seulement le besoin continuel de nourriture, mais encore le résultat de cette même digestion, c'est-à-dire l'*assimilation*. Des observateurs dignes de foi ont avancé qu'un grand nombre d'espèces du genre Bec-Fin, placés au milieu des circonstances les plus favorables pour une nourriture facile et abondante, engraissaient rapidement en moins de vingt-quatre heures. Qui ne sait d'ailleurs que les Ortolans et les Grives peuvent de la maigreur la plus grande passer à l'obésité la plus complète en quatre ou cinq jours? Or de pareils résultats ne pourraient avoir lieu en aussi peu de temps s'il n'y avait activité dans les *organes digestifs*.

Mais quels sont ces organes? Nous allons successivement les indiquer.

Nous ne reviendrons plus sur ce que nous avons dit du bec et de la langue, tous deux accessoires de l'appareil digestif, l'un comme organe de trituration et de préhension, l'autre comme organe servant à la déglutition, et nous ferons notre point de départ de l'œsophage. Celui-ci n'offre de remarquable qu'un renflement plus ou moins considérable selon les espèces, renflement auquel on a donné le nom de jabot. C'est une sorte de premier estomac dans lequel les aliments subissent des modifications qui les préparent à une digestion stomacale plus facile. Une seconde dilatation de l'œsophage, que l'on rencontre immédiatement après l'entrée de cet organe dans la poitrine, est ce qu'on nomme le *ventricule succenturié* ou *jabot glanduleux*, dont la structure diffère surtout de celle du reste du canal intestinal par le volume et le nombre des glandes rougeâtres qui le garnissent. Chez les Oiseaux granivores, le ventricule succenturié a généralement des parois plus épaisses, des glandes plus rapprochées et plus développées que chez les Carnivores, où il est quelquefois ex-

(225) Nous signalerons encore la découverte d'un système veineux, *porte-rénal*, faite par M. Jacobson, dans tous les Vertébrés ovipares et notamment chez les Oiseaux.

On sait que dans l'homme et les autres Mammifères, toutes les veines (la veine-porte exceptée) sont disposées en un seul système, et que toutes ont pour fonction de ramener au cœur le sang des diverses parties du corps. On sait aussi que dans ces mêmes animaux les veines qui proviennent de la partie inférieure et postérieure du corps aboutissent à ce tronc commun, que nous venons de nommer (veine cave).

Mais chez les Oiseaux il existe une disposition nouvelle et spéciale, laquelle n'est pas en rapport avec le système veineux général. Au moyen de cette disposition, le sang qui revient de la partie moyenne ou de la partie postérieure du corps n'est pas conduit directement dans la veine cave pour gagner ensuite le cœur; mais il est dirigé vers les reins, et dans quelque cas vers le foie.

Ce système, observé comme nous l'avons dit par M. Jacobson et décrit par lui dans le *Journal de physique* (t. XCIII, p. 228, septembre 1851), a pour fonction ce que des préparations anatomiques exactes et des épreuves faites sur les animaux vivants ont démontré à l'auteur de la découverte, ce système a pour fonction, disons-nous, de *conduire vers les reins et le foie le sang veineux revenant de la partie moyenne et postérieure du corps, afin qu'il serve aux fonctions de sécrétion de ces organes.*

« Pour ce qui est de l'origine et du développement de ce système, dit M. Jacobson, nos recherches sur les embryons des Oiseaux nous ont appris qu'il dérive des vaisseaux omphalo-mésentériques. Aussi est-il probable que c'est un des premiers mis en œuvre. »

trêmement large, mais court et à parois minces.

C'est également chez ceux qui font leur nourriture exclusive des semences que le vrai estomac ou *gésier* a acquis une structure musculeuse très-prononcée. « Les fibres des muscles qui le composent en grande partie, denses et d'un rouge foncé, aboutissent à un centre tendineux très-solide, et comme la membrane interne ou l'épithélion a une texture parfaitement cornée, le viscère peut agir avec une force extraordinaire sur les substances introduites dans son intérieur (226).» Le cardia et le pylore, placés l'un au-dessous de l'autre, occupent le côté droit et sont privés de valvules. C'est par suite de cette organisation que les Oiseaux ont si puissamment contribué à peupler de végétaux une grande étendue de la surface du globe ; les semences introduites dans l'estomac, pouvant passer dans l'intestin avant d'avoir subi d'altération, sont rejetées avec les fèces, et si elles tombent au milieu de circonstances favorables à leur développement, elles végètent et s'accroissent pour réaliser la plante ou l'arbre duquel elles émanent. C'est ainsi qu'on a été surpris bien souvent de rencontrer dans tel ou tel pays des productions qui lui étaient étrangères et qu'on savait n'appartenir qu'à un sol fort éloigné. Les Oiseaux, dans leurs lointaines migrations, en avaient transporté le germe. On a même constaté (et c'est Bancks qui a fait cette remarque) que les graines qui ont traversé le canal alimentaire d'un Oiseau se développent plus promptement que d'autres.

Quant à l'intestin, bien qu'il offre des dilatations notables, cependant on ne saurait plus le diviser comme dans les Mammifères, en intestin grêle et en gros intestin ; car les valvules qui servent à établir cette distinction, ou n'existent pas, ou sont presque nulles. Il s'ouvre inférieurement dans une poche de forme très-variée selon les espèces, mais le plus souvent globuleuse, et c'est par cette poche ou *cloaque* que s'évacuent les excréments, l'urine et les produits de la génération ; c'est dans elle aussi que l'on rencontre cet organe particulier que l'on nomme *bourse de Fabricius*, bourse que l'on a quelquefois considérée comme un ouraque, et dans laquelle Carus voit un organe antagoniste de l'allantoïde au côté dorsal. A dire vrai, les fonctions de cette bourse sont encore à déterminer.

Mais avant sa terminaison, le tube digestif, qui ne se présente pas le même chez toutes les espèces, car dans quelques-unes, telles que les Oiseaux de proie et surtout les Piscivores, il se simplifie au point d'être presque membraneux ; le tube digestif, disons-nous, avant sa terminaison au cloaque, se renfle en un ou deux appendices égaux dont les usages ne sont point connus.

Telles sont les considérations que nous avions à donner sur les principaux caractères organiques et physiologiques des Oiseaux. Maintenant nous devons faire connaître la somme des résultats de cette organisation, c'est-à-dire les mœurs.

§ II. Moeurs des Oiseaux.

Rien dans les Oiseaux n'est certes aussi intéressant à connaître que les mœurs : rien d'aussi piquant pour celui qui ne se borne pas à étudier la nature dans ses formes, mais qui veut en connaître le fond ; rien également d'aussi attrayant pour celui qui cherche des distractions dans les objets qui l'environnent. Tout captive et tout peut devenir un sujet d'admiration dans les mœurs des Oiseaux. Joyeuses, vives ou légères, tout est gentillesse dans les petites espèces ; lourdes, taciturnes ou solitaires, les grandes ont aussi leurs charmes ; car ici ce qui plaît ce n'est plus l'aspect agréable de l'Oiseau, ce n'est pas une riche parure, c'est quelque chose de plus intérieur ; ce sont les actes auxquels il se livre. En est-il un de cette nombreuse famille qui dans ses habitudes ait quelque chose de particulier, bien vite on le suit, on l'épie, on compte tous ses mouvements ; puis viennent les divulgations ; car on aime à raconter ce qu'on observe et surtout ce qui peut sourire à l'esprit, et notez bien ceci : tel qui se plaît à raconter les faits et gestes de telle ou telle autre espèce ne la connaît quelquefois pas ; il ne saurait vous dire quelle est sa couleur, sa forme ; il ne le saura peut-être jamais, et pourtant il vous dira toujours ce qu'il croit avoir observé de ses habitudes ; qu'elles soient vraies ou fausses, n'importe ; pour lui, il croit ce qu'il vous dit ; il vous apprend comment et de quelle manière elle se nourrit ; il sait quels sont les moyens et les ma-

(226) Les expériences de tous les jours apprennent que les petits cailloux que les Gallinacés avalent afin d'aider l'estomac ou gésier à broyer les grains dont ils se nourrissent sont bientôt eux mêmes réduits en sable, soit par suite de l'action que la tunique interne de cet organe, réduite à un état presque cartilagineux, exerce sur eux, soit par suite des frottements mutuels qu'ils subissent. C'est là un fait que tout le monde connaît ; mais il en est d'autres que nous devons mentionner, parce qu'ils prouvent jusqu'à quel point peut être poussée l'action du gésier sur les corps étrangers qu'il renferme. On a fait avaler à des Dindes, à des Poules, etc., des boules vides de verre de cristal, d'une telle épaisseur, qu'en les jetant par terre elles ne brisaient point, et quelque temps après, en ouvrant ces Oiseaux on a trouvé ces boules réduites presque en poussière. D'autres fois, on a donné à ces mêmes espèces des morceaux de verre aigus et tranchants, des aiguilles ; des morceaux de fer très-irréguliers, des sous, et toujours à l'ouverture du gésier, qui avait lieu fort peu de jours après que ces corps avaient été avalés par les Oiseaux que l'on soumettait à ces expériences, ce verre, ces aiguilles, ce fer et ce cuivre, étaient altérés non pas dans leur substance, mais dans leurs formes, dans tous les angles ou les pointes avaient été émoussées, sans que l'organe parût en avoir souffert. Les Oiseaux de proie nocturnes et même diurnes, qui avalent quelquefois de petits Oiseaux ou de petits quadrupèdes sans les dépecer, et qui cependant n'ont pas un gésier très-musculeux, ont, eux, la faculté de rejeter par petites pelottes les os brisés, les plumes ou les poils des animaux qui leur ont servi de pâture.

tériaux qu'elle emploie pour la construction de son nid. L'Aigle, du haut des airs, cherchant une proie sur laquelle il puisse fondre, a attiré plus de regards que n'en attireront jamais et sa fierté et la puissance de ses serres ; l'Hirondelle, cette douce et un peu ennuyeuse habitante de nos cités, est devinée de tout le monde ; on sait comment elle bâtit ; on sait comment s'effectuent ses départs, et si ses caractères extérieurs ne sont pas moins connus que ses mœurs, c'est qu'elle est auprès de nous en trop grand nombre pour qu'on les ignore. Le Coucou, sur lequel on a fait mille fables, et dont la voix seule rappelle tout ce qu'on en a dit ; le Coucou, dont pourtant quelques habitudes sont encore un secret pour l'homme, est bien souvent l'objet d'une conversation entre personnes qui seraient en peine de dire même sa couleur ; tous ont à ajouter un trait qui caractérise la manière de vivre de cet Oiseau, et quelquefois personne ne l'a vu. D'où vient cela? C'est que partout et dans tous les temps ce qui plaît est traditionnel ; c'est que l'esprit humain, toujours plus poétique que positif, oublie ou s'enquiert peu des formes matérielles dépourvues à ses yeux de toute poésie, pour n'adopter que ce qui flatte son imagination. Voilà pourquoi on aime tant à connaître les mœurs des animaux ; voilà pourquoi on les connaît (plus ou moins bien toutefois), sans que pour cela on ait jugé nécessaire de connaître les animaux mêmes.

Mais c'est bien plus, l'esprit général est ainsi fait, qu'il accepte les contes les plus grossiers. Soit un Oiseau dont l'existence est douteuse, le Phénix, par exemple, qui renaissait de ses cendres, ou la Harpie (*Muscipeter formosa superne*), ayant avec une belle face de femme un corps d'Oiseau de proie ; histoire que nous en a léguée l'antiquité encore tant d'attraits pour certaines personnes, qu'elles sont impuissantes à distinguer l'erreur qui colore ces fables. Les choses les plus absurdes sont souvent pour elles les plus belles. D'autres voudraient qu'elles existassent telles qu'on les raconte, cependant elles balancent à les accepter. C'est que la crédulité a ses bornes, et que, malgré l'amour de l'homme pour le merveilleux, un sentiment intime s'éveille quelquefois en lui qui lui commande de douter.

Mais sans aller chercher aussi loin dans les temps antiques, qui n'a, au moins une fois en sa vie, entendu raconter que le Coucou dont nous parlions tout à l'heure, l'hiver, se changeait en Chouette ; qu'il se retirait dans le creux d'un arbre où il avait la précaution de faire ses provisions de seigle, d'orge, etc., et que là, se dépouillant de ses plumes, au milieu desquelles il s'anéantissait, il hibernait jusqu'au printemps prochain. Ces traditions et bien d'autres ont encore cours parmi les habitants de la campagne. Rien n'est plus commun que de les entendre vous raconter de pareilles histoires. Beaucoup de personnes sans doute les acceptent sans réfléchir, quelques-unes seulement en rient et témoignent leur incrédulité.

Malheureusement pour la science des mœurs des Oiseaux, trop souvent il s'est rencontré des naturalistes crédules qui, recueillant tous les faits sans les approfondir, sans avoir égard aux impossibilités physiologiques, peu versés qu'ils étaient dans la connaissance de l'organisation de ces animaux, ont consigné dans leurs écrits, et cela presque toujours sans discernement, un tas de contes indigestes dont se débarrasse de jour en jour, mais avec peine, la science. Et ici nous rappellerons ce que nous avons dit à l'article Lièvre : que les animaux les moins connus, ceux du moins sur lesquels les plus graves erreurs ont été commises, sont précisément ceux qui sont le plus près de l'homme. Trop de gens inhabiles peuvent les observer ; dès lors celui-ci fixe impunément le soleil (l'Aigle) ; celui-là tette les Chèvres (l'Engoulevent) ; cet autre perce à coups de bec le jabot des Pigeonneaux pour se nourrir du grain que la mère vient de leur dégorger (le Moineau). En vérité, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qui a été dit de contraire au bon sens et à la raison. Qu'en résulte-t-il ? C'est que, tous ces bruits courant parmi le peuple, l'écrivain naturaliste, qui les croit fondés parce que chacun les répète, les accueille, les propage, et accrédite ainsi l'erreur en croyant dire la vérité. Il est des auteurs justement célèbres qui n'ont pas été exempts de cette facilité à croire les traditions populaires, et cela précisément toutes les fois qu'un Oiseau semblait être généralement trop connu pour qu'il parût inutile de confirmer par de nouvelles observations ce qu'on en disait.

Et pourtant, s'il y a quelque chose qui intéresse généralement dans les Oiseaux, ce n'est pas toujours une pompeuse description de leur plumage, mais bien une étude approfondie et vraie de leurs mœurs. Or celui-là s'approchera le plus de la vérité qui observera par lui-même, et qui ne se bornera pas, renfermé dans la sphère étroite de son cabinet, à coudre ensemble les divers faits qui lui arrivent du dehors. Il est impossible que de cette manière une histoire de mœurs puisse être bien faite : aussi en trouve-t-on peu dans ce cas.

Mais les mœurs, abstraction faite de la satisfaction morale que l'on a à les connaître, deviennent encore d'une utilité immense par leur application à la zoologie. Elles ont plus d'une fois servi à faire classer dans son groupe naturel telle espèce dont la place paraissait douteuse. Si M. Temminck a parfois réussi mieux qu'on ne l'avait fait avant lui à instituer des familles ou des genres naturels, c'est que bien souvent il a consulté les mœurs. M. de Lafresnaye tire également de ce moyen de fort grands avantages. Bien connaître les habitudes d'un animal est donc chose très-importante ; car des mœurs peut se déduire encore, comme nous l'avons dit plus haut, l'organisation.

C'est ce que ne comprennent pas la plupart des naturalistes voyageurs. En général, ils marquent une indifférence prononcée pour l'organisation et pour les mœurs, et cependant qui mieux qu'eux serait à même de les faire connaître? Qui nous dira comment vivent dans les pays qui les ont vus naître ces milliers d'êtres emplumés dont bien souvent on ne sait que le nom, si ce n'est ceux qui vont visiter ces pays lointains? Mais on se borne à ramasser beaucoup d'espèces pour en enrichir nos catalogues, pour en encombrer nos galeries, et pour surcharger mal à propos la classification d'un grand nombre de genres qui n'ont de nouveau que le nom que leur auteur veut bien leur donner. On pourrait sous ce rapport, répéter de nos jours ce que l'illustre Bacon disait de son temps : « L'habileté des naturalistes a brillé surtout par un étalage opulent d'objets très-superflus (et s'est pour ainsi dire bouffie de représentations somptueuses d'animaux, de plantes et de choses semblables), plutôt qu'elle ne s'est enrichie d'exactes et de solides observations; ce qui devrait être partout le véritable but de l'histoire naturelle. »

Nous ne saurions donc trop le dire, les mœurs sont ce qu'il y a de plus utile à connaître. Sans elles, un Oiseau, quelque rare qu'il soit, n'est rien qu'un objet plus ou moins curieux; c'est une belle peau toute pleine de filasse; c'est encore, qu'on nous permette la comparaison, dans un beau vase, une liqueur dont on ne connaît ni les vertus ni les propriétés. Avec elles l'esprit est satisfait; l'Oiseau devient plus intéressant, parce que nous sommes initiés, si nous pouvons dire, à ses secrets d'intérieur. Au reste, les mœurs des espèces, ne fussent-elles comptées pour rien sous le rapport du contentement qu'elles procurent à l'homme qui les connaît, doivent, puisqu'elles sont l'ensemble des résultats de l'organisation, conduire à mieux apprécier celle-ci.

Après ces considérations, dire la manière de vivre, les chants, les amours, etc., des êtres qui nous occupent, telle doit être notre tâche.

« Les habitudes et les mœurs des Oiseaux, dit Buffon, ne sont pas aussi libres qu'on pourrait se l'imaginer. Leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté, ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conservation, de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques (227). Déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose, nul ne cherche à l'enfreindre et ne peut s'en écarter; c'est par cette nécessité, tout aussi variée que leurs formes, que se sont trouvés peuplés tous les districts de la Nature. L'Aigle ne quitte point ses rochers, ni le Héron ses rivages; l'un fond du haut des airs sur l'Agneau qu'il enlève ou déchire, par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles; l'autre, le pied dans la fange, attend à l'ordre du besoin le passage de sa proie fugitive; le Pic n'abandonne jamais la tige des arbres autour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la Barge doit rester dans ses marais, l'Alouette dans ses sillons, la Fauvette sous ses bocages : et ne voyons-nous pas tous les Oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures, tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constants à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes où ils vivent loin de nous et seuls avec la nature, qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter? Elle retient la Gélinotte sous l'ombre épaisse des sapins, le Merle solitaire sur son rocher, le Loriot dans les forêts, dont il fait retentir les échos, tandis que l'Outarde va chercher les friches arides, et le Râle les humides prairies. Les lois de la Nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constants que la forme des êtres. »

Cette nécessité pour l'Oiseau de rester dans sa sphère, d'avoir des goûts et un instinct qui ne sont que le résultat de son organisation est une chose tellement démontrée, que toute discussion plus longue sur ce point deviendrait fatigante. Ainsi, pour le genre de nourriture, ne suffit-il pas de jeter un coup d'œil, même rapide, sur toute la série ornithologique pour voir que, le bec, qui est l'organe essentiel de préhension des aliments, différant dans sa forme selon les espèces, ceux-ci doivent différer dans leur nature également selon les espèces? Qui ignore en effet que les Oiseaux n'ont pas tous le même régime? Les uns vivent de proie sanglante; ils chassent et poursuivent de vive force les animaux que leur instinct leur a appris à dompter; carnassiers de leur nature, ils ne se sustentent qu'aux dépens des êtres que le besoin désigne à leur voracité. Les autres, plus lâches ou plus faibles, trouvent un aliment plus facile dans les cadavres des animaux que le hasard leur abandonne. Ceux-ci sont continuellement à la recherche des Vers et des Insectes; ils en font leur nourriture exclusive; ceux-là dévastent nos moissons, nos autres céréales; le plus grand nombre s'attaque aux graines que l'homme n'a point semées de sa main. Il en est qui gaspillent nos vergers, qui mangent nos fruits les plus excellents; d'autres les épargnent pour ceux que la Nature semble avoir fait mûrir pour eux. Les uns encore se nourrissent de jeunes pousses, broutent l'herbe des champs, ou barbotent dans la fange des marais; les autres sont les Oiseaux de proie de l'eau; ils sont à la quête des Mollusques, purgent les rivages des cadavres des Poissons, et poursuivent même ceux-ci jusqu'au fond des eaux, où ils les saisissent malgré la ra-

(227) Cette seule phrase de l'illustre Buffon nous défend ait du reproche que l'on pourr it nous fa de nous être trop arrêté sur l'organisation.

jité avec laquelle ils nagent. Mais s'il est les espèces qui font leur nourriture exclusive de telle ou telle autre substance, il en st aussi à qui tout aliment convient; tout eur agrée; elles vivent selon les circonsances.

C'est d'après le genre de vie des Oiseaux u'on les a distingués en *Carnivores*, *Frui*vores, *Herbivores*, *Piscivores*, *Vermivores*, tc. Le tableau qui suit, résultat des recherhes du savant ornithologiste Vieillot, donera une idée des aliments divers dont chaue espèce fait plus habituellement usage 228).

OISEAUX	
Carnivores.	Vautour, Gypaëte, Caracara, Urubu, Condor, Aigle, Faucon, Buse, Busard, Epervier, Chouette, Effraie, Duc.
Frugivores.	Perroquet, Kakatoës, Ara, Toucan, Musophage, Malkoha, Cassican, Touraco, Coq-de-Roche.
Baccivores.	Tangara, Coliou, Momot, Grive, Merle, Loriot, Jaseur, Cotinga, Mainate, Barbican, Couroucou.
Omnivores.	Sourne, Cassique, Carouge, Troupiale, Rollier, Crave, Choquart, Brève, Casse-Noix, Manucode, Geai, Pie, Corbeau, Corneille, Calao.
Mellisuges ou Suceurs de miel.	Colibri, Oiseau-Mouche, Guit-Guit, Souimanga, Hoorotaire.
Insectivores.	Etourneau, Barbu, Pique-Bœuf, Mérion, Martin, Mésange, Manakin, Fourmilier, Sitelle, Batara, Torcol, Jacamar, Pic, Ani, Coucou, Todier, Guêpier, Grimpereau, Promerops, Huppe, Picucule, Rossignol, Hoche-Queue, Troglodyte, Fauvette, Rouselet, Pipit, Alouette, Hirondelle, Martinet, Engoulevent, Moucherole, Tyran, Becarde, Echenilleur, Drongo, Vanga, Vouroudriou, Pie-Grièche.
Granivores (Passereaux.)	Dur-Bec, Bec-Croisé, Bouvreuil Moineau, Chardonneret, Linotte, Serin, Tisserin, Pinson, Tarin, Veuve, Ortolan, Bruant.
Granivores (Gallinacés.)	Dindon, Paon, Argus, Népaul, Coq, Faisan, Pintade, Tinamou, Hocco, Pauxi, Gelinotte, Colin, Perdrix, Caille, Ganga, Pigeon, Manure, Monaul.
Vermivores.	Échasse, Pluvier, Œdicnème, Sanderling, Vanneau, Tournepierre, Jaccana, Râle, Marouette, Porphyrion, Poule d'eau, Foulque, Phalarope, Bécasse, Bécassine, Maubèche, Chevalier, Barge, Courlis, Tantale, Glaréole, Tringa.
Reptilivores.	Secrétaire ou Serpentaire, Cariama, Kamichi, Ibis, Jabiru, Ombrelle, Bec-Ouvert, Grue, Cigogne, Héron, Sasa.
Piscivores. Palmipèdes.	Huîtrier, Choinis, Savacou, Spatule, Phœnicoptère, Avocette, Grèbe, Alque, Pingouin, Sterne, Guillemot, Mouette, Phaëton, Anhinga, Harle, Pélican, Cormoran, Fregate, Fou, Albatros, Petrel, Puffin, Manchot, Macareux.
Piscivores, non Palmipèdes.	Martin-pêcheur? Pygargue? Cincle?
Herbivores.	Oie, Canard, Cygne, Autruche, Nandou, Casoar, Outarde, Agami.

Il est à remarquer que tous les Oiseaux mettent la même activité à pourvoir à leur subsistance. Laissez un Moineau dans un champ de blé, il se hâtera de faire des ravages pour choisir à côté d'un bon grain un grain meilleur. Suivez le Martinet, l'Hirondelle; ce n'est pas le plaisir qu'ils ont à être dans les airs qui les fait s'agiter sans cesse dans cet élément, mais le besoin, mais la nécessité. Ils volent, ils parcourent l'espace en tous sens, parce que là est leur subsistance. Ils travaillent passionnellement, si nous pouvons nous exprimer ainsi, dans un milieu gazeux, comme la Taupe dans un milieu solide. Les Vanneaux, les Pluviers ne cessent de frapper de leurs pieds la terre, qu'alors que le Lombric qui y est caché et qui se décèle à ces Oiseaux par ses déjections terreuses, sort de sa retraite et se fait dévorer par eux.

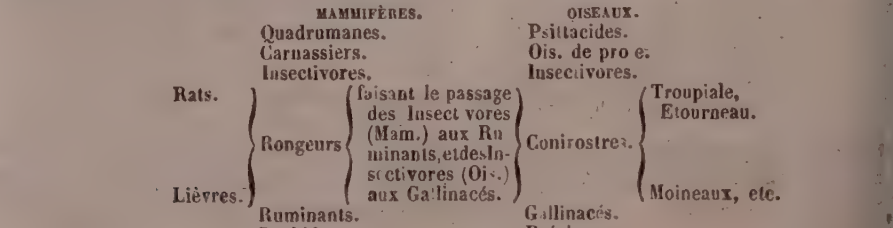
Tous les Oiseaux ne cherchent pas leur nourriture à la même heure ni à la même époque de la journée : ceux-ci ont besoin du grand jour, et c'est le plus grand nombre; ceux-là au contraire attendent la nuit; car c'est alors que, pour eux, commencent à paraître ceux des animaux qui leur servent de pâture. Les Ducs et les Chouettes chassent dans le silence et l'obscurité; non pas d'une obscurité complète, mais d'un jour crépusculaire; la Bécasse se rend dans la prairie quand tombe l'humidité du soir, parce qu'alors les vers de terre commencent à *remuer*, et l'Engoulevent n'abandonne sa retraite et ne vole bouche béante qu'alors qu'il pourra rencontrer des Phalènes, c'est-à-dire pendant le crépuscule. Chaque espèce a son instinct qui la guide. Les unes sont réglées dans leurs besoins; il est pour elles des heures fixes pendant lesquelles elles pourvoient à leur subsistance; les Gallinacés, les Pigeons en sont un exemple. Les autres cherchent sans relâche un aliment pour apaiser leur faim, et celles-là sont les plus actives; les Insectivores sont dans ce cas. Toujours suspendus aux rameaux, comme les Mésanges; toujours perchés sur la cime d'un arbre, comme les Gobe-Mouches; ou sur une motte de terre, comme les Traquets, ils guettent et poursuivent le Moucheron qui vole, le Grillon qui saute, ou l'Insecte qui se cache sous la feuille.

(228) En citant le nom des genres et surtout de ux que composent les Oiseaux les plus connus t nous ne voulons pas tous les consigner), ce sera indiquer d'une manière générale la nourriture des espèces, lorsque nous ne les citerons pas nominativement.

Disons encore que des habitudes solitaires sont toujours en rapport avec des moyens de subsistance rares et difficiles à se procurer, et qu'au contraire là où il y a abondance, il y a sociabilité. Voyez, en effet, si près de l'Aigle habite un autre Aigle ? Voyez si tous les Oiseaux carnassiers, à l'exception de ceux qui se repaissent de charognes, cherchent leur proie de compagnie? Non; chacun pour soi, et les êtres qu'il est en leur pouvoir de dompter par la force, pour tous : c'est à qui exercera sur eux ses rapines avec le plus d'avantage. Au contraire, les Granivores, les Herbivores, ceux pour qui la Nature fait croître une nourriture toujours abondante, toujours facile, ceux-là s'attroupent, vivent en société, exploitent un champ en commun. Remarquez toutes ces familles nomades que l'hiver nous amène ou chasse de chez nous; toutes ou presque toutes ont un régime végétal; aussi quelles bandes nombreuses elles forment ! La terre est pour elles si fertile, que le plus fort ne chasse jamais le plus faible pour l'empêcher d'avoir sa part du butin. Et, chose remarquable et qui prouve combien l'abondance de nourriture contribue à la formation des familles, les Oiseaux qui se nourrissent d'insectes et surtout d'insectes ailés, ont quelque analogie de mœurs avec les Oiseaux de rapine. Ils ne forment jamais de réunion (229); il leur faut, pour subsister, des limites sur lesquelles n'empiète jamais un voisin. Aussi qu'un même terrain en contienne quelques-uns, on les verra toujours, à distance les uns des autres, attendre patiemment chacun de leur côté et pour leur propre compte, qu'un insecte vienne s'offrir à leurs regards.

La nature et la qualité des aliments dont se nourrissent les Oiseaux influent considérablement sur la bonté de leur chair. C'est là un fait que l'on ne saurait nier; car il y a à cet égard des exemples bien connus et qui mettent en évidence ce que nous avançons. Nous avons dit ailleurs que les œufs pris sur la côte de Malabar ont avec eux un goût de poisson fortement prononcé, et que ce goût leur vient de ce que les Poules ou les autres Oiseaux dits de basse-cour, qui dans ces contrées ne vivent plus dans une étroite domesticité comme chez nous, mais errent librement sur toute la côte, sont nourris de poissons par les habitants. Or la personne qui nous a communiqué ce fait dit avoir également observé que la chair des volaille qui provenaient de la même côte, avait ave elle une saveur et une odeur qui rappelaien celles des animaux aquatiques dont elle font leur nourriture. D'ailleurs il n'est pe sonne qui ignore que les Oiseaux de proi sont généralement durs, coriaces, et exha lent une odeur de bête fauve quelquefois in supportable. Les petites espèces granivores qui l'hiver sont forcées par les circonstan ces à se rejeter sur les semences amères d plusieurs espèces de chardons ou d'autre plantes, contractent aussi une amertum qui se décèle au goût. Tout ce que l'on peu dire de général de l'influence des aliment sur la qualité de la chair des Oiseaux, c'é que ceux qui se nourrissent de petits Inse tes ailés, de Vers, ou de petites baies, son savoureux et fins au manger. La fibre cha nue chez eux n'a pas cette dureté ni cett sécheresse qu'offrent, par exemple, ceux d Granivores qui triturent leurs aliments avan de les déglutir. Les Oiseaux qui avalent l semences entières (les Gallinacés et les P geons), quelques-uns encore de ceux q paissent l'herbe tendre, mais qui pourta n'en font pas leur nourriture exclusive, so recherchés comme aliment savoureux substantiel.

C'est sans doute en ayant égard autant même plus au genre de vie des Oiseaux q leurs autres habitudes naturelles ou à le conformation, que quelques ornithologist en les comparant aux Mammifères, ont c trouver entre eux plus d'un rapport. Ainsi Quadrumanes ou les Singes seraient rep sentés par les Perroquets, dont l'adres l'intelligence et la manière de vivre son peu près les mêmes; les Carnassiers par Oiseaux de proie; les Insectivores par c des Oiseaux qui ont le même régime et l portent ce nom; les Rongeurs par la ne breuse famille des Conirostres, qui, aussi, rongent ou triturent au moyen de l bec, les graines dont ils se nourrissent; Gallinacés rappelleraient les lourds Ru nants, et les Inertes ou Inailés, tels que Autruches, les Casoars, seraient les pes Pachydermes de la classe dont nous esq sons les mœurs. Voici à ce sujet le tab qui a été donné par M. Isidore Geo Saint-Hilaire dans son Cours d'ornith gie professé au Muséum d'Histoire n relle (1836).



(229) Nous avons trouvé dans un ouvrage moderne fort estimé, « que les Becs-fins voyageaient ordinairement par bandes si nombreuses et si épaisses que la lumière en était sensiblement interceptée. »

Certainement rien n'est plus ingénieux que ce rapprochement des Mammifères et des Oiseaux ; des ordres d'une classe correspondant à ceux de l'autre classe. Mais d'un côté les Edentés et les Cétacés, et de l'autre les Echassiers et les Palmipèdes, ne sont pas compris dans ce tableau : ne pourrait-on pas cependant, ce nous semble, trouver dans les Palmipèdes plongeurs et Lamellirostres les représentants des Edentés, et dans les Palmipèdes longipennes et totipalmes ceux des Cétacés ? Ne pourrait-on pas également voir dans les Ruminants antilopes les analogues des Echassiers ? Au reste, toute comparaison ne peut se faire et tout parallélisme ne peut se soutenir que dans des termes généraux. Si l'on descend aux divisions génériques, alors l'analogie disparaît insensiblement.

L'on sait que c'est généralement le besoin de nourriture qui détermine les Oiseaux à entreprendre ces voyages périodiques ou annuels auxquels on a donné le nom de migrations (*Voy.* ce mot). C'est en effet lorsqu'avec l'arrivée des frimats disparaissent les fruits et les Insectes qui se multiplient dans nos climats, que les Oiseaux commencent à effectuer leur départ. Les Insectivores et les Frugivores nous quittent d'abord ; puis viennent les neiges et les froids rigoureux, qui, en nous enlevant la plupart des Granivores, amènent sur nos lacs et sur nos rivières des bandes considérables de Palmipèdes et d'Echassiers. Toutefois la nécessité d'aliments ne paraît pas être, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, le seul motif qui porte les Oiseaux à émigrer. Il semblerait que la Nature leur ait donné des instincts indépendants de leurs besoins ; car des Loriots, des Coucous, des Cailles, etc., tous les jeunes, n'ayant par conséquent jamais voyagé, élevés au milieu des circonstances les plus favorables, entourés de tous les soins que l'on prodigue ordinairement à des animaux soumis à l'expérience et qui excitent une vive curiosité, ont toujours donné des signes d'impatience lorsqu'approchait le jour qui les eût vus partir ; il est même très-rare de ne pas les voir alors dépérir rapidement et mourir de langueur. La cause de cette mort, où est-elle ? Il est donné à l'homme de le soupçonner, mais non pas de le dire. Est-ce une modification organique insaisissable pour nous qui s'opère alors dans les Oiseaux ? Nous l'ignorons. Sont-ils avertis par un sentiment intime dont nous ne pouvons nous rendre compte ? L'on ne peut l'affirmer. Toujours est-il que ces faits se présentent et se répètent annuellement chez les Oiseaux qui viennent chez nous en avril pour se reproduire et qui repartent après les pontes. C'est surtout chez les jeunes que ces phénomènes sont très-sensibles, et l'Hirondelle qui est née sous nos toits, le Traquet que nous avons déniché dans nos plaines, le Loriot ou le Coucou que nous avons dérobé aux soins de sa nourrice pour lui prodiguer les nôtres, nous en offrent de fréquents exemples.

Une loi à laquelle tous les êtres paraissent soumis, l'homme excepté (230), est celle qui veut que les espèces se reproduisent dans le temps, à une époque marquée pour chacune d'elles, et cette époque pour les Oiseaux commence quand viennent les beaux jours, et finit lorsque dans la Nature tout redevient triste et froid. Sous les régions intertropicales, de même que sous les zones les plus glacées, il y a un temps préfixe pour la reproduction, et c'est durant ce temps que se fait la propagation des espèces.

L'homme, en soumettant celles qui servent à ses besoins, a bien pu forcer quelques-unes d'elles à donner en bien plus grande quantité qu'elles ne l'auraient fait dans l'état de nature, et pendant presque toute l'année, des produits ovariens qui renferment en eux toutes les conditions nécessaires à la réalisation d'un nouvel être (231) ; mais tous ses soins et toutes ses prévoyances pour ces espèces n'ont jamais pu modifier la nature au point de rendre la reproduction complète. Certes s'il suffisait

on nous, la plus grande hérésie que l'on puisse ancer en ornithologie. Nous pouvons dire en toute ssurance que jamais, de mémoire d'homme, on n'a un seul fait pareil. Les mœurs des Becs-fins, sans e trop solitaires, ne sont pas sociales au point que rs voyages se fassent par bandes (c'est de leur yage qu'il s'agit dans cet ouvrage) ; ils peuvent hir une contrée ; mais c'est toujours en arrivant ns à la suite des autres, en volant ordinairement d'arbre en arbre, et non pas tous en même ps.

(230) « Manger sans faim, boire sans soif, faire nour en tous temps, c'est ce qui distingue l'homme de la bête, » a dit un de nos spirituels auteurs, umarchais.

(231) Pour prendre une idée de la quantité d'œufs e l'on fait produire annuellement aux Poules que élève en France, l'on n'a qu'à jeter un coup il sur le relevé que voici : Il a été fait en 1835, a été donné par un journal allemand dont nous porterons textuellement les paroles et les chiffres. La France, dit il, fournit par an à l'Angleterre 991,120 œufs ; à la Belgique 60,800 ; à l'Amérique du nord 49,696 ; à la Suisse 42,960 ; à l'Espagne 34,800 , et à d'autres pays 306,304. Chaque œuf coûtant un sou, il en résulte pour le pays qui fournit ces produits une somme totale de 3,829,284 f. D'après une date officielle , la consommation dans Paris est de 115 et 5,8 d'œuf par tête, ce qui produit un total de 101,159,400. L'on pourrait sans exagération faire monter cette somme d'œufs au double, ce qui porterait alors le total à 7,231,160,000, et si l'on ajoutait à ce nombre un pour cent à cause des œufs couvés ou gâtés, on arriverait à un total de 7,408,905,080. » L'on peut juger de la quantité innombrable d'œufs que l'homme est parvenu à obtenir ; car on ne doit pas se dissimuler que ce n'est qu'à force de soins qu'il peut arriver à un pareil résultat. Abandonnées à elles-mêmes, les Poules, quelque nombreuses qu'elles fussent en France, ne pondant qu'à une époque déterminée de l'année et non pas pendant huit et même dix mois, comme elles le font lorsqu'elles sont à l'abri des intempéries et au milieu d'une nourriture abondante et choisie, ne donneraient jamais une quantité d'œufs aussi considérable.

qu'un produit qui aurait en lui le germe d'un être futur fût jeté dans le monde extérieur pour que la reproduction fût accomplie ; alors l'homme aurait déterminé un grand fait; mais la reproduction nécessite, entraîne avec elle d'autres conditions naturelles, et ces conditions sont l'incubation maternelle et les soins que les parents seuls peuvent convenablement fournir à leur progéniture. Or il n'est pas au pouvoir de l'homme de les faire naître à sa volonté : l'espèce n'obéit qu'à la saison. Et voyez dans cette foule d'Oiseaux qui encombrent nos basses-cours, voyez si la Poule, si la Dinde closent selon le bon vouloir de l'homme; voyez si elles couvent à toutes les époques! Non. C'est qu'il n'est qu'un temps pour que ces actes ou ces fonctions s'accomplissent; c'est que le besoin de se reproduire ne se fait sentir qu'alors, à ces espèces comme à toutes les autres. De la plus petite à la plus grande, toutes obéissent à la même influence; aucune ne peut s'y soustraire. C'est pour elles une nécessité. Aussi les voyons-nous lorsque cette époque marquée pour leur reproduction arrive, lorsque cette influence que l'homme ne saurait apprécier parce que son état de civilisation (du moins nous sommes portés à le croire) l'y soustrait, lorsque cette influence, disons-nous, les anime, alors nous les voyons comme renaître; leurs facultés reprennent de l'énergie ; elles s'éveillent pour ainsi dire à la vie; il y a chez elles exubérance, et cette exubérance se manifeste dans un grand nombre, surtout chez les mâles, par des signes particuliers. Ainsi les caroncules dont sont pourvus quelques Gallinacés, les parties dénudées de plumes qu'offrent plusieurs autres Oiseaux, se colorent plus vivement et acquièrent même plus d'extension. Ces phénomènes, observés chez quelques Singes à l'époque du rut, s'offrent ici avec les mêmes conditions, et sont dus aux mêmes causes. Les mâles d'un grand nombre d'autres espèces, principalement dans les Gros-Becs, les Echassiers et les Palmipèdes, échangent leur terne et triste parure d'hiver contre un plumage plus brillant et plus distingué. Ils prennent ce qu'on nomme des *pavillons d'amour :* pavillons insolites et transitoires, qui tombent après l'époque qui les avait fait naître. On dirait que l'intention de la Nature en les revêtant de pareils attributs a été d'attirer plus vivement sur eux les regards des femelles; elle les a faits ainsi beaux pour qu'ils fussent aimés davantage. Les mâles de toutes les espèces n'ont pas été, il est vrai, également favorisés ; mais tous en général voient leur plumage subir des modifications plus ou moins sensibles.

Mais cette transition, si nous pouvons ainsi dire, de la laideur à la beauté, cette métamorphose extérieure qui s'effectue constamment au passage d'une saison triste et froide à une saison plus belle et plus vivifiante; ces changements, qui paraissent être en harmonie avec les sentiments intérieurs qui alors mettent en jeu les passions de deux êtres qui se cherchent pour concourir à la reproduction de nouveaux êtres, ne sont pas les seuls qui s'opèrent dans les Oiseaux. Il en est d'autres plus profonds et dont l'action directe, en modifiant les organes, semble expliquer jusqu'à un certain point toutes les mutations extérieures dont nous venons de parler : nous voulons indiquer ici les modifications qu'éprouve l'appareil de la génération, modifications dont on ne saurait nier l'importance, puisque c'est de leur manifestation que date le rapprochement des sexes.

Il y a vraiment alors sujet à contemplation, et si la Nature est admirable dans ses moindres détails, c'est bien lorsqu'elle veille à ce que les espèces se perpétuent. Voyez ces deux êtres naguère indifférents, travailler maintenant d'un mutuel accord. Tantôt étrangers l'un à l'autre, il y a à présent pour eux tellement nécessité de se voir, le sentiment qui les unit est si puissant, que bien souvent la mort de l'un devient un sujet de tristesse et quelquefois aussi de mort pour l'autre. Enlevez au Kamichi sa fidèle compagne, surtout pendant la saison des amours, il périra; enlevez la sienne au Tourtereau, il languira. Que d'exemples à citer de ce besoin réciproque d'aimer! Les petites espèces surtout sont intéressantes sous ce rapport. Elles ne se quittent plus : le mâle est l'esclave soumis de sa femelle, car c'est lui qui pourvoira à sa subsistance, c'est lui qui la protégera contre ses ennemis naturels, qui l'avertira des dangers qu'elle peut courir; c'est lui qui chantera pour la désennuyer; c'est lui encore qui la remplacera dans les soins de l'incubation. S'il la perd, il l'appelle, il la cherche partout. Si celle-ci couve, lui, perché non loin du nid, témoignera de sa présence par des chants ou des cris mille fois répétés. Et puis ce sont des baisers, des trépignements, un langage intime qu'il n'est donné qu'à eux seuls de comprendre. L'Aigle, lui aussi, ce solitaire du désert, qui, vivant en despote, paraît être l'ennemi même de son espèce, quand vient la saison des amours, est auprès de sa femelle, le plus assidu et le plus soumis des mâles; et chose digne de remarque, il y a tellement nécessité pour les Oiseaux de s'unir, de s'aimer, de se reproduire, de vaquer aux soins de la paternité ou de la maternité, que ceux-là mêmes que retient captifs pour le seul plaisir que leur voix nous procure, quand vient l'époque où les désirs s'éveillent en eux, deviennent impatients; tous leurs mouvements décèlent les sentiments qui les dominent; ils vent même ils en viennent aux actes. Donnez à un mâle un miroir qui lui répète son image, il se croira avec une femelle ne chantera plus, cherchera partout des pour en construire un nid; donnez à femelle un panier dans lequel elle puisse pondre, et vous la verrez y déposer ses œufs, les couver assidûment mais sans fait et ne les abandonner qu'à regret. Ils

riront même des petits qui leur sont étrangers. C'est qu'en vérité, libres ou captifs, la Nature les maîtrise impérieusement; ils ne peuvent se dérober aux lois qu'elle leur a imposées, et l'homme lui-même, bien que soustrait à l'influence des saisons, sent ses désirs s'éveiller en lui plus vifs et plus nombreux, alors que tout dans l'univers renaît pour procréer.

Mais si dans quelques espèces l'union que contractent les sexes est durable, si les Pigeons, qui en sont l'exemple le plus frappant, ont été de tous les temps considérés comme l'emblème de la fidélité, l'on peut dire qu'il n'en est pas de même du plus grand nombre. Il n'y a entre eux qu'une liaison momentanée, dictée par le besoin du moment, après laquelle ils redeviennent indifférents l'un pour l'autre comme devant. Tout lien de famille disparaît après que l'éducation des jeunes est terminée. Les mâles des espèces qui vivent dans un état de monogamie transitoire, si l'on peut dire, c'est-à-dire qui s'associent à une seule femelle pour le temps des pontes seulement; ceux qui sont polygames, qui règnent en maîtres au milieu d'une troupe de femelles, s'isolent volontairement de leurs compagnes, quelquefois avant même que la dernière ponte soit achevée, et leur laissent le soin d'élever seules les petits. Eux qui naguère s'étaient battus pour la possession d'une femelle, sont maintenant d'une froideur et d'une indifférence qui ne s'évanouiront qu'au printemps prochain : alors, stimulés par des désirs nouveaux, ils combattront encore devant celle qui doit être le prix de leur ardeur. Les petites espèces monogames sont assez peu portées à se battre entre elles pour la possession d'une femelle. Elles sont aussi généralement plus constantes en amour; mais les mâles polygames, ardents et jaloux, ne peuvent voir un concurrent approcher de leurs compagnes sans incontinent lui déclarer la guerre. Les Gallinacés, les Combattants, un grand nombre d'Echassiers, sont toujours disposés à se livrer bataille. La nature, en donnant à ces espèces de pareilles mœurs, les a également pourvues d'armes propres à l'attaque et à la défense. Le Coq a des ergots robustes aux tarses; les Pluviers, les Vanneaux, les Jacanas, ont le poignet armé d'un éperon corné; la Pintade porte à la tête un casque, etc.

Il est des choses dans la Nature sur lesquelles l'homme formera encore bien des conjectures avant de pouvoir en pénétrer le mystère. Par exemple, qui jamais nous dira pourquoi cette distinction des familles d'Oiseaux polygames et monogames? pourquoi ce mâle possède plusieurs femelles, et pourquoi cet autre ne s'attache qu'à une seule? Virey en voit la cause dans la climature. D'après lui, dans les pays froids, les femelles naissant en plus grande quantité que les mâles, pour un motif qu'il n'explique pas et qu'on ne saurait expliquer, il y a polygamie nécessaire; dans les climats chauds, le contraire a lieu, parce que le nombre des mâles qui naissent compense celui des femelles. Ce sont là tout autant de suppositions gratuites qui ne peuvent se soutenir; car les faits témoignent que dans les régions les plus chaudes vivent et se reproduisent des espèces polygames de même que dans les régions les plus froides vivent et se reproduisent un grand nombre de monogames.

Au reste, la conduite de tous les Oiseaux mâles dénote en eux plus d'amour physique que d'amour moral. C'est pour satisfaire à des désirs pressants qu'ils se choisissent une ou plusieurs compagnes. Les Pigeons eux-mêmes, ces poétiques emblèmes d'une constance à toute épreuve, ont, comme les autres Oiseaux, leur époque de bonheur et leurs jours d'indifférence. Ils sont époux autant que le veut le sort; ils demeurent attachés l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un accident funeste à l'un des deux vienne les désunir; mais l'époque des pontes est la seule durant laquelle ils se prodiguent de douces caresses. Dans toute autre circonstance, ils sont naturellement peu expansifs (232). Ils se suivent presque machinalement, comme le feraient deux êtres qu'un hasard auraient rendus solidaires l'un de l'autre, mais sans manifester beaucoup d'affection; et ce qui vient à l'appui de ce que nous avançons, c'est que pendant l'hiver les Pigeons forment des sociétés nombreuses dans lesquelles se trouvent pêle-mêle les divers couples qu'on avait vus auparavant vaquer isolément à leurs besoins. Alors on ne les surprend pas dans leurs manifestations de tendresse, et alors aussi disparaît la poésie dont trop souvent ils ont été l'objet.

Quoi qu'il en soit, c'est après que les premiers désirs ont été satisfaits que commence pour la femelle le rôle pénible de la maternité. Pour elle, c'est d'abord le soin de la nidification; car en général c'est elle seule qui travaille à élever lentement le berceau de sa progéniture. Dans quelques cas, il est vrai, le mâle devient le compagnon de ses peines, et l'allége en apportant sa part de matériaux; mais l'on peut dire, sans crainte d'avancer une hérésie, que ces exemples sont peu nombreux, et que la femelle construit presque à elle seule le nid. Chez les espèces qui vivent en polygamie, ce fait ne paraît pas avoir d'exception; c'est bien toujours la femelle qui, se sentant pressée du besoin de pondre, s'isole de la bande, se creuse un trou en terre, ou cherche un petit enfoncement qu'elle garnit sans art de quelques fétus (car il est à remarquer que les femelles qui se réunissent plusieurs pour un mâle, n'ont pas, comme les petites espèces monogames, le génie de la nidification), et c'est au-dessus de ces fétus qu'elle dépose ses

(232) L'on remarquera que nous ne prétendons nullement parler des Pigeons domestiques; nous ne prenons nos exemples que chez les espèces à l'état de liberté.

œufs. Nous ne reviendrons pas sur l'art et les moyens que chaque espèce apporte dans la construction de son nid, ce sujet ayant été traité dans un article spécial; nous dirons seulement que, destiné, comme on le sait, à recevoir les œufs, si ce nid avant d'être achevé est détruit par les animaux ou par la main de l'homme, l'ouvrière se hâte d'en reconstruire un autre; mais alors, pressée qu'elle est, elle pond en même temps qu'elle achève son nid.

Il est à la connaissance de tout le monde que, selon les espèces, le nombre des œufs dans une nichée varie: ainsi les unes en pondent constamment deux, d'autres même n'en font qu'un; celles-ci en donnent quatre, cinq, quelquefois six, et celles-là de quinze à vingt-cinq; mais on ignore généralement qu'à l'exception de certaines espèces, telles que les Oiseaux de proie, que la Nature semble avoir rendus moins féconds que les autres, sans doute pour que par leur trop grande multiplicité l'équilibre ne fût pas détruit; telles aussi que les Pigeons, dont les pontes peu fréquentes sont ordinairement de deux; les Plongeons, qui en font également très-peu, etc.; l'on ignore, disons-nous, qu'à l'exception de ces espèces, toutes les autres pondent par an à peu près le même nombre d'œufs. La Perdrix, la Caille, les Gallinacés, en un mot, et même généralement toutes les espèces polygames, plusieurs Mésanges, sont très-fécondes : elles peuvent en une seule nichée donner le jour à dix ou vingt petits Oiseaux, mais elles ne pondent ordinairement qu'une fois. Il est rare qu'elles fassent annuellement deux couvées; il faut, pour que cela ait lieu, qu'elles y soient forcées par les circonstances. Or les autres espèces monogames, faisant deux, trois et même quelquefois quatre nichées par an, et compensant ainsi par leur nombre celui des œufs, qui est ordinairement de six au plus, et de quatre au moins (terme moyen), il est aisé de voir que leur fécondité doit être sans contredit aussi grande que celle des Oiseaux polygames. Le nombre des pontes peut donc suppléer au nombre des œufs. Dans ce fait, la Nature se dévoile encore à nous sublime et prévoyante. Pondre, incuber, élever les jeunes, ce sont pour les Gallinacés, pour certains Echassiers, et pour le plus grand nombre des Palmipèdes, des actes qui se prolongent jusqu'au terme qui leur a été assigné pour la reproduction; or, si, comme les Passereaux en général, qui arrivent plus tôt à l'état adulte, les Oiseaux polygames n'avaient fait qu'un très-petit nombre d'œufs; en raison de la lenteur qu'ont leurs petits à acquérir assez de force et d'intelligence pour rendre inutiles les soins des parents, la femelle, occupée auprès d'eux, n'eût pu faire d'autres pontes, et l'espèce eût été bien moins multipliée et aurait peut-être fini par se perdre.

Les œufs des Oiseaux varient encore selon les espèces, et non-seulement sous le rapport des couleurs, mais encore sous celui de la forme. Ils sont ou blancs, ou bleuâtres, ou gris, ou verts, ou cendrés, ou jaunâtres, ou fauves, ou roux; mais, en outre de cette couleur dominante, ils sont quelquefois aussi bigarrés ou parsemés de petites taches de diverses nuances. Ces taches, régulièrement ou irrégulièrement groupées, tantôt vers l'un ou l'autre pôle, tantôt dans le milieu de l'œuf, sont généralement noires, rousses, rougeâtres, brunes, etc.

Carus explique, ou croit devoir expliquer, ces teintes diverses qui existent sur la coquille par la décomposition du sang mêlé aux sels calcaires qui composent celle-ci. « Elle ne résulte pas uniquement, dit-il en parlant de la coque, d'une excrétion de sels calcaires; car le sang de l'oviducte, qui se trouve dans une sorte d'état inflammatoire, mêle encore à ces sels des produits auxquels doivent être attribuées les couleurs diverses des œufs des Oiseaux. Toutes ces teintes nous rappellent donc la décomposition du sang; et c'est ce qui explique pourquoi les couleurs élémentaires en sont exclues. » Il est possible que les couleurs dans les œufs soient dues à quelque chose de semblable; cependant on ne peut encore rien dire de positif à ce sujet, car si la cause des taches est dans le sang que les capillaires utérins mêlent aux sels de la coquille, il est bien difficile de concevoir pourquoi dans toutes les espèces les œufs ne sont pas tachetés, et pourquoi ceux qui le sont n'offrent pas les mêmes teintes. L'on admet en principe que de la même cause résultent les mêmes effets; or ici la cause est la même, puisque le phénomène identique chez toutes les espèces, se passe dans des organes qui n'admettent pas la moindre différence dans la série ornithologique, et pourtant les faits prouvent que les résultats diffèrent. Ceci ferait soupçonner que l'opinion de Carus n'est pas entièrement fondée. En outre, la couleur, quelle que soit son intensité, est tout à fait extérieure et ne forme sur la coquille qu'une couche légère, dans tout le reste de son épaisseur elle est d'un blanc pur uniforme. Or si le sang avait mêlé aux sels calcaires qui le composent des produits colorants, il est probable que ces produits devraient se retrouver dans toute la coquille, ce qui est loin d'être. Peut-être la chimie, en analysant ces teintes, arriverait-elle à des résultats un peu satisfaisants.

Ce que nous pouvons dire, et ce fait a été probablement observé avant nous, c'est que les œufs pondus dans des cavités qui les mettent hors de l'atteinte de la lumière sont généralement d'un blanc pur, rarement piqueté; tels sont ceux des Hibous, des Chouettes, des Huppes, des Pics, des Toucols, des Martins-Pêcheurs, de quelques Mésanges, etc.; ceux au contraire qui sont déposés dans des nids qui ne les défendent pas de l'action des rayons lumineux, sont plus ou moins colorés. Ne pourrait-on pas arguer de ces faits que la lumière a une action bien marquée sur les produits ovariens des Oiseaux, comme elle en a une sur les autres productions de la Nature? La fleur qui s'épanouit dans l'ombre et l'obscurité

n'est-elle pas pâle et étiolée comme tout ce que le soleil ne colore pas, et les Oiseaux eux-mêmes ne sont-ils pas la preuve la plus évidente de ce fait ? Ceux-là ont les couleurs les plus brillantes et les plus variées qui habitent les contrées les plus chaudes, les contrées par conséquent que le soleil éclaire plus longtemps de ses rayons vivificateurs ?

Comme les œufs sont assez généralement maculés; comme ces macules augmentent, non pas en grandeur, mais en intensité, à mesure que l'embryon se développe, quelques ornithologistes ont cru trouver des rapports dans la couleur du fond et les taches des œufs avec les teintes du plumage. Toute application d'une règle quelconque tendant à déduire la couleur du plumage d'un Oiseau de la couleur qu'ont les œufs, nous paraît pour le moins hasardée. En effet, qui ignore que la Poule noire pond des œufs d'un blanc pur, qui donneront naissance à des poussins dont la couleur sera celle de la mère ? Qui ne sait que le Faisan doré, dont la livrée est si riche et si diversement nuancée, provient d'un œuf roussâtre, pâle et uniforme ? Que d'exemples encore à citer qui prouveraient que la couleur des œufs n'a aucun rapport avec celle des plumes !

Quant à la forme et au volume des œufs, rien n'est plus variable. Depuis celui que l'Autruche abandonne au sable des déserts jusqu'à celui que l'Oiseau-Mouche dépose sur l'ouate, que de différences dans le volume, et surtout quelle variété dans la forme ! On a fait servir celle-ci à la détermination des sexes : M. Geoffroy Saint-Hilaire en Egypte et M. Florent-Prévost en France ont fait, chacun de leur côté, des expériences pour pouvoir dire en voyant un œuf de Pigeon ou de Poule quel était le sexe qui devait en éclore. Ils sont arrivés, après de nombreuses observations, à conclure que des globuleux, c'est-à-dire de ceux dont les extrémités sont le plus mousses, naissaient des femelles, et que les mâles résultaient de ceux qui sont le plus pointus. Il paraîtrait aussi que lorsque le vide que l'on remarque en regardant un œuf à travers un corps lumineux occupe un des bouts, le sexe est mâle. Si au contraire il est situé sur les côtés, il est femelle.

Lorsque les nids sont faits, lorsque les œufs sont pondus, c'est à peine si les sollicitudes maternelles ont commencé, alors c'est le soin pénible de l'incubation; il faut que ces tendres mères, oublieuses de leurs autres besoins, et redevables quelquefois à leurs mâles du peu de nourriture qu'elles prennent, demeurent accroupies sur les œufs jusqu'à ce qu'ils éclosent. Il est des espèces chez lesquelles le couple se partage le soin d'incuber; ce sont celles qui vivent en monogamie. A des heures fixes la femelle peut vaquer à ses besoins sans que les œufs qu'elle abandonne aient à souffrir de l'action de l'air; car le mâle la remplace pendant ce temps-là. Il en est d'autres qui, vivant en polygamie, doivent seules communiquer la vie à leur progéniture, seules aussi elles veilleront à leur éducation. Mais alors, par une prévoyance que l'instinct leur dicte, elles ont soin, toutes les fois qu'elles abandonnent le nid qui recèle leurs œufs, de recouvrir ceux-ci soit de feuilles sèches, soit de plumes que préalablement elles se sont arrachées du ventre. En cela elles rappellent certains Mammifères, les Lapins par exemple, qui se dépouillent en partie des poils qui les recouvrent pour en faire un lit moelleux à leurs petits. L'édredon, cette matière douce et élastique que la sensualité humaine a su si bien utiliser, n'est autre chose que le duvet dont l'Eider (*Anas mollissima*) enveloppe ses œufs, et qu'il fait tomber de tout son corps; mais principalement de l'abdomen. Toutes les femelles polygames ne prennent pas, il est vrai, les mêmes précautions; il en est beaucoup qui vont pourvoir à leur subsistance sans avoir souci de ce qu'elles abandonnent; mais celles-ci ont rendu toute précaution inutile en choisissant pour y faire leur ponte des lieux arbités et exposés au midi. Enfin il n'est aucun Oiseau qui par ses actes ne trahisse l'attachement qu'il a pour des produits émanés de son sein et destinés à le perpétuer.

Qu'on nous dise que sous ce rapport il est des exceptions; qu'on nous représente l'Autruche et le Coucou femelle comme des marâtres qui abandonnent ou qui confient ce qu'elles devraient avoir de plus cher, l'une au sable brûlant qui lui sert de demeure, et l'autre à des Oiseaux qui lui sont étrangers; nous répondrons, nous : la Nature peut avoir donné à une espèce plus d'attachement pour ses petits qu'à une autre; mais aucune n'en est entièrement privée. L'Autruche et le Coucou ne forment que des exceptions apparentes; car l'une, après avoir erré dans les plaines désertes, s'en revient tous les soirs reposer à côté de ses œufs, et l'autre ne cesse de surveiller celui ou ceux qu'elle a pondus dans le nid d'autrui, comme des observations récentes et faites avec toute la patience et toute la sagacité qui caractérisent son auteur, l'ont prouvé. *Voy.* Coucou.

Le volume des œufs variant et le degré de température que développent les Oiseaux étant à peu près le même chez tous, on eût pu *a priori* dire que le terme de l'éclosion doit varier selon les espèces. Mais, en outre du degré de chaleur (30 à 32° environ) que chaque couveuse peut communiquer aux œufs, il est encore des circonstances extérieures qui contribuent puissamment à hâter ou à retarder l'éclosion de ceux-ci, et ces circonstances sont celles d'une atmosphère plus ou moins chaude ou froide. Il est en effet notoire que, durant les fortes chaleurs de l'été, l'éclosion est plus hâtive. Quoi qu'il en soit des circonstances favorables ou défavorables, on a remarqué qu'ordinairement les petits espèces naissent bien plus tôt que les grandes. Ainsi, aux Pinsons, aux Roitelets, aux Mésanges, etc., il faut onze ou douze jours pour éclore; aux Pigeons dix-

huit (233), aux Poules vingt-un; plusieurs Echassiers, l'Oie, le Cygne, couvent sans interruption trente jours environ; et, s'il faut en croire les observateurs, les œufs du Harle huppé n'éclosent qu'après cinquante-sept jours d'incubation. L'on sait que l'incubation naturelle peut être remplacée par la chaleur artificielle.

Mais voyez : toutes les affections des Oiseaux se sont concentrées sur les produits de leur amour ; tout en ce moment paraît leur être sacrifié; ils les couvent avec passion, ne négligeant rien de ce que leur instinct leur dicte pour les maintenir toujours dans un degré égal de température. Voyez comme cette femelle pèse doucement sur eux, comme elle les embrasse aves ses ailes ; on dirait qu'elle appréhende de les briser, ou bien qu'elle a hâte de voir le résultat de la fonction qu'elle remplit avec tant de patience. Oh ! c'est que là sont ses espérances, c'est que, douce mère, elle voudrait pouvoir faire avancer le jour qui la verra se livrer à d'autres soins. Mais ce terme approche, il arrive, sa petite famille vient d'éclore (234). Alors tout n'est pas fini pour elle ; au contraire, redoublant de tendresse et d'énergie pour ses jeunes, elle met plus de zèle, plus de sentiment dans ses soins. Les premiers jours elle ne les abandonne pas encore ; c'est douce joie pour elle de pouvoir les réchauffer dans son sein, et pendant que le mâle pourvoit à leur subsistance, à tous, elle, doucement appuyée sur ses faibles petits, les protége et semble les couver encore, pour que la chaleur qu'elle leur communique hâte leurs progrès.

Tous les Oiseaux en naissant réclament les soins de leurs parents ; mais tous ne les réclament pas au même degré. Ceux-ci éclosent nus et faibles; peu à peu ils se couvrent de duvet, puis viennent les plumes, et ce n'est que lorsque celles-ci ont acquis un certain développement, ce n'est qu'alors qu'ils pourront se servir de leur ailes, que, prenant leur essor, ils abandonneront le nid dans lequel le père et la mère les ont alternativement nourris. Ceux-là, à peine sortis de leur coquille, ont déjà assez de vigueur et assez d'instinct pour chercher et trouver eux-mêmes leur nourriture. Couverts d'un duvet épais, ils peuvent résister à l'impression que l'air fait sur eux. Il fallait que ces derniers naquissent tels, nombreux comme ils le sont (car ils proviennent de parents polygames, ce qui, comme nous l'avons dit, est un titre de fécondité) ; la mère, à qui seule est confié le soin de leur éducation, n'eût jamais pu suffire à les nourrir tous.

Mais il y a plaisir surtout à voir avec quelle étonnante assiduité le père et la mère des espèces monogames apportent de la nourriture à leurs petits et pourvoient à tous leurs besoins. Avec quelle sollicitude ceux-ci leur dégorgent des grains à demi digérés, pour que leurs jeunes estomacs n'en soient pas fatigués, et ceux-là leur fournissent des insectes qu'ils ont eu préalablement le soin de tuer ! Il y a plaisir aussi à voir comment ils font leur éducation ; comment ils leur montrent peu à peu l'art de s'élever dans les airs; comment ils mesurent leurs forces à celles de leurs élèves. L'un d'eux leur est-il ravi, ils sont tristes, ils appellent, ils font retentir les alentours de leurs cris de douleurs. S'ils aperçoivent le ravisseur, ils le poursuivent de leurs criailleries, ils s'approchent de lui, le bravent, semblent le menacer. Il n'est pas d'Oiseau qui sous ce rapport montre plus de courage ou plus de ruse que les Gallinacés. Un Chien, un Chat, l'homme même s'approche-t-il des Poussins sur lesquels veille la Poule, aussitôt celle-ci s'irrite, hérisse ses plumes, se précipite avec fureur sur eux, les attaque et les force par son audace à prendre la fuite. La Perdrix voit-elle un ennemi s'avancer sur elle et ses poulets, aussitôt elle donne le signal d'alarme, fait disperser et cacher ses petits, et fuit en boîtant ; par ce moyen elle attire toute l'attention ; en simulant d'être blessée, c'est sur elle qu'on se dirigera ; mais lorsqu'elle s'est fait chasser assez longtemps, lorsqu'elle prévoit que ses poussins sont à l'abri de tout danger, alors elle prend son essor, disparaît loin des yeux qui la poursuivaient, et, de détour en détour, vient rejoindre et ramasser sa petite famille. Enfin, chez les Oiseaux, l'amour pour les jeunes, mais surtout l'amour de la mère (sentiment qui dans la Nature paraît être commun à toutes), est poussé jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice de soi. Pour défendre ou pour sauver ses petits, il n'est rien qu'une mère ne fasse. L'Aigle n'est pas moins attaché à ses aiglons que la Fauvette à ses nourrissons ; le Hibou n'aime pas moins les siens que la Cane ses Canetons.

Or, lorsqu'on voit que, quelque espèce que l'on prenne, il y a partout même sollicitude, mêmes soins, mêmes affections, pourquoi vient-on nous dire que les Oiseaux empoisonnent leurs petits lorsque ceux-ci sont mis en captivité par l'homme? Pourquoi les sentiments les plus tendres à côté des

(233) Nous nous sommes demandé plus haut si la la lumière n'aurait pas une action sur les produits ovariens des Oiseaux, comme elle en a une sur les autres productions naturelles. Il paraîtrait que non ; car les œufs que les Pigeons ramiers déposent dans des nids qui sont situés à la cime des arbres ou sur les anfractuosités des rochers, dans des positions, par conséquent, où la lumière peut arriver avec facilité, sont certainement blancs. Au reste, les œufs, quelle que soit leur couleur, étant tels lorsqu'ils sortent du sein de la mère, ne peuvent devoir leur coloration ou leur décoloration à un agent extérieur. La vraie cause des différences qu'ils présentent sous ce rapport doit donc, ce nous semble, être l'objet de nouvelles recherches.

(234) Pour que les Oiseaux pussent briser la coquille dans laquelle ils sont emprisonnés, la nature a armé l'extrémité de leur bec d'un petit tubercule calcaire ou cartilagineux. C'est au moyen de ce tubercule qu'ils entament d'abord les membranes de l'œuf et puis la coque, et c'est lorsque cette première brèche est faite qu'ils parviennent à se dégager de leur prison, par des mouvements répétés de tout leur corps.

nus dénaturés? Parfois, il est vrai, on a vu de jeunes Oiseaux, tels que des Moineaux, des Rossignols, des Chardonnerets, etc., mourir subitement sans trace aucune de lésion. Ils étaient en cage, exposés aux soins de leurs parents, et une heure a suffi pour qu'ils n'existassent plus. L'homme, qui aime à trouver du surnaturel là où tout est simple et ordinaire, s'est empressé de dire que plutôt que de les savoir captifs, le père ou la mère les avait empoisonnés. L'Araignée a joué un très-grand rôle dans cela; car, au dire des bonnes gens, c'est elle qui est l'agent toxique principal. Vraiment avancer de pareils contes, c'est réfléchir bien peu! c'est posséder au dernier degré l'amour du merveilleux! De jeunes Oiseaux meurent, c'est un fait; mais a-t-on cherché à bien se rendre compte des circonstances qui déterminent cette mort? Non. A-t-on dit que tous moussent? On ne l'aurait pu; car il est reconnu que des nichées élevées en cage par leurs parents viennent à bien. Pour nous qui avons fait en cela de nombreuses observations, voici ce que nous avons vu : Si l'on prend un jeune au sortir du nid, lorque déjà il peut suivre ses père et mère, et qu'après avoir mis en cage on le donne à élever à ceux-ci, il arrive fréquemment, non pas toujours, que ce jeune ne survit pas à sa captivité; lorsqu'au contraire il est pris très-jeune, lorque cinq ou six jours après son éclosion on le renferme et qu'on l'abandonne aux mêmes soins, c'est-à-dire à ceux de ses parents, on peut alors le laisser à ceux-ci sans nul danger; deux ou trois mois durant ils le nourriront toujours avec le même zèle, auront toujours pour lui les mêmes affections. Nous avons maintes fois fait élever ainsi des nichées de Moineaux, de Fauvettes et de Chardonnerets, et jamais nous n'avons constaté des *empoisonnements*, mais le couple n'a abandonné ses nourrissons captifs, qu'alors que nous les lui avons enlevés.

Or, comment se fait-il que dans un cas les jeunes meurent, et que dans l'autre ils viennent à bien? C'est que les uns, mis en captivité lorsqu'ils avaient déjà goûté la liberté, deviennent tristes, languissent; un dérangement moral ou instinctif s'opère en eux qui les tue; c'est que (ce que l'on n'a pas dit), les parents oublient de leur donner à manger; voltigeant autour d'eux, ils les appellent, ils les harcèlent presque, tant leurs cris, tant leurs trépignements sont pressants; ils voudraient les arracher de leur prison : les jeunes s'en irritent; leurs besoins ne cessent pas de s'accroître, et, soit un peu la faim, un peu la fatigue, un peu de désir de liberté qu'ils ne peuvent satisfaire, ils meurent. Les autres, pris très-jeunes, moins jaloux d'une liberté qu'ils n'ont point encore goûtée, ce sentiment d'ailleurs s'émoussant en eux par l'habitude de la captivité, supportent par conséquent leur position avec plus de facilité, et les père et mère, ayant par cela seul qu'ils étaient trop jeunes lorsqu'on les leur a enlevés, plutôt songé à les nourrir qu'à les retirer de leur prison, finissent par s'habituer, eux aussi, à fournir continuellement à leurs besoins malgré les barreaux qui les séparent. Comme nous l'avons dit, il faut les leur enlever pour qu'ils cessent de les nourrir. Pour nous il n'y a donc pas d'erreur plus grande que celle qui veut que les Oiseaux empoisonnent leurs petits. Ces sentiments dénaturés ne se rencontrent que chez les êtres sur lesquels le souffle impur des sociétés a passé; celui qui n'obéit qu'à son instinct, qui n'a point corrompu sa nature, en est exempt.

C'est encore une erreur de croire que les Oiseaux de proie et les Corbeaux chassent leurs petits du nid pour n'avoir plus la peine de les nourrir. Ils les chassent, comme tous les autres Oiseaux le font, lorsqu'ils sont assez forts pour essayer de prendre eux-mêmes leur nourriture, et lorsque leurs ailes peuvent leur servir. Il n'est d'ailleurs aucune mère qui abandonne ses jeunes à la sortie du nid. Pendant une ou deux semaines au moins, elle leur sert encore de nourrice et de conductrice. Elle les aide à développer leur instinct. L'Aigle conduit ses Aiglons à la chasse, la Cane conduit ses Canetons à l'eau, l'Hirondelle aime à voir ses petits exercer au vol leurs ailes faibles encore. Il est remarquable comment chaque espèce suit ses impulsions instinctives, et comment chacune d'elles a appris en naissant à agir selon ses besoins. Le Plongeon sait même nager et plonger avant d'être sorti de sa coquille (235).

Les Oiseaux, généralement plus vifs et plus précoces que les Mammifères, sans doute à cause de leur organisation, ont aussi acquis leur perfection bien plus tôt qu'eux. La nature semble avoir abrégé le terme de leur enfance en faveur de leurs besoins et des dangers qu'ils ont à courir. D'ailleurs ils ont cela de commun entre eux que l'intelligence et l'aptitude des jeunes pour apprendre, sont beaucoup plus développées que dans l'âge adulte.

Mais durant l'époque des amours, l'énergie que manifestent les Oiseaux, les douces affections auxquelles ils se livrent, ne sont pas les seuls traits qui nous frappent en eux. Alors leurs autres facultés se sont développées en raison des sentiments qu'ils éprouvent, et le chant paraît être l'expression de ces sentiments. Alors ils semblent exprimer un désir satisfait, ou l'espoir certain d'un bonheur qu'ils sont sur le point de saisir; or le chant dans les Oiseaux n'est que l'ex-

(235) Des expériences curieuses faites sur les œufs de Plongeons ont démontré que chez ces Oiseaux la faculté de nager est innée. On a cassé des œufs que l'on savait incubés depuis longtemps, de manière à ce que le petit qu'ils renfermaient, abandonné par sa coquille, pût tomber dans l'eau, et l'on a vu que celui-ci en touchant à l'élément dans lequel il est habituellement, nageait et plongeait déjà comme celui qui est depuis longtemps éclos.

pression de l'amour ; car bientôt ils se tairont dans le bocage et n'auront plus alors que des cris d'appel désagréables bien souvent. Tous ne chantent pas, il est vrai; mais tous, les femelles, même, ont un langage qui témoigne de leurs sensations.

Les anciens, frappés des divers sons que peuvent produire les Oiseaux, avaient cherché à les traduire par des mots, et quelquefois par des phrases qui rappelaient ces sons. Ainsi, pour eux, la Grue glapissait, le Paon braillait, la Dinde glouglottait, la Poule closs ait, la Perdrix cacabait, la Pie agassait, le Corbeau coassait, les Moineaux piaillaient; le Merle, la Fauvette, le Rossignol, le Serin, etc., seuls, chantaient.

D'autres fois leur imagination les portait à traduire le chant des Oiseaux par des phrases entières qui avaient quelque chose de prophétique. C'est ainsi qu'ils s'imaginaient que la Mésange charbonnière leur disait dans son : *Tui tui pu, tui tui pu, comme il te fait, fais-lui;* la Caille les avertissait de *payer leurs dettes.* Mais ce qui nous a le plus frappé, c'est le chant de l'Alouette, qu'ils ont exprimé fort heureusement et fort ingénieusement par la strophe que voici :

La gentille Alouette avec son tirelire,
Tirelire, relire, et tirelirant, tire
Vers la voûte du ciel : puis son vol vers ce lieu
Vire et désire dire : adieu! dieu! adieu!

Le chant dans les Oiseaux est ce qui plaît le plus; voyez aussi comme partout on choie, comme on aime ces petits musiciens ; partout ils procurent à l'homme le même plaisir. « Qui vouldra prendre garde aux Oyseaux, dit Belon, le plus naïf des historiens de la nature, et les ouïr attentivement, recevra un parfait sentiment de la douceur de leurs chansons gratieuses, non moins armonieuses que le ronflement des nerfs d'animaux estenduz sur divers instrumenz de musique, ou d'un vent entonné bien délicatement ès dulcines d'iviere (ivoire). Puisque l'on voit que les artisans et les bourgeois des villes n'ont rien qui récrée leur esprit ennuyé plus promptement que le chant des petits Ossyllons qu'ils nourrissent en cage, aussi voit-on aisément que l'homme champestre, qui se plaist en leur chant, est en grand saouls, se trouvant en l'ombrage des petits arbrisseaux escoutant si plaisante mélodie. » Il est de fait que l'on prend plaisir quelquefois malgré soi à entendre, au lever d'un beau jour, l'Alouette qui s'élève dans les airs, le Rossignol qui se cache sous la feuillée, et la Fauvette dans le buisson. On prend également du plaisir à ouïr le soir, au soleil couchant, les sifflements harmonieux du Merle; les uns saluent le soleil à son lever, et les autres à son coucher ; car tous les Oiseaux chanteurs ne font pas entendre leur voix au même instant. Les petits Granivores semblent préférer pour l'heure de leurs concerts celle durant laquelle les fortes chaleurs de la journée se font sentir ; alors, attroupés sur un arbre, ils font entendre un gazouillement confus qui n'est pas sans quelque charme. La nuit même est troublée par les lugubres plaintes par les râlements sinistres des solitaires Oiseaux nocturnes.

On a reconnu qu'en général les espèce qui chantent le mieux, ou du moins qu nous plaisent le plus par la douceur de leur concerts, sont les Insectivores. Elles on ordinairement un son de voix filée qui es bien moins dur, bien plus moelleux que le cris cadencés, mais quelquefois étourdi sants, des espèces granivores. Cette diffé rence dans le chant des Oiseaux doit êt attribuée à la différence dans la forme d leur bec. Chez les premiers, cet organe e plus effilé, plus mince et un peu plus lon tandis que chez les autres, il est épais, cou et conique.

La voix des Oiseaux a tellement d'éten due, qu'elle serait pour nous un sujet d'é tonnement si nous ne connaissions toute perfection qu'a acquise l'organe dans lequ elle s'effectue. « L'Oiseau, dit Buffon, en faisant entendre d'une lieue (comme les G gognes, les Oies, les Canards, etc,) du ha des airs, et produisant des sons dans u milieu qui en diminue l'intensité et en ra courcit de plus en plus la propagation (23 a par conséquent la voix quatre fois pl forte que l'homme ou le quadrupède, c ne peut se faire entendre à une demi-lie à la surface de la terre, et cette estimati est peut-être plus faible que trop forte; c indépendamment de ce que nous venon d'exposer, il y a encore une considérati qui vient à l'appui de nos conclusions, c'e que le son rendu dans le milieu des ai doit, en se propageant, remplir une sphè dont l'Oiseau est le centre, tandis que le produit à la surface de la terre ne rem qu'une demi-sphère, et que la partie du qui se réfléchit contre la terre, aide et à la propagation de celui qui s'étend en ha et à côté. »

Les Oiseaux, indépendamment du cha et de l'étendue de leur voix ou de le cris, ont encore entre eux un certain la gage qu'il n'est donné qu'à eux seuls comprendre. Les mères devinent leurs pe à leurs piaulements, et les petits se renc à la voix de la mère. Les jeunes Pous viennent se tapir aussitôt sous l'aile d la Poule si celle-ci pousse un certain cri pr les avertir de quelque danger. Selon Vi ce langage est celui de la Nature ; il expri les passions que l'on éprouve, les beso que l'on sent; tous les animaux le p sèdent, car tous se communiquent ce eux, non pas par leurs idées, mais par affections.

Il semblerait que les Oiseaux dusse s borner à répéter, chacun selon leur espè le langage qu'ils tiennent de la Natur semblerait que l'un ne doive jamais empi

(236) A cause de la plus grande raréfaction de l'air dans les régions supérieures de l'atmosphè que près du sol.

er les accents de l'autre ; et pourtant il n'en st rien. Non-seulement il est des espèces ui imitent merveilleusement les cris ou les hants des autres animaux quels qu'ils soient tels sont le Traquet imitateur et le Merle roqueur) ; mais il en est aussi qui ont la cilité de retenir et de répéter des airs fac- ces qu'on leur joue ou qu'on leur chante. es petites espèces, les Merles, entre autres, s Alouettes, les Serins, les Chardonnerets, ont admirables sous ce rapport. Mais ce ui a bien plus lieu d'étonner encore, c'est u'il soit donné aux Oiseaux, non pas à tous, ourtant, d'imiter la voix humaine, de re- enir des mots, des phrases entières qu'ils oublient jamais. Virey a écrit sur ce ngage appris des Oiseaux, une fort belle age que nous ne pouvons nous dispenser e transcrire ici, bien persuadé que nos lec- urs la liront avec intérêt et plaisir.

« Comme les Perroquets, les Pies, les eais, les Corneilles, les Sansonnets, les erles et plusieurs autres espèces, ont, dit- , un bec assez large, une langue charnue, aisse et analogue à celle de l'homme (237), n peut donc leur apprendre à articuler quel- ues mots, à exprimer, si je l'ose dire, le atériel de la pensée, à frapper l'air de sons emblables aux nôtres, mais sans pouvoir ur en faire comprendre la valeur, sans ur en donner l'idée que nous y attachons. es animaux ne comprennent donc aucun os langages humains, quoiqu'ils puissent rès-bien les articuler, et si on les a vus ap- liquer, par un hasard heureux, un mot dans ne circonstance favorable, et qui pouvait s faire soupçonner d'intelligence, ce n'était u'un pur effet du hasard, puisqu'ils le di- nt beaucoup plus souvent à contre-temps t sans raison. Il n'est donc pas étonnant u'ils ne puissent dans une multitude d'oc- asions en rencontrer une qui frappe de rprise ceux qui les écoutent, par cette stesse fortuite dont ces Oiseaux eux-mêmes e sentent nullement le prix. Ils jasent à out propos, mais ils ne parlent pas véritable- lement, puisque le langage n'est que l'ex- ression des pensées : or, les idées que euvent avoir les animaux étant simples et resque physiques, n'ayant même aucun apport avec les pensées abstraites des ommes, il ne peut s'établir entre eux au- n commerce d'intelligence pure, mais seu- ment un échange d'affections et de sensa- ons physiques.

« Cela est si vrai, que ces animaux ne ansportent jamais cet art de la parole dans eur sphère ; ils s'en tiennent entre eux au eul langage des signes et des cris naturels ; espèce ne participe point de la science des ndividus, et ce n'est que dans leurs rapports vec nous qu'ils répètent les voix que nous leur vons enseignées, à peu près comme on fe- ait réciter de mémoire à un enfant les mots 'une langue qu'il ne comprendrait pas. Tout ce qui vient de l'extérieur n'entre nullement dans la nature propre de l'animal ; ce n'est qu'une modification superficielle, une impression fugitive qui se détruit avec l'individu, ou même qui s'efface avec l'âge, la direction naturelle reprenant son ascendant comme l'arbre qui se redresse lorsque la force qui le courbe vient à cesser.

« Toutefois, cette imitation de la parole suppose dans ces Oiseaux une aptitude particulière et une sorte d'analogie de sensibilité avec nous, puisque la nature des autres espèces est plus revêche et plus inflexible ; car celles-ci ne s'apprivoisent jamais autant que les Oiseaux qui peuvent parler ou qui apprennent à siffler des airs. En effet, ni les Oiseaux de proie, ni les Gallinacés, ni les Oiseaux à longues jambes, ni les Palmipèdes, ne sont capables d'un certain degré de perfectionnement, et surtout d'imiter le chant ou la voix humaine, de même que le font les petites races d'Oiseaux, les Insectivores, les Grimpeurs, etc. Les premiers sont plus brutes et plus indociles ; ils s'attachent à nous moins en hôtes fidèles qu'en grossiers commensaux, ou plutôt en parasites intéressés, au lieu que ces petits musiciens, tels que le Serin, la Fauvette, le Chardonneret, le Bouvreuil, le Merle, etc., ont, de même que les Perroquets, plus d'attachement et d'esprit, plus de rapports de sensibilité avec nous, et de délicatesse dans le caractère que les autres ; ils se familiarisent davantage ; ils semblent se rapprocher aussi plus intimement de l'humanité par des qualités aimables, par je ne sais quelle finesse de naturel ; ils deviennent plutôt des amis que des esclaves ; c'est pour cela que l'homme met une grande différence entre ces espèces diverses d'Oiseaux ; il ne nourrit la Poule, le Canard, le Faisan, que comme des bêtes qu'il immole au premier besoin ; mais il choie, il chérit ces agréables musiciens qui le charment par leurs mélodieuses chansons ou qui l'amusent par leur caquet ; il partage avec eux sa demeure, il leur distribue l'aliment de sa main ; au lieu que les autres, relégués dans les étables, ou confinés dans les basses-cours, ne servent qu'à la nourriture de leurs maîtres. »

Les Oiseaux ayant des aptitudes différentes, doivent ne pas avoir le même degré d'intelligence. En effet, l'on observe que sous ce rapport les uns ont été plus favorisés que les autres. A l'état de nature, les Oiseaux se montrent intelligents dans bien des circonstances ; mais, réduits en captivité, cette faculté semble se développer en eux en raison inverse de leurs besoins. Environnés de soins, au milieu d'une nourriture facile qu'ils n'ont plus le souci de chercher, on les voit plus attentifs, plus dociles, et partant plus aptes à nous donner des preuves de ce qu'ils peuvent comprendre et faire. Qui ne connaît toutes les espiégleries,

(237) Ce fait ne nous paraît pas avoir été bien observé ; les Perroquets seuls ont une langue assez charnue pour la comparer à celle de l'homme ; dans les autres espèces, elle diffère assez peu de celle du plus grand nombre des Oiseaux.

toutes les gentillesses dont les Oiseaux sont susceptibles? On les condamne à la galère, on leur fait exécuter une foule d'exercices amusants, et toujours ils mettent dans leur jeu une précision qui étonne.

Ce qu'on a dit de l'intelligence bornée de certains Oiseaux est quelquefois exagéré : l'esprit humain a cru voir dans la stupidité apparente de quelques-uns matière à proverbes; ainsi il a dit : *bête comme une Oie*, pour désigner le dernier degré d'intellect dans son espèce; *tête de Linot*, pour un homme de peu de sens; *Butor* (nom d'un Oiseau que l'on s'est plu à considérer comme l'emblème de la stupidité), pour une personne stupide; mais des proverbes ou des maximes qui émanent d'une observation mal faite ne prouvent rien : l'Oie, le Héron, et surtout le Linot, ne sont pas plus dépourvus d'intelligence que la masse commune des Oiseaux. Pourtant il paraîtrait que cette faculté est plus considérable à mesure que l'on remonte des Palmipèdes, par les Echassiers et les Gallinacés, aux Passereaux, aux Rapaces et aux Grimpeurs.

Nous avons dit la nourriture des Oiseaux; nous avons dit leurs amours; nous avons parlé de leur reproduction, de leur chant, de leur langage naturel, de leur intelligence; eh bien! toutes ces facultés, tout ce luxe de plumage dont nous avons vu la plupart des mâles se revêtir, tous ces témoignages d'une affection vive, d'une sympathie étroite; toute cette exubérance de vie, ces chants, ces jalousies, ces combats, en un mot tout ce que le printemps avait fait naître en eux de beauté, d'amour, de tendresse, tout cela cesse, tout cela disparaît avec les beaux jours. Le printemps avait commencé une métamorphose, l'automne en opère une autre, et ce changement ne s'effectue pas seulement à la superficie de l'animal; ce ne sont pas seulement des plumes qui tombent pour faire place à d'autres plumes; c'est quelque chose de plus profond, ce sont les organes de la génération qui se rapetissent, et avec cette modification en eux, les sentiments qui s'éteignent. L'Oiseau redevient égoïste, il paraît ne plus vivre que pour lui. Il a impérieusement obéi à la nature en accomplissant le grand acte de la reproduction. A cet effet, son instinct l'avait guidé vers des lieux propices; son instinct le conduit maintenant vers d'autres lieux. Il part, et lorsque l'influence des saisons se fera encore sentir, alors seulement ses affections renaîtront pour disparaître encore.

Ce besoin général de voyager, favorisé par des moyens puissants de locomotion qui permettent aux Oiseaux de se transporter dans tous les lieux, contribuera à rendre toujours leur distribution géographique difficile à établir, surtout lorsqu'on aura plutôt égard aux genres qu'aux espèces; car les genres sont soumis à des lois d'autant plus variables, que les espèces qui les composent sont plus haut placées dans la série. Ce qui favorise encore leur cosmopolitisme, si nous pouvons ainsi dire, c'est une nourriture facile à trouver partout, et une organisation susceptible de supporter toute sorte de températures. Or les Faucons sont favorisés sous ces deux rapports; aussi les rencontre-t-on dans tous les pays du monde. Celui qui habite nos contrées se retrouve également dans toute l'Europe centrale et dans toutes les régions où la température n'est pas très-élevée. Les Oiseaux de rivage se voient aussi sur presque tous les points du globe. Beaucoup de genres, on ne saurait le nier, sont cependant soumis à une circonscription géographique bien déterminée. Nous ne citerons que l'exemple des Colibris, qu'on n'a encore pu étudier que dans une partie limitée de l'Amérique.

M. Lesson, faisant son point de départ de la Genèse du globe, attribue la dispersion de certains Oiseaux sur tous les points de notre univers à la création successive des espèces, création qui, pourtant, aurait précédé ou suivi immédiatement le dégagement des terres du sein des eaux.

« La création des espèces, dit-il, n'a pu être que successive, et non simultanée; car si l'on admet que la surface de la terre a été couverte d'eau, il faut admettre aussi que les Oiseaux palmipèdes ont été créés pour vivre dans un fluide qui seul renfermait alors leur pâture; que par suite les Rapaces, fixés sur les sommets sourcilleux des hautes montagnes, vivant de proie ou de charognes rejetées par les flots, apparurent lorsque les terres se dégagèrent du sein des mers; qu'enfin les Echassiers se disséminèrent sur les grèves, au niveau de la ligne des eaux, et que c'est ainsi qu'on peut se rendre compte de l'identité de quelques espèces sur presque tous les rivages du globe. Enfin lorsque la végétation se fut établie, apparurent les Oiseaux omnivores, etc.; les Granivores ne purent naître que lorsque les plantes herbacées qui donnent les graines dont ils s'alimentent, ou les végétaux qui portent des fruits, se furent développés. »

Il y a dans cette manière d'expliquer la dispersion de quelques espèces sur toute la terre quelque chose qui ne manque ni d'originalité ni de profondeur. Mais cette opinion, que n'a point assez amplement développée son auteur pour la faire adopter sans scrupules, ne détruisant aucunement ce qui attribue la présence de telle ou telle autre espèce sur tous les points du globe à des circonstances générales et locales, circonstances dont nous avons parlé plus haut, nous nous permettrons de considérer cette dernière comme très-satisfaisante, et nous l'adopterons jusqu'à ce que des faits nouveaux et positifs, tels que ceux, par exemple, que pourraient fournir les débris fossiles (238), viennent nous convaincre que

(238) On a rencontré beaucoup d'ossements fossiles d'Oiseaux; mais les terrains dans lesquels on les a rencontrés prouvent que ces débris sont dus à des perturbations locales. Les gypses, les calcaires

quelques espèces de Faucons, que certains Canards, que quelques Echassiers que l'on retrouve partout, datent à peu près de la sortie des terres du sein des flots.

Les Oiseaux ont une vie très-longue; il en est, dit-on, qui vont au delà de cent ans. Hésiode, par exemple, au rapport de Pline, donne à la Corneille neuf fois la vie de l'homme, et trois fois au Corbeau; ce qui, d'après son calcul, ferait pour l'une 720 ans et pour l'autre 240. Nous ne dirons pas quelle croyance l'on doit attacher à de pareils contes. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les petites espèces peuvent atteindre la vingtième année. Au dire des observateurs, les Oiseaux de proie et les Perroquets iraient jusqu'à cinquante ans. La captivité à laquelle on réduit quelques espèces abrége presque toujours le cours de leur vie.

§ III. De l'utilité des Oiseaux pour l'homme.

L'attachement que l'homme a pour une chose quelconque est en raison des avantages ou des plaisirs qu'il peut retirer de cette même chose. C'est là un axiome de tous les temps, tellement clair et tellement démontré, qu'il suffit de l'énoncer pour que tout le monde l'admette. Ainsi les animaux qui lui sont le plus utiles, ceux qui partagent ses travaux et ses fatigues, ceux qui veillent sur lui, ceux qui lui procurent une nourriture facile et agréable en même temps, sont aussi ceux sur lesquels il veille, qu'il élève auprès de lui, ou dont il favorise la propagation par des moyens qu'il emploie à cet effet.

Si les Oiseaux n'avaient eu qu'un extérieur agréable; si leurs mœurs n'avaient été que douces, gaies et aimables, ils n'auraient peut être mérité de notre part qu'une admiration passagère; mais, aux agréments de leur physique comme à leur gentillesse se joignait une utilité réelle qui nous les rendait très-précieux, et nous en avons fait la conquête.

Il est une foule d'espèces chez lesquelles toutes les parties, ainsi que les produits qu'elles donnent et les services qu'elles rendent, sont d'un immense avantage pour le commerce social et pour l'agriculture, et celles-là l'homme les a multipliées en assez grand nombre pour que ses besoins en soient satisfaits. L'Oie, le Canard, la Poule, la Dinde, le Pigeon, le Faisan, en un mot toutes les espèces qu'on est convenu d'appeler Oiseaux de basse-cour, qui lui fournissent, outre une nourriture succulente, l'une des œufs, l'autre du duvet, celle-ci des matières fécales qui, desséchées et mises en poussière, sont pour les terres sur lesquelles on les épand, un tonique puissant et par conséquent une cause de bonne récolte; enfin celle-là lui rend encore des services éminents en détruisant les Insectes nuisibles aux champs.

Au reste, la chair des Oiseaux en général est pour tout le monde un aliment agréable et sain; si l'on estime davantage celle qui est blanche, c'est parce qu'elle est plus délicate au goût, plus saine et plus facile à digérer; telle est la chair des Gallinacés; pourtant celle qui est noire, c'est-à-dire celle des Bécasses, des Vanneaux, enfin de presque tous les Insectivores, n'est ni moins savoureuse ni moins nourrissante que la chair des Oiseaux dont nous venons de parler: elle n'est qu'un peu plus excitante. D'ailleurs, *de gustibus non est disputandum*, et ce qui le prouve, c'est que l'Autruche est un régal chez les Africains, comme le Poulet en est un parmi nous. De tous les œufs des Oiseaux, ceux de la Poule sont les meilleurs.

Mais c'est principalement sous le rapport des arts, du luxe et de la mollesse, que les Oiseaux sont d'un emploi l'on pourrait dire général et d'une grande utilité. Ainsi, le duvet de certains Oiseaux d'eau, tels que l'Eider, le Cygne, fournissent à la molle volupté des coussins ou des vêtements chauds et doux; les plumes de l'Oie, du Canard, de la Poule et d'une foule d'autres espèces, procurent des lits en même temps élastiques et souples, et de leur côté la coquetterie et le luxe empruntent quelquefois aux Oiseaux leur plus belle parure. « L'art qui s'occupe à parer nos femmes, dit Valmont de Bomare, emprunte des Oiseaux différentes plumes; tantôt il les attache à leurs vêtements, tantôt il les pose sur leur tête, qu'il couronne; souvent il en orne le manchon destiné à garantir leurs mains de l'impression du froid. Dans tous les temps et chez toutes les nations sauvages ou policées, les plumes ont servi de parure; c'est avec les plumes de l'Autruche qu'on orne quelquefois le chapeau des rois, le casque des héros, et communément aujourd'hui le bonnet des dames: celles du Coq, de la queue du Paon, et notamment les plumes de l'Aigrette, dont les barbes, fort longues, sont fines et désunies; les longues plumes qui flottent sous les ailes et sur les deux flancs de l'Oiseau de Paradis, servent aussi à faire des panaches. »

Là toutefois ne sont pas les seuls avantages que l'art retire des Oiseaux. C'est dans les grandes pennes des ailes de quelques espèces, telles que l'Oie et le Cygne, que l'on a trouvé des moyens d'écrire; celles du Corbeau servent à armer les touches du clavecin et deviennent d'une grande utilité pour les dessins à l'encre de Chine. Enfin, les anciens utilisaient encore les plumes des Oiseaux en en garnissant leurs flèches, qui par ce moyen acquéraient un degré de justesse et de rapidité dont elles étaient dé-

d'eau douce de France et d'Italie, les terrains tertiaires et secondaires, surtout les premiers, en ont beaucoup fourni, et, l'on peut dire, de tous les ordres. Dans les calcaires d'eau douce, les Palmipèdes et les Echassiers sont excessivement nombreux. On a même trouvé des œufs et des plumes fossiles. Faujas Saint-Fond et l'abbé Croizet ont, dans des mémoires spéciaux, fait connaître de nombreux exemples en ce genre.

pourvues; les sauvages les emploient encore aux mêmes fins.

Ces avantages que l'homme retire de la plupart des Oiseaux seraient seuls suffisants sans doute pour expliquer pourquoi il a attiré les uns auprès de lui et pourquoi il fait une guerre continuelle aux autres; mais il est d'autres espèces qui lui en fournissent de non moins réels, ce qui a valu à ces mêmes espèces la protection des peuples. Tels sont quelques Echassiers qui purgent la terre des Reptiles venimeux, tels sont encore les Oiseaux de proie, qui ont un appétit prononcé pour les Taupes, les Rats, les Mulots, les Chenilles, les Limaçons, les Vers, et pour une multitude d'autres Insectes, dont ils débarrassent nos champs et nos moissons. L'Ibis, la Cigogne, étaient protégés par les anciennes lois de l'Egypte; de nos jours, les *Cathartes aura* et *urubu* le sont encore par celles du Chili et surtout du Pérou. Les habitudes de ces espèces sont tellement familières, qu'on les voit n'éprouver nulle crainte et vivre comme des Oiseaux de basse-cour au milieu des rues et sur les toits des maisons. Leur utilité est d'autant mieux appréciée sous une température constamment élevée et sous un ciel habité par la race espagnole, que ces Oiseaux semblent seuls chargés de l'exercice de la police relativement aux préceptes d'hygiène publique, en purgeant les alentours des habitations des charognes et des immondices de toute sorte que l'incurie des habitants sème au milieu d'eux. Des amendes assez fortes sont imposées à ceux qui tuent un de ces Oiseaux, comme jadis à Thèbes, à Alexandrie, à Damas, etc., on punissait de mort celui qui avait eu l'imprudence de tuer le dieu protecteur de l'Egypte, l'Ibis.

Le Jaccana devient encore pour l'homme un serviteur fidèle; il apprend à garder les troupeaux; il fait la ronde; il appelle de sa grande voix les Brebis qui s'éloignent, et devient à cet égard le rival de l'animal le plus intelligent et le plus utile à l'homme, le Chien. Nous pouvons encore tirer des avantages des Oiseaux de proie nobles, en les dressant à la chasse (usage qui s'est perdu chez nous et qui n'existe plus que chez quelques-uns de nos voisins), tout comme en Chine on sait en retirer des Cormorans, qui deviennent d'habiles pêcheurs au profit de leurs maîtres. En un mot, les Oiseaux sont d'une utilité reconnue, et sous plus d'un rapport procurent des avantages à l'homme.

Mais ne lui causent-ils pas des dommages? Il n'est que trop vrai que quelquefois ils sont extrêmement nuisibles à ses moissons et à ses autres récoltes; aussi a-t-il fait parfois contre eux des lois sévères. Le Gibier ou le Poisson que quelques-uns d'entre eux peuvent détruire ne saurait être pris en considération eu égard aux services que ces mêmes Oiseaux rendent en dévorant également les petits animaux nuisibles; mais ce que l'on doit considérer, ce sont les ravages des espèces granivores, et c'est contre elles que des lois ont été lancées; la plupart de ces espèces ne peuvent compenser le mal qu'elles font à nos fruits et à nos granges.

Pourtant il est des personnes assez ignorantes des faits pour entreprendre de faire l'apologie des Oiseaux qui font le plus de tort à l'homme. Les grains et les fruits qu'ils dérobent au propriétaire leur étaient dus; car sans eux toute une moisson, toute une récolte serait devenue, à les entendre, la proie des Insectes. C'est un grand crime de tuer la Pie qui s'avance dans nos basses-cours pour couper la tête à nos Poulets (bien que la Pie soit innocente d'un pareil acte); de faire la chasse au Bouvreuil, parce que cet Oiseau détruit une fleur en voulant saisir un Insecte (quoique le Bouvreuil soit essentiellement granivore, et qu'il ne se nourrisse jamais d'Insectes); mais surtout ce ne doit être que par une aberration intellectuelle des plus fortes sans doute que l'homme a dicté ces lois qui frappent d'anathème et vouent à la mort une des plus aimables et des plus utiles familles, celle des Pigeons bisets. Certes, nous comprenons aussi bien que ceux qui se font les justificateurs des déprédations des Oiseaux que l'homme n'est pas le maître exclusif de la terre, et que tous les autres animaux ont leur part au soleil et aux produits de la Nature; car celle-ci en les créant a voulu qu'ils vécussent. Mais cette même Nature en faisant que l'homme fût leur ennemi, en lui donnant les moyens d'en détruire des quantités considérables, et par conséquent de s'opposer à la trop grande multiplicité de ceux qui auraient pu lui être nuisibles, n'a-t-elle pas voulu établir par là un équilibre, comme elle a voulu que les Carnivores fussent proportionnellement moins nombreux que les petites espèces qui doivent leur servir de pâture. Tout est providentiel dans ce monde; l'homme ne fait à l'égard des autres êtres que ce qu'il devait faire, car la Nature, en le créant roi de la terre, a sacrifié tout le reste, soit à ses besoins, soit à ses intérêts.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de bien certain, c'est que, depuis des milliers d'années que les Oiseaux sont *des victimes de la barbarie humaine*, on n'a pas d'exemple (dans nos cantons toutefois, car dans les pays chauds, en Egypte, à l'île Bourbon même, les récoltes qui sont encore en herbe souffrent quelquefois de la trop grande abondance des Insectes; l'on peut voir à l'article MARTIN ce que nous avons dit à ce sujet); dans nos pays, disons-nous, l'on n'a pas d'exemples que les Insectes aient fait la guerre aux produits que l'homme récolte, au point de les détruire en entier; ce qui prouverait qu'il reste des volatiles en assez grand nombre pour dévorer les ennemis déclarés de l'agriculture. S'il y a des exemples tels, on peut les expliquer, non par le nombre des Oiseaux rendu moindre par la barbarie humaine, mais par des circonstances qui ont favorisé le développement des Insectes.

Mais ce qu'il y a de plus certain encore,

'est que, si on laissait multiplier l'innocent Biset, qui, lui, n'a jamais détruit un nsecte, si on le laissait multiplier, et vagaonder sans porter contre lui des lois qui ermettent de le tuer à telle époque de l'anée, celle des semences par exemple, il est ien certain, disons-nous, qu'au lieu d'ourir une belle moisson, au lieu de voir prosérer un champ de fèves, de haricots, de ois, etc., on n'aurait à contempler que de ares épis, de l'ivraie, ou des chardons, et homme alors bénirait la Nature de ce u'elle a bien voulu lui envoyer pour son grément un Oiseau qui détruit ses espéances.

Si ceux-là mêmes qui se font ainsi les ologistes des plus grands déprédateurs de os champs avaient vu comme nous des coeaux de vignobles ravagés par des Perdrix t des Merles, et ne plus offrir au vendaneur une seule grappe, peut-être leur amour our ces Oiseaux n'eût été poussé jusqu'à 'apologie qu'en les voyant servir sur leur able.

Mais en général les dégâts que font les Oiseaux et surtout les grandes espèces granivores et les petits frugivores, sont avantageusement compensés par l'utilité de ces mêmes espèces comme aliment. De sorte ue nous répéterons ce que nous avons dit lus haut d'une manière générale, que les Oiseaux sont plus utiles que nuisibles à 'homme.

§ IV. Oiseaux de France.

Il nous reste maintenant à mentionner, omme on l'a fait pour les Mammifères, les Oiseaux que possède la France. Mais avant, t pour motiver le mode d'exposition que ous avons adopté dans ce catalogue, nous onnerons un aperçu succinct et rapide de a distribution des Oiseaux en ordres. C'est ntrer dans des considérations qui sont du omaine exclusif de l'ornithologie, nous le avons; cependant nous croyons qu'il ne era pas inutile d'indiquer simplement ici uelles sont les grandes coupes que l'on a aites dans la série ornithologique ; d'abord pour le motif que nous venons d'exprimer, ensuite pour que le lecteur puisse avoir ous les yeux, et sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à d'autres indications, les caractères principaux dont on s'est servi our établir les grandes divisions que nous allons passer en revue.

Les Oiseaux forment une classe tellement naturelle, qu'il sera toujours difficile de les bien distribuer; pourtant, d'après leurs affinités, c'est-à-dire d'après les rapports qu'ils présentent entre eux, rapports qui sont puisés dans leurs caractères extérieurs, l'auteur du *Règne animal*, le seul que nous ayons à consulter en ce moment, a cru devoir les distribuer dans six ordres : les Oiseaux de proie, les Passereaux, les Grimpeurs, les Gallinacés, les Echassiers et les Palmipèdes.

Si, sans avoir égard à la subordination méthodique, nous nous attachons seulement à voir quel est de tous ces ordres celui qui se circonscrit le mieux par ses caractères distinctifs, nous trouverons que c'est celui que composent les Palmipèdes, qui ont, avec des *tarses courts et comprimés latéralement, les doigts ou entièrement palmés, ou semi-palmés, ou simplement bordés d expansions membraneuses assez larges.*

Les Echassiers ou Grallés, ainsi nommés à cause de leurs formes légères, élancées, et de la hauteur que les tarses ont prise chez le plus grand nombre d'espèces, forment ensuite l'ordre le plus naturel. Le caractère essentiel de ces Oiseaux, c'est que *le bas de leurs jambes est en partie dénudé de plumes;* ils ont aussi les doigts réunis à leur base par une membrane peu développée.

L'ordre des Gallinacés, voisin de celui des Echassiers, s'en distingue toutefois par un port plus lourd, des jambes généralement plus courtes et non dénudées, et *par des narines largement percées dans un espace membraneux de la base du bec, et recouvertes par une écaille cartilagineuse.*

Les Oiseaux de proie, qui paraissent former un ordre que caractériserait distinctement *la cire qui enveloppe la base de la mandibule supérieure*, peuvent cependant encore être confondus avec les Perroquets (dans l'ordre des Grimpeurs), par les raisons que ceux-ci ont également une cire, et que certains Oiseaux de proie nocturnes ont, comme un grand nombre de Grimpeurs, le doigt externe qui se porte en arrière. Cependant, en ayant égard à l'acuité du bec et des ongles, faits dans les Oiseaux de proie pour saisir fortement et pour déchirer, on ne saurait les confondre.

L'ordre des Grimpeurs, composé d'espèces chez lesquelles *le doigt externe se dirige en arrière comme le pouce*, ne paraît pas être assez naturel, en ce sens qu'il réunit des Oiseaux qui ont entre eux des rapports fort éloignés, et en ce sens aussi que le seul caractère qui le distingue est peut-être insuffisant.

Quelques ornithologistes le réunissent à celui des Passereaux, que forment tous les Oiseaux dont les caractères sont négatifs, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont ni les doigts palmés, ni le bas de la jambe dénudé, ni de cire à la base de la mandibule supérieure, ni le doigt externe porté en arrière. En un mot, les caractères de cet ordre sont la négation de ceux des autres ordres.

Après cet exposé, voyons quels sont les Oiseaux que l'on compte dans les limites de notre territoire.

Nous devons noter en commençant que nous ne possédons pas d'espèces qui soient particulières à notre sol; toutes, ou à peu près toutes, se retrouvent dans le reste de l'Europe tempérée avec autant de constance que dans nos pays. En outre, il est une foule d'Oiseaux qui ne nous rendent que des visites passagères ; d'autres ne demeurent chez nous que quelques mois ; d'autres enfin ne font que traverser notre sol sans jamais s'y arrêter; de sorte que, toutes ces espèces étant considérées par les ornitholo-

gistes comme particulières à la France, leur nombre, comme on doit le concevoir, s'en augmente considérablement. L'on en compte jusqu'à 322, ce qui est certes déjà beaucoup, lorsqu'on sait que dans toute l'Europe l'on n'en a vu jusqu'à ce jour que 440 à peu près. Il n'est pas d'ordre qui n'y soit représenté par plusieurs genres à la fois. Les Oiseaux de proie, les Passereaux, les Grimpeurs, etc., y sont en nombre infini, les Passereaux surtout. Mais cette quantité réellement innombrable d'espèces que l'on attribue à la France diminuerait beaucoup si, comme d'ailleurs cela devrait être, on ne considérait comme telles que celles qui s'y propagent. Ces espèces-là pourraient avec juste raison alors être dites de France.

Notre tâche se compliquerait trop s'il nous fallait, dans l'état actuel de nos connaissances ornithologiques, dire les espèces seules qui se propagent chez nous. Ce travail ne peut s'exécuter qu'au moyen d'observations que personne n'a encore songé à faire : aussi, prenant ce que les auteurs ont écrit sur les Oiseaux *dits* de France, nous consignerons dans notre Catalogue ceux qu'ils ont énumérés comme tels. Nous nous sommes borné à citer les noms spécifiques ; mais nous avons eu le soin de faire précéder le nom du genre et quelquefois du sous-genre. Cette méthode permettra de voir aisément à quelle division, à quelle sous-division générique, à quel ordre même, comme on le verra, appartient telle ou telle autre espèce que l'on a sous les yeux. En outre, par le moyen de signes abréviatifs, nous avons indiqué si les espèces étaient rares, communes ou passagères (239), nous espérons atteindre ainsi le but que nous nous sommes proposé, celui de consigner dans le moins d'espace possible la quantité considérable d'espèces que les ornithologistes donnent comme appartenant à la France.

Premier ordre. Oiseaux de proie.

Oiseaux de proie diurnes.

Genre Vautour, *Vultur* (1). Les Vautours proprement dits : le V. arrian, *V. cinereus*, Lin. r. et p. ; le V. fauve, *V. fulvus*, Lin. (2). Les Percnoptères : le P. d'Egypte, vulgairement V. blanc. *Vult. percnopterus*, Lin., c.

G. Griffon, *Gypaëtos* : le G. barbu, *G. barbatus*, Cuv., r.

G. Faucon, *Falco* (1). Les Faucons proprement dits : le F. lanier, *F. lanarius*, Lin., r. ; le F. pèlerin, *F. peregrinus*, Lin., c. ; le F. hobereau, *F. subbuteo*, Lath., c. ; le F. émérillon, *F. æsalon*, Lin., c. ; le F. cresserelle, *F. tinnunculus*, Lin., c ; le F. cresserellette, *F. tinnunculoides*, Natter, r. et p. ; le F. à pieds rouges ou kobez, *F. rufipes*, Beseke. (2). Les Gerfaults : le F. gerfault, *F. islandicus*, Lin., r. (3). Les Aigles : l'Aigle royal, *F. fulvus*, Lin., c. ; l'A. criard, *F. nævius*, Lin., r., l'A. botté, *F. pennatus*, Lin., r. et p. ; l'A. pigargue, *F. albicilla*, Lath. c. (4). Les Balbuzards : l'A. balbuzard, *F. haliætus*, Lin., c.(3). Les Circaëtes : l'A. Jean-le-Blanc, *F. brachydactylus*, Wolf., r. (6). Les Autours : l'Autour ordinaire, *F. palumbarius*, Lin., c. ; l'Epervier, *F. nisus*, Lin., c. (7). Les Milans : le Mil. commun, *F. milvus*, Lin., c. ; Le M. noir, *F. ater*, Lin., r. (8). Les Bondrées : la Bond. commune, *F. apivorus*, Lin., c. (9) Les Buses : la B. commune, *F. Buteo*, Lin., c. ; la Buse patue, *F. lagopus*, Lin., r. (10). Les Buzards : le Buz. harpaye, *F. rufus*, Lin., r. et p. ; le Buz. Saint-Martin, *F. cyaneus*, Montagu, c.

Oiseaux de proie nocturnes.

Genre Hibou, *Strix* (1). Les Hibous proprement dits : le H. moyen Duc, *Str. otus*, Lin., c. ; le H. brachiote, *Str. brachyotes*, Lath. (2). Les Effraies : l'Effraie vulgaire, *Str. flammea*, Lin., c. (3). Les Chats-huans : La Hulotte ou Chouette des bois, *Str. stridula*, Lin , c. (4). Les Ducs : le grand Duc, *Str. bubo*, Lin., r. (5). Les Chevêches : la Ch. de l'Oural, *Str. uralensis*, Pallas, r. et p. ; la Ch. à pieds emplumés, *Str. Tengmalmi*, Gmel., r. et p ; la Ch. commune, *Str. passerina*, Lin., c. (6). Les Scops : le Scops ou petit Duc, *Str. scops*, Lin., c.

Deuxième ordre. Les Passereaux.

Passereaux dentirostres.

Genre Pie-grièche, *Lanius*. La P.-g grise, *L. excubitor*, Lin., c. ; la P.-g. méridionale, *L. meridionalis*, Tem., c. ; la P.-g. à poitrine rose, *L. minor*, Tem., r. ; la P.-g rousse, *L. rufus*, Briss., c. ; la P.-g. écorcheur, *L. collaris*, Briss., c.

G. Gobe-mouche, *Muscicapa*. Le G.-m. gris, *M. grisola*, Lin., c ; le G.-m. à collier, *M. albicollis*, Tem., r. ; le G.-m. bec-figue, *M. luctuosa*. Tem., c.

G. Jaseur, *Bombycilla* : Le Jaseur de Bohême, *B. garrula*, r. et p.

G. Merle, *Turdus* (1). Les Merles proprement dits : le Merle commun, *T. merula*, Lin., c. ; le M. bleu, *T. cyaneus*, Gmel. ; le M. de roche, *T. saxatilis*, Lath. ; le M. à plastron, *T. torquatus*, Lin., r. (2). Les Grives : le Merle draine, *T. viscivorus*, Lin., c. ; le M. litorne, *T. pilaris*, Lin., c ; le M. grive, *T. musicus*, Lin., c. ; le M mauvis, *T. iliacus*, Lin , c. (3). Les Cincles : le Cincle plongeur, vulgairement Merle d'eau, *Cinclus aquaticus* Lin., c.

G. Martin, *Gracula* : Le Martin roselin ou Merle couleur de rose, *Gr. roseus*, Tem , r. et p.

G. Chocard, *Pyrrhocorax*. Le Chocard des Alpes, *P. corvus*, Lin., p. ; le Ch. coracias, *P. graculus*, Tem., r. et p.

G. Loriot, *Oriolus* : le Loriot d'Europe, *O. galbula* Lin., c.

G. Bec-fin, *Motacilla* et *Sylvia* (1). Les Traquets : le Traquet pâtre, *Motacilla rubicola*, Lin., c. ; le T. tarier *M. ruberta*, Lin., c. ; le T. motteux ou Cul blanc, *M. œnanthe*, Lin., c. ; le T. rieur, *M. cachinnans*, Tem., r. ; le T. stapazin, *M. stapazina*, Tem., r. et p. (2). Les Rubiettes : le R. rouge-gorge, *Sylvia rubecula*, Lath., c. ; le R.-gorge bleu, *Sy. suecica*, Lath., le R.-gorge noir ou Rossignol de muraille, *Sy. phœnicurus*, Lath., c. ; le R. rouge-queue, *Sy. thytis*, Scopoli, c. et p. (3). Les Fauvettes : la Fauvette rousserole, *Sy turdoides*, Meyer, c. ; la F locustelle, *Sy. locustella*, Lath., la F. aquatique *Sy. aquatica*, Lath., r et p. ; la F. de roseaux ou Effarvatte, *Sy. arundinacea*, Lath., c. ; la F. verderole, *Sy. palustris*, Bechst. ; la F. Bouscarle, *Sy. cetti*, Marmora, r. ; la F. Rossignol, *Sy. luscinia*, Lath., c. ; la F. Philomèle *Sy. Philomela*, Bechst., la F. Orphée, *Sy. Orphea*, Tem. c. ; la F. à moustaches noires, *Sy. melanopogon*, Tem. r. et p. ; la F. rayée, *Sy. nisoria*, Bechst., r. ; la F. à tête noire, *Sy. atricapilla*, Lath., c. la F. des Fragones, *Sy. rusticola*, Vieill., r. et seulement en Provence ; la Fauvette proprement dite, *Sy. hortensis*, Gm., c. ; la Phragmite, *Sy. phragmitis*, Bechst. ; la F. grisette ou grise, *Sy. cinerea*, Lath., c ; la F. babillarde, *Sy. curruca*, Lath., c. ; la F. des saules, *Sy. luscinioides*, Sav. la F. pitchou, *Sy. provincialis*, Gmel , r. ; la F. passerinette, *Sy. passerina*, Gmel. (4). Les Accenteurs : la H des Alpes ou Pégot, *Sy. alpina*, Cuv., c ; la F. Mouche ou Traîne buisson, *Sy. modularis*, Cuv. (5). Les Roitelets ou Figuiers : le Roitelet ordinaire, *Sy. regulus*, Lath , c ; le Pouillot, *Sy. trochilus*, Lath , c ; le grand Pouillot ou Fauvette à poitrine jaune, *Sy. hypolais*, Lath , c. ; le Bec-fin siffleur, *Sy. sibilatrix*, Bechst., c. ; la petite Fauvette rousse, *Sy. rufa*, Lath., c. ; la F. ictérine ; *Sy. icterina* Vieill., r. et p ; la F. Bonelli, *Sy. Bonelli*, Vieill., c. en Provence ; le Roitelet triple bandeau, *Sy. ignicapilla* Brehem, c. (6). Les Troglodytes : le Troglodyte d'Eu-

(239) Les chiffres entre parenthèses désignent les sous-genres ou sous-divisions. Le signe **c.**, signifie *commun* ; **r.**, *rare*, **p.**, *passe* ; de sorte qu'en combinant la première ou la seconde de ces lettres avec la dernière, on peut voir si l'Oiseau se trouve habituellement ou non chez nous ; s'il est commun et de passage, ou s'il est rare et de passage également. Ceux auxquels ces indications manquent ne sont ni rares ni communs.

rope, nommé en plusieurs lieux, Roitelet, *Sy. troglodytes*, Lath., c.

G. Hoche-queue et Bergeronnette, *Motacilla* : la Berg. lugubre, *M. lugubris*, Pall., c.; la Berg grise ou Lavandière, *M. alba*, Lin., c.; la Berg. jaune, *M. boarula*, Lin., r.; la Berg. printanière, *M. flava*, Lin., c.

G. Farlouse ou Pipit, *Anthus* : La Farlouse proprement dite ou Alouette des prés, *Ant. pratensis*, Bechst; le Pipit des buissons, *Ant. arboreus*. Bechst, r. et p.; la Rousseline, *Ant. rufescens*, Tem., c.; le Pipit spioncelle, *Ant. aquaticus*, Bechst, r. et p.; le Pioit Richard, *Ant. Richardi*, Vieill., r. et p.

Passereaux fissirostres.

Genre Martinet, *Cypselus* : le Mart. à ventre blanc, *Cy. alpinus*, Tem., c.; le M. noir ou grand Martinet, *Cy. murarius*, Tem., c.

G. Hirondelle, *Hirundo* : l'Hir. de cheminée, *H. rustica*, Lin., c.; l'Hir. de fenêtre, *H. urbica*, Lin., c.; l'Hir. de rivage, *H. riparia*, Lin., c.; l'Hir. de rocher, *H. rupestris*, r. et p.

G. Engoulevent, *Caprimulgus* : l'Engoulevent ordinaire, *Capr. europæus*, Lin., c.

Passereaux conirostres.

Genre Alouette, *Alauda* : l'A. des champs, *A. Arvensis*, Lin., c.; l'A. huppée ou Cochevis, *A. cristata*, Lin., c.; l'A. des bois ou Cujellier, *A. arborea*, Lin., c.; l'A. calandre, *A. calandra*, Lin., c.; l'A. calandrelle, *A. brachydactyla*, Tem., r.; l'A. Dupont, *A. Duponti*, Vieill., p. accidentellement en Provence.

G. Mésange, *Parus* (1). Les Mésanges proprement dites : la M. charbonnière, *Parus major*, Lin., c.; la petite charbonnière, *P. ater*, Lin., c.; la M. bleue, *P. cæruleus*, Lin., c.; la M. huppée, *P. cristatus*, Lin., c.; la M. nonnette, *P. palustris*, Lin., c.; la M. à longue queue, *P. caudatus*, Lin., c. (2). Les Moustaches : la M. à moustaches, *P. biarmicus*, Lin., r. et p. (3). Les Rémiz : la R. Rémiz ou Penduline, *P. pendulinus*, Lin., c.

G. Bruant, *Emberiza* : le B. commun, *Em. citrinella*, Lin., c.; le B. croeute, *E. melanocephala*, Tem., très-r. et p.; le B. fou ou de pré, *Em. cia*, Lin., c.; le B. des haies, *Em. cirlus*, Lin., c.; le B. de roseaux, *Em. schœniclus*, Lin.; le B. des marais, *Em. palustris*? Savi, r. et p., le B. royer, *Em. miliaria*, Lin., c.; l'Ortolan, *Em. hortulana*, Lin., c.; le B. mitylène ou Cavoué, *Em. lesbia*, Gmel., c. aux Alpes; le B. de neige, *Em. nivalis*, Lin., p.; le B. Bodrillard, *Em. cæsia*, Crets, très-r. et p. seulement en Provence; le B. montain ou Pinçon de montagne, *Em. Alcarata*, Tem., p.

G. Moineau, *Fringilla* (1). Les Moineaux proprement dits : le M. domestique, *F. domestica*, Lin., c.; le M. des bois ou Friquet, *F. montana*, Lin., c; le M. espagnol, *F. hispaniolensis*, Tem., p. (2). Les Pinçons : le P. ordinaire, *F. cœlebs*, Lin., c.; le P. de montagne ou d'Ardenne, *F. montifringilla*, Lin., p.; le P. de neige ou Niverolle, *F. nivalis*, Lin., p. (3). Les Linottes et Chardonnerets : la L. commune, *F. cannabina*, Lin., c.; la L. de montagne, *F. montana*, Gmel., c.; le Siserin, Cabaret ou petite Linotte, *F. Linaria*, Lin., p. (4). Les Serins ou Tarins : Le Ser. de Provence ou Cini, *F. serinus*, Lin., c.; le Venturon, *F. citrinella*, Lin., p.; le Tar. commun, *F. spinus*, Lin., r. et p. (5). Les Gros becs : le Gros-b. c commun, *Coccothraustes*, Tem.; le Verdrier, *F. chloris*, Lin., c.; le Roulcie, *F. petronia*, Lin., p.; le G.-b. incertain, *F. incerta*, Risso, p.

G. Bouvreuil, *Pyrrhula* : le B commun, *Py. vulgaris*, Briss., c.; le B. githagine, *Py. githaginea*, Tem., très-r. en p.

G. Bec-croisé, *Loxia* : le B.-croisé Perroquet ou des sapins, *Lox. Pytiopsittacus*, Bechst., p.; le B.-c. des pins, *Lox. curvirostra*, Lin., c. et p.

G. Etourneau, *Sturnus* : l'Et. vulgaire, *St. vulgaris*, Lin., c.

G. Corbeau, *Corvus* (1). Les Corbeaux proprement dits : le C. vulgaire, *C. Corax*, Lin., c.; la Corneille, *C. cornix*, Lin., c.; le Freux, *C. fregilus*, Lin., c.; le Choucas, *C. monedula*, Lin., c.; le C. choue, *C. spermologus*, Brisch (2). Les Pies : la Pie, *C. pica*, Lin., c. (3). Les Geais : le Geai d'Europe, *C. glandarius*, Lin., c. (4). Les Casse-noix : le Casse-noix ordinaire, *C. caryocatactes*, Lin., p.

G. Rollier, *Coracias* : le R. vulgaire, *Coracias garrula*, Lin.

Passereaux ténuirostres.

Genre Sittelles, vulgairement Torche-pots, *Sitta* : le Torche-pot commun, *Sit. europæa*, Lin., c.

G. Grimpereau, *Certhia* (1) Les vrais Grimpereaux : le Grimp. d'Europe, *Certhia familiaris*, Lin., c. (2). Les Echelettes : le Grimp. de muraille, *Certhia muraria*, Gmel.

G. Huppe, *Upupa* (1). Les Craves : le Cr. d'Europe, *Corvus graculus*, Linn., r. (2). Les Huppes proprement dites : la Huppe commune, *Upupa epops*, Lin., c.

Passereaux syndactiles.

Genre Guêpier, *Merops* : le G. commun, *M. apiaster* Lin., c.

G. Martin-Pêcheur, *Alcedo* : le Mart.-Pêcheur d'Europe, *Al. Ispida*, Lin., c.

Troisième ordre. Les Grimpeurs.

Genre Pic, *Picus* : le P. noir, *Picus martius*, Lin., r.; le P. vert, *P. viridis*, Lin., c.; le P. cendré, *P. canus*, Gmel., r.; le P. epeiche, *P. major*, Lin., c; le P. mar. ou moyen Epeiche, *Picus medius*, Lin., r.; le P. epeichette, *P. minor*, r.; le P. tridactyle ou picoïde, *P. tridactylus*, Lin., r.

G. Torcol, *Yunx* : le T. ordinaire, *Y. torquila*, Lin., c.

G. Coucou, *Cuculus* : le C. vulgaire, *C. canorus*, Lin., c.; le C. geai ou tacheté, *C. glandarius*, Lin., r. et p.

Quatrième ordre. Les Gallinacés.

Genre Faisan, *Phasianus* : le F. vulgaire, *Ph. colchicus*, Lin., c.

Nota. Bien que cette espèce ait, dit-on, été apportée des bords du Phase par les Argonautes, nous la considérons, avec M. Temminck, comme naturelle à notre sol, parce que dans beaucoup de localités elle vit en pleine liberté.

G. Tétras, *Tetrao* (1). Les Coqs de bruyère : le grand Coq de bruy., *T. urogallus*, Lin., r.; le Coq de bruy. à queue fourchue, *T. tetrix*, Lin., assez c.; la Gelinotte ou Poule des coudriers, *T. bonasia*, Lin., c. (2). Les Lagopèdes : le L. ordinaire ou Perdrix des Pyrénées, *T. lagopus*, r. (3). Les Gangas : le Ganga ou Gelinotte des Pyrénées, *T. alchata*, Lin., r. (4). Les Francolins : le F. à collier roux, *T. francolinus*, Lath., r. (5). Les Perdrix : la P. bartavelle, *Perdrix saxatilis*, Meyer, r.; la P. rouge, *T. rufus*, Lin, c.; la P. gamba, *T. petrosus*, Gmel., r. et p.; la P. grise, *T. cinereus*, Lin., c. (6). Les Cailles : la C. commune, *T. coturnix*, Lin., c.

G. Pigeon, *Columba* : le P. ramier, *Col. palumbus*, Lin., c.; le P. colombin ou petit ramier, *Col. œnas*, Lin., p.; le P. biset, *Col. livia*, Briss., c.; le P. Tourterelle, *Col. turtur*, Lin., c.

Cinquième ordre. Les Echassiers.

Echassiers pressirostres.

Genre Outarde, *Otis* : la grande Outarde, *Ot. tarda*, Lin., p.; l'O. canepetière, *Ot. tetrax*, Lin., r.

Genre Pluvier, *Charadrius* (1). Les Œdicnèmes : l'Œ. ordinaire, *Char. œdicnemus*, Lin., c. (2) Les Pluviers proprement dits : le Pl. doré, *Char pluvialis*, Lin, c. et p.; le Pl. guignard, *Char. morinellus*, Lin., c. et p.; le Pl. à collier, *Char. hiaticula*, Lin., c.

G. Vanneau, *Tringa* (1). Les Van. pluvier : le Van. gris, *Trin. squatarola*, Lin., c. (2). Les Van. proprement dits : le Van. huppé, *Tr vanellus*, Lin., c.

G. Huîtrier, *Hæmatopus* : l'H. d'Europe, *Hæm. ostralegus*, Lin., c.

G. Coure-vite, *Cursorius* : le C.-vite Isabelle, *Curs. Isabellinus*, Meyer, r. et p.

Echassiers cultrirostres.

Genre Grue, *Grus* (1). La G. cendrée ou commune, *Grus cinerea*, Bechst., p.

G. Héron, *Ardea* (1). Les vrais Hérons : le Blongios, *Ard. minuta et danubialis*, Gmel; le Héron cendré, *Ar. cinereu*, Lath.; le H. pourpré, *Ar. purpurea*, Lin. (2). Les Aigrettes : le H. aigrette, *A. eigreta*, Lin., r. et p.; le H. garzette ou petite Aigrette, *A. garzetta*, Lin., r. et p.; le H. crabier, *A. comata*, Pall., p. (3). Les Butors : le H. grand butor, *Ard. stellaris*, Lin., c. (4). Les Bihoreaux : le B. à manteau noir, *A. nycticorax*, Lin.

G. Cigogne, *Ciconia* : la C. blanche, *C. alba*, Belon; la Cig. noire, *C. nigra*, Belon, r.; la Cig. maguari, *C. maguari*, Tem., très-rare et de passage accidentel. Quelques individus seulement ont été tués sur notre sol.

G. Spatule ou Palette, *Platalea* : la Spatule blanche, *Et. leucoroida*, Lin., r. et p.

Echassiers longirostres.

Genre Bécasse, *Scolopax* (1). Les Ibis : l'Ibis vert ou

noir, *Scol. falcinellus*, Lin., r. et p. (2). Les Courlis : le Courlis d'Europe, *Scol. arquata*, Lin., c. et p.; le petit Courlis ou Courlieu, *Scol. phæopus*, Lin., r. et p. (3). Les Bécasses : la Bécasse, *Scol. rusticola*, Lin., c.; la double Bécassine, *Scol. major*, Lin., r, et p.; la Bécassine ordinaire, *Scol. gallinago*, Lin., c.; la Bécassine sourde, *Scol. gallinula*, Lin., c. (4). Les Barges : la Barge rousse, *Limosa rufa*, Briss., c.; La Bar. à queue noire. *Lin. melanura*. Leisler, c. (5). Les Maubèches ou Bécasseaux : la Maub. noirâtre, *Tringa maritima*, Brün; le Béc. Temmink, *Trin. Temminkii?* le Béc. échasse. *Trin. minuta*, Leisler, r. et p.; la Maub. canut, *Trin. cinerea*, Gmel., r. (6). Les Sanderlings : le Sand. véritable, *Charadrius calidris*, Wils. (7). Les Alouettes de mer : l'Al. de mer, petite Maubèche ou Bécasseau brunette, *Trin. cinctus*, Gmel., c. (8). Les Cocorlis : le Bécasseau cocorli, *Scolopax subarquata*, Gmel., r. et p (9). Les Combattants : le Bécasseau comb., *Trin. pugnax*, Lin., c. (10). Les Tourne-pierres : le T.-pierre à collier, *Trin. interpres*, Lin., r. et p. (11). Les Chevaliers : la Chev. aux pieds verts, *Scolopax glottis*, Lin., r. et p.; le Chev. noir, *Totanus fuscus*, Leisler, r. et p.; le Chev. gambette ou aux pieds rouges, *Tot. calidris*, Bechst., c. et p.; le petit Chev. aux pieds verts, *Tot. Stagnatilis*, Bechst., c.; le Chev. cul blanc, *Tringa ochropus*, Lin., c. et p.; le Chev. sylvain ou des bois, *Trin. glareola*. Gmel., r. et p.; le Chev. guignette, *Trin. hypoleucos*, Lin., c. et p. (2). Les Echasses : l'Ech. à manteau noir, *Himantopus melanopterus*, Meyer, p.

G. Avocette, *Recurvirostra* : l'Avoc. à nuque noir, *Rec. avocetta*, Lin., c. et p.

Echassiers macrodactyles.

Genre Rale, *Rallus* : le R. d'eau d'Europe, *R. aquaticus*, Lin., c.; le R. de genêts ou roi des Cailles, *R. crex*, Lin., c.; le R. tacheté ou marouette, *R. porzana*, Lin., c.; le R. baillon, *R. baillonii*, Vieill., r.; le R. poussin, *R. pusillus*. Naum., c.

Genre Foulque, *Fulica* (1). Les Poules d'eau : la P. d'eau commune, *Ful. chloropus*, Lin., c. (2). Les Foulques proprement dites : la Foul. macroule ou morelle, *Ful. atra*, Lin., c.

G. Glaréole ou Perdrix de mer, *Glareola* : la Perd. de mer ordinaire ou Glaréole à collier, *Gl. torquata*, Mey., p.

G. Flamant, *Phœnicopterus* : le Flam. rouge, *Phœn. ruber*, Lin., c. et p.; sur les côtes de la Provence.

Sixième ordre. Les Palmipèdes.

Palmipèdes plongeurs.

Genre Plongeon, *Colymbus* (1). Les Grèbes : le G. huppé, *Col. cristatus*, Gmel., c.; le G. à joues grises, *Col. rubricollis*, Lath., r. et p.; le G. cornu, *Col. cornutus*, Gmel., r. et p.; le G. oreillard, *C. l. auritus*, Briss., c.; le G. castagneux, *Col. minor*, Gmel., c. (2). Les Plongeons proprement dits, le grand Plong., *Col. Glacialis*, Lin., r. et p.; le Plong. Lumme, *Col. arcticus*, Lin., r. et p.; le petit Plong., *Col. septentrionalis*, Lin., c. (3). Les Guillemots : le grand Guill., *Col. troile*, Lin., c. et p.; le Guill. à miroir blanc, *Col. grille*, Lin., r. et p. (4). Les Céphus, vulgairement Colombes de Groënland : le Guill. nain ou Pigeon du Groënland, *Col. alle*, Vieill., r. et p. accidentellement.

G. Pingouin, *Alca* (1). Les Macareux : le M. moine, *Alc. arctica*, Lin., c. et p. (2) : les Pingouins proprement dits. Le Pin. commun, *Alc. torda*, Gmel., p.

Palmipèdes longipennes ou grands voiliers.

Genre Pétrel, *Procellaria* : le Pet. Puffin, *Pro. Puffinus*, Gmel., c. et p.; le Pet. Manks, *Pro. anglorum*, Tem., r. et p.; le Pet. Leach, *Pro. Leachii*, Tem., r. et p. accidentellement.

G. Goëlands, *Larus* (1). Les Goëlands proprement dits : le G. à manteau gris ou Bourgmestre, *Lar. glaucus*, Gmel., r. et p.; le G. à manteau noir, *Lac. marinus*, Lin., c. et p.; le G. à manteau bleu, *Lar. argentatus*, Gmel., c. (2). Les Mauves ou Mouettes : la M. à pieds jaunes. *Lar fuscus*, Lin., c. et p.; la M. à pieds bleus, *Lar. canus*, c. et p.; la M. trydactyle, *Lar. tridactylus*, Lath., r. et p.; la M. rieuse, *Lar. ridibundus*, Leisler, c. et p. (3). Les Stercoraires : le Sterc. ou Labe à longue queue, *Lar. parasitus*, Gmel., r. et p.

G. Hirondelle de mer, *Sterna* : l'Hir. de mer Pierre Garin, *St. hirundo*, Lin., c.; petite Hir. de mer, *St. minuta*, Lin., c.; l'Hir. de mer noire, *St. nigra*, r. et p. accidentellement; l'Hir. de mer. Moustac, *St. leucopareia*, Natterer, r. et p. accidentellement; l'Hir. de mer à bec noir, *St. cantiaca*, Albin, r. et p.; l'Hir. de mer Tschegrava, *St. caspia*, Pallas, r. et p.

Palmipèdes totipalmes.

Genre Pélican, *Pelecanus* (1). Les Pélicans proprement dits : le Pél. ordinaire, *Pel. onocrotalus*, Lin., r. et p. accidentellement (1). Les Cormorans : le grand Cormoran, *Pel. crabo*, Lin., c.; le Cor. nigaud ou petit Cormoran, *Pel. graculus*, Gmel., r. et p. (3). Les Fous : le Fou de Bassan, *Pel. Bassanus*, Lin., r. et p.

Palmipèdes lamellirostres.

Genre Canard, *Anas* (1). Les Cygnes : le Cy. sauvage, *An. cygnus*, Gmel., r. et p.; le Cy. tuberculé, *An. olor*, Lin., en domesticité, r. à l'état sauvage (2). Les Oies : l'O. de neige, *An. hyperborea*, Gmel., r. et p.; l'O. ordinaire *An. anser*, Lin., r. et p.; l'O. sauvage, *An. segetum*, Gmel., c. et p.; l'O. rieuse, *An. albifrons*, Lin., r. et p. l'O. bernache. *An. leucopsis*, Tem., r. et p.; l'O. cravant, *An bernicla*, Lin., r. et p. (3). Les Canards proprement dits : le C. macreuse, *An. nigra*, Lin., c. et p.; le C. double macreuse, *An. fusca*, Lin., c. et p.; le C. Eider, *An. mollissima*, Lin., r. et p.; le C. arlequin, *An. histrionica*, Lin., r. et p.; le C. garot, *An. clangula*, Lin., p.; le C. millouin, *An. ferina*, Lin., c. et p.; le C. siffleur huppé, *An. rufina*, Pall., r. et p.; le C. millouinan, *An. marila*, Lin., c. et p.; le C. morillon, *An fuligula*, Lin., c. et p. le C. souchet, *An clipeata*. Lin., c. p.; le C. tadorne, *An. tadorna*, Lin., c. et p.; le C. à longue queue ou pilet, *An. acuta*, Lin., c. et p.; le C. sauvage, *An boschas*, Lin., c. et p.; le C. chipeau ou Ridenne, *An. Strepera*, Lin., et p.; le C. siffleur, *An. Penelope*, Lin., c. et p.; le C. sarcelle ordinaire, *An. querquedula*, Lin., c.; le C. petite Sarcelle, *An. crecca*, Lin., c. et p.; le C. à iris blanc, *An. leucophthalmos*, Bechst., r. et p.

Genre Harle, *Mergus* : le grand Harle, *Merg. merganser*, Lin., c. et p.; le H. huppé, *Merg serrator*, Lin., c. et p.; le H. piette ou petit Harle, *Merg. albellus*, Lin., c. et p.

Nota. On cite encore comme passant très-accidentellement quelques autres Oiseaux que nous croyons devoir passer sous silence à cause du peu d'intérêt qu'ils offrent. On pourrait, à ces espèces, qui habitent constamment notre sol ou qui ne font que des visites plus ou moins longues, joindre quelques autres espèces, qui de temps immémorial sont en France, et qui s'y reproduisent tellement bien qu'on pourrait les en dire originaires. De ce nombre sont, le Coq, *Phasianus gallus*; la Dinde, *Meleagris gallopavo*; le Serin des Canaries, *Fringilla Canaria*.

OISEAUX-MOUCHES. — La Nature, en jetant avec profusion sur le sein de la terre les êtres qui y vivent, a voulu varier à l'infini les formes et les couleurs de chacun d'eux, et elle les appropria aux rôles qu'ils devaient remplir dans le vaste ensemble de la création. Redoutables, vivant de proie, des animaux dangereux naquirent pour établir l'équilibre, et s'opposer à la trop grande multiplication de ceux doués de mœurs douces; certains furent munis d'affreux venins, tandis que, innocents, gracieux, ornés des plus riches parures, la plupart ne paraissent être que le résultat d'un pouvoir créateur plein de munificence, et qui, variant les types de la matière, sembla ne jamais vouloir se copier dans ses propres ouvrages. De cette profusion d'êtres qui se ressemblent par des attributs généraux et qui diffèrent par tant de nuances.

Les Oiseaux constituent dans l'ensemble des animaux répartis sur le globe une grande famille naturelle, dont tous les individus se groupent près les uns des autres par les conformités d'organisation. Cependant, s'ils tous s'unissent par des rapports insensibles il n'en est plus de même lorsque, considérés isolément vers les extrémités de la longue chaîne que leur réunion forme, ils

'offrent plus qu avec les singularités qui articularisent chaque genre ou chaque espèce. Quelle immense distance, en effet, ntre cet Aigle audacieux, dont les serres nlèvent une proie que son bec robuste déhire toute vivante, et cet Oiseau-Mouche plumage d'or, dont le bec ne sert qu'à suer des sucs miellés au sein des fleurs, et ont les pieds délicats ne semblent point iits, par leur petitesse, pour le suporter sur les rameaux des arbres! A ces allinacés épais et massifs, à ces Oiseaux rierains montés sur de longues jambes grêles, pposez ces Manchots sans ailes et à pieds almés, ces Paradisiers ornés de plumes omptueuses, ces Calos et ces Toucans à bec normément développé; comparez, dis-je, tous ces êtres les Volatiles qui nous occupent, et vous aurez l'idée la plus vraie de puissance qui partout a répandu avec profusion la vie, sans vouloir jamais qu'elle 'enveloppât des mêmes attributs corporels.

Les Oiseaux-Mouches frappèrent d'admiation les premiers voyageurs qui les observèrent dans les contrées qu'ils habitent. 'extrême petitesse de la taille de quelques-ns de ceux dont on apporte les dépouilles eur méritèrent le nom qu'ils reçurent; car n les compara à de grosses Mouches avec 'autant plus de fondement, qu'ils volent ans cesse en bourdonnant, ou du moins en gitant avec une telle brusquerie leurs ailes, u'il en résulte un bruissement assez fort, que tout en eux rappelle, pour des observateurs inattentifs, les allures des Sphinx. es petits êtres étaient donc ignorés des ciens, et ne furent connus qu'à l'époque à le génie de Colomb agrandit le monde une vaste étendue de terres. Tous les Oieaux-Mouches, en effet, vivent exclusivement dans les zones chaudes et tempérées es deux Amériques, mais surtout dans cette mense région méridionale du nouveau ntinent couverte de forêts vierges qu'échauffe le soleil de l'équateur. Ils ne quittent ère les tropiques, et si quelques espèces aventurent soit au nord, soit au sud, au elà des latitudes tempérées, ce n'est jamais ie pour des excursions de courte durée; r elles choisissent pour leur migration les eaux jours d'été, et se rapprochent des opiques lorsque l'hiver les menace de ses gueurs.

La première mention qui soit faite des Oieaux-Mouches dans les relations des aventuers qui se précipitaient vers l'Amérique dans but, non d'en étudier les productions, mais en d'en recueillir de l'or, date de 1558, se trouve dans les *Singularités de la France tarctique* (le Brésil), d'André Thevet et de an de Léry, compagnons de La Villegaignon, i tenta en 1555 de fonder une colonie de rançais sur ce point. Mais ces détails surficiels n'eussent point éclairé leur hisire, si les vieux naturalistes qui publièrent urs observations au commencement du VII^e^ siècle n'eussent pris soin de les faire ieux connaître, et l'on trouve quelques bons ocuments dans la volumineuse compilation de Niéremberg, dans le recueil des fragments des grands travaux d'Hernandez ou Fernandès, et dans ceux de Pison. Ximenès, Acosta, Gomara, Marcgrave, collaborateur de Pison, Garcillasso et Dutertre, mentionnèrent souvent ces Oiseaux, sans qu'il soit utile aujourd'hui de citer leurs indications, d'ailleurs trop superficielles pour être d'une grande utilité. Vers la fin du même siècle, Hans Sloane, Catesby, Edwards, Brown, le P. Labat, Plumier, Louis Feuillée et Rochefort donnèrent des figures ou des descriptions assez complètes de quelques espèces; et c'est à dater des premières années du XVIII^e^ siècle que ces êtres furent mieux connus sous les rapports de leur histoire naturelle; car leur éclat et leur beauté les avaient fait depuis longtemps rechercher des curieux et admettre dans les collections de raretés, dans celle de Séba notamment.

Les Oiseaux-Mouches et les Colibris ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même luxe de plumage. Ils ne diffèrent point, à proprement parler, les uns des autres, car leurs seules distinctions consistent en ce que le bec des Oiseaux-Mouches est à peu près droit, tandis qu'il est presque recourbé en arc chez les Colibris. Mais cependant la taille plus proportionnée de ces derniers et leur bec plus consistant portent à penser qu'il doit y avoir des différences de régime, et que les Colibris sont beaucoup plus insectivores que leurs congénères à bec droit. La plupart des naturalistes ne séparent point ces deux genres, quoiqu'il soit cependant assez convenable de le faire, ne fût-ce que pour plus de commodité dans leur étude.

Quels sont les caractères les plus remarquables des Oiseaux-Mouches? A cette question nous laisserons répondre le grand écrivain qui accumula pour les peindre, les brillantes couleurs de sa palette, et dont le style, limé peut-être avec trop de soin pour que la vérité n'y soit pas altérée, a cependant imposé à ses descriptions le cachet de l'immortalité. Ainsi Buffon nous répondra: « De tous les êtres animés voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la Nature, elle l'a placé dans l'ordre des Oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in minimis*; son chef-d'œuvre est le petit Oiseau-Mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres Oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat: il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent. » Plus bas il dit: « Les Oiseaux-Mouches semblent suivre le soleil, s'avancer,

se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel. » Certes, rien n'égale la magie du style qui peint avec un si rare coloris la beauté des Oiseaux-Mouches, et cependant il ne faudrait point prendre à la lettre une telle description, car elle est entachée de plus d'une erreur, comme on pourra s'en assurer dans le cours de ces considérations sommaires.

Nulle part les espèces d'Oiseaux-Mouches ne sont plus nombreuses, ne sont plus multipliées que dans les vastes forêts du Brésil et de la Guyane. Dans ces immenses solitudes, ou la Nature étale à profusion un luxe imposant et majestueux; là où des fleuves roulent leurs ondes dans d'immenses bassins ou d'épaisses vapeurs pompées par les rayons d'un soleil brûlant et rapproché fertilisent, fécondent et font éclore une profusion de germes, là où s'épanouissent sans cesse de nouvelles fleurs où les arbres ne perdent jamais leur feuillage, vivent ces Oiseaux délicats, à l'abri des ennemis sans nombre qui menacent leur existence, et qu'ils n'évitent que par la prestesse de leurs brusques mouvements. Dans ces forêts, filles des siècles, apparaissent çà et là des clairières. Ce sont les endroits que les Oiseaux-Mouches affectionnent, et où ils se rendent de préférence pour butiner. Si cependant sur le flanc d'un morne s'élève un grand arbre d'érythrine, d'eugenia, ou si des orangers couverts de fleurs croissent aux alentours des cabanes, alors, attirés par leurs corolles, ils font de ces arbres leur rendez-vous, voltigent ou se reposent à peine quelques secondes sur les plus grosses branches, ou le plus souvent se balancent et semblent immobiles devant ces fleurs. Rien ne porte plus d'étonnement dans l'âme du voyageur qui foule pour la première fois et dans l'âge des émotions le sol des Amériques que ces scènes pittoresques et neuves qui s'offrent ainsi à ses regards. En pénétrant dans les forêts du Brésil ou de la Guyane, on est émerveillé des proportions gigantesques des arbres chargés de fleurs et de fruits, supportant sur leurs rameaux des plantes étrangères, qui forment, comme les jardins de Babylone, des parterres aériens. La variété de ces végétaux a les plus grands charmes, et les beaux dessins du comte de Clarac et de M. Ruggendas peuvent à peine en donner une idée complète. Les moindres buissons sont formés de lantana, de mélastoines; des bignonia serpentent ou s'enlacent sur les troncs des arbres, grimpent jusqu'à leur cime, retombent, se relèvent, pour former dans les ravins, sur les fondrières, des arches de verdures et de fleurs, ses berceaux aussi élégants que variés. A ce mélange ou à cet heureux assemblage de la nature végétale, aux épidendres parasites, aux larges héliconia, aux bolets d'un rouge fulgide, ajoutez les Tangaras de toute couleur, des Guits-Guits azurés, des Oiseaux-Mouches resplendissants, et vous aurez encore une idée bien imparfaite de la rare beauté de ces sites lointains.

Parmi les morceaux littéraires qui sont relatifs aux Oiseaux-Mouches du Brésil, nous citerons de préférence un extrait emprunté à M. Ferdinand Denis. Il est tiré de ses *Scènes de la Nature entre les tropiques.* « Le Papillon, chez les Grecs, était, dit ce jeune voyageur, l'emblème de l'âme; on ne sera donc point surpris de voir que le plus léger et le plus charmant des Oiseaux ait renouvelé la même croyance chez un des peuples brésiliens (240). Combien de fois n'ai-je point admiré les gracieux Oiseaux-Mouches sur les aigrettes blanches des jemrosa. S'ils passent d'un arbre à l'autre, le regard a moins de rapidité. »

Les noms que reçurent les Oiseaux-Mouches dans leur patrie, et de la part des Indiens et de celle des Européens transplantés dans le nouveau monde, varient sans doute suivant le génie de chaque peuple; mais partout ils sont l'expression mnémonique de leurs qualités, de leurs habitudes, ou de leurs attributs. Les *Indiens*, ou ces tribus nomades qui vivent dans les profondeurs des forêts que nous décorons du nom de sauvages; ces hommes livrés toute leur vie aux observations instinctives, dont les idées de poésie sont les images des objets qui frappent leurs yeux, ont adopté des noms qui signifient le plus souvent et par métaphores, *rayons du soleil, cheveux de l'astre du jour, Oiseaux, murmures*, et telle est la valeur des termes suivants : *Ourissia* (Niéremberg); *Huitzitzil* (Ximenez); *Tzitztolot* (Hernandez); *Guaimrembi*, écrit parfois *Guonambuah* ou *Guanimibique*, au Brésil (Margrave et Thevet); *Quinti* ou *Quintiut*, au Pérou (Garcilasso et de Laët); *Quindé*, au Paraguay; *Visicilin* (Gomara); *Pigda* au Chili (Molina); et *Courbéri* chez les Garipous de la Guyane (Sonnini).

Les Espagnols s'accordaient à leur donner le nom de *Tominos* par rapport à leur extrême petitesse et à leur peu de pesanteur; car le tomine vaut au plus douze grains, le nom de *tominos* répond assez volontiers à celui d'Oiseau-Mouche adopté par les Français; car tous les deux expriment une comparaison. Cependant ces dénominations sont loin d'être justes, surtout aujourd'hui que l'on connaît des espèces de grande taille et rien n'est absurde peut-être comme de dire Oiseau-Mouche géant en parlant d'une nouvelle et grande espèce dont la figure a été publiée par Vieillot pour la première fois. Or, ce nom hybride d'Oiseau-Mouche doit également disparaître du langage; car non-seulement il emporte avec lui une idée fausse, mais encore il ne peut être guère compris des étrangers. Les créoles des An-

(240) M. de Humboldt (*Monuments des peuples de l'Amérique*) rapporte, en parlant de la religion des Mexicains, que l'épouse du dieu de la guerre, nommée *Toyamiqui*, conduisait les âmes des guerriers morts pour la défense des dieux dans la maison du Soleil, et qu'elle les transformait en Colibris.

tilles et de Cayenne donnent indifféremment à ces Oiseaux les épithètes de *Murmures*, de *Bourdons* ou de *Froufrous*, et ces expressions rendent en effet assez bien leurs habitudes, et se trouvent traduire la désignation que les Anglais leur ont appliquée de *Humming-Birds*, ou Oiseaux bourdonnants. Quant au nom d'Oiseau musqué qu'on lit quelque part, il provient de ce qu'Oviédo a nommé dans son *Histoire de l'Amérique* un Oiseau-Mouche *Passer mosquitum*, ou Oiseau des Mosquites (tribus d'Indiens entre le Brésil et la Guyane), ce qu'on a traduit par erreur en *Passer moscatus*, Oiseau sentant le musc. Brisson, auteur français très-connu, et qui publia en 1760 une *Histoire systématique des Oiseaux*, leur donna le nom de *Mellisuga*, ou suce-fleurs, et les distingua des Colibris, qui reçurent une autre dénomination générique. Un peu plus tard, le grand Linné, que des critiques acerbes avaient fortement indisposé contre les auteurs français, affecta de ne point adopter leurs travaux, et ne voulut point souscrire aux vues de Brisson, ou plutôt il les adopta fréquemment sans en citer l'auteur, et proposa plus d'un de ses genres, en se bornant à en changer le nom. Le prince des naturalistes (car jamais homme ne mérita plus ce titre que Linné, malgré les erreurs qu'on peut lui reprocher, et qui ressemblent à ces légers nuages apparaissant sur un ciel d'azur), Linné réunit les Oiseaux-Mouches et les Colibris, et leur donna, sans qu'on sache trop pourquoi, le nom de *Trochilus*, nom que portait chez les Grecs un petit Oiseau qu'on a cru être notre Roitelet, mais que le savant Geoffroy Saint-Hilaire a prouvé peu près être le petit Pluvier à collier des rivages du Nil. Certes, aucun nom ne serait plus convenable pour désigner les Oiseaux-Mouches que celui de Suce-Fleurs, qui serait la traduction littérale du mot *Chupaflores* consacré par les Portugais établis au Brésil; mais les auteurs systématiques postérieurs à Brisson l'ont transporté à des Cinnyris ou Souï-Mangas des Indes orientales et d'Afrique, et à des Philédons de la Nouvelle-Hollande; de sorte qu'on ne pourrait, sans craindre de commettre des erreurs, se servir d'une expression appliquée ainsi maladroitement à plusieurs Oiseaux différents. Voulant parer à cet inconvénient, Lacépède, si connu comme le continuateur des travaux de Buffon, leur donna, dans son Tableau publié en 1799, le nom d'Orthorynque (*Orthorynchus*), qui signifie *bec droit*; mais, outre que ce nom est trop long et trop peu en harmonie avec les êtres qu'il doit rappeler à la mémoire, il a aussi le grave inconvénient d'être beaucoup plus convenable pour désigner un grand nombre d'autres Oiseaux.

Les Oiseaux-Mouches se ressemblaient naguère par la plus grande similitude dans leurs formes corporelles et dans la richesse de leur parure. De nouvelles espèces, connues dans ces derniers temps, s'éloignent toutefois des caractères généraux que présentent la plupart d'entre elles; et c'est ainsi que le Patagon diffère des autres Oiseaux-Mouches par sa grande taille, et par une livrée sombre, brunâtre et sans éclat. Remarquables par leur bec, long, cylindrique, effilé en deux pointes légèrement aigues et renflées vers l'extrémité, ces Oiseaux en miniature se distinguent en outre de tous les autres volatiles par leurs très-petites jambes, que terminent trois doigts dirigés en avant, et un pouce déjeté en arrière, tous munis de très-petits ongles. Ces doigts sont d'une extrême délicatesse, et ne seraient point propres à les soutenir pendant longtemps sur les branches : aussi leur peu de développement annonce-t-il que leurs habitudes ont été modifiées par cette organisation, et que celles-ci doivent être tout aériennes; car leur vie active les emporte constamment voletant sur les buissons, favorisés qu'ils sont dans ces fonctions par des muscles pectoraux puissants, et par la forme longue, développée et acuminée des ailes. De tous les Oiseaux les Hirondelles et les Martinets sont sans contredit les plus fins voiliers; et sous ce nom de voiliers nous entendons des êtres qui n'ont presque point besoin de repos dans le jour. Or, leurs ailes sont étroites, composées de pennes robustes et serrées, absolument analogues par la forme à celles des Oiseaux-Mouches, mais taillées sur un plus grand modèle. On remarque aussi une disposition analogue dans leur corrélation avec la queue, c'est-à-dire que celle-ci est plus courte lorsqu'elle est rectiligne, et qu'il arrive seulement que certains Oiseaux-Mouches aient parfois de longues rectrices qui la dépassent, ainsi qu'on le voit chez quelques Martinets, bien que leur queue soit longue et fourchue, comme celle des Hirondelles chez plusieurs espèces. De cet arrangement des plumes de la queue ou rectrices (car ce sont elles qui servent à diriger l'Oiseau dans l'air), et de la forme des ailes résultent cette étendue de mouvement, cette force et cette durée que présentent à un si haut degré les Oiseaux-Mouches dans le vol. Aussi les battements vifs et non interrompus avec lesquels ils pressent et fendent l'air ne peuvent mieux se comparer qu'au bruit sourd d'un rouet qui tourne, ou d'un Chat qui témoigne sa joie des caresses d'une main amie; et ce *froufrou*, ainsi que l'appellent les créoles de Cayenne, est assez bien rendu dans Marcgrave par un *hour hour hour* qu'on articulerait vivement. Svelte et gracieux dans l'ensemble des proportions du corps, leur taille est toujours la plus petite des dimensions accordées à tous les Oiseaux indistinctement; et cette loi, naguère sans exception, en souffre à peine aujourd'hui deux ou trois.

Mais on conçoit qu'une vie aussi active dans un si petit corps doit exiger une grande solidité dans les os qui en composent la charpente, et qui sont d'une grande délicatesse. Puis les muscles doivent être et sont en effet composés de fibres denses, com-

pactes, vigoureuses, et au milieu desquelles n'apparaît aucune trace de graisse; car cette matière ferait perdre leur puissance et leur énergie, si elle venait à s'interposer au milieu d'elles. Enfin le sang, qui circule dans des vaisseaux rapprochés du cœur, parcourt rapidement les tubes artériels qui nourrissent les membres et stimulent le fluide nerveux. De ces fonctions renouvelées avec tant de force et de vigueur résultent cette haute chaleur qui se répand dans tous leurs organes, ce besoin et cette grande consommation d'air qu'ils introduisent dans leurs poumons pour entretenir la flamme de la vie, ou, en d'autres termes, les phénomènes de l'hématose. Une longue expérience a appris que les êtres les plus petits, dans les familles les mieux organisées du règne animal, ou ceux chez lesquels les fluides nerveux et sanguin ont moins de distance à parcourir, étaient beaucoup plus versatiles et plus inconstants dans leurs désirs que les autres animaux; brusques dans leurs mouvements et colériques avec violence à la plus petite contrariété; en un mot, qu'ils étaient livrés aux influences des passions les plus rapides et les plus instantanées. Telle est à peu près toute l'histoire morale des Oiseaux-Mouches : courageux, on les voit se battre avec acharnement, crier avec fureur, se dépiter contre ce qui peut mettre obstacle à leurs désirs. On va même jusqu'à dire que ces petits êtres ont mis en pièces par colère les fleurs déjà fanées où ils espéraient trouver des sucs miellés, et que par vengeance ils en effeuillaient les pétales et les lançaient au loin. On dit aussi qu'ils ne craignent point de se mesurer avec des Oiseaux plus forts qu'eux, et que leur courage suppléant souvent à la force, parvient à les faire triompher.

Mais ce qu'on a toujours plus admiré dans les Oiseaux-Mouches après leur petite taille, c'est la splendeur et la riche élégance de leur plumage, dont rien ne peut égaler la magnificence. Beaucoup d'Oiseaux, en effet, sont remarquables par les couleurs qui les embellissent et par l'heureuse alliance des teintes; mais le plus souvent ces couleurs, quelle que soit leur vivacité, sont mates, tandis que les plumes des Oiseaux-Mouches jouissent de l'éclat extraordinaire des métaux et des pierres les plus précieuses. Leur corps est assez communément d'un vert doré mêlé de reflets divers de cuivre de Rosette ou de fer spéculaire; et ce riche vêtement, qui chatoie sous le ciel, revêt encore quelques autres espèces, telles que les Jacamars, les Courroucous, etc. Il n'en est pas de même des ornements qu'on remarque sur la tête ou sur la gorge des Oiseaux-Mouches et des Colibris : ils semblent caractéristiques d'un très-petit nombre de familles; nulle description ne peut rendre le luxe et la richesse des teintes qui affectent le brillant des gemmes les plus rares. Certes, quelle que soit la pompe avec laquelle on veuille exprimer minutieusement les jeux de la lumière sur ces parties, on sera toujours au-dessous de la vérité. Ce n'est point par métaphore qu'on a dit que certaines espèces étincelaient des feux du rubis, que d'autres avaient leurs habits brodés de pourpre et d'or et enrichis de saphir; que l'émeraude, la topaze, l'améthyste, les couvraient de splendeur, et les faisaient plutôt ressembler à des bijoux sortis des mains du lapidaire qu'à des êtres animés. Avec combien de justesse Marcgrave peint un de ces Oiseaux en disant : *In summa splendet ut sol*, il brille comme le soleil.

Audebert s'est beaucoup occupé de rechercher les causes de la coloration si remarquable du plumage; il a essayé de démontrer par des principes mathématiques qu'elle était due à l'organisation des plumes et à la manière dont les rayons lumineux étaient diversement réfléchis en les frappant. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ce sujet; cependant nous dirons que cette coloration est, premièrement, le résultat de éléments contenus dans le sang et élaboré par la circulation; et qu'enfin la texture des plumes joue secondairement le plus grand rôle par la manière dont les rayons lumineux les traversent, ou sont reflétés par les innombrables facettes que présente une prodigieuse quantité de barbules. Toutes les plumes écailleuses, en effet, qui simulent le velours, l'émeraude ou le rubis, et qu'on remarque sur la tête, la gorge des Epimaques, des Paradisiers et des Oiseaux-Mouches, se ressemblent par l'uniformité qui a présidé à leur formation; toutes sont composées de barbules cylindriques roides, bordées d'autres barbules analogues régulières, qui en supportent elles-mêmes d'autres petites; et toutes ces barbules sont creusées au centre d'un sillon profond, de manière que, quand la lumière, ainsi que l'a dit le premier Audebert, glisse dans le sens vertical sur ces plumes écailleuses, il en résulte que tous les rayons lumineux, en les traversant, sont absorbés et font naître la sensation du noir. Il n'en est plus de même, lorsque la lumière est renvoyée par ces mêmes plumes, dont chacune fait l'office d'un réflecteur; car c'est alors que naît, par l'arrangement moléculaire des barbules, l'aspect de l'émeraude, du rubis, etc., chatoyant très-diversement sous les incidences des rayons qui les frappent.

Pour donner un exemple de la diversité des teintes qui jaillissent des plumes écailleuses, nous citerons la cravate d'émeraude de plusieurs espèces, qui prend tous les tons du vert depuis les nuances les plus claires et les plus uniformément dorées jusqu'au velours noir intense, ou celle du rubis, qui lance des faisceaux de lumière, ou passe de l'orangé rougeâtre au rouge noir cramoisi. Tel est le plumage des Oiseaux-Mouches adultes. Mais ces volatiles, si richement dotés par la libérale Nature, ne se présentent point constamment avec leur parure de fête. Jeunes, leur livrée est le plus souvent sombre et sans élégance. La deuxième année de leur vie, quelques portions de leur

toilette apparaissent çà et là, et semblent former une disparate avec la grande simplicité du vêtement d'adolescence. Vers la troisième année, les haillons du premier âge disparaissent ; l'or et l'améthyste étincellent ; c'est l'époque des amours, de la coquetterie, du désir de plaire. Les mâles volent aux conquêtes, se choisissent des femelles, ou se consacrent un instant aux soins que réclame leur famille. Mais chez les Oiseaux-Mouches, comme dans un grand nombre de tribus de la même classe, les femelles n'ont souvent que les atours les plus modestes, tandis que les époux étalent tout le luxe d'un riche et élégant plumage. Dans quel but, chez les espèces renommées par les avantages corporels observe-t-on une distinction qui semblerait une injustice, à moins que le Créateur n'ait voulu dédommager les femelles par une plus vive tendresse pour leurs petits, et laisser aux mâles le frêle privilége de charmer la vue et de briller ?

Les yeux, malgré leur extrême petitesse, paraissent jouir d'une grande perfection dans le sens de la vision, bien qu'on sache que ces Oiseaux donnent parfois étourdiment dans les piéges, ou qu'ils se jettent, dans leurs brusques mouvements, un peu au hasard. Cependant, lorsqu'ils aperçoivent un corps, même au loin, qui leur paraît nouveau, et dont ils peuvent craindre du danger, on les voit fuir, mais fuir d'un seul bond, au point que le regard de l'observateur ne peut les suivre, et qu'ils disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus. Les chasseurs qui les guettent au moment où ils dardent leur langue fourchue au milieu des corolles, et dans ce moment où leur vol est tellement composé de mouvements brusques que le corps semble immobile et posé sur la fleur, ont la précaution, pour s'en rendre maîtres, de se cacher avec le plus grand soin sous les broussailles, afin de ne pas en être vus ; car autrement leur aspect, même à une distance d'une quarantaine de pas, suffirait pour les empêcher de s'arrêter devant la plante où leur désir les eût portés à butiner. C'est avec la plus grande vérité que Buffon dit : « Le battement des ailes est si vif, que l'Oiseau s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, se flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. »

Les mœurs et le genre de vie des Oiseaux-Mouches ont été pendant fort longtemps un objet de discussion parmi les ornithologistes ; et l'opinion admise aujourd'hui ne diffère pas beaucoup toutefois de celle que Firmin, médecin à Surinam, a imprimée dans son *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale*, publiée à Amsterdam en 1765. L'article que l'auteur hollandais consacre aux Colibris convient également aux Oiseaux-Mouches, dont il mentionne nominalement quatre espèces ; mais il est assez important pour que nous croyions devoir le citer textuellement, car on reconnaîtra aisément en lui le principal canevas sur lequel a brodé Buffon. En parlant de sa première espèce, Fermen dit : « Le Colibri, ou le *Lonkerkje* des Hollandais, est le plus beau et le plus petit de tous les Oiseaux qu'il y ait dans l'univers. Quand il vole, il bourdonne comme les Abeilles ou comme ces grosses Mouches qu'on appelle des Bourdons. Lorsque cet Oiseau est plumé, il n'est guère plus gros qu'une noisette, il ne paraît quelque chose que quand il est couvert de plumes. Elles sont en partie d'un vert doré tirant sur le violet changeant, et tellement nuancé, qu'il est difficile de connaître de quelle couleur elles sont. Il sort du bec une petite langue très-fine, longue et divisée en deux, comme deux filets, qu'il passe sur les fleurs et *sur les feuilles des plantes odoriférantes* (241) *pour en enlever la rosée qui lui sert de nourriture.* Ses ailes sont dans un mouvement si vif, si prompt et si continuel, qu'on a peine à les discerner. Il ne s'arrête jamais dans un même endroit ; il est toujours en mouvement ; il ne fait autre chose qu'aller de fleur en fleur, ordinairement sans poser le pied, et voltigeant sans cesse autour. Le nid de cet Oiseau n'est pas moins digne d'admiration ; il est suspendu en l'air à quelques petites branches, ou même dans les maisons, ou autres lieux qui le mettent à couvert de la pluie et du soleil ; il est environ de la grosseur de la moitié d'un œuf de Poule, composé de petits brins de bois entrelacés comme un panier, garni de coton et de mousse, d'une propreté et d'une délicatesse merveilleuse. Son ramage est tout particulier, et il reste constamment à Surinam, parce qu'il y a toujours des fleurs. »

Les Oiseaux-Mouches ne paraissent point avoir de chant ; ils se bornent de temps à autre à pousser un petit cri fréquemment répété que Buffon rend par les syllabes *screp, screp*, et que M. Vieillot exprime avec beaucoup plus de vérité par celles de *tère, tère*, articulées avec plus ou moins de force, et le plus ordinairement sur le ton aigu. C'est principalement en partant d'un endroit pour se diriger dans un autre qu'ils font entendre ce cri, et le plus souvent ils sont complétement muets. Lesson dit avoir passé des heures entières à les observer dans les forêts du Brésil, sans avoir jamais ouï le moindre son sortir de leur gosier. Le soir et le matin ils abandonnent les forêts ombreuses pour se répandre dans les buissons ; mais dans le milieu du jour, ils y rentrent pour se garantir des atteintes du soleil ; et c'est alors qu'ils se perchent sur les branches, et même sur les plus grosses, sans pour cela rester paisibles. La plupart des espèces vivent solitaires, et ne se trouvent sur les mêmes arbres qu'accidentellement ; mais quelques-unes se réunissent, et for-

(241) Ce fait nous paraît évidemment erroné.

ment des essaims que les besoins et les mêmes fleurs attirent. Lesson a très-souvent vu au Brésil des Oiseaux-Mouches groupés par douzaines dans un grand arbre de corail alors chargé de fleurs, dont ces volatiles recherchaient le suc miellé qu'il leur présentait en abondance dans le mois d'octobre. « Les *Oiseaux murmures*, dit Stedman dans la relation de son voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, se plaçaient en tel nombre sur les tamariniers, qu'on les eût pris pour des essaims de Guêpes. On en faisait tomber plusieurs chaque jour, en leur jetant des petits pois ou des grains de maïs avec une sarbacane. »

Ces volatiles ont le plus grand soin de leurs petits, et possèdent la plus grande industrie pour façonner les nids qui doivent recevoir leur famille. « Le nid qu'ils construisent (242) répond à la délicatesse de leur corps; il est fait d'un coton fin ou d'une bourse soyeuse recueillie sur des fleurs. Ce nid est fortement tissu, et de la consistance d'une peau douce et épaisse; la femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux; on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue; elle revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorces de gommiers qu'elle colle à l'entour pour le défendre des injures de l'air autant que pour le rendre plus solide; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier (ou sur les feuilles d'ananas, d'aloès, de caféyer) ou quelquefois à un fétu qui pend à la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coup; on y trouve deux œufs tout blancs, et pas plus gros que des petits pois; le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours; les petits éclosent au treizième et ne sont alors pas plus gros que des Mouches. »

A ce tableau plein de fraîcheur et de vérité, et dont le P. Dutertre a fourni les éléments, nous n'ajouterons que peu de détails. Il est de fait que les nids des Oiseaux-Mouches présentent des demi-sphères d'une régularité parfaite, et dont l'intérieur se compose d'une couche dense et épaisse de ouate d'asclépias ou de coton moelleux, tapissée en dehors de lichens adroitement collés. « Ayant voulu examiner la fleur d'un palmier, dit le prince de Wied-Neuwied dans son *Voyage au Brésil* (t. I^er^, p. 89), nous trouvâmes fixé aux branches le nid de l'Oiseau-Mouche à tête bleue; il était aussi proprement revêtu de mousse que le sont ceux des Chardonnerets et de plusieurs autres petits Oiseaux d'Europe. On rencontre dans tous ces nids deux œufs blancs, de forme allongée, qui sont chez quelques espèces extraordinairement petits. » Les jeunes ne séjournent dans leur berceau que dix-huit ou vingt jours; à ce terme leurs ailes sont assez développées pour qu'ils puissent suivre leurs pères et mères.

On a longuement disserté pour savoir quelle était la nature des aliments des Oiseaux-Mouches. Le plus grand nombre des auteurs originaux, ou les voyageurs, ont affirmé qu'ils tiraient exclusivement leur subsistance du miel contenu dans les nectaires de la plupart des fleurs un moment où elles s'épanouissent; tandis que d'autres, ayant trouvé dans le tube intestinal des Moucherons d'une grande ténuité, en ont tiré la conclusion que les Insectes seuls servaient à l'entretien de la vie, et que les Oiseaux-Mouches ne becquetaient point les fleurs dans l'intention d'y puiser ce miel, mais bien pour y chercher les petits Insectes qui y sont attirés. Aujourd'hui une discussion détaillée pour combattre cette dernière opinion serait oiseuse, car ne sait-on pas que plusieurs familles d'Oiseaux naguère inconnus se nourrissent exclusivement de sucs miellés; que presque toutes les espèces qui vivent à la Nouvelle-Hollande n'ont point d'autre genre de nourriture, et que les Philédons ne sont par les seuls qui aient l'extrémité de leur langue munie de papilles nerveuses très-développées, puisque Lesson a retrouvé cette organisation chez les Psittacules de la mer du Sud? Or, ce genre de nourriture, sans être exclusif pour les Oiseaux-Mouches, paraît évidemment, d'après tous les récits des voyageurs, former la partie essentielle de leur nourriture, et ce n'est jamais que comme accessoire qu'ils y joindraient quelques Insectes délicats et tendres. Quant à certains Colibris, ils mangent assurément de petites Araignées, des Pucerons, il en doit être de même des grandes espèces d'Oiseaux-Mouches à long bec et à corps robustes, qui ne se bornent point à des exsudations miellées, insuffisantes. Ne sait on pas également aujourd'hui que les Souï-Mangas asiatiques, vrais représentants dans l'ancien continent des Colibris et des Oiseaux-Mouches du nouveau monde, ne sont points réduits aux sucs nectarifères, mais qu'il y en a des espèces qui recherchent exclusivement les Araignées, et qui s'éloignent ainsi par ce genre de vie de mœurs départies au plus grand nombre d'entre elles? Cependant tous les Oiseaux-Mouches des régions intertropicales vivent sans nul doute, et abondamment, de miellats puisés au sein des corolles, tandis que les espèces qui s'avancent par de hautes latitudes dans le Sud ne peuvent, tout en habitant dans la belle saison sur les fleurs, ne pas rechercher les Moucherons et les petits Insectes qu'elle y trouvent. Le naturaliste espagnol d'Azara a positivement remarqué que les Oiseaux-Mouches séjournent encore dans le Paraguay et sur les bords de la Plata lorsque la campagne est dépouillée depuis longtemps de plantes, et à une époque où

(242) Buffon, Hist. de l'*Oiseau-Mouche*.

celles-ci ne pourraient point leur offrir de sucs miellés, et que quelques-uns de ces volatiles, fixés toute l'année dans cette contrée, où les hivers, sans être rigoureux, arrêtent cependant la végétation, visitent les toiles d'Araignées ; ce qui le porte à croire qu'ils s'en nourrissent (243). Mais ce que d'Azara n'a émis que comme un doute qui lui paraissait devoir être attaqué par les naturalistes du continent, imbus d'une opinion contraire, est un fait qui s'explique de lui-même, et qui rend encore plus probable ce que l'on sait de certains Souï-Mangas de l'île de Java. Badier, établi à Cayenne, avait nié que les Oiseaux-Mouches puissent se nourrir de sucs miellés, et le premier il affirma qu'ils vivaient d'Insectes. Mais le sort de Badier fut de soutenir son opinion sans faire de concession, et de tirer d'un ou de quelques faits partiels une conclusion positive et sans restriction : aussi fut-il combattu avec chaleur par Buffon.

La langue des Oiseaux-Mouches est destinée, par un mécanisme dont on ne retrouve une imitation que chez les Pics, à être dardée hors du bec par un vif mouvement de l'os hyoïde comparable à celui d'un ressort qu'une détente fait partir. Cette langue est très-longue, et peut sortir à assez de distance hors du bec; elle est composée de deux cylindres musculo-fibreux soudés l'un à l'autre dans la plus grande portion de leur continuité, et séparés vers la pointe de la langue, de manière que les deux tubes, légèrement renflés vers cette partie, s'écartent l'un de l'autre, et présentent chacun une lamette concave en dedans et convexe en dehors. Mais pour que cette langue longue et tubuleuse puisse ainsi être lancée sur les aliments que ses pointes doivent saisir et retenir, l'os hyoïde qui la supporte est armé de deux lames osseuses qui s'écartent, passent au-dessous du crâne, remontent sur les os de l'occiput, et viennent prendre un point d'appui en se réunissant de nouveau sur le front. Il résulte de cette disposition, mise en jeu par les muscles de la langue, une grande puissance pour détendre les tubes musculeux et munis de fibres circulaires qui composent en entier l'organe du goût. La manière dont les Oiseaux-Mouches retiennent leurs aliments est facile à comprendre, car les deux petites cuillières formées par l'extrémité de la langue saisissent les Insectes mous, ou les exsudations mielleuses, qui sont à l'instant même transportés à l'ouverture de l'œsophage par l'élasticité et la contractilité des deux tubes, et sont aussitôt engloutis. Le bec long et grêle de ces Oiseaux les sert merveilleusement pour enfoncer leur langue élastique dans les nectaires des fleurs, et pour atteindre au fond des cloches renversées des bignonias ; aussi, dans une espèce figurée dernièrement par M. Swainson, et dont le bec est recourbé en haut, cet auteur a-t-il regardé cette singulière particularité comme le résultat d'un genre de vie exclusif; mais il est plus probable qu'elle a été produite par quelque compression dans le voyage, et doit être purement accidentelle.

Les Oiseaux-Mouches vivent très-difficilement en captivité. Le besoin d'activité et de mouvement est inhérent à leur existence, et la vie trop resserrée d'une volière, jointe à la difficulté de choisir des aliments qui leur conviennent les fait bientôt languir, et puis mourir. Cependant on peut les alimenter avec du miel ou du sirop de sucre; car on a l'expérience que ces soins ont parfois réussi. Labat rapporte dans son voyage en Amérique que le P. Mondidier a conservé pendant cinq ou six mois des Oiseaux-Mouches huppés, et qu'il leur a fait élever leurs petits dans son appartement, en leur donnant pour nourriture une pâtée très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre, dont ils prenaient la substance en passant leur langue dessus; mais le miel a paru préférable à cet aliment, parce qu'il se rapproche davantage de ce nectar délicat qu'ils recueillent sur les fleurs. Latham, le plus célèbre des ornithologistes anglais, dit qu'on a apporté de ces Oiseaux vivants en Angleterre, et qu'une femelle prise au moment de l'incubation avait couvé ses œufs en captivité. Voici comment il rapporte ce fait : « Un jeune homme, peu de jours avant son départ de la Jamaïque pour l'Angleterre, surprit une femelle de *Hausse-Col vert*, espèce commune à la Jamaïque et à Saint-Domingue, qui couvait. L'ayant prise, et désirant se procurer le nid sans l'endommager, il coupa la branche sur laquelle il était posé, et apporta le tout à bord du navire. Cette femelle se familiarisa, et ne refusa point la nourriture qui lui fut offerte; elle vécut de miel, et continua de couver avec une telle assiduité, que les œufs sont éclos durant le voyage; mais elle survécut peu à la naissance de ses deux petits, qui arrivèrent vivants en Angleterre. Ils résistèrent à l'influence du climat près de deux mois chez Lady Hamon, et étaient tellement familiers, qu'ils venaient prendre leur nourriture sur les lèvres de leur maîtresse. » A ce fait intéressant Latham en ajoute un second qui donne un moyen ingénieux de conserver ces délicates créatures. Le général Davies ayant pris plusieurs Oiseaux-Mouches rubis adultes, était parvenu à les conserver plus de quatre mois en vie en les nourrissant avec du miel ou du sirop, ou enfin avec un mélange de sucre brut et d'eau, qu'il plaçait au fond des corolles de fleurs artificielles, faites en forme de cloches, comme celles de certaines campanules, imitées avec la plus grande perfection possible Enfin d'Azara rapporte que dom Pedro de Melo de Portugal, gouverneur du Paraguay, conserva pendant plusieurs mois un *picaflor*, pris adulte, et

(243) D'Azara dit que le père François-Isidore Terra, homme très-digne de foi, ayant nourri des *Picaflores* ou Bec-fleurs, lui a plusieurs fois assuré qu'il les avait vus manger des Araignées.

qu'il devint si familier, qu'il donnait des baisers à son maître, ou voltigeait autour de lui pour lui demander à manger. On le nourrissait en lui donnant de temps à autre des fleurs fraîches, et le plus ordinairement en lui offrant du sirop dans un verre que l'on penchait pour qu'il pût aisément l'atteindre. Cet intéressant Oiseau périt par la faute d'un domestique.

Il est facile de prendre des Oiseaux-Mouches en se cachant dans les buissons, et les saisissant par un brusque mouvement lorsqu'ils bourdonnent comme des Sphinx devant une fleur, en se servant d'un filet à Papillons, plus large et plus longuement emmanché que ceux qu'on emploie pour les Lépidoptères. On doit rejeter la glu, qui gâterait leur parure. Quelques voyageurs ont aussi employé des sarbacanes, des fusils bourrés de suif et remplis d'eau, qui les étourdissent, etc.

Les plumes d'Oiseaux-Mouches étaient employées jadis chez les Péruviens et chez les Mexicains à faire des tableaux d'une rare beauté et d'une grande fraîcheur, que Ximenez et les autres anciens historiens des conquêtes espagnoles ne cessent de louer. Leur corps entier, desséché et revêtu de ses plumes, servait, dans les forêts du Brésil, de parure aux jeunes Machakalis. Elles s'en formaient des bandeaux ou les suspendaient à leurs oreilles; et ces parures naturelles égalaient certes les pierres qu'avec tant d'art taillent en facettes les artistes des peuples civilisés. Combien ne devaient point avoir d'attraits ces filles de la Nature vêtues de quelques grandes plumes d'Aras rouges ou bleus, les cheveux retenus par une guirlande de fleurs rutilantes d'héliconia, le cou ou les oreilles garnies de saphir, d'émeraudes, de topazes empruntés aux Oiseaux-Mouches!

Les êtres qui nous occupent ont sans doute, comme tout ce qui existe, de nombreux ennemis; mais le plus cruel, le plus acharné, paraît être cette grosse et monstrueuse Araignée velue, très-commune dans toute l'Amérique chaude, nommée par les naturalistes *Araignée aviculaire*. Tendant ses filets aux alentours des nids d'Oiseaux-Mouches, elle guette avec astuce l'époque où les petits éclosent à la lumière, elle chasse les pères et mères, suce et dévore leur progéniture; parfois même, lorsqu'elle surprend ceux-ci, elle leur fait subir le même sort.

Les fables les plus absurdes ont été propagées sur les Oiseaux-Mouches. Leur petite taille, l'éclat extraordinaire de leur plumage, ne parurent point suffisants pour les rendre intéressants, il fallut y joindre du merveilleux, et c'est ainsi qu'on les a dits moitié Oiseaux, moitié Mouches; que des ecclésiastiques assurent les avoir vus naître d'une Mouche, etc. Le Jésuite Molina, écrivain d'une Histoire du Chili, s'exprime à leur sujet ainsi qu'il suit: « Les *Pigdas* sont les Oiseaux connus sous les noms de *Picaflor*, Oiseaux-Mouches, et *Trochilus* de Linné. Ils sont très-communs dans tout le Chili; et pendant l'été on les voit bourdonner comme les Papillons autour des fleurs, mais ils ne s'y posent presque jamais. Leur chant n'est qu'un gazouillement très-faible, proportionné à l'organe qui le produit. Les mâles se distinguent des femelles par le brillant de la tête, qui tire sur l'orangé; ils nichent sur les arbres, et leur nid est construit avec de la petite paille et du duvet. Ils ne pondent que deux œufs blancs, *picotés de jaune*, de la grosseur d'un pois chiche. Le temps de leur propagation est l'été; le mâle et la femelle couvent alternativement. *Lorsque l'hiver approche, ce petit Oiseau se suspend par son bec à un rameau, et dans cette position il tombe dans une espèce de léthargie qui dure tout l'hiver.* C'est le temps où il faut les prendre; car, lorsqu'ils sont dans leur vigueur, il est presque impossible de les attraper. »

Les Colibris ne dépassent jamais les limites des latitudes de la zone intertropicale. Il n'en est pas de même des Oiseaux-Mouches; ils vivent indifféremment sous l'équateur et dans les zones tempérées, jusque sur les limites des latitudes glaciales, soit dans l'Amérique du sud, soit au nord, dans la province de Massachusets. Le Sasin s'avance sur la côte nord-ouest jusqu'à la baie de Nootka; et le Paraguay, le Chili, le Pérou, le Mexique rivalisent aujourd'hui par le nombre des belles espèces qu'on y découvre chaque jour. Toutefois le Brésil et la Guyane sont la partie adoptive et de prédilection du plus grand nombre d'entre elles.

L'Oiseau-Mouche patagon (*Ornismya tristis*, Less., Synop.; *Trochilus gigas*, Vieillot). Jusqu'à ces dernières années on ne connaissait parmi les Oiseaux-Mouches que des volatiles d'une extrême délicatesse et resplendissants des couleurs les plus pures et les plus éclatantes. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, les découvertes modernes devaient renverser les idées reçues, et nous montrer avec quelle indifférence la Nature se joue des systèmes et des méthodes que la faiblesse de notre intelligence a cru devoir établir pour en comprendre les œuvres. L'Oiseau-Mouche Patagon est donc un nouvel exemple de l'arbitraire de nos dénominations, et même du ridicule qui les accompagne; car certes le nom d'*Oiseau-Mouche* et celui de *géant* qu'on lui a donnés, bien qu'emportant avec eux l'idée d'un être d'une taille plus grande que celle des autres individus de son espèce, sont une sorte de contre-sens dans le langage, et ne devraient pas être associés.

Le Patagon est donc le plus grand des Oiseaux-Mouches, et en même temps celui de la famille qui a été le moins favorisée sous le rapport des couleurs. Avantagé par les proportions du corps, il a été défavorisé par l'habit; et de faibles vestiges de teintes métalliques qui scintillent avec tant de fraîcheur sur la robe de la plupart des individus se sont joints chez lui à un vêtement sombre et brunâtre. Les Oiseaux-Mouches destinés à vivre entre les tropiques, et dans les zones

où le soleil verse sans cesse des torrents de lumière, ont reçu des parures splendides pour se trouver en rapport avec le luxe des autres productions animales ou végétales; tandis que, vivant dans des régions plus tempétueuses, plus soumises aux brusques écarts d'une atmosphère inconstante, certaines espèces n'ont point eu besoin de ce riche plumage; et tel est le cas de l'Oiseau dont nous traçons l'histoire.

Le Patagon habite les forêts de l'intérieur du Chili, et s'avance dans le pays des Araucanos, et jusque dans les pampas sauvages des Puelches, au sud du vieux Chili, et au pied des Andes. Longtemps on a cru qu'il n'avait dans l'intérieur du Brésil; mais tous les individus qui ornent aujourd'hui plusieurs cabinets de Paris ont été apportés du Chili, et ne permettent point, jusqu'à ce qu'on ait des notions plus certaines, de lui assigner une autre patrie.

L'Oiseau-Mouche aux huppes d'or (*Ornismya chrysolopha*, Less., Synop.). Ornement des *Campos-Gerdes* du Brésil, non loin des sources de la rivière *San Francisco*, vit l'Oiseau-Mouche aux huppes d'or. Parmi les espèces les plus belles de cette famille il doit obtenir un des premiers rangs : richesse de parure, grâce de formes, élégance dans le port, éclat dans le plumage, tout en lui est fait pour plaire. Le moindre souffle des vents devrait l'emporter dans le vague des airs, le moindre orage gâter ses plumes si éclatantes; et cependant ce petit être, livré sans défense aux embûches des Oiseaux de rapine et des Reptiles immondes, brave dans sa vie aérienne les atteintes de ses ennemis, ne redoute point les dangers des variations subites de la température des tropiques, et remplit paisiblement sa carrière au milieu des plaines découvertes de l'intérieur du nouveau monde. Les forêts vierges et profondes élèvent l'âme du voyageur et impriment à ses pensées des sentiments d'une immensité qui le confond. Les *campos* au contraire, ou ces terrains uniformes qui dessinent leur vaste surface en certaines parties du Brésil, sans avoir le monotone aspect de nos plaines de France, font naître des sensations douces et paisibles, reposent agréablement la vue par les ondulations légères du sol, où se mêlent de gras pâturages, des gazons frais et d'un vert gai, et des bouquets touffus de bois que domine l'araucaria au feuillage sombre. Des allées, des nappes d'eau, des cabanes agrestes, des troupeaux errants, animent, vivifient ce paysage, et c'est là que semble exclusivement vivre, au milieu d'une nature riante, le petit Oiseau-Mouche dont nous allons tracer la description.

Le prince Maximilien de Wied-Neuwied, que son goût pour l'Histoire naturelle a porté à entreprendre un long voyage dans le Brésil, a décrit avec soin cet Oiseau-Mouche, en lui donnant l'épithète de cornu; il en envoya un individu à M. Temminck, qui le figura sous le nom d'*Oiseau-Mouche à double huppe*. Le mâle, que nous décrirons fait partie de la riche collection d'Oiseaux-Mouches de M. Dupont, où depuis longtemps la femelle existait sans qu'on ait su à quelle espèce elle devait appartenir.

L'Oiseau-Mouche aux huppes d'or a près de quatre pouces de longueur totale, et la queue à elle seule entre au moins pour moitié dans ces dimensions. Le bec et les pieds sont d'une grande faiblesse, et de couleur obscure. Le premier, recourbé d'une manière presque imperceptible, est mince et peu renflé; mais les deux mandibules se terminent en pointes très-déliées et d'une extrême finesse. Ce qui caractérise cette espèce d'une manière aussi gracieuse que peu commune sont deux huppes aplaties, composées de six petites plumes rangées en éventail, et qui partent du devant de la tête au niveau des yeux, pour se diriger horizontalement, et imiter un deltoïde. Ces deux huppes jouissent de l'éclat le plus extraordinaire; elles étincellent avec le brillant de l'or et celui du cuivre rouge : les reflets du rubis et ceux de l'émeraude, le rouge de feu, le vert le plus pur, le jaune le plus éclatant, chatoient de manière à éblouir les yeux, et surpasse la description qu'on chercherait à faire de ces teintes si fugitives et si belles. Les plumes écailleuses du front s'étendent entre les deux huppes, et brillent d'un vert métallique uniforme, tirant sur le bleu de l'acier. Un camail d'un noir violâtre, peut-être nuancé de ponceau sombre, s'étend depuis la gorge jusque derrière les yeux, s'arrête, descend sur les côtés du cou pour se terminer devant la poitrine par des plumes longues, terminées en une seule pointe prolongée, de manière à imiter un rochet tombant en pointe en devant. Ce violâtre indécis tirant sur le bleu non métallique, et dont la teinte veloutée est très-foncée, tranche nettement sur le blanc de lait de la poitrine, qui s'étend à la partie inférieure du cou de manière à dessiner très-distinctement un assez large collier blanc. Le bas-ventre est blanchâtre; mais le milieu de l'abdomen et les flancs sont d'un vert doré analogue au dos, et auquel se mêle un peu de grisâtre de la base des plumes. L'occiput et les côtés de la tête en arrière, le dos et les plumes uropygiales sont d'un vert doré métallique; les rémiges sont brunes. La queue est étagée : elle se compose de quatre rectrices plus longues que les six autres; les deux du milieu sont brunes, les deux plus externes sont d'un blanc pur; les autres rectrices externes plus courtes sont blanches, mais leur bord externe se trouve être liséré de brun. La queue en dessous est d'un blanc légèrement enfumé; les ailes ne se rendent qu'à la moitié de la queue, dont la forme générale est longue, acuminée et étroite.

L'Oiseau-Mouche à couronne violette (244). Les immenses forêts du Brésil et de la Guyane, où règne une verdure éternelle que réchauffe sans cesse le soleil de

(244) *Ornismya sephanicides*, Less. et Garn., *Zoologie* de la Coquille, pl. 31, fig. 2.

la zone torride, sont peuplées d'essaims d'Oiseaux-Mouches qui brillent par des teintes métallisées, et pour lesquels on a épuisé les dénominations des pierres les plus précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, le grenat, etc. Quelques espèces ont traversé les Andes et se sont répandues dans le Pérou; mais plusieurs autres n'ont pas craint de sortir des tropiques, et se sont fixées jusque par 35 degrés de latitude sud. Tel est surtout l'espèce que nous décrivons.

« L'Oiseau-Mouche à couronne violette, dit Lesson, habite le Chili; c'est dans les bois qu'environne la grande baie de la Conception, non loin de Talcaguano, que nous le rencontrâmes communément, volant au milieu du jour et s'arrêtant sur les fleurs d'un *loranthus* écarlate, dont les corolles exsudent un suc miellé très-abondant; ce qui lui a mérité des créoles espagnoles le nom de *Picaflor* ou *Suce-Fleurs*. Ce gracieux Oiseau semble être de passage dans cette partie du Chili, et ne venir dans le Sud qu'avec les chaleurs de l'été et se retirer au Nord sur les limites du Pérou pendant l'hiver. C'est probablement le *Pigda* du P. Molina; mais nous n'avons point eu connaissance des deux Colibris de la même contrée qu'il a décrits sous les noms de *Trochilus cyanocephalus* et *galeritus*. »

L'Oiseau-Mouche Sapho (*Ornismya Sapho*, Less., Synop.). Cet Oiseau admirable, dont la queue, resplendissante par son développement comme par ses riches couleurs, rappelle, quoique sous d'autres rapports, la queue si belle du Menure de la Nouvelle-Hollande, a reçu de M. Temminck, sur l'étiquette qu'il porte dans les galeries du Muséum, le nom de *radieux*; mais, avant la dénomination de l'auteur hollandais, Lesson lui avait appliqué le nom de la Muse de Mitylène, du poëte des vers saphiques; car la queue de cet Oiseau, faite en forme d'un luth antique dont les cordes seraient rompues, est destinée à faire revivre dans nos souvenirs la *lyre d'or* de la célèbre Lesbienne.

L'Oiseau-Mouche Sapho, robuste dans les habitudes du corps et l'un des plus grands de la famille, a surtout sa queue énormément développée, qui n'a pas moins de quatre pouces, et qui forme une fourche très-profonde. Le bec est à peu près droit, aigu, peu allongé, ayant au plus sept lignes; il est noir ainsi que les tarses. Les ailes sont arrondies, recourbées et ne dépassent que d'un peu la naissance de la queue; le corps peut avoir deux pouces et demi.

La gorge, la poitrine, le devant du cou, sont recouverts par un plastron de plumes écailleuses d'où jaillissent les teintes les plus pures du vert d'émeraude, prenant sous la mandibule inférieure un aspect de velours vert foncé. Une bandelette d'un vert doré plus jaune s'étend de l'œil et descend sur les côtés du cou; la région anale est garnie de plumes grisâtres. Tout le plumage en dessus, ainsi que les petites couvertures des ailes, est d'un vert doré métallique; mais les plumes du croupion et les couvertures supérieures de la queue, bien plus étoffées qu'à l'ordinaire, jouissent de l'éclat le plus vif du cinabre pur; les rémiges sont d'un brun pourpré, et leurs tiges sont coudées et élargies.

Les dix rectrices qui composent la queue sont très-étagées; les deux moyennes sont très-courtes et ovalaires; les deux externes sont très-longues, rubanées, aplaties, et dépassent de dix-huit lignes les deux plus voisines. Toutes, carrées et à peine arrondies à leur extrémité, étincellent diversement sous les rayons de la lumière qui viennent les frapper, leur éclat le plus ordinaire est celui du cuivre rouge chatoyant en or; mais parfois ces riches couleurs métalliques se changent en pourpre ou en violet sombre. A ces nuances d'un luxe sans pareil vient s'adjoindre le noir de velours, qui forme sur leurs bords extérieurs d'étroits lisérés ou qui les termine par une plaque quadrilatère dont l'épaisseur diminue à mesure que les rectrices sont plus courtes, au point de border simplement les deux moyennes.

Combien il est fâcheux d'ignorer quelle peuvent être les mœurs de l'Oiseau-Mouche Sapho! Certes, combien est somptueuse, combien est riche et variée cette Nature que nous connaissons si peu! Cette Nature, si bonne et si sublime, qui jette à pleines mains sur ce globe les germes de la vie, féconde les abîmes, anime les glaces hyperborées, couvre de pourpre, d'or, de rubis ou d'opale les êtres les plus disparates, place les Oiseaux de Paradis dans de profondes forêts habitées par des nègres cruels, et relègue loin des regards de l'homme civilisé ce qu'elle a créé de plus riche, ce qu'elle a doté des dons les plus merveilleux! Quel magique tableau doivent offrir ces lianes festonnées où l'Oiseau-Mouche Sapho, étincelant sous le sombre feuillage, suspend son nid ouaté, berceau de ses amours, et n'étale que pour les yeux de sa douce compagne une parure qui semble exclusivement faite pour la séduction.

L'Oiseau-Mouche huppé (*Ornismya cristata*, Less., Synop.). Cet Oiseau-Mouche a été mentionné sous le nom de *Colibri huppe verte* par les anciens historiens des îles Antilles, tels que Dutertre, Labat et Feuillée. C'est en effet une des espèces les plus remarquables et les plus intéressantes des îles Caraïbes, que distingue son plumage mi-parti de noir et d'or, relevé par un chaperon d'émeraude. Sa petite taille, son bec mince, grêle, pointu et noir; ses pieds faibles et débiles, cachés sous les plumes de l'abdomen; une vestiture qui n'est point calquée sur les autres individus de la famille prêtent à cet Oiseau des agréments qui lui assignent un rang distingué dans sa riche et brillante tribu. Très-répandu dans les collections, son histoire n'est pas exempte toutefois de doutes et d'incertitudes qui ne sont point encore dissipés.

L'Oiseau-Mouche huppé paraît vivre de préférence dans les îles Antilles, et notam

ent à la Trinité et à la Martinique. C'est u moins de ces deux îles que provient ce rand nombre de dépouilles qui ornent les binets des amateurs et nos musées. Les œurs de ce charmant volatile ont été obser-ées avec soin par M. Vieillot, et voici mment il s'exprime à ce sujet (245) :

L'Oiseau-Mouche huppé fréquente les rdins, se plaît dans les habitations, s'ap-roche volontiers des cases, attache quelque-is son nid, soit à un brin saillant d'une uverture, soit à une branche d'oranger, de rèvrefeuille ou de jasmin. Ce charmant iseau devient audacieux si on lui enlève s petits; sa tendresse pour eux lui fait ut braver; partout il les suit, et ne craint s d'entrer dans un appartement pour les ourrir. Si l'on garnit cet appartement de urs, on se procure le plaisir de posséder us longtemps cet Oiseau, car le père et la ère, qui y trouvent des aliments, y séjour-ent et se familiarisent tellement qu'ils y ssent la nuit avec leurs petits. »

C'est à l'époque de l'hivernage que l'Oi-au-Mouche huppé fait son nid à la Marti-que. Cette saison est celle où le feuillage verdit, où les arbres se chargent de fleurs de fruits; aussi ces volatiles, pressés par besoin de se reproduire, tissent leur nid le suspendent aux rameaux des mélas-nes ou sous les feuilles du mancenillier loutable.

L'Oiseau-Mouche a bec recourbé (*Trochi-s recurvirostris*, Swains.). Cet Oiseau-ouche a été récemment figuré et décrit par Swainson, et c'est même d'après cet au-r que nous en parlerons; car, de toutes s espèces jusqu'à ce jour connues, celle-ci ait une des plus remarquables par la me recourbée du bec, si cette particula-é n'était pas individuelle et le résultat de elque accident.

Ainsi s'exprime M. Swainson (246) : « La me extraordinaire du bec de cette bril-te espèce n'a point d'analogue parmi les eaux terrestres, et retrace en miniature, la plus frappante analogie, le bec de vocette. On ne peut véritablement soup-onner le but d'une telle organisation, à ins de penser qu'elle ne soit accommodée ur puiser au fond des corolles renversées bignonias ou autres plantes analogues t les fleurs pendent sur le tronc des ar-s, et sont si multipliées dans toute l'Amé-ue du sud. Ce bec recourbé se trouverait parfaitement accommodé à la courbure cloches mellifères qui fournissent à ces es leur nourriture principale. »

Le Huppe-Col (*Ornismya ornata*, Less.; op.). La Nature a prodigué ses dons à iseau-Mouche Huppe-Col : en renfermant le ffle de la vie dans un aussi petit corps, elle oulu que l'être qu'elle créait débile témoi-t de sa puissance en charmant les yeux les gracieuses proportions de sa petite e et par les riches parures qui forment ses atours. Mais le mâle seul semble avoir été l'objet de ses faveurs; la femelle est déshé-ritée du luxe que son brillant époux étale avec tant de complaisance. Il semble, chez les femelles des Oiseaux, que le sentiment de la maternité, qui domine leurs facultés avec tant d'énergie, doit les dédommager des frivoles présents de leurs maris volages et moins attachés aux devoirs de la pa-ternité.

Le Huppe-Col se trouve aux environs de Cayenne, dans la Guyane, et aussi au Brésil : pour mieux dire, il paraît être répandu dans toute la partie chaude des côtes atlantiques de l'Amérique. Le prince Maximilien de Wied le mentionne sur les bords du Guajin-tibo, dans les prairies découvertes sèches, couvertes de buissons, de liantanas et d'as-clepias, de Curaçao. « Là, dit ce voyageur, une multitude de Colibris voltigeaient alen-tour, en suçant comme les Abeilles les fleurs de ces végétaux. Les espèces les plus com-munes étaient le Saphir à gorge bleue et à bec d'un rouge de corail, et le charmant Huppe-Col avec son aigrette d'un rouge de rouille. »

Le Huppe-Col mâle, lorsqu'il est revêtu de son plumage parfait d'adulte, est donc remar-quable, ainsi que l'indique son nom, par la huppe élégante couleur de rouille très-vive qui surmonte la tête, et les plumes en touf-fes, d'une rare élégance, qui forment sur les côtés du cou deux faisceaux divergents. Les plumes de la huppe qui couvrent la tête sont bordées en avant ou sur le front par de pe-tites écailles d'un vert d'émeraude; puis les premières sont courtes, et les suivantes augmentent sucessivement en prenant une forme étroite et aigrettée. Leur couleur est un rouge de saturne assez brillant.

Sur le devant de la gorge et du cou se dessine un plastron brillant de l'émeraude la plus pure, et qui se trouve séparé de l'abdomen par une ceinture rougeâtre. Sur les côtés du cou, sur le rebord même de ce plastron, naissent douze à quatorze plumes d'inégale longueur; les premières courtes et les suivantes très-longues, en allant jusqu'à huit ou dix lignes, toutes se dirigeant en dehors; elles sont étroites, d'un roux vif, et terminées par une paillette verte, brillante et glacée d'or.

Petit Rubis (*Onismya colibris*, Less.). « Quoique cet Oiseau, dit M. Vieillot (*Oiseaux dorés*, p. 66 et suiv.), habite pendant quatre ou cinq mois des régions très-septentrionales de l'Amérique, et qu'il se trouve à New-York au commencement de mai, et au Canada vers la fin de ce mois jusqu'à l'automne, il égale en beauté ceux qui ne quittent pas la zone torride. Il en est même peu qui aient la gorge ornée de couleurs plus vives : sous un point de vue elle est d'un vert brillant; sous un autre elle a le feu et l'éclat du ru-bis; sous un troisième l'or en couvre les côtés; si on regarde l'Oiseau en dessous, il

(245) *Hist. nat. des Ois. dorés*, par Audebert, t. Ier, p. [illegible].

(246) *Zool. Illust.*, t. II, pl. 106.

offre une couleur de grenat sombre. On ne peut décrire toutes les nuances qu'il présente. Le Rubis se retire pendant l'hiver dans les Florides, et on le rencontre rarement dans les Antilles. Il n'est pas farouche, mais dès qu'on en approche pour le saisir, il part et disparaît comme l'éclair. Ces petits êtres sont extrêmement jaloux les uns des autres; s'ils se rencontrent plusieurs sur les mêmes arbres en fleur, ils s'attaquent avec la plus vive impétuosité, et ne cessent de se poursuivre avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté qu'ils entrent dans les appartements, où le combat continue et ne finit que par la fuite du vaincu et la perte de quelques plumes. Si les fleurs sont fanées, ils manifestent leur dépit et leur colère en arrachant les pétales, dont ils jonchent la terre.

« Les Rubis ne peuvent supporter la privation totale du miélat que pendant douze à quatorze heures au plus, et souvent il en périt à l'automne, lorsqu'ayant été retenus par des couvées tardives, les fleurs se trouvent détruites par des gelées précoces, et les ressorts de leurs ailes affaiblis par le défaut de nourriture. Les mouvements de l'Oiseau ne s'exécutent plus alors avec cette rapidité qui le maintient suspendu sur la corolle dépositaire de la substance nutritive. Plus le besoin augmente, plus ses forces diminuent; il se perche souvent, vole avec moins de vélocité, se pose à terre, languit et meurt. Les jeunes des tardives couvées sont exposés à ce malheur, et souvent en automne on les trouve dans cet état de dépérissement.

« La difficulté de se procurer ces jolis Oiseaux sans en gâter le plumage a fait imaginer différentes manières pour les prendre: les uns les noient avec une seringue; d'autres les tuent avec un pistolet chargé de sable, et même, lorsqu'on est très-près, l'explosion de la poudre est quelquefois suffisante pour les étourdir et les faire tomber. Il est inutile de dire que le plomb le plus fin ne saurait être employé pour la chasse de ces petits Oiseaux, car un seul grain les écraserait et n'en laisserait que des débris. Comme ces moyens ont encore des inconvénients, l'eau gâtant les plumes, et le sable les faisant tomber, j'ai eu recours à deux autres méthodes. J'ai employé avec succès le filet nommé toile d'araignée, dont j'entourais les arbrisseaux à un pied ou deux de distance. Cet Oiseau fend l'air avec une telle rapidité qu'il n'avait pas le temps d'apercevoir le filet, et s'y prenait aisément. Je me suis aussi servi d'une gaze verte en forme de filet à Papillons; mais cette manière demande de la patience, et ne peut être employée que sur les plantes et sur les arbrisseaux nains. Il faut d'ailleurs se tenir caché; car, quoique l'Oiseau se laisse approcher de très-près, il n'en est pas moins méfiant, et si un corps étranger lui porte ombrage, il quitte les fleurs, s'élève à environ un pied au-dessus de la plante, y reste stationnaire, fixe l'objet qui l'inquiète, et, après s'être assuré que sa crainte est fondée, jette un cri et disparaît. Pour avoir quelques succès dans cette chasse, il faut construire une petite niche, la plus basse possible, avec les plantes et les arbrisseaux voisins, et de là envelopper l'Oiseau avec le filet, de la même manière que l'on prend les Papillons.

« Enfin, ayant remarqué que souvent les Oiseaux-Mouches se perchaient sur les branches sèches des arbrisseaux, et voulant, comme templer au soleil, sur l'animal vivant, toute la beauté d'un plumage resplendissant de mille nuances dont la mort ternit l'éclat, j'insérais dans les fleurs de petites bûchettes où ils venaient se percher. J'avais ainsi pendant une minute le plaisir de les voir darder la langue dans les vases nectarifères pour en aspirer un suc approprié à la délicatesse de leurs organes.

« Cet Oiseau place son nid sur les arbres et les arbrisseaux, et le compose avec un duvet brun qui se trouve sur le sumac et le recouvre à l'extérieur de lichens. Celui que j'ai conservé était sur une petite branche de cèdre rouge. Le mâle apporte les matériaux et la femelle les arrange. Tous deux couvent alternativement. La ponte est de deux œufs d'une grosseur proportionnée à celle de l'Oiseau. »

Le Rubis arrive donc aux Etats-Unis au printemps lorsque les arbres à noyaux sont en fleur, et se retire pendant l'hiver au Mexique et aux Antilles, et sans doute aussi dans les provinces limitrophes de la Floride et de la Guyane. Les individus placés sur les tablettes du Muséum d'histoire naturelle sont dits provenir de Cayenne.

Nous ne pouvons parler de l'Oiseau-Mouche *petit Rubis* sans citer l'admirable description qu'Audubon en a faite :

« Quel est celui qui, voyant cette mignonne créature bourdonner dans le vague des airs, soutenue par ses ailes harmonieuses, voler de fleur en fleur avec des mouvements vifs et gracieux, et parcourir les vastes régions de l'Amérique, sur lesquelles on dirait qu'elle va semer des rubis et des émeraudes; quel est celui, dis-je, qui, voyant briller cette particule de l'arc-en-ciel, ne sentait pas son âme s'élever vers l'auteur d'une telle merveille? car si Dieu n'a pas doué tous les hommes du génie qui crée à son exemple, il ne refuse à aucun le don d'admiration. — Quand le soleil ramène le printemps et fait éclore par milliers les germes du règne végétal, alors apparaît ce petit Oiseau-Mouche, se jetant çà et là, porté sur ses ailes de fée; il inspecte avec soin chaque fleur épanouie, et en retire les Insectes qui s'y étaient introduits, de même qu'un fleuriste diligent veille sur sa plante chérie pour la délivrer des ennemis intérieurs qui pourraient altérer le tissu délicat de ses pétales. On le voit suspendu dans les airs, qu'il fraie d'un frémissement si rapide, que son vol simule une complète immobilité : il plonge un regard scrutateur dans les recoins les plus cachés des corolles, et par les mouvements légers de ses plumes, il semble, évi-

nl vivant, rafraîchir la fleur qu'il contemple, il produit en même temps au-dessus elle un murmure doux et sonore, bien propre à assoupir les Insectes qui y sont occupés à butiner. Tout à coup il enfonce dans corolle son bec long et menu ; sa langue olle, fourchue et enduite d'une salive glueuse, s'allonge délicatement, et va toucher Insecte, qu'elle ramène aussitôt avec elle ans le gosier de l'Oiseau. Cette manœuvre exécute en un clin d'œil, et ne coûte à la eur qu'une gouttelette de nectar, enlevée même temps que le petit Scarabée; larcin i n'appauvrit pas la plante, et la délivre un parasite nuisible.

« Les prairies, les vergers, les champs et s forêts sont tour à tour visités par *Humming-Bird*, et partout il trouve plaisir nourriture. Sa gorge est au-dessus de oute description : c'est tantôt l'éclat mobile feu, tantôt le noir profond du velours; on corps, qui brille en dessus d'un vert oré, traverse l'espace avec la vitesse de l'éair et tombe sur chaque fleur comme un yon de lumière. Il se relève, se précipite, is revient, monte ou descend, toujours r bonds aussi brusques que rapides... est ainsi qu'il nous apparaît dans les proces septentrionales de l'Union, s'avançant ec les beaux jours, et se retirant prudemnt aux approches de l'automne.

« Que de plaisirs n'ai-je pas éprouvés à udier les mœurs et à suivre la vive expression des sentiments d'un couple de ces éatures célestes pendant la saison des ufs ! Le mâle étale son riche poitrail pour faire reluire les écailles, pirouette sur e seule aile, et tournoie autour de sa uce compagne ; puis se jette sur une fleur anouie, charge son bec de butin, et vient poser dans le bec de son amie l'Insecte le miel qu'il a recueillis pour elle... rsque ses attentions délicates sont acueillies, son allure est vive et peint le bonur, et tandis que la femelle se régale des ets qu'il lui a présentés, il l'évente avec s ailes. Quand la ponte approche, le mâle double de soins, et manifeste son dévouement par un courage supérieur à ses forces : ne craint pas de donner la chasse à *Oiseau-Bleu* et au *Martin*, il ose même se esurer avec le *Gobe-Mouche tyran*, et, tout r de son audace, il retourne vers sa compgne en agitant joyeusement ses ailes résonnantes.... Chacun peut comprendre, mais l ne peut exprimer par des paroles ces moignages de tendresse courageuse et èle, que le mâle, si débile en apparence, nne à sa femelle pour justifier sa confnce et la sécurité qu'elle devra conserver r le nid où va bientôt la retenir l'amour aternel.

« Dans le nid de cet Oiseau-Mouche, que fois j'ai jeté un regard furtif sur sa proniture nouvellement éclose ! deux petits os comme une Abeille, nus, aveugles et biles, pouvaient à peine soulever le bec ur recevoir leur nourriture : mais combien larmes douloureuses ma présence faisait éprouver au père et à la mère ! Ils rasaient d'un vol inquiet mon visage, descendaient sur le rameau le plus voisin, remontaient, volaient à droite, à gauche, et attendaient avec une anxiété manifeste le résultat de ma visite, puis, dès qu'ils s'étaient assurés que ma curiosité était inoffensive, quels transports de joie ils faisaient éclater ! Je croyais voir, dans leur expression la plus naïve, les angoisses d'une pauvre mère qui craint de perdre son fils atteint d'une maladie dangereuse, et le bonheur de cette mère quand le médecin vient d'annoncer que la crise est passée et que l'enfant est sauvé.

« Le nid du Rubis est de la texture la plus délicate; la partie extérieure est formée d'un lichen gris, et semble faire partie intégrante de la branche, comme une excroissance développée par accident. La partie attenante consiste en substances cotonneuses, et le fond en fibres soyeuses, obtenues de différentes plantes. Contre l'axiome qui dit que le nombre d'œufs est en rapport avec la petitesse de l'espèce, la femelle ne dépose dans ce berceau confortable que deux œufs d'un blanc pur. Dix jours sont nécessaires pour les faire éclore, et l'Oiseau élève deux couvées dans la même saison. Au bout d'une semaine, les petits peuvent voler, mais ils sont encore nourris par leurs parents pendant près d'une autre semaine : ils reçoivent leur nourriture directement du bec des vieux, qui la leur dégorgent comme des Pigeons ; puis, quand ils sont en état de se pourvoir eux-mêmes, les petits s'associent à d'autres nouvelles couvées, et font leur migration à part des vieux Oiseaux. Ils n'ont qu'au printemps suivant leur coloris complet, quoique déjà la gorge du mâle soit fortement empreinte de teintes rubis, avant la migration d'automne.

« Ces Oiseaux affectionnent surtout les fleurs dont la corolle est tubuleuse, telles que le datura stramonium, le bignonia radicans et le chèvrefeuille, non pas seulement pour étancher leur soif en pompant le nectar qu'elles renferment, mais surtout pour se nourrir des petits Coléoptères et des Mouches que ce nectar attire. Ils sont peu farouches, ne fuient pas l'homme, et entrent même dans les appartements où se trouvent des fleurs fraîches ; ils abondent surtout dans la Louisiane. On les prend en les tirant avec un fusil chargé d'eau, pour ménager leurs plumes, ou mieux encore en employant un filet à Papillons. »

OISEAUX TAILLEURS. *Voy.* SANSONNET.

OISEAU DE WASHINGTON. *Voy.* AIGLE.

OISEAUX DE FRANCE. *Voy.* OISEAU.

OLEEK. *Voy.* GALEOPITHÈQUES.

ONAGRE, ou ANE SAUVAGE. — Il a la taille plus grande que l'Ane domestique, le poitrail étroit, le corps comprimé, les oreilles beaucoup plus courtes ; il a les jambes très-longues, et il se gratte aisément l'oreille avec un pied de derrière ; son chanfrein est arqué, sa tête légère, et il la porte relevée comme le Cheval en marchant. Il a le des-

sus de la tête, les côtés du cou, les flancs et la croupe de couleur isabelle, avec des bandes de blanc sale ; sa crinière est noire ; il porte le long du dos une bande couleur de café, qui s'élargit sur la croupe, mais qui n'est traversée par une autre bande sur les épaules que chez les mâles.

L'Onagre est connu depuis la plus haute antiquité, et Moïse défendit de l'accoupler avec l'Ane parce qu'il le croyait d'une espèce différente ; les empereurs romains en nourrissaient dans leurs écuries comme objet de curiosité. Aujourd'hui on ne le trouve plus vivant en liberté que dans la Tartarie, et particulièrement dans le pays des Kalmouks, qui le regardent comme un excellent gibier et le chassent pour le manger et vendre son cuir, dont on prépare le *chagrin*. Aucun animal de son genre n'a le pied aussi sûr que lui pour marcher sur le bord des précipices, au milieu des rochers ; aussi aime-t-il de préférence les sentiers escarpés et étroits, et cet instinct primitif s'est transmis de génération en génération jusqu'à notre Ane domestique. Il court avec une vitesse extrême, et soutient cette allure plus longtemps que les meilleurs Chevaux arabes et persans ; enfin sa sobriété en ferait un animal parfait, si l'on pouvait le dompter assez bien pour le monter sans danger ; malheureusement il n'en est pas ainsi. Les Persans, qui tiennent à honneur d'avoir de beaux Anes pour monture, élèvent de jeunes Onagres qu'ils apprivoisent et croisent avec des Anesses. Les individus qui en résultent sont très-estimés pour leur force, leur légèreté, et ont une grande valeur, mais ils sont un peu plus vicieux que les autres, et comme on a encore l'antique habitude de leur peindre la tête et le corps en rouge pour les distinguer des Anes ordinaires, ils ont donné naissance à ce proverbe vulgaire qui a passé jusqu'à nous : « Méchant comme un Ane rouge. » Cette habitude de les peindre a aussi fait croire à quelques voyageurs peu observateurs qu'en Perse il existait des Anes rouges. Du reste, les Onagres vivent en troupes innombrables, et se défendent avec courage contre les bêtes féroces. Ils emploient pour cela, comme pour leurs marches dans le désert, la même tactique que les Chevaux sauvages. Lorsque les éclaireurs qui vont en avant de la troupe aperçoivent un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on en approche ; alors toute la bande détale au plus vite. Pour les prendre on emploie des piéges et des lacs de corde, que l'on tend dans les lieux où ils ont l'habitude d'aller boire.

ONDATRA, ou RAT MUSQUÉ (*Castor zibeticus*, Lin.), genre de Mammifères rongeurs. — Ainsi que le Castor, l'Ondatra habite le nord de l'Amérique septentrionale, fréquente le bord des eaux, se construit une cabane, et vit en société ; mais, et ceci surprendra probablement quelques-uns de mes lecteurs, il est bien meilleur architecte. Au printemps, lorsqu'il a trouvé une femelle qui lui convient, et il lui est permis d'être difficile, car il doit passer sa vie entière avec la même compagne, il se retire avec elle au fond d'un bois, à proximité d'une rivière, d'un étang ou d'un lac, où se trouvent abondamment les joncs et autres plantes aquatiques dont il se nourrit. Là, il creuse un terrier et fait avec de la mousse un nid très-commode où la femelle dépose ses petits, au nombre de cinq à six, dont elle prend grand soin pendant toute la belle saison. Si par hasard, lorsque la femelle est pleine, le couple se trouve à portée d'une vieille cabane d'Ondatras, elle s'en empare, et c'est là qu'elle met bas et élève ses enfants. Dans tous les cas, le mâle ne se mêle jamais de cette éducation, et il s'éloigne même de sa famille pour aller errer seul dans les bois. Au mois d'octobre, les petits sont aussi grands que leurs parents, et le père vient les rejoindre pour passer l'hiver avec eux.

Alors toute la famille abandonne son habitation d'été et se rend sur le bord d'un lac ou d'une rivière ; elle choisit un emplacement commode, c'est-à-dire un endroit couvert de joncs, de souchets, et autres plantes croissant dans les ondes en étendant de longues racines dans la vase ; il faut que l'eau soit limpide, calme, et que dans les plus grandes inondations, elle ne monte pas à un pied ou deux au-dessus de son niveau ordinaire. Le lieu convenable étant trouvé, tout le monde se met à l'ouvrage, sous la direction du père, pour bâtir la cabane qui doit les abriter pendant l'hiver. Les matériaux consistent en fiente de Bison et en terre glaise, qu'ils pétrissent avec les pieds, et qu'ils mélangent avec de la paille de jonc et des feuilles sèches. Chaque cabane a ordinairement deux pieds et demi (0,812) de diamètre à l'intérieur, et quelquefois beaucoup plus quand plusieurs familles se réunissent. La forme en est ronde, et elle est recouverte d'un dôme de terre battue épais de quatre pouces (0,108) avec une couverture de joncs nattés fort régulièrement à l'extérieur, et n'ayant pas moins de huit pouces (0,217) d'épaisseur. Cette ingénieuse toiture est impénétrable à la pluie, à la neige, et aux autres intempéries de l'air. Ils savent très-bien prévoir les cas où un accident extraordinaire fera monter l'inondation plus haut que de coutume ; en conséquence ils construisent à l'intérieur plusieurs étages de gradins sur lesquels ils se logent à sec, lors même que l'eau s'empare du bas de l'édifice. Comme les Ondatras ne font pas de provisions, ils creusent des puits et des boyaux au-dessous et autour de leur demeure, pour aller chercher de l'eau et des racines de nénuphar et d'acore aromatique, formant la base de leur nourriture d'hiver ; dans ce cas, ces galeries leur servant de sortie, ils ont le soin de murer la porte de leur cabane. Mais quand celle-ci est construite au milieu des joncs fort épais, capables de les dérober à la vue de leurs ennemis, ils ne creusent point de galeries souterraines, laissent la

orte ouverte, et se frayent des sentiers ouverts parmi les joncs, sous la neige, que s plantes soutiennent élevée par leurs ti- s rapprochées. Ces habitations sont cons- uites avec tant de solidité que les chas- urs ont beaucoup de peine à les ouvrir à oups de pioches et de pics.

Lorsque l'hiver est rigoureux, la cabane t quelquefois couverte de plusieurs pieds glace et de neige, sans que ses habitants, uchés bien chaudement sur de la mousse, s uns auprès des autres, en soient le moins monde incommodés. Lorsque les douces fluences du printemps commencent à fon- e les neiges, à dégeler les lacs et à faire aître la verdure, les Ondatras quittent leur bane pour n'y revenir jamais. Ils se sépa- nt par couples, et vont, comme je l'ai dit, isser la belle saison dans les bois, où ils vent de toute sorte d'herbes. Dans les ys où l'hiver est moins rude, comme par emple dans la Louisiane, ces animaux se rrent et ne construisent pas.

Leur fourrure, malgré l'odeur de musc 'elle exhale, est fort recherchée à cause u duvet soyeux qui se trouve sous le poil, qui sert à confectionner les plus beaux apeaux. C'est en hiver que les chasseurs nt à la recherche de ces animaux, quelque mps avant le moment où ils quittent leur traite. Ils ouvrent, avec des pioches, le me de leur cabane, les offusquent brus- lement de la lumière du jour, assomment prennent tous ceux qui n'ont pas eu le mps de gagner les galeries souterraines 'ils se sont pratiquées, et qui leur ser- nt de derniers retranchements, où on les it encore.

Pris jeune, l'Ondatra s'apprivoise fort ai- ment et caresse même la main de son aître; en tout il montre beaucoup plus ntelligence que le Castor, dont les sauva- s le disent cousin. Mais, surtout au prin- mps, il exhale une odeur musquée si pé- trante, qu'on la sent de fort loin, et 'elle imprègne d'une manière désagréable squ'aux meubles de la maison où on lève. Cette odeur déplaît tellement aux turels du Canada, qu'ils ont donné à Ondatra le nom de Rat puant. Il paraît que chair de ces animaux ne s'en imprègne e peu, puisque les Canadiens la mangent la trouvent fort bonne. L'Ondatra a les ts incisives si fortes, que lorsqu'on le aferme dans une caisse de bois dur, en elques instants il y fait un trou assez and pour en sortir. Il a une singulière fa- lté qu'il doit à la force de ses muscles aussiers et à la mobilité de ses côtes : and il le veut, il se contracte et se rape- se tellement le corps, qu'il peut aisément diminuer le volume de moitié, et alors il sse par un trou où ne passerait pas un imal beaucoup plus petit que lui.

ONISMYA. *Voy.* Oiseau-Mouche.

ONOCROTALUS. *Voy.* Pélican.

OPOSSUM. *Voy.* Marsupiaux.

ORANG (*Pithecus*, Geoff.). — Genre de ges de la tribu de Anthropomorphes. L'es- pèce la plus remarquable est L'Orang-Outang, *Simia Satyrus*, Linn., le *Jocko* de Buffon.

Orang est un mot malais qui signifie homme, et qui, réuni à l'épithète *Outang*, c'est-à-dire *sauvage*, est employé par les habitants des îles de la Sonde, Sumatra et Bornéo, pour indiquer des Singes susceptibles d'acquérir une grande taille et une force prodigieuse. Ces animaux, que par imitation nous appelons *Orangs-Outangs*, constituent un groupe fort intéressant et que plusieurs traits de son organisation et de ses mœurs tendent à rapprocher de l'homme, dont il est pour ainsi dire la représentation sauvage, ainsi que son nom l'indique. Brièvement définis, les Orangs-Outangs sont des animaux de la famille des Singes ayant trente-deux dents, comme toutes les espèces de l'ancien continent, mais dont les molaires sont à tubercules mousses comme celles de l'homme, des Chimpanzés, des Gibbons et du Singe fossile de Lartet. Ils manquent de queue, n'ont point de callosités fessières, et leurs membres antérieurs sont excessivement longs proportionnellement aux postérieurs, qui sont faibles et comme contournés, ainsi que cela se voit aussi chez les Gibbons. Ceux-ci sont les Singes les plus voisins des Orangs et forment une catégorie du même sous-genre. Quant au Chimpanzé, c'est à tort que l'on a voulu le réunir aux Orangs ; il doit former un autre sous-genre, prendre place en tête de la série des Singes, et conserver comme nom générique ou sous-générique celui de *Pithecus*. On ne saurait en effet lui laisser le nom de *Troglodytes;* car, celui-ci lui ayant été imposé comme dénomination spécifique, on ne pourrait changer ainsi sa valeur sans brusquer les règles fondamentales de la nomenclature. De même aussi le nom de *Satyrus*, qui est celui de l'Orang-Outang tel que l'ont connu Linné et Camper, devra être conservé avec sa valeur spécifique et ne pourra jamais signifier la réunion générique des Orangs, même si l'on reconnaît que le groupe de ces animaux renferme plusieurs espèces. On a trop souvent en zoologie embrouillé la synonymie, en modifiant aussi légèrement la valeur de dénominations déjà reçues.

Longtemps inconnus aux observateurs, les Orangs-Outangs, c'est-à-dire les animaux de l'archipel Indien qui présentent les caractères que nous venons d'indiquer brièvement et sur lesquels nous reviendrons, ont été plus tard mal compris, erronément décrits et confondus avec divers autres Singes. P. Camper a prétendu que Galien avait disséqué des Orangs ; mais M. de Blainville a fait voir que le Magot, *S. inurus*, qui est de Barbarie, était au contraire le Singe dont le médecin de Pergame s'était servi pour ses belles recherches anatomiques. Ce n'est pas néamoins qu'on ne puisse démontrer que les autres Singes dont l'organisation se rapproche le plus de l'homme, et qui manquent de queue, fussent connus dès l'époque où écrivait Galien ; quelques savants admettent

même qu'on doit voir des Chimpanzés dans ces *Gorilles* que trouvèrent les Carthaginois lorsqu'ils s'avancèrent vers les parties tropicales de la côte africaine, et des Orangs-Outangs, ou plutôt des Gibbons, dans ces Satyres dont Pline nous parle comme d'animaux qui habitent les montagnes de l'orient de l'Inde. L'observation a en effet démontré qu'on trouve des Gibbons, non-seulement dans les îles de l'archipel Indien, mais encore sur une assez grande partie du continent ; mais l'Orang est-il de la terre ferme ? C'est, comme nous le verrons plus loin, ce qui n'est pas encore suffisamment constaté. D'ailleurs les Romains eux-mêmes ont pu entendre parler des Orangs de Bornéo, puisque leurs premières relations avec les îles de l'archipel Indien remontent jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, mais on n'a sur leurs connaissances à ce sujet aucun renseignement positif.

Ce n'est que dans le XVII^e^ siècle qu'il fut vraiment reconnu que l'Inde possédait des animaux si rapprochés de l'homme par l'organisation et même par l'intelligence, qu'on avait pu les appeler *Hommes des bois ;* mais on mêla aux traits caractéristiques des Orangs plusieurs de ceux qui sont propres aux Chimpanzés : tous deux furent également regardés comme fort voisins de l'homme, et cependant, combien sous ce rapport le Chimpanzé est supérieur aux Orangs !

Voici, au rapport de M. Roulin (*Revue des deux Mondes*, avril 1837, pag. 688), ce qu'avait observé Peiresc, déjà cité par Buffon, et l'un de ceux qui fournirent les premiers renseignements sur ces animaux : « Si les détails que donne le P. Du Sarric sur les grands Singes africains n'ont rien de contraire à la vraisemblance, il n'en est pas de même de ceux dont j'ai maintenant à parler, quoiqu'ils nous aient été transmis par un écrivain d'une grande sagacité et qui n'a jamais passé pour crédule. Cet écrivain, c'est le philosophe Gassendi. Le passage dont il s'agit ici se trouve dans sa *Vie de Peiresc ;* il a été souvent cité, mais toujours d'une manière inexacte, et je crois devoir le traduire ici littéralement.

« Vers la fin de l'année 1633, Peiresc, dit notre auteur, reçut la visite du célèbre poëte Saint-Amant, qui revenait alors de Rome avec le duc de Créqui. Il le garda plusieurs jours dans sa maison, prenant grand plaisir à s'entretenir avec lui, à lui faire lire ses vers, mais surtout à le faire parler de choses singulières que lui et son frère avaient eu occasion d'observer durant leurs voyages dans les Indes et autres pays lointains. Saint-Amant, un jour, racontant, entre autres choses, qu'il avait vu à Java de grands animaux qui tenaient le milieu entre l'homme et le Singe (*quæ forent naturæ homines inter et Simias intermediæ*), comme plusieurs des personnes présentes semblaient douter de l'exactitude de cette assertion, Peiresc cita les renseignements qu'il avait obtenus de différents pays, et principalement de l'Afrique... » Est-il question dans le récit de Saint-Amant d'un Gibbon ou d'un Orang-Outang ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Il dit de *grands animaux*, ce qui semblerait plutôt se rapporter à ceux-ci qu'à ceux-là ; mais on doit faire remarquer d'autre part que les recherches de M. Diard et des autres voyageurs du gouvernement hollandais ont fait voir, à ce qu'il paraît, que Java, qui a des Gibbons, ne nourrit pas l'Orang-Outang.

Vers l'époque où Peiresc obtenait de Saint-Amant des détails sur les grands Singes de Java, et où il rappelait ce qu'un médecin nommé Noël lui écrivait de Guinée, des marchands hollandais venaient de rapporter vivant en Europe ce même Singe d'Afrique, pour en faire présent au stathouder Frédéric-Henri, prince d'Orange. C'est celui que Tulpius, quelques années plus tard, fit connaître dans ses *Observationes medicæ*, ouvrage publié en 1636, c'est-à-dire cinq ans avant celui de Gassendi. Tulpius en parle sous le nom de Satyre indien, nom assez mal trouvé pour un animal de la côte d'Angola ; mais il pensait qu'il était de la même espèce que celui de la Sonde. C'était en réalité le Chimpanzé, *S. troglodytes*.

En 1658, Bontius, qui avait résidé à Batavia, publia dans son *Histoire médicale et naturelle de l'Inde* quelques études qu'il avait faites sur l'Orang-Outang de Bornéo. La figure de Bontius est à la vérité fort exacte ; mais un savant se croit en mesure de prouver que cette planche n'est pas, comme on l'a supposé jusqu'ici, la reproduction du dessin original (Roulin, *loc. cit.*, pag. 691 et 692). Le chapitre que Bontius a consacré à cet animal est très-court. Après avoir rappelé ce que Pline dit des Satyres de l'orient de l'Inde, animaux qui ressemblent beaucoup à l'homme, surtout quand on les voit courir debout, il ajoute que la ressemblance ne se borne pas à la configuration extérieure. « Ce qui est encore bien plus fait pour exciter l'admiration, dit Bontius, c'est ce que j'ai observé moi-même chez plusieurs de ces Satyres de l'un et l'autre sexe, particulièrement chez la femelle, dont je donne ici la figure. Quand des inconnus la regardaient attentivement, elle paraissait toute confuse ; elle se couvrait le visage de ses mains, versait d'abondantes larmes, poussait des gémissements, et avait, en un mot, des manières si semblables aux nôtres, qu'on eût dit qu'il ne lui manquait que la parole pour être de tout point une créature humaine. Les Javanais, à la vérité, prétendent que ces Satyres pourraient parler, mais qu'ils ne le veulent pas faire, de peur qu'on ne les oblige au travail ; opinion trop ridicule pour que je prenne la peine de la combattre. Ils les désignent sous le nom d'Orang-Outang, qui signifie *Homme de la forêt*, et font sur son origine d'étranges histoires. »

Dans son excellent traité du Chimpanzé Tyson cite, dans le chapitre relatif à la taille que peuvent atteindre les Hommes des bois, des renseignements du P. Lecomte qui ont rapport aux Orangs. C'est dans une lettre à l'abbé Bignon que se trouve le passage e

uestion, reproduit quelques années plus ard par l'auteur dans ses nouveaux *Mémoires sur l'état présent de la Chine* (II, 501). près avoir parlé de plusieurs animaux des ndes, il poursuit en ces termes : « Ce qu'on oit dans l'île de Bornéo est encore plus remarquable, et passe tout ce que l'histoire es animaux nous a jusqu'ici rapporté de lus surprenant. Les gens du pays assurent omme une chose constante qu'on trouve ans les bois une espèce de bête nommée Homme sauvage, dont la taille, le visage, les ras et les autres membres du corps sont ussi semblables aux nôtres, qu'à la parole rès on aurait bien de la peine à ne pas les onfondre avec certains barbares d'Afrique, ui sont eux-mêmes bien peu différents des êtes.

« Cet homme sauvage, dont je parle, a une orce extraordinaire, et quoiqu'il marche sur es deux pieds seulement, il est si leste à la ourse, qu'on a bien de la peine à le forcer : s gens de qualité le courent comme nous ourons ici le Cerf, et cette chasse fait le divertissement le plus ordinaire du roi. Il a la eau fort velue, les yeux enfoncés, l'air féroce, le visage brûlé ; mais, tous ses traits ont réguliers, quoique rudes et grossis par soleil. Je tiens toutes ces particularités un de nos principaux marchands français ui a demeuré longtemps en cette île. Cependant je ne crois pas qu'on doive aisément outer foi à ces sortes de relations ; il ne aut pas aussi les rejeter entièrement, mais tendre que le témoignage uniforme de lusieurs voyageurs nous éclaircisse plus articulièrement sur cette vérité.

« Pour moi, ajoute le Jésuite, en passant e la Chine à la côte de Coromandel, je vis ns le détroit de *Malaque* une espèce de nge qui me rendrait assez croyable ce e je viens de raconter de l'Homme sauge.....»

Vers le milieu du XVIII^e^ siècle, Edwards ublia une excellente figure de l'*Homme des is* ; Jhan, compatriote d'Edwards, a reproit dans sa planche 4 la figure donnée par dernier, et il y a joint celles de Vosmaër l. 3) et celle d'Allamand gravée dans l'édion hollandaise de Buffon. Divers autres turalistes se sont encore occupés du même imal ; mais c'est au célèbre P. Camper que science doit les plus précieux renseignents sur ce sujet. Ayant disséqué plusieurs rangs-Outangs, il a pu donner sur leur esce des détails fort exacts. Voici quelques-es de ses observations sur leurs viscères.

« En ouvrant le ventre je trouvai au preier coup d'œil beaucoup de rapports entre s intestins et les viscères de cet animal et ux de l'homme ; mais, après un examen us attentif, je découvris qu'il y avait à lusieurs égards une fort grande différence.

« Le foie, qui était grand relativement à taille de l'animal, se trouvait en grande rtie du côté droit ; mais il occupait cependant aussi une place assez considérable à uche, ainsi que cela a lieu dans presque us les Singes. Il ressemblait au foie du Gibbon dont Daubenton nous a donné la description et à celui du Chimpanzé de Tyson ; seulement les lobes-portes étaient plus apparents ainsi que l'était aussi le lobule de Spigelius.

« L'estomac était appuyé comme dans les Chiens, fortement musclé vers le pylore ; il différait par conséquent beaucoup de celui de l'homme : au-dessous était le pancréas, qui avait, ainsi que le canal, une grande ressemblance avec celui de l'homme. Le péritoine et l'épiploon étaient fort minces, à peu près comme chez l'homme. Il n'y avait ni replis dans le duodénum et dans le jéjunum, ni rides dans le reste des intestins grêles ; mais les villosités étaient fort apparentes. L'appendice vermiforme ressemble beaucoup à celui de l'homme ; cet intestin ne se trouve point chez les Singes à queue, ni chez celui d'Egypte, mais bien chez le Pygmée de Tyson (Chimpanzé), ainsi que dans le Gibbon et le Wouwou. »

Camper a découvert chez le jeune Orang-Outang, et Wurmb chez le Pongo, une poche placée au-dessus du sternum, et qui communique avec le larynx, l'air qu'elle reçoit de celui-ci étant susceptible de la dilater fortement. Une autre particularité non moins curieuse a été reconnue pour la première fois par Camper : l'articulation coxo-fémorale diffère de celle des autres animaux et en particulier de l'homme par l'absence du ligament rond, lequel a pour usage chez les autres espèces d'attacher la tête du fémur à la cavité cotyloïde. Quant aux autres parties du squelette, elles diffèrent peu de celles des autres Singes, si ce n'est par les proportions. Les Orangs ont les membres supérieurs aussi développés que ceux des Gibbons, leur coccyx est rudimentaire, et leur sternum est plat et élargi comme celui de l'homme, des Chimpanzés ou des Gibbons. Nous verrons plus loin que la forme du crâne présente de très-grandes différences suivant les âges ; c'est une disposition analogue à ce que présentent plusieurs autres sujets, et qui, de même que chez ceux-ci, a rendu très-difficile la détermination spécifique des Orangs-Outangs.

La forme extérieure de ces animaux n'offre pas moins d'intérêt que leurs caractères intérieurs. Eminemment organisés pour vivre dans les arbres, tout, comme à l'intérieur, rappelle le genre de vie auquel ces animaux sont destinés. Leur tronc est court et trapu, et leurs membres sont forts et pleins d'agilité ; les antérieurs, comme nous l'ont montré les squelettes, sont remarquables par leur longueur ; ils sont aussi d'une grande force musculaire ; plus courts et plus singulièrement conformés, ceux de derrière donnent aux Orangs une physionomie fort différente de celle des autres Singes. Ils leur servent avec beaucoup d'avantage pour grimper, en leur permettant de s'accrocher avec force aux branches ; mais ils sont peu favorablement disposés pour la marche, et à terre les allures des Orangs sont toujours embarrassées ; assez semblables à des espè-

ces de culs-de-jatte, ils paraissent se remuer avec peine, et toujours en appuyant leurs quatre extrémités ; ils portent sur la face dorsale des doigts, ce qui tient à la manière dont leur main est à demi fermée. Leurs membres postérieurs aussi bien que les antérieurs peuvent leur servir à saisir les objets ; mais ils se servent plus volontiers des seconds, qui sont d'ailleurs plus longs. Ils les emploient avec beaucoup d'adresse, soit pour saisir leurs aliments et les porter à leur bouche, soit pour jouer, soit enfin pour prendre connaissance par le toucher des objets qui se trouvent auprès d'eux. Nous ne finirions pas si nous voulions exposer les diverses sortes d'actions qu'ils peuvent accomplir ; il suffira de dire que, plus adroits que beaucoup d'autres Singes ou mieux servis par leur intelligence, ils ont dans leurs gestes de plus frappantes analogies avec l'homme. On leur apprend à manger avec une cuillère, à boire avec un verre, à y tremper un biscuit ou un morceau de pain. Mais on ne pourrait, comme on le dit, les dresser à servir à table, leur conformation ne s'y prêtant pas; et d'ailleurs, comme disait le capitaine qui avait apporté celui de Paris, leur gourmandise y fût-elle le seul obstacle, elle seule empêcherait d'obtenir un tel résultat. C'est plutôt au Chimpanzé que ceci s'applique; on a malheureusement mis sur le compte d'une même espèce ce qui se rapporte au Chimpanzé et à l'Orang, et comme celui-ci est le plus connu de nom, on s'en est fait une idée complétement fausse.

L'intelligence des Orangs est dans certains cas vraiment digne de remarque, quoiqu'elle ait été beaucoup exagérée et que d'ailleurs la conformation de ces animaux ainsi que celle des Singes étant assez voisines de celle de l'homme, on soit en général fort porté à lui attribuer des actes qui ne sont en définitive qu'une conséquence de leur organisation ; quelques faits néanmoins doivent être cités, puisqu'ils indiquent chez les Orangs des sentiments dont on pourrait les croire dépourvus. La mémoire et la reconnaissance qui ont rendu le Chien si célèbre sont aussi le partage des Orangs. En voici une preuve fournie par celui qui est venu à Paris, et que M. de Blainville a communiquée à M. G. de Caux. Après être passé des mains de son premier maître dans celle du gardien auquel le Muséum l'avait confié, le jeune animal semblait avoir oublié celui-là ; mais ayant pu le revoir après quelques mois de séparation, il le regarde d'abord avec attention, puis s'élançant dans ses bras, il témoigne par mille caresses la joie qu'il éprouve de le retrouver. Ce Singe avait coutume d'écouter avec une véritable exactitude les injonctions de son gardien, et les menaces de celui-ci suffisaient le plus souvent pour le faire obéir. Parfois néanmoins il fallait en venir à plus de sévérité, et le jeune animal subissait avec résignation la correction qu'il avait méritée ; il se mettait autant que possible dans un coin, et le visage caché dans ses mains, il avait l'air d'un enfant aussi repentant de sa faute que désappointé par ce qui en était la conséquence. Il aimait fort la société, et pour peu qu'on voulût bien jouer avec lui, le rouler à terre, le balancer ou le laisser grimper quelque part, il s'inquiétait assez peu si les personnes au milieu desquelles il se trouvait lui étaient familières ou non, et pendant tout le temps qu'on a pu l'étudier à bord du bâtiment qui l'a conduit en France, comme à Paris, il s'est toujours montré avec les mêmes dispositions. A la Ménagerie de Paris, il vivait avec familiarité avec les enfants de son gardien, qui formaient sa société habituelle. Il avait pour eux tous les égards que leur faiblesse aurait pu attendre d'une personne raisonnable, et avec tous les enfants il montrait les mêmes dispositions bienveillantes ; avec les personnes adultes il jouait avec moins de ménagement.

Peu difficile sur le choix de la nourriture, il était devenu le commensal de son gardien, et mangeait de tout comme lui et sa famille. Il aimait assez les choses sucrées, et lorsque certains mets avaient besoin d'être mangés avec précaution, il savait s'en tirer parfaitement. Il prenait les uns après les autres les grains des grappes de raisin qu'on lui donnait; si c'était du pain avec des confitures, il imitait les enfants qui commencent parfois par celles-ci et font ensuite fi du premier. Un jour qu'on lui avait donné de la salade trop vinaigrée, on le vit éponger entre deux plis de la couverture sur laquelle il reposait les feuilles trop acidulées, et les porter ensuite à sa bouche ; il les mangeait après les avoir goûtées de nouveau.

Cet Orang, qui a vécu six mois à Paris, était originaire de l'île de Sumatra. M. de Blainville ayant eu connaissance par un de ses élèves, M. Marion de Procé, de son arrivée à Nantes, le fit acheter pour le Muséum de Paris. Voici quels renseignements un journal publiait à son sujet : « Le capitaine Vanisghen, qui a lui-même amené son jeune Orang au Muséum, a bien voulu nous dire son histoire : elle intéressera certainement nos lecteurs. Il s'adressa pour avoir un Orang à quelques chasseurs de l'île de Sumatra. Ceux-ci, s'étant mis aussitôt en recherche, rencontrèrent une femelle portant son petit encore fort jeune. Cette femelle, poursuivie avec ardeur, se réfugia sur un arbre dont toutes les branches furent successivement abattues par les chasseurs. Une seule branche restait encore, celle qui supportait l'animal : celui-ci, se voyant cerné de toutes parts, allait s'élancer sur un arbre voisin, lorsqu'un homme de la troupe lui coupa d'un coup de hache une des mains de devant. La mère saisit alors son petit avec la main qui lui restait; mais comme il lui fut dès lors impossible de se soutenir au milieu des arbres, elle ne tarda pas à tomber au pouvoir de ses agresseurs. Elle fut alors emmenée ainsi que son petit, mais les fatigues du voyage et la chaleur extrême augmentèrent la gravité de sa blessure, et une dégénérescence gangréneuse la fit bientôt périr. Le petit

urvécut · son âge fut approximativement valué à six semaines ; cet animal était entièrement nu, et ce ne fut que plus tard que les poils qui couvrent aujourd'hui son corps commencèrent à se développer. Ceux du dos parurent d'abord, puis ceux du ventre et des parties inférieures. Néanmoins l'animal avait déjà fait ses dents incisives ; les canines et les molaires, aujourd'hui au nombre de deux de chaque côté et à chaque mâchoire, se montrèrent plus tard, mais sans occasionner aucun malaise appréciable. Le jeune Orang-Outang fut nourri en partie avec de la bouillie qu'on était obligé de lui donner comme on la donne à un enfant ; il était très-faible et peu intelligent ; maintenant il est très-actif, doux de caractère et sensible aux caresses. Il affectionne surtout M. Vanisghen ; mais il est familier avec tout le monde ; il prend la main, s'accroche aux jambes de ses visiteurs et monte jusque sur leurs épaules. C'est en lui donnant des soufflets et même des coups de corde que le capitaine le corrige quand il est trop turbulent ; il s'assied alors dans un coin, se cache la figure de ses bras et pleure parfois. Dans ce dernier cas, il porte ses mains sur les yeux comme pour les essuyer.»

On n'avait jusqu'ici possédé en France que deux Orangs-Outangs vivants ; ils n'y avaient vécu que peu de jours ; ils étaient également jeunes, comme ceux de Camper, et tous les autres qu'on a vus en Europe.

A la suite de ces renseignements sur les jeunes Orangs-Outangs, nous croyons convenable de placer, sans les modifier en rien, ceux que M. Clarke-Abel a fournis sur un très-grand individu tué en 1825, à Sumatra, et qui est sans doute l'âge adulte de l'espèce ordinaire, bien que plusieurs auteurs aient été portés à en faire le type d'une espèce particulière.

L'équipage d'un canot sous le commandement de MM. Craygimann père et fils, officiers du brick *Marie-Anne-Sophie*, étant débarqué au lieu nommé Ramboom, près Touramand, dans la côte nord-est de l'île de Sumatra, sur un canton bien cultivé qu'ombragent des arbres clairsemés, aperçut un animal gigantesque de la race des Singes. A l'approche des hommes, cet animal descendit de l'arbre sur lequel il était perché ; mais quand il vit qu'on s'apprêtait à l'attaquer, il se réfugia sur un autre et rappela dans sa fuite l'aspect d'un homme de la plus grande taille, couvert de cheveux luisants qui paraissaient noirâtres, mais dont la démarche eût été chancelante, et qui, pour ne pas broncher, appuierait ses mains de temps à autre sur le sol où, en se servant d'un bâton, il cheminait alors assez doucement. Bientôt on jugea de son agilité et de sa force lorsqu'il fut parvenu sur une cime, d'où, s'élançant à l'aide des grosses branches, il passait d'un arbre à l'autre aussi lestement que l'eût fait le plus petit et le plus vif des Singes. Il eût été impossible de s'en rendre maître dans un bois touffu et serré ; car alors la rapidité d'un Cheval au galop n'eût pas été plus considérable que son allure. Ses mouvements étaient si prompts, qu'on avait à peine le temps de l'ajuster. Ce n'est qu'après avoir abattu plusieurs arbres et en agissant de ruse, qu'on parvint à l'isoler, et alors il fut successivement frappé de cinq balles, dont une parut avoir pénétré dans les entrailles. Ses forces s'épuisèrent avec rapidité et semblèrent complétement éteintes, à la vue d'un vomissement copieux d'un sang noir. Néanmoins il se tenait toujours dans le feuillage. Quelle fut la surprise des chasseurs, lorsque, après avoir forcé le dernier asile de cet Orang-Outang, on le vit se relever avec vigueur, et s'élancer sur d'autres arbres ! Mais bientôt sa faiblesse le fit retomber presque mourant, et tout en lui annonçait qu'il allait exhaler le dernier soupir. Les marins se croyaient assurés de leur proie, lorsque ce malheureux animal recueillit ce qui lui restait de force et se mit en posture de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Assailli à coups de piques, sa vigueur et l'énergie de ses membres robustes ne se démentirent point ; il brisa comme un fragile roseau la tige d'une pique qu'il avait saisie dans ses mains. Cet effort épuisa ce qui lui restait de vigueur, et renonçant à une défense qui devenait inutile, il prit alors l'expression de la douleur suppliante. La manière piteuse avec laquelle il regardait les larges blessures dont il était couvert toucha tellement les chasseurs, qu'ils commencèrent à se reprocher l'acte barbare qu'ils commettaient sur une créature qui leur semblait presque humaine, non moins par la manière dont elle exprimait ses douleurs que par ses formes corporelles. Lorsque cet animal eut terminé son existence, les naturels, accourus autour des Européens, contemplèrent sa figure avec un égal étonnement. Etendu sur le sol, il semblait avoir sept pieds anglais de hauteur (six pieds cinq pouces de France) ; mais quand il était debout, dépassant de toute la tête l'homme le plus grand de l'équipage, on ne lui en aurait pas supposé moins de huit : le corps était fort bien proportionné, la poitrine large et carrée, le bas de la taille mince ; les yeux étaient grands ; mais cependant petits proportionnellement à ceux de l'homme ; une barbe frisée, couleur de noisette, longue de trois pouces, ornait les lèvres et les joues, plutôt qu'elle ne défigurait ces parties ; les bras étaient bien plus gros que les membres postérieurs ; les dents parfaitement complètes et d'une grande blancheur annonçaient que cet individu n'était pas très-âgé ; on comptait quatre incisives à chaque mâchoire, etc. ; les poils qui constituaient le pelage étaient partout doux et luisants. Ce qui surprenait le plus les assistants, était la tenacité de la vie qui avait longtemps résisté à tant de blessures. La force musculaire devait avoir été bien considérable ; car l'irritabilité de la fibre se manifesta encore d'une manière très-frappante, lorsque ce cadavre ayant été transporté à bord et hissé pour être écorché, le scalpel

produisit un mouvement effroyable de contraction même longtemps après la mort. Cette irritabilité fut telle lorsque l'on atteignit les plans musculaires des gouttières vertébrales, que le capitaine Cornfoot en eut horreur, et que, dans la persuasion où il fut que ces marques de sensibilité ne pouvaient avoir lieu sans de vives douleurs, il ordonna de ne pas continuer la dissection, qu'on n'eût séparé la tête du tronc.

« Cet Orang-Outang, comme dépaysé, devait avoir voyagé pendant assez longtemps avant d'être parvenu au lieu où il fut tué; car il avait de la boue jusqu'aux genoux, et les habitants de cette partie de Sumatra n'avaient aucune idée d'avoir jamais vu un semblable animal. Les Malais qui peuplent ces côtes ne s'enfoncent jamais dans les vastes et impénétrables forêts qui commencent à deux lieues de Ramboom, et ils ignoraient complétement qu'un tel animal y existât. Ils lui attribuèrent les cris singuliers qu'on avait entendus depuis quelques jours, et qui n'avaient aucune analogie avec ceux des animaux carnassiers qui viennent de temps à autre rôder la nuit autour de leurs demeures. L'examen de la dépouille de cet Orang a permis à M. Clarke-Abel d'en résumer les caractères de la manière suivante : Le visage est ridé et complétement nu, si ce n'est au menton et au bas des joues, où se développe la barbe que les marins de la *Marie-Anne-Sophie* trouvèrent si bien placée et si belle; quelques cheveux d'un noir plombé tombent sur les tempes et sur les côtés de la tête; les cils touffus garnissent les paupières; les oreilles sont petites, collées le long de la tête, et hautes à peine de dix-huit lignes; elles ressembleraient parfaitement à celles de l'homme, si elles avaient un lobule; la bouche, grande et projetée en avant, a des lèvres minces et étroites : la supérieure est recouverte par des espèces de moustaches très-longues et de la couleur de la face; les ongles qui terminent les doigts sont robustes, convexes et très-noirs; le pouce ne dépasse pas la première articulation du doigt indicateur, le pelage est généralement d'un brun rouge passant au brun foncé en quelques endroits, et au rouge vif en d'autres; partout ce poil est très-long en dessus et surtout sur le dos, où il forme une ligne plus épaisse et plus fournie, etc. »

La connaissance des diverses races ou espèces que l'on doit admettre parmi les Orangs-Outangs n'est pas encore définitivement établie, bien qu'on ait aujourd'hui sur ce sujet quelques données positives dues surtout à la comparaison qu'il a été possible de faire de quelques crânes de ces animaux réunis dans nos musées.

Après avoir confondu en une même espèce les Chimpanzés et les Orangs (c'est ce qu'ont fait tous les auteurs jusqu'à Linné exclusivement, mais en y comprenant Buffon), et avoir omis que ces Singes dépourvus de queue et que l'on appelait indistinctement Pongos, Jockos, Orangs-Outangs, etc., sont à la fois de l'Afrique occidentale, des îles de la Sonde et même du continent de l'Inde, on en vint à l'opinion que le Chimpanzé constitue une première espèce (*Simia troglodytes*, Linn.), et l'Orang-Outang ou la race indienne une autre espèce, qui fut le *Simia satyrus*, Linn.

Pendant quelque temps ce dernier, de même au reste que le Chimpanzé, ne fut connu que par son jeune âge, observé par plusieurs auteurs, et dont P. Camper devait bientôt s'occuper avec le talent qui caractérise ses travaux. Comme les jeunes Orangs diffèrent assez des adultes, il n'est pas étonnant que ces derniers étaient considérés, lorsqu'on les rencontra, comme des animaux d'une autre espèce; on fit même plus, on les regarda comme devant former un autre genre. En effet, Vurmb ayant décrit sous le nom de Pongo, parce qu'il le croyait être l'animal ainsi nommé par Buffon, un grand Singe de Bornéo, M. E. Geoffroy se crut autorisé, en 1798 (*Journal de Physique*), à faire de ce prétendu Pongo un genre adopté depuis par presque tous les auteurs, et classé auprès des Cynocéphales à la fin des Singes de l'ancien monde, tandis que le groupe des Orangs commençait la série de ceux-ci. Nous avons dit plus haut quels étaient les caractères spécifiques assignés au Pongo; voici ceux que MM. E. Geoffroy et G. Cuvier lui donnent dans leur travail sur la classification des Singes comme le distinguant génériquement : angle facial de 30 degrés; queue nulle; bras excessivement longs; canines fortes; crêtes sourcilières, sagittales et occipitales fortement prononcées; des sacs thyroïdiens au larynx; des abajoues, point de callosités aux fesses; 32 dents.

En 1817, M. G. Cuvier fut conduit par l'inspection d'un crâne d'Orang envoyé de Calcutta par M. Wallich, et intermédiaire à ceux du Pongo et des Orangs, à admettre que ces animaux sont peut-être deux âges d'une même espèce, ou au moins de deux espèces congénères. Tilesius et Rudolphi, cités par Cuvier dans la seconde édition de son *Règne animal*, eurent aussi la même idée. Voici comment M. de Blainville rapportait et commentait celle de Cuvier lorsqu'elle fut émise devant l'Académie.

« M. G. Cuvier, dans la séance du 9 février de l'Académie des sciences, a annoncé que comme nous ne connaissons encore l'Orang-Outang roux que dans son très-jeune âge, il se pourrait qu'à l'état adulte, son crâne que l'on regarde comme exempt de toutes crêtes sourcilière et occipitale, en acquît peut-être d'aussi fortes que dans le Pongo, ce qui l'a porté à penser ainsi, c'est la connaissance d'un crâne d'Orang-Outang envoyé de l'Inde par M. Wallich, mais dont on ignore au juste la patrie, et qui offre un museau et des crêtes occipitales et sourcilières assez prononcées, pour pouvoir être regardé comme intermédiaire à ceux de l'Orang roux et du Pongo. Ne se pourrait-il pas aussi qu'il y eût plusieurs espèces d'Orangs-Outangs ? C'est ce que paraît penser M. Cuvier. M. le docteur Leach avait en effet cru qu'il y a un Orang

Outang qui a constamment un ongle aux ouces des pieds, et un autre qui n'en a pas. 'est à Camper que nous devons le caractère onné comme spécifique de l'Orang roux de ornéo, et qui consiste dans l'absence de ongle aux pouces de derrière; et, en effet, uc huit individus qu'il eut l'occasion d'ob- erver avec soin, sept (tous femelles) n'en vaient aucun, et un seul (mâle), en offrait n petit à un seul pied; d'après ce que m'en dit M. Leach, un individu actuellement ivant à Londres, et que doit décrire M. Hall, ans son *Histoire de la dernière ambassade à a Chine*, n'en a pas, non plus qu'un autre onservé dans la collection du collége royal es chirurgiens; d'autre part, l'individu fe- elle que M. F. Cuvier a décrit dans les *nnales du Muséum*, et dont la peau bourrée xiste au Muséum d'histoire naturelle, a un ngle parfait à tous les pouces; il en est de même de celui dont M. Tilesius nous a donné description dans ses produits d'histoire aturelle, recueillis dans l'expédition autour du monde de l'amiral Krusenstern, et il est ertain que Wurmb, le seul qui ait observé es animaux vivants dans leur patrie, et qui décrit l'Orang-Outang roux et le Pongo ous le même nom générique d'Orang-Outang, n les distinguant seulement par les épithètes e petit pour le premier, et de grand pour e second, dit positivement que tous les oigts sont pourvus d'ongles noirs, presque emblables à ceux de l'homme, si ce n'est ux gros orteils, où ils sont beaucoup plus troits et plus courts, ce qui provient peut- tre, ajoute-t-il, d'un usage pour quelque ifort. Or, comme on ne trouve aucune autre ifférence entre les individus qui ont un ngle aux pouces de derrière et ceux qui n'en ont pas, il paraît que son absence est ne sorte d'anomalie, à moins qu'on n'aime ieux croire que les individus mâles seuls sont pourvus, où mieux que cet organe acquiert tout son développement qu'avec âge.

« Mais ce crâne intermédiaire à celui du ongo ne prouverait-il pas aussi le rappro- hement que nous avons constamment fait e ces deux animaux, et peut-être même opinion de M. Tilesius, qui pense que celui- n'est qu'une variété d'âge ou de sexe de elui-ci? C'est ce qui nous semble fort pro- able. En effet, la disproportion des mem- res, la forme des mains et des pieds, tout fait semblables; l'ongle du pouce du pied e derrière, également plus court et plus troit; le prolongement considérable du mu- eau dans le Pongo, peut être considéré omme dépendant de l'âge, et par conséquent ussi le grand développement des crêtes oc- ipitales qui doivent donner insertion aux uscles extenseurs de la tête. Dans l'un omme dans l'autre il y a des sacs thyroï- iens considérables et de même forme. La ouleur rousse de l'Orang-Outang n'est-elle as aussi un passage à celle du brun presque noir qu'offre le Pongo, et dépendant de l'âge, comme on en a eu dernièrement un exemple remarquable dans l'Alouate noir, qui n'est évidemment que l'âge plus avancé de l'Alouate roux? Enfin, le véritable Orang n'a été trouvé, comme le Pongo, que dans l'île de Bornéo, et les squelettes sont tout à fait semblables. » (Blainville, *Journ. de physique*, t. LXXXVI, 1818.)

Depuis lors, quelques auteurs, et parmi eux, MM. Desmarest, Lesson (*Cours de Mammalogie*), ont continué à faire du Pongo un animal différent, comme espèce et comme genre du *Simia Satyrus*; mais cette opinion fut elle-même remplacée définitivement par celle déjà émise que sous le nom d'Orang on confond plusieurs animaux d'espèces voisines et congénères, mais faciles néanmoins à distinguer entre elles. Les caractères tirés par Leach des pouces postérieurs et de leurs ongles, caractères dont M. de Blainville avait montré l'insuffisance, furent néanmoins abandonnés; mais on eut égard de préférence à ceux de la face, qui est caronculée ou non, de la couleur du poil, qui est rousse ou blanche, et de la forme des orbites, qui sont tantôt ovalaires, tantôt, au contraire, arrondis. MM. Harwood et Geoffroy, etc., aperçurent les premiers ces caractères, et on adopta que le Pongo de Wurmb était un animal congenère de l'Orang-Outang roux, mais d'espèce néanmoins différente. Quant à l'honneur d'avoir fait le premier le rapprochement entre le Pongo et l'Orang-Outang, on concevra que nul auteur n'a le droit de le revendiquer, si l'on se rappelle que Wurmb avait déjà dit que son Pongo n'était qu'un grand Orang-Outang, comme le rédacteur du *Journal de physique* le fait remarquer, que Camper avait aussi admis ce rapprochement fort juste; c'est du moins ce que MM. E. Geoffroy et G. Cuvier nous apprennent dans leur mémoire sur les Orang-Outangs (*Magasin encyclopédique*), où ils disent, en critiquant la classification de Buffon, à laquelle pourtant ils ont eu recours depuis lors : « Outre ces anciens défauts, les espèces nouvellement découvertes ont produit d'autres exceptions. Le Singe décrit par la Société scientifique de Batavia sous le nom de Pongo, dont le squelette se trouve dans la collection stathoudérienne (247), et a été indiqué par Camper sous le nom de *grand Orang-Outang* (dissertation sur l'Orang-Outang), ne peut être rangé que parmi les *Mandrills*. Cependant il manque de cette queue courte par laquelle Buffon les caractérise. »

M. Fischer dans son *Synopsis Mammalium* donne au Singe de Wurmb le nom de *Simia Wurmbii*, et réserve à l'Orang roux le nom de *S. Satyrus*. Le premier n'était donc alors connu qu'à l'état adulte, et celui-ci dans son jeune âge seulement, à moins qu'on ne considère, ce que ne fait pas néanmoins M. Fischer, le Singe décrit par Abel comme un

(247) Ce squelette, qui est celui de l'individu même qu'a décrit Wurmb, fait maintenant partie de la collection du Muséum de Paris.

Orang roux adulte ; M. Fischer l'appelle *Simia Abelii*.

Dans son excellent travail sur les Orangs (*Trans. zool. soc.*, t. I^er^, p. 373, 1835.) M. Rich. Owen termine en n'admettant qu'une seule espèce. Le Pongo est pour lui comme pour Tilesius, Cuvier, etc., le nom de l'adulte : « *Pongo*, a name for the adult, originally applied to the *Chimpanzee*. » Le *S. Satyrus* habite seulement les îles de Java et de Sumatra. Pendant la même année (novembre 1835), M. Temminck écrivait : « Nous venons enfin d'obtenir la certitude de l'identité spécifique du *Simia Satyrus* avec le prétendu *Pongo Wurmbii* des catalogues. Plusieurs peaux d'Orangs et quelques squelettes hauts de quatre pieds et demi, obtenus récemment au musée des Pays-bas, et faisant partie des objets rassemblés par M. Diard à Bornéo, ne laissent plus aucun doute sur cette identité ; un autre sujet également adulte, envoyé de Sumatra, sert de preuve que ce Quadrumane est propre à ces deux îles. Les détails nouveaux sur ce singulier animal, dont la jeune femelle seule est connue, paraîtront dans le second volume des *Monographies de mammologie.* » (Temm. *Coup d'œil sur la faune des îles de la Sonde et de l'empire du Japon*, p. 6). Le même auteur dit à la p. 8 : « L'Orang-Outang, ou l'Homme des bois, notre *Simia Satyrus*, vit à Sumatra et à Bornéo, mais ne se trouve pas à Java. On a allégué erronément dans un journal anglais que l'Orang de Sumatra est différent de celui de Bornéo. »

M. Temminck, ainsi que nous allons le voir, et M. Owen, se trompent, ainsi que ce dernier l'admet maintenant en croyant que le Pongo est l'adulte de l'Orang roux ; c'est celui d'une espèce voisine et du même genre, et au lieu de dire que l'Orang-Outang de Sumatra est différent de celui de Bornéo, on doit reconnaître au contraire que l'Orang roux, *S. Satyrus*, se trouve dans chacune de ces îles, mais que Bornéo renferme en outre un Orang (*S. Wurmbii*) qui n'a point encore été signalé à Sumatra.

M. de Blainville (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 18 janvier 1836) a rendu cette proposition incontestable en faisant connaître le crâne d'un Orang-Outang adulte aussi robuste que celui du Pongo, et qui a de même que celui des jeunes *S. Satyrus*, de nos collections, les orbites ovalaires et non arrondis comme le Pongo, *S. Wurmbii*. Outre ces deux espèces, qu'il regarde comme certaines, M. de Blainville en soupçonne une troisième (*S. Wallichii*), dont on ne posséderait que la seule tête envoyée à Calcutta par M. Wallich. Celle-ci est-elle bien du Bengale ? Rien ne le prouve, quoiqu'elle ait été envoyée de Calcutta ; mais l'opinion de M. Geoffroy qu'elle est des îles de la Sonde, de Java, où cependant on s'accorde à ne pas reconnaître d'Orang-Outang, est moins probable encore. Cette tête a ses orbites à peu près circulaires, ce qui avait engagé M. Geoffroy (*Cours de Mammifères*) à la regarder comme étant celle d'un jeune Pongo ; mais M. de Blainville remarque qu'elle s'en éloigne d'une manière trop sensible pour qu'on admette que la différence tient seulement à l'âge. « En effet, dit ce savant (*loc. cit.*, p. 75), le crâne, d'après l'inspection duquel G. Cuvier a été conduit à penser que l'Orang-Outang et le Pongo pourraient ne former qu'une seule espèce, diffère notablement de celui du même âge de l'Orang-Outang, pour se rapprocher du Pongo. Les orbites sont à peu près ronds et proportionnellement plus grands ; les zygomatiques offrent au-dessous de leur articulation, avec l'apophyse orbitaire externe du frontal, une dilatation assez considérable qui n'existe ni dans le Pongo ni dans l'Orang-Outang ; et comme ce crâne vient de Calcutta, il est à présumer qu'il existe sur le continent une espèce particulière d'Orang.

« On peut également concevoir que la grande espèce de Singe décrite par M. Abel sous le nom d'Orang-Outang de Sumatra serait distincte de l'Orang roux et du Pongo, d'abord par sa très-grande taille, qui est au moins de 6 à 7 pieds, et ensuite par la longueur proportionnelle beaucoup moindre des doigts qui, chez ces derniers animaux, sont véritablement de longs crochets. » D'après ces observations, on pourra admettre provisoirement et dans le but de solliciter les recherches à ce sujet, que dans la division des Orangs-Outangs proprement dits, existent les quatre espèces suivantes :

1° *L'Orang-Outang* proprement dit ; l'Orang roux dans le jeune âge ; l'Orang à pommettes lobifères chez le mâle adulte, de Sumatra et de Bornéo.

2° L'Orang de Wallich, du continent Indien.

3° L'Orang d'Abel, de Sumatra.

4° Le Pongo, de Bornéo.

M. de Blainville ayant depuis étudié l'Orang-Outang de Sumatra, mort dernièrement au Muséum, et qui est le roux, a entrepris sur les animaux de ce genre un travail complet qui n'a malheureusement point encore paru, et dont nous regrettons de n'avoir pu nous servir. Remarquons ici que la mère du jeune Orang qui a vécu à Paris était rousse comme lui, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen de la peau desséchée qu'a rapportée le capitaine Vanhisgen, en même temps que son individu vivant. Cette espèce ne devient donc pas noir comme le Pongo. M. Owen a, au contraire, publié sur l'anatomie de ces animaux divers détails qui rendent plus complet ce que nous en avait appris le beau travail de Camper. M. Tiedemann a fait connaître avec détail le cerveau des Orangs-Outangs, qu'il compare à celui de l'homme.

L'homme est-il un Singe Orang modifié ? — S'il faut en croire quelques philosophes spéculatifs, les Orangs seraient les ancêtres du genre humain (248). Mais comment s'est-

(248) Voyez Lamarck, *Philos. zoolog.* ; Bory de Saint-Vincent, *Dictionn. class. d'Hist. nat.*, t. II, etc.

— « L'Orang-Outang de Sumatra, dont on a raconté le meurtre, était probablement moins bête que le

pérée cette transformation du Singe en omme? Les uns ne s'occupent pas de la so- ution de cette difficulté ; les autres répon- ent que *l'habitude* suffit pour expliquer ette métamorphose. Mais cette explication st réellement d'une inqualifiable absurdité. omprenez-vous en effet que l'habitude de rimper aux arbres et d'empoigner les bran- hes avec les doigts des pieds comme avec eux des mains puisse à la fin transformer es pieds préhenseurs en pieds non préhen- eurs et semblables à ceux de l'homme, ans que la même transformation s'opère ans les mains? Comprenez-vous que l'ha- itude d'avoir deux bras qui touchent à erre quand vous êtes debout vous les rac- ourcisse de la moitié et allonge vos jambes 'autant ; qu'une habitude dépendante d'une onformation organique toute spéciale, et ontraire à la station bipède, doive finir ce- endant par faire marcher sur deux pieds? omprenez-vous que l'habitude de regarder vec des yeux ovalaires, dont le grand dia- ètre est vertical place enfin ce diamètre ans le sens horizontal? Comprenez-vous ue l'habitude de naître avec quatorze côtes n fasse perdre deux pour n'en plus lais- r jamais que douze?... Non sans doute, ous ne comprenez point comment l'habitude pu opérer toutes ces merveilleuses méta- orphoses et beaucoup d'autres que nous royons inutiles de mentionner ; mais vous omprenez bien qu'elle a dû, au contraire opposer un obstacle invincible à tous ces changements organiques, qui étaient néces- saires cependant pour faire d'un Singe un homme au moins physique. Et si ce n'est pas à l'habitude qu'il faut attribuer ces mi- racles, qu'on nous indique donc quelque autre autre voie par laquelle ils ont pu s'ac- complir. Les savants ont eu des Chimpan- zés, des Orangs-Outangs, pendant des an- nées, à leur disposition ; ils en ont eu de jeunes qu'ils nourrissaient avec de la bouil- lie d'adultes, etc. ; sont-ils parvenus à mo- difier leur organisation en quelque point? Ils n'ont seulement pas changé la forme d'un poil dans le pelage hideux qui recou- vre ces animaux. Leur ont-ils appris à arti- culer, à comprendre quelques mots du lan- lage? Non, pas même un seul : les Singes les plus parfaits ayant à cet égard moins d'aptitude que le Perroquet stupide (249).

Et à quelle époque ces Singes ont-ils été placés dans des circonstances plus favora- bles, dans de meilleures conditions, pour manifester au moins quelque tendance à passer de l'état de brute à l'état d'homme? Encore une fois, à quelle cause attribuer des changements organiques si profonds? Inutiles questions : on ne le sait pas, on ne le peut savoir. Il n'y a rien dans la science, rien dans l'histoire ni dans les traditions des peuples, qui rende le moins du monde vrai- semblable qu'une pareille modification ait jamais eu, ait jamais pu avoir lieu, soit dans

poitié des m rins qui l'assommèrent. C'est donc ec beaucoup de sens que Maupertuis aurait préféré e heure d'observation d'un Orang-Outang à la nversation du plus savant homme, et nous croyons, it-on s'en égayer, qu'il serait de la plus haute im- rtance pour l'avantage des sciences morales qu'on donnât la peine d'élever des Orangs dès le ber- au et loin de leurs aînés, en employant, pour les struire, les procédés par lesquels on parvient à ver nos muets de la triste condition d'infirmes à dignité d'hommes. En vain, contre la possibilité réaliser notre vœu l'on arguerait de cette hu- eur indomptable et sauvage que la plupart des teurs attribuent aux Orangs. « Ce serait une grande simplicité, disait Jean-Jacques, de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on serait quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux. Ces voyageurs font sans façon, sous les noms de Pongo, d'Orang-Ou- tang, etc., des bêtes de ces mêmes êtres dont les anciens faisaient des divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, on trouvera que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hom- es. » En ajou ant *ou à peu près* à sa phrase, ousseau l'eût rendue parfaitement orthodoxe. » esson, *Hist. nat. des Mammifères.*) — Voy. les tails et la réfutation de cette hideuse théorie dans *ntroduction* de notre deux ème vol. (*Dictionn. de ol.*) et dans celle du présent volume.

(249) Le larynx des Quadrumanes, même les s élevés, offre cette particularité organique, l y a un trou percé entre le cartilage thyroïde l'osyoïde ; de manière que l'air, sortant de la tra- ée artère, pénètre par cette ouverture dans deux auds sacs membraneux, situés sou la glotte de aque côté : ainsi il y a pour ces animaux impos- sibilité physique de parler, l'air qui s'échappe de la gorge étant forcé, par la concavité du ventricule au- dessus de la glotte, de se refouler vers les sacs membraneux du larynx, où la voix est nécessairement engouffrée et étouffée. (Camper., *Diss. de organo loquelæ Simiorum.*)

Les *naturalistes* que nous combattons ne cessent de comparer avec le Singe les tribus d'hommes pla- cées au plus bas degré de la civilisation, le Hotten- tot, l'Alfourous, le Peschewrais, etc. Cette compa- raison est vraiment idiote. Est-ce que ces peuples des ont une organisation physique différente de celle des autres hommes? Est-ce qu'ils n'ont pas le langage, instrument de tout perfectionnement intel- lectuel et moral? Est-ce que, placés dans d'autres conditions, ils ne deviendraient pas bientôt aussi civilisés que leurs détracteurs malavisés?... L'homme est essentiellement perfectible, mais le Singe reste Singe éternellement, aussi bien sous le rapport moral que sous le rapport physique. « Il n'est rien qu'une bête, » comme dit Lafontaine. « Le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme, dit Buffon, un modèle absolument différent de celui de l'animal ; il a compris sa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général; mais, en même temps qu'il lui a départi cette forme maté- rielle semblable à celle du Singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin. S'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au Singe, mais à l'espèce la plus vile, à l'animal qui nous paraît le plus mal organisé, cette espèce serait bientôt devenue la rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hot- tentot et le Singe, l'intervalle qui les sépare est im- mense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pen- sée et au dehors par la parole. »

la nature physiologique du Singe, soit dans une espèce animale quelconque (250).

Mais si l'on ne peut rien produire à l'appui d'une opinion hasardée avec une si incroyable légèreté, nous avons, nous, à lui opposer un fait qui ruine fondamentalement le système : c'est que l'espèce transformable et l'espèce transformée existent ensemble et au même lieu, et cela depuis un temps immémorial. Comment est-il arrivé que, dans des circonstances absolument les mêmes, une partie de l'espèce Orang ait subi cette altération profonde qui en a fait l'espèce humaine, tandis que l'autre n'a point changé ? Comment les circonstances qui ont influé sur certains individus n'ont-elles pas influé sur les autres? Dira-t-on que l'influence n'a pas été égale? Mais alors on devrait trouver, entre l'espèce qui a été souche et l'espèce dérivée, des nuances qui graduellement s'éloignassent de la première et conduisissent à la seconde; or, on n'observe rien, on n'a jamais rien observé de semblable.

Ainsi ce Singe, que des philosophes ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature était au moins équivoque et moyenne entre celle de l'homme et celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée et de tout ce qui fait l'homme; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, et encore essentiellement différent de l'homme par le naturel, par le tempérament, et aussi par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-a-dire par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier.

L'homme, élevant sa tête au sommet de toute la création, portant au loin ses regards, comme sa pensée, embrasse un vaste horizon intellectuel. Il a l'inspection d'un maître sur ses possessions et ses esclaves ; né pour gouverner, il doit avoir l'étendue des conceptions d'un roi sur le trône. Cette ardeur de domination qui lui est si éminemment départie parmi toutes les créatures, exprime le sentiment naturel de sa supériorité et l'ascendant qui lui inspire sa dignité, sa force véritable sur ce globe. C'est encore parce qu'il voit tomber au-dessous de lui toute la chaîne des êtres, qu'en regardant au-dessus de lui il s'élance jusqu'à la contemplation d'un être souverain et créateur, dont il se reconnaît le ministre; pensée sublime, rayon éclatant, qui lui dévoile son auguste origine et ses immortelles destinées. Par l'idée de Dieu, il s'élève à tout ce qu'il y a de grand, d'infini, d'immense, en espace, en puissance, en durée, en intelligence. Il y a donc, pour ainsi parler, l'infini entre sa pensée et celle du plus intelligent des Quadrupèdes. Aussi l'homme généralise ses idées, il les abstrait ou les sépare des simples sensations physiques; il leur donne un corps par la parole; il les grave par l'écriture; enfin il vit par la pensée dans un monde rationnel tout autre que ce monde physique dans lequel rampent et sont plongées les bêtes brutes. C'est dans ce noble et éclatant univers qu'il contemple les rapports moraux des choses, comme la vertu et le vice, la beauté ou la laideur, l'harmonie ou le désordre, le juste ou l'injuste, la vérité ou l'erreur, etc., toutes relations que l'animal se montre incapable d'apercevoir. Alors l'homme peut mesurer sa course et choisir sa destinée; c'est un habitant des cieux, pour ainsi dire, voyageant sur une terre d'épreuves, s'exerçant dans une lice de dangers sous le regard de Dieu; mais l'animal, destiné à une existence toute mortelle et précaire, ne peut et ne fait que ce qu'on donne en lui la nature; il périt comme la fleur, sans souvenir de ses ancêtres, comme sans espérance en l'avenir.

OREILLARD, Buff., *Plecotus communis* Geoff., genre de Cheiroptère carnassier. — Cet animal est une des plus petites Chauves-Souris de notre pays. Il est entièrement gris, mais plus foncé en dessus qu'en dessous; on le distingue de tous les animaux de sa classe par l'énorme grandeur de ses oreilles, qui sont presque aussi longues que son corps. On en connaît deux variétés : l'une, qui habite l'Autriche, est un peu plus grande que la nôtre; l'autre, qui se trouve en Egypte, est au contraire un peu plus petite.

L'Oreillard est sans contredit l'animal le plus étrange que nous ayons en France sous le rapport de la physionomie. Quand il est en repos, ses oreilles se plissent en travers, se raccourcissent et finissent par recouvrir le canal auditif en disparaissant presque, ou du moins ne montrant que des proportions ordinaires. Cette faculté lui est d'autant plus nécessaire, qu'il habite nos maisons, nos cuisines même, et se loge le plus souvent dans des trous de murs où ses oreilles le gêneraient beaucoup et seraient continuellement froissées s'il n'avait le pouvoir de les replier à peu près comme les membranes de ses ailes.

Beaucoup plus commun chez nous que la Chauve-Souris ordinaire, s'il échappe à l'observation, c'est parce qu'il sort plus tard et

(250) Bien loin que les traditions des peuples appuient un sentiment aussi étrange, toutes au contraire nous entretiennent d'un âge d'or qui a été remplacé par l'âge de fer. Si l'homme n'était qu'un Singe modifié, eût-il rattaché à son berceau ces idées de félicité et de perfection? Fier de ses progrès en toutes choses, de sa marche ascendante, n'eût-il pas au contraire, porté un regard de mépris sur son enfance? avec quel orgueil n'eût-il pas comparé l'état auquel il se serait élevé par ses propres efforts avec l'état abject dans lequel il aurait été placé à son origine!... Et néanmoins c'est une doctrine tout opposée qui prévaut dans toute l'antiquité. Partout on rencontre le dogme de la déchéance et de la corruption croissante du genre humain. Chez tous les peuples on proclame que la vraie Religion c'était celle des ancêtres : *Antiquitas proximè accedit ad deos*, dit Cicéron. (*De legibus*, lib. II, n° 1.

a retraite, qu'il vole avec une rapidité elle, qu'à peine peut-on l'apercevoir dans obscurité, outre que ses petites dimensions avorisent son incognito. Il marche sur la erre avec plus de facilité que les autres nimaux de sa famille, et je l'ai vu quelque-ois grimper contre de vieux murs avec utant d'agilité que pourrait en mettre une ouris. Son vol est très-irrégulier, très-ca-ricieux, et l'on dirait qu'il prend à tâche e ne pas parcourir trois toises en ligne roite : il monte, il descend ; il tourne à roite, à gauche ; il va, il revient ; et tout ela par des mouvements brusques et an-uleux qu'il est presque impossible de uivre avec les yeux. Comme la Chauve-ouris, il est très-curieux, et si on veut l'at-rer en quelque endroit, il ne s'agit que 'agiter un linge blanc autour d'un bâton : il iendra aussitôt voltiger autour jusqu'à ce u'il ait reconnu cet objet étrange pour lui. lors il se remet en chasse et saisit dans s airs les plus petits Insectes.

Ses oreilles monstrueuses ne lui ont pas é données inutilement par la Nature. Je e pense pas, comme G. Cuvier, qu'elles lui ervent beaucoup pour recevoir les impres-ons de l'air et reconnaître la présence des orps contre lesquels il pourrait se heurter ; ais je crois que le sens de l'ouïe est prodi-eusement développé chez lui, parce qu'il emplace jusqu'à un certain point celui de vue, ou que du moins il lui est un puis-nt auxiliaire. En effet, comment l'Oreil-rd, avec des yeux très-petits, presque ca-hés dans les poils de son front, pourrait-, surtout lorsque la nuit est noire, aperce-ir à une certaine distance les Insectes dont se nourrit ? Il ne les voit pas, j'en suis ersuadé, mais il les entend bourdonner, et ors il se précipite vers l'endroit où son eille l'appelle, il le parcourt dans tous les ns, y fait mille tours et détours, toujours obéissant à son guide, jusqu'à ce que faible vue ait découvert l'objet de ses cherches, et qu'il ait pu le saisir. Ensuite, me semble que ceci expliquerait assez en l'irrégularité de son vol, et les mille ochets brusques qu'on lui voit décrire ns un espace quelquefois très-resserré.

OREILLE chez les Oiseaux. *Voy.* Oiseau.

ORFRAIE. *Voy.* Pygargue.

ORGANISATION des Oiseaux. *Voy.* Oi-au.

ORIOLE ou Cap-More (*Ploceus Textor*, eillot, Cuv.). — Espèce d'Oiseau du genre sserin. C'est le Troupiale mâle du Sénégal, crit par Buffon.

Le capitaine d'un vaisseau qui avait re-eilli à peu près quarante Oiseaux de Ma-gascar, du Sénégal et d'autres parties des tes d'Afrique, apporta en France deux esseurs Orioles, qu'il appela Pinsons du négal, et qui sont les seuls que nous oyions décrits jusqu'ici par les naturalis-. Ils paraissaient de différents âges ; l'aîné ait une sorte de couronne qui semblait, x rayons du soleil, d'une éclatante cou-leur d'or ; mais à la mue d'automne, elle disparut, laissant la tête simplement jaune, pour ne reparaître qu'au printemps de l'an-née suivante ; le reste du corps était d'un jaune orange, excepté les ailes et la queue, qui étaient d'un brun de terre. Le plus jeune des Oiseaux, quand il fut pris, n'avait pas encore sur la tête ce brun doré et bril-lant, et il ne l'eut qu'à la fin de la seconde année, ce qui le fit regarder comme une fe-melle ; car c'est un des caractères de l'Oiseau femelle de conserver longtemps les mar-ques de la jeunesse. Les deux Oiseaux étaient gardés dans la même cage, et vi-vaient d'abord en parfaite intelligence ; le plus jeune se tenait ordinairement sur la plus haute barre, tenant son bec près de l'autre, qui répondait à cette avance en battant des ailes d'un air de soumission.

Ayant été vus au printemps entrelacer des abacas dans les barreaux de leur cage, on s'imagina que c'était un indice de leur désir de faire un nid : on leur donna du petit jonc, et aussitôt ils bâtirent un nid assez ample pour cacher l'un d'eux entièrement. Ils recommencèrent leur travail l'année sui-vante ; mais le plus jeune, qui avait alors son plumage fait, fut renvoyé par l'autre du nid bâti le premier, et pour ne point passer pour un paresseux, il en commença un pour lui-même dans le côté opposé de la cage ; l'aîné alors ne goûtant pas cet acte d'indépendance, et continuant ses persécu-tions, ils rompirent tout à fait. Chacun continua de bâtir pour son compte ; mais ce qui était fait un jour par l'un était dé-truit par l'autre le lendemain. Latham nous dit que l'un d'eux, s'étant par hasard procuré un bout de soie à coudre, l'entrelaça dans les barreaux de sa cage ; on trouva aussi qu'il avait préféré le gris et le jaune à toute autre couleur. Un couple d'Oiseaux tresseurs est maintenant, ou au moins était encore dernièrement, à l'abbaye de Newstead.

Il paraît difficile de concevoir comment un Oiseau peut jamais être capable d'entre-lacer des matériaux de la manière qui vient d'être décrite sans autre instrument que son bec ; car il ne paraît pas que ses pattes soient pour rien dans cet ouvrage. Dans toutes les espèces de tissage pratiqué dans nos mé-caniques, le fil croisé, ou la trame, est passé entre la chaîne et le droit fil par le moyen d'une navette qui passe d'un côté à l'autre. Il est bien évident qu'un Oiseau ne peut se servir de son bec dans cette circonstance, et moins encore de son corps entier, qui est beaucoup trop gros pour cela ; et nous pensons que c'est un exemple à ajouter à tous les exemples déjà cités, et qui prou-vent que les inventions des hommes ne sont pas une imitation de l'adresse des ani-maux inférieurs ; nous ne pouvons suivre l'art du tissage à partir de son origine, puis-qu'il paraît avoir été connu dans les temps les plus reculés.

Mais quelque ancien que soit parmi les hommes l'art du tissage, il était sans doute

pratiqué par les Oiseaux tresseurs dès le temps de leur première existence, à moins que nous n'admettions cette théorie très-contestable, que l'adresse mécanique employée par les animaux inférieurs, comme les arts humains eux-mêmes, est toujours produite par la nécessité ou les événements. Il y a peu de ceux qui bâtissent avec quelque propreté qui ne montrent dans leur ouvrage plus ou moins d'adresse particulière, et ceux mêmes qui font des nids très-minces n'en sont que plus attentifs à bien entrelacer les matériaux.

ORIOLUS. *Voy.* Loriot, et Troupiale.

ORNITHOLOGIE, du grec ὄρνις, ὄρνιθος, Oiseau, et λόγος, discours, traité. — On désigne ainsi la science qui s'occupe de l'histoire naturelle des Oiseaux.

Les anciens auteurs n'ont guère mieux étudié les Oiseaux que les autres productions naturelles. Cependant on trouve dans Aristote des renseignements déjà nombreux et fort intéressants pour l'ornithologiste, et Pline lui-même ajoute divers détails à ceux qu'on connaissait déjà ; mais les erreurs de son temps, qu'il a contribué à vulgariser et qu'il nous a transmises, ne forment pas la moindre partie de ces additions. Après Pline, nous devons arriver jusqu'à la renaissance des lettres et des arts pour rencontrer des auteurs auxquels on puisse réellement donner le nom d'ornithologistes, et cependant on cherche en vain dans ces différents écrivains, comme dans les précédents, des renseignements qui puissent suffisamment éclairer l'histoire de la domestication de diverses espèces d'Oiseaux, si utile à l'économie domestique; il y est plus souvent question de ces animaux mystiques, fruits de la seule imagination. Qui ne connaît la fable ingénieuse de cet Oiseau allégorique renaissant de ses cendres, et qui fut toujours si célèbre sous le nom de Phénix? Divers Oiseaux réels jouent aussi un rôle important dans la mythologie grecque et romaine; l'Aigle, emblème de la force et du courage, était l'Oiseau de Jupiter; Junon avait le Paon si fier de sa parure; Minerve, le Hibou, etc.

Un des premiers ornithologistes de la renaissance est Belon, qui fit paraître en 1555 son *Histoire de la nature des Oiseaux avec leurs descriptions et naïfz portraicts, retirez du naturel, escrite en sept livres.* Cet ouvrage, vraiment remarquable pour le temps où il parut, contient d'intéressantes observations et des vues fort élevées non-seulement en zoologie, mais encore en anatomie. L'auteur y compare géographiquement, et pour ainsi dire pièce à pièce, le squelette de l'Oiseau et celui du Mammifère; ses généralités sur la nature des Oiseaux ne manquent pas d'intérêt, et ses descriptions font connaître bien des espèces que l'auteur a lui-même observées pour la plupart. Dans cet ouvrage de Belon, les espèces ne sont pas groupées en genres; mais néanmoins il est facile de reconnaître que celles qui ont le plus d'affinité entre elles sont placées au voisinage les unes des autres; et l'on peut trouver dans la division des livres, et surtout des premiers, l'indice de coupes de valeur supérieure à celle des genres et qu'on pourrait nommer ordres. Les Oiseaux décrits dans le second livre sont en partie les Oiseaux que les naturalistes ont nommés Oiseaux de proie. Ceux du troisième représentent les Nageurs ou Palmipèdes; le quatrième livre fait surtout connaître les Échassiers; la première partie du cinquième comprend en entier l'ordre des Gallinacés, et enfin la seconde partie ainsi que le sixième livre contiennent les Oiseaux si difficiles à caractériser d'une manière générale et qui ont reçu le nom de Passereaux.

L'ouvrage de Gesner, publié aussi en 1555, donne par ordre alphabétique l'histoire d'un grand nombre d'espèces, principalement de celles qu'ont connues les anciens ou bien qui vivent en Suisse, patrie de l'auteur. La plupart des articles de Gesner sont d'une érudition remarquable et rédigés avec plus d'originalité que ceux d'Aldrovande et de Jonston, auxquels ils ont d'ailleurs beaucoup fourni. Aldrovande, dont le zèle pour l'Histoire naturelle mérite à tous égards des éloges, s'est plutôt occupé de réunir dans son gigantesque traité tout ce que l'on avait écrit avant lui sur les Oiseaux; il réussit à compléter trois volumes in-folio, subdivisés en vingt livres. Il n'a que fort peu décrit d'espèces qui ne l'aient été avant lui; mais il a classé toutes celles qui étaient connues. Aldrovande n'admettait pas encore de genres à l'époque où il fonda des groupes que l'on peut comparer à ceux que nous nommons aujourd'hui familles. Le travail de Jonston est un résumé plus concis et accompagné de figures de recherches des anciens, auxquelles sont jointes celles de Belon, de Gesner et tout ce que Nieremberg, De Laët, Oviedo et Dupuis ont dit sur les Oiseaux de l'Amérique et de l'Inde.

L'Ornithologie de Willoughby, qui parut en 1678, est l'origine des méthodes fondées sur des caractères semblables, c'est-à-dire sur des traits inhérents aux animaux auxquels on les emprunte; la nature et surtout la forme du bec sont souvent consultées dans cette classification, à laquelle les mœurs des Oiseaux fournissent aussi des données importantes; les groupes y sont au nombre de vingt. Jean Ray, ami de Willoughby, est généralement regardé comme ayant eu une grande part à la composition de l'Ornithologie de cet auteur. On a publié après sa mort, en 1713, un traité intitulé *Synopsis methodica avium*, etc., lequel reproduit à peu de chose près la méthode de Willoughby, mais avec l'emploi de caractères nouveaux tirés surtout du nombre des plumes de la queue et de la structure intérieure du corps.

Barrère en 1741, Klein en 1750, Frisch de 1734 à 63, et Mœrhing en 1752, s'occupèrent également de l'histoire naturelle des Oiseaux; mais Linné est, pour l'Ornitholo-

e comme pour toutes les autres parties de science des corps organisés, le véritable ndateur d'une méthode rigoureuse, où mploi des caractères, entendu convena- ement, établit d'une manière tranchée s différences qui existent entre les ani- ux. En 1735 il fit paraître la première ition de son *Systema naturæ*, consistant ulement en quelques feuilles d'impres- n; puis successivement il augmenta et rigea sa méthode jusqu'à l'année 1766, ndant laquelle la douzième et dernière ition de son livre immortel vit le ir. Les Oiseaux y sont distribués en six ires. Le premier renferme les Accipitres Oiseaux de proie, dont les caractères ncipaux consistent dans la courbure du et de la dentelure de l'extrémité de la man- ule supérieure, dont les narines très-ouver- , les pieds robustes et courts, avec des on- s très-forts et très-arqués. Au deuxième ire appartiennent les Pics ou *Picæ*, dont le peut être droit ou courbé, mais toujours nique et convexe en dessus: trois divisions gent d'un côté les Promeneurs, *pedibus bulatoriis*, qui ont trois doigts libres en nt et un en arrière; d'un autre les Grim- rs, *pedibus scansoriis*, ayant deux doigts es en avant et autant en arrière; et en isième lieu les Marcheurs, *pedibus gres- ii;* ceux-ci ont trois doigts en avant me les premiers, mais l'extérieur uni à ui qui l'accompagne par une membrane i prend plus ou moins d'étendue. Le isième ordre comprend les Palmipèdes, *seres*, qui se distinguent par les membra- de leurs pieds enveloppant tous les gts. Ils ont les bords du bec ou dentelés unis et tranchants. Les Echassiers ou *llæ* composent le quatrième ordre; la part d'entre eux ont les pieds grêles, vés de manière à pouvoir entrer dans la e qui recèle les Vers et certains Reptiles t ils font leur nourriture : les uns ont re doigts, d'autres trois, et quelques- deux seulement. Le cinquième ordre, sont les Gallinacés, offre des pieds pro- s à la course, un bec convexe dont la ndibule supérieure, en forme de voûte, ouvre l'inférieure; les narines, en voûte, t recouvertes par une membrane Cartila- euse. Enfin les Passereaux, *Passeres*, au conique et pointu, aux pieds grêles et doigts libres, constituent le sixième et rier ordre, ainsi subdivisé en Crassi- res, à bec fort et gros; en Curvirostres, andibules supérieures courbées vers le t; en Emarginirostres, à pointe de la ndibule supérieure échancrée; et en Sim- irostres, à bec droit et pointu. Telle est méthode de Linné, certainement la plus urelle à son époque, et celle où les ca- tères génériques ont le plus de précision; a servi de point de départ à beaucoup bservateurs qui n'ont souvent fait que la ulariser et la perfectionner. Avant la der- re édition, donnée par Linné, de son *tema naturæ*, Brisson avait fait paraître *Ornithologie*, composée de six vol. in-4°, 1760, et son *Synopsis méthodique*, 2 vol. in-8°, 1763. L'*Ornithologie* de Brisson reçut l'accueil qu'elle méritait, et cet ouvrage est encore estimé aujourd'hui plutôt pour l'exactitude des descriptions, souvent minutieuses, que pour la bonté des figures qui l'accompagnent. La méthode de classification de l'auteur repose sur la forme des pieds, sur le nombre des doigts et sur la manière dont ceux-ci sont unis ou non entre eux par une membrane. Les douze premiers ordres renferment les Oiseaux qui, ayant la jambe couverte de plumes jusqu'au talon, présentent trois doigts libres en avant et un en arrière; les caractères qui limitent ces ordres entre eux sont tirés de la conformation du bec. Les espèces comprises dans les deux ordres suivants ont également le bas de la jambe emplumé, mais celles du treizième ont deux doigts en avant et deux doigts en arrière; celles du quatorzième ont trois doigts en avant, mais l'intermédiaire est uni par une membrane à l'extérieur jusqu'à la troisième articulation, et à l'intérieur jusqu'à la première seulement. Les douze derniers ordres sont composés d'Oiseaux dont le bas de la jambe est plus ou moins dégarni de plumes; dans les uns les doigts sont libres, mais il y a présence ou absence de pouce; dans les autres ils sont engagés en tout ou en partie dans une membrane : la forme de cette membrane, la position des jambes en dedans ou en dehors de l'abdomen, les modifications du bec, sont les caractères qui établissent la séparation des derniers ordres.

Nous avons dit que Brisson avait fait connaître avec détails un très-grand nombre d'espèces; la partie ornithologique du célèbre ouvrage de Buffon avait aussi pour but la connaissance complète des espèces; mais l'auteur, fidèle à ses premiers errements, ne s'y astreint à aucune classification méthodique. La manière neuve et brillante dont Buffon a su peindre les mœurs et les phénomènes de la vie des Oiseaux a banni l'espèce d'indifférence avec laquelle les gens du monde avaient accueilli jusqu'alors les travaux d'Histoire naturelle, et comme les Oiseaux comptent parmi les animaux les plus brillants et les plus faciles à conserver, elle n'a pas peu contribué à répandre d'une manière si générale le goût de l'Ornithologie. Combien de voyageurs ont depuis mis leurs jours en dangers pour enrichir nos collections nationales, et combien d'hommes zélés pour les sciences ont rassemblé les éléments de collections qui n'ont souvent pas moins de valeur et pas moins d'utilité! Parmi tant d'hommes généreux, Levaillant, dont nous aurons bientôt à parler, occupe sans contredit le premier rang, et mérite, autant par son courage et son dévouement que par tous les déboires qu'il eut à supporter, les éloges les plus distingués.

On a dit souvent que le genre de Buffon pouvait seul l'affranchir de tout esprit de système; nous ne saurions adopter cette opinion. Les progrès qu'il a fait faire aux

sciences, la popularité qu'il leur a donnée, eussent été plus grands encore si, comme Linné, comme Ray, l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle générale et particulière* avait scruté avec plus de rigueur, et surtout plus de suite, les rapports naturels des êtres. Comment en effet espérer de connaître, et surtout de comprendre, cette infinie variété d'espèces qui composent la classe des Oiseaux, si on ne les groupe en ayant égard à l'analogie plus ou moins évidente qu'ils ont entre eux, pour que, la connaissance d'une espèce type d'un groupe quelconque étant acquise, il soit facile à l'aide de quelques caractères de comprendre et de caractériser tous les autres? Buffon a servi l'Ornithologie par ses pompeuses descriptions, par le charme qu'il a donné à l'étude des animaux; Linné, avec sa simplicité, avec sa méthode facile, et qui certes ne lui ont pas demandé un moindre travail, a bien autant de droits à la reconnaissance des naturalistes. L'*Histoire naturelle des Oiseaux*, par Buffon, fut publiée de 1770 à 1783, et forme 12 vol. in-4 accompagnés de figures. L'auteur s'était associé de savants collaborateurs pour la compléter : tels sont Guéneau de Montbeillard, Daubenton le jeune, etc. C'est à lui et au second des naturalistes que je viens de citer que le public doit la précieuse collection appelée *Oiseaux enluminés de Buffon*, qui contient environ mille espèces exactement gravées et coloriées. Cet ouvrage a été depuis continué d'une manière non moins utile, sous le nom de *Planches coloriées pour faire suite à celles de Buffon*, par MM. Temminck et Meiffren-Laugier.

Si, avant de passer à l'énumération des ornithologistes méthodistes de la fin du dernier siècle et du commencement du nôtre, nous voulons continuer à parler des descripteurs et des monographes des Oiseaux, des noms respectables se présentent à nous et parmi eux celui de Levaillant, aussi célèbre comme voyageur que comme ornithologiste (251).

(251) Il naquit en 1753 dans la Guyane hollandaise. Son père, riche négociant, originaire de Metz, était consul à Paramaribo; il aimait passionnément les voyages et l'histoire naturelle, et ce goût décida la vocation de son fils. François, dès son enfance, faisait des collections d'Insectes et de plantes, et élevait chez lui des Oiseaux et des Singes; il lui arriva même à cette époque une catastrophe, qui fut son premier chagrin de naturaliste. Ayant laissé son Singe seul dans le petit muséum formé par lui, il le trouva, à son retour, occupé à manger les Insectes qu'il avait piqués dans ses boîtes : sa collection entomologique était bouleversée, mais le gourmand avait avalé plusieurs Scarabées avec les épingles qui les fixaient sur le liége, et il mourut des suites de cet indigeste repas.

Levaillant, âgé de dix ans, passa en Europe avec sa famille, parcourut l'Allemagne, la Lorraine, les Vosges, toujours chassant, empaillant, et accroissant rapidement ses richesses. Il avait vingt ans quand il arriva à Paris; il passa trois ans à visiter les collections de la capitale et à augmenter la sienne; mais bientôt une immense ambition vint saisir son âme : il rêva une expédition dans l'Afrique méridionale, pays encore très-peu connu, et dès lors rien ne put le retenir en France. « L'intérieur de l'Afrique, dit-il, me paraissait un Pérou; c'était la terre encore vierge, et l'enthousiasme me nommait tout bas l'être privilégié auquel cette entreprise était réservée. » Il partit pour la Hollande, et en 1780, il s'embarqua sur l'un des vaisseaux de la compagnie des Indes, qui le transporta en trois mois au cap de Bonne-Espérance. Son expédition commença sous de tristes auspices. A peine débarqué, dans son empressement à prendre possession de la contrée, il avait commencé l'exploitation du littoral sans attendre que ses effets et ses collections fussent mis à terre; il était déjà riche en Oiseaux et en Mammifères, lorsque la flotte hollandaise, mouillée dans la baie de Saldanha, fut attaquée brusquement par les Anglais. Les navires marchands allèrent s'échouer sur la côte, et Levaillant, qui en ce moment chassait le long du rivage, vit sauter en l'air celui qui portait tout son avoir; il lui fallut fuir précipitamment devant les boulets de l'escadre anglaise, qui venaient labourer à ses pieds le sable de la grève. Son fusil de chasse, l'habit léger qu'il portait et une somme de dix ducats composaient désormais toute sa fortune. Mais il s'était fait des amis dans la colonie par ses manières franches et ouvertes, et sa détresse ne fut que momentanée. Le colon Slaber l'accueillit chez lui; le fiscal de la colonie, Boërs, vint l'y chercher, le ramena au Cap, et bientôt Levaillant, comblé de bienfaits par cet homme généreux et les principaux colons, put commencer le grand voyage qu'il méditait. Le 18 octobre 1781, environ neuf mois après son arrivée, il partit du Cap pour l'intérieur de l'Afrique en se dirigeant vers l'est. « Ce fut alors, dit-il, qu'entièrement livré à moi-même, je rentrai dans l'état primitif de l'homme, et respirai pour la première fois l'air pur et délicieux de la liberté. » Son cortége était considérable : de grands chariots, de nombreux attelages, des armes, une meute de chiens, une troupe de Hottentots pour le servir, des troupeaux destinés à nourrir tout son monde, lui formaient un immense attirail. Levaillant, qui, malgré sa jeunesse, connaissait le cœur humain, avait établi dans sa petite armée une discipline sévère; chacun avait son poste et ses attributions spéciales, et tous voyaient dans Levaillant un monarque absolu : c'était en effet l'Alexandre de l'histoire naturelle, marchant à la conquête du règne animal à travers les immenses solitudes de l'Afrique. Son costume pittoresque, son chapeau ombragé d'un panache de plumes d'Autruche, son fusil, toujours sûr de ses coups, et qui ne quittait jamais, le drapeau qu'il faisait planter devant sa tente comme signe de commandement, sa fermeté prudente, son esprit ingénieux et fécond en ressources, le dévouement aveugle de ses Hottentots, tout était propre à imposer le respect aux peuplades qu'il trouvait sur son passage.

Dans cette première expédition, il longea la côte orientale de l'Afrique, et revint au Cap après sept mois d'absence. Au lieu de s'y reposer, il s'occupa sans relâche des préparatifs d'une seconde expédition. Le 15 juin 1783, il se remit en route avec une caravane plus nombreuse que la première : elle se composait de dix-neuf Hottentots, treize Chiens, trois Chevaux et cinquante-deux bêtes à corne. Tout son matériel était contenu dans trois grands chariots. Levaillant avait entrepris, dans ce dixième voyage, de traverser l'Afrique du sud au nord; mais bientôt il rencontra des obstacles insurmontables : l'aridité du sol et le manque d'eau firent périr la moitié de ses bêtes de charge; il se vit forcé d'abandonner une partie de ses équipages, passa la rive gauche de l'Orange, et, suivi seulement de quelques-uns de ses plus fidèles Hottentots, il alla explorer des contrées plus accessibles.

En s'avançant dans ces pays inconnus, il prit successivement pour guides les naturels de chaque

Après Levaillant nous mentionnerons nnerat, qui enrichit son *Voyage aux Indes à la Chine* de beaucoup de figures et de escriptions d'Oiseaux, parmi lesquels on marque le Coq sauvage appelé depuis Coq nnerat; Pennant, Merren, Bruce, Molina Azara et beaucoup d'autres ont également ntribué aux progrès de la science ornicologique, et de nos jours divers ouvrages nportants ont aussi été publiés. Nous citens ceux de Vieillot (*Oiseaux chanteurs, alerie des Oiseaux*, etc.), qui ont déjà pluieurs années; ceux de M. Temminck (*Hist. s Pigeons*, avec la suite, par madame Knip auline de Corcelle] et M. Florent Prévost); M. Lesson (*Histoire naturelle des Oiseaux-ouches*) et ceux pleins de luxe que M. Gould fait paraître dans ces dernières années; ls sont la *Monographie des Toucans* ou *omphastidés;* la *Centurie des Oiseaux de Himalaya*, la *Monographie des Couroucous*, *Histoire des Oiseaux d'Europe*, etc. Les oyages modernes ont aussi fourni beaucoup d'espèces nouvelles, et les relations dans lesquelles les animaux sont publiés possèdent aussi de fort bonnes figures. Ceux des naturalistes français occupent le premier rang. Tels sont les voyages de MM. Quoy et Gaimard, Garnot et Lesson, etc., pour les voyages maritimes; de Savigny, Geoffroy, d'Orbigny, etc., pour ceux d'intérieur. L'Ornithologie d'une partie de l'Amérique méridionale que publie M. d'Orbigny, est due à ce naturaliste et à M. de La Fresnaye, qui a publié aussi un grand nombre d'excellents articles dans le *Magasin de Zoologie*. Parmi les étrangers nous nommerons MM. Ruppel, Kemprick, Ehrenberg et Smith, pour l'Afrique; M. Ch. Bonaparte pour l'Amérique du nord, et M. Siebold pour le Japon; les Oiseaux ont été en partie publiés par M. Temminck; l'Europe en particulier n'a pas été moins étudiée, et son Ornithologie, grâce aux recherches de MM. de Nauman, Meyer et Wolf pour l'Allemagne, de Pennant, etc., pour l'Angleterre; de Bonelli, Savi, Ch. Bo-

rde, dont il gagnait l'estime et l'amitié par sa inchise, son audace, sa prudence, et surtout par s présents distribués à propos. Ce fut ainsi qu'il rvint de proche en proche jusque sur le territoire s Boschismans, qui étaient la terreur des peuades voisines, et dont il se concilia bientôt l'affction. Il espéra réaliser par leur secours le projet gantesque qu'il avait conçu de traverser diamélement l'Afrique; mais il dut bientôt renoncer à s espérances. Il pénétra avec eux jusque par delà tropique du Capricorne, à trois cents lieues du p, puis il regagna son camp sur les bords de la ière d'Orange, et se remit en route pour le Cap, il arriva après des fatigues, des privations et des ngers de toute espèce. Son absence avait duré ize mois. En 1784, il partit du Cap et revint en ance avec ses richesses zoologiques; là il s'occupa la publication de ses deux voyages et de l'arngement de ses collections. Le récit de ses avenres offre tout l'intérêt d'un roman. Ses grandes sses, dignes des héros d'Homère, où il a pour bler les Éléphants, les Girafes, l'Hippopotame et le i oc ros; les paisibles veillées du bivouac interompues par la visite nocturne du redoutable Lion, i vient rôder autour du camp, et, quoique silenieux et invisible, jette une terreur instinctive parmi us les animaux de la caravane; les réceptions ospitalières faites à Levaillant par les hordes sauges qu'il vient visiter; les détails de mœurs qui ous font connaître les bons Hottentots; les incints variés de la vie nomade, les souffrances et les ils du voyage, tout attache vivement le lecteur. ous sympathisez avec l'infortuné naturaliste, que vore la soif, et qui, étendu sur la terre, attend vec une ardente inquiétude l'orage bienfaisant dont s Hottentots lui annoncent successivement les gnes précurseurs; vous vous sentez rafraîchi mme lui par ces larges et abondantes gouttes de uie, auxquelles il présente avidement sa poitrine abrasée; vous partagez son découragement, ses spérances, son allégresse, lorsque, après de ngues journées de marche dans les sables arides, voit paraître une herbe courte et fine, indice du oisinage des eaux, et que bientôt après se font ntendre les lointains mugissements des flots de la rande Rivière, vers laquelle hommes, Chevaux, eufs, Chèvres, Moutons, tout à l'heure épuisés de igue, galopent à l'envie pour s'y plonger avec dées. L'intérêt de cette relation est si vif, que des envieux ont mis en doute la véracité de l'auteur : le voyageur Barrow a accusé Levaillant d'avoir inventé des noms de peuplades qui n'avaient jamais existé! mais le missionnaire Campbell, moins sceptique ou peut-être moins jaloux que Barrow et Lichtenstein, a reconnu l'exactitude de Levaillant en tout ce qui concerne les mœurs et les usages des Hottentots.

Quant à ses collections, qui formaient presque sa seule richesse (car son expédition l'avait plus qu'à demi ruiné), il les offrit au gouvernement, mais les embarras de la révolution en retardèrent l'achat; pendant qu'il rédigeait ses ouvrages, il fut emprisonné comme suspect, et ne dut la vie qu'à la réaction du 9 thermidor. Enfin une partie de sa collection fut achetée par le gouvernement, qui la paya en livres *duplicata* des bibliothèques nationales : le reste fut vendu à l'ornithologiste Temminck, et passa en Hollande. Ce résultat malheureux de tant de fatigues, de travaux et de sacrifices bien a profondément l'âme de Levaillant, et le ton général de ses ouvrages s'en est ressenti; on y reconnaît un homme qui sent sa valeur, et qui s'indigne d'avoir été méconnu. Il mourut en 1824, âgé de soixante et onze ans, dans une petite terre qu'il possédait à la Noue, près de Sézanne.

Outre la relation de ses deux voyages, il a publié douze volumes *in-folio* sur les Oiseaux de l'Afrique, de l'Amérique et des Indes. Cet immense travail, qui assure à son auteur l'immortalité, ne brille pas par le style; Levaillant était peu habitué à écrire, et ce furent Casimir Varon et Legrand d'Aussy qui rédigèrent ses ouvrages; mais il ne faut donner à cette coopération qu'une importance grammaticale : toutes les idées et même les expressions appartiennent à Levaillant, comme le prouvent ses correspondances particulières, où se retrouvent les mêmes pensées que dans ses livres, exprimées de la même manière. Au reste, si la forme en est souvent incorrecte et quelquefois un peu déclamatoire, le fond est très-remarquable au point de vue de l'Histoire naturelle; on y admire l'observation sagace des mœurs des Oiseaux, la description exacte de leurs caractères extérieurs, une détermination judicieuse des espèces, et des artifices de chasse d'une merveilleuse subtilité : joignez à cela les belles planches du dessinateur Barraband, et vous verrez dans l'œuvre ornithologique de Levaillant un monument qui doit vivre autant que la science.

naparte, etc. pour l'Italie; de Gerardin, Vieillot et quelques autres pour la France, et surtout de Temminck pour presque toute l'Europe (*Manuel d'Ornithologie*, ou *Histoire naturelle des Oiseaux d'Europe*), sont présentement très-bien connus. Beaucoup d'autres noms devraient être cités ici; mais l'énumération de toutes les personnes auxquelles l'Ornithologie est redevable de ses progrès nous entraînerait plus loin que ne le comporte la nature de cet article.

Toutefois nous ne terminerons pas cet article sans donner un court aperçu biographique sur un célèbre ornithologiste étranger, Audubon. Observateur, iconographe, écrivain, il étudia toute sa vie les formes et les mœurs des Oiseaux. Son pinceau fidèle nous a transmis les unes, et sa plume a su décrire admirablement les autres. Ce n'est plus M. le comte de Buffon rasé, coiffé, poudré, le jabot étalé sur la poitrine, et l'épée au côté, s'asseyant à son bureau, s'indignant de sang-froid contre le Tigre, et, de sa main couronnée d'une manchette de dentelle, adressant à la postérité les lignes harmonieuses que voici: « Le Tigre n'a pour instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance la race entière des monstres qu'il produit ! ! ! » — Tel n'est pas le sauvage Audubon : c'est l'homme des bois à la chevelure longue et flottante, aux traits fortement exprimés, à l'œil ardent et mobile, portant en sautoir un fusil et une gibecière, et dessinant debout, en plein vent ses Oiseaux chéris, dont il saisit au vol les évolutions rapides et les attitudes capricieuses. Commensal fidèle de ceux dont il s'est fait l'historien, il les étudie le soir, et passe la nuit au pied de l'arbre qui les abrite, pour les étudier le matin, en attendant qu'il puisse, sous quelque hutte hospitalière, tracer leur biographie dans un style qui causerait à Buffon des déplaisirs mortels. En voulez-vous un échantillon? Ecoutez-le raconter les premières impressions de son enfance, qui décidèrent sa vocation d'ornithologiste.

« J'ai reçu, dit-il, la vie et la lumière dans le nouveau monde; mes aïeux étaient Français et protestants. Avant que j'eusse des amis, les objets de la nature matérielle frappèrent mon attention et émurent mon cœur. Avant de connaître et de sentir les rapports de l'homme avec ses semblables, je connus et je sentis les rapports de l'homme avec les êtres inanimés. On me montrait la fleur, l'arbre, le gazon, et non-seulement je m'en amusais comme font les autres enfants, mais je m'attachais à eux. Ce n'étaient pas mes jouets, c'étaient mes camarades. Dans mon ignorance je leur prêtais une vie supérieure à la mienne, et mon respect, mon amour pour ces objets insensibles datent d'une époque si éloignée que je ne puis me la rappeler. C'est une singularité trop curieuse pour être passée sous silence; elle a influé sur toutes mes idées, sur tous mes sentiments; je répétais à peine les premiers mots qu'un enfant bégaye, et qui font tressaillir le cœur de sa mère, je pouvais à peine me soutenir sur mes pieds, et déjà les teintes variées du feuillage et la nuance profonde du ciel azuré me pénétraient d'une joie enfantine; mon intimité commençait à se former avec cette Nature que j'ai tant aimée, et qui m'a payé mon culte par de si vives jouissances : intimité qui ne s'est jamais interrompue ni affaiblie, et qui ne cessera que devant mon tombeau. »

En passant de la première à la seconde enfance, Audubon sentit se développer dans son âme le besoin de converser avec la nature physique, qu'il avait éprouvé dès le berceau. Quand il ne pouvait s'enfoncer dans les forêts, ou grimper sur les rochers, ou parcourir les rivages de la mer, il lui semblait qu'il n'était pas chez lui; et pour transporter la campagne dans sa maison, il peuplait sa chambre d'Oiseaux. Son père, homme à l'âme poétique et religieuse, se prêtait complaisamment aux goûts de son unique enfant, fournissait à toutes les dépenses qu'ils entraînaient, et dirigeait lui-même son fils dans l'étude des Oiseaux, de leurs migrations, de leurs amours, de leurs gestes et de leur langage. A dix ans, Audubon, qui aurait voulu s'approprier la nature entière, et qui voyait avec désespoir que les Oiseaux empaillés ne pouvaient conserver l'éclat de leurs couleurs et la beauté de leurs formes, entreprit de les dessiner; mais ses premiers essais furent malheureux, son crayon donna naissance à des myriades de monstres, qui ressemblaient à des Quadrupèdes et des Poissons tout aussi bien qu'à des Oiseaux; ce premier revers ne le découragea pas; plus les Oiseaux étaient mal dessinés, plus les originaux lui semblaient admirables. Cependant, tout en traçant ces informes ébauches, il étudiait l'Ornithologie comparée dans ses plus minutieux détails. Son père, loin de contrarier son penchant pour la peinture, l'envoya à Paris; il y étudia les principes du dessin sous la direction du célèbre Dâvid. Bientôt il se lassa des nez, des bouches et des têtes de Chevaux, et retourna dans ses forêts, où il reprit ses études favorites avec plus d'ardeur qu'auparavant.

Peu après son arrivée en Amérique, il devint époux et père, mais il fut avant tout naturaliste, malgré les représentations de ses amis. Sa fortune subit de notables diminutions : son enthousiasme ornithologique s'accrut d'autant : il rêvait depuis longtemps la conquête des vieilles forêts du continent américain; il entreprit seul de longs et périlleux voyages, visita dans leurs plus secrets asiles les plages de l'Atlantique, les rives des lacs et des fleuves, et, après plusieurs années, il vit peu à peu se compléter la collection de ses dessins. Alors, pour la première

ois, des idées de gloire et d'immortalité vinrent se glisser dans son âme, et il tressaillit de bonheur et de courage en pensant que le burin d'un graveur européen pouvait rendre impérissable le fruit de tant de fatigues et de labeur. Mais une épreuve terrible l'attendait.

« Après avoir, dit-il, habité pendant plusieurs années les rives de l'Ohio, dans le Kentucky, je partis pour Philadelphie. Mes dessins, mon trésor, mon espoir, étaient soigneusement emballés dans une malle, que je fermai et que je confiai à l'un de mes parents, non sans le prier de veiller avec le plus grand soin sur ce dépôt si précieux pour moi. Mon absence dura six semaines. Aussitôt après mon retour, je demandai ce qu'était devenue ma malle, on me l'apporta, je l'ouvris : jugez de mon désespoir, il n'y avait plus dans la malle que des lambeaux de papiers, déchirés, morcelés, presque en poussière; lit commode et doux sur lequel reposait toute une couvée de Rats du Nord. Un couple de ces animaux avait rongé le bois, s'était introduit dans la boîte, et y avait installé sa famille; voilà tout ce qui me restait de mes travaux; près de deux mille habitants de l'air dessinés et coloriés de ma main étaient anéantis. Une ardeur brûlante traversa mon cerveau comme une flèche de feu, tous mes nerfs ébranlés frémirent, j'eus la fièvre pendant plusieurs semaines. Enfin la force physique et la force morale se réveillèrent en moi, je repris mon fusil, mon album, ma gibecière, mes crayons, et je me replongeai dans mes forêts, comme si rien ne fût arrivé. Me voilà recommençant tous mes dessins, et charmé de voir qu'ils réussissaient mieux qu'auparavant. Il me fallut trois années pour réparer le dommage causé par les Rats : ce furent trois années de bonheur. »

Mais à mesure que la collection d'Audubon grossissait, les lacunes qui s'y trouvaient encore étaient d'autant plus apparentes et plus pénibles pour lui, qu'elles devenaient plus rares : supplice inévitable d'une ambition qui a déjà fait beaucoup de chemin, et qui près d'atteindre son but, ne peut plus marcher que lentement. Enfin, par un suprême et généreux effort, il réunit les restes de sa fortune, passa dix-huit mois dans les solitudes les plus reculées des forêts américaines, et son œuvre fut achevée. « Alors, dit-il, j'allai visiter ma famille, qui habitait la Louisiane, et, emportant avec moi les Oiseaux du nouveau continent, je fis voile pour le vieux monde. »

Il lui fallait un graveur et des souscripteurs pour exécuter et défrayer la publication la plus téméraire qu'ait jamais inspirée l'Histoire naturelle. Il s'agissait de graver quatre cents planches gigantesques et deux mille figures d'Oiseaux coloriés, tous représentés dans leurs dimensions naturelles, depuis l'Aigle jusqu'au Passereau, et dont chacun est placé sur l'arbre qu'il affectionne, avec sa femelle et ses petits, poursuivant sa proie favorite ou becquetant son fruit de prédilection, enfin combattant ses ennemis ou ses rivaux. En approchant de l'Europe, Audubon ne pouvait se défendre d'une terreur profonde : s'il ne trouvait pas à son arrivée de hauts et puissants patrons pour le soutenir et le protéger, l'indigence et l'oubli allaient être la récompense de ses héroïques travaux. Ce ne fut pas en France qu'il vint les chercher : il savait bien qu'une entreprise purement scientifique, dont le succès avait pour première condition la persévérance, offrait peu de chances de réussite dans un pays tel que le nôtre, où l'on commence tant de choses, et où si peu sont achevées; où la Bibliothèque de la rue Richelieu n'a pas encore son catalogue; où le Louvre a montré jusqu'en ces derniers temps aux étrangers stupéfaits les ruines pendantes d'un édifice qui n'a jamais été bâti. Ce fut dans la Grande-Bretagne que se rendit notre naturaliste : là, Audubon, Français d'origine et Américain par adoption (double titre à la malveillance britannique,) se vit accueilli avec cordialité et magnificence par les notabilités scientifiques, commerciales et politiques de l'Ecosse et de l'Angleterre. Les encouragements moraux et matériels ne lui firent pas défaut, et il put commencer et finir cet immortel ouvrage, qui nous donne l'aspect du nouveau monde avec sa végétation, son atmosphère, et jusqu'aux teintes du ciel et des eaux.

ORNITHORHYNQUE, genre de Mammifères de la famille des Edentés monotrèmes. — Les Ornithorhynques (d'Ὄρνις, Oiseau, et ῥύγχος, bec) manquent de dents véritables, mais ils ont à chaque maxillaire deux tubercules fibreux, aplatis, quadrilatères à leur couronne, n'ayant ni émail, ni substance osseuse, et qui ont été comparés à des dents; leur museau consiste en un véritable bec analogue à celui des Canards, corné, élargi, déprimé, dentelé sur les bords, portant les narines à sa base supérieure; les pieds sont palmés, ceux de derrière portent un ergot analogue à celui des Oiseaux. On a débité beaucoup de contes sur ces singuliers animaux.

Le Mouflengong ou Ornithorhynque paradoxal (*Ornithorhynchus paradoxus*, Blumemb.) Cet animal est certainement l'être le plus singulier qui existe dans la Nature, et il semble avoir été créé exprès pour embarrasser les naturalistes. Sa tête est ce qu'il y a de plus extraordinaire. Au premier coup d'œil, elle est postérieurement recouverte d'un poil court et lisse; la petitesse des yeux et le manque d'oreilles, ainsi que la forme générale du crâne, lui donne un peu l'apparence de celle d'une Taupe; mais ce crâne se prolonge antérieurement en un véritable bec, muni de membranes cornées, courtes et presque flottantes à sa base. Dans ce bec se trouve deux langues soudées : une, longue, extensible, hérissée de poils courts et serrés; une, courte, épaisse, portant en avant deux petites pointes charnues. L'animal est à peu près de la grosseur d'un Lapin de garenne; son corps est allongé, presque

cylindrique ainsi que celui d'un Phoque, couvert de poils roussâtres, menus et lisses, terminé par une queue courte, mais aplatie comme celle d'un Castor, et lui servant également de gouvernail quand il nage; ses jambes sont très-courtes; les pieds de celles de devant sont munis d'une membrane qui, non-seulement réunit les doigts, mais dépasse de beaucoup les ongles, et il résulte de cette bizarrerie sans exemple que les doigts semblent comme perdus dans une sorte de nageoire. Dans les pieds de derrière la membrane se termine à la racine des ongles : mais ils ont une autre singularité non moins remarquable; ils sont armés, comme les pattes d'un Coq, d'un ergot particulier, long, pointu, posé sur une glande et non porté par un os, ce qui le rend légèrement mobile quand il appuie sur un corps étranger. Cet ergot est percé dans sa longueur d'un canal par où s'échappe une liqueur onctueuse, que les naturalistes ont dit venimeuse, quoiqu'il n'en soit rien. La femelle manque d'ergot, mais elle a à la place un petit trou, ou plutôt une fente longue au plus d'une ligne (2 millim.), épanchant la même liqueur quand la glande est comprimée. Enfin, l'anatomie de l'animal offre des faits si étranges, qu'on y retrouve des caractères appartenant aux Oiseaux, aux Reptiles et aux Mammifères de plusieurs ordres.

L'Ornithorhynque a soulevé plusieurs polémiques toutes plus curieuses les unes que les autres, et c'est le scalpel à la main que les naturalistes ont fait et soutenu les romans les plus bizarres, faute de connaître les mœurs de l'animal, ses habitudes, dont ils traitent si dédaigneusement l'étude de roman. Citons quelques-unes de leurs opinions vraiment fantastiques. En 1827, les *Annales des sciences naturelles* inséraient un article anonyme, traduit de l'*Anthologie de Florence*, dont voici quelques échantillons : « L'Ornithorhynque habite les marais de la Nouvelle Hollande : il fait, parmi des touffes de roseaux, sur les bords des eaux, un nid qu'il compose de bourre et de racines entrelacées, et y dépose deux œufs blancs, plus petits que ceux des Poules ordinaires; il les couve longtemps, les fait éclore comme les Oiseaux et ne les abandonne que s'il est menacé par quelque ennemi redoutable. Il paraît que pendant tout ce temps il ne mange ni semence ni herbe, et qu'il se contente de vase prise à sa portée, ce qui suffit pour le nourrir. Il plonge, etc., et n'emploie ordinairement qu'une narine pour respirer l'air. Le mâle, le seul qui soit armé d'un éperon à la jambe de derrière, emploie cette arme contre ses agresseurs. La blessure qu'il fait produit une inflammation et une très-vive douleur, mais il n'y a pas d'exemple quelle ait occasionné la mort. » Et qu'on ne croit pas que ceci est un conte, un puff de journaliste, comme disent les Américains. Des hommes du premier mérite, des naturalistes les plus distingués ont voulu prouver, le scalpel à la main, que l'Ornithorhynque fait des œufs, et ils se sont tellement complu dans cette opinion, que plusieurs ont nié à Meckel que la femelle ait deux mamelles, lors-même qu'ils les voyaient. Examinons donc si tout ce merveilleux se soutiendra devant les observations des voyageurs, et racontons l'histoire de cet animal telle que la racontent ceux qui l'ont étudié dans la Nouvelle-Hollande.

Le Mouffengong est un animal nocturne, qui fuit la clarté du soleil parce qu'elle l'incommode, et qui ne sort que le soir et le matin, pendant le crépuscule, pour aller nager sur le bord des marais et des rivières. Il habite des terriers qu'il creuse sur les dunes, le plus près de l'eau possible, et qui ont la profondeur et la largeur d'un terrier de Lapin. Il ne fait pas de nid au milieu des roseaux, mais au fond de son trou; il n'y pond pas deux œufs gros comme ceux d'une Poule, car son bassin, très-étroit ne permettrait pas le passage à un œuf même beaucoup plus petit, mais il y met bas trois ou rarement quatre petits, qui sont presque nus en naissant, et qui n'ont pas alors plus d'un pouce et demi (0,041) de longueur quoique, à l'âge adulte, ils atteignent vingt pouces (0,542); c'est-à-dire qu'au moment de leur naissance, leur taille, comparée à celle de leurs parents, est à peu près la même proportionnellement que dans les autres animaux. La femelle allaite ses petits, et voilà ce qui a embarrassé les naturalistes; car comment avec un bec corné, disent-ils, les petits peuvent-ils téter? Mais la Nature y a pourvu. La femelle a bien réellement des mamelles sur le ventre, mais elles manquent de mamelon, et les canaux excréteurs du lait viennent au contraire aboutir à une petite fossette enfoncée. Le jeune Ornithorhynque saisit avec un côté de son bec une grande partie de la mamelle, la presse, et le lait est ramassé avec sa langue double à mesure qu'il sort, sans qu'il y ait même besoin de succion. Les Ornithorhynques ne vivent ni de semences ni d'herbe, et encore moins de vase, mais de Vers et d'Insectes aquatiques. Sans cesse ils nagent sur les bords vaseux des marais, et ils barbotent dans la boue et dans les herbes absolument à la manière des Canards. Ils nagent parfaitement bien, avec beaucoup de vitesse, et plongent à une assez grande profondeur pour ramasser les Insectes du fond de l'eau; puis ils viennent respirer à la surface non pas avec une seule narine, mais avec les deux, qui sont placées fort près l'une de l'autre, et au premier quart de longueur de la mandibule supérieure du bec, près de sa base. Quant à l'ergot du mâle, ce n'est point une arme, comme l'ont dit quelques personnes, encore moins un organe pour maintenir la femelle pendant l'accouplement qui se fait de la même manière que chez les autres Mammifères; c'est tout simplement un organe sécréteur analogue aux glandes que les Oiseaux, et surtout les Oiseaux aquatiques, ont sur le croupion. L'animal avant d'entrer dans l'eau et après en être

sorti, se passe à plusieurs reprises les pattes de derrière sur le corps, se lisse le poil, et répand dessus la liqueur onctueuse qui, chez le mâle, est sécrétée par l'ergot, et chez la femelle par la petite ouverture qui le remplace. Cette liqueur a la propriété, toujours comme chez les Oiseaux, de rendre le pelage imperméable à l'eau. Du reste, ces animaux sont tout à fait inoffensifs, et ne cherchent pas plus à piquer qu'à mordre, quoi qu'on en ait dit. Sur la terre, la brièveté de leurs membres les force à ramper, et cependant leur marche est assez vive. Aussitôt qu'ils se croient en danger, ils se jettent à l'eau, dont ils ne s'éloignent guère, ou s'enfoncent dans leurs terriers s'il en sont à proximité. Leurs habitudes ont beaucoup d'analogie avec celles de nos Rats d'eau.

M. Bennet, qui habitait Sydney en 1832 et 1833, conserva pendant assez longtemps un Ornithorhynque dans un tonneau où il avait mis de l'herbe et de la vase. Il le nourrissait soit avec du pain trempé dans l'eau, mélangé avec des œufs cuits à dur et de la viande hachée. Il était fort doux et montrait quelque intelligence; par exemple, comme on le conduisait quelquefois à l'eau en le tenant en laisse au moyen d'un ruban qu'on lui attachait à la jambe, il apprit très-vite à connaître le chemin qui menait à la rivière, et marchait devant ceux qui l'y conduisaient. On remarqua qu'il plongeait souvent, qu'il nageait toujours en remontant le courant, qu'il cherchait de préférence les endroits herbeux pour barboter, etc. De temps à autre il sortait de l'eau, venait se coucher sur l'herbe du rivage, et s'occupait avec beaucoup d'action à se lisser les poils avec les pieds de derrière, jusqu'à ce qu'ils devinssent lustrés et brillants. M. Bennet fit beaucoup de recherches pour savoir si ces animaux faisaient des œufs ou des petits; il fit ouvrir un grand nombre de leurs terriers, et enfin, dans l'un d'eux, il trouva une femelle avec trois petits qui venaient de naître, mais jamais le moindre fragment d'œuf ni de coquille. Les petits étaient fort bien portants, et la mère fort maigre; il lui pressa les mamelles et il en sortit du lait, mais en fort petite quantité. En captivité, la mère dormait tout le jour à côté de ses petits, et la nuit elle s'occupait constamment à chercher les moyens de se sauver; elle grattait contre les murailles et parvenait à y faire des trous. Elle mourut de chagrin après une quinzaine de jours. Les petits, que l'on nourrissait comme je l'ai dit plus haut, vécurent. Ils étaient fort gais, fort lestes, et jouaient comme de petits Chiens avec assez de grâce. L'un deux, au moyen de ses ongles, grimpa en assez peu de temps jusqu'au haut d'une bibliothèque. Ils étaient fort capricieux, et changeaient souvent de place sans aucune raison appréciable; ils dormaient la plus grande partie de leur temps, et pour cela ils se retiraient dans les endroits les plus obscurs de l'appartement.

Autrefois l'Ornithorhynque était très-commun dans la rivière Népéan et au pied des montagnes Bleues; aujourd'hui on ne le trouve plus guère qu'à New-Castle, Fish-River près Bathurst, et dans le Macquarie et le Campbell. On a cru qu'il y en avait plusieurs espèces, parce qu'il varie beaucoup de taille et de couleur; mais il paraît, au moins jusqu'à ce jour, que ces prétendues espèces ne sont que des variétés de l'Ornithorhynque paradoxal. Les auteurs qui se sont le plus occupés de l'anatomie de ces animaux si extraordinaires sont : Meckel, Blumenbach, Everard-Home, Vander-Hœven, Rudolphi, Knox, Patrich-Hill, de Blainville, Georges et Frédéric Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, etc.

ORTHOTOME, Horfield.—Type d'un genre nouveau d'Oiseaux très-voisins des Pomathoriens, des Sittelles et des Souimangas, et dont on connaît trois espèces toutes originaires de l'Inde.

L'Orthotome à tête rousse, par son mode particulier de nidification, est un Oiseau des plus remarquables. Son nid, que M. de Lafresnaye a fait connaître (*Mag. de Zool.*, sixième année, pl. 53), est placé artistement entre deux grandes feuilles faufilées ensemble par leurs bords avec des fils de coton; il y est lui-même assujetti au moyen d'autres fils qui sortent de ces feuilles par de petits trous, et forment à l'extrémité des espèces de nœuds ou de petites houppes qui y sont appliquées comme pour l'y retenir. Ce nid est composé d'une bourre souvent roussâtre et des plus mollettes, et de fibres de graminées très-déliées. Les œufs, selon le colonel Sikes, sont au nombre de deux, d'une forme oblongue, de couleur rouge, et longs de treize vingtièmes du pouce anglais. « Le nid que je possède, dit M. de Lafresnaye, est profond de deux pouces sur seize à dix-huit lignes de diamètre à l'ouverture.

« Est-ce à cet Oiseau, poursuit-il, qu'on doit appliquer la description de la *Sylvia sutoria* des auteurs? Je ne le pense pas, d'après la description trop succincte de Gmelin : *Tota flava, minima, tres pollices longa;* or, cette description ne convient à notre espèce ni par le plumage ni par les proportions : il est donc présumable que plusieurs petites espèces indiennes (car le *Sylvia sutoria* est de l'Inde) ont ce genre si particulier de nidification.

« Je crois retrouver dans la forme étroite et profonde de ce nid, dans la manière même dont il est en quelque sorte faufilé aux deux feuilles qui l'entourent, les plus grands rapports avec les nids de quelques-unes de nos petites espèces de nos Fauvettes des roseaux : étroit et profond comme lui et comme lui faufilé, non à des feuilles, mais à des joncs et à des graminées entre lesquels ils sont placés et fixés au moyen de fils que l'Oiseau a entortillés autour de leurs tiges, qu'il a souvent même fendues pour les y faire passer de part en part, avec la pointe de son bec.

« Ce grand rapport de nids, joint à un que

je retrouve dans les formes des Orthotomes et de certaines Rousserolles, tels que les tarses longs et déliés, les ailes très-courtes et très-arrondies, une queue étagée et un bec mince, délié et droit, me font penser qu'ils doivent être groupés près d'elles, si toutefois ils ne leur sont pas congénères. Si les feuilles entre lesquelles les nids sont placés appartenaient à des plantes ou à des arbustes de marais, ce serait un fait de plus à l'appui de mes conjectures ; mais les auteurs n'en disent rien. »

ORTOLAN (*Emberiza hortulana*), espèce de Bruant de la famille des Passereaux conirostres. — Cet Oiseau, célèbre par la délicatesse de sa chair, est commun dans le midi de l'Europe. C'est un morceau très-fin et très-recherché. A la vérité, ces Oiseaux ne sont pas toujours gras lorsqu'on les prend; mais il y a une méthode assez sûre pour les engraisser.

On les met dans une chambre parfaitement obscure, c'est-à-dire dans laquelle le jour extérieur ne puisse pénétrer ; on l'éclaire avec des lanternes entretenues sans interruption, afin que les Ortolans ne puissent point distinguer le jour de la nuit; on les laisse courir dans cette chambre, où l'on a soin de répandre une quantité suffisante d'avoine et de millet : avec ce régime ils engraissent extraordinairement, et finiraient par mourir de gras-fondure (252), si l'on ne prévenait cet accident en les tuant à propos. Lorsque le moment a été bien choisi, ce sont de petits pelotons de graisse, et d'une graisse délicate, appétissante, exquise, mais elle pèche par son abondance même, et l'on ne peut en manger beaucoup : la Nature, toujours sage, semble avoir mis le dégoût à côté de l'excès, afin de nous sauver de notre intempérance.

Les Ortolans gras se cuisent très-facilement, soit au bain-marie, soit au bain de sable, de cendre, etc., et l'on peut très-bien les faire cuire ainsi dans une coque d'œuf naturelle ou artificielle, comme on y faisait cuire autrefois les Bec-Figues.

On ne peut nier que la délicatesse de leur chair, ou plutôt de leur graisse, n'ait plus contribué à leur célébrité que la beauté de leur ramage : cependant, lorsqu'on les tient en cage, ils chantent au printemps, à peu près comme le Bruant ordinaire, et chantent la nuit comme le jour; ce que ne fait pas le Bruant. Dans les pays où il y a beaucoup de ces Oiseaux, et où par conséquent ils sont bien connus, comme en Lombardie, non-seulement on les engraisse pour la table, mais on les élève aussi pour le chant, et M. Salerne trouve que leur voix a de la douceur. Cette dernière destination est la plus heureuse pour eux, et fait qu'ils sont mieux traités et qu'ils vivent davantage; car on a intérêt de ne point étouffer leur talent en les excédant de nourriture. S'ils restent longtemps avec d'autres Oiseaux, ils prennent quelque chose de leur chant, surtout lorsqu'ils sont fort jeunes; mais je ne sache pas qu'on leur ait jamais appris à prononcer des mots, ni à chanter des airs de musique.

Ces Oiseaux arrivent ordinairement avec les Hirondelles ou peu après, et ils accompagnent les Cailles ou les précèdent de fort peu de temps. Ils viennent de la basse Provence, et remontent jusqu'en Bourgogne, surtout dans les cantons les plus chauds où il y a des vignes : ils ne touchent cependant point aux raisins, mais ils mangent les Insectes qui courent sur les pampres et sur les tiges de la vigne. En arrivant ils sont un peu maigres, parce qu'ils sont en amour. Ils font leurs nids sur les ceps, et les construisent assez négligemment, à peu près comme ceux des Alouettes : la femelle y dépose quatre ou cinq œufs grisâtres, et fait ordinairement deux pontes par an. Dans d'autres pays, tels que la Lorraine, ils font leurs nids à terre, et par préférence dans les blés.

La jeune famille commence à prendre le chemin des provinces méridionales dès les premiers jours du mois d'août; les vieux ne partent qu'en septembre, et même sur la fin. Ils passent dans le Forez, s'arrêtent aux environs de Saint-Chaumont et de Saint-Etienne : ils se jettent dans les avoines, qu'ils aiment beaucoup; ils y demeurent jusqu'aux premiers froids, s'y engraissent, et deviennent pesants au point qu'on les pourrait tuer à coups de bâton. Dès que le froid se fait sentir, ils continuent leur route pour la Provence; c'est alors qu'ils sont bons à manger, surtout les jeunes : mais il est plus difficile de les conserver que ceux que l'on prend au premier passage. Dans le Béarn, il y a pareillement deux passes d'Ortolans, et par conséquent deux chasses, l'une au mois de mai, et l'autre au mois d'octobre.

Quelques personnes regardent ces Oiseaux comme étant originaires d'Italie, d'où ils se sont répandus en Allemagne et ailleurs; cela n'est pas sans vraisemblance, quoiqu'ils nichent aujourd'hui en Allemagne, où on les prend pêle-mêle avec les Bruants et les Pinsons : mais l'Italie est un pays plus anciennement cultivé ; d'ailleurs il n'est pas rare de voir ces Oiseaux, lorsqu'ils trouvent sur leur route un pays qui leur convient, s'y fixer et l'adopter pour leur patrie, c'est-à-dire pour s'y perpétuer. Il n'y a pas beaucoup d'années qu'ils se sont ainsi naturalisés dans un petit canton de la Lorraine situé entre Dieuze et Mulée, qu'ils y font leur ponte, qu'ils y élèvent leurs petits, qu'ils y séjournent, en un mot, jusqu'à l'arrière-saison, temps où ils partent, pour revenir au printemps.

Leurs voyages ne se bornent point à l'Allemagne; Linné dit qu'ils habitent la Suède, et fixe au mois de mars l'époque de leur migration : mais il ne faut pas se persuader qu'ils se répandent généralement dans tous les pays situés entre la Suède et l'Italie; ils re-

(252) On dit qu'ils engraissent quelquefois jusqu'à peser trois onces.

viennent constamment dans nos provinces méridionales ; quelquefois ils prennent leur route par la Picardie : mais on n'en voit presque jamais dans la partie de la Bourgogne septentrionale, dans la Brie, dans la Suisse, etc. On les prend également au filet et aux gluaux.

ORYCTÉROPE, Geoff., genre d'Edentés longirostres. L'Orycténope du Cap ou Cochon de terre, *Oryct. Capensis*, Desm. — Cet animal a été tellement chassé par les Hollandais du Cap, qu'il est devenu extrêmement rare dans la colonie. Le voyageur hollandais Kolbe parle ainsi de cet animal :

« Ils se creuse un terrier avec beaucoup de vivacité et de promptitude, dit-il, et, s'il a seulement la tête et les pieds de devant dans la terre, il s'y cramponne si bien, que l'homme le plus robuste ne saurait l'en arracher. Lorsqu'il a faim, il va chercher une fourmilière. Dès qu'il a fait cette bonne trouvaille, il regarde autour de lui pour voir si tout est tranquille et s'il n'y a point de danger : il ne mange jamais sans avoir pris cette précaution. Alors il se couche, et, plaçant son long museau tout près de la fourmilière, il tire la langue tant qu'il peut : les Fourmis montent dessus en foule, et dès qu'elle en est bien couverte, il la retire et les gobe toutes. Ce jeu recommence plusieurs fois, et jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Afin de lui procurer plus aisément cette nourriture, la Nature, toute sage, a fait en sorte que la partie supérieure de cette langue qui doit recevoir les Fourmis est toujours couverte et comme enduite d'une manière visqueuse et gluante, qui empêche ces faibles animaux de s'en retourner lorsqu'une fois les pattes y sont empêtrées : c'est là sa manière de manger. Il a la chair de fort bon goût et très-saine (quoique exhalant une forte odeur d'acide formique). Les Européens et les Hottentots vont souvent à la chasse de ces animaux ; rien n'est plus facile que de les tuer : il ne faut que leur donner un petit coup de bâton sur la tête. »

Levaillant dit que les Kaminougois nomment *Goup* les Cochons de terre ; ces animaux passent dit-il, parmi les Hottentots et les colons, pour un manger délicieux auquel rien ne peut être comparé ; ils m'en avaient apporté un et me tenaient le même langage. Je voulus en goûter quand on l'eut tué ; mais je lui trouvai un fumet si musqué, un goût de Fourmi si détestable, qu'il me fallut rejeter le morceau que j'avais à la bouche : un autre voyageur, De Grandpré, parle aussi de l'Oryctérope comme d'un animal très-commun au Cap et fort bon à manger.

On trouve en Europe des débris fossiles voisins des animaux de ce genre, et parmi eux nous devons signaler ceux que M. Lartet a découverts dans le département du Gers et qui se rapportent à un animal d'une taille beaucoup plus grande que l'Oryctérope ; peut-être cette espèce ne diffère-t-elle pas, d'après M. de Blainville, de celle que G. Cuvier regarde comme un Pangolin, et dont il possédait seulement quelques débris. Il est certain qu'elle a des dents molaires, caractère que ne présente pas le Pangolin ; M. Lartet l'appelle *Macrotherium*.

ORYX, genre de Mammifères ruminants, tribu des Antilopes. — L'Oryx, *Chamois du Cap*, ou *Antilope à cornes droites*, est le même que Buffon a décrit sous le nom de *Pasan*. Sa taille surpasse celle du Cerf, et ses cornes, qui sont droites, lisses dans les deux tiers supérieurs de leur hauteur, sont verticales et très-rapprochées, et atteignent jusqu'à trois pieds de longueur. Sa teinte générale est un brun cendré bleuâtre.

C'est probablement cette espèce qui a donné naissance à la fable de la Licorne, soit que des individus aient été observés avec une seule corne, comme cela arrive assez fréquemment, soit qu'on en ait tiré l'idée des monuments égyptiens, où l'Oryx est représenté avec beaucoup d'exactitude, mais où en même temps on aperçoit les deux cornes dans le même plan, ce qui peut faire croire qu'il n'en existe qu'une seule.

C'est un animal très-commun dans l'intérieur de l'Afrique, rare au Cap, on ne le rencontre que par paires ; ses sabots sont longs et lui donnent beaucoup de facilité pour grimper ; aussi se plaît-il dans les contrées montagneuses.

Un grand nombre d'auteurs regardent comme une variété du précédent le Leucoryx ou *Oryx blanc*, que l'on rencontre en Arabie ; il en diffère en ce que son corps est d'un beau blanc ; on prétend que ses sabots diffèrent aussi pour la forme de ceux de l'Oryx, que son cou est plus court et plus épais, et son museau plus large.

On a souvent confondu avec ces deux espèces l'Algazelle ou l'*Algazel*, dont les cornes ressembleraient entièrement à celles de l'Oryx, si elles n'étaient recourbées en arc de cercle ; elles atteignent jusqu'aux flancs, et gênent beaucoup l'animal dans ses mouvements. Le pelage est d'une teinte générale blanchâtre, ses formes sont trapues et assez lourdes. Elle habite la zône centrale de l'Afrique depuis la Nubie jusqu'au Sénégal ; il n'est aucune espèce dont l'image soit plus répétée sur les monuments de la Haute-Egypte, et Cuvier pense avec Lichtenstein que c'est elle seule que les anciens ont désignée par le nom d'Oryx.

On accorde aux Oryx le courage et une habileté à se servir de leurs cornes qui les rendent redoutables ; aussi figurèrent-ils dans les jeux des Romains. Les cornes elles-mêmes ont servi à plus d'un emploi ; on en fit des branches d'instruments de musique, des armes offensives, des branches d'arcs ; leur forme régulièrement courbée, ou parfaitement droite, se prêtait à ces différents usages.

OSSIFRAGUS. *Voy.* Pygargue.

OTIS. *Voy.* Outarde.

OTOLICHNUS. *Voy.* Galagos.

OTUS. *Voy.* Hibou.

OUANDEROU. *Voy.* Nil-Bandar.

OUARINE. *Voy.* Gouariba.

OUATERI - OÜASSA. *Voy.* Tamanoir.

OUISTITI (*Jacchus*, Geoff.). — Les Ouistitis, qui sont de petits Quadrumanes américains fort remarquables par la vivacité de leurs mœurs, ainsi que par la variété de leurs parures, sont semblables aux autres Singes du nouveau continent quant aux caractères des narines écartées et des fesses sans callosités ; leur queue est lâche, c'est-à-dire non prenante, comme celles de plusieurs de ces animaux ; mais ils ont le même nombre de dents que les espèces de l'ancien continent, c'est-à-dire cinq molaires de chaque côté des mâchoires, ce qui les rapprocherait de ces animaux, si ces dents se correspondaient exactement chez les Ouistitis et chez les véritables Singes de l'Asie et de l'Afrique. On doit toutefois remarquer que chez les premiers il y a une vraie molaire de moins et une fausse de plus que chez les seconds.

Ce caractère suffirait à lui seul pour faire placer assez loin les uns des autres ces deux sortes d'animaux, si tous les autres traits de l'organisation des Ouistitis ne faisaient voir combien ils diffèrent de ceux auxquels une observation peu attentive avait pu les faire comparer. Leurs incisives latérales diffèrent peu pour la forme d'avec les médianes ; mais elles sont beaucoup plus courtes. Les fausses molaires, au nombre de trois, ont une pointe à leur bord externe et un talon à leur bord interne ; les inférieures surpassent un peu les supérieures en volume, et parmi celles-ci la postérieure est la plus grande. Enfin, les deux arcades dentaires sont de chaque côté terminées en arrière par deux vraies molaires, ayant à la mâchoire inférieure quatre tubercules, et à la supérieure trois seulement, l'un interne et les deux autres externes.

La queue des Ouistitis est médiocrement longue et non préhensile, ainsi que nous l'avons déjà dit ; elle est entièrement velue. Les oreilles de ces animaux sont assez grandes et presque nues ; leurs yeux sont assez volumineux, et leur crâne est fort développé, surtout dans le sens antéro-postérieur. Leurs membres ne diffèrent pas quant aux proportions de ceux des Sagouins et des Sajous ; mais leurs ongles sont beaucoup plus voûtés et plus courbés ; ils semblent se rapprocher davantage de ceux des Carnassiers ; aussi M. E. Geoffroy, qui a fait des Ouistitis une famille particulière, impose-t-il au groupe dans lequel il les place le nom d'*Arctopithèques*, Singes-Ours, c'est-à-dire à ongles d'Ours. Ajoutons que ces animaux sont encore moins Quadrumanes que la plupart des autres Singes américains, puisque chez eux les extrémités antérieures ne peuvent plus recevoir le nom de mains, leur pouce étant dirigé dans le même sens que les autres doigts, auxquels il n'est plus opposable. Les membres postérieurs sont, au contraire, pourvus de véritables mains, caractère qui d'ailleurs est d'une fixité remarquable, puisqu'il ne manque chez aucune espèce des divers groupes des Singes, des Sajous, des Ouistitis et des Makis, même de ceux auxquels on a donné le nom de Cheiromys.

Les Ouistitis sont surtout abondants à la Guyane et au Brésil ; néanmoins on en trouve aussi en Colombie, au Mexique, et dans la partie sud, au Pérou ainsi qu'au Paraguay. Ils vivent dans les forêts et habitent de préférence sur les arbres, sur lesquels ils font la chasse aux Insectes. Leur taille est à peu près celle des Ecureuils, et leurs allures rappellent parfaitement celles de ces animaux. On les réduit assez facilement à l'esclavage, et il n'est pas rare d'en voir en Europe. Moins délicats que beaucoup d'espèces du même ordre, les Ouistitis supportent plus facilement le froid de nos climats ; leur petite taille et leur gentillesse permettent d'ailleurs de les y soustraire plus facilement. Aussi a-t-on plusieurs fois réussi à les faire reproduire en France et en Angleterre. Edwards savait déjà qu'ils avaient pu se reproduire en Portugal, et il pensait qu'on pourrait les acclimater dans le midi de l'Europe.

Dès 1778, on en avait vu naître à Paris, et le produit de cette portée est encore conservé à la collection anatomique du Muséum. Depuis, il en est également né à la Ménagerie. F. Cuvier a donné dans son *Histoire naturelle des Mammifères* quelques détails sur les mœurs de plusieurs espèces étudiées en captivité, et principalement au temps de l'éducation de leurs petits.

Deux de ces animaux, dit-il en parlant des Ouistitis ordinaires, ayant été réunis vers la fin de septembre, quoique assez imparfaitement apprivoisés, ne tardèrent pas à s'accoupler ; la femelle conçut, et elle mit bas le 27 avril 1819, trois petits, un mâle et deux femelles, très-bien portants ; ceux-ci en venant au monde avaient les yeux ouverts et étaient revêtus d'un poil gris foncé, très-ras et à peine sensible sur la queue ; ils s'attachèrent aussitôt à leur mère, en l'embrassant et en se cachant dans ses poils ; mais avant qu'ils tetassent elle mangea la tête à l'un d'eux. Cependant les autres prirent la mamelle, et dès ce moment la mère leur donna ses soins, que le père partagea bientôt. Tout ce qu'Edwards dit d'une paire de ces animaux qui produisirent en Portugal, j'ai pu l'observer sur ceux dont je parle ; lorsque la femelle était fatiguée de porter ses petits, elle s'approchait du mâle, jetait un petit son plaintif, et aussitôt celui-ci les prenait avec ses mains, les plaçait sur son dos ou sous son ventre, où ils se tenaient d'eux-mêmes, et il les transportait ainsi partout, jusqu'à ce que le besoin de teter les rendît inquiets ; alors il les faisait reprendre à leur mère qui ne tardait pas à s'en débarrasser de nouveau. En général, le père était celui des deux qui en avait le plus soin. La mère ne montrait point pour eux cette affection vive, cette tendre sollicitude que la plupart des mères ont pour leurs pe

tits. Aussi le second mourut-il au bout d'un an, et le troisième ne prolongea sa vie que de quelques jours de plus ; c'est que dès les premiers jours de juin, sa mère ayant éprouvé de nouveau les besoins du rut, avait fini par perdre son lait.

M. Audouin, ayant possédé pendant assez longtemps deux individus de l'espèce appelée *Jacchus*, a pu en faire l'objet d'observations fort suivies, qu'il a communiquées à M. Is. Geoffroy (*Dict. classique*, t. XII, p. 513), à l'article duquel nous les emprunterons. Chacun sait par l'expérience journalière qu'un Chien placé devant un miroir ne reconnaît pas dans l'image qui se présente à ses yeux celle de son espèce, et qu'à bien plus forte raison la vue d'un tableau ne produit sur lui aucune impression particulière. Il en est bien autrement des Ouistitis ; M. Audouin s'est assuré par des expériences plusieurs fois répétées que ces Singes savent très-bien reconnaître dans un tableau, non pas seulement leur image, mais même celle d'un autre animal. Ainsi, l'aspect d'un Chat, et, ce qui semble plus remarquable encore, l'aspect d'une Guêpe leur cause une frayeur manifeste, tandis qu'à l'aspect d'un autre Insecte, tel qu'une Sauterelle ou un Hanneton, ils se précipitent sur le tableau, comme pour saisir l'objet qui s'y trouve représenté. Ce seul fait semble prouver chez les Ouistitis un grand développement de l'intelligence ; ce que l'inspection de leur crâne suffirait pour indiquer, et ce que plusieurs autres observations de M. Audouin confirment également. Il arriva un jour à l'un des deux individus que possédait notre collaborateur, de se lancer dans l'œil, en mangeant un grain de raisin, un peu du jus de ce fruit ; depuis ce temps il ne manqua plus, toutes les fois qu'il mangeait du raisin, de fermer les yeux. Observation qui suffit pour démontrer d'une manière incontestable que les Ouistitis jouissent à un haut degré de la faculté d'associer leurs idées. Mais comment expliquer le fait suivant ? Les deux individus qui ont fourni les intéressantes remarques que nous venons de rapporter attrapaient avec une incroyable dextérité les Mouches que le hasard amenait dans leur cage ; une Guêpe s'étant un jour approchée d'un morceau de sucre qu'on avait fixé sur les barreaux, ces animaux, qui n'avaient jamais vu de Guêpes, et qui ne pouvaient connaître par expérience le danger de la piqûre de ces Insectes, prirent aussitôt la fuite et allèrent se réfugier au fond de leur cage. Etonné de ces marques de frayeur, M. Audouin prit alors la Guêpe et l'approcha de ses deux Ouistitis, qu'il vit aussitôt cacher leur tête entre leurs mains, et rapprocher leurs paupières en fronçant le sourcil, de manière à fermer presque entièrement leurs yeux. Au contraire, à peine leur avait-on présenté une Sauterelle, un Hanneton, ou quelque autre Insecte dont ils n'avaient rien à redouter, qu'ils se précipitaient sur lui avec un avide empressement, le saisissaient à l'instant même, et le dévoraient avec délices. Ils aimaient aussi beaucoup le sucre, la pomme cuite, et les œufs, qu'ils savaient saisir avec beaucoup de grâce, et vider avec une adresse remarquable ; mais ils ont constamment refusé des amandes de toute nature, les fruits acides ou acidulés et les feuilles qui se mangent en salade. Ils n'aimaient pas non plus la chair ; mais l'orsqu'on mettait dans leur cage un petit Oiseau vivant, et qu'ils parvenaient à s'en rendre maîtres, ils lui ouvraient le crâne, mangeaient tout le le cerveau, en ayant soin de lécher le sang qu'ils faisaient couler, et dévoraient quelquefois aussi la corne du bec, les tendons des pattes, et quelques autres parties non charnues. M. Audouin a aussi remarqué que ses Ouistitis étaient très-curieux, qu'ils avaient la vue très-perçante, qu'ils tenaient beaucoup à leurs habitudes quoiqu'ils fussent sous beaucoup de rapports fort capricieux ; qu'ils reconnaissaient parfaitement les personnes qui avaient soin d'eux ; enfin, que leurs cris étaient très-variés suivant les passions qui les animaient. C'étaient, lorsqu'ils étaient animés, des glapissements qui semblaient partir du gosier, et qu'ils faisaient entendre en ouvrant la bouche et en montrant les dents ; lorsqu'ils étaient en colère, un sifflement bref suivi d'une sorte de croassement. Dans d'autres circonstances ils poussaient de petits sifflements prolongés, ce qui arrivait surtout quand on les mettait en plein air, ou bien ils s'appelaient l'un l'autre par un gazouillement semblable à celui d'un grand nombre d'Oiseaux.

OURS (*Ursus*, Lin.), genre de Mammifères de l'ordre des Carnivores plantigrades. — Ils marchent sur la plante entière des pieds, qu'ils ont toujours dépourvus de poils en dessous ; cinq doigts à tous les pieds. Nous décrirons les espèces les plus remarquables.

L'Ours Brun (*Ursus arctos*, Lin. Buff. ; l'*Ours des Pyrénées*, F. Cuv.). Cet animal habite les hautes montagnes et les grandes forêts de toute l'Europe et d'une partie de l'Asie et de l'Afrique. Sa longueur est de quatre à cinq pieds (1,299 à 1,624) environ. La hauteur relative des jambes varie beaucoup, ainsi que la couleur du pelage, et cela sans rapport constant avec l'âge ou le sexe. Son front est convexe au-dessus des yeux, et son museau diminue de grosseur d'une manière brusque ; il a la plante des pieds de derrière moyenne ; son pelage, quelquefois un peu laineux, est ordinairement brun, mais on en voit d'un brun lisse à reflets presque argentés ; de fauves ; d'autres d'une couleur blonde jaunâtre très-clair ; enfin il y en a de tout à fait blancs.

L'Ours brun est très-connu en France, grâce aux montagnards qui descendent quelquefois des Alpes pour venir promener dans les petites villes et les villages de jeunes Ours qu'ils ont apprivoisés, et auxquels ils ont enseigné à marcher debout, à faire la culbute, et à danser d'un pas lourd au son de la flûte à bec et du tambourin. Quoiqu'il obéisse à son maître, ce n'est

jamais qu'à contre-cœur et en murmurant Chaque fois qu'on l'oblige à montrer son savoir, il s'irrite, et fait entendre un grondement sourd qu'il accompagne d'un frémissement de dents très-significatif. Aussi le tient-on constamment muselé, et se défie-t-on beaucoup de sa colère, qui procède souvent du caprice et tourne toujours en fureur.

Dans ses forêts, qu'il ne quitte guère que lorsqu'il y est poussé par la faim, l'Ours mène une vie solitaire et sauvage. Il se loge dans les cavernes, les trous de rochers, et plus souvent encore dans les trous caverneux des vieux arbres. C'est là qu'il passe ses journées à dormir en attendant la nuit pour se mettre en campagne et chercher sa nourriture. On prétend que, faute d'arbre creux ou d'antre de rochers, il se construit une sorte de cabane avec des branches de bois mort et du feuillage, mais ceci me semble fort douteux. Tout lourd qu'il paraît, cet animal n'en est pas moins doué d'une certaine agilité, qu'il ne déploie à la vérité qu'avec beaucoup de circonspection et de prudence. Quand il grimpe sur un arbre, soit pour aller chercher les fruits dont il se nourrit, soit pour rentrer dans son trou, il s'accroche aux branches avec ses mains, et au tronc avec les griffes de ses pieds de derrière; quelquefois aussi il embrasse la tige avec ses bras et ses cuisses, comme ferait un homme : mais dans tous les cas il y met beaucoup de précaution, et jamais il ne lâche son appui d'une patte qu'il ne se soit assuré à plusieurs reprises que les trois autres ne lui manqueront pas.

Bien que ses mâchoires soient armées de dents redoutables, son caractère n'est pas carnassier, et il n'attaque jamais un être vivant que pour défendre sa vie ou quand il y est poussé par une faim dévorante. Ordinairement il se nourrit de faînes ou fruits du hêtre, de baies sauvages, de graines de différentes plantes, et même de racines; il aime beaucoup les fruits du sorbier, de l'épine-vinette, et en général tous ceux qui sont un peu acides. Si cette nourriture manque dans ses forêts, il les quitte, se jette dans la plaine, et fait d'assez grands ravages dans les champs d'avoine et de maïs. Ce n'est guère qu'en hiver, après un long jeûne, que, sortant affamé de sa retraite et trouvant la terre couverte de neige, il se jette sur les troupeaux et attaque les animaux qu'il rencontre. Encore ce fait aurait-il besoin d'être confirmé. Ce dont je me crois certain, c'est que jamais il n'est dangereux pour l'homme, à moins qu'il n'en soit attaqué; mais dans ce cas, il est d'une intrépidité effrayante. Il a le sentiment de sa force; aussi n'éprouve-t-il jamais la crainte, mais seulement la colère. S'il rencontre un chasseur, il ne fuit pas à la vue de ses armes; il ne se détourne même pas; il passe outre en jetant sur lui un regard farouche de mécontentement, car il n'aime pas que l'on pénètre dans ses forêts silencieuses pour troubler sa solitude. Mais malheur à l'imprudent audacieux qui ose l'attaquer sans être sûr de lui donner la mort du premier coup! Blessé ou simplement offensé, sa colère est terrible, et toujours il en résulte une lutte mortelle pour l'un ou pour l'autre, quelquefois pour tous deux. Sans hésiter, il court sur son agresseur; mugissant de fureur, l'œil en feu, la gueule béante, dressé sur ses pieds de derrière, il s'élance, l'écrase de son poids, le saisit dans ses bras puissants, l'étouffe, ou lui brise le crâne avec ses formidables mâchoires. S'il est harcelé par une meute de Chiens courageux et appuyés par de nombreux piqueurs, il se retire, mais il ne fuit pas. Il gagne lentement sa retraite, en se retournant de temps à autre pour faire face à ses nombreux ennemis, qui reculent aussitôt épouvantés. Enfin, harassé de fatigue, mortellement blessé par les balles des chasseurs, près de mourir, il s'apprête à faire payer chèrement la victoire à ses ennemis. Debout, le dos appuyé contre un tronc d'arbre ou un rocher, il les attend, et tout ce qui est assez téméraire pour l'approcher tombe écrasé sous sa terrible patte ou brisé par ses dents.

En Europe, on fait la chasse à l'Ours avec le fusil et des Chiens. Quelquefois aussi, quand on connaît le lieu qu'il habite, on le traque comme le Loup; c'est-à-dire que tous les paysans d'un ou plusieurs villages se réunissent, entourent la forêt d'une ceinture de tireurs et de traqueurs qui marchent en resserrant de plus en plus le cercle qui les circonscrit, et finissent par l'approcher et l'accabler sous leur nombre. « On prend les Ours, dit Buffon, de plusieurs façons, en Norwége, en Suède et en Pologne, etc. La manière la moins dangereuse de les prendre, est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. » Ce fait, rapporté par le grand écrivain, sur la foi de Regnard, me paraît tout aussi peu probable que les contes que ce voyageur nous avait débités sur les Lapons.

L'Ours aime la vie solitaire, et fuit par instinct toute société, même celle de ses semblables. Il ne cherche même sa femelle qu'au temps des amours, c'est-à-dire en juin, et ce moment passé il la quitte et va fixer sa demeure à plusieurs lieues de la forêt qu'elle habite. Aussi est-il tout à fait indifférent aux plaisirs de la paternité, et, il y a plus, c'est qu'il ne manque jamais de manger ses enfants si le hasard lui fait découvrir l'asile sauvage où sa femelle les a cachés, dans un lit de feuilles sèches et de mousse. Au contraire, celle-ci aime ses petits avec la plus ardente affection, et les garde avec elle jusqu'à ce qu'ils aient deux ans et qu'ils aient acquis la force de repousser toute agression étrangère. Elle les soigne, leur apporte des fruits et du gibier, les lèche, les nettoie, et les porte avec elle dans ses bras lorsqu'ils sont fatigués. Si un danger les menace, elle les défend avec un courage furieux, et se fait tuer sur la

place plutôt que de les abandonner. Aussi n'est-ce qu'avec beaucoup de danger et de prudence que les montagnards viennent à bout de s'emparer de ses Oursons, ordinairement au nombre de un à trois, très-rarement quatre ou cinq. Le temps de la gestation est de sept mois.

Pendant l'hiver, l'Ours ne s'engourdit pas, ainsi que l'ont cru quelques naturalistes, mais il reste dans son trou des mois entiers à dormir. Comme les fruits ne lui ont pas manqué en automne, il est ordinairement fort gras au moment où il commence sa retraite, et il paraît que cette graisse suffit à l'entretien de sa vie pendant fort longtemps. Cependant son jeûne ne dure jamais plus de trente à quarante jours, et il ne reste pas plus longtemps caché sans sortir et aller chercher dans la forêt quelques graines ou des racines qui le soutiennent. Si la terre est couverte de neige, et qu'il ne trouve rien à manger, c'est alors qu'il se rapproche des habitations de l'homme, et qu'il se hasarde, dit-on, à attaquer les animaux domestiques.

Malgré ses formes grossières, sa tournure pesante et ses gestes grotesques, il ne faut pas croire que l'Ours soit un animal stupide; il est au contraire plein d'intelligence et de finesse, et la preuve, c'est qu'il ne donne jamais dans les piéges qu'on lui tend. Tout objet nouveau éveille chez lui la défiance; il l'observe prudemment avant de l'approcher, passe sous le vent pour s'en rendre compte par l'odorat, qu'il a d'une délicatesse extrême; il s'avance doucement, le flaire, le tourne et le retourne, puis s'en éloigne s'il ne lui convient pas de s'en emparer. C'est ainsi qu'il agit toutes les fois qu'il trouve un cadavre d'homme ou d'animal, auquel il ne touche jamais. Sous cette enveloppe d'un aspect si rude existe une perfection de sensation peu commune dans les animaux; sa vue, son ouïe et son toucher sont excellents, quoiqu'il ait l'œil petit, l'oreille courte, la peau épaisse et le poil touffu.

Le courage de l'Ours a passé chez quelques auteurs pour de la brutalité, et il y a là une grande erreur. L'Ours est intrépide, mais prudent, et il ne combat que lorsqu'il y est forcé par la faim, la défense de ses petits ou la vengeance. Jamais on ne le voit fuir, parce qu'il a la conscience de sa supériorité; il oppose la menace à la menace, la violence à la violence, et sa fureur devient terrible, parce qu'il porte dans le combat un courage insouciant de la vie.

Autrefois l'Ours était bien plus commun en Europe qu'aujourd'hui, et alors sa chasse pouvait être avantageuse, à cause de sa fourrure, assez estimée quoique grossière, et surtout à cause de la graisse dont il est toujours abondamment pourvu, et à laquelle la crédulité de nos pères accordait des vertus merveilleuses pour guérir les rhumatismes et une foule d'autres maladies. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette graisse, dépouillée par des procédés fort simples d'une odeur particulière dont elle est imprégnée, est fort douce, excellente, et ne le cède pas au meilleur beurre pour la cuisine. Il ne s'agit, quand on veut lui ôter son odeur, que de la faire fondre et d'y jeter, lorsqu'elle est très-chaude, du sel en quantité suffisante, et de l'eau par aspersion. Il se fait une sorte de détonation, et il s'élève une épaisse fumée qui emporte avec elle la mauvaise odeur.

Plusieurs fois les Ours de la Ménagerie ont fait des petits, et on a pu s'assurer que par la taille et la couleur ils ne se ressemblent nullement. La mère a toujours marqué un sentiment de préférence pour l'un d'eux, et jamais elle n'a perdu son autorité maternelle lorsqu'ils étaient devenus beaucoup plus grands qu'elle.

L'Ours noir d'Amérique (*Ursus americanus*, Pall.). — La taille de cet animal ne dépasse guère quatre pieds huit pouces (1,516); cependant j'en ai vu un plus grand que cela. On en trouve des variétés fauves, plus ou moins jaunes ou couleur de chocolat. Tous habitent les Etats-Unis, et se répandent dans le nord de l'Amérique jusque dans le Kamtchatka.

« L'Ours noir, dit M. Dupratz, paraît l'hiver dans la Louisiane, parce que les neiges, qui couvrent les terres du Nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des pays septentrionaux. Il vit de fruits, et entre autres de glands et de racines, et ses mets les plus délicieux sont le miel et le lait; lorsqu'il en rencontre, il se laisserait plutôt tuer que de lâcher prise. Malgré la prévention où l'on est que l'Ours est carnassier, je prétends, avec tous ceux de cette province et des pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement. Il n'est jamais arrivé que ces animaux aient dévoré des hommes, malgré leur multitude et la faim extrême qu'ils souffrent quelquefois, puisque, même dans ce cas, ils ne mangent pas la viande de boucherie qu'ils rencontrent. Dans le temps que je demeurais aux Natchez, il y eut un hiver si rude dans les terres du Nord, que ces animaux descendirent en grand nombre; ils étaient si communs, qu'ils s'affamaient les uns les autres, et étaient très-maigres; la grande faim les faisait sortir des bois qui bordent le fleuve; on les voyait courir la nuit dans les habitations, et entrer dans les cours qui n'étaient pas bien fermées; ils y trouvaient des viandes exposées au frais : ils n'y touchaient pas, et mangeaient seulement les grains qu'ils pouvaient rencontrer. »

D'après cette citation faite par Buffon, il semblerait que l'Ours noir n'est jamais carnassier; et cependant les naturalistes, entre autres G. Cuvier, prétendent que, lorsqu'il est poussé par la faim, il attaque les Mammifères. Ce fait a besoin d'être confirmé; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il mange le Poisson. En hiver, il descend des bois, et vient pêcher sur le bord des lacs et des rivières. Il nage et plonge fort bien, et s'empare de sa proie avec beaucoup d'adresse et d'agilité. Il se plaît particulièrement dans les forêts d'arbres résineux, et il se loge

dans les cavités formées par le temps dans leur tronc. La plus haute est celle qu'il choisit de préférence, et il n'est pas rare de le trouver niché à plus de quarante pieds (12,892) de hauteur. Pour le prendre, les Américains mettent le feu au pied de l'arbre, et le forcent ainsi à sortir de sa retraite pour se sauver des flammes. Si c'est une femelle, elle descend la première, à reculons comme font tous les Ours, et, lorsqu'elle est près de terre, ils l'abattent d'un coup de fusil tiré à bout portant dans le cœur ou dans l'oreille. Les Oursons descendent ensuite, et on les prend vivants et sans danger s'ils sont encore petits ; dans le cas contraire, on les tue. On chasse encore l'Ours noir avec des Chiens courants, qui le harcèlent jusqu'à ce que le chasseur ait trouvé le moment favorable pour le tirer. Toutes les manières de le chasser sont sans danger, parce qu'il ne court jamais sur le chasseur, et que, blessé ou non, il ne cherche jamais qu'à fuir. Seulement, il ne faut pas s'approcher imprudemment de lui lorsqu'il est abattu et mourant ; car alors, sentant qu'il ne peut plus échapper au danger, il cherche à se défendre et à se venger. Son cri est très-différent de celui de l'Ours brun; il consiste dans des hurlements aigus qui ressemblent à des pleurs.

Les Américains lui font une chasse continuelle, non pas seulement parce qu'il dévaste leurs champs de maïs, d'avoine et autres grains, mais encore parce qu'ils estiment beaucoup sa chair, et que sa fourrure, dont on faisait chez nous les bonnets de grenadiers, ne laisse pas que d'avoir de la valeur. Sa graisse remplace avantageusement le beurre ; ses pieds offrent un mets très-délicat, et ses jambons, salés et fumés comme ceux de Cochon, ont une grande réputation en Amérique, et dans toute l'Europe, où on les envoie pour la table des riches.

L'Ours blanc (*Ursus maritimus*, Lin. ; *Ursus albus*, Briss. ; l'*Ours de la mer Glaciale*, Buff. ; l'*Ours polaire* des voyageurs).

Cet animal est connu de tout le monde par les exagérations des voyageurs et par les contes qu'ils nous ont débités sur sa grandeur, sa voracité et son courage intrépide. Quand nous aurons réduit toutes ces histoires à leur juste valeur, on sera fort étonné de ne trouver dans l'Ours blanc que les mœurs ordinaires des animaux de son genre, mais accompagnées d'une stupidité que l'on a prise pour du courage. Les plus grands individus de cette espèce ne dépassent jamais six pieds et demi (2,111), et les voyageurs qui affirment en avoir vu de treize pieds (4,223), mentent juste du double. Sa tête est fort allongée, son crâne aplati, sur la même ligne que le chanfrein ; son œil est petit et noir, ainsi que le museau et l'intérieur de la gueule : son cou est très-long, et sa plante des pieds est d'une largeur remarquable ; tout son corps est couvert de poils blancs, longs et soyeux.

Habitant les glaces éternelles du pourtour du pôle boréal, les côtes du Groënland, du Spitzberg, en un mot les parties les plus froides de la terre, il a dû contracter des habitudes en harmonie avec ces climats rigoureux. L'été, retiré dans les terres, il erre dans les forêts et mange les graines, les fruits et même les racines qu'il y rencontre, ce qui ne l'empêche pas, cependant, de dévorer les cadavres des animaux, quand il en trouve. C'est là qu'il fait ses petits, qu'il les allaite, sur un lit de mousse et de lichens, et qu'il les habitue peu à peu à manger des substances animales. Mais, dans ces malheureux climats, la saison des beaux jours est trop courte, et bientôt la neige qui couvre le pays force l'Ours blanc à quitter les forêts où il ne trouve plus de nourriture, et à venir sur le bord de la mer, suivi non seulement de sa famille, mais encore d'une troupe nombreuse que la famine a également exilée des bois. Cette sorte de sociabilité qui les réunit est un caractère qui distingue cette espèce, car toutes les autres ont une vie solitaire, et restent dans un isolement sauvage. Pendant ce petit voyage, ils se préparent à combattre les grands animaux marins, en attaquant les Rennes et autres êtres timides qu'ils rencontrent sur leur route. Bientôt, de chasseurs maladroits, ils deviennent excellents pêcheurs, et ils poursuivent jusqu'au fond des ondes les Poissons et les Mammifères amphibies, qui deviennent leur proie. Ils s'habituent à plonger et à rester longtemps sous l'eau ; ils nagent avec aisance et rapidité, et peuvent faire ainsi plusieurs lieues sans se reposer. Mais si une course trop longue les fatigue, ils cherchent un glaçon entraîné par le courant ou poussé par le vent ; ils montent dessus, et cette singulière barque les porte souvent à une très-grande distance.

C'est ainsi qu'en Islande et en Norwége on voit quelquefois arriver sur des glaçons flottants des bandes d'Ours affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent. C'est alors qu'ils sont terribles pour les hommes et les animaux, et cette circonstance tout à fait accidentelle, mais qui se renouvelle chaque année, n'a pas peu contribué à leur réputation de courage et de férocité. Quelquefois, entraînés dans la haute mer par les glaces, ils ne peuvent plus regagner la terre ni quitter leur île flottante ; alors ils meurent de faim ou se dévorent les uns les autres.

Sans cesse furetant sur les glaces au bord de la mer, leur proie ordinaire consiste en Phoques, en jeunes Morses, et même en Baleineaux, qu'ils osent aller attaquer à la nage à plus d'une demi-lieue de la côte. Ils se réunissent cinq à six pour cela ; mais, malgré leur nombre, ils ne réussissent pas toujours, parce que la Baleine accourt à la défense de son petit, et, avec sa terrible queue, étourdit, assomme ou noie les agresseurs. Le Phoque, malgré ses puissantes mâchoires, ne leur offre guère de résistance, parce qu'ils s'approchent de lui doucement et sans bruit pendant son sommeil, le saisissent derrière la tête et lui brisent le crâne avant qu'il

ou opposer la moindre résistance. Il n'en est pas de même du Morse; plus défiant que le Phoque, il est rare qu'ils parviennent à tromper sa vigilance. Le corps porté sur les pattes ou plutôt sur les nageoires de devant, la tête droite et élevée, il leur présente ses formidables défenses, les frappe, leur perce le corps et les renverse mortellement blessés; puis, forcé par le nombre de battre en retraite, il se lance à la mer et disparaît aux yeux de ses ennemis, qui le poursuivent avec autant d'acharnement que d'inutilité.

L'Ours blanc, dans les contrées qu'il habite, n'a jamais rencontré un être assez fort pour le vaincre, ce qui fait que la crainte est pour lui un sentiment étranger, mais dont il est cependant très-susceptible. N'ayant jamais éprouvé de lutte sérieuse, il ignore le danger, et sa stupidité l'empêche de le reconnaître lorsqu'il l'aperçoit pour la première fois. Aussi l'a-t-on vu venir d'un pas délibéré attaquer seul une troupe de matelots bien armés, et l'on a pris cela pour du courage. D'autres fois il s'élance à la nage, va sans hésitation tenter l'abordage d'une chaloupe montée de plusieurs hommes, d'un vaisseau même, et il périt victime, non de son intrépidité, mais de sa stupide imprudence. S'il sent de la résistance, s'il est blessé, il cesse honteusement le combat, et fuit lâchement, ce que ne font jamais l'Ours brun, le Tigre, et quelques autres animaux doués d'un véritable courage. Les marins qui ont hiverné dans le Nord ont toujours été inquiétés par ces animaux, qui venaient flairer leur proie jusqu'à la porte de leur cabane, et qui grimpaient même sur le toit pour essayer de pénétrer par la cheminée. Mais toutes les fois qu'on les recevait à coups de fusil ou même à coups de lance, les Ours se hâtaient de prendre la fuite, ou du moins n'essayaient pas de soutenir une lutte.

On a dit que l'Ours blanc se retire en hiver dans des trous creusés sous la neige, et qu'il y reste en état complet de léthargie jusqu'au retour de la belle saison. Je ne soutiendrai pas que ce fait est faux, mais je dois dire qu'il me paraît très-douteux. La Ménagerie a possédé plusieurs Ours blancs, et jamais on ne les a vus plus vifs, plus éveillés, si je puis le dire, que pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver. S'ils paraissent languissants et faibles, c'est lorsque la température de l'été se trouve à un degré assez élevé. On a vu le froid descendre, à Paris, à 20 degrés du thermomètre de Réaumur, c'est-à-dire presque aussi bas que dans la Nouvelle-Zemble; et cependant l'Ours blanc, qui habitait un des fossés du jardin, ne paraissait pas plus engourdi que de coutume. Ensuite, si on lit attentivement les voyageurs, on verra que c'est précisément dans la saison où le froid est le plus rigoureux que les Ours se rencontrent le plus fréquemment sur le bord de la mer. La femelle met bas au mois de mars, et l'on prétend qu'elle ne fait qu'un ou deux petits, très-rarement trois; du reste, on n'a guère pu s'assurer de ce fait, et l'on en juge par le nombre d'Ourssons dont elle est ordinairement suivie. Le cri de ces animaux ressemble plutôt, dit-on, à l'aboiement d'un Chien enroué qu'au murmure grave des autres espèces d'Ours. Dans la servitude, il ne se montre susceptible d'aucune éducation, d'aucun attachement, et il reste constamment d'une sauvagerie brutale et stupide.

L'Ours féroce (*Ursus ferox*, Lewis; *Danis ferox*, Gray; *Ursus cinereus*, Desm.; *Ursus horribilis*, Ord.; l'*Ours gris* des voyageurs). — L'Ours gris joint à la stupidité de l'Ours blanc la férocité du Jaguar, le courage du Tigre et la force du Lion; aussi est-il la terreur des habitants nomades des pays qu'il habite. Sa taille énorme atteint assez communément huit pieds et demi (2,760) de longueur, et souvent davantage; son corps est couvert de poils longs, très-fournis, principalement sur le cou, d'un gris tirant quelquefois sur le brun ou le blanc. C'est le plus farouche et peut-être le plus terrible des animaux, et la Nature lui a donné en excès toutes les affreuses qualités qui jettent l'épouvante. Sa physionomie est horrible; son agilité égale sa force prodigieuse; sa cruauté surpasse celle de tous les autres animaux, et son indomptable courage est d'autant plus à craindre qu'il tient toujours de la fureur, et qu'il prend sa source dans une brutale conscience de sa force et de sa supériorité. Solitaire comme l'Ours brun, dont il a les formes générales, il ne se plaît que dans les immenses forêts vierges qui couvrent de leur ombre les montagnes rocheuses du grand Chippewyan, les bords du Missouri, du Nebraska et de l'Arkansas, enfin la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale connue aux Etats-Unis sous le nom de *pays indien*. Cette immense contrée, qui commence au pays des Osages que nous avons vus à Paris, qui renferme les nations errantes des Pieds-Noirs, des Nez-Percés, des Kansas, des Corbeaux, des Camarches, des Koways, des Gros-Ventres, des Têtes-Plates, et quelques autres, est encore très-peu connue des hommes civilisés; quelques marchands de pelleteries et des trappeurs ou chasseurs de Castors ont seuls osé jusqu'à ce jour pénétrer dans ces profondes solitudes. C'est là que l'Ours gris domine en maître sur les animaux du désert, et qu'il exerce sur eux son impitoyable tyrannie. Endormi pendant le jour dans les profondes cavernes des montagnes, il se réveille au crépuscule, sort de sa retraite; et malheur à tous les êtres vivants qu'il rencontre! Les Daims de montagne, les Argalis et autres animaux légers sont attendus par lui: de son embuscade il s'élance sur sa proie, la terrasse et la dévore; l'Ours à collier et l'Ours blanc lui-même le craignent et fuient sa présence. Il descend parfois dans les vallées où paissent d'immenses troupeaux de Bisons, et ces monstrueux animaux, malgré leur nombre et leurs cornes redoutables, sont impuissants à se défendre contre sa rage. Vainement ils se pressent les uns contre les au-

tres et lui présentent un rang compacte de fronts menaçants, l'Ours se précipite au milieu d'eux, les disperse, les poursuit avec agilité; d'un bond il s'élance sur leur dos, les presse dans ses bras de fer, leur brise le crâne avec ses dents, et souvent il en tue plusieurs avant d'en dévorer un.

Et cependant, parmi ces hommes sauvages, demi-nus, enfants du désert comme lui, l'Ours féroce trouve des ennemis qui lui résistent, qui l'attaquent même, et qui osent soutenir contre lui une lutte horrible corps à corps. Le chasseur indien de l'Arkansas possède un talent merveilleux pour découvrir, pendant l'hiver, la caverne dans laquelle l'Ours a établi sa demeure; il sait, dans les autres saisons, l'attendre à l'affût, le surprendre dans son fourré au moment où lui-même épie une proie, le suivre à la piste, et le percer de ses flèches ou de ses balles. Lorsqu'il a découvert la trace de ses pas, il le suit, armé d'un arc, d'une carabine et d'un couteau indien long et affilé, couteau dont il se sert plus ordinairement pour scalper la chevelure de ses ennemis vaincus. Il s'approche du farouche animal en se cachant et rampant dans les bruyères, et il a soin de prendre le dessous du vent, non pas qu'il craigne que l'Ours, averti de sa présence par la finesse de son odorat, prenne la fuite, mais pour n'en être pas attaqué le premier et conserver l'ascendant qu'a toujours le premier attaquant. Quand le chasseur se croit à distance convenable du monstre, il se redresse, se fait voir tout à coup, et lui lance une flèche ; puis il se laisse tomber de toute sa longueur sur la terre, se met à plat ventre, et, soutenu sur son coude, il saisit sa carabine, ajuste le monstre et attend. L'Ours, furieux et blessé, hésite un instant entre la fuite et l'attaque : mais, voyant son ennemi par terre, il s'élance sur lui pour le déchirer. Le sauvage chasseur a le courage d'attendre qu'il soit à cinq pas de lui, et alors seulement il fait feu et lui envoie dans la poitrine une balle qui le renverse roide mort. Si la carabine vient à manquer, l'intrépide chasseur se relève lestement, et, le couteau à la main, il attend une lutte corps à corps. Le plus ordinairement ce changement de posture suffit pour arrêter l'animal, qui, après une nouvelle hésitation, se retire à pas lents, et en tournant souvent la tête vers le téméraire Indien. Mais quelquefois aussi l'Ours, dans la fureur que lui cause une douloureuse blessure, se redresse sur ses pieds de derrière, étend ses bras et se jette sur son agresseur. Celui-ci lui plonge son couteau dans le cœur et le renverse mourant. S'il manque son coup, il meurt déchiré en mille pièces, victime d'une puérile vanité qui l'a fait s'exposer par bravade à un danger sans utilité, ou seulement dans l'espoir de conquérir une misérable fourrure.

Je pense bien qu'il y a de l'exagération dans ce que les voyageurs nous ont raconté de la férocité de l'Ours gris ; mais ce que je viens de dire sur la manière dont les sauvages attaquent cet animal est vrai jusqu'dans ses moindres détails. Du reste, tout c que nous avons dit de l'Ours brun lui e applicable, à cette seule différence qu'il n se nourrit de graines, de fruits et de rac nes que lorsque le carnage lui manque. U fait singulier, c'est que M. Clinton a cru re connaître dans le squelette de cet Ours un parfaite identité avec les ossements fossile dont M. Jefferson et après lui G. Cuvier on rebâti l'être extraordinaire auquel ils on donné le nom paléontologique de Mégalo nyx.

OUTARDE, *Otis*. — De la famille des Galli nogrolles de M. de Blainville, parce qu l'Outarde participe des caractères des Galli nacés et des Grolles. Cuvier les place parm ces derniers, dans la famille des Pressiros tres.

Les Outardes sont des Oiseaux pesants plus propres à la locomotion terrestre qu'à la locomotion aérienne. D'un naturel très farouche, elles fuient l'homme du plus loin qu'elles le voient. Lorsqu'on les poursuit elles courent avec une vitesse extrême, e lorsque la course n'est plus pour elles u moyen de salut, alors on les voit raser l terre d'un vol rapide et soutenu. Leurs ha bitudes les portent à vivre dans les plaine couvertes de verdure, ou frappées le moin possible de stérilité; là, elles vivent pa troupes plus ou moins nombreuses, et s nourrissent d'herbes, d'Insectes, de graine et de semences, suivant la saison. Plusieur femelles passent le temps convenablemen pour la fécondation avec un seul mâle, puis elles se séparent pour les pontes. C'est dans un trou creusé en terre que les œufs son ordinairement déposés.

Chez ces Oiseaux, « la mue, dit Temminck, paraît avoir lieu deux fois dans l'année; les mâles, chez le plus grand nombre d'espèces, diffèrent des femelles par des ornements extraordinaires, et par un plumage plus bigarré; les jeunes mâles âgés d'un ou de deux ans ont le plumage de celles-ci. »

Ce genre appartient presque exclusivement à l'ancien continent. Le nombre des espèces s'élève aujourd'hui à dix ou douze ; quelques-unes se distinguent par un bec plus faible que celui de notre grande Outarde; d'autres par des plumes en forme de colliers, etc. Nous ne mentionnerons que les plus remarquables.

La grande Outarde ou Outarde barbue (*Otis tarda*, Linn.). Cet Oiseau, dont la connaissance remonte à la plus haute antiquité, avait été confondu par les Latins avec le Hibou, *Otus*, à cause de la presque identité de ce dernier nom avec celui de *Otis*, que les Grecs lui ont donné. Aussi de cette confusion sont nées le plus souvent des descriptions fausses, des détails de mœurs erronés, jusqu'à en faire un animal à part, qui tenait du Hibou et de l'Outarde, et qui dans la rigueur n'était ni l'un ni l'autre, par cela même qu'il participait de ces deux Oiseaux. Depuis longtemps cependant toute erreur a été corrigée, et l'on a rendu à l'Outarde dont nous parlons

s caractères spécifiques et génériques qui ui sont propres.

Sa taille varie suivant les loca ités; mais rdinairement le mâle a de deux pieds et emi à trois pieds. De la base de la mandi- ule inférieure part de chaque côté un fais- eau de longues plumes effilées, à barbes ongues et désunies, d'un cendré clair tout omme celles qui revêtent la tête, le cou et poitrine; le bord de l'aile est aussi de ette couleur. Toutes les parties supérieu- es du corps sont d'un roux jaunâtre, rayé e noir, et les parties inférieures blanches; queue, où cette teinte se remarque, est outre roussâtre vers les trois-quarts de sa ongueur, et coupée par deux bandes noi- es. Les pieds sont noirs et le bec bleuâtre.

Naturellement timide, sauvage et même rouche, la grande Outarde dans l'état de ature fuit à la moindre apparence de dan- er. C'est d'elle surtout que l'on pourrait ire ce que l'on a tant de fois répété à tout ropos de ces êtres que la peur domine : ue son ombre même l'effraie; et cepen- ant cet Oiseau auquel un rien fait prendre fuite est dompté par la faim (comme d'ailleurs le sont tous les animaux pressés ar ce besoin), au point de se laisser ap- rocher de très-près, quelle que soit l'appa- ence de danger pour lui. En 1836, l'hiver ans toute la France a été si rigoureux, la isette de vivres s'est tellement fait sentir, ces Oiseaux surtout, qui sont obligés de s chercher sur des terres couvertes de eige, que dans le Midi les Outardes de assage, affamées sans doute par plusieurs ours de jeûne, s'avançaient même jusque ans les jardins voisins des habitations et e laissaient tuer sans trop fuir. Il est à peu ès probable que le même cas s'est renou- elé d'autres fois dans d'autres localités. Mais ordinairement, hors ces circonstances, l'Outarde, comme nous l'avons dit, fuit du lus loin. Si rien ne la trouble, sa démar- he est lente et son port est grave, ce qui n a probablement valu le nom de *tarda*, u'elle porte. « Lorsqu'elle est chassée, dit uffon, elle court fort vite en battant des iles, et va quelquefois plusieurs milles de uite sans s'arrêter. » Sa vitesse est telle, ue les meilleurs Chiens l'atteignent difficile- ment. Si un vent favorable ne l'aide, elle rend son vol avec beaucoup de difficulté.

Dans le temps des amours, le mâle trahit es transports en étalant à la vue des femel- es les plumes de sa queue et de ses ailes, omme le font les Dindons et le Paon. Il urne autour d'elles; il se gonfle, s'irrite; n un mot il fait ce qu'on nomme vulgaire- ent la roue. Quand l'époque de la ponte rrive, la femelle choisit un champ de sei- le, de blé, ou de toute autre céréale dont la aturité approche; et là, dans une légère xcavation qu'elle fait avec ses pieds, elle épose deux ou trois œufs d'un brun clair livâtre, parsemé de taches irrégulières d'un roux pâle et d'un brun foncé. Ces œufs sont de la grosseur de ceux d'une Oie; le terme de leur éclosion est de trente jours environ. Une opinion des plus erronées, et qui ne résultait certes pas d'une longue observation, mais bien plutôt d'une hypothèse, était celle qui voulait que l'Outarde prît ses œufs sous ses ailes pour les transporter dans un autre lieu lorsque celui où elle les avait déposés tout d'abord était découvert. Cette opinion, qui n'est pas encore entièrement abandonnée, semble devoir être remplacée par une autre d'autant plus susceptible de probabilité, que déjà plusieurs faits pareils ont été constatés chez des Oiseaux d'une autre espèce : ainsi on a dit que, comme l'Engoulevent, l'Outarde prenait ses œufs dans sa gorge pour les transporter ailleurs. Nous avons déjà vu que le Coucou (*Voy.* ce mot) employait les mêmes moyens pour enlever du sol l'œuf qu'il y pond et pour le porter dans un nid voisin. Cet exemple, qui résulte des observations d'un naturaliste digne de foi, M. Florent Prévost, vient encore à l'appui de la deuxième opinion, si toutefois l'on suppose que l'Outarde cherche réellement à cacher de nouveau ses œufs lorsqu'ils ont été aperçus, fait dont nous n'oserions assurer l'authenticité. On a encore dit que si l'Oiseau dont il est ici question, après avoir quitté sa couvée pour aller prendre de la nourriture, s'aperçoit, à son retour qu'on y a touché, elle l'abandonne pour toujours. Ceci, étant vrai de beaucoup d'autres Oiseaux, peut bien l'être aussi de l'Outarde.

Il n'est personne qui ne sache combien l'Outarde est un gibier estimé, surtout lorsqu'elle est jeune. Au dire des gourmands, les cuisses sont de tout l'animal les parties les plus savoureuses. Ses pennes alaires, comme celles de l'Oie et du Cygne, sont bonnes pour écrire.

L'Outarde est plus commune en Italie et dans le Piémont que dans toute autre contrée de l'Europe. Selon M. Bory de Saint-Vincent, on la trouve abondamment en Andalousie. Dans ses migrations irrégulières, elle visite de temps à autre, et ordinairement pendant les hivers longs et rigoureux, plusieurs départements de la France; elle y fréquente les terrains agricoles, et fait de grands dégâts dans les lieux ensemencés.

L'Outarde canepetière (253) (*Otis tetrax*, Lin., Buff., t. II). Elle a également reçu le nom de petite Outarde, à cause de sa taille, qui n'est guère que de dix-huit pouces.

Cette espèce joint à une extrême timidité un naturel défiant et soupçonneux; c'est au point qu'il est passé en proverbe de dire des personnes qui montrent ce dernier caractère : *qu'elles font de la canepetière*. Après s'être éloignée d'un vol rapide et bas, de trois cents ou quatre cents pas, du danger qui la menaçait, elle se pose à terre et court avec une vitesse extraordinaire en se ca-

(253) Ou *Canepetrace*, parce qu'elle ressemble un peu à un Canard sauvage et qu'elle se plaît parmi les pierres.

chant le plus qu'il est en son pouvoir; rarement elle quitte les guérets et les broussailles. Vers la fin de juin, la femelle pond de trois à cinq œufs, d'un beau vert luisant. Les petits qui en éclosent sont conduits par la mère, à la manière des Gallinacés. Comme ils n'acquièrent que fort tard la faculté de pouvoir voler, si un objet ou une cause quelconque vient les effrayer, au lieu de fuir, ils se blottissent contre terre, de manière à se laisser écraser plutôt que de dévoiler leur présence par un mouvement. La chair de cette Outarde est aussi très-estimée.

Elle est très-abondante en Espagne, en Italie et en Turquie. Dans les migrations périodiques et annuelles, elle traverse le midi de la France, quelquefois la Suisse et l'Allemagne : elle ne s'avance jamais vers le Nord.

L'Outarde Houbara (*Otis Houbara*, Linn.; Rhaad et Houbara, ou Outarde huppée d'Afrique, Buff.). « Le vol du Houbara, dit M. Desfontaines, est pesant et en même temps rapide; lorsqu'il traverse les airs, il ne s'élève pas à une grande hauteur. C'est au milieu des plaines incultes et dans le voisinage des déserts qu'il établit de préférence son domicile, soit parce qu'il y trouve une nourriture convenable, soit parce que ses mœurs, naturellement sauvages, l'éloignent de toute habitation. Ses yeux sont très-subtils et rarement il se laisse approcher par le chasseur. On en rencontre quelquefois dans le même canton, mais on ne les voit jamais en troupes : ils sont ordinairement seuls ou deux à deux. Ils se nourrissent de graines, d'Insectes, etc. Les Arabes leur donnent la chasse avec le Faucon; celui-ci ne peut s'en rendre maître que lorsqu'il les surprend à terre. Cette chasse est curieuse, et j'ai pris plaisir à voir toutes les ruses que le Houbara emploie pour lui échapper lorsqu'il en est poursuivi : il court rapidement, revient tout à coup sur ses pas, s'enfonce dans les broussailles, en sort, y rentre plusieurs fois de suite, et lorsqu'il se voit sur le point d'être saisi par l'Oiseau de proie, il se renverse sur le dos et le frappe fortement avec les pieds. La chair du Houbara est très-bonne à manger. Les Arabes attribuent des vertus à sa vésicule du fiel et à son estomac pour la guérison des yeux : ils en frottent l'organe malade ou les portent en amulette suspendus au cou. »

OVIBOS (*Bos moschatus*, Linn.). — Genre de Mammifères ruminants, ainsi nommé parce qu'il offre un peu l'aspect d'un gros Mouton.

Il habite l'Amérique, sous le cercle polaire, par troupes de quatre-vingts à cent, parmi lesquels on ne trouve que deux ou trois mâles. A l'époque du rut, c'est-à-dire en août, ces derniers sont excessivement jaloux, et se jettent avec fureur sur tout ce qui approche leurs femelles; ils se battent entre eux jusqu'à la mort, et le mâle vainqueur fuit dans les bois avec ses conquêtes, dont quelques-unes restent pour consoler les vaincus. Les femelles mettent bas un seul petit, à la fin de mai ou au commencement de juin. Rarement ces animaux s'écartent beaucoup des bois, et ils aiment à errer dans les parties rocailleuses et stériles des montagnes. Malgré leur lourdeur apparente, ils gravissent avec beaucoup d'agilité les rochers, où ils aiment à aller paître les bourgeons des plantes alpines. Leur chair a quelque analogie de goût avec celle de l'Elan, mais elle exhale une forte odeur de musc qui la rend détestable pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées.

P

PACA (*Cœlogenus*, Fr. Cuv.). — Genre de Mammifère rongeur, de la famille des Dasypoïdes, originaire de l'Amérique méridionale. L'espèce que nous décrivons est le Paca brun, *C. Subniger*, Fr. Cuv.

Cet animal, très-commun au Brésil et à la Guyane malgré la chasse continuelle qu'on lui fait, se trouve aussi, mais plus rarement, aux Antilles et au Paraguay. Sa longueur totale est d'un pied neuf pouces (0,569), c'est-à-dire qu'il est plus grand qu'un Lièvre; son pelage est d'un brun noirâtre, marqué de chaque côté du corps de quatre ou cinq rangs de taches arrondies, disposées en bande, et blanches; le ventre, la poitrine, la gorge, et la face interne des jambes, sont d'un blanc sale; ses moustaches sont très-longues, noires et blanches; sa queue est extrêmement courte, presque rudimentaire. Comme le Lapin, il se creuse un terrier à plusieurs issues, et n'en sort que la nuit pour aller paître. Sa nourriture ordinaire consiste principalement en fruits et en racines, qu'il déterre en fouillant; mais il ne se sert jamais de ses pattes de devant pour porter les aliments à sa bouche, à la manière des autres Rongeurs. Il se plaît sur le bord des rivières et dans les lieux humides, probablement parce qu'il y trouve une végétation plus riche; mais il n'établit son terrier que dans les terrains secs et chauds. Il produit souvent et en grand nombre, et il fallait qu'il en fût ainsi, car les chasseurs sont toujours à sa poursuite, et quand ils ne peuvent le tuer à coups de fusil, ils vont le déterrer dans son trou. Quoique d'un caractère paisible et fort doux, il défend courageusement sa vie et fait quelquefois de morsures cruelles. La chair de cet animal est délicieuse, au dire des voyageurs, qui la comparent à celle du Cochon de lait, et n'en parlent jamais sans en faire le plus grand éloge. Il paraît qu'on le fait cuire avec sa peau, et que celle-ci est excellente. En domesticité, le Paca, ainsi qu'on a pu le voir à la Ménagerie, mange tout ce qu'on lui présente, comme du pain, des légumes, du sucre, des écorces, et même de la viande.

se prive aisément, et a beaucoup de douceur dans ses habitudes; de là, Buffon, et plus tard Fr. Cuvier, ont pensé qu'il serait possible, et même très-utile, de le naturaliser en France et d'en faire un animal de basse-cour; mais ils ne disent pas s'il se reproduit en captivité, ce qui me paraît fort douteux, et ce qui est cependant la condition indispensable de la domesticité.

Les Pacas ont été tellement chassés dans les Antilles, qu'aujourd'hui il n'en reste plus guère; mais l'espèce s'est parfaitement soutenue dans les autres parties de l'Amérique. Et cependant ils sont non-seulement la proie des hommes, mais encore de tous les grands Oiseaux de proie, qui leur font une guerre cruelle et continuelle. Ces animaux ont des abajoues fort grandes, dans lesquelles ils cachent leurs aliments quand ils sont poursuivis, ou simplement pour les transporter dans leurs terriers; mais ils ont outre cela sur les joues deux poches dont l'usage est encore inconnu. Leur peau, quoique couverte d'un poil court et assez rude, fait cependant une assez belle fourrure, parce qu'elle est régulièrement tachetée sur les côtés.

PAILLE-EN-QUEUE ou PHAÉTON, genre d'Oiseaux de la famille des Palmipèdes totipalmes. Ces Oiseaux ont été ainsi nommés à cause de deux pennes étroites et très-allongées qu'ils portent à la queue et qui ressemblent assez à deux pailles.

Les mœurs des Paille-en-Queue sont comme celles de tous les Oiseaux pélagiens. Condamnés à cause de leur organisation à ne pouvoir se reposer impunément à terre, leur nourriture d'ailleurs ne se trouvant qu'à la surface des mers, on les voit constamment, doués comme ils le sont d'un vol rapide et soutenu, on les voit, disons-nous, comme les Sternes, les Petrels, les Fous, les Frégates, voltiger presque sans relâche au-dessus des eaux pour guetter les Poissons volants, ou toute autre proie que les vagues ramènent à la surface : s'ils se reposent, ce n'est jamais sur une surface plane. L'impuissance ou la difficulté dans laquelle ils seraient de pouvoir prendre leur essor à cause de l'étendue de leurs ailes relativement à la brièveté de leurs jambes, leur fait toujours préférer des positions élevées, les rochers escarpés, par exemple. C'est même dans des positions pareilles qu'ils font leurs pontes et élèvent leurs petits. Lorsque parfois ils s'abattent sur les ondes pour y prendre du repos, ils attendent pour reprendre leur vol qu'une vague les soulève; ils peuvent alors s'élever sans difficulté.

Comme ces Oiseaux habitent des limites qu'ils ne dépassent guère, comme les îles qu'ils fréquentent de préférence, et desquelles ils s'écartent rarement à plus de deux cents lieues, sont situées sous la zone torride, dans certaines circonstances ils sont presque la boussole du navigateur. Ils lui annoncent le voisinage de cette zone, et par conséquent le passage prochain sous les tropiques. C'est à cause de ces habitudes qu'on les appelle quelquefois Oiseaux des tropiques, et c'est parce qu'ils semblent suivre, pour ainsi dire, le soleil, en ne s'écartant pas des régions que cet astre éclaire le plus longtemps, que Linné avait donné le nom de Phaéton à ces Oiseaux, que nous connaissons vulgairement aujourd'hui sous le nom de Paille-en-Queue.

PALAMEDEA. *Voy.* KAMICHI.

PALMIPÈDES, c'est-à-dire *pieds palmés*. — Ordre particulier de la classe des Oiseaux qui comprend les Oiseaux nageurs, dont les pieds sont en effet palmés.

Les Oiseaux nageurs se distinguent de ceux des autres ordres principalement par la membrane qui unit trois de leurs doigts, ou même le pouce avec ceux-ci, et leur a valu le nom de Palmipèdes; le bas de leur jambe n'est pas dénudé comme celui des Echassiers. Chez ces Oiseaux, le tronc est ordinairement ramassé, bas sur jambes, et le cou est souvent assez long. Ce sont les seuls Oiseaux chez lesquels il dépasse la longueur des pieds; les Cygnes comptent parmi ceux qui l'ont le plus allongé. Leur sternum est très-long, garantissant bien la plus grande partie de leurs viscères, et n'ayant de chaque côté de son bord inférieur qu'une échancrure ou trou ovale, garni d'une membrane. Ils ont généralement le gésier musculeux, le cœcum long et le larynx inférieur simple, mais renflé, dans la famille des Canards, en capsules longitudinales.

Les Oiseaux palmipèdes sont tous aquatiques, recherchent les eaux fluviatiles et celles des lacs, ou bien ils passent leur vie à la surface de celles des mers. Quelques-uns volent avec peine, ou même sont tout à fait privés de la faculté de s'élever dans les airs, et leurs ailes sont alors transformées en espèces de nageoires; tel est surtout le cas des Manchots, dont l'ineptie à la surface du sol est bien connue; d'autres ont, au contraire, les ailes bien développées et mues par des muscles puissants. Les Mouettes fendent l'espace avec une rapidité qui rappelle celle des Martinets, et les Frégates ne sont pas moins remarquables que ces derniers par leur facilité à se tenir au milieu des airs pendant un temps fort long. La plupart des Palmipèdes ont le plumage enduit d'une sécrétion huileuse, qui le rend imperméable à l'humidité; aussi peuvent-ils impunément se mettre à l'eau. Ils sont encore remarquables par l'abondance de leur duvet, qui est, chez quelques-uns, et principalement chez les Canards Eiders, d'une qualité si avantageuse, qu'on le recherche généralement. Laissé à la peau des jeunes sujets et même à celle des adultes, il forme une fourrure recherchée et qui, dans les Cygnes, est à la fois précieuse par l'éclat de sa blancheur et par sa chaleur. Le duvet de ces animaux est aussi fort souvent employé pour les oreillers, les édredons, etc. Les plumes des Oies, des Cygnes, etc., sont

commodes pour écrire; la graisse abondante de plusieurs de ces Oiseaux est employée pour la cuisine; la chair de la plupart d'entre eux est un bon manger ainsi que leurs œufs; il se fait un grand commerce de ceux des Pingouins.

L'ordre des Palmipèdes a contribué, pour plusieurs espèces d'Oies et de Canards, à augmenter le nombre de nos Oiseaux de basse-cour; et il a fourni à nos lacs et à nos bassins le Cygne, qui est, à la vérité, moins utile et moins réellement domestique que ceux que nous venons de citer, mais que son port gracieux, et sa parure, d'une si élégante simplicité, rendent également intéressant.

On partage les Palmipèdes en plusieurs familles. Les principaux genres qu'ils renferment sont ceux des *Anhinga*, ou Paille-en-Queue; des Pélicans, dont le bec est si curieux, et auprès desquels se placent les Fous et les Frégates; des Albatros et autres Palmipèdes bons voiliers, dont les narines sont tubuleuses; des Mouettes et des Goëlands; des Canards, dont on a fait la famille des Lamellirostres, à cause des pectinures dont le bord de leur bec est relevé; ils comprennent les Oies, les Cygnes, et les Canards; auprès d'eux se placent les Harles. Le dernier groupe des Palmipèdes est celui des Plongeurs, qui sont les Plongeons, les Pingouins et les Manchots. Les naturalistes s'accordent assez à placer les Palmipèdes à la fin de la série ornithologique. Cet ordre comprend en effet les Oiseaux qui offrent le moins les caractères de cette classe, et qui semblent sous quelques rapports se joindre aux Tortues aquatiques. Les ailes des Manchots rappellent en effet jusqu'à un certain point les nageoires antérieures de quelques Tortues marines.

Le caractère des pieds palmés, qui a servi à nommer Palmipèdes les Oiseaux nageurs, n'est pas particulier à ces seuls animaux; il se retrouve dans quelques espèces des autres classes; nous n'appellerons pas Palmipèdes ceux qui n'ont de palmature qu'à l'angle des doigts, comme les Gallinacés et les Oiseaux de proie, mais il est des animaux de la même classe qu'on ne saurait ranger parmi les Natatores, et qui sont néanmoins tout aussi Palmipèdes que ces derniers. Tels sont les Avocettes, les Drontes et les Flamants. Les Grèbes ont les doigts bordés par des membranes plus ou moins lobées.

Parmi les Mammifères on compte beaucoup de Palmipèdes, et de plus un très-grand nombre d'espèces à doigts libres ont ces organes réunis à leur base par une courte membrane; tels sont beaucoup de Singes, des Martes, quelques Viverra et beaucoup d'autres. Les véritables Palmipèdes, c'est-à-dire ceux qui ont les doigts réunis par les membranes disposées pour nager, sont les Loutres, les Phoques, les Castors, les Coypous et des Hydromys. Chez ceux-ci les membres postérieurs sont seuls palmés; Illiger en a fait la famille des Palmipèdes; mais, s'ils ont de l'analogie quant aux pieds, ils diffèrent entre eux, du moins les Hydromys comparés aux deux autres, par des caractères importants. On ne saurait appeler Palmipèdes les Cétacés, ni les Gravigrades aquatiques; ce sont plutôt des Pinnipèdes, car ils ont les extrémités en palettes formant des nageoires. Diverses Tortues marines sont dans ce cas; d'autres, parmi les Fluviatiles, sont Palmipèdes. Les Grenouilles, etc., sont aussi plus ou moins Palmipèdes. Divers autres animaux peuvent aussi recevoir ce nom.

PALMISTE (*Tamia palmarum*, Les.), genre de Mammifères rongeurs de la tribu des Ecureuils. —Ce joli animal est un peu plus petit que notre Ecureuil; son corps a cinq pouces de longueur et sa queue six pouces; il la porte droite et relevée verticalement, mais sans la renverser sur son corps comme l'Ecureuil; il ne l'a pas non plus aussi touffue, et elle est rougeâtre en dessus et blanchâtre bordée de noir en dessous; son pelage est brun ou d'un roux mêlé de gris, avec trois bandes longitudinales d'un blanc sale; le dessous de son corps est blanc; ses oreilles n'ont pas de pinceau terminal. On en connaît une variété Albinos.

Le Palmiste vit de fruits et se sert de ses deux pattes de devant pour les saisir et les porter à sa bouche; il passe une grande partie de sa vie sur les palmiers, d'où lui est venu son nom, et il fait un grand dégât de dattes, ainsi que d'autres fruits qu'il va chercher dans les vergers et dans les jardins, et qu'il emporte avec lui, soit pour les manger plus à son aise, soit pour en faire une provision. Quand il ne les emporte pas, il en gâte néanmoins un grand nombre, car, avant d'en manger un, il faut qu'il en entame au moins une douzaine pour les goûter. Vif, léger, éveillé, d'une agilité surprenante, il aime à bondir de branche en branche et d'arbre en arbre, le plus souvent pour le seul plaisir de se donner du mouvement. Les auteurs ne disent pas s'il niche sur les arbres comme les Ecureuils, ou dans des terriers; mais, comme par ses formes il se rapproche moins de ces derniers que des Rats, il est à croire qu'il se retire dans des trous de rochers ou dans des troncs d'arbres. Du reste, il est fort doux et très-familier; il s'apprivoise aisément et s'attache à la demeure qu'on lui a faite au point de n'en sortir que pour se promener et d'y revenir ensuite de lui-même sans y être ni appelé ni contraint. Il a un grand plaisir à grimper sur tous les objets élevés, comme les toits des maisons, les murailles; aussi habite-t-il souvent dans les villages, et dans ce cas la femelle dépose ses petits dans les trous des murs. Il est tellement familier, qu'il entre parfois dans les maisons pour ramasser les miettes de pain qui tombent de la table. Quant à ses autres habitudes, elles sont les mêmes que celles des Ecureuils. Il est certain que cette espèce habite l'Inde, et peut-être se trouve-t-elle aussi au Sénégal et au cap Vert.

PALUMBUS. *Voy.* Ramier.

PANDION. *Voy.* Balbusard.

PANGOLIN, *Manis*. — Les Pangolins sont des animaux de l'ancien continent, qui vivent dans l'Afrique du sud et dans l'Inde. Ces Mammifères appartiennent à l'ordre des Edentés et se font tout de suite reconnaître par les espèces d'écailles imbriquées dont leur corps est couvert. L'espèce de l'Inde se trouve depuis la Chine jusqu'au Bengale, etc., et aussi dans les îles de la Sonde; elle était déjà connue des anciens, et Elien (liv. XVI, chap. 6) l'a distinguée sous le nom de *Phattagen ;* quelques voyageurs, la prenant, à cause de son système tégumentaire, pour une espèce de Reptile, l'ont depuis lors appelé Reptile écailleux. Les Pangolins des îles de la Sonde sont considérés comme formant une espèce à part, et une troisième espèce habite l'Afrique ; c'est à elle que Buffon a donné le nom de Phattagen, qu'il écrit Phatagin ; sa patrie est la Guinée et le Sénégal. Plus récemment on a signalé en Afrique une seconde espèce de ce genre, le PANGOLIN DE TEMMINCK, *Manis Temminckii*, découvert par le docteur Horstok dans l'intérieur de l'Afrique est, au delà de Latakon. On en trouvera la description dans l'énumération des Mammifères du Cap, de J. Smuts.

Les Pangolins sont des Mammifères de taille moyenne ; leurs habitudes sont peu connues. On sait seulement qu'ils se nourrissent de Termes, comme le font les Fourmiliers d'Amérique, en plongeant leur langue visqueuse dans les débris des habitations de ces Insectes, après les avoir dispersées avec leurs ongles. Lorsque leur langue est couverte de Termes, ils la font rentrer subitement dans leur bouche pour avaler cette proie, et ne tardent pas à la faire sortir de nouveau pour saisir d'autres Insectes. Ils marchent avec lenteur et n'échappent à leurs ennemis qu'en se roulant en boule sur eux-mêmes, position qui relève les pointes de leurs écailles et les rend assez difficiles à aborder. On dit qu'ils se creusent des terriers.

PANTHERES. — Si l'on doit s'en rapporter à Oppien, les Grecs anciens désignaient sous le nom de Panthère (πανθήρ, de πᾶς, tout, et de θηριον, bête) un animal tout différent de nos Panthères, auxquelles ils donnaient le nom de πάρδαλις (le *Pardus* des Latins). Oppien range la Panthère avec les Chats, les Loirs et autres animaux sans force (Cyn. II, 572). Le *Panthera* de Pline est au contraire le même que le *Pardalis ;* il portait aussi à Rome, d'après lui, le nom de *Pardus*. D'après l'indication qu'il donne de ses couleurs et de ses taches, d'après la taille et la force que suppose le fréquent emploi que l'on en faisait dans les jeux publics, et d'après les préparatifs que Xénophon recommande pour leur chasse, on ne peut douter que ces animaux, *Pardalis* et *Pardus*, ne soient de la même espèce que celles d'Afrique, d'Arabie et d'Asie, que nous appelons Panthères ou Léopards. Oppien distingue les Panthères des Léopards ; mais, dans beaucoup d'autres auteurs, le dernier de ces noms désigne le produit imaginaire de la Lionne et du *Pardus* (de là *Leo-Pardus* ou Panthère mâle). Les taches de la Panthère, dit Pline (c'est-à-dire celles du *Pardus* ou *Pardalis*), sont comme de petits yeux semés sur un fond blanc. On dit que son odeur a pour les autres animaux un attrait étonnant, mais que son aspect les effraye ; elle cache donc sa tête, et saisit alors les animaux attirés par un charme irrésistible. Selon quelques auteurs, la Panthère a sur l'épaule une tache en forme de croissant, qui se remplit et se vide suivant le cours de la lune. On donne aujourd'hui le nom de mouchetées (*Varias*) aux femelles, et celui de Pards (*Pardos*) aux mâles de toute cette espèce, très-nombreuse en Afrique et en Syrie. Quelques-uns distinguent la femelle d'avec le mâle par la seule blancheur de la robe.

Un ancien sénatus-consulte prohibait l'introduction en Italie des Panthères d'Afrique; mais le tribun du peuple Cn. Aufidius fit porter une loi contraire qui permit d'en amener pour les jeux du Cirque. Scaurus, pendant son édilité, envoya le premier à Rome cent cinquante Panthères, toutes de celles qu'on nomme mouchetées ; ensuite Pompée le Grand en fit venir quatre cent dix, et Auguste quatre cent vingt.

On s'est peu occupé jusqu'à Buffon de la distinction des espèces du groupe des Panthères, dont le nombre s'était accru de la grande Panthère d'Amérique, le Jaguar. Buffon et Daubenton, malgré d'excellentes recherches, ne purent accomplir la tâche qu'ils s'étaient imposée ; une erreur leur fit prendre pour une Panthère le véritable Jaguar, et représenter à la place de celui-ci un animal plus petit, le Marguay, qui en est bien distinct; mais ils firent la remarque qu'il existe dans l'ancien monde une Panthère particulière plus pâle, à poils plus longs, et qu'ils appelèrent du nom d'ONCE.

D'Azara fit connaître la faute qu'ils avaient commise relativement au Jaguar (Tigre d'Amérique ou grande Panthère d'Amérique des fourreurs), et la répara dans son *Histoire des Quadrupèdes du Paraguay*. Restent donc les Panthères de l'ancien continent et les Léopards. G. Cuvier et M. Temminck se sont exercés sur ce sujet. D'après M. Temminck, Cuvier, qui a décrit la Panthère et le Léopard comme deux espèces, n'a réellement observé qu'un seul de ces animaux, celui que lui, M. Temminck, appelle Léopard, et qui, étant l'animal dont les anciens ont parlé, devrait bien plutôt s'appeler *Pardus* ou même *Pardalis* (254). Ce *Felis Leopardus* est la Panthère d'Afrique des fourreurs ; il est, d'après M. Temminck, la seule Panthère de cette vaste contrée; on le trouve aussi en Arabie, où il porte le nom de *Nimr*, et c'est de lui sans doute qu'il est question dans la Bible

(254) Les zoologistes modernes ont donné le nom spécifique de *Pardalis*, dont nous avons fait connaître la signification chez les anciens, à un *Felis* américain, l'Ocelot du Brésil et de la Guyane.

sous le nom de Namer. L'Asie continentale produit aussi des Léopards, et on en trouve même dans les îles de la Sonde, à Java principalement. Le *Felis melas* de cette dernière localité n'est qu'une variété de ce Mammifère. Dans certaines contrées, cet animal n'est guère moins commun qu'autrefois; ainsi M. Sikes nous apprend que dans le Deccan, province de l'Inde, on a pris, pendant les années 1825 à 1829, quatre cent soixante-douze animaux de cette espèce.

M. Temminck pense que cet animal n'existe pas dans nos collections.

Le même auteur veut qu'on réserve le nom de Panthère, *Felis Pardus*, à un animal qu'il reconnaît analogue à celui de Linné et de Gmelin, et qui vit à Sarra, à Sumatra et au Bengale. La taille des adultes est moindre que celle du Léopard, la queue est aussi longue que le corps et la tête, et la couleur du pelage est d'un fauve jaunâtre foncé, marqué de taches en rose. Il n'existe pas de bonnes figures de cet animal; M. Temminck en représente le crâne dans ses *Monographies de Mamm.*, I, pl. IX, 3 et 4.

PAON (*Pavo*, Lin.) genre d'Oiseaux de l'ordre des Gallinacés. — Cet ordre, si peu riche en espèces, surtout lorsqu'on en sépare les Pigeons, est au contraire un de ceux qui offrent le plus de richesses sous le rapport des couleurs dont sont parés les Oiseaux qui le composent. Où trouve-t-on, en effet, l'éclat métallique et si heureusement nuancé des Lophophores, la riche parure des Tragopans et des Faisans, le simple mais gracieux plumage des Coqs, des Argus, etc., et surtout la majestueuse beauté des Paons? Nulle part sans doute; et si parmi les Passereaux il est des espèces qui à cet égard égalent peut-être les derniers, il n'en est point qui les surpassent.

De tous les temps l'espèce que l'on pourrait considérer comme indigène de nos climats, tant elle s'y propage avec facilité; celle qui la première transportée des Indes orientales en Grèce, et de là en Europe, fait depuis des siècles l'ornement de nos basses-cours, le Paon domestique, en un mot (*Pavo cristatus*, Lin.), de tous les temps, disons-nous, cette espèce a vivement attiré les regards de chacun. Plus d'une fois les poëtes et surtout les poëtes latins l'ont chantée dans leurs vers; plus d'une fois les historiens de la Nature ont employé pour en parler un langage semé d'autant de fleurs qu'elle a d'yeux chatoyants sur sa queue.

A une époque très-reculée dans l'histoire de la Grèce, si elle eut une place dans l'Olympe, si les anciens habitants de Samos la consacrèrent à Junon, elle ne dut sans doute qu'à sa beauté d'être ainsi associée à celle que le paganisme considérait comme la compagne du maître du ciel et de la terre. Des médailles antiques frappées par les Samiens, attestant en effet cette consécration, avaient contribué à faire penser que l'Oiseau dont nous parlons avait pour patrie première l'île de Samos; mais des recherches historiques faites dans le but de savoir quel était réellement son pays originaire tendent à faire admettre que les Indes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont la patrie de cette magnifique espèce. C'est dans ces contrées que le conquérant Alexandre la vit pour la première fois, et, s'il faut en croire l'histoire, il fut si vivement frappé de sa beauté, qu'il défendit sous des peines très-sévères de la tuer. On pense même que c'est de l'invasion d'Alexandre dans les contrées d'où le Paon tire son origine que doit dater son apparition dans la Grèce. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y fut d'abord très-rare, et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que durant longtemps le Paon fut à Athènes un objet de curiosité. A chaque néoménie, c'est-à-dire à chaque renouvellement de lune, on l'exposait aux regards du public, qui accourait même des villes voisines, attiré qu'il était par le désir de contempler un Oiseau aussi magnifique.

Le livre le plus ancien que nous possédions, celui qui nous a transmis l'histoire du peuple juif, la Bible en un mot, fait mention du Paon dans des termes qui feraient supposer que cet Oiseau, peu connu encore du temps de Salomon, devait être considéré comme un objet de grande valeur, puisque, parmi les choses précieuses telles que l'or, l'ivoire, etc., que ses vaisseaux rapportaient, on comptait des Paons, lesquels Paons étaient des présents faits à Salomon par d'autres rois de son époque (255). Il paraîtrait donc d'après certains passages de la Bible, et en admettant que le peuple hébreu n'ait pas désigné dans sa langue sous le nom de Paon un autre Oiseau, que la connaissance de celui dont nous parlons remonte à la plus haute antiquité, et que les Grecs ne l'ont pas connu les premiers.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'à peu près probable, c'est que les Romains, dont les conquêtes s'étendirent fort au loin, furent les premiers des peuples de l'Europe qui virent introduire chez eux ce superbe étranger. Mais ils ne se bornèrent pas toujours à l'admirer comme l'avaient fait les Grecs; ils poussèrent leur curiosité jusqu'à vouloir connaître le goût de sa chair. « L'orateur Hortensius, dit Buffon, fut le premier qui imagina d'en faire servir sur sa table, et son exemple ayant été suivi, cet Oiseau devint très-cher à Rome, et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale, mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de Paons, de langues de Phénicoptères, de foies de Scares, et à en composer des mets insipides qui n'avaient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur. »

Maintenant ferons-nous une description

(255) Troisième livre des *Rois*, chap. X.

du Paon ? Nous efforcerons-nous par de belles figures et des mots recherchés de donner une idée de son plumage ? Mais en vérité nous craignons trop de rester au dessous de la vérité. Le Paon est un de ces Oiseaux qui ne peuvent se décrire : on doit le voir, et ne pas chercher lorsqu'on l'a vu à dire quelle est sa beauté, l'éclat azuré des plumes qui ornent son cou, l'éblouissant étage des plumes qu'il porte sur la queue ; les nuances en sont si variées et si fugitives, que les mots manquent pour les peindre et les fixer. Tout ce que nous oserons, ce sera de dire avec Buffon, le seul écrivain qui fût capable de peindre par un beau langage ce que la Nature a produit de plus éblouissant, que « si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le Paon serait sans contredit le roi des Oiseaux ; car il n'en est point sur qui elle ait versé ses trésors avec autant de profusion. La taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui nous étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non seulement la Nature a réuni sur le plumage du Paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-l'œuvre de la magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues, de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec les nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire. »

Après la peinture si large et si vraie que donne notre grand maître de l'Oiseau qui fait le sujet de nos observations, nous devrions nous arrêter ; car toute description possible du Paon est dans les deux phrases que nous venons de citer ; cependant nos lecteurs nous permettront et nous sauront peut-être gré de mettre à côté du beau langage de Buffon un morceau non moins beau, mais plus naïf, d'un auteur bien antérieur à notre célèbre écrivain. Cet extrait, dans lequel quelques particularités relatives aux mœurs sont légèrement effleurées, nous permet quelques réflexions desquelles ressortiront peut-être certaines erreurs que n'ont cessé d'accréditer, même jusqu'à nos jours, presque tous les auteurs qui ont fait l'histoire du Paon.

« Cet Oyseau, dit François René, dans son *Essay des merveilles de la nature*, prétend bien tenir le premier rang parmy les Oyseaux, tant il est fier de sa beauté, et piaffe à la monstre de sa rouë estoilée. Il est glorieux au possible, et s'apperçoit bien lorsque l'on prend plaisir à le contempler, car aussitôt il haulse sa teste haultaine, et secouë par bravade le pennache d'aigrettes qu'il porte sur sa teste ; puis d'un œil assuré regardant l'assistance, il se met à son jour, et prend le soleil et l'ombrage qu'il faut pour faire paroistre sa riche tapisserie, et donner l'éclat à ses vives couleurs. En se contournant gravement il fait briller sa teste serpentine, et son col habillé d'un précieux duvet qui semble de saphirs ; de mesme est sa poitrine, diaprée de pierreries esclatantes qui y semblent enchassées pour luy faire un carquan ; du dos cendré sortent deux grandes aisles rougeastres et d'assez bonne grace. Ce qui le fait glorieux est sa queuë et son thresor, qu'il porte toujours en crouppe. Il n'a pas si tost superbement desployé ses pennes dorés, faisant la rouë, qu'il semble vouloir disputer le pris de la beauté avec toutes les créatures ; car le ciel ne luy semble plus beau avec tous ses yeux et ses astres dorez que sa queuë parsemée d'estoilles d'or, de saphirs et de fines esmeraudes. Si la terre au printemps se pare de ses fleurs, le Paon porte toujours quant et soy son printemps qui lui sert de lacquay qui est toujours à sa queuë, et vous fait voir une primevere de soie et de satin, un parterre portatif, un jardin mouvant et un royal et aime bel-vedere, et des laiteries enchassées. Sa rouë lui sert de tapisserie de haute lice, de ciel et de day, où il est appuyé au roy : c'est le poisle sous lequel il marche gravement ; c'est son parasol, qui le défend des rigueurs du soleil. Autant de pennes, autant de mireuers où il mignarde et flatte sa beauté : il sent bien le galand qu'il est magnifique, c'est pourquoy il se hasarde de vouloir faire peur trainassant par terre le bout de ses pennes et les faisant claqueter contre terre, avec une démarche arrogante. Le plaisir est quand on se moque de luy : car aussi tost il plie son panier, enferme sa coquille, et enveloppant son thresor, se despite si très fort, que s'il osoit vous creveroit les yeux de ses ongles, et vous arracheroit la langue. Vous le voyez transir à veuë d'œil, mais bien d'avantage quand en octobre il a perdu sa queuë, car il se cache comme s'il portoit le deuil et qu'il eust fait banque-route à la nature. Mesmes de nuit s'il s'éveille en tenebrez, il pense d'avoir perdu sa beauté et se met à soupirer comme si les voleurs lui avaient desrobé ses richesses et que de Paon il fust devenu un Corbeau et un Oyseau tout noir. »

On ne saurait mieux avoir observé le Paon ; mais l'on ne saurait également interpréter d'une manière plus maladroite les faits dont l'on est témoin. Le Paon, quand vient l'époque des beaux jours, semble étaler avec complaisance sa belle queue, on croirait qu'il se plaît à l'admirer lui-même, et, tout en se *pavanant*, il laisse de temps à autre apercevoir des trépignements qui se décèlent par les mouvements de ses ailes et des plumes de sa queue. Tout cela n'a point, comme on vient de le voir par le passage cité, échappé à l'observation. Mais malheureusement le désir de voir dans les actes d'un Oiseau aussi

noble quelque chose de peu commun a été bien souvent pour les auteurs un vaste cercle d'erreurs dans lequel ils ont continuellement tourné sans pouvoir en sortir. Buffon lui-même n'a pas été exempt de ces fautes ; car Buffon (ou M. G. de Montbeillard son collaborateur) a souvent prêté l'oreille aux dit-on populaires. Pour l'histoire du Paon entre autres, il a consacré quelques phrases qui décèlent cette facilité à accepter les croyances du dehors. Ainsi on retrouve chez lui, et exprimées à peu près dans les mêmes termes, quelques-unes des opinions émises par l'auteur ancien dont nous venons de signaler un passage; car, à propos du plaisir que le Paon, à ce qu'on dit, aurait à s'admirer, voici ce qu'écrit Buffon : « On prétend qu'il jouit des hommages dus à sa beauté; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors, et les cache à qui ne sait pas les admirer. »

Buffon cite ces faits comme généralement admis et les admet lui-même, puisqu'il ne les accompagne d'aucune réflexion. Cependant, nous devons le dire, malgré notre profonde vénération pour notre maître, le Paon est aussi insensible à l'admiration que le serait le mâle de la Dinde lorsqu'il étale, lui aussi, les plumes de sa queue, et qui est tout aussi expressif dans ses mouvements, dans les poses qu'il prend, que l'est l'Oiseau dont nous parlons, bien qu'il n'y ait rien de beau à admirer en lui ; que le serait le Moineau lorsqu'il piaffe en déployant ses ailes et sa queue autour de sa femelle : que le seraient une foule d'autres espèces polygames qui s'agitent auprès de leurs femelles quand vient l'époque ou durant l'époque où les désirs s'éveillent en eux. L'homme peut-il selon son bon vouloir commander au Paon de développer ses richesses? Peut-il en lui prodiguant son admiration par tous les beaux mots et les belles phrases que possède notre langue l'engager à étaler cette queue magifique qu'il porte avec tant de fierté ? Eh ! non; le Paon n'obéit qu'à un sentiment intérieur. Ou bien lorsqu'il parade devant de nombreux spectateurs, le Paon, en entendant de tous côtés les éloges provoqués par sa beauté, récompensera-t-il ses flatteurs, en étalant devant eux plus longtemps que de coutume cette queue qui mérite leurs éloges ? Pas davantage.

D'où vient donc cette croyance générale que le Paon jouit des hommages rendus à sa beauté ? Elle vient de ce que l'on a mal observé et surtout de ce que l'on continue à interpréter d'une manière, nous dirons poétique, les actes auxquels se livre l'Oiseau dont il est question. On porte sur ces actes un jugement presque traditionnel. Que dans nos basses-cours ou dans nos jardins publics un Paon étale avec majesté cette queue qui le pare si bien, et vite on s'approche de lui. Bientôt la galerie sera assez considérable pour qu'on entende un concours d'éloges. De tous les côtés partent les mêmes paroles, et plus de cinquante fois à la minute ces mots : *Oh! qu'il est beau!* arrivent à vos oreilles. Ces mots, on les dit presque machinalement et avec l'idée préconçue qu'ils vont flatter agréablement l'objet de tant d'admiration. Or, qu'en résulte-t-il ? Le spectateur à qui on a déjà dit ou qui entend dire (et Dieu sait que de fois on peut l'entendre dire) que le Paon est sensible aux éloges, prend tous les mouvements que cet Oiseau fait, tous les trépignements qu'il laisse apercevoir, toutes les poses qu'il donne à son corps, comme un effet de ces éloges, comme une manifestation réelle du plaisir qu'il éprouve à entendre que l'on vante sa beauté, et ce même spectateur, s'il était arrivé là avec une idée prononcée, s'en va avec la persuasion qu'en effet le Paon aime qu'on le loue, puisqu'il a été témoin de tout le plaisir qu'il manifestait lorsqu'on répétait autour de lui : *Oh! qu'il est beau!* car, nous le disons encore à dessein, on prend généralement tous ces petits gestes dont nous avons déjà parlé pour l'expression de la jouissance intérieure que les hommages rendus à sa beauté lui font ressentir.

Mais ceux-là même qui adoptent aussi facilement de pareilles opinions auraient pu se convaincre, en poussant l'observation plus avant, que rien n'est plus fabuleux que cette prétendue satisfaction que les éloges font éprouver au Paon. Si, faisant abnégation de toute présomption, ils avaient examiné de loin, de manière à n'être pas vus et sans mot dire, cet ornement de nos basses-cours alors qu'il étale tout le luxe de son plumage, ils auraient pu se convaincre aisément que ce Paon, que la présence seule de ses compagnes influence en ce moment, n'est pas moins expressif dans ses mouvements qu'alors qu'il est censé s'apercevoir qu'on l'avise. Au reste, il faut avouer qu'un Oiseau auquel on se plaît à reconnaître tant de noblesse et de majesté (et qui à mon sens est des Gallinacés celui qui porte avec lui le caractère le plus stupide) est souvent très impoli à l'égard de ses adulateurs, et les récompense bien mal des éloges qu'ils ne cessent de lui prodiguer ; car, au lieu de se mettre avec eux face à face, il leur montre le *revers de la médaille;* et il faut avouer que ce revers n'a rien d'attrayant, rien de bien susceptible d'exciter l'admiration : *peut-être le Paon se croit-il beau sous toutes les faces.*

Une autre opinion que nous avons vue exprimée plus haut et que Buffon a également consignée dans son ouvrage, est celle qui veut que le Paon soit honteux de la perte de sa queue. « Il craint, dit notre sublime écrivain, de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux. » Il y a là un fait exprimé : c'est que la mue est pour le Paon une époque de retraite. Mais ainsi que nous l'avons dit ailleurs, l'esprit

umain, toujours plus poétique que positif, urtout pour les choses dans lesquelles son ntérêt ne se trouve pas compris, a cru de- oir expliquer la cause de cette retraite par honte qu'aurait cet Oiseau de se montrer lors que la mue l'a privé de son plus bel rnement. Disons-le, cette supposition est ar trop gratuite, et l'admettre n'est pas no- re intention. Il nous semble qu'on aurait u trouver à ce fait une explication beau- up plus vraie. Le Paon, lorsque ses plumes mbent, cherche la solitude, c'est positif; il tait, ne se pavane plus, et même affecte air de tristesse, c'est encore vrai : mais el Oiseau durant la mue n'est pas dans les êmes circonstances? Quel est celui dont le ant nous frappe alors, ou qui nous amuse core par ses joyeux ébats? Il n'en est pas. a mue pour tous est une période de malaise, souffrance; et ce malaise et cette souf- nce sont d'autant plus considérables, que s plumes dont le changement s'opère sont us fortes.

Ainsi, la mue des pennes caudales et alai- s est beaucoup plus douloureuse que celle s plumes qui recouvrent le corps, elle est même quelquefois pas sans danger pour iseau. Or, le Paon doit ressentir avec utant plus d'énergie tous les effets de la ute des plumes de la queue, que ces mê- s plumes sont plus volumineuses et sont us profondément implantées que dans au- e autre espèce; dès lors doit-on s'étou- r, surtout lorsqu'on voit le même phéno- ne se reproduire chez tous les autres Oi- aux, doit-on s'étonner, disons-nous, que rant la période de la mue le Paon demeure ste et taciturne? Doit-on être surpris de le r chercher des lieux sombres, lorsque xpérience de tous les jours a appris aux sonnes qui élèvent des Oiseaux en cage 'il ne faut pas, pour favoriser la mue de Oiseaux, les exposer à un air trop vif. s lieux sombres leur offrent une tempéra- e qui convient beaucoup mieux à l'état adif dans lequel ils se trouvent.

Il suit instinctivement les règles hygiéni- es que la Nature a posées aussi bien pour que pour l'homme. Voyez si la prudence commande pas à ce dernier de ne pas xposer au grand air lorsqu'une maladie ptive vient de l'atteindre. Le Paon n'agit différemment; car la mue peut être sidérée chez lui et chez toutes les au- s espèces comme une maladie de cette ure, puisqu'elle a son siége principal s la couche dermique. Ce n'est donc pas r cacher la honte d'avoir perdu sa queue il cherche des abris, mais bien pour une atmosphère trop vive ne nuise pas à uption des plumes nouvelles. Comme si ce n'est pas pour provoquer les hom- ges des spectateurs, et encore moins pour jouir, qu'il se pavane avec complaisance, s bien parce qu'il est mu par un senti- nt autre que celui de l'amour-propre sa- fait; parce que des désirs s'éveillent en comme préludes de l'acte copulateur.

l est étonnant que les écrivains natura- listes qui avaient remarqué ce fait, et qui l'ont à peine mentionné, qui avaient vu que les trépignements du Paon, que tout l'éta- lage du luxe de sa queue, n'étaient que des moyens employés pour agacer la femelle; il est étonnant, disons-nous, que ces auteurs n'aient pu émettre en même temps l'opinion que nous avons discutée tout à l'heure et que nous croyons erronée.

Quoi qu'il en soit, le Paon, par ses mœurs, rappelle celles des Gallinacés en général. Comme presque tous les mâles de cet ordre, il est ardent en amour, et seul il peut suffire à quatre ou cinq femelles. Quoiqu'il n'ait complétement revêtu son plumage d'adulte qu'à l'âge de trois ans, pourtant il peut se reproduire avant cette époque. La femelle est dans le même cas; car, bien que l'on s'accorde généralement à dire que ce n'est qu'après la troisième année qu'elle fait ré- gulièrement ses pontes, on a cependant des exemples fréquents qui prouvent qu'après la première ou la seconde année elle est en état de pondre. Dans nos climats, le Paon serait, au dire des voyageurs, moins fécond que dans les pays qui lui sont naturels; car ils assurent que la couvée serait de vingt à trente œufs, tandis que chez nous elle est ordinairement de six à dix. Ces œufs, tachetés ou bruns sur un fond blanc, et de la grosseur de ceux de la Dinde, sont pondus un à un et à quelques jours d'inter- valle l'un de l'autre. La durée de l'incuba- tion est environ de trente jours. Les petits en naissant suivent la mère et peuvent déjà, comme tous les Poussins gallinacés, cher- cher eux-mêmes leur nourriture. Mais, dé- licats et frileux comme tous les Oiseaux des pays chauds que nous faisons se reproduire chez nous, ils ont besoin de la conduite d'une mère. Les Paonneaux âgés d'un an sont, à ce que l'on prétend, un excellent manger. Nous avons dit que les Paons jeunes ou vieux passaient chez les Romains pour un mets estimé. Il paraîtrait aussi qu'en France, du temps d'Olivier de Serres, on le regar- dait comme « le roi de la volaille terrestre, en ce qu'on ne pouvoit voir rien de plus agréable que le manteau de cet Oiseau, ni manger une chair plus exquise que la sienne. » De nos jours on n'en fait plus grand cas.

La nourriture habituelle des Paons con- siste en grains de toutes sortes; leur voisi- nage est funeste aux agriculteurs; car ils font, à ce qu'il paraît, des dégâts immenses aux céréales; ils sont également quelquefois importuns à cause des cris désagréables qu'ils font entendre. Heureusement tous leurs défauts sont rachetés par leur beauté, et s'ils ont *la voix du diable, la démarche furtive des voleurs*, ils ont également *une parure d'ange.*

Angelus est pennis, pede latro, voce gehennus.

Indépendamment du cri bruyant que le Paon fait entendre, et qui est, dit-on, un présage de pluie lorsqu'il le pousse durant la nuit, on lui connaît encore un bruit

sourd, un murmure intérieur qu'il fait surtout entendre lorsqu'il se pavane auprès de la femelle.

Quoique les Paons aient beaucoup de peine à s'élever dans les airs, cependant on en voit quelquefois prendre leur essor et parcourir des distances considérables. En général ils aiment les lieux élevés; se plaisent sur les combles des maisons, ou bien sur la cime des grands arbres qui sont à leur portée.

On prétend que les Paons atteignent facilement la trentième année, et, s'il faut en croire Willughby, ils iraient même jusqu'à la centième. Mais ce dernier chiffre paraît un peu exagéré, et il est probable que le premier est beaucoup plus vrai.

Jadis les plumes du Paon servaient aux arts, on en faisait des espèces d'éventails et des couronnes dont se paraient les poëtes troubadours.

« Gesner, dit Buffon, a vu une étoffe dont la chaîne était en soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes : tel était sans doute le manteau tissu de plumes de Paon qu'envoya le Pape Paul III au roi Pépin.

Le Paon est sujet à des variétés quelquefois remarquables, et ces variétés sont dues à l'influence de la domesticité. On en voit de gris, de blancs, de noirs, de verts, de bleus, de jaunes, etc.; mais ces couleurs sont presque toujours accidentelles. Il existe pourtant deux variétés qui paraissent constantes, et que l'on pourrait considérer comme formant deux races distinctes, c'est celle du Paon blanc et du Paon panaché, le dernier étant le résultat de l'accouplement du Paon ordinaire avec le Paon blanc.

Une autre espèce non moins belle que celle dont nous venons de parler est le Paon spicifère, *Pavo spiciferus*, Vieill.; *Pavo muticus*, Lin. La dénomination de Spicifère que porte cet Oiseau lui a été imposée par Buffon à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête; les plumes qui la composent sont plus longues que celles de la huppe du Paon ordinaire, et diffèrent encore de celles-ci en ce qu'elles sont barbelées depuis leur origine jusqu'à leur extrémité, et qu'elles offrent l'aspect d'une plume ordinaire. Cette espèce, qu'on trouve au Japon, dit Vieillot dans la *Galerie des Oiseaux*, a été signalée par Aldrovande.

PAPA. *Voy.* Sarcoramphe.

PAPION. *Voy.* Cynocéphale.

PARADIS ou Paradisier, genre d'Oiseau de la famille des Passereaux omnivores. — Les Paradis sont fameux par la livrée qui les décore et qui varie suivant les sexes et les âges. Les mâles dans leurs parures de noces possèdent seuls cette admirable vestiture qui depuis longtemps les a rendus célèbres; les femelles, au contraire, déshéritées de brillants atours, ont un plumage terne et sans éclat; de plus elles ne présentent ni les brins de la queue, ni les faisceaux des flancs, ni l'ampleur du manteau. Il en est de même des jeunes mâles, qui dans les trois premières années de leur existence ressemblent aux femelles à s'méprendre, et ne commencent à prendr les brins de la queue qu'une année avant le parures dévolues à leur sexe par la période adulte.

Il serait fastidieux de revenir sur toute les opinions émises sur les Paradisiers. Nou ne devons pas taire cependant que le charl tanisme et le désir d'accroître la réputatio d'Oiseaux déjà assez beaux par eux-même ont longtemps maintenu l'idée erronée qu les Oiseaux de Paradis vivaient privés d jambes, erreur populaire que Linné a sanc tionnée en donnant à l'Emeraude le nom trivial d'*Apoda*. Cependant dès 1521 Pigafetta avait formellement dit (*Journal du premier voyage autour du monde*, traduction française, pag. 197) : « On nous donna pou le roi d'Espagne deux Oiseaux morts, très beaux, de la grosseur d'une Grive, à la tê petite et à bec long : *les jambes de la grosseur d'une plume à écrire*. Cet Oiseau ne v que lorsqu'il y a du vent; *on dit* qu'il vien du paradis terrestre, et on l'appelle *Bolonata*, c'est-à-dire *Oiseau de Dieu*. » Enfin *Museum Wormianum* (petit in-folio; Ly 1655, pag. 294) avait donné très-anciennement une figure exacte gravée sur bois d Paradisier Emeraude dessiné avec ses pie

Les contes puérils débités sur les O seaux de Paradis ont été basés sur l'é habituel de mutilation qu'éprouvent ces êtres de la part des peuplades sauvages q en font l'objet de leurs chasses actives, qui les vendent aux corocores malais aux jonques chinoises qui visitent les ri ges de la Papouasie. C'est en effet en écorchant grossièrement, en leur enlev les jambes et les os du crâne, et en rempl çant les parties charnues du corps par morceau de bois arrondi qu'ils font sor par le bec, en les desséchant enfin au f qu'ils les préparent pour les conserver et les vendre. « Nous n'avons jamais vu, dit Lesson, appliquer le procédé que décrit Otto Helbigius (*Coll. acad.*, t. III, p. 443, pa étrangère), qui consiste à enlever les e trailles, et traverser le corps par un fer roug pour opérer une sorte de cuisson. C'est aus complétement à tort que Levaillant attribue l'apparence de velours naturel ou le hérissement des plumes de la tête et du c au raccourcissement de la peau produit par la dessiccation et les procédés barbar dont se servent les naturels pour leur pr paration. Il est bien vrai que les Papous enlèvent les os du crâne et font sécher les peaux écorchées sur des roseaux, bien que nous doutions que ce soit à l'aide du so fre, ainsi que le dit Levaillant, et qu'il en résulte une diminution considérable de la tête et du cou; mais on ne peut plus aujourd'hui se tromper sur le volume des ces parties, puisque dans nos voyages nous avons tué un bon nombre de ces O seaux, et que leurs dépouilles, préparé d'après les procédés de la taxidermie ropéenne, se trouvent dans plusieurs des musées de Paris. »

Des Oiseaux supposés venir du ciel ou habiter le paradis terrestre ne devaient vivre que de rosée, que d'essence; ils étaient censés puiser leur seule nourriture dans l'eau condensée sur les feuilles, dans les vapeurs légères que dissipent les rayons du soleil!!! Moins crédule, Bontius, d'un autre côté, exagère en les disant carnassiers au point de dévorer des petits Oiseaux, et Sonnerat représente le Paradisier dit le *Superbe*, tenant sous ses ongles un faible Oiseau qu'il va déchirer. Mais Helbigius, voyageur de la Compagnie des Indes hollandaises, s'est le premier rapproché de la vérité en disant qu'ils se nourrissent de divers fruits et notamment des baies de *waringa* ou *ficus benjamina* (Rumph., vol. 55), et Linné ajoute qu'ils recherchent les Insectes et surtout les grands Papillons, bien que leur pâture favorite consiste en épices, au point qu'au temps de la maturation des muscades on voit, dit-on, les Paradisiers Emeraudes voler en troupes nombreuses comme le font les Grives d'Europe à l'époque des vendanges. D'un autre côté l'ampleur de la commissure du bec annonce évidemment que tous les Oiseaux de Paradis sont gloutons, voraces, et par suite omnivores.

En dépouillant le genre des Oiseaux de Paradis de tout le merveilleux dont on s'est plu à l'embellir, ce que nous savons des mœurs des Emeraudes et Manucodes nous trouve que l'organisation porte avec elle des analogies d'appétits, et que ces espèces étant des races trapues et voisines des Corbeaux, comme ceux-ci elles doivent être omnivores et partager leurs goûts comme leurs habitudes. C'est en effet ce qui a eu lieu, et les Oiseaux de Paradis recherchent aussi bien les fruits que les Insectes, les Larves et les Vers que les bourgeons des arbres.

La patrie de tous ces Oiseaux est assez restreinte; ils ne franchissent guère les limites des terres brûlantes dont l'ensemble forme ce que nous appelons *Papouasie*, terres situées sous l'équateur, entre la Malaisie et l'Australie, et comprenant ce que l'on connaît sous le nom de Nouvelle-Guinée, l'îles de Waigiou, d'Arou et îlots environnants. Toutefois le *Sériculе prince-régent* est de la Nouvelle-Galles du sud. Suivant les auteurs d'ornithologie, quelques espèces fréquentent les buissons; mais c'est une erreur d'admettre avec eux qu'elles habitent de préférence les bois, en se perchant sur les arbres élevés, *sans toutefois se poser sur leur cime*, d'où le vent pourrait les renverser, en jetant le désordre dans leurs faisceaux de plumes. Il est douteux, suivant les mêmes sources, que les naturels établissent des huttes légères d'où ils les tirent avec des flèches émoussées. « MM. Quoy et Gaimard (*Voyage de l'Astrolabe*, Zool., t. Ier, pag. 155, 1830), qui visitèrent après nous, dit Lesson, le hâvre de Doréy, fournissent quelques aperçus que nous nous empressons de recueillir : Les grands bois, disent ces voyageurs, qui couronnent les hauteurs de Doréy sont d'une beauté vraiment admirable, et présentent « l'un des plus magnifiques spectacles que « nous ayons vus dans les régions équatoriales. Quoique les arbres se touchent par leurs « cimes, ils sont assez écartés par la base « pour qu'on puisse s'y promener et suivre les « sentiers que les habitants y ont tracés. C'est « dans ces lieux que se tiennent les Calaos, « les Pigeons couronnés, la nombreuse famille « des Perroquets, les Tourterelles en grand « nombre, et surtout l'Oiseau de Paradis Emeraude. Au mois d'août, époque à laquelle « nous nous trouvions à Doréy, on voyait une « grande quantité de jeunes mâles parmi les « femelles, avec lesquelles il est assez facile « de les confondre, parce qu'ils n'ont point « encore leurs beaux parements, ni la tête et « le cou émeraude; cependant ils sont un peu « plus grands et plus élancés. Nous n'arrivâmes à la connaissance de ce fait qu'en vérifiant le sexe. On tua aussi plusieurs jeunes « mâles qui n'avaient que les deux longs brins. « Nous remarquâmes que quelques-uns de « ces brins ont d'un seul ou de deux côtés des « barbules dans une certaine étendue, le plus « souvent près de leur origine. C'est le contraire de ce qui a lieu dans les Drongos et « les Engoulevents. Ces beaux Paradisiers, « vifs, remuants, ne demeurent pas longtemps « à la même place. Les femelles font entendre « à peu près le même cri que les mâles. Le « Paradisier grand Emeraude nous paraît peu « fréquenter cette partie de la Nouvelle-Guinée : c'est surtout des îles d'Arou qu'on le « tire. »

Les vrais Paradisiers paraissent vivre en bandes dans les profondes forêts de la Papouasie, terre, comme l'on sait, formée d'îles agglomérées sous l'équateur, telles qu'Arou, Waigiou et la Nouvelle-Guinée. Ce sont des Oiseaux de passage changeant de districts, à ce que l'on suppose, suivant les moussons. Les femelles se réunissent en grand nombre sur les sommets des arbres les plus grands des forêts en criant toutes à la fois dans le but sans doute d'appeler les mâles. Ceux-ci nous ont toujours paru solitaires au milieu d'une quinzaine de femelles, parmi lesquelles ils régnaient à la manière des Coqs sur des essaims de Poules.

C'est de fruits que se nourrissent le plus ordinairement les Paradisiers; les mâles ne se mettent guère en quête de leur nourriture que le soir et le matin; ils restent tapis sur le feuillage dans le milieu du jour; leur cri est fort et accentué. Nous ne nous procurâmes des dépouilles du grand Paradisier Emeraude qu'à Amboine. Les trafiquants malais ne les reçoivent dans cette métropole des possessions hollandaises aux Indes orientales que par les corocores de la grande île de Céram. Or, cette espèce paraît bien évidemment confinée aux îles d'Arou et peut-être dans la partie méridionale de Céram même. « D'un autre côté, dit Lesson nous n'avons jamais vu de Paradisier Emeraude dans l'île de Waigiou; mais les naturels nous apportèrent des peaux des Paradisiers rouges conservées dans des bambous; et comme nous y tuâmes la femelle, qui est

figurée dans cet ouvrage, on doit assigner l'île de Waigiou pour patrie à cette magnifique espèce. Enfin la quantité prodigieuse de petits Emeraudes mutilés en panache que nous vendirent les Papouas du nord et de la Nouvelle-Guinée, et le grand nombre de mâles et de femelles que nous tuâmes sur le pourtour du havre de Dorey, nous autorisent à regarder cette partie de la terre des Papous comme le pays où cette espèce est extraordinairement commune et vit d'une manière permanente. »

Les parures des mâles en plumage de noces se composent de faisceaux ou d'un jaune tendre ou d'un rouge admirable ; un marron plus ou moins foncé, un jaune plus ou moins pur, colorent le reste du plumage ; les rectrices comme les rémiges sont marron ; une plaque émeraude forme un haussecol sur la gorge, et le bec, de couleur de corne, est encadré de vert-noir.

Le Paradisier petit Emeraude (*Paradisæa minor*). Le petit Paradisier Emeraude, bien que semblable par la coloration de son plumage au grand Emeraude, n'habite pas les mêmes points de la Nouvelle-Guinée que ce dernier. Il est beaucoup plus commun que lui ; sa taille, moindre, n'est pas la seule particularité de son organisation qui l'en fasse distinguer. Son plumage possède des nuances plus fraîches et plus vives, ses membres ont d'autres proportions. Ne voyons-nous pas d'ailleurs les mêmes circonstances se reproduire dans les caractères des Colombes Magnifique et Vierge ? La première, de forte taille, habite le nord de la Nouvelle-Hollande ; la seconde, très-mince dans ses proportions, fluette et débile, vit au contraire dans les épaisses forêts de la Nouvelle-Irlande ; et cependant, dans ces deux espèces identité complète dans la coloration de la livrée, identité absolue dans leurs formes et dans leurs caractères.

Le petit Paradisier Emeraude est de la taille du Geai de France, et sa longueur ne dépasse guère treize à quinze pouces sans y comprendre les filets de la queue. Desséchées et racornies, les peaux qui parviennent en Europe pour faire des panaches ne donnent qu'une idée fort imparfaite des proportions robustes et trapues que possède l'Oiseau en vie. Les plumes du front constituent un bandeau d'un vert émeraude passant au vert de velours à reflets noirs et changeants ; et cette coloration tient encore les plumes de devant du cou en affectant une nuance plus fraîche. Le dessus de la tête, les côtés et le dessus du cou jusqu'au manteau sont d'un jaune pâle, tandis que le reste du dos, de même que les ailes et la queue, sont d'un marron clair, passant au brun cannelle sur les parties inférieures du corps. Le bec est recouvert d'une lame cornée blanche sous laquelle domine une teinte bleue. Les tarses sont bleuâtres ; l'œil, plein de feu et de vivacité, a l'iris jaune d'or. Les bruns marrons sont minces, couverts d'un seul côté de légères et très-courtes barbules. Les deux faisceaux des flancs sont colorés par un jaune luisant que relèvent quelques traits longitudinaux marron lustré, et sont lavés de blanc à leur extrémité, souple, molle et comme nuageuse.

Le Paradisier petit Emeraude a des mouvements vifs et agiles, et les mœurs de la plupart des Coraces. Dans les forêts qu'il habite, il recherche la cime des plus grands arbres, et lorsqu'il descend sur les branches intermédiaires, c'est pour chercher sa nourriture ou pour se protéger des atteintes du soleil, quand cet astre est au plus haut point de sa course diurne ; il fuit ainsi l'influence de la chaleur et aime l'ombrage que produit l'épais et touffu feuillage des tecks. Il abandonne rarement ces arbres dans le milieu du jour, et ce n'est que le matin et le soir qu'on le voit en quête de sa nourriture. Ordinairement, lorsqu'il se croit seul, il fait entendre un cri perçant, fréquemment répété, que rendent avec exactitude les syllabes *voike*, *voike*, *voiko*, fortement articulées. « Ces cris, à l'époque de notre séjour à la Nouvelle-Guinée, en juillet, dit Lesson, nous parurent être un appel pour les femelles, groupées, caquetant par vingtaines d'individus sur les arbres environnants, obéissant ainsi à la voix de l'amour. Jamais dans ces troupes appartenant au sexe conservateur du dépôt de la génération nous ne vîmes qu'un mâle, s'ébattant orgueilleux au milieu de celles-ci, simples et sans parure, tandis que lui, dandy emplumé, ressemblait au Coq qui chante victoire après avoir battu un rival et conquis la souveraineté d'une basse-cour. Le Paradisier petit Emeraude serait-il polygame ou bien ce nombre disproportionné de femelles tiendrait-il à ce que les indigènes, par la chasse continuelle qu'ils font aux mâles, en amènent la dépopulation, et négligent celles-ci, qui se trouvent ainsi vivre en paix sans inquiétude des hommes et n'ayant à se protéger que de leurs ennemis naturels, les bêtes des bois ? C'est attiré par ces *voike*, *voiko*, que dans nos chasses il nous devint facile de suivre à la piste les Paradisiers et d'en tuer un assez grand nombre. Le premier individu que nous vîmes nous émerveilla tellement, que le fusil resta muet dans nos mains tant notre ébahissement fut profond. Nous cheminions avec précaution dans des sentiers tracés par les Cochons sauvages, dans les profondeurs ombreuses si touffues des alentours du havre de Dorey, lorsqu'un Paradisier petit Emeraude volant au-dessus de notre tête avec grâce et souplesse par bonds pleins de légèreté, nous sembla une boule dont la queue de feu laisse derrière elle masse qui fend l'air une longue traînée de lumière. Cet Oiseau de Paradis, serrant ses parures contre ses flancs, ressemblait sans hyperbole au panache échappé de la chevelure d'une houri se balançant mollement sur la couche d'air qui enveloppe le croûton terrestre de notre planète.

« Lorsqu'un bruit inaccoutumé vient frapper l'oreille du petit Emeraude, son cri

cesse, ses mouvements font place à la plus parfaite immobilité. Il reste caché dans l'épaisseur du feuillage qui le dérobe à la vue du chasseur ; mais si le bruit continue, il ne tarde pas à s'envoler. Il se perche sur les rameaux les plus élevés des plus hauts arbres de la Nouvelle-Guinée ; il devient fort difficile de le tirer, à moins de se servir d'armes à feu à longues portées, tels que les fusils du calibre de guerre, car il ne tombe qu'autant qu'il est tué roide, et la portée convenable à laquelle il faut l'ajuster n'est guère moindre de cent cinquante pas. Il va sans dire qu'on doit se servir de gros plomb. Lorsqu'il n'est que blessé, il expire dans les halliers ; cependant il nous arriva un jour de trouver mourant sur les bords d'un réservoir d'eau, dans le lit d'un torrent à demi desséché, un de ces Oiseaux qui avait été blessé la veille. C'est donc le soir, ou mieux le matin que le chasseur doit se rendre au guet, après avoir soigneusement reconnu les arbres chargés des fruits sur lesquels doivent venir se percher les Paradisiers. Là, dans une complète immobilité, il attendra avec patience la venue des Emeraudes, que leur cri brusque et fort décèlera bientôt. A l'époque de notre séjour sur cette terre de promission pour les naturalistes (du 26 juillet au 9 août), ces volatiles recherchaient les capsules légèrement charnues des tecks, mais surtout les fruits blancs légèrement rosés et très-mucilagineux du *figuier amihou*. Toutefois, nous trouvâmes dans leur gésier des Insectes, et lors de notre séjour à Amboine, deux Oiseaux de Paradis Emeraudes que nous vîmes en vie chez un riche marchand chinois étaient nourris avec de grosses Blattes et du riz bouilli. »

Les Papous prennent ces Oiseaux en vie avec des bâtons enveloppés de la glu qu'ils retirent du suc laiteux de l'arbre à pain ; mais il leur est plus facile de les tuer en grimpant pendant la nuit, à la manière des Chats et silencieusement, sur les arbres où ils dorment. Lorsqu'ils arrivent aux divisions les plus faibles des branchages, ils s'arrêtent, attendent avec un calme imperturbable la naissance du jour, et ajustent leur proie avec des flèches faites avec des rachis de feuilles de latanier. Leur coup d'œil est assez parfait, et la roideur du trait qu'ils décochent assez puissante pour percer l'Oiseau qu'ils visent, avec une merveilleuse adresse. Heureux de leur capture, ils s'empressent de l'écorcher grossièrement ou d'arracher les chairs avec les pattes et souvent les ailes, puis de dessécher au feu ces peaux enfilées sur un petit bâton ; souvent aussi ils les renferment dans une tige creuse de bambou en les exposant à la fumée. Les Malais, depuis longtemps en possession d'acheter ces dépouilles pour les porter aux Moluques, d'où elles sont expédiées en Europe, en Chine et dans l'Inde continentale, ont cependant établi des différences dans les prix suivant le degré de conservation ; aussi les indigènes font-ils en sorte aujourd'hui de ne point mutiler les Oiseaux qu'ils prennent, et dont ils se défont d'autant plus facilement que leur plumage est moins endommagé. Les campougs d'*Emberbakène* et de *Mappia* sur la côte nord, sont ceux qui préparent le plus de ces peaux que les Malais nomment *bouroug maté* (Oiseaux morts); et c'est de ces deux villages qu'il s'en exporte les quantités les plus considérables.

Ces dépouilles écorchées, séchées dans des tubes de bambous, sont donc expédiées en Europe pour servir au luxe des modes et orner la chevelure des femmes opulentes. Les Oiseaux de Paradis sont refaits par les plumassiers, qui emploient des corps en liége sur lesquels ils adaptent la tête et quelques parties de la peau du dos et des flancs que l'on recherche par leur molle souplesse et la grâce du panache qu'elles font en se recourbant. Ce sont ces plumes nuageuses que l'on assemble souvent d'une manière factice en réunissant plusieurs faisceaux enlevés à des peaux avariées ou mal préparées. Ces brins doivent être d'un jaune d'or pur, frais et intacts, ou du moins salis le moins possible à leur extrémité. Ce jaune d'or est des plus fragiles, et un Oiseau de Paradis exposé au contact de la lumière du soleil, ou même de celle des bougies dans les réunions dansantes, ne tarde point à se décolorer, et la nuance dorée à faire place à une teinte blafarde. Les plumassiers et les préparateurs d'objets d'histoire naturelle savent, il est vrai, reteindre ces plumes de manière à tromper l'œil même exercé d'un naturaliste, et c'est ce qui fait que ces parures sont rarement fraîches à Paris.

Les Papous font le commerce des Oiseaux de Paradis depuis un temps immémorial et bien avant la conquête des Moluques par les Européens. Leurs dépouilles, prisées par le luxe asiatique, servaient de parures aux chefs puissants des diverses contrées de l'Inde australe, et ornent encore le turban des sultans indiens, la coiffure et surtout le yatagan des radjahs malais. Cette parure n'obtint pas moins de succès en Europe ; car les femmes la recherchèrent avec d'autant plus d'avidité qu'elle resta longtemps rare et qu'il fallut l'acquérir à un haut prix. Le panache que forme l'Oiseau de Paradis Emeraude ne sied bien toutefois que sur un béret à l'orientale ; car il nuit à l'effet de la physionomie même la plus gracieuse lorsqu'il est placé dans une chevelure souple et ondoyante.

Les anciens ont-ils connu les Oiseaux de Paradis, surtout l'espèce la plus répandue, celle dont nous nous occupons dans cet article ? Nous répondrons par l'affirmative. Ils colonisèrent la plupart des archipels de la Malaisie : car les Egyptiens et les Indiens y ont laissé des traces évidentes de leur passage en s'avançant jusqu'au sud des terres de la Papouasie. Les oreillers en bois des Papous, leurs idoles, leurs bracelets, semblables en tout aux *armilla* des Egyptiens et des Gaulois, et diverses coutumes traditionnelles, ne permettent pas de douter que les Grecs et les Romains n'aient confondu sous le nom d'A-

rabie les terres océanes et indiennes qui constituent les archipels de l'Est.

Ptolémée pensait d'ailleurs que les extrémités de l'Asie se réunissaient à une *terre inconnue* qui joignait l'Afrique par l'occident (256). Certes, ce que les anciens ont dit du *Phénix* d'après Hérodote, ce père de la géographie historique, a dû primitivement se rapporter à l'Oiseau de Paradis, et les récits fabuleux que l'on retrouve dans tous les livres d'Histoire naturelle de la renaissance des lettres, font-ils autre chose que d'amplifier cette phrase d'Hérodote : « On trouve chez les Persans) qui les reçoivent par le commerce des navigateurs malais et autres) un petit Oiseau nommé *Rhyntaces*, dont l'intérieur est sans excréments, mais seulement rempli de graisse. Il en est qui disent qu'il se nourrit exclusivement d'air et de rosée ? » N'est-ce pas un Oiseau de ce genre dont parle Aristote, en lui donnant l'épithète de *Cinamomus* ou *Cinnamulgus*, qui faisait son nid dans les grands arbres avec des rameaux de cannelle, et que les naturels tuaient pour avoir cette cannelle plus fine que celle des autres branches ? Pline, recueillant dans sa vaste encyclopédie les traditions égyptiennes, rapporte ce qu'elles consacraient relativement au Phénix ; puis il résume les rêveries mystiques d'un certain Manilius, sans y ajouter un mot de réfutation, et tout en louant au contraire la sagacité de cet écrivain. Pline dit donc (lib. x, c. 2) : « Les Oiseaux d'Ethiopie et de l'Inde sont remarquables par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Mais le Phénix d'Arabie est le plus admirable d'entre eux ; il a la taille d'un Aigle, le cou de couleur d'or, le plumage pourpre, la queue bleuâtre avec du rose, ayant un fanon sous le gosier et une huppe sur la tête. » Or, qui ne voit dans cette description, aussi exacte que l'on pouvait la faire, alors que le style descriptif en histoire naturelle n'existait pas, qu'il s'agit du Faisan doré, encore très-rare, mais transporté des régions montueuses du Caucase et de l'Indo-Chine, et dont l'éclatant plumage, en séduisant les yeux, consacra la tradition d'un Oiseau beau entre les plus beaux, nommé le Phénix ? Le premier qui fut montré au peuple parut, l'an 800 de la fondation de Rome, sous l'empereur Claude.

Manilius ajouta que le Phénix n'avait jamais été vu par personne prenant de la nourriture, mais qu'en Arabie il avait vécu six cent soixante ans, parce qu'il était consacré au soleil, et que, se sentant vieillir, il composait son nid des rameaux de casse odorifère (cannelle) et d'encens, dans lequel il expirait au milieu des suaves odeurs qui s'en échappaient. Puis de ses dépouilles naissait un Ver destiné à engendrer le *Poussin*, qui devait grandir et former un nouveau Phénix sur la terre. De ce Phénix les Romains firent un emblème mystique de la grande révolution des astres, tels que la consacrent les Tables Alphonsines, ou de la période de 25,000 ans des modernes ; ou, suivant l'opinion adoptée par Pline, le type de la révolution *séléno-solaire* de 532 ans, l'*annuus vertens* de Platon.

Pomponius-Méla (lib. III, cap. 8), en décrivant le pays des Penchéens surnommés *Ophiophages*, situé au delà du golfe Arabique (257), semble parler de Bornéo et de Sumatra, car il décrit des Orangs sous le nom des Pygmées, des Lézards volants du genre *draco*, puis le Phénix. Voici ce qu'en dit cet ancien auteur : « Parmi les Oiseaux, le plus digne de remarque est le Phénix, toujours unique dans son espèce, car il n'a ni père ni mère. Après avoir vécu sans interruption pendant cinq cents ans, il se compose un nid de différentes sortes d'herbes aromatiques, sur lequel il se dissout et se consume. Alors, retrouvant dans sa propre décomposition le germe d'une vie nouvelle, il se conçoit et renaît de lui-même. Dès qu'il a pris un certain accroissement, il renferme ses anciens restes dans de la myrrhe, les porte dans une ville d'Egypte appelée *Héliopolis*, les dépose dans le sanctuaire du temple du Soleil, sur un bûcher de bois odoriférant, et se rend ainsi à lui-même les honneurs de la sépulture. »

Or, cette similitude entre l'exposé de Pline et celui de Pomponius-Méla prouve que ces deux auteurs n'ont fait que rapporter une de ces croyances vulgaires si communes de leur temps. Le Phénix de Pline est donc évidemment le Faisan doré tel que les Egyptiens navigateurs l'avaient reçu de l'Inde, mais en entremêlant à son histoire des récits fabuleux. D'ailleurs, les animaux utiles ou nuisibles, rares et beaux, faisant partie de leur adoration religieuse ; il en résulte que les poëtes renchérirent par des récits emphatiques sur leurs qualités et sur les merveilles d'une existence fantastique. C'est ainsi qu'on signale en Egypte quatre apparitions du Phénix : la première sous Sésostris, la deuxième sous Amasis, la troisième sous le troisième des Ptolomées, et la quatrième l'an 35 de notre ère, ainsi qu'on le lit dans les *Annales* (lib. VI, cap. 28) de Tacite.

Le Phénix ne devint plus pour les poëtes comme pour les historiens que l'expression de leur croyance résurrectionnelle, et c'est ainsi que saint Ambroise dit (*Hexaemer.*, lib. V, cap. 23) : *Phœnix avis in Arabiæ locis perhibetur... Doceat igitur nos hæc avis exemplo sui resurrectionem credere.*

Selon du Mans, qui écrivait en 1554, et le véritable père de l'ornithologie française, homme doué d'une rare sagacité, consacre ce nom devenu fabuleux de Phénix à l'Oiseau de Paradis Emeraude. Ecoutez son naïf langage (*Nat. des Oiseaux*, liv. VI) : « Si ce n'estoit que chacun peut voir le plumage d'un bel Oiseau estranger assez commun dans les

(256) Chateaubriand, *Voy. aux Etats-Unis*, Discours préliminaire.

(257) Les anciens se servaient fréquemment du mot *Arabie* pour désigner diverses contrées de l'est, ab olument comme les Européens le font encore aujourd'hui du nom si vague et si mal défini *Indé*.

cabinets des grands seigneurs tant de la France que de la Turquie, qu'estimons estre le *Phénix*, nous n'aurions rien à écrire de nouveau avec Hérodote, Pline et autres. Ce plumage dont nous parlons est seulement bourru, et entouré de plumes déliées qui sont attachées à une peau dure comme cuir, dont le milieu du corps est dénué de chair et d'os, » etc.

Mais Belon lui-même rapporte que son Phénix avait été désigné par Postel, homme fort versé dans la langue hébraïque, sous le nom d'*Apus*, par suite de l'opinion populaire qui prétendait que cet Oiseau se *nourrissait de vent et d'air, sans jamais se percher sur les arbres ni descendre sur la terre.* Or, avant Postel, Cardanus avait mentionné ce même Oiseau sous le nom de *Manucodiata*, ou *Oiseau de Dieu*, et c'est à cet auteur qu'il faut remonter pour trouver la première trace d'une indication intelligible du Paradis Emeraude.

Ce que Belon rapporte de son Phénix ou Paradis Emeraude est l'expression des contes recueillis en Orient par les marchands vénitiens. Ces récits simples et naïfs ont depuis été brodés de mille manières, mais le texte de Belon est net et précis. « Ce corps de plumes, duquel nous parlons, n'a point de pieds; mais la Nature, voulant suppléer à ce deffaut, a fait qu'il a comme deux plumes en chaque costé de la queue, qui sont longues d'un pied et raccrochées par le bout et fort dures, desquelles il se pend aux arbres. La Nature a ainsy fait ce Phénix pour éviter les inimitiés des bestes qui vivent dans le pays où il habite. L'on met en doute comment la femelle peut couver ses œufs; plusieurs pensent qu'elle les met sur le dos du masle et qu'elle les couve dessus lui. »

Cependant Pigafetta, compagnon de Magellan dans le premier voyage autour du monde qu'aient entrepris les navigateurs européens, en 1519, en parlant d'Oiseaux de Paradis que le roi de Bachian leur donna pour le roi d'Espagne, mentionna les pieds, et telle était la ténacité des préjugés d'alors que des naturalistes ont contredit plus tard le dire de cet observateur véridique. Pigafetta s'exprime ainsi : « On nous donna pour le roi d'Espagne deux Oiseaux morts très-beaux. Cet Oiseau, de la grosseur d'une Grive, a la tête petite et le bec long, *les jambes de la grosseur d'une plume à écrire*, et d'une palme de longueur. La queue ressemble à celle de la Grive, et il n'a point d'ailes; les naturels les arrachant à la plupart des peaux ; mais à leur place il a de longues plumes de différentes couleurs, semblables à des aigrettes. Toutes les autres plumes, excepté celles qui lui tiennent lieu d'ailes, sont d'une couleur sombre. Cet Oiseau ne vole que lorsqu'il y a du vent. On dit qu'il vient du paradis terrestre ; on l'appelle *Bélondinata*, c'est-à-dire *Oiseau de Dieu.* »

Pigafetta est donc le premier Européen qui ait décrit sans merveilleux l'Oiseau de Paradis, et qui en ait tracé un signalement convenable, à part la longueur qu'il donne aux jambes ; ce qui paraît être évidemment une erreur du copiste. Les fables sur lesquelles furent établis les récits relatifs à ces volatiles se trouvèrent par suite et successivement sanctionnés par l'autorité de J. Otton Helbigius, de Bontius, de Clusius, de Gessner l'Aldrovande, d'Edwards, de Seba, et de plusieurs autres vieux auteurs qui se sont copiés. Mais Marcgrave mérite d'être signalé pour en avoir parlé fort intelligiblement dans deux endroits de son ouvrage sur le Brésil (Amst., Elzev., 1648, p. 201 et 219), publié conjointement avec celui de Pison.

Ainsi, c'est parmi les fables, et les fables les plus grossières, que doivent être reléguées les opinions diverses qui représentent les Oiseaux de Paradis comme des êtres sans pieds, volant perpétuellement, même pendant leur sommeil, ou ne se reposant que par de courts intervalles, en s'accrochant aux branches des arbres avec les filets de leur queue; s'accouplant en l'air comme le feraient deux Papillons ; ne se nourrissant que de vapeurs et de rosée; ayant leur ventre rempli de graisse et dépourvu de viscères, et autres belles choses que l'ignorance et le charlatanisme se plurent à propager avec une singulière ardeur. Barrière chercha même à réparer une erreur par une erreur plus visible encore, en accordant aux Oiseaux de Paradis des pieds si courts et si emplumés, qu'il semble que l'Oiseau en soit privé. On voit que c'est un *mezzo termine* entre l'opinion qui prétend que les Paradisiers naissent sans pieds, et celle des habitants des îles d'Arou, qui admet, suivant Helbigius, que les pieds tombent par suite de maladie ou de vieillesse. Mais les insulaires d'Arou savaient fort bien que cela n'était pas, et se plaisaient à leurrer les Européens par des particularités qui contribuaient suivant eux à donner plus de prix à leur marchandise. Il est plus probable, ainsi que l'a décrit Forrest, que les faisceaux des plumes sous-alaires nuisent au vol des Paradisiers lorsque le vent souffle avec force, et ce voyageur dit textuellement : « Les vaisseaux hollandais qui naviguent entre la Nouvelle-Guinée et les îles d'Arou rencontrent souvent des troupes de ces Oiseaux volant d'une terre à l'autre. Si le vent est trop fort, ces animaux s'élèvent presque perpendiculairement en l'air jusqu'à ce qu'ils atteignent la région où l'atmosphère est moins agitée ; alors ils continuent leur route. Ils ne volent jamais avec le vent, qui briserait leurs longues plumes, mais au contraire ils se dirigent directement contre sa direction, en évitant les grains qui les jetteraient à terre. » Ces détails avaient été donnés également par Helbigius.

Au dire des habitants des îles Arou, la mue rend ces Oiseaux fort malades et dure plus de la moitié de l'année, et c'est après la ponte que leurs parures reviennent ; Buffon dit en août. « Mais nous pouvons, dit Lesson, affirmer que les Paradisiers tués en juillet nous ont offert leurs anciennes parures, ce qui forcerait à changer d'opinion sur cette prétendue mue ayant lieu

chaque année pendant plusieurs mois.

« Ce qu'on trouve dans les livres d'Histoire naturelle sur leur genre de vie se rapporte assez avec nos propres observations. Helbigius affirme que les Paradisiers se nourrissent des fruits rouges du waringa ou *ficus benjamina*, et Valentin parle des fruits d'un arbre nommé *tsampedoch*. Or, nous les avons constamment observés dans le mois de juillet mangeant les figues d'*amihou* et les semences de teck, et Linné indique qu'ils avalent aussi de grands Papillons; or, nous avons vu nous-même qu'ils recherchaient les Blattes, et en général tous les Insectes. L'opinion de Bontius, qui leur fait donner la chasse aux petits Oiseaux pour les manger, n'est pas aussi bien étayée, quoique les Paradisiers aient toutes les habitudes des Corbeaux; ce qui expliquerait au reste cet appétit carnassier. »

En dernière analyse, le Paradisier petit Emeraude est donc omnivore, ou insectivore et frugivore à la fois. Il vit à la Nouvelle-Guinée, où il est nommé *Mambéfore*, a les mœurs et le cri rauque des Coraces, et comme eux se tient dans les bois. Il est vif, remuant, et ne demeure pas longtemps à la même place.

PARADOXURE, de deux mots grecs qui signifient *queue singulière*, genre de Mammifères de l'ordre des Carnivores plantigrades. — Queue non prenante, mais pouvant s'enrouler de dessus en dessous jusqu'à sa base. Ces animaux, que M. de Blainville ne sépare pas des Genettes, sont très-carnassiers. Parmi les espèces remarquables de ce genre nous citerons le Pougounié, *Parad. typus*, F. Cuv., la Genette de France, Buff. Il a trois pieds de longueur totale; il est d'un noir jaunâtre, avec trois rangées de taches noirâtres peu prononcées, sur les côtés, et d'autres éparses sur les cuisses et les épaules; il a une tache blanche au-dessus de l'œil, et une autre au-dessous; sa queue est noire.

Le Pougounié est un animal nocturne qui se trouve dans les Indes orientales. Si dans le jour il paraît endormi et paresseux, c'est tout différent aussitôt que le crépuscule descend sur les forêts qu'il habite; il déploie alors une grande vivacité, et c'est un vrai mouvement perpétuel. Toujours furetant comme un Chat, grimpant, sautant comme un Ecureuil, il est occupé à faire la chasse aux Oiseaux, à dénicher leurs œufs et leurs petits, dont il est très-friand. Il grimpe sur les palmiers avec la plus grande agilité, s'y maintient aisément au moyen de sa queue, et y poursuit les petits Mammifères. Il est très-carnassier; c'est à peu près tout ce qu'on sait de son histoire. Un de ces animaux s'échappa un jour du Jardin des Plantes, et, loin de se jeter dans les champs, il remonta de maison en maison le long du boulevard intérieur jusqu'à la barrière d'Enfer, où on l'aperçut, un mois après sa fuite, jouant avec un jeune Chat sur le tuyau d'une cheminée. Aussitôt on le reprit sans qu'il eût fait grande résistance, et il fut reporté à la Ménagerie. La liberté dont il avait joui avait rendu son pelage brillant et magnifique, mais l'animal ne paraissait pas en être devenu plus farouche. J'ai toujours pensé depuis qu'on pourrait aisément le soumettre à la domesticité.

PARDALOTE. *Voy.* Pie-Grièche.

PARDE. *Voy.* Lynx.

PARDUS et PARDALIS. *Voy.* Panthère.

PARESSEUX. *Voy.* Aï.

PAROARE. *Voy.* Cardinal.

PARRA. *Voy.* Jacana.

PARUS. *Voy.* Mésange.

PASAN. *Voy.* Oryx.

PASSEREAUX (*Passeres*, Lin.). — On appelle ainsi un ordre d'Oiseaux qui ont pour caractères généraux le doigt externe uni à celui du milieu dans une étendue plus ou moins considérable. Voici comment Cuvier s'explique à cet égard.

« Il est le plus nombreux de toute la classe, dit-il; son caractère semble d'abord purement négatif, car il embrasse tous les Oiseaux qui ne sont ni Nageurs, ni Echassiers, ni Grimpeurs, ni Rapaces, ni Gallinacés. Cependant, en les comparant, on saisit bientôt entre eux une grande ressemblance de structure, et surtout des passages tellement insensibles d'un genre à l'autre, qu'il est difficile d'y établir des subdivisions.

« Ils n'ont ni le volume des Oiseaux de proie ni le régime déterminé des Gallinacés ou des Oiseaux d'eau: les Insectes, les fruits, les grains, fournissent à leur nourriture; les grains d'autant plus exclusivement que leur bec est plus gros, les Insectes qu'il est plus grêle. Ceux qui l'ont fort poursuivent même les petits Oiseaux.

« Leur estomac est en forme de gésier musculeux; ils ont généralement deux très-petits cœcums; c'est parmi eux qu'on trouve les Oiseaux chanteurs et les larynx inférieurs les plus compliqués. La longueur proportionnelle de leurs ailes et l'étendue de leur vue sont aussi variables que leur genre de vie. »

D'après la forme qu'affectent les pieds des Passereaux, Cuvier a fait dans cet ordre deux divisions. Dans la première et la plus nombreuse, il place toutes les espèces dont le doigt externe est réuni à l'interne seulement par une ou par deux phalanges. Cette division se compose de quatre familles : les Dentirostres, les Fissirostres, les Conirostres et les Ténuirostres.

La seconde et la plus petite division des Passereaux comprend ceux où le doigt externe, presque aussi long que celui du milieu, lui est uni jusqu'à l'avant-dernière articulation. Cuvier n'en a fait qu'un seul groupe, celui des Syndactyles.

PÉCARI (*Dicotyles*, G. Cuv.), genre de Pachydermes très-voisin du Cochon. — Les principales espèces sont le Pécari a collier ou Tayetou, *Dic. torquatus*. F. Cuv., *Tajassou*, Buff.—Il est de la taille d'un moyen Cochon; il a deux pieds et demi (0,812) de longueur. Son corps est couvert de soies roides, analogues à celles des Sangliers,

annelées de blanc sale et de noir dans leur longueur, d'où résulte un pelage d'un gris foncé uniforme ou tiqueté; une large bande blanchâtre lui descend obliquement de chaque épaule, en écharpe; les jeunes sont d'un brun fauve clair, avec une ligne noirâtre sur le dos.

Le Taytetou habite les forêts de toute l'Amérique méridionale. vit en famille, mais non pas en troupes, comme le croyait Buffon, se loge dans les antres des rochers, et plus communément dans les trous que la vieillesse a creusés au pied des troncs d'arbres. Buffon dit qu'on ne le trouve que dans les montagnes, d'autres assurent qu'il ne fréquente que les plaines. Le vrai est qu'on le rencontre dans toutes les forêts où il peut trouver sa nourriture, consistant en racines et en fruits. Les glandes qu'il a sur le dos exhalent en tout temps, mais surtout quand il est irrité, une odeur empestée ayant un peu d'analogie avec celle de l'ail, mais beaucoup plus désagréable. Il paraît néanmoins qu'elle n'infecte pas la chair si on a le soin d'enlever les glandes aussitôt que l'animal vient d'être tué, car les Américains le mangent et le regardent comme un fort bon mets. Ils le chassent avec des Chiens; mais comme il a l'odorat très-fin, souvent il découvre les chasseurs et la meute longtemps avant d'avoir été découvert par eux : alors il fuit avec rapidité et se jette dans quelque trou profond, entre les rochers, d'où il est fort difficile de le retirer. Dans sa colère il hérisse sur son dos son poil, beaucoup plus dur et plus roide que celui du Sanglier, il pousse des cris aigus, se défend avec courage, et mord cruellement. Le mâle ne quitte jamais sa femelle, et l'on ne rencontre ces animaux que par couples, à moins qu'ils ne soient suivis de leurs petits, que les parents protégent jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Alors la famille se sépare par couple pour ne plus se réunir.

Le Taytetou est sauvage, grossier, peu intelligent, et comparable, aussi bien sous le rapport de ses habitudes que de ses formes, à notre Sanglier. Cependant, malgré son humeur farouche, il s'apprivoise fort bien, et multiplie même en captivité. Devenu domestique, il a les mœurs de notre Cochon. «Les Pécaris, dit Buffon, perdent leur ferocité naturelle, mais sans se dépouiller de leur grossièreté, car ils ne connaissent personne, ne s'attachent point à ceux qui les soignent; seulement ils ne font point de mal, et l'on peut sans inconvénient les laisser aller et venir en liberté; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mêmes au gîte, et n'ont de querelle qu'auprès de l'auge et de la gamelle, lorsqu'on la leur présente en commun. » Avant la révolution de Saint-Domingue, le gouverneur La Luzerne avait commencé à les naturaliser dans cette île, et ils étaient déjà multipliés à la Gonave. M. le docteur Ricord, ce naturaliste si zélé, si estimé de G. Cuvier, avait fait à Saint-Domingue plusieurs notes intéressantes sur cet animal considéré sous le rapport de la domesticité; mais elles ont été anéanties dans le fatal incendie qui dévora sa maison et les immenses collections qu'il y avait amassées avec tant de peines et de périls pendant plusieurs années.

Le Tagnicati (*Dicotyles labiatus*, F. Cuv.; *Sus tajassu*, Lin.; le *Pecari tajassou* des naturalistes) est plus grand que le précédent, et a été confondu avec lui par Linné, Buffon, et d'autres naturalistes. Il en diffère par sa couleur, entièrement d'un brun noirâtre; par ses lèvres, blanches, et par la concavité de son chanfrein. Il habite particulièrement le Paraguay, et vit en troupes composées quelquefois de plus de cent individus. Il se nourrit de graines, de racines, de fruits sauvages; il mange aussi des Serpents, des Crapauds et des Lézards, et, si l'on en croit Buffon, il les écorche avec ses pieds avant de les manger. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il est omnivore comme notre Cochon, dont il a les mœurs et toutes les habitudes. Ainsi que ces derniers, les Tagnicatis se secourent mutuellement lorsqu'ils sont attaqués; ils entourent les Chiens et les chasseurs, les harcèlent par leurs grognements et leurs menaces, et les blessent quelquefois. Azara fait observer à cet égard qu'en frappant avec leurs canines, ce n'est pas de bas en haut, comme les Sangliers, mais de haut en bas. Ils savent se défendre avec courage contre les animaux carnassiers, et même contre le Jaguar, le plus terrible de leurs ennemis, et quoique plus petits que le Sanglier, ils sont plus dangereux que lui, parce qu'ils se précipitent en grand nombre sur leur assaillant, et le déchirent de mille morsures à la fois. Du reste, les Tagnicatis sont extrêmement faciles à apprivoiser et deviennent même très-familiers. En domesticité, ils contractent les mêmes habitudes que nos Cochons; ils en ont la démarche, les goûts, la manière de manger, de boire, de fouir la terre, mais ils sont plus propres et ne se vautrent pas dans la fange. Jamais ils ne se mêlent avec les Taytetous, ni n'habitent les mêmes bois. Leurs glandes dorsales n'exhalent pas non plus une odeur aussi désagréable. Ils étaient autrefois beaucoup plus communs qu'aujourd'hui, mais ils font un dégât énorme dans les champs de cannes à sucre, de maïs, de maniocs et de patates, où ils se jettent; on leur fait une guerre d'extermination qui en a beaucoup diminué le nombre.

PÉGOT (*Motacilla alpina*, Gmel.), Oiseau du genre Fauvette. — La dénomination de Fauvette des Alpes, que Buffon donnait à cet Oiseau (actuellement Accenteur ou Pégot des Alpes), vient de ce qu'on le rencontre communément sur les hautes montagnes qui portent ce nom. C'est là en effet que le Pégot est le plus abondant. Les Alpes ne sont pourtant pas les seules parties montueuses de l'Europe qu'il fréquente; les Pyrénées, les chaînes de montagnes de la Suisse et de l'Italie, sont également pour lui des lieux dans lesquels il se plaît. Les pointes de rochers les plus élevés, les plus solitaires et les plus arides, sont sa demeure ha-

bituelle durant la belle saison. C'est là qu'il trouve sa nourriture, qui consiste en Insectes et en petites graines, et c'est là aussi qu'il accomplit l'acte de la reproduction. A cet effet, après avoir choisi, à l'abri du vent du nord, dont il paraît redouter la violence, un creux de rocher ou une anfractuosité convenable, il construit avec de la mousse et du gramen un nid peu profond et circulaire dans lequel la femelle pond cinq ou six œufs de couleur verdâtre. Quelquefois il niche sous les toits des habitations qui sont situées sur les montagnes.

Mais lorsque l'hiver couvre de neiges les monts escarpés sur lesquels il vit le plus habituellement, lorsque, pendant la même saison, des tempêtes violentes et des ouragans se font sentir, alors le Pégot abandonne le sommet des montagnes pour descendre dans une région plus abritée. Il gagne les vallées dont il fait son habitation passagère, car bientôt son instinct le reportera de nouveau sur les rochers dont il aime à dominer les plus hauts points.

Le Pégot a dans ses mœurs quelque chose de bien singulier qu'il faut sans doute attribuer à l'état d'isolement dans lequel il vit. Comme presque tous les Oiseaux qui habitent les lieux que ne fréquente point l'homme et qui ne sont point chassés, celui dont nous parlons est si confiant, si peu farouche, qu'on peut l'approcher de très-près. Les enfants mêmes, à ce qu'il paraît, et d'après Picot-Lapeyrouse (*Journal de Physique*, juin 1779), s'amuseraient à les poursuivre et à les tuer à coups de pierres. Il n'est pas de piéges dans lesquels il ne donne. Enfin, son peu de défiance ressemble tellement à de la stupidité, qu'on lui a donné le nom de Pégot ou de Pec, ce qui dans les montagnes du Haut-Comminge signifie, en langage vulgaire, un imbécile.

Le Pégot est taciturne; il vit une grande partie de l'année en petites troupes. Il se pose de préférence à terre ou sur les pierres.

PEINTADE, ou PINTADE, *Numida*, Linn., genre d'Oiseau de l'ordre des Gallinacés, appartenant exclusivement à l'Afrique. L'espèce la plus commune est la PEINTADE PROPREMENT DITE, *Numida meleagris*, Lin., la seule espèce qui vive dans nos basse-scours, au milieu de nos autres Oiseaux domestiques. — Elle se distingue par une protubérance frontale légèrement inclinée en arrière et généralement d'un bleu rougeâtre; les barbillons, pendants à la base du bec, bleuâtres et bordés de rouge vif dans le mâle, sont entièrement de cette dernière couleur dans la femelle; le haut du cou est dénudé de plumes, mais couvert par des sortes de poils noirâtres, dont la direction se fait dans le sens contraire à celui que prennent les plumes ordinaires; le haut du cou est de couleur rougeâtre mêlée de bleuâtre; les plumes qui entourent le bas de cette partie sont d'un cendré violet; le fond du plumage, noir, mais rayé par des stries cendrées, est entièrement couvert de taches blanches ayant une forme ronde. Ces taches jetées avec une certaine uniformité sur le corps de cet Oiseau, rappellent la fable que l'on trouve dans la Mythologie des anciens Grecs. Un peuple dont l'imagination s'était exercée à créer et à peupler un Olympe, un peuple porté par son organisation à tout poétiser, à tout diviniser, devait nécessairement trouver dans la Peintade, que la Nature avait placée sous le même ciel, un être d'origine fabuleuse. Cet Oiseau fut pour lui l'emblème de l'attachement fraternel. « Les sœurs de Méléagre, fils d'OEnée et roi de Calydon, dit l'histoire mythologique des Grecs, pleurèrent tant la mort de leur frère, qu'elles furent victimes de l'amitié fraternelle; mais Diane les changea en Oiseaux et voulut que leur robe portât l'empreinte des larmes qu'elles avaient versées. » C'est comme conséquence de cette fiction que la Peintade portait chez les Grecs le nom de *Méléagride*, nom qu'Aristote même lui a conservé. Celui que les modernes lui ont imposé et sous lequel nous la connaissons viendrait, au dire de quelques auteurs, de ce que les taches de son plumage, semblent, par la régularité de leur disposition, avoir été placées par la main d'un peintre.

Mais la dénomination de Peintade, qui paraît avoir prévalu, n'est pourtant pas la seule que les Européens aient donnée à cet Oiseau. On le trouve encore cité dans les ouvrages sous celles de Poule-Pointe, Poule d'Afrique, de Numidie, de Pharaon, etc. Belon la nomme encore Perdrix des terres unies. Quelques modernes l'ont aussi appelé Poule perlée. Tous ces divers noms viennent comme on peut le voir, ou de l'aspect extérieur de cet Oiseau et de ses mœurs, que nous allons faire connaître, ou des pays d'où il est originaire.

Il n'est peut-être pas d'Oiseaux qui par leurs habitudes naturelles se rapprochent autant des Perdrix que les Peintades. On a quelquefois comparé sous le rapport de mœurs les premières avec les Poules; mais certainement la comparaison avec les Peintades eût été plus heureuse. En effet, les unes sont des Gallinacés au port lourd, à démarche le plus généralement lente; elles ont en outre dans leurs caractères extérieurs des différences notables; leur queue, par exemple, relève et se dispose en toit; les autres, au contraire, sont légères à la course, ont un port bien plus gracieux, leur dos voûté donne à leur corps une forme toute particulière que tend à exagérer encore une queue penchée vers le sol. Les Peintades et les Perdrix sont sur tous ces points semblables entre elles. Mais c'est surtout relativement aux habitudes que ces Oiseaux peuvent être comparés. Ce sont les mêmes allures, le même mode d'être. Les personnes qui ont étudié les mœurs des Peintades sur des individus renfermés dans nos étroites basses-cours, loin des circonstances qui les rapprochent de l'état de nature, ne les ont vues que turbulentes, inquiètes, impatientes, elles n'ont été frappées

que de leurs cris aigus et désagréables lorsqu'ils sont trop souvent répétés; elles les auront surprises dans leur moment de colère et de jalousie; les auront vues se battre entre elles et les autres Oiseaux domestiques renfermés avec elles; mais autre chose est de les étudier presque à l'état de liberté, de les suivre dans les vastes parcs où quelques riches propriétaires les élèvent pour leurs plaisirs. Là elles ne sont plus contraintes, reprennent leur naturel, et si elles conservent leur humeur querelleuse, ce n'est plus pour l'exercer sur des Poules ou des Dindons, mais sur leurs semblables; encore ce caractère ne se manifeste-t-il bien qu'à l'époque des amours. Ordinairement elles vivent par troupes composées de plusieurs femelles pour un seul mâle ou deux au plus. Elles ont des heures marquées pendant lesquelles elles pourvoient à leur subsistance. C'est pour l'ordinaire le matin et le soir qu'on les voit courir dans les halliers, dans les buissons, pour chercher leur nourriture ou se rendre au lieu habituel dans lequel elles trouvent celle que la main de l'homme leur fournit. Si pendant qu'elles sont occupées à la recherche de leurs aliments, ce que, nous le répétons, elles font toujours de compagnie, un objet quelconque les effraye, elles font entendre à plusieurs reprises un petit cri rauque, lèvent la tête, restent quelques instants dans une immobilité complète, et si la cause de leur effroi s'est évanouie en même temps qu'elle a été produite, alors on les voit se livrer de nouveau à leur occupation; si au contraire elle persiste, soudain elles baissent la tête, penchent leur corps en avant et courent avec une vitesse extraordinaire. De temps à autre elles interrompent brusquement leur course, s'arrêtent et regardent. D'autres fois, au lieu de courir, elles prennent leur essor toutes en masse et vont arrêter leur vol à une très-petite distance du lieu d'où elles sont parties. Indépendamment du cri perçant et désagréable que le mâle fait entendre, soit pour rassembler ses femelles, soit pour exprimer la passion que l'époque des amours réveille en lui, les Peintades ont un autre cri bien moins bruyant qu'elles répètent fréquemment, même dans le repos. Et maintenant si nous mettions à côté de ces habitudes celles des Perdrix et surtout de la Perdrix grise, nous verrions qu'elles ne diffèrent presque en rien.

C'est principalement de la Numidie que les Peintades sont originaires; de là le nom de Poule de Numidie qu'on leur donne. Les parties fertiles de l'Arabie en nourrissent également des troupes considérables, et, d'après Niebuhr elles sont si nombreuses dans les montagnes près du Tahama, que les enfants les abattent à coups de pierres, les prennent et les vendent en ville.

Leur chair a la réputation d'être un mets très-savoureux; cependant il paraîtrait qu'elle n'est pas du goût de la majorité, à en juger par le peu de commerce que l'on fait de ces Oiseaux. Le Faisan, qui jouit d'une préférence bien méritée, est élevé partout; or, si, comme on le dit, le fumet de la Peintade est si délicieux, si son manger est si agréable, pourquoi ne figure-t-elle pas sur une table au même titre que le Faisan? Cela tient, nous le répétons, à ce que tout le monde n'est pas probablement assez gourmand pour trouver de la bonté dans sa chair. Les Romains de la décadence, chez lesquels toute chose nouvelle et coûteuse était objet de luxe, les Romains, nos maîtres en sensualité, faisaient, dit-on, leurs délices de cet Oiseaux, qu'ils payaient fort cher et qu'ils élevaient avec le plus grand soin. Mais les Romains mettaient quelquefois tant d'ostentation dans la manière de présenter un repas, qu'on ne sait réellement pas si c'est par goût qu'ils mangeaient des Peintades, ou par vanité d'avoir sur leur table des Oiseaux qui étaient alors fort coûteux. Au reste, nous avons vu qu'il en était de même pour les Paons; ils les offraient dans leur repas non pas tant parce que leur chair avait quelque chose de supérieur à la chair de tout autre Gallinacé, mais plutôt parce qu'ils les payaient environ huit ou neuf cents sesterces.

Les Peintades que l'on élève en Europe conservent toujours un peu de leur naturel sauvage; elles aiment la liberté et veulent de grands espaces à parcourir. Si elles n'y sont contraintes, elles préféreront toujours, pour pondre, les buissons, les halliers, au poulailler. Elles sont d'ordinaire très-fécondes, car elles peuvent fournir jusqu'à cent œufs, si elles sont au milieu d'une nourriture abondante. Dans l'état de nature le nombre des produits pondus est bien moindre et ne s'élève guère qu'à huit ou dix. Comme ceux de la Poule, les œufs de Peintades sont très-bons à manger.

L'on prétend que la femelle Peintade est très-impatiente lorsqu'elle couve, qu'elle est même peu soucieuse de sa progéniture; voilà pourquoi l'on fait généralement élever les Peintadeaux (c'est ainsi qu'on nomme les jeunes) par des Poules ou des Dindes.

PÉLAGIENS (OISEAUX). — L'Océan a ses Oiseaux comme la terre. Forcés d'en parcourir sans cesse les solitudes pour y trouver leur subsistance, ils furent doués d'une puissance de vol extraordinaire, afin de pouvoir en quelques heures franchir des espaces immenses et se porter où l'instinct les appelle (258).

Parmi ces nombreuses tribus il existe des distinctions de mœurs aussi tranchées que les caractères physiques qui servent à les classer: c'est ce qui nous détermine à ne donner le nom d'Oiseaux Pélagiens proprements dits qu'aux Pétrels et aux Albatros. On trouve les premiers dans toutes les mers, sous tous les méridiens et presque par tou-

(258) Nous empruntons textuellement cet article à un Mémoire de MM. Quoy et Gaimard, inséré dans la partie zoologique de l'*Uranie*, page 142 et suiv.

tes les latitudes. Excepté le peu de temps qu'ils donnent à la reproduction, tout le reste de leur vie est employé à parcourir l'Océan, et à rechercher péniblement au milieu des orages, une nourriture rare, presque aussitôt digérée que prise : ce qui semble mettre ces animaux sous la dépendance d'une seule fonction, celle de la nutrition. Ainsi on sait que divers Oiseaux forment des familles dont la langue est plumeuse, et qui par cette organisation particulière sont contraints à être sans cesse en action pour se nourrir. C'est vraiment de ces animaux qu'on pourrait dire avec justesse, qu'au lieu de *manger pour vivre*, ils semblent ne *vivre que pour manger*

Les Frégates, les Paille-en-queue, les Fous, les Noddis, quoique s'avançant quelquefois fort loin sur l'Océan, ne méritent point le nom de Pélagiens. Ce sont pour eux de simples excursions ; ils préfèrent aux ondulations des flots leurs rochers solitaires, ils y reviennent ordinairement chaque soir.

Avant de parler successivement de ces diverses espèces, nous dirons que la difficulté de se les procurer a fortement embrouillé leur synonymie. Des navigateurs de toutes les nations leur ont donné des noms différents, et en ont fait des descriptions en les voyant seulement passer ; de sorte que, excepté les espèces que l'on possède et dont on connaît avec précision les demeures habituelles, on doit se tenir en garde contre les méprises des nomenclateurs. Il serait cependant utile de bien s'entendre sur les noms assignés à quelques-uns de ces Oiseaux : tout n'étant pas encore découvert en géographie, la navigation, dans de certaines circonstances, pourrait en retirer avantage. C'est ce que l'expérience démontre chaque jour, principalement dans le grand Océan, ainsi que nous le dirons bientôt.

Nous étant particulièrement attaché à l'étude des Oiseaux grands voiliers, et dans nos navigations leur ayant entendu donner des noms divers par les marins, comme ceux de Coupeurs-d'eau, de Sardiniers, de Manches-de-velours, de Cordonniers, de Fous, etc., nous avions essayé d'abord de faire concorder cette synonymie avec celle des naturalistes : mais bientôt nous abandonnâmes cette idée en voyant que les navigateurs ne s'entendaient pas bien entre eux sur les noms imposés aux mêmes individus, et que beaucoup de ces animaux nous manquaient pour les reconnaître. Ainsi nous nous bornerons à parler des habitudes de quelques-uns, et nous commencerons par les Albatros.

Ces Oiseaux sont bien connus. Les personnes qui sont allées jusqu'à l'extrémité sud de l'Afrique, savent que ce sont les *Moutons du Cap* des navigateurs français. Ce sont les plus grands des Palmipèdes ; très-rares dans le nord, ils appartiennent plus spécialement à l'hémisphère antarctique, encore n'est-ce pas dans nos mers qu'on les aperçoit. Il faut dépasser l'équateur et visiter celles qui s'étendent depuis la Chine jusqu'aux côtes d'Amérique. On dit qu'au Kamtchatka il y en a beaucoup.

Dans le Sud on commence à voir des Albatros au tropique, en petit nombre il est vrai ; nous n'en avons même aperçu qu'une fois de l'espèce chlororhynque, près du cap Frio, au Brésil. Ordinairement ils ne dépassent pas le 30e degré : on en trouve davantage à mesure qu'on s'élève en latitude. C'est du 55e au 59e parallèle, que nous en vîmes le plus, et probablement que dans cette direction ils ne reconnaissent de limites que les glaces polaires. Ils parcourent tous les méridiens de cet espace immense, les coupent ou les prolongent avec la vitesse de l'Aigle, suivant qu'ils trouvent plus ou moins de nourriture. Cependant ils ont des parages de prédilection : ce sont les extrémités les plus australes des deux continents, le cap Horn et celui de Bonne-Espérance, séjour des tempêtes ou des perpétuels frimas où viennent se briser les flots de deux océans sans bornes. Tous les navigateurs en voyant leurs troupes nombreuses, savent qu'ils sont peu éloignés du cap de Bonne-Espérance. Le même signe se renouvela pour nous en nous approchant de la Terre de feu. Nous avions franchi tout d'un trait l'espace qui sépare le port Jackson de l'Amérique ; dès notre sortie nous vîmes de ces Oiseaux qui nous accompagnèrent presque constamment ; et lorsque par une grosse mer et au travers des brouillards, nous reconnûmes la Terre de feu dans le voisinage du cap de la Désolation, leur nombre augmenta considérablement.

Ces Oiseaux ayant une si grande dimension, et passant très-près des navires, il serait assez facile d'établir des espèces par la couleur du plumage, si les nuances n'en variaient pas à l'infini dans les deux sexes, selon l'âge et les saisons, comme il arrive dans les Goëlands. Ainsi nous nous contenterons d'indiquer par les localités les espèces dont les caractères sont bien tranchés ; et nous réunirons dans un même groupe, comme n'en constituant qu'une seule, le Diomède exilé (*Diomedea exsulans*), plusieurs individus sur lesquels on n'a encore que fort peu de données.

C'est par cette dernière espèce que nous commencerons, parce que nous la vîmes la première, aux approches du cap de Bonne-Espérance, dans le mois d'avril, et qu'elle nous accompagna, en allant à l'île de France, jusqu'à cent lieues en deçà du tropique du Capricorne. Nous la retrouvâmes à la fin d'août, à peu près dans les mêmes parages jusqu'au près de la baie des Chiens-Marins, à la Nouvelle-Hollande, par environ 26 degrés en latitude. C'est encore à la même espèce qu'appartiennent les Albatros du port Jackson et du cap Horn, que nous vîmes dans ces mers depuis novembre jusqu'à février.

Les différences qu'ils nous ont offertes se réduisent à celles que nous allons indiquer pour chaque individu :

1° Dos et couvertures des ailes d'un brun sale; ventre blanc: c'est probablement cette variété qui a servi de type pour l'espèce *Diomedea spadicea*.

2° Dos grisâtre; cette couleur s'étend sur les ailes et devient brune à mesure qu'elle approche de leur extrémité : le ventre est brun.

3° Dos et poitrine d'une couleur blanche éclatante, ainsi que les couvertures des ailes : le reste de ces mêmes ailes est noir en dessus. Il existe de légères variétés à cet égard dans le blanc, qui s'étend plus ou moins loin.

4° Ailes brunes, ventre et dos blancs. Cet individu est principalement distingué par une raie noire sur l'extrémité de la queue, qu'il porte en éventail : peut-être est-ce une espèce différente. Il habitait avec les précédents à quelque distance de la baie des Chiens-Marins.

5° Par 36 degrés de latitude nord, en allant des Mariannes aux îles Sandwich, nous vîmes un Albatros beaucoup plus petit que les précédents, mais marqué comme eux de taches d'un gris blanc. Un caractère constant pour tous les individus, c'est d'avoir le dessous des ailes blanc jusqu'à la pointe, qui est noire.

Les autres espèces bien distinctes sont : l'Albatros brun de la Chine, qui, à cause de sa couleur et de sa petite taille, peut être pris, en le voyant voler, pour un grand Pétrel; le Fuligineux, qui, pour peu qu'il approche des vaisseaux, sera distingué toujours du Pétrel géant, par sa teinte brune plus foncée, son bec blanc, et surtout par le demi-cercle de la même couleur qu'il a autour des yeux (259). Nous nous en procurâmes deux individus dans le grand Océan, par des latitudes bien opposées, d'abord en allant des Mariannes aux îles Sandwich, par le 36° parallèle nord, puis par le 58° sud, à quatre cents lieues du cap Horn.

Vient ensuite le Chlororhynque, que l'on reconnaît de loin, parce qu'il est plus petit que le *Diomedea exsulans*, et que, tout blanc dessus le corps, les couvertures de ses ailes sont toujours noires. Ce signe ne varie jamais; il est plus saillant et pour le moins aussi positif que celui qu'on a tiré de la couleur du bec.

Cet Oiseau n'approche jamais beaucoup des navires, comme les autres espèces. Nous l'avons vu près de la Terre de feu, par 55 degrés de latitude, dans la baie Française aux îles Malouines, et enfin, longeant la côte orientale d'Amérique, s'avancer jusque sous le tropique.

Les Pétrels, infiniment plus nombreux en espèces que le genre précédent, sont aussi beaucoup plus difficiles à déterminer. Ces Oiseaux sont les compagnons inséparables des marins pendant leur longue navigation. On les trouve, comme nous l'avons dit, dans toutes les mers et d'un pôle à l'autre. Tournoyant sans cesse autour des vaisseaux, ils ne les abandonnent que quand le vent cesse de les pousser, et cela par un instinct dont nous parlerons après avoir fait mention des caractères physiques de quelques-uns d'entre eux.

Nous avons vu le plus commun et le mieux connu de tous, le Damier, fréquenter en même temps, dans le mois de février, les parages brumeux des îles Malouines, par le 51e parallèle, et le beau ciel du Brésil, où nous le retrouvâmes encore en septembre. Ainsi, s'arrêtant en latitude vers les limites de la zone tempérée, il parcourt en longitude l'espace qui sépare l'Afrique du nouveau monde et de la Nouvelle-Hollande. Ces Oiseaux sont donc bien éloignés d'être relégués sous le 40e degré de latitude australe, comme l'a dit Linné, sur le rapport des voyageurs; et nous-même, à cet égard, nous ne faisons qu'avancer un fait, sans vouloir en inférer qu'ils ne poussent pas leurs courses plus loin que dans les parages où nous les avons vus. Dans certaines parties de l'Histoire naturelle, l'époque n'est point encore arrivée où, aidé d'un nombre suffisant d'observations précises, on pourra tirer des conclusions générales et invariables.

Il faut ajouter aux habitudes connues de ces Oiseaux celle de ne pouvoir plus s'envoler lorsqu'on les pose sur une surface plane, le pont d'un navire, par exemple. Cependant leur ailes ne sont pas très-longues ni leur jambes très-courtes.

Après les Damiers, le groupe qu'on rencontre le plus fréquemment est celui des très-petits Pétrels, dont on possède quelques espèces dans les collections. Mais il s'en faut beaucoup que toutes soient connues.

Il ne nous reste rien à dire de l'Oiseau des tempêtes (*Procellaria pelagica*), le *Satanicle* des matelots, qui se montre depuis les mers du nord jusque vers le pôle sud, sinon qu'on est bien revenu de l'opinion où l'on était que sa présence annonce la tempête.

Nous nous bornerons à indiquer quelques espèces différentes, que les navigateurs confondent souvent, à cause de leur taille, avec celle-ci. Ainsi, sous l'équateur atlantique, par 25 degrés de longitude ouest, en octobre, nous vîmes pendant plusieurs jours de petits Pétrels noirs à croupion blanc ayant sur chaque aile une large ligne longitudinale d'un noir plus foncé. Avant d'entrer au cap de Bonne-Espérance, dans le mois de mars, des milliers de ces petits Palmipèdes, noirs, tachés de gris en dessus, se tenaient constamment dans notre sillage. Sous la ligne équinoxiale, dans le grand Océan, par environ 150 degrés de longitude

(259) Cet Oiseau a le corps d'un gris cendré, la tête, les ailes et le bout de la queue de couleur brune; un demi-cercle blanc, autour de l'œil, prend la largeur de la paupière; la mandibule inférieure offre une ligne membraneuse d'un blanc bleu. Contre l'ordinaire, les pattes ont postérieurement des rudiments d'ongles. L'envergure est de six pieds deux pouces.

à l'ouest de Paris, nous fûmes suivis par une espèce noire à ventre blanc, à queue fourchue, qui volait avec beaucoup de rapidité. Enfin, après notre départ du port Jackson, nous dirigeant vers l'extrémité sud de l'Amérique, nous en vîmes beaucoup de noirs à ventre blanc, mais dont la queue était carrée.

Passant des plus petits de ces Oiseaux aux plus grands de la même famille, qui sont entre eux pour les dimensions ce qu'un Moineau est à une Oie, nous dirons que le Pétrel géant habite depuis le cap Horn et au delà jusqu'à celui de Bonne-Espérance, et que ses limites en latitude paraissent être celles de la zone tempérée, hors de laquelle on l'aperçoit très-rarement. Nous l'avons rencontré aux Malouines, où même quelquefois il fit partie des mauvais aliments qui composaient notre nourriture. Nous tenons du capitaine américain Orne, qui s'occupait alors de la pêche des Phoques dans ces parages, qu'au printemps ces Pétrels venant en grandes troupes pondre sur la grève, son équipage se nourrissait en partie de leurs œufs, dont il pouvait charger des canots. D'après ce qu'a écrit Delano, autre capitaine américain, il semblerait que ces Oiseaux sont susceptibles de mettre beaucoup d'ordre dans l'arrangement général de leurs œufs, et que, vivant à cette époque comme en république, ils exercent tour à tour une surveillance toute particulière dans l'espèce d'établissement temporaire qu'ils forment. Le capitaine Orne, qui connaît parfaitement les Malouines pour les avoir fréquentées plusieurs fois, ne nous ayant point parlé de cette particularité, nous n'y accorderons que le degré de croyance dû à un fait qui paraît extraordinaire et qu'on n'a point vu soi-même.

A la mer, le Pétrel géant peut être pris pour l'Albatros gris, dont il a la taille; toutefois, pour peu qu'il soit proche, on le distingue facilement à la protubérance très-saillante que forment sur son bec les deux rouleaux de ses narines, protubérance qui chez l'Albatros est à peine apparente.

Les caractères dont nous allons nous servir pour les espèces ou les variétés suivantes que nous avons à faire connaître ne sont point assez exacts pour être données comme sûrs, puisque nous n'avons pu avoir à notre disposition les individus : c'est donc seulement d'après un examen attentif et souvent répété auquel nous nous livrions lorsqu'ils passaient et repassaient à toucher notre bâtiment, que nous nous hasardons à les décrire; ce qui est bien insuffisant sans doute. Mais si l'on réfléchit qu'il n'y a que les Albatros et les Pétrels qui soient ainsi dans l'habitude d'accompagner les vaisseaux, il paraîtra aisé aux navigateurs d'appliquer aux uns et aux autres ce que nous allons en dire, et de reconnaître les traits d'analogie qui existeraient entre les espèces qui s'offriront à leurs regards et celles que nous avons vues dans tel ou tel parage. Au reste, ce moyen, mis en pratique par des observateurs attentifs, est peut-être le seul à l'aide duquel on pourra éclairer l'histoire de ces Oiseaux : car, comme ils n'entourent jamais les vaisseaux que quand la mer est agitée, il est assez facile de les tuer, et c'est ce que nous faisions quelquefois; mais il est rare qu'on puisse aller les chercher sans compromettre l'existence des hommes qui s'y hasarderaient. D'un autre côté, la plupart des terres qu'ils fréquentent étant des rochers inaccessibles battus par les flots, on ignorera encore longtemps quelles sont leurs habitudes pendant la ponte et l'éducation de leurs petits.

Près du cap de Bonne-Espérance, nous vîmes des Pétrels gris, d'autres noirs, avec une lunule blanche autour de l'œil, et entre celui-ci et l'île de France une grande espèce toute brune, qui parut en même temps qu'une plus petite dont la couleur était presque noire. En allant de l'île Bourbon à la baie des Chiens-Marins, il s'en offrit successivement de tout noirs, d'autres joignant à cette couleur un ventre blanc avec des taches brunes sur la tête et le dos. La même espèce sans taches brunes, nous accompagna depuis les Malouines jusqu'à Montevideo, et de là au Brésil; de sorte qu'elle habite en deçà et au delà du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au détroit de Magellan.

Le Pétrel cendré se trouve à la baie des Chiens-Marins à la Nouvelle-Hollande.

Non loin du port Jackson, nous rencontrâmes, en novembre, des troupes de ces Oiseaux qui suivaient la direction des bancs de Poissons ou de certains Mollusques, et pêchaient avec beaucoup d'activité; ils étaient noirs en dessus, et bruns en dessous.

Par 53 degrés de latitude, aux environs de l'île Campbell, se montre un Pétrel qui a la forme et le vol des Damiers ; sa couleur est grisâtre. C'est probablement cet Oiseau que le capitaine Cook compare aussi à la *Procellaria capensis*, sans qu'il soit cependant de la même espèce. On en voit d'à peu près semblables près des Malouines, avec cette différence que l'extrémité de leurs ailes est marquée en dessus d'une tache noire et blanche. Il ressemble beaucoup au Pétrel colombe.

C'est aux approches de cette même île Campbell que nous vîmes, pendant plusieurs jours, de grands Pétrels dont le corps était blanc, le dessus des ailes, le dos dans sa largeur, le bout de la queue, noirs; en dessous les ailes étaient noires avec une bande longitudinale blanche.

Une variété de ces Oiseaux, au lieu de avoir la tête blanche comme les précédents, l'avait toute noire.

Peu après avoir laissé ce rocher, nous fîmes rôder autour de nous un Pétrel tout à fait différent pour la forme et le volume de ceux que nous avions vus jusqu'à ce jour. Il était fort gros, d'un noir très-foncé, avec quelques taches blanches à l'extrémité de l'aile, dont le vol peu agile; ce qui tenait probablement à

e que ses ailes n'avaient pas le développement de celles des grands Voiliers.

Toutes les fois que les navigateurs verront leurs vaisseaux entourés et suivis assez longtemps par des Oiseaux de mer planant sans cesse, ils pourront être assurés que ce sont des Pétrels. Les grandes espèces peuvent quelquefois être confondues avec les Albatros; mais, comme nous l'avons dit, on pourra, si elles approchent assez, les distinguer à la proéminence de leurs narines.

Ces Oiseaux doivent être considérés comme essentiellement Pélagiens; ils fréquentent toutes les mers, et pour ainsi dire dans toutes les saisons. On peut croire seulement que, dans celle des amours, ils s'éloignent moins des rochers, où sont leurs petits, qui demandent une nourriture continue.

Il est indubitable que des Poissons servent de proie aux Albatros et aux Pétrels; cependant nous ne les avons jamais vus poursuivre les Poissons volants, et nous n'avons point trouvé dans leur estomac des débris de ces animaux, pas plus que de certains Mollusques qui parfois couvrent les mers, et dont un seul suffirait pour rassasier tout un jour un de ces animaux. Nous avions beau être entourés de Méduses, de Biphores, de Physales, de Velelles, etc..., ils ne s'en nourrissaient point et recherchaient avec avidité d'autres aliments. Il n'en est pas de même des Sèches et des Calmars, dont nous trouvions toujours des fragments dans leur ventricule.

Une circonstance qui n'a pu nous échapper pendant de longues navigations, c'est l'habitude, nous dirions presque la nécessité de fréquenter les mers agitées : la tempête même ne les effraye pas; et lors du coup de vent, mémorable pour nous, que nous reçûmes dans le détroit le Maire, nous voyions des Pétrels entourer le cadavre d'une Baleine, voler contre le vent, et se jouer entre les montagnes mobiles d'une mer en fureur.

Le calme, au contraire, aplanit-il la surface de l'Océan, ils fuient vers d'autres régions pour reparaître avec les vents. Ceci vient, on ne peut en douter, à ce que l'agitation des flots ramène à leur surface une plus grande quantité des animaux marins qui servent à la pâture de ces Oiseaux. C'est par la même raison qu'ils se tiennent dans le tourbillon que forme le sillage du vaisseau, que la mer soit grosse ou belle. Cette cause nous fut démontrée de la manière la plus évidente en abordant au cap de Bonne-Espérance. Nous étions accompagnés par une grande quantité de petits Pétrels de la grandeur de ceux qu'on nomme ordinairement *Alcyons*, qui n'occupaient en volant à fleur d'eau qu'une ligne exactement de la largeur de notre sillage. Partout ailleurs on en voyait point. Nous fîmes bien attention si l'on ne jetait rien de la corvette; et cependant nous les voyions à chaque instant lancer des coups de bec comme pour attraper quelque chose que nous ne pouvions distinguer.

La durée, la rapidité, la force et le mode même du vol de ces Oiseaux, en général, ont toujours été pour nous un sujet d'étonnement et d'étude. Leur agilité à s'abattre sur leur proie, comme un harpon qu'on lance, à l'enlever avec le bec, leur prestesse à frapper du pied le dos des vagues écumantes, ou bien à parcourir leurs longs sillons mobiles, étaient quelquefois le seul spectacle que pendant des mois entiers pouvaient nous offrir les solitudes de l'Océan.

Encore un des caractères propres à ces Palmipèdes, c'est que leur vol s'effectue presque toujours en planant. S'ils battent quelquefois des ailes, c'est pour s'élever avec plus de rapidité; mais ces cas sont rares. Ce mécanisme peut s'étudier principalement sur les Albatros, comme étant plus gros et approchant davantage les navires. Nous nous sommes assurés, et nous avons fait observer à diverses personnes de l'état-major de *l'Uranie*, que leurs ailes étendues, et formant en dessous une concavité, n'offraient point de vibrations apparentes, quelles que fussent les positions que prissent ces Oiseaux, soit qu'effleurant la surface de l'onde ils soumissent leur vol à ses ondulations, soit que s'élevant ils décrivissent de grandes courbes autour du vaisseau. Les Oiseaux de proie terrestres, qui planent beaucoup, ont coutume de s'abaisser quand ils tiennent cette allure. Les Albatros et les Pétrels, au contraire, s'élèvent avec facilité, tournent brusquement sur eux-mêmes à l'aide de leur queue, et vont contre le vent le plus fort, sans que leur marche en paraisse ralentie, et sans imprimer à leurs ailes le moindre battement sensible.

Cependant il faut bien admettre une action, une impulsion quelconque sur le fluide qui les soutient, qu'on ne peut apercevoir, il est vrai, parce qu'elle ne s'opère probablement qu'à l'extrémité de très-longs leviers, mais qui n'en existe pas moins; car autrement on ne pourrait pas concevoir comment la progression de l'animal pourrait avoir lieu.

Quelques-uns de ces Oiseaux grands Voiliers ont des ailes si démesurément longues, qu'après s'être abattus sur les eaux, ils les tiennent étendues un instant. Lorsqu'elles sont serrées, elles nuisent à l'élégance des formes par le renflement qu'elles produisent vers la partie postérieure du corps. Mais c'est dans le vol que ces Oiseaux déploient avec avantage leurs agréments naturels : ils sont doués, pour l'exécuter, d'une force prodigieuse. Par 59 degrés de latitude sud, où il n'y a presque pas de nuit quand le soleil est sous le tropique du Capricorne, nous avons vu les mêmes Pétrels voler sans interruption plusieurs jours de suite.

Les Pétrels n'ont pas l'habitude de plonger pour atteindre leur proie; ils se reposent d'abord à la surface de la mer; et si l'animal qu'ils guettent se tient à une certaine profondeur, ils s'efforcent de le saisir en enfonçant sous l'eau une partie de leur corps.

Il doit résulter de tout ce que nous ve

nons de dire que la présence seule de ces Oiseaux n'est point un signe assuré de l'approche des terres.

Après cette nombreuse famille viennent les Frégates, oiseaux bons Voiliers, mais qui ne méritent pas le nom de Pélagiens, d'après le sens que nous avons attaché à cette dénomination, fondée sur des habitudes particulières. En effet, les Frégates s'éloignent peu des côtes; deux fois seulement nous en avons vu quatre très au large; et comme c'était dans des parages peu connus, nous soupçonnâmes qu'il existait quelques rochers aux environs. Ce genre est très-circonscrit; les espèces que nous avons vues nous ont toutes paru se rapprocher infiniment de la plus ordinaire, le *Pélecanus aquila*, même celles que les habitants des Carolines apportent en cadeau au gouverneur des Mariannes (260). Partout les Frégates font une grande consommation de nourriture : à Rio de Janeiro, où elles viennent jusque devant le palais du roi chercher leur pâture parmi les immondices de la rade, nous avons vu un de ces Oiseaux qu'on avait tué rejeter de son estomac en expirant plus de deux livres de Poisson.

Elles se tiennent le plus souvent dans les régions élevées, planent ou battent des ailes d'une manière qui leur donne un air disloqué. Lorsqu'une proie se laisse apercevoir, elles descendent en tournoyant, fondent dessus, et, sans toucher à l'eau, l'enlèvent avec leur long bec.

Nous avons lu dans des relations des voyageurs, et souvent entendu dire à des marins, que plusieurs fois ils avaient vu très au large des Frégates en très-grand nombre. La chose est possible; cependant il serait convenable de s'assurer si c'était bien réellement cet Oiseau, tout noir, ou noir avec le ventre blanc, à longue queue fourchue, au cou allongé avec ou sans jabot rouge, volant fort haut, et n'approchant presque jamais les vaisseaux. Pour nous, nous ne l'avons vu qu'aux approches de l'île de l'Ascension, dans la mer Atlantique; à Rio de Janeiro; près de l'île Rose, que nous avons découverte dans le grand Océan; à Timor et dans quelques autres lieux, toujours près des terres.

Les autres Oiseaux de mer dont nous avons à parler, non-seulement s'éloignent et diffèrent des espèces précédentes par les formes, mais encore par les mœurs. Leur énergie dans le vol est moins puissante : ils sont dans la nécessité de se reposer souvent, soit sur les eaux, soit à terre. En général, ils s'éloignent peu, et en grandes troupes, des lieux qu'ils ont choisis pour demeure; ils plongent ou s'abattent brusquement sur leur proie.

Nous mettrons les Fous au premier rang. Quoiqu'on en trouve rarement au milieu de l'Océan, ils sont au moins aussi répandus à la surface du globe que les Pétrels; avec cette différence que leurs espèces ne paraissent pas régulièrement limitées à certains parallèles. La plus commune, celle qui est toute blanche avec le dessus des ailes noir (*Pelecanus bassanus*), habite les côtes de France et d'Angleterre; on la retrouve au cap de Bonne-Espérance, où nos navigateurs lui donnent le nom de *Manche de velour*, comme les Portugais celui de *Manga de veludo*. Le célèbre marin et hydrographe d'Après indique même la présence de ces Oiseaux comme un des signes certains de l'approche de cette partie de l'Afrique.

Nous en vîmes de semblables à l'île de France, non loin des côtes de la Nouvelle-Hollande, en allant à la baie des Chiens-Marins; ils nous annoncèrent Timor, placé sous une latitude brûlante, et les îles Hoorn, qui précèdent le port Jackson; ils étaient en grand nombre devant Amboine, aux Mariannes, autour de l'île Rose; enfin, si nous voulions citer les lieux qu'ils fréquentent, il faudrait presque énumérer toutes les terres que nous avons visitées ou seulement aperçues.

Cette espèce, par le noir qui couvre ses ailes en tout ou en partie, est très-facile à distinguer, même de loin. Il en est d'autres dont les couleurs incertaines varient avec l'âge : nous nous bornerons à les indiquer. Il n'en est pas de même du Fou boubie (*Pelecanus calvus*). Sa taille moyenne, sa couleur toute brune, quelquefois avec le ventre blanc, le font aisément reconnaître. Dans les mois de décembre et de janvier, nous en vîmes beaucoup au Brésil; ils habitaient à cette époque les nombreuses petites îles de Rio de Janeiro; et chaque jour, lorsque la brise agitait la surface de la mer, nous les voyions accourir par centaines à l'entrée de la baie, plonger de très-haut, en se laissant tomber les ailes pliées, comme un corps inerte. Dans cet exercice, qu'ils renouvellent jusqu'à ce que leur énorme estomac soit rempli de Poisson, ils demeurent de sept à huit secondes sous l'eau. Il paraît nécessaire, pour que leur pêche réussisse, que les ondes soient un peu troublées; car, retirés pendant le calme, ils ne se montrent que vers les dix heures, lorsque les vents réguliers commencent à souffler.

Quand trois ans après nous revînmes dans les mêmes lieux, les mois de juillet, août et septembre se passèrent sans que nous fissions presque aucun de ces Oiseaux. Ils avaient changé de demeures; quelques-uns seulement, qui n'avaient pas suivi l'émigration générale, se faisaient voir de temps à autre dans la rade.

Armés d'un bec très-fort et dentelé en scie, les Fous sont susceptibles de faire des blessures d'autant plus dangereuses, qu'on a remarqué que, comme les Hérons, ils

(260) Ces Oiseaux, donnés par un peuple doux et simple, étaient apprivoisés et nourris avec du Poisson. Il y en a des individus au Muséum. La couleur fauve qui recouvre leurs ailes tient à leur âge, ce qu'indiquent encore mieux des traces de cette

ancent à la figure lorsqu'on veut les prendre après les avoir abattus.

Nous ne pouvons que faire mention d'une espèce que tua M. Bérard en allant dans les mers des Carolines de Guam à Tinian. Elle était remarquable par la couleur rose des membranes qui recouvrent ordinairement la tête et le haut de la gorge. Les Carolinois, pour qui la chair de ces Oiseaux est un mets friand, s'en régalaient avec un empressement tel, en se contentant de les présenter au feu pour faire tomber les plumes, que notre compagnon put seulement nous apprendre sur cette espèce nouvelle ce que nous en rapportons.

Le signe le plus certain pour reconnaître les Fous à la mer serait de les voir plonger et disparaître sous l'eau. Nous nous exprimons ainsi, parce qu'il existe d'autres Oiseaux qui semblent plonger et qui ne font que s'abattre à la surface. Mais, comme ceux dont nous parlons ne sont pas dans l'usage de recourir souvent à cette immersion, et que même nous ne nous en sommes aperçus qu'une seule fois, on les distinguera aisément à leur cou allongé, étendu dans la même ligne que le corps, à leur vol lourd, s'exécutant moitié en battant des ailes, moitié en planant. Ils tournent un petit nombre de fois autour du navire qu'ils veulent reconnaître, en portant la tête de côté et d'autre, puis gagnent le large.

Avec d'Après, Bernardin de Saint-Pierre, Cook et Péron, nous dirons qu'il n'est pas d'Oiseaux marins dont la présence soit un indice plus certain de la proximité des terres; cependant il faut ajouter que c'est lorqu'ils se montrent en troupes. En effet, on en rencontre quelquefois d'errants au nombre de trois ou quatre; mais il est facile de voir lors qu'ils ne suivent pas une direction fixe et constante comme ceux qui chaque soir retournent vers leurs rochers accoutumés; et, quand la nuit est close, on les voit se reposer sur l'eau. C'est ainsi qu'en allant des îles Sandwich à la Nouvelle-Galles du Sud, nous en vîmes à plusieurs reprises, d'abord deux, puis quatre, par 8 degrés de latitude nord, nous estimant à cinq cents lieues de toutes terres connues.

En suivant la direction du vol de ces Oiseaux réunis en grand nombre aux Frégates, aux Hirondelles de mer, aux Pétrels, certains navigateurs ont découvert des terres. C'est ce qui arriva au capitaine américain Delano, qui à l'aide de ces indices n'hésita pas de dire à son frère : Allez reconnaître l'île ou les rochers qu'indiquent les Oiseaux que vous voyez voler. Il y alla, et découvrit la petite île Pilgrim.

Nous en aurions pu faire autant si, au lieu d'arriver directement sur l'île Rose, nous en fussions passé à une certaine distance. C'est le soir surtout, lorsque ces animaux, s'étant occupés le jour à pêcher, reviennent à leur île, qu'on peut tirer plus d'avantage de la direction qu'ils prennent.

Tous les marins parlent de Fous qui pendant les traversées se reposent la nuit sur les agrès. Nous croyons le fait vrai dans quelques cas; mais le plus souvent on se méprend sur le genre de ces Oiseaux, qui sont des Noddis (*Noddi noir, Sterna stolida*). Aux yeux de personnes peu exercées à la méthode des naturalistes, ils peuvent bien passer pour des Fous, dont ils ont un peu le port; cependant ils en diffèrent en ce qu'ils sont moins grands, de couleur noire, avec une calotte blanche sur la tête; leur bec moins fort, plus effilé, demeure toujours entr'ouvert à cause de la courbure des deux mandibules, et il est dénué de peau nue à la base. On peut ajouter que leur vol tremblotant ressemble à celui d'un Oiseau très-fatigué et qui est près de tomber.

Cependant des personnes qui avaient navigué plusieurs fois entre les tropiques nous ont tellement dépeint les Oiseaux qui chaque soir venaient se reposer sur leurs navires, que nous n'avons pu nous refuser à reconnaître le Boubie (*Pelecanus parvus*). Jamais semblable chose ne nous est arrivée; seulement, une fois dans les Moluques un Fou d'un brun foncé vint se faire prendre à bord.

Nous joindrons dans un seul groupe, comme ayant des rapports de conformation, les Paille-en-queue et les Hirondelles de mer. Les premiers, parfaitement connus des navigateurs pour annoncer l'approche des terres, habitent la zone torride, dont ils ne s'éloignent guère. Le plus loin qu'on les ait vus peut-être, hors de cette limite, est par le 26e parallèle sud. Nous n'avons que peu de choses à dire sur ce bel Oiseau, aux plumes satinées, qui, dès qu'il aperçoit un navire, vient le reconnaître et planer au-dessus des mâts. On assure que pour l'attirer on n'a qu'à placer un pavillon rouge au sommet du plus élevé, et qu'il approche jusqu'à le becqueter. Nous avouons que l'expérience n'a pas réussi. Nous savons cependant qu'à Bourbon on les fait venir sur la plage en agitant simplement un mouchoir. Du reste, à la mer, lorsqu'ils passent au-dessus du navire, on peut les tirer avec l'espoir qu'ils tomberont à bord. Nous en eûmes plusieurs ainsi, que nous dûmes à l'adresse de M. Bérard.

Les espèces les mieux connues sont le Phaéton aérien, dont le plumage, d'un beau blanc, est plus ou moins tacheté de noir, selon l'âge; et le Paille-en-queue à brins rouges, beaucoup plus gros et plus rare, dont le bec est assez ordinairement rouge aussi. On trouve ce dernier à l'île de France, à celle de Norfolk; on en a vu par 25 degrés de latitude sud; nous en avons souvent rencontré dans notre traversée des îles Sandwich à la Nouvelle-Hollande, surtout une fois sous l'équateur, par 150 degrés de longitude à l'ouest de Paris. Il faut beaucoup d'attention pour distinguer en l'air les deux plumes rouges de leur queue.

On voit les Paille-en-queue traverser l'île de France dans tous les sens. Ils se reposent sur les arbres et font leurs nids entre des rochers inaccessibles. Nous nous plai-

sions souvent à les voir, dans les profondeurs des cascades qu'offre cette île, tournoyer en faisant entendre leur voix criarde; la blancheur de leur plumage contrastait admirablement bien avec la teinte noirâtre des rochers volcaniques. Le même spectacle nous a été offert sur l'île Bourbon, surtout auprès de la ville de Saint-Paul. Les jeunes, encore dans le nid, ramassés en boule et couverts d'un duvet d'une éclatante blancheur, ressemblent parfaitement à des houppes à poudrer en duvet de Cygne.

Ces Oiseaux ont une manière de voler qui leur est particulière. Ils semblent par leur tremblement être épuisés de fatigue et toujours sur le point de tomber. Quelquefois ils planent, mais rarement. Ils s'abattent de très-haut, en s'abandonnant à l'impulsion de leur propre poids, et saisissent le Poisson sans plonger, comme les Hirondelles et les Martins-Pêcheurs.

Les Hirondelles marines parcourent l'Océan en petites troupes, comme les Phaétons. On les reconnaît à leur vol oblique, irrégulier, en zigzag; à leurs grandes ailes, triangulaires, pointues, et au peu de saillie de leur tête. Plusieurs espèces joignent à cela une queue fourchue. La plupart font entendre par intervalle des cris aigres. Ordinairement elles ne suivent ni n'entourent les vaisseaux et ne font que passer.

On ne peut rien présager de la présence de quelques-uns de ces Oiseaux vagabonds. Il n'en est pas de même lorsqu'ils apparaissent en grand nombre : réunis aux Fous, ils nous annoncèrent dans le grand Océan l'île sablonneuse de Christmas, quoique nous en fussions assez éloignés. Dans les belles mers équatoriales, les Hirondelles voyagent quelquefois la nuit, car nous les entendions pousser des cris perçants. Les îles et les côtes désertes en recèlent des milliers qui vivent en troupes. La baie des Chiens-Marins est le lieu qui nous en offrit le plus à la fois. Ces Hirondelles indiquent, ainsi que plusieurs autres espèces aquatiques, des plages poissonneuses : cependant, vu leur grand nombre, elles sont exposées à de longues abstinences, surtout lorsque la mer est orageuse, ce qui n'est point pour elles, comme pour les Pétrels, un instant favorable à la pêche; elles demeurent alors entassées en troupes sur le rivage.

Une espèce assez rare est la petite Hirondelle, toute blanche, dont les plumes sont soyeuses et satinées comme celle des Paille-en-queue. Sparmann l'a figurée. Elle habite le cap de Bonne-Espérance, les environs de l'île Christmas et les Mariannes : nous l'avons fréquemment observée à Guam. Elle pêche sur le rivage et va se reposer sur les arbres; mais les pieds palmés de cet Oiseau sont si courts, qu'il a beaucoup de peine à s'y percher. Sa peau et le duvet qui la recouvre sont d'un noir foncé, de même que le bec, dont la forme ne nous a pas paru absolument la même que dans les autres Hirondelles.

Il nous reste à parler des Cormorans, des Manchots et de quelques autres Palmipèdes qui, s'éloignant très-peu de terre, vivent dans les baies paisibles. Pour cela, nous nous placerons aux îles Malouines, où, de toutes les parties de l'hémisphère austral viennent se réunir des myriades de ces Oiseaux. Nous y verrons les stupides Cormorans couvrir de leurs essaims tous les rochers qui se projettent dans la mer. Nous les abattions à coups de fusil ou en leur lançant des pierres, sans que notre présence, ni le bruit, ni la vue de leurs compagnons blessés qui se débattaient, fussent capables de les inviter à fuir avec plus de hâte. Il est vrai que leurs petites ailes, disproportionnées avec leur lourde masse, sont un obstacle physique à ce qu'ils puissent s'envoler facilement : s'élancer dans l'air est pour eux un travail pénible qu'ils n'exécutent que lorsqu'ils y sont forcés; alors on les voit étendre le cou, déployer leur queue, battre longtemps avec effort la surface de la mer, avant de pouvoir s'élever. La surprise, l'effroi, leur font rendre le Poisson dont leur ample estomac est rempli.

Il règne beaucoup d'incertitude relativement aux diverses espèces de ces Oiseaux dont le plumage varie selon l'âge, le sexe, les localités, et peut-être les saisons. Par exemple, parmi les innombrables bandes qui habitent le cap de Bonne-Espérance, on peut en reconnaître une espèce unique et très-distincte dans le *Carbo cristatus*, dont la couleur paraît constamment demeurer brune. Il n'en est pas ainsi de celles de la baie des Chiens-Marins, du cap Horn et des Malouines, qui nous semblent ne former qu'une seule même espèce, si variable, il est vrai, par la multiplicité des nuances, qu'on ne sait pas au juste quelle est celle qui lui est la plus ordinaire, et qu'elle conserve après toute sa croissance. Voici ce que nous avons observé.

La baie des Chiens-Marins a des Cormorans tout noirs, et d'autres qui ont le ventre blanc avec le tour des yeux jaune. Ceux que nous avons vus au cap Horn tournoyer autour de nous avaient de même le ventre blanc. Aux îles Malouines, où notre séjour prolongé assez longtemps après l'époque des couvées, nous permit de mieux observer ces Oiseaux, nous avons remarqué que les jeunes, moins gros, sont d'un noir verdâtre; à mesure qu'ils grandissent, leur cou d'abord, puis la poitrine, deviennent d'un blanc soyeux. Il paraît que, lorsqu'ils ont atteint tout leur développement, un des sexes conserve le jabot blanc. Quelques-uns portent autour des yeux et à la racine du bec des caroncules jaunâtres. Des individus beaucoup plus grands et plus gros ont des caroncules plus développées, le cou et la poitrine blancs.

L'incertitude qui existe sur la couleur la plus commune de ces Oiseaux nous a empêchés d'en faire figurer quelques-uns. Ce sont eux qui le plus ordinairement blanchissent de leur fiente les rochers qu'ils habitent, au point que dans l'éloignement on pourrait les supposer couverts de neige, surtout

hand les localités peuvent favoriser cette fusion.

Les îles Malouines sont sans aucun doute, endroit de l'hémisphère austral, et par conéquent de toute la terre, où il y a le plus e Manchots (*Aptenodytes demersa*). Pernetty déjà parlé de ces singuliers amphibies. ais, comme ils furent pour nous de la plus nute importance, puisqu'ils contribuèrent nous nourrir, et que nous fûmes obligés e les chasser souvent et d'étudier leurs ses pour nous en emparer, ce que nous ons à en dire pourra ajouter à ce qu'on it déjà de leurs mœurs.

Les Oiseaux nageurs ont ordinairement ne portion du corps hors de l'eau; il n'en est as de même des Manchots, qui ne laissent araître que la tête. Cette allure est analoue à leur conformation : ne pouvant voler our atteindre leur proie, et contraints de la oursuivre à la nage, il fallait que la Nature ur donnât la faculté de se maintenir sous eau par leur propre poids, afin qu'ils pusent dans l'occasion consacrer toute leur rce à l'action de nager. Aussi s'en acquitent-ils avec une activité qui égale et surasse même celle de certains Poissons. Ils assent encore en sautant à la manière des onites, et les imitent en cela au point u'en dehors des Malouines nous les prîmes abord pour une troupe de ces Scombres.

Cet Oiseau-Poisson, qu'on nous passe ce rme, habite exclusivement les petites îles ui se trouvent enclavées dans les Malouies. L'instinct l'a déterminé à prendre cette précaution, afin que lui et sa progéniture ne devinssent pas la proie des Chiens anarctiques qui se trouvent sur la Grande-erre.

Pour faire connaître la nature de ces petits ots, nous choisirons un de ceux qu'on voit ans la baie Française, et que fort à tort on nommée *Ile aux Pingouins* (261).

Il peut avoir quatre milles de tour environ. ans toute sa circonférence, et sur le bord e la mer seulement, règne un cordon d'une elle verdure sombre que de loin on prenait pour des arbres; ce n'est qu'en arrivant dessus qu'on reconnaît qu'elle est produite par de grands dactylis à larges feuilles. Ces plantes, agglomérées en faisceaux ar le bas, s'élèvent sur des tertres et croissent jusque sur le bord de la mer. Chaque nnée leurs nombreuses feuilles se pourrissent en tombant, et forment de nouvelles ouches de détritus qui exhaussent le conour de l'île.

Les Manchots ont pris ces touffes d'herbes pour demeure pendant six mois de l'année, l'été et l'automne, c'est-à-dire jusqu'à e que leurs petits soient en état d'aller à la er. Ils s'y sont tracé des sentiers en tous ens, dans lesquels les hommes mêmes peuent circuler librement, en écartant le haut es feuilles avec la main. Leurs demeures ont des trous en forme de four, de deux à trois pieds de profondeur, dont l'entrée est assez large et très-basse. Il faut toute la force du bec de cet Oiseau pour pouvoir creuser dans des racines aussi tenaces. Quelques-uns sont tapissés d'herbes sèches. C'est là qu'ils déposent leurs œufs, d'un jaune sale et gros comme ceux du Dinde. Ils ne doivent être qu'au nombre de deux ou trois, autant qu'on peut en juger par les jeunes qu'on rencontrait autour du mâle ou de la femelle.

De grand matin et le soir, tous les Manchots sortent des trous et vont à la mer pêcher. Ceux qui ont l'estomac plein demeurent encore pendant quelque temps en troupes sur le rivage, où ils ont l'air de faire assaut à qui criera ou braira le plus fort; puis tous rentrent et demeurent pendant le jour au milieu des herbes ou dans leurs trous. Cependant on en voit quelques-uns qui, moins heureux que les autres dans leur pêche, regagnent l'île plus tard. Ces Oiseaux prennent tant de nourriture à la fois, qu'ils sont souvent obligés d'en dégorger ; on trouve alors, dans les sentiers où ils ont passé, des fragments de Sèches et de Poissons.

Lorsque les petits ont acquis un accroissement convenable, un beau jour, à une heure fixe peut-être, la troupe entière abandonne l'île et gagne la haute mer. Où vont-ils? Nous n'en savons rien. Le capitaine Orne, qui habite souvent ces parages pendant toute l'année, croit qu'ils passent l'hiver à la mer. L'émigration s'est faite, en 1820, du 20 au 25 avril. Nous ne fûmes pas peu surpris, en allant les examiner une dernière fois, de ne trouver qu'un malheureux infirme, là où la veille nous eussions pu les compter par milliers. A cette époque il n'y eut que notre curiosité de trompée; mais si pareille chose avait eu lieu un mois auparavant, nous eussions été probablement obligés de nous passer de manger ce jour-là; car, lorsque nous n'avions pas d'autres provisions, nous allions de suite sur cette île, que nous considérions comme notre magasin de réserve. Voici comment nous découvrîmes cette ressource.

Deux ou trois jours après notre naufrage, chargés avec M. Bérard de faire une excursion dans le but de trouver des vivres quelconques, nous nous dirigeâmes sur ce point, espérant y rencontrer des Phoques : nous fûmes trompés dans notre attente. En approchant de l'île, nous entendions un bruit épouvantable. Comme il était à peine jour, nous ne pouvions distinguer ce qui le produisait. Enfin lorsqu'il fit plus clair, nous aperçûmes sur le rivage des centaines de Manchots qui criaient tous à la fois. On jugera quel vacarme ce pouvait être, quand on saura que le cri d'un de ces Oiseaux est semblable à celui d'un Ane et presque aussi fort. Nous désirions bien nous en procurer, mais comment faire? Instruits par ce que

(261) C'est *Ile aux Manchots* que l'on devait dire, ps Pingouins ne se trouvent pas dans l'hémisphère Sud. Il est vrai que le nom de Pingouins fut donné d'abord aux Manchots par les Hollandais.

nous avions déjà vu au cap de Bonne-Espérance, qu'ils étaient fort durs à tuer, et qu'un coup de fusil bien ajusté n'en procurait jamais qu'un ou deux, attendu que les blessés gagnent promptement la mer; voulant d'abord utiliser davantage nos munitions, nous avions résolu d'abandonner cette chasse pour celle des Oies. Mais, en traversant les grandes herbes, nous rencontrâmes quelques Manchots qui fuyaient devant nous dans leurs petites routes, et que nous tuâmes facilement. Dès lors nous fûmes instruits de la manière dont il fallait s'y prendre pour en avoir : chaque fois que nous avions besoin de vivres, on se rendait à l'île avec huit ou dix hommes, dont quatre étaient armés de bâtons courts; on s'avançait en silence, et dès qu'on apercevait ces Oiseaux à travers les feuilles des Graminées, on les assommait. Un seul coup sur la tête suffisait pour les abattre et les étourdir, mais non pas pour les tuer; car, si on les abandonnait ils revenaient à eux et s'échappaient; il fallait leur ouvrir la tête pour être bien sûr qu'ils fussent morts. Lorsque ces malheureux animaux se voyaient surpris, ils poussaient des cris vraiment lamentables, et se défendaient en lançant des coups de bec qui pinçaient jusqu'au sang. Les jeunes décelaient ordinairement leur gîte par un cri particulier que nous savions reconnaître; nous étions alors assurés d'en rencontrer trois ou quatre avec quelques vieux. C'était la saison de la mue pour ces derniers; nous les surprenions quelquefois hâtant avec le bec la chute de la couche extérieure des plumes, qui ne tombaient que lorsqu'elles étaient remplacées par d'autres. Des Ricins, dont ils ne peuvent pas toujours se débarrasser, les incommodent beaucoup.

Lorsqu'ils fuyaient à travers les labyrinthes de leurs sentiers, on aurait cru entendre trotter des petits Chevaux. Nous les poursuivions avec tant d'ardeur, qu'ils nous échappaient rarement; et quand ils se réfugiaient dans leurs trous, un des nôtres, armé d'un fer pointu, terminé en tire-bouchon, les amenait facilement en dehors. Ceux de ces Oiseaux qui dans ces instants revenaient de la mer tombaient aussi en notre pouvoir; dès que nous apercevions au-dessus de l'eau leur tête *en camail*, pour nous servir de l'expression caractéristique du bénédictin Pernetty, nous nous cachions jusqu'à ce qu'ils fussent engagés, en s'aidant péniblement de leurs pieds arrondis et de leurs petites ailes, au milieu des pierres qui recouvrent la plage, et alors il nous était facile de les tuer. Dans l'espace de six heures, nous en prenions de soixante à cent vingt : ce dernier nombre fournissait pour deux jours de vivres à l'équipage. Chaque Manchot pesait de dix à douze livres; mais, comme il avait une masse considérable d'intestins, qu'on était forcé de lui enlever la peau pour le faire cuire, et qu'il perdait alors toute sa graisse, on n'en retirait que trois ou quatre livres de viande tout au plus. C'est un très-mauvais aliment, et certes une dure nécessité pouvait seule nous forcer à faire une guerre impitoyable à ces malheureux animaux. Quelques Cochons que nous conservions et qui se nourrirent de leurs peaux huileuses, contractèrent un goût de Sardine vraiment détestable.

Cette espèce de Manchots, la même que celle du Cap, nous a offert un canal intestinal de quatre-vingts pieds de long, à prendre seulement de la fin de l'estomac, qui s'étend, comme on sait, chez cet animal jusqu'à la partie inférieure de l'abdomen, ce qui donne un tube digestif d'environ vingt-cinq pieds, dont le rapport avec l'Oiseau, qui avait dix-neuf pouces, est à peu près de quinze à un.

On rencontre aussi aux Malouines, mais rarement, le Manchot huppé et le grand Manchot (*Aptenodytes patagonica*); un de cette dernière espèce pesait vingt-neuf livres. Ils s'avancent très-au large; nous en vîmes deux ou trois entre l'île Campbell et le cap Horn. Il est vrai qu'ils ont la faculté de se reposer sur les îlots de glaces flottantes qu'on trouve dans ces parages.

Les troupes d'Oies qui paissent dans ces plaines herbeuses, et dont Bougainville a parlé très au long, nous furent d'un grand secours. Elles ne demeurent dans les îles de la baie Française que le temps nécessaire pour élever leurs petits, après quoi elles émigrent vers d'autres parages. A la fin d'avril, époque à laquelle nous quittâmes les Malouines, on n'en voyait presque plus dans les prairies. Elles diffèrent de l'Oie commune, non-seulement par le plumage et les tubercules qu'elles portent aux plis de l'aile, mais encore par leur cri, qui n'est point retentissant; il a quelques rapports avec de petits éclats de rire. Nous remarquâmes qu'elles n'allaient à l'eau que lorsqu'on les y forçait.

De petites Sarcelles se tiennent dans les étangs d'eau douce, et les Canards dans toutes les anfractuosités de la rade. Nous ne reconnûmes que deux espèces de ces derniers : l'une, de moyenne grandeur, de couleur enfumée, volait très-bien; l'autre, au contraire, très-grosse, a reçu, à cause de la petitesse de ses ailes, qui ne lui permet pas de s'élever dans l'air, le nom de *Canard aux ailes courtes*. Leur extrême défiance les soustrayait souvent à nos coups; mais la nécessité nous apprit bientôt qu'en les poussant à terre avec un canot ils ne pouvaient nous échapper.

Il nous fallait bien imaginer diverses ruses afin de faire des vivres, comme disent les marins, pour cent vingt personnes réduites de toute autre espèce de nourriture. Mais les navigateurs qui fréquenteront cette terre pour se reposer et se procurer du gibier en abondance feront bien de négliger ces Canards, qu'on ne peut plumer, et auxquels on est forcé d'enlever la peau.

Des légions de Goëlands, d'Alouettes de mer, d'Huîtriers revêtus de noir et de blanc ou tout noirs, se joignaient aux espèces

que nous venons de citer, parmi lesquelles il ne faut pas omettre le Stercoraire cataracte, qui est la Poule du port Egmont des navigateurs anglais. Il sera facile de le reconnaître à la large bande transversale blanche qu'il a en dessous des ailes, et qui contraste avec la couleur brune de son corps.

L'hémisphère austral nous a montré dans plusieurs lieux les espèces communes de Mauves et de Goëlands, comme au cap de Bonne-Espérance, à la Nouvelle-Hollande, à la baie des Chiens-Marins, aux îles Malouines, à Montevideo, et au Brésil, qui est la latitude la plus élevée par laquelle nous en ayons vu. A Rio de Janeiro, on en fait la chasse dans la rade, parce que leur chair y est autant estimée qu'on la dédaigne chez nous.

Quoique sans aucune ressource dans les solitudes des Malouines, d'où nous ne prévoyions pas sitôt sortir, nous n'abandonnâmes jamais l'étude de la nature ; nous y trouvions une distraction puissante contre les inévitables et secrètes réflexions sur notre position, que l'hiver qui s'approchait allait rendre plus terrible. C'est dans nos chasses, en épiant les animaux, que nous surprenions quelquefois ces singularités de mœurs, ces habitudes sociales propres à chaque tribu, qui disparaissent et font place à l'effroi lorsque l'homme se montre à découvert.

Il résulte de ce que nous venons de dire des Oiseaux de mer relativement à l'utilité dont ils peuvent être pour la navigation, qu'il n'y en a qu'un très-petit nombre qui soit susceptible d'annoncer avec quelque précision et dans de certaines circonstances le voisinage des terres ; qu'on ne doit tirer aucune induction semblable de l'apparition de quelques espèces qui errent sur l'Océan pour y chercher leur nourriture. En indiquant les parages dans lesquels nous les avons rencontrées, nous n'avons point prétendu les leur fixer pour limites : celles que trop tôt on s'est empressé de vouloir leur assigner ne reposent pas sur un assez grand nombre d'observations pour être exactes. D'ailleurs, les saisons, les calmes ou les vents les font se rapprocher ou s'éloigner plus ou moins de certaines zones.

D'un autre côté, nous ne pouvons nous dissimuler que toutes ces déterminations de genres et même d'espèces sont assez difficiles à appliquer à la simple inspection aux Oiseaux de mer, pour les marins qui, étrangers à l'Histoire naturelle, se sont déjà fait une nomenclature usuelle, excessivement variable, comme nous l'avons dit, et qui laissera longtemps du vague et de l'obscurité dans cette branche de l'ornithologie.

PÉLICAN, *Pelecanus* et *Onocrotalus* (262). — Pour Linné, tous les Oiseaux palmipèdes qui, avec les quatre doigts joints ensemble par une membrane, offraient encore pour caractère principal une partie de la face dénuée de plumes, tous ces Oiseaux composaient son grand genre *Pelecanus*. Cuvier a divisé les Pélicans en Pélicans proprement dits, en Cormorans proprement dits, en Frégates, et en Fous.

Quatre espèces composent le genre Pélican; toutes sont d'une taille forte et d'un port lourd. Les fleuves, les lacs et les côtes maritimes sont les lieux qu'elles fréquentent indistinctement. Nageurs habiles et voiliers excellents, les Pélicans se servent de ces deux moyens pour faire la chasse aux Poissons dont ils font leur nourriture. Une faculté qui leur est commune avec les Anhinga, les Frégates, les Paille-en-queue, etc., est celle de pouvoir se percher sur les arbres, malgré la conformation de leurs pieds. Leurs habitudes naturelles sont les mêmes, nous pouvons par conséquent rattacher tout ce que l'on sait à cet égard à l'histoire de l'espèce la plus commune, du PÉLICAN BLANC, *Pelecanus onocrotalus*, Linn.

Cet Oiseau est d'un beau blanc nuancé de rose clair sur toutes les parties de son plumage; les rémiges seules sont noires. La partie postérieure de sa tête est ornée d'un bouquet de plumes longues et effilées; la peau nue de sa face est d'un blanc rose et celle qui pend sous le bec en forme de poche, d'un jaune clair. Sa taille varie de cinq à six pieds. Ses attributs sont ceux des vieux individus; car les jeunes, d'un et même de deux ans, ont un plumage sali par une couleur cendrée et leurs parties nues ont des teintes livides. Ce sont ces différences d'âge qui avaient induit en erreur les naturalistes et qui leur avaient fait considérer les jeunes comme une espèce à part, à laquelle ils donnaient le nom de PÉLICAN BRUN, *Pelecanus fuscus*, Gmel. Ce double emploi n'a disparu qu'avec les progrès de la science.

Le Pélican blanc, dont on n'entend jamais prononcer le nom sans se souvenir aussitôt de la fable à laquelle il a donné lieu et dont nous parlerons plus bas, le Pélican blanc, disons-nous, de même que tous ses congénères, devait, à cause de son organisation particulière, attirer l'attention des observateurs; aussi connaît-on ses mœurs dans leurs plus minutieux détails. Sonnini, durant son voyage en Egypte, a même poussé l'observation jusqu'à constater sa manière de voler. Il a remarqué que le vol de cet Oiseau est entrecoupé, c'est-à-dire qu'il bat des ailes huit à dix fois de suite, puis il plane, ensuite il bat des ailes de nouveau et ainsi alternativement durant la durée de son vol. Ce mode de progression dans l'air ne saurait mieux être comparé qu'à celui des Faucons et des Aigles, avec cette différence pourtant que le nombre des battements d'ailes chez ces derniers est excessivement variable.

Le vol facile et soutenu d'un Oiseau dont la taille égale et surpasse même celle du Cygne, dont le poids, au dire de Gesner et

(262) Le nom, composé de deux mots grecs, a été donné par les anciens à cet Oiseau à cause de son étrange voix, qu'ils ont comparée au braiement d'un Âne.

d'Aldrovande, est de vingt-quatre à vingt-six livres, aurait lieu d'étonner, si la connaissance que nous avons prise de quelques faits particuliers à cette classe d'animaux n'expliquait cette faculté. Les leviers et les puissances qui mettent les Oiseaux en mouvement sont presque portés chez le Pélican à leur summum de développement. Chez lui l'aile est étendue, aiguë, assez étroite, et les muscles pectoraux très-forts; mais, s'il est vrai qu'une cause d'allégement, et par conséquent d'un vol plus aisé, soit dans la structure intime des os, s'il est vrai que moins le tissu de ces organes est compacte, plus l'espèce est voilière, l'on pourrait de la seule inspection du squelette du Pélican induire que cet Oiseau doit être doué d'une haute puissance de vol; car tous ses os sont parcourus par un vaste canal aérien. Ce fait, qui est commun à tous les Oiseaux, mais dans des proportions plus ou moins grandes, n'avait point échappé aux anciens; seulement ils voyaient en lui quelque chose de singulier. Aldovrande et le P. Dutertre étaient surpris de trouver des os aussi forts et aussi transparents, entièrement creux et absolument dépourvus de moelle. Toujours est-il que le Pélican a un vol très-léger eu égard à sa taille.

Nous ne donnerons pas comme preuves les voyages de long cours qu'il entreprend, mais nous citerons les évolutions qu'il exécute lorqu'il exerce son industrie à la surface des eaux. Si nous voulions faire une étude comparative de la manière dont les différentes espèces qui fréquentent la mer, les étangs ou les fleuves, et qui se nourrissent généralement de Poissons, font la chasse à leur proie, nous verrions que les Hérons, par exemple, se posent les pieds dans l'eau et attendent patiemment qu'elle vienne à portée de leur bec, que les Harles s'avancent à la nage et plongent après elle; que les Martins-Pêcheurs la guettent du haut d'une branche et fondent d'aplomb sur elle lorsqu'ils la jugent facile à saisir ou la cherchent en planant à quelque distance de la surface des fleuves, et que le Cormoran, destructeur par excellence des Poissons, fond quelquefois du haut des airs comme le ferait un Oiseau de rapine sur la proie qu'il a aperçue un instant et qu'il poursuit avec une rapidité étonnante jusqu'au sein des eaux; nous serions conduit par là à constater que le Pélican emploie à peu près à lui seul tous les divers moyens que mettent en usage les Oiseaux que nous venons de citer. Il n'attend jamais sa proie au passage comme le fait le Héron, mais il la cherche en nageant comme les Harles et plonge presque tout son corps pour la saisir; d'autres fois il rase la surface de l'eau, se balance comme le Martin-Pêcheur à une élévation médiocre; se précipite violemment sur elle, se relève, puis retombe encore et continue cette évolution jusqu'à ce que la poche dont il est pourvu et dans laquelle il entasse sa capture, ne puisse plus rien contenir; d'autres fois encore il s'élève à une prodigieuse hauteur et fond dessus à la manière du Cormoran, mais sans jamais poursuivre comme celui-ci au fond de l'eau la proie qu'il convoitait du haut des airs.

Le Pélican a ses heures de repos et ses heures de chasse ou de pêche. Le matin et le soir sont les époques du jour pendant lesquelles il exerce son industrie. Pour ce faire, il choisit toujours un endroit où le Poisson abonde, et quand le produit de sa pêche est assez considérable pour emplir une partie de son estomac et la capacité de son sac, alors il se retire sur un point connu du rivage, provoque la régurgitation du contenu de sa poche (263) en pressant cet organe contre sa poitrine, s'en repaît jusqu'à satiété et digère dans le repos jusqu'à ce que des besoins nouveaux viennent l'avertir que le moment est venu de faire sa pêche habituelle du soir. Alors recommencent les évolutions dont nous venons de parler.

Buffon a pensé que l'on pourrait mettre à profit cet instinct du Pélican pour la pêche, en le dressant à la manière des Cormorans. Sans doute cette idée est heureuse; l'on tirerait du Pélican des avantages d'autant plus grands, qu'il pourrait dans une seule pêche faire une provision plus considérable de Poissons; mais la difficulté est dans l'exécution, et il est probable que la grande voracité de cet Oiseau sera toujours un obstacle à la réussite d'un semblable projet. Nous ne sachons pas qu'on ait tenté de l'exécuter, et si quelques personnes ont prétendu que les Chinois et quelques peuplades sauvages de l'Amérique dressaient ces Oiseaux à la pêche, c'est qu'elles ont été sans nul doute induites en erreur. Les Chinois et les peuples dont on parle tirent profit seulement du Cormoran.

Si dans l'état de liberté le Pélican se nourrit exclusivement de Poissons, on le voit, lorsqu'il est au pouvoir de l'homme, forcé sans doute par la nécessité, quelquefois plus impérieuse que le naturel, s'accommo-

(263) Cette poche, susceptible de s'étendre au point de contenir vingt pintes d'eau, est, selon Vieillot, composée de deux peaux; l'interne est contiguë à la membrane de l'œsophage, l'externe n'est qu'une extension de la peau du cou. Les rides qui la plissent servent à retirer le sac, lorsqu'étant vide il devient flasque. Pour que l'Oiseau ne soit point suffoqué lorsqu'il ouvre à l'eau ce sac tout entier, la trachée-artère quitte alors les vertèbres du cou, se jette en devant, et s'attachant sous cette poche, y cause un gonflement très-sensible; en même temps deux muscles en anneaux resserrent l'apophyse de manière à le fermer tout entier à l'eau.

Il paraîtrait, d'après le rapport du P. Labat, que dans quelques contrées de l'Amérique on emploie la peau de la poche du Pélican à différents usages; quelques peuplades s'en font des sortes de bonnets; d'autres, en la laissant adhérente à la portion inférieure du bec, s'en servent pour jeter l'eau de leurs pirogues. C'est également avec cette peau que les matelots Européens qui fréquentent les parages où ces animaux sont communs, font des sacs à tabac auxquels ils donnent le nom de *blagues*.

der alors de mets bien différents. Cependant quelques auteurs ont avancé que libre ou captif, cet Oiseau ne mangeait que du Poisson vivant, et qu'il refusait toute proie qui était morte. Les personnes qui ont avancé un pareil fait avaient probablement leurs raisons ; mais Vieillot dit bien positivement que le Pélican captif mange des Rats et d'autres petits Quadrupèdes, ce qui, certes, est loin de ressembler aux Poissons, et l'on voyait il y a quelques années, à l'hôtel maritime de Toulon, un Pélican que l'on nourrissait quelquefois, il est vrai, avec du Poisson, mais auquel on donnait plus souvent encore une espèce de pâtée, composée avec de la viande crue ou cuite, du pain, des herbes même, etc., pâtée dont il s'accommodait fort bien ; ce qui ferait croire que si quelques individus ont refusé toute autre nourriture que celle dont ils se repaissent lorsqu'ils sont libres, il en est d'autres qui ont fini par se contenter de celle qu'on leur présentait.

C'est sur les rochers voisins de l'eau que le Pélican va faire ses pontes. Il paraîtrait qu'il ne se donne pas toujours la peine de construire un nid, et que le plus souvent il se contente de déposer ses œufs, qui sont au nombre de deux à cinq, à plate terre ou dans une légère excavation qu'il garnit grossièrement de quelques brins d'herbe. C'est ce qui nous est confirmé par Sonnerat et le P. Labat. Ce dernier, dans le huitième volume de son *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique*, rapporte qu'il a trouvé jusqu'à vingt œufs sous une femelle de Pélican. Il dit en outre que lorsqu'il passait près de cette couveuse, elle ne bougeait pas de dessus ses œufs, mais qu'elle se contentait de lui lancer quelques coups de bec comme pour l'avertir de se détourner.

Le même auteur raconte qu'un jour il prit deux jeunes de cette couvée, qu'il les attacha ensemble avec une ficelle par le pied à un piquet, et qu'ainsi il pouvait chaque jour se procurer le plaisir d'examiner la tendresse et les soins de la mère à leur apporter une ample provision de nourriture dans son vaste sac, qu'elle dégorgeait près d'eux. Il dit qu'à la fin ces deux individus étaient devenus si familiers avec lui, que non-seulement ils permettaient qu'il les touchât, mais qu'ils prenaient même de sa main quelques petits Poissons qu'il leur présentait. Ces Oiseaux étaient si malpropres, que, malgré leur grande familiarité et le vif désir qu'il avait de les garder, il ne put jamais se déterminer à les emporter avec lui.

Il n'est pas un Oiseau qui ne montre à l'égard de ses petits le même attachement que le Pélican, et cependant c'est ce dernier que l'on cite comme offrant l'exemple le plus admirable de l'amour maternel. Le dévouement du Phénicoptère, qui se précipite au milieu des flammes pour en arracher sa progéniture (fable tombée en désuétude depuis qu'on en a tant d'autres à conter), n'est rien en comparaison de celui du Pélican. Il y a bien dans l'un et dans l'autre cas le sacrifice de soi, mais le premier agit aveuglément, il meurt comme toute mère qui, n'écoutant que son amour, se jetterait tête baissée au milieu de l'incendie où ses enfants vont périr, tandis que le second ne s'immole que parce qu'il sait que ses petits, menacés de mourir, vont retourner à la vie. Le sacrifice d'un Oiseau qui se perce la poitrine pour que le sang qui en coulera devienne salutaire à ses petits, a donc quelque chose de supérieur à celui qui n'est qu'aveugle. Voilà pourquoi le Pélican est cité comme le plus parfait modèle de l'amour maternel ou paternel.

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'avertir nos lecteurs que rien n'est plus faux que ce prétendu sacrifice. Ils ne doivent voir dans cette fable qu'une allégorie très-ingénieuse (264).

Le Pélican ou *Onocrotale*, comme l'appelaient les anciens, à cause de la grande ressemblance que sa voix a avec celle de l'Ane, a, comme tous les Oiseaux qui se nourrissent exclusivement de Poissons, une chair qui répugne au goût et à l'odorat.

C'est dans les contrées orientales de l'Europe que le Pélican ordinaire vit habituellement. Il est très-commun sur les rivières et sur les lacs de la Hongrie et de la Russie ; on le trouve aussi en assez grand nombre sur le Danube. Quoique rare en France, on l'y rencontre pourtant quelquefois, mais ce n'est jamais que très-accidentellement. Il habite également dans le nord de l'Amérique jusqu'à la baie d'Hudson, et dans le sud jusqu'aux terres australes. Il porte dans les contrées de l'Iaïk, le nom de *Baba*, ce qui signifie vieille femme dans le langage du pays.

PENDULINE. *Voy.* Remiz.

PÉNÉLOPE (*Penelope*, *Yacon* et *Marail* de Buffon, Cuvier, etc.), genre d'Oiseaux de l'ordre des Gallinacés, exclusivement d'Amérique.

D'Azzara, le premier et le seul ornithologiste qui les ait étudiés avec soin, rapporte que ces Oiseaux ont un vol bas, horizontal et de peu d'étendue. M. Lesson a pu constater ce fait dans les environs de Sainte-Catherine au Brésil. Dans leur marche, ils s'aident de leurs ailes, ce qui accélère beaucoup leurs mouvements. Ils choisissent assez communément, pour se percher, les branches les plus basses, aiment les broussailles, et, comme les Ménures, ils se cachent pendant le jour dans les arbres les plus touffus. Le matin et le soir sont les époques de la journée qu'ils préfèrent pour vaquer à leurs besoins ; alors on les voit se rendre sur la lisière des bois, mais sans jamais s'engager bien avant dans les lieux découverts. Leur nourriture consiste en grains, en bourgeons,

(264) Cette fable, que les Egyptiens racontaient déjà du Vautour, paraît avoir été appliquée au Pélican par saint Augustin et saint Jérôme.

en fruits, en pousses d'herbes. Ils ont un cri tout particulier, dont la syllabe *pi* donne une idée assez parfaite. Ce cri, ils l'articulent d'une manière aiguë, prolongée, mais basse, sans ouvrir le bec, et comme par les narines. Comme les Hoccos, à chaque mouvement qu'ils font en avant, leur queue s'élargit faiblement. Un fait pour lequel on a émis des opinions contradictoires est celui qui a rapport à la manière dont ces Oiseaux boivent. Vieillot a avancé qu'ils le font à la manière des Pigeons, c'est-à-dire en plongeant une seule fois leur bec dans l'eau et en avalant par plusieurs aspirations successives tout le liquide dont ils ont besoin, tandis que d'autres auteurs prétendent que leur manière de boire consiste à prendre une gorgée d'eau dans la mandibule inférieure et à lever la tête pour en faciliter la déglutition, absolument comme font les Poules. Sans nous rendre juge d'une question pour laquelle nous n'avons point d'éléments de solution, nous dirons cependant que nous sommes porté à penser que ce dernier moyen est celui que les Pénélopes emploient; ils sont trop Gallinacés pour qu'il puisse en être autrement.

On a encore remarqué que, durant leur sommeil, ils ont les jambes pliées et la tête sur la poitrine. Ils construisent sur un arbre touffu et avec des bûchettes un nid presque plat. Leur ponte est ordinairement de trois à huit œufs.

Ces Oiseaux, que l'on peut aisément élever en domesticité, ont une chair qui ne le cède en rien à celle de nos meilleurs Faisans.

PERCNOPTÈRE, c'est-à-dire *ailes noires*, genre de Vautour dont l'espèce la plus remarquable est le Percnoptère d'Egypte, *Vultur percnopterus*. — Cet Oiseau se nourrit de charognes, de voiries et de toutes sortes de cadavres; rarement il attaque les Oiseaux et les petits Mammifères. On l'a observé en Suisse, aux environs de Genève, en Espagne, où il est assez abondant, et particulièrement en Turquie et dans l'Archipel; mais nulle part il n'est aussi commun et aussi généralement répandu qu'en Afrique. Il suit par grandes troupes les caravanes dans le désert, pour dévorer tout ce qu'elles abandonnent. Les anciens Egyptiens le respectaient à cause des services qu'il rend au pays, en le débarrassant des cadavres et des charognes : ils l'ont souvent représenté dans leurs monuments. Encore aujourd'hui on ne lui fait aucun mal; il y a même de dévots musulmans qui lèguent de quoi en entretenir un certain nombre.

Le Percnoptère niche dans les crevasses des rochers et dans les cavernes; il choisit ordinairement les lieux inaccessibles et taillés en pente verticale. Quoique cet Oiseau ne soit réellement pas un Corbeau, il est certain qu'il en a cependant toutes les allures et tous les mouvements. Il marche exactement comme lui, et vit aussi de tout ce qu'il peut trouver.

On ne rencontre pas une seule horde de sauvages où il n'y ait une couple de ces Oiseaux qui y soient fixés; ils sont, pour ainsi dire, de l'endroit. Leur caractère est peu farouche, les sauvages ne leur font jamais aucun mal; au contraire, ils les voient avec plaisir, parce qu'ils purgent leurs environs de toutes les ordures qui s'y trouvent. Ils se laissent approcher très-facilement par le chasseur.

PERDRIX (*Perdix*, Linn.). — Oiseau de la famille des Gallinacés.

Les quatre espèces de Perdrix que l'on donne comme faisant partie des Oiseaux d'Europe se rencontrent dans les limites de la France. Elles n'y sont pas, il s'en faut, également communes; l'une d'elles ne s'y trouve même que très-accidentellement et seulement dans le voisinage du pays où elle est assez abondante; mais il suffit qu'on ait signalé cette dernière dans quelques provinces méridionales du littoral méditerranéen pour que nous nous croyions autorisé à dire que nous possédons sur notre sol les quatre espèces qui vivent en Europe. Nous allons successivement les faire connaître avant de passer à quelques-unes de celles qui habitent les autres parties du monde.

La Perdrix Bartavelle, *Perdix saxatilis*, Meyer, et *græca*, Briss. Belon, dans son ouvrage intitulé : *De la Nature des Oiseaux*, fait connaître cette espèce sous le nom de Perdrix grecque, nom que quelques auteurs lui ont même conservé. Les rapports que cet Oiseau a avec la Perdrix rouge, dont nous parlerons plus bas, sont assez grands pour que des méthodistes justement célèbres, tels que Gmelin, par exemple, aient cru devoir considérer cette dernière comme une variété de la Bartavelle. Cependant elles diffèrent et par la taille et par la distribution de certaines couleurs dans le plumage.

La perdrix Bartavelle a toutes les plumes des parties supérieures et des côtés du cou d'un gris cendré légèrement nuancé de rougeâtre sur le dos; les joues, la gorge et le devant du cou d'un blanc pur encadré par une bande noire qui prend naissance au front, passe sur les yeux et descend sur les parties supérieures et antérieures du cou; les plumes qui recouvrent les flancs, cendrées, marquées d'une double raie noire, et la plupart terminées de brun rougeâtre; l'abdomen jaunâtre; le bec, la région orbitaire et les pieds sont rouges. Elle a de longueur totale quinze pouces.

La femelle, ordinairement plus petite d'un pouce que le mâle, se distingue encore de celui-ci par des teintes moins pures et par une bande noire plus étroite. Cette espèce varie du blanc pur au blanc sale, par tout le corps, ou simplement distribué par plaques plus ou moins nombreuses.

Buffon pense que c'est à la Bartavelle que doit être rapporté tout ce que les anciens ont dit de la Perdrix. « Aristote, ajoute-t-il (et c'est Aristote qui a fourni tous les documents, que n'ont fait que copier ses successeurs), devait mieux connaître la Perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvait guère connaître que des Perdrix rouges,

puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée, et, selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée. » Il est de fait que cette opinion, basée, comme on le voit, sur la présence dans l'Archipel des Perdrix rouges, et surtout de la Bartavelle, qui au rapport des voyageurs y est infiniment plus nombreuse qu'aucune autre espèce, cette opinion est assez fondée. Au reste, elle paraît d'autant plus susceptible d'admission, que les observations de Belon sur la Bartavelle, observations qui ont été faites sur les lieux où cet Oiseau est très-commun, sont généralement d'accord avec ce qu'Aristote a dit des Perdrix.

On est surpris de voir que la plupart des faits qu'Aristote a consignés dans l'Histoire des Oiseaux dont il est question n'aient le plus souvent trouvé que des incrédules et jamais un contradicteur de bonne foi, qui, opposant aux faits émis par lui des faits mieux recueillis et rigoureusement discutés, fît rejeter sans appel ce que l'on s'accordait à considérer comme inexact et fabuleux. Mais ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que ceux-là mêmes qui étaient contraires aux opinions du philosophe grec, et ceux aussi qui le défendaient (car tous les ornithologistes ne lui ont point été opposés, et il appartenait au savant collaborateur de Buffon de démontrer qu'Aristote, tout en exagérant quelquefois, n'avait rien émis qui fût totalement en désaccord avec les mœurs et le naturel des Perdrix), les uns et les autres, disons-nous, n'ont point pensé à employer les éléments de solution qu'ils avaient sous la main. De part et d'autre on s'en est presque exclusivement rapporté à ce qu'avaient dit les auteurs antérieurs, et peut-être un peu trop à un sentiment personnel. Ce qui le prouve, c'est que l'on ne trouve dans aucun ouvrage, depuis Belon, rien de nouveau concernant les habitudes naturelles de la Bartavelle ; l'on n'a fait faire aucun pas à l'histoire de ses mœurs ; l'on n'a pas ajouté le plus petit fait à ceux déjà connus, et l'on s'est contenté de contredire et d'élaguer ceux qui, dans l'ouvrage d'Aristote, impliquaient contradiction et entretenaient trop manifestement l'erreur ; et pourtant la Bartavelle, sans être trop commune en Europe, est assez abondante dans quelques pays, tels que les Alpes méridionales, le Tyrol, la Suisse, l'Italie et même la France, pour qu'il y ait possibilité de l'observer dans sa vie errante.

Malgré le vide que certains faits de détails non encore appréciés laissent exister dans l'histoire de cette espèce, l'on possède cependant la connaissance du plus grand nombre de ses habitudes. On sait qu'elle se plaît généralement sur les lieux élevés, arides et rocailleux ; et, ce qui en est la démonstration, c'est sa présence sur les hautes montagnes du Jura, des Alpes, du Tyrol, etc. ; qu'elle ne descend dans les plaines ou dans des régions moins élevées que pendant l'époque des amours. C'est là qu'elle pond, dans un nid négligemment fait avec quelques feuilles sèches, et cachée entre les racines des grands arbres, sous des pierres ou dans la mousse qui recouvre les rocs, de quinze à vingt œufs d'un blanc jaunâtre, légèrement tachés de jaune roussâtre. Durant l'hiver, il paraîtrait aussi qu'elle abandonne le haut des montagnes pour se rapprocher des plaines.

On sait également que la Bartavelle est plus qu'aucun autre Oiseau très-ardente en amour ; aussi les Grecs en faisaient-ils le symbole de la lubricité : *Unde salacitatis venereæ symbolum* (265). Les mâles se battent entre eux avec un acharnement remarquable pour la possession des femelles, et c'est pendant l'époque où ces combats ont lieu, c'est-à-dire lorsque les pariades se font, que leur chant est plus fort et plus fréquent.

Cette passion qui s'éveille et qui veut être satisfaite, ce besoin ardent qui porte les mâles vers les femelles, est souvent funeste aux premiers ; car, enivrés par l'espoir des jouissances qui les attendent, ils donnent aveuglément dans le piége où les attire le chant d'une femelle.

Au rapport d'Aristote, la Bartavelle produit avec la Poule ordinaire des individus féconds, et, comme celle-ci, couve des œufs qui lui sont étrangers. Ce dernier fait avait déjà été exprimé par l'auteur des *Lamentations*, dans les termes que voici : *Perdix fovit quæ non peperit* (266).

Comme cet Oiseau est fort estimé à cause de sa chair, qui passe pour être meilleure que celle de la Perdrix rouge, on a plus d'une fois tenté d'en peupler des parcs ou des volières afin d'en multiplier l'espèce ; mais ces tentatives ont toujours été infructueuses. Enlevée à ses montagnes, aux circonstances naturelles dont elle ne s'écarte jamais, elle languit et meurt. Cependant il paraîtrait que, selon le climat, cet Oiseau s'habitue plus facilement à la captivité ; car Sonnini, dans l'historique de son *Voyage en Egypte*, rapporte qu'à Aboukir, dans la maison de *Mallüm Yousef* (maître Joseph), il a vu deux Bartavelles qu'on nourrissait en domesticité. « Nos hôtes, ajoute-t-il, nous dirent que ces Oiseaux passaient à Aboukir et qu'il n'était pas difficile d'en prendre, même de vivants. » Ce qui ferait encore supposer que cette espèce, que l'on voit sédentaire dans certaines localités, est au contraire de passage dans d'autres.

En France, la Bartavelle vit sur les montagnes du Jura et des Pyrénées. Delarbre, dans son *Histoire des animaux d'Auvergne*, la donne comme se trouvant dans cette ancienne province, aux environs de la ville d'Ardes, dans le canton de Formental, et

(265) Scaliger, *in Aristotel. de Plantis.*

(266) Jérémie, *Prophéties*, chap. xvii, 11.

Polydore Roux, dans son *Ornithologie provençale*, la cite comme appartenant à la Provence.

La Perdrix rouge, *Perdix rubra*, Briss., que l'on a aussi appelée Perdrix rouge d'Europe, pour la distinguer de la Bartavelle et de la Perdrix de roche, mesure de douze à treize pouces. Ses plumes sont généralement par-dessus le corps d'un brun roussâtre assez uniforme, seulement au front et sur le haut de la tête ce brun se charge de cendré; du haut de la racine du bec partent deux bandes, l'une blanche, qui s'étend jusqu'à l'occiput, où elle s'arrête, et l'autre noire, embrasse la partie nue qui entoure l'œil, suit la direction de la précédente; mais parvenue derrière l'oreille, elle se dirige en bas et en avant du cou pour encadrer le blanc pur de la gorge et des joues; les côtés et le devant du cou sont parsemés de taches noires plus ou moins grandes; sur la poitrine se dessine un large espace d'un cendré bleuâtre, et tout l'abdomen est lavé d'un roux très-léger; les larges plumes des flancs sont coupées par des bandes blanches et noires, et terminées par un large croissant roux. Le bec, le tour des yeux et les pieds sont entièrement rouges. La femelle se distingue, non-seulement par ses teintes moins prononcées, mais encore par l'absence chez elle d'un tubercule aux tarses. Cet attribut appartient exclusivement aux mâles. Comme avant la première mue il ne se montre point encore chez les jeunes, il est très-difficile alors de distinguer les sexes, d'autant plus que les Perdreaux portent une livrée qui est commune à tous les individus. Cette livrée est remplacée par le plumage des adultes; mais dans cet état les jeunes conservent encore un caractère qui les fait aisément reconnaître, et qu'on peut facilement constater lorsqu'on veut s'assurer si l'Oiseau que l'on a sous les yeux est vieux ou jeune. Ce caractère consiste dans l'acuité de la première des pennes de l'aile et dans la teinte blanchâtre qui termine presque toutes ces pennes.

La Perdrix rouge est, comme la précédente, sujette à des variétés accidentelles. On en voit de totalement blanches, avec une nuance roussâtre sur quelques parties du corps, et d'autres dont le plumage offre seulement de larges taches blanches plus ou moins régulièrement distribuées.

Nous pourrions à l'égard de la Perdrix rouge répéter ce que tantôt nous disions de la Bartavelle; l'histoire de ses mœurs a été faite avec une négligence d'autant plus impardonnable, que cette espèce est plus commune et beaucoup plus répandue dans la France que celle dont nous venons de parler. Nous pourrions même dire que quelques erreurs, légères à la vérité, se sont glissées dans les ouvrages par suite d'une observation mal faite, et se sont perpétuées jusqu'à nous, précisément à cause de cette facilité qu'ont les auteurs à se copier les uns les autres, sans prendre la peine de constater si le fait que l'on emprunte à son voisin est vrai ou s'il est susceptible d'être modifié. Depuis Buffon, on a écrit bien des volumes sur les Oiseaux, et trop souvent peut-être, à propos des Perdrix, on s'est contenté de répéter ce qu'en avait dit Buffon, par conséquent le vrai et le faux; car, ainsi que nous espérons le démontrer, Buffon, ou son collaborateur Guéneau de Montbéliard, n'a pas toujours été heureux au point de ne recueillir et de ne consigner que des faits bien observés.

La Perdrix rouge, que nous avons abondamment en France dans presque tous les départements méridionaux, et qu'on est même parvenu à élever dans quelques-uns de ceux du nord (267), quoique son naturel soit opposé à la température d'un climat trop froid; la Perdrix rouge, disons-nous, aime les lieux accidentés; il lui faut des coteaux rapprochés les uns des autres, des gorges, des vallons. Rarement elle fréquente les bois de haute futaie, et rarement aussi elle s'égare dans la plaine. Dans les grands bois, son vol serait borné, et dans la plaine elle serait hors de sa sphère; ce n'est pas qu'on ne l'y rencontre quelquefois, mais c'est rare : chaque espèce est retenue dans les limites que la Nature lui a posées. C'est donc en général sur les coteaux couverts de bruyère, de chênes nains, de vignes, en un mot de toutes sortes d'arbres qui n'acquièrent pas une taille élevée, que la Perdrix rouge se tient de préférence. Là elle se fait des habitudes, a ses cantons de prédilection, qu'elle n'abandonne que quand la nécessité l'y force et dans lesquels elle revient constamment. Ces cantons sont ceux où elle est née, ou bien encore ceux qui lui offrent les circonstances les plus favorables à son existence.

Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que par ses goûts, qui la portent à vivre plutôt dans tel lieu que dans tel autre, la Perdrix rouge est intermédiaire à la Bartavelle et à la Perdrix grise. Nous savons que la première ne se plaît habituellement que sur les collines élevées et arides; nous dirons plus bas que la seconde demeure plus fréquemment dans les lieux de plaine. Eh bien! la Perdrix rouge ne fréquente ceux-ci que d'une manière transitoire, si l'on peut employer cette expression, et ne se porte jamais sur le sommet des hautes montagnes. Il est des limites au delà desquelles on ne la rencontre que très-rarement. Si les petits accidents de terrain sur lesquels elle vit et qu'elle visite alternativement sont à proximité d'une grande colline, elle se rend quelquefois sur le penchant de celle-ci,

(267) Nous avons vu il y a quelques années à Ferrières (petit village situé à quelques lieues de Paris), dans le domaine attenant à la maison de campagne du capitaliste Rothschild, plusieurs compagnies de Perdrix rouges qui, placées là pour servir à des plaisirs destructeurs, semblaient y prospérer à merveille.

mais elle ne le remonte jamais entièrement : les régions intermédiaires lui plaisent beaucoup plus que toute autre.

C'est par suite de l'habitude qu'elle se fait de visiter tels ou tels lieux, et de la connaissance qu'elle prend de ces lieux, d'où elle ne s'écarte, nous le répétons, que très-accidentellement, que la Perdrix rouge a ce que les chasseurs appellent ses remises, c'est-à-dire des points vers lesquels, lorsqu'on la poursuit, elle se rend avec une constance remarquable. Il suffit, lorsqu'elle s'élève, de constater la direction qu'elle prend, pour être à peu près assuré qu'on va la retrouver vers telle partie d'un autre coteau, bien cependant qu'on ne l'ait point vue s'y arrêter. Pourtant lorsqu'elle est pressée trop vigoureusement, elle perd sa voie, s'égare dans des contrées qui lui sont inconnues, et dans ce cas devient presque toujours la proie du chasseur.

La marche ou la course sont les moyens que cette espèce met ordinairement en usage pour se transporter d'un endroit dans un autre; elle n'emploie le vol que pour franchir des distances assez grandes, et lorsque la nécessité l'exige. Son allure, grave comme celle de tous les Gallinacés, devient légère et gracieuse lorsqu'elle précipite le pas. Tantôt elle relève sa tête avec fierté, tantôt elle l'abaisse de manière à la mettre, avec son corps, dans un plan tout à fait horizontal; d'autres fois sa marche est rampante; c'est surtout lorsqu'elle est chassée qu'elle agit de la sorte. Alors on la voit dans les sentiers battus, qu'elle parcourt de préférence, dans les guérets, dont elle suit les sillons, ou dans les champs de chaume, piétiner avec une vélocité extraordinaire. Elle court en rasant la terre, s'arrête pour épier tous les mouvements de l'objet qui cause son effroi, puis court encore, et ne se décide enfin à prendre son essor qu'alors que le danger est imminent. Mais si la Perdrix croit devoir par la fuite éviter l'approche de l'homme, son instinct semble lui commander au contraire, lorsqu'elle aperçoit un Oiseau de proie, de se mettre en évidence le moins possible. Alors elle se condamne à une inaction complète, se blottit sous une touffe d'herbe, contre une pierre, etc., et ne reprend confiance qu'après que l'Oiseau rapace, qu'elle a continuellement suivi de l'œil, s'est éloigné d'elle. Il arrive cependant que celui-ci la découvre et s'apprête à fondre sur elle. Dans cette circonstance, elle sait quelquefois éviter le péril qui la menace en prenant son essor pour se précipiter dans une touffe d'arbres ou dans le buisson le plus prochain. Cette retraite est pour elle un lieu sûr qui la soustrait aux griffes du Faucon ou de la Buse, mais qui la livre aux mains de l'homme, si celui-ci, témoin de sa fuite précipitée, se porte vers le lieu de sa demeure actuelle. Sa frayeur est telle, que tous les moyens que l'on pourrait employer afin de la déterminer à partir seraient inutiles. Elle demeure comme stupéfaite au milieu des broussailles qui lui servent d'asile, et se laisse prendre sans faire la moindre résistance. « On nous a cité, dit un naturaliste, plusieurs faits de ce genre; une fois nous en avons été nous-même témoin, de sorte qu'à cet égard nous ne saurions conserver le moindre doute. C'est bien plus, nous avons vu une Perdrix rouge qui n'avait pas été assez heureuse pour échapper à l'Epervier qui la chassait, mais qu'on avait arrachée des serres de celui-ci, assez à temps pour qu'elle n'eût encore ni contusion ni profonde blessure; nous avons vu cette Perdrix, dans l'instant même qui a suivi sa délivrance, rester sans mouvements. Son œil était grandement ouvert, sa respiration était très-active; mais ses jambes et ses ailes paraissaient comme enchaînées. On la poussait du pied, elle se laissait faire; on l'élevait à une certaine hauteur, puis on l'abandonnait, et elle tombait comme un corps inerte, sans que ses ailes s'étendissent pour adoucir sa chute.

Les effets de la peur sur l'Oiseau dont nous parlons sont très-profonds, comme on le voit par les exemples cités. Ce qu'il y avait d'instinct ou d'intelligence chez lui s'éteint lorsqu'il est menacé de tomber sous la serre d'un Oiseau de proie. Mais tous ses ennemis naturels ne font pas sur lui la même impression. Nous avons dit que l'approche de l'homme la faisait fuir; il en est de même pour le Chien, et si le Renard le détermine quelquefois à d'autres actes, ce n'est, on peut le dire, que dans des cas très-exceptionnels. Ainsi on l'a vu éviter les poursuites de ce dernier en se perchant, contre ses habitudes, sur les grandes branches des arbres.

On a débité bien des fables sur la prétendue fascination que le Renard exerce sur les Oiseaux, mais particulièrement sur les Perdrix. Sans entrer à ce sujet dans des détails qui nous éloigneraient de notre but, sans raconter la manière dont ce Mammifère fait la chasse à ces Gallinacés (ce dont nous aurons à nous occuper plus tard au mot Renard, comme appartenant à l'histoire des mœurs de ce Carnassier), nous devons pourtant dire qu'à la vue de cet ennemi, le plus acharné et le plus redoutable après l'homme, les Perdrix se rassemblent, poussent un certain cri de détresse, qu'elles ne font entendre que dans cette circonstance, se pressent les unes contre les autres, partent toutes en même temps, se groupent de nouveau lorsqu'elles s'abattent, pour repartir si le Renard persiste à les poursuivre. On dirait que leur salut dépend du maintien de la réunion qu'elles forment. Si le Renard parvient à les disperser, c'en est fait; l'une d'elles doit infailliblement périr si elle ne trouve une retraite où celui-ci ne puisse l'atteindre; car, négligeant les autres pour celle qui s'égare, il s'attachera à elle jusqu'à ce qu'elle tombe sous sa dent ou qu'il en perde la voie, ce qui est rare.

Le vol de la Perdrix rouge, brusque,

bruyant, rapide (268), est d'ordinaire peu soutenu et peu élevé. Lorsqu'elle part, c'est toujours avec un battement d'ailes si fort, qu'on ne peut se défendre non pas d'un mouvement de frayeur, mais de surprise. On croit difficilement à un pareil effet produit sur l'homme par le vol d'un Oiseau ; nous-même serions peut-être un peu incrédule sur ce point, si nous n'avions plus d'une fois éprouvé ce dont nous parlons, et si des chasseurs de profession ne nous avaient assuré qu'ils n'ont cessé de ressentir la même impression que par suite d'une longue habitude. C'est surtout pendant le mois de septembre que ce bruit, auquel il se mêle alors un petit sifflement bien sensible, par suite de la mue de quelques pennes de l'aile, acquiert le plus d'extension ; et comme durant ce mois, cet Oiseau a pris tout son développement et un embonpoint qu'il n'a pas dans toute autre saison, on a dit que la Perdrix rouge n'était jamais aussi bonne que lorsqu'elle sifflait.

On aurait une idée fausse de la manière dont la Perdrix dirige son vol quand elle veut se transporter d'un point vers un autre point, si sous ce rapport on la comparait à tout autre Oiseau. Lorsqu'elle part du milieu d'un bois taillis, elle commence par s'élever à quelques pieds au-dessus des arbres, non pas perpendiculairement comme le fait la Bécasse que l'on surprend dans les mêmes circonstances, mais obliquement ; puis elle file droit et de telle sorte que son vol, qui dans les premiers temps semblait se soutenir au-dessus des arbres, toujours à la même distance du sol, finit, lorsqu'elle s'approche de la claire-voie où elle va s'arrêter, par décliner de plus en plus jusqu'au moment où ses pieds touchent de nouveau la terre. Si d'un coteau elle veut se rendre sur un autre coteau, elle ne le fait pas par un vol direct que représenterait une ligne horizontale, mais en suivant tous les contours qu'elle rencontre pour arriver au lieu vers lequel elle tend, et de manière à décrire une ou plusieurs courbes continues et plus ou moins fortes ; on dirait qu'elle est attirée constamment vers le sol, et qu'il ne lui est pas donné de s'élever à une hauteur de plus de vingt pieds. Rarement la Perdrix rouge dirige son vol vers le sommet des coteaux qu'elle fréquente, elle en suit les flancs, les escarpements, et gagne toujours plus ou moins les bas-fonds. Le contraire a lieu lorsqu'elle est jetée ; alors elle remonte en courant, et quelquefois jusqu'au plus haut du coteau. Les chasseurs possèdent parfaitement la connaissance de ces habitudes ; aussi vont-ils attendre une Perdrix bien au-dessus de l'endroit où elle est tombée, au lieu d'aller la chercher dans cet endroit même.

Nous avons dit que la marche ou la course étaient les moyens locomoteurs que cet Oiseau emploie le plus ordinairement, mais qu'il mettait également en usage le vol lorsque les circonstances l'exigeaient. Or, la poursuite qu'on lui fait, l'éloignement de ses compagnes qui la rappellent, les cris d'une femelle pendant les pariades, la distance qui la sépare du champ dans lequel elle va habituellement pâturer, sont autant de circonstances qui la déterminent à faire usage du vol.

On a avancé, et cette opinion n'a encore été contredite par personne, que les Perdrix rouges étaient moins sociables que les Perdrix grises. Nous l'avouons, en prenant acte de cette opinion, que nous trouvons dans les ouvrages les plus estimés, nous sommes poussé moins par le désir de combattre ce que nos devanciers ont dit que par celui de rétablir la vérité, qu'ils ont un peu méconnue par défaut d'observation. Appelé à faire l'histoire des mœurs des Perdrix, nous devons, lorsque nos recherches sur ces Oiseaux nous ont conduit à des résultats autres que ceux que l'on connaît, en donner avis à nos lecteurs. Au reste, comme ce sont des faits que nous apportons, pour les mettre en opposition avec d'autres faits, l'on adoptera ou l'on rejetera ceux que l'on jugera être bien ou mal observés. Nous ne prétendons nullement imposer notre manière de voir ; nous ne voulons que l'exprimer.

Les Perdrix rouges, a-t-on dit, sont moins sociables que les Perdrix grises. Si par le mot sociable on avait voulu faire entendre qu'elles forment des sociétés moins nombreuses que ces dernières, rien ne serait plus vrai ; car celles-ci sont sans comparaison beaucoup plus communes que les rouges ; mais ce n'est point là le sens qu'on a attaché à ce mot. Ce qu'on a voulu dire, c'est que les Perdrix dont actuellement nous parlons sont bien moins portées que les grises à vivre en société, qu'elles ont de la tendance à s'isoler les unes des autres. Cependant nous avons vu les individus d'une même couvée et quelquefois ceux qui provenaient de deux pontes différentes demeurer constamment unis depuis l'époque de leur éclosion jusqu'en décembre et même plus tard. Il arrive souvent qu'à l'ouverture des chasses on détruit presque en entier une compagnie. Dans ce cas, si le mâle et la femelle ont été tués et qu'il ne reste plus que trois ou quatre Perdreaux, ceux-ci se joignent à une autre couvée ; mais si au contraire l'un des parents survit, et qu'il soit assez heureux pour échapper longtemps encore à la mort qui dans cette saison le poursuit tous les jours, les trois ou quatre restes d'une nombreuse famille ne l'abandonneront point, le reconnaîtront toujours

(268) Ce qui prouve la rapidité avec laquelle la Perdrix rouge vole, c'est que, lorsqu'on la tire au travers, surtout au moment où elle est bien lancée, c'est-à-dire lorsqu'elle a déjà parcouru un trajet d'environ une cinquantaine de pieds, au lieu de rester sur place (comme on dit en terme de chasse), elle va quelquefois tomber à vingt ou trente pas du point où elle a été mortellement atteinte, par le seul effet de la force impulsive qui la portait en avant.

pour leur guide, et l'on pourra être persuadé, si leur nombre ne diminue pas de nouveau par suite d'un accident pareil à celui qui a enlevé les premiers, de les retrouver unis et dans les mêmes cantons pendant au moins huit mois de l'année. Il en est de même pour les compagnies qui n'ont point été touchées; elles resteraient indéfiniment dans la même intelligence, dans le même attachement, si un sentiment plus fort que l'instinct de sociabilité ne venait les désunir. Ce sentiment est celui de l'amour. Les couples se forment, la société se rompt.

Or, ce seul fait d'une réunion d'individus de la même espèce qui ne se séparent que pour se reproduire, doit, ce nous semble, être une forte présomption en faveur du naturel sociable de ces mêmes individus, et cela d'autant mieux que la société que forment ceux qu'on leur dit supérieurs sous le rapport de l'attachement mutuel n'est ni plus durable ni plus constante. Oui, disent les partisans de l'opinion contraire, les Perdrix rouges et les Perdrix grises se réunissent par compagnies; mais les premières sont moins sociables que les secondes, en ce sens qu'elles se tiennent plus éloignées les unes des autres; qu'elles ne partent pas toutes à la fois; qu'elles prennent souvent leur essor de différents côtés, et qu'elles montrent beaucoup moins d'empressement à se rappeler. Or, tous ces arguments, comme nous espérons le démontrer, ne sont que le résultat d'une observation mal faite. Ces deux espèces diffèrent si peu entre elles, eu égard à leur sociabilité, qu'en vérité ce que l'on dit de l'une pourrait également s'appliquer à l'autre. Pour avancer que les Perdrix rouges se tiennent plus éloignées entre elles que ne le font les grises, il faut avoir porté une attention peu soutenue sur les habitudes des unes et des autres, ou bien il faut les avoir étudiées placées dans des circonstances toujours différentes. Les arbres, les pierres, les bruyères, au milieu desquels vivent les Perdrix rouges, sont autant d'obstacles qui bornent la vue et ne permettent pas de juger bien nettement des rapports qu'elles peuvent avoir entre elles; mais que l'on profite pour en apprécier ce fait de l'instant où toute une compagnie se jette dans un champ découvert pour y chercher sa nourriture, et on verra tous les individus qui la composent parcourir ce champ les uns suivant les autres.

Au reste, nous avons encore le moyen de juger de la sociabilité des Perdrix rouges par les traces irrécusables qu'elles laissent sur la terre. L'on sait qu'elles se plaisent à se rouler dans la poussière et que cette action continue détermine une excavation plus ou moins profonde. Eh bien! il est très-ordinaire de rencontrer trois, quatre, six de ces cavités, si voisines les unes des autres, qu'elles se confondent par leur circonférence: ce sont, nous le disons avec intention, autant autant de points qu'occupaient des individus différents. Et puis une autre preuve est celle qui se tire des excréments qu'elles ont laissés sur le lieu où elles ont passé la nuit. Ils y sont en petit tas si rapprochés, qu'il doit rester démontré pour quiconque aura été témoin de ce fait que, si les rapports qui existent entre plusieurs individus sont la démonstration de leur sociabilité, les Perdrix rouges doivent être excessivement sociables; car ici des preuves témoignent encore en faveur du peu de distance qu'elles laissent entre elles.

Voyons maintenant s'il est vrai qu'elles ne partent pas toutes à la fois.

Pour qu'une étude de mœurs soit rigoureusement dans les limites du vrai, il faut avant tout se placer vis-à-vis de l'animal dont on veut connaître les habitudes, dans de certaines conditions, et cela pour que cet animal ne soit pas contraint dans ses actes; l'on doit également tenir compte des circonstances extérieures. En ayant égard aux premiers, on pourrait dire que les Perdrix rouges ne partent pas toutes à la fois, si réellement on les voyait arriver séparément et après quelques instants d'intervalle, dans les environs du lieu où l'on est en observation; mais nous avons dit plus haut que le contraire arrive. Or, puisqu'on les voit se jeter toutes en même temps sur un point quelconque du sol, il faut logiquement admettre, après ce que nous avons rapporté de leur manière de voler, que toutes en même temps ont également pris leur essor, et cette conséquence est d'autant plus naturelle, qu'ici elles agissent spontanément, leur départ n'ayant pas été provoqué par l'approche d'un ennemi.

Mais si l'on veut juger de leurs actes en dehors des conditions nécessaires pour bien les apprécier, par exemple lorsque la présence de l'homme les détermine, alors on voit que la manière dont s'effectue leur départ est variable selon les circonstances au milieu desquelles elles se trouvent. Tantôt, quel que soit leur nombre, et quelle que soit l'époque de la journée, elles partent toutes ensemble, et c'est lorsqu'on les surprend dans un endroit découvert, ou bien le matin et le soir, lorsqu'elles courent sur les coteaux à travers les bruyères. Dans ces cas leur essor est simultané. Tantôt au contraire, leur départ s'effectue, si l'on peut dire, d'une manière intermittente. C'est durant les fortes chaleurs de l'été, lorsqu'elles chôment, qu'elles reposent à l'ombre que leur offrent les arbres et les buissons, que ce fait se présente assez fréquemment, et plus fréquemment encore, lorsqu'après un premier vol on s'empresse de les rejoindre et qu'on les force ainsi à prendre une seconde fois leur volée: alors celles qui sont assez à découvert pour apercevoir l'ennemi qui les cherche, partent les premières, et celles auxquelles la frayeur ou la fatigue d'un trajet assez long a fait choisir pour retraite les buissons des alentours, ne se décident à suivre leur exemple qu'au moment d'être forcées. Il en résulte que celles-ci, au nombre de trois, quatre, n'importe, non-seulement peuvent ne pas prendre la direction que leurs compagnes

ont prise, mais encore gagner elles-mêmes des points différents. Voilà probablement ce qui aura fait avancer d'une manière générale que les Perdrix rouges ne partaient pas toutes à la fois et ne prenaient pas leur essor du même côté.

Ces faits, que l'on a cru devoir indiquer comme preuves du peu de sociabilité de ces Gallinacés, ont d'autant moins de valeur, qu'ils se répètent d'une manière identique chez les Perdrix grises auxquelles on a voulu les comparer. Tous les chasseurs savent qu'il n'est pas constant de voir celles-ci partir toujours ensemble, et surtout de les voir prendre la même direction. Nous croyons donc qu'en observant bien rigoureusement et en ayant égard aux circonstances, l'on peut être conduit à dire que ces deux espèces sont sociables au même degré; car dans les conditions ordinaires de leur vie leurs rapports mutuels sont les mêmes, et, quoi qu'on en ait dit, les unes ne sont pas plus empressées à se rappeler lorsqu'elles sont dispersées que les autres. En effet, les Perdrix rouges comme les Perdrix grises, surtout depuis juin jusqu'en octobre, ne tardent pas, lorsqu'on vient de les diviser, à faire entendre leur voix. Les vieux, mâle ou femelle, réclament les jeunes, et les jeunes répondent par des piaulements, ou, lorsqu'ils sont assez forts, par un chant qui, sans avoir tout l'éclat de celui des parents, en a pourtant le caractère. Ce chant dans le mâle consiste à peu près dans les syllabes que voici : *kac, kac, kac, kac-karo, karackackaro, karackakaro, kac, kac*. La femelle répète seulement plusieurs fois de suite la syllabe *kackaro*, bien que, pour appeler ses petits, elle ait un cri semblable au *kac, kac* qui précède toujours le chant du mâle.

Il n'est peut-être pas d'Oiseaux dont les habitudes naturelles soient aussi réglées, aussi constantes que celles des Gallinacés : c'est dire que nous devons retrouver chez les Perdrix cette régularité et cette constance. Elles ont des heures pour vaquer à la recherche de leur nourriture et des moments de loisir. Le matin, dès le point du jour, on les entend caqueter. Cet indice de leur réveil est aussi le signal de leur départ; car bientôt on les voit s'élever pour se rendre, d'une seule volée dans un champ cultivé, où elles trouveront de quoi contenter leur premier appétit. Ici le naturel craintif et défiant des Perdrix rouges commence à se déceler; lorsqu'elles se jettent, elles ont garde de se mettre tout de suite en évidence, de se livrer immédiatement à la recherche des substances dont elles s'alimentent. Loin de là, elles n'ont pas sitôt touché le sol, qu'elles se rasent de manière à disparaître entièrement. En vain chercherait-on alors à les découvrir; leur immobilité ne peut trahir leur présence; mais peu à peu on les voit relever la tête, puis le corps, et enfin se mettre en mouvement : c'est qu'elles ont pris confiance, en s'assurant par la vue que rien dans les environs ne pourra les troubler. Le moindre objet qu'elles n'ont pas l'habitude de voir, le moindre bruit les tient en émoi et les détermine à demeurer plus longtemps rasées, ou à repartir pour un autre canton. Lorsqu'elles sont suffisamment repues, elles volent ou courent se désaltérer à la source voisine, après quoi elles regagnent les coteaux et les bois. Durant la belle saison, elles abandonnent ordinairement les lieux cultivés vers dix heures du matin, pour n'y reparaître qu'entre trois et quatre heures; c'est alors le moment de leur second repas. Pendant l'hiver, leur nourriture étant plus rare, on les voit plus longtemps occupées à la chercher et il en résulte que toute la journée se passe presque dans cette occupation. Aussitôt que le jour commence à décliner, elles se retirent sur les lieux élevés qu'elles fréquentent, rôdent longtemps et en cacabant de temps à autre, avant de faire choix d'une place où elles puissent convenablement passer la nuit; puis, lorsque ce choix est fait, elles se rapprochent et se livrent au repos. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais elles ne reviennent le lendemain au soir précisément sur le même point où la veille elles ont couché; c'est toujours ou dans les environs, ou même dans un tout autre canton. Nous devons dire aussi que loin de chercher pendant la nuit un abri sous les grands arbres, elles paraissent au contraire s'en écarter avec soin. En effet, elles choisissent de préférence, au milieu d'un bois, d'un taillis, les espaces plus ou moins vastes que recouvrent seulement des thyms, des romarins, en un mot de forts petits arbustes; les lieux pierreux et rocailleux leur conviennent également bien.

Si les Perdrix rouges étaient aussi multipliées que certains Oiseaux de nos contrées méridionales, les profits qu'on en retirerait comme aliment ne compenseraient peut-être pas les dégâts qu'elles pourraient faire aux céréales. Pendant les semailles, elles cherchent le grain resté sur terre et savent découvrir celui qui est enfoui; lorsque le blé, l'orge, etc., commencent à germer, elles en rasent quelquefois la tige mieux que ne le font les Lièvres, et lorsque la maturité de ces semences arrive, elles s'attaquent aux épis. Dans les pays de vignobles on reconnaît aisément les coteaux qu'elles fréquentent aux dégâts qu'elles font des raisins dont elles sont très-friandes. Les perdrix rouges, au besoin, se nourrissent aussi de très-petites Limaces, d'herbes et d'Insectes.

Avec le retour des beaux jours naît le besoin de se reproduire; alors les Oiseaux dont il est question, sous l'influence de ce besoin, rompent toute société pour ne plus former que des couples. Mais ces nouveaux liens n'ont pas lieu sans qu'il y ait querelles et quelquefois combats. C'est ordinairement en février que les pariades commencent. A cette époque, les mâles, que des désirs naissants maîtrisent, paraissent avoir un naturel bien moins sauvage qu'auparavant; peut-être encore l'ardeur qui les transporte en fait-elle oublier ou leur cache-t-elle le danger; car le matin, au lever du soleil, lor-

ie, juchés sur une élévation, ils font en-ndre leurs cris d'appel, on peut avec quel-es précautions les approcher d'assez près, ns qu'ils cessent de cacaber, chose que ns toute autre saison l'on ne pourrait faire. L'on a dit que, le moment de la ponte nu, les mâles abandonnaient leurs femel-s et se réunissaient à ceux qui n'avaient s'accoupler, pour former des compagnies sez nombreuses. Nous n'oserions affirmer ie ce dernier fait soit vrai ; car il ne nous t jamais arrivé de rencontrer des compa-ies ainsi composées; mais ce que nous ouvons dire, c'est que les mâles que nous ons pu observer nous ont paru assez at-chés à leurs femelles. Durant l'incubation les entendait dans les environs du nid, après l'éclosion des petits on les retrou-it assez souvent avec les femelles occupés soin de la famille. Par exemple, ils sont rangers au choix que la couveuse fait du eu où elle place son nid et à la construc-on de celui-ci. Ces soins appartiennent à femelle. En effet, c'est elle seule qui choi-t, dans une exposition heureuse, soit dans s blés, les broussailles, les bruyères, etc., lieu convenable, et amasse dans la légère xcavation qu'elle y pratique avec ses pieds avec son bec, quelques brins d'herbes et uelques feuilles sèches. C'est dans ce nid, ossièrement construit, qu'elle pond de ouze à vingt œufs, d'un jaune sale parsemé un grand nombre de taches rousses et de etits points cendrés. La durée de l'incuba-on est de dix-huit à vingt jours, selon que s circonstances extérieures sont propres à ter ou à retarder le développement. Les unes, auxquels on donne le nom de *Per-reaux*, en naissant suivent déjà leur mère, ais ils ne peuvent encore voler. A défaut e cette faculté, qu'ils acquerront plus tard, s savent, en courant et en se cachant dans s murailles, entre les pierres, sous les uissons, éviter le danger qui les menace. un signal de la mère, on les voit, tantôt e blottir et tantôt fuir à pas précipités, en aidant de leurs membres antérieurs qu'ils gitent. Avec quelle sollicitude celle-ci eille sur sa famille! Elle est trop faible our la défendre contre ses ennemis natu-els, mais elle l'avertit du moindre péril et détermine à le fuir. C'est elle qui indique ses poussins leur première nourriture, est elle qui les réchauffe sous ses ailes, est elle qui les conduit par tous les sen-ers du canton où ils sont nés; enfin c'est lle qui semble fortifier en eux ce naturel éfiant et craintif qui les caractérise. La part e le mâle prend aux soins de sa progéni-ure n'est pas moins active que celle de la melle; car c'est lui qui par ses cris avertit uelquefois du danger, et donne le signal o la fuite en partant le premier.

Un fait que nous devons mentionner est elui qui a trait à la manière dont se com-ortent les Perdreaux lorsque sous la con-uite de leurs parents ils vont boire. En ce oment la prudence paraît présider à leurs ctes. Ils ne s'avancent pas étourdiment et tous en masse vers l'abreuvoir, ainsi que le font la plupart des Oiseaux; mais ils cou-rent, s'arrêtent, épient, et lorsqu'ils ont ac-quis la certitude que rien ne viendra les troubler ni les surprendre, ils approchent de plus en plus de l'eau, jusqu'à la distance de huit, dix ou quinze pas. Alors trois ou quatre individus, ayant à leur tête le mâle ou la fe-melle, se détachent de la bande et viennent apaiser leur soif, pendant que les autres de-meurent en observation. Après qu'ils ont bu, ils se retirent pour faire place à quelques autres, qui à leur tour s'éloigneront pour laisser passer les derniers. Lorsque tous ont satisfait à leur besoin, ils prennent leur volée, ou font usage de la marche dans leur retraite. Ce fait nous a été confirmé bien des fois par plus d'un témoin oculaire.

Eh bien ! malgré ce naturel sauvage, dé-fiant et craintif, les Perdrix rouges se fami-liarisent aisément et paraissent regretter fort peu la perte de leur liberté. D'après le té-moignage de Tournefort (*Voyage au Levant*, t. I), il paraîtrait que dans l'île de Scio on élève des compagnies de Perdrix rouges et qu'on les conduit pâturer dans la campagne, comme chez nous on conduit les Moutons ou les Dindons. Vieillot pense que ce pour-rait bien être des Bartavelles et non des Perdrix rouges, avec lesquelles on les a si longtemps confondues, que les insulaires élèvent ; mais, comme Tournefort ajoute que près de Grasse en Provence il avait vu un homme qui conduisait un troupeau de ces Oiseaux, lesquels étaient tellement familiers, qu'il les prenait à la main et les caressait alternativement, la supposition de Vieillot tombe nécessairement ; car la contrée de la Provence que cite Tournefort nourrit ex-cessivement peu de Bartavelles, et par con-traire beaucoup de Perdrix rouges. Au reste, quand bien même ces preuves de la facilité avec laquelle les Oiseaux dont il est ques-tion s'apprivoisent n'existerait pas, il reste-rait toujours démontré pour nous que l'hom-me peut profondément modifier leur naturel ; car nous avons vu un couple de Perdrix rouges, qui était bien moins sauvage que ne le sont certaines Poules, et qui suivait celui qui l'avait élevé, accourait à sa voix, errait librement partout, etc. Les jeunes surtout, s'ils ne périssent d'ennui dans une cage étroite, se familiarisent aisément.

La Perdrix dont nous venons de faire l'histoire a une distribution géographique (du moins en Europe) bien plus restreinte que celle de la Perdrix grise. Les conditions d'existence et de reproduction ne pouvant lui être offertes par les pays du nord, il en résulte qu'elle est reléguée dans les contrées méridionales. En France même, où M. Tem-minck dit, mais à tort, qu'elle habite les plaines, on ne la trouve déjà plus dans les départements du nord : elle est assez com-mune dans certaines contrées de l'Espagne, de l'Italie, très-rare en Suisse, et totalement étrangère à l'Allemagne, à la Hollande et à l'Angleterre. En Asie et en Afrique, elle pa-raît bien plus répandue qu'en Europe.

La Perdrix de roche ou Gamba (*Perdix petrosa*, Lath.), que Buffon a désignée sous la dénomination de Perdrix rouge de Barbarie, est la plus petite des espèces européennes. Latham en faisait une variété de la Perdrix rouge, dont pourtant elle se distingue, non-seulement par la taille, mais encore par les couleurs et leur distribution. Elle a le front, le haut de la tête et la nuque d'un marron foncé, qui se dilate sur les côtés du cou en un large collier varié de taches blanches; les plumes de la région parotique rousses; la gorge, les tempes, et un large sourcil d'un cendré bleuâtre; les parties supérieures d'un cendré roux; la poitrine grisâtre; l'abdomen brun-clair; et les plumes des flancs, coupées par une large bande mi-partie blanche et rousse, qu'accompagne sur les deux côtés une autre bande noire très-étroite, sont terminées de roux. En outre, les tectrices alaires offrent huit ou dix taches d'un beau bleu de turquoise bordé d'orange. La femelle a des couleurs moins vives. Comme les espèces précédemment décrites, celle-ci est sujette à des variétés accidentelles.

Au reste, ses mœurs, du moins ce que l'on en sait, car on les connaît assez peu jusqu'à ce jour, rappellent celles de la Bartavelle. Elle aime les montagnes arides et rocailleuses, vit d'Insectes et de semences, et pond dans un nid grossièrement fait, qu'elle place sous les buissons, en des lieux le plus souvent déserts et montueux, mais quelquefois dans les champs, de dix à quinze œufs, d'un jaune sale, parsemés de petits points d'un jaune verdâtre.

Cette espèce habite les contrées montueuses de l'Espagne, les îles Mayorque et Minorque, la Corse, la Sicile, la Calabre, Malte, les environs de la Gambie en Afrique, et, selon Temminck, les bords du Niger au Sénégal. On la rencontre très-accidentellement dans la France méridionale, le long de la Méditerranée.

La Perdrix grise (*Perdix cinerea*, Lath.), sans contredit l'une des plus répandues en Europe et par conséquent des plus connues, se distingue assez de celles que nous venons de décrire et que l'on rassemble ordinairement sous la dénomination commune de Perdrix rouges, par son plumage, qui est roux clair au front, sur les côtés de la tête et à la gorge; brun-roussâtre, varié de traits longitudinaux jaunâtres sur la tête, strié ou tacheté de cendré, de roux et de noir, sur toutes les parties du corps, ainsi que sur le bas du cou et sur la poitrine, où le cendré est plus répandu; d'un brun roux-marron disposé en croissant sur le haut de l'abdomen, qui est d'un blanc sale; et surtout par la couleur du bec et des pieds, qui est d'un brun grisâtre, au lieu d'être rouge comme dans les espèces précédentes.

La femelle n'a point le roux du front et de la gorge aussi étendu; chez elle, les stries de la tête prennent la forme de taches; le marron de la poitrine, disposé en fer à cheval, manque, et toutes ses couleurs sont en général plus foncées. Les jeunes, avant leur première mue, ont tout le plumage d'un brun jaunâtre coupé de bandes et de raies d'un brun noirâtre.

Les variétés accidentelles ou locales auxquelles la Perdrix grise est sujette ont souvent induit en erreur les ornithologistes, en ce sens qu'ils ont pu prendre quelques-unes de ces variétés pour des espèces distinctes. Tantôt elle est d'un blanc pur, tantôt ce blanc n'occupe qu'une certaine partie du corps ou se distribue par plaques; d'autres fois toutes les couleurs sont faiblement ébauchées sur un fond jaunâtre: d'autres fois encore elle est d'un roux marron plus ou moins foncé, avec des taches irrégulières jaunâtres à la tête; le cou, le haut de la poitrine d'un jaune roussâtre, et dans ce cas c'est la Perdrix de montagne de Buffon (*Perdix montana*, Lath.). Dans quelques localités elle forme une variété constante que caractérise une taille un peu plus petite que celle de l'espèce type et des couleurs beaucoup plus pâles et plus jaunâtres. Cette variété, considérée comme telle par Temminck, aurait, dit-on, l'humeur voyageuse, opinion sur laquelle d'autres auteurs se sont principalement appuyés pour la distinguer d'une manière spécifique, sous les divers noms de *petite Perdrix*, *Perdrix de passage*, *Perdrix de Damas*, etc. Quoi qu'il en soit de ces sentiments opposés, il n'est pas moins vrai de dire que la Perdrix grise offre de nombreuses variétés.

Si nous voulions entrer dans tous les détails relatifs aux habitudes naturelles de cette espèce, nous aurions à répéter bien souvent ce que nous avons dit de la Perdrix rouge. En effet, comme celle-ci, elle vit en famille jusqu'à l'époque des pariades; demeure habituellement dans les cantons où elle est née; marche et court plus souvent qu'elle ne vole: comme la Perdrix rouge, son instinct de conservation lui dicte des moyens de salut divers, selon qu'elle est poursuivie par l'homme, par un Mammifère carnassier ou par un Oiseau de proie; elle en a l'allure, la démarche leste et gracieuse, et le naturel timide; comme elle, on l'entend appeler ses compagnes dispersées; elle vit des mêmes aliments, est réglée dans ses besoins, fait ses pariades à la même époque ou à peu près, se dispute et se bat de même pour la possession d'une femelle, pond à peu près le même nombre d'œufs, mais d'un cendré verdâtre terne au lieu d'être d'un jaune taché de roux, comme ceux de la Perdrix rouge; a pour ses petits le même attachement, fait leur éducation de la même manière; en un mot, la Perdrix grise sous le rapport des mœurs et des habitudes naturelles ne diffère de la Perdrix rouge que par quelques particularités que nous allons faire connaître.

D'abord l'habitat, et c'est déjà un grand point différentiel, n'est pas le même. Il ne faut pas à la Perdrix grise des lieux accidentés, montueux, couverts de bruyères et d'arbres de moyenne grandeur; elle ne se plaît, au contraire, que dans la pleine campagne,

au milieu des blés, des avoines, des orges, des prairies artificielles, des grandes herbes enfin. Si elle se réfugie dans les vignes, dans les taillis, c'est qu'elle y est forcée par la poursuite d'un ennemi. Elle se fait pourtant une habitude, surtout durant l'hiver, de visiter et de choisir pour retraite ces bosquets factices plantés par la main de l'homme, auxquels on donne le nom de remises. Là elle va chercher, lorsque les blés lui manquent et que les prairies ont été fauchées, un abri contre l'ardeur trop violente du soleil ou contre l'intempérie des saisons. Ce n'est pas qu'on ne la rencontre également sur des élévations; mais ces élévations sont toujours couronnées de plaines, et c'est de celles-ci qu'elle fait son habitat. Hors le temps qu'elle emploie à la recherche de sa nourriture, la Perdrix rouge, avons-nous dit, ne s'écarte pas des coteaux, tandis qu'on peut être persuadé par avance qu'on trouvera constamment la Perdrix grise dans un terrain dont l'étendue, quelque variable qu'elle puisse être, constitue ce qu'on nomme une plate terre. Il n'y a bien que la variété de passage, celle à laquelle on a donné le nom de Perdrix de Damas, qui paraisse vivre plutôt dans des lieux montueux et arides que dans tout autre parage. Il est même probable que ce changement d'habitation contribue beaucoup à produire et à entretenir cette variété.

Quoi qu'il en soit, c'est dans les lieux de plaine, où ses goûts la poussent continuellement, que la Perdrix grise se fait ses habitudes. Non-seulement elle y passe d'ordinaire toute la journée, mais elle ne les quitte même pas la nuit. Le soir, au soleil couchant, elle fait entendre son chant de rappel (si toutefois on peut appeler chant un cri guttural dur et sec qui consiste à peu près dans la syllabe *kirllah* plusieurs fois répétée); à l'arrivée de la nuit, disons-nous, elle fait entendre ce chant, auquel se rendent les individus égarés, et on la voit alors chercher avec ses compagnes, dans les blés voisins, dans les luzernes ou dans les chaumes, une place où elle puisse reposer. Mais ce lit n'est pas toujours pour les Perdrix grises un lieu de sûreté; car la Belette, la Fouine ou le Renard, dans leurs excursions nocturnes, les y surprennent bien souvent et assouvissent sur l'une d'elles leur appétit sanguinaire; et l'homme, ce destructeur par excellence de tout ce qui peut flatter sa sensualité, leur est encore plus funeste, lorsqu'à lui seul il peut dans une seule nuit massacrer quatre ou cinq compagnies entières (269).

Ce n'est point seulement par l'habitat et par le chant que la Perdrix grise se différencie de la rouge, mais encore par son vol, qui est moins bruyant et généralement moins soutenu et moins élevé. Nous disons généralement, car nous n'ignorons pas qu'il est des cas dans lesquels elle parcourt en volant des distances considérables, par exemple lorsqu'elle est trop vigoureusement poursuivie : quelquefois aussi les grands arbres qu'elle rencontre dans son trajet la forcent à élever son vol; mais pour l'ordinaire, et ces circonstances à part, l'on peut dire que la Perdrix grise vole moins longtemps et moins haut que la rouge.

Elle paraît avoir aussi un caractère moins sauvage. On la voit se rapprocher davantage des lieux habités par l'homme et se familiariser plus aisément avec lui lorsqu'elle est en captivité. C'est au point que Gérardin a pu penser qu'il ne serait pas difficile de faire de cette Perdrix un Oiseau domestique, et de l'introduire dans nos basses-cours. « Il ne s'agirait pour cela, dit-il, que d'employer les moyens que nous avons vu mettre en usage par un religieux de la chartreuse de Beauserville, près de Nancy. » Les détails qu'il donne de ces moyens renferment quelques faits relatifs aux mœurs de cette espèce, et nous allons les reproduire : ce sera indiquer en même temps ce qu'il convient de faire pour élever avantageusement les jeunes Perdreaux.

« On apporta à ce religieux, continue-t-il, une couvée de Perdreaux, qui n'étaient âgés que de quelques jours; il les éleva sans Poule, avec des précautions qu'à la vérité tout le monde n'aurait ni le loisir ni la patience de prendre : il les tenait chaudement dans une petite caisse, qu'il avait garnie à cet effet d'une peau d'Agneau; il ne les en faisait sortir, lors de leur première enfance, que dans un endroit chaud où il avait répandu sur le plancher des larves que l'on nomme vulgairement œufs de Fourmis, qu'il mêlait avec du terreau sec, afin de procurer à ces petits animaux le plaisir de le gratter avec leurs pieds pour y chercher leur nourriture.

« Devenus plus forts, et lorsque le temps n'était point nébuleux, il les sortait dans le petit jardin de sa cellule, et là, ces charmants petits hôtes passaient une partie de la journée; puis il les faisait rentrer dans leur caisse vers le déclin du jour; enfin il leur donna, dans un endroit à couvert de la pluie, une gerbe de blé, une d'orge et une autre d'avoine qui leur servaient de retraite et de pâture.

« Cette aimable famille devint si apprivoisée avec son père nourricier, que non-seulement elle le suivait comme le ferait un Chien, mais que lorsqu'il s'asseyait dans son jardin, aussitôt chaque individu se disputait le plaisir d'être un des premiers sur lui; ils

(269) On nous a parlé de deux panoteurs (c'est ainsi qu'on appelle ceux qui au moyen d'immenses filets exercent leur industrie nocturne dans les champs) qui ont remarqué à la chute du jour quelques compagnies de Perdrix), qui dans l'espace d'une semaine avaient fait passer à Paris plus de mille paires de Perdrix grises. Avec de pareils moyens de chasse, cette espèce diminuerait considérablement, si les hommes que l'on prépose à la garde des propriétés, et par conséquent du gibier, n'arrêtaient souvent l'exécution de ces moyens par leur surveillance active.

ne craignaient et ne fuyaient pas même la vue des étrangers qui venaient fréquemment visiter ce religieux.

« Après l'hiver le moment de la pariade arriva : des querelles s'élevèrent parmi les mâles ; mais on remarqua que, l'éducation ayant adouci leurs mœurs, leurs combats étaient moins fréquents et moins opiniâtres. Quand les couples furent assortis, ce religieux les distribua à ses amis, et ne se réserva que celui dont le mâle lui avait constamment donné des preuves d'attachement.

« Pour faciliter la nichée de ce couple privilégié, il avait eu la précaution de semer un petit carré de blé où ces Oiseaux pouvaient se retirer. La femelle y fit sa ponte, et pendant tout le temps de l'incubation, le mâle rôdait sans cesse autour de ce petit champ avec un air d'inquiétude ; et lorsqu'on s'en approchait de trop près, fût-ce même son hôte hospitalier, il accourait d'un air menaçant, la tête haute, les ailes à demi étendues et le corps fort relevé. »

Ces faits sont intéressants non-seulement en ce qu'ils témoignent du degré d'éducation dont les Perdrix grises sont susceptibles, mais en ce qu'ils prouvent que ces Oiseaux se reproduisent facilement en domesticité, lorsque toutefois on a eu le soin de les placer dans des circonstances favorables.

Ce dont nous n'avons point fait mention dans l'histoire de la Perdrix rouge, parce que dans l'étude que nous avons faite des mœurs de cette espèce notre attention n'a jamais porté sur ce point, c'est que, d'après des observateurs dignes de foi, le mâle de la Perdrix grise, qui avant la ponte suivait toujours sa femelle et ne partait jamais qu'après elle, agit d'une manière tout à fait contraire lorsque, après l'éclosion de sa famille, il partage avec la couveuse le soin de l'élever. Alors il prend sa volée le premier, en poussant un certain cri qu'il ne fait entendre que dans cette époque ; mais on dirait qu'il ne fuit ainsi que pour sauver ses petits en donnant le change à son ennemi ; car il s'arrête à une petite distance et ne s'éloigne qu'à pas lents. La femelle, qui part après lui et toujours dans une autre direction, s'éloigne beaucoup plus ; mais, à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient en courant le long des sillons, s'approche de ses petits qui, incapables encore de pouvoir prendre leur essor, se sont blotis dans l'herbe chacun de leur côté, les rassemble et s'enfuit avec eux.

On a avancé que bien que la Perdrix grise fût d'un naturel plus doux que la rouge, qu'elle se familiarisât et s'apprivoisât plus aisément, cependant on n'en avait jamais formé de troupeaux qui pussent se laisser conduire comme ces dernières. Un exemple puisé dans l'ouvrage d'un auteur ancien va nous fournir la preuve du contraire. Willughby, dans son *Ornithologie*, rapporte qu'un particulier de Sussex était parvenu à apprivoiser une couvée entière de Perdrix grises, qu'il menait partout en les chassant devant lui. Au rapport de l'auteur anglai il paraît même que le possesseur de cet compagnie gagna un pari en conduisant ain ces Oiseaux jusqu'à Londres.

« Les Perdrix grises, dit Temminck, so sédentaires dans quelques contrées ; da d'autres elles reviennent chaque année. manque ou l'abondance de nourriture déte minent seuls les voyages ; dans ce cas deu ou trois couvées se réunisssent et vo chercher dans d'autres parages les sub tances dont elles se nourrissent penda l'hiver. Ces prétendues Perdrix de passa dont on s'est servi pour faire une esp distincte ne sont en effet que des Perdi grises, qui pendant l'été ont habité les ha teurs et les lieux arides, et qui, presso par le besoin, vont chercher d'autres c mats. »

Répandue dans toute l'Europe, la Perdr grise ne se plaît point également bien da tous les pays. L'Europe centrale est sa vr patrie ; car c'est en Allemagne, dans le n de la France, dans la Belgique et d quelques provinces de la Hollande, que l'e pèce est plus multipliée que partout ailleu On la voit aussi dans le nord de la Turqu et on l'a trouvée de passage en Egypte. nombre plus ou moins grand de cet Oise ne varie seulement pas d'une contré l'autre, mais sa taille et le goût de sa ch (ce qui d'ailleurs arrive pour tout au animal) offrent des différences bien marqu suivant les lieux.

Les espèces étrangères que l'on a rapp tées au groupe des Perdrix proprement tes seraient assez nombreuses si toutes p raient rester dans ce groupe ; mais les nités des unes avec les Francolins, des tres avec les Colins et les Cailles, doiv comme l'a fait Cuvier, les faire ren dans ces différentes sections.

PERDRIX BLANCHE. *Voy.* LAGOPEDE.

PERNIS *Voy.* BONDRÉE.

PERROQUET (*Psittacus*).—Genre d'Ois de l'ordre des Grimpeurs.

« Les animaux que l'homme a le plus mirés, dit Buffon, sont ceux qui lui paru participer à sa nature; il s'est éf veillé toutes les fois qu'il en a vu quelq uns faire ou contrefaire des actions maines : le Singe, par la ressemblance formes extérieures, et le Perroquet, l'imitation de la parole, lui ont pr des êtres privilégiés, intermédiaires e l'homme et la brute : faux jugement duit par la première apparence, mais b tôt détruit par l'examen et la réflexion. sauvages, très-insensibles au grand s tacle de la Nature, très-indifférents toutes ses merveilles, n'ont été saisis tonnement qu'à la vue des Perroquet des Singes; ce sont les seuls animaux aient fixé leur stupide attention. Ils arrê leurs canots pendant des heures ent pour considérer les cabrioles des Sapaj et les Perroquets sont les seuls Oisa qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, lever, et qu'ils aient pris la peine de ce

cher à perfectionner; car ils ont trouvé le petit art, encore inconnu parmi nous, de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage de ces Oiseaux (270).

« L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face, le manque de queue, la situation des mamelles, etc., etc., tous les actes qui peuvent résulter de cette conformation d'organisation, ont fait donner au Singe le nom d'*homme sauvage* par des hommes à la vérité qui l'étaient à demi, et qui ne savaient comparer que les rapports extérieurs. Que serait-ce si, par une combinaison de nature aussi possible que tout autre, le Singe eût eu la voix du Perroquet, et comme lui la faculté de la parole! Le Singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et l'aurait séduite au point que le philosophe aurait eu grand'peine à démontrer qu'avec tous ses beaux attributs humains le Singe n'en était pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes l'imitation de la parole et celle de nos gestes, et qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens, et quelques-uns d'entre eux de membres et d'organes semblables à ceux de l'homme, elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner : caractère unique et glorieux, qui seul fait notre prééminence et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres. Car il faut distinguer deux genres de perfectibilité : l'un stérile et qui se borne à l'éducation de l'individu; et l'autre fécond, qui se répand sur toute l'espèce, et qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espèce; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu'ils seront toujours, et jamais rien de plus, parce que leur éducation étant purement individuelle, ils ne peuvent transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs père et mère, au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institutions des autres hommes, et peut, par un sage emploi du temps, profiter de tous les instants de la durée de son espèce pour la perfectionner toujours de plus en plus. Aussi quel regret ne devons-nous pas avoir à ces âges funestes où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès, mais nous a fait reculer au point d'imperfection d'où nous étions partis. Sans ces malheureuses vicissitudes, l'espèce humaine eût marché et marcherait encore constamment vers sa perfection glorieuse, qui est le plus beau titre de sa supériorité, et qui seule peut faire son bonheur.

« Mais l'homme purement sauvage, qui se refuserait à toute société, ne recevant qu'une éducation individuelle, ne pourrait perfectionner son espèce, et ne serait pas différent, même pour l'intelligence, de ces animaux auxquels on a donné son nom; il n'aura t pas même la parole, s'il fuyait sa famille et abandonnait ses enfants peu de temps après leur naissance. C'est donc à la tendresse des mères que sont dus les premiers germes de la société; c'est à leur constante sollicitude et aux soins assidus de leur tendre affection qu'est dû le développement de ces germes précieux : la faiblesse de l'enfance exige des attentions continuelles, et produit la nécessité de cette durée d'affection pendant laquelle les cris du besoin et les réponses de la tendresse commencent à former une langue dont les expressions deviennent constantes et l'intelligence réciproque, par la répétition de deux ou trois ans d'exercice mutuel; tandis que dans les animaux, dont l'accroissement est bien plus prompt, les signes respectifs de besoin et de secours, ne se répétant que pendant six semaines ou deux mois, ne peuvent faire que des impressions légères, fugitives, et qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mère. Il ne peut donc y avoir de langue, soit de paroles, soit par signes, que dans l'espèce humaine, par cette seule raison que nous venons d'exposer; car l'on ne doit pas attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole, dès que le Perroquet peut la prononcer comme l'homme; mais jaser n'est pas parler, et les paroles ne font langue que quand elles expriment l'intelligence et qu'elles peuvent la communiquer. Or ces Oiseaux, auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole, manquent de cette expression de l'intelligence, qui seule fait la haute faculté du langage; ils en sont privés comme tous les autres animaux, et par les mêmes causes, c'est-à-dire par leur prompt accroissement dans le premier âge, par la courte durée de leur société avec leurs parents, dont les soins se bornent à l'éducation corporelle, et ne se répètent ni ne se continuent assez de temps pour faire des impressions durables et réciproques, ni même assez pour établir l'union d'une famille constante, premier degré de toute société, et source unique de toute intelligence.

« La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette apparence de talent naturel. Le Singe qui gesticule, le Perroquet qui répète nos mots, n'en sont pas plus lus en état de croître en intelligence et de perfectionner leur espèce : ce talent se borne dans le Perroquet à le rendre plus intéressant pour nous, mais

(270) On appelle *Perroquets tapirés* ceux auxquels les sauvages donnent ces couleurs artificielles : c'est, dit-on, avec du sang d'une Grenouille, qu'ils laissent tomber goutte à goutte dans les petites plaies qu'ils font aux jeunes Perroquets en leur arrachant des plumes ; celles qui renaissent changent de couleur, et de vertes ou jaunes qu'elles étaient, deviennent orangées, couleur de rose ou panachées, selon les drogues qu'ils emploient.

ne suppose en lui aucune supériorité sur les autres Oiseaux, sinon qu'ayant plus éminemment qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole, il doit avoir le sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme; et ce rapport de conformité qui dans le Perroquet est au plus haut degré, se trouve, à quelques nuances près, dans plusieurs autres Oiseaux dont la langue est épaisse, arrondie et de la même forme à peu près que celle du Perroquet : les Sansonnets, les Merles, les Geais, les Choucas, etc., peuvent imiter la parole. Ceux qui ont la langue fourchue, et ce sont presque tous nos petits Oiseaux, sifflent plus aisément qu'ils ne jasent. Enfin ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence des sensations reçues par cet organe, apprennent aisément à répéter des airs, c'est-à-dire à siffler en musique : le Serin, la Linotte, le Tarin, le Bouvreuil, semblent être naturellement musiciens. Le Perroquet, soit par imperfection d'organes ou défaut de mémoire, ne fait entendre que des cris ou des phrases très-courtes, et ne peut ni chanter ni répéter des airs modulés; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend, le miaulement du Chat, l'aboiement du Chien et les cris des Oiseaux, aussi facilement qu'il contrefait la parole. Il peut donc exprimer et même articuler les sons, mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadencées; ce qui prouve qu'il a moins de mémoire, moins de flexibilité dans les organes, et le gosier aussi sec, aussi agreste, que les Oiseaux chanteurs l'ont moelleux et tendre.

« D'ailleurs il faut distinguer aussi deux sortes d'imitation : l'une réfléchie ou sentie, et l'autre machinale et sans intention; la première acquise, et la seconde, pour ainsi dire, innée. L'une n'est que le résultat de l'instinct commun, répandu dans l'espèce entière, et ne consiste que dans la similitude des mouvements et des opérations de chaque individu, qui tous semblent être induits ou contraints à faire les mêmes choses; plus ils sont stupides, plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite : un Mouton ne fait et ne fera jamais que ce qu'ont fait et font tous les autres Moutons; la première cellule d'une Abeille ressemble à la dernière. L'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu, et c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct. Ainsi l'imitation naturelle n'est dans chaque espèce qu'un résultat de similitude, une nécessité d'autant moins intelligente et plus aveugle, qu'elle est plus également répartie. L'autre imitation, qu'on doit regarder comme artificielle, ne peut ni se répartir ni se communiquer à l'espèce; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit, qui la possède sans pouvoir la donner : le Perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme reste dans l'individu qui en a reçu l'empreinte; et quoique cette imitation soit, comme la première, entièrement dépendante de l'organisation, cependant elle suppose des facultés particulières qui semblent tenir à l'intelligence, telles que la sensibilité, l'attention, la mémoire; en sorte que les animaux qui sont capables de cette imitation, et qui peuvent recevoir des impressions durables et quelques traits d'éducation de la part de l'homme, sont des espèces distinguées dans l'ordre des êtres organisés; et si cette éducation est facile, et que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus, l'espèce, comme celle du Chien, devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux, tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme; car le Chien abandonné à sa seule nature retombe au niveau du Renard ou du Loup, et ne peut de lui-même s'élever au-dessus.

« Nous pouvons donc anoblir tous les êtres en nous approchant d'eux; mais nous n'apprendrons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes. Chaque individu peut emprunter de nous sans que l'espèce en profite, et c'est toujours faute d'intelligence entre eux; aucun ne peut communiquer aux autres ce qu'il a reçu de nous, mais tous sont à peu près également susceptibles d'éducation individuelle; car, quoique les Oiseaux, par les proportions du corps et par la forme de leurs membres, soient très-différents des animaux quadrupèdes, nous verrons néanmoins que, comme ils ont les mêmes sens, ils sont susceptibles des mêmes degrés d'éducation. On apprend aux *Agames* à faire à peu près tout ce que font nos Chiens; un Serin bien élevé marque son affection par des caresses aussi vives, plus innocentes et moins fausses que celles du Chat. Nous avons des exemples frappants (271) de ce que peut l'éducation sur

(271) On m'apporta, dit M. Fontaine, en 1763, une Buse prise au piége: elle était d'abord extrêmement farouche et même cruelle; j'entrepris de l'apprivoiser, et j'en vins à bout en la laissant jeûner et la contraignant de venir prendre sa nourriture dans ma main; je parvins par ce moyen à la rendre très-familière; et, après l'avoir tenue enfermée pendant environ six semaines, je commençai à lui lais er un peu de liberté, avec la précaution de lui lier ensemble les deux fouets de l'aile : dans cet état elle se promenait dans mon jardin, et revenait quand je l'appelais pour prendre sa nourriture. Au bout de quelque temps, lorsque je me crus assuré de sa fidélité, je lui ôtai ses liens, et je lui attachai un grelot d'un pouce et demi de diamètre au-dessus de la serre, et je lui appliquai une plaque de cuivre sur le jabot où était gravé mon nom : avec cette précaution je lui donnai toute liberté; et elle n'en fut pas longtemps sans en abuser, car elle prit son essor et son vol jusque dans la forêt de Belesme. Je la crus perdue; mais, quatre heures après, je la vis fondre dans ma salle, qui était ouverte, poursuivie par cinq autres Buses qui lui avaient donné la chasse, et qui l'avaient contrainte à venir chercher son asile. Depuis ce temps elle m'a toujours gardé fidélité, venant tous les soirs coucher sur ma fenêtre; et

les Oiseaux de proie qui de tous paraissent être les plus farouches et les plus difficiles à dompter. On connaît en Asie le petit art d'instruire le Pigeon à porter et rapporter des billets à cent lieues de distance. L'art plus grand et mieux connu de la fauconnerie nous démontre qu'en dirigeant l'instinct naturel des Oiseaux, on peut le perfectionner autant que celui des autres animaux. Tout me semble prouver que, si l'homme voulait donner autant de temps et de soins à l'éducation d'un Oiseau ou de tout autre animal qu'on en donne à celle d'un enfant, ils feraient par imitation tout ce que celui-ci fait par intelligence; la seule différence serait dans le produit : l'intelligence, toujours féconde, se communique et s'étend à l'espèce entière, toujours en augmentant, au lieu que l'imitation, nécessairement stérile, ne peut ni s'étendre ni même se transmettre par ceux qui l'ont reçue.

« Et cette éducation par laquelle nous rendons les animaux, les Oiseaux, plus utiles ou plus aimables pour nous, semble les rendre odieux à tous les autres, et surtout à ceux de leur espèce. Dès que l'Oiseau privé prend son essor et va dans la forêt, les autres s'assemblent d'abord pour l'admirer, et bientôt ils le maltraitent et le poursuivent comme s'il était d'une espèce ennemie : on vient d'en voir un exemple dans la Buse. Je l'ai vu de même sur la Pie, sur le Geai; lorsqu'on leur donne la liberté, les sauvages de leur espèce se réunissent pour les assaillir et les chasser; ils ne les admettent dans leur compagnie que quand ces Oiseaux privés ont perdu tous les signes de leur affection pour nous et tous les caractères qui les rendaient différents de leurs frères sauvages, comme si ces mêmes caractères rappelaient à ceux-ci le sentiment de la crainte qu'ils ont de l'homme, leur tyran, et la haine que méritent ses suppôts ou ses esclaves.

« Au reste, les Oiseaux sont de tous les êtres de la Nature les plus indépendants et les plus fiers de leur liberté, parce qu'elle est plus entière et plus étendue que celle de tous les autres animaux. Comme il ne faut qu'un instant à l'Oiseau pour franchir tout obstacle et s'élever au-dessus de ses ennemis, qu'il leur est supérieur par la vitesse du mouvement et par l'avantage de sa position dans un élément où ils ne peuvent atteindre, il voit tous les animaux terrestres comme des êtres lourds et rampants, attachés à la terre; il n'aurait même nulle crainte de l'homme, si la balle et la flèche ne

devint si familière avec moi, qu'elle paraissait avoir un singulier plaisir dans ma compagnie; elle assistait à tous mes dîners sans y manquer, se mettait sur un coin de la table, et me caressait très-souvent avec sa tête et son bec, en jetant un petit cri aigu, qu'elle savait pourtant quelquefois adoucir. Il est vrai que j'avais seul ce privilége; elle me suivit un jour, étant à cheval, à plus de deux lieues de chemin en planant..... Elle n'aimait ni les Chiens ni les Chats; mais elle ne les redoutait aucunement : elle a eu souvent vis-à-vis de ceux-ci de rudes combats à soutenir, elle en sortait toujours victorieuse; j'avais quatre Chats très-forts que je faisais assembler dans mon jardin en présence de ma Buse, je leur jetais un morceau de chair crue; le Chat qui était le plus prompt s'en saisissait, les autres couraient après : mais l'Oiseau fondait sur le corps du Chat qui avait le morceau, et avec son bec lui pinçait les oreilles, et avec ses serres lui pétrissait les reins de telle force, que le Chat était forcé de lâcher sa proie. Souvent un autre Chat s'en emparait dans le même instant; mais il éprouvait aussi le même sort, jusqu'à ce qu'enfin la Buse, qui avait toujours l'avantage, s'en saisit pour ne pas la céder; elle savait si bien la défendre, que quand elle se voyait assaillie par les quatre Chats à la fois, elle prenait son vol avec sa proie dans ses serres, et annonçait par son cri le gain de sa victoire. Enfin les Chats, dégoûtés d'être aupes, ont refusé de se prêter au combat.

Cette Buse avait une aversion singulière; elle n'a jamais voulu souffrir de bonnet rouge sur la tête d'aucun paysan; elle avait l'art de le leur enlever si adroitement, qu'ils se trouvaient tête nue sans savoir qui leur avait enlevé leur bonnet : elle enlevait aussi les perruques sans faire aucun mal, et portait ces bonnets et ces perruques sur l'arbre le plus élevé d'un parc voisin, qui était le dépôt ordinaire de tous ses larcins..... Elle ne souffrait aucun autre Oiseau de proie dans le canton; elle les attaquait avec beaucoup de hardiesse, et les mettait en fuite. Elle ne faisait aucun mal dans ma basse-cour : les volailles qui, dans le commencement, la redoutaient, s'accoutumèrent insensiblement avec elle; les Poulets et les petits Canards n'ont jamais éprouvé de sa part la moindre insulte : elle se baignait au milieu de ces derniers. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'avait pas cette même modération chez les voisins; je fus obligé de faire publier que je payerais les dommages qu'elle pourrait leur causer : cependant elle fut fusillée bien des fois, et a reçu plus de quinze coups de fusil sans avoir aucune fracture. Mais un jour il arriva que planant, dès le grand matin, au bord de la forêt, elle osa attaquer un Renard; le garde de ce bois la voyant sur les épaules du Renard, leur tira deux coups de fusil : le Renard fut tué, et ma Buse eut le gros de l'aile cassé; malgré cette fracture, elle s'échappa des yeux du chasseur, et fut perdue pendant sept jours. Cet homme, s'étant aperçu, par le bruit du grelot, que c'était mon Oiseau, vint le lendemain m'en avertir : j'envoyai sur les lieux en faire la recherche; on ne put le trouver, et ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'il se retrouva. J'avais coutume de l'appeler tous les soirs par un coup de sifflet, auquel elle ne répondit pas pendant six jours; mais le septième, j'entendis un petit cri dans le lointain, que je crus être celui de ma Buse : je le répétai alors une seconde fois, et j'entendis le même cri; j'allai du côté où je l'avais entendu, et je trouvai enfin ma pauvre Buse qui avait l'aile cassée, et qui avait fait plus d'une demi-lieue à pied pour regagner son asile, dont elle avait pour lors éloignée que de cent vingt pas. Quoiqu'elle fût extrêmement exténuée, elle me fit cependant beaucoup de caresses; elle fut près de six semaines à se refaire et à se guérir de ses blessures; après quoi elle recommença à voler comme auparavant, et à suivre ses anciennes allures pendant environ un an; ensuite elle disparut pour toujours. Je suis très-persuadé qu'elle fut tuée par méprise; elle ne m'aurait pas abandonné par sa propre volonté.

Lettre de M. Fontaine, curé de Saint-Pierre de Belesme, à M. le comte de Buffon, en date du 28 janvier 1778.

lui avaient appris que sans sortir de sa place il peut atteindre, frapper et porter la mort au loin. La Nature, en donnant des ailes aux Oiseaux, leur a départi les attributs de l'indépendance et les instruments de la haute liberté ; aussi n'ont-ils de patrie que le ciel, qui leur convient ; ils en prévoient les vicissitudes et changent de climat en devançant les saisons ; ils ne s'y établissent qu'après en avoir pressenti la température ; la plupart n'arrivent que quand la douce haleine du printemps a tapissé les forêts de verdure, quand elle fait éclore les germes qui doivent les nourrir, quand ils peuvent s'établir, se gîter, se cacher sous l'ombrage, quand enfin la Nature vivifiant les puissances de l'amour, le ciel et la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un temps d'inquiétude ; tout à l'heure ils auront à craindre ces mêmes ennemis au-dessus desquels ils planaient avec mépris : le Chat sauvage, la Marte, la Belette, chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la Couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture ; quelque élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre, le dévaster ; et les enfants, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement, violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour. Souvent la tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits ; elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner.

« Pourquoi le temps des grands plaisirs est-il aussi celui des grandes sollicitudes ? Pourquoi les jouissances les plus délicieuses sont-elles toujours accompagnées d'inquiétudes cruelles, même dans les êtres les plus libres et les plus innocents ? N'est-ce pas un reproche qu'on peut faire à la Nature, cette mère commune de tous les êtres ? Sa bienfaisance n'est jamais pure, ni de longue durée. Ce couple heureux, qui s'est réuni par choix, qui a établi de concert et construit en commun son domicile d'amour, et prodigué les soins les plus tendres à sa famille naissante, craint à chaque instant qu'on ne la lui ravisse ; et s'il parvient à l'élever, c'est alors que des ennemis encore plus redoutables viennent l'assaillir avec plus d'avantage ; l'Oiseau de proie arrive comme la foudre, et fond sur la famille entière ; le père et la mère sont souvent ses premières victimes, et les petits, dont les ailes ne sont pas encore assez exercées, ne peuvent lui échapper. Ces Oiseaux de carnage frappent tous les autres Oiseaux d'une frayeur si vive, qu'on les voit frémir à leur aspect ; ceux mêmes qui sont en sûreté dans nos basses-cours, quelque éloigné que soit l'ennemi, tremblent au moment qu'ils l'aperçoivent ; et ceux de la campagne, saisis du même effroi, le marquent par des cris et par leur fuite précipitée vers les lieux où ils peuvent se cacher. L'état le plus libre de la Nature a donc aussi ses tyrans, et malheureusement c'est à eux seuls qu'appartient cette suprême liberté, dont ils abusent, et cette indépendance absolue qui les rend les plus fiers de tous les animaux. L'Aigle méprise le Lion et lui enlève impunément sa proie ; il tyrannise également les habitants de l'air et ceux de la terre, et il aurait peut-être envahi l'empire d'une grande portion de la Nature, si les armes de l'homme ne l'eussent relégué sur le sommet des montagnes et repoussé jusqu'aux lieux inaccessibles où il jouit encore sans trouble et sans rivalité de tous les avantages de sa domination tyrannique.

« Le coup d'œil que nous venons de jeter rapidement sur les facultés des Oiseaux suffit pour nous démontrer que dans la chaîne du grand ordre des êtres ils doivent être, après l'homme, placés au premier rang. La Nature a rassemblé, concentré dans le petit volume de leur corps plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissants ; elle leur a donné plus de légèreté sans rien ôter à la solidité de leur organisation ; elle leur a cédé un empire plus étendu sur les habitants de l'air, de la terre et des eaux ; elle leur a livré les pouvoirs d'une domination exclusive sur le genre entier des Insectes, qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir et fortifier celle de leurs destructeurs, auxquels ils servent de pâture. Ils dominent de même sur les Reptiles, dont ils purgent la terre sans redouter leur venin, sur les Poissons, qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer ; et enfin sur les animaux quadrupèdes, dont ils font également des victimes. On a vu la Buse assaillir le Renard, le Faucon arrêter la Gazelle, l'Aigle enlever la Brebis, attaquer le Chien comme le Lièvre, les mettre à mort et les emporter dans son aire ; et, si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force et de vitesse celles qui rapprochent les Oiseaux de la nature de l'homme, la marche à deux pieds, l'imitation de la parole, la mémoire musicale, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paraît l'indiquer, en même temps que, par la prérogative unique de l'attribut des ailes et par la prééminence du vol sur la course, nous reconnaîtrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

« Mais descendons de ces considérations générales sur les Oiseaux à l'examen particulier du genre des Perroquets : ce genre, plus nombreux qu'aucun autre, ne laissera pas de nous fournir de grands exemples d'une vérité nouvelle : c'est que dans les Oiseaux comme dans les animaux quadrupèdes il n'existe dans les terres méridionales du nouveau monde aucune des espèces des terres méridionales de l'ancien continent. Et cette exclusion est réciproque : aucun des Perroquets de l'Afrique et des grandes Indes ne se trouve dans l'Amérique méridionale, et réciproquement aucun de ceux de cette partie du nouveau monde ne se trouve dans l'ancien continent. C'est sur ce fait général que j'ai établi le fondement de la nomenclature de ces Oiseaux, dont les espèces sont

très-diversifiées et si multipliées qu'indépendamment de celles qui nous sont inconnues, nous en pouvons compter plus de cent, et de ces cent espèces il n'y en a pas une seule qui soit commune aux deux continents. Y a-t-il une preuve plus démonstrative de cette vérité générale que nous avons exposée dans l'histoire des animaux quadrupèdes! Aucun de ceux qui ne peuvent supporter la rigueur des climats froids, n'a pu passer d'un continent à l'autre, parce que ces continents n'ont jamais été réunis que dans les régions du Nord. Il en est de même des Oiseaux qui comme les Perroquets ne peuvent vivre et se multiplier que dans les climats chauds; ils sont, malgré la puissance de leurs ailes, demeurés confinés, les uns dans les terres méridionales du nouveau monde, et les autres dans celles de l'ancien; et ils n'occupent dans chacun qu'une zone de vingt-cinq degrés de chaque côté de l'équateur.

« Mais, dira-t-on, puisque les Eléphants et les autres animaux quadrupèdes de l'Afrique et des grandes Indes ont primitivement occupé les terres du nord dans les deux continents, les Perroquets kakatoës, les Loris et les autres Oiseaux de ces mêmes contrées méridionales de notre continent, n'ont-ils pas dû se trouver aussi primitivement dans les deux parties septentrionales des deux mondes. Comment est-il donc arrivé que ceux qui habitaient jadis l'Amérique septentrionale n'aient pas gagné les terres chaudes de l'Amérique méridionale? Car ils n'auront, pas été arrêtés, comme les Eléphants, par les hautes montagnes ni par les terres étroites de l'isthme; et la raison que vous avez tirée de ces obstacles ne peut s'appliquer aux Oiseaux, qui peuvent aisément franchir ces montagnes. Ainsi les différences qui se trouvent constamment entre les Oiseaux de l'Amérique méridionale et ceux de l'Afrique supposent quelques autres causes que celle de votre système sur le refroidissement de la terre et sur la migration de tous les animaux du Nord au Midi.

« Cette objection, qui d'abord paraît fondée, n'est cependant qu'une nouvelle question, qui, de quelque manière qu'on cherche à la faire valoir, ne peut ni s'opposer ni nuire à l'explication des faits généraux de la naissance primitive des animaux dans les terres du Nord, de leur migration vers celles du Midi, et de leur exclusion des terres de l'Amérique méridionale. Ces faits, quelque difficulté qu'ils puissent présenter, n'en sont pas moins constants, et l'on peut, ce me semble, répondre à la question d'une manière satisfaisante sans s'éloigner du système; car les espèces d'Oiseaux auxquelles il faut une grande chaleur pour subsister et se multiplier, n'auront, malgré leurs ailes, pas mieux franchi que les Eléphants les sommets glacés des montagnes; jamais les Perroquets et les autres Oiseaux du Midi ne s'élèvent assez haut dans la région de l'air pour être saisis d'un froid contraire à leur nature, et par conséquent ils n'auront pu pénétrer dans les terres de l'Amérique méridionale, mais auront péri comme les Eléphants dans les contrées septentrionales de ce continent, à mesure qu'elles se sont refroidies. Ainsi cette objection, loin d'ébranler le système, ne fait que le confirmer et le rendre plus général, puisque non-seulement les animaux quadrupèdes, mais même les Oiseaux du midi de notre continent, n'ont pu pénétrer ni s'établir dans le continent isolé de l'Amérique méridionale; nous conviendrons néanmoins que cette exclusion n'est pas aussi générale pour les Oiseaux que pour les Quadrupèdes, dans lesquels il n'y a aucune espèce commune à l'Afrique et à l'Amérique, tandis que dans les Oiseaux on en peut compter un petit nombre dont les espèces se trouvent également dans ces deux continents; mais c'est par des raisons particulières, et seulement pour de certains genres d'Oiseaux qui, joignant à une grande puissance de vol la faculté de s'appuyer et de se reposer sur l'eau au moyen des larges membranes de leurs pieds, ont traversé et traversent encore la vaste étendue des mers qui séparent les deux continents vers le midi. Et comme les Perroquets n'ont ni les pieds palmés ni le vol élevé et longtemps soutenu, aucun de ces Oiseaux n'a pu passer d'un continent à un autre, à moins d'y avoir été transporté par les hommes; on en sera convaincu par l'exposition de leur nomenclature, et par la comparaison des descriptions de chaque espèce, auxquelles nous renvoyons pour tous les détails de leurs ressemblances et de leurs différences tant génériques que spécifiques. Et cette nomenclature était peut-être aussi difficile à démêler que celle des Singes, parce que tous les naturalistes avant moi avaient également confondu les espèces et même les genres des nombreuses tribus de ces deux classes d'animaux, dont néanmoins aucune espèce n'appartient aux deux continents à la fois.

« Les Grecs ne connurent d'abord qu'une espèce de Perroquet, ou plutôt de Perruche; c'est celle que nous nommons aujourd'hui *Grande Perruche à collier*, qui se trouve dans le continent de l'Inde. Les premiers de ces Oiseaux furent apportés de l'île Taprobane en Grèce par Onésicrite, commandant de la flotte d'Alexandre: ils y étaient si nouveaux et si rares, qu'Aristote lui-même ne paraît pas en avoir vu, et semble n'en parler que par relation. Mais la beauté de ces Oiseaux et leur talent d'imiter la parole en firent bientôt un objet de luxe chez les Romains; le sévère Caton leur en a fait un reproche. Ils logeaient cet Oiseau dans des cages d'argent, d'écaille et d'ivoire; et le prix d'un Perroquet fut quelquefois plus grand chez eux que celui d'un esclave.

« On ne connaissait de Perroquets à Rome que ceux qui venaient des Indes, jusqu'au temps de Néron, où des émissaires de ce prince en trouvèrent dans une île du Nil, entre Syène et Méroé; ce qui revient à la limite de vingt-quatre à vingt-cinq degrés que nous avons posée pour ces Oiseaux, et

qu'il ne paraît pas qu'ils aient passée. Au reste, Pline nous apprend que le nom *Psittachus*, donné par les Latins au Perroquet, vient de son nom Indien *Psittace* ou *Sittace.* »

Les Portugais, qui les premiers ont doublé le cap de Bonne-Espérance et reconnu les côtes de l'Afrique, trouvèrent les terres de Guinée et toutes les îles de l'Océan Indien peuplées, comme le continent, de diverses espèces de Perroquets, toutes inconnues à l'Europe, et en si grand nombre, qu'à Calicut, à Bengale et sur les côtes d'Afrique, les Indiens et les Nègres étaient obligés de se tenir dans leurs champs de maïs et de riz vers le temps de la maturité, pour en éloigner ces Oiseaux qui viennent les dévaster.

Cette grande multitude de Perroquets dans toutes les régions qu'ils habitent semble prouver qu'ils réitèrent leurs pontes, puisque chacune est assez peu nombreuse; mais rien n'égale la variété d'espèces d'Oiseaux de ce genre qui s'offrirent aux navigateurs sur toutes les plages méridionales du nouveau monde, lorsqu'ils en firent la découverte; plusieurs îles reçurent le nom d'*Iles des Perroquets*. Ce furent les seuls animaux que Colomb trouva dans la première où il aborda, et ces Oiseaux servirent d'objets d'échange dans le premier commerce qu'eurent les Européens avec les Américains. Enfin on apporta des Perroquets d'Amérique et d'Afrique en si grand nombre, que le Perroquet des anciens fut oublié : on ne le connaissait plus du temps de Belon que par la description qu'ils en avaient laissée; et cependant, dit Aldrovande, nous n'avons encore vu qu'une partie de ces espèces dont les îles et les terres du nouveau monde nourrissent une si grande multitude, que, pour exprimer leur incroyable variété aussi bien que le brillant de leurs couleurs et toute leur beauté, il faudrait quitter la plume et prendre le pinceau.

Dans la méthode de Cuvier, les Perroquets forment dans l'ordre des Grimpeurs un grand genre subdivisé en plusieurs sous-genres. Les caractères principaux sont tirés du bec, qui est gros, dur, solide, arrondi de toutes parts, entouré à sa base d'une membrane où sont percées les narines; et de la langue, qui est épaisse, charnue, arrondie et quelquefois terminée par un faisceau de fibres cartilagineuses ou formée par un petit gland corné.

Avec ces caractères génériques les Perroquets possèdent au plus haut degré tous ceux de l'ordre auquel ils appartiennent. Leurs doigts, au nombre de quatre, armés d'ongles forts et robustes, sont opposés deux à deux; les antérieurs sont réunis à leur base par une membrane étroite, et les postérieurs entièrement libres; leurs tarses, ordinairement revêtus d'une peau grasse et écailleuse, sont généralement fort courts, fait qui se trouve en rapport avec l'habitude qu'ont ces Oiseaux de grimper. Dans quelques espèces, pourtant, ils s'allongent d'une manière sensible, comme cela a surtout lieu pour la Perruche ingambe. Leurs ailes offrent en général le type obtus ou surobtus, et leur queue, plus ou moins longue, affecte des formes différentes. C'est même d'après ces différences dans la longueur et la disposition des rectrices que les subdivisions ont été en partie établies.

Une particularité assez remarquable chez les Perroquets est celle qui a trait à la mobilité de la mandibule supérieure; elle est articulée sur le front de telle sorte qu'on peut la voir s'élever, par exemple, lorsqu'ils bâillent ou qu'ils triturent un corps quelconque, de manière à former avec le frontal presque un angle rentrant. Ce n'est pas que chez les Oiseaux en général le même fait ne se présente, mais les Perroquets en offrent l'exemple le plus saillant. Cette mobilité de la mâchoire supérieure, la forme générale du bec, celle de la langue, et la structure du larynx, contribuent puissamment à faciliter à ces Oiseaux l'imitation de la voix humaine.

Quant à leur faciès, il est ordinairement lourd, surtout chez les Perroquets proprement dits; leur tête, que contribue à rendre encore plus volumineuse un bec quelquefois énorme, est portée par un cou très-court et assez épais, ce qui, joint à un corps plus ou moins robuste, donne à ces espèces une apparence peu svelte. Cependant il en est quelques-unes, telles que la Perruche à collier et plusieurs autres à longue queue, dont les formes ne manquent ni d'élégance ni de finesse.

Confinés dans les contrées les plus chaudes du globe, les Perroquets, sans avoir un plumage à éclats métalliques, sont pourtant parés de couleurs presque toujours pures et brillantes, les mâles adultes principalement; car les femelles et surtout les jeunes, quelquefois jusqu'à leur seconde ou troisième mue, diffèrent considérablement sous ce rapport. Les teintes dominantes dans le plumage des Oiseaux dont il est ici question sont d'abord le vert, puis le rouge, ensuite le bleu, et enfin le jaune.

Si du faciès nous passons à quelques points d'organisation intérieure, nous trouverons des particularités assez remarquables; ainsi, si nous bornons notre étude à la langue et au larynx, ce qui nous intéresse le plus en ce moment, à cause du rôle que ces organes jouent dans le mécanisme de la voix, nous verrons que la première, plus épaisse, plus charnue, plus molle et plus mobile dans les Perroquets proprement dits que dans aucun autre Oiseau, est recouverte d'une peau souvent très-fine et sèche, et se trouve pourvue de papilles disposées longitudinalement, selon M. de Blainville, sur une espèce de disque antérieur, soutenu par un demi-anneau corné, lesquelles papilles sont sous-jacentes à un pigmentum que recouvre un épiderme extrêmement mince.

Enfin les Perroquets, comme tous les Oiseaux granivores ou frugivores, ont un jabot assez développé, un gésier musculeux et des

intestins très-longs, mais dépourvus de cœcums.

Après ces considérations rapides concernant quelques caractères zoologiques et organiques des Perroquets, il nous reste à traiter des habitudes naturelles de ces singuliers Oiseaux, de leur distribution géographique dans les différentes contrées du globe, et de la manière dont quelques auteurs ont cru devoir les classer afin d'en rendre l'étude plus facile.

Les Perroquets, que les anciens ont peu connus, les pays dans lesquels ils sont confinés n'étant point encore découverts ou conquis, sont des grimpeurs par excellence; toutefois ils grimpent, non plus à la manière des Pics en s'aidant de leur queue et par mouvements brusques et saccadés, mais en se servant de leur bec. Chez tous les autres Oiseaux qui font partie de la même classe et qui sont doués de la même faculté, l'action de parcourir un tronc d'arbre de bas en haut ou de haut en bas pourrait en quelque sorte être comparée à une espèce de progression terrestre; car elle s'exécute au moyen de sauts; or le saut est le mode locomoteur qu'un grand nombre d'Oiseaux qui ont des habitudes terrestres mettent en usage. Mais chez les Perroquets l'action de grimper s'exécute, nous le répétons, d'une manière bien différente, et le bec est à cet effet pour eux un organe tout aussi nécessaire que le sont les pieds; il leur sert même quelquefois de point d'appui lorsqu'ils marchent; leurs mouvements sont alors si lents, si pénibles, qu'on les voit de temps à autre poser à terre la pointe et même le dos de leur mandibule supérieure. Lorsqu'ils veulent parvenir à une hauteur quelconque, ils saisissent d'abord avec leur bec une partie de la branche sur laquelle ils tendent à s'élever, et y posent ensuite les pieds l'un après l'autre; s'ils tiennent entre leurs mandibules un objet quelconque qu'ils désirent emporter, dans ce cas, au lieu de faire usage, comme à l'ordinaire, de la pointe du bec pour avoir un premier point d'appui, ils inclinent fortement la tête en avant et s'appuient sur la branche qu'ils veulent atteindre par le dessous de leur mâchoire inférieure. Au contraire, lorsqu'ils veulent descendre, ce qu'ils font toujours la tête en bas, c'est le dos de la mandibule supérieure qu'ils posent sur la branche, comme moyen de soutien.

Pour se transporter à de certaines distances, les Perroquets emploient le mode de locomotion ordinaire aux Oiseaux, c'est-à-dire le vol. Vivant pour l'ordinaire dans les bois de haute futaie très-touffus et quelquefois sur les confins des lieux défrichés dont ils détruisent les produits, ils n'ont que de courts espaces à parcourir; on les voit se porter d'une branche à une autre et ne prendre un vol soutenu qu'alors qu'ils sont poursuivis; leurs battements d'ailes sont fréquents et alternatifs, d'après ce que rapporte d'Azzara. « Ils ne les agitent pas, dit-il, toutes deux à la fois, mais l'une après l'autre, comme par un mouvement tremblotant. » Les Perroquets, les petits espèces surtout, volent assez vite, bien qu'ils ne soient pas trop organisés pour un vol rapide, et quoiqu'ils aient de la peine à prendre leur essor, il est même des espèces qui émigrent et qui parcourent plusieurs centaines de lieues chaque année; mais à peine cite-t-on quelques rares exemples de ce genre. En général, les Perroquets sont sédentaires; il en est même qui ont des cantons fort restreints, d'où ils ne sortent jamais.

Le vol et l'action de grimper sont sans doute les seuls moyens locomoteurs dont les Perroquets font usage dans l'état de nature. La marche doit leur être aussi peu familière qu'elle l'est aux Hirondelles. Il est probable que les Perroquets ne descendent à terre que très-accidentellement et seulement lorsqu'ils y sont forcés par les circonstances; leur démarche est si lente, elle se fait par un balancement du corps si embarrassé, qu'il est impossible de croire qu'ils abandonnent fréquemment les arbres où sont tous leurs besoins pour descendre à terre; cependant il est quelques espèces (la Perruche ingambe, par exemple) qui, avec des tarses plus allongés, des doigts moins longs et des ongles moins crochus, marchent à terre avec assez de vitesse et ne se perchent même jamais.

Les fruits du bananier, du goyavier, du caféier, du palmier, du limonier, sont la nourriture favorite des Perroquets. Ce qu'ils recherchent le plus dans ces fruits, c'est le noyau; car ils n'attaquent souvent la pulpe que pour arriver jusqu'à lui; lorsqu'ils l'ont saisi, ils l'appuient contre la voûte que forme la mandibule supérieure, le tournent et le retournent de manière à lui faire prendre une position convenable; puis lorsqu'il est placé de telle façon que le bord tranchant de la mandibule inférieure puisse efficacement agir sur lui, ils le brisent ou en écartent les valves par un effort musculaire qui rapproche les mâchoires. L'amande une fois extraite et recueillie dans le bec, ils l'épluchent, en rejettent toutes les enveloppes et commencent à la dépecer. Comme les plus petits granivores triturateurs, ils n'avalent jamais une amande ou une graine que par fragments excessivement petits, lesquels fragments ont été préalablement palpés ou goûtés par la langue avant de passer dans l'œsophage. Durant tout cette opération ils se servent très-adroitement d'un de leurs pieds, soit pour faire prendre au corps saisi par le bec une position convenable, surtout lorsque ce corps a un certain volume, soit pour retenir la masse alimentaire pendant qu'ils triturent le fragment qu'ils viennent d'en détacher; alors, posés sur un seul pied, l'autre leur tient lieu de main, ils l'avancent du bec, le retirent, le ramènent de nouveau avec une adresse et une facilité admirables, et de manière à ce que l'objet saisi se présente de côté pour que le bec puisse le déchirer plus facilement; lorsque l'aliment est trop petit, l'un des pieds devenant inutile, les mandibules seules fonctionnent.

La nourriture des Perroquets réduits en

captivité consiste en semences de végétaux, et surtout en celles du chènevis, pour laquelle ils montrent beaucoup de goût. Au reste, ils sont alors à peu près omnivores, aiment les amandes douces, les noisettes, le pain, la viande cuite et quelquefois crue. L'on prétend que ceux à qui l'on donne des os à ronger prennent un goût très-prononcé pour les substances animales, mais surtout pour les tendons, les ligaments et autres parties un peu résistantes. Il paraîtrait même qu'à quelques individus ce genre de nourriture fait contracter l'habitude de s'arracher les plumes pour en sucer la base, ce qui devient pour eux un besoin si impérieux, qu'ils finissent par se déplumer entièrement partout où le bec peut atteindre, sans même laisser le moindre brin de duvet. Les pennes alaires et caudales, implantées trop profondément et dont l'extraction serait trop douloureuse, sont seules respectées. Desmarest dit avoir vu, appartenant à Ch. Latreille, une Amazone à tête blanche, dont le corps était aussi nu que celui d'un Poulet prêt à mettre à la broche. Le Perroquet, depuis plus de quatre ans dans cet état, avait supporté les froids de deux hivers très-rigoureux, sans que sa santé en eût souffert. Il serait bien certain, d'après Vieillot, que l'habitude qu'ont quelques Perroquets de se déplumer, ne tiendrait pas toujours au régime animal auquel on les a soumis, mais à une démangeaison qui leur survient et qui les force à s'arracher les plumes.

Le persil et les amandes amères sont pour les Perroquets un poison violent. Les amandes amères renferment de l'acide hydrocyanique, l'on conçoit leur action sur ces animaux ; mais il est bien plus difficile de s'expliquer comment le persil, que l'on fait manger impunément à beaucoup d'autres Oiseaux, peut devenir un poison pour les Perroquets.

En liberté, l'eau est leur boisson habituelle ; ils boivent peu à la fois, mais fréquemment, et ils le font en levant légèrement la tête comme les Passereaux. En domesticité, on les habitue quelquefois à boire du vin, auquel ils prennent goût ; leur babil et leur gaieté semblent même s'accroître lorsqu'ils se sont abreuvés de cette boisson. Vivant dans des pays chauds, ils éprouvent une véritable jouissance à se rouler dans l'eau : plusieurs fois par jour ils se baignent ; c'est pour eux un besoin tel, que dans nos climats et pendant l'hiver, par une température très-basse, ils cherchent encore à le satisfaire.

L'époque des pontes est pour les Perroquets une cause d'isolement ; alors il n'y a plus de liaison étroite qu'entre le mâle et la femelle ; dans tout autre temps ils vivent en troupes plus ou moins nombreuses. Dans le repos ou dans l'agitation, ils font entendre un caquetage continuel ; c'est surtout le soir, au coucher du soleil, lorsqu'ils se réunissent dans les bois les plus fourrés et d'un accès difficile, pour y passer la nuit, que leurs criailleries deviennent étourdissantes. Leur réveil, qui a lieu au lever du jour, est également annoncé par leur voix criarde. Leur sommeil, très-léger, est souvent accompagné de rêves ; car on les entend parfois pousser au milieu de la nuit de petits cris. Leurs habitudes sont constantes, et le départ du lieu où ils ont pris du repos s'effectue toujours de la même manière. Les bandes se reconstituent, prennent leur essor et se dirigent vers les cantons où elles ont coutume de passer la journée. Ces Oiseaux poussent ordinairement des criailleries en volant, avons-nous dit ; mais les auteurs qui les ont étudiés dans le temps de liberté avancent que lorsqu'ils se portent vers des lieux plantés d'orangers ou ensemencés d'où on cherche à les éloigner, ils le font sans jeter aucun cri et se repaissent en gardant le même silence ; on dirait qu'ils ont la conscience que leur voix pourrait bien les trahir. Défiants et soupçonneux lorsqu'ils sont seuls, on les voit agir avec plus d'abandon et de confiance lorsqu'ils sont réunis. Au reste, la compagnie de leurs semblables étant pour eux un besoin, il n'est pas ordinaire de surprendre des individus seuls et isolés.

Les Perroquets sont monogames, et le couple demeure constamment uni ; du moins c'est ce qui a lieu pour la plupart des espèces. Dans le plus grand nombre des cas les œufs sont déposés dans des trous d'arbres pourris ou dans les cavités de rochers, sur des détritus de bois vermoulu ou des feuilles sèches, et d'autres fois ils sont pondus dans un véritable nid grossièrement fait avec de petits rameaux à la bifurcation des grosses branches, souvent près du tronc et toujours à une certaine hauteur. Les pontes se renouvellent plusieurs fois dans l'année, et les œufs, de volume différent selon les espèces, mais généralement ovoïdes, courts, à pôles égaux et d'une seul couleur, uniformément blanche, sont ordinairement de deux à quatre par couvée. Les petits en naissant sont complétement nus, et leur tête est alors si grosse, que le corps semble n'en être qu'une dépendance ; c'est au point qu'ils sont longtemps sans avoir la force de la remuer. Peu à peu ils se couvrent de duvet, et ce n'est qu'au bout de trois mois qu'ils sont totalement revêtus de plumes ; ils n'abandonnent leurs parents qu'à l'époque des pariades, ce qui a lieu pour eux à la fin de leur première mue.

Il est des Oiseaux étrangers que l'on a cherché vainement à faire reproduire dans nos climats ; les conditions de température leur sont trop défavorables. Longtemps on avait cru qu'il en serait de même pour les Perroquets ; mais les résultats ont fait preuve du contraire. Sans parler de ceux qui naquirent à Rome en 1801, et, bien antérieurement, en 1740 et 1774, dans d'autres parties de l'Europe, nous nous bornerons à mentionner quelques résultats obtenus à une époque bien plus rapprochée de nous, sur une paire d'Aras bleus qui vivait à Caen. M. Lamouroux nous fournira les détails de ces résultats.

« Ces Aras, depuis le mois de mars 1818

jusqu'à la fin d'août 1822, ce qui comprend un espace de quatre ans et demi, ont pondu soixante-deux œufs en neuf pontes. Dans ce nombre, vingt-cinq œufs ont produit des petits, dont dix seulement sont morts; les autres ont vécu et se sont parfaitement acclimatés. Ils pondaient indifféremment dans toutes les saisons, et leurs pontes ont été plus fréquentes et plus productives dans les dernières années que dans les premières; le nombre des œufs dans le nid variait, et il y en avait jusqu'à six ensemble. L'on a vu ces Aras nourrir quatre petits à la fois; le terme de l'éclosion était comme chez la Poule, de vingt à vingt-cinq jours. Les petits se couvraient du quinzième au vingt-cinquième jour d'un duvet très-touffu, doux et d'un gris d'ardoise blanchâtre; vers le trentième jour les plumes commençaient à paraître, et les jeunes mettaient deux mois à manger seuls; jusqu'à cette époque, le père et la mère les nourrissaient en leur dégorgeant des aliments dans le bec à la manière des Pigeons.

« Pour que ces Oiseaux fussent dans des circonstances favorables, on avait eu soin de leur préparer une sorte de nid qui consistait en un petit baril percé, vers le tiers de la hauteur, d'un trou de six pouces environ de diamètre. Le fond de ce baril était garni d'une couche de sciure de bois, épaisse de trois pouces, et c'est là-dessus que les œufs étaient pondus et couvés. »

Depuis les observations de M. Lamouroux, de petites Perruches à collier du Sénégal et des Perruches pavouanes sont nées à Paris, dans des creux qu'on avait pratiqués à de grosses bûches.

Tous les Perroquets, quel que soit l'âge auquel on les prend, sont susceptibles de se familiariser; mais, ainsi que cela a lieu pour tous les animaux qui naissent en liberté, les jeunes pris au nid ou peu de temps après leur sortie, s'apprivoisent toujours plus aisément et s'attachent davantage; ceux qu'on apporte en Europe sont en général des jeunes enlevés à leurs parents et élevés dans leur pays natal. Cependant on ne fait pas moins une chasse assidue aux adultes. « Les naturels du Paraguay, dit d'Azzara, prennent les Perroquets d'une manière qui peut-être paraîtra peu croyable: Ils attachent un ou deux morceaux de bois à un arbre dont les fruits plaisent à ces Oiseaux; ils mettent un bâton ou deux en travers, depuis ces morceaux de bois jusqu'à l'arbre, et ils forment avec des feuilles de palmier, une cabane assez grande pour qu'un chasseur puisse s'y cacher. Celui-ci a un Perroquet privé, qui par ses cris appelle ceux des forêts, qui ne manquent pas d'arriver à la voix du prisonnier. Alors le chasseur, sans perdre de temps, leur passe au cou un nœud coulant attaché au bout d'une longue baguette qu'il fait mouvoir depuis sa cabane; et s'il a quatre ou six de ces baguettes, il prend autant de Perroquets, parce qu'il ne les retire pas sans que chacune d'elles ait saisi un Oiseau, et que ces Oiseaux ne cherchent pas à s'évader avant d'être serrés par le lacet. Les mêmes Indiens font aussi la chasse aux Perroquets avec des flèches, et, lorsqu'ils veulent les avoir vivants, ils mettent à la pointe de leurs flèches un bouton, afin de les étourdir sans les tuer. D'autres fois on les prend lorsqu'ils sont ivres après avoir mangé des graines du cotonnier en arbre. »

Le P. Labat, dans son voyage aux îles de l'Amérique, rend également compte de la manière ingénieuse, selon lui, dont les Caraïbes s'emparent des Perroquets. « Je ne parle pas, dit-il, des petits qu'ils prennent au nid, mais des grands. Ils observent sur le soir les arbres où il s'en perche le plus grand nombre, et quand la nuit est venue, ils portent aux environs de l'arbre des charbons allumés, sur lesquels ils mettent de la gomme avec du piment vert. Cela fait une fumée épaisse qui étourdit de telle sorte ces pauvres animaux, qu'ils tombent à terre comme s'ils étaient ivres ou à demi morts; ils les prennent alors, leur lient les pieds et les ailes, et les font revenir en leur jetant de l'eau sur la tête. Quand les arbres sont trop hauts pour que la fumée y puisse arriver et faire l'effet qu'ils prétendent, ils accommodent des conis (on donne le nom de *conis* à l'enveloppe solide du fruit du calebassier lorsqu'il est vide) au bout de quelques longues perches, ils y mettent du feu, de la gomme et du piment, ils les approchent le plus qu'ils peuvent des Oiseaux et les enivrent encore plus facilement. »

Bien que ces Perroquets pris adultes soient d'ordinaire très-farouches et méchants, cependant les naturels parviennent à les apprivoiser en fort peu de temps. Les moyens qu'ils emploient sont très-simples: ils consistent à leur donner ce qu'on appelle des *camouflets de tabac*, c'est-à-dire à leur souffler par petites bouffées de la fumée de tabac; ils tombent dans un état d'ivresse tel, qu'on peut alors les toucher sans danger, et lorsque l'effet de la fumée n'a plus lieu, on commence à apercevoir en eux un changement, car ils sont déjà bien moins violents. Pourtant il arrive quelquefois que leur caractère ne s'adoucit pas assez; alors on réitère la même opération. On parvient également à les soumettre en les immergeant dans l'eau très-froide, qu'ils redoutent beaucoup. Pour les rendre tout à fait obéissants et doux, on passe des châtiments aux récompenses; on les flatte de la voix et de la main, on les gourmande, ou leur donne des choses dont on les sait très-friands. On agit de même à l'égard de ceux qui, depuis longtemps captifs, donnent de temps à autre des signes de méchanceté, et de ceux qui, par caprice ou par antipathie, cherchent à mordre lorsqu'on les approche. Il paraît que l'audace que l'on montre, le parler haut, leur imposent singulièrement et les rendent sinon doux, du moins soumis.

L'on a dit qu'en général les mâles Perroquets s'attachent aux femmes de préférence; que, doux pour elles, ils sont méchants pour les hommes, et que c'est le contraire pour

les femelles. « Cette assertion est fondée, dit Vieillot; car j'en ai eu la preuve dans un Perroquet cendré mâle, que je ne pouvais toucher sans m'être muni de gros gants de cuir, et qui obéissait en tous points à ma femme, et l'accablait de caresses, tandis qu'une femelle de la même espèce avait pour moi le plus grand attachement. » Mais Vieillot conclut fort prudemment que ce sont là des faits qu'on ne doit point généraliser; car d'autres personnes ont observé le contraire. Toujours est-il que les Perroquets sont des Oiseaux dont on doit se méfier. « On dirait, écrit Valmont de Bomare dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, que les Perroquets éprouvent un besoin de se servir de leur bec pour rompre et pour briser; ce défaut est plus grand dans les Kakatoës et dans les Aras que dans aucune autre espèce. En liberté ils dévastent les arbres, ils les dépouillent de feuilles et de fruits en pure perte et par une sorte de divertissement ou d'occupation, tandis qu'ils consomment peu pour leurs vrais besoins. Dans l'état de domesticité ils endommagent les meubles et tout ce qu'ils trouvent à leur portée; si on les enferme ou si on les retient par une chaîne sur leur bâton pour empêcher leurs dégâts, ils étourdissent par leurs cris qu'ils redoublent avec l'ennui que leur cause l'inaction, et ils tournent le besoin qu'ils ont de se servir de leur bec contre la cage qui les retient enfermés ou le bâton qui les supporte, quelquefois contre eux-mêmes, et ils s'arrachent alors des plumes pour les rompre et les briser. Le plus sûr moyen de calmer et de prévenir leurs cris est de leur abandonner et de leur fournir en quantité suffisante des morceaux de bois médiocrement durs, sur lesquels ils exercent et satisfont le besoin de se servir de leur bec. »

L'influence de l'homme sur les êtres qui l'approchent change leur nature et leurs penchants. Ceci est de toute évidence pour les Perroquets; car nous avons vu qu'elle pouvait les faire passer du caractère le plus farouche et le plus méchant à la soumission et à la douceur; mais l'influence de l'homme peut aussi modifier quelques-unes de leurs facultés, et tout le monde sait jusqu'à quel point l'éducation agit sur les Oiseaux dont nous parlons. Il en est qui, vrais esclaves de leur maître, se couchent sur le dos à un signal qu'il fait, et ne se relèvent qu'à leur commandement; d'autres apprennent à faire l'exercice avec un bâton en dansant d'une manière plus ou moins grotesque. Mais ce qui surtout a lieu de nous étonner de leur part, c'est l'imitation de tous les bruits qu'ils entendent; le miaulement du Chat, l'aboiement du Chien, les divers cris des Oiseaux, sont quelquefois répétés par eux avec une fidélité surprenante; ils sifflent des airs, et récitent des phrases dont on a chargé leur mémoire. Les Perroquets gris, connus sous le nom de Jacos, et les Perroquets amazones ou verts sont les plus remarquables sous ce rapport : les mots sortent distinctement de leur bouche, si l'on peut ainsi dire. Nous rapporterons de nouveau ici ce que raconte Willughby, d'après Clusius, d'un Perroquet qui, lorsqu'on lui disait : *Riez, Perroquet, riez*, riait effectivement, et s'écriait l'instant d'après avec un grand éclat : *O le grand sot qui me fait rire!* Buffon dit en avoir vu un autre qui avait vieilli avec son maître, et qui, étant accoutumé à ne plus guère entendre que ces mots : *Je suis malade*, lorsqu'on lui demandait *qu'as-tu, Perroquet*, répondait d'un ton douloureux en s'étendant sur le foyer, *Je suis malade*. Nous pourrions citer une foule d'exemples de réponses faites par des Perroquets, qui surprennent par leur justesse ou leur à-propos; toutefois, cependant les mots qu'ils savent sont prononcés au hasard et presque toujours ils répondent *blanc* quand on leur demande *noir*. Ce sont de purs imitateurs, privés d'une véritable intelligence, de l'idée de relation entre le mot qu'ils prononcent, le geste qu'ils font, et la chose que la parole ou le geste représente.

Toutes les espèces n'ont pas la même aptitude à apprendre, il en est même auxquelles la Nature a refusé le pouvoir de l'imitation : de ce nombre sont les Kakatoës, les Microglosses et quelques autres. Les premiers font d'inutiles efforts pour répéter ce qu'on leur dit, et les seconds sont dans l'impuissance de pouvoir même articuler des sons.

Un fait généralement admis pour tout le monde est que les Perroquets ont une vie de longue durée.

Disons maintenant quelques mots de la distribution géographique des Perroquets. Leur habitation est en général sous la zone torride tant de l'ancien que du nouveau continent, et dans l'Océanie. Le plus grand nombre se trouve sous les parallèles les plus rapprochés de l'équateur, et quelques-uns se répandent dans les deux hémisphères jusqu'à des latitudes très-élevées.

L'Amérique a ses espèces qui lui sont propres : c'est sans contredit dans le Brésil et la Guiane, patrie exclusive des Aras, que vit le plus grand nombre de Perroquets appartenant les uns à la division des Perruches, les autres à celle des Perroquets proprements dits, et d'autres enfin à celle des Psittacules. Le Paraguay en nourrit quelques-uns; une seule espèce appartient à la terre des Patagons, comme il en existe une sur les terres Magellaniques. Les îles du golfe du Mexique et le Chili, mais seulement sur la côte de la mer du Sud, ont aussi les leurs.

En Asie, les îles de l'archipel indien, d'où nous viennent les plus belles espèces, les plus grandes et les plus remarquables par leurs formes, l'Indostan, la Chine et la Cochinchine, sont les contrées qu'habite aussi un très-grand nombre de Perroquets.

Dans l'Afrique on en rencontre également, mais en moins grande quantité cependant, depuis le Sénégal jusque dans les forêts qui avoisinent le cap. On n'en voit point sur

Atlas et dans tout le revers septentrional
e cette chaîne de montagnes.
Les Perroquets ont encore pour patrie la
olynésie, la Nouvelle-Hollande, où comme
utes les productions de ce sol, ils ont un
aractère qui leur est propre; la Nouvelle-
élande, les îles Macquaire et celles des
mis, de la Société.
Dans aucune contrée de l'Europe, sur au-
n point du Groënland, de l'Islande, on n'a
ncore signalé une espèce qui appartînt à
grande famille des Perroquets. C'est dans
s régions intertropicales du globe et sur-
ut, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans celles
ri sont situées près de la ligne, qu'est con-
né en général le plus grand nombre de ces
iseaux, qui, contre l'opinion jadis admise,
nt également assez multipliés dans l'hé-
isphère sud.
Les essais de distribution méthodique
s Perroquets sont nombreux. Lorsque la
ience ne s'était point encore enrichie de
tte foule innombrable d'espèces que nous
nnaissons aujourd'hui, ces Oiseaux que
stinguent d'une manière si nette les carac-
res dont nous avons parlé plus haut, for-
aient un seul genre, dans lequel toutefois
s étaient distribués par sections et dans un
rtain ordre. Ainsi Linné, Frisch, Scopoli,
isson, Scheffer, Latham, etc., sous la déno-
ination générique de Perroquet (*Psittacus*),
mprenaient les diverses espèces qui portent
s noms distinctifs d'Aras, de Perruches, de
katoës, etc. Mais aujourd'hui le genre *Psit
acus* forme pour beaucoup d'ornithologistes
famille des Psittacées ou Psittacides, et
s sections établies pour distinguer les
vers groupes que comportait ce genre chez
s auteurs que nous venons de citer ont
é converties en sections génériques. Ces
oupes, ou plutôt ces genres, puisqu'on les
élevés à la dignité de genre, ont été dans
s derniers temps tellement multipliés, que
n pourrait, si l'on voulait suivre les diver-
s méthodes modernes qui ont été propo-
es, en compter jusqu'à dix, le nombre des
us-genres ayant été porté au double. Pour-
nt, de l'aveu même des méthodistes actuels,
utes les espèces qui composent la famille
s Perroquets ont entre elles des caractè-
s si peu différentiels, elles se confondent
r des nuances tellement insensibles, qu'il
t bien difficile d'établir des lignes de dé-
arcation solides. C'est surtout à MM. Vi-
rs et Horsfield que l'ornithologie doit d'être
ncombrée d'une foule de genres de nou-
lle création. « Ces genres, dit Desmarest
propos de ceux qu'ils ont essayé d'intro-
ire pour les Perroquets, ces genres ne
nt fondés la plupart que sur des différen-
s minutieuses, sans aucune valeur et sans
cun rapport évident avec le genre de vie
s animaux dont on les compose. Quel-
es-uns d'ailleurs n'ont de nouveau que
urs noms; car ils correspondent exacte-
ent à des groupes secondaires qu'avaient
ès-bien distingués, mais sans leur attri-
er plus d'importance qu'ils n'en méritaient,
isson, Buffon, Vieillot, Levaillant, Hluk,
et les naturalistes qui ont fait faire de vrais
progrès à cette partie de la science ornitho-
logique, sans la surcharger de dénomina-
tions nouvelles et inutiles. »

PETIT DUC. *Voy.* Scops.

PÉTREL (*Procellaria*, Linn.).—Oiseau de l'ordre des Palmipèdes, famille des Longi-pennes.

De tous les Oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les Pétrels sont les plus marins: du moins ils paraissent être les plus étrangers à la terre, les plus hardis à se porter au loin, à s'écarter et même à s'égarer sur le vaste océan; car ils se livrent avec autant de confiance que d'audace au mouvement des flots, à l'agitation des vents, et paraissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés, quelque avant qu'ils aient pénétré, soit du côté des pôles, soit dans les autres zones, ils ont trouvé ces Oiseaux, qui semblaient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux; partout il les ont vus se jouer avec sécurité, et même avec gaieté, sur cet élément terrible dans sa fureur, et devant lequel l'homme le plus intrépide est forcé de pâlir, comme si la Nature l'attendait là pour lui faire avouer combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs ne laissent pas d'être au-dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes, munis de pieds palmés, les Pétrels ajoutent à l'aisance et à la légèreté du vol, à la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes, et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau. C'est de cette marche sur l'eau que vient le nom de *Pétrel*: il est formé de *Peter* (Pierre), ou de *Petrill* (Pierrot, ou petit Pierre), que les matelots anglais ont imposé à ces Oiseaux en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre saint Pierre y marchait.

Les espèces de Pétrels sont nombreuses. Ils ont tous les ailes grandes et fortes; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol. Ils ont trois doigts unis par une membrane; les deux doigts latéraux portent un rebord à leur partie extérieure; le quatrième doigt n'est qu'un petit éperon qui sort immédiatement du talon, sans articulation ni phalange.

Le bec, comme celui de l'Albatros, est articulé et paraît formé de quatre pièces, dont deux, comme des morceaux surajoutés, forment les extrémités des mandibules; il y a de plus le long de la mandibule supérieure, près de la tête, deux petits tuyaux ou rouleaux couchés, dans lesquels sont percées les narines. Par sa conformation totale, ce bec semblerait être celui d'un Oiseau de proie; car il est épais, tranchant et crochu à son extrémité. Au reste, cette figure du bec n'est pas entièrement uniforme

dans tous les Pétrels; il y a même assez de différence pour qu'on puisse en tirer un caractère qui établit une division dans la famille de ces Oiseaux. En effet, dans plusieurs espèces, la seule pointe de la mandibule supérieure est recourbée en croc; la pointe de l'inférieure au contraire est creusée en gouttière et comme tronquée en manière de cuiller, et ces espèces sont celles des Pétrels simplement dits. Dans les autres, les pointes de chaque mandibule sont aiguës, recourbées, et font ensemble le crochet. Cette différence de caractère a été observée par M. Brisson, et il nous paraît qu'on ne doit pas la rejeter ou l'omettre, comme le veut M. Forster, et nous nous en servirons pour établir dans la famille des Pétrels la seconde division, sous laquelle nous rangerons les espèces que nous appellerons *Pétrels-Puffins*.

Tous ces Oiseaux, soit Pétrels, soit Puffins, paraissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées. Ils n'habitent la terre que dans ce temps, qui est assez court; et comme s'ils sentaient combien ce séjour leur est étranger, ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans des trous sous les rochers au bord de la mer. Ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable, que l'on prendrait le plus souvent pour le croassement d'un Reptile. Leur ponte n'est pas nombreuse. Ils nourrissent et engraissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déjà réduite en huile, des Poissons dont ils font leur principale nourriture. Mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces Oiseaux soient avertis, c'est que, quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli : ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur; et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers, à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

Nous nous bornerons à la description de quelques espèces, et nous parlerons d'abord du DAMIER OU PÉTREL BLANC ET NOIR.

Le Damier, ainsi que plusieurs autres Pétrels, est habitant-né des mers antarctiques; et si Dampier le regarde comme appartenant à la zone tempérée australe, c'est que ce voyageur ne pénétrait pas assez avant dans les mers froides de cette région pour y suivre le Damier; car il l'eût trouvé jusqu'aux plus hautes latitudes. Le capitaine Cook nous assure que ces Pétrels, ainsi que les Pétrels bleus, fréquentent chaque portion de l'Océan austral dans les latitudes les plus élevées. Les meilleurs observateurs conviennent même qu'il est très-rare d'en rencontrer avant d'avoir passé le tropique; et il paraît en effet par plusieurs relations que les premières plages où l'on commence à trouver ces Oiseaux en nombre sont dans les mers voisines du cap de Bonne-Espérance; on les rencontre aussi vers les côtes de l'Amérique à la latitude correspondante. L'amiral Anson les chercha inutilement à l'île de Juan-Fernandez; néanmoins il y remarqua plusieurs de leurs trous, et il jugea que les Chiens sauvages qui sont répandus dans cette île les en avaient chassés ou les avaient détruits : mais peut-être dans une autre saison y eût-il rencontré ces Oiseaux. Il a supposé que celle où il les chercha ne fut pas celle de la nichée; car, comme nous le disons, il paraît qu'ils n'habitent la terre que dans ce temps, et qu'ils passent leur vie en pleine mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est calme, et y séjournant même quand les flots sont émus; car on les voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes ouvertes, et se relever avec le vent.

D'après ces habitudes d'un mouvement presque continuel, leur sommeil ne peut qu'être fort interrompu : aussi les entend-on voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit; souvent on les voit se rassembler le soir sous la poupe, nageant avec aisance, s'approchant du navire avec un air familier, et faisant entendre en même temps leur voix aigre et enrouée, dont la finale a quelque chose du cri du Goëland.

Dans leur vol, ils effleurent la surface de l'eau, et y mouillent de temps en temps leurs pieds, qu'ils tiennent pendants. Il paraît qu'ils vivent du frai de Poisson qui flotte sur la mer : néanmoins on voit le Damier s'acharner, avec la foule des autres Oiseaux de mer, sur les cadavres des Baleines. Il le prend à l'hameçon avec un morceau de chair; quelquefois aussi il s'embarrasse les ailes dans les lignes qu'on laisse flotter à l'arrière du vaisseau. Lorsqu'il est pris, soit qu'on le mette à terre ou sur le pont du navire, il ne fait que sauter sans pouvoir marcher ni prendre son essor au vol; et il en est de même de la plupart de ces Oiseaux marins, qui sans cesse volent et nagent au large : ils ne savent pas marcher sur un terrain solide; et il leur est également impossible de s'élever pour reprendre leur vol : on remarque même que sur l'eau ils attendent, pour s'en séparer, l'instant où la lame et le vent les soulèvent et les lancent.

Quoique les Damiers paraissent ordinairement en troupes au milieu des vastes mers qu'ils habitent, et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés, on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué tient unis le mâle et la femelle : qu'à peine l'un se pose sur l'eau, que l'autre aussitôt vient l'y joindre; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin, si l'un des deux est tué, la troupe entière donne, à la vérité, des signes de regret en s'abattant et demeurant quelques instants autour du mort, mais que celui qui survit donne des marques évidentes de tendresse et de douleur : il becquète le corps de son compagnon, comme pour essayer de le ranimer, et il reste encore tristement et longtemps auprès du cadavre après que la troupe entière s'est éloignée.

Pétrel-Puffin. — Ces Oiseaux appartiennent à nos mers, et paraissent avoir leur ndez-vous aux îles *Sorlingues*, mais plus rticulièrement encore à l'îlot ou écueil la pointe sud de l'île de *Man*, appelé r les Anglais *the Calf of Man* : ils y arrient en foule au printemps, et commencent r faire la guerre aux Lapins, qui en sont s principaux habitants ; ils les chassent leurs trous pour s'y nicher. Leur ponte t de deux œufs, dont l'un, dit-on, reste dinairement infécond ; mais Willughby sure positivement qu'ils ne pondent qu'un uf œuf. Dès que le petit est éclos, la ère le quitte de grand matin pour ne reenir que le soir, et c'est pendant la nuit elle le nourrit, en le gorgeant par interlles de la substance du Poisson qu'elle èche tout le jour à la mer. L'aliment, à mi digéré dans son estomac, se convertit une sorte d'huile qu'elle donne à son tit. Cette nourriture le rend extrêmement us ; et dans ce temps quelques chasseurs nt cabaner sur la petite île, où ils font rande et facile capture de ces jeunes Oiaux en les prenant dans leurs terriers : ais ce gibier, pour devenir mangeable, besoin d'être mis dans le sel, afin de mpérer en partie le mauvais goût de sa raisse excessive. Willughby, dont nous nons d'emprunter ces faits, ajoute que, mme les chasseurs ont coutume de couper pied à chacun de ces Oiseaux pour faire la fin le compte total de leurs prises, le uple s'est persuadé là-dessus qu'ils naisent avec un seul pied.

Klein prétend que le nom de *Puffin* ou *upin* est formé d'après le cri de l'Oiseau. remarque que cette espèce a ses temps apparition et de disparition ; ce qui doit re en effet, pour des Oiseaux qui ne surissent guère sur aucune terre que pour le esoin d'y nicher, et qui du reste, se portent en mer, tantôt vers une plage et tantôt ers une autre, toujours à la suite des conues des petits Poissons voyageurs, ou es amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Au reste, quoique les observations que ous venons de rapporter aient toutes été aites dans la mer du Nord, il paraît que espèce de ce Pétrel-Puffin n'est pas uniquement attachée au climat de notre pôle, nais qu'elle est commune à toutes les mers ; ar on peut la reconnaître dans le *Friseur l'eau* (Shear-Water) *de la Jamaïque* de Brown, dans l'*Artena* d'Aldrovande ; en sorte u'il paraît fréquenter également les différentes plages de l'Océan, et même se porter ur la Méditerranée, et jusqu'au golfe Adriatique et aux îles *Tremiti*, autrefois nommées *les de Diomède*. Tout ce qu'Aldrovande dit ant sur la figure que sur les habitudes naturelles de son *Artenna* convient à notre Pétrel-Puffin. Il assure que le cri de ces Oiseaux ressemble, à s'y tromper, aux vagissements d'un enfant nouveau-né. Enfin il croit les reconnaître pour ces Oiseaux de Diomède, fameux dans l'antiquité par une fable touchante : c'étaient des Grecs qui, avec leur vaillant chef, poursuivis par la colère des dieux, s'étaient trouvés sur ces îles métamorphosés en Oiseaux, et qui, gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouraient au rivage lorsque les Grecs venaient y débarquer, et semblaient par des accents plaintifs vouloir exprimer leurs regrets.

Pétrel Oiseau de tempête. — Quoique ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les Pétrels, c'est à celui-ci qu'il paraît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce Pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur : il n'est pas plus gros qu'un Pinson, et c'est de là que vient le nom de *Storm-finch* (272) que lui donne Catesby. C'est le plus petit de tous les Oiseaux Palmipèdes, et on peut être surpris qu'un aussi petit Oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre. Il semble, à la vérité, conserver dans son audace le sentiment de sa faiblesse ; car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine : il semble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct, quoique nuls pour nos sens, et ses mouvements et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs.

Lorsqu'en effet on voit, dans un temps calme, arriver une troupe de ces petits Pétrels à l'arrière du vaisseau, voler en même temps dans le sillage, et paraître chercher un abri sous la poupe, les matelots se hâtent de serrer les manœuvres et se préparent à l'orage, qui ne manque pas de se former quelques heures après. Ainsi l'apparition de ces Oiseaux en mer est à la fois un signe d'alarme et de salut, et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la Nature les a envoyés sur toutes les mers ; car l'espèce de cet Oiseau de tempête paraît être universellement répandue. « On la trouve, dit M. Forster, également dans les mers du Nord et dans celles du Sud, et presque sous toutes les latitudes. » Plusieurs marins nous ont assuré avoir rencontré ces Oiseaux dans toutes les routes de leurs navigations. Ils n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre, et même ils ont échappé longtemps à la recherche des observateurs, parce que, lorsqu'on parvient à les tuer, on les perd presque toujours dans les flots du sillage, au milieu duquel leur petit corps est englouti.

Cet Oiseau de tempête vole avec une singulière vitesse, au moyen de ses longues ailes, qui sont assez semblables à celles de l'Hirondelle, et il sait trouver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des vagues bondissantes ; on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entre elles deux hautes lames de la mer agitée, et s'y tenir quelques instants,

(272) Pinsón de tempête.

quoique la lame y roule avec une extrême rapidité. Dans ces sillons mobiles de flots, il court comme l'Alouette dans les sillons des champs; et ce n'est pas par le vol qu'il se soutient et se meut, mais par une course, dans laquelle, balancé sur ses ailes, il effleure et frappe de ses pieds avec une extrême vitesse la surface de l'eau.

PHAETON. *Voy.* PAILLE-EN-QUEUE.

PHALCOBENE (*Φάλχων*, Faucon, *βαίνω*, je marche, *Faucon-Marcheur*), Oiseau de la famille des Vautours, qui habite les terrains arides du sommet des Andes. — Nous emprunterons à M. d'Orbigny la description qu'il a donnée du PHALC. MONTAGNARD.

Cette espèce, par une antinomie assez remarquable dans la distribution géographique des Oiseaux, se montre où disparaît le *Polyborus vulgaris;* aussi n'avons-nous jamais rencontré ensemble ce dernier et notre Phalcobène; et, s'ils se réunissent, c'est seulement aux confins de leurs zones respectives d'habitation. M. d'Orbigny l'a vu pour la première fois en gravissant les contre-forts occidentaux de la chaîne des Andes, sur le chemin de Tacna, du Pérou, à la Paz (Bolivia). Il l'a vu encore sur le plateau particulier des Andes, et notamment sur le grand plateau des Cordillères, qui conserve une élévation de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A sa descente sur le versant est de la Cordillère orientale, elle disparut entièrement, et il ne la retrouva ensuite que sur le sommet de la chaîne orientale, à Cochabamba, sur la chaîne de Potosi, et sur tous les points qui correspondent à la zone (de 11,000 pieds), ou dans toute la zone élevée que les habitants du Pérou nomment *puna*. Ce voyageur conclut de ces faits que cette espèce habite du 12e au 20e degré de latitude sud, seulement sur les montagnes de sa troisième zone. Elle descend cependant quelquefois jusque près de la mer, sur la côte du Pérou, mais ce n'est que pour peu de temps, et peut-être afin d'y chercher momentanément une nourriture qui lui manque dans son séjour habituel. Peut-être aussi la nature du sol l'y attire-t-elle, car elle y trouve les terrains arides qui lui sont propres. Au contraire, elle ne descend jamais sur le versant oriental des Andes, où une végétation active et une chaleur humide ne conviennent pas, à ce qu'il paraît, à son genre de vie. Elle aime les terrains secs et dépourvus de grands végétaux, qui lui seraient inutiles, car il semble prouvé qu'elle ne se perche pas sur les branches : au moins ne l'a-t-on jamais vue ailleurs qu'à terre ou perchée soit sur les pics, soit sur les points culminants des rochers. Elle s'élève très-haut sur les montagnes, où l'on peut la voir le plus souvent à terre, ou planer par intervalle comme les Caracaras. Elle s'élève ainsi de rochers en rochers jusqu'au niveau des neiges, mais très-rarement, parce que ses habitudes et son genre de vie lui rendent nécessaire le voisinage de l'homme; aussi n'est-elle sédentaire qu'aux lieux où l'homme lui-même est fixé. Si donc elle le suit quelquefois dans ses voyages, c'est seulement parce qu'elle espère profiter des restes de son repas. M. d'Orbigny ne croit pas qu'elle passe à l'est de Cochabamba, à cause des bois qui commencent promptement à couvrir les ravins, et de l'abaissement graduel des montagnes.

Les Phalcobènes montagnards ne se réunissent jamais en troupes, comme les Caracaras ordinaires, lorsqu'il se présente une proie à exploiter en commun. Ils sont sédentaires dans les mêmes lieux, parcourant le plus souvent à deux la campagne, et se partageant, mais non pas toujours sans querelles, le butin qu'ils rencontrent ensemble. Il est rare d'en voir plus de trois ou quatre réunis; mais alors même leur caractère querelleur les porte à jeter des cris désagréables en se poursuivant mutuellement pour se ravir leur proie. Ils ne se mêlent jamais aux Cathartes ni aux Condors pour partager avec eux une pâture, attendant le plus souvent sur les pics voisins que leur tour soit venu de prendre part au repas. Quoique répandus sur une surface de terrain immense, ils sont peu communs, et sans doute les moins nombreux de tous les Caracarides. Il est arrivé souvent à M. d'Orbigny de n'en voir aucun pendant toute la journée; mais à peine était-il arrêté dans un ravin ou sur les coteaux des Andes afin d'y passer la nuit, qu'il en voyait paraître deux ou trois sur le haut des montagnes voisines. Ils restaient en sentinelle jusqu'au lendemain, et le lendemain, à peine le voyageur était-il à quelques centaines de pas de sa halte de la veille, qu'ils y descendaient au plus tôt et cherchaient avec empressement à terre, en se promenant avec gravité, les restes de son repas. On a remarqué que chaque groupe de cabanes d'Indiens pasteurs du sommet des Andes a une couple de cet Oiseau vivant aux dépens des habitants ou des troupeaux; car, également aux aguets des Lamas femelles qui mettent bas, on les voit en disputer le placenta au fidèle Chien de berger, et causer la mort des petits en les déchirant par le cordon ombilical à la manière du Condor et des Cathartes, mais avec une extrême facilité, en raison de la force de leur bec. Quoique peu craintifs, ils sont défiants comme tous les Oiseaux de proie, et ne se laissent pas approcher aussi volontiers que les Caracaras ordinaires; ce qui vient sans doute de ce que les bergers des Andes ne cessent de leur donner la chasse à coups de pierres au moyen de la fronde, leur arme habituelle, dont ils se servent assez adroitement.

Le vol du Phalcobène montagnard est celui de tout celui de la famille des Caracarides, et en particulier celui du *Polyborus vulgaris* quoique plus aisé et plus prolongé. Ses ailes aussi déploient dans cet exercice un cara long; il y est agile, rapide et léger à la fois. Il ne saute pas à la manière des Faucons. est de tous les Caracarides le plus essentiellement marcheur; il marche réellemen

un pas grave et mesuré, comme les Coqs, nant le corps horizontal et non pas in- iné, ainsi qu'on représente toujours les seaux de proie. Il ne se pose que sur les chers lorsqu'il est au repos, au lieu de se rcher sur les arbres, comme les autres racarides; aussi ses ongles sont-ils tout és, et le voit-on toujours à terre. Sa vue t aussi perçante que celle des autres pèces, et son cri, quoique très-fort et s-désagréable, est tout à fait différent de lui du *Polyborus vulgaris*. On ne le voit nais, comme ce dernier, replier sa tête r le dos pour faire entendre ce chant d'a- our qu'exprime le mot *caracara*.

M. d'Orbigny n'a jamais vu cette espèce asser aux animaux vivants. Il serait ce- ndant possible qu'elle chassât les Cobayes, i couvrent en grand nombre tout le pla- u des Andes. Elle vit ordinairement des stes d'animaux morts rejetés des maisons s Indiens ou par les voyageurs, et l'on as- re qu'elle ne dédaigne pas les excréments. oi qu'il en soit, il est certain qu'elle ne asse pas aux Oiseaux, et même que ces rniers la regardent sans crainte. Elle ne ursuit pas non plus les jeunes Poulets, mme le Caracara ordinaire, et se montre cela moins carnassière. Son nid est noré. Elle s'accouple au mois de novem- e. Les Indiens disent qu'elle couve dans anfractuosités des rochers abruptes, ce e l'on peut croire sans peine; car elle ait aimer les rochers, vivant toujours s leurs parties les plus déchirées.

Les Indiens Aymaras et Quichuas des des nomment cet Oiseau quand il est ulte *Allcamari*, et *Suamari* quand il est ne. Les Espagnols le nomment *Dominico* ominicain), à cause des couleurs noire et nche de son plumage.

PHASCOLARETOS. *Voy.* KOALAS.

PHASIANUS. *Voy.* FAISAN.

PHATAGIN. *Voy.* PANGOLIN.

PHOENICOPTERUS. *Voy.* FLAMANT.

PHOENIX. *Voy.* PARADIS.

PHONYGAME, Lesson, genre d'Oiseaux artenant exclusivement aux profondes êts de la Nouvelle-Guinée. — Nous cite- ns le PHON. KÉRAUDREN, remarquable par sa auté, sa rareté et par une particularité d'orga- ation que nous allons décrire. La trachée- ère de cet Oiseau mérite un examen particu- r. Ce tube, cartilagineux, arrondi, composé n très-grand nombre de petits cylindres nis par une membrane ou plutôt par une lique extérieure mince et diaphane, a de gueur totale et en ligne droite dix-sept ces et demi, et de cent dix à cent vingt eaux cartilagineux. En partant des pou- ns, il se dirige en avant jusqu'au sternum le bord antérieur duquel il se courbe r descendre extérieurement et en arrière l'abdomen, en dessus des muscles qui ment cette capacité, et sous les téguments qui constituent la peau. Là, la trachée-artère se contourne, remonte l'espace d'un pouce, se recourbe aussitôt en simulant une petite anse, et le tube accolé à la portion précédente redescend, et forme en se contournant de nouveau un cercle entier qui vient ainsi s'unir au bord externe du premier cercle, en constituant sur les parties molles de l'abdomen un plateau ovalaire et épais, composé de trois tours de la trachée et réunis par des portions membraneuses. Le tube aérien continue de remonter sur le sternum, le long du cou, en s'unissant, comme à l'ordinaire, aux branches de l'os hyoïde et à la base de la langue (273).

La conformation de cet organe, dont nous connaissons peu d'analogues chez les Oiseaux, si nous en exceptons quelque chose de semblable chez le Cygne et chez le Hocco, permet au Phonygame de jouir de la prérogative de moduler des sons comme avec un cor; aussi cet Oiseau est-il doué d'un chant essentiellement musical. Les sons que pousse dans les profondeurs des forêts de la Nouvelle-Guinée le Phonygame Kéraudren ne permettent point de le confondre avec une autre espèce d'Oiseaux; ils sont clairs, distincts et sonores, et passent successivement par presque tous les tons de la gamme; aussi nos marins lui donnèrent-ils le nom d'*Oiseau Siffleur*. « Défiant et rare, nous ne pûmes, dit Lesson, nous procurer que deux individus de cette espèce, dans les grands arbres qui avoisinaient le havre de Dorey, où nous étions mouillés. L'un d'eux fut tué par M. Bérard, lieutenant de vaisseau. Les Papous de Dorey le nomment *Mansinème* et ceux de Rony *Issape*. »

PHOQUE (*Phoca*, Lin.), genre de Mammifères de l'ordre des Carnivores amphibies. — Pieds extrêmement courts, plats, enveloppés par la peau, palmés en forme de nageoires, ne pouvant leur servir qu'à ramper péniblement sur la terre, mais très-propres à nager.

La Nature n'a pas placé des animaux seulement au sein des forêts, dans les steppes de l'Asie, les savanes et les pampas de l'Amérique, les déserts brûlants de l'Afrique et les riantes campagnes de l'Europe, nous en trouvons jusqu'au milieu des écueils et des récifs qui bordent toutes les mers, jusque sur les glaces éternelles des pôles. C'est ainsi que nous voyons les Phoques se jouer à travers les tempêtes, sur les vagues irritées, passer la plus grande partie de leur vie dans les eaux, s'y nourrir de Poissons, de Crustacés et de Coquillages, qu'ils pêchent avec beaucoup d'adresse, et ne venir à terre, où ils ne peuvent se traîner qu'en rampant, que pour allaiter leurs petits ou dormir au soleil. Leur corps, allongé, cylindrique, diminuant progressivement de grosseur depuis la poitrine jusqu'à la queue; leur colonne vertébrale très-mobile; leurs mus-

(273) Une telle organisation doit sans contredit re singulièrement à l'incubation. Chez cet Oi- u se pratiquerait-elle, comme chez le Coucou, par l'envahissement de nids étrangers, ou bien la femelle, seule chargée de cette importante fonction, aurait-elle son larynx moins compliqué?

cles puissants ; leur bassin étroit ; leurs poils ras et serrés contre la peau, en un mot toute leur organisation en fait les meilleurs nageurs qu'il y ait parmi les Mammifères, si l'on en excepte les Cétacés. La nature leur a donné une conformation particulière qui leur permet de respirer à d'assez longs intervalles, et par conséquent de rester longtemps sous l'eau, quoiqu'ils n'aient pas le trou de botal bouché, comme l'ont prétendu quelques naturalistes, et particulièrement Buffon. Leurs narines offrent aussi une particularité remarquable : elles sont munies d'une sorte de petite valvule que l'animal ouvre et ferme à volonté, et qui empêche l'eau de leur entrer dans le nez lorsqu'ils plongent. Un fait extrêmement singulier, mais notoire, est que ces animaux ont l'habitude constante, lorsqu'ils vont à l'eau, de se lester comme on fait d'un vaisseau, en avalant des cailloux qu'ils vomissent en revenant au rivage. Certaines espèces recherchent les plages sablonneuses et abritées, d'autres les rocs battus par la mer, d'autres enfin les touffes d'herbes épaisses des rivages. Ils ne se nourrissent pas exclusivement de Poissons, car, lorsqu'ils peuvent saisir quelque Oiseau aquatique, un Albatros, une Mouette, ils n'en manquent guère l'occasion. Pendant leur séjour à terre ils ne mangent pas, aussi maigrissent-ils beaucoup. Même en captivité, pour dévorer la nourriture qu'on leur jette, ils la plongent dans l'eau ; ils ne se déterminent à manger à sec que lorsqu'ils y ont été habitués dès leur première jeunesse, ou qu'ils y sont poussés par une faim extrême.

Quand les Phoques veulent sortir de la mer, ils choisissent une roche plate, qui s'avance dans l'eau en une pente douce par laquelle ils grimpent, et qui se termine de l'autre par un bord à pic, d'où ils se précipitent dans les ondes à la moindre apparence de danger. Pour ramper, ils s'accrochent avec les mains ou les dents à toutes les aspérités qu'ils peuvent saisir, puis ils tirent leur corps en avant en le courbant en voûte ; alors ils s'en servent comme d'un ressort pour rejeter la tête et la poitrine en avant, et ils recommencent à s'accrocher pour répéter la même opération à chaque pas. Néanmoins, malgré ce pénible exercice, ils ne laissent pas que de ramper assez vite, même en montant des pentes fort roides. Le rocher sur lequel un Phoque a l'habitude de se reposer avec sa famille est sa propriété relativement aux autres animaux de son espèce. Quoiqu'ils vivent en grands troupeaux dans la mer, qu'ils se protègent, se défendent, s'aiment les uns les autres, une fois sur la terre, ils se regardent comme dans un domicile sacré où nul camarade n'a le droit de venir troubler la tranquillité domestique. Si l'un d'eux s'approche pour visiter les pénates de ses voisins, il s'ensuit toujours un combat terrible, qui ne finit qu'à la mort du propriétaire du rocher, ou à la retraite forcée de l'indiscret. Ordinairement, c'est la jalousie qui occasionne ces combats ; mais il semble qu'il y ait aussi une sorte d'instinct de la propriété. Ils ne s'emparent jamais d'un espace plus grand qu'il n'est rigoureusement nécessaire pour leur famille, et ils souffrent volontiers des voisins, pourvu qu'ils s'établissent au moins à cinquante pas de distance. Il y a plus : quand la nécessité l'ordonne, trois ou quatre familles se partagent une caverne, une roche, ou même un glaçon, mais chacun vit à la place qui lui est échue en partage, sans jamais se mêler aux individus d'une autre famille.

Les Phoques sont polygames, et il est rare qu'un mâle n'ait pas trois ou quatre femelles. Il a pour elles beaucoup d'affection, les défend avec courage contre toute attaque. Il s'accouple au mois d'avril, sur la glace, sur la terre, ou même dans l'eau quand la mer est calme. C'est surtout pendant que ses femelles sont pleines, et quand elles mettent bas, qu'il redouble de soins et se tendresse pour elles. Il les conduit sur terre, leur choisit, à cinquante pas du rivage, une place commode et tapissée de mousses aquatiques, pour y allaiter leurs petits. Dès que la femelle a mis bas, elle cesse d'aller à la mer, pour ne pas abandonner son enfant un seul instant ; mais cette privation n'est pas de longue durée, car après douze à quinze jours il est en état de se traîner tant bien que mal, et elle le conduit à l'eau. De quoi vit-elle pendant qu'elle est à terre ? Voilà une question que n'ont pu résoudre les naturalistes, faute d'observations suffisantes. Peut-être que le mâle va pêcher pour elle et lui apporte sa nourriture. Ce qui me le ferait croire, c'est que beaucoup d'animaux moins intelligents agissent ainsi. Quand le petit est arrivé à la mer, la femelle lui apprend à nager, après quoi elle le laisse se mêler, pour jouer, au troupeau des autres Phoques, mais sans pour cela cesser de le surveiller. Lorsqu'elle prend fantaisie de regagner la terre pour l'allaiter, elle pousse un cri ayant, dans le Phoque ordinaire, un peu d'analogie avec l'aboiement d'un Chien, et aussitôt le petit s'empresse d'accourir à la voix, qu'il reconnaît fort bien. Elle l'allaite pendant cinq ou six mois, le soigne pendant fort longtemps ; mais aussitôt qu'il est assez fort pour subvenir lui-même à ses besoins, le mâle le chasse et le force d'aller s'établir ailleurs.

C'est pendant la tempête, lorsque des éclairs sillonnent un ciel ténébreux, que le tonnerre gronde, et que la pluie tombe à flots, que les Phoques aiment à sortir de la mer pour aller prendre leurs ébats. Au contraire, quand le ciel est beau et que les rayons du soleil échauffent la terre, ils semblent ne vivre que pour dormir, et d'un sommeil si profond, qu'il est fort aisé, quand on les surprend en cet état, de les approcher pour les assommer avec des perches ou les tuer à coups de lance. A chaque blessure qu'ils reçoivent, le sang jaillit avec une grande abondance, les mailles du tissu cellulaire graisseux étant très-fournies de veines ; cependant ces blessures,

i paraissent si dangereuses, compromet-
ot rarement la vie de l'animal, à moins
elles ne soient très-profondes ; pour le
er, il faut atteindre un viscère principal
le frapper sur la face avec un pesant bâ-
n. Mais on ne l'approche pas toujours fa-
ement, parce que, lorsque la famille dort,
y en a toujours un qui veille et qui fait
ntinelle pour réveiller les autres s'il voit
entend quelque chose d'inquiétant. On
t obligé de lutter pour ainsi dire corps à
rps avec eux et de les assommer, car un
up de fusil, quelle que soit la partie où
balle les aurait frappés, ne les empêche-
it pas de regagner la mer, tellement ils
t la vie dure. Quand ils se voient assail-
, ils se défendent avec courage ; mais,
algré leur gueule terrible, cette lutte est
s danger, parce qu'ils ne peuvent se mou-
ir assez lestement pour ôter le temps au
sseur de se dérober à leur atteinte. Faute
pouvoir faire autrement, ils se jettent
les armes dont on les frappe, et les bri-
nt entre leurs redoutables dents. Entre
muscles et la peau les Phoques ont une
aisse couche de graisse, dont on tire une
ande quantité d'huile qui s'emploie aux
èmes usages que celle de Baleine, et qui
sur elle l'avantage de n'avoir pas d'odeur.
elques espèces de cette famille ont une
rrure plus ou moins grossière, dont néan-
oins on fait des habits chez les peuples du
rd. Les Américains emploient les peaux les
s grossières à un usage singulier : ils en
ment hermétiquement toutes les ouver-
res et les gonflent d'air comme des ves-
es ; ils en réunissent une demi-douzaine,
us ou moins, les fixent au moyen de cor-
s, placent dessus des joncs ou de la paille
forment ainsi de très-légères embarcations
r lesquelles ils osent entreprendre de longs
yages sur leurs grands fleuves et leurs
menses lacs. Avec ces peaux, les Kamt-
adales font des baïdars, sorte de pirogues ;
font aussi de la chandelle avec la graisse,
i en même temps est une friandise pour
ux. La chair fraîche de ces animaux est
ur nourriture ordinaire, quoiqu'elle soit
ès-coriace et qu'elle ait une odeur forte et
ésagréable ; ils en font sécher au soleil, ou
s la fument, pour leur provision d'hiver.
es Anglais et les Américains de l'Union
nt les seuls peuples, je crois, qui fassent
grand, et sous le rapport commercial, la
asse des Phoques. Ils entretiennent cha-
e année plus de soixante navires de deux
nt cinquante à trois cent tonneaux au
oins, uniquement équipés pour cet objet.

Pris jeune, le Phoque se prive parfaite-
ent et s'attache à son maître, pour lequel
éprouve une affection aussi vive que celle
u Chien. De même que ce dernier, il reconnaît sa voix, lui obéit, le caresse, et acquiert facilement la même éducation en tout ce que son organisation informe lui permet. On en a vu auxquels des matelots avaient appris à faire différents tours, et qui les exécutaient au commandement avec assez d'adresse et beaucoup de bonne volonté.

A une grande douceur de caractère le Phoque joint une intelligence égale à celle du Chien. Aussi est-il remarquable que de tous les animaux il est celui qui a le cerveau le plus développé proportionnellement à la masse de son corps. Il est affectueux, bon, patient ; mais il ne faut pas que l'on abuse de ces qualités en le maltraitant mal à propos, car alors il tombe dans le désespoir, et il devient dangereux. Pour le conserver longtemps et en bonne santé, il est indispensable de le tenir, pendant la plus grande partie du jour, et surtout lors de ses repas, dans une sorte de cuvier ou de grand vase à demi rempli d'eau ; la nuit on le fait coucher sur la paille. Ainsi traité, et nourri avec du Poisson, on peut le garder vivant pendant plusieurs années. Mais s'il a déjà quitté sa mère depuis quelque temps quand on le prend, le chagrin de l'esclavage s'empare de lui, il est triste, boudeur, refuse de manger, et ne tarde pas à mourir.

Les Phoques manquent généralement d'oreilles externes ; leur corps est entièrement couvert d'un poil doux, soyeux et lustré chez les uns, grossier, rude et hérissé dans d'autres. Leurs pieds, larges et membraneux, ont cinq doigts, et les pattes postérieures sont soudées longitudinalement à la queue, ce qui leur donne absolument la forme échancrée d'une queue de Poisson. En nageant, ils lèvent au-dessus de l'eau leur tête arrondie, portant de grands yeux vifs et pleins de douceur ; leurs épaules arrondies paraissent aussi à la surface, de manière que, vus à une certaine distance, on a fort bien pu les prendre pour des figures humaines, et de là sans aucun doute les anciens ont tiré leur fable des Sirènes. Ce qui donne de la vraisemblance à cette conjecture, c'est que, même dans des temps peu reculés, au XVI^e^ siècle, par exemple, Rondelet, le meilleur naturaliste de l'époque, voyait encore dans le *Phoca cristata* un moine ou un évêque marin. « De notre temps, dit-il, en Nortuege (Norwége), on a pris un monstre de mer, apres une grande tourmente, lequel tous ceulx qui le virent incontinent luy donnerent le nom de moyne, car il avait la face d'homme, mais rustique et mi-gratieux, la teste rase et lize ; sur les espaules, comme un capuchon de moyne, deux longs ailerons au lieu de bras ; le bout du corps finissant en une queue large. Entre les bestes marines, Pline fait mention de l'homme marin et du Triton comme choses non feinctes. Pausanias aussy fait mention du Triton. J'ai veu un pourtraict d'un autre monstre marin à Rome, où il avoit esté envoyé avec lettres par lesquelles on assuroit pour certain que, l'an 1531 on avoit veu ce monstre en habit d'évesque, comme il est pourtraict, pris en Pologne et porté au roy dudict pays, faisant certains signes pour monstrer qu'il avoit grand désir de retourner en la mer, où estant amené il se jeta incontinent dedans. »

Terminons en donnant une idée de la manière dont les Anglo-Américains font la pêche des Phoques, et pour cela nous ne

se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel. » Certes, rien n'égale la magie du style qui peint avec un si rare coloris la beauté des Oiseaux-Mouches, et cependant il ne faudrait point prendre à la lettre une telle description, car elle est entachée de plus d'une erreur, comme on pourra s'en assurer dans le cours de ces considérations sommaires.

Nulle part les espèces d'Oiseaux-Mouches ne sont plus nombreuses, ne sont plus multipliées que dans les vastes forêts du Brésil et de la Guyane. Dans ces immenses solitudes, où la Nature étale à profusion un luxe imposant et majestueux; là où des fleuves roulent leurs ondes dans d'immenses bassins ou d'épaisses vapeurs pompées par les rayons d'un soleil brûlant et rapproché fertilisent, fécondent et font éclore une profusion de germes, là où s'épanouissent sans cesse de nouvelles fleurs où les arbres ne perdent jamais leur feuillage, vivent ces Oiseaux délicats, à l'abri des ennemis sans nombre qui menacent leur existence, et qu'ils n'évitent que par la prestesse de leurs brusques mouvements. Dans ces forêts, filles des siècles, apparaissent çà et là des clairières. Ce sont les endroits que les Oiseaux-Mouches affectionnent, et où ils se rendent de préférence pour butiner. Si cependant sur le flanc d'un morne s'élève un grand arbre d'érythrine, d'eugenia, ou si des orangers couverts de fleurs croissent aux alentours des cabanes, alors, attirés par leurs corolles, ils font de ces arbres leur rendez-vous, voltigent ou se reposent à peine quelques secondes sur les plus grosses branches, ou le plus souvent se balancent et semblent immobiles devant ces fleurs. Rien ne porte plus d'étonnement dans l'âme du voyageur qui foule pour la première fois et dans l'âge des émotions le sol des Amériques que ces scènes pittoresques et neuves qui s'offrent ainsi à ses regards. En pénétrant dans les forêts du Brésil ou de la Guyane, on est émerveillé des proportions gigantesques des arbres chargés de fleurs et de fruits, supportant sur leurs rameaux des plantes étrangères, qui forment, comme les jardins de Babylone, des parterres aériens. La variété de ces végétaux a les plus grands charmes, et les beaux dessins du comte de Clarac et de M. Ruggendas peuvent à peine en donner une idée complète. Les moindres buissons sont formés de lantana, de mélastoines; des bignonia serpentent ou s'enlacent sur les troncs des arbres, grimpent jusqu'à leur cime, retombent, se relèvent, pour former dans les ravins, sur les fondrières, des arches de verdures et de fleurs, ses berceaux aussi élégants que variés. A ce mélange ou à cet heureux assemblage de la nature végétale, aux épidendres parasites, aux larges héliconia, aux bolets d'un rouge fulgide, ajoutez les Tangaras de toute couleur, des Guits-Guits azurés, des Oiseaux-Mouches resplendissants, et vous aurez encore une idée bien imparfaite de la rare beauté de ces sites lointains.

Parmi les morceaux littéraires qui sont relatifs aux Oiseaux-Mouches du Brésil, nous citerons de préférence un extrait emprunté à M. Ferdinand Denis. Il est tiré de ses *Scènes de la Nature entre les tropiques*. « Le Papillon, chez les Grecs, était, dit ce jeune voyageur, l'emblème de l'âme; on ne sera donc point surpris de voir que le plus léger et le plus charmant des Oiseaux ait renouvelé la même croyance chez un des peuples brésiliens (240). Combien de fois n'ai-je point admiré les gracieux Oiseaux-Mouches sur les aigrettes blanches des jemrosa. S'ils passent d'un arbre à l'autre, le regard a moins de rapidité. »

Les noms que reçurent les Oiseaux-Mouches dans leur patrie, et de la part des Indiens et de celle des Européens transplantés dans le nouveau monde, varient sans doute suivant le génie de chaque peuple; mais partout ils sont l'expression mnémonique de leurs qualités, de leurs habitudes, ou de leurs attributs. Les *Indiens*, ou ces tribus nomades qui vivent dans les profondeurs des forêts que nous décorons du nom de sauvages; ces hommes livrés toute leur vie aux observations instinctives, dont les idées de poésie sont les images des objets qui frappent leurs yeux, ont adopté des noms qui signifient le plus souvent et par métaphores, *rayons du soleil*, *cheveux de l'astre du jour*, *Oiseaux*, *murmures*, et telle est la valeur des termes suivants : *Ourissia* (Niéremberg); *Huitzitzil* (Ximenez); *Tzitztolotl* (Hernandez); *Guaimrembi*, écrit parfois *Guonambuah* ou *Guanimibique*, au Brésil (Margrave et Thevet); *Quinti* ou *Quintiut*, au Pérou (Garcilasso et de Laët); *Quindé*, au Paraguay; *Visicilin* (Gomara); *Pigda* au Chili (Molina); et *Courbéri* chez les Garipous de la Guyane (Sonnini).

Les Espagnols s'accordaient à leur donner le nom de *Tominos* par rapport à leur extrême petitesse et à leur peu de pesanteur; car le tomine vaut au plus douze grains, le nom de *tominos* répond assez volontiers à celui d'Oiseau-Mouche adopté par les Français; car tous les deux expriment une comparaison. Cependant ces dénominations sont loin d'être justes, surtout aujourd'hui que l'on connaît des espèces de grande taille; et rien n'est absurde peut-être comme de dire Oiseau-Mouche géant en parlant d'une nouvelle et grande espèce dont la figure a été publiée par Vieillot pour la première fois. Or, ce nom hybride d'Oiseau-Mouche doit également disparaître du langage; car non-seulement il emporte avec lui une idée fausse, mais encore il ne peut être guère compris des étrangers. Les créoles des An-

(240) M. de Humboldt (*Monuments des peuples de l'Amérique*) rapporte, en parlant de la religion des Mexicains, que l'épouse du dieu de la guerre, nommée *Toyamiqui*, conduisait les âmes des guerriers morts pour la défense des dieux dans la maison du Soleil, et qu'elle les transformait en Colibris.

tilles et de Cayenne donnent indifféremment à ces Oiseaux les épithètes de *Murmures*, de *Bourdons* ou de *Froufrous*, et ces expressions rendent en effet assez bien leurs habitudes, et se trouvent traduire la désignation que les Anglais leur ont appliquée de *Humming-Birds*, ou Oiseaux bourdonnants. Quant au nom d'Oiseau musqué qu'on lit quelque part, il provient de ce qu'Oviédo a nommé dans son *Histoire de l'Amérique* un Oiseau-Mouche *Passer mosquitum*, ou Oiseau des Mosquites (tribus d'Indiens entre le Brésil et la Guyane), ce qu'on a traduit par erreur en *Passer moscatus*, Oiseau sentant le musc. Brisson, auteur français très-connu, et qui publia en 1760 une *Histoire systématique des Oiseaux*, leur donna le nom de *Mellisuga*, ou suce-fleurs, et les distingua des Colibris, qui reçurent une autre dénomination générique. Un peu plus tard, le grand Linné, que des critiques acerbes avaient fortement indisposé contre les auteurs français, affecta de ne point adopter leurs travaux, et ne voulut point souscrire aux vues de Brisson, ou plutôt il les adopta fréquemment sans en citer l'auteur, et proposa plus d'un de ses genres, en se bornant à en changer le nom. Le prince des naturalistes (car jamais homme ne mérita plus ce titre que Linné, malgré les erreurs qu'on peut lui reprocher, et qui ressemblent à ces légers nuages apparaissant sur un ciel d'azur), Linné réunit les Oiseaux-Mouches et les Colibris, et leur donna, sans qu'on sache trop pourquoi, le nom de *Trochilus*, nom que portait chez les Grecs un petit Oiseau qu'on a cru être notre Roitelet, mais que le savant Geoffroy Saint-Hilaire a prouvé à peu près être le petit Pluvier à collier des rivages du Nil. Certes, aucun nom ne serait plus convenable pour désigner les Oiseaux-Mouches que celui de Suce-Fleurs, qui serait la traduction littérale du mot *Chupaflores* consacré par les Portugais établis au Brésil; mais les auteurs systématiques postérieurs à Brisson l'ont transporté à des Cinnyris ou Souï-Mangas des Indes orientales et d'Afrique, et à des Philédons de la Nouvelle-Hollande; de sorte qu'on ne pourrait, sans craindre de commettre des erreurs, se servir d'une expression appliquée ainsi maladroitement à plusieurs Oiseaux différents. Voulant parer à cet inconvénient, Lacépède, si connu comme le continuateur des travaux de Buffon, leur donna, dans son Tableau publié en 1799, le nom d'Orthorynque (*Orthorynchus*), qui signifie *bec droit*; mais, outre que ce nom est trop long et trop peu en harmonie avec les êtres qu'il doit rappeler à la mémoire, il a aussi le grave inconvénient d'être beaucoup plus convenable pour désigner un grand nombre d'autres Oiseaux.

Les Oiseaux-Mouches se ressemblaient naguère par la plus grande similitude dans leurs formes corporelles et dans la richesse de leur parure. De nouvelles espèces, connues dans ces derniers temps, s'éloignent toutefois des caractères généraux que présentent la plupart d'entre elles; et c'est ainsi que le Patagon diffère des autres Oiseaux-Mouches par sa grande taille, et par une livrée sombre, brunâtre et sans éclat. Remarquables par leur bec, long, cylindrique, effilé en deux pointes légèrement aigues et renflées vers l'extrémité, ces Oiseaux en miniature se distinguent en outre de tous les autres volatiles par leurs très-petites jambes, que terminent trois doigts dirigés en avant, et un pouce déjeté en arrière, tous munis de très-petits ongles. Ces doigts sont d'une extrême délicatesse, et ne seraient point propres à les soutenir pendant longtemps sur les branches : aussi leur peu de développement annonce-t-il que leurs habitudes ont été modifiées par cette organisation, et que celles-ci doivent être tout aériennes; car leur vie active les emporte constamment voletant sur les buissons, favorisés qu'ils sont dans ces fonctions par des muscles pectoraux puissants, et par la forme longue, développée et acuminée des ailes. De tous les Oiseaux les Hirondelles et les Martinets sont sans contredit les plus fins voiliers; et sous ce nom de voiliers nous entendons des êtres qui n'ont presque point besoin de repos dans le jour. Or, leurs ailes sont étroites, composées de pennes robustes et serrées, absolument analogues par la forme à celles des Oiseaux-Mouches, mais taillées sur un plus grand modèle. On remarque aussi une disposition analogue dans leur corrélation avec la queue, c'est-à-dire que celle-ci est plus courte lorsqu'elle est rectiligne, et qu'il arrive seulement que certains Oiseaux-Mouches aient parfois de longues rectrices qui la dépassent, ainsi qu'on le voit chez quelques Martinets, bien que leur queue soit longue et fourchue, comme celle des Hirondelles chez plusieurs espèces. De cet arrangement des plumes de la queue ou rectrices (car ce sont elles qui servent à diriger l'Oiseau dans l'air), et de la forme des ailes résultent cette étendue de mouvement, cette force et cette durée que présentent à un si haut degré les Oiseaux-Mouches dans le vol. Aussi les battements vifs et non interrompus avec lesquels ils pressent et fendent l'air ne peuvent mieux se comparer qu'au bruit sourd d'un rouet qui tourne, ou d'un Chat qui témoigne sa joie des caresses d'une main amie; et ce *froufrou*, ainsi que l'appellent les créoles de Cayenne, est assez bien rendu dans Marcgrave par un *hour hour hour* qu'on articulerait vivement. Svelte et gracieux dans l'ensemble des proportions du corps, leur taille est toujours la plus petite des dimensions accordées à tous les Oiseaux indistinctement; et cette loi, naguère sans exception, en souffre à peine aujourd'hui deux ou trois.

Mais on conçoit qu'une vie aussi active dans un si petit corps doit exiger une grande solidité dans les os qui en composent la charpente, et qui sont d'une grande délicatesse. Puis les muscles doivent être et sont en effet composés de fibres denses, com-

qu'ils exercent leur industrie. Quelques-uns pourtant, parmi les espèces étrangères, vivent à terre ou contre les rochers. Les Insectes, soit à l'état parfait, soit à l'état de Larves, composent leur principale nourriture. C'est au-dessous des portions d'écorce soulevées, ou dans les trous pratiqués à la partie ligneuse du bois, qu'ils la cherchent. Pour ce faire, ils se cramponnent, ainsi que nous l'avons dit, contre le tronc, font de leur queue un point d'appui, et dans cet état ils visitent, à la faveur de leur langue, toutes les anfractuosités, tous les accidents et les trous qui sont à leur portée; s'ils aperçoivent un Insecte ou une Larve qu'ils ne puissent saisir ou ramener au moyen des crochets que terminent leur langue, alors ils font usage du bec au moyen de ce coin dont la Nature les a pourvus, ils frappent à coups redoublés la portion d'écorce qui récèle l'Insecte, l'entament et finissent par s'emparer de celui-ci; d'autres fois ils sondent à coups de bec le tronc d'un arbre pour voir s'il n'existe pas quelque creux qui puisse leur cacher des moyens de subsistance. Les points sonores leur indiquant un de ces creux, ils en cherchent l'ouverture extérieure, y dardent leur langue, explorent la cavité au moyen de cet organe, et s'il est un coin qu'elle n'ait pu atteindre, leur bec alors fonctionne, et bientôt la brèche faite à l'écorce est assez grande pour que rien ne puisse échapper à l'exploration de cette langue, admirablement organisée pour cette fin. En effet, par un os hyoïde dont les cornes, excessivement longues, remontent cachées seulement par la peau, au-dessus de la tête, pour aller se terminer dans l'une des narines à la base du bec; servie en outre par des muscles roulés comme des rubans autour de la trachée, la langue, à la faveur de cette organisation, peut, à la volonté de l'animal, être projetée au dehors et atteindre un corps placé à une distance du bec, de plus de deux pouces, et peut également être ramenée entre les mandibules, qui les cachent entièrement alors. Dans le mouvement d'extension, l'extrémité des cornes de l'os hyoïde abandonne le front et se porte vers l'occiput, et dans celui de rétraction, elle se reporte vers le front, la langue subissant également alors un reploiement sur elle-même et se logeant en grande partie dans le fond du gosier.

En outre, deux glandes volumineuses placées sur les parties latérales et inférieures de la tête viennent, par un canal qui longe la face interne de la branche des os maxillaires inférieurs, s'ouvrir à l'angle de réunion que forment ces os. Ces glandes sont destinées à sécréter une humeur visqueuse qui, versée dans la bouche, sert à humecter constamment la langue. On a pensé que cette sécrétion, assez consistante par sa nature, était une sorte de glu propre à retenir sur l'organe qu'elle recouvre les Insectes ou les Larves; il nous semble qu'il serait tout aussi rationnel de penser qu'elle a aussi pour usage de conserver la langue dans un état de souplesse propre à favoriser en elle l'action du toucher, car, ainsi que nous l'avons dit à l'article Oiseau, la langue chez le Pic nous paraît être moins un organe de goût que de toucher. Quelque opinion que l'on adopte, il sera toujours vrai de dire que chez nul autre Oiseau les glandes en question n'offrent un développement pareil. Les Torcols seulement peuvent sous ce rapport leur être comparés.

En général, les Pics nichent dans les trous naturels des arbres ou dans ceux qu'ils y pratiquent au moyen de leur bec. Leur nid consiste donc en un boyau plus ou moins profond, garni vers la partie la plus déclive de poussière de bois vermoulu ou d'un peu de mousse. Ce boyau a une seule ouverture extérieure. Un fait digne de remarque, c'est que lorsque le nid est creusé dans une branche horizontale ou plus ou moins oblique (ce qui se remarque assez généralement), l'ouverture est presque toujours pratiquée de manière à regarder le sol, ce qui en rend l'abord difficile aux petits Quadrupèdes, surtout de la famille des Rongeurs. Il y a donc ici instinct de prévoyance de la part de la mère pour que sa couvée soit moins exposée à devenir la proie de ses ennemis naturels.

Le genre Pic est composé d'un nombre considérable d'espèces, parmi lesquelles huit appartiennent à l'Europe. Si l'on considère comme pouvant en faire partie les espèces à trois doigts, que quelques ornithologistes en ont distraites sous la dénomination générique de *Picoïde*, les Pics peuvent former alors trois sections d'un même genre, sections que caractérisent naturellement le nombre des doigts et la forme arquée du bec. C'est la division que nous suivrons, et nous nous servirons pour la distribution des espèces du système de coloration, ainsi que l'a indiqué Cuvier dans son *Règne animal*.

Nous mettrons à leur tête le Pic Noir (*Picus Martius*, Linn.), l'un des plus grands que possède l'Europe. Tout son plumage est d'un noir profond, à l'exception de la tête, qui est d'un rouge vif à sa partie supérieure; la femelle n'a qu'un petit espace de cette couleur sur l'occiput.

Cet Oiseau cause beaucoup de dégâts dans les forêts qu'il habite; car il creuse dans les grands troncs des arbres un trou si profond, que ceux-ci, affaiblis par cette excavation, sont brisés par le moindre vent; il entame aussi bien les arbres sains que ceux qui sont creux et en voie de dépérissement. Les coups qu'il frappe sont si forts, qu'on les prendrait de loin pour des coups de hache. Les dégâts qu'il cause aux ruches ne sont pas moins considérables, car, à défaut d'autres Insectes, il fait une chasse destructive aux Abeilles.

Le Pic noir, que l'on rencontre abondamment dans le nord de l'Europe jusqu'en Sibérie, et assez souvent dans les grandes forêts de l'Allemagne et de la France, vond

de deux à trois œufs d'un blanc lustré, sans tache.

Le Pic vert (*P. viridis*, Lath.). Ce Pic, sans contredit le plus répandu de tous ceux qui habitent l'Europe, et par conséquent le plus connu, est un des beaux Oiseaux que nous possédons. Il a tout le dessus de la tête et les moustaches d'un beau rouge; les côtés de la tête noirâtres; le dessus du cou, le dos et les couvertures supérieures de la queue d'un vert olive, qui prend une teinte jaune sur le croupion; la gorge d'un blanc jaunâtre; une couleur d'un vert pâle occupe le devant du cou et la poitrine; cette couleur se nuance d'un peu de jaune sur le ventre et les jambes et prend des raies brunes sur les tectrices caudales inférieures; les pennes des ailes et de la queue sont d'un brun plus ou moins foncé, tachetées et variées de vert olive; seulement les huit rectrices intermédiaires sont terminées de noir.

La femelle diffère du mâle en ce que ses moustaches sont noires au lieu d'être rouges; ses couleurs sont d'ailleurs moins vives. Les jeunes, avant leur première mue, ont un plumage agréablement varié. Le dessus du corps est moucheté de jaune; le rouge de la tête tacheté de noir et de gris, et le dessous du corps rayé de brun sur un fond blanchâtre.

Cet Oiseau n'habite que les forêts ou les coteaux couverts de grands arbres. Les cris qu'il pousse, toujours aigres et durs, sont de diverses sortes. Celui qu'il fait entendre surtout lorsqu'il vole peut se rendre par ces mots : *Tiacacan, tiacacan*, plusieurs fois répétés, ou *piacatan*. D'autres fois il semble prononcer très-distinctement les syllabes *plieu, plieu*, d'où lui est venu le nom de *Pleu-Pleu* et *Plui-Plui*, qu'il porte dans quelques départements. Ce cri plaintif et traîné annonce, dit-on, la pluie, ce qui a fait appeler ce Pic Oiseau pluvial, et en Bourgogne Procureur de meunier. Enfin, d'autres fois, et c'est surtout durant l'époque des amours, il répète jusqu'à trente et quarante fois de suite le cri *tiô, tiô, tiô*.

Lorsqu'il vole, c'est par bonds et par élans; il plonge, se relève, replonge encore de manière à tracer en l'air des arcs ondulés; mais malgré ce vol, qui paraît s'exécuter d'une manière pénible, il franchit d'assez grands intervalles pour passer d'une forêt à l'autre, et il ne manque guère d'annoncer son arrivée par son cri habituel. Au printemps et en été il descend souvent à terre pour y chercher des Fourmis et leurs œufs; dans toute autre saison il grimpe continuellement contre les arbres, les frappe à coups de bec redoublés, mais si fort, qu'on peut les entendre et même les compter de très-loin. Alors on l'approche facilement; mais il se dérobe aisément au chasseur en courant autour de la branche ou du tronc, et en se tenant sur la face opposée.

« Bien des gens, dit Vieillot, croient qu'après quelques coups de bec, le Pic dont il est question va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé; mais, s'il fait un détour, c'est bien plutôt pour saisir les Insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement, et ce qui paraît plus certain à Buffon, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe semble lui faire connaître les endroits creux où se nichent les Vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse loger lui-même et disposer son nid : ceci paraît très-vraisemblable, puisque c'est toujours au cœur d'un arbre vicié et vermoulu qu'il le place; plus souvent il choisit les arbres de bois tendre, tels que les trembles, les hêtres, mais rarement les chênes et autres arbres durs. Le mâle et la femelle travaillent alternativement à percer la partie vive jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre vicié, rejetant en dehors les copeaux. Ils font quelquefois un trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y pénétrer. Ils y entrent et sortent en grimpant. Le nid est composé de mousse et de laine. La ponte est de quatre à six œufs marqués de petites taches noires. Pendant le temps des couvées, le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure et restent dans leur trou jusqu'au jour. Enfin, lorsque ces Oiseaux sont à terre, ils ne marchent point, ils ne font que sauter. »

Le Pic vert est répandu dans toute l'Europe, mais surtout dans les grandes forêts de la France et de l'Allemagne. Sédentaire dans quelques contrées, il est erratique dans d'autres, et quelquefois même il entreprend d'assez longs voyages. Sonnini en a vu arriver en Egypte, en même temps que d'autres Oiseaux de passage, pendant le mois de septembre.

Le Pic épeichette (*Picus minor*, de Linné), nommé aussi *petit Epeiche*, est grand comme un Moineau; les parties supérieures sont noires, tachetées de blanc; le front, la région des yeux, les côtés du col et les parties inférieures sont d'un blanc finement strié de noir sur la poitrine et sur les flancs; le sommet de la tête est rouge; la nuque, le manteau et les couvertures des ailes sont noirs, ainsi que les moustaches, qui descendent sur les côtés du col; les rectrices latérales sont terminées de blanc et rayées de noir, le bec et les pieds noirâtres et l'iris rouge. La femelle n'a pas de rouge sur la tête; son plumage est en général plus nuancé de brun et couvert de taches plus nombreuses. Cette espèce n'est guère commune en France, elle est plus répandue dans le nord de l'Europe et les parties orientales de la Sibérie; elle ne creuse pas son nid dans les arbres, elle choisit un trou naturel, qu'elle dispute quelquefois à la Mésange charbonnière.

Le Pic laboureur (*Picus arator*, de Cuvier) appartient à l'Afrique méridionale. Sa taille est de dix pouces, les parties supérieures sont d'un brun olivâtre, tacheté et vermiculé de fauve, la gorge et le devant du col sont d'un brun sombre tacheté de fauve; la poitrine, le milieu du ventre et la croupe sont rouges, les flancs brunâtres, le bec

noir, et les pieds bruns. Le Pic laboureur ne grimpe jamais : c'est à terre qu'il cherche sa proie, c'est en la grattant des pieds et en la piochant du bec qu'il découvre les trous pratiqués par les Larves des Hannetons, des Carabes et autres Insectes dont le Ver a une vie souterraine ; c'est avec sa longue langue à harpons qu'il retire ces Larves de leurs trous, comme le pratiquent les autres Pics à l'égard de celles qui vivent sous l'écorce des arbres. Les Pics laboureurs habitent les montagnes rocheuses de l'Afrique méridionale, d'où ils s'échappent pendant le jour pour se répandre dans les plaines, et où ils reviennent le soir pour regagner des cavernes dans lesquelles ils élèvent aussi leurs petits.

Le Pic aux ailes dorées (*Picus auratus*, de Latham) est un Oiseau de l'Amérique septentrionale, dont la taille est de onze pouces ; il a les parties supérieures brunes, rayées de noirâtre, le sommet de la tête et le col d'un gris plombé, la nuque d'un rouge vif, les moustaches noires, la croupe blanche, les couvertures de la queue variées de noir et de blanc, les tiges des rémiges et des rectrices d'un brun jaune doré, le devant du col d'un cendré vineux, un large croissant noir sur la poitrine, les parties inférieures blanchâtres, lavées de roussâtre, le bec noir et les pieds bruns. Cet Oiseau est vulgairement appelé *Piquebois jaune* par les Français de la Louisiane. Dès que le temps des œufs est arrivé, sa voix se fait entendre du sommet des arbres vieux et desséchés, proclamant joyeusement l'ouverture de la belle saison. Son chant est la joie elle-même, car il imite un rire jovial et prolongé. On voit une douzaine de mâles attachés à courtiser une seule femelle, voltiger autour d'elle, monter, descendre, baisser la tête, étendre la queue, se balancer en avant, en arrière, à droite, à gauche, exécuter enfin une espèce de ballet burlesque, dont il est difficile d'être témoin sans rire. C'est ainsi que les prétendants témoignent à leur belle le désir de lui plaire et de l'amuser. Point de jalousie, point de haine entre ces dandys emplumés ; d'arbre en arbre, de buisson en buisson les mêmes cérémonies se répètent : la coquette, après bien des indécisions, donne un coup de bec à celui qu'elle honore de son choix, aussitôt tous les prétendants s'envolent, et le couple s'occupe de chercher une habitation commode pour la future famille ; ils partent ensemble et choisissent dans le bois un tronc d'arbre facile à creuser. Tour à tour le mâle et sa compagne opèrent à coups de bec l'excavation qui doit contenir eux et leurs petits. A mesure qu'un débris de l'arbre vole dans l'air sous le bec de l'un d'eux, l'autre le félicite par un cri aigu qui exprime la joie. Enfin le nid s'achève, et c'est plaisir de voir les deux Oiseaux monter et redescendre l'arbre dans tous les sens, aiguiser leur bec sur tous les rameaux, chasser inexorablement les Rouges-Gorges, les Geais pourprés et les autres Oiseaux dont le voisinage leur est suspect, aller en course lointaine à la recherche de Fourmis, de Larves et d'Insectes. Quinze jours après, six œufs blancs et transparents comme le cristal sont déposés dans le nid. Hélas ! Ils n'échappent pas toujours à la voracité de la Couleuvre noire ; les parents eux-mêmes sont attaqués par l'Epervier, mais ils trouvent facilement un asile impénétrable dans les trous étroits et profonds des arbres.

Les Pics de toutes les espèces, probablement sans exception, sont charpentiers, c'est-à-dire qu'ils ne percent pas seulement les arbres en allant à la poursuite des Insectes qui leur servent de nourriture, mais qu'ils y creusent pour établir leurs nids. Doués par la Providence d'organes merveilleusement propres à cet usage, on peut supposer qu'ils exercent ces remarquables facultés avec autant de plaisir que nous nous livrons, nous, à nos plus agréables occupations. D'un autre côté, Buffon considère ce travail des Piverts comme un cruel esclavage auquel est assujettie leur espèce, qu'il cite pour exemple de l'inégalité de bonheur dispensée aux créatures.

« Les autres animaux, dit Buffon, sans cesse occupés à pourchasser une proie qui les fuit toujours, pressés par le besoin, retenus par le danger, sans provision, sans moyens que dans leur industrie, sans aucune ressource que leur activité, ont à peine le temps de se pourvoir et n'ont guère celui d'aimer. Telle est la condition de tous les Oiseaux chasseurs ; et, à l'exception de quelques lâches qui s'acharnent sur une proie morte, et s'attroupent plutôt en brigands qu'ils ne se rassemblent en amis, tous les autres se tiennent isolés et vivent solitaires : chacun est tout entier à soi ; nul n'a de biens ni de sentiments à partager.

« Et de tous les Oiseaux que la Nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du Pic : elle l'a condamné au travail et pour ainsi dire à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le Pic, assujetti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent ; occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement ni repos ; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour : il ne partage pas les doux ébats des autres habitants de l'air ; il n'entre point dans leurs concerts et n'a que des cris sauvages dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine. Ses mouvements sont brusques ; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche : il fuit toute société, même celle de son semblable.

« Tel est l'instinct étroit et grossier d'un Oiseau borné à une vie triste et chétive.

Il a reçu de la Nature des organes et des instruments appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, celui qui représente l'ergot étant le plus allongé et même le plus robuste, tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très-court et puissamment musclé, lui servent à s'attacher fortement et à grimper en tous sens autour du tronc des arbres. Son bec, tranchant, droit, en forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les Insectes ont déposé leurs œufs : ce bec, d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais. De forts muscles dans un cou raccourci, portent et dirigent les coups reitérés que le Pic frappe incessamment pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres : il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un Ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon, dont il perce dans leurs trous les Vers, qui sont sa seule nourriture. Sa queue, composée de dix pennes roides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage. Il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées lui-même; et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui, quoique ailée, est néanmoins destinée à ramper alentour, à y rentrer de nouveau pour se reproduire, et à ne s'en séparer jamais. »

Il est difficile de savoir quelle série de raisonnements a conduit le naturaliste français à une si singulière conclusion ; il aurait pu tout aussi plausiblement dire la même chose de tout animal qui a quelque activité. L'Ecureuil, par exemple, le compagnon de forêt du Pic, est également obligé à une chasse continuelle pour la petite provision de noix qui lui est nécessaire et qu'il ne peut trouver que pendant quatre mois de l'année ; et lorsque son magasin est formé pour les jours de nécessité, il a de grandes chances d'être volé par le premier Loir ou par la première Sittelle qui découvre son trou et qui guette le moment de son absence. Son agilité à sauter d'arbre en arbre ne lui permet pas toujours d'échapper au Renard ou au Milan ; et, quand il dort, il est souvent surpris par le Hibou ou par le Chat. Et pourtant le gentil Ecureuil sur son noyer, a sans contredit, comme les autres animaux, sa part complète des jouissances de la vie pour contre-balancer les malheurs éventuels attachés à sa position dans l'échelle des êtres. Mais nous retournons avec plaisir à la défense enthousiaste que fait Wilson du Pic dans sa relation du Pic aux ailes d'or (*Colaptes auratus*. Swains).

« Le vil et dégradant caractère, dit-il, que le comte de Buffon, avec autant d'éloquence que d'absurdité, a assigné à la famille entière des Pics, n'appartient nullement au joli et élégant Oiseau que nous avons sous les yeux. Cet animal n'est point *assujetti à la tâche pénible de ne ne trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent ;* car souvent il trouve, dans les ruines d'un arbre tombé en poussière et devenu la capitale d'une nation de Fourmis, plus qu'il ne lui faut pour une semaine entière. On ne peut pas dire *qu'il est condamné au travail et pour ainsi dire à la galère perpétuelle,* lui qui dès la première aube du jour se met en fête, et passe les plus douces heures de la matinée sur le sommet des arbres les plus élevés à appeler ses compagnons et à jouer avec eux en rivalisant de voltiges joyeuses et folles : ce sont en effet là ses mœurs. Peut-on avancer qu'*il ne connaît ni délassement ni repos,* tandis que, au lieu d'être exposé comme tant d'autres aux tempêtes des nuits, il loge en toute sécurité dans une chambre sèche et solide qu'il a construite; et *que la circonférence d'un arbre circonscrit le cercle de sa triste vie,* tandis que, suivant que les saisons l'appellent ou que son instinct l'invite, il voyage de la zone torride à la zone glaciale en profitant des richesses de tant de régions diverses? Est-ce une preuve que son goût n'ait aucune délicatesse, s'il varie si souvent sa nourriture, s'il préfère parfois à une alimentation animale la substance douce du blé indien, les baies saines et nourrissantes de la cerise sauvage et du cèdre rouge? Que le lecteur jette les yeux sur la figure que nous donnons, et qu'il dise si ses regards sont *tristes et mélancoliques?* Il est étonnamment ridicule que de telles absurdités aient échappé aux lèvres ou à la plume d'un homme si capable de comprendre et de peindre les mérites caractéristiques de chaque espèce. Mais Buffon a souvent ainsi une théorie favorite qui l'égare ; et, par exemple, il faut que toute la famille des Pics ait l'air triste et sauvage et soit misérable, pour satisfaire le caprice d'un philosophe qui a mis dans sa tête qu'il en est ainsi et qu'il doit en être ainsi. »

Le naturaliste américain donne l'histoire suivante d'un Oiseau de cette espèce qu'il avait blessé. « En me promenant un jour dans les bois, je tirai un de ces Oiseaux et le blessai légèrement à une aile. Comme il était en plein plumage, et en apparence très-superficiellement atteint, je l'emportai chez moi et le plaçai dans une grande cage faite en bois de saule afin de faire avec lui plus ample connaissance. Dès qu'il se vit emprisonné de toutes parts, il ne perdit point de temps dans de vains débats ; mais se jetant avec force contre les barreaux de la cage, il se mit tout de suite à démolir les branches de saule et à pousser de grands cris et des gémissements comme une Poule alarmée qui veut voler. Le pauvre baron de Trenck ne travailla jamais contre

les murs de sa prison avec plus d'activité que cet enfant des bois ne fit pour recouvrer sa liberté ; et il exerça son bec puissant avec une telle force, l'enfonçant dans les barreaux, les saisissant et les ébranlant d'un côté à l'autre, qu'il ne tarda pas à s'ouvrir un passage ; et quoique plusieurs fois je réparasse la brèche et fermasse l'ouverture de mon mieux, en rentrant dans ma chambre je le trouvai en liberté grimpant sur les chaises, courant sur le plancher, et avec tant d'adresse et d'agilité, qu'il fut fort difficile de le reprendre. Placé dans une cage de fil de fer, il parut perdre tout espoir d'évasion et s'apprivoisa ; il fut nourri avec de jeunes épis de blé indien ; il refusa des pommes, mais mangea avec une grande avidité de petits raisins d'hiver et des baies de plusieurs espèces. Il s'exerçait souvent à grimper ou plutôt à sauter perpendiculairement le long des parois de la cage, et, lorsque le soir venait, il se plaçait verticalement et dormait la tête sur son aile. Dès l'aube du jour, même avant qu'il fît assez clair pour qu'on pût l'apercevoir distinctement dans la chambre, il descendait au fond de la cage et commençait à attaquer les épis de blé indien, faisant assez de bruit pour être entendu dans toutes les chambres de la maison : après quoi il reprenait souvent sa première position et faisait un nouveau somme. Il commençait à devenir amusant et même sociable, lorsqu'au bout de quelques semaines il tomba dans la langueur, et mourut des suites de sa blessure, j'imagine. »

Non content d'avoir défendu le Pic aux ailes d'or, Wilson expose les vues de la Providence lorsqu'il arrive à l'histoire d'un Oiseau de la même espèce beaucoup plus petit, le Pic pubescent (*Picus pubescens*).

« Les principaux traits du caractère de ce petit Oiseau, dit-il, sont l'activité, la familiarité, la persévérance, et une force prodigieuse dans la tête et dans les muscles du col. Perché sur la branche d'un vieux pommier, où des Insectes ont établi leurs œufs entre l'écorce et le bois de l'arbre, il travaille quelquefois une demi-heure sans interruption sur le même point avant de réussir à les déloger ou à les détruire. Dans ces moments-là vous pouvez vous promener tout près de l'arbre ou même vous arrêter directement dessous, à cinq ou six pieds de distance de l'Oiseau, sans le déranger le moins du monde : les coups de son bec s'entendent distinctement à plusieurs centaines de mètres, et je l'ai vu à l'ouvrage pendant deux heures sur le même arbre sans aucune interruption. Buffon appelle cela un travail forcé et un esclavage, il trouve leur attitude contrainte, leur vie une existence triste et insipide ; expressions impropres parce qu'elles sont fausses, absurdes parce qu'elles sont contradictoires. Leur position est celle à laquelle se prête toute l'organisation de l'animal ; et quoique le travail soit une besogne et un esclavage pour le Roitelet et pour l'Oiseau-Mouche, je suis convaincu que pour celui dont nous parlons il est aussi agréable et aussi amusant que la chasse l'est pour le chasseur, ou que les fleurs le sont pour l'Oiseau-Mouche. L'ardeur avec laquelle il passe des branches supérieures aux inférieures, la joie de son cri, la vivacité de ses mouvements quand il creuse un arbre et déloge les Vers, sont des faits sur lesquels j'appuie ma conviction. »

La relation que donne le même auteur de la manière de nicher de cet Oiseau n'est pas moins intéressante. « Vers le milieu de mai, dit-il, le mâle et la femelle cherchent un lieu convenable pour leurs œufs et leurs petits. Un pommier, un poirier, un cerisier, souvent dans le voisinage d'une ferme, est généralement l'arbre qui fixe leur choix. L'arbre est reconnu minutieusement plusieurs jours avant la nichée, et ce n'est qu'au bout de ce temps que le mâle commence à creuser dans le bois un trou aussi exactement circulaire que s'il était tracé avec un compas ; à l'occasion il est relevé par sa femelle, car tous deux sont également d'infatigables travailleurs. Le trou, s'il est pratiqué dans le corps de l'arbre, est dirigé en bas obliquement sur un angle de 30 ou 40 degrés dans l'étendue de six ou huit pouces, et puis directement en bas dans l'étendue de 10 ou 12 ; l'intérieur est spacieux et d'un poli parfait mais l'entrée est justement assez large pour permettre au propriétaire de s'y introduire. Pendant tout ce travail, ils ont soin de porter à une certaine distance les débris de bois enlevés, afin de ne pas donner aux passants le moindre soupçon de leur présence. L'opération dure la plus grande partie d'une semaine. La femelle avant de pondre vient visiter les lieux avec une attention extrême en dedans comme en dehors, semblable à un locataire qui examine son nouvel appartement, puis finit par entrer en possession du nid. Les œufs sont en général au nombre de six, d'un blanc pur, et déposés sur le fond plus doux de la cavité du nid. »

Le soin de porter les copeaux à une certaine distance pour écarter tout soupçon, soin que l'on retrouve dans les Mésanges de marais est tout semblable à celui des Guêpes maçonnes et de plusieurs espèces d'Abeilles charpentières que l'on peut observer creusant leurs galeries pendant les grandes chaleurs de l'été. Les Abeilles charpentières travaillent comme le Pic dont il s'agit ; elles creusent d'abord horizontalement, puis directement en bas ; c'est absolument ce que font plusieurs espèces de la famille des Pics, par exemple le Pic chevelu d'Amérique (*Picus villosus*).

S'il ne trouve pas un trou tout formé, ce Oiseau creuse en premier lieu horizontalement le trou de l'arbre pendant 6 ou 8 pouces, puis en bas dans une direction oblique à peu près pendant un pied, et il emporte les copeaux dans son bec ou les repousse au loin avec ses pieds. Il n'est pas rare que ces Pics fassent leurs petits dans des arbres de vergers qu'ils creusent exprès. Le paque

de poils qui couvre les narines paraît destiné à protéger le front lorsque la tête s'engage dans le bois que creuse le bec.

Le Pic au ventre rouge (*Picus carolinus*) creuse aussi une cavité pour son nid et paraît, lui, surtout chercher un abri contre l'intempérie de l'air, car il choisit le bas d'une forte branche faisant un angle considérable avec l'horizon. Toutefois il préfère une branche creuse, faisant son trou à 12 ou 15 pouces de l'endroit où elle devient solide. Le même besoin d'abri pousse beaucoup d'espèces à faire une entrée très-étroite : Wilson décrit celle du nid du Pic au ventre jaune (*Picus varius*) comme à peu près circulaire, et si petite relativement à la taille de l'Oiseau, qu'il ne peut entrer et sortir qu'avec beaucoup de peine et en rampant; mais immédiatement après le nid s'élargit beaucoup, descend sous un petit angle d'abord, puis directement en bas dans l'étendue d'à peu près 15 pouces; les œufs sont déposés sur un lit de bois solide et doux. Le même plan de construction est suivi par le Pic à tête rouge (*Picus erythrocephalus*), qui est si peu effrayé de la présence de l'homme, qu'il fait souvent ses petits dans les arbres qui croissent dans les rues des villes d'Amérique. Wilson a trouvé plusieurs de ses nids dans l'enceinte de Philadelphie, deux dans un platane, et un dans une vieille branche d'orme. « Les adultes, dit-il, vont faire leurs excursions à peu près à un mille de distance, ils observent un grand silence et sont fort circonspects lorsqu'ils visitent leurs nids, précaution qu'ils négligent beaucoup plus dans la profondeur des bois, où l'œil ennemi de l'homme est beaucoup moins à craindre. Mais, quelque soin que prenne cet Oiseau, aussi bien que tous ceux qui appartiennent au même genre, de placer ses petits dans le creux des arbres hors de la portée de ses ennemis, il y en a un pourtant contre les attaques duquel ni la hauteur de l'arbre ni la profondeur de la cavité ne sont une garantie : c'est le Serpent noir (*Coluber constrictor*), qui souvent se glisse le long de l'arbre s'introduit dans la demeure paisible du Pic, dévore les œufs et les petits, malgré les cris et les débats des parents; et, si l'emplacement est assez grand, s'y replie, s'y installe et y demeure plusieurs jours. L'écolier hasardeux qui grimpe, au risque de son cou, pour voler les œufs du Pic, au moment où il croit triompher et où il enfonce son bras dans le nid pour saisir sa proie, frémit d'horreur à la vue d'un hideux Serpent, et a besoin de tout son sang-froid pour n'être pas précipité en bas par la peur et le désir de fuir. Plusieurs aventures de ce genre sont venues à ma connaissance : une entre autres dans laquelle l'enfant et le Serpent tombèrent à terre; le premier eut la jambe cassée, garda la chambre plusieurs mois, et fut ainsi guéri de sa passion pour les nids de Pics. »

D'autres Oiseaux de cette famille, ainsi que nous l'avons déjà dit, au lieu de placer leurs œufs sur le bois même, forment une espèce de nid avec les copeaux de l'arbre qu'ils ont travaillé. C'est le cas du Pic poilu (*Picus pileatus*, Linn.), que Wilson désigne sous le nom de grand chef des Pics du Nord. Il excelle dans le charpentage, et presque tous les vieux troncs des forêts, depuis le Canada jusqu'au golfe du Mexique, portent les traces de son travail; car dès qu'il voit un arbre vieillir, il tourne et retourne autour de lui pour l'examiner avec une grande attention, puis se met à lever l'écorce par morceaux de cinq à six pieds afin de découvrir la cause du dépérissement de l'arbre, et entreprend son nid avec une activité surprenante. « Je l'ai vu, dit Wilson, dépouiller de son écorce un pin mort, dans l'étendue de 20 ou 30 pieds, en moins d'un quart d'heure. Quand il est à voltiger d'arbre en arbre, à fouiller, à grimper, à écorcer, il paraît toujours fort pressé. Il a la vie fort tenace, grimpant toujours à son arbre, quoique blessé mortellement, et ne lâchant prise qu'à son dernier soupir. S'il est légèrement blessé à l'aile et qu'il s'abatte dans sa fuite, il s'adosse à l'arbre le plus voisin, frappe avec force la main qui vient pour le saisir, et on a bien de la peine à le tenir enfermé. »

Si nous jugions seulement d'après le bec, nous devrions considérer le Pic au bec d'ivoire (*Picus principalis*) comme le prince des Oiseaux charpentiers. Cet organe puissant est aussi blanc, plus solide, sinon plus dur, que l'ivoire, et élégamment cannelé : L'Oiseau peut avec un pareil instrument creuser dans les arbres les plus durs, tant pour chercher sa nourriture que pour faire son nid. Dans les basses régions des Carolines, le Pic au bec d'ivoire préfère les marais de cyprès pour faire ses petits; et c'est dans le tronc d'un de ces arbres que le mâle et la femelle alternativement, quelquefois conjointement, creusent des trous d'une grande capacité pour recevoir leurs œufs et leurs petits. Les arbres ainsi creusés ont quelquefois été abattus contenant les œufs et les petits : le trou était en général une petite spirale fort bien disposée pour garantir de l'intempérie de l'air, et avait de deux à cinq pieds de profondeur. Le travail qu'exige la formation d'un trou de ces dimensions pourrait être considéré comme au-dessus des ressources d'un pareil animal; mais rien ne nous étonne plus quand nous connaissons ses autres tours de force en fait de charpente Wilson nous donne une histoire intéressante d'un de ces Oiseaux qu'il avait pris.

« Le premier endroit, dit-il, où j'observai cet Oiseau fut à 12 milles de Wilmington, dans la Caroline du Nord. Il ne fut blessé que légèrement à l'aile, et lorsque je le pris il poussa un cri tout à fait semblable à celui d'un enfant, mais si fort et si lamentable, que mon Cheval, effrayé, faillit me renverser. Je l'apportai à Wilmington : en passant dans les rues, les cris tristes et prolongés de l'animal attirèrent aux portes et aux fe-

nêtres une foule de personnes, surtout de femmes, remplies d'effroi. Je continuai ma route, et en rentrant dans la cour de l'hôtel, je vis venir à moi le maître de la maison et une foule de gens alarmés et inquiets de ce qu'ils entendaient. Jugez comme augmenta cette alarme quand je demandai ce qu'il fallait pour mon enfant et pour moi. Le maître resta pâle et stupide, et les autres furent muets d'étonnement. Après m'être amusé à leurs dépens une minute ou deux, je découvris mon Pic, et un éclat de rire universel se fit entendre. Je montai et le plaçai dans ma chambre le temps de voir mon Cheval et d'en prendre soin. J'y retournai au bout d'une heure, et, en ouvrant la porte, j'entendis de nouveau le même cri terrible, qui cette fois paraissait venir de la douleur d'avoir été découvert dans ses tentatives d'évasion. Il était monté le long de la fenêtre, presque jusqu'au plafond, immédiatement au-dessous duquel il avait commencé de creuser. Le lit était couvert de larges morceaux de plâtre, la latte du plafond à découvert dans l'étendue d'à peu près 15 pouces carrés, et un trou capable de laisser passer le poing déjà formé dans les abat-jour; de sorte que dans l'espace d'une heure encore il serait certainement parvenu à se frayer une issue. Je lui attachai autour du col une corde que je fixai à la table et je le laissai : je voulais lui conserver la vie, et j'allai lui chercher de la nourriture. En remontant, j'entendis qu'il s'était remis à l'ouvrage, et à mon entrée je vis qu'il avait détruit presque complétement la table à laquelle il avait été attaché et contre laquelle il avait tourné toute sa colère. Lorsque je voulus en faire prendre le dessin, il me coupa plusieurs fois avec son bec, et il déploya un si noble et si indomptable courage que j'eus la tentation de le rendre à ses forêts natales. Il vécut avec moi à peu près trois jours, et refusa toute nourriture, et j'assistai à sa mort avec regret. La tête et le bec de cet Oiseau sont d'un grand prix parmi les Indiens du Sud, qui les portent comme amulettes et comme charmes aussi bien que comme ornements, et on prétend que c'est pour eux un objet considérable de commerce avec les tribus du Nord. Un Indien croit que la tête, la peau et les plumes de certains Oiseaux donnent à celui qui les porte tous les mérites et toutes les vertus de ces Oiseaux. Ainsi j'ai vu des cottes faites avec des peaux, des têtes, des ongles de Corbeau; des bonnets garnis autour de têtes de Laniers, de Faucons, d'Aigles, et, comme les dispositions courageuses du Pic au bec d'ivoire sont bien connues des sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils attachent une grande valeur à ses dépouilles. »

PICA ou Pika, espèce de Lagomys, Mammifère de l'ordre des Rongeurs, tribu des Lièvres.

Le Pica est très-commun en Sibérie, où il habite dans les montagnes les plus hautes et les plus escarpées, les bois, les vallées, et les prairies fraîches et herbeuses. Quelquefois il se creuse un terrier, mais le plus souvent il fixe son habitation dans un trou de rocher ou dans un arbre creux, et il s'y retire solitairement; ou plus ordinairement avec un ou deux de ses camarades. Il se nourrit de feuilles et d'herbes, et il a la prévoyance de faire une bonne provision pour passer l'hiver dans l'abondance. Dès le mois d'août il commence ses approvisionnements, consistant en herbes, qu'il choisit, coupe et fait sécher avec beaucoup de soin. Ensuite, pour mettre ce foin à l'abri des intempéries de l'air, il cherche un tronc d'arbre creusé par le temps, une grotte, ou un trou dans une roche. Là, plusieurs se réunissent pour établir un magasin commun, et ils y entassent une quantité de foin calculée sur le nombre d'individus qui auront à s'en nourrir pendant la mauvaise saison. Aussi n'est-il pas rare de trouver de ces tas qui ont jusqu'à cinq et six pieds de hauteur et huit de diamètre. Cette habitude des Pikas fournit aux voyageurs qui osent pénétrer dans les vastes solitudes de la Sibérie une précieuse ressource pour nourrir leurs Chevaux.

PIE (*Pica*, Linn.). — Oiseau formant une section dans le grand genre *Corvus* de Linné.

Cette section des Pies est représentée dans toutes les parties du globe; l'Afrique, l'Asie, l'Australie, l'Amérique, et l'Europe, ont leurs espèces. Leurs habitudes tiennent de celles des Geais et se rapprochent davantage de celles des Corbeaux proprement dits. Comme les premiers elles fréquentent ordinairement les bois, les coteaux couverts d'arbres, vivent plutôt en familles que par grandes troupes; mais comme les seconds elles sont fréquemment à terre pour vaquer à la recherche de leur nourriture, qui consiste en baies, fruits, Insectes, Vers et petites graines. Rarement elles demeurent en repos: toujours sautant de branches en branches, on les entend ou crier d'une manière étourdissante, surtout lorsque quelque chose les affecte, ou caqueter tout doucement. Leur vol est assez pénible, horizontal et en ligne droite. Leur démarche est vive et sautillante. Les unes cachent leur nid avec beaucoup de soin, et les autres, comme notre Pie d'Europe, l'exposent à tous les regards en le fixant aux plus hautes cimes des arbres; toujours il est construit avec art et solidité. La plupart ont l'instinct d'amasser des provisions dans un trou en terre, et quelques-unes peuvent imiter la voix de l'homme et celle de divers animaux.

L'espèce dont nous devons tout d'abord parler est celle que tout le monde connaît sous le nom de Pie proprement dite (*Corvus Pica*, Linn.).

Un Oiseau comme la Pie, dont certaines habitudes sont assez singulières, devait nécessairement donner lieu au merveilleux. On a parlé de son penchant pour le vol, de la faculté qu'elle a de sentir de fort loin la poudre que porte avec lui le chasseur, et même

de son aptitude pour l'arithmétique (275). On a fait peser sur elle bien des accusations ; tout le monde a fait des récits à sa manière, et, il faut le dire, il est peu de personnes qui les aient bien faits. On a dit quelque part que le plus grand malheur de la vie était de perdre les illusions qui la composent : comme nous n'avons nullement l'intention de faire le malheur de qui que ce soit, comme il nous importe fort peu que tel individu, qui n'a jugé de la Nature que dans son cabinet, soit ou non convaincu qu'il dira vrai en avançant avec Pline que certains Oiseaux ont un odorat tellement subtil, qu'ils devinent trois jours d'avance la mort d'un homme (276), ce qui équivaut à ce qu'on a dit de la Pie, etc.; nous laisserons les hommes avec leurs croyances. Par conséquent, pour ce qui est relatif à l'histoire des mœurs de la Pie, nous nous en tiendrons à ce que l'observation et surtout la raison ne permettent pas de nier, laissant de côté toutes les divagations auxquelles elle a donné lieu.

Il n'est peut-être pas d'Oiseau plus défiant que la Pie. Un rien la tient en émoi et la fait s'éloigner bien vite; l'approche de l'homme surtout la fait fuir au plus loin. Au contraire le Chien, le Renard, les grands et petits Oiseaux de proie, au lieu de lui inspirer de la défiance ou de la frayeur, l'attirent à eux. Elle les approche, les assaillit, voltige autour d'eux en poussant des cris qui ameutent toutes celles des environs, les poursuit avec acharnement et ne les abandonne que lorsqu'ils sont assez éloignés des lieux qu'elle est dans l'habitude de fréquenter. Comme presque toutes les espèces du genre Corbeau, la Pie a un instinct de prévoyance remarquable (277). Elle fait en automne des amas de provisions pour quand viendront les jours de disette : « Le magasin, dit Sonnini, est quelquefois considérable, et si à l'approche de l'hiver on voit dans la campagne des Pies se battre entre elles, l'on peut être assuré qu'en cherchant avec soin dans les environs, on découvrira les approvisionnements objets du combat. » C'est ce que font parmi les Mammifères presque toutes les espèces du genre Rat. Les provisions que fait la Pie consistent surtout en noix, en amandes, en fruits secs. Au reste, elle fait de tout sa nourriture ; elle vit de petits Oiseaux malades ou pris aux piéges, d'œufs, de larves, d'Insectes, de Souris, de Mulots, de pois, de fèves et même de charognes. Ses ravages dans les champs et dans les fruitiers sont heureusement compensés par la destruction qu'elle fait de certains animaux nuisibles à l'agriculture.

En captivité, la Pie prend un certain plaisir à s'attaquer à tous les corps polis ou luisants qui s'offrent à sa vue. Si on lui jette une pièce de monnaie, elle la considère d'abord et fait entendre un petit cri qui semble indiquer que ce corps l'affecte; puis elle tourne autour, le becquète, et, si elle peut parvenir à la saisir dans son bec, elle se retire à l'écart et essaye de l'entamer. Ses efforts étant inutiles, alors, comme elle a pour habitude de cacher ou de mettre en réserve tout ce dont elle ne peut tirer profit dans le moment, on la voit chercher un endroit un peu retiré où elle puisse déposer l'objet saisi. Il n'y a pas d'autre malice dans son acte, et si parfois elle choisit un trou pour cacher son butin (ce qu'elle fait également pour une noix ou pour tout autre corps dur, tel que noyaux, amandes, etc.), le plus souvent elle l'abandonne au hasard lorsqu'elle voit qu'il ne peut y avoir profit pour elle. Nous avons maintes fois retrouvé des dés à coudre, des clefs de montre ou autres objets enlevés par des Pies privées, soit sur les toits des maisons où elles se rendaient ordinairement, soit dans les jardins qu'elles fréquentaient, et cela toujours sans beaucoup trop chercher.

Comme les Sansonnets, les Geais, les Cor-

(275) Rien n'est plus sérieux, et, pour qu'on ne nous accuse ni d'exagération ni de raillerie, nous allons transcrire un passage d'un ouvrage ayant pour titre : *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, etc., dans lequel on trouvera très-clairement exprimée cette prétendue aptitude de la Pie pour les nombres. « Les bêtes comptent, dit l'auteur, cela est certain, et quoique jusqu'à présent leur arithmétique paraisse assez bonne, peut-être ne pourrait-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux Pies, parce qu'elles enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assidument les nids de ces Oiseaux destructeurs, et, pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère pendant qu'elle couve. Entre ces mères, il en est d'inquiètes qui désertent leur nid dès qu'on approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est le nid, et un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse; mais il attend en vain, si la Pie qu'il veut surprendre a été quelquefois manquée en pareil cas. Elle sait que la foudre va sortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper cet Oiseau, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçait et l'autre passait; mais la Pie *compte* et se tient toujours éloignée. Le lendemain trois y vont, et elle voit encore que deux seulement se retirent. Enfin, il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son CALCUL en défaut. La Pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à revenir. Ce phénomène, renouvelé toutes les fois qu'il est tenté, doit être mis au rang des phénomènes les plus ordinaires de la sagacité des animaux. »

Nous nous abstiendrons de toute réflexion au sujet d'un conte aussi ingénieux.

(276) Nous aurons à revenir sur l'odorat des Oiseaux à l'article VAUTOUR.

(277) Il y a quelques années la Ménagerie du Muséum d'Histoire naturelle de Paris possédait un Corbeau que l'on nourrissait dans une de ces cages où sont enfermés les Vautours. Cet Oiseau avait l'habitude de cacher sous le sable le morceau de pain qu'on lui jetait, et dont il ne voulait plus; mais, lorsque la faim le pressait, il savait fort bien retrouver l'objet qu'il avait enfoui.

beaux, etc., la Pie peut retenir et répéter quelques mots qu'on lui aura souvent fait entendre. *Margot* est celui qu'elle prononce le plus facilement ; ce nom sert même à la désigner dans plusieurs départements. Pour augmenter la facilité qu'elle a d'articuler des sons, on lui coupe ordinairement la bride fibreuse qui assujettit la base de la langue (vulgairement le filet), et pour favoriser son naturel jaloux il est bon de la tenir en cage.

La Pie a des goûts sédentaires, elle a ses cantons, d'où on la voit s'écarter fort peu; cependant il est des individus qui émigrent et qui passent vers le mois d'octobre des pays du Nord dans ceux du Midi. Durant la mauvaise saison il n'est point rare de voir de petites troupes de Pies chercher dans les bois, les champs labourés, ou en chaume ; mais la plus grande partie de l'année elle ne vit que par couples.

Autant ses mouvements sont lestes et gracieux lorsqu'elle court à terre, autant son vol est pénible et disgracieux. Elle aime beaucoup à se percher sur les branches mortes qui se trouvent à la cime des arbres, mais le mouvement paraissant être un besoin pour elle, elle n'y est pas longtemps en repos. Lorsqu'elle marche, ce qu'elle fait plutôt en sautant qu'en avançant un pied après l'autre, elle secoue à chaque instant sa queue.

La Pie ne fait ordinairement qu'une couvée par an si elle n'est pas troublée, autrement elle en fait deux et même trois. La première ponte est de sept à huit œufs; la seconde est moins féconde, et la troisième moins encore; la couleur des œufs est d'un vert blanchâtre moucheté de gris cendré et de brun olivâtre. Le mâle et la femelle se partagent le soin de l'incubation; le terme de l'éclosion est de quatorze jours environ; les petits naissent aveugles et sont plusieurs jours sans voir; le père et la mère les élèvent avec une grande sollicitude, et leur continuent leurs soins longtemps après qu'ils ont pris leur volée.

Il semblerait que la sollicitude des père et mère pour leurs jeunes encore au nid est en raison du degré d'accroissement que ceux-ci ont acquis. En effet, une foule d'observations faites sur un grand nombre d'espèces de l'ordre des Passereaux, principalement et en particulier sur la Pie ont conduit à voir que, quelques jours après l'éclosion d'une couvée, si l'on approche du nid qui la recèle, il est rare alors d'entendre la femelle ou le mâle vous poursuivre de leurs criailleries. C'est à peine s'ils témoignent leur inquiétude par quelques cris sourds et peu fréquents. Lorsqu'au contraire les petits sont plus forts, lorsque des plumes nombreuses commencent à les protéger, les cris des parents, devenus plus pressants, sont alors, l'on dirait, l'expression de la crainte. Souvent cette manifestation trop expressive de leur sollicitude devient funeste à l'objet de leur tendresse; car, toujours indice certain de la présence de leur nichée dans le voisinage, elle conduit sur elle la main du ravisseur. Mais c'est surtout lorsque les jeunes peuvent se servir de leurs ailes, c'est lorsqu'ils n'ont plus que quelques jours à habiter le lieu où ils se sont développés, c'est surtout alors que l'approche de l'homme ou d'un animal nuisible rend inquiet le couple et provoque de sa part, l'on pourrait dire une explosion de cris qui semblent avertir les petits du danger qu'ils courent. Si pour eux le danger est imminent, leur agitation est extrême; ils voltigent sans relâche aux alentours du nid et redoublent leurs criailleries.

Ce fait, dont très-souvent nous avons été le témoin et qu'il suffit de constater une seule fois pour que le souvenir en reste ineffaçable, ce fait, disons-nous, pourrait mener à conclure que l'attachement des père et mère pour leurs petits encore au nid s'accroît de jour en jour en raison des peines et des soins qu'ils ont pris à les élever.

Bien que cette conséquence paraisse assez fondée, nous sommes cependant loin de vouloir l'adopter; car, en analysant plus profondément le fait, nous sommes conduit à en admettre une autre qui nous paraît plus rigoureuse et plus rationnelle. Le mâle et la femelle ne sont pas attachés à leur jeune famille plus aujourd'hui qu'hier. Si dans telle ou telle autre circonstance ils manifestent leur sollicitude d'une manière plus expressive, c'est par un effet de leur instinct. Leurs jeunes, à peine éclos, nus et faibles encore, ne pourraient les suivre; ils le comprennent, ils en ont la conscience, et dès lors ne cherchent point par leurs criailleries à leur faire prendre la fuite; voilà pourquoi leur voix n'est en ce moment que sourde et timide. Plus tard, si leurs cris d'appel sont devenus plus retentissants et plus pressants, c'est qu'alors ils ont de la confiance en leurs petits; ils savent qu'avec leurs ailes leurs forces se sont développées et qu'ils peuvent en faire usage. Il y a tellement lieu de penser que c'est là le principal motif, sinon le seul, qu'à ces cris de détresse des parents les jeunes abandonnent immédiatement le nid en prenant leur volée, surtout du côté par où leur vient la voix qui les appelle.

Quoi qu'il en soit, les *Piats* (c'est le nom que portent les jeunes de la Pie) n'abandonnent que fort tard leurs parents après leur sortie du nid, car ils sont très-tardifs à se suffire à eux-mêmes. Leur chair, que bien des personnes ne méprisent pas, est cependant un manger bien médiocre. Il n'est pas d'Oiseau plus facile à élever qu'une jeune Pie prise au nid; toute nourriture lui est bonne; cependant on compose plus particulièrement pour elle une pâtée qui consiste tout simplement en du pain macéré dans l'eau, auquel on ajoute quelque peu de chènevis écrasé. On la nourrit également avec du lait caillé ou du fromage mou, que l'on appelle par cette raison *fromage à la Pie*.

Cet Oiseau est très-commun dans toutes les contrées en plaine de l'Europe ; il est

plus rare dans les pays montueux. On le trouve également dans plusieurs parties de l'Amérique septentrionale.

Parmi nos plus grands Oiseaux, la Pie excelle dans son architecture ; mais plusieurs de nos plus anciens naturalistes sont portés à lui attribuer plus d'adresse qu'elle n'en a en effet. Albert le Grand, par exemple, dit qu'elle ne construit pas seulement deux passages dans son nid, un pour entrer, l'autre pour sortir ; mais qu'elle fait souvent deux nids sur des arbres qui se touchent, dans le dessein d'attraper les chercheurs qui pourraient s'adresser au nid vide pendant qu'elle se sauverait. On sait assez l'histoire des trente chambres à coucher du tyran de Syracuse. D'autres disent que l'ouverture opposée à l'entrée est faite pour contenir le nid de la mère quand elle couve ; mais avant de discuter sur l'usage de cette seconde ouverture, il aurait été bon de s'assurer de son existence : car parmi les nombreux nids de Pie que nous avons vus, la seconde ouverture ne se trouve pas ; les baguettes peuvent paraître plus clairement entrelacées, mais ne laissent sûrement pas assez d'espace pour donner passage à l'Oiseau.

Les naturalistes diffèrent sur les retraites que choisit la Pie. La grande haie vive, dit M. Knapp, le gros bocage de sapin, ou un vieil enclos bien serré, font ses délices ; parce que là seulement il lui semble que son grand nid peut avoir quelque chance d'échapper à la vue. Suivant M. Jemmings, cet Oiseau bâtit dans un buisson d'épines, dans un grand orme, et quelquefois sur un pommier. Il ne bâtit pas souvent près d'une maison habitée, quoiqu'il y en ait eu un exemple remarquable dans le comté de Somerset, à Huntspill : une Pie n'avait pas seulement bâti sur un arbre à une petite distance de la maison, mais elle occupa le même nid deux années de suite.

D'un autre côté, Wilson, parlant de ses habitudes en Ecosse et en Amérique, dit qu'elle choisit un gros arbre dans le voisinage d'une ferme, et qu'elle place son nid dans une des plus hautes branches. Suivant un autre écrivain, elle se niche dans un grand hêtre ou dans un arbre auprès des chaumières, et ce n'est pas du tout un Oiseau de désert, ce qui s'accorde avec nos propres observations, puisque nous avons remarqué que la Pie n'aime pas moins le voisinage des hommes que sa compagne la Grolle, et que, loin de s'en isoler, quoique se soit certainement un Oiseau sage et circonspect, on l'y rencontre souvent. Dans le Nord, presque chaque ferme a son couple de Pies, qui couve dans un vieux frêne comme le fait une famille de Grolles. Cet Oiseau ne bâtit pas souvent sur les arbres d'une métairie ; cependant en 1830 on en a vu un exemple sur les bords de la forêt d'Epping, près de Chignoalb, et un autre dans une masse d'ormes à peu près à 100 verges de Sion, château du duc de Northumberland. Ce qui suit montre à quelle petite élévation la Pie peut quelquefois placer son siége.

« Sur le chemin de Hamitley à Poïtsoy j'ai vu, dit Hall, dans un petit jardin près d'une maison de simple apparence, deux Pies voltigeant autour d'un groseiller. Je me mis à l'écart pour voir ce qu'elles feraient, et je sus du pauvre homme à qui appartenait le jardin, et de sa femme, que depuis plusieurs années ces deux Pies avaient bâti leur nid et couvé leurs petits dans ce buisson, et que les Chats et les Faucons ne pouvaient pas les interrompre, parce que, quoique n'ayant pas barricadé le nid, elles avaient entouré le buisson d'épines si grandes, qu'un Renard, quelque rusé qu'il fût, aurait eu besoin pour s'introduire, de plusieurs journées de travail.

« Les matériaux de l'intérieur du nid sont doux, chauds et commodes ; mais ceux du dehors sont si rudes et si fortement entrelacés au buisson, que, sans couteau à haie, cognée à bec, ou quelque hache de cette espèce, un homme ne pourrait sans beaucoup de peine et d'embarras arriver jusqu'aux petits ; car du dehors au dedans il y a à peu près la longueur de mon bras.

« Ces Oiseaux nourrissent leurs petits de Grenouilles, de Souris, de Vers et de toutes les autres bêtes qu'ils peuvent attraper. Il arriva une fois qu'une Pie s'étant saisie d'un Rat qu'elle n'était pas capable de tuer, un de ses petits sortit du nid, se réunit à sa mère pour l'aider à le tuer; mais ils n'y seraient pas parvenus si le père, tenant une Souris morte, ne leur eût prêté son aide.

« Ces Pies restèrent fidèles l'une à l'autre pendant plusieurs étés, et sauvèrent leurs petits de tous ceux qui essayèrent de se saisir du nid. Dans le printemps elles le réparèrent et le fortifièrent de baguettes piquantes, qu'elles y apportèrent en réunissant leurs forces, et en les traînant quand elles n'étaient pas capables de les soulever. »

Goldsmith dans son Histoire de la Pie dit aussi qu'elle choisit le même site. « Le nid de cet Oiseau, dit-il, est assez visiblement placé ou dans le milieu de buissons d'aubépine, ou sur le sommet de quelques grands arbres, mais toujours est-il qu'il est d'un accès difficile : car ou il se trouve des épines qui croissent depuis la racine jusqu'au haut du buisson, ou il est entouré de buissons beaucoup plus grands. »

Après tant de descriptions contradictoires sur la construction du nid de la Pie, il est impossible de se le figurer au juste, quoiqu'il soit pourtant bien visible et bien distinct. D'après Bonnet, l'Oiseau fortifie l'extérieur de son édifice avec des buissons et du mortier, composé de terre moite semblable à celle qu'emploie l'Hirondelle. Et d'après Goldsmith le corps du nid est composé de branches d'aubépines bien unies et entrelacées les unes dans les autres. L'intérieur est doublé de racines fibreuses, de laine, de longues herbes, et le tout proprement enduit de limon. L'intérieur de ce nid, dit un autre écrivain de nos jours, est fait d'herbes, de laine et de plumes. Deux beaux échantillons sont à présent devant nos yeux,

et je n'y vois aucun enduit à l'extérieur. Voici leur composition : sur le fourchet qui les supporte il place d'abord une couche de baguettes, puis une de touffes de gazon terreux, puis une autre de limon pur, et quelques longues épines passant d'une couche à l'autre pour tout fortifier. Au dedans de cette charpente, déjà solide, il place une espèce de coupe en limon, très-fine, d'une épaisseur notable, et de près d'un pied de fond; et cette coupe elle-même est doublée d'une masse de racines flexibles et d'herbes proprement entrelacées. Il n'y a ni laine, ni crin, ni plumes dans ces deux nids, ni même dans aucun autre que nous ayons vu ; mais il est possible que ce mode de construction, quoique certainement peu commun, puisse se rencontrer.

Le dôme que les descriptions précédentes nous donnent comme enduit de limon au dehors, est une construction lâche et irrégulière de baguettes, d'épines noires croisées dans toutes les directions, et s'élevant à une petite hauteur au-dessus du corps du nid. Ce dôme est probablement entièrement construit pour défendre ces Oiseaux contre leurs ennemis : car nous n'en avons jamais vus d'assez bien fermés pour offrir beaucoup d'abri contre la pluie, qu'ils laissent pénétrer par tous les points.

PIE-GRIECHE (*Lanius*, Lin.), genre d'Oiseaux de la division des Dentirostres, caractérisé par un bec conique ou comprimé, plus ou moins crochu au bout.—Cuvier distingue les Pies-Grièches proprement dites, les Vangas, les Langrayens, les Cassicans, les Clybéas, les Bécardes, les Chouaris, les Béthyles, les Falconelles, et les Pardalotes. C'est sur les caractères tirés du bec que ces distinctions sont établies.

Ces Oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang des Oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite Pie-Grièche combat contre les Pies, les Corneilles, les Crécerelles, tous Oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle : non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage, surtout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les Oiseaux de rapine. Elles n'attendent pas qu'ils approchent; il suffit qu'elles passent à leur portée pour qu'elles aillent au-devant : elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir; et, dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force ou se laisser emporter ; il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'Oiseau, contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux : aussi les Oiseaux de proie les plus braves les respectent ; les Milans, les Buses, les Corbeaux, paraissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la Nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage que de voir ce petit Oiseau, qui n'est guère plus gros qu'une Alouette, voler de pair avec les Eperviers, les Faucons, et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni; car, quoique les Pies-Grièches se nourrissent communément d'Insectes, elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits Oiseaux; on en a vu prendre des Perdreaux et de jeunes Levrauts; les Grives, les Merles, et les autres Oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquettent le cou; et après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

La dent dont le bec des Pies-Grièches est armé et le caractère cruel de certaines espèces les avaient fait considérer comme de petits Oiseaux de proie, et avaient déterminé quelques ornithologistes à les ranger dans l'ordre que ces derniers forment. M. Temminck, dans la première édition de son *Manuel*, les avait placés à la suite de l'ordre des Rapaces; mais plus tard il les a reportés à son ordre des Insectivores, ce qui est beaucoup plus convenable. Dans le *Règne animal*, les Pies-Grièches sont à la tête des Passereaux, immédiatement avant les Gobe-Mouches.

L'histoire des mœurs des Oiseaux dont il est question dans cet article n'est pas sans intérêt. Nous aurons soin, en faisant connaître une espèce, d'indiquer ce qu'elle offre de spécial sous ce rapport; mais ici nous devons dire d'une manière générale qu'un caractère fier et courageux, des habitudes presque sanguinaires, distinguent surtout les Pies-Grièches. Celles d'Europe sont connues par leur intrépidité et leur ardeur à se défendre contre des animaux plus forts qu'elles, ou même à les attaquer. Leur proie, qu'elles saisissent et emportent avec le bec, consiste principalement en gros Insectes; cependant elles font quelquefois aussi la guerre aux petits Oiseaux et s'attaquent à ceux qui sont pris à des piéges. Jadis on savait tirer parti du caractère rapace de quelques-unes de nos Pies-Grièches en les dressant à la Fauconnerie. Turnus disait que François Ier avait coutume de chasser avec une Pie-Grièche qui parlait et revenait sur le poing. Leur vol est précipité, irrégulier et presque toujours direct; elles semblent en volant décrire des arcs-boutants. Elles vivent habituellement dans les bois ou sur les lisières, descendent fréquemment dans les plaines, et surtout dans celles qui sont au voisinage des eaux. La mue de quelques espèces se fait deux fois l'an; chez le plus grand nombre elle est simple.

En considérant les Bataras et les Bécardes, tous Oiseaux de l'Amérique méridionale, comme des Pies-Grièches, l'on peut dire que le genre que composent les Oiseaux connus sous ce nom est représenté sur tout le globe, car il n'est point de contrée qui n'en fournisse quelque espèce.

Comme type, nous décrirons d'abord la Pie-Grièche commune ou Pie-Grièche grise (*L. excubitor*, Linn.). C'est la plus grande des espèces européennes. Elle a la tête, la nuque et le dos d'un beau cendré clair; une large bande noire qui part de l'angle des mandibules passe sous les yeux, et s'étend jusqu'aux oreilles; toutes les parties inférieures sont d'un blanc pur; cette couleur se remarque à l'origine des rémiges, à l'extrémité des pennes secondaires et à celle de quelques-unes des rectrices; son bec et ses pieds sont d'un noir profond. Elle a neuf pouces de longueur totale. La femelle a les parties supérieures d'un cendré plus terne et les parties inférieures blanchâtres.

« Cette Pie-Grièche, dont la méchanceté est passée en proverbe, dit un naturaliste, paraît se dépouiller de son caractère à l'égard de la main qui l'élève. On est étonné de voir un Oiseau qui, libre, ne se nourrit que d'animaux vivants qu'il attaque de vive force; qui s'acharne à la poursuite d'Oiseaux plus forts que lui, auxquels il fait souvent prendre la fuite en les frappant du bec et des ongles; on est étonné de le voir doux, soumis et familier, et ne cherchant à nuire en aucune façon; seulement, lorsqu'on l'irrite, il cherche à se défendre. S'il est une chose qu'il paraisse ne pas goûter, c'est l'esclavage : un espace étroit et limité le rend turbulent; mais donnez-lui plus de latitude, incontinent il redevient doux et sensible aux caresses qu'on lui prodigue. Il témoigne le plaisir qu'il éprouve à se voir libre de toute entrave par un babil vraiment amusant. Si nous disions que cette Pie-Grièche a plus que la Pie, le Sansonnet, etc., d'aptitude et de facilité à apprendre et à prononcer quelques mots, nous n'exagérerions pas, car nous en avons conservé longtemps une qui nous en a donné des preuves. »

Quoi qu'il en soit, à l'état de liberté, le caractère de cet Oiseau est essentiellement cruel, en ce sens qu'il lui faut toujours des proies vivantes à déchirer. Le moyen de se les procurer consiste à se tenir perché à l'extrémité des branches les plus hautes et les plus isolées des arbres et des buissons, et de cette position à s'abattre dessus lorsqu'elles viennent s'offrir à sa vue. C'est de cette manière qu'il parvient à attraper des petits Oiseaux, des Mulots, des Grenouilles, des Lézards et les grands Scarabées qui volent à sa portée. C'est également du haut des arbres, où cet Oiseau aime à se tenir perché, qu'il fait entendre sans cesse, mais principalement dans la matinée, un cri aigre et dur qu'il accompagne assez souvent de plusieurs battements d'ailes et d'un balancement de queue.

Tous les Oiseaux se reproduisent ordinairement au milieu des circonstances dans lesquelles la Nature les a fixés. L'Alouette n'abandonne pas les sillons pour aller établir son nid sur les arbres; la Fauvette, dont les habitudes ne sont point terrestres, reste dans les buissons pour y placer le sien; c'est aussi à la cime des hauts arbres qu'elle fréquente que la Pie-Grièche fait ses pontes. C'est à l'enfourchure des hautes branches qu'elle construit assez grossièrement, mais d'une manière très-solide, un nid pour lequel elle emploie à l'extérieur de petites racines fibreuses, du foin, de la mousse, et dont l'intérieur est garni de plumes, de laine et d'autres matières duveteuses : c'est dans ce nid que la femelle pond de six à huit œufs blancs, marqués de taches d'un brun sale. Le mâle, pendant l'incubation, veille sur la couveuse et défend les alentours du nid de l'approche des autres Oiseaux. Après l'éclosion des petits, la vigilance du père et de la mère n'en est pas moins active; ils vivent même avec eux en famille, non-seulement durant le temps que réclame leur éducation, mais encore une grande partie de l'hiver.

Cette espèce, que l'on rencontre partout en Europe, est très-commune en France, où elle est sédentaire.

La Pie-Grièche écorcheur (*L. collurio*, Briss.). La dénomination spécifique que porte cet Oiseau paraît indiquer chez lui un degré, ou mieux un raffinement de cruauté que nous n'avons point rencontré chez les autres espèces; cependant cette dénomination nous paraît fausse en tant que cette Pie-Grièche n'écorche pas, comme son nom semblerait l'indiquer, sa proie avant de la dévorer; ce qui pourrait la motiver jusqu'à un certain point, c'est l'habitude qu'elle a de détruire sans nécessité actuelle les animaux auxquels elle fait la poursuite. En effet, l'on a vu qu'après avoir chassé pour ses besoins, après s'être bien repue, elle chassait encore par instinct de prévoyance : l'on a vu qu'alors, au lieu de dévorer les petits Oiseaux ou les Insectes qui tombaient en son pouvoir, elle avait le soin, au contraire, de les enfiler aux épines des buissons, sans doute afin de les retrouver plus tard au besoin. Cette habitude ne lui est pourtant pas particulière; car il est une espèce d'Afrique, et, à ce que l'on prétend, celle précédemment décrite, qui agissent de même. Toujours est-il que l'Ecorcheur diffère bien peu par ses mœurs des autres espèces : il aime les lisières des grands bois, les haies, se plaît sur les grands buissons. Son vol est court et peu élevé. Il peut également contrefaire tous les cris de certains Oiseaux. Sa ponte est de cinq ou six œufs obtus, qui sont ou roses avec des taches rougeâtres, ou bien jaunâtres avec des taches d'un cendré verdâtre en forme de zone.

Quant à son plumage, il est d'un cendré bleuâtre au sommet de la tête, à la nuque, au haut du dos et au croupion; d'un roux marron sur le haut de l'aile; d'un blanc pur à la gorge et à l'abdomen, et d'un roux rose aux

flancs et au ventre. En outre, une bande noire s'étend du bec jusque sur les oreilles, en traversant l'œil. Sa longueur est de six pouces.

Cette Pie-Grièche voyage en famille ; elle arrive chez nous au printemps et nous quitte en automne. Elle est répandue dans toute l'Europe ; on la trouve aussi en Afrique et dans l'Amérique méridionale.

La Pie-grièche fiscal (*Lanius collaris*, de Latham) est une espèce africaine. Elle a neuf pouces de longueur, comme notre Pie-Grièche grise ; la tête, le derrière du col et le manteau sont d'un brun noirâtre ; les ailes sont noires, avec une tache blanchâtre sur le milieu des grandes pennes, qui sont bordées de blanc ; la queue, plus longue et plus large que celle de la Pie-Grièche grise, avec les deux rectrices du milieu noires. Cette espèce est commune au cap de Bonne-Espérance. Elle chasse avec une infatigable activité : dès qu'elle aperçoit une Sauterelle, une Mante, ou un petit Oiseau, elle fond dessus, l'emporte et va l'empaler sur un buisson épineux. Elle s'y prend toujours de manière à faire passer l'épine à travers la tête de sa victime ; s'il n'y a pas d'épines sur l'arbre, elle assujettit adroitement la tête de l'Oiseau dans l'enfourchure de deux petites branches. Puis, quand la faim se fait sentir, elle va visiter ses gibets, et décroche les morceaux qu'elle préfère. C'est à cette rapacité qu'elle doit son nom de *Fiscal*, allusion assez peu flatteuse pour l'administration des finances. Hâtons-nous de dire, pour la satisfaction de notre orgueil national, que ce sont les colons hollandais du Cap qui ont baptisé la Pie-Grièche dont il est ici question. Au reste, l'instinct destructeur de cet Oiseau le pousse à des rapines superflues ; car il ne mange pas toutes ses victimes, et il y en a un grand nombre qui se dessèchent sur leur pal. Le Fiscal est criard, querelleur, vindicatif ; ennemi de toute concurrence, il chasse de son domaine les Oiseaux qui vivent de la même proie que lui ; mais il a beau faire, ceux-ci trouvent toujours moyen de décrocher quelques pièces du gibier qu'il a recueilli.

Le Bacbackiri (*Lanius Bacbackiri*, de Shaw) est aussi une espèce commune dans l'Afrique méridionale. Son bec est moins fort que celui des précédentes, et son port la rapproche un peu des *Merles*. Elle a sept pouces et demi de hauteur ; les parties supérieures sont d'un vert olive, le sommet de la tête est gris ; un trait noir part du bec, descend sur les côtés du col, et s'élargit en plastron sur la poitrine, de là son nom vulgaire de *Merle à collier*. La gorge et les parties inférieures sont jaunes ; le bec et les pieds sont noirs. Cette Pie-Grièche est peu farouche et très-babillarde. Elle fait entendre un chant particulier qui lui a valu son nom spécifique de *Bacbackiri*, et que Levaillant a noté : les deux premières syllabes sont bien détachées, graves et sonores ; les deux dernières sont aiguës et liées ; quelquefois l'avant-dernière note est haussée d'une tierce, mais dans tous les cas elle ne diffère de la suivante que d'un demi-ton. Le mâle entonne ce chant d'appel qui n'appartient qu'à lui : *bacbackiri ;* et aussitôt la femelle lui répond sur un ton moins élevé : *couït, couït.* Il suffit de bien répéter ces deux couplets pour faire approcher les Pies-Grièches du chasseur, qui peut alors les tirer de près. Du reste, quoique peu farouches, elles n'en ont pas moins les mœurs sanguinaires de leur genre. Elles livrent une guerre cruelle aux Insectes et aux jeunes Oiseaux, et si par mégarde on les place dans une volière, elles mettent tout à mort. On a remarqué qu'elles vivent par couples, et se séparent rarement. Leur nid est placé dans les buissons touffus ; les petits suivent leurs parents pendant la première année, et formant une petite famille vivant dans une concorde parfaite, ce qui contraste avec l'humeur hargneuse que montrent les Pies-Grièches à l'égard des autres Oiseaux.

Les *Pardalotes* sont de très-petites Pies-Grièches, à queue courte, dont le bec est court et peu comprimé, avec la pointe échancrée. Le Pardalote huppé (*Pardalotus cristatus*, de Vieillot) est une espèce de l'Amérique méridionale. Sa taille est de trois pouces ; les parties supérieures sont d'un vert olive, tirant sur le jaune ; les plumes du sommet de la tête, du front et de la nuque, sont terminées de brun ; près de la nuque est une huppe de couleur rouge ; les petites couvertures des ailes ont leur moitié extérieure blanche ; les rémiges sont brunes, bordées extérieurement de vert olive ; les rectrices sont vertes et d'une médiocre longueur ; la gorge et les parties inférieures sont d'un beau jaune, plus foncé sur le devant du col et sur la poitrine ; le bec est noir, avec le milieu grisâtre : les pieds sont noirs. Cet Oiseau habite les montagnes, et se tient sur les bords des rivières qui y prennent leur source. Au-dessus du lit écumeux de ces eaux, qui descendent en grondant parmi les blocs de granit vers la plaine où leur cours sera silencieux et paisible, des bambous *taquorussus* inclinent leurs panaches ondoyants réunis par des guirlandes de lianes : c'est là que vous verriez les Pardalotes voltiger, toujours par couples, de branche en branche, boire la rosée contenue dans les feuilles du *tilandsia*, et se repaître de fruits succulents et d'Insectes. Mais ces joyeux festins sont bien souvent interrompus par un événement tragique : dans les fissures du chaume desséché d'un bambou se tient en embuscade une monstrueuse Araignée : c'est la Mygale-Crabe, aux longues pattes, aux mandibules vigoureuses, à la morsure empoisonnée. Tandis que les Pardalotes, sans défiance, poursuivent gaiement les Insectes parmi les feuilles, la Mygale, tapie à l'entrée de son trou, arrête au passage l'un des imprudents convives, lui enfonce dans la gorge ses crochets venimeux, et suce avidement son sang, en présence de sa compagne, saisie de terreur. Ainsi le *Vertébré* qui avait immolé à sa faim des centaines d'Insectes devient à son tour la proie

d'un *Articulé* plus puissant que lui : la Providence, dans sa mystérieuse sagesse, a permis cette sanglante compensation.

PIERRE-GARIN. *Voy.* STERNE.

PIGEON (*Columba*, Lin.). — Les Pigeons sont-ils des Passereaux ou des Gallinacés, ou forment-ils un ordre indépendant ? Ceux qui, à l'exemple de Linné, en font un genre de l'ordre des Passereaux, invoquent en leur faveur des faits puisés dans les mœurs et les habitudes de ces Oiseaux. Comme les Passereaux, disent-ils, les Pigeons sont monogames, c'est-à-dire qu'un mâle à toutes les époques de sa vie ne s'unit jamais qu'à une femelle; ensuite, comme les premiers, le couple travaille en commun à la construction du nid; il se partage le soin de l'incubation et de l'éducation des jeunes. Ceux-ci en naissant, aveugles et incapables de chercher eux-mêmes leur nourriture, sont longtemps nourris par les parents dans le nid, avant de prendre leur essor. Enfin un caractère zoologique qui peut encore contribuer à faire rapprocher les Pigeons des Passereaux, est celui qui consiste dans la manière dont le pouce est articulé sur le tarse; il est presque au niveau des doigts antérieurs, ce qui permet aux Oiseaux dont nous allons faire l'histoire de percher. Le contraire ayant lieu chez les Gallinacés, il paraît donc assez rationnel que l'on ait proposé d'introduire les Pigeons dans l'ordre auquel ils semblent appartenir sous tant de rapports relatifs aux mœurs.

Ceux au contraire qui n'ont eu égard qu'aux faits purement matériels, à certains caractères zoologiques qui sont communs aux Pigeons et aux Gallinacés, se sont crus autorisés à les classer avec ces derniers. Ils ont vu que les uns et les autres ont un bec voûté, sur lequel sont percées dans un large espace membraneux des narines que recouvre une écaille cartilagineuse renflée, un sternum osseux profondément et doublement échancré, un jabot extérieurement dilatable ; et ces caractères leur ont suffi pour laisser les Pigeons et les Gallinacés dans le même ordre. Il est vrai que parmi les premiers il est des espèces qui participent en quelque sorte des seconds, soit par leurs mœurs et leurs allures, soit par quelques caractères extérieurs bien tranchés : tels sont, par exemple, les *Colombi-Gallines*, le *Pigeon-Caille* de Levaillant, dont les pieds, plus allongés que ceux de leurs congénères, les font ressembler davantage aux Gallinacés ; mais ce sont là des exceptions rares qui ne peuvent motiver un rapprochement suffisant.

A quel ordre convient-il donc de laisser les Pigeons? Hâtons-nous de le dire : ce ne doit être ni avec les Passereaux ni avec les Gallinacés qu'il faut les placer; il est plus convenable, ce nous semble, comme l'a fait Brisson, et comme l'ont pensé ensuite quelques auteurs recommandables, de créer pour eux un ordre particulier qui naturellement doit trouver place entre les Passereaux et les Gallinacés, parce qu'évidemment les Pigeons sont une transition des uns aux autres: ils sont le lien par lequel les premiers passent sans interruption aux seconds. Si les Pigeons ont dans leurs habitudes naturelles ou dans leurs caractères zoologiques des traits qui ont pu les faire confondre soit avec les uns, soit avec les autres, on ne saurait nier qu'ils n'aient en général dans leur manière d'être, dans leur mode de vivre, un caractère distinctif qui servira toujours à les différencier. La manière dont ils nourrissent leurs petits, le son guttural qu'ils font entendre à défaut de chant, et de là la faculté de dilater leur œsophage au moyen de l'air qu'ils y introduisent, leurs singuliers témoignages de tendresse, la fixité remarquable du nombre d'œufs qu'ils pondent, leur façon de boire, etc., et plus que cela un facies tellement typique qu'on ne confond jamais ou très-rarement un Pigeon, à quelque espèce qu'il appartienne, avec un autre Oiseau, sont autant de motifs propres à légitimer l'ordre établi par Brisson et adopté par Latham, Temminck, Levaillant, et quelques autres ornithologistes.

Les Pigeons forment donc un ordre dans lequel on pourrait à la rigueur établir plusieurs genres, ainsi que l'ont fait certains auteurs; mais dans lequel Cuvier, Levaillant, et Temminck n'en ont reconnu qu'un seul, subdivisible en plusieurs sous-genres, susceptibles eux-mêmes d'admettre des groupes propres à faciliter l'étude des espèces nombreuses que l'on connaît.

Pour caractères génériques, les Pigeons ont un bec faible, grêle, droit, comprimé latéralement, couvert à sa base d'une membrane voûtée sur chacun de ses côtés, étroite en devant ; la mandibule supérieure est plus ou moins renflée vers le bout, crochue ou simplement inclinée à sa pointe; des narines oblongues, ouvertes vers le milieu du bec, placées dans un cartilage qui forme une protubérance membraneuse plus ou moins épaisse, plus ou moins molle ; des pieds marcheurs, généralement noirs, rouges dans la plupart ; quatre doigts, trois devant, un derrière, articulé au niveau des doigts antérieurs ; des ailes médiocres ou courtes.

Après les notions préliminaires que nous venons d'acquérir sur l'ordre et le genre que forment les Pigeons, passons à l'étude générale de leur genre de vie et de leurs mœurs. Presque tous sont essentiellement granivores; quelques-uns seulement mêlent des baies à ce régime. Il paraîtrait, d'après M. de Cossigny, qu'il en est qui vivent d'Insectes; ainsi, il aurait remarqué pendant plusieurs années que les Pigeons de l'intérieur de l'Ile-de-France se nourrissaient de préférence avec des Escargots dont la grosseur égalait tout au plus celle d'un grain de maïs. Il est à peu près certain qu'il doit en être ainsi de beaucoup d'espèces,. surtout dans les moments de disette. Les aliments, ingérés dans un sac membraneux ou jabot, très-extensible, subissent une sorte de macération qui rend leur digestion plus facile. Au reste, l'estomac des Pigeons, déjà très-musculeux par lui-même, susceptible par conséquent

d'agir puissamment sur des substances alimentaires très-dures, est aidé dans ses fonctions digestives par les petits cailloux dont presque tous les Granivores non triturateurs ont la précaution d'emplir leur gésier, dans l'intention sans doute d'accélérer la décomposition des aliments par l'action immédiate qu'ils exercent sur eux.

D'après les observations faites sur des Pigeons domestiques, il est à peu près certain que ces Oiseaux, dans l'état de nature, doivent ne contracter qu'une union, à moins cependant qu'un accident funeste à l'un des deux ne force celui qui reste à s'engager dans un nouveau lien. Ce qui pourrait faire penser qu'il doit en être ainsi, c'est que dans la généralité des cas la ponte donne pour produits deux œufs, desquels éclosent un mâle et une femelle destinés à reproduire bientôt d'autres individus. Cependant on ne peut rien dire de bien positif à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers la fin de l'été, après les nichées et l'éducation des jeunes, les Pigeons se réunissent en troupes nombreuses, soit pour aller chercher ensemble des climats qui puissent leur offrir une température et une nourriture convenables, soit pour errer dans les bois et les champs voisins des lieux qui les ont vus naître. Ces sociétés, composées d'individus de la même espèce, où se trouvent pêle-mêle les mâles et les femelles, restent formées durant l'automne et l'hiver, et ne se rompent qu'au retour du printemps. Alors, stimulés par les désirs qui renaissent, les couples se forment, se séparent, et vont se cantonner dans des lieux convenables à leur reproduction. On ne peut reconnaître une différence fondamentale dans la manière dont les Pigeons font leur nid; il est toujours informe, presque plat, et assez large pour contenir le mâle et la femelle; de petits rameaux, du gramen, des bûchettes légères le composent; les uns choisissent au fond d'une forêt solitaire un arbre élevé sur lequel ils puissent convenablement l'établir; les autres préfèrent les jeunes taillis, les bosquets; d'autres enfin le logent dans les crevasses des rochers, ou même dans les trous poudreux des ruines ou des vieux bâtiments, et quelques-uns le font à terre. La ponte, comme nous l'avons dit, est ordinairement de deux œufs; le mâle et la femelle se partagent le soin de l'incubation et de l'éducation des petits. Ceux-ci, dans les premiers temps de leur vie, couverts d'un duvet rare et ordinairement blanc, sont nourris dans le nid par leurs parents. Le premier aliment qu'ils reçoivent est une sorte de bouillie qui a une grande analogie avec le lait des Mammifères. Cette bouillie est en partie un produit secrété par les cryptes muqueuses qui criblent la face interne des parois de l'œsophage au moment où cet organe se dilate pour former le jabot. Les Pigeons ont une manière toute particulière de donner la becquée à leurs nourrissons; ces derniers, au lieu d'ouvrir largement leur bec, ainsi que le font presque tous les jeunes Oiseaux élevés dans un nid, afin de recevoir leur nourriture, l'introduisent en entier dans celui de leurs parents, et l'y tiennent légèrement entr'ouvert; ne cette façon ils saisissent les matières à moitié digérées, que les nourriciers, par un mouvement convulsif qui paraît assez pénible et qui a quelquefois des suites dangereuses pour certaines races, chassent de leur jabot. Cette opération est toujours accompagnée d'un tremblement rapide des ailes et du corps. Les Pigeonneaux n'abandonnent le nid que fort tard, et seulement lorsqu'ils essayent de saisir eux-mêmes leur nourriture.

Buffon a vu dans les Pigeons le modèle de presque toutes les vertus domestiques et sociales. « Tous, dit-il, ont des qualités qui leur sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs, la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque et l'amour sans partage du mâle et de la femelle; la propreté, le soin de soi-même, qui suppose l'envie de plaire; l'art de se donner des grâces, qui le suppose encore plus; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties; le mâle aimant assez pour les partager et même pour se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute maison durable: quels modèles pour l'homme, s'il pouvait ou savait les imiter! »

Certainement rien n'est plus charmant que ce tableau par lequel on a voulu nous dépeindre les mœurs des Pigeons; mais au charme du style, à l'élégance de la pensée, la vérité se trouve-t-elle unie? Ces Oiseaux sont ils réellement l'emblème de la fidélité? leur feu est-il toujours durable; et tout le temps de leur vie est-il consacré à la reproduction et aux soins de leur progéniture? Les Pigeons domestiques, pour lesquels cette page de notre illustre auteur paraît avoir été écrite, sont quelquefois bien loin de répondre à la haute opinion qu'on se fait soit de leur constance, soit de cet amour réciproque et durable qu'ils semblent se témoigner. En effet, il arrive souvent, dit Boitard, qu'après avoir été plus ou moins longtemps accouplés, une femelle se dégoûte de son mâle; elle refuse d'abord ses caresses, puis quelques jours après le fuit et l'abandonne pour se livrer au premier venu, sans que l'on puisse en trouver d'autres raisons que le caprice.

« Il arrive encore, continue-t-il, qu'un Pigeon, ce modèle de constance et de chasteté, non-seulement est infidèle à sa compagne, mais encore la force à vivre en commun avec une rivale préférée; il les veille tous deux, et les force en les battant à lui rester fidèle, au moins en sa présence. » Ces faits qu'il n'y avait pas lieu à citer encore, mais que l'occasion nous a pour ainsi dire

force a consigner ici, prouvent au moins qu'on s'est permis quelquefois l'exagération à l'égard des Pigeons domestiques, lorsqu'on a voulu les prendre pour modèles dans l'histoire des mœurs qu'on avait à donner des Pigeons en général. Buffon n'est pas le seul auteur qui ait sacrifié la vérité à la poésie, la plupart de ses successeurs l'ont imité et quelques-uns de ses devanciers avaient déjà introduit bien des fables dans leur histoire des Pigeons.

Selon nous, le vrai moyen d'éviter l'erreur, autant du moins qu'il est permis de le faire lorsqu'on analyse la nature, lorsqu'on la surprend dans ses actes, aurait été de s'attacher moins aux races domestiques qu'aux espèces vivant en liberté. L'on aurait pu voir alors que les poétiques emblèmes d'une constance à toute épreuve ont leur époque de bonheur et leurs jours d'indifférence.

On trouve des Pigeons dans toutes les parties du globe. Le nombre des espèces nouvelles s'est tellement accru, qu'une suite à la belle monographie de M. Temminck sur ces Oiseaux est devenue nécessaire; c'est ce qu'a fait M. Florent Prévost, qui a continué la publication de l'ouvrage commencé par le savant ornithologiste hollandais.

Nous trouvons dans M. Marcel de Serres les détails curieux sur le vol de ces Oiseaux.

« Les Pigeons ne sont pas chassés des pays froids, que certains individus de ce genre habitent, par l'abaissement de la température, mais plutôt par le défaut de nourriture qui se fait sentir dans les lieux où ils avaient primitivement fixé leur séjour. Buchmand tient la première de ces opinions pour erronée, et assure avoir vu au Canada de nombreuses bandes de Pigeons pendant un hiver excessivement froid. A la vérité cet hiver succédait à un automne où les fruits et les semences dont ces Oiseaux se nourrissent avaient été très-abondants, en sorte qu'il paraît d'après ces faits que le manque d'aliments oblige bien plutôt les Oiseaux à se transporter d'un pays dans un autre que le changement dans la température.

« Les faits que nous venons de rapporter sur la rapidité du vol des Pigeons acquièrent une nouvelle probabilité d'après ceux qui se trouvent consignés dans *la Presse de Seine-et-Oise*. D'après ce journal, le dimanche 4 juillet 1841, une nouvelle expérience de Pigeons voyageurs eut lieu à Versailles. La veille on avait reçu à la mairie quarante Pigeons expédiés par la société d'amateurs établie à Berchem près d'Anvers.

« Ces Oiseaux étaient arrivés à Versailles par la diligence, renfermés dans un grand panier, par conséquent sans avoir pu acquérir par eux-mêmes la moindre notion du chemin qu'ils avaient parcouru et de la direction qu'ils avaient suivie. Le lendemain, à sept heures et demie du matin, on en a lâché trente-neuf à la fois, de la cour de la mairie, après avoir eu la précaution de leur apposer une estampille contenant la note du moment de leur départ.

« Le quarantième s'était échappé quelque temps auparavant, et avait pris sa volée en brisant un carreau. La troupe emplumée, une fois en liberté, s'est élevée à une grande hauteur, en décrivant un grand cercle, et après avoir reconnu la position, par le merveilleux et inexplicable instinct qui leur est propre, les trente-neuf Oiseaux se sont élancés dans la direction convenable (nord-nord-est). D'après la nouvelle que l'on en a reçue, le premier Pigeon est parvenu à son colombier à midi quinze minutes; trente-cinq autres sont successivement arrivés à quelques minutes de distance; celui qui s'était évadé n'y a été rendu que dans la soirée.

« Ces Oiseaux ont donc parcouru en quatre heures quarante-six minutes à cinq heures dix minutes, un espace d'environ soixante-quinze lieues en ligne directe, ce qui égale la plus grande vitesse des chemins de fer, en supposant qu'ils puissent parcourir une pareille distance sans s'arrêter. Dès le même jour trente-deux Pigeons de ceux qui arrivaient à Versailles étaient déjà en route pour une autre excursion.

« Si ces faits sont exacts, comme tout porte à le supposer, il en résulterait que les plus longs voyages, exécutés même avec la plus grande célérité, ne sauraient fatiguer ces Oiseaux. D'un autre côté, ils pourraient faire supposer, avec d'autres faits que nous avons énumérés, que les bandes voyageuses de ces animaux s'égarent beaucoup moins que les individus isolés, et que généralement elles trouvent bien mieux leurs routes. Il est en effet d'observation vulgaire que c'est uniquement les Oiseaux isolés qui s'égarent, et jamais les bandes auxquelles ils appartenaient et dont ils faisaient partie.

« Du reste, si les Pigeons ramiers sont sédentaires dans certaines contrées, principalement dans les pays chauds, ils ne sont pas émigrants pour d'autres régions, qu'ils quittent à des époques déterminées, et où ils reviennent à des époques qui ne sont pas moins fixes que les premières.

« Quelque merveilleux que soit l'instinct qui porte tant d'Oiseaux à se transporter dans des régions différentes, il est possible de le développer encore et de faire retrouver aux habitants des airs leur gîte natal après les avoir complétement dépaysés. C'est ce que font tous les jours plusieurs sociétés de la Belgique et de la Hollande qui élèvent dans ce but un grand nombre de Pigeons et quelques autres Oiseaux voyageurs.

« Parmi les exemples de ces faits curieux, il en est un qui vient de se passer sous nos yeux, et dont nous ne pouvons nous empêcher de rendre compte.

« La compagnie du Phénix de Liége (Belgique) a adressé à M. le maire de Montpellier soixante et onze pigeons portant chacun sous la queue l'empreinte d'un cachet. Cet envoi avait été précédé d'une lettre dans laquelle la société priait M. le maire, après

avoir fait constater l'identité des pigeons, de les faire contremarquer. On devait leur donner le vol à jour et à heure fixes, en transmettant à la société la date précise de leur départ simultané.

« Ces Pigeons, arrivés à Montpellier le 23 juillet 1843, en bonne santé, sous la direction du sieur Constant, ont été lâchés de la plate-forme de l'Arc de triomphe ou porte du Peyrou, le mercredi 26 juillet, à cinq heures précises du matin.

« Pour certitude que les mêmes Pigeons retrouveraient leur gîte, ils ont été timbrés du sceau de la mairie. En conséquence, à l'heure fixée, les paniers où étaient renfermés les Pigeons ont été ouverts, tous les prisonniers se sont élevés simultanément en décrivant des cercles concentriques; après deux minutes, ils ont pris ensemble la direction du Nord. Quatre d'entre eux ont suivi d'abord une autre route, mais après un quart d'heure, ils sont revenus sur la plate-forme du Peyrou; ils y ont demeuré dix-sept jours, tant qu'ils y ont trouvé à manger. Au bout de ce temps, on ne les a plus revus.

« Il serait possible que ceux-ci fissent partie de ceux qui ont été tués à Celle-Neuve, à Agde et à Rodez, localités plus ou moins éloignées de Montpellier et qui n'étaient pas dans leur vraie direction.

« Une lettre adressée à M. le maire de Montpellier par la société du Phénix, sous la date du 17 août, lui a annoncé qu'un des Oiseaux lâchés de Montpellier le 26 juillet était arrivé à Liége le 28 juillet, à six heures du soir. Dix-sept autres se sont suivis successivement de jour en jour, en sorte que le 16 août, dix-huit étaient rendus; un dix-neuvième avait été pris dans l'intervalle, à douze lieues de distance de son colombier, succombant à la fatigue et probablement à des blessures.

« Aussi la société du Phénix, sans rien dire de tous ceux qui ont manqué à l'appel, fait observer à M. le maire que sur deux des Pigeons arrivés à Liége on remarquait des blessures qui ne pouvaient être que le résultat de morsures et de déchirures. Ces plaies avaient dû être faites, d'après elle, à ces volatiles, pendant qu'ils étaient renfermés dans des corbeilles, et avoir singulièrement compromis leur santé, et, par suite, le succès de leur voyage.

« J'ai consulté à cet égard les personnes nommées par M. le maire pour prendre soin de ces Pigeons pendant leur séjour à Montpellier. Elles m'ont affirmé que ces Oiseaux étaient arrivés bien sains, et que si on avait remarqué des blessures à leur retour en Belgique, elles devaient leur avoir été faites dans leur traversée. Quant à la perte du plus grand nombre de ces volatiles, elle s'explique par les accidents inévitables dans un aussi long voyage.

« Quoi qu'il en soit, dix-huit de ces pigeons ont retrouvé leurs colombiers, éloignés de plus de trois cents lieues de leur point de départ. Ils y sont parvenus sans boussole et sans aucune connaissance de la route qu'ils devaient suivre. Ils avaient été exactement enfermés dans des corbeilles voilées qui avaient été placées sur l'impériale d'une diligence. L'un d'entre eux a fait régulièrement cent lieues par jour. Admirable instinct, supérieur à l'intelligence aux prises avec de pareilles et d'aussi grandes difficultés. Quel homme pourrait en effet répondre de retrouver son chemin au milieu de l'océan aérien, où rien ne saurait le guider?

« On se demandera peut-être si ces dix-huit Pigeons qui ont retrouvé leurs colombiers étaient ou non à leurs premiers voyages, ou si ce n'étaient pas ceux qui n'ont pas su retrouver le lieu de leur naissance? Voici l'unique renseignement que nous fournit la lettre de la compagnie du Phénix du 17 août. Il y est dit « que le procès-verbal du directeur de la police de Montpellier mentionnait que deux ou trois Pigeons s'étaient élevés en l'air en tournoyant, et qu'ils avaient mis un quart d'heure à s'orienter; ceci nous annonce qu'ils avaient dû être blessés, car les pigeons habitués à faire de longs voyages ne perdent pas de temps, et sont hors de vue en moins d'une minute. »

« Ces termes semblent assez clairs pour prouver que les Oiseaux envoyés de Liége à Montpellier n'étaient pas à leur première course lorsqu'ils se sont envolés de cette dernière ville. »

Des Pigeons domestiques considérés sous le rapport de leur utilité et de leurs produits.—Les services que les Pigeons rendent aujourd'hui comme messagers rapides et fidèles, ils les ont rendus de tous les temps. Les mariniers d'Egypte, de Chypre et de Candie, au rapport de Belon, élevaient des Pigeons sur leurs navires, pour les lâcher quand ils approchaient de terre, afin de faire annoncer leur arrivée. Dans l'Orient, cet usage était surtout répandu. Au rapport de Pline, César s'était déjà servi de pareils messagers pour faire passer des lettres dans Modène, assiégé par Marc-Antoine. On en renouvela l'usage en Hollande en 1574. Enfin, de nos jours, les spéculateurs belges et français qui ont des fonds sur la Bourse ont des Pigeons qui leur annoncent le cours des opérations.

Mais ce n'est pas des services des Pigeons considérés sous ce point de vue que nous avons à parler; leur utilité économique doit être notre principal objet.

Une opinion générale que nous avons émise dans notre article Oiseau, c'est que les grandes espèces compensent les dégâts qu'elles peuvent faire aux céréales, par leur utilité comme aliments. C'est déjà dire que les Pigeons sont dans ce cas, bien que nous ne soyons point du tout de l'opinion de ceux qui prétendent qu'ils font plutôt du bien aux récoltes qu'ils ne leur causent de dommage. Il est surprenant de voir des hommes de bonne foi défendre à cet égard la cause des Pigeons fuyards ou de colombier, avec si peu de raison de le faire. Nous voulons bien reconnaître avec eux qu'une autre accusation portée contre eux d'occasionner des dégâts

sur les toits où ils ont l'habitude de se poser soit peu motivée, mais que l'on nie les dommages qu'ils font dans les récoltes, c'est ce qui est peu raisonnable.

« Les Pigeons, disent-ils, ne sont pas des Oiseaux pulvérateurs; ils ne grattent jamais la terre, et ne peuvent par conséquent découvrir le grain jeté pour la semence : s'ils viennent dans les champs ensemencés, loin de faire du mal ils ne font que du bien, en enlevant le grain qui n'est pas enterré et qui végéterait néanmoins assez pour gêner la croissance des bonnes plantes, » etc. Toutes ces raisons sont plus spécieuses que fondées. Le Pigeon ne gratte pas, comme la Poule; mais il écarte avec son bec, et il suffit de l'avoir observé une seule fois pour savoir qu'il peut parfaitement déterrer les graines. Qu'il fasse beaucoup de bien en enlevant le superflu des semailles, et qu'il n'enlève que ce superflu, c'est ce qui est bien difficile à comprendre. D'ailleurs ce n'est point seulement au blé, à l'avoine, etc., que les Pigeons s'attaquent; mais ils se portent aussi par grandes volées dans les champs de fèves, de pois, de haricots et de toutes sortes de légumineuses, et c'est dans ces champs qu'ils causent surtout des dommages. Ils cherchent et découvrent ces semences, non seulement lorsqu'elles viennent d'être confiées à la terre, mais lorsqu'elles commencent à germer. Alors ils dévorent les cotylédons.

Mais, nous le répétons, l'utilité économique des Pigeons fuyards compense avantageusement les dégâts qu'ils peuvent faire aux récoltes. M. de Vitry, dans un mémoire lu à la Société d'agriculture de la Seine, a démontré par un calcul très-simple et très-clair, la perte que la France avait faite en détruisant ou en dépeuplant les colombiers qu'elle possédait avant notre première révolution. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Au moment de l'arrêt porté contre les Pigeons fuyards, il y avait quarante-deux mille communes en France, il y avait donc quarante-deux mille colombiers. Je sais que dans les villes il n'en existait pas, et qu'on n'en voyait pas dans les communes rurales des environs de Paris; mais je sais aussi qu'on en trouvait deux, trois et quelquefois plus dans un très-grand nombre de villages; et je pense être bien loin de toute exagération en comptant un colombier par commune.

« Il y avait des colombiers où l'on comptait trois cents paires de Pigeons; mais, pour aller au-devant de toute objection, je ne compterai que cent paires par colombier, et seulement deux pontes par an, laissant la troisième pour repeupler et remplacer les vides occasionnés par les événements. Or, cent paires par colombier donneraient un total de quatre millions deux cent mille paires; or, chaque paire donnant facilement quatre Pigeons par an, il en résulte seize millions huit cent mille Pigeonneaux.

« Chaque Pigeonneau pris au nid au bout de dix-huit ou vingt jours, plumé et vidé, pèse quatre onces. Les quarante-deux mille colombiers fournissaient donc soixante-quatre millions huit cent mille onces d'une nourriture saine, et en général à un prix assez bas. On a vu le jeune Pigeonneau ne se vendre couramment que quatre sous, dans plusieurs départements.

« Enfin en divisant soixante-quatre millions huit cent mille onces par seize, pour connaître le nombre de livres de viande dont l'arrêt contre les Pigeons nous a privés, on trouvera qu'à l'époque de leur proscription les colombiers entraient pour quatre millions deux cent mille livres pesant de viande dans la nourriture de la France, et diminuaient d'autant la consommation des autres substances animales.

« Il résulte un autre dommage de la suppression des colombiers, la perte de leur fiente, un des plus puissants engrais pour les terres qu'on destine à porter du chanvre, et qu'on a vu vendre dans certains départements au même prix que le blé. »

La colombine est en effet un des plus grands produits du colombier, et un des plus puissants engrais que nous possédions. Il fertilise en peu de temps les prairies humides et froides; il double les récoltes de plantes légumineuses; il est également bon pour les arbres, au pied desquels on le met après que les pluies lui ont ôté sa première âcreté.

PIGEON DE ROCHE. *Voy.* Biset.

PINC-PINC. *Voy.* Mésange.

PINGOUIN (*Alca*, Lin.).— Genre d'Oiseaux palmipèdes.

« Les Pingouins, dit Temminck, ont les mêmes habitudes que toutes les autres nombreuses peuplades qui fourmillent sur la vaste étendue de mers comprise dans les régions du cercle arctique; ils quittent rarement les côtes; on ne les voit sur le rivage que pendant le temps des pontes; dans tout autre temps de l'année, leur apparition à terre ou sur les mers de l'intérieur est due à des causes accidentelles. Il n'existe point de différence marquée dans les sexes. Les recherches que j'ai renouvelées très-récemment m'ont fait découvrir que les espèces de ce genre muent deux fois dans l'année; le plumage d'hiver des deux sexes est précisément celui qu'on a signalé jusqu'ici pour celui de la femelle; les jeunes se distinguent facilement par un bec beaucoup plus petit, sans aucune trace de sillon. Ils nichent et vivent à peu près comme les Guillemots, pondent comme ceux-ci un seul œuf très-gros, et habitent les mêmes lieux. Quelques espèces, parmi lesquelles on doit énumérer celle qui est la plus répandue en Europe, volent très-rapidement, mais le plus souvent en effleurant la surface des eaux. Une seule espèce propre aux mers glaciales a les ailes totalement dépourvues de pennes, absolument semblables à celles des Manchots et des Gorfous, et c'est la seule espèce qui ne vole point. »

L'espèce la plus répandue est le Pingouin commun, *Alca torda et pica*, Gmel. Il a le sommet de la tête, la nuque, les côtés du cou et toutes les parties supérieures d'un

noir profond. Cet Oiseau fait sa nourriture d'Insectes et de Crustacés marins, de Poissons, et particulièrement de jeunes Harengs. Il niche par grandes bandes dans les trous et les fentes des rochers qui bordent la mer. Sa ponte est d'un seul œuf, très-gros, oblong, d'un blanc pur ou jaunâtre marbré de taches noires et brunes, irrégulières, et souvent marqué de très-petites taches cendrées. Il habite les mers arctiques des deux mondes, et visite en hiver les côtes d'Angleterre, de Norwége, de France et de Hollande.

PINSON ou PINÇON (*Fringilla*, Linn.), genre d'Oiseaux de la division des Gros-Becs. — La plus commune des espèces que possède l'Europe, est le PINÇON ORDINAIRE, (*Fring. Cœlebs*, Linn.), que tout le monde connaît sinon de vue, du moins de réputation.

Cet Oiseau a beaucoup de force dans le bec: il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits Oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre; et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs, il a reçu le nom de *Pinson;* mais comme l'habitude de pincer n'est rien moins que propre à cette espèce, que même elle lui est commune, non-seulement avec beaucoup d'autres espèces d'Oiseaux, mais avec beaucoup d'animaux de classes toutes différentes, Quadrupèdes, Millepèdes, Bipèdes, etc., je trouve mieux fondée l'opinion de M. Frisch, qui tire ce mot *Pinson* de *Pincio*, latinisé du mot allemand *pinck*, qui semble avoir été formé d'après le cri de l'Oiseau.

Les Pinsons ne s'en vont pas tous en automne; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous: je dis avec nous, car la plupart s'approchent en effet des lieux habités, et viennent jusque dans nos basses-cours, où ils trouvent une subsistance plus facile; ce sont de petits parasites qui nous recherchent pour vivre à nos dépens, et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable; jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours; mais ce ne sont que des moments, et des moments fort rares; le reste du temps ils se cachent dans des haies fourrées, sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts, quelquefois même dans des trous de rochers, où ils meurent lorsque la saison est très-rude.

Le Pinson est un Oiseau très-vif; on le voit toujours en mouvement; et cela, joint à la gaieté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale, *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps, et plusieurs jours avant le Rossignol; il finit vers le solstice d'été. Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât; on y a distingué un prélude, un roulement, une finale; on a donné des noms particuliers à chaque reprise, on les a presque notées; et les plus grands connaisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop *mordant;* mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop faibles, ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartements trop résonnants, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis. La Nature a fait les Pinsons pour être les chantres des bois; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir.

Si l'on met un jeune Pinson pris au nid sous la leçon d'un Serin, d'un Rossignol, etc., il se rendra propre le chant de ses maîtres; on en a vu plus d'un exemple; mais on n'a pas point vu d'Oiseaux de cette espèce qui eussent appris à siffler des airs de notre musique, ils ne savent pas s'éloigner de la Nature jusqu'à ce point.

Les Pinsons, outre leur ramage ordinaire, ont encore un certain frémissement d'amour qu'ils font entendre au printemps, et de plus un autre cri peu agréable, qui, dit-on, annonce la pluie. On a aussi remarqué que ces Oiseaux ne chantaient jamais mieux ni plus longtemps que lorsque par quelque accident ils avaient perdu la vue (278); et cette remarque n'a pas été plus tôt faite que l'art de les rendre aveugles a été inventé: ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. Mais je me trompe, on ne leur crève point les yeux; on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure par une espèce de cicatrice artificielle en touchant légèrement et à plusieurs reprises les bords de ces deux paupières avec un fil de métal rougi au feu, et prenant garde de blesser le globe de l'œil. Il faut les préparer à cette singulière opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour avec leur cage dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité (279). Ces Pinsons aveugles sont des chanteurs infatigables (280), et l'on s'en sert par préférence comme d'appeau ou d'*appelants* pour attirer dans les piéges les Pinsons sauvages; on prend ceux-ci au gluaux, et avec différentes sortes de filets entre autres celui d'Alouette; mais il faut que les mailles soient plus petites, et proportionnées à la grosseur de l'Oiseau.

Le temps de cette chasse est celui où les Pinsons volent en troupes nombreuses, soit en automne à leur départ, soit au printemps

(278) Ils sont sujets à cet accident, surtout lorsqu'on les tient entre deux fenêtres, à l'exposition du midi.

(279) Gesner prétend qu'en tenant des Pinsons ainsi renfermés pendant tout l'été, et ne les tirant de prison qu'au commencement de l'automne, ils chantent pendant cette dernière saison; ce qu'il n'eussent point fait sans cela; l'obscurité les rend muets, le retour de la lumière est le printemps pour eux.

(280) On les appelle en Flandre *Rabadiaux*.

leur retour : il faut autant qu'on le peut noisir un temps calme, parce qu'alors ils olent plus bas et qu'ils entendent mieux appeau. Ils ne se façonnent point aisément la captivité; les premiers jours ils ne man- ent point ou presque point, ils frappent ntinuellement de leur bec les bâtons de la ge, et fort souvent ils se laissent mourir. La femelle pond cinq ou six œufs, gris- ugeâtres, semés de taches noirâtres plus équentes au gros bout. Le mâle ne la quitte oint tandis qu'elle couve, surtout la nuit : se tient toujours fort près du nid; et le ur, s'il s'éloigne un peu, c'est pour aller à provision. Il se pourrait que la jalousie it pour quelque chose dans cette grande ssiduité ; car ces Oiseaux sont d'un naturel rès-jaloux : s'il se trouve deux mâles dans même verger au printemps, ils se battent vec acharnement jusqu'à ce que le plus fai- le cède la place ou succombe ; c'est bien s s'ils se trouvent dans une même volière ù il n'y ait qu'une femelle.

Les pères et mères nourrissent leurs petits e Chenilles et d'Insectes; ils en mangent ux-mêmes; mais ils vivent plus communé- ent de petites graines, de celles d'épine lanche, de pavot, de bardane, de rosier, rtout de faîne, de navette et de chènevis; s se nourrissent aussi de blé et même d'a- oine, dont ils savent fort bien casser les ains pour en tirer la substance farineuse. uoiqu'ils soient d'un naturel un peu rétif, n vient à bout de les former au petit exer- ice de la galère, comme les Chardonnerets : s apprennent à se servir de leur bec et de urs pieds pour faire monter le seau dont s ont besoin.

Le Pinson est plus souvent posé que per- hé : il ne marche point en sautillant; mais coule légèrement sur la terre, et va sans esse ramassant quelque chose. Son vol est négal ; mais lorsqu'on attaque son nid, il lane au-dessus en criant.

Une espèce très-voisine et presque aussi ultipliée dans nos contrées, où cependant le n'est que de passage, est le *Pinson d'Ar- ennes*, Fring. *Montifrigilla*, Linn. Le plu- age du mâle au printemps est d'un noir rillant à la tête, aux joues, à la nuque, sur es côtés du cou et le haut du dos; la gorge, devant du cou, la poitrine, les scapulaires, es petites couvertures, et une bande trans- ersale sur les ailes sont d'un roux orange if, le croupion, les parties inférieures et un miroir sur l'aile d'un blanc pur. Les plumes endrées du sommet de la tête appartiennent ussi à la livrée d'hiver. La femelle a le ommet de la tête d'un roux grisâtre, une ande noire au-dessus des yeux, le devant u cou et la poitrine d'un roux-orange clair, t les plumes du dos d'un brun cendré. Les eunes, avant et après leur mue, ressemblent lus ou moins à la femelle. Cette espèce est omme la précédente sujette à des variétés ombreuses.

De passage dans presque toutes les con- rées de l'Europe, le Pinson d'Ardennes ar- ive dans nos contrées à l'automne, y passe l'hiver, et en repart au printemps. Il forme des troupes plus ou moins nombreuses, et se réunit aux Pinsons communs et autres petits Granivores pour pâturer dans les champs. On distingue facilement ces Pinsons des autres en ce qu'ils volent serrés, qu'ils se posent et partent de même, et jettent souvent un cri qui a du rapport avec celui du Chat. On a renouvelé pour cette espèce ce qu'on a dit de l'autre, c'est-à-dire que les femelles seules voyageaient. Mais rien n'est moins certain, et l'erreur provient encore ici de ce que le plumage des deux sexes offre pendant l'hiver les plus grandes analogies.

D'un naturel plus doux que notre Pinson commun, celui-ci se ploie aisément à la captivité et donne plus facilement dans les piéges. Son ramage est aussi plus faible et plus monotone; il consiste en un petit gazouillement qu'on n'entend que de très-près. Il se retire pour nicher dans le nord de l'Europe. Il pose son nid sur les pins et les sapins les plus élevés, y travaille vers la fin d'avril, le construit au dehors avec la longue mousse des arbres sur lesquels il s'établit, et le garnit en dedans de crins, de laine et de plumes. La ponte est de cinq œufs, jaunâtres et tachetés.

Nid du Pinson. — La ressemblance du tissu de quelques nids de nos petits Oiseaux avec un chapeau ou un morceau de drap paraîtrait inexacte à plusieurs de nos lecteurs, et nous convenons que le plus serré de leurs nids, rapproché du plus mauvais drap, ne peut supporter la comparaison ; cependant, en les examinant avec attention, on trouvera les matériaux arrangés de la même manière, c'est-à-dire cardés l'un dans l'autre, et non pas entrelacés fil par fil, crin par crin, comme dans les nids des faiseurs de corbeilles ou des Oiseaux tresseurs. Le nid du Pinson, un des plus connus des écoliers, nous en fournit un exemple. Le travail extérieur de ce joli nid est composé de matériaux qui varient d'après les occasions qu'a l'Oiseau de se les procurer ; car parmi dix échantillons de notre collection il n'y en a pas deux d'exactement semblables, et beaucoup même diffèrent considérablement. Quelques-uns sont formés de la plus belle sorte de mousse d'arbre ; plus communément encore de petits lichens gris ou jaunes sont attachés à l'extérieur ; et dans un exemple qui semble unique, c'est de l'écorce du platane américain (*platanus occidentalis*). Quelquefois nous avons trouvé des toiles d'Araignées empaquetées en petites touffes, et attachées de la même manière que le lichen ; et dans le voisinage des manufactures de coton, nous avons vu plusieurs de ces nids attachés de même avec de petites touffes de coton.

Mais la substance indispensable pour tous ces nids, quelque différents qu'ils soient à l'extérieur, est de belle laine avec laquelle la mousse, le lichen, les toiles d'Araignées, les touffes de coton et l'écorce d'arbre sont proprement et soigneusement feutrés de manière à former un tissu uniforme et uni. L'ouvrage de ces petits Oiseaux, mis auprès

des corbeilles de mousse que l'on trouve dans nos boutiques pour porter des œufs et des fruits, paraît beaucoup plus soigné. La mousse qui contient ces derniers est attachée d'une manière si grossière, et les branches mises si irrégulièrement, qu'on croirait l'Oiseau incapable de mieux faire. Le nid de l'Oiseau, au contraire, quand il est nouvellement terminé, qu'il n'a pas été battu par les orages, et exposé à tous les accidents qui résultent de l'éducation des couvées, est presque aussi lissé au dehors que s'il avait été arrangé par un chapelier. Ce n'est que par le moyen de la laine que ces Oiseaux rendent leur ouvrage aussi net; aucune autre substance ne pourrait se tresser aussi délicatement avec les fibres et les matériaux grossiers qu'ils emploient également. Dans plusieurs de ces nids, quoique pas dans tous, et d'après le principe du chapelier qui borde son chapeau, ils donnent beaucoup de force à tout l'ouvrage en le bordant de tiges d'herbes sèches, ou, mais plus rarement, avec des racines qui sont en partie couvertes par le feutrage de mousse et de laine. Une chose qu'ils ne négligent jamais est d'attacher fortement le nid avec de la mousse et de la laine aux branches du buisson où il est placé. Les parties du nid attachées aux branches, sont beaucoup moins massives que celles qui n'ont pas d'appui ; un mur moulé sur le dehors du nid est ce qu'ils croient nécessaire pour la tranquillité, la chaleur et la mollesse, qui leur sont d'ailleurs procurées par une doublure de crins uniment entrelacés, et par un peu de plumes. L'aune, le chêne, le pommier sauvage, l'aubépine, le sapin argenté et le sureau, sont les arbres le plus ordinairement choisis pour le nid du Pinson. M. Temminck fait remarquer avec raison que cet Oiseau préfère les jardins et les pommiers, et qu'il bâtit contre un mur ou une vigne ; mais peut-être a-t-il tort d'ajouter que ce n'est que rarement ou jamais dans des haies; car nous l'y avons souvent vu, et particulièrement dans des haies d'aubépine et de pommiers sauvages ; nous en avons trouvé dans un taillis de chênes, un autre dans une haie de houx; mais ces derniers exemples sont rares.

Une situation encore plus rare pour un tel nid est citée par Cowper comme ayant été l'occasion des jolis vers qui ont pour titre : *Un conte*. Dans une poulie, près de la tête du mât d'un vaisseau maintenant à Broomieland, il y a un nid de Pinson et quatre œufs. Ce nid a été bâti pendant que le vaisseau était encore à Greenock, et a été suivi là par les deux Oiseaux qui l'avaient construit. Quoique la poulie soit quelquefois descendue pour être vue par les curieux, les Oiseaux n'ont pas abandonné le nid. Le mâle cependant le visite rarement; mais la femelle ne le quitte jamais que quand elle va à la carène pour sa nourriture.

PIPIT ou (**Pipi** *Anthus*, Lin.). — Les Pipits, dont Cuvier, après Bechstein et Meyer, fait, sous le nom de *Farlouses*, un genre de la famille des Becs-Fins (*Motacilla*), ont pour caractères un bec grêle, droit, cylindrique, taillé en alène, à bords fléchis en dedans vers le milieu, et à pointe légèrement échancrée; des narines basales, latérales, à moitié fermées par une membrane voûtée; quatre doigts, trois devant et un derrière, l'ongle de celui-ci plus ou moins courbé est quelquefois plus long que le doigt; deux des grandes tectrices alaires aboutissant à l'extrémité des rémiges.

Les Pipits tiennent le milieu entre les Bergeronnettes et les Alouettes, avec lesquelles ils ont longtemps été réunis, et font le passage des unes aux autres. Comme les premières, leur mandibule supérieure est échancrée vers le bout, leur taille est svelte, et leur queue a un léger mouvement de bas en haut, caractère qui est très-marqué dans les Bergeronnettes; comme les secondes, leurs pennes secondaires sont échancrées à leur extrémité, et leurs habitudes sont essentiellement terrestres; comme les Alouettes aussi, ils chantent en volant, et s'élèvent à une certaine hauteur dans les airs. Au reste, leurs affinités avec les Bergeronnettes sont plus grandes, et, dit Temminck, « on serait même tenté de les ranger avec celles-ci, si la forme des ongles, celle des ailes, ainsi que la distribution des couleurs, du plumage, n'offraient des rapports avec les véritables Alouettes. »

Quelques-uns fréquentent les champs cultivés et les prairies; d'autres se plaisent, surtout dans la belle saison, sur la lisière des bois, dans les clairières, les terrains arides, les bruyères et les bosquets clair-semés. Plusieurs préfèrent les montagnes, les falaises, les écueils et les pâturages maritimes; quelques-uns enfin habitent pendant l'été les collines, les lieux sablonneux ou pierreux et se tiennent à l'arrière-saison sur les bords des rivières, où ils cherchent leur nourriture, qui consiste en Insectes, en petites graines ou petits fruits; très-peu ont la faculté de se percher constamment sur les arbres.

La difficulté que l'on éprouve à déterminer les différentes espèces européennes du genre Pipit a rendu la synonymie de ces Oiseaux si embrouillée, qu'il est presque impossible de s'y reconnaître. Autant d'auteurs, autant de sentiments divers; les uns nient des espèces que les autres admettent, et ce qui accroît l'embarras, c'est que tous discutent leur opinion avec un certain fondement de raison. Pour ne point augmenter mal à propos la confusion, nous nous en tiendrons aux déterminations et aux descriptions de Cuvier et Temminck.

Le **Pipit proprement dit** (*Anthus arboreus*, Bechst). — Ce Pipit se plaît généralement pendant toute la belle saison dans les bosquets clair-semés, dans les bruyères, les lieux secs et arides, et sur les lisières des bois; quelques-uns préfèrent les prairies, où tous se réunissent en automne. Le mâle se tient, dans le temps des couvées, sur un arbre voisin de son nid, mais de préférence sur une branche morte, et c'est de là qu'il

finit entendre un ramage qui n'est pas sans agréments. Il prélude étant perché, prend ensuite son essor en chantant, s'élève droit en battant des ailes, et descend en planant, ordinairement sur la branche d'où il est parti et sur laquelle il finit son chant commencé. Après un instant de repos, il recommence le même jeu jusqu'à six ou huit reprises, et toujours en chantant. Son cri ordinaire, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on le fait envoler, exprime la première syllabe de son nom (281). Il construit son nid à terre dans une touffe d'herbe, dans les bruyères ou au pied d'un buisson; le compose de tiges d'herbes dont les plus grosses sont en dehors avec un peu de mousse, et dont les plus fines, mêlées à des crins, tapissent l'intérieur. Sa ponte est de cinq ou six œufs, d'un blanc rougeâtre, totalement couverts de nombreuses taches d'un rouge foncé.

Cette espèce habite dans toute l'Europe, mais en plus grand nombre dans les contrées du midi que dans celles du nord. Elle arrive vers la fin de l'été dans nos provinces méridionales, où elle est généralement connue sous le nom de Bec-Figue; c'est au reste le nom quelle porte également dans les environs de Paris. Malgré l'autorité de Cuvier, nous sommes portés à croire que ce n'est point, comme il l'annonce dans son *Règne animal*, le Pipit Farlouse (*Anth. pratensis*) qui s'engraisse en automne en mangeant du raisin, mais bien celle dont il est ici question. Le Pipit Farlouse n'arrive dans le Midi qu'avec les premiers froids, tandis que le Pipit proprement dit commence à paraître vers la fin d'août. Nous pensons donc que c'est lui que l'on recherche dans plusieurs de nos provinces méridionales sous le nom de Bec-Figue et de Vinette, et que c'est lui aussi qui est la *Pivote ortolane* des Provençaux. C'est au reste le sentiment de Polydore Roux, à qui la science doit un travail très-consciencieusement fait sur les Oiseaux de Provence.

Le Pipit Farlouse, *Ant. pratensis*, Bechst. — Celui-ci est bien plus commun en France que le Pipit proprement dit; d'ailleurs il en a toutes les habitudes, soit lorsqu'il chante ou qu'il vaque à ses autres besoins. Le mâle a un ramage, simple mais doux, harmonieux et nettement prononcé. *Pipipi*, vivement et fréquemment répété, est le cri qu'il jette en partant. Rarement il se pose sur les arbres. Les prés, les jardins, sont les lieux qu'il fréquente pendant l'hiver; mais pendant la saison des amours il se tient sur les montagnes couvertes de gazon et semées çà et là de buissons nains sous lesquels il établit son nid; il choisit aussi à cet effet une touffe d'herbe. Sa ponte est de cinq à six œufs, rougeâtres marqués de taches pourprées.

Le Pipit Rousseline (*Ant. rufescens*, Temm). — Aussi commun en France que les précédents, ce Pipit se plaît sur les collines pierreuses et sablonneuses, dans les terrains arides ou garnis de bruyères, et construit son nid sous une motte de gazon et quelquefois au pied d'un buisson; il pond depuis quatre jusqu'à six œufs, arrondis, d'un bleuâtre pâle entrecoupé de taches et de raies rousses et violettes. On le trouve non-seulement en France, mais en Allemagne et en Hollande.

Le Pipit Spioncelle (*Ant. aquaticus*, Bechst.)—Le Pipit Spioncelle, que les Allemands nomment Alouette des friches, parce qu'il se plaît dans les friches et les bruyères, quitte nos pays et y revient en même temps que les Pinsons, et souvent de compagnie avec eux. On le voit pendant l'été sur les hautes montagnes du midi de la France, en Italie, en Espagne, en Sardaigne. On le trouve aussi sur les côtes maritimes d'Angleterre et de Hollande. Ses mœurs sont les mêmes que celles de ses congénères. Il niche dans les pays de montagnes, même sur les plateaux stériles de celles qui sont très-élevées; plus rarement sur les falaises et sur les rocs qui bordent la mer; sa ponte est de quatre à cinq œufs, d'un blanc sale couvert de petits points bruns, qui sont très-rapprochées sur le gros bout.

Le Spioncelle habite également l'Amérique septentrionale.

Une cinquième espèce, qui est quelquefois de passage en France, où Vieillot l'a décrite le premier, est le Pipit Richard (*Anth. Richardi*, Vieil.). Ce Pipit, qui est probablement tous les ans de passage en France et surtout en Provence, où Polydore Roux l'a vu plusieurs fois, ne se perche jamais. Il jette souvent un cri qui ressemble à celui de la Rousseline et qui est assez fort pour qu'on l'entende de très-loin. Ses œufs sont blancs, parsemés de nombreuses petites taches irrégulières.

« Cet Oiseau, dit M. Marcel de Serres, se rencontre en Allemagne, en Autriche, en France et en Espagne. Il passe dans le midi de la France vers la fin du mois de septembre et en octobre, généralement en petit nombre et isolément. D'après l'exact observateur de la Provence, Roux, cet Oiseau y ferait un second passage dans le mois d'avril, mais il n'y a pas d'exemple qu'il ait niché dans nos environs.

« Parmi les faits qui démontrent l'influence des saisons sur les migrations, nous en citerons un que nous avons eu l'occasion d'observer récemment. L'époque des passages du Pipi Richard (*Anthus Richardi*) est d'ordinaire vers la fin du mois de septembre et le commencement d'octobre. En 1840, ces Oiseaux ne sont arrivés dans les contrées méridionales de la France que vers le commencement du mois de novembre,

(281) Il prononce très-distinctement et d'une manière traînante la syllabe *pi*. Si l'on pouvait mettre ce cri au nombre des caractères propres à faire distinguer cette espèce de la suivante, ce serait un moyen de plus pour ne pas confondre ces deux espèces : car celle dont nous parlerons tout à l'heure pousse ce même cri sept ou huit fois de suite, et d'une manière pressée.

c'est-à-dire depuis le 7 ou le 8. Dès ce moment, ces Oiseaux ont été vus en grand nombre dans le Midi; ils y ont paru non avec la livrée du jeune âge, mais bien avec celle des adultes.

« Ce retard a été en rapport avec celui des saisons et des lunes. La lune d'octobre se trouvant, en 1840, au mois de novembre, les orages, ordinairement fréquents en août et en septembre, ont eu lieu un mois plus tard, en septembre et en octobre, et dans les premiers jours du mois de novembre. C'est vers la fin d'octobre et le commencement du mois suivant que les pluies ont fait sortir de leurs lits la Loire, le Rhône, la Saône et tant d'autres rivières dont les débordements ont occasionné des inondations plus terribles que celles fameuses de l'année 1755.

« La température a été en harmonie avec ces phénomènes; du moins elle s'est maintenue pendant tout le mois de novembre à peu près au même degré qu'elle a le plus ordinairement pendant le mois précédent. Les Oiseaux, trompés par ces circonstances, sont arrivés dans les régions méridionales plus tard qu'ils ne le font ordinairement; ainsi les saisons et leurs variations ne sont pas sans influence sur les migrations et les passages des Oiseaux. L'époque de la mue n'aurait donc pas d'action sensible sur les voyages de ces animaux, dont on ne peut comprendre les motifs sans étudier une à une les causes qui peuvent les provoquer et en régler le cours.

« Du reste, les retards que les passages de ces Oiseaux ont éprouvés dans le midi de la France en 1840 n'ont rien de commun avec les excursions habituelles auxquelles se livrent certaines espèces. Telles sont celles des Cailles, qui sont arrivées dans les environs de Montpellier vers la mi-novembre, ou deux mois environ après l'époque où elles nous viennent ordinairement.

« Leur venue extraordinaire a tenu aux grandes inondations qui ont eu lieu dans la Camargue et le département du Gard; elles les ont fait refluer vers le département de l'Hérault, où de pareils débordements ne se sont point opérés.

« Il en a été de même de l'apparition subite des Flamants (*Phœnicopterus antiquorum*); ces Oiseaux sont venus en grand nombre dans le département de l'Hérault à la même époque que les Cailles et par suite de la même cause. Sans doute les Flamants sont à peu près sédentaires dans nos cantons, mais on les y a aperçus en plus grande quantité en 1840, à raison des terribles inondations qui ont eu lieu au mois de novembre.

« Il serait d'un haut intérêt pour l'étude du phénomène des migrations que les personnes placées dans des positions exceptionnelles, telles par exemple que les moines du Saint-Bernard, tinssent note des passages des Oiseaux, surtout au renouvellement des saisons. Cet objet a déjà attiré l'attention de ces bons moines. En effet, M. Deléglise a donné quelques détails à cet égard dans le cahier de novembre 1843 de la *Bibliothèque universelle de Genève*.

« Il rapporte que, le 3 novembre, un passage considérable d'Oiseaux avait eu lieu au Saint-Bernard, et qu'il avait duré depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. On ne put reconnaître parmi ces Oiseaux que le Bruant, la Linotte, le Pinson, le Chardonneret et l'Alouette. Ce passage a continué pendant toute la matinée du 4.

« Cette observation prouve que les espèces différentes voyagent souvent ensemble, quoique leurs mœurs et leurs habitudes ne soient pas les mêmes.

« Enfin M. Deléglise nous apprend encore que le 13 du même mois on a pris auprès de l'hospice un Pluvier gris et une Bécasse; mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que l'on y a aperçu également une Foulque, quoique cette espèce soit essentiellement aquatique. Du reste, tous ces Oiseaux, comme il est facile de le présumer, sont très-rares à une hauteur aussi considérable que celle à laquelle est situé le couvent du Saint-Bernard.

« Si de pareilles observations se continuaient dans un grand nombre de lieux, et si l'on y tenait une note exacte de l'époque à laquelle s'opèrent les passages des Oiseaux et de leurs espèces, on pourrait de cette manière contrôler tout ce que nous savons sur un phénomène dont la régularité n'est pas un des faits les moins curieux. »

PIPRA. *Voy.* Manakin.

PITHECIA *Voy.* Saki.

PITHECUS. *Voy.* Orang.

PLATALEA. *Voy.* Spatule.

PLECOTUS. *Voy.* Oreillard.

PLOCEUS. *Voy.* Oriole.

PLONGEON, *Colymbus*, genre de la famille des Plongeurs et de l'ordre des Palmipèdes. — Les Plongeons, qui ont pour caractères génériques un bec lisse, droit, comprimé, pointu, des narines linéaires et des doigts garnis d'une membrane dont la forme variable a servi à les faire subdiviser; les Plongeons, disons-nous, sont des Oiseaux essentiellement aquatiques; tous nagent avec facilité et la plupart plongent avec une promptitude telle, qu'ils évitent le plomb à l'éclair du feu au même instant que le coup part, ce qui leur a valu dans quelques provinces de la France et à la Louisiane le nom de *Mangeurs de plomb*. (282) Mais si ces Oiseaux se meuvent dans l'eau avec beaucoup de facilité, ils marchent sur la terre avec une difficulté extrême, ce qui est dû à la position de leurs jambes, qui les forcent à se tenir debout dans une situation presque perpendiculaire et tellement gênante, qu'ils peuvent à peine faire quelques pas et maintenir l'équilibre de leurs mouvements; aussi passent-ils la

(282) Aussi les bons chasseurs, pour tirer ces Oiseaux, adaptent à leur fusil un morceau de carton, qui, en laissant la mire libre, dérobe l'éclat de l'amorce à l'œil de l'Oiseau.

plus grande partie de leur vie à l'eau ; ce n'est qu'en volant qu'ils traversent une contrée pour se rendre dans une autre. Lorsqu'ils nagent et plongent, c'est toujours avec bruit et avec un mouvement très-vif des ailes et de la queue ; celui de leurs pieds se dirige non d'avant en arrière, mais de côté et se croisant en diagonale. Leur habitation favorite est le bord des rivières, des lacs et des étangs, dans les climats froids et tempérés. Leur nourriture consiste principalement en Poissons, qu'ils poursuivent même jusqu'au fond de l'eau. Ils mangent aussi du frai, des Insectes aquatiques et même des productions du règne végétal. Ils émigrent sur les eaux, volent généralement assez bien, mais rarement. A l'époque des pontes, ils se rendent à terre. Ils choisissent les îlots, les caps, les promontoires pour y faire leurs nichées. Les jeunes diffèrent toujours beaucoup des adultes ; ce n'est qu'à l'âge de deux ou trois ans que les couleurs de leur plumage sont stables.

Ce genre renferme un grand nombre d'espèces.

Le Grand Plongeon (*Col. glacialis*, Lin.). —Ce Plongeon est presque de la grandeur et de la taille de l'Oie. Il est connu sur les lacs de Suisse, et le nom de *Studer* qu'on lui donne sur celui de Constance marque, selon Gesner, sa pesanteur à terre et l'impuissance de marcher, malgré l'effort qu'il fait des ailes et des pieds à la fois. Il ne prend son essor que sur l'eau; mais dans cet élément ses mouvements sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides; il plonge à de très-grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance sans reparaître pour respirer; une portion d'air renfermée dans la trachée-artère dilatée fournit pendant ce temps à la respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux. Il en est de même des autres Plongeons et des Grèbes ; ils parcourent librement et en tout sens les espaces dans l'eau : ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asile; car si l'Oiseau de proie paraît en l'air ou qu'un chasseur se montre sur le rivage, ce n'est point au vol que le Plongeon confie sa fuite et son salut; il plonge, et, caché sous l'eau, se dérobe à l'œil de tous ses ennemis. Mais l'homme, plus puissant encore par l'adresse que par la force, sait lui faire rencontrer des embûches jusqu'au fond de son asile; un filet, une ligne dormante amorcée d'un petit Poisson, sont les piéges auxquels l'Oiseau se prend en avalant sa proie : il meurt ainsi en voulant se nourrir, et dans l'élément même sur lequel il est né ; car on trouve son nid posé sur l'eau, au milieu des grands joncs dont le pied est baigné.

Le Plongeon Cat-Marin (*Col. septentrionalis*, Lin.).—« Cet Oiseau, dit Vieillot, connu sur les côtes de la Picardie sous le nom de Cat-Marin, y arrive avec les Macreuses et se prend souvent dans les filets que les pêcheurs tendent à ces Oiseaux; il s'en éloigne pendant l'été, et niche, au rapport des matelots, dans les Sorlingues sur des rochers. Ce grand destructeur de frai de Poisson entre avec la marée dans les embouchures des rivières, où il se nourrit de préférence de petits Merlans, du frai de l'Esturgeon et du Congre ; les jeunes, moins habiles, ne mangent que des Crevettes. »

Le Lumme (*Col. arcticus*, Lin.).—*Cumme* ou *loom* en lapon veut dire *boiteux*, et ce nom peint la démarche chancelante de cet Oiseau lorsqu'il se trouve à terre, où néanmoins il ne s'expose guère, nageant presque toujours, et nichant à la rive même de l'eau sur les côtes désertes. Peu de gens ont vu son nid, et les Islandais disent qu'il couve ses œufs sous ses ailes en pleine mer; ce qui n'est guère plus vraisemblable que la couvée de l'Imbrim sous l'eau.

Il paraît que ces Plongeons ne quittent guère la mer du Nord, quoique de temps en temps, au rapport de Klein, ils se montrent sur les côtes de la Baltique, et qu'ils soient bien connus dans toute la Suède. Leur principal domicile est sur les côtes de Norwége, d'Islande et de Groënland ; ils les fréquentent pendant tout l'été, et y font leurs petits qu'ils élèvent avec des soins et une sollicitude singulière. Anderson nous fournit à ce sujet des détails qui seraient intéressants s'il étaient tous exacts. Il dit que la ponte n'est que de deux œufs, et qu'aussitôt qu'un petit Lumme est assez fort pour quitter le nid, le père et la mère le conduisent à l'eau, l'un volant toujours au-dessus de lui pour le défendre de l'Oiseau de proie, l'autre au-dessous pour le recevoir sur le dos en cas de chute, et que si malgré ce secours le petit tombe à terre, les parents s'y précipitent avec lui, et, plutôt que de l'abandonner, se laissent prendre par les hommes ou manger par les Renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions, et qui, dans ces régions glacées et dépourvues de gibier de terre, dirigent toute leur sagacité et toutes leurs ruses à la chasse des Oiseaux. Cet auteur ajoute que, quand une fois les Lummes ont gagné la mer avec leurs petits, ils ne reviennent plus à terre; il assure même que les vieux qui par hasard ont perdu leur famille, ou qui ont passé le temps de nicher, n'y viennent jamais, nageant toujours par troupes de soixante ou de cent. « Si on jette, dit-il, un petit dans la mer devant une de ces troupes, tous les Lummes viennent sur-le-champ l'entourer, et chacun s'empresse de l'accompagner, au point de se battre entre eux autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'emmène; mais si par hasard la mère du petit survient, toute la querelle cesse sur-le-champ, et on lui cède son enfant. »

PLOTUS. *Voy.* Anhinga.

PLUME. — Les organes qu'on nomme *plumes*, et qui sont placés en recouvrement sur la peau, appartiennent exclusivement aux Oiseaux. Toutes, de nature cornée, sont formées d'une *tige* et de *barbes*, ayant elles-mêmes des rangées de *barbules*. M. de Blainville considère les Plumes comme ayant l'analogie la plus complète avec les poils, et comme naissant d'un bulbe générateur. La

forme des Plumes varie suivant les diverses parties du corps : on nomme *rémiges* les *pennes* roides et longues qui garnissent les membres supérieurs et les rendent propres au vol, qu'on distingue en *primaires* et *secondaires*, suivant la disposition qu'elles affectent, soit sur le bord de la main, soit sur le bord de l'avant-bras, tandis que le nom de *rectrices* est affecté aux pennes implantées à l'extrémité du croupion, et qui servent en quelque sorte de gouvernail pour diriger le vol des Oiseaux.

Les pennes caudales sont toujours en nombre fixe à la queue, et elles se trouvent rangées sur une ligne qui décrit une courbe transversale à l'extrémité du corps. La paire moyenne ou la *paire coccygienne* acquiert souvent des développements très-remarquables. Lorsque les pennes sont égales, on dit la queue *carrée* ; si les externes sont plus courtes que les moyennes, on la dit *arrondie*; *échancrée* ou *fourchue* dans le cas diamétralement opposé et suivant le degré de ce raccourcissement; enfin on la dit *étagée*, *cunéiforme*, quand les rectrices externes sont notablement raccourcies. Les Plumes *axillaires* occupent le bord postérieur du bras ou de l'aile. Les *couvertures alaires* abritent les grandes pennes qui bordent la main et l'avant-bras à leur origine. Les *couvertures de la queue* sont les mêmes plumes qui, implantées sur le croupion, s'avancent sur les rectrices; enfin on désigne par divers termes les Plumes de certaines parties du corps et c'est ainsi qu'on en reconnaît de *cervicales*, de *scapulaires*, de *dorsales*, de *subalaires*, etc. Les Plumes allongées de la tête forment des *aigrettes*, des *oreilles*, celles du bas du cou des *fanons*, celles des flancs des *parures*, etc.

On ne possède point d'analyse exacte des Plumes. Les chimistes admettent qu'elles ont la plus grande analogie de composition avec les poils et les cheveux, et que, comme ces derniers corps, elles sont formées d'une matière animale semblable au mucus, colorée par des huiles de diverses teintes : distillées, elles donnent de l'huile, du charbon animal et beaucoup de carbonate d'ammoniaque.

Le développement de certaines Plumes, leur coloration même, dépendent de l'âge et du sexe de l'Oiseau, et fréquemment les parures de luxe apparaissent chez les mâles à l'époque des amours. L'ensemble des Plumes constitue ce que les ornithologistes nomment la *livrée* ou la *robe*, et chez une grande partie des Oiseaux on remarque que les femelles ont des livrées sans agrément lorsque celles des mâles brillent du plus vif éclat. Les jeunes, dans les premiers mois de leur naissance, ressemblent communément à leurs mères, et ce n'est qu'en devenant adultes que les Plumes de leur vestiture d'enfance font place à celles de leur robe de noces. Aubebert s'est beaucoup occupé de rechercher les causes de la coloration si remarquable du plumage. Il a essayé de démontrer par des principes mathématiques qu'elle était due à l'organisation des Plumes elles-mêmes, et à la manière dont les rayons lumineux étaient diversement réfléchis en les frappant. Cette coloration paraît due toutefois aux éléments contenus dans le sang, en même temps que la texture des Plumes joue un grand rôle par la manière dont la lumière en traverse les innombrables facettes pour être décomposée par elles comme par un prisme. Toutes les plumes écailleuses qu'on remarque sur la tête et la gorge des Epimaques, des Paradisiers, des Oiseaux-Mouches, etc, se ressemblent par le principe uniforme qui a présidé à leur formation : toutes sont composées de barbules cylindriques, roides, bordées de barbules régulières, qui en supportent elles-mêmes des rangées plus petites, et toutes ces barbules sont creusées au centre d'un sillon profond, de manière que, quand la lumière glisse dans le sens vertical, il en résulte que les rayons lumineux, en les traversant, sont absorbés et font naître la sensation du noir. Il n'en est plus de même lorsque la lumière est renvoyée par ces mêmes facettes, qui chacune font l'office d'un réflecteur. C'est alors que naît, par l'arrangement moléculaire des barbules l'aspect de l'émeraude, du rubis, etc., chatoyant très-diversement sous les incidences des rayons qui les frappent. Pour donner un exemple de la diversité des teintes qui sont produites par les plumes écailleuses, nous citerons la cravate d'émeraude de quelques Colibris ; nous la verrons prendre tous les tons du vert, depuis les nuances les plus claires et les plus uniformément dorées, jusqu'aux reflets sombres de velours noir. Les collerettes de rubis de quelques espèces lancent des faisceaux de lumière, qui se dégradent pour donner une coloration orangée, puis chamoisée et ensuite rouge-noir. Mais les volatiles les plus richement dotés par la libérale Nature ne se présentent point constamment avec leur parure de fête. Jeunes, leur livrée est le plus souvent sombre et sans élégance. La deuxième année de leur vie, quelques portions de leur toilette apparaissent çà et là, et semblent former une disparate avec la grande simplicité du vêtement d'adolescence. Vers la troisième année, les haillons du premier âge disparaissent pour toujours, l'or ou l'améthyste étincelle ; c'est l'époque des amours, de la coquetterie, du désir de plaire. Les mâles volent aux conquêtes, se choisissent des épouses, et se consacrent un instant aux soins que réclament leur nouvelle famille. D'ordinaire les femelles n'ont souvent que les atours les plus modestes, lorsque leurs époux étalent tout le luxe d'un riche et élégant plumage. On appelle *couleur fixe* la coloration des Plumes qui, quelles que soient les incidences de la lumière, est constamment rouge, bleue, noire, etc. On la dit changeante dans le cas contraire. Enfin on remarque encore que le brillant métallisé ou vernissé de Plumes n'en occupe jamais que l'extrémité. La coloration des Plumes est généralement d'autant plus éclatante et d'autant plus vive que l'espèce habite les contrées les plus échauffées. On ne

peut même citer qu'un très-petit nombre d'Oiseaux des régions polaires ou tempérées qui aient quelques parties brillantes. Il n'en est pas de même sous la zone torride, où les plumages ternes forment les cas rares, en exceptant toutefois la nombreuse famille des palmipèdes.

La manière dont les Plumes sont implantées dans le derme n'est pas non plus livrée à l'arbitraire. Ainsi on a remarqué que celles qui sont destinées à être *recouvrantes* sont attachées obliquement une à une et en quinconce, et que les Plumes brèves, qui simulent la douceur du velours, doivent cette particularité à ce qu'elles sont attachées verticalement sur les parties qu'elles recouvrent. On les dit *hérissées* quand elles sont implantées d'arrière en avant. Assez communément, les pennes caudales sont horizontales; mais chez quelques Oiseaux, le Coq, par exemple, elles sont verticales et obliques.

Relativement à la quantité des Plumes, on a remarqué que les Oiseaux étaient plus abondamment vêtus quand ils doivent vivre dans les climats froids; que ceux des régions chaudes avaient des Plumes à barbes molles et lâches. On en peut dire autant du *duvet*, sorte de feutre destiné à intercepter la chaleur du corps et à ne pas la laisser se dégager; les oiseaux des glaces polaires en sont abondamment fournis, de même que les jeunes. Quelques Palmipèdes nageurs ont des Plumes tenant de la nature des poils, et une huile qui s'échappe de la peau paraît avoir pour but de les lubrifier de manière à les rendre imperméables aux longues macérations dans l'eau.

Certaines Plumes enfin sont arrondies, et imitent des poils, de manière à ce qu'implantées sur les narines, elles y simulent des *poils*, ou que, garnissant le pourtour du palpébral, elles jouent le rôle de *cils* dans l'occlusion des deux voiles protecteurs du globe de l'œil que présente ce muscle.

L'organisation des Plumes est un fait d'anatomie des plus intéressants pour l'étude, bien que les idées soient loin d'être arrêtées sur ce sujet. Nous ne pouvons mieux faire que de présenter l'ensemble du travail, dont on est redevable à M. Fr. Cuvier, et qui est inséré dans les *Mémoires du Muséum* (t. XIII, p. 327 et suivantes, année 1825).

« Les Plumes ont la plus grande analogie avec les poils, bien que l'organe qui les produit ait une structure plus compliquée. Cette analogie toutefois ne doit pas porter à donner sur ces deux natures de corps une explication commune.

« Le premier travail spécial sur les Plumes que l'on connaisse est celui de Poupart, dont on trouve un extrait dans les *Mémoires de l'académie des Sciences* pour l'année 1699. La Plume, pour cet anatomiste, se composait du tube corné inférieur, de la tige qui le surmonte, dont il ne considère que la matière spongieuse et des barbes qui naissent de chaque côté de cette tige, et il ne parle que des grandes Plumes des jeunes Oiseaux, comme s'il eût ignoré que la mue en produit chaque année de semblables. Mais il avait fort bien vu que les vaisseaux nourriciers des Plumes pénètrent dans celles-ci par leur extrémité inférieure; que ces vaisseaux constituent en partie un organe à la surface duquel ils se ramifient, et qu'il compare à une veine remplie de lymphe nutritive; que les Plumes, dans le premier travail de leur formation, sont préservées des accidents extérieurs par un tuyau cartilagineux; à la face interne duquel les barbes sont roulées en cornet; que d'abord ces barbes ont l'apparence de bouillie, et qu'à mesure qu'elles se forment le tuyau cartilagineux se dessèche, tombe par écailles, et laisse les barbes exposées à l'air, où elles prennent toute leur consistance; que l'organe qui contient la lymphe se termine supérieurement par des entonnoirs membraneux quand les Plumes commencent à se dessécher, et que le tuyau de chaque entonnoir pénétrant dans le pavillon de l'entonnoir qui le surmonte, il en résulte un canal continu; enfin, de ce que l'organe nourricier de la Plume se résout définitivement en godet, il supposait que ces godets donnaient une idée de sa structure.

« De ce petit nombre de faits Poupart concluait que son organe réservoir de la lymphe nutritive était contenu, même à l'origine des Plumes, dans le tube qui les termine inférieurement quand leur développement est entier, ne faisant aucune différence entre ce tube et le tuyau cartilagineux dont nous avons parlé plus haut; que cet organe, par son extrémité supérieure, s'introduisait dans la partie spongieuse, où la moëlle de la Plume y versait sa lymphe, qui par imbibition pénétrait dans les barbes, lesquelles finissaient ainsi de se nourrir et de se former; de la sorte, la Plume acquérait successivement toute sa grandeur et toutes ses formes.

« De ces premières observations, bien insuffisantes sans doute pour expliquer convenablement la formation des Plumes, nous passons sans intermédiaires aux *Leçons d'anatomie* de M. G. Cuvier (t. II, pag. 603). Malheureusement la structure des Plumes ne pouvait occuper qu'une place très-secondaire dans un traité général d'anatomie comparée, et dans le premier traité de ce genre qui parût. Quoi qu'il en soit, tous les faits rapportés par Poupart y sont confirmés; mais sa veine remplie de lymphe, que M. Cuvier nomme cylindre gélatineux, ne verse plus sa matière dans la partie spongieuse de la Plume pour la nourrir, ainsi que les barbes; elle croît en longueur par la base, et sort du tuyau cartilagineux, désigné ici par le nom de gaîne, en même temps que ses barbes et que la tige qui les porte; et c'est en effet ce que l'expérience confirme; mais rien n'indique les rapports de cet organe avec la Plume proprement dite et ses différentes parties; on les voit seulement se développer simultanément; et la formation des barbes par le desséchement de la matière qui les constitue, semble plutôt le résultat d'une attraction purement physique, d'une sorte de cristallisation produite par

une force inhérente à cette matière, qu'un résultat de la vie, c'est-à-dire d'une force dont le siége serait dans un organe.

« Les nombreux détails que demandait une connaissance complète des Plumes et de leur organe producteur ne pouvaient résulter que d'un travail spécial, et c'est ce travail qui a occupé M. Dutrochet. On trouve le mémoire qui le renferme, et qui est intitulé : *De la structure et de la régénération des Plumes*, dans le tome LXXXVIII, page 333, du *Journal de physique* (mai 1819).

« Les faits qu'il contient sont à peu près les mêmes que ceux que nous venons de rapporter; mais le travail de M. Dutrochet se distingue par les explications à l'aide desquelles il rend compte de la manière dont se forment les diverses parties de la Plume.

« Après une description fort exacte de la Plume lorsqu'elle est entièrement formée, c'est-à-dire telle qu'elle nous est présentée par celles dont nous faisons usage pour écrire, il passe à son développement, et cherche la raison de toutes les particularités de forme et de structure qu'il vient d'exposer dans les différents phénomènes que ce développement lui présente, en faisant toutefois exception des barbes et des barbules; ces parties étant pour lui tout à fait semblables à la tige, et trop petites pour que leur formation puisse être observée.

« Lorsqu'une Plume commence à croître, elle ne se montre d'abord extérieurement que par un tube (tuyau cartilagineux de Poupart, gaîne de M. G. Cuvier) formé de plusieurs couches de l'épiderme du bulbe (veine remplie de lymphe de Poupart, cylindre gélatineux de G. Cuvier) qu'il renferme, et qui est une papille de la peau plus ou moins grossie. Ce bulbe pénètre dans le tube par l'ouverture inférieure ou l'ombilic de celui-ci. Si l'on ouvre ce tube longitudinalement, on trouve entre sa face interne et le bulbe les rudiments des barbes terminales de la Plume dans un grand état de mollesse. Il n'y a alors encore aucune apparence de la tige centrale : ces barbes rudimentaires enveloppent le bulbe, ployées obliquement autour de lui (en cornet suivant Poupart); elles naissent de la circonférence de l'ombilic, et n'ont aucune adhérence organique avec le corps du bulbe. Bientôt le tube épidermique se décoiffe, et la Plume commence à en sortir; mais ce n'est que lorsque les premières barbes ont acquis toute leur longueur que la tige naît : elle se forme de la réunion de leurs fibres cornées, et à mesure que la Plume grandit, la face postérieure de cette tige augmente en largeur dans la même proportion que le nombre des barbes. Quant aux fibres cornées de la face antérieure, elles naissent exclusivement d'une partie de la surface du bulbe, et d'autant plus voisines du sommet de cet organe que la Plume approche plus de sa perfection. Les fibres cornées des faces antérieure et postérieure existent avant la susbtance spongieuse qui les sépare, et qui est disposée par couches entre elles; elle n'est peut-être qu'une manière d'être de la substance cornée. C'est aussi le bulbe qui produit la substance colorante des Plumes, laquelle ne se trouve jamais que dans les fibres cornées.

« Ce bulbe, essentiellement composé de vaisseaux et de nerfs, est revêtu d'un épiderme qui se dessèche et se détache par le contact de l'air; ce qui produit les calottes (entonnoirs et godets de Poupart) qui le surmontent et qui viennent de son sommet, exposé seul à l'air quand ce tube épidermique se décoiffe.

« Nous voici arrivés, avec M. Dutrochet, à l'extrémité inférieure de la tige de la Plume. Les fibres de sa face postérieure sont allées en augmentant, et cette face s'est élargie à mesure que le nombre des barbes s'est accru, et qu'elles ont occupé une plus grande partie de la circonférence de l'ombilic; enfin, cette circonférence en est entièrement remplie, c'est-à-dire qu'elle se trouve tout occupée par des fibres cornées, fibres dont l'assemblage représente la continuation de la partie postérieure de toutes les barbes. De cet assemblage naît le cylindre ou le tuyau de la Plume. Pendant ce temps le tube épidermique s'est animé et a fini par disparaître.

« Dès que le tuyau de la Plume commence à se former de la réunion en un cercle de fibres cornées de la face postérieure de la tige ou des barbes, les fibres cornées de la face antérieure cessent de se produire ainsi que la substance spongieuse; ce qui arrive parce que le tuyau en se formant déplace le bulbe qui produit ces dernières fibres; il est forcé à se renfermer en lui en l'enveloppant de toutes parts; alors ce bulbe ne dépose plus que la substance qui doit former ce tuyau à son sommet. Dès que cette tâche est remplie, il diminue graduellement de hauteur, et finit par être absorbé en laissant les calottes de l'épiderme qui constituent ce qu'on appelle vulgairement l'âme de la Plume. Enfin l'extrémité inférieure du tuyau se forme à son tour, et le moment de la chute de la Plume est arrivé.

« Il aurait été difficile de ne pas être moins frappé de cette ingénieuse théorie de la formation des Plumes; toutes les phases de leur développement y sont marquées avec soin, et les causes de la production de leurs différentes parties exposées avec beaucoup d'art et de vraisemblance. Aussi n'aurais-je peut-être pas élevé le moindre doute sur cette théorie, si les faits que j'avais moi-même recueillis ne se fussent pas trouvés en opposition avec ceux qui lui servent de fondement; bien moins à la vérité parce qu'ils sont différents que parce qu'ils sont plus nombreux et plus développés.

« Enfin, M. de Blainville termine la série des auteurs qui en France se sont occupés de la structure et du développement des Plumes. Il expose ses idées sur cette matière dans le premier volume, page 105 et suivantes, de ses *Principes d'anatomie comparée*, et son but principal paraît être moins d'augmenter le nombre des faits que de déterminer, par l'emploi d'une partie de ceux qui sont connus, de l'explication du dé-

loppement des Plumes à l'explication du développement des poils. Ainsi, pour M. de Blainville, les Plumes sont composées, comme les poils, d'un bulbe producteur et d'une partie produite.

« Le bulbe (réunion de la gaîne et du bulbe de M. Dutrochet) se compose extérieurement d'une capsule (gaîne) fibreuse, blanche, épaisse, qui est remplie de matière subgélatineuse (bulbe), ayant une forme déterminée, et dans laquelle pénètrent les vaisseaux et les nerfs. « Cette matière vivante offre à sa surface des stries ou cannelures dont la disposition indique la forme de la Plume. Le principal de ces sillons occupe le dos du bulbe..... Les autres, beaucoup plus fins, tombent obliquement et régulièrement par paires de chaque côté du sillon principal, et commencent dans la ligne médiane et ventrale du bulbe. » Et, à en juger par analogie, des stries d'un troisième ordre tombent sur ceux du second, mais leur petitesse empêche de les voir. Tel est l'organe producteur de la Plume. « Quand il vient à en exhaler la matière qui se dépose en grains non adhérents....., il se forme une succession de cônes non distincts; mais ces cônes ne s'emboîtent pas d'abord les uns dans les autres, ils se fendent le long de la ligne médiane inférieure, où les filets cornés, produits des sillons, se réunissent, et dans la longueur même de ces filets cornés, très-probablement à l'endroit des stries tertiaires.

« C'est ainsi que se forme la lame de la Plume, c'est-à-dire la partie dont l'axe est plein et solide, et qui est pourvu de barbes et de barbules.

« Quand le bulbe a produit cette lame, qui est sortie au fur et à mesure de la capsule rompue à son extrémité, il a considérablement diminué de vie; et, soit que les sillons s'effacent ou que sa base n'en offre plus, il exhale de toute sa circonférence de la matière cornée qui forme alors le tube complet, celui qui termine la Plume.

« Ce tube renferme la pulpe, et comme l'extrémité de celle-ci, à mesure qu'elle diminue, se retire, elle produit des espèces de cloisons en forme de verre de montre; c'est ce qu'on nomme l'âme de la Plume, et ce n'est autre chose que la succession de l'extrémité des cônes qui composent le tube. »

Ces idées sur la formation des Plumes, dont j'ai copié textuellement l'exposition à cause de leur précision, sont fort différentes de celles de M. Dutrochet; et comme les unes ne reposent pas, à proprement parler, sur d'autres fondements que les autres, mes observations ne se trouvent pas mieux concorder avec les explications de M. de Blainville, qu'avec celles de l'observateur dont nous avons précédemment exposé le système.

« Je vais actuellement, dit M. Fr. Cuvier, décrire les faits que j'ai recueillis; j'essayerai d'en montrer ensuite les conséquences. Malheureusement nos moyens d'observations sont bornés, et la Nature est aussi infinie dans la moindre de ses productions que dans l'ensemble des êtres dont l'univers est formé !

A. *De la Plume en général, et des diverses parties qui la composent.*

« La production organique qui fait l'objet de ce mémoire est celle qui constitue le vêtement des Oiseaux, et que l'on désigne communément par le nom général de plumes, quelles que soient les formes ou les apparences sous lesquelles elles se présentent : qu'elles soient lâches ou soyeuses comme celles de certaines variétés de nos Poules domestiques, fermes ou résistantes comme les pennes des Oiseaux qui volent, molles ou veloutées comme le duvet, recourbées en panaches, relevées en aigrettes ou allongées en soies, » etc., etc.

Toutes ces sortes de Plumes en effet ont la même structure fondamentale; leurs différences, quelque grandes qu'elles paraissent, ne tiennent qu'à des modifications assez légères, et les unes comme les autres se composent des mêmes parties essentielles.

« Il n'entre pas dans mon plan de montrer la cause de ces variations; non-seulement elles feraient la matière de plusieurs volumes, mais de plus elles exigeraient un grand nombre d'Oiseaux fort rares dont il faudrait cependant disposer comme on fait d'Oiseaux domestiques, ce qui n'est possible pour personne. Un ensemble complet de recherches sur les différentes sortes des Plumes ne peut être que l'ouvrage successif du temps; les miennes se sont principalement portées sur les Plumes qui reçoivent le nom de pennes, et c'est celles-là dont je dois faire connaître les parties avant de m'occuper de l'organe qui les produit. Toutes les pennes nous présentent un tube corné placé à leur extrémité inférieure, une tige qui la surmonte, et de chaque côté de laquelle se développent des barbes qui sont elles-mêmes garnies de barbules. Le tube, toujours plus gros et plus court que la tige, est à peu près cylindrique et généralement transparent; il se termine en une pointe plus ou moins mousse, et se trouve percé à son extrémité inférieure d'un orifice que nous nommerons ombilic inférieur, par opposition à un autre orifice auquel on doit donner le nom d'ombilic supérieur, et qui est situé au point où le tube se réunit à la face interne de la tige, et où les barbes des côtés de celle-ci, qui ont commencé un peu plus haut à se rapprocher, finissent par se réunir tout à fait. L'intérieur de ce tube renferme des capsules emboîtées les unes dans les autres, et souvent unies entre elles par un pédicule central qui en forme une sorte de chaîne; c'est ce qu'on nomme vulgairement l'âme de la Plume. C'est par le tube que les Plumes tiennent à la peau.

« La tige, considérée isolément, a une forme plus ou moins carrée; elle va en diminuant graduellement de grosseur de l'om-

bilic supérieur jusqu'à son extrémité, en suivant une ligne courbe. Nous désignerons par le nom de face interne de la tige la partie intérieure de cette ligne, et par celui de face externe sa partie extérieure. Ces deux faces sont revêtues d'une matière d'apparence cornée, assez semblable à celle qui constitue le tube; et cette matière couvre immédiatement une substance blanche, molle, élastique, que nous nommons matière spongieuse, et qui constitue la partie centrale de la tige, du moins dans la plupart des Plumes. La face externe est toujours lisse et légèrement arrondie; dans quelques pennes elle est unie, dans d'autres elle présente au travers de sa matière cornée des lignes parallèles longitudinales plus ou moins nombreuses, qui semblent des stries. L'interne est toujours partagée en deux parties égales, dans toute sa longueur, par une dépression ou petit canal, ou par une saillie; et ces dernières différences résultent ordinairement de la structure interne à la tige.

« En effet, nous avons trouvé dans les pennes, nous pouvons même dire dans les Plumes, deux sortes de tiges, les unes pleines et solides, les autres creusées et pourvues d'un canal dans toute leur longueur. Dans la première, l'âme de la Plume se termine à l'ombilic supérieur, auquel elle est adhérente; dans les secondes, elle est également attachée à cet ombilic, mais elle se prolonge d'un bout de la tige à l'autre. Quant aux lignes parallèles, aux apparences de stries longitudinales de la face externe de quelques tiges, elles sont dues à ce que la lame cornée est formée de semblables striures du côté où elle s'applique sur la matière spongieuse, et sa transparence les rend sensibles à l'œil, car elles ne le sont pas au toucher extérieurement.

« Les barbes consistent dans des lames dont l'épaisseur, la largeur et la longueur varient suivant les espèces de Plumes, et qui naissent sur les côtés de la tige, vers le bord de sa face externe. De chaque côté de ces barbes sont des barbules ou des lames plus petites qui sont lâches ou serrées, longues ou courtes; ces barbules sont quelquefois barbelées elles-mêmes, comme on peut s'en assurer sur les barbules des grandes plumes du Paon; et c'est surtout de la contexture des unes et des autres que résultent en grande partie les différences qui caractérisent extérieurement les Plumes, abstraction faite des couleurs.

« Ces barbes et ces barbules sont pourvues de deux bords qui correspondent, l'un à la face interne de la tige, qui est le bord interne, et l'autre à la face externe, qui est le bord externe, et des deux faces : celle qui regarde le haut de la tige est la face supérieure, celle qui regarde du côté du tube est la face inférieure. Les bords des uns et des autres m'ont toujours paru lisses et légèrement arrondis; et ce n'est pas toujours aux points correspondants des faces des barbes que naissent les barbules.

« Enfin, il paraît que la grande variété de couleur que présentent les Plumes réside dans la matière cornée de la tige, dans les barbes et les barbules; mais l'éclat de ces couleurs paraît tenir autant à la contexture de ces parties qu'aux substances colorantes elles-mêmes.

B. *De la capsule productrice des Plumes.*

« Quoique composé de parties qui se distinguent aisément les unes des autres par leurs formes et leurs rapports, cet organe fait cependant un tout indivisible; on ne peut détacher une de ses portions sans l'altérer, et néanmoins son analyse est nécessaire; sans elle on ne pourrait le faire connaître; mais si je décris séparément les parties qui le constituent, on ne doit pas oublier que leur union est intime, et que les fonctions de l'une sont inséparables des fonctions de l'autre.

« Ce qui rend son étude fort difficile, ce qui a empêché que jusqu'à ce jour il fût bien compris, c'est qu'il ne se présente jamais dans un état complet à l'observateur, et qu'il se détruit par une de ses extrémités à mesure qu'il se développe pour l'autre. Tant qu'une dent est sécrétée, l'organe qui la produit conserve son intégrité. Cela paraît être plus vrai encore pour les poils : ils se composent, dit-on, d'une succession de cônes produits successivement par un organe qui en fournit la matière et qui en est le moule. L'organe producteur de la Plume, au contraire, n'est jamais un moment le même; la partie qui a sécrété la première portion d'une Plume s'est oblitérée en même temps que cette portion a été formée et que la partie qui doit suivre se montre; celle-ci, qui produira la deuxième portion, s'oblitérera à son tour dès qu'elle aura rempli sa destination; et il en sera ainsi jusqu'à l'entière production de la Plume. Il en résulte que les organes ne peuvent être vus tout entiers en même temps, et le développement de leurs parties suivi sur un même Oiseau, puisqu'il faut détruire le bulbe pour l'observer. Une description générale ne saurait se former que par la réunion des observations particulières et isolées, qui n'ont de liens que dans l'esprit, ou du moins que ceux que l'esprit peut établir entre eux.

« Toutes ces circonstances m'obligeront à entrer dans des détails que j'aurais pu supprimer, si l'examen d'une seule capsule productrice des Plumes eût pu suffire pour la faire connaître; mais dans les faits où l'observation n'est pas simple, on ne doit pas moins rendre compte de la route qu'on a suivie, des moyens qu'on a employés, que des résultats qu'on a obtenus.

« Les capsules naissent d'une papille du derme, mais elles n'en sont point le développement; elles n'ont pas le moindre rapport de structure, et ne tiennent l'une à l'autre que par des points très-circonscrits; aussi lorsqu'on ouvre l'étui du derme où se trouve contenue la partie inférieure d'une capsule nouvelle, et qu'on pénètre jusqu'à la papille, on la trouve formant un cône extrêmement petit en comparaison de cette

capsule, et ne communiquant guère avec elle que par son sommet ; ce qui explique l'extrême facilité qu on éprouve à arracher une capsule naissante, et l'intégrité de toutes ses parois après cette violente séparation.

« La première forme de la capsule, celle sous laquelle elle se présente d'abord avant toute altération, est celle d'un cylindre terminé par un cône. Dans la plupart des Oiseaux, ce cylindre n'est pas plutôt sorti quelques lignes hors de la peau, que la partie conique tombe en se décoiffant, pour laisser libre l'extrémité de la Plume. Cependant il est des capsules qui atteignent jusqu'à quatre ou cinq pouces avant d'éprouver aucun changement extérieur ; mais dans tous les cas la chute du cône précède toujours et de beaucoup l'entière formation de la Plume.

« Lorsqu'une capsule de Plume à tige solide a été détachée soigneusement de la couche corticale où elle a pris naissance, et qu'on l'examine, on reconnaît qu'elle est terminée inférieurement par une membrane fibreuse, molle, percée à son milieu par un orifice au travers duquel pénètrent les vaisseaux nourriciers de l'intérieur de l'organe ; ce qui représente l'ombilic inférieur de la Plume, parce qu'il remplit les mêmes fonctions, quoiqu'il ne se trouve pas aux mêmes parties, le tube de la Plume étant loin d'être discernable dans une capsule dont le développement s'effectue. On remarque ensuite que toute sa partie extérieure se compose d'une enveloppe nombreuse, qui a reçu, et à laquelle nous conserverons le nom de gaîne ; que la consistance de cette enveloppe va en diminuant graduellement de son extrémité supérieure à son extrémité inférieure, où se trouve l'orifice au travers duquel les nerfs et les vaisseaux s'introduisent dans l'organe ; et qu'une ligne droite, de milieu de largeur, moins opaque que les parties environnantes, et que nous nommerons ligne moyenne, règne dans toute sa longueur.

« En enlevant cette enveloppe on découvre une membrane qui a la forme de la capsule, et qui paraît striée, excepté dans une ligne droite correspondante à celle que la gaîne nous a offerte à la ligne moyenne, et prenons un sens directement opposé à celui-ci, depuis qu'il va s'élargissant de haut en bas. Les barbes naissent de chaque côté de cette dernière ligne, sur ses bords, montent obliquement, et viennent se terminer à droite et à gauche de la première. Cette membrane, que je désignerai par le nom de membrane striée externe, forme l'enveloppe immédiate de la Plume.

« Cette membrane enlevée, on trouve les barbes reployées de bas en haut, de manière à se rapprocher par leur extrémité et former un cylindre semblable à la gaîne ; mais, dans le premier temps du développement de la capsule, celles de l'extrémité de la Plume, ainsi que la tige sont seules formées, et les molécules qui constituent les autres parties sont d'autant moins liées entre elles se rapprochent davantage de leur origine commune ; là les barbes se divisent sous le moindre effort comme de la bouillie, et leurs molécules ont la forme d'une aiguille. Les barbules sont intimement couchées le long des barbes. Si l'on écarte ou si l'on enlève même les barbes qui ont acquis toute leur consistance, on trouve entre chacune d'elles une membrane mince qui les égale en longueur et en largeur, et que nous nommerons cloisons transverses, ou plus simplement cloisons ; et en cherchant l'origine de ces membranes nouvelles, on voit qu'elles sont une dépendance, qu'elles font parties intégrantes d'une seconde membrane striée qui se trouve placée entre la face interne du tube, que forment les barbes reployées, et la partie centrale de la capsule. Nous désignerons cette dernière membrane par le nom de membrane striée interne, et la partie centrale de la capsule par le nom de bulbe.

« Maintenant il reste à examiner séparément chacune de ces parties, afin d'en fixer les caractères, d'en déterminer les rapports, et d'en reconnaître les fonctions dans le développement de la Plume.

De la gaîne.

« Cette enveloppe extérieure de tout le système organique dont se compose la capsule productrice des Plumes a son origine au même point que le reste de cet organe, c'est-à-dire sur une papille du derme, et le développement qu'elle acquiert est toujours le même que celui de la Plume dont elle doit protéger la formation ; ainsi la gaîne de la plus grande Plume du Paon, par exemple, a eu toute la longueur de cette Plume, quoiqu'elle n'ait jamais paru avoir plus de cinq à six pouces. C'est que, comme nous l'avons dit, elle se détruisait par une de ses extrémités à mesure qu'elle croissait par l'autre.

« Au point où elle prend naissance, et à sa partie inférieure, elle est formée par une membrane très-molle, fibreuse et jaunâtre, mais au delà, et dans une longueur variable, suivant l'espèce des Plumes et le degré de développement qu'elles ont acquis, la gaîne est formée d'une membrane blanchâtre, opaque, molle, d'apparence cartilagineuse, et que revêt une lame épidermique. A mesure qu'elle arrive au contact de l'air, elle semble se dessécher, se durcir et se changer en un nombre plus ou moins grand de couches épidermoïdes, minces, transparentes, fibreuses, et s'enlevant par lanières, suivant le contour de la capsule, et non point suivant son axe, ce qui est à noter. Dans certaines Plumes, la capsule ne paraît se composer que de ces pellicules d'épidermes ; mais dans d'autres elles recouvrent une matière blanche, d'une nature particulière, dont l'apparence est albumineuse et même crétacée, et qui se détache, par petites écailles, de la membrane striée externe qu'elle revêt immédiatement. Ces caractères sont ceux que présente la gaîne jusqu'au moment où se forme le tube corné de la Plume ; alors les couches internes de la gaîne deviennent la

couche externe de ce tube, en s'identifiant avec les couches de celui-ci, sécrétées par le bulbe qu'il renferme. C'est ce que nous ont montré toutes les Plumes du tube corné, desquelles nous avons cherché à détacher les parties de la gaîne qui étaient naturellement séparées du reste de la Plume, c'est-à-dire de la tige, des barbes, etc. En saisissant fortement ces parties de la gaîne, et en faisant effort pour les enlever, en dirigeant l'effort vers l'extrémité du tube et parallèlement à son axe, la surface de celui-ci s'est constamment déchirée dans cette direction et non pas transversalement, et nous n'avons pu trouver par aucun moyen, entre ces parties de la gaîne et la surface du tube, des solutions de continuité naturelle.

C. *De la membrane striée externe.*

« Cette membrane fine, colorée quelquefois quand la Plume l'est elle-même, enveloppe entièrement, comme la gaîne, les parties plus centrales de la capsule, et sa structure est en rapport intime avec l'organisation des parties qui sont en communication immédiate avec elle; elle est lisse à sa portion externe comme la face de la gaîne, lisse ou striée à la face opposée, suivant les parties de la Plume qu'elle recouvre, l'intervalle vide que les barbes laissent entre elles à leur extrémité, ces barbes elles-mêmes ou la face externe de la tige. Elle se détache plus facilement de la gaîne que de la plume; il paraît qu'il n'y a entre elle et la première que des rapports de juxta-position, et qu'il y en a de beaucoup plus intimes avec la seconde. D'abord ces stries ne sont autre chose que les bords des cloisons transverses, qui ne font avec elles qu'un seul et même tout, et auxquelles reste ordinairement attachée l'extrémité des barbules, comme l'extrémité des barbes reste attachée le long de la tige moyenne. Ce sont les lignes noires que forment ces débris de la Plume qui donnent la première indication des stries sur cette membrane, quoiqu'ils ne constituent qu'une partie accidentelle de celles qui y existent réellement.

« On ne parvient à analyser cette membrane, et à reconnaître tous ses caractères qu'aux parties où la Plume est entièrement formée, car elle se développe avec elle, et ce n'est qu'avec peine qu'on peut la découvrir là où les barbes ne sont encore qu'à l'état de bouillie, et elle tombe en poussière comme la gaîne, dès que la Plume reçoit l'action de l'air. Elle est très-visible sur toutes les Plumes, sous les parties de la gaîne qui se divisent en pellicules épidermoïdes; mais celles dont les barbes sont rares le long de leur tige en montrent mieux tous les détails; c'est pourquoi les Plumes de Paon sont les plus favorables pour la bien faire connaître.

D. *Des cloisons transverses.*

« Ces membranes ne sont que des prolongements de la face interne de la membrane striée externe; elles servent de limites aux barbes; c'est entre elles que celles-ci sont déposées, ainsi que les barbules, qui paraissent être elles-mêmes séparées les unes des autres par de petites cloisons, lesquelles dépendent aussi des premières, comme j'ai cru m'en assurer toutes les fois que je les ai cherchées sur les Plumes de Paon; car ces parties sont si petites et si confuses, qu'il est fort difficile de voir clairement si ce sont elles qu'on aperçoit en effet : aussi n'en parlerais-je point si mes observations n'étaient pas soutenues par les analogies, comme je n'aurais aucun égard à celles-ci si les faits que j'ai eus sous les yeux ne leur avaient pas été favorables.

« Ces cloisons, comme nous l'avons dit, tiennent à la face externe de la membrane striée interne, de la même manière qu'à la face interne de la membrane striée externe, c'est-à-dire qu'elles en sont des prolongements; elles leur servent ainsi de liens, et font que toutes trois ne forment qu'un même système organique, dans lequel les barbes se déposent comme dans un moule, où elles s'accroissent et où elles se consolident par l'action propre de leurs molécules.

E. *De la membrane striée interne.*

« Ce nom ne convient aussi qu'imparfaitement à la membrane à laquelle nous le donnons; elle ne paraît striée que quand les barbes ont été enlevées ou se sont épanouies, et qu'on a détaché les cloisons transverses pour les entraîner avec elles; les stries ne résultent proprement que des débris de ces cloisons, et dans son intégrité, au lieu de stries, elle présente des languettes ou des rainures, suivant qu'on considère, indépendamment l'une et l'autre, les cloisons ou les intervalles qui les séparent. Cette membrane colorée, quand la Plume l'est elle-même, revêt le bulbe. Elle est intimement unie à sa surface externe; mais on l'en sépare par la macération, du moins partiellement. Elle naît au point où éclosent les barbes, et n'existe pas dans la partie correspondante à la face interne de la tige. A l'origine du bulbe ou de la capsule, elle est peu sensible, et reste confondue avec toutes les parties informes de la Plume et de son organe producteur. Ce n'est que dans les portions moyennes du bulbe qu'elle se présente sous forme de pellicule continue, et son caractère membraneux ne se distingue bien que dans les parties supérieures de ce dernier organe; et si, en ce point, on veut la détacher, on voit qu'elle n'est jamais libre que dans les intervalles de deux anneaux, ou de deux cercles étroits autour desquels elle est organiquement unie. Ce sont les points par lesquels le système des membranes striées paraît lié au bulbe, et conséquemment aux vaisseaux qui les nourrissent.

« Les trois sortes de membranes que nous venons de décrire, la strie supérieure, les cloisons et la strie inférieure, présentent la même contexture. Lorsqu'on peut les considérer isolément, et les examiner de telle

sorte que la lumière les traverse, on voit qu'elles sont formées de petits globules qui se touchent et qui ont une opacité plus grande que les intervalles qu'ils laissent entre eux. Ces membranes, ainsi que la gaîne, paraissent être entièrement dépourvues de vaisseaux et de nerfs.

F. *Du bulbe.*

« Cette partie centrale de la capsule des Plumes est sans contredit la plus importante; mais elle est aussi la plus compliquée et celle dont l'analyse offre les difficultés les plus grandes.

« C'est elle seule qui paraît renfermer les vaisseaux et les nerfs du système organique auquel elle appartient. C'est elle qui paraît donner directement naissance à toutes les autres portions de ce système, comme à toutes les parties de la Plume; elle seule est en communication immédiate avec le reste de l'organisation.

« De cette diversité de fonctions qui ne s'exercent que successivement, résultent dans ce bulbe des modifications variées et si diverses, qu'on ne peut espérer de saisir le point précis où elles apparaissent; et toutes les conditions qui les accompagnent et les caractérisent, qu'à l'aide du temps et des circonstances favorables qu'il peut amener. Ses changements pendant l'accroissement d'une Plume sont plus considérables que ceux d'aucune autre partie de la capsule; jamais il ne se présente sous les mêmes apparences; à sa naissance il n'est pas ce qu'il sera à sa fin, et il change encore dans tous les points intermédiaires, de sorte que pour le décrire complétement il faudrait aussi le suivre dans tout le cours du développement d'une Plume, ce qui est impossible, ou sur un nombre de Plumes égal à celui de ses changements, ce qui n'est guère plus praticable. D'ailleurs, toutes les Plumes ne se ressemblent pas, et comme leurs différences se retrouvent dans leurs bulbes, il serait difficile de reconnaître sur l'un d'eux le point correspondant à celui que l'on aurait observé sur un autre. Aussi je suis loin de penser que les détails où je vais entrer renferment tout ce qu'il serait nécessaire de savoir pour se faire une idée parfaitement complète de cet organe singulier; c'est pourquoi je ne me bornerai plus à rapporter les faits d'une manière générale, comme j'ai à peu près pu le faire jusqu'ici, ces faits pouvant, avec quelque attention, être vérifiés sur toutes les Plumes. Dans les particularités que je vais décrire, j'indiquerai les espèces de Plumes qui me les auront présentées, et les espèces d'Oiseaux d'où j'aurai tiré ces Plumes. »

Première observation. — Une grande penne de l'aile d'un Marabou, complétement formée et desséchée, mais où ne se trouvait que la moitié de son tube, l'autre ayant été détruite accidentellement, a présenté, depuis la partie inférieure de ce qui restait du tube jusqu'à l'extrémité de sa tige, une succession de cônes épidermoïdes entiers et dans un parfait état d'intégrité jusqu'au tiers de la tige; à partir de ce point, ils étaient réduits, par le desséchement, à de simples pellicules concaves, à de simples godets. Ces cônes s'enfilaient les uns et les autres dans toute la partie où leur forme primitive s'était conservée, de telle sorte que le sommet du premier, s'attachant à l'intérieur du sommet du second, celui-ci au troisième et ainsi de suite jusqu'au dernier, il en résultait d'abord un tube ou canal continu jusqu'au cône qui se trouvait au-dessous de l'ombilic supérieur, cône qui, n'ayant point de prolongement tubuleux, était hémisphérique, fortement attaché aux parois de l'ombilic, en dehors duquel se montraient des rudiments d'autres cônes appliqués contre la face interne de la tige et adhérents à ces mêmes parois. Au delà de ce cône hémisphérique, dans l'intérieur de la tige, se continuait la série de cônes dont nous venons de parler; les premiers réunis par leur prolongement tubuleux, et les autres isolés par la privation de ce prolongement.

Deuxième observation. — Une autre penne de l'aile d'un Marabou, dont toute la tige était formée, mais qui n'avait encore qu'une partie de son tube, avait toute l'étendue de celui-ci remplie par un bulbe qui paraissait surtout composé de fibres blanches longitudinales, molles et élastiques; des vaisseaux et des nerfs pénétraient dans son intérieur par l'ombilic inférieur et rampaient à sa surface; il se terminait en pointe à l'endroit où les dernières portions de la matière spongieuse de la tige avaient été déposées, et on voyait à sa surface une matière blanche opaque, légèrement nacrée. Son sommet était couronné par un cône membraneux, qui ne communiquait avec lui que par sa base, laquelle était attachée au point ou le bulbe se rétrécissait pour se terminer en pointe. D'autres cônes membraneux venaient ensuite, et paraissaient n'avoir pas d'autres contacts entre eux, et, avec le premier, que le rapport que celui-ci avait avec le sommet du bulbe; ni l'un ni l'autre n'avaient de prolongement tubuleux. Le cône contigu à l'ombilic supérieur avait en ce point sa membrane engagée entre la matière spongieuse et la matière cornée, dans le trajet de trois à quatre lignes où elle était colorée en rouge. A l'endroit où, par cette espèce de canal, elle se trouvait sortie de l'intérieur de la plume, on voyait une seconde série de cônes membraneux, enfilés les uns dans les autres au moyen de leur prolongement tubuleux, et recouverts extérieurement par la membrane striée interne.

Des cônes semblables à ceux qui couronnaient immédiatement le bulbe se trouvaient dans l'intérieur de la tige, au delà du point correspondant à l'ombilic supérieur, et ils ne paraissaient pas plus que les derniers conserver des traces de leur tube central et commun.

Troisième observation. — La penne de la queue d'un Hocco, longue de quatre pouces,

et encore complétement renfermée dans sa capsule, ayant été ouverte le long de la ligne moyenne, m'a présenté un bulbe cylindrique, nu à sa partie inférieure, et revêtu dans tout le reste de sa longueur, de la membrane striée interne.

Ayant procédé de bas en haut, et dans le sens de la ligne moyenne, à l'enlèvement de cette membrane striée, je fus conduit, par l'incision d'une première partie, sous la portion qui lui était immédiatement supérieure, de celle-ci sous celle qui la suivait, et ainsi de suite jusqu'au point où je ne rencontrai plus que des cônes membraneux. En cherchant à écarter les bords de cette membrane ainsi incisée dans cinq parties successives du bulbe, je la trouvai brisée transversalement au bord inférieur de chacune de ces parties ; coupant alors cette membrane en travers, ses bords se renversèrent, et je vis qu'elle ne constituait que la partie externe de cônes qui se recouvraient les uns et les autres dans la plus grande partie de leur étendue où ils n'étaient point striés, et que chacun d'eux renfermait une substance pulpeuse qui variait de couleur et de consistance à mesure qu'on s'élevait. Enfin, chacun de ces cônes était fixé par son bord inférieur à celui qui le précédait, au point où se fixait sur celui-ci la membrane striée, d'où résultait la bride circulaire que nous avons dû inciser pour les ouvrir.

Le premier cône, en commençant par la partie inférieure du bulbe, recouvrait la sommité conique de celui-ci, qui n'était point formé de cônes, mais dont la portion de substance blanche, opaque, fibreuse, présentait le caractère du bulbe dans son état primitif d'activité. Le second cône renfermait une matière qui n'avait plus d'apparence fibreuse, et qui ressemblait à une pulpe blanche et légère ; le troisième contenait cette même matière pulpeuse, mais elle avait une teinte lilas ; sur le quatrième, cette matière était rouge et moins abondante que sous les cônes précédents ; enfin le cinquième était presque vide, et le peu de matière pulpeuse qu'on y rencontrait était aussi rouge. Les cônes qui suivaient étaient entièrement vides.

Quatrième observation. — Dans l'observation précédente, quoiqu'on ait vu que les cônes pénétraient les uns dans les autres, on ne pouvait pas cependant reconnaître exactement leurs rapports ; pour atteindre ce but, j'enlevai la matière pulpeuse de chaque cône, et alors je vis que chacun d'eux se prolongeait en un tube étroit, et que les tubes des cônes inférieurs allant se réunir aux tubes des cônes supérieurs, il en résultait un canal continu qu'on pouvait suivre depuis le premier cône jusqu'à ceux dont le desséchement amenait la destruction de cette espèce de canal. C'est pour donner une idée claire et faire concevoir facilement les relations de toutes les parties constituantes du bulbe que je viens de décrire que M. F. Cuvier a tracé une coupe fictive, mais qui pour cela n'en est pas moins vraie. On voit les membranes coniques se diriger de bas en haut en convergeant, suivant un angle aigu, et aboutir toutes au canal central qu'elles forment par leur réunion, et l'intervalle qui sépare les cônes non encore vides, est rempli par la pulpe plus ou moins colorée qui vient d'être mentionnée.

Cinquième observation. — Une seconde penne de la queue d'un Hocco, qui avait une gaîne de deux pouces et demi de longueur, et dont le développement était parvenu au point à peu près où la face externe de la tige est formée, mais où cette tige n'est pas encore toute remplie de matière spongieuse, à sa partie inférieure du moins, a présenté un bulbe charnu, de deux pouces de longueur, surmonté par cinq cônes membraneux qui occupaient la longueur d'un pouce ; il était entièrement revêtu de la membrane striée interne, qui devenait toujours d'autant plus distincte qu'on s'élevait davantage vers les cônes membraneux. Cette membrane enlevée a laissé voir, dans toute sa longueur, le caractère fibreux propre au bulbe dans les premiers temps de sa formation, et les cônes n'avaient des rapports entre eux que par leur base ; ils étaient privés de prolongement tubuleux, et leur sommet était libre.

Sixième observation. — Une autre penne de même espèce, et arrivée au même degré de développement, a montré, au point correspondant à la naissance des barbes, l'origine de filets noirs (la Plume avait cette couleur) qui suivaient la direction du bord de ces barbes, et comme s'ils eussent pris part à leur formation. On détachait sans efforts ces filets intermédiaires à la membrane striée et aux barbes, en suivant la direction de celle-ci.

Septième observation. — Le bulbe avait une adhérence avec toute la surface interne de la tige ; mais un léger effort suffisait pour l'en détacher, et comme les bords de cette partie de la tige se relevaient et que le bulbe les embrassait, il en résultait, pour ce dernier deux rainures très-marquées dans toute sa longueur, et très-lisses, les bords de la tige l'étant eux-mêmes. Les parties latérales du bulbe qui s'étendaient au delà des rainures étaient minces et frangées, et la partie moyenne, correspondante à la strie de la tige, était en saillie et striée comme cette dernière. L'une était le moule et la contre-épreuve de l'autre. Il résulte de là que ce bulbe se composait d'une partie supérieure et d'une partie inférieure formée elle-même d'une portion moyenne striée, et de deux parties latérales lisses et frangées, qu'on désignera par le nom d'ailes.

La tige, à son origine inférieure, était mince, unie, d'une apparence membraneuse, et enduite d'une couche de matière noire. A deux ou trois lignes plus haut, naissaient les stries longitudinales dont nous venons de parler, et qu'on suivait jusqu'au point où elles étaient entièrement cachées sous

la matière spongieuse. Ses bords ne se relevaient que graduellement : à leur origine, la matière cornée n'était point encore sensible ; mais plus on s'élevait, plus cette matière devenait abondante ; elle avait de la mollesse, s'enlevait par lanières minces, et les bords se rapprochaient en s'épaississant, jusqu'au point où ils se réunissaient pour former la face interne de la tige. La matière spongieuse la plus nouvelle avait déjà toutes les qualités principales qui distinguent la plus ancienne; seulement sa mollesse la rendait semblable à une pulpe. Aussi, après avoir enlevé le bulbe de sa tige, trouvait-on que plusieurs portions de cette matière y étaient restées et qu'elles remplissaient les stries de cet organe.

Tels sont les faits qui paraissent les plus importants à extraire des recherches de M. Frédéric Cuvier sur le bulbe, et desquels on doit croire qu'on peut, jusqu'à un certain point, déduire sa structure et ses caractères essentiels.

L'examen du bulbe des Plumes à tige tubuleuse nous donne l'explication du bulbe des Plumes à tige solide, quoiqu'en apparence plus compliqué, précisément parce que ses parties sont séparées, et que l'analyse en semble naturellement faite. En effet, si les bulbes de ces deux sortes de Plumes ne se ressemblent point, ils produisent cependant les mêmes matières, d'où il est simple de conclure qu'ils sont essentiellement les mêmes, que leur nature est absolument identique.

Ainsi, le bulbe doit être considéré comme un organe double, c'est-à-dire qu'il a une portion antérieure et une portion postérieure, depuis le point où la tige et les barbes naissent, jusqu'à celui où elles finissent depuis l'extrémité originelle de la Plume jusqu'à son ombilic supérieur. A partir de ce point jusqu'à l'ombilic inférieur, il devient simple et uniforme dans toutes ses parties, et cette portion simple du bulbe ne communique jamais qu'avec le tube. Dans les Plumes à tige tubuleuse, la portion antérieure du bulbe est entièrement séparée de la postérieure, tandis que dans celles à tige pleine, la première est intimement unie à la seconde; mais, dans les uns et dans les autres, ces portions de bulbe conservent les mêmes rapports : l'une est en communication avec la partie centrale de la tige, l'autre en revêt la face interne. D'où il suit que nous devons considérer la partie moyenne de la portion antérieure des bulbes simples comme l'analogue de la portion antérieure tout entière des bulbes doubles. Leur section postérieure est formée des ailes et de toutes les parties que la membrane striée interne recouvre.

La tige et les barbes étant les premières parties de la Plume qui paraissent, c'est aussi la portion du bulbe qui les produit qui se montre la première, et comme la plume se développe successivement en longueur, le bulbe se développe de même; mais une fois que la région la plus avancée a rempli sa destination, elle s'oblitère, se dessèche, et disparaît volontiers. En effet, tant que le bulbe est actif, il présente, outre les vaisseaux qui pénètrent dans son intérieur ou qui rampent à sa surface, des fibres longitudinales, blanches, molles, élastiques, qu'on peut comparer aux fils d'une toile d'Araignée ; et son activité semble principalement résider à sa base et dans une partie assez restreinte de sa longueur. Aussitôt que son activité s'affaiblit, l'endroit où ce phénomène se passe change de nature ; des membranes, en forme de cônes très-allongés et qui s'emboîtent, se développent et se remplissent d'une matière pulpeuse, laquelle disparaît petit à petit, à mesure que ces cônes, de blanc et d'opaque qu'ils étaient d'abord, se dessèchent et deviennent transparents. Pendant un temps, ces cônes communiquent entre eux par un tube central ; mais ce tube s'oblitère plus ou moins rapidement, suivant les Plumes, et sans doute aussi suivant l'influence de plusieurs circonstances diverses qu'il serait important d'apprécier.

G. *Du développement des Plumes.*

Ce sont des observations que M. Fr. Cuvier rapporte, les plus concluantes de celles qu'il a été à portée de recueillir qui doivent servir pour l'explication du développement des Plumes, de ces singuliers produits organiques, que les Oiseaux seuls présentent, et ce, dans tous les cas; car les téguments piliformes, qu'on trouve chez certains Oiseaux et qu'on a considérés comme des poils, ne sont que des Plumes dépourvues des barbes.

Malheureusement, ces observations sont bien insuffisantes pour qu'il soit possible d'atteindre le but qu'elles ont pour objet ; elles doivent cependant en rapprocher, et si elles ne peuvent le compléter, dit M. Fr. Cuvier, présenter une explication dans les termes les plus propres à faire distinguer soigneusement ce qui est fondé en fait de ce qui n'est que conjectural.

La Plume naissant dans un état complet de mollesse et d'imperfection à la circonférence inférieure du bulbe et de la gaîne au point où ces deux parties se confondent, et ne présentant encore alors que la face externe et cornée de la tige, les barbules et peut-être le bord externe des barbes, il est manifeste que c'est de ce point qu'elle tire son origine, et que c'est par la face externe qu'elle commence, et que c'est du même point que sortent successivement toutes les autres parties qui la constituent. C'est un fait que nous devons prendre tel qu'il nous est donné par l'observation, et au delà duquel on ne pourrait remonter que par des hypothèses dont nous devons nous garantir : il faut être plus confiant dans ses propres forces ou plus riche de sciences que nous le sommes pour nous le permettre.

Mais si c'est du cercle ombilical que sortent les premiers rudiments de toutes les parties de la Plume, c'est le reste du bulbe, produit en même temps qu'eux, qui les

nourrit et les accroît, qui en forme tout à fait d'autres, et qui fait acquérir à la Plume le développement qu'elle peut atteindre; car ces parties n'arrivent à leur terme qu'au point où la gaîne, comme tout ce qu'elle enveloppe, est arrivée à un état de dessiccation tel qu'elle puisse tomber en lambeaux ou en poussière; or, nous avons vu des bulbes actifs non réduits à l'état de cônes membraneux de plusieurs pouces de longueur.

Dans les premiers instants de leur formation, la face externe de la tige paraît avoir toute son épaisseur; mais les barbes, si elles existent, sont réduites à leur bord externe et aux barbules qui y sont attachées; les membranes striées, comme les cloisons transverses, se confondent avec les barbes, du moins pour nos instruments. Une fois en conctat avec le bulbe, celui-ci fournit à la nutrition de toutes ces parties, aux membranes striées interne et externe, à leurs cloisons transverses, par la bride circulaire, seul point de communication entre le bulbe et ces membranes, comme l'a fait voir la troisième observation, aux barbes par les bords latéraux de sa portion postérieure; car les filets noirs, que la sixième observation a démontrés, ne paraissent guère pouvoir se rapporter à autre chose qu'à la lame des barbes; ils pénètrent entre les cloisons transverses, et naissent dans l'intervalle des points où celles-ci s'attachent elles-mêmes à la matière cornée des faces internes et latérales de la tige, par la surface inférieure de ses ailes, enfin à la matière spongieuse par sa portion antérieure.

On dirait même que l'origine des barbes a quelque chose de commun avec celle des faces latérales de la tige, car lorsqu'on les arrache dans une direction parallèle à la tige et en se dirigeant contre le tuyau, elles entraînent avec elles une partie de la lame cornée qui revêt ces faces latérales, surtout si l'effort est lent, et elles laissent la lame cornée de la face externe dans un parfait état d'intégrité.

Le bulbe naît simultanément avec la partie externe de la tige, les barbes et leurs membranes; et dès le premier instant de son apparition, il sécrète et dépose les diverses matières qui doivent résulter des forces qui agissent en lui. Cependant la capsule se développe, croît en longueur avec tout ce qu'elle contient, et bientôt sa gaîne se décoiffe, desséchée à son extrémité, parce que le sommet du bulbe cesse de vivre, et qu'en cette partie la Plume est tout à fait formée. Alors l'extrémité de la tige paraît, et les premières barbes s'épanouissent, avec leurs membranes et les cônes réduits à de simples pellicules transparentes, qui tomberont bientôt, ainsi que ces membranes, par l'effet du contact de l'air et du frottement des corps extérieurs.

Dans les Plumes à tige pleine, la face interne de la tige ne se forme que successivement; elle commence par ses bords, et finit par sa partie centrale; et à mesure que sa portion spongieuse se dépose, le bulbe s'oblitère à sa face antérieure, les bords de la tige se rapprochent, et celle-ci ne se trouve plus recouverte que par les ailes productrices de la matière cornée. C'est le rapprochement de ces bords qui forme la rainure des tiges dont nous parlons. Dans les Plumes à tige tubuleuse, la portion antérieure du bulbe, déposant tout autour d'elle la matière spongieuse, il ne se forme point de semblables rainures, dans le plus grand nombre de cas du moins; la forme de la face interne de ces tiges dépend uniquement de celle de la partie du bulbe qui produit la couche cornée.

Tels sont les phénomènes qui se manifestent aussi longtemps qu'a lieu le développement de la tige et de ses barbes; mais une fois que ces parties ont cessé de se produire, il s'opère tout à coup un changement considérable : le bulbe se simplifie, sa portion postérieure se rétrécit graduellement, les barbes deviennent de plus courtes en plus courtes, les deux lignes sur lesquelles elles naissent se rapprochent en même temps que la face externe de la tige s'étend et s'arrondit en tube; et arrive le moment où le bulbe, comprimé par ce rapprochement, ne tient plus à la partie qui jusque là a produit les barbes et la couche cornée de la face interne à sa portion postérieure, en un mot, que par un léger pédicule qui reste entre la matière spongieuse et la cornée, c'est-à-dire dans l'ombilic postérieur. Ainsi, dans les Plumes à tige solide, la partie antérieure du bulbe ne produit pas de matière spongieuse, d'une manière sensible du moins, au-dessus de l'ombilic supérieur, celle-ci étant détruite, ou pour mieux dire, oblitérée en même temps que la portion postérieure, tandis que dans les Plumes à tige tubuleuse cette portion antérieure, se continuant immédiatement avec le bulbe du tube, reste plus longtemps vivante, et la matière spongieuse se dépose encore longtemps après que les barbes ne naissent plus et que l'ombilic supérieur est fermé. Dès que les barbes cessent d'être produites, la partie cornée de la face externe de la tige se dépose en abondance dans toute la circonférence du bulbe, et le tube se dessine. Dans cette formation, la gaîne ou ses parois internes s'unissent au tube, et c'est de la réunion de cette gaîne et de la matière cornée que ce tube se constitue, comme nous l'avons vu dans nos observations sur la gaîne.

Enfin, le moment arrive où la capsule a produit tout ce que la somme de vie dont elle était pourvue lui permettait d'émettre; elle se rétrécit par degré, le tube suit ce rétrécissement et finit en une pointe plus ou moins obtuse, au milieu de laquelle est l'ombilic inférieur.

Conclusion. — Les détails imparfaits dans lesquels on était entré sur la structure de l'organe producteur des Plumes suffisaient déjà pour montrer le peu de ressemblance qui existe entre lui et l'organe producteur

des poils, en admettant la structure de ce dernier telle qu'elle a été donnée dans les ouvrages où l'on s'en est occupé d'une manière spéciale. Ceux qui viennent d'être exposés achèvent de montrer les nombreuses différences qui existent entre ces deux organes, et éloignent bien davantage la Plume du poil que ne devraient le faire penser les premières analogies qu'on avait cru reconnaître entre ces parties.

Ainsi, les Plumes et les poils ont reçu la même destination ; ils résultent l'un et l'autre d'une excrétion de mêmes matières ; enfin, leur organe producteur a une origine commune ; mais il n'y a aucune ressemblance dans leur structure, dans la manière particulière dont ils sont produits, dans l'organe qui en fournit la matière et qui la dépose. Rien, en un mot, dans l'organe producteur des plumes, ne pourrait donner une idée de la formation par cônes successifs des poils, comme rien dans l'organe producteur des poils ne pourrait expliquer la formation de la tige, des barbes et des tuyaux de plumes.

Tant que la capsule des plumes ne consistait qu'en un cône plus ou moins allongé et renfermé dans un étui, ainsi qu'on l'admettait, on pouvait, à la rigueur, regarder la plume sécrétée par ce cône comme étant elle-même une succession de cônes ; seulement les molécules déposées par cet organe s'arrangeaient en tige, en barbes, en barbules, etc. ; aujourd'hui une telle supposition ne pourrait se soutenir, et il n'y a rien dans la sécrétion d'une Plume qui ressemble le moins du monde à un cône ; et si jamais les téguments des animaux étaient soumis à une classification et à une nomenclature régulières, on ne pourrait donner aux Plumes le nom générique de poils, ou réciproquement, que par le plus étrange abus de langage, du moins dans l'état actuel de nos connaissances sur la structure de l'organe producteur des poils ; car il ne serait point absolument impossible qu'une étude plus exacte de cet organe ne fît découvrir entre lui et l'organe producteur des Plumes, des ressemblances que rien n'autorise à y reconnaître aujourd'hui ; mais, dans cet état de nos connaissances, y a-t-il une parité quelconque entre les deux organes que nous comparons ? On ne manquerait par de raisons pour en douter. Le poil, tel qu'on le conçoit, ne semble demander pour son développement que l'activité de la papille du derme qui lui donne naissance, qui le sécrète. Cette papille conique produit des cônes successifs dont la réunion forme le cylindre du poil, et celui-ci sera d'autant plus long et plus épais que la papille conservera plus longtemps son activité et sera plus grosse. Pour cela elle n'a besoin ni d'une organisation plus compliquée, ni même d'un développement plus grand, il lui suffit d'un peu plus de vie que dans le cas où elle serait improductive. Or, ce n'est pas la papille du derme qui, chez l'Oiseau, produit la Plume ; il faut à celle-ci un organe spécial, et la papille ne sert que de base à la capsule productrice des plumes. C'est sur elle que cette capsule prend naissance, croît, grandit, et sans doute à l'aide de ses vaisseaux, qui alors acquièrent un développement nouveau. Mais il n'y a entre la papille et la capsule aucun autre rapport, et, dans l'organisme animal, parce que les vaisseaux d'une partie en nourrissent une autre par leur extension, ce n'est pas une raison pour que ces deux parties soient identiques.

En effet, la capsule et la papille dermique semble deux organes très distincts. La seconde subsiste toujours, fait partie constituante du derme, l'autre n'est que fortuite et temporaire ; l'une naît avec l'animal et dure autant que lui, l'autre est une création passagère qui se renouvelle périodiquement et dont une foule d'occasions peuvent empêcher la formation ou modifier la structure.

Ainsi, la capsule productive des Plumes vient s'ajouter à ces autres organes, si propres à exciter l'étonnement, qui naissent comme elle de toute pièce par le fait d'une sorte de création nouvelle, dont le principe est dans les parties dont ils dépendent essentiellement, mais que rien, absolument rien, ne manifeste avant ses effets, et on ne saurait nier la formation spontanée de cette capsule sans se livrer aux hypothèses les plus arbitraires et les plus contraires au véritable esprit des sciences d'observation. Il en est véritablement de cet organe comme des bois du cerf dont aucun indice, avant leur apparition, n'annonçait ni les formes ni même l'existence future, et ce phénomène est le même que celui du développement successif de toutes les parties des corps organisés.

On serait cependant loin encore de concevoir tout ce que l'organe producteur des Plumes peut avoir d'influence sur l'existence des Oiseaux, si l'on se bornait à l'envisager dans sa complication. Combien n'était-il pas plus étonnant pour son développement, quand on songe qu'il acquiert constamment la longueur des Plumes, qu'il ne cesse point de croître pendant qu'elles se développent elles-mêmes ; qu'il est des Oiseaux chez lesquels toutes les Plumes se renouvellent chaque année, et pour ainsi dire en quelques jours ; que parmi celles-ci on en trouve de plusieurs pieds de longueur, et que des époques fixes sont marquées pour ces renouvellements ; c'est-à-dire que les papilles du derme sont alternativement douées d'une activité prodigieuse et condamnées à un repos absolu.

Voy. Oiseau.

PLUVIER (*Charadrius*, Linn.). — Genre d'Oiseaux de l'ordre des Echassiers, famille des Pressirostres.

Les Pluviers proprement dits se distinguent des Œdicnèmes par un bec renflé seulement en dessus, plus faible, et dont les deux tiers de la longueur sont occupés de chaque côté par les fosses nasales. Ce

sont en général des Oiseaux qui aiment la société de leurs semblables. Tous émigrent en compagnies plus ou moins nombreuses ; mais tous n'ont pas les mêmes habitudes. Les uns préfèrent les fonds humides et les terres limoneuses ; d'autres ne se plaisent que sur les plages sablonneuses et pierreuses du bord de la mer. Tous vivent d'Insectes, de Vers de terre et de Larves ; ils nichent à terre, et leur ponte est peu nombreuse. On trouve des Pluviers dans toutes les parties du monde. L'Europe en possède cinq espèces, que nous allons successivement faire connaître.

La plus répandue, celle que l'on rencontre également en Afrique, en Asie et en Amérique, est le Pluvier doré (*Charadrius pluvialis*, Linn.). — Cet Oiseau a dans son plumage d'amour les parties supérieures d'un noir profond, tachetées d'un jaune doré très-vif, le front et l'espace au-dessus des yeux d'un blanc pur, les parties latérales du cou également blanches, mais variées de grandes taches noires et jaunes ; la gorge, le devant du cou et toutes les parties inférieures sont d'un noir profond. Mais l'hiver son plumage diffère, toutes les parties supérieures du corps sont d'un noir de suie tacheté de jaune doré, et les parties inférieures blanches.

Les Pluviers dorés paraissent en France à l'automne et au printemps. Ils fréquentent les fonds humides et les terres limoneuses. C'est là qu'ils cherchent les Vers, que par un singulier instinct, ils font sortir de leur retraite en frappant la terre avec leurs pieds. Ils séjournent fort peu de temps dans les mêmes lieux, sans doute parce qu'ayant bientôt détruit tous les Vers des endroits où ils s'arrêtent, ils sont forcés de les abandonner pour visiter d'autres cantons qui leur offriront une nourriture facile. Les premiers froids rigoureux les chassent vers des climats plus tempérés, et les fortes gelées nous enlèvent ce qui en était resté. Ils repassent au printemps et toujours par troupes nombreuses. Rarement on voit un Pluvier doré seul. Les plus petites bandes, selon Belon, sont au moins de cinquante. La manière dont ils cherchent leur nourriture les tient toujours en mouvement ; pendant ce temps, plusieurs font sentinelle, et jettent au moindre danger un cri d'alarme qui devient le signal de la fuite. Ils volent ordinairement dans la direction du vent, se rangent sur une ligne, et avancent de front en formant dans les airs des zones transversales fort étroites et d'une grande longueur. Vers le soir, les troupes se séparent et les individus qui la composent se dispersent pour passer la nuit dans un gîte à part ; mais dès le point du jour le premier éveillé réclame ses compagnons en poussant un cri, et à l'instant tous se rassemblent à cet appel. Ce cri qui imite les syllabes *hui*, *hieu*, *huit*, est celui que reproduisent les oiseleurs pour les attirer dans leurs filets. Les Pluviers dorés ne sont que de passage en France, ils nous quittent après leur retour au printemps pour se retirer dans des contrées plus septentrionales. Cependant ils habitent l'Angleterre pendant toute l'année et nichent sur les montagnes qui ne sont pas fréquentées, aux Hébrides et dans quelques îles voisines de l'Ecosse. La ponte est de trois à cinq œufs, très-pointus, d'un vert olivâtre parsemé de taches noires. Les Pluviers dorés sont recherchés comme un très-bon gibier, surtout lorsqu'ils sont gras ; aussi leur fait-on une chasse assidue et emploie-t-on pour cela plusieurs moyens de destruction.

Le Pluvier Guignart (*Char. morinellus*, Linn.). — Cette espèce n'est que de passage en France et se tient dans les lieux déserts et marécageux. On prétend que sa chair est plus délicate que celle du Pluvier doré. Elle est répandue dans toute l'Europe, mais plus dans le Nord que dans nos contrées. Ce Pluvier est indolent et stupide, aussi profite-t-on de son imbécillité pour lui tendre des piéges, dans lesquels il donne sans la moindre défiance.

Le Pluvier a collier (*Char. hiaticula*, Linn.). — Cet Oiseau vit solitaire, et se plaît sur le bord des rivières graveleuses ou sur les rivages de la mer, où on le voit courir avec une vitesse extrême. Ses vols sont de courte haleine. Dans quelques départements on le connaît sous les noms de Gravière et de Criard ; ce dernier lui vient sans doute de l'habitude qu'il a de pousser des cris assez aigus lorsqu'il vole. Il ne construit point de nid et pond dans le sable nu ou parmi les coquillages et les graviers, souvent aussi dans les prairies qui avoisinent la mer, trois ou quatre œufs, assez gros, de couleur olive jaunâtre, parcouru en tous sens par un grand nombre de petits traits noirs, qui se confondent vers le gros bout. Aussitôt que les petits sont éclos, dit Girardin, on les voit courir sur la grève avec une vitesse qui, conjointement avec la couleur grise de leur plumage, les ferait volontiers prendre pour de jeunes Souris.

POLATOUCHE (*Pteromys*, Desm.), genre de Mammifères rongeurs, famille des Ecureuils. L'espèce principale est l'Assapanick. — C'est un animal triste et fort timide, nocturne, comme tous ceux de son genre, dormant le jour dans un nid de foin ou de feuilles sèches qu'il s'est fait au fond d'un trou d'arbre, et n'en sortant que la nuit pour se mettre en quête de sa nourriture. Alors seulement il devient très-vif et d'une agilité surprenante. Grâce à la membrane qui s'étend entre ses pattes, il peut franchir d'un arbre à l'autre une distance prodigieuse, de plus de quarante à cinquante pas, si l'on s'en rapporte aux voyageurs. Il se nourrit de graines et de bourgeons de pins et de bouleaux ; il vit par petites troupes, et ne descend jamais de dessus les arbres. Son naturel est doux, tranquille ; il s'apprivoise assez facilement, mais il ne s'attache jamais, et perd rarement l'occasion de reprendre sa liberté ; aussi est-on obligé de le conserver dans une cage. On le nourrit de pain, de fruits et de graines, mais il refuse les amandes et les

noix, si recherchées par les Ecureuils. A la Ménagerie, ceux qu'on a conservés se tenaient constamment, pendant le jour, cachés dans un lit qu'ils se faisaient avec le foin de leur litière. En 1809, cette espèce s'est reproduite à la Malmaison, chez l'impératrice Joséphine, et la femelle a mis bas trois petits.

POLYBORUS. *Voy.* Caracara.

POLYGLOTTE. *Voy.* Merle.

POLYPLECTRON. *Voy.* Eperonier.

PONGO, Lacép., genre de Singes anthropomorphes.— Ce genre diffère de celui des Orangs par l'angle facial, qui n'est que de trente degrés, et par les abajoues qu'il a dans la bouche. L'espèce la plus remaquable est le Pongo de Wurmb (*Pungo Wurmbii*, Desm.; le grand *Orang-Outang* de quelques voyageurs).

Voici un animal dont l'histoire scientifique est fort singulière. Buffon, qui n'en avait aucune connaissance, a donné son nom à un être imaginaire qu'il croyait être voisin du Kimpézèy. Le savant G. Cuvier, qui probablement ne l'avait connu que par le mémoire de Wurmb, le retira de la famille des Orangs pour le classer entre les Mandrilles et les Sapajous, place qui certainement ne lui convient pas. Desmarest en a fait un genre bien tranché, et voilà qu'aujourd'hui on ne veut même pas l'accepter comme espèce.

Sa taille est en effet à peu près celle des plus grands Orangs, et atteindrait même celle de l'homme si on s'en rapportait aux voyageurs. Son corps est robuste, couvert de poils noirs; sa face est nue, d'un brun fauve; son museau est très-proéminent, son nez plat, et ses yeux petits et saillants; ses oreilles, plus petites que celles de l'homme, sont collées contre sa tête; ses bras, d'une longueur démesurée, lui descendent jusqu'aux malléoles; enfin sa poitrine et son ventre sont nus. Il habite Bornéo et Sumatra. Tous ces caractères peuvent également s'appliquer à l'Orang-Outang, mais ce dernier manque d'abajoues et il a le foie comme l'homme, tandis que le Pongo aurait, selon Desmarest et d'autres naturalistes, des abajoues, et, selon G. Cuvier, le foie divisé en plusieurs lobes; dans le premier cas ce serait le dernier des anthropomorphes, dans le second on devrait le placer à la tête des Singes.

Si le Pongo est un vieil Orang-Outang, son histoire offre une singularité unique parmi les animaux, et la voici : Dans tous les êtres doués d'instinct ou d'intelligence, cette intelligence est comparativement très-faible dans le premier âge; elle se développe progressivement et n'atteint guère à toute son énergie que vers la fin du premier tiers de la vie. Elle se soutient ensuite jusqu'à la décrépitude, et même, dans les animaux sauvages, jusqu'à la mort. Dans l'Orang-Outang, il en serait tout autrement, en supposant qu'il devînt un Pongo dans sa vieillesse.

Dans son enfance, il a le front grand, saillant, proéminent, et la tête arrondie comme celle de l'homme. Alors il est doux, posé, réfléchi, si je puis me servir de cette expression, et il semble tout à fait incapable de la pétulance et de la férocité de beaucoup de Singes; il s'affectionne aux personnes qui le caressent et le nourrissent, et, comme le Chien, il est susceptible de recevoir une certaine éducation.

Devenu adulte, c'est-à-dire lorsqu'il prend le nom de Pongo, il s'opère chez lui une métamorphose étrange. Son angle facial, qui était ouvert à soixante-cinq degrés, s'allonge et se trouve réduit a cinquante; son front se rejette en arrière comme celui de ces idiots nommés crétins; sa tête s'allonge vers son sommet et se rétrécit considérablement. Son museau s'avance; sa face s'élargit prodigieusement par l'effet de deux grosses protubérances qui se développent entre les yeux et les oreilles, depuis la tempe jusqu'à la base des mâchoires; enfin c'est une métamorphose complète. L'intelligence éprouve la même révolution, Les voyageurs épouvantés, qui le retrouvent dans les bois sous les noms de Kukurlaco, de Féfé, de Golokk, tremblent à son approche; car ce n'est plus cet animal rempli de douceur et de gentillesse, mais un être farouche, indomptable, plein de courage et de férocité, sans cesse occupé à donner la chasse aux êtres plus faibles que lui, se nourrissant non-seulement de fruits, mais aussi de la chair des Oiseaux qu'il surprend la nuit sur les arbres; c'est ce mystérieux et terrible homme nocturne qui poursuit les femmes, attaque les voyageurs, les assomme à coups de pierres ou de bâton, et les dévore; qui, enfin, porte l'épouvante avec lui.

Tout cela est fort exagéré, comme on doit le croire; mais en adoucissant beaucoup ce portrait de mœurs sauvages, il n'y en aurait pas moins une métamorphose complète, car il est certain que le Pongo de Wurmb est féroce, sauvage, courageux, et qu'il se défend avec un bâton quand il est attaqué par l'homme. *Voy.* Chimpansé.

PORC. *Voy.* Cochon.

PORC-ÉPIC (*Hystrix*, Lin.). — Genre de Mammifères de la section des Rongeurs herbivores.

Les Porcs-Épics sont faciles à reconnaître aux piquants roides et aigus dont leur corps est armé.

Le Porc-Épic ordinaire (*Hystrix cristata*, Lin.)—Cet animal a plus de deux pieds (0,650) de longueur, non compris la queue qui est très-courte. Son corps est couvert de piquants fort longs, surtout sur le dos, où ils atteignent souvent plus d'un pied (0,325): ils sont régulièrement annelés de noir brun et de blanc; sur sa nuque et sur son cou s'élèvent de longues soies roides, lui formant une sorte de crinière qu'il hérisse, ainsi que les dards de son dos, quand il est en colère; mais cet appareil effrayant, qu'il présente à ses ennemis en le secouant et lui faisant produire un bruit formidable, n'est dans la réalité qu'une parure aussi singulière qu'innocente. Ces dards, si dangereux, quand on

s'en rapporte aux anciens écrivains, ne sont rien autre chose que de véritables plumes à tuyaux creux, et auxquelles il ne manque que des barbes pour être tout à fait analogues à celles des Oiseaux. Leur pointe peu aiguë et leur flexibilité en font des armes si peu offensives, qu'on peut prendre l'animal sans en éprouver ni blessure, ni piqûre ; et même ceux de la queue, qui en se choquant les uns les autres produisent ce bruit redoutable, sont creux, dans toute leur longueur et ouverts à leur extrémité. Dans le temps de la mue, ces longs piquants, qui ne tiennent à la peau que par un pédicule fort menu, se détachent d'eux-mêmes, et l'animal s'en débarrasse en se secouant. Ce fait, mal observé, a fait dire aux anciens auteurs que le Porc-Épic lance à ses ennemis ses dards avec tant de roideur, qu'ils peuvent percer une planche de part en part à quelques pas de distance ; pour rendre la chose plus merveilleuse encore, d'autres ont ajouté que ces aiguillons avaient la funeste propriété de s'enfoncer dans les chairs d'eux-mêmes, sans aucune force étrangère. On conçoit que toutes ces niaiseries n'ont plus besoin de réfutation, l'observation et la critique en ayant fait justice depuis longtemps.

Le Porc-Épic est assez commun en Italie, en Espagne, en Grèce, en Barbarie, et se trouve généralement dans toutes les parties chaudes de l'Europe et de l'Asie. Il se plaît sur le penchant des coteaux exposés au levant ou au midi, loin des lieux habités par les hommes. Dans cette solitude, il se creuse un terrier profond, à plusieurs issues, dans lequel il passe la journée à dormir. Il en sort la nuit pour aller à la recherche de sa nourriture, qui consiste en bourgeons, en racines, fruits et graines sauvages. Quelquefois, dans ses courses nocturnes, il se rapproche des habitations, et s'il pénètre dans un jardin, il y commet de grands dégâts en coupant et gâtant beaucoup plus de légumes qu'il ne peut en manger.

Quoique n'étant pas compté pour un animal hibernant, le Porc-Épic reste l'hiver solitairement dans son trou, non pas dans un état complet d'engourdissement comme la Marmotte, mais plongé dans un profond sommeil. Il en sort au printemps pour aller chercher sa femelle, avec laquelle il s'accouple, au mois de mai, à la manière des autres Mammifères. Quoi qu'on en ait dit, celle-ci met bas ses petits en août ; ils naissent les yeux ouverts, et ayant déjà le corps couvert de piquants longs de cinq à six pouces (0,135 à 0,162).

En état de domesticité, le Porc-Épic, quoique peu intelligent, n'est ni méchant ni farouche, mais il ne perd jamais une occasion de reconquérir sa liberté si elle s'offre à lui, et pour cela il cherche constamment à couper les barreaux de sa cage ou à en ronger la porte avec ses dents. Ceux que l'on a eus à la Ménagerie se nourrissaient aisément avec du pain, des fruits et des légumes. Quand on les contrariait, ils faisaient entendre une sorte de grognement ayant de l'analogie avec celui d'un Porc, d'où leur est sans doute venu leur nom car c'est là toute la ressemblance qu'ils ont avec un Cochon. A l'état sauvage, ils sont fort gras en automne, et c'est à cette époque qu'on leur fait la chasse pour les manger, quoique leur chair soit assez fade.

Il n'est pas d'animal qui ait autant prêté que celui-ci au merveilleux dont les anciens écrivains aimaient tant à allonger leurs pages ; le poëte Claudien admire le Porc-Epic, parce que « il est lui-même le carquois, la flèche et l'arc dont il se sert pour repousser victorieusement ses ennemis. » Bosman, dans son *Voyage en Guinée*, dit que « lorsque le Porc-Epic est en furie, il s'élance avec une extrême vitesse, ayant ses piquants dressés, qui sont quelquefois de la longueur de deux empans, sur les hommes et sur les bêtes, et il les darde avec tant de force, qu'ils pourraient percer une planche. » Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'ancienne Académie des sciences de Paris ait répété ce conte, ayant sous les yeux plusieurs Porcs-Epics vivants, et en ayant disséqué une demi-douzaine. Voici le fragment d'un rapport fait par les anatomistes de cette célèbre société : « Ceux des piquants qui étaient les plus forts et les plus courts étaient aisés à arracher de la peau, n'y étant pas attachés fortement comme les autres ; aussi sont-ce ceux que ces animaux ont accoutumé de lancer contre les chasseurs, en secouant leur peau comme font les Chiens quand ils sortent de l'eau (283). »

Buffon se plaint qu'en Italie, où cet animal est commun, et où de tous temps il y a eu de bons physiciens et d'excellents observateurs, il ne se soit trouvé personne qui en ait écrit l'histoire. M. D. Tunputi, patri-

(283) Parmi les espèces étrangères, nous mentionnerons le Porc-Epic de Malacca (*Atherura fasciculata*, Fr. Cuv.) Il a un pied quatre pouces (0,433) de longueur, non compris la queue, qui a cinq pouces et demi (0,149). Le dessus de son corps est couvert de longs piquants un peu aplatis et marqués d'un sillon dans toute leur longueur : la plupart sont blancs à la pointe et noirs dans leur milieu, ou noirs en dessus et blancs en dessous ; sa queue est écailleuse, nue, terminée par un bouquet de poils longs et plats ressemblant à des rognures de parchemin Il habite l'Inde, et a les mêmes habitudes que le précédent. Fr. Cuvier a fondé sur cet animal son nouveau genre Athérure, que nous ne croyons pas devoir adopter pour ne pas trop multiplier des coupes absolument insignifiantes. Si véritablement les Porcs-Epics devaient se diviser, il me semble que l'on ne devrait en former que deux genres : l'un renfermerait les espèces à queue non prenante, et ayant cinq doigts aux pieds de derrière, l'autre se composerait de celles qui ont la queue prenante et quatre doigts aux pattes postérieures. Le premier comprendrait par conséquent les Hystrix, Acanthion, Erethizon et Atherura ; le second les Coendus et Sphiggurus. Si nous n'avons pas opéré ici cette fusion, c'est parce que nous avons l'intention de présenter la science telle que l'ont faite les naturalistes de nos jours.

cien de la ville de Naples, dans l'espoir de suppléer au silence des savants naturalistes d'Italie, s'est décidé à observer l'espèce de Porc-Epic originaire de son pays. Nous donnerons ici un résumé très-succinct du résultat de ses observations qu'il a publiées en 1807, dans un mémoire très-intéressant. Cet animal, dit l'auteur italien, forme un anneau particulier dans la chaîne des êtres vivants. Par la nature et le nombre d'organes de la locomotion, il est du nombre des Quadrupèdes, et ses épines le rapprochent des Oiseaux, puisqu'elles ne diffèrent des plumes qu'en ce qu'elles sont dépourvues de barbe. Sa physionomie, sa démarche pesante et inquiète, annoncent un caractère farouche, méfiant, et un naturel stupide. C'est sur le penchant des collines les plus escarpées, dans un terrain rocailleux, et à l'aspect du midi ou du levant, qu'il creuse profondément son terrier, auquel il pratique toujours plusieurs issues. Son goût et sa timidité le portent à fuir les sites animés et riants, les plaines émaillées de fleurs et arrosées par des ruisseaux et des sources limpides. C'est toujours où la nature semble morte et sauvage qu'il fixe sa résidence. Rarement on le trouve dans les forêts ; il n'y règne pas un repos et un silence assez profonds pour lui. Le bruit des vents qui agitent le feuillage, es cris des habitants des bois, le chant des Oiseaux l'inquiètent et l'effrayent. Aussi il ne quitte le lieu de sa retraite que la nuit ? 'est alors seulement que l'on peut lui faire a chasse, après avoir reconnu toutes les isues du terrier, et cela en brûlant du soure à l'un des trous, que l'on bouche hermétiquement, afin que l'odeur et la fumée fasent connaître les autres, qui sont quelquefois éloignés de celui-là de plus de quarante as ; alors, à chacune de ces issues, on tend es piéges, dans l'un desquels on est touours sûr qu'il viendra tomber. C'est par ce oyen que M. D. Tupputi, à qui nous emruntons ces détails, a pu s'en procurer de ivants, qu'il a placés dans un parc, sous s conditions les plus analogues à celles de ur état sauvage ; et là ses nombreuses et crupuleuses observations l'ont porté à conure que ces animaux sont essentiellement rugivores et herbivores ; qu'ils sont nocrnes, que leur accouplement a lieu dans mois de mai, que la femelle porte trois ois, que l'allaitement en dure deux, que onséquemment les Porcs-épics ne peuvent nner qu'une portée par an ; peut-être en nnent-ils deux dans les climats brûlants ont ils sont originaires. Agricola dit que st de son temps que l'espèce a été transrtée en Europe. Elle habite l'Italie, l'Esgne et la Perse.

PORPHYRION ou POULE SULTANE (*Porphyrio*). — Ces Oiseaux ont des mœurs fort u différentes de celles des Poules d'eau. s vivent habituellement dans les eaux uces, mais se plaisent également dans les arais et les immenses rizières du midi. eur naturel est doux et timide; leur démarche, lorsqu'ils ne sont pas poursuivis, est lente et compassée. Ils nagent avec élégance, courent avec vitesse et légèreté, soit à terre, soit sur les plantes aquatiques. La faculté qu'ils ont de pouvoir se soutenir et marcher même sur les herbes qui croissent dans l'eau, est due à la longueur de leurs doigts. A l'organisation de leurs pieds, ils doivent également de pouvoir porter leurs aliments à leur bec, en s'aidant de ceux-ci comme d'une main. Les Porphyrions, plus que les Poules d'eau, fréquentent la terre, où leurs appétits les portent à la recherche des substances céréales; ils font aussi leur nourriture de plantes aquatiques, de racines et de Poissons.

L'Europe en possède une espèce, jadis célèbre chez les Grecs et les Romains, c'est la POULE SULTANE ORDINAIRE (*Fulica porphyrio*, Linn.; *Porphyrio hyacinthinus*, Temm.) : c'est la seule dont nous donnerons la description. Ce bel Oiseau a les joues, la gorge, tout le devant et les côtés du cou d'un bleu de turquoise très-pur; l'occiput, la nuque, les cuisses et l'abdomen d'un bleu indigo très-foncé et peu vif; la poitrine, le dos, les couvertures des ailes, les grandes pennes de celles-ci, ainsi que la queue d'un bleu indigo éclatant; les couvertures du dessous de la queue d'un blanc pur; la plaque frontale et coronale, ainsi que le bec, d'un rouge vif; et les pieds couleur de chair rougâtre.

Ce Porphyrion, que l'on a cru avoir été transporté d'Afrique en Europe, mais à tort, selon Temminck, est celui que les Grecs et les Romains apprivoisaient pour le placer dans leurs palais et dans les temples, comme hôte digne de ces lieux, et par la noblesse de son port, et par la douceur de son naturel, et par la beauté de son plumage. Là il errait en liberté, comme aujourd'hui dans plusieurs villes de Sicile, où il est très-commun, il erre dans les marchés et dans les rues, tant ses mœurs sont douces et familières. Vieillot rapporte qu'un couple de Porphyrions d'Europe a niché en domesticité; le mâle et la femelle travaillaient de concert à la construction du nid. Le lieu qu'ils choisirent était à une certaine hauteur, sur l'avance d'un mur, où ils firent un amas assez considérable de bûchettes et de paille. La ponte fut de six œufs, blancs, à coque rude, presque ronds, et de la grosseur d'une demi-bille de billard. En liberté, ils nichent loin des grandes eaux, mais dans les rizières inondées et dans les vastes marais couverts de hautes herbes et de joncs.

On trouve en grand nombre cet Oiseau sur les bords des lacs et des champs inondés de Sicile, de la Calabre, dans les îles Ioniennes, dans tout l'Archipel et le Levant ; il vit aussi, mais en moins grand nombre, en Dalmatie et dans les provinces méridionales de Hongrie.

POTO. *Voy.* MANAVIRI.

POTOS. *Voy.* KINKAJOU.

POUCAN (Fr. Cuv.; le *Loris du Bengale* de Buffon; *Lemur tardigradus*, Lin.). — Singe du genre Nycticèbe, division des Makis.

Le Poucan a environ un pied de longueur (0,325) et cinq pouces de hauteur (0,135), mesurés depuis la terre jusque sur les épaules. Il marche les jambes écartées et le ventre traînant presque à terre, comme s'il n'avait pas la force de se soutenir. Il est roux ou d'un gris fauve en dessus, blanchâtre en dessous. Une ligne d'un brun doré s'étend sur le dos, sur le sommet de la tête et autour des yeux; une tache blanche naît sur le front, se prolonge entre les yeux et vient embrasser les deux côtés du museau.

Cet animal extraordinaire est revêtu d'un poil laineux très-épais et très-doux, comme celui des Makis. Sa queue est très-courte; il a quatre incisives supérieures, et ses yeux, grands et nocturnes, ont la pupille allongée horizontalement et très-dilatable, ce qui lui permet de voir la nuit. Il est d'une extrême lenteur; sa démarche a quelque chose de contraint comme celle des vrais Paresseux. Ainsi que ces derniers, il marche très-lentement, et lorsqu'il paraît se hâter, il parcourt à peine quatre toises dans une minute. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est qu'il ressemble aux Paresseux, non-seulement par cette excessive lenteur, mais encore par la ramification de la base des artères des membres.

C'est dans les forêts du Bengale que l'on trouve le Poucan. Le jour, enfoncé dans sa retraite, il dort d'un sommeil très-léger, assis sur le derrière, le corps affaissé et la tête reposant sur sa poitrine. Quand les derniers rayons du soleil ont fait place au crépuscule, il se réveille, remplit les fonctions de l'animalité, infectant les lieux d'alentour par sa puanteur. Il se met ensuite à chasser en se glissant furtivement le long des branches d'arbres pour surprendre les Oiseaux dormant sous le feuillage. Malgré l'obscurité de la nuit, ses larges pupilles lui permettent de les apercevoir de fort loin. Alors il s'arrête, considère un instant sa proie et prend toutes ses mesures pour ne la pas manquer; puis, d'un pas allongé, il avance silencieusement, avec circonspection, sans faire le moindre bruit; il s'en approche ainsi doucement, jusqu'à ce qu'il en soit assez près. Ensuite il change d'allure, se dresse sur ses pieds de derrière, continue à marcher, et tend les bras devant lui pour n'avoir qu'à se précipiter en avant et saisir l'animal, si quelque bruit le réveille. Quand il en est à portée, il s'en empare avec une promptitude, une rapidité, qui n'est point du tout en rapport avec sa lenteur ordinaire. Il étrangle l'Oiseau avec tant de prestesse, qu'il ne lui laisse pas même le temps de crier, et le mange ensuite avec beaucoup de tranquillité. S'il découvre un nid, c'est la circonstance la plus heureuse qui puisse lui arriver à la chasse, car les œufs d'Oiseaux sont la nourriture qu'il préfère à tout autre. Néanmoins, s'il peut surprendre la mère, les choses n'en vont que mieux pour lui; il la mange d'abord, et les œufs ou les petits passent après.

Mais sa chasse n'est pas toujours heureuse; car, ayant une vie sédentaire, il a bientôt détruit les Oiseaux d'alentour; alors il se contente d'Insectes, ou même de fruits sauvages; puis il finit par quitter le canton et par se mettre péniblement en voyage pour chercher une autre localité.

Les ivrognes devraient prendre cet animal pour leur symbole, car il a une véritable horreur de l'eau. Non-seulement il n'en boit jamais, mais il suffit d'y tremper l'aliment qu'il aime le mieux, pour le lui faire rejeter avec la plus grande répugnance. Dans la servitude il est assez doux, s'apprivoise aisément, et semble même susceptible d'une certaine éducation, car il suffit de quelques légères corrections pour l'empêcher de mordre, et il s'attache vivement à son maître. Si on l'irrite, il crie d'une manière plaintive en traînant fort longtemps sur les sons *aï*, *aï*, *aï*, et c'est encore une ressemblance de plus qu'il a avec les vrais Paresseux.

« Cet animal, dit d'Obsonville (qui le nomme Thévangues ou Thongre), fait quelquefois entendre une sorte de modulation de voix ou de sifflement assez doux. Je pouvais facilement distinguer les cris du besoin, du plaisir, de la douleur et même celui du chagrin ou de l'impatience. Si, par exemple, j'essayais de lui retirer sa proie, ses regards paraissaient altérés; il poussait une sorte d'inspiration de voix tremblante et dont le son était plus aigre. Aux approches de la nuit il se réveillait, se frottait les yeux; ensuite, en portant attentivement ses regards de tous côtés, il se promenait sur les meubles ou plutôt sur des cordes que j'avais disposées à cet effet. Un peu de laitage et quelques fruits bien fondants ne lui déplaisaient pas, mais c'était un pis aller: il n'était friand que de petits Oiseaux et d'Insectes. »

POUGOUNIÉ. *Voy.* PARADOXURE.

POUILLOT (*Sylvia trochilus*, Linn.). — Cet Oiseau appartient au genre Bec-Fin ou Fauvette, et à la section des Muscivores. Cuvier le range dans la division des Roitelets ou Figuiers.

Le Pouillot, l'un des plus petits Oiseaux que possède la France, où il n'est pas rare, porte encore dans divers départements les noms de *Tuit*, *Puit* et *Bœuf*. Les deux premiers expriment le cri qu'il ne cesse de faire entendre, surtout en automne; quant au dernier, c'est sans doute une allusion à sa petite taille, par opposition à celle du Bœuf. Vif et léger de son naturel, cet Oiseau, que l'on voit durant l'été vivre dans les bois, où il fait une poursuite continuelle aux Moucherons et aux petits Insectes, s'avance près des habitations vers l'arrière saison et après ses pontes. Il visite nos jardins, nos vergers et les abandonne bientôt pour des climats plus doux. Le midi de la France lui offrant des moyens de subsistance, il le visite dans son émigration et il s'y fixe même quelquefois. Aussi le trouve-t-on abondamment dans les contrées voisines de la Méditerranée, depuis le mois d'octobre jusqu'en février et mars, époque à la-

quelle il retourne dans nos départements du nord pour s'y reproduire. A son arrivée dans le midi, il fréquente les bords buissonneux des rivières, conjointement avec une foule d'autres Becs-Fins. Mais aussitôt que les premiers froids se font sentir, il s'approche des lieux habités, s'établit dans les jardins qui avoisinent des ruisseaux, où l'eau, sans être stagnante, n'a cependant point un cours rapide. Dans le midi de la France, où il y a beaucoup de fabriques à distiller le vin, les Pouillots se rassemblent principalement sur les bords des ruisseaux dans lesquels viennent se jeter les résidus du vin distillé. La cause nous en paraît bien évidente. Les Pouillots sont attirés là par l'abondante quantité de Moucherons, de Cousins, etc., qui trouvent dans une eau presque constamment tiède, boueuse et surtout chargée d'un principe vineux, des circonstances favorables à leur existence, s'y propagent et s'y développent avec une rapidité presque incroyable.

Le Pouillot, dont le chant, doux et agréable motive la dénomination de *chantre* qu'il a encore reçue, fait son nid avec beaucoup d'art et de soins. Ce nid, qu'il place à terre parmi la mousse et les feuilles, entre les racines des arbres ou sous une touffe d'herbe, affecte une forme sphérique. Une seule petite ouverture pratiquée sur un des côtés communique avec l'intérieur, qui est garni de matières duveteuses. La ponte est de six œufs, blancs, marqués de taches d'un rouge pourpré beaucoup plus nombreuses sur le gros bout que partout ailleurs.

POULE D'EAU ou Gallinule (*Gallinula*). — Genre d'Oiseau aquatique de la famille des Echassiers macrodactyles, tribu des Foulques.

La Nature passe par nuances de la forme du Râle à celle de la Poule d'eau, qui a de même le corps comprimé par les côtés, le bec d'une figure semblable, mais plus accourci, et plus approchant par là du bec des Gallinacés. La Poule d'eau, a aussi le front nué de plumes et recouvert d'une membrane épaisse, caractères dont certaines espèces de Râles présentent les vestiges. Elle a de aussi les pieds pendants; enfin elle a les doigts allongés comme le Râle, mais garnis dans toute leur longueur d'un bord membraneux, nuance par laquelle se marque le passage des Oiseaux fissipèdes, dont les doigts sont nus et séparés, aux Oiseaux palmipèdes, qui les ont garnis et joints par une membrane tendue de l'un à l'autre doigt; passage dont nous avons déjà vu l'ébauche dans la plupart des Oiseaux de rivage, qui ont ce rudiment de membrane tantôt entre les doigts, et tantôt entre deux seulement, l'extérieur et celui du milieu.

Les habitudes de la Poule d'eau répondent à sa conformation : elle va à l'eau plus que le Râle, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à l'autre ; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux, ou sous les racines des aunes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau ; elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs. Son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés ; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes : dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du Râle, et suivent de même leur mère, qui les mène à l'eau; c'est à cette faculté naturelle que se rapporte sans doute le soin de prévoyance que le père et la mère montrent en plaçant leur nid toujours très-près des eaux. Au reste la mère conduit et cache si bien sa petite famille, qu'il est très-difficile de la lui enlever pendant le très-petit temps qu'elle la soigne ; car bientôt ces jeunes Oiseaux, devenus assez forts pour se pourvoir d'eux-mêmes, laissent à leur mère féconde le temps de produire et d'élever une famille cadette, et même l'on assure qu'il y a souvent trois pontes dans un an.

Les Poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas. Ainsi la Poule d'eau n'est pas précisément un Oiseau de passage, puisqu'on la voit toute l'année dans différentes contrées, et que tous ses voyages paraissent se borner des montagnes à la plaine, et de la plaine aux montagnes.

Quoique peu voyageuse et partout assez peu nombreuse, la Poule d'eau paraît avoir été placée par la Nature dans la plupart des régions connues, et même dans les plus éloignées. Cook en a trouvé à l'île Norfolk, et à la Nouvelle-Zélande ; Adanson, dans une île du Sénégal ; Gmelin dans la plaine de Mangasea en Sibérie, près de Jénisca, où il dit qu'elles sont en très-grand nombre. Elles ne sont pas moins communes dans les Antilles, à la Guadeloupe, à la Jamaïque et à l'île d'*Aves*, quoiqu'il n'y ait point d'eau douce dans cette dernière île. On en voit aussi beaucoup au Canada ; et pour l'Europe, la Poule d'eau se trouve en Angleterre, en Ecosse, en Prusse, en Suisse, en Allemagne, et dans la plupart de nos provinces de France. Il est vrai que nous ne sommes pas assurés que toutes celles qu'indiquent les voyageurs soient de la même espèce que la nôtre.

POULE DES COUDRIERS. *Voy.* Gelinote.
POULE SULTANE. *Voy.* Porphyrion.
PRINCE-RÉGENT. *Voy.* Sericule.
PROCELLARIA. *Voy.* Pétrel.
PSITTACUS. *Voy.* Perroquet.
PSOPHIA. *Voy.* Agami.
PTEROCLES. *Voy.* Gauga.
PTEROMYS. *Voy.* Polatouche,
PTEROPUS. *Voy.* Badur et Roussette.
PUANT. *Voy.* Marsupiaux.

PUTOIS (*Putorius*, Cuv.), Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, tribu des Martes.—Ces animaux doivent leur nom

à l'odeur désagréable qu'ils exhalent. Le Putois commun ou Puant, long d'un pied environ, habite les climats tempérés de l'Europe, et il est assez commun partout. L'odeur qu'il exhale devient tellement forte lorsqu'on l'irrite, qu'elle dégoûte et écarte les Chiens. Ses mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles de la Fouine; aussi nos cultivateurs les confondent-ils souvent, au moins dans leurs méfaits. Il habite la campagne dans la belle saison; mais aussitôt que les premiers froids se font sentir, et que les bois commencent à se dépouiller de leurs feuilles, il se rapproche des habitations et se loge dans les vieux bâtiments, les granges et les greniers à foin. Il dort pendant le jour, et ne sort de sa retraite que la nuit pour aller à la chasse des Souris, des Mulots, des Insectes, et de tous les petits animaux qu'il ose attaquer impunément. Il a toute la cruauté, toute l'audace des Martes; mais il est plus rusé, plus défiant, et donne moins souvent dans les piéges qui lui sont tendus. « Il se glisse dans les basses-cours, dit Buffon, monte aux volières, aux colombiers, où, sans faire autant de bruit que la Fouine, il fait plus de dégâts. Il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les emporte une à une et en fait un magasin. Si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, et force les Abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités. Il entre en amour au printemps; les mâles se battent sur les toits et se disputent la femelle; ensuite ils l'abandonnent et vont passer l'été à la campagne ou dans les bois. La femelle, au contraire, reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, et n'emmène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été. Elle en fait trois ou quatre et quelquefois cinq, ne les allaite pas longtemps, et les accoutume de bonne heure à sucer du sang et des œufs. »

Pendant qu'il habite la campagne, le Putois fixe son domicile dans un creux de rocher ou un tronc d'arbre, s'il n'y a pas de trou de Lapin dans les environs. Mais s'il rencontre une garenne, il choisit un terrier qui lui convient, en chasse ou en tue les habitants, et s'y établit commodément. Dans ces heureuses circonstances, il trouve chaque jour la facilité de satisfaire son goût pour le carnage et sa soif de sang; car, grâce à sa taille fluette, il se glisse aisément dans les terriers et massacre tout ce qu'il y trouve; aussi suffit-il d'une seule famille de Putois pour dépeupler dans une seule saison la plus riche garenne. S'il n'y a pas de Lapins dans les environs, il bat la campagne toute la nuit, cherche les nids de Perdrix, d'Alouettes, de Cailles, etc., et manque rarement de surprendre la mère sur ses œufs. Il en résulte que les chasseurs, dont il détruit les espérances, lui font une guerre d'extermination. Quoique très-sauvage, le Putois ne manque pas d'intelligence; ce qui ferait croire qu'on viendrait facilement à bout de l'apprivoiser et de s'en servir à la chasse du Lapin, si l'on n'avait pas le Furet.

PYGARGUE (*Haliœtus*, Lin.). — Genre seaux de l'ordre des Rapaces ignobles, d'Oitribu des Aigles; ailes aussi longues que la queue.

A cette sous-division appartient une espèce de France; parmi les Pygargues étrangers il en est qui tiennent un des premiers rangs par leur taille, leur vigueur et leur férocité. Ces Oiseaux sont assez forts pour faire leur proie des jeunes Cerfs, des Daims et des Chevreuils; mais, moins valeureux et plus pesants que l'Aigle, ils ne chassent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, et restent tranquilles le soir et le matin. Outre les Mammifères dont ils font leur nourriture, ils vivent aussi de Poissons, et même quelques-uns n'ont pas d'autres aliments. Ceux-ci se tiennent constamment au bord des rivières et de la mer pour guetter leur proie. Ils nichent dans les rochers ou à la cime des grands arbres; leur ponte est ordinairement de deux œufs. On trouve des Pygargues dans toutes les parties du monde.

Nous mettrons à leur tête le Pygargue proprement dit ou Orfraie (*Falco albicilla* et *ossifragus*, Gmel.). Cet Oiseau, qui a souvent donné lieu à de doubles emplois, a, à l'état tout à fait adulte, tout le plumage du corps et des ailes d'un brun sale ou brun cendré, sans aucune tache; la tête et la partie supérieure du cou d'un cendré-brun assez clair; la queue d'un blanc pur et le bec presque blanc. Mais, dans ses premières années, il a le bec noir, la queue noirâtre tachetée de blanchâtre, et le plumage brunâtre, avec une flamme brun foncé sur le milieu de chaque plume. Dans cet état, c'est le *Falco ossifragus* des anciens auteurs. M. Frédéric Cuvier, dans le quatorzième volume des *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, a inséré un mémoire dans lequel il prouve, d'une manière tout à fait irrécusable, d'après de nombreuses observations faites sur des individus vivants, que l'Orfraie n'est rien autre que le jeune âge du Pygargue.

M. Girardin, dans son *Tableau élémentaire d'Ornithologie*, donne quelques détails sur les mœurs de cet Oiseau. C'est, dit-il, le grand destructeur de nos rivières, de nos lacs et de nos étangs; on le voit souvent planer sur leurs bords, qu'il parcourt en volant, l'œil toujours fixe sur la proie qu'il guette. S'il aperçoit un gros Poisson, il se précipite dessus en plongeant quelquefois à plusieurs pieds de profondeur; il le saisit avec ses serres et l'emporte à quelque distance de là pour le dévorer. Il paraîtrait aussi, d'après les observations de l'auteur cité, que ce Pygargue chasse non-seulement plus volontiers au crépuscule, mais qu'il pêche aussi pendant la nuit. « Nous avions, ajoute-t-il, contracté l'habitude, étant à la chasse, des Oies et des Canards sauvages, pendant les soirées obscures, de juger, même d'assez loin, ses larcins au seul bruit qu'il faisait

se plongeant, et que l'on aurait pris volontiers pour celui de quelque gros Quadrupède qui serait tombé dans l'eau inopinément. »

Mais cet Oiseau n'est pas seulement piscivore, il fait aussi sa nourriture de beaucoup d'Oiseaux d'eau et même de Mammifères. Il niche sur les plus hauts arbres des forêts et, suivant la localité, sur des rochers escarpés, le long de la mer. La ponte est de deux œufs obtus, blancs, marqués de taches rougeâtres assez rares. Les jeunes sont longtemps nourris dans le nid avant de pouvoir prendre leur essor.

Cette espèce habite les montagnes, les grands bois; mais le plus souvent le voisinage des grands lacs et de la mer. Elle est très-commune, surtout en hiver, le long des côtes maritimes d'Angleterre, de Hollande et de France; elle est plus rare dans le Midi.

Des espèces étrangères, nous citerons seulement le Pygargue girrenera ou petit Aigle des Indes (*Falco pondicerianus*, Lin.). D'après Vieillot, on rencontre cette espèce dans l'Inde, au Bengale, à Pondichéry, au Coromandel et à Malabar. C'est dans ces contrées un Oiseau consacré à Wishnou, que les brachmans accoutument à venir, à des heures réglées, prendre ses repas dans le temple de ce dieu, en frappant sur un plat de cuivre. La vénération que les gentils ont pour ce Pygargue tient à des motifs purement mythologiques. On les voit souvent sérieux, stupides et ébahis à son aspect, et si, en sortant le matin de leur maison, ils l'aperçoivent se dirigeant vers le lieu où ils vont traiter quelques affaires, c'est un heureux augure, qui ne leur permet pas de douter du succès le plus complet.

PYRRHOCORAX. *Voy.* Choucas.

PYRRHULA. *Voy.* Bouvreuil.

Q

QUADRUMANES, nom d'un ordre de la classe des Mammifères.—Il a été donné à des animaux qui ont non-seulement deux mains comme l'homme, mais aussi les deux membres postérieurs extérieurement conformés comme des mains et pourvus d'un pouce opposable aux autres doigts. Cette conformation leur permet de grimper aux arbres avec une extrême facilité, mais elle rend leur démarche chancelante et pénible en ne leur permettant pas de poser à plat leurs pieds à terre; et leur bassin, étroit et placé obliquement, favorise peu la solidité des membres postérieurs.

Ils ressemblent assez à l'homme par leurs formes, par leur visage et leurs yeux, dirigés en avant; mais certains d'entre eux s'éloignent de notre espèce en prenant un museau de plus en plus allongé, une démarche plus exclusivement quadrupède. Ils ont du poil par tout le corps à l'exception de la face. Leurs dents sont de trois sortes : incisives, canines et molaires, et varient de formes selon les espèces, et de nombre selon qu'ils sont de l'ancien ou du nouveau continent, etc. Leur cerveau, proportionnellement plus gros que celui des autres Mammifères, a trois lobes de chaque côté, dont le postérieur recouvre le cervelet. La fosse temporale est séparée de l'orbite par une cloison osseuse. Ils n'ont qu'un estomac, des viscères assez semblables aux nôtres; et ils se nourrissent d'Insectes et de fruits. Ils portent généralement deux mamelles pectorales, c'est-à-dire placées sur la poitrine; une seule espèce, le Loris grêle, en a quatre, dont les deux supplémentaires sont situées à la région des aines. Leurs membres ne sont pas seulement disposés pour marcher comme de vrais Quadrupèdes, mais plutôt destinés à la préhension; aussi leurs os du bras et de la jambe, articulés et non soudés ensemble, leur permettent-ils d'exécuter très-facilement des mouvements de pronation et de supination, outre que l'existence de clavicules complètes écarte leurs épaules comme chez l'homme.

Les caractères que nous venons d'indiquer ne se rencontrent cependant pas dans tous les Mammifères qui composent l'ordre des Quadrumanes. Nous savons par exemple que différents genres de Singes américains et beaucoup de Makis, pour ne pas dire tous, n'ont pas les pouces des mains autrement dirigés que les autres doigts; et que parmi les Singes de l'Afrique il existe un groupe particulier, celui des Colobes, dont les mains antérieures sont tout à fait privées de pouces.

Nous avons indiqué aussi un autre caractère qui n'est guère plus positif, celui d'avoir la face dépourvue de poils; les Makis, les Cheiromys, les Bradipes et les Galéopithèques, que quelques auteurs ont rangés dans l'ordre des Quadrumanes, font en effet exception à cette règle. Cependant ils possèdent tous des particularités caractéristiques et plus importantes qui ne permettent pas de changer leur classification actuelle.

On divise depuis longtemps l'ordre des Quadrumanes en plusieurs groupes : les Singes, les Sajous et les Makis, qui sont devenus par la multiplicité des formes secondaires deux petites familles, et entre lesquelles il faut placer un troisième genre, celui des Ouistitis, qui n'appartient bien ni à l'un ni à l'autre; M. de Blainville y joint aussi les Cheiromys, Bradypes, et Galéopithèques, et il les nomme *Primates*, Linn.

Les Singes et les Sapajous composent tous les Quadrumanes, qui ont quatre dents incisives droites à chaque mâchoire, et à tous les doigts des ongles plats, deux caractères qui les rapprochent de l'homme plus que les genres suivants. On les divise en deux prin-

cipaux genres, qui sont subdivisés eux-mêmes en groupes plus ou moins nombreux, selon les auteurs. *Voy.* Singes.

Le premier comprend les Singes proprement dits ou de l'ancien continent, qui ont le même nombre de dents que l'homme, mais diffèrent entre eux par des caractères qui ont fourni les subdivisions suivantes :

Les Orangs, Guenons, Babouins, Magots, Macaques, Cynocéphales, Mandrils. (*Voir* les mots Orang, etc.) Voilà pour les Singes de l'ancien continent, ou Pithecus, qui ont tous, excepté l'Orang et le Chimpanzé, des callosités fessières, dont l'insensibilité leur permet de rester assis sur les corps les plus durs; et des narines différentes de celles des Singes d'Amérique, en ce que leur cloison est étroite et qu'elles sont ouvertes plus ou moins au-dessous du nez, au lieu de l'être sur les côtés. Du nom de *Pithecus* on a fait, pour dénommer les différents genres et sous-genres auxquels il s'applique, ceux d'*Anthropopithecus* (Chimpanzé), *Brachiopithecus* (Orang et Gibbon), *Semnopithecus*, *Cercopithecus* (Guenon), *Cynopithecus* (Macaque), *Chœropithecus* (Cynocéphale ou Babouin), plus faciles à retenir que ceux proposés par quelques auteurs.

Les Singes du nouveau continent, mieux appelés Sapajous ou Cébus, forment le second genre principal; ce sont ceux qui ont le moins d'analogie avec l'homme; la plupart ont 36 dents. Ils ont toujours une queue qui, dans beaucoup d'espèces, est préhensible, c'est-à-dire susceptible de s'enrouler aux corps pour les saisir, et dénudée à sa partie inférieure et terminale. Ils n'ont point de callosités fessières ni d'abajoues comme presque tous ceux de l'ancien continent.

Les espèces les moins élevées dans la série des Cébus ou Singes d'Amérique, sont celles qui ont la queue lâche et non prenante; quelques-unes même d'entre elles n'ont point les pouces opposables, comme nous avons dit plus haut.

Parmi ces dernières, plusieurs, telles que les Ouistitis, n'ont pas plus de 32 dents, caractères qui, sans d'autres modifications qui appartiennent aux Singes américains, permettraient de les rapprocher de ceux de l'ancien continent. Mais, d'après la remarque de M. de Blainville, la formule dentaire diffère de celle des Pithèques. Les vrais Cébus sont divisés en Sapajous, Alouates, Atèles, Eriodes, Sajous. Après eux viennent les Makis ou Lémuriens.

Buffon et Linné donnent le nom de Makis, en latin *Lemur*, à tous les Quadrumanes qui ont à l'une ou à l'autre mâchoire les dents incisives en nombre différent de 4, ou du moins autrement dirigées que dans les Singes. Ce caractère négatif ne pouvait pas manquer d'embrasser des êtres assez différents, et ne réunissait même pas tous ceux qui doivent aller ensemble. M. E. Geoffroy a établi dans ce genre plusieurs divisions mieux caractérisées. Le pelage de ces animaux est laineux; leurs dents commencent à présenter des tubercules aigus, engrainant les uns dans les autres, comme dans les Insectivores. Un autre caractère qui mérite d'être signalé, à cause de sa fixité, c'est celui que présente l'ongle de l'index des membres postérieurs, qui est allongé plus que ceux de tous les autres doigts et faiblement recourbé.

Les Makis proprement dits (*Lemur*) ont six incisives en bas, comprimées et couchées en avant, quatre en haut, droites, dont les intermédiaires sont écartées l'une de l'autre; des canines tranchantes, six molaires de chaque côté en haut, six en bas; des oreilles peu volumineuses. Ce sont des animaux très-agiles que l'on a nommés Singes à museau de Renard, à cause de leur tête pointue. Ils ne diffèrent guère entre eux que par les couleurs, et ils se divisent en Indris, Loris, Galagos, Tarsiers et Aye-Aye. Ce dernier à la tête arrondie et a sur chaque mâchoire deux grandes dents semblables à celles des Rongeurs, point de canines, des molaires au nombre de quatre de chaque côté de la mâchoire supérieure, et de trois à chacun de ceux de la mâchoire inférieure.

Après les Makis il nous reste à citer les Galéopithèques, que Linné a appelés *Lemur volans* et rangés avec les Makis (*Voy.* Galéopithèque), et les Bradipes ou Singes anormaux, que Linné rapprochait aussi des *Primates*, et dont d'autres naturalistes, comme G. et F. Cuvier, ont fait des Edentés.

Quelques particularités caractéristiques des diverses espèces de Singes avaient engagé les naturalistes du siècle précédent et du commencement du nôtre à les réunir dans un même ordre avec l'homme; c'est ainsi que le groupe Linnéen des Primates comprend non-seulement l'homme et les Singes, mais aussi les Chauves-Souris, qui ont en effet plusieurs traits qui rappellent l'organisation des Quadrumanes.

Les Quadrumanes ont pour patrie générale les zones intertropicales; on les trouve aux mêmes latitudes à peu près, en Amérique, en Afrique, dans l'Inde et dans les grandes îles (Java, Sumatra, Bornéo, Célèbes et Madagascar) de l'archipel Indien, mais aucune espèce n'a encore été trouvée dans les petites îles de l'ancien ou du nouveau continent. Presque toutes les espèces de Makis appartiennent à la grande île de Madagascar, où l'on n'a encore trouvé aucune espèce de vrai Singe. Quoiqu'en général ces animaux paraissent habiter de préférence les terrains assez peu élevés au-dessus du niveau de la mer, les lieux boisés, le bord des rivières où la végétation est plus active, plus continue, où les fruits sont plus abondants, on sait cependant qu'il en existe dans des parties élevées des Cordillères de la Nouvelle-Grenade, des Hymalayas, de la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance, de l'Atlas, et sur les frontières de la Chine, ainsi qu'au Thibet, et par conséquent dans les lieux où la température est assez basse. *Voyez* pour plus de détails sur la distribution géographique des Quadrumanes, une note de M. de Blainville

nsérée dans les *Annales d'Anatomie et de Physiologie*, tom. II (1838).

Nous croyons aussi qu'il ne sera pas sans intérêt de dire qu'un naturaliste français, M. Lartet, a trouvé dans notre pays, dans le département du Gers, des os fossiles qui ont indubitablement appartenu à des Quadrumanes du groupe des *Pithecus*, et qui sont voisins des Gibbons. M. de Blainville a fait à ce sujet un travail étendu inséré dans les *Comptes-rendus de l'académie des Sciences pour* 1837. On a aussi trouvé des débris fossiles de Quadrumanes dans l'Inde, et par conséquent l'opinion émise par quelques auteurs sur l'apparition récente des Singes à la surface du globe est entièrement inadmissible. Les fossiles de M. Lartet appartiennent en effet aux terrains palæothériens. L'homme est-il un Quadrumane transformé? *Voy.* Orang.

R

RACCOON. *Voy* Raton.

RALE (*Rallus*, Lin.), genre d'Oiseau de l'ordre des Echassiers, famille des Macrodactyles. — Parmi les espèces qui composent ce genre nous remarquerons :

Le Rale de terre ou de genêt, vulgairement *Roi des Cailles*. — Dans les prairies humides, dès que l'herbe est haute, et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus touffus de l'herbage une voix rauque, ou plutôt un cri bref, aigre et sec, *crëk crëk crëk*, assez semblable au bruit que l'on exciterait en passant et appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne; et lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne, et on l'entend venir de cinquante pas plus loin : c'est le Râle de terre, qui jette ce cri, qu'on prendrait pour le croassement d'un Reptile. Cet Oiseau fuit rarement au vol, mais presque toujours en marchant avec vitesse, et passant à travers le plus touffu des herbes, il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre vers le 10 ou le 12 de mai, dans le même temps que les Cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles. Cette circonstance, jointe à ce que le Râle et les Cailles habitent également les prairies, qu'il y vit seul, et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la Caille, a fait imaginer qu'il se mettait à la tête de leurs bandes comme chef ou conducteur de leur voyage; et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Roi des Cailles*; mais il diffère de ces Oiseaux par les caractères de conformation, qui tous lui sont communs avec les autres Râles, et en général avec les Oiseaux de marais, comme Aristote l'a fort bien remarqué. La plus grande ressemblance que ce Râle ait avec la Caille est dans le plumage, qui néanmoins est plus brun et plus doré. Le fauve domine sur les ailes, le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps; elles sont tracées sur les flancs par lignes transversales, et toutes sont plus pâles dans la femelle, qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une analogie mal fondée que l'on a supposé au Râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la Caille : des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond guère que huit à dix œufs, et non pas dix-huit et vingt. En effet, avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose, son espèce serait nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus, d'autant que son nid, fourré dans l'épaisseur des herbes, est difficile à trouver. Ce nid, fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, est ordinairement placé dans une petite fosse du gazon. Les œufs, plus gros que ceux de la Caille, sont tachetés de marques rougeâtres plus larges. Les petits courent dès qu'ils sont éclos, en suivant leur mère, et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faux qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé noir, dans les avoines, et dans les friches couvertes de genêts, où on les trouve en été, ce qui les a fait nommer *Râles de genêt*; quelques-uns retournent dans les prés en regain à la fin de cette même saison.

Lorsque le Chien rencontre un Râle, on peut le reconnaître à la vivacité de sa quête, au nombre de faux arrêts, à l'opiniâtreté avec laquelle l'Oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près, qu'il se fait prendre : souvent il s'arrête dans sa fuite, et se blottit, de sorte que le Chien, emporté par son ardeur, passe par dessus et perd sa trace; le Râle, dit-on, profite de cet instant d'erreur de l'ennemi pour revenir sur sa voie et donner le change. Il ne part qu'à la dernière extrémité, et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment, et ne va jamais loin. On en voit ordinairement la remise; mais c'est inutilement qu'on va la chercher; car l'Oiseau a déjà piété plus de cent pas lorsque le chasseur y arrive. Il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche à la lenteur de son vol : aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes; et toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages et ses croisières multipliées dans les près et les champs. Mais quand arrive le temps du grand voyage, il trouve comme la Caille des forces inconnues pour fournir au mouvement de sa longue traversée : il prend son essor la nuit; et, secondé d'un vent propice, il se porte dans nos provinces méridionales, d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite ainsi que dans la seconde pour le retour, où

l'on a remarqué que ces Oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

Au reste, on ne voit le Râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce temps de passage. Il ne niche pas en Provence; et quand Belon dit qu'il est rare en Candie, quoiqu'il soit aussi commun en Grèce qu'en Italie, cela indique seulement que cet Oiseau ne s'y trouve guère que dans les saisons de ses passages au printemps et en automne. Du reste, les voyages du Râle s'étendent plus loin vers le Nord que vers le Midi, et, malgré la pesanteur de son vol, il parvient en Pologne, en Suède, en Danemark, et jusqu'en Norvége. Il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons, quoiqu'il soit assez commun en Irlande. Ses migrations semblent suivre en Asie le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka comme en Europe, le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces Oiseaux; ce mois s'appelle *Tava koatch*, mois des Râles. *Tava* est le nom de l'Oiseau.

Les circonstances qui pressent le Râle d'aller nicher dans les terres du Nord sont autant la nécessité des subsistances que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence; car, quoiqu'il mange des graines, surtout celles de genêt, de trèfle, de grémil, et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains, cependant les Insectes, les Limaçons, les Vermisseaux, sont non-seulement ses aliments de choix, mais une nourriture de nécessité pour ses petits, et il ne peut la trouver en abondance que dans les lieux ombragés et les terres humides. Cependant, lorsqu'il est adulte, tout aliment paraît lui profiter également; car il a beaucoup de graisse, et sa chair est exquise. On lui tend, comme à la Caille, un filet, où on l'attire par l'imitation de son cri, *crëk crëk crëk*, en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé.

Le Rale d'eau court le long des eaux stagnantes aussi vite que le Râle de terre dans les champs; il se tient de même toujours caché dans les grandes herbes et les joncs : il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course; car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du nénuphar, qui couvrent les eaux dormantes. Il se fait de petites routes à travers les grandes herbes; on y tend des lacets, et on le prend d'autant plus aisément, qu'il revient constamment à son gîte et par le même chemin. Autrefois on en faisait le vol à l'Epervier ou au Faucon; et dans cette petite chasse, le plus difficile était de faire partir l'Oiseau de son fort : il s'y tient avec autant d'opiniâtreté que le Râle de terre dans le sien; il donne la même peine au chasseur, la même impatience au Chien, devant lequel il fuit avec ruse, et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut. Il est de la grosseur à peu près du Râle de terre; mais il a le bec plus long, rougeâtre près de la tête. Il a les pieds d'un rouge obscur : Ray dit que quelques individus les ont jaunes et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs son rayés transversalement de bandelettes blanchâtres, sur un fond noirâtre, disposition de couleurs commune à tous les Râles. La gorge, la poitrine, l'estomac, sont dans celui-ci d'un beau gris ardoisé; le manteau est d'un roux brun olivâtre.

On voit des Râles d'eau autour des sources chaudes pendant la plus grande partie de l'hiver; cependant ils ont, comme les Râles de terre, un temps de migration marqué. Il en passe à Malte au printemps et en automne. Le vicomte de Querhoent en a vu à cinquante lieues des côtes de Portugal, le 17 avril : ces Râles d'eau étaient si fatigués, qu'ils se laissaient prendre à la main. Gmelin en a trouvé dans les terres arrosées par le Don. Belon les appelle *Râles noirs*, et dit que ce sont Oiseaux *connus en toutes contrées*, dont l'espèce est plus nombreuse que celle du Râle de terre, qu'il nomme *Râle rouge*.

La Marouette est un petit Râle d'eau qui n'est pas plus gros qu'une Alouette. Tout le fond de son plumage est d'un brun olivâtre, tacheté et nué de blanchâtre, dont le lustre, sur cette teinte sombre, le fait paraître comme émaillé; et c'est ce qui l'a fait appeler *Râle perlé*. Frisch l'a nommée *Poule d'eau perlée :* dénomination impropre, car la Marouette n'est pas une Poule d'eau, mais un Râle. Elle paraît dans la même saison que le grand Râle d'eau ; elle se tient sur les étangs marécageux ; elle se cache et niche dans les roseaux. Son nid, en forme de gondole, est composé de jonc, qu'elle sait entrelacer, et pour ainsi dire amarrer par un des bouts à une tige de roseau, de manière que le petit bateau ou berceau flottant peut s'élever et s'abaisser avec l'eau sans en être emporté. La ponte est de sept ou huit œufs. Les petits en naissant sont tout noirs. Leur éducation est courte; car dès qu'ils sont éclos ils courent, nagent, plongent, et bientôt se séparent ; chacun va vivre seul ; aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le temps des amours.

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la Marouette ne paraît guère susceptible d'éducation ni même faite pour s'apprivoiser. Elle fait retentir une voix aigre et perçante, assez semblable au cri d'un petit Oiseau de proie ; et quoique ces Oiseaux n'aient aucun attrait pour la société, on observe néanmoins que l'un n'a pas plutôt crié qu'un autre lui répond, et que bientôt ce cri est répété par tous les autres du canton.

RAMIER (*Col. palumbus*, Linn.), espèce d'Oiseau du sous-genre *Colombes* dans la famille des Pigeons.—La couleur de son plumage est généralement le cendré plus ou moins bleuâtre ; seulement les côtés et le dessous du cou sont d'un vert doré changeant en bleu et en couleur de cuivre rosette ; la poitrine est d'un roux vineux, et du blanc se remarque sur les côtés du cou et sur l'aile, dont les pennes sont brunes ainsi que celles de la

queue. Les femelles diffèrent fort peu des mâles. Les jeunes, avant leur première mue, sont privés du demi-collier blanc qui occupe les côtés du cou.

Les Ramiers sont répandus dans toute l'Europe : les climats chauds et tempérés leur agréent cependant plus que les pays septentrionaux ; aussi sont-ils en bien moins grand nombre dans les Etats russes et suédois que partout ailleurs.

En France ils sont abondants, surtout vers l'automne ; l'hiver nous en enlève une quantité considérable. Cependant, durant cette époque, il n'est pas rare d'en trouver encore quelques-uns qui bravent, au milieu de nos forêts, les intempéries de la saison. Même à Paris, l'on en voit qui n'abandonnent jamais les jardins du Luxembourg, des Tuileries et les Champs-Elysées. Ces Ramiers sont tellement familiarisés avec le bruit et la voix de l'homme, qu'ils ne s'en effarouchent nullement, et qu'on les y voit en tout temps et en toute saison faire leur domicile habituel des arbres qui ornent les promenades publiques. Ils y vivent en compagnie des Corneilles et des autres Oiseaux de la capitale. Mais ordinairement les Ramiers émigrent en octobre et en novembre, pour ne reparaître qu'en février, époque de leur pariade. Si l'on jugeait du caractère de cette espèce par les individus qui se reproduisent dans nos jardins publics de la capitale, l'on serait naturellement conduit à conclure qu'elle est d'un naturel peu défiant et même familier ; car elle se perche à peu de distance des promeneurs, vaque à tous ses besoins sans distraction, s'y livre aux douces impulsions de la nature, etc. Mais l'on acquerrait une opinion contraire en observant ceux qui habitent nos forêts, loin du voisinage de l'homme ; là, leur naturel étant dans toute sa pureté, ils se montrent défiants, soupçonneux et farouches.

Les Ramiers se nourrissent de glands, de faînes et même de fraises, dont ils sont très-friands. A défaut de ces aliments, ils s'attaquent à diverses espèces de graines, aux pousses tendres de différentes plantes, se jettent en bandes nombreuses sur les terres nouvellement ensemencées, sur les moissons, et y causent de grands dégâts. Ils ont ceci de particulier avec un grand nombre de Gallinacés, qu'ils vont pâturer à des heures réglées, et chôment presque tout le reste du temps. Ils aiment à se percher sur les branches dépouillées de verdure qui sont à la cime des hauts arbres. C'est surtout au lever du soleil et pendant les froides matinées de novembre, décembre et janvier, qu'on les voit immobiles durant des heures entières attendre sur les plus hautes cimes qu'un rayon vivificateur vienne leur rendre un peu de souplesse et de vigueur. Pendant la belle saison ils se plaisent dans les arbres feuillés, et c'est là qu'ils établissent leur nid. La part que le mâle et la femelle prennent à la construction de ce nid mérite d'être rapportée. Nous ne dirons pas que, pour les Ramiers comme pour les autres Oiseaux, c'est toujours la femelle qui choisit la place où doit convenablement s'élever le berceau de leur progéniture ; ce que nous dirons, c'est que, ce choix fait, le rôle de la femelle se borne à coordonner les matériaux que le mâle apporte. L'une ne s'écarte pas de la branche où elle veut jeter les premiers fondements de son nid, et l'autre se met en quête et parcourt tout les arbres des alentours. Lorsqu'il aperçoit des bûchettes mortes attenant à leur tronc (car nous devons dire qu'ils n'emploient point celles qui sont à terre), il s'y porte, en choisit une parmi le nombre, la saisit avec les pieds, ou quelquefois même avec le bec, et cherche à la détacher, soit en appuyant dessus de tout le poids de son corps, soit en agissant sur elle fortement par des tractions réitérées ; s'il parvient à l'enlever, il l'emporte, la remet à la femelle, et repart pour continuer sans relâche, pendant des heures entières, le même manége. La femelle reçoit et dispose ; elle est ouvrière, et le mâle n'est que manœuvre. L'ouvrage, il est vrai, n'annonce pas beaucoup d'art, car à la grossièreté il réunit peu de solidité ; il est quelquefois même complétement détruit avant que les jeunes aient acquis assez de force pour pouvoir prendre leur essor. Il est vrai que les fortes branches, les grands troncs sur lesquels ce nid est presque toujours établi offrent alors un appui aux *Ramereaux* (c'est le nom qu'on donne aux jeunes Ramiers).

La ponte n'est ordinairement que de deux œufs, entièrement blancs. L'incubation dure quatorze jours, et il ne faut qu'autant de jours pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes. Durant le temps de leur accroissement, le père et la mère leur apportent à manger à des heures réglées. Le matin, vers les huit heures, ils prennent leur premier repas ; le second a lieu entre trois et quatre heures du soir. Malgré les soins que nous avons mis à observer ces Oiseaux, nous n'avons jamais pu les surprendre venant gâpâter leurs petits à d'autres heures de la journée. Pendant les premiers jours, la femelle ne les abandonne pas et les réchauffe ; plus tard elle demeure dans les environs, à portée de les observer. Le mâle, qui trahit sa présence par un roucoulement fort et plaintif, l'assiste et la remplace auprès de ses jeunes.

Les Ramiers pris au nid et élevés ne sont pas aussi sauvages qu'on l'a dit. Ils se familiarisent aisément et ne cherchent même point à s'envoler. Il est vrai qu'ils ne se reproduisent point dans cet état de domesticité. On prétend que les anciens possédaient l'art de les faire multiplier en captivité ; l'on doit regretter la perte de cette connaissance économique, car ces Oiseaux sont un excellent gibier. Suivant Mauduit, on pourrait y parvenir en donnant aux jeunes pris dans le nid, et élevés en domesticité, plus de liberté qu'on n'a coutume de leur en accorder, en les plaçant d'abord dans des taillis enfermés sous des filets, et

resserrant par degrés les entraves des générations qui se succéderaient.

Le nombre des Pigeons ramiers qui arrivent dans le midi de la France, vers la fin du mois d'octobre, est considérable ; aussi leur fait-on dans ces contrées une chasse assidue et souvent productive.

RAMPHASTOS. *Voy.* Toucan.

RAT (*Mus*, Lin.), genre de Mammifères rongeurs. — Les Rats se divisent en deux sections, les Rats épineux, et les Rats non épineux, qui comprennent les espèces de nos contrées. *Rat ordinaire, Souris, Surmulot. Voy.* Mulot.

Buffon croyait que le Rat était originaire d'Europe, et qu'il avait été transporté par nos vaisseaux en Amérique; et cependant le seul fait que cet animal était tout à fait inconnu aux anciens écrivains aurait dû l'éclairer sur cette erreur. Le Rat, au contraire, est indigène du nouveau continent, et n'a été introduit sur le nôtre qu'à la fin du moyen âge, c'est-à-dire à l'époque des premières navigations d'Europe en Amérique. Cet animal est omnivore, et mange également des fruits, des graines, de la chair, des Insectes, etc. Il habite nos maisons, où il fait un dégât qui le rend fort incommode ; non-seulement il attaque et gaspille toutes les substances alimentaires, mais encore il ronge la laine, les étoffes, les meubles; il perce les bois de charpente, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie, y établit ses magasins et y transporte tout ce qu'il peut traîner. L'hiver il cherche la chaleur et établit volontiers son domicile derrière les cheminées, sur les planchers d'écurie, dans la paille, le foin, etc. La nuit, et même en plein jour, s'il n'entend aucun bruit suspect, il sort effrontément de son trou, se glisse partout et partout fait autant de dégât qu'il en peut faire. La femelle met bas plusieurs fois par an, et chaque portée est ordinairement de quatre ou cinq petits. Il en résulte que ces animaux sont toujours fort nombreux, et que malgré les Chats, les piéges et le poison, il est fort difficile de s'en débarrasser. S'il est poussé par la faim, le Rat pénètre dans les poulaillers et les pigeonniers, perce ou brise les œufs pour se nourrir des petits qu'ils contiennent, et même quelquefois il tue les jeunes Lapins, les Poussins et les Pigeonneaux. Lorsque ces derniers ont la gorge pleine d'aliments, il leur perce le jabot pour manger les graines à moitié digérées qui en sortent. Ce ne sont pas là cependant les plus grands ravages qu'on lui reproche : il paraît qu'en creusant les vieux plâtres et les mortiers, il vient à bout, à la longue, d'ébranler les constructions les plus solides. « C'est surtout, dit Buffon, dans les vieilles maisons, à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, et où le voisinage des granges et des magasins à foin facilite leur retraite et leur multiplication, que les Rats sont en si grand nombre, qu'on serait obligé de déménager, de déserter, s'ils ne se détruisaient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils se tuent, qu'ils se mangent entre eux pour peu que la faim les presse, en sorte que, quand il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus faibles, leur ouvrent la tête et mangent d'abord la cervelle, et ensuite le reste du cadavre ; le lendemain la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre.

Le Rat est aussi courageux que féroce ; il se défend hardiment contre les Chats, les Belettes et les Surmulots, et si sa force répondait à son courage, il sortirait toujours vainqueur de la lutte. De tous ses ennemis le plus terrible pour lui est le Surmulot, parce qu'ayant tous les deux les mêmes goûts et les mêmes habitudes, ils se rencontrent fréquemment et jamais impunément. Aussi, depuis 1750, époque où le Surmelot nous a été apporté de l'Inde, le nombre des Rats a diminué dans la même progression que celui des Surmelots a augmenté. Aujourd'hui ces derniers sont beaucoup plus communs que le Rat ordinaire. Quelques naturalistes ont attribué aux Rats une singulière prévision : ils disent que ces animaux connaissent parfaitement quand une maison menace ruine, et qu'ils en décampent toujours quelques jours avant qu'elle s'écroule. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces animaux voyagent par troupes assez nombreuses pour quitter une localité et se rendre dans une autre, plus ou moins éloignée. « Les Rats, dit Buffon, sont aussi lascifs que voraces ; ils glapissent dans leurs amours et crient quand ils se battent. Ils préparent un lit à leurs petits, et leur apportent bientôt à manger; lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mère les veille, les défend, et se bat même contre les Chats pour les sauver. Cette espèce, qui se trouve dans toute l'Europe et en Amérique, offre quelquefois des individus albinos, c'est-à-dire tout blancs, mais plus rarement que dans les Souris. »

Il y a quelques années que M. Thénard a lu à l'Académie des sciences une note sur le moyen de détruire les Rats et les autres animaux malfaisants qui habitent les murs des maisons, à l'aide de fumigations d'hydrogène sulfuré. On commence par boucher tous les trous, puis on ouvre ensuite ceux qui sont le plus fréquentés par ces animaux. Alors on applique l'appareil, qui consiste en une cornue de verre dont on lute exactement le goulot à l'entrée de ces nouvelles ouvertures. On y introduit ensuite, par une tubulure, du sulfure noir de fer, puis on y verse avec précaution, pour éviter l'explosion, une certaine quantité d'acide sulfurique étendu d'eau. Il se fait aussitôt un dégagement d'hydrogène sulfuré, qui pénètre par le trou dans tous les recoins où les Rats se cachent, et les fait périr en peu de temps.

La Souris (*Mus musculus*, Lin.) est d'un gris uniforme en dessus, passant au cendré en dessous, assez velue ; sa queue est aussi longue que son corps. Elle a une variété albinos assez commune. La Souris est origi

naire d'Europe, mais nos vaisseaux l'ont transportée dans les autres parties du monde: aujourd'hui on la trouve à peu près partout.

Elle multiplie beaucoup; la femelle fait plusieurs portées par an, chacune de six à huit petits, et chaque petit se reproduit à l'âge de trois mois. Quinze jours après sa naissance il est assez grand pour quitter sa mère et chercher lui-même sa nourriture. La Souris est un petit animal assez joli, ayant la physionomie fine, l'œil vif, la tournure dégagée et les mouvements alertes. La ténuité de sa taille lui permet de se glisser par les moindres trous; aussi la rencontre-t-on dans des lieux où l'on serait embarrassé de s'expliquer comment elle est entrée. Elle dégrade les murs les plus solides en s'y frayant des passages; elle perce les meubles du bois le plus dur pour y pénétrer, et ce sont là ses moindres dégâts. Animal rongeur par excellence, elle coupe, réduit en poussière tout ce qui tombe sous sa dent. Elle attaque le linge dans les armoires, les livres dans les bibliothèques, les marchandises de tous genres dans les magasins. Toutes les substances alimentaires sont à sa convenance, et elle parvient toujours à pénétrer dans les lieux où on les a renfermées. Le pain, le lard, le beurre, le fromage, le sucre, les confitures, les fruits, les farines, les graines et même la chandelle, sont les objets ordinairement les plus recherchés par elle; non-seulement elle les entame et les consomme, mais encore elle les salit et leur communique une odeur désagréable. On en a vu pousser la hardiesse jusqu'à entamer le lard de cochons vivants, pendant leur sommeil. Lorsqu'une ou plusieurs Souris attaquent un objet d'une certaine grosseur, par exemple un pain, une pièce de lard, un fromage, elles commencent par y faire un trou assez petit, pour gagner le dedans. Alors elles s'y établissent et rongent toute la substance intérieure de l'objet, en ne laissant qu'une légère croûte extérieure, qui suffit pour masquer les dégâts dont on ne s'aperçoit souvent qu'au moment où l'on veut faire usage de ces objets. « La Souris, dit Buffon, a le même instinct que le Rat, le même tempérament, le même naturel, et n'en diffère guère que par la faiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent; timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvements; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte; ne va pas, comme le Rat, de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée; fait aussi moins de dégâts, a les mœurs plus douces, et s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans jamais s'attacher. Les Chouettes, tous les Oiseaux de nuit, les Chats, les Fouines, les Belettes, les Rats même lui font la guerre; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité. » C'est sans doute pour délivrer nos habitations des Souris que les premiers Chats ont été apportés des bois pour être élevés en domesticité. On a voulu se délivrer d'une incommodité grave par une autre qui l'est un peu moins, et on y a réussi jusqu'à un certain point, car non-seulement les Chats prennent et mangent les Souris, mais encore ils les écartent de la maison par leur seule odeur.

Le Surmulot (*Mus decumanus*, Pall.; le *Surmulot* et le *Pouc*, Buff.) est d'un quart plus grand que le Rat ordinaire; son pelage est d'un gris brun roussâtre en dessus, blanc en dessous; sa queue est nue, presque de la longueur de son corps. Il est originaire de l'Inde, et, comme nous l'avons dit, il n'a été observé en France pour la première fois qu'en 1750. Aujourd'hui il est beaucoup plus commun que le Rat auquel il fait une guerre d'extermination.

Le Surmulot, plus fort et plus féroce que le Rat, est aussi plus incommode par les dégâts qu'il peut faire. Comme lui il habite les maisons, mais il en sort assez souvent pour aller faire des excursions à la campagne, et, s'il y trouve aisément à vivre, il s'y fixe pour toute la belle saison; dans ce cas, il se creuse un terrier où il porte quelques provisions pour se nourrir pendant les jours de pluie et d'orage. Toute son occupation est de chasser au menu gibier, et son voisinage devient funeste aux jeunes Faisans, aux Perdreaux, aux Cailles et autres Oiseaux; il attaque même les jeunes Levrauts, et les jeunes Lapins, et souvent il s'établit dans leurs trous après en avoir chassé le père et la mère. Il s'est tellement multiplié dans les voiries de Montfaucon, qu'il menace, si on détruisait celles-ci, d'envahir tout un quartier de Paris, où il porterait le ravage. Rigoureusement omnivore, il se nourrit indifféremment de chair vive ou corrompue, de fruits, de graines, et de toutes les substances alimentaires. En automne, il regagne les habitations et y commet les mêmes dégâts que les Rats, mais de plus il se glisse dans la basse-cour, dont il dévore les jeunes Oiseaux après leur avoir préalablement sucé la cervelle, et il y attaque les jeunes Lapins et les cochons d'Inde. Aussi courageux que méchant, il se défend avec fureur contre les Chats, et lorsque ceux-ci sont encore jeunes, il parvient assez souvent à leur échapper. Quelle que soit la puissance de son ennemi, il ne se rend jamais sans combattre, même contre les Chiens. Lorsqu'un homme le poursuit trop vivement et lui fait perdre l'espérance d'échapper par la fuite, il se retourne, s'élance sur la main qui le frappe, et lui fait de cruelles morsures. Les Chats ont pour lui de la répugnance, et ne l'attaquent que très-rarement; si l'on veut s'en débarrasser, on ne peut donc employer que les piéges et le poison. Du reste, il donne assez facilement dans les embûches qu'on lui tend. Cet animal aime assez à s'établir sur le bord des eaux, et il nage avec la plus grande facilité, quoiqu'il n'ait pas les pieds palmés. La femelle produit trois fois par an, et fait chaque fois douze à quinze

petits, quelquefois jusqu'à dix-neuf. *Voy.* MULOT.

Les Rats épineux sont étrangers et offrent peu d'intérêt.

RAT D'EAU. *Voy.* CAMPAGNOL.

RAT MUSQUÉ. *Voy.* ONDATRA.

RAT-TAUPE (*Georichus*, Illig.).—Genre de Mammifères rongeurs : yeux excessivement petits, cachés sous la peau ; queue nulle ou très-courte.

Le ZEMNI (*Mus typlus*, Linn. ; *Georic. typhlus*, Less.), a jusqu'à huit pouces (0,217) de longueur, c'est-à-dire qu'il est à peu près de la taille du Rat commun : son pelage est fin, serré, d'un gris cendré lavé de roussâtre, ou ferrugineux, quelquefois ayant des taches blanches irrégulières ; sa tête est grosse, anguleuse sur les côtés ; il manque de queue.

Le Zemni était connu des Grecs, qui lui donnèrent le nom d'Aspalax et remarquèrent fort bien qu'il est aveugle. Les auteurs latins qui vinrent après traduirent ce mot *aspalax* par celui de *talpa*, Taupe, parce qu'ils ne connaissaient pas le Zemni, et de là est venue cette erreur populaire que la Taupe est aveugle. Quoi qu'il en soit, ainsi qu'elle, le Zemni habite de longues galeries souterraines, d'où il ne sort que très-rarement. En creusant son habitation il trouve sa nourriture, consistant en racines bulbeuses, et principalement en celles du cerfeuil bulbeux (*Chærophyllum bulbosum*), qu'il aime beaucoup. C'est particulièrement dans les terres humides, où cette plante croît abondamment, que cet animal aime à fixer sa résidence. Dans le temps des amours, c'est-à-dire depuis le printemps jusqu'au milieu de l'été, il se hasarde quelquefois à sortir de son trou pour aller chercher sa femelle, mais il le fait avec beaucoup de prudence. Il marche avec inquiétude, s'arrête de temps en temps, la tête haute, non pour voir le danger puisqu'il n'a pas d'yeux, mais pour écouter, car, en compensation de la vue, qui lui serait à peu près inutile dans son habitation souterraine, la Nature lui a donné une ouïe d'une finesse extrême. Au moindre bruit il fuit avec vitesse, tantôt en avant, si le danger lui paraît venir derrière lui, tantôt à reculons, et il est aussi agile dans cette singulière démarche que s'il courait devant lui. Est-il attaqué, il se défend de la griffe et des dents avec un courage extraordinaire, et il ne cesse de combattre qu'en mourant. La femelle fait de deux à quatre petits qu'elle élève avec soin et qu'elle allaite avec ses deux mamelles. Cet animal habite l'Asie mineure, la Perse, la Russie méridionale jusqu'au nord de la mer Caspienne. Il est fort gras en automne, et pèse jusqu'à un kilo et demi.

RATEL (*Mellivora*, Storr.), genre de Mammifère de l'Ordre des Carnivores plantigrades. C'est le *Viverra mellivora* de Linné. — Il a le corps épais et trapu, long de trois pieds quatre pouces (1,083), compris la queue; il est gris en dessus, noir en dessous, avec une ligne longitudinale blanche de chaque côté, depuis les oreilles jusqu'à l'origine de la queue.

Cet animal exhale une odeur désagréable, mais moins forte que celle des Moufettes. Il habite l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et la facilité avec laquelle il creuse la terre fait croire qu'il se retire dans un terrier. Il vit de proie comme le Glouton ; mais il est tellement friand de miel, qu'il déploie toute son industrie pour s'en procurer. Trois espèces d'êtres s'occupent journellement à découvrir des ruches d'Abeilles, et se prêtent mutuellement secours pour s'en emparer : ce sont, le Hottentot sauvage ou Bochisman, le Ratel, et le Coucou indicateur (*Indicator major*, Levaill.).

On sait que les Boschismans, que la Nature et les siècles avaient fait propriétaires de leurs brûlantes montagnes, en furent chassés par les colons hollandais, qui allaient les chercher et les tuer dans les bois à coups de fusil, par partie de plaisir; des femmes mêmes étaient très-adroites à les poursuivre à cheval et à les exterminer. Ces misérables, forcés de se retirer dans les plus épaisses forêts, traqués comme des Loups, fusillés aussitôt qu'ils paraissaient, ne trouvaient pour se nourrir dans ces affreux déserts que quelques racines amères, des Termès ou Fourmis blanches, et du miel sauvage. Mais, n'osant sortir que la nuit des antres de rochers où ils se cachaient pendant le jour, il leur eût été difficile de découvrir les ruches d'Abeilles s'ils n'eussent su mettre à profit la connaissance qu'ils ont d'une habitude du Ratel. Celui-ci, chaque matin, se promène silencieusement dans les forêts en écoutant. Bientôt le cri d'un Oiseau vient frapper son oreille, et il le reconnaît pour celui de l'Indicateur ou du *guide au miel*, comme disent les Hollandais du Cap. Le Ratel suit l'Oiseau, mais doucement, pour ne pas l'effrayer, et celui-ci, volant d'arbre en arbre, de roche en roche, toujours en faisant entendre son cri, conduit bientôt le Mammifère au pied d'un arbre dans le tronc duquel est une ruche d'Abeilles sauvages. Ici se rencontre une difficulté : le Ratel ne sait ni ne peut grimper; il lève le nez, il flaire le miel, il bondit contre l'écorce, il murmure, il se met en colère : rien n'y fait, et l'indicateur a beau redoubler ses cris, les Abeilles sont parfaitement en sûreté dans leur ruche. Le Ratel, enragé de colère, se met alors à attaquer le pied de l'arbre avec les dents, en enlève l'écorce, le mord avec fureur, probablement dans l'espérance de le renverser; mais la fatigue ne tarde pas à l'avertir de l'impuissance de ses efforts, et il abandonne son entreprise pour aller à une autre découverte. Les Boschismans qui, pendant le crépuscule, errent en tremblant dans les bois, trouvent l'arbre, le reconnaissent aux morsures qui en ont enlevé l'écorce, montent dessus et prennent le miel.

Lorsque le Mammifère est conduit par le guide au miel à des Abeilles qui établissent leurs ruches dans la terre, les choses se pas-

sent différemment. Aussitôt avec ses ongles robustes il se met à creuser. Les Abeilles se jettent sur lui par légions; il se contente de passer de temps à autre ses pattes sur son nez et de fermer les yeux, car ces deux parties seules sont accessibles à leur aiguillon. Un poil long et touffu et une peau excessivement dure, épaisse, impénétrable, lui défendent suffisamment le reste du corps. Lorsqu'il a mis les gâteaux à découvert il mange autant de miel qu'il le peut sans crever, puis il s'en va tranquillement sans s'inquiéter de son guide. L'Indicateur descend de son arbre, et tire parti des bribes que l'autre lui a laissées faute de pouvoir tout avaler. Les Boschismans ont plus de reconnaissance, car ils ne manquent jamais de laisser à l'Oiseau, sur une pierre ou une large feuille, une quantité de miel suffisante pour lui faire faire un bon repas.

RATON, Buff., *Raton laveur*, *Raccoon* ou *Mapach* (*Ursus lotor*, Lin.), Mammifère de l'ordre des Carnivores plantigrades. — Cet animal est d'un gris brun; il a le museau blanc, avec un trait brun qui lui traverse les yeux et descend sur les joues en se portant en arrière; sa queue est annelée de brun et de blanc. Il est à peu près de la grandeur d'un Renard, et a de longueur totale deux pieds cinq pouces (0,785).

Le poil de cet animal est long, doux, touffu; ses yeux sont grands, d'un vert jaunâtre, pleins de finesse et de vivacité, ce qui n'est pas commun dans les animaux de sa classe; son corps est court et épais, mais néanmoins plein d'agilité: aussi saute-t-il plutôt qu'il ne marche, et ses mouvements, quoique obliques, sont prompts, légers et gracieux; ses ongles, pointus comme des épingles, lui donnent une grande facilité pour monter sur les arbres; on le voit quelquefois grimper le long de leur tronc avec une agilité surprenante, et courir sur les branches les plus minces et les plus flexibles avec la même assurance que s'il était à terre.

Il n'est pas d'un caractère farouche, mais il est défiant; aussi ne quitte-t-il guère les forêts pour s'avancer dans la plaine près des habitations, comme font les Renards et autres petits Carnassiers redoutés dans les basses-cours. Il se plaît particulièrement le long des vallées boisées et solitaires arrosées par des ruisseaux et des petites rivières, dont il suit les bords pour surprendre les Rats d'eau, les Reptiles, et même les Poissons et les Ecrevisses: à leur défaut il se contente de chasser aux Insectes, et même il se nourrit de fruits, de graines et de racines tuberculeuses. Mais la nourriture qui lui plaît le plus, celle à la recherche de laquelle il s'occupe constamment, consiste en œufs et en Oiseaux, dont il s'empare avec beaucoup d'adresse. Le soir, lorsque la nuit commence à envelopper les forêts de son ombre, le Raton quitte le bord du ruisseau sur lequel il s'était tenu en embuscade pendant le jour, et se met en quête. Il visite les joncs des marais pour chercher les nids de Canards et autres Oiseaux d'eau, que l'excellence de son odorat lui fait aisément reconnaître. S'il est assez heureux pour surprendre une troupe de jeunes Halbrans ne pouvant pas encore voler, il en mange un ou deux sans inquiéter les autres; mais chaque nuit il revient prélever le même impôt sur la couvée, jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement détruite.

Si les Oiseaux d'eau manquent au Raton, il s'enfonce dans les forêts et grimpe sur tous les arbres qui lui paraissent cacher dans l'épaisseur de leur feuillage quelques faibles habitants des bois, soit des Oiseaux, soit des Ecureuils ou autres rongeurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se trompe rarement. Est-ce son intelligence qui lui fait reconnaître l'arbre qui recèle sa proie, ou bien est-ce la finesse de son nez qui la lui fait découvrir de fort loin? C'est ce que les chasseurs n'ont pas encore pu décider.

Tous les naturalistes qui ont vu des Ratons en captivité ont observé les mêmes faits. Je vais donc laisser parler notre grand écrivain: « Cet animal trempait dans l'eau, ou plutôt il détrempait tout ce qu'il voulait manger; il jetait son pain dans sa terrine d'eau, et ne l'en retirait que quand il le voyait bien imbibé, à moins qu'il ne fût pressé par la faim, car alors il prenait la nourriture sèche et telle qu'on la lui présentait. Il furetait partout, mangeait aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du Poisson, des œufs, des Volailles vivantes, des graines, des racines, etc. Il mangeait aussi de toutes sortes d'Insectes; il se plaisait à chercher des Araignées, et lorsqu'il était en liberté dans un jardin, il prenait les Limaçons, les Hannetons, les Vers. Il aimait le sucre, le lait et les autres nourritures douces, par-dessus toutes choses, à l'exception des fruits, auxquels il préférait la chair, et surtout le Poisson. Il se retirait au loin pour faire ses besoins; au reste, il était familier et même caressant, sautant sur les gens qu'il aimait, jouant volontiers et d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement. Il m'a paru tenir beaucoup de la nature du Maki et un peu des qualités du Chien. »

La Ménagerie a autrefois possédé un Raton qui avait absolument les mêmes habitudes. Quand je voulais m'amuser à ses dépens, dit Boitard, je lui donnais un morceau de sucre. Aussitôt il le portait dans sa terrine d'eau pour le délayer, et rien n'était plus comique que ses démonstrations d'étonnement lorsque, le sucre étant fondu, il ne retrouvait plus rien dans le vase. Le Raton laveur habite l'Amérique septentrionale.

Le Raton crabier (*Procyon cancrivorus*, Geoffr.), a vingt-cinq pouces de longueur. Commun à la Guyane, il cherche sur les rivages les Crabes, dont il fait sa principale nourriture, et d'où lui est venu son nom. Ses habitudes diffèrent peu de celles du précédent, mais il est d'un caractère plus timide.

Du reste les Ratons étant tous fort mal armés, ont le sentiment de leur faiblesse, et sont doués d'une intelligence très-dévelop-

pée. Si à la Ménagerie une personne étrangère se présente devant la loge de ces animaux, aussitôt le Raton s'enfuit et se cache dans le coin le plus obscur, en donnant les signes les plus énergiques de son effroi. Les deux espèces que nous décrivons sont les seules qui aient été reconnues par les naturalistes, et bien décrites par eux; l'une, comme on l'a vu, appartient à l'Amérique du Nord, l'autre à l'Amérique du Sud. On rapporte à la première, comme variétés, le *Raton blanc*, de Brisson, le *Raton fauve* et le *Raton du Brésil;* mais ce dernier, s'il était suffisamment étudié, formerait probablement une espèce suffisamment tranchée, comme le pense M. Isidore Geoffroy, ainsi que le *Raton à gorge brune*, du pays des Hurons. Un individu de cette dernière espèce ou variété, qui existe au cabinet du Jardin, ne diffère en rien d'un autre individu du même pays que M. Isidore Geoffroy a vu au Cabinet d'histoire naturelle de Genève. Il résulterait de tout ceci qu'il existe réellement quatre espèces de Ratons, dont deux n'auraient pas été suffisamment décrites. Nous remarquerons que ces animaux, quoique placés parmi les Plantigrades, relèvent le talon en marchant, et n'appuient que les doigts sur le sol; ils ne posent la plante des pieds sur la terre que dans le repos. C'est un des mille exemples qui prouvent que la Nature se tient presque continuellement en dehors des lois absolues que nous voulons lui imposer, et que nos méthodes prétendues naturelles lui sont tout à fait étrangères.

RECLAMEUR. *Voy.* Merle.

RECURVIROSTRA. *Voy.* Avocette.

REGULUS. *Voy.* Roitelet.

REMIZ ou Penduline (*Parus*, Lin.). — Espèce d'Oiseau du genre Mésange.

Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des Remiz, c'est l'art recherché qu'ils apportent à la construction de leur nid; ils y emploient ce duvet léger qui se trouve aux aigrettes des fleurs du saule, du peuplier, du tremble, du juncago, des chardons, des pissenlits, de l'herbe aux Moucherons, de la masse d'eau (284), etc. Ils savent entrelasser avec leur bec cette matière filamenteuse, et en former un tissu épais et serré, presque semblable à du drap : ils fortifient le dehors avec des fibres et de petites racines qui pénètrent dans la texture, et font en quelque sorte la charpente du nid; ils garnissent le dedans du même duvet non ouvré, pour que leurs petits y soient mollement : ils le ferment par en haut, afin qu'ils y soient chaudement, et ils le suspendent avec du chanvre, de l'ortie, etc., à la bifurcation d'une petite branche mobile, donnant sur une eau courante, pour qu'ils soient bercés plus doucement par la liante élasticité de la branche; pour qu'ils se trouvent dans l'abondance, les Insectes aquatiques étant leur principale nourriture; enfin, pour qu'ils soient en sûreté, contre les Rats, les Lézards, les Couleuvres et autres ennemis rampants, qui sont toujours les plus dangereux : et ce qui semble prouver que ces intentions ne sont pas ici prêtées gratuitement à ces Oiseaux, c'est qu'ils sont rusés de leur naturel, et si rusés, que suivant MM. Monti et Titius, l'on n'en prend jamais dans les piéges, de même qu'on l'a remarqué des Carouges, des Cassiques du nouveau monde, des Gros-Becs d'Abyssinie et autres Oiseaux, qui suspendent aussi leurs nids au bout d'une branche. Celui du Remiz ressemble tantôt à un sac, tantôt à une bourse fermée, tantôt à cornemuse aplatie, etc. : il a son entrée dans le flanc, presque toujours tournée du côté de l'eau, et située tantôt plus haut, tantôt plus bas; c'est une petite ouverture à peu près ronde, d'un pouce et demi de diamètre et au-dessous, dont le contour se relève extérieurement en un rebord plus ou moins saillant, et quelquefois elle est sans aucun rebord. La femelle n'y pond que quatre ou cinq œufs; ce qui déroge notablement à la fécondité ordinaire des Mésanges, dont les Remitz ont d'ailleurs le port, le bec, le cri et les principaux attributs. Ces œufs sont blancs comme la neige : la coque en est extrêmement mince; aussi sont-ils presque transparents. Les Remiz font ordinairement deux pontes chaque année, la première en avril ou mai, et la seconde au mois d'août; il est plus que douteux qu'ils en fassent une troisième.

On voit des nids du Remiz dans les marais des environs de Bologne, dans ceux de la Toscane, sur le lac Trasymène, et ils sont faits précisément comme ceux de la Lithuanie, de la Volhinie, de la Pologne et de l'Allemagne. Les gens simples ont pour eux une vénération superstitieuse. Chaque cabane a un de ces nids suspendu près de la porte; les propriétaires le regardent comme un véritable paratonnerre, et le petit architecte qui le construit comme un Oiseau sacré. On serait tenté de faire un reproche à la Nature de ce qu'elle n'est point assez avare de merveilles, puisque chaque merveille est une source de nouvelles erreurs.

Ces Mésanges se trouvent aussi dans la Bohême, la Silésie, l'Ukraine, la Russie, la Sibérie, partout en un mot où croissent les plantes qui fournissent cette matière cotonneuse dont elles se servent pour construire leur nid; mais elles sont rares en Sibérie, selon M. Gmelin, et elles ne doivent pas non plus être fort communes aux environs de Bologne, puisque Aldrovande ne les connaissait pas. Cependant M. Daniel Titius regarde l'Italie comme le vrai pays de leur

(284) Comme les saules et les peupliers fleurissent avant la masse d'eau, les Remiz emploient le duvet des fleurs de ces deux espèces d'arbres dans la construction du nid où ils font leur première ponte; et les nids travaillés avec ce duvet sont moins fermes, mais plus blancs que ceux où le duvet de la masse d'eau a été employé : c'est, dit-on, une manière assez sûre de distinguer une première ponte d'une seconde et d'une troisième. On trouve aussi de ces nids faits de *gramen* des marais, de poils de Castor, de la matière cotonneuse des chardons, etc.

origine, d'où elles ont passé par l'Etat de Venise, la Carinthie et l'Autriche, dans le royaume de Bohême, la Hongrie, la Pologne et les contrées encore plus septentrionales. Partout ou presque partout elles se tiennent dans les terrains aquatiques, et savent fort bien se cacher parmi les joncs et les feuillages des arbres qui croissent dans ces sortes de terrains. On assure qu'elles ne changent point de climat aux approches de l'hiver : cela est facile à comprendre pour les pays tempérés, où les Insectes paraissent toute l'année; mais dans les pays plus au nord, je croirais que les Remiz changent au moins de position pendant les grands froids, comme font les autres Mésanges, et qu'ils se rapprochent alors des lieux habités.

RENARD (*Canis vulpes*, Lin.). — Genre de Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades.

Le Renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation; ce que le Loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les Chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite : il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoique aussi infatigable, et même plus léger que le Loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, et suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le Renard en est doué, et tourne tout à son profit : il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des Coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait souvent des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lentement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier; il revient quelques moments après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisième, une quatrième, etc., jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées et dans les boqueteaux où l'on prend les Grives et les Bécasses au lacet; il devance le pipeur, va de très-grand matin, et souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux; emporte successivement les Oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différents endroits, surtout au bord des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre; les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes Levrauts en plaine, saisit quelquefois les Lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les Lapereaux dans les garennes, découvre les nids de Perdrix, de Cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le Loup nuit plus au paysan, le Renard nuit plus au gentilhomme.

Dans les pays giboyeux, les Renards s'adonnent plus particulièrement à la chasse. Deux sortent ensemble de leur retraite et s'associent pour la chasse du Lièvre. L'un s'embusque au bord d'un chemin, dans les bois, et reste immobile; l'autre quête, lance le gibier, et le poursuit vivement en donnant huit ou dix coups de voix par minute pour avertir son camarade, d'un ton aigu, glapissant, mais non en aboyant comme le Chien. C'est ordinairement pendant la belle saison, entre dix heures du soir et minuit, que l'on entend chasser ces animaux dans les pays boisés. Le Lièvre fuit et ruse devant son ennemi comme devant les Chiens de chasse; mais tout est inutile, et le Renard, collé sur la piste, le déjoue sans cesse et se trouve toujours sur ses talons. Il combine sa poursuite de manière à le faire passer sur le chemin auprès duquel son camarade est à l'affût pour l'attendre. Lorsque le Lièvre est à portée, le Renard embusqué s'élance, le saisit : l'autre chasseur arrive, et ils dévorent en commun une proie qu'ils ont chassée ensemble. Mais cette association n'a pas toujours une fin aussi heureuse. Il arrive parfois que celui qui attend, trahi par son impatience ou par son adresse, s'élance et manque sa proie. Au lieu de courir après, il reste un moment saisi de sa maladresse, puis, comme se ravisant et voulant se rendre compte de ce qui lui a fait manquer son coup, il retourne à son poste et s'élance de nouveau dans le chemin; il y retourne et s'élance encore, recommençant plusieurs fois ce manége. Sur cette entrefaite, son associé paraît et devine sur-le-champ ce qui est arrivé. Dans sa mauvaise humeur, il se jette sur le maladroit, et un combat de cinq minutes est livré; ils se séparent ensuite, l'association est rompue, et chacun se met en quête pour son propre compte.

La chasse du Renard demande moins d'appareil que celle du Loup; elle est plus facile et plus amusante. Tous les Chiens ont de la répugnance pour le Loup, tous les Chiens au contraire chassent le Renard volontiers, et même avec plaisir; car, quoiqu'il

ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au Cerf, au Chevreuil et au Lièvre. On peut le chasser avec des Bassets, des Chiens courants, des Briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les Bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément. Cette manière est bonne pour prendre une portée entière de Renards, la mère avec les petits; pendant qu'elle se défend et combat les Bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, et on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, et quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable et la plus sûre de chasser le Renard est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée, on quête alors avec les Briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le Renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vitesse, fait un grand tour, et revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, et où, trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des Chiens courants, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les Chiens ont grand'peine à le suivre, et que, quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les Renards, il est encore plus commode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un Pigeon, une volaille vivante, etc. Je fis un jour, dit Buffon, suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les Renards s'étaient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre était battu comme une aire de grange. Le Renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, et surtout des raisins : lorsque les Levrauts et les Perdrix lui manquent, il se rabat sur les Rats, les Mulots, les Serpents, les Lézards, les Crapauds, etc; il en détruit un grand nombre; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel; il attaque les Abeilles sauvages, les Guêpes, les Frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite en le perçant de mille coups d'aiguillon : il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser; et il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier : alors il le déterre et en mange et le miel et la cire. Il prend aussi les Hérissons, les roule avec ses pieds, et les force à s'étendre. Enfin il mange du Poisson, des Ecrevisses, des Hannetons, des Sauterelles, etc.

Cet animal ressemble beaucoup au Chien, surtout les parties intérieures; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long et plus touffu, les yeux plus inclinés. Il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière, et enfin par le caractère le plus essentiel, par le naturel; car il ne s'apprivoise pas aisément, et jamais tout à fait : il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, et meurt d'ennui quand on veut le garder trop longtemps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la Chienne; s'ils ne sont pas antipathiques, ils sont au moins indifférents. Il produit en moindre nombre, et une seule fois par an; les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de six, et jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se recèle, sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver, et l'on trouve déjà des petits Renards au mois d'avril. Lorsqu'elle s'aperçoit que sa retraite est découverte, et qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous les uns après les autres, et va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés : ils sont, comme les Chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, et vivent de même treize ou quatorze ans.

Le Renard a les sens aussi bons que le Loup, le sentiment plus fin, et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Le Loup ne se fait entendre que par des hurlements affreux : le Renard glapit, aboie, et pousse un son triste, semblable au cri du Paon; il a des tons différents selon les sentiments différents dont il est affecté; il a la voix de la chasse, l'accent du désir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre; car il ne crie point pour toute autre blessure, et il se laisse tuer à coups de bâton, comme le Loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, et l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables et très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, et semblable au cri du Paon. En hiver, surtout pendant la neige et la gelée, il ne cesse de donner de la voix, et il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe et se renouvelle. L'on fait peu de cas de la peau des jeunes Renards pris en été. La chair du Renard est moins mauvaise que celle du Loup; les Chiens et même les hommes en mangent en automne, surtout lorsqu'il s'est nourri et engraissé de raisins, et sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond; on l'approche aisément sans l'éveiller. Lorsqu'il dort, il se met en rond comme les Chiens; mais lorsqu'il ne fait que de se reposer, il étend les jambes de derrière et demeure étendu sur le ventre : c'est dans cette pos-

ture qu'il épie les Oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que, dès qu'ils l'aperçoivent, ils font un petit cri d'avertissement; les Geais, les Merles surtout, le conduisent du haut des arbres, répètent souvent le petit cri d'avis, et le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

« J'ai fait élever, dit Buffon, quelques Renards pris jeunes : comme ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'est pas à portée de les voir souvent; et c'est peut-être par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins que le Loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois les jeunes Renards couraient après les Canards et les Poules; il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle et deux mâles; on tenta inutilement de les faire accoupler avec des Chiennes.

« Ces mêmes Renards, qui se jetaient sur les Poules lorsqu'ils étaient en liberté, n'y touchaient plus dès qu'ils avaient leur chaîne : on attachait souvent auprès d'eux une Poule vivante, on les laissait passer la nuit ensemble, on les faisait même jeûner auparavant; malgré le besoin et la commodité, ils n'oubliaient pas qu'ils étaient enchaînés, et ne touchaient point à la Poule. »

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, et l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos Renards sont roux, mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne Renards *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paraissent aussi avoir le corps plus court, parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, et qui sont d'un gris sale, à peu près de la couleur des vieux Loups; mais je ne puis décider si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du Nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris de fer, des gris argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge et le ventre entièrement blancs, sans aucun mélange de noir, et enfin des croisés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, et une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la première : ces derniers sont plus grands que les autres, et ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres : on la trouve partout en Europe, dans l'Asie septentrionale et tempérée; on la trouve de même en Amérique; mais elle est fort rare en Afrique et dans les pays voisins de l'équateur. Les voyageurs qui disent en avoir vu à Calicut et dans les autres provinces méridionales des Indes ont pris les Chacals pour des Renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il a dit que les Renards d'Égypte étaient plus petits que ceux de Grèce; ces petits Renards d'Égypte sont des Putois, dont l'odeur est insupportable. Nos Renards, originaires des climats froids, sont devenus naturels aux pays tempérés, et ne se sont pas étendus vers le midi au delà de l'Espagne et du Japon. Ils sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espèce, et qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême : il y en a du côté du pôle antarctique comme vers le pôle arctique. La fourrure des Renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément; les gris argentés sont meilleurs; les bleus et les croisés sont recherchés à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de tous : c'est, après la zibeline, la fourrure la plus belle et la plus chère. On en trouve au Spitzberg, en Groënland, en Laponie, en Canada, où il y en a aussi de croisés, et où l'espèce commune est moins rousse qu'en France, et a le poil plus long et plus fourni.

Le Renard argenté (*Canis argentatus*, Fr. Cuv.). — Sa longueur, non compris la queue, est de vingt-trois pouces (0,623); il est d'un noir de suie, piqueté ou glacé de blanc partout, excepté aux oreilles, aux épaules et à la queue, où il est d'un noir plus pur; il a le bout de la queue, le dedans de l'oreille et le dessus du sourcil blancs; son museau et le tour de son œil sont gris; son iris est jaune.

Cet animal habite principalement le nord de l'Amérique; mais, selon Lesseps et Krakenninikof, on le trouve aussi au Kamtschatka, quoique assez rarement. Il a les mêmes habitudes que notre Renard ordinaire; et, comme il est et plus grand et plus fort, il est aussi plus courageux, et ne craint pas d'attaquer des animaux d'une certaine grosseur. On dit que, lorsqu'il peut approcher d'un troupeau, il a la hardiesse d'enlever, malgré les cris des bergers, les Agneaux ou Chevreaux qui sont à sa convenance, et c'est probablement pour avoir entendu raconter de pareilles choses que Gmelin l'a confondu avec le Loup noir. Sa fourrure a du prix, quoiqu'elle soit moins estimée que celle du Renard bleu. La Ménagerie du Jardin des Plantes en a possédé un qui y a vécu assez longtemps, et l'on a pu reconnaître en lui toutes les allures de notre Renard; ainsi que lui, il marchait la tête et la queue basses, et, quoique très-bien apprivoisé et fort doux, il gardait un amour de la liberté qui a fini par le faire mourir dans la tristesse et le marasme. Lorsqu'on le contrariait, il grognait comme un Chien en montrant ses dents, et il eût été dangereux de le toucher dans ces moments de mauvaise humeur. Il exhalait une odeur désagréable, mais qui n'avait pas beaucoup d'analogie avec celle du Renard commun, et pendant l'été il paraissait beaucoup souffrir de la chaleur.

RENNE (*Cervus tarandus*), le *Reen* des Lapons genre de Mammifères ruminants,

division des Plénicornes. — Le Renne est de la grandeur d'un Cerf, mais à jambes plus courtes et plus grosses; les deux sexes ont des bois divisés en plusieurs branches, d'abord grêles et pointues, et qui finissent avec l'âge par se terminer en palmes élargies et dentelées; son poil, brun en été, devient presque blanc en hiver. Il habite les contrées glaciales des deux continents.

Le Renne est le cadeau le plus précieux que la Nature ait fait à ces contrées du nord, perdues la moitié de l'année sous de tristes frimas. Il sert à la fois de bête de trait et de somme. Les Lapons, qui en ont de nombreux troupeaux, l'attellent à de légers traîneaux sur lesquels ils voyagent avec une extrême rapidité, et à de très-grandes distances. La femelle donne par jour à peu près un litre de lait excellent, remplaçant pour tous les usages celui de vache; la chair de cet animal est fort bonne et se conserve fort bien au sel; avec la peau on fait des vêtements, des harnais, des sacs, des voiles de canot, etc.; avec les tendons on fait des cordes et du fil, des outres avec la vessie, des ustensiles divers avec ses cornes et ses os; enfin il n'est pas une de ses parties qui ne soit utile. Aussi la richesse d'un Lapon se calcule-t-elle sur le nombre de Rennes qu'il possède. Il les envoie paître l'été sur les montagnes, l'hiver il les ramène dans les plaines, où ils savent trouver leur nourriture en grattant et creusant la neige qui la couvre quelquefois de plusieurs pieds. Cette nourriture consiste en lichen et en mousse, et même, quand elle leur manque, ils se contentent d'écorces d'arbres, de bourgeons de bouleau et de sapin, et quelquefois, faute de mieux, on les accoutume à manger des débris de Baleine et des os de Poisson. Cet utile animal est doux, fort docile, mais sujet, quand on le maltraite, à tomber dans des accès de fureur qui deviennent funestes à son conducteur s'il n'a pas la précaution de renverser le traîneau sur lui et rester caché dessous jusqu'à ce ce que la colère du Renne soit passée.

A l'état sauvage, il a les mœurs de l'Elan, à de très-petites différences près. Ces Mammifères vivent en hordes extrêmement nombreuses, et l'été, pour éviter la piqûre des Æstres, ils se retirent dans les plus sombres forêts de sapins, dans les montagnes. Ils ont une si grande frayeur de ces Insectes, que le bourdonnement d'un seul suffit pour mettre le désordre dans un troupeau de deux ou trois cents individus. Le rut a lieu en novembre et décembre, après quoi le mâle jette son bois; la femelle ne perd le sien, qui est plus petit, qu'après avoir mis bas, au mois de mai; elle fait deux petits, dont elle a grand soin. Ces animaux s'apprivoisent facilement; ils sont fort doux, mais non pas très-timides, et ils savent fort bien se défendre contre le Glouton et les autres animaux carnassiers. Ceux qui ont vécu à la Ménagerie étaient fort paisibles; on les nourrissait avec du lichen et du pain. On a vainement tenté d'acclimater les Rennes dans les hautes montagnes d'Ecosse, et à plusieurs reprises, on y en a lâché des troupeaux assez considérables, mais tous y sont morts en assez peu de temps.

Les Grecs ne connaissaient ni l'Elan ni le Renne; Aristote n'en fait aucune mention; et chez les Latins, Jules César est le premier qui ait employé le nom *Alce*. Pausanias, qui a écrit environ cent ans après Jules César, est aussi le premier auteur grec dans lequel on trouve ce même nom; et Pline, qui était à peu près contemporain de Pausanias, a indiqué assez obscurément l'Elan et le Renne sous les noms *Alce*, *Machlis* et *Tarandus*. On ne peut donc pas dire que le nom *Alce* soit proprement grec ou latin; et il paraît avoir été tiré de la langue celtique, dans laquelle l'Elan se nommait *Elch* ou *Elk*. Le nom latin du Renne est encore plus incertain que celui de l'Elan; plusieurs naturalistes ont pensé que c'était le *Machlis* de Pline, parce que cet auteur, en parlant des animaux du Nord, cite en même temps l'*Alce* et le *Machlis*, et qu'il dit de ce dernier qu'il est particulier à la Scandinavie, et qu'on ne l'a jamais vu à Rome, ni même dans toute l'étendue de l'empire romain: cependant on trouve encore dans les *Commentaires de César* un passage qu'on ne peut guère appliquer à un autre animal qu'au Renne, et qui semble prouver qu'il existait alors dans les forêts de la Germanie, et, quinze siècles après Jules César, Gaston Phœbus semble parler du Renne sous le nom de *Rangier*, comme d'un animal qui aurait existé de son temps dans nos forêts de France; il en fait même une assez bonne description, et il donne la manière de le prendre et de le chasser. Comme sa description ne peut pas s'appliquer à l'Elan, et qu'il donne en même temps la manière de chasser le Cerf, le Daim, le Chevreuil, le Bouquetin, le Chamois, etc., on ne peut pas dire que dans l'article du Rangier, il ait voulu parler d'aucun de ces animaux, ni qu'il se soit trompé dans l'application du nom. Il semblerait donc par ces témoignages positifs, qu'il existait jadis en France des Rennes, du moins dans les hautes montagnes, telles que les Pyrénées, dont Gaston Phœbus était voisin, comme seigneur et habitant du comté de Foix, et que depuis ce temps ils ont été détruits comme les Cerfs, qui autrefois étaient communs dans cette contrée, et qui cependant n'existent plus aujourd'hui dans le Bigorre, le Conserans, ni dans les provinces adjacentes. Il est certain que le Renne ne se trouve actuellement que dans les pays les plus septentrionaux; mais l'on sait aussi que le climat de la France était autrefois beaucoup plus humide et plus froid, par la quantité des bois et des marais, qu'il ne l'est aujourd'hui. On voit par la lettre de l'empereur Julien quelle était de son temps la rigueur du froid à Paris. La description des glaces de la Seine ressemble parfaitement à celle que les Canadiens font de celles du fleuve de Quebec.

Les Gaules, sous la même latitude que le Canada, étaient, il y a deux mille ans, ce que le Canada est de nos jours, c'est-à-dire, un climat assez froid pour nourrir les animaux qu'on ne trouve aujourd'hui que dans les provinces du Nord.

REPUBLICAIN. *Voy.* GROS-BEC.

RESPIRATION CHEZ LES OISEAUX. *Voy.* OISEAU.

RHESUS. *Voy.* MACAQUE.

RHINOCÉROS, du grec ῥίν, nez, et κέρος, corne; c'est un Mammifère de la famille des Pachydermes ordinaires, remarquable par une ou deux cornes solides, adhérentes à la peau, qu'ils portent sur les os du nez. — Après l'Éléphant c'est le plus puissant des Mammifères terrestres. La corne que le Rhinocéros porte sur le nez est composée de poils agglutinés, et ne paraît être qu'un prolongement de l'épiderme; elle ne tient qu'à la peau et n'a aucune adhérence avec les os sur lesquels elle est placée. Les anciens lui attribuaient la propriété de détruire l'effet des poisons les plus dangereux, et les tyrans soupçonneux de l'Asie s'en faisaient faire des coupes qui avaient une valeur exorbitante. La corne du Rhinocéros lui sert rarement d'arme défensive, car cet animal, paisible quoique très-farouche, n'attaque jamais, et sa force redoutable fait que les animaux le craignent et ne lui font pas la guerre. Il ne l'emploie donc le plus souvent que pour détourner les branches et se frayer un passage dans les épaisses forêts qu'il habite. Son caractère est triste, brusque, sauvage et indomptable; ses jambes courtes, son ventre presque traînant, ses formes grossières, la petitesse de ses yeux dénonçant sa stupidité, en font un être assez mal gracieux. Il vit solitairement dans les bois, à proximité des rivières, où il aime à aller se vautrer dans la vase. Il se nourrit de feuilles et de racines, et l'on prétend que pour avoir celles-ci il ouvre la terre avec sa corne; mais ce fait me paraît douteux, car elle est recourbée du côté des yeux et placée de manière qu'il doit lui être extrêmement difficile, si ce n'est impossible, d'en présenter la pointe au sol. Sa lèvre supérieure, la seule partie de son corps où il puisse avoir le sens parfait du tact, est allongée et mobile; il s'en sert avec assez d'adresse pour saisir et arracher les végétaux dont il se nourrit. Lorsqu'il est paisible, sa voix est terrible, sourde, et a quelque analogie avec le grognement d'un Cochon; mais lorsqu'il est irrité, il jette des cris aigus qui retentissent au loin. La femelle ne fait qu'un petit, qu'elle porte neuf mois, et pour lequel elle a beaucoup de sollicitude; quand elle en est suivie, sa rencontre peut devenir dangereuse, surtout si elle le croit menacé. Alors elle se précipite avec fureur sur les animaux qu'elle rencontre, et le Tigre lui-même est obligé de fuir à toutes jambes pour éviter sa terrible rencontre.

Aussi capricieux que stupide, le Rhinocéros passe subitement, sans cause et sans transitions, du plus grand calme à la plus grande fureur. Alors cette pesanteur, cette sorte de lourde paresse, font place à une légèreté effrayante; il bondit à droite et à gauche par des mouvements brusques et désordonnés, puis il s'élance devant lui avec la rapidité du meilleur cheval, brise, renverse et foule aux pieds tout ce qui se trouve sur son passage, et pousse des cris à faire trembler le plus intrépide chasseur. Aussi n'ose-t-on l'attaquer que monté sur les chevaux les plus vifs et les plus légers. Les chasseurs, dès qu'ils l'ont aperçu, le suivent de loin et sans bruit, jusqu'à ce qu'il soit couché pour dormir; alors ils s'approchent sous le vent, car si le Rhinocéros a la vue mauvaise, il a l'odorat très-fin, et flaire de fort loin l'approche de son ennemi quand le vent lui apporte ses émanations. Parvenus à la portée du fusil, les chasseurs descendent de cheval, visent l'animal à la tête, font feu, et s'élancent sur leurs chevaux pour fuir avec vitesse s'il n'est pas blessé, car alors il se jette avec rage sur ses agresseurs, et malheur à eux s'il parvenait à les atteindre! Mais comme sa course est toujours en ligne droite, au moyen de quelques écarts prompts qu'ils font faire de côté à leurs chevaux, ils parviennent à éviter sa rencontre, et d'autant plus aisément que le Rhinocéros, ainsi que le Sanglier, ne se détourne jamais dans sa course et ne revient point sur ses pas. Les habitants du pays où l'on trouve ces énormes animaux les chassent pour avoir leur corne, à laquelle, ainsi que nous l'avons dit, ils accordent des propriétés merveilleuses, pour manger sa chair, qu'ils trouvent fort bonne, et enfin pour avoir sa peau, dont on fait d'excellentes soupentes de voitures.

Pris très-jeune, le Rhinocéros de l'Inde se familiarise jusqu'à un certain point et devient assez doux; cependant il faut toujours se défier de ses caprices. Si on l'arrache à ses déserts lorsqu'il approche de l'âge adulte, il conserve pour toujours sa farouche brutalité. En esclavage, il se nourrit très-bien de riz, de pain et de sucre. Cet animal a deux fortes incisives à chaque mâchoire.

RHINOLOPHES (*Rhinolophus*, Geoff.), genre de Mammifères de l'ordre des Carnassiers chéiroptères. — Les Rhinolophes sont caractérisés par un nez placé au fond d'une cavité bordée d'une large crête en forme de fer à cheval, et surmontée d'une feuille. L'espèce la plus remarquable est :

LE GRAND FER A CHEVAL (*Rhinolophus unihastatus*, Geoff; *Vespertilio ferrum equinum*, Lin.; le *Grand Fer à Cheval*, Buff.). — Il a la feuille nasale double, l'antérieure sinueuse aux bords et au sommet, la postérieure en fer de lance.

Cette Chauve-Souris est une des plus communes que nous ayons en France; elle habite les cavernes, les carrières et les souterrains des vieux monuments abandonnés dans toute l'Europe. Elle n'en sort qu'à la nuit close pour aller chasser les Papillons de nuit et les Insectes crépusculaires. Ses yeux sont petits, obscurs et couverts, à pupille nocturne; aussi fuit-elle la lumière, et

les lieux les plus ténébreux sont ceux qui lui plaisent le plus ; elle y fixe son domicile et y vit suspendue à la voûte par les pieds de derrière, en compagnie d'un grand nombre d'individus de son espèce. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, quelle que soit la grandeur du souterrain ou de la caverne où elles habitent, elles ne se dispersent pas dans ses différentes parties ; elles se fixent toutes les unes à côté des autres et se touchant presque, à la même place, et il faut qu'il y en ait une grande quantité pour occuper plus de quatre ou cinq mètres carrés de la voûte. L'hiver, au moment de s'engourdir, elles se rapprochent au point de se toucher et de former pour ainsi dire une masse compacte. Il est probable qu'elles cherchent ainsi à se réchauffer les unes les autres et à se soustraire autant que possible aux cruelles rigueurs du froid.

Le Grand Fer à Cheval, comme la plupart des Chauves-Souris, se traîne très-péniblement sur la terre, et sur une surface un peu unie il ne peut s'élancer pour prendre son vol, par la raison fort simple que ses pattes ne peuvent pas exécuter en même temps tous les mouvements nécessaires au saut et au vol. Ceci montre que l'attitude singulière qu'il prend dans le repos, en se suspendant la tête en bas, est pour lui une position naturelle et fort commode. En effet, il n'a qu'à lâcher la roche où il est attaché, étendre les ailes en tombant, et le voilà au vol.

Par la même raison, la femelle ne cherche pas à faire un lit ou un nid, comme les Rats, par exemple, pour déposer ses petits, car il lui faudrait marcher pour y entrer et en sortir. Elle met bas sur le bord d'une roche perpendiculaire ; et aussitôt que ses petits sont nés, elle se les attache sur la poitrine, se précipite de la roche la tête en bas, et va reprendre sa résidence ordinaire sous une voûte. Les petits, au nombre de deux au plus, se trouvent pour ainsi dire emmaillottés dans les membranes des ailes de leur mère, qui les porte avec elle en volant jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se lancer et se soutenir dans les airs.

« Les Rhinolophes sont les seules Chauves-Souris que je connaisse qui soient signalées par l'existence de deux paires de mamelles ; la paire surnuméraire est située aux aînes ; elle est plus souvent employée. Etant, en 1827, à Marseille, on m'y a fait connaître une femme qui avait également nourri ses enfants par une mamelle surnuméraire inguinale : la même dérogation à la règle en des êtres pourvus de mamelles ordinairement restreintes à deux, et pectorales quant à leur situation, forme une considération de semblable anomalie que je crois devoir faire remarquer (285). » Le même savant pense que cette étrange faculté que les Chauves-Souris ont de se diriger sans hésitation au milieu des ténébreux labyrinthes qu'elles habitent, est due à une extrême sensibilité du tact qui leur fait apprécier les plus petites différences atmosphériques. Cet organe du tact résiderait dans les membranes des ailes, et serait alors d'une étendue comparative très-considérable. Telle était aussi l'opinion de G. Cuvier.

RHYNCOPS. *Voy.* Bec-en-Ciseaux.

ROCAR. *Voy.* Merle.

ROI DES CAILLES. *Voy.* Rale.

ROI DES VAUTOURS (*Vultur papa*). — Cet Oiseau est sans contredit le plus beau de tous les Vautours par les caroncules diversement colorées qui ornent sa tête et son cou, et la douceur des teintes de son plumage. Sa taille est celle d'une Oie ; dans le premier âge il est noirâtre, puis varié de noir et de fauve, et enfin à la quatrième année il a toutes les parties supérieures du corps d'un roux clair teinté de carné, et d'un luisant agréable et comme glacé ; toutes les parties inférieures sont d'un blanc pur, quelquefois nuancé de roux ; la poitrine est blanche, les rémiges sont d'un noir foncé. Les crêtes charnues de la tête et du cou sont peintes des couleurs les plus vives ; la caroncule est tombante et denticulée comme une crête de Coq.

Cette espèce, dont on voyait il y a peu d'années deux beaux individus mâles vivants à la Ménagerie de Paris, habite une grande partie de l'Amérique méridionale, entre les deux tropiques. On la trouve à la Guyane, au Brésil, au Paraguay, ainsi qu'au Mexique et au Pérou ; mais elle n'est nulle part bien commune. Sa nourriture consiste en charognes et en petits Reptiles qu'elle cherche dans les pays déserts.

ROITELET (*Regulus*, Lin.), espèce d'Oiseau du grand genre Bec-Fin. — Cuvier a groupé ces Oiseaux avec les Pouillots.

Le Roitelet, avec lequel on confond souvent le Troglodyte, est un Oiseau si petit, qu'il passe à travers les mailles des filets ordinaires, qu'il s'échappe facilement de toutes les cages, et que lorsqu'on le lâche dans une chambre que l'on croit bien fermée, il disparaît au bout d'un certain temps, et se fond en quelque sorte, sans qu'on en puisse trouver la moindre trace ; il ne faut, pour le laisser passer, qu'une issue presque invisible. Lorsqu'il vient dans nos jardins, il se glisse subtilement dans les charmilles ; et comment ne le perdrait-on pas bientôt de vue ? la plus petite feuille suffit pour le cacher. Si l'on veut se donner le plaisir de le tirer, le plomb le plus menu serait trop fort ; on ne doit y employer que du sable très-fin, surtout si l'on se propose d'avoir sa dépouille bien conservée. Lorsqu'on est parvenu à le prendre soit aux gluaux, soit avec le trébuchet des Mésanges, ou bien avec un filet assez fin, on craint de trop presser dans ses doigts un Oiseau si délicat ; mais, comme il n'est pas moins vif, il est déjà loin qu'on croit le tenir encore. Son cri aigu et perçant est celui de la Sauterelle, qu'il ne surpasse pas de beaucoup en gros-

(285) Geoffroy Saint-Hilaire.

seur. Aristote dit qu'il chante agréablement (286); mais il y a toute apparence que ceux qui lui avaient fourni ce fait avait confondu notre Roitelet avec le Troglodyte, d'autant plus que, de son aveu, il y avait dès lors confusion de noms entre ces deux espèces. La femelle pond six ou sept œufs, qui ne sont guère plus gros que des pois, dans un petit nid fait en boule creuse, tissu solidement de mousse et de toile d'Araignée, garni en dedans du duvet le plus doux, et dont l'ouverture est dans le flanc; elle l'établit le plus souvent dans les forêts, et quelquefois dans les ifs et les charmilles de nos jardins, ou sur des pins à portée de nos maisons.

Les plus petits Insectes font la nourriture ordinaire de ces très-petits Oiseaux. L'été, ils les attrappent lestement en volant; l'hiver, ils les recherchent dans leurs retraites, où ils sont engourdis, demi-morts, et quelquefois morts tout à fait. Ils s'accommodent aussi de leur larve et de toutes sortes de vermisseaux. Ils sont si habiles à trouver et à saisir cette proie, et ils en sont si friands, qu'ils s'en gorgent quelquefois jusqu'à étouffer. Ils mangent pendant l'été de petites baies, de petites graines, telles que celles du fenouil. Enfin on les voit aussi fouiller le terreau qui se trouve dans les vieux saules, et d'où ils savent apparemment tirer quelque parcelle de nourriture.

Les Roitelets se plaisent sur les chênes, les ormes, les pins élevés, les sapins, les genévriers, etc. On les voit en Silésie l'été comme l'hiver, et toujours dans les bois, dit Schwenckfeld : en Angleterre, dans les bois qui couvrent les montagnes; en Bavière, en Autriche, ils viennent l'hiver aux environs des villes, où ils trouvent des ressources contre la rigueur de la saison. On ajoute qu'ils volent par petites troupes composées non-seulement d'Oiseaux de leur espèce, mais d'autres petits Oiseaux qui ont le même genre de vie, tels que Grimpereaux, Torche-Pots, Mésanges, etc. D'un autre côté, M. Salerne dit que dans l'Orléanais ils vont ordinairement deux à deux pendant l'hiver, et qu'ils se rappellent lorsqu'ils ont été séparés. Il faut donc qu'ils aient des habitudes différentes en différents pays, et cela ne me paraît pas absolument impossible, parce que les habitudes sont relatives aux circonstances; mais il est encore moins impossible que les auteurs aient tombés dans quelque méprise. En Suisse, on n'est pas bien sûr qu'ils restent tout l'hiver : du moins on sait que dans ce pays et en Angleterre ils sont des derniers à disparaître. Il est certain qu'en France nous les voyons beaucoup plus l'automne et l'hiver que l'été, et qu'il y a plusieurs de ces provinces où ils ne nichent jamais ou presque jamais.

Ces petits Oiseaux ont beaucoup d'activité et d'agilité; ils sont dans un mouvement presque continuel, voltigeant sans cesse de branche en branche, grimpant sur les arbres, se tenant indifféremment dans toutes les situations, et souvent les pieds en haut comme les Mésanges, furetant dans toutes les gerçures de l'écorce, et tirant le petit gibier qui leur convient, ou le guettant à la sortie. Pendant les froids, ils se tiennent volontiers sur les arbres toujours verts, dont ils mangent la graine, souvent même ils se perchent sur la cime de ces arbres; mais il ne paraît pas que ce soit pour éviter l'homme; car en beaucoup d'autres occasions ils se laissent approcher de très-près. L'automne, ils sont gras, et leur chair est un fort bon manger, autant qu'un si petit morceau peut être bon. C'est alors qu'on en prend communément à la pipée, et il faut qu'on en prenne beaucoup aux environs de Nuremberg, puisque les marchés publics de cette ville en sont garnis.

Les Roitelets sont répandus non-seulement en Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie, et probablement jusqu'en Espagne, mais encore en Asie, jusqu'au Bengale, et même en Amérique, depuis les Antilles jusqu'au nord de la Nouvelle-Angleterre; d'où il suit que ces Oiseaux, qui à la vérité fréquentent les contrées septentrionales, mais qui d'ailleurs ont le vol très-court, ont passé d'un continent à l'autre, et ce seul fait bien avéré serait un indice de la grande proximité des deux continents du côté du nord. Dans cette supposition, il faut convenir que le Roitelet, si petit, si faible en apparence, et qui, dans la construction de son nid, prend tant de précautions contre le froid, est cependant très-fort non-seulement contre le froid, mais contre toutes les températures excessives, puisqu'il se soutient dans des climats si différents.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans son plumage, c'est sa belle couronne aurore, bordée de noir de chaque côté, laquelle il sait faire disparaître et cacher sous les autres plumes par le jeu des muscles de la tête.

« Le Roitelet, dit M. Marcel de Serres, est une des espèces les plus utiles pour la destruction des Insectes. Ce petit Oiseau, loin de craindre la présence de l'homme, recherche au contraire sa société, et place le plus souvent son nid auprès des habitations.

« Dans plusieurs Etats de l'Amérique du Nord, on a si bien remarqué le parti qu'on peut en tirer, qu'on met à leur disposition, près de chaque habitation rurale, une boîte en bois attachée au bout d'une perche, afin qu'ils y établissent leur ménage, ce qui ne manque jamais. Lorsque les petits sont éclos, les parents recherchent soigneusement les Insectes pour la pâture de leur jeune couvée.

« On a eu la patience de compter le nombre des voyages exécutés par une paire de Roitelets logés dans une de ces boîtes. On a évalué la moyenne de ces voyages à

(286) Ce chant n'est pas fort harmonieux, si Gesner l'a bien entendu et bien rendu, car il l'exprime ainsi *zul, zil, zalp.*

cinquante par heure. Le *minimum* a toujours été de quarante, et le *maximum* de soixante; une fois seulement ils avaient fait en une heure soixante et onze tours.

« Cette chasse dure sans relâche toute la journée : une moyenne de cinquante donne en douze heures six cents chenilles ou autres Insectes, dont chaque paire de Roitelets débarrasse chaque jour les vergers et les potagers, tant leurs petits sont avides de ce genre de nourriture.

« Ce calcul ne suppose qu'un seul Insecte enlevé à chaque voyage; mais en réalité ils en rapportent souvent deux ou trois à la fois, ce qui donne une destruction de douze cents ou de dix-huit cents Insectes par jour. »

ROITELET. *Voy.* TROGLODYTE.

ROLLIER (*Coracias*, Lin.). — Genre d'Oiseaux de l'ordre des Passereaux, et fort voisins des Martins-Pêcheurs et des Pics.

Les noms de *Geai de Strasbourg*, de *Pie de mer* ou *des Bouleaux*, de *Perroquet d'Allemagne*, sous lesquels cet Oiseau est connu en différents pays, lui ont été appliqués sans beaucoup d'examen, et par une analogie purement populaire, c'est-à-dire très-superficielle; il ne faut qu'un coup d'œil sur l'Oiseau, ou même sur une bonne figure coloriée, pour s'assurer que ce n'est point un Perroquet, quoiqu'il ait du vert et du bleu dans son plumage; et en y regardant d'un peu plus près on jugera tout aussi sûrement qu'il n'est ni une Pie ni un Geai, quoiqu'il jase sans cesse comme ces Oiseaux.

C'est un Oiseau de passage, dont les migrations se font régulièrement chaque année dans les mois de mai et de septembre, et malgré cela il est moins commun que la Pie et le Geai. Il se trouve en Suède et en Afrique; mais il s'en faut bien qu'il se répande, même en passant, dans toutes les régions intermédiaires. Il est inconnu dans plusieurs districts considérables de l'Allemagne, de la France, de la Suisse, etc., d'où l'on peut conclure qu'il parcourt dans sa route une zone assez étroite, depuis la Smalande et la Scanie jusqu'en Afrique; il y a même assez de points donnés dans cette zone pour qu'on puisse en déterminer la direction sans beaucoup d'erreur, par la Saxe, la Franconie, la Souabe, la Bavière, le Tyrol, l'Italie, la Sicile, et enfin par l'île de Malte, laquelle est comme un entrepôt général pour la plupart des Oiseaux voyageurs qui traversent la Méditerranée.

Le Rollier est aussi plus sauvage que le Geai et la Pie; il se tient dans les bois les moins fréquentés et les plus épais, et je ne sache pas qu'on ait jamais réussi à le priver et à lui apprendre à parler : cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela; c'est un assemblage des plus belles nuances de bleu et de vert, mêlées avec du blanc, et relevées par l'opposition de couleurs plus obscures. Mais une figure bien enluminée donnera une idée plus juste de la distribution de ces couleurs que toutes les descriptions; seulement il faut savoir que les jeunes ne prennent leur bel azur que dans la seconde année, au contraire des Geais, qui ont leurs belles plumes bleues avant de sortir du nid.

Les Rolliers nichent, autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres; mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'île de Malte et en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, et produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps, et des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

On voit souvent ces Oiseaux avec les Pies et les Corneilles dans les champs labourés qui se trouvent à portée de leurs forêts; ils y ramassent les petites graines, les racines et les vers que le soc a ramenés à la surface de la terre, et même les grains nouvellement semés. Lorsque cette ressource leur manque, ils se rabattent sur les baies sauvages, les Scarabées, les Sauterelles, et même les Grenouilles. Schwenckfeld ajoute qu'ils vont quelquefois sur les charognes; mais il faut que ce soit pendant l'hiver, et seulement dans les cas de disette absolue; car ils passent en général pour n'être point carnassiers, et Schwenckfeld remarque lui-même qu'ils deviennent fort gras l'automne, et qu'ils sont alors un fort bon manger; ce qu'on ne peut guère dire des Oiseaux qui se nourrissent de voiries.

ROLOWAY. *Voy.* DIANE.

ROSSIGNOL (*Sylvia luscinia*). — Genre d'Oiseaux de la tribu des Passereaux dentirostres, groupe des Becs-Fins proprement dits.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où, le ciel étant serein, l'air calme, toute la Nature en silence et pour ainsi dire attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres Oiseaux chanteurs dont la voix le dispute à certains égards à celle du Rossignol. Le Alouettes, le Serin, le Pinson, les Fauvettes la Linotte, le Chardonneret, le Merle commun, le Merle solitaire, le Moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir lorsque le Rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le Rossignol n'efface par la réunion complète de ses talents divers et par la prodigieuse variété de son ramage en sorte que la chanson de chacun de ces Oiseaux prise dans toute son étendue n'est qu'un couplet de celle du Rossignol. Le Rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement : si redit quelque passage, ce passage est animé

d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments; il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la Nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosier éclatants; batteries vives et légères; fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accents plaintifs cadencés avec mollesse : sons filés sans art, mais enflés avec âme; sons enchanteurs et pénétrants; vrais soupirs d'amour et de volupté, qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante. C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer; tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets : on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille; on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles. Bientôt on attend, on désire une autre reprise; on espère que ce sera celle qui plaît : si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du Rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est parce que chantant la nuit, qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat, et n'est offusquée par aucune autre voix. Il efface tous les autres Oiseaux, par ses sons moelleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage, qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes. On a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'Oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires. Enfin on s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un Rossignol n'a pas moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque l'air est calme; ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

Il est étonnant qu'un si petit oiseau, qui ne pèse pas une demi-once, ait tant de force dans les organes de la voix : aussi M. Hunter a-t-il observé que les muscles du larynx, ou, si l'on veut, du gosier, étaient plus forts à proportion dans cette espèce que dans tout autre, et même plus forts dans le mâle, qui chante, que dans la femelle, qui ne chante point.

Passé le mois de juin, le Rossignol ne chante plus, et il ne lui reste qu'un cri rauque, une sorte de croassement, où l'on ne reconnaît point du tout la mélodieuse Philomèle; et il n'est pas surprenant qu'autrefois en Italie on lui donnât un autre nom dans cette circonstance : c'est en effet un autre oiseau, un oiseau absolument différent, du moins quant à la voix, et même un peu quant aux couleurs du plumage.

Quoiqu'il ne soit point aisé de déterminer la mesure que suit le Rossignol lorsqu'il chante, de saisir ce rhythme si varié dans ses mouvements, si nuancé dans ses transitions, si libre dans sa marche, si indépendant de toutes nos règles de convention, et par cela même si convenable au chantre de la Nature, ce rhythme, en un mot, fait pour être finement senti par un organe délicat, et non pour être marqué à grand bruit par un bâton d'orchestre, il me paraît encore plus difficile d'imiter avec un instrument mort les sons du Rossignol, ses accents si pleins d'âme et de vie, ses tours de gosier, son expression, ses soupirs : il faut pour cela un instrument vivant et d'une perfection rare; je veux dire une voix sonore, harmonieuse et légère; un timbre pur, moelleux, éclatant; un gosier de la plus grande flexibilité, et tout cela guidé par une oreille juste, soutenu par un tact sûr, et vivifié par une sensibilité exquise : voilà les instruments avec lesquels on peut rendre le chant du Rossignol. J'ai vu, dit Buffon, deux personnes qui n'en auraient pas noté un seul passage, et qui cependant l'imitaient dans toute son étendue, de manière à faire illusion; c'étaient deux hommes; ils sifflaient plutôt qu'ils ne chantaient : mais l'un sifflait si naturellement, qu'on ne pouvait distinguer, à la conformation de ses lèvres, si c'était lui ou son voisin qu'on entendait; l'autre sifflait avec plus d'effort, il était même obligé de prendre une attitude contrainte; mais, quant à l'effet, son imitation n'était pas moins parfaite. Enfin on voyait, il y a fort peu d'années, à Londres, un homme qui par son chant savait attirer les Rossignols, au point qu'ils venaient se percher sur lui et se laissaient prendre à la main.

On ne se douterait pas qu'un chant aussi varié que celui du Rossignol est renfermé dans les bornes étroites d'une seule octave; c'est cependant ce qui résulte de l'observation attentive d'un homme de goût, qui joint la justesse de l'oreille aux lumières de l'es-

prit. A la vérité, il a remarqué quelques sons aigus qui allaient à la double octave, et passaient comme des éclairs ; mais cela n'arrive que très-rarement, et lorsque l'Oiseau par un effet du gosier fait octavier sa voix comme un flûteur fait octavier sa flûte en forçant le vent.

Cet Oiseau est capable à la longue de s'attacher à la personne qui a soin de lui : lorsqu'une fois la connaissance est faite, il distingue son pas avant de la voir, il la salue d'avance par un cri de joie ; et, s'il est en mue, on le voit se fatiguer en efforts inutiles pour chanter, et suppléer par la gaieté de ses mouvements, par l'âme qu'il met dans ses regards à l'expression que son gosier lui refuse. Lorsqu'il perd sa bienfaitrice, il meurt quelquefois de regret ; s'il survit, il lui faut longtemps pour s'accoutumer à une autre : il s'attache fortement, parce qu'il s'attache difficilement, comme font tous les caractères timides et sauvages. Il est aussi très-solitaire : les Rossignols voyagent seuls, arrivent seuls aux mois d'avril et de mai, s'en retournent seuls au mois de septembre ; et lorsqu'au printemps le mâle et la femelle s'apparient pour nicher, cette union particulière semble fortifier encore leur aversion pour la société générale ; car ils ne souffrent alors aucun de leurs pareils dans le terrain qu'ils se sont approprié : on croit que c'est afin d'avoir une chasse assez étendue pour subsister eux et leur famille ; et ce qui le prouve, c'est que la distance des nids est beaucoup moindre dans un pays où la nourriture abonde. Cela prouve aussi que la jalousie n'entre pour rien dans leurs motifs, comme quelques-uns l'ont dit ; car on sait que la jalousie ne trouve jamais les distances assez grandes, et que l'abondance des vivres ne diminue ni ses ombrages ni ses précautions.

Chaque couple commence à faire son nid vers la fin d'avril et au commencement de mai : il le construit de feuilles, de joncs, de brins d'herbe grossière, en dehors ; de petites fibres, de racines, de crin, et d'une espèce de bourre, en dedans : il le place à une hauteur médiocre, un peu tournée au levant, et près de quelque eau : il le pose ou sur les bourgeons les plus bas des arbustes, tels que les groseilliers, épines blanches, prunelliers sauvages, charmilles, etc., ou sur une touffe d'herbe, et même à terre, au pied de ces arbustes : c'est ce qui fait que leurs œufs ou leurs petits et quelquefois la mère, sont la proie des Chiens de la chasse, des Renards, des Fouines, des Belettes, des Couleuvres, etc.

Au mois d'août les vieux et les jeunes quittent les bois pour se rapprocher des buissons, des haies vives, des terres nouvellement labourées, où ils trouvent plus de Vers et d'Insectes ; peut-être aussi ce mouvement général a-t-il quelque rapport à leur prochain départ : il n'en reste point en France pendant l'hiver, non plus qu'en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Grèce, etc. ; et, comme on assure qu'il n'y en a point en Afrique, on peut juger qu'ils se retirent en Asie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que l'on en trouve en Perse, à la Chine, et même au Japon, où ils sont fort recherchés, puisque ceux qui ont la voix belle s'y vendent, dit-on, vingt cobangs. Ils sont généralement répandus dans toute l'Europe, jusqu'en Suède et en Sibérie, où ils chantent très-agréablement. Mais en Europe comme en Asie, il y a des contrées qui ne leur conviennent point, et où ils ne s'arrêtent jamais : par exemple, le Bugey jusqu'à la hauteur de Nantua, une partie de la Hollande, l'Ecosse, l'Irlande (287) ; la partie nord du pays de Galles, et même de toute l'Angleterre, excepté la province d'York ; le pays des Daulieus aux environs de Delphes, le royaume de Siam, etc. Partout ils sont connus pour des Oiseaux voyageurs, et cette habitude innée est si forte en eux, que ceux que l'on tient en cage s'agitent beaucoup au printemps et en automne, surtout la nuit, aux époques ordinaires marquées pour leurs migrations : il faut donc que cet instinct qui les porte à voyager soit indépendant de celui qui les porte à éviter le grand froid, et à chercher un pays où ils puissent trouver une nourriture convenable, car dans la cage ils n'éprouvent ni froid, ni disette, et cependant ils s'agitent.

Cet Oiseau appartient à l'ancien continent ; et quoique les missionnaires et les voyageurs parlent du Rossignol du Canada, de celui de la Louisiane, de celui des Antilles, etc. ; on sait que ce dernier est une espèce de Moqueur ; que celui de la Louisiane est le même que celui des Antilles, puisque, selon Le Page Dupratz, il se trouve à la Martinique et à la Guadeloupe ; et l'on voit par ce que dit le P. Charlevoix de celui du Canada, ou que ce n'est point un Rossignol, ou que c'est un Rossignol dégénéré. Il est possible en effet que cet Oiseau, qui fréquente les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie, ait franchi les mers étroites qui, à cette hauteur, séparent les deux continents, ou qu'il ait été porté dans le nouveau par un coup de vent ou par quelque navire, et que, trouvant le climat peu favorable, soit à cause des grands froids, soit à cause de l'humidité, ou du défaut de nourriture (288), il chante moins bien au nord de l'Amérique qu'en Asie et en Europe, de même qu'il chante moins bien en Ecosse qu'en Italie ; car c'est une règle générale que tout Oiseau ne chante que peu ou point du tout

(287) Je sais qu'on a douté de ce qui regarde l'Irlande, l'Ecosse et la Hollande ; mais les assertions ne doivent pas être prises à la rigueur, elles signifient seulement que les Rossignols sont fort rares dans ces pays ; ils devaient l'être en effet partout où il y a peu de bois et de buissons, peu de chaleur, peu d'insectes, peu de belles nuits, etc.

(288) Je sais qu'il y a beaucoup d'Insectes en Amérique ; mais la plupart sont si gros et si bien armés, que le Rossignol, loin d'en pouvoir faire sa proie, aurait souvent peine à se défendre contre leurs attaques.

lorsqu'il souffre du froid et de la faim, etc.; et l'on sait d'ailleurs que le climat de l'Amérique, et surtout du Canada, n'est rien moins que favorable au chant des Oiseaux : c'est ce qu'aura éprouvé notre Rossignol transplanté au Canada : car il est plus que probable qu'il s'y trouve aujourd'hui, l'indication trop peu circonstanciée du P. Charlevoix ayant été confirmée depuis par le témoignage positif d'un médecin résidant à Quebec, et de quelques voyageurs.

Comme les Rossignols, du moins les mâles, passent toutes les nuits du printemps à chanter, les anciens s'étaient persuadés qu'ils ne dormaient point dans cette saison : et de cette conséquence peu juste est née cette erreur, que leur chair était une nourriture antisoporeuse, qu'il suffisait d'en mettre le cœur et les yeux sous l'oreiller d'une personne pour lui donner une insomnie; enfin, ces erreurs gagnant du terrain et passant dans les arts, le Rossignol est devenu l'emblème de la vigilance. Mais les modernes, qui ont observé de plus près ces Oiseaux, se sont aperçus que dans la saison du chant ils dormaient pendant le jour, et que ce sommeil du jour, surtout en hiver, annonçait qu'ils étaient prêts à reprendre leur ramage. Non-seulement ils dorment, mais ils rêvent, et d'un rêve de Rossignol; car on les entend gazouiller à demi-voix et chanter tout bas. Au reste, on a débité beaucoup d'autres fables sur cet Oiseau, comme on fait sur tout ce qui a de la célébrité : on a dit qu'une Vipère, ou, selon d'autres, un Crapaud, le fixant lorsqu'il chante, le fascine par le seul ascendant de son regard, au point qu'il perd insensiblement la voix et finit par tomber dans la gueule béante du Reptile; on a dit que les père et mère ne soignaient parmi leurs petits que ceux qui montraient du talent, et qu'ils tuaient les autres, ou les laissaient périr d'inanition (il faut supposer qu'ils savent excepter les femelles); on a dit qu'ils chantaient beaucoup mieux lorsqu'on les écoutait que lorsqu'ils chantaient pour leur plaisir. Toutes ces erreurs dérivent d'une source commune, de l'habitude où sont les hommes de prêter aux animaux leurs faiblesses, leurs passions et leurs vices.

Nous donnerons, en terminant cet article, la *chanson du Rossignol*, composée par le célèbre Allemand Bechstein. Elle faisait l'admiration de Ch. Nodier.

Tiounou, tiouou, tiouou, tiouou,
Shpe tiou tokoua,
Tio, tio, tio, tio,
Kououtio, kououtiou, kououtiou, kououtiou,
Tskouo, tskouo, tskouo, tskouo,
Tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii,
Kouvror tiou. Tskoua p'pitskouisi
so, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso,
[tsirrhading] !
Tsisi si tosi si si si si si si si,
Tsorre, tsorre, tsorre, tsorre, tsorrehi;
Tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsi.
Dio dio dio dia dio dio dio dio
Kouioo trrrrrrrritst
Lu lu lu ly ly ly li li li li
Kouio didi li loulgli
Ha gnour, gnour, koui kouio
Kouio, kououi kououi kououi koui koui koui koui.
ghi, ghi, ghi.
Gholl gholl gholl gholl ghia hududoi.
Koui koui horr ha dia dia dillhi!
Hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets,
Hets, hets, hets, hets, hets,
Touarrho hostehoi
Kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouia koaiati;
Koui koui koui io io io io io io io koui
Lu lyle lolo didi io kouia
Higuai guai guai guai guai guai guai guai kouiortisio-
[tsiopi.

ROSSIGNOL DE MURAILLE (*Sylvia phœnicurus*). — Genre d'Oiseaux de la tribu des Passereaux dentirostres, groupe des Becs-Fins.

Le chant de cet Oiseau n'a pas l'étendue ni la variété de celui du Rossignol, mais il a quelque chose de sa modulation; il est tendre et mêlé d'un accent de tristesse : du moins c'est ainsi qu'il nous affecte; car il n'est sans doute, pour le chantre lui-même, qu'une expression de joie et de plaisir, puisqu'il est l'expression de l'amour, et que ce sentiment intime est également délicieux pour tous les êtres. Cette ressemblance, ou plutôt ce rapport du chant, est le seul qu'il y ait entre le Rossignol et cet Oiseau, car ce n'est point un Rossignol, quoiqu'il en porte le nom; il n'en a ni les mœurs, ni la taille, ni le plumage.

Cet Oiseau arrive avec les autres au printemps, et se pose sur les tours et les combles des édifices inhabités; c'est de là qu'il fait entendre son ramage. Il sait trouver la solitude jusqu'au milieu des villes, dans lesquelles il s'établit sur le pignon d'un grand mur, sur un clocher, sur une cheminée, cherchant partout les lieux les plus élevés et les plus inaccessibles; on le trouve aussi dans l'épaisseur des forêts les plus sombres. Il vole légèrement; et, lorsqu'il s'est perché, il fait entendre un petit cri, secouant incessamment la queue par un trémoussement assez singulier, non de bas en haut, mais horizontalement et de droite à gauche. Il aime les pays de montagne, et ne paraît guère dans les plaines. Il est beaucoup moins gros que le Rossignol, et même un peu moins que le Rouge-Gorge; sa taille est plus menue, plus allongée.

Ces Oiseaux nichent dans des trous de muraille, à la ville et à la campagne, ou dans des creux d'arbre et des fentes de rocher; leur ponte est de cinq ou six œufs bleus; les petits éclosent au mois de mai. Le mâle, pendant tout le temps de la couvée, fait entendre sa voix de la pointe d'une roche, ou du haut de quelque édifice isolé, voisin du domicile de sa famille : c'est surtout le matin et dès l'aurore qu'il prélude à ses chants.

On prétend que ces Oiseaux, craintifs et soupçonneux, abandonnent leur nid s'ils s'aperçoivent qu'on les observe pendant qu'ils y travaillent; et l'on assure qu'ils quittent leurs œufs si on les touche, ce qui est assez croyable.

Le Rossignol de muraille, quoique habitant près de nous ou parmi nous, n'en demeure pas moins sauvage; il vient dans le séjour de l'homme sans paraître le remarquer ni le connaître; il n'a rien de la familiarité du Rouge-Gorge, ni la gaieté de la Fauvette, ni de la vivacité du Rossignol; son instinct est solitaire, son naturel sauvage, et son caractère triste. Si on le prend adulte, il refuse de manger, et se laisse mourir; ou, s'il survit à la perte de sa liberté, son silence obstiné marque sa tristesse et ses regrets. Cependant, en le prenant au nid et l'élevant en cage, on peut jouir de son chant; il le fait entendre à toute heure et même pendant la nuit; il le perfectionne, soit par les leçons qu'on lui donne, soit en imitant celui des Oiseaux qu'il est à portée d'écouter.

ROSSOMAK. *Voy.* Glouton.

ROUGE-GORGE (*Rubecula*). — Genre d'Oiseaux de la tribu des Passereaux dentirostres, groupe des Becs-Fins proprement dits.

Ce petit Oiseau passe tout l'été dans nos bois, et ne vient autour des habitations qu'à son départ, en automne, et à son retour, au printemps; mais dans ce dernier passage il ne fait que paraître, et il se hâte d'entrer dans les forêts pour y retrouver sous le feuillage qui vient de naître sa solitude et ses amours.

On trouve ordinairement dans le nid du Rouge-Gorge cinq et jusqu'à sept œufs, de couleur brune. Pendant tout le temps des nichées, le mâle fait retentir les bois d'un chant léger et tendre; c'est un ramage suave et délié, animé par quelques modulations plus éclatantes, et coupé par des accents gracieux et touchants, qui semblent être les expressions des désirs de l'amour; la douce société de sa femelle non-seulement les remplit en entier, mais semble même lui rendre importune toute autre compagnie. Il poursuit avec vivacité tous les Oiseaux de son espèce, et les éloigne du petit canton qu'il s'est choisi; jamais le même buisson ne logea deux paires de ces Oiseaux, aussi fidèles qu'amoureux.

Le Rouge-Gorge cherche l'ombrage épais et les endroits humides. Il se nourrit dans le printemps de vermisseaux et d'Insectes, qu'il chasse avec adresse et légèreté : on le voit voltiger comme un Papillon autour d'une feuille sur laquelle il aperçoit une Mouche; à terre il s'élance par petits sauts et fond sur sa proie en battant des ailes. Dans l'automne il mange aussi des fruits de ronces, des raisins à son passage dans les vignes, et des alises dans les bois; ce qui le fait donner aux piéges tendus pour les Grives, qu'on amorce de ces petits fruits sauvages. Il va souvent aux fontaines, soit pour s'y baigner, soit pour boire, et plus souvent dans l'automne, parce qu'il est alors plus gras qu'en aucune autre saison et qu'il a plus besoin de rafraîchissement.

Il n'est pas d'Oiseau plus matinal que celui-ci. Le Rouge-Gorge est le premier éveillé dans les bois, et se fait entendre dès l'aube du jour : il est aussi le dernier qu'on y entende et qu'on y voie voltiger le soir; souvent il se prend dans les tendues, qu'à peine reste-t-il encore assez de jour pour le ramasser. Il est peu défiant, facile à émouvoir, et son inquiétude ou sa curiosité fait qu'il donne aisément dans tous les piéges; c'est toujours le premier Oiseau qu'on prend à la pipée : la voix seule des pipeurs, ou le bruit qu'ils font en taillant des branches, l'attire, et il vient derrière eux se prendre à la sauterelle ou au gluau presque aussitôt qu'on l'a posé; il répond également à l'appeau de la Chouette et au son d'une feuille de lierre percée (289). Il suffit même d'imiter, en suçant le doigt, son petit cri *uip*, *uip*, ou de faire crier quelque Oiseau pour mettre en mouvement tous les Rouges-Gorges des environs; ils viennent en faisant entendre de loin leur cri, *tirit*, *tiritit*, *tirititit*, d'un timbre sonore, qui n'est point leur chant modulé, mais celui qu'ils font le matin et le soir, et dans toute occasion où ils sont émus par quelque objet nouveau : ils voltigent avec agitation dans toute la pipée jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par les gluaux sur quelques-unes des avenues ou perchées, qu'on a taillées basses exprès pour les mettre à portée de leur vol ordinaire, qui ne s'élève guère au-dessus de quatre ou cinq pieds de terre; mais, s'il en est un qui s'échappe du gluau, il fait entendre un troisième petit cri d'alarme, *ti-i*, *ti-i*, auquel tous ceux qui s'approchaient fuient. On les prend aussi à la rive du bois sur des perches garnies de lacets ou de gluaux; mais les rejets ou sauterelles fournissent une chasse plus sûre et plus abondante : il n'est pas même besoin d'amorcer ces petits piéges; il suffit de les tendre au bord des clairières ou dans le milieu des sentiers, et le malheureux petit Oiseau, poussé par sa curiosité, va s'y jeter de lui-même.

Partout où il y a des bois d'une grande étendue, l'on trouve des Rouges-Gorges en grande quantité, et c'est surtout en Bourgogne et en Lorraine que se font les plus grandes chasses de ces petits Oiseaux, excellents à manger; on en prend beaucoup aux environs des petites villes de Bourmont, Mirecourt et Neufchâteau : on les envoie de Nancy à Paris. Cette province, fort garnie de bois et abondante en sources d'eaux vives, nourrit une très-grande variété d'Oiseaux; de plus sa situation entre l'Ardenne d'un côté, et les forêts du Suntgau, qui joignent le Jura, de l'autre, la met précisément dans la grande route de leurs migrations; et c'est par cette raison qu'ils y sont si nombreux dans les temps de leurs passages. Les Rouges-Gorges en particulier viennent en grand nombre des Ardennes, où Belon en vit prendre quantité dans la saison. Au reste, l'espèce en est répandue,

(289) Ce que les piqueurs appellent *froüet*.

dans toute l'Europe, de l'Espagne et de l'Italie jusqu'en Pologne et en Suède; partout ces petits Oiseaux cherchent les montagnes et les bois pour faire leurs nids et y passer l'été.

Les jeunes, avant la première mue, n'ont pas ce beau roux orangé sur la gorge et la poitrine d'où par une extension un peu forcée le Rouge-Gorge a pris son nom. Il leur perce quelques plumes dès la fin d'août; à la fin de septembre ils portent tous la même livrée, et on ne les distingue plus. C'est alors qu'ils commencent à se mettre en mouvement pour leur départ, mais il se fait sans attroupement : ils passent seul à seul, les uns après les autres; et dans ce moment où tous les autres Oiseaux se rassemblent et s'accompagnent, le Rouge-Gorge conserve son naturel solitaire. On voit ces Oiseaux passer les uns après les autres; ils volent pendant le jour, de buisson en buisson; mais apparemment ils s'élèvent plus haut pendant la nuit et font plus de chemin; du moins arrive-t-il aux oiseleurs, dans une forêt qui le soir était pleine de Rouges-Gorges et promettait la meilleure chasse pour le lendemain, de les trouver tous partis avant l'arrivée de l'aurore.

Le départ n'étant point indiqué, et, pour ainsi dire, proclamé, parmi les Rouges-Gorges comme parmi les autres Oiseaux alors attroupés, il en reste plusieurs en arrière, soit des jeunes que l'expérience n'a pas encore instruits du besoin de changer de climat, soit de ceux à qui suffisent les petites ressources qu'ils ont su trouver au milieu de nos hivers. C'est alors qu'on les voit s'approcher des habitations et chercher les expositions les plus chaudes. S'il en est quelqu'un qui soit resté au bois dans cette rude saison, il y devient compagnon du bûcheron, il s'approche pour se chauffer à son feu, il becquette dans son pain et voltige toute la journée autour de lui en faisant entendre son petit cri; mais lorsque le froid augmente et qu'une neige épaisse couvre la terre, il vient jusque dans nos maisons, frappe du bec aux vitres, comme pour demander un asile, qu'on lui donne volontiers, et qu'il paye par la plus aimable familiarité, venant amasser les miettes de la table, paraissant reconnaître et affectionner les personnes de la maison, et prenant un ramage moins éclatant, mais encore plus délicat que celui du printemps, et qu'il soutient pendant tous les frimats, comme pour saluer chaque jour la bienfaisance de ses hôtes et la douceur de sa retraite (290). Il y reste avec tranquillité jusqu'à ce ce que le printemps de retour, lui annonçant de nouveaux besoins et de nouveaux plaisirs, l'agite et lui fait demander sa liberté.

Ce charmant petit Oiseau, que l'homme sacrifie par milliers à ses appétits sensuels, est l'un des plus intéressants de la nombreuse famille à laquelle il appartient. Si nous disions qu'il est préférable, presque sous tous les rapports, à une foule d'espèces soit exotiques, soit indigènes, que l'on élève pour les agréments qu'ils peuvent procurer, nous ne serions pas au-dessous de la vérité. Il est d'une gentillesse et d'une familiarité excessives, et nous dirions presque d'un commerce agréable, si cette façon de parler pouvait être employée pour autre chose que pour des relations d'homme à homme. Confiant à l'excès, il vient se reposer sur la main qui naguère cherchait à lui nuire; mais ce qui paraît lui plaire sur toutes choses, c'est de se voir l'objet de l'attention des personnes qui l'entourent. Alors on le dirait vraiment doué d'une intelligence rare; il paraît comprendre le langage que vous lui tenez; car il fait des efforts pour venir à vous; il enfle la gorge, hérisse les plumes, balance gracieusement son corps, fait en un mot mille gestes qui semblent annoncer qu'il est dans le secret de ce que vous lui dites. Alors aussi, par un gazouillement des plus doux et des mieux cadencés, il répond à votre attention à l'intérêt que vous paraissez prendre à l'examiner. Bien que familier avec tout le monde, il affectionne cependant davantage ceux qui prennent soin de lui. Pour la gentillesse, le Rouge-Gorge est le premier des Oiseaux, comme le Rossignol, de l'avis d'un grand nombre d'amateurs, est le premier pour le chant. Et sous ce rapport il ne faudrait pourtant pas croire que le Rouge-Gorge n'ait pas son prix, car c'est peut-être de tous les Oiseaux chanteurs celui qui varie le plus sa phrase ou sa gamme. Son gosier est magnifique : le matin dès l'aube du jour, et le soir après le coucher du soleil, sa voix est pleine d'harmonie; il la développe avec éclat et lui donne des inflexions diverses. Durant la journée, il s'oublie quelquefois jusqu'à faire entendre ce chant; mais il reprend bientôt son autre manière de faire, qui consiste en une sorte de gazouillement, de langage intérieur. Ce ne sont plus de bruyants éclats, ce sont des gammes entrecoupées, chantées à bec presque fermé, comme à la sourdine. Que l'on ne croie pas que nous mettons de l'exagération dans notre langage, car les preuves de ce que nous avançons nous sont acquises; peut-être même serons-nous accusé d'être resté au-dessous de la réalité par celles des personnes qui auront pu voir le Rouge-Gorge que possède M. Guérin-Méneville. Tel est réellement cet Oiseau, élevé en cage.

Libre, il vit solitaire sans cesser d'être confiant. Il repousse la société de ses semblables, ce qui a fait dire depuis fort longtemps (car l'observation date d'Aristote) : *Una arbor non capit duos Erithacos.* En effet, hors l'époque des amours, il est rare de trouver deux Rouges-Gorges vivant en bonne

(290) On a vu chez une personne un Rouge-Gorge à qui on avait ainsi donné un asile au fort de l'hiver, venir se poser sur l'écritoire tandis qu'elle écrivait; il chantait des heures entières, d'un petit ramage doux et mélodieux.

intellligence dans le même buisson. Il ne souffre même pas les autres Oiseaux de sa taille. Cette sorte d'antipathie que les Rouges-Gorges ont entre eux leur est funeste; car l'homme l'a mise à profit pour leur faire une chasse que tout le monde connaît. Les lieux bas et humides, le voisinage des eaux, les parties les plus obscures d'une forêt, sont pour eux des habitations de choix; les haies qui bordent les chemins, les grands buissons épineux sont aussi choisis par eux.

Autant le Rouge-Gorge paraît inquiet de la présence d'un autre Rouge-Gorge, autant la présence de l'homme paraît peu l'affecter. Il s'en effarouche si peu, qu'il s'avance, surtout pendant l'hiver, jusque dans les maisons. Certainement le besoin qui le presse peut être, dans cette circonstance, considéré comme principal motif de ses actes; mais il n'en est pas moins vrai qu'en automne même, lorsque la nourriture est certes loin de lui manquer, il se montre tout aussi familier.

Observations sur le nid du Rouge-Gorge. — Un couple de ces Oiseaux commença par hasard à bâtir à Noël; mais, paraissant prévoir qu'un bois ne lui offrirait ni un abri ni une substance convenables pendant la saison rigoureuse, particulièrement dans une région septentrionale, il choisit une serre. Ne trouvant pas dans la partie inférieure de la serre un endroit commode, il prit un trou, comme auraient fait des Hirondelles, dans un coin du plancher; on eut soin de donner de la nourriture à ces Oiseaux et de ne les troubler en rien, et on vit avec admiration les Rouges-Gorges élever tranquillement leur couvée.

Un naturaliste anglais, qui écrivait dans le XVI^e^ siècle, Turner, donne une singulière description du nid du Rouge-Gorge. « Le Rouge-Gorge, dit-il, niche aussi loin que possible des villes, dans les vergers les plus épais, et de la manière suivante: Quand il a trouvé un grand nombre de feuilles de chêne, il s'en sert pour construire son nid, et quand le nid est fait il le surmonte d'un ouvrage en voûte, laissant seulement un petit passage pour l'entrée. A cet effet, il bâtit un long vestibule qu'il couvre de feuilles dans le moment où il va à la recherche de sa nourriture. » Turner ajoute: « Ce que j'écris là je lai vu étant enfant, quoique je ne nie pas que cet Oiseau puisse construire son nid autrement et que je sois prêt à accueillir avec intérêt des observations différentes des miennes. Je rapporte simplement les choses que j'ai vues. » Ce langage du naturaliste du XVI^e^ siècle n'annonce-t-il pas quelque défiance de ses propres observations?

On ne peut guère douter qu'ici Turner n'ait été induit en erreur par son imagination: cependant il a été copié sur ce point par presque tous les ornithologistes, depuis Aldrovand et Willughby jusqu'à Buffon et Beruick. Lorsque le nid est construit, nous dit Willughby, le Rouge-Gorge y étend souvent des feuilles, conservant seulement une petite entrée tournante, qu'il ferme avec des feuilles lorsqu'il sort. La seule circonstance qui ait pu donner cours à cette erreur, c'est que quand le Rouge-Gorge établit son nid à la racine d'un arbre, quelques feuilles peuvent être poussées accidentellement par le vent devant l'entrée; car sur plusieurs centaines de ces nids observés par nous, nous n'en avons jamais rencontré où quelques matériaux parussent entassés à dessein par l'Oiseau pour en fermer l'ouverture, quoique nous en ayons vu souvent qui se trouvassent accidentellement protégés par une touffe de gazon, une couche de mousse ou une portion de racine de l'arbre.

Nous n'insisterions pas davantage sur la relation de Turner, si elle n'avait servi de fondement au docteur Mason Good pour ses vues sur l'instinct des animaux. « Toutes les espèces d'Oiseaux, dit cet auteur, adoptent dans la construction de leurs nids non-seulement un certain plan, mais même un certain genre de matériaux toutes les fois qu'ils peuvent les avoir: sont-ils dans l'impossibilité de se les procurer, leur puissance instinctive les dirige vers d'autres subtances, mais toujours vers celles qui peuvent le mieux remplacer celles qui manquent. Ainsi le Rouge-Gorge préfère naturellement pour son nid les feuilles de chêne, et si ces dernières manquent, il les remplace par la mousse et le crin. » Loin de préférer les feuilles de chêne, le Rouge-Gorge ne les emploie jamais comme fondations de son nid, qui est toujours fait de mousse et de gazon doublé de crin, et quelquefois garni de plumes. Le docteur Good paraît avoir donné le résultat de son observation (la mousse et le crin) combiné avec l'assertion de Turner (les feuilles de chêne).

Il n'est pas moins faux de croire que le Rouge-Gorge fuit pendant l'été les habitations des hommes, qu'il a fréquentées pendant l'hiver, allant nicher pendant la belle saison dans les lieux sauvages et solitaires. Nous admettons qu'un grand nombre de Rouges-Gorges se trouvent dans les bois et dans les forêts, mais nous sommes certain qu'un grand nombre aussi ne s'éloignent de leurs retraites d'hiver que jusqu'à la haie voisine.

Ce petit Oiseau nous a fourni dans un autre ouvrage l'occasion d'un mot de bénédiction sur la Providence. Nous demandons au lecteur la permission de le rappeler ici:

« Un Rouge-Gorge est venu répéter ce soir sa petite chanson sur un ormeau en face de ma fenêtre. Je me suis senti attendrir sur le sort de cette innocente créature.

« Pauvre petit Oiseau, disais-je en moi-même, pourquoi n'as-tu pas suivi tes frères, partis pour un climat plus doux?

« Voici l'hiver; où trouveras-tu un abri contre la bise si pénétrante et un grain de mil pour apaiser ta faim, quand la neige couvrira les campagnes?

« Mais lui semblait me répondre:

« De toutes ces choses vous prenez trop

e souci; la Providence a des ressources ue vous ignorez.

« Il est vrai, je n'ai pas prévu le temps du épart; dans mon inexpérience je ne me outais pas que des jours mauvais vien-raient sitôt remplacer les jours si beaux du rintemps qui m'a vu naître.

« Mais j'ai confiance en celui qui donna agilité à mes ailes et la douceur à mon hant.

« Il n'y a plus, je le sais, d'Insectes suc-ulents sur les plantes, mais il y aura long-emps encore des mûres savoureuses dans es haies et des alizes dans les bois.

« Et derrière les buissons, sur le revers es fossés où croissent la paquerette et la ousse en abondance, je connais de secrets siles contre la rigueur des frimas.

« Mais si le froid est extrême et si la faim ie presse, j'irai demander au bûcheron une lace à son feu et les miettes de son pain.

« Le compatissant bûcheron accueillera n petit Oiseau malheureux, et la recon-aissance me dictera des airs qui réjouiront on hôte dans sa solitude et le payeront de es bienfaits. »

« Et j'ai compris ces paroles du Maître : Considérez les Oiseaux du ciel, ils ne sè-ment point, ils ne moissonnent point, ils n'ont ni grenier ni cellier, et Dieu les nourrit. »

« N'êtes-vous pas plus qu'eux (291) ? »

ROUSSETTE (*Pteropus vulgaris*, Geoff., ulg. le *Chien volant*).—Genre de Mammifère arnassier de l'ordre des Chéiroptères.

Quoique moins singulier dans ses formes ue la plupart des Chauves-Souris, cet ani-al n'en est pas moins un des plus extraor-inaires que l'on connaisse; il est brun ou 'un brun marron en dessus, d'un fauve oussâtre à la face et aux côtés du dos, d'un oir foncé, ou quelquefois marron, en des-ous. Son corps a environ un pied (0,325) de ongueur, et ses ailes ont une très-grande nvergure.

Une des premières bizarreries de la Rous-ette est que la femelle, qui a ses deux ma-elles sur la poitrine, est sujette à certaines ncommodités périodiques des femmes et de uelques femelles de Quadrumanes. En outre, lusieurs espèces de cette famille ont de haque côté du corps des sortes de poches embraneuses dans lesquelles elles placent eurs petits pour les transporter aisément endant qu'elles volent, car elles ne s'en éparent que lorsqu'ils sont assez grands our pouvoir remplir eux seuls et sans se-ours toutes les fonctions de l'animalité. ongtemps même après cette époque, elles es guident ou les suivent, les aidant de leur eille expérience. Il résulte de cette habi ude que ces animaux vivent en société, et u'on les rencontre le plus ordinairement en rande troupe.

« Les anciens, dit Buffon, connaissaient mparfaitement ces Quadrupèdes ailés, qui ont des espèces de monstres, et il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la Nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies, conviennent assez à nos Roussettes. Hérodote paraît les avoir indiquées lorsqu'il a dit qu'il y avait de grandes Chauves-Souris qui incommodaient beaucoup les hommes qui allaient recueillir la *casse* autour des marais de l'Asie; qu'ils étaient obligés de se couvrir de cuir le corps et le visage pour se garantir de leurs morsures dangereuses.

« Ces animaux sont plus grands, plus forts, et peut-être plus méchants que le Vampire; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi bien que la nuit, qu'ils font leurs dégâts; ils tuent les volailles et les petits animaux, ils se jettent même sur les hommes, les insultent et les blessent au visage par des morsures cruelles; et aucun voyageur ne dit qu'ils sucent le sang des hommes et des animaux endormis. »

Ceci, comme on le pense bien, est fort exagéré, et je ne crois pas qu'aucun voyageur moderne ait vu attaquer l'homme par des Roussettes. Ces animaux vivent principalement de fruits; néanmoins ils dévorent aussi de petits Mammifères et des Oiseaux. Ils peuvent très-bien poursuivre ceux-ci pendant le jour, car ils supportent sans peine la lumière, quoique le plus souvent ils ne sortent de leur retraite qu'au crépuscule.

Les Roussettes sont généralement farouches; elles n'établissent leur domicile que dans les lieux les plus sauvages des forêts, où elles se suspendent aux branches des arbres par leurs pieds de derrière, à la manière des Chauves-Souris.

La Roussette masquée (*Pteropus personatus*, Temm.). — Cette Roussette est une des plus jolies, ou, si l'on veut, une des moins laides que l'on connaisse. Elle habite les Moluques, et l'on dit qu'elle aime beaucoup la séve du palmier, dont les habitants font une liqueur fermentée fort spiritueuse et très-enivrante. Si l'on s'en rapporte aux voyageurs, lorsque les Indiens ont percé un palmier pour en tirer la séve, et placé dans la plaie le chalumeau qui doit diriger la liqueur dans le vase destiné à la recevoir, les Roussettes ont l'intelligence d'aller mettre leur bouche au bout du chalumeau, et de boire cette séve sucrée à mesure qu'elle coule. Mais leur gourmandise est bientôt punie, car elles s'enivrent, tombent au pied de l'arbre, et sont prises par les habitants, qui les mangent et leur trouvent un excellent goût de Perdrix. « Aussi, dit Buffon, il est aisé de les enivrer et de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier ou de quelque autre liqueur fermentée. » Un voyageur suédois dit en avoir pris une qui s'était enivrée et laissée tomber au pied d'un arbre; l'ayant attachée

(291) Isola, *Souvenirs des vallées de Bretagne*, tom. II, p. 34.

avec des clous à une muraille, elle rongea les clous et les arrondit avec ses dents comme si on les eût limés. Tout cela sent un peu le conte de voyageur !

La Roussette n'est pas de ces animaux que nous sommes portés à trouver beaux; elle est même déplaisante à voir en mouvement et de près. Il n'y a qu'un seul point de vue, et il n'y a qu'une seule attitude qui lui soit avantageuse relativement à nous, dans laquelle on la voie avec une sorte de plaisir, dans laquelle tout ce qu'elle a de hideux, de monstrueux, disparaît. Branchée à un arbre, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées et exactement plaquées contre le corps : ainsi sa voilure, qui fait sa difformité, de même que ses pattes de derrière qui la soutiennent à l'aide des griffes dont elles sont armées, ne paraissent point. L'on ne voit en pendant qu'un corps rond, potelé, vêtu d'une robe d'un brun foncé, très-propre et bien coloré, auquel tient une tête dont la physionomie a quelque chose de vif et de fin. Voilà l'attitude de repos des Roussettes; elles n'ont que celle-là, et c'est celle dans laquelle elles se tiennent le plus longtemps pendant le jour. Quant au point de vue, c'est à nous à le choisir. Il faut se placer de manière à les voir dans un demi-raccourci, c'est-à-dire à l'élévation au-dessus de terre de quarante à soixante pieds, et dans une distance de cent cinquante pieds, plus ou moins. Maintenant, qu'on se représente la tête d'un grand arbre garnie, dans son pourtour et dans son milieu, de cent, cent cinquante, peut-être deux cents de pareilles girandoles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, et l'on se fera l'idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux, et qui se fait regarder avec plaisir. Dans les cabinets les plus riches en sujets d'histoire naturelle, on ne manque pas de placer une Roussette éployée et dans toute l'étendue de son envergure, de sorte qu'on la montre dans son action et dans tout son laid. Il faudrait, ce me semble, s'il était possible, en montrer à côté ou au-dessus quelqu'une dans l'attitude naturelle du repos; on ne voit jamais les Roussettes à terre tranquilles sur leurs quatre jambes.

RUBECULA. *Voy.* ROUGE-GORGE.

RUMINANTS (*Pecora*). — Les Ruminants forment le huitième ordre de la classe des Mammifères, d'après la méthode de G. Cuvier. Ces animaux étaient les *Pecora* de Linné; c'est Vicq d'Azyr qui a proposé de leur donner le nom de Ruminants, généralement adopté aujourd'hui. Illiger les appelait *Bisulca;* M. de Blainville leur a donné le nom d'*Ongulogrades*.

Cet ordre, très-naturel, peut être caractérisé en peu de mots. En effet, tous les animaux qui le composent n'ont pas d'incisives supérieures, à quelques exceptions près; le nombre des incisives inférieures est de huit; le plus ordinairement les molaires ont leur couronne marquée de deux doubles croissants : les pieds ont deux doigts engagés dans les sabots et deux rudiments de doigts latéraux derrière le sabot; ils ont quatre estomacs, destinés à la rumination; enfin ils ont le plus communément des cornes ou des bois.

Plusieurs Ruminants sont de grande taille, ainsi que les Girafes, les Chameaux et les Bœufs; beaucoup d'entre eux, comme les Antilopes, les Cerfs et les Moutons, ont une taille moyenne; enfin un petit nombre d'espèces d'Antilopes et de Chevrotains ont de fort petites dimensions. Presque tous ont des formes sveltes et élégantes, et sont d'une nature craintive; les Bœufs, au contraire, se font remarquer par leur corps épais, leurs membres robustes et leur naturel farouche.

Leur tête est en général allongée et amincie antérieurement; les yeux sont grands et semblent conformés pour voir pendant la nuit; les oreilles sont longues, en cornet et mobiles; il n'y a pas de moustaches; la langue, longue et plate, est souvent couverte à sa base de papilles molles et quelquefois de papilles cornées. Les cornes ou bois, qui se trouvent souvent simultanément sur la tête des mâles et des femelles, n'existent quelquefois que chez le mâle et manquent même entièrement chez un certain nombre d'espèces; les bois sont toujours pairs et placés sur les os frontaux; tantôt ces bois sont pleins, d'autres fois ils sont creux; les nombreuses variations de conformation et de forme qu'ils présentent servent de caractères pour les divers genres. La bouche est médiocrement grande; le système dentaire est bien caractérisé, et d'après cette seule considération, on ne pourrait répartir les Ruminants qu'en un petit nombre de genres; il n'y a d'incisives supérieures que chez les Chameaux et les Lamas; chez les autres genres, elles sont remplacées par un bourrelet calleux; les incisives inférieures sont au nombre de six ou de huit; l'espace qui sépare les incisives des molaires est le plus souvent vide, mais quelquefois il s'y trouve une ou deux canines; les molaires, ordinairement au nombre de douze à chaque mâchoire, ont leur couronne marquée de deux doubles croissants; mais leur nombre varie selon les genres.

Les jambes des Ruminants sont en général fines et tendineuses chez les Cerfs, elles sont plus grosses chez les Bœufs et autres grandes espèces; le talon est toujours relevé, et les métacarpes et métatarses ont beaucoup de longueur; ce sont eux qui portent vulgairement chez ces animaux le nom de jambes; ils sont soudés à un seul os qu'on nomme le canon. Les pieds reposent sur deux doigts garnis de deux sabots convexes en dehors, rapprochés en dedans et se touchant par une surface plane; derrière les sabots on voit deux vestiges d'ongles qu'on a nommés les onglons. La queue, qui est nulle chez le Chevrotain musc, et très courte dans le Chevreuil, prend plus de di

ension chez quelques Bœufs et certains ntilopes.

Leur pelage se compose de poils généra- ement roides, tantôt ras chez les espèces ui vivent dans les pays chauds ou tem- érés, comme les Cerfs et les Gazelles ; tan- ôt plus longs et plus ou moins grossiers chez s Chèvres et les Bouquetins, qui vivent u sommet des montagnes. Le poil est lai- eux chez le Bison ; la Chèvre du Thibet ous présente de véritables crins ; chez les outons, le jars ou grand poil disparaît uelquefois et fait place au poil intérieur, ui se développe et prend le nom de laine.

Le nom de Ruminants indique la singu- ère faculté qu'ont ces animaux de mâcher ne seconde fois les aliments qu'ils ramè- nt dans la bouche après une première dé- utition. L'articulation des mâchoires est lle, que les mouvements latéraux sont aucoup plus faciles chez ces animaux que mouvements verticaux; cette disposition ur sert pour la trituration des aliments. œsophage contient deux couches de fibres irales qui par leur contraction poussent s pelotes alimentaires, tantôt de bas en ut, tantôt de haut en bas. L'estomac est ès-compliqué et présente quatre poches ou tomacs particuliers : 1° la *panse* ou *her- er*, c'est le premier et le plus grand des tomacs ; il reçoit en abondance les her- s grossièrement concassées par une pre- ière mastication ; 2° le *bonnet* ou second tomac ; il est petit, globuleux, et ses pa- is présentent des lames semblables à des yons d'Abeilles; il reçoit l'herbe entrée ns la panse, l'imbibe et la comprime en tites pelotes qui remontent ensuite suc- ssivement à la bouche pour y être remâ- ées ; 3° le *feuillet*, ainsi nommé, parce que s parois ont des lames longitudinales sem- bles aux feuillets des livres, est le troi- me estomac ; les aliments remâchés y des- ndent directement ; enfin, 4° la *caillette* ou atrième estomac, qui n'offre que des ri- s longitudinales, est le véritable organe la digestion, analogue à l'estomac des res animaux ; il reçoit les aliments du illet et les transmet au canal intestinal. nt que les Ruminants tettent, la caillette le plus grand des estomacs ; la panse se développe et ne prend son énorme ume qu'à mesure qu'elle reçoit de l'herbe. canal intestinal est fort long ; les gros stins ne sont pas boursoufflés ; le cœ- n est long et lisse.

eur cerveau est peu développé ; leurs sens t assez obtus; les espèces que l'on a ré- duites à l'état de domesticité, comme le Mouton, sont les plus abruties de tous les animaux domestiques. Ils sont timides et fugitifs; la plupart d'entre eux deviennent la proie des animaux carnassiers; il n'y a que les grandes et fortes espèces qui opposent quelque résistance à l'attaque de leurs ennemis. Ils vivent naturellement en grandes troupes; quelques espèces sont au contraire solitaires. Ils mangent et boivent beaucoup; tous se nourrissent de matières végétales, telles que d'herbe et de jeunes branches d'arbre; les Rennes font usage de lichens. Ils sont polygames et multiplient beaucoup, quoique chaque portée ne se compose que d'un ou deux petits.

L'ordre des Ruminants fournit un grand nombre d'animaux utiles à l'homme; beaucoup d'espèces, comme le Bœuf, le Buffle, le Mouton, la Chèvre, etc., sont devenues domestiques. Nous nous nourrissons avec la chair et le lait des Ruminants; les arts se sont emparés de leur graisse ou suif, de leur peau, de leurs cornes, de leur laine et du musc que sécrètent les glandes préputiales d'une espèce de Chevrotain. Enfin, certains Ruminants, comme les Bœufs, les Chameaux, les Dromadaires et les Rennes, nous servent de bêtes de somme et de trait.

Sous le rapport de la disposition géographique, les Ruminants se trouvent dispersés sur tous les points du globe; les contrées chaudes de l'ancien continent en renferment beaucoup, ainsi que les pays tempérés; quelques espèces vivent sur le sommet des hautes montagnes ; tels sont le Chamois et le Mouflon; enfin le Renne et l'Elan se trouvent auprès du pôle arctique. La France ne compte que six espèces habitant naturellement son sol ; mais on en rencontre un plus grand nombre à l'état de domesticité.

Nous terminerons cet article en indiquant les principaux genres de l'ordre des Ruminants. Première section. RUMINANTS SANS CORNES NI BOIS. Genres Chameau, *Camelus*, Lin.; Lama, *Auchenia*, Illiger; Chevrotain, *Moschus*, Lin. Deuxième section. RUMINANTS AYANT DES BOIS OU CORNES SUR LA TÊTE, le sexe mâle au moins. Première tribu. Cornes de nature osseuse, se renouvelant chaque année. Genre Cerf, *Cervus*, Linné. Deuxième tribu. Cornes permanentes revêtues de peau. Genre Girafe, *Camelopardalis*, Lin. Troisième tribu. Cornes creuses, persistantes. Genres Antilope, *Antilope*, Lin.; Chèvre, *Capra*, Lin.; Mouton, *Ovis*, Lin.; et Bœuf, *Bos*, Lin.

RUPICOLA. *Voy.* COQ DE ROCHE.

S

AIGA, espèce d'Antilope, le *Capra tatarica* de Linné et le *Colus* de Strabon.— Le aiga est de la grandeur d'un Daim ; son pe- e est lisse, d'un gris jaunâtre en été, anc en dessous, et devient long et d'un s blanchâtre en hiver; les cornes, de la ngueur de la tête, sont transparentes, jau- nes, disposées en lyre, et annelées jusqu'à leur extrémité; son museau cartilagineux, gros, bombé, à narines très-ouvertes, le force, dit G. Cuvier, de paître en rétrogradant. Cet animal habite la Hongrie et le midi de la Pologne et de la Russie.

Le Saiga vit en grandes troupes et se plaît

particulièrement dans les lieux découverts, arides, sablonneux, à proximité du bord des eaux. Pour boire, il plonge entièrement son nez dans l'eau, et en aspire une bonne partie avec le nez. Sans avoir la pupille tout à fait nocturne, la lumière du soleil incommode beaucoup ces animaux, et, vers le milieu du jour, ils voient si mal, que les chasseurs les approcheraient aisément, si l'extrême finesse de leur ouïe et de leur odorat ne les avertissait. Ils éventent l'ennemi de plus d'une lieue, et pour ne pas être surpris pendant qu'ils mangent ou qu'ils dorment, ils ont toujours le soin de placer des sentinelles avancées qu'ils relèvent chacun à leur tour. Le rut a lieu au mois de novembre, et les mâles, qui alors exhalent une forte odeur de musc, se livrent de rudes combats pour se disputer la propriété des femelles. Celles-ci mettent bas au mois de mai, un ou très-rarement deux petits, qui croissent très-vite, et qui deviennent souvent la proie des Renards et des Loups, malgré les vieux mâles qui, à la tête du troupeau, les défendent avec beaucoup plus de courage que de force. Les Saïgas sont agiles, mais d'un tempérament si délicat, que la moindre blessure les tue. Leur troupe se compose quelquefois de plus de dix mille, surtout quand ils voyagent en automne, pour chercher un climat plus doux, des sources d'eau salée, et des plaines où croissent des arroches, des armoises, et autres plantes âcres et salées qu'ils aiment beaucoup. Leur chair est mangeable, quoique exhalant une odeur assez désagréable, surtout lorsqu'elle vient d'être cuite et qu'elle est encore chaude.

SAIMIRI (*Simia sciurea*, G. Cuv.; le *Titi de l'Orénoque*, Humboldt). — Singe du genre Sagouin.

Ce joli petit animal se trouve au Brésil et à Cayenne. Comme nos Ecureuils, dont il a la taille, l'œil éveillé et la vivacité, il habite constamment sur les arbres, et se nourrit de fruits, de graines, et quelquefois d'Insectes. « Par la gentillesse de ses mouvements, dit Buffon, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur et le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le Saïmiri a toujours eu la préférence sur tous les autres Sapajous, et c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous; mais il est aussi le plus délicat, le plus difficile à transporter. Sa queue, sans être absolument inutile et lâche, comme celle des autres Sagouins, n'est pas aussi musclée que celle des Sajous; elle n'est pour ainsi dire qu'à demi prenante, et, quoiqu'il s'en serve pour s'aider à monter et à descendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni saisir avec fermeté, ni amener à lui les choses qu'il désire, et l'on ne peut plus comparer cette queue à une main, comme nous l'avons fait pour les autres Sapajous. »

Le Saïmiri est un animal très-gai et fort doux; sa physionomie ressemble à celle d'un enfant; c'est la même expression d'innocence, de plaisir, de joie et de tristesse; il éprouve vivement les impressions de chagrin, verse des larmes quand il est contrarié ou effrayé, et toute sa personne respire une grâce enfantine. Dans sa jeunesse il est extrêmement attaché à sa mère, et ne l'abandonne pas même après sa mort. Lorsqu'il saisit quelque chose avec ses mains antérieures, son pouce est placé à côté des autres doigts, parallèlement avec eux; mais il est opposable aux autres doigts dans les mains de derrière. Quand il dort, son attitude est fort singulière : il est assis, ses pieds de derrière étendus en avant, ses mains appuyées sur eux, le dos courbé en demi-cercle, sa tête placée entre ses jambes et touchant à terre. Soit qu'il veuille témoigner sa colère ou ses désirs, son cri consiste en un petit sifflement plus ou moins doux ou aigu, qu'il répète trois ou quatre fois de suite. Du reste, ce charmant animal me paraît avoir plus de douceur que d'affection pour ses maîtres.

Le Saïmiri n'a guère plus de dix ou onze pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui en a un peu davantage. Son pelage est généralement d'un gris olivâtre; les bras et les jambes sont d'un roux vif, le museau est noirâtre. Cet intéressant animal est certainement le plus intelligent en même temps que le plus élégant de tous les Singes : « Sa physionomie, dit M. Geoffroy, est celle d'un enfant; c'est la même expression d'innocence, quelquefois même le sourire malin, et contamment la même rapidité dans le passage de la joie à la tristesse : il ressent aussi vivement le chagrin et le témoigne de même en pleurant. Ses yeux se mouillent de larmes lorsqu'il est inquiet ou effrayé. Il est recherché par les habitants pour sa beauté, ses manières aimables et la douceur de ses mœurs. Il étonne par son agitation continuelle; cependant ses mouvements sont pleins de grâce. On le trouve occupé sans cesse à jouer, à sauter, et à prendre des Insectes, surtout des Araignées, qu'il préfère à tous les aliments végétaux. » M. de Humboldt a souvent remarqué que le Saïmiri reconnaissait visiblement des portraits d'Insectes, qu'il distinguait même sur des gravures en noir, et qu'il cherchait à les saisir avec ses petites mains.

Ces preuves de discernement ne sont pas les seules que ces intéressants animaux aient fournies aux observateurs; on en a vu que nos discours suivis prononcés devant eux occupaient au point qu'ils suivaient de leurs yeux les gestes de l'orateur, et qu'ils s'approchaient souvent de sa tête pour toucher sa langue ou ses lèvres.

SAJOUASSOU (*Cebus Apella*, Desm., Sajou de Buffon et de Cuvier), espèce de Singe du genre Sajou. — Son pelage est d'un brun plus ou moins foncé en dessus, plus pâle en dessous; les pieds, la queue, le sommet de la tête et la face sont bruns; cette dernière est entourée de poils d'un brun noirâtre; le dessous du cou et la partie externe des bras tirent sur le jaune.

Cette espèce ne se trouverait point à

Brésil, selon le prince Maximilien, et serait propre à la Guyane française. Comme tous les Sajous ont absolument la même intelligence, les mêmes mœurs, et des habitudes semblables, il nous suffira de donner l'histoire de celui-ci pour faire connaître tous les autres.

« Le Sajouassou a toute l'intelligence des Coaïtas, mais avec moins de circonspection, parce que la vivacité de ses impressions et la promptitude de son imagination ne lui permettent ni prudence ni réserve. Tous les Sajous sont d'un naturel très-doux, très-affectueux, et s'attachent vivement à leur maître, surtout quand ils sont traités avec douceur. Quoique vifs et turbulents, ils n'ont pas la pétulance capricieuse des Singes ; mais il est fâcheux qu'ils en aient la malpropreté et un peu l'impudicité, car sans cela ils seraient les animaux les plus aimables que l'on puisse soumettre à l'esclavage. En outre, ils craignent beaucoup le froid, et dans nos pays ils sont sujets à des maladies de poitrine qui les enlèvent promptement. Cependant, en les tenant dans des appartements chauds, ils passent assez bien l'hiver et vivent plusieurs années. J'en ai vu beaucoup qui avaient l'étrange habitude de se manger la queue, malgré tout ce qu'on pouvait faire pour les en empêcher et malgré la douleur qu'ils en éprouvaient.

« A l'état sauvage ils vivent dans les bois en grandes troupes. Ils se nourrissent principalement de fruits, mais ils mangent aussi des Insectes, des œufs, et même des Oiseaux quand ils peuvent les attraper. J'ai remarqué que, de même que les petits Mammifères carnassiers, quand ils prennent un Oiseau ils commencent toujours par lui briser le derrière du crâne et lui manger la cervelle.

« Le Sajouassou est fort doux, mais capricieux et fantasque. Il affectionne sans sujet de certaines personnes, et prend les autres en haine sans cause appréciable. Il aime les caresses et fait alors entendre une petite voix douce et flûtée. S'il est effrayé ou en colère, il fait des mouvements brusques d'assis et de levé, en prononçant d'une voix forte et gutturale : *heu, heu.* Ce petit animal se reproduit en captivité dans de certaines circonstances. Le père et la mère aiment beaucoup leur enfant, en prennent le plus grand soin, et le portent tour à tour dans leurs bras ; ils s'empressent de lui apprendre à marcher, à grimper, à sauter ; mais lorsqu'il a l'air de faire peu d'attention à leurs leçons, ils le corrigent et le mordent serré pour exciter son application. » BOITARD.

SAKI (*Pithecia*, Desm.). — Genre de Singes américains, tribu des Sagouins ou Géopithèques.

Les Sakis ont reçu les noms de Singes à queue de renard et de Singes de nuit. On sait peu de chose sur leurs habitudes naturelles : ils sont moins nocturnes que les Nocphores, mais cependant ils sortent de leurs retraites, principalement le soir et le matin de bonne heure. Ils vivent dans les vastes forêts de la Guyane et du Brésil, où ils se nourrissent de fruits et d'Insectes. La plupart d'entre eux sont en troupes de sept à huit individus ; d'autres espèces vivent solitaires et ne se rencontrent que par paires. Ils recherchent avec ardeur les ruches des Mouches à miel ; on dit même que les Sapajous les suivent pour s'emparer de leur nourriture et les battent lorsqu'ils font mine de leur résister.

Le S. CAPUCIN (*P. chiropotes*, Geoffr., Desm. ; *Brachyurus chiropotes*, Geoff, Leç. stén. ; le Capucin de l'Orénoque, Humboldt.).

Son pelage est d'un roux marron ; sa chevelure épaisse est séparée au milieu et se relève en deux toupets distincts de chaque côté de la tête ; il a une barbe touffue, couvrant une partie de la poitrine ; la queue est brun-noirâtre ; les testicules sont d'une couleur pourpre. M. de Humbolt dit que c'est un animal solitaire et mélancolique, vivant par paires et ne formant pas de troupes ; il boit dans le creux de sa main, dont il forme une espèce de godet : c'est de là que lui est venu le nom de *Chiropotes*. Il habite les déserts du Haut-Orénoque, au sud et à l'est des cataractes de ce fleuve ; on le trouve aussi, mais rarement, dans les autres parties de la Guyane.

SANGLIER (*Sus scrofa*. Lin.), espèce de Mammifère du genre *Cochon* et de la famille des Pachydermes. — La femelle s'appelle *Laie*, et les petits jusqu'à six mois se nomment *Marcassins*. On le regarde comme le type sauvage de notre Cochon domestique.

Le Sanglier habite les forêts les plus grandes et les plus solitaires de toutes les contrées tempérées de l'Europe et de l'Asie. Il ne se trouve pas en Angleterre, probablement parce qu'il y a été détruit dans des temps reculés. Malgré ce que l'on en a dit, ce n'est pas un animal stupide, mais grossier, brutal, et d'un courage intrépide. Lorsqu'il fuit devant les Chiens de chasse, il est rare que la rencontre d'un homme le détourne de son droit chemin ; il le renverse et le blesse cruellement d'un coup de boutoir, lui passe sur le corps, et continue sa course ; mais il ne se détourne pas non plus pour courir sur le chasseur, si celui-ci a la précaution d'éviter sa rencontre. Quand il reçoit un coup de feu qui le blesse, il n'en est plus de même ; quelque éloigné que soit son ennemi, il perce droit à lui au travers de la meute qui le harcèle, et fond sur lui pour se venger. Si l'on évite son premier choc, il est rare qu'il revienne sur ses pas. Du reste, il n'y a guère que les vieux mâles qui agissent ainsi ; les femelles et les jeunes se bornent à fuir, ou à faire fort contre les Chiens, qu'ils estropient fort souvent. Le Sanglier croît pendant cinq ou six ans, mais dès sa seconde année il est capable de reproduire son espèce. La femelle entre en rut en janvier et février, elle porte quatre mois, et elle met bas de quatre à dix marcassins. Elle les cache dans les fourrés les plus épais pour les soustraire à la

voracité des mâles, qui ne manqueraient guère de les manger s'ils les rencontraient pendant les premiers jours après leur naissance. Elle les allaite pendant trois ou quatre mois, mais elle ne les quitte que longtemps après, et elle ne cesse pas de les instruire, de les protéger et de les défendre. Dans les pays peu peuplés, il arrive parfois que plusieurs familles se réunissent, et forment ainsi des troupes plus ou moins considérables, toutes composées de femelles et de leurs enfants, âgés quelquefois de deux ou trois ans. Ils vivent entre eux en fort bonne intelligence, et se défendent mutuellement. Lorsqu'un danger les menace, ils se rangent en cercle, placent au milieu d'eux les marcassins portant encore la livrée, et présentent à l'ennemi leurs boutoirs menaçants. Quant aux vieux mâles, ils vivent solitairement. Ces animaux aiment à se vautrer dans la vase des marais; ils nagent très-bien, et traversent aisément les rivières les plus larges. Pour peu qu'ils soient trop inquiétés dans une contrée, ils la quittent et vont s'établir quelquefois à plus de vingt ou trente lieues de là. Leur nourriture ordinaire consiste en racines, en grains et en fruits, mais ils dévorent aussi les reptiles, les œufs d'Oiseaux, et tous les jeunes animaux qu'ils peuvent surprendre; malgré leur air lourd, ils courent avec une grande rapidité. Ils ne sortent guère de leur bauge que la nuit, et ils dévastent les champs de maïs et de pommes de terre où ils peuvent pénétrer. Le sanglier s'apprivoise très-bien et devient très-familier; il est tout à fait inoffensif tant qu'il est jeune; il s'attache même à la personne qui en prend soin, et Frédéric Cuvier en a vu auxquels on avait appris à faire des gesticulations grotesques pour obtenir quelque friandise; mais il serait imprudent de s'y trop fier quand il devient vieux.

Pris jeune, le Sanglier peut s'apprivoiser. Voici à ce sujet une note communiquée par un chasseur.

« En 1823, dans une chasse qui eut lieu dans les forêts de la Marche-sur-Saône (département de la Côte-d'Or), je pris avec plusieurs chasseurs sept petits Sangliers d'environ un mois. Leur mère les allaitait encore; mais la décharge de quelques fusils et la poursuite des Chiens lui firent prendre la fuite : on profita de son éloignement pour s'emparer des petits; l'un d'eux fut pris par une Chienne d'arrêt qui me l'apporta vivant, c'était une femelle. La Chienne nourrissait alors; voyant les petits Chiens teter leur mère, la jeune Laie les imita, jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour prendre une autre nourriture. Elle fut toujours reconnaissante envers sa nourrice et attachée à son maître; devenue forte, elle en venait souvent aux prises avec les Chiens courants de la maison; mais quelle que fût son animosité contre les ennemis du Sanglier, rien n'altérait, au milieu des combats, la tendresse qu'elle portait à sa seconde mère. Elle me suivit toujours à la chasse; on lui mit un grelot au cou pour la préserver d'une méprise des chasseurs. On la vit souvent s'élancer contre les animaux de son espèce que les Chiens chassaient; mais elle était obligée de se soustraire à la fureur des Sangliers : c'est alors qu'elle cherchait avec la plus grande vitesse à retrouver ma trace pour ne plus me quitter, à moins qu'elle n'aperçût sa bienfaitrice, qu'elle a toujours préférée et qu'elle défendait avec impétuosité contre les Chiens qui parfois venaient se jeter sur elle. Quand elle ne retrouvait ni elle ni moi, fussions-nous séparés de la maison par une forêt ou plusieurs villages, j'étais sûr de la voir rentrée à mon retour. A l'âge de vingt mois, elle devint à craindre, même pour les personnes qu'elle voyait souvent, c'était le moment où le besoin des approches du mâle la tourmentait; je fus alors, quoiqu'à regret, obligé de la faire tuer. Il lui est arrivé différentes fois de s'introduire dans la cuisine, de renverser le pot-au-feu et de fuir avec le bœuf; le rôti même n'était pas à l'abri de ses attaques lorsqu'elle pouvait s'en emparer. »

SANSONNET. — Wilson a désigné sous ce nom, qui est aussi celui de l'Etourneau, plusieurs espèces de Troupiales, le SANSONNET DES VERGERS (*Icterus mutatus*), le SANSONNET BONANA (*Icterus bonana*). Ce sont des Oiseaux tailleurs fort remarquables par la construction de leur nid.

Il ne semble pas facile de concevoir comment des Oiseaux peuvent se servir de leur bec comme d'une aiguille; cependant ils le font : nous en trouvons une preuve incontestable dans le travail des nids de plus d'une espèce, et dans le témoignage oculaire d'observateurs qui ont surpris les petits mécaniciens à l'ouvrage. Nous avons cependant moins de détails sur les procédés qu'ils emploient pour coudre leur nid que sur toutes leurs autres opérations; et pour cette raison notre récit sera court. Wilson nous donne une description parfaite du nid du Sansonnet des vergers (*Icterus mutatus*), Oiseau qui a fait naître tant de contestations parmi les écrivains systématiques, parce que le mâle, n'atteignant son plumage que dans sa troisième année, a été confondu par Buffon et Latham avec la femelle du Baltimore (*Icterus Baltimore*). Wilson a éclairci ces méprises d'une manière satisfaisante en dessinant le mâle et la femelle dans les trois différents âges de leur plumage; or, les nids diffèrent tellement dans leur construction, qu'il nous a semblé à propos de les placer en chapitres séparés.

Ces Oiseaux (*Sansonnet* des vergers), dit Wilson, construisent leur nid bien différemment du Baltimore. Ils aiment tant à fréquenter les vergers, qu'il en est rarement un seul dans l'été qui n'en renferme quelques-uns. Ces Oiseaux les suspendent d'ordinaire aux branches d'un pommier, et souvent à l'extrémité des branches extérieures. Ce nid est formé au dehors d'une espèce particulière

d'herbes longues, dures et flexibles, attachées ou cousues dans mille directions différentes, comme si c'était travaillé à l'aiguille. Une vieille dame de ma connaissance, à qui je montrais un jour cette fabrication curieuse, après en avoir admiré pendant quelque temps le tissu, me demanda d'un ton moitié plaisant et moitié sérieux si je ne croyais pas possible d'apprendre à ces Oiseaux à ravauder les bas. Ce nid est hémisphérique, de deux pouces de haut sur quatre de large, tandis que la concavité a seulement deux pouces de profondeur sur deux de diamètre. J'eus la curiosité de détacher du nid une des tiges d'herbes; je trouvai qu'elle avait treize pouces de long, et faisait trente-quatre fois le tour du nid. Le dedans est ordinairement composé de laine, et de la substance cotonneuse qui tient à la graine du platane occidental, et qui forme un lit doux et commode. L'extérieur du nid est d'ailleurs attaché par-ci par-là aux branches environnantes, ce qui lui donne plus d'aplomb, et l'empêche d'être renversé par le vent.

Quand ils choisissent pour bâtir les longues branches pendantes d'un saule pleureur, leur nid, quoique composé des mêmes matériaux, est beaucoup plus profond, et d'un tissu plus léger. La circonférence est marquée au-dehors par un certain nombre de ces baguettes pendantes, qui, descendant de chaque côté comme des côtes, supportent le tout. Leurs feuilles épaisses dérobent en même temps le nid à la vue des curieux. La profondeur de ce nid s'étend de quatre à cinq pouces, et le tout est beaucoup plus mince. J'en ai maintenant à ma disposition deux, et ils ne montrent pas seulement beaucoup d'adresse dans la construction, mais aussi l'intention évidente et judicieuse d'accommoder la structure du nid à sa situation particulière. Si les actions de ces Oiseaux ne provenaient, comme nous aurions pu le penser, que d'une simple impulsion nommée instinct, les Oiseaux d'une même espèce bâtiraient uniformément partout où ils viendraient à se fixer; mais il semble, d'après ces petites précautions et mille autres semblables, que ces Oiseaux pensent aux conséquences, et se réservent toujours le nécessaire et la commodité.

Suivant Buffon et Latham, le Sansonnet bonana (*Icterus bonana*) est une autre espèce de tailleurs, qui habite la Martinique, la Jamaïque et d'autres îles des Indes occidentales; il se fait (car on ne peut justement dire qu'il bâtit) un nid d'une construction très-curieuse. Les matériaux qu'il emploie sont des tiges et des feuilles qu'il taille comme le quartier d'un globe, et qu'il coud très-artistement au-dessous d'une feuille de bonana, de manière à ce que la feuille puisse former un des côtés du nid.

Mais l'Oiseau le plus célèbre de cette espèce est celui qui dans les Indes est nommé par excellence l'Oiseau tailleur (*Sylvia sutoria*, Lath.). Nous aurions été portés à prendre la description de ses ouvrages pour une fiction orientale, si nous n'avions un certain nombre d'exemples pour nous en prouver la sévère authenticité. Il nous est cependant permis de soupçonner que la perfection de ces échantillons a invité les naturalistes européens à faire un pas au delà de la vérité dans leur récit des procédés de l'Oiseau tailleur. « Il ne confie pas son nid, dit Darwin, à l'extrémité d'une branche délicate, mais il le met plus en sûreté en l'attachant à la feuille même; il enlève une feuille morte, et la coud à une feuille fraîche, se servant de son bec comme d'une aiguille, et d'une tige très-fine comme d'un fil. La doublure consiste en plumes, duvet de plantes et coton; les œufs sont blancs et l'Oiseau jaune-clair; il a trois pouces de long, pèse les trois seizièmes d'une once, de sorte que les matériaux du nid et le poids de l'Oiseau ensemble ne sont pas capables de le détacher de la branche. Un de ces nids est conservé dans le musée anglais. »

Il y a maintenant trois nids de cette espèce dans le musée britannique. Tous donnent quelque apparence de vérité à l'histoire de la feuille morte cousue à la feuille fraîche; mais, nous devons le dire, nous avons le récit authentique d'un témoin oculaire qui n'en fait aucune mention, et qui au contraire ne sert qu'à confirmer nos doutes. Aussi nous semble-t-il à propos de donner ce récit dans le langage de l'observateur. Comparant cet Oiseau au Baya, dont nous avons déjà parlé, il dit : « La construction de son nid est également curieuse; mais l'élégance et la variété de son plumage sont bien supérieures. Il est appelé Oiseau tailleur à cause de son instinct naturel à former son nid. Il choisit d'abord un jeune arbre avec de larges feuilles, arrache le coton des buissons, le file par le moyen de son bec et de ses pattes, et alors, comme avec une aiguille, il coud les feuilles proprement ensemble, et de manière à cacher son nid. »

La *Sylvia sutoria* ou l'Oiseau tailleur indien, dont nous venons de parler, est de la tribu des Becs-Fins. *Voy.* ÉTOURNEAU.

SARCELLES. — Oiseaux aquatiques du genre Canard.

La forme que la Nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les Oiseaux d'eau, est celle du Canard. Après le grand nombre des espèces de ce genre il se présente un genre subalterne presque aussi nombreux que celui des Canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module : ce genre secondaire est celui des Sarcelles, qu'on ne peut mieux désigner en général qu'en disant que ce sont des Canards bien plus petits que les autres, mais qui du reste leur ressemblent non-seulement par les habitudes naturelles, par la conformation, et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence des couleurs

qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servait souvent des Sarcelles à la table des Romains ; elles étaient assez estimées pour qu'on prît la peine de les multiplier en les élevant en domesticité comme les Canards. Nous réussirions sans doute à les élever de même ; mais les anciens donnaient apparemment plus de soins à leur basse-cour, et en général beaucoup plus d'attention que nous à l'économie rurale et à l'agriculture.

Nous avons quelques espèces de Sarcelles en Europe : Sarcelle ordinaire, *Anas querquedula*, qui est connue sous les noms vulgaires de *Tiers*, *Racanette*, *Mercanette*, etc. ; le mâle, que Buffon a décrit comme une espèce distincte sous le nom de Sarcelle d'été, a de longueur totale quinze pouces ; le sommet et le derrière de la tête sont d'un brun noirâtre ; un trait blanc se dessine autour des yeux et derrière eux.

Ces Oiseaux s'avancent assez vers le midi de l'Europe ; ils paraissent en France au printemps et en automne. Leur nourriture consiste en petits Limaçons, en Insectes, Vers et plantes aquatiques, rarement en Poissons. Ils nichent chez nous et dans toute l'Europe tempérée ; leur nid, construit dans les herbes et dans les prairies marécageuses, renferme jusqu'à douze et quatorze œufs, d'un fauve verdâtre.

La Sarcelle voyage en troupes plus ou moins nombreuses. Elle est plus facile à approcher que le Canard, et donne dans les mêmes piéges que lui.

Petite Sarcelle ou Sarcelle d'Hiver (*Anas Crena*). Cette espèce est un peu moins grosse que la précédente ; son mâle n'a que quatorze pouces de long. Elle habite plus avant dans le nord ; on la trouve aussi dans l'Amérique septentrionale.

La petite Sarcelle est commune en France, où elle reste toute l'année ; elle habite les marais et étangs, qu'elle ne quitte que pendant les gelées pour gagner les rivières et les fontaines chaudes. Elle fait son nid dans les joncs et y pond dix ou douze œufs, gros comme ceux des Pigeons. On la chasse avec le chien d'arrêt et on la tue au vol ; c'est un gibier très-estimé.

SARCORAMPHE PAPA (292) (*Sarcoramphus papa*, Dum [293]). — Le Papa est sans contredit de tous les Vautours celui dont le plumage est le plus vivement coloré. Sa tête, surmontée d'une sorte de diadème, lui a valu dans les idiomes de la plupart des peuples de l'Amérique méridionale le nom de *Roi des Vautours*, et il paraît même que le mot *cozcaquantitli*, dans la langue des Mexicains, signifiait *roi des Auras*, et que celui de d'*iriburubicha*, usité chez les Guaranis du Paraguay, signifie aussi chef ou roi des *iribus*. Ces *Auras* ou Vautours *couroumous* de la Guyane, ainsi que les *Ouroubous*, nom qu'on écrit *urubu*, passent dans l'opinion des Américains indigènes ou des créoles pour obéir aux Vautours papas. On dit que chaque troupe d'*Ouroubous* ou d'*Auras* est dirigée par un Vautour d'espèce différente, que pour cela on a nommé le roi. Or ce Vautour roi, *Sarcoramphus papa*, différant de son espèce, ne se réunit avec les autres Vautours de l'Amérique chaude que pressé par les mêmes besoins et attiré par la même pâture. Les Vautours vivent en républiques, que les charognes maintiennent en paix, mais qui ne se plient que sous un seul joug, celui des appétits alimentaires et reproducteurs. Le gris glacé de son plumage lui a mérité des Espagnols du Paraguay le nom de *Corbeau blanc*.

Le Sarcoramphe roi des Vautours est approchant de la grosseur d'une petite Dinde. Toutes les parties supérieures du corps sont d'un roux très-clair teinté de carné et d'un luisant agréable et comme glacé ; toutes les parties inférieures du corps sont d'un blanc pur, quelquefois teinté de roux ; la poitrine est d'un blanc neigeux ; toutes les rémiges sont d'un noir foncé. Le collier de plumes qui entoure le bas du cou, et qui est peu prononcé, est d'une teinte bleue ardoisée qui tranche vivement avec les parties rouges du cou et le blanc carné du dessus du corps. Le bec est droit à sa naissance, recourbé à son extrémité, d'abord noir, puis rouge ; un cercle d'un rouge vif entoure l'œil, dont l'iris est blanc. Sur le front et à la base du bec s'élève une crête orangée, charnue, adhérente par sa racine à la cire, divisée comme en deux lobes hérissés de caroncules dentelées, formée d'une substance molle et sans consistance érectile. Les fosses nasales sont très-grandes, de forme ovalaire, et percées dans une partie très-élevée de la cire. La tête et le cou sont plus ou moins nus et teints des couleurs les plus vives et les plus remarquables. La peau de la tête est violâtre ; elle est couverte sur l'occiput de poils ardoisés roides et courts ; de derrière l'œil

(292) M. Macklecy, vice-consul à Maracaïbo, a adressé à la *Société zoologique de Londres* une lettre relative aux mœurs du Sarcoramphe papa, destiné à la Ménagerie de Londres, et mort pendant la traversée. Ces Oiseaux, dit-il, se rassemblent au nombre de plus de trois cents, et obéissent en quelque sorte à l'un d'entre eux, qui diffère des autres par son plumage, et auquel les habitants de Maracaïbo donnent le nom de *Roi des Vautours*. Ces Vautours s'élèvent dans l'air à une hauteur si considérable, qu'on les perd de vue, et malgré une si grande élévation ils découvrent aisément leur proie sur la terre. Ils habitent dans les savanes dont la température est chaude et sèche, et leurs excursions ne s'étendent point au delà de cinq à six lieues de l'endroit où ils font leur résidence habituelle ; ils déposent leurs œufs et les couvent dans les petites cavités des montagnes. On les voit quelquefois se rassembler en grand nombre dans des endroits peu éloignés des villes, des villages ou des routes fréquentées ; mais le roi ne daigne jamais, dans ces lieux, se rendre au milieu de ses sujets.

(*Extrait de la Revue Britannique*, 4e série, 2e année, n° 20, août 1837, page 369.)

(293) *Vultur papa*, L. Gm., sp. 3 ; Latham, sp. *Gypagus papa*, Vieill. ; *Vultur elegans*, Gerini ; *Urubu*, ou *Roi des Vautours*, Buff., enl. 428 ; *Rex Vulturum*, Brisson ; *King of the vultures*, Edw., pl. 2 ; *Cozcaquauhtli*, Hernandez.

partent de grosses rides qui se joignent derrière la tête à des bandelettes charnues, nombreuses, saillantes, et de l'orangé le plus vif; d'autres plis nombreux se rendent sous la gorge, où ils forment une sorte de collier élastique : dans les sillons de ces plis paraissent quelques petits poils courts; et toutes ces parties nues, diversement colorées, ont un éclat fort vif; c'est ainsi que les fronçures du collier sont, suivant les endroits, peintes en rouge de feu, en jaune doré ou en gris tendre; les joues sont rouges et plaquées de noir violâtre; le cou est sur les parties latérales d'un rouge de cinabre et d'un jaune d'or en avant; les tarses sont assez forts, bleuâtres et réticulés. Il paraît que les vieux individus ont le plumage blanc.

Les différences que le *Papa* présente à l'âge de trois ans ne consistent que dans quelques couvertures supérieures des ailes qui sont noires au milieu des blanches. A deux ans, il a la tête entière et la partie nue du côté d'un noir tirant sur le violet, avec un peu de jaune sur le cou; toutes les parties supérieures noirâtres; les inférieures pareilles, avec des taches longues et blanches; la crête noire, ne tombant d'aucun côté, et n'ayant son extrémité partagée qu'en trois protubérances fort petites. Dans la première année, il est partout d'un bleuâtre foncé, à l'exception du ventre et des côtés du croupion, qui sont blancs : en soulevant les plumes sous le corps, on en voit aussi de blanches; le tarse est verdâtre; la mandibule supérieure du bec d'un noir rougeâtre; l'inférieure d'un orangé mêlé de noirâtre avec des taches longues et noires; la partie nue de la tête et du cou noire, et l'iris noirâtre, de même que la crête, laquelle ne consiste à cet âge qu'en une excroissance charnue et solide.

Le Sarcoramphe papa habite une grande partie de l'Amérique méridionale, entre les deux tropiques, dont il dépasse un peu les limites, soit au nord, soit au sud. On le trouve communément à la Guyane, au Brésil, au Paraguay, et aussi au Mexique et au Pérou. Il se nourrit de Reptiles, d'immondices et de charognes. Il est assez rare dans les environs des établissements, et se tient dans l'intérieur des terres, où il mange en été des Poissons morts que les lacs desséchés par les rayons du soleil laissent à découvert. Sa chair exhale une odeur tellement fétide, que les sauvages n'ont jamais été tentés d'en manger. Il paraît que son vol est assez puissant pour qu'Hernandez ait dit que le Papa résistait aisément au plus grand vent; mais quant à la prétendue autorité qu'il exerce, dit-on, sur les autres Vautours du genre Catharte, si elle existe, elle n'est que le résultat du pouvoir de la force et nullement un sentiment de supériorité.

Il paraît que ce n'est pas seulement comme variété du Sarcoramphe papa, mais bien comme une espèce distincte qu'il faut distinguer l'Oiseau décrit par Bartram sous le nom de *white tailed Vultur*, ou de Vautour à queue blanche, espèce que M. Vieillot a décrite sous ce dernier nom dans son *Histoire des Oiseaux de l'Amérique septentrionale*. Bartram nommait encore ce rapace *Vultur sacra* et Vautour peint. (*Voyage dans le sud de l'Amérique septentrionale*. t. I, p. 265.)

Les principaux documents que nous possédons sur cette espèce, étant rapportés par M. Vieillot à l'article *Zopilote* du nouveau *Dictionnaire d'histoire naturelle*, seront textuellement extraits de cet ouvrage.

« Latham ne me paraît pas, dit M. Vieillot, très-fondé à rapprocher du *Papa* le Vautour dont parle William Bartram. En effet, il en diffère essentiellement par sa queue, qui est blanche, couleur qui n'existe pas sur celle du Roi des Vautours, à quelque âge qu'il ait. Ce Vautour a le bec long et droit presque jusqu'à l'extrémité, où il se courbe brusquement et devient fort pointu. La tête et le cou sont nus presque jusqu'à l'estomac, où les plumes commencent à couvrir la peau; elles s'allongent peu à peu, formant une bouffette dans laquelle l'Oiseau, en contractant son cou, le cache jusqu'à la tête; la peau nue du cou est tachée, ridée, et d'un jaune vif mêlé d'un rouge de corail. La partie postérieure est presque couverte de poils épais et courts, et la peau de cette partie est d'un pourpre foncé qui s'éclaircit et devient rouge en approchant du jaune des côtés et du devant; la couronne est rouge; quelques appendices d'un rouge orangé sont sur la base de la mandibule supérieure; son plumage est ordinairement blanc, à l'exception du fouet de l'aile et de deux ou trois rangs de petites plumes qui le recouvrent, qui sont d'un beau brun foncé. La queue est grande, blanche, et mouchetée de brun ou de noir; les jambes et les pieds sont d'un blanc grisâtre; l'œil est entouré d'un iris couleur d'or, la prunelle est noire.

« Les Muscogulgues font leur étendard royal avec les plumes de cet Oiseau, auquel ils donnent un nom qui signifie *queue d'Aigle;* ils portent cet étendard quand ils vont à la guerre, mais alors ils peignent une bande rouge entre les taches brunes. Dans les négociations et autres occasions pacifiques ils le portent neuf, propre et blanc. On ne voit guère de ces Oiseaux dans les Florides que lorsque les herbes des plaines ont été brûlées, ce qui arrive fort souvent, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, soit par le tonnerre, soit par le fait des Indiens, qui y mettent le feu pour faire lever le gibier. On voit alors ces Vautours arriver de fort loin, se rassembler de tous côtés, s'approcher par degrés des plaines en feu, et descendre sur la terre encore couverte de cendres chaudes. Ils ramassent les Serpents grillés, les Grenouilles, les Lézards, et en remplissent leur jabot. Il est aisé alors de les tuer, car ils sont si occupés de leur repas, qu'ils bravent tout danger et ne s'épouvantent de rien. »

Peut-être cet Oiseau n'est-il qu'une va-

blit dans les cantons parsemés de collines boisées, dans les sites un peu montueux, près et même dans les villages. Durant le jour il se tient à l'ombre des bois, juché sur une branche ou dans les trous de quelque édifice. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, lorsqu'il choisit un arbre pour lieu de repos, on ne l'y voit pas perché dans le sens transversal d'une branche, mais presque toujours dans un sens longitudinal. Il y reste ainsi toute la journée, dans une immobilité parfaite et ses aigrettes dressées en l'air. Si on le force à prendre sa volée, ce à quoi il ne se décide qu'alors qu'on est très-près de lui, il se jette dans un arbre voisin et dans le plus épais du feuillage. Ce n'est que lorsque le soleil a disparu de l'horizon qu'il abandonne sa retraite afin de pourvoir à sa subsistance. Sa voix, qu'il fait entendre alors, surtout si le temps est beau, a quelque chose de monotone et de mesuré. Il est des quarts d'heure entiers à répéter la syllabe *khou*. Quelquefois cependant il a un cri vif et pressé qui peut s'exprimer par le mot *chivini* prononcé plusieurs fois de suite.

Le Scops ne fait qu'une ponte par an. La femelle dépose ses œufs, au nombre de trois ou cinq, dans des creux d'arbre, dans des trous de muraille, sans se donner la peine de faire un lit de mousse, de feuilles ou d'herbes sèches. Les jeunes sont dispos pour le vol au commencement de juillet; ils suivent pendant la nuit le père et la mère pour en recevoir la becquée, jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes trouver leur nourriture, qui consiste en Sauterelles, Grillons, Scarabées et autres gros Insectes. Bientôt les liens de la famille se rompent; le père, la mère, les petits, chacun se sépare, chacun vit isolément, mais dans les environs du lieu où la reproduction s'est opérée et où ils nichent jusqu'à l'époque de leur migration.

Il est probable que le Scops n'abandonne nos climats que pour passer en Afrique. Ce qui semble confirmer cette assertion, c'est qu'à l'époque de son départ il est bien plus abondant sur les côtes de la Méditerranée et qu'il se montre également en nombre dans quelques-unes des îles dont cette mer est semée.

Les Scops et tous les Oiseaux de proie nocturnes, contre l'opinion d'un grand nombre de personnes, voient très-bien, au besoin, durant le jour. Seulement ils paraissent ne pouvoir soutenir trop longtemps l'éclat d'une vive lumière, ils en sont bientôt incommodés au point de fermer les yeux s'ils ne trouvent point quelque coin obscur où ils puissent se cacher. Ce serait également une erreur de croire qu'ils peuvent distinguer les objets au milieu de la plus complète obscurité. Spallanzani a fait à ce sujet des expériences qui prouvent le fait d'une manière péremptoire. Ces expériences, qu'il serait trop long de citer, il les résume en ces termes : « Je dis donc que l'œil du Petit-Duc (Scops) est conformé de manière qu'il ne reçoit aucune impression des objets, non-seulement dans un milieu totalement obscur, mais encore pénétré d'une lumière qui n'est pas tout à fait appréciable à l'œil humain, que si cette lumière éprouve une légère augmentation, quoique insuffisante pour nous faire distinguer les objets, elle suffira au Petit-Duc, qui verra parfaitement à se conduire. Ainsi l'épithète de *crépusculaire*, que l'on voudrait donner à cet Oiseau, n'est point exacte, puisqu'au milieu de la nuit, à la seule clarté des étoiles, il peut diriger son vol et exercer dans les champs et sur les arbres ses petites rapines. »

Le Scops est un Oiseau excessivement doux, qui se familiarise très-aisément. L'auteur que nous venons de citer en a possédé plusieurs qui venaient se poser sur ses mains pour prendre la viande qu'il leur présentait.

Cet Oiseau habite dans presque toute l'Europe, cependant il est dans certaines contrées beaucoup plus abondant que dans d'autres : ainsi, très-rare en Hollande, dans le nord de la France et de la Suisse, il est au contraire beaucoup plus commun dans les parties méridionales de ces pays. On le rencontre assez fréquemment aussi dans le nord de l'Italie. Il vit également en Afrique.

SECRETAIRE ou Messager (*Falco serpentarius*, Lin.). — Espèce d'Oiseau de la famille des Rapaces diurnes, espèce unique d'un genre unique.

C'est un Oiseau d'Afrique, qui a les torses au moins deux fois plus longs que les autres Rapaces, ce qui l'avait fait ranger parmi les *Echassiers;* mais ses jambes entièrement emplumées, son bec crochu et fendu, ses sourcils saillants, et enfin la structure intérieure de ses organes, le placent incontestablement parmi les Oiseaux de proie. Le tarse est écussonné, les doigts courts à proportion, le tour de l'œil dénué de plumes, sa nuque est ornée d'une longue huppe qui lui a valu son nom de *Secrétaire*, et les deux pennes mitoyennes de sa queue dépassent de beaucoup les autres. Il a environ trois pieds et demi de hauteur; son tarse et ses doigts sont garnis d'écailles larges, d'un brun jaunâtre; sa nuque est ornée d'une longue huppe ou touffe, composée de dix plumes inégales, qu'il peut hérisser à volonté; la queue est étagée, à pennes noires, terminées de blanc; les deux médianes sont d'un gris bleu et deux fois plus longues que les pennes voisines; les plumes de la gorge sont blanches, celles de la poitrine sont d'un gris bleuâtre; les rémiges principales sont noires; les plumes de la jambe sont aussi d'un beau noir, imperceptiblement rayé de brun; le tour de l'œil est dénué de plumes et de couleur jaune, ainsi que la base du bec; le reste du bec et les ongles sont noirâtres; l'œil est gris et les cils noirs. C'est le destructeur par excellence des Serpents à venin; aussi l'appelle-t-on au Cap le *Mangeur de Serpents*. La mission qu'il a reçue de la Nature est évidemment de maintenir l'équilibre entre les Reptiles dange-

ux et les animaux inoffensifs qui habitent es sables des régions africaines, équilibre écessaire au grand ouvrage du Créateur, et ans lequel la terre ne serait bientôt peuplée ue d'êtres malfaisants.

Cet ennemi des Serpents est un Oiseau oureur; ses doigts courts, ses ongles émous- és par la marche, ne pourraient saisir une roie; ses pieds ne lui servent que pour ourir et sauter; de là son nom de *Messager*. es ailes sont rarement employées au vol, ais la Nature les a munies de proémi- ences osseuses, espèces d'apophyses du étacarpe, qui, quoique émoussées et ar- ndies, constituent des armes offensives et fensives plus terribles que des serres. Il oursuit et atteint les Serpents à la course; c'est un spectacle plein d'intérêt que ce- i du combat qui s'engage entre ces deux nimaux. Le Serpent, attaqué, s'arrête, se dresse, et menace son ennemi en sifflant gonflant son cou; alors l'Oiseau développe e de ses ailes, la ramène devant lui mme une égide, et s'en couvre tout entier. Reptile s'élance, l'Oiseau agite rapide- ent son aile, frappe, bondit, recule, saute tous sens; et ses évolutions seraient co- ques, s'il ne s'agissait d'un drame dont le nouement doit être la mort de l'un des ux acteurs; puis il revient à la charge, ssentant sans cesse le bout de son aile à dent de son adversaire; celui-ci épuise venin à mordre les pennes insensibles Messager, et pendant ce temps l'autre détache avec sa seconde aile, comme c une massue, des coups vigoureux et ultipliés. Le Serpent, étourdi de ces rapi- s attaques, reçoit bientôt un coup décisif lui fracasse la colonne vertébrale, et oule dans la poussière; aussitôt l'Oiseau lève lestement avec son bec et le jette en ; celui-ci retombe tout brisé et privé de timent; alors le vainqueur lui perce râne, et le dévore. Le savant naturaliste glais Smith rapporte qu'il a vu un Messa- saisir avec les pieds et avec le bec un serpent qu'il avait d'abord étourdi et versé d'un coup d'aile, puis s'élever per- pendiculairement en l'air avec son prison- r, et le laisser tomber sur le sol pour l'achever, et le dépecer ensuite en toute sé- rité.

Le Mangeur de Serpents peut donc deve- nir le bienfaiteur des contrées qu'il habite, elles purgeant des Reptiles venimeux dont elles sont infestées. Aussi l'a-t-on introduit dans les Antilles françaises pour délivrer le pays de la *Vipère fer de lance*, ou *Trigonocéphale jaune*, qui abonde surtout à la Martinique, et dont la morsure est promptement mortelle; ce terrible Serpent, dont la longueur est de six à sept pieds, habite les champs de cannes à sucre, pénètre fréquemment dans les maisons, et se lance comme un trait sur les petits Mammifères, sur les Oiseaux, et même sur l'homme.

Les Serpents ne servent pas exclusivement de pâture à l'Oiseau qui nous occupe; il dévore aussi les autres Reptiles et même les gros Insectes. Voici le menu du dîner d'un Secrétaire, qui va vous faire connaître ses appétits et ses facultés digestives. Levaillant trouva dans l'estomac d'un individu de cette espèce vingt et une Tortues entières, dont plusieurs avaient deux pouces de diamètres, onze Lézards longs de huit pouces, et trois Serpents longs de deux pieds et demi : ces animaux avaient tous le crâne percé. L'estomac contenait en outre une multitude de Sauterelles et de gros Coléoptères, plus une pelote formée par des vertèbres, des étuis d'Insectes, des écailles de Tortues, résidu des repas précédents, destiné à être vomi par l'Oiseau.

Le Messager construit son nid, qui est plat et en forme d'aire, tantôt sur les grands arbres, tantôt au milieu des buissons dont il écarte les branches; ces branches, servant de fondement à l'aire, poussent des jets qui montent plus haut que le nid, et le couronnent d'un rempart, au moyen duquel il devient à la fois invisible et inaccessible. Les petits se développent lentement, et ne peuvent courir qu'à l'âge de cinq à six mois; leur démarche alors est disgracieuse, mais l'animal adulte a le port plein d'aisance et de dignité, et lorsqu'il ne poursuit pas sa proie, chemine avec une lenteur tranquille. Devant le chasseur, il fuit en courant avec vitesse, et ne s'envole que quand on le poursuit à cheval et au grand galop; mais alors même il s'élève peu et redescend bientôt. Il est méfiant, rusé et fort difficile à tirer, parce que la disposition peu accidentée des pays qu'il habite lui permet de voir autour de lui à une distance considérable. Le chasseur doit arriver avant le jour dans son canton, se cacher dans un buisson très-épais, dépolir son fusil et attendre. Ce singulier Rapace est cependant apprivoisable; les colons du Cap l'élèvent pour détruire les Rats et les Reptiles qui s'introduisent dans les poulaillers et les basses-cours; il fait bon ménage avec les Oiseaux domestiques, mais il ne faut pas le laisser jeûner, car, pour peu que la faim le presse, il immole ses commensaux; du reste, son humeur est pacifique, et quand quelque tumulte s'élève dans la basse-cour, il vient mettre le holà parmi les tapageurs.

SEMNOPITHÈQUES', F. Cuv., genre de Singes ayant des abajoues, des callosités et une queue mince et excessivement longue. L'espèce la plus remarquable est l'Entelle ou l'Houlman (*Semnopithecus entellus*, Fr. Cuv.).—Ce Singe habite le Bengale. Pendant sa première jeunesse, il a le museau très-peu saillant, le front assez large, le crâne élevé et arrondi. Alors cet animal jouit de facultés intellectuelles très-étendues ; il a une étonnante pénétration pour juger de ce qui peut lui être agréable ou nuisible ; il s'apprivoise aisément, est assez doux, s'attache jusqu'à un certain point à son maître, et n'emploie que la ruse ou l'adresse pour se procurer ce qu'il désire. A mesure qu'il devient vieux, c'est toute autre chose ; son front s'oblitère, son museau acquiert une

proéminence considérable, et son crâne diminue beaucoup de capacité. Ses qualités morales se dégradent dans la même proportion ; l'apathie remplace la pénétration ; il cherche la solitude ; il emploie la force à la place de la ruse, et une méchanceté féroce, une colère poussée jusqu'à la fureur, sont excitées par la plus légère contrariété. Plus tard il faut le charger de chaînes, ou le renfermer dans une cage de fer, dont sa plus grande occupation est de secouer les barreaux avec rage.

Ce portrait vrai n'est pas séduisant, et cependant les Indous ont déifié cet animal, auquel ils assignent une assez bonne place parmi leurs trente millions de divinités. Nous citerons ici ce qu'en a écrit M. Duvaucel.

« Quelque zèle que j'aie mis dans mes recherches et mes poursuites, elles sont toujours restées infructueuses, à cause des soins empressés qu'ont mis les Bengalais à m'empêcher de tuer une bête aussi respectable. Les Indous chassaient le Singe aussitôt qu'ils voyaient mon fusil ; et pendant plus d'un mois qu'ont séjourné à Chandernagor sept ou huit Houlmans qui venaient jusque dans les maisons saisir les offrandes des fils de Brahma, mon jardin s'est trouvé entouré d'une garde de pieux brahmes, qui jouaient du tam-tam pour écarter le dieu quand il venait manger mes fruits. Ce que je sais de mieux sur cette espèce, c'est son histoire mythologique, mais il serait trop long de la rapporter ici. Je dirai seulement que l'Houlman est un héros célèbre par sa force, son esprit et son agilité, dans le recueil volumineux des mystères du peuple indou. On lui doit ici un des fruits les plus estimés, la mangue, qu'il vola dans les jardins d'un fameux géant établi à Ceylan. C'est en punition de ce vol qu'il fut condamné au feu, et c'est en éteignant ce feu qu'il se brûla le visage et les mains, restés noirs depuis ce temps-là.

« Je suis entré à Goutipara (lieu saint habité par des brahmes), et j'ai vu les arbres couverts de Houlmans à longue queue, qui se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indous, en voyant mon fusil, ont deviné, aussi bien que les Singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre le danger que je courais en tirant sur des animaux qui n'étaient rien moins que des princes métamorphosés. J'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une de ces princesses, si séduisante, que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près. Je lui lâchai un coup de fusil, et je fus témoin alors d'un trait vraiment touchant : la pauvre bête, qui portait un jeune Singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle se sentit mortellement blessée, et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche, et tomba morte à mes pieds. Un trait si touchant d'amour maternel m'a fait plus d'impression que tous les discours des brahmes, et le plaisir d'avoir un bel animal n'a pu l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qu'il y a de plus respectable. »

SENS CHEZ LES OISEAUX. *Voy.* OISEAU.

SENTIMENT MUSICAL CHEZ LES ANIMAUX. On peut ajouter aux rapports nombreux qui existent entre l'organisation des animaux et celle de l'homme la sympathie presque générale que les premiers éprouvent pour la musique, sympathie qui se manifeste aussi visiblement chez un Insecte que chez le colossal Eléphant.

Pline, Suétone, Plutarque, Aristote et d'autres écrivains de l'antiquité citent divers exemples de cet amour chez les animaux.

Dans l'Inde et à Rome, on les faisait manœuvrer au son des instruments. L'Eléphant exécute mille choses au bruit de la musique, et le Chameau marche en cadence.

Dans le mois de mai de l'année 1799, on fit une expérience au Jardin des Plantes de Paris pour s'assurer de l'effet que pouvait produire la musique sur l'Éléphant. L'établissement possédait alors un couple de ces animaux, Hanz et Parkie, qui n'étaient âgés que de 16 à 17 ans, et qui n'avaient point encore ressenti les effets de l'amour. Voici comment un journaliste donne l'analyse de cette expérience :

« Au premier morceau, Hanz et Parkie éprouvèrent de l'inquiétude et de l'étonnement ; puis ils entrèrent dans une agitation extrême. La femelle surtout, Parkie, entendant exécuter : *O ma tendre musette !* par le basson seul, manifesta des sensations qu'elle n'avait jamais eues, et sa passion naissante s'accrut violemment quand l'orchestre joua en *ré* l'air de *ça ira, ça ira*, etc. Bientôt deux voix chantant l'adagio de Dalayrac *Mânes plaintives*, se firent entendre ; elle resta dans une immobilité complète.

« Pendant ce temps, Hanz montra de la sollicitude, nullement de l'amour ; il fut froid aux caresses de Parkie ; mais l'air de la *musette*, de l'ouverture de *Nina*, signala bientôt sa défaite ; alors des signes non équivoques décelèrent son émotion amoureuse. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les sensations de ces deux Eléphants furent toujours en harmonie avec le genre des morceaux exécutés. »

Personne n'ignore combien le son de la trompette et le bruit des fanfares agissent sur le cheval de guerre, et avec quelle ardeur il se précipite au feu lorsqu'il est impressionné par les accords qui ont irrité son appareil nerveux.

C'est au moyen d'une flûte que le Jogleur ou Psyle indien, arrive à donner une sorte d'éducation aux Serpents, et à les dompter avec une facilité qui cause toujours la surprise du spectateur. M. de Chateaubriand dit avoir vu un Serpent furieux, qui avait pénétré jusque dans son campement, se calmer spontanément au son de la flûte.

Les bergers qui jouent du flageolet assurent que leurs troupeaux paissent mieux et se montrent plus gais lorsqu'ils entendent cette musique. On attire également les Cris

; les Biches au son de la flûte, qui est par-essus tous les autres l'instrument en faveur près des animaux.

Le comte de Guerdulain avait, dans l'hô-l qu'il habitait à Pampelune, un Lapin privoisé, qui était grand amateur de mu-que. Des concerts avaient lieu à jours es chez le comte, et le Lapin ne manquait mais ce jour-là de descendre au salon de nne heure et de se placer sous un piano, il restait gravement assis sur ses pattes derrière jusqu'à la fin de la séance.

Les Hippopotames, les Dauphins et pres-e tous les Poissons se montrent sensi-es à la musique. Dans un voyage que M. layson fit dans le royaume de Siam, il t des Hippopotames qui suivaient les bords lac Muggaby, et s'ébattaient au bruit des mbours de la troupe qui marchait le long ce lac.

Si l'on se place, jouant d'un instrument, bord d'un bassin renfermant des Poissons, les voit bientôt accourir et demeurer là esque immobiles. Si l'on cesse un instant jouer et que l'on se transporte sur un tre point du bassin, pour y recommencer faire entendre des sons, la troupe des au-teurs neptuniens s'empressera de venir se er derechef à cette nouvelle station. En-, si l'on ne veut pas cesser de jouer et re à plusieurs reprises, si cela convient, tour du bassin, les Poissons exécuteront e manœuvre semblable, mais avec une ateur qui prouve la crainte qu'ils éprouvent te des mouvements trop brusques ne nui-nt au charme qu'ils subissent.

Un prisonnier détenu dans un château t jouait souvent de la flûte près de la nêtre de sa cellule. Il s'aperçut bientôt re les sons de l'instrument attiraient cha-e fois un Lézard, qui ne se retirait aussi e lorsqu'il avait cessé de jouer. Il remar-a en outre que certains airs causaient e impression plus vive sur l'animal, laquelle pression se manifestait par le mouvement la tête et la position du corps dont la partie périeure se redressait tant soit peu.

Le père Labat raconte qu'un nègre de la artinique s'approcha un jour en sifflant n gros Lézard, et le fascina avec une telle uissance, qu'il put lui passer un nœud au u et le conduire en lesse.

On doit placer le Chien au premier rang s animaux sur lesquels la musique pro-it le plus d'effet. Selon que cet effet agit s ses organes, soit par la nature particulière sa sensibilité, soit par la combinaison s sons, on le voit frémir, se démener avec us ou moins d'entraînement, pousser des is ou des lamentations qui expriment la ie ou la tristesse ; ou bien il demeure dans e sorte d'extase qui se termine quelque-is par des larmes.

Au nombre des exemples qu'on a rappor-s de l'amour de cet animal pour la musi-le, il faut surtout noter ce Chien qui, sous Empire, se rendait chaque jour à la revue i se passait aux Tuileries, et dont tout ris s'occupa alors. On ne lui connaissait point de maître et les musiciens le nommaient *Parade*. Il se plaçait au milieu d'eux tant que durait la revue, il marchait avec eux, et disparaissait après le défilé. Il était chaque fois invité par l'un des musiciens, qui lui disait simplement : — « Parade, tu viendras dîner aujourd'hui avec moi. » Jamais il ne manquait à l'invitation, et jamais non plus il ne se trompait d'adresse. Après le dîner, Parade allait à l'orchestre de l'Opéra, ou à celui des Italiens ; car sa réputation le faisait admettre dans ces théâtres ; il se plaçait dans un coin, et disparaissait encore à la fin du spectacle.

Don Calmet cite un Lion qui vivait dans la tour de Londres et dont la passion pour la musique était telle, qu'il oubliait le boire et le manger lorsqu'il entendait jouer du violon.

Le *Mercure de France* de l'année 1763 rapporte que toutes les fois qu'on faisait de la musique au château d'Ouarville, dans le pays chartrain, on voyait accourir un jeune Ane qui demeurait en extase tant que durait le concert, et que dans une occasion même, son enthousiasme avait été si grand, qu'il s'était précipité sur la porte d'entrée et avait pénétré dans le salon où les musiciens étaient rassemblés.

Les Bœufs du Poitou sont accoutumés à labourer en écoutant les chansons de leurs conducteurs, et leur plus ou moins d'activité tient beaucoup à la nature des airs qu'on leur fait entendre. Ils s'arrêtent aussi et reprennent leur marche, suivant quelques inflexions de la voix du chanteur.

M. Tiébaut de Bernaud mentionne le fait suivant : — « M. Fayolle, disciple de l'immortelle école Polytechnique, m'a dit avoir vu à Londres, en 1824, un Perroquet parlant bien l'anglais. Il avait appris à chanter à force d'entendre sa maîtresse qui s'accompagnait au piano. Tant qu'elle jouait, il écoutait attentivement et ne chantait que lorsqu'elle avait fini. Un seul morceau le faisait sortir de son silence accoutumé : c'est le trio en canon *il riso* de Vencenzio-Martini. Le perroquet ne pouvait se contenir ; il chantait la partie de dessus avec beaucoup de précision et de justesse ; il dominait même la voix des trois exécutants, quand il chantait : *ah ! che ridere mi fa.* »

L'Araignée est dilettante. Dès qu'elle entend le son d'un instrument, d'un piano surtout, elle s'approche autant que possible de la personne qui joue, et tous ses mouvements indiquent le plaisir qu'elle éprouve. On dit aussi que les notes basses rondes et pleines de la flûte lui causent du transport et l'attirent près de l'exécutant, tandis que les sons aigus la font fuir.

Un éleveur de Vers à soie avait l'habitude, lorsque le temps était à l'orage, circonstance qui fait souvent périr un grand nombre de ces animaux, d'entrer dans l'endroit où ils étaient soignés et de jouer d'un instrument tant que durait la tourmente. Ce moyen lui réussissait constamment.

SERICULE, genre d'Oiseaux voisins des Pa-

radisiers. L'espece la plus remarquable est le SÉRICULE PRINCE-RÉGENT. (*S. regens*). — Le Prince-régent a son plumage nuancé de deux seules couleurs, et par la douceur des plumes veloutées comme par le brillant du jaune ou du noir qui les teignent, cette livrée, si simple en apparence, est une des plus riches et des plus belles qu'on puisse voir. Il vit à la Nouvelle-Hollande dans la partie orientale que les Anglais nomment la Nouvelle-Galles du Sud, où, sans être précisément rare, on ne peut se le procurer que très-difficilement. Il paraît se tenir principalement sous les latitudes tropicales à partir de l'établissement de New-Castle. Il est très-recherché et très-estimé par les Anglais, qui l'ont consacré à William IV, alors prince-régent de la Grande-Bretagne, bien que Lewin, qui le premier l'a fait connaître en le figurant dans son Fascicule, lui ait appliqué la dénomination de *Sucrier de Kings*. Cependant le capitaine King, fils de l'ancien gouverneur de la colonie de Sydney, a réclamé en faveur de son père la consécration de ce nom de King qui signifie aussi du roi. Nous sommes les premiers Français qui ayons apporté dans notre patrie et donné au Muséum des dépouilles de Séricules Princes-Régents, que les amateurs se sont procurées par la voie d'Angleterre.

SERIN (*Fringilla*, Lin.).—Oiseau du genre Gros-Bec ou Fringille.

Si le Rossignol est le chantre des bois, le Serin est le musicien de la chambre : le premier tient tout de la Nature; le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le Serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation (299), plus de mémoire; et comme la différence du caractère (surtout dans les animaux) tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le Serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus sociable, plus doux, plus familier; il est capable de connaissance et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines comme les autres Oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le Rossignol, qui ne vit que de chair ou d'Insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, plus facile, est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner. Le Rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le Serin peut parler et siffler; le Rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier toujours nouveau est un chef-d'œuvre de la Nature, auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter; celui du Serin est un modèle de grâce d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de par que l'autre aux agréments de la société : le Serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres; il contribue même à notre bonheur, car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet Oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections : car nous connaissons en Italie une espèce de Serin plus petite que celle des Canaries, et en Provence une autre espèce presque aussi grande, toutes deux plus agrestes, et qu'on peut regarder comme les tiges sauvages d'une race civilisée. Ces trois Oiseaux peuvent se mêler ensemble dans l'état de captivité; mais dans l'état de nature ils paraissent se propager sans mélange, chacun dans leur climat : ils forment donc trois variétés constantes qu'il serait bon de désigner chacune par un nom différent, afin de ne les pas confondre. Le plus grand s'appelait *Cinit* ou *Cini* du le temps de Belon (il y a plus de trois cent ans); en Provence, on le nomme encore aujourd'hui *Cini* ou *Cigni*, et l'on appelle *Venturon* celui d'Italie. Le *Canari*, le *Venturon* et le *Cini* sont les noms propres que nous adopterons pour désigner ces trois variétés, et le *Serin* sera le nom de l'espèce générique.

Le Venturon ou Serin d'Italie se trouve non-seulement dans toute l'Italie, mais en Grèce, en Turquie, en Autriche, en Provence, en Languedoc, en Catalogne, et probablement dans tous les climats de cette température; néanmoins il y a des années où il est fort rare dans nos provinces méridionales, et particulièrement à Marseille. Son chant est agréable et varié : la femelle est inférieure au mâle, et par le chant et par le plumage. La forme, la couleur, la voix et la nourriture du Venturon et du Canari sont à peu près les mêmes, à la différence seulement que le Venturon a le corps sensiblement plus petit, et que son chant n'est ni si beau ni si clair.

Le Cini ou Serin vert de Provence, plus grand que le Venturon, a aussi la voix bien plus grande; il est remarquable par ses belles couleurs, par la force de son chant, et par la variété des sons qu'il fait entendre. La femelle, un peu plus grosse que le mâle, est moins chargée de plumes jaunes, ne chante pas comme lui, et ne répond, pour

(299) Un Serin placé encore jeune fort près de mon bureau y avait pris un singulier ramage; il contrefaisait le bruit que l'on fait en comptant des écus. (*Note communiquée par M. Hébert, receveur général à Dijon.*)

si dire, que par monosyllabes. Il se nour- des plus petites graines qu'il trouve à la npagne ; il vit longtemps en cage, et sem- se plaire à côté du Chardonneret ; il pa- t l'écouter et en emprunter des accents 'il emploie agréablement pour varier son nage. Il se trouve non-seulement en Pro- ace, mais encore en Dauphiné, dans le onnais, en Bugey, à Genève, en Suisse, Allemagne, en Italie, en Espagne. C'est même Oiseau qu'on connaît en Bourgogne is le nom de *Serin*. Il fait son nid sur les ers plantés le long des rivières, et ce nid composé de crin et de poil à l'intérieur, de mousse au dehors. Cet Oiseau, qui est ez commun aux environs de Marseille et ns nos provinces méridionales, jusqu'en urgogne, est rare dans nos provinces sep- trionales. M. Lottinger dit qu'il n'est que passage en Lorraine.

La couleur dominante du Venturon, comme Cini, est d'un vert jaune sur le dessus corps, et d'un jaune vert sur le ventre ; is le Cini, plus grand que le Venturon, diffère encore par une couleur brune qui trouve par taches longitudinales sur les és du corps, et par ondes au-dessus ; au u que, dans notre climat, la couleur ordi- ire du Canari est uniforme d'un jaune ron sur tout le corps et même sur le ven- . Ce n'est cependant qu'à leur extrémité e les plumes sont teintes de cette belle ieur ; elles sont blanches dans tout le ie de leur étendue. La femelle est d'un ne plus pâle que le mâle. Mais cette cou- r citron tirant plus ou moins sur le blanc, e le Canari prend dans notre climat, n'est la couleur qu'il porte dans son pays na- et elle varie suivant les différentes tem- atures. « J'ai remarqué, dit un de nos iles naturalistes (300), que le Serin des aries, qui devient tout blanc en France, à Ténériffe d'un gris presque aussi foncé la Linotte ; ce changement de couleur vient vraisemblablement de la froideur notre climat. » La couleur peut varier si par la diversité des aliments, par la ivité, et surtout par les assortiments des érentes races. Dès le commencement du XVIII^e^ siècle, les oiseleurs comptaient déjà dans la seule espèce des Canaris vingt-neuf variétés, toutes assez reconnaissables pour être bien indiquées (301). La tige primitive de ces vingt-neuf variétés, c'est-à-dire celle du pays natal ou du climat des Canaries, est le Serin gris commun. Tous ceux qui sont d'autres couleurs uniformes les tiennent de la différence des climats ; ceux qui ont les yeux rouges tendent plus ou moins à la couleur absolument blanche, et les panachés sont des variétés plutôt factices que naturelles.

Indépendamment de ces différences qui paraissent être les premières variétés de l'espèce pure du Serin des Canaries, transporté dans différents climats ; indépendamment de quelques races nouvelles qui ont paru depuis, il y a d'autres variétés encore plus apparentes, qui proviennent du mélange du Canari avec le Venturon et avec le Cini ; car non-seulement ces trois Oiseaux peuvent s'unir et produire ensemble, mais les petits qui en résultent, et qu'on met au rang des Mulets stériles, sont des Métis féconds, dont les races se propagent. Il en est de même du mélange des Canaris avec les Tarins, les Chardonnerets, les Linottes, les Bruants, les Pinsons : on prétend même qu'ils peuvent produire avec le Moineau. Ces espèces d'Oiseaux, quoique très-différentes, et en apparence assez éloignées de celle des Canaris, ne laissent pas de s'unir et de produire ensemble, lorsqu'on prend les précautions et les soins nécessaires pour les apparier. La première attention est de séparer les Canaris de tous ceux de leur espèce, et la seconde d'employer à ces essais la femelle plutôt que le mâle. On s'est assuré que la Serine de Canarie produit avec tous les Oiseaux que nous venons de nommer ; mais il n'est pas également certain que le mâle Canari puisse produire avec les femelles de tous ces mêmes Oiseaux. Le Tarin et le Chardonneret sont les seuls sur lesquels il me paraît que la production de la femelle avec le mâle Canari soit bien constatée. Voici ce que Buffon écrit à ce sujet à un de ses amis, homme aussi expérimenté que véridique :

00) M. Adanson, *Voyage du Sénégal*, pag. 13.

01) Nous les allons toutes désigner, en commen- par les plus communes, et finissant par les rares.

Le Serin gris commun.

Le Serin gris, aux duvets et aux pattes blan- qu'on appelle *race de panachés*.

Le serin gris à queue blanche, *race de pana-*

Le Serin blond commun.

Le Serin blond aux yeux rouges.

Le Serin blond doré.

Le Serin blond aux duvets, *race de panachés.*

Le Serin blond à queue blanche, *race de pana-*

Le Serin jaune commun.

Le Serin jaune aux duvets, *race de panachés.*

Le Serin jaune à queue blanche, *race de pa- s.*

Le Serin agate commun.

Le Serin agate aux yeux rouges.

14. Le Serin agate à queue blanche, *race de panachés.*

15. Le Serin agate aux duvets, *race de panachés.*

16. Le Serin isabelle commun.

17. Le Serin isabelle aux yeux rouges.

18. Le Serin isabelle doré.

19. Le Serin isabelle aux duvets, *race de panachés.*

20. Le Serin blanc aux yeux rouges.

21. Le Serin panaché commun.

22. Le Serin panaché aux yeux rouges.

23. Le Serin panaché de blond.

24. Le Serin panaché de blond aux yeux rouges.

25. Le Serin panaché de noir.

26. Le Serin panaché de noir jonquille aux yeux rouges.

27. Le Serin panaché de noir jonquille et régulier.

28. Le Serin plein (c'est-à-dire, pleinement et entièrement jaune jonquille), qui est le plus rare.

29. Le Serin à huppe (ou plutôt à couronne) ; c'est un des plus beaux.

« Il y a trente ans que j'élève un grand nombre de ces petits Oiseaux, et je me suis particulièrement attaché à leur éducation : ainsi c'est d'après plusieurs expériences et observations que je puis assurer les faits suivants. Lorsqu'on veut apparier des Canaris avec des Chardonnerets, il faut prendre dans le nid de jeunes Chardonnerets de dix à douze jours, et les mettre dans des nids de Canaris du même âge, les nourrir ensemble et les laisser dans la même volière, en accoutumant le Chardonneret à la même nourriture du Canari. On met pour l'ordinaire des Chardonnerets mâles avec des Canaris femelles ; ils s'accouplent beaucoup plus facilement, et réussissent aussi beaucoup mieux que quand on donne aux Serins mâles des Chardonnerets femelles. Il faut cependant remarquer que la première progéniture est plus tardive, parce que le Chardonneret n'entre pas sitôt en *pariage* que le Canari. Au contraire, lorsqu'on unit la femelle Chardonneret avec le mâle Canari, le *pariage* se fait plus tôt. Pour qu'il réussisse, il ne faut jamais lâcher le Canari mâle dans des volières où il y a des Canaris femelles, parce qu'il préférerait alors ces dernières à celles du Chardonneret.

« A l'égard de l'union du Canari mâle avec la femelle Tarin, je puis assurer qu'elle réussit très-bien : j'ai depuis neuf ans dans ma volière une femelle Tarin, qui n'a pas manqué de faire trois pontes tous les ans, qui ont assez bien réussi les cinq premières années ; mais elle n'a fait que deux pontes par an dans les quatre dernières. J'ai d'autres Oiseaux de cette même espèce du Tarin qui ont produit avec des Canaris sans avoir été élevés ni placés séparément. On lâche pour cela simplement le Tarin mâle ou femelle dans une chambre avec un bon nombre de Canaris ; on les verra s'apparier dans cette chambre dans le même temps que les Canaris entre eux ; au lieu que les Chardonnerets ne s'apparient qu'en cage avec le Canari, et qu'il faut encore qu'il n'y ait aucun Oiseau de leur espèce. Le Tarin vit autant de temps que le Canari ; il s'accoutume et mange la même nourriture avec bien moins de répugnance que le Chardonneret.

« J'ai encore mis ensemble des Linottes avec des Canaris ; mais il faut que ce soit une Linotte mâle avec un Canari femelle ; autrement il arrive très-rarement qu'ils réussissent, la Linotte même ne faisant pas son nid, et pondant seulement quelques œufs dans le panier, lesquels, pour l'ordinaire sont clairs. J'en ai vu l'expérience, parce que j'ai fait couver ces œufs par des femelles Canaris, et à plusieurs fois, sans aucun produit.

« Les Pinsons et les Bruants sont très-difficiles à unir avec les Canaris : j'ai laissé trois ans une femelle Bruant avec un mâle Canari ; elle n'a pondu que des œufs clairs. Il en est de même de la femelle Pinson ; mais le Pinson et le Bruant mâle avec la femelle Canari ont produit quelques œufs féconds. »

Il résulte de ces faits qu'il n'y a dans tous ces Oiseaux que le Tarin dont le mâle et la femelle produisent également avec le mâle ou la femelle du Serin des Canaries : cette femelle produit aussi assez facilement avec le Chardonneret, un peu moins aisément avec le mâle de la Linotte ; enfin elle peut produire, quoique plus difficilement, avec les mâles Pinsons, Bruants et Moineaux, tandis que le Serin mâle ne peut féconder aucune de ces dernières femelles. La Nature est donc plus ambiguë et moins constante et le type de l'espèce moins ferme dans la femelle que dans le mâle : celui-ci en est le vrai modèle ; la trempe en est beaucoup plus forte que celle de la femelle, qui se prête à des modifications diverses, et même subit des altérations par le mélange des espèces étrangères.

On voit que la femelle Canari peut produire avec le Venturon, le Cini, le Tarin, le Chardonneret, la Linotte, le Pinson, le Bruant et le Moineau ; tandis que le mâle Canari ne produit aisément qu'avec la femelle du Tarin, difficilement avec celle du Chardonneret, et point avec les autres. On peut donc en conclure que la femelle appartient moins rigoureusement à son espèce que le mâle, et qu'en général c'est par les femelles que se tiennent de plus près les espèces voisines. Il est bien évident que la Serine approche beaucoup plus que le Serin de l'espèce du Bruant, de la Linotte, du Pinson et du Moineau, puisqu'elle s'unit et produit avec tous, tandis que son mâle ne veut s'unir ni produire avec aucune femelle de ces mêmes espèces. Je dis, ne veut, car ici la volonté peut faire beaucoup plus qu'on ne pense ; et peut-être n'est-ce que faute d'une volonté ferme que les femelles se laissent subjuguer, et souffrent des recherches étrangères et des unions disparates.

La première variété qui paraît constituer deux races distinctes dans l'espèce du Canari est composée des Canaris panachés et de ceux qui ne le sont pas. Les blancs ne sont jamais panachés, non plus que les jaunes citron ; seulement, lorsque ces derniers ont quatre ou cinq ans, l'extrémité des ailes et la queue deviennent blanches. Les gris ne sont pas d'une seule couleur grise ; il y a sur le même Oiseau des plumes plus ou moins grises ; et dans un nombre de ces Oiseaux gris il s'en trouve d'un gris plus clair, plus foncé, plus brun et plus noir. Les isabelles sont de couleur uniforme ; seulement il y en a dont la couleur agate est plus claire et plus foncée. Les isabelles sont plus semblables ; leur couleur ventre-de-biche est constante et toujours uniforme, soit sur le même Oiseau, soit dans plusieurs individus. Dans les panachés, les jaunes jonquille sont panachés de noirâtre ; ils ont ordinairement du noir sur la tête. Il y a des Canaris panachés dans toutes les couleurs simples que nous avons indiquées ; mais ce sont les jaunes jonquille qui sont le plus panachés de noir.

Lorsque l'on apparie des Canaris de même leur uniforme, les petits qui en proviennent

sont de la même couleur. Un mâle gris et une femelle grise ne produiront ordinairement que des Oiseaux gris : il en est de même des isabelles, des blonds, des blancs, des jaunes, des agates; tous produisent leurs semblables en couleur. Mais si l'on mêle ces différentes couleurs en donnant, par exemple, une femelle blonde à un mâle gris, ou une femelle grise à un mâle blond, et ainsi dans toutes les autres combinaisons, on aura des Oiseaux qui seront plus beaux que ceux des races de même couleur; et comme ce nombre de combinaisons de races que l'on peut croiser est presque inépuisable, on peut encore tous les jours amener à la lumière des nuances et des variétés qui n'ont pas encore paru. Les mélanges qu'on peut faire des Canaris panachés avec ceux de couleur uniforme augmentent encore de plusieurs milliers de combinaisons les résultats que l'on doit en attendre; et les variétés de l'espèce peuvent être multipliées pour ainsi dire à l'infini. Il arrive même assez souvent que, sans employer des Oiseaux panachés, on a de très-beaux petits Oiseaux bien panachés, qui ne doivent leur beauté qu'au mélange des couleurs différentes de leurs pères et mères, ou à leurs ascendants, dont quelques-uns, du côté paternel ou maternel, étaient panachés.

A l'égard du mélange des autres espèces avec celle du Canari, voici les observations que j'ai pu recueillir. De tous les Serins le Cini ou Serin vert est celui qui a la voix la plus forte, et qui paraît être le plus vigoureux, le plus ardent pour la propagation : il peut suffire à trois femelles Canaris; il leur porte à manger sur leurs nids, ainsi qu'à leurs petits. Le Tarin et le Chardonneret ne sont ni si vigoureux ni si vigilants, et une seule femelle Canari suffit à leurs besoins.

Les Oiseaux qui proviennent des mélanges du Cini, du Tarin et du Chardonneret, avec une Serine, sont ordinairement plus forts que les Canaris : ils chantent plus longtemps, et leur voix, très-sonore, est plus forte; mais ils apprennent plus difficilement : la plupart ne sifflent jamais qu'imparfaitement, et il est rare d'en trouver qui puissent répéter un seul air sans y manquer.

Lorsqu'on veut se procurer des Oiseaux par le mélange du Chardonneret avec la Serine de Canarie, il faut que le Chardonneret ait deux ans, et la Serine un an, parce qu'elle est plus précoce, et pour l'ordinaire ils réussissent mieux quand on a pris la précaution de les élever ensemble : néanmoins cela n'est pas absolument nécessaire, et l'auteur du *Traité des Serins* se trompe en assurant qu'il ne faut pas que la Serine se soit auparavant accouplée avec un mâle de son espèce, que cela l'empêcherait de recevoir les mâles d'une autre espèce. Voici un fait tout opposé. « Il m'est arrivé, dit le P. Bougot, de mettre ensemble douze Canaris, quatre mâles et huit femelles; du mouron de mauvaise qualité fit mourir trois de ces mâles, et toutes les femelles perdirent leur première ponte. Je m'avisai de substituer aux trois mâles morts trois Chardonnerets mâles pris dans un battant. Je les lâchai dans la volière au commencement de mai; sur la fin de juillet, j'eus deux nids de petits mulets qui réussirent on ne peut pas mieux, et, l'année suivante, j'ai eu trois pontes de chaque Chardonneret mâle avec les femelles canaris. Les femelles canaris ne produisent ordinairement avec le Chardonneret que depuis l'âge d'un an jusqu'à quatre, tandis que, avec leurs mâles naturels, elles produisent jusqu'à huit ou neuf ans d'âge; il n'y a que la femelle commune panachée qui produise au delà de l'âge de quatre ans avec le Chardonneret. Au reste, il ne faut jamais lâcher le Chardonneret dans une volière, parce qu'il détruit les nids et casse les œufs des autres Oiseaux. » On voit que les Serines, quoique accoutumées aux mâles de leur espèce, ne laissent pas de se prêter à la recherche des Chardonnerets, et ne s'en unissent pas moins avec eux; leur union est même aussi féconde qu'avec leurs mâles naturels, puisqu'elles font trois pontes dans un an avec le Chardonneret. Il n'en est pas de même de l'union du mâle linotte avec la Serine; il n'y a pour l'ordinaire qu'une seule ponte, et très-rarement deux, dans l'année.

Ces Oiseaux bâtards, qui proviennent du mélange des Canaris avec les Tarins, les Chardonnerets, etc., ne sont pas des mulets stériles, mais des métis féconds, qui peuvent s'unir et produire, non-seulement avec leurs races maternelle ou paternelle, mais même reproduire entre eux des individus féconds, dont les variétés peuvent aussi se mêler et se perpétuer. Mais il faut convenir que le produit de la génération dans ces métis n'est pas aussi certain ni aussi nombreux à beaucoup près que dans les espèces pures; ces métis ne font ordinairement qu'une ponte par an, et rarement deux : souvent les œufs sont clairs, et la production réelle dépend de plusieurs petites circonstances qu'il n'est pas possible de reconnaître et moins encore d'indiquer précisément. On prétend que parmi ces métis il se trouve toujours beaucoup plus de mâles que de femelles. « Une femelle de Canari et un Chardonneret, dit le P. Bougot, m'ont dans la même année produit en trois pontes dix-neuf œufs, qui tous ont réussi. Dans ces dix-neuf petits mulets il n'y avait que trois femelles sur seize mâles. » Il serait bon de constater ce fait par des observations réitérées. Dans les espèces pures de plusieurs Oiseaux, comme dans celle de la Perdrix, on a remarqué qu'il y a aussi plus de mâles que de femelles. La même observation a été faite sur l'espèce humaine; il naît environ dix-sept garçons sur seize filles dans nos climats. On ignore quelle est la proportion du nombre des mâles et de celui des femelles dans l'espèce de la Perdrix; on sait seulement que les mâles sont en plus grand nombre, parce qu'il y a toujours des *bourdons* vacants dans le temps du *pariage* : mais il n'est pas à présumer que, dans aucune espèce pure, le nombre des mâles excède celui des femelles autant que seize excède

trois, c'est-à-dire autant que dans l'espèce mêlée de la Serine et du Chardonneret ; j'ai ouï dire seulement qu'il se trouvait de même plus de femelles que de mâles dans le nombre des Mulets qui proviennent de l'Ane et de la Jument ; mais je n'ai pu me procurer sur cela des informations assez exactes pour qu'on doive y compter. Il s'agirait donc (et cela serait assez facile) de déterminer par des observations combien il naît de mâles et combien de femelles dans l'espèce pure du Canari, et voir ensuite si le nombre des mâles est encore beaucoup plus grand dans les métis qui proviennent des espèces mêlées du Chardonneret et de la Serine. La raison qui me porte à le croire, c'est qu'en général le mâle influe plus que la femelle sur la force et la qualité des races. Au reste, ces Oiseaux métis, qui sont plus forts et qui ont la voix plus perçante, l'haleine plus longue que les Canaris de l'espèce pure, vivent aussi plus longtemps; mais il y a une observation constante qui qui porte sur les uns et sur les autres c'est que plus ils travaillent à la propagation plus ils abrégent leur vie. Un Serin mâle élevé seul et sans communication avec une femelle vivra communément treize ou quatorze ans ; un métis provenant du Chardonneret traité de même vit dix-huit et même dix-neuf ans ; un métis provenant du Tarin et également privé de femelles vivra quinze ou seize ans, tandis que le Serin mâle auquel on donne une femelle ou plusieurs, ne vit guère que dix ou douze ans, le métis Tarin onze ou douze ans, et le métis Chardonneret quatorze ou quinze : encore faut-il avoir l'attention de les séparer tous de leurs femelles après les pontes, c'est-à-dire depuis le mois d'août jusqu'au mois de mars; sans cela leur passion les use et leur vie se raccourcit encore de deux ou trois années.

A ces remarques particulières, qui toutes sont intéressantes, je dois ajouter une observation générale plus importante, et qui peut encore donner quelques lumières sur la génération des animaux et sur le développement de leurs différentes parties. L'on a constamment observé en mêlant les Canaris, soit entre eux, soit avec des Oiseaux étrangers, que les métis provenus de ces mélanges ressemblent à leur père par la tête, la queue, les jambes, et à leur mère par le reste du corps. On peut faire la même observation sur les Mulets quadrupèdes, ceux qui viennent de l'Ane et de la Jument ont le corps aussi gros que leur mère, et tiennent du père les oreilles, la queue, la sécheresse des jambes.

La peau, le poil et les couleurs, qu'on doit aussi regarder comme faisant partie extérieure du corps, tiennent plus du côté paternel que du côté maternel. Plusieurs métis obtenus en donnant un Bouc à une Brebis avaient tous, au lieu de laine, le poil rude de leur père. Dans l'espèce humaine, on peut de même remarquer que communément le fils ressemble plus à son père qu'à sa mère par les jambes, les pieds, les mains, l'écriture, la quantité et la couleur des cheveux, la qualité de la peau, la grosseur de la tête ; et dans les mulâtres qui proviennent d'un blanc et d'une négresse, la teinte de noir est plus diminuée que dans ceux qui viennent d'un nègre et d'une blanche. Tout cela semble prouver que, dans l'établissement local des molécules organiques fournies par les deux sexes, celles du mâle surmontent et enveloppent celles de la femelle, lesquelles forment le premier point d'appui et pour ainsi dire le noyau de l'être, qui s'organise, et que, malgré la pénétration et le mélange intime de ces molécules, il en reste plus de masculines à la surface, et plus de féminines à l'intérieur ; ce qui paraît naturel, puisque ce sont les premières qui vont chercher les secondes : d'où il résulte que, dans le développement du corps, les membres doivent tenir plus du père que de la mère, et le corps doit tenir plus de la mère que du père.

Et, comme en général la beauté des espèces ne se perfectionne et ne peut même se maintenir qu'en croisant les races, et qu'en même temps la noblesse de la figure, la force et la vigueur du corps, dépendent presque en entier de la bonne proportion des membres, ce n'est que par les mâles qu'on peut anoblir ou relever les races dans l'homme et dans les animaux : de grandes et belles Juments avec de vilains petits Chevaux ne produiront jamais que des poulains mal faits, tandis qu'un beau Cheval avec une Jument quoique laide produira de très-beaux Chevaux, et d'autant plus beaux que les races du père et de la mère seront plus éloignées, plus étrangères l'une à l'autre. Il en est de même des Moutons : ce n'est qu'avec des Béliers étrangers qu'on peut en relever les races, et jamais une belle Brebis avec un petit Bélier commun ne produira que des agneaux tout aussi communs. Il me resterait plusieurs choses à dire sur cette matière importante ; mais ici ce serait trop s'écarter de notre sujet, dont néanmoins l'objet le plus intéressant, le plus utile pour l'histoire de la Nature, serait l'exposition de toutes les observations qu'on a déjà faites et que l'on pourrait faire encore sur le mélange des animaux. Comme beaucoup de gens s'occupent ou s'amusent de la multiplication des Serins, et qu'elle se fait en peu de temps, on peut aisément tenter un grand nombre d'expériences sur leurs mélanges avec des Oiseaux différents, ainsi que sur les produits ultérieurs de ces mélanges. Je suis persuadé que par la réunion de toutes ces observations et leur comparaison avec celles qui ont été faites sur les animaux et sur l'homme, on parviendrait à déterminer peut-être assez précisément l'influence, la puissance effective du mâle dans la génération relativement à celle de la femelle, et par conséquent désigner les rapports généraux par lesquels on pourrait présumer que tel mâle convient ou disconvient à telle ou telle femelle, etc.

Néanmoins il est vrai que, dans les ani-

maux comme dans l'homme, et même dans nos petits Oiseaux, la disconvenance du caractère, ou, si l'on veut, la différence des qualités morales, nuit souvent à la convenance des qualités physiques. Si quelque chose peut prouver que le caractère est une impression bonne ou mauvaise donnée par la Nature, et dont l'éducation ne peut changer les traits, c'est l'exemple de nos Serins. « Ils sont presque tous, dit M. Hervieux, différents les uns des autres par leurs inclinations; il y a des mâles d'un tempérament toujours triste, rêveurs, pour ainsi dire, et presque toujours bouffis, chantant rarement et ne chantant que d'un ton lugubre.., qui sont des temps infinis à apprendre, et ne savent jamais que très-imparfaitement ce qu'on leur a montré; et le peu qu'ils savent, ils l'oublient aisément... Ces mêmes Serins sont souvent d'un naturel si malpropre, qu'ils ont toujours les pattes et la queue sales. Ils ne peuvent plaire à leur femelle, qu'ils ne réjouissent jamais par leur chant, même dans le temps que ses petits viennent d'éclore; et d'ordinaire ces petits ne valent pas mieux que leur père... Il y a d'autres Serins qui sont si mauvais, qu'ils tuent la femelle qu'on leur donne, et qu'il n'y a d'autre moyen de les dompter qu'en leur en donnant deux : elles se réuniront pour leur défense commune; et, l'ayant d'abord vaincu par la force, elles le vaincront ensuite par l'amour. Il y en a d'autres d'une inclination si barbare, qu'ils cassent et mangent les œufs lorsque la femelle les a pondus; ou si ce père dénaturé les laisse couver, à peine les petits sont-ils éclos, qu'il les saisit avec le bec, les traîne dans la cabane et les tue. » D'autres, qui sont sauvages, farouches, indépendants, qui ne veulent être ni touchés ni caressés, qu'il faut laisser tranquilles, et qu'on ne peut gouverner ni traiter comme les autres : pour peu qu'on se mêle de leur ménage, ils refusent de produire; il ne faut ni toucher à leur cabane ni leur ôter les œufs, et ce n'est qu'en les laissant vivre à leur fantaisie qu'ils s'uniront et produiront. Il y en a d'autres enfin qui sont très-paresseux : par exemple, les gris ne font presque jamais de nid; il faut que celui qui les soigne fasse leur nid pour eux, etc. Tous ces caractères sont, comme l'on voit, très-distincts entre eux, et très-différents de celui de nos Serins favoris, toujours gais, toujours chantants, si familiers, si aimables, si bons maris, si bons pères, et en tout d'un caractère si doux, d'un naturel si heureux, qu'ils sont susceptibles de toutes les bonnes impressions, et doués des meilleures inclinations; ils récréent sans cesse leur femelle par leur chant; ils la soulagent dans la pénible assiduité de couver; ils l'invitent à changer de situation, à leur céder la place, couvent eux-mêmes tous les jours pendant quelques heures; ils nourrissent aussi leurs petits, et enfin ils apprennent tout ce qu'on veut leur montrer. C'est par ceux-ci seuls qu'on doit juger l'espèce, et je n'ai fait mention des autres que pour démontrer que le caractère, même dans les animaux, vient de la Nature, et n'appartient pas à l'éducation.

Au reste, le mauvais naturel apparent qui leur fait casser les œufs et tuer leurs petits vient souvent de leur tempérament et de leur trop grande pétulance en amour; c'est pour jouir de leur femelle plus pleinement et plus souvent qu'ils la chassent du nid et lui ravissent les plus chers objets de son affection : aussi la meilleure manière de faire nicher ces Oiseaux n'est pas de les séparer et de les mettre en cabane; il vaut beaucoup mieux leur donner une chambre bien exposée au soleil et au levant d'hiver; ils s'y plaisent davantage et y multiplient mieux; car, s'ils sont en cage ou en cabane avec une seule femelle, ils lui casseront ses œufs pour en jouir de nouveau : dans la chambre, au contraire, où il doit y avoir plus de femelles que de mâles, ils en chercheront une autre, et laisseront la première couver tranquillement. D'ailleurs les mâles, par jalousie, ne laissent pas de se donner entre eux de fortes distractions; et lorsqu'ils en voient un trop ardent tourmenter sa femelle et vouloir casser les œufs, ils le battent assez pour amortir ses désirs.

On leur donnera, pour faire les nids, de la charpie de linge fin, de la bourre de Vache ou de Cerf qui n'ait pas été employée à d'autres usages, de la mousse, et du petit foin sec et très-menu. Les Chardonnerets et les Tarins qu'on met avec les serines lorsqu'on veut se procurer des métis emploient le petit foin et la mousse de préférence; mais les Serins se servent plutôt de la bourre et de la charpie. Il faut qu'elle soit bien hachée, crainte qu'ils n'enlèvent les œufs avec cette espèce de filasse qui s'embarrasserait dans leurs pieds.

Pour les nourrir, on établit dans la chambre une trémie percée tout à l'entour, de manière qu'ils puissent y passer la tête; on mettra dans cette trémie une portion de mélange suivant : trois pintes de navette, deux d'avoine, deux de millet, en enfin une pinte de chénevis, et tous les douze ou treize jours on regarnira la trémie, prenant garde que toutes ces graines soient bien nettes et bien vannées. Voilà leur nourriture tant qu'ils n'ont que des œufs; mais la veille que les petits doivent éclore, on leur donnera un échaudé sec et pétri sans sel, qu'on leur laissera jusqu'à ce qu'il soit mangé; après quoi on leur donnera des œufs cuits durs : un seul œuf dur s'il n'y a que deux mâles et quatre femelles, deux œufs s'il y a quatre mâles et huit femelles, et ainsi à proportion du nombre : on ne leur donnera ni salade ni verdure pendant qu'ils nourrissent; cela affaiblirait beaucoup les petits. Mais, pour varier un peu leurs aliments et les réjouir par un nouveau mets, vous leur donnerez tous les trois jours, sur une assiette, au lieu de l'échaudé, un morceau de pain blanc trempé dans l'eau et pressé dans la main; ce pain, qu'on ne leur donnera qu'un seul jour sur trois, étant pour ces Oiseaux une nourriture

moins substantielle que l'échaudé, les empêchera de devenir trop gras pendant leur ponte. On fera bien aussi de leur fournir dans le même temps quelques graines d'alpiste, et seulement tous les deux jours, crainte de les trop échauffer : le biscuit sucré produit ordinairement cet effet, qui est suivi d'un autre encore plus préjudiciable : c'est qu'étant nourris de biscuit, ils font souvent des œufs clairs ou des petits faibles et trop délicats. Lorsqu'ils auront des petits, on leur fera tous les jours bouillir de la navette, afin d'en ôter l'âcreté. « Une longue expérience, dit le P. Bougot, m'a appris que cette nourriture est celle qui leur convient le mieux, quoi qu'en disent tous les auteurs qui ont écrit sur les Canaris. »

Après leur ponte, il faut leur donner du plantain et de la graine de laitue pour les purger; mais il faut en même temps ôter tous les jeunes Oiseaux, qui s'affaibliraient beaucoup par cette nourriture, qu'on ne doit fournir que pendant deux jours aux pères et mères. Quand vous voudrez élever des Serins à la brochette, il ne faudra pas, comme le conseillent la plupart des oiseleurs, les laisser à leur mère jusqu'au onzième ou douzième jour; il vaut mieux lui ôter ses petits dès le huitième jour : on les enlèvera avec le nid, et on ne lui laissera que le panier. On préparera d'avance la nourriture de ces petits; c'est une pâtée composée de navette bouillie, d'un jaune d'œuf et de mie d'échaudé, mêlée et pétrie avec un peu d'eau, dont on leur donnera des becquées toutes les deux heures. Il ne faut pas que cette pâtée soit trop liquide, et l'on doit, crainte qu'elle ne s'aigrisse, la renouveler chaque jour, jusqu'à ce que les petits mangent seuls.

Dans ces Oiseaux captifs la production n'est pas aussi constante, mais paraît néanmoins plus nombreuse qu'elle ne le serait probablement dans leur état de liberté; car il y a quelques femelles qui font quatre et même cinq pontes par an, chacune de quatre, cinq, six et quelquefois sept œufs : communément elles font trois pontes, et la mue les empêche d'en faire davantage. Il y a néanmoins des femelles qui couvent pendant la mue, pourvu que leur ponte soit commencée avant ce temps. Les Oiseaux de la même nichée ne muent pas tous en même temps : les plus faibles sont les premiers qui subissent ce changement d'état; les plus forts ne muent souvent que plus d'un mois après. La mue des Serins jonquille est plus longue, et ordinairement plus funeste que celle des autres. Ces femelles jonquille ne font que trois pontes de trois œufs chacune. Les blonds mâles et femelles sont trop délicats, et leur nichée réussit rarement. Les isabelles ont quelque répugnance à s'apparier ensemble : le mâle prend rarement, dans une grande volière, une femelle isabelle, et ce n'est qu'en les mettant tous deux en cage qu'ils se déterminent à s'unir. Les blancs en général sont bons à tout; ils couvent, nichent et produisent aussi bien et mieux qu'aucun des autres, et les blancs panachés sont aussi les plus forts de tous.

Malgré ces différences dans le naturel, le tempérament, et dans le nombre de la production de ces Oiseaux, le temps de l'incubation est le même; tous couvent également treize jours; et lorsqu'il y a un jour de plus ou de moins, cela paraît venir de quelque circonstance particulière. Le froid retarde l'éclosion des petits, et le chaud l'accélère : aussi arrive-t-il souvent que la première couvée, qui se trouve au mois d'avril, dure treize jours et demi, ou quatorze jours au lieu de treize, si l'air est alors plus froid que tempéré; et au contraire dans la troisième couvée, qui se fait pendant les grandes chaleurs du mois de juillet ou d'août, il arrive quelquefois que les petits sortent de l'œuf au bout de douze jours et demi, ou même douze jours. On fera bien de séparer les mauvais œufs des bons; mais, pour les reconnaître d'une manière sûre, il faut attendre qu'ils aient été couvés pendant huit ou neuf jours : on prend doucement chaque œuf par les deux bouts, crainte de les casser; on les mire au grand jour ou à la lumière d'une chandelle, et l'on rejette tous ceux qui sont clairs : ils ne feraient que fatiguer la femelle si on les lui laissait. En triant ainsi les œufs clairs, on peut assez souvent de trois couvées n'en faire que deux; la troisième femelle se trouvera libre, et travaillera bientôt à une seconde nichée. Une pratique fort recommandée par les oiseleurs, c'est d'enlever les œufs à la femelle à mesure qu'elle les pond, et de leur substituer des œufs d'ivoire, afin que tous les œufs puissent éclore en même temps; on attend le dernier œuf avant de rendre les autres à la femelle et de lui ôter ceux d'ivoire. D'ordinaire le moment de la ponte est à six ou sept heures du matin; on prétend que, quand elle retarde seulement d'une heure, c'est que la femelle est malade : la ponte se fait ainsi successivement. Il est donc aisé de se saisir des œufs à mesure qu'ils sont produits. Néanmoins cette pratique, qui est plutôt relative à la commodité de l'homme qu'à celle de l'Oiseau, est contraire au procédé de la Nature; elle fait subir à la mère une déperdition de chaleur, et la surcharge tout à la fois de cinq ou six petits, qui, venant tous ensemble, l'inquiètent plus qu'ils ne la réjouissent, tandis qu'en les voyant éclore successivement les uns après les autres, ses plaisirs se multiplient et soutiennent ses forces et son courage : aussi des oiseleurs très-intelligents m'ont assuré qu'en n'ôtant pas les œufs à la femelle, et les laissant éclore successivement, ils avaient toujours mieux réussi que par cette substitution des œufs d'ivoire.

Au reste nous devons dire qu'en général les pratiques trop recherchées et les soins scrupuleux que nos écrivains conseillent de donner à l'éducation de ces Oiseaux sont plus nuisibles qu'utiles; il faut, autant qu'il est possible, se rapprocher en tout de la Nature. Dans leur pays natal, les Serins so

tiennent sur les bords des petits ruisseaux ou des ravines humides; il ne faut donc jamais les laisser manquer d'eau, tant pour boire que pour se baigner. Comme ils sont originaires d'un climat très-doux, il faut les mettre à l'abri de la rigueur de l'hiver : il paraît même qu'étant déjà assez anciennement naturalisés en France, ils se sont habitués au froid de notre pays; car on peut les conserver en les logeant dans une chambre sans feu, dont il n'est pas même nécessaire que la fenêtre soit vitrée; une grille maillée pour les empêcher de fuir suffira : je connais plusieurs oiseleurs qui m'ont assuré qu'en les traitant ainsi on en perd moins que quand on les tient dans des chambres échauffées par le feu. Il en est de même de la nourriture; on pourrait la rendre plus simple, et peut-être ils ne s'en porteraient que mieux. Une attention qui paraît plus nécessaire qu'aucune autre, c'est de ne jamais presser le temps de la première nichée : on a coutume de permettre à ces Oiseaux de s'unir vers le 20 ou le 25 de mars, et l'on ferait mieux d'attendre le 12 ou le 15 d'avril; car, lorsqu'on les met ensemble dans un temps encore froid, ils se dégoûtent souvent l'un de l'autre; et si par hasard les femelles font des œufs, elles les abandonnent, à moins que la saison ne devienne plus chaude : on perd donc une nichée tout entière en voulant avancer le temps de la première.

Les jeunes Serins sont différents des vieux, tant par les couleurs du plumage que par quelques autres caractères. A mesure que l'Oiseau avance en âge, la disposition et les nuances de couleur changent; on distingue les vieux des jeunes par la force, la couleur et le chant : les vieux ont constamment les couleurs plus foncées et plus vives que les jeunes; leurs pattes sont plus rudes et tirant sur le noir, s'ils sont de la race grise; ils ont aussi les ongles plus gros et plus longs que les jeunes. La femelle ressemble quelquefois si fort au mâle, qu'il n'est pas aisé de les distinguer au premier coup d'œil : cependant le mâle a toujours les couleurs plus fortes que la femelle, la tête un peu plus grosse et plus longue, les tempes d'un jaune plus orangé, et sous le bec une espèce de flamme jaune, qui descend plus bas que sous le bec de la femelle; il a aussi les jambes plus longues; enfin il commence à gazouiller presque aussitôt qu'il mange seul. Il est vrai qu'il y a des femelles qui dans ce premier âge gazouillent aussi fort que les mâles; mais, en rassemblant ces différents indices, on pourra distinguer, même avant la première mue, les Serins mâles et les femelles. Après ce temps il n'y a plus d'incertitude à cet égard, car les mâles commencent dès lors à déclarer leur sexe par le chant.

Toute expression subite de la voix est dans les animaux un indice vif de passion; et comme l'amour est de toutes les émotions intérieures celle qui les remue le plus souvent, et qui les transporte le plus puissamment, ils ne manquent guère de manifester leur ardeur : les Oiseaux par leur chant, le Taureau par son mugissement, le Cheval par le hennissement, l'Ours par son gros murmure, etc., annoncent tous un seul et même désir. L'ardeur de ce désir n'est pas à beaucoup près aussi grande, aussi vive dans la femelle que dans le mâle; aussi ne l'exprime-t-elle que rarement par la voix : celle de la Serine n'est tout au plus qu'un petit ton de tendre satisfaction, un signe de consentement qui n'échappe qu'après avoir écouté longtemps, et après s'être laissé pénétrer de la prière du mâle, qui s'efforce d'exciter ses désirs en lui transmettant les siens.

Il est rare que les Serins élevés en chambre tombent malades avant la ponte; il y a seulement quelques mâles qui s'excèdent et meurent d'épuisement. Si la femelle devient malade pendant la couvée, il faut lui ôter ses œufs et les donner à une autre; car, quand même elle se rétablirait promptement, elle ne les couverait plus. Le premier symptôme de la maladie, surtout dans le mâle, est la tristesse; dès qu'on ne lui voit plus sa gaieté ordinaire, il faut le mettre seul dans une cage, et le placer au soleil dans la chambre où réside sa femelle. S'il devient bouffi, on regardera s'il n'a pas un bouton au-dessus de la queue : lorsque ce bouton est mûr et blanc, l'Oiseau le perce souvent lui-même avec le bec; mais si la suppuration tarde trop, on pourra ouvrir le bouton avec une grosse aiguille, et ensuite étuver la plaie avec de la salive sans y mêler de sel, ce qui la rendrait trop cuisante sur la plaie. Le lendemain, on lâchera l'Oiseau malade, et l'on reconnaîtra par son maintien et son empressement auprès de sa femelle s'il est guéri ou non. Dans ce dernier cas, il faut le reprendre, lui souffler avec un petit tuyau de plume du vin blanc sous les ailes, le remettre au soleil, et reconnaître, en le lâchant le lendemain, l'état de sa santé : si la tristesse et le dégoût continuent après ces petits remèdes, on ne peut guère espérer de le sauver; il faudra dès lors le remettre en cage séparée, et donner à sa femelle un autre mâle ressemblant à celui qu'elle perd, ou, si cela ne se peut, on tâchera de lui donner un mâle de la même espèce qu'elle; il y a ordinairement plus de sympathie entre ceux qui se ressemblent qu'avec les autres, à l'exception des Serins isabelles, qui donnent la préférence à des femelles d'autre couleur. Mais il faut que ce nouveau mâle qu'on veut substituer au premier ne soit point un novice en amour, et que par conséquent il ait déjà niché. Si la femelle tombe malade, on lui fera le même traitement qu'au mâle.

La cause la plus ordinaire des maladies est la trop abondante ou la trop bonne nourriture : lorsqu'on fait nicher ces Oiseaux en cage ou en cabane, souvent ils mangent trop ou prennent de préférence les aliments succulents destinés aux petits; et la plupart tombent malades de réplétion ou d'inflam-

mation. En les tenant en chambre, on prévient en grande partie cet inconvénient, parce qu'étant en nombre, ils s'empêchent réciproquement de s'exceder. Un mâle qui mange longtemps est sûr d'être battu par les autres mâles ; il en est de même des femelles. Ces débats leur donnent du mouvement, des distractions et de la tempérance par nécessité : c'est principalement pour cette raison qu'ils ne sont presque jamais malades en chambre pendant le temps de la nichée ; ce n'est qu'après celui de la couvée que les infirmités et les maux se déclarent. La plupart ont d'abord le bouton dont nous venons de parler ; ensuite tous sont sujets à la mue : les uns soutiennent assez bien ce changement d'état et ne laissent pas de chanter un peu chaque jour ; mais la plupart perdent la voix, et quelques-uns dépérissent et meurent. Dès que les femelles ont atteint l'âge de six ou sept ans, il en périt beaucoup dans la mue ; les mâles supportent plus aisément cette espèce de maladie, et subsistent trois ou quatre années de plus. Cependant, comme la mue est un effet dans l'ordre de la Nature plutôt qu'une maladie accidentelle, ces Oiseaux n'auraient pas besoin de remèdes ou les trouveraient eux-mêmes s'ils étaient élevés par leurs pères et mères dans l'état de nature et de liberté ; mais étant contraints, nourris par nous, et devenus plus délicats, la mue, qui pour les Oiseaux libres n'est qu'une indisposition, un état de santé moins parfaite, devient pour ces captifs une maladie grave et très-souvent funeste, à laquelle même il y a peu de remèdes. Au reste, la mue est d'autant moins dangereuse qu'elle arrive plus tôt, c'est-à-dire en meilleure saison. Les jeunes Serins muent dès la première année : six semaines après qu'ils sont nés, ils deviennent tristes, paraissent bouffis, et mettent la tête dans leurs plumes ; leur duvet tombe dans cette première mue, et la seconde, c'est-à-dire l'année suivante, les grosses plumes, même celles des ailes et de la queue, tombent aussi. Les jeunes Oiseaux des dernières couvées, qui ne sont nés qu'en septembre au plus tard, souffrent donc beaucoup plus de la mue que ceux qui sont nés au printemps ; le froid est très-contraire à cet état, et ils périraient tous si on n'avait soin de les tenir alors dans un lieu tempéré et même sensiblement chaud. Tant que dure la mue, c'est-à-dire pendant six semaines ou deux mois, la Nature travaille à produire des plumes nouvelles ; et les molécules organiques se trouvent absorbées pour cette autre production : c'est par cette raison que dans ce même temps de mue les Oiseaux ne se cherchent ni ne s'accouplent, et qu'ils cessent de produire ; car ils manquent alors de ce surplus de vie dont tout être a besoin pour pouvoir la communiquer à d'autres.

La maladie la plus funeste et la plus ordinaire, surtout aux jeunes Serins, est celle qu'on appelle l'*avalure:* il semble en effet que leurs boyaux soient alors *avalés* et descendus jusqu'à l'extrémité de leur corps. On voit les intestins à travers la peau du ventre dans un état d'inflammation, de rougeur et de distension : les plumes de cette partie cessent de croître et tombent ; l'Oiseau maigrit, ne mange plus, et cependant se tient toujours dans la mangeoire ; enfin il meurt en peu de jours : la cause du mal est la trop grande quantité ou la qualité trop succulente de la nourriture qu'on lui a donnée. Tous les remèdes sont inutiles ; il n'y a que par la diète qu'on peut sauver quelques-uns de ces malades dans un très-grand nombre. On met l'Oiseau dans une cage séparée, on ne lui donne que de l'eau et de la graine de laitue ; ces aliments rafraîchissants et purgatifs tempèrent l'ardeur qui le consume, et opèrent quelquefois des évacuations qui lui sauvent la vie. Au reste, cette maladie ne vient pas de la Nature, mais de l'art que nous mettons à élever ces Oiseaux ; car il est très-rare que ceux qu'on laisse nourrir par leurs pères et mères en soient atteints. On doit donc avoir la plus grande attention à ne leur donner que très-peu de chose en les élevant à la brochette ; de la navette bouillie, un peu de mouron, et point du tout de sucre ni de biscuit, et en tout plutôt moins que trop de nourriture.

Lorsque le Serin fait un petit cri fréquent qui paraît sortir du fond de la poitrine, on dit qu'il est asthmatique ; il est encore sujet à une certaine extinction de voix, surtout après la mue : on guérit cette espèce d'asthme en lui donnant de la graine de plantain et du biscuit dur trempé dans du vin blanc, et on fait cesser l'extinction de voix en lui fournissant de bonnes nourritures, comme du jaune d'œuf haché avec de la mie de pain, et pour boisson de la tisane de réglisse, c'est-à-dire de l'eau où l'on fera tremper et bouillir de cette racine.

Les Serins ont quelquefois une espèce de chancre qui leur vient dans le bec : cette maladie provient des mêmes causes que celle de l'avalure ; les nourritures trop abondantes ou trop substantielles que nous leur fournissons produisent quelquefois une inflammation qui se porte à la gorge et au palais, au lieu de tomber sur les intestins ; aussi guérit-on cette espèce de chancre, comme l'avalure, par la diète et par des rafraîchissants. On leur donne de la graine de laitue, et on met dans leur eau quelques semences de melons concassées.

Les mites et la gale dont ces petits Oiseaux sont souvent infectés ne leur viennent ordinairement que de la malpropreté dans laquelle on les tient : il faut avoir soin de les bien nettoyer, de leur donner de l'eau pour se baigner, de ne jamais les mettre dans des cages ou des cabanes de vieux ou de mauvais bois, ne les couvrir qu'avec des étoffes neuves et propres, où les teignes n'aient point travaillé ; il faut bien vanner, bien laver les graines et les herbes qu'on leur fournit. On leur doit ces petits soins, si l'on veut qu'ils soient propres et sains ; ils le seraient s'ils avaient leur liberté ; mais, captifs et souvent mal soignés, ils sont,

comme tous les prisonniers, sujets aux maux de la misère. De tous ceux que nous venons d'exposer aucun ne paraît donc leur être naturel, à l'exception de la mue. Il y a même plusieurs de ces Oiseaux qui dans ce malheureux état de captivité ne sont jamais malades, et dans lesquels l'habitude semble avoir formé une seconde nature. En général, leur tempérament ne pèche que par trop de chaleur; ils ont toujours besoin d'eau : dans leur état de liberté, on les trouve près des ruisseaux ou dans des ravines humides. Le bain leur est très-nécessaire, même en toute saison; car, si l'on met dans leur cabane ou dans leur volière un plat chargé de neige, ils se coucheront dedans, et s'y tourneront plusieurs fois avec une expression de plaisir, et cela dans le temps même des plus grands froids : ce fait prouve assez qu'il est plus nuisible qu'utile de les tenir dans des endroits bien chauds.

Mais il y a encore une maladie à laquelle les Serins, comme plusieurs autres Oiseaux paraissent être sujets, surtout dans l'état de captivité; c'est l'épilepsie. Les Serins jaunes en particulier tombent plus souvent que les autres de ce mal caduc, qui les saisit tout à coup et dans le temps même qu'ils chantent le plus fort. On prétend qu'il ne faut pas les toucher ni les prendre dans le moment qu'ils viennent de tomber; qu'on doit regarder seulement s'ils ont jeté une goutte de sang par le bec; que dans ce cas on peut les prendre, qu'ils reviennent d'eux-mêmes, et reprennent en peu de temps leurs sens et la vie; qu'il faut donc attendre de la Nature cet effort salutaire qui leur fait jeter une goutte de sang; qu'enfin, si on les prenait auparavant, le mouvement qu'on leur communiquerait leur ferait jeter trop tôt cette goutte de sang, et leur causerait la mort. Il serait bon de constater cette observation, dont quelques faits me paraissent douteux : ce qu'il y a de certain, c'est que, quand ils ne périssent pas du premier accident, c'est-à-dire dans le premier accès de cette espèce d'épilepsie, ils ne laissent pas de vivre longtemps, et quelquefois autant que ceux qui ne sont pas atteints de cette maladie; je crois néanmoins qu'on pourrait les guérir tous en leur faisant une petite blessure aux pattes, car c'est ainsi que l'on guérit les perroquets de l'épilepsie.

Que de maux à la suite de l'esclavage! Ces oiseaux en liberté seraient-ils asthmatiques, aveugles, épileptiques? auraient-ils des inflammations, des abcès, des chancres? et la plus triste des maladies, celle qui a pour cause l'amour non satisfait, n'est-elle pas commune à tous les êtres captifs? Les femelles surtout, plus profondément tendres, plus délicatement susceptibles, y sont plus sujettes que les mâles. On a remarqué qu'assez souvent la Serine tombe malade au commencement du printemps, avant qu'on l'ait appariée; elle se dessèche, languit et meurt en peu de jours. Les émotions vaines et les désirs vides sont la cause de la langueur qui la saisit subitement lorsqu'elle entend plusieurs mâles chanter à ses côtés, et qu'elle ne peut s'approcher d'aucun. Le mâle, quoique premier moteur du désir, quoique plus ardent en apparence, résiste mieux que la femelle au mal du célibat; il meurt rarement de privation, mais fréquemment d'excès.

SERVAL. *Voy.* Léopard.

SETIGER. *Voy.* Tenrec.

SIAMANG (*Hylobates syndactylus*, F. Cuv.), genre de Singes anthropomorphes. — Cet animal, qui habite les forêts de Sumatra, a le pelage laineux, épais, d'un noir foncé; il a sous la gorge un grand espace nu. Il est lent, pesant, manque d'assurance quand il grimpe, et d'adresse quand il saute. Si on le rencontre à terre, un homme un peu agile l'atteint aisément à la course et s'en empare sans qu'il cherche à se défendre. Son impuissance à fuir le danger ou à le repousser par la force l'a rendu très-défiant; jamais sa vigilance ne s'endort. Comme il a l'ouïe très-fine, il entend à un mille de distance un bruit assez léger, et, s'il lui est inconnu, il prend aussitôt la fuite.

Les Siamangs se réunissent en troupe nombreuse, et sont très-attachés à leurs petits. Si l'un tombe blessé mortellement par une balle, sa mère se laisse tomber près de lui en jetant des cris affreux, se roule de désespoir, et fait tout ce qu'elle peut pour rappeler son enfant à la vie : aperçoit-elle l'ennemi qui a porté le coup fatal, elle se relève et se précipite sur lui en étendant les bras, ouvrant la gueule et poussant des hurlements lamentables. Mais là se bornent ses efforts, car elle ne sait ni mordre, ni frapper, ni parer les coups, et elle meurt victime innocente de son amour maternel.

Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que les femelles ne portent sur leurs bras que leurs petites femelles, et que les mâles ne portent également que les petits de leur sexe. « Les soins que les femelles prennent de leurs enfants, dit M. Duvaucel, sont si tendres, si recherchés, qu'on serait tenté de les attribuer à un sentiment raisonné. C'est un spectacle curieux, dont à force de précautions j'ai pu jouir quelquefois, que de voir ces femelles porter leurs petits à la rivière, les débarbouiller malgré leurs plaintes, les essuyer, les sécher et donner à leur propreté un temps et des soins que dans bien des cas nos propres enfants pourraient envier. »

Du reste, le Siamang est peu intelligent, apathique, maladroit, mais fort doux. Huit jours après avoir été pris, il est aussi apprivoisé, aussi accoutumé à l'esclavage que s'il eût passé toute sa vie en domesticité. Pour cela il n'en est pas plus aimable, car il paraît aussi insensible aux bons traitements qu'aux mauvais, et, sans jamais chercher à faire du mal, il ne donne jamais non plus le moindre signe d'affection; la reconnaissance et la haine sont pour lui des passions tout à fait étrangères. La peur et la stupidité exercent sur lui un tel empire,

que, dans les forêts, s'il rencontre un Tigre, loin de chercher à se sauver, il reste immobile comme une statue, se borne à jeter sur son ennemi un œil effaré, et cette fascination lui coûte la vie.

Quand ces animaux voyagent, ils ont un chef qui marche à leur tête et conduit la troupe; comme c'est ordinairement le plus agile et le moins stupide, si la petite caravane fait une mauvaise rencontre, il vient toujours à bout de se sauver; il en résulte que les Malais croient ce chef invulnérable. Chaque matin, au soleil levant, les Siamangs font retentir les bois de leur voix assourdissante, et ils en font autant quand le soleil se couche; aussi servent-ils d'horloge aux paysans en leur annonçant exactement l'heure du travail et celle du repos.

SINGES (*Simiæ*, Lin.). — Les Singes forment la première famille de l'ordre des Quadrumanes; longtemps réunis dans le grand genre *Simia* de Linné, ils comprennent aujourd'hui de nombreux genres. Nous allons indiquer les principaux traits caractéristiques de leur organisation, puis nous donnerons quelques détails sur leur distribution géographique et leurs mœurs; enfin nous terminerons cet article par l'analyse succincte des principales classifications proposées pour la distribution zoologique de ces animaux.

Les caractères principaux des Singes sont les suivants : les formes générales du corps et de la tête plus analogues à celles de l'homme que celles des autres animaux de la même classe; le système dentaire est composé de trente-deux ou de trente-six dents; ils ont tous deux mamelles pectorales; les quatre extrémités sont pourvues de mains dont le pouce est ordinairement séparé et plus ou moins opposable aux autres doigts; tous les ongles des doigts sont plats comme ceux de l'homme.

La tête des Singes est arrondie; la face est, dans la plupart des genres (Guenon, Sapajou, etc.), peu prolongée, quoiqu'elle le soit cependant plus que celle de l'homme; dans quelques groupes, et surtout dans celui des Cynocéphales, la face est, au contraire, aussi avancée que chez quelques animaux de l'ordre des Carnassiers. La mesure de l'angle facial varie entre 30 et 65 degrés, et cela non-seulement dans la série des espèces, mais encore dans les différents âges de la même espèce. Le crâne, de même que chez l'homme, est souvent lisse, orbiculaire et sans éminences; mais chez quelques espèces il est pourvu de crêtes plus ou moins marquées; la capacité crânienne est très-vaste; les fosses orbiculaires sont, comme celles de l'homme, parfaitement séparées des fosses temporales; la mâchoire inférieure est en général de même forme et s'articule de même que celle de l'homme. Les os maxillaires supérieurs sont quelquefois comme tuméfiés, chez les Mandrilles par exemple. Les arcades dentaires sont, dans les premières espèces de la série des Singes, en demi-cercle comme celles de l'homme; dans les espèces qui ont le museau allongé, elles présentent une forme elliptique; les incisives, au nombre de quatre à chaque mâchoire, ont une forme analogue à celles de l'homme; les canines, au nombre de deux à chaque mâchoire, sont d'autant plus allongées et d'autant plus fortes que la face se prolonge davantage; mais quelquefois elles n'ont que très-peu de saillie au-dessus des autres dents; les molaires sont au nombre de cinq ou six de chaque côté et à chaque mâchoire; elles ont leur couronne à tubercules mousses chez la plupart des Singes, et à tubercules assez pointus chez quelques-uns. Les yeux sont en général assez grands, vifs et très-mobiles, assez proéminents chez les Sakis; les oreilles de tous les Singes sont en général pourvues de conques auditives, souvent appliquées contre la tête; cette conque auditive est quelquefois, comme chez l'homme, arrondie et rebordée; dans d'autres espèces, elle se simplifie et n'est pas rebordée; les os pourpres du nez sont assez courts; le nez se prolonge quelquefois d'une manière remarquable, et ne présente d'autres fois qu'une simple gibbosité au milieu de la face; les narines sont ouvertes en dessous ou sur les côtés du nez. La face est presque toujours nue et varie pour sa coloration de la couleur de chair claire au rouge cuivreux ou sanguin, et du bleu au noir. Les poils du sommet de la tête sont tantôt lisses et couchés, tantôt disposés en aigrettes; chez certains Singes, on remarque des poils formant une sorte de toupet; d'autres ont des favoris ou de longues barbes; enfin il en est qui présentent une sorte de perruque sur la tête.

Une seule espèce de Singes acquiert la même taille que celle de l'homme; chez les autres espèces, la taille va en se dégradant et arrive à d'assez petites proportions; le corps, à peu d'exceptions près, est maigre et allongé; le nombre des pièces de la colonne vertébrale varie suivant les espèces, mais diffère peu de celui de l'homme. Le pelage est moins fourni en dessous du ventre que dessus le dos. La plupart des espèces de Singes de l'ancien continent présentent aux environs de l'anus, et surtout aux points où font saillie les tubérosités ischiatiques, de larges places nues plus ou moins étendues auxquelles on a donné le nom de callosités; la couleur de ces callosités varie depuis la couleur de chair jusqu'au rouge intense ou même violet.

Les membres des Singes sont allongés, grêles, musculeux, et conformés principalement pour l'action de grimper; les quatre membres sont terminés par des mains, car en effet, le pouce est opposable aux autres doigts dans les membres antérieurs comme dans les postérieurs; on doit remarquer que quand il y a exception à cette règle, l'exception porte toujours sur les mains de devant et non sur celles de derrière; les doigts sont allongés, nus en dessous, peu poilus en dessus, et terminés par des ongles plats ou très-peu arqués, excepté chez les Ouistitis où les ongles, devenus crochus, constituent de véritables griffes; les doigts sont libres

et aisément mobiles chez la plupart des Singes; chez un petit nombre d'espèces, ils sont plus ou moins réunis ensemble ; le pouce des mains est rudimentaire ou manque chez les Atèles; il manque également aux membres de devant des Colobes. Les mains des Singes sont des organes très-propres à exercer le sens du toucher, car la paume de la main est recouverte d'une peau très-fine ; les quatre extrémités, ayant le pouce opposable, peuvent exercer la préhension, et, sous ce rapport, les Singes l'emportent sur l'homme, qui n'est pourvu que de deux mains. La plante du pied ne pose pas à plat sur la terre comme celle de l'homme ; c'est toujours le tranchant externe du pied qui repose sur le sol, même dans les espèces qui ont le plus de propension à se tenir debout. Les mains des Singes leur servent surtout pour s'accrocher aux branches des arbres.

La queue manque chez les Orangs; chez le Magot, elle est représentée par un simple tubercule; chez d'autres Singes, et entre autres chez les Mandrilles, elle est très-courte et très-grêle; les Semnopithèques et les Guenons ont une queue très-étendue, couverte de poils dans son entier et servant comme de balancier pour maintenir l'équilibre lorsque l'animal saute. Chez les Singes américains, la queue est fort longue, mais elle diffère notablement dans les divers genres; les Sagoins, les Tamarins et les Ouistitis ont la queue lâche et couverte de poils assez courts; chez les Sakis, elle est lâche et très-touffue; chez les Sapajous, elle est couverte de poils courts et elle est prenante par le bout; enfin chez les Alouates et les Atèles, elle est éminemment prenante et terminée en dessous par un espace dénudé, qui est un véritable instrument de tact et de préhension.

Le cerveau est très-volumineux chez les Singes et présente de très-nombreuses circonvolutions ; il ne le cède en volume qu'à celui de l'homme et est beaucoup plus développé que chez les autres Mammifères comparativement au volume du corps. Les Singes sont en effet doués d'une très-grande intelligence : les sens ont aussi beaucoup de perfection ; leur vue est bonne; l'ouïe paraît avoir beaucoup de finesse; le tact y est à son maximum de perfection ; enfin l'odorat et le goût semblent inférieurs aux autres sens.

L'organisation interne des Singes nous offre la plus grande analogie avec celle de l'homme; les intestins ont une longueur et une grosseur à peu près proportionnelles ; l'estomac est en général assez petit, membraneux et de forme ovalaire, excepté chez quelques Semnopithèques et Colobes, où il est très-ample et présente des boursoufflures remarquables ; le cœcum est médiocre; une seule espèce, l'Ourang roux, présente un appendice vermiculaire au fond du cœcum; enfin les autres viscères ont beaucoup de ressemblance avec les nôtres.

Les Singes habitent principalement les zones intertropicales, et c'est à peu près sous les mêmes latitudes qu'on les trouve en Amérique, en Afrique, dans l'Inde et dans les îles de l'archipel Indien. Ils se rencontrent en général à un niveau peu élevé au-dessus de celui de la mer, dans les lieux boisés, sur les bords des rivières où la végétation est très-active, et où les fruits sont plus abondants. Le Brésil, le Paraguay, les Guyanes et une partie du Mexique, sont les seules parties de l'Amérique où l'on rencontre des Singes. On en a trouvé dans toute l'Afrique, mais ils sont plus communs au Congo, au Sénégal, et au cap de Bonne-Espérance, tandis qu'ils sont plus rares sur la côte de Barbarie, en Egypte, et dans l'île de Madagascar. Les rochers de Gibraltar, inaccessibles à l'homme, sont les seuls points de l'Europe dans lesquels quelques Magots se sont établis, ont propagé et vivent dans l'état de liberté : encore ce fait est-il contesté par quelques naturalistes. On trouve quelques espèces de Singes dans l'Arabie, mais c'est surtout dans la presqu'île de l'Inde, au Bengale, à Malacca, à Ceylan et Sumatra, qu'on en rencontre un grand nombre. Bornéo et quelques-unes des grandes îles de l'archipel Indien, ainsi que quelques provinces méridionales de la Chine, possèdent aussi un certain nombre de Singes. Mais jusqu'ici on n'en a rencontré aucun à la Nouvelle-Hollande. Les Singes constituent dans les diverses contrées des genres particuliers, parce qu'ils offrent des différences caractéristiques dans leur organisation; cette règle souffre peu d'exceptions. L'Asie et l'archipel indien possèdent les Orangs et les Semnopithèques ; l'Afrique, les Cynocéphales et les Troglodytes; l'Amérique, les Sapajous, les Sagoins, les Sakis, les Ouistitis, etc. Les Guenons et les Macaques appartiennent en même temps à l'Afrique et à l'Asie; mais le plus grand nombre des espèces de Guenons habite l'Afrique, tandis que la plupart des Macaques se trouvent en Asie.

On n'a pas rencontré pendant très-longtemps des débris fossiles de Singes, aussi quelques naturalistes en avaient-ils conclu que ces animaux n'étaient apparus que récemment à la surface du globe; mais cette opinion était erronée, car M. Lartet a tout récemment découvert dans le dépôt tertiaire de Sansan, près d'Auch, département du Gers, des os fossiles qui ont appartenu à des Singes voisins des Gibbons. M. de Blainville a publié, dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences, pour 1837, un travail très-intéressant sur les Singes fossiles.

Beaucoup de naturalistes et de psychologistes ont recherché quels étaient les rapports de l'intelligence des Singes avec celle de l'homme; quelques auteurs ont dit que la différence intellectuelle était bien minime, tandis que d'autres ont restreint avec raison cette ressemblance à sa juste valeur. Il paraît cependant que chez certains Singes, et en particulier chez l'Orang roux, l'intelligence est assez développée. Nous ne croyons pas devoir à ce sujet parler des marques d'intelligence qu'ont présentées les diverses espèces de Singes, et nous renvoyons le lec-

teur aux articles particuliers, tels que ceux des ORANGS, des CHIMPANZÉS, etc.

La plupart des Singes ont beaucoup de vivacité dans leurs mouvements et de pétulance dans le caractère ; mais quelques espèces, et en particulier celles qui, comme les Gibbons et les Atèles, ont les membres très-allongés, sont au contraire assez lentes dans leurs mouvements.

D'après leur conformation et surtout d'après la disposition de leurs membres, les Singes n'ont pas à terre une allure facile et commode, aussi peu d'entre eux restent-ils sur le sol, et le plus grand nombre se trouve-t-il sur les branches des arbres. A terre tout leur devient obstacle, sur les arbres tout leur est ressource : ainsi leurs membres postérieurs, longs et robustes, doués d'une grande énergie musculaire, leur permettent de sauter de branche en branche avec une incroyable agilité ; leurs quatre mains et la queue prenante de plusieurs espèces leur donnent la facilité de se suspendre et de se fixer partout où ils veulent. Chez les petites espèces, les Alouates par exemple, on assure qu'un grand nombre d'individus se rassemblent sous la direction d'un vieux mâle, qu'ils suivent avec exactitude. La nourriture habituelle des Singes se compose principalement de fruits et quelquefois d'œufs d'Oiseaux qu'ils vont dénicher sur les branches les plus élevées des arbres.

Les Singes examinent tout ce qui frappe leurs yeux, mais cet examen est très-rapide et ne semble donner lieu à aucune réflexion ; ils ont une grande vivacité et changent d'actions vingt fois par minute. Ils sont dominés avec énergie par leurs sens, et chacun d'eux semble commander seul à son tour ; on les voit passer successivement de l'indolence à la gloutonnerie et aux excès de la plus grande lubricité. Lorsque les Singes sont réduits en captivité, on a observé qu'ils étaient susceptibles de prendre de l'affection l'un pour l'autre, surtout lorsqu'ils sont de sexes différents. Tout le monde a observé à la Ménagerie du Muséum de Paris avec quelle agilité les Singes montent après les barres de fer et les grillages de leur prison commune ; on les a vus se poursuivre et se battre les uns les autres, et d'autres fois, au contraire, se caresser et se chercher les poux ; enfin on a remarqué avec quels soins les petits étaient soignés par leur mère.

Les femelles des Singes ne font le plus souvent qu'un seul petit, mais quelquefois deux par portée. Dès la naissance les femelles soignent leurs petits avec beaucoup de tendresse ; elles les portent dans les bras et les allaitent. Mais une fois que les jeunes Singes commencent à manger seuls, il n'en est plus ainsi, et les mères s'emparent même de la nourriture qu'on leur donne, dès qu'ils s'en dessaisissent. L'éducation naturelle des petits Singes est facile, et consiste principalement à leur montrer comment il faut faire pour s'emparer des objets qu'ils aperçoivent.

D'un naturel doux et gai dans leur jeunesse, leur pétulance augmente avec l'âge, et lorsqu'ils sont vieux ils deviennent plus ou moins farouches, indociles et même intraitables. On remarque quelques différences entre les petits Singes et leurs parents, surtout dans les couleurs du pelage et de la face et dans les formes plus arrondies que présentent les jeunes. Quelques espèces changent même entièrement avec l'âge : pour ne citer qu'un seul exemple, disons que l'Orang roux, qui a le crâne arrondi et vaste, dont la face est peu prolongée et qui est si remarquable par son intelligence et sa douceur, ne semble être que le jeune âge du Pongo, dont les formes de la tête se rapprochent de celles des Carnassiers, et dont la férocité est bien connue.

Tous les Singes, mais surtout les grandes espèces, comme les Babouins et les Macaques, ont un grand penchant pour les individus de l'espèce humaine d'un sexe autre que le leur. Beaucoup de voyageurs ont rapporté de nombreuses histoires de négresses enlevées par les Singes qui les transportent dans leurs forêts. Il faut faire la part à l'exagération de ces récits, mais cependant le fait paraît réel, surtout lorsqu'on réfléchit à la force musculaire des grandes espèces de Singes, qui quelquefois peuvent terrasser les hommes les plus robustes. Virey, à l'art. SINGES du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, édition de Déterville, rapporte, d'après des relations de voyages, beaucoup de faits intéressants sur le commerce que peuvent avoir ensemble les Singes et certaines négresses.

Les Singes sont naturellement imitateurs, aussi les voit-on imiter tous les mouvements et toutes les actions que l'homme exécute : ainsi, en domesticité, les uns se couchent dans les lits, et se couvrent comme nous, d'autres se servent avec facilité d'une cuiller et d'une fourchette, etc., etc. Le nom de Singe tire son origine de la force d'imitation de ces animaux, il vient en effet du latin *simulare*, imiter. On dresse aisément les jeunes Singes en leur donnant de quoi satisfaire leur gourmandise et en leur appliquant des châtiments lorsqu'ils ne font pas ce qu'on veut ; mais avec l'âge ils deviennent plus rebelles aux volontés de leurs maîtres et sont même quelquefois d'une indocilité extrême.

Nous allons maintenant passer en revue les diverses classifications proposées pour la distribution méthodique des espèces de Singes.

Linné réunissait tous les Singes sous le nom de SIMIA ; dans quelques éditions du *Systema naturæ*, il subdivise les Singes en trois sections, en ayant égard à la considération de l'absence, de la présence et de la longueur de la queue. La première section comprend les Singes sans queue (Orang) ; la deuxième section réunit les Singes à queue courte (Maimon) ; enfin, dans la troisième section sont placés les Singes à longue queue (Atèle). Cette division est très-vicieuse en ce qu'elle rompt les rapports naturels que

les Singes présentent entre eux; ainsi, le Magot, qui par son manque de queue se trouvait placé dans la première section, se rapproche davantage de la seconde par l'ensemble de ses caractères; enfin, la troisième section, tout à fait artificielle, réunissait les espèces les plus disparates.

Buffon, qui s'était déclaré l'ennemi des classifications, en a cependant reconnu l'utilité lorsqu'il a commencé l'étude des Singes, et la classification qu'il a donnée montre que son génie pouvait se plier aux détails arides d'un travail systématique aussi bien que s'élever aux plus hautes généralités de la science. Buffon a divisé le genre Simia de Linné en deux sections : les Singes de l'ancien continent, et les Singes du nouveau continent; chacune de ces deux sections est ensuite subdivisée en plusieurs groupes. Cette division en Singes de l'ancien et Singes du nouveau continent est trop importante pour que nous ne l'établissions pas avec quelques détails.

Tous les Singes de l'ancien continent ont les narines séparées par une cloison fort mince, tandis que ceux du nouveau continent ont un large intervalle entre ces ouvertures; en outre, chez les premiers, les narines sont ouvertes inférieurement, comme celles de l'homme, tandis que chez les autres, les narines sont ouvertes latéralement. Les Singes de l'ancien monde, à l'exception toutefois de quelques espèces qui habitent l'Asie, ont les fesses pelées et des callosités naturelles et inhérentes à ces parties; ils ont aussi des abajoues; il n'en est pas de même des Singes du nouveau monde, qui n'ont ni callosités ni abajoues. Les Singes de l'Afrique et de l'Asie n'ont pas de queue, ou leur queue est rudimentaire ou plus ou moins courte; chez les Singes de l'Amérique, la queue est longue, tantôt velue, tantôt nue à son extrémité. Les Singes de l'ancien continent ont cinq molaires à chaque côté des mâchoires; il y a six molaires également à chaque côté des mâchoires chez les Singes du nouveau continent. Enfin, ce n'est qu'en Amérique qu'on rencontre des Singes nocturnes, comme les Nocthores et les Sakis, des Singes pourvus de griffes et des Singes ayant des molaires à couronne garnie de tubercules aigus, comme les Ouistitis.

Buffon subdivise les Singes de l'ancien continent en trois groupes : 1° les Singes proprements dits, ainsi caractérisés : point de queue; face aplatie; dents, mains, doigts et ongles semblables à ceux de l'homme; marche bipède; 2° les Babouins : queue courte : face allongée; museau large et relevé; deux canines plus grosses à proportion que chez l'homme; des callosités sur les fesses; 3° les Guenons, qui ne diffèrent des Babouins qu'en ce que leur queue est aussi longue que le corps. Les Singes du nouveau continent sont divisés en deux groupes : 1° les Sapajous, cloison des narines épaisse, narines ouvertes sur les côtés du nez, et non pas en dessous (excepté dans le genre Eriode); fesses velues et sans callosités; point d'abajoues; queue prenante; et 2° les Sagoins, caractérisés de même que les Sapajous et n'en différant que par leur queue, qui n'est pas prenante.

M. E. Geoffroy Saint-Hilaire a proposé, dans le tome XVIII des *Annales du Muséum*, une classification qui ne diffère de celle de Buffon que par quelques modifications. Les Singes y sont divisés en deux sections : les Singes de l'ancien continent ou Catarrhinins, Singes à narines ouvertes inférieurement (genres *Troglodyte*, *Orang*, *Nasique*, *Semnopithèque*, *Colobe*, *Guenon*, *Macaque*, *Magot*, *Cynopithèque*, *Cynocéphale*), et les Singes du nouveau continent platyrrhinins ou Uropithéciens, Singes à nez large et à narines ouvertes latéralement. Cette deuxième section est subdivisée en trois groupes secondaires : 1° les Hélopithèques. Singes à queue prenante ou Sapajous de Buffon (genres *Alouate*, *Atèle*, *Eriode*, *Lagotriche*, *Sapajou*); 2° les Géopithèques, Singes de terre, comprenant les Sagouins de Buffon, moins les Ouistitis (genres *Callitriche*, *Nocthore*, *Soki*); et 3° les Arctopithèques, Singes à ongles d'Ours, division formée pour les Ouistitis (genre unique, *Ouistiti*). *Voy.* les divers mots indiqués.

G. Cuvier suit à peu près la même marche dans le *Règne animal;* il divise les Singes, 1° en Singes proprement dits ou de l'ancien continent (genres *Orang*, *Gibbon*, *Guenon*, *Semnopithèque*, *Macaque*, *Magot*, *Cynocéphale*, *Mandrille*); 2° en Singes du nouveau continent (genres *Alouate*, *Atèle*, *Lagotriche*, *Sapajou*, *Saki*, *Saguoin* et *Nocthore*). Enfin, les *Ouistitis* sont placés comme intermédiaires entre les deux familles des Singes et des Lémuriens ou Makis, qui constituent l'ordre des Quadrumanes.

Nous avons réfuté ailleurs l'avilissante théorie qui veut que l'homme descende du Singe par transformation. Nous citerons quelques considérations de Buffon qui se rattachent à ce sujet.

« Le Singe, dit ce grand naturaliste, est un animal, et, malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent : c'est uniquement sur ce rapport de ressemblance corporelle qu'est appuyé le préjugé de la grande opinion qu'on s'est formée des facultés du Singe : il nous ressemble, a-t-on dit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; il doit donc non-seulement nous imiter, mais faire encore de lui-même tout ce que nous faisons. On vient de voir que toutes les actions qu'on doit appeler *humaines* sont relatives à la société; qu'elles dépendent d'abord de l'âme, et ensuite de l'éducation, dont le principe physique est la nécessité de la longue habitude des parents à l'enfant; que dans le Singe cette habitude est fort courte; qu'il ne reçoit, comme les autres animaux, qu'une éducation purement individuelle, et qu'il n'est pas même susceptible de celle de l'es-

père; par conséquent, il ne peut rien faire de tout ce que l'homme fait, puisque aucune de ses actions n'a le même principe ni la même fin. Et à l'égard de l'imitation, qui paraît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de l'espèce du Singe, et que le vulgaire lui accorde comme un talent unique, il faut, avant de décider, examiner si cette imitation est libre ou forcée. Le Singe nous imite-t-il parce qu'il le veut, ou bien parce que sans le vouloir il le peut? J'en appelle sur cela volontiers à tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention, et je suis convaincu qu'ils diront avec moi qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire, dans cette imitation; le Singe ayant des bras et des mains, s'en sert comme nous, mais sans songer à nous; la similitude des membres et des organes produit nécessairement des mouvements et quelquefois même des suites de mouvements qui ressemblent aux nôtres : étant conformé comme l'homme, le Singe ne peut que se mouvoir comme lui; mais se mouvoir de même n'est pas agir pour imiter. Qu'on donne à deux corps bruts la même impulsion; qu'on construise deux pendules, deux machines pareilles, elles se mouvront de même, et l'on aurait tort de dire que ces corps bruts ou ces machines ne se meuvent ainsi que pour s'imiter. Il en est de même du Singe relativement au corps de l'homme; ce sont deux machines construites, organisées de même, qui par nécessité de nature se meuvent à très-peu près de la même façon : néanmoins parité n'est pas imitation; l'une gît dans la matière, et l'autre n'existe que par l'esprit : l'imitation suppose le dessein d'imiter; le Singe est incapable de former ce dessein, qui demande une suite de pensées, et par cette raison l'homme peut, s'il le veut, imiter le Singe, et le Singe ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

« Et cette parité, qui n'est que le physique de l'imitation, n'est pas aussi complète ici que la similitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat. Le Singe ressemble plus à l'homme par le corps et les membres que par l'usage qu'il en fait : en l'observant avec quelque attention, on s'apercevra aisément que tous ses mouvements sont brusques, intermittents, précipités, et que, pour les comparer à ceux de l'homme, il faudrait leur supposer une autre échelle, ou plutôt un module différent. Toutes les actions du Singe tiennent de son éducation, qui est purement animale; elles nous paraissent ridicules, inconséquentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous, et que l'unité qui doit leur servir de mesure est très-différente de la nôtre. Comme sa nature est vive, son tempérament chaud, son naturel pétulant, qu'aucune de ses affections n'a été mitigée par l'éducation, toutes ses habitudes sont excessives, et ressemblent beaucoup plus aux mouvements d'un maniaque qu'aux actions d'un homme, ou même d'un animal tranquille. C'est par la même raison que nous le trouvons indocile, et qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudrait lui transmettre; il est insensible aux caresses, et n'obéit qu'au châtiment; on peut le tenir en captivité, mais non pas en domesticité; toujours triste ou revêche, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive : aussi l'espèce n'a jamais été domestique nulle part; et par ce rapport il est plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux : car la docilité suppose quelque analogie entre celui qui donne et celui qui reçoit; c'est une qualité relative qui ne peut être exercée que lorsqu'il se trouve des deux parts un certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entre elles que parce qu'elles sont actives dans le maître et passives dans le sujet. Or le passif du Singe a moins de rapport avec l'actif de l'homme que le passif du Chien ou de l'Eléphant, qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentiments doux et même délicats de l'attachement fidèle, de l'obéissance volontaire, du service gratuit et du dévouement sans réserve.

« Le Singe est donc plus loin de l'homme que la plupart des autres animaux par les qualités relatives; il en diffère aussi beaucoup par le tempérament. L'homme peut habiter tous les climats; il vit, il multiplie dans ceux du Nord et dans ceux du Midi : le Singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées, et ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds. Cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation, qui, quoique cachées, n'en sont pas moins réelles; elle doit aussi influer beaucoup sur le naturel : l'excès de chaleur qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal rend excessives toutes ses affections, toutes ses qualités; et il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance, à sa lubricité et à ses autres passions, qui toutes nous paraissent aussi violentes que désordonnées.

« Ainsi ce Singe, que les philosophes avec le vulgaire ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature était au moins équivoque et moyenne entre celle de l'homme et celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée et de tout ce qui fait l'homme; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, et encore essentiellement différent de l'homme par le naturel, par le tempérament, et aussi par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier. »

SINGES HURLEURS. *Voy.* ALOUATES.

SITTA. *Voy.* SITTELLE.

SITTELLE (*Sitta*, Linn.)—Genre d'Oiseaux, placés par Cuvier parmi les Ténuirostres.

Les habitudes des Sittelles tiennent de celles des Pics et des Mésanges. Elles grim-

pent le long des troncs, frappent l'écorce avec leur bec pour y découvrir des Larves et des Insectes ; mais elles jouissent de la faculté de pouvoir grimper en descendant (si l'on peut employer ces expressions qui se font opposition), ce que font très-rarement les Pics. Leur nourriture consiste en Insectes, Larves, petites graines, noisettes et fruits. Elles nichent dans les trous naturels des arbres. Vivant solitaires, elles sont d'un caractère doux et taciturne.

Une espèce européenne a servi de type à cette division, c'est la SITTELLE TORCHEPOT, *Sitta europea*, Linn. Cet Oiseau a toutes les parties supérieures d'un cendré bleuâtre ; une bande noire descend en arrière de l'œil sur le méat auditif ; la gorge est blanche ; le devant du cou, la poitrine et le ventre d'un roux jaunâtre ; les flancs et les cuisses d'un roux marron ; les deux rectrices médianes cendrées, les autres noires, terminées de blanc et de cendré ; le bec est d'un cendré bleuâtre. La femelle a des couleurs plus ternes et la bande noire moins apparente.

Les diverses dénominations vulgaires sous lesquels cet Oiseau est connu, telles que celles de Torche-Pot, Perce-pot, Pic-maçon, lui viennent de la singulière habitude qu'il a de rétrécir, soit avec la boue, soit avec une autre matière beaucoup moins propre, l'ouverture du trou qu'il a choisi pour y faire son nid. En effet, comme c'est toujours les excavations naturelles qui se trouvent dans les troncs des arbres ou celles qui y sont pratiquées par les Pics qu'il choisit pour y faire ses pontes, il en résulte que, ces cavités ayant une ouverture constamment trop grande et livrant un trop libre passage, la Sittelle est forcée de la réduire à sa taille. Or pour cela elle fait usage des matériaux que nous venons de citer (302). C'est au fond de cette cavité, plus ou moins profonde, et garnie de bois vermoulu et de mousse, que la femelle pond de cinq à sept œufs grisâtres marqués de petites taches rouges. Durant l'incubation la femelle abandonne rarement ses œufs, le mâle alors pourvoit à ses besoins.

Cet Oiseau, qui n'a d'agréable que son plumage, vit solitaire dans les grands bois. C'est en grimpant en tous sens le long des branches qu'il fait entendre un petit cri particulier. A la manière des Pics il cherche des Insectes sous l'écorce, qu'il frappe énergiquement avec son bec. Souvent il se suspend la tête en bas, étant soutenu par ses ongles seulement.

La Sittelle, que l'on voit jusque fort avant dans le nord et le midi de l'Europe, n'émigre pas à proprement parler ; elle est seulement erratique, passe d'un canton dans un autre, mais sans jamais trop s'écarter de la forêt où elle est née. Pendant l'hiver elle visite les vergers et les jardins.

Voici quelques observations faites sur un de ces Oiseaux accidentellement blessé par un chasseur, et renfermé dans une cage de bois de chêne et de fil de fer. « Il resta tranquille toute la nuit, et le lendemain matin, quoique je fusse endormi dans un appartement séparé du sien par le palier d'un escalier, le premier bruit que j'entendis fut celui que produisaient les coups répétés de son bec. On lui donna pour nourriture du Poulet haché, de la mie de pain et de l'eau ; il mangea avec une parfaite assurance, et, dès qu'il eut fini, il se remit à battre sa cage avec un bruit qu'on ne peut comparer qu'à celui que fait un beau laquais frappant à la belle porte d'une belle maison. Il avait de la prédilection pour les piliers des coins de la cage ; c'est là que se portaient les coups les plus redoutables, et là, au bout de vingt-quatre heures, le bois était percé à jour comme un crible. Il

(302) Les sauvages les moins avancés, lorsqu'ils prennent possession d'une caverne ou du creux d'un arbre pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air, n'ont pas l'idée de placer à l'entrée de leur retraite quelque chose qui ressemble à une porte. Même lorsqu'ils se donnent la peine de faire une clôture de branchages, leur porte ne consiste qu'en un rétrécissement de l'entrée qui leur permet de se glisser dans l'intérieur en rampant comme les Ours et les Renards. Ce n'est qu'à un certain degré de civilisation que nous rencontrons des portes construites avec quelque goût, présentant certaines proportions d'architecture, et adaptées au caractère du climat. Parmi les animaux inférieurs l'invention d'une porte est chose rare et ne s'observe, je crois, que dans une famille particulière d'Araignées ; mais tous les animaux, l'homme y compris, apprennent assez vite par expérience à se protéger contre leurs ennemis et à se préserver de la rigueur des saisons.

C'est probablement à la fois comme rempart contre ses ennemis et comme abri contre le temps que la Sittelle (*Sitta europæa*), forme une barricade à l'entrée de son nid. En France cet Oiseau s'appelle aussi Pivert-maçon. Les anciens naturalistes disent que ce maçon choisit pour ses petits les creux d'un arbre, et que si ce creux est trop grand il en rétrécit l'entrée avec de la terre et de la boue si bien pétries, qu'un potier ne ferait pas mieux. Buffon ajoute que, pour donner de la solidité à son ouvrage, il mêle à la terre de petites perres, procédé qu'on a vu adopter par des Abeilles maçonnes (*Antophora retusa*, Leach.).

Comme il n'y a à l'intérieur du nid aucun ouvrage de maçonnerie, on pourrait attribuer la description que nous venons de donner à une imagination semblable à celle qui s'est exercée sur les nids flottants des Martins-Pêcheurs. Mais ce que nous venons d'avancer relativement à la Sitelle est confirmé par un observateur moderne : le colonel Montagne a découvert que si la petite barrière de boue bâtie à l'ouverture du trou est détruite pendant que les œufs sont encore dans le nid, elle est promptement rebâtie, afin d'empêcher l'invasion des Oiseaux plus gros et plus forts qui construisent leurs demeures dans de semblables situations. Il nous paraît aussi probable que cette muraille a pour but de s'opposer à la chute des petits lorsqu'ils commencent à sortir, car tous les jeunes Oiseaux deviennent d'une agitation extrême lorsqu'ils approchent de l'époque où ils ont la puissance et le désir de voler. Une petite couvée encore sans plumes n'a pas moins d'impatience que les enfants qui vont être en état de se servir de leurs jambes : elle palpite et trépigne pour étendre ses jeunes ailes.

pensait sans doute que, ces pièces principales une fois détruites, la ruine du reste se ferait toute seule et lui vaudrait la liberté. La porte d'entrée fixa longtemps aussi son attention, et finit par céder à ses efforts ; et lorsque l'on eut attaché de nouveau cette porte avec une corde au moyen d'un double nœud, son bec en eut bientôt fini de ce nouvel obstacle. Dans les cages ordinaires il y a, dans le fil de fer des parois, un trou circulaire qui permet à l'Oiseau de passer sa tête pour boire dans un verre : la Sittelle revenait continuellement à ce trou et s'y jetait avec force pour passer tout entière, mais vainement, car c'est un Oiseau épais et lourd. Dès qu'elle s'aperçut que l'ouverture était trop petite, elle retira sa tête, et commença à frapper le cercle de fil de fer, et à creuser au point où il s'insère dans le bois, avec l'intention évidente d'élargir la sortie. Son travail était continuel, et elle mangeait autant qu'elle travaillait : il est bien possible que ce soient ces deux causes réunies qui l'aient tuée. Ses coups de marteau étaient surtout pénibles, car, au lieu de percher comme les autres Oiseaux, elle se cramponnait avec ses larges pieds sur lesquels elle tournait comme sur un pivot, puis frappait de tout le poids de son corps dont la masse représentait la tête d'un marteau. Nous espérions qu'au coucher du soleil l'Oiseau cesserait son travail et se reposerait ; mais non, toutes les dix minutes jusqu'à neuf ou dix heures du soir, il recommençait à frapper, et nous rappelait la nocturne et lugubre activité des faiseurs de cercueils. Un de nous dit qu'il creusait sa tombe. C'était vrai : un bruit particulier d'ailes agitées se fit entendre dans la cage alors recouverte d'un mouchoir, et nous présagea quelque malheur. Nous trouvâmes l'animal au fond de sa prison, les plumes hérissées et renversées. On le fit sortir : il languit quelques instants au milieu de convulsions et de réanimations alternatives, et puis il expira. »

SOBOL. *Voy.* ZIBELINE.

SOCIÉTÉ DES ANIMAUX. — Les animaux qui vivent en Société sont beaucoup plus intelligents que ceux qui vivent isolés ou qui s'accouplent seulement. Il y a donc alors chez les premiers évidemment échange d'idées et concours de volonté. Bichat a remarqué d'ailleurs que la Société donne constamment à certains organes externes une perfection qui ne leur est pas naturelle et qui les distingue spécialement des autres.

Il faut aux animaux comme à l'homme la réunion de certaines circonstances pour que son industrie se développe dans toute sa puissance. Le Castor n'est guère architecte qu'au sein des forêts de l'Amérique : en Europe, son habitation en général est semblable à celle du Renard ou de la Marmotte. La Fourmi n'élève également ses pyramides que dans les solitudes du Nouveau-Monde.

Le besoin de vivre en Société se fait ressentir chez un grand nombre d'espèces ; mais il devient surtout très vif chez quelques-unes, comme chez le Lapin par exemple. Ce sentiment de sociabilité détermine aussi chez les animaux un changement notable dans le caractère et dans les mœurs lorsqu'il est satisfait, changement qui place mieux au grand jour le degré d'intelligence auquel chacun peut atteindre.

Dans les Alpes, on conduit des troupes de Chevaux sur la montagne, où ils paissent durant l'été. Si dans la nuit il vient à pleuvoir, au lieu de demeurer en place, ils se mettent tous à galoper, afin de ne pas être atteints par le froid. Lorsque ces Chevaux ont soif, le chef dont ils ont accepté la direction les conduit à une source qui est quelquefois distante de plusieurs lieues.

Les Vaches et les Bœufs qui vivent sur la montagne se couchent toujours en formant ensemble un grand cercle au milieu duquel ils renferment les Veaux et les individus les plus vieux. Si le Loup vient à paraître, ils lui font face de toutes parts. Les Vaches, ordinairement si douces dans les étables, prennent sur la montagne un caractère fier et courageux et s'avancent avec intrépidité vers le danger. Lorsque celui-ci a été signalé par le cri de l'une d'elles, toutes se précipitent du côté où est l'ennemi, elles forment un cercle autour de lui, et il est rare qu'il ne succombe pas sous leurs coups réunis.

Lorsque les Loups se rassemblent pour l'attaque d'un troupeau, les plus forts se montrent les premiers et attirent les Chiens à une certaine distance, où ils livrent combat. Pendant ce temps les plus jeunes ou les plus faibles de la troupe se jettent sur le troupeau et enlèvent quelques pièces. Puis, à des cris sans doute convenus, les Loups aux prises avec les Chiens abandonnent le champ de bataille, et s'en vont rejoindre dans un lieu écarté ceux de leurs compagnons qui se sont emparés de la provision.

Les Rats musqués, lorsqu'ils sont en campagne, ont toujours quelques sentinelles en faction, et réparties sur un vaste espace. Lorsqu'elles donnent le signal de l'apparition de l'ennemi, la troupe se met en mesure de s'éloigner ; toutefois, par un sentiment généreux, elle reste d'abord à découvert pour fixer l'attention du chasseur et donner le temps aux sentinelles perdues de la rejoindre. Mais encore, dans cette circonstance, ces animaux ont toujours le soin de se placer à une distance calculée qui les met hors de la portée du fusil.

Les Buffles, les Bisons, les Bœufs qui marchent en troupe, soit pour l'attaque, soit pour la défense, placent constamment au milieu d'eux leurs femelles et leurs petits. Toutes ces troupe ont un chef dont l'autorité n'est jamais méconnue, dont l'intelligence et le courage sont toujours remarquables, pour justifier la confiance qui lui a été accordée par les siens.

L'Éléphant aime aussi à vivre en Société, et c'est le plus souvent en troupe qu'il va chercher sa nourriture et qu'il change de contrée. L'ordre qu'il observe pendant la

marche, lorsque surtout il appréhende quelque danger, témoigne en faveur de sa prévoyance et de son raisonnement. Quand la troupe s'occupe du départ, le chef le plus redoutable se place constamment en tête ; celui qui après lui est considéré comme une sorte de lieutenant va prendre son poste à la queue de la colonne, pour veiller à ce qu'il n'y ait point de traînards, et à ce que quelque imprudent ne se jette pas en dehors de cette colonne. Les mères tiennent leurs petits embrassés dans leur trompe. Jamais, au surplus, le chasseur, le Tigre ou le Lion, n'attaque les Éléphants qui sont en troupe, car alors on peut les considérer comme invincibles ou à peu près. Non-seulement cet animal est d'une force prodigieuse, mais son courage est égal à cette force, et quoique sa fureur ne soit pas aussi apparente que chez d'autres espèces, elle n'en est pas moins des plus redoutables.

Dans les parcs où se trouvent des Daims en grand nombre, ils forment presque toujours deux troupes qui deviennent ennemies et se font une guerre incessante pour chercher mutuellement à s'exiler des meilleurs endroits. Elles se livrent de véritables combats, dans lesquels elles développent du talent, de la ruse, du courage, et s'attaquent, avec un ordre parfait, sous la conduite d'un chef, qui, ordinairement est l'un des plus forts et des plus âgés, c'est-à-dire qu'il donne l'exemple en payant bien de son individu, et que l'expérience lui assure de nombreux avantages dans sa carrière gouvernementale.

On rapporte que les Biches traversent en été le phare de Messine à la nage, pour passer de la Sicile dans les campagnes de Reggio en Italie, où elles sont attirées par les pâturages. Comme il est fatigant pour elles de lever la tête au-dessus de l'eau, elles nagent rangées sur une seule ligne, et à la file l'une de l'autre, chacune ayant la tête appuyée sur les reins de celle qui la précède. Lorsque celle qui fait le chef de file est fatiguée, elle va se placer derrière, à l'autre extrémité de la ligne, et chacune passe ainsi successivement de la tête à la queue.

Les Sangliers se défendent en commun contre leurs ennemis : les plus forts en tête et les plus faibles derrière.

Chez les Lapins qui vivent en troupe, il y a aussi un chef qui donne des signaux, au moyen d'un coup de talon, et qui est toujours le dernier qui rentre au terrier.

Les Corbeaux, les Oies et les Canards, les Grues et d'autres Oiseaux voyageurs, ont chacune de leurs lignes commandées par un chef, que l'on distingue facilement par la distance à laquelle il se tient en avant de ceux qui lui obéissent. Lorsque les Corbeaux se répandent dans les champs pour y prendre leur nourriture, plusieurs sentinelles planent au-dessus de la troupe et l'avertissent du danger. Ces sentinelles sont relevées successivement.

Les Poules, les Dindons, et la plupart des Oiseaux de basse-cour, font cercle autour d'un Crapaud, d'un Serpent ou de tout autre animal qui vient à se montrer près d'eux. S'il est petit, ils l'attaquent à coups de bec ; s'il leur paraît redoutable, ils poussent des cris étourdissants jusqu'à ce qu'on arrive à leur secours.

Quand les Phoques sont attaqués, il y a toujours quelques individus plus forts ou plus braves qui soutiennent le combat pendant que les faibles s'éloignent.

Les Marsouins se réunissent en grand nombre pour traverser la haute mer, et se placent sous la direction d'un chef. Lorsqu'ils opèrent des évolutions autour d'un navire, on remarque constamment la régularité de leurs mouvements et l'attention qu'ils prêtent à la conduite de ceux qui les commandent.

Toutes les fois que l'on observe les Poissons qui vivent en société, quelle que soit l'espèce, on aperçoit toujours un chef en tête de leurs lignes.

Lorsqu'un essaim se trouve avoir plusieurs reines, un combat général est la suite de la lutte qui s'établit entre elles pour la conservation du trône. Les reines rivales se présentent à la tête de leurs bataillons et se conduisent vaillamment. Le combat finit par la mort de l'une d'elles ou de plusieurs, selon leur nombre, puisqu'il ne doit en rester qu'une seule, et dès que le triomphe de celle-ci est proclamé, tous les partis se rallient à son autorité.

SOREX. *Voy.* MUSARAIGNE.

SOURIS. *Voy.* RAT.

SPATULE (*Platalea*, Lin.), Oiseau de l'ordre des Échassiers. — Quoique la Spatule soit d'une figure très-caractérisée, et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre sous des dénominations impropres et étrangères avec des Oiseaux tout différents : ils l'ont appelée *Héron blanc* et *Pélican*, quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle du Héron, et même d'un genre fort éloigné de celui du véritable Pélican; ce que Belon reconnaît, en même temps qu'il lui donne le nom de *Poche*, qui n'appartient encore qu'au Pélican, et celui de *Cuiller*, qui désigne plutôt le Phénicoptère ou Flamant, qu'on appelle *Bec à cuiller*, ou le Savacou, qu'on nomme aussi *Cuiller*. Le nom de *Pale* ou *Palette* conviendrait mieux, en ce qu'il se rapproche de celui de *Spatule*, que nous avons adopté, parce qu'il a été reçu, ou son équivalent, dans la plupart des langues, et qu'il caractérise la forme extraordinaire du bec de cet Oiseau. Ce bec, aplati dans toute sa longueur, s'élargit en effet vers l'extrémité en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois fois aussi larges que le corps du bec même ; configuration d'après laquelle Klein donne à cet Oiseau le surnom *Anomaloroster*. Ce bec, anormal en effet par sa forme, l'est encore par sa substance, qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir, et qui par conséquent est très-peu propre à l'action que Cicéron et Pline lui attribuent, en appliquant

mal à propos à la Spatule ce qu'Aristote a dit, avec beaucoup de vérité, du Pélican, savoir, qu'il fond sur les Oiseaux plongeurs, et leur fait relâcher leur proie en les mordant fortement par la tête : sur quoi, par une méprise inverse, on a attribué au Pélican le nom de *Platea*, qui appartient réellement à la Spatule. Scaliger, au lieu de rectifier ces erreurs, en ajoute d'autres : après avoir confondu la Spatule et le Pélican, il dit, d'après Suidas, que le *Pelicanos* est le même que le *Dendrocolaptès* (coupeur d'arbres), qui est le Pic; et, transportant ainsi la Spatule du bord des eaux au fond des bois, il lui fait percer les arbres avec un bec uniquement propre à fendre l'eau ou fouiller la vase.

La Spatule est toute blanche : elle est de la grosseur du Héron ; mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long, et garni de petites plumes courtes : celles du bas de la tête sont longues et étroites; elles forment un panache qui retombe en arrière. La gorge est couverte, et les yeux sont entourés d'une peau nue. Les pieds et le nu de la jambe sont couverts d'une peau noire, dure et écailleuse; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et par son prolongement les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité. Des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec, dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge; un bord noir tracé par une rainure forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier, et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure; une petite pointe recourbée en dessous termine l'extrémité de cette espèce de palette, qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur, et paraît intérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude et moins lisse qu'elle ne l'est en dehors. Près de la tête, la mandibule supérieure est si large et si épaisse, que le fond semble y être entièrement engagé : les deux mandibules, près de leur origine, sont également garnies intérieurement, vers les bords, de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les Coquillages que le bec de la Spatule est tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante; car il paraît que cet Oiseau se nourrit également de Poissons, de Coquillages, d'Insectes aquatiques et de Vers.

La Spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres, si ce n'est sur quelques lacs, et passagèrement aux bords des rivières; elle préfère les côtes marécageuses; on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne, de la Picardie et de la Hollande : quelques endroits sont même renommés par l'affluence des Spatules qui s'y rassemblent avec d'autres espèces aquatiques; tels sont les marais de Sevenhuis, près de Leyde.

Ces Oiseaux font leur nid à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes; ils produisent trois ou quatre petits; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées, et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir.

La Spatule d'Amérique est un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe. Elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos et les flancs; les ailes sont plus fortement colorées, et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue, dont les pennes sont rousses; la côte de celles de l'aile est marquée d'un beau carmin ; la tête, comme la gorge, est nue ; ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la Spatule adulte ; car on en trouve de bien moins rouges sur tout le corps et encore presque toutes blanches, qui n'ont point la tête dégarnie, et dont les pennes de l'aile sont en partie brunes, restes de la livrée du premier âge. Barrère assure qu'il se fait dans le plumage des Spatules d'Amérique le même progrès en couleur avec l'âge que dans plusieurs autres Oiseaux, comme les Courlis rouges et les Phénicoptères ou Flamants, qui dans leurs premières années sont presque tout gris ou tout blancs, et ne deviennent rouges qu'à la troisième année; il résulte de là que l'Oiseau couleur de rose du Brésil, ou l'*Ajaia* de Marcgrave, décrit dans son premier âge avec les ailes d'un incarnat tendre, et la Spatule cramoisie de la Nouvelle-Espagne, ou la *Tlauhquechul* de Fernandès décrite dans l'âge adulte, ne sont qu'un seul et même Oiseau. Marcgrave dit qu'on en voit quantité sur la rivière de Saint-François ou de Serégippe, et que sa chair est assez bonne. Fernandès lui donne les mêmes habitudes qu'à notre Spatule, de vivre au bord de la mer de petits Poissons, qu'il faut lui donner vivants quand on veut la nourrir en domesticité, *ayant*, dit-il, *expérimenté qu'elle ne touche point aux Poissons morts*,

Cette Spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent, comme la blanche dans l'ancien, sur une très-grande étendue, du nord au midi, depuis les côtes de la Nouvelle-Espagne et la Floride jusqu'à la Guyane et au Brésil; on la voit aussi à la Jamaïque, et vraisemblablement dans les autres îles voisines. Mais l'espèce, peu nombreuse, n'est nulle part rassemblée : à Cayenne, par exemple, il y a peut-être dix fois plus de Courlis que de Spatules; leurs plus grandes troupes sont de neuf ou dix au plus, communément de deux ou trois, et souvent ces Oiseaux sont accompagnés de Phénicoptères ou Flamants. On voit le matin et le soir les Spatules au bord de la mer, ou sur des troncs flottants près de la rive; mais, vers le milieu du jour, dans le temps de la plus grande chaleur, elles entrent dans les criques, et se perchent très-haut sur les arbres aquatiques : néanmoins elles sont peu sauvages; elles passent en mer très-près des canots, et se laissent approcher assez

près à terre pour qu'on les tire, soit posées, soit au vol. Leur beau plumage est souvent sali par la vase, où elles entrent fort avant pour pêcher.

STENTOR. *Voy.* Alouates.

STERNE (de *stern*, lac, dans les langues du nord), *Sterna*, vulg. *Hirondelle de mer*. — Genre d'Oiseau de l'ordre des Palmipèdes, famille des Longipennes, ou grands voiliers.

Dans le grand nombre des noms transportés, pour la plupart sans raison, des animaux de la terre à ceux de la mer, il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués, comme celui d'*Hirondelle* qu'on a donné à une petite famille d'Oiseaux pêcheurs qui ressemblent à nos Hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui par leur vol constant à la surface des eaux représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des Hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations. Non moins agiles et aussi vagabondes, les Hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide, et enlèvent en volant les petits Poissons qui sont à la surface de l'eau, comme nos Hirondelles y saisissent les Insectes. Ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner avec quelque fondement le nom d'*Hirondelles*, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui dans les Hirondelles de mer sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts, et ne leur servent pas pour nager; car il semble que la Nature n'ait confié ces Oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes qui sont extrêmement longues et échancrées comme celles de nos Hirondelles. Ils en font le même usage pour planer, cingler, plonger dans l'air, en élevant, rabaissant, coupant, croisant leurs vols de mille et mille manières, suivant que le caprice, la gaieté ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvements (303) : il ne la saisissent qu'au vol, ou en se posant un instant sur l'eau, sans la poursuivre à la nage; car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à demi membraneux puissent leur donner cette facilité. Ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Les Hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçants, comme les Martinets, surtout lorsque par un temps calme elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses, mais en particulier dans le temps des nichées, car elles sont alors plus inquiètes et plus clameuses que jamais; elles répètent et redoublent incessamment leurs mouvements et leurs cris; et, comme elles sont toujours en très-grand nombre, l'on ne peut sans en être assourdi approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits (304). Elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai; la plupart y demeurent et n'en quittent pas les bords; d'autres voyagent plus loin, et vont chercher les lacs, les grands étangs, en suivant les rivières; partout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les Insectes volants. Le bruit des armes à feu ne les effraie pas : ce signal de danger, loin de les écarter, semble les attirer; car à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe, les autres se précipitent en foule autour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur d'eau. On remarque de même que nos Hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil, ou du moins qu'elles n'en sont pas assez émues pour s'éloigner beaucoup. Cette habitude ne viendrait-elle pas d'une confiance aveugle? Ces Oiseaux, emportés sans cesse par un vol rapide, sont moins instruits que ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres; ils n'ont pas appris comme eux à nous observer, nous reconnaître, et fuir leur plus dangereux ennemi.

Au reste, les pieds de l'Hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'Hirondelle de terre qu'en ce qu'ils sont à demi palmés; car ils sont de même très-courts, très-petits, et presque inutiles pour la marche. Les ongles pointus qui arment les doigts ne paraissent pas plus nécessaires à l'Hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec : celui des Hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, lisse, sans dentelures, et aplati par les côtés. Les ailes sont si longues, que l'Oiseau en repos paraît en être embarrassé, et que dans l'air il semble être tout aile : mais si cette grande puissance de vol fait de l'Hirondelle de mer un Oiseau aérien, elle se présente comme un Oiseau d'eau par ses autres attributs; car, indépendamment de la membrane échancrée entre les doigts, elle a, comme presque tous les Oiseaux aquatiques, une petite portion de la jambe dénuée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré.

Cette famille des Hirondelles de mer est composée de plusieurs espèces, dont la plupart ont franchi les Océans et peuplé leurs rivages. On les trouve depuis les mers, les lacs et les rivières du nord, jusque dans les vastes plages de l'Océan austral, et on les rencontre dans presque toutes les régions intermédiaires.

Le Pierre Garin ou la grande Hirondelle de mer de nos côtes. — Nous plaçons ici comme première espèce la plus grande des Hirondelles de mer qui se voient sur nos côtes : elle a près de treize pouces

(303) Les marins donnent à tous ces Oiseaux leurs qu'on trouve au large le nom de *Croiseurs* rsqu'ils sont grands, et de Goëlettes lorsqu'ils sont etits.

(304) C'est d'elles et de leurs cris importuns que Turner dérive le proverbe fait pour le vain babil des parleurs impitoyables, *larus parturit*.

du bout du bec aux ongles, près de seize jusqu'au bout de la queue; et presque deux pieds d'envergure. Sa taille, fine et mince, le joli gris de son manteau, le beau blanc de tout le devant du corps, avec une calotte noire sur la tête, et le bec et les pieds rouges, en font un bel Oiseau.

Au retour du printemps, ces Hirondelles, qui arrivent en grandes troupes sur nos côtes maritimes, se séparent en bandes, dont quelques-unes pénètrent dans l'intérieur de nos provinces, comme dans l'Orléanais, en Lorraine, en Alsace, et peut-être plus loin, en suivant les rivières, et s'arrêtant sur les lacs et sur les grands étangs; mais le gros de l'espèce reste sur les côtes et se porte au loin sur les mers. Ray a observé que l'on a coutume d'en trouver en quantité à cinquante lieues au large des côtes les plus occidentales de l'Angleterre, et qu'au delà de cette distance on ne laisse pas d'en rencontrer encore dans toute la traversée jusqu'à Madère; qu'enfin cette grande multitude paraît se rassembler pour nicher aux Salvages, petites îles désertes peu distantes des Canaries.

Sur nos côtes de Picardie, ces hirondelles de mer s'appellent *Pierre-Garins*. Ce sont des Oiseaux aussi vifs que légers, des pêcheurs hardis et adroits; ils se précipitent dans la mer sur le Poisson qu'ils guettent, et, après avoir plongé, se relèvent, et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étaient en l'air. Ils digèrent le Poisson presque aussi promptement qu'ils le prennent; car il se fond en peu de temps dans leur estomac; la partie qui touche le fond du sac se dissout la première, et l'on a observé ce même effet dans les Hérons et dans les Mouettes; mais en tout cas la force digestive est si grande dans ces Hirondelles de mer, qu'elles peuvent aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier. Elles se battent fréquemment en se disputant leur proie, et avalent des Poissons plus gros que le pouce, et dont la queue leur sort par le bec. Celles que l'on prend et qu'on nourrit quelquefois dans les jardins ne refusent pas de manger de la chair, mais il ne paraît pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.

Ces Oiseaux s'apparient dès leur arrivée, dans les premiers jours de mai. Chaque femelle dépose dans un petit creux, sur le sable nu, deux ou trois œufs, fort gros, eu égard à sa taille; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela est toujours à l'abri du vent du nord, et au-dessous de quelques petites dunes. Si l'on approche de leurs nichées, les pères et mères se précipitent du haut de l'air, et arrivent à l'homme en jetant de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

Leurs œufs ne sont pas tous de la même couleur; les uns sont fort bruns, d'autres sont gris, et d'autres presque verdâtres : apparemment ces derniers sont ceux des jeunes couples; car ils sont un peu plus petits, et l'on sait que, dans tous les Oiseaux dont les œufs sont teints, ceux des vieux ont les couleurs plus foncées et sont un peu plus gros et moins pointus que ceux des jeunes, et surtout dans les premières pontes. La femelle, dans cette espèce, ne couve que la nuit, et pendant le jour quand il pleut; elle abandonne ses œufs à la chaleur du soleil dans tous les autres temps. Lorsque le printemps est beau, et surtout quand les nichées ont commencé par un temps chaud, les trois œufs qui composent ordinairement la ponte des Pierre-Garins éclosent en trois jours consécutivement : le premier pondu devance d'un jour le second, qui de même devance le troisième, parce que le développement du germe, qui ne date dans celui-ci que de l'instant de l'incubation commencée, a été hâté dans les deux autres par la chaleur du soleil qu'ils ont éprouvée sur le sable. Si le temps a été pluvieux ou seulement nébuleux lors de la ponte, cet effet n'arrive pas, et les œufs éclosent ensemble. La même remarque a été faite sur les œufs des Alouettes et des Pies de mer, et l'on peut croire qu'il en est encore de même pour tous les Oiseaux qui pondent sur le sable nu des rivages.

Les petits Pierre-Garins éclosent couverts d'un duvet épais gris-blanc, et semé de quelques taches noires sur la tête et le dos; ils se traînent et quittent le nid dès qu'ils sont nés; le père et la mère leur apportent de petits lambeaux de Poissons, particulièrement du foie et des ouïes. La mère venant le soir couver l'œuf non éclos, les nouveaunés se mettent sous ses ailes. Ces soins maternels ne durent que peu de jours; les petits se réunissent pendant la nuit, et se serrent les uns contre les autres. Les père et mère ne sont pas longtemps non plus à leur donner à manger dans le bec; mais, sans descendre chaque fois jusqu'à terre, ils laissent tomber et font pour ainsi dire pleuvoir sur eux la nourriture; les jeunes, déjà voraces, s'entre-battent et se la disputent entre eux en jetant des cris. Cependant leurs parents ne cessent pas de veiller sur eux du haut de l'air : un cri qu'ils jettent en planant donne l'alarme, et à l'instant les petits demeurent immobiles tapis sur le sable; ils seraient alors difficiles à découvrir, si les cris mêmes de la mère n'aidaient à les faire trouver. Ils ne fuient pas, et on les ramasse à la main comme des pierres.

Ils ne volent que six semaines après qu'ils sont éclos, parce qu'il faut tout ce temps à leurs longues ailes pour croître; semblables en cela aux Hirondelles de terre, qui restent plus longtemps dans le nid que tous les autres Oiseaux de même grandeur, et en sortent mieux emplumés. Les premières plumes qui poussent à ces jeunes Pierre-Garins sont d'un gris-blanc sur la tête, le dos et les ailes; les vraies couleurs ne viennent qu'à la mue; mais jeunes et vieux ont tous le même plumage à leur retour au printemps. La saison du départ de nos côtes de Picardie est vers la mi août, par un vent de nord-est.

STREPSITES. *Voy.* Tournepierre.
STRIX. *Voy.* Chouettes.
STRUTHIO. *Voy.* Autruche.
STURNUS. *Voy.* Etourneau.
SULA. *Voy.* Fou.
SUNSA. *Voy.* Mangouste.

SURIKATE ou Zénick (*Suricata capensis*, Desm.). — Mammifère de l'ordre des Carnassiers digitigrades, voisin des Mangoustes.

Buffon, en indiquant cet animal comme étant de l'Amérique méridionale, a commis une erreur ; il est certain qu'il habite le cap de Bonne-Espérance. Il est fort joli, très-vif et très-adroit, ne vivant que dans les bois, sur la lisière desquels il se creuse un terrier. Il en sort pendant le jour, et quelquefois aussi pendant le clair de lune, pour se mettre en chasse et poursuivre les petits Mammifères et les Oiseaux dont il se nourrit. Comme il aime beaucoup les œufs, il se hasarde quelquefois dans la plaine pour chercher des nids de Perdrix, Gangas, Cailles, etc., mais alors il avance avec beaucoup de précaution, tantôt marchant debout en levant la tête au-dessus des herbes pour découvrir le danger, tantôt se glissant dans les broussailles, puis s'arrêtant tout à coup pour écouter, assis sur son derrière et les deux bras pendants à ses côtés. Au moindre bruit, à la moindre apparence d'un objet suspect, il fuit avec agilité et va s'enfoncer dans son terrier. Lorsqu'il est effrayé ou en colère, il lâche son urine, qui ordinairement sent mauvais, mais qui dans ce cas exhale une odeur fétide.

Pris jeune et élevé avec douceur, il s'apprivoise très-bien. Buffon en a possédé un assez longtemps, vivant. Voici ce qu'il en dit : « Nous avions nourri ce Surikate d'abord avec du lait, parce qu'il était fort jeune ; mais son goût pour la chair se déclara bientôt ; il mangeait avec avidité la viande crue, et surtout la chair du Poulet ; il cherchait aussi à surprendre les jeunes animaux : un petit Lapin qu'on élevait dans la même maison serait devenu sa proie si on l'eût laissé faire. Il aimait aussi beaucoup le Poisson, et encore plus les œufs : on l'a vu tirer avec ses deux pattes réunies des œufs qu'on venait de mettre dans l'eau pour cuire ; il refusait les fruits, même le pain, à moins qu'on ne l'eût mâché ; ses pattes de devant lui servaient, comme à l'Ecureuil, pour porter à sa gueule. Il lapait en buvant comme un Chien, et ne buvait point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiède. Sa boisson ordinaire était son urine, quoiqu'elle eût une odeur très-forte. Il jouait avec les Chats, et toujours innocemment ; il ne faisait aucun mal aux enfants, et ne mordait qui que ce soit que le maître de la maison, parce qu'il l'avait pris en aversion. Il était si bien apprivoisé, qu'il répondait à son nom ; il allait seul par toute la maison, et revenait seul quand on l'appelait. Il avait deux sortes de voix, l'aboiement d'un jeune Chien lorsqu'il s'ennuyait d'être seul, ou qu'il entendait des bruits extraordinaires, et, au contraire, lorsqu'il était excité par des caresses, ou qu'il ressentait quelque mouvement de plaisir, il faisait un bruit aussi vif et aussi frappé que celui d'une petite crécelle tournée rapidement. »

SURMULOT. *Voy.* Rat.

SUS. *Voy.* Cochon et Sanglier.

SYLVIA. *Voy.* Rossignol de murailles et Becs-Fins.

T

TACHIRO. *Voy.* Autour.

TAMANOIR, ou Ouateri-Ouassa (*Myrmephaga jubata*, Lin.). — Espèce d'Edenté tridactyle.

Cet animal, de la grosseur d'un Mâtin, a quatre pieds (1,299) de longueur non compris la queue, qui en a trois (0,975). Son corps est bas sur jambes proportionnellement à sa longueur ; sa tête est fort mince, allongée, et se termine par un long museau presque cylindrique, et par une bouche extrêmement petite, fendue d'environ un pouce. Ses pieds de devant sont munis de quatre doigts, et ceux de derrière de cinq ; ses oreilles et ses yeux sont très-petits ; sa queue est garnie de très-longs poils. Son plumage est brun, avec une ligne oblique, blanche, bordée de blanc sur chaque épaule. Ses pieds de devant sont blanchâtres, ceux de derrière noirâtres.

En marchant, le Tamanoir s'appuie sur une grosse callosité contre laquelle il tient replié le plus grand de ses ongles, et qui lui sert aussi de point d'appui à cet ongle quand l'animal saisit quelque objet. Cette attitude le force à ne poser le pied que sur le côté, ce qui rend sa marche lente, difficile et fort peu gracieuse. Il ne se promène guère que la nuit, et il dort tout le jour dans un fourré, couché sur le côté, la tête entre les jambes de devant, rapprochées et croisées avec celles de derrière, et la queue étalée sur lui. Comme il craint beaucoup la lumière, si un accident le contraint à sortir de sa retraite pendant le jour, en marchant il a grand soin de relever sa queue sur son dos, et avec son panache il se fait une sorte de parasol qui le garantit des rayons du soleil. Sa vie est solitaire et triste, et jamais il n'habite que les lieux bas et humides, ou même inondés ; quelquefois aussi il pénètre dans les bois pour chercher sa nourriture, mais, malgré la puissance de ses ongles, il ne grimpe jamais sur les arbres. Sa principale nourriture consiste en Fourmis et en Termites, mais il mange aussi d'autres Insectes. On sait que les Termites sont une sorte de Fourmis qui se logent dans des cônes de terre hauts quelquefois de plusieurs pieds et larges à proportion. Ces habitations sont construites avec tant de solidité, qu'on a souvent beaucoup de peine à les entamer

avec une pioche ou un pic. Quand le Tamanoir a trouvé un de ces cônes, il en fait deux ou trois fois le tour en l'observant minutieusement; puis, lorsqu'il a reconnu l'endroit faible de l'édifice, il y fait un petit trou avec les ongles de ses pieds de devant. Il applique le bout du museau contre cette ouverture, ou même quelquefois il l'y enfonce plus ou moins profondément, jusqu'à ce qu'il ait rencontré la population pressée des Termites. Alors il allonge une langue de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, longue de dix-huit pouces (0,487), et enduite dans toute sa longueur d'une salive extrêmement visqueuse et gluante; il la promène dans tous les sens, en la tortillant comme un ver de terre, puis, quand elle est couverte de Termites, qui y restent englués, il la retire tout à coup dans sa bouche et avale tous les Insectes qui s'y sont pris. Il répète cette manœuvre avec beaucoup de promptitude, jusqu'à ce qu'il ait entièrement satisfait sa faim. Il exécute la même manœuvre pour manger les Fourmis, après avoir gratté la terre pour ouvrir la fourmilière.

Tout dormeur qu'il est, le Tamanoir ne laisse pas que d'être plein de courage, et de se défendre avec opiniâtreté quand on l'attaque. Dans ce cas, il se dresse sur ses pieds de derrière, et cherche à s'appuyer le dos contre un rocher ou un tronc d'arbre: il se couvre le corps avec la queue, et abrite son faible museau en l'appliquant contre sa poitrine. Dans cette attitude, il présente constamment à son ennemi ses ongles puissants, avec lesquels il lui fait de profondes blessures. On dit qu'il se défend même contre le Jaguar, et que si ce dernier a l'imprudence de l'aborder sans précaution, le Tamanoir l'étreint entre ses bras et ne le lâche qu'après l'avoir étouffé; ceci me paraît au moins douteux. Quoi qu'il en soit, cet animal, le plus grand des Fourmiliers, est extrêmement robuste et fort difficile à tuer. S'il n'est pas attaqué, il n'en est point de plus paisible et de moins dangereux. Quand on le rencontre, si on ne l'irrite pas, on peut le chasser devant soi et le conduire ainsi partout où l'on veut; mais il faut avoir la précaution de ne pas trop le presser pour ne pas le fatiguer, ce qui pourrait l'impatienter. Pris jeune, il s'habitue assez bien à l'esclavage, et vit de pain et de petits morceaux de viande; il s'attache à son maître jusqu'à un certain point; mais sa tristesse habituelle s'accroît avec l'âge, et ordinairement il périt d'ennui peu de temps après avoir atteint l'âge adulte. La femelle ne fait qu'un petit, et a pour lui le plus grand attachement; jamais elle ne le quitte, et lorsqu'elle sort de sa retraite pour aller chasser aux Termites, elle le porte constamment sur son dos, et passe même des rivières à la nage avec sa précieuse charge. Le Tamanoir habite le Brésil, la Guyane, le Paraguay et le Pérou.

TAMARY (*Simia mydas*, Lin., le *Tamarin*, Buff.), Singe ouistiti du genre Tamarin. — Ce joli petit animal habite la Guyane et le Maragnon. Il est vif, gai, capricieux, irritable, et néanmoins il s'apprivoise aisément. Son intelligence est assez bornée, et sous ce rapport il le cède beaucoup aux Sapajous. Il est sujet, quand on le contrarie, à tomber dans des accès de colère que son impuissance rend plus risibles que dangereux, car ses mâchoires n'ont pas assez de force pour entamer la peau. Sa complexion est fort délicate, d'où il résulte que si on le transporte en Europe, il ne tarde pas à être tué par les influences du climat. Dans son pays il vit d'Insectes et de fruits. Même lorsqu'on est parvenu à le rendre tout à fait familier, il ne faut pas compter sur son affection, car il n'en est pas capable, et il n'est privé que par le seul effet de l'habitude. Il grimpe sur les arbres avec facilité, et ses mœurs, sa manière de vivre, rappellent beaucoup celles de l'Ecureuil. Tout ce que nous en disons peut également s'appliquer aux autres espèces du genre.

TAMIA. *Voy.* Palmiste.

TANAGRA. *Voy.* Tangara.

TANGARA (*Tanagra*, Lin.), genre de Passereaux de la famille des Dentirostres. — Depuis Linné, qui en est le créateur, des modifications nombreuses ont été apportées à ce genre. Le petit nombre d'espèces alors connues ayant considérablement augmenté, ces modifications sont devenues nécessaires. Quelques méthodistes ont même formé aux dépens des Tangaras de Linné plusieurs genres distincts. Cuvier, en acceptant la grande division linnéenne, a dû cependant établir des subdivisions que nous ferons bientôt connaître.

Le genre Tangara est caractérisé par un bec court, fort, dur, conique, triangulaire à sa base, légèrement arqué à son arête, échancré vers le bout; des narines basales, latérales, arrondies, ouvertes, en partie cachées par les plumes avancées du front; des ailes et des pieds médiocres.

Ces Oiseaux par leurs habitudes rappellent celles des Moineaux et quelque peu celles des Fauvettes. Ils vivent de baies, d'Insectes et de graines qu'ils cherchent soit dans les buissons, soit sur les plantes et sur les arbres. Leur vol est vif, leur naturel actif et leurs mouvements brusques. Rarement ils descendent à terre; lorsqu'ils y sont forcés, on les y voit sauter comme les Moineaux. Ils ne s'avancent dans l'intérieur des bois que lorsque certaines baies les y attirent. L'habitation favorite de ceux-ci c'est la lisière des forêts, les lieux arides, les broussailles; ceux-là préfèrent la cime des arbres; quelques-uns se montrent près des habitations rurales, se plaisent dans les jardins et les savanes. Les uns aiment à vivre en troupes, les autres en familles, tandis que d'autres s'isolent de leurs semblables. La plupart sont remarquables par la richesse et la vivacité de leurs couleurs; mais il en est peu dont la voix puisse plaire. Les Tangaras font plusieurs couvées par an, mais leurs pontes

sont peu nombreuses. Tous sont de l'Amérique et vivent sous la zone torride.

TANTALE (*Tantalus*, Lin.) — Parmi les Oiseaux échassiers, ceux-ci occupent le premier rang sous le rapport de la taille. Ils forment un genre bien distinct de celui que composent les Ibis, avec lesquels on les confondait.

Les Tantales se plaisent, comme les Ibis, dont ils sont très-voisins, dans les lieux inondés. Là ils cherchent leur nourriture, qui consiste en Poissons et en Reptiles; mais, une fois rassasiés, ils se retirent sur les arbres les plus élevés, s'y tiennent dans une attitude droite et reposent leur bec lourd sur leur poitrine. D'ordinaire peu farouches, et même stupides, à ce qu'on prétend, ils se laissent approcher de très-près, ce qui fait qu'on les tue avec beaucoup de facilité. Ils choisissent les grands et très-hauts arbres pour y établir leur nid. Leur ponte est de deux ou trois œufs, et les petits sont longtemps nourris dans le nid avant de pouvoir prendre leur volée.

Le TANTALE IBIS OU D'AFRIQUE (*T. Ibis*, Linn.). — Cette espèce, qui est un peu plus grande que la précédente, a été longtemps l'objet d'une erreur relativement à l'opinion que l'on se faisait que c'était elle que les Egyptiens révéraient sous le nom d'Ibis. Des recherches faites par G. Cuvier sur des momies tirées des puits de Sacara l'ont conduit à démontrer que l'Oiseau révéré en Egypte était une tout autre espèce que celle sur laquelle les naturalistes avaient fondé leurs croyances. A l'article IBIS, nous verrons, d'après les beaux travaux de Savigny et de Cuvier, donné des détails fort étendus à ce sujet.

TAPHIENS (*taphozous*), — Genre de Mammifères de l'ordre des Carnassiers chéiroptères. Tous ces animaux sont exotiques.

Tous ces animaux vivent d'Insectes et ne sortent que la nuit. Une espèce, le Taphien longimane, est un objet de terreur pour les âmes superstitieuses. Comme il est très-commun et qu'il voltige continuellement autour des maisons, si une croisée reste ouverte et qu'il y ait un flambeau allumé, cet animal, attiré par la lumière de la même manière que les Papillons de nuit, entre dans l'appartement, et va s'attacher aux rideaux des lits ou aux corniches, où on le trouve le lendemain, si avec ses ailes il n'a pas réveillé la dormeuse, qui dans ce cas est très effrayée. Mais c'est moins la crainte d'occasionne sa présence que les conjectures sinistres qu'on en tire qui font redouter cet animal, du reste fort innocent. On croit que sa visite annonce la mort, et que dans la maison où il est entré il ne se passera pas un an avant que l'on ait à déplorer la perte d'un des membres de la famille. Le peuple, en France, a un préjugé semblable à l'égard de la Chouette

TAPIR OU MAIPOURI (*Tapir americanus*, Gm., Buff.). — Genre de Mammifère pachyderme, originaire de l'Amérique méridionale et de l'Inde.

Cet animal surpasse quelquefois la taille d'un Ane ordinaire, mais il est moins haut sur jambes, plus trapu, et son corps est arqué comme celui d'un Cochon; son cou est gros, charnu, formant comme une sorte de crête sur la nuque, et portant une courte crinière dans le mâle; son corps est épais, presque nu, et le peu de poil qui le couvre est, comme sa peau, d'un brun foncé; sa tête est grosse, longue, et, ce qui lui donne une figure très-bizarre, il a une trompe charnue, mobile dans tous les sens, dont il se sert avec beaucoup de dextérité pour arracher de la vase les racines des plantes aquatiques. Sa queue est courte, en forme de tronçon.

Le Maïpouri est un animal triste, extrêmement timide, qui n'ose sortir de sa retraite que la nuit, pour aller se plonger dans les eaux des lacs, des marais et des rivières dont il habite les bords. Il n'est aucunement carnassier, vit de plantes et de racines, et ne se sert de ses dents, ni contre les hommes ni contre les animaux. Sa douceur, ou, si l'on aime mieux, sa poltronnerie lui fait éviter tout combat, et lorsqu'il est attaqué, il ne sait que fuir ou mourir. Cependant, quand il est dans l'eau, il semble que son habileté en natation lui donne quelque velléité de courage, car on en a vu, dit-on, avant de succomber, se lancer contre les canots d'où partaient les coups dont on les frappait; mais ce n'est jamais que réduits à la dernière extrémité que le désespoir de la peur les détermine à un semblant de défense. Le Tapir a quelque analogie avec le Sanglier dans ses habitudes. Comme lui il aime à se vautrer dans la fange des marais, mais avec cette différence qu'avant de rentrer dans son fort il a le soin de se laver dans l'eau claire, jusqu'à ce qu'il ne lui reste aucune ordure sur le corps; comme lui il se nourrit de racines, de fruits, d'herbe et de graines, mais jamais de chair; comme lui il ne se détourne pas de son chemin quand il fuit, et renverse brutalement tout ce qui se trouve sur son passage, hommes et animaux; mais il ne cherche jamais à les blesser avec les dents. Pris jeune, on l'élève et l'apprivoise avec la plus grande facilité; il s'impatronise dans la maison, va furetant partout, brise par maladresse toutes les choses fragiles qui sont à sa portée, et se rend fort incommode à force de familiarité.

Autrefois ces animaux étaient très-communs dans les forêts solitaires et les savanes de toute l'Amérique méridionale, et ils y vivaient en troupe plus ou moins nombreuse. Mais depuis qu'on s'est servi d'armes à feu pour les chasser, le nombre en est beaucoup diminué, quoiqu'ils ne soient pas encore très-rares, et le plus ordinairement ils vivent solitaires et isolés. Chaque soir ils quittent leur forêt pour gagner la rivière où ils ont coutume de se baigner, et ils rentrent au bois chaque matin, en passant exactement par le même endroit, de manière qu'ils finissent par se tracer dans les broussailles des sentiers aussi battus qu'une grande route.

Cette singularité les trahit, et les Indiens vont se poster sur ce passage pour les tuer à coups de fusil, ou bien ils creusent des fosses qu'ils recouvrent de gazon, et ces animaux manquent rarement d'y tomber. On chasse aussi le Tapir avec des Chiens, et aussitôt qu'il est relancé dans son fourré, il se prend à courir de toutes ses forces, en baissant la tête et la mettant presque entre ses jambes de devant, ce qui lui donne fort mauvaise grâce. Il tâche de gagner l'eau le plus promptement possible, s'y jette, plonge et disparaît aussitôt, et nage sous les ondes avec une telle rapidité, que ce n'est quelquefois qu'à deux ou trois cents pas qu'il reparaît pour respirer et plonger de nouveau. La femelle ne fait qu'un petit, qui en naissant et pendant les premiers mois de sa vie porte une jolie livrée semblable à celle des faons. La mère lui est fort attachée tant qu'il porte cette livrée; mais aussitôt qu'elle commence à s'effacer, c'est-à-dire quand il est assez fort pour pouvoir se passer de ses soins, elle l'abandonne et ne le reconnaît plus. La chair du Maïpouri est dure, coriace, peu agréable, cependant les sauvages la mangent. Mais ce qu'ils estiment le plus dans cet animal, c'est sa peau, qui est épaisse et si dure, quand elle est sèche, qu'ils en font des boucliers que les flèches ne peuvent pas percer.

TATOUS (*Dasypus*, Lin., genre de Mammifères de la famille des Edentés longirostres. — Ce qui caractérise principalement ces singuliers animaux, c'est qu'ils ont la tête, le corps et la queue recouverts d'un test dur et écailleux, à petits compartiments semblables à des pavés; ce test ou carapace est composé de plusieurs parties, un bouclier sur le front, un second bouclier arrondi sur les épaules, un autre semblable sur la croupe, et des bandes mobiles transversales plus ou moins nombreuses entre les deux. Quelquefois tous leurs pieds ont cinq doigts, tous armés d'ongles robustes. Tous les animaux de ce genre sont doux et inoffensifs.

Le Tatou-Poyou ou Encoubert (*Dasypus Encoubert*, Desm.; *Dasypus sexcintus* et *Dasypus octodecimcintus*, Linn.; *le Tatou à six bandes*, G. Cuvier; *L'Encoubert et le Cirquinçon* de Buff.). Ce singulier animal a la tête large, aplatie et triangulaire, recouverte d'un bouclier osseux, comme tout le dessus du corps; la cuirasse qui lui couvre le dos est composée de six à sept bandes mobiles, formées de pièces grandes, rectangulaires, lisses, plus longues que larges; sa queue est longue comme la moitié de son corps, ronde, portant des anneaux osseux seulement à sa base: ses oreilles sont assez longues; son bouclier postérieur est dentelé en scie; les parties écailleuses de son corps sont garnies de poils blanchâtres, assez longs et assez fournis; tous ses pieds ont cinq doigts munis d'ongles médiocres; il a deux mamelles pectorales.

Le Tatou-Poyou habite l'Amérique méridionale et est assez commun au Paraguay. Nous nous étendrons peu sur son histoire, parce qu'elle est exactement la même que celle des animaux composant les genre Priodonte et Talusie, qui ont été séparés des Tatous par F. Cuvier. Tous ces animaux sont exclusivement des parties chaudes de l'Amérique. Leur chair est assez bonne à manger, mais il paraît que celle des petites espèces est plus délicate que celle des grandes, et que celle de l'Encoubert est la moins estimée de toutes. Quoi qu'il en soit, on leur fait une chasse assez active.

Ces animaux ont tous plus ou moins la faculté de se rouler en boule, à peu près comme notre Hérisson, et dans cet état ils présentent à leurs ennemis la cuirasse dure qui les recouvre; mais comme tous ne sont pas également bien armés, et qu'il existe des vides, surtout dans cette attitude, entre les boucliers et les bandes du dos, la dent des animaux carnassiers trouve aisément un passage, et leurs armes défensives ne leur servent pas à grand'chose. Le Tatou-Poyou ne jouit pas à un aussi haut point que les autres de la faculté de se mettre en boule, mais il peut, quand il est menacé d'un danger, s'aplatir contre la terre, dont il a un peu la couleur, au point de disparaître aux yeux de ses ennemis, parce qu'alors il ne ressemble plus qu'à une légère inégalité du sol. Celui qui a vécu à la Ménagerie était craintif, nocturne, cherchait toujours à se cacher, et dans ce but il aplatissait son corps de façon à présenter trois fois plus de largeur que de hauteur. Sa voix était une sorte de grognement, qu'il faisait surtout entendre lorsqu'on le contrariait, et il courait avec beaucoup de vitesse. Ces animaux sont très-inoffensifs, n'attaquent jamais les êtres plus faibles qu'eux, et cependant il ne répugnent pas à se nourrir de lambeaux de cadavre quand ils en trouvent; leur nourriture habituelle consiste en fruits, en légumes et en racines, qu'ils savent fort bien déterrer en fouillant la terre avec leur nez, à la manière des Cochons. Ils habitent des terriers qu'ils creusent les uns dans les savanes humides, et les grandes espèces sur le penchant des collines sèches et arides. Ils creusent la terre avec une telle vitesse que sous ce rapport ils ne peuvent être comparés qu'à la taupe. Ne pouvant ni courir bien vite (si l'on en excepte l'Encoubert) à cause de la brièveté de leurs jambes, ni sauter, ni grimper sur les arbres, ils n'ont de ressource pour échapper au danger que de se jeter dans leur terrier; s'ils sont poursuivis de trop près, et qu'ils n'aient pas le temps de gagner leur retraite, ils se mettent à creuser, et pour peu que le chasseur soit à cinquante ou soixante pas d'eux, ils ont déjà disparu sous la terre lorsqu'il arrive. Si leur queue paraît encore en dehors lorsqu'on la saisisse, ils se cramponnent avec tant de force dans leur trou qu'on la leur casse plutôt que de les en arracher. Dans ce cas on est obligé, sans les lâcher, d'ouvrir le terrier avant, et on les a ainsi sans les mutiler. Lorsqu'ils sont tout à fait enfoncés dans un terrier profond, on ne peut les en faire sortir qu'en les inondant d'eau

ou en les enfumant. Aussitôt qu'ils sont pris, ils se roulent en boule, et pour les faire étendre on les jette dans l'eau ou on les place devant un feu un peu vif.

On dit que pendant une grande partie de l'année ces animaux restent dans leur terrier sans en sortir. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils s'y tiennent pendant tout le jour, et qu'ils n'en sortent que la nuit pour aller chercher leur nourriture. Gumilla prétend que la femelle met bas tous les mois, et que chaque fois elle fait quatre petits ; il faut que cela soit, car on chasse continuellement ces animaux, soit au fusil, avec des Chiens, soit aux piéges, et le nombre ne paraît pas en être beaucoup diminué. Pour cette chasse on emploie une race de petits Chiens qui les poursuivent avec acharnement, et rarement le Tatou leur échappe, à moins qu'il ne se trouve à proximité d'une roche escarpée ou d'un ravin ; dans ce cas, il s'approche du bord, se contracte en boule, et se laisse rouler au fond du précipice sans le moindre danger, grâce aux écailles qui le défendent.

On a dit que les Tatous vivaient en société amicale avec les Serpents à sonnettes, et qu'ils n'en craignent pas la morsure ; que leur graisse, leurs écailles calcinées avaient des propriétés admirables en médecine; mais tous ces vieux contes, avancés par Ménard, Aiménés et d'autres, sont complétement tombés en désuétude.

TAUPE (*Talpa*, Lin.). — Genre de Mammifères de l'ordre des Carnassiers, famille des Insectivores.

Les Taupes sont des animaux de petite taille dont le corps trapu et comme cylindrique est couvert d'un poil court, fin, très-doux au toucher, fort dense, soyeux et perpendiculaire à la peau. Le cou n'est pas distinct. La tête est allongée et terminée en pointe par une espèce de boutoir soutenu intérieurement par un petit os particulier : ce boutoir, dans lequel sont percées les narines et qui est employé ordinairement à la manière d'une tarière pour percer et soulever la terre, est aussi un organe de toucher et peut-être même de préhension. Le crâne est très-allongé, aplati en dessus et pourvu de muscles releveurs très-puissants. D'assez longues moustaches se remarquent à la base du boutoir. Les conques auditives manquent complétement, et l'oreille externe ne se compose, comme l'a démontré M. E. Geoffroy Saint-Hilaire, que d'un très-long conduit sous-cutané ; l'oreille interne est très-développée, le tympan est très-large, etc. ; aussi l'ouïe a-t-elle beaucoup de finesse. Les yeux des Taupes sont infiniment petits et ne doivent pas leur être d'un grand secours, car leurs paupières, qui sont extrêmement étroites, sont situées au dessous d'un poil très-touffu qu'il faut écarter avec quelque difficulté pour les apercevoir. On est certain aujourd'hui que les Taupes voient, quoiqu'on ait soutenu le contraire pendant fort longtemps ; M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire s'est même assuré, à l'aide du microscope, que l'organisation de leurs yeux était assez compliquée. Une question sur laquelle les anatomistes ne sont pas d'accord est celle de savoir si le nerf optique existe chez les Taupes ou s'il ne s'y trouve pas : selon M. Serres, ce nerf n'existe pas et l'œil ne reçoit qu'un rameau du nerf trifacial sans qu'il soit possible de s'assurer s'il remplit les fonctions de nerf optique : selon le docteur Bailly, le nerf optique existerait, mais à l'état rudimentaire. L'odorat est très-développé chez la Taupe ; les cornets forment de nombreux replis et le lobule olfactif est très-volumineux.

Les membres des Taupes sont essentiellement constitués pour fouir la terre avec facilité. Les antérieurs sont robustes, très-courts, assez rapprochés de la tête et mus par des muscles puissants : l'omoplate est grêle et de forme allongée ; la clavicule est vigoureuse et toute raccourcie ; l'humérus est également très-court ; enfin le radius et le cubitus sont parfaitement séparés. Les mains, qui semblent sortir du corps, à cause de la brièveté des bras et de l'avant-bras, sont très-larges et présentent un bord interne tranchant : la paume des mains, recouverte d'une peau rude et calleuse, est tournée en dehors ou en arrière, ce qui fait que lorsque la Taupe fouille, la terre se trouve rejetée de chaque côté de son corps et non pas lancée sous son ventre comme cela arriverait si la main eût conservé sa direction naturelle : la main est terminée par cinq doigts à peine distincts, mais présentant des ongles un peu arqués, longs, linéaires, arrondis et tranchants au bout. Les os du métacarpe et des premières phalanges sont très-raccourcis, tandis que la phalange unguéale est à tous les doigts très-forte et très-longue. Les membres postérieurs, terminés par cinq doigts grêles, armés d'ongles allongés et propres à fouir la terre, sont plus faibles que les antérieurs. Le fémur est de forme ordinaire ; le péroné est soudé au tibia dans sa portion inférieure. La queue des Taupes, courte et presque nue, présente un épiderme plissé en petites lignes circulaires analogues à celles qu'on remarque sur la queue des Rats.

La Taupe commune habite toutes les contrées fertiles de l'Europe : on ne la trouve pas en Irlande et on en voit peu en Grèce, où elle semble remplacée par le Rat-Taupe zemni. Shaw met la Taupe commune au nombre des animaux de la Barbarie : M. Hogdson dit qu'elle habite le Népaul : enfin MM. Richardson, Waterhousse et Harlan (ce dernier, d'après une note manuscrite du voyageur Bartram), assurent qu'elle se trouve dans l'Amérique septentrionale.

La Taupe est regardée par les agriculteurs comme un animal très-nuisible : aussi lui fait-on une guerre très-active. Il est faux cependant que sa nourriture se compose de racines de végétaux, comme on l'a prétendu ; les dommages que la Taupe produit sont dus à d'autres causes. Les nombreuses galeries qu'elle se creuse à peu de profondeur

au-dessous du sol bouleversent les semis ou causent un préjudice notable aux plantes qui se trouvent placées au-dessus : les inégalités que ses nombreuses taupinières établissent sur le sol empêchent de faucher aussi près de terre qu'on peut le faire. Enfin, comme l'a fort bien observé M. E. Geoffroy Saint-Hilaire, il arrive assez souvent que la Taupe s'empare, pour construire son nid, de tiges de divers végétaux, qu'elle saisit par la racine et fait descendre presque verticalement et peu à peu sous terre ; ainsi dans un seul nid on a trouvé quatre-cent-deux tiges de blé parfaitement conservées avec leurs feuilles entières.

Les Taupes ont un appétit extrême et une faim canine sans cesse renaissante. « La Taupe, dit M. E. Geoffroy Saint-Hilaire, n'a pas faim comme tous les autres animaux ; ce besoin est chez elle exalté : c'est un épuisement ressenti jusqu'à la frénésie. Elle se montre violemment agitée ; elle est animée de rage quand elle s'élance sur sa proie ; sa gloutonnerie désordonne toutes ses facultés ; rien ne lui coûte pour assouvir sa faim ; elle s'abandonne à sa voracité, quoi qu'il arrive : ni la présence d'un homme, ni obstacles, ni menaces ne lui en imposent, ne l'arrêtent. La Taupe attaque ses ennemis par le ventre ; elle entre la tête entière dans le corps de sa victime ; elle s'y plonge ; elle y délecte tous ses organes des sens (305). » Les Taupes se nourrissent de tous les animaux qu'elles rencontrent, mais principalement d'Insectes et de Vers de terre ; il paraît même, quoique certains auteurs aient avancé le contraire, qu'elles mangent les Courtilières et les larves des Hannetons lorsqu'elles manquent d'une meilleure nourriture. Si l'on place dans un lieu fermé deux Taupes de même sexe, la plus faible deviendra bientôt la proie de la plus forte. Après avoir assouvi sa faim, la Taupe est tourmentée d'une soif très-ardente ; c'est ainsi qu'un observateur en ayant saisi une par la peau du cou et l'ayant approchée d'un vase plein d'eau, la vit boire avec avidité, malgré la gêne d'une telle position. Les Crapauds sont, dit-on, les seuls animaux qu'il lui répugne de dévorer ; mais elle aime les Grenouilles, qu'elle trouve en abondance dans les campagnes. On assure que, privées d'autre nourriture, les Taupes mangent les bulbes du colchique d'automne ; on a même remarqué, dit-on, que quelques Taupes sortent quelquefois de terre pour manger dans les vergers les fruits mûrs qui tombent au pied des espaliers.

La Taupe, vivant principalement de Vers de terre et d'Insectes, est obligée de fouiller chaque jour pour trouver sa nourriture et celle de sa jeune famille ; aussi s'en occupe-t-elle régulièrement, et, ce qu'il y a de fort singulier, à des moments déterminés de la journée. Elle commence ses premiers travaux au lever du soleil, et les continue pendant environ une heure ; elle les reprend à neuf heures, à midi, à trois heures et au coucher du soleil, et c'est dans ce dernier instant qu'elle travaille avec le plus d'ardeur. Elle passe les autres heures du jour et la nuit à dormir dans son gîte.

Comme elle ne sort que très-rarement de son souterrain, elle n'a que peu d'ennemis à craindre, et ne peut devenir la proie des animaux carnassiers. Son plus grand fléau est le débordement des rivières ; dans ces inondations subites, on voit les Taupes fuir à la nage, et faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées ; mais la plupart périssent aussi bien que leurs petits, qui restent dans les trous. Si on surprend une Taupe hors de son trou, elle ne cherche à fuir que lorsque la terre est trop dure pour lui permettre de s'y enfoncer avec rapidité ; dans ce cas elle court avec assez de vitesse, quoi qu'en ait dit Cuvier dans la citation que nous avons faite plus haut, et elle pousse un petit cri très-aigu, comme le bruit d'une lime qui glisse sur l'acier sans le mordre. Elle est si délicate, que le plus petit coup la tue, surtout si on la frappe sur le nez. Mais quand elle est sur un sol meuble ou très-léger, au lieu de fuir elle s'enterre, et avec tant de promptitude, que, si l'on est à dix pas, on n'a pas le temps d'arriver à elle avant qu'elle ait disparu. Si au moyen d'une bêche on la cerne dans son terrier, au premier bruit qu'elle entend, à la plus petite commotion que la bêche fait éprouver à la terre, elle se sauve dans son gîte. Si elle en trouve les issues fermées, elle se met aussitôt à creuser un trou vertical dans lequel elle s'enfonce quelquefois à plus d'un mètre, et il n'y a plus d'autre moyen pour l'en faire sortir que d'y introduire de l'eau (306).

La Taupe ne s'endort pas l'hiver comme beaucoup d'animaux fouisseurs ; elle ne fait pas de provisions ; elle court avec vitesse dans les galeries qu'elle se creuse. Lorsqu'elle se trouve sur le sol, elle creuse à l'instant et se soustrait bientôt à la vue de ses ennemis. Si on la jette dans l'eau, elle nage avec facilité et gagne directement le point du bord le plus rapproché, ce qui prouve, ainsi que diverses autres expériences, qu'elle fait usage de ses yeux. Les Taupes entrent en amour au commencement du printemps et au mois de juillet ; les femelles mettent bas deux fois par an et sont accompagnées de petits depuis le mois de mars jus-

(305) Nous ferons ici une remarque qui nous paraît essentielle : c'est qu'il ne faut pas juger des habitudes d'un animal à l'état de nature d'après les mœurs qu'il montre dans l'esclavage ; autrement l'exemple de la Taupe entraînerait à de grandes erreurs. En effet, si cet animal dans sa taupinière avait des appétits si prieux, il ne pourrait les satisfaire et périrait bientôt de faim : comment se procurerait-il des Oiseaux, des Grenouilles, de l'eau à boire ? Nous devons conclure de tout cela que les mœurs de la Taupe valent mieux que son caractère.

(306) Il n'est pas rare d'en trouver qui passent sous des fondations de hautes murailles et même sous le lit d'un ruisseau ou d'une petite rivière.

qu'en août. Chaque portée se compose ordinairement de quatre à cinq petits, mais quelquefois d'un nombre moins considérable ; les petits sont très-gros ; ils naissent tout nus et tout rouges après une gestation de peu de durée. La mère soigne ses enfants avec beaucoup de tendresse ; elle les dépose sur un lit de feuilles et d'herbes qui tapissent le sol d'une sorte de chambre assez grande, dont la voûte est supportée par des piliers de terre et qui est située dans la partie la plus élevée et la plus sèche du terrier, de façon à être à l'abri des inondations.

Les Taupes vivent isolément chacune dans un système de galeries particulières ; elles ne sortent guère de leur terrier que lorsqu'elles veulent changer de canton ou à l'époque du rapprochement des sexes. Les mâles sont plus robustes et plus gros que les femelles ; ils se creusent des souterrains moins tortueux que ceux des femelles, et leurs taupinières sont plus rapprochées les unes des autres ; les jeunes individus ne se creusent que des boyaux tortueux offrant de loin en loin des taupinières de petit volume. Suivant les saisons et la nature du terrain, les galeries des Taupes sont plus ou moins profondément situées. Pendant la saison des pluies, elles établissent leur gîte dans les lieux élevés, et durant la sécheresse elles habitent dans les vallons. Les Taupes choisissent ordinairement pour leur demeure un terrain meuble et fertile, et s'éloignent également des endroits pierreux et des lieux marécageux ou simplement très-humides. La Taupe creuse le sol avec son boutoir et ses pattes de devant, et soulève la terre avec sa tête ; elle peut en très-peu de temps sillonner dans tous les sens une très-grande étendue de terre ; elle travaille dans toutes les saisons, mais c'est principalement au printemps qu'elle montre une plus grande ardeur ; son activité diminue en hiver, mais jamais elle n'éprouve d'engourdissement, comme les Loirs, les Marmottes, etc. Une Taupe creuse horizontalement à partir d'un point de centre, elle ouvre plusieurs galeries dans des directions différentes, lesquelles se joignent entre elles par des boyaux de communication ; les Taupinières qu'elles forment de distance en distance ont pour objet de rejeter en dehors la terre fouillée et qui obstruerait le passage.

Plusieurs moyens ont été employés pour détruire les Taupes. On les empoisonne en imprégnant de noix vomique, d'acide arsénieux ou d'autres substances vénéneuses, les matières animales qu'elles recherchent pour leur pâture, et en plaçant ces préparations dans leurs galeries. Les odeurs fortes leur sont contraires ; aussi a-t-on conseillé de les chasser de leur demeure en y introduisant de l'ail infusé dans l'huile de pétrole, préparation dont l'odeur seule paraît leur causer des convulsions. Mais on détruit beaucoup plus de Taupes en leur faisant la chasse et en leur dressant des piéges. Pour faire la chasse aux Taupes, on les guette pendant leurs travaux du matin, et lorsqu'on en voit une pousser la terre, on coupe vivement avec une bêche le boyau dans lequel elle se trouve et derrière elle ; alors on est sûr de la saisir dans la taupinière qu'elle forme. Quand, à l'époque du part, on a reconnu un nid de Taupe, plusieurs personnes armées de bêches se placent autour du gîte, et à un signal donné on perce toutes les galeries qui sont en communication avec la chambre où se tient la Taupe ; puis on attaque la chambre, et on détruit la mère et les petits. On place encore dans l'intérieur des galeries des petites tiges mobiles ou étendards terminés à l'extérieur par un peu de papier ; la Taupe, en parcourant son terrier, fait remuer les signaux, et alors, instruit de l'endroit où elle se trouve, le taupier peut aisément s'en emparer à l'aide de la bêche ou de la houe.

Plusieurs piéges ont été imaginés pour détruire les Taupes : nous en indiquerons seulement deux. Le piége le plus usité et le plus anciennement imaginé est la taupière de Delafaille. Cet instrument consiste en un cylindre de bois creux, long de huit à neuf pouces, et dont le diamètre intérieur, d'environ dix-huit lignes, est à peu près le même que celui des galeries des Taupes. Aux deux bouts de ce cylindre se trouve une soupape qu'on peut très-aisément ouvrir de dehors en dedans, mais qu'un rebord du tube ne permet pas de faire jouer de dedans en dehors. On place cet instrument dans une coupure que l'on fait à la galerie la plus nouvellement creusée par la Taupe que l'on veut atteindre ; l'animal, voulant réparer sa galerie en partie détruite, fait jouer la soupape, entre dans le cylindre et se trouve pris au piége. Une petite tige mobile terminée par un peu de papier, et qui se trouve placée dans le tube, fait connaître par son mouvement que l'animal est pris ; alors on relève le piége.

Un second piége a été découvert par M. Lecourt, qui le décrit ainsi : « Ce piége consiste en deux branches carrées et croisées, réunies par une tête à ressort, à la manière des pincettes ordinaires ; la tête est en acier aplati, les branches sont en fer ; leur extrémité est armée de deux crochets pliés en contrebase et à angle droit, de vingt lignes ; la longueur du piége est de sept pouces six lignes. » Le piége étant tendu dans le sens des galeries et une détente empêchant le rapprochement des branches, dès que la Taupe touche à cette détente, elle se trouve immédiatement saisie par les deux branches qui se rapprochent par l'effet du ressort.

Dans les prairies, les agriculteurs ne cherchent pas le plus souvent à détruire les Taupes, et ils se bornent à étendre les taupières lorsque l'herbe commence déjà à grandir

La chair de la Taupe a une mauvaise odeur, et elle se corrompt promptement. Le pelage doux et fin de la Taupe a été quelquefois, mais rarement, employé comme fourrure. On raconte que, sous le règne de Louis XV, quelques femmes de bon ton rem-

plaçaient leurs sourcils par de petites bandelettes de peau de Taupe.

TAYLETON. *Voy.* PÉCARI.

TELAGON. *Voy.* MYDAS.

TENREC (*Setiger*, Geoff.). — Genre de Mammifère de l'ordre des Carnassiers, tribu des Insectivores Ariodontes.

Ce singulier animal, ainsi que ses congénères, est indigène de Madagascar, mais on le trouve à l'Ile de France, où il a été transporté et où il s'est très-facilement naturalisé. Comme il a les pattes fort courtes, il ne peut pas courir, ni même marcher avec facilité; aussi, malgré ses aiguillons, devient-il assez souvent la proie des animaux carnassiers et des Oiseaux de proie. Son cri est une sorte de petit grognement ayant, selon Buffon, un peu d'analogie avec celui du Cochon.

Le Tenrec est un animal nocturne, qui aime à se vautrer dans la vase. Il habite le bord des eaux, et se plaît particulièrement sur le rivage des canaux salés et des lagunes de la mer. Il passe la plus grande partie des nuits à poursuivre dans le sein des ondes les Insectes, dont il fait sa principale nourriture; au jour naissant, il se retire pour dormir dans un terrier qu'il se creuse sous les racines de quelque arbre croissant au bord de l'eau, ou tout simplement dans le sol d'une falaise, au milieu des buissons ou des roseaux. Il n'en sort que le soir, au crépuscule, pour recommencer sa pêche; aussi nage-t-il avec une grande facilité. Dans quelques-unes de ses habitudes, il a de l'analogie avec notre Rat d'eau. Le mâle et la femelle sont fort attachés l'un l'autre, et paraissent s'aimer avec tendresse. Cette dernière fait plusieurs petits, qu'elle allaite dans son terrier, et auxquels elle apprend à nager, à plonger et à chasser aux Insectes aquatiques, aussitôt qu'ils sont assez forts pour la suivre.

Ordinairement les Mammifères insectivores, et quelques autres de différentes classes, s'engourdissent pendant l'hiver; ici c'est tout le contraire. Pendant la saison pluvieuse, qui dans leur pays répond à notre hiver, les Tenrecs sont vifs, agiles, sans cesse occupés de leurs amours, de la chasse et de l'éducation de leur famille. Mais aussitôt que les chaleurs de l'été commencent à se faire sentir, père, mère et enfants, tous se retirent dans le terrier, s'enfoncent dans le foin de roseau qu'ils y ont amassé, s'endorment, tombent en léthargie, et restent plongés dans l'engourdissement et la torpeur pendant trois ou quatre mois, c'est-à-dire autant de temps que dure la chaleur. Dans cet état leur poil tombe et il ne repousse que quand ils se sont réveillés. Flaccourt dit qu'ils sont ordinairement fort gras, et que les Indiens trouvent leur chair excellente, quoiqu'elle soit fade et mollasse.

TETRAS (*Tetrao*, Lin., vulg. *Coq de Bruyère*). — Oiseau de la famille des Gallinacés.

Les Coqs de bruyère sont polygames et vivent à peu près à la manière des Poules, des Dindons, etc. C'est particulièrement dans les forêts montagneuses qu'ils établissent leur domicile, quelques-uns cependant paraissent préférer les plaines. Durant le jour ils se perchent rarement sur les arbres; ce qui les détermine à le faire, c'est la poursuite dont ils peuvent être l'objet de la part de quelque ennemi naturel. Cependant ils passent la nuit sur les arbres, et, pendant l'époque des amours, s'y montrent quelquefois. Ordinairement ils se tiennent à terre. Les baies de plusieurs plantes, les jeunes feuilles des bouleaux, des pins, des sapins, etc., composent leur nourriture. Accidentellement ou comme accessoire ils mêlent à ce régime des graines, des Vers et des Insectes. Réglés dans leurs besoins comme presque tous les Gallinacés, ils ne vont dans les taillis chercher leur pâture que le matin et le soir; pendant la journée ils se retirent dans les endroits les plus fourrés des forêts qu'ils fréquentent. Comme les Poules, il sont pulvérateurs.

Les Tétras dont il est question entrent en amour à l'époque où les arbres se recouvrent de nouvelles feuilles. « Alors les mâles deviennent, dans toute l'étendue du terme, ivres d'amour; on les voit, soit à terre, soit sur le tronc d'un arbre tombé, les plumes de la tête relevées, les ailes traînantes, la queue étalée, se promener en prenant toutes sortes de postures extraordinaires, et exprimant le besoin qui les tourmente par un cri très-fort et qui se fait entendre de loin. Ce temps d'ardeur et d'abandon dure jusqu'au mois de juin. » Vieillot, à qui nous empruntons ces faits, ajoute que les femelles font leur ponte à l'écart dans les taillis épais et peu élevés et sur la terre même. La ponte, chez les Coqs de Bruyère, unique comme dans un très-grand nombre de Gallinacés, est de huit jusqu'à seize œufs. Les petits, élevés par la mère à la manière des Poulets, restent pendant l'automne et l'hiver avec leur mère, mais au printemps ils se séparent; les mâles alors recherchent la compagnie des femelles. Tous sont polygames.

Les uns appartiennent à l'ancien et les autres au nouveau continent. On a proposé de les distribuer par groupes, en ayant égard à la forme de la queue; ce serait par conséquent trois groupes à établir : l'un pour les espèces à queue arrondie, l'autre pour celles à queue fourchue, et le troisième pour les espèces à queue étagée. Mais nous les décrirons successivement sans avoir égard à cette distribution; seulement nous commencerons par les espèces européennes.

L'une d'elles, que l'on voit quelquefois en France, est le GRAND COQ DE BRUYÈRE, *Tetrao urogallus*, Linn. Sa taille surpasse celle du Dindon. Il a les plumes de la gorge allongées et noires, le reste de la tête et du cou d'un noir cendré, les sourcils rouges, les ailes et les scapulaires d'un brun parsemé de petits points noirs, la poitrine d'un vert à reflets, le ventre et l'abdomen noirs avec des taches blanches, le croupion et les

flancs parsemés de zigzags cendrés sur un fond noir. La femelle est plus petite d'un tiers et est rayée et tachetée de roux, de noir et de blanc. Les jeunes mâles, après leur première mue, ont un plumage d'un noir très-cendré ; avant, ils ressemblent aux femelles.

Cet Oiseau, dont la chair est excellente et très-recherchée, entre en amour vers la fin du mois de janvier. Il est alors dans une agitation continuelle ; il se lève et épanouit sa queue, hérisse les plumes de la tête ; dès la pointe du jour il appelle ses femelles par des cris aigus et retentissants. Celles-ci, après avoir été fécondées, se retirent chacune dans un canton particulier pour y faire leur ponte, qui consiste en huit ou douze œufs d'un blanc sale taché de jaune. Le mâle ne partage point le soin de l'incubation ni celui de l'éducation des jeunes. Chaque femelle veille à part sur sa couvée.

Le Grand Coq de bruyère n'abandonne point les grandes forêts ou montagnes qu'il a choisies pour demeure. Il y vit de baies, de bourgeons, de jeunes feuilles et d'Insectes. On le trouve en grand nombre dans le nord de l'Asie, en Russie jusque vers la Sibérie, en Allemagne, en Hongrie, dans quelques parties de l'Archipel, et en France sur les Alpes et dans les Vosges.

Le T. Cupidon ou a ailerons (*T. Cupido*, Gmel.) — C'est une des espèces les plus curieuses du genre, tant sous le rapport de ses attributs que sous celui de ses mœurs. Le mâle a de chaque côté du cou un faisceau de plumes noires qui reste pendant lorsque l'Oiseau est en repos, mais qui se déploie en éventail lorsque quelque chose l'excite. En outre, il a, à peu près à la hauteur des faisceaux de plumes dont nous venons de parler, deux poches extraordinaires, grandes, lorsqu'elles sont bien développées, comme la moitié d'une orange ordinaire, composées d'une peau jaune et formées par la dilatation de l'œsophage ainsi que de la peau extérieure du cou. Quand rien ne l'agite, ces deux poches tombent en plis allongées et ridés de chaque côté du cou. Son plumage est, au reste, fort agréable ; il a les sourcils jaunâtres, la gorge de même couleur, mais plus pâle ; une série de petites stries d'un brun foncé sous l'œil ; toutes les parties supérieures tachées transversalement de brun, de rougeâtre et de blanc ; le devant du cou et le haut de la poitrine colorés de brun-rougeâtre, de blanc et de noir ; le bas de la poitrine et le ventre d'un brun pâle rayé de blanc en travers. La femelle n'a point les sourcils orangés ; ses teintes sont généralement plus claires et sa taille plus haute.

L'histoire des mœurs du Tétras Cupidon est assez curieuse pour que nous croyions devoir en faire part à nos lecteurs. Vieillot va nous en fournir des éléments ; car il nous paraît avoir parfaitement observé ce curieux Oiseau. La plus grande partie des détails de mœurs que nous allons donner se rattachent à l'époque des amours.

C'est en mars à peu près que ces Tétras se recherchent. Alors le chant du mâle a cela de particulier, qu'en gonflant sa gorge et son cou, comme le font à peu près quelques races de nos Pigeons domestiques, tels que les Boulans, les Glous-Glous, etc., il se fait entendre à plusieurs milles de distance. L'espèce de son qu'il rend ressemble au bruit que font les ventriloques, et celui qui l'entendrait de près ne le percevrait pas assez nettement pour ne pas croire qu'il en est éloigné de plus d'une demi-lieue. Les Anglais expriment cette voix par le mot *looting*, à cause du rapport qu'ils lui trouvent avec le son du cor entendu de fort loin. C'est par le moyen des deux poches dont nous avons parlé que le mâle Cupidon produit le bruit extraordinaire qui, au dire de Vieillot, paraît composé de trois notes sur le même ton, fortement accentuées et semblables à celles du Chat-Huant, mais beaucoup plus basses. Lorsque plusieurs de ces oiseaux roucoulent à la fois, il est impossible que l'oreille saisisse et distingue ces triples notes ; on n'entend plus qu'un bourdonnement continuel, désagréable, et fatigant surtout, parce qu'il est difficile de saisir le point d'où il part et la distance qui en sépare. C'est en chantant ainsi que le mâle déploie toutes ses grâces ; il se pavane comme le Dindon, secoue le cou, hérisse les plumes qui le couvrent, et fait la roue en passant devant la femelle, et près des autres mâles, qu'il semble défier. De temps en temps on entend quelques éclats assez semblables à ceux que ferait une personne que l'on chatouillerait vivement, en sorte que, dit Vieillot, par sympathie, on se sent disposé à rire. C'est pendant le combat que les mâles poussent ces grands éclats. Tout ce tapage, commencé un peu avant le point du jour, finit vers les neuf heures du matin, les combattants étant alors plus pressés de pourvoir à leur nourriture que de continuer à rester l'un en face de l'autre pour, au fond, ne jamais se faire du mal.

Lorsque les femelles couvent, les mâles, oisifs et n'étant plus occupés auprès d'elles, s'assemblent entre eux et se rendent des différents endroits qu'ils habitent sur un terrain étroit, central et peu couvert, terrain que les Américains dans leur langue ont nommé *place grattée*. Ils y arrivent ordinairement de fort grand matin, et même, à ce qu'il paraîtrait, ils se rassemblent en partie pendant la nuit, parce qu'on en a trouvé de réunis déjà longtemps avant le lever de l'aube. Aussitôt que le jour commence à paraître, l'un de ceux qui s'y trouvent réunis fait entendre un chant faible, un second lui répond, et ils sortent l'un après l'autre des buissons en se pavanant avec toute l'ostentation dont ils sont capables. Ils portent alors leur cou recourbé en arrière, redressent leurs longues plumes en forme de collerette, déploient celles de la queue en éventail, et, dans cette attitude ils piétinent en tournant de la même manière et avec la même affectation que le Dindon. En passant

l'un à côté de l'autre, ils se provoquent de la voix et préludent de la sorte aux combats qu'ils vont se livrer. Ils s'attaquent dès lors avec beaucoup de courage et de fierté, et pendant l'action ils sautent à un ou deux pieds de terre en jetant un cri discordant.

Les Tétras Cupidons vivent ordinairement en famille jusqu'à l'époque de l'accouplement; quelquefois deux couvées se réunissent. Leur vol est court, mais rapide, leur marche aisée et prompte. Dans la saison des neiges, et dans les matinées froides de l'hiver, ils se tiennent perchés sur les branches les plus élevées des sapins; ils évitent les lieux humides et marécageux et adoptent toujours de préférence les terrains secs. Ils se plaisent surtout dans les bruyères peu élevées et découvertes, plutôt dans les taillis que dans les bois fourrés, où ils ne se retirent que lorsqu'ils sont inquiétés ou serrés de trop près par les chasseurs.

La femelle pond à terre ordinairement dix ou douze œufs d'une couleur brunâtre. Elle veille sur les Poussins qui en éclosent, avec toute la sollicitude d'une mère, et les petites ruses qu'elle déploie lorsqu'elle les voit menacés rappellent tout à fait celles de nos Poules domestiques et des Perdrix.

Le Tétras Cupidon est un Oiseau dont la chair est excellente et pour la conservation duquel on a fait des lois dans quelques états de l'Amérique.

TICHODROME (*Tichodroma*, ou *Grimpereau de murailles*). — C'est un des Oiseaux les plus beaux que possède l'Europe.

Le Grimpereau de murailles ou Tichodrome échelette, ainsi que son nom semblerait l'indiquer, ne grimpe pas à la manière des vrais Grimpereaux. On le voit bien parcourir les pans verticaux des rochers ou les murailles des vieux édifices isolés, mais il le fait en se cramponnant, en s'assujettissant seulement le long des fentes et des crevasses qu'offrent les lieux qu'il habite. Sa nourriture consiste en Insectes, dont il mange aussi les larves et les cocons; mais il aime plus particulièrement les Araignées. Il niche dans les fentes des rochers les plus escarpés et dans les crevasses des masures situées à une grande élévation.

Le Tichodrome échelette habite les contrées méridionales. On le trouve communément, mais toujours sur les rochers les plus élevés, sur les Alpes Suisses, en Espagne et en Italie. On le voit assez fréquemment sur les hautes montagnes qui bordent la Méditerranée, dans le midi de la France.

TIGRE (*Felis Tigris*, Lin.; *Tigre royal*, Buff.). — Mammifère du genre *Chat*.

Cet animal est la plus grande et la plus terrible des espèces de son genre; il égale et surpasse même le Lion en grandeur, mais il est plus grêle, plus svelte, et sa tête est plus arrondie; ses jambes sont proportionnellement plus longues; son museau court, ainsi que ses mâchoires armées de dents énormes et tranchantes, donnent à sa gueule une force prodigieuse. Sa langue est couverte d'épines recourbées du côté de la gorge, de manière à lui donner la faculté d'enlever des lambeaux de peau d'un seul coup; ses pattes sont munies d'ongles puissants, qui se redressent vers le ciel et se cachent entre les doigts dans l'état de repos, par l'effet de ligaments élastiques, et ne perdent jamais leur pointe ni leur tranchant. Son pelage est d'un jaune vif en dessus, d'un blanc pur en dessous, partout irrégulièrement rayé de noir en travers, ce qui le distingue très-bien de toutes les grandes espèces de Chats; sa queue, noire au bout, est alternativement annelée de cette couleur et de blanc; enfin, c'est un des plus beaux et des plus élégants animaux que l'on connaisse. Il habite les Indes orientales et leur archipel, les déserts qui séparent la Chine de la Sibérie orientale, jusque entre les rivières d'Irtisch et d'Ischim, et même jusqu'à l'Obi, quoique rarement; il est commun dans le Bengale, mais jamais on ne l'a trouvé en deçà de l'Indus, de l'Oxus et de la mer Caspienne. Ces limites bien tracées n'empêchent pas que presque tous les anciens voyageurs qui ont parcouru des contrées chaudes, non pas seulement en Asie, mais encore en Afrique et en Amérique, disent en avoir rencontré, et racontent à son sujet les choses les plus exagérées et les plus merveilleuses. Ici c'est le combat d'un Tigre et d'un Rhinocéros, ou d'un Crocodile, là il terrasse un monstrueux Eléphant, ailleurs il lutte contre un Lion, etc.

Si on a paré le Lion d'un courage, d'une générosité, d'une noblesse qu'il n'a pas, en compensation on s'est plu à nous peindre le Tigre avec les couleurs les plus noires; on le représente comme ayant une cruauté inouïe, une férocité indomptable, une soif de sang qui le dévore constamment; et il n'y a pas plus de vérité dans ce portrait que dans l'autre. Le Tigre n'est pas plus cruel que le Lion, mais seulement pour approcher sa proie il met plus de ruse, pour l'attaquer beaucoup plus d'audace, et pour la vaincre un courage qui ne cède qu'à la mort. Le Lion annonce son approche par des rugissements qui paralysent ses victimes : le Tigre se glisse à petit bruit et les surprend; le Lion se retire s'il trouve une résistance : le Tigre combat et se fait tuer. Telles sont les uniques différences qui constituent la générosité de l'un et la cruauté de l'autre. Le courage du Tigre est sans mesure, comme sa force et son agilité. Il combat indistinctement tous les animaux, et attaque l'homme avec intrépidité. Sa course a la rapidité de l'éclair; on en a vu sortir de la forêt, saisir un cavalier au milieu d'un bataillon, d'une armée l'emporter dans les bois et disparaître avant même qu'on ait eu le temps de le poursuivre; ce qui sans doute n'a pas peu contribué à la réputation de cruauté que l'on a faite au Tigre, c'est ce courage indomptable qui lui fait braver les armes de l'homme et le rend pour notre espèce le plus re-

rible des animaux et le fléau des Indes orientales.

Cependant, quand il s'agit de surprendre une proie timide qui lui échapperait par la vélocité d'une course que le Tigre ne peut soutenir longtemps, il se blottit et se cache dans les hautes herbes et les bamhous, comme fait le Lion. Le lieu de son embuscade est ordinairement le bord d'une mare ou d'une rivière où les Gazelles, les Antilopes et autres animaux viennent se désaltérer pendant la chaleur du jour; d'un bond prodigieux il se jette sur un de ces animaux, le terrasse du premier choc, lui brise le crâne, et l'entraîne ensuite dans les bois, fût-ce un Buffle ou un cheval, en courant avec autant de légèreté qu'un loup emportant un faible Agneau. Quand il a satisfait sa faim, il ne cherche pas d'autre victime, jusqu'à ce qu'un nouveau besoin vienne le forcer à recommencer sa chasse. Plus hardi que le Lion, il n'attend pas que la nuit vienne couvrir ses manœuvres de son ombre; c'est aussi bien le jour que la nuit qu'il sort de sa retraite pour se mettre en quête. Il habite de préférence les roseaux qui croissent sur le bord des fleuves et des grandes rivières, et, comme il nage fort bien, il aime à gagner les îlots pour y établir son domicile temporaire. De là il observe ce qui se passe sur le fleuve, et va chercher, pour s'en nourrir, les cadavres d'hommes et d'animaux qui flottent sur les ondes. Sur les bords du Gange, il est rare que la superstition indienne ne lui fournisse pas suffisamment de cadavres pour qu'il ait besoin d'aller à la chasse. On sait que les Indous sont persuadés que les eaux du Gange descendent du ciel et ont la miraculeuse vertu de purifier quiconque s'y baigne; mourir sur ses bords ou dans ses flots est ce qui peut arriver de plus heureux à un dévot qui veut arriver avec certitude aux délices du paradis. Aussi, plus d'un fanatique y cherche une mort volontaire, des mères y noient leurs enfants par excès de tendresse, et tout cela au profit des Alligators et des Tigres.

Quelques rois de l'Inde mettent la chasse au Tigre au nombre des plaisirs royaux, et la font avec un grand appareil d'hommes, d'Eléphants, de Chevaux et de Chiens. Malgré toutes les précautions prises pour la sûreté des chasseurs, il arrive presque toujours quelques malheurs, et il n'est pas rare de voir un Tigre bondir et enlever un homme jusque sur le dos d'un Eléphant, ou terrasser ce dernier, s'il est jeune, et parvenir à saisir sa redoutable trompe, à laquelle il se cramponne opiniâtrement. Lorsqu'il est harassé de fatigue ou gravement blessé d'un coup de feu, il se retire un moment dans un fourré pour reprendre haleine; mais il revient bientôt au combat, plus furieux qu'avant de l'avoir quitté, se faire tuer accablé par le nombre, et trop souvent expirer sur le corps sanglant de ses ennemis. Grâce à son intrépidité inconcevable, rien ne l'effraie, rien ne l'intimide; ni le nombre de ses ennemis, ni la détonation des armes à feu, ni les cris, ni le bruit, le feu et la fumée, qui ne font qu'augmenter sa fureur.

Le Tigre est-il donc le plus féroce des animaux, et le portrait qu'en fait Buffon serait-il vrai? Non; je le répète, il n'est ni plus féroce ni plus cruel que le Lion, seulement il est plus courageux. Pris jeune et élevé dans la domesticité, il s'apprivoise parfaitement, reconnaît son maître, le caresse et s'y attache autant qu'aucun autre animal, hors le Chien. On sait que l'empereur Héliogabale, dans une représentation du triomphe de Bacchus, se montra dans Rome sur un char traîné par des Tigres, et la description que Pline nous a laissée de ces animaux ne laisse aucun doute sur leur identité. Voilà donc ce Tigre indomptable qui oublie sa férocité pour s'accoutumer à la domesticité; il l'oublie au point de se laisser atteler à un char, et de traîner sans danger pour personne, au milieu d'une population nombreuse et turbulente, un empereur bien plus féroce que lui! Ce fut Auguste qui montra le premier un Tigre aux Romains, et il était apprivoisé. Mais, sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, quelques personnes se souviennent encore d'avoir vu un promeneur de ménagerie ambulante qui montrait à Francfort un Tigre d'une rare beauté. A son commandement, l'animal, attaché à une chaîne de cinq ou six pieds, pour la tranquillité des spectateurs, sortait de sa cage et faisait plusieurs exercices. Son maître, le comparant à un cheval qu'on bride, lui ouvrait les mâchoires et lui mettait le bras dans la gueule en guise de mors; puis il s'asseyait sur son dos et se faisait porter sans que l'animal témoignât la moindre impatience. Tout Paris a vu le sieur Martin entrer sans crainte dans la cage d'un Tigre qu'il montrait aux curieux, s'asseoir sur lui, le caresser, jouer, le contrarier même, sans qu'il en ait résulté le moindre accident. Les mousses du bâtiment sur lequel on amenait à Paris le Tigre qui existait à la ménagerie en 1835, ne trouvaient rien de mieux pour dormir que de s'étendre entre les cuisses de cet animal et de se faire un traversin de son ventre. Il se promenait librement sur le vaisseau, et on ne l'attachait au pied du mât que pendant les manœuvres. Je pourrais multiplier beaucoup ces exemples s'il était nécessaire.

Quant aux autres habitudes du Tigre, elles sont exactement les mêmes que celles du Lion et autres grands Chats. Fort heureusement pour les habitants de l'Inde, ce terrible animal multiplie fort peu son espèce. La femelle met bas de trois à cinq petits; mais si elle n'a pas le soin extrême de les cacher dans une retraite sûre, le mâle ne manque jamais de les manger et de détruire ainsi sa formidable postérité. Elle les aime avec tendresse, et sa fureur devient extrême quand on les lui ravit. « Elle brave tous les périls, dit Buffon; elle suit les ra-

vaisseurs, qui, se trouvant pressés, sont obligés de lui relâcher un de ses petits ; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instants après et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leur vaisseau ; et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlements affreux expriment sa douleur cruelle et font encore frémir ceux qui les entendent de loin. » Transportés en Europe, dans nos ménageries, ces animaux meurent presque tous de phthisie pulmonaire. Ils ne s'y sont jamais accouplés; au moins jusqu'à ce jour.

TIGRE ROUGE. *Voy.* Cougouar.

TINAMOU (*Tinamus*). — Genre d'Oiseau de l'ordre des Gallinacés, créé par Latham.

« Genre très-remarquable, dit Cuvier, par un cou mince, assez allongé, revêtu de plumes, dont le bout des barbes est effilé et un peu crépu, ce qui donne à cette portion du plumage une apparence particulière; par un bec long, grêle, à bout mousse, un peu voûté, avec un petit sillon de chaque côté et à narines percées dans le milieu de chaque côté et s'enfonçant obliquement en arrière. Leurs ailes sont courtes et leur queue presque nulle. La palmure de la base de leurs doigts est très-courte. Leur pouce, réduit à un petit ergot, ne peut toucher la terre. Ils ont une peau nue autour de l'œil. » Tels sont les caractères que Cuvier reconnaît à ce genre, qu'il place à la suite de la grande famille des Tétras.

Ce genre est exclusivement américain. Les Tinamous, auxquels on réunit avec raison d'autres Oiseaux connus sous le nom d'Inambui, sont les représentants au Paraguay, au Brésil et à la Guyane, des Perdrix de l'ancien continent, comme les Calices y sont les vrais représentants des Cailles. Comme pour les Européens établis en Amérique ces Oiseaux sont des Perdrix, il en résulte qu'on les a longtemps confondus avec ces dernières. Les espèces plus particulièrement connues sous le nom d'Inambui vivent au Brésil et au Paraguay.

Sonnini, qui a observé les Tinamous dans les forêts de la Guyane, dit qu'ils se nourrissent des fruits du balisier, de cerises et de fèves sauvages, des fruits du palmier commun et de ceux du cafier, lorsqu'ils entrent dans les plantations qui avoisinent les bois. Ils ramassent ces fruits et d'autres de différentes espèces sur le sol, qu'ils grattent comme les Poules; ils recherchent aussi les Insectes; presque continuellement sur la terre, ils ne se perchent guère que pour passer la nuit, et toujours sur les branches les plus basses des arbres et des arbrisseaux. Ils volent pesamment et courent avec vitesse ; on les rencontre ordinairement en petites troupes, mais par paires dans la saison des amours. Ils font deux pontes par an, et toutes les deux plus ou moins nombreuses, dans un creux qu'ils pratiquent en grattant la terre, et sur une couche d'herbes sèches. Leur rappel, qui se fait entendre le plus souvent matin et soir, est un long sifflement tremblant et plaintif.

Les mœurs des espèces qu'on appelle Inambui sont un peu différentes. Ceux-ci se réunissent rarement par paires, et les petits nouvellement éclos ne tardent pas à abandonner la mère et à vivre séparement. Ils préfèrent les terres incultes aux campagnes cultivées. Ils sont très-criards, d'un naturel peu défiant, peu sociable, timide et triste; leur indolence est telle, qu'ils restent tranquilles presque tout le jour à la même place; leur démarche est vive et agile, leur course rapide, leur vol bas, horizontal et droit; s'ils n'y sont forcés, ils ne prennent jamais leur essor. Ils cherchent leur nourriture le matin et le soir, même au clair de la lune. Quelques espèces habitent les campagnes; les autres se tiennent dans les bois, ne quittent point les cantons les plus fourrés et ne se perchent jamais sur les arbres. Ceux-ci sont d'un naturel plus défiant que les Inambui des campagnes.

TISSERIN, *Ploseus*. — Cuvier, en démembrant le genre *Fringilla* de Linné en plusieurs sous-genres, a proposé comme première division de ce même grand genre dont il fait les Moineaux, les Oiseaux dont nous allons nous occuper. Vieillot a adopté cette coupe, et M. Temminck l'a également reconnue. C'est parmi les Cassiques, les Troupiales et les Loriots que Linné et Latham ont classé les diverses espèces de Tisserins alors connues. Les caractères de ces Oiseaux sont : bec robuste, dur, fort, long, conique, un peu droit, aigu, à arête s'avançant sur le front, fléchi et comprimé à la pointe, sans échancrure, à bords des mandibules courbés en dedans ; narines basales près de la surface du bec, ovoïdes et ouvertes; pieds médiocres, à tarse de la longueur du doigt intermédiaire; les doigts antérieurs soudés à la base; ailes moyennes.

Les Tisserins doivent le nom qu'ils portent à l'art avec lequel ils tissent leur nid. Cet instinct, qu'ils partagent avec la plupart des Gros-Becs ou Fringilles et des Loxies, paraît suffisamment indiquer les rapports qui existent entre tous ces Oiseaux. Il n'est pas une espèce de cette division qui imite sa congénère dans l'art de la construction : celle-ci le roule en spirale et le suspend à l'extrémité d'un rameau; celle-là le tisse en forme d'alambic; une autre lui donne une forme pyramidale, etc. Les matériaux employés sont des joncs, de la paille, des feuilles, de la laine, des brins d'herbe, et, un mot, tout ce qui peut servir à composer un tissu.

Les Tisserins vivent à la manière de tous les Moineaux et Gros-Becs, c'est-à-dire qu'ils se réunissent volontiers par troupes criardes et dévastatrices de terres ensemencées. Ils se nourrissent de céréales, de bourgeons et occasionnent de grands dégâts dans les rizières. Le plus grand nombre des espèces appartient à l'Afrique et aux Indes orientales.

TITI. *Voy.* Saïmiri.

TITI-TIGRE. *Voy.* NOCTHORES.

TORCHEPOT. *Voy.* SITTELLE.

TORCOL (*Yunx*, Linn.).—Genre d'Oiseaux voisin des Pics, dans l'ordre des Grimpeurs.

Cet Oiseau se reconnaît au premier coup d'œil par un signe ou plutôt par une habitude qui n'appartient qu'à lui, c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos, et les yeux à demi fermés pendant tout le temps que dure ce mouvement, qui n'a rien de précipité, et qui est au contraire lent, sinueux et tout semblable aux replis ondoyants d'un Reptile (307) : il paraît être produit par une convulsion de surprise et d'effroi, ou par une crise d'étonnement à l'aspect de tout objet nouveau ; c'est aussi un effort que l'Oiseau semble faire pour se dégager lorsqu'il est retenu. Cependant cet étrange mouvement lui est naturel et dépend en grande partie d'une conformation particulière, puisque les petits dans le nid se donnent les mêmes tours de cou ; en sorte que plus d'un dénicheur, effrayé, les a pris pour de petits Serpents.

Le Torcol a encore une autre habitude assez singulière : un de ces Oiseaux, qui était en cage depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on s'approchait de lui, se tournait vis-à-vis le spectateur, puis, le regardant fixement, s'élevait sur ses ergots, se portait en avant avec lenteur, en relevant les plumes du sommet de sa tête, la queue épanouie ; puis se retirait brusquement en frappant du bec le fond de sa cage et rabattant sa huppe. Il recommençait ce manége, que Schwenckfeld a observé comme nous, jusqu'à cent fois de suite et tant qu'on restait en présence.

Toute la vie du Torcol paraît être dans son cou ; car il est toujours le premier et le dernier à se mouvoir. Jamais, nous pouvons le dire en toute assurance, un Torcol ne meurt sous le coup qui l'a abattu, sans que tout son cou ne donne des signes de convulsion, ou pour mieux dire, son corps, criblé, mutilé, est mort déjà que son cou s'agite encore ; cela paraîtra bien extraordinaire, mais cela est. C'est sans doute un développement exagéré du système nerveux qui en est cause.

Ce sont apparemment ces bizarres attitudes et ces tortures naturelles qui ont anciennement frappé les yeux de la superstition quand elle adopta cet Oiseau dans les enchantements, et qu'elle en prescrivit l'usage comme du plus puissant des philtres (308).

L'espèce du Torcol n'est nombreuse nulle part, et chaque individu vit solitairement et voyage de même ; on les voit arriver seuls au mois de mai ; nulle société que celle de leur femelle : encore cette union est-elle de très-courte durée ; car ils se séparent bientôt, et repartent seuls en septembre. Un arbre isolé au milieu d'une large haie est celui que le Torcol préfère ; il semble le choisir pour se percher plus solitairement. Sur la fin de l'été, on le trouve également seul dans les blés, surtout dans les avoines et dans les petits sentiers qui traversent les pièces de blé noir. Il prend sa nourriture à terre, et ne grimpe pas contre les arbres comme les Pics, quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux, et qu'il soit très-voisin du genre de ces Oiseaux ; mais il paraît former une petite famille à part et isolée qui n'a point contracté d'alliance avec la grande tribu des Pics et des Epeiches.

Le Torcol est de la grandeur de l'Alouette, ayant sept pouces de longueur et dix de vol. Tout son plumage est un mélange de gris, de noir et de tanné, par ondes et par bandes, tracées et opposées de manière à produire le plus riche émail avec ces teintes sombres ; le dessous du corps, fond gris blanc, teint de roussâtre sous le cou, est peint de petites zones noires, qui sur la poitrine se détachent, s'allongent en fer de lance, et se parsèment en s'éclaircissant sur l'estomac ; la queue, composée de dix pennes flexibles, et que l'Oiseau épanouit en volant, est variée par-dessous de points noirs sur un fond gris feuille-morte, et traversée de deux ou trois larges bandes en ondes pareilles à celles qu'on voit sur l'aile des Papillons phalènes : le même mélange de belles ondes noires, brunes et grises, dans lesquelles on distingue des zones, des rhombes, des zigzags, peint tout le manteau sur un fond plus foncé et mêlé de roussâtre. Quelques descripteurs ont comparé le plumage du Torcol à celui de la Bécasse ; mais il est plus agréablement varié ; les teintes en sont plus nettes, plus distinctes, d'une touche plus moelleuse et d'un plus bel effet. Le ton de couleur, plus roux dans le mâle, est plus cendré dans la femelle ; c'est ce qui les distingue. Les pieds sont d'un gris roussâtre, les ongles aigus, et les deux extérieurs sont beaucoup plus longs que les deux intérieurs.

Cet Oiseau se tient fort droit sur la branche où il se pose ; son corps est même renversé en arrière : il s'accroche aussi au tronc d'un arbre pour dormir ; mais il n'a pas l'habitude de grimper comme le Pic, ni de chercher sa nourriture sous les écorces. Son bec, long de neuf lignes, et taillé comme celui des Pics, ne lui sert pas à saisir et prendre sa nourriture ; ce n'est, pour ainsi dire, que

(307) Apparemment on lui a trouvé aussi de l'analogie avec ce tour de tête que se donnent certaines personnes pour affecter un maintien recueilli, et qui de là ont été vulgairement appelés *torcols*.

(308) Tellement que le nom de *jynx* en avait pris la force de signifier toutes sortes d'enchantements, de passions violentes, et tout ce qu'on appelle charme de la beauté, et ce pouvoir aveugle par lequel nous nous sentons entraînés. C'est dans ce sens qu'Hélio-dore, Lycophron, Pindare, Eschyle, Sophocle, s'en sont servis. L'enchanteresse de Théocrite (*pharmaceutria*) fait ce charme pour rappeler son amant. C'était Vénus elle-même qui, du mont Olympe, avait apporté le *jynx* à Jason, et lui en avait enseigné la vertu, pour forcer Médée à l'amour. L'Oiseau fut jadis une nymphe, fille de l'Echo : par ses enchantements, Jupiter était passionné pour l'Aurore ; Junon, en courroux, opéra sa métamorphose.

l'étui d'une grande langue qu'il tire de la longueur de trois ou quatre doigts, et qu'il darde dans les fourmilières : il la retire chargée de Fourmis retenues par une liqueur visqueuse dont elle est enduite. La pointe de cette langue est aiguë et cornée ; et, pour fournir à son allongement, deux grands muscles partent de sa racine, embrassent le larynx, et, couronnant la tête, vont, comme aux Pics, s'implanter dans le front. Il a encore de commun avec ces Oiseaux de manquer de cœcum. Willughby dit qu'il a seulement une espèce de renflement dans les intestins à la place du cœcum.

Le cri du Torcol est un son de sifflement assez aigre et traîné, ce que les anciens appelaient proprement *stridor* : c'est de ce cri que le nom grec ἰυγξ paraît avoir été tiré. Le Torcol se fait entendre huit ou dix jours avant le Coucou. Il pond dans des trous d'arbre, sans faire de nid, et sur la poussière du bois pourri qu'il fait tomber au fond du trou en frappant les parois avec son bec ; on y trouve communément huit ou dix œufs, d'un blanc d'ivoire. Le mâle apporte des Fourmis à sa femelle qui couve ; et les petits nouveau-nés, dans le mois de juin, tordent déjà le cou, et soufflent avec force lorsqu'on les approche. Ils quittent bientôt leur nid, où ils ne prennent aucune affection les uns pour les autres ; car ils se séparent et se dispersent dès qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

On ne peut guère les élever en cage ; il est très-difficile de leur fournir une nourriture convenable : ceux qu'on a conservés pendant quelque temps touchaient avec la pointe de la langue la pâtée qu'on leur présentait avant de la manger, et, après en avoir goûté, ils la refusaient et se laissaient mourir de faim. Un Torcol adulte que Gesner essaya de nourrir de Fourmis ne vécut que cinq jours ; il refusa constamment tous les autres Insectes, et mourut apparemment d'ennui dans sa prison.

Sur la fin de l'été, cet Oiseau prend beaucoup de graisse, et il est alors excellent à manger ; c'est pour cela qu'en plusieurs pays on lui donne le nom d'*Ortolan*. Il se prend quelquefois à la Sauterelle, et les chasseurs ne manquent guère de lui arracher la langue, dans l'idée d'empêcher que sa chair ne prenne le goût des Fourmis. Cette petite chasse ne se fait qu'au mois d'août jusqu'au milieu de septembre, temps du départ de ces Oiseaux, dont il ne reste aucun dans nos contrées pendant l'hiver. L'espèce est néanmoins répandue dans toute l'Europe, depuis les provinces méridionales jusqu'en Suède, et même en Laponie ; elle est assez commune en Grèce, en Italie. Nous voyons, par un passage de Philostrate, que le Torcol était connu des mages, et se trouvait dans la Babylonie ; et Edwards nous assure qu'on le trouve au Bengale : en sorte que l'espèce, quoique peu nombreuse dans chaque contrée, paraît s'être étendue dans toutes les régions de l'ancien continent. Aldrovande seul parle d'une variété dans cette espèce ; mais il ne la donne que d'après un dessin, et les différences sont si légères, que nous avons cru ne devoir pas l'en séparer.

TOTANUS. *Voy.* CHEVALIERS.

TOUCAN (*Ramphastos*, Lin.), genre d'Oiseau de l'ordre des Grimpeurs. — Nous allons laisser parler Buffon. La sagacité et la philosophie de cet auteur ont échoué devant le bec du Toucan, dans l'organisation duquel il n'a vu qu'une anomalie, une *méprise* de la Nature. On surprend en défaut trop souvent les appréciations de ce naturaliste célèbre, plus grand peintre que philosophe solide.

« Ce qu'on peut appeler *physionomie* dans tous les êtres vivants dépend de l'aspect que leur tête présente lorsqu'on les regarde de face : ce qu'on désigne par les noms de *forme*, de *figure*, de *taille*, etc., se rapporte à l'aspect du corps et des membres. Dans les Oiseaux, si l'on recherche cette physionomie, on s'apercevra aisément que tous ceux qui, relativement à la grosseur de leur corps, ont une tête légère avec un bec court et fin, ont en même temps la physionomie fine, agréable et presque spirituelle ; tandis que ceux au contraire qui, comme les Barbus, ont une trop grosse tête, ou qui, comme les Toucans, ont un bec aussi gros que la tête, se présentent avec un air stupide, rarement démenti par leurs habitudes naturelles. Mais il y a plus, ces grosses têtes et ces becs énormes, dont la longueur excède quelquefois celle du corps entier de l'Oiseau, sont des parties si disproportionnées et des exubérances de nature si marquées, qu'on peut les regarder comme des monstruosités d'espèce qui ne diffèrent des monstruosités individuelles qu'en ce qu'elles se perpétuent sans altération ; en sorte qu'on est obligé de les admettre aussi nécessairement que toutes les autres formes des corps et de les compter parmi les caractères spécifiques des êtres auxquels ces mêmes parties difformes appartiennent. Si quelqu'un voyait un Toucan pour la première fois, il prendrait sa tête et son bec, vus de face, pour un de ces masques à long nez dont on épouvante les enfants ; mais, considérant ensuite sérieusement la structure et l'usage de cette production démesurée, il ne pourra s'empêcher d'être étonné que la Nature ait fait la dépense d'un bec aussi prodigieux pour un Oiseau de médiocre grandeur ; et l'étonnement augmentera en reconnaissant que ce bec mince et faible, loin de servir, ne fait que nuire à l'Oiseau, qui ne peut en effet rien saisir, rien entamer, rien diviser, et qui pour se nourrir est obligé de gober et d'avaler sa nourriture en bloc, sans la broyer ni même la concasser. De plus, ce bec, loin de faire un instrument utile, une arme ou même un contre-poids, n'est au contraire qu'une masse en levier, qui gêne le vol de l'Oiseau, et, lui donnant un air à demi culbutant, semble le ramener vers la terre, lors même qu'il veut se diriger en haut.

« Les vrais caractères des erreurs de la Nature sont la disproportion jointe à l'inutilité. Toutes les parties qui dans les animaux sont excessives, surabondantes, placées à

contre-sens, et qui sont en même temps plus nuisibles qu'utiles, ne doivent pas être mises dans le grand plan des vues directes de la Nature, mais dans la petite carte de ses caprices, ou, si l'on veut, de ses mépris, qui néanmoins ont un but aussi direct que les premières, puisque ces mêmes productions extraordinaires nous indiquent que tout ce qui peut être est, et que, quoique les proportions, la régularité, la symétrie, règnent ordinairement dans tous les ouvrages de la Nature, les disproportions, les excès et les défauts nous démontrent que l'étendue de sa puissance ne se borne point à ces idées de proportion et de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter.

« Et de même que la Nature a doué le plus grand nombre des êtres de tous les attributs qui doivent concourir à la beauté et à la perfection de la forme, elle n'a guère manqué de réunir plus d'une disproportion dans ses productions moins soignées. Le bec excessif, inutile, du Toucan, renferme une langue encore plus inutile, et dont la structure est très-extraordinaire; ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux comme la langue de tous les animaux ou des autres Oiseaux, c'est une véritable plume bien mal placée, comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui.

« Le nom même de *Toucan* signifie *plume* en langue brésilienne; et les naturels de ce pays ont appelé *Toucan tabouracé* l'Oiseau dont ils prenaient les plumes pour se faire les parures qu'ils ne portaient que les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifie *plumes pour danser*. Ces Oiseaux, si difformes par leur bec et par leur langue, brillent néanmoins par leur plumage. Ils ont en effet des plumes propres aux plus beaux ornements, et ce sont celles de la gorge : la couleur en est orangée, vive, éclatante; et, quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à quelques-unes des espèces de Toucans, elles ont donné le nom à tout le genre. On recherche même en Europe ces gorges de Toucans pour faire des manchons. Son bec prodigieux lui a valu d'autres honneurs, et l'a fait placer parmi les constellations australes, où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappants et les plus remarquables. Ce bec est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre Oiseau; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que dans toute sa longueur il est plus large que la tête de l'Oiseau; c'est, comme le dit Léry, le bec des becs : aussi plusieurs voyageurs ont-ils appelé le Toucan l'*Oiseau tout bec;* et nos créoles de Cayenne ne le désignent que par l'épithète de *Gros-Bec*. Ce long et large bec fatiguerait prodigieusement la tête et le cou de l'Oiseau, s'il n'était pas d'une substance légère; mais il est si mince, qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres; l'Oiseau est obligé de les avaler tout entiers : et de même il ne peut s'en servir pour se défendre, et encore moins pour attaquer; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on le lui présente. Les auteurs qui ont écrit que ce Toucan perçait les arbres comme le Pic se sont donc bien trompés; ils n'ont rapporté ce fait que d'après la méprise de quelques Espagnols qui ont confondu ces deux Oiseaux, et les ont également appelés *carpenteros* (charpentiers) ou *tacatacas* en langue péruvienne, croyant qu'ils frappaient également contre les arbres. Néanmoins il est certain que les Toucans n'ont ni ne peuvent avoir cette habitude, et qu'ils sont très-éloignés du genre des Pics; et Scaliger avait fort bien remarqué avant nous que ces Oiseaux ayant le bec crochu et courbé en bas, il ne paraissait pas possible qu'ils entamassent les arbres.

« La forme de ce gros et grand bec est fort différente dans chaque mandibule : la supérieure est recourbée en bas en forme de faux, arrondie en dessus et crochue à son extrémité; l'inférieure est plus courte, plus étroite et moins courbée en bas que la supérieure : toutes deux sont dentelées sur leurs bords, mais les dentelures de la supérieure sont bien plus sensibles que celles de l'inférieure; et ce qui paraît encore singulier, c'est que ces dentelures, quoiqu'en égal nombre de chaque côté des mandibules, non-seulement ne se correspondent pas du haut en bas ni de bas en haut, mais même ne se rapportent pas dans leur position relative, celles du côté droit ne se trouvant pas vis-à-vis de celles du côté gauche, car elles commencent plus près ou plus loin en arrière, et se terminent aussi plus ou moins près en avant.

« La langue des Toucans est, comme nous venons de le dire, encore plus extraordinaire que le bec : ce sont les seuls Oiseaux qui aient une plume au lieu de langue; et c'est une plume dans l'acception la plus stricte, quoique le milieu ou la tige de cette *plume-langue* soit d'une substance cartilagineuse, large de deux lignes : mais elle est accompagnée des deux côtés de barbes très-serrées et toutes pareilles à celles des plumes ordinaires; ces barbes, dirigées en avant, sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près de l'extrémité de la langue, qui est elle-même tout aussi longue que le bec. Avec un organe aussi singulier et si différent de la substance et de l'organisation ordinaire de toute langue, on serait porté à croire que ces Oiseaux devraient être muets : néanmoins ils ont autant de voix que les autres, et ils font entendre très-souvent une espèce de sifflement qu'ils réitèrent promptement et assez longtemps pour qu'on les ait appelés *Oiseaux prédicateurs*. Les sauvages attribuent aussi de grandes vertus à cette langue de plume (309),

(309) M. de la Condamine parle d'un Toucan qu'il a vu sur les bords du Maragnon, dont le bec monstrueux est rouge et jaune. Sa langue, dit-il, qui ressemble à une plume déliée, passe pour avoir de grandes vertus.

et ils l'emploient comme remède dans plusieurs maladies. Quelques auteurs ont cru que les Toucans n'avaient point de narines : cependant il ne faut, pour les voir, qu'écarter les plumes de la base du bec qui les couvrent dans la plupart des espèces ; et dans d'autres elles sont sur le bec nu, et par conséquent fort apparentes.

« Les Toucans n'ont rien de commun avec les Pics que la disposition des doigts, deux en avant, deux en arrière; et même, dans ce caractère, qui leur est commun, on peut observer que les doigts des Toucans sont bien plus longs, et tout autrement proportionnés que ceux des Pics. Le doigt extérieur du devant est presque aussi long que le pied tout entier, qui est à la vérité fort court; et les autres doigts sont aussi fort longs : les deux doigts intérieurs sont les moins longs de tous. Les pieds des Toucans n'ont que la moitié de la longueur des jambes, en sorte que ces Oiseaux ne peuvent marcher, parce que le pied appuie dans toute sa longueur sur la terre; ils ne font donc que sautiller d'assez mauvaise grâce : ces pieds sont dénués de plumes, et couverts de longues écailles douces au toucher. Les ongles sont proportionnés à la longueur des doigts, arqués, un peu aplatis, obtus à leur extrémité, et sillonnés en dessous suivant leur longueur par une cannelure ; ils ne servent pas à l'Oiseau pour attaquer ou se défendre, ni même pour grimper, mais uniquement pour se maintenir sur les branches, où il se tient assez ferme.

« Les Toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent : ils sont erratiques plutôt que voyageurs, ne changent de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture, ce sont surtout les fruits de palmier; et comme ces espèces d'arbres croissent dans les terrains humides et près du bord des eaux, les Toucans habitent ces lieux de préférence, et se trouvent même quelquefois dans les palétuviers, qui ne croissent que dans la vase liquide. C'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeaient du Poisson; mais ils ne peuvent tout au plus qu'en avaler de très-petits, car, leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper, ils ne peuvent qu'avaler en bloc les fruits même les plus tendres, sans les comprimer; et leur large gosier leur facilite cette habitude, dont on peut s'assurer en leur jetant un assez gros morceau de pain, car ils l'avalent sans chercher à le diviser.

« Ces Oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix; leur vol est lourd, et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec, qui fait pencher le corps en avant : cependant ils ne laissent pas de s'élever au-dessus des grands arbres, à la cime desquels on les voit presque toujours perchés et dans une agitation continuelle, qui, malgré la vivacité de leurs mouvements, n'ôte rien à leur air grave, parce que ce gros bec leur donne une physionomie triste et sérieuse que leurs grands yeux fades et sans feu augmentent encore ; en sorte que, quoique très-vifs et très-remuants, ils n'en paraissent que plus gauches et moins gais.

« Comme ils font leur nid dans des trous d'arbre que les Pics ont abandonnés, on a cru qu'ils creusaient eux-mêmes ces trous. Ils ne pondent que deux œufs, et cependant toutes les espèces sont assez nombreuses en individus. On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes; on prétend même qu'on peut les faire nicher et produire en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir; car ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair ou Poisson : ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près; ils les lancent en haut, et les reçoivent dans leur large gosier. Mais lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes et de ramasser les aliments à terre, ils semblent les chercher en tâtonnant, et ne prennent le morceau que de côté, pour le faire sauter ensuite et le recevoir. Au reste, ils paraissent si sensibles au froid, qu'ils craignent la fraîcheur de la nuit, dans les climats même les plus chauds du nouveau continent : on les a vus dans la maison se faire une espèce de lit d'herbes, de paille et de tout ce qu'ils peuvent ramasser pour éviter apparemment la fraîcheur de la terre. Ils ont en général la peau bleuâtre sous les plumes, et leur chair, quoique noire et assez dure, ne laisse pas de se manger.

« Nous connaissons deux genres particuliers dans le genre entier de ces Oiseaux, les Toucans et les Aracaris. Ils sont différents les uns des autres, 1° par la grandeur, les Toucans étant de beaucoup plus grands que les Aracaris; 2° par les dimensions et la substance du bec, lequel dans les Aracaris est beaucoup moins allongé, et d'une substance plus dure et plus solide; 3° par la différence de la queue, qui est plus longue dans les Aracaris et très-sensiblement étagée, tandis qu'elle est arrondie dans les Toucans. »

TOURNE-PIERRE (*Strepsites*, Lin.). — Genre d'Oiseau de l'ordre des Echassiers, famille des Longirostres.

On a généralement adopté le nom de *Tourne-pierre*, donné par Catesby à cet Oiseau, qui a l'habitude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau pour trouver dessous les Vers et les Insectes dont il fait sa nourriture, tandis que tous les autres Oiseaux de rivage se contentent de la chercher sur les sables ou dans la vase. « Etant en mer, dit Catesby, à quarante lieues de la Floride, sous la latitude de trente-un degrés, un Oiseau vola sur notre vaisseau et y fut pris. Il était fort adroit à tourner les pierres qui se rencontraient devant lui : dans cette action il se servait seulement de la partie supérieure de son bec, tournant avec beaucoup d'adresse et fort vite des pierres de trois livres de pesanteur. » Cela suppose une force et une dextérité particu-

lières dans un Oiseau qui est à peine aussi gros que la Maubèche ; mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits Oiseaux de rivage, qui l'ont conformé comme celui de la Bécasse. Aussi le Tourne-pierre forme-t-il au milieu de leur genre nombreux une petite famille isolée. Son bec, dur et assez épais à la racine, va en diminuant et finit en pointe aiguë; il est un peu comprimé dans sa partie supérieure, et paraît se relever en haut par une légère courbure; il est noir et long d'un pouce. Les pieds, dénués de membranes, sont assez courts et de couleur orangée.

L'espèce du Tourne-pierre est commune aux deux continents. On la connaît sur les côtes occidentales de l'Angleterre, où ces Oiseaux vont ordinairement en petites compagnies de trois ou quatre. On les connaît également dans la partie maritime de la province de Norfolk, et dans quelques îles de Gothland; et nous avons lieu de croire que c'est ce même Oiseau auquel sur nos côtes de Picardie on donne le nom de *Bune*. Catesby en a vu près des côtes de la Floride; et nous ne pouvons deviner pourquoi Brisson donne ce Tourne-pierre d'Amérique comme différent de celui d'Angleterre, puisque Catesby dit formellement qu'il le reconnut pour le même : d'ailleurs nous avons aussi reçu de Cayenne ce même Oiseau, avec la seule différence qu'il est de taille un peu plus forte; et Edwards fait mention d'un autre qui lui avait été envoyé des terres voisines de la baie d'Hudson. Ainsi cette espèce, quoique faible et peu nombreuse en individus, s'est, comme plusieurs autres espèces d'Oiseaux aquatiques, répandue du Nord au Midi dans les deux continents, en suivant les rivages de la mer, qui leur fournit partout la subsistance.

TOURTERELLE (310), (*C. Turtur*, Linn.), Oiseau du sous-genre *Colombe*, dans la famille des Pigeons.

La Tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre Oiseau la fraîcheur en été et la chaleur en hiver : elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août; au lieu que les Oiselets et les Ramiers arrivent un mois plus tôt et ne partent qu'un mois plus tard ; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les Tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupe, arrivent, partent et voyagent ensemble ; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois : pendant ce court espace de temps, elles s'apparient, nichent, cherchent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce, et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne : seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités; cela semble prouver qu'elles cherchent les climats les plus chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque partout dans l'ancien continent; on les retrouve dans le nouveau, et jusque dans les îles de la mer du Sud. Elles sont, comme les Pigeons, sujettes à varier; et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même, et les faire multiplier dans des volières. On unit aisément ensemble les différentes variétés ; on peut même les unir au Pigeon, et leur faire produire des métis ou des mulets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, écrit un témoin digne de foi, dans le Bugey, chez un Chartreux, un Oiseau né du mélange d'un Pigeon et d'une Tourterelle : il était de la couleur d'une Tourterelle de France; il tenait plus de la Tourterelle que du Pigeon : il était inquiet et troublait la paix dans la volière. Le Pigeon père était d'une très-petite espèce, d'un blanc parfait, avec les ailes noires. » Cette observation, qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du Pigeon et de la Tourterelle était fécond, ou si ce n'était qu'un mulet stérile, cette observation, dis-je, prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces.

La Tourterelle est encore plus tendre que le Pigeon, et met aussi dans ses amours des préludes plus singuliers. Le Pigeon mâle se contente de tourner en rond, en piaffant et se donnant des grâces au tour de sa femelle. Le mâle Tourterelle, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne, en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissements les plus tendres accompagnent ces salutations.

Une espèce d'Afrique, que l'on élève en volière pour l'agrément, est la TOURTERELLE A COLLIER OU RIEUSE (*C. Risoria*, Linn.). Il est fort peu de personnes qui ne connaissent cet Oiseau, dont la couleur dominante du plumage est en dessus d'un blanc rougeâtre, en dessous d'un blanc pur, avec une légère nuance vineuse sur la poitrine, et dont le dessus du cou est occupé par un collier noir. C'est cette espèce que l'on a bien souvent accouplée avec la précédente et dont les métis n'ont jamais pu se reproduire. C'est d'elle aussi que résulte cette variété toute blanche que l'on peut considérer comme race; puisqu'elle se reproduit avec des qualités constantes.

Les Tourterelles à collier et la variété blanche sont très-communes en domesticité.

(310) En espagnol, *tortola* ou *tortora* : en italien, *tortora* ou *tortorella*; en allemand, *turtel*, *turteltaube*; en anglais, *turtle*, *turtledove*.

On les élève de préférence à cause de leur fécondité; car, hors le temps de la mue, elles donnent une couvée par mois. Leur roucoulement est différent de celui de la Tourterelle des bois : il est d'une monotonie d'autant plus ennuyeuse qu'elles le font entendre la nuit et le jour. En Egypte, elles sont l'objet d'un soin tout particulier; on les voit en grand nombre dans les villes, principalement à Alexandrie et au Caire, vivre en toute liberté, entrer même dans les maisons sans s'inquiéter nullement de la présence des habitants. L'espèce se trouve dans l'état de nature en Afrique et aux Indes.

TRACHYPETES. *Voy.* FRÉGATE.

TRAGOU. *Voy.* COUROUCOU.

TRAQUET (*Saxicola*, Linn.), genre d'Oiseau de la nombreuse famille des Becs-Fins. — Cet Oiseau, très-vif et très-agile, n'est jamais en repos; toujours voltigeant de buisson en buisson, il ne se pose que pour quelques instants, pendant lesquels il ne cesse encore de soulever les ailes pour s'envoler à tout moment : il s'élève en l'air par petits élans, et retombe en pirouettant sur lui-même. Ce mouvement continuel a été comparé à celui du *traquet* d'un moulin, et c'est là suivant Belon l'origine du nom de cet Oiseau.

Quoique le vol du Traquet soit bas et qu'il s'élève rarement jusqu'à la cime des arbres, il se pose toujours au sommet des buissons et sur les branches les plus élancées des haies et des arbrisseaux, ou sur la pointe des tiges du blé de Turquie dans les champs, et sur les échalas les plus hauts dans les vignes; c'est dans les terrains arides, les landes, les bruyères et les prés en montagne qu'il se plaît davantage, et qu'il fait entendre plus souvent son petit cri *ouistratra* d'un ton couvert et sourd. S'il se trouve une tige isolée ou un piquet au milieu du gazon dans ces prés, il ne manque pas de se poser dessus; ce qui donne une grande facilité pour le prendre : un gluau placé sur un bâton suffit pour cette chasse bien connue des enfants.

D'après cette habitude de voler de buisson en buisson sur les épines et les ronces, Belon, qui a trouvé cet Oiseau en Crète et en Grèce, comme dans nos provinces, lui applique le nom *Batis* (Oiseau de ronce), dont Aristote ne parle qu'une seule fois, en disant qu'il vit de vermisseaux. Gaza a traduit *batis* par *rubetra*, que tous les naturalistes ont rapporté au Traquet, pensant que *rubetra* pourrait aussi signifier *oiseau rougeâtre*, et le rouge bai de la poitrine du Traquet est sa couleur la plus remarquable.

Le Traquet fait son nid dans les terrains incultes, au pied des buissons, sous leurs racines ou sous le couvert d'une pierre : il n'y entre qu'à la dérobée, comme s'il craignait d'être aperçu; aussi ne trouve-t-on ce nid que difficilement. Il le construit dès la fin de mars. La femelle pond cinq ou six œufs, d'un vert bleuâtre, avec de légères taches rousses peu apparentes, mais plus nombreuses vers le gros bout. Le père et la mère nourrissent leurs petits de Vers et d'Insectes, qu'ils ne cessent de leur apporter : il semble que leur sollicitude redouble lorsque ces jeunes Oiseaux s'élancent hors du nid; ils les rappellent, les rallient, criant sans cesse *ouistratra;* enfin ils leur donnent encore à manger pendant plusieurs jours. Du reste, le Traquet est très-solitaire; on le voit toujours seul, hors le temps où l'amour lui donne une compagne. Son naturel est sauvage et son instinct paraît obtus; autant il montre d'agilité dans son état de liberté, autant il est pesant en domesticité : il n'acquiert rien par l'éducation; on ne l'élève même qu'avec peine et toujours sans fruit. Dans la campagne, il se laisse approcher de très-près, ne s'éloigne que d'un petit vol sans paraître remarquer le chasseur; il semble donc ne pas avoir assez de sentiment pour nous aimer ni pour nous fuir. Ces Oiseaux sont très-gras dans la saison, et comparables pour la délicatesse de la chair aux Becs-Figues; cependant ils ne vivent que d'Insectes, et leur bec ne paraît point fait pour toucher aux graines. Belon et Aldrovande ont écrit que le Traquet n'est point un Oiseau de passage. Cela est peut-être vrai pour la Grèce et l'Italie; mais il est certain que dans les provinces septentrionales de France il prévient les frimas et la chute des Insectes, car il part dès le mois de septembre.

Quelques personnes rapportent à cette espèce l'Oiseau nommé en Provence *Fourmeiron*, qui se nourrit principalement de Fourmis. Le Fourmeiron paraît solitaire, et ne fréquente que les masures et les décombres : on le voit, quand il fait froid, se poser au-dessus des tuyaux de cheminées, comme pour se réchauffer. A ce trait nous rapporterions plutôt le Fourmeiron au Rossignol de muraille qu'au Traquet, qui se tient constamment éloigné des villes et des habitations.

Il y a aussi en Angleterre, et particulièrement dans les montagnes de Derbyshire, un Oiseau que M. Brisson appelle le *Traquet d'Angleterre*. Ray dit que cette espèce semble particulière à cette île. Edwards a donné les figures exactes du mâle et de la femelle; et Klein en fait mention sous le nom de *Rossignol à ailes variées*.

Le MOTTEUX, anciennement *Vitrec*, vulgairement *Cul-Blanc*. — Cet Oiseau, commun dans nos campagnes, se tient habituellement sur les mottes dans les terres fraîchement labourées, et c'est de là qu'il est appelé *Motteux*. Il suit le sillon ouvert par la charrue pour y chercher les vermisseaux dont il se nourrit. Lorsqu'on le fait partir il ne s'élève pas, mais il rase la terre d'un vol court et rapide, et découvre en fuyant la partie blanche du derrière de son corps ce qui le fait distinguer en l'air de tous les autres Oiseaux, et lui a fait donner par les chasseurs le nom vulgaire de *Cul-Blanc*. On le trouve aussi assez souvent dans les jachères et les friches, où il vole de pierre en pierre, et semble éviter les haies et les buissons, sur lesquels il ne se perche pas aussi souvent qu'il se pose sur les mottes

Le bec du Motteux est menu à la pointe et large par sa base; ce qui le rend très-propre à saisir et à avaler les Insectes, sur lesquels on le voit courir ou plutôt s'élancer rapidement par une suite de petits sauts. Il est toujours à terre; si on le fait lever, il ne s'éloigne pas, et va d'une motte à l'autre, toujours d'un vol assez court et très-bas, sans entrer dans les bois ni se percher jamais plus haut que les haies basses ou les moindres buissons. Posé, il balance sa queue, et fait entendre un son assez sourd, *titreû, titreû*, et c'est peut-être de cette expression de sa voix qu'on a tiré son nom de *Vitrec* ou *Titrec*, et toutes les fois qu'il s'envole il semble aussi prononcer distinctement et d'une voix plus forte *farfar, farfar;* il répète ces deux cris d'une manière précipitée.

Il niche sous les gazons et les mottes dans les champs nouvellement labourés, ainsi que sous les pierres dans les friches, auprès des carrières, à l'entrée des terriers quittés par les lapins, ou bien entre les pierres des petits murs à sec dont on fait les clôtures dans les pays de montagnes. Le nid, fait avec soin, est composé en dehors de mousse ou d'herbes fines, et de plumes ou de laine en dedans; il est remarquable par une espèce d'abri placé au-dessus du nid et collé contre la pierre ou la motte sous laquelle tout l'ouvrage est construit : on y trouve communément cinq à six œufs, d'un blanc bleuâtre clair, avec un cercle au gros bout d'un bleu plus mat. Une femelle prise sur ses œufs avait tout le milieu de l'estomac dénué de plumes, comme il arrive aux couveuses ardentes. Le mâle, affectionné à cette mère tendre, lui porte pendant qu'elle couve des Fourmis et des Mouches : il se tient aux environs du nid; et lorsqu'il voit un passant, il court ou vole devant lui, faisant de petites passes comme pour l'attirer; et quand il le voit assez éloigné, il prend sa volée en cercle et regagne le nid.

On en voit de petits dès le milieu de mai; car ces Oiseaux dans nos contrées sont de retour dès les premiers beaux jours, vers la fin de mars; mais, s'il survient des gelées après leur arrivée, ils périssent en grand nombre, comme il arriva en Lorraine en 1767. On en voit beaucoup dans cette province, surtout dans la partie montagneuse; ils sont également communs en Bourgogne et en Bugey; mais en Brie on n'en voit guère que sur la fin de l'été. En général ils préfèrent les pays élevés, les plaines en montagnes et les endroits arides. On en prend grand nombre sur les dunes dans la province de Sussex, vers le commencement de l'automne, temps auquel cet Oiseau est gras et d'un goût délicat.

Tous s'en retournent en août et en septembre, et l'on n'en voit plus dès la fin de ce mois : ils voyagent par petites troupes, et du reste ils sont assez solitaires; il n'existe entre eux de société que celle du mâle et de la femelle. Cet Oiseau a l'aile grande; et quoique nous ne lui voyions pas faire beaucoup d'usage de sa puissance de vol, apparemment qu'il l'exerce mieux dans ses migrations : il faut même qu'il l'ait déployée quelquefois, puisqu'il est du petit nombre des Oiseaux communs à l'Europe et à l'Asie méridionale; car on le trouve au Bengale, et nous le voyons en Europe depuis l'Italie jusqu'en Suède.

TRICHECUS. *Voy.* Morse.

TRINGA. *Voy.* Alouette de mer et Combattant.

TROGLODYTE (du grec τρωγλοδύτης, qui signifie *habitant des cavernes*). — Genre d'Oiseau de la division des Becs-Fins ou Fauvettes.

Dans le choix des dénominations, celle qui peint ou qui caractérise l'objet doit toujours être préférée. Tel est le nom de *Troglodyte*, qui signifie *habitant des antres et des cavernes*, que les anciens avaient donné à ce petit Oiseau, et que nous lui rendons aujourd'hui; car c'est par erreur que les modernes l'ont appelé *Roitelet*. Cette méprise vient de ce que le véritable Roitelet, que nous appelons tout aussi improprement *Poul* ou *Souci huppé*, est aussi petit que le Troglodyte. Celui-ci paraît en hiver autour de nos habitations; on le voit sortir du fort des buissons ou des branchages épais pour entrer dans les petites cavernes que lui forment les trous des murs. C'est par cette habitude naturelle qu'Aristote le désigne, donnant ailleurs sous des traits qu'on ne peut méconnaître et sous son propre nom le véritable Roitelet, auquel la huppe ou couronne d'or et sa petite taille ont, par analogie, fait donner le nom de *Petit-Roi* ou *Roitelet*. Or, notre Troglodyte en est si différent par la figure autant que par les mœurs, qu'on n'aurait jamais dû lui appliquer ce même nom. Néanmoins l'erreur est ancienne, et peut-être du temps même d'Aristote. Gesner l'a reconnue; mais, malgré son autorité, soutenue de celle d'Aldrovande et de Willughby, qui comme lui distinguent clairement ces Oiseaux, la confusion a duré parmi les autres naturalistes, et l'on a indistinctement appelé du nom de *Roitelet* ces deux espèces, quoique très-différentes et très-éloignées.

Le Troglodyte est donc ce très-petit Oiseau qu'on voit paraître dans les villages et près des villes à l'arrivée de l'hiver, et jusque dans la saison la plus rigoureuse, exprimant d'une voix claire un petit ramage gai, particulièrement vers le soir, se montrant un instant vers le haut des piles de bois, sur les tas de fagots, où il rentre le moment d'après, ou bien sur l'avance d'un toit, où il ne reste qu'un instant, et se dérobe vite sous la couverture ou dans un trou de muraille. Quand il en sort, il sautille sur les branchages entassés, sa petite queue toujours relevée (311). Il n'a qu'un vol court et tournoyant, et ses ailes battent d'un mouve-

(311) Il lui donne en chantant un petit mouvement vif de droite à gauche. Elle a douze pennes assez singulièrement étagées; la plus extérieure est de beaucoup plus courte que la suivante, celle-ci que la troisième : mais les deux du milieu le sont à leur tour un peu plus que leurs voisines de cha-

ment si vif, que les vibrations en échappent à l'œil. C'est de cette habitude naturelle que les Grecs le nommaient aussi τροχιλος, *sabot, toupie;* et cette dénomination est non-seulement analogue à son vol, mais aussi à la forme de son corps, accourci et ramassé.

Le Troglodyte n'a que trois pouces neuf lignes de longueur, et cinq pouces et demi de vol; son bec a six lignes, et ses pieds sont hauts de huit; tout son plumage est coupé transversalement par petites zones ondées de brun foncé et de noirâtre, sur le corps et sur les ailes, sur la tête et même sur la queue; le dessous du corps est mêlé de blanchâtre et de gris. C'est en raccourci, et pour ainsi dire en miniature, le plumage de la Bécasse (312). Il pèse à peine le quart d'une once.

Ce très-petit Oiseau est presque le seul qui reste dans nos contrées jusqu'au fort de l'hiver; il est le seul qui conserve sa gaieté dans cette triste saison; on le voit toujours vif et joyeux, et, comme dit Belon avec une expression dont notre langue a perdu l'énergie, *allègre* et *vioge*. Son chant, haut et clair, est composé de notes brèves et rapides, *sidiriti, sidiriti;* il est coupé par reprises de cinq ou six secondes. C'est la seule voix légère et gracieuse qui se fasse entendre dans cette saison, où le silence des habitants de l'air n'est interrompu que par le croassement désagréable des corbeaux. Le Troglodyte se fait surtout entendre quand il est tombé de la neige, ou sur le soir, lorsque le froid doit redoubler la nuit. Il vit ainsi dans les basses-cours, dans les chantiers, cherchant dans les branchages, sur les écorces, sous les toits, dans les trous de murs, et jusque dans les puits, les Chrysalides et les cadavres des Insectes. Il fréquente aussi les bords des sources chaudes et des ruisseaux qui ne gèlent pas, se retirant dans quelques saules creux, où quelquefois ces Oiseaux se rassemblent en nombre : ils vont souvent boire, et retournent promptement à leur domicile commun. Quoique familiers, peu défiants et faciles à se laisser approcher, ils sont néanmoins difficiles à prendre; leur petitesse, ainsi que leur prestesse, les fait presque toujours échapper à l'œil et à la serre de leurs ennemis.

Au printemps, le Troglodyte demeure dans les bois, où il fait son nid près de terre sur quelques branchages épais, ou même sur le gazon, quelquefois sous un tronc ou contre une roche, ou bien sous l'avance de la rive d'un ruisseau, quelquefois aussi sous le toit de chaume d'une cabane isolée dans un lieu sauvage, et jusque sur la loge des charbonniers et des sabotiers qui travaillent dans les bois. Il amasse pour cela beaucoup de mousse, et le nid en est à l'extérieur entièrement composé; mais en dedans il est proprement garni de plumes. Ce nid est presque tout rond, fort gros, et si informe en dehors, qu'il échappe à la recherche des dénicheurs; car il ne paraît être qu'un tas de mousse jetée au hasard. Il n'a qu'une petite entrée fort étroite, pratiquée au côté. L'Oiseau pond neuf à dix petits œufs, blanc terne, avec une zone pointillée de rougeâtre au gros bout. Il les abandonne s'il aperçoit qu'on les ait découverts. Les petits se hâtent de quitter le nid avant de pouvoir voler, et on les voit courir comme de petits Rats dans les buissons. Quelquefois les Mulots s'emparent du nid, soit que l'Oiseau l'ait abandonné, soit que ces nouveaux hôtes soient des ennemis qui l'en aient chassé en détruisant sa couvée. Nous n'avons pas observé qu'il en fasse une seconde au mois d'août dans nos contrées, comme le dit Albert dans Aldrovande, et comme Olina l'assure de l'Italie, en ajoutant qu'on en voit une grande quantité à Rome et aux environs. Ce même auteur donne la manière de l'élever, pris dans le nid; ce qui pourtant réussit peu, comme l'observe Belon : cet Oiseau est trop délicat. Nous avons remarqué qu'il se plaît dans la compagnie des Rouges-Gorges; du moins on le voit venir avec ces Oiseaux à la pipée. Il approche en faisant un petit cri, *tirit, tirit*, d'un son plus grave que son chant, mais également sonore. Il est si peu défiant et si curieux, qu'il pénètre à travers la feuillée jusque dans la loge du pipeur. Il voltige et chante dans les bois jusqu'à la nuit serrée, et c'est un des derniers Oiseaux, avec le Rouge-Gorge et le Merle, qu'on y entende après le coucher du soleil; il est aussi un des premiers éveillés le matin. Cependant ce n'est pas pour le plaisir de la société; car il aime à se tenir seul, hors le temps des amours; et les mâles en été se poursuivent et se chassent avec vivacité.

L'espèce en est assez répandue en Europe; Belon dit qu'il est connu partout. Cependant s'il résiste à nos hivers, ceux du Nord sont trop rigoureux pour son tempérament. Linné témoigne qu'il est peu commun en Suède. Au reste, les noms qu'on lui donne en différents pays suffiraient pour le faire reconnaître. Frisch l'appelle *Roitelet de haies d'hiver;* Schwenckfeld, *Roitelet de neige.* Dans quelques-unes de nos provinces, on le nomme *Roi de froidure.* Un de ses noms allemands signifie qu'il se glisse dans les branchages; c'est aussi ce que désigne le nom de *Dikesmouler* qu'on lui donne en Angleterre, suivant Gesner, et celui de *Perchiachagia* qu'il porte en Sicile. Dans l'Orléanais, on l'appelle *Ratereau* ou *Ratillon*, parce qu'il pénètre et court comme un petit Rat dans les buissons. Enfin le nom de *Bœuf* qu'il porte dans plusieurs provinces lui est donné par antiphrase à cause de son extrême petitesse.

Nous terminerons cet article par quelques nouveaux détails sur la nidification des Troglodytes ou Roitelets.

que côté: disposition facile à reconnaître dans cette queue, que l'Oiseau a coutume non-seulement de relever, mais d'épanouir en volant, et qui la fait paraître à deux pointes.

(312) Aussi ai-je vu des enfants à qui la Bécasse était connue, du premier moment qu'on leur montrait le Troglodyte, l'appeler *petite Bécasse.*

Le prince Maximilien de Wied-Neuwied remarque que dans le Brésil il y a beaucoup plus d'Oiseaux qui bâtissent des nids fermés que parmi nous, probablement, ajoute-t-il, parce qu'ils ont beaucoup plus d'ennemis; mais nous croyons que, plus probablement encore, c'est à cause de l'extrême chaleur : car, quoique la chaleur soit indispensable pour faire éclore les œufs et élever les petits, quand elle devient trop grande elle est aussi pernicieuse que le froid excessif. On dit en général dans les livres d'histoire naturelle que les Oiseaux du Tropique bâtissent leurs nids avec une très-petite entrée, pour protéger leurs œufs et leurs petits contre les Serpents; mais ceux qui raisonnent ainsi oublient sûrement que les entrées étroites sont précisément celles qui attirent les petits Serpents dans les nids, et qu'ils se fourrent dans chaque petit nid où ils croient rencontrer leur proie.

Parmi nos faiseurs de dômes, le Roitelet commun est peut-être le plus connu. Nous pensons qu'il y a peu d'individus qui n'aient vu et admiré son petit édifice. Quoiqu'il soit d'ordinaire placé dans une retraite qui semble introuvable, ceux qui connaissent ces retraites et les habitudes de l'Oiseau les trouvent plus aisément que d'autres plus soigneusement cachées. Le nom de *Troglodyte* qui lui fut donné par d'anciens naturalistes, et qu'on lui a conservé depuis, vient d'une ancienne race de peuple habitant de l'Ethiopie, et qui vivait dans des souterrains. Quoique l'Oiseau bâtisse souvent sur la fourchette d'un rameau pendant et découvert, il paraît aimer aussi l'abri que donne le lierre des arbres et des murailles. Nous avons un exemple d'un nid bâti sur une aubépine. On le trouve souvent encore à l'abri, sous le côté d'une meule de foin, ou le chaume du bord d'une cabane.

La matière commune de ces nids est de la mousse verte que le Roitelet recueille en grande quantité, probablement pour s'épargner la peine de fréquents voyages pour se la procurer : il en emporte quelquefois une boule aussi grosse que lui. Nous avons tiré du nid placé dans l'aubépine dont nous avons déjà parlé, des touffes qui ne sont évidemment ni feutrées, ni cimentées avec de la salive, mais placées telles qu'elles croissent naturellement sur l'arbre. Nous avons bien vu souvent un Moineau voler tenant un bout de corde d'emballage de plus d'une aune de long, et qui était par conséquent six fois plus grand que lui; mais ce doit être beaucoup plus curieux encore de voir un Roitelet emporter un fardeau de mousse presque aussi gros que son corps. Quand le Roitelet place son nid sous le gazon penché, ou dans la mousse d'un tronc d'arbre, et qu'il le fixe au moyen d'argile délayée, il trace d'abord le contour de sa bâtisse et tresse des brins de mousse, et les arrange de manière à ce que le nid se trouve aussi près du sommet que du fond de son dôme.

Quelquefois, au lieu de coller son nid par le côté, il le fixe seulement par le haut, et achève la partie inférieure en bas. Ce nid extérieur s'accroît de mousses fraîches, lesquelles sont cimentées de salive comme le fondement l'est de mortier.

Quand le petit architecte a construit un hémisphère vingt fois plus gros que lui et qu'il y a pratiqué une entrée, il se repose. Quelquefois la mousse est presque la seule substance employée dans la construction : alors l'Oiseau se fait un lit de la plus belle, et emploie le reste à doubler son nid; mais le plus souvent il y a quelques pailles, des baguettes, des feuilles mortes au dehors, qui enveloppent la mousse, tandis que l'intérieur est doublé de crins, de laine filée, de copeaux de bois, de duvet et enfin de matières semblables, selon ce qu'ils peuvent avoir, ou plutôt selon l'expérience des Oiseaux et leur idée différente de commodité; car nous avons trouvé des nids composés différemment, et même dans le même endroit.

Il est assez remarquable que parmi ces Roitelets quelques-uns ne peuvent se passer de mousse, et que d'autres s'en servent à peine. Ainsi nous avons maintenant devant nous deux de ces nids : l'un, bâti dans une meule de foin, est principalement composé d'herbes sèches et de baguettes de bouleau courbées de manière à ce que leur convexité soit au bas, et que leur concavité forme l'entrée ovale du nid. Il y a dans ce dernier quelques brins de mousse tant au dedans qu'au dehors. Un autre de ces nids, bâti près de là dans une aubépine, était principalement composé de mousse; ce qui prouve que la localité n'influe pas toujours sur le choix des matériaux. Un second nid que nous possédons encore n'a pas de baguettes de bois; à peine a-t-il un peu de mousse, mais les parois sont composées de pailles, d'herbes sèches, et de plusieurs autres racines, etc.; et le dedans est doublé de poil de Chien, et, selon toute apparence, de ratissures de plumes tirées sans doute des balayures d'une école voisine. Il y a un exemple semblable dans le Musée britannique.

Le rapport du colonel Montagu, donné par Atkinson, et qui dit que le nid du Roitelet est toujours doublé de plumes, n'est pas moins incorrect que celui qui affirme qu'il est toujours adapté au lieu que l'Oiseau choisit. Car nous avons vu un nid de mousse dans une meule de foin; et d'autres semblables sous le chaume des cabanes et des granges. M. Jemmings a fait aussi les mêmes observations.

Suivant un correspondant anonyme du magasin de M. London, on peut avoir trouvé des nids de Roitelets sans plumes; mais des nids semblables contenant des œufs et des petits, en a-t-on jamais trouvé? D'après mes propres observations, ajoute-t-il, je puis assurer que le nid auquel le Roitelet confie ses œufs est doublé de quantité de plumes, mais que durant le temps des couvées, le mâle, ne voulant sûrement pas rester oisif, construit une demi-douzaine

de nids dans le voisinage du premier. Aucun de ces derniers n'a de doublure. On conçoit combien il est difficile aux oiseleurs de trouver le nid véritable au milieu de tant de faux nids. Le Roitelet ne paraît pas faire grande attention au lieu qu'il choisit pour construire le nid de sa maîtresse : j'en ai vu dans des baguettes de haies d'épines, sur les rivages, dans des meules de foin, dans des buissons de lierre, dans de vieux troncs, dans des crevasses de bâtiment, et une fois entre autres dans un vieux bonnet placé pour effrayer les Têtes-Noires; nous craignons que tous ces nids ne soient autre chose que les constructions imparfaites d'Oiseaux couplés.

Le Roitelet pond jusqu'à dix-neuf œufs, mais plus ordinairement six ou huit, ce qui a fait dire à Willughby qu'il est étonnant qu'un si petit Oiseau puisse nourrir une telle quantité de petits sans en oublier un, même dans l'obscurité de son nid; et là-dessus Bolton remarque qu'en comparant les dimensions de l'ouverture avec celles de l'édifice entier, on voit à l'instant que le nid du Roitelet est plus éclairé qu'aucun palais du royaume.

Le Roitelet du nord de l'Amérique (*Troglodytes palustris*, Bonap.) chante moins bien que le nôtre, mais aussi travaille beaucoup mieux. Il est impossible de montrer plus d'art à concevoir et à construire un nid. Aucun Oiseau n'a su réunir si parfaitement la solidité, la chaleur et la commodité, et beaucoup sont restés sous ce rapport bien inférieurs à lui. Ce nid, formé extérieurement de joncs enduits de boue, bien tressés, ressemble assez à une noix de coco. L'Oiseau laisse aux trois quarts un petit trou qui sert d'entrée; la partie supérieure ressort comme un auvent sur celle de dessous, et en détourne la pluie; l'intérieur est doublé de belles herbes douces, et quelquefois de feuilles; et l'extérieur, quand il est endurci par le soleil, résiste à toutes sortes d'intempéries. Ce nid est ordinairement suspendu par des roseaux au-dessus des plus hautes marées; il est si fortement attaché à tous ces roseaux qui l'entourent, qu'il peut résister à tout.

Le Roitelet des maisons d'Amérique n'est pas moins intéressant dans ses procédés d'architecture. Cet Oiseau, familier et bien connu, dit Wilson, arrive en Pensylvanie dans le milieu d'avril, et vers le 8 de mai il commence à bâtir son nid. Il le place quelquefois dans une corniche de bois au-dessous des caves, ou dans un cerisier creux, mais plus ordinairement dans de petites loges placées sur le haut d'une perche dans les jardins, qu'il aime beaucoup à cause du grand nombre de Chenilles et d'autres Insectes qu'il y trouve, et dont il se nourrit habituellement. Si toutes ces commodités lui manquent, il le place dans un chapeau servant d'épouvantail, et même si ce chapeau lui manque encore, il choisit un trou, un coin, une crevasse, une maison, une grange ou une étable, plutôt que d'abandonner le voisinage de l'homme. Dans le mois de juin, un faucheur pendit son habit sous un hangar auprès d'une grange; il se passa deux ou trois jours sans qu'il eût occasion de le remettre ; mais la première fois qu'il passa son bras dans la manche, il y trouva un nid de Roitelet complétement achevé, et doublé d'une quantité de plumes. Les propriétaires le suivirent jusque chez lui, en le querellant fortement d'avoir ainsi détruit leur petit ménage. Les baguettes qui forment l'extérieur du nid sont courtes et pliées, et peuvent ainsi s'accrocher plus facilement l'une à l'autre. L'ouverture est tellement close, pour empêcher le passage des Serpents et des Chats, que l'Oiseau doit avoir de la peine à y entrer. Il y a au dedans du nid une couche de beaux brins d'herbe sèche, et par-dessus tout des plumes.

Nous avons encore quatre Oiseaux du même genre qui bâtissent des nids en forme de dôme; parmi ces quatre le Chip-Chip ou Chiff-Chaff semble travailler avec moins de soin. Quoique cet Oiseau ne soit pas rare, et qu'on puisse l'entendre de bon matin dans le printemps répéter son monotone chip, chip, nous n'avons pas jusqu'ici rencontré son nid, que Bolton nous dit être composé d'herbes sèches et figurer plutôt un paratonnerre qu'un dôme terminé. Montagu cependant le décrit ovale, en dôme, composé d'herbes sèches, et doublé de plumes, comme celui de l'Oiseau à foin. Nous connaissons mieux ce dernier et nous en avons vu une demi-douzaine d'échantillons, dont deux sont assez remarquables. Les matériaux de ces nids, qui, comme celui du Chiff-Chaff, sont bâtis sur un rivage en pente, ou à la racine d'un arbre ou d'un buisson, sont une charpente de tiges d'herbes sèches entremêlées de quelques brins de mousse verte, et quelquefois d'écorce de bouleau. Ils ont une bonne doublure de feuilles plus lissement arrangées que dans les autres nids d'Oiseaux de la même espèce. L'entrée, qui est en avant, et justement au-dessus du dôme, est beaucoup plus large que celle du nid du Roitelet, quoique l'Oiseau ne soit pas plus épais, mais un peu plus long. Ce qui s'accorderait mal avec l'idée que ces nids sont ainsi construits pour empêcher l'entrée des Serpents, qui fréquentent, il est vrai, ces sortes de localités. Nous avons vu un Serpent (*Coluber natrix*) enfermé dans un de ces petits nids; mais il venait d'avaler une Grenouille deux fois aussi grosse que lui, et il ne lui restait plus de goût pour dévorer les petits. L'un de ces deux nids dont nous avons parlé est composé de petites racines fibreuses au lieu d'herbes sèches, ce qui a valu à l'Oiseau qui le fait le nom d'Oiseau à foin, par la même raison que les Blanches-Gorges sont appelées Poulettes de foin. Le même Roitelet est quelquefois appelé Oiseau-Abeille, non pas qu'il mange les Abeilles, qui sont trop grosses pour son mince bec, mais parce qu'il construit un nid de mousse et d'herbes semblable à celui de l'Abeille car-

deuse. Ce nid de racines est doublé comme d'ordinaire de feuilles d'ormes. Un autre de ces nids, plus serré et plus épais que celui de l'Oiseau à foin, est composé de minces tiges de joncs liées à des feuilles sèches de charme ou de peuplier, et si fortement tressées qu'on peut rouler le nid comme une balle sans qu'il lui arrive aucun dommage, et qu'au contraire le nid d'herbe du même Oiseau est d'ordinaire si lâche et si diffus, qu'il ne saurait être manié.

Le Roitelet des bois est un autre de ces Oiseaux, dont nous n'avons jamais vu les nids; mais, suivant la description du colonel Montagu, il est semblable au précédent, si ce n'est qu'au lieu de feuilles ce sont toujours de belles herbes sèches et quelques longs crins. Le même auteur ajoute qu'il est bâti sur la terre, mais M. Sweat, qui pour nous est une grande autorité, nous dit qu'il l'a ordinairement trouvé sur le tronc d'un arbre : nous concluons alors que, comme le Rouge-Gorge (*Sylvia rubecula*) et quelques autres, il se place dans l'un et l'autre endroit.

TROUPIALE (*Icterus*), genre d'Oiseau de la famille des Passereaux conirostres. — Les caractères génériques assignés aux Troupiales sont: bec gros, conique, très-pointu, un peu comprimé, sans arête distincte, à base s'avançant dans les plumes du front; narines basales percées longitudinalement, et recouvertes par un rudiment de nature cornée; pieds médiocres, les doigts latéraux à peu près égaux, l'externe soudé à la base, l'interne divisé.

Les Troupiales ont les habitudes des Etourneaux; car comme eux ils se réunissent par troupes considérables. Toutes les espèces ont à peu près les mêmes allures; elles vivent en société pendant la plus grande partie de l'année; fréquentent les plaines, les champs cultivés et les vergers; quelques-unes se retirent dans l'intérieur des bois quand vient l'époque des couvées; il en est qui n'habitent que les savanes, d'autres enfin fixent leur domicile dans les roseaux. Celles qui se trouvent dans l'Amérique septentrionale voyagent à l'automne du nord au sud, et au printemps du sud au nord. La plupart montrent une grande industrie dans la construction de leur nid, et le suspendent à l'extrémité des rameaux les plus flexibles; on en voit ordinairement plusieurs sur le même arbre; d'autres lui donnent une forme ordinaire et le cachent soigneusement.

Les Troupiales sont entomophages, baccivores et granivores; ils tuent les Insectes avant de les avaler, et mangent les graines et les baies entières; quelques-unes sont encore vermivores. Ce sont en général des Oiseaux vifs, défiants, d'un vol léger et facile. Leur chant est une sorte de sifflement. Lorsqu'ils marchent, ils tiennent le corps presque droit; au dire de d'Azara, ils n'aiment point à se percher sur les arbres. Les Troupiales, de même que les Carouges, les Baltimores et les Cassiques, amassent sous l'œsophage la nourriture destinée à leurs petits, et la leur dégorgent dans le bec. Plusieurs sont susceptibles d'une certaine éducation; ils ont comme les Sansonnets la faculté d'imiter la voix articulée, et montrent en captivité beaucoup d'intelligence et de gentillesse. Les colons espagnols de Buénos-Ayres et ceux du Chili les nomment *Tordos*. Les Troupiales ne sont nulle part aussi abondants qu'au Chili et au Paraguay.

La ligne de démarcation qui sépare les Troupiales des Carouges est si faible, que l'on confond tous les jours ces deux divisions en transportant les espèces de l'une dans l'autre, et réciproquement. Parmi les nombreuses espèces de ce genre nous citerons :

Le Versicolor (*Gracula quiscala*, Lin.), dont Vieillot fait le type de son genre Quiscale, et que Cuvier considère comme un Troupiale proprement dit. — Cet Oiseau est d'un noir violet, avec le bec et les pieds noirs, l'iris blanc, la queue longue et étagée, cunéiforme et pourprée, ainsi que les ailes. Les couleurs de la femelle sont ternes.

Ce Troupiale fréquente les marais, où il se nourrit de graines et de zizanie aquatique. Il se retire au mois de mars dans les taillis et les vergers voisins des habitations rurales. Il cherche à cette époque sa nourriture devant les granges, et s'avance même auprès des maisons pour prendre sa part des aliments qu'on distribue à la volaille. Les bois, et de préférence ceux dont le fond est marécageux, sont les lieux où il se plaît à nicher; il construit son nid sur les arbres de moyenne hauteur, et avec les mêmes matériaux qu'emploie chez nous le Merle. La ponte est de cinq à six œufs, bleuâtres, tachetés et rayés de brun sombre et de noir. Le chant du mâle, qu'il ne fait entendre qu'au printemps, est sonore et agréable, quoique mélancolique. Le Quiscale habite le nord de l'Amérique.

C'est cette espèce, et quelques autres, que Cuvier range dans sa division des *Icterus*; mais nous en citerons encore quelques-unes qui sont des Troupiales pour presque tous les méthodistes. Entre autres nous décrirons :

Le Commandeur (*Icterus phœniceus*, Daud.). —Cet intéressant Oiseau a le plumage d'un beau noir luisant, avec les petites couvertures des ailes d'un rouge vif, bordées d'une teinte un peu cramoisie; la queue est sensiblement arrondie à son extrémité.

Le Commandeur vit par troupes considérables dans l'Amérique septentrionale. Il ne fréquente la Louisiane qu'en hiver, et se rend en Virginie et dans la Caroline à l'époque des pontes. Les dégâts qu'il occasionne dans les champs de maïs et de blé l'ont rendu le fléau de quelques provinces américaines; aussi dans quelques cantons l'appelle-t-on Voleur de maïs, tandis qu'ailleurs il est connu sous le nom d'Oiseau noir des marais. Cet Oiseau recherche le maïs au moment où les germes se développent, et en arrache les semences de terre; il en est également friand lorsqu'il est sur le point de mûrir, et que le grain est encore tendre et aqueux. Les ravages et les marauderies des

Troupiales exigèrent des colons des mesures violentes, et longtemps leur tête fut mise à prix. L'on trouva même un moyen expéditif de s'en débarrasser en trempant les graines de maïs dans une décoction d'ellébore. Cette substance leur occasionnait des vertiges qui les faisaient mourir. Ces Oiseaux semblent articuler la syllabe *kouik* lorsqu'ils sont inquiétés ou dérangés dans les champs qu'ils ravagent. Leur vol est rapide, et tous les individus aiment à voler les uns à côté des autres. Leur ramage, selon Vieillot, est sonore. Ils se tiennent de préférence sur le bord des ruisseaux, dans les roseaux, où ils placent leur nid. Leur ponte est de cinq ou six œufs, d'un gris blanc parsemé de taches noires irrégulières. Le Commandeur habite toute l'Amérique septentrionale, depuis le Mexique jusqu'à la Nouvelle-Ecosse, et passe l'hiver aux Etats-Unis.

Jadis les Commandeurs étaient très-recherchés par le luxe des modes. Le goût des parures avec les épaulettes rouges de ce Troupiale était devenu l'objet d'un engouement général et l'objet d'un grand commerce. Les sauvages de l'Amérique les premiers se faisaient des parures avec ces plumes.

Le Troupiale Baltimore (*Oriolus Baltimore*, de Linné) a été rangé dans le genre des Cassiques. — Sa taille est de sept pouces, les parties supérieures sont noires; la croupe est d'un orangé verdâtre, les tectrices de l'aile sont noires, bordées d'orangé, les grandes rémiges sont d'un brun noirâtre, les rémiges secondaires sont noires bordées de blanc; les rectrices jaunes avec la base et les deux intermédiaires noires; les parties inférieures sont d'un jaune orangé; la gorge est noire, les pieds bruns et le bec noirâtre, tout à fait droit. Cet Oiseau habite l'Amérique, et principalement la Louisiane; il établit sa demeure sur les collines à pente douce et bâtit son nid merveilleux sur le tulipier; c'est dans les feuilles et les larges corolles de cet arbre magnifique qu'il cherche les Chenilles et les Scarabées dont il fait sa nourriture. Quand le moment est arrivé de préparer le berceau aérien de leur future famille, les Baltimores se mettent à l'ouvrage. Le mâle ramasse des *barbes espagnoles*, filaments du *Tillandsia usneoides*, et il en attache habilement un brin par ses deux extrémités à deux branches voisines l'une de l'autre; la femelle arrive ensuite, inspecte son travail et pose une fibre en travers sur celle de son compagnon; bientôt les fils se superposent et forment un réseau, qui prend peu à peu la forme d'un nid (313). A mesure que la gracieuse construction avance vers sa fin, l'affection des deux époux semble augmenter. Ce nid ne contient aucune substance chaude, il ne se compose que de barbes espagnoles, et il est tissé de manière à laisser passer l'air à travers les mailles qui forment son réseau. Les parents ont compris que la chaleur excessive qui approche incommoderait leurs petits; aussi placent-ils leur nid du côté du nord-est; mais dans les régions moins chaudes que la Louisiane, telles que la Pensylvanie et l'Etat de New-York, ils le placent toujours vers le midi, et tapissent l'intérieur avec de la laine et du

(313) Voici comment Wilson décrit le nid du Baltimore.

« Presque toutes les espèces d'Orioles d'Amérique, dit-il, bâtissent des nids suspendus, et bien peu d'entre eux cependant égalent le Baltimore dans la construction d'une retraite pour ses petits et dans l'art de leur procurer à un degré supérieur la commodité, la chaleur et la sécurité. Pour remplir ces différentes vues, il commence par fixer la charpente du nid à l'extrémité de deux branches voisines au moyen de brins de chanvre et de lin qui partent de deux points opposés du nid. Avec ces derniers matériaux et des étoupes, il tresse et fabrique une forte et solide étoffe, ou plutôt un feutre comme celui d'un chapeau faisant une espèce de poche de six ou sept pouces de profondeur, et le double de substances douces et bien mêlées : le tout enfermé dans un beau filet de crins, et bien abrité du soleil et de la pluie par une espèce d'auvent ou dais de feuilles rapprochées. Quant à l'ouverture faite à un des côtés pour la nourriture des petits et la sortie des excréments, comme Pennant et d'autres le rapportent, c'est certainement une erreur, et je n'ai jamais rien vu de pareil. Quoiqu'il y ait quelque chose de commun dans la manière de bâtir de tous les Oiseaux de cette espèce, il ne faut pas pourtant croire que tous les nids soient d'une ressemblance parfaite; et chose étonnante, autant on trouve de nuances diverses dans la forme et la structure du nid, autant au moins se voient de différences dans la voix et le chant de ces Oiseaux; plusieurs paraissent plus avancés et plus habiles dans leurs œuvres, qui plus tard avec le progrès du temps seront surpassés par de plus jeunes qu'eux. J'ai maintenant devant moi un certain nombre de ces nids tout achevés, et avec des œufs. L'un d'eux, le mieux fait, a la forme d'un cylindre de cinq pouces de diamètre, et sept de profondeur; il est arrondi vers le fond, et l'entrée, qui est en haut, est rétrécie par un auvent horizontal de deux pouces et demi de diamètre. Les matériaux sont du chanvre, du lin, de l'étoupe, du crin et de la laine tressés comme un drap, et maintenus par de longs crins, dont quelques-uns ont deux pieds de long. Le fond est garni de poils de Vache, de crin, de laine ou d'un mélange de tout cela. Ce nid était pendu à l'extrémité de la branche horizontale d'un pommier faisant face au sud-est, et, quoiqu'à l'ombre du soleil, il était visible à cent milles de là. Il contient cinq œufs, blancs, légèrement teints en couleur de chair, marqués du gros côté de points pourpres, et de l'autre de longues lignes se croisant en tous sens. Je rapporte toutes ces particularités pour faire ressortir la différence entre le vrai Baltimore et le Baltimore bâtard, que le docteur Latham soupçonne être le même Oiseau dans ses différents âges, et par conséquent sous ses différents plumages. »

Le Baltimore est si ardent à se procurer les matériaux convenables pour son nid, que les femmes du pays sont obligées de veiller de près leur fil pendant qu'il est au blanc, et que les fermiers sont obligés de faire garder leurs greffes. Si le fil est trop pesant, et si les greffes sont solidement attachées, il essaye au moins de les arracher; et ne se décourage pas facilement. On a trouvé bien souvent attachés aux feuilles qui entouraient le nid des écheveaux de soie et des pelotons de fil, mais si bien embrouillés qu'ils ne furent bons à rien. Avant l'arrivée des Européens en Amérique, le petit architecte n'aurait pas trouvé une telle substance; mais il a profité habilement de cette circonstance, et il a bien fait. »

coton. Le Baltimore a des mouvements gracieux qui n'appartiennent qu'à lui; on le voit courir à petits pas légers, se cramponner aux branches dans tous les sens, et allonger le bec pour saisir un Insecte, en s'accompagnant d'un chant qui se compose de dix notes, hautes, pleines et douces. Avant leur émancipation, les petits sortent du nid, s'accrochent aux branches comme des Piverts, et suivent leurs parents qui les nourrissent pendant quelques jours. Les Insectes au printemps, les fraises et les cerises en été, les figues et les mûres en automne, fournissent au Baltimore une nourriture abondante. Il émigre dans le sud, où il passe l'hiver, et revient après l'équinoxe aux Etats-Unis.

Le Troupiale varié (*Oriolus varius*, de Linné), nommé communément *Etourneau des vergers*, présente de grandes variétés dans ses couleurs selon l'âge et le sexe de l'Oiseau; le mâle ne possède sa livrée définitive qu'au troisième printemps; il a six pouces de longueur, le bec bleuâtre, arqué sur sa longueur, le plumage noir, le bas du dos, la croupe et le ventre brun marron; les pennes secondaires sont bordées de blanc. — Cet Oiseau inférieur au Baltimore par les nuances moins vives de sa robe, lui est supérieur peut-être sous le rapport de l'industrie architecturale: son nid a des contours plus gracieux, il pèse à peine une demi-once; c'est sur un arbre fruitier qu'il le place ordinairement. Mais il arrive quelquefois que des circonstances locales l'obligent à nicher sur un arbre dont les rameaux ont beaucoup moins de solidité, tel que le saule pleureur, par exemple; c'est alors que son industrie se développe par la nécessité, et que l'instinct devient une véritable intelligence. D'abord le couple témoigne une grande affliction; on voit les époux tourner avec des cris plaintifs autour de l'arbre qu'ils sont réduits à adopter pour séjour; ils l'examinent longtemps et semblent tenir un conseil de famille pour discuter les moyens à employer. Puis, avec des brins d'herbe, ils lient en fardeau les branches menues et flexibles du saule, forment avec elles une sorte de panier conique, et c'est dans ce panier qu'ils placent leur nid; au lieu de lui donner une forme hémisphérique, comme ils le font sur les arbres fruitiers, ils le fabriquent plus allongé et serrent moins son tissu pour le rendre plus élastique et plus propre à se conformer aux mouvements des rameaux agités par le vent.

TSCHERNO-BUROI ou Loup noir (*Canis lycaon*, Lin.), Mammifère de l'ordre des carnassiers digitigrades. — Cette espèce de Loup habite principalement la Russie et le nord de l'Europe, et il se trouve quelquefois accidentellement dans nos montagnes. Georges Cuvier dit en avoir vu quatre pris ou tués en France, et depuis la Ménagerie en a possédé deux qui avaient été amenés des Pyrénées. Il est de la grandeur du Loup ordinaire, mais ses formes sont plus légères et son pelage est entièrement noir. On le trouve aussi dans le Canada.

On dit cet animal beaucoup plus féroce que notre espèce ordinaire; cependant je ne connais point de faits que l'on puisse apporter à l'appui de cette opinion. Les deux individus qui ont vécu à la Ménagerie étaient mâle et femelle. Chaque année, ils y faisaient des petits presque aussi défiants et aussi sauvages que leurs parents; mais, ce qu'il y a d'extrêmement singulier et ce qui prouve que les Loups ont beaucoup plus d'analogie avec le Chien domestique qu'on ne le croit généralement, c'est que ces petits n'avaient ni les mêmes traits, ni le même pelage, et qu'ils différaient autant entre eux qu'avec leurs parents; on les eût crus d'une autre espèce ou quelque variété du Chien domestique. De là on a pensé que le père et la mère n'étaient pas de race pure et qu'ils étaient métis de quelque Chien abandonné dans les Pyrénées et devenu sauvage. Cela est possible; mais il me paraît plus probable que cette variation était le résultat de la captivité des parents, de leur changement de vie, de climat, de nourriture, d'habitude, en un mot d'un premier degré de domesticité; d'autant plus qu'il n'y avait de modifications bien prononcées que dans la physionomie et la couleur, tandis que le caractère de défiance et de férocité était resté absolument le même.

TSITSIHI ou Aye-Aye (*Cheiromys*), genre de Singes Makis de la grandeur d'un Chat. — On voit à Madagascar des forêts vierges aussi anciennes que la terre qu'elles couvrent de leur ombre, et dont les arbres n'ont jamais été renversés que par la faux du temps. C'est là que vit dans la solitude du désert le Tsitsihi, le plus farouche et pourtant le plus innocent des animaux des bois. Il a des habitudes paisibles, et de la gravité dans ses actions, si l'on peut se servir de ce mot. Ses mouvements sont lents, mesurés, peut-être pénibles. Aussi, pour se soustraire aux ennemis qui l'atteindraient aisément, vu la lenteur de sa marche, il ne sort de sa retraite que la nuit. Pendant le jour, il se tient blotti dans un terrier qu'il sait se creuser, dit-on, dans des ravins, à proximité des forêts où il va chercher sa nourriture. Cependant la conformation de ses pieds ne paraît peu propre à lui permettre de creuser une habitation souterraine; probablement il s'empare de celle d'un autre animal plus faible que lui, comme font les Fouines, les Martes, les Renards et beaucoup d'autres qui ne manquent jamais d'exproprier le premier propriétaire d'un terrier quand ils en trouvent l'occasion: et cependant on sait que la Marte et le Renard creusent la terre avec assez de facilité. L'Ecureuil peut nous fournir l'exemple d'un pareil brigandage, car il s'empare assez volontiers des nids de Pies pour y établir son domicile après l'avoir maçonné à sa fantaisie.

Quoi qu'il en soit, le Tsitsihi se nourrit d'Insectes, de Vers et de fruits, et il préfère

ceux qui sont secs et durs aux baies et aux fruits mous. Pendant toute la belle saison, il ne s'occupe guère qu'à parcourir les forêts, en grimpant lentement sur les arbres pour y trouver sa nourriture. Quoique peu carnassier, s'il peut saisir un Oiseau sur son nid, il manque rarement de le faire et de le dévorer ; mais c'est aux œufs qu'il donne la préférence.

Rien n'est curieux comme de voir manger cet animal : il se pose sur le derrière, ayant le corps dans une position verticale, et avec ses mains il porte les aliments à sa bouche ; mais pour saisir un fruit il n'a pas besoin comme l'Ecureuil de ses deux mains : grâce à son long doigt, il enveloppe le fruit et le tient solidement, pendant que son autre main est libre. Jamais il ne prend un objet en l'empoignant avec ses cinq doigts, mais il le saisit avec le doigt du milieu, et avec les autres il continue à s'accrocher aux branches pour grimper.

Lorsque vient la saison des pluies, il ne quitte guère son terrier que s'il y est poussé par la faim. Dans son réduit, il sait fort bien s'arranger une vie sédentaire, et il ne manque jamais de s'entourer de toutes les commodités que lui permettent les circonstances. Sans faire positivement des provisions, il est rare qu'il n'ait pas dans son terrier assez de fruits pour vivre trois ou quatre jours au moins sans sortir. Ainsi, quand des chasseurs rodent dans les solitudes qu'il habite, ou qu'un orage inonde la campagne, il reste tranquillement chez lui, à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que sa petite provision soit épuisée, et l'on assure même qu'il la ménage avec économie, pour la faire durer autant de temps qu'il présume devoir passer en réclusion. Il aime beaucoup ses aises, et sa voluptueuse mollesse ne lui permettrait pas d'habiter une demeure humide, fraîche, ou seulement de dormir sur la terre. Mais il n'est pas paresseux, quoique lent, et, s'il aime à être bien, il ne compte sur personne que sur lui-même pour se procurer ce bien-être. Il travaille avec ardeur et pendant longtemps à se faire un appartement sec et commode au fond de son terrier. Après l'avoir suffisamment élargi, il y transporte une quantité de petites bûchettes de bois sec qu'il entrelace avec du foin, et dont il forme une sorte de tenture exactement appliquée contre toutes les parois de sa chambre à coucher. Il la remplit ensuite de foin sec et très-doux, au milieu duquel il établit son lit. Ce lit lui-même exige encore un travail, car il est tapissé, ou plutôt matelassé avec une mousse fine, sèche et chaude.

C'est là qu'il fait ses petits, rarement en nombre de plus de trois ou quatre. Pendant tout le temps de l'allaitement, la femelle en a le plus grand soin et ne les quitte que lorsqu'elle y est forcée par une impérieuse nécessité ; elle les tient surtout dans une propreté recherchée. Lorsque les petits commencent à marcher, elle choisit les moments où la lune jette ses rayons brillants sur les arbres des forêts pour les faire sortir et jouer sur la mousse humide de rosée. En sentinelle à côté d'eux, elle veille à la sûreté générale, et au moindre bruit, à la plus mince apparence de danger, elle fait rentrer les plus forts et emporte les plus petits au fond de son trou.

Les naturels de Madagascar font une guerre soutenue au Tsitsihi, parce qu'ils estiment beaucoup sa chair, qui pour un Européen est un mets détestable. Il lui tendent des piéges au pied des arbres, ils le déterrent de son trou, et le tuent à coups de flèches ou de fusil. Il n'est ni féroce ni méchant, mais il aime la liberté plus que la vie. Aussi, quand on le prend, jeune ou vieux, s'il ne se laisse pas mourir de faim dans les premiers jours de son esclavage, il vit quelque temps dans la tristesse, il tombe dans la consomption, et il périt après avoir traîné pendant quelques mois une vie languissante, qu'il paraît quitter sans regrets.

TURDUS. *Voy.* Grive et Merle

TURTUR. *Voy.* Tourterelle.

TYRAN (*Tyrannus*). — Brisson le premier groupa sous ce nom des Oiseaux que l'on plaçait parmi les Gobe-Mouches, les Moucherolles et les Pies-Grièches. Cuvier en fait une première subdivision de son grand genre Gobe-Mouche (*Muscicapa*), et il lui donne pour caractères : un bec droit, long, très-fort ; arête supérieure droite, mousse, à pointe subitement crochue.

Les Tyrans sont propres à l'Amérique. Ce sont des Oiseaux querelleurs dont les habitudes sont solitaires et peu sociables, qui se nourrissent d'Insectes, de petits Oiseaux et de Lézards. Aussi courageux que nos Pies-Grièches, ils défendent leurs petits contre tous les Oiseaux de proie. La plupart construisent leur nid sur des branches et quelques-uns dans des trous d'arbres. Suivant Daudin, on leur a donné le nom de Tyrans, parce que leur courage les porte à se mesurer contre des Oiseaux de proie de grande taille.

M. Swainson, qui a donné un travail complet sur les Tyrans, divise ces Oiseaux en quatre sections, ce qui permet de mieux distinguer ces nombreuses espèces. Nous ne pouvons exposer ici le travail de l'ornithologiste anglais, nous nous contenterons de citer comme type de ce sous-genre :

Le Tyran intrépide (*T. intrepidus*, Vieill.). — Cet Oiseau, que l'on nomme aussi Tyran à la Caroline, est généralement d'un cendré obscur, avec les parties inférieures du corps blanches ; il a la tête et la queue noires, une huppe orangée non apparente, les rectrices blanches à leur extrémité et pointues.

« Parmi les Tyrans, dit Vieillot, celui-ci est remarquable par son intrépidité ; rien ne lui impose lorsqu'il a ses petits à défendre ; l'Aigle lui-même fuit à son approche ; il menace même l'homme par ses cris dès que sa présence lui porte ombrage ; il ose même l'attaquer s'il cherche à lui enlever sa jeune famille. Son attachement pour elle est tel, qu'il ne balance pas à combattre les

Corbeaux et d'autres Oiseaux de proie, s'ils s'arrêtent près de son nid et même à une certaine distance de son domicile. Aussitôt qu'il les aperçoit, il vole à leur rencontre, les poursuit avec une audace et une intrépidité dignes d'être citées. Il déploie alors l'art de voler dans toutes ses combinaisons : si son adversaire évite sa fureur et l'impétuosité de son attaque par un vol sinueux ou ras de terre, cet Oiseau, toujours maître du sien, en change la direction, et profite de la flexibilité de ses mouvements pour le frapper aux yeux. Si, au contraire, son antagoniste cherche au haut des airs un abri contre ses coups, il le pince sous les ailes, le harcelle de toute manière, et le fatigue par une lutte si violente, qu'il le force d'abandonner le champ de bataille et de s'enfuir au loin. La saison des amours est la seule où les grands Oiseaux peuvent lui imposer, car dès qu'il n'a plus de famille à défendre, il est presque aussi timide que les petits Oiseaux. Il fait aussi la guerre aux Abeilles, et ne recule devant elles que lorsqu'elles l'attaquent en masse. »

On rencontre ce Tyran dans l'Amérique, depuis le Mexique jusqu'au nord des États-Unis. Il construit son nid sur les arbres de moyenne hauteur et pond de trois à cinq œufs d'une couleur blanchâtre variée de différentes nuances de brun. Les petits naissent couverts d'un duvet grisâtre.

U

ULULA. *Voy.* Hulotte.

UNAU. *Voy.* Aï.

UNITÉ. — Ce mot seul a toujours suffi pour éveiller et faire vibrer dans tous les temps toutes les susceptibilités et toutes les prétentions philosophiques. Il se rattache à ce qu'on a nommé *dualisme*, *loi de polarité* ou *d'antagonisme*. Il importe donc d'indiquer les diverses interprétations qu'on a pu en donner en philosophie générale et dans les sciences naturelles. Nous verrons alors qu'on a confondu la tendance à l'Unité dans le fonctionnement des êtres avec la finalité de ces êtres, que l'on sait être l'harmonie universelle.

Envisagée au point de vue du sens le plus commun, l'Unité absolue, qui embrasse l'ensemble des êtres spirituels et matériels, ne peut s'acquérir que par la notion exacte de la somme des rapports vrais de ces êtres entre eux, et cette notion unitaire, universelle, ne peut exister que dans la pensée qui est elle-même la raison suprême de tout ce qui existe. Ainsi la notion de l'Unité absolue ne peut exister que dans Dieu, et dès lors on ne doit plus s'étonner que toutes les théories philosophiques vraies et rationnelles soient forcées de converger vers la raison suprême des choses et revêtent ainsi le caractère religieux.

A l'Unité absolue, essentielle et nécessaire, ou Dieu, se rattachent les Unités contingentes, toutes subordonnées. C'est dans le fait d'observation que la raison humaine puise la notion de cause et d'effet, d'une puissance créatrice et de la subordination harmonique des êtres créés, et c'est dans l'étude approfondie de ces êtres que l'homme doit venir s'inspirer pour reconnaître la certitude des grandes vérités que l'histoire comparative des peuples nous apprend en nous faisant connaître la convergence des tendances scientifiques et religieuses et toutes leurs oscillations.

Au point de vue de l'histoire naturelle, générale et particulière, il convenait de constater d'abord que, quoique l'espèce humaine soit encore divisée et subdivisée en hordes, en tribus, en peuples, nations ou sociétés plus ou moins et diversement civilisées, ces sortes d'associations reconnaissaient pour causes, non-seulement l'instinct des besoins physiques et industriels, mais encore la conscience des sentiments artistiques moraux et religieux. C'est en effet la nature morale et religieuse de l'espèce humaine qui la caractérise éminemment, puisque l'homme est le seul être animé qui puisse élever sa pensée jusqu'à son créateur, se soumettre noblement aux lois de sacrifice et de dévouement que commande l'amour de la patrie et de l'humanité, et élever des temples à la Divinité. Tout porte à croire que dans l'état actuel des sociétés humaines la pensée qui tend le plus directement à la réalisation de l'*Unité morale et religieuse* de l'espèce humaine est formulée nettement par les mots *Christianisme* et *Catholicisme*.

Nous venons d'indiquer très-brièvement comment le caractère distinctif de l'espèce humaine est de tendre à une Unité morale et religieuse, et nous devons faire remarquer qu'en raison même de cette tendance l'homme était nécessairement supérieur à tous les autres êtres animés, et appelé par cette supériorité à les dominer tous, c'est-à-dire à les exploiter à son profit suivant les lois de sacrifice et de perfectionnement des espèces que l'expérience et la raison l'ont porté à instituer.

L'homme ayant été, en fait et en droit, créé pour exercer sur tous les êtres qui l'environnent une sphère d'action immense, a donc le plus grand intérêt à connaître scientifiquement tous ces êtres. Mais les études scientifiques sont longues, pénibles, innombrables : *Scientia longa, vita brevis :* la science est longue à acquérir, et la vie est très-courte. En présence de ce fait, l'esprit humain se découragerait, s'avouerait presque vaincu, si la philosophie ne venait à son secours.

La philosophie rationnelle, toujours essentiellement religieuse, rappelle alors à l'esprit humain sa destination dans l'ordre des êtres créés et lui révèle que, si pour satisfaire à son désir ardent de tout connaître il doit tendre constamment vers la notion

exacte de l'Unité absolue, il ne doit cependant jamais se flatter de pouvoir y parvenir. La philosophie rationnelle ayant ainsi révélé à l'esprit humain sa tendance et sa faiblesse, l'aurait presque désarmé, si, après lui avoir indiqué les barrières qu'il ne saurait franchir, elle ne lui avait signalé sa véritable destination, qui est celle d'un être harmonisateur.

Dans sa tendance vers l'Unité absolue, l'esprit humain est donc toujours nécessairement contemplatif et religieux, tandis que, pour arriver à connaître et à harmoniser les êtres qui l'environnent, il est forcé d'agir scientifiquement et industriellement sur l'innombrable multiplicité des êtres créés.

Les sciences naturelles, éclairées par la philosophie, qui se subordonne les sciences logiques et mathématiques, viennent alors offrir le champ vaste et immensurable de l'observation des êtres matériels.

La matière existe dans deux états principaux, l'un chaotique ou incorporel, l'autre somatique ou corporel.

Les sciences mathématiques et physico-chimiques apprennent au naturaliste à connaître et à déterminer quantitativement les propriétés de la matière chaotique ou corporelle, mais en faisant abstraction de leur état corporel. Pour arriver à ces déterminations, le mathématicien choisit un type quantitatif, qu'il nomme simplement *Unité*, et qu'il modifie ensuite à son gré; le physicien propose la molécule ou la particule matérielle, et le chimiste l'atome ou l'équivalent. Il y a donc trois sortes d'*Unités*, que le naturaliste emprunte au besoin à d'autres sciences pour bien connaître les corps naturels.

Les corps naturels qui sont sortis de l'état chaotique sont alors circonscrits dans l'espace, et l'on constate qu'ils sont également circonscrits dans le temps lorsqu'on peut assister à leur origine première et à leur destruction. Ces corps sont les Unités circonscrites ou les individus dont s'occupe le naturaliste.

Les corps bruts envisagés dans leur masse sont à ses yeux des sortes d'individus astronomiques, dont il peut constater par la puissance du calcul la grandeur, le volume, la densité, le poids, les distances, et dont il peut observer directement ou prédire les mouvements, les conjonctions, et même les perturbations. La science générale des corps naturels, ainsi que l'a très-bien vu Buffon, doit donc embrasser dans son domaine l'étude physico-mathématique des corps astronomiques, afin de réaliser dans la pensée humaine la conception unitaire de l'ensemble des êtres matériels, naturellement circonscrits dans l'espace et dans le temps.

Ainsi, pour le naturaliste philosophe, les grandes masses de corps bruts, c'est-à-dire les corps astronomiques ou sidéraux, qui nagent dans le grand océan de l'espace immense au sein du fluide éthéré, sont des Unités concrètes, qu'il caractérise comme des individualités sidérales, sans pouvoir y déterminer scientifiquement d'autres sortes d'Unités, que nous nommerons espèces, genres, etc., ainsi qu'il sera possible de le faire à l'égard des corps organisés. Il n'y a donc pour lui, au point de vue astronomique, que des individus sidéraux et un règne sidéral. Les seules distinctions qu'il ait pu établir dans ce règne sont celles des corps stellaires, planétaires, cométaires ou comètes.

Le seul corps brut astronomique ou sidéral qu'il soit donné à l'esprit humain d'observer et d'étudier directement est le globe terrestre, et c'est par l'étude de cette Unité concrète sidérale qu'il a pu s'élever à des conjectures, et même à des déterminations scientifiques sur la composition des autres corps astronomiques.

Pour arriver à une connaissance de plus en plus approfondie de ce globe terrestre, on a dû instituer la science connue sous le nom de géologie, et en philosophie naturelle cette science considère ce globe ou la terre, d'abord dans ses rapports avec les autres individus sidéraux dont le groupe forme ce qu'on nomme le système solaire, ensuite dans sa constitution physique, et enfin dans ses rapports naturels avec les corps organisés.

C'est ici le moment de faire observer que, pour arriver à connaître la constitution physique du globe terrestre, véritable Unité concrète sidérale en raison de sa circonscription, il faudrait bien se garder d'admettre des Unités ou des individus géologiques ou minéralogiques, et de désigner sous ce nom les terrains, les roches et les minéraux, qui ne sont en réalité que les parties constitutives de l'écorce solide de la terre. On voit donc qu'en histoire naturelle, pour éviter les déterminations erronées, il importe de considérer les corps sous le rapport de leur circonscription, qui fait nettement distinguer leur intégralité individuelle; ce sont là les véritables Unités concrètes, dans lesquelles le naturaliste pourra distinguer un nombre plus ou moins considérable de parties, qui ne pourront être à ses yeux que des sous-unités.

Nous faisons ici cette remarque générale à l'égard de la science géologique, afin de pouvoir constater bientôt que dans la science des corps organisés l'esprit humain devra procéder de la même manière.

En effet, cette science envisage d'abord les corps dont elle s'occupe comme des Unités individuelles, ou individus, comme des Unités progressivement collectives, d'où les noms d'espèces, de genres, de familles, d'ordre, de classe, de type ou embranchement, et enfin de règne. Dans cette manière de procéder, l'esprit humain systématise, coordonne les Unités individuelles et spécifiques d'après l'étude de leurs rapports; et le naturaliste ne peut et ne doit jamais se résoudre à renoncer à la notion scientifique des individualités et des espèces de corps organisés, tout en admettant le laxum de la variabilité plus ou moins grande dont les individus et les espèces sont susceptibles.

Lorsque la science des corps organisés n'envisage ainsi ces corps que sous le rapport de leur Unité individuelle ou spécifique, elle prend le nom de *science des règnes*, tandis qu'elle est appelée *science des organismes* lorsqu'elle a pour objet de faire connaître la structure (anatomie) et les fonctions (physiologie) de chacune des parties ou Sous-Unités de ces mêmes corps.

L'institution de plusieurs sciences particulières désignées sous les noms de géologie, de minéralogie, de botanique, de zoologie, d'anatomie et de physiologie végétale ou animale, est sans contredit un fait accompli qui résulte de la marche analytique et synthétique de l'esprit humain. Mais il y a aussi un très-grand avantage à rétablir et à réhabiliter l'Unité systématique des plus anciens philosophes à l'égard de la science générale de tous les corps naturels bruts ou organisés ; mais cette réhabilitation ne peut être obtenue qu'au moyen de l'unité d'une doctrine acceptable par les trois ordres de savants qui s'occupent, les uns des corps bruts ou sidéraux, les autres des végétaux, et les troisièmes des animaux. Or, la condition essentielle de l'acceptabilité d'une doctrine unique pour toutes les sciences naturelles nous semble devoir être de prendre son point de départ ou son principe dans la foi scientifique à la finalité et à l'harmonie des corps naturels ; ce qui est axiomiquement vrai au point de vue du sens le plus commun et au point de vue philosophique et pratique. Par foi scientifique à ce principe nous voulons dire celle qui se fonde sur l'observation, sur la méditation et sur la constatation des faits.

Mais, tout en admettant le principe de la finalité et de l'harmonie des corps naturels, il faut convenir que cette harmonie doit être considérée comme une Unité phénoménique que la science pourrait parvenir à démontrer, ainsi que nous le verrons plus bas. En effet, l'harmonie, qui implique toutes les nuances et tous les degrés de rapports des êtres naturels, depuis la diversité jusqu'à l'identité, comprend le concours de ces êtres qui offrent encore tous les degrés intermédiaires entre les deux termes extrêmes ; et ces degrés sont ce qu'on nomme les inversités ou antagonismes, les ambiguités, les affinités ou analogies, les similitudes ou homologies, et les égalités ou isologies. Faisons remarquer ici en passant que ce sont le langage usuel et le sens commun qui nous fournissent réellement la notion exacte de toutes les différences et de toutes les ressemblances, et enfin de toutes les équivalences, que l'étude comparative des corps naturels harmonisés entre eux permet de découvrir et d'estimer approximativement et jamais avec une rigueur mathématique.

Dans cette compréhension générale du nombre croissant ou décroissant des rapports que formulent le mot harmonie, et les termes qu'il implique, l'esprit humain s'est trop préoccupé de deux principaux degrés de comparabilité. Ces deux degrés sont : 1° l'inversité, le contraste ou l'antagonisme, d'où nous est venu le dualisme, la loi de polarité et l'ordre dichotomique ; 2° l'affinité ou l'analogie, dont on a exagéré la portée scientifique et dont on a abusé au point de vouloir effacer les différences les plus caractéristiques pour arriver ainsi par des raisonnements faux et spécieux à la conception d'une Unité fictive et non démontrable. L'esprit humain a commis aussi une erreur en prenant quelquefois comme une réalisation de l'Unité ce que la comparaison indique n'être qu'une égalité ou parité, ou qu'une identité relative.

C'est surtout pour avoir négligé de scruter sérieusement tout ce qu'il y a de force et de vérité pratique dans le principe de la finalité étudiée expérimentalement avec prudence et sagacité, que plusieurs naturalistes ont été leurrés par l'espoir d'arriver, par l'emploi seul de l'analogie, à découvrir toutes les lois de la science générale des corps naturels. C'est pour cette raison que les ultra-analogistes ont cru devoir se déclarer ouvertement antifinalistes, et l'on aurait de la peine à concevoir de semblables écarts de l'esprit humain, si l'histoire des sciences n'en fournissait des exemples qui ne sont pas rares.

C'est sous les noms d'Unité de composition ou de conformité de composition que Geoffroi Saint-Hilaire et Dugès ont formulé l'ensemble des lois qu'ils ont proposées pour fonder une théorie applicable à la science de l'organisme animal. Dugès a même été plus loin en étendant ses vues théoriques à la classification du règne animal. (*Mémoire sur la conformité de composition.*) Ces deux naturalistes se sont bornés à parcourir le cercle des études zoologiques, pendant que des investigateurs botanistes, après avoir proposé l'Unité ou l'analogie de composition comme principe dans l'étude de l'organisme et du règne végétal, s'essayaient à appliquer ce principe à la science de l'organisme et du règne animal. Mais on n'a pas tardé à reconnaître l'intempestivité et l'abus de l'Unité de composition étendue aux deux règnes de corps organisés, en raison de la différence des matériaux, des organes, des formes extérieures, et des degrés dans les manifestations de la vie et de l'individualité des végétaux comparés aux animaux.

Les ultra-analogistes qui prétendaient trouver la même Unité de composition dans deux règnes, le végétal et l'animal, n'ont pas eu l'idée ou ont craint de la rechercher dans la constitution d'un corps sidéral, ce qu'eût réclamé cependant leur méthode de détermination en philosophie naturelle.

Si les naturalistes français plus ou moins ultra-analogistes et antifinalistes n'ont pas osé appliquer leurs vues théoriques au delà des deux règnes organiques, cette crainte n'a point retenu une secte nouvelle de philosophes, qui en Allemagne ont cru pouvoir fonder leur doctrine sur la notion purement spéculative de la nature, afin de mieux atteindre la notion réelle.

En France, l'Unité ou la conformité de

son livre : *Signification du Zéro*, ou *Premier trait de flamme dans l'aurore de la vérité ;* il met dans la bouche du Nombre une grave proclamation à ses adversaires, et la signe *Moi, le Nombre*. Cette secte réfractaire des philosophes de la Nature n'a pas paru prendre faveur et a été répudiée par plusieurs d'entre eux, qui se confessent scholastiques et ne disconviennent pas faire partie de la tourbe des savants européens.

Nous croyons ces citations suffisantes pour prouver jusqu'à l'évidence que le mot *Unité*, ainsi que nous l'avons dit en commençant, suffit pour faire vibrer dans tous les temps des prétentions philosophiques plus ou moins irrationnelles ou excentriques. Ainsi l'Unité de composition, soit universelle, soit bornée à un seul règne de la Nature, ne peut plus être élevée au rang d'un principe démontrable par l'emploi de l'analogie, ni par la loi des nombres. Et lorsque, pour interpréter l'ensemble des phénomènes naturels, on prend pour base de toutes les déterminations cet axiome vulgaire : *Les choses se passent comme si une raison suprême présidait à l'harmonie de l'univers*, on peut constater que cette harmonie se présente comme la grande finalité voulue par cette raison suprême, et doit être réhabilitée comme le principe le plus culminant. L'interprétation et l'application de ce principe pouvant être faite en procédant de l'homme aux corps bruts, ou *vice versa*, selon les besoins de l'enseignement ou de l'investigation, on conçoit la nécessité d'avoir la notion exacte de la hiérarchie des êtres en général. Cette notion se trouve formulée en trois mots : Dieu, l'homme, et le monde extérieur, qui renferment les animaux, les végétaux et les sidéraux.

Les sciences naturelles ne possèdent pas les éléments nécessaires pour la démonstration de l'Unité d'un plan de constitution (315) commun à tous les corps naturels, animaux, végétaux et sidéraux. Les progrès de ces sciences tendent de plus en plus à nous révéler trois unités de plans, ou trois plans généraux, que nous avons désignés sous les noms d'Unité de plan de constitution, soit animale, soit végétale, soit sidérale. Ces trois sortes d'Unité de plan de constitution, qui diffèrent réellement dans chaque grand règne de la nature, sont nécessairement subordonnées au principe de la finalité dans l'ordre hiérarchique de l'univers La notion de cet ordre hiérarchique est scientifiquement révélée à l'homme, par la conscience de l'étendue de la sphère d'action de ses actes physiques et moraux, qu'il peut comparer, pour les mieux faire ressortir, aux phénomènes physiologiques des animaux, des végétaux et aux phénomènes physiques des corps bruts ou sidéraux.

L'harmonie dans un ordre hiérarchique universel semble donc exiger en même temps des affinités réelles, mais limitées, et de véritables hiatus, nonobstant les phénomènes des transformations possibles dont nous ne connaissons ni le laxum ni les limites.

Les sciences astronomiques et géologiques sont bien loin d'avoir acquis les données nécessaires pour démontrer l'Unité d'un plan de constitution commune au globe terrestre et à tous les autres corps sidéraux. On ne peut que préjuger à l'égard de cette Unité.

Les trois sortes de structure végétale qui servent à distinguer les végétaux dicotylédones, monocotylédones et acotylédones, pouvant être ramenées à une forme, à un élément, ou individu utriculaire, il résulte de cette réduction la démonstration de l'Unité d'un plan de constitution commune à tout le règne végétal. La forme utriculaire originaire des végétaux ne diffère pas de la forme vésiculaire des ovules des animaux, mais la divergence qui se manifeste dans les développements ultérieurs de l'utricule végétale et de la vésicule de l'œuf des animaux, suffit pour indiquer que l'Unité de constitution d'un règne ne se répète pas dans l'autre.

Les trois plans de constitution animale propres aux animaux pairs, aux Rayonnés et aux Spongiaires, peuvent bien être ramenés à l'Unité par la théorie de l'organisme animal, considéré comme une enveloppe traduisant le système nerveux, telle que l'a proposée et démontrée M. de Blainville ; mais il faut avoir alors égard à la manière dont l'individualité animale s'agglomère sur une partie commune, ou passe de la forme sphérique primordiale à l'état d'une masse spongiaire, amorphe.

L'Unité de plan de constitution des corps naturels, animaux, végétaux, et sidéraux, ne doit et ne peut être bien constatée que lorsque ces corps sont définitivement constitués et parvenus à leur état parfait. On devra cependant s'éclairer de la connaissance acquise sur les formes et la composition primordiales et transitoires de ces corps qui peuvent fournir des différences et des analogies importantes.

Pour mieux indiquer ici le rang que l'Unité de plan de constitution des corps naturels doit occuper parmi les principes de la doctrine des sciences naturelles, nous dirons que la foi scientifique à l'harmonie et à la finalité des êtres comme but, et à l'Unité dans la variété de plans comme moyen, se présente comme le principe le plus vrai, le plus solidement établi dans la conscience des hommes positifs, et par conséquent comme le plus susceptible de résister aux attaques qu'on peut diriger contre lui. L'Unité de plan se trouve donc toujours subordonnée à la finalité, par la raison que l'intelligence, *qui veut le but*, lui subordonne toujours les moyens qu'il peut varier. La finalité ou la fonction ne peut donc en aucune manière et ne doit jamais descendre du haut rang

(315) Sous le nom de constitution nous comprenons à la fois la contexture ou composition matérielle, la structure ou les formes intérieures et la figure ou les formes extérieures.

que lui assigne la philosophie à toutes les époques de l'histoire.

Nous terminerons cet article qui eût exigé des développements beaucoup plus étendus, en reproduisant ici l'argument présenté pour prouver jusqu'à l'évidence la subordination de l'Unité à la finalité dans les sciences naturelles :

« En effet, lorsqu'un corps naturel (animal, végétal ou sidéral) se développe pour se constituer, d'après un plan déterminé, en individu normal de son espèce, on ne peut attribuer au hasard les phénomènes réguliers de ce développement, et on est conduit à remonter jusqu'à la cause. Or, avant que le développement commence, on peut constater qu'il y a dans les conditions préparatoires de cet acte *un but en vue;* or, pendant que le développement se réalise, sa tendance vers l'accomplissement du *but en vue* est évidente; or, enfin quand le développement est terminé et le corps naturel (animal, végétal ou sidéral) constitué, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le *but en vue a été atteint.* En présence de faits aussi positifs et aussi manifestes, l'esprit humain doit donc toujours rattacher et subordonner à *un but en vue* les moyens, l'ordre et le choix des moyens par lesquels le *but en vue*, d'abord caché, devient manifeste, et ne peut plus être nié, lorsqu'on sait apprécier logiquement les rapports naturels des faits envisagés avant, pendant et après leur accomplissement. »

UPUPA. *Voy.* Huppe.

URIA. *Voy.* Guillemot.

URUBU (*Vultur Jota*, Ch. Bonap.), espèce de Vautour du genre Percnoptère, tribu des Vautours. — Urubu (Ouroubou) est le nom que ce Vautour porte au Brésil. Les Français de Saint-Domingue et nos voyageurs l'appellent Marchand. Hans Sloane, qui a vu et observé plusieurs de ces Oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme des Milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol et de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continents. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux, et même d'excréments humains; qu'ils se rassemblent sur de grands arbres, d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes. Il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du Corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut et en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, et qu'ils voient de haut et de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture; qu'ils sont très-silencieux, ne criant ni ne chantant jamais, et qu'on ne les entend que faire un murmure peu fréquent; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, et que leurs petits sont blancs dans le premier âge, et deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet Oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux, et, pour ainsi dire, couleur de rubis, la langue en gouttière et en scie sur les côtés. Ximenès assure que ces Oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes, et toujours très-haut; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os, et sans aucun débat entre eux, et qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol. Ce sont ces mêmes Oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *Poullazes*, « qui sont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la vue très-perçante, et qui sont fort propres pour nettoyer les cités, d'autant qu'ils n'y laissent aucunes charognes ni choses mortes. Ils passent la nuit sur les arbres ou sur les rochers, et au matin viennent aux cités, se mettent sur le sommet des plus hauts édifices, d'où ils épient et attendent leur prise. Leurs petits ont le plumage blanc, qui change ensuite en noir avec l'âge. » « Je crois, dit Desmarchais, que ces Oiseaux, appelés *Gallinaches* par les Portugais, et *Marchands* par les Français de Saint-Domingue, sont une espèce de Coqs d'Inde, qui, au lieu de vivre de grains, de fruits et d'herbes comme les autres, se sont accoutumés à être nourris de corps morts et de charognes. Ils suivent les chasseurs, surtout ceux qui ne vont à la chasse que pour la peau des bêtes : ces gens abandonnent les chairs, qui pourriraient sur les lieux et infecteraient l'air sans le secours de ces Oiseaux, qui ne voient pas plutôt un corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les autres, et fondent dessus comme des Vautours, et en moins de rien en dévorent la chair, et laissent les os aussi nets que s'ils avaient été raclés avec un couteau. Les Espagnols des grandes îles et de la terre ferme, aussi bien que les Portugais, habitants des lieux où l'on fait des cuirs, ont un soin tout particulier de ces Oiseaux, à cause du service qu'ils leur rendent en dévorant les corps morts, et empêchant ainsi qu'ils ne corrompent l'air : ils condamnent à une amende les chasseurs qui tombent dans cette méprise. Cette protection a extrêmement multiplié cette vilaine espèce de Coqs d'Inde : on en trouve en bien des endroits de la Guyane, aussi bien que du Brésil, de la Nouvelle-Espagne et des grandes îles. Ils ont une odeur de charogne que rien ne peut ôter : on a beau leur arracher le croupion dès qu'on les a tués, leur ôter les entrailles; tous ces soins sont inutiles : leur chair, dure, coriace, filasseuse, a contracté une mauvaise odeur insupportable. »

« Ces Oiseaux, dit Kolbe, se nourrissent d'animaux morts; j'ai moi-même vu plusieurs fois des squelettes de vaches, de bœufs et d'animaux sauvages qu'ils avaient dévorés. J'appelle ces restes des squelettes; et ce n'est pas sans fondement, puisque ces Oiseaux séparent avec tant d'art les chairs d'avec les os et la peau, que ce qui reste est un squelette parfait, couvert encore de la peau, sans qu'il y ait rien de dérangé : on ne saurait même s'apercevoir que ce cada-

vre est vide que lorsqu'on en est tout près. Pour cela, voici comme ils s'y prennent. D'abord ils font une ouverture au ventre de l'animal, d'où ils arrachent les entrailles, qu'ils mangent; et, entrant dans le vide qu'ils viennent de faire, ils séparent les chairs.

« C'est l'empressement de ce Vautour à se retirer quand l'*Irubi* vient s'emparer de son festin, qui a fait donner à ce dernier le surnom de *Roi des Vautours*. »

UTILITÉ DES OISEAUX. *Voy.* OISEAU.

V

VAMPIRE (*Vampirus*, Geoff.), genre de Carnassier chéiroptère. — Nous mentionnerons :

L'ANDIRA-GUAÇU (*Vampirus sanguisuga*, Less.; *Phyllostoma spectrum*, Geoff.; *Vespertilio spectrum*, Lin.; le *Vampire*, Buff. G. Cuv.) — Il est de la grandeur d'une Pie, son pelage est d'un brun roux, et sa feuille nasale est entière, moins large que haute, quoique élargie à sa base.

L'Andira-Guaçu a servi de texte à beaucoup de contes que nous ont débités les anciens voyageurs. La Condamine, Pierre Martyre, Jumilla, don George Juan, don Antonio de Ulloa, semblent s'être donné le mot pour enchérir les uns sur les autres dans les relations qu'ils nous font de ce terrible animal : « Les Chauves-Souris, qui sucent le sang des Mulets, des Chevaux, et même des hommes, dit La Condamine, quand ils ne s'en garantissent pas en dormant à l'abri d'un pavillon, sont un fléau commun à la plupart des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monstreuses pour la grosseur. Elles ont entièrement détruit à Borja, et en divers autres endroits, le gros bétail que les missionnaires y avaient introduit, et qui commençait à s'y multiplier. »

Buffon cite ce passage avec une grande confiance, et il me semble que ce célèbre écrivain aurait dû le rejeter, comme impliquant contradiction; en effet, comment le bétail a-t-il pu commencer à se multiplier malgré les Vampires, et comment les Vampires, qui n'avaient pas empêché cette multiplication, ont-ils pu ensuite détruire tous les animaux qui en résultaient?

Jumilla va plus loin que La Condamine. « Ces Chauves-Souris sont d'adroites sangsues s'il en fut jamais, qui rôdent toute la nuit pour boire le sang des hommes et des bêtes. Si ceux que leur état oblige de dormir par terre n'ont pas la précaution de se couvrir des pieds à la tête, ils doivent s'attendre à être piqués de Chauves-Souris. Si par malheur ces *Oiseaux* leur piquent une veine, ils passent des bras du sommeil dans ceux de la mort, à cause de la quantité de sang qu'il perdent sans s'en apercevoir, tant leur piqûre est subtile; outre que battant l'air avec leurs ailes, elles rafraîchissent le dormeur auquel elles ont dessein d'ôter la vie. »

Ulloa est moins exagéré : « Les Chauves-Souris sont communes à Carthagène, dit-il; elles saignent fort adroitement les habitants en leur tirant assez de sang, sans les éveiller, pour les affaiblir extrêmement. »

La vérité est que L'Andira-Guaçu, tout Vampire qu'il est *par le nom*, ne suce personne, ni hommes ni animaux, et c'est ce dont les voyageurs modernes et les naturalistes américains se sont assurés. Sa langue papilleuse et extensible ne lui sert qu'à sonder sous les vieilles écorces des arbres, pour en retirer les Insectes et les Phalènes qui s'y cachent, et il a cela de commun avec les Phyllostomes et beaucoup d'autres Chauves-Souris. Il se nourrit habituellement d'Insectes, de petits animaux, et même, dit-on, de fruits. C'est de tous les Chéiroptères celui qui marche sur la terre avec le plus d'aisance. Il est commun dans la Nouvelle-Espagne.

VANNEAU (*Vanellus*, Linn.), Oiseau de l'ordre des Echassiers, famille des Pressirostres. — Le Vanneau paraît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. Son nom anglais *Lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les noms d'*aex* et *aega*, relatifs à son cri, lui avaient donné celui de *Paon sauvage* (τάως ἄγριος), à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs. Cependant cette aigrette du Vanneau est bien différente de celle du Paon; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés, et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillants et dorés qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au Vanneau le nom de *Dix-huit*, parce que ces deux syllabes prononcées faiblement expriment assez bien son cri, que, dans plusieurs langues, on a cherché à rendre également par des sons imitatifs. Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit. Il a les ailes très-fortes, et il s'en sert beaucoup, vole longtemps de suite et s'élève très-haut. Posé à terre, il s'élance, bondit et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet Oiseau est fort gai; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air : il s'y tient par instants dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun Oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les Vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent de sud. On

les voit alors se jeter dans les blés verts, et couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les Vers, qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse. Le Vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le Ver a rejetés en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et, ayant mis le trou a découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le Ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces Oiseaux ont un autre manége ; ils courent dans l'herbe, et sentent sous leurs pieds les Vers qui sortent à la fraîcheur : ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces Oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très-loin le chasseur. On peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent ; car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal ; et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrain couvert par leur multitude, et que l'on voyait noir, paraît blanc tout d'un coup. Mais cette grande société que forment les Vanneaux à leur arrivée tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entre eux ; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressaient pas, mais en effet pour attirer après elles ces combattants, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril ; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert sombre, fort tachetés de noir. La femelle les dépose dans les marais, sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain, précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert. Pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit alentour par la chaleur de la couveuse. Si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés. Mais n'est-ce point offenser, appauvrir la Nature, que de détruire ainsi ces tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier. Les œufs de Poule et des autres Oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication ; mais ceux des Oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du Vanneau, comme de la plupart des autres Oiseaux, est de vingt jours. La femelle couve assidûment ; si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs pour que son départ n'en indique pas la place. Les vieilles femelles à qui on a enlevé leurs œufs ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais ; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte : les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux ; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits Vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe et suivent leurs père et mère ; ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme. Se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans Chiens ; car ils sont aussi alertes que les Perdreaux. Ils sont alors couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs ; mais, dès le mois de juillet, ils entrent dans la mue, qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès lors la grande société commence à se renouer ; tous les Vanneaux d'un marais, jeunes et vieux, se rassemblent ; ils se joignent aux bandes des marais voisins, et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies, et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces Oiseaux passent pour inconstants, et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton ; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel ; un canton étant épuisé de Vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre, les Vanneaux sont très-gras ; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les Vers sortent de terre à milliers : mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les Vanneaux de s'éloigner ; c'est même la cause de la disparition de tous les Oiseaux vermivores ou mangeurs de Vers et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du Nord aux approches du froid ; ils vont chercher leur nourriture dans le Midi, où commence alors la saison des pluies ; mais, par une semblable nécessité, ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du Midi, l'excès de la chaleur et de la séche-

resse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des Vers, qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée.

Et cet ordre du départ et du retour des Oiseaux qui vivent de Vers est le même dans tout notre hémisphère ; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du Vanneau. Au Kamtschatka, le mois d'octobre s'appelle *le mois des Vanneaux ;* et c'est alors le temps de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le Vanneau est *connu en toute terre.* Effectivement, l'espèce en est très-répandue. Nous venons de dire que ces Oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie ; on les trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région, et on en voit par toute l'Europe. A la fin de l'hiver, ils paraissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne ; on en fait des chasses abondantes ; il s'en prend des volées au filet à miroir. On le tend pour cela dans une prairie ; on place entre les nappes quelques Vanneaux empaillés, et un ou deux de ces Oiseaux vivants pour servir d'appelants, ou bien l'oiseleur, caché dans sa loge, imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce : à ce cri perfide la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de Vanneaux, et il paraît à sa narration qu'on voit ces Oiseaux attroupés tout l'hiver en Italie.

Le Vanneau est un gibier assez estimé.

VARI. *Voy.* MAKIS.

VAUTOUR (*Vultur*, Lin.).—Grande famille naturelle d'Oiseaux de proie diurnes, désignée aussi par le nom de *Vulturidées.*

Les Vautours ont pour caractères généraux d'avoir la tête et le cou plus ou moins nus, ou dénués de plumes, et revêtus d'un duvet court et peu serré, ou garnis de caroncules charnues. Le plus souvent la partie inférieure du cou est bordée de plumes dites collaires, et formant un rebord, et toutes allongées. Les yeux sont à fleur de tête. Le bec est droit, plus ou moins robuste, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure fortement crochue ou terminée en crochet : la mandibule inférieure est droite, arrondie et légèrement inclinée vers la pointe. Les narines sont ovalaires ou oblongues, percées obliquement sur les bords d'une cire. La langue est cartilagineuse, un peu aplatie et pointue, souvent bifide à son extrémité. Leur corps est épais, robuste, oblong, terminé par une queue généralement courte, composée de rectrices égales. Les ailes sont pointues, très-longues, dépassant l'extrémité de la queue et presque constamment à demi étendues, dans le repos ou dans la marche. La quatrième rémige est la plus longue, la première la plus courte : les tarses sont robustes, réticulés ou garnis de petites écailles, nus ou emplumés, armés d'ongles faibles et peu longs par rapport à la taille. On compte douze ou quatorze rectrices.

Les Vautours, dont le nom est passé dans le langage figuré, sont des Oiseaux voraces, affamés, lâches, dont le goût dépravé se contente plutôt de charognes que d'animaux vivants qu'ils n'osent attaquer. Cependant ils ne dédaignent point la chair palpitante, comme on le dit communément, mais ils ne cherchent jamais à dévorer que quelques jeunes animaux sans défense et éloignés de leurs pères et mères. Vivant le plus ordinairement en troupes, leur vue perçante décèle bientôt à quelque individu de la bande un cadavre gisant, sur lequel il se dirige avec célérité, en donnant l'éveil à la troupe, qui s'y précipite et fond avec rapidité pour en faire sa curée. On a longtemps attribué cet instinct qu'ont les Vautours de reconnaître à de grandes distances les charognes dont ils se repaissent à la finesse de leur odorat ; mais il paraît par des observations récentes que cette perspicacité de sens est bien loin d'être aussi parfaite qu'on l'a cru jusqu'à ce jour, et que c'est à leur haut vol et à leur vue excellente qu'ils doivent d'être instruits du lieu où gît une pâture presque au même moment où elle y est jetée. Cette grossière gloutonnerie, ces habitudes d'un instinct dépravé, rendent en général les Vautours lourds, peu intelligents et stupides. Une affreuse odeur s'exhale sans cesse de leur corps, et une humeur puante découle sans interruption de leurs narines, comme si des habitudes vicieuses devaient toujours porter avec elles le cachet de l'ignominie. Lorsque les Vautours sont repus, lorsqu'ils ont déchiqueté le corps d'un animal, le bas de leur œsophage se gonfle outre mesure, sous forme d'une grosse vessie dénudée qui saille d'entre les plumes ; c'est alors qu'ils digèrent et qu'ils sont dans un état de repos qui contraste avec leurs habitudes affamées, et qu'ils demeurent paisibles, la tête appliquée sur leur jabot. Quelques espèces, lorsque la faim les aiguillonne, attaquent cependant les petits animaux ; et le Condor, ce géant des Oiseaux, ose même, dit-on, lorsque les cadavres de bêtes mortes lui manquent, descendre des Andes dans les plaines, et attaquer les Vigognes, les Chevaux, et jusqu'aux Bœufs. D'autres Vautours vivent de tout, et notamment les Cathartes : on les voit sur les bords de la mer, fouillant les immondices que les vagues rejettent, s'accommoder de Poissons morts, de Crabes, des Fucus, des Mollusques mous ; en un mot de tout ce qu'ils trouvent. Ces habitudes leur ont attiré la protection des habitants ; et, dans des pays brûlants tels que l'Amérique méridionale, où l'indolence des hommes, unie à l'incurie, laisse séjourner au milieu des villes les matières les plus putrescibles, les Cathartes ont pour fonction de les en débarrasser, et de purifier ainsi des lieux qui sans eux ne tarderaient pas à être des foyers de corruption.

Ce qui distingue surtout les Vautours des Aigles ou des autres espèces belliqueuses de Rapaces, est une série de caractères

accessoires non à dédaigner. Posés, les Vautours sont toujours dans une position demi-horizontale, qui peint la défiance : l'Aigle au contraire se tient fièrement dans la position redressée, et a le sentiment de sa force et de son courage. Leur vol est pesant, lourd ; à peine peuvent-ils prendre leur essor lorsqu'ils sont rassasiés ; et ce qui leur est particulier avec le Serpentaire, c'est qu'ils sont réduits à dévorer leur proie sur place, et qu'ils ne peuvent point l'enlever avec leurs serres trop faibles, ainsi que le pratiquent tous les autres Oiseaux de proie.

Ecoutons Buffon peignant à grands traits les habitudes des Vautours. « L'on a donné aux Aigles le premier rang parmi les Oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les Vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leur démarche plus hardie, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie. Les Vautours, au contraire n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'Aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps ; seul il les poursuit, les combat, les saisit : les Vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des Oiseaux de carnage que des Oiseaux de proie ; car dans ce genre il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre, et plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqueter jusqu'aux os : la corruption, l'infection, les attire au lieu de les repousser. Les Eperviers, les Faucons, et jusqu'aux plus petits Oiseaux, montrent plus de courage, car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte et refusent celle qui est corrompue. Dans les Oiseaux comparés aux Quadrupèdes, le Vautour semble réunir la force et la cruauté du Tigre avec la lâcheté et la gourmandise du Chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres ; tandis que l'Aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité et la munificence du Lion. »

Telles sont les opinions admises sur les Vautours : nous les avons toutes rapportées sans chercher à en affaiblir la force; et cependant nous permettra-t-on de dire que dans les vues sages de la Nature tout a été disposé pour le mieux ; que ces vices et ces vertus que nous prêtons aux animaux sont enfants de nos préjugés ; que ce que nous appelons magnanimité du Lion et de l'Aigle n'est que le rejet d'un estomac rassasié d'un animal essentiellement carnivore et sanguinaire ; que la lâcheté des Vautours ne peut pas plus être réputée lâcheté que l'audace de l'Aigle ne peut être réputée magnanimité. La Nature voulut qu'il existât des carnassiers pour arrêter la trop grande multiplication de certains animaux, et établir une sorte d'équilibre; elle voulut qu'il en existât pour purger la terre des cadavres des êtres expirés de mort naturelle ou par accident, pour ne pas corrompre l'air de ceux qui vivent d'après ses lois. Les uns comme les autres remplissent les fonctions qui leur furent départies avec la vie. Le nom de *Vultur* aurait pour étymologie, suivant ce qu'on lit dans Belon, page 84, cette phrase latine d'un auteur inconnu : *Vultur a volatu tardo nominatus putatur, magnitudine quippe corporis præcipites volatus non habet.* Les anciens ne connaissaient, à ce qu'il paraît, que deux espèces qu'ils confondaient sous le nom grec de *gyps*, ou latin de *vultur*. Belon, qui écrivait en 1554, n'a décrit que deux Vautours, qu'il nomme le *Grand Vautour cendré*, et le *moyen Vautour brun* ou *blanchâtre*, qui ne sont l'un et l'autre très-probablement que le Gypaète. Mais à l'époque où vivait ce père de l'ornithologie française, il paraît que les Vautours étaient recherchés par les habitants de l'Egypte et des îles de l'Archipel grec, qui employaient leur duvet pour faire des garnitures d'habits ou autres objets d'utilité que l'Edredon et le Cygne servent à confectionner aujourd'hui. « Les pelletiers, dit Belon, page 84, sçavent tirer les plus grosses plumes de la peau des Vautours, laissant le duvet, qui est au-dessous, et ainsi la conroient, faisant pelices qui valent grand somme d'argent. Mais en France s'en servent le plus à faire pieces pour mettre sur l'estomac ou parures de robe. »

Les Vautours habitent toutes les contrées de la terre, mais ils sont plus répandus cependant dans les régions équatoriales et tempérées que dans le nord ; ils se tiennent dans les plaines, et même souvent au milieu des villes. Quelques espèces ne quittent guère les chaînes de montagnes, où elles construisent leurs nids avec des bûchettes dans des lieux inaccessibles et au milieu des rochers. Les Vautours, bien que communs dans les pays septentrionaux, redoutent les froids intenses des hivers, et émigrent à cette époque vers les provinces plus méridionales. Quelques espèces cependant, bien que très-communes dans la portion la plus chaude de l'Amérique du sud, se sont étendues jusque vers les limites du cap Horn, et par 55 degrés de latitude australe, sans que ces hautes latitudes refroidies aient eu une influence défavorable sur elles; d'autres ne quittent point les régions des neiges et ne descendent que très-accidentellement dans la plaine, tel est entre autres le Condor.

Les Vautours femelles ne pondent ordinairement que deux ou quatre œufs au plus, et les pères nourrissent les jeunes en leur dégorgeant dans le bec la nourriture qu'ils ont ramassée dans leur jabot. La mue n'a lieu qu'une fois dans l'année, et les sexes, dans leur état adulte, ont la même livrée ; mais il n'en est pas de même dans le jeune

âge : le plumage varie de tant de manières, que nul genre d'Oiseaux ne renferme peut-être plus d'erreurs que celui des Vautours. Le nombre des espèces nominales est très-grand, et l'on ne sait pas encore trop bien quelles sont les limites où s'arrêtent les variations que plusieurs d'entre elles présentent. Les femelles ont une taille plus forte que les mâles; leur cri est aigre, très-sonore, et leur vol est tellement étendu, que souvent les Vautours disparaissent à la vue en s'élevant dans la région des nuages. Un trait assez distinctif, qui les isole de tous les autres Rapaces, est leur petite tête que supporte un cou grêle et long qui paraît disproportionné avec le reste du corps.

Nous ne passerons pas en revue les discussions auxquelles un grand nombre d'auteurs se sont livrés pour fixer le nombre et les caractères des diverses espèces; cette révision nous entraînerait trop loin.

VESPERTILIO. *Voy.* MURIN.

VEUVE (*Emberiza*, Lin.), genre d'Oiseaux de la famille des Passereaux conirostres. — Toutes les espèces se trouvent en Afrique, mais elles n'appartiennent pas exclusivement à ce climat, puisqu'on en a vu en Asie jusqu'aux îles Philippines. Toutes ont le bec des granivores, de forme conique, plus ou moins raccourci, mais toujours assez fort pour casser les graines dont elles se nourrissent; toutes sont remarquables par leur longue queue, ou plutôt par les longues plumes qui, dans la plupart des espèces, accompagnent la véritable queue du mâle et prennent naissance plus haut ou plus bas que le rang des pennes dont cette queue est composée; toutes enfin, ou presque toutes sont sujettes à deux mues par an, dont l'intervalle, qui répond à la saison des pluies, est de six à huit mois, pendant lesquels les mâles sont privés, non-seulement de la longue queue dont je viens de parler, mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli ramage. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix, à reprendre leur véritable plumage, leur longue queue, en un mot tous les attributs, toutes les marques de leur dignité de mâles.

Les femelles, qui subissent les mêmes mues, non-seulement perdent moins, parce qu'elles ont moins à perdre, mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage.

Quant à la première mue des jeunes mâles, on sent bien qu'elle ne peut avoir de temps fixe, et qu'elle est avancée ou retardée suivant l'époque de leur naissance : ceux qui sont venus des premières pontes commencent à prendre leur longue queue dès le mois de mai; ceux au contraire qui sont venus des dernières pontes ne la prennent qu'en septembre et même en octobre.

Les voyageurs disent que les Veuves font leur nid avec du coton; que ce nid a deux étages; que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée. Il serait possible de vérifier ces petits faits en Europe, et même en France, où, par des soins bien entendus, on pourrait faire pondre et couver les Veuves avec succès, comme on l'a fait en Hollande.

Ce sont des Oiseaux très-vifs, très remuants, qui lèvent et baissent sans cesse leur longue queue : ils aiment beaucoup à se baigner, ne sont point sujets aux maladies, et vivent jusqu'à douze ou quinze ans. On les nourrit avec un mélange d'alpiste et de millet, et on leur donne pour rafraîchissement des feuilles de chicorée.

Au reste, il est assez singulier que ce nom de *Veuves*, sous lequel ils sont généralement connus aujourd'hui, et qui paraît si bien leur convenir, soit à cause du noir qui domine dans leur plumage, soit à cause de leur queue traînante, ne leur ait été néanmoins donné que par pure méprise : les Portugais les appelèrent d'abord *Oiseaux de Whidha* (c'est-à-dire de Juida), parce qu'ils sont très-communs sur cette côte d'Afrique. La ressemblance de ce mot avec celui qui signifie *Veuve* en langue portugaise aura pu tromper des étrangers; quelques-uns auront pris l'un pour l'autre, et cette erreur se sera accréditée d'autant plus aisément, que le nom de *Veuves* paraissait à plusieurs égards fait pour ces Oiseaux.

VICES DES ANIMAUX. — Les Vices qui dominent chez les animaux sont la cruauté, la voracité, la paresse et la jalousie.

Le Chat est essentiellement égoïste, et les exceptions sont rares. On sait qu'il est toujours plus attaché à l'habitation qu'à son maître, parce qu'il s'occupe peu de celui-ci, et qu'au contraire, lorsqu'il a établi ses commodités et ses habitudes dans un lieu, il lui répugne beaucoup de le quitter, ce qu'il ne fait au surplus que lorsqu'on l'y contraint en le transportant de force ailleurs.

L'orgueil et la stupidité s'unissent, dit-on, chez le Paon, et l'on a remarqué aussi qu'en général les Oiseaux qui sont parés des plus belles couleurs sont aussi ceux dont les habitudes sont les plus paresseuses. Il en est de même de l'homme dandy et de la jolie femme.

Cet orgueil, joint à la jalousie, est très-manifeste chez le Cygne. Il aime à faire parade de ses belles formes, de la grâce de son cou et de la pureté de son plumage. On le voit fixer avec complaisance son image réfléchie par le cristal des eaux; et s'il aperçoit quelque animal dont la blancheur l'offusque, il se jette dessus avec une furie d'autant plus redoutable, qu'il est fort et courageux. On a vu en effet cet Oiseau se mesurer avec l'Aigle, le combattre à outrance et l'obliger à la retraite. On doit signaler aussi la durée de son existence, qui se prolonge à ce qu'il paraît bien au delà d'un siècle.

Le Rossignol apporte une telle prétention à primer par ses accents, qu'on en a vu plusieurs tomber morts de jalousie de ce que d'autres Oiseaux ou l'homme avaient

soutenu contre eux une sorte d'assaut de chant.

Les femelles des singes abhorent les femmes à cause de leur sexe. Il en est de même de la femelle du Perroquet. Celle-ci témoigne surtout sa jalousie avec fureur lorsqu'elle affectionne un homme et que des femmes s'approchent de lui.

Le docteur Gall avait une petite Chienne très-intelligente, très-caressante et très-vive. Elle s'abandonna tout à coup à une morne tristesse. Cette mélancolie dura deux années et disparut instantanément. Le docteur en ayant cherché la cause, apprit qu'un écureuil qui vivait chez lui venait d'être tué. C'était la jalousie qui avait rendu malade sa petite Chienne.

L'animal carnassier pousse la soif du sang et l'amour de la destruction jusqu'à la frénésie, c'est-à-dire bien au delà de ce que réclame la faim. L'Hyène repue déchire encore des victimes pour l'unique plaisir de les voir sans vie. Le Loup qui pourra agir avec quelque liberté au milieu d'un troupeau, égorgera plusieurs individus, quoiqu'il ne puisse en emporter qu'un seul. Il en est de même des Oiseaux de proie.

D'autres animaux, quoique de la même espèce, se détruisent entre eux : le plus fort dévore le plus faible. Lorsqu'un Loup est blessé et qu'il perd du sang, d'autres Loups se jettent quelquefois sur lui et le dévorent, tant la soif et la vue du sang leur cause d'exaltation ; ce fait se remarque aussi chez les Rats, les Reptiles, les Insectes, les Polypes et les Infusoires.

Le Moineau s'introduit fréquemment dans le nid de l'Hirondelle, et, après avoir jeté dehors les œufs de celle-ci, il y place les siens. Le Coucou n'expulse point les œufs du nid où il dépose les siens; mais lorsque ses petits sont grands, il est rare qu'ils ne se montrent pas ingrats et qu'ils ne repoussent pas hors de l'habitation la jeune couvée de l'Oiseau qui leur a donné l'hospitalité et qui les a nourris. C'est communément dans les nids de Fauvettes et autres Chanteurs que le Coucou dépose son œuf, qui est fort petit comparativement à la grosseur de l'animal

Quelques espèces qui ont une réputation bien établie de douceur dans les mœurs et d'entière soumission, se montrent cependant des plus cruelles lorsqu'elles se mettent en état de révolte. Tel est l'âne, entre autres, dont la physionomie bénigne semble le type de l'organisation la plus inoffensive. Un jardinier de Villeneuve-d'Agen, vieillard de soixante-quatorze ans, élevait un âne vigoureux, qui passait d'ailleurs pour méchant. Le bon homme ayant voulu le monter un jour, mais ayant manqué son élan, tomba dans un fossé. Alors l'animal s'élançant sur lui, s'agenouilla sur sa poitrine, chercha à le dévorer, et saisissant l'avant-bras de ce malheureux, lui brisa les os à deux endroits. On eut beaucoup de peine à arracher la victime aux attaques furieuses de cet Ane, qui montrait en ce moment toute la rage d'une Hyène.

D'autres espèces sont fort rancuneuses, et il est quelquefois dangereux de dédaigner le souvenir qu'elles conservent de l'injure. Parmi elles il faut citer le Chien avec les étrangers ; puis viennent le Cheval, l'Eléphant, le Singe, le Perroquet, qui n'épargnent même pas toujours leurs maîtres.

Dans un village nommé Grumblein, en Irlande, un seigneur avait ordonné qu'on châtrât un Cheval qui se montrait fort difficile à gouverner. Celui qui fit l'opération avait bien eu la précaution de faire couvrir les yeux du patient; mais il paraît toutefois que celui-ci avait pu reconnaître son bourreau ; car l'ayant rencontré quelques jours après dans son écurie, il se jeta sur lui avec tant de fureur, qu'il le tua avant qu'on pût arriver à son secours.

M. Champeau, médecin à Lyon, avait durant plusieurs jours sacrifié un grand nombre de Chiens à des dissections pour des recherches physiologiques auxquelles il se livrait. Etant allé après ce travail visiter son beau-père, quel ne fut pas son étonnement de voir un gros Chien, qui ordinairement le caressait, se mettre à gronder après l'avoir flairé, et se livrer tout à coup vis-à-vis de lui à un tel transport de fureur, qu'il en aurait été victime, si l'on ne se fût empressé de se jeter sur l'animal, et de l'emmener bien loin de lui. Ce Chien avait su découvrir la barbarie du docteur envers son espèce, et il avait été aussitôt saisi d'un désir de vengeance.

Un fermier des environs de Hambourg, qui avait apprivoisé une Cigogne, lui amena un jour une autre Cigogne, dont il pensait qu'elle ferait volontiers sa compagne. Mais il s'était trompé dans ses prévisions, et sa favorite accueillit avec une telle fureur la nouvelle venue, que celle-ci fut obligée de prendre la fuite. Elle s'éloigna vaincue et pleine de rancune. Plusieurs mois après, elle se remontra dans la basse-cour, mais suivie alors de trois individus de son espèce qu'elle avait recrutés pour accomplir sa vengeance, et la pauvre Cigogne qui avait voulu rester sans rivale, fut mise impitoyablement à mort par les étrangères.

Les Moineaux sont essentiellement querelleurs : on les voit quelquefois se prendre du bec et des ongles de telle sorte, qu'ils tombent ainsi cramponnés de dessus les toits et les arbres et qu'on peut s'en emparer avant qu'ils aient lâché prise.

Les Corbeaux et les Pies ont la monomanie du vol.

L'ingratitude envers leur maître est commune chez le Chat, l'Ecureuil, le Renard, le Blaireau, et chez les Oiseaux, principalement les Perroquets, les Pies, les Moineaux et les Bouvreuils.

VIGOGNE. *Voy.* LAMA

VITELLUS. *Voy.* COQ.

VISCACHES. — Les Viscaches, connues dans ces derniers temps sous le nom de *La-*

gostomes, rappellent à la fois et les Lapins et les Gerboises, et semblent être les représentants, dans les pampas de la Plata, de ces dernières, plus exclusivement confinées dans les steppes de l'Asie et dans les sables de l'Afrique. La seule espèce connue est la *Biscacha* ou *Viscacha* des créoles espagnols, que les Bocobis appellent *Ararouca* et les peuplades des pampas *Trui ;* mais ce nom de Viscacha a été aussi donné aux Lagotis ou Chinchillas à grandes oreilles du Pérou, et les voyageurs Dobrizhoffer, Jolis, Proctor, Head, Miers et Haigh mentionnent indifféremment ces deux espèces d'animaux sous une même dénomination. Azara est le premier auteur qui ait fourni de bons détails sur la vraie Viscacha.

De la taille du Lapin, ce rongeur est couvert d'un poil partout épais et abondant, doux et lustré, d'un gris roussâtre. Ses doigts sont terminés par des ongles robustes et acérés qui lui servent à creuser les terriers profonds où il se retire, dans les vastes plaines rases de l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Les Viscaches aiment le voisinage des *chacras* ou des races *quintas* qui s'élèvent dans la province de Buenos-Ayres, ou fréquentent les alentours des estancias à Charqué ou Tasajo, qui réunissent des hommes chargés de préparer la viande desséchée. Ces pampas, dénuées d'arbres, et dont le nom, tiré de la langue quichaa, signifie grande plaine, méritent bien ce nom, car l'horizontalité de leur surface est à peine interrompue par de légères ondulations. Leur sol, argilo-calcaire, se couvre au printemps d'herbes fraîches, que le soleil et les vents dessèchent bientôt. Sur cette vaste surface uniforme errent d'immenses troupeaux de Chevaux et de Bœufs, abandonnés à l'état de nature dans ces pacages qui n'ont de limites que le pied des Andes, du côté du Chili, et le Rio-Colorado, du côté de la Patagonie. Sur cette pelouse, quand on a franchi la limite de la province de la Plata, ne s'élèvent que quelques chétives cabanes; plus de traces de culture, plus d'arbres, quelques touffes de chardons, et partout un horizon immense, un silence interrompu par les animaux de ces contrées. Les Nandus courent avec vélocité sur ce sol, miné par les souterrains des Tatous et des Viscaches. Puis çà et là galope le gaucho, dictateur dans ces solitudes, et maître, avec son lazo, des êtres qui y pulluleraient sans ce chasseur opiniâtre fait à cette vie aventureuse, et étranger aux habitudes de la civilisation. Les pampas, dans leurs solitudes immenses, ont le calme du désert, et cependant la vie s'y concentre pour une foule d'êtres que la Nature y a créés. Lorsque les herbes foisonnent, elles donnent une retraite aux petits Mammifères, et ceux-ci servent de proie aux Jaguars et aux Renards, qui y sont communs. Un ciel chaud ou de sombres nuages changent fréquemment l'atmosphère de ces singulières prairies, où soufflent les tourmentes et surtout le *pampero*, cet ouragan de la Plata qui mugit sur cette terre sans chaînes montagneuses pour briser sa puissance, sans forêts pour protéger les êtres soumis à ses coups.

C'est donc entre les 29° et 39° degrés de latitude australe que les Viscaches semblent confinées; sociables comme les Lapins, dont elles ont quelques habitudes, elles vivent en familles composées de huit à dix individus, que réunissent les mêmes instincts. Leurs mœurs sont craintives, timides, car le moindre bruit les effraie. Ces animaux se posent sur leur derrière à la manière des Lapins et portent leurs aliments à la bouche à l'aide de leurs petites mains : leur marche se compose de sauts réguliers, de devant en arrière, par le jeu simultané des deux paires de membres.

Les Viscaches recherchent pour leur nourriture les herbes légumineuses, les graminées, mais principalement une sorte de luzerne fort commune dans les pampas; elles se plaisent dans le voisinage des chacras, dont elles bouleversent les jardins potagers; aussi les péons leur font-ils une chasse active pour s'opposer à leurs dévastations.

L'accouplement a lieu dans la belle saison de l'hémisphère sud, c'est-à-dire en décembre, janvier et février. La femelle met bas de deux à quatre petits, qu'elle porte de quatre à cinq mois.

La chair n'est pas recherchée, ou du moins on la dédaigne au Paraguay; mais on tue ces Rongeurs pour les ravages qu'ils font dans les plantations, et aussi parce que leur fourrure entre dans la confection des chapeaux de feutre, ou sert à quelques autres usages économiques.

Les terriers appelés *viscachères* sont, dit Azara, creusés en commun, quelquefois à toucher les maisons et les chemins. Ces trous ont une infinité de conduits et occupent un espace circulaire dont le diamètre n'excède pas quelquefois seize mètres, et dans cet espace on compte jusqu'à cinquante ouvertures. Les Viscaches ne sortent guère que pendant la nuit ou au crépuscule. Azara a ouï dire que si l'on ferme les bouches de ces terriers, les Viscaches périssent, parce qu'elles ne peuvent les ouvrir de dedans en dehors, tandis qu'il n'est pas rare que celles qui sont libres viennent dégager les captives en creusant de dehors en dedans.

Leur propreté est telle, que si on pose des ordures près de leur gîte, elles l'abandonnent; cependant elles aiment à entasser à l'entrée de leur trou des petits morceaux de bois, des os et jusqu'à de la bouse de Vache sèche. Azara dit avoir mangé des jeunes et les avoir trouvées de bon goût.

VIVERRA. *Voy.* CIVETTE.

VOHANG-SHIRA. *Voy.* MANGOUSTE.

VOYAGES ACCIDENTELS DE CERTAINS ANIMAUX. — Les causes qui influent sur les migrations des Mammifères, des Oiseaux et des Poissons, semblent n'avoir rien de commun avec celles qui font qu'un certain nombre d'entre eux voyagent avec les plan-

tes, comme d'autres avec l'homme. Elles n'ont pas, à ce qu'il paraît, plus de relations avec celles qui font fuir certains animaux devant l'homme, et les portent dans de nouveaux climats différents de ceux où ils avaient primitivement fixé leur séjour.

L'Amérique a doté l'Europe de certaines espèces, tandis qu'en revanche un grand nombre d'autres races ont passé de l'ancien monde dans le nouveau. Parmi les Mammifères, ce sont toujours les plus petits qui voyagent le plus et qui suivent le plus constamment les traces de l'homme. C'est surtout parmi les Rongeurs et les Insectivores qu'on découvre le plus d'espèces voyageuses ou de celles qui émigrent le plus volontiers.

Pour en citer des exemples, nous dirons qu'un des plus petits Mammifères, la Musaraigne naine (*Sorex pigmæus*), qui n'avait jamais été vue en Allemagne, a été cependant observée il y a quelques années dans la Silésie et le Mecklembourg. De même, plusieurs espèces de Rats et de Souris s'avancent continuellement de l'Asie en Europe. D'un autre côté, le Rat commun semble avoir été inconnu dans les contrées tempérées de l'Europe, dans les anciens temps; cependant il y est maintenant extrêmement répandu, même depuis longtemps. De nos jours, ce Rat, d'un gris noirâtre (*Mus Rattus*, Linné), n'est déjà plus le rat le plus commun et le plus vulgaire, du moins dans le nord de l'Europe. Une autre espèce plus forte, inconnue de Linné, et que Pallas a désignée comme arrivée d'Astracan en 1727, tend continuellement à faire disparaître la première espèce partout où le commerce vient à s'établir.

Cette espèce, le Surmulot de Buffon, ou la *Wanderratte* des Allemands (*Mus decumanus*, Pallas), a été transportée de nos jours par la Nudeja au Kamtschatka. C'est pour le Nord la véritable enseigne du commerce, et à tel point, qu'on peut dire qu'un lieu sans Surmulot est un lieu sans négociants ni marchands.

Il en est différemment des grands animaux; ils tendent à fuir devant nous, et finissent même par se perdre par suite de notre influence. Aussi, dans la lutte qui s'établit entre l'homme et un animal, quelque soient sa force et son courage, cette lutte est toujours au désavantage du second. Le Lion, selon Hérodote et Aristote, existait encore de leur temps en Macédoine. L'armée de Xerxès eut à en souffrir beaucoup plus tard. Mais après avoir longtemps occupé l'Asie Mineure et la Syrie, ce terrible carnassier est repoussé aujourd'hui hors des frontières de la Perse et de l'Inde, dans quelques contrées de l'Arabie. Le Lion, si dangereux pour l'homme, qui par ses efforts constants tend à le détruire, ne domine plus maintenant qu'en Afrique. De même l'Hippopotame, la Girafe et d'autres Mammifères terrestres, d'une taille plus ou moins colossale, se sont retirés dans l'intérieur de l'Afrique. Le Crocodile n'existe presque plus dans la basse Egypte, d'où il a été chassé par les attaques de l'homme, qui avait à le redouter

Il en est à peu près de même de l'Aurochs ou de l'*Urus* des anciens. Fort commun en Allemagne, il n'y existait déjà plus dans le XVI^e^ siècle. Cette espèce, nommée *Zoubre* en Russie, et *Wisent* par les anciens Allemands, était tellement répandue dans la Germanie, que beaucoup de noms de lieux en rappellent encore la mémoire. On chante même les plaisirs de la chasse de l'Aurochs dans les *Nibelungen*. Il s'est maintenu plus longtemps en Prusse et en différentes parties de la Pologne, où il a été observé et décrit par Herberstein

Le dernier qu'on a tué en Prusse remonte à 1755. Déjà, du temps de Forster fils, cet animal ne se trouvait plus en Pologne que dans la grande forêt de Bialowieza, où il en existe encore quelques-uns, à raison des soins que le gouvernement apporte à sa conservation. M. Marcel de Serres a vu périr, dans la Ménagerie de Schœnbrunn, près de Vienne en Autriche, un Aurochs pris quelques années auparavant (1809) dans la forêt de Bialoweiza. Cet individu paraît avoir été le dernier qui y ait vécu.

Depuis lors, et récemment, on vient de découvrir cette espèce dans le Caucase, presque dans les mêmes lieux où l'on a rencontré le Tigre royal et la Panthère Irbis. Le Zoubre du Caucase ne paraît pas différer de celui des forêts de la Pologne; aussi l'existence d'un Bœuf sauvage nommé Gaour dans l'Inde semble se rapporter à l'Aurochs. Cette espèce se rencontre jusqu'au delà du Gange, et se trouve aujourd'hui dispersée en quelques tribus bien éloignées les unes des autres. Ceux qui habitent la forêt de Bialowieza ont pour voisin le Glouton du Nord et, sur la côte de Tenasserim, l'Eléphant et le Rhinocéros

Il en est également du Cerf à bois gigantesque, dont on trouve la représentation sur les monuments de l'ancienne Rome. Cette espèce, décrite aussi bien par Appien que par Münster, Aldovrande et Johnston, paraît avoir vécu jusque dans le XV^e^ siècle, soit en Prusse, soit en Italie. Ce Cerf, si remarquable par la grandeur de ses bois, doit avoir existé depuis les temps historiques, d'après le calus observé par Hart sur un os de cette espèce, découvert dans les dépôts diluviens de l'Italie. Ce calus paraît avoir été opéré à la suite d'une blessure produite par un instrument pointu et tranchant. Ce Cerf a dû disparaître d'autant plus vite, que, d'après la grandeur de ses bois, il ne pouvait trouver facilement un refuge dans les forêts. D'ailleurs, les plages marécageuses où cet animal avait fixé son séjour ayant fini par se dessécher elles-mêmes, il ne lui a pas été possible de satisfaire à ses conditions d'existence. C'est donc à tort que pendant longtemps on a considéré cette espèce comme fossile.

Ce Cerf, dont la race a été anéantie depuis peu de temps, a eu une vie presque aussi courte que la Vache marine de la mer de

Kamtschatka. Nous n'en avons eu connaissance qu'au commencement du XVIII^e^ siècle; elle avait disparu dès 1768, et depuis cette époque aucun individu n'a été aperçu. Ce qui est encore plus digne de remarque, le Cerf à bois gigantesques, dont la disparition remonte à des temps si peu reculés, a été cependant contemporain des anciens Eléphants, des Rhinocéros et des Hippopotames. Il est également une foule d'autres espèces qui sont perdues ou du moins qui ne vivent plus maintenant dans les contrées tempérées de l'Europe.

Le Dronte ou Dodo semble avoir eu une vie encore plus courte. Commune à l'île Bourbon ainsi qu'à l'Ile de France jusqu'en 1626, où Herbert l'avait vue, cette espèce en a entièrement disparu depuis lors; elle n'a plus été trouvée ailleurs. Ses débris ont été reconnus en la même île dans d'anciennes couches d'eau douce qui se trouvaient au-dessous des terrains volcaniques plus ou moins modernes. D'après les restes du Dronte découverts dans ces circonstances, on se demande s'il n'aurait pas existé plusieurs espèces de ce genre. Il paraît, d'après la considération de ces débris, tout au moins humatiles, qu'effectivement le genre Dronte devait comprendre plusieurs races différentes.

On ne retrouve pas davantage en Egypte certaines espèces de Crocodiles qui sont pourtant embaumées dans les catacombes de cette contrée. Elles ont disparu entièrement des lieux qu'elles habitaient primitivement. Tous les efforts de M. Geoffroy Saint-Hilaire et des savants français qui ont fait partie avec lui de l'expédition d'Égypte, ont été vains pour retrouver quelque trace des Reptiles que des recherches faites dans les anciens tombeaux avaient rendus de nouveau à la lumière

Ces animaux ont probablement cessé d'exister, comme plusieurs qui sont figurés sur la mosaïque de Palestrine; on ne trouve pas plus de traces de ceux-ci que du Sanglier gravé sur le temple de Jupiter à Olympie, par le ciseau d'Alcamène.

Ces animaux ont fui devant l'homme et ont succombé sous les effets de sa puissante et redoutable influence. Comment méconnaître cette influence, lorsque les Baleines qui, du temps de Pline, venaient avec d'autres grands Cétacés jusque dans le golfe de Gascogne, ne se trouvaient déjà plus à l'époque de Juvénal que sur les côtes d'Angleterre, ainsi que ce poëte a pris soin de nous l'apprendre. Depuis lors les choses ont encore bien changé. Les navigateurs sont forcés d'aller chercher les grands Cétacés jusque sur les côtes du Spitzberg et dans les mers glaciales. Refoulés vers le nord, ces animaux fuiraient encore plus loin, si les glaces des pôles n'arrêtaient leur marche et n'étaient un obstacle qu'ils ne sauraient surmonter. D'un autre côté, par des causes probablement analogues, les Crocodiles ont disparu tout à fait de l'Europe; il n'en existe plus maintenant qu'en Asie, en Afrique et en Amérique.

Quelques espèces, peut-être plus robustes, sans cesser de vivre, ont été reléguées vers le nord, par suite de notre influence. Ainsi l'Elan, cet antique compagnon de l'Aurochs, est aujourd'hui confiné avec lui dans le nord de la Pologne. Cependant du temps de Strabon il vivait encore dans les Alpes. Il en est de même du Renne qui, à l'époque de César, habitait avec l'Elan et l'Aurochs les forêts de la Germanie. On ne le retrouve plus aujourd'hui qu'en Laponie et dans les parties les plus froides de la Russie.

Enfin du temps d'Oppien, le Mouflon ou Mouton sauvage était commun en Italie; aujourd'hui on ne le voit plus qu'en Corse et en Sardaigne. Ce Mouflon, type des Moutons, et dont les descendants couvrent aujourd'hui les plaines des pays civilisés, a disparu en quelque sorte des Alpes de la France, de la Suisse, de l'Illyrie, ainsi que les Ægagres, types des Chèvres. Ces races, reléguées maintenant avec les Sangliers et les Ours dans de vieilles forêts, tendent, comme tous les animaux sauvages, à disparaître du sol qui les a vus naître; les progrès toujours croissants de la civilisation et l'ardeur que les peuples modernes ont montrée pour la chasse les ont détruites peu à peu.

Mais toutes les causes qui tendent à refouler vers le Nord les races sauvages, ou qui tendent à les déplacer des lieux qu'elles habitaient primitivement, n'ont rien de commun avec l'instinct qui porte certaines espèces à se transporter, à des époques plus ou moins régulières, dans des climats nouveaux. Ces migrations sont inspirées aux animaux, dont elles sont un besoin, par la Nature elle-même, tandis que les Voyages, ou plutôt leurs grandes excursions, leur sont suggérés par des influences étrangères. La plus puissante est celle de l'homme, qui tend constamment à chasser des lieux où il s'établit les animaux qui peuvent lui nuire.

Une dernière cause n'est pas sans influence sur les émigrations de certaines espèces végétales et animales : c'est celle qu'elles exercent les unes sur les autres. Lorsque certains végétaux s'établissent sur un sol quelconque; s'ils sont sociaux, ils finissent bientôt par l'envahir complétement et y dominer en maîtres exclusifs.

Il suffit que des bruyères commencent à végéter quelque part pour que les autres plantes leur cèdent entièrement le terrain sur lequel elles sont venues se fixer. Il en est de même de certains arbres qui, une fois établis sur un sol quelconque, en éloignent bientôt tous ceux qui y prospéraient naguère. Tels sont les pins, les sapins, les mélèzes, ainsi que les hêtres et les bouleaux. Ces arbres composent bientôt seuls les forêts où ils ont une fois pris racine et planté leurs drapeaux.

Les mêmes faits se représentent également chez les animaux. Pour en être convaincu, il suffit de parcourir le sol à demi inondé des savanes de l'Amérique. On y recherche

en vain les traces des Cerfs, des Tapirs, qui, au dire des premiers observateurs, y vivaient jadis en foule, pleins de bonheur et de sécurité. Ils en ont été chassés par les Bœufs et les Chevaux, que nous avons transportés avec nous dans les forêts du nouveau monde ; ils y dominent maintenant en maîtres, et ont fait fuir devant eux les premiers habitants de ces savanes à demi inondées, ou de ces forêts vierges qu'aucun homme n'avait foulées avant l'époque de leur découverte.

VULTUR JOTA. *Voy.* URUBU.

Y

YACK (*Bos grunniens*, Linn.; le *Bœuf du Thibet*, le *Sinijou* des Chinois; le *Bœuf à queue de Cheval*). — Genre de Mammifères ruminants.

Le Yack à l'état sauvage ne se trouve guère que dans les étages les plus froids des montagnes qui séparent le Thibet du Boutan. C'est alors un animal farouche, irascible, dangereux, qui se plaît sous l'ombrage des forêts bordant les rivières, où il aime à se baigner et à nager pendant les ardeurs du jour, et à se vautrer dans la fange. Plié à la domesticité par les Mongols, il a un peu perdu de sa brutalité naturelle, et il est devenu un animal très-utile. Son lait s'emploie comme celui de nos Vaches ; de plus, après lui avoir fait subir certaine préparation pour le réduire en beurre, les Tatares nomades le renferment dans des sacs de cuir, et en font un commerce assez considérable dans l'Asie centrale. On emploie cet animal à porter des fardeaux, à tirer des chariots et même la charrue ; mais malgré cela son caractère n'en est pas moins resté inquiet et peu sociable. Peu accessible au sentiment de la reconnaissance, il tolère tout au plus la familiarité de son maître, ne lui obéit que de mauvaise grâce et ne supporte rien des étrangers. Un rien l'inquiète, le met en colère ou du moins lui donne de l'humeur, et c'est alors qu'il fait entendre presque continuellement cette sorte de grognement que l'on a comparé à celui d'un Cochon. Sa chair est estimée, son poil sert à faire des étoffes grossières, mais sa queue surtout a une grande valeur commerciale. Chez les musulmans, attachée au bout d'une lance, elle est l'insigne de la dignité de pacha, et cette dignité est d'autant plus élevée que celui qui en est revêtu a le droit de faire porter devant lui plusieurs de ces queues : aussi dit-on un pacha à deux, à trois queues, etc. Les Chinois les recherchent beaucoup aussi, mais c'est simplement pour les porter sur les bonnets, après les avoir fait teindre en rouge. On en fait aussi des chasse-mouches, etc.

YACOU. *Voy.* PÉNÉLOPE.

YSARD. *Voy.* CHAMOIS.

YUNX. *Voy.* TORCOL.

Z

ZEBU (*Bos indicus*), est une variété remarquable de notre Bœuf ordinaire. — Il s'en distingue particulièrement par sa taille, généralement plus petite, et surtout par une ou deux bosses graisseuses qu'il porte sur le garrot. Cette race, comme celle du Bœuf ordinaire, présente aussi un assez bon nombre de variétés, parmi lesquelles nous distinguerons celle de Madagascar, la plus grande de toutes, n'ayant qu'une seule loupe graisseuse, et dont la chair exhale une désagréable odeur de musc ; celle de l'Inde, dont la taille quelquefois ne dépasse guère celle d'un Cochon, etc. Ordinairement le pelage de ces animaux est gris en dessus ; blanc en dessous, mais il est très-sujet à varier. Cette race se trouve dans les parties chaudes de l'Inde et de l'Asie. C'est à elle qu'il faut rapporter le *Taureau Brahmine*, privilégié dans les Indes et consacré au dieu Siva, parce qu'un individu de cette race, le bœuf *Nandi*, a seul le privilége de porter la statue de ce terrible dieu. Ces Bœufs vivent dans les temples où on leur prodigue mille soins respectueux, et toutes leurs fonctions se bornent à servir de monture aux brahmes. Comme le peuple les respecte beaucoup, ils peuvent impunément, quand tel est leur bon plaisir, dévaster les champs cultivés, pénétrer dans les clos, même dans les maisons, pour aller prendre et gaspiller la nourriture des habitants jusque sur leur table. A cela près, ce sont de tous les Bœufs les plus inoffensifs.

ZEMMI. *Voy.* RAT-TAUPE.

ZIBELINE (*Mustela Zibellina*. Linn., Buff., Pall.; *Sobol* des Polonais et des Russes). — Espèce de Mammifères de l'ordre des Carnassiers digitigrades.

Cet animal vit dans les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et se trouve jusqu'au Kamtschatka ; c'est aux chasseurs qui le poursuivent dans ces régions glacées que l'on doit la découverte de la Sibérie orientale. Sa fourrure est extrêmement précieuse, et il s'en fait un commerce immense en Russie. Les plus estimées viennent de Sibérie, surtout celles de Witinski et de Nerskinsk. Les bords de la Witima, rivière qui sort d'un lac situé à l'est du Baïkal et va se jeter dans la Léna, sont célèbres par les Zibelines qu'on y trouve ; elles abondent également dans la partie glacée et inhabitable des monts Altaï, ainsi que dans les montagnes de Saïan, au delà du Jenisseï, dans les environs de l'Oby et

le long des ruisseaux qui tombent dans la Touba. La fourrure d'hiver est noire ; et c'est la plus précieuse ; celle d'été, plus ou moins brunâtre et mal fournie, a beaucoup moins de valeur ; mais les marchands russes, par des préparations particulières, savent la faire passer dans le commerce pour de la Marte d'hiver, et les plus fins connaisseurs s'y laissent quelquefois prendre.

Carnassière comme tous les animaux de sa famille, la Marte Zibeline rôde sans cesse dans les buissons pour s'emparer des nids d'Oiseaux. Elle se plaît particulièrement dans les halliers fourrés, sur les bords des lacs, des rivières et des ruisseaux, dans les bois et surtout dans ceux qui offrent quelques arbres élevés, sur lesquels elle grimpe avec beaucoup d'agilité. Quelquefois elle s'établit dans un terrier qu'elle se creuse en terrain sec, sur une pente rapide, et dont l'entrée se trouve toujours masquée par des ronces et d'épais buissons. Quelquefois aussi elle se loge dans les trous d'arbre, où elle s'empare du nid d'une Chouette ou d'un Petit-Gris. Aussi cruelle, aussi rusée que la Fouine, elle est beaucoup plus farouche, et jamais ne s'approche, comme cette dernière, des lieux habités. Son courage n'est nullement comparable à son peu de force ; quel que soit l'ennemi qui l'attaque, elle se défend avec fureur jusqu'à son dernier moment, et parvient quelquefois à échapper à la dent meurtrière du Chien le mieux dressé à la chasse. Son corsage délié lui permet de se glisser dans les plus petits trous ; sa force musculaire et ses ongles pointus lui donnent une extrême facilité à grimper, à s'élancer de branche en branche pour poursuivre jusqu'au sommet des plus minces rameaux les Oiseaux, les Ecureuils et autres petits animaux, auxquels elle fait une guerre d'extermination. Quelquefois elle suit le bord des ruisseaux pour s'emparer, faute de mieux, des Reptiles aquatiques et même des Poissons, si on en croit quelques voyageurs et Buffon. Elle mange des Insectes quand elle manque de gibier, et quelquefois elle se contente de quelques baies sucrées, telles que celles de l'airelle, etc.

Sur quatre-vingt mille exilés, plus ou moins, qui peuplent habituellement la Sibérie, environ quinze mille sont employés à la chasse de l'Hermine et de la Zibeline. Ils se réunissent en petites troupes de quinze ou vingt, rarement plus ou moins, afin de pouvoir se prêter un mutuel secours sans cependant se nuire en chassant. Sur deux ou trois traîneaux attelés de Chiens, ils emportent leurs provisions de voyage, consistant en poudre, plomb, eau-de-vie, fourrures pour se couvrir, quelques vivres d'assez mauvaise qualité et une bonne quantité de piéges. Aussitôt que les gelées ont suffisamment durci la surface de la neige, ces petites caravanes se mettent en route et s'enfoncent dans le désert, chacune d'un côté différent. Quand le ciel de la nuit n'est pas voilé par des brouillards, elles dirigent leur voyage au moyen de quelque constellation ; pendant le jour elles consultent le soleil ou une petite boussole de poche. Quelques chasseurs se servent, pour marcher, de patins en bois, à la manière de ceux des Samoïèdes ; d'autres n'ont pour chaussure que de gros souliers ferrés et des guêtres de cuir ou de feutre.

Chaque traîneau a ordinairement un attelage de huit Chiens; mais pendant que quatre le tirent, les quatre autres se reposent, soit en suivant leurs maîtres, soit en se couchant à une place qui leur est réservée sur le traîneau même. Ils se relayent de deux heures en deux heures. Pendant les premiers jours on fait de grandes marches, afin de gagner le plus tôt possible l'endroit où l'on doit chasser, et cet endroit est quelquefois à deux ou trois cents lieues de distance du point d'où l'on est parti. Mais plus on avance dans le désert, plus les obstacles se multiplient. Tantôt c'est un torrent non encore glacé qu'il faut traverser; alors on est obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à l'estomac et de porter les traîneaux sur l'autre bord, en se frayant un passage à travers les glaçons charriés par les eaux. Une autre fois, c'est un bois à traverser en se faisant jour à coups de hache dans les broussailles; puis un pic de glace à monter, et alors les chasseurs, après s'être attachés des crampons aux pieds, s'attellent avec leurs Chiens pour faire grimper les traîneaux à force de bras.

Là, un hiver de neuf mois couvre la terre d'épais frimas; jamais le sol ne dégèle à plus de trois ou quatre pieds de profondeur, et la Nature, éternellement morte, jette dans l'âme l'épouvante et la désolation; à peine si une végétation languissante couvre les plaines de quelque verdure pendant le court intervalle de l'été, et des bruyères stériles, de maigres bouleaux, quelques arbres résineux rachitiques, font l'ornement le plus pittoresque de ces climats glacés. Là, tous les êtres vivants ont subi la triste influence du désert : les rares habitants qui traînent dans les neiges leur existence engourdie sont presque des sauvages difformes et abrutis; les animaux y sont farouches et féroces, et tous, si j'en excepte le Renne, ne sont utiles à l'homme que par leur fourrure : tels sont les Ours blancs, les Loups gris, les Renards bleus, les blanches Hermines et la Marte Zibeline. Venons à nos chasseurs.

L'hiver augmente d'intensité; les longues nuits deviennent plus sombres parce que l'air est surchargé d'une fine poussière de glace qui l'obscurcit; vers le nord, le ciel se colore d'une lumière rouge et ensanglantée, annonçant les aurores boréales. Les Gloutons, les Ours, les Loups et autres animaux féroces, ne trouvant plus sur la terre, couverte de neige, leur nourriture accoutumée, errent dans les ténèbres, s'approchent audacieusement de la petite caravane, et font retentir les roches de glace de leurs sinistres hurlements. Chaque soir, lorsqu'on arrive au pied d'une montagne qui peut servir d'abri contre le vent du nord, il faut

camper. On se fait une sorte de rempart avec les traîneaux ; on tend au-dessus une toile soutenue par quelques perches de sapin coupées dans un bois voisin. On place au milieu de cette façon de tente un fagot de broussailles auquel on met le feu. Chacun étend une peau d'Ours sur la glace, se couche dessus, et se couvre de son manteau fourré, et attend le lendemain pour se remettre en route.

Pendant que les chasseurs dorment, l'un d'eux fait sentinelle, et souvent son coup de fusil annonce l'approche d'un Ours féroce ou d'une troupe de Loups affamés. Il faut se lever à la hâte, et quelquefois soutenir une affreuse lutte avec ces terribles animaux. Mais il arrive aussi que la nuit n'est troublée par aucun bruit, si ce n'est par le sifflement du vent du nord qui glisse sur la neige, et par une sorte de petit bruissement particulier sur la toile de la tente. Les chasseurs ont dormi profondément, et il est grand jour quand ils se réveillent ; ils appellent la sentinelle, mais personne ne répond ; leur cœur se serre ; ils se hâtent de sortir, car ils savent ce que signifie ce silence. Leur camarade est là, assis sur un tronc de sapin renversé ; il a bien fait son devoir de surveillant, car son fusil est sur ses genoux, son doigt sur la gachette, et ses yeux sont tournés vers la montagne où, la nuit, les hurlements des Loups se sont fait entendre ; mais ce n'est plus un homme qui est en sentinelle, c'est un bloc de glace. Ses compagnons, après avoir versé une larme sur sa destinée, le laissent là, assis dans le désert, et se réservent de lui donner la sépulture six mois plus tard, en repassant, lorsqu'un froid moins intense permettra d'ouvrir un trou dans la glace. Ils le retrouveront à la même place, dans la même attitude et dans le même état, si un Ours n'a pas essayé d'entamer avec ses dents des chairs blanches et roses comme de la cire colorée, mais dures comme le granit.

Enfin, après mille fatigues et mille dangers épouvantables, la petite caravane arrive dans une contrée coupée de collines et de ruisseaux. Les chasseurs les plus expérimentés tracent le plan d'une misérable cabane construite avec des perches et de vieux troncs de bouleaux à moitié pourris. Ils la couvrent d'herbe sèche et de mousse, et laissent au haut du toit un trou pour donner passage à la fumée. Un autre trou, par lequel on ne peut se glisser qu'en rampant, sert de porte, et il n'y a pas d'autre ouverture pour introduire l'air et la lumière. C'est là que quinze malheureux passent les cinq ou six mois les plus rudes de l'hiver ; c'est là qu'ils braveront l'inclémence d'une température descendant presque chaque jour à vingt-deux ou vingt-cinq degrés du thermomètre de Réaumur. Lorsque les travaux de la cabane sont terminés, lorsque le chaudron est placé au milieu de l'habitation sur le foyer pour faire fondre la glace qui doit leur fournir de l'eau, lorsque la mousse et les lichens sont disposés pour faire les lits, alors les chasseurs partent ensemble pour aller visiter leur nouveau domaine, et pour diviser le pays en autant de cantons de chasse qu'il y a d'hommes. Quand les limites en sont définitivement tracées, on tire ces cantons au sort, et chacun a le sien en toute propriété pendant la saison de la chasse, et aucun d'eux ne se permettrait d'empiéter sur celui de ses voisins. Ils passent toute la journée à tendre des piéges partout où ils voient sur la neige des impressions de pieds annonçant le passage ordinaire des Martes, Hermines et Renards bleus ; ils poursuivent aussi ces animaux dans les bois, à coups de fusil, ce qui exige une grande adresse ; car, pour ne pas gâter la peau, ils sont obligés de tirer à balle franche. Le soir, tous se rendent à la cabane, et la première chose qu'ils font est de se regarder mutuellement le bout du nez ; si l'un d'eux l'a blanc comme de la cire vierge et un peu transparent, c'est qu'il l'a gelé, ce dont il ne s'aperçoit pas lui-même. Alors on ne laisse pas le chasseur s'approcher du feu, et on lui applique sur le nez une compresse de neige que l'on renouvelle à mesure qu'elle se fond, jusqu'à ce que la partie malade ait repris sa couleur naturelle. Ils traitent de même les mains et les pieds gelés ; mais, malgré ces soins, il est rare que la petite caravane se remette en route au printemps sans ramener avec elle quelques estropiés. Dans les hivers extrêmement rigoureux, il est arrivé maintes fois que des caravanes entières de chasseurs sont restées gelées dans leurs huttes, ou ont été englouties dans les neiges. Les douleurs morales des exilés, venant ajouter aux rigueurs de cet affreux climat, ont aussi poussé très-souvent les chasseurs au découragement ; et, dans ces solitudes épouvantables, il n'y a qu'un pas du découragement à la mort. Qu'un exilé harassé s'asseye un quart d'heure au pied d'un arbre, et qu'il se laisse aller aux pleurs, puis au sommeil, il est certain qu'il ne se réveillera plus.

ZIBET, espèce de Mammifère du genre Civette. — Le Zibet habite les Indes et se trouve principalement aux Philippines. Ses habitudes sont plus nocturnes que celles de la Civette, parce qu'il voit mal pendant le jour, qu'il passe entièrement à dormir dans les fourrés où il fait sa demeure. La nuit il se met en chasse, et parcourt la campagne avec une grande activité et dans un profond silence que rien ne ne peut lui faire rompre. A toutes les sortes d'aliments il préfère les Oiseaux, et surtout leurs œufs ; il attaque aussi les petits Mammifères, mais il mange aussi les fruits, et il se contente de racines quand il ne trouve pas mieux. En un mot il est presque omnivore. Du reste, il a toutes les autres habitudes de la Civette, et produit un parfum qui ne lui est pas inférieur. Il est triste, silencieux, facile à se mettre en colère, et alors il se hérisse le dos comme s'il avait une crinière.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE
DU TROISIÈME VOLUME DE ZOOLOGIE.

OISEAUX ET MAMMIFÈRES.

A

Acheus. V. Ai.
Adive. V. Corsac.
Affection chez les animaux.
Agami.
Agneau d'Israël. V. Daman.
Agouti.
Ai.
Aigle.
Ailes.
Alauda. V. Alouette.
Albatros.
Albinisme.
Alca. V. Pingouin.
Alcyon.
Alfourous. V. Babiroussa.
Alouates.
Alouette.
Alpaca. V. Lama.
Amour de l'homme pour les animaux.
Ampelis. V. Cotinga.
Anas. V. Canard et Oie.
Ane.
Anecdotes. V. Cheval, Chien, Eléphant, etc., etc.
Angora. V. Chat.
Anhinga
Ani.
Animaux et végétaux, parallèles et caractères distinctifs.
Animaux, leur vie nocturne dans les forêts du nouveau monde.
Annumbi. V. Hornero.
Anser. V. Oie.
Anthus. V. Pipit.
Antilopes.
Antipathies des Animaux.
Apéréa ou Cochon d'Inde.
Apténodytes. V. Manchot.
Aptérix.
Ara.
Arada. V. Fourmilier.
Arctomys. V. Marmotte.
Ardea. V. Héron.
Argala. V. Marabou.
Argali. V. Mouton.
Argus.
Arvicola. V. Campagnol.
Ascagne ou Blanc-Nez.
Assapanick. V. Polatouche.
Astur. V. Autour.
Atèles ou Coaïtas.
Audubon.
Aurochs.
Autour.
Autruche.
Avocette.
Aye-Aye. V. Tsitsihi.

B

Babouin. V. Cynocéphale.
Babyroussa.
Bacbackiri. V. Pie-Grièche.
Bacha.
Badur.
Balbusards.
Baltimore. V. Troupiale.
Banana. V. Carouge.
Barbus.
Barge.
Barita. V. Cassican.
Bartavelle. V. Perdrix
Baya. V. Gros-Bec.
Bec.
Bec-en-Ciseaux.
Bécasse.
Bécasseau. V. Chevaliers.
Bécassine.
Becs-Fins.
Behemot ou Behema.
Belette.
Bergeronnette
Bièvre. V. Castor.
Bihoreau. V. Héron.
Biset.
Bison.
Blaireau.
Blanchard.
Blanc-Nez. V. Ascagne.
Bœuf.
Boggo.
Bombycilla. V. Jaseur.
Bondrée.
Bouquetin.
Bouvreuil.
Bruant.
Bubo. V. Duc.
Buceros. V. Calao.
Buffle.
Busard.
Buse.
Buteo. V. Buse.
Butor. V. Héron.

C

Cabourès.
Cæreba. V. Guitguit.
Caille.
Calandre. V. Alouette.
Calao.
Callitriche.
Camelopardalis et Camelopardus. V. Girafe.
Camelus. V. Chameau.
Campagnol.
Canard.
Cap-More. V. Oriole.
Capocier.
Capra. V. Chèvre.
Caprimulgus. V. Engoulevent.
Capromys.
Caracal.
Caracara.
Carbo. V. Cormoran.
Carcajou. V. Blaireau.
Cardinal Dominicain.
Cardinalis V. Chardonneret.
Carillonneur
Carnassiers.
Carouge.
Casoar.
Casse-Noix.
Cassican.
Cassique.
Castor ou Bièvre.
Cat-Marin. V. Plongeon.
Cavia. V. Agouti.
Cavia. V. Apéréa.
Cayou.
Cerf.
Certhia. V. Grimpereau.
Chacal. V. Jackal.
Chama.
Chalazes. V. Coq.
Chameau.
Chamois.
Chant des Oiseaux.
Chanteurs.
Charadrius. V. Pluvier.
Chardonneret.
Chasse au Cerf. V. Cerf.
Chat.
Chat-Huant. V. Hulotte.
Chat-Singe. V. Galéopithèques.
Chauve-Souris. V. Murin, Oreillard, Rhinolophes, Roussette, etc.
Cheirogales.
Cheiromys. V. Tsitsihi.
Chénié. V. Capromys.
Cheval.
Cheval. V. Couagga.
Cheval-Marin. V. Morse.
Chevaliers.
Chevêché.
Chèvre.
Chevreuil.
Chevrotain.
Chien.
Chimachima.
Chimango.
Chimpanzé.
Chinchilla.
Choak-Kama. V. Chaima.
Chopi.
Choro.
Chouettes.
Cicinnurus. V. Manucode.
Ciconia. V. Cigogne.
Cigogne.
Cingle. V. Merle d'Eau.
Circus. V. Busard.
Cirquinçon. V. Tatou.
Civette.
Coaita. V. Atèles.
Coati.
Coccothraustes. V. Gros-Bec.
Cochevis. V. Alouette.
Cochon ou Porc.
Cochon de Terre. V. Oryctérope.
Cochon d'Inde. V. Apéréa.
Cocorlis. V. Alouette de Mer.
Coendou.
Colibri.
Colombe.
Coloration des plumes. V. Plumes.
Columba. V. Pigeon.
Colymbus. V. Grèbe et Plongeon.
Combattant.
Commandeur. V. Troupiale.
Condor.
Coq.
Coq de Roche.
Coq de Bruyère. V. Tétras.
Coracias. V. Rollier.
Corbeau.
Cormoran.
Cornes.
Corsac ou Avide.
Cotia. V. Agouti.
Cotinga.
Coturnix. V. Caille
Couagga.
Coucou
Coucou Indicateur.
Cougouar ou Gouazouara.
Courlis.
Courlis de Terre. V. OEdicnème.
Couroucou.
Couscous.
Coussous. V. Couscous.
Crabier. V. Marsupiaux.
Crapaud Volant. V. Engoulevent.
Crax. V. Hocco.
Cricetus. V. Hamster.
Crossarchus. V. Mangue.
Crotophaga. V. Ani.
Cujelier. V. Alouette.
Cuniculus. V. Lapin.
Curruca. V. Fauvette.
Cuscus. V. Couscous.
Cygne.
Cynocéphale.
Cynomis.
Cypselus. V. Martinet.

D

Daim.
Daman.
Dasypus. V. Tatou.
Dasyure.
Dauw.
Desman.
Diane.
Dicotyles. V. Pécari.
Didelphes. V. Marsupiaux.
Didus. V. Dronte.
Dindon.
Diomedea. V. Albatros.
Dipus. V. Gerboise.
Dispersion des animaux sur la surface du globe.
Dodo. V. Dronte.
Dogue. V. Chien.
Domestication des Animaux.
Douroucouli. V. Nocthores.
Draine ou Drenne.
Drenne. V. Draine.
Dronte.
Duc.

E

Échasse.
Échassiers.
Echidnés.
Ecureuil.
Education des Animaux.
Eider.
Elan.
Eléphant.
Emberiza. V. Bruant et Ortolan.
Emérillon.
Emeu. V. Casoar.
Encoubert. V. Tatou.
Engoulevent.
Entelle. V. Semnopithèque.
Epagneul. V. Chien.
Epeichette. V. Pic.
Eperonnier.
Epervier.
Erinaceus. V. Hérisson.
Espion. V. Merle.
Etourneau.

F

Fadh. V. Guépard.
Faisan.
Falco. V. Faucon.
Faucon.
Fauconnerie, chasse au Faucon. V. Faucon.
Fauvette.
Fauvette des Alpes. V. Pégot.
Felis. V. Chat.
Fer à Cheval. V. Rhinolophes.
Fer de lance. V. Phyllostome.

Fiscal. V. Pie-Grièche.
Flamant.
Foie gras.
Forêts Vierges. V. Oiseau-Mouche.
Fou.
Fouine.
Foulque.
Fourmilier.
Fourmiliers ou Myrmécophages.
Fournier.
Francolin.
Frayone. V. Freux.
Frégate.
Freux ou Frayone ou Grolle.
Fringilla. V. Gros-Bec, Moineau et Serin.
Friquet. V. Moineau.
Fulica. V. Foulque.
Furet.
Furnarius. V. Hornéro.

G

Galagos.
Galbula V. Jacamar.
Galéopithèques.
Gallinule. V. Poule-d'Eau.
Gallus. V. Coq.
Gambette. V. Chevaliers.
Ganga.
Garrot.
Garrulus. V. Geai.
Gazelle.
Gazouillement.
Geai.
Gélinotte ou Poule des Coudriers.
Genette.
Géographie des Mammifères.
Géographie des Oiseaux.
Georichus. V. Lemming et Rat-Taupe.
Gerbo. V. Gerboise.
Gerboises.
Gésier. V. Oiseau.
Gibbons.
Girafe.
Glaucidium. V. Cabourés.
Gloutons.
Gobe-Mouche.
Goëland et Mouette.
Gouariba.
Gracula. V. Martin.
Grallator. V. Echassier.
Grand Motteux. V. Imitateur.
Grèbe.
Griffart. V. Aigle
Grimm.
Grimpereau.
Grimpereau des Murailles. V. Tichodrome.
Grison. V. Glouton.
Grive.
Griveron. V. Merle.
Grivet.
Grolle. V. Freux.
Gros-Bec.
Grue.
Guenon à face allongee. V. Chacma.
Guépard ou Fadh.
Guêpier.
Guignette. V. Chevaliers.
Guillemot.
Guit-Guit.
Gulo. V. Glouton.
Gymnops. V. Mainate.
Gypaëte.

H

Hallætus. V. Pigargue.
Hamster.
Harle.
Hérisson.
Hermine.
Héron.
Herpestes. V. Mangouste.
Hibou.
Himantopus. V. Echasse.
Hippopotame.
Hirondelle.
Hirondelle de mer. V. Sterne.
Hivernation.
Hobereau. V. Faucon.
Hocco.
Hochequeue
Hornero.
Houlman. V. Lemnopithèques.
Hulotte.
Huppe.
Hyène.
Hyenoïde.
Hylobate. V. Gibbon et Siamang.
Hyrax. V. Daman.
Hystrix. V. Porc-Epic.

I

Ibis.
Ichneumon. V. Mangouste.
Icterus. V. Troupiale.
Imitateur.
Incubation.
Indicateur. V. Coucou.
Indris.
Ingambe.
Instinct des Animaux.
Isatis.

J

Jabiru.
Jabot. V. Oiseau.
Jacamar.
Jacana.
Jacchus. V. Ouistiti.
Jackal ou Chacal.
Jaco ou Perroquet cendré.
Jaguar.
Jars. V. Oie.
Jaseur.
Jean-Frédéric. V. Merle.
Jocko. V. Chimpanzé et Orang.

K

Kamichi.
Kanchil.
Kangourou.
Kimpesey. V. Chimpanzé.
Kinkajou.
Kivi-Kivi. V. Apteryx.
Koalas.

L

Lagopède.
Lagotriche.
Lamas.
Lanier. V. Faucon.
Lanius. V. Pie-Grièche.
Lapin.
Larus. V. Mouette et Goëland.
Lavandière.
Lemmer Geyer. V. Gypaète.
Lemming.
Lemur. V. Makis.
Léopard.
Lepus. V. Lièvre.
Lérot.
Leucoryx. V. Oryx.
Levrier. V. Chien.
Lièvre.
Limosa. V. Barge.
Linaria. V. Linotte.
Linotte.
Lion.
Loir.
Loriot
Loris.
Loup.
Loup-Cervier. V. Lynx.
Loup ou Lion Marin. V. Macrorhins.
Loup Noir. V. Tschernoi-Buroï.
Loutre.
Loxia.
Lulu. V. Alouette.
Lumme. V. Plongeon.
Luscinia. V. Rossignol.
Lutra. V. Loutre.
Lynx ou Loup-Cervier.
Lyre ou Ménure Porte-Lyre.

M

Macaco.
Macaques.
Macreuse.
Macrocercus. V. Ara.
Macrorhins.
Magot.
Magus. V. Magot.
Mainate.
Mai. Pouri. V. Tapir.
Makis.
Malbrouck.
Mammologie ou Mastologie.
Mammifères.
Manakin.
Manaviri.
Manchot.
Mandril. V. Boggo.
Mangabey.
Mangue.
Manicou. V. Marsupiaux.
Manis. V. Pangolin.
Manoul. V. Léopard.
Manucode.
Marabou.
Maracayia. V. Ocelot
Marait. V. Pénélope.
Marchand. V. Urubu.
Marikina.
Mariconda.
Marmotte.
Marsupiaux.
Martes.
Martin.
Martin-Pêcheur ou Alcyon.
Martinet.
Maubèche. V. Alouette de mer
Mauve. V. Goëland et Mouette.
Mauvis.
Meleagris. V. Dindon.
Meles. V. Blaireau.
Mellivora. V. Ratel.
Menure. V. Lyre.
Mephytis V. Mouffette.
Mergus. V. Harle.
Mérinos.
Merle.
Merle d'eau.
Mérops. V. Guêpier.
Mésange.
Messager. V. Serrétaire.
Microglosses ou Perroquets à trompe.
Migration des Oiseaux.
Milan.
Millouin.
Milvius. V. Milan.
Minulle.
Miouroung. V. Macrorhins.
Mœurs des Animaux.
Mœurs des Oiseaux. V. Oiseaux.
Moineau.
Moineau indien.
Mone.
Moqueur. V. Merle.
Morillon.
Morse.
Moschus. V. Chevrotain.
Motacilla. V. Bergeronnette et Lavandière.
Motteux. V. Traquet.
Mouette.
Mouffettes.
Mouflengoug. V. Oruythorhynque.
Mouflon. V. Mouton.
Mouton.
Mue.
Mulet.
Mulot.
Mus. V. Rat.
Musaraignes.
Musc. V. Chevrotain.
Muscardin.
Muscicapa. V. Gobe-Mouche.
Musette. V. Musaraigne.
Mustela. V. Belette, Zibeline et Marte.
Mycteria. V. Jabiru.
Mydas ou Mydaus.
Myothera. V. Fourmilier.
Myoxus. V. Loir, Lérot et Muscardin.
Myrmécophages. V. Fourmilier et Tamanoir.
Myspithèque.

N

Nasiques.
Nasua. V. Coati.
Nature.
Nelicourvi.
Nems. V. Mangouste.
Nid et Nidification.
Nil-Bandar.
Nocthores.
Nucifraga. V. Casse-Noix.
Numenius. V. Courlis.
Numida. V. Pintade.
Nyl-Ghau.

O

Objection contre le miracle des Cailles rapporté dans l'Exode. V. Caille.
Ocelot ou Mbaracaya.
Odorat chez les Oiseaux. V. Oiseaux.
Œdicnème.
Œil des Oiseaux. V. Oiseau.
Œnanthe Imitatrix. V. Imitateur.
Œuf. V. Oiseau.
Oie.
Oiseau.
Oiseaux-Mouches.
Oiseaux-Tailleurs. V. Sansonnet.
Oiseau de Washington. V. Aigle.
Oiseaux de France. V. Oiseau
Oiseaux. V. Galeopithèques.
Onagre ou Ane sauvage.
Ondatra ou Rat musqué.
Onismya. V. Oiseau-Mouche.
Onocrotalus. V. Pélican.
Opossum. V. Marsupiaux.
Orang.
Oreillard.
Oreille chez les Oiseaux. V. Oiseau.
Orfraie. V. Pigargue.
Organisation des Oiseaux. V. Oiseau.
Oriole ou Cap-More.
Oriolus. V. Loriot et Troupiale.
Ornithologie.
Ornithorhynque
Orthotome.
Ortolan.
Oryctérope
Oryx.
Ossifragus. V. Pigargue.
Otis. V. Outarde.
Otolichnus. V. Galagos.

Otus. V. Hibou.
Ouanleron. V. Nil-Bandar.
Ouarine. V. Gouariba.
Ouateri-Ouassa. V. Tamanoir.
Ouistiti
Ours.
Outarde.
Ovibos.

P

Paca.
Paille-en-queue ou Phaéton.
Palamedea. V. Kamichi
Palmipèdes.
Palmiste.
Palumbus. V. Ramier.
Pandion. V. Balbusard.
Pangolin.
Panthères.
Paon.
Papa. V. Sarcoramphe.
Papion. V. Cynocéphale.
Paradis ou Paradisier.
Paradoxure.
Pardalote. V. Pie-Grièche.
Parde. V. Lynx.
Pardus et Pardalis. V. Panthère.
Paresseux. V. Aï.
Paroare. V. Cardinal.
Parra. V. Jacana.
Parus. V. Mésange.
Pasan. V. Oryx.
Passereaux.
Pécari.
Pégot.
Peintade ou Pintade.
Pélagiens (Oiseaux).
Pélican.
Penduline. V. Remiz.
Pénélope.
Percnoptère.
Perdrix.
Perdrix blanche. V. Lagopède.
Pernis. V. Bondrée.
Perroquet.
Petit-Duc. V. Scops.
Pétrel.
Phaéton. V. Paille-en-queue.
Phalcobène.
Phascolaretos. V. Koalas.
Phasianus. V. Faisan.
Phatagin. V. Pangolin.
Phœnicopterus V. Flamant.
Phœnix. V. Paradis.
Phonygame.
Phoque.
Phyllostome.
Pic.
Pica ou Pika.
Pie.
Pie-Grièche.
Pierre-Garin. V. Sterne.
Pigeon.
Pigeon de roche. V. Biset.
Pinc-Pinc. V. Mésange.
Pingouin.
Pinson ou Pinçon.
Pipit.
Pipra. V. Manakin.
Pithecia. V. Saki.
Pithecus. V. Orang.
Platalea. V. Spatule.
Plecotus. V. Oreillard
Ploceus. V. Oriole.
Plongeon.
Plotus. V. Anhinga.
Plume.
Pluvier.
Polatouche.
Polyborus. V. Caracara.
Polyglotte. V. Merle.
Polyplectron. V. Eperonnier.
Pongo.
Porc. V. Cochon.
Porc-Epic.
Porphyrion ou Poule sultane.
Potto. V. Monoviri.
Potos. V. Kinkajou.
Poucan.
Pougounié. V. Paradoxure
Pouillot.
Poule d'eau ou Gallinule.
Poule des coudriers. V. Gelinotte.
Poule sultane. V. Porphyrion.
Prince-Régent. V. Sériculc.
Procellaria. V. Pétrel.
Psittacus. V. Perroquet.
Psophia. V. Agami.
Ptérocles. V. Ganga.
Pteromys. V. Polatouche.
Pteropus. V. Badur et Roussette.
Puant. V. Marsupiaux.
Putois.
Pygargue.
Pyrrhocorax. V. Choucas.
Pyrrhula. V. Bouvreuil.

Q

Quadrumanes.

R

Raccoon. V. Raton.
Rale.
Ramier.
Ramphastos. V. Toucan.
Rat.
Rat d'eau. V. Campagnol.
Rat-Musqué. V. Ondatra.
Rat Taupe.
Ratel.
Raton.
Reclameur. V. Merle.
Recurvirostra. V. Avocette.
Regulus. V. Roitelet.
Remiz ou Penduline.
Renard.
Renne.
Républicain. V. Gros-Bec.
Respiration chez les Oiseaux. V. Oiseau.
Rhesus. V. Macaque.
Rhinocéros.
Rhinolophes.
Rhyncops. V. Bec-en-Ciseaux.
Rocar. V. Merle.
Roi des Cailles. V. Rale.
Roi des Vautours.
Roitelet.
Roitelet. V. Troglodyte.
Rollier.
Roloway. V. Diane.
Rossignol.
Rossignol de muraille.
Rossemack. V. Glouton.
Rouge-Gorge.
Rousselte.
Rubecula. V. Rouge-Gorge.
Ruminants.
Rupicola. V. Coq de roche.

S

Saiga.
Saïmiri.
Sajouassou.
Saki.
Sanglier.
Sansonnet.
Sarcelles.
Sarcoramphe Papa.
Sarigue. V. Marsupiaux.
Saxicola. V. Traquet.
Schami-Scham. V. Couscous.
Schermauss. V. Campagnol.
Sciurus. V. Ecureuil.
Scolopax. V. Bécasse et Bécassine.
Scops ou Petit-Duc.
Secrétaire ou Messager.
Semnopithèques.
Sens chez les Oiseaux. V. Oiseau.
Sentiment musical chez les animaux.
Sériculc.
Serin.
Serval. V. Léopard.
Setiger. V. Tenrec.
Siamang.
Singes.
Singes hurleurs. V. Alouates.
Sitta. V. Sittelle.
Sittelle.
Sobol ou Zibeline.
Société des animaux
Sorex. V. Musaraigne.
Souris. V. Rat.
Spatule.
Stentor. V. Alouates.
Sterne.
Strepsite. V. Tournepierre.
Strix. V. Chouettes.
Struthio. V. Autruche.
Sturnus. V. Etourneau
Sula. V. Fou.
Sunsa. V. Mangouste.
Surikate.
Surmulot. V. Rat.
Sus. V. Cochon et Sanglier.
Sylvia. V. Rossignol de murailles et Becs-Fins.

T

Tachiro. V. Autour.
Tamanoir ou Ouateri-Ouassa.
Tamary.
Tamia. V. Palmiste.
Tanagra. V. Tangara.
Tangara.
Tantale.
Taphiens.
Tapir ou Maïpouri.
Tatous.
Taupe.
Tayleton. V. Pécari.
Télagon. V. Mydas.
Tenrec.
Tétras.
Tichodrome.
Tigre.
Tigre rouge. V. Cougouar.
Tinamou.
Tisserin.
Titi. V. Saïmiri.
Titi-Tigre. V. Nocthores.
Torchepot. V. Sittelle.
Torcol.
Totanus. V. Chevaliers.
Toucan.
Tourne pierre.
Tourterelle.
Trachypète. V. Frégate.
Tragou. V. Couroucou.
Traquet.
Trichecus. V. Morse.
Tringa. V. Alouette de mer et Combattant.
Troglodyte
Troupiale.
Tscherno-Buroi.
Tsitsihi ou Aye-Aye.
Turdus. V. Grive et Merle.
Turtur. V. Tourterelle.
Tyran.

U

Ulula. V. Hulotte.
Unau. V. Aï.
Unité
Upupa. V. Huppe.
Uria. V. Guillemot.
Urubu.
Utilité des Oiseaux. V. Oiseau

V

Vampire.
Vanneau.
Vari. V. Makis
Vautour.
Vespertilio. V. Murin.
Veuve.
Vices des animaux.
Vigogne. V. Lama.
Vitellus. V. Coq.
Viscaches.
Viverra. V. Civette.
Vohang-Shira. V. Mangouste.
Voyages accidentels de certains animaux.
Vultur Jota. V. Urubu.

Y

Yack.
Yacou. V. Pénélope.
Ysard. V. Chamois.
Yunx. V. Torcol.

Z

Zébu.
Zemmi. V. Rat-Taupe.
Zibeline.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

EXPLICATION DES FIGURES

DU TOME TROISIÈME DU DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE.

CLASSE DES MAMMIFÈRES.

ORDRE DES QUADRUMANES.

Orang-Outang (*Chimpansé*). (*fig.* 1.)
Magot. (*fig.* 2.)
Ouistiti à pinceaux. (*fig.* 3.)
Mandril. (*fig.* 4.)

ORDRE DES CARNASSIERS.

Carnass. cheiroptères. — Le grand Fer-à-Cheval. (*fig.* 5.)
Carn. insectivores. — Musaraigne d'eau. (*fig.* 6.)
— Desman. (*fig.* 7.)
Carn. plantigrades. — Ratel. (*fig.* 8.)
Carn. digitigrades. — Loutre. (*fig.* 9.)
— Dogue du Thibet. (*fig.* 10.)
— Jackal. (*fig.* 11.)
— Léopard. (*fig.* 12.)
Carn. amphibies — Morse. (*fig.* 13.)
— Phoque commun. (*fig.* 14.)

ORDRE DES RONGEURS.

Gerboise alactaga. (*fig.* 15.)
Chinchilla. (*fig.* 16.)
Nid de Mulot. (*fig.* 17.)
Loir commun. (*fig.* 18.)
Lemming. (*fig.* 19.)
Castor. (*fig.* 20.)

ORDRE DES ÉDENTÉS.

Aï. (*fig.* 21.)
Tatou-Poyou. (*fig.* 22.)
Ornithorynque. (*fig.* 23.)

ORDRE DES MARSUPIAUX.

Kanguurou enfumé. (*fig.* 24.)

ORDRE DES PACHYDERMES.

Eléphant femelle de l'Inde. (*fig.* 25.)
Hippopotame. (*fig.* 26.)
Tapir d'Amérique. (*fig.* 27.)
Pécari à collier. (*fig.* 28.)
Zèbre. (*fig.* 29.)

ORDRE DES RUMINANTS.

Mouflon à quatre cornes. (*fig.* 30.)
Le Nyl-Ghau. (*fig.* 31.)
Lama blanc. (*fig.* 32.)
Girafe. (*fig.* 33.)

CLASSE DES OISEAUX

Fig. 1. Dénominations des différentes parties de l'oiseau. Le *dessus* (*notæum*), A, indiqué par une ligne ponctuée qui s'étend du bec à la queue, comprend, toujours vus par leur partie supérieure : la *mâchoire* ou *mandibule supérieure*, 12, à laquelle on distingue la pointe *a*, le sommet ou l'arête *b*, et les narines *c*, généralement percées à la face supérieure ou sur les parties latérales de cet organe ; le bonnet G, divisé en front *d*, en vertex *e* et en sinciput *f*; le *chignon* E, qui comprend la nuque *u* et le bas du cou (*auchenium*) *v*; le dos C, sur lequel on compte l'insertion des ailes (*interscapulium*) *w*, le dos proprement dit *y*, et le croupion *z*. Le *dessous* (*gastræum*) B, à partir de la *mandibule inférieure* 13, divisée en extrémité *g* et en menton *h*, offre : la gorge H qui comprend la gorge proprement dite *s*, et le devant du cou (*jugulum*) *r*, la *poitrine* X; *l'abdomen* D, subdivisible en épigastre *o*, en ventre *p* et en région anale (*crissum*) *q*. Le *cou* I est toute cette région qui se trouve comprise entre la tête et le tronc, vers le haut de ses parties latérales est la région parotique *n*. La tête a été encore divisée en région ophthalmique *m*, en région sourcilière *l*, en joues *k*, en anthies *i* et en lorum *j*. *Les hypochondres* ou *flancs* F sont cette partie qui est comprise au-dessous de l'aile. Les plumes qui recouvrent ou qui s'implantent aux ailes se distinguent en tectrices, en rémiges et en pennes policiales 2, qui constituent l'aile bâtarde : les *tectrices* sont ou petites 1, ou moyennes 1', ou grandes 1" : les *rémiges* sont ou primaires 3, ou secondaires 3' : l'aile elle-même se divise en épaule 4 et en poignet 5. Les jambes, à leur articulation avec le tarse, forment le talon 6. Le tarse lui-même peut se distinguer en partie postérieure 7 et antérieure 8. Le pied se divise en pouce 9 et en doigts 10, que l'on compte de l'intérieur à l'extérieur et que terminent des ongles 11 qui affectent des formes différentes selon les espèces.

Fig. 2. Squelette d'aigle Pygargue. M S Mandibule supérieure. M I Mandibule inférieure. N Narine. F N Fosse nasale. O R Orbite. C R Crâne. V C Vertèbres du col. C L. Clavicules. O C Os coracoïdien. S T Sternum. C Côtes. A C Apophyses costales. B. Bassin. COC. coccyx. F Fémur, os de la cuisse. T P Tibia et Péroné. T Tarse. 2. Pouce à deux phalanges. 3. Doigt interne à trois phalanges. 4. Doigt médian à quatre phalanges. 5. Doigt externe à cinq phalanges. O Omoplate. L Humerus. C R Cubitus et radius. C A Carpe. M Métacarpe. D M Doigt médian. D R Doigt rudimentaire.

Fig. 3. Trachée-artère du Phonygame, repliée trois fois sur elle-même. Voy. l'art. PHONYGAME.

Fig. 4. Nid d'hirondelle salangane.

Fig. 5. Nid de la Fauvette couturière.
Fig. 6. Nid du Républicain.

ORDRE DES RAPACES.

Condor. (*fig.* 7.)
Aigle destructeur. (*fig.* 8.)
Vautour. (*fig.* 9.)
Milan de la Caroline. (*fig.* 10.)
Hibou moyen-duc. (*fig.* 11.)

ORDRE DES PASSEREAUX.

Veuve à collier d'or. (*fig.* 12.)
Troupiale. (*fig.* 13.)
Colibri. (*fig.* 14.)
Oiseau de Paradis. (*fig.* 15.)
Troglodyte (*fig.* 16).
Traquet. (*fig.* 17.)
Pipit. (*fig.* 18.)
Roitelet. (*fig.* 19.)
Huppe. (*fig.* 20.)

ORDRE DES GRIMPEURS.

Coucou. (*fig.* 21.)
Calao à casque en croissant. (*fig.* 22.)
Toucan. (*fig.* 23.)

ORDRE DES GALLINACÉS.

Pigeon ramier. (*fig.* 24.)

ORDRE DES ECHASSIERS.

Poule d'eau. (*fig.* 25.)
Ibis sacré. (*fig.* 26.)
Kamichi. (*fig.* 27)
Spatule. (*fig.* 28.)
Combattant. (*fig.* 29.)
Héron aigrette. (*fig.* 30.)
Flamant et son nid. (*fig.* 31.)
Outarde cannepetière. (*fig.* 32.)
Cigogne blanche. (*fig.* 33.)
Avocette à nuque noire. (*fig.* 34.)

ORDRE DES PALMIPÈDES.

Manchot. (*fig.* 35.)
Frégate. (*fig.* 36.)
Pélican. (*fig.* 37.)
Lumme. (*fig.* 38.)
Eider. (*fig.* 39.)

CLASSE DES MAMMIFÈRES.

Fig. 1.

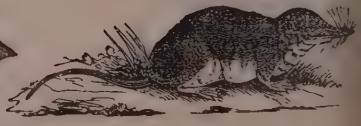
2.

3.

4.

5.

6.



7.

8

MAMMIFÈRES.

Pag. 9.

10.

11.

12.

13.

17.

15.

18.

19.

OISEAUX.

Fig 31.

32.

33.

34.

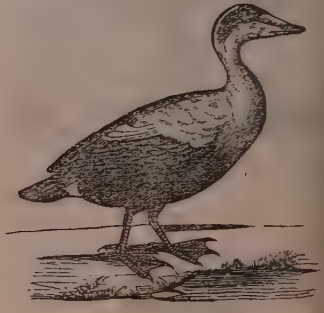
35.

36.

37.

38.

39.



FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

203
M 588

38559

AUTHOR MIGNE, J.P. (ed.)

TITLE Nouvelle Encyclopedie Theologique

Tome II: 16 V. 2:16

DATE LOANED | BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

Dictionnaire de Zoologie

38559